

Oeuvres completes de Voltaire avec des notes et une notice sur la vie de Voltaire Correspondance generale. 1

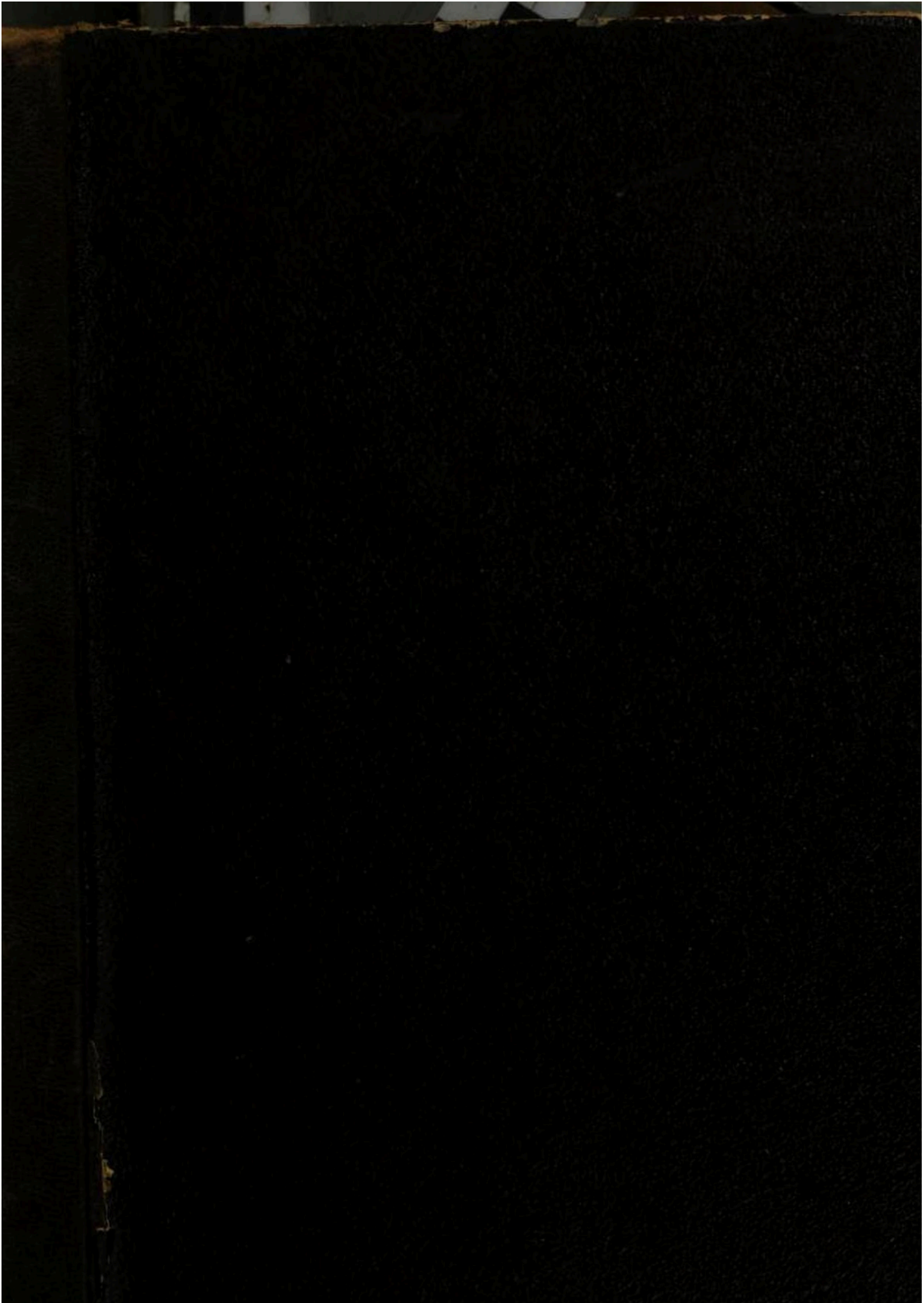
1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

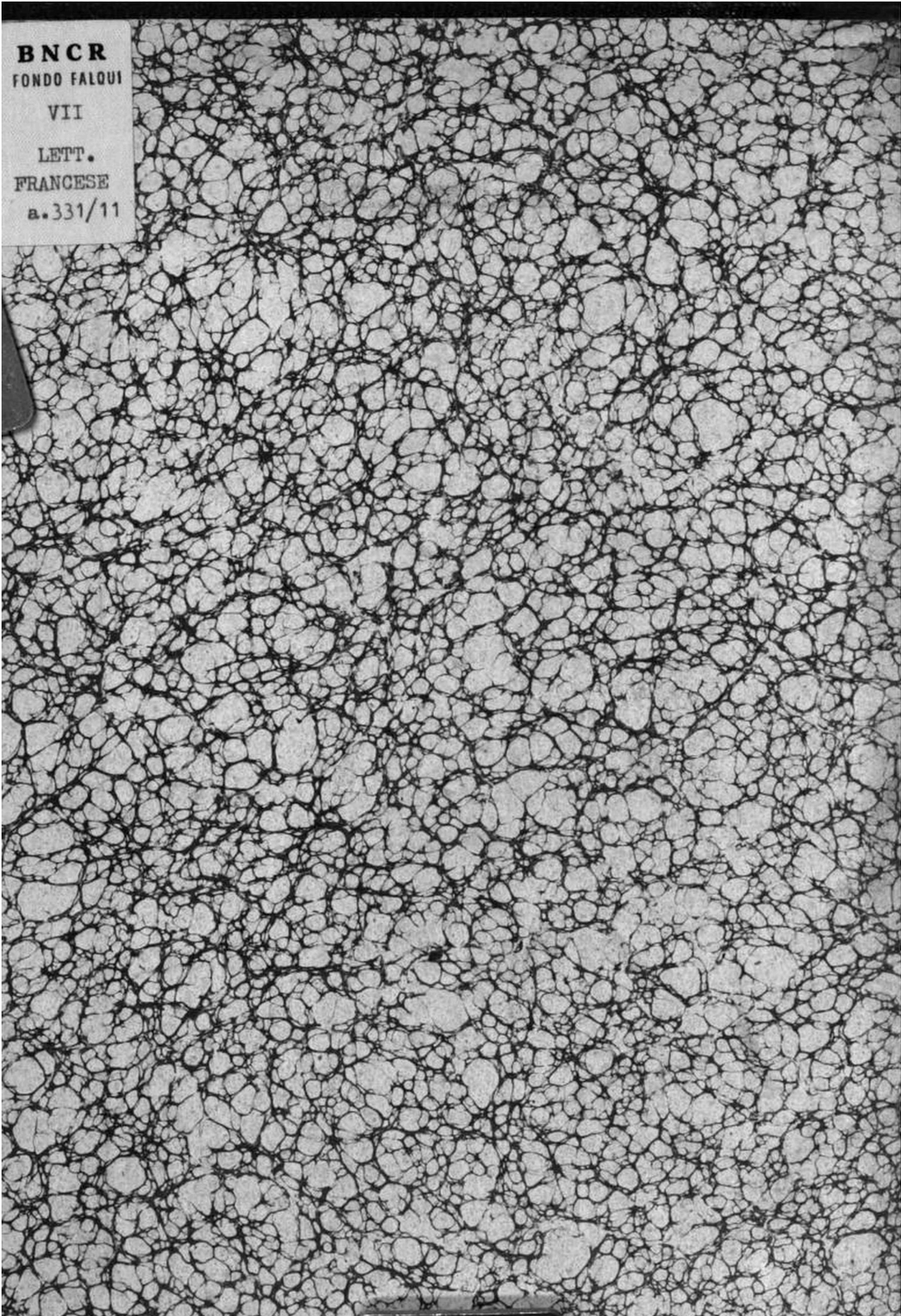
The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

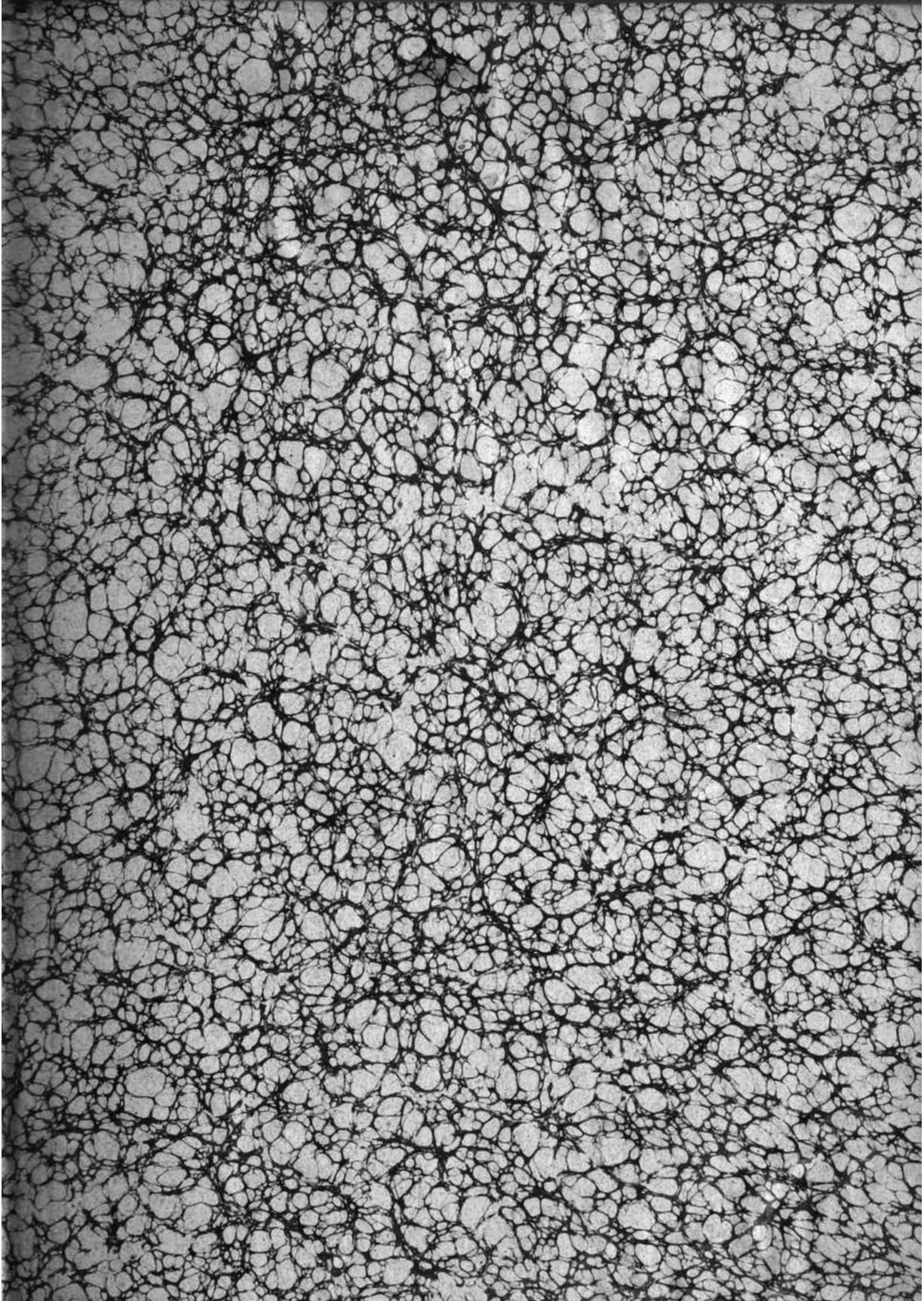


B N C R FONDO F AIQUI VII LETT. francese a. 331/ 1 1 W
'rJrcj'* y g ^7^** &&trt / r5>X V / jW P vxfi. ^t/ 5 >• , 0 . /j •?" A ff~Tf\\ k
/ .*^1 \f. /Q JWk * ^ T' i HFi/ "■•'w v ï . 1 ^ JR ^ S+*% M X - * * 1 jtCjH
n -h -gHfy A J ■" TM

BNCR
FONDO FALQUI
VII
LETT.
FRANCESE
a.331/11



I i \



i Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES DE VOLTAIRE TOME XI

The text on this page is estimated to be only 14.82% accurate

TARIS. — TYPOGRAPHIE PE P1RHIK PIPOT KRRBES, RTE
JACOB, 50.

The text on this page is estimated to be only 16.19% accurate

œuvres COMPLÈTES DE VOLTAIRE AVEC DES NOTES ET
UN NOTICE SUR LA VIE DE VOLTAIRE TOME ONZIÈME
CORRESPONDANCE GÉNÉRALE, TOME PREMIER PARIS
LIBRAIRIE DE FÊRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS IMPRIMEURS
DE L'INSTITUT DE FRANCE RUE JACOB, 5 M DCCC LV Digitized
by Google



The text on this page is estimated to be only 28.25% accurate

, \A». ./) ■f * lUXu CK • \$34 /M Digitized by Google

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 14.97% accurate

Qxxj>?yr/ %&4?lasz f ^zx^J &&-*+^ m sp^Kx? é'f*' t^s
y^tYitc+vY Q / ^f p>ru-'& y^yytty y^u^r* fT^éz+tZr gS'ÇPus lyy
/'é^y^yyyf P^s> éY^-^ /æY /#**u>rYis ^ 0^ y^v fc****y**~ Digitized by
Google

qui me font l'honneur de représenter
mes ouvrages de vouloir bien se prêter
aux arrangements des rôles que M. le Rameau
leur présentera de ma part, en les
debouchant les sentiments avec les
quels j'ai l'honneur d'être leur
tres humble et tres obéissant
serviteur Voltaire
au chateau de Ferney 30 mars 1767.

CORRESPONDANCE. AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS
DE L'ÉDITION DE KEHL. Ces lettres embrassent un espace de plus de soixante années ; et Voltaire, jeune et peu connu, dans la force de l'âge et au milieu des persécutions, vieux et au comble de la gloire, y paraît toujours le même. On le voit s'occuper de ses ouvrages avec une activité infatigable, en, riant le premier de l'importance qu'il y attache ; plaisantant sur leurs défauts, mais sérieusement passionné pour les progrès et les intérêts de l'humanité; prodiguant les railleries à ses critiques , ou se livrant contre eux à sa colère, mais haïssant les oppresseurs et les fanatiques bien plus que ses ennemis ; cherchant à ménager l'amour-propre des gens de lettres, faisant à la paix des sacrifices qu'on n'eût osé lui proposer; saisissant avec avidité l'occasion d'encourager le talent, de soulager la misère, de défendre l'opprimé ; violent et bon , sensible et gai ; unissant enfin une philosophie profonde à quelques petitesse que les gens du monde lui reprochaient avec amertume , et qu'il avait prises en vivant avec eux. Ces lettres , où il paraît tout entier, où il montre à ses amis ses faiblesses, ses mouvements d'humeur, ses projets de vengeance comme sa bienfaisance et sa sensibilité , ses terreurs comme son courage ; ces lettres sont la meilleure réponse qu'on puisse opposer à ses nombreux ennemis. Ce n'est pas une confession faite avec ostentation , écrite pour le public, on l'auteur se présente comme il veut être vu ; c'est l'homme même que l'on trouve ici tel qu'il a été dans tous les moments de sa vie , et qui se laisse voir sans chercher à se montrer ou à se cacher. Ces lettres prouvent que si la philosophie de ses ouvrages a suivi dans sa hardiesse les progrès de la liberté de penser, celle de son esprit fut toujours la même; que la crainte de se compromettre lui fit commettre quelques fautes , mais ne suspendit jamais la guerre qu'il avait déclarée à la superstition. C'était son grand objet , celui vers lequel il dirigeait tous ses travaux , auquel il faisait servir le succès des ouvrages qui y paraissaient les plus étrangers. Souvent il paraît occupé d'une tragédie nouvelle, de la faire jouer, d'en assurer la réussite; mais d'autres U. lettres apprennent que cette réussite lui semble nécessaire pour échapper à la persécution dont le menace un ouvrage utile qu'il va faire paraître. On n'a pas imprimé toutes les lettres qu'on a pu recueillir : on a supprimé celles qui, n'apprenant rien ni sur l'auteur, ni sur ses ouvrages, qui, ne renfermant aucun jugement sur les hommes, sur les affaires, ou sur les livres, n'auraient pu avoir d'intérêt. Nous serons contents si les lecteurs trouvent que, de tous les hommes

célèbres dont on a imprimé les lettres après leur mort , il est le premier qui n'ait pas ennuyé, et qui ait pu être lu pour le seul plaisir de lire. A
MADEMOISELLE DUNOYER *. Lisez cette lettre en bas , et fiez-vous au porteur. Je crois, ma chère demoiselle, que vous m'aimez ; ainsi préparez-vous à vous servir de toute la force de votre esprit dans celte occasion. Dès que je rentrai hier au soir à l'hôtel , M. L. * me dit qu'il fallait partir aujourd'hui , et tout ce que j'ai pu faire a été d'obtenir qu'il différât jusqu'à demain ; mais il m'a défendu de sortir de chez lui jusqu'à mon départ ; sa raison est qu'il craint que madame votre mère ne me fasse un affront qui rejaillirait sur lui et sur le roi. U ne m'a pas seulement permis de répliquer, il faut absolument que je parte , cl que je parte sans vous voir. Vous pouvez juger de ma douleur ; elle me coûterait la vie, • J'atcru devoir commencer relie correspondance par le* quatorze lettre* qoe Voltaire écrivit , en 1714, à la «eronde fille de madame Dunoyer, qui les a imprimées dan» *e* heures historiques et galantes (I7i0) , et qu'on n'avait pa* encore réunies à celle* de Voltaire. (Note de M. Renouard). — Ceci est une erreur ; ce» quatorze lettre* »e trouvent dan» la Collection complété des œuvres de M. de Voltaire, Amsterdam, 1764, ln-8*. Cesl par ce motif que noua lesdonnona ici , nous écartant de la règle que nous nous sommes tracée de rejeter de notre édition le* pièce» que le» éditeurs de Kelil n'ont pa» jugé convenable de recueillir. * L'ambassadeur de France en Hollande , marquis de Chateauneuf. I

CORRESPONDANCE. 2 si je n'espérais de pouvoir vous servir en perdant votre chère présence. Le désir de vous voir a Paris me consolera dans mon voyage. Je ne vous dis plus rien pour vous engager a quitter votre mère, et b revoir votre père , des bras duquel vous avez été arrachée pour veur ici être malheureuse.... Si vous balancier un moment, vous mériteriez presque tous vos malheurs. Que votre vertu se montre ici tout entière ; voyez-moi partir avec la même résolution que vous devez partir vous-même. Je serai a l'hôtel toute la journée. Envoyezmoi trois lettres , pour monsieur votre père , pour monsieur votre oncle, et pour madame votre sœur ; cela est absolument nécessaire , et je ne les rendrai qu'en temps et lieu . surtout celle de votre sœur : que le porteur de ces lettres soit le cordonnier, promettez - lui une récompense ; qu'il vienne ici une forme a la main, comme pour venir accommoder mes souliers; joignez 'a ces lettres un billet pour moi : que j'aie en partant cette consolation ; surtout , au nom de l'amour que j'ai pour vous, ma chère, envoyez-moi votre portrait , faites tous vos efforts pour l'obtenir de madame votre mère ; il sera bien mieux entre mes mains que dans les siennes , puisqu'il est déjà dans mon cœur. Le valet que je vous envoie est entièrement à moi ; si vous voulez le faire passer, auprès de votre mère , pour un feseur de tabatières , il est Normand , et jouera fort bien son rôle : il vous rendra toutes mes lettres , que je mettrai son adresse, et vous me ferez tenir les vôtres par lui ; vous pouvez lui confier votre portrait. Je vous écris cette lettre pendant la nuit , et je ne sais pas encore comment je partirai ; je sais seulement que je partirai : je ferai tout mon possible pour vous voir demain avant de quitter la Hollande. Cependant , comme je ne puis vous en assurer, je vous dis adieu , mon cher cœur, pour la dernière fois ; je vous le dis en vous jurant toute la tendresse que vous méritez. Oui, ma chère Pirapelte , je vous aimerai toujours : les amants les moins fidèles parlent de même; mais leur amour n'est pas fondé, comme le mien , sur une estime parfaite : j'aime votre vertu autant que votre personne , et je ne demande au ciel que de puiser auprès de vous les nobles sentiments que vous avez. Ma tendresse me fait compter sur la vôtre ; je me flatte que je vous ferai souhaiter de voir Paris ; je vais dans cette belle ville solliciter votre retour : je vous écrirai tous les ordinaires par le canal de Lefèvre , à qui je vous prie de donner quelque chose pour chaque lettre , afin de l'encourager à bien faire. Adieu encore une fois , ma chère maîtresse ; songez un peu à votre malheureux amant, mais n'y songez point pour vous

attrister ; conservez voire santé , si vous voulez conserver la mieune ; ayez surtout beaucoup de discrétion ; brûlez ma lettre , et toutes celles que vous recevrez de moi : il vaut mieux avoir moins de bonté pour moi, et avoir plus de soin de vous : oonsolons-uos par l'espérance de nous revoir bientôt, et aimons - nous toute notre vie. Peutêtre viendrai-jc moi-même vous chercher; je me croirai alors le plus heureux des hommes ; mais enfin pourvu que vous veniez , je suis trop content ; je ne veux que votre boubeur ; je voudrais le faire aux dépensdu mien, et je serai trop récompensé quand je me rendrai le doux témoignage que j'ai contribué a vous remettre dans votre bienêtre. Adieu , mon cher cœur ; je vous embrasse mille fois. Arouet. Lefèvre vient de m'avertir ce malin qu'on lui a ordonné de rendre h sou excellence les lettres que je lui donnerais à porter ; ainsi , sans doute , on interceptera les lettres qui viendront par son canal : choisissez donc quelqu'un h qui l'on puisse se fier, s'il en est dans le monde ; vous me manderez son adresse ; surtout euvoyez-moi ce soir vos lettres , et instruisez bien votre commissionnaire ; ne chargez point Lisbetle de ce message ; tenezvous prête demain de bonne heure; je tâcherai de vous voir avant do partir, et nous prendrons nos dernières mesures. Aroukt. A

MADemoiselle DUNOYER. Je suis ici prisonnier au nom du roi ; mais on est maître de m'ôter la vie , et non l'amour que j'ai pour vous. Oui , mon adorable maîtresse , je vous verrai ce soir, dussé-je porter ma tête sur un échafaud. Ne me parlez point , au nom de Dieu , dans des termes aussi funestes que vous m'écrivez ; vivez , et soyez discrète : gardez - vous de madame votre mère , comme de l'ennemi le plus cruel que vous ayez ; que dis-je? gardez-vous de tout le monde , ne vous fiez a personne ; tenezvous prête dès que la lune paraîtra ; je sortirai de l'hôtel incognito , je prendrai un carrosse , ou une chaise , nous irous comme le venta Scheveling * ; j'apporterai de l'encre et du papier, nous ferons nos lettres. Mais si vous m'aimez , consolez-vous , rappelez toute votre vertu et toute votre présence d'esprit ; contraignez-vous devant madame votre mère, tâchez d'avoir votre portrait, et comptez que l'apprêt des plus grands supplices ne m'empêchera pas de vous servir. Non , rien n'est capable de me détacher de vous ; notre amour est fondé sur la vertu , il durera autant que notre vie ; donnez ordre au cordonnier d'aller chercher une ' Ou Scheveningen, Tillage à une lieue et demie de La Haye, lur le bord de la mer. Cl. Digitized b/ Google

3 ANNÉE HI3. chaise : mais non . je ne veux point que vous vous en fiez à lui ; tenez-vous prête dès quatre heures , je vous attendrai proche votre rue. Adieu; il n'est rien à quoi je ne m'expose pour vous : vous en méritez bien davantage. Adieu , mon cher coeur. Arouet. A

MADemoiselle DUNOYER. Je ne partirai , je crois , que lundi ou mardi ; il semble , ma chère , qu'on ne recule mon départ que pour me faire mieux sentir le cruel chagrin d'être dans la même ville que vous , et de ne pouvoir vous y voir. On observe ici tous mes pas : je ne sais même si Lefèvre pourra le rendre celte lettre. Je le conjure , au nom de Dieu , sur toutes choses, de n'envoyer ici persoune de ta part sans en avoir concerto avec moi; j'ai des choses d'une conséquence extrême a vous dire : vous uc pouvez pas venir ici; il m'est impossible d'aller de jour chez vous : je sortirai par une fenêtrre a minuit ; si tu as quelque endroit où je puisse te voir ; si tu peux à cette* heure quitter le lit de ta mère , en prétextant quelque besoin , au cas qu'elle s'en aperçoive ; enfin , si tu peux consentir à cette démarche sans courir de risque , je u'en courrai aucun ; mande-moi si je peux venir h la porte cette nuit , tu n'as qu'à le dire à Lefèvre de bouche, luforme-moi surtout de ta santé. Adieu , mon aimable maîtresse ; je t'adore , et je me réserve à t'exprimer toute ma tendresse en te voyant. Arouet. A

MADemoiselle DUNOYER. Je viens d'apprendre , mon cher cœur , que je pourrai partir avec M. de M"* en poste , dans sept ou huit jours ; mais que le plaisir de rester dans la ville où vous êtes me coûtera de larmes ! On m'a imposé la nécessité d'être prisonnier jusqu'à mon départ , ou de partir sur-le-champ. Ce serait vous trahir que de venir vous voir ce soir : il faut absolument que je me prive du bonheur d'être auprès de vous, afin de vous mieux servir. Si vous voulez pourtant changer nos malheurs en plaisirs, il ne tiendra qu'à vous; envoyez Lisbelte sur les trois heu res, je la chargerai pour vous d'un paquet qui contiendra des habillements d'homme ; vous vous accommoderez chez elle : et si vous avez assez de bonté pour vouloir bien voir un pauvre prisonnier qui vous adore , vous vous donuerex la peine de venir sur la brune à l'hôtel. A quelle cruelle extrémité sommes-nous réduits, ma chère ? Est-ce à vous à me venir trouver ? Voilà cependant l'unique moyen de nous voir : vous m'aimez ; ainsi j'espère vous voir aujourd'hui dans mon petit appartement. Le bonheur d'être voue esclave uie i fera oublier que je suis le prisonnier de "* . Mais i comme on connaît mes habits , et que , par conséquent, on pourrait vous reconnaître , je vous

enverrai un manteau qui cachera votre justaucorps et votre visage; je louerai même un justaucorps i pour plus de sûreté : mon cher cœur, songez que i ces circonstances soûl bien critiques ; défiez- vous , i encore un coup , de madame votre mère , déliez : vous de vous-même ; mais comptez sur moi : comme sur vous , et attendez tout do moi , sans exception , pour vous tirer de l'ablme où vous êtes; nous n'avons plus besoin de serments pour | nous faire croire. Adieu , mon cher cœur ; je vous aime , je vous adore. Arouet. | C'est le valet de pied en question qui vous porte cette lettre. A

MADemoiselle DUNOYER. i Je ne sais si je dois vous appeler monsieur ou mademoiselle ; si vous êtes adorable en cornettes , | ma foi vous êtes un aimable cavalier, et notre portier, qui n'est point amoureux de vous, vous a trouvé un très joli garçon. La première fois que i vons viendrez, il vous recevra à merveille. Vous aviez pourtant la mine aussi terrible qu'aimable, i et je crains que vous n'ayez tiré l'épée dans la rue , afin qu'il ne vous manquât plus rien d'un jeune homme : après tout , tout jeune homme que vous êle6 , vous êtes sage comme une fille. Enfin je vous ai vu , charmant objet que j'aime , En cavalier déguise dans ce jour; J'ai cru voir Vénus elle- même Sous la figure de l'Amour. L'Amour et vous , vous étea du même âge , Et sa mère a moins de beauté ; Mais , malgré ce double avantage , J'ai reconnu bientôt la vérité. Olimpe , vous êtes trop sage Pour être tme divinité. Il est certain qu'il n'est point de dieu qui ne dût vous prendre pour modèle , et il n'en est point . qu'on doive imiter : ce sont des ivrognes , des jaloux et des débauchés. On me dira peut-être : Avec quelle irrévérence Parle des dieux ce maraud! Amphitryon , (, a. Mais c'est assez parler des dioux , venons aux hommes. Lorsque je suis en train de badiner, j'apprends par Lefèvre qu'on vous a soupçonnée hier: c'est à coup sûr la fille qui vous annonça qui est la cause de ce soupçon qu'on a ici ; ledit Lefèvre vous instruira de tout , c'est un garçon d'esprit , \

4 CORRESPONDANCE. el qui m'est forl affectionné •, il s'est tiré très bien île l'interrogatoire de sou excellence. Ou compte de nous surprendre ce soir ; mais ce que l'amour garde est bien gardé : je sauterai par les fenêtres , et je viendrai sur la brune chez *** , si je le puis. Lefèvre viendra chercher mes habits sur les quatre heures ; attendez-moi sur les cinq en bas , el si je ne viens pas , c'est que je ne le pourrai absolument point. Ne nous attendrissons pas en vain ; ce n'est plus par des lettres que nous devons témoigner notre amour, c'est en vous rendant service. Je pars vendredi avec M. de MH* ; que je vienne vous voir, ou que je n'y vienne point , envoyezmoi toujours ce soir vos lettres par Lefèvre, qui viendra les quérir ; gardez-vous de madame votre mère , gardez un secret inviolable ; attendez patiemment les ré{*onscs de Paris ; soyez toujours prèle pour partir ; quelque chose qui arrive, je vous verrai avant mon départ : tout ira bien , pourvu que vous vouliez venir en France et quitter une mère barbare, pour retourner dans les bras d'un père. Comme ou avait ordonné à Lefèvre de rendre toutes mes lettres h son excellence , j'en ai écrit une fausse que j'ai fait remettre entre ses mains; elle ne contient que des louanges pour vous et pour lui , qui ne sont point affectées. Lefèvre vous rendra compte de tout. Adieu , mon cher cœur ; airaez-moi toujours , el ne croyez pas que je ne hasarderai pas ma vie pour vous. Arouet. A MADEMOISELLE DUNOYER. A La Haye, le 6 décembre 1715. On a découvert notre entrevue d'hier, ma charmante demoiselle : l'amour nous excuse l'un et l'autre envers nous-mêmes , mais non pas envers ceux qui sont intéressés à me tenir ici prisonnier. Le plus grand malheur qui pouvait m'arriver était de hasarder ainsi votre réputation. Dieu veuille encore que notre monstre aux cent yeux ne soit pas instruit de votre déguisement ! Mandezmoi exactement tout ce que celte barbare mère dit hier à M. de La B*** et a vous , et ne comptez pas que nous puissions nous voir avant mon dé- , part , h moins que nous ne voulions achever de tout gêner : fessons , mon cher cœur, ce dernier effort sur nous-mêmes. Pour moi , qui donnerais ma vie pour vous voir, je regarderai votrcabsence comme un bien , puisqu'elle doit me procurer le bonheur d'être long-temps auprès devous h l'abri des feseurs de prisonniers et des feseuses de libelles *. Je ne puis vous dire dans celte lettre que ce que je vous ai dit daus toutes les autres : je ne • Voltaire décrie Ici madame Hunoyer, qui travaillait pour le» libraires de Hollande. vous recommande pas de m'aimer ; je ne vous parle pas de mon amour , nous

sommes assez instruits de nos sentiments ; il ne s'agit ici que de vous rendre heureuse; il faut pour cela une discrétion entière. Il faut dissimuler avec madame votre mère ; ne me dites point que vous êtes trop sincère pour trahir vos sentiments. Oui , mon cher cœur, soyez sincère avec moi , qui vous adore, et non pas avec une...; ce serait un crime que de lui laisser découvrir tout ce que vous pensez : vous conserverez sans doute votre santé , puisque vous m'aimez, et l'espérance de nous revoir bientôt nous tiendra lieu du plaisir d'être ensemble. Je vous écrirai tous les ordinaires à l'adresse de madame Sanloc de Maisan : vous mettrez la mienne : A M. Arouet, le cadet, chez M. Arouet, trésorier de la chambre des comptes, cour du Palais, à Paris. Je mettrai vendredi une lettre pour vous à la poste de Rotterdam ; j'attendrai une lettre de vous à Bruxelles , que le maître de la poste me fera tenir. Envoyez-moi vos lettres pour monsieur votre père et monsieur votre oncle , par le présent porteur. Si Lefèvre ne peut pas te porter cette lettre, confie-toi à celui que j'envoierai ; remets-lui le paquet et les lettres. Adieu , ma chère Olimpe; si tu m'aimes, console-toi ; songe que nous réparerons bien les maux de l'absence ; cédon's à la nécessité : on peut nous empêcher de nous voir, mais jamais de nous aimer. Je ne trouve point de termes assez forts pour t'exprimer mon amour ; je ne sais même si je devrais t'en parler, puisqu'en l'en parlant je ne fais sans doute que t'attrister, au lieu de te consoler. Juge du désordre où est mon cœur par le désordre de ma lettre; mais, malgré ce triste état, je fais un effort sur moi ; imite-moi si tu m'aimes. Adieu encore une fois, ma chère maîtresse; adieu, ma belle Olimpe ; je ne pourrai point vivre à Paris si je ne t'y vois bientôt. Songe à dater toutes tes lettres. Arouet. A MADEMOISELLE DUNOYER. Ce dimanche au soir, 10 décembre. Je vous écris une seconde fois, ma pauvre Olimpe, pour vous demander pardon de vous avoir grondée ce matin, et pour vous gronder encore mieux ce soir, au hasard de vous demander pardon demain. Quoi! vous voulez parler à M. I/**? Eh! ne savez-vous pas que ce qu'il craint le plus c'est de paraître favoriser votre retraite? Il craint votre mère, il veut ménager les excellences : vous devez vous-même craindre les uns et les autres , et ne point vous exposer d'un côté à être enfermée , et de l'autre à recevoir un affront. Lefèvre m'a rapporté que votre mère..., et que vous êtes malade. Le cœur m'a saigné à ce récit ; je suis cou-

Digitized by Google

ANNÉE 1713. 5 pable de tous vos malheurs , et quoique je les partage avec vous, vous n'en souffrez pas moins. C'est une chose bien triste pour moi que mon amour ne vous ait encore produit qu'une source de chagrins ; le triste état où je suis réduit moi-même ne me permet pas de vous donner aucune consolation, vous devez la trouver dans vous-même. Songez que vos peines finiront bientôt, et tâchez du moins d'adoucir un peu la maligne férocité de votre mère; représentez-lui doucement qu'elle vous fera mourir. Ce discours ne la touchera pas, mais il faudra qu'elle paraisse on être touchée ; ne lui parlez jamais ni de moi , ni de la France , ni de M. L*“ ; surtout gardez-vous de venir à l'hôtel. Ma chère Piinpelte, suivez nies conseils une fois , vous prendrez votre revanche le reste de ma vie , et je ferai toujours vœu de vous obéir. Adieu, mon cher cœur; nous sommes tous deux dans des circonstances fort tristes ; mais nous nous aimons, voilà la plus douce consolation que nous puissions avoir. Je ne vous demande pas votre portrait, je serais trop heureux, et je ne dois pas l'être, tandis que vous êtes malheureuse. Adieu, mon cher cœur; aimez-moi toujours; informez-moi de votre santé. A rouet. A MADEMOISELLE DUNOYER. J Ce mercredi soir, 13 décembre. Je ne sais que d'hier, ma chère, que vous êtes malade; ce sont là les suites des chagrins que je vous ai causés : quoi ! je suis cause de vos malheurs , et je ne puis les adoucir ! Non , je n'ai jamais ressenti de douleur plus vive et plus juste; je ne sais pas quelle est votre maladie : tout augmente ma crainte ; vous m'aimez , et vous ne m'écrivez point ; je juge de là que vous êtes malade véritablement. Quelle triste situation pour deux amants! l'un au lit, et l'autre prisonnier. Je ne puis faire autre chose pour vous que des souhaits, en attendant votre guérison et ma liberté. Je vous prierais de vous bien porter, s'il dépendait de vous de m'accorder cette grâce ; mais du moins il dépend de vous de songer à votre santé, et c'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire. Je ue vous ai point écrit de lettre où je ne vous aie recommandé cette santé qui m'est si chère ; je supporterai toutes mes peines avec joie, si vous pouvez prendre un peu le dessus sur toutes les vôtres. Mon départ est reculé encore. M. de M***, qui vient actuellement dans ma chambre, m'empêche de continuer ma lettre : adieu , ma belle maitresse; adieu, mon cher cœur; puissiezvous être aussi heureuse toute votre vie , que je suis malheureux actuellement ! Adieu , ma chère; tâchez de m'écrire. Arouet. A MADEMOISELLE DUNOYER. . La Haye , ce samedi soir, 16 décembre. Est-il possible , ma chère maitresse

, que je ne puisse du moins jouir de la satisfaction de pleurer au pied de votre lit , et de baiser mille fois vos belles mains , • que j'arroserais de mes larmes ! Je saurais du moins à quoi m'en tenir sur votre maladie , car vous me laissez là-dessus dans une triste incertitude ; j'aurais la consolation de vous embrasser en parlant, et de vous dire adieu, jusqu'au temps où je pourrais vous voir à Paris. On vient de me dire qu'enfin c'est pour demain ; je m'alleuds pourtant encore à quelque délai; mais, en quelque temps que je parte , vous recevrez toujours de moi une lettre, datée de Rotterdam, dans laquelle je vous manderai bien des choses de conséquence, mais dans laquelle je ne pourrai pourtant vous exprimer mou amour comme je le sens. Je partirai dans de cruelles inquiétudes , que vos lettres adouciront à leur ordinaire. Je vous ai mandé , dans ma dernière lettre , que je ne uTuccupaisque du plaisir de pensera vous; cependant j'ai lu , hier et aujourd'hui , les Lettres galantes de madame D... *; son style m'a quelquefois fait oublier Je suis à présent bien convaincu qu'avec beaucoup d'esprit on peut être bien... J'ai été très content du premier tome , qui ôte bien du prix à scs cadets. On remarque surtout , daus les quatre derniers , un auteur qui est lassé d'avoir la plume à la main , et qui court au grand galop à la fin de l'ouvrage. J'ai imité l'auteur en cela, et je me suis dépêché d'achever. J'ai reconnu le portrait de U...; c'est un des plus mauvais cudroits de tout l'ouvrage; mais en vérité il me semble que je parle un peu trop des personnes que je hais , lorsque je ne devrais parler que de celle que j'adore. Que je vous salue bon gré , mon cher cœur, d'avoir pris le bon de votre mère, et d'en avoir laissé le mauvais I Mais que je vous salue bien meilleur gré lorsque vous la quitterez entièrement, et que vous abandonnerez un pay s que vous ne devez plus regarder qu'avec horreur! Peut-être , dans le temps que je vous parle de voyage , n'êtes-vous guère en état d'en faire ; peut-être êtes-vous actuellement souffrante dans votre lit .. Qu'il vaudrait bien mieux que je fusse dans votre chambre au lieu d'elle! mes tendres baisers vous en convaincraient , ma bouche serait collée sur la vôtre. Je vous demande pardon , ma belle Pimpetle, de vous parler avec celle liberté ; ne prenez mes expressions que comme un excès d'amour, 1 Vldtlanic Dunoyor.

CORRESPONDANCE. fi et non comme un manque de respect. Ah ! je u'ai plus qu'une grâce a vous demander; c'est que vous ayez soin de votre santé, et que vous m'en disiez des nouvelles. Adieu, mon cher cœur; voilà peut-être la dernière lettre que je daterai de La Haye. Je vous jure une constance éternelle ; vous seule pouvez me rendre heureux, etjesuis trop heureux déjà quand je me remets dans l'esprit les tendres sentiments que vous avez pour moi ; mon amour les mérite. Je me rends avec plaisir ce témoignage ; je connais trop bien le prix de votre cœur pour ne vouloir pas m on rendre digne : adieu, mon adorable Oimpe; adieu , ma chère: si on pouvait écrire ccs baisers , je vous en enverrais une infinité par le courrier. Je baise , au lieu de vous , vos précieuses leltros , où je lis ma félicité. Adieu , mon cher cœur. Ahouet. A MADEMOISELLE DU.NOYER. Du fond d'un yacht , ce 19 décembre. Je suis parti hier lundi , à huit heures du matin , avec M. de M**\ Lefèvre nous accompagna jusqu'à Rotterdam , où nous primes un yacht qui doit nous conduire à Anvers ou à Gand. Je n'ai pu vous écrire de Rotterdam , et Lefèvre s'est chargé de vous donner de mes nouvelles ; je pars sans vous voir , ma chère Pimpctte , et le chagriu dont je suis rongé actuellement est aussi grand que mon amour. Je vous laisse dans la situation du monde la plus cruelle ; je connais tous vos malheurs mieux que vous, et je les regarde comme les miens , d'autant plus que vous les méritez moins. Si la certitude d'être aimé peut servir de quelque cousolaliou , nous devons un peu nous consoler tous deux ; mais que nous servira le bonheur de nous aimer , sans celui de nous voir.9 c'est alors que je pourrais avec raison me regarder comme le plus heureux de tous les hommes. Oommej'aime votre vertu autant que vous , n'ayez aucun scrupule sur le retour que vous devez à ma tendresse. Je fais humainement tout ce que je puis pour vous tirer du comble des malheurs où vous êtes. N'allez pas changer de résolution , vous eu seriez cruellement punie , en restant dans le pays où vous êtes. Le désir que j'ai de vous procurer le sort que vous méritez me force à vous parler aiusi ; quelque part que je sois , je passerai des jours bien tristes si je les passe sans vous ; mais je mènerai une vie bien plus misérable , si la seule personne que j'aime reste dans le malheur ; je crois que vous avez pris une ferme résolution que rien ne peut changer ; l'honneur vous engage à quitter la Hollande : que je suis heureux que l'honneur se trouve d'accord avec l'amour! Ecrivez-moi à Paris, à mon adresse. tous les ordinaires; mandez-moi les moindres particularités qui

vous regarderont : ne manquez pas à m'envoyer, dans la première lettre que vous m'écrirez , une autre lettre s'adressant à moi , dans laquelle vous me parlerez comme à un ami et non comme à un amant ; vous y ferez succinctement la }>énumération de tous vos malheurs : que votre vertu y paraisse dans tout son jour sans affectation. Enfin servez-vous de tout votre esprit pour m'écrire une lettre que je puisse montrer à ceux à qui je serai obligé de parler de vous : que notre tendresse cependant ne perde rien à tout cela ; et si , dans cette lettre , dont je vous parle, vous ne me parlez que d'estime , marquez-moi , dans l'autre , tout l'amour que le mien mérite ; surtout informez-moi de votre chère santé , pour laquelle je tremble ; vous aurez besoin de toute votre force pour soutenir les fatigues du voyage sur lequel je compte ; et il faudra , ou que monsieur votre père soit aussi fou que M. B... , ou que vous reveniez en France jouir du bien-être que vous méritez ; mais je me fais déjà les idées les plus agréables du monde de votre séjour à Paris. Vous seriez bien cruelle envers vous et envers moi si vous trompiez mes espérances ; mais non , vous n'avez pas besoin d'être fortifiée dans vos bons sentiments ; et, au regret près d'être séparé de vous pour quelque temps , je n'ai point à me plaindre. La première chose que je ferai , en arrivant à Paris , ce sera de mettre le P.Tournemine 1 dans vos intérêts , ensuite je rendrai vos lettres ; je serai obligé d'expliquer à mon père le sujet de mon retour , et je me flatte qu'il ne sera pas tout à fait fâché contre moi , pourvu qu'on ne l'ait point prévenu ; mais , quand je devrais encourir toute sa colère , je me croirai toujours trop heureux , lorsque je penserai que vous êtes la personne du monde la plus aimable , et que vous m'aimez. Je n'ai point passé dans ma petite vie de plus doux moments que ceux où vous m'avez juré que vous répondiez à ma tendresse ; continuez-moi ces sentiments autant que je les mériterai , et vous m'aimerez toute votre vie. Cette lettre-ci vous viendra , je crois , par Gand , où nous devons aborder : nous avons un beau temps et un bon vent , et par-dessus cela de bon vin et de bons pâtés , de bons jambons et de bons lits. Nous ne sommes que nous deux , M. de M^{me} et moi , dans un grand yacht : il s'occupe à écrire, à manger , à boire , et à dormir, et moi à penser à vous : je ne vous vois point , et je vous jure que je ne m'aperçois point quo je suis dans la compagnie d'un bon pâté et d'un homme d'esprit. Ma chère Olympe me manque, mais je me flatte quelle 1 René-Joseph de Tournemine, jésuite, né à Rennes en 1661 , mort le 21 mai 1739. Digitized by Google

ANNÉE 1713. ne aie manquera pa6 toujours, puisque je ne voyage que pour vous faire voyager vous-même. N'allez pas prendre pourtant exemple sur moi ; ne vous affligez point, et joignez à la faveur que vous me faites de m'aimer celle de me faire espérer que je vous verrai bientôt ; encore uu coup écrivez-moi tous les ordinaires ; et, si vous êtes sage , brûlez mes lettres, et ne m'exposez point une secoude fois au chagrin de vous voir maltraitée pour moi ; ne vous exposez point aux fureurs de votre mère ; vous savez de quoi elle est capable. Hélas ! vous ne l'avez que trop expérimenté ; dissimulez avec elle , c'est le seul parti qu'il y a à prendre : dites , ce que j'espère que vous ne ferez jamais, dites que vous m'avez oublié ; dites que vous me baissez , et aimez-m'en davantage : conservez votre santé et vos bonnes intentions. Plût au ciel que vous fussiez déjà à Paris : ah ! que je me récompenserais bien alors de notre cruelle séparation ! Ma chère Pimpelte , vous aurez toujours en moi un véritable amant et uu véritable ami ; qu'on est heureux quand on peut unir ces deux titres, qui sont garants l'un de l'autre ! Adieu , mon adorable maîtresse ; écrivez-moi dès que vous aurez reçu ma lettre , et adressez la vôtre à Paris ; surtout ne manquez pas à m'envoyer celle que je vous demande au commencement de celle-ci : rien n'est plus essentiel. Je crois que vous êtes à présent en état d'écrire ; et, comme on se persuade ce qu'on souhaite , je me flatte que votre santé est rétablie. Hélas ! votre maladie m'a privé du plaisir de recevoir de vos nouvelles ; réparons vite le temps perdu. Adieu , mon cher cœur ; ai tuez -moi autant que je vous aime : si vous m'aimez , ma lettre est bien courte. Adieu , ma chère maîtresse ; je vous estime trop pour ue vous pas aimer toujours. Arouet. A MADEMOISELLE DUNOÏER, Parts , ce Jeudi malin , as décembre. Je suis parti de La Haye , avec M. de M~ , le lundi dernier , à huit heures du matin ; nous nous embarquâmes à Rotterdam , où il me fut absolument impossible de vous écrire. Je chargeai Lefèvre de vous instruire de mon départ. Au lieu de prendre la route d'Anvers, où j'alleudais une de vos lettres, nous primes celle do GauJ. Je mis donc à Gand une lettre pour vous à la poste , à l'adresse de madame Santoc de .Waisan. J'arrivai à Paris la veille «le Noël. La première chose que j'ai faite, a clé de voirlcP.Tourueminc. Ce jésuite m'avait écrit à La Haye, le jour que j'en partis : il fait agir pour vous monsieur l'évêque d'Évreux » , votre parent ; je lui ai remis entre T les mains vos trois lettres , et ou dispose actuellement monsieur votre père à vous revoir bientôt: voilà ce que j'ai fait

pour vous : voici mon sort actuellement. A peine suis-je arrivé à Paris , que j'ai appris que M. L*** avait écrit à mon père , contre moi, une lettre sanglante; qu'il lui avait envoyé les lettres que madame votre mère lui avait écrites , et qu'eofin mon père a une lettre de cachet , pour me faire enfermer ; je n'ose me montrer: j'ai fait parlera mon père. Tout ce qu'on a pu obtenir de lui a été de me faire embarquer pour les îles ; mais on n'a pu le faire changer de résolution sur sou testament qu'il a fait, dans lequel il me déshérite. Ce n'est pas tout , depuis plus de trois semaines je n'ai point reçu de vos nouvelles; je ne sais si vous vivez, et si vous ne vivez point bien malheureusement : je crains que vous ne m'ayez écrit à l'adresse de mon père , et que votre lettre n'ait clé ouverte par lui. Dans de si cruelles circonstances je ne dois point me présenter à messieurs vos parents ; ils ignoreront tous que c'est par moi que vous revenez en France , et c'est actuellement le P. Tourneinine qui est entièrement chargé de votre affaire. Vous voyez à présent que je suis dans le comble du malheur , et qu'il est absolument impossible d'être plus malheureux, à moins que d'être abandonné de vous. Vous voyez , d'un autre côté, qu'il ne tient plus qu'à vous d'être heureuse ; vous n'avez plus qu'un pas a faire : partez dès que vous aurez reçu les ordres de monsieur votre père; vous serez aux Nouvelles-Catholiques avec madame Constantin ; il vous sera aisé de vous faire chérir de toute votre famille , et de gagner entièrement l'amitié de monsieur votre père, et de vous faire à Paris un sort heureux. Vous m'aimez , ma chère Olimpe , vous savez combien je vous aime ; certainement ma tendresse mérite du retour. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous remettre dans votre bien-être ; je me suis plongé , pour vous rendre heureuse , dans le prus grand des malheurs : vous pouvez me rendre le plus heureux de tous les hommes ; pour cela revenez en France , rendez-vous heureuse vousmême , alors je me croirai bien récompensé. Je pourrai , en un jour , me raccommoier entièrement avec mou père ; alors nous jouirons en liberté du plaisir de nous voir. Je me représente ces moments heureux comme la fin de tous nos chagrins , et comme le commencement d'une vie douce et aimable , telle que vous devez la mener à Paris. Si vous avez assez d'inhumanité pour me faire perdre lefruitde tous mes malheurs , et pour vous obstiner à. rester en Hollande , je vous promets bien sûrement que je roc tuerai à la première nouvelle que j'en aurai. Dans le triste état où je suis, nous seule pouvez me faire aimer la vie : * M. Le. >omiaait.

8 CORRESPONDANCE. mais, hélas ! je parle ici de mes maux ,
tandis que peut-être vous êtes plus malheureuse que moi ; je crains tout
pour votre santé , je crains tout de votre incréance : je me forme l'a-dessus des
idées affreuses. Au nom de Dieu , éclaircissez-moi : mais, hélas ! je crains
même que vous ne receviez point ma lettre. Ah ! que je suis malheureux ,
mon cher cœur, et que mon cœur est livré à une profonde et juste tristesse !
Peut-être m'avez-vous écrit à Anvers ou à Bruxelles ; peut-être
m'avez-vous écrit à Paris ; mais enfin depuis trois semaines je n'ai point
reçu de vos nouvelles. Écrivez-moi tout le plus tôt que vous pourrez à M.
Dutilli , rue Maubouée, à la Rose rouge. Écrivez-moi une lettre bien longue ,
qui m'instruise sûrement de votre situation. Nous sommes tous deux bien
malheureux , mais nous nous aimons ; une tendresse mutuelle est une
consolation bien douce ; jamais amour ne fut égal au mien , parce que
personne ne mérita jamais mieux que vous d'être aimée. Si mon sincère
attachement peut vous consoler , je suis consolé moi-même. Une foule de
tristes se présente à mon esprit ; je ne puis les mettre sur le papier : la
tristesse , la crainte, et l'amour, m'agitent violemment ; mais j'en reviens
toujours à me rendre le secret témoignage que je n'ai rien fait contre
l'honnête homme, et cela me sert beaucoup à me faire supporter mes
chagrins. Je me suis fait un vrai devoir de vous aimer ; je remplirai ce devoir
toute ma vie : vous n'aurez jamais assez de cruauté pour m'abandonner. Ma
chère Pimpette, ma belle maîtresse , mon cher cœur , écrivez-moi bientôt ,
ou plutôt sur-le-champ : dès que j'aurai vu votre lettre , je vous enverrai
mon sort. Je ne sais pas encore ce que je deviendrai ; je suis dans une
incertitude affreuse sur tout ; je sais seulement que je vous aime. Ah ! quand
pourrai-je vous embrasser, mon cher cœur ? Arouet. A MADemoiselle
DUNOYER. Paris, 9 janvier 1714. Depuis que je suis à Paris , j'ai été moi-
même à la grande poste tous les jours , afin de retirer vos lettres , que je
craignais qui ne tombassent entre les mains de mon père. Enfin je viens
d'en recevoir une , ce mardi au soir, 2 janvier : elle est datée de La Haye, du
28 décembre , et j'y fais réponse sur-le-champ. J'ai baisé mille fois cette
lettre , quoique vous ne m'y parliez pas de votre amour ; il suffit qu'elle
vienne de vous pour qu'elle me soit infiniment chère : je vous prouverai
pourtant, par ma réponse, que je ne suis pas si poli que vous le dites ; je ne
vous appellerai point madame, comme vous m'appellez monsieur ; je ne
puis que vous nommer ma chère : et s» vous vous plaignez de mon peu de

politesse , vous ne vous plaindrez pas de mon peu d'amour. Comment pouvez-vous soupçonner cet amour, qui ne Cuir qu'avec moi? et comment pouvez-vous me reprocher ma négligence ? Ce serait bien h moi h vous gronder, puisque aussi bien je renonce 'a la politesse , ou plutôt je suis bien malheureux que vous n'avez pas reçu deux lettres que je vous écrivis , l'une de Gand et l'autre de Paris. Ne seriez-vous point vous-même assez négligente pour n'avoir point retiré ces lettres? Si vous les avez vues , vous condamnerez bien vos reproches et vos soupçons ; vous y aurez lu que je suis plus malheureux que vous , et que je vous aime plus que vous ne m'aimez. Vous aurez appris que M. Ch. *.... écrivit à mon père, déjà irrité contre moi , une lettre telle qu'il n'en écrirait point contre un scélérat. J'arrivai h Paris dans le temps que , sur la foi de cette lettre , mon père avait obtenu une lettre de cachet pour me faire enfermer, après m'avoir déshérité. Je me suis caché pendant quelques jours , jusqu'à ce que mes amis l'aient un peu apaisé , c'est-à-dire l'aient engagé à avoir du moins la bonté de m'envoyer aux îles , avec du pain et de l'eau : voilà tout ce que j'ai pu obtenir de lui , sans avoir pu même le voir. J'ai employé les moments où j'ai pu me montrer en ville à voir le P. Tournemine . et je lui ai remis les lettres dont vous m'avez chargé. Il engage l'évêque d'Évreux dans vos intérêts. Pour moi , je me donnerai bien de garde que votre famille puisse seulement soupçonner que je vous connais; cela gâterait tout , et vous savez que votre intérêt seul me fait agir. Je ne m'arrête point à me plaindre inutilement de l'imprudence avec laquelle nous avons tous deux agi à La Haye ; c'est cette imprudence qui sera cause de bien des maux : mais enfin cette faute est faite , et l'excuse peut seule la réparer. Je vous ai déjà dit, dans mes lettres, que la consolation d'être aimé fait oublier tous les chagrins ; nous avons l'un et l'autre trop besoin de consolation , pour ne nous pas aimer toujours : il viendra peut-être un temps où nous serons plus heureux , c'est-à-dire où nous pourrons nous voir ; cédon à la nécessité , et écrivons-nous bien régulièrement , vous à M. Dutilli , rue Maubuce, à la Rose rouge, et moi à madame Bonnet. Je vous donnerai peut-être bientôt une autre adresse pour moi , car je crois que je partirai incessamment pour Brest ; ne laissez pas pourtant de m'écrire à Paris; mandez-moi les moindres particularités qui vous re* C'est sans doute Castaguier ou Castagnère , marquis de Chateaucuf , frère de François de Castagnier, abbé de Chateaucuf et parrain de Voltaire. Cl.

ANNEE *744. 9 gardent; mandez-moi vos sentiments surtout, et soyez persuadée que je vous aimerai toujours , ou je serai ie plus malheureux de tous les hommes. Vous savez bien , ma chère Olirape , que mon amour n'est point du genre de celui de la plupart des jeunes gens, qui ne cherchent en aimant qu'a contenter la débauche et leur vanité : regardezmoi comme un amant , mais regardez-moi comme un ami véritable; ce mot ronferme tout. L'éloignement des lieux ne changera rien à mon coeur : si vous me croyez , je vous demande , pour prix de ma tendresse , une lettre de huit pages écrites menu ; j'oubliais à vous dire que les deux que vous n'avez point reçues sont à l'adresse de madame Santoc de Maisan, à La Haye. Récrivez-moi sur-le-champ, afin que si vous avez quelques ordres à me donner, votre lettre me trouve encore à Paris prêt à les exécuter : je me réserve, comme vous, à vous mander certaines choses lorsque j'aurai reçu votre réponse. Adieu , ma belle maîtresse ; aimez un peu un malheureux amant, qui voudrait donner sa vie pour vous rendre heureuse; adieu, mon cœur. Arobet. A MADEMOISELLE DUNOYER. A Pari», ce «janvier. J'ai reçu, ma chère Olimpe, votre lettre du 1er de ce mois, par laquelle j'ai appris votre maladie. Il ne me manquait plus qu'une telle nouvelle pour achever mon malheur ; et comme un mal ne vient jamais seul , les embarras où je me suis trouvé m'ont privé du plaisir de vous écrire , la semaine passée. Vous me demanderez quel est cet embarras ; c'était de faire ce que vous m'avez conseillé. Je me suis mis en pension chez un procureur, afin d'apprendre le métier de robin auquel mon père me destine , et je crois par-la regagner sou amitié. Si vous m'aimiez autant que je vous aime , vous vous rendriez un peu à mes prières, puisque j'obéis si bien à vos ordres. Mo voilà fixé à Paris pour long-temps : est-il possible que j'y serai sans vous? Ne croyez pas que l'envio de vous voir ici n'ait pour but que mon plaisir ; je regarde votre intérêt plus que ma satisfaction , et je crois que vous en ôtes bien persuadée ; songez par combien de raisons la Hollande doit vous être odieuse. Une vie douce et tranquille à Paris n est-elle pas préférable à la compagnie de madame votre mère? et des biens considérables dans une belle ville ne valent-ils pas mieux que la pauvreté à La Haye? Ne vous piquez pas là-dessus de sentiments que vous nommez héroïques; l'intérêt ne doit jamais, je l'avoue, être assez fort pour faire commettre une mauvaise action ; mais aussi le désintéressement ne doit pas empêcher d'en faire une bonne , lorsqu'on y trouve sou compte. Croyez-moi

, vous méritez d'être heureuse, vous êtes faite pour briller partout; on ne !
brille point sans biens , et on ne vous blâmera jamais lorsque vous jouirez
d'une bonne fortune, , et vos calomniateurs vous respecteront alors,' 1 enfin
vous m'aimez , et je ne serais pas retourné en France , si je n'avais cru que
vous me suivriez bientôt ; vous me l'avez promis , et vous , qui avez de si
beaux sentiments , vous ne trahirez pas vos promesses. Vous n'avez qu'un
moyen pour revenir : M. Le Normant , évêque d'Évreux , est, je crois , votre
cousin ; écrivez-hii , et que la religion et l'amitié pour votre famille soient
vos deux motifs auprès de lui ; insistez surtout sur l'article de la religion ;
dites- lui que le roi souhaite la conversion des huguenots , et quo , étant
ministre du Seigneur, et votre parent, il doit , par toutes sortes de raisons ,
favoriser votre retour; conjurez -le d'engager monsieur votre père dans un
dessein si juste ; marquez-lui que vous voulez vous retirer dans une
communauté, non comme religieuse pourtant, je n'ai garde de vous le
conseiller : ne manquez pas à le nommer monseigneur. Vous pouvez
adresser votre lettre à monseigneur l'évêque d'Évreux , à Évreux , en
Normandie; je vous manderai le succès de la lettre , que je saurai par le P.
Tourneminc. Que je serais heureux , si, après tant de traverses, nous
pouvions nous revoir à Paris 1 le plaisir de vous voir réparerait mes
malheurs ; et si ma fidélité peut réparer les vôtres , vous êtes sûre d'être
consolée. En vérité, ce n'est qu'en tremblant que je songe à tout ce que
vous avez souffert ; et j'avoue que vous avez besoin de consolation : que ne
puis-je vous en donner, en vous disant que je vous aimerai toute ma vie I Ne
manquez pas , . je vous en conjure, d'écrire à l'évêque d'Evreux, et cela le
plus tôt que vous pourrez : mandez-moi comment vous vous portez depuis
votre maladie, et écrivez-raoi, à M. de Saint-Fort, chez M. Alain, procureur
au châtelet , rue Pavée-Saint-Bernard. Adieu , ma chère Pimpette ; vous
savez que je vous aimerai toujours. Aroubt. A MADEMOISELLE
DUNOYER. Paria , le 10 février. Ma chère Pimpette , toutes les fois que
vous ne m'écrivez point, je m'imagine que vous n'avez point reçu mes
lettres ; car je ne peux croire que l'éloignement des lieux ait fait sur vous ce
qu'il ne peut faire sur moi ; et , comme je vous aime toujours , je me
persuade que vous m'aimez encore. Éclaircissez-moi donc de deux choses :
l'une, si vous avez reçu mes deux dernières lettres , et

JO CORRESPONDANCE. si je suis encore dans voire coeur :
mandez-moi surtout si vous avez reçu raa dernière , que je vous écrivis le
20 janvier, dans laquelle il était parlé de l'évôque d'Evrcux , et d'autres
personnes dont j'ai hasardé les noms ; mandez-moi quelque chose de
certain par votre réponse à cette lettre ; surtout instruisez-moi , je vous
conjure , de l'état de votre santé et de vos affaires ; adressez votre lettre à
M. le chevalier de Saint- Fort, chez M. Alain, près les degrés de la place
Alaubert. Que votre lettre soit plus longue que la mienne ; je trouverai
toujours plus de plaisir a lire une de vos lettres de quatre pages , que vous
n'en aurez h en lire de moi une de deux lignes. Arouet. A. M. D***, AU
SUJET DU PRIX DE POÉSIE DONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
EN L' ANNÉE MW. Monsieur , Vous connaissez le pauvre Du Jarri ; c'est
un de ces poètes de profession qu'on rencontre partout, et qu'on ne voudrait
voir nulle part ; nous l'appelons communément le gazetier du Parnasse. Il
est parasite , afin qu'il ne lui manque rien de ce qui constitue un bel esprit
du temps ; et il paie , dans un bon repas , son écot par de mauvais vers , soit
de sa façon, soit de celle de ses confrères les poètes médiocres. Il nous
montra , ces jours passés , un j»oôme imprimé , où on voyait à la première
page ces mots écrits; A l' immortalité. C'est la devise de l'académie
française , nous dit-il ; la pièce n'est pas pourtant de l'académie , mais elle
l'a adoptée ; et si ces messieurs l'avaient composée , ils ne s'y seraient
jamais pris autrement que l'auteur. Il faut que vous sachiez , continua-t-il,
que l'académie donne tous les deux ans un prix de poésie, èt par l'a
immortalise un homme tous les deux ans; vous voyez entre mes mains
l'ouvrage qui a remporté le prix cette année. Oh ! que l'auteur de ce poème
est heureux I Il y a quarante ans qu'il compose saus être connu du public ; à
présent le voilà , pour un petit poème, associé à toute la réputation de
l'académie. Mais , lui dis-je , n'arrive-t-il jamais qu'un auteur déclaré
immortel par les quarante soit mis au rang des Cotins par le public , qui est
juge en dernier ressort? Cela ne se peut, me répondit mon poète , car
l'académie n'a été instituée que pour fixer le goût de la France, et on
n'appelle jamais de ses décisions, j'ai de bonnes preuves, dit alors un de
mes amis, qu'une assemblée de quarante persounes n'est pas infallible. Du
reste, le Cid et le Dictionnaire de Fwretière se sont soutenus contre
l'académie; cl il pourrait bien se faire qu'elle approuvât de fort mauvais
ouvrages, comme elle en a critiqué de fort bons. Pour réponse à toutes ces

railleries, mon homme lut à haute voix , Poème chrétien qui a remporté le prix, par M. l'abbé Du Jarri. Il faut, avant de commencer , lui dis-je , que nous sachions ce que c'est que M. l'abbé Du Jarri , le sujet de son poème , et eu quoi le prix consiste. Il satisfait ainsi à mes questions. Autrefois M. l'abbé Du Jarri a fait imprimer plusieurs oraisons funèbres et quelques sermons ; à présent il fait mettre sous la presse un volume de ses poésies, et il est à croire qu'il est aussi bon poète que grand orateur. Le sujet de son poème est la louange du roi , à l'occasion du nouveau chœur de Notre-Dame, construit par Louis XIV , et promis par Louis XIII. Le prix est un beau groupe de bronzo , où l'on voit un assemblage merveilleux du fabuleux et du sacré , car la Renommée y paraît auprès de la Religion , et la Piété y est appuyée sur un Génie. Au reste les rivaux de M. l'abbé Du Jarri étaient des jeunes gens de dix-neuf à vingt ans ; M. l'abbé en a soixante et cinq. Il est bien juste qu'on fasse honneur à son âge. Après ce grand préambule , il toussa , et nous lut d'un ton plein d'emphase le merveilleux poème que je vous envoie. A MADAME LA MARQUISE DE MIMÈURE «. 1715. J'ai vu , madame , votre petite chienne , votre petit chat , et mademoiselle Aubert. Tout cela se porte bien, à la réserve de mademoiselle Aubert, qui a été malade , et qui , si elle n'y prend garde, n'aura point de gorge pour Fontainebleau. A mon gré c'est la seule chose qui lui manquera, et je voudrais de tout mon cœur que sa gorge fût aussi belle et aussi pleine que sa voix. Puisque j'ai commencé par vous parler de comédiennes , je vous dirai que la Duclos * ne joue presque point , et qu'elle prend tous les matins quelques prises de séné et de casse, et le soir plusieurs prises du comte d'Uzès. N*** adore toujours la dégoûtante Lavoie ; et le maigre N*** a besoin de recourir aux femmes , car les hommes l'ont abandonné. Au reste , on ne nous donne plus que de très mauvaises pièces jouées par de très mauvais acteurs. En récompense, mademoiselle de Monll Magdeleine de Carvoisin d'Achl , d'une maison très distinguée de Picardie, épousa Jacques-Louis Vallon . marquis de Mimeure, reçu à l'académie française en 1707, mort en 1719. Elle mourut quelques années après lui. Elle fut intimement liée avec Voltaire, et vivait encore en 1744. 1 Anne-Marie Chateaufort, née à Paris en 1716, quitta son nom véritable pour prendre celui de Duclos , sous lequel sa grand mère avait joué autrefois. Après des débuts à l'Opéra qui ne furent point heureux , mademoiselle Duclos entra au Théâtre-Français, où elle joua pendant quarante ans avec succès Elle mourut en 1748.

ANNÉE 1716. I>run * récite très joliment des pièces comiques. Je l'ai entendue déclamer des rôles du Misanthrope avec beaucoup d'art et beaucoup de naturel. Je ne vous dis rien de l' Important *, car je vous écris avant la représentation , et je veux me réserver une occasion de vous écrire une seconde fois. On joue à l'Opéra Zéplure et Flore 3. On imprime CAnti-Homère de Tcrrasson , et les vers héroïques, moraux, chrétiens et galants de l'abbé Du Jarri. Jugez, madame, si on peut en conscience m'interdire la satire; permettez-moi donc d'être un peu malin. J'ai pourtant une plus grande grâce à vous demander : c'est la permission d'aller rendre mes devoirs b M. de Mimcure et à vous, dans l'uu de vos châteaux où peut-être vous ennuyez-vous quelquefois. Je sais bien que je perdrais auprès de vous tout le fiel dont je me nourris a Paris ; mais afin de ne me pas gâter tout à fait, je ne resterais que huit ou dix jours avec vous. Je vous apporterais ce que j'ai fait d'Æclipc. Je vous demanderais vos conseils sur ce qui est déjà fait, et sur ce qui n'est pas travaillé ; et j'aurais à M. de Mimcure et a vous une obligation de faire une bonne pièce. Je n'ose pas vous parler des occupations auxquelles vous avez dit que vous vous destiniez pendant votre solitude. Je me flatte pourtant que vous voudrez bien m'en faire la confidence tout entière ; Car nous savons qnc Vénus el Minerve De leurs trésors vous comblent sans réserve. Les Grâces même et la troupe des Ris, Quoiqu'ils soient tous citoyens de l'aris , Et qu'en ces lieux ils se plaisent à vivre. Jusqu'en province ont bien voulu vous suivre. Ayez donc la bonté de m'envoyer, madame, signée de votre raaiu, la permission de venir vous voir. Je n'écris point h M. de Mimeure, parce que je compte que c'est lui écrire en vous écrivant. Permettez-moi seulement , madame, de l'assurer de mon respect el de l'envie extrême que j'ai de le voir. A. M. L'ABBE DE CHAULIEÜ. De Sulli , 90 juin 47*6. Monsieur , vous avez beau vous défendre d'être mon maître , vous le serez , quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils ; d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs dis« Probablement la sœur ou la belle-sœur de madame de Montbrun-Villrfranche, à qui Voltaire adressa uneépître. ' Comédie de Brueys, jouéeen 1093, reprise le 8 juillet 1715. 1 Tragédie-opéra de Ouboulai, musique des (ils de Lulll (Jean-Louis, et Louis) , représentée en 1088, et reprise en 1715. K. 11 ciples , et ce n'est pas lb une des moindres raisons qui m'engageut b être le vôtre. Je sens qu'on ne peut guère réussir dans les grands ouvrages sans un peu de conseils et beaucoup de docilité. Je

me souviens bien des critiques que M. le GrandPrieur et vous me fîtes dans un certain souper, chez M. l'abbé de Bussi. Ce souper-là fit beaucoup de bien à ma tragédie; et je crois qu'il me suffirait pour faire un bon ouvrage de boire quatre ou cinq fois avec vous. Socrate donnait ses leçons au lit, et vous les donnez à table; cela fait que vos leçons sont sans doute plus gaies que les siennes. Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données sur mon épître à M. le Régent ; et quoique vous me conseilliez de louer , je ne laisserai pas de vous obéir. Malgré le penchant de mon cœur, À vos conseil» je m'abandonne. Quoi ! je vais devenir flatteur ! Et c'est Chaulieu qui me l'ordonne ! Je ne puis vous en dire davantage , car cela me saisis. Je suis, avec une reconnaissance infinie, etc,... A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU. De Bully , 15 Juillet 1710. A vous, l'Anacréon du Temple; A vous, le sage si vanté, Qui nous prêchez la volupté Par vos vers et par votre exemple; Vous dont le luth délicieux , Quand la goutte au lit vous condainuc , Rend des sons aussi gracieux Que quand vous chantez la tocade, Assis à la table des dieux. Je vous écris, monsieur, du séjour du monde le plus aimable , si je n'y étais point exilé , et dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la liberté d'en jouir. C'est ici que Chapelle a demeuré , c'est-à-dire s'est enivré deux ans de suite. Je voudrais bien qu'il eût laissé dans ce château un peu de son talent poétique ; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais, comme on prétend qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie , dont vous m'avez tant parlé ; Et dans une tour assez sombre Du château qu'habitait jadis Le plus léger des beaux esprits. Un beau soir j'évoquai son ombre. • Chapelle était un homme d'un génie facile et libertin ; il bavait beaucoup, ce qui était le vice de son temps ; ce vice lui fit beaucoup de tort à sa santé et enfin à son esprit.

-12 CORRESPONDANCE. Aux dcités des sombres lieux Je ne fis point de sacrifice, Comme eoS fripons qui des dieux Chantaient autrefois le service ; Ou la sorcière Pythonisse, Dont la grimace et l'artifice Avaient fait dresser les cheveux A ce sot prince des Hébreux , Qui crut bonnement que le diable D'un prédicateur ennuyeux Lui montrait le spectre effroyable. Il n'y faut point tant de façon Pour une ombre aimable et légère : C'est bien assez d'une chanson , El c'est tout ce que je puis faire. Je lui dis sur mon violon : - Eh! de grâce, monsieur Chapelle, Quittez le manoir de Pluton, Pour cet enfant qui vous appelle. Mais non , sur la voûte étemelle Les dieux vous ont reçu, dit-on, Et vous ont mis entre Apollon Et le fils joufflu de Sémèle, Du haut de ce divin canton , Descendez , aimable Chapelle. » Cette familière oraison Dans la demeure fortunée Reçut quelque approbation; Car enfin, quoique mal tournée, Elle était faite en votre nom. Chapelle vint. A sou approche Je sentis un transport soudain ; Car il avait sa lyre en main. Et son Gassendi * dans sa poche ; U s'appuyait sur Bachaumout, Qui lui servit de compagnon Dans le récit de ce Voyage. Qui du plus charmant badinage Fut la plus charmante leçon. je vous dirai pourtant en confidence , et si la poste ne me pressait , je vous le rimerais : Ce Bachaumont n'est pas trop content de Chapelle. Il se plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages , Chapelle lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenait. Il prétend que c'est à tort que le nom de son compagnon a étouffé le sien ; car c'est moi, me dit-il tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies choses du Voyage , et , entre autres , Sous ce berceau qu'Amour exprès... Pour chanter toujours sur sa lyre Ces vers aisés, ces vers coulants , De la nature heureux enfants, Où l'art ne trouve rien à dire. « L'amour , me dit-il , et le vin Autrefois me firent connaître Les grâces de cet art divin; Puis à Chaulieu l'épicurien Je servis quelque temps de maître : Il faut que Chaulieu soit le tien. AM. LE DUC DE BRANCAS K Suit! , 1716. Mousieur le duc , je crois qu'il sufût d'être malheureux et innocent pour compter sur votre protection , et je vous puis assurer que je la mérite. Je ne me plains point d'être exilé, mais d'être soupçonné de vers infâmes , également indignes, j'ose le dire, de la façon dont je pense et de celle dont j'écris. Je m'attendais bien à être calomnié par les mauvais poètes , mais pas à être puni par un prince qui aime la justice. Souffrez que je vous présente une Kpître 3 en vers que j'ai composée pour monseigneur le Régent. Si vous la trouvez digne de vous , elle le sera de lui, et je vous

supplie de la lui faire lire dans uu de ces moments qui sont toujours
 favorables aux malheureux, quand ce prince les passe avec vous. J'ai tâché
 d'éviter dans cet ouvrage les flatteries trop outrées et les plaintes trop fortes
 , et d'y être libre sans hardiesse. Si j'avais l'honneur d'être plus connu de
 vous que je ne le suis , vous verriez que je parle dans cet écrit comme je
 pense ; et si la poésie ne vous en plaît pas , vous en aimeriez du moins la
 vérité. Permettez-moi de vous dire que, dans un temps comme celui-ci , où
 l'ignorance et le mauvais goût commencent à régner, vous êtes d'autant
 plus obligé de soutenir les beaux-arts , que vous êtes presque le seul qui
 puisse le faire ; et qu'en protégeant ceux qui les cultivent avec quelque
 succès , vous ne protégez que vos admirateurs ; je ne me servirai point ici
 du droit qu'ont tous les poètes de comparer leur patron à Mécène. Ainsi que
 toi régissant des provinces , Comblé d'honneurs, et des peuples chéri.
 L'heureux Mécène était le favori Du dieu des vers et du plus grand des
 princes; Mais à longs traits goûtant la volupté, Sçn premier dieu ce fut
 l'oisiveté. Si quelquefois réveillant sa mollesse , Sa main légère, entre
 Horace et Maron , Daignait toucher la lyre d'Apollon , Comme la Fare il
 chantait la paresse. * Louis-Antoine de Brancas-Villars , né en t684 , aïeul
 «lu. comte de Lauraguais , à qui Voltaire dédia VBeottaite. * L'épiUc à
 monseigneur le Rcgénl. Mais il ne s'agit pas ici de rendre justice à ces deux
 messieurs ; il suffit de vous dire que je m'adressai à Chapelle pour lui
 demander comment il s'y prenait autrefois dans le monde ■ Gassendi avait
 élevé In jeunesse de Chapelle, qui devint grand partisan du système de
 philosophie de son précepteur Toutes les fols qu'il s'enivrait, il expliquait le
 système aux ronvives; cl lorsqu'ils étaient sortis de labié, il continuait sa
 leçon au maitre-d'bûtl. t urçjltized by Google

ANNÉE H46. Pour loi , mêlant le devoir au plaisir , j Dans les travaux tu te fais un loisir; Tu sais charmer au conseil comme à table. Mécène à toi n'est pas à comparer , F.t je te crois, j'ose ici l'assurer. Moins paresseux, et non pas moins aimable. Heureux, M. le duc, ceux qui peuvent jouir de votre protect ou et de voire entretien ! Tour moi , la seule grâce que je vous demande est celle de vous voir. AM. LE MARQUIS D'USSÉL A Sulli, 20 Juillet Monsieur, je ne sais si vous vous souviendrez de moi , après l'honneur qu'on m'a fait de m'exiler. Souffrez que je vous demande une grâce : ce n'est point d'employer votre crédit pour moi, car je ne veux point vous proposer de vous donner du mouvement ; ce n'est point non plus d'aider h rétablir ma réputation , cela est trop difficile : mais de me dire votre sentiment sur YÉpître que je vous envoie. Elle ne verra le jour qu'aulantque vous l'en jugerez digne ; et , si vous voulez bien avoir la bonté de me faire voir toules les fautes que vous y trouverez , je vous aurai plus d'obligation que si vous me fesiez rappeler. Peut-être êtes-vous occupé à présent autour d'un alambic, et serez-vous tenté d'allumer vos fourneaux avec mes vers ; mais , je vous supplie , que la chimie ne vous brouille point avec la poésie. Souvenez-vous des airs charmants Que vous chantiez sur le Parnasse, Et cultivez en même temps L'art de Paracelse et d'Horace. Jusque* au fond de vos fourneaux Faites rouler l'eau d'Hippocrène, Et je vous placerai sans peine Entre Homberg et Despréaux. Jetez donc, monsieur, un œil critique sur mon ouvrage; et, si vous avez quelque bonté pour moi , renvoyez-Ie-moi avec les notes dont vous voudrez bien l'accompagner. Vous voyez bien de quelle conséquence il est pour moi que cetouvrage soit ignoré dans le public avant d'ôtre présenté au Régent ; et j'attends que vous me garderez le secret. Surtout ne dites pointa M. le duc de Sulli 2 que je vous aie écrit ; enfin , que tout ceci soit , je vous supplie , entre vous et moi . Je suis , etc. * Louis-Bernin de Valentiné, marquis d'Ussé, gendre du maréchal de Vauban , mais veuf dès novembre t?l3. » Maimllien-tlenrl de Béthune , due de Sulli , duc et pair en lits , mort en 1729. Son château de Suili-sur-Loireest à cinq lieues de Gien. 15 A MADAME LA MARQUISE DE M1MEURE. A Sulli, 1716. Je vous écris de ces rivages Qu'habitcrent plus de deux aus Les plus aimables personnages Que la France ait vus de long-temps, Les Chapelles , les Manicamps , Ces voluptueux et ces sages Qui, rimants, chassants, disputants Sur les bords heureux de la Loire, Passaient l'automne et le

printemps Moins à philosopher qu'à boire. Il serait délicieux pour moi de rester 'a Sulli , s'il m'était permis d'en sortir. M. le duc de Sulli est le plus aimable des hommes, et celui a qui j'ai le plus d'obligation. Son château est dans la plus belle situation du monde ; il y a un bois magnifique dont tous les arbres sont découpés par des polissons ou des amants qui se sont amusés 'a écrire leurs noms sur l'écorce. A voir tant de chiffres tracés, Et tant de noms entrelacés , Il n'est pas malaisé de croire , Qu'autrefois le beau Céladon A quitté les bords du Lignon Pour aller à Sulli-sur Loire. • Voyez , à la date de 1716, dans les Poésies de M. de Sully, le triple madrigal intitulé : -Vw#/ blanche de Sulli. Il est bien juste qu'on m'ait donné un exil agréable, puisque j'étais absolument innocent des indignes chansons qu'on m'imputait. Vous seriez peut-être bien étonnée si je vous disais que dans ce beau bois, dont je viens de vous parler, nous avons des nuits blanches comme à Sceaux. Madame de La Vrillière , qui vint ici pendant la nuit faire tapage avec madame de Listeuai , fut bien surprise d'être dans une grande salle d'ormes, éclairée d'une infinité de lampions, et d'y voir une magnifique collation servie au son des instruments , et suivie d'un bal où parurent plus de cent masques habillés de guenillons superbes. Les deux sœurs trouvèrent des vers sur leur assiette ; on assure qu'ils sont de l'abbé Courtin. Je vous les envoie; vous verrez de qui ils sont *. Après tous les plaisirs que j'ai à Sulli , je n'ai plus 'a souhaiter que d'avoir l'honneur de vous voir à Ussé , et de vous donner des nuits blanches comme à madame de La Vrillière. Je vous demande en grâce , madame , de me mander si vous n'irez point en Touraine. J'irais vous saluer dans le château de M. d'Ussé, après avoir passé quelque temps à Preuilli, chez M. le baron de Breteuil ; c'est la moitié du chemin. Ne me dédaignez pas , madame , comme 1 an

Digitized by Google

44 CORRESPONDANCE. passé. Songer que vous écrivîtes a Roi , et que vous ne m'écrivîtes point. Vous devriez bien réparer vos mépris par une lettre bien longue , où vous me manderiez votre départ pour Ussé ; sinon je crois que , malgré les ordres du Régent, j'irai vous trouver h Paris , tant je suis avec un véritable dévouement, etc. A M. L'ABBE DE BÜSSI ».

De Sulll, 4716. Won, nom ne sommes point tous deux Aussi méchants qu'on te publie; Et nous ne sommes, quoi qu'on die , Que do simples voluptueux. An sein des Grâces et des Jeux. Et si dans quelque douce orgie Votre prose et nia poésie Contre les discours ennuyeux Ont fait quelque-plaisanterie , Cette innocente raillerie Dans ces repas dignes des dieux Jette une pointe d'ambrosie Il me semble que je suis bien bardi de me mettre ainsi de niveau avec vous, et de faire marcher d'un pas égal les tracasseries des femmes et celles des poètes. Ces deux espèces sont assez dangereuses. Je pourrai bien , comme vous , passer loin d'elles mon hiver ; du moins je resterai à Sulli apres le départ du maître de ce beau séjour. Je suis sensiblement touché des marques que vous me donnez de votre souvenir; je le serai beaucoup plus de vous retrouver. Ornement de la bergerie, Et de l'Église, et de l'Amour, Aussitôt que Flore à son tour Peindra la campagne fleurie, Revoyez, la ville. chérie Où Vénus a fixé sa cour. Est-il pour vous d'autre patrie? Et serait-il dans l'autre vie Un plus beau ciel, un plus beau jour, Si l'on pouvait de ce séjour Exiler la Tracastenc ? Évitions ce monstre odieux , Monstre femelle dont les yeux Portent nn poison gracieux ; Et que le ciel en sa furie , De notre bonheur envieux . Au sein de la galanterie. Voyez-vous comme un miel flatteur Distille de sa bouche impure? *

Mlchel-Celse-Roger de Rabulin , comte de Bussi , nommé évêque de Luçon en octobre 1723 ; reçu à l'académie française en mars 1732 ; mort le 3 novembre 173G. Second fils de Éusst-Rabutin , cousin de madame de Sévigné. Voyez-vous comme l'Imposture Lui prête un secours séducteur? Le Courroux étourdi la guide , L'Embarras, le Soupçon timide, En chancelant suivent ses pas. De faux rapports l'Erreur avide Court au-devant de la perfide, Et la caresse dans ses bras. Que l'Amour, secouant **s ailes, De ces commerces infidèles Puisse s'cuvuler à jamais! Qu'il cesse de forger des traits Pour tant de beautés criminelles 1 Et qu'il vienne au fond du Marais, De l'innocence et de la paix Coûter les douceurs éternelles ! Je liais bien tout mauvais rimeur De qui le bel esprit baptise Du nom d'ennui la paix du coeur. Et la constance, de sottise. Heureux qui voit couler ses jours Dans la

mollesse et l'incurie. Sans intrigues, sans faux détours. Près de l'objet de ses
amours, Et loin de la coquetterie 1 Que cliaqu' jour rapidement Pour de
pareils amants s'écoule! Ils ont tous les plaisirs en foule , Hors ceux du
raccommodement. Quelques amis dans ce commerce De leur cteur que rien
ne traverse Partagent la chère moitié ; Et dans une paisible ivresse Ce
couple avec délicatesse Aux charmes purs de l'amitié Joint le» transports de
la tendresse. Voilà, monsieur, des médiocrités nouvelles pour , l'antique
gentillesse dont vous m'avez fait part. Savez-vous bien où est ce réduit dont
je vous parle? M. l'abbé Courtin dit que c'est chez madame de Charost. En
quelque endroit que ce soit, n'importe , pourvu que j'aie l'honneur de vous y
voir. Rendez-nous donc votre présence , Galant prier de Trigolet , Très
aimable et très frivole : Venez voir votre humble valet liai» le palais de la
Constance. Les Grâces avec complaisance Vous suivront en petit collet ; Et
moi, leur serviteur follet, J'èbaudirai votre excellence Par des airs de mon
flageolet , Dont l'amour marque la cadence F.n faisant des pas de ballet. En
attendant, je travaille ici quelquefois au nom de M. l'abbé Courtin , qui me
laisse le soin de faire en vers les honneurs de son teint fleuri e!

15 ANNÉE 1711. Je sa croupe rebondie. Nous vous envoyons, pour vous délasser dans voire royaume , une lettre h M. le Grand-Prieur, et la réponse de l'Anacréon * du Temple. Je ne vous demande pour tant de vers qu'un peu de prose de votre main. Puisque vous m'exhortez à vivre en bonne compagnie , que je commence à goûter bien fort , il faudra , s'il vous plaît, que vous me souffriez quelquefois près de vous à Paris. A M. LE PRINCE DE VENDOME ». me. De Sulli , salut et bou via Au plus aimable de nos princes , De la part de l'abbé Courtin , Et d'un rimailleur des plus minces, Que son bon ange et son lutin Ont envoyé dans ces provinces. Vous voyez, monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour vous a réuni deux hommes bien différents. L'un, gras, rond, gros, court, séjourné, Citadin de Papimatiie , Porte un teint de prédestiné , Avec la croupe rebondie. Sur son front, respecté du temps, line fraîcheur toujours nouvelle Au bon doyen de nos galants Donne une jeunesse éternelle. L'autre dans Papefigue est né , Maigre , long , sec , et décharné , N'ayant eu croupe de sa vie. Moins malin qu'on ne vous le dit , Mais peut-être de Dieu maudit, Puisqu'il aime et qu'il versifie. Notre premier dessein était d'envoyer à votre altesse un ouvrage dans les formes , moitié vers , moitié prose , comme en osaient les Chapelle , les ' Desbarreaux , les Hamilton , contemporains de l'abbé , et nos maîtres. J'aurais presque ajouté Voiture , si je ne craignais de fâcher mon confrère , qui prétend , je ne sais pourquoi , n'être pas assez vieux pour l'avoir vu. L'abbé , comme il est paresseux , Se réservait la prose à faire. Abandonnant à son confrère L'emploi flatteur et dangereux De rimer quelques vers heureux , Qui peut-être auraient pu déplaire A certain censeur rigoureux Dont le nom doit ici se taire. « L'abbé de Chauliea. » C'est le frère du duc de Vendôme. Il était grand-prieur de France. L'abbé Courtin était un de ses amis , Bis d'un ronseller-d'èial , et homme de lettres Il était te! qu'on le dépeint ici. Comme il y a des choses assez hardies adiré patte temps qui court, te plus sage de nous deux , qui n'est pas moi , ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en saurait rien. Il alla donc vers le dieu du mystère > , Dieu des Normands , par moi très peu fêté , Qui parle bas quand il ne peut se taire. Baisse les yeux et marche de côté. Il favorise, et certes c'est dommage. Force fripons; mais il conduit le sage. Il est au liai , à l'église, à la cour; Au temps jadis il a guidé l'Amour. Malheureusement ce dieu n'était pas k Sulli ; il était en tiers, dit-on , entre M. l'archevêque de... et madame de... :sans cela nous eussions achevé notre ouvrage sous ses

yeux. Nous eussions peint les jeux voltigeant sur vos traces; Et cet esprit charmant , au sein d'un doux loisir , Agréable dans le plaisir, Héroïque dans les disgrâces. Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours , Jours consacrés à la tendresse. Nous vous eussions, avec adresse, Fait la peinture des amours, Et des amours de toute espèce. Vous en eussiez vu de Paphos , Vous en eussiez vu de Florence; Mais avec tant de bienséance. Que le plus âpre des dévots N'en eût pas fait la différence. Barclitis y paraîtrait de tocané échauffé, D'un Ixmnet de pampre coiffé , Célébrant avec vous sa plus joyeuse orgie. L'Imagination serait à son côté, De ses brillantes fleurs ornant la Volupté Entre les bras de la Folie. Petits soupers, jolis festins, Ce fut parmi vous que naquirent Mille vaudevilles malius Que les Amours à rire enclins Dans leurs sottisiers recueillirent. Et que j'ai vus entre leurs mains. Ah! que j'aime ces vers badins. Ces riens naïfs et pleins de grâce Tels que l'ingénieux Horace En cõt fait l'âme d'un repas , Lorsqu'à table il tenait sa place Avec Auguste et Mécénas. Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire ; mais t Il faut être inspiré pour de pareils écrits; Nous ne sommes point beaux-esprits : Et notre flageolet timide Doit céder cet honneur charmant • Ce* vers sont reproduit* , avec quelques variante* .
daua le chant xt de la Pucelle. Digitized by Google

<6 CORRESPONDANCE. Au luth aimable , au luth galant De ce successeur de Clément , Qui dans votre Temple réside*. Sachez donc que l'oisiveté Fait ici notre grande affaire. Jadis de la Divinité C'était le partage ordinaire; C'est le vôtre, et vous m'avouerez Qu'après tant de jours consacrés A Mars, à la cour, à Cythère, I orsque de tout on a tâlc, Tout fait, ou du moins tout tenté, Il est bien doux de ne rien faire. A M~* . 1717.

Jouissez , monsieur, des plaisirs de Paris, landis que je suis , par ordre du roi , dans le plus aimable château et daus la meilleure compagnie du monde. Il y a peut-être quelques gens qui s'imaginent que je suis exilé ; mais la vérité est que M. le Régent m'a donné ordre d'aller passer quelques mois dans une campagne délicieuse, où l'automne amène beaucoup de personnes d'esprit; et, ce qui vaut bien mieux, des gens d'un commerce aimable , grands chasseurs pour la plupart, et qui passent ici les beaux jours k assassiner des perdrix. Pour moi chétif, on me condamne A rester au sacré vallon; Je suis fort bien près d'Apollon , Mais assez mal avec Diane. Je chasse peu , je versifie beaucoup ; je rime tout ce que le hasard offre a mon imagination ; Et, par mon démon lutiné, On me voit souvent d'un coup d'aile Passer des fureurs de Lainé ' A la douceur de Fontcnelle. Sous les ombrages toujours cois De Sulli, ce séjour tranquille. Je suis plus heureux mille fois Que le grand prince qui m'exile Ne l'est près du trône des rois. N'allez pas, s'il vous plaît, publier ce bonheur dont je vous fais confidence, car on pourrait bien me laisser ici assez de temps pour y pouvoir devenir malheureux ; je connais ma portée: je ne suis pas fait pour habiter long-temps le même lieu. » L'abbé de Chaulien demeurait au Temple , qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des Templiers• Alexandre Lainé ou Lainez, poète français, dont Voltaire fait mention dans le catalogue des écrivains du siècle ue Louis xivL'exil assez souvent nous donne Le repos, le loisir, ce bonheur précieux Qu'à bien peu de mortels ont accordé les dieux, F.t qui n'est connu de personne Dans le séjour tumultueux De la ville que j'abanddunc. Mais la tranquillité que j'éprouve aujourd'hui , Ce bien pur et parfait où je n'osais prétendre, Est parfois, entre nous, si semblable à l'ennui, Que l'on pourrait bien s'y méprendre. Il n'a point encore approché de Sulli ; Mais maintenant dans le parterre Vous le verrez , comme je croi , Aux pièces du poète Roi ; C'est là sa demeure ordinaire. Cependant on me dit que vous ne fréquentez plus que la comédie italicnuc. Ce n'est pas Ik où se trouve ce gros dieu dont je vous

parle. J'entends dire Que tout Paris est enchanté Des attraits de la nouveauté; Que son goût délicat préfère L'enjouement agréable et fin De Scaramouche et d'Arlequin, Au pesant et fade Molière. A M. DE LA FAIE. 1718. La Faie, ami de tout le monde, Qui savez le secret charmant De réjouir également Le philosophe et l'ignorant , Le galant à perruque blonde; Vous qui rimez, comme Ferrand, Des madrigaux, des epigrammes, Qui chantez d'amoureuses flammes Sur votre luth tendre et galant , Et qui même assez hardiment Osâtes prendre votre place Auprès de Malherbe et d'Horace, Quand vous alliez sur le Parnasse Par le café de la Laurent \ Je voudrais bien aller aussi au Parnasse , moi qui vous parle; j'aime les vers à la fureur; mais j'ai un polit malheur, c'est que j'en fois de détestables; et j'ai le plaisir de jeter tous les soirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée. Parfois je lis une belle strophe de votre ami M. de La Motte , et puis je me dis tout bas : « Pe« til misérable , quand feras-tu quelque chose « d'aussi bien? » Le moment d'après , c'est une strophe peu harmonieuse et un peu obscure , et * La dame Laurént tenait son établissement rue Dauphine: J J?sLasse* connu Par le» fameux couplets attribués à J B. Rousseau. Digitized by Google

ANNEE 1718. je nie dis : « Gardc-lut d'en faire autant. » Je tondre sur un psaume ou sur une épigr&mmo ordurièrede Rousseau ; cela éveille mou odorat : je veux lire scs autres ouvrages , mais le livre me tombe des mains. Je vois des comédies à la glace, des opéra fort au-dessous de ceux de l'abbé Pic , une épître au comte d'Ayen qui est a faire vomir, un petit voyage de Rouen fort insipide , une ode h M. Duché fort au-dessous de tout cela ; mais, ce qui me révolte et ce qui m'indigne , c'est le mauvais cœur qui perce h chaque ligne. J'ai lu son épître à Marot , où il y a de très beaux morceaux; mais je crois y voir plutôt un enragé qu'un poète. Il n'est pas inspiré , il est possédé : il reproche à l'un sa prison ; h l'autre , sa vieillesse : il appelle celui-ci athée; celui-là, maroufle. Où donc est le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures si grossières ? Ce n'était pas ainsi qu'en usait M. Despréaux, quand il se jouait aux dépens des mauvais auteurs : aussi son style était doux et coulant ; mais celui de Rousseau mo paraît inégal, recherché, plus violent que vif, et tient, si j'ose m'exprimer ainsi , de la bile qui le dévore. Peut-on souffrir qu'en parlant de M. de Crébillon , il diso qu'il vient de sa griffe Apollon molester ? Quels vers que ceux-ci : « Ce rimeur si sucré « Devient amer, quand le cerveau lui tinte , - Plus qu'alocs ni jus de coloquinte! » Êpttre à Cl. Marot. De plus, toute cette épître roule sur un raisonnement faux ; il veut prouver que tout homme d'esprit est honnête homme, et que tout sot est fripon ; mais ne serait-il pas la preuve trop évidente du contraire , si pourtant c'est véritablement de l'esprit que le seul talent de la versification? Je m'en rapporte h vous et h tout Paris. Rousseau ne passe point pour avoir d'autre mérite ; il écrit si mal en prose que son factum est une des pièces qui ont servi h le faire condamner. Au contraire celui de M. Saurin est un chefd'œuvre : - et quid facundia posset , « Tum patuit Ovi», Mrtnm., xru, v. 38i. Enfin voulez-vous que je vous dise franchement mon petit sentiment sur MM. de La Motteet Rousseau? M. de La Motte pense beaucoup , et il ne travaille pas assez ses vers ; Rousseau ne pense guère, mais il travaille ses vers beaucoup mieux. Le point serait de trouver un poète qui pensât comme La Motte , et qui écrivit comme Rousseau II. 17 (quand Rousseau écrit Lien, s'entend); mais « Pauci , <(iins appuis ainavit <• Jupiter, aut ardens evexit ad ælhera virtus, - Dis geniti , potucre <• Æn., vi, iay. J'ai bien envie de revenir bientôt souper avec vous et raisonner de belles-lettres : je commence à m'ennuyer beaucoup ici*. Or il faut que je vous dise ce que c'est que l'ennui ; Car vous

qui toujours le chassez. Vous pourriez l'ignorer peut-être : Trop heureux si ces vers, à la hâte tracés. Ne l'ont pas déjà fait connaître ! C'est un gros dieu lourd et pesant , D'un entretien froid et glaçant , Qui ne rit jamais, toujours bâille, Et qui, depuis cinq ou six ans. Dans la foule des courtisans Se trouvait toujours à Versailles. Mais on dit que, tout de nouveau , Vous l'allez revoir au parterre. Au Capricieux » de Rousseau : C'est là sa demeure ordinaire. Au reste je suis charmé que vous ne parliez pas si tôt pour Gênes *; votre ambassade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice simple. Faitesvous payer de votre voyage , et ne le faites point : ne ressemblez pas à ces politiques errants qu'on voit de Parme à Florence, et de Florence à Holstein, et qui reviennent enfin ruinés dans leur pays , pour avoir eu le plaisir de dire : le roi mon maître. Il me semble que je vois des comédiens de campagne qui meurent de faim après avoir joué le rôle de César et de Pompée. Non , cette brillante folie N'a point enrhainé vos esprits : Vous connaissez trop bien le prix Des douceurs de l'aimable vie Qu'on vous voit mener à Paris En assez bonne compagnie ; Et vous pouvez bien vous passer D'aller loin de nous professer La politique en Italie. A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS, RÉGENT. <7iS. Monseigneur , Faudra-t-il que le pauvre Voltaire ne vous ait d'autres obligations que de l'avoir corrigé par une • A Euilly-sur-Loire , lieu de son exil. » Mauvaise pièce de Rousseau qu'on voulait mettre au théâtre , mais qu'on fut obligé d'abandonner aux répétitions * M. de La Paie était nommé envoyé extraordinaire * Gênes. •J

COU H ES POND AN CE. I S mince de Bastille? Il so llallaii que, après l'avoir misai purgatoire, vous vous souviendriez «le lui dans le temps que vous ouvrez le paradis a tout le monde. Il prend la liberté de vous demander trois i; rà ces : la première , de souffrir qu'il ait l'honneur de vous dédier la tragédie 1 qu'il vient de composer ; la seconde , de vouloir bien entendre quelque jour des morceaux d'un poème épique 4 sur celui de vos aïeux auquel vous ressemblez le plus ; et la troisième , de considérer que j'ai l'honneur de vous écrire une lettre où le mot de souscription ne se trouve point. Je suis avec un profond respect, monseigneur, de votre altesse royale, le très humble et très pauvre secrétaire des niaiseries , Voltaire. A MADAME LA MARQUISE DE MI.MEURE. 1719. On ne peut vaincre sa destinée : je comptais, madame , ne quitter la solitude délicieuse où je suis, que pour aller a Suffi ; mais M. le duc et madame la duchesse de Suffi vont a Villars, et me voilà , malgré moi, dans la nécessité de les y aller trouver. On a su me déterrer dans mon ermitage pour me prier d'aller à Villars ; mais on ue m'y fera point perdre mon repos 5. Je porte à présent un manteau de philosophe dont je no me déferai pour rien au moude. Vous ne me reverrez de long-temps , madame la marquise; mais je me Halte que vous vous souviendrez un peu de moi , et que vous serez toujours sensible à la tendre et véritable amitié que vous savez que j'ai pour vous. Faites-moi l'honneur de m'écrire quelquefois des nouvelles de votre santé et de vos affaires ; vous ne trouverez jamais personne qui s'y intéresse autant que moi. Je vous prie de m'envoyer le petit emplâtre que vous m'avez promis pour le bouton qui m'est venu sur l'œil. Surtout ne croyez point que ce soit coquetterie, et que je veuille paraître à Villars avec un désagrément de moins. Mes yeux commencent a ne me plus intéresser qu'aulaut que je m'ensers pour lire et pour vous écrire. Je ne craius plusmême les yeux de personue; et le poème de Henri iv et • CE difte . * Croiriez- vous , «lit Frédéric u , que ce fut.à la Dastille même que le Jeune poète composa les deux premiers chants de i<i Henrfadef 1 Allusion à la passion violente qu'il venait d'avoir pour Jeanne-Angélique Roque de Varanaevillc , mariée au maréchal de Villars, en I7«s. Voltaire ne commença à connaître cette dame que dans la seconde quinzaine de novembre 17»8, après l'une dos premières représentations d Œdipe. Il conserva pour elle beaucoup d'attachement et de respect, quoiqu'elle fût devenue très dévote, il la qualilie d' ai timide sainte , de sainte duchesse, dans sa lettre du l*r février

17t3 -i Mmtcrif, ei dans quelques autres de 17W et de !74«. Clmon amitié pour vous sont les deux seuls sentiments vifs que je me connaisse. A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE. «7t9. Je vais demain à Villars : je regrette infiniment la campagne que je quille, et ne crains guère celle où je vais. Vous vous moquez demaprésomptou, madame, et vous me croyez d'autant plus faible que je me crois raisonnable. Nous verrons qui aura raisoo de nous deux. Je vous réponds par avance que , si je remporte la victoire , je n'en serai pas fort enorgueilli. Je vous remercie beaucoup, de ce que vous m'avez envoyé pour mon œil ; c'est actuellement le seul remède dont j'aie besoin ; car soyez bien sûre que je suis guéri pour jamais du mal que vous craignez pour moi : vous me faites sentir que l'amitié est d'un prix plus estimable mille fois que l'amour, il me semble mémo que je ue suis point du tout fait pour les passions. Je trouve qu'il y a en moi du ridicule à aimer, et j'eu trouverais encore davantage dans celles qui m'aimeraient. Voilà qui est fait ; j'y renonce pour la vie. Je suis sensiblement affligé de voir que votre colique ne vous quitte point ; j'aurais dû commencer ma lettre par là. Mais ma guérison, dont je me flatte, m'avait fait oublier vos maux pour un petit moment. S'il y a quelques nouvelles, mandez-les-moi à Villars l, je vous en prie. Cousevrez, si vous pouvez , votre santé et votre fortune. Je n'ai rieu de si à cœur que de trouver l'une et l'autre rétablies à mon retour. Ecrivez-moi, au plus lût, comment vous vous portez. A M. DE GENON VILLE ». «719. Ann , que je chéris de cette amitié rare Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers, El dont Ghaulieu chérit La Fare; Vous pour qui d'Apollon les trésors sont ouverts, Vous dont les agréments divers, L'imagination féconde. L'esprit et l'enjouement, sans vice et sans travers. Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers, Si mes vers, comme vous, plaisaient à tout le monde : ' Château à trois quarts de lieue de Melun. Il a successivement porté les noms de Vaux-Fouquet , Vaux-Villars , et Vaux-Praslin , ayant appartenu au surintendant Fonquet , aa maréchal de Villars, et au duc de Choiseul-I-raslin, l'un de* correspondants de Voltaire. Cl. 1 Conseiller au parlement de Paris, mort vers 17^0 Digitized by Google

ANNÉE mi. Votre «pitre 1 a charmé le pasteur de Sulli ; Il s»* connaît au bon, et partant il vous aime; Votre écrit est par nous dignement accueilli , Et vous serez reçu de même. Il est beau , mon cher amt , de venir à la campagne, tandis que Plutus tourne toutes les têtes à la ville. Êtes-vous réellement devenus tous fous à Paris? Je n'euteuds parler que de millions ; on dit que tout ce qui était à sou aise est dans la misère, et que tout ce qui était dans la mendicité nagé dans l'opulence. Est-ce une réalité? est-ce une chimère? la moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philosophale dans les moulins à papier? Lass est-il un dieu , un fripon , ou un charlatan qui s'empoisonne de la drogue qu'il distribue à tout le monde? Se contente-t-on de richesses imaginaires? C'est un chaos que je ne puis débrouiller, et auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi je ne me livre à d'autres chimères qu'à celle de la poésie. Avec t'abbé Courtin je vij ici tranquille, Sans aucun regret pour la ville Dû certain Écossais malin , Comme la vieille sibylle Dont parle le l>on Virgile, Sur des feuilletts volants écrit notre destin. Venez nous voir un beau matin, Venez, aimable Génonville; Apollon dans ces climats Vous prépare un riant asile : Voyez comme il vous tend les bras, Et vous rit d'un air facile. Deux jésuites en ce lieu , Ouvriers de l'Évangile , Viennent, de la part de Dieu , Faire un voyage inutile. Ils veulent nous prêcher demain ; Mais pour nous défaire soudain De ce couple de chatteraites, Il ne faudra sur leur chemin Que mettre un gros saint Augustin : C'est du poison pour les jésuites. A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE. A Villars , 17f9. 19 die de lu perfection , il faut absolument que ce soit lui. Je suis si enchanté de son commerce, que je ne peux ni'cn taire , surtout avec vous , {tour qui vous sa vez que je pense comme pour M. le duc de La Fcuiliade, et qui devez sûrement l'estimer, par la raison qu'on a toujours du goût pour ses semblables. Je suis actuellement à Villars : je passe ma vie île château en château ; et , si vous aviez pris une maison à Passi, je lui donnerais la préférence sur tous les châteaux du monde. Je crains bien que toutes les petites tracasseries que M. Lass a eues avec le peuple de Paris ne rendent les acquisitions un peu difficiles. Je songe toujours à vous , lorsqu'on me parle des affaires présentes; et, dans la ruine totale que quelques gens craignent , comptez que c'est votre intérêt qui m'alarme le plus. Vous méritiez assurément une autre fortune que celle que vous avez ; mais encore faut-il que vous on jouissiez tranquillement , et qu'on ne vous 1 écorne pas. Quelque chose qui arrive, on ne vous ôlera

point les agréments de l'esprit. Mais, si on y va toujours du même train, on pourra bien ne vous laisser que cela ; et franchement ce n'est pas assez pour vivre commodément, et pour avoir une maison de campagne où je puisse avoir l'honneur de passer quelque temps avec vous. Notre poème * u'avance guère. Il faut s'en prendre un peu au biribi, où je perds mon bon • net. Le petit Génonville m'a écrit une lettre en vers qui est très jolie : je lui ai fait réponse *, mais non pas si bien. Je souhaite quelquefois que vous ne le connaissiez point, car vous ne pourriez plus me souffrir. Si vous m'écrivez, ayez la bonté de vous y prendre incessamment : je ne resterai pas si longtemps à Villars, et je pourrai bien venir vous rendre ma cour à Paris dans quelques jours. Adieu, madame la marquise; écrivez-moi un petit mot, et comptez que je suis toujours pénétré de respect et d'amitié pour vous. A M. DE FONTENELLE. Auriez-vous, madame, assez de bonté pour moi, pour être un peu fâchée de ce que je suis si longtemps sans vous écrire? Je suis éloigné depuis six semaines de la désolée ville de Paris : je viens de quitter le Bruehl, où j'ai passé quinze jours avec M. le duc de La Fœulade. N'est-il pas vrai que c'est bien là un homme? Et, si quelqu'un approche Celle dont il est question vers la fin de la lettre au duc de La Fœulade, né en 1673, marquis de Torcy en 1720*, mort en janvier 1723. Cl. De Villars, juin 1721. Les dames qui sont à Villars, monsieur, se sont gâtées par la lecture de vos Mondes. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues; et nous les verrions plus volontiers ici bergères que philosophes. Elles mettent à observer les astres un temps qu'elles pourraient beaucoup mieux employer ; et, comme leur goût décide des nôtres, nous nous sommes tous faits physiciens pour l'amour d'elles. ' La Henriade. 1 Voir la lettre précédente.

20 COIUIESPON DANCE. l.e soir sur des lits J»; verdure , Lits que de ses mains la nature. Dans ces jardins délicieux , Forma pour une autre aventure, Nous brouillons tout l'ordre des cieux : Nous prenons Vénus pour Mercure Car vous saurez qu'ici l'on n'a Pour examiner les planètes, Au lieu de vos longues lunettes. Que des lorgnettes d'opéra. Comme nous passons la nuit à observer les étoiles , nous négligeons fort le soleil , à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près tics deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout h l'heure qu'il a paru de couleur de sang tout le malin; qu'ensuile, sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage , il a perdu sensiblement de sa lumière et de sa grandeur : nous n'avons su celle nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre , et nous avons pris le soleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vtt la même chose h l'aris. C'est à vous que nous nous adressons, monsieur, comme a notre maître. Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles; et la nature devait à la France et à l'Europe un homme comme vous pour corriger les savants, et pour donner aux ignorants le goût des sciences. Or dites-nous donc , Fontcnelles , Vous qui , par un vol imprévu , De Dédale prenant les ailes. Dans les cieti.x avez parcouru Tant de carrières immortelles , Où saint Paul avant vous a vu Force beautés surnaturelles , Dont très prudemment il s'est tu : Du soleil , par vous si connu , Ne savez-vous point de nouvelles? Pourquoi sur un char tout sanglant A-t-il commencé sa carrière? Pourquoi perd-il, pèle et Ireiublntl , lit sa grandeur et sa lumière? Que dira le lloulainvilliers * Sur ce terrible phénomène? Va-t-il à des peuples entiers Annoncer leur perte prochaine? Verrons-nous des incursions, Des édits, des guerres sanglantes, * (Quelques nouvelles actions, Ou le retranchement des rentes? a l.c comte de Boulainvllliors , homme d'une grande érudition , mais qui avait la faiblesse de croire à l'astrologie. Le cardinal de Fleure disait de lui qu'il ne connaissait ni l'avenir, nt le passé, ni le présent. Ct pendant il a fait de très belles recherches sur l'histoire de France. Jadis, quand vous étiez pasteur. Ou vous eût vu sur la fougère, A ce changement de couleur Du dieu brillant qui nous éclaire , Annoncer a votre licrgère Quelque changement dans son coeur. Mais depuis que votre Apollon Voulut quitter la liergirrie Pour Euclide et pour Varignon , Et les rubans de Céladon Pour l'astrolabe d'Lranic, Vous nous parlerez le jargon De l'abstraite philosophie, De calcul , de réfraction. Mais daignez un

peu, je vous prie, Si vous voulez |iarler raison , Nous l'habiller en poésie;
 Oir sachez que dans ce canton Un trait d'imagination Vaut cent |>ages
 d'astronomie. A M. THIERIOT*. 1731 . Je suis encore incertain de ma
 destinée. J'attends M. le duc de Sulli pour régler ma marche. Comptez que
 je n'ai d'autre envie que de passer avec vous beaucoup de ces jours
 tranquilles dont nous nous trouvions si bien dans notre solitude. Je viens
 d'écrire une lettre à M. de Fontenelle, h l'occasion d'un phénomène qui a
 paru dans le soleil , hier jour de la Pentecôte. Vous voyez que je suis poète
 et physicien. J'ai une grande impatience de vous voir, pour vous montrer ce
 petit ouvrage dont vous grossirez votre recueil. Avez-vous toujours , mon
 cher ami , la bonté de faire en ma faveur ce qu'Esdras ût pour l'Écriture
 sainte , c'est-à-dire d'écrire de mémoire mes pauvres ouvrages? S'il y a
 quelque nouvelle à Paris , faites-m'en part. J'espère de vous y revoir I
 bientôt dans cette bonne santé dont vous me parlez. Comme la
 ressemblance de nos tempéraments est parfaite , je me porte aussi bien que
 vous ; je crois cependant que vous avez eu hier mal à l'estomac , car j'ai eu
 une indigestion. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur. A M.
 THIERIOT. 17*1. J'irai à Cbâtenai , mon cher Thieriot, de dimanche eu
 huit. Si vous êtes de ccs héros qui préfèrent les devoirs de l'amitié aux
 caprices de l'amour, vous viendrez m'y voir. J'ai retrouvé • Ce fut chez le
 procureur Alain , en 171 i , que le goût de l la littérature et des spectacle*
 commença À lier Voltaire avec ; Thieriot. La véiltahle orthographe de son
 nom cal Thieriot et non Thieriot. Voltaire écrivait toufonrsTiriot. Né en
 10%, 1 mort en novembre 177* Ci.

21 ANNÉE 1722. voire livre vert; Géuonville vous l'avait escamoté. Rcuvoyez-moi ma lettre a M. de Fontonelle, et ses réponses. Tout cela ne vaut pas grand'chosc ; mais il y a dans le monde des sols qui les trouveront bonnes : ce n'est ni vous ui moi. Adieu. J'ai été saigne de mon ordonnance : je m'en suis assez mal trouvé. Un médecin n'aurait pas fait pis. Renvoycz-moi vite les papiers que je vous demande. Adieu , mon cher ami. A M. TU1ER1OT. A Blois , 4 janvier 1742. Il faut que je vous fasse part de l'enchautement où je suis du voyage que j'ai fait a la Source , chez milord Bolingbrocke et chez madame do Villette. J'ai trouvé dans cet illustre Anglais toute l'érudition de son pays , et toute la politesse du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de justesse. Cet homme , qui a été toute sa vie plongé dans les plaisirs et dans les affaires , a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il sait l'histoire des anciens Égyptiens comme celle d'Angleterre. Il possède Virgile comme Milton ; il aime la poésie anglaise, la française, et l'italienne; mais il les aime différemment , parce qu'il discerne parfaitement leurs différents génies. Après le portrait que je vous fais de milord Rolingbrocke, il me siéra peut-être mal de vous dire que madame de Villette et lui ont été infiniment satisfaits de mon poème. Dans l'enthousiasme de l'approbation , ils le mettaient au-dessus de tous les ouvrages de poésie qui ont paru en France ; mais je sais ce que je dois rabattre de ces louanges outrées. Je vais passer trois mois à en mériter une partie. Il me paraît qu'à force de corriger, l'ouvrage prend enfin une forme raisonnable. Je vous le montrerai à mon relonr, et nous l'examinerons a loisir. A l'heure qu'il est,M. de Caniilac le lit et me juge. Je vous écris en attendant le jugement. Je serai demain à Ussé , où jo compte trouver une épltrc de vous. Je suis très malade, mais je me suis accoutumé aux maux du corps et à ceux de l'âme : je commence a les souffrir avec patience, et je trouve dans votre amitié et dans ma philosophie des ressources contre bien des choses. Adieu. A M. J. -B. BOISSEAU. «3 janvierM. le baron de Brctcuil m'a appris , monsieur, que vous vous intéressez encore un peu à moi , et que le poème de Henri iv ne vous est pas indifférent ; j'ai reçu ces maïques de votre souvenir avec la joie d'un disciple tendrement attaché à son maître. Mon estime pour vous , et le besoin que j'ai des conseils d'un homme seul capable d'en donner de bons en poésie , m'ont déterminé a vous envoyer un plan que je viens de faire à la hâte de mon ouvrage : vous y trouverez, je

crois, les règles du poème épique observées. Le poème commence au siège de Paris , et finit à sa prise; les prédictions faites à Henri iv, dans le premier chant, s'accomplissent dans tous les autres; l'histoire n'est point altérée dans les principaux faits, les fictions y sont toutes allégoriques; nos passions , nos vertus , et nos vices , y sont personnifiés ; le héros n'a de faiblesses que pour faire valoir davantage ses vertus. Si tout cela est soutenu de cette force et de cette beauté continue de la diction , dont l'usage était perdu en France sans vous , je me flatte que vous ne me désavouerez point pour votre disciple. Je ne vous ai fôit qu'un plan fort abrégé de mon poème , mais vous devez m'excuser à demi-mot ; votre imagination suppléera aux choses que j'ai omises. Les lettres que vous écrivez à M. le liaron de Brcteuil me font espérer que vous ne me refuserez pas les conseils que j'ose dire que vous me devez. Je ne me suis point caché de l'envie que j'ai d'aller moi-même consulter mon oracle. On allait autrefois de plus loin au temple d'Apollon , et sûrement on n'en revenait point si content que je le serai de votre commerce. Je vous donne ma parole que, si vous allez jamais aux Pays-Bas, j'y viendrai passer quelque temps avec vous. Si même l'état de ma fortune présente me permettait de faire un aussi long voyage que celui de Vienne, je vous assure que je partirais de bon cœur, pour voir deux hommes aussi extraordinaires dans leurs genres que M. le prince Eugène et vous. Je me ferais un véritable plaisir de quitter Paris , pour vous réciter mon poème devant lui à ses heures de loisir. Tout ce que j'entends dire ici de ce prince à tous ceux qui ont eu l'honneur de le voir me le fait comparer aux grands hommes de l'antiquité. Je lui ai rendu , dans mon sixième chant , un hommage qui , je crois , doit d'autant moins lui déplaire , qu'il est moins suspect de flatterie , et que c'est à la seule vertu que je le rends. Vous verrez par l'argument de chaque livre de mon ouvrage, que le sixième est une imitation du sixième de Virgile. Saint Louis y fait voir à Henri iv les héros français qui doivent naître après lui ; je n'ai point oublié parmi eux M. le maréchal de Villars; voici ce qu'en dit saint Louis : Regardez clans Do nain I audacieux X illars Disputant lu tonner re à l'aigle dos Césars, Arbitre de la paix que la victoire amène , Digue appui de son roi , digue rival d hugène. i* RCMA Digitized by Google

22 CORRESPONDANCE. Celaït là effectivement la louange la plus grande qu'on pouvait donner à M. le maréchal de Villars , et il a etc lui-même flatté de la comparaison. Vous voyez que je n'ai point suivi les leçons de La Motte , qui , dans une assez mauvaise ode à M. le duc de Vendôme, crut ne pouvoir le louer qu'aux dépens de M. le prince Eugène et de la vérité. Comme je vous écris tout ceci , madame la duchesse de Sulli m'apprend que vous avez mandé à M. le commandeur de Comminges que vous irez cet été aux Pays-Bas. Si le voisinage de la France pouvait vous rendre un pou de goût pour elle , et que vous pussiez ne vous souvenir que de l'estime qu'on y a pour vous , vous guéririez nos Français de la contagion du faux l'ael esprit qui fait plus de progrès que jamais. Du moins si on ne peut espérer de vous revoir à Paris , vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles le véritable antidote contre le poison des La Motte, le vous supplie , monsieur, de compter toute votre vie sur moi , comme sur le plus zélé de vos admirateurs. Je suis, etc. AU CARDINAL DUBOIS. 38 mai S7i*. Monseigneur , J'envoie à votre éminence un petit mémoire de ce que j'ai pu déterrer touchant le Juif dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Si votre éminence juge la chose importante , oserai-je vous représenter qu'un Juif, n'étant d'aucun pays que de celui où il gagne de l'argent , peut aussi bien trahir le roi pour l'empereur que l'empereur pour le roi '(Je suis fort trompé , ou ce Juif pourra aisément inc donner son chiffre avec Willar, cl me donner des lettres pour lui. Je peux, plus aisément que personne au monde, passer en Allemagne sous le prétexte d'y voir Rousseau , à qui j'ai écrit il y a deux mois l que j'avais envie d'aller montrer mon poème au priucc Eugène cl à lui. J'ai même des lettres du priuce Eugène , dans l'une desquelles il me fait l'honneur de me dire qu'il serait bien aise de me voir. Si ces considérations pouvaient engager votre ciuinance à m'employer à quelque chose , je la supplie de croire qu'elle uc serait pas mécontente de moi , et que j'aurais une reconnaissance éternelle de m'avoir permis de la servir. Je suis, avec un profond respect, de votre éminence, le très humble, etc. Voltaire. 1 Voir la l'ellro precedente. MÉMOIRE TOUCHANT SALOMON LÉVI. Salomon Lévi , Juif, natif de Metz , fut d'abord employé par M. de Chamillart; il passa chez les ennemis avec la facilité qu'ont les Juifs d'être admis et d'être chassés partout. Il eut l'adresse de se faire munilionnaire de l'armée impériale en Italie ; il donnait de là tous les avis nécessaires à M. le maréchal de Villeroi ; ce qui ne l'empêcha pas

d'être pris dans Crémouc. Depuis , étant dans Vienne, il eut des correspondances avec le maréchal de Villars. Il eut ordre de M. de Torcy , en 1713 , de suivre milord Marlborough , qui était passé en Allemagne pour empêcher la paix , et il rendit un compte exact de ses démarches. Il fut envoyé secrètement par M. Le Blanc à Siclitz, il y a dix-huit mois, pour une affaire prétendue d'état , qui se trouva être une billevesée. A l'égard «le ses liaisons avec Willar, secrétaire du cabinet de l'empereur, Salomon Lévi prétend que Willar ne lui a jamais rien découvert que comme à un homme attaché aux intérêts de l'empire , comme étant frère d'un autre Lévi employé en Lorraine et très connu. Cependant il n'est pas vraisemblable que Willar, qui recevait de l'argent de Salomon Lévi pour apprendre le secret de son maître aux Lorrains , n'en eût pas reçu très volontiers pour en apprendre autant aux Français. Salomon Lévi , dit-on , a pensé être pendu plusieurs fois , ce qui est bien plus vraisemblable. Il a correspondance avec la compagnie comme sous-secrétaire de Willar. Il compte faire des liaisons avec Oppenbemer et Verlembourg , munitionnaires de l'empereur, parce qu'ils sont tous deux Juifs comme lui. Willar vient d'écrire une lettre à Salomon , qui exige une réponse prompte , attendu ces paroles de la lettre : a Donnez-moi un rendez-vous , car« disque nous sommes encore libres. » Salomon Lévi est actuellement caché dans Paris pour une affaire particulière avec un autre fripon nommé Rambau de.-Saint-Maur. Cette affaire est au châtelet , et n'intéresse en rien la cour. A M. LE CARDINAL DUBOIS ». De Cambrai , Juillet. Une beauté qu'on nomme Rupclœonde , 1713. Cette lettre est «de 1723. Elle a été imprimée plusieurs fois, mais on la donne ici sur l'original. Madame de Rupclmonde était fille du maréchal d'Alc?ro, mariée à un seigneur flamand , et mère du marquis de Rupclmonde tué en Bavière. Digitized by Google

23 ANNÉE Avec qui les amours cl ui oi Nous courons depuis peu le monde, Et qui nous donne à tous la loi , Veut qu'à l'instant je vous écrive. Ma muse, comme à vous à lui plaire attentive, Accepte avec transport un si charmant emploi. Nous arrivons, monseigneur, dans voire métropole , où je crois que tous les ambassadeurs et tous les cuisiniers de l'Europe se sont donne rendez-vous. Il semble que tous les ministres d'Allemagne ne soient à Cambrai que pour faire boire la santé de l'empereur. Pour messieurs les ambassadeurs d'Espagne, l'un entend deux messes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les ministres anglais envoient beaucoup de courriers en Champagne , et peu à Londres. Au reste personne n'attend ici votre éminence : on ne pense pas que vous quittiez le Palais-Royal pour venir visiter vos ouailles. Vous seriez trop fâché , et nous aussi , s'il vous fallait quitter le ministère pour l'apostolat. Poissent messieurs du congrès. En buvant dans cet asile , l)e l'Europe assurer la |>ai.v ! Puissiez- vous aimer votre ville, Seigneur, et n'y venir jamais! Je sais que vous pouvez taire des homélies , Marcher avec un porte-croix , Entonner la messe parfois, Et marmotter des litanies. Donnez, donnez plutôt des exemples aux rois; Unissez à jamais l'esprit à la prudence; Qu'on public en tous lieux vos grandes actions : Faites-vous bénir de la France, Sans donner à Cambrai des liénédiction. Souvenez-vous quelquefois , monseigneur, d'un homme qui n'a , en vérité , d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence aussi souvent qu'il le vomirait , et qui , de toutes les grâces que vous pouvez lui faire , regarde l'honneur de votre conversation comme la plus (laiteuse. A M. TRIERIOT. A Bruxelles, Il septembre. Je suis fort étonné de la colère de M. de Richelieu. Je l'estime trop pour croire qu'il puisse vous avoir parlé avec un air de mécontentement, comme si j'avais mauqué 'a ce que je lui dois. Je ue lui dois que de l'amitié , ci non pas de l'asservissement; et, s'il en exigeait, je ne lui devrais plus rien. Je viens de lui écrire; je ne vous conseille pas de le revoir, si vous vous attendez a recevoir de lui , en mon nom , des reproches qui auraient l'air d'une réprimande qu'il lui siérait 1722. très mal de faire , et à moi de souffrir, d'autant plus que la veille de mon départ je lui écrivais h Versailles , où il était. En voila assez sur cet article. Je vous prie toujours très instamment de m'envoyer le poème de la Grâce , et de n'eu rien dire à personne. Vous n'avez qu'à adresser le paquet à La Haye, chez madame Rupelmoude; j'y serai dans trois ou quatre jours. A l'égard de l'homme aux menottes *, je

compte revenir à Paris dans quinze jours, et aller ensuite à Sully. Comme Sully est à cinq lieues de Gien, je serai la très bonne portée de faire happer le coquin, et d'en poursuivre la punition moi-même, aidé du secours de mes amis. Je vous avais d'abord prié d'agir pour moi dans cette affaire, parce que je n'espérais pas pouvoir revenir à Paris de quatre mois; mais mon voyage étant abrégé, il est juste de vous épargner la peine que vous vouliez bien prendre. Vous ne serez pourtant pas initié de toutes les négociations dont vous étiez chargé pour moi. Je vous envoie les idées des dessins d'estampes, que j'ai rédigées.

2. A la tête du poème, Henri IV, au naturel, sur un trône de nuages, tenant Louis XV entre ses bras, et lui montrant une Renommée qui tient une trompette où sont attachées les armes de la France : « Duce, puer, virtutem ex me verumque decorum. »

3. lâchant. Une armée en bataille, Henri II et Henri IV s'entretenant à cheval à la tête des troupes; Paris dans l'éloignement; des soldats sur les remparts; un moine sur une tour, avec une trompette dans une main et un poignard dans l'autre.

4. Ille chant. Une foule d'assassins et de mourants; un moine en capuchon, un prêtre en surplis, portant des croix et des épées; l'amiral de Coligny qu'on jette par la fenêtre; le Louvre, le roi, la reine-mère, et toute la famille royale, sur un balcon, une foule de morts à leurs pieds.

5. Ille *. IIIe chant. Le duc de Guise au milieu de plusieurs assassins qui le poignent. ' Cet homme aux menottes était un nommé Beaurgard, que Voltaire poursuivait criminellement pour en avoir été mal traité sur le pont de Sèvres. » Charles-Antoine Coypel, premier peintre du roi, par faveur, poète trafique et comique oublié.

6. Si. C'est lui que Voltaire appelle son ami Coypel, dans une de ses épiques. Cl. » Louis Lalouche, autre peintre assez estimé, mort en 1711. « Jean-François Detrou, peintre, mort à Rouen, en 1764.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE. 24 GALLOCHB. IVe chant. Le château de la Bastille , dont la porte est ouverte ; on y fait entrer les membres du parlement deux à deux. Trois furies, avec «les babils semés de croix de Lorraine , sont portées dans les airs sur un char traîné par des dragons. DETROI. Ve chant. Jacques Clément, à genoux devant Henri ni , lui perce le ventre d'un poignard ; dans le lointain , Henri iv, sur un trône, reçoit le serment de l'armée. C01PEL. y le chant. Henri iv armé , endormi au milieu du camp; saint Louis, sur un nuage, mettant la couronne sur la tête de Henri iv, et lui montrant un palais ouvert ; le Temps , la faux à la main , est à la porte du palais, et une foule de béros dans le vestibule ouvert. DETROI. I Ile chant. Unemélée, au milieu de laquelle un guerrier embrasse en pleurant le corps d'un ennemi qu'il vient de tuer; plus loin, Henri iv entouré de guerriers désarmes, qui lui demandent grâce à genoux. COIPEL. VIIIe chant. L'Amour sur un trône, couché entre des fleurs ; des nymphes et des furies autour de lui ; la Discorde tenant deux flambeaux , la tête couverte de serpents , parlant à l'Amour qui l'écoute eu souriant ; plus loin , un jardin où on voit deux amants couchés sous un berceau ; derrière eux , un guerrier qui paraît plein d'indignation. GALLOCHB. IXe chant. Les remparts de Paris couverts d'une multitude de malheureux que la faim a desséchés , et qui ressemblent à des ombres ; une divinité brillante qui conduit Henri iv par la main ; les portes de Paris par terre ; le peuple à genoux dans les rues. Ayez la charité de charger Coipel de trois dessins , et Detroi , de quatre. Je chargerai du reste Picard », que je crois à La Haye. Ayez la bonté de me mander les estampes que Detroi et Coipel au* ont choisies. Dites-leur à tous deux que j'aurai incessamment l'honneur de leur écrire. Ou m'a fait les honneurs de Bruxelles à merveille : on vient «le me mener dans le plus beau ^ à la ville, et voici les vers que j'y ai faits : • Bernard Pirard , Français réfute en Hollande, dessinateur et graveur fameux, est né en 1703; il mourut à Amsterdam en 1733. ' L'Amour, au détour d'une rue M'abordant d'un air effronté , M a conduit eu secret dans ce bouge écarté. J'ai d'abord sur un lit trouvé la Volupté Sans jupe; elle était belle, et fraîche, et fort dodue. La nymphe avec lubricité M a dit : Je l'offre ici ma beauté simple et pure, Des plaisirs sans clwgrin , des agréments sans tard. L'Amour est en ces lieux enfant de la nature, Partout ailleurs il est enfant de l'art. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIKRES ». Paris, septembre. ^ J arrivai hier à Paris , et logeai chez le baigneur, où je suis encore ; mais je compte profiter

demain de la bonté que vous avez de me prêter votre appartement; le mien ne sera prêt que dans huit à dix jours au plus tôt. Je suis obligé de passer ma journée avec des ouvriers qui sont aussi trompeurs que des courtisans ; c'est ce qui fait que j'irai très volontiers à Fontainebleau , et que j'aimerai tout autant être trompé par des ministres et par des femmes que par mon doreur et par mon ébéniste. Puisque vous savez mes fredaines de Forges, il faut bien vous avouer que j'ai perdu près de cent louis au pharaon , selon ma louable coutume de faire tous les ans quelque lessive au jeu. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES. A La Haye, 7 octobre. Votre lettre a mis un nouvel agrément dans la vie que je mène à La Haye. De tous les plaisirs du monde je n'en connais point de plus flatteur que de pouvoir compter sur votre amitié. Je resterai encore quelques jours à La Haye pour y prendre toutes les mesures nécessaires sur l'impression de mon poème , et je partirai lorsque les beaux jours finiront. Il n'y a rien de plus agréable que La Haye , quand le soleil daigne s'y montrer. On ne voit ici que des prairies, des canaux, et des arbres verts , c'est un paradis terrestre depuis La Haye jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville , qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq cent mille hommes qui habitent Amsterdam il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas un petit-maitre , pas un insolent. Nous rencontrâmes le Pensionnaire à pied , sans laquais , au milieu de la populace. On ne voit là personne qui ait de cour à faire. On ne se met point en haie pour voir passer un prince. On ne connaît que le travail et la modestie, il y a 'Marguerite-Madclène du Moutier, marquis de Gilles-Ignace Maignard , marquis de Bernières, et président à mortier au parlement de Rouen.

ANNÉE 1722. a La Haye plus de magnificence et plus de société par le concours des ambassadeurs. J'y passe ma vie entre le travail et le plaisir, et je vis ainsi a la hollandaise et h la française. Nous avons ici un opéra détestable ; mais, en revanche , je vois des ministres calvinistes, des arméniens, des soçiniens , des rabbins , des anabaptistes, qui parlent tous à merveille, et qui , en vérité , ont tous raison. Je m'accoutume tout à fait à me passer de Taris, mais non pas à me passer de vous. Je vous réitère mon engagement de venir vous trouver h la Rivière *, si vous y ôtes encore au mois de novembre. N'y restez pas pour moi , mais souffrez seulement que je vous y tienne compagnie, si votre goût vous fixe a la campagne pour quelque temps. Permettez-moi de présenter mes respects à M. de Dernières et à tout ce qui est chez vous. Je suis toujours avec un dévouement très respectueux , etc. A M. TIUERIOT. Au Bruel. J'arrive au Bruel , et j'en pars. Tandis qu'on me botte , je vous écris. J'ai lu , a Orléans , la réponse - à l'abbé Houtcvillc , qui me paraît bien plus écrite contre la religion que contre cet abbé. Je ne sais pas pourquoi vous méprisez ce livre. Je vous en parlerai plus en détail dans ma première épître. Je vous prie de faire imprimer et distribuer le projet en questiou , et de délivrer des souscriptions aux libraires. Je n'en donnerai à mes amis qu'à mon retour. Ayez la bonté de conserver votre goût pour la peinture et pour la gravure 1 * 3 *, et de hâter le pinceau de Coipel , par les éloges peu mérités que vous lui donnez quand vous le voyez. Je rôde , dans la Sologne , à la piste de l'homme en questiou •*. Ccpendautj'aichargéDcinoulin5 de poursuivre criminellement l'affaire , afin que , si je ne puis avoir raison par moi-même, la justice me la fasse. On me mande que M. le garde des sceaux 6 est fort malade. Il me rend service dans mon affaire ; vous verrez que je serai assez malheureux pour qu'il meure. Je suis persuadé que mou étoile lui portera malheur. Souvenez-vous que je vous ai prié de vous informer si on était à Saint-Firmin. Si Gaudin m'a1 La Rivière-Bourdel, château qu'on voit encore, dans la commune de Quevillon , à environ trois lieues de Rouen , audessous de celte ville, sur la rive droito de la Seine. Il appartenait à madame de Bernières. Cl. 1 L'ouvrago de l'abbé Houtcvillc avait pour litre : la flelitjion prouvée par les faits. La réponse dont parle Voltaire « tait de l'abbé Ucsfonlaines. 1 Ce projet de souscription concernait la Henri acte. « Beau regard. 5 Demnutin , homme d'affaires de Voltaire. * Flcuriau d'Armcoon ville, disgracie en u-j", mort en ms. 2 > chèle un cheval , j'ai une selle ; j'ai

peur d'arriver avec ma selle , sans trouver de cheval. Je ferai comme Chapelle , qui prenait des bottes pour aller par le coche. Adieu, mon cher ami. A M. TflIERIOT. Je pars du Bruel ; je vais passer un jour à la Source , chez milord Bolingbrocke, et de là à Ussé, en poste. Faites en sorte , mon cher ami , que j'y trouve une lettre de vous, qui m'apprenne que les Pàris vous ont donné quelque bon emploi. Je suis très surpris qu'on vous ait préféré , comme vous me le dites, un fils de m.... Il me semble qu'on devrait avoir plus d'égard aux gens qui exercent qu'aux enfants de ceux qui ont eu cette dignité. Raillerie à part , j'écirai une épître chagrine aux Pàris , s'ils no vous donnent rien. Ce que vous me mandez touchant M. le cardinal Dubois est fort raisonnable. Je ro'occupeà présent à adoucir dans mon poème les endroits dont les vérités trop dures révolteraient les examinateurs. Je ferai ce que je pourrai pour avoir lo privilège en France ; ainsi vous pouvez répandre qu'il sera imprimé en ce pays-ci , et que les souscripteurs n'ont rien à craindre. Je vous ai mille obligations des soins que vous prenez pour mes dessins. Si Coipel tardo trop , je crois qu'il serait bon de l'engager à n'entreprendre que deux dessins. Tout est absolument à votre disposition. Jo viens de corriger , dans le premier chant , un endroit qui me paraît essentiel. Vous savez que, lorsque Henri îv avait déclaré à Henri m qu'il ne voulait pas aller en Angleterre , Henri m lui répliquait , pour l'y engager. Tout ce dialogue fesait languir la narration. J'ai substitue une image à cette fin de dialogue. J'ai fait apparaître à mon héros son démon tutélaire, que les chrétiens appellent ange gardien. J'en ai fait le portrait le plus brillant et le plus majestueux que j'ai pu ; j'ai expliqué en peu de vers serrés et concis la doctrine des anges que Dieu nous donne pour veiller sur nous ; cela est , à mon gré, bien plus épique *. Voilà un beau^stijet pour la première vignette ; mais je crains bien que ces vignettes ne nous emportent bien du temps. J'ai corrigé encore beaucoup de morceaux dans les autres chants , surtout dans le quatrième. Je m'occupe un peu , dans la solitude, à régler l'auteur et l'ouvrage; mais je vous assure qu'il n'y aura jamais rien à corriger aux sentiments que j'ai pour vous. i 1

Voltaire a .supprimé depuis cette résistance de Henri • I cette apparition de son démon lutclalrc

26 CORRESPONDANCE. A M.TBIERIOT. A Usaé ' , ce 5 décembre. En arrivant à Ussé , j'avais la plume à la main pour vous écrire, lorsque dans le moment j'ai reçu votre lettre datée du 5. La conversation de G... vous a inspiré un esprit de critique que je m'en vais adoucir. Vous saurez que , dans le marché que j'ai fait avec Levier , à la Haye , j'ai stipulé expressément que je me réservais le droit de faire imprimer mon poème partout où je voudrais. Je suis convenu avec lui que , supposé que l'ouvrage pût se débiter en France , je ferais mettre à la tête le nom du libraire de Paris qui le vendrait , avec le nom du libraire de la Haye. Mon dessein donc est que le public soit informé que ce livre se débitera à Paris comme en Hollande , afin de ne point effaroucher les souscripteurs , selon les idées que j'ai toujours eues sur cela , et qui ont été invariables. Quel démenti aurai-je donc ? et que pourra me reprocher la canaille d'auteurs , quand mon ouvrage paraîtra imprimé en Hollande , et sera débité en France? quel ridicule sera-ce à moi de voir mon poème être reçu dans ma patrie avec l'approbation des supérieurs? Je n'ai qu'à faire d'écrire au cardinal. Je viens de recevoir un billet du garde des" sceaux, qui me croyait à Paris , et qui m'ordonnait de venir lui parler, apparemment au sujet de mon livre. C'est à lui que je vais écrire pour lui expliquer mes intentions. A l'égard de M. Dctroi , c'est de tout mon cœur et avec autant de plaisir que de reconnaissance que je verrai le dessin du frontispice exécuté de sa main. Je vous prie de l'en remercier de ma part , et de lui dire que je ne lui écris point parce que je suis malade. Vous pouvez fort bien dire à M. Coipel que les retardements qu'il apporte seront préjudiciables à l'édition de l'ouvrage ; qu'ainsi vous croyez que je serai assez honoré et assez content quand je n'aurai que deux dessins de sa façon. S'il persiste à vouloir pour lui le dessin qui doit être à la tête, vous pourrez lui dire tout simplement qu'il est juste que ce soit un morceau pour le professeur , qui , sans cette préférence , ne voudra pas livrer ses dessins. Si cette déclaration le fâche , eh si , par là , vous le incitez au point de refuser le tout , alors ce sera moi qui aurai à me plaindre de lui , et non lui de moi ; en ce cas , vous exagérerez auprès de lui l'estime que je fais de ses talents , et la douleur où je serai de n'être point embelli par lui. Remerciez bien Dctroi et Calloche; dites-leur que ' Lu château d'Ussécat frituê , s'il suit encore, au confluent etc ! Il m'en va de la Loue. je leur écrirai incessamment ; tâchez de consommer au plus vite cette négociation. J'ai trouvé à Cissé un peintre qui me fera fort bien mes

vignettes. Écrivez-moi un peu des nouvelles des actions. G... ne peut rien auprès des Pâris, que par M. de Maisons, qui a déjà été refusé, comme vous savez. J'écrirai une lettre très forte à madame la maréchale 1, et je profiterai de mon loisir pour en faire une en vers aux Paris, où je serai inspiré par mon amitié, qui est assurément un Apollon assez vif. A. M.

THIEUIOT. Fin de décembre. Qu'ai-je donc fait pour vous, mon cher ami, qui doive m'attirer vos remerciements? Je vous ai sacrifié un quart d'heure de temps, et j'ai fait de méchants vers. C'est à moi de vous remercier de tout ce que vous faites. J'en suis pénétré au dernier point, et je vous jure que je ne l'oublierai jamais. Je vous suis surtout très obligé d'aller souvent chez ma sœur 4. Mon cœur a toujours été tourné vers elle; je suis sûr que vous lui donnerez un peu d'amitié pour moi. Demoulin poursuit en mon nom la condamnation de Licauregard. Je suis ruiné en frais. Pour comble il me mande que le lieutenant-criminel a envoyé chercher toutes les pièces chez mon procureur; je ne sais si c'est pour rendre ou pour me dénier sa justice; j'attends en paix l'événement. Vous ne me mandez point comment vous vous êtes retiré d'avec Coipel. Vous ferez ce qu'il vous plaira des culs-de-lampe. J'ai donné au même homme les idées de plusieurs vignettes; je vous en enverrai incessamment les dessins, qu'il a promis de bien travailler. Nous avons carte blanche sur tout. Mandez-moi, mon cher ami, comment nos peintres ont traité les sujets des estampes, afin que je voie les idées qui nous resteront pour les vignettes. Je vous remercie du discours du cardinal 3; il est plein d'esprit et très convenable. Si le style en était plus lumineux et plus coulant, cela serait parfait. Je vous quitte de celui de Fonlenelle, où il y aurait sans doute beaucoup d'antithèses et plus de points que de virgules. J'aime mieux vos lettres, mon cher ami, que toutes les *

* La maréchale de Villars. * Marie Aron, mariée à Pierre-François Mipnot, correcteur de la chambre de comptes; mère de l'abbé Mipnot, de madame Dénis, de madame de Fontaine, et bisaïeule, par conséquent, de M. d'Hornol, nommé député en novembre 1827. Morte vers le commencement de septembre 1726. V. la lettre du 15 octobre 1726 à mademoiselle du Bessière*. * Dubois, qui venait d'être reçu à l'académie française. Son discours de réception avait été composé par La Motte. Digitized by Google

27 ANNÉE 1723. harangues l'académie. La mienne est bien courte ; mais j'en ai quinze à écrire. Adieu. A M. THIERIOT. Ce Z janvier fio. J'écris par extraordinaire une letlro très pressante et très pathétique à madame la maréchale , h qui je recommande vos intérêts , dont j'ose me flatter qu'elle aura soin ; je vous remercie infiniment , mon cher ami , de vos visites chez ma sœur; voyez-la souvent, je vous en conjure, et raettezmoi un peu bien avec elle. La nouvelle de Rousseau , séminariste, ressemble h celle de la Fillon 1 * * * , qui se retira, il y a quelques années , dans un couvent. Il me paraît que le diable n'est pas encore assez vieux pour se faire ermite. On m'a envoyé on éloge de feu Marc-René * , par M. de Fontenelle , qui me paraît tout h fait sage et plein d'esprit. Je ne sais pas comment on eu juge à Paris. J'ai , je crois , achevé et poème et remarques. J'ai composé uno petite histoire abrégée de ce temps-là, pour mettre à la tête de l'ouvrage. J'ai fait aussi un Discours au roi ; voilà à quoi je me suis occupé. La parodie de Persée 5 n'a point aigri l'amertume que j'ai dans ma vie depuis longtemps. Je pardonne volontiers aux gredins d'auteurs ces trivelinades , c'est leur métier ; il faut que chacun fasse le sien : le mien est de les mépriser. Vous ne me mandez point ce qu'ont fait les peintres ; écrivez-moi un peu quelques détails sur cela. Je vous enverrai incessamment un mémoire que je ferai distribuer aux juges do Beauregard. Je ne sais si je me flatte, mais je crois que vous en serez content ; faites ma cour à madame de Bernicres; je suis infiniment sensible à son amitié. A M. THIERIOT. Rouen. Venez , mon cher ami , cl ne nous donnez point de fausses espérances de vous voir. Vous serez à Rouen en deux jours. M. votre père n'est point si mal que vous pensez. Je vous assure qu'il se portera fort bien ce printemps. N'allez pas vous imaginer que vous deviez renoncer à vos amis , parce que votre pcrç a un boyau de moins. Venez voir les nouveaux vers que j'ai faits à Henri iv. 1 Célèbre appareillcuse do ce temps , qui avait fait décou vrir la conspiration de Cellamarc 1 Marc-René d'Argenson , premier lieutenant général de police, mort Ic8 mai 1721 > Arlequin Persée, parodie de l'opéra de /'«rite de {Jainault, jouce le 18 décembre 17 il. Il y avait de méchantes plaisanteries sur les souscriptions du poème de la Ligne , depuis la Umriruie On commencera, lundi prochain, ce que voussavex. Je suis actuellement à Rouen , où je ménage sourdement cette petite intrigue , et où d'ailleurs je passe fort bien mon temps. 11 y a ici nombre de gens d'esprit et démerité, avec qui j'ai vécu dès les premiers

jours, comme si je les avais vus toute ma vie. On me fait une chère
excellente ; il y a de plus un opéra dont vous serez très content ; en un mot,
je ne me plains à Rouen que d'y avoir trop de plaisir ; cela dérange trop mes
études, et je m'en retourne ce soir à la Rivière, pour partager mes soins
entre une Auesse et Marianne. Voyez, je vous en prie, mademoiselle Le
Couvreur et M. l'abbé d'Amfreville. Dites à mademoiselle Le Couvreur
qu'il faut qu'elle hâte son voyage, si elle veut prendre du lait dans la saison
, et n'oubliez pas de lui dire combien je suis charmé d'espérer que je
pourrai passer quelque temps avec elle. Faites les mêmes agaceries pour
moi à M. l'abbé d'Arafrville. Dites-lui que j'ai trouvé à Rouen un sien
neveu qui me paraît aussi aimable que lui, et que c'est le plus grand éloge
que je puisse lui donner. Vous allez être bien étonné de me trouver tant de
coquetterie dans l'esprit ; mais vous jugez bien qu'un homme qui va donner
un poème épique a besoin de se faire des amis. A MADAME LA
PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES. Paris, avril. Pour première nouvelle, je
vous dirai que j'ai été malade, et que j'en suis d'autant plus fâché que cela
retarde mes affaires, et, par conséquent, mon retour à la Rivière. M. de
Richelieu part après-demain pour Forges ; je ne crois pas que je puisse être
de ce voyage. J'ai été à Inès de Castro, que tout le monde trouve mauvaise et
très louchante. On la condamne, et on y pleure. Paris est inondé de
chansons encore plus mauvaises contre toutes les femmes de la cour, et, à
la honte du siècle, on parle de ces sottises. Une chose qui m'intéresse
davantage, c'est le rappel de milord Bolingbroke en Angleterre. Il sera
aujourd'hui à Paris, et j'aurai la douleur de lui dire adieu, peut-être pour
toujours. M. le cardinal Dubois a une très mauvaise santé, et on n'espère
pas qu'il vive encore long-temps. Il veut, avant sa mort, faire pendre
Talhuet et Lujonchère *, afin de réparer par un acte de justice les
fautes de sa vie passée. M. de la Croix, de la Pierre de Talboul, ,
condamné à mort, en 1725, comme ayant prévariqué dans l'administration
de la banque et de la compagnie des Indes. Sa peine fut commuée en une
prison perpétuelle. * Trésorier de l'extraordinaire des guerres, enveloppé
dans la disgrâce de Claude Lorraine, secrétaire d'état de la guerre, mis à la
Bastille et à Vincennes, en novembre 1774.

28 CORRESPONDANCE. léans ne travaille presque plus , el , quoiqu'il soil encore moins fait pour les femmes que pour les affaires, il a pris une nouvelle maîtresse qui se nomme mademoiselle Ouel. A M. DE CIDEVILLE Paris, juin. Quelque bonne que pût être la traduction anglaise, elle m'aurait assurément fait moins de plaisir que votre lettre. J'ai presque achevé la première ébauche de ma Marianne, et peux fort bien me passer de celle de M. Fenton ; mais je ne me passerai jamais de votre amitié , dont je reçois les marques avec la plus tendre reconnaissance. Vous devriez bien quelque jour venir h la RivièreRourdet , apporter la Marianne anglaise , et voir la française , dout l'auteur est assurément pour toute sa vie votre , etc. Nous disputons tous ici à qui a le plus d'envie de vous voir el de vous embrasser. A M. THIERIOT. A LA RIVJÈRE-BOtîRDET. Paris, juin. Si vous avez soin de mes affaires h la campagne , je ne néglige poiut les vôtres 'a Paris. J'ai eu avec M. Pâris l'aîné une longue conversation U votre sujet. Je l'ai extrêmement pressé de faire quelque chose pour vous. J'ai tiré de lui des paroles positives , et je dois retourner incessamment chez lui , pour avoir une dernière réponse. Je viens de lire les nouveaux ouvrages de Rousseau. Cela est au-dessous de Gacon. Vous seriez stupéfait si vous les lisiez. Je n'irai point voyager en Allemagne ; on y devient trop mauvais poêle. Ma santé et mes affaires sont délabrées a un point qui n'est pas croyable ; mais j'oublierai tout cela à la Rivièro-Bourdet ; j'étais né pour être faune ou Sylvain. Je ne suis poiut fait pour habiter une ville. Les nouvelles sont' dans la lettre que j'écris à madame de Dernières , ainsi je n'ai rien d'autre à vous mander, sinon que je vous aime de tout mon cœur. Quand jo vous écrirais quatre pages , toute ma lettre ne voudrait direaulre chose. Adieu , monsieur l'éditeur ; ayez bien soin de mon enfant 4 que je vous ai remis entre les mains , et prenez garde qu'il soit proprement habillé. Je n'aspire qu'à venir vous retrouver ; ce sera bientôt assurément. 1

Conseiller au parlement üc Rouen , cl membre de l'academie de celle ville, mort en 1776. * t.n l.itjne (la llenrhul-) imprimée à Rouen, sou< V litre d tmslcrdam , par Vitol, eu 17iâ. Cl. A MADAME LA PRESIDENTE DE DERNIÈRES. Juillet . Votre gazette ne sera pas longue cette fois-ci , car le gazetier est très malade et a la fièvre actuellement. Il n'y a de santé pour moi que dans la solitude de la Rivière. Je crois être en enfer lorsque je suis dans la maudite ville de Paris. Mes affaires , dont vous avez la bonté de me parler , vont toujours de mal en pis, et le chagrin pourraitbien m'avoir rendu

malade. Vous devez savoir que M. le duc de Richelieu est actuellement à Forges; mais je ne crois pas qu'il vienne faire beaucoup d'agaceries aux dames de Rouen. Je lui ai conseillé d'aller vous demander de vous coucher, en allant chez M. le duc de Liancourt. La chose sera assez difficile, parce qu'il a fait le voyage en berline, avec le comte de Heim, qu'il se charge de ramener à Paris. Je vous dirai, pour toutes nouvelles, que le poète Roi 1 * s'étant vanté mal à propos d'avoir obtenu une charge de gentilhomme extraordinaire, MM. les ordinaires ont été en corps supplier M. le duc d'Orléans et M. le cardinal Dubois de ne point leur donner pour confrère un homme dont il faut brûler les ouvrages et pendre la personne. M. de Morville * fut reçu mardi dernier à l'académie, où il fit un discours très court. La harangue de M. Malet 3, qui le reçut, parut très longue; et de peur que vous n'en disiez autant de ma lettre, je finis en vous assurant que je suis malade comme un chien, et d'ailleurs la plus malheureuse créature du monde, vous aimant de tout mon cœur. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE DERNIÈRES. Juillet. « Je pars dans l'instant pour Villars, où je vais me reposer quelques jours de toutes les fatigues inutiles que je me suis données dans ce pays-ci. Heureusement la seule négociation où j'aie réussi est une affaire dont vous m'aviez chargé. Vous pourrez avoir, pour 400 francs tout au plus, et • Pierre-Charles Roy, ou Roi, chevalier de Saint-Michel. poète médiocre et fort satirique. Mort en 1764 Son meilleur ouvrage est le ballet des Flétois. ' Charles-Jean-Baptiste Fleury, comte de Blorville, ambassadeur en Hollande et en Angleterre, plénipotentiaire au congrès de Cambrai, ministre de la marine et des affaires étrangères, fut reçu à l'académie française le mardi 22 juin 1725, et mourut en 1752. > Jean-Roland Mallet, ou Malet, gentilhomme ordinaire du roi, et premier commis des finances, à qui une mauvaise lode ouvrit, en 1717, les portes de l'académie française. Mort en 1736. Cl.. Digitized by Google

29 ANNÉE probablement pour J 00 ocus , la petite loge que vous demandez pendant l'iiiver. J'ai promis de faire un opéra pour pot-de-vin. Si je suis sifflé , il ne faudra s'en prendre qu'à vous. Je crois que M.de Dernières viendra mardi coucher avec vous; je voudrais fort être à sa place ; mais je n'aurai la satisfaction de vous faire ma cour à la Rivière que dans quinze jours. Je ne sais autre nouvelle , sinon qu'on a décerné un ajournement personnel contro les frères Bellelle *. On en voulait faire autant au sieur Le Blanc a ; mais les voix ont été partagées. Les Fêles grecques et romaines de Fuzclier et de Colin Tampon 3 4 sont jouées à l'opéra , et sifflées par les honnêtes gens. M le duc d'Orléans a chanté : J'en connais bien d'autres. Ah ! Colin , tais-toi. Colin aurait dû répondre : m Qui sont comme moi. Adieu, je vous assure que Villars ne m'empêchera pas de regretter la Rivière. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE DERNIÈRES. Ce samedi. Vous croyez bien que ce n'est pas mon plaisir qui me relie à Paris; mes malheureuses affaires sont cause que je ne pourrai retourner chez vous de plus de quinze jours. Je vous assure que ce retardement est le plus grand de mes chagrins. Je n'irai point à Forges, et probablement M. de Richelieu ne pourra pas passer chez vous. Pour moi , dès que je serai une fois à la Rivière , je réponds que je n'en sortirai plus. Vous devez savoir les nouvelles. Je ne crois pas que vous vous attendissiez à voir M. Le Blanc remplacé par M. de Breteuil *. Tout Paris trouve ce choix assez ridicule, et on nomme déjà milord Coliüchet 5 pour premier ministre. Cependant les gens qui connaissent M. de Breteuil disent qu'il est très capable d'affaires, et qu'il a beaucoup d'esprit. Il est vrai i Le comte de Belle-Ile, depots maréchal et ministre de la guerre, et le chevalier de Belle- Ile, son frère. » Le secrétaire d'état de la guerre , mort le 10 mal 1738. 1 Colin de Blamonl, surintendant de la musique du roi, mort en 1700. 4 François - Victor Le Tonnellier de Breteuil , nommé secrétaire d'état au département de la guerre le 4 Juillet 1735, a la place de Claude Le Blanc, renvoyé par les Intrigues de la marquise de Prie; mort ministre de la guerre le 7 mars 1745; neveu du baron de Breteuil- Preuilli, père de madame du Châtelet. Cl. 5 Probablement Maurepas, né en 170t , nommé secrétaire d'état dès l'âge de quatorze ans; gendre du marquis de la Vrillière, mort en septembre 1735, et rilé ici. Cl. 172 r>. qu'il a plus la ligure d'uu petit -maître que «l'un secrétaire d'état. Vous devez savoir que jeudi dernier M. de la Vrillière viut demander M. Le Blanc chez M. l'archevêque de Vienne, où il dînait ; M. Le

Blancquitta le dîna, et dit à M. de la Vrillière : Monsieur, venez- vous m'arrêter? M. de la Vrillière lui dit que non, mais qu'il venait lui signifier un ordre de lui remettre tous les papiers qui concernent la guerre, et d'aller se retirer à Doux, terre de M. de Tencin, à quatorze lieues de Paris. M. Le Blanc ne partit pour son exil qu'à deux heures à près minuit. Paris est toujours inondé des chansons dont je vous ai parlé , et que je n'ai pu vous envoyer ; je vous les apporterai à mon retour. Présentez mes respects, je vous prie, à madame de Lézeau ; je me flatte de la retrouver à votre carapagno, quand je serai assez heureux pour y venir chercher la tranquillité, qu'assurément je n'ai pas dans ce pays-ci. La plume me tombe des mains ; je suis si malade que je ne peux pas écrire davantage. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE DERNIÈRES. 88 novembre. Je vous écris d'une main lépreuse 1 * aussi hardiment que si j'avais votre peau douce et unie ; votre lettre et celle de notre ami m'ont donné du courage ; puisque vous voulez bien supporter ma gale, je la supporterai bien aussi. Je voudrais bien n'avoir à exercer ma constance que contre cette maladie ; mais je suis , au fumier près , dans l'état où était le bon homme Job, faisant tout ce que je peux pour être aussi patient que lui , et n'en pouvant venir à bout. Je crois que le pauvre diable aurait perdu patience comme moi , si la présidente de Bernières de ce temps-là avait clé jusqu'au 28 novembre sans le venir voir. On a préparé aujourd'hui votre appartement; venez donc l'occuper au plus tôt ; mais , si vos arrêts sont irrévocables , et qu'on ne puisse pas vous faire revenir un jour plus tôt que vous ne l'avez décidé , du moins accordez-moi une autre grâce , que je vous demande avec la dernière instance. Je me trouve , je ne sais comment , chargé de trois domestiques que je n'ai pas le pouvoir de garder, et que je n'ai pas la force de renvoyer. L'un de ces trois messieurs est le pauvre La Brie , que vous avez vu anciennement à moi. Il est trop vieux pour être laquais , incapable d'être valet de chambre, et fort propre à être portier. Vous avez un suisse qui ne s'est pas attaché à votre service pour vous plaire , mais pour vendre , • Il était malade de la petite vérole. La maladie commença le 1 novembre 1723.

CORRESPONDANCE. r.o h votre porto , de mauvais vin à tous les porteurs d'eau qui viennent ici tous les jours faire de votre maison un méchant cabaret ; si l'envie d'avoir h votre porte un animal avec un baudrier, que vous payez chèrement toute l'année , pour vous mal servir pendant trois mois , et pour vendre de mauvais vin pendant douze ; si , dis-je , l'envie d'avoir votre porte décorée de cet ornement ne vous tient pas fort au coeur, je vous demande en grâce de donner la charge de portier à mon pauvre La Brie. Vous m'obligerez sensiblement ; j'ai presque autant d'envie de le voir à votre porte que de vous voir arriver dans votre maison ; ce!a fera son petit établissement ; il vous coûtera bien moins qu'un suisse, et vous servira beaucoup mieux. Si, avec cela , le plaisir de m'obliger peut entrer pour quelque chose dans les arrangements de votre maison , je me flatte que vous ne me refuserez pas cette grâce , que je vous demande avec instance. J'attends votre réponse pour réformer mon petit domestique. La poste va partir; je n'ai ni le temps ni la force d'écrire davantage. Thieriot n'aura pas de lettre de moi cette fois-ci ; mais il sait bien que mon cœur n'en est pas moins h lui. A M. LE BARON DE BRETEDIL «. Je vais vous obéir, monsieur, en vous rendant un compte Gdèle de la petite - vérole dont je sors, de la manière étonnante dont j'ai été traité , et enfin de l'accident de Maisons , qui m'empêchera long-temps de regarder mon rctonr h la vie comme un bonheur. M. le président de Maisons * et moi , nous fûmes indisposés le i novembre dernier : mais heureusement tout le danger tomba sur moi. Nous nous fîmes saigner le même jour; il s'en porta bien , et j'eus la i>elite-vérolc. Celte maladie parut après deux jours de fièvre , et s'annonça par une légère éruption. Je me fis saigner une seconde fois démon autorité , malgré le préjugé vulgaire. M. de Maisons eut la bonté de m'envoyer le lendemain M. de Gervasi , médecin dcM. le cardinal de Rohan , qui ne vint qu'avec répugnance. Il craignait de s'engager inutilement b traiter, dans un corps délicat et faible , une petite-vérole déjà parvenue nu second jour de l'éruption , et dont les suites * Louis-Nicolas Le Tonnellier de Breleuil-Prcuili, mort igd de quatre-vingts ans , en <798 , père de la marquise du Lhàielet. Cl. Cette lettre se trouve imprimée dans le Mercure de décembre 1723, c'est donc à tort qu'elle a été datée de Janvier 172». * Jean-René doLongueil, marquis du Maisons, président à mortier , cl membre honoraire de l'académie dos sciences , échappa celte fois à la petite-vérole , dont il mourut en <731 , Sgé de trente-deux ans. Voir la lettre

du 27 septembre 173 t. n 'avaient été prévenues que par deux saignées trop légères, sans aucun purgatif. Il vint cependant, et me trouva avec une lièvre maligne. Il eut d'abord une fort mauvaise opinion de ma maladie : les domestiques qui étaient auprès de moi s'en aperçurent , et ne me la laissèrent pas ignorer. On m'annonça , dans le même temps , que le curé de Maisons , qui s'inlércessail h ma santé, et qui ne craignait point la petite-vérole, demandait s'il pouvait me voir sans m'incommoder : je le fis entrer aussitôt, je me confessai , et je fis mon testament , qui , comme vous croyez bien , ne fut pas long. Après cela j'attendis la mort avec assez de tranquillité , non toutefois sans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poème et à Mariamne, ni sans ôtre un peu fâché de quitter mes amis de si bonne heure. Cependant M. de Gervasi ne m'abandonnait pas d'un moment ; il étudiait en moi, avec attention , tous les mouvements de la nature; il ne me donnait rien h prendre sans m'en dire la raison ; il me laissait entrevoir te danger, et il me montrait clairement le remède; scs raisonnements portaient la conviction et la conGance dans mon esprit : méthode bien nécessaire à un médecin auprès de son malade, puisque l'espérance de guérir est déjà la moitié de la guérison. Il fut obligé de me faire prendre huit fois l'émétique, et, au lieu des cordiaux qu'on donne ordinairement dans cette maladie , il me Gt boire deux cents pintes de limonade. Cette conduite , qui vous semblera extraordinaire , était la seule qui pouvait me sauver la vie; toute autre route me conduisait h une mort infaillible, et je suis persuadé que la plupart de ceux qui sont morts de cette redoutablô mala* die vivraient encore s'ils avaient été traités comme moi. Le préjugé populaire abhorre dans la petitevérole la saignée et les médecines ; on ne veut que des cordiaux , on donne du vin au malade ; on lui fait même manger de petites soupes; et l'erreur triomphe de ce que plusieurs personnes guérissent avec ce régime. On no songe pas que les seules petites - véroles que l'on traite ainsi avec succès sont celles qu'aucun accident funeste n'accompagne, et qui ne sont nullement dangereuses. La petite- vérole, par elle-même , dépouillée de toute circonstance étrangère , n'est qu'une dépuration du sang favorable è la nature, cl qui , en nettoyant le corps de ce qu'il a d'impur, lui prépare une santé vigoureuse. Qu'une telle petitevérole soit traitée ou non avec des cordiaux , qu'on purge ou qu'on ne purge point , on en guérit sûrement. Los plus grandes plaies, quand aucune partie essentielle n'est offensée, se referment aisément,

ANNÉE 1723. soit qu'on les snco , soit qu'on les fomenté avec tin vin et de l'huile , soit qn'on se serve de l'ean de Rabel *, soit qu'on y applique des emplâtres ordinaires , soit enfin qu'on n'y mette rien du tout : mais lorsque les ressorts de la vie sont attaqués , alors le secours de toutes ces petites recettes devient inutile, et tout l'art des plus habiles chirurgiens suffit à peine : il en est de même de la petite-vérole. Lorsqu'elle est accompagnée d'une fièvre maligne , lorsque le volume du sang augmenté dans les vaisseaux est sur le point de les rompre, que le dépôt est prêt à se former dans le cerveau , et que le corps est rempli de bile et de matières étrangères, dont la fermentation excite dans la machine des ravages mortels , alors la seule raison doit apprendre que la saignée est indispensable; elle épurera le sang, elle détendra les vaisseaux, rendra le jeu des ressorts plus souple et plus facile, débarrassera les glandes de la peau, et favorisera l'éruption ; ensuite les médecines , par de grandes évacuations , emporteront la source du mal, et, entraînant avec elles une partie du levain de la petite-vérole, laisseront au reste la liberté d'un développement plus complet , et empêcheront la petite-vérole d'être confluyente ; enfin on voit que le sirop de limon, dans une tisane rafraîchissante, adoucit l'acrimonie du sang , en apaise l'ardeur, coule avec lui par les glandes miliaires jusque dans les boudoirs , s'oppose à la corrosion du levain, et prévient même l'impression que d'ordinaire les pustules font sur le visage. Il y a un seul cas où les cordiaux , même les plus puissants , sont indispensablement nécessaires; c'est lorsqu'un sang paresseux, ralenti encore par le levain qui embarrasse toutes les fibres, n'a pas la force de pousser au - dehors le poison dont il est chargé. Alors la poudre de la comtesse de Kent , le baume de Vanscoeger, le remède de M. Aignan 2, etc., brisant les parties de ce sang presque figé, le font couler plus rapidement, en séparant la matière étrangère, et ouvrent les passages de la transpiration au venin qui cherche à s'échapper. Mais, dans l'état où je suis, ces cordiaux m'eussent été mortels ; cela fait voir démonstrativement que tous ces charlatans , dont Paris abonde , et qui donnent le même remède (je ne dis pas pour toutes les maladies, mais toujours pour la même), sont des empoisonneurs qu'il faudrait punir. ' Aqua rabetliana, ainsi appelée du nom d'un empirique nommé Rabel , qui mit ce médicament en vogue. Cl, ♦ François Aignan, né à Orléans, et mort au commencement de 1709, capucin connu dans son ordre sous le nom du P. Tranquille, et médecin Inventeur d'un remède contre la petite-vérole , et

d'une préparation huileuse qui est encore nommée en pharmacie baume tranquille. 31 J'entends faire toujours un raisonnement bien faux et bien funeste. Cet homme, dit-on, a guéri par une telle voie ; j'ai la même maladie que lui, donc il faut que je prenne le même remède. Combien de gens sont morts pour avoir raisonné ainsi ! On ne veut pas voir que les maux qui nous affligent sont aussi différents que les traits de nos visages ; et, comme dit le grand Corneille, car vous me permettez de citer les poètes : Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé, Et par où l'un périt un autre est couserré. Circa, n, i. Mais c'est trop faire lo médecin : je ressemble aux gens qui, ayant gagné un procès considérable par le secours d'un habile avocat, conservent encore pour quelque temps le langage du barreau. Cependant, monsieur, ce qui me consolait le plus dans ma maladie, c'était l'intérêt que vous y preniez, c'était l'attention de mes amis, et les bontés inexprimables dont madame l et .M. de Maisons m'honoraient. Je jouissais d'ailleurs de la douceur d'avoir auprès de moi un ami, je veux dire un homme qu'il faut compter parmi le très petit nombre d'hommes vertueux qui seuls connaissent l'amilié.donl le reste du monde ne connaît que le nom; c'est M. Thieriot, qui, sur le bruit de ma maladie, était venu en poste de quarante lieues pour me garder, et qui, depuis, no m'a pas quitté un moment. J'étais le 15 absolument hors de danger, et je fesaisdes vers le 16, malgré la faiblesse extrême qui me dure encore, causée par le mal et par les remèdes. J'attendais avec impatience le moment où je pourrais me dérober aux soins qu'on avait de moi à Maisons, et finir l'embarras que j'y causais. Plus on avait pour moi de bontés, plus je me hâ* tais de n'eu pas abuser plus long-temps. Enfin je fus en état d'être transporté à Paris lei«f décembre. Voici, monsieur, un moment bien funeste. A peine suis-je à deux cents pas du château, qu'une partie du plancher de la chambre où j'avais été tombe tout enflammée. Les chambres voisines, les appartements qui étaient au-dessous, les meubles précieux dont ils étaient ornés, tout fut consumé par le feu. U perte monte à près de cent mille livres, et, sans le secours des pompes qu'on envoya chercher h Paris, un des plus beaux édifices du royaume allait être entièrement détruit. On me cacha cette étrange nouvelle h mon arrivée : je la sus à mou réveil : vous if imaginerez point quel fut mon désespoir ; vous savez les i Marie-Charlotte noque de Varansville, morte en itît. «sur aînée de la maréchale de Viilar», et mère de kl. ik Maisons Cl.

7,2 CORRESPONDANCE. soins généreux que M. de Maisons avait pris de moi ; j'avais été traité chez lui comme son frère, et le prix de tant de bontés était l'incendie de son château 4. Je ne pouvais concevoir comment le feu avait pu prendre si brusquement dans ma chambre , où je n'avais laissé qu'un tison presque éteint. J'appris que la cause de cet embrasement était une poutre qui passait précisément sous la cheminée. C'est un défaut dont on s'est corrigé dans la structure des bâtiments d'aujourd'hui ; et même les fréquents embrasements qui en arrivaient ont obligé d'avoir recours aux lois pour défendre cette façon dangereuse de bâtir. La poutre dont je parle s'était embrasée peu à peu par la chaleur de l'âtre, qui portait immédiatement sur elle ; et, par une destinée singulière , dont assurément je n'ai pas goûté le bonheur, le feu, qui couvait depuis deux jours, n'éclata qu'un moment après mon départ. Je n'étais point la cause de cet accident, mais j'en étais l'occasion malheureuse ; j'en eus la même douleur que si j'en avais été coupable : la lièvre me reprit aussitôt , et je vous assure que, dans ce moment, je sus mauvais gré à M. de Gervasi de m'avoir conservé la vie. Madame et M. de Maisons reçurent la nouvelle plus tranquillement que moi ; leur générosité fut aussi grande que leur perte et que ma douleur. M. de Maisons mit le comble à ses bontés, en me prévenant lui-même par des lettres qui font bien voir qu'il excelle par le cœur comme par l'esprit ; il s'occupait du soin de me consoler , et il semblait que ce fût moi dont il eût brûlé le château ; mais sa générosité ne sert qu'à me faire sentir encore plus vivement la perte que je lui ai causée, et je conserverai toute ma vie ma douleur, aussi bien que mon admiration pour lui. Je suis , etc. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES. 3<) décembre. Je reçus votre dernière lettre hier 4 9, et je me hâte de vous répondre , ne trouvant point de plus grand plaisir que de vous parler des obligations que je vous ai. Vous, qui n'avez point d'enfants , vous ne savez pas ce que c'est que la tendresse paternelle, et vous n'imaginez point quel effet font sur moi les bontés que vous avez pour mon petit Henri. Cependant l'amour que j'ai pour lui ne m'aveugle pas au point de prétendre qu'il vienne à Paris dans un char traîné par six chevaux ; un ou deux bidets , avec des bâts et des paniers, suffisent pour mon fils : mais apparera' Le château de Maisons, sur les bords de la Seine, à 3 lieues de Paris , appartient aujourd'hui à M J. Lafitole, député. ment que votre fourgon vous apporte des meubles, et que Henri sera confondu dans votre équipage. En ce cas , je

consens qu'il profite de cette voiture; mais je ne veux point du tout qu'on fasse ces frais uniquement pour ce marmouset. Je vous recommande instamment de le faire partir avec plus de modestie et moins de dépense; Martel est surtout inutile pour conduire ce petit garçon. Je vous ai déjà mandé que vous eussiez la bonté d'empêcher qu'on ne lui fît ses deux mille ' habits ; ainsi il sera prêt à partir avec vous , et il pourra vous suivre dans votre marche avec deux chevaux de bât , qui marcheront derrière votre carrosse, et qui vous quitteront à Boulogne, où il faudra que mon bâtard s'arrête. Le jour de votre départ s'avance , et je crois que vous ne le reculerez pas. Je n'aurai jamais en ma vie de si bonnes étrennes que celles que me prépare votre arrivée pour le jour de l'an. A M. DE CIDEVILLE. »

décembre. Déjà de la Parque ennemie J'avai* bravé tes rudes coups ; Mais je sens aujourd'hui tout le prix de la vie, Par l'espoir de vivre avec vous. Les vers que vous dicta l'amitié tendre et pure, Embellis par l'esprit, ornés par la nature. Ont rallumé dans moi des feux déjà glacés. Mon génie excité m'invite à vous répondre : Mais dans un tel combat que je me sens confondre! En louant mes talents, que vous les surpasser ! Je ressens du dépit les atteintes secrètes. Vos éloges touchants, vos vers coulants et doux. S'ils ne me rendaient pas le plus vain des poètes, M'auraient rendu le plus jaloux. Voilà tout cc que la fièvre et les suites misérables de la petite- vérole peuvent me permettre. Le triste état où je suis encore m'empêche de vous écrire plus au long ; mais comptez , raop cher monsieur, que rien ne peut m'empêcher d'être sensible, toute ma vie, à votre amitié, et que je la mérite par ma tendresse et mon estime respectueuse pour vous. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERMERES. Forges, juillet. Je reçois dans ce moment votre lettre avec celle de M. le duc de Richelieu. J'ai écrit sur-le-champ à M. de Maisons et à M. Berlhier a, quoique je ne 1 C'est-à-dire qu'on ne fît pas brocher on relier les deux mille exemplaires de la Ligue (Uenriade) imprimés par Tiret. Cl. 1 Louis-Bénigne Berlhier de Sauvigni, président en la cinquième chambre des enquêtes; mort en 1745. Cl. Digitized by Google

image not available

*image
not
available*

34 CORRESPONDANCE. Dieu veuille que ce petit rayon d'espérance ne s'éteigne pas bientôt ! Il roc semble que j'en aimerai bien mieux mes amis, quand je ne souffrirai plus. Je ne serai plus occupé que de leur plaire , au lieu qu'auparavant je ne songeais qu'à mes maux. Mandoz-moi si ou a commencé à planter votre bois, et creuser vos canaux. Jo m'intéresse à la Rivière comme à ma patrie. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES. A Forge* , août. La mort malheureuse de M. le duc de Melun vient de changer toutes nos résolutions. M. le duc de Richelieu , qui l'aimait tendrement, eu a été dans une douleur qui a fait connaître la bonté de son cœur, mais qui a dérangé sa santé. Il a été obligé de discontinuer ses eaux , et il va recommencer, dans quelques jours, sur nouveaux frais. Je resterai avec lui encore une quinzaine ; ainsi ue comptez plus sur nous pour vendredi prochain ; pour moi, je commence à craindre que les eaux ne me fassent du mal , après m'avoir fait assez de bien. Si j'ai do la 6anté,je reviendrai à la Rivière gaiement ; si je n'en ai point , j'irai tristement à Paris : car, en vérité, je suis honteux de no me présenter devant mes amis qu'avec un estomac faible et un esprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours, et ne souffrir qu'incognito. Si vous ne savez rien du détail de la mort de M. de Melun *, en voici quelques particularités : Samedi dernier il courait le cerf avec M. le Duc; ils en avaient déjà pris un, et en couraient un second. M. le Duc et M. de Melun trouvèrent dans une voie étroite le cerf, qui venait droit à eux; M. le Duc eut le temps de se rauger. M. de Melun crut qu'il aurait le temps de croiser le cerf, et jioussa son cheval. Dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si Ririeux , que le cheval , l'homme , et le cerf, en tombèrent tous trois. M. de Melun avait la rate coupée , le diaphragme percé, et la poitrine refoulée ; M. le Duc, qui était seul auprès de lui , banda sa ploie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure; le blessé vécut jusqu'au lundi suivant, qu'il expira 1 2, à six heures et demie du matin , entre les bras de M. le Duc , et à la vue de toute la cour, qui était consternée et attendrie d'un spectacle si tragique , mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et 1 Ce «lue Ut- Melun c*t un de* personnage* de l'ouvrage de madame de Genlia Intitulé Mademoiselle rie Clermont. ' Louis du Melun mourut cher le dur de Bourbon , à Cutilly, le r.i juillet cm. donna au comte de Melun le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'était aimé; c'était un homme qui avait peu d'agréments, mais beaucoup de vertu,

et qu'on était forcé d'estimer. On nous mande de Paris que madame de Villette a gagné son procès en Angleterre, et a déclaré son mariage *. Voilà toutes les nouvelles que je sais. La plume me tombe des mains. Je vous prie de dire à Thieriot que, dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai des volumes. A M. THIERIOT. A Forge», s août. Il faut encore, mon cher Thieriot, que je passe ici douze jours. M. de Richelieu compte prendre des eaux ce temps-là, et je ne peux pas l'abandonner dans la douleur où il est ; pour moi, je n'en prendrai plus d'eaux : elles me font beaucoup plus de mal qu'elles ne m'avaient fait de bien. Il y a plus de vitriol dans une bouteille d'eau de Forges que dans une bouteille d'encre ; et, franchement, je ne crois pas l'encre trop bonne pour la santé. Je retournerai sûrement à la Rivière, quand M. de Richelieu partira de Forges. J'y retrouverai probablement quelques exemplaires de l'abbé de Chaulieu. Je vous donnerai les vers pour madame la duchesse de Béthune, et vous montrerai un petit ouvrage 2 que j'ai déjà beaucoup avancé, et dont j'ose avoir bonne opinion, puisque l'impitoyable M. de Richelieu en est content. Vous ne me reverrez pas probablement avec une meilleure santé, mais sûrement avec la même amitié. Faites bien la cour à M. et à madame de Bernières, et à tous ceux qui sont de la Rivière. A M. THIERIOT. Paris, s* août. Mandez-moi, mon cher ami, si vous avez reçu la lettre que je vous écrivis il y a huit jours, et si madame de Bernières a reçu celle où je lui rendais compte de mon entrevue avec M. d'Argenson. Je viens de vous faire une antichambre à votre appartement ; mais j'ai bien peur de ne pouvoir occuper le mien. J'ai resté huit jours dans la maison, pour voir si je pourrais y travailler le jour et y dormir la nuit, qui sont deux choses sans lesquelles je ne puis vivre ; mais il n'y a pas moyen de dormir ni de penser, avec le bruit infernal qu'on y entend ; je me suis obstiné à y rester la huitaine pour m'accoutumer. Cela m'a donné une lièvre double tierce, et j'ai été enfin contraint de déguerpir. Je me suis logé dans un hôtel garni, où j'enrage et où je souffre beaucoup. Voilà une • Arec milord Bollngbrockc ' L'Indiscret, comédie. Digitized by Google

55 ANNEE 4724. situation bien cruelle pour moi ; car assurément je ne veux pas quitter madame de Bernières, et il m'est impossible d'habiter dans sa maudite maison, qui est froide comme le pôle pendant l'hiver, où on sent le fumier comme dans une crèche , et où il y a plus de bruit qu'en enfer. Il est vrai que , pour le seul temps qu'on ne l'habite point , on y a une assez belle vue. Je suis bien fâché d'avoir conseillé à M. et à madame de Bernières de faire ce marché-là ; mais ce n'est pas la seule sottise que j'aie faite en ma vie. Je ne sais pas comment tout ceci tournera ; tout ce que je sais, c'est qu'il faut absolument que j'achève mon poème ; pour cela il faut un endroit tranquille , et , dans la maison de la rue de Beaune , je ne pourrais faire que la description des charrettes et des carrosses. J'ai d'ailleurs une santé plus faible que jamais. Je crains Fontainebleau , Villars, et Sulli, pour ma santé et pour Henri iv ; je ne travaillerais point, je mangerais trop, et je perdrais en plaisirs et en complaisances un temps précieux , qu'il faut employer à un travail nécessaire et honorable. Après avoir donc bien balancé les circonstances de la situation où je suis, je crois que le meilleur parti serait de revenir à la Rivière , où l'on me permet une grande liberté , et où je serai mille fois plus à mon aise qu'ailleurs. Vous savez combien je suis attaché à la maîtresse de la maison , et combien j'aime à vivre avec vous ; mais je crains que vous n'ayez de la cohue. Mandez-moi donc franchement ce qui en est. Adieu , mon cher ami. A H. THIERIOT. 10 septembre. Me voilà quitte entièrement de ma lièvre et de mon hôtel garni. Je suis revenu dans l'hôtel Bernières, où le plaisir d'être votre voisin me soulage un peu du bruit effroyable qu'on y entend. Je parterais bien vite pour la Rivière, si ma santé était bien raffermie ; mais je ne suis pas encore dans un état à entreprendre des voyages par le coche. Peut-être, malgré mon goût pour la Rivière, faudra-t-il que je reste à Paris ; j'y mène une vie plus solitaire qu'à la campagne, et je vous assure que je n'y perds pas mon temps, si pourtant c'est ne le pas perdre que de l'employer sérieusement à faire des vers et d'autres ouvrages aussi frivoles. Je pourrais bien vous trouver quelques pièces de M. de La Fare, qui sont entre les mains de madame sa fille 1 ; mais je ne sais pas comment le bruit court que ses ouvrages et ceux de M. l'abbé de Chaulieu sont sous la presse ; madame de La Fare l'a entendu dire, et en est très fâchée. Vous ' Madame de la Fare de Morne lar. La première édition de* rôties ie Chaulieu eide La Pare est de <79«, in-8« f.t.. jugez bien que si après cela elle allait voir dans

le recueil quelques pièces qu'elle m'aurait confiées, je me brouillerais avec elle , et me donnerais un peu trop la réputation de libraire-imprimeur. Je suis ruiné par les dépenses de mon appartement, et, pour surcroît, on m'a volé une bonne partie de mes meubles; j'ai trouvé la moitié de nos livres égarés. On m'a pris du linge, des habits , des porcelaines, et on pourrait bien avoir aussi un peu volé madame de Bernières. Voilà ce que c'est que d'avoir un suisse imbécile et intéressé qui tient un cabaret, au lieu d'avoir un portier affectionné. Mandez-moi, je vous en prie, si vous n'avez prêté à personne un tome de la réponse de Jurieu à Maimbourg sur le calvinisme. C'est un de nos livres perdus que je regrette le plus , attendu le bien qu'on y dit de la cour de Rome. La solitude où je vis fait que je ne vous enverrai pas de grandes nouvelles. J'entends dire seulement par ma fenêtre que le roi d'Espagne est mort de la petite-vérole ¹. Cela ne changera rien aux affaires de l'Europe , mais beaucoup aux siennes. Devenez bien savant dans l'histoire, vous me donnerez de l'émulation, et je vous suivrai dans cette carrière. Il me semble que nous en serons tous deux plus heureux quand nous cultiverons les mêmes goûts. J'ai reçu hier une lettre de madame de Bernières; dites-lui que je lui suis plus attaché que jamais , et que je donnerai toujours la préférence à son amitié sur toutes les choses dont elle me croit séduit. A M. DE CIDEVILLE. ¹⁷ Enfin , je ne suis plus tout à fait si mourant que je l'étais. A mesure que je renaiss, je sens revivre aussi ma tendre amitié pour vous , et augmenter les remords secrets de ne vous écrire qu'en prose. Je vous verrai bientôt, mon cher Cideville ; j'attends avec impatience le moment où je pourrai partir pour la Normandie , dont je fais ma patrie, puisqu'elle est la vôtre. Je vous écris d'un pays bien étranger pour moi ; c'est Versailles, dont les habitants ne connaissent ni la prose ni les vers. Je me console ici de l'ennui qu'ils me donnent par le plaisir de vous écrire , et par l'espérance de vous voir. Si vos amis se souviennent encore d'un pauvre moribond , je vous prierais de leur faire mille compliments de ma part. Adieu; soyez un peu sensible à la tendre amitié que Voltaire aura pour vous toute sa vie. * Louis ¹«, mort le 30 to 17⁴. Digitized by Google

CORRESPONDANCE. 5G A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES. Septembre. Je loge enfin chez vous, dans mon petit appartement , et je voudrais Lien le quitter au plus vile pour en aller occuper un a votre campagne ; mais je ne suis point encore en état de me transporter. Les eaux de Forges m'ont tué. Je passe chez vous une vie solitaire ; j'ai renoncé a toute la nature ; je regarde les maladies un peu longues comme une espèce de mort qui nous sépare et qui nous (ait oublier de tout le monde ; et je lâche de m'accoutumer a ce premier genre de mort , afin d'être un jour moins effrayé de l'autre. Cependant, par saint Jean , je ne veux pas mourir. J. -B. Rousseau , l. 1 , épig. x. Je me suis imposé un régime si exact , qu'il faudra bien que j'aie de la santé pour cet hiver. Si je peux vous aller trouver à la Rivière, je vous avoue que je serai charmé que vous y restiez long-temps ; mais , si je suis obligé de demeurer a Paris , je voudrais de tout mon cœur vous faire haïr la Rivière et vos beaux jardins. Les nouvelles ne sont pas grandes dausce pays-ci. La mort du roi d'Espagne ne changera rien que dans nos habillements. On dit que le deuil sera de trois mois. M. d'Aulrei se meurt * ; madame de Maillebois aussi ; je suis sûr que vous ne vous en soucier. guère. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES. A IA IUV18RB-BOURDRT, PRÈS DR ROÛBX. Depuis que je ne vous ai écrit , j'ai gardé le lit presque toujours. Je suis dans un état raille fois pire qu'après ma petite-vérole. J'avais besoin assurément d'être consolé par les assurances touchantes que vons me donnez de votre amitié dans vos deux dernières lettres. Puisque vous avez le courage de m'aimer dans l'état où je suis , je vous jure de ne passer qu'avec vous le reste de ma vie. Si j'ai de la santé , ne craignez point que j'en use comme les gens qui , ayant fait fortune , oublient ceux qui les ont assistés dans la pauvreté. Mes amis ne m'ont point abandonné ; j'ai eu toujours un peu de compagnie : mais quelle différence de voir des gens qui , quoique amis , ne sont pourtant que des étrangers, ou d'être auprès de vous et de Thieriot , que je regarde comme ma famille ! Il n'y a que vous pour qui j'aie de la confiance , et dont je sois sûr d'êlrc véritablement aimé. Mes souffrances ont augmenté 1 Henri Fabri do Moncault, comte d'Autret, mort encore jeune, en 17X0; père de Henri Fabri, comte d'Aotrel , auquel est adressée la lettre du 0 septembre 1705. Cipar la douleur que j'ai eue d'apprendre la maladie de M. Thieriot. A présent qui» est rétabli, revenez avec lui au plus vite , je vous en conjure ; vous me trouverez avec une gale horrible qui me couvre tout le corps. Jugez

de l'envie que j'ai de vous voir, puisque j'ose vous en prier dans le bel état où me voilà. Où en serais-je, si je n'avais voulu avoir auprès de vous que le mérite d'une peau douce? Je suis bien réduit à ne faire plus de cas que des belles qualités de l'âme. Heureusement je vous connais assez de vertu et d'amitié pour souffrir encore un pauvre lépreux comme moi. Nous ne nous embrasserons point à votre retour ; mais nos cœurs se parleront, il me semble que j'ai de quoi vous parler pendant tout l'hiver. Si vous aimez les vers , je vous montrerai cet essai d'un nouveau chant dont M. d'Argenson vous a parlé. Vous verrez encore une nouvelle Mariamne. Je crois que c'est cette misérable qui m'a tué, et que je suis frappé de la lèpre pour avoir trop maltraité les Juifs. Adieu , ma chère et généreuse amie ; c'est trop badiner pour un moribond ; mais le plaisir de m'entretenir avec vous suspend pour un moment tous mes maux. Revenez , je vous en conjure ; ce sera une belle action. A M. THIERIOT. 26 septembre. Ma santé ne me permet pas encore de vous aller trouver ; je suis toujours à l'hôtel Dernières, et j'y vis dans la solitude et dans la souffrance ; mais l'une et l'autre est adoucie par un travail modéré qui m'amuse et qui me console. La maladie ne m'a pas rendu moins sensible à l'égard de mes amis ni moins attentif à leurs intérêts. J'ai engagé M. le duc de Richelieu à vous prendre pour son secrétaire dans son ambassade, il avait envie d'avoir M. Champeaux *, frère de M. de Pouilli ; Destouches même voulait faire avec lui le voyage ; mais j'ai enfin déterminé son choix pour vous. Je lui ai dit que , ne pouvant le suivre si tôt à Vienne , je lui donnais la moitié de moi-même , et que l'autre suivrait bientôt. Si vous êtes sage , mon cher Thieriot , vous accepterez cette place, qui , dans l'état où nous sommes, vous devient aussi nécessaire qu'elle est honorable. Vous n'êtes pas riche , et c'est bien peu de chose qu'une fortune fondée sur trois ou quatre actions de la compagnie des Indes. Je sais bien que ma fortune sera toujours la vôtre ; mais je vous avertis «pie nos affaires de la chambre des comptes Yont très mal , et que je cours risque de • Lévesque de Champeaux (et non Champot) . frère de Louis- Jean Lévesque de Pouilli, et de Lévesque de Burighi, avec lesquels Voltaire fut en correspondance. Ct^

57 ANNÉE 1724. n'avoir rien du tout de la succession de mon père. Dans ces circonstances H ne faut pas que vous négligiez la place que mon amitié vous a ménagée. Quand elle ne vous servirait qu'à Caire sans frais et avec des appointements le voyage du monde le plus agréable , et à vous faire connaître , à vous rendre capable d'affaires , et à développer vos talents, ne seriez-vous pas trop heureux? Ce poste peut conduire très aisément un homme d'esprit qui est sage à des emplois et à des places assez avantageuses. M. de Morville, qui a de l'amitié pour moi , peut faire quelque chose de vous. Le pis aller de tout cela serait de rester, après l'ambassade, avec M. de Richelieu , ou de revenir dans votre taudis , auprès du mien. D'ailleurs je compte vous aller trouver à Vienne l'automne prochaine ; ainsi , au lieu de vous perdre , jo ne fais , en vous mettant dans celle place , que m'approcher davantage de vous. Faites vos réflexions sur ce que je vous écris , et soyez prêt à venir vous présenter à M. de Richelieu et à M. de Morville , quand je vous le manderai. Si votre édition 1 est commencée , achevez-la au plus vite ; si elle ne l'est pas , ne la commencez point. Il vaut mieux songer à votre fortune qu'à tout le reste. Adieu ; je vous recommande vos intérêts ; ayez-les à cœur autant que moi , et joignez l'étude de l'histoire d'Allemagne à celle de l'histoire universelle. Dites à madame de Bernières les choses les plus tendres de ma part. Dès que j'aurai fini le petit-lait , où je me suis mis , j'irai chez elle. Je fais plus de cas de son amitié que de celle de nos bégueules titrées de la cour, auxquelles je renonce de bon cœur pour jamais, par la faiblesse de mon estomac et par la force de ma raison. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE DERNIERES.

Octobre. Vous allez probablement achever votre automne sans Thieriot et sans moi. Voilà comme une maudite destinée dérange les sociétés les plus heureuses. Ce n'est pas assez que je sois éloigné de vous , il faut encore que je vous enlève mon substitut. Il ne tiendrait qu'à vous de revenir à la Saint-Martin , mais vos vergers vous font aisément oublier une créature aussi chétive que moi ; et quand on a des arbres à planter, on ne se soucie guère d'un ami languissant. Je suis très fâché que vous vous accoutumiez à vous passer de moi ; je voudrais du moins être votre gazetier dans ce pays-ci, afin de ne vous être pas tout à fait inutile ; mais malheureusement • Thieriot, parasite et parasite, ne donna pas l'édition <h * OEtmes de Chaulieu , et il refusa la place de secrétaire d'ambassade du duc de Richelieu. Gtj'ai renoncé au monde , comme vous avez renoncé à moi. Tout ce que je fais ,

c'est que Dufresni est mort *, et que madame de Mimcure s'est fait couper le sein. Dufresni est mort comme un poltron , et a sacrifié à Dieu cinq ou six comédies nouvelles , toutes propres à faire bâiller les saints du paradis. Madame de Mimeure a soutenu l'opération avec un courage d'amazone ; je n'ai pu m'empêcher de l'aller voir dans cette cruelle occasion. Je crois qu'elle en reviendra , car elle n'est en rien changée : son humeur est toute la même. Je pourrai pour la même raison revenir aussi de ma maladie , car je vous jure que je ne suis point changé pour vous , et que vous êtes la seule personne pour qui je veuille vivre. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE DERNIERES. A Paris*, octobre. Est-il possible que vous n'ayez pas reçu la lettre que je vous écrivis deux jours après le départ de Pignon? Elle ne contenait rien autre chose que ce que vous connaissez de moi , mes souffrances, et mon amitié. Je fais l'anniversaire de ma petite-vérole : je n'ai point encore été si mal , mais je suis tranquille , parce que j'ai pris mon parti ; et peut-être ma tranquillité pourra me rendre la santé , que les agitations et les bouleversements de mon âme pourraient bien m'avoir ôtée. Il m'est arrivé des malheurs de toute espèce. La fortune ne me traite pas mieux que la nature ; je souffre beaucoup de toutes façons; mais j'ai rassemblé toutes mes petites forces pour résister à mes maux. Ce n'est point dans le commerce du monde que j'ai cherché des consolations ; ce n'est pas là qu'on les trouve ; je ne les ai cherchées qu'chez moi ; je supporte, dans votre maison , la solitude et la maladie , dans l'espérance de passer avec vous des jours tranquilles. Votre amitié me tiendra toujours lieu de tout le reste. Si mon goût décidait de ma conduite , je serais à la Rivière avec vous ; mais je suis arrêté à Paris par Dosleduc, qui me médicamente; par Capron, qui me fait souffrir comme un damné tous les jours avec de l'essence de cannelle , et enfla par les intérêts de notre cher Thieriot , que j'ai plus à cœur que les miens. Il faut qu'il vous dise , et qu'il ne dise qu'à vous seule, qu'il ne tient qu'à lui d'élire un des secrétaires de l'ambassade de M. de Richelieu. J'ai oublié même de lui dire dans ma lettre qu'il n'aurait personne dans ce poste au-dessus de lui , et que par là sa place en sera infiniment plus agréable. Vous savez sa fortune , elle ne peut pas lui donner de quoi exercer heureusement le talent de l'oisiveté, f.a mienne ' Le C
octobr# 1714. Cl. Digitized by Google

« CORRESPONDANCE. prend un tour si diabolique à la chambre des comptes , que je serai peut-être obligé de travailler pour vivre , après avoir vécu pour travailler. Il faut que Tbieriot me donne cet exemple. Il ne peut rien faire de plus avantageux ni de plus honorable dans la situation où il se trouve , et il faut assurément que je regarde la chose comme un coup de partie , puisque je peux me résoudre à me priver de lui pour quelque temps. Cependant s'il peut s'en passer, s'il aime mieux vivre avec nous , je serai trop heureux , pourvu qu'il le soit : je ne cherche que son bonheur ; c'est à lui de choisir. J'ai fait en cela ce que mon amitié m'a conseillé. Voilà comment j'en userai toute ma vie avec les personnes que j'aime , et , par conséquent , avec vous , pour qui j'aurai toujours l'attachement le plus sincère et le plus tendre. A M. THIERIOT. Octobre. Quand je vous ai proposé la place de secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de Richelieu, je vous ai proposé un emploi que je donnerais à mon fils , si j'en avais un , et que je prendrais pour moi , si mes occupations et ma santé ne m'en empêchaient pas. J'aurais assurément regardé comme un grand avantage de pouvoir m'instruire des affaires sur le plus beau théâtre et dans la première cour de l'Europe. Cette place même est d'autant plus agréable qu'il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef; que vous auriez eu une relation nécessaire et suivie avec le ministre ; et que , pour peu que vous eussiez été touché de l'ambition de vous instruire et de vous élever par votre mérite et par votre assiduité au travail le plus honorable et le plus digne d'un homme d'esprit, vous auriez été plus à portée qu'un autre de prétendre aux postes qui sont d'ordinaire la récompense de ces emplois. M. Dubourg, ci-devant secrétaire du comte de Luc (et à ses gages), est maintenant chargé, à Vienne , des affaires de la cour de France, avec huit mille livres d'appointements. Si vous aviez voulu , j'ose vous répondre qu'une pareille fortune vous était assurée. Quant aux gages , qui vous révoltent si fort , et pourtant si mal à propos, vous auriez pu n'en point prendre ; et , puisque vous pouvez vous passer de secours dans la maison de M. de Bernières, vous l'auriez pu encore plus aisément dans la maison de l'ambassadeur de France , et peut-être n'auriez-vous point rougi de recevoir de la main de celui qui représente le roi des présents qui eussent mieux valu que des appointements. Vous avez refusé l'emploi le plus honnête et le plus utile qui se présentera jamais pour vous. Je suppose que vous n'avez fait ce refus qu'après y avoir mûrement réfléchi , et que vous êtes sûr de ne vous

en point repentir le reste de votre vie. Si c'est madame de Bernières qui vous y a porté , elle vous a donné un très méchant conseil ; si vous avez craint effectivement , comme vous le dites , de vous constituer domestique de grand seigneur, cela n'est pas tolérable. Quelle fortune avec-vous donc faite depuis le temps où le comble de vos désirs était d'être ou secrétaire du duc de Richelieu , qui. n'était point ambassadeur , ou copiiinis des Paris? Eu bonne foi , y a-t-il aucun de vos frères qui ne regardât comme une très grande fortune le poste que vous dédaignez ? Ce quo je vous écris ici est pour vous faire voir l'énormité de votre tort , et non pour vous faire changer do sentiments. Il fallait sentir l'avantage qu'on vous offrait; il fallait l'accepter avidement, et vous y consacrer tout entier , ou no le point accepter du tout. Si vous le fesiez avec regret , vous le feriez mal ; et , au lieu des agréments infinis que vous y pourriez espérer , vous n'y trouveriez que des dégoûts et point de fortune. N'y pensons donc plus , et préférez la pauvreté et l'oisiveté à une fortune très honnête et à un poste envié de tant de gens de lettres , et que je ne céderais à personne qu'à vous , si je pouvais l'occuper. Un jour viendra bien sûrement que vous en aurez des regrets , car vos idées se rectifieront , et vous penserez plus solidement que vous ne faites. Toutes les raisons que vous m'avez apportées vous paraîtront un jour bien frivoles, et , entre autres , ce que vous me dites qu'il faudrait dépenser en habits et en parures vos appointements. Vous ignorez que , dans toutes les cours , un secrétaire est toujours modestement vêtu s'il est sage, et qu'à la cour de l'empereur il ne faut qu'un gros drap rouge, avec des boutonnières noires ; que c'est ainsi que l'empereur est habillé , et que d'ailleurs on fait plus avec cent pistoles à Vienne qu'avec quatre cents à Paris. Eu un mot , je ne vous en parlerai plus ; j'ai fait mon devoir comme je le ferai toute ma vie avec mes amis. Ne songeons plus, mon pauvre Thieriot, qu'à fournir ensemble tranquillement notre carrière philosophique. Mandcz-moi comment va l'édition de l'abbé de Chaulieu, que vous préférez au secrétariat de l'ambassade de Vienne, et n'éloignez pas pourtant de votre esprit toutes les idées d'affaire étrangère au point de ne me pas faire de réponse sur le nom et la demeure du copiste qui a transcrit Mariamne , et qui ne refusera peut-être pas d'écrire pour M. le duc de Richelieu. Enfin, si l'amitié que vous avez pour moi , et que je mérite , est *— - * ^iigitiê^jy Ctoogle

ANNÉE 4724. une des raisons qui vous font préférer Paris h
Vienne , revenez donc au plus tôt retrouver votre ami. Engagez madame de
Bernières à revenir à la Saint-Martin; vous retrouverez un nouveau chant de
Henri IV, que M. de Maisons trouve le plus beau de tous ; une Mariamne
toute changée , et quelques autres ouvrages qui vous attendent. Ma santé ne
me permet pas d'aller à la Rivière ; sans cela je serais assurément avec
vous. Je vous gronderais bien sur l'ambassade de Vienne ; mais plus je vous
verrais , plus je serais charmé dans le fond de mon cœur de n'être point
éloigné d'un ami comme vous. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE
DERNIERES. Octobre. * Je suis bien charmé de toutes les marques
d'amitié que vous me donnez dans votre lettre, mais nullement des raisons
que vous avez apportées pour empêcher notre ami de faire la fortune la plus
honnête où puisse prétendre un homme de lettres et un homme d'esprit. Je
consentais à le perdre quelque temps pour lui assurer une fortune le reste de
sa vie. Si je n'avais écouté que mon plaisir , je n'aurais songé qu'à retenir
Tbieriot avec nous ; mais l'amitié doit avoir des vues plus étendues , et je
tiens que non seulement il faut vivre avec nos amis , mais qu'il faut, autant
qu'on le peut , les mettre en état de vivre heureux , même sans nous ; mais
surtout il ne faut point les faire tomber dans des ridicules. C'est rendre un
bien mauvais service à Tbieriot que de le laisser imaginer un moment qu'il
y ait du déshonneur à lui à être secrétaire de M. le duc de Richelieu , dans
son ambassade. Je serai longtemps fâché qu'il ait refusé la plus belle
occasion de faire fortune qui se présentera jamais pour lui ; mais je ne le
serais pas moins , si c'était par une vanité mal entendue , et hors de toute
bienséance , qu'il perdit des choses solides. Je me flatte que vos bontés pour
lui le dédommageront de ce qu'il veut perdre ; mais qu'il songe bien
sérieusement qu'il doit mener la véritable vie d'un homme de lettres ; qu'il
n'y a pour lui que ce parti , et qu'il serait bien peu digne de l'estime et de
l'amitié des honnêtes gens s'il manquait sa fortune pour être un homme
inutile. Je lui écris sur cela une longue lettre que je mets dans votre paquet:
du moins il n'aura pas à me reprocher de ne lui avoir pas dit la vérité. Je
voudrais , de tout mon cœur, être avec vous; vous n'en doutez pas; il faut
même que je sois dans un bien misérable état pour ne vous pas aller trouver.
Je me suis mis entre les mains de Bosclduc, qui , à ce que j'espère , me
guérira du mal que les eaux de Forges m'ont fait. J'en ai encore pour une
quinzaine de jours. Si ma santé est bien rétablie dans ce temps-là , j'irai

vous trouver; mais si je suis condamné à rester à Paris , aurez-vous bien la cruauté de rester chez vous le mois de décembre , et de donner la préférence aux neiges de Normandie sur votre ami Voltaire? A M. TBIERIOT. Octobre . Mon amitié, moins prudente peut-être que vous ne dites , mais plus tendre que vous ne pensez , m'engagea , il y a plus de quinze jours , à vous proposer à M. de Richelieu pour secrétaire dans son ambassade. Je vous en écrivis sur-le-champ , et vous me répondîtes, avec assez de sécheresse , que vous n'étiez pas fait pour être domestique de grand seigneur. Sur celle réponse je ne songeai plus à vous faire une fortune si honteuse, et je ne m'occupai plus que du plaisir de vous voir à Paris , le peu de temps que j'y serai cette année. Je jetai en même temps les yeux d'un autre côté pour le choix d'un secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de Richelieu. Plusieurs personnes se sont présentées : l'abbé Desfontaines , l'abbé Mac-Carthy 1 , euviaient ce poste ; mais ni l'un ni l'autre ne convenaient , pour des raisons qu'ils ont senties eux-mêmes. L'abbé Desfontaines me présenta M. Davou , son ami, pour cette place : il me répondit de sa probité. Davou me parut avoir de l'esprit. Je lui promis la place de la part de M. de Richelieu, qui m'avait laissé la carte blanche, et je dis à M. de Richelieu que vous aviez trop de défiance de vous-même et trop peu de connaissance des affaires pour oser vous charger de cet emploi. Alors je vous écrivis une assez longue lettre dans laquelle je voulais me justifier auprès de vous de la proposition que vous aviez trouvée si ridicule , et dans laquelle je vous faisais sentir les avantages que vous méprisiez. Aujourd'hui je suis bien étonné de recevoir de vous une lettre par laquelle vous acceptez ce que vous aviez refusé , et me reprochez de m'être mal expliqué. Je vais donc tâcher de m'expliquer mieux , et vous rendre un compte exact des fondions de l'emploi que je voulais sottement vous donner, des espérances que vous y pouviez avoir, et de mes démarches depuis votre dernière lettre. Il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef. Monsieur l'ambassadeur n'a , pour l'aider dans son ministère , que l'abbé de Saint-Remi , qui est un bœuf , et sur * Irlandais, fils d'on chirurgien de Nantes. Il escroqua de l'argent à Voltaire , et s'en alla à Constantinople, où il fut circoncis cl .même empalé. Voyez la lettre du 5 décembre 17X1 à Berger. Ci.

CORRESPONDANCE. 40 lequo) il ne compte nullement; un nommé Guiri, qui n'est qu'un valet, et un nommé Bussi, qui n'est qu'un petit garçon. Un homme d'esprit, qui serait le quatrième secrétaire, aurait sans doute toute la confiance et tout le secret de l'ambassadeur. Si l'homme qu'on demande veut des appointements, il en aura; s'il n'en veut point, il aura mieux, et il en sera plus considéré; s'il est habile et sage, il se rendra aisément le maître des affaires sous un ambassadeur jeune, amoureux de son plaisir, inappliqué, et qui se dégoûtera aisément d'un travail journalier. Pour peu que l'ambassadeur fasse un voyage à la cour de France, ce secrétaire restera sûrement chargé des affaires; en un mot, s'il plaît à l'ambassadeur, et s'il a du mérite, sa fortune est assurée. Son pis aller sera d'avoir fait un voyage dans lequel il se sera instruit, et dont il reviendra avec de l'argent et de la considération. Voilà quel est le poste que je vous destinai, ne pouvant pas vous croire assez insensé pour refuser ce qui fait l'objet de l'ambition de tant de personnes, et ce que je prendrais pour moi de tout mon cœur. La première de vos lettres qui m'apprit cet étrange refus me donna une vraie douleur; la seconde, dans laquelle vous me dites que vous êtes prêt d'accepter, m'a mis dans un embarras très grand; car j'avais déjà proposé M. Davou. Voici de quelle manière je me suis conduit. J'ai détaché de votre lettre deux pages qui sont écrites avec beaucoup d'esprit; j'ai pris la liberté d'y rayer quelques lignes, et je les ai lues ce matin à M. le duc de Richelieu, qui est venu chez moi: il a été charmé de votre style, qui est net et simple, et encore plus de la défiance où vous êtes de vous-même, d'autant plus estimable qu'elle est moins fondée. J'ai saisi ce moment pour lui faire sentir de quelle ressource et de quel agrément vous seriez pour lui à Vienne. Je lui ai inspiré un désir très vif de vous avoir auprès de lui. Il m'a promis de vous considérer comme vous le méritez, et de faire votre fortune, bien sûr qu'il fera pour moi tout ce qu'il fera pour vous. Il est aussi dans la résolution de prendre M. Davou. Je ne sais si ce sera un rival ou un ami que vous aurez. Mandez-moi si vous le connaissez. Je voudrais bien que vous ne partageassiez avec personne la confiance que M. de Richelieu vous destine; mais je voudrais bien aussi ne point manquer à ma parole. Voilà l'état où sont les choses. Si vous pensez à vos intérêts autant que moi, si vous êtes sage, si vous sentez la conséquence de la situation où vous êtes; en un mot, si vous allez à Vienne, il faut revenir au plus tôt à Paris, et vous mettre au fait des traités de paix. M. le duc de Richelieu m'a chargé de vous dire qu'il

n'était pas plus instruit des affaires que vous , quand il fut nommé ambassadeur ; et je vous réponds qu'en un mois de temps vous en saurez plus que lui. Il est d'ailleurs très important que vous soyez ici quand M. l'ambassadeur aura ses instructions, de peur que, les communiquant à un autre, il ne s'accoutume à porter ailleurs la confiance que je veux qu'il vous donne tout entière. Tout dépend des commencements. Il faut , outre cela , que vous mettiez ordre à vos affaires ; et , si vos intérêts ne passaient pas toujours devant les miens , j'ajouterais que je veux passer quelque temps avec vous , puisque je serai huit mois entiers sans vous voir. Je vous conseille ou de vendre le manuscrit de l'abbé de Cbaulieu , ou d'abandonner ce projet. Vous savez que les petites affaires sont des victimes qu'il faut toujours sacrifier aux grandes vues. Enfin c'est à vous à vous décider. J'ai fait pour vous ce que je ferais pour mon frère , pour mon fils, pour moi-même. Vous m'êtes aussi cher que tout cela. Le chemin de la fortune vous est ouvert ; votre pis aller sera de revenir partager mon appartement , ma fortune , et mon cœur. Tout vous est bien clairement expliqué ; c'est à vous à prendre votre parti. Voilà le dernier mot que je vous en dirai. A M. THIERJOT. A LA RIVIERE-BOCRDST. Octobre. » (Vous m'avez causé un peu d'embarras par vos irrésolutions. Vous m'avez fait donner deux ou trois paroles différentes à M. de Richelieu, qui a cru que je l'ai voulu jouer. Je vous pardonne tout cela de bon cœur, puisque vous demeurez avec nous. Je faisais trop de violence à mes sentiments , lorsque je voulais m'arracher de vous pour faire votre fortune. Votre bonheur m'aurait coûté le mien ; mais je m'y étais résolu malgré moi , parce que je penserai toute ma vie qu'il faut s'oublier soi-même pour songer aux intérêts de ses amis. Si le même principe d'amitié , qui me forçait à vous faire aller à Vienne, vous empêche d'y aller, et si , avec cela , vous êtes content de votre destinée, je suis assez heureux, et je n'ai plus rien à désirer que de la santé. On me fait espérer qu'après l'anniversaire de ma petite-vérole, je me porterai bien ; mais , en attendant , je suis plus mal que je n'ai jamais été. Il m'est impossible de sortir de Paris dans l'état où je suis. Je passe ma vie dans mon petit appartement ; j'y suis presque toujours seul , j'y adoucis mes maux par un travail qui m'amuse sans me fatiguer, et par la patience avec laquelle je souffre. Je fis l'effort , ces

Digitized by Google

ANNÉE 1724. jours passes , d'aller a la comédie du Passé , du Présent , et de l'Avenir ' ; c'est Legrand qui en est l'auteur. Cela ne vaut pas le diable ; mais cela réussira , parce qu'il y a des danses et de petits enfants. Jamais la comédie n'a été si h la mode. Le public se divertit autant de la petite troupe qui est restée à Paris , que le roi s'ennuie de la grande qui est a Fontainebleau. Dites un peu a madame de Dernières qu'elle devrait bien m'écrire. Je sais qu'on peut se lasser à la fin d'avoir un ami comme moi , qu'il faut toujours consoler. On se dégoûte insensiblement des malheureux. Je ne serai donc point surpris quand , a la longue , l'amitié de madame de Dernières s'affaiblira pour moi ; mais dites-lui que je lui suis plus attaché qu'un homme plus sain que moi ne le peut être , et que je lui promets pour cet hiver de la santé et de la gaieté. U n'y a nulles nouvelles ici ; mais à la SaintMartin je crois qu'on saura de mes nouvelles dans Paris. A MADAME DE DERNIERES, A LA RITIBRB , PRÈS DB BOUE!». De Paris , novembre. Je viens de recevoir votre lettre dans le temps que je me plaignais h Thieriot de votre silence. Il faut que vous aimiez bien à faire des reproches, pour me gronder d'avoir été rendre une visite à une pauvre mourante qui m'en avait fait prier par ses parents. Vous êtes une mauvaise chrétienne de ne pas vouloir que les gens se raccommode h l'agonie. Je vous assure qu'Étéocle aurait été voir Potynice, si on lui avait fait l'opération du cancer. Celte démarche très chrétienne ne m'engagera point à revivre avec madame de Mimeure ; ce n'est qu'un petit devoir dont je me suis acquitté en passant. Vous prenez encore bien mal votre temps pour vous plaindre demes longues abseuces. Si vous saviez l'état où je suis , assurément ce serait moi que vous plaindriez. Je ne suis à Paris que parce que je ne suis pas en état de tne faire transporter chez vous à votre campagne. Je passe ma vie dans des souffrances continuelles , et n'ai ici aucune commodité. Je n'espère pas même la fin do mes maux , et je n'envisage pour le reste de ma vie qu'un tissu de douleurs qui ne sera adouci que par ma patience a les supporter, et par votre amitié , qui en diminuera toujours l'amertume. Sans cette amitié , que vous m'avez toujours témoignée , je ne serais pas h présent dans votre maison ; j'aurais renoncé h vousconnne a tout le monde, et j'aurais été enfermer les cha• Le Triomphe du Ttmp* , comédie en trois actes , représentée , pour la première fois , le 18 octobre 173ê. 41 grins dont je suis accablé dans une retraite, qui est la seule chose qui convienne aux malheureux; mais j'ai été retenu par

mon tendre attachement pour vous. J'ai toujours éprouvé que c'est dans les temps où j'ai souffert le plus que vous m'avez marqué plus de bonté , et j'ai osé croire que vous ne vous lasseriez pas de mes malheurs. Il n'y a personne qui ne soit fatigué , à la longue , du commerce d'un malade. Je suis bien honteux de n'avoir à vous offrir que des jours si tristes, et de n'apporter dans votre société que de la douleur et de rabattement; mais je vous estime assez pour ne vous point fuir dans un pareil état , et je compte passer avec vous le reste de ma vie , parce que je m'imagine que vous aurez la générosité de m'aimer avec un mauvais estomac et un esprit abattu par la maladie , comme si j'avais encore le don de digérer et de penser. Je suis charmé que Thieriot nous donne la préférence sur l'ambassade ; je sens que son amitié et son commerce me sont nécessaires : c'était avec bien de la douleur que je me séparais de lui ; cependant je serais très affligé s'il avait manqué sa fortune. Tout le monde le blâme ici de son refus; pour moi , je l'en aime davantage ; mais j'ai toujours quelques remords de ce qu'il a négligé h ce point ses intérêts. Vous savez que M. de Morvilie est chevalier de la Toison. Il y avait long-temps que le roi d'Espagne lui avait promis cette faveur. Je viens d'être témoin d'une fortune plus singulière , quoique dans un genre fort différent. La petite Livri , qui avait cinq billets à la loterie des Indes , vient de gagner trois lots , qui valent dix mille livres de rente, ce qui la rend plus heureuse que tous les chevaliers de la Toison. La petite Le Couvreur réussit à Fontainebleau comme h Taris. Elle se souvient de vous dans sa gloire, et me prie de vous assurer de ses respects. Adieu ; je n'ai plus la force d'écrire. A M. DE CIDEVILLE , * CONSEILLER AU PARLEMENT DE BOUEN. A quel misérable état faut-il que je sois réduit de ne pouvoir répondre que de méchante prose aux vers charmants que vous m'avez envoyés? Les souffrances dont je suis accablé ne me donnent pas un moment de relâche , et à peine ai-je la force de vous écrire. Lanilantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt. Vous me prenez à votre avantage , mon cher Cideville ; mais si jamais j'ai de la santé , je vous réponds que vous aurez des épîtres en vers à votre tour. L'amitié et l'estime me les dicteront , et me tiendront lieu du peu de génie poétique que j'avais autrefois, et qui m'a quitté pour aller vous trouver. Adieu , mon cher ami ; feu ma muse salue

CORRESPONDANCE. 42 très humblement la vôtre , qui se porte à merveille. Pardonne! a la maladie si je vous écris si peu de chose , et si je vous exprime si mal la tendre amitié que j'ai pour vous. Je salue les bonnes gens qui voudront se souvenir de moi. Voltaire. A M. L'ABBÉ NADAL. (SOUS I.B SOM DB TUIERLOT.) Paris* , 20 mars 1723. Tout le monde admire , M. l'abbé , la grandeur de votre courage, qui ne peut être ébranlé que par les injustes sifflets dont la cabale du public vous opprime depuis quarante ans. Pour châtier ce public séditieux , vous avez en même temps fait jouer votre Mariamne et fait débiter votre livre des Vestales : pour dernier trait vous faites imprimer votre tragédie. Je viens de lire la préface de cet inimitable ouvrage: vous y dites beaucoup de bien de M. de Voltaire et de moi. Je suis charmé de voir en vous tant d'équité et de modestie , et c'est ce qui m'engage à vous écrire avec confiance et avec sincérité. Vous accusez M. de Voltaire d'avoir fait tomber votre tragédie par une intrigue horrible et scandaleuse. Tout le monde est de votre avis , monsieur ; personne n'ignore que M. de Voltaire a séduit l'esprit de tout Paris, pour vous faire bafouer à la première représentation , et pour empêcher le public de revenir à la seconde. C'est par ses menées et par ses intrigues qu'on entend dire si scandaleusement que vous êtes le plus mauvais versificateur du siècle , et le plus ennuyeux écrivain. C'est lui qui a fait berner vos Vestales 1 , vos Machabees, votre Saül, et votre Hérode. Il faut avouer que M. de Voltaire est un bien méchant homme , et que vous avez raison de le comparer à Néron , comme vous le faites si à propos dans votre belle préface. Quelques personnes pourraient peut-être vous dire que la ressource des mauvais poètes, M. l'abbé , a toujours été de se plaindre de la cabale ; que Pradon , votre devancier , accusait M. Racine d'avoir fait tomber sa Phèdre, et que De Brie, à qui on prétend que vous ressemblez en tout si parfaitement , Pour disculper ses œuvres insipides, En accusait et le froid et le chaud ; Le froid , dit-il , fit choir mes Héraclides 1 , Et la chaleur fit tomber mon Lourdaud. Mais le public, qui n'est point en défaut, Et dont le sens s'accorde avec le nôtre, Dit à cela , Taisez- vous, grand nigaud ; C'est le froid seul qui fit choir l'un et l'autre. On pourrait ajouter que personne ne peut avoir assez d'autorité pour empêcher le public de prendre du plaisir à une tragédie , et qu'il n'y a que l'auteur qui puisse avoir ce crédit; mais vous vous donnerez bien de garde d'écouter tous ces mauvais discours. On dit même que ce n'est pas d'aujourd'hui que vous faites

imprimer des préfaces pleines d'injures à la tête de vos tragédies sifflées. Quelques curieux se souviennent qu'il y a deux ans vous imputâtes à M. de La Motte et à ses amis la chute d'un certain Antiochus, et que vous accusâtes mademoiselle Lecouvreur, qui représentait votre premier rôle, d'avoir mal joué une fois en sa vie, de peur que vous ne fussiez applaudi une fois en la vôtre. Il est vrai pourtant, et j'en suis témoin, qu'à la première représentation de votre Mariamne il y avait une cabale dans le parterre; elle était composée de plusieurs personnes de distinction de vos amis, qui, pour vingt sols par tête, étaient venus vous applaudir. L'un d'eux même présentait publiquement des billets gratis tout le monde; mais quelques uns de ses partisans, ennuyés malheureusement de votre pièce, rendaient publiquement l'argent, en disant: « Nous aimons mieux payer, et siffler comme les autres. » Je vous épargne mille petits détails de cette espèce, et je me hâte de répondre aux choses obligeantes que vous avez imprimées sur mon compte. Vous dites que je suis intimement attaché à M. de Voltaire, et c'est à cela que je me suis reconnu. Oui, monsieur, je lui suis tendrement dévoué par estime, par amitié, par reconnaissance. Vous dites que je récite ses vers souvent: c'est la différence, M. l'abbé, qui doit être entre les amis de M. de Voltaire et les vôtres, si vous en avez. Vous m'appellez facteur de bel esprit; je n'ai rien de bel esprit, je vous jure: je n'écris en prose que dans les occasions pressantes, jamais en vers; et l'on sait que je ne suis pas poète, non plus que vous, mon cher abbé. Vous me reprochez de rapporter à M. de Voltaire les avis du public; j'avoue que je lui apprends avec sincérité les critiques que j'entends faire de ses ouvrages, parce que je sais qu'il aime à se corriger, et qu'il ne répond jamais aux mauvaises Danchet, auteur, comme lui, d'une mauvaise tragédie de* Utracldes. Elle fut jouée en décembre 1713. ' Histoire des Vestales, I vol. In-ti Us Machabees, et A » tiorli us, dont il est fait mention dans le cour* de cette lettre, sont la même pièce de théâtre; elle fut jouée en 1711 et imprimée en 1712. Elle fut jouée et Imprimée en 1713. ' Cette épigramme de J.-B. Rousseau, la douzième du Itvri ni, dirigée d'abord contre De Brie, le fut ensuite contre Digitized by Google

ANNÉE 4725. satires que par le silence , comme vous l'éprouvez heureusement ; et aux bonnes critiques , par une grande docilité. Je crois donc lui rendre un vrai service , en ne lui celant rien de ce qu'on dit de ses productions. Je suis persuadé que c'est ainsi qu'il en faut user avec tous les auteurs raisonnables; et je veux bien même faire ici , par charité pour vous, ce que je fais souvent par estime et par amitié pour lui. Je ne vous cacherais donc rien de tout ce que j'entendais dire de vous , lorsqu'on jouait votre Marianne. Tout le monde y reconnut votre style; et quelques mauvais plaisants , qui se ressouvenaient que vous étiez l'auteur des Machabées , A'Hérode , et de Saül, disaient que vous aviez mis l'ancien Testament en vers burlesques : ce qui est vraiment horrible et scandaleux. Il y en avait qui , ayant aperçu les gens que vous aviez apostés pour vous applaudir , et les archers que vous aviez mis en sentinelle dans le parterre , où ils étaient forcés d'entendre vos vers, disaient : Pauvre Nadnl , à quoi bon tant de peine? Tu serais bien sifflé sans tout cela. D'autres citaient les satires de M. Rousseau , dans lesquelles vous tenez si dignement la place de l'abbé Pic. Enfin, monsieur, il n'y avait ni grand ni petit qui ne vous accablât de ridicule; et moi , qui sais naturellement bon , je sentais une vraie peine de voir un vieux prêtre si indignement vilipendé par la multitude. J'en ai encore de la compassion pour vous , malgré les injures que vous me dites, et même malgré vos ouvrages ; et je vous assure que je suis du meilleur de mon cœur tout & vous, Tiriot *. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES. Ce lundi au soir, loin. Je vins hier à Paris , madame, et je vis le ballet des Éléments, qui me parut bien joli. L'auteur est indigne d'avoir fait un ouvrage si aimable. Je compte apporter une nouvelle lettre de cachet qui rendra la liberté à notre pauvre abbé Desfontaines. Je verrai samedi Marianne avec vous, et je vous suivrai à la Rivière. Tous ces projets-là sont bien agréables pour moi, s'ils vous font quelque plaisir. Je suis d'ailleurs assez content de mon voyage de Versailles ; et , sans votre absence et quelques indigestions , je serais plus heureux qu'à moi-même. Celle pièce est tirée de* manuscrits de M. Antoine, artiste sculpteur. Il est à remarquer que Voltaire a écrit toute sa vie Tiriot le nom de Thieriot, *on ami de l'enfance. 45 parlent. J'apprends que vous n'avez jamais eu tant de santé. Vous auriez bien dû me faire le plaisir de me l'apprendre. Mes respects à M. de Bernières. Ayez la bonté de faire teindre à l'abbé Desfontaines la lettre que je lui écris. J'embrasse notre ami Thieriot. A M.

THIERIOT, CHU MADAMB DI IUMlhU, A LA RITIBIE-BOUKDIT.

Paris , SS Juin. J 'ai toujours bien de l'amitié pour vous , grande aversion pour les tracasseries , et beaucoup d'envie d'aller jouir de la tranquillité chez madame de Dernières; mais je n'y veux aller qu'en cas que je sois sûr d'être un peu désiré. Je ferais mille lieues pour aller la voir , si elle a toujours la même amitié pour moi ; mais je ne ferais pas un stade, si son amitié est diminuée d'un grain. Je devine que le chevalier Des Alleurs ¹ est à la Rivière , et que vous y passez une vie bien douce. Je ne sais si M. de Bernières se dispose à partir ; il n'entend pas parler de moi , ni moi de Ini. Nous ne nous rencontrons pas plus que s'il demeurerait au Marais, et moi aux Incurables. Je saurai probablement de ses nouvelles par madame de Bernières. Mandezmoi comment elle se porte , si elle est bien gourmande , si Silva lui a envoyé son ordonnance , si elleest bien enchantéedu chevalier Des Alleurs, si ledit chevalier, toujours bien sain , bien dormant, et bien..., se dit toujours malade; enfin si on veut me souffrir dans l'ermitage. Je ne sais aucune nouvelle, ni ne m'en soucie; j'attends,' des vôtres , et vous embrasse de tout mon cœur. A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES. Ce mercredi , ti juinJe sors de chez Silva , à qui j'ai envoyé quatre fois inutilement demaudeur votre ordonnance; il m'a paru aussi difficile d'en avoir une de médecin que du roi. Enfin Silva vient de me dire que les morceaux d'une boule de fer étaient aussi bous que la boule en entier. Mais , pour moi , je puis vous assurer que le régime vaut mieux que toutes les boules de fer du monde. Je ne me sers plus que de ce remède , et je m'en trouve si bien , que jo serais déjà chez vous par le coche , ou par les balelets , sans la lettre que M. Thieriot m'a écrite. ¹ Roland Puchot Des Alleurs , connu d'abord sous le titre de chevalier, et ensuite sous celui do comte. Après avoir servi comme capitaine dans le régiment des Gardes-françaises, U fut nommé envoyé extraordinaire en Pologne, en 1741, et ambassadeur à Constantinople, où 11 mourut, à la On de 1754, ou en janvier 1755. C'est à lui qu'oit adressée la lettre du SC novembre 1738. Il avait un lière que Voltaire, dans celte même lettre , appelle philosophe mondain. Cl Digitized by Google

44 CORRESPONDANCE. Il m'a mandé quo vous et lui seriez fort aises de me recevoir, mais qu'il ne me conseillait pas de venir sans avoir auparavant donné de l'argent à M. de Bernières. Je n'ai jamais plus vivement senti ma pauvreté qu'en lisant cette lettre. Je voudrais avoir beaucoup d'argent à lui donner ; car on ne peut payer trop cher le plaisir et la douceur de vivre avec vous. J'envie bïpn la destinée de M. Des Allcurs , qui a porté à la Rivière-Bourdct son indifférence et scs agréments. Je m' imagine que vous avez volontiers oublié tout le monde dans votre charmante solitude , et que qui vous manderait des nouvelles de ce pays-ci , fût-ce des nouvelles de votre mari , vous importunerait beaucoup. Je ne sais autre chose que le risque où le roi Stanislas a été d'être empoisonné. On a arrêté l'empoisonneur , et on attend de jour en jour des éclaircissements sur cette aventure. Les dames du palais partiront , je crois , le 4 0 pour aller chercher leur reine *. Je crois M. de Luxembourg parti pour Rouen. Voila tout ce que je sais. Tout le monde dit dans Paris que je suis dévot et brouillé avec vous, et cela parce que je ne suis point h la Rivière , et que je suis souvent chez la femme au miracle du faubourg Saint-Antoine. Le vrai pourtant est que je vous aime de tout mon cœur , comme vous m'aimiez autrefois , et que je n'aime Dieu que très médiocrement , dont je suis très honteux. Je ne sais point du tout si M. de Bernières ira vous voir, et vous savez si j'y dois aller. Mandez-moi ce que vous souhaitez; ce sont vos intentions qui règlent mes désirs. Adieu : soit à la Rivière , soit à Paris , je vous suis attaché pour toujours , avec la tendresse la plus vive. A

MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES. * Juillet. Me voici donc prisonnier dans le camp ennemi, Taule d'avoir de quoi payer ma rançon pour aller à la Rivière, que j'avais appelée ma pairie. En vérité je ne m'attendais pas quejamais votre amitié pût souffrir que l'on mit de pareilles conditions dans le commerce. J'arrive de Maisons , où j'ai enfin la hardiesse de retourner. Je comptais de là aller à la Rivière , et passer le mois de juillet avec vous. Je me faisais un plaisir d'aller jouir auprès de vous de la santé qui m'est enfin rendue. Vous ne m'avez vu que malade et languissant. J'étais honteux de ne vous avoir donné jusqu'à présent que des jours si tristes . et je me hâtais de l Marie Leczinaka , fille du roi de Pologne Stanislas, marioe à Louis xr , le 5 septembre 17iS. On avait voulu faire l'Orir son père avec du tabac empoisonné. Cl. vous aller offrir les prémices de ma santé. J'ar retrouvé ma gaieté, et je vous l'apportais ; vous l'auriez

augmentée encore. Je me ûgurais que j'allais passer des journées délicieuses. M. de Bernières même pourrait bien ne pas venir à la Rivière si tôt. En vérité, je suis plus fait pour vivre avec vous que lui , et surtout à la campagne ; mais la fortune arrange les choses tout de travers. Je neveux pourtant pas que notre amitié dépende d'elle : pour moi , il me semble que je vous aimerai de tout mon cœur, malgré toutes les guenilles qui nous séparent , et malgré vous-même. J'apprends, en arrivant à Paris , que d'Enragucs 1 vient de s'enfuir en Hollande ; c'est une affaire bien singulière , et qui fait bien du bruit. Ou parle de madame de Prie , de traitants, de quatorze cent mille francs , de signatures ; maison prétend qu'on va le faire revenir pour tenir le biribi. La reine d'Espagne et madame de Beaujolais arrivèrent avant-hier. La reine d'Espagne vit à Vincennns à l'espagnole, et madame de Beaujolais vivra au Palais-Royal à la française , et peut-être à la d'Orléans. Les dames du palais partent le 4 8. Voilà les nouvelles publiques. Les particulières sont que madame d'Egmont partage avec madame de Prie les faveurs da premier ministre, sans partager le ministère. On dit aussi que vous n'avez plus d'amitié pour moi , mais je n'en crois rien. Je me soucie très peu du reste. Je vous aime de tout mon cœur , et vous prie instamment de m'écrire souvent. Mandez-raoi si vous vous portez bien , si la boule de fer vous fait digérer, si vous devenez bien savante ; pour moi , j'ai presque fini mon poème * ; j'ai achevé la comédie de t Indiscret; je n'ai plus d'autre affaire que celle de mon plaisir ; et , par conséquent , je serais à la Rivière , si vous étiez encore pour moi ce que vous avez été. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES. Paris, ce » juillet. Depuis que je ne vous ai écrit , une foule d'affaires m'est survenue. La moindre est le procès que je renouvelle contre le testament de mon père. Les peines que je me donne tous les jours m'ont bientôt ôté le peu de santé que l'espérance de vous voir m'avait rendu. Je mène ici une vie de damné; tandis que Thieriot et vous vous avez l'air d'être dans les limbes , à votre campagne. Il n'y a plus d'apparence que je revoie la Rivière-Bourdet. Voilà qui est fait ; il n'y a point de repos pour moi jusqu'à l'impression de Henri IV. Je ne vous dirai point combien la situation où je me trouve ' Probablement George d'Enragucs ou d'Ënralgucs, duc de Plia la ris , mari de la duchesse do ce nom. Cl. I » Lu Homadc.

ANNEE 4725. 45 est douloureuse. Vous n'êtes pas assez fâchée de vivre sans moi , pour que je vous montre toute mon affliction. Je vous prie seulement de me rendre un petit service dans votre ville de Rouen. Un de vos coquins d'imprimeurs a imprimé , depuis peu , Marianne; j'en ai un exemplaire entre les maius. Si , par le moyen de M. Thicriot , je pouvais savoir quel est l'imprimeur qui m'a joué ce tour, j'en ferais incessamment saisir les exemplaires. Il peut mieux que personne être informé de cela. Je ne lui écris point pour l'en prier ; car je compte que c'est tout un d'écrire h vous ou à lui ; et d'ailleurs , en vérité , je n'ai pas un moment de temps. Qu'il me pardonne donc ma négligence , et qu'il ait la bonté , quand il ira à Rouen , de dénicher un peu le faquin qui a donné ma Marianne. Elle est pleine de fautes grossières et de vers qui ne sont point de moi ; j'en suis dans une colère de père qui voit ses enfants maltraités , et cela m'oblige de faire imprimer ma Marianne plus tôt que je ne l'avais résolu , et dans un temps très peu favorable. Il pleut des vers à Paris. M. de La Motte veut absolument faire jouer son Œdipe ; M. de Fontenelle fait des comédies tous les jours. Tout le monde fait des poèmes épiques ; j'ai mis les poèmes à la mode , comme Langlée y avait mis les farbalas. Si vous voulez des nouvelles , messieurs du clergé refusent de payer le cinquantième , et je m'imagine que , sur cela , la noblesse et le tiers-état pourront bien penser de même. Les dames du palais partout demain , à l'exception de madame la maréchale de Yillars , qui est retenue par une perte de sang. Madame de Prie a pris les devants avec madame de Tallard , et , avant de partir , m'a donné un ordre pour le concierge de sa maison de Fontainebleau , où j'ai un appartement cet automne. Je verrai le mariage de la reine , je ferai des vers pour elle , si elle en vaut la peine. J'en ferais plus volontiers pour vous , si vous m'aimiez. Voilà le papier qui me manque. Adieu; je vous aime de tout mon cœur. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE DERNIERES. Paris* , h la comédie, ce 90 août. Depuis un mois entier , je suis entouré de procureurs , de charlatans , d'imprimeurs , et de comédiens. J'ai voulu tous les jours vous écrire, et n'en ai pas encore trouvé le moment. Je me réfugie actuellement dans une loge de comédienne pour me livrer au plaisir de m'entretenir avec vous , pendant qu'on joue Marianne et l'Indiscret pour la seconde fois. Cette petite pièce fut représentée avant-hier samedi avec assez de succès ; mais il me parut que les loges étaient encore plus contentes que le parterre. Dancourt et Legrand ont accoutumé le parterre au bas comique

et aux grossièretés, et insensiblement le public s'est formé le préjugé que de petites pièces en un acte doivent être des farces pleines d'ordures , et non pas des comédies nobles où les mœurs soient respectées. Le peuple n'est pas content quand on ne fait rire que l'esprit ; il faut le faire rire tout haut, et il est difficile de le réduire à aimer mieux des plaisanteries fines que des équivoques fades , et à préférer Versailles à la rue Saint-Denis. Mariamne est enfin imprimée de ma façon , après trois éditions subreptices qui en ont paru coup sur coup. Au reste, ne croyez pas que Je me borne dans Paris à faire jouer des tragédies et des comédies. Je sers Dieu et le diable tout à la fois assez passablement. J'ai dans le monde un petit vernis de dévotion que le miracle du faubourg Saint-Antoine m'a donné. La femme au miracle est venue ce matin dans ma chambre. Voyez-vous quel honneur je fais à votre maison , et en quelle odeur de sainteté nous allons être ? M. le cardinal de Noailles a fait un beau mandement , à l'occasion du miracle ; et , pour comble ou d'honneur ou de ridicule , je suis cité dans ce mandement. On m'a invité , en cérémonie , à assister au Te Deum qui sera chanté à Notre-Dame , en actions de grâces de la guérison de madame Lafosse. M. l'abbé Couct , grand- vicaire de son éminence , m'a envoyé aujourd'hui le mandement. Je lui ai envoyé une Mariamne , avec ces petits vers-ci : Voua m'envoyez un mandement, Recevez une tragédie, Afin que mutuellement Nous nous donnions la comédie. Ah I ma chère présidente , qu'avec tout cela je sois quelquefois de mauvaise humeur de me trouver seul dans ma chambre , et de sentir que vous êtes à trente lieues de moi ! Vous devez être dans le pays de Cocagne. M. l'abbé d'Amfreville , avec son ventre de prélat et son visage de chérubin , ne ressemble pas mal au Roi de Cocagne ! . Je m'imagine que vous faites des souperscharmanls; que l'imagination vive et féconde de madame du Deffand a , et celle de M. l'abbé d'Amfreville , en donnent à notre ami Thieriot , et qu'enfin tous vos moments sont délicieux. M. le chevalier Des Alleurs est-il encore avec vous? Il m'avait dit qu'il y resterait tant qu'il y trouverait du plaisir: je juge qu'il y demeurera longtemps. Adieu: je pars incessamment pour Fontaine! Comédie de Legrand. * Marie de Vlchi Champ-Rond, on Clamrond, marquise du Deffand , née en tC»7 , morte le 44 septembre 1780. Cl.

46 CORRESPONDANCE. bleau ; conservez-moi toujours bien de l'amitié. Adieu , adieu. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES. A Versailles , septembre. Hier, à dix heures et demie, le roi déclara qu'il épousait la princesse de Pologne , et en parut très content. Il donna son pied à baiser à M. d'Épernon 1 , et son cul à M. de Manrepas , et reçut les compliments de toute sa cour , qu'il mouille tous les jours à la chasse , par la pluie la plus horrible. Il va partir , dans le moment , pour Rambouillet , et épousera mademoiselle Leczinska à Chantilly. Tout le monde fait ici sa cour à madame de Besenval 3 , qui est un peu parente de la reine. Cette dame , qui a de l'esprit, reçoit avec beaucoup de modestie les marques de bassesse qu'on lui donne. Je la vis hier chez M. le maréchal de Villars. On lui demanda à quel degré elle était parente de la reine ; elle répondit que les reines n'avaient point de parents. Les noces de Louis xv font tort au pauvre Voltaire. On ne parle de payer aucune pension , ni même de les conserver ; mais , en récompense , on va créer un nouvel impôt pour avoir de quoi acheter des dentelles et des étoffes pour la demoiselle Leczinska. Ceci ressemble au mariage du soleil , qui faisait murmurer les grenouilles. Il n'y a que trois jours que je suis à Versailles , et je voudrais déjà en être dehors. La Rivière- Bourdet me plaira plus que Trianon et Marli , et je ne veux dorénavant d'autre cour que la vôtre. Mandez-moi des nouvelles de votre santé. Digérez-vous bien ? allez-vous souvent aux spectacles? avez-vous fait dire à Dufresne et à la Le Couvreur de jouer Mariamne ? L'abbé Desfontaines est-il en liberté ? Thieriot est-il toujours bien séillant? Conservez-moi votre amitié , dont je fais plus de cas que d'une pension et de ceux qui la donnent. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES. A Fontainebleau , ce vendredi 17 septembre. Pendant que Louis xv et Marie-Sophie-Félicité de Pologne sont , avec toute la cour , à la comédie italienne , moi , qui n'aime point du tout ces pantalons étrangers , et qui vous aime de tout mon cœur , je me renferme dans ma chambre , pour vous mander les balivernes de ce pays-ci , • Louis de Pardaillan de Gondrin, d'abord duc d'Epemon et ensuite duc d'Antin, né en 1707, mort en 1771 ; fit de madame de Gondrin à qui Voltaire adressa une épître en 1771. Ci.. • Catherine de Bielska, fille du comte de Bielski, grand-maréchal de Pologne; mariée, en 1718, à Jean-Victor de Besenval , dont elle eut, en 1741, le baron de Besenval, mort en 1791. On prononce ordinairement Biseval. Ci.. que vous avez peut-être quelque curiosité d'apprendre. 4° M. de La

Vrillière vient de mourir , cette nuit , à Fontainebleau ; et M. le maréchal de Gramont * est mort à Paris , à la même heure. Ils ont assurément pris bien mal leur temps tous deux ; car au milieu de tout le tintamarre du mariage du roi, leurs morts ne feront pas le moindre petit bruit. Ces jours passés, le carrosse de M. le prince de Conti * renversa , en passant , le pauvre Marlinot , horloger du roi , qui fut écrasé sous ses roues , et mourut sur-le-champ. On ne prendra pas plus garde à la mort de MM. de La Vrillière et de Gramont qu'à celle de Marlinot, à moins que quelqu'un n'ose demander , malgré les survivances , la place de secrétaire d'état et celle de colonel des gardes. Cependant on fait tout ce qu'on peut ici pour réjouir la reine. Le roi s'y prend très bien pour cela. Il s'est vanté de lui avoir donné sept sacrements , pour la première nuit; mais je n'en crois rien du tout. Les rois trompent toujours leurs peuples. La reine fait très bonne mine , quoique sa mine ne soit point du tout jolie. Tout le monde est enchanté ici de sa vertu et de sa politesse. La première chose qu'elle a faite a été de distribuer aux princesses et aux dames du palais toutes les bagatelles magnifiques qu'on appelle sa corbeille : cela consistait en bijoux de toute espèce, hors des diamants. Quand elle vit la cassette où tout cela était arrangé : « Voilà , dit-elle , la première fois de ma vie que j'ai pu faire des présents. » Elle avait un peu de rouge le jour du mariage , autant qu'il en faut pour ne pas paraître pâle. Elle s'évanouit un petit instant dans la chapelle, mais seulement pour la forme. Il y eut le même jour comédie. J'avais préparé un petit Divertissement que M. de Mortemart ne voulut point faire exécuter. On donna à la place *Amphitryon* et le Médecin malgré lui; ce qui ne parut pas trop convenable. Après le souper il y eut un feu d'artifice avec beaucoup de fusées , et très peu d'invention et de variété ; après quoi le roi alla se préparer à faire un dauphin. Au reste , c'est ici un bruit , un fracas , une presse , un tumulte épouvantable. Je me garderai bien , dans ces premiers jours de confusion , de me faire présenter à la reine, j'attendrai que la foule soit écoulée , et que sa majesté soit un peu revenue de l'étourdissement que tout ce sabbat doit lui causer. Alors je tâcherai de faire jouer *Œdipe* et *Mariamne* devant' elle ; je lui dédierai l'un et l'autre : elle m'a déjà fait dire ' Le maréchal de Gramont mourut le 16 septembre 17*6 » et le marquis de La Vrillière, dans la nuit du 16 au 17. Ci.. * Louis-Armand de Bourbon , prince de Conti , mort en 17*7. Digitized by Google

47 ANNÉE 4725. qu'elle serait bien aise que je prisse cette liberté. Le roi et la reine de Pologne , car nous ne connaissons plus ici le roi Auguste , m'ont fait demander le poème de Henri IV , dont la reine a déjà entendu parler avec éloge ; mais il ne faut ici se presser sur rien. La reine va être fatiguée incessamment des harangues des compagnies souveraines ; ce serait trop que de la prose et des vers en même temps. J'aime mieux que sa majesté soit entretenue par le parlement et par la chambre des comptes , que par moi. Vous , qui êtes reine à la Rivière, mandez-moi, je vous en prie , si vous êtes toujours bien contente dans votre royaume. Je vous assure que je préfère bien dans mon cœur votre cour à celle-ci, surtout depuis qu'elle est ornée de madame du Deffand et de M. l'abbé d'Arafreville. Je vous aime tendrement , et vous embrasse mille fois. Adieu. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE DERNIÈRES. A Fontainebleau , le 8 octobre. Je viens de recevoir une lettre sans date de notre ami Tbieriot , par laquelle il me mande que vous avez été malade, sans m'en spécifier le temps. Je vous assure que je me trouve bien malheureux de n'avoir pu être auprès de vous. Ce qu'on appelle si faussement les plaisirs de la cour ne vaut pas la satisfaction de consoler ses amis. Soyez sûre qu'il m'est plus doux de partager vos souffrances que de faire ici ma cour à notre nouvelle reine. J'ai été quelque temps sans vous écrire , parce que je n'ai pas ici un moment à moi. Il a fallu faire jouer QEdipe, Mariamne , et l'Indiscret. J'ai été quelque temps à Belébat avec madame de Prie. D'ailleurs je me suis trouvé presque toujours en l'air, maudissant la vie de courtisan, courant inutilement après une petite fortune qui semblait se présenter à moi , et qui s'est enfuie bien vite , dès que j'ai cru la tenir , regrettant à mon ordinaire vous, vos amis , et votre campagne, ayant bien de l'humeur et n'osant en montrer , voyant bien des ridicules et n'osant les dire , n'étant pas mal auprès de la reine , très bien avec madame de Prie , et tout cela ne servant à rien qu'à me faire perdre mon temps et à m'éloigner de vous. Je vais dans ce moment chercher M. de Gervasi ; et , s'il va à la Rivière-Bourdet, je vais bien envier sa destination. Je vous avertis d'avance, ma chère reine , que M. de Gervasi et tous les médecins de la faculté vous seront inutiles , si vous n'avez pas un régime exact ; et qu'avec ce régime, vous pourrez vous passer d'eux à merveille. Mettez la main sur la conscience , et avouez que vous n'avez été quelquefois un peu gourmande. C'est un vilain vice auquel je vous ai vue très adonnée ; et je vous dirai , comme Voiture , Que vous étiez bien plus heureuse ,

Lorsque vous étiez autrefois Je ne veux pas dire amoureuse , La rime le dit toutefois ! Aimez, et mangez un peu moins : l'école de Salerne ne peut vous donner de meilleurs conseils. Mandez- moi donc , je vous en conjure , comment vous vous portez. Thieriot m'a écrit que votre maudit rhumatisme vous a quittée ; mais n'a-t-il laissé nulle impression? Vos yeux ont-ils beaucoup souffert? ôtes- vous parfaitement guérie? pourquoi faut-il que vous me négligiez assez pour me laisser ignorer l'état où vous avez été , et celui où vous ôtes? Je passai hier tout le soir avec madame de Lulzelbourg *.à parler de vous. Elle vous aime de tout son cœur ; elle pense comme moi ; elle aimerait bien mieux être à la Rivière qu'à Fontainebleau. La pauvre femme sèche ici sur pied. On a brûlé sa maison , et on ne parle pas encore de la dédommager. Cela doit apprendre aux particulières à se piquer un peu moins de loger chez elles des reines. Madame de Lulzelbourg demande justice , et ne l'obtient point. Jugez ce qu'il arrivera de moi , chétif, qui ne suis ici que pour demander des grâces. Ah ! madame, je ne suis pas ici dans mon élément ; ayez pitié d'un pauvre honnue qui a abandonné la Rivière-Bourdet , sa patrie , pour un pays étranger. Insensé que je suis! Je pars dans deux jours , avec M. le duc d'Antin s, pour aller à Bellegarde voir le roi Stanislas; car il n'y a sottise dont je ne m'avise. De là je retourne à Belébat une seconde fois , avec madame de Prie. Ce sera dans ce temps-là , à peu près, que mes affaires seront finies ou manquées. Je ne vous promets plus de venir à la Rivière; mais seriezvous bien étonnée si vous m'y voyiez arriver les premiers jours de novembre ? Je vous jure que je n'ai jamais eu plus envie de vous voir. Je sours à vous au milieu des occupations , des inquiétudes , des craintes , des espérances qui agitent tout le monde en ce pays-ci ; mais vous m'oubliez dans votre oisiveté ; vous avez raison : quand on est avec madame du Deffaud et M. l'abbé d'Am1 Ce» ver» font partie d'un Impromptu fort joli que Voltaire fit à Ruel pour la régente Anne d'Autriche. * Marie-Ursule de Klinglin, mariée à Walter de Lutzelbourg, ou Luibourg, duquel elle devint veuve en 1736; morte âgée de quatre-vingt-deux ans, en son château de l'Ile-Jard, près de Strasbourg, le 23 Janvier 1765. Elle était fille de Jean-Baptiste de Klinglin , préteur royal de Strasbourg, et sœur de Christophe de Klinglin, premier président du conseil supérieur d'Alsace. Cl. > Louis-Antoine de Pardailan de Üondrlin, seigneur de Bellegarde , premier duc d'Antin , né en 1665; aïeul du duc d'Epernon cité dans la première noie page, 46 Cl.

CORRESPONDANCE. 48 ♦ frevillé, il n'y a personne qu'on ne puisse oublier. Je les assure de mes très humbles respects , aussi bien que le maître de la maison. Adieu , ma chère reive , comptez sur ma respectueuse et tendre amitié pour toute ma vie. A M. THIERIOT. A Fontainebleau, ce 17 octobre. Je mérite encore mieux vos critiques que 3fariamne , mon cher Thieriot. Un homme <jui reste à la cour , au lieu de vivre avec vous , est le plus condamnable des humains , ou plutôt le plus à plaindre. J'ai eu la sottise d'abandonner mes talents et mes amis pour des fumées de cour , pour des espérances imaginaires. Je viens d'écrire sur cela une longue jérémiade à madame de Bernières. Vous auriez bien dû ne pas attendre si lard h m'informer des nouvelles de sa santé. Réparez cela en m'écrivant souvent , et , surtout , en l'empêchant de manger trop. En vérité , mon cher Thieriot , si madame de Bernières veut garder un régime exact , je suis sûr qu'elle se portera a merveille. Mettez-lui bien cela dans la tête, et qu'elle renonce à la gourmandise et à la médecine. J'ai déjà abandonné tout a fait la dernière , et m'en trouve bien. Si je puis prendre sur moi de me passer de tourtes et de sucreries, comme je me passe de Gervasi , d'Helvétius , et de Silva , je serai aussi gras et aussi cochon que vous incessamment. J'ai vu ici un moment le chevalier Des Alleurs, qui vint monter sa garde , et qui s'enfuit bien vite après. Je ne me portais pas trop bien dans ce temps: à peine eus-je le temps de lui demander des nouvelles de la Rivière; il m'échappa comme un éclair. Mandez-moi s'il est encore avec vous autres , et s'il jouit de la béatitude tranquille où vous files depuis trois mois. J'ai été ici très bien reçu de la reine. Elle a pleuré à Mariamne, elle a ri h /' Indiscret ; elle me parle souvent , elle m'appelle mon pauvre Voltaire . Un sot se contenterait de tout cela; mais malheureusement j'ai pensé assez solidement pour sentir que des louanges sont peu de chose , et que le rôle d'un poète h la cour traîne toujours avec lui un peu de ridicule , et qu'il n'est pas permis d'être en ce pays-ci sans aucun établissement. On me donne tous les jours des espérances dont je ne me repais guère. Vous ne sauriez croire, mon cher Thieriot , combien je suis las de ma vie de courtisan. Henri IV est bien sottement sacrifié à la cour de Louis xv. Je pleure les moments que je lui dérobe. Le pauvre enfant devrait déjà paraître in-4° , en beau papier, belle marge, beau caractère. Ce sera sûrement pour cet hiver, quelque chose qui arrive. Vous trouverez, je crois , cet ouvrage un peu autrement travaillé que Mariamne. L'épique est mon fait , ou je suis bien trompé , et il mq semble

qu'on marche bien plus à son aise dans une carrière où on a pour rival un Chapelain , La Motte , et Saint-Didier , que dans celle où il faut lâcher d'égaliser Racine et Corneille. Je crois que tous les poètes du monde se sont donné rendez-vous à Fontainebleau. Saint-Didier a apporté son Clovis à la reine , avec une épître en vers du même style. Roi vient se proposer pour des ballets. La reine est tous les jours assassinée d'odes piudariques , de sonnets , d'épîtres, et d'épilhalames. Je m'imagine qu'elle a pris les poètes pour les fous de la cour ; et , en ce cas , elle a grande raison ; car c'est une grande folie à un homme de lettres d'être ici. Ils ne donnent du plaisir ni n'en reçoivent. Adieu. Savez-vous que M. le duc de Nevers s'est battu avec M. le comte de Brancas , dans la salle des gardes de la reine d'Espagne? Voilà les seules nouvelles que je sache. Tout ce qui se passe ici est si simple, si uni , si ennuyeux , qu'il n'y a pas moyen d'en parler. Adieu ; je vous embrasse , et vous aime. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES. A Fontainebleau , ce 18 octobre. Gervasi va partir pour vous aller voir; j'en voudrais bien faire autant , mais jamais mon goût n'a décidé de ma conduite. Je me flatte qu'il vous trouvera en bonne santé, et que ce sera un voyage d'ami plutôt que de médecin. Il vous dira toutes les petites nouvelles de la cour, dont je ne vous parle point. Ne m'en sachez pas mauvais gré. J'aime bien mieux , quand je vous écris , vous parler de vous que de ce qui se passe ici. Je suis bien plus inquiet de votre santé, et plus occupé de ce qui vous regarde , que de toutes les tracasseries de Fontainebleau. Je vais demain à Bellegarde ; je vous en prie , que je retrouve une lettre de vous à mon retour. Mademoiselle Le Couvreur , qui , je crois , vous écrit souvent , me charge de vous assurer de ses respects. Elle réussit ici à merveille. Elle a enterré la Duclos. La reine lui a donné hautement la préférence. Elle oublie , au milieu de ses triomphes , qu'elle me hait. N'allez pas oublier , au milieu de vos rhumatismes , que vous m'avez aimé , et rompez un peu le silence que vous gardez avec moi , ou du moins faites-moi écrire par votre chancelier ; surtout faites-moi savoir combien de temps vous resterez encore à la Rivière. Permettez-moi de saluer tous ceux qui 1 Phillppe-Jules*-François» Mazarin-Mancini, mort en 1768; père du duc de Nemours». Son adversaire, Louis-Toussaint, baron de Villeneuve, comte de Brancas», était capitaine de* garde* de Louise-Elisabeth , reine d'Espagne. Cl. Digitized by Google

49 ANNÉE 4725. y sont, et d'envier leur destinée; je n'ose dire devenir la partager, car vous ne m'en croiriez pas ; mais si vous restez encore un mois ou six semaines , je viendrai assurément ; mais , au nom de Dieu , conservez votre santé ; elle dépend de vous , je vous le répète encore , beaucoup plus que de tous les médecins du monde. Soyez sobre, et votre santé sera aussi bonne qu'elle m'est chère. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES. A Fontainebleau , 13 novembre. ' La reine vient de me donner , sur sa cassette, une pension de quinze cents livres , que je ne demandais pas : c'est un acheminement |>onr obtenir les choses que je demande. Je suis très bien avec le second premier ministre , M. Duvernei. Je compte sur l'amitié de madame de Prie. Je ne me plains plus de la vie de la cour; je commence a avoir des espérances raisonnables d'y pouvoir êlro quelquefois utile à mes amis; mais si vous êtes encore gourmande , et si vous avez encore vos maux d'estomac et vos maux d'yeux , je suis bien loin de me trouver un homme heureux. S'il est vrai que vous restiez h votre campagne jusqu'à la fin de décembre , ayez la boulé de m'en assurer, et de ne pas donner toutes les chambres de la Rivière. Les agréments que I on peut avoir dans le pays de la cour ne valent pas les plaisirs de l'amitié ; et la Rivière, à tous égards , me sera toujours plus chère que Fontainebleau. Permettez-moi d'adresser ici un petit mot à mon ami Thieriot. A M. THIERIOT. Ne croyez pas , mon cher Thieriot , que je sois aussi dégoûté de Henri IV que vous le paraissez de Mariamne. Je viens de mettre en vers, dans le moment , feu M. le ducd'Orléaus et son système avec Lass. Voyez si tout cela vous parait bieu dans son cadre , et si notre sixième chant 1 n'en sera point déparé. Songez qu'il m'a fallu parler noblement de cet excès d'extravagance , et blâmer M. le duc d'Orléans , sans que mes vers eussent l'air de satire. Je dis , en parlant de ce prince : I)'un sujet et d'un maître il a tous les talents; Malheureux toutefois, dans le cours de sa vie, D'avoir reçu du ciel un si vaste génie. Philippe, garde-toi des prodiges pompeux Qu'on offre a ton esprit trop plein du merveilleux. Un Écossais arrive et promet l'abondance, Il parle , il fait changer la face de la France. • Ces vers ne se troj\cni pas dans le texte du poeme*» H. Des trésors inconnus se formeul sous ses mains : L'or devient méprisable aux avides humains. Le pauvre, qui s'endort au sein de l'indigence. Des rois, à son réveil , égale l'opulence. Le riche en un moment voit fuir devant ses yeux Tous les biens qu'en naissant il eut de ses aïeux. Qui pourra dissiper ces funestes prestiges ? Je

croisque l'on ne pouvait pas parler plus modérément du système; mais je ne sais si j'en ai parlé assez poétiquement ; nous en raisonnerons , à ce que j'espère , à la Rivière. La cour m'a peut-être ôté un peu de feu poétique. Je viendrai le reprendre avec vous. Soyez toujours moins en peine de mon cœur que de mon esprit. Je cesserai plutôt d'être poète que d'être l'ami de Thieriot. A L'ABBE DESFONTAINES. Et vous , mon cher abbé Desfontaines , j'ai bien parlé de vous à M. de Fréjus ¹ ; mais je sais, par mon expérience, que les premières impressions sont difficiles à effacer. Je n'ai point encore vu votre dernier journal *. Je vous suis presque également obligé pour Mariamne et pour le Héros de Gratien *. Je suis fâché que vous soyez brouillé avec les révérends pères ; mais , puisque vous l'êtes, il n'est pas mal de s'en faire craindre. Peut-être voudront-ils vous apaiser, et vous feront-ils avoir un bénéfice par le premier traité de paix qu'ils feront avec vous. Je ne sais aucune nouvelle de M. l'abbé Bignon. Je serais bien fâché de sa maladie, s'il vous avait fait du bien. Le pauvre Sainl-Didier est venu à Fontainebleau avec Clovis , et tous deux ont été bien bafoués. Il sollicita M. de Mortemartel l'importuna pour avoir une pension. M. de Mortemart lui répondit que quand on faisait des vers , il les fallait faire comme moi. Je suis fâché de la réponse. Saint-Didier ne me pardonnera point cette injustice de M. de Mortemart. Il y a ici des injustices plus véritables qui me font saigner le cœur. Je ne peux pas m'accoutumer à voir l'abbé Raguel * dans l'opulence et dans la faveur, tandis que vous êtes négligé. Ce pendant n'aimez-vous pas encore mieux être l'abbé Desfontaines que l'abbé Raguet?

* André-Hercule de Fleuri, évêque de Fréjus, de 1698 à 1711»; cardinal le 11 septembre 1746. Cf. * Le Journal des Savants. * Balthasar Graclan , jésuite espagnol, désigné aussi sous le nom de Graitan, (Gratien ou Gracien , publia à Huesca, en 1637, sous le nom de son frère Laurent, l'ouvrage intitulé : *le Héros*, de Lorenzo Gracian infanzon. Le Héros s'est traduit en français par le P. Courbesille; et cette traduction ayant paru en 1728, c'est à elle que Voltaire dut faire allusion. Cf.. * Gilles-Bernard Raguet, protégé par Fleuri, avait obtenu plusieurs bénéfices. Il fut directeur spirituel de la compagnie des Indes, et mourut âgé de quatre-vingt-un ans en 1728. Cf. 4

53 CORRESPONDANCE. Jo présente mes respects au maître de la maison , a M. l'abbé d'Amfreville , à tutti quanti qui ont le bonheur d'être a la Rivière. Buvez tous à ma santé : et vous , madame la présidente , soyez bien sobre , je vous en prié. AM***, MINISTRE DU DÉPARTEMENT DE PARIS. me '. Je remontre très humblement que j'ai été assassiné par le brave chevalier de Rohan , assisté de six coupe-jarrets, derrière lesquels il était hardiment posté. J'ai toujours cherché depuis ce temps à réparer, non mon honneur, mais le sien , ce qui était trop difficile. Si je suis venu dans Versailles , il est très faux que j'aie tait demander le chevalier de RohanChabot chez M. le cardinal de Rohan. A M. THIERIOT. Le li août 1736. J'ai reçu bien tard , mon cher Thicriot , une lettre de vous, du J J du mois de mai dernier. Vous m'avez vu bien malheureux à Paris. La même destinée m'a poursuivi partout. Si le caractère des héros de mon poème est aussi bien soutenu que celui de ma mauvaise fortune , mon poème assurément réussira mieux que moi. Vous me donnez par votre lettre des assurances si touchantes de votre amitié, qu'il est juste que j'y réponde par de la confiance. Je vous avouerai donc, moucher Thieriot , que j'ai fait un petit voyage à Paris , depuis peu. Puisque jo ne vous y ai point vu, vous jugerez aisément que je n'ai vu personne. Je ne cherchais qu'un seul homme * que l'instinct de sa poltronnerie a caché de moi , comme s'il avait deviné que je fusse à sa piste. Enfin la crainte d'être découvert m'a fait partir plus précipitamment que je n'étais venu. Voilà qui est fait, mon cher Thieriot ; il y a grande apparence que je ne vous reverrai plus de ma vie. Je suis encore très incertain si je me retirerai à Londres. Je sais que c'est un pays où les arts sont tous honorés et récompensés , où il y a de la différence entre les conditions, mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite. C'est an pays où on pense librement et noblement, sans être retenu par aucune crainte servile. Si je suivais mon inclination , ce serait là que je me fixerais , dans l'idée seulement d'apprendre à penser. Mais je ne sais si ma pe' Ce billet est du 88 mars au 17 avril. Voyez , sur l'aventure de Voltaire avec le chevalier de Rohan , ce qu'en dit Condorcet (tome i»r) dans sa Vie de Votialre. * Le chevalier de Rohan. titc fortune , très dérangée par tant de voyages , ma mauvaise santé , plus altérée qtie jamais , et mon goût pour la plus profonde retraite , me permettront d'aller me jeter au travers du tintamarre de Whitehall et de Londres. Je suis très bien recommandé en ce pays-là , et on m'y attend avec assez de bonté ; mais je ne puis pas vous

répondre que je fasse le voyage. Je n'ai plus que deux choses à faire dans ma vie : l'une, de la hasarder avec honneur dès que je le pourrai ; et l'autre , de la finir dans l'obscurité d'une retraite qui convient à ma façon de penser, à mes malheurs , et à la connaissance que j'ai des hommes. J'abandonne de bon cœur mes pensions du roi et de la reine ; le seul regret que j'aie est de n'avoir pu réussir à vous les faire partager. Ce serait une consolation pour moi dans ma solitude de penser que j'aurais pu , une fois en ma vie , vous être de quelque utilité ; mais je suis destiné à être malheureux de toutes façons. Le plus grand plaisir qu'un honnête homme puisse ressentir, celui de faire plaisir à ses amis , m'est refusé. Je ne sais comment madame de Bernières pense à mon égard. Prendrait-elle le soin de rassurer mon cœur Contre la défiance attachée au malheur ? Je respecterai toute ma vie l'amitié qu'elle a eue pour moi, et je conserverai celle que j'ai pour elle. Je lui souhaite une meilleure santé, une fortune rangée , bien du plaisir, et des amis comme vous. Parlez- lui quelquefois de moi Si j'ai encore quelques amis qui prononcent mon nom devant vous, parlez de moi sobrement avec eux, et en treprenez le souvenir qu'ils veulent bien me conserver. Pour vous , écrivez-moi quelquefois , sans examiner si je fais exactement réponse. Comptez sur mon cœur plus que sur mes lettres. Adieu, mon cher Thieriot ; aimez-moi malgré l'absence et la mauvaise fortune. A MADEMOISELLE BESSIERES ». A Wandsworth, le 15 octobre. Je reçois, mademoiselle, en même temps une lettre de vous , datée 40 septembre , et une de mon frère, du 4 2 août. La retraite ignorée où j'ai vécu depuis deux mois, mes maladies continuelles, qui m'ont empêché d'écrire à mon correspondant de Calais, sont cause que ces lettres ont tardé si long-temps à venir jusqu'à moi. Tout ce que vous m'écrivez m'a percé le cœur. Que puisse vous dire, mademoiselle , sur la mort de ma sœur, si Voltaire dit cette demoiselle dans sa lettre du 8 janvier 1756 à madame de Fontaine, ci . Digitized by Google

ANNÉE mm qu'il eût mieux valu pour ma famille et pour moi que j'eusse été enlevé b sa place? Ce n'est pointa moi à vous parler du peu de cas que l'on doit faire de ce passage si court et si difficile qu'on appelle la vie: vous avez sur cela des notions plus lumineuses que moi, et puisées dans des sources plus pures. Je ue connais que les malheurs de la vie , mais vous en connaissez les remèdes ; et la différence de vous à moi est du malade au médecin. Je vous supplie, mademoiselle, d'avoir la honte de remplir jusqu'au bout le zèle charitable que vous daignez avoir pour moi en cette occasion douloureuse : ou engagez mon frère a inc donner, sans différer un seul moment, des nouvelles de sa santé , ou donnez-m'en vous-même. Il ne vous reste plus que lui de toute la famille de mon père, que vous avez regardée comme la vôtre. Pour moi, il ue faut plus me compter. Ce n'est pas que je ne vive encore pour le respect et l'amitié que je vous dois; mais je suis mort pour tout le reste. Vous avez grand tort, perracllcz-moi de vous le dire avec tendresse et avec douleur, vous avez grand tort de soupçonner que je vous aie oubliée. J'ai bien fait des fautes dans le cours de ma vie. Les amertumes et les souffrances qui en ont marqué presque tous les jours ont été souvent mon ouvrage. Je sens le peu que je vaux; mes faiblesses me font pitié , et mes fautes me font horreur. Mais Dieu m'est témoin que j'aime la vertu, et qu'ainsi je vous suis tendrement attaché pour toute ma vie. J Adieu ; je vous embrasse , perraettoz-moi ce terme , avec tout le respecte! toute la reconnaissance que je dois 'a mademoiselle Bcssières. A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES. A Londres , 16 octobre. Je n'ai reçu qu'hier, madame, votre lettre du 3 de septembre dernier. Les maux viennent bien vite, et les consolations bien tard. C'en est une pour moi très touchante que votre souvenir : la profonde solitude où je suis retiré ne m'a pas permis de la recevoir plus tôt. Je viens a Londres pour un moment ; je profite de cet instant pour avoir le plaisir do vous écrire, cl je m'en retourne sur-le-champ dans ma retraite. Je vous souhaite ,du fond de ma lanière, une vie heureuse et tranquille , des affaires en bon ordre, un petit nombre d'amis, de la santé, et un profond mépris pour ce qu'on appelle vanité. Je vous pardonne d'avoir été à l'Opéra avec le chevalier de Boban , pourvu que vous en avez senti quelque confusion. Réjouissez-vous le plus que vous pourrez h la 1727. 31 campagne et à la ville. Souvenez- vous quelquefois de moi avec vos amis , et mettez la constance dans l'amitié au nombre de vos vertus. Peut-être que ma destinée me rapprochera un jour de vous. Laissez-moi

espérer que l'absence ne m'aura point entièrement effacé dans votre idée, et que je pourrai retrouver dans votre cœur une pitié pour mes malheurs qui du moins ressemblera h l'amitié. La plupart des femmes ne connaissent que les passions ou l'indolence ; mais je crois vous connaître assez pour espérer de vous de l'amitié. Je pourrai bien revenir b Londres incessamment , et m'y fixer. Je ne l'ai encore vu qu'en passant. Si, à mon arrivée , j'y trouve une lettre de vous , je m'imagine que j'y passerai l'hiver avec plaisir, si pourtant ce mot de plaisir est fait pour être prononcé par un malheureux comrao moi. C'était à ma sœur à vivre , et à moi U mourir ; c'est une méprise de la destinée. Je suis douloureusement affligé de sa perte : vous connaissez mon cœur, vous savez que j'avais de l'amitié pour elle. Je croyais bien que ce serait elle qui porterait le deuil de moi. Hélas! madame, je suis plus mort qu'elle pour le monde, et peut-être pour vous. Ressouvenez-vous du moins que j'ai vécu, avec vous. Oubliez tout de moi, hors les moments où vous m'avez assuré que vous me conserveriez toujours de l'amitié. Mettez ceux où j'ai pu vous mécontenter a u nombre de mes malheurs, et aimezmoi par générosité, si vous ne pouvez plus m'aimer par goût. Mon adresse , chez milord Bolingbrocke , h Londres. A M. TH1ERIOT. 2 février (vieux style) 17*7. Je reçus hier votre lettre du 26 janvier (n. ».); je vous avoue que je ne comprends pas comment vous n'avez reçu qu'un tomedes Voyages de Gulliver ; il y a près de trois mois que je chargeai M. Dussol des deux tomes pour vous. Vous étiez en ce temps-là en Normandie. Ayant été trois mois sans recevoir de vous aucun signe de vie , je m'imaginais que vous traduisiez Gulliver, et je me consolais de votre silence par l'espérance d'une bonne traduction , qui , selon moi , vous aurait fait beaucoup d'honneur et de profit. Vous me mandez que vous n'avez reçu de M. Dussol que le premier volume, et que vous n'avez pas voulu le traduire , dans l'incertitude d'avoir le second. A cela, mon cher ami , je vous répondrai que je vous aurais pu envoyer tous les livres d'Angleterre en moins de temps que von*

4. Digitized by Google

CORRESPONDANCE. 52 n'en pouviez mettre à traduire la moitié de Gulliver. Mais comment se peut-il faire que vous n'ayez différé votre traduction qu'à cause de ce second volume qui vous manque, puisque vous me dites que vous n'avez lu que trois chapitres du premier tome? Si vous voulez remplir les vues dont vous me parlez, par la traduction d'un livre anglais, Gulliver est peut-être le seul qui vous convienne. C'est le Rabelais de l'Angleterre, comme je vous l'ai déjà mandé; mais c'est un Rabelais sans fatras; et ce livre serait amusant par lui-même, par les imaginations singulières dont il est plein, par la légèreté de son style, etc., quand il ne serait pas d'ailleurs la satire du genre humain. J'ai à vous avertir que le second tome n'est pas beaucoup près si agréable que le premier, qu'il roule sur des choses particulières à l'Angleterre et indifférentes à la France, et qu'ainsi j'ai bien peur que quelqu'un plus pressé que vous ne vous ait prévenu, en traduisant le premier tome, qui est fait pour plaire à toutes les nations, et qui n'a rien de commun avec le second. A l'égard de vous envoyer des livres pour une somme d'argent considérable, j'aimerais mieux que vous dépensassiez cet argent à faire le voyage. Vous savez peut-être que les banqueroutes sans ressources que j'ai essuyées en Angleterre, le retranchement de mes rentes, la perte de mes pensions, et les dépenses que m'ont coûté les maladies dont j'ai été accablé ici, m'ont réduit à un état bien dur. Si Noël Pissot voulait me payer ce qu'il me doit, cela me mettrait en état, mon cher ami, de vous envoyer une partie de la petite bibliothèque dont vous avez besoin. Si vous avez quelques heures de loisir, pourriez-vous vous transporter chez M. Dubreuil, cloître Saint-Merry, dans la maison de M. l'abbé Moussinot * ? il est chargé de plusieurs billets de Ribou, de Pissot, et de quelques autres, que j'ai mis entre ses mains. Il vous remettra lesdits billets sur cette lettre. Vous pouvez mieux que personne tirer quelque argent de ces messieurs, que vous connaissez. Si cela est trop difficile, et si ces messieurs profitent de mes malheurs et de mon absence pour ne me point payer, comme ont fait bien d'autres, il ne faut pas, mon cher enfant, l'abbé Mouwinot « était un chanoine de Saint-Merry, un homme « de bien, un homme simple et vertueux, attaché à ses devoirs d'ecclésiastique, de chanoine et d'ami... Le chapitre « de Saint-Merry lui confia sa caisse, les jansénistes le firent « dépositaire de la leur; Voltaire lui remit l'insigne; elle ne « pouvait être en de meilleures mains*. C'était une sorte de polarité de voir un même ecclésiastique trésorier, en même temps, d'un

chapitre, d'une secte, et d'un philosophe; u remplissant, avec exactitude et un secret religieux, les « devoirs de ce triple état. » (Mole de Duvernel.) vous donner des mouvements pour les mettre à la raison ; ce n'est qu'une bagatelle. Le torrent d'amertume que j'ai bu fait que je ne prends pas garde à ces petites gouttes. Si vous avez envie de voir des vers écrits avec quelque force , donnez-vous la peine d'aller chez M. de Maisons ; il vous montrera une petite parcelle de morceaux détachés de la Iliade , que je lui envoyai , il y a quelque temps , en dépôt , parce que vous étiez au diable, et qu'on n'entendait point parler de vous. Adieu , mon très cher Thieriot ; je vous embrasse mille fois. B A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE. 17:17.

Toutes les princesses malencontreuses, qui furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des uécromans , eurent toujours beaucoup de bienveillance pour les pauvres chevaliers errants à qui même infortune était advenue. Ma Bastille , madame , est la très humble servante de votre Châlons ; mais il y a une très grande différenc* entre l'une et l'autre : Car à Châlons les Grâces vous suivirent , Les Jeux badins prisonniers s'y rendirent ; Et tous ces enfants éperdus Furent bien surpris quand ils y virent La Fermeté, la Paix , et toutes les vertus, Qui près de vous se réunirent. Cet aimable assemblage, si précieux et si rare, vous asservit les cœurs de tous les habitants. On admira sur vos traces Minerve auprès de l'Amour. Ah ! ne leur donnez plus ce Châlons pour séjour ; Et que les Muscs et les Grâces Jamais plus loin que Sceaux n'ailleot fixer leur cour. Vous avez , dit-on , madame , trouvé dans votre château le secret d'immortaliser un âne. Dans ces murs malheureux votre voix enchantée Ne put jamais charmer qu'un âne et les échos : On vous prendrait pour une Orphée; Mais vous n'avez point su, trop malheureuse fée. Adoucir tous les animaux. * Puissiez-vous mener désormais une vie toujours heureuse , et que la tranquillité de votre séjour de Sceaux ne soit jamais interrompue que par de nouveaux plaisirs! Les agréments seuls de votre esprit peuvent suffire à faire votre bonheur. Dans ses écrits le savant Malezieu Joignit toujours l'utile à l'agréable; t

Digitized by Google

ANNÉE J728. 53 On aJuiira dans le tendre Cliaulieu De scs chansons la grâce inimitable. Il vous fallait les perdre un jour tous deux 1 , t jtr il n'est rien que le temps ne détruise; Mais ce beau dieu qui h» arts favorise I>e ses présents vous enrichit comme eux , Et tous les deux vivent dans Ludovise. A M. *. Dans ce pays-ci comme ailleurs il y a beaucoup de celte folie humaine qui consiste en contradictions. Je comprends dans ce mol les usages reçus tout contraires à des lois qu'on révère. Il semble que , chez la plupart des peuples , les lois soient précisément comme ces meubles antiques et précieux que l'on conserve avec soin , mais dont il y aurait du ridicule à se servir. il n'y a , je crois, nui pays au monde où l'ou trouve taut de contradictions qu'en France. Ailleurs les rangs sont réglés, et il n'y a point de place honorable sans des fonctions qui lui soient attachées. Mais en France un duc et pair ne sait pas seulement la place qu'il a dans le parlement. Le président est méprisé à la cour, précisément parce qu'il possèJe une charge qui fait sa grandeur h la ville. Un évêque prêche l'humilité (si tant est qu'il prêche), mais il vous refuse sa porte si vous ne l'appellez pas Monseigneur. Un maréchal de France, qui commande cent mille hommes, et qui a peut-être autant de vanité que Févêque , se contente du titre de Monsieur. Le chancelier n'a pas l'honneur de manger avec le roi , mais il précède tous les pairs du royaume. Le roi donne des gages aux comédiens , et le curé les excommunie. Le magistrat de la police a grand soin d'encourager le peuple â célébrer le carnaval ; h peine a-t-il ordonné les réjouissances qu'on fait des prières publiques , et toutes les religieuses se donnent le fouet pour en demander pardon à Dieu. Il est défendu aux bouchers de vendre de la viande les jours maigres, les rôtisseurs en vendent tant qu'ils veulent. On peut acheter des estampes le dimanche , mais non des tableaux. Les jours de la Viergo on n*a point de spectacles , on les représente tous les dimanches. On lit dévotement a l'église les chapitres de Salomon , où il dit formellement que l'âme est mortelle, et qu'il n'y a rien de bon que de boire et de se réjouir. On fait brûler Vanini , et on traduit Lucrèce pour monsieur le Dauphin , cl on fait apprendre ' Nicolas de Malezieu, après avoir survécu près do sept ans à Cliaulieu, mourut le t mars <7*37. Cl. * <'« fragment semble avoir fait partie d'une lettre écrite d'Angleterre K. par cœur aux écoliers formosum fmstor Cor ydon , etc. On sc moque du polythéisme , et on admet le trilhéisme et les saints. En Angleterre les ducs sont appelés princes. La communion anglicane est

opposée au gouvernement, qui la tolère ; la liberté, et les matelots enrôlés par force ; défense d'injurier personne , mais permis de mettre la première lettre du nom , etc. A M. THIERIOT. A Londres , 4 août 1763. Voici qui vous surprendra, mon cher Thieriol ; c'est une lettre en français. Il me paraît que vous n'aimez pas assez la langue anglaise , pour que je continue mon chiffre avec vous. Recevez donc , en langue vulgaire , les tendres assurances de ma constante amitié. Je suis bien aise d'ailleurs de vous dire intelligiblement que si on a fait en France des recherches de la Benriade chez les libraires, ce n'a été qu'à ma sollicitation. J'écris, il y a quelque temps , à M. le garde-des-sceaux 1 et à M. le lieutenant de police de Paris , pour les supplier de supprimer les éditions étrangères de mon livre, et, surtout, celle où l'on trouverait cette misérable Critique dont vous me parlez dans vos lettres. L'auteur est un réfugié connu à Londres , et qui ne se cache point de l'avoir écrite. Il n'y a que Paris au monde où l'on puisse me soupçonner de cette guenille; mais » Odi profanum vulgus, et arceo , Hor.. lib. ni. od. i. et les sots jugements et les folles opinions du vulgaire ne rendront point malheureux un homme qui a appris à supporter les malheurs réels ; et qui méprise les grands peut bien mépriser les sots. Je suis dans la résolution de faire incessamment une édition correcte du poème auquel je travaille toujours dans ma retraite. J'aurais voulu , mon cher Thieriol , que vous eussiez pu vous en charger pour votre avantage et pour mon honneur. Je joindrai à cette édition un Essai sur la Poésie épique , qui ne sera point la traduction d'un embryon anglais mal formé , mais un ouvrage complet et très curieux pour ceux qui, quoique nés en France , veulent avoir une idée du goût des autres nations. Vous me mandez que des dévots, gens de mauvaise foi ou de très peu de sens , ont trouvé à redire que j'aie osé, dans un poème qui n'est point un colifichet de roman, peindre Dieu comme un être plein de bonté et indulgent aux sottises de l'espèce humaine. Ces faquins-fa feront tant qu'il leur plaira de Dieu un 1 Germain-Louis Chauvelin, ne on ICM; Rarik-des-sceaux le 7 août 1737 , mort en 1763. Cl.

5-1 CORRESPONDANCE. h ran , je ne le regarderai pas moins comme aussi bon et aussi sage que ces messieurs sont sots et méchants. Je me flatte que vous êtes, pour le présent, avec votre frère. Je ne crois pas que vous suiviez le commerce comme lui ; mais, si vous le pouviez faire , j'en serais fort aise ; car il vaut mieux être maître d'une boutique que dépendant dans une grande maison. Instruisez-moi un peu do l'état de vos affaires , et écrivez-moi , je vous en prie , plus souvent que je ne vous écris. Je vis dans une retraite dont je n'ai rien à vous mander, au lieu que vous êtes dans Paris , où vous voyez tous les jours des folies nouvelles , qui peuvent encore réjouir votre pauvre ami , assez malheureux pour n'en plus faire. Je voudrais bien savoir où est madame de Bernières, et ce que fait le chevalier anglais Des Alleurs; mais, surtout, parlez* moi de vous, à qui je m'intéresserai toute ma vie avec toute la tendresse d'un homme qui ne trouve rien au inonde de si doux que de vous aimer. AU P. PORÉE, A Pari*, nie de Vaugirard , près de la porte Saint-Michel. Si vous vous souvenez encore , mon révérend père, d'un homme qui se souviendra do vous toute sa vie avec la plus tendre reconnaissance et la plus parfaite estime , recevez cet ouvrage avec quelque indulgence, et regardez-moi comme un fils qui vient , après plusieurs années , présenter à son père le fruit de ses travaux dans un art qu'il a appris autrefois de lui. Vous verrez par la préface quel a été le sort de cet ouvrage , et j'apprendrai , par votre décision , quel est celui qu'il mérite. Je n'ose encore me flatter d'avoir lavé le reproche que l'on fait h la France de n'avoir jamais pu produire un poème épique ; mais si la Henriade vous plaît, si vous y trouvez que j'ai profité de vos leçons , alors • Sublimi feriani sidera verticc. » Hor., lib. i, od. i. Surtout, mon révérend père, je vous supplie instamment do vouloir bien m'instruire si j'ai parlé de la religion comme je le dois ; car, s'il y a sur cet article quelques expressions qui vous déplaisent , ne doutez pas que je ne les corrige à la première édition que l'on pourra faire encore de mon poème. J'ambitionne votre estime , non seulement comme auteur, mais comme chrétien. Je suis, mon révérend père, et Je ferai profession d'être toute ma vie , avec le zèle le plus vif, votre très humble et très obéissant serviteur, Signé Voltaire. A M. THIERIOT. Die Jovl», quem barbari tialii nuncupant jeudi (7 avril) 17». Je ne peux pas résister davantage a vos remontrances , a celles de M. de Richelieu et de M. Pallu *. Puis donc que vous voulez tous que je sois ici avec un warrant signé Louis , « go to a Saint- Germain ; I write to the vizicr

Maurcpas, a in order to get leave to drag my chain in « Paris *. » Je vous renvoie Quinte-Curce et les Diètes de Pologne. Je demande les deux autres tomes de la Géographie. Si vous pouviez me dénicher quelque bon mémoire touchant la topographie de l'Ukraine et de la Petite-Tartarie , ce serait une bonne affaire. Je vous ai manqué ces jours-ci. Je mène la vie d'uu rose-croix ; toujours ambulant, toujours caché, mais ne prétendant point à sagesse. « Quanquam , ol farewell , tell M. Nocé, « thank him heartily for his opéra ; and whip « the lady Liset for her foolish sauciness : in caso « sho bas a pretty arse , forgive her 5. » A M. THIERIOT. Avril. Mon cher Thieriot, vous me faites songer à mes intérêts, que j'ai trop négligés. J'avoue que j'ai eu tort de tout abandonner comme j'ai fait. Je me souviens que Marc-Tulle Cicéron , dans ses bavarderies éloquentes , dit quelque part : Turpe est rem suam Ueserere. Muni donc du sentiment d'un ancien , et rendu à la raison par vos remontrances , je vous envoie la palente de la pension que me fait la reine ; il est juste qu'elle m'en daigne faire payer quelques années, puisque monsieur son mari m'a ôté mes rentes, contre le droit des gens. La difficulté n'est plus que de faire présenter à la reine un placet ; je ne sais ni à qui il faut s'adresser, ni qui paie les pensions de cette nature. Je soupçonne seulement que M. Brossoré, secrétaire des commandements, a quelque voix en chapitre ; mais je lui suis inconnu. Je crois que M- Pallu est de ses amis, et pourrait lui parler. Mais , mon cher Thieriot , les obligations que j'ai déjà à M. Pallu me rendent timide avec lui. Irai-je encore importuner, pour des grâces uou • Bertrand-René Palio , nommé maître de* requête* en 1710t pasm à l'iniotidanco du Moulins en 175*, et de là à celle de Lyon en nss. Cl. • a Allez à Saint-Germain : J'écris au vlslr Maurcpas « pour qu'il me laisse traîner ma chaîne à Paris. » i • Adieu , dites à M. Nocé que Je lui tais beaucoup de « remerciements de son opéra » (le reste n'est pas traduisible)

Digitized b/ Google

55 ANNÉE ma. velles , uu homme qui ne devrait recevoir de moi que des remerciements? La vivacité avec laquelle il s'intéresse h ma malheureuse affaire * ne sortira jamais de mon cœur. Cependant j'ai été trois aus sans lui écrire , comme à tout le reste du inonde. On n'a pu arracher de moi que des lettres pour des affaires indispensables. Je me suis condamné moi-même à me priver de la plus douce consolaliou que je puisse recevoir, c'est-àdire du commerce de ceux qui avaient quelque amitié pour moi. Ma misère m'aigrit , et me rend plus farouche. Irai-je donc, après trois ans de silence, importuner, pour une pension , des personnes b qui je suis déjà si redevable ? C'est à vous, mon cher enfant, à conduire cette affaire comme vous le jugerez convenable. Je vous remets entre les mains des intérêts que j'aurais entièrement oubliés sans vous. Si vous savez des nouvelles de M. de Maisons, de M. de Pont de Veyle, de M. Berlier, de M. de Brancas *, mandez-moi comment ils se portent. C'est toujours une consolation pour moi de savoir que les personnes que j'honore le plus sont eu Bonne sauté. Surtout , quand vous verrez M. Pallu , assurezle que ma reconnaissance n'en est pas moins vive pour être muette. Vos Mémoires de Mademoiselle 3 ne font pas d'honneur au style des priuccesses. Adieu. A M. THIERJOT. Décembre. Vous ôtes prié , demain jeudi , de venir dtner dans mon trou. Je fais demain le rôle de Ragotin. Je donne à dîner aux comédiens , et je récite mes vers. Vous trouverez des choses nouvelles dans Brûlas, qu'il faut que vous entendiez. D'ailleurs il n'est pas mal que vous buviez , i villi ihose who gave tjou gour outrance free. M. de La Faie, que je rencontraï ces jours passés à la comédie , me dit qu'il voulait bien en être. J'ai donné une lettre au porteur pour lui ; mais je ne sais pas son adresse : je vous prie de l'écrire. A M. TÛ1ERIOT. Fin de décembre. Mon cher ami , je vous dis d'abord que j'ai f l Avec le chevalier de Rohan-Chabot. K. * Antoine de Frniol , comte de Pont de Veyle, frère aîné du comte d'Argental. — Le Berlier cité ici est probablement Berthier deSauvigni , président en la cinquième chambre des enquêtes , mort en 174B. — Quant à U. de Brancan, voyez la note 1 de la lettre que Voltaire lui adresse de Sulfi , 1716. s Mémoires de mademoiselle de ilontpensler. retiré Brulus. On m'a assuré de taut de côtés que M. de Crcbillot) avait été trouver M. de Chabot , et avait fait le complot de faire tomber Brulus, que je ne veux pas leur en donner le plaisir. D'ailleurs , je ne crois pas la pièce digne du public; ainsi, mon ami, si vous avez retenu des loges , envoyez chercher votre argent. M.

Josse , qui vous rendra ce billot, imprime actuellement le Béliet, de feu M. Hamilton. Il voudrait avoir quelques piéces fugitives du même auteur. Si vous en avez quelques unes, vous me ferez plaisir de les communiquer. J'ai montré vos papiers à M. de Maisons ; il dit qu'il faut qu'il vous parle. Je ne sais point de pays où les bagatelles soient si importantes qu'en France. Adieu , mou cher enfant. Yale. A M. LE PRESIDENT HÉNAULT. 1719. O vous! l'un des meilleurs suppôts Du dieu que le buveur adore , Vous qu'Amour doit compter encore Au rang de scs zélés dévots ; Hénault , ccnvive infatigable , Que j'aime ta vivacité, Et ce tour d'esprit agréable , Qui font goûter la volupté; Lorsque, versant à pleines lasses , Vous répétez le soir à tous vos auditeurs Ces contes , ces cliansons , ces discours enchanteurs, Dictés le matin par les Grâces! Depuis mon départ de Paris, que je lis assez solennellement en buvant b votre santé , j'ai cru qu'il était inutile de vous écrire que je m'ennui6 beaucoup en ce séjour, et que j'y étais arrivé eu assez mauvais état. Deux amis m'emballèrent b minuit , sans avoir soupe , dans uue chaise do poste ; et après avoir couru pendant deux nuits pour aller prendre des actions , uous entrâmes dans la Lorraine par la route de Metz , qui est un pays d'un très petit commerce, fort ingrat , et très peu peuplé : Car, après de fort longues plaines, L'on atteint des petits hameaux, Et quelques huttes fort vilaines, Faites de planches de bateaux. IA de modernes Diogènes, Dans leurs futailles de tonneaux , Vivant de pain d'orge et de faines, Se croient exempts de tous maux Quand ils sont exempts de travaux. Jugez, mon cher monsieur, de la boune chère avec laquelle nous fûmes régalez par ces coquins, qui préfèrent leur oiseuse stupidité aux commodités qu'un peu de peine et d'industrie fournit b

56 CORRESPONDANCE. nous autres Français. Une pareille misère ne me fit pas augurer en faveur des actions ; et comme j'étais fort mal en arrivant 5 Nanci , je remis à deux ou trois jours pour souscrire. Nous trouvâmes à l'Iiôtel de la compagnie du commerce plusieurs bourgeois et quelques docteurs qui nous dirent que son altesse royale avait défendu très expressément de donner des actions à tous les étrangers , et nous raillèrent en disant dans leur patois lorrain : Vous voulez être nos confrères , Messieurs, soyez les bien venus; Vous êtes des actionnaires Dépouillés de vos revenus : Sans doute avec quelques pistolcs. Que vous avez pour tout débris, Vous venez exprès de Paris Pour emporter nos léopolcs. En effet ils disaient la vérité , et malgré leur turlupinade, après de pressantes sollicitations , ils me laissèrent souscrire pour cinquante actions, qui me furent délivrées huit jours après, à cause de l'heureuse conformité de mon nom avec celui d'un gentilhomme de son altesse royale , car aucun étranger n'en a pu avoir. J'ai profité de la demande de ce papier assez promptement ; j'ai triplé mon or, et daus peu j'espère jouir de mes doublons avec gens comme vous. Faites-en part à ceux que vous croyez s'intéresser à ce qui me regarde. Salut au bon père Finot , A qui vous lirez ma légende, A Faucheur, Douville , en un mot A toute la bachique bande : Pour l'aimable et galant de Trois, Qui me réduit presque aux abois Quand il exerce sa critique, Dites-lui donc, quand quelquefois. Après réplique sur réplique , Sans savoir bonnement pourquoi , Je m'emporte et je me lutine, Pour Dieu , qu'il ait pitié de moi Et de ma petite poitrine. A l'égard de l'illustre papa Gueton, avec qui l'esprit et la santé ont fait un traité de société inaltérable , on peut fort bien lui appliquer, sans que la comparaison cloche , Ce qu'on disait de Desbarreaux , Que les anciens ni les nouveaux N'ont encore jamais vu naitre Homme qui sût si bien connaître La nature des bous morceaux. Vous pouvez lui dire , comme une chose de son ressort et à laquelle il s'intéresse, que de Bourgogne et des autres pays vignobles Nouvelle nous est arrivée Que nous avons pleine vinée; Mais que Racchus dans ccs beaux lieux , Par de trop fréquentes rosées , Avait ses tonnes épuisées; Qu'ainsi je crois que pour le mieux Il tant se préparer sans peine. En ménageant votre vin vieux, A goiiter celui de Suréne. AU P. PORÉE. Paris, 7 Janvier 1730. Je vous envoie , mon cher père , la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'Edipe. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pu , les couleurs fades d'un amour déplacé , que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles

et terribles que ce sujet exige. Je veux d'abord que vous sachiez , pour ma justification, que, tout jeune que j'étais quand je fis YOEdipe , je le composai à peu près tel que vous le voyez aujourd'hui : j'étais plein de la lecluro des anciens et de vos leçons , et je connaissais fort peu le théâtre de Paris ; je travaillai 'a peu près comme si j'avais été à Athènes. Je consultai M. Dacier, qui était du pays; il me conseilla de mettre un chœur dans toutes les scènes, à la manière des Grecs : c'était me conseiller de me promener dans Paris avec la robe de Platon. J'eus bien de la peine seulement à obtenir que les comédiens de Paris voulussent exécuter les chœurs qui paraissent trois ou quatre fois dans la pièce ; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie presque sans amour. Les comédiennes se moquèrent de moi quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'amoureuse. On trouva la scène de la double confidence entre Œdipe et Jocaste , tirée en parlant de Sophocle , tout à fait insipide. En un mot , les acteurs , qui étaient dans ce temps-là petits-maîtres et grands seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage. J'étais extrêmement jeune ; je crus qu'ils avaient raison : je gâtai ma pièce , pour leur plaire , en affadissant par des sentiments de tendresse un sujet qui les comporte si peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi ; mais on ne voulut point du tout de cette grande scène entre Jocaste et OEdipe : on se moqua de Sophocle et de son imitateur. Je tins bon ; je dis mes raisons, j'employai des amis ; enfin ce ne fut qu'à force de protections que j'obtins qu'on jouerait Œdipe. il y avait un acteur nommé Quinault (Dufresne), Digitized by Google

ANNEE 1730. a 7 qui dit tout haut que , pour me punir de mon opiniâtreté , il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire d'oser traiter un sujet où Pierre Corneille avait si bien réussi. On trouvait alors l'Œdipe de Corneille excellent : je le trouvais un fort mauvais ouvrage , et je n'osais le dire ; je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans , quand tout le monde est de mon avis. Il faut souvent bien du temps pour que justice soit rendue : on l'a faite un peu plus tôt aux deux Œdipes de M. de La Motte. Le révérend P. de Tournemine a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. M. de La Motte a bien de l'esprit : il est un peu comme cet athlète grec qui, quand il était terrassé, prouvait qu'il avait le dessus. Je ne suis de son avis sur rien ; mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civilité contre lui , que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface , où je tâche de lui prouver son tort à chaque ligne; et il a lui-même approuvé ma petite dissertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient se combattre; voilà comme ils en useraient , s'ils avaient été à votre école; mais ils sont d'ordinaire plus mordants que des avocats, et plus emportés que des jansénistes. Les lettres humaines sont devenues très inhumaines; on injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il est plaisant qu'il soit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oserait pas leur dire en face ! Vous m'avez appris , mon cher père , à fuir ces bassesses , et à savoir vivre comme à savoir écrire. Les Muses, filles du Ciel, Sont des sœurs sans jalousie : Elles vivent d'ambrosie. Et non d'absinthe et de fiel ; Et quand Jupiter appelle Leur assemblée immortelle Aux fêtes qu'il donne aux dieux , Il défend que le Satyre Trouble les sons de leur lyre Par ses sons audacieux. Adieu, mon cher et révérend père : je suis pour jamais à vous et aux vôtres, avec la tendre reconnaissance que je vous dois , et que ceux qui ont été élevés par vous ne conservent pas toujours, etc. A M. THIÉRIOT, A LOXDRBS. Novembre 1730. " Lectori me credere malim , <• Quam spectatoris fastidia ferre superbi. » Hor., lib. 2, epist. 1, v. 14. Je vous envoie la licniade , mon cher ami , avec plus de confiance que je ne vais donner Brutus. Je suis bien malade ; je crois que c'est de peur. Je vous envoie aussi une cargaison de lettres, dont je prie mademoiselle Sallé de vouloir bien se charger. Toutes les autres qu'elle a eues sont des lettres de recommandation ; mais pour moi , je la prie de me recommander, et je n'ai

point trouvé de meilleur expédient, pour faire ressouvenir les Anglais de moi , que de supplier maderaoiselleSallédeleur rendre mes lettres. Je vous prie cependant de lui dire qu'elle ne manque pas de voir M. Gay a, dont M. Kich lui apprendra sans doute la demeure. Il faut que M. Gay la présente à la duchesse deQueensbury, qui est sans contredit la personne de Londres la plus capable de lui ameuter une faction considérable. Madame la duchesse de Qucensbury n'est pas trop bien à la cour ; mais mademoiselle Sallé est faite pour réunir tous les partis. Madame de Bolingbrocke pourra aussi la servir vivement, et surtout auprès de randaroo de Qaeensbury. Que ne puis-je à Londres cet hiver ! je n'aurais d'autre occupation que d'y servir les grâces et la vertu. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur. A

MADemoiselle GAÜSSIN 3. Décembre. Prodige, je vous présente une Henriade; c'est un ouvrage bien sérieux pour votre âge ; mais qui joue Tullie est capable de lire, et il est bien juslc que j'offre mes ouvrages à celle qui les embellit. J'ai pensé mourir cette nuit, et je suis dans un bien triste état ; sans cela , je serais à vos pieds , pour vous remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'hui. La pièce est indigne de vous , mais comptez que vous allez acquérir bien de la gloire en répandant vos grâces sur mon rôle de Tullie. Ce sera à vous qu'on aura l'obligation du succès. Mais pour cela souvenez-vous de ne rien précipiter, d'animer tout, de mêler des soupirs à votre ! Danseuse de l'Opéra, dont Thicriol était amoureux, et contre laquelle U finit par colporter des vers satiriques. Cl. * Jean Gay, fabuliste anglais , mort le 4 décembre 173-J. Il était très lié avec le duc de Qucensbury. Cl. s Jeanne-Catherine Gaussent , connue sous le nom de Gaussin, célèbre actrice, née en 1711, morte en 1767

58 CORRESPONDANCE. déclamation , de mettre de grands temps. Surtout jouai avec beaucoup d'âme et de force la fin du couplet de votre premier acte. Mettez de la terreur , des sanglots , et de grands temps dans le dernier morceau. Paraissez-y désespérée , et vous allez désespérer vos rivales. Adieu , prodige. Ne vous découragez pas ; songez que vous avez joué à merveille aux répétitions ; qu'il ne vous a manqué hier que d'être hardie. Votre timidité même vous fait honneur. Il faut prendre demain votre revanche. J'ai vu tomber Mariamne, et je l'ai vue se relever Au nom de Dieu , soyez tranquille. Quand même cela n'irait pas bien, qu'importe? Vous n'avez que quinze ans ! ; et tout ce qu'on pourra dire , c'est que vous n'êtes pas ce que vous serez un jour. Pour moi , je n'ai que des remerciements à vous faire ; mais, si vous n'avez pas quelque sensibilité pour ma tendre et respectueuse amitié , vous ne jouerez jamais le tragique. Commencez par avoir de l'amitié pour moi, qui vous aime en père, et vous jouerez mon rôle d'une manière intéressante. Adieu j'espère qu'à vous d'être divine demain. A M. TH I GRIOT, A T'IM-IB \ IMITÉ DS CATULLE U FALL . 17» Que le public veuille ou non veuille ; De tous les dur uies qu'il accueille les tiens sont les plus ravissants. Mais tu n'es encore que la feuille Des fruits «pie promet ton priaten»>\$. O ma Tullie! avant le temps Garde-toi bien qu'on ne le cueille. Je me meurs, mon cher Tbieriot ; mais, avant de mourir dans mon lit comme un sot , je viens de changer la dernière scène de Tullie. Recommandez bien à Titus d'en avertir nosseigneurs du parterre. Mon valet de chambre arrive dans le moment , qui me dit que Tullie a joué comme un ange. jSi cela est : Ma Tuüie , il est déjà temps , ▲linos, vite «jue l'on te cueille. Venez, mon cher ami , me dire des nouvelles. A M. DE CIDEVILLE. ▲ Paris , ce 30 Janvier 1774«. Je ne l'ai plus, aimable Cideville, Ce don charmant , ce feu sacré, ce dieu ! Née en 1741 , elle avait alors plus de 19 ans. * Mademoiselle tîausun, qui créa aussi les rôles de Zaïre H d AUirt. Et Qui donne aux vers ce tour tendre et facile, Et qui dictait à La Faie, à Chaulieu, Conte, dizain , épître , vaudeville. Las! mon démon de moi s'est retiré : Depuis long-temps il est en Normandie. Donc quand voudrez , par Pliébus inspiré , Me défier au combat d'harmonie, Pour que je sois contre vous préparé, Envoyez-moi , s'il vous plaît , mon génie. Adieu ; comptez toujours sur la plus tendre amitié de l'hypocondre YA M, DE CIDEVILLE. (A VOUS SEUL.) Paris , 30 janvier Vous m'avez toujours un peu aimé , mon cher Cideville : il s'agit de me procurer le moyen de vivre

avec vous quelque temps en bonne fortune. Je voudrais faire imprimer à Rouen une Histoire de Charles XII , roi de Suède, de ma façon. C'est mon ouvrage favori , et celui pour qui je me sens des entrailles de père. Si je pouvais trouver un endroit où je demeurasse incognito dans Rouen , et un imprimeur qui se chargeât de l'ouvrage, je partirais dès que j'aurais reçu votre réponse. Il y a deux manières de s'y prendre pour faire imprimer cette histoire. La première, c'est d'en montrer un exemplaire à M. le premier président,¹ qui donnerait une permission tacite ; la seconde, d'avoir un de ces imprimeurs ² qui font tout sans permission. Dans le premier cas , on pourrait peut-être craindre que le premier président ne fût quelques difficultés de laisser imprimer ici un ouvrage dont on a suspendu l'impression à Paris, par ordre du gartle-des-sceaux. Dans le second cas , il y aurait à craindre d'être découvert. Il est bien triste pour la littérature d'être dans ces transes et dans ces extrémités, au sujet de presque tous les livres écrits avec un peu de liberté. La seule chose qui me rassure , c'est que , n'ayant mis dans mon ouvrage que de ces vérités qu'un magistrat et un citoyen doivent approuver, je pourrais aisément compter sur la connivence du premier président, en cas que la chose lui fût Lieu recommandée. Mais tout cela exigerait un profond secret ; et il faudrait qu'en ce cas-là même le libraire chargé de l'impression n'en fût que plus secret et plus diligent. • Geoffrol-Macé Camu* de Pontcarré , né en 1698 , nommé premier président au parlement de Rouen en décembre 1746 , mort à Paris le 8 Janvier 1767. * Cideville lui indiqua Jore: et l'on voit, dans la correspondance de 1734 et de 1735, combien Voltaire eut à se plaindre de celui-ci, relativement à la publication des Lettres philosophiques- Cl.

Digilized by Google

5» ANNÉE Voila, mon cher monsieur, mon ancien ami, et t mon ancien camarade , et mon confrère en Apol- j Ion, ce qui lutine pour le présent ma pauvre petite tête. Dans cet embarras, je vais vous envoyer, par le carrosse, le premier volume de cette histoire. C'est le seul exemplaire qui me reste de deux mille six cents qui ont été saisis, après avoir été munis d'une approbation au sceau. Je m'adresse à vous hardiment pour redresser ce tort. Peut-être, en lisant l'ouvrage, le trouverezvous moins indigne de l'impression , et vous intéresserez-vous à la destinée démon pauvre enfant, qu'on a si maltraité. Quand vous l'aurez lu , je laisse à votre amitié et à votre prudence à m'indiquer la voie la plus sûre pour réussir dans celle affaire, que j'ai extrêmement à cœur. Surtout je vous demande en grâce que vous ne fassiez point courir ce livre dans Rouen, que qui que ce soit ne sache mon dessein d'y venir , et que le livre ne soit communiqué qu'à la personne qui pourra se charger d'obtenir cette permission tacite, au cas que vous ne vouliez pas vous compromettre. S'il arrive , par malheur, qu'aucune des voies que je vous propose ne puisse réussir , alors vous me renverrez mon livre par la voie que j'aurai l'honneur de vous indiquer. En attendant, je vous prie de m'adresser votre réponse sous l'enveloppe de M. de Livri , secrétaire du roi, rue de Coudé. Je vous aime et estime trop pour vous faire des excuses de la liberté que je prends avec vous ; il n'y a personne dans le monde à qui je fusse plus aise d'avoir obligation : songez que le plaisir que je vous demande est un des plus sensibles que je puisse jamais avoir ; c'est celui de pouvoir être à portée de vous voir pendant trois mois. Adieu ; je suis pour toute ma vie votre très humble et obéissant serviteur. A M. DE CIDEVILLE. A Paris, le 2 février 1781. Mon cher Cideville , je suis enchanté , pénétré de vos bontés. M. de Lézeau doit vous avoir remis la première partie, qui a été déjà imprimée. Je m'imagine que le parti de parler au premier président est le seul raisonnable , quoiqu'il ne soit pas sûr. Il peut nous refuser ; il peut craindre de se commettre ; mais au moins gardera-t-il le secret ; et , surtout , ne sachant pas que c'est moi qui lui demande cette grâce, il ne pourra pas m'accuser au garde-des-sceaux d'avoir voulu faire imprimer un ouvrage défendu. Je n'ai donc , je crois , qu'un refus à craindre ; par conséquent il le faut risquer. H31. En ce cas mon parti est tout pris ; vous me renverriez le livre par le carrosse de Rouen , à l'adresse de M. Dubreuil , cloître Saint-Merri ; et je sais bien alors ce que je ferai. Mais l'envie de passer quelques mois avec vous me flatte trop pour que je

n'espère rien 'a Rouen. Je ne sais si je me trompe, mais on peut dire au premier président qu'il a déjà permis l'impression du Triomphe de l'Intérêt , qui était proscrit au sceau , et que celle permission tacite ne lui a point attiré de reproches ; mais, surtout, on peut lui dire que M. le garde-des-sceaux n'a nulle envie de me désobliger ; qu'il lui importe très peu que cette nouvelle histoire du roi de Suède soit imprimée ou non ; qu'il n'a retiré l'approbation que par une délicatesse qui sied très bien à la place où il est, n'étant pas convenable qu'il donnât publiquement un privilège pour un ouvrage plein de vérités qui peuvent choquer plusieurs princes; vérités déjà connues, déjà imprimées dans toutes les gazettes et dans plusieurs livres , mais dont il pourrait être responsable en son nom, si elles paraissaient avec son approbation et le privilège de son maître. Tout ce que M. de Chauvelin souhaite , c'est de ne donner aucun prétexte aux plaintes qu'on pourrait former contre lui. Ainsi ce n'est point lui déplaire que de laisser imprimer à Rouen, avec un profond secret, cet ouvrage , dont il ne sera plus obligé de repoudre. Si M. le premier président veut y faire réflexion , cette affaire ne souffre pas l'ombre de difficulté, et ne commet ni lui ni le garde-des-sceaux , dès qu'il n'y aura point de permission par écrit. J'ai par-devers moi un grand exemple d'une pareille connivence , que vous pouvez et que je vous prie même , en cas de besoin , de citer à M. le premier président. Cette nouvelle édition du poème de la Henriade a été faite à Paris par la permission tacite de M. de Chauvelin, le maître des requêtes, et de M. Hérault, sans que M. le garde-des-sceaux en sache encore le moindre mot. Voilà, monsieur, tout ce que je puis alléguer ; le reste dépend de votre amitié pour moi, de votre éloquence , et du caractère facile ou revêché de M. de Pontcarré , que je ne connais point. Tout est entre vos mains ; mille sapientem et nihil dicas. Vous êtes de ces ambassadeurs à qui il faut donner carte blanche. M. de Lézeau , que j'ai vu à Paris , et qui sait tout ceci , me gardera sans doute le secret. Je compte qu'il vous a remis le livre , et que personne que vous ne le verra, sauf M. le premier président. Adieu; mille remerciements; je vous embrasse bien tendrement. Écrivez dorénavant sous l'adresse de M. Dubreuil , cloître Saint-Merri.

60 CORRESPONDANCE. A M. DE CIDEVILLE. JG février. M.

Ic premier président est un homme bien épineux ; mais vous êtes un homme adorable. Je vous prie de lui monlrer a bon compte le premier volume. Le manuscritqui contient le second tome n' est pas encore prêt. Les difficultés que l'on pourrait faire ne peuvent regarder que le premier tome imprimé , puisqu'il ne s'agit guère , dans le second , que des aventures de chevalier errant que ce Suédois , moitié héros et moitié fou , mit h fin en Turquie et eu Norvège , deux pays avec lesquels la librairie française a peu d'intérêts à ménager. Je ne doute point , si le premier président est un homme d'esprit , ou, ce qui vaut mieux , un homme aimable, qu'il ne soit tout à fait de vos amis , et qu'il ne fasse ce que vous voudrez. Je ne voudrais pas vous commettre avec lui , ni lui avec M. le garde-des-sccaux. Je puis vous donner ma parole d'honneur, et vous pouvez lui donner la vôtre , que tout ce qui a obligé M. le garde-dessceaux à retirer le privilège a été la crainte de déplaire au roi Auguste , dont on est obligé de dire des vérités un peu fâcheuses. Mais , en même temps, comme ces vérités sont publiques en Europe, et ont été imprimées dans trente ou quarante histoires modernes, en toutes langues, je puis vous assurer que M. le garde-des-sceaux ne fera aucun scrupule de laisser paraître l'ouvrage , quand le privilège du roi n'y sera pas. Dans ce pays-ci il mesemble qu'on doit plus ménager Stanislas qu'Auguste : aussi je me flatte que sa fille Marie ne me saura pas mauvais gré du bien que j'ai dit de M. son père. Qui peut donc arrêter M. le premier président? Je ne doute pas que vous n'en veniez h bout , mon cher Cideville , et que je n'aille bientôt dans la basse-cour du grand Corneille commencer incognito quelque tragédie, avec l'intercession de ce grand saint. Adieu : que le premier tome ne déplaie pas , et je répons du reste. J'attends avec impatience la conclusion de vos bontés. Tout le monde me croit ici en Angleterre. Tant mieux : Moins connu des mortels, je me cacherai mieux. Racine, Phèdre , v, 7. Mille compliments à M. dcLézeau ; un profond secret, et de vos nouvelles. Je vous aime tendrement ; je vous embrasse de tout mon cœur, et j'espère entendre parler de vous incessamment. A M. DE CIDEVILLE, rue db l'écureuil , a rous. A Paris, ce 3 mars 111. Comme je vis ici moitié en philosophe, moitié» en hibou , je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 27, et les vers que vous m'aviez envoyés par M. do Formont. Thicriot , qui ne sait pas même ma demeure , ne put me rendre les vers qu'hier. Ce fut une journée complète pour moi de recevoir , en même temps

, les bonnes nouvelles que vous me mandez , et les beaux vers dont vous m'honorez. Il y a , mou cher ami , des choses charmantes dans votre épître : il y a naïveté , esprit , et grâce. Ce même esprit , qui vous fait faire de si jolies choses , vous en fait aussi sentir les défauts. Vous avez raison de croire votre épître un peu trop longue , et pas assez châtiée. Réprime/ , d'une main avare et difficile , De ce terrain fécond l'abondance inutile. Émondez ces rameaux confusément épars ; Ménagez cette sève , elle en sera plus pure. Songez que le secret des arts Est de corriger la nature. Je vaism'arranger pour venir raisonner belleslettres avec vous , eu bonne fortune, pendant quelques mois. Je vais faire partir, peut-être dès demain , une valise pleine de prose et de vers ; après quoi vous me verrez bientôt arriver. Je vous demande la permission d'envoyer celle valise à votre adresse. A l'égard de ma maigre figure , elle se transportera à Rouen avant qu'il soit dix jours. Ainsi je compte que vous aurez la bonté de me retenir ce petit trou dont vous m'avez parlé, pour le J 5 du présent mois. Vous ne sauriez croire les obligations infinies que je vous ai. •• Omne tulit punctum qui miscuit utile dutei. » Hor., de Art. poet. , v. 343. Adieu, ami charmant , négociateur habile, poète aimable, et qui, par-dessus tout cela, avez une santé de fer, dont bien éloigné est, pour son malheur, votre très obligé serviteur. Si vous avez quelque chose a me mander d'ici à mon arrivée , ayez la bonté de m'écrire sous le couvert de M. de Livri. Comme je soupe là tous les jours , vos lettres m'en seront plus tôt rendues. Ne soyez pas étonné de toutes ces précautions : je n'en saurais trop prendre pour faire réussir un dessein qui me fera passer trois mois avec vous. Adieu. Digitized by Google

61 ANNÉE «SI. A TA. FAVIERES ». 4 mars. Je vous suis très obligé , mon cher Favières, des vers latins et français que vous avez bien voulu «'envoyer. Je ne sais point qui est l'auteur des latins; mais je le félicite, quel qu'il soit, sur le goût qu'il a , sur son harmonie , et sur le choix de sa bonne latinité, et surtout de l'espèce convenable à son sujet. Rien n'est si commun que des vers latins , dans lesquels on mêle le style de Virgile avec celui de Térence , ou des épîtres d'Horace. Ici il paraît que l'auteur s'est toujours servi de ces expressions tendres et harmonieuses qu'on trouve dans les éloges de Virgile , dans Tibulle, dans Propertius, et même dans quelques endroits de Pétrone, qui respirent la mollesse et la volupté. Je suis enchanté de ces vers : - *Ridetur ager, lascivus humus, nova nascitur arbor....* « *Basia lascivæ jungunt repetita columbæ.* » • Et , en parlant de l'Amour, « *Vulnere qui certo lædunt pectus amat.* » Je n'oublierai pas cet endroit où il parle des plaisirs qui fuient avec la jeunesse : - *Sic fugit humanæ tempestas aurea vitæ* , • *Arguti fugiunt, agmina Manda, joci.* » Je citerais trop de vers, si je marquais tous ceux dont j'ai goûté la force et l'énergie. Mais , quoique l'ouvrage soit rempli de feu et de noblesse, je conseillerais plutôt à un homme qui aurait du goût et du talent pour la littérature, de les employer à faire des vers français. C'est à ceux qui peuvent cultiver les belles-lettres avec avantage à faire à notre langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait provision des richesses de l'antiquité, et plus on est dans l'obligation de les transporter en son pays. Ce n'est pas à ceux qui méprisent Virgile, mais à ceux qui le possèdent, d'écrire en français . Venons maintenant , mon cher Favières , à votre traduction du Printemps , ou , plutôt , à votre imitation libre de cet ouvrage. Vos expressions sont vives et brillantes , vos images bien frappées ; et , surtout , je vois que vous êtes fidèle à l'harmonie , sans laquelle il n'y a jamais de poésie. Il faudrait vous rappeler ici trop de vers, si je voulais marquer tous ceux dont j'ai été frappé. • Conseiller au parlement , auteur du poème latin intitulé : *Vrr, Carmen pentametrum*, dont la traduction française est attribuée à Querlon. Adieu ; je vais dans un pays où le printemps ne ressemble guère à la description que vous en faites l'un et l'autre. Je pars pour l'Angleterre dans quatre ou cinq jours , et suis bien loin assurément de faire des tragédies. « *Frangere, miser, ealatnos, vigilataque prælia dele.* » Juvr., sat. vu, v. 37. J'ai renoncé pour jamais aux vers, * *Nunc... versus et cætera ludicra pono.* » Hor., lib. 1, cp. 1, v. 10. Mais il s'en faut bien que je

sois devenu philosophe, comme celui dont je vous cite les vers. Adieu; je vous aime , en vers et en prose , de tout mou cœur, et vous serai attaché toute ma vie. A M. THIERIOT. Rouen , le 1^{er} mai . Je vous écris enfin , mon cher Thieriot , du fond de ma solitude, où je serais le plus heureux homme du monde , si les circonstances de ma vie ne m'avaient rendu d'ailleurs le plus malheureux. Je compte quitter dans peu ma retraite pour venir vous retrouver à Paris. En attendant, recevez mes compliments sur les succès flatteurs et solides de votre héroïne *. Je ne saurais plus résister à vous envoyer cette pièce* que vous m'avez si souvent demandée ; Et di la troupe des dévots, Que toujours un pur zèle enflamme , Entourer mon corps de fagots, Le tout pour le bien de mon âme, je ne puis m'empêcher de laisser aller ces vers , qui m'ont été dictés par l'indignation , par la tendresse, et par la pitié, et dans lesquels, en pleurant mademoiselle Le Couvreur, je rends au mérite de mademoiselle Salle la justice qui lui est due. Je joins ma faible voix à toutes les voix d'Angleterre, pour faire un peu sentir la différence qu'il y a entre leur liberté et notre esclavage, entre leur sage hardiesse et notre folle superstition , entre l'encouragement que les arts reçoivent à Londres et l'oppression honteuse sous laquelle ils languissent h Paris. A M. DE FORMONT. O qu'entre Cideville et vous J'aurais voulu passer ma vie! C'est dans un commerce si doux - Qu'est la bonne philosophie , ' Mademoiselle Sallé, qui était alors à Londres. Cl. * La mort d'Adrienne Le Couvreur ■

CORRESPONDANCE. (12 Que n'onl point ces mystiques fous,
Ni tous ccs pieux loups-garous, Gens députés de l'autre vie, Nicole et
Quesnel , enfin tous , Tous ccs conteurs de rapsodie Dont le nom me met en
courroux , Autant que leur œuvre m'ennuie. Revenez donc , aimables amis ,
philosopher avec moi , et ne vous avisez point de chercher les beaux jours à
une lieue de Rouen. Vous n'avez point de mois de mai en Normandie : Vos
climats ont produit d'assez rares merveilles , C'est le pays des grands
talents, Des Fontenelle , des Corneilles ; Mais ce ne fut jamais l'asile du
printemps. Si Rouen avait d'aussi beaux jours que de bons esprits, je vous
avoue que je voudrais m'y fixer pour le reste de ma vie. Je vous dirais ,
avec Virgile : « Soli cantarc periti » Arcades. O mihi tum quam molliter
ossa quiescant.... •• Atque utinam ex vohis unus, restrique fuisscm « Aut
custos gregis, aut ma tune vinitor une!... « Sertû mihi Phylis legeret,
cantaret Amyntas. Egl. x, 3a. Mais votre climat n'a point maturam uvam.
Ma malheureuse machine m'obligera dem'éloigner du pays où l'on pense,
pour aller chercher ceux où l'on transpire ; mais, dans quelque pays du
inonde que j'habite, vous aurez toujours en moi un bouline plein de
tendresse et d'estime pour vous. C'est avec ces. sentiments, mes chers
messieurs , que je serai toute ma vie votre, etc. A M. THIERIOT. . (Rouen)
1er Juiu. Je t'écris d'nnc main par la fièvre affaiblie , D'un esprit toujours
ferme, et dédaignant la mort, Libre de préjuges, sans liens , sans patrie,
Sans respect pour les grands, et sans crainte du sort : Patient dans mes maux
et gai dans mes boutades, Mc moquant de tout sot orgueil, Toujours un pied
dans le cercueil , De l'autre fesant des gambades. Voila l'état pù je suis,
mourant et tranquille. Si quelque chose cependant altère le calme de mon
esprit , et peut augmenter les souffrances de mon corps, qui assurément sont
bien vives , c'est la nouvelle injustice que l'on dit que j'essuie en France.
Vous savez que je vous envoyai , il y a environ un mois , quelques vers sur
la mort de mademoiselle Le Couvreur , remplis de la juste douleur que je
ressent encore de sa perte , et d'une indignation peut-être trop vive sur son
enterrement , mais indignation pardouuable a un homme qui a été son
admirateur, sou ami, son amant, et qui, de plus, est poète. Je vous suis
sensiblement obligé d'avoir eu la sage discrétion de n'en point donner de
copies ; mais on dit que vous avez eu affaire à des personnes dont la
mémoire vous a trahi ; qu'on en a surtout retenu les endroits les plus forts ,
que ces endroits oui été envenimés , qu'ils sont parveuus jusqu'au ministère

, et qu'il ne serait pas sûr pour moi de retourner en France , où pourtant mes affaires m'appellent. J'attends de votre amitié que vous m'informerez exactement , mon cher Thieriot , de la vérité de ces bruits , de ce que j'ai à craindre , et de ce que j'ai à faire. Mandez-moi le mal et le remède. Dites-moi si vous me conseillez d'écrire et de faire parler, ou de me taire et de laisser faire au temps. On a commencé , sans ma participation , deux éditions de Charles XII, en Angleterre et en France. Ne pourriez - vous point savoir de M. de Chauvein quel sera , en cette occasion , l'esprit des ministres de la librairie? A l'égard du secret que je vous confiai en partant , et qui échappa à M. l'abbé Rothelin , soyez impénétrable, soyez indevinable. Dépaysez les curieux. Peut-être aura-t-on lu déjà aux comédius Ériphyle. Détournez tous les soupçons. Je vous conjure de me rendre ce service avec votre amitié ordinaire. Je n'ai écrit qu'à vous en France. • Thieriot mihi primus aniores - Ahslulit , ille habcat seciun \ A M. THIERIOT. (Rouen) , 30 juin. J'ai reçu votre lettre, mon cher Thieriot. Ne soyez pas étonné du silence que j'ai gardé un mois entier. J'ai repris mon ancienne sympathie avec vous. J'avais la fièvre quand vous aviez le dévoiement , et j'ai passé un mois entier dans mon lit. Ce qui m'a prolongé ma fièvre est un étrange ré-, gime où je me suis mis. J'ai fait toute la tragédie de César depuis qu'Ériphyle est dans son cadre. J'ai cru que c'était un sûr moyen pour dépayser les curieux sur Ériphyle : car le moyen de croire que j'aie fait César et Ériphyle , et achevé Charles XII, en trois mois ! Je n'aurais pas fait pareille besogne à Paris en trois ans. Mais vous savez bien quelle prodigieuse différence il y a entre un esprit • Parodia de cea vers de Virgile, *Æn.*, n,28: « Ille neot, primat qui mûbi jouit, aom » Vbitnlit; illr bjbrat iccuro , «cervclque jcpnlcro. » Cx Digitized by Google^

65 ANNÉE 031. recueilli dans la retraite et un esprit dissipe dans le monde : - Carmina sceuum scriberttis et otia quîcrunt. » Ovid., i, Trist i, 41. J'ai revu aussi toutes ces petites pièces fugitives 'a qui vous faites plus d'honneur qu'elles ne méritent; je les ai corrigées avecsoin; je compte, quand je serai à Paris , troquer avec vous do portefeuille ; je vous donnerai les pièces qui vous manquent , et vous me rendrez celles que je n'ai pas. Comptez que vous gagnerez au change : car vous navez pas l' Uranie *; et puisque vous ôtes un homme discret , vous l'aurez ; Quia super pauca fuisti fidelis, super tnulta te constituant. (Malt., xxv, 21 et 23.) Je vous euvoie , mou cher ami , une réponse à des invectives bien injustes que j'ai trouvées imprimées contre moi dans les Semaines de l'abbé Desfontains. il me doit au moins la justice d'imprimer celte réponse, qui est , uti nos deccl esse, pleine de vérité et de modestie. Je l'ai fait imprimer à Cantorbéry, afin que , si on me refusait la justice de la rendre publique, elle parût indépendamment du Journal du Parnasse, où elle doit être insérée. Mandez-moi , je vous prie , ce que vous pensez de celte petite pièce. J'ai cru que je ne pouvais me dispenser de répondre , mais je ne sais pas si j'ai bien répondu. Si vous imprimez l'abbé de Chaulieu , n'y mettez rien de moi , je vous prio, avant que je vous aie montré les changements que j'ai faits aux petites pièces que je lui ai adressées. Faites ma cour à M. de Cbauvelin , à qui je n'ai pu écrire , étant toujours malade. Mes respects a MM. de Fonte* nelle et La Motte. J'ai parlé de ces deux deruiers dans ma réponse à l'abbé Desfoutaines , non seulement parce que je suis charmé de leur reudro justice , mais parce que l'abbé Dcsfonlaines m'a accusé , dans son Dictionnaire néologique, de ne la leur pas rendre et m'a voulu associer h ses malignités. Sépara causant vteam a gente iniqua et dolosa. Adieu. A M. DE C1DEVILLE. Ce Jeudi matin. Mon cher ami , votis n'avez point ici de maîtresse qui vous aime plus que moi ; le premier plaisir que je goûte, en arrivant ù Paris, est celui de vous écrire ; et je vous réponds que je vais arranger mes affaires de façon que je vous reverrai bientôt. Je n'oublierai de ma vie les marques d'amitié que vous m'avez données à Rouen ; vous l Le Pour et le Contre, pièce connue d'abord soui le titre d 'Epitre à tulle , ou ù Uranie. Cl avez trouvé le secret de me faire passer avec délices un tempsoù la maladieetla solitude auraient dû me rendre la vie bien ennuyeuse. Un esprit comme le vôtre est fait pour adoucir les chagrins et pour augmenter les plaisirs de tous ceux avec lesquels il vit. Je vous demande a présent de

mettre à Argus et à l'usage le temps que vous vouliez bien employer à m'adoucir ma prison de Rouen. Adieu ; il n'est plus question pour moi de la vie douce, les affaires viennent me lutiner. A Rouen je passais ma vie à penser ; je vais la consumer ici à courir. Une seule affaire , quelque petite qu'elle soit , emporte ici la journée de son homme, et l'on ne laisse pas un moment de conversation avec nos amis Horace et Virgile. • O rus , quando ego te aspiciam ? quandoque licebit , •• Nunc • libris, nuuc soino et inertibus Loris, - Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ? » Hon., lit). 11 , sat. 1^{re} , v. 10. C'est le sommeil surtout que je regrette. Je ne le connais plus guère ; mais je vous regrette mille fois davantage. Va/e, et tuum ama Voilairium. A M. DE FORMONT. Ce jeudi. Je serais un homme bien ingrat , monsieur, si en arrivant à Paris je ne commençais pas par vous remercier de toutes vos bontés. Je regarde mon voyage de Rouen comme un des plus heureux événements de ma vie. Quand nos éditions se noieraient en chemin, quand Ériphtjel Jules César seraient sifflés , j'aurais bien de quoi me dédommager, puisque je vous ai connu. Il ne me reste plus à présent d'autre envie que de revenir vous voir. Le séjour de Paris commence à m'épouvanter. On ne pense point au milieu du tintamarre de cette maudite ville : « Carmina successum scribenti* et otia quæerunt. » Ovi», 1, Trist., 1, 4th. Je commençais un peu à philosopher avec vous; mais je ne sais si j'aurai pris une assez lionne dose de philosophie pour résister au train de Paris. Puisque vous n'avez plus soin de moi , ayez donc la bonté de donner à Henri /Fies moments que vous employiez avec l'auteur. J'aurais bien mieux aimé que vous eussiez corrigé mes fautes que celles de Jore. Vous êtes un peu plus sévère que M. de Cideville ; mais vous ne l'êtes pas assez. Dorénavant , quand je ferai quelque chose, je veux que vous me coupiez bras et jambes. Adieu ; je ne 1 Veterum. Ce mot est lalué en blanc dans la lettre ; on voit que c'est*1 avec intention.

CORRESPONDANCE. 154 vous mande aucune nouvelle , parce que je n'ai pas encore vu , et même ne verrai de longtemps, aucun de ces fous qu'on appelle le beau monde. Je vous embrasse de tout mon cœur , et me compte quelque chose de plus que votre très humble et très obéissant serviteur ; car je suis votre ami , et vous suis tendrement attaché pour toute ma vie. A M. DE CIDEVILLE. " Ce dimanche , 5 août 1731. Je vous remercie, mon cher ami, de votre prose et de vos vers. Je ne trouve jamais rien à ajouter à ce que vous pensez et à ce que vous dites ; mais j'ai pris , selon ma louable coutume , la liberté de réduire les vers à quatre ; on les trouve charmants : tout le monde , c'est-à-dire le petit nombre de ceux qui aiment le bon , les savent par cœur, et ignorent le nom de l'auteur. Enfin l'impitoyable M. de Maisons a vu César, et l'approuve. Le P. Poréc, par une modestie à laquelle il ne gagerait rien, veut esquiver la dédicace. Eriphyle , si j'ai quelque crédit, ne sera jouée qu'à la Saint-Martin, et n'en vaudra que mieux. J'espère avoir reçu l'Essai sur la poésie épique, que je vous supplie de lire ; j'attends des nouvelles de M. de Formont et Adieu; je vous souhaite des maîtresses qui vous soient attachées comme je le suis. A M. DE CIDEVILLE. 13 août 1731. Voici donc tout simplement, mon cher Ovide de Neustrie, comment j'ai rédigé vos vers ; non que je ne les aimasse tous , mais c'est que des Français en retiennent plus aisément quatre que douze : La Fayette est mort ; V*** se dispose à parer son tombeau des plus aimables vers. Veillons pour empêcher quelque esprit de travers de l'étourdir d'une ode en prose- . J'ai pris, comme vous voyez, l'emploi de votre abrégiateur, tandis que je vous laisse celui de tuteur de la Henriade de l'Essai sur l'Épopée. Vous êtes d'étranges gens de croire que je m'arrête après la vie de Milton , et que je me borne à être son historien. Je vous ai seulement envoyé, à bon compte, cette partie de l'Essai, et j'espère, dans peu de jours, vous envoyer la fin , que je n'ai pu encore retravailler. Je vous avoue que je serai bien embarrassé quand il faudra parler de moi : je m'en tiendrais volontiers à ces vers, que vous connaissez : Après Milton , après le Tasse , Parler de moi serait trop fort ; Et j'attendrai que je sois mort , Pour apprendre quelle est ma place. Je me bornerai , je crois , à dire que M. de Cambrai s'est trompé , quand il a assuré que nos vers à rime plate ennuyaient sûrement à la longue, et que l'harmonie des vers lyriques pouvait se soutenir plus long-temps. Cette opinion de M. de Fénelon a favorisé le mauvais goût de bien des gens , qui, ne pouvant faire des vers , ont été bien

aises de croire qu'on n'en pouvait réellement pas faire en notre langue. M. de Fénelon lui-même était du nombre de ces impuissants qui disent que les c.... les ne sont bonnes à rien. Il condamnait notre poésie, parce qu'il ne pouvait écrire qu'en prose; il n'avait nulle connaissance du rythme et de ses différentes césures, ni de toutes les finesses qui varient la cadence de nos grands vers. Il y a bien paru, quand il a voulu être poète autrement qu'en prose. Ses vers sont fort au-dessous de ceux de Dancbet. Cependant tous nos stériles partisans de la prose triomphent d'avoir dans leur parti l'auteur du Télémaque, et vous disent hardiment qu'il y a dans nos vers une monotonie insupportable. Je conviens bien que cette monotonie est dans leurs écrits, mais j'ai assez d'amour-propre pour nier tout net qu'elle se trouve dans ceux de votre serviteur. Toujours sais-je bien que je ne la trouverai pas dans l'opéra * que je vous exhorte à finir de tout mon cœur. J'ai prié M. de Formont de vous donner de temps en temps quelques petits coups d'aiguillon. Je vous prie de lui faire encore mes remerciements, et de m'écrire ce qui lui en aura coûté pour ce beau transport, afin que j'aie l'honneur de lui envoyer incessamment ce qu'il aura déboursé. A l'égard du peu de vers anglais qui peuvent se trouver dans l'Essai sur la poésie épique, Jore n'aura qu'à m'envoyer la feuille par la poste; on a réponse en vingt-quatre heures, c'est une chose qui ne doit pas faire de difficulté. J'aimerais bien mieux venir les corriger moi-même, et passer avec vous l'automne. Mille compliments à notre ami M. de Formont. Si sa femme, entre vous et lui, n'aime pas les vers, il y aura bien du malheur. A M. DE CIDEVILLE. 19 août rni. Comment va votre santé? je vous en prie, man dez-le-moi: vous pouvez compter que je m'en va le Triomphe de la beauté, qui est resté ébauché, ainsi que d'autres petits opéras intitulés*: Daphnis et Chlae, la Déesse des Songes, et Anacréon, cités de 1731 à 1733. Cl. Digilized by Google

ANNÉE 175<. téresse comme une de vos maîlrsses. Mais, si valcs , macte animo , et pour Dieu faites ce troisième acte , et que je ne dise point : " Ultima primis « Non bene respondent » Ou a lu Jules César devant dix jésuites; ils en pensent comme vous: mais nos jeunes gens de la cour ne goûtent en aucune façon ces mœurs stoïques et dures. J'ai u n peu retravaillé Ériphyte , et j'espère la faire jouer h la Saint-Martin. Je menai hier M. de Crébillon chez M. le duc de Richelieu : il nous récita des morceaux do son Catilina qui m'ont paru très beaux. Il est honteux qu'on le laisse dans la misère ; laudatur et alget i. Savezvous que M. de Chauvelin, le maître des requêtes, fait travailler à une traduction de M. do Thou? Je crois vous l'avoir déjà mandé. Ce jeune homme se fait adorer de lagent littéraire. Adieu , mon cher ami; en vous remerciant des deux corrections à la Henriadc. M. de Formonl me les avait mandées ; elles sont très judicieuses. Vale. A M. DECIDEVILLE. A Paris, ce 3 septembre 1731J ai été bien malade, mon cher ami ; je n'ai pu ni vous écrire, je remets son entrée à la Saint-Martin. Je vais passer le mois de septembre tout seul à Arcueil , dans la maison de M. le prince de Guise,2 qu'il a la bonté de me prêter. Il est juste que les descendants du Balafré et du jeune d'Aumale fassent quelque chose pourrooi. Je passerai mon temps à corriger sérieusement Eriphyle , que les comédiens demandent avec empressement. Androgide me déplaît plus que jamais. Eriphyle n'était pas plus effrayée de ce coquin-là que je le suis. Je vous dirai , avec une très méchante plaisanterie, qu'il a trop l'air d'avoir f... la reine, et que, pour moi, il me f... Je voudrais bien savoir si pareille chose vous arrive avec votre troisième acte ; autrement , que mon exemple vous encourage ; achevez votre besogne, pendant que je corrige la mienne. Laissez les avocats faire les fainéants , pour le bien de l'état , et achevez , pour les plaisirs du public et pour votre gloire , ce que vous avez commencé si heureusement. Je suis bien faible, et j'ai la tête bien étonnée encore ; c'est ce qui fait que je n'écris point à M. de Forraont ; mais je ne crois pas qu'il • Probitas laudatur et alget. Jüvbn. sat. t, 74. Cl. ' Celui qui devint le beau-père du doc de Richelieu , on avril 1734; mari de la princesse de Guise à laquelle est adressée la lettre à la date de mars 1739. Cl. M. fi.î ait besoin de mes lettres pour savoir ce qu'il doit penser de mon estime et de ma tendre amitié pour lui. Vous contribuez furieusement l'un et l'autre à me faire regretter Rouen. J'espère vous revoir dès qu 'Eriphyle aura été jouée. En atten dant, je vais travailler comme un beau diable pour mériter un peu

vosre suffrage et justifier les sentiments que vous avez pour moi. Le parlement s'assemble demain , pour mortifier, s'il peut, l'évêque de Laon '. Toutes ces tracasseries ne m'intéressent guère ; je ne me mêle plus que de ce qui se fait à Argos *. Adieu , mon cher ami ; mille tendres compliments, je vous en supplie, à M. de Formont. A M. DE FORMONT, EN RÉPONSE A DES VÉBS SCR LA DÉCADENCE DR LA POÉSIB. 3 septembre 1731. Les beaux-arts sont perdus; le goilt reste; et peut-être Des poètes naissants vont par vous s'animer. Il ne tenait qu'à vous de l'être. Mais vous aimez mieux les former. Ils écrivent pour vous, et vous êtes leur maître. Mon cher ami J'écrivis avant-hier à M. de Cidevilleun petit mot qui doit vous plaire à tous deux ; c'est que je corrige Ériphyle; elle n'est encore digne ni du public , ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y sont répandues couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus se faire illusion ; il faut ôter les défauts ,ct augmenter encore les beautés. L'arrivée de Théandre au troisième acte, ce qu'il dit au quatrième et à la fin de ce même quatrième acte , me paraissent capables de tout gâter. H y a encore à retoucher au cinquième. Mais , quand tout cela sera fait , et que j'aurai passé sur l'ouvrage le vernis d'une belle poésie , j'ose croire que cetlc tragédie ne fera pas déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices, à mes chers amis de Rouen , que j'aimerai toute ma vie , et à qui je soumettrai toujours tout ce que je ferai. Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmants , et je n'y ai pas répondu. Mais, rhers Formont et Cideville, Quand j'aurai fait tous les enfants Dont j'accouche avec Ériphyle , Prêtez-moi tous deux votre style , Et je ferai des vers galants Que l'on chantera par la ville. Je vous en dirais bien davantage , sans les dou■

Etienne-Joseph de La Fare, né en 1691 , fil» du poète et frère puîné du maréchal. Cl. ' Lieu de la scène , dans Eriphyle. 5

CORRESPONDANCE. 66 leurs où je suis. Rien ne pouvait les suspendre que votre charmante épître. A M. DE FORMONT. A Paris, ce 8 «cplembre. Je reçois trois de vos lettres ce matin. Je réponds d'abord à celle qui m'intéresse le plus, et vous vous doutez bien que c'est celle qui contient les vers sur la mort de ce pauvre M. de La Faie. Vos vers sont comme vous, ot, partant, je les aime; Ils «ont pleins de raison, de douceur, d'agrément: En peignant notre ami d'un pinceau si charmant, Formont, vous vous peignez vous-même. J'ai déjà mandé à M. de Cideville que Jules César avait désarmé la critique impitoyable de M. de Maisons, mais qu'il tenait encore bon contre Ériphijle. Je ne sais si je vous ai Tait part du discours que m'a tenu le jeune M. de Chauvelin, vrai protecteur des beaux-arts. «Avez-vous fait imprimer «Charles XII?» m'a-t-il dit; et sur ce que je répondais un peu en l'air: «Si vous ne l'avez pas «imprimé, a-t-il ajouté, je vous déclare que je le «ferai imprimer demain.» C'est un homme charmant que ce M. de Chauvelin, et il nous le fallait pour encourager la littérature. Il combat tous les jours pour la liberté contre M. le cardinal de Fleuri et contre M. le garde-des-sceaux. H fait imprimer le de Thon, et le fait traduire en fiançais. Il soutient tant qu'il peut l'honneur de notre nation, qui s'en va grand'erre. Encouragé par votre suffrage et par sa bonne volonté, j'ai, je vous l'avoue, une belle impatience de faire paraître Charles XII. S'il n'en coûte que 60 livres de plus par terre, je vous supplie de le faire venir par roulier à l'adresse de M. le duc de Richelieu, à Versailles; et moi, informé du jour et de l'heure de l'arrivée, je ne manquerai pas d'envoyer un homme de la livrée de Richelieu, qui fera conduire le tout en sûreté. Si les frais de voiture sont trop forts, je vous prie de le faire partir par eau pour Saint-Cloud, où j'enverrai un fourgon. Il ne me reste qu'à vous assurer de la reconnaissance la plus vive et de l'amitié la plus tendre. Au nom du bon goût, que mon cher Cideville achève donc ce qu'il a si heureusement commencé 1 Je l'embrasse de tout mon cœur. J'ai fait mieux que vous à l'égard de Séthos; je ne l'ai point Ut. A M. DE CIDEVILLE. A Paris*, ce 37 «septembre 1131. Mon cher ami, la mort de M. de Maisons m'a laissé dans un désespoir qui va jusqu'à l'abrutissement. J'ai perdu mon ami, mon soutien, mon père. Il est mort entre mes bras, non par l'ignorance, mais par la négligence des médecins. Je ne me consolerais de ma vie de sa perte et de la façon cruelle dont je l'ai perdu. Il a péri, faute de secours, au milieu de ses amis. 11 y a à cela une fatalité affreuse. Que

dites- vous de médecins qui le laissent en danger à six heures du malin , et qui se donnent rendez-vous chez lui à midi? Ils sont coupables de sa mort. Ils laissent six heures, sans secours, un homme qu'un instant peut tuer ! Que cela serve de leçon à ceux qui auront leurs amis attaqués de la même maladie 1 Mon cher Cideville , je vous remercie bien tendrement de la part que vous prenez à la cruelle affliction où je snis. Il n'y a que des amis comme vous qui puissent me consoler. J'ai besoin plus que jamais que vous m'aimiez. Je me veux du mal d'être à Paris. Je voudrais et je devrais être à Rouen. J'y viendrai assurément le plus tôt que je pourrai. Je ne suis plus capable d'autre plaisir dans le monde que de celui de sentir les charmes de votre société. Je ne vous mande aucune nouvelle ni de moi , ni de mes ouvrages , ni de personne. Je ne pense qu'à ma douleur et à vous. A M. DE CIDEVILLE. A Paris, ce 3 octobre 1731. La mort de M. de Maisons, mon cher ami , occupait toutes mes idées , quand je fis réponse à la lettre que j'ai reçue de vous. J'avais à vous parler d'un de vos amusements qui m'est bien cher, et auquel je m'intéresse plus qu'à mes occupations. C'est ce joli opéra que vous avez ébauché de main de maître , et que vous finirez quand il vous plaira. J'en avais parlé chez madame la princesse de Guise , à Arcueil , quelque temps avant la perte que j'ai faite. Je voulais tous les jours vous rendre compte de ce qui s'était passé à Arcueil ; mais la douleur extrême où j'étais , et ces premiers moments de désespoir qui saisissent le cœur quand on voit mourir dans ses bras quelqu'un qu'on aime tendrement, ne m'ont pas permis de vous écrire. Enfin ma tendre amitié pour vous , qui égale la perte que j'ai faite, et que je regarde comme ma plus douce consolation, remet mon esprit dans une assiette assez tranquille pour vous parler de ce petit ouvrage pour qui j'ai tant de sensibilité. Je dis , sans vous nommer, qu'un de mes amis s'était amusé à faire un opéra plein de

Digitized by Google

67 ANNEE H3». Ce cruel rejeton d'une royale race, galanterie , de tendresse , et d'esprit , sur les trois sujets que j'expliquai , et dont je me hasardai de dire le plan. Tout fut extrêmement goûté, et il n'y eut personne qui ne témoignât son chagrin de voir que nous n'ayons point de musicien capable de servir un poète si aimable. Monseigneur le comte de Clermont *, qui était de la compagnie , et à la tête de ceux qui avaient grande impatience d'entendre l'ouvrage, envoya chercher sur-le-champ, à Paris, un musicien qui esta ses gages , et exigea de moi que j'engageasse mon ami à se servir de cet homme. C'est un nommé Blavet a, excellent pour la flûte, et peut-être fort médiocre pour un opéra. Mais heureusement M. le comte de Clermont , qui , quoique prince, entend raison , nous promet que, si on n'était [vas content de la première scène de noire homme , il serait cassé aux gages, et que la pièce serait remise entre les mains d'un autre. Voilà ce que je vous mande , sans que mon esprit républicain soit le moins du monde amolli par un prince, ni asservi à la moindre complaisance ; eu fait de beaux-arts , je ne connais personne ; ainsi , je ne vous demande rien pour le sieur Blavet, mais je vous demande beaucoup pour moi ; c'est que je puisse enfin voir le Triomphe de la beauté et le vôtre. Je ne pourrai peut-être pas arriver à Rouen aussitôt que je l'espérais. Je ne prévois pas que je puisse me remettre en prison avant le mois de décembre. En attendant , vous devriez bien m'envoyer ce Triomphe que je porterais à Richelieu , où je vais passer quinze jours. Lemaître de la maison a passé toute sa vie dans ces triomphes que vous chantez. Il sera là dans sou élément, et il est un assez bon juge de camp dans ces tournois-là. A l'égard de mon Éripliyle, je l'ai bien refondue. J'ai rendu l'édifice encore plus hardi qu'il n'était. Androgide ne prononce plus le uoin d'amour. F.riphyle , épouvantée par les menaces des dieux , et croyant que son fils est encore vivant, veut lui rendre la couronne, dût-elle expirer de la main de son Uls , suivant la prédiction des oracles. Elle apprend au peuple assemblé qu'elle a un fils ; que ce fils a été éloigné dès son enfance , dans la crainte d'un parricide , et elle le nomme pour roi. Androgide , présent à ce spectacle , s'écrie : Peuples, chefs, il faut donc m'expliquer à mon tour i, L'affreuse vérité va donc paraître au jour. ' Louis de Bourbon-Condé, comte de Clermont, né en 1709, mort en ITM. Cl. » Michel Blavet, né* Besançon, mort à Pari». en 1768. Ct. * Ces ver» sont une variante de ceux que Voltaire mit ensuite dans la bouche d'Itermogilde, acte ni, scène u, de la tragédie d 'Erfpliylc. Cl. Ce fils qu'on veut au trône

appeler en ma place, Cet enfant destiné pour combler nos malheurs, Qui devait sur sa mère épuiser ses fureurs, U n'est plus ! et mes mains ont prévenu son crime. Androgide donne des preuves qu'il a tué cet enfant qui était réservé à de si grands crimes. La reine voit donc en lui le meurtrier de son époux et de son fils. Androgide sort de l'assemblée avec des menaces ; la reine reste au milieu de son peuple. Tout cela se passe au troisième acte ; elle a auprès d'elle cet Alcémon qu'elle aime. Elle avait, jusqu'à ce moment, étouffé sa tendresse pour lui ; mais, voyant qu'elle n'a plus de fils et que le peuple veut un maître, qu'Androgide est assez puissant pour lui ravir l'empire, et Alcémon assez vertueux pour la défendre, elle dit : Es-tu lasse, Fortune ? est-ce assez d'attentats ? Chère ombre de mon fils, et toi, cendre sacrée, (A Alcémon.) Oui, seigneur, de ces dieux seconde le courroux, Vengez-moi d'Androgide, et le trône est à vous. . Jetez ! quels rois, sur la terre, en seraient aussi dignes ? Acte III, scène 3. A l'égard du caractère d'Androgide, l'ambition est le seul mobile qui le fait agir. Voici un échantillon de l'âme de ce monsieur ; c'est en parlant à son confident : Moi connaître l'amour ! Ah ! qui veut être roi Ou n'est point fait pour l'être, ou n'aime rien que soi. Dès mes plus jeunes ans, la soif de la grandeur Fut mon unique tyran qui régna dans mon cœur. L'empire par moi privé de la lumière Du trône à mon courage entrouvrait la barrière ; Mais la main de nos dieux la ferma sous mes pas ; Et dans quinze ans entiers de trouble et de combats, Toujours près de ce trône où je devais prétendre. J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.... Acte III, scène I. J'ai extrêmement changé le second acte ; il est mieux écrit et beaucoup moins froid. J'ai, je l'ose dire, embelli le premier ; j'ai laissé le quatrième comme il était ; j'ai extrêmement travaillé le cinquième, mais je n'en suis pas content ; j'ai envie de vous l'envoyer, afin que vous m'en disiez votre avis avec toute la rigueur possible. Hélas ! je parlais de tout cela à ce pauvre M. de Maisons, au commencement de sa petite-vérole ; il approuvait ce nouveau plan autant qu'il avait blâmé le premier acte de l'autre. Tenez-moi lieu de lui, avec M. de Formont. Communiquez-lui tout cela ; je

CORRESPONDANCE. CS compte lui écrire en vous écrivant , et je vous supplie de ne pas mander ce qu'il pense de tous ces nouveaux changements. Que j'ai envie et qu'il me tarde de vous revoir l'un et l'autre ! « O vos cantare perili • » Arcades. O mihi tum quam inolliter ossa quiescant... • Atque ulinam ex vobis un US, vestrique fuissent, etc. » Viro., Eglog. x, v. 3a-33-35. AM. DE FORMONT. Octobre 1734. Eli bien ! mon cher Formont, au milieu des tracasseries du roi et du parlement , de l'archevêque et des curés, des molinistes et des jansénistes, aimez-vous toujours Ériphyle ? Vous m'exhortez à travailler ; mais vous ne me dites point si vous êtes content de ce que je vous ai proposé à vous et à M. de Cideville. Il me semble que le grand mal de cette pièce venait de ce qu'elle semblait plutôt faite pour étonner que pour intéresser. La bonne reine , vieille pécheresse pénitente , était bernée par les dieux pendant cinq actes, sans aucun intervalle de joie qui rafraîchît le spectateur. Les plus grands coups de la pièce étaient trop soudains, et ne laissaient pas au spectateur le temps de se reposer un moment sur les sentiments qu'on venait de lui inspirer in oculis; on assemblait le peuple , au troisième acte ; on déclarait roi le fils d' Ériphyle ; liermogide donnait sur-le-champ un nouveau tour aux affaires, en disant qu'il avait tué cet enfant. La nomination d'Alcméon faisait , à l'instant , un nouveau coup de théâtre. Théandre arrivait dans la minute , et faisait tout suspendre, en disant que les dieux faisaient le diable à quatre. Tant d'éclairs coup sur coup éblouissaient. Il faut une lumière plus douce. L'esprit , emporté par tant de secousses , ne pouvait se fixer ; et, quand l'ombre arrivait après tant de vacarme , ce n'était qu'un coup de massue sur Alcméon et Ériphyle, déjà altérés et étourdis de tant de chutes. Théandre avait précédé les menaces de l'ombre par des discours déjà trop menaçants, et qui, pour comble de défauts , ne convenaient pas dans la bouche de Théandre , qui , selon ce que j'en ai dit dans une lettre à M. de Cideville , parlait trop ou trop peu , et n'était qu'un personnage équivoque. Ne convenez - vous pas de tous ces défauts ? mais , en même temps , ne sentez - vous pas combien il est aisé de les corriger ? Qui voit bien le mal voit aussitôt le remède. Il n'y a qu'à prendre la route opposée; contraria contrariis curantur. Vous saurez bientôt si j'ai corrigé tant de fautes avec quelque succès. Je compte faire partir Ériphyle pour Rouen , avant qu'il soit peu ; mais * Vintmille, archevêque de Paris, qui avait fait {ou fait faire) une instruction pastorale contre les avocats. Cl. j'aurais bien

voulu savoir auparavant ce que vous et M. de Cideville pensez des
 changements que je dois faire. Peut-être me renverrez-vous encore j
 Ériplnle. Ne manquez pas, messieurs, de me la renvoyer impitoyablement,
 si vous la trouvez mal. Vous avez tous deux des droits incontestables sur cet
 enfant, que vous avez vu naître. Adieu ; je vous embrasse bien tendrement.
 Mille compliments à l'ami Cideville. A M. DE CIDEVILLE. A Paris, a
 novembre 1731. Mon cher et aimable Cideville, ayant ouï dire que vous
 étiez à la campagne, j'ai adressé à M. de Formont un paquet de Charles
 XII, dans lequel vous trouverez un exemplaire pour le premier président, et
 un autre pour M. Desforges. Il y a aussi une lettre pour le premier président
 , que j'aurais bien souhaité qu'il pût recevoir de votre main, ut yratior
 foret; mais, comme le temps me presse un peu, j'ai supplié M. de Formont
 de faire rendre la lettre et le livre, en cas que vous fussiez absent, me
 flattant bien qu'à votre retour vous réparerez par quelques petits mots ce
 qu'aura perdu ma lettre à n'ôtre point présentée par vous. Je vous prierai
 bien aussi de continuer à mettre M. Desforges dans mes intérêts. Il faut
 qu'il continue ses bons procédés ; et, puisqu'il votre considération il a
 favorise l'impression du roi de Suède, il faut qu'il en empêche la
 contrefaçon, sans quoi il ne m'aurait rendu qu'un seryiee onéreux : et,
 comme le voilà mis, grâces à vos hontes, en traiu de m'obliger, il ne lui en
 coûtera pas davantage d'interdire tout d'un temps l'entrée de l'édition de
 mes œuvres, faite à Amsterdam, chez Lcdet et Desbordes, laquelle
 couperait la gorge à notre petite édition de Rouen, que je compte venir
 achever cet hiver. Voilà bien des importunités de ma part ; mais la plus
 forte, mon cher ami, sera mon empressement pour Daphnis et Chloé, pour
 Antoine et Cléopâtre, et pour la dame lo *. J'attends avec impatience cet
 ouvrage, dont j'ai une idée si avantageuse. Que les rapports des procès ne
 fassent poiut tort aux muses. « Mox, uki publicas « Res ordinariis, grande
 munus •• Cecropio repelcs cothumo. » Hor., liv. h, od. 1, v. ro. A l'égard de
 mon cothurne, il ne passera qu'après celui de La Grange 2 : aiusi Ériphyle
 ne pa' C'esl-à-dire Isis et Argus, petite pièce lyrique. * La Grange lit jouer
 Erigone le 17 décembre 1731 ; Ertphyle fut représentée le 1^{er} mars suivant.

fiO ANNÉE 1 731 . raitra probablement qu'en février. Tant de délais sont bien favorables, tiripliyle n'en vaudra que mieux ; mais , s'ils (ont du bien à la pièce , ils font bien du mal à l'auteur, qu'ils privent trop long-temps de la douceur de vivre avec vous. Je suis toujours malade , toujours accablé des souffrances qui me persécutaient à Rouen-, mais je vous avais pour ma consolation , et vous me manquez aujourd'hui. Ces entretiens charmants, ce commerce si doux , Ce plaisir de l'esprit , plaisir vif et tranquille, Est à mon corps usé le seul remède utile. Ah! que j'aurais souffert sans vous! A M. DE CIDEVILLK. A Paris, novembre 1731. D'où vient donc , mon cher Cidcvillc , que vous ne me donnez point de vos nouvelles? N'avez-vous point reçu le Charles XII que je vous ai adressé , sous le couvert de M. de Forment , avec une lettre pour le premier président ? Je n'ai entendu parler depuis ni de vous ni de M. de Formont. Vous êtes d'étranges gens. Vous ne m'avez écrit avec quelque assiduité que quand vous avez eu quelques services à me rendre. Est-ce que vous ne m'aimiez qu'à proportion du besoin que j'ai eu de vous? Au moins intéressez-vous au succès de cette histoire, que vous avez aidée à paraître au monde. Elle a reçu quelque légère contradiction du ministère, et nulle du public. Mais savez-vous qu'il y a eu une lettre de cachet contre Jore? Je fus assez heureux pour le savoir, et assez prompt pour l'avertir à temps. Un quart d'heure plus tard , mon homme était à la Bastille ; le tout pour avoir imprimé une préface un peu ironique , à la tête du procès du Père Girard . Cette préface était de l'abbé Desfontaines , à qui je sauve la prison pour la seconde fois ; et mon avis est qu'il ne l'a méritée que lorsqu'il m'a payé d'ingratitude ; car je ne pense pas qu'on doive , en bonne justice , coffrer un homme pour avoir suivi la morale des jésuites , ni pour l'avoir décriée. J'attends toujours certain opéra , et travaille à certaine tragédie. Ce même M. de Launai 1 qui s'est chargé d'Ériphyle vient de donner au Théâtre italien une petite comédie allégorique, intitulée la Vérité fabuliste; je ne l'ai point encore vue , ayant eu tous ces jours-ci beaucoup d'affaires. On en dit peu de bien et peu de mal ; ce qui est la marque infaillible de la médiocrité. Le Chevalier Bayard vient d'être sifflé à la Col Auteur dramatique ; né en 1095, mort ms m*. Cl. métille française, cl irest plus , comme autrefois, le Chevalier sans peur et sans reproche. On va donner VÉrigone de l'auteur des Philippiques. Piron travaille de son côté incognito. Voilà bien des provisions pour le théâtre. Vous savez sans doute qu'on a imprimé des

lettres vraies ou fausses de l'abbé Montgon , dans lesquelles les ministres de ces pays-ci sont extrêmement maltraités ; mais cet ouvrage , imprimé à La Haye , ne paraît point encore à Paris ; peut-être en a-t-on acheté toute l'édition pour la supprimer. A propos d'édition, je vous prie d'engager M. Desforges à empêcher que Machucl ne réussisse dans le dessein qu'il a de contrefaire Charles XII. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur, et suis à vous bien tendrement pour toute ma vie. A M. THIERIOT. In décembre. Mon cher Thicriot, je viens enfin de voir tout à l'heure cette belle préface qu'on m'impute depuis un mois. Faites rougir M. de Chauvelin de vous avoir dit du bien de cet impertinent ouvrage, où le sérieux et l'ironie sont assurément bien mal mêlés ensemble , et dans lequel on loue, avec des exclamations exagérées , les factums de Chaudon * , et ceux pour le P. Carme, que, Dieu merci , je ne lirai jamais. Cette préface est pourtant d'un homme d'esprit , mais qui écrit trop pour écrire toujours bien. Je suis très fâché que M. de Chauvelin connaisse si peu ma personne et mon style. On ne peut lui être plus attaché , ni être plus en colère que je le suis. Quand Orphée-Rameau voudra , je serai b son service. Je lui ferai airs et récits , comme sa muse l'ordonnera. Le bon de l'affaire, c'est qu'il n'a pas seulement les paroles telles que je les ai faites. Je gage qu'il n'a pas, par exemple , ce menuet : Le vrai bonheur Souvent dans un ctrur Est né du sein de la douleur. C'est un plaisir Qu'un doux souvenir Dcs peines passées; Les craintes cessées Font renaître un nouveau désir. Il y a vingt canevas que je crois qu'il a perdus, et moi aussi. Mais , quand il voudra faire jouer Samson , il faudra qu'il tâche d'avoir quelque examinateur au-dessus de la basse envie cl de la petite intrigue d'auteur, tel qu'un Fonlcnelle , et non pa* •

Avocat de Catherine Cadierc. Cl. Digitlzed by Google

70 CORRESPONDANCE. un Hardion l , who envie s ports , ns
cunuchs envy lovers. Ce M. Hardion a eu la bonté d'écrire une lettre
sanglante contre moi b M. Rouillé. A M. DE FORMONT. Part* , ce JO
décembre. Grand merci de la prudence et de la vivacité de votre amitié. Je
ne peux vous exprimer combien je suis aise que vous ayez logé chez vous
les onze pèlerins *. Mais que dites-vous de l'injustice des méchants qui
prétendent qu'ÉriphYTE est de moi , et que Charles XII a été imprimé h
Rouen ? L'Antéchrist est venu , mon cher mousicur; c'est lui qui a fait la
Vérité de la Religion chrétienne prouvée par les faits , Marie Alacoque ,
Séthos , Œdipe en prose riméc et non rimée. Pour Charles XII , il faut qu'il
soit de la façon d'Elie; car il est très approuvé et persécuté. Une chose me
fâche , c'est que le chevalier Folard , que je cite dans cette histoire , vient de
devenir fou. Il a des convulsions au tombeau de saint Pâris. Cela iniirme un
peu son autorité ; mais , apres tout , le héros de notre histoire n'était guère
plus raisonnable. Vous devez savoir qu'on a voulu mettre Jore h la Bastille ,
pour avoir imprimé à la tête du procès du P. Girard une préface que l'on
m'attribuait. Comme on a su que j'ai fait sauver Jore , vous croyez bien que
l'opinion que j'étais l'auteur «le la préface n'a été affaiblie ni dans l'esprit
des jésuites ni dans celui des magistrats , leurs valets; cependant c'était
l'abbé Desfontaines qui en était l'auteur. On l'a su , à la fin ; et , ce qui vous
étonnera, c'est que l'abbé couche chez lui. Il m'en a l'obligation. Je lui ai
sauvé la Bastille , mais je n'ai pas été fort éloigné d'y aller raoimôme. J'ai
écrit à M. de Cidcville, pour le prier d'engager M. Desforges a empêcher
rigoureusement qu'on n'imprime Charles XII à Rouen. Je crois que les
Machuel en ont commencé une édition. M. le premier président ferait un
beau coup de l'arrêter; mais Duphnis et Chloé , Antoine et Cléopâtre , Isis
et Argus me tieuneut encore plus au cœur. Adieu. A M. DE CIDEVILLE,
RUB DE l'BCCRSUIL, A BOOEN. 7 à 8 février * 173*. J iriphyle cl ma
machine malade m'ont telle' Jacques Hardion, mort en 1756, remplacé par
Thomas k l'académie française. » C'est-à-dire onze ballots de l'histoire que
Jore venait d'imprimer pour Voltaire. Ci.. 1 Celle lettre, datée du 7 à 8
février dans l'original, mais ment occupé tous ces jours-ci , mon cher ami ,
que l'heure de la poste était toujours passée quand j'ai voulu vous écrire. Je
suis venu à bout des tracasseries qu'on m'a faites ; mais une tragédie et une
mauvaise santé sont des choses bien plus difficiles à raccommoder. Je
souffre et je rime ; quelle vio I Encore si je rimais bien ; mais si vous saviez

combien il m'en coûte actuellement pour polir ma p d'Argos , pour mettre
 chaque mot b sa place , « Et male tomatos incudi reddere versus, » Ho r., de
 art.poct., v. 44t. vous plaindriez votre pauvre ami. Mon Dieu! pourquoi faire
 des vers , et les faire mal? Voilà ce La Grange qui vient de donner Erigone.
 il n'y a pas un vers passable dans tout l'ouvrage; il y en a cinq cents de
 ridicules. La pièce est le comb'c de l'extravagance , de l'absurdité , et de la
 platitude ; mais j'ai peur que le siècle n'en soit digne. Cependant ce n'est
 pas trop à moi b dire du mal du siècle, qui traite assez favorablement
 Charles XII. Un auteur qui fait des vers comme La Grange , mais qui vaut
 assurément bieu mieux, est actuellement fort malade : c'est ce pauvre La
 Motte *. Je suis à peu près dans le même cas ; j'ai un reste de fièvre. Adieu
 : quand on est malade , il faut s'en tenir au proverbe : Des lettres courtes et
 de longues amitiés. Je vous aime tendrement pour toute ma vie. Mille
 amitiés à Formont. » A M. DE FORMONT. Parti, M décembre. J'ai reçu
 voire lettre par les mains de Tliieriot ; mais je ne sais pas pourquoi il n'a pas
 jugé h propos de me faire voir M. l'abbé Linanl », qui me serait cher, pour
 peu qu'il fit quatre bons vers sur cinquante. Le patriarche des vers dura
 vient de mourir. C'est bien dommage ; car son commerce était aussi plein
 de douceur que ses poésies de dureté. C'est un bon homme, un bel esprit, et
 un poète médiocre de moins. L'évêque de Luçon , fils de ce Bussi-Rabulin
 qui avait plus de réputation qu'il n'en méritait , succède b La Molle dans la
 place d'académicien , place méprisée par les gens qui pensent, respectée
 encore par la poeertaineraent par distraction , dot être écrite entre le «7 et le
 9t> décembre 1731, d'après le* allusions qu'elle contient. Cl. ' iioudar de La
 Motte mourut à Paria , rue Guénégaud , le 2C décembre 1731 , vers sept
 heures du matin. Cl. * Michel Linanl (cité plus liant), né vers 1708, mort k
 Paris , le 11 décembre 1749 ; auteur dramatique qui donna , en 1738-39,
 une édition des œuvres de. si. de Voltaire, en 4 vol. in-8", flg , avec une
 prtface de sa façon. Cl. Digitized by Google

ANNÉE 1752. 71 palace , et toujours courue par ceux qui n'ont que de la vanité. Notre Eriphyle sera bientôt jouée. Vous la trouverez bien différente de ce qu'elle était. J'ai Qui le moins mal que j'ai pu le tableau dont vous vîtes l'esquisse à Rouen. Je me flatte encore de vous voir à Paris , aux premières représentations. Je jouirai bien de votre commerce , car me voici votre voisin. Madame de Fontaines-Martel , la déesse de l'hospitalité , me donne à coucher dans son appartement bas , qui regarde sur le Palais-Royal. Je n'en désespérerai pas , tant que vous serez chez M. des Alleu rs. Quand nous souperons ensemble , Nous parlerons de tout et ne traiterons rien , comme dit un certain auteur très aimable ; mais, hors de là , je veux traiter avec vous beaucoup de choses. A l'égard de Jore , on m'a assuré qu'il n'nvait rien à craindre. Il peut retourner à Rouen ; mais je ne lui conseille pas de revenir si tôt à Paris. Gardez toujours chez vous , je vous en supplie , les ballots à qui vous avez bien voulu donner retraite. Je voudrais être déjà quitte de toute cette besogne; mais il faut vous voir longtemps pour que la besogne soit bonne. • Carmen reprehendite , quod non « Multa dies, et multa lilura coarctuit.... » Hor., de ari.poet., v. ag?. Adieu , « Nostrorum operum candide iudex. » Hor., i,ép. it, t. i. Pressez donc notre cher Cideville de nous envoyer sa petite drôlerie. Je vous embrasse de tout mon cœur. A M. DE CIDEVILLE. 5 février 1739. Enfin , mon cher Cideville , Ériphyle et mes souffrances me laissent un moment de liberté ; et j'en profite , quoique bien tard , pour m'entretenir avec vous, pour vous parler de ma tendre amitié , et pour vous demander pardon d'avoir été si long-temps sans vous écrire. M. de Formont, que j'ai le bonheur de voir tous les jours, sait combien nous vous regrettons. Les moments agréables que je passe avec lui me font souvenir des heures délicieuses que j'ai passées avec vous. J'étais , pour le moins , aussi malade que je le suis, mais vous m'empêchiez de le sentir. M. de Lézeau est aussi à Paris ; mais je le vois aussi peu que je vois souvent M. de Formont , quoique ce soit lui qui ait écrit de sa main le premier acte d 'Ériphyle. Pourquoi faut-il que cc soit M. de Lézeau qui soit à Paris , et que vous restiez à Rouen! Pardon cependant de mes souhaits; je ne songeais qu'à moi , et je ne faisais pas réflexion que le séjour de Rouen vous est peut-être infiniment cher, et que vous y êtes le plus heureux de tous les hommes. Si cela est , comme je n'en doute pas, souffrez donc au moins que je vous en félicite. Je m'intéresse à votre bonheur avec autant de discrétion que vous en apportez pour être heureux.

Je présume même que celle félicité dont je vous parle a retardé un peu votre petit opéra. Vous êtes trop tendre pour croire Que de Quiuault la poétique gloire De tous les biens soit le plus précieux 1 . Pour moi , qui suis assez malheureux pour ne faire ma cour qu'a Ériphyle , j'ai retravaillé ma tragédie avec l'ardeur d'un homme qui n'a point d'autre passion. Dieu veuille que je n'aie pas brodé un mauvais fond , et que je n'aie pas pris bien de la peine pour me faire siffler ! Enfin les rôles sont entre les mains des comédiens , et , en attendant que je sois jugé par le parterre, j'ai fait jouer la pièce ebez madame de Fontaines-Martel, qui m'a (comme vous savez peut-être) prêté un logement pour cet hiver. Ériphyle a été exécutée par des acteurs qui jouent incomparablement mieux que la troupe du faubourg Saint-Germain. La pièce a attendri , a fait verser des larmes ; mais c'est gagner en première instance un procès qu'on peut fort bien perdre en dernier ressort. Le cinquième acte est la plus mauvaise pièce de mon sac, et pourra bien me faire condamner. On me jouera immédiatement après le Glorieux * ; c'est une pièce de M. Destouches , de laquelle on vous aura sans doute rendu compte. Elle a beaucoup de succès ; et peut-être en aurait-elle moins a la lecture qu'aux représentations. Ce n'est pas qu'elle ne soit, en général, bien écrite; mais elle est froide par le fond et par la forme ; et je suis persuadé qu'elle n'est soutenue que par le jeu des acteurs pour lesquels il a travaillé. C'est un avantage qui me manque. J'ai fait ma pièce pour moi , et non pour Dufresne et pour Sarazin. Je l'ai même travaillée dans un goût auquel ni les acteurs ni les spectateurs ne sont accoutumés. J'ai été assez hardi pour songer uniquement à bien faire plutôt qu'à faire convenablement; mais, après tout, si je ne réussis pas , il n'y en aura pas pour moi moins de honte ; et on m'accablera d'autant plus que le petit succès qu'a eu Y Histoire du roi de Suède a soulevé l'envie contre moi. Elle

• Vers parodié» A'Annldé, acte v , *rène |. > Joué, pour la première foi», le 18 janvier «732. Cl.

CORRESPONDANCE. 72 m'attend au parterre pour me punir d'avoir un peu réussi en prose. Je ferais bien mieux de ne plus songer au théâtre, puisque « Patina negata raacrum , donala reducit opimum. » Hor., lib. ii, ep. i, v. 181. H vaudrait mieux cent fois revenir achever mes Lettres anglaises auprès de vous. « O varias hominum mentes, o pectora cæca! » Lccr., liv. ii, v. 14. Voilà bien du babil pour un malade; mais je vous aime , mon cher Cideville , et le cœur est toujours un peu diffus. A M. DE CIDEVILLE. Ce mercredi des Cendres , 97 février. La beauté qu'en secret Cideville idolâtre Voit en lui deux talents rarement réunis : Le cœur aimable de Oapliuis, Et le v.. du héros qui f. Cléopâtre. Cependant , mon cher ami , votre cœur a mieux réussi que le reste , et l'on est beaucoup plus content de vos bergers que de vos héros. Noire ami Forraont , qui n'a point de tragédie à faire jouer, vous aura mandé plus au long des nouvelles de Daphnis et d'Antoine. Pour moi, qui cours risque d'être sifflé mercredi prochain , et qui vais faire répéter Èriphyle dans l'instant , je ne puis que me recommander à Dieu , et me taire sur les vers des autres. Je voudrais que vous raccommoassiez votre besogne à Paris , et moi la mienne ; mais , comme probablement vous en avez de plus agréable à Rouen , je vous dirai seulement, Felices quibus ista licent *. Cependant, quand vous voudrez avoir du relâche et venir à Paris , j'espère , mon cher ami , pouvoir vous procurer non seulement un appartement, mais une vie assez commode. C'est une affaire que j'ai dans la tête. Vous m'avez accoutumé à vivre avec vous, et il faut que j'y revive. Adieu : je vous embrasse tendrement. Plura alias. A MADAME LA PRINCESSE DE GUISE. Mars 1753. Madame, mon petit voyage à Arcueil m'a tourné la tête. Je croyais n'aimer que la solitude , et je sens que je n'aime plus qu'à vous faire ma cour. Au moins , si je suis destiné à vivre en hibou , je l Ovid, Mêlant , x , 530. ne veux me retirer que dans les lieux que vous aurez habités et embellis. Je supplie donc votre altesse et M. le prince de Guise de donnera votre concierge ordre de me recevoir à Arcucil. Il faudra que je sois bien malheureux si de là je ne vais pas vous faire ma cour à Monjeu. Je viens de faire , dans le moment , une infidélité à la maison de Lorraine. Voici un prince du sang pour qui j'ai rimé, ce matin , un petit madrigal. Il mériterait mieux ; car il m'a enchanté. Comment , madame l il est aimablo comme s'il n'était qu'un particulier. Non, je n'étais point tait pour aimer la grandeur; Tout éclat m'importune et tout faste m'assomme; Mais Clermont , malgré moi , subjugué enfin mon

cœur ; Je crois n'y voir qu'un prince, et j'y rencontre un homme. Je crois lui donner, par ce dernier vers, la plus juste louange du monde, et, en même temps, la plus grande. Il faudrait que j'eusse l'esprit bien bouché, si, ayant eu l'honneur de vous approcher, je ne savais pas donner aux choses leur véritable prix, et si je n'avais appris combien la grandeur peut être aimable. Mais je vois qu'au lieu d'un billet, je vous écris une épître de Jicaloire, et qu'ainsi je vous déplaît fort. Je suis donc , avec un profond respect, etc. A M. DE CIDEVILLE. Samedi , 8 mars. Il faut tou* donner les prémices De ces aimables fruits, aux beaux esprits si doux. Le public a goûté mes derniers sacrifices; Ib en sont plus dignes de vous. Cela veut dire, mon cher Cideville, qu'Eriphyle, que vous avez vue naître, reçut hier la robe virile, devant une assez belle assemblée, qui ne fut pas mécontente, et qui justifia votre goût. Notre cinquième acte a été critiqué ; mais on pardonne au dessert, quand les autres services ont été passables. Je suis fâché, en bon chrétien, que le sacré n'ait pas le même succès que le profane , et que Jcphté et l'arche du Seigneur soient mal reçus à l'Opéra, lorsqu'un grand-prêtre de Jupiter et une catin d'Argos réussissent à la comédie; mais j'aime encore mieux voir les mœurs du public dépravées que si c'était son goût. Je demande très humblement pardon à Y Ancien Testament s'il m'a ennuyé à l'Opéra. Pardon d'un billet si succinct ; courtes lettres et longues amitiés est ma devise; mais je serais bien fâché et j'y perdrais trop si vos lettres étaient aussi courtes. Digitized by Google

ANNEE 1732. 75 A M. DE CIDEVILLE. Ce 17 mars 1733. Voici M. de Linant , monsieur , qui fait des vers pleins d'images et d'harmonie , et qui mérite parlà votre bienveillance. Je crois qu'il ira loin, parce qu'il a h présent trop d'idées et de fougue. La fureur de la jeunesse se change par le temps en chaleur. Je désespérerais de lui , si h son âge ses vers étaient raisonnables. Il m'a paru beaucoup plus sage que sa poésie , et je ne sais rien de si bien qu'une conversation douce et une poésie vive. Vous, mon cher Cideville, qui possédez si bien ces deux talents, encouragez-les dans ce jeune élève. Il sera digne de vivre h Taris en bonne compagnie quand il vous aura vu quelque temps. J'envie le plaisir qu'il va avoir : je ne puis ra'empôcher de lui donner cette lettre, afin que je sois sûr qu'on vous parle de moi. Vous m'avez envoyé versiculosdicacet, et une épître charmante. Adieu, le cœur le mieux fait et l'esprit le plus aimable que je connaisse. A M. DE MONCRIF. Mars. Mon cher Valérius , que votre consulat 1 ne vous fasse pas oublier Argos. J'ai besoin plus que jamais d'être approuvé et protégé par votre charmant maître *. Je ne veux pas qu'un ouvrage, qui sera honoré de son nom, soit médiocre ; j'y travaille jour et nuit, et peut-être l'envie de lui plaire sera devenue talent chez moi. S'il daignait envoyer chercher la troupe comique encore une fois, et lui recommander Ériphyle , ce serait une bonne action digne de lui. J'ai abandonné cette pièce aux comédiens, quant au profit ; mais, pour la gloire, nous autres poètes ne sommes pas si généreux. Mon intérêt véritable , qui est celui de ma réputation, le droit que j'ai de faire continuer la pièce après Pâques , et, surtout, la protection dont m'honore monseigneur le comte de Clermont, me font espérer que les comédiens ne refuseront pas de jouer la pièce. Je sais bien qu'a près les manières honnêtes et généreuses que j'ai eues avec eux , ils auront envie de me nuire, attendu l'esprit de corps ; mais j'attends tout des bontés de S. A. S. et de votre amitié. ' Le rftle de Valérius Publlicola , dans Brutus , que M. de Moncrif jouait en société. * Moncrif était secrétaire des commandements du comte de Clermont , à qui Voltaire voulait, à ce qu'il paraît, dédier Eriphyle. Cl. A M. DE MONCRIF. Mare. Musc aimalie, musc badine, Esprit juste et non moins galant , Vous ressemblez bien mieux à I.a Fare , à Ferrand , Que je ne ressemble à Racine. Grand merci de vos bontés ; j'y suis plus sensible qu'à des battements de mains. Mon cher et aimable Tithon , j'ai été deux fois à votre palais sans pouvoir saluer son altesse. J'avais aussi à vous prier de passer chez madame de Fontaines-

Martel, qui se vante d'avoir quelque chose à vous dire. Recevez donc, par écrit, mon invitation de venir la voir. Si vous rencontrez dans votre palais Rliadamiste et Palamède ' , ayez la bonté , je vous prie , de lui dire des choses bien tendres de la part de son admirateur. A l'égard de votre prince , je me suis écrié à sa porte : J'ai par deux fois votre altesse Talée; Cela veut dire, hélas! tout simplement, Que ma muse deux fois s'est en vain présentée Pour vous faire son compliment. Heureux qui serait à portée De râler effectivement Votre personne tant vantée ! Il n'en ferait rien sûrement. Cela est on peu irrégulier b présenter à un saint abbé comme monseigneur le comte de Clermont ; mais pour vous , qui n'êtes point in sacris , vous pouvez lire de ces sottises. Faites ma cour en prose à ce prince aimable , et brûlez mes vers ; j'y gagucrai beaucoup. Adieu. Cela est honteux que vous ne fassiez plus de vers. Ce siècle-ci a plus besoin que jamais de grâce et de bon goût. Il faut que vous travailliez. A M. BROSSETTE *. 14 avril. Je suis bien flatté de plaire à un homme comme vous, monsieur ; mais je le suis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corrections si judicieuses dans l'IIisloire de Charles XII. Je ne sais rien de si honorable]>our les ouvrages de M. Despréaux que d'avoir été commentés par vous , et lus par Charles xu. Vous avez raison de dire que le sel de ses satires ne pouvait guère être senti par un héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du czar et ' C'est-à-dire Crébillon. Palamède est un des personnages delà tragédie d 'Electre. Ci. > Claude Brossctle, né à Lyon en 1671 , mort on I74\

CORRESPONDANCE. 74 du roi de Pologne que de celle de Chapelain eide Colin. Pour moi, quand j'ai dit que les salires de lloileau n'étaient pas ses meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fussent mauvaises. C'est la première manière de ce grand peintre, fort inférieure , à la vérité , à la seconde , mais très supérieure à celle de tous les écrivains do son temps, si vous en exceptez M. Racine. Je regarde ces deux grands hommes comme les seuls qui aient eu un pinceau correct , qui aient loujous employé des couleurs vives, et copié fidèlement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur style, c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, elque jamais leurs pensées n'ont rien couléà l'harmonie ni à la pureté du langage. Feu M. de La Motte , qui écrivait bien en prose , ne parlait plus français quand il fesail des vers. Les tragédies de tous nos auteurs, depuis M. Racine, sont écrites dans un style froid et barbare ; aussi La Motte et ses consorts fesaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaisser Despréaux, auquel ils ne pouvaient s'égalier. Il y a encore, h ce que j'entends dire, quelques uns de ces beaux esprits subalternes qui passent leur vie dans les cafés, lesquels font à la mémoire de M. Despréanx le même honneur que les Chapelain fesaient à ses écrits, de son vivant. Ils en disent du mal , parce qu'ils sentent que si M. Despréaux leseût connus, il les aurait méprises autant qu'ils méritent de l'ôtre. Je serais très fâché que ces messieurs crussent que je pense comme eux , parce que je fais une grande différence entre ses premières satires et ses autres ouvrages. Je suis surtout de votre avis sur la neuvième satire, qui est un chef-d'œuvre, et dont I Epître aux Muscs , de M. Rousseau , n'est qu'une imitation un peu forcée. Je vous serai très obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand homme , qui méritait un commentateur comme vous. Si vous voulez aussi, monsieur, me faire le plaisir de m'envoyer V Histoire de Charles XII , de l'édition de Lyon, je serai fort aise d'en avoir un exemplaire. A M. DE CIDEVILLE. Ce jeudi, 17 avril Je demande pardon à mon très cher Cideville. Si je n'étais pas le plus sérieusement du mondo occupé à des bagatelles, et si les moments de paresse qu'ont tous les vaporeux comme moi ne succédaient pas tour à tour au travail, je vous écrirais tous les jours , mon cher ami ; car avec qui dans le inonde aimerais-je mieux à m'entretenir qu'avec vous? Avec qui puis-je mieux goûter les plaisirs de I amitié et les agréments de la littérature? Je vous renverrai voire opéra, puisque vous me le redemandez ; mais ce ne sera pas saus regretter infiniment l'acte de Dap finis et Chloé,

qui est certainement très joli , et sur lequel on ne pourrait pas faire de méchante musique. Si jamais vous avez du loisir, je vous conjurerai de l'employer à corriger les doux autres actes , et à faire à votre opéra ce que je viens de faire bien ou mal à ma tragédie : j'y viens de changer plus de la valeur de deux grands actes, et c'est de cette nouvelle manière dont on la va jouer la rentrée du théâtre , précédée d'un compliment en vers à nosseigneurs du public. Je compte vous envoyer dans un paquet la pièce et le compliment, et je veux que votre ami Formont m'en dise avec vous son sentiment ; je vais lui écrire pour lui dire combien je lui suis obligé des peines qu'il a bien voulu prendre pour ce que vous savez , et combien nous le regrettons tous à Paris. Ah! mon cher Cideville, pourquoi ne venez-vous pas aussi vous faire regretter, ou plutôt pourquoi ne pouvez-vous pas l'un et l'autre vous faire toujours regretter à Rouen? Adieu , mon cher ami; mille pardons de vous écrire si fort en bref. J'ai déjà parlé à ma baronne de notre petit Linant; je souhaite extrêmement de lui être utile. Je me croirais trop heureux, si j'avais pu, une fois en ma vie, encourager des talents. Adieu; je vous embrasse tendrement. A M. DE FORMONT. Do 29 avril tm Formont , chez nous tant regrette , Toi qui, parlant avec finesse, Penses avec solidité, F.t , sans languir dans ta paresse, Vis heureux dans l'oisiveté. Dis-nous un peu , sans vanité, Des nouvelles de la Sagesse Et de sa sœur la Volupté; Car on sait bien que de ton côté Ces deux filles vivent sans cesse. L'une et l'autre est une maîtresse, Pour qui j'ai beaucoup de tendresse, Mais dont Formont seul a été. Je compte , mon cher Formont , que vous aurez incessamment quelques manuscrits de ma façon, puisqu'on vous a débarrassé du dépôt de mes folies imprimées. Je vous en verrai Eriphyle, de la nouvelle fournée , avec trois actes nouveaux , le tout accompagné d'une façon de compliment en vers , selon la méthode antique, lequel sera récité par Dufresne le jeudi prochain. C'est ce jour-là que le parterre jugera Eriphyle en dernier ressort ; mais c'est Abraham-Alexis Quinault Dufresne, mort en 1767. Ce fut tout «lui créa le rôle d'Uldipe, en 1718. Ci.

ANNÉE je veux qu'auparavant elle soit jugée par vous et par M. de Cideville, les deux meilleurs magistrats de mon parlement. J'écrivis hier h notre cher Cideville , mais j'étais si pressé , que je ne lui mandai rien du tout. Vous aures aujourd'hui la petite épigramme , assez naïve à mon sens , sur Néricault Destouches. Néricault, dans sa comédie, Croit qu'il a peint le glorieux; Pour moi je crois , quoi qu'il nous die , Que sa préface le peint mieux. D'ailleurs, il n'y a rien ici qui vaille en ouvrages nouveaux. Nous allons voir, cet été , une comédie en prose du sieur Marivaux , sous le titre des Serments indiscrets. Vous croyez bien qu'il y aura beaucoup de métaphysique et peu de naturel ; et que les cafés applaudiront , pendant que les honnêtes gens n'entendront rien. Vous savez que la petite Dufresne, in articulo mortis, a signé un beau billet conçu en ces termes: « Je promets à Dieu et à M. le curé de Saint-Sul» pice de ne jamais remonter sur le théâtre. » Tout le monde dit : a Oh 1 le beau billet qu'a La « Châtre 1 « Pour nous autres Fontaines-Martel , nous jouons la comédie assez régulièrement. Nous répétâmes hier la nouvelle Eriphyle. Nous faisons quelquefois bonne chère, assez souvent mauvaise; mais, soit qu'on meure de faim ou qu'on se crève, on dit toujours : « Ah ! si M. de Formont était « là ! » Adieu , mon cher ami ; personne ne vous aime plus tendrement que, etc. A M. DE CIDEVILLE. Parts, cc X mal 1739. Jorc est parti , mon cher ami, avec un ouvrage que je regrette , et un autre pour qui je crains ; c'est le vôtre que je voudrais bien n'avoir pas perdu , et c'est le mien que je tremble de donner au public. Jorc doit vous rendre ballet et tragédie. Vous trouverez Êriphyle bien changée ; lisez-la , je vous prie, avec notre aimable et judicieux ami, et dites-raoi l'un et l'autre ce que vous en pensez. On peut aisément envoyer des corrections à son imprimeur, par la poste; ne m'épargnez point, et lisez chaque vers avec sévérité. Vous allez peutêtre faire languir quelques pauvres plaideurs , et différer quelque beau rapport, pour une mauvaise pièce ; vous direz , en parlant de mes vers : “ l'ojthalmi tamen illorum mca seria ludo. ~ Viao., Egl. vir, v. 17. Il n'y a rien de nouveau ici qu'une pièce médiocre qu'on joue presque incognito aux Italiens. ■1732. 75 On bâille à Jephthè , mais on y va ; il n'y a de livres nouveaux que l'Anatomie de Winslow. Adieu , care amice. A M. DE CIDEVILLE. Ce jeudi, 8 mai mt, à une heure après midi. Mes chers Aristarques , je vous obéis avec joie, et je suis encore plus sévère que vous; je vous envoie plus d'un changement dans cette feuille; demain vous pourrez avoir une voiture plus complète. La poste

va partir, sans cela vous auriez au moins une douzaine de vers de plus. Jore en reçoit tous les jours : je vous prie de lui communiquer ceux-ci dès que vous les aurez reçus ; diteslui bien qu'il les porte exactement sur la pièce , qu'il commence incessamment l'impression , et qu'il m'envoie une copie de tous les vers corrigés qu'il a reçus de moi, afin que je les revoie à loisir. Mille remerciements, mille pardons. Soyez toujours bien indulgents pour moi , et bien sévères pour mes ouvrages. Je vous embrasse bien tendrement. Nouveaux changements dans la tragédie d'ériphyle. ACTE I, SCENE I. Songez à cet oracle, à Cette loi suprême. Corrigez : Songez à cet oracle , à cet ordre suprême. Ces temps, ce jour affreux, feront la destinée. Corrigez : Attends jusqu'à ce jour, attends la destinée. De cet étal tremblant embarrassaient les rênes. Corrigez : De letat qui chancèle embarrassaient les rênesDescend du haut des deux après plus de quinze ans. Conigez : Descend du haut des deux après plus de vingt ans. ACTE III, SCÈNE I (à la fin). A prit ce vert : Mais du moins, en tombant, je saurai me venger, Otex tout ce qui suit jusqu'à la fin de la scène , et mettez à la place ; zornORM. Si sous n'espérez rien , que faut-il ménager? Venez-vous essuyer le mépris de la reine? HKR3S 0G1DE. Euphorbe , je viens voir à qui je dois ma haine ; Qui sont mes vrais rivaux , qui je dois accabler; Qui séduit Êriphyle et quel sang doit couler. Je viens voir si la reine aura bien l'assurance De nommer devant moi... C'est elle qui s'avance. ACTE IV, SCENE DERNIERE. THKANDRK. Détestable aux mortels et réprouvé des dieux.

76 CORRESPONDANCE. Corrige s : Détesté des morts même , et réprouvé des dieux. ÉRIFBYI.X. Rayez foui son couplet , et mettez à la place : Malheureux, qu'as-tu dit? qu'on arrête Théandre, Que le pontife enfin revienne m'éclaircir ; Qu'on appelle Alcméon , qu'on le fasse venir. Thcandre ne sait point quel sang lui donna l'être ; Il me ferait rougir, s'il se fesait connaître. Que veut-il ? quel discours,! moi , je pourrai jamais Rougir de ce héros, regretter mes bienfaits! Dieux , est-ce là ce jour annoncé par vous-même. Où j'allais disposer de moi, du diadème ; Où j'allais être heureuse? O mort, explique-toi ! Ne borne point ta haine à m'inspirer l'efTrois. Quel est cet Alcméon ? D'où vient qu'en sa présence J'ai senti rallumer cet amour qui t'offense? Dieux qui voyez mes pleurs, mes regrets, mes combats, Devoiez-moi mon cœur, que je ne connais pas. J'ai cru brûler d'un feu si pur, si légitime; Quel est donc mon destin? ne puis-je aimer sans crime ? Fin du QUATRIÈME ACTE. Addition aux changements qu'on doit faire à ce quatrième acte, dans celle même scène. THÉANDRE. Le grand-prêtre le sait, il sauva son enfance. Corrigez : Je sais que le grand-prêtre a sauvé son enfance. A M. DE CIDEVILLE. Ce samedi , 0 mai. Madame de Fontaines-Mortel est malade , et moi aussi ; il faut que je la veille , et j'ai besoin d'être veillé; il faut que je sorte, et j'ai besoin d'être couché ; il faut que je vous écrive mille choses, et je n'ai pas le temps d'écrire un mot : tout ce que je puis vous dire, mes chers amis, c'est qu'il est nécessaire de suspendre l'impression d'Eriphyle; mes changements ne sauraient être assez tôt prêts, et seraient assurément très mal faits, dans la foule des occupations, des désagréments, et des maux qui me traversent. Je vous demande en grâce de cacheter sur-le-champ Ériphyle , ou de lui en envoyer irrémissiblement par la poste ; que Jore suspende tout, jusqu'à nouvel ordre. Adieu, cari amici ; il faut ou qu'Eriphyle soit entièrement digne de vous, ou qu'elle ne paraisse point. l'alce. A M. DE CIDEVILLE. Ce vendredi, 16 mai 1733. J'ai reçu aujourd'hui Ériphyle ; mais , avant de vous la renvoyer, il faut que vous me jugiez en cour de petit commissaire. Voici ce que j'allègue contre moi-même. Je fais la fonction de l'avocat du diable, contre la canonisation d'Ériphyle. ■ 1° En votre conscience , n'avez-vous pas senti de la langueur et du froid , lorsqu'au troisième acte Théandre vient annoncer que les furies se sont emparées de l'autel , etc. ? Ce que dit la reine à Alcméon dans ce moment est beau, mais on est étonné que ce beau ne touche point. La raison en est, à mon avis, que la reine est trop long-temps bernée

par les dieux. Elle n'a pas le loisir de respirer; elle n'a pas un instant d'espérance et de joie , donc elle ne change point d'état, donc elle ne doit point remuer le spectateur, donc il faut retrancher cette fin du troisième acte. 2° Le quatrième acte commence avec encore plus de froid. Théandre y fait un monologue inutile. La scène qu'il a ensuite avec Alcmon me paraît mauvaise , parce que Théandre n'y dit rien de ce qu'il devrait dire. Ses doutes équivoques ne conviennent point au théâtre. S'il sait qu' Alcmon est fils de la reine, il doit l'en avertir ; s'il n'en sait rien , il ne doit rien en soupçonner. Cette scène devrait être terrible , et n'est pas supportable. L'ombre venant après cette scène ne fait pas l'effet qu'elle devrait faire , parce qu'elle en dit moins que Théandre n'en a fait culendre. Enfin, la reine ne finit point cet acte par les sentiments qu'elle devrait avoir. Elle ne marque que le désir d'épouser Alcmon. Il faut qu'elle exprime des sentiments de tendresse, d'horreur, et d'incertitude. Il me paraît qu'il y a très peu à réformer au cinquième, et rien au premier ni au second. Prononcez donc, mes chers amis, Vous êtes ma cour souveraine; Et je recevrai vos avis Comme un arrêt de Melpomène. A M. DE CIDEVILLE. A Paris, le 39 mai. Je lisais , ces jours passés , mon cher ami , que les gens qui font des tragédies négligent fort le style épistolaire, et écrivent rarement à leurs amis. J'ai le malheur d'être dans ce cas , et , en vérité , j'en suis bien fâché. Je ne conçois pas comment je peux mériter si mai les charmantes lettres que j'aime à recevoir de vous. Si je m'en croyais , je vous importunerais tous les jours pour m'attirer des lettres de mon cher ami Cideville ; mais je ne suis occupé à présent qu'à m'attirer ses suffrages. J'ai corrigé dans Eriphyle tous les défauts que nous y avons remarqués. A peine cette besogne a été achevée , qu'afin de pouvoir revoir mon ouvrage avec moins d'amour-propre, et me donner le temps de l'oublier, j'en ai vile commencé Digitized by Google

77 ANNÉE oh autre *, el j'ai pris une ferme résolution de ne jeter les yeux sur Ériplnle que quand la nouvelle tragédie sera achevée. Celle-ci sera faite pour le cœur autant qu 'Éripliyle était faite pour l'imagination. La scène sera dans un lieu bien singulier ; l'action se passera entre des Turcs et des chrétiens. Je peindrai leurs mœurs autant qu'il me sera possible , et je tâcherai de jeter dans cet ouvrage tout ceqno la religion chrétienne semble avoir de plus pathétique el de plus intéressant , et tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus cruel. Voila ce qui va m'occuper six mois; quod [dix , fauslum musulmanumque sit *. Je vis avant-hier l'abbé Linant , pour qui je me sens bien de l'estime et de l'amitié. Ce qu'il vaut , c'est-à-dire ce que vous pensez de lui , me fait extrêmement regretter de u'avoir pu le servir comme je le desirais. Vous savez que mon dessein était de vivre avec lui chez madame de FontainesMartel; j'y étais même intéressé. Un homme de lettres, qui est né avec tant de talent et qui me paraît si aimable, quo vous aimez , cl qui m'aurait entretenu de vous, aurait fait la douceur de ma vie. Madame de Fontaines n'a pas voulu entendre raison; elle prétend que Tbieriot l'a rendue sage. Elle lui douuait douze cents francs de pension , et , avec cela , elle n'en a point été contente. Elle croit que tout jeune homme en usera de même. Le fils du pauvre Crébillon , frère aîné de Rhadamistc , et encore plus pauvre que son père , lui a été présenté dans cet intervalle. Elle l'a assez goûté ; mais , sachant qu'il avait vingt-cinq ans, elle n'a pas voulu le loger. Je crois qu'elle ne m'a dans sa maison que parce que j'ai trente-six ans et une trop mauvaise santé pour être amoureux ; elle ne veut point que les gens quelle aime aient des maîtresses. Le meilleur titre qu'on puisse avoir pour entrer chez elle est d'être impuissant ; elle a toujours peur qu'on ne l'égorge , pour donner son argent à une fille d'opéra : jugez , d'après cela , si Linant , qui a dixneuf ans , est homme à lui plaire. Je suis, en vérité, bien fâché de la haine que madame de Fontaines a pour la jeunesse. Votre abbé aurait été sou fait et le mien. Mais , quelque chose qui arrive , il réussira sûrement ; il est né sage, il a de l'esprit, de la bonne volonté, de la jeunesse ; avec tout cela on se tire bientôt d'affaire à Paris. Les vers qu'il a faits pour vous sont bien au-dessus de ceux qu'il avait faits pour Dieu et pour le chaos ; on réussit selon les sujets. Je suis fort trompé , ou ce jeuue homme a le véritable talent ; et c'est ce qui augmente encore le regret que j'ai de ne pouvoir vivre avec lui. Qu'il compte sur ' Znïre.Jouée le 13 août suivant. * Formule parodiée de Titc-Live (etiap. xxvtn, llv. i). 1752. moi , si

jamais je puis lui rendre service. Dans deux ou trois ans il écrira mieux que moi , et je l'en aimerai davantage. Mon Dieu I mon cher Cideville , que ce serait une vie délicieuse de se trouver logés ensemble trois ou quatre gens de lettres , avec des talents et point de jalousie ! de s'aimer, de vivre doucement . de cultiver son art , d'en parler, de s'éclairer mutuellement 1 Je me figure que je vivrai un jour dans ce petit paradis ; mais je veux que vous en soyez le Dieu. En attendant , je vais versifier ma tragédie , et , si je peins l'amour comme vous me faites sentir l'amitié, l'ouvrage sera bon. Je vous embrasse mille fois. V. A M. DE FORMONT. Pari» , ce 39 mal 1733. Je viens de mander à notre cher Cideville combien je suis fâché de n'avoir pu faire succéder l'abbé Linant à Tbieriot. La dame du logis prétend que, puisqu'elle m'a pour rien, elle doit avoir tout gratis, et regarde Thieriot comme quelqu'un dont elle hérite douze cents livres de rente viagère. Elle pense que tout jeune homme à qui elle L iait une pension la quitterait sur-le-champ pour mademoiselle Sallé. Je suis véritablement affligé de me voir inutile 'a l'abbé Linant ; car vous l'aimez , et il fait bien des vers. J'ai vu un autre abbé l, qui ne le vaut pas assurément , et qui m'a montré de petits vers pour madame de Formont. Vous logerez celui-là , s'il vous plaît : pour moi je ne m'en charge pas. Je ne vous renverrai pas Eriphyle si tôt : j'ai tout corrigé, mais je veux l'oublier, pour la revoir ensuite avec des yeux frais, il ne faut pas se souvenir de son ouvrage , quand on veut le bien juger. J'ai cru même que le meilleur moyen d'oublier la tragédie d'jËriphylc était d'en faire une autre. Tout le monde me reproche ici que je ne mets point d'amour dans mes pièces. Ils en auront cette fois-ci , je vous jure, et ce ne sera pas de la galanterie. Je veux qu'il n'y ait rien de si turc , de si chrétien , de si amoureux, de si tendre, de si furieux , que ce que je versifie à présent pour leur plaire. J'ai déjà l'honneur d'en avoir fait un acte. Ou je suis fort trompé, ou ce sera la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre. Les noms de Montmorenci , de saint Louis , de Saladin , de Jésus , et de Mahomet, s'y trouveront. On y parlera de la Seine et du Jourdain , de Paris et de Jérusalem. On aimera , on baptisera , on tuera , et je vous enverrai l'esquisse dès qu'elle sera brochée. On m'a parlé hier d'une petite pièce bachiquo du jeune Bernard , poète et homme aimable. Dès que je l'aurai , je vous l'enverrai. Il paraît ici des • Jean-François Du Reanel du Bellay, né à Houen le *3 juin 1C93, mort en 170t.

78 CORRESPONDANCE. couplets contre tout le monde ; mais ils sont assez, comme presque tous les hommes d'aujourd'hui , malins et médiocres. La fureur de jouer la comédie partout continue toujours , et la fureur de la jouer très mal dure toujours aux comédiens français. Nous attendons l'opéra des cinq ou six Sens : la musique est de Destouches ; les paroles , de Roi , qui se cache de peur que son nom ne lui nuise. Nousaurons aussi les Serments indiscrets, de Marivaux , où j'espère que je n'entendrai rien. Pour des nouvelles du parlement : « ea cura quielum - Son me sollicitât... » Vi»g., *Æn.*, iv, t. 379. Je ne connais et ne veux de ma vie connaître que les belles-lellre6, et aimer que des personnes comme vous , si , par bonheur, il s'en rencontre. Adieu ; je vous suis attaché pour toute ma vie. A M. DE FORMONT. A Paris, M juin <731. Grand merci , mon cher ami , des bons conseils que vous me donnez sur le plan d'une tragédie ; mais ils sont venus trop lard. La tragédie 1 était faite. Elle ne m'a coûté que viugt-deux jours. Jamais je n'ai travaillé avec tant de vitesse. Le sujet m'entraînait, et la pièce se fesait toute seule. J'ai enfin osé traiter l'amour, maisce n'est pas l'amour galant et frauçais. Mou amoureux n'est pas un jeune abbé à la toilette d'une bégueule ; c'est le plus passionné , le plus fier, le plus tendre , le plus généreux , le plus justement jaloux , le plus cruel, et le plus malheureux de tous les hommes. J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis si long- temps dans la tête, les mœurs turques opposées aux mœurs chrétiennes , et de joindre , dans un même tableau , ce que notre religion peut avoir de plus imposant et même de plus tendre, avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux. Je fais transcrire à présent la pièce ; des que j'en aurai un exemplaire au net, il partira pour Rouen, et ira à MM. de Formont et Cideville. A peine eus-je achevé le dernier vers de ma pièce turco-chrétienne, que je suis revenu a Ériphyle, comme Perrin-Dandin se délassait à voir des procès. Je crois avoir trouvé le secret de répandre un véritable intérêt sur un sujet qui semblait n'ôtre fait que pour étonner. J'en retranche absolument legraud-prêlre. Jedonuc plusau tragique et moins à l'épique, et je substitue, autant que je peux, le vrai au merveilleux. Je conserve purlaul toujours mon ombre , qui u'en fera que plus d'effet lorsqu'elle parlera à des gens pour lesquels on * Zaïre. s'intéressera davantage. Voilà , en général , quel est mon plan. Je me sais bon gré d'en avoir arrêté l'impression , et de m'être retenu sur le bord du précipice dans lequel j'allais tomber comme un sot. Adieu , je vous aime bien tendrement,

mon cher ami ; il faudra que vous reveniez ici , ou que je retourne à Rouen , car je ne peux plus me passer de vous voir. A M. DE CIDEVILLE. S7 juin 1733. Un homme qui vient d'achever une tragédie nouvelle n'a pas le temps d'écrire de longues lettres, mon aimable Cideville; mais chaque scène de la pièce était une lettre que je vous écrivais , et je me disais toujours : Mon tendre et sensible ami approuvera-t-il cette situation ou ce sentiment ? lui ferai-je verser des larmes? Enfin, après avoir écrit rapidement mon ouvrage, afin de vous l'envoyer plus tôt , je l'ai lu aux comédiens. J'ai mené avec moi le jeune Linant, qui , je crois, vous en a rendu compte. Je serai bieu aise de savoir ce qu'en pense un cœur aussi neuf et un esprit aussi juste que le sien. J'ai fait d'ailleurs ce que j'ai pu pour lui rendre service. Je ne sais si je serai assez heureux pour le placer, mais il est sûr que je l'envierai à quiconque le possédera. Madame de Fontaines-Marlel a été assez abandonnée de Dieu pour n'en vouloir pas. Si j'avais une maison à moi , il en serait bientôt le maître. Il me parait digne de toute la fortune qu'il n'a pas. Mais si les mœurs aimables , l'esprit , et lestalents, peuvent conduire à la fortune , il faudra bien qu'il en fasse une. Il vous aime de tout son cœur ; nous parlons de vous quand nous nous rencontrons. Nous souhaitons de passer notre vie avec vous à Paris. Que ditesvous de nos conseillers de la cohue des enquêtes *, qui ont fait vœu de n'aller ni aux spectacles ni aux Tuileries , jusqu'à ce que le roi leur rende les appels comme d'abus? Qu'a donc de commun la comédie avec celle du jansénisme? Mais, Dieu merci, tout cela va s'accommoder, cl je me flatte d'avoir un nombre honnête de conseillers au parlement à la première représentation de ma tragédie turcochrétienne. Adieu , mon cher ami ; je retourne à Éripliyle dans le moment; je vous écrirai de longues lettres quand je ne ferai plus de tragédies. V. 1 Expression du cardinal de ReU. Digitized by Google

ANNÉE H32. 79 A M. DE CIDEVILLE. A Paris, le «0 juillet 1752

Oui , je vais , mon cher Cideville , Vous envoyer incessamment La pièce où j'unis hardiincut Et l'AJcoran et l'Évangile , Et justaucorps et doliman, Et la babouche et le bas blanc , Et le plumet et le turban, Comme votre muse facile Me l'a dit très élégamment. Vous y verrez assurément Des airs français , du sentiment , Avec la Calé de l'Asie. Vous concilierez aisément Les discours de notre patrie Avec les moeurs d'un Ottoman ; Car vous avez (et dans la vie C'est sans doute un grand agrément) D'un chrétien la galanterie, Et la vigueur d'un musulman. Mon Dieu , mon cher Cideville ,quo vous écrivez bien, et que j'ai de plaisir 'a recevoir de vos lettres! Jem'attirerais ce plaisir-lit plussouvent; mais-comment trouver un instant , au milieu des maladies , des affaires , et des comédiens , 'gens plus difficiles a mener que mes Turcs? L'abbé Liuaut va faire une tragédia ■

Macle animo, generose puer; sic itur ad astra. » Vmo., /En., n, 641. Pendant ce temps-la on joue le. * cinq Sens à l'opéra , h la Comédie française , à l'italienne , et à la Foire. Oll ue saurait trop parler de ces messieurs-là, à qui vous avez plus d'obligation qu'un autre. Les miens sont plus faibles que jamais, et il l1e me reste que du scutimeut. Vous savez que le parlement de Paris vient de Gnir sa comédicet de reprendre ses séances. Voilà, mon cher ami , toutes les nouvelles des spectacles. J'ai reçu par la poste de Hollande un exemplaire de la nouvelle édition de mes ouvrages ; il y a bien des fautes. Ces messieurs ont affecté surtout, quand ils ont vu deux leçons dans quelque passage, d'imprimer la plus dangereuse et la plus brûlable. J'empêcherai qu'il n'en entre en France, et je prierai Jore de mettre quelques carions aux exemplaires qu'il a chez lui. Adieu. Formont ne m'écrit point. Je vous embrasse , et lui aussi , de tout mon cœur. A M. DE FORMONT. Paria, Juillet 1733. Je ne comptais vous écrire, mon cher ami , qu'en vous envoyant Eriphyle et Zaïre. J'espère que vous les aurez incessamment. En attendant , il faut que je me disculpe un peu sur l'édition de mes œuvres, soi-disant complètes, qui vient de paraître en Hollande. Je n'ai pu me dispenser de fournir quelques corrections et quelques changements au libraire qui avait déjà mes ouvrages , et qui les imprimait , malgré moi , sur les copies défectueuses qui étaient entre ses mains. Mois, no sachant pas précisément quelles pièces fugitives il avait de moi , je n'ai pu les corriger toutes. Non seulement je l1e répons point de l'édition , maia j'empêcherai qu'elle n'entre en France. Nous en aurons bientôt une

corrigée avec plus de soin et plus complète. Je doute que , dans cette édition que je médite , je change beaucoup de choses dans l'épître à M. de La Faie. Il est vrai que j'y parle un peu durement de Rousseau ; mais lui ai-je fait ' tant d'injustice? n'ai-je pas loué la plupart de ses épigrammes et de ses psaumes? J'ai seulement oublié les odes ; mais c'est , je crois , une faute du libraire ; j'ai rendu justice à ce qu'il y a de bon dans ses épîtres , et j'ai dit mon sentiment librement sur tous ses ouvrages, en général. Serez-vous donc d'un autre avis que moi , quand je vous dirai que, dans tous ses ouvrages raisonnés, il n'y a nulle raison ; qu'il n'a jamais un dessein fixe, et qu'il prouve toujours mal ce qu'il veut prouver? Dans ses Allégories , surtout dans les nouvelles, a-t-il la moindre étincelle d'imagination? et ne ramène-t-il pas perpétuellement sur la scène, en vers souvent forcés, la description de l'âge d'or et de l'âge de fer, et les vices masqués en vertus , que M. Despréaux avait introduits auparavant en vers coulés et naturels? Pour la personne de Rousseau, je ne lui dois aucuns égards ; je n'ai seulement qu'à le remercier d'avoir fait contre moi une épigramme si mauvaise qu'elle est inconnue , quoique imprimée. Le petit abbé Linant va faire une tragédie : je l'y ai encouragé. C'est envoyer un homme à la tranchée ; mais c'est un cadet qui a besoin de faire fortune, et de tout risquer pour cela. M. de Neslo m'avait promis de le prendre; mais il ne lui donne encore qu'à dîner. La première année sera peut-être rude à passer pour ce pauvre Linant. Heureusement il me paraît sage et d'une vertu douce. Avec cela il est impossible qu'il ne perce pas à la longue. Adieu. Quand reviendrai-je à Rouen , et quand reviendrez-vous à Paris? A M. DE CIDEVILLE. Ce 3 août 1732. Mon cher Cideville , votre ami M. de Léze part avec Zaïre et Ériphyle ; il n'a qu'un mo

80 CORRESPONDANCE. meut ni moi non plus ; je vous demaude en grâce, tandis que M. de Fortnonl lira une des deux pièces , de lire l'autre, et de me les renvoyer toutes deux dans un paquet , par le coche, dès que vous les aurez lues. Je soupçonne M. de Tressan d'être avec vous ; mais je vous prie de ne pas me renvoyer le paquet moins vite. J'ai bien peur que vous n'ayez pas le plaisir de la nouveauté, h la lecture de Zaïre ; vous savez déjà de quoi il est question ; peut-être Èriphylc vous paraîtra -t-elle plus nouvelle par les changements. Mandez-moi , je v ous en prie , ce que vous pensez de tout cela , cl<à qui vous donnez la préférence des païens, des Turcs , et des chrétiens. J'oubliaisde vous dire que j'ai lu quatre actes de Zaïre à madame de La Rivaudaie , et que ses beaux yeux ont pleuré : après son suffrage il n'y a que le vôtre et celui de M. de Forment qui puissent me donner de la vanité. Adieu ; je vous embrasse bien tendrement. Mille compliments k M. du Bourg-Theroulde. Si vous voulez qu'il lise la pièce , j'en serai charmé , mais renvoyez-moi cela au plus vite. V. A M. LE COMTE DE TRESSAN «. Le 3 août. Tressan , l'un des grands favoris Du dieu qui (ait qu'on est aimable, Du fond du jardin de Cypris, Sans peine et par la main des Ris, Vous cueillez ce laurier durable Qu'à peine, un auteur misérable, A son dur travail attaché, Sur le haut du Pinde perché , Arrache en se donnant au diable. Vous rendez les amants jaloux ; Les auteurs vont être en alarmes, Car vos vers se sentent des charmes Que l'Amour a versés sur vous. Tressan, comment pouvez-vous faire Pour mener si facilement Les neuf pucelles dans Cythère, Et leur donner votre enjouement ? ^ Ah ! prêtez-moi votre art charmant ; Prêtez-moi votre voix légère. Mais ce n'est pas petite affaire De prétendre vous imiter; Je ne suis fait que pour chanter , Et les dieux vous out fait pour plaire. Je vous reconnais à ce ton Si doux, si tendre, si facile. En vain vous cachez votre nom , Enfant d'Amour et d'Apollon , On vous devine à votre style. Revenez vite faire un enfant à toute autre qu'à la mère de Septimus. Si vous êtes actuellement • Louis-Elisabeth de La Vergne , comte de Tressan, de l'académie française, né en nos, mort en 1788. avec messieurs de Cideville et de Fonuont, je vous en fais à tous trois mon compliment , et je vous porte envie k tous trois. A M. DE CIDEVILLE. Samedi, 9 d'ao&t im Messieurs Formont et Cideville, De grâce pardonnez au style Qui ma Zaïre barbouilla, Lorsqu étant en sale cornette A la hâte on vous l'envoya Avant d'avoir fait sa toilette. JVlais si pressé, messieurs mes juges, quand je fis le paquet , que je vous envoyai

une leçon de Zaïre qui n'est pas tout à fait bonne. Mais figurez-vous que la dernière scène du troisième acte , et la dernière du quatrième , entre Orosmane et Zaïre, sont comme il faut; imaginezvous qu'Orosmane u'a plus le billet entre les mains, et l'adèjk fait donner à un esclave quand il se trouve avec Zaïre à qui il a toujours envie de tout montrer. Croyez qu'il y a bien des vers corrigés, et que, si je n'étais pas aussi pressé que je le suis, vous auriez de moi des lettres de dix pages. V. A M. DE LA ROQUE.

Quoique pour l'ordinaire vous vouliez bien prendre la peine, monsieur, de faire les extraits des pièces nouvelles , cependant vous me. privez de cet avantage , et vous voulez que ce soit moi qui parle de Zaïre. Il me semble que je vois M. Le Normand ou M. Cochin • réduire un de leurs clients k plaider sa cause. L'entreprise est dangereuse; mais je vais mériter au moins la confiance qnc vous avez en moi , par la sincérité avec laquelle je m'expliquerai. Zaïre est la première pièce de théâtre dans laquelle j'aie osé m'abandonner k toute la sensibilité de mon cœur ; c'est la seule tragédie tendre que j'aie faite. Je croyais , dans l'âge même des passions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique. Je ne regardais cette faiblesse que comme un défaut charmant qui avilissait l'art des Sophocle. Les connaisseurs qui se plaisent plus k la douceur élégante de Racine qu'à la force de Corneille me paraissaient ressembler aux curieux qui préfèrent les nudités du Corrège au chaste et noble pinceau de Raphaël. Le public qui fréquente les spectacles est aujourd'hui plus que jamais dans le goût du Corrège. Il faut de la tendresse et du sentiment ; c'est même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous » Deux fameux avocat».

8! ANNÉE «752. trouverez vingt comédiens qui plairont dans les rôles d'Andronic et d'Hippolyte, et 'a peine un seul qui réussisse dans ceux de Cinna et d'Horace. Il a donc fallu me plier aux mœurs du temps , et commencer tard à parler d'amour. J'ai cherché du moins à couvrir cette passion de toute la bienséance possible ; et , pour l'ennoblir, j'ai voulu la mettre h côté de ce que les hommes ont de plus respectable. L'idée me vint de faire contraster dans un même tableau , d'un côté, l'honneur, la naissance , la patrie , la religion ; et de l'autre , l'amour le plus tendre et le plus malheureux ; les mœurs des mahoraétans et celles des chrétiens ; la cour d'un soudau et celle d'un roi de France; et de faire paraître , pour la première fois , des Français sur la scène tragique. Je n'ai pris dans l'histoire que l'époque do la guerre de saint Louis; tout le reste est entièrement d'invention. L'idée do cette pièce étant si neuve et si fertile , s'arrangea d'elle-même ; et au lieu que le plan d Ériphyle m'avait beaucoup coûté , celui de Zaïre fut fait en un seul jour ; cl l'imagination , échauffée par l'intérêt qui régnait dans ce plan , acheva la pièce en vingt-deux jours. 11 entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu (car où est l'artiste sans amour-propre?) , mais je devais cette excuse au public , des fautes et des négligences qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il aurait été mieux sans doute d'attendre à la faire représenter que j'en eusse châtié le style ; mais des raisons dont il est inutile de fatiguer le public n'ont pas permis qu'on différât. Voici , monsieur, le sujet de cette pièce. La Palestine avait été enlevée aux princes chrétiens par le conquérant Salailin. Noradin , Tartare d'origine, s'en était ensuite rendu maître. Orosmane, fils de Noradin, jeune homme plein de grandeur, de vertus et de passions, commençait à régner avccgloiro dans Jérusalem. Il avait porté sur le trône de la Syrie la franchise et l'esprit de liberté de ses ancêtres. Il méprisait les règles austères du sérail , et n'affectait point de se rendre invisible aux étrangers et à ses sujets , pour devenir plus respectable. Il traitait avec douceur les esclaves chrétiens, dont son sérail et ses états étaient remplis. Parmi ses esclaves il s'était trouvé un enfant , pris autrefois au sac de Césarée , sous le règne de Noradin. Cet enfant , ayant été racheté par des chrétiens à l'âge de neuf ans , avait été amené en France au roi saint Louis, qui avait daigné prendre soin de son éducation et de sa fortune. Il avait pris en France le nom de Nérestan ; et étant retourné en Syrie, il avait été fait prisonnier encore une fois, et avait été enfermé parmi les esclaves d'Orosmane. Il retrouva » II. dans la

captivité une jeune personne avec qui il avait été prisonnier dans son enfance, lorsque les chrétiens avaient perdu Césarée. Cette jeune personne , à qui on avait donné le nom de Zaïre, ignorait sa naissance , aussi bien que Nérestan et que tous ces enfants de tribut qui sont enlevés de bonne heure des mains de leurs parents , et qui ne connaissent de famille et de patrie que le sérail. Zaïre savait seulement qu'elle était née chrétienne ; Nérestan et quelques autres esclaves , un peu plus âgés qu'elle , l'en assuraient. Elle avait toujours conservé un ornement qui renfermait une croix , seule preuve qu'elle eût de sa religion. Une autre esclave , nommée Fatime , uéo chrétienne, et mise au sérail à l'âge de dix ans , tâchait d'instruire Zaïre du peu qu'elle savait de la religion de ses pères. Le jeune Nérestan, qui avait la liberté de voir Zaïre et Fatime , animé du zèle qu'avaient alors les chevaliers français , touché d'ailleurs pour Zaïre de la plus tendre amitié, la disposait au christianisme. Il se proposa de racheter Zaïre , Fatime , et dix chevaliers chrétiens, du bien qu'il avait acquis en France, et de les amener à la cour de saint Louis. Il eut la hardiesse de demander au Soudan Orosmane la permission de retourner en France sur sa seule parole , et le Soudan eut la générosité de le permettre. Nérestan partit, et fut deux ans hors de Jérusalem. Cependant la beauté de Zaïre croissait avec son âge, et la naïveté louchante de son caractère la rendait encore plus aimable que sa beauté. Orosmane la vit et lui parla. Un cœur comme sien ne pouvait l'aimer qu'éperdument. Il résolut de bannir la mollesse qui avait efféminé tant de rois de l'Asie , et d'avoir dans Zaïre un ami , une maîtresse, une femme qui lui tiendrait lieu de tous les plaisirs, et qui partagerait son cœur avec les devoirs d'un prince et d'un guerrier. Les faibles idées du christianisme, tracées à peine dans le cœur de Zaïre, s'évanouirent bientôt à la vue du Soudan ; elle l'aima autant qu'elle en était aimée , sans que l'ambition se mêlât en rien à la pureté de sa tendresse. Nérestan ne revenait point de France. Zaïre ne voyait qu'Orosmane et son amour; elle était prête d'épouser le sultan , lorsque le jeune Français arriva. Orosmane le fait entrer en présence même de Zaïre. Nérestan apportait avec la rançon de Zaïre et de Fatime, celle de dix chevaliers qu'il devait choisir. « J'ai satisfait à mes serments, » dit-il au Soudan : c'est à toi de tenir ta promesse, •sde me remettre Zaïre, Fatime, et les dix ebevaos liers ; mais apprends que j'ai épuisé ma fortune <t à payer leur rançon : une pauvreté noble eut « tout ce qui me reste; je viens me remettre dans ti Digitized b/ Google

82 CORRESPONDANCE. o tes fers. » Le Soudan , satisfait du grand courage de cc chrétien , et né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il apportait , lui donua cent chevaliers au Ucu de dix , cl le combla de présents ; mais il lui fit entendre que Zaïre n'était pas faite pour être rachetée, et qu'elle était d'un prix au-dessus de toutes rançons. Il refusa aussi de lui rendre, parmi les chevaliers qu'il délivrait , un prince de Lusignan, fait esclave depuis long-temps dans Césaréc. Cc Lusignan , le dernier de la branche des rois de Jérusalem, était un vieillard respecté dans l'Orient, l'amour de tous les chrétiens, et dont le nom seul pouvait être dangereux aux Sarrasins. C'était lui principalement que Nérestan avait voulu racheter ; il parut devant Orosmane, accablé du refus qu'on lui fesail de Lusignan et de Zaïre ; le soudau remarqua ce trouble ; il sentit des ce moment un commencement de jalousie que la générosité de son caractère lui fit étouffer; cependant il ordonna que les cent chevaliers fussent prêts à partir le lendemain avec Nérestan. Zaïre, sur le point d'être sultane, voulut donner au moins h Nérestan une preuve de sa reconnaissance ; elle se jette aux pieds d'Orosmane pour obtenir la liberté du vieux Lusignan. Orosmane ne pouvait rien refuser 'a Zaïre ; on alla tirer Lusignan des fers. Les chrétiens délivrés étaient avec Nérestan dans les appartements extérieurs du sérail ; ils pleuraient la destinée de Lusignan : surtout le chevalier de Chatillon , ami tendre de ce malheureux prince , ne pouvait se résoudre h accepter une liberté qu'on refusait à son ami et h son maître , lorsque Zaïre arrive , et leur amène celui qu'ils u'espéraient plus. Lusignan , ébloui de la lumière qu'il revoyait après vingt années de prison, pouvant se soutenir h peine , ne sachant où il est et où on le conduit, voyant enfin qu'il était avec des Français, et reconnaissant Chatillon , s'abandonne à cette joie mêlée d'amertume que les malheureux éprouvent dans leur consolation. Il demande ù qui il doit sa délivrance. Zaïre prend la parole en lui présentant Nérestan : « C'est à cc jeune Français, « dit-elle *, que vous, et tous les chrétiens, dc« vez votre liberté. » Alors le vieillard apprend que Nérestan a été élevé dans le sérail avec Zaïre , et se tournant vers eux : « Hélas ! dit-il , puisque « vous avez pitié de mes malheurs, achevez votre « ouvrage ; instruisez-moi du sort de mes enfants. « Deux me furent enlevés au berceau , lorsque « je fus pris dans Ccsarée ; deux autres furent « massacrés devant moi avec leur merc. O mes « fils! ô martyrs! veillez du haut du ciel sur mes l Acleii , srcnc 5. u autres enfauls , s'ils sont vivants

encore. Uéias) « j'ai su que mon dernier fils et ma fille furent o conduits dans ce sérail. Vous qui m'écoutes , a Nérestan , Zaïre , Chatillon , n'avez-vous nulle a connaissance de ces tristes restes du sang de « Godefroi et de Lusignan ? » Au milieu de ces questions , qui déjà remuaient le cœur de Nérestan et de Zaïre , Lusignan aperçut au bras de Zaïre un ornement qui renfermait une croix : il se ressouvint que l'on avait mis cette parure à sa fille lorsqu'on la portait au baptême; Chatillon l'en avait ornée lui-même, et Zaïre avait été arrachée de scs bras avant que d'être baptisée. La ressemblance des traits , l'âge, toutes les circonstances , une cicatrice de la blessure que son jeune fils avait reçue, tout confirme à Lusignan qu'il est père encore; et la nature parlant à la fois au cœur de tous les trois , et s'expliquant par des larmes: « limbrassez-uioi , • nies chers enfants , s'écria Lusignan , et re« voyez votre père! # Zaïre et Nérestan ne pouvaient s'arracher de scs bras. « Mais , hélas ! dit ■ ce vieillard infortuné, goûterai-je une joie pure! «Grand Dieu, qui me rends ina fille, me la « rends-tu chrétienne? » Zaïre rougit et frémit à ecs paroles. Lusignan vit sa honte cl son malheur, et Zaïre avoua qu'elle était musulmane. La douleur, la religion , et la nature , donnèrent en ce moment des forces à Lusignan ; il embrassa sa fille , et lui montrant d'une main le tombeau de Jésus-Christ, et le ciel de l'autre, anime de son désespoir, de son zèle, aidé de tant de chrétiens, de son fils, et du Dieu qui l'inspire, il touche sa fille, il l'ébranle ; elle se jette à scs pieds, et lui promet d'être chrétienne. Au moment arrive un officier du sérail , qui sépare Zaïre de son père et de son frère , et qui arrête tous les chevaliers français. Celle rigueur inopinée était le fruit d'un conseil qu'on venait de tenir en présence d'Orosmane. La Hotte de saint Louis était partie de Chypre , et on craignait pour les eûtes de Syrie ; mais un second courrier ayant apporté la nouvelle du départ do saint Louis pour l'Égypte , Orosmane fut rassuré; il était luiinôme ennemi du Soudan d'Égypte. Ainsi n'ayant rien à craindre , ni du roi , ni des Frauçais qui étaient à Jérusalem , il commanda qu'on les renvoyât à leur roi , et ne songea piosqu a réparer, par la pompe et la magnificence de son mariage, la rigueur dont il avait usé euvers Zaïre. Pendant que le mariage se préparait , Zaïre désolée demanda au soudau la permissiou de revoir Nérestan encoro une fois. Orosmane , trop heureux de trouver une occasion de plaire à Zaïre , eut l'indulgence de permettre cette entrevue. Néreslan revit donc Zaïre ; mais cc fut Digitized b/ Google

83 ANNÉE 1732. pour lui apprendre que son père était près d'expirer, qu'il inonrail entre la joie d'avoir retrouvé s<>s enfants , et l'amertume d'ignorer si Zaïre serait chrétienne , et qu'il lui ordonnait en mourant d'être baptisée ce jour-là même de la main du pontife de Jérusalem. Zaïre, attendrie et vaincue, promit tout , et jura à son frère qu'elle ne trahirait point le sang dont elle était née , qu'elle serait chrétienne, qu'elle n'épouserait point Orosmane, qu'elle ne prendrait aucun parti avant que d'avoir été baptisée. A peine avait-elle prononcé ce serment , qu'Orosmane, plus amoureux et plus aimé que jamais, vient la prendre pour la conduire à la mosquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que Zaïre; elle était partagée entre son Dieu , sa famille, et son nom , qui la retenaient, cl le plus aimable de tous les hommes qui l'adorait. Elle ne se connut plus; elle céda à la douleur , et s'échappa des mains de son amant , le quittant avec désespoir , et le laissant dans l'accablement de la surprise , de la douleur, et de la colère. Les impressions de jalousie se réveillèrent dans le cœur d'Orosmane. L'orgueil les empêcha de paraître , et l'amour les adoucit. Il prit la fuite de Zaïre pour un caprice, pour un artiûce innocent , pour la crainte naturelle à une jeune fille , pour tout autre chose enfin que pour une trahison. Il vil encore Zaïre, lui pardonna , et l'aima plus que jamais. L'amour de Zaïre augmentait par la tendresse indulgente de son amant. Elle se jette en larmes à scs genoux , le supplie de différer le mariage jusqu'au lendemain. Elle comptait que son frère serait alors parti , qu'elle aurait reçu le baptême, que Dieu lui donnerait la force de résister : elle se flattait même quelquefois que la religion chrétienne lui permettrait d'aimer un homme si tendre , si généreux, si vertueux , à qui il ne manquait que d'être chrétien. Frappée de toutes ces idées , elle parlait à Orosmane avec une tendresse si naïve et une douleur si vraie , qu'Orosmane céda encore , et lui accorda le sacrifice de vivre sans elle ce jour-là. Il était sûr d'être aimé ; il était heureux dans cette idée , et fermait les yeux sur le reste. Cependant dans les premiers mouvements de jalousie , il avait ordonné que le sérail fût fermé à tous les chrétiens. Nérestan , trouvant le sérail ferme, et n'en soupçonnant pas la cause, écrivit nne lettre pressante à Zaïre : il lui mandait d'ouvrir une porte secrète qui conduisait vers la mosquée, et lui recommandait d'être fidèle. La lettre tomba entre les mains d'un garde qui la porta à Orosmane. Le Soudan en crut à peine ses yeux. H se vit trahi; il ne douta pas de son malheur et du crime de Zaïre. Avoir comblé un

étranger, un captif, de bienfaits; avoir donné son cœur, sa couronne à une fille esclave; lui avoir tout sacrifié ; ne vivre que pour elle , et en être trahi pour ce captif même; être trompé par les apparences du plus tendre amour ; éprouver en un moment ce que l'amour a de plus violent , ce que l'ingratitude a de plus noir , ce que la perfidie a de plus traître ; c'était sans doute un état horrible : mais Orosmane aimait; et il souhaitait de trouver Zaïre innocente. Il lui fait rendre ce billet par un esclave inconnu. Il se flatte que Zaïre pouvait ne point écouter Nérestan ; Nérestan seul lui paraissait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête et qu'on l'enchaîne , et il va, b l'heure et à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la lettre. La lettre est rendue à Zaïre, elle la lit en tremblant; et après avoir long-temps hésité, elle dit enfin à l'esclave qu'elle attendra Nérestan, et donne ordre qu'on l'introduise. L'esclave rend compte de tout à Orosmane. Le malheureux Soudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur et de larmes. Il tire son poignard, et il pleure. Zaïre vient au rendez - vous dans l'obscurité de la nuit. Orosmane entend sa voix , et son poignard lui échappe. Elle approche , elle appelle Nérestan , et à ce nom Orosmane la poignarde. Dans l'instant on lui amène Nérestan enchaîné, avec Falime, complice de Zaïre. Orosmane, hors de lui , s'adresse b Nérestan 1 , en le nommant son rival. « C'est toi qui m'arraches Zaïre , dit-il; « regarde-la avant que de mourir ; que ton supplice commence avec le sien; regarde -la , te n dis-je. » Nérestan approche de ce corps expirant : « Ah ! que vois-je , ah ! ma sœur! Barbare, « qu'as-tu fait?... » A ce mot de sœur , Orosmane est comme un homme qui revient d'un songe funeste ; il connaît son erreur ; il voit ce qu'il a perdu ; il s'est trop abîmé dans l'horreur de son état pour pouvoir se plaindre. Nérestan et Fatime lui parlent; mais de tout ce qu'ils disent , il n'entend autre chose sinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de Zaïre , il court à elle ; on l'arrête , il retombe dans l'engourdissement de son désespoir. « Qu'ordonnes -tu de moi? » lui dit Nérestan. Le Soudan , après un long silence, fait ôter les fers b Nérestan, le comble de largesses , lui et tous les chrétiens , et se tue auprès de Zaïre. Voilà , monsieur , le plan exact de la conduite de cette tragédie que j'expose avec toutes ses fautes Je suis bien loin de m'enorgueillir du succès passager de quelques représentations. Qui ne connaît l'illusion du théâtre? qui ne sait qu'une situation intéressante, mais triviale , une nouveauté • Acte v, «cène 10. 6.

CORRESPONDANCE. 84 brillante et hasardée , la seule voix d'une actrice, suffisent pour tromper quelque temps le public? Quelle distance immense entre un ouvrage souffert au théâtre et un bon ouvrage! j'en sens malheureusement toute la différence. Je vois combien il est difficile de réussir au gré des connaisseurs. Je ne suis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même; et si j'ose travailler, c'est que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore sur la connaissance que j'ai de mon peu de talent. A M. DE CIDEVILLE. SS d'août. Mes chers et aimables critiques , je voudrais que vous pussiez Cire témoins du succès de Zaire; vous verriez que vos avis ne m'ont pas été inutiles , et qu'il y en a peu dont je n'aie profité. Souffrez , mon cher Cideville , que je me livre avec vous en liberté au plaisir de voir réussir ce que vous avez approuvé. Ma satisfaction s'augmente <*n vous la communiquant. Jamais pièce ne fut si bien jouée que Zaire a la quatrième représentation. Je vous souhaitais bien là : vous auriez vu que le public ne hait pas votre ami. Je parus dans une loge, et tout le parterre me battit des mains. Je rougissais , je me cachais mais je serais un fripon si je ne vous avouais pas que j'étais sensiblement touché. Il est doux de n'être pas honni dans son pays ; je suis sûr que vous m'en aimerez davantage. Mais, messieurs, renvoyez-moi donc Enlil, dont je ne peux me passer, et qu'on va jouer à Fontainebleau. Mon dieu, ce que c'est que de choisir un sujet intéressant ! Ériphyle est bien mieux écrite que Zaire ; mais tous les ornements, tout l'esprit, et toute la force de la poésie, ne valent pas , à ce qu'on dit, un trait de sentiment. Renvoyez-moi cependant mon paquet par le coche. J'en ai un besoin extrême; mais j'ai encore plus besoin de vos avis. Adieu , mes chers Cideville et Formont. « Quod si me tragicis valibus insérés, ~ Sublimi feriam skiera Yertice. •• Hor., lib. i, od. t, v. 3G. Je vous demande en grâce de passer chez Jorc, et de vouloir bien le presser un peu de m'envoyer les exemplaires de l'édition de Hollande. Adieu ; je vous embrasse bien tendrement. A M. DE CIDEVILLE. Le 3 de septembre 1739. Je suis pénétré , mon cher Cideville , des peines dont vous me faites l'amitié de me parler ; c'est la preuve la plus sensible que vous m'aimez. Vous êtes sûr de mon cœur ; vous savez combien je m'intéresse à vous. Pourquoi faut-il qu'un homme aussi sage et aussi aimable que vous soit malheureux? Que serai-je donc, moi qui ai passé toute ma vie à faire des folies? Quand j'ai été malheureux , j'en ai eu que ce que je méritais; mais quand vous l'êtes , c'est une balourdise de la Providence. J'ai eu la

sottise de perdre douze mille francs au biribi , chez madame «le Fontaines-Martel ; je pâlie que vous n'en avez pas tant fait. Je voudrais bien que vous eussiez été a portée de les perdre; j'en donnerais le double pour vous voir à Paris. Ab! (initiez pour la lilterlé Sacs, bonnet, épice, et soutane, Cl le palais de la chicane Pour celui de la volupté. M. de Formont m'a écrit une lettre charmante. Je ne lui ai pas encore fait de réponse ; je ne sais où le prendre. Je vous eu prie , mou cher ami , quand vous verrez Jore , diles-lui qu'il m'envoie dans un paquet , par le coche , quatre Henriude en grand , et quatre eu petit , de l'édition de Hollande. Je les recevrai comme j'ai reçu Eriphyle et Zaïre , sans aucune difficulté. Adieu ; je vous embrasse bien tendrement. V. A M. DE FORMONT. Le. . . . septembre Je viens d'apprendre par notre cher Cideville , qui part de Rouen , que vous y revenez Je ne savais où vous prendre pour vous remercier , mon cher ami, mon juge éclairé , delà lettre obligeante que vous m'avez écrite de Caillou. Je suis bien fâché que vous n'ayez vu que la première représentation de Zaïre. Les acteurs jouaient mal , le parterre était tumultueux , et j'avais laissé dans la pièce quelques endroits négligés qui furent relevés avec un tel acharnement , que tout l'intérêt était détruit. Petit à petit j'ai ôté ces défauts , et le public s'est raccoutumé à moi. Zaïre ne s'éloigne pas du succès d' Inès de Castro ; mais cela même me fait trembler. J'ai bien peur de devoir aux grands yeux noirs de mademoiselle Gaussin, au jeu des acteurs , et au mélange nouveau des plumets et des turbans , ce qu'un autre croirait devoir à son mérite. Je vais retravailler la pièce comme si elle était tombée. Je sais que le public, qui est quelquefois indulgent au théâtre, par caprice, est sévère à la lecture , par raison. Il ne demande pas mieux qu'a so dédire, cl à siffler ce qu'il a applaudi. Il faut le forcera être content. Que de travaux et de peiues pour cette fumée de vaine gloire! Cependant que ferions-nous, sans celle chimère? elle est nécessaire à l'âme comme la nourriture

Digitized b/ Google

85 ANNÉE l'est au corps. Je veux refondre Eriphyle et la Mort de César, le tout pour cette fumée. En attendant, je suis obligé de travailler à des additions que je prépare pour une édition de Hollande de Charles XII. Il a fallu s'abaisser à répondre à une misérable critique faite par La Motraye. L'abbé ne méritait pas de réponse ; mais , toutes les fois qu'il s'agit de la vérité , et de ne pas tromper le public, les plus misérables adversaires ne doivent pas être négligés. Quand je me serai débarrassé de ce travail ingrat , j'achèverai ces Lettres anglaises que vous connaissez ; ce sera tout au plus le travail d'un mois; après quoi il faudra bien revenir au théâtre , et finir enfin par l'histoire du Siècle de Louis XIV. Voilà, mon cher Formont , tout le plan de ma vie. J'en regarderai comme très heureuse , si je peux en passer une partie avec vous. Vous m'aplanirez les difficultés de mes travaux , vous m'encourageriez , vous m'en assureriez le succès , et il m'en serait cent fois plus précieux. Que j'aime bien mieux laisser aller dorénavant ma vie dans cette tranquillité douce et occupée , que si j'avais eu le malheur d'être conseiller au parlement ! Tout ce que je vois me confirme dans l'idée où j'ai toujours été de n'être jamais d'aucun corps , de ne tenir à rien qu'à ma liberté et à mes amis. Il me semble que vous ne désapprouvez pas trop ce système, et qu'il ne faudra pas prêcher longtemps à Cideville , pour le lui faire embrasser , dans l'occasion. Il vient de m'écrire , mais il me mande qu'il va à la campagne , et je ne sais où lui adresser ma réponse. Aimez-moi toujours , mon cher Formont , et que votre philosophie nourrisse la mienne des plaisirs de l'amitié. A MADEMOISELLE DE LUBERT * A TOURS. A Fontainebleau , ce *) octobre 1734

Musc et Grâce, madame de Fontaines-Martel m'a envoyé votre lettre, pour me servir de conseil. Marle-Madelène de Luherl , dont le père ('tait alors exilé à Tour», naquit à Paris, rue de Cléry, le 17 décembre 1704. Voltaire , qui la baptisa du beau surnom de Mute et Cécile , cite son père quelquefois. Elle était liée avec les plus aimables mondains de son temps ; elle aimait les plaisirs , et jouait parfaitement la comédie. Long-temps belle, et toujours aimable, elle finit par devenir dévote, mais de cette dévotion qui, comme celle de Cideville , ne l'empêchait pas de relire Voltaire , et surtout ses vers galants composés pour elle- Mademoiselle de Lubert serait beaucoup (dus connue , si les quinze ou seize ouvrages dont elle est l'auteur n'avaient paru sous le voile de l'anonyme. M. Barbier en donne la nomenclature, dans la deuxième édition de son Dictionnaire. Elle est morte , munie des séniorités , à Argentan. le

40 août 1785, chez son frère, le baron de Lubert : elle fut enterrée au centre même du cimetière, ou J732. sois lion dans l'exil où je suis à Fontainebleau. Je vois que vous êtes instruite des tracasseries que j'ai eues avec mon parlement, et de la combustion où toute la cour a été, pendant trois ou quatre jours, au sujet d'une mauvaise comédie que j'ai empêché d'être représentée. J'ai eu un crédit étonnant en fait de bagatelles, et j'ai remporté des victoires signalées sur des choses où il ne s'agissait de rien du tout. Il s'est formé deux partis: l'un de la reine et des dames du palais, et l'autre des princesses et de leurs adhérents. La reine a été victorieuse, et j'ai fait la paix avec les princesses. Il n'en a coûté, pour celle importante affaire, que quelques petits vers médiocres, mais qui ont été trouvés fort bons par celles à qui ils étaient adressés; car il n'y a point de déesse dont le nez ne soit réjoui de l'odeur de l'encens.» Que j'aurais de plaisir à en brûler pour vous, Muse et Grâce! mais il faut vous le déguiser trop adroitement; il faut vous cacher presque tout ce qu'on pense. Je n'ose dans mes vers parler de vos beautés Que sous le voile du mystère. Quoi! sans art je ne puis vous plaire, lorsque sans lui vous m'enchanterez? Non, Muse et Grâce, il faut que vous vous accoutumiez à vous entendre dire naïvement qu'il n'y a rien dans le monde de plus aimable que vous, et qu'on voudrait passer sa vie à vous voir et à vous entendre. Il faut que vous raccommodiez le parlement avec la cour, afin que vous puissiez venir souper très fréquemment chez madame de Fontaines-Martel; car, si vous restez à Tours seulement encore quinze jours, il y aura assurément une députation du Parnasse pour venir vous chercher. Elle sera composée de ceux qui font des vers, de ceux qui les récitent, de ceux qui les notent, de ceux qui les chantent, de ceux qui s'y connaissent. Il faudra que tout cela vienne vous enlever de Tours, ou s'y établir avec vous. Je me mêlerai parmi messieurs les députés. et je vous dirai : Un parlement n'est nécessaire Que pour tout maudit chicaneur; Mais les gens d'esprit et d'honneur Fout du plaisir leur seule affaire. Plaignez leur destin rigoureux; Six semaines de votre absence Les ont tous rendus malheureux; Rendez-vous à leur remontrance. Et revenez vivre avec eux; Tout en ira bien mieux en France. l'on ne peut pénétrer sans fouler aux pieds la tombe de Mmsk et Grâce. Cl.

COÏUIESPON DANCE. Pennettcz-moi d'assurer M. le president de Luhort de mes respects , et daignez m'honorer de votre souvenir. A M. DE MAUPER TUtS. Fontainebleau, 30 octobre H3J , à l'hôtel de Richelieu. tétant à la cour, monsieur, sans être courtisan, et lisant des livres de philosophie sans être philosophe , j'ai recours à vous daus mes doutes, bien fèché de ne pouvoir jouir du plaisir de vous consulter de vive voix. Il s'agit du grand principe de l'attraction de M. Newton. A qui puis-je mieux m'adresser qu'à vous, monsieur, qui l'entendez si bien , qui travaillez même sur sa philosophie, et qui êtes si capable d'en confirmer la vérité , ou d'en démontrer le faux ? Je vous envoie mon petit mémoire que j'avais fait très long pour un autre, et que j'ai fait très court pour vous, bien sûr que, sur le seul énoncé, vous suppléerez à tout ce qui y manque. Je vous demande pardon de mon importunité ; mais je vous supplie très instamment de vouloir bien employer un moment de votre temps à m'éclairer. J'attends votre réponse , pour savoir si je dois croire ou non à l'attraction. Ma foi dépendra de vous ; et , si je suis persuadé de la vérité de ce système , comme je le suis de votre mérite, je suis assurément le plus ferme newtonien du monde. J'ai l'honneur d'êttc, monsieur, avec toute l'estime que je vous dois , votre , etc. A M. DE MAUPERTU1S. Fontainebleau, 3 novembre. Je ue vous avais demandé qu'une démonstration, et vous m'eu donnez deux I Je vous remercie assurément de tout mon cœur de votre libéralité, et je suis bien aise de voir que ce sont les riches qui sont prodigues. Vous avez éclairci mes doutes avec la netteté la plus lumiueusc ; me voici newtonien de votre façon ; je suis votre prosélyte, et fais ma profession de foi entre vos mains. A la manière dont vous écrivez , je ne doute pas que votre livre ne vous fasse bien des disciples. Vous êtes si intelligible que, sans doute, umuquisque audiet linguam suntn. J'aurai seulement le bonheur d'avoir été instruit avaut les autres, et d'être le premier néophyte. On ne peut plus s'empêcher de croire à la gravitation newtonienne, et il faut proscrire les chimères des tourbillons. * . Deii'» ille fuit Deus, iiii cljte Mcnum... Lucr., liv. v, y. 8. » Ergo vivida vis auuii per viril, et extra <■ Procc&sit longe flannnantia nxrnia moudi. * Id., liv. i. v. 73. Voilà le cas où vous êtes ; j'altends votre livre avec la dernière impatience ; vous serez l'apôlro du dieu dont je vous parle. Plus j'entrevois celle philosophie , et plus je l'admire. Ou trouve , à chaque pas que l'on fait , que cet uuivers est arrangé par des lois mathématiques qui sont éternelles

et nécessaires. Qui aurait pensé, il y a cinquante ans, que le même pouvoir faisait le mouvement des astres et la pesanteur ? qui aurait soupçonné la réfrangibilité et les autres propriétés de la lumière , découvertes par Newton ? il est notre Christophe Colomb ; il nous a menés dans un nouveau monde, et je voudrais bien y voyager, à votre suite. Que de questions, peut-être mal fondées , je vous ferais ! mais je me flatte que vous y répondriez avec la même bouté avec laquelle vous avez levé mes premiers scrupules. Je vous dirais que le système de l'attraction et l'anéantissement des tourbillons de matière subtile 11e donnent aucune raison de la rotation des planètes sur leurs axes. Je vous demanderais pourquoi , si la force de l'attraction augmente si prodigieusement par le. voisinage, la comète de 4680, qui , dans son périhélie , était presque dans le disque du soleil , et qui n'en était éloigné que de la huitième ou sixième partie, n'y a pas été entraînée ; pourquoi les corps graves n'accélèrent plus leur chute sur la terre, au bout de quelques minutes ; comment M. Newton peut apporter l'aimant en preuve de son système , puisque , selon ce système , l'aimant devrait attirer le fer, ou en être attiré en tous les sens, au lieu qu'il a un pôle qui attire et un autre qui repousse. Votre écolier deviendrait enfin bien importun ; mais il voudrait mériter d'avoir un tel maître. Je sens avec douleur que toute mon attention, tous mes efforts, et tout mon temps , me suffiraient à peine pour être un peu instruit ; et que je n'ai à donner à cette étude sublime que quelques heures sans suite , et une attention distraite par mille objets, et, surtout, par ma mauvaise santé. Je n'en sais qu'autant qu'il faut pour vous admirer, et non pas pour vous suivre. Je suis, monsieur, avec les sentiments les plus vifs d'estime et de reconnaissance , votre , etc. A M. DE MAUPERTUIS. Fontainebleau , mercredi 5 novemb^r. Ah ! il me vient un scrupule affreux , c'est toute

87 ANNÉE ma. ma foi est ébranlée ; si vous n'avez pitié de moi , b grâce m'abandonne. E u Si B D vaut récllemonl quinze pieds , j'ai l'honneur d'être très croyant. Mais la lune ne peut être supposée tomber en D d'une minute, qu'il ne soit démontré que l'effort seul de la pesanteur l'a fait tomber en F dans l'espace d'une minute. Or il est certain que le mouvement circulaire de B en F, dans l'espace d'une minute , est composé de deux mouvements dont un seul lui ferait décrire la tangente; l'autre l'attirerait en A. Si la lune parlant de B ne suivait que le mouvement de projectile , elle serait arrivée plus loin qu'E dans sa tangente, dans l'espace d'une minute, puisque, durant ce temps, la pesanteur l'a toujours rapprochée d'A ; et réciproquement, si elle n'avait eu que sa détermination vers le centre, elle serait tombée plus bas que E, puisque, dans ce temps , elle était toujours poussée par le mouvement en ligne droite. Il paraît donc faux de dire que l'effort de la pesanteur seul a fait tomber le globe de E en F. Certainement cet effort seul l'aurait entraînée plus bas , comme la tangente seule l'aurait conduite plus loin. Mais la lune se trouve en F parce que ces deux forces sont balancées l'une par l'autre. Je ne peux donc pas connaître par la quelle est la force absolue de la pesanteur. Ces quinze pieds que Pmi compte de E en F ne sont que le résultat d'une partie de la force centripète. Donc la lune abandonnée a elle-même tomberait de beaucoup plus de quinze pieds. Donc la proportion supposée selon les carrés des distances ne se trouve plus; donc ce n'est pas le même pouvoir qui agit sur les corps graves dans notre atmosphère , et qui relie la lune dans son orbite. Ces objections que je me fais me paraissent assez fortes, et je les fortifie encore par ce raisonnement-ci : a « » 5 i R Le corps A, poussé dans la diagonale A R, n'y est poussé que par les quatre degrés de force qu'il a dans la ligne horizontale, et les deux degrés qu'il a dans sa perpendiculaire. Cette force qui l'entraîne dans la perpendiculaire n'est que de deux degrés , parce que la force contraire est de quatre ; mais si cette force contraire était ôtée , certainement la force perpendiculaire aurait eu bien plus de deux degrés , et ce corps , qui arrive en R au bout de deux secondes dans sa diagonale, aurait parcouru un espace beaucoup plus grand en même temps , s'il avait été abandonné au seul mouvement de la pesanteur. Cette expérience est sûre et commune sur la terre ; donc il en arrive autant là-haut. Donc, si le corps A n'ayant ici qu'un seul mouvement, serait tombé bien plus bas que B , de même , dans la première figure , B devrait , n'ayant qu'un seul mouvement,

tomber bien plus bas que D. Donc, encore une fois, la pesanteur seule ferait tomber un corps en cet endroit de beaucoup plus que quinze pieds par minute. Peut-être ne sais-je ce que je dis. Je m'en va:s entendre la musique de Tancredi, et j'attends votre réponse avec toute la docilité d'un disciple assez heureux pour avoir trouvé un maître tel que vous : « Non ita et r ludi eupidu.% qnani propter amoroin « Quod te imitari avec. Quid euim contendat hirundo « Cynis, etc. » Luch., liv. in , v. 5. Je vous cite toujours des vers ; mais je crois que vous ne haïssez pas des bribes de Lucrèce. A M. DE MAUPERTUIS. Fontainebleau , 8 novembre. Pardon, monsieur , mes tentations sont allées au diable , d'où elles venaient. Votre première lettre m'a baptisé dans la religion newtonienne ; votre seconde m'a donné la confirmation. En vous remerciant, de vos sacrements. Brûlez, je vous prie, mes ridicules objections ; elle sont d'un inüdèle. Je garderai à jamais vos lettres ; elles sont d'un grand apôtre de Newton : lumen ad révélationem genium *. Je suis avec bien de l'admiration, de la reconnaissance, et de la honte, votre très humble et indigne disciple. A MADAME LA MARQUISE DU DKFFAND. u Vous m'avez proposé , madame , d'acheter une charge d'écuyer chez madame la duchesse du Maine; et ne me sentant pas assez dispos pour cet emploi, j'ai été obligé d'attendre d'autres occasions de vous faire ma cour. On dit qu'avec cette charge d'écuyer, il y a une de lecteur ; je suis hiea * S. Luc II , 83.

CORRESPONDANCE. RS sûr que ce n'est pas un bénéfice simple chez madame du Maine comme chez le roi. Je voudrais de tout mon cœur prendre pour moi cet emploi; mais j'ai en main une personne qui , avec plus d'esprit, de jeunesse, et de poitrine, s'en acquittera mieux que moi. Voici, madame , une occasion de montrer la bonté de votre cœur et votre crédit. La personne dont je vous parle est un jeune homme nommé M. l'abbé Linant, à qui il ne manque rien du tout que de la fortune. Il a auprès de vous une recommandation bien puissante; il est ami de M. de Formont, qui vous répondra de son esprit et de ses mœurs. Je ne suis ici que le précurseur de M. de Forraont, qui va bientôt obtenir cette grâce de vous ; et je vous en remercierai comme si c'était h moi seul que vous l'eussiez faite. En vérité , si vous placez ce jeune homme, vous ferez une action charmante; vous encouragerez un talent bien décidé qu'il a pour les vers; vous vous attacherez, pour le reste de votre vie, quelqu'un d'aimable, qui vous devra tout ; vous aurez le plaisir d'avoir tiré Je mérite de la misère, et de l'avoir mis dans la meilleure école du monde. Au nom de Dieu , réussissez dans cette affaire pour votre plaisir, pour votre honneur, pour celui de madame du Maine, et pour l'amour de Formont, qui vous en prie par moi. Adieu , madame ; je vous suis attaché comme l'abbé Linant vous le sera, avec le plus respectueux et le plus tendre dévouement. A M. DE CIDEVILLE. J'ai envoyé, mon très aimable Cideville , une petite boîte à Jore, contenant deux chiffons d'espèce très différente. L'un est un parchemin t, avec un tel est notre plaisir ; l'autre est une Épître dédicatoire de Zaïre , moitié vers , moitié prose, dans laquelle j'ai mis plus d'imagination qu'il n'y en a dans cet autre ouvrage en parchemin. J'ai bien recommandé h Jore de vous porter cette épître ; il y a bien des choses 'a réformer, avant qu'on l'imprime. Je ne sais même si la délicatesse excessive de ceux qui sont chargés de la librairie ne se révoltera pas un peu contre la liberté innocente de cet ouvrage. J'en ai adouci quelques traits , et je le communique corrigé à M. Rouillé, afin qu'il donne au moins une permission tacite, et que Jore ne puisse être inquiété. A l'égard de l'impression de Zaïre , je ne peux faire ce que Jore demande ; mais je le dédommagerai en lui faisant imprimer mes /lignes anglaises, qui composeront un volume assez honnête. • Criaille privilège pour l'Impression de Zojre Je compte que vous verrez bientôt ces guenilles ; mais je vous supplie surtout de bien recommander 'a Jore de ne pas tirer un seul exemplaire de Zaïre par-delà les deux mille cinq cents que je lui ai prescrits.

Il ne faut pas que personne en puisse avoir, avant que je l'aie présentée au garde des-sceaux. Pour notre abbé Linant, je crois qu'il retournera bientôt à Rouen ; j'ai été assez malheureux pour lui être inutile à Paris. Mais que faire de lui ? il ne sait pas seulement écrire assez lisiblement pour être secrétaire, et j'ai bien peur qu'il n'ait la vertu aimable de la paresse, qui devient un grand vice dans un homme qui a sa fortune à faire. Il a de l'esprit, du goût, de la sagesse ; je ne doute pas qu'il ne fasse tôt ou tard sa fortune, s'il veut joindre à cela un peu de travail. Il faut, surtout, qu'il ne dédaigne pas les petits emplois convenables à son âge, à sa fortune, et à son état ; car, quoiqu'il soit né avec du mérite, il n'a encore rien fait d'assez bon pour qu'on le mette au rang des gens de lettres qui ont à se plaindre de l'injustice du siècle. Je voudrais qu'il pût attraper quelque bénéfice de votre archevêque. Voilà, ce me semble, ce qui lui conviendrait le mieux. Peut-être que vous pourrez, avec M. de Formont et avec le secours de M. de Tressan, lui procurer quelque petit établissement de cette espèce, sans quoi il sera réduit à passer par l'amertume des emplois subalternes. Ce qu'il a de mieux à faire pendant qu'il est encore jeune, c'est de se retirer dans un grenier, chez sa mère, et de cultiver son talent dans la retraite, en attendant qu'il puisse le produire au grand jour avec succès. Je vais m'arranger pour vous donner les étrennes que vous me demandez. Ce sont de vraies étrennes, car tout cela n'est que bagatelle. Je ne compte pas faire imprimer si tôt toutes ces petites pièces fugitives ; il ne faut pas assommer le public coup sur coup. Je vais seulement finir l'édition de la Henriade qui est entre les mains de Jore. Il n'y a plus de Henriade, à Paris, chez les libraires, et il ne faut pas en laisser manquer, de peur qu'on ne se désaccoutume d'en demander. Après cela viendra l'édition des Lettres anglaises ; et je serai le Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume. Boileau, sat. ii, v. 77. Maudez-moi, je vous prie, comment va la guerre civile de la Rivière-Bourdet. Ragotin a-t-il racé ? Ces noms-là* personnages du Roman comique désignent Ici le marquis de Léseau, avec M et madame de Dernière-*, qui ne viraient pas entre eux en bonne intelligence Cl.

89 ANNÉE 1752. commode madame Bouvillon avec M. de la Baguenaudière? Adieu , je vous embrasse de tout mon cœur. V. A M. DE CIDEVILLE. A Paris, ce samedi 15 novembre 1731. J'arrive de Fontainebleau , mon cher ami ; mais ne croyez pas que j'arrive de la cour. Je ne me suis point gâté dans ce vilain pays.' J'ai hanté ce palais du vice , Où l'on fait le bien par caprice , Et le mal par un goût réel ; Où la fortune et l'injustice Ont un hommage universel ; Mais, loin d'y faire un sacrifice, J'ai bravé sur leur maille-auciel Ces dieux qu'adore l'avarice; J'ai porté mon air naturel Dans le centre de l'artifice. Ce poison subtil et mortel , Que l'on avale avec délice , Me semblait plus amer que fiel ; Je l'ai renversé comme Ulysse; Je n'ai point bu dans ce calice Tant vanté par Machiavel. Le pied ferme et l'œil vers le ciel , J'étais au bord du précipice; J'e« fus sauvé par l'Éternel ; Car on peut aller au b Sans y gagner la ch Je me rends tout entier , mon cher Cideville , aux doux plaisirs de l'amitié. Je vous écris en l'iberté , je jouis de la douceur de vous dire combien je vous suis attaché. Je voulais vous écrire tous les jours, mais la vie dissipée que je menais h Fontainebleau me rendait le plus paresseux ami du monde. Je n'ai point répondu , ce me semble , a une de vos dernières lettres, où vous me parliez de ce diversement en trois actes. Je ne sais comment j'avais pu oublier un article qui me paraît si important. Je viens de relire la lettre où vous m'en parlez ; vous me semblez indécis sur le choix du second acte. J'imagine qu'à présent vous ne l'êtes plus , et que vous avez pris votre parti à la campagne. Vous vous serez aperçu , en essayant dans votre imagination les sujets que vous vous proposiez, qu'il y en a toujours un qui se fait faire malgré qu'on en ait. Le goût se détermine tout seul vers le sujet pour lequel on se sent plus de talent. Il est des nœuds secrets, il est des sympathies... Cons., Rociog., net. i, sc. 7. Je crois donc votre sujet trouvé et travaillé malgré vous. Mox , ubi publicas « Res ordinariis, grande inunus « Cccropio répétés cothunio. >• Hoa., liv. 11, od. t, v. 10. C'est ce qu'Horace écrivait à l'aulre Cideville ; et cela ne veut dire autre chose siuon , quand vous aurez jugé vos procès, vous recommencerez votre opéra. On a rejoué ici Zaïre ; il y avait honnêtement de monde, et cela fut assez bien reçu, h ce qu'on m'a dit. Il n'en est pas de mêmed e BiOlis et de son frère Catinus ; mais on y va, quoiqu'on en disedu mal. L'Opéra est un rendez-vous public où l'on s'assemble à de certains jours, sans savoir pourquoi : c'est une maison où tout le monde va , quoiqu'on disedu mal du maître, et qu'il soit

ennuyeux. Il faut, au contraire, bien des efforts pour attirer le monde à la Comédie. ; et je vois presque toujours que le plus grand succès d'une bonne tragédie n'approche pas de celui d'un opéra médiocre. La comédie de la cour et du parlement vient de finir par un acte fort agréable, où tout le monde paraît content. Ce n'est pas que l'intrigue de la pièce ne puisse recommencer, mais je ne me mêle pas de ces farces-là. Un jeune conseiller de nos enquêtes, nommé M. de Montcassu *, avait pris le parti d'aller au lieu que le roi lui avait donné pour sa retraite, et s'était tapi, à Paris, chez la demoiselle Lacole, comédienne assez médiocre, mais assez jolie p... Il est mort incognito, de la petite-vérole, au grand étonnement des connaisseurs, qui s'attendaient à un autre genre de maladie. A propos de comédienne, si vous n'avez point vu mes petits versicules pour la demoiselle Gaussin, je vous les enverrai. Vous avez des droits sur mes ouvrages, et vous en aurez sur moi toute ma vie. Mandez-moi un peu, je vous prie, si vous avez vu l'épouse de Gilles Dernières, et si M. le marquis se trouve bien de son ménage. M. le marquis ne m'a pas écrit un petit mot. V. A M. DE FORMONT. A Paris, ce samedi.... novembre. Il y a mille ans, mon cher Forment, que je ne vous ai écrit; j'en suis plus fâché que vous. Vous me parliez, dans votre dernière lettre, du Zaïre, et vous me donniez de très bons conseils. Je suis un ingrat de toutes façons. J'ai passé deux mois sans vous en remercier, et je n'en ai pas assez profité. J'aurais dû employer une partie de mon » Durand de Monlessu. de la deuxième chambre des enquêtes Cl Digitized by Google

90 CORRESPONDANCE. temps à vous écrire , cl l'autre à corriger Zaïre. Mais je l'ai perdu tout entier à Fontainebleau, à faire des querelles entre les actrices , pour dos premiers rôles , et entre la reine et les princesses, pour faire jouer des comédies, à former de grandes factions pour des bagatelles, et a brouiller toute la cour pour des riens. Dans les intervalles que me laissaient ces importantes billevesées , je m'amusais à lire Newton , au lieu de retoucher notre Zaïre. Je suis enfin déterminé à faire paraître ces Lettres anglaises ; et c'est pour cela qu'il m'a fallu relire Newton ; car il ne m'est pas permis de parler d'un si grand homme sans le connaître. J'ai refondu entièrement les lettres où je priais do lui , et j'ose donner uu petit précis de toute sa philosophie. Je fais sou histoire et celle de Descartes. Je touche en peu de mots les belles découvertes et les innombrables erreurs de notre Itcué. J'ai la hardiesse de soutenir le système d'Isaac , qui me parait démontré. Tout cela fera quatre ou cinq lettres , que je lâche d'égayer et de rendre intéressâmes autant que la matière peut le permettre. Je suis aussi obligé de changer tout ce que j'avais écrit à l'occasion de M. Locke, parce qu'après tout je veux vivre en France, et qu'il ne m'est pas permis d'ôlre aussi philosophe qu'un Anglais.il me fautdéguiser'a Paris ce que jonc pourrais dire trop fortement a Londres. Ccltecirconspection, malheureuse, mais nécessaire, me fait rayer plus d'un endroit assez plaisant sur les quakers et les presbytériens. Le cœur m'en saigne ; Thioriol en souffrira ; vous regretterez ces endroits , et moi aussi ; mais - Non me fala meis paliuntur scribere nugai ~ Auspiciis , et sponte mca componcre charroi. » Virg., Enüd., iy, v. 34o. J'ai lu au cardinal de Fleuri deux lettres sur les quakers , desquelles j'avais pris grand soin de retrancher tout ce qui pouvait effaroucher sa dévote cl sage émiuence. Il a trouvé ce qui en restait encore assez plaisant ; mais le pauvre homme ne sait pas ce qu'il a perdu. Je compte vous envoyer mon manuscrit, dès que j'aurai tâché d'expliquer Newton et d'obscurcir Locke. Vous me paraissez aussi desirer certaines pièces fugitives dont l'abbé de Sade vous a parlé. Je veux vous envoyer tout mon magasin 'a vous et h M. de Cidevilio, pour vos étreintes, mais jo uo veux pas donner rien pour rien. Jo sais , M. le fripon , que vous avez écrit h mademoiselle de Launai l une de ces lettres charmantes où vous joignez les grâces a la raison , et où vous couvrez de roses votre bonnet de philosophe. Si vous nous fesiez part de ces gentilleses, ce serait en vérité très bien fait a vous , et je me l Madame

Stast. croirais pavé , avec usure , du magasin que je vous destine. Notre baronne 4 vous fait scs compliments. Tout le monde vous désire ici. Vous devriez bien venir reprendre votre appartement chez MM. Des Alleurs , et passer votre hiver b Paris. Vous me feriez peut-être faire encore quelque tragédie nouvelle. Adieu ; je supplie M. de Cideville de vous dire combien je vous aime , et jo prie M. de Formont d'assurer mon cher Cideville de ma tendre amitié. Adieu ; je ne me croirai heureux que quand je pourrai passer ma vie entre vous deux. A M. CLÉMENT, UECEVECB DBS TAILLES , A DREUX. A Pari» , le î* novembre. Les vers aimables que vous avez bien voulu m'envoyer, monsieur, sont la récompense la plus flatteuse que j'aie jamais revue de mes ouvrages. Vous faites si bien mon métier, que je n'ose plus m'en mêler après vous , et que jo me réduis à vous remercier, en simple prose , de l'honneur et du plaisir que vous m'avez fait en vers. Je n'ai reçu que fort tard votre charmante lettre ; et une fièvre qui m'est survenue cl dont je ne suis pas encore guéri m'a privé , jusqu'à présent , du plaisir de vous répondre. On avait commencé, il y a quelque temps , monsieur, une édition de quelques uns de mes ouvrages, qui a été suspendue. J'ai l'honneur de vous l'envoyer, tout imparfaite qu'elle est ; je vous prie de la recevoir comme un témoignage de ma reconnaissance , et de l'envie que j'ai de mériter votre suffrage. Il est beau h vous, monsieur , de joindre aux calculs de Plutus l'harmonie d'Apollon. Je vous exhorte 'a réunir toujours ces deux divinités; elles ont besoin l'uuo de l'autre. • Omne luit punctum qui miscuit utile dulci. * Hor., Art. port., v. 34 3. J'ai l'honneur d'être , etc. A M. DE CIDEVILLE. 8 décembre 173 X Je vous envoyai l'autre jour, L'abrégé d'un pèlerinage Que je fis en certain séjour Où vous laites souvent voyage, Ainsi qu'au temple de l'Amour. Pour ce dernier n'y veux paraître, J'y suis dès long- temps oublié; Mais pour celui de l'Amitié , C'est avec vous que j'y veux être. 1 Madame de Fonuincs-M.ii tel , chez laquelle Vollalie demeurait alors.

91 ANNÉE 1752. Or celle fredaine du Temple du Goûl doit être montrée à très peu de monde ; et , surtout , qu'on n'en tire point de copie. Il y a plaisir d'avoir affaire à gens discrets comme vous. J'aurais dû , mon cher Cideville, vous donner une belle place dans ce temple. Si le cardinal de Polignac vous connaissait , il vous y aurait placé lui-même. J'ai écrit à Joro , et lui ai envoyé un assez honnête errata qu'il (autqu'il imprime. Je vous supplie de ne laisser sortir aucune Zaïre sans cet errata , et , surtout , de vouloir bien attendre , pour la rendre publique à Rouen , qu'elle paraisse à Paris. Vous devez avoir les premières prémices , mais Paris doit avoir tes secondes ; ensuite Rouen doit avoir le pas. Il faut que les choses soient dans les règles ! A M. DE CIDEVILLE. 13 décembre. Vous daignez vous abaisser à revoir des éditions , vous qui êtes fait assurément plutôt pour diriger des auteurs que des libraires. En vous remerciant , pour ma part, du soin que vous avez la bonté de prendre pour Zaïre. Si vous me passez sa conversion, j'ai l'amour-propre d'espérer que vous ne serez pas tout à fait mécontent du reste. Il me semble qu'on voit assez , dans la première scène , qu'elle serait chrétienne , si elle n'aimait pas Orosmane. Falime , Nércstan , et la croix , avaient déjà fait quelque impression sur son cœur. Son père , son frère , et la grâce , achèvent cette affaire , au second acte. La grâce surtout ne doit point effaroucher ; c'est un être poétique, et à qui l'illusion est attachée depuis long-temps. Pour le style, il ne faut pas s'attendre à celui de la Iliade. Une loure ne se joue point sur le ton de la Descente de Mars. « Me datées dominas musa Licymni* « Cantus me votait dicere tacitam * Fulgones oculos, et l'ene mutait « Fi dum peetns amuribus. » Hoa., liv. u, od. xii, v. i3. Il a fallu , ce me semble , répandre de la mollesse et de la facilité dans une pièce qui roule tout entière sur le sentiment, Qu'il mourût serait détestable dans Zaïre; et Zaïre, vous pleurez, serait impertinent dans Horace. Suus unicuique locus est. Ne me reprochez donc point de détendre un peu les cordes de ma lyre ; les sons en eussent paru aigres , si j'avais voulu les rendre forts en cette occasion. Je compte vous envoyer incessamment une copie manuscrite de toutes mes Lettres à Thicriot sur la religion , le gouvernement , la philosophie et la poésie des Anglais. Il y a quatre Lettres sur M. Newton, dans lesquelles je débrouille, autant que je le peux , et pas plus qu'il ne le faut pour des Français , le système et même tous les systèmes de ce grand philosophe. J'évite avec soin d'entrer dans les calculs. Je me regarde comme un homme qui arrange ses affaires sans

chiffrer avec son intendant. U n'y a qu'une Lettre touchant M. Locke. La seule matière philosophique que j'y traite est la petite bagatelle de l'immatérialité de lame ; mais la chose est trop de conséquence pour la traiter sérieusement. Il a fallu l'égayer, pour ne pas heurter de front nosseigneurs les théologiens , gens qui voient si clairement la spiritualité de l'âme , qu'ils feraient brûler , s'ils pouvaient , les corps de ceux qui en doutent. J'ai envoyé un autre ouvrage h Jore , avec le privilège do Zaïre; c'est une Èpilre dédicatoire d'un goût un peu nouveau. Je vous prie d'en retarder l'impression de quelques jours. Jo no l'ai adressée à M. Jore qu'aün qu'il la communiquât à mes deux juges, qui sont M. de FormontctM. de Cideville. Il y a bien des changements a y faire. Je compte vous en faire tenir incessamment une nouvelle copie. On a joué, depuis peu, aux Italiens, deux critiques de Zaïre : elles sont tombées l'une et l'autre ; mais leur humiliation ne me donne pas grand amour-propre ; car les Italiens pourraient être de fort mauvais plaisants , sans que Zaïre eu fût meilleure. Il y a ici quelques livres nouveaux oubliés en naissant, tels que le Repos de Cyrus , les Poésies du sieur Tannevot, et autres denrées. Le Spectacle de la Nature, compilation assez bonne, dans un style ridicule , a eu un succès assez équivoque. Moncrif va être de l'académie française , et faire jouer sa comédie des Abdbïtes , aün do jusliücr le choix des quarante aux yeux du public. Valc. A M. DE MAUPERTUIS. J'ai lu ce matin , monsieur, les trois quarts de votre livre 4, avec le plaisir d'une fille qui lit un roman , cl la foi d'un dévot qui lit l'Evangile. Soyez toujours mon maître eu physique, et mon disciple en amitié ; car jo prétends vous aimer beaucoup, à condition que vous m'aimerez un peu. Vous êtes accoutumé a me donner des leçons ; souffrez donc , monsieur, que je soumette h votre jugement quelques Lettres que j'ai écrites antrefois d'Angleterre, et qu'on veut imprimer h Londres. Je les ai corrigées depuis peu ; mais elles me paraissent avoir grand besoin d'être revues par 1 Discours sur tes differentes figures (tes astres.

92 CORRESPONDANCE. des yeux comme les vôtres ; je vous demande en grâce de vouloir bien les lire. Je n'ose vous prier de mettre par écrit les réflexions que vous ferez, il n'est pas juste que je vous donne tant de peine; mais j'avoue que , si vous aviez cette bonté, je vous aurais une extrême obligation. J'ai choisi , parmi toutes ces Lettres, celles qui ont le plus de rapport aux études que vous honorez de la préférence ; nous que vous n'étendiez votre empire sur plus d'une province du Parnasse, mais je n'ai pas voulu vous ennuyer à la fois en tout genre. Je veux essayer votre patience par degrés. Quand vous voudrez faire encore un souper chez M. Dufai , avec l'honnête musulman qui entend si bien le français *, je serai à vos ordres , et je vous lirai le Temple du Goût. C'est un pays aussi connu de vous qu'il est ignoré de la plupart des géomètres. M. Newton ne le connaissait pas, et M. Leibnitz n'y avait guère voyagé qu'en Allemand. Adieu, monsieur ; vous n'avez point de disciple plus ignorant, plus docile, et plus tendrement attaché que moi. A M. DE CIDEVILLE. I Ce samedi. 11 est deux heures après midi ; je reçois dans ce moment votre lettre, mon cher ami. Je vous dirai, avec la précipitation où me met l'heure de la poste, que j'envoyai hier, sous le couvert de M. de Formont, une nouvelle copie de YÉpître * telle que je souhaite qu'elle soit imprimée. Je suis bien flatté de me rencontrer avec vous dans presque tous vos sentiments. Vous verrez que j'ai adouci, dans cette nouvelle copie , une partie des choses que vous craignez qui ne révoltent. Je ne suis point du tout de votre avis sur les trois rimes masculines et féminines de suite. Il me paraît que ce redoublement a beaucoup de grâce dans ces ouvrages familiers, et je vous renvoie , sur cela, à notre ami Chapelle et à l'abbé de Chaulieu , qu'on imprime à présent. À l'égard du style de cette épître , j'ai cru qu'il était temps de ne plus ennuyer le public d'examen sérieux , de règles , de disputes, de réponses à des critiques dont il ne se soucie guère. J'ai imaginé une préface d'un genre nouveau, dans un goût léger, qui plaît par lui-même; et, à l'abri de ce badinage, je dis des vérités que peut-être je n'oserais pas hasarder dans un style sérieux. Tous les adoucissements que j'ai mis à ces vérités les feront passer pour ceux mêmes qui s'en choqueraient , si on ne leur ' M. de la Condamine , habillé en turc , avait soupe chez M. Dufai avec M. de Voltaire, sans être reconnu. K. ' l'opinion d'Eden (le Zénocrate). Cl. devrait pas la piller. L'éloge que je fais de Louis xiv est plutôt un encouragement qu'un reproche pour un jeune roi. Enfin, pour plus de sûreté, j'ai montré l'ouvrage

à celui qui est chargé de la librairie, et je suis convenu avec lui que je le ferais imprimer sans approbation, et qu'il paraîtrait dans une seconde édition. Je vous prie donc de vouloir bien dire à Jore qu'il presse l'impression de Zaïre et de cette épître, et qu'il se conforme, de point en point, à tout ce que je lui ai écrit. Si vous trouvez encore quelque chose à redire dans l'épître, vous me ferez plaisir de me le mander. J'écirai demain à M. de Formont. Adieu, adieu. A M. DE FORMONT. Je vous adressai avant-hier, mon cher ami et mon candide judex, la lettre à Falkner, telle que je l'avais corrigée et montrée à M. Rouillé. J'ai, depuis ce temps, reçu deux lettres de M. de Cideville sur ce sujet. Je suis enchanté de la délicatesse de son amitié, mais je ne peux partager ses scrupules. Plus je relis cette Épître dédientoire, plus j'y trouve des vérités utiles, adoucies par un badinage innocent. Je dis, et je le redirai toujours, jusqu'à ce qu'on en profite, que les lettres sont trop peu accueillies aujourd'hui. Je dis qu'à la cour on fait quelquefois des critiques absurdes : Tous les jours à la cour un sot de qualité Peut juger de travers avec impunité. Boileau, sat. ix, v. 173. Qui ne fait que des critiques générales n'offense personne. La Bruyère a dit cent fois pis, et n'en a plus que davantage. Les louanges que je donne, avec toute l'Europe, à Louis xiv, ne deviendront un jour la satire de Louis xv que si Louis xv ne l'imité pas ; mais en quel endroit insinué-je que Louis xv ne marchera pas sur ses traces ? Les vers sur Polyeucte renferment une vérité incontestable ; et la manière dont ils sont amenés n'a rien d'indécemment ; car ne dis-je pas que la corruption du cœur humain est telle, que la belle âme de Polyeucte aurait faiblement attendri, sans l'amour de sa femme pour Sévère, etc. ? Ce qui regarde la pauvre Le Couvreur est un fait connu de toute la terre, et dont j'aime à faire sentir la honte. Mais, en parlant d'aujourd'hui et de Melpomène, j'écarte toutes les idées de religion qui pourraient s'y mêler, et je dis poétiquement ce que je n'ose pas dire sérieusement. M. Rouillé, en voyant cette Épître, a dit que l'endroit de mademoiselle Le Couvreur était le seul qu'un approbateur ne puisse passer, et c'est lui

Digitized by Google

ANNEE 1732. 9% même qui a donne le conseil de faire paraître deux Mitions ; la première , sans Y Épitre et avec le privilège -, la seconde , avec X Épitre et sans privilège. C'est à quoi je me suis détermine. J'ai écrit h Jore en conséquence. Je lui ai recommandé d'imprimer YÉpître a part, avec un nouveau titre, et de me l'envoyer à Versailles , tandis que l'édition entière de la tragédie viendra à la chambre syndicale, avec toutes les formalités ridicules dont la librairie est enchevêtrée. Au reste , il n'y a rien dans cette épître qui me fasse peine. Que diriezvous donc de mes pièces fugitives , qu'on veut imprimer, et de celles qui ont déjà paru? ne sontelles pas pleines de traits plus hardis cent fois , et de réflexions plus hasardées? On me reprochera, dit-on, de mettre une lettre badine 'a la tête d'une tragédiechréliennc. Ma pièccn'est pas, Dieu merci, plus chrétienne que turque. J'ai prétendu faire une tragédie tendre et intéressante, et non pas un sermon : et, dans quelque genre que Zaïre soit écrite , je ne vois pas qu'il soit défendu de faire imprimer une épître familière avec une tragédie. Le public est las de préfaces sérieuses et d'examens critiques. Il aimera mieux que je badine avec mon ami , en disant plus d'une vérité, que de me voir défendre Zaïre méthodiquement, et peut-être inutilement. En un mot, une préface m'aurait ennuyé, et la lettre h Falkener m'a beaucoup diverti. Je souhaite qu'ainsi soit de vous. Adieu. On m'a dit que vous viendrez bientôt. Vous ne trouverez personne à Paris qui vous aime plus tendrement que moi , et qui vous estime davantage. Je suis pénétre de vos bontés. A M.

CLÉMENT. RECEVEUR DES TAIU.ES , A DREUX. A Parts , te 25 décembre. J'étais a Versailles, monsieur, quand votre présent arriva h Paris. Madame de Fontaines-Martel le mangea sans moi ; mais vous n'y perdez rien. Elle a beaucoup de goût pour ce qui est excellent en son genre ; elle a autant de gourmandise que d'esprit. Elle a trouvé votre marcassin admirable ; mais elle est encore plus touchée de vos vers et de l'agrément de vos lettres. Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur, do votre souvenir obligeant. Je voudrais bien vous envoyer, pour vos étrennes, une édition plus complète des ouvrages que vous avez reçus avec tant d'indulgence. Je me flatte que je paierai incessamment votre marcassin en cette mauvaise monnaie. Je vous souhaite , pour les compliments du nouvel an , Que toujours de m» douces lois Le Dieu des vers vous endoctrine ; t Qu n vos chants il joigne sa voix , Tondis que de sa main divine Il accordera sous vos doigts I.a lyre agréable et badine Dont vous vous serve* quelquefois. Que

l'Amour, encor plus facile. Préside à vos galants exploits , Comme Phéhus à votre style; Kt que Plulus, ce dieu surnois. Mais aux autres dieux très utile, Rende, par maints écus tournois, Les jours que la Parque vous file Des jours plus heureux mille fois Que ceux d'Horace ou de Virgile. A M. DE FORMONT, Décembre. Vos confitures ont été reçus avec reconnaissance , et vos vers avec transport, comme vous le seriez vous-même. Ils vous ressemblent, mon cher Formont, ils sont pleins de justesse et d'esprit. Tout le monde croira, avec raison, que, si je ne vous réponds qu'en prose, c'est parce que je sens mon impuissance , et que je me défie de moi. Mais il y a encore une autre raison, c'est que je n'ai pas un instant dont je puisse disposer. Je retouche les lettres anglaises pour vous les renvoyer. Je viens de finir le Temple du Goût , ouvrage que j'aurais dû dédier h vous et à M. de Cideville , si M. le cardinal de Polignac et M. l'abbé de Rothelin ne me l'avaient pas demandé. Je le fais partir par la poste , et je pars, dans l'instant , pour Versailles , où l'on m'adresse les préfaces de Zaïre. Vous attirez , qui avez un peu plus de loisir , écrivez-nous de longues lettres , à nous misérables qui n'y pouvons répondre qu'en "billets écourtés. Mandez un peu ce que vous pensez du Temple du Goût; car, après tout, messieurs, c'est votre affaire ; et il s'agit de votre dieu et de votre église. Vous êtes les apôtres de la religion que je vais prêchant. Dieu veuille que vous ne me traitiez pas d'hérétique I Adieu. A M. L'ABBÉ D'OLIVET. Ce dimanche... Je vous regarderai toute ma vie comme mon maître, et vous aurez toujours sur moi vos premiers droits. Je vous dois toutes les prémices de ce que je fais. Comptez, mon cher monsieur, que vous aurez en moi , toute ma vie , un ami tendre et attentif. Je n'aurai Zaïre que dans sept ou huit jours ; vous croyez bien que vous serez des premiers à qui je ferai ce petit hommage. Si placeo tuum est ; et placèrent bien davantage, si j'étais assez heureux pour passer ma vie avec vous ; mais « A on me fata meis patiuntur ducere vilain

Digitized by Google

91 CORRESPONDANCE. " Auspiciis, et sponte raea componere curas. Vxno., EneiJ., iv,v» 34o. On ne fait rien dans ce monde de ce qu'on voudrait , et je passe ma vie à vous regretter. Valc, (litige tuurn amicum , tuum discipulum , qui vous est toujours dévoué avec l'amitié la plus respectueuse. A M. DE CIDEVILLE. Hardi , 30 décembre. Lorsque je vous écrivis, il y a quelques jours, mon cher Cideville , et que je vous mandai que ceux qui sont à la tête de la librairie permettaient facilement l'impression de l'Épître dédicatoire de Zaïre, j'oubliai , comme un étourdi, de vous dire que ces messieurs voulaient n'être point cités; malheureusement pour moi votre premier président est venu à Paris , et il a conté toute l'affaire à M. Rouillé , qui est, avec raison, très fâché contre moi : c'est bien ma faute, et je ne vous le mande que parce que vous vous intéressez à moi , et que j'aime autant m'entretenir avec vous quand j'ai tort que quand je pense avoir raison. Au reste, je n'ai encore aucune nouvelle de Zaire; elle devait arriver hier lundi , et n'est point venue. À l'égard du Temple du Goût , je suis bien tâché de vous l'avoir déjà envoyé, car il est bien meilleur qu'il n'était ; il vaudrait beaucoup mieux encore s'il avait été fait sous vos yeux. Mandez-moi, je vous prie, où demeure , à Paris, votre premier président; je veux l'aller voir, mais je ne lui parlerai de rien. Adieu ; mille compliments, pour l'année prochaine, à MM. de Formont, de Brévedent, et du Bourg-Theroulde. Je vous embrasse avec bien de la tendresse. V. A M. DE MAUPERTUIS. Paris. Je devrais être chez vous, monsieur, pour vous remercier de vos nouvelles bontés; mais des difficultés, des tracasseries , et des injustices assez singulières, que j'essuie depuis quelques jours , au sujet d'une préface que je destinais à Zaïre, ne me laissent pas un moment de libre. Il n'y a aucune de vos réflexions sur mes Lettres à laquelle je ne me sois rendu dans l'instant. Mais , malgré la vanité que j'ai de recevoir de vos lettres , mon petit amour-propre se sent obligé de vous dire que mon copiste avait passé une page entière où j'expliquais, tant bien que mal, le mouvement des prétendus tourbillons qu'on suppose emporter les planètes autour du soleil , et le mouvement de rotation de chaque globe en particulier, qu'on suppose être la cause de la pesanteur. Je me gardais bien de confondre ces deux romans ; mais l'omission de près d'une page a dû vous faire croire que je pensais que c'était la même matière subtile qui , selon Descartes , faisait le mouvement annuel de la terre et la pesanteur. Je suis bien aise de me justifier auprès de

vous de cette erreur, et de vous dire encore qu'on a mis aphélie , en un
cudroit, pour périhélie. Je vous supplie de vouloir bien examiner s'il est vrai
que Newton assure que la lumière n'est point réfléchie par le
re!>ondissement, si j'ose ainsi parler, des traits de lumière qui sont
repoussés comme une balle par une muraille. Pemberton . que j'ai entre les
mains, le dit positivement , et il n'y a pas d'apparence qu'il en impose a sou
maître. Il s'étend fort sur cet article à la page 239 et suivantes, et il met au
nombre des plus étonnants et des plus beaux paradoxes de M. Newton cette
proposition , que « la lumière n'est pas réfléchie, en rejaillissant sur les
parties solides des « corps. » Je n'ai pu m'étendre . dans mes Lettres , ni sur
cette particularité, ni sur tant d'autres : il aurait fallu faire un livre de
philosophie, et je suis à peine capable d'entendre le vôtre. J'ai cru
seulement être obligé , en parlant de tous les beauxarts , de faire un peu
connaître M. Newton à des ignorants comme moi, in quantum possum et in
quantum indigens. Adieu ; je vous aime et je vous admire ; mais j'ai bien
peur d'être obligé d'abandonner toute cette philosophie : c'est un métier qui
demande beaucoup de santé et beaucoup de loisir ; et je n'ai ni l'un ni
l'autre. A M. DE MONCRIF. Il faut se lever de bon matin pour voir les
princes et messieurs leurs confidents. Il n'y a pas moyen, mon cher
Moncrif, que quelqu'un qui arrive à midi trouve un chat à l'hôtel de
Clermont. Je venais vous faire une proposition hardie : c'était de m'aider à
travailler auprès de son altesse , pour obtenir de lui qu'il honorât nos dîners
des dimanches de sa présence. Madame de Foutaines - Martel disait , à ce
propos : » Puisse-t-il sans cérémonie , Au saint jour de l'Épiphanie, * Henri
Pemberton , auteur de A view of sir Isaac Newton's philosophy , t7i8, in-8\
Cet ouvrage est une explication claire et précise de la philosophie de
Newton , » selon Voltaire , qui conseilla valablement à Thieriot de te traire
d'âne.

95 ANNÉE <753. Dîner avec les Arts dont lui seul est l'appui ! Ah ! s'il venait dans cet asile. Nous ferions plus de cas d'un prince tel que lui Que des trois rois de l'Évangile. » Voilà ce qu' * nous chantions , madame la baronne et moi chétif. Mais comment faire pour obtenir cette faveur? Ce n'est pas mon affaire, c'est la vôtre. « Principibus placui-.se viris , non ultima laus est. » Hoa., lib. i, ep. xvn, v. 35. Vous, qui savez ce secret, enseignez-nous connue il faut s'y prendre. A M. DE CIDEVILLE. Ce dimanche, 4 janvier 1735. Ma santé est pire que jamais. J'ai peur d'être réduit , ce qui serait pour moi une disgrâce horrible , à ne plus travailler. Je suis dans un état qui me permet à peine d'écrire une lettre. Les vôtres m'ont charmé , mon cher Cideville ; elles font toujours ma consolation quand je souffre , et augmentent mes plaisirs quand j'en ai. Je n'écirai point cette fois-ci à notre aimable Formont , par la raison que je n'en ai pas la force. Je lui aurais déjà envoyé les Lettres anglaises ; mais voici ce qui me tient : M. l'abbé de Rolheim m'a flatté qu'en adoucissant certains traits, je pourrais obtenir une permissiou tacite; et je ne sais si je prendrai le parti de gâter mon ouvrage pour avoir une approbation. il a fallu que je changeasse l'Épître d'édicatoire de Zaïre , qui aurait paru tout uiment et sans contradiction , sans le malentendu entre M. votre premier président et M. Rouillé. Heureusement toute cette petite noise est entièrement apaisée. J'ai sacrifié mon Epître, et j'en fais une autre. Voua n'êtes pas le seul qui corrigez vos vers : en voici trois que j'ai cru devoir changer, dans le premier acte de Zaïre. Je vous sou mets cette rognure , comme tout le rosie de l'ouvrage. FATIMK. Vous allez épouser leur superbe vainqueur. Z.ÜRK. Eh! qui refuserait le présent de son cœur! De toute ma faiblesse il faut que je convienne: Peut-être que sans lui j'aurais été chrétienne, Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié ; Mais Urosmanen'aimue.el j'ai tout oublié. Je ou vois qu'Orosmane , etc. Il me semble que tout ce qui sert à préparer la conversion de Zaïre est nécessaire , et qu'ainsi ces vers doivent être préférés à ceux qui étaient en cet endroit. Adieu ; il ne se fait plus de lions versqu a Rouen. Les lettres que vous m'écrivez en sont farcies. M. de Formont a envoyé une petite épître à madame de Fontaines-Martel qui aurait fait honneur h Sarrazin et à l'abbé «Je Chaulieu. Adieu ; la plume me tombe des mains. A M. JOSSE. A Paris , le 6 Janvier '. Quoique je n'aie jamais reçu un sou des souscriptions de la Hennade *, quoique tous ceux qui ont envoyé en Angleterre aient reçu le livre , quoique jamais aucune souscription ne m'ait

appartenu , cependant , depuis que je suis en France , j'ai toujours payé de mes deniers les souscriptions qu'on a présentées ; et j'ai , outre cela , fait donner gratis toutes les éditions de la Iliade aux souscripteurs, il est vrai , monsieur , que le temps fixé pour ce remboursement est passé, il y a deux mois; mais M. de Laporle , porteur de deux souscriptions, mérite une considération particulière. Je vous prie de lui rembourser ce papier, et de lui faire présent d'une copie de ma part. AM. DE FORMONT. Ce 27 janvier. Les confitures que vous aviez envoyées à la baronne , mon cher Formont, seront mangées probablement par sa janséniste fille , qui a l'estomac dévot , et qui héritera au moins des confitures de sa mère , à moins qu'elles ne soient substituées , comme tout le reste , à mademoiselle de Clère. Je devais vous répondre à la charmante épitre dont vous accompagnâtes voire présent ; mais la maladie de notre baronne suspendit toutes nos rimes redoublées. Je ne le croyais pas , il y a huit jours , que les premiers vers qu'il faudrait faire pour elle seraient son épitaphe. Je ne conçois pas comment j'ai résisté à tous les fardeaux qui m'ont accablé depuis quinze jours. On me saisisait Zaire d'un côté , la baronne se mourait de l'autre ; il fallait aller solliciter le garde-des-sceaux et chercher le viatique. Je gardais la malade pendant la nuit , et j'étais occupé du détail de la maison tout le jour. Figurez-vous que ce fut moi qui annonçai à M. de Voltaire que nous imprimons cette lettre sur l'original même, auquel se trouvait joint un grand nombre de souscriptions remboursées par M. de Voltaire. Cette lettre prouve qu'au commencement même de sa carrière littéraire M. de Voltaire n'avait point cette avidité que ses ennemis lui ont tant de fois et si injustement reprochée. Il est d'ailleurs très bien prouvé que nul auteur n'a moins tiré parti de ses ouvrages pour s'enrichir; il les a presque toujours donnés, soit aux libraires ou aux comédiens , soit aux jeunes gens de lettres qu'il voulait encourager. K. ' L'édition de Londres, 1728, in-4*.

«6 CORRESPONDANCE. In pauvre femme qu'il fallait partir. Elle ne voulait point entendre parler des cérémonies du départ; mais j'étais obligé d'honneur à la faire mourir dans les règles. Je lui amenai un prêtre moitié janséniste , moitié politique, qui fit semblant de la confesser, et vint ensuite lui donner le reste. Quand ce comédien de Saiol-Euslache lui demanda tout haut si elle n'était pas bien persuadée que son Dieu, son créateur , était dans l'eucharistie, elle répondit: Ah, oui ! d'un ton qui m'eût fait pouffer de rire dans des circonstances moins lugubres. Adieu ; je vais être trois mois entiers tout h ma tragédie * ; après quoi je veux consacrer le reste de ma vicà des amis comme vous. Adieu ; je vous aime autant que je vous estime. A M. DE CIDEVILLE. Ce *7 Janvier. J'ai perdu , comme vous savez peut-être , mon cher ami , madame de Fontaines-Martel ; c'est-à-dire que j'ai perdu une bonue maison dont j'étais le maître, et quarante mille livres de rente qu'on dépensait à me divertir. Que direz - vous de moi qui ai été son directeur à ce vilain moment , et qui l'ai fait mourir dans toutes les règles? Je vous épargne tout ce détail, dont j'ai ennuyé M. de Formont ; je ne veux vous parler que de mes consolations, à la tête desquelles vous êtes. Il u'y a point de perle qui ne soit adoucie par votre amitié. J'ai vu , tous ces jours-ci , bien des gous qui m'ont parlé de vous. Savez -vous bien qu'il n'y a pas quinze jours que nous représentâmes Zaïre , chez madame de Fontaines-Martel , en présence de votre amie madame de la Rivaudaie? je jouais le vêle du vieux Lusignan , et je lirai des larmes de ses beaux yeux , que je trouvai plus brillants et plus animés quand elle me parla de vous. Qui aurait cru qu'il faudrait, quinze jours après, quitter cette maison , où tous les jours étaient des amusements et des fêtes? J'y vis hier un homme de votre connaissance, qui n'est pas tout à fait si séduisant que madame de la Rivaudaie et qui veut pourtant me séduire ; c'est monsieur lo marquis, qui prétend nôtre pas encore cocu, qui aura au moins cinquante mille livres de rente, et qui ne croit pourtant pas que la Providence l'ait encore traité selon ses mérites. Il aurait bien dû employer les agréments et les insinuations de son esprit à rétablir la paix entre Gillic Maignard et la pauvre présidente de Bernières. Je suis charmé pour elle que vous vouliez bien la voir quelquefois. S'il y a quelqu'un dans le monde capable de la porter à des résolutions rai» JiWlaldt du GuetcHn. Cl. sonnables , c'est vous. Ne vaudrait -il pas mieux pour elle qu'elle continuât à manger quarante ou cinquante raille livres de rente avec son mari , que d'aller vivre

, avec deux mille écus , dans un couvent? Si elle voulait , en attendant que le temps apaise toutes ces brouilleries , demeurer à la Rivière-Bourdet , je lui promettrais d'aller l'y voir , et d'y achever ma nouvelle tragédie. Quel plaisir ce serait pour moi , mon cher Cideville, «le travailler sous vos yeux ! car je me flatte que vous viendriez à la Rivière, avec M. de Formont. Je me fais de tout cela une idée bien consolante. Tâchez d'induire madame de Dernières à prendre ce parti. Dites -lui, je vous en prie, qu'elle m'écrive; que je lui serai toujours attaché ; et que, si elle a quelques ordres à me donner, je les exécuterai avec la fidélité et l'exactitude d'un vieil ami. Adieu; je vous embrasse tendrement. A. M. THIERIOT. A LONDRES Paris» , a* février. Voulez-vous savoir, mon cher Thieriot, tout ce qui m'a empêché de vous écrire , depuis si longtemps? premièrement, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que je suis si sûr que vous m'aimez de même , que j'ai cru inutile de vous le répéter ; en second lieu , c'est que j'ai fait , corrigé, et donné au public Zaïre ; que j'ai commencé une nouvelle tragédie , dont il y a trois actes de faits ; que je viens de finir le Temple du Goût , ouvrage assez long et encore plus difficile ; enfin , que j'ai passé deux mois à m'ennuyer avec Descaries , et à me casser la tête avec Newton , pour achever les Lettres que vous savez. En un mot, je travaillais pour vous, au lieu de vous écrire, et c'était à vous à me soulager un peu dans mon travail , par vos lettres. C'est une consolation que vous me devez , mon cher ami , et qu'il faut que vous me donniez souvent. Vous avez dû recevoir, par monsieur votre frère, un paquet contenant quelques Zaïres adressées à vos amis de Londres : je vous prie surtout de vouloir bien commencer par faire rendre celle qui est pour M. Falkener ; il est juste que celui à qui la pièce est dédiée en ait les prémices, au moins à Londres, car l'édition est déjà vendue à Paris. On a été assez surpris ici que j'aie dédié mon ouvrage à un marchand et à un étranger ; mais ceux qui en ont été étounés ne méritent pas qu'on leur dédie jamais rien. Ce qui me fâche le plus , c'est que la véritable Épitre Uédicatoire a été supprimée par M. Rouillé, à cause de deux ou trois vérités qui ont déplu , uniquement parce qu'elles étaient vérités. L'épître qui est aujourd'hui au

Digitized by Google

97 ANNÉE 1755. devant de Zaïre n'est donc pas la véritable.

Mais ce qui vous paraîtra assez plaisant et très digne d'un poêle, et surtout de moi, c'est que, dans cette véritable épître, je promettais de ne plus faire de tragédies, et que, le jour même qu'elle fut imprimée, je commençai une pièce nouvelle. L'ordre des choses demande, ce me semble, que je vous dise ce que c'est que cette pièce à laquelle je travaille à présent. C'est un sujet tout français, et tout de mon invention, où j'ai fourré le plus que j'ai pu d'amour, de jalousie, de fureur, de bienséance, de probité, et de grandeur d'âme. J'ai imaginé un sire de Couci, qui est un très digne homme, comme on n'en voit guère à la cour; un très loyal chevalier, comme qui dirait le chevalier d'Aidie, ou le chevalier de Froulai *. il faudrait à présent vous rendre compte de Gustave-Wasas; mais je ne l'ai point vu encore. Je sais seulement que tous les gens d'esprit m'en ont dit beaucoup de mal, et que quelques sots prétendent que j'ai fait une grande cabale contre. M. de Maupertuis dit que ce n'est pas la représentation d'un événement en vingt-quatre heures, mais de vingt-quatre événements en une heure. Boindin dit que c'est l'histoire des révolutions de Suède, revue et augmentée. On convient que c'est une pièce follement conduite et sottement écrite. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait mise au-dessus d'Alhalie, à la première représentation; mais on dit qu'à la seconde on l'a mise à côté de Callisthène. Venons maintenant à nos Lettres. Monsieur votre frère se pressa un peu de vous les envoyer; mais, depuis, il vous a fait tenir les corrections nécessaires. Je me croirai, mon cher Thieriot, bien payé de toutes mes peines, si cet ouvrage peut me donner l'estime des honnêtes gens, et à vous, leur argent. Rien n'est si doux que de pouvoir faire, en même temps, sa réputation et la fortune de son ami. Je vous prie de dire à milord Bolingbroke, à milord Liathursli *, etc., combien je suis flatté de leur approbation. Ménagez leur crédit pour l'intérêt de cet ouvrage et pour le vôtre. Le plaisir que les Lettres vous ont fait m'en donne à moi un bien grand. Que votre amitié ne vous alarme pas sur l'impression de cet ouvrage. En Angleterre, on parle de notre gouvernement comme nous parlons, en France, • Dan * quelques lettres de <736 et de <737, Voltaire les appelle chevaliers sans peur et sans reproche, preux chevaliers. Le premier est connu par ses amours avec la Clrcassienne Aïssé .morte en <733; le second, chevalier de Malle comme lui, fut ambassadeur de Franceauprès de Frédéric il, de <740 à <753. Cl. • Allen Bathurst, seigneur anglais, ami de

Swift, de Pope et d'Addison ; mort en 1773. Cl. 11. de celui des Turcs. Les Anglais pensent qu'on met à la Bastille la moitié de la nation française , qu'on met le reste 'a la besace , et tous les auteurs un peu hardis au pilori. Cela n'est pas tout à fait vrai ; du moins je crois n'avoir rien à craindre. M. l'abbé de Rothelin, qui m'aime, que j'ai consulté, et qui est assurément aussi difficile qu'un autre, m'a dit qu'il donnerait, même dans ce temps-ci , son approbation à toutes les Lettres , excepté seulement celle sur M. Locke ; et je vous avoue que je ne comprends pas celle exception : mais les théologiens en savent plus que moi , et il faut les croire sur leur parole. Je ne me rétracte point sur nosseigneurs les évêques ; s'ils ont leur voix au parlement , aussi ont nos pairs. Il y a bien de la différence entre avoir sa voix et du crédit. Je croirai de plus , toute ma vie , que saint Pierre et saint Jacques n'ont jamais été comtes cl barons. Vous me dites que le docteur Clarke n'a pas été soupçonné de vouloir faire une nouvelle secte. Il en a été convaincu , et la secte subsiste , quoique le troupeau soit petit. Le docteur Clarke ne chantait jamais le Credo d'Athanase. J'ai vu dans quelques écrivains que le chancelier Bacon coufessa tout, qu'il avoua même qu'il avait reçu une bourse des mains d'une femme; mais j'aime mieux rapporter le bon mot de milord Bolingbroke, que de circonscier l'infamie du chancelier Bacon. «Farowell; I have forgot this way to speak « english with you ; but, wbatsoever bemylan« guage, ray heart is yours for ever. A M. DE CIDEVILLE. A Paris , 15 février. Pourquoi faut-il que je sois si indigne de vos charmantes agaceries? pourquoi ai-je perdu tant de temps sans vous écrire ? pourquoi ne réponsje qu'eu prose à vos aimables vers? Que de reproches je me fais , mou cher ami ! Mais aussi il faut un peu se justifier. Je passe la moitié de ma vie à souffrir, et l'autre à travailler pour vous. Croiriez-vous bien quo cette petite chapelle du Goût , que je vous ai envoyée bâtie de houe et de crachat , est devenue petit à petit un Temple immense? J'en ai travaillé avec assez de soin les moindres ornements , et je crois que vous trouverez cet ouvrage plus limé et plus fini que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Cependant j'ai poussé ma pièce uouvelie jusqu'au commencement du quatrième acte , et il faut suspendre souvent ses occupations poétiques pour corriger, dans les Lettres anglaises, quelques calculs et quelques dates , ou pour faire l'ioventaire de no7

CORRESPONDANCE. 1>8 tro baromie , o» pour souffrir, et ne rien faire. Je resterai chez feu la baronne jusqu'à Pâques. Ab! si je pouvais me réfugier, au printemps, dans votre Normandie, et venir philosopher avec vous et notre ami Formont ! Mais je ne sais encore si Jore imprimera ces Lettres anglaises ; et même , s'il les imprimait , il ne faudrait pas que je fusse à Rouen , où je donuerais trop de soupçon aux inquisiteurs de la librairie. Mais , si je pouvais faire imprimer cet ouvrage à Paris , et vous l'apporter à Rouen , ce serait se tirer d'affaire à merveille. Si l'on pouvait encore aller passer quelque temps à la Rivicre-Bourdct, et venir parler d'Horace et de Locke , pendant que M. le marquis jouerait du violon , et que Gilles et sa benoîte épouse se querelleraient ! Qu'en dites-vous? car, entre nous , je crois que la présidente restera dans sou château , et je ne pense pas que la foule y soit. Nous y serions en lilierté, à ce que je m'imagine ; vous me rendriez ce séjour délicieux , et j'oublierais pour vous le maître de la maison. Jore est ici qui débite son abbé de Chaulieu , que j'ai mis dans le Temple du Goût comme le ! premier des poètes négligés , mais non pas comme ! le premier des bons poêles. Ou joue encore Guslave-W asu ; mais tous les connaisseurs m'en ont dit tant de mal , que je n'ai pas eu la curiosité de le voir. Üeslouches a fait une comédie héroïque; c'est Y Ambitieux. La scène est en Espagne. On dit que cela n'est ni gai ni vif ; et , comme dit fort bien féu Legrand , de polissonne mémoire : Le comique écrit noblement Fait bâiller ordinairement. Ce Destouches-lù est assurément de tous les comiques le moins comique ; cela sera joué l'hiver prochain. Le Paresseux de De Launai paraîtra après Pâques ; et , dans le même temps , le che- t valier de Brassac ornera l'opéra de son petit ballet. Voilà toutes les nouvelles du Parnasse , auxquelles je m'intéresse plus qu'à la mort du roi Auguste. A M. DE Cl DEVILLE. Ce mardi , t7 mars. Fqpnont est arri vé , sed sine te ; il a vu Guslave-Wasa avant de me voir ; je crois cependant qu'à la longue je lui donnerai plus do satisfaction. Je viens de faire partir par le coche do Rouen , mou cher ami , un petit paquet de toile cirée cqnteuaflL deux exemplaires du Temple du Guûl, puvrage bien différent de la petite esquisse ' que je vous envoyai , il y a quelques mois. Je ne | vous écris que bien rarement , mon cher CideI ville; mais, si vous saviez à quel point je suis malade , ce qu'il m'en coûte pour écrire , et combien les poètes tragiques sont paresseux , vous m'excuseriez. Je peux faire une scène de tragédie dans mon lit , parce que cela se fait sans se baisser sur une table , et

sans que le corps y ait part ; mais quand il faut mettre la main à la plume , la seule posture que cela demande me ; fait mai. Je suis à présent dans l'état du monde le plus cruel ; mais le plaisir d'être aimé de vous me console i. Adieu, mon aimable Cideville; si j'obéissais à mon cœur, je vous écrirais des volumes ; mais je suis esclave de mon corps, et je finis pour souffrir et pour enrager. Mandcz-moi ce qu'est devenue la présidente de Bernières. J'ai été si malade , que je n'ai pu faire encore que quatre actes de ma nouvelle tragédie 9. A M. DE CIDEVILLE. 5K mars. « Autre nouvelle; le Temple du Goût devient d'une petite chapelle une cathédrale. Ce ne sont plus des corrections que je comptais envoyer pour en faire des cartous , c'est un Temple tout nouveau. Ainsi il faudrait que Jore bâtit tout à neuf. Qu'il fasse donc ce qu'il lui plaira; mais, surlouf, qu'il ne înoutre jamais de mes lettres à personne. Que je suis fâché de n'avoir pas deux têtes et deux mains droites, et de ne vous point écrire tout ce que je fais , à mesure que je travaille ! Je suis toujours en mal d'enfant , cl je voudrais vous avoir pour accoucheur. J'ai montré à Formont le nouveau Temple; il en est beaucoup plus content que du premier. Et in tridup illad mrdi/ïcabo. Adieu, mon tendre ami. V. A M. DE MONCRJF. 10 avril. U m'est absolument impossible de sortir. Ma santé est dans nn état qui ferait pitié, même à Marivaux le métaphysique , on à Rousseau le cynique. Oserais-je vous supplier de demander à S. A. S. monseigneur le comte de Clermont s'il permettra que son nom se trouve dans le Temple du Goût , en cas que l'on donne, de mon aveu , une éditiou do cette bagatelle? Je n'ose prendre la liberté d'écrire à S. A. S. sur une pièce qui a trouvé tant de contradicteurs ; mais , si vous vou» Le papier est ronné dans l'original ; il y manqua quelque* lieues seulement. Cl. > Adélaïde du Cucsrin. tu Digitized by Google

99 ANNÉE m5. loi Mon me faire savoir ses intentions , j'attendrai ses ordres avant de rien faire. Son nom est déjà si cher aux beaux-arts qu'il ne lui appartient plus ; il est à nous ; mais je n'oserais jamais en faire usage sans son aveu. Je vous supplie de lui faire la cour d'un pauvre malade. Adieu ; je m'intéresse au succès du ballet comme vous-même. Comptez que je vous aime de tout mon cœur. A M. DE MONCRIF. H avril. Du dieu du Goût j'ai le temple poilu ; Du dieu d'amour vous ornerez Empire, Car vous avez mentue, plume et lyre; Vous savez plaire, aimer, chanter, écrire Moi je n'ai rien qu'un talent mal voulu , Honni des sots et qu'on prend pour satire. Donc je verrai mon Temple vermoulu. Vous, vous serez baisé, fredonné, lu, Claqué surtout , heureux comme un élu ; Et moi si fQé; mais je ne fais qu'en rire. Du milieu de votre Empire rendez-moi un bon office, s'il vous plaît. Ce grand lévrier de Crébillon fils a envoyé à son singulier père ce misérable Temple pour être lu et approuvé. On prétend qu'on l'a remis es mains d'une vieille muse , qui est la gouvernante de M. de Crébillon ; et celle vieille a dit qu'elle ferait tenir le paquet à Berci. Mais , si vous ne daignez vous en faire informer par vos gens , le Temple du Goût ira a tous les diables. Ce n'est pas encore tout, car ils disent que M. de Crébillon laissera manger mon Temple par ses chais , et qu'il sera longtemps sans le lire ; et il fera bien ; car il vaut mieux qu'il achève Catilina, que de perdre son temps à lire mes guenilles. Cependant, si vous vouliez un peu le presser, il aurait du temps pour lire mon Temple et pour achever son divin Catilina. Ecrivez-lui donc un petit mot , mon aimable Quin- Monte. Je vous souhaite, et à LullBrass, tout le plaisir que nous aurons mardi. Je ne sortirai que ce jour-là , et je serai à midi au parterre. I love you tvilli ail mtj heart. A M. DE CIDEVILLE. « avril. Ce Temple du Goût, cet amas de pierres de scandale , est tellement devenu un nouvel édifice, qu'il n'y a pas deux pans de muraille de l'ancien. Ceux qui l'ont pris sous leur protection veulent qu'on l'imprime avec privilège, et qu'il soit affiché dans Paris , afin de fermer la bouche aux malins feseurs d'interprétations. Il est accompagné d'une Lettre en forme de préface ; on y pourrait joindre le Temple de l'Amitié, avec quelques pièces fugitives ; et Jore pourrait s'en charger. A l'égard des Lettres anglaises , je vous prie , mon cher ami , de me mander si Jore y travaille. On a fait marché, à -Londres , avec ce pauvre Thieriot, à condition que les lettres ne paraîtraient pas en France, pendant la première chaleur du débit à Londres et a Amsterdam. Il a même été obligé de donner

caution. Ainsi quelle honte pour lui et pour moi , si le malheur voulait qu'on en pût voir une feuille en ce pays-ci avant le temps ! Je crois vous avoir mandé qu' Adélaïde du Guesclin est dans son cadre. Il ne s'agit plus que de la transcrire pour vous l'envoyer. Voici bien de la besogne. Nous avons encore l' Histoire de Charles XII , que Jore veut réimprimer. J'ai écrit en Hollande qu'on m'envoyât un exemplaire par la poste ; mais je ne l'ai pas encore reçu. Si Jore avait quelques correspondants plus exacts , il pourrait en faire venir un en droiture ; sinon je lui ferai tenir les corrections et additions, avec les Réponses à la Motraye. J'ai bien envie de venir faire un petit tour à Rouen , et de raisonner de tout cela avec vous. Voici le temps
On les zéphirs de leurs chaudes haleines Ont fondu l'écorce des eaux. J. -6.
Rou5Si.au, liv. m, od. vir. Quel plaisir de vous lire Adélaïde et même Eriphyle , revue et corrigée! J'entends quel plaisir pour moi , car, de votre côté, ce sera complaisance. Je n'ai encore montré qu'un acte b Forment. Il m'a parlé de votre idée anacronique. Vous savez que l'exécution seule décide du mérite du sujet. On peut bien conseiller sur la manière de traiter une pièce , mais non pas sur le fond de la chose. C'est à l'auteur à se sentir.
« Cui leota potenter erit res, « Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.
» Hon., 4rt poet., v. 40. l'ale ; je vous aime de tout mon cœur . A M. DE CIDEVILLE. Ce mardi , ai avril. Voici, au net et en bref, ma situation, mon très cher ami. On a tant clabaudé contre le Temple du Goût, que ceux qui s'y intéressent ont pris le parti de le faire imprimer, avec approbation et privilège , sous les yeux de M. Rouillé, qui verra les feuilles; ainsi , Jore ne peut être chargé de cette impression. 7.

jno CORRESPONDANCE. Mais voici .le quoi il peut se charger :
 1° «les lettre» anglaises , qu'on a commencé h imprimer à Londres, a trois
 mille exemplaires, et dont il faut qu'il tire ici deux mille cinq cents; car nous
 ne pouvons aller en rien aussi loin que les Anglais ; 2°D 'Eriphyle, que j'ai
 retravaillée, et dont on demande h force une édition ; 3° Du Roi de Suède ,
 revu, corrige, et augmenté, avec la réponse an sieur de la Motrayc. Il
 faudrait aussi qu'il me donnât une réponse positive au sujet de la llenriadc:
 car il n'y en a plus du tout à Paris. M. Rouillé ferme les yeux sur l'entrée et
 le débit de In Henriade , mais il ne peut , a ce qu'il dit, en permettre
 juridiquement l'entrée ; c'est donc a Jore à voir s'il veut s'en charger pour
 son compte , ou me la faire tenir incessamment chez moi , comme il me
 l'avait promis. Je vous prie de lui lire tous ces articles , et de vouloir bien
 me mander sa réponse positive sur tout cela. Voilà pour tout ce qui regarde
 notre féal ami Jore. Vous avez perdu votre archevêque, mon cher ami; vous
 en êtes sans doute bien lâché pour son neveu , qui va être réduit à faire sa
 fortune tout seul. Vous n'aurez un archevêque de plus de dix mois; le très
 sage cardinal de Fleuri voudra que le roi jouisse de l'annale aussi long-
 temps que faire se pourra. Mais , quoique votre ville soit privée si long-
 temps d'un pasteur, cela ue m'empêcherait . point du tout de venir y
 philosopher et poétiser avec vous une partie de l'été; je vais m'arranger
 pour cela. Ma santé est affreuse ; mais un petit voyage ne l'altérera pas
 davantage , et je souffrirai moins auprès d«* vous. Je vous jure , mon cher
 ami , que , si je ne peux exécuter celle charmante idée, c'est que la chose
 sera impossible. Savezvous bien que j'ai en tête unopéra, etquenousnous y
 amuserions onsemblc, pendant qu'on imprimerail Charles XII et Cri pin/ le
 ? Notre ami Formont ue serait peut-être pas des nôtres ; il a bien l'air de
 rester long-temps à Paris , car il y est reçu et fêté à peu près comme vous le
 serez quand vous y viendrez. J'ai peur qu'il ne vous ail mandé bien du mal
 de l'opéra du chevalier de Brassac ; nous le raccommodons à force , et
 j'espère vous en dire beaucoup de bien au premier jour. J'ai toujours grande
 opinion du vôtre , et je compte que vous l'achèverez , quand nous nous
 verrons à Rouen. V ale. A M. DE FORMONT. Avril. Philosophe aimable , à
 qui il est permis d'être paresseux, sortez un moment de votre douce
 mollesse , et ne donnez pas au chanoine Linant l'exemple dangereux d'une
 oisiveté qui n'est pas faite pour loi. Je lui mande, et vous en conviendrez,
 que ce qui est vertu dans un homme devient vice dans un autre. Écrivez -

moi donc souvent pour l'encourager, et renvoyez-le-moi . quand vous l'aurez mis dans le bon chemin. J'ai besoin qu'il vienne m'exciter à rentrer dans la carrière des vers. Il y a bien long-temps que je n'ai monté les cordes de ma lyre. Je l'ai quittée pour ce qu'on appelle philosophie , et j'ai bien peur d'avoir quitté un plaisir réel pour l'ombre de la raison. J'ai relu le raisonneur Clarke , Malebranche , et Locke. Plus je les relis , plus je me confirme dans l'opinion où j'étais que Clarke est le meilleur sophiste qui ait jamais été; Malebranche, le romancier le plus subtil; et Locke, l'homme le plus sage. Ce qu'il n'a pas vu clairement , je désespère de le voir jamais. il est le seul , à mon avis, qui ne suppose point ce qui est en question. Malebranche commence par établir le péché originel , et part de là pour la moitié de son ouvrage ; il suppose que nos sens sont toujours trompeurs , et de là il part pour l'autre moitié. Clarke , dans son second chapitre de l'existence de Dieu, croit avoir démontré que la matière n'existe point nécessairement , et cela, par ce seul argument que , si le tout existait de nécessité , chaque partie existerait de la même nécessité. Il nie la mineure; et, cela fait, il croit avoir tout prouvé; mais j'ai le malheur, après l'avoir lu bien attentivement , de rester sur ce point sans conviction. Mandez-moi , je vous prie , si ses preuves ont eu plus d'effet sur vous que sur moi. Il me souvient que vous m'écrivîtes , il y a quelque temps, que Locke était le premier qui eût hasardé de dire que Dieu pouvait communiquer la pensée à la matière. Hobbes l'avait dit avant lui , et j'ai idée qu'il y a , dans le *Naturalis deorum* , quelque chose qui ressemble à cela. Plus je tourne et je retourne cette idée , plus elle me paraît vraie. Il serait absurde d'assurer que la matière pense , mais il serait également absurde d'assurer qu'il est impossible qu'elle pense. Car, pour soutenir l'une ou l'autre de ces assertions , il faudrait connaître l'essence de la matière, et nous sommes bien loin d'en imaginer les vraies propriétés. De plus , cette idée est aussi conforme que toute autre au système du christianisme , l'immortalité pouvant être attachée tout aussi bien à la matière, que nous ne connaissons pas , qu'à l'esprit, que nous connaissons encore moins. Les Lettres philosophiques , politiques, critiques , poétiques , hérétiques , et diaboliques , se vendent en anglais, à Londres, avec un grand succès. Mais les Anglais sont des papefiges maudits de Dieu , qui sont tous faits pour approuver

Digitized by Google

ANNÉE m3. l'ouvrage du démou. J'ai bien peur que l'Église gallicane ne soit un peu plus difficile. Jorc m'a promis une fidélité à toute épreuve. Je ne sais pas encore s'il n'a pas fait quelque petite brèche à sa vertu. On le soupçonne fort, à Paris, d'avoir débité quelques exemplaires. Il a eu sur cela une petite conversation avec M. Hérault ; et , par un miracle plus grand que tous ceux de saint Paris et des apôtres, il n'est point à la Pastille. Il faut bien pourtant qu'il s'attende à y être un jour. Il me paraît qu'il a une vocation déterminée pour ce beau séjour. Je tâcherai de n'avoir pas l'honneur de l'y accompagner. A M. THIERIOT. A LONDRES. Paris , < mai. J'ai donc achevé Adélaïde ; je refais Eripliyle, et j'assemble des matériaux pour ma grande histoire du Siècle de Louis xiv. Pendant ce temps, mon cher ami , que je m'épuise , que je me tue pour amuser ma f... patrie, je suis entouré d'ennemis , de persécutions, et de malheurs. Ce Tétruple du Coût a soulevé tous ceux que je n'ai pas assez loués à leur gré , et encore plus ceux que je n'ai point loués du tout ; on m'a critiqué, ou s'est déchaîné contre moi, on a tout envenimé. Joignez à cela le crime d'avoir fait imprimer cette bagatelle sans une permission scellée avec de la cire jaune, et la colère du ministère contre cet attentat ; ajoutez-y les criailleries de la cour , et la menace d'une lettre de cachet; vous n'aurez avec cela qu'une faible idée de la douceur de mon état , et de la protection qu'on donne aux belles-lettres. Je suis donc dans la nécessité de rebâtir un second Temple; et intriduo reœdificavi illud. J'ai tâché, dans ce second édifice, d'ôter tout ce qui pouvait servir de prétexte à la fureur des sots et à la malignité des mauvais plaisants, et d'embellir le tout par de nouveaux vers sur Lucrèce , sur Corneille, Racine, Molière, Despréaux, La Fontaine, Quinault, gens qui méritent bien assurément que l'on ne parle pas d'eux en simple prose. J'y ai joint de nouvelles notes , qui seront plus instructives que les premières, et qui serviront de preuves au texte. Monsieur votre frère , qui me tient ici lieu de vous, qui devient de jour en jour plus homme de lettres, vous enverra le tout bien conditionné, et vous pourrez en régaler, si vous voulez , quelque libraire. Je crois que l'ouvrage sera utile à la longue , et pourra mettre les étrangers au fait des bons auteurs. Jusqu'à présent il n'y a personne qui ait pris la peine de les avertir que Voiture est un petit esprit , et Saint-Évremond un homme bien médiocre , etc. ICI Cependant les Lettres en question peuvent paraître à Londres. Je vous fais tenir celle sur les académies , qui est la dernière. J'en aurais ajouté de nouvelles ; mais je n'ai

qu'une tête , encore estelle petite et faible , et je ne peux faire , en vérité, laut de choses h la fois. Il ne convient pas que cet ouvrage paraisse donné par moi. Ce soult des lettres familières que je vous ai écrites, et que vous faites imprimer ; par conséquent , c'est à vous seul à mettre à la tête un avertissement qui instruisse lu public que mon ami Tbieriot, h qui j'ai écrit ces guenilles vers l'an J 728, les fait imprimer eu 1753 , et qu'il m'aime de tout son cœur. « Tell my friend Falkener heshould Write me « a word , wben lie bas sent bis lleet to Furkey. « Make much of ail who are so kin>i as to re« incube me. Get some money wilh my poor « \yorks; love me, and corne back vory sikiu , « after the publication of lhem. But Salle will « go wilh you ; at least corne back wilh lier. Fare« well, my dearest friend. » A M. DE CIDEVILLE. 6 mai. Je vous écris au milieu des horreurs d'un déménagement , que la lecture de vos vers m'adoucit. Je vais demeurer vis-à-vis le seul ami que le Temple du Goût m'ait fait , vis-à-vis le portail Sainl-Gervais. C'est là que je vais mener une vie philosophique dont j'ai toujours eu le projet en tête , et que je n'ai jamais exécuté. Je ne renonce point du tout , mou cher ami , au projet non moins sage, et beaucoup plus agréable , d'aller passer quelques jours avec vous. Mais, avant de vous aller embrasser , il faut que j'accoutume un peu le monde à mon absence. Si ou me voyait disparaître tout d'un coup , on croirait que je vais faire imprimer les livres de l'Antéchrist. Il est absolument nécessaire que je reste quelques semaines à Paris , et que je fasse une ou deux échappées , avant de m'aller éclipser totalement avec mon cher Cideville. Le bonheur de vous voir m'est si précieux que je veux me l'assurer. • Propria hæc di mum-ia faxinl. lion., liv. ii, sat. ti, v. 5. Si je pouvais vous ramener à Paris , et que vous voulussiez accepter un lit auprès de ce beau portail , le rat de ville tâcherait de recevoir le rat des champs de sou mieux. Formont vous aura sans doute mandé que !o Paresseux , de De Launai , a été reçu comme il lo méritait. Ce pauvre diable se ruine à faire imprimer ses ouvrages , et n'a de ressource qu'à faire imprimer ceux dos autres. Si l'abbé de Chau

CORRESPONDANCE. lieu n'avait pas fait quelques bons vers il y a trente ou quarante ans , De Lauuai était à l'aumône. La fureur d'imprimer est une maladie épidémique qui ne diminue point. Les infatigables et pesants bénédictins vont donner en dix volumes in-folio, que je ne lirai point, Y Histoire littéraire de la France. J'aime mieux trente vers de vous que tout ce que ces laborieux compilateurs ont jamais écrit. Vous voyez souvent un homme qui me trompera bien s'il devient jamais compilateur ; il a deux talents qui s'opposent a celte lourde et accablante profession : de l'imagination et de la paresse. Vous devez reconnaître , à ce petit portrait , le joufflu abbé de Liuaut, au teint fleuri et au cœur aimable. Je voudrais bien lui être bon à quelque chose, mais il ne parait pas qu'il ait grande envie de vivre avec moi ; et je suis persuadé qu'il ne songe 'a présent qu'à vous. Cela doit, être ainsi , et je compte bien oublier avec vous le reste du monde. A M. THIERIOT, a i.oxums. Paris , ts mai. Je quille aujourd'hui les agréables pénales de la baronne , et je vais me claquemurer vis-à-vis le portail Saint-Gervais , qui est presque le seul ami que m'ait fait le Temple du Goût. Je ferais bien mieux , mon cher ami , d'aller chercher le pays de la liberté où vous ôtes; mais ma santé ne me permet plus de voyager , et je vais me contenter de penser librement à Paris, puisqu'il est défendu d'écrire. Je laisserai les jansénistes et les jésuites se damner mutuellement, le parlement et le conseil s'épuiser en arrêts , les gens de lettres se déchirer pour un grain de fumée , plus cruellement que des prêtres ne disputent un bénéfice. Vous ne vous embarrasserez sûrement pas davantage des querelles sur l'accise ou excise ; et Walpole et Fleuri nous seront très indifférents; mais nous cultiverons les lettres en paix , et celle douce et inaltérable passion fera le bonheur de noire vie. Mandez-moi si vous avez commencé l'édition en question. J'espérais vous envoyer le nouvoau Temple du Goût , mais on s'oppose furieusement à mon église naissante. En vérité , je crois que c'est dommage. Je vous envoio la chapelle de Racine , Corneille , La Fontaine , et Despréaux. Je crois que ce n'est pas un des plus chétifs morceaux de mon architecture. Mandcz-moi si vous voulez que je vous envoie ma vieille Eriphylc vêtue à la grecque , corrigée avec soin , et dans laquelle j'ai mis des chœurs. Je la dédie à l'abbé Franebiui *. J'aime à dédier mes ouvrages à des étrangers , parce que c'est toujours une occasion toute naturelle de parler un peu des sottises de mes compatriotes. Je compte donner, l'année prochaine, ma tragédie nouvelle, dont l'héroïne est une

nièce de Bertrand du Guescliu , dont le vrai héros est un gentilhomme français , et dont les principaux personnages sont deux princes du saug. Pour me délasser , je fais un opéra. A tout cela vous direz que je suis fou , et il pourrait bien en être quelque chose ; mais je m’amuse , et qui s'amuse me paraît fort sage. Je me flatte même que mes amusements vous seront utiles , et c’est ce qui me les rend bien agréables. L’opéra du chevalier de Brassac , sifflé indignement le premier jour , revient sur l’eau , et a un très grand succès. Ceux qui l’ont condamné sont aussi houleux que ceux qui ont approuvé Gustave. De Lauuai a donné son Paresseux ; mais il y a apparence que le public ne variera pas sur le compte du sieur De Launai. Quand ou bâille à une première représentation , c’est un mal dont on ne guérit jamais. Je plains le pauvre auteur ; il va faire imprimer sa pièce ; et le voilà ruiné , s’il pouvait l’être. Il n’aura de ressource qu’à faire imprimer quelque petite brochure contre moi , ou à vendre les vers des autres. Vous savez qu’il a vendu à Jorc, pour quinze cents livres , le manuscrit de l’abbé de Chaulieu , qui vous appartenait ; sans cela le pauvre diable était à l’aumône , car il avait imprimé deux ou trois de ses ouvrages à ses dépens. Il est heureux que l’abbé de Chaulieu ait été , il y a vingt ou trente ans , un homme aimable. Ce qui me serait cent fois plus important , et ce qui ferait le boubeur de ma vie , ce serait votre retour , dussiez-vous ne vivre à Paris que pour mademoiselle Sailé. Adieu ; je vous embrasse tendrement. Je viens de recevoir et de lire le poème de Popo sur les Richesses. Il m’a paru plein de choses admirables. Je l’ai prêté à l’abbé du Resncl , qui le traduirait s’il n’était pas actuellement aussi amoureux de la fortune qu’il l’était autrefois de la poésie. EnYOyez-moi , je vous en prie , les vers de mylady Mary Montague, et tout ce qui se fera de nouveau. Vous devriez m’écrire plus régulièrement. 1 Chargé de* affaires du grand-duc. de Toscane à Pari* , de 1723 à 1740, à qui Algarotti écrivit ,en t735 , la Lettre qui précède la Mort de Ctsar. On ignore ce que sont devenu» les chœurs et la dédicace dont parle l’auteur d’Erlphylc. Cl.

ANNEE môt. ■105 AM.Dt CIDEVILLE. Ce 1S mal. Mon cher ami , je suis enfin vis-à-vis ce beau portail , dans le plus vilain quartier de Paris , dans la plus vilaine maison , plus étourdi du bruit des cloches qu'un sacristain : mais je ferai tant de bruit avec ma lyre, que le bruit des cloches ue sera plus rien pour moi. Je suis malade ; je me mets en ménage ; je souffre comme un damné. Je brocante , j'acbèto des magots 1 et des Titien , je fais mou opéra , je fais transcrire Eriphyle et Adélaïde; je les corrige, j'efface, j'ajoute, je barbouille, la tôle me tourne. Il faut que je vieuve goûter avec vous les plaisirs que donnent les belles-lettres , la tranquillité , et l'amitié. Formont est allé porter sa philosophique paresse chez madame Moras. Il y a mille ans que je ne l'ai vu ; il me consolait , car il me parlait de vous. Adieu ; je souffre trop pour écrire. A M. DE CIDEVILLE. De Paris, ce 19 mai. Je voudrais bien , mon cher ami , pouvoir vous présenter moi-même M. Richey, qui vous rendra celle lettre. C'est un étranger qui croit voyager pour s'instruire, et qui m'a instruit beaucoup. Il me paraît de tous les pays. Il y a donc dans le monde une nation d'hounôics gens et de gens d'esprit, qui sont tous compatriotes. M. Richey est assurément un des premiers de cette nation-là , et fait , par conséquent , pour connaître les Cidevillc. Je vous demande en grâce de lui procurer dans votre ville tous les agréments qui dépendront de vous. Celui de vous voir sera celui dont il sera le plus touché. Je crois qu'il y trouvera aussi M. de Formont , qui est sur son départ. Je ue vois pas qu'après cela il y ait bien des choses à voir à Rouen. Je suis plus malade que jamais , mon cher ami , « Dumm ! sed levius Gt patientia « Quidquid corrigera est hefas » Hou., liv. i, od. xxiv, v. 19. Je vais écrire à l'abbé Liuant. Vous aurez Jore dans un jour ou deux. Adieu ; vous m'écrivez toujours des vers charmants , et je ne vous répons qu'en prose ; preuve que je suis bien malade. 1 C>sl-à-dire des tableaux de l'école flamande. On connaît ce mot de Louis xtv, au sujet des tableaux de Téniers : « Otez -mol ces magots.» Cl. A M. DE CIDEVILLE. Ce jeudi au soir, St mal. Vous avez vu sans doute , mou cher Cideville , l'honnête et naïf Hambourgeois que je vous ai adressé. Le philosophe Formont part demain : mon Dieu , pourquoi ue m'est-il pas permis de le suivre ! calla 1 , calla , senor Cideville ; j'aurai peut-être huit ou dix jours de santé ; et Dieu sait si alors Rouen me verra , et si je viendrai philosopher avec vous. Je ne vous mande aucune nouvelle ; l'aimable Formont vous les dira toutes ; il vous parlera des spectacles qu'il a vus , et des plaisirs qu'il a goûtés. Je voulais le

voir aujourd'hui ; je ne suis sorti qu'un quart d'heure , et c'est précisément dans ce quart d'heure qu'il est venu ; il partira sans que je l'aie embrassé. Croiriez-vous bien que je l'ai pas vu à mon aise , pendant tout son séjour ? je le crois pas avoir eu le temps de lui montrer plus d'un acte A' Adélaïde. Ah ! quelle ville que Paris , pour ne point voir les gens que l'on aime ! Quand je serai à Rouen , je jouirai de vous tous les jours ; mais si vous étiez à Paris , nous nous rencontrerions peut-être une fois toutes les semaines, tout au plus. Il ne faut pas que nos amis viennent ici ; il faut que nous allions les chercher. Jore est (aujourd'hui jeudi) à présent auprès de vous ; je vous prie de lui recommander secret, diligence, et exactitude ; et , surtout , de ne laisser entre les mains d'une famille si exposée aux lettres de cachet aucun vestige, aucun mot d'écriture ni de vous ni de moi ; qu'il vous rende exactement tous les manuscrits. Je vais lui envoyer dans peu une édition de Charles XII , corrigée et augmentée , avec les Réponses au sieur do La Motraye. Il aura aussi Eriphyle; mais pour celle-là , j'espère la porter moi-même ; je passe ma vie à espérer , comme vous voyez. L'abbé Liuant me mande qu'il reviendra bientôt à Paris. Il m'a envoyé de beaux vers alexandrins ; il a « Ingenium atque os - Mngua.sonaturum » Hou., liv. 1, sat. tv, v. 43. mais , avec ses talents , je le crois paresseux ; je le lui ai dit , je le lui écris ; mais il faudra que je l'aime de tout mon cœur comme il est. Si vous voyez Jore, ayez la bonté, Je vous prie , de lui dire de m'envoyer les épreuves par la poste , surtout celles où il est question de philosophie et de calcul ; il n'a qu'à les adresser à M. Dubreuil , cloître Saint-Merri , sans mettre mon nom et sans écrire. Adieu ; je vous suis attaché , hast a la muer le. 1 Taisez-vous , taisez-vous , monsieur de Cideville. Digitized by Google

CORRESPONDANCE. 401 A MM. DE SADE. Mal. Trio
charmant , que je remarque Parmi ceux qui sont mon appui. Trio par qui
Laure, aujourd'hui, Revient de la fatale barque, Vous qui b mieux que
Pétrarque, Et rimez aussi bien que lui. Je ne peux quitter mon étui Pour le
souper où l'on m'embarque; Car la cousine de la Parque , La lièvre au
minois catarrheux, A la marche vive, inégale, A l'œil hagard , au cerveau
creux , De mes jours compagne infernale. Me réduit, pauvre vapoureux, A la
nécessité fatale D'avalier les juleps affreux Dont M. Gcoifroi me régale.
Tandis que, d'un gosier heureux,' Vous humez la liqueur vitale D'un vin
brillant et savoureux. Pardon nez -moi , messieurs de la trinilé; pardonnez-
moi, et plaignez-moi. Vous voulez bien aussi que je vous confie combien je
suis fâché de manquer une partie avec M. de Surgères *, que j'ai chaulé fort
mal , mais à qui je suis attaché , comme si j'avais fait [tour lui les plus
beaux vers du monde. Si M. de Formont, avant de partir, ne vient point me
parler un peu de sa douce et charmante philosophie , je vise au transport cl
je suis un homme perdu. Buvez , messieurs , soyez gais et bien aimables ,
car il faut que chacun fasse son métier. Le mien est de vous regretter, de
vous être tendrement dévoué , et d'eu rager. A M. DE CIDEVILI.E. Ce
vendredi , 39 mat. Mille remerciements, mon cher ami, de vos attentions
pour mon Hambourgeois. Il n'y a que ceux qui ont une fortune médiocre
qui exercent bien l'hospitalité. Cet étranger doit être bien content de son
voyage , s'il vous a vu ; et je vous avoue que je vous l'ai adressé afin qu'il
pût dire du bien des Français , a Hambourg. Je prie notre ami Formont de
lui donner a souper ; il s'en ira charmé. Ah! qu'à cct honnête Hambourgeois
, Candide et gauchement courtois , Te porte une secrète envie ! 'La
Rochefoucauld, marquis de Surgères, né en 1700, nommé dans les variantes
et dans une note du Temptedu Coût. Cl. Que je voudrais passer ma vie
Comme il a passé quelques jours , Ignoré dans un sûr asile. Entre Formont
et Cideville, ! C'est-à-dire avec mes amours ! Que fait cependant le joutfûu
abbé de Linant? J'avais adressé mon citadin de Hambourg chez la mère de
notre abbé. Ce n'est pas que je regarde le b... de la ville de Mantes comme
une bonne hôtellerie , il y a long-temps que j'ai dit peu chrétiennement ce
que j'en pensais ; mais je voulais qu'il fût mal logé, mal nourri , et qu'il vît
l'abbé Linant , que je crois aussi candide que lui, et qui lui aurait tenu bonne
corn pagaie. Quand l'abbé voudra revenir à Paris , je lui louerai un trou près
de chez moi, et il sera d'ailleurs le mailrede dîner et de souper tous les jours

dans ma retraite. Quand, par hasard , je n'y serai point , il trouvera d'honnêtes gens qui lui feront bonne chère en mou absence , mais qui ne lui parleront pas tant de vers que moi. J'ai d'ailleurs une espèce d'homme de lettres * qui me lit Virgile et Horace tous les soirs, sans trop les entendre, et qui me copie très mal mes vers ; d'ailleurs bon garçon , mais indigne de parler à l'abbé Linant. Je voudrais avoir un autre amanuensis 4; mais je n'ose pas renvoyer un homme qui lit du latin. J'ai fait partir aujourd'hui , à votre adresse, un petit paquet contenant Charles XII, revu , corrigé et augmenté, avec les Réponses à La Motraye. Vous y trouverez aussi la tragédie d'Ériphyle, que j'ai relravaiilléeavecbeaucoupdesoin. Lisez-la , jugez-la , et renvoycz-la par le coche , ou plutôt par l'abbé Linant. Au lieu de m'envoyer les épreuves sous le nom de Dubreuil , il vaut mieux me les envoyer sous le nom de Demoulin , rue de Long-Pont , près de la Grève. Je les recevrai plus tôt et plus sûrement. * Je vous demande en grâce que toutes les feuilles des Lettres soient remises en dépôt chez vous ou chez Formont ; et qu'aucun exemplaire ne paraisse dans le public que quand je croirai le temps favorable. Il faudra que Jore m'en fasse d'abord tenir cinquante exemplaires. A l'égard de Charles XII, il peut en tirer sept cent cinquante, et m'en donner deux cent cinquante pour ma peine. Il m'avait promis de m'envoyer la Henriade : il n'y en a plus chez les libraires ; ayez la bonté , je vous prie , de lui mander qu'il la fasse partir sans delai. 1 II s'appelait Céran. Voltaire en parle dans deux autres lettres, et le dit parent de J.-B. Rousseau. * Secrétaire , écrivain , copiste.

ANNÉE 17 55. Je vous demanderais bien pardon de tant d'importunités, si je ne vous aimais pas autant que je vous aime. V. A. M. DE FORMONT. Juin. Rempli de goût, libre d'affaire, Formont, vous savez sagement Suivre en paix le sentier charmant De Chapelle et de Sablière ; Car vous m'envoyez galamment Des vers écrits facilement. Dont le plaisir seul est le père ; Et, quoiqu'ils soient (ails doctement, C'est pour vous un amusement. Vous rimez pour vous satisfaire. Tandis que le pauvre Voltaire, Esclave maudit du parterre, Fait sa besogne tristement. Il barbotte dans l'élément Du vieux Danchet et de La Serre ; U rimaille éternellement, Corrige, cfiace assidûment. Et le tout, messieurs, pour vous plaire. Je vous soupçonne de philosopher, à Canleleu, avec mon cher, aimable et tendre Cideville. Vous savez combien j'ai toujours souhaité d'apporter mes folies dans le séjour de votre sagesse. « Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuisscm ■ Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ ! » Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori ; « Hic nemus : hic ipso tecum consumerer « evo. * » Viao., cgi. x, v. 35. Mais je suis entre Adélaïde du Guesclin, le seigneur Osiris, et Newton. Je viens de relire ces Lettres anglaises, moitié frivoles, moitié scientifiques. En vérité, ce qu'il y a de plus passable dans ce petit ouvrage est ce qui regarde la philosophie ; et c'est, je crois, ce qui sera le moins lu. On a beau dire, le siècle est philosophe : on n'a pour l'aut pas vendu deux cents exemplaires du petit livre de M. de Maupertuis, où il est question de l'attraction ; et, si on montre si peu d'empressement pour un ouvrage écrit de main de maître, qu'arrivera-t-il aux faibles essais d'un écolier comme moi ? Heureusement j'ai tâché d'égayer la sécheresse de ces matières, et de les assaisonner au goût de la nation. Me conseillerez-vous d'y ajouter quelques petites réflexions de la Jean-Louis-Ignace de La Serre, que l'on préféra à Voltaire, en l'ITM, pour donner des Mémoires sur Molière et son ouvrage », en tête de l'édition en 6 vol. in-4", publiée cette année-là, mourut en 1756. Ct. m chées sur les Pensées de Pascal : Il y a déjà longtemps que j'ai envie de combattre ce géant. Il n'y a guerrier si bien armé qu'on ne puisse percer au défaut de la cuirasse ; et je vous avoue que si, malgré ma faiblesse, je pouvais porter quelques coups à ce vainqueur de tant d'esprits, et secouer le joug dont il les a affublés, j'oserais presque dire avec Lucrèce : « Quare superstitio pedibus subjecta vieissim « Obteritur, no » exxquat Victoria cœlo. » Liv. i, v. 79. Au reste, je m'y prendrai avec précaution, et je ne critiquerai que les endroits qui ne seront point tellement

liés avec notre sainte religion , qu'on ne puisse déchirer la peau de Pascal sans faire saigner le christianisme. Adieu. Maudcz-moi ce que vous pensez des Lettres imprimées , et du projet sur Pascal. En attendant je retourne à Osiris. J'oubliais de vous dire que le paresseux Linanl échafaude son Sabinus. A M. DE CIDEVILLE. Ce mercredi, 10 juin , à deux heure». Voilà deux lettres que je reçois de vous, mou cher ami; que je voudrais que les Lettres anglaises fussent écrites de ce style I Vous croyez que votre cœur parle seul, et vertis no vous apercevez pas combien votre cœur a d'esprit. J'interromps le quatrième acte de mon opéra, pour m'entretenir un moment avec vous. Je vais corriger la Lettre sur Locke et la renvoyer dans l'instant. Recommandezlui * surlout, plus que jamais, le secret le plus impénétrable et la plus vive diligence; que jamais votre nom ni le mien ne soient prononcés, en quelque ces que ce puisse être ; que toutes les feuilles soient portées ou chez vous ou chez l'ami Formont, à qui je vous prie de direcombien je l'aime; que l'on vous remette exactement les copies ; que l'on ne garde chez lui aucun billet de moi , aucun mot de mon écriture. S'il manque à un seul de ces points essentiels, il courra un très grand risque. Je vous supplie aussi de tirer de lui ce billet : « J'ai reçu de M. Sanderson le jeune deux mille cinq cents exemplaires des Lettres anglaises «le M. de Voltaire à M. T. *, lesquels exemplaires je promets ne débiter que quand j'aurai permission, promettant «lonner d'abord au sieur Sanderson cent de ces exemplaires , et de partager ensuite avec lui le profit de la vente du reste, lui tenant ' Cest-à-dire à Jorc , imprimeur-libraire de l'archevêque dr Rouen et do clergé. Ct. 1 Thleriot. Ct.

•106 CORRESPONDANCE. compte de deux mille quatre cents exemplaires ; et promets compter avec celui qui me représentera ledit billet, le tenant suffisamment autorisé du sieur Sanderson. » Vous voyez, mon cher Cideville, de quels soins et de quels embarras je vous charge ; j'en serais bien honteux avec tout autre. J'ai pris d'abord l'abbé Linanl pour vous seul , et bientôt je l'aimerai pour lui-même. Je récitai hier Adélaïde chez moi, et je fis verser bien des larmes. Renvoyez-moi Eriplnjle , et je vous enverrai Adélaïde ; mais à quand votre Allégorie? j'en ai une grande opinion. Adieu; il faut corriger pour Jore. M. DE CIDEVILLE. Ce vendredi , 19 juin. J'ai été, tous ces jours-ci, auprès d'un ami malade : c'est un devoir qui m'a empêché de remplir celui de vous écrire. J'ai prié l'abbé binant de vaincre sa paresse, pour vous dire des choses bien tendres, en son nom et au mien. S'il vous a écrit, je n'ai plus rien à ajouter; car personne ne connaît mieux que lui combien je vous aime , et n'est plus capable de le dire comme il faut. Je ne change rien du tout à mes dispositions avec Jore , et j'insiste plus que jamais pour avoir les cent exemplaires dont il faut que je donne cinquante, qui seront répandus h propos. Je lui répète encore qu'il faut qu'il ne fasse rien sans un consentement précis de ma part; que s'il précipite In vente , lui et toute sa famille seront indubitablement h la Bastille ; que, s'il ne garde pas le secret le plus profond, il est perdu sans ressource. Encore une fois, il faut supprimer tous les vestiges de cette affaire. Il faut que mon nom ne soit jamais prononcé, et que tous les livres soient en séquestre jusqu'au moment où je dirai : Tariez. Je vous supplie même de vous servir de la supériorité que vous avez sur lui , pour l'engager à m'écrire celte lettre sans date : « Monsieur, j'ai reçu la vôtre, par laquelle « vous me priez de ne point imprimer et d'em« pêcher qu'on imprime , à Rouen , les Lettres « qui courent h Londres sous votre nom. Je vous « promets de faire sur cela ce que vous desirez. Il « y a long-temps que j'ai pris la résolution de ne « rien imprimer sans permission, et je ne voudrais « pas commencer à manquer h mon devoir pour « vous désobliger. Je suis , etc. » Vous jugez bien , mon cher ami , qu'il faut , outre celle lettre, le billet au sieur de Sanderson; lequel je remettrai dans les mains d'un Anglais , pour le représenter, en cas que Jore pût être accusé d'avoir reçu ces Lettres de moi ou de quelqu'un de mes amis. Toutes ces démarches me paraissent entièrement nécessaires , et empêcheront que vous ne puissiez être commis en rien. Ce n'est pas que vous puissiez jamais avoir rien à craindre. Vous sentez bien que, dans le cas

le plus rigoureux qu'on puisse imaginer, la moindre éclaboussure ne pourrait aller jusqu'à vous; mais je veux on être encore plus sûr ; et il me semble que Jore , ayant donné sa déclaration qu'il a reçu ces Lettres d'un Anglais, ne pourra jamais dire dans aucun cas : C'est M. de Cideville qui m'a encouragé. Je suis en train de vous parler d'affaires ; mon amitié ne craint rien avec vous. Me voici tenant maison , me meublant , et m'arrangeant , non seulement pour mener une vie douce , mais pour en partager les petits agréments avec quelques gens de lettres , qui voudront bien s'accommoder de ma personne et de la médiocrité de ma fortune. Dans ces idées , j'ai besoin de rassembler toutes mes petites pacotilles. Savez-vous bien que j'ai donué -18, 000 francs au sieur marquis de Lézeau, sur la parole d'honneur qu'il m'a donnée, avec un contrat , que je serais payé , tous les six mois, avec régularité? Il s'est tant vanté à moi de ses richesses, de son grand mariage, de ses fiefs, de ses baronnies, et de sa probité, que je ne doute pas qu'un grand seigneur comme lui ne m'envoie 900 livres à la Saint-Jeau. Si pourtant la multiplicité de ses occupations lui lésait oublier celte bagatelle, je vous supplierais instamment dédaigner l'en faire souvenir. Mais j'aimerais bien mieux quelqu'un qui vous fît ressouvenir d'achever votre opéra et votre Allégorie. « Te vero dulces teneant anle omnia musæ. » Gkorg. ii, v. 475. Voilà des colonels et des capitaines de gendarmerie qui nous donnent des pièces de théâtre. Si vous achevez jamais votre ballet, je dirai : cedant arma togæ. A propos, Jore vous a-t-il donné , et à M. de Formout, des Henriades de son édition ? Qu'il ne mauque pas, je vous prie, à ce devoir sacré. Adieu. Que fait Formont dans sa philosophique paresse ? Excitez un peu son esprit juste et délicat à m'écrire. Il devrait rougir d'aimer si peu , lorsque vous aimez si bien. Valc. A M. DE CIDEVILLE. Ce mercredi , t juillet Je vieDs, mon cher ami, d'envoyer au très diligent, mais très fautif Jore, une vingt-cinquième Digitized by Google

ANNEE *733. *07 Lettre , qui contient uoc petite dispute que je prends la !il>erté d'avoir coute Pascal. Le projet est hardi ; tuais ce misanthrope chrétien, tout sublime qu'il est, n'est pour moi qu'un homme comme un autre quand il a tort ; et je crois qu'il a tort très souvent. Ce n'est pas contre l'auteur des Provinciales que j'écris; c'est contre l'auteur des Pensées, où il me paraît qu'il attaque l'humanité beaucoup plus cruellement qu'il n'a attaqué les jésuites. Si tous les hommes vous ressemblaient , mon cher Cideville , M. Pascal n'eût point dit tant de mal de la nature humaine. Vous me la rendez respectable et aimable, autant qu'il veut me la rendre odieuse. Je suis bien fâché contre ce dévot satirique de ce qu'il m'a empêche de retoucher mademoiselle du Guesclin , et d'achever mon opéra. Je ne sais s'il ne vaut pas mieux faire un bon opéra , bien mis en musique, que d'avoir raison contre Pascal. Je vous enverrai et tragédie et opéra , dès que tout cela sera au net. Vous aurez ensuite les pièces fugitives , delicta juvenltis meœ , que vous avez demandées; mais il faudra auparavant les retoucher un peu , • Quæ niulla litura coerquil. lloa., Jrt poet., v. ag'J. car, lorsque c'est pour vous qu'on travaille, il faut de bonne besogue. Mais vous, qui parlez, vous me devez une belle épître, et vous ue uic l'envoyez point. « Cum publiais « Res ordinar is, » Cecropio répétés cothumo. » Hou., liv. n , od. t , ». io. Je vous plains bien de n'avoir pas encore de lionnes lettres de vétérance, de n'avoir pas vendu votre robe , et de n'êlre pas h Paris. La dernière lettre que je vous écrivis était toute faite pour un homme' comme vous, qui se lève h quatre heures du matin pour les affaires des autres. Je ne vous y parlais que d'affaires et de précautions à prendre. Si Jore vient chez vous, rcommandez-lui bien de faire tout ce que je propose, attendu que c'est pour son bien. Ordonncz-lui do vous remettre tout généralement ce qui sera de mon écriture, lettres , épreuves , etc. Avez-vous entendu parler d'une nouvelle brochure périodique que l'abbé Desfontaines donne sous le nom de l'auteur des Mémoires d'un homme de qualité ? Il y dit du mal de Z aire. Il a cru qu'il lui était permis de me maltraiter, et d'en user avec moi avec un peu d'ingratitude , en ne donnant pas les choses sons son nom. Je suis lâché qu'un homme qui m'a tant d'obligations me convainque tous les jours que j'ai eu tort de le servir et de l'aimer. J'espère que le petit Linant, qui m'est bien moins obligé, sera plus reconnaissant, et que nous en ferons un très honnête homme. Il lui manque des agréments, de la vivacité, et de la lecture ; mais tout cela peut s'acquérir par l'usage. Il a

tout le reste, qui ne s'acquiert point, jugement, esprit, et talent. Mais il y a encore bien loin de tout ce qu'il a à une bonne tragédie. Je me flatte que ce sera un excellent fruit qui mûrira h la longue. Adieu ; je vous embrasse; la poste va partir. A M. DE CIDEVILLE. Ce vendredi , a juillet. Je vous donne, mon cher ami, plus de soins que les plaideurs dont vous rapjioriez les affaires , et jetne flatte que vous avez égard h mon bon droit contre M. Pascal. J'examine scrupuleusement mes petites Remarques, lorsque je relis les épreuves, et je me continue de plus en plus dans l'opinion que les plus grands hommes sont aussi sujets à se tromper que les plus bornés. Je pense qu'il en est de la force de l'esprit comme de celle du corps ; les plus robustes la perdent quelquefois , et les hommes les plus faibles donnent la main aux plus forts quand ceux-ci sont malades. Voilà pourquoi j'ose attaquer Pascal. Je renvoie à Jore la dernière épreuve, avec une petite addition. Je vous supplie de lui dire d'envoyer sur-le-champ au messenger, à l'adresse de Demoulin , deux exemplaires complets, afin que je puisse faire Y errata, et marquer les endroits qui exigeront des cartons. Je prévois qu'il y en aura beaucoup. Je me souviens, entre autres, de cet eudroit, à l'article Bacon : Ses ennemis étaient à Londres ses admirateurs. Il y a , ou il «loit y avoir, dans le manuscrit : Ses ennemis étaient à la cour de Londres ; ses admirateurs étaient dans toute l'Europe. De pareilles fautes, quand elles vont à deux lignes , demandent absolument des cartons. De plus, en voyant le péril approcher, je commence un peu a trembler ; je commence à croire trop hardi ce qu'on ne trouvera à Londres que simple et ordinaire. J'ai quelques scrupules sur deux ou trois Jjttres que je veux communiquer à ceux qui savent mieux que moi à quel point il faut respecter ici les impertinences scolastiques ; cl ce ne sera qu'après leur examen et leur decision que je hasarderai do faire paraître le livre. J'ai écrit déjà à Thieriot, à Londres , d'en suspeudro la publication jusqu'à nouvel ordre. Il m'a envoyé la Préface qu'il compte mettre au-devant de l'ouvrage ; il y aura beaucoup de choses a réformer Digitized b/ Google

CORRESPONDANCE. •108 dans la préface connue dans mon livre : ainsi nous avons, pour le moins, un bon mois devant nous. Jore, pendant ce temps, peut fort bien imprimer le Charles XII. Je vais écrire à notre ami Formont , et le remercier de sa remarque. Je l'avais déjà faite, et je n'ai pas manqué d'envoyer, il y a plus d'un mois , la correction à l'éditeur de Hollande. Hier, étant à la campagne, n'ayant ni tragédie ni opéra dans la tête, pendant que la bonne compagnie jouait aux cartes, je commençai une Épilre en vers sur la Calomnie , dédiée à une femme très aimable et très calomniée *. Je veux vous envoyer cela bientôt, en retour de votre Allégorie. Adieu, mon cher ami, il est une heure ; je n'ai pas le temps d'écrire à notre cher Formont cet ordinaire. Vous devriez bien relire avec lui tout l'ouvrage. Adieu, « Animæ dimiditini mcx. •• Hor., liv. i, od. 3, v. 8. A MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE *. Les lettres charmantes que vous écrivez , madame, et celles qu'on vous envoie, tournent la tête aux gens qui les voient, et donnent une furieuse envie d'écrire. Mais je n'ose plus écrire en prose, depuis que je vois la vôtre et celle de votre amie i * 3. Ce style aimable et gracieux , Et cette prose si polie. Me font voir que la poésie N'est pas le langage des dieux. Je suis réduit à ne vous parler qu'en vers , par vanité ; car si vous et votre amie vous vous avisiez jamais de faire des vers , je n'oserais plus en faire. Vous avez pris pour vous toutes les grâces de l'esprit et du sentiment ; il ne me reste plus que des rimes. Je vous rimerai donc que Dans l'asile de ma retraite Je fuyais les chagrins, j'ai trouvé le bonheur; Occupé sans tumulte , amusé sans langueur , Je méprise le monde et je vous y regrette ; L'étude et l'amitié me tiennent sous leur loi : Sage , heureux à la fois , dans une paix profonde , Je bénis mon destin d'être ignoré du monde; Mais il sera plus doux si vous pensez à moi. Permettez , madame , que j'assure M. de Forcalquier de mon tendre dévouement. i Madame du Châtelet. » Marguerite-Thérèse Colbert , sœur du marquis de Tord, naquit en 1684 , et mourut en 1769. 1 Madame U marquise du Châtelet. J'aime sa grâce enchanteresse , Il parle avec esprit et pense sagement : Nos vieux barbons font cas de son discernement,. F.t notre brillante jeunesse Veut imiter son enjouement ; Avec tant d'agréments qui le suivent sans cesse, N'obtiendra-t-il jamais celui d'un régiment ? A U. BAINAST , A ABBSVILLB. » Paris , 9 juillet. J'ai senti assurément plus de joie , monsieur , en lisant votre lettre , que vous n'en avez eu en lisant le Temple du Goût. Votre approbation est bien flatteuse pour moi, et votre

amitié m'est encore plus sensible. Je vois avec un plaisir extrême que le temps a augmenté encore toutes les lumières de votre esprit, sans rien diminuer de ses lueurs de votre cœur. Quel saut nous avons fait, mon cher monsieur, de chez madame Alain dans le Temple du Goût ! Assurément cette dame Alain ne se doutait pas qu'il y eût pareille église au monde. Vous me paraissez être très initié aux mystères de ce temple ; mais croiriez-vous bien, monsieur, qu'il y a des schismes dans notre église , et qu'on m'a regardé , à Paris et à Versailles, comme un hérésiarque dangereux , qui a eu l'insolence d'écrire contre les apôtres Voiture, Balzac, Périusson ? On m'a reproché d'avoir osé dire que la chapelle de Versailles est trop longue et trop étroite ; et , en fin, on m'a empêché de faire imprimer à Paris la véritable édition de ce petit ouvrage, qu'on vient de publier en Hollande. Ce que vous avez vu n'est qu'une petite esquisse, assez mal croquée, du tableau que j'ai fait un peu plus en grand. Je voudrais vous envoyer un exemplaire de la véritable édition d'Amsterdam ; mais je n'ai pas encore eu le crédit d'en pouvoir faire venir pour moi. Dès qu'il m'en sera venu , je ne manquerai pas de vous en adresser un, avec un exemplaire d'une nouvelle édition de l'Henriade , qui vient de paraître. Je vous avoue que l'Henriade est mon fils bien-aimé, et que , si vous avez quelques bontés pour lui , le père y sera bien sensible. Adieu, mon cher camarade, mon ancien ami ; je suis comblé de joie de ce que vous vous êtes souvenu de moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis bien véritablement , etc. A M.

THIERIOT , A LONDRES. Paris , le 14 juillet. Je reçois , mon cher ami , votre lettre et votre Tréfac. Je vous parlerai d'abord du petit livre Digitized by Google

m ANNÉE J75S. dont tous ôtes l'éditour. Il m'avait paru plus convenable d'y ajouter des réflexions sur les Peinées île V. Pascal, que d'y coudre une préface de tragédie. Je suis persuadé que ces critiques de M. Pascal, qui contiennent environ six feuilles d'impression, seront mieux reçues qu'une nouvelle édition du Temple du Goût. De plus, les libraires peuvent imprimer le Temple du Goût sans vous, au lieu qu'ils ne peuvent tenir que de vous la critique des Pensées de M. Pascal, petit ouvrage assez intéressant, et qui doit vous procurer encore du bénéfice, à proportion de la curiosité qu'une nation pensante doit avoir pour une entreprise aussi hardie que celle d'écrire contre un homme comme Pascal, que les petits esprits osent à peine examiner. C'est donc uniquement dans cette idée que j'ai revu cette petite critique, que je l'ai corrigée, et que je la fais imprimer; j'en attends actuellement les deux dernières feuilles, et je vous enverrai le tout à l'instant que je l'aurai reçu. Je vous supplie donc de tout suspendre jusqu'à la réception de ce paquet; alors vous conformerez votre préface aux choses que contiendra votre volume; et, si vous m'en croyez, vous garderez l'édition du Temple du Goût pour le joindre à mes petites pièces fugitives dans un an ou deux. Je ne peux réserver l'impression de mon petit Anti Pascal pour une seconde édition, parce que, si l'on doit crier, j'ai mieux mieux qu'on crie contre moi une fois que deux, et qu'après avoir parlé si hardiment dans mes Lettres anglaises, venir encore attaquer le défenseur de la religion, et renouveler les plaintes des bigots, ce serait s'exposer à deux persécutions, dont la dernière pourrait être d'autant plus dangereuse que la première ne sera pas sans doute sans une défense expresse d'écrire sur ces matières, comme on défendit à la comtesse de Pimbeche de plaider de sa vie. Ma seconde raison est que ceux qui auraient acheté la première édition, qui se vendra assez cher, seraient très fâchés d'être obligés de l'acheter une seconde fois, pour une petite augmentation; «t que les misérables insectes du Parnasse ne manqueraient pas de dire que c'est un artifice [H]ur faire acheter deux fois le même livre bien cher. Ma troisième raison est que la chose est faite, et qu'il faut en passer par là. A l'égard de la petite pièce de vers à mademoiselle Salle, je pense qu'il la faut sacrifier aussi dans un ouvrage tel que celui-ci, où les choses philosophiques l'emportent de beaucoup sur celles d'agrément, et où la littérature n'est traitée que comme un objet d'érudition. De plus, la petite Épître à mademoiselle Sallé ayant déjà été imprimée, pourquoi la donner encore dans un ouvrage qui n'est

pas fait pour elle? Tenez-vous-en donc, je vous en supplie , aux Lettres et à l'AntiPascal. Cola fora un livre d'une grosseur raisonnable, sans qu'il y ait rien de hors-d'œuvre. Je vous prierai aussi, lorsque votre édition anti-pascalienne sera faite , ce qui est l'affaire de huit jours, d'en dire un petit mot dans votre Préface. Je crois qu'il faudra que vous accourcissiez le commencement , et que vous ne disiez pas que mon ouvrage sera content de sa fortune , si , etc. Je voudrais aussi moins d'affectation à louer les Anglais. Surtout ne dites pas que j'écrivis ces lettres pour tout le monde , après avoir dit , quatre lignes plus haut , que je les ai faites pour vous. D'ailleurs , je suis très content de votre manière d'écrire , et aussi satisfait de votre style que honteux de mériter si peu vos éloges. On joue, à la Comédie italienne, le Temple du Goût. La malignité y fera aller le monde quelques jours , et la médiocrité de l'ouvrage le fera ensuite tomber de lui-même. Il est d'un auteur inconnu , et corrigé par Romagnési , auteur connu , et qui écrit comme il joue. Si Aristophane a joué Socrate , je ne vois pas pourquoi je m'offenserais d'être barbouillé par Romagnési. Les dérangements que nos préparatifs pour une guerre prétendue font dans les fortunes des particuliers , me feront plus de tort que les Romagnési et les Lélío ne me feront de mal ; mais un peu de philosophie et votre amitié me font mépriser mes ennemis et mes pertes. A M. LE COMTE DE CAYLUS. Juillet. Je vais vous obéir avec exactitude , monsieur ; et, si l'on peut mettre un carton à l'édition d'Amsterdam , il sera rais , n'en doutez pas. Je profère le plaisir de vous obéir à celui que j'avais de vous louer. Je n'ai pas cru qu'une louange si juste pût vous offenser. Vos ouvrages sont publics; ils honorent les cabinets des curieux ; mes porte-feuilles en sont pleins ; votre nom est à chacune de vos estampes; je ne pouvais deviner que vous fussiez fâché que des ouvrages publics, dont vous vous honorez , fussent loués publiquement. Les noirceurs que j'ai essuyées sont aussi publiques et aussi incontestables que le reste ; mais il est incontestable aussi que je ne les ni pas mérité *, que je dois plaindre celui qui s'y abandonne , et lui pardonner, puisqu'il a su s'honorer de vos bontés, et vous cacher les scélératesses dont il est coupable. C'est pour la dernière fois que je parlerai de sa personne : pour ses ouvrages , je n'en ai jamais parlé. Je souhaite qu'il devienne digne

CORRESPONDANCE. 410 de voire bienveillance. Il me semble qu'il n'y a que des hommes vertueux qui doivent être admis dans votre commerce. Pour moi, j'oublierai les horreurs dont cet homme m'accable tous les jours si je peux obtenir votre indulgence. J'ai l'honneur d'être , monsieur, avec tous les sentiments respectueux que j'ai toujours eus pour vous, etc. A M. TUIERLOT, A LOXDRIS. Paris, St Juillet. Je ne suis pas encore tout à fait logé ; j'achevais mon nid , et j'ai bien peur d'en être chassé pour jamais. Je sens de jour en jour, et par mes réflexions et par mes malheurs, que je ne suis pas fait pour habiter en France. Croiriez- vous bien que M. le garde-des-sceaux me persécute pour ce malheureux Temple du Goût, comme on aurait poursuivi Calvin pour avoir abattu une partie du trône du pape? Je vois heureusement qu'on verse en Angleterre un peu de baume sur les blessures que me fait la France. Remerciez , je vous en prie , de ma part, l'auteur du Pour et Contre ' des éloges dont il m'a comblé. Je suis bien aise qu'il flatte ma vanité, après avoir si souvent excité ma sensibilité par ses ouvrages. Cet homme-là était fait pour me faire éprouver tous les sentiments. Vous me ferez le plus sensible plaisir du monde de retarder, autant que vous pourrez, la publication des Lettres anglaises. Je crains bien que , dans les circonstances présentes , elles ne me portent un fatal contre-coup. Il y a des temps où l'on fait tout impunément; il y en a d'autres où rien n'est innocent. Je suis actuellement dans le cas d'éprouver les rigueurs les plus injustes, sur les sujets les plus frivoles. Peut-être dans deux mois d'ici je pourrai faire imprimer YAlcoran. Je voudrais que toutes les criailleries , d'autant plus aigres quelles sont injustes, sur le Temple du Goût , fussent un peu calmées avant que les Lettres anglaises parussent. Donnez - moi le temps de me guérir pour me rebalancer contre le public. A la bonne heure, qu'elles soient imprimées en anglais ; nous aurons le temps de recueillir les sentiments du public anglais, avant d'avoir fait paraître l'ouvrage en français. En ce cas, nous serons à temps de faire des cartons , s'il est besoin , pour le bien de l'ouvrage , et de faire agir ici mes amis pour le bien de l'auteur. Surtout , mon cher Thieriot, ne manquez pas de mettre expressément dans la préface que ces Lettres vous ont été écrites , pour la plupart, en 1728. Vous ne direz que la vérité. La plupart furent écrites vers ce temps-là, dans la maison de mon cher et vertueux ami Falkoner. Vous pourrez ajouter que le manuscrit ayant couru et ayant été traduit . ayant même été imprimé en anglais , et étant près de l'être en

français , vous avez été indispensablement obligé de faire imprimer l'original , dont on avait déjà la copie anglaise. Si cela ne me dispense pas auprès de ceux qui veulent me faire du mal , j'en serai quitte pour prévenir leur injustice et leur mauvaise volonté par un exil volontaire , et je bénirai le jour qui me rapprochera de vous. Plût au ciel que je pusse vivre avec mon cher Thieriot, dans un pays libre ! ma santé seule m'a retenu jusqu'ici à Paris. Je vais faire transcrire pour vous l'opéra *, Eriphyle, Adélaïde; je vous enverrai aussi une lettre sur la Calomnie , adressée à madame du Châtelet. A propos d'épître, dites à M. Pope que je l'ai très bien reconnu « in his Essutj on Man; 'tis certainly « his style. Now and then there is some obscurely ; « but the whole is charming. » Je crois que vous verrez, dans quelques mois , le marquis Maffei , qui est le Varron et le Sophocle de Vérone. Vous serez bien content de son esprit et de la simplicité de ses mœurs. J'attends de vos nouvelles. A M. DE CIDEVILLE. Ce dimanche, 96 juillet. J'aurais dû répondre plus tôt , mon cher ami , A votre charmante lettre , dans laquelle vous me {tariez avec tant de prudence, d'amitié, et d'esprit. J'attendais de jour en jour le paquet que. . et j'espère que j'aurai du moins deux mois pour prendre mon parti. Il y a des temps où l'on peut impunément faire les choses les plus hardies ; il y en a d'autres où ce qu'il y a de plus simple et de plus innocent devient dangereux et criminel. Y a-t-il rien de plus fort que les Lettres persanes *? y a-t-il un livre où l'on ait traité le gouvernement et la religion avec moins de ménagement ? Ce livre , cependant , n'a produit autre chose que de faire entrer son auteur dans la troupe nommée académie française. Saint-Évreraonda passé sa vie dans l'exil pour une lettre qui n'était qu'une simple plaisanterie 3. La Fonlaine a vécu paisiblement , sous un gouvernement cagot. Il est mort , à la vérité , comme un sot , mais , au moins , dans les bras de ses amis. Ovide a été exilé et est mort chez les Scythes. Il n'y a qu'heur et malheur en ' Tant s et Zélide. ' Imprimées pour la première fois* en 1721. J Lettre au maréchal de Créquien sur le traité des Pyrénées. Voici les (Œuvres de Saint-Évremond, i. «xxrlj. ' L'abbé P rérosi .

ANNÉE 1733. ce monde. Je lâcherai de vivre b Paris comme La Fontaue , de mourir moins sottement que loi , et de n'être point exilé comme Ovide. Je ne voux pas assurément , pour trois ou quatre feuillets d'impression , me mettre hors de portée de vivre avec mon cher Cideville. Je sacrifierais tous mes ouvrages pour passer mes jous avec lui. La réputation est une fumée, l'amitié est le seul plaisir solide. Je n'ai pas un moment, mon cher ami. Je suis circonvenu d'affaires, d'ouvriers, d'embarras, et de maladies. Je ne suis pas encore fixé dans mon petit ménage ; c'est ce qui fait que je vous écris encouraut. J'embrasse notre philosophe Formont. Je n'ai pas encore eu le temps do lui écrire. Adieu. Je ne sais pas encore si Linant sera un graud poète; mais je crois qu'il sera un très honnête et très aimable homme. A M. DE FORMONT. A Paris, vis-à-vis Saint-Gervais, ce 26 Juillet. Je compte , mon cher Formont , envoyer par Jore, b mes deux amis et b mes deux juges de Rouen , de gros ballots de vers de toute espèce ; mais il faut , en attendant , que je prenne quelques leçons de prose avec vous. Je ne crois pas que nos Lettres anglaises effraient si tôt lescagols. Je suis bien aise de les tenir prêles, pour les lâcher quandcelaseraindispensable; mais j'attendrai que les esprits soient préparés b les recevoir, et je prendrai avec le public « Jaeiles mlitus et ntollia fandi » Teinpora. • Viao., Étieid liv. iv, v. ag3. Je vous prierai cependant de les relire. Je crois qu'après un mûr examen de votre part vous taillerez bien de fa besogne b Jore , et qu'il nous faudra bien des cartons. Nous serons b peu près du même avis surlefond des ohoscs. I) n'y aura que la forme à corriger : car , en vérité , mon cher métaphysicien , y a-t-il un être raisonnable qui , pour peu que son esprit n'ait pas été corrompu dans ces révérendes Petites Maisons de théologie, puisse sérieusement s'élever contre M. Locke? Qui. osera direqu'ti esl impossible que la matière puisse penser ? Quoi ! Malebranche , ce sublime fou , dira que nous ne sommes sûrs de l'existence des corps que par la foi, et il ne sera pas permis de dire que nous ne sommes sûrs de l'exisience dessubstances pures et spirituelles que par la foi ! Ce qui a trompé Descartes , Malebranche et tous les autres sur ce point , c'est une chose réellement très vraie; c'est que nous sommes beaucoup plus sûrs de la vérité de uos sentiments et de nos pensées , que de l'exis•m lence des objets Intérieurs ; mais , parce que nous sommes sûrs que noos pensons, sommes - nous sûrs , pour cela , que nous sommes autre chose que matière pensante? Je ne crois pas que le petit nombre de vrais philosophes qui , après tout ,

font seuls , à la longue, la réputation des ouvrages , me reprochent beaucoup d'avoir contredit Pascal. Ils verront , au contraire , combien je l'ai ménagé ; et les gens circonspects me sauront bon gré d'avoir passé sons silence le chapitre des miracles et celui des prophéties, deux chapitres qui démontrent bien à quel point de faiblesse les plus grands génies peuvent arriver, quand la superstition a corrompu leur jugement. Quelle belle lumière que Pascal , éclipsée par l'obscurité des choses qu'il avait embrassées ! En vérité les prophéties qu'il cite ressemblent a Jésus-Christ comme au grand Thomas; et cependant , b la faveur de la vaine npparencce d'un sens forcé , un génie tel que lui prend toutes ces vessies pour des lanternes. « O mentes kominuin ! o quantum esl in rebus inaoe ! » Pirs., sat., i, v. i. Et moi , plus imtnis cent fois que tout cela , d'avoir hasardé le repos de ma vie pour la frivole satisfaction de dire des vérités b des hommes qui n'en sont pas dignes ! Que vous êtes sage , mon cher Formont ! vous eûtivez en paix vos connaissances. Accoutumé b vos richesses , vous ne vous embarrassez pas de les faire remarquer; et moi je suis comme un enfant qui va montrer a tout fe monde les hochets qu'ou lui a donnés. Il serait bien plus sage , sans doute, de réprimer la démangeaison d'écrirequ'il n'est même honorable d'écrire bien. Heureux qui ne vit que poursesamis! malheureux qui ne vit que pour le public f Apres toutes ces belles et inutiles réflexions, je vous prie, eu vous, ou notre ami Cideville, de serrer sous vingt clefs ce magasin de scandale que Jore vient d'imprimer, et qu'il n'en soit pas fait mention jusqu'à cequ'on puisse scandaliser les gens impunément. Voilà une Pélopée , de l'abbé Pellegrin, qui réussit. O tempora ! o mores! et cependant les béuédictius impriment toujours de gros in-folio» avec les preuves. Nous sommes inondés de mauvais vers et de gros livres inutiles. Mon cher Formont , croyez-moi , j'aime mieux deux ou trois conversations avec vous , que la bibliothèque do Sainte-Geneviève. Adieu; aimez-moi; écrivez moi souvent ; vous n'avez rien a faire. A M. THrERIOT. Ce 28 Juillet. Je reçois, ce mardi 28 juillet, votre lettre du 23.

image not available

*image
not
available*

* ANNÉE 4753. -H3 qucs pierres du. premier édifice que je regrette beaucoup: et, un jour, je compte bien faire de ces deux bâtiments un Temple régulier, qu'on imprimera à la tête de mes petites pièces fugitives, lesquelles, par parenthèse, je fais actuellement transcrire pour vous et pour Formont. Je les corrigea mesure ; mais je regrette de mettre moinsde temps à les corriger que mon copiste h les écrire. Taris est inonde d'ouvrages pour et contre le Temple ; mais il n'y a eu rien de passable. Notre abbé fait sur cela un petit ouvrage qui vaudra mieux que tout le reste, et qui, je crois, fera beaucoup d'honneur à son cœur et à son esprit. Nous allons le faire copier pour vous l'envoyer ; car l'abbé et moi nous vous devons , mon cher Cidcville , les prémices de tout ce que nous fasons. Il est bien mal logé chez moi; mais d'ailleurs je me flatte qu'il ne se repentira pas de m'avoir préféré au collège. Il va incessamment vous faire une tragédie; il bégaiie comme l'abbé Pellegrin ; il n'a guère plus déculottés, et il est abbé comme lui; mais il faut croire qu'il sera meilleur poète. Dites donc à notre philosophe Formont qu'il m'envoie quelque leçon de philosophie de sa main. Et votre Allégorie? Adieu; je vous embrasse. A M. THIERIOT. Ce 5 août. Je vous regarderais comme l'homme du monde le plus barbare et le plus incapable d'humanité , si je ne savais que vous êtes le plus faible. Je suis réduit h la dure nécessité de penser, ou que vous avez voulu séparer votre Gause de la mienne, et vous faire un mérite de me manquer , en prenant pour prétexte la fable dont vous me parlez , ou que vous avez eu la misérable faiblesse de la croire. Est-il possible qu'après vingt années d'uneamilié telle que je l'ai eue pour vous , et dans les circonstances où je suis , vous ayez pu penser que je sois capable d'avoir dit la sottise lâche et absurde que vous m'imputez? Moi, avoir dit que vous m'avez volé mon manuscrit! Avez- vous eu assez de faiblesse pour le croire? M. le garde-dessceaux, M. Rouillé, M. Hérault, M. Fallu , M. le cardinal, ont mes lettres, qui prouvent le contraire, et qui font bien foi que , si vous vous êtes chargé de l'édition de ce livre, c'a été de mon consentement. J'ai dit, j'ai écrit que je vous en avais chargé moi-même. Il est vrai que, lorsque les calomniateurs ont osé dire que j'avais fait imprimer ce livre à Londres, pour en tirer beaucoup j d'argent , mes amis ont répondu qu'il n'y avait ! pas eu plus de cent louis de profit , et que je vous l'avais entièrement abandonné pour la peine que , ■ i. vous deviez prendre de cette édition (si mal faite). Tariez à M. Rouillé, parlez à M, Hérault, à M. d'Argenlal, à tous ceux qui sont au fait de celte affaire , cl

vous verrez combien l'imputation d'avoir dit que vous m'aviez volé mon manuscrit est une calomnie insigne. Mais je veux que des personnes de considération , trompées , je ne sais ' comment , aient pu vous avoir fait un rapport aussi faux et aussi indigne : n'était-il pas d'une vue de l'amitié de m'écrire sur-le-champ, pour vous en éclaircir? Vous me deviez bien au moins cette reconnaissance ; vous deviez cet éclaircissement à vingt années d'une liaison étroite , à votre honneur , et au mien. Deux vieux amis qui se brouillent se déshonorent ; et vous , qui deviez aller au-devant de ces lâches soupçons , par tant de raisons ; vous qui disiez que vous veniez à Paris pour me voir ; vous qui , après tout , avez seul eu quelque avantage d'une affaire qui m'a rendu le plus malheureux homme du monde , vous êtes un mois sans m'écrire , et vous oubliez assez tous les devoirs pour parler de moi d'une manière désagréable. Je vous avoue que, si quelque chose m'a touché dans mon malheur , c'est un procédé si étrange. Je ne serais pas étonné que la même paresse et que la même légèreté de caractère , qui vous a fait à Londres négliger la révision même, de cette édition , qui vous a empêché de m'envoyer les journaux et de me donner les avis nécessaires , vous eut empêché aussi de m'écrire , depuis que vous êtes à Paris ; mais pousser ce procédé jusqu'à faire gloire d'être mal avec moi , voilà ce que je ne peux croire. Je veux donner un démenti à ceux qui le disent, comme je le donne à ceux qui m'ont calomnié sur votre compte. Si jamais nous avons dû être unis, c'est dans un temps où une affaire qui nous est en partie commune a fait ma perle. Il est de votre honneur d'être mon ami , et mon cœur s'accorde , en cela , avec votre devoir. Je n'ai fait aucune prière au ministère , mais j'en fais à l'amitié. Je fais plus de cas de la vertu que des puissances , et je mérite que vous m'aimiez , que vous rougissiez de votre procédé , et que vous me défendiez contre la calomnie , qui ose m'attaquer jusque dans vous-même. A M. DE CIDEVILLE. U août. | Il y a bien longtemps, mon charmant ami, que je ne réponds qu'en vers à vos agaceries poétiques , qui ont si fort l'air des lettres de Chaulieu , de Ferrand , ou de U Fayc* Mais «ne triste maladie. Des affaires le poids fatal, Ont long temps ma voix affaiblie; 8

114 CORRESPONDANCE. ♦ Je ne chante plus qu'Emilie : Encor la chant é-je bien mal. J'ai monlré à Emilie votre ingénieuse lettre ; Emilie a répondu comme Benserade à Dangeau , au nom des tilles de la reine : » Vous demandez si bien qu'on ne peut refuser. » Elle m'a donc donné la permission de vous envoyer les vers en question , à condition que vous les renverrez sans les avoir copiés. Je suis sûr que vous serez fidèle , car c'est l'amitié qui vous fait savoir les ordres de la beauté. Elle a été extrêmement contente de ces vers de votre façon : Je l'adore comme les dieux , Qu'on invoque sans les connaître. Permettez-moi , s'il vous plaît, d'ajouter à cette pensée : Une petite différence Est entre Émilie et les dieux; C'est que plus on s'informe d'eux , Et moins alors on les encense. Mais celle que vous adorez Mérite un peu mieux votre hommage ; Sachez que , quand vous la verrez , Vous l'invoquerez davantage. Quelle est donc, me direz -vous , celle diviuiilé? Est-ce quelque madame de la Rivaudaic? est-ce une personne en l'air '(Non , mon cher Cideville ; Je vais , sans vous dire son nom , Satisfaire un peu votre envie. Voici ce que c'est qulbnilie : Elle est belle et sait être amie ; Elle a l'imagination Toujours juste et toujours fleurie; Sa vive et sublime raison Quelquefois a trop de saillie; Elle a chassé de sa maisou Certain enfant tendre et fripon , Mais relie la coquetterie; Elle a , je vous jure , un génie Digne d'Horace et de Newton, Et n'en passe pas moins sa vie Avec le monde qui l'ennuie , Et des banquiers de pharaon. Je vnis lui montrer ce portrait-lk , et je vous répons qu'il est si vrai , qu'elle est la seule qui ne s'y reconnaîtra pas. Pour moi , qni lui suis attaché à proportion de son mérite , ce qui veut dire infiniment, Ne croyez pas qu'un tel hommage Soit l'effet d'un peu trop d'ardeur; L'amour serait votre partage, A moi n'appartient tant d'honneur. Grands dieux (s'il en est d'autres qu'elle) 1 Ayez de moi quelque pitié ; Écartez une ardeur cruelle Qui corromprait mon amitié ! Jamais l'amitié ne s'altère; Elle rend sagement heureux , Sans emportement , sans mystère. L'Amour aurait plus de quoi plaire; Mais c'est un fou trop dangereux : On a des moments si fâcheux Avec gens de ce caractère ! Adieu ; vous êtes Emilie en homme , et elle est Cideville en femme. Notre ami Formont m'a écrit une lettre sur Locke , dans laquelle je crois qu'il ne s'est pas assez souvenu des sentiments de ce philosophe. Je veux lui écrire sur cet article. Pardon , aimable Cideville ; je tte vous écris point de ma main ; mais jo suis si malade qu'il o'y a que mon cœur en vio. Renvoyez iEpître à Émilie; vous

verrez que je hais Rousseau ; mais qui ne sait pas haïr ne sait pas aimer. A
M. L'ABBÉ DE SADE *. A Paris, le 39 août. Ainsi donc vous quittez Paris,
Les belles et les beaux-esprits. Vos études, vos espérances , Pour aller dans
le doux pays Des agnès et des indulgences. Votre lettre , monsieur, pouvait
seule me dédommager de votre charmante conversation. La divine Émilie
savait combien je vous étai attaché, et sait à présent combien je vous
regrette. Elle connaît ce que vous valez , et elle mêle ses regrets aux miens.
C'est une femme que l'on ne connaît pas ; elle est assurément bien digne de
votre estime et de votre amitié. Regardez-moi comme son secrétaire ;
écrivcz-lui et écrivez-moi, malgré les amusements que vous donnent les
femmes d'Avignon. Au portrait que vous faites des hommes et des femmes
du petit comtal de Papimanie, Je vois que le grand d'Assouci Elit
aujourd'hui mal réussi ; Car , hélas! qu'aurait-il pu faire. Avec son luth et
ses chansons. Auprès de vos vilains gitons Et des déesses de Cythère ? •
Jacques-François-Paul-Alplionsc de Sade, vicaire-général de l'archevêque
de Toulouse, et ensuite de celui de Narbonne, est au leur de Mémoires sur la
vie île l'élr arque. 1 ,Cel ecclésiastique, ne en 170C, est mort en 1778.
Digitized b/ Google

ANNÉE 1755. m Le pauvre homme, alors confondu , Eût quitté le rond pour l'ovale, Et se fut à la fin rendu Hérétique en terre papale. Pour moi , monsieur, je ne crains point d'être brûlé dans les terres du saint -père, comme vous voulez me le faire appréhender ; vous savez que YEptlre à Uranie n'est pas de moi. D'ailleurs , je craindrais plus pour l'auteur de ta Henriade , où les papes sont mal placés, que pour l'auteur de répitre , où il n'est question que de la religion ; mais , quoi qu'il en soit , je ferais hardiment le voyage de Rome , persuadé qu'avec beaucoup de iouis d'or, et nulle dévotion , je sorais très bien reçu. Nous ne sommes plus dans les temps D'une ignorante barbarie, Où l'on fesait brûler les gens Pour un peu de philosophie ; Aujourd'hui les gens de bon sens Ne sont brûlés qu'en l'autre vie. On a déjà enlevé , à Londres , la traduction anglaise de mes Lettres. C'est une chose assez plaisante quo la copie paraisse avant l'original ; j'ai heureusement arrêté l'impression du manuscrit français , craignant beaucoup plus le clergé de la cour de France que l'Église anglicane. Vous me demandez YEpfre à Émilie ; mais vous savez bien que c'est à la divinité même, et non à l'un doses prêtres , qu'il faut vous adresser, et que je ne peux rien faire sans ses ordres. Vous devez croire qu'il est impossible de lui désobéir. Vous avez bien raison de dire que vous auriez voulu passer votre vie auprès d'elle. Il est vrai qu'elle aime un peu le monde. Celte belle âme est une étoffe Qu'elle brode en mille façons ; Son esprit est très philosophe, Et sou cœur aime les pompons. Mais les pompons et le monde sont de son âge , cl son mérite est au-dessus de son âge , de son sexe , et du nôtre. J'avouerai qu'elle est tyrannique : Il faut, pour lui faire sa cour. Lui parler de métaphysique, Quand on voudrait parler d'amour. Mais moi , qui aime assez la métaphysique , et qui préfère l'amitié d'Emilie h tout le reste , je n ai aucune peine à me contenir dans mes bornes. Ovide autrefois fut mon maître, C'est à Locke aujourd'hui de l'être. L'art de penser est consolant , Quand on renonce à l'art de plaire. Ce sont deux beaux métiers vraiment. Mais où je ne profitai guère. J'aurais du moins fait quelque prolit dans l'art de penser, entre Émilie et vous ; j'aurais été l'admirateur de tous deux ; je n'aurais jamais été jaloux des préférences que vous méritez. J'aurais dit de sa maison , comme Horace de celle de Mécène : ■ Nil mi officit unquam , « Ditior hic, aut est quia doctiar ; est locus uni» Cuique sous. • Liv. x,sat ra, v. 5o. . Mais vous allez courir à Avignon ; Emilie est toujours à la cour, et cette divine abeille va porter son miel aux

bourdons de Versailles. Pour moi , je reste presque toujours dans ma solitude, entre la poésie et la philosophie. Je connais fort M. de Caumont * de réputation, et c'en rat assez pour l'aimer. Si je peux me flatter de votre suffrage et du sien , « Sublimi feriam sidéra verlice. » Hor., liv. i , od. i. Adieu. Le papier me manque. Vale. A M. JACOB VERNET *, A QBIKVI. Paria , 14 septembre. Votre conversation , monsieur, me 8t extrêmement désirer d'avoir avec vous un commerce suivi. Je vois avec une satisfaction extrême que vous n'êtes pas de ces voyageurs qui visitent en passant les gens de lettres , comme on va voir des statues et des tableaux , pour satisfaire une curiosité passagère. Vous me faites sentir tout le prix de votre correspondance , et je vous dis déjà , sans aucun compliment , que vous avez en moi un ami : car snr quoi l'amitié peut-elle être fondée , si ce n'est sur l'estime et sur le rapport des goûts et des sentiments? Vous m'avez paru un philosophe pensant librement et parlant sagement ; vous méprisez d'ailleurs ce style efféminé , plein d'afféterie et vide de choses , dont les frivoles anleurs de notre académie française ont énervé notre langue. Vous aimez le vrai , et le style mâle qui seul appartient au vrai. Puis-je , avec cela, ne pas vous aimer ? C'est pour le style im• Joseph de Seltre», marquis de Caumont , né le 30 Juin 16S8; correspondant honoraire de l'académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres ; mort a Avignon, le iü septembre 1745. Cl. * JacobVernet, né à (îenèveen IG9S,morl le SG mars 17898.

1 16 CORRESPONDANCE. pertinent, dont la France est inondée aujourd'hui, qu'il ne faut point d'indulgence; car on ramène les hommes au bon sens sur ces bagatelles. Mais . en fait de religion , nous avons , je crois , vous et moi , de la tolérance , parce qu'on ne ramène jamais les hommes sur ce point. Je passe tout aux hommes , pourvu qu'ils ne soient pas persécuteurs. J'aimerais Calvin, s'il n'avait pas fait brûler Servet ; je serais serviteur du concile de Constance, sans les fagots de Jean Huss. Ces Lettres anglaises, dont vous me parlez, sont écrites avec cet esprit de liberté qui peut-être m'attirera en France des persécutions, mais qui me vaudra votre estime ; elles ne paraissent encore qu'en anglais , et j'ai fait ce que j'ai pu pour faire suspendre l'édition française. Je ne sais si j'en viendrai à bout; mais jugez , monsieur, de la différence qui se trouve entre les Anglais et les Français : ces Lettres ont paru seulement philosophiques aux lecteurs de Londres ; et , à Paris , on les appelle déjà impies, sans les avoir vues. Celui qui passe ici pour un tolérant, passe bientôt pour un athée. Les dévots et les esprits frivoles , les uns trompeurs et les autres trompés, crient à l'impiété contre quiconque ose penser humainement ; et , de ce qu'un homme a fait une plaisanterie contre les quakers , nos catholiques concluent qu'il ne croit pas en Dieu. A propos de quakers , vous me demandez mon avis , dans votre lettre , sur le vous et sur le toi. Je vous dirai aussi hardiment ce que je pense sur cette bagatelle, que je serai timide devant vous sur une question importante. Je crois que, dans le discours ordinaire , le vous est nécessaire, parce qu'il est d'usage , et qu'il faut parler aux hommes le langage établi par eux; mais, dans ces mouvements d'éloquence où l'on doit s'élever au-dessus du langage vulgaire, comme quand on parle à Dieu , ou qu'on fait parler les passions, je crois que le tu a d'autant plus de force qu'il s'éloigne du vous; car le tu est le langage de la vérité , et le vous le langage du compliment. Je ne suis point étonné que vous n'ayez pu lire la tragédie de Gustave : quiconque écrit en vers doit écrire en beaux vers , ou ne sera point lu. Les poètes ne réussissent que par les beautés de détail. Sans cela Virgile et Chapelain , Racine et Campistron , Milton et Ogilby, le Tasse et Rolli, seraient égaux. Je vous serais obligé de m'adresser le libraire dont vous m'avez parlé ; je vous serais encore plus obligé si vous vouliez bien m'écrire quelquefois. Vous m'avez fait aimer votre personne et vos lettres. Faites-moi ici votre correspondant. Je suis , etc. Voltaire. A M. DE CIDEVILLE. Ce 15 septembre. Eh bien ! mon cher ami , vous n'avez

encore ni opéra , ni Adélaïde , ni petites pièces fugitives ; et vous ne m'avez point envoyé votre Allégorie , et Linant m'a quitté , sans avoir achevé une scène de sa tragédie. « O vanas homiuuni mente » ! o poclora « cca ! » Lucit., xit î . Jore devrait être déjà parti avec un ballot de vers, de ma part; mais le pauvre diable est actuellement caché dans un galetas, espérant peu en Dieu , et craiguaut fort les exempts. Un nommé Yanneroux , la terreur des jansénistes , et aussi renommé que Dosgrets , est parti pour aller fureter dans Rouen , et pour voir si Jore n'aurait point imprimé certaines Lettres anglaises que l'on croit ici un ouvrage du malin. Jore jure qu'il est innocent , qu'il ne sait ce que c'est que tout cela, et qu'on ne trouvera rien. Je ne sais pas si je le verrai avant le départ clandestin qu'il médite pour revenir voir sa très chère patrie. Je vous prie, quand vous le reverrez, do lui recommander extrêmement la crainte du gardc-des-scoaux et de Vanneroux. S'il fait paraître un seul exemplaire de cet ouvrage , assurément il sera perdu , lui et toute sa famille. Qu'il ne se hâte point; le temps amène tout. Il est convaincu de ce qu'il doit faire ; mais ce n'est pas assez d'avoir la foi , si vous ne le confirmez dans la pratique des bonnes œuvres. J'ai vu enfin la présidente de Bernières. Est-il possible que nous ayons dit adieu , pour toujours, à la Rivière-Bourdet? qu'il serait doux de nous y revoir ! Ne pourrions-nous point mettre le président dans un couvent, et venir manger scs canetons 1 chez lui? Je reste constamment dans mon ermitage , visà-vis Saint-Gervais , où je mène une vie philosophique , troublée quelquefois par des coliques, et par la sainte inquisition qui est à présent sur la littérature. Il est triste de souffrir, mais il est plus dur encore de ne pouvoir penser avec une honnête liberté , et que le plus beau privilège de l'humanité nous soit ravi : ./«ri quœ sential 9. La vie d'un homme de lettres est la liberté. Pourquoi faut-il subir les rigueurs de l'esclavage, daus le plus aimable pays de l'univers, que Tou ne peut quitter, et dans lequel il est si dangereux de vivre I • Les meilleurs ranri ans . dit \<tc Rouen, viennent de l>uclalr , canton auquel appartient la Rivière-Bourdet. Cl. • Horace, liv. I, Ci» tv, r. S. lit.. Digitized by Google

ANNÉE J733. Tbieriot jouit en paix , à Londres , du fruit de mes travaux ; et moi je suis en transes à Paris : laudantur ubi non sunt , crucianlur ubi sunt. Il n'y a guère de semaines où je ne reçoive des lettres des pays étrangers , par lesquelles on m'invite à quitter la France. J'envie souvent à Descartes sa solitude d'Egmont , quoique je ne lui envie point ses tourbillons et sa métaphysique. Mais enfin je finirai par renoncer ou 'a mon pays ou à la passion de penser tout haut. C'est le parti le plus sage. Il ne faut songer qu'à vivre avec soi-même et avec ses amis , et uon à s'établir une seconde existence très chimérique dans l'esprit des autres hommes. Le bonheur ou lo mal est réel , et la réputation u'est qu'un songe. Si j'avais le bonheur de vivre avec un ami comme vous , je ne souhaiterais plus rien ; mais , loin de vous , il faut que je me console eu travaillant ; et , quand un ouvrage est fait , on a la rage de le montrer au public. Que tout cela n'empêche point Linant de nous faire une bonne tragédie , que je mette mes armes entre scs mains : ilium oportet crcscere , me autem minui. (Saint Jean , ch. m, v. 30.) Adieu ; charmant ami. A M. LE MARQUIS DE CA U. MONT, A AVIGNON. A Paris , près Saint-Gervais , ttt septembre lia. Je ne dirai pas , monsieur , désormais que les beaux-arts ne sont point honorés et récompensés dans ce siècle ; la lettre flatteuse que je reçois de vous est le prix le plus précieux de mes faibles ouvrages. Chapelain cherchait des pensions , et faisait sa cour aux ministres. Feu La Motte , d'ailleurs homme d'esprit et homme aimable , avait passé toute sa vie à se faire une cabale. Mais ni les cabales , ni les ministres , ni les princes? ne font la vraie réputation ; elle u'est jamais fondée, monsieur , que sur des suffrages comme le vôtre. Il faut plaire aux esprits bien faits , dit Pascal ; et s'il n'avait jamais écrit que des pensées aussi vraies, je n'aurais jamais pris la petite liberté de combattre beaucoup de ses idées , comme j'ai fait dans ces lettres anglaises dont vous m'avez fait l'honneur de me parler. Si elles paraissaient déjà en français , je ne manquerais pas de vous les envoyer , et je braverais les censures du vicelégat ; car je suis bien plus jaloux de votre absolution que je ne crains l'excommunication délia santa chiesa. En attendant , je fais partir 'a votre adresse , par le carrosse , un paquet qui contient deux exemplaires de la Ilenriade , d'une nouvelle édition prétendue d'Angleterre, avec un Essai sur la poésie épique. J'avais d'abord composé cet EsJI7 sai en anglais , et il avait été traduit par l'abbé Dcsfontaines , homme fort connu dans la littérature. Mais je l'ai depuis travaillé en

français , et je l'ai calculé pour notre méridien. Je vous supplie de vouloir bien accepter cet hommage avec bonté. J'y aurais joint V Histoire de Charles XII; mais j'en attends incessamment une nouvelle édition , dans laquelle on a corrigé beaucoup d'erreurs. On a mis à la fin de cette édition les Remarques de La Motraye , voyageur curieux, mais qui n'a rien vu qu'avec les yeux du corps , et qui ressemble aux courriers qui voient tout , portent tout , et ne savent rien. Il y a en marge une réponse à ces Remarques , le tout pour l'honneur de la vérité dont je suis uniquement partisan. « Tros Rululusve fual, nuUo discrimine liabcbo. » D'ordinaire les histoires sont des satires ou des apologies , et l'auteur, malgré qu'il en ait , regarde le héros de son histoire comme un prédicateur regarde le saint de son sermon ; on mêle partout de l'enthousiasme , et il n'en faut avoir qu'en vers. Pour moi , je n'en ai point en écrivant l'histoire , et si jamais j'écris quoique chose sur le siècle de Louis xiv , je le ferai en homme désintéressé. J'aime à vous rendre compte , monsieur , de mes occupations et de mes sentiments , pour les soumettre au jugement d'un homme comme vous. Je remercierai toute la vie M. l'abbé de Sade de m'avoir procuré l'honneur de votre correspondance. Je le prends pour mon protecteur auprès de vous ; il vous persuadera de m'aimer , car il persuade tout ce qu'il veut. Je regarderais comme un des plus heureux temps de ma vie celui que je pourrais passer entre vous deux. A Paris, on ne se voit jamais qu'en passant. Ce n'est que dans les villes où la bonne compagnie est moins dissipée et plus rassemblée , qu'on peut jouir du commerce des gens qui pensent. Ce ne serait pas des muscats et du thon que je viendrais chercher : j'achèterais votre conversation et la sienne de tous les raisins du monde. Mais vous m'avouerez qu'il serait plaisant que l'auteur de l'Illiade et des Lettres anglaises vînt chercher un asile dans les terres du saint père. Je crois qu'au moins il me faudrait un passe-port. J'ai l'honneur d'être, monsieur , avec l'estime la plus vive et la plus respectueuse reconnaissance , votre très humble et très obéissant serviteur , Voltaire. AM. DE CIDEVILLE. Ce 26 septembre. J'aime fort Linant pour vous et pour lui ; mais, à parler sérieusement , il n'est pas bien sûr encore qu'il ait un de ces talents marqués . sans qui U

m CORRESPONDANCE. poésie est un bien méchant métier ; il serait bien malheureux s'il n'avait qu'un peu de génie avec beaucoup de paresse. Exhorte-le à travailler et à s'instruire des choses qui pourront lui ôlro utiles, quelque parti qu'il ombrasse. Il voulait être précepteur , et à peine sait-il le latin. Si vous l'aimez , mon cher Cideville , prenez garde de gâter par trop do louanges et de caresses un jeune homme qui , parmi ses besoins , doit compter le besoin qu'il a de travailler beaucoup, et de mettre à profit un temps qu'il ne retrouvera plus. S'il avait du bien , je lui donnerais d'autres conseils , ou , plutôt , je ne lui en donnerais point du tout; mais il y a une différence si immense entre celui qui a sa fortune toute faite et celui qui la doit faire, que ce uesontpas deux créatures de la même espece. Va/e, amice. A M. DE CIDEVILLE. * Ce 37 septembre. L'autre jour l'Aiuitic , d'un air simple et facile , Vint m'apporter des vers écrits eu ina faveur : « Ils sont , tu le vois bien, du charmant Cideville, « Dit-elle; et lu connais l'air tendre et séducteur - Dont cet ingénieux pasteur « Par ses accents nouveaux à son gré ressuscite « Les sons du doux Virgile et ceux de Théocrile; « Mais il t'a prodigué, dans son style enchanteur, » Tous les éloges qu'il mérite, a Quelle faible réponse , mon aimable ami , b voire charmante églogue , et que j'ai de remords de vous payer si tard et si mal 1 N'accusez point ma paresse ; mon cœur surtout n'est point paresseux ; mais vous savez que ma détestable santé me met quelquefois dans l'impuissance de penser et d écrire ; cela met dans ma vie des vides effroyables. Il faut quelquefois que je demeure plusieurs jours privé de la consolation des belleslcllreset de la douceur de votre commerce. Moi qui voudrais , vous le savez bien , passer ma vie entre cos lettres et vous , faut-il que je ne la passe presque qu'en regrets! L'abbé Linant , ou plutôt binant qui n'est plus abbé , vient d'arriver, toujours rempli de vous. Il lui faudra du temps pour reprendre l'habiludo de la vie inquiète et tumultueuse de Paris , après avoir joui d'une si douce tranquillité auprès de vous. Il est bieu mal logé chez moi ; mais ce n'est pas ma faute , c'est la sienne. Il a trouvé , en arrivant , un compagnon que je lui ai donné , ot dout je crois qu'il sera content. C'est un jeune homme nommé Lefebvre, qui fait aussi des vers harmonieux , et qui est né, comme Linant , poète et pauvre. Je voudrais bieu que ma fortune fût assez honnête pour leur rendre fa vie plus agréable ; mais, n'ayant point de richesses à leur faire partager , ils daignent partager ma pauvreté. Je ne sois pas comme la plupart de nos Parisiens ; j'aime mieux avoir des amis que du

superflu ; et je préfère un hommo de lettres k un bon cuisinier et h deux chevaux de carrosse. On en a toujours assez pour les autres quand on sait se borner pour soi . Rien n'est si aisé que d'avoir du superflu. Voilk une morale que M. le marquis l ne goûtera pas , mais qni est sûrement de votre goût. A l'heure que je vous parle , mes deux amis sont à la comédie, à une pièce nonvello d'un nommé La Cbanssée , intitulée : la F ausse Antipathie. Ce titre a l'air de Marivaux ; mais Marivaux ne fait pas de vers , et La Chaussée en fait de très bons , du moins dans le genre didactique. Ce n'est pas un bon préjugé pour le genre de la comédio. * J'assistai hier à la première représentation d'Hippolyte et Aride. Les paroles sont de l'abbé Pellegrin, et dignes de l'abbé Pcllegriu. La musique est d'un nommé Rameau , homme qui a le malheur de savoir plus de musique que Lulli. C'est un pédant en musique ; il est exact et ennuyeux. Linant revient de la comédie , il dit qu'elle a plu assez , qu'elle n'est pas absolument froide , et qu'elle est bien écrite. Adieu ; sur nos vieux jours nous irons ensemble aux premières représentations. A M. BERGER. Octobre. Je suis très fâché , monsieur , que vous ayez connu comme moi le prix de la sauté par les maladies. Je ne suis point de ces malheureux qui aiment a avoir des compagnons. Comptez que le plaisir est le meilleur des remèdes. J'altcndsdc grands soulagements de celui que me feront vos lettres. Y a-t-il quelquechose de nouveau , sur le ramasse, qui mérite d'être coauu par vous ? Comment va l'opéra de Rameau? Soyez donc un peu, avec votre ancien ami , le nouvelliste des arts cl des plaisirs, cl comptez sur les mémos sentiments que j'ai toujours eus pour vous. A M. DE CIDEVILLE. Octobre Mais quand [tourrai-je donc , mon très cher ami , vous être aussi utile à Paris quo vous me l'êtes a Rouen ? Vous passez douze mois de l'année à me rendre des services ; vous m'écrivez de plus des vers chartnauls , et je suis comme une bégueule , qui me laisse aimer. Non , mon cher Ci1 Le marquis de l.a Motle-Lézeau. Cl.,

ANNEE 1733. deville , je ne suis pas si bégueule ; je vous aime de tout mon cœur , je travaille pour vous , j'ai retouché deux actes A' Adélaïde , je raccommode encore mon opéra tous les jours , et le tout pour vous plaire , car vous me valez tout un public. « Et si me tragicis vntibus insères , «• Sublimi feriam sidéra vrtice. » Hor., liv. i, od. i. C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits. Boilrxu, ép. vu, v. 100. A l'égard de ma personne , à laquelle vous daignez vous intéresser avec tant de bonté , je suis obligé de vous dire , eu conscience , que je ne suis pas si malheureux que vous le pensez. Je crois vous avoir déjà dit en vers d'Horace : « Non agimur tumidis velis aquilone secundo ; • Non tamen ad versis œtatem ducimus austris , » Viribus , ingenio , specie , virtute , loco , re , « Ext rem i primo rum , extremis usque priores. » Liv. ii , ép. ti, v. aoi. Mais voilà mou seul embarras , et ma petite santé est mon seul malheur. Je tâche de mener une vie conforme à l'état où je me trouve , sans passions désagréables , sans ambition , sans envie, avec beaucoup de connaissances , peu d'amis , et beaucoup de goûts. En vérité je suis plus heureux que je ne mérite. Mon cœur même à l'amour quelquefois s'abandonne : J'ai bien peu de tempérament ; Mais ma maîtresse me pardonne, fct je l'aime plus tendrement. A Paris, 14 octobre. Que direz-vous de moi? il y a trois jours que cette lettre devait partir : mais j'ai été malade , j'ai couru , et je vous demande pardon. Voici un petit papier ci-joint que je vous supplie bien fort de faire tenir à Jore, afin qu'il l'imprime à la fin des Remarques du sieur La Motraye. Adieu ; je n'ai pas un moment ; je vous embrasse. Linant vous écrit. Il n'y a rien de nouveau encore ; on no sait si les Français ont passé le Rbin , ni si les Russes ont passé la Vistule. Jamais les fleuves n'ont été si difficiles à traverser que celte année. V. A M. LE COMTE DE SADE «. Ce lundi.... Voilà une fort mauvaise copie A' Adélaïde, mais je n'en ai pas d'autre. Vous n'aurez pas besoin ■ Jean-Baptislc-Françols-Joscph, comte de Sade, frère de l'abbé à qui la lettre du 49 août est adressée -MO de mes vers pour vous amuser en chemin. Votre imagination et votre compagne de voyage vous mèneraient au bout du monde. Cependant prenez toujours ce chiffon de tragédie , pour les quarts d'heure où vous voudrez lire des choses inutiles. Si vous voulez en procurer une lecture au petit Gnome , correspondant des savants , vous êtes le mailrc. Quand vous serez arrivé à Toulouse , voyez , je vous en prie , mon ami.d Aigucberre , conseiller au parlement ; je le crois au fond digne de vous , quoiqu'il n'ait pas de brillant.

Vous lui ferez lire cette pièce ; mais point de copie. Adieu; bon voyage. Mille respects , tendre amitié. A M. LE MARQUIS DE CÀUMONT. A Paris, ce 33 octobre.. .. J'avais mis , monsieur , à la diligence de Lyon un paquet contenant deux Henriades à votre adresse , d Avignon. J'ai renvoyé à la diligence sur la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'ccrire , et j'ai trouvé que le paquet n'était point parti, ces messieurs disant pour raison qu'il aurait fallu l'adresser à Lyon à quelqu'un de connu dans la ville. M. de Malijac, que vous m'avez indiqué, m'a tiré d'embarras; j'ai été chez lui , et j'ai eu l'honneur de lui remettre le paquet pour vous. J'ai gagné beaucoup h cela. M. de Malijac m'a paru un homme très aimable. Il a un fils dont il me semble qu'on peut dire : Gralior et pulchro veniens in corpore virtus. Mais j'ai bien peur , monsieur , que vous n'ayez pas sitôt celle pauvre Henriade. Il me paraît que le ministère relie tant qu'il peut M. de Malijac dans ce pays-ci. Nos ministres ont raison, j'en ferais autant à leur place si j'aimais mieux la bonne compagnie que les intérêts des sujets de notre saint pcre le pape. Il s'agit, je crois, de vous donner du bois , du blé, et de l'huile. On fait bien des façons pour vous laisser avoir « Frigus quo duramque famem dcpellere posait. »• Apparemment qu'on veut avoir pris l'Italie avant de régler nos affaires. Voilà tonte l'Europe en armes. Quel temps, monsieur, pour les lettres ! Je dirai de nous : « Solus enim tristes bac tempestafe camenas » Respexit. » Je me flatte de vous envoyer bieulôt quelque nouvel ouvrage, malgré le tintamarre de la guerre qui nous environne de tous les côtés. Four cette Histoire du siècle de Louis X IV, c'est une entreprise qui sera l'occupation et la consolation de nia vieillesse ; il faudra peut-être dix ans pour la faire.

CORRESPONDANCE. m Heureux qui peut se faire un plan d'occupation pour dix années ! Ce travail sera doux et tranquille eu comparaison des ouvrages d'imagination qui tirent lame hors d'elle-même , et qui sont une espece de passion violente. On peut peut-être faire des vers comme l'amour dans sa jeunesse, mais à quarante ans il faut dire : » Nunc ita<|iu' , et versus et caetera ludihria pono : ••Qtiid venimalque(lccnscuroclrogo,ctomnisinhocsnm.» Hoi»,., liv. i , ép. i , v. i o-1 1 . Je vous demande pardon de mon verbiage latin et français. Je vous respecte sans cérémonie. Voltaire. A M. DE CIDEVILLE. A Paris . ce *7 octobre. Aujourd'hui est partie par le coche certaine Adélaïde du Guesclin, qui va trouver l'intime ami de son père avec des sentiments fort tendres, beaucoup de modestie, et quelquefois de l'orgueil , de temps eu temps des vers frappés , mais quelquefois d'assez faibles. Elle espère que l'élégant, le tendre, l'harmonieux Cideville lui dira tous scs défauts ; et clic fera tout ce qu'elle pourra pour s on corriger. Moi , père d 'Adélaïde, je me meurs de regret de ne pouvoir venir vous entretenir sur tout cela. * Parve {sed invidco), sine me, Liber, ibis ad ilium ; • Ovid., Trist., liv. i , eleg. t, v. i. « Ad ilium qui , absous et præsens, mihi sem« pererit earissimus. * Terent., Adelp., 1. 1. J'attends votre Allégorie; il me faut de temps en temps de quoi supporter votre absence; je !>arle souvent de vous avec Linant. Vous faites cent fois plus de besogne que lui. Les occupations continuelles de votre charge, loin de rebuter votre muse, l'encouragent et l'animent ; vous sortez du temple de Thémis comme de celui d'Apollon. Je ne sais pas encore quel fruit Linant aura tiré de votre société et de vos conseils, mais je n'ai encore rien vu de lui. Il y a deux ans que je lui ai fait donner son entrée à la comédie, sur la parole qu'il ferait une pièce. Je lui ai cnün fourni un sujet *, au lieu de son Sabinus, qui n'était point du tout théâtral. Il n'a pas seulement mis par écrit le plan que je lui ai donné. Je le plains fort s'il ne travaille pas ; car il me semble qu'étant un peu lier et très gueux, si, avec cela, il est paresseux et ignorant, il ne doit espérer qu'un avenir bien misérable. Il a eu le malheur de se brouiller chez • Bauimé). moi avec toute la maison : cela met , malgré que j'en aie, bien du désagrément dans sa vie. Celui ' qui se mêle de mes petites affaires , et sa femme, s'étaient plaints souvent de lui. Je les avais raccommodés ; les voilà , celte fois-ci, brouillés sans apparence de retour. Cela me fâche d'autant plus que Linant en souffre, et que , malgré toutes mes attentions , je ne peux empêcher raille petits désagréments que

des gens , qui ne sont pas tout à fait mes domestiques , sont à portée de lui faire essuyer , sans que j'en sache rien. Je vous rends compte de ces petits détails, parce que je l'aime et que vous l'aimez. Je suis persuadé que vous aurez la bonté de lui donner des conseils dont il profitera. J'ai bieu peur que jusqu'ici vous ne lui ayez donné que de l'amour-propre. Personne n'est plus persuadé que moi que tous les hommes sont égaux ; mais, avec cette maxime, on court risque de mourir de faim , si on ne travaille pas ; et il lui sera tout au plus permis de se croire au-dessus de son état quand il aura fait quelque chose de bon. Mais jusque là il doit songer qu'il est jeune, et qu'il a besoin de travail. Je ne lui dis pas le quart de tout cela , parce que j'aurais l'air d'abuser du peu de bien que je lui fais, ou de prendre le parti de ceux avec lesquels il s'est brouillé assez mal à propos. Encore une fois, pardonnez ces détails à la confiance que j'ai en vous, et à l'envie d'être utile à un homme que vous m'avez recommandé. A M. BERGER. J'ai reçu à la fois trois lettres de vous. Je suis trop heureux d'avoir un ami comme vous. Les autres se contentent de dire : C'est dommage ; mais vous êtes rempli des attentions les plus obligeantes, et je regarderai toujours votre commerce comme la consolation la plus flatteuse de votre absence. J'ai fait une grande sottise de composer un opéra *; mais l'envie de travailler pour un homme comme M. Rameau m'avait emporté. Je ne songeais qu'à son génie , et je ne m'apercevais pas que le mien (si tant est que j'en aie un) n'est point fait du tout pour le genre lyrique. Aussi je lui mandais, il y a quelque temps, que j'aurais plus tôt fait un poème épique que je n'aurais rempli des canevas. Ce n'est pas assurément que je méprise ce genre d'ouvrage ; il n'y en a aucun de méprisable ; mais c'est un talent qui, je crois , me manque entièrement. Peut-être qu'avec de la tranquillité d'esprit , des soins , et les conseils de mes amis, je pourrai parvenir à faire quelque 1 Drmoulln. » Stimtn.

Digitized by Google

ANNEE 4735. 421 chose de uioius indigne de noire Orphée ; mais je , prévois qu'il faudra remettre l'exécution de cet j opéra h l'hiver prochain. Il n'eu vaudra que mieux cl n'en sera que plus désiré du public. Notre grand musicien , qui a sans doute des ennemis en proportion de son mérite , ne doit pas être fâché que ses rivaux passent avant lui. Le point n'est pas d'être joué bientôt , mais de réussir. Il vaut mieux être applaudi tard, que d'être sifflé de bonne heure. Il n'y a que le plaisir de vous voir que je ne puis différer plus long-temps. Je me flatte que je vous embrasserai cet hiver. Le jour que je vous verrai sera ma première consolation, et l'empressement de vous obéir, auprès de M. de Richelieu, sera la seconde. Je vous prie de m'écrire souvent. A M. L'ABBÉ DE SADE. A Paris, le 5 novembre. Vous m'avez écrit , monsieur , en arrivant , et jeroesuis bien douté que vous n'auriez pas demeuré huit jours dans ce pays-la , que vous n'écriviez plus qu'à vos maîtresses. Je vous fais mon compliment sur le mariage de monsieur votre frère; mais j'aimerais encore mieux vous voir sacrer, que de lui voir donner la béuédiction nuptiale. On s'est très souvent repenti du sacrement de mariage, et jamais de l'onction épiscopale. ' Je viens d'écrire à M. de Sade cette petite guenille : plaire, ni en français, parce que je ne veux point être brûlé si tôt. Comment! M. de Caumont sait aussi l'anglais! Vous devriez bien l'apprendre. Vous l'apprendrez sûrement, car madame du Châtelet l'a appris en quize jours. Elle traduit déjà tout courant ; elle n'a eu que cinq leçons d'un maître irlandais. Eu vérité , madame du Châtelet est un prodige , et on est bien neuf à notre cour. Voulez- vous des nouvelles? le fort de Kehl vient d'être pris ; la flotte d'Alicante est en Sicile ; et , tandis qu'on coupe les deux ailes de l'aigle impériale en Italie et en Allemagne, le roi Stanislas est plus empêché que jamais. Une grande moitié de sa petite armée l'a abandonné , pour aller recevoir une paie plus forte de l'électeur-roi. Cependant le roi de Prusse l se fait faire la cour par tout le monde, et ne se déclare encore pour personne. Les Rollandais veulent être neutres , et vendre librement leur poivre et leur cannelle. Les Anglais voudraient secourir l'empereur, et ils le feront trop lard. Voilà la situation présente de l'Europe; mais à Paris on ne songe point à tout cela. Ou ue parle que du rossignol que chante mademoiselle Petitpas *, et du procès qu'a Bernard avec Servandoni, pour le paiement de scs impertinentes magniûcences. Adieu ; quand vous serez las de toute autre chose, souvenez-vous que Voltaire est à vous toute sa vie, avec le

dévouement le plus tendre et le plus inviolable. Vous suivez donc les étendards De Bellonc et de l'Hyménée ; Vous vous enrôlez celle année Et sous Carnian et sous Villa». l.c doyen des héros , une beauté novice, Vont vous occuper tour à tour , Et vous nous apprendrez un jour Quel est le plus mdc service Ou de Villa» ou de l'Amour. Ceci n'est bon que pour votre trinité indulgente. Je vous destinais des vers un peu plus ampoulés ; c'est une nouvelle édiliou de la Henriade. J'ai remis entre les mains de M. Malijac un petit paquet contenant une Henriade pour vous, cl une pour M. de Caumont. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir procuré l'honneur et l'agrément de son commerce; mais c'est à lui que je dois à présent m'adresser , pour ne pas perdre le vôtre. Il semble que vous ayez voulu vous dé- j faire de moi pour me donner à M. de Caumont, ! comme on donne sa vieille maîtresse à son ami. | Je veux lui plaire, mais je vous ferai toujours des coquetteries. Je ne lui ai pas pu envoyer les Lettres en anglais , parce que je u'en ai qu'un exemA M. DE CIDEVILLE. Pari* , le 0 novembre. Aimable ami, aimable critique, aimable poète, en vous remerciant tendrement de votre Allégol rie. Elle est pleine de très beaux vers , pleino de sens et d'harmonie; mon cœur, mon esprit, mes oreilles, vous ont la dernière obligation. Je me | suis rencontré avec vous dans un vers que peutêtre vous n'aurez point encore vu dans ma tragédie : Toutes les passions sont en moi des fureurs. Voici l'endroit tel que je l'ai corrigé en entier. C'est Vendôme qui parle à Adélaïde , au second acte : Pardonne à ma fureur, toi seule en es la cause. Ce que j'ai fait pour toi sans doute est peu de chose. Non , tu ne me dois rien ; dans tes fe» arrêté , J'attends tout de toi seul et n'ai rien mérite. »• Frédéric-Guillaume i", père du prand Frédéric Cl.

* Dans l'opéra d 'Uippolylc et Aride. Digitized by Google

422 CORRESPONDANCE. Te servir en esclave esl ma graudeur suprême ; C'esl moi qui te dois tout , puisque c'est moi qui t'aime. Tyran que j'idolâtre et que rien ne fléchit , Cruel objet des pleurs dont mon orgueil rougit , Oui , tu tiens dans tes mains les destins de ma vie, Mes sentiments, ma gloire, et mon iguominie. Ne fais poiut succéder ma haine à mes douleurs, Toutes les passions sont en moi des fureurs. Dans mes soumissions crains-moi , crains ma colère ' * Il y a encore bien d'antrés endroits changes, et bien des corrections envoyées aux comédiens , depuis que je tous ai fait tenir la pièce. Pour le fond , il est toujours le même ; on ne pont élever de nouveaux fondements comme on peut changer une antichambre et un cabinet ; et toutes les beautés de détail sont des ornements presque perdus au théâtre. Le succès esl dans le sujet même. Si le sujet n'est pas intéressant , les vers do Virgile et de Racine, les éclairs et les raisonnements de Corneille, ne /feraient pas réussir l'ouvrage. Tous mes amis m'assurent que la pièce est touchante ; mais je consulterai toujours votre cœur et votre esprit , de préférence à tout le monde ; c'est à eux à me parler; il n'y a point de vérité qui puisse déplaire quand c'est vous qui la dites. Souffrez aussi, mon cher ami , que je vous dise, avec cette môme franchise que j'attends de vous, que je ne suis pas aussi content du fond de votre Allégorie et de la tissure de l'ouvrage, quo je le suis des beaux vers qui y sont répandus. Votre but est de prouver qu'on se trouve bien, dans la vieillesse, d'avoir fait provision dans son printemps, et qu'il faut, a vingt ans, songer h habiller l'homme de cinquante. La longue description des âges de l'homme est donc inutile a ce but. Pourquoi étendre en tant deVers ce qu'Horaceet Despréaux ont dit on dix ou douze lignes connues de tout le monde? Mais, diroz-vous, je présente cette idée sous des images neuves. A cela je vous répondrai que cette image n'est ni naturelle, ni aimable, ni vraisemblable. Pourquoi cette moufagne? pourquoi fera-t-il plus chaud au milieu qu'au bas? pourquoi différents climats dans une montagne ? pourquoi se trouve-t-on tout d'un amp au sommet? Une allégorie ne doit point être recherchée, tout s'y doit présenter de soi-même, rien ne doit y être étranger. Enfin, quand cette allégorie serait juste, et que vous en auriez retranché les longueurs, il resterait encore de quoi dire : non erat his locus. Votre ouvrage serait , je crois , charmant , si vous vous renfermiez dans votre première idée ; car de quoi s'agit-il ? de faire voir l'usage et l'abus du temps. Présculez-moi une déesse à qui tons les vieillards s'adressent pour

avoir une vieillese 1 Ce* ver* ont été retranche* depuis. heureuse; alors
choque sexagénaire vient exposer ce qu'il a fait dans sa vie, et leurs
dernières années sont condamnées aux remords ou à l'ennui. Mais ceux qui
ont cultivé leuesprit, comme mon cher Cideville, jouissent des biens acquis
dans leur jeunesse, et sont heureux et honorés. Voilà un champ assez vaste ;
mais tout ce qui sort de ce sujet esl une morale hors d'œuvre. Votre
montagne est une longue préface, une digression qui absorbe le fond de la
chose. N'ayez simplement que votre sujet devant les yeux, et votre ouvrage
deviendra un ch-'-d'œuvre. Pour m'encourager à vous oser parler ainsi,
envoyez-moi une bonne critique d'Adclnide; mais, surtout, ne gêtez point
Linant. Je ne suis pas trop content de lui. Il est nourri, logé, chauffé,
blanchi, vêtu, et je sais qu'il a dit que je lui avais fait manquer un beau
poste de précepteur, pour l'attirer chez moi. Je ne l'ai cependant pris qu'à
votre considération, et après que la dignité de précepteur lui a clé refusée.
Il ne travaille poiut, il ne fait rien; il se couche à sept heures du soir, pour
se lever à midi. Encouragez le, et grondez-le en général. Si vous le traitez
en homme du monde, vous le perdrez. Adieu. A MADAME LA
DUCHESSÉ DE SAINT-PIERRE. Moi qui, dan* mes amusements
Cherchant quelque sage lecture, Lis très peu les nouveaux romans. Et
beaucoup la sainte Écriture, Hier je lisais l'aventure De ce bon]>ère des
croyants, Qui, de Dieu chantant les louanges, Vit arriver dans son réduit.
Vers les approches de la nuit, Une visite de trois anges. J'ai reçu, madame,
le même honneur dans mon trou de la rue de Long-Pont; et, de ce jour-là,
j'ai cru aux divinités comme Abraham. Mais la différence fut que le trio
céleste soupa chez ce bon homme, et que vous n'avez pas daigné souper
chez moi, crainte de faire méchante chère. Si vous aviez effectivement la
bonté qu'on allribuc à votre espèce divine, vous auriez fait une cène dans
mon ermitage; mais votre apparition ne fut point une apparition angélique;
Et, pour revenir à la fable, Pour moi lieaucoup plus vraisemblable, Et dont
vous aimez mieux le tour, Je reçus chez utoi, l'autre jour, De déesses un
roupie aimable, Conduites par le dieu d'amour; Du paradis l'heureux séjour
N'a jamais rien eu de semblable. Digitized by Google

m ANNÉE H53. Le dieu d'amour 1 n'avail point une perruque blonde , ses cheveux n'étaient pas si dérangés que les boulets du fort de Kehi le lésaient craindre, et il avait beaucoup d'esprit. Il n'appartient pas à un mortel qui loge vis-à-vis Saint-Gervais d'oser supplier la déesse vice-reine de Catalogne, l'autre déesse, et cet autre dieu , de daigner venir boire du vin de Champagne, au lieu de nectar; de quitter leur palais pour une chaumière, et bonne compagnie pour un malade. Ciel ! que j'entendrais s'écrier Marianne, ma cuisinière, Si ia duchesse de Saint-Pierre , Du ChAtelet et Forcalquier Venaient souper dans rua tanière! Mais, après la fricassée de poulets et les chandelles deCharounc, que ne doit-on pas attendre de votre indulgence ! Les dieux sont bons, ils daignent tout permettre Aux gens de bien qui leur offrent des vœux; Le cœur suffit , le cœur est tout pour eux , El c'est le mien qui dicta cette lettre. A M. DE CIDEVILLE. Ce 15 novembre. Voyez , mon cher ami, combien je suis docile. Je suis entièrement de votre avis sur les louanges que vous donnez à notre Adélaïde. J'avais peur qu'il ne parût un peu de coquetterie dans mademoiselle du Guesclin; mais, puisque vous, qui ôtes expert en cette science , ne vous ôtes pas aperçu de ce défaut , il y a apparence qu'il n'existe pas. Mais vous me donnez autant de scrupule sur le reste que de confiance sur les choses que vous approuvez. Je conviens avec vous que Nemours n'est pas, à beaucoup près, si grand , si intéressant , si occupant le théâtre que son emporté de frère. Je suis encore bien heureux qu'on puisse aimer un peu Nemours , après que Vendôme a saisi , pendant deux actes , l'attention elle cœur des spectateurs. Si le personnage de Nemours est souffert , je regarde comme un coup de l'art d'avoir fait supporter un personnage qui devait ôtre insipide. Vous me dites qu'on pourrait relever le caractère de Nemours , en affaiblissant celui de Couci. Je ne saurais me rendre à cette idée en aucune façon, d'autant plus que Couci ne se trouve avec Nemours qu'à la ûn de ta pièce. J'aurais bien voulu parler un pou de ce fou de Charles vi, de celle mégère Isabcau , do ce grand homme Henri v ; mais , quand j'cu ai voulu dire 1 Louin-Bufile de Br.mcas , comte de Forcalquier, Gis du maréchal de France Louis de Brancas. un mot , j'ai vu que je n'en avais pas le temps ; et non crat hit locus. La passion occupe toute la pièce d'un bout à l'autre. Je n'ai pas trouvé le moment de raconter tous ces événements, qui , do plus , sont aussi étrangers à mon action principale qu'essentiels à l'histoire. L'amour est une étrange chose; quand il

est quelque part, il y veut dominer ; point de compagnon , point d'épisode. Il semble que quand Nemours et Vendôme se voient, c'était bien là le cas de parler de Charles vi et de Charles vil ; point du tout. Pourquoi cela? C'est qu'aucun d'eux ne s'en soucie ; c'est qu'ils sont tous deux amoureux comme des fous. Peut-on faire parler un acteur d'autre chose que de sa passion? Et, si j'ai à me féliciter un peu, c'est d'avoir traité cette passion de façon qu'il n'y a pas de place pour l'ambition et pour la politique. Vous avez très bien senti l'horreur de l'action de Vendôme. Il semble , en effet , que ce beau nom ne soit pas fait pour un fratricide. S'il ordonnait la mort de son frère à tête reposée , ce serait un monstre, et la pièce aussi. Je ne sais même si on ne sera pas révolté qu'il demande cette horrible vengeance à l'bonnôle homme de Couci , et je vous avoue que je tremble fort pour la fin de ce quatrième acte, dont je ne suis pas trop content; mais le cinquième me rassure. Il est impossible de ne pas aimer Vendôme et de ne le pas plaindre. Je peux même espérer que l'on pardonnera à ce furieux, à cet amant malheureux , à cet homme qui, dans le même moment , se voit trahi par un frère et par une maîtresse qui lui doivent tous deux la vie ; qui voit sa maîtresse enlevée et le peuple révolté par ce même frère, et qui, de plus-, est annoncé comme un homme capable du plus grand emportement. A l'égard du détail, je le corrige tous les jours. Je travaille à plus d'un atelier à la fois ; je n'ai pas un moment de vide , les jours sont trop courts ; il faudrait les doubler pour les gens de lettres. Que ne puis-je les passer avec vous ! ils me paraîtraient alors bien plus courts. Nous avons relu votre Allégorie ; nous persistons dans nos très humbles remontrances. Nous vous prions de nous ôter la montagne. Trop d'abondance appauvrit la matière. Si j'avais beaucoup parlé des guerres civiles, Adélaïde ne loucherait pas tant. Il ne faut jamais perdre un moment soit principal sujet de vue. C'est ce qui fait que je pense toujours à vous. Vale , et me aime. A M. BROSSETTE. Le 82 novembre. Je regarde, monsieur, comme un de mes de voit s

124 CORRESPONDANCE. de vous envoyer les éditions de la Henriade qui parviennent h ma connaissance : en voici une qui, bien que très fautive, ne laisse pas d'avoir quelque singularité, à cause de plusieurs variantes qui s'y trouvent , et dans laquelle on a , de plus, imprimé mon Essai sur C Épopée, tel que je l'ai composé en français , et non pas tel que M. l'abbé Desfontaines l'avait traduit, d'après mon Essai anglais. Vous trouverez peut-être assez plaisant que je sois un auteur traduit par mes compatriotes , et que je me sois retraduit moi-même. Mais si vous aviez été deux ans, comme moi , en Angleterre , je suis sûr que vous auriez été si touché de l'énergie de cette langue, que vous auriez composé quelque chose en anglais. Cette Henriade a été traduite en vers, à Londres et en Allemagne. Cet honneur, qu'on me fait dans les pays étrangers , m'enhardit un peu auprès de vous. Je sais que vous êtes en commerce avec Rousseau , mon ennemi ; mais vous ressemblez h Poinponius Atticus, qui était courtié à la fois par César et par Pompée. Je suis persuadé que les invectives de cet homme , en qui je respecte l'amitié dont vous l'honorez , ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi. Vous êtes l'ami de tous les gens de lettres, et vous n'êtes jaloux d'aucun. Plût à Dieu que Rousseau eût un caractère comme le vôtre! Permettez-moi , monsieur , que je mette dans votre paquet un autre paquet pour M. le marquis de Caumont ; c'est un homme qui , comme vous, aime les lettres , et que le bon goût a fait sans doute votre ami. Quel temps , monsieur, pour vous envoyer des vers! •• Hinc movet Euphrates ; illinc Germania bellmn : • Sævil toto Mars inipius orbe. Viru., Gcorg ., i, r. 5ot). " El carntina tantum •• Nostra valent , I.ycida , tola inter Martia, quantum « Chaonias dicunt, aquila vcniénle , columnbas. Egl., n, t. h. On a pris le fort de Kehl ; on se bat en Pologne ; ' on va se battre en Italie. « I nunc, et versus tecum meditare canoros. » Hor-, liv. n, ep. ii, v. 76. Voilà bien du latin que je vous cite ; mais c'est avec des dévots comme vous que j'aime à réciter mon bréviaire.

A M. L'ABBÉ DE SADE. A Paris, le» novembre. J interromps mon agonie pour vous dire que vous êtes une créature charmante. Vous m'avez écrit une lettre qui me rendrait la santé, si quelque chose pouvait me guérir. On dit que vous allez être prêtre et grand-vicaire ; voilà bien des sacrements à la fois dans une famille. C'est donc pour cela que vous me dites que vous allez renoncer à l'amour. Ainsi donc vous vous figure/ , Alors que vous posséderez Le juste nom de grand-vicaire. Qu'aussitùt vous renoncerez A

l'amour, au talent de plaire. Ah! tout prêtre que vous serez, Mon cher ami , vous aimerez; Fussiez-vous évêque ou saint -père , Vous aimerez et vous plairez ; Voilà votre vrai ministère; Et toujours vous réussirez Et dans l'Église et dans Cythère. Vos vers et votre prose sont bien assurément d'un homme qui sait plaire. Je suis si malade «pie je l le vous en dirai pas davantage; et d'ailleurs , que pourrais-je vous dire de mieux , sinon que je vous aime de tout mon cœur? J'ai envoyé trois Hénriettes, de la nouvelle édition , à M. de Caumont par M. de Malijac, une par M. de Sozzi qui demeure à Lyon , vis-à-vis Bellecour. Je ne lui écris point , et à vous je ne vous écris guère, car je n'en peux plus Adieu ; conservez bien votre santé ; il est affreux de l'avoir perdue et d'aimer le plaisir. Vide, valc. Ne parlez pas à madame du Châtelet de son anglais ; c'est un secret qu'il faut qu'elle vous apprenne. Adieu ; je vous serai attaché tout le temps de ma courte et chienne de vie. A M. DE CIDEVILLE. Le 5 novembre Il y. 1 cinq jours, mon cher ami, que je suis dangereusement malade, d'une espèce d'inflammation d'entrailles; je n'ai la force ni de penser ni d'écrire. Je viens de recevoir votre lettre et le commencement de votre nouvelle Allégorie. Au nom d'Apollon , tenez-vous-en à votre premier sujet ; ne l'étouffez point sous un amas de fleurs étrangères; qu'on voie bien nettement ce que vous voulez dire; trop d'esprit nuit quelquefois à la clarté. Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de songer à être simple, à ourdir votre ouvrage d'une manière bien naturelle, bien claire, qui no

Digitized by Google

m ANNÉE ms. coûte aucune attention à l'esprit du lecteur. N'ayez point d'esprit , peignez avec vérité, et votre ouvrage sera charmant. Il me semble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieuses qui se présentent toujours à vous; c'est le défaut d'un homme supérieur , vous ne pouvez pas en avoir d'autre ; mais c'est un défaut très dangereux. Que m'importe si l'enfant est étouffé à force de caresses, ou à force d'être battu ? Comptez qu'il vous tue votre enfant en le caressant trop. Encore une fois, plus de simplicité, moins de démanaison de briller ; allez vite au but, ne dites que le nécessaire. Vous aurez encore plus d'esprit que les autres quand vous aurez retranché votre superflu. Voilà bien des conseils que j'ai tant hardiesse de vous donner ; mais... «• Petimusque, damusque vicissim. » Hor., Art.poet., v. n. Celui qui écrit est comme un malade qui ne sent pas , et celui qui lit peut donner des conseils au malade. Ceux que vous me donnez sur Adélaïde sont d'un homme bien sain; mais, pour parler sans figures, je ne suis plus guère en état d'en profiter. On va jouer la pièce ; jacta est aléa. Adieu ; dites à M. de Formont combien je l'aime. Je suis trop malade pour en écrire davantage. A M. DE CIDEVILLE. A Paris , ce 5 décembre. J'ai été bien malade , mon très cher ami ; je le suis encore ; et le peu de forces que j'ai , c'est l'amitié qui me les donne ; c'est elle qui me met la plume à la main , pour vous dire que j'ai montré à Emilie votre épltre allégorique. Elle en a jugé comme moi, et m'a confirmé dans l'opinion où je suis qu'en arrachant une infinité de fleurs que vous avez laissées croître , sans y penser, autour de l'arbre que vous plantiez , il n'en croîtra que mieux , et n'en sera que plus beau. Vous êtes un grand seigneur à qui son intendant prêche l'économie. Soyez moins prodigue , et vous serez beaucoup plus riche. Vous en convenez; voici donc quel serait mon petit avis, pour arranger les affaires de votre grande maison. J'aime beaucoup ces vers : J'étais encore dans l'âge où les désirs Vont renaissant dans le sein des plaisirs, etc. Delà je voudrais vous voir transporté, par votre démon de Socrate, au temple de la Raison ; et cela, bien clairement, bien nettement, et sans aucune idée étrangère au sujet. Le Temps, dont vous faites une description presque en tout charmante, présente à cette divinité tous ceux qui se flattent d'avoir autrefois bien passé le temps. Jetez-vous dans les portails , mais que chacun fasse le sien , en se vantant des choses mêmes que la raison condamne ; par là chaque portrait devient une satire utile et agréable, l'oint de leçon de morale, je vous en prie, que celle qui sera

renfermée dans l'aveu ingénu que feront tous les sots de l'impertinente conduite qu'ils ont tenue dans leur jeunesse. Ces moralités , qui naissent du tableau même , et qui entrent dans le corps de la fable , sont les seules qui puissent plaire, parce qu'elles-mêmes peignent chemin faisant ; et tout , en poésie, doit être peinture. Il y a une foule de beaux vers que vous pouvez conserver. Tout est diamant brillant dans votre ouvrage. Un peu d'arrangement rendra la garniture charmante. Je voudrais avoir avec vous une conversation d'une heure seulement ; je suis persuadé qu'en m'instruisant avec vous, et en vous communiquant mes doutes , nous éclaircirions plus de choses que je ne vous en embrouillerais dans vingt lettres. J'entrerais avec vous dans tous les détails ; je vous prierais d'en faire autant pour notre Adélaïde ; vous m'encourageriez à réchauffer et à ennoblir le caractère de Nemours, à mettre plus de dignité dans les amours des deux frères , et à corriger bien des mauvais vers. J'ai adopté toutes vos critiques ; j'ai refait tous les vers que vous avez bien voulu reprendre. Quand pourrai-je doue m'entretenir avec vous , à loisir , de ces études charmantes qui nous occupent tous deux si agréablement ? Il me semble que nous sommes deux amants condamnés à faire l'amour de loin. Savez-vous bien que , pendant ma maladie, j'ai fait l'opéra de Samson pour Rameau? Je vous promets de vous envoyer celui-là ; car j'ai l'amour-propre d'en être content, au moins pour la singularité dont il est. Linant renonce enfin au théâtre ; il quitte l'habit avant d'avoir achevé le noviciat. Que deviendrat-il? pourquoi avoir pris un habit d'homme, et quitté le petit collet? quel métier fera-t-il? Valc. A M. DE CIDEVILLE. Le 1^{er} décembre. Mon aimable Cideville , les c... vous occupent , je le crois bien ; ce n'est qu'un reudu. Vous êtes bien heureux de songer au plaisir au milieu des sacs , et de vous délasser de la chicane avec l'amour. Pour moi, je suis bien malade depuis quinze jours ; je suis mort au plaisir ; si je vis encore un peu , c'est pour vous et pour les lettres. Elles sont pour moi ce que les belles sont pour vous ; elles sont ma consolation et le soulagement de mes douleurs. Ne me dites point que je Ira

image not available

*image
not
available*

ANNEE H34. J27 À M. DE MAMAN ». Du i« février I7S*.

Monsieur, Adélaïde et moi nous sortons de l'agonie. Voilà pourquoi je n'ai pu encore vous remercier du beau présent dont vous m'avez honoré *. Je voulais l'avoir lu avant de vous rpraep» cier ; mais pardonne^ à un mourant, qui touchait à son dernier crépuscule , de n'avoir point vu votre aurore. Pardon si je faisdes pointes ; je viensdelirc deux pages de la Vie de Marianne. Je vais me mettre demain à vous étudier et à vous admirer. Je vous devrai mon instruction et mon plaisir. Vos livres sont comme vous , monsieur , sages , instructifs , et agréables. Heureux qui peut ou vous lire ou vous entendre I Vous n'avez point de plus zélé admirateur ni de plus tendre et respectueux serviteur que V. A M. CLÉMENT, A. DREUX. 19 février. Vous m'accablez toujours de présents , mon cher njousieur; vos galanteries m'enchantent et me font rougir ; car, quid retribuunt Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi (Ps. cxv, v. -12)? Hélas l je ne dirai point : calicem accipiam (ibid.,v. 13) ; misérable que je suisl il me faut vivre d'un régime bien indigne de vos dindons et de vos perdrix. Je ne fais point imprimer Adélaïde sitôt , et j'attends la reprise pour la donner au public. Mais je suis charmé de pouvoir vous donner sur le public nnc petite préférence. Je vais vous faire transcrire Adélaïde pour vous l'envoyer. Il est juste que vous ayez les fruits de ma terre. J'accepte la très consolante proposition que vous daignez me faire pour la sainte Quadragésime ; c'est un des plus grands plaisirs qu'on puisse faire à un pauvre malade comme moi. Si vous avez la bonté de charger un de vos gens ou de vos commissionnaires d'envoyer cette petite provision au sieur Demoulin , qui prend soin de mon petit ménage , et qui , par conséquent , demeure chez moi , je vous aurai beaucoup d'obligation, à condition que vous n'empêcherez pas que Demoulin paie très exactement votre commissionnaire. Adieu ; je vous embrasse tendrement. Adélaïde fut jouée hier pour la dernière fois. Le parterre • J. J.IJourtousde Malran , né en 1678, mort en ITfl , le *u février, fat reçu à l'académie de* sciences en 1718, et à l'académie française en t7«. Cl. » Le Traite physique et historique de l'aurore boréale, 1733 , in-**. eut beau la redemander à grands cris , pendant un quart d'heure, j'ai été inflexible. Adieu ; mille remerciements ; je vous aime trop pour vous écrire avec cérémonie. A M. DE C1DEVILLE. A Pari* , ce n février. Mon tendre et aimable ami , j'ai été bien consolé dans ma maladie, en voyant quelquefois votre ami , M. du Bourg Theroulde; il

est mon rival auprès de vous, et rival préféré; mais je n'étais point jaloux. Nous parlions de mon cher Cideville avec un plaisir si entier et si pur 1 nous nous entretenions de l'espérance de vivre un jour à Paris avec lui ; et , aujourd'hui , voilà mon cher Cideville qui me mande qu'en effet il pourra venir ici bientôt. Cela est-il bien vrai? puis-je y compter ? Ah 1 c'est alors que j'aurai de la santé , et que je serai heureux. ' Je commence enfin à sortir. J'allai même, samedi dernier, à l'enterrement d'Adélaïde , dont le convoi fut assez honorable. J'avais esquivé le mien, et je suis fort content du parterre, qui reçut Adélaïde mourante , et Voltaire ressuscité , avec assez de cordialité. Il est vrai que je suis retombé depuis ; mais , malgré cette rechute , je veux aller au plus vite chez M. du Bourg Theroulde pour lui parler de vous. En attendant , disons un petit mot d'Adélaïde. On ne se plaint point du duc de Nemours ; on s'est récrié contre le duc de Vendôme. La voix publique m'a accusé d'abord d'avoir mis sur le théâtre un prince du sang pour en faire, de gaieté de coeur, un assassiu. Le parterre est revenu tout d'un coup de cette idée ; mais nosseigneurs les courtisans , qui sont trop grands seigneurs pour se dédire si vite , persistent encore dans leur reproche. Pour moi , s'il m'est permis de me mettre au nombre de mes critiques, je ne crois pas que l'on soit moins intéressé à une tragédie , parce qu'un prince de la nation se laisse emporter à l'excès d'une passion effrénée. Un historiographe me dira bien que le comte de Vendôme n'était point duc , et que c'était le duc de Bretagne Jean , et non le comte de Vendôme, qui fit cette méchante action. Le public se moque de tout cela; et, si la pièce est intéressante, peu lui importe que son plaisir vienne de Jean ou de Vendôme. Mais ce Vendôme n'intéresse peut-être pas assez , parce qu'il n'est point aimé , et parce qu'on ne pardonne point à un héros français d'être furieux contre une honnête femme qui lui dit de si bonnes raisons. Couci vient encore prouver à votre homme qu'il est un pauvre homme d'être si amoureux

428 CORRESPONDANCE. reux. Toul cela fait qu'on ne prend pas un intérêt Lien tendre au succès de cet amour. Ajoutez que le sieur Dufresne a joué ce rôle indignement, quoi qu'en dise Rochemore *. Le travail que j'ai fait pour corriger ce qui avait paru révoltant dans ce Vendôme , h la première représentation , est très peu de chose. Je vous enverrai la pièce ; vous la trouverez presque la même. Le public , qui applaudit h la seconde représentation ce qu'il avait condamné h la première, a prétendu , pour se justifier, que j'avais tout refondu , et je l'ai laissé croire. Adieu , mon cherami. Ecrivez , je vous en prie , h Linant qu'il a besoin d'avoir une conduite très circonspecte; que rien n'est plus capable de lui faire tort que de se plaindre qu'il u'est pas assez bien chez un homme à qui il est absolument inutile , et qui , de compte toit , dépense pour lui seize cents francs par an. Une telle ingratitude serait capable de le perdre. Je vous ai toujours dit que vous le gâtiez. Il s'est imaginé qu'il devait être sur un pied brillant dans le monde, avant d'avoir rien fait qui pût l'y produire. Il oublie son état , son inutilité, et la nécessité de travailler; il abuse de la facilité que j'ai eue de lui faire avoir son entrée h la Comédie ; il y va tous les jours, sur le théâtre, au lieu de songer a faire une pièce. Il a fait en deux ans une scène qui ne vaut rien ; et il se croit un personnage , parce qu'il va au théâtre et chez Procope. Je lui pardonne tout , parce que vous le protégez ; mais , au nom de Dieu , faites-lui entendre raison , si vous en espérez encore quelque chose. A M. DE MONCRIF. Je suis très flatté , je vous assure , mon cher monsieur, de recevoir quelques uns de vos ordres ; mais je crains bien de ne pouvoir les exécuter. M. Falkener , mon ami , n'est point h Alexandrie , mais à Constantinople, dont il doit partir incessamment. Il est vrai qu'il a du goût pour l'antiquaille, mais ce n'est ni pour alun , borax , terre sigillée ou plante marine. Son goût se renferme dans les médailles grecques et dans les vieux auteurs : de sorte qu'excepté les draps et les soies , auxquels il s'entend parfaitement bien , je ne lui connais d'autre intelligence que celle d'Horace et de Virgile , et des vieilles monnaies du temps d'Alexandre. Cependant , monsieur , s'il lui tombe entre les mains quelque coquille de colimaçon turc, quelques morceaux de soufre du lac de Sodôme , quelque araignée ou crapaud volant du Levant , ' Jean-Baptiste-Louis Hercule de Rochemoro , né en octobre tests, mort ver* la fin de mars 1743 , selon le Moréri de 1789, cal connu par quelque* poésies qu'il composa pour mademoiselle Journet , artrice de l'Opéra. Cl..

ou autres utilités semblables , sans omettre de vieux morceaux de marbre ou de terre, je vais le prier de les apporter avec lui à Paris, où je compte le voir h son retour de Constantinople, il se fera un plaisir de vous les apporter lui-même. Je lui enverrai donc , dès demaiu , votre mémoire. Si j'avais une copie de T il lion et l'Aurore , je l'y joindrais, bien sûrqu'il s'empresserait plus pour l'auteur de cet aimable ouvrage que pour tous les princes du monde: car il est homme d'esprit et Anglais. Je suis de tout mon cœur , monsieur , avec la plus siucère estime , etc. A M. DE CI DEVILLE. Ce mercredi , 7 avrili Mon cher ami , je pars pour être témoin d'un mariage que je vieus de faire. J'avais mis dans ma tête , il y a long - temps , de marier M. le duc de Richelieu à mademoiselle de Guise. J'ai conduit cette affaire comme une intrigue de comédie ; le dénouement va se faire à Monjeu , auprès d'Aulun . Les poètes sont plus dans l'usage de faire des épithalamcs que des contrats ; cependant j'ai fait le contrat, et, probablement , je ne ferai point de vers. Vous savez ce que dit madame de Murat : Mais , quand l'hymen est fait , c'est en vain qu'on réclame Le dieu des vers et les neuf doctes soeurs; C'est le sort des Amours, et celui des auteurs, D'ccliouer à l'épithalame. I.' Heureuse peine , conte. Je pars dans une heure, mon aimable Cideviilc ; j'envoie devant tragédie, opéra, versiculets, cl totam nugarum supelteclilm. C'est pour le coup que je vai9 travailler à vous faire transcrire tout ce que je vous dois. Formont vient de m'écrire une lettre où je reconnais sa raison saine et son goût délicat. Messieurs les Normands , vous avez bien de l'esprit. L'abbé du Resnel , autre Normand . traducteur de Pope, homme qui sait penser, sentir, et écrire, est ou doit être à Ronen ; je lui ai dit que mon cher Cideville y était ; il le verra , et il eu pensera comme moi. C'est un admirateur et un ami de plus que vous allez acquérir l'un et l'autre, en fesant connaissance. Je n'ai pas perdu toute espérance sur Linant. Je ne crois pas que Linant ait jamais un talent supérieur; mais je crois qu'il sera un ignorant inutile aux autres et à lui-même ; plein de goût et d'esprit , sans imagination , il n'a rien de ce qu'il faut ni pour briller ni pour faire fortune. Il a la sorte d'esprit qui convient 'a un homme qui aurait vingt mille livres de rente. Voilà de quoi je Je plains , mais de quoi je ne lui parle jamais. J'ai éléméconDigitized by Google

<29 ANNÉE <734. lent de lui , mais je ne l'ai dit qu'à vous et a M. de Formont. Adieu ; je vous aime avec tendresse. Je pars. Valet curée. V. A M. DE CIDEVILLE. A Monjeu , par Autun , le 2» avril. J'étais ici tranquille , mon charmant ami , et je jouissais paisiblement du fruit de ma petite négociation entre M. de Richelieu et mademoiselle de Guise. Je n'ai pas trop l'air du blond Ilyménée ; mais je faisais les fonctions de ce dieu charitable, et je me mêlais d'unir des cœurs par-devant notaire, lorsque les nouvelles les plus affligeantes | sont venues troubler mon repos. Ces maudites Lettres anglaises se débitent enfiu sans qu'on m'ait consulté , sans qu'on m'eût donné le moindre avis. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête , j'en et de donner l'ouvrage avec la Lettre sur les Pensées de Pascal , que j'avais le plus à cœur de sup • primer. Je ne veux pas soupçonner Jore de m'avoir joué ce tour, parce que , sur le moindre soupçon, il serait mis sûrement à la Bastille , pour le reste ; de sa vie. Mais je vous supplie de me mander ce ; que vous en savez. En un mot , si l'on pouvait ôter mon nom , du moins ce serait u«e impertinence de sauvée. Je ne sais où est ce misérable. | Adieu ; j'ai le cœur serré de douleur. Écrivez- ; moi pour me consoler, et faites mille teudres corn- • pliments pour moi à mon ami Formont. L'abbé i du Resnel est-il à Rouen ? En êtes-vous bien content? Adieu ; écrivez-moi à Monjeu . I A M. DE FORMONT. A Monjeu , par Autun , ce 2\$ avril. On ne peut , mon cher Formont , vous écrire plus rarement que je fais , et vous aimer plus tendrement. Je passe la moitié de mes jours à souffrir, et l'autre à étudier ou à rimailleur , et il se trouve que- la journée se passe sans que j'aie le temps d'écrire ma lettre. Vous serez peut-être étonné de la date de celle-ci. Moi , au fond de la Bourgogne I moi , qui n'aurais voulu quitter Paris que pour Rouen ; mais c'est que je me suis mêlé de marier M. de Richelieu avec mademoiselle de Guise, et qu'il a fallu dans les règles être de la noce. J'ai donc fait quatre-vingts lieues pour voir un homme coucher avec une femme. C'était bien la peine d'aller si loin I Riais voici bien une autre besogne. On vend mes Lettres , que vous connaissez , sans qu'on m'ait averti , sans qu'on m'ait donné le moindre signe de vie. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête ; et , malgré mes prières réitérées de supprimer au moins ce qui regarde les Pensées de Pascal , on a joint cette Lettre aux autres. Les dévots me damnent ; mes ennemis crient, et ou me fait craindre une lettre de cachet , lettre beaucoup plus dangereuse que les miennes. Je vous demande en grâce de me mander ce que vous pourrez

savoir. Jore est-il dans votre ville? est-il à Paris? Pourrait-on, au moins, faire savoir mes intentions à ceux qui ont eu l'indiscrétion de débiter cet ouvrage sans mon consentement? Pourrait-on, au moins, supprimer mon nom? Adieu, mon sage et aimable ami. Je suis bien fou de me faire des affaires pour un livre. A M. L'ABBÉ D'OLIVET. A Monjeu, par Autun, ce 25 avril. Je compte toujours sur votre amitié, mon très cher abbé et mon maître, et je vous mets à l'épreuve. Écrivez-moi, si vous m'aimez, tout ce qu'on dit de ces Lettres anglaises qui paraissent depuis peu. C'est bien assurément malgré moi que l'on débite cet ouvrage. Il y a plus d'un an que je prenais les plus grandes et les plus inutiles précautions pour le supprimer. Il m'en a coûté < 500 francs pour espérer, pendant quelques mois, qu'il ne paraîtrait point. Mais enfin j'ai perdu mon argent, mes peines, et mes espérances. Non seulement on m'a trahi, et l'on débite l'ouvrage; mais, grâce à la bonté qu'on a toujours de juger favorablement son prochain, j'apprends qu'on me soupçonne de faire vendre moi-même l'ouvrage. Je me flatte que vous me défendrez avec vos amis, ou, plutôt, que ceux qui ont l'honneur d'être vos amis ne m'imputeront point de telles bassesses. Mais vous, mon cher abbé, mandez-moi ce que c'était que l'affaire qu'on voulait vous susciter, au sujet des rêveries de ce fou de 1*. Hardouin. Faudra-t-il que les gens de lettres, en France, soient toujours traités comme les mathématiciens l'étaient du temps de Domitien! Écrivez-moi, je vous en prie, au plus vite à Monjeu. J'y étais paisiblement occupé à marier M. le duc de Richelieu à mademoiselle de Guise. L'aventure de ces Lettres a rabattu ma joie, et votre souvenir me la rendra. AM. DE MAUPERTUIS. » A Monjeu, par Autun, 99 avril. Votre géomètre *, monsieur, vient de me montrer votre lettre. Je vous plains de son absence, mais je suis beaucoup plus à plaindre que vous, > Madame du Châtelet, à qui M. de Maupertuis avait donné quelque leçon* de géométrie. K. <<• U Digltized by Google

CO H H ES POND ANGE. <50 s'il faut que j'aille à Londres ou à Râle , tandis que vous serez à Paris . avec madame «lu CI»Alelet. Ce sont donc ces Lettres anglaises qui vont m'exiler ! En vérité , je crois qu'on sera un jour Rien honteux de m'avoir persécuté pour un ouvrage que vous avez corrigé. Je commence à soupçonner que ce sont les partisans des tourbillons et des idées innées qui me suscitent la persécution. Cartésiens, malcbranchistes , jansénistes , tout se déchaîne contre moi ; mais j'espère en votre appui : il faut , s'il vous plaît, que vous deveniez chef de secte. Vous ôtes l'apôtre de Locke et de Newton ; et un apôtre de votre trempe, avec un disciple comme madame du Châtelet , rendrait la vue aux aveugles. Je crains encore plus monsieur le garde-des-sceaux que les raisonneurs ; il ne prend point du tout cette affaire-ci en philosophe ; il se fâche en ministre , et , qui pis est, en ministre prévenu et trompé. On lui a fait entendre que c'est moi qui débite cette édition , tandis que je n'ai épargné , depuis un an , ni soins ni argent pour la supprimer. J'étais bien loin assurément de la vouloir donner au public , il me suffisait de votre approbation. Madame du Châtelet et vous , ne me valez-vous pas le public? D'ailleurs, aurais-je eu , je vous prie , l'impertinence de mettre mon nom à la tête de l'ouvrage? y aurais-je ajouté la Lettre sur Pascal , que j'avais fait supprimer, même à Londres? Savez-vous bien que j'ai fait prodigieusement grâce à ce Pascal ? De toutes les prophéties qu'il rapporte , il n'y en a pas une qui puisse s'expliquer honnêtement de Jésus-Christ. Son chapitre sur les miracles est un persiflage. Cependant je n'en ai rien dit, et l'on crie. Mais laissez-moi faire ; quand je serai une fois à Bâle , je ne serai pas si prudent. Eu attendant , je vous prie de faire connaître la vérité à vos amis. Il me sera plus glorieux d'être défendu par vous , qu'il n'est triste d'être persécuté par les sots. Je vous demande pardon d'avoir rais tant de paroles dans ma lettre ; mais , quand on écrit en présence de madame du Châtelet, on ne peut pas recueillir son esprit fort aisément. Adieu ; vous savez le respect que mon esprit a pour le vôtre. Écrivez-moi , ou pour m'apprendre quelques nouvelles de ces Lettres , ou pour me consoler. Je vous suis tendrement attaché pour la vie , comme si j'étais digne de votre commerce.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL V Avril. On dit qu'après avoir été mon patron , vous allez être mon juge , et qu'on dénonce à votre sénat ces Lettres anglaises , comme un mandement du cardinal de Bissi , ou de l'évêque de Laon. Messieurs tenant la cour du parlement, de grâce ,

souvenez- vous de ces vers : Il est dans ce saint temple un sénat vénérable, Propice & l'innocence, au crime redoutable. Qui , des lois de sou prince et l'organe et l'appui , Marche d'un pas égal entre son peuple et lui , etc. Henri a Je, cil. iv, v. 399. Je me flatte qu'en ce cas les présidents Hénault et Roujault , les Biuihier, se joindront à vous , et que vous donnerez un bel arrêt, par lequel il sera dit que Rabelais , Montaigne, l'auteur des Lettres persanes , Bayle, Locke, et moi chétif, serons réputés gens de bien , et mis hors de cour et de procès. Qu'est devenu M. de Pont-de-Veyle? d'où vient que je n'entends plus parler de lui? n'est- il poiul a Pont-de-Veyle, avec madame votre mère? Si vous voyez M. Hérault, sachez, je vous en prie , ce qu'aura dit le libraire qui est à la Bastille; et encouragez ledit M. Hérault h me Taire, auprès du bou cardinal et de l'opiniâtre Chauvelin , tout le bien qu'il pourra humainement me faire. Je vais vous parler avec la confiance que je vous dois, et qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour un cœur comme le vôtre. Quand je donnai permission , il y a deux ans , a Thicriot d'imprimer ces maudites Lettres, je m'étais arrangé pour sortir de France , et aller jouir, dans un pays libre, du plus grand avantage que je connaisse , et du plus beau droit de l'humanité , qui est de ne dépendre que des lois, et non du caprice des hommes. J'étais très déterminé à cette idée; l'amitié seule m'a fait entièrement changer de résolution , et m'a rendu ce pays-ci plus cher que je ne l'espérais. Vous êtes assurément à la tête des personnes que j'aime ; et ce que vous avez bien voulu faire pour moi , dans cette occasion , m'attache à vous bien davantage, et me fait l Charles -Augustin de Ferrolol, comte d'Argent&l, fl Isd'Aogustin de Ferrolol , seigneur de Pont-de-Veyle, en Bresse , e» d'Argental, en Fores, mort président honoraire au parlement de Met* en 1737, et de Marie-Angélique Guérin de Tencin , sueur aînée du cardinal et de la fameuse religieuse connue sous ce dernier nom , naquit le 80 décembre 1700, trois ans après son frère , le comte de Pont-de-Veyle, avec lequel , vers 1707,11 fut mis au collège des jésuites , autrement dit de Louis-le Grand, où le jeune Arouet étudiait alors. Digitized by Google

ANNEE 1754. souhaiter plus que jamais «l'habiter lo pays où vous êtes. Vous savez tout ce que je dois à la généreuse amitié de madame du Châtelet, qui avait laissé uu domestique à Pari⁹ , pour m'apporter en poste les premières nouvelles. Vous eûtes la boulé de m'écrire ce que j'avais h craindre ; et c'est à vous et h elle que je dois la liberté dont je jouis. Tout ce qui me trouble â présent , c'est que ceux qui peuvent savoir la vivacité des démarches de madame du Châtelet , et qui n'ont pas un cœur aussi tendre et aussi vertueux que vous , ne rendent pas a l'extrême amitié et aux sentiments respectables dont elle m'honore toute la justice que sa conduite mérite. Cela me désespérerait, et c'est en ce cas surtout que j'attends de votre générosité que vous fermerez la bouche h ceux qui pourraient devant vous calomnier une amitié si vraie et si peu commune Faites-moi la grâce, je vous en prie, de m'écrire où en sont les choses ; si M. de Chauvelin s'adoucit, si M. Rouillé peut me servir auprès de lui , si M. l'abbé de Rothelin peut m'être utile. Je crois que je ne dois pas trop me remuer dans ces commencements , et que je dois attendre du temps l'adoucissement qu'il met à toutes les affaires ; mais aussi il est bon de no pas m'endormir entièrement sur l'espérance que le temps seul me servira. Je n'ai point suivi les conseils que vous me donniez de me rendre en diligence à Auxonne ; tout ce qui était è Monjeu m'a envoyé vite en Lorraine. J'ai, de plus, une aversion mortelle pour la prison ; je suis malade ; un air enfermé m'aurait tué ; on m'aurait peut-être fourré dans un cachot. Ce qui m'a fait croire que les ordres étaient durs , c'est que la maréchaussée était en campagne. Ne pourriez-vous point savoir si le garde-dessceaux a toujours la rage de vouloir faire périr, à Auxonne, un homme qui a la lièvre et la dyssenterie , et qui est dans un désert? Qu'il m'y laisse, c'est tout ce que je lui demande, et qu'il ne m'envie pas l'air de la campagne. Adieu ; je serai toute ma vie pénétré de la plus tendre reconnaissance. Je vous serai attaché comme vous méritez qu'on vous aime. A M. DE MONCRIF. A Uonjeu , par Autan , ce 6 mai '. Je compte sur votre amitié , mon cher et aimable Moncrif. Voici une belle occasion pour vous. On me calomnie , on m'accable , on me déchire. 1

Voltaire data aana doute cette lettre de Monjeu , pour ne pa* faire «avoir qu'il était alors cacbé dans le disert de Clrey. Cl. 451 Jamais vous n'aurez plus de mérite à me défendre. Les dévots me damnent ; les sols me critiquent ; les politiques me parlent de lettres do cachet ; le tout , pour avoir dit des vérités fort innocentes. Le juste est toujours persécuté, mou

cher ami ; mais ces épreuves servent à faire valoir le zèle des vrais élus. Vous êtes de ces élus ; votre royaume , qui mieux est , est de ce monde , et vous avez le dou de plaire dans la société comme sur le Parnasse. Mettez en usage ce talent que vous avez de persuader, pour réfuter les lâches calomnies dont ou m'affuble. On ose dire que c'est moi-même qui fais débiter ces lettres anglaises, dans le temps qu'on sait que je n'épargne, depuis un an, ni soins ni argent pour les supprimer. Je pardonne à ces vils insectes, à ces misérables prétendus beaux esprits, qui déchirent tout haut des ouvrages qu'ils approuvent tout bas , et qui font semblant de mépriser ce qu'ils envient ; mais je ne puis pardonner â ces calomniateurs de profession , qui attaquent la personne encore plus cruellement que les ouvrages , et qui vont de maison en maison semer les rumeurs les plus calomnieuses. C'est contre le bourdonnement de ces frelons que je vous demande votre secours, ma gentille abeille du Parnasse. Mandez-moi , je vous en prie, des nouvelles de vous, des théâtres, de ces Lettres et des plaisirs. A-t-on joué Zaïre ? qui?... mademoiselle Gaussin? et vous, qui?., ou pour aller plus galamment : Qua cales? quœ te vinctum grata compede Uct inet ? Adieu : je vous aime , vous estime , et voudrais passer ma vie avec vous. A M. DE CIDEVILLE. Ce 8 mai. Votre protégé Jore m'a perdu. Il n'y avait pas encore un mois qu'il m'avait juré que rien ne paraîtrait , qu'il ne ferait jamais rien que de mon consentement; je lui avais prêté 4,500 francs dans cette espérance ; cependant à peine suis-je à quatrevingts lieues de Paris, que j'apprends qu'on débile publiquement une édition de cet ouvrage , avec mon nom à la tête, et avec la Lettre sur Pascal. J'écris'a Paris, je fais chercher mon homme, point de nouvelles. Enfin il vient chez moi , et parle à Demoulin , mais d'une façon à se faire croire coupable. Dans cet intervalle on me mande que si je ne veux pas être perdu, il faut remettre sur-lechamp l'édition à M. Rouillé. Que faire dans celle circonstance? Irai-je être le délateur de quelqu'un? et puis-je remettre uu dépôt que je n'ai pas (Je prends le parti d'écrire à Jore , le 2 mai , que je ne veux être ni son délateur ni son complice ; que , s'il veut se sauver et moi aussi , il 9.

CORRESPONDANCE. faut qu'il remette cuire les mains de Deraoulin ce qu'il pourra trouver d'exemplaires , et apaiser au plus vite le garde-des-sceaux par ce sacrifice. Cependant il part une lettre de cachet le 1 mai ; je suis obligé de me cacher et de fuir ; je tombe malade en chemin ; voilà mon état : voici le remède. Ce remède est dans votre amitié. Vous pouvez engager la femme de Jore à sacrifier cinq cents exemplaires ; ils ont assez gagné sur le reste , supposé que ce soient eux qui aient vendu l'édition. Ne pourriez-vous point alors écrire en droiture à M. Rouillé , lui dire qu'étant de vos amis depuis long-temps , je vous ai prié de faire chercher à Rouen l'édition de ces Lettres ; que vous avez engagé ceux qui s'en étaient chargés à la remettre, etc. ; ou bien, voudriez -vous faire écrire le premier président ? il s'en ferait honneur , et il ferait voir son zèle pour l'inquisition littéraire qu'on établit. Soit que ce fût vous , soit que ce fût le premier président , je crois que cela me ferait grand bien , si le garde-Klos-sceaux pouvait savoir , par ce canal et par une lettre écrite à M. Rouillé , que j'ai écrit à Rouen , le 2 mai , pour faire chercher l'édition , à quelque prix que ce pût être. Je remets tout cela à votre prudence et à votre tendre amitié. Votre esprit et votre cœur sont faits pour ajouter au bonheur de ma vie quand je suis heureux , et pour être ma consolation dans mes traverses. A présent que je vais être tranquille dans une retraite ignorée de tout le monde , nous vous enverrons sûrement des Samson et des pièces fugitives en quantité. Laissez faire, vous ne manquerez de rien , vous aurez des vers. J'embrasse tendrement mon ami Formoul et notre cher du Bourg Thcroulde. Adieu , mon aimable ami, adieu. Écrivez-moi sous l'enveloppe de l'abbé Moussinot , cloître Sainl-Merri. A M. DE CIDEVILLE. Ce 11 mai, en passant. Je vous ai écrit que le temps de vous écrire , mon cher ami , de ne faire nul usage du billet de treize cent soixante-huit livres qu'on vous a envoyé sans ma participation. Il vaut beaucoup mieux que le fils 1 du vieux bonhomme fasse ce dont il était convenu avec moi , en cas qu'il voie que cette démarche puisse être utile. Peut-être en a-t-il déjà vendu ; et, en ce cas , il serait puni tout aussi sévèrement , et on lui répondrait comme Dieu aux Juifs : Sacrificiel tua non volo. C'est à lui à voir s'il est coupable, et jusqu'à quel point il peut compter sur l'indulgence des gens à qui il a affaire. Il faut qu'il 1 Jore, associé à son père, comme libraire du clergé. Cr. commence par m'instruire de ses démarches , afin que je sache , de mon côté , sur quoi compter. Je ne veux ni ne dois rien faire aveuglément. Je commence à croire

que l'édition avec mon nom à In tête est une édition de Hollande. En ce cas, votre protégé n'aurait rien à craindre, ni même rien à faire à présent qu'à se tenir tranquille. Je lui demande pardon de l'avoir soupçonné ; mais il fallait qu'il m'écrivit pour prendre des mesures. Adieu ; je vous embrasse tendrement. V. A M. l'abbé Moussinot; et, sous l'enveloppe, à l'ami de l'abbé Moussinot : voilà mon adresse. A M. DE CIDEVILLE. Ci 30 mai. Par des lettres que je viens de recevoir , mou cher Cidoville , on vient de m'assurer que c'est l'édition de votre protégé qui a paru , et qui a fait tout le malheur. Je n'en serai certain par moi-même que lorsque j'aurai vu les exemplaires que j'ai donné ordre qu'on m'envoyât incessamment. Il y a près d'un mois que je l'ai fait chercher dans Paris , et que je l'ai fait prier de m'écrire ce qu'il savait de cette affaire : point de nouvelles ; je ne sais où il est. U y a apparence qu'il m'eût écrit s'il avait été innocent. Vous jugez bien que, dans cette incertitude , je ne puis rien faire. Acheter ce que vous savez est absolument inutile , et même très dangereux. Le mieux est de se tenir tranquille quelque temps. Je lui conseille d'aller voyager en Hollande. Je ne sais si je n'irai pas y faire un tour. J'ignore encore si l'on vous a fait toucher treize cent soixante-huit livres; si vous les avez , je vous prie de les renvoyer à M. Pasquier, agent de change, rue Quincampoix , à Paris. Cet argent ne m'appartient pas ; il est à une personne à qui je le devais , qui en a un très grand besoin , et qui s'en dessaisissait en ma faveur , s'imaginant que c'était un moyen sûr d'apaiser l'affaire : il ne faut pas qu'elle soit la victime de son amitié. A l'égard de Jore , je ne vous en parlerai que quand j'aurai de ses nouvelles. Conservez - moi votre tendre amitié; je vous écrirai quand je serai fixé en quelque endroit. Jusqu'à présent je ne vous ai écrit que comme un homme d'affaires ; mon cœur sera plus bavard la première fois. Adieu ; mille amitiés à Formont et à l'abbé du Resnel. A M. DE CIDEVILLE. Mai. Eh bien 1 est-il possible que vous vous soyez laissé surprendre aux larmes et aux cris de ces gens-là? Ou ils vous trompent bien indignement, ou ils sont bien trompés eux-mêmes. Digitized by Google

ANNÉE 1734. J'ai découvert enfin , à n'en pouvoir douter , que ce misérable a tout fait, et qu'il m'a trahi cruellement. Je m'en doutais bien h son silence. Le scélérat m'avait juré, en parlant , qae rien ne paraîtrait jamais. Il avait, depuis un mois, le supplément de la fin , il s'en est servi; il a pris le temps de mon absence pour trahir les promesses qu'il m'avait faites, et les obligations qu'il m'avait. On m'a enfin envoyé la preuve incontestable de sou crime. J'ai tout confronté ; sa perfidie n'est que trop réelle. U triomphe ; il en vend deux mille cinq cents , à 6 , à 8 , h J 0 livres pièce ; et moi je suis proscrit. Lettre de cachet, dénonciation au parlement , requête des curés , la crainte d'un jugement rigoureux ; voila tout ce qu'il m'attire; tandis que, sur la foi de vos lettres , j'ai hasardé de me perdre pour le sauver, et qucj'ai tellement assuré son innocence aux ministres, que je me mis fait croire coupable. Au nom de Dieu , parlez h ces gens -l'a , quand vous les verrez : diles-leur qu'ils avertissent leur fils de faire ce que je lui marquerai dans un billet, sans quoi il sera perdu. Il n'est pas juste , après tout , que je sois malheureux toute ma vie jHiur contenter l'avidité de ce misérable. Surtout qu'on vous remette jusqu'au moindre chiffon d'écriture qu'on peut avoir de moi. Les hommes sont bien méchants! Quoi! dans le temps qu'il m'a mille obligations ! O hommes I vous êtes ou trompeurs , ou indignement superstitieux, ou calomniateurs. Vous êtes des monstres; niais il y a des Cideville , il y a des Emilie ; cela fait qu'on tient à l'humanité, et qu'on pardonne au genre humain. L'amitié que j'ai éprouvée dans cette occasion passe tout l'excès des persécutions qu'on peut me faire essuyer. La balance n'est pas égale , et je suis trop heureux. J'embrasse tendrement le philosophe Formonl, le tendre et charmant du RourgThcroulde, le judicieux et élégant du Resnei. Si vous voyez M. le marquis , diles-lui qu'avec sa permission je pourrais bien aller passer un mois dans ses terres pour dépayser les alguazils. N'y viendriez- vous pas? Adieu , tout cela ne m'empêche ni ne m'empêchera d'achever mon quatrième acte. Va le , le amo. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Mai. . Encore une importunité, encore une lettre. Avouez que je suis un persécutant encore plus qu'un persécuté. La lettre de cachet m'eu fait écrire mille. « Nanti parvu> onyx clirioi cadtim. » Hok., Iil>. iv, od. xii, v. ij. 133 Je vous supplie de faire rendre cette lettre à madame la duchesse d'Aiguillon. Je vous l'envoie ouverte; ayez la bonté d'y voir ma justification, et de la cacheter. Mille pardons. Vraiment, puisqu'on cric tant sur ces fichues lettres, je ine repens

bien de n'en avoir pas dit davantage. Va, va, Pascal, laisse-moi faire! tu as un chapitre sur les prophéties, où il n'y a pas l'ombre de bon sens; attends, attends! Où en sommes-nous, je vous prie? De grâce, un petit mot touchant cet excommunié. Mon livre sera-t-il brûlé, ou moi? Veut-on que je me rétracte, comme saint Augustin? veut-on que j'aille au diable? Écrivez ou chez Demoulin, ou chez l'abbé Moussinot, ou, plutôt, à M. Fallu, et dites-lui qu'il me garde un profond secret. A MADAME LA DUCHESSE D'AIGUILLON. Mai. Si vous êtes encore à Paris, madame, permettez-moi d'avoir recours à la langue française dont vous vous servez si bien, plutôt qu'au vieux gascon, qui me serait à présent peu utile, je crois, auprès de M. le garde-des-sceaux. Je suis pénétré de reconnaissance, et je vous remercie, au nom de tous les partisans de Locke et de Newton, de la bonté que vous avez eue de mettre madame la princesse de Gmli dans les intérêts des philosophes, malgré les criailleries des dévots. On me mande, dans ma retraite, que le parlement veut me faire condamner, et me traiter comme un mandement d'évêque. Pourquoi non? Il y a bien eu des arrêts contre l'antimoine, et en faveur des formes substantielles d'Aristote. On dit qu'il faut que je me rétracte; très volontiers: je déclarerai que Pascal a toujours raison; que fatal laurier, bel astre, sont de la belle poésie; que si saint Luc et saint Marc se contredisent, c'est une preuve de la vérité de la religion à ceux qui savent bien prendre les choses; qu'une des belles preuves encore de la religion, c'est qu'elle est intelligible. J'avouerai que tous les prêtres sont doux et désintéressés; que les jésuites sont d'honnêtes gens; que les moines ne sont ni orgueilleux, ni intrigants, ni puants; que la sainte inquisition est le triomphe de l'humanité et de la tolérance; enfin, je dirai tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on me laisse en repos, et qu'on ne s'acharne point à persécuter un homme qui n'a jamais fait de mal à personne, qui vit dans la retraite, et qui ne connaissait d'autre ambition que celle de vous faire sa cour. Il est très certain, de plus, (pie l'édition est faite malgré moi. qu'on y a ajouté beaucoup de

COH HESPON DANCE. J3t choses, et que j'ai fait humainement ce que j'ai pu pour en découvrir l'auteur. Perraettez-moi , madame , de vous renouveler ma reconnaissance et mes prières. La grâce que je demande au ministre , c'est qu'il ne me prive pas de l'honneur de vous voir ; c'est une grâce pour laquelle on ne saurait trop importuner. J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, Voltaire. M'est-il permis de saluer M. leduc d'Aiguillon, de lui présenter mon respect, de le remercier, et de l'eiborter à lire les iMlrcs philosophiques sans scandale? elles sont imprimées à faire peur , et remplies de fautes absurdes ; c'est la ce qui me désespère. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND. A Bile, le 33 mal. Vraiment, madame, quand j'eus l'honneur de vous écrire et de vous prier d'engager vos amis à parlera M. de Maurepas, ce n'était pas de peur qu'il me fit du mal, c'était afin qu'il me fit du bien. Je le priais comme mon bon ange ; mais mon mauvais ange, par malheur, est beaucoup plus puissant que lui. N'admirez-vous pas , madame , tous les beaux discours qu'on tient h l'égard de ces scandaleuses Lettres ? Madame la duchesse du Maine est-elle bien fâchée que j'aie mis Newton au-dessus de Descarlcs? et comment madame la duchesse de Villars , qui aime tant les idées innées, trouvera-t-elle la hardiesse que j'ai eue de traiter ses idées innées de chimères? Mais si vous voulez vous réjouir , parlez un peu de mon brûlable livre a quelques jansénistes. Si j'avais écrit qu'il n'y a point de Dieu , ces messieurs auraient beaucoup espéré de ma conversion: mais, depuis que j'ai dit que Pascal s'était trompé quelquefois ; que fatal laurier , bel astre, merveille île nos jours, ne sont pas des beautés poétiques , comme Pascal l'a cru ; qu'il n'est pas absolument démontré qu'il faut croire la religion, parccqu'elle est obscure ; qu'il ne faut point jouer l'existence de Dieu à croix ou pile ; enfin , depuis que j'ai dit ces absurdités impies, il u'y a point d'honnête janséniste qui ne voulût me brûler , dans ce monde-ci et daus l'autre. De vous dire , madame , qui sont les plus fous des jansénistes , des raoiinistes , ou des anglicans , des quakers , cela est bien difficile ; mais il est certain que je suis beaucoup plus fou qu'eux de leur avoir dit des vérités qui ne leur feront nul bien, et qui me feront grand tort. J'étais à Londres quand j'écrivis tout cela ; et les Anglais qui voyaient mon manuscrit me trouvaient bien modéré. Je comptais sortir de France pour jamais, quand je donnai la malheureuse permission , il y a deux ans , à Thicriot d'imprimer ces bagatelles. J'ai bien changé d'avis depuis ce temps-l'a; et, malheureusement, ces Lettres paraissent eu France lorsque

j'ai le plus d'envie d'y rester. Si je ne reviens point, madame, soyez sûre que vous serez à la tête des personnes que je regretterai. Si vous voyez M. le président Hénault, dites-lui bien, je vous prie, qu'il parle, et souvent, à nous Rouillé. Quand il ne serait point à portée de me rendre service, votre suffrage et le sien me suffiraient contre la fureur des dévots et contre les lettres de cachet. Si vous vouliez m'honorer de votre souvenir, écrivez-moi à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais ; les lettres me seront rendues. Ayez la bonté de mettre une petite marque, comme deux DD, par exemple, afin que je reconnaisse vos lettres. Je ne devrais pas me méprendre au style, mais quelquefois on fait des quiproquo. A M. DE CIDEVILLE. Le 1^{er} juin. La dernière lettre que je vous écrivis, mon cher ami, sur le compte de Jore, était fondée sur ceci : Lorsqu'il me tomba entre les mains, il y a quelques années, des feuilles et des épreuves de cette édition supprimée dont il a été soupçonné, il y avait des fautes considérables dont je me souviens, et j'ai retrouvé ces mêmes fautes dans les exemplaires qu'on a débités à Paris. Y a-t-il une apparence plus forte, et netais-je pas bien en droit de le soupçonner? Cependant j'apprends qu'on ne le croit pas coupable, et qu'il est en liberté. J'apprends, en même temps, qu'il a eu avec moi un procédé bien contraire au mien. Dans le temps qu'il était en prison, je ne cessais d'écrire aux magistrats et aux ministres pour les assurer de son innocence ; et lui, au contraire, a dit au lieutenant de police que c'était moi-même qui avais fait faire cette édition qu'on a débitée. Sur sa déposition on a été tout renverser dans ma maison à Paris ; on a saisi une petite armoire où étaient mes papiers et toute ma fortune, on l'a portée chez le lieutenant de police ; elle s'est ouverte en chemin, et tout a été au pillage. Je pardonne à Jore de tout mon cœur tout ce qu'il a pu dire, et ce qui m'a attiré cette cruelle visite. Je crois qu'étant bien persuadé, comme il l'était, que je n'avais nulle part à cette édition, il a prévu que la visite qu'on ferait chez moi ne servirait qu'à ma justification ; et c'est ce qui est arrivé. Pour lui, s'il est vrai qu'il soit associé avec

-i 55 ANNÉE -1734. quelque personne des pays étrangers , et qu'ils aient en effet une édition de ce livre , laquelle n'ait point encore paru , je l'en félicite de tout mon cœur ; car il est sûr que son édition sera la meilleure , et que , tôt ou tard , il trouvera bien le moyen de s'en défaire avec avantage. On vient de saisir à Paris une presse à laquelle on travaillait à réimprimer cet ouvrage; cette presse était chez un particulier. Le libraire qui devait débiter cette édition nouvelle est connu , et , je crois , arrêté. Cette découverte fera deux biens : elle servira , en premier lieu , à justifier Jore, et pourra même faire découvrir l'imprimeur de l'édition débitée dans Paris ; en second lieu , elle intimidera les autres libraires, qui n'oseront pas se charger d'imprimer le livre: et, alors, s'il arrivait que Jore eût des exemplaires des pays étrangers ou autrement , il y gagnerait considérablement ; ainsi , de façon ou d'autre , il ne peut se plaindre ; car , s'il a une édition , il la débitera; s'il n'en a point , il ne perd rien. J'ai assuré qu'il n'en a point , et je l'assure encore tous les jours. C'est un principe dont il ne faut plus s'écarter. Dans les commencements de l'orage , je lui écrivis des choses assez ambiguës : s'il m'avait fait un mot de réponse , il m'aurait rassuré, au lieu qu'il m'a laissé toujours dans l'inquiétude ; et j'ai été incertain de ce qu'il ferait et de ce que je devais faire. Sa grande faute est de ne m'avoir point écrit. Que lui coûtait-il de dire : « Je n'ai jamais vu ni connu cette édition , et c'est ainsi que je parlerai toujours ? » Heureusement il a tenu aux magistrats ce discours, dont il aurait d'abord dû m'instruire. Il n'y a donc plus à s'en dédire. Il n'a jamais eu la moindre part à aucune édition de ce livre : c'est ce que je crois et ce que je soutiens fermement ; mais cependant le ministère prétend qu'il faut que je lui remette cette prétendue édition , que j'avais , dit-on , fait faire par Jore. A cela je n'ai autre chose à répondre , sinon que je ne peux changer de langage , que je ne connais pas cette édition plus que Jore; que je l'ai toujours dit et le dirai toujours. Il est bien vrai qu'il y a eu , pendant plus d'un an, des exemplaires imprimés des Lettres philosophiques , entre les mains de quelques particuliers de Paris ; mais ces exemplaires étaient d'une édition faite en Angleterre, de laquelle je ne suis pas le maître. Je ne peux pas, pour contenter le ministère, trouver une édition qui n'existe point, et je peux encore moins me déshonorer , en trouvant une édition que j'ai toujours assuré que je ne connaissais pas. Le résultat de tout ceci est qu'il est absolument nécessaire que Jore m'instruise de tout ce qui s'est passé ; que .

de mon côté , je demeure convaincu qu'il n'a jamais pensé à faire une édition ; que , du sien , il demeure tranquille ; mais , surtout , que je sache ce qu'il a dit à M. Hérault , afin que je m'y conforme , en cas de besoin. J'apprends , dans le moment , que mes affaires vont très bien ; que la découverte de cet imprimeur, qui faisait une nouvelle édition, a beaucoup servi à ma justification ; que tous les incrédules de la ville et de la cour se sont déchaînés contre les dévots. - Sæpe, premente deo , fort deus alter opem. Ovin., i, Trist. i, eleg. il, v. 4. Ecrivez-moi hardiment sous le couvert de l'abbé Moussuot , cloître Saint-Merri , à Paris. Mille compliments à nos amis. A M . DE FOR MON T. Ce 5 juin. J'ai reçu votre lettre , mon cher ami. Je ne vous ■ parlerai pas , cette fois-ci , de philosophie ; je ne vous dirai pas combien je me repens de n'avoir pas moulé plus au long tous les faux raisonnements et les suppositions plus fausses encore dont les Pensées de Pascal sont remplies. Je veux vous entretenir de ma situation présente , au sujet de cette malheureuse édition qu'on m'a si indignement imputée. Demoulin m'est venu trouver dans ma retraite, et m'a confirmé qu'il croyait l'homme que vous savez coupable de cette trahison. Il n'a jamais osé vous écrire, me disait-il ; et il l'aurait fait, s'il n'avait craint de donner quelques armes contre lui. Par tous les discours qu'il m'a tenus , ajoutait-il , je suis certain qu'il a fait cette édition dont il aura tiré peu d'exemplaires , et qui , n'étant pas tout à fait conforme à l'autre , devait servir à sa justification , en cas de soupçon. Il voulait, par là , se mettre à l'abri de vos justes plaintes et de la sévérité du ministère. Il ne vous écrit point ; il a même eu l'insolence de dire à M. Hérault que c'était chez vous qu'était cette édition qu'on débite dans Paris ; et c'est sur cette infâme calomnie d'un scélérat d'imprimeur , ingrat à toutes vos bontés , qu'on est venu visiter chez vous. Voilà les discours que me tient Demoulin : et » quand je songe que j'ai trouvé , dans les exemplaires qu'on vend à Paris , les mêmes fautes qui s'étaient glissées dans les premières feuilles imprimées autrefois , et depuis supprimées , je suis bien tenté d'être de l'avis de Demoulin. D'un autre côté , j'apprends qu'un nommé René Jossé faisait encore une édition de ce livre ,

436 CORRESPONDANCE. laquelle a été découverte. Ce Reué Josse a été dénoncé à Demoulin par François Josse son parent. Ce François Josse a bien l'air d'avoir fait lui-même, de concert avec son cousin Reuc , l'édition qui a fait tant de vacarme, il y a grande apparence que ce François Josse , qui a eu entre les mains un des trois exemplaires que j'avais, et qui me l'a fait relire , il y a deux mois et demi , en aura abusé, l'aura fait copier , et l'aura imprimé , avec René; que , depuis , la jalousie qu'il aura eue de la deuxième édition de René , l'aura porté 'a la dénoncer. Voilà ce que je conjecture ; voilà ce que je vous prie de peser avec M. de Cideville. Vous pouvez , après cela , avoir la bonté d'en parler à Jore. S'il n'est pas coupable , il doit être charmé d'avoir cette ouverture pour se justifier. Mais , coupable ou non , il doit m'écrire ou me faire instruire des démarches qu'il a faites : et , s'il ne le fait pas , je suis dans la ferme résolution de le dénoncer au garde-des-sceaux , et je le perdrai assurément. Il est trop horrible d'être sa victime et sa dupe , et d'avoir soutenu et attesté son innocence , lorsqu'il en use avec tant d'indignité. C'est une des choses qui ont ajouté un poids plus insupportable à mon malheur. Je vous demande en grâce d'en conférer avec votre ami , et de me mander tous deux votre sentiment. J'attends vos réponses avec une extrême impatience , et je vous embrasse tendrement.

A MADAME DE CHAMPBONIN. Je ne me porte pas trop bien , madame ; mais j'irai vous faire ma cour demain , dans quelque état que je sois. Si je me porte bien , je serai extrêmement gai ; si je suis malade , votre conversation me guérira bien vite. Que m'importe le vain murmure De cette canaille à tonsure Qui n'entend rien de mes écrits? Tous les maudissons qu'ils me donnent , Et les oreilles qu'ils entonnent, Sont tous pour moi du même prix. Je consens qu'on m'excommunie. Pourvu qu'un jour au Champbonin Avec toi je passe ma vie. Je consens que dans ton jardin On m'enterre comme un impie , Honnête homme et mauvais chrétien, Philosophe non sans folie. Avec un cnpur digne du tien. Si tu in'aïnes, il faudra bien Et qu'on m'estime , et qu'on m'envie. Allez vous promener , madame , avec votre très humble servante ; comptez que je vous suis respectueusement attaché pour la vie.

A M. DE CIDEVILLE. Ce sa juin. Je reçois , mon cher et judicieux et très constant ami , trois lettres de vous à la fois , qui auraient dû me parvenir il y a près de trois semaines. D'abord je vais vous mettre au fait de ma situation avec Jore. Dès le 3 mai , je fus averti que le livre paraissait, et qu'il y avait une lettre de cachet. Mes amis

de Paris me mandèrent qu'ils croyaient que j'apaiserais tout, si je livrais l'édition que le garde des-sceaux supposait entre mes mains. Je fis réponse que je n'avais point d'édition, et je me mis en retraite. Je fus extrêmement surpris que Joreuc m'eût point écrit pour m'instruire de ce qui se passait. Il devait bien s'attendre que la publication du livre, et son silence, le rendraient coupable dans mon esprit. Ne sachant s'il était libre ou à la Bastille, je lui écrivis ces propres paroles par Demoulin : « S'il est vrai que vous ayez une édition de ce livre (ce que je ne crois pas), ou si vous en pouvez trouver une, portez-la chez M. Rouillé, et je la paierai au prix qu'il taxera. » C'était lui faire entendre que je ne l'accusais pas, et que je lui donnais un moyen de se sauver et de ne rien perdre, s'il était coupable. J'ai fait plus ; quand je sus certainement qu'il était à la Bastille, j'écrivis à M. Rouillé et à M. Hérault les lettres les plus fortes, par lesquelles je leur attestais l'innocence du prisonnier. Je ne sais pas quels indignes mensonges ont employés les interrogateurs, mais je sais que l'interrogé m'a chargé contre toute raison, contre la vérité, contre son honneur, et contre son intérêt, en un mot, en vrai libraire. Vous en verrez la preuve dans la lettre ci-jointe, que je vous prie de brûler ; elle est d'un conseiller au parlement, intime ami de M. Hérault et de M. Rouillé. Sur la déposition de ce misérable, M. Hérault assura M. le cardinal de Fleury et M. le garde-des-sceaux que c'était moi-même qui étais l'auteur de l'édition débitée ; et M. le cardinal écrivit, le 28 mai, à un de mes amis, qui m'a renvoyé la lettre du cardinal. Cependant madame d'Aiguillon et plusieurs autres personnes avaient parlé vivement en ma faveur au garde-des-sceaux ; et ma liberté et la fin de mon affaire ne tenaient plus qu'à une lettre de désaveu que l'on exigeait de moi. Tout le monde m'en écrivit, mais toutes les lettres allèrent à un endroit où je n'étais pas. Je n'en reçus aucune dans la retraite où j'étais. Cette erreur fut causée par Demoulin, qui fait mes affaires, mais qui est un

Digitized by Google

457 ANNÉE 4754. peu inallcnlif. Mon silence fit croire au garde-sceaux que je ne voulais pas plier ; et son opiniâtreté se fâchant contre la mienne, il a fait rendre ce bel arrêt, qui déshonore la grand' chambre, et qui ne rend pas les Lettres philosophiques plus mauvaises. Cependant j'étais prêt à obéir à M. le garde-des-sceaux, et il n'en savait rien. Que conclure de tout ceci, et que faire? Premièrement., je conclus qu'il y a des événements dans la vie qu'il faut souffrir sans murmure, comme la fièvre ; que la publication de ces Lettres est une infidélité cruelle qu'on m'a faite, sans que j'en sache précisément l'auteur ; que le grand tort de Jore est de ne m'avoir point écrit, de ne m'avoir point informé de ses démarches, et surtout de m'avoir accusé si mal à propos, si lâchement, et avec si peu de bon sens. Vous lui ferez bientôt raison quand vous le verrez, et vous saurez de lui ses malheurs et ses fautes. Je joins ici la copie d'une lettre d'un de mes amis, au lieu de vous ennuyer de nouvelles réflexions. Je viens de recevoir une lettre de notre ami Formont. J'allais lui répondre ; mais voici des nouvelles si affreuses qui me viennent, touchant M. de Richelieu, que la plume me tombe des mains. Je mourrais de douleur si elles étaient vraies. Mon Dieu quel funeste mariage j'aurais fait ! Adieu, mon tendre ami ; mes compliments à tous-mes amis. A M. DE LA CONDAMINE. Le 22 juin. Si la grand'chambre était composée, monsieur, d'excellents philosophes, je serais très fâché d'y avoir été condamné ; mais je crois que ces vénérables magistrats n'entendent que très médiocrement Newton et Locke. Ils n'en sont pas moins respectables pour moi, quoiqu'ils aient donné autrefois un arrêt en faveur de la physique d'Aristote, qu'ils aient défendu de donner l'émétique, etc. ; leur intention est toujours très bonne. Ils croyaient que l'émétique était un poison ; mais, depuis que plusieurs conseillers de grand'chambre furent guéris par l'émétique, ils changèrent d'avis, sans pourtant réformer leur jugement ; de sorte qu'encore aujourd'hui l'émétique demeure proscrit par un arrêt, et que M. Silva ne laisse pas d'en ordonner à messieurs, quand messieurs sont tombés * M de la Condamine. K. * Plusieurs des princes de la maison de Lorraine avaient été mécontents de ce mariage ; l'un d'eux {le prince de Lixen) le fit sentir durement à M. de Richelieu, au camp de Philipsbourg ; ils se battirent sur le revers de la tranchée, et M. de Lixen fut tué. K. en apoplexie. Il pourrait peut-être arriver à peu près la même chose à mon livre ; peut-être quelque conseiller pensant lire les Lettres philosophiques

avec plaisir, quoiqu'elles soient prosrites par arrêt. Je les ai relues hier avec attention, pour voir ce qui a pu choquer si vivement les idées reçues. Je crois que la manière plaisante dont certaines choses y sont tournées aura fait généralement penser qu'un homme qui traite si gaiement les quakers et les anglicans ne peut faire son salut cum timoré et tremore , et est un très mauvais chrétien. Ce sont les termes et non les choses qui révoltent l'esprit humain. Si M. Newton ne s'était pas servi du mot d'al/racfion, dans son admirable philosophie , toute votre académie aurait ouvert les yeux à la lumière ; mais il a eu le malheur de se servir h I.ondres d'un mot auquel on avait attaché une idée ridicule h Paris ; et , sur cela seul ,on lui a fait ici son procès avec une témérité qui fera un jour peu d'honneur a ses ennemis. S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes , j'ose dire qu'on a jugé mes idées sur des mots. Si je n'avais pas égayé la matière , personne n'eût été scandalisé ; mais aussi personne ne m'aurait lu. On a cru qu'un Français qui plaisantait les quakers, qui prenait le parti de Locke , etqui trouvait de mauvais raisonnements dans Pascal, était un athée. Remarquez , je vous prie , si l'existence d'un Dieu , dont je suis réellement très convaincu, n'est pas clairement admise dans tout mon livre. Cependant les hommes , qui abusent toujours des mots , appelleront également athée celui qui niera un dieu , et celui qui disputera sur la nécessité du péché originel. Les esprits ainsi prévenus ont crié contre les lettres sur M. Locke et sur les Pensées de M. Pascal. Ma Lettre sur Locke se réduit uniquement à ceci : « La raison humaine ne saurait démontrer a qu'il soit impossible à Dieu d'ajouter la pensée « h la matière. » Cette proposition est , je crois , aussi vraie que celle-ci : les triangles qui ont même base et même hauteur sont égaux. A l'égard de Pascal , le grand point de la quesition roule visiblement sur ceci , savoir , si la raison humaine suffit pour prouver deux natures dans l'homme. Je sais que Platon a eu celte idée , et qu'elle est très ingénieuse ; mais il s'en faut bien qu'elle soit philosophique. Je crois le péché orii ginel , quand la religion me l'a révélé ; mais je ne crois point les androgynes, quand Platon a parlé, î Les misères de la vie, philosophiquement parlant, ne prouvent pas plus la chute de l'homme , que ; les misères d'un cheval de fiacre ne prouvent que i les chevaux étaient tous autrefois gros et gras , et i ne recevaient jamais de coups de fouet ; et que, Digitized by Google

158 CORRESPONDANCE. depuis que l'un d'eux s'avisa de mauger trop «l'avoine , tous ses' descendants furent condamnés h traîner des Oacres. Si la sainte Écriture me disait ce dernier fait , je le croirais ; mais il faudrait du moins m'avouer que j'aurais eu besoin de la saiule Écriture pour le croire , et que ma raison ne suffisait pas. Qu'ai-je donc fait autre chose , que de mettre la sainte Écriture au-dessus de la raison? Je défie , encore une fois, qu'on me montre une proposition répréhensible dans mes réponses à Pascal. Je vous prie de conférer sur cela avec vos amis , et de vouloir bien me mander si je m'aveugle. Vous verrez bientôt madame du Châtelet. L'amitié dont elle m'honore ne s'est point démentie dans cette occasion. Son esprit est digne de vous et de M. de Maupertuis, et son cœur est digne de son esprit. Elle rend de bons offices h ses amis , avec la même vivacité qu'elle a appris les langues et la géométrie ; et , quand elle a rendu tous les services imaginables, elle croit n'avoir rien fait ; comme, avec son esprit et ses lumières, elle croit ne savoir rien , et ignore si elle a de l'esprit. Soyez-lui bien attachés, vous et M. de Maupertuis, et soyons toute notre vie ses admirateurs et ses amis. La cour n'est pas trop digne d'elle ; il lui faut des courtisans qui pensent comme vous. Je vous prie de lui dire a quel point je suis touché de ses bontés. Il y a quelque temps que je ne lui ai écrit , et que je n'ai reçu de ses nouvelles ; mais je n'en suis pas moins pénétré d'attachement et de reconnaissance. Embrassez pour moi , je vous prie , l'électrique M. Dufa! ; et , si vous embrassiez ma petite sœur, feriez-vous si mal? Mandez-moi, je vous prie, comment elle se porte. Mille respects b madame Dufaï et b ces dames. Vous m'aviez parlé d'une letlede Stamboul, etc. A M. DE FORMONT. Ce 27.... Si ceux qui me font l'honneur de me persécuter ont eu envie de me donner les mortifications les plus sensibles , ils ne pouvaient mieux faire , mon cher et aimable ami , que de me retenir loin de Paris , dans le temps que vous y ôtes. Je vous prie de ne point parler du voyage qu'a fait ma désolée muse tragique chez les Américains. C'est un nouveau projet dont Linant vit la première ébauche , et sur quoi je voudrais bien qu'il me gardât le secret. A l'égard du nom de poème épique, que vous donnez b des fantaisies qui m'ont occupé dans ma solitude, c'est leur faire beaucoup trop d'honneur : - cui fit mens g r audio r , atque os - Magna souaturmn, des nominis hujus honorem. ~ Hoa., tir. i, sat. rv, v. 43. C'est plutôt dans le goût de l'Arioste que dans celui du Tasse que j'ai travaillé. J'ai voulu voir ce que produirait mon imagination , lorsque je lui donnerais

un libre essor, et que la crainte du petit esprit de critique qui règne en France ne me retiendrait pas. Je suis honteux d'avoir tant avancé un ouvrage si frivole , et qui n'est point fait pour voir le jour; mais, après tout, on peut encore plus mal employer son temps. Je veux que cet ouvrage serve quelquefois à divertir mes amis; mais je ne veux pas que mes ennemis puissent jamais en avoir la moindre connaissance. Au mot d'ennemis, je ne peux m'empêcher de faire une réflexion bien triste; c'est que leur haine, dont je n'ai jamais connu la cause , est la seule récompense que j'aie eue pour avoir cultivé les lettres pendant vingt années. Voilà tout ce que l'on gagne dans ce métier aimable et dangereux , une réputation chimérique et des persécutions réelles. On est envié, comme si on était puissant et heureux ; et, dans le même temps , on est accablé sans ressource. La profession des lettres , si brillante , et même si libre sous Louis xiv , le plus despotique de nos rois, est devenue un métier d'intrigues et de servitude. Il n'y a point de bassesse qu'on ne fasse pour obtenir je ne sais quelle* places ou au sceau , ou dans des académies ; et l'esprit de petitesse et de minutie est venu au point que l'on ne peut plus imprimer que des livres insipides. Les bons auteurs du siècle de Louis xiv n'obtiendraient pas de privilège. Boileau et La Bruyère ne seraient que persécutés. Il faut donc vivre pour soi et pour ses amis, et se bien donner de garde de penser tout haut , ou bien aller penser en Angleterre ou en Hollande. J'ai relu M. Locke, depuis que je ne vous ai vu. Si cet homme-là avait eu le malheur d'être en France, nous n'aurions peut-être pas ce chef-d'œuvre de raison et de sagesse. C'est bien dommage qu'il n'ait pas encore pris plus de liberté, et que sa modération ait étranglé des vérités qui ne demandaient qu'à sortir de sa plume. J'ai osé m'amuser à travailler après lui. J'ai voulu me rendre compte à moi-même de mon existence *, et voir si je pouvais me faire quelques principes certains. Ce serait bien doux, mon cher Formonville, de marcher dans ces terres inconnues , avec un 1 Voyez le Traité de la Métaphysique { tome vi, page 3).

ANNEE m*. rn aussi bou guide que vous, et se délasser de ses recherches avec des poèmes dans le goût de l'Arioste ; car, malheur à la raison, si elle ne badine quelquefois avec l'imagination ! Il y a uuo dame à Paris , qui se nomme Emilie , et qui, en imagination et en raison , l'emporte sur des gens qui se piquent de l'une et de l'autre. Elle entend Locke bien mieux que moi. Je voudrais bien que vous rencontrassiez cette philosophe ; elle mérite que vous l'alliez chercher. Je vous envoie une bonne leçon de YÉpttre à Emilie. Mandez-moi , je vous prie , si vous avez rencontré Moncrif, et pourquoi il s'est brouillé avec sou prince. Adieu ; je vous aime pour la vie. A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE. An camp de Phllisbourg , le 1er juillet. • J'ai eu l'honneur, madame, de rendre les lettres dont j'étais chargé. Je u'ai pu avoir encore celui de voir M. de Charapbonin, parce que messieurs les^ dragons sont à la droite, à deux lieues de l'infanterie où je suis. Il y a apparence que le prince Eugène va occuper les Français à tout autre chose qu'à écrire des lettres dans leurs lentes. Les armées sont eu présence ; on s'attend à tout moment à une bataille sanglante. Les Français se trouvent entre Philisbourg , le Rhin et les Allemands. Les troupes marquent une grande ardeur; elle est étonnante ; on jure qu'on battra le prince Eugèue ; on ne le craint pas : mais à bon compte on se retranche jusqu'aux dents; on a des lignes, un fossé , 'des puits , ot un avant-fossé : c'est une invention nouvelle , qui paraît fort jolie , et très propre à faire casser le cou à des gens qui viennent attaquer des lignes. Toutes les apparences soûl que le prince Eugène viendra se présenter au passage des puits et des fossés vers les quatre heures du matin , demain vendredi , jour de la Vierge. On dit qu'il est fort dévot b Marie , et qu'elle pourra bien le favoriser contre M. d'Asfeld, qui est janséniste. Vous savez, madame, que vous autres jansénistes êtes soupçonnés de u'avoir pas assez de dévotion pour la Vierge; vous vous êtes moqués de la congrégation des jésuites et du Paradis ouvert à Philagie par cent et une dévotions à la mère de Dieu. Nous verrons demain pour qui se déclarera la victoire. Eu attendant, on se cantonne à force ; les lignes de notre camp sont bordées de quatre-vingts pièces de canon, qui commencent b jouer. Hier on acheva d'emporter un certain ouvrage a corne , dont M. de BelleIsle avait déjà gagné la moitié ; douze officiers aux gardes ont été blessés à ce maudit ouvrage. Voilà , madame, la folie humaine dans toute si gloire et dans toute sou horreur. Je compte quitter incessamment le séjour des bombes et des

boulets , pour aller profiter des bontés dont vous m'honorez. Il me semble que je me sens mille fois plus de goût pour la vertu , depuis que je vous ai fait ma cour. A M. DE CIDEVILLE. Ce M juillet Je reviens à mon gîte après avoir erré pendant un mois. Cette vie vagabonde m'a empêché, mon cher ami, de recevoir plus tôt les lettres qui m'étaient adressées depuis longtemps. J'en reçois trente à la fois ; mais les vôtres me sont toujours les plus précieuses. J'y vois toujours le cœur le plus tendre , avec l'esprit le plus juste et le plus fin. • Vous ne pourrez blâmer le petit voyage que j'ai fait à l'armée. Pourriez-vous condamner ce que le cœur fait faire? Tout mon chagrin est de n'en avoir pas fait autant que vous. Vous savez que, depuis longtemps, tous mes désirs et toutes mes espérances sont de passer avec vous quelques jours dans les douceurs de l'amitié , et dans une jouissance entière des belles-lettres, que nous aimons tous deux également; de vous montrer mes ouvrages nouveaux, de les corriger sous vos yeux, de rassembler toutes ces petites pièces fugitives dont j'aide quoi vous faire un petit recueil ; enfin , de vous parler et de vous entendre. Je ne haïrais pas de passer quelques semaines à Canteleu , si on pouvait n'y voir que vos amis , et n'y être point décelé par les domestiques. J'irais même chez le marquis, malgré les conditions dures qu'il m'impose. Quel barbare que monsieur le marquis! il ne veut point laisser aux gens liberté de conscience. Je ne connais point le petit libelle que quelque bonnet dévot et quelque bon citoyen aura pieusement fait contre moi; mais je crains plus les lettres de cachet que tous les ouvrages qu'on peut faire contre les Lettres philosophiques. Parmi les lettres qui m'ont été renvoyées de Strasbourg j'en vois une de M. de Formont , dans laquelle il me mande que votre parlement s'est signalé aussi ; mais il ne me mande point qu'on ait rendu un arrêt contre ceux qui ont vu et corrigé l'édition. Je plains bien ces pauvres gens qui ont part à la brûlure. Si ce saint zèle continue , cela va faire le tour du royaume , et on sera brûlé douze fois ; cela est assez honorable , entre nous ; mais il faut avoir de la modestie. Pour Jore , je le crois en cendres. Je n'en tends point parler de lui. A l'égard de la copie de la Mire que je vous envoyai , il y a un mois , c'était

-140 CORRESPONDANCE. uniquement pour vous amuser, vous et deux ou trois honnêtes gens. Avez-vous pu penser un moment que ces mystères soient faits pour les piofaues? • Odi profanum vulgus et aroeo. » Hor., liv. m, od. i. Mille tendres compliments h tous nos amis. Adieu ; je vous embrasse mille fois; adieu, mon cher ami. V. A M. DE FORMONT. - Ce 94 juillet. Ah! que j'aime voire leçon! Ah ! qu'il est doux d'en (aire usage , Pâmé dans les bras de Manon , Ou folâtrant avec un page; De passer les jours doucement A se contenter, à se plaire, Plutôt que d'aller hautement Choquer les erreurs du vulgaire! Je n'irai pas plus loin, car voilà, mou cher ami , la trentième lettre que j'écris aujourd'hui. Je suis excédé des fatigues d'un voyage et de celle d'ccrirc. Je sens pourtant que mes forces reviennent avec vous. Yotre lettre est datée d'un mercredi à Canteleu; mais, comme il y a un mois que je mène une vie errante , je ne sais si ce mercredi était en juin ou en juillet. Votre ami , dont la dernière lettre est du 27 juin , ne me parle point delà brûlure du ballot. Il faut apparemment que ce grand exemple de justice n'ait été fait que depuis peu. « Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in ignem. » Ovin., T rut., liv. i , eleg. i . Toute la terre me persécute. Il n'y a pas jusqu'au petit marquis , c'est le petit Lézcau que je veux dire , qui se môle de vouloir que j'aïlle à la messe, en cas que je vienne passer quelque temps dans les terres de ce seigneur. Mon cher Formont , j'aimerais mieux entendre vôpresct la grand'mcssc avec vous, que d'entendre seulement un évangile chez lui. Je serais charmé de pouvoir aller dans quelque temps à Canteleu ; mais la chose me paraît bien difficile. Me voici bientôt excommunié dans tontes les paroisses, et brûlé dans tous les parlements. Cela est beau , j'en conviens ; mais celle gloire est un peu embarrassante ; je vous avoue que ■« Nec vixit male, qui nains moriensque fefcllii. •> Hor., lib. i , ep. xvn , v. to. « ht bene qui latuit benc vixit. » Ovid., Triit ., m, cl. iv. Mais que voulez - vous que fasse un pauvre homme , quand on débite des livres sous son nom , qu'on l'excommunie , et qu'on le brûle , malgré qu'il en ait? Adieu, mon cher Formont; je vous aime tendrement pour toute ma vie. A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE. De Cirey. Je suis pénétré, madame, de vos bontés. Ce pays-ci , qui n'était d'abord pour moi qu'un asile , est devenu, grâce à vous, un séjour délicieux , que je voudrais habiter toute ma vie. il me semble que ma patrie doit être où vous habitez. Paris est partout où vous êtes. Je prends la liberté de vous envoyer une hure de sauglier. Ce monsieur vient d'être assassiné tout à l'heure, pour me

donner occasion de vous faire ma cour. Je vous faisais chercher un chevreuil; mais on n'en a point trouvé. Ce sanglier était destiné à vous donner sa hure. Je vous jure que je fais très peu de cas d'une tête de cochon sauvage , et je crois bien que cela ne se mange que par vanité ; mais je n'ai rien autre chose à vous offrir. Si j'avais pris une alouette, je vous la présenterais de même , dans la confiance d'un homme qui croit que le cœur fait tout. A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE. Je vous envoie , madame , cette Épître sur la Calomnie, qui ne mérite votre attention que par la personne à qui elle est adressée. Daignez donc parcourir, de vos yeux pleins d'attraits, Ces vers contre la calomnie ; Ce monstre dangereux ne vous blessa jamais; Vous êtes cependant sa plus grande ennemie. Votre «prit sage et mesuré , Non moins indulgent qu'éclairé. Plaint nos travers , au lieu d'en rire. Excuse, quand il peut médire; Et des vices de l'univers Votre vertu , mieux que mes vers. Fait à tout moment la satire. Je joins à mon obéissance une petite œuvre de surrogation , la Mule du pape *. C'est une satire que j'ai retrouvée dans mes paperasses. Vous me pardonnerez bien de m'être un peu émancipé sur le saint père. J'ai l'honneur d'être réuni avec les jansénistes par une honnête aversion pour la cour de Rome; mais je vous suis bien plus attaché que l'un des contes en vers de Voltaire. Ct. Digilized b/ Google

ANNEE 4734. je ne hais le pape , et j'aime mille fois mieux chanter vos louanges que de me moquer de la cour romaine. Que ma femme me fasse souvent cocu ; que madame deChampbonin , votre bonne amie, n'ait point d'indigestion , je serai toujours très heureux. A. M. LE COMTE D'ARSENTAL. Septembre. J'ai va is,ô adorable ami ! entièrement abandonné mon héros à mâchoire d'âne , sur le peu de cas que vous faites de cet Hercule grossier, et du bizarre poème * qui porte son nom. Mais Rameau crie , Rameau dit que je lui coupe la gorge, que je le traite en Philistin ; que si l'abbé Pellegrin avait fait un Samson pour lui , il n'en démordrait pas ; il veut qu'on le joue ; il me demande un prologue. Vous me paraissez vous-même un peu raccommode avec mon samsonet. Allons donc , je vais faire le petit Pellegrin, et mettre l'Éternel sur le théâtre de l'Opéra ; et nous aurons de beaux psaumes pour ariettes. On m'a condamné comme fort mauvais chrétien cet été; je vais être un dévot feseur d'opéra cet hiver; mais j'ai bien peur que ce ne soit une pénitence publique. Excommunié, brûlé , et sifflé , n'en est-ce point trop pour une année? J'ai envie de faire de cela un petit prologue. Je voudrais bien chanter, en un fade prologue , nos césars à quatre sous par jour , et la bataille de Parme * , et cette formidable place de Philisbourg; mais cette cacade de Danzick 3 retient mon enthousiasme. Il me semble que je ferais un beau prologue à Pétersbourg. La czarine * n'est point dévote , et elle donne des royaumes. Nous ferions un beau chœur du quatrain de La Cou* damine. Voici une petite épttre que je vous supplie de rendre à madame de Bolingbroke. On dit qu'elle a engagé Matignon le surnois à parler au garde-des-sceaux. Ce garde-des-sceaux donne eau bénite de cour; un excommunié en a toujours besoin. Mais, s'il vous plaît, quel si grand mal trouveriez-vous si on allait dans un faubourg passer huit jours sans paraître? on ysouperait avec vous, on serait caché comme un trésor, et on décamperait de son trou à la première alarme. On a des affaires après tout; il faut y mettre ordre , et ne pas s'exposer à voir tout d'un coup sa petite fortune au diable. Mais cela n'est rien ; le cœur me conduit, et mon cœur n'entend point raison. Écrivez-moi, > Sans doute ta pièce de Romagnèsi. • Voyez le chapitre tv du l'r/cis du Siècle de Louis XV, tome «r. » Voyez idem. * Anne Iwanowna, impératrice en <730, morte le 28 octobre 1740 (X 441 de grâce , vos petites réflexions sur ce. Avez-vous eu la bonté de dire quelque chose pour moi au porteur * de drapeaux ? Avez-vous dit à M. Pont-de-Veyle combien je lui suis

attaché? Voyez-vous quelquefois madame du Châtelet ? Écrivez - moi , mon cher ami ; je suis enchanté de vos bontés ; mais ne mettez mon nom ni sur ni dans votre lettre. Votre écriture ressemble, comme deux gouttes d'eau , à celle d'un homme qui m'écrit quelquefois. Signez un D ou un F. Adieu ; je vous aime comme on aime sa maîtresse. A MADAME DE CHÂMPBONIN. Cirey. Vos laines sont arrivées , et je vous les envoie , madame. Nous travaillons tous deux ; vous êtes tapissière, et je suis maçon. Que ne puis -je travailler avec vous ! Il est bien mal k moi de rester ici et de résister au plaisir de vous faire ma cour. C'est une vertu qui coûte bien cher k mon cœur ; mais il n'y a de vertu qu'a se vaincre. Autrefois, pour payer le zèle De Jtaucis et de Philêmou , On disait que de leur maison Jupiter lit une chapelle. Si j'avais son pouvoir divin, Je n'imiterais pas ses augustes sottises. Je démolirais vingt églises Pour vous bâtir un Champbonin. En vous remerciant de vos magniGques poires de beurré, et de toutes les poulardes que nous mangeons. Mais tout cela ne vaudra rien , si l'on n'a pas le plaisir de les manger avec vous. A M***. Cirey <734. J'ai eu l'honneur de vous écrire , monsieur, ces jours passés, parla voie du sieur Demoulin. Mais comme je u'avais pas votre adresse , je crains que vous n'ayez pas reçu ma lettre. On parle beaucoup d'une affaire en Italie. Je vous prie de me mander ce qui en est. J'aimerais mieux entendre parler de spectacle et de jolis vers que de guerre, de dixième denier et de misère. J'aime mieux un bon musicien qu'un bon général ; et un opéra me paraît bien plus intéressant qu'une bataille. Si les hommes étaient sages , ils ne songeraient qu'k leurs plaisirs , et c'est ce que je fais en vous assurant de ma tendre amitié. 1 Sans doute le fils du maréchal de Coignl. Il fut envoyé au roi Louis xv, avec de* drapeaux prl* à l'ennemi , lor» de la bataille de Parme , du W juin <73t. Cl .

U2 CORRESPONDANCE. A M. DE MAUPERTUIS, A BALS.

Clrey , octobre. Que tons les tonrbillonniers s'en aillent , s'ils veulent , à Bâle; mais que le sieur Isaac 1 * revienne h Paris , et , surtout , qu'il décrive une ligne courbe en passant par Cirey. J'ai reçu, monsieur, l'inutile lettre de Thieriot*; une autre conduite eût mieux valu que sa lettre ; mais je pardonne aux faibles , et ne suis inflexible que pour les méchants, üorace met parmi les vertus nécessaires , ignoscerc amicis 3;je crois avoir cette vertu-là ; et , quand je n'y serais pas disposé, vous y auriez tourné mou cœur. Les hommes d'ailleurs sont , en général , si fourbes , si envieux , si cruels, que, quaud on en trouve un qui n'a que de la faiblesse , on est trop heureux. La plus belle âme du monde passe la vie à vous écrire en algèbre ; et moi , je vous dis en prose que je serai toute ma vie votre admirateur, votre ami. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Dans an cabaret hollandais , sur le chemin de Bruxelles , le 4 novembre. Mon cher et respectable ami , voilà horriblement de bruit pour une omelette *. On ne peut être ni moins coupable ni plus vexé. Je n'ai pas manqué une poste. Ce n'est pas ma faute si elles sont très infidèles dans les chemins de traverse de l'Allemagne ; et , puisqu'on envoya en Touraine une de vos lettres, adressée en Hollande, on peut avoir fait de plus grandes méprises dans la Franconicctdans la Vestphalie. J'ai été un mois entier sans recevoir des nouvelles de votre amie s ; mais j'ai été affligé sans colère , sans croire être trahi , sans mettre toute l'Allemagne en mouvement. Je vous avoue que je suis très fâché des démarches qu'on a faites. Elles ont fait plus de tort que vous ne pensez ; mais il n'y a point de fautes qui ne soient bien chères , quand le cœur les fait commettre. J'ai les mêmes raisons pour pardonner qu'on a eues de se mal conduire. Vous auriez grand tort , mon cher ange , de m'avoir condamné sans m'entendre. Et quel besoin même aviez-vous de ma justification ? votre cœur ne devait-il pas deviner le mien? et n'est-ce pas au maître à répondre du disciple ? Je me (latte 1 Allusion flatteuse , pour Maopertuis , an prénom de Newton. Cl. * Voyex la lettre à M. Thiériot , page 113 de ce volume, avec lequel 11 paraît que Voltaire n'avait pas correspondu depuis cette époque. Cl. j Horace , n , dp. n , i!0. l C'en le mot attribué a Desbarrraox. * Madame du Ch&tlet. que vous me reverrez bientôt à l'ombre de vos ailes , que vous me rendrez plus de justice , et que vous apprendrez à votre amie à ne point obscurcir par des orages un ciel aussi serein que le nôtre. Mille tendres respects à tous les anges. Ce 6 novembre.

J'arrive à Bruxelles , où je jouis du bonheur de voir votre amie en bien meilleure santé que moi ; je me croirai parfaitement heureux quand , l'un et l'autre , nous aurons la consolation de vous embrasser. Je sens ma joie toute troublée par la maladie de madame d'Argental. J'ai reçu ici une ancienne lettre de M. le commandeur de Solar. Je vais lui répondre. Je me flatte que l'un de mes deux anges l'assurera bien qu'il n'est pas fait pour être oublié. Tous ces ministres de Sardaigne sont aimables; j'en ai vu dont je suis presque aussi content que de M. de Solar. Adieu, couple charmant ; adieu , divinités de la société et de mon cœur. A M. DE CIDEVILLE. Auprès de Bruxelles , ce 5 novembre. Je suis trop malade , mon très cher ami , pour répondre une seule rime à vos vers charmants ; mais j'ai du moins assez de force pour vous supplier , au nom de la tendre amitié que vous avez pour moi , de ne point prendre d'autre maison que la mienne , et de vouloir bien loger dans mon appartement. Demoulin et sa femme vous marqueront par leurs soins avec quel zèle je voudrais vous y recevoir moi-même. Je ne pourrai vraisemblablement être à Paris qu'à Noël. Mais vous, mon cher ami , pour combien de temps y êtes-vous ? Puis-je me flatter de vous y trouver encore ? Vous me parlez , en très jolis vers , de mes prétendus voyages , et vous ne me dites rien de vous ! Pourquoi donc faites-vous plus de cas de mon esprit que de mon cœur ? Ami , ne me conseillez pas de parcourir ces beaux climats Que jadis honora Virgile. Mautou est aujourd'hui l'asile Des Allemands et des combats ; Mais fût-elle toujours tranquille, Je ne connais d'autre séjour Que les lieux où règne l'Amour, Et ceux qu'habite Cideville. Je vous embrasse tendrement ; si vous m'aimez, logez chez moi. Adieu ; quand viendra donc le temps où je vous accablerai , tout le jour , de prose et de vers ? Ne Digitized by Google

ANNÉE 1734. 44S sachant pas votre adresse, j'ai prié M. d'Argental de vous rendre ce chiffon. Ce d'Ar-enta! est bien digne de vous. Je lui envoie Samson pour vous être montré, en attendant mieux. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Novembre. J'ai mené une vie un peu errante, mon adorable ami, depuis près d'un mois; voilà ce qui m'a empêché de vous écrire. Je crois que je touche enfin à la paix que vos négociations et vos bontés m'ont procurée. Voilà madame de Richelieu qui va enfin être présentée. Elle ne quittera point votre garde-des-sceaux qu'elle n'ait obtenu la paix, et j'espère qu'enfin cette infâme persécution, pour un livre innocent, cessera. Pour moi, je vous avoue qu'il faudra que je sois bien philosophe, pour oublier la manière indigne dont j'ai été traité dans ma patrie, il n'y a que des amis tels que vous, et tels que ceux qui m'ont si bien servi, qui puissent me faire rester en France. Voulez-vous, si je ne reviens pas si tôt, que je vous envoie certaine tragédie fort singulière, que j'ai achevée dans ma solitude? C'est une pièce fort chrétienne, qui pourra me réconcilier avec quelques dévots; j'en serai charmé, pourvu qu'elle ne me brouille pas avec le parterre. C'est un monde tout nouveau, ce sont des mœurs toutes neuves. Je suis persuadé qu'elle réussirait fort à Panama et à Femambouc: Dieu veuille qu'elle ne soit pas sifflée à Paris! J'avais commencé cet ouvrage l'année passée, avant de donner Adélaïde; et j'en avais même lu la première scène au jeune Crébillon et à Dufresne. Je suis assez sûr du secret de Dufresne; mais je doute fort de Crébillon. En tout cas, je lui ferai demander le secret, sauf à lui à le garder, s'il veut. Vous pourriez toujours faire donner la pièce à Dufresne, sans que Crébillon ni personne en sût rien. Le pis qui pourrait arriver serait d'être reconnu, après la première représentation; mais nous aurions toujours prévenu les cabales. Les examinateurs, ne sachant pas que l'ouvrage est de moi, le jugeraient avec moins de rigueur, et passeraient une infinité de choses que mon nom seul leur rendrait suspectes. Est-il vrai que M. Pallu a passé de l'intendance de Moulins à celle de Besançon? Peut-être est-ce une fausse nouvelle; mais un pauvre reclus comme moi peut-il en avoir d'autres? Est-il vrai qu'on parle de paix? Mandez-moi, je vous prie, ce qu'on en dit. Il n'y a point de particulier qui ne doive s'y intéresser, en qualité d'Anéa qui on fait porter double charge pendant la guerre. Adieu; je vous aime comme vous méritez d'être aimé. A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE. Eh bien! madame, il me semble qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue.

Madame du Châtelet comptait bien aller vous voir dès qu'elle serait débarquée à Cirey ; mais elle est devenue architecte et jardinière. Elle fait mettre des fenêtres où j'avais mis des portes ; elle change les escales en cheminées , et les cheminées en escaliers ; elle fait planter des tilleuls où j'avais proposé des ormes ; et, si j'avais planté un pommier, elle en ferait un parterre. De plus , elle fait l'ouvrage des fées dans sa maison. Elle change des guenilles en tapisseries ; elle trouve le secret de meubler Cirey avec rien. Ces occupations la retiennent encore pour quelques jours. Je me flatte que j'aurai l'honneur de lui servir bientôt d'écuyer jusqu'à La Neuville, après avoir été ici son garçon jardinier. Elle me charge de vous assurer , et madame de Champbonin , de l'envie extrême qu'elle a de vous revoir. Ne doutez pas non plus de mon impatience. A MADAME DE CHAMPBONIN. Cirey. Mon aimable Champenoise , pourquoi tout ce qui est à Cirey n'est-il pas à La Neuville ou chez vous ? ou pourquoi tout chez vous et La Neuville n'est-il pas à Cirey ? Faut-il que la malheureuse nécessité d'avoir des rideaux de lit et des vitres sépare des personnes si aimables ? Il me semble que le plaisir de vivre avec madame du Châtelet redoublerait, en le partageant avec vous. On ne regrette personne avec elle, et on n'a besoin d'aucune autre société, quand on jouit de la vôtre ; mais réunir tout cela ensemble , ce serait une vie charmante. Elle compte bien passer son temps avec vous et avec madame de La Neuville ; car il n'est pas permis que trois personnes de si bonne compagnie demeurent chacune chez elles. Quand vous serez toutes trois ensemble, la compagnie sera le paradis terrestre. A M. LE MARQUIS D'ÜSSÉ. Monsieur, la fille d'un de vos meilleurs amis , beaucoup plus aimable encore que son père, a été également touchée de votre souvenir et de la manière dont vous l'exprimez. Elle a cru d'abord que l'épître était de monsieur votre fils , au feu brillant qui règne dans vos vers ; mais , sachant que votre imagination a toujours la grâce et la vigueur de la jeunesse , elle a bien vu que l'ouvrage est de vous. Quoique vous m'ayez adressé la lettre , monsieur, je sens que ce n'était qu'un fidéicommissaire pour madame du Châtelet.

444 CORRESPONDANCE. Je ne suis rien qu'un prête-nom ;
Votre épître a paru si belle. Et si neuve et d'un si bon ton, Que sans doute
elle était pour elle. Je ne sais pas comment vous pouvez vous défier de votre
raison , quand vous ia faites parier d'une manière si charmante. Si d'Horace
le doux langage , Et la prose de Cicéron, La vérité , le badinage; Si tout cela
n'est pas raison , Apprenez-nous quel autre nom H faut qu'on dounc à votre
ouvrage. Cette raison , je l'avouerai , N'est pas le don le plus sacré Que
l'homme reçut en partage; Il en est un autre, à mon gré, Au-dessus de l'esprit
du sage, Un don plus beau , plus précieux , Par qui la raison embellie Plaît
en tout temps comme en tous lieux. Quel est ce don ? C'est le génie. On a
vu ce génie heureux Vous inspirer des votre enfance. En vain de l'âge qui
s'avance La main vient blanchir vos cheveux ; Votre esprit ferme et
vigoureux Ne connaît point la décadence. Vous n'êtes point tel que
Rousseau , Dont l'ennuyeuse hypocrisie Change son or en oripeau , Et ses
chansons en homélie. Vos vers sont dignes des premiers Que votre beau
printemps fil naître ; Vous fiUes, vous serez mon maître. Vivez, rimez;
puissiez- vous être Immortel comme vos lauriers! Voila , monsieur, uuc
partie des choses que je pense de vous. Je respecterai , j'aimerai en vous ,
toute ma vie, le véritable philosophe qui a quitté la cour depuis longtemps ,
qui vit pour soi , pour sa famille, et pour ses amis ; l'homme de lettres et de
génie qui n'est point de l'académie, qui aime les arts pour eux-mêmes , qui
a toujours écouté ses goûts et jamais la vanité ; l'ami dont la société est
toujours égale , qui n'exige rien , et qu'on retrouve toujours. Malgré mon
éloignement , malgré mon silence , comptez , monsieur, que je suis
tendrement attaché k toute votre famille, et que, si jamais je quittais
l'heureuse solitude que j'habite , pour le tumulte de Paris , je ne pourrais
m'en consoler qu'en venant chercher la solitude auprès de vous. Recevez ,
monsieur, aussi bien que madame d'Ussé et monsieur votre fils, les
assurances de mon tendre et respectueux dévouement. A MADAME DE
CHAMPBONIN. De Ciroy . Ce n'est pas seulement moi qui vous écris .
mon aimable Champbonin, c'est madame de Cirey, dont j'ai l'honneur d'être
le très humble secrétaire. Cette damcdeCirey est très fâchée du peu de foi
que vous avez. Elle est occupée , tout le jour, à faire carder les laines de vos
matelas , et à vous faire placer de grands carreaux de vitre k travers lesquels
vous passerez toute brandie , malgré l'embonpoint que je vous ai toujours
reproché. Préparez-vous k vous laisser enlever dans deux ou trois jours , et

soyez inexorable avec M. de Champbonin. Retenez bien que madame de Cirey vous aime de tout son cœur; autant en fait Voltaire. A MADAME DE CHAMPBONIN. De Cirey. Faisons ici trois lentes. Que madame de Champbouin vienne djms le tlépenaillemenl de Cirey, et que Voltaire ait le bonheur de vous y voir. Est-il possible qu'il faille absolument trois lits , parce qu'on est trois personnes? Madame du Châtelet compte aller, dans trois jours, k La Neuville; mais savez-vous bien ce que vous devriez faire? Il serait charmant que vous vinssiez incessamment dîner k Cirey. Vous vous en retourneriez le même jour si vous vouliez , et même on vous prêterait des chevaux pour courir plus vite. Vous verriez celte madame du Châtelet que vous aimez. Vous verriez son établissement. Nous passerions sept ou huit heures ensemble ; et puis , dès qu'il y aurait des rideaux dans la maison , pour le coup on irait vous enlever. Elle a , entre autres , un petit phaéton léger comme une plume, traîné par des chevaux gros comme des éléphants. C'est ici le pays des contrastes; mais je suis réuni avec la maîtresse de la maison dans l'attachement que j'aurai toujours pour vous. A M. BERGER.

•Cirey , le t décembre. Je ne sais point, monsieur, partager les profils d'une affaire dans laquelle je ne mets point de fonds , que je ne connais et que je ne veux connaître que pour rendre service. J'ai déjà écrit k la personne en question pour vous faire avoir l'intérêt que vous desirez. Je vous instruirai de sa réponse aussitôt que je l'aurai reçue. L'intérêt ne m'a jamais tenté , et je n'ai jamais eu , sur cet article , autre chose k me reprocher que Digitized by Google

4r> ANNÉE 17-34. d'avoir fait plaisir, et d'avoir prodigué mon bien à des amis ingrats. L'abbé Mac-Carthy n'est pas le dixième qui m'ait marqué de l'ingratitude; mais c'est le seul qui ait été empalé. Parmi les iufâmes calomnies dont j'ai été accablé, l'accusatiun d'avoir eu part à la publication des Lettres philosophiques m'a été une des plus sensibles. On disait que je les faisais vendre pour en retirer de l'argent, tandis qu'en effet je n'épargnais ni soins ni argent pour les supprimer. Je suis bien aise d'être loin d'un pays où de si lâches calomnies ont été ma seule récompense, et je crois que je n'y reviendrai de long-temps. Je vous remercie, monsieur, de l'amitié que vous voulez bien me conserver, et des nouvelles que vous me mandez. Si j'avais fqit quelque chose de nouveau eu poésie, je me ferais un plaisir de vous l'envoyer; mais les choses auxquelles je m'occupe présentement sont d'une tout autre nature. Je vous prie seulement, à propos de poésie et de calomnie, de vouloir bien vous opposer h l'injure que l'on m'a faite de glisser le nom de Crozat dans YÉpître à Émilie. Je ne connais et n'ai jamais vu ni M. Crozat l'aiué, ni monsieur son frère, et je ne vois pas pourquoi on a été fourrer la leur nom, si ce n'est pour rue faire un ennemi de plus; mais, si ces messieurs sont sages, ils doivent faire comme moi, qui regarde avec un profond mépris toutes ces misères. J'écirai bientôt à M. Sinelti, et je prierai M. Demouliu de faire un petit ballot de livres que je veux lui envoyer. Je vous supplie, monsieur, d'être persuadé de mon amitié, et de me conserver la vôtre. Permettez-raoi d'assurer M. Bernard de mon estime et de mon amitié. J'ai l'honneur d'être, etc. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Décembre. Je vous envoie, mon charmant ami, une tragédie *, au lieu de moi. Si elle n'a pas l'air d'être l'ouvrage d'un bon poète, elle aura celui d'être, au moins, d'un bon chrétien; et, par le temps qui court, il vaut mieux faire sa cour a la religion qu'à la poésie. Si elle n'est bonne qu'a vous amuser quelques moments, je ne croirai pas avoir perdu ceux que j'ai passés h la composer; elle a servi à faire passer quelques heures à madame du Châtelet. Elle et vous me tenez lieu du public; vous êtes seulement l'un et (autre plus éclairés et plus indulgents que le parterre. Si, après l'avoir lue, vous la jugez capable de paraître devant ce tribunal dangereux, c'est une aventure périlleuse que j'abandonne à votre discrétion, et * Alztrt. 11. que j'ose recommander à votre amitié. Surtout laissez-moi goûter le plaisir de penser que vous avez seul, avec madame du Châtelet, les prémices de cet ouvrage. Je ne peux pas

assurément exclure monsieur votre frère de la confidence ; mais , hors lui , je vous demande en grâce que personne n'y soit admis. Vous pourriez faire présenter l'ouvrage à l'examen secrètement, et sans qu'on me soupçonnât. Je consens qu'on me devine à la première représentation ; je serais même fâché que les connaisseurs s'y pussent méprendre : mais je ne veux pas que les curieux sachent le secret avant le temps , et quo les cabales , toujours prêtes à accabler un pauvre homme , aient le temps de se former. De plus , il y a bien des choses dans la pièce qui passeraient pour des sentiments très religieux dans un autre, mais qui, chez moi, seraient impies, grâce 'à la justice qu'on a coutume de me rendre. Enfin le grand point est que vous soyez content ; et , si la pièce vous plaît , le reste ira tout seul : trouvez seulement mon enfant joli, adoptez le , et j« réponds de sa fortune. Je n'ai point lu le conte du jeune Crébillon. On dit que si je l'avais fait , je serais brûlé : c'est tout ce que j'en sais. Je n'ai point lu les Mécontents , et ne sais même s'ils sont imprimés. J'ai vécu , depuis deux mois , dans une ignorance totale des plaisirs et des sottises de votre grande ville. Je ne sais autre chose , sinon que je regrette votre commerce charmant, et que j'ai bien peur de le regretter encore long-temps. Voilà ce qui m'intéresse; car je vous serai attaché toute ma vie , et j'en mettrai le principal agrément à en passer quelques années avec vous. Parlez de moi , je vous en prie , à la philosophe * qui vous rendra cette lettre ; elle est comme vous , l'amitié est au rang de ses vertus ; elle a de l'esprit sans jamais le vouloir ; elle est vraie en tout. Je ne connais personne au monde qui mérite mieux votre amitié. Que ne suis-je entre vous deux , mon cher ami , et pourquoi suis-je réduit à écrire à l'un et à l'autre ! Adieu ; je vous embrasse ; adieu , aimable et solide ami. A M. BERGER. A Cirey, le.... J'ai eu réponse, monsieur, touchant l'affaire dont vous avez bien voulu me charger. On me mande qu'on fera tout au monde pour l'amener à une heureuse fin ; mais qu'il faudrait que je fusse à Paris pour discuter. Une des choses qui me fait le plus regretter Paris est de savoir que je pourrais vous y être utile. Soyez sûr que je n'omettrai rien à Madame du Châtelet» 40 Digitized by Google

CORRESPONDANCE.; 446 rien pour mériter la confiance que vous avez bien voulu avoir en moi. J'apprends , avec beaucoup de plaisir, que M. de Crébillon est sorti du vilain séjour où on l'avait fourré Il a donc vu Cet horrible château , palais de la vengeance, Qui renferme souvent le crime et l'innocence. Uenriade , ch. iv , v. 455. Le roi le nourrissait et lui donnait le logement. Je voudrais qu'il se contentât de lui donner la pension. J'admire la facilité avec laquelle on dépense 42 à 4 500 livres par an pour tenir un homme en prison , et combien il est difficile d'obtenir une pension de cent écus. Si vous voyez le grand enfant de Crébillon , je vous prie , monsieur, de lui faire mille compliments pour moi , et de l'engager à m'écrire. S'il faut se réjouir avec l'auteur de Y Histoire japonoise , il faut s'affliger avec l'auteur de Tithon et de l'Aurore *. Si je savais où le prendre , je lui écrirais pour lui faire mon compliment de condoléance de n'être plus avec un prince, et pour le féliciter d'avoir retrouvé sa liberté. Vous voyez sans doute M. Rameau. Je vous prie de l'assurer qu'il n'a point d'ami ni d'admirateur plus zélé que moi , et que si, dans ma solitude et dans ma vie philosophique, je retrouve quelque étincelle de génie, ce sera pour le mettre avec le sien. Quand vous n'aurez rien à faire de mieux , et que vous voudrez bien continuer à me donner de vos nouvelles, vous me ferez un extrême plaisir : quand on n'a pas le plaisir de vous voir, rien ne peut consoler que vos lettres. Est-il vrai que le comte de Charolais ait écrit la lettre dont on a parlé? est-il vrai que l'auteur de Tithon ait été disgracié , pour avoir vieilli , en un jour, de quelques années, auprès de la Camargo? est-il vrai que l'abbé ilouteville ait fait une longue harangue, et le duc de Villars un compliment fort joli? est-il vrai que vous ayez toujours de l'amitié pour moi ? A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Ce 18 décembre. Je ne crois pas que mes sauvages puissent jamais trouver un protecteur plus poli que vous , et que je puisse jamais avoir un ami plus aimable. • rjaude-Proaper Jolyot de Crébillon (II*, né en 1707, . mort en 1777 , fut emprisonné , en 1734 , pour son ouvrage intitulé: Taniat et y tardant, ou l'Fatnwirc , histoire japonoise, contenant des obscénités , et des traits contre le cardinal de Rohan , la duchesse du Maine , et la bulle Unigenitus. * Moncrif venait de perdre sa place de secrétaire des commandements du prince de Clermont. Il ne faut plus songer à faire jouer cela cet hiver ; plus j'attendrai, plus la pièce y gagnera. Je ne serai pas fâché d'attendre un temps favorable où le public soit vide de nouveautés. Je suis charmé qu'on m'oublie ; le secret d'ailleurs

en sera mieux gardé sur la pièce , et le peu de gens qui ont su que j'avais envie de traiter ce sujet seront déroutés. Puisque la conversion de Gusman vous plaît , il ira droit en paradis , et j'espère faire mon salut auprès du parterre. La façon de tuer ce Gusman chez lui n'est pas si aisée que d'opérer sa conversion. Zamore avait pris déjà l'épée d'un Espagnol pour ce beau chefd'œuvre; si vous voulez, il prendra encore les habits de l'Espagnol. J'avais fait endormir la garde peu nombreuse et fatiguée ; si vous voulez, je l'enivrerai pour la faire mieux ronfler. Faire de Montèze un fripon me paraît impossible. Pour qu'un homme soit un coquin , il faut qu'il soit un grand personnage ; il n'appartient pas à tout le monde d'être fripon. Montèze , quoique père do la signora , n'est qu'un subalterne dans la pièce, il ne peut jamais faire un rôle principal ; il n'est là que pour faire sortir le caractère d'Alzire. Figurez-vous la mère de la Gaussin avec sa fille. J'en suis fâché pour Montèze, mais je n'ai jamais, compté sur lui. Les autres ordres que vous me donnez sont pins faciles à exécuter : *Paticntiam habc in me, et ego ortmia reddam tibi **. Je m'étais hâté d'envoyer à madame du Châtelet des changements pour les derniers actes, mais il ne faut point se hâter, quand on veut bien faire ; l'imagination harcelée elgourmandée devient rétive ; j'attendrai les moments de l'inspiration. J'accablo de mes respects et de mon amitié madame votre mère et le lecteur de Louis xv. Je vous supplie de faire ma cour à madame de Bolingbrockc. Vraiment je serai fort aise que M. de Matignon tire un peu la manche du garde-dessceaux en ma faveur. Il faut, au bout du compte, ou être effacé du livre de proscription, ou, enfla, s'eu aller hors de France; il n'y a pas de milieu , et , sérieusement , l'étal où je suis est très cruel. Je serais très lâché de passer ma vie hors de France; mais je serais aussi très fâché qu'on crût que j'y suis, et, surtout, qu'on sût où je suis. Je me recommande, sur cela, à votre sage et tendre amitié. Dites bien à tout le monde que je suis à présent eu Lorraine. J'ai envoyé un petit mémoire, par Dcmoulin , b M. Hérault. Voudrez-vous bien lui eu parler, et l Matthieu , XTIHf sc Digitized by Google

ANNÉE 1731. savoir de lui si ce mémoire peut produire quelque chose? Adieu ; les misérables sont gens bavards et importuns. A M. DE CIDEVILLE. Décembre. Quoi ! Gilles Maignard s'est séparé tout à fait de notre présidente? N'est-il point mort de la douleur qu'il avait de lui faire deux mille écus de pension? La veuve vient de me mander qu'elle ue gardera point la Rivière-Bourdet. Userait pourtant bien doux, mon cher ami, que nous pussions être un peu les maîtres de sa maison. Mais il sera dit que nous passerons notre vie à faire le projet de vivre ensemble. Quoi ! vous venez une fois en vingt ans a Paris, et c'est justement le moment où il ne m'est pas permis d'y revenir I Vous n'avez vu ni Emilie ni moi. Il vaudrait un peu mieux , mon cher ami , se rassembler chez Émilie que chez la veuve de Gilles . Ce n'est pas que je n'aie pour noire présidente tous les égards d'une ancienne amitié ; mais , franchement , vous conviendrez , quand vous aurez vu Emilie , qu'il n'y a point de présidente qui en approche. Maudez-moi si elle ne vous a point écrit depuis peu ; car vous connaissez son écriture avant de connaître sa personne. Vous vous écrivez quelquefois , et vous êtes déjà amis intimes , sans vous être parle. On m'a mandé que YEpître à Emilie courait le monde ; mais j'ai peur quelle ne soit défiguréc étrangement. Les pièces fugitives sont comme les nouvelles; chacun y ajoute, ou en retranche, ou en falsifie quelque chose, selon le degré de son ignorance et de sa mauvaise volonté. Si vous voulez, je vous l'enverrai bien correcte. Je rougis, mon cher Cideville, en vous parlant de vous envoyer mes ouvrages. Il y a si long-temps que je vous en promets une petite édition manuscrite , que j'aurais eu depuis le temps de composer un in-folio. Aussi , depuis ma retraite il faut que je vous avoue que j'ai fait environ trois ou quatre mille vers. Ce sont de nouvelles dettes que je contracte avec vous, sans avoir acquitté les premières ; mais je vous jure que je vais travailler à vous payer tout de bon. J'ai certain valet de chambre imbécile qui me sert de secrétaire, et qui écrit : le général F tout au lieu du général Toutefêtre ; c'est donner un grand c... , pour une grande leçon ; ils précipitaient leurs repas au lieu do ils précipitaient leurs pas. Ce secrétaire n'est pas trop digne de travailler pour vous; mais je reverrai ses bévues et les miennes. Êtes-vous à présent à Rouen ? Y avez-vous l'ami Formont et l'ami Du Bourg Therouldc? Faites sentir a M. Du Bourg Thcrouldc 417 combien je l'aime, et prouvez à M. de Formont la même chose. Dites au premier que je fais beaucoup de petits vers , et que j'aime passionnément la musique; dites 'a

l'autre que j'ai un petit Traite de métaphysique tout prêt. Tout cela est vrai à la lettre. Voici un petit mol pour M. Linant. Adieu, mon très cher ami ; je suis à vous pour la vie ; faudra-t-il la passer à regretter votre commerce charmant? A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE. Cela est plaisant, madame! l'écriture de madame de Champbonin paraît ressembler si fort à la vôtre, que quelquefois je m'y méprends. Vous avez d'autres ressemblances, et je me flatte surtout que vous avez celle de m'honorer d'un peu de bonté. Si je n'étais pas occupé ici 'a ruiner infailliblement madame du Châtelet , vous croyez bien que j'aurais l'honneur de vous voir. Je suis excédé do détails ; je crains si fort de faire do mauvais marchés , je suis si las de piquer des ouvriers, que j'ai demandé un homme qui vint m'aider. Je l'attends dans le mois de janvier ; et , dès que mon coadjuteur sera venu , j'irai , madame , vous redemander ces jours heureux et paisibles que j'ai déjà goûtés dans votre aimable maison. Vous savez qu'on parle d'un congrès ; mais les parties ne sont point encore assez lasses de plaider (pour songer à s'accommoder. M. de Coigni s'est démis du commandement en Italie, et je crois que la cour ne serait pas fâchée que M. de Broglie en fît autant. Mais, avant d'accepter la démission de M. de Coigni , on a proposé à M. le Duc de commander l'armée , afin d'avoir quelqu'un qui , par la prééminence de son rang , étouffât les jalousies du commandement. M. le Duc a refusé. On pense d'y envoyer M. le comte do Clermont. Sur cette nouvelle , M. le comte de Charolais a écrit 'a M. de Chauvelin : • Monsieur , on dit que vous ôtes ré« doit à la dure nécessité de choisir un prince du « sang pour commander les armées; je vous prie « de vous souvenir que je suis l'aîné de mon frère « l'abbé. « On commence à trouver la levée du dixième bien rude , et à n'avoir plus tant d'ardeur pour une guerre où il n'y a peut-être rien à gagner pour la France *. On s'en dégoûte aussitôt qu'on en est entêté. Je suis persuadé qu'au moindre échec , le ministère sera bien embarrassé. ' La France, ver» celte époque , c'esl-à-dlre en 1750. ne payait qae 9(10 millions d'iaipdts. Ci.. 40. Digitized b/ Google

i»8 CO H H ES PO. N DANCE. A M. LE COMTE

D'ARGENTAL. ■4 Janvier <7X5. Je u'ose rae flatter de mériter vos éloges, mais je sens bien que je mérite vos critiques. En vous remerciant de tout mon cœur de m'avoir ouvert les yeu x . Voilà à quoi servent des amis comme vous, qui ont l'esprit aussi éclairé qu'ils ont le cœur aimable. Le sot père est actuellement délogé du quatrième acte. Mais est-il bien vrai que la conversion de cet Espagnol vous déplaît tant ? Vous êtes bien mauvais chrétien, mais vous savez que le parterre est bon catholique. S'il y a un côté respectable et frappant dans notre religion , c'est ce pardon des injures , qui d'ailleurs est toujours héroïque , quand ce n'est pas un effet de la crainte. Un homme qui a la vengeance en main et qui pardonne, passe partout pour un héros ; et , quand cet héroïsme est consacré par la religion , il en devient plus vénérable au peuple, qui croit voir dans ces actions de clémence quelque chose de divin. Il me paraît que ces paroles du duc François de Guise , que j'ai employées dans la bouche de Gusman : Ta religion t'enseigne à m'assassiner, et la mienne à te pardonner , ont toujours excité l'admiration. Le duc de Guise était à peu près dans le cas de Gusman , persécuteur en bonne santé , et pardonnant héroïquement , quand il était en danger. Raillerie à part , je suis persuadé que la religion fait plus d'effet sur le peuple, au théâtre, quand elle est mise en beaux vers , qu'à l'église , où elle ne se montre qu'avec du latin de cuisine. Les honuêtes gens traitèrent le bon vieux Lusignan de capucin , quand je lus la pièce , et le gros du monde fondit en larmes , à la représentation. En un mol, ce qu'il y a de touchant dans une religion l'emportera toujours sur tout le reste , dans l'esprit de la multitude; et, plus j'envisage le changement de Gusman de tous les côtés , plus je le regarde comme un coup qui doit faire une très grande impression. Malgré cela , vous ne sauriez croire combien l'approche du danger augmente ma poltronnerie. Il est vrai que j'en suis à cinquante lieues; mais le bruit du sifflet fait plus de dix lieues par minute. Je commence à trouver mon ouvrage tout à fait iudigne du public ; et , si vous ne me rassurez pas , je mourrai de frayeur ; mais , si la pièce tombe , je ferai ce que je pourrai pour ne pas mourir de chagrin. Il est vrai que cette chute fera bien du plaisir à mes ennemis , que les Desfontaines en prendront sujet de m'accabler, que je serai immolé à la raillerie et au mépris ; car telle ost l'injustice des hommes : ils punissent comme un crime l'envie de leur plaire , quand cette envie u'a pas réussi. Que faire à cela? ne plus servir ' un maitre si ingrat, cl

ne songera plaire qu'à des hommes comme vous. J'ose vous supplier d'ajouter à toutes vos bontés celle d'empêcher les comédiens de mettre mon nooi sur l'affiche. Celte affectation ne sert qu'à irriter le public , et à avertir les siffleurs de se préparer pour le jour du combat. Je vous demande en grâce de me dire ce que vous pensez de Didon , et quel jugement on en porte dans le public , depuis qu'elle a paru à ce jour dangereux de l'impression. V Histoire Japonoise m'a fort réjoui dans ma solitude ; je ne sais rien de si fou que ce livre , et rien de si sol que d'avoir mis l'auteur à la Bastille. Dans quel siècle vivons-nous donc? On brûlerait apparemment La Fontaine aujourd'hui. Il serait bien triste, mon cher ami, d'être né dans ce vilain temps-ci , s'il n'y avait pas encore quelques gens comme vous , qui pensent comme on pensait dans les>eaux jours de Louis xiv. Conservez-moi , je vous en conjure , une amitié qui fait la consolation de ma vie. Permettez-moi d'en dire autant à monsieur votre frère. Adieu; personne ne vous sera jamais plus tendrement attaché que moi. A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE. Janvier <733. Quoi ! femme respectable , même heureuse , amie charmante, amie généreuse, la première lettre que vous écrivez est pour moi ! Vous savez bien , madame , tout le plaisir que vous me faites. Il n'y en a qu'un plus grand , c'est celui de vous faire ma cour. Je ferai certainement de mou mieux pour aller rendre mes respects à la belle accouchée, au père , et au joli enfant. L'hirondelle 1 est bien malade, et je crains furieusement le froid des églises ; mais il n'y a cheval que je ne crève, cl rhume que je n'affronte, pour aller à La Neuville. Madame du Châtelet est partie , et a laissé son architecte à Cirey. Il est étonné d'avoir sur les bras un détail fort embarrassant , et qui me déplairait bien fort, si ce n'était pas un plaisir extrême de travailler pour ses amis. Madame du Châtelet m'a ordonné bien expressément, madame, de vous dire combien vous lui rendez le séjour de la campagne agréable. Je me flatte qu'un voisinage tel que le vôtre lui fera prendre goût pour la retraite de Cirey. Ce château-ci va un peu incommoder les affaires du baron * et de la baronne. Les dépenses de la guerre ne les raccotni Nom d'un cheval de madame du Châtelet ; Il en est question dans une de» lettres suivantes. Cl. * Le marquis du Ch&telet-Lomont avait aussi le titre de baron , et il était seigneur de Cirey-Sur-Blaise. Cl. Digitized by Google

ANNEE H, •>:->. moderont pas : ei ils seront forcés , je crois , de venir vivre en grands seigneurs a Cirey. Je vous jure, madame, que tout mon objet est de passer ma vie entre eux et votre société ; et je commence à l'espérer. A M. BERGER. A Cirey, le 19 janvier. Vous ne sauriez croire, monsieur, combien je suis Oalté de voir que vous ne m'oubliez point , au milieu des devoirs et des occupations dont vous êtes surchargé. Vous me faites voir par votre dernière lettre que M. de La Clède est placé auprès de M. le maréchal de Coigni. Je ne le savais pas; c'est sans doute M. d'Argental qui lui aura procuré cette place. Si cela. est, voilà M. d'Argental bien qise ; c'est un nouveau service rendu de sa part. Il est né pour faire plaisir , comme Rameau pour faire de bonne musique. Il y aurait un homme qui se tiendrait tout aussi heureux que M. d'Argental , si certaine affaire que vous avez désirée pouvait se conclure ; cet homme est moi. J'ai récrit, et on m'a fait entendre que l'affaire allait mal. Ayez la bonté de m'instruire de l'état où sont les choses. Je vous demande , comme la grâce la plus (laltcuseï de me procurer une occasion de vous servir. N'avez-vous point vu M. de Moncrif? S'obstinet-il à se tenir solitaire, parce qu'il n'est plus dans une cour? Ehl ne peut-on pas vivre heureux avec des hommes , quoiqu'on n'ait pas l'avantage d'être auprès des princes? J'ai lu l'Histoire Japonaise : je ne sais si je vous l'ai mandé. Je souhaite que l'Histoire de Portugal soit aussi amusante. Voudriez-vous me faire l'amitié de me mander quand on fera l'oraison funèbre de M. le maréchal de Villars? Celui qui est chargé de l'éloge de M. de Berwick est un homme de mérite , qui ne fait l'honneur d'être de mes amis. Je ne sais qui sera le Fléchi de notre dernier Turenne. Le 1*. Tournemine avait entrepris ce discours, mais il a remercié. N'est-ce point l'abbé Segui qui lui a succédé ? Il est déjà connu par un très beau panégyrique de saint Louis. Le sujet de saint Louis était épuisé , et celui-ci est tout neuf. Que ne dirait-il pas d'un homme qui , à quatre-vingts ans , prenait le Milauès et entretenait des filles ? Adieu , monsieur ; vous savez combien je vous suis attaché. A M. DE FORMONT. 9G janvier. L'extrême plaisir que j'ai eu à lire votre Épître 1 50 à M. l'abbé du Besnel fait que je vous pardonne, mon cher ami , de ne me l'avoir pas envoyée plus tôt : car , lorsqu'on est bien content , il n'y a rien que l'on ne pardonne. Voire ferme pinceau , qui rien ne dissimule. Peint du siècle passé les nobles attributs A notre siècle ridicule. Vous nous montre/, les biens que nous avons perdus. Les poètes du temps seront bien confondus Quand ils liront votre opuscul.

Devant des indigents votre main accumule ï.es vastes trésors de Crésus;
Vous vantez la taille d'Hercule Devant des nains et des bossus. En vérité , je ne saurais vous dire trop de bien de ce petit ouvrage. Vous avez ranimé dans moi cette ancienne idée que j'avais d'un Essai sur In Siècle de Louis XIV. S'il n'y avait que l'histoire d'un roi à faire , je ne m'en donnerais pas la peine; mais son siècle mérite assurément qu'on en parle ; et , si jamais je suis assez heureux pour avoir sous ma main les secours nécessaires , je ne mourrai pas que je n'aie mis à fin cette entreprise. Ce que vous dites en vers de tous les grands hommes de ce temps-fa sera le modèle de ma prose; Car , s'ils n'étaient connus par leurs écrits sublimes , Vous les eussiez rendus fameux ; Juste en vos jugements, et charmant dans vos rimes, Vous les égalez tous, lorsque vous parlez deux Il est bien vrai que M. Cassini n'a pas découvert la route des astres , et qu'il ne nous a rien appris sur cela ; mais il a découvert le cinquième satellite de Saturne , et a observé le premier ses révolutions. Cela suffit pour mériter l'éloge que vous lui donnez. On sait bien que ce n'est pas lui qui a fait le premier almanach. On pourrai! , si on voulait, vous dire encore que Boileau a commencé h travailler long -temps avant que Quinault fit des opéra. On doit être assez conlenl quand on n'essuie que de pareilles critiques. Je n'ai lu aucun ouvrage nouveau, hors l'Ecumoire de ce grand enfant, et les Princesses Malabarcs , de je ne sais quel animal qui a trouvé le secret de faire un fort mauvais livre , sur un sujet où il est pourtant fort aisé de réussir. Je connaissais les Mémoires du maréchal de Villars. Il m'en avait lu quelque chose , il y a plusieurs années. Il chargea l'abbé lloulevillc , deux ans avant sa mort , du soin de les arranger. Vous croyez bien que les endroits familiers sont du maréchal , et que ceux qui sont trop tournés sont de l'auteur de la Religion chrétienne prouvée par les faits. Je crois que M . le duc do Villai s a eu la bonté de me les envoyer dons un paque

I 450 CORRESPONDANCE. qu'il a fait adresser vis-à-vis Saint-Gervais , mais que je n'ai point encore reçu. J'entends dire beaucoup de bien de la Vie de l'empereur Julien, quoique faite par un prêtre. Je m'en étonne ; car , si cette histoire est bonne , le prêtre doit être à la Bastille. On m'a parlé aussi d'un traité sur le commerce, de M. Melon. La suppression de son livre ne m'en donne pas une meilleure idée ; car je me souviens qn'il nous régala , il y a quelques années , d'un certain Mahmoud , qui, pour être défendu , n'en était pas moins mauvais. Je veux lire cependant son traité sur lo commerce; car , au bout du compte , M. Melon a du sens et des connaissances, et il est plus propre à faire un ouvrage de calcul qu'un roman. J'attends avec impatience la comédie de M. de La Chaussée ; il y aura sûrement des vers bien faits , et vous savez combien je les aime. Mais écrivez-moi donc souvent , mon cher et aimable philosophe. Vous avez soupé avec Emilie ; j'aurais été assez aise d'en être. Voyez- vous toujours madame du Deffand? elle m'a abandonné net. Je dois une lettre à notre tendre cl charmant Cideville. Pour Thicriot, je ne sais ce que je lui dois. Ou me mande qu'il m'a tourné casaque publiquement ; je ne le veux pas croire pour l'honneur de l'humanité. Yale ; le amplector. A M. DE CIDEVILLE. 6 février. Allez , mes vers , aux rivages de Seine ; N'arrêtez point dans les murs de Paris ; Gardez- vous-en , les arts y sont proscrits; Des gens dé vols la sottise et la haine Y font la guerre à tous les bons écrits. Vers indiscrets, enfants de la nature, Dictés souvent par ce fripou d' Amour , Ou par la voix de la vérité pure, Fuyez Paris, n'allez point à la cour, Si vous n'avez onguent pour la brûlure. Allez plus loin , sur le bord neustrien ; Vous y verrez certain homme de bien , Qui réunit , voluptueux et sage , L'art de penser au riant badinage. U veut vous voir, allez; et plût aux dieux Qu'ainsi que vous je parusse à ses yeux ! Ne craignez point son goût ni sa prudence ; Puisqu'il est sage , il est plein d'indulgencce. Allez d'abord saluer humblement Ses vers heureux , ses vers qui vous effacent ; Aimez-les tous, encor qu'ils vous surpassent , Et faites-leur ce petit compliment : • Frères très chers, enfants de Cideville, Recevez-nous avec cet air facile Que votre père a répandu sur vous. Nous sommes fils de sou ami Voltaire. Par charité, beaux vers , apprenez-nous L'art d'être aimés; r'ost l'art de votre père » Voilà le petit compliment que je vous faisais , mon cher ami , en arrangeant ces guenilles quo j'aurais dû vous envoyer il y a long-temps. Votre lettre du 21 janvier me fait rougir de ma paresse ; mais quand il faut revoir tant de

petites pièces dont la plupart sont bien (bibles , et qu'on sent qu'il faut vous les envoyer, on est honteux , et l'on demande du temps. Enfin vous les aurez , ce mois-ci , mal en ordre , mal transcrites , « AVc Somorl'm ru met hikd.i. > Hor., lit. i , ep. xx , v. z. Il y en a même quelques unes qui manquent. Je n'ai pas, par exemple, cette façon d'épithalamc à madame de Richelieu. Si vous l'avez, faitesmoi le plaisir de me l'envoyer. Je vous avertis encore que je mets une condition fort raisonnable à mon marché; c'est que vous aurez la bonté, quand vous m'ccrirez , de grossir votre paquet de quelques unes de vos petites pièces. Je veux absolument avoir do vos vers pour vos maîtresses. Ils doivent être bien tendres et bien animes, quoique pleins d'esprit. Égayez ma solitude, mon cher ami, par vos petits ouvrages qui doivent respirer la volupté. N'êtes-vous pas bien content do l'épître de M. de Formont à l'abbé du Resnel? Mais comment va la tragédie de Linant? Je lui ai donné là un sujet bien hardi et bion difficile à traiter. S'il s'en lire avec honneur, son coup d'essai sera un coup do maître. Je réponds qu'il y aura des vers mâles et tout brillautsde pensées. A l'égard de l'intérêt et de l'art d'attacher et d'émouvoir le cœur pendant cinq actes, c'est un don de Dieu qu'il refuse quelquefois même à ses élus. Et puis il y a sur les pièces de théâtre une destinée bizarre qui trompe la prévoyance de presque tous les jugements qu'on porte avant la représentation. Je n'aurais jamais ose prédire le succès de Didon; cependant elle a réussi. Il y a une chose sûre, c'est que le public est toujours favorable à la première pièce d'un jeune homme. J'ai une grande impatience de voir Ramesscs. Engagez M. Linant à m'en envoyer une copie. Il n'y a qu'à l'adresser, par lo coche , chez Demouiin. Et qui est donc ce jeuno philosophe, foseur d epigrammes, qui lit Newton et qui plaisante avec esprit? ne pourrai-je être ca relation avec cc petit prodige? Je ne suis point surpris do la manière dont ce mot de cocu a été reçu ; on ne dit aux gens que ce qu'on sait. Mon cher Cideville , si je vous revoyais , j'ai bien de quoi vous amuser. Nous avons huit chants de faits de notre Pucetle; mais, Dieu merci, notre Pucclle est dans le goût de rArioste,.ct non daus Digitized by Google

ANNÉE J 735. 451 celui do Chapelain. Recommandez un profond secret au père de Ramessès sur certains Américains dont il a vu la naissance. Voie et me semper ama. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND. J'ai reçu, madame, une lettre charmante. Comment ne le serait-elle pas , écrite par vous et par M. de Forment? Une lettre de vous est une faveur dont je n'avais pas besoin d'être privé si longtemps, pour en sentir tout le prix. Mais des vers 1 des vers , des rimes redoublées ! voilà de quoi me tourner la cervelle mille fois, si votre prose d'ailleurs ne suffisait pas. De qui sont-ils ces vers heureux , Légers , faciles , gracieux ? Ils ont, comme vous, l'art de plaire. Du DefTand , vous êtes la mère De ces enfants ingénieux. Formont , cet autre paresseux , En est-il avec vous le père? Ils sont bien dignes de tous deux ; Mais je ne les méritais guère. Je suis enchanté pourtant comme si je les méritais. Il est triste de n'avoir de ces bonnes furluues-l'a qu'une fois par an , tout au plus. Ah! ce que vous faites si bien , Pourquoi si rarement le faire? Si tel est votre caractère , Je plains celui qu'un doux lien Soumet à votre humeur sévère. Il est bien vrai qu'il y a des personnes fort paresseuses en amitié, et tics actives en amour ; il est vrai encore qu'une de vos faveurs estsans doute plus précieuse que mille empressements d'une autre. Je le sens bien par celte lettre séduisante que vous m'avez écrite , et c'est précisément ce qui fait que j'eu voudrais avoir de pareilles tous les jours. Je me sais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma yie tant de prose et do vers , puisque cela a l'honneur de vous amuser quelquefois. Mes pauvres quakers vous sont bien obligés de les aimer ; ils sont bien plus fiers de votre suffrage que fâchés d'avoir été brûlés. Vous plaire est uu excellent onguent pour la brûlure. Je vois que Dieu a touché votre cœur, et que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux , puisque vous avez du peuchant pour mes bons quakers. Ils ont le ton bien familier ; Mais c'est celui de l'innocence. L'n quakrc dit tout ce qu'il pense. Il faut, s'il vous plaît, essayer Sa naï ve et rude éloquence ; Car, en voulant vous avouer Que sur son coeur simple et grossier Vous avez entière puissance , U est homme à'vous tutoyer , En dépit de la bienséance. Heureux le mortel enchanté Qui dans vos bras, belle Délie, Dans ces moments où l'on s'oublie. Peut prendre cette liberté, Sans choquer la civilité De notre nation polie ! Quelque bégueule respectable trouvera peut-être, madame, ces derniers vers un peu forts ^rnais vous, qui êtes respectable sans être bégueule , vous me le* pardonnerez. A M. DESFORGES-MAILLARD. A Vassy , en

Champagne , le.... février, « Dona puer solvit, quæ femina voverat, Iphis » Ovid., Met. ix, v. 793. Votre changement de sexe , monsieur , o'a rien altéré de mon estime pour vous. La plaisanterie que vous avez faite est un des bons tours dont on se soit avisé , et cela serait auprès de moi un grand mérite. Mais vous en avez d'autres que celui d'attraper le monde; vous avez celui de plaire, soit en homme , soit en femme. Vous êtes actuellement sur les bords du Lignon , et de nymphe de la mer vous voilà devenu berger d'Aslrée. Si ce pays - là vous inspire quelques vers, je vous prie de m'en faire part; pour moi, j'ai un peu abandonné la poésie dans la campagne où je suis : « Non eadem ætas , non vis. « Olim poteram cantando ducere nocles ; » mais à présent je songe à vivre. -Quid verumatque decenscuro et rogo,et omnis iu hoc sum.» Hou., Itv. t, «p. 1, v. 11. Un peu de philosophie, l'histoire, laconversation, partagent mes jours. « Duco sollicitas jucunda oblivias viue. •> Hor., üv. 11 , sat. vi , v. 6a. Cette vie sera plus heureuse encore si vous me donnez part des fruits de votre loisir. Je suis fâché que la Champagne soit si loin du Lignon ; mais c'est véritablement vivre ensemble que de se communiquer les productions de son esprit et les sentiments de son âme.

152 CORRESPONDANCE. A M. L'ABBÉ DK BRETEUIL.

Venus et le dieu de la table, F. t Martelière à leur côté, Cbautaient tous trois un air aimable , Que tous trois vous avaient dicté; Mais bientôt réduits à se taire. Quelle douleur trouble leurs sens, Quand on leur dit qu'en son printemps Le plus gai , le plus fait pour plaire , Des convives et des amants, Laissait là Cornus et Cythère Pour être grand-vicaire à Sens! Plaisirs, Amours, troupe légère. Il faut calmer votre douleur : La sainte Église aura beau faire, Vous serez toujours dans son cœur. Du froid séjour de la Prudence Il saura descendre en vos bras. Escorté de la Bienséance Qui relève encor vos appas , Et qui donne une jouissance Que Lattaiguant ne connaît pas. Un cœur indiscret et volage, Toujours occupé de jouir, A souvent l'ennui pour partage; Mais celui qui sait s'asservir A ses devoirs , et vivre en sage , Est bien plus digne de plaisir, Et le goûte bien davantage. Ainsi Bossuet autrefois, Ce dernier père de l'Eglise , Dans les bras de la jeune Lise Devint père aussi quelquefois. Monsieur son neveu dans le temple Apporta les mêmes vertus ; C'est un bel exemple de plus; Mais on n'a pas besoin d'exemple. H ne vous manque plus que l'évêché, monsieur; vous avez tout le reste : et, pour moi , je ne souhaite autre chose que d'être votre diocésain. Vous auriez eu déjà de grands bénéfices, si vous étiez né du temps qu'on donnait un évêché à Godeau pour des vers , et une abbaye considérable 'a Desportes pour un sonnet. Vous faites des vers mieux qu'eux, quand vous voulez jouer avec les Muses. Mais , puisque la fortune ne se fait plus aujourd'hui par la rime , vous la ferez par la raison , par la supériorité de votre esprit , par vos talents pour les affaires, et par la vraie éloquence, qui n'est pas , je crois , d'entasser des figures d'orateur, mais de concevoir clairement, de s'énoncer de même, et d'avoir toujours le mot propre h commandement. Voilà ce que j'ai cru apercevoir en vous; voilà ce qui vous donnera une vraie supériorité sur tous vos confrères , et qui fera votre réputation , autant que votre fortune. Vous ôtes un homme de toutes les heures ; vous me paraissez aussi solide en affaires qu'aimable à souper. Il y a quelque fée qui préside à ces talents-là , et qui a eu soin de votre éducation comme de celle de madame votre sœur. Je vous retrouve à tout moment dans elle , et je crois qu'elle ne vous regrette pas plus que moi. Adieu, monsieur; conservez quelque bonté pour un homme dont vous counaissez la respectueuse tendresse pour vous. A M. DE FORMONT. Le 13 février Si madame du Deffand , mon cher ami , avait toujours un

secrétaire comme vous , elle ferait bien de passer une partie de sa vie à écrire. Faites souvent , je vous en prie , en votre nom, ce que vous avez fait au sien ; consolez-moi de votre absence et de la sienne par le commerce aimable de vos lettres. Je n'ai point encore vu les Mémoires d'Hector ; mais , vrais ou faux , je doute qu'ils soient bien intéressants; car, après tout, que pourront-ils contenir que des sièges, des campements, des villes prises et perdues . de grandes défaites , de petites victoires? On trouve de cela partout ; il n'y a point de siècle qui n'ait sa demi -douzaine de Viilars et de princes Eugène. Les contemporains , qui ont vu une partie de ces événements , les liront pour les critiquer, et la postérité s'embarrassera peu qu'un général français ait gagné la bataille de l'riedlingen , et ait perdu celle de Malplaquet. Le maréchal de Viilars avait l'humeur un peu romanesque; mais sa conduite et ses aventures ne tiennent pas assez du roman pour divertir son lecteur. Qu'un prince comme Charles h , qui a vu son père sur l'échafaud , et qui a été contraint luimême de fuir à travers son royaume , déguisé en postillon ; qui a demeuré deux jours dans le creux d'un chêne, lequel chêne , par parenthèse , est mis au rang des constellations ; qu'un tel prince, disje , fasse des mémoires , ou les lira plus volontiers que les Amadis. Il en est des livres comme des pièces de théâtre ; si vous n'intéressez pas votre monde, vous ne tenez rien. Si Charles xn n'avait pas été excessivement grand , malheureux et fou , je me serais bien donné de garde de parler de lui. J'ai toujours eu envie de faire une histoire du Siècle de Louis XIV; mais celle de ce roi , sans son siècle, me paraîtrait assez insipide. Le père de La Bletterie , en écrivant la Vie de Julien , a fait un superstitieux de cegrand homme. Il a adopté les sots contes d'Ammien - Marcellin. Me dire que l'auteur des Césars était un païen Digilized b/ Google

image not available

*image
not
available*

•154 CORRESPONDANCE. mon imagination. J'ai vu le gros Liuant, mais je u'ai pas encore vu sa pièce. Je souhaite qu'elle se porte aussi bieu que lui. Adieu , mon cher ami ; je vous embrasse bien tendrement. Notre cher Formout devrait bien regretter Paris, si vous n'étiez pointa Rouen. Je me flatte que M. Du Bourg Theroulde veut bien se souvenir de moi. Pour M. de Brèvedeut, s'il savait que j'existe, j'ambitionnerais bien son amitié. Adieu ; ne vous verrai-je doue jamais? A M. DECIDE VILLE. Ce 12 avril. Je suis h Paris pour très peu de temps , mon cher ami ; soyez bien sûr que , si je pouvais disposer de huit jours , je viendrais les passer auprès de vous. Savez-vous bieu que tout ce grand bruit , excité par les Lettres philosophiques , n'a été qu'un malentendu ? Si ce malheureux Jore m'avait écrit dans les commencements, il n'y aurait eu ni lettre de cachet, ni brûlure, ni perle de maîtrise pour Jore. Le garde-dcs-sceaux a cru que je le trompais , et il le croit encore. Je sais que Jore est h Paris; mais je ne sais où le trouver. Il faudrait engager sa famille h lui mander de me venir trouver; peut-être qu'un quart d'heure de conversation avec lui pourrait servir h éclairer M. Icgardedes-sceaux , me raccommoier entièrement avec lui , et rendre h Jore sa maîtrise , en finissant un malentendu qui seul a été cause de tout le mal. A l'égard de Linant , j'ai vu une partie de sa pièce ; il n'y a rien qui ressemble à une tragédie ; cela n'est pas présentable aux comédiens. S'il acompte sur cette pièce pour se procurer de l'argent et de la considération , on ne saurait être plus loin de 6on compte. La présidente m'a paru aussi peu disposée a recevoir sa personne que les comédiens le seraient à recevoir sa pièce. Je crains même qu'elle ne 6oit un peu fâchée, et qu'elle ne s'imagine qu'on lui a tendu un piège. La seule ressource de Linant , c'est de se faire précepteur; ce qui est encore plus difficile, attendu son bégaiement, sa vue basse, et même le peu d'usage qu'il a de la langue latine. J'espère cependant le mettre auprès du fils de madame du Châtelet ; mais il faudra qu'il se conduise un peu mieux daus cette maison qu'il ne fait dans mon bouge ; et , surtout , qu'il ne se croie point un homme considérable pour une pièce de théâtre qu'il a eu envie défaire. Si vous avez quelques bontés pour lui , et que vous vouliez le tirer de la misère, rccommandezlui de s'attacher sincèrement a la maison dans laquelle il entrera. Il sera chez moi jusqu'à ce qu'il puisse ôtre installé. Il ne me reste plus que peu de papier 'a remplir, et j'ai cent choses à vous dire; cc sera [>our la première fois. Voie. A M. DE CIDEVILLE. Paris , ce 16 avril. Vraiment , mon cher ami , je ne vous ai

point encore remercié de cet aimable recueil que vous m'avez donné. Je viens de le relire avec un nouveau plaisir. Que j'aime la naïveté de vos peintures ¹ que votre imagination est riante et féconde ¹ et , cc qui répand sur tout cela un charme inexprimable , c'est que tout est conduit par le cœur. C'est toujours l'amour ou l'amitié qui vous inspire. C'est une espèce de profanation à moi de ne vous écrire que de la prose , après les beaux exemples que vous me donnez ; mais , mon cher ami , « Carmin n « cession scribentis et oti* quæninl. • ÜY1D., Trijt., cl- i, v. 4 1, Je n'ai point de recueillement dans l'esprit , je vis de dissipation , depuis que je suis à Paris ; • Tendunt extorquere poemata ; » Hor., liv. n, ep. ii, v. 57. mes idées poétiques s'enfuient de moi. Les affaires et les devoirs m'ont appesanti l'imagination ; il faudra que je fasse un tour à Rouen pour me ranimer. Les vers ne sont plus guère à la mode à Paris. Tout le monde commence à faire le géomètre et le physicien. On se mêle de raisonner. Le sentiment, rimagiualion et les grâces sont bannis. Un homme qui aurait vécu sous Louis xiv, et qui reviendrait au monde , ne reconnaîtrait plus les Français; il croirait que les Allemands ont conquis ce pays-ci. Les belles-lettres périssent à vue d'œil. Ce n'est pas que je sois fâché que la philosophie soit cultivée, mais je ne voudrais pas qu'elle devint un tyran qui exclût tout le reste. Elle n'est en France qu'une mode qui succède à d'autres , et qui passera à son tour ; mais aucun art , aucune science ne doit ôtre de mode. ¹¹ faut qu'ils se tiennent tous par la main ; il faut qu'on les cultive en tout temps. Je ne veux point payer de tribut b la mode ; je veux passer d'une expérience de physique à un opéra ou à une comédie , et que mon goût ne soit jamais émoussé par l'étude. C'est votre goût, mon cher Cideville, qui soutiendra toujours le mien ; mais il faudrait vous voir, il faudrait passer avec vous quelques mois ; et notre destinée nous sépare, quand tout devrait nous réunir. J'ai vu Jore b votre semonce ; c'est un grand écervelé. Il a causé tout le mal , pour s'ôlre conduit ridiculement. Il n'y a rien b faire pour Linant , ni auprès de la présidente, ni au théâtre. Digitized by Google

ANNEE *753. Il faut qu'il songe à tire précepteur. Je lui fais apprendre à écrire ; après quoi il faudra qu'il apprenne le latin, s'il veut le montrer. Ne le gêtez point , si vous l'aimez. Vole. V. A M. DE FORMONT. Ce 17 avril. Mon cher Formont , vous me pardonnerez si vous voulez ; mais je ne me rends point encore sur Julien. Je ne peux croire qu'il ait eu les ridicules qu'on lui attribue ; qu'il se soit fait débaptiser et tauroboliser de bonne foi. Je lui pardonne d'avoir haï la secte dont était l'empereur Constance , son ennemi ; mais il ne m'entre point dans la fêlè qu'il ait cru sérieusement au paganisme. On a beau me dire qu'il assistait aux processions , et qu'il immolait des victimes : Cicéron en faisait autant , et Julien était dans l'obligation de paraître dévot au paganisme ; mais je ne peux juger d'un homme que par ses écrits ; je lis les Césars, et je ne trouve dans cette satire rien qui sente la superstition. Le discours même qu'on lui fait tenir , à sa mort , n'est que celui d'un philosophe. Il est bieu difficile de juger d'un homme apres quatorze cents ans ; mais au moins n'est-il pas permis de l'accuser sans de fortes preuves ; et il me paraît que le bien qu'on peut dire de Julien est prouvé par les faits , et que le mal ne l'est que par ouï-dire et par conjectures. Après tout , qu'importe ? Pourvu que nous n'ayons aucune sorte de superstition , à la bonne heure que Julien en ait eu. Vous savez quo nos philosophes argonautes * sont partis enfin pour aller tracer une méridienne et des parallèles dans l'Amérique. Nous saurons enfin quelle est la figure de la terre , et ce que vaut précisément chaque degré de longitude. Cette entreprise rendra service k la navigation , et fera honneur à la France. Le conseil d'Espagne a nommé quelques petits philosophes espagnols pour apprendre leur métier sous les nôtres. Si notre politique est la très humble servante de la politique de Madrid , notre académie des sciences nous venge. Les Français ne gagnent rion à la guerre , mais ils toisent l'Amérique. Savez -vous que l'académie des belles- lettres s'est chargée de faire une belle inscription ponr la besogne de nos argonautes? Toute celte académie en corps, après y avoir mûrement réfléchi , a conclu que ces messieurs allaient mesurer un arc du méridieu sous un arc de l'équateur. Vous remarquerez quo les méridiens vont du nord au sud , et que , par conséquent , l'académie des l>el les-lcltres , en corps , a fait la plus énorme bévue du monde. Cela res*55 semble à celle de l'académie française , qui fil imprimer, il y a quelques années, cette belle phrase : Depuis les pôles glacés jusqu aux pôles brûlants. le papier manque. Voie. A

M. LE MARQUIS DE CAUMONT. A Paris», ce 19 avril 1735. Il y a peu de choses, monsieur, auxquelles j'aie été aussi sensible qu'au souvenir dont vous voulez bien m'honorer. Il est vrai que je me suis amusé dans ma retraite a plus d'un genre de littérature ; mais il n'y a pas d'apparence que j'en laisse rien transpirer dans le public. Je m'aperçois tous les jours qu'il faut vivre et penser pour soi, et que la chimère de la réputation ne console point des chagrins qu'elle traîne après soi. Il y a des pays où il est permis de communiquer ses idées aux hommes ; il y en a d'autres dans lesquels à peine est-il permis d'avoir des idées. Un homme comme vous, monsieur, me tiendra lieu du public. Votre estime et votre correspondance sont pour moi le prix le plus flatteur de mes faibles travaux. Je vous aurai une obligation bien grande, si vous voulez bien avoir la bonté de faire extraire de ces lettres dont vous me parlez ce qui peut regarder l'histoire du dernier siècle. Je ne sais si Louis xiv méritait bien le nom de Grand ; mais son siècle le méritait ; et c'est de ce bel âge des arts et des lettres que je veux parler plutôt que de sa personne. J'ai trouvé, en arrivant à Paris , que la philosophie de Newton gagnait un peu parmi les vrais philosophes. Je n'ai vu d'ailleurs , hors de la Vie de Julien , que des ouvrages médiocres ou ridicules. Les sottises molinistes et jansénistes vont toujours leur train ; mais elles sont obscurcies par la crise où se trouve l'Europe. Il est honteux pour l'humanité que , dans un siècle aussi éclairé que le nôtre , ces impertinentes disputes soient encore à la mode ; mais le vulgaire se ressemble dans tous les temps. Il y avait , du temps des Néron et des Socrate , des gens qui sacrifiaient de bonne foi aux dieux Lares et à la déesse Latrunc. Apulée fut accusé de sortilège devant le préteur, comme le P. Girard ; chaque siècle a eu ses Marie Alacoque. Adieu , monsieur ; j'ai toujours désiré un climat tel que celui que vous habitez. Je voudrais être avec vous sous votre beau soleil , avec des philosophes anglais et des voix italiennes. J'ai l'honneur de vous être tendrement et respectueusement dévoué pour jamais. Voltaire. > ttodin. Bougon- , et La Condamine, qui s'embarquèrent à (a Rochelle , le 16 mai 1735 , pour Quito. .

456 CORRESPONDANCE. A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le.... avril. Les fréquentes un'adks dont je suis accable, monsieur, m'ont empêché de répondre à votre prose et b vos vers ; mais elles ne m'ôlent rien de ma sensibilité pour tout ce qui vous regarde. Je me souviens toujours des coquetteries de mademoiselle Malcrais , malgré votre barbe et la mienne ; et , s'il n'y a pas moyen de vous faire des déclarations , je cherche celui de vous rendre service. Je compte voir, cet été, monsieur le contrôleur général. Je chercherai molliafandi tempora , et je me croirai trop heureux si je puis obtenir quelque chose du Plutus de Versailles, en faveur de l'Apollon de Bretagne. Pardonnez à un pauvre malade de ne pouvoir vous écrire dsaraain. Je suis, etc. A M. DE CI DEVILLE. Paris , le 9 avril. Linaut n'a encore que la parole de madame du Châtelet. Il est bien honteux pour l'humanité que cette parole ne suffise pas. Mais madame du Châtelet a un mari ; c'est une déesse mariée à un mortel , et ce mortel se môle d'avoir des volontés. Nous attendons , pour être sûrs de la destinée de Linant, que les deux conjoints soient d'accord. Cependant il apprend à écrire ; il savait faire de beaux vers, mais il faut commencer par savoir former ses lettres. A l'égard de sa tragédie, j'ose encore vous répéter qu'elle n'a pas forme d'ouvrage à être présenté à nosseigneurs les comédiens , et qu'il lui faudra encore bien du temps pour faire une pièce , de cet assemblage descènes. Ce serait un grand avantage d'être, pendant une année au moins, à la campagne, avec madame du Châtelet , auprès d'un enfant qui ne demande pas une grande assiduité. Il aurait le temps de travailler et de s'instruire. Il y aurait à cela une chose assez plaisante , c'est que la mère sait bien mieux le latin que Lioant , et qu'elle serait le régent du précepteur. J'allai hier à Inès; la pièce me fit rire, mais le cinquième acte me fit pleurer. Je crois qu'elle sera toujours au nombre de ces pièces médiocres et mal écrites qui subsistent par l'intérêt. Il court ici beaucoup de satires en prose et en vers : elles sont si mauvaises que, toutes satires qu'elles sont, elles ne plaisent point. Que dites- vous d'une petite troupe de comédiens qui jouent à huis clos des parades de Gilles, trois fois par semaine? Les acteurs sont... devinez qui? le prince Charles de Lorraine , âgé de plus de cinquante ans; il fait le rôle de Gilles; le duc de Nevers , gouteux amant de l'infidèle et impertinente Quinaull 1 , d'Orléans, Pont de Veyle, d'Argenlal , le facile d'Argental , etc. J'ai vu notre petit Bréhan ; il est charmant , il est digne de votre amitié ; et de petits vers qu'il m'a montrés sont dignes de vous. Adieu, mon cher ami ;

mille compliments aux Formont, aux du Bourg Theroulde , et même aux Brévedent. Je voudrais bien savoir comment le métaphysicien Brévedent a trouvé les Lettres philosophiques. Val*, et ama me. A M. DE CIDEVILLE. A Paris , ce 6 mai. Non , mon cher ami, je n'ai jamais reçu cette Reine des soiujes. Cet abbé a sansdoutc connu le mérite de ce qu'il avait entre les mains , et l'a gardé pour lui ; je le ferai assigner a la cour du Parnasse ; cela est infâme à lui. Pour notre Linant, il faut bien des brigues pour le placer. J'espère que nous en viendrons à notre honneur , malgré les prêtres, qui ont cmpaiuc le mari. C'est bien raison que la divine Emilie l'emporte sur ces faquins qui « Sdre volunt secréta domus , atque inde timeri. » JovEii., sat. iii, liv. i, v. 1 13. Point de prêtres chez les Émilies , mon cher ami! Ah! si nous pouvions vivre ensemble! Ah l destinée ! destinée ! Les Érailies de Rouen retiennent mon cher Cideville. On a joué les Grâces , mais personne ne les a reconnues, parce que l'auteur ne les connaît guère. Adieu , vous qui êtes leur favori. Je pars ; je vous aime pour jamais. A M. DE FORMONT. Le c mai. Je pars , mon cher ami ; je n'ai |>oint vu le ballet des Grâces. On dit que l'auteur , j'entends le poêle , qui a toujours été brouillé avec elles , no s'est pas bien remis dans leur cour. Je m on rapporte aux connaisseurs; mais il y en a peu par le temps qui court. Les suivants de ces trois déesses sont b presenta Rouen. C'est donc b Rouen qu'il faudrait voyager ; mais je vais en Lorraine demain. Adieu , mon cher philosophe, poète aimable, plein de grâce et de raison. Vous avez donc fait un poète françaisde l'abbé Francbini! En vérité , il est plus aisé b présent de tirer des vers français d'un Italien que de nos compatriotes. Tout « .Mario-Anne Quinaull, morte centenaire, dit-on, en 1731; •œur de Jeanne-Françoise Qulnaut, avec laquelle Voltaire fut en correspondance suivie en 1736. Marie-Anne passait pour éirc la femme du vieux duc de Never», père du duc de Nivernais. Cl.

-137 ANNEE ms. tombe, tout s'eu va dans Paris. Jem'en vais aussi, car ni vous ni les muses n'ôtes l'a. Adieu , mon cher ami. A M. L'ABBÉ ASSELIN * , PROFESSEUR DU COLLÈGE D'UARCOIRT.

Mai. En me parlant de tragédie, monsieur , vous réveillez en moi une idée que j'ai depuis long-temps de vous présenter la Mort de César , pièce de ma façon , toute propre pour un collège où l'on n'admet point de femmes sur le théâtre. La pièce n'a que trois actes, mais c'est de tous mes ouvrages celui dont j'ai le plus travaillé la versification. Je m'y suis proposé pour modèle votre illustre compatriote , et j'ai fait ce que j'ai pu pour imiter de loin La main qui crayonna L'âme du grand Pompée et celle de Cinna. Il est vrai que c'est un peu la grenouille qui s'enfle, pour être aussi grosse que le bœuf; mais enfin je vous offre ce que j'ai. Il y a une dernière scène 'a refondre , et , sans cela , il y a long-temps que je vous aurais fait la proposition. En un mot, César , Brutus , Cassius , et Antoine , sont à votre service quand vous voudrez. Je suis bien sensible à la bonne volonté que vous voulez bien témoigner pour le petit Charapbonin, que je vous ai recommandé. C'est un jeune enfant qui ne demande qu'à travailler , et qui peut , je crois , entrer tout d'un coup en rhétorique ou en philosophie. Nous sommes bon gentilhomme et bon enfant, mais nous sommes pauvre. Si l'on pouvait se contenter d'une pension modique , cela nous accommoderait fort ; et elle serait au moins payée régulièrement, car les pauvres sont les seuls qui paient bien. Enfin, monsieur, si vous saviez quelque débouché pour ce jeune homme , je vous aurais une obligation infinie. Je voudrais qu'il fût élevé sous vos yeux, car il aime les bons vers. Adieu, monsieur; comptez sur l'amitié, sur l'estime , sur la reconnaissance de V. Poiut de cérémonie ; je suis quaker avec mes amis. Signezmoi un A. A M. THIERIOT, A PARIS.

Lunéville, le 15 mai. Mon cher correspondant , me voici dans uue cour sans être courtisan. J'espère vivre ici comme i Gilles-Thomas Asselin , né à Vire , mort en I7C7. Cl. les souris d'une maison , qui ne laissent pas de vivre gaiement sans jamais connaître le maître n! la famille. Je ne suis pas fait pour les princes , encore moins pour les princesses. Horace a beau dire : - Priucipibus placui&sc viris non ultinia laus est , » Liv. i, ép. xru, v. 35. je ue mériterai point celle louange. Il y a ici un excellent physicien , nommé M. de Yaringe , qui , de garçon serrurier, est devenu un philosophe estimable , grâce à la nature , et aux encouragements qu'il a reçus de feu M. le duc de Lorraine, qui déterrait et qui protégeait tous les talents. Il y a aussi un

Duval, bibliothécaire, qui, de paysan , est devenu un savant homme , et que le même duc de Lorraine rencontra un jour gardant les moutons et étudiant la géographie. Vous croyez bien que ce seront là les grands de ce monde à qui je ferai ma cour ; joignez-y un ou deux Anglais pensants qui sont ici, et qui, dit-on, s'humanisent jusqu'à parler. Je ne crois pas qu'avec cela j'aie besoin de princes ; mais j'aurai besoin de vos lettres. Je vous prie de ne pas oublier votre philosophe lorrain , qui aime encore les rabâchages de Paris, surtout quand ils passent par vos mains. A M. DESFORGES-MAILLARD. Le.... Juin. De longues et cruelles maladies, dont je suis depuis long-temps accablé, monsieur, m'ont privé, jusqu'à présent, du plaisir de vous remercier des vers que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer au mois d'avril dernier. Les louanges que vous me donnez m'ont inspiré de la jalousie, et, en même temps, de l'estime et de l'amitié pour l'auteur. Je souhaite , monsieur, que vous veniez à Paris perfectionner l'heureux talent que la nature vous a donné. Je vous aimerais mieux avocat à Paris qu'à Rennes ; il faut de grands théâtres pour de grands talents , et la capitale est le séjour des gens de lettres. S'il m'était permis, monsieur, d'oser joindre quelques conseils aux remerciements que je vous dois, je prendrais la liberté de vous prier de regarder la poésie comme un amusement qui ne doit pas vous dérober à des occupations plus utiles. Vous paraissez avoir un esprit aussi capable du solide que de l'agréable. Soyez sûr que si vous n'occupiez votre jeunesse que de l'étude des poètes , vous vous en repentiriez dans un âge plus avancé. Si vous avez une fortune digne de votre mérite, je vous conseille d'en jouir dans quelque place honorable; et alors la poésie, l'éloquence , l'histoire et la philosophie , feront

438 CORRESPONDANCE. vos délassements. Si votre fortune est au-dessous de ce que vous méritez et de ce que je vous souhaite, songez à la rendre meilleure ; primo vivere, deinde philosophari. Vous serez surpris qu'un poète vous écrive de ce style; mais je n'estime la poésie qu'autant qu'elle est l'ornement de la raison. Je crois que vous la regardez avec les mêmes yeux. Au reste, monsieur, si je suis jamais à portée de vous rendre quelque service dans ce pays-ci , je vous prie de ne me point épargner ; vous me trouverez toujours disposé à vous donner toutes les marques de l'estime et de la reconnaissance avec lesquelles je suis , etc. A M.

THIERIOT, A PARIS. Lunéville, le 43 juin. Oui , je vous injurierai jusqu'à ce que je vous aie guéri de votre paresse. Je ne vous reproche point de souper tous les soirs avec M. de la Popelinière; je vous reproche de borner là toutes vos pensées et toutes vos espérances. Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniquement pour souper, et vous n'avez d'existence que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Il n'y a soupeur qui se couche, ni bégueule qui se lève plus tard que vous. Vous restez dans votre trou jusqu'à l'heure des spectacles , à dissiper les fumées du souper de la veille; ainsi vous n'avez pas un moment pour penser à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau pour vous. Vous ôtez un mois entier à répondre , et vous avez encore la bonté de vous faire illusion, au point d'imaginer que vous serez capable d'un emploi , et de faire quelque fortune , vous qui n'êtes pas capable seulement de vous faire , dans votre cabinet, une occupation suivie, et qui n'avez jamais pu prendre sur vous d'écrire régulièrement à vos amis , même dans les affaires intéressantes pour vous et pour eux. Vous me rabâchez de seigneurs et de dames les plus titrés : qu'est-ce que cela veut dire? Vous avez passé votre jeunesse , vous deviendrez bientôt vieux et infirme ; voilà à quoi il faut que vous songiez. Il faut vous préparer une arrière-saison tranquille , heureuse, indépendante. Que deviendrez - vous quand vous serez malade et abandonné? Sera-ce une consolation pour vous de dire : J'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie? Songez qu'une bouteille qui a été fêtée quand elle était pleine d'eau des Barbades , est jetée dans un coin dès qu'elle est cassée , et qu'elle reste en morceaux dans la poussière ; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont songé qu'à être admis à quelques soupers . et que la fin d'un vieil inutile, infirme, est une chose bien pitoyable. Si cela ne vous donne pas un peu découragé, et ne vous excite

pas à secouer l'engourdissement dans lequel vous laissez votre âme, rien ne vous guérira. Si je vous aimais moins, je vous plaisanterais sur votre paresse: mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup. Cela posé, songez donc à vous, et puis songez à vos amis; buvez du vin de Champagne avec des gens aimables; mais faites quelque chose qui vous mette en état de boire un jour du vin qui soit à vous. N'oubliez point vos amis, et ne passez pas des mois entiers sans leur écrire un mot. Il n'est point question d'écrire des lettres pensées et réfléchies avec soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse; il n'est question que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles soit de littérature, soit des sottises humaines, le tout courant sur le papier, sans peine et sans attention. Il ne faut, pour cela, que se mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis son écritoire. Est-ce donc là un effort si pénible? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier que votre lettre m'a fait un plaisir extrême. Je pourrai vous demander de temps en temps des anecdotes concernant le siècle de Louis XIV. Comptez qu'un jour cela peut vous être utile, et que cet ouvrage vous vaudrait vingt volumes de Lettres philosophiques. J'ai lu le Turenne*; le bon homme a copié des pages entières du cardinal de Belz, des phrases de Fénelon. Je lui pardonne, il est coutumier du fait; mais il n'a point rendu son héros intéressant, il l'appelle Graml, mais il ne le rend pas tel; il le loue en rhétoricien. Il pille les Oraisons funèbres de Mascaron et de Fléchier, et puis il fait réimprimer ces oraisons funèbres parmi les preuves. Belle preuve d'histoire qu'une oraison funèbre! Je ne suis surpris ni du jugement que vous portez sur la pièce de l'abbé Le Blanc, ni de son succès. Il se peut très bien faire que la pièce soit détestable et applaudie. Écrivez-moi, et aimez toute votre vie un homme vrai qui n'a jamais changé. P. S. Quel est le portrait de moi, en quatre pages, qui a couru? Quel est le barbouilleur? Envoyez-moi celle enseignée à bière. Faites souvenir de moi les Froulai, les des Alleurs, les Pont de Veylc, les du Deffaud, et totam hanc suavissimam gentem. i Histoire de Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, Parti, 1 Tatumoa ln-4®, 4733, par André-Michel de Ratntai, mon en 1743. Cl.

ANNEE J735. A M. DE FORMONT. A Yasay, en Champagne, ce 36 juin. Eli bien 1 mon cher philosophe , il y a bien du temps que je ne me suis entretenu avec vous. J'ai été à la cour de Lorraine , mais vous vous douiez bien que je n'y ai point fait le courtisan. H y a là un établissement admirable pour les sciences , peu connu et encore moins cultivé. C'est une grande salle toute meublée des expériences nouvelles de physique, et particulièrement de tout ce qui confirme le système newtonien. Il y a pour environ dix raille écus de machines de toute espèce. Un simple serrurier devenu philosophe, et envoyé en Angleterre par le feu duc Léopold , a fait , de sa main , la plupart de ces machines, et les démontre avec beaucoup de netteté. Il n'y a en France rien de pareil à cet établissement ; et tout ce qu'il a de commun avec tout ce qui se fait en France, c'est la négligence avec laquelle il est regardé par la petite cour de Lorraine. La destinée des princes et des courtisans est d'avoir le bou auprès d'eux, et de ne le pas connaître. Ce sont des aveugles au milieu d'une galerie de peintures. Dans quelque cour que l'on aille , on retrouve Versailles. Il faut pourtant vous dire, à l'honneur de notre cour de Versailles , et à l'honneur des femmes, que madame de Richelieu a fait un cours de physique dans cette salle des machines ; quelle est devenue une assez bonne newtonienne, et qu'elle a confondu publiquement certain prédicateur jésuite qui ne savait que des mots , et qui s'avisa de disputer, en bavard , contre des faits et contre de l'esprit. Il fut hué avec son éloquence, et madame de Richelieu d'autant plus admirée qu'elle est femme et duchesse. J'ai lu le Turenne. Je ne sais pas trop si ce Turenne était un si grand homme; mais il me paraît que Rarasai ne l'est pas. Il pille les styles, il on a une douzaine ; tantôt ce sont des phrases du cardinal de Retz, tantôt du Télémaque, et puis du Fléchier et du Mascaron. Il n'est point eus per se , il est eus per accident ; et , qui pis est, il vole des pages entières. Tout cela ne serait rien s'il m'avait intéressé ; mais il trouve le secret de me refroidir pour son héros, en voulant toujours me faire voir Ramsai. Il va me parler de l'origine du calvinisme ; il ferait bien mieux de me dire que le vicomte s'est fait catholique pour faire son neveu cardinal. Son livre est un gros panégyrique ; et il fait réimprimer de vieilles oraisons funèbres pour servir de preuves. Que dites-vous des petits Mémoires du roi Jacques? Ne vous serableut-ils pas , comme ce roi , uu peu plats? El puis, voulez- vous que je vous \o9 I dise tout? je crois qu'il n'y a homme sur terre qui mérite qu'on fasse sur lui deux volumes iiM°. C'est

tout ce que peut contenir V Histoire du siècle de Louis XIV ; car tout ce qui a été fait ne mérite pas d'être écrit ; et si nous n'avions que ce qui en vaut la peine , nous serions moins assommés de livres. Voie , et ama me. A M. DE CIDEVILLE. A Vassy , en Cbampasne , ce 36 Juin. 4 En voici bien d'une autre I je reviens dans ma campagne chérie, après avoir couru un grand mois; je fouille, par hasard, dans les poches d'un habit que Dcmoulin m'avait envoyé de Paris , je trouve une lettre de mon cher Cideville, du mois de mars dernier, avec la Déesse des songes. J'ai lu avec avidité ce petit acte digne de celui de Daphnis et Chloè. J'ai jeté par terre des livres de mathématiques dont ma table était couverte , et je me suis écrié : Que ces agréables mensonges Sont au-dessus des vérités! Et que votre Reine des songes Est la reine des voluptés! Je vous demande eu grâce, mon adorable ami, de m'envoyer cet acte de Daplinis et Chloé. Si vous avezquelqu'un qui puisse le transcrire menu, envoyez-Ic-moi tout simplement par la poste. Il faudra bien un jour faire un ballctcomplet de tout cela, et je veux le faire mettre eu musique, quand je serai de retour à Paris. En attendant, il charmera Emilie, et Emilie vaut tout le parterre. Je crois qu'elle vous a écrit de Paris, il y a quelque temps, et qu'elle vous a mandé qu'elle avait pris Linant pour précepteur de son fils. Il sera à la campagne avec nous, et aura tout le loisir de faire, s'il veut, une tragédie; car, en vérité, il s'en faut beaucoup que la sienne soit faite. J'en ai fait une aussi, moi qui vous parle, et je ne vous l'envoie point, parce que je pense de mon ouvrage comme de celui de Linant ; je ne crois point qu'il soit fait. Je ne Yeux donner cette pièce qu'aprèsun long et rigoureux examen. Je la laisse reposer long-temps, pour la revoir avec des yeux désintéressés , et pour la corriger avec la sévérité d'un critique qui n'a plus la faiblesse de père. Jeanne, la pucelle , a déjà neuf chants ; c'est un amusement pour les entr'actes des occupations plus sérieuses. La métaphysique , un peu de géométrie et de physique , ont aussi leurs temps réglés chez moi; mais je les cultive sans aucune vue marquée , cl par conséquent avec assez d'indifférence. Mou

460 CORRESPONDANCE. principal emploi à présent est ce
Siècle de Louis XIV , dont je vous ai parlé il y a quelques années. C'est la
soltane favorite ; les autres études sont des passades. J'ai apporté avec moi
beaucoup de matériaux, et j'ai déjà commencé l'édifice; mais il ne sera
achevé de long-temps. C'est l'ouvrage de toute ma vie. Voilà , mou cher
ami , un compte exact de ma conduite et de mes desseins. Je suis tranquille,
heureux , et occupé; mais vous manquez à mon bonheur. Grand merci
d'lepitbalame que je n'avais point ; mais vous en aviez une bien mauvaise
copie. Je vous souhaite un vrai bonheur , Mais cesc une chose impossible. Il
y a : Mais voilà la chose impossible. Cela est bien différent, à mou gré.
Adieu; ne vous point aimer, voilà la chose impossible . A M. L'ABBC
D'OLIVET. A Vassy, en Champagne. Mon ancien maître , qui l'êtes toujours
comme vous savez , et que j'aime comme si vous n'étiez pas mou maître,
sachez que, si j'étais resté à Paris, je vous aurais vu très souvent, cl que,
puisque je me suis confiné à la campagne, il faut que je sois avec vous en
commerce de lettres : car , de près ou de loin, je veux que vous m'aimiez et
que vous m'instruisiez. Dites-moi donc, mon très cher abbé, quelle fortune
a faite ĩ Histoire du vicomte de Turctine. Daignez me dire si l' Histoire
ancienne de Uollin ne commence pas à lasser un peu le public. Les tréteaux
de Melpomène et de Thalie retentissent-ils de fadaïses amusantes ou
sifflés? Mettez un peu au fait, je vous en prie, un pauvre solitaire qui ,
Armis * Herculis ad potion fixis , latet abditus agro. » lion., tiv. i, ep. i, v. 4.
Mais, si vous voulez mefaire un véritable plaisir, raandez-moi à quoi vous
occupez votre loisir. Allez-vous • Inter silvas Arademi quxrcre verum? »
Hoa., tiv. n,cp. 11, v. 45. Vous occupez-vous de philosophie ancienne et
moderne, ou de l'histoire de nos belles-lettres? Si vous déterriez jamais,
dans votre chemin, quelque chose qui pût servir à faire connaître le proĳ
grès des arts dans le siècle de Louis xiv, vous ma feriez la plus grande
faveur du monde de m'en faire part. Tout me sera bon, anecdotes sur la
littérature, sur la philosophie, histoire de l'esprit humain, c'est-à-dire de la
sottise humaine, poésie, peinture, musique. Je ferai comme La Flèche, qui
faisait son profit de tout. Je sais que vous êtes harum nugarum
exquisitissimus deteelor. Je vous demande en grâce de me faire part de ce
que vous pourrez déterrer de singulier sur ces matières, ou, du moins, de
m'indiquer les sources un peu détournées. Il me semble, mon cher abbé,
que j'aurais passé des journées délicieuses à m'entretenir avec vous de ces

riens qui m'intéressent, et qui , tout futiles qu'ils sont , ne laissent pas d'être matière à réflexion pour quiconque sait penser. Écrivez-moi donc , mon ancien maître, avec familiarité, avec amitié, *currente calamo et animo*. Songez que vous n'avez guère d'ami de plus vieille date, ni qui vous soit plus tendrement et plus vivement attaché, quaud il ne vous aimerait que d'hier. A M. THIERIOT. A Cirt*y , le.... juin Mon cher Thieriot, je suis revenu à Cirey, sur la parole de M. le duc de Richelieu, et même sur celle du garde-des-sceaux, qui a écrit à monsieur et madame du Châtelet de manière à dissiper mes craintes présentes, mais à m'en laisser pour l'avenir. Vraiment vous ne m'aviez pas dit que vous aviez environ 4,500 livres par an, pour la peine de souper tous les jours eu bonne compagnie. Et moi , qui sais que toutes les choses de ce monde passent, je craignais que vous ne perdissiez un jour vos soupers, et que vous ne vous trouvassiez sans vin de Champagne et sans fortune. Puisque vous avez rutilant et l'agréable, je n'ai plus qu'à vous féliciter ; mais j'ai toujours à vous exhorter à ménager votre santé et à surmonter votre paresse. Je suis bien content de vous, pour le présent. Vous voilà un peu à votre aise , vous vous portez bien, et vous m'écrivez de grandes lettres ; mais continuez dans ce régime, et ne vous relâchez sur rien de tout cela. Surtout écrivez souvent à votre ami, et souvenez- vous qu'à près la maison de Poilieu , celle de Minerve-Emilie est celle où vous devriez être. Tâchez de vous assurer, dans votre chemin , de tout ce que vous trouverez qui concernera l'histoire des hommes sous Louis xiv ; de tout ce qui regardera le progrès des arts et de l'esprit. Songez que c'est l'histoire des choses que nous aimons. Digitized by Google

ANNÉE m*. Vous ne me parlez plus de celte tragédie indienne *, qui a eu uu si beau succès à la première représentation. Qu'est devenu ce succès? n'est-il pas arrivé la môme chose qu'à Gustave Wasa? et le public n a-t-il point infirmé son premier jugement? Je vous remercie du barbouillage que vous m'avez envoyé sous le nom de mon Portrait. Il me parait que ce prétendu peintre a tort de dire que je Unis bien vite, avec mes égaux , par le dégoiu. Il y a vingt ans que notre amitié donne une preuve contraire. Je suis charmé que vous ayez été content d'Emilie. Si vous la connaissiez davantage, vous l'admireriez. Son amie, madame la duchesse de Richelieu , suit un peu ses traces , quoique d'assez loin. Elle a très bien profité des excellentes leçons de physique qu'un artiste, nommé Varinge, fait à Lunéville. Un célèbre prédicateur jésuite , qu'on appelle P. Dallemant, s'est avisé do venir à ces leçons , et de disputer contre elle sur le système de Newton, qu'elle commence à entendre, et qu'il n'entend point du tout. Le pauvre prôtre a été confondu et hué, en présence de quelques Anglais, qui ont conçu de celte affaire beaucoup d'estime pour nos dames , et uu peu de mépris pour la science de nos moines. Celle aventure valait la peine de vous être contée. Envoyez-moi l'épître imprimée de Formont, et quelque chanson de Mécénas La Popelinière, si vous en avez. Adieu ; je vous embrasse. A M. TOIERIOT, A PAR». 18 juillet. Je n'ai point été intempérant, mon cher Thieriot, et cependant j'ai été malade. Je suis un juste à qui la grâce a manqué. Je vous exhorte à vous tenir ferme, car je crois être encore au temps où nous étions si unis, que vous aviez le frisson quand j'avais la fièvre. Vous voilà donc vengé de votre nymphe ; elle a perdu sa beauté. Elle sera dorénavant plus humaine , et trouvera peu de gens humains. Vous pourrez lui dire : Le» dieux ont vengé mon outrage ; Tu perd», à la fleur de ton âge , Taille, beautés, honneurs, et bien. Mais, avec tout cela, je crains bien que , quand elle aura repris un peu d'embonpoint , et dansé quelque belle chaconne, vous ne redeveniez son chevalier plus enchanté que jamais. J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien rival , ou plutôt • Abensaid. U. ni de votre ancien ami M. Ballot ; mais vraiment je suis trop languissant à présent pour lui répondre. Quand je vous ai demandé des anecdotes sur le siècle de Louis xiv, c'est moins sur sa personne que sur les arts qui ont fleuri de son temps. J'aimerais mieux des détails sur Racine et Despréaux, sur Quinault, Lulli, Molière, Lebrun, Bossuet, Poussin , Descartes, etc. , que sur la bataille de Sleinkerquc. 11 ne reste plus rieu que le nom de ceux qui ont

conduit des bataillons et des escadrons ; il ne revient rien au genre humain de cent batailles données; mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés. Une écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du Poussin , une belle tragédie , une vérité découverte, sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous savez que chez moi les grands hommes vont les premiers-, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que héros. Voici une lettre d'un homme moitié héros, moitié grand homme, que j'ai été bien étonné de recevoir, et que je vous envoie * .Vous savez que je n'avais pas prétendu m'attirer des remerciements de personne, quand j'ai écrit V Histoire de Chartes XII ; mais je vous avoue que je suis aussi sensible aux remerciements du cardinal Albéroni qu'il l'a pu être à la petite louange très méritée que je lui ai donnée dans cette histoire. Il a vu apparemment la traduction italienne qu'on en a faite à Venise. Je ne serais pas fâché que monsieur le garde-des-sceaux vît cette lettre, et qu'il sût que si je suis persécuté dans ma patrie, j'ai quelque considération dans les pays étrangers. Il fait tout ce qu'il peut pour que je ne sois pas prophète chez moi. Continuez, je vous en prie, à faire ma cour aux gens de bien qui peuvent se souvenir de moi. Je voudrais bien que Pollion de La Popelinière pensât de moi plutôt comme les étrangers que comme les Français. On m'a dit que ce Portrait est imprimé. Je suis 1 DR M. LE CARMSAL ALBEROSI. A Rome, le 10 féerirr 17}». Il m'est arrivé assez tard, monsieur, la connaissance de la Vio que vous avez écrite du feu roi de Suède. Je dois vous rendre bien des grâce» pour ce qui me regarde. Votre prévention et votre penchant pour ma personne vous ont porté assez loin, puisque avec votre style sublime vous avez dit plus en deux mots de moi que ce qu'a dit Plin de Trgjan dan» son panégyrique. Heureux les princes qui auront le bonheur de vous Intéresser dans leurs faits! votre plume suffit pour les rendre Immortels. A mon égard , monsieur , je vous proteste les sentiments de la plus parfaite reconnaissance, et je vous assure , monsieur, que personne au monde ne vous aime , ne vous estime et respecte plus que le cardinal Albéroki. I I

4 62 CORRESPONDANCE. persuade que les calomnies dont il est plein seront éminence , dont j'ai l'honneur d'être avec autant crues quelque temps , et je suis encore plus sûr d'estime que de respect , etc. que le temps les détruira. Adieu ; je vous embrasse tendrement. Le temps ne détruira jamais mon amitié pour vous. A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE. Une santé h laquelle vous daignez vous intéresser, madame, ne peut pas être long-temps mauvaise. L'envie de vivre pour vous et pour vos amis est un excellent médecin. Je vous demande pardon, madame, de la témérité de Linant; le zèle l'a emporté. Il est difficile de taire Ce qu'on sent au fond de son cœur ; L'exprimer est une autre affaire. Il ne faut point parler si l'on n'est sûr de plaire; Souvent l'on est un fat, en montrant trop d'ardeur; Mais soupirer tout bas , serait-ce vous déplaire? Punisse /.-vous, ai nsi qu'un téméraire , L'amant discret, soumis dans son malheur. Qui sait cacher sa flamme et sa douleur? Ah ! trop de gens vous mettraient en colère. Voilà des vers aussi. Je serais trop jaloux si Linaut était votre seul poète. Toute voire famille est faite pour la société. Madame du Châtelet connaît tout le prix de la vôtre. Bien des respects à M. de La Neuville, et quelque chose de plus à madame de Champbouio. A M. Lp CARDINAL ALBERONI. Juillet. Monseigneur, la lettre dont votre éminence m'a honoré est un prix aussi flatteur de mes ouvrages que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciement, monseigneur ; je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté et la vérité , qui ont toujours conduit ma plume , m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas pourra bien être un homme puissant , mais ne sera jamais un grand homme. Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre éminence ; mais si Rome entend assez scs intérêts pour vouloir au moins rétablir les arts, le commerce, et les remettre en quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'espère alors que je vous écrirai sous un autre litre que sous celui de votre A M. DE CI DEVILLE, QUI AVAIT KXVOÏR A VOLTAIR* 80» OPERA DR DAPH»IS RT CBLOB. Ce 3 Août , à Cirey.par Vasjy. Lorsque la divine Émilie A l'ombre des bois entendit Cette élégante bergerie Où l'ignorant Daphnis languit Près de son innocente amie , Où le dieu d'amour s'applaudit De leur naïve sympathie , Où des Jeux la troupe

choisie Danse avec eux , et leur sourit; Où , sans art , sans coquetterie , Le sentiment régné , et banuit Ce qu'on nomme galanterie ; Où ce qu'on pense est ce qu'on dit Est tendre sans afféterie : Alors votre belle Émilie Soupira tendrement , et dit : • Si ces innocents, que conduit La nature simple et sauvage, Ont tant de tendresse en partage, Que feront donc les gens d'esprit ? • Vous voyez, mou cher Cidville, que la sublime Emilie a entendu et approuvé votre aimable ouvrage, et qu'elle juge que celui qui a mis tant de tendresse dans la bouche de ces amants ignorants doit avoir le cœur bien savant. Nous sommes, M. Linant et moi, dans son château. Il ne tient qu'à elle d'enseigner le latin au précepteur, qui restituera au fils ce qu'il aura reçu de la mère. Nous apprendrons tous deux d'elle à penser. Il faut que nous mettions à profit un temps heureux. Je me flatte que Linant fera , sous ses yeux, quelque bonne tragédie , à moins qu'elle n'en veuille faire un géomètre et un métaphysicien. Il faudrait être universel pour être digne d'elle. Pour moi je ne suis actuellement que son maçon. Ma main peu juste , mais légère , Tenait autrefois tour à tour Ou le flageolet de l'Amour, Ou la trompette de la guerre. Aujourd'hui , disciple nouveau De Mansart et de Laguerre , Je tiens une toise, une équerre, Je mets une cour au niveau ; J'arrondis la forme grossière D'un pilastre ou d'un chapiteau, Et je sais façonner la pierre Sous le dur tranchant du ciseau. Dans la fable on nous fait entendre Que du haut des cieux Apollon

Digitized by Google

ANNÉE 1753. Vint bâtir Us murs d'Ilion , Sur les rivages du Scamaudre. Mon sort est plus beau mille fois , Plus heureux , plus digne d'envie; Il était le maçon des rois, Et je suis celui d'Émilie. Apollon , banni par les dieux , Regretta la voûte azurée : Que regretterai-je en ces lieux ? C'est moi qui suis dans l'empyrée. Je vous plains, mon cher ami, de n'être pas ici. Que vous êtes malheureux déjuger des procès ! Que ne quittez-vous tout cela pour venir faire votre cour à Emilie ! Adieu, mou cher ami ; je vais faire poser des planches, et entendre ensuite des choses charmantes, et profiter plus dans sa conversation que je ne ferais dans tous les livres. Le Siècle de Louis XIV est entamé. Je ne sais comment nommer cet ouvrage ; ce n'est point une histoire, c'est la peinture d'un siècle admirable. Vole, amn, et scribe. A M. BERGER. A Cloy , le 4 août. Vous me mandez, monsieur, que je dois vous tenir compte de votre silence ; c'est pourtant le plus grand dépit que vous puissiez me faire. Vous savez combien vos lettres me font de plaisir , et h quel point votre commerce m'est précieux. N'attendez donc pas, pour me donuer de vos nouvelles , que vous receviez des vers de Marseille. J'ai lu ceux de M. Sinctli. Je savais bien qu'il était tout aimable; mais je ne savais pas qu'il fût poète. Il y a , en vérité , de très belles choses dans ce petit poème. J'y ai trouvé ce que j'aime , beaucoup d'images; ut pictura poesis. il ne m'appartient pas de donner des coups de pinceau à son tableau. Il y a peut-être plusieurs endroits qui mériteraient d'être retouchés , mais c'est toujours à la main du maître à corriger son ouvrage. Je pourrais prendre des libertés qu'il n'approuverait pas. Il faut parler à un auteur, et examiner avec lui les fautes dont on veut le faire convenir ; il faut connaître sa docilité et ses ressources. Je vois, par la facilité qui règne dans ses vers , qu'il les corrigerait sans peine ; mais, pour cela, il faut se voir et se parler. Je lui soumettrais mes critiques , comme il a bien voulu me confier son poème : mais , quelque chose que je lui proposasse sur son ouvrage, il verrait en moi plus d'estime que de critique. Dans l'impossibilité où nous sommes de nous rencontrer , je ne peux a présent que l'assurer du cas que je fais de son génie. J'ai vu le Portrait qu'on a fait de moi. Il n'est pas, je crois , ressemblant. J'ai beaucoup plus de défauts qu'on ne m'en reproche dans cet ouvrage, et je n'ai pas les talents qu'on m'y attribue ; mais je suis bien certain que je ne mérite point les reproches d'insensibilité et d'avarice que l'on me fait. Mon amitié pour vous me justifie de l'un, et mon bien prodigué à mes amis me met à couvert

de l'autre. Quiconque est tant soit peu homme public est sûr d'être calomnié; c'est un privilège dont je jouis depuis long-temps. On m'a dit que quelque bonne âme avait fait un portrait un peu moins méchant, mais qu'on s'est bien donné de garde de le laisser imprimer. On a raison ; les critiques empêchent les gens de broncher , et on se gâte par les louanges. Aimez-moi toujours ; écrivez-moi souvent ; et soyez sûr que votre amitié me console bien de ces misères. Si jamais je vous suis bon «t quelque chose, vous pouvez compter sur moi. A M. THIERIOT. Oirey. Je vous envoie, mon cher ami, ma réponse au cardinal Alhéroni ; vous ferez de sa lettre et de la mienne l'usage que vous croirez le plus propre ad majorem rei litterariæ gloriam. Vous n'avez pas entendu parler sans doute d'un certain Jules César , qui a été joué assez bien , dit-on, au collège d'Uarcourt. C'est une tragédie de ma façon , dont je ne sais si vous avez le manuscrit. Je ne suis plus qu'un poète de collège. J'ai abandonné deux théâtres qui sont trop remplis de cabales , celui de la Comédie française et celui du monde. Je vis heureux dans une retraite charmante, fâché seulement d'être heureux loin de vous. Il me paraît que nous sommes l'un et l'autre assez contents de notre destinée. Vous buvez du vin de Champagne avec Pollion La Popeliuière ; vous assistez à de beaux concerts italiens; vous voyez les pièces nouvelles ; vous êtes dans le tourbillon du monde, des belles - lettres , et des plaisirs ; moi j'agouôte , dans la paix la plus pure et dans le loisir le plus occupé , les douceurs de l'amitié et de l'étude , avec une femme unique dans son espèce, qui lit Ovide et Euclide , et qui a l'imagination de l'un et la justesse de l'autre. Je donne tous les jours quelque coup de pinceau à ce beau siècle de Louis xiv , dont je veux être le peintre et non l'historien. La poésie et la philosophie m'amuse dans les intervalles. J'ai corrigé cette Mort de Jules César, et j'aurais grande envie que vous la vissiez. J'ai la vanité de penser que vous y trouveriez quelques vers tels qu'on en faisait il y a soixante ans. Souvenez-vous , si vous rencontrez en chemin 11.

CORRESPONDANCE. 464 quelque bonne anecdote sur l'histoire des arts, de m'en faire part. Tout ce qui peut caractériser le siècle de Louis xiv est de mon ressort , et est digne de votre attention. Qu'est-ce que c'est qu'un nouveau Portrait de moi, qui paraît? Tout le monde attribue le premier au jeune comte de Charost. J'ai bien de la peine à croire qu'un jeune seigneur , qui ne m'a jamais vu, ail pu faire cette satire ; mais le nom de M. de Charost, qu'on met à la tête de ce petit écrit, me confirme dans le soupçon où j'étais que l'ouvrage est d'un jeune abbé de La Mare, qui doit entrer auprès de M. de Charost. C'est un jeune poète fort vif et peu sage. Je lui ai fait tous les plaisirs qui ont dépendu de moi ; je l'ai reçu de mon mieux , et j'avais même chargé Demoulin de lui donner des secours essentiels. Si c'est lui qui m'a déchiré , il doit être au rang des gens de lettres ingrats. Ou n'en trouve que trop de cette espèce, qui déshonore la littérature et l'esprit ; mais je suspends mon jugement, parce qu'il ne faut accuser personne sans être sûr de son fait; et, d'ailleurs, dans la félicité dont je jouis, mon premier plaisir est d'oublier les injures. Mandez- moi des nouvelles, mon cher ami, s'il y en a qui valent la peine d'être sues. Le ballet de Hameau se joue-t-il? la Salle y danse-t-elle? y a-t-il à Paris de nouveaux plaisirs? mais surtout comment va votre santé? A M. L'ABBÉ D'OLIVET. A Cirey , par Vaisy en Champagne, le 1^{er} août. Mon cher abbé, savez-vous que je me reproche hieu d'avoir passé une partie de ma vie sans profiler de votre aimable commerce? Vous êtes l'homme du monde que je devrais voir le plus , et que j'ai le moins vu. Je vous réponds bien que, si jamais je quitte la retraite heureuse où je suis, ce sera pour faire un meilleur usage de mon temps. J'aime la saine antiquité, je dévore ce que les modernes ont de bon, je mets au-dessus de tout les douceurs de la société. On trouve tout cela avec vous. Laissez-moi donc goûter quelque partie de tant d'agréments dans vos lettres, en attendant que je vous voie. Ce que vous appelez mon Arioste est une folie qui n'est pas si longue que la sienne; non ho pigliato tante coglionerie. Je serais honteux d'avoir employé trente chants à ces fadaises et à ces débauches d'imagination. Je n'ai que dix chants de ma Pucelle Jeanne. Ainsi je suis au moins des deux tiers plus sage que l'Ariosle. Ces amusements sont les intermèdes de mes occupations. Je trouve qu'on a du temps pour tout quand on veut l'employer. Mon occupation principale est d'appréhender ce beau Siècle de Louis XIV. Les batailles données, les révolutions des empires, sont les moindres parties de ce dessin ; des escadrons et des

bataillons battants ou battus , des villes prises et reprises , sont l'histoire de tous les • temps ; le siècle de Louis xiv, en fait de guerre et de politique, n'a aucun avantage par-dessus les autres. Il est même bien moins intéressant que le temps de la Ligue et celui de Charles-Quint. Otez les arts et les progrès de l'esprit à ce siècle , vous n'y trouverez plus rien de remarquable, et qui doive arrêter les regards de la postérité. Si donc, mou cher abbé, vous savez quelque source où je doive puiser quelques anecdotes touchant nos arts et nos artistes, de quelque genre que ce puisse être, indiquez-les-moi. Tout peut trouver sa place ; j'ai déjà des matériaux pour ce grand édifice. Les Mémoires du P. Nicéron et du P. Dcsmoiets sont mes moindres recueils. J'ai du plaisir même à préparer les instruments dont je dois me servir. La manière dont je recueille mes matériaux est un amusement agréable ; il n'y a point de livres où je ne trouve des traits dont je peux faire usage. Vous savez qu'un peintre voit les objets d'une manière différente des autres hommes; il remarque des effets de lumière et des ombres qui échappent aux yeux, non exercés. Voilà comme je suis; je me suis établi le peintre du siècle de Louis xiv, et tout ce qui se présente à moi est regardé dans cette vue; je ressemble à La Flèche, qui faisait son profit de tout. Savez-vous que j'ai fait jouer, depuis peu, au collège d'Harcourt , une certaine Mort de César, tragédie de ma façon, où il n'y a point de femmes? mais il y a quelques vers tels qu'on en faisait il y a soixante ans. J'ai grande envie que vous voyiez cet ouvrage. Il y a de la férocité romaine. Nos jeunes femmes trouveraient cela horrible ; on ne reconnaîtrait pas l'auteur de la tendre Zaïre. Mais « KiJctur cliorda qui aemper obéirai cadem. • lion., de Arte poel., v. 350. fille , scribe , ama. A M. BERGER. A Cirey , le a* aont. Vos lettres ajoutent un nouveau charme à la douceur dont je jouis dans la solitude où je me suis retiré loin du monde brayant , méchant et misérable ; loin des mauvais poètes et des mauvais critiques. J'aime mille fois mieux savoir par vous des nouvelles de tout ce qui se passe que d'en être le témoin. Il y a une infinité d'événements qui ennuient le spectateur, et qui deviennent intéressants quand ils sont bien contés. Vous m'emhellissez, par vos lettres, les sottises de mon siècle.

Digitized by Google

465 ANNÉE 4755. Je les lis a une personne respectable et bien aimable , dont le goût est universel ; vos lettres lui plaisent inflniment. Je suis bien aise de vous faire celte petite trahison, afin do vous engager à m'ccrire plus souvent. S'il n'y avait que moi qui lusse vos lettres , je vous prierais encore de m'en favoriser chaque jour par le seul intérêt de mon plaisir ; mais puisqu'elles font les délices d'une personne à qui tout le monde voudrait plaire , c'est votre amour-propre qui y est intéressés présent. Mandez-moi donc si le grand musicien Rameau est aussi maximus in minimis , et si , de la sublimité de sa grande musique, il descend avec succès aux grâces naïves du ballet. J'aimo les gens qui saveut quitter le sublime pour badiner. Je vou-^ drais que Newton eut fait des vaudevilles ; je l'en estimerais davantage. Celui qui n'a qu'un talent peut être un grand génie ; celui qui en a plusieurs est plus aimable. C'est apparemment parce que je suis le très humble serviteur de ceux qui touchent à la fois aux deux extrémités , qu'on m'a gravé à côté de M. de Fonlenelle. Mon ami Thieriot s'est fait peindre avec la Henriude a la main. Si j'ai une copie de ce portrait, j'aurai ma maîtresse et mon ami dans un cadre. Mandez-moi si vous le voyez quelquefois à l'Opéra , et aiguillonnez un peu la paresse qu'il a d'écrire. Adieu ; je vous embrasse tendrement. A M. DE CAUMONT. A Vas s y en Champagne, ce St août 1735. Eh bien, monsieur, avez- vous trouvé, dans les lettres de feu madame d'Uxelles, quelques particularités dont vous pensez que je puisse faire usage? Songez, je vous en prie , que tout est de mon ressort ; que des choses qui paraissent indifférentes peuvent servir à caractériser le siècle que je veux peindre. C'est moins une histoire des faits qu'un tableau du siècle que j'ai en vue. Par exemple, tin arrêt du conseil, qui met hors des prisons tous les malheureux qui y étaient détenus pour sorcellerie , m'est plus essentiel qu'une bataille , car on a donné des batailles dans tous les temps ; mais le génie des peuples, leurs goûts , leurs sottises n'ont pas été toujours les mêmes. Une erreur détruite , un art inventé ou perfectionné me paraît quelque chose de bien supérieur à la gloire de la destruction et des massacres. Je suis de votre avis, monsieur, sur l'Histoire de Turenne. Je ne méprise point l'historien, et j'estime le héros. Il est vrai que la Vie de Turenne ne m'a point intéressé , mais d'ailleurs il y a quelques morceaux assez bien écrits. On voit dans l'ouvrage un génie froid, mais nourri de la lecture des bous auteurs. Je suis fâche seulement qu'il ressemble à ccs mauvais estomacs qui rendent les choses comme ils les ont

prises. Je lui passe l'imitation , puisqu'il est né étranger, mais non pas le plagiarisrae. C'est un Écossais enrichi en France , mais il ne fallait pas voler les gens. A l'égard de son héros, j'en reviens toujours à dire qu'il a changé de religion ou par faiblesse ou par intérêt. Car je ne crois pas 'a un changement par conviction. Il a eu jusqu'à la mort des maîtresses qui se sont moquées de lui ; il a trahi le roi à la tête des armées ; il a dit le secret de l'état à une jeune femme ; il a été battu cinq ou six fois; avec tout cela , je crois que c'est un des grands hommes que nous ayons eus. Maximus Ule esi qui minimus urgetur. Je méprise , comme vous , ces petits ouvrages hebdomadaires, ces insectes d'une semaine. Cependant on y trouve quelquefois des choses agréables. Ce sont des vendeurs de grains de chapelet qui ont quelquefois des diamants. Auriez-vous vu une épître envers sur la décadence du goût ? elle me paraît bien écrite ; elle est d'un nommé Formont, de Rouen, homme de beaucoup d'esprit , et qui fait de temps en temps de bons vers. J'espère avoir l'honneur de vous envoyer bientôt , monsieur, une tragédie de la Mort de César. Elle est d'une espèce nouvelle ; il n'y a point de femmes, et il y a des espèces de chœurs. Elle n'est pas faite pour le parterre de Paris; mais il y a , dans cette tragédie , quelques sentiments dignes de l'antiquité, et quelques vers comme on en faisait il y a soixante ans : elle est digne de vous. Je vous suis toujours attaché bien respectueusement. Je ne sais aucune nouvelle dans ma retraite. On parlait d'armistice, je ne sais pourquoi , car c'était une vieille nouvelle ; l'armistice était établi sur le Rhin, depuis cinq mois, entre les pacifiques armées. Voltaire. A M. THIERIOT. A Ciry , 1^{er} septembre. Mon cher ami , il faut toujours que , de près ou de loin , je reçoive quelque taloche de la fortune. J'avais eu la condescendance de donner ma petite tragédie de Jules César à l'abbé Asselin, pour la faire jouer à son collègue , avec promesse de sa part que copie n'en serait point tirée ; c'était une fidélité qu'on m'avait religieusement gardée à l'hôtel Sassenage. Je n'ai pas été aussi heureux au collègue d'Harcourt. J'apprends que , non seulement on vient d'imprimer cet ouvrage, mais qu'on l'a honoré de plusieurs additions et corrections qu'un régent de collègue y a faites. Je suis persuadé qu'on ne manquera pas encore de dire que c'est moi qui l'ai fait imprimer ; Ainsi me voilà calomnié et ri

466 CORRESPONDANCE. tlicule. Ne pourriez- vous point rue
sauver une partie de l'opprobre, en publiant et en fesant mettre dans les
journaux que jo ne suis en aucune manière responsable , mais bien très
affligé de cette misérable édition? Autre misère : on m'envoie une
Ramsalde , maudite rapsodie , infâme calotte , et mon nom esta la tête.
Dites-moi franchement, le monde est-il assez sot pour m'attribuer cet
ouvrage? Consolerez-moi en m'écrivant. 4e croyais, en ayantrenoncé au
monde , avoir renoncé à ses tracasseries, comme a ses pompes ; mais il est
dur de se voir , d'un côté , père putatif d'enfants supposés , et , de l'autre ,
père malheureux d'enfants barbouillés. Si je ne suis pas heureux en famille ,
au moins le suis-je en amis. Savez-vous bien , à propos d'amis , que notre
Falkcner est ambassadeur en Turquie? Un marchand , homme d'esprit , est
quelque chose, comme vous voyez, chez les Anglais ; mais, parmi nous , il
vend sou drap et paie la capitation. Va le , scribe , ama. A M. L'ABBÉ
DESFONTAINES. A Cirey , près de Vais y en Champagne, ce 7 septembre.
Je m'amusai , il y a quelques années, à faire une tragédie en trois actes, de
la Mort de Jules César. C'est une pièce tout opposée au goût de notre nation.
Il n'y a point de femme dans cette pièce ; il n'est question que de l'amour de
la patrie ; d'ailleurs elle est aussi singulière par l'arrangement théâtral que
par les sentiments. En un mot , elle n'est point faite pour le public. Je l'avais
confiée , il y a deux ans , à MM. de..., qui la représentèrent , et qui eurent la
fidélité de n'en garder aucune copie. J'ai eu , en dernier lieu, la même
confiance dans M. l'abbé Asselin, proviseur d'Harcourt, que j'aime et que
j'estime ; mais il n'a pu, malgré scs soins, empêcher que quelqu'un de sou
collège n'en ait tiré une copie. Voilà la tragédie aujourd'hui imprimée , à ce
que j'apprends, pleine de fautes, de transpositions, et d'omissions
considérables. On dit même que le professeur de rhétorique d'Harcourt, qui
était chargé de la représentation , y a chaugé plusieurs vers. Ce n'est plus
mon ouvrage. Je sens bien cependant qu'on me jugera comme si j'étais
l'éditeur , et que la calomnie se joindra à la critique. Tout ce que je
demande , c'est que l'on sache que celle pièce n'est point imprimée telle
quo je l'ai faite , et que je suis bien loin d'avoir la moindre part à cette
édition. Je vous prie d'en dire deux mots dans l'occasion , etc. . . A M.
THIERIOT. A Cirey , le 11 septembre. Vos lettres me font un plaisir
extrême. Je vois que l'amitié vous donne des forces. Vous écrivez des dix
pages à votre ami , d'une main tremblante. Vous me traitez comme le vin de

Champagne , dont vous buvez beaucoup avec un estomac faible. Puisses-tu, lorsque le destin, Le soir, pour l'éprouver, t'engage Chez ta maîtresse ou ta catin , Trouver en toi même courage! Je vous envoie ma réponse au cardinal Albéroui. Elle m'avait échappé dernièrement dans mes paquets ; je lui ai écrit , comme je fais a tout le monde, tout naturellement ce que je pense. Si celui qui demanda , Quid est veritas 1 , s'était adressé à moi , je lui aurais répondu : Veritas est ce que j'aime. Ce style contraint et fardé , qui règne dans presque tous les livres qu'on fait depuis cinquante ans , est la marque des esprits faux , et porte un caractère de servitude que je déteste. Il y a long-temps que j'ai parcouru ces Mémoires du jeune d'Argens. Ce petit drôle-là est libre ; c'est déjà quelque chose; mais, malheureusement , cette bonne qualité , quand elle est seule , devient un furieux vice. Il me vient incessamment un ballot de Pour et Contre, d 'Observations , de petits libelles nouveaux; Ver-Vert y sera ; mais j'attends cette cargaison sans impatience, entre Émilie et le Siècle de Louis XIV, dont j'ai déjà fait trente années. Il n'y a rien dans tout ce siècle de si admirable qu'elle. Elle lit Virgile, Fope, et l'algèbre, comme on lit un roman. Je ne reviens point de la facilité avec laquelle elle lit les Essais de Pope ou Man. C'est un ouvrage qui donne quelquefois de la peine aux lecteurs anglais. Si je n'étais pas auprès d'elle , je serais auprès de vous , mon cher ami. il est ridicule que nous soyons heureux, si loin l'un de l'autre. Vraiment je suis charmé que Pollion de La Popelinière pense un peu favorablement de moi. C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits. Boileau, ép. v. igo. Je suis toujours très indigné de l'édition de Jules César; je ne l'ai point encore vue. On dit que , dans les Indes , l'opéra de Rameau pourrait réussir. Je crois que la profusion de ses doubles croches peut révolter les lullistes ; mais, à la longue , il faudra bien que le goût de Rameau devienne le goût dominant de la nation ,

à mesure 1 S Jean , xvm, 5S Digitized b/ Google

ANNÉE 1735. qu'elle sera plus savante. Les oreilles se forment petit à petit. Trois ou quatre générations changent les organes d'une nation. Lulli nous a donné le sens de l'ouïe , que nous n'avions point ; mais les Rameau le perfectionneront. Vous m'en direz des nouvelles dans cent cinquante ans d'ici. Adieu, i'aicent lettres à écrire. A M. DE CIDEVILLE. Ce iû septembre , à Cirey , par Va&sy. Que devient mon cher Cideville? Et pourquoi ne m'écrit-il plus? Est-ce Thémis, est-ce Vénus Qui l'a rendu si difficile? Soit que d'un vieux papier timbré Il débrouille le long grimoire. Soit qu'un tendre objet adoré Lui cède une douce victoire; Il faut que , loin de m'oublier, U m'écrire avec allégresse, Ou sur le dos de son greffier, Ou sur le cul de sa maîtresse. Ah ! datez du cul de Manon ; C'est de là qu'il me faut écrire ; C'est le vrai trépied d'Apollon, Plein du beau feu qui vous inspire. Ecrivez donc des vers badins; Mais, en commençant votre épître, La plume échappe de vos mains , Et vous f..... votre pupitre. Mais d'où vient qoe j'écris do ccs vilénies-là? c'est que je deviens grossier, mon cher ami , depuis que vous m'abandonnez. Savez-vous bieu qu'il y a plus de trois mois que je n'ai mis deux rimes l'une auprès de l'autre? J'avais compté que Linant soufflerait un peu mon feu poétique qui s'éteint ; mais le pauvre homme passe sa vie 'a dormir, et , qui pis est , non somniat in Parnasso *. Il ne cultive en lui d'autre talent que celui de la paresse. Son corps et son âme sacrifient à l'indolence; c'est là sa vocation. Je ne compte pins sur des tragédies de sa façon ; je ne lui demande , à présent , que de savoir au moins un peu de latin. Hélas l à propos de tragédie, je ne sais quel infâme a fait imprimer ma pièce do la Mort de César. Il est dur de voir ainsi mutiler scs enfants ; cela crie vengeance. L'éditeur a plus massacré César que Brulus et Cassius n'ont jamais fait. Cependant ne doutez pas que le public malin ne me juge sur cette édition , et que les l « N ce in bicipiti sommasse Psroasso u Metoiui. » Pus-, TioUig v. 1. K. 1 f»7 gens de lettres, grands calomniateurs de leur métier, ne disent que c'est moi qui ai fait clandestinement imprimer la pièce. Le pays de la littérature me parait actuellement inondé de brochures ; nous sommes dans l'automne du bon goût et au temps de la chute des feuilles. Le Pour et Contre est plus insipide que jamais, et les Observations de l'abbé Dcsfontaines sont des outrages qu'il fait régulièrement une fois par semaine à la raison , à l'équité , à l'érudition, et au goût. Il est difficile de prendre un ton plus suffisant , et d'entendre plus mal ce qu'il loue et ce qu'il condamne. Ce pauvre homme,

qui veut se donner pour entendre l'anglais , donne l'extrait d'un livre anglais fait en faveur de la religion , comme d'un livre d'athéisme. Il n'y a pas une de ses feuilles qui ne fourmille de fautes. Je me repens bien de l'avoir tiré de Bicêtre , et de lui avoir sauvé la Grève. Il vaut mieux, après tout , brûler un prêtre que d'ennuyer le public. Oportet aliquem mori pro populo. Si je l'avais laissé cuire , j'aurais épargné au public bien des sottises. J'attends , depuis près d'un mois , le quatrième livre de YÉnéide , en vers français , de la façon de notre ami Formont; on l'a mis dans un ballot de porcelaines que nous espérons recevoir incessamment. Son Éphre sur la décadence du goût me donne grande opinion de sa traduction. Je ne sais si l'abbé du Resnef a fini celle qu'il a entreprise de l'Essai de Pope sur l'homme. Ce sont des épîtres morales en vers , qui sont la paraphrase de mes petites Remarques sur les Pensées de Pascal. Il prouve, en beaux vers , que la nature de l'homme a toujours été et toujours dû être ce qu'elle est. Je suis bien étonné qu'un prêtre normand ose traduire de ces vérités. J'ai lu les Fêtes indiennes et très indiennes ; les Adieux de Mars , tout propres à être reliés avec la Didon , à être loués. par le Mercure galant et par l'abbé Desfontaines , et à faire bâiller les honnêtes gens. J'ai voulu lire Ver-Vert , poème digne d'un élève du P. du Cerceau , et je n'ai pu en venir à bout. Heureusement je n'ai point reçu Abcèsaid. f Je me console , avec le Siècle de Louis XIV, de toutes les sottises du siècle présent. J'attends quelque chose de vous comme un baume sur toutes ces blessures. Je me flatte que vous avez reçu ma lettre où je vous parlais de vos petits Daphnis et Chloé. Adieu , mon très cher ami. Éraille me fait décacheter ma lettre , pour vous dire qu'elle voudrait bien que Cirey fût auprès de Rouen. Mais comment oserai-je vous parler de la sublime et délicate Emilie , après la lettre gros

468 sièro que je vous ai écrite ? Son nom épure tout cela. Vous croyez bien qu'elle u'a point lu cette lettre, qu'il faut brûler. V. A M. THIERIOT. A Cirey , le 94 septembre. Depuis que je vous ai écrit, mon cher ami, j'ai lu force fadaïses nouvelles ; une cargaison de petites pièces comiques , d'opéra , de feuilles volantes , m'est venue. Ah ! mon ami , quelle barbarie et quelle misère ! la nature est épuisée. Le siècle de Louis xiv a tout pris pour lui. Vergimus ad fœces. Je suis si ennuyé , que je n'ai pas la force de m'indigner contre l'abbé Desfontaines. Mais vous, qui avez de l'amitié pour moi , et qui savez ce que j'ai fait pour lui , pouvez-vous souffrir la manière pleine d'ingratitude et d'injustice dont il parle de moi dans ses feuilles ? Je n'avais pas lu ses impertinences hebdomadaires, quand je le priai , il y a quelques jours , de vouloir bien m'en rendre un petit service ; c'était au sujet de cette misérable édition de la Mort de César . Je le priais d'avertir le public que , non seulement je n'ai aucune part h cette impression, mais que mon ouvrage est tout à fait différent. Je ne sais s'il aura eu assez de probité pour s'acquitter auprès du public de cette petite commission , sans mêler, dans son avertissement, quelque trait de satire et de calomnie. Cependant il m'est important qu'on sache la vérité, et je vous prie d'engager, soit l'abbé Desfontaines, soit le Mercure , soit le Pour et Contre , à me rendre, en deux mots, cette justice. J'ai lu la nouvelle Critique des Lettres philosophiques; c'est l'ouvrage d'un ignorant, incapable d'écrire, de penser, et de m'entendre. Je ne crois pas qu'il y ait un honnête homme qui ait pu achever cette lecture. Vous croyez bien que je ne tire pas même vanité des injures que me dit ce misérable ; mais j'avoue que je suis blessé des calomnies personnelles que ces gredins répètent sans cesse. Les cris de la canaille ne peuvent rien contre la réputation d'un écrivain qui a les suffrages du public ; mais les accusations infamantes désolent toujours un honnête homme. De quel front ces lâches calomniateurs osent-ils dire que j'ai trompé mon libraire , dans l'édition des Lettres philosophiques , h Londres? N'êtes-vous pas intéressé à réfuter cette accusation ? Qu'on me dise un peu par quelle rage les gens de lettres s'acharnent à me reprocher ma fortune et l'usage que j'en fais , à moi qui ai prêté et donné tout mon bien , h moi qui ai nourri , logé et entretenu , comme mes enfants , deux gens de lettres i » Linant el Lefebvre. Ci.. CORRESPONDANCE. pendant tout le temps que j'ai demeuré à Paris après la mort de madame de Fontaines-Martel Qu'on me dise quel est le libraire qui peut se plaindre de

moi. Il n'y en a aucun, de tous ceux que j'ai employés, h qui je n'aie fait gagner de l'argent , et à qui je n'aie remis partie de ce qu'ils me devaient. Je suis honteux d'entrer dans ces détails ; mais la lâcheté avec laquelle on cherche à me diffamer doit exciter le courage de mes amis, et c'est h eux a parler pour moi. En voilà trop sur un chapitre aussi désagréable. Si vous connaissez quelque livre où l'on puisse trouver de bons mémoires sur le commerce , je vous prie de me l'indiquer, afin que je le fasse venir de Paris. Faites- moi connaître aussi tous les livres où l'on peut trouver quelques instructions touchant l'histoire du dernier siècle, et le progrès des beaux-arts ; je vous répéterai toujours celte antienne. Adieu , mon ami. Entonnezvous toujours beaucoup de vin de Champagne? avez- vous revu la cruelle bégueule «, jadis et peut-être encore reine de votre cœur ? Je comptais que^mon ami Falkener viendrait me voir, en passant par Calais ; mais il s'en va par l'Allemagne et par la Hongrie. Si je n'étais pas à Cirey, je vous avoue que , dans deux mois, je serais sur la Propontide avec mon ami , plutôt que de revoir une ville où je suis si indignement traité ; mais , quand on est à Cirey, on ne le quitte point pour Constantinople ; et puis, que ferais-je sans vous? Vale, et me ama; scribe soepe , scribe multum. A M. LE DUC DE RICHELIEU ». A Cirey , ce 30 septembre. Vous attendez apparemment , messieurs du Rhin, que l'Italie soit nettoyée d'Allemands, pour que vous fassiez enfin quelque beau mouvement de guerre, ou peut-être pour qu'on vous publiiez la paix , à la tête de vos armées. Le pacifique philosophe dont vous vous moquez est cependant entre ses montagnes , faisant pénitence comme don Quichotte , et attendant sa Dulcinée. J'ai appris , dans ma solitude , que madame de Richelieu devient tous les jours une grande philosophe , et qu'elle a berné et confondu publiquement un ignorant prédicateur de jésuite qui s'est avisé de disputer contre elle sur l'attraction et sur le vide. Vous allez , de votre côté, devenir un 1 Mademoiselle Sallé. .. ^LOnUAiSrF/fnçoli Arm&nd V'STlerod du Plessis de RiebeÜJoL"'8?1?6' rC<;uà l'académie française le ti hw?)/ P M dî v,n*t-dn1 an* «WWt l'auteur do la rlZ l V ,marechal de France le il octobre <748 , Avani de devenir «a it R°chcfi Cl É aV"U 6lé runc de fCl,w du duc d* Digitized by Google

469 ANNÉE 4755. grand astronome , quand vous aurez le gnomon universel que Yaringe a promis de faire pour la somme de 550 livres. Vous pouvez écrire à votre savante épouse de presser ledit Varioge , qui doit travailler à cet ouvrage incessamment , et le livrer au mois d'octobre. Croyez , monsieur le duc , que mou respect pour la physique et pour l'astronomie ne m'ôte rien de mon goût pour l'histoire. Je trouve que vous faites b merveille de l'aimer, il me semble que c'est une science nécessaire pour les seigneurs de votre sorte , et qu'elle est bien plus de ressource dans la société, plus amusante et bien moins fatigante que toutes les sciences abstraites. Il y a dans l'histoire, comme dans la physique , certains faits généraux très certains ; et pour les petits détails , les motifs secrets, etc., ils sont aussi difficiles b deviner que les ressorts cachés de la nature. Ainsi , il y a partout également d'incertitude et de clarté. D'ailleurs ceux qui , comme vous , aiment les anecdotes en histoire , sont assez comme ceux qui aiment les expériences particulières en physique. Voilà tout ce que j'ai de mieux à vous dire en faveur de l'iiisloire que vous aimez , et que madame du Châtelet méprise un peu trop. Elle traite Tacite comme une bégueule qui dit des nouvelles do son quartier. Ne viendrez-vous pas disputer un peu contre elle , quelque jour, à Ciry ? Je vais vite vous faire bâtir un appartement. Je crois que vous reviendrez des bords du Rhin Un peu las de votre campagne, Très afüimé de jeunes.... El pour des.... fermes et ronds Oubliant toute l'Allemagne. Vous m'avouerez , pour le certaiu , Que votre bonté passagère Se saisira de la première Honnête bégueule , ou catin , Sage ou folle , facile ou fière, Qui vous tombera sous la main. Mais, s'il vous peut rester encore Quelque pitié pour le prochain , Épargnez , dans votre chemin , La beauté que mon cœur adore. A M. BERGER. Septembre. Vous savez le plaisir que me font vos lettres , mon cher monsieur ; elles me servent d'antidote contre toutes ces misérables brochures qui m'inondent. Tous ces petits insectes d'un jour piquent un moment, et disparaissent pour jamais. Parmi les sottises qu'on imprime, j'ai vu avec douleur une certaine tragédie de moi, nommée la Mort de César. Les éditeurs ont massacré ce César plus que n'ont jamais fait Rrutus et Cassius. J'admire l'abbé Desfontaines de m'imputer toutes les pauvretés , les mauvais vers , les phrases inintelligibles , les scènes tronquées et transposées, qui sont dans cette misérable édition 1 Un homme de goût distingue aisément la main de l'ouvrier *, il sait qu'il y a certains défauts dont un auteur, qui connaît les

premières règles de son art , est incapable ; mais il paraît que l'abbé Desfontaines sait bien mal les règles du goût , de l'équité , de la raison , de la société , et , surtout de la reconnaissance. Il n'y a point de lecteur qui ne doive être indigné , quand cet abbé compare les stoïciens aux quakers. Il ne sait pas que les quakers sont des gens pacifiques, les agneaux de ce monde; que c'est un point de la religion chez eux de ne jamais aller à la guerre , de ne porter pas même d'épée. C'est avec autant d'erreur qu'il prononce que Brutus était un particulier ; tout le monde sait assez qu'il était sénateur et préteur ; que tous les conjurés étaient sénateurs , etc. Je ne relèverai point toutes les méprises dans lesquelles il * tombe ; mais je vous avoue que toute ma patience m'abandonne , quand il ose dire que la Mort de César est une pièce contre les mœurs. Est-ce donc à lui de parler de mœurs ? Pourquoi fait-il imprimer une lettre que je lui ai écrite avec confiance? Il trahit le premier devoir de la société. Je le priais de garder le secret sur ma lettre et sur le lieu où je suis , et de dire seulement , en deux mots, que cette impertinente édition de la Mort de César n'a presque rien de commun avec mon ouvrage. Au lieu de faire ce que je lui demande , il ; imprime une satire où il n'y a ni raison ni équité; et , au bout de cette satire , il donne ma lettre au ; public. On croirait peut-être , à ce procédé , que c'est un homme qui a beaucoup à se plaindre de moi, et qui cherche à se venger à tort et à travers; c'est cependant ce même homme pour qui je me traînai à Versailles, étant presque à l'agonie; pour qui je sollicitai toute la cour, et qu'enfin je tirai de Bicêtre. C'est ce même homme que le ministère voulait faire brûler , contre qui les procédures étaient commencées; c'est lui à qui j'ai sauvé l'honneur et la vie; c'est lui que j'ai loué comme un assez bon écrivain , quoiqu'il m'eût fort faiblement traduit ; c'est lui , enfin , qui depuis ces services essentiels n'a jamais reçu de moi que des politesses, et qui, pour toute reconnaissance , ne cesse de me déchirer. Il veut, dans les feuilles qu'il donne toutes les semaines, tourner la Henriade en ridicule. Savez-vous qu'il en a fait une édition clandestine à Evreux, et qu'il y a mis des vers de sa façon ? C'était bien la meilleure manière de rendre l'ouvrage ridicule. Je vous avoue que ce continuel excès d'ingratitude est bien sensible.

CORRESPONDANCE. m J'avais cru ne trouver daus les belles-lettres que de la douceur et de la tranquillité ; et , certainement, ce devait être leur partage; mais je n'y ai rencontré que trouble ctqu'amertumc. Que ditesvous de l'auteur d'une brochure contre les Lettres philosophiques, qui commence par assurer que, non seulement j'ai fait imprimer cet ouvrage en Angleterre , mais que j'ai trompé le libraire avec qui j'ai coutracté ; moi qui ai donné publiquement cet ouvrage à M. Thieriot, pour qu'il en eût seul tout le profit ? Peut-on m'accuser d'une bassesse si directement opposée h mes sentiments et à ma conduite? Qu'on m'attaque comme auteur, je me tais; mais qu'on veuille me faire passer pour un malhonnête homme , celte horreur m'arrache des larmes. Vous voyez avec quelle confiance je répands ma douleur dans votre sein. Jo compte sur votre amitié autant que j'ambitionne votre estime. A M. THIERIOT. Cirey, le 4 octobre. Je vous avoue , mon cher ami , que je suis indigné des brochures de l'abbé Desfontaines. C'est déjà le comble de l'ingratitude, dans lui, de prononcer mon nom , malgré moi , après les obligations qu'il m'a ; mais son acharnement à payer par des satires continuelles la vie et la liberté qu'il me doit est quelque chose d'incompréhensible. Je lui avais écrit pour le prier d'avertir le public , comme il est vrai, que la pièce de Jules César, telle qu'elle est imprimée , n'est point mon ouvrage. Au lieu de répondre, que fait-il? une critique , une satire infâme de ma pièce ; et au bout de sa satire il fait imprimer ma lettre, sans m'en avoir averti ; il joint à cet indigne procédé celui de mettre la date du lieu où je suis , et que je voulais qui fût ignoré du public. Quelle fureur possède cet homme, qui n'a d'idées dans l'esprit que celles de la satire , et do sentiments dans le coeur que ceux de la plus lâche ingratitude ? Je ne lui ai jamais fait que du bien , et il ne perd aucune occasion de m'outrager. Il joint les imputations les plus odieuses aux critiques d'un ignorant et d'un homme sans goût, il dit que César est une pièce contre les bonnes mœurs, et il ajoute que Brutus a les sentiments d'un quaker plutôt que d'un stoïcien. Il ne sait pas qu'un quaker est un religieux au milieu du monde , qui fait vœu de patience et d'humilité, et qui , loin de venger les injures publiques , ne venge jamais les siennes , et ne porte pas même d'épée. Il avance, avec la même ignorance, que Brutus était un particulier sans caractère, oubliant qu'il était préteur. C'est avec le même esprit que ce prétendu critique, en condamnant le Temple du Goût , veut justifier la ressemblance de la plupart des caractères des héros do

Racine , tels que Bajazet, Xipharès, Hippolyte , que je nomme expressément. Je dis qu'ils paraissent un peu courtisans français, et il parle du caractère de Pyrrhus, dont j'en ai pas dit un mot. Il met ensuite la Iliade à côté des ouvrages de mademoiselle Marmontel. Il veut faire l'extrait d'un ouvrage anglais, intitulé Alciphron , du docteur Berkeley, qui passe pour un saint dans sa communion. Ce livre est un dialogue en faveur de la religion chrétienne. Il y a un interlocuteur qui est un incrédule. L'abbé Desfontaines prend les sentiments de cet interlocuteur pour les sentiments de l'auteur, et traite hardiment Berkeley d'athée. Il loue les plus mauvais ouvrages du même fonds d'iniquité et de mauvais goût dont il condamne les bons. Je crois bien que le public éclairé me vengera de ses impertinentes critiques ; mais je voudrais bien que l'on sût qu'au moins la tragédie de Jules César n'est point de moi telle qu'elle est imprimée. Peut-on m'imputer des vers sans rime, sans mesure, et sans raison, dont cette misérable édition est parsemée? Vous êtes des amis du Pour et Contre; engagez-le, je vous en prie, à me rendre justice dans cette occasion. A l'égard de l'abbé Desfontaines , ne pourriez-vous pas lui faire sentir l'infamie de son procédé) et à quoi il s'expose? Que dira-t-il , quand il verra à la tête de la Iliade, ou de mes autres ouvrages, l'histoire de son ingratitude? J'ai lu aussi cette indigne Critique des Lettres philosophiques. Vous croyez bien que je la regarde avec le profond mépris qu'elle mérite ; mais je vois que les calomnies s'accréditent toujours. Ce méchant livre n'est que l'écho des cris des misérables auteurs qui ne cessent d'aboyer contre moi. Que de bassesse et que d'horreurs chez les gens de lettres ! eux qui devraient apprendre à peuser aux autres hommes, et enseigner la raison et la vertu , ne servent qu'à déshonorer l'espèce humaine. Un misérable auteur famélique, qui imprime ses sottises ou celles des autres, pour vivre, s' imagine que c'est dans ce dessein que j'ai donné des ouvrages au public. Il ose dire que j'ai trompé mon libraire , au sujet de ces Lettres que vous connaissez. Quelle indignité et quelle misère! Devez-vous souffrir, mon cher Thieriot , une accusation pareille? vous, pour qui seul ces Lettres ont été imprimées en Angleterre , supportez- vous qu'on m'accuse d'avoir travaillé pour moi? La probité ne vous engage-t-elle pas à réfuter, une bonne fois pour toutes, ces odieuses imputations? Engagez un peu l'abbé Prévost à entrer sagement dans ce détail , en parlant de la Critique des Lettres philosophiques. J'ai extrêmement à cœur

ANNÉE 4755. que le public soit désabuse des bruits injurieux qui ont couru sur mon caractère. Un homme qui néglige sa réputation est indigne d'en avoir ; j'en suis jaloux, et vous devez l'être, vous qui êtes mon ami. Il vous sera très aisé de faire insérer dans le Pour et Contre quelques réflexions générales sur les calomnies dont les gens de lettres sont souvent accablés. L'auteur pourrait, après avoir cité quelques exemples, parler de l'accusation générale que j'ai essuyée, au sujet des souscriptions de la Ilenriade , que j'ai toutes remboursées de mon argent aux souscripteurs français qui ont négligé d'envoyer à Londres; de sorte que la Ilenriade , qui m'a valu quelque avantage en Angleterre, m'a coûté beaucoup en France, et je suis assurément le seul homme h qui ceta soit arrivé. Il pourrait ensuite réfuter les autres calomnies qu'on a entassées dans mon prétendu Portrait, en disant ce que j'ai fait en faveur de plusieurs gens de lettres, lorsque j'étais h Paris. Ces faits avérés sont une réponse décisive h toutes les calomnies. On y pourrait ajouter que l'abbé Dcsfontains , qui m'outrage tousdes huit jours , est l'homme du monde qui m'a le plus d'obligations. Tout cela, dicté par la bonté de votre cœur et par la sagesse de votre esprit, arrangé par la plume de l'auteur du Pour et Contre, ne pourrait faire qn'un très bon effet ; après quoi , tout ce que je souhaiterais , ce serait d'être oublié de tout le monde, hors des personnes avcc*qui je vis , et de vous , quo j'aimerai tonie ma vie. A M. L'ABBÉ D'OLIVET. A Cirey, par Vauby en Champagne, ce 4 octobre. Quel procédé est-ce là? Pourquoi donc ne m'écrivez-vous point? avez-vous , s'il vous plaît , un plus aucien ami que moi? Avez-vous un approbateur plus zélé de vos ouvrages? Je vous avertis que ma colère contre vous est aussi grande que mon estime et que mon amitié, et qu'ainsi je dois être terriblement fâché. En un mot, jo souhaite passionnément que vous m'écriviez , que vous me parliez de vous , de belles -lettres , d'ouvrages nouveaux. Je veux réparer le temps perdu; je veux m'entretenir avec vous. Premièrement , je vous demando en grâce de me mander où je pourrais trouver le livre 1 pour loquel lo pauvre Vanini fut brûlé. Ce n'est point son A mphilheatrum ; jo viens délire cet ennuyeux Amphithcatrum; c'est l'ouvrage d'un pauvre théologien orthodoxe. Il n'y a pas d'apparence que ce barbouilleur thomiste soit devenu tout d'un coup athée. Je soupçonne qu'il n'y a nul athéisme daus son fait , et qu'il • De admirandis naluræ rcgincædeæque m ortalium area•lit tibri quatuor. 1610, In-S"471 pourrait bien avoir été cuit , comme Gaufridi et tant d'autres, par

l'ignorance des juges de ce temps-fa. C'est un petit point d'histoire que je veux éclaircir, et qui en vaut la peine , a mon seus. Il y a dans Paris un homme beaucoup plus brûlable; c'est l'abbé Desfontaines. Ce malheureux , qui veut violer tous les petits garçons et outrager tous les gens raisonnables, vient de payer d'un procédé bien noir les obligations qu'il m'a. Vous me demanderez peut-être quelles obligations il peut m'avoir. Bien que celle d'avoir été tiré de Bicêtre, et d'avoir échappé k la Grève. On voulait, k toute force, en faire un exemple. J'avais alors bien des amis que je n'ai jamais employés pour moi ; enfin je lui sauvai l'honneur et la vie , et je n'ai jamais affaibli par le plus léger procédé les services que je lui ai rendus. U me doit tout ; et , pour unique recon naissance , il ne cesse de me déchirer. Savez-vous qu'on a imprimé une tragédie de César , composée de beaucoup de mes vers estropiés , et de quelques uns d'un régent de rhétorique; lo tout donné sous mon nom? J'écrivis k l'abbé Dcsfontaincs avec confiance , avec amitié , à ce sujet ; je le prie d'avertir, en deux mots , que l'ouvrage, tel qu'il est, n'est point de moi. Que fait mon abbé des Chauffours? il broche, dans ses Malsemaines , une satire honnêtement impertuente , dans laquelle il dit quo Brulus était un quaker ; ignorant que les quakers sont les plus bénins des hommes , et qu'il ne leur est pas seulement permis de porter l'épée. Il ajoute qu'il est contre les bonnes mœurs de représenter l'assassinat de César ; et , après tout ceta , il imprime ma lettre. Quels procédés il y a k essayer de la part de nos prétendus beaux esprits! Quo de bassesses ! que de misères! Ils déshonorent un métier divin. Consolez-moi par votre amitié et par votre commerce. Vous avez le solide des anciens philosophes et les grâces des modernes ; jugez de quel prix vos attentions seront pour moi. S'il y a quelque livre nouveau qui vaille la peine d'être lu , je vous prie de in'en dire deux mots. Si vous faites quelque chose , je vous prie de m'en parler beaucoup. A M. THIERIOT. A Cirey, le ta octobre. Vous êtes de ceux dont parle madame Deshoulières , « Gen* dont le cœur s'exprime avec esprit. Votre lettre, mon tendre ami , forte ce double caractère;

CORRESPONDANCE. 472 Ans»! ce n'est point à demi Que
votre missive a su plaire A la nymphe sage et légère Dont le bon goût s'est
affermi Si loin des routes du vulgaire. Elle sait penser et sentir, Et
philosopher et jouir ; Ce que peu de gens savent faire. Ah ! je vous verrais
accourir A son aimable sanctuaire, La voir, l'admirer, la chérir : Vous
m'avoueriez que sa lumière Sait éclairer sans éblouir : Oui, vous vous
laisseriez ravir Par cette âme si singulière. Qui , sans effort , sait réunir Les
arts, la raison, le plaisir, Les travaux et le doux loisir, Tout le Parnasse, et
tout Cythère. Je vous connais, et, de ce pas, Vous franchiriez votre
hémisphère, Pour voir, pour aimer tant d'appas ; Mais je sais qu'on ne
quitte pas Pollion La Popelinière. Du moins, si vous ne pouvez venir,
écrivez donc bien souvent , et n'allez pas imaginer qu'il faille attendre ma
réponse pour me récrire. Vous ôtes à la source de tout ce qu'on peut mander
; et moi , quand je vous aurai dit que je suis heureux loin du monde, occupé
sans tumulte, philosophe pour moi tout seul , tendre pour vous et pour une
ou deux personnes , j'aurai tout dit. C'est h vous à m'inonder de nouvelles;
vos lettres seront pour moi *liistoria nostri temporis*. Je suis bien aise d'avoir
deviné que la musique de Rameau ne pouvait jamais tomber. L'abbé
Desfontaines en a fait une critique qui ne peut être que d'un ignorant , qui
manque d'un sens comme de bon sens. S'il n'a pas d'oreille, du moins
devrait-il se taire sur les choses qui ne sont pas de sa compétence. Il parle
de musique comme de poésie. Si je croyais qu'on pût représenter le
Samson, je le travaillerais encore ; mais il faut s'attendre que le poème sera
aussi extraordinaire dans son genre que la musique de notre ami l'est dans le
sien. En attendant , je vous dirai un petit mot de la tragédie de Jules César.
Demoulin doit vous envoyer la dernière scène. Vous jugerez par là combien
le reste de l'ouvrage est différent de l'imprimé. Je crois qu'il est nécessaire
de faire . une édition correcte de l'ouvrage. Voici quel est mon projet. Faites
faire cette édition ; que le libraire donne un peu d'argent et quelques livres ,
à votre choix ; l'argent sera pour vous, et les livres pour moi. Seulement je
voudrais que le pauvre abbé de La Mare pût avoir de cette affaire une légère
gratification , que vous réglerez. Il est dans un triste état. Je l'aide autant
que je peux , mais je ne suis pas en état de faire beaucoup. Mille tendres
compliments à l'imagination forte et naïve de notre petit Bernard : il y a
mille ans que je ne lui ai écrit. Mais savez-vous bien que je n'ai pas de
temps , et que je suis aussi occupé qu'heureux? Vive *memor nostri*. A M.

L'ABBÉ ASSELIN. A Clrey , 94 octobre. M. Demoulin , monsieur, a dû vous remettre un papier qui contient la dernière scène de Jules César, telle que je l'ai traduite de Shakespeare , ancien auteur anglais. Je ne vous en donnai qu'une partie , parce que j'avais supprimé , pour votre théâtre , l'assassinat de Brulus. Je n'avais osé être ni Romain ni Anglais à Paris. Cette pièce n'a d'autre mérite que celui de faire voir le génie des Romains , et celui du théâtre d'Angleterre ; d'ailleurs , elle n'est ni dans nos mœurs , ni dans nos règles ; mais l'abbé Desfoulains aurait dû faire à cette étrangère les honneurs du pays un peu mieux. Il me semble que c'est enrichir la république des lettres que de faire connaître le goût de ses voisins ; et peut-on faire connaître les poètes autrement qu'en vers ? C'était là un beau champ pour l'abbé Desfontaines. Il est bien étonnant qu'il ait parlé de cet ouvrage comme s'il eût critiqué une pièce de notre théâtre. Vous lui ferez sans doute faire cette réflexion , si vous le voyez. J'ai beaucoup de sujets de me plaindre de lui , et j'en suis très fâché, parce qu'il a du mérite. Je ne veux avoir de guerre littéraire avec personne ; ces petits débats rendent les lettres trop méprisables. L'abbé Desfontaines m'avertit que j'en vais soutenir une sur son théâtre , au sujet des ouvrages de Campistron. Il y a du temps qu'il l'a commencée , et bien injustement. Je proteste , en homme d'honneur, que je n'ai jamais rien écrit contre cet auteur, et que je n'ai jamais vu l'écrit dont l'abbé Desfontaines parle. Faiteslui sentir, monsieur, combien il est odieux de me faire jouer, malgré moi, un personnage qui me déplaît , et de me mêler dans une querelle où je ne suis jamais entré. Il me menace d'insérer dans son journal des pièces désagréables contre moi. Sur cette matière , tout ce que je répondrai sera une protestation solennelle que je ne sais ce dont il s'agit. Pourquoi veut-il toujours s'acharner à me piquer et à me nuire ? Est-ce là ce que je devais attendre de lui ? Je vous prie , monsieur, de

Digitized by Google

r ANNÉE *735. joindra a vos bontés celle de lu» parler. 11 a trop do mérite , et j'ose dire qu'il m'a trop d'obligations, pour que je veuille être son ennemi. Pour vous, monsieur, je n'ai que des grâces à vous rendre , et je vous serai attaché toute ma vie , avec toute l'estime et toute la reconnaissance que je vous dois. A M. DE CIDEVILLE. A Cirey , ce 3 novembre. La divine Emilie, mon cher ami, n'est pas trop pour Anacréon. C'est la première fois que je u'ai pas été de son avis ; je tiens que c'est a vous à le faire parler. Je suis persuadé que , dans quarante ans, vous aimerez comme lui; vous l'imitiez déjà dans sa vie et dans ses vers aimables; mais Anacréon n'était pas conseiller au parlement , et n'aurait jamais quitté un opéra pour aller juger. Il y a peu de choses h corriger aux Songes et h Daplmis et Chloè , pour les rendre propres au théâtre. L'acte d'Anacréon vous coûtera encore moins , la conformité du style et des mœurs vous soutiendra. Vous n'avez rien de l'ignorance de Daphuis, vos plaisirs 11e sont point des songes; mais , quand il s'agit d'Anacréon , vous serez un dévot qui fêterez votre patron. Trouveriez- vous mauvais qu'Anacroon aimât la même personne que le roi , et qu'il fût préféré? Je ne haïrais pas de voir le chansonnier des Grecs l'emporter sur un monarque. Je vous envoie , mon cher ami , la dernière scène de Jules César ; c'est de toutes les scènes de cette pièce celle qui a été imprimée avec le plus de fautes. Elle a , ce me semble , une très grande singularité , c'est qu'elle est une traduction assez fidèle d'un auteur anglais qui vivait il y a cent cinquante aus ; c'est Shakespeare, le Corneille de Londres, grand fou d'ailleurs, et ressemblant plus souvent à Gilles qu'à Corneille ; mais il a des morceaux admirables. Mandez-moi ce que vous pensez de celui-ci. Je vous ai déjà mandé les impertinences de l'abbé Dcsfontains , au sujet de ce Jules César: 11 appelle la scène que je vous envoie uue controverse; c'est la la moindre de ses critiques. Il ne faut pas exiger de goût de lui ; mais je devais en attendre , au moins, plus de reconnaissance. Les auteurs faméliques sont pardonnables, s'ils déchirent leurs amis: ce n'est que par nécessité. Ce sont des anthropophages qui réservent pour le dernier celui à qui ils ont le plus d'obligations. Envoyez , je vous prie, la scène de Shakespeare à notre ami Formont , et qu'il m'en dise un peu sou avis. 173 Adieu , mon aimable ami ; il faudrait , pour que je fusse entièrement heureux , que vous vinssiez quelque jour à Cirey. Emilie vous fait mille compliments. Linant commence une tragicomédie ; puisse-t-il l'achever I A M. THIERIOT. Cirey, 3

novembre. Ami des arts, sage voluptueux, Languissamment assis au milieu d'eux, Juge éclairé, sans orgueil , sans envie, Chez Pollion vous passez votre vie. Heureux par lui, si l'on peut être heureux. Moi , je le suis, mais c'est par Éroilie ; Mon coeur s'épure au feu de son génie. Aji ! croyez-moi , j'habite au haut des deux ; J'y resterai ; j'ose au moins le prétendre : Mais si d'un ciel et si pur et si doux , Chez les humains il me fallait descendre , Ce ne serait que pour vivre avec vous. Nous avons ici le marquis Algarotli, jeune homme qui sait les langues et les mœurs de tous les pays , qui fait des vers comme l'Arioste , et qui sait son Locke et son Newton ; il nous lit des dialogues qu'il a faits sur des parties intéressantes de la philosophie ; moi qui vous parle , j'ai fait aussi mon petit cours de métaphysique , car il faut bien se rendre compte à soi-même des choses de ce monde. Nous lisons quelques chants de Jeanne la Pucelle , ou une tragédie de ma façon , ou un chapitre du Siècle de Louis XIV. De là nous revenons à Newton et à Locke , non sans vin de Champagne et sans excellente chère , car nous sommes des philosophes très voluptueux , et sans cela nous serions bien indignes de vous et de votre aimable Pollion. Voilà un compte assez exact de ma vie. Voilà ce qui fait, mon cher Thieriot, que je ne suis point avec vous; mais comptez que ma vie en est plus douce , en sachant combien la vôtre est agréable. Mon bonheur fait bien ses compliments au vôtre. Faites ma cour à ce charmant bienfaiteur. Buvez ma santé tous les deux Avec ce Champagne mousseux Qui brille ainsi que son génie. Moi , chez la sublime Émilie , > Dans nos soupers délicieux, Je bois à vous en ambroisie. Je lui ai tout au moins autant d'obligations que vous en avez à M. de La Popelinière. Ce qu'elle a fait pour moi dans l'indigne persécution que j'ai essuyée , et la manière dont elle m'a servi , m'attacherait à son char pour jamais , si les lumières singulières de son esprit, et J'ette supériorité

CORRESPONDANCE. Ut quelle a sur toutes les femmes, ne m'avaient déjà enchaîné. Vous savez si mon cœur connaît l'amitié : jugez quel attachement infini je dois avoir pour une personne dans qui je trouve de quoi oublier tout le monde , auprès de qui je m'éclaire tous les jours , k qui je dois tout. Mon respect et ma tendre amitié pour elle sont d'autant pins forts que le public l'a indignement traitée. On n'a connu ni scs vertus , ni son esprit supérieur. Le public était indigne d'elle. Vous m'allez dire qu'en vivant dans le sein de l'amitié et de la philosophie , je devrais ne point sentir ces piquûres d'épingle de l'abbé Desfunlaines, et ces calomnies dont on m'a noirci. Non , mon ami , du même fonds de sensibilité que j'idolâtre le mérite et les bontés de madame du Châtelet , je suis sensible k l'ingratitude , et je voudrais qu'un homme témoin de tant de vertus ne fût point calomnié. Arrangez tout pour le mieux avec l'abbé Prévost , je lui aurai une véritable obligation. J'ai peur seulement que cette scène traduite de Shakespeare ne soit imprimée dans d'autres journaui ; j'ai peur même que l'abbé Asselin ne l'ait donnée à l'abbé Desfontaiucs ; mais no pourriez-vous pas parler ou faire parler h l'abbé Desfontaines même? Ne lai reste-t-il aucune pudeur? Je vous avertis qn'on va imprimer le Jules César h Amsterdam. J'y enverrai le manuscrit correct. Après cela il faudra bien qu'il paraisse en France. On prépare en Hollande une nouvelle édition de mes folies en prose et en vers. Voici encore de la besogne pour moi. il faut que je passe le rabot sur bien des endroits ; il faut assommer mon imagination par un travail pénible : mais ce n'est qu'k ce prix qu'on peut faire quelque honneur à son pays. Labor improbus omnia vincit *. Si ceux qui sont à la tête des spectacles aiment assez les beaux-arts pour protéger notre grand musicien Rameau , il faudra qu'il donne son Samson. Je loi ferai tous les vers qu'il y voudra ; mais il aurait besoin d'un peu de protection. Que ditesvous d'an nommé Hardion , à quion avait donné Samson à examiner, et qui a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher qu'on ne le jouât? Noue avons besoin d'un examinateur raisonnable ; mais surtout que Rameau ne s'effarouche point des critiques. La tragédie de Samson doit être singulière, et dans un goût tout nouveau comme sa musique. Qu'il n'écoute point les censeurs. Savez-vous bien que M. de Richelieu a trouvé la musique détestable? Hclas! M. de Richelieu l'a eue chez lui sans la connaître. Adieu , écrivez-moi. » Virgile , Ceorg. , 1 , ms-I46> A M. L'ABBÉ ASSELIN. Ctrey , 4 novembre. /(! Dcmouiin a bien mal fait , monsieur , de ue vous

avoir pas envoyé cette dernière scène complète. Je viens de lui écrire, et de lui recommander de vous la porter sur-le-champ. C'est , comme je vous l'ai dit, une traduction assez fidèle de la dernière du Jules César de Shakespeare. Ce morceau devient par là un morceau singulier et assez intéressant dans la république des lettres. Voilà le point de vue dans lequel un journaliste devait examiner ma tragédie. Elle donne une véritable idée du goût des Anglais. Ce n'est pas en traduisant des poètes en prose qu'on fait connaître le génie poétique d'une nation , mais en imitant en vers leur goût et leur manière. Une dissertation sur ce goût , si différent du nôtre , était ce qu'on devait attendre de l'abbé Desfontaines. Il sait l'anglais ; il doit avoir lu Shakespeare ; il était à portée de donner sur cela des lumières au public. Si , au lieu de s'écrier , en parlant de ma pièce : Que de mauvais vers ! que de vers durs ! il avait voulu distinguer entre l'éditeur et moi , et s'attacher à faire voir , on critique sage , les différences qui se trouvent entre le goût des nations , il aurait rendu un service aux lettres , et ne m'aurait point offensé. Je me connais assez en vers , quoique je n'en fasse pins, pour assurer que cette tragédie , telle qu'on l'imprime à présent en Hollande , est l'ouvrage le plus fortement versifié que j'aie fait. Tous les étrangers , qui retrouvent d'ailleurs dans cette pièce les hardiesses qu'on prend en Italie et à Londres , et qu'on prenait autrefois à Athènes , me rendent un peu plus de justice que l'abbé Desfontaines et mes ennemis ne m'en ont rendu. Ils distinguent entre le goût des nations et celui des Français ; ils savent par cœur une partie de ces vers que l'abbé Desfontaines trouve si durs et si faibles ; ils disent que Brutus doit parler en Brutus ; ils savent que ce Romain a écrit à Cicéron et à Antoine qu'il aurait tué son père pour le salut de l'état ; ils ne me reprochent point un tutoiement qui est si noble en poésie , que c'est la seule manière dont on parle à Dieu ; ils ne traitent point de controverse l'admirable scène de Shakespeare , dont on n'a joué chez vous qu'une petite partie , et qu'on a imprimée si ridiculement. Quand ils voient des vers tels que celui-ci : A vos tyrans Brutus ne parle qu'au sénat , ils savent bien , pour peu qu'ils aient de connaissance de la langue française , qu'un tel vers ne peut être de moi. Je pardonne de tout mon cœur à l'abbé Des

I ANNEE 1735. m fontaines , si , dans les choses désagréables qu'il a semées contre moi dans vingt de ses feuilles , il n'a point eu l'intention de m'outrager. Cependant , monsieur , Je vous enverrai , si vous voulez , vingt lettres de mes amis qui me parlent de son procédé avec beaucoup plus de chaleur que je n'en ai parlé moi-même. Enfin , monsieur , quoi qu'il en soit , j'oublierai tout. Les disputes des gens de lettres ne servent qu'à faire rire les sots aux dépeus des gens d'esprit , et à déshonorer les talents, qu'on devrait rendre respectables. Je puis vous assurer qu'il y a plus d'un ennemi de l'abbé Desfontaines qui m'a écrit pour me proposer des vengeancees que j'ai rejetées. Je souhaite qu'il revienne à moi avec l'amitié que j'avais droit d'attendre de lui ; mon amitié ne sera pas altérée par la différence de nos opinions. Vous pouvez lui communiquer cette lettre. Je vous suis attaché pour toute ma vie avec bien de la reconnaissance. A M. L'ABBÉ DESFONTAINES , SUR URB RÜTIUCTATI05 DE C8-JOURNALISTEA Clrey, le U novembre. Si l'amitié vous a dicté , monsieur , ce que j'ai lu dans la feuille trente-quatrième que vous m'avez envoyée , mon cœur en est bien plus touché que mon amour-propre n'avait été blessé i des feuilles précédentes. Je ne me plaignais pas de vous comme d'un critique , mais comme d'uu ami ; car mes ouvrages méritent beaucoup de censure ; mais moi je ne méritais pas la perte de votre amitié. Vous avez dû juger , à l'amertume avec laquelle je m'étais plaint à vous-même , combien vos procédés m'avaient affligé ; et vous avez vu , par mon silence sur tous les autres critiques , à quel point j'y suis sensible. J'avais envoyé à Paris, à plusieurs personnes, la dernière scène , traduite de Shakespeare , dont j'avais retranché quelque chose pour la représentation d'Harcourt, et que l'on a encore beaucoup tronquée dans l'impression. Cette scène était accompagnée de quelques réflexions sur vos critiques. Je ne sais si mes amis les feront imprimer ou non ; mais je sais que , quoique ces réflexions aient été faites dans la chaleur do mon ressentiment , elles n'en étaient pas moins modérées. Je crois quo M. l'abbé Asscliu les a ; il peut vous les montrer, mais il faut regarder tout cela comme non avenu. Il importe peu au public que la Mort de César soit une bonne ou une méchante pièce; mais il me semble quo les amateurs des lettres auraient été bien aises de voir quelques dissertations instructives sur celte espèce de tragédie qui est si étrangère à notre théâtre. Vous en avez parlé et jugé comme si elle avait été destinée aux comédiens français. Je ne crois pas que vous ayez voulu , en

cela , flatter l'envie et la malignité de ceux qui travaillent dans ce genre ; je crois plutôt qu'il est rempli de l'idée de notre théâtre , vous m'avez jugé sur les modèles que vous connaissez. Je suis persuadé que vous auriez rendu un service aux belles-lettres si , au lieu de parler en peu de mots de cette tragédie comme d'une pièce ordinaire , vous aviez saisi l'occasion d'examiner le théâtre anglais et même le théâtre d'Italie , dont elle peut donner quelque idée. La dernière scène, et quelques morceaux traduits mot pour mot de Shakespeare, ouvriraient une assez grande carrière à votre goût. Le Giulio Cesare de l'abbé Conti *, noble vénitien , imprimé à Paris il y a quelques années, pouvait vous fournir beaucoup. La France n'est pas le seul pays où l'on fasse des tragédies; et notre goût , ou plutôt notre habitude de ne mettre sur le théâtre que de longues conversations d'amour , ne plaît pas chez les autres nations. Notre théâtre est vide d'action et de grands intérêts, pour l'ordinaire. Ce qui fait qu'il manque d'action , c'est que le théâtre est offusqué par nos petits-maîtres ; et ce qui fait que les grands intérêts en sont bannis , c'est que notre nation ne les connaît point. La politique plaisait du temps ! de Corneille , parce qu'on était tout rempli des guerres de la Fronde ; mais aujourd'hui on ne va plus à ses pièces. Si vous aviez vu jouer la scène entière de Shakespeare , telle que je l'ai vue, et telle que je l'ai à peu près traduite , nos déclarations d'amour et nos confidences vous paraîtraient de pauvres choses auprès. Vous devez connaître , à la manière dont j'insiste sur cet article , que je suis revenu à vous de bonne foi , et que mon cœur , sans fiel et sans rancune , se livre au plaisir de vous servir, autant qu'à l'amour de la vérité. Donnez-moi donc des preuves de votre sensibilité et de la bonté de votre caractère. Écrivez-moi ce que vous pensez et ce que l'on pense sur les choses dont vous m'avez dit un mot dans votre dernière lettre. La pénitence que je vous impose est de m'écrire au long ce que vous croyez qu'il y ait à corriger dans mes ouvrages dont on prépare en Hollande une très belle édition. Je veux avoir votre sentiment et celui de vos amis. Faites votre pénitence avec le zèle d'un homme bien converti , et songez que je mérite , par mes sentiments , par ma franchise , par la vérité et la tendresse qui sont naturellement dans mon cœur, que vous vouliez goûter avec moi les douceurs de l'amitié et celles de la littérature. « Antoine Schnella Contl. qui, plu» tard, traduisit la Mirope de Voltaire en vers Italien». Mort en 1749. Ci..

47 0 CORRESPONDANCE. A M. DE FORMONT. A Cirey , 18 novembre. Pourquoi vous rebuter d'un ouvrage si admirable , et auquel il manque si peu de chose pour être parfait? Nous n'avons dans notre langue que celle seule traduction du plus beau monument de l'antiquité ; car je compte pour rien toutes les mauvaises qu'on a faites. Virgile , du sein du tombeau , Vous dit-il pas, en son langage : Il faut achever ton ouvrage , Quand je t'ai prêté mon pinceau ? Je viens d'apprendre que la Didon , qui a fait tant de fracas sur notre théâtre , est une espèce de traduction d'un opéra italien de Mclastasio , se disant poète de l'empereur. Je tiens cette anecdote d'un jeune Vénitien qui est ici. Personne ne sait cela en France ; tant nous sommes bien instruits dans notre petit coin du Parnasse de ce qui se passe dans les autres coins! Je n'ai point encore vu la traduction en prose de la première scène de la Cléopâtre de Dryden. Tout ce que je peux vous dire , c'est qu'une traduction en prose , d'une scène en vers , est une beauté qui me montrerait son cul , au lieu de me montrer son visage ; et puis , je vous dirai qu'il s'en faut beaucoup que le visage de Dryden soit une beauté. Sa Cléopâtre est un monstre , comme la plupart des pièces anglaises , ou, plutôt, comme toutes les pièces de ce pays-là ; j'entends les pièces tragiques. Il y a seulement une scène de Ventidius et d'Antoine qui est digne de Corneille. C'est là le sentiment de milord Bolingbroke et de tous les bons auteurs ; c'est ainsi que pensait Addison. Je n'ai point encore lu la traduction que l'abbé duResnela faite de l'Essai de Pope ; mais, comme cela n'est point intitulé Réponse à Pascal , il n'a rien à craindre. Je vais tâcher d'avoir ce journal , où vous dites que je trouverai des absurdités métaphysiques , à propos de mes sentiments. Je sais qu'il est de l'essence d'un jésuite d'être mauvais philosophe; ce sont gens à qui on dicte , à l'âge de quinze ou vingt ans , des mots qu'ils prennent ensuite pour des idées. Je ne sais pas si Locke a raison , mais il en a bien l'air. J'ai beau chercher , je ne vois pas qu'on puisse jamais prouver que la matière ne saurait penser ; mais , après tout , qu'importe, pourvu que nous pensions bien , c'est-à-dire que nous pensions de façon à nous rendre heureux ? Je me trouve très bien d'être matière , si j'ai des sensations et des idées agréables. S'il vous vient quelque pensée sur cette chape à l'évêque, dont les hommes se débattent , faites-m'en un peu part , s'il vous plaît , ■ Candidus imperti • Hor-, ép. vi , v. 68 , liv. i. Pour moi, j'ai envoyé à notre ami Cideville la dernière scène de la Mort de César, qui est très mal imprimée et toute tronquée dans la misérable

édition qu'on en a faite ; je l'ai prié de vous en faire tenir une copie. Je vous envoie des bagatelles de ma façon , en attendant de vous des idées et des lumières ; chacun donne ce qu'il a. Je vais grand train dans le Siècle de Louis XIV ; je saute à pieds joints sur toutes les minuties que je trouve en mon chemin. C'est un taillis fourré où je me fais des grandes routes ; je voudrais bien m'y promener avec vous. La sublime , la légère, l'universelle Emilie vous fait mille compliments. Linant croit qu'il fera une pièce , et je n'en crois rien. Vale. A M. DE CIDEVILLE. A Cirey, ce 28 novembre. Que dites-vous , mon cher Cideville , des scélérats de commis de la poste ? Nous avions , Linant et moi , mis bien proprement deux louis d'or bien entourés de cire, dans un gros paquet adressé à sa pauvre sœur; et nous avions pris ce parti parce que le besoin était pressant. La malheureuse a bien reçu la lettre d'avis , mais point la lettre à argent. Pour remédier à cette violation cruelle du droit des gens , je m'adresse à M. le marquis. Ce M. le marquis me doit des monts d'or ; il vous remettra les deux louis. Je m'adresse à vous pour cette petite commission , ne sachant en quel endroit du monde il se cache pour le présent. J'ai la tête en compote , mon cher ami ; je ne vous en écris pas davantage ; je n'en ai pas la force. Qu'importe une longue lettre? c'est de longues amitiés qu'il faut. Adieu, mon charmant ami. V. A M.

THIERIOT. A Cirey, le 30 novembre. Vos fenêtres donnent donc à présent sur le Palais-Royal ; j'aimerais mieux qu'elles donnassent sur la prairie et sur la petite rivière que je vois de mon lit ; mais on ne peut pas tout avoir à la fois , et il faut bien que M. de La Popelinière soit récompensé de son mérite , en ayant auprès de lui un homme aussi aimable que vous. Vous êtes le lien de la société ; le nom de compère vous sied

ANNÉE ms. a merveille , en ce sens-ih , comme on appelait certain philosophe , la sage- femme (les pensées d'autrui. Je suis enchanté de la bonne fortune que vous avez , depuis six mois , avec Locke. Vous me charmez de lire ce grand homme, qui est, dans la métaphysique , ce que Newton est dans la connaissance de la nature. Quel est donc ce curé * de village dont vous me parlez ? Il faut le faire évêque du diocèse de Saint-Vrain. Comment 1 un curé, et un Français , aussi philosophe que Locke? Ne pouvez-vous point m'envoyer le manuscrit? Il n'y aurait qu'à l'envoyer , avec les lettres de Pope , dans un petit paquet , à Demoulin ; je vous le rendrais très fidèlement. Si j'avais auprès de moi un domestique qui sût écrire , je ferais copier quelques chapitres d'une Métaphysique que j'ai composée , pour me rendre oompte de mes idées ; cela vous divertirait peutêiro de voir quelle espèce de philosophe c'est que l'auteur de la Uenriade et de Jeanne la Pucelle. Vous auriez bien aussi quelques chantsde Jeanne, car je sais que vous êtes discret et fidèle. Le corsaire Desfontaines a bien les vices que vous n'avez pas. Vous connaissez cette guenille, que j'avais écrite au comte Algarotti ; l'abbé Deefontaines me demande la permission de l'imprimer ; je lui fais réponse , au nom de monsieur et madame du Châtelet , qu'ils regarderont cette impression comme une offense personnelle; je le prie et je lui recommande de se bien donner de garde de publier cette bagatelle ; je lui fais sentir que ce qui est bon entre amis devient très dangereux entre les mains du public. A peine a-t-il reçu ma lettre , qu'il imprime. Ce qui m'étonne, c'est que son examiuateur sache assez peu le monde pour souffrir que le nom de madame du Châtelet soit livré indignement à la malignité du pamphletier. Si monsieur et madame du Châtelet se plaignent à M. le gardc-des-sceaux * , comme iis devraient faire , je suis persuadé que l'abbé Desfontaines se repentirait de son imprudence. On m'a envoyé une nouvelle édition de Jules César. J'ai reconnu qu'elle était nouvelle h des différences considérables qui s'y trouvent. Il est donc absolument nécessaire de donner ce petit onvrage tel qu'il est , puisqu'on l'a comme il n'est pas. L'abbé de La Mare se chargera de l'édition , et le peu de profit qu'on en pourra tirer sera pour lui. C'est une libéralité que vous lui ferez volontiers, surtout à présent que vous êtes grand seigneur. Si vous connaissiez quelque domestique qui sût bien écrire , envoyez-le-raoi au plus vite ; vous y 1 Le curé Meslier. * Chauve lin. U. 477 gagnerez mille chiffons par an , vers, prose ; vous me tiendrez lieu du public. Adieu , mon

ami. P. S. Qu'est-ce qu'une estampe de moi , qui se vend chez Odieuvre , près delà Samaritaine, cela veut dire, je crois, sur le Pont-Neuf? Il est juste que je sois avec mon héros. Voyez si cette estampe ressemble. A M.

L'ABBÉ D'OLIVET. A Cirey-, par Vassy en Champagne, ce 50 novembre. Je vous prie, mon cher maître en Apollon , d'envoyer à mon logis , vis-à-vis Sainl-Gervais, votre petit antidote contre le style impertinent dont nous sommes inondés. C'est une prescription contre la barbarie. J'altends ce Discours avec très grande impatience : joignez-y la Vie du martyr de Toulouse ; je ne la garderai qu'un jour , et on la reportera chez vous. Je vous abandonne Marc-Antoine ; l'assassin de votre bon ami , que vous avez embelli en français, mérite bien votre indignation. Je no vous avais envoyé cette scène que pour vous faire connaître le goût du théâtre anglais , et point du tout pour vous faire aimer Antoine. Avez- vous lu une lettre du P. Tournemine , qu'il a fait imprimer dans le Journal de Trévoux, au mois d'octobre? Il dispute bien mal contre M. Locke , et parle de Newton comme uu aveugle des couleurs. Si des philosophes s'avisaient déliré cette brochure, ils seraient bien étonnés, et auraient bien mauvaise opinion des Français. En vérité nous sommes la crème fouettée de l'Europe. Il n'y a pas vingt Français qui entendent Newton. On dispute contre lui à tort et à travers, sans avoir lu scs démonstrations géométriques. Il me semble que je vois Thomas Diafoirus qui soutient thèse contre les circulateurs. Nous avons ici un noble vénitien qui entend Newton comme les Éléments d'Euclide. Cela n'est-il pas honteux pour nos Français? L'académie des inscriptions , en corps , a voulu faire une devise (belle occupation !) pour les opérations mathématiques qu'on va faire vers l'équateur. Ils ont mis , dans leur inscription , que l'on mesure un arc du méridien sous l'équateur. Est-il possible que toute une académie fasse une ànerie pareille , et qu'il faille que M. Maffei , un étranger , redresse nos bévues ? Mais , dans votre académie , pourquoi ne recevez-vous pas l'abbé Pellegrin? est-ce que Danchet serait trop jaloux? Vous savez qu'il y a vingt ans que je vous ai dit que je ne serais jamais d'aucune académie. Je ne ycux tenir à rieu daus ce monde, U Digitized by Google

CORRESPONDANCE. m qu'à mou plaisir ; et puis je remorque que telles academies étouffent toujours le génie au lieu do l'exciter. Nous n'avous pas un grand peintre , dcpuisquenous avons une académie de peinture; pas un grand philosophe formé par l'académie des sciences. Je ne dirai rien de la française. La raison de cette stérilité dans des terrains si bien cultivés est , ce me semble , que chaque académicien , en considérant ses confrères , les trouve très petits , pour peuqu'il ait raison, et se trouve très grand en comparaison , pour peu qu'il ait d'amour-propre. Danchet se trouve supérieur à Mallet, et en voilà assez pour lui ; il se croit au comble de la perfection. Le petit Coipcl trouve qu'il vaut mieux que Delroi le jeune , et il pense être un Raphaël. Homère et Platon n'étaient , je crois , d'aucune académie. Cicéron n'en était point, ni Virgile non plus. Adieu, mon cher abbé; quoique vous soyez académicien, je vous aime et vous estime de tout mon cœur , vous êtes digne de ne l'être pas. Valc, cl me ama. Mandez-moi quel est le jésuite qui a fait les Mémoires pour servir à l' Histoire du dernier siècle , et celui qui a fait les Mémoires chronologiques sur les matières ecclésiastiques. Mais vous, que faites-vous? ne m'en direz- vous point de nouvelles? A MM. LES COMÉDIENS FRANÇAIS, AÛ SUJET DR LA TRAGKDIB D'aI.ZIRB. Novembre. Je ne sais, messieurs , si vous avez lu une tragédie que j'avais composée , il y a deux ans , et dont je lus même chez moi les premières scènes à M. Dufresne. Je n'aurais jamais osé la présenter au théâtre. La singularité du sujet , ladélianceoù je dois toujours être sur mes faibles ouvrages , et le nombre de mes ennemis , m'avaient fait prendre le parti de ne la jamais exposer au public J'ai appris que M. Le Franc, s'étant fait rendre compte , il y a un an , du sujet de ma pièce , en a depuis composé une à peu près sur le même plan, et qu'il s'est hâté de vous la lire. Vous sentez bien, messieurs , que tout le mérite de ce sujet consiste dans la peinture des mœurs américaines, opposée au portrait des mœurs européennes ; du moins c'est là mon seul avantage. Je ne doute pas que M. Le Franc, qui a au-dessus de moi les talents de l'esprit , et l'imagination que donne la jeunesse, u'ait embelli son ouvrage par des ressources qui m'ont manqué; mais il arriverait que, si sa pièce était jouée la première, la mienne ne paraîtrait plus qu'une copie delà sienne; au lieu que, si sa tragédie n'est jouée qu'après , elle se soutiendra toujours par ses propres beautés. Je n'aurais jamais travaillé sur un plan choisi par M. Le Frauc. La considération et l'estime que j'ai pour lui m'en auraient empêché , autant

que la crainte de me trouver son rival. Il s'est dispensé d'un égard que j'aurais eu. Au reste , messieurs , soyez persuadés que , si je crains de passer après lui , c'est uniquement parce que ma pièce ne soutiendrait pas la comparaison avec la sienne. Votre intérêt s'accorde en cela avec le plaisir du public , qui applaudira toujours à M. Le Franc , ,cn quelque temps que son ouvrage paraisse ; et la justice exige que celui qui a inventé le sujet passe avant celui qui l'a embelli. Je n'aurai que la préférence dangereuse et passagère d'être exposé le premier à la censure du public. J'ai l'honneur d'être, avec l'estime que j'ai pour ceux qui cultivent les beaux-arts , et avec la reconnaissance que je dois à ceux qui ont si souvent orné mes faibles productions et fait pardonner mes fautes 1 , votre , etc. A M. BERGER. A Cirey, le 10 décembre Au nom de Rameau , ma froide veine se réchauffe, monsieur. Vous me dites qu'il a besoin de quelque guenille pour faire exécuter des morceaux de musique chez M. le prince de Carignan. Voici de mauvais vers, mais tels qu'il les faut, je crois , pour faire briller un musicien. S'il veut broder de son or cette étoffe grossière, la voici : t' illo (lu ciel, o charmante Harmonie! Descendez, cl venez briller dans nos concerts; la nature imitée est par vous embellie. Fille du ciel, reine de l'Italie, Vous commandez à F uni vers. Brillez , divine Harmonie , C'eût vous qui nous captivez. Par vos chants vous vous élevez Dans le sein du dieu du tonnerre; Vos trompettes et vos tambours Sont la voix du dieu de la guerre. Vous soupirez dans les bras des Amours. I* Sommeil , caressé des mains de la Paresse , S'éveille à votre voix; Le badinage avec tendresse Respire dans vos chants, folâtre sous vos doigts. Quand le dieu terrible des armes Dans le sein de Vénus exhale scs soupirs , i Voltaire obtint des comédiens ce qu'il leur demandait. M. Lefranc , de son côté, leur écrivit aussi pour le même sujet; voyez sa lettre , qui Cst d'un style bien différent de celui de Voltaire, tome n,nole du vers ne du Payera Viable. K. Digitized by Google

ANNÉE 1735. Toi sons harmonieux , vos sons remplis de charmes. Redoublent leurs désirs. Pouvoir suprême , L'Amour lui-même Te doit des plaisirs. Fille du ciel, ô charmante Harmonie ! etc. Il rao semble qu'il y a là un rimbombo de paroles et une variété sur laquelle tous les caractères de la musique peuvent s'exercer. Si OrphéeRameau veut couvrir celte misère de doubles croches , ella è padrone, pourvu qu'on ne me nomme point. S'il avait demandé M. de Fontenelle, ou quelque autre honnête homme, pour examinateur, il aurait fait jouer Samson, et je lui aurais fait tous les vers qu'il aurait voulu. Peut-être en est-il temps encore. Quand il voudra, je suis h son service. Je n'ai fait Samson que pour lui. Je partageais le profit entre lui et un pauvre diable de bel esprit. Pour la gloire , elle n'eût point été partagée , il l'aurait eue tout entière. Écrivcz-rooi souvent: vos lettres valent mieux que de l'argent et de la gloire. Vous êtes le plus aimable correspondant du monde , bon ami de près et de loin. Je vous embrasse , et suis h vous pour la vie. P. S. Qu'est-ce qu'une estampe de moi , qui se vend chez Odieuvre? Voyez cela, je vous prie ; j'en ferai venir pour le bailli du village, au cas que cela soit ressemblant. Vous m'avez parlé d'une gravure où j'ai l'honneur d'être avec le berger, le philosophe, le galant Fontenelle. J'aimerais mieux cette gravure que l'estampe. Étant derrière Fontenelle , on est sûr d'être au moins regardé : mais, étant seul, on ne m'ira point déterrer. Voie. A M. TflIERIOT. A Cirey , 6 décembre , à quatre heures du malin. La date vous fera voir que je n'ai pas le temps de vous écrire une longue épître. On vient de m'avertir que plusieurs chants de la Pucelle courent dans Paris. Ou c'est quelque poème qu'on met sous mon nom , ou un copiste infidèle a transcrit quelques uns de ces chants. Dans l'un ou dans l'autre cas , il faut que je sois instruit de bonne heure de la vérité. Je vous jnre , par celte même vérité que vous me connaissez, que je n'ai jamais prêté le manuscrit à personne, puisque je ne l'ai pas prêté h vous-même. Si quelqu'un m'a trahi , ce ne peut être qu'un nommé Dubreuil , beau-frère de Demoulin , qui a copié l'ouvrage il y a six mois. M. Rouillé prétend qu'il en court des copies. Voyez , informez-vous ; que votre amitié se trémousse un peu. Il est d'une conséquence extrême que je sois averti. Il faudra enfin que j'aille mou rir dans les pays étrangers ; mais, en récompense, les Hardion , les Danchet , etc. , prospèrent en France. J'avais commencé une tragédie où je peignais un tableau assez singulier du contraste de nos mœurs avec les mœurs du Nouveau-Monde. On a dit , il y

a quelques mois , mon sujet au sieur Le Franc ; qu'a-t-il fait? Il a versifié dessus , il a lu sa pièce à nosseigneurs les comédiens, qui l'ont envoyée à la révision. Le petit bon homme est un tantinetto plagiaire ; il avait pillé sa pauvre Didon tout entière d'un opéra italien de Metastasio. Mais il prospérera avec les Danchet et les La Serre, et moi j'irai languir à La Haye ou à Londres. Adieu ; réponse , et prompte. A M. THIERIOT. A Cirey, 17 décembre. Vous êtes le plus aimable ami , le plus exact et le plus tendre qu'il y ait au monde. Vous écrivez aussi régulièrement qu'un homme d'affaires , et vous avez les sentiments d'une maîtresse. Par quel remerciement commencerai-je? j'accepte d'abord le valet de chambre écrivain , pourvu qu'il ne soit ni dévot ni ivrogne, deux qualités également abominables. Il copiera toutes mes guenilles, que je corrige tous les jours, et que je vous destine. J'ai envoyé à MM. de Pont de Veyle et d'Argental la tragédie en question , avec cette clause qu'elle serait communiquée à vous, mon cher ami, et à vous seul. Ainsi, lorsque vous voudrez, passez chez ce M. d'Argental , chez cette aimable et bienfaisante créature , qui ne cesse de me combler de ses bons offices. A présent que cette pièce envoyée me donne un peu de loisir, revenons à Orphée-Rameau. Je lui avais craché de petits vers pour un petit duo. On pourrait, en allongeant la litanie , faire de cela un morceau très musical. C'est la louange de la musique; on y peut fourrer tous ses attributs, tous ses caractères. Le génie de notre Orphée se trouverait au large. Je ferai de Samson tout ce qu'on voudra ; c'est pour lui (Rameau) , c'est pour sa musique mâle et vigoureuse que j'avais pris ce sujet. Vous faites trop d'honneur à mes paroles de dire qu'il y a trois personnages. Je n'en connais que deux , Samson et Dalila ; car pour le roi , je ne le regarde que comme une basse-taille des chœurs. Je voudrais bien que Dalila ne fût point une Armide. Il ne faut point être copiste. Si j'en avais cru mes premières idées , Dalila n'eût été qu'une friponne, une Judith, p... pour la patrie, comme dans la sainte Ecriture; mais autre chose 12.

ISO CORRESPONDANCE. est la Bible, autre chose est le parlerre. Je serais encore bien tenté de ne point parler des cheveux plats de Sarason. Fesons-ïe marier dans le temple de Vénus la Sidonienne , de quoi le Dieu des Juifs sera courroucé -, et les Philistins le prendront comme un enfant , quand il sera bien épuisé avec la Philistine. Que dit à cela le petit Bernard ? J'ai corrigé et refondu le Temple du Goût et beaucoup de pièces fugitives ; et malgré vos leçons, je suis h la bataille d'Hochstedt. Je passe mes jours dans les douceurs de la société et du travail , et je ne regrette guère que vous. Je voudrais être aussi bien auprès de Pollion que vous auprès d'Émilie. A M. BERGER. A Ctrey , le 2* décembre. Vous êtes un ami charmant. Vos lettres ne sout pas seulement des plaisirs pour moi, elles sont des services solides. Je savais ce que vous me mandez de l'abbé de La Marc. Vos réflexions sont très sages. Je ne peux que louer sa reconnaissance et craindre la malignité du public. J'ai retranché, connue vous croyez bien , toutes les louanges que l'amiliédecc jeune homme, trompé en ma faveur, me prodiguait assez imprudemment, et qui nous auraient fait tort h l'un et h l'autre. Je l'ai prié de ne m'en donner aucune. A la bonne lieuro que, en fesant imprimer une édition de Jules César, il réfute, en passant , les calomnies dont m'ont noirci ceux qui prennent la peine de tue haïr. Je ne crois pas que ce soit une chose que je puisse empêcher, s'il ne se tient qu'à des faits , s'il ne me loue point , s'il ne se commet avec personne , s'il parle simplement et sans art. Mais il faut que sa préface soit écrite avec une sagesse extrême , et que sa conduite y réponde. Je n'ai point gardé de copie de ces vers pour Orphée-Rameau ; mais je me souviens de l'idée , et, quand j'aurai plus de santé et de loisir, je ferai ce qu'il voudra. Il a bien raison de croire que Samson est le chef-d'œuvre de sa musique ; et, quand il voudra le donner, il me trouvera toujours prêt à quitter tout pour rimer ses doubles croches. Il est vrai, mon cher monsieur, que j'avais •oraposé une tragédie dans laquelle j'avais essayé de faire un tableau des mœurs europeanes et des mœurs américaines. Le contraste régnait dans toute la pièce , et je l'avais travaillée avec beaucoup de soin ; mais j'avais peur d'y avoir mis plus de travail que de génie : je craignais la haine opiniâtre de mes ennemis et l'indisposition du public. Je me tenais tranquille, loin de tonte espèce de théâtre , attendant un temps plus favorable ; mais une personne instruite du sujet de ma pièce (qui n'est point Monlcxumc) , en ayant parlé à M. Le Franc, il s'est hâté de bâtir sur mon fonds; et je ne doute pas qu'il n'ait

mieux réussi que moi. Il est plus jeune et plus heureux. Il est vrai que, si j'avais eu un sujet à traiter, je ne lui aurais pas pris le sien. J'aurais eu pour lui cette déférence que la seule politesse exige. Tout ce que je peux faire à présent, c'est de lui applaudir, si sa pièce est bonne, et d'oublier son mauvais procédé, à proportion du plaisir que me feront ses vers. Je ne veux point de guerre d'auteurs. Les belles-lettres devraient lier les hommes ; elles les rendent d'ordinaire ennemis. Je ne veux point ainsi profaner la littérature, que je regarde comme le plus bel apanage de l'humanité. Adieu, monsieur ; je suis bien touché des marques d'amitié que vous me donnez ; et c'est pour la vie. A M. THIERIOT. A Clrey, le 25 décembre. Je suis toujours d'avis qu'il ne soit plus question des grands cheveux plats de Samson ; je gagnerai à cela une sottise sacrée de moins, et ce sera encore une scène de récitatif retranchée. Je n'entends pas trop ce qu'on veut dire par une Dalila intéressante. Je veux que ma Dalila chante de beaux airs, où le goût français soit fondu dans le goût italien. Voilà tout l'intérêt que je connais dans un opéra. Un Iwau spectacle bien varié, des fêtes brillantes, beaucoup d'airs, peu de récitatifs, des actes courts, c'est là ce qui me plaît. Une pièce ne peut être véritablement touchante que dans la rue des Fossés-Saint-Germain *. Phaéton, le plus bel opéra de Lulli, est le moins intéressant. Je veux que le Samson soit dans un goût nouveau ; rien qu'une scène de récitatif à chaque acte, point de confident, point de verbiage. Est-ce que vous n'êtes pas las de ce chant uniforme et de ces vers perpétuels qui terminent, avec une monotonie d'antiphonaire, nos syllabes féminines ? C'est un poison froid qui tue notre récitatif. Mandez-moi sur cela l'avis de Pollion et de Bernard. Ne pourriez-vous point savoir ce que le plagiaire de Metastasio et le mien a pris de mes Américains ? J'aurais peut-être le temps de changer ce qu'il a imité. Je ferais comme les gens qu'on a volés, qui changent les gardes de la serrure. Si vous voyez M. le bailli de Froulai et M. le chevalier d'Aidie, dites, je vous en prie, à cette paire de loyaux chevaliers combien je suis reconnaissant de leurs bontés. M. de Froulai a parlé en vrai Bayard au garde-des-sceaux. * Ancien emplacement du Théâtre-Français». Digitized by Google

ANNÉE 1735. Qu'est-ce donc que cette mauvaise pièce intitulée le Tocsin de la Cour ? On dit que c'est le laquais de La Serre ou de Roi qui en est l'auteur. Monsieur le garde-des-sceaux a-t-il si peu de goût que de me soupçonner de ces bassesses et de ces misères? Je suis bien las de toutes ces vexations; et, si je n'avais pas le bonheur de vivre à Cirey, dans le sein de la vertu , des beaux-arts , de l'esprit , et de l'amitié , auprès de la personne la plus respectable qui soit au monde , je dénicherai bien vite de France. A M. THIERIOT. ac décembre. J'ai reçu à la fois , mon cher et véritable ami , vos deux lettres. Vous savez bien que la seule amitié était le lien qui me retenait en France. Voilà la divinité à qui je sacrifiais ma liberté; mais enfin la rage de mes ennemis l'emporte , et la calomnie m'arrache le seul bien où mon cœur était attaché. Je vais , par les conseils mêmes des personnes qui daignaient passer leur vie avec moi, chercher dans une solitude plus profonde le repos qu'on m'envie. Je fais par une nécessité cruelle ce que Descartes faisait par goût et par raison ; je fuis les hommes , parce qu'ils sont méchants. Quand vous m'écrirez, envoyez dorénavant vos lettres à Dcmoulin , sans dessus , ou bien à M. Dufaure; il me les fera tenir. Je vous jure, sur l'amitié que j'ai pour vous, que quiconque dira que j'ai laissé copier quatre vers de l'ouvrage en question est un imposteur. Si monsieur le garde-des-sceaux a dans son portefeuille quelque pièce sous le nom de la Pu celle, c'est apparemment l'ouvrage de quelqu'un quia voulu m'attribuer son style, pour me déshonorer et pour me perdre. J'attendais de monsieur le garde-des-sceaux qu'il me rendrait plus de justice. Peut-être le cardinal de Richelieu , Louis xiv , et M. Colbert , m'eussent protégé. Quelque persécution injuste et cruelle que j'aie essuyée de sa part , je ne me plaindrai jamais de lui ni de personne, pas même de l'abbé Desfontaines, qui s'est signalé par de si noires ingratitudes. J'achèverai en paix , sans murmure et sans bassesse, le peu de jours que la nature voudra permettre que je vive, loin des hommes dont je n'ai que trop éprouvé la méchanceté. Je serais inconsolable , si vous n'en étiez pas plus assidu à m'écrire. Je ne me sens capable d'oublier tant d'injustices des autres qu'en faveur de votre amitié. Madame du Châtelet a lu la préface que m'a envoyée le petit La Mare. Nous en avons retranché beaucoup, et, surtout, les louanges; mais 4SI pour les faits qui y sont, nous ne voyons pas que je] doive en empêcher la publication. C'est une réponse simple, naïve, et pleine de vérité, à des calomnies atroces et personnelles imprimées dans vingt libelles. Il y aurait

un amour-propre ridicule à souffrir qu'on me louât; mais il y aurait un lâche abandon de moi-même à souffrir qu'on me déshonore. L'ouvrage de La Mare nous paraît à présent très sage, et même intéressant. Il me semble qu'il y règne un amour des arts et de la vertu, un esprit de justice, une horreur de la calomnie, et un attendrissement sur le sort de presque tous les gens de lettres persécutés, qui ne peut révolter personne, et qui, même dans le temps de cette persécution nouvelle, doit gagner les bons esprits en ma faveur. Il ne faut pas songer aux autres. Il est vrai que cette justification aurait plus de poids si elle était faite d'une main plus importante et plus respectée; mais, plus on a d'acquis dans le monde, moins on sait défendre ses amis. Il n'y a que vous qui ayez ce courage en parlant, et La Mare en écrivant. J'ajoute encore que cette marque publique de la reconnaissance de La Mare peut servir à lui faire des amis: on verra qu'il est digne d'en avoir. Ne négligez pas d'aller voir par amabile fratrum, les dignes amis Pont de Vcyle et d'Argental. Je vous embrasse (endrement, et vous aime comme vous méritez d'être aimé. A M. THIERIOT. Le 28 décembre. Je n'ai jamais, mon cher ami, parlé de l'abbé Prévost que pour le plaindre d'avoir une tonsure, des liens de moine, honteux pour l'humanité, et de manquer de fortune. Si j'ai ajouté quelque chose sur ce que j'ai lu de lui, c'est apparemment que j'ai souhaité qu'il eût fait des tragédies; car il me paraît que le langage des passions est sa langue naturelle. Je fais une grande différence entre lui et l'abbé Desfontaines: celui-ci ne sait parler que de livres; ce n'est qu'un auteur, et encore un bien médiocre auteur, et l'autre est un homme. On voit par leurs écrits la différence de leurs cœurs, et on pourrait parier, en les lisant, que l'un n'a jamais eu affaire qu'à des petits garçons, et que l'autre est un homme fait pour l'amour. Si je pouvais rendre service à l'abbé Prévost, du fond de ma retraite, il n'y a rien que je ne fisse; et, si j'étais assez heureux pour revenir à Cirey, en sûreté, je tâcherais de l'y attirer. Dans la douleur dont j'ai le cœur percé, il m'est bien difficile, mon ami, de songer à Sam

182 CORRESPONDANCE. son. Je idc souviens cependant que , dans cette petite ariette des fleurs , il faut mettre : Sensible image Des plaisirs du bel Age , Acte iv, scène 4. au lieu de Plaiùr volage , etc. ; car Dalila ne doit pas prêcher l'inconstance à un héros dont la vigueur ne doit que trop le porter à ce vice abominable de l'infidélité. Je suis actuellement sur les frontières de France, avec une chaise de poste , des chevaux de selle , et des amis, prêt h gagner le séjour de la liberté, s'il ne m'est plus permis de revoir celui du bonheur. La plus aimable , la plus spirituelle, la plus éclairée, et la plus simple femme de l'univers m'a chargé en me quittant, de vous dire qu'elle cslcharmée de vos lettres , et qu'elle vous regarde comme son intime ami. Je voudrais bion vous envoyer la copie d'une lettre qu'elle a pris sur elle d'écrire au gardc-des-sceaux , h la suite d'une autre que son mari a écrite. Vous y admireriez l'éloquence tendre et mâle que donne l'amitié; vous y verriez le langage de la vertu courageuse. Ah 1 mon ami ! il est plus doux d'avoir une pareille lettre écrite en sa faveur, qu'il n'est affreux d'être si indignement persécuté. Je vous l'enverrai cette lettre. En attendant , la personne charitable qui a si généreusement parlé en ma faveur ne pourraitelle pas dire trois choses au garde-des-sceaux ? La première , qu'il est très faux qu'il ait des chants de mon ouvrage, ou qu'il a un ouvrage supposé par un traître ; la seconde , que je n'ai jamais rien fait qui dût lui déplaire ; la troisième , qu'il n'y a que de la honte à me persécuter. Voyez s'il pourrait confire au miel de la cour le fond de ces trois vérités. Passons des horreurs de la persécution aux tracasseries de Le Franc. Il est faux que l'abbé de Voisenon lui ait dit le détail de mon sujet. Il a su le fond en général par lui, et un peu de détail par un autre , et il s'est pressé de travailler. C'est un homme qui veut, h ce que je vois, aller à la gloire par le chemin de la honte, s'il est, comme on me le mande , le plagiaire des auteurs , et le busy-body des comédiens. Voyez , avec par nobite fratrum, si vous pensez que ma pièce puisse soutenir le grand jour après celle de Le Franc. Au bout du compte , si mon ouvrage vous paraissait passable, y aurait-il tauld'incouvéniculs à le laisser passer le dernier? Le public même , si revenu de son estime pour la Dirfon et pour l'auteur, ne prendrait-il pas mon parti, d'autant plus qu'on me persécute? Pourriez-vous savoir ce qu'en pense Dufresne *, et me le mander ? Adressez toujours vos lettres , jusqu'à nouvel ordre , chez Demoulin. Adieu ; je vous embrasse bien tendrement et avec tous les sentiments que je vous dois , et que j'aurai pour vous toute ma

vie. P. S. J'oubliais de vous dire , mon cher ami , que j'ai fait mon examen de conscience au sujet de Pétersbourg. Tout ce que je sais , c'est que le duc de Holstein , héritier présomptif de la Russie , m'a voulu avoir, il y a un an, et me donner dix mille francs d'appointements ; mais, tout persécuté que j'étais , je n'aurais pas quitté Cirey pour le trône de la Russie même. Je répondis d'une manière respectueuse et mesurée. Tout ce que cela prouve, c'est que Keeper devrait moins persécuter un homme qui refusa dans les pays étrangers de pareils établissements. A M. L'ABBE D'OLIVET. A Cirey, par Vasay en Champagne , ce 0 janvier 1735. Je vous gronde de ne m'avoir point écrit ; mais je vous aime de tout mon cœur de m'avoir envoyé ce petit aulidote contre le poison des Marivaux et consorts. Votre Discours est un dos lions préservatifs contre la fausse éloquence qui nous inonde. Franchement, nous autres Français, nous ne sommes guère éloquents. Nos avocats sont des bavards secs; nos sermonneurs, des bavards diffus; et nos feseurs d'oraisons funèbres, des bavards ampoulés. Il nous resterait l'histoire ; mais un génie naturellement éloquent veut dire la vérité , et en France on ne peut pas la dire. Bossuet a menti avec une élégance et une force admirables , tant qu'il a eu à parler des anciens Égyptiens, des Grecs , et des Romains ; mais , dès qu'il est venu aux temps plus connus, il s'est arrêté tout court. Je ne connais, après lui, aucun historien où je trouve du sublime, quoiqu'à la Conjuration de Saint-Réal. La France fourmille d'historiens, et manque d'écrivains. De quoi diable vous avisez-vous de louer les phrases hyperboliques et les vers enflés de Balzac? Voiture tombe tous les jours , et ne se relèvera point; il n'a que trois ou quatre petites pièces de vers par où il subsiste. La prose est digne du chevalier d'Her... Et vous avez loué la naïveté du style le plus pincé et le plus ridiculement recherché. Laissez là ces fadaises; c'est du plâtre et du rouge sur le visage d'une poupée. Parlez-moi des lettres provinciales. Quoi ! vous louez Fénelon d'avoir de la variété ! Si jamais homme n'a eu qu'un * Quinault-Dufrenoy. Digilized by Google

ANNEE style, c'est lai; c'est partout Télémaque. La douceur, l'harmonie , la peinture naïve et riante des choses communes , voilà son caractère ; il prodigue les fleurs de l'antiquité , qui ne se fanent point entre scs mains ; mais ce sont toujours les mêmes fleurs. Je connais peu de génies variés tels que Pope , Addison , Machiavel , Leibnitz , Fonlenelle. Pour M. de Fénelon , je ne vois pas par où il mérite ce titre. Permettez-moi , mon cher abbé , de vous dire librement ma pensée ; cette liberté est la preuve de mon estime. J'ajouterai que la palme de l'érudition est un mot plus fait pour le latin du P. Jouvenci que pour le français de l'abbé d'Olivet. Je vous demande en grâce , h vous et aux vôtres , de ne vous jamais servir de cette phrase : nul style, nul goût dans la plupart, sans y daigner mettre un verbe. Cette liceuce n'est pardonnable que dans la rapidité de la passion , qui ne prend pas garde à la marche naturelle d'une langue ; mais dans un discours médité , cet étranglement me révolte. Ce sont nos avocats qui ont mis ces phrases à la mode ; il faut les leur laisser, aussi bien qu'au Journal de Trévoux. Mais je m'aperçois que je remontre à mon curé ; je vous en demande lres sérieusement pardon. Si je voulais vous dire tout ce que j'ai trouvé d'admirable dans votre discours, je serais bien plus importun. J'ai reçu hier la Vie de Vanini ; je l'ai lue. Ce n'était pas la peine de faire un livre. Je suis fâché qu'on ait cuit ce pauvre Napolitain ; mais je brûlerais volontiers ses ennuyeux ouvrages , et encore plus l'histoire de sa vie. Si je l'avais reçue un jour plus tôt, vous l'auriez avec ma lettre. Un petit mot encore , je vous prie , sur le style moderne. Soyez bieu persuadé que ces messieurs ne cherchent des phrases nouvelles que parce qu'ils manquent d'idées. Uors M. de Fontenelle, patriarche respectable d'une secte ridicule, tous ces gens-là sont iguorants , et n'ont point de génie. Pardonnez-leur de danser toujours, parce qu'ils ne peuvent marcher droit. Adieu ; s'il y a quelque chose de nouveau dans la littérature , secouez votre infâme paresse , et écrivez à votre ami. A M. DE C1DEVILLE. a janvier. Un orage bien cruel et bien imprévu m'a arraché quelque temps , mon charmant ami , du port où je vivais heureux ettranquille. Il faut que j'aie été bien accablé, puisque je ne vous ai point écrit. Le premier usage que je fais du retour de ma tranquillité et de mon bouheur, c'est de vous le dire , et de goûter avec vous une félicité pure 4756. 485 et nouvelle , en Vous parlant du malheur que j'ai essuyé. Je ne sais quelle calomnie m'avait encore noirci daus ce séjour du vice qu'on appelle la cour. Il sera dit que les poètes , comme les

prophètes , seront toujours persécutés dans leur pays. Voilà le seul prix , mon cher Cideville , de vingt ans de travail. On m'a mandé que ces horreurs , qui ont été sur le point de m'accabler, avaient été fabriquées par le barbouilleur de Didon. Il devait bien se contenter d'avoir corrigé Virgile. Que peut-il , après cela , daigner avoir à démêler avec Voltaire? J'avais fait ma pièce des Américains, mais je ne savais pas qu'il m'avait volé, et je ne croyais pas que la rage d'être joué le premier pût lo porter à ourdir une aussi vilaine trame que celle dont on l'accuse. Je ne le veux pas croire ; j'ai trop de respect pour les lettres ; je ne veux pas les déshonorer au point de croire les gens de lettres aussi méchants que les prêtres. Je me borne , mon cher ami , à lâcher de bien faire. J'oublie la calomnie , j'ignore les intrigues. Je fais actuellement transcrire mon ouvrage pour vous l'envoyer, et , si vous l'approuvez , je croirai avoir toujours été heureux. Je ne sais si je vous ai parlé de cette sottise de Demoulin , qui voulait que vos vers valussent un habit au petit La Mare. Ce petit homme serait le mieux vêtu du monde , si vous aviez accordé la requête ; mais Demoulin n'a pas un papier à vous, et je l'ai bien grondé de la lettre indiscrete qu'il vous écrivit. Mille tendres compliments au philosophe Formont et à votre cher du Bourg Theroulde. Je vous dis en confidence que je me trouve dans une situation qui aurait besoin du souvenir du petit marquis. Si vous vouliez rafraîchir sa mémoire et piquer sa vanité , vous feriez une bonne œuvre. Je vous embrasse raille fois. P. S. Avouez que vous avez bien gagné à mon silence. Vous avez eu une belle lettre d'Émilie. Adieu , mon cher ami. A M. BERGER. 40 janvier. Il n'y a aucune de vos lettres, mon cher ami. qui n'ait augmenté mon estime et mon amitié pour vous. Vous êtes presque la seule personne dont je n'ai point vu le jugement corrompu par les illusions du public. Le premier fracas des applaudissements et des injures injustes , dont ce public, extrême en tout et toujours ivre , accable les hommes et les ouvrages , ue vous en impose jamais. Votre opinion sur Didon, sur Ver-Vert, sur tous les ouvrages , se trouve confirmée par le temps. Si l'on pouvait ajouter quelques louanges

CORRESPONDANCE. 4 84 à celles que mérite voire goût , j'y ajouterais que madame la marquise du Châtelet a pensé entièrement comme vous. Il est vrai que les petits ouvrages de poésie occupent peu son temps. Les yeux occupés à lire les vérités découvertes par les Newton , les Locke , les Clarke , se détournent un moment sur toutes ces bagatelles passagères, qu'elle juge d'un seul regard , mais qu'elle a toujours jugées comme si elle les avait approfondies et discutées. J'ai vu la Chartreuse; c'est, je crois, l'ouvrage de ce jeune homme où il y a le plus d'expression , de génie , et de beautés neuves. Mais sûrement cet ouvrage sera bien plus critiqué que *Ver-Vert*, quoiqu'il soit bien au-dessus. Un premier ouvrage est toujours reçu avec idolâtrie ; mais le public se venge sur la seconde pièce , et brise souvent la statue qu'il a lui-même élevée. J'ai été aussi affligé que vous de la mort de ce pauvre M. de La Clède. Quand je songe au nombre prodigieux de jeunes gens pleins de santé et de vigueur que j'ai enterrés, je me regarde comme un roseau cassé , qui subsiste et végète encore au milieu de cent chênes abattus autour de lui. Je n'ai guère le temps , à présent , de servir notre Orphée, et de lui donner des cantates. Cette tragédie, qu'on va jouer, m'occupe nuit et jour; je fais tout ce que je peux pour la rendre supportable. Je l'aurais voulue merveilleuse, et je crains, avec raison, qu'elle ne soit que bizarre. Le sujet en est beau , mais c'est un fardeau de pierreries et d'or que mes faibles mains n'ont pu porter, et qui tombe à terre en morceaux. Envoyez-moi , je vous prie , les vers de l'aimable Bernard, et même le discours satirique de l'abbé Desfontaines à l'académie. Il faut que j'aie le fiel et le miel du Parnasse. Continuez-moi votre correspondance ; j'en sens le prix comme celui de votre amitié. A M. THIERIOT. A Clrcy , le 15 janvier. Vous croirez peut-être , mon cher ami , que je vais me répandre en plaintes et en reproches sur le dernier orage que je viens d'essuyer ; Que je vais accuser et les vents et les eaux , Et mon pays ingrat, et le garde-des-sreaux ; non , mon ami ; cette nouvelle attaque de la fortune n'a servi qu'à me faire sentir encore mieux, s'il est possible , le prix de mon bonheur. Jamais je n'ai plus éprouvé l'amitié vertueuse d'Emilie ni la vôtre ; jamais je n'ai été plus heureux ; il ne me manque que de vous voir. Mais c'est à vous à tromper l'absence par des lettres fréquentes , où nos âmes se parlent l'une à l'autre en liberté. J'aime à vous mettre tout mon cœur sur le papier, comme je vous l'ouvrais autrefois dans nos conversations. Je vais donc me donner le plaisir de répondre , article par article, à votre charmante lettre du

6 janvier. Je commence par la respectable Emilie, « se principium sibi desinet. Elle a été touchée sensiblement de ce que vous lui avez écrit ; elle pense , comme moi , que vous êtes un ami rare , aussi bien qu'un homme d'un goût exquis , et un amateur éclairé de tous les beaux-arts. Nous vous regardons tous deux comme un homme qui excelle dans le premier de tous les talents , celui de la société. Si vous revoyez les deux chevaliers * sans peur et sans reproche , joignez , je vous en prie , votre reconnaissance à la mienne. Je leur ai écrit : mais il me semble que je ne leur ai pas dit assez avec quelle sensibilité je suis touché de leurs bontés , et combien je suis orgueilleux d'avoir pour mes protecteurs les deux plus vertueux hommes du royaume. M. Le Franc ne paraît pas au moins le plus modeste. Je vous envoie la copie d'une lettre que j'ai écrite aux comédiens * , qui se trouve heureusement servir de contraste à celle pleine d'amour-propre par laquelle il les a probablement révoltés. Au reste , je me délie de mon ouvrage autant que Le Franc est sûr du sien ; non pas que je veuille avoir le plaisir d'opposer de la modestie à sa vanité, mais parce que je connais mieux le danger, et que je connais, par expérience, ce que c'est que d'avoir affaire au public. Je vous supplie de dire à M. d'Argental qu'il faut absolument que la Lettre de M. Algarotti soit imprimée. Je ne veux ni rejeter l'honneur qu'il m'a fait , ni le priver du plaisir de sentir le cas que je fais de cet honneur. Il aurait raison d'être piqué si je ne faisais pas servir sa lettre à l'usage auquel il la destine. Je vous prie de remercier pour moi le vieux bon homme La Serre. J'approuve infiniment la manière dont vous vous conduisez avec les mauvais auteurs. Il n'y a aucun écrivain médiocre qui n'ait de l'esprit, et qui par là ne mérite quelque éloge. Vous avez grande raison de distinguer M. Destouches de la foule; c'est un homme sage dans sa conduite comme dans son style , et que j'honore beaucoup. Je compte vous envoyer, dans quelque temps , la copie de Samson. Je persiste, jusqu'à nouvel 1 Le bailli de Frunlay et le chevalier d'Aidlc. K * Voyez la lettre de novembre 1735. K.

ANNEE 4736. ordre , dans l'opinion qu'il faut , dans nos opéra, servir un peu plus la musique , et éviter les langueurs du récitatif. Il n'y en aura presque point dans Samson , et je crois que le génie d'Orphée Rameau y sera plus à son aise ; mais il faudra obtenir un examinateur raisonnable, qui se souvienne que Samsoti se joue a l'Opéra , et non en Sorbonne. Prêtez-vous donc, je vous prie , à ce nouveau genre d'opéra , et disons avec Horace : « O imitatores servum pecus! » Hor., liv. i, ép. xix, v. 19. Je m'occupe à présent à mettre la dernière , main à notre Henriade , . ; Fesant orc un tendon Ore un repli , puis quelque cartilage. Et n'y plaignant l'étoffe et la façon. Mes tragédies et mes autres ouvrages ont bien l'air d'être peu de chose. Je voudrais qu'au moins la Henriade pût aller à la postérité, et justifier votre estime et votre amitié pour moi. Je vous embrasse ; buvez a ma santé chez Pollion. A M. DE FORMONT. A Circy , le 13 janvier.

Aimable philosophe, nous avons reçu votre prose et vos vers ; la prose est d'un sage , les vers sont d'un poète. Votre style juste et coulant , Votre raison ferme et polie, Plaisent tous deux également A la philosophe luvilie , Qui joint la force du génie A la douceur du sentiment. Entre vous deux assurément Le ciel mit de la sympathie. A l'égard de notre Linant , Il vous approuve, et dort d'autant, Commence un ouvrage et l'oublie. Moi je raisonne et versifie ; Mais non certes si doctement Que votre sage Polymnie. Voilà de la rimaille qui m'a échappé ; venons à la raison , que je n'attraperai peut-être point. Il est vrai que nous ne pouvons comprendre ni comment la matière pense , ni comment un être pensant est uni à la matière. Mais de ces deux choses également incompréhensibles , il faut que l'une soit vraie, comme, de la divisibilité ou de l'indivisibilité de la matière , il faut que l'une ou l'autre soit, quoique ni l'une ni l'autre ne soient i Le Faiseur d'oreilles et le Raccommodeur démoulés, liv. 11 de» Contes de La Fontaine, v. 47. 483 compréhensibles. Ainsi la création et l'éternité de la matière sont intelligibles ; et cependant il faut que l'une des deux soit admise. Pour savoir si la matière pense ou non , nous n'avons point de règle fixe qui nous puisse conduire à une démonstration , comme en géométrie ; cette vérité : a entre deux points la ligne droite « est la plus courte , » mène à toutes les démonstrations. Mais nous avons des probabilités; il s'agit donc de savoir ce qui est le plus probable. L'axiome le plus raisonnable , en fait de physique, est celui-ci : « Les mêmes effets doivent être attribués à la même cause. » Or les mêmes effets se voient dans les bêtes et dans les

hommes ; donc la même cause les anime. Les bêtes sentent et pensent à un certain point, elles ont des idées; les hommes n'ont au - dessus d'elles qu'une plus grande combinaison d'idées, un plus grand magasin. Le plus et le moins ne changent point l'espèce ; donc , etc. Or personne ne s'avise de donner une âme immortelle à une puce ; il n'en faudra donc point donner à l'éléphant ni au singe , ni à mon valet champenois , ni à un bailli de village , qui a un peu plus d'instinct que mon valet ; enfin ui à vous , ni à Emilie. La pensée et le sentiment ne sont pas essentiels , sans doute , à la matière , comme l'impénétrabilité. Mais le mouvement , la gravitation , la végétation , la vie, ne lui sont pas essentiels, et personne n'imaginerait ces qualités dans la matière , si on ne s'en était pas convaincu par l'expérience. Il est donc très probable que la nature a donné des pensées à des cerveaux , comme la végétation à des arbres ; que nous pensons par le cerveau , de même que nous marchons avec le pied , et qu'il faut dire comme Lucrèce :
<* Primum, animum dico, mentem quomodo sapientia vocatur, " In quo consilium vitæ, regimurque locatum est, « Esse hominis partem nihilominus ac manus et pedes. » Liv. m, v. 94. Voilà , je crois , ce que notre raison nous ferait penser, si la foi divine ne nous assurait pas du contraire ; c'est ce que pensait Locke , et ce qu'il n'a pas osé dire. De plus, quand même cette analogie des animaux ne serait pas une extrême probabilité, le frustra per plura quod potest per pauciora est encore une excellente raison. Or le chemin est bien plus court de faire penser un cerveau que de fourrer dans un cerveau je ne sais quel être dont nous n'avons aucune idée. Cet être , qui croît et décroît avec nos sens , a bien la mine d'être un sixième sens; et, si ce n'était notre divine religion , je serais tenté de le croire ainsi.

486 CORRESPONDANCE. Je trouve très mauvais que vous parliez de Newton comme d'un feseur de systèmes ; il n'en a fait aucun. Il a découvert, dans la matière, des propriétés incontestables , démontrées par les expériences. Il est aussi certain que les forces centripètes agissent sur tous les corps , sans aucune matière intermédiaire, qu'il est certain que l'air pèse. Il est aussi sûr que la lumière se réfléchit dans le vide , par la force de l'attraction , c'est-à-dire par les forces centripètes , qu'il est sûr que les rayons de la lumière se brisent dans l'eau. Je vous en dirais davantage , mais j'ai une tragédie qui me presse. Le Franc m'a volé mon sujet et toutes mes situations ; il s'est hâté de bâtir sur mon fonds , et est allé proposer son vol aux comédiens. C'est voler sur l'autel. Adieu ; mille tendres compliments à Cideville. Emilie vous en fait beaucoup. A M. DE CIDEVILLE. A Cirey, c* 19 janvier Je vous avais écrit , mon cher Cideville , une lettre qui n'était que longue , en réponse à votre dpitre charmante , où vous aviez mis cette jolie épitaphe. Je vous avais envoyé mon épitaphe aussi ; et, en vérité, ce style funéraire convenait bien mieux h moi chétif, toujours faible , toujours languissant , qu'à vous , robuste héros de l'amour, qui vivrez long-temps pour lui , et qui ferez l'épitaphe de trente ou quarante passions nouvelles , avant qu'il soit question de graver la vôtre. Voici celle que je m'étais faite : Voltaire a terminé son sort, Et ce sort fut digne d'envie ; H fut aimé jusqu'à la mort De Cideville et d'Émilic. Comme je vous écrivais ce petit quatrain tendre , on entra dans ma chambre , on vit la lettre , et on la brûla. Je vous écris celle-ci incognito et avec la peur d'être surpris en flagrant délit. Emilie , au lieu de ma triste épitaphe , vous écrivit une belle lettre qui lui en a attiré une charmante , qui fait ici le principal ornement de notre Emiliance. Ne soyez pas surpris , mon cher Cideville , qu'avec des épitaphes et la fièvre , je raisonne à force sur l'immortalité de l'âme , et que j'argumente, de mon lit, avec notre aimable philosophe Formont. Toujours prêt à sortir de ma frêle prison, J'en veux du moins sortir en sage , Et munir un peu ma raison Contre les horreurs du voyage. Votre esprit cl le sien me font croire l'âme immortelle ; mais , lorsque je suis accablé par la maladie , que mes idées me fuient , et que mon sentiment s'anéantU dans le dépérissement de la machine , Alors, par une triste chute, Je m'endors en me croyant brute. Il y a des gens , mon cher ami , qui promettent l'immortalité à certaine tragédie que je vous envoie; pour moi, je crains les sifflets. Vous jugerez de ce que je mérite. Que mon offrande

soit digne de vous ou non , j'ai dit : Il faut toujours que mon cher Cideville en ait les prémices. Lisez-la donc, messieurs les beaux et bons esprits; et vous , aimable philosophe Formont , quittez Locke pour un moment; mais musc vous appelle en Amérique. J'étais las des idées uniformes de notre théâtre, il n't'a fallu un nouveau monde : « Et extra « Processi longe flammantia mœma mundi. » Lucr., liv. i, v. 73. Voilà tous les arts au Pérou. On le mesure, et moi je le chante ; mais je tremble qu'on ne me prenne pour un sauvage. Je reçois votre lettre , mon cher ami , en griffonnant ceci. Que je vous aime de ne point aimer votre métier! Vous jugez de tout comme vous écrivez, avec un goût infini. Madame du Châtelet est de votre sentiment sur la Chartreuse. Je n'ai point lu les Adieux aux révérends pères ; mais je suis fort aise qu'il les ait quittés. Un poète de plus et un jésuite de moins, c'est un grand bien dans le monde. Voie , te amo , te semper nmabo. V. A M. THIËRIOT. A Cirey, le M Janvier. J'ai passé toute la journée, mon cher ami , à éplucher de la métaphysique , à corriger les Américains , à répéter une très raauvaisecomédie de ma façon , que nous jouons à Cirey. (iV. B. qu'Émilie est encore nne actrice admirable.) Je finis ma journée en recevant votre épître du 19. Mon cher Thieriot, que voulez-vous que je vous dise? Je n'ai plus de termes pour vous exprimer combien je vous aime. Il faut répondre en bref. Je prie les comédiens de ne point prendre le double, et j'ai écrit déjà très fortement sur cela à M. d'Argental. Pour la jolie Dangeville , elle fait bien de l'honneur à Y Indiscret. Dites-lui, cher ami , que je la remercie de vouloir embellir de sa figure et de son action cette bagatelle. Si j'avais pu prévoir autrefois que ce rôle serait joué par elle , je l'aurais fait bien meilleur ; mais il faudra absolument

ANNEE me. m retrancher beaucoup d'une très longue scène du valet de Y Indiscret et de Julie. Cette scène est injouable telle qu'elle est. Je ne vous ferai point aujourd'hui de dissertation sur l'opéra , parce que « Pluribus attentus, minor est ad singula sensus. » Vous pouvez me confier ce secret de plaire aux grands. Je l'embrasserai avec l'avidité d'un homme qui souhaite passionnément de rester dans un pays habité par Emilie et par vous. Dites-moi ce que c'est que ces deux lettres. Comptez que je n'abuserai pas de votre confiance. Vous pouvez hardiment tout dire à un homme qui se tairait dans Paris , et qui n'a personne avec qui bavarder ici. Encore un coup , confiez-moi hardiment un secret qui m'est important , à moins que vous ne me preniez pour le héros de la pièce qu'a demandée la reine. J'ai lu les lettres de Pope ; mais « plura at anolher lime. I am yours for ever , • and more your friend than ever. » A M. THIERIOT. A Cirey , le 23 janvier. Nous avons joué notre tragédie , mon charmant ami, et nous n'avons point été sifflés. Dieu veuille que le parterre de Paris soit aussi indulgent que celui de nos bons Champenois ! Je suis bien fâché, pour l'honneur des belles-lettres , que Le Franc fasse de si mauvaises manœuvres pour m'accabler. En sera-t-il plus haut quand je serai plus bas? Forcer mademoiselle Dufresne à ne point jouer dans ma pièce , c'est ôter le maréchal de Villars au roi , dans la campagne de Denain. Le rôle était fait pour elle, comme Zaïre était taillée sur la gentille Gaussin. Mon cher Thieriot , vous connaissez mon cœur ; je voudrais réussir sans que Le Franc tombât . J'aime tant les beaux-arts que je m'intéresserais même au succès de mes rivaux. La lettre que j'ai écrite aux comédiens n'était point ironique. Le ton modeste doit être le mien, et celui de tout homme qui se livre au public. J'ose croire que ce même public , informé du plagiat de Le Franc , et de la tyrannie qu'il a voulu exercer sur moi , s'empressera de me venger en me faisant grâce ; et , si la pièce est applaudie , je dirai grand merci à Le Franc. Voilà comment les ennemis peuvent être utiles. Que je vous ai d'obligation, mon cher et solide ami, d'encourager notre petite Américaine Gaussin, et de l'élever un peu sur les échasses du cothurne ! You must exalter ten« dernessinto a kind of savage loftiness and natural grandeur ; let her enforce her own character *. » Mettez -lui bien le cœur, ou plutôt 'v Donnez à sa tendresse le genre de chaleur qu'il faut à quelque chose de mieux au ventre; voilà du Ballot tout pur. Faites bien mes compliments à cette imagination naturelle et vive , qui , comme vous, juge bien de tous les arts.

Est-il vrai que Desfontaines est puni de ses crimes , pour avoir fait une bonne action ? On dit qu'on va le condamner aux galères, pour avoir tourné l'académie française en ridicule , après qu'il a impunément outragé tant de bons auteurs , et trahi ses amis. Est-il vrai que le libraire Ribou est arrêté? Adieu ; écrivez-moi tout ce que j'attends de vous. Dites à monsieur votre frère que la fermière de M. d'Estaing nous fait enrager. Je lui en écrirai un mot. Adieu ; Emilie a joué son rôle comme elle fait tout le reste. Ah ! qu'il vaut mieux se borner aux plaisirs de la société , que de se faire le Zani sérieux , et le bouffon tragique d'un parterre tumultueux ! Emilie vous aime. Vale. A M. BERGER. Qui lui avait envoyé la description du Hameau de Bernard en vers de quatre syllabes, et qui commence ainsi*. Rien n'est si beau que mon hameau , etc. A Cirey , janvier. De ton Bernard J'aime l'esprit ; J'aime l'écrit Que , de sa part , Tu viens de m'envoyer Avec ta lettre. C'est la peinture De la nature; C'est un tableau Fait par Watteau. Sachez aussi Que la déesse Enchanteresse De ce lieu-ci , Voyant l'espèce De vers si courts Que les Amours Eux-mêmes ont faits, À dit qu'après De ces vers nains. Vils et badins, Tous les plus longs Faits par Voltaire , Ne pourraient guère Être aussi bons. . Mille compliments à notre ami Bernard de ce qu'il cultive toujours les muses aimables. Je ne sais pas pourquoi le public s'obstine à croire que ton naturel à un caractère passionné, mais sauvage; qu'elle se surpasse dans son rôle. » Cl.

CORRESPONDANCE. m j'ai fait Montézume. La scène est au Pérou , messieurs, séjour peu connu des poètes. La Condamine mesure ce pays, les Espagnols l'épuisent, et moi je le chante. Dieu me garde des sifflets ! Le Franc fait bien tout ce qu'il peut pour m'attirer cette aubade ; il empêche mademoiselle Dufresne de jouer. Je ne sais si le rôle est propre pour mademoiselle Gaussin. Si je ne suis pas sifflé , voila une belle occasion d'écrire a M. Sinetli l'Américain. Adieu ; je ne me porte guère bien. Adieu , charmant correspondant. A M. L'ABBÉ ASSELIN. A Clrey, lo 89 janvier. Je fais trop de cas do votre estime pour ne vous avoir pas importuné un peu au sujet des mauvais procédés de l'abbé Desfontaines ; mais j'avais envie, monsieur, de vous faire voir que je ne me plaignais point sans sujet. Je vous supplie de me renvoyer la lettre de madame la marquise du Châtelet. J'apprends que l'abbé Desfontaines est malheureux , et , dès ce moment, je lui pardonne. Si vous savez où il est, mandcz-le-moi. Je pourrai lui rendre service , et lui faire voir, par celte vengeance, qu'il ne devait pas m'outrager. Je sais que c'est un précepteur du collège des jésuites qui a fait imprimer le Jules César. C'est un homme de mauvaises mœurs , qui est , dit-on , à Bicêlrc. Est-il possible que la littérature soit souvent si loin de la morale ! Vous joignez , monsieur, l'esprit h la vertu ; aussi rien n'égale l'estime avec laquelle je serai toute ma vie, etc. A M. THIERIOT. A Clrey , le 3 février. Mon cher ami, quelque vivacité d'imagination qu'ait le petit La Mare , je suis bien sûr qu'il ne vous a point dit combien je suis pénétré de tout ce que vous avez fait pour nos Américains. Vous avez servi de père à mes enfants ; l'obligation que je vous en ai est un plaisir plus sensible pour moi que le succès de ma pièce. J'attends avec impatience les détails que vous m'en apprendrez. Le divin M. d'Argental m'en a déjà appris de bons. Le petit La Mare était si ému du gain de la victoire , qu'il savait h peine ce qui s'était passé dans le combat. Il m'a dit , en général , que Le Frauc avait été battu , et que vous chantiez le Te Deum. Mandez-moi, je vous prie, si M. de La Popelinière est content ; car ce n'est qu'un De profundis qu'il faut chanter, si je n'ai pas son suffrage. Je crois que le petit La Marc mériterait h présent son indulgence et sa protection ; il m'a paru avoir uno ferme envie d'êlrc honnête homme et sage. On a été fort content de lui 'a Ciroy. Il ne peut rien faire de mieux que de vous voir quelquefois, et de prendre vos avis. Je n'ai pu avoir de privilège pour Jules César. Il n'y aura qu'une permission tacite ; cela me fait trembler pour Samson. Les héros de la fable

et de l'histoire semblent être ici en pays ennemi. Malgré cela , j'ai travaillé h Samson dès que j'ai su que nous avions gagné la bataille au Pérou ; mais il faut que Rameau me seconde , et qu'il ne se laisse pas assommer par toutes les mâchoires d'âne qui lui parlent. Peut-être que mon dernier succès lui donnera quelque confiance en moi. J'ai examiné la chose très mûrement; je ne veux point donner dans des lieux communs. Samson n'est point un sujet susceptible d'un amour ordinaire. Plus on est accoutumé à ces intrigues , qui sont toutes les mêmes sous des noms différents , plus je veux les éviter. Je suis très fortement persuadé que l'amour , dans Samson , ne doit être qu'un moyen , et non la fin de l'ouvrage. C'est lui et non pas Dalila qui doit intéresser. Cela est si vrai , que , si Dalila paraissait au cinquième acte, elle n'y ferait qu'une figure ridicule. Cet opéra , rempli de spectacle , de majesté , et de terreur , ne doit admettre l'amour que comme un divertissement. Chaque chose a son caractère propre. En un mot , je vous conjure de me laisser faire de l'opéra de Samson une tragédie dans le goût de l'antiquité. Je réponds h M. Rameau du plus grand succès , s'il veut joindre b sa belle musique quelques airs dans un goût italien mitigé. Qu'il réconcilie l'Italie avec la France. Encouragez-le , je vous prie , b ne pas laisser inutile une musique si admirable. Je vous enverrai incessamment l'opéra tel qu'il est. Je suis comme un homme qui a des procès b tous les tribunaux. Vous êtes mon avocat; Pollion est mon juro. Tâchez de me faire gagner ma cause auprès de lui. Adieu , charmant et unique ami. A M. BERGER. A Clrey , ... février. Le succès de nos Américains est d'autant plus flatteur pour moi , mon cher monsieur , qu'il justifie votre amitié pour ma personne , et votre goût pour mes ouvrages. J'ose vous dire que les sentiments vertueux qui sont dans cette pièce sont dans mon cœur; et c'est ce qui fait que je compte beaucoup plus sur l'amitié d'une personne comme vous, dont je suis connu , que sur les suffrages d'un public toujours inconstant, qui se plaît b élever des idoles pour les détruire , et qui , depuis longtemps , passe la moitié de l'année b me louer , et l'autre b me calomnier. Je souhaiterais que l'inDigitized by Google

ANNEE *736. dulgence avec laquelle cet ouvrage vient d'être reçu pût encourager notre grand musicien Hameau à reprendre en moi quelque confiance , et à achever son opéra de Samson , sur le plan que je me suis toujours proposé. J'avais travaillé uniquement pour lui- Je m'étais écarté de la route ordinaire dans le poème , parce qu'il s'en écarte dans la musique. J'ai cru qu'il était temps d'ouvrir une carrière nouvelle à l'opéra comme sur la scène tragique. Les beautés de Quinault et de Lulli sont devenues des lieux communs. Il y aura peu de gens assez hardis pour conseillera M. Rameau de faire de la musique pour un opéra dont les deux premiers actes sont sans amour ; mais il doit être assez hardi pour se mettre au-dessus du préjugé. H doit m'en croire et s'en croire lui-même. U peut compter que le rôle de Samson, joué par Chassé , fera autant d'effet , au moins , que celui de Zamore , joué par Dufresne. Tâchez de persuader cela h celle tête à doubles croches ; que son intérêt et sa gloire l'encouragent ; qu'il me promette d'être entièrement de concert avec moi ; surtout qu'il n'usc pas sa musique, en la faisant jouer de maison en maison ; qu'il orne de beautés nouvelles les morceaux que je lui ai faits. Je lui enverrai la pièce quand il le voudra ; M.dcFontenelle en sera l'examineur. Je me lia t le que M. le prince de Cariguau la protégera , et qu'enfin ce sera de tous les ouvrages de ce grand musicien celui qui , sans contredit , lui fera le plus d'honneur. A l'égard de M. de Marivaux , je serais très fâché de compter parmi mes ennemis un homme de son caractère , et dont j'estime l'esprit et la probité. Il y a surtout dans ses ouvrages un caractère de philosophie, d'humanité et d'indépendance , dans lequel j'ai trouvé avec plaisir mes propres sentiments. Il est vrai que je lui souhaite quelquefois un style moins recherché , et des sujets plus nobles ; mais je suis bien loin de l'avoir voulu désigner , en parlant des comédies métaphysiques. Je n'entends par ce terme que ces comédies où l'on introduit des personnages qui ne sont point dans la nature , des personnages allégoriques, propres, tout au plus, pour le poème épique, mais très déplacés sur la scène, où tout doit être peint d'après nature. Ce n'est pas , ce me semble , le défaut de M. de Marivaux; je lui reprocherais , au contraire , de trop détailler les passions, et de manquer quelquefois le chemin du cœur , en prenant des routes uu peu trop détournées. J'aime d'autant plus son esprit , que je le prierais de le moins prodiguer. Il no faut point qu'un personnage de comédie souge à être spirituel ; il faut qu'il soit plaisant malgré lui , et sans croire l'être; c'est la

différence qui doit être entre la comédie et le simple dialogue. *89 Voilh mon avis , mon cher monsieur , je le soumets au vôtre. J'avais prêté quelque argent h feu M. de La Clède , mais sans billet ; je voudrais en avoir perdu dix fois davantage , et qu'il lût en vie. Je vous supplie de m'écrire tout ce que vous apprendrez au sujet de mes Américains. Je vous embrasse tendrement. Qu'est devenu l'abbé Desfontaines ? dans quelle loge a-t-on mis ce chien qui mordait ses maîtres ? hélas ! je lui donnerais encore du pain , tout enragé qu'il est. Je ne vous écris point de ma main , parce que je suis un peu malade. Adieu. A M. TIIIERIOT. A Cirey, le 6 février. Vous m'avez écrit , non une lettre , mais un livre plein d'esprit et de raison. Faut-il que je n'y réponde que par une courte lettre qu'un peu de maladie m'empêche encore d'écrire de ma main ? Si vous voyez MM. de Pont de Veyle et d'Argenta! , dont les bontés me sont si chères , dites-leur que c'est moi qui ai perdu ma mère Ce premier devoir rendu , dites bien h Pollion que les louanges du public sont , après les siennes , ce qu'il y a de plus flatteur. J'ai lu l'épître charmante de mon saint Bernard. Je n'ai encore ni le temps ni la santé de lui répondre. Il a fallu écrire vingt lettres par jour , retoucher les Américains , corriger Samson, raccommoder /' Indiscret. Ce sont des plaisirs, mais le nombre accable et épuise. Le plus grand de tous a été de faire YÉpître dédicatoire à madame la marquise du Châtelet , el un discours que je vous adresserai h la fin de la tragédie. Je vous envoie la dédicace, l'autre discours n'est pas encore fini. Dites-moi d'abord votre avis sur cette dédicace de mon Temple; elle n'est pas digne de la déesse. C'était a Locke à lui dédier l'Entendement humain, et je dis bien : e Domina , non sum dignus , sed tantum die « verbo *. o Après avoir eu la permission de. monsieur et de madame du Châtelet de leur rendre cet hommage , il faut encore que le public le trouve bon. Examinez donc ce petit écrit scrupuleusement ; pesez-en les paroles. J'ose supplier M. de La Popelinière de se joindre à vous , et de vouloir bien me donner ses avis. Si vous me dites tous deux que la chose réussira , je ne craindrai plus rien. i Madame de Ferriol , née Marie-Angélique Guérin de Tencin , aœur du cardinal , et mère de Pont de Veyle et de d'Argental , venait de mourir le* février JTte. Ci.. 1 Matthieu , viu, s.

■ 190 ' CORRESPONDANCE. J'envoie aujourd'hui aux comédiens les corrections de l'indiscret; je les prie, en même temps, de soigner, pour le plaisir du public et pour l'avantage, que le public voie mademoiselle Dangeville en culotte. Je leur envoie aussi quelques changements pour le quatrième acte d'Alzire; vous en trouverez ici la copie, ils me paraissent nécessaires : ce sont des charlons que je jette sur un feu languissant. Je vous supplie d'encourager Zarnore et Alzire à se charger de ces nouveautés. Je ferai tenir, par la première occasion, l'opéra de Sumsoti; je viens de le lire avec madame du Châtelet, et nous sommes convenus l'un et l'autre que l'amour, dans les deux premiers actes, ferait l'effet d'une flûte au milieu des tambours et des trompettes. Il sera beau que deux actes se soutiennent sans jargon d'amourette, dans le temple de Quinault. Je maintiens que c'est traiter l'amour avec le respect qu'il mérite, que de ne le pas prodiguer et ne le faire paraître que comme un maître absolu. Rien n'est si froid quand il n'est pas nécessaire. Nous trouvons que l'intérêt de Samsou doit tomber absolument sur Samsou, et nous ne voyons rien de plus intéressant que ces paroles : Profonds abîmes de la terre, etc. Acte ▼, scène i. De plus, les deux premiers actes seront très courts, et la terreur théâtrale qui y règne sera, pour la galanterie des deux actes suivants, ce qu'une tempête est à l'égard d'un jour doux qui la suit. Encouragez donc notre Rameau à déployer avec confiance toute la hardiesse de sa musique. Vous voilà, mon cher ami, le confident de toutes les parties de mon âme, le juge et l'appui de mes goûts et de mes talents. Il ne me manque que celui de vous exprimer mon amitié et mon estime. Dès que j'aurai un quart d'heure à moi, je vous enverrai des fragments de l'histoire du Siècle de Louis XIV, et d'un autre ouvrage aussi innocent que calomnié. Je voudrais bien pouvoir convertir monsieur le garde-des-sceaux. Les persécutions que j'ai essuyées sont bien cruelles. Je me plaindrais moins de lui si je ne l'estimais pas. J'ose dire que, s'il connaissait mon cœur, il m'aimerait, si pourtant un ministre peut aimer. A M. THIERIOT. A Cirey, ce 9 février. Je suis toujours un peu malade, mon cher ami. Madame la marquise du Châtelet lisait hier, au chevet de mon lit, les Tusculanes de Cicéron dans la langue de cet illustre bavard; ensuite elle lut la quatrième Épître de l'opéra, sur le Bonheur. Si vous connaissez quelque femme à Paris qui en fasse autant, mandez-le-moi. Après avoir ainsi passé ma journée, j'ai reçu votre lettre du 5 février; nouvelles preuves de votre tendresse, de

vosre goût , et de vosre jugement. Je vais me mettre tout de bon h retoucher Alzirc, pour l'impression; mais il faudrait que j'eusse une copie conforme à la manière dont on la joue. Samson devait partir par cette poste , mais je suis obligé de dicter mes lettres , et j'occupe h vous faire parler mon cœur la main qui devait transcrire mes sottises philistines et hébraïques. En attendant , je vous envoie le Discours apologétique que je complo faire imprimer à la suite d'Alzire. Je remplis en cela deux devoirs ; je confonds la calomnie, et je célèbre vosre amitié. J'attends avec impatience le sentiment de Pollion et le vôtre sur ma dédicace à madame du Châtelet. Je veux vous devoir l'honneur do pouvoir dire à M. de La Popeliuière dorénavant « Albi , nostrorum scrmouum candide juciex. ~ lion., cp. iv, lib. i. Son bon mot sur Pauline et sur Alzirc est une justification trop glorieuse pour moi ; c'est peutêtre parce qu'il n'a vu jouer Pauline que par mademoiselle Duclos vieille , éraillée , sotte , et tracassière , qu'il donne la préférence à Alzire , jouée par la naïve , jeune et gentille Gaussin. Dites de ma part k cotte Américaine : Ce n'est pas moi qu'on applaudit , C'est vous qu'on aime et qu'on admire ; Et vous damnez , charmante Alzirc , Tous ceux que Gusniau convertit. De Launai se damne d'une autre façon par les perfidies les plus honteuses. Il y a long-temps que je sais de quoi il est capable ; et, dès que j'ai su que Dufresne lui avait confié la pièce , j'ai bien prévu l'usage qu'il en ferait. Je ne doute pas qu'il ne la fasse imprimer furtivement , et qu'il n'en fasse quelque malheureuse parodie. Il a déjà fait celle de Zaïre, dans laquelle il a eu l'insolence de mettre M. Falkcner sur le théâtre, par son propre nom. C'est ce même Falkcner , notre ami , qui est aujourd'hui ambassadeur à Constantinople, et qui demanderait , aussi bien que la nation anglaise , justice de cette infamie , si l'auteur et l'ouvrage n'étaient pas aussi obscurs que méchants. Ce qui est étonnant , c'est que monsieur le lieutenant de police ait permis cet attentat public contre toutes les lois de la société. Voyez si on peut prévenir de pareils coups , par

Digilized by Google

ANNEE me. vos amis et les miens. Cependant je destinai à ce malheureux De Launai un petit présent , pour reconnaître la peine qu'il avait prise de lire ma pièce aux comédiens. L'abbé Moussinot devait le porter chez vous ; apparemment il vous parviendra ces jours-ci. C'est la seule vengeance que je veux prendre de De Launai ; il faut le payer de sa peine , et l'empêcher d'ailleurs de faire du mal. Je crois au petit La Marc un caractère bien différent. Il me paraît sentir vivement l'amitié et la reconnaissance ; mais j'ai peur qu'il ne gâte tout cela par de l'étourderie, de l'impolitesse, et de la débauche. Je lui ai recommandé expressément de vous voir souvent , et de ne se conduire que par vos conseils. C'est le seul moyen par où il puisse me plaire. Je crois bien qu'il n'est pas encore digne d'entrer dans le sanctuaire de Pollion ; il faut qu'il fasse pénitence à la porte de l'église , avant de participer aux saints mystères.' Ce que vous me mandez de M. l'abbé de Rothelin me touche et me pénètre. Quoique des faveurs publiques de sa part fussent bien flatteuses, ses bontés en bonne fortune me le sont infiniment. Tout ceci me fait songer à M. de Maisons, son ami. Mon Dieu! qu'il aurait été aisé du succès d'Alzire ! qu'il m'en eût aimé davantage ! Faut-il qu'un tel homme nous soit enlevé ! Mandez-moi , mon cher ami , avec votre vérité ordinaire, et sans aucune crainte, tout ce qu'on dit de moi. Soyez très persuadé que je n'en ferai jamais qu'un usage prudent , que je ne songerai qu'à faire taire le mal , et à encourager le bien. Faites- moi connaître , sans scrupule, mes amis et mes ennemis , afin que je force les derniers à ne point me haïr , et que je me rende digne des autres. Je voudrais bien qu'en me renvoyant ma pièce, vous pussiez y joindre quelques notes de Pollion et des vôtres. Que dites-vous du petit La Mare , qui ne m'a point encore écrit? Il n'avait rien de particulier à dire à Rameau ; je ne l'avais chargé que de compliments. Les négociations ne sont confiées qu'à vous. Savez-vous bien ce qui m'a plu davantage dans votre lettre? c'est l'espérance que vous me donnez de venir apporter un jour vos hommages à la divinité de Cirey. Vous y verriez une retraite de hiboux, que les Grâces ont changée en un palais d'Albane. Voici quatre vers que fit Linant, ces jours passés, sur le château : Un voyageur, qui ne mentit jamais, Passe à Cirey, s'arrête , le contemple; » . • Ce quatrain , corrigé par Voltaire, fait partie de ses Poésies mêlées. Surpris, il dit : C'est un palais; Mais, voyant Émilie, il dit que c'est un temple. Vous m'avouerez que voilà un fort joli quatrain. Vous en verrez bien d'autres, si vous venez jamais dans cette

vallée de Tempé ; mais Pollion ne voudra jamais vous prêter pour quinze jours. J'ai peur de ne vous avoir point parlé des vers que l'aimable Bernard a faits pour moi. Vous savez tout ce qu'il faut lui dire. Adieu ; je souffre , mais l'amitié diminue tous les maux. AM.PALLÜ, INTENDANT PB MOULINS. A Cirey , le 9 février. Un peu de maladie , monsieur , m'a privé de la consolation de vous écrire des pouilles de ma main. Je me sers d'un secrétaire , je me donne des airs d'intendant. Hélas I cruel que vous êtes, c'est bien vous qui faites l'intendant avec moi , en ne répondant pas à mes requêtes I J'avais cru vous faire ma cour et flatter votre goût , en vous envoyant, il y a quelques mois, une scène tout entière traduite d'un vieil auteur anglais ; mais vous ne vous souciez ni de l'Anglais ni de moi. Vous aviez promis à madame du Châtelet des petits cygnes de Moulins et des petits bateaux. Savez-vous bien que des bagatelles, quand on les a promises , deviennent solides et sacrées , et qu'il vaudrait mieux être deux ans sans faire payer la taille aux peuples de la mère aux gaines , quo de manquer d'envoyer «les petits cygnes à Cirey? Vous croyez donc qu'il n'y a dans le monde que des ministres, Moulins, et Versailles? En lisant aujourd'hui des vers anglais de Pope, sur le bonheur , voici comme j'ai réfuté ce rai sonneur : Pope l'Anglais , ce sage si vanté , Dans sa morale au Parnasse embellie , Dit que les biens, les seuls biens de la vie,' Sont le repos , l'aisance , et la santé. Il s'est mépris : quoi ! dans l'heureux partage Des dons du ciel faits à l'humain séjour, Ce triste Anglais n'a pas compté l'amour ! Que je le plains! il n'est heureux ni sage. Mettez l'amitié à la place de l'amour , et vous verrez combien vous manquez à ma félicité. Donnez-moi au moins votre protection , comme si j'étais né dans Moulins. Ayez pitié de celle pauvre Alzirc, quo l'on imprime , à ce qu'on m'a dit , furtivement , comme on a imprimé le Jules César. Il est bien dur de voir ainsi scs enfants oslopiés.

102 CORRESPONDANCE. M. Rouillé peut, d'un iuoI ,
 eoipôcher qu'on me fasse ce tort ; c'est à vous que je veux en avoir
 l'obligation. Si vous me rendez ce bon oflice , j'aurai pour vous bien du
 respect et de la reconnaissance ; et , si vous m'écrivez , je vous aimerai de
 tout mon cœur. AM. DE LA ROQUE. A Clrey . ce 10 février. Je suis bien
 fâché , monsieur , qu'un peu d'indisposition m'empêche de vous écrire de
 ma main. Je n'ai que la moitiédu plaisir , en vous marquant ainsi combien je
 suis' sensible à vos politesses. Il est bien doux de plaire h un homme qui ,
 comme vous, connaît et aime tous les beaux-arts. Vous me rappelez toujours
 , par votre goût , par votre politesse , et par votre impartialité , l'idée du
 charmant M. de La Fayc , qu'on ne peut trop regretter. Je pense bien comme
 vous sur les beauxarts. Vers enchanteurs , exacte prose , Je ne me home
 point à vous ; N'avoir qu'un goût c'est peu de chose; Beaux-arts , je vous
 invoque tous. Musique , danse , architecture , Art de graver, docte peinture,
 Que vous m'inspirez de désirs! Beaux-arts , vous êtes des plaisirs ; Il n'en
 est point qu'on doive exclure. Je voudrais bien , monsieur , vous envoyer
 quelques-unes de ces bagatelles pour lesquelles vous avez trop d'indulgence
 ; mais vous savez que ces petits vers, que j'adresse quelquefois h mes amis,
 respirent une liberté dont le public sévère ne s'accommoderait pas. Si ,
 parmi ces libertins, qui vont toujours nus , il s'en trouve quelquesuns vêtus
 à la mode du pays , j'aurai l'honneur de vous les envoyer. Je suis , monsieur
 , avec toute l'estime qu'ou ne peut vous refuser , et avec une amitié qui
 mérite la vôtre , etc. A M. L'ABBE D'OLIVET. A Cirey, ce 19 février. Si
 vous avez eu la goutte , dans votre séjour du tumulte et de l'inquiétude, j'ai
 eu la lièvre, mon cher abbé, dans l'asile de la tranquillité. Si bette calculum
 portas , ubique naufragium inverties. Mais il faut absolument que je vous
 apprenne que, pendant mon indisposition , madame la marquise du Châtelet
 daignait me lire , au chevet de mon lit. Vous allez croire peut-être qu'elle
 me lisait quelque chant de l'Arioste , ou quelque'un de nos romans. Nou; elle
 me lisait les Tusculanes de Cicéron ; et , après avoir goûté tous les charmes
 de cette belle latinité , elle examinait votre traduction , et s'étonnait d'avoir
 du plaisir en français. Il est vrai qu'en admirant l'éloquence de ce grand
 homme , cette beauté de génie , et ce caractère vrai de vertu et d'élévation
 qui règne dans cet ouvrage , et qui chauffe le cœur, sans briller d'un vain
 éclat; après, dis-je, avoir rendu justice à cette belle âme de Cicéron , et au
 mérite comme à la difficulté d'une traduction si noble , elle ne pouvait

s'empêcher de plaiudre le siècle des Cicéron , des Lucrèce , des Hortensius , des Varron, d'avoir une physique si fausse et si méprisable ; et malheureusement ils raisonnaient en métaphysique tout aussi faussement qu'en physique. C'est une chose pitoyable que toutes ces prétendues preuves de l'immortalité de l'âme alléguées par Platon. Ce qu'il y a de plus pitoyable peut-être est la confiance avec laquelle Cicéron les rapporte. Vous avez vous-même, dans vos notes , osé faire sentir le faible de quelques-unes de ces preuves ; et , si vous n'en avez pas dit davantage , nous nous en prenons à votre discrétion. Enfin le résultat de cette lecture était d'estimer le traducteur autant que nous méprisons les raisonnements de la philosophie ancienne. Mon lecteur ne pouvait se lasser d'admirer la morale de Cicéron , et de blâmer ses raisonnements. Il faut avouer, mon cher abbé, que quelqu'un qui a lu Locke , ou , plutôt , qui est soit Locke à soi-même, doit trouver les Platon des discoureurs , et rien de plus. J'avoue qu'en fait de philosophie, un chapitre de Locke ou de Clarke est , par rapport au bavardage de l'antiquité , ce que l'optique de Newton est par rapport à celle de Descartes. Enfin vous en penserez ce qu'il vous plaira ; mais j'ai cédé au désir -de vous dire ce qu'en pense une femme conduite par les lumières d'une raison que l'amour-propre n'égare point , qui connaît les philosophes anciens et modernes, et qui n'aime que la vérité. J'ai cru que c'était une chose flatteuse et rare pour vous d'être estimé d'une Française presque seule capable de connaître votre original. Ou doit vous avoir rendu votre malheureux livre de la Vie de Vanini. L'autre exemplaire n'était pas encore arrivé à Paris. Ainsi je reprends le pardon que je vous demandais de ma méprise. Avez-vous lu la traduction de l'Essai de Pope sur l'Homme ? C'est un beau jioême , en anglais, quoique mêlé d'idées bien fausses sur le bonheur. Adieu ; augmentez mon bonheur en m'écrivant. J'ai bien des anecdotes sur Corneille et sur Racine , et sur la littérature du beau siècle passé. Vous devriez augmenter mon magasin. Digitized by Google

ANNEE n3G. A M***. A Cirey , février. M«i santé , qui est devenue déplorable , ne me permet guère , mon cher monsieur, d'entrer avec vous dans de grands détails au sujet de M. Le Franc , que je n'ai jamais offensé. Il peut , tant qu'il voudra , travailler contre moi , et vendre quelques brochures contre un homme qu'il ne connaît pas. Cela ne me fait rien. Sa haine m'est aussi indifférente que votre amitié m'est chère. S'il me hait , il est assez puni par le succès d ' Attire; à lui permis de se venger, en tâchant de la décrier. Quant à l'argent que me devait ce pauvre M. de La Clède, je trouve dans mes papiers (car jo suis un homme d'ordre , quoique poêle) que je lui avais prêté , par billet , trois cents livres , que le libraire Legras m'a rendues ; et , le lendemain , je lui prêtai cinquante écus , sans billet. Si vous pouviez , en effet , faire payer ces cinquante écus, je prendrais la liberté de vous supplier très-instamment d'en acheter une petite bague d'antique, et de prier madame Berger de vouloir bien la porter au doigt, pour l'amour deM. de La Clède et pour le mien. Ce M. Berger est un homme que j'aime et que j'estime infiniment, et je vous aurais bien de l'obligation si vous l'engagiez à me faire cette galanterie. C'est un des meilleurs juges que nous ayons en fait de beaux-arts. Qu est devenue la mascarade de Scrvandoni? On dit qn' Alsircette est de Le Franc !. Je suis trop languissant pour vous en dire davantage. A M. L'ABBÉ LE BLANC *, Je n'ai reçu qu'hier, monsieur, lo présent el la lettre dont vousm'avez honoré. J'ai lu avec beaucoup d'attention votre tragédie d 'Abensaïd ; je trouve que c'est un tableau d'une ordonnance belle et hardie , et dont; toutes les figures sont très animées, lime parait que vous entendez parfaitement la conduite du théâtre ; el je ne conçois pas comment les comédiens ont pu faire nuelnue difficulté. Je suis aussi flatte de votre lettre , monsieur, que je suis content de votre pièce. La plupart des auteurs sont les ennemis de ceux qui courent la même carrière ; ilsse font des guerres honteuses qui déshonorent les talents. Il est bien triste de voir des gens de lettres perdre à se nuire, à se déchirer réciproquement, le temps qu'ils devraient employer .Cette parodie d 'Attire était de Panard , Parmentier , Pontan , et Marmoutier. 1 Jean Le Blanc , né à Dijon en 1707, mort en 1781 Cl. H. 193 à faire les délices el l'instruction des hommes ; et que ceux qui ont le plus d'esprit passent souvent leur vie à se rendre le jouet dos sots. Je suis charmé, monsieur, que ce vice de l'envie, qui est le poison de la littérature, soit si loin d'infecter votre génie. Je trouve avec plaisir dans votre caractère les sentiments

vertueux de volro ouvrage. Nous avons partagé les Indes entre nous : votre musc est au Mogol , et la mienne au Pérou. Rome et la Grèce semblent épuisées. Il est temps de s'ouvrir de nouvelles routes. Je vous exhorte à marcher dans cette carrière. Pour moi, je ne crois pas que j'y rentre. Les genres d'études où je m'applique présentement ne sont guère compatibles avec les vers. Mais si je n'en fais plus , je los aimerai toujours ; les vôtres me seront chers , et je vous supplierai de vouloir bien m'envoyer ce que vous ferez de nouveau. Madame la marquise du Châtelet, dont l'esprit universel embrasse tous les arts , el qui sait juger de Virgile comme de Locke , en connaissance de causé , pense de la même manière que moi sur votre pièce. Si mon suffrage est peu de chose, le sien doit être d'un grand poids. J'ai l'honneur d'être , monsieur, avec bien de l'estime , votre , etc. Voltaire. A M. DE CIDEVILLE. Ce février. Mon aimable et respectable ami , voilà trois de vos lettres auxquelles une de ces maladies de langueur que vous méconnaissiez m'a empêché de répondre. Tandis que monsieur votre père souf| frait , à quatre-vingts ans, des coups de bistouri , | et réchappait d'une opération , moi je dépérissais de ces maux d'entrailles qui sont à l'épreuve du bistouri. Peut-être, depuis votre dernière lettre , avez-vous perdu monsieur votre père. En ce cas , je reprends vigueur, en reprenant l'espérance qu'enfin vous vivrez pour vous , pour les belleslettres , pour vos amis surtout , et que la déesse de Cirey pourra vous voir dans son temple. Je suis persuadé que vous ne m'avez pas assez méprisé pour penser que je pusse quitter un moment Cirey, pour aller jouir des vains applaudissements du parterre et de Je ne sais quel amour Que la faveur publique ôte et donne en un jour. Si j'allais à Paris, ce ne serait que parce qu'il est sur le chemin de Rouen. Vous m'avez bien connu , vous avez toujours adressé vos leltres à Cirey, malgré les indignes gens qui disaient que j'avais été à Paris. Je vous répondrai peu de chose sur Jorc. Il s'est 13

CORRESPONDANCE. 1 D î très mal comporte avec moi dans l'alTaïre des Lettres philosophiques. Je lui ai donne de l'argent depuis peu ; mais , pour l'édition d'Alzire , je l'abandonne à Demoulin , qui n'a pas assez bonne opinion de lui pour la lui confier. Un article plus important , c'est Linant. J'ai toujours affecté de ne vous en point parler, voulant atlendro que le temps fixât mes idées sur son compte. 11 m'avait marqué bien peu de reconnaissance à Paris ; et déjà enflé du succès d'une tragédie qu'il n'a jamais achevée , il m'écrivit de Itouen , après six mois d'oubli , un petit billet en lignes diagonales, où il me disait qu'il ferait bientôt jouer sa pièce, et qu'il me rendrait l'argent que je lui avais, disait-il , prêté. Je dissimulai ce trait d'ingratitude et d'impertinence; et, toujours prêt à pardonner h la jeunesse quand elle a de l'esprit, je le lis entrer chez madame la marquise duChâteIct, malgré l'exclusion do maître de la maison , malgré le défaut qu'il a dans les yeux et dans la langue , et malgré la profonde ignorance dont il est. A peine a-t-il été établi dans la maison, qu'oubliant qu'il était précepteur et aux gages de madame du Châtelet , oubliant le profond respect qu'il doit à son nom et à son sexe, il lui écrivit un jour une lettre , d'une terre voisine où il était allé de son chef et fort mal h propos. La lettre finissait ainsi: a L'ennui de Cirey est de tous les ennuis le plus « grand, » sans signer, sans mettre un mot de convenance. Les personnes chez qui il écrivit cette lettre, et auxquelles H eut l'imprudence de la montrer, direnlà madame la marquise du Châtelet qu'il le fallait chasser honteusement. Je fis suspendre l'arrêt , et je lui épargnai même les reproches. On ne lui parla de rien , et il continua de se conduire comme ferait un ami chez son ami , croyant que c'était là le bel air, parlant toujours du cher Cideville , du pauvre Cideville , et pas une fois de M . de Cideville, à qui il doit autant de respect que de reconnaissance et d'amitié. Madame du Châtelet, indignée, a toujours voulu vous écrire et le chasser. J'ai apaisé sa colère, en lui représentant que c'était un jeune homme (il a pourtant vingt-sept ans passés) qui n'avait que de l'esprit et point d'usage du monde ; que, d'ailleurs , il était né sage ; qu'enGn , si elle n'avait pas besoin do lui , il avait besoin d'elle; qu'il mourrait de faim ailleurs, grâce à sa paresse et à son ignorance ; qu'il fallait essayer de le corriger, au lieu de le punir ; qu'à la vérité, il ne rendrait jamais dans uue maison aucun de ces petits services par où l'ou plaît à tout le monde , et dont la faiblesse de sa vue et la pesanteur de sa machine le rendent incapable ; mais qu'il savait assez de

latin pour l'apprendre, au moins conjointement avec son fils; qu'il lui apprendrait à penser, ce qui vaut mieux que du latin, et que je me chargeais de lui faire sentir la décence et les devoirs de son état. C'est dans ces circonstances, mon tendre et judicieux ami, qu'il m'a demandé de faire entrer sa sœur dans la maison. Il est vrai que, depuis quelque temps, il se tient plus à sa place; mais il n'a pas encore effacé ses péchés. J'ai ouï dire d'ailleurs que sa sœur était encore plus fièrequelui. J'ai vu de ses lettres; elle écrit comme une servante. Si avec cela elle pense en reine, je ne vois pas ce qu'on pourra faire d'elle. Après toutes ces représentations, souffrez que je vous dise que vous êtes d'autant plus obligé d'avertir Linant d'être modeste, humble et serviable, que ce sont vos l>ontés qui l'ont gâté. Vous lui avez fait croire qu'il était né pour être un Corneille, et il a pensé que, pour avoir broché, à peine en trois ans, quatre malheureux actes d'un monstre qu'il appelait tragédie, il devait avoir la considération de l'auteur du Cid. Il s'est regardé comme un homme de lettres et comme un homme de bonne compagnie, égal à tout le monde. Vos louanges et vos amitiés ont été un poison doux qui lui a tourné la tête. Il m'a haï, parce que je lui ai parlé franc. Méritez à votre tour qu'il vous haïsse, ou il est perdu. Je lui ai déjà dit qu'il était impertinent qu'il parlât de son cher et de son pauvre Cideville, et de Formont, à qui il a des obligations. Je lui ai fait sentir tous ses devoirs; je lui ai dit qu'il faut savoir le latin, apprendre à écrire, et savoir l'orthographe, avant de faire une pièce de théâtre, et qu'il doit se regarder comme un homme qui a son esprit à cultiver et sa fortune à faire. Enfin, depuis quinze jours, il a pris des allures convenables. Le voilà en bon train; encouragez-le à la persévérance; un mot de votre main fera plus que tous mes avis. En voilà beaucoup pour un malade; la tête me tourne; j'enrage. Voilà quatre feuilles d'écrites sans vous avoir parlé de vous. Adieu; mille amitiés au philosophe Formont et au teudre du Bourg Theroulde. A M. LE COMTE D'ARGENTÀL. A Cirey, le *8 février. '.^1 Ma destinée sera donc toujours d'avoir des remerciements à vous faire, des pardons à vous demander, et de nouvelles importunités à vous faire essuyer! Je sais quelle est votre bonté et votre indulgence, et qu'on prend toujours bien son temps avec vous; mais quelles circonstances que celles où vous êtes, pour que vous soyez tous les jours fatigué de querelles et de dénonciations des libraires, et que j'y ajoute encore de nouveaux

1 95 ANNÉE 4736. contre-temps au sujet de ces pauvres Américains ! Mais enfin , quand on a débauché une fille, on est obligé de nourrir l'enfant, et d'entrer dans les «létails du ménage. C'est vous qui avez débauché Attire; pardonnez -moi donc toutes mes importunités. J'ai reçu enfin la copie de la pièce, telle qu'elle est jouée. Nous avons examiné la chose avec attention, madame du Châtelet et moi, et nous avons été également frappés de la nécessité de restituer bien des choses à peu près comme elles étaient ; par exemple, nous avons lu , au quatrième acte : AUIU. Compte, après cet effort, sur un juste retour. gusmak. En est-il donc , hélas ! qui tienne lieu d'amour ? Bon Dieu ! que dirait Despréaux , s'il voyait Alzire prononcer un vers aussi dur, et Gusman répondre en doucereux? Au nom du bon goût, laissez les choses dans leur premier état. Quelle différence ! ne la sentez-vous pas? J'insiste encore sur le cinquième acte ; il est si écourté, si rapide, qu'il ne nous a fait aucun effet. On craint les longueurs au théâtre , mais c'est dans les endroits inutiles et froids. Voyez que de vers débite Milhrirate en mourant : sontils aussi nécessaires que ceux de Gusman? Quel outrage à toutes les règles que Montèze ne paraisse pas avec Gusman, et n'embrasse pas ses genoux ! Je l'avais fait dire aux comédiens , mais inutilement; tout le monde croit que c'est ma faute ; j'en reçois tous les jours des reproches. Je vous conjure enfin de presser M. Tbieriotou M. La Mare d'exiger tous ces changements. Je sais qu'on fait bien d'autres critiques ; mais, pour satisfaire les censeurs, il faudrait refondre tout l'ouvrage , et il serait encore bien pins critiqué. C'est au temps seul à établir la réputation des pièces, et à faire tomber les critiques. Monsieur et madame du Châtelet ont approuvé VÊptre dédicatoire. A l'égard d'un Discours apologétique que j'adressais à M. Thieriot, je ne suis pas encore bien décidé si j'en ferai usage ou non. Je ne répondrai jamais aux satires qu'on fera sur mes ouvrages ; il est d'un homme sage de les mépriser ; mais les calomnies personnelles , tant de fois imprimées et renouvelées, connues en France et chez les étrangers , exigent qu'on prenne une fois la peine de les confondre. L'honneur est d'une autre espèce que la réputation d'auteur ; l'amourpropre d'un écrivain doit se taire , mais la probité d'un homme accusé doit parler, afin qu'on ne dise pas : ■ Pudet bæc opprobria nobis >• El dici poluiste, et non potuiscs repclii. • Ovid., Alétam., liv. i, v. 758. Reste à savoir si je dois parler moi-même , ou m'en remettre à quelque autre ; c'est sur quoi j'attends votre décision.

Pardon de ma longue lettre et de tout ce qu'elle contient. Madame du Châtelet, qui pense comme moi , mais qui me trouve un bavard , vous demande pardon pour mes importunités. Elle obtiendra ma grâce de vous. Elle fait mille compliments aux deux aimables frères , pour qui j'aurai toujours la plus tendre amitié et la plus respectueuse reconnaissance. A M. THIERIOT. A Ctrey , le 16 février. Je ne me porte guère bien encore. Raisonons pourtant, mon cher ami. Pas un mot de Samson aujourd'hui, s'il vous plaît; tout sera pour Attire: je viens de la recevoir ; c'était de vous que je l'attendais ; je suis au désespoir qu'elle ait été en d'autres mains qu'entre les vôtres et celles de M. d'Argental. Ce sont des profanes qui se sont emparés de mes vases sacrés ; et vous, mon grandprêtre , vous ne les avez pas eus dans votre sacristie ! Demoulin est une tête picarde que je laverais bien , mais qu'il faut ménager, parce qu'il a le cœur bon , et que, de plus , il a mon bien entre ses mains. Dieu veuille qu'il y soit plus sûrement que mes Américains / C'est un honnête homme ; mais je ne sais s'il entend les affaires mieux que le théâtre. Il m'aime ; il faut lui passer bien des choses. J'ai été confondu , je vous l'avoue , de voir les négligences barbares dont la précipitation avec laquelle on m'a joué a laissé ma pièce remplie ; elle en est défigurée. J'ai été bien fâché , je vous l'avoue. J'ai fait sur-le-champ un bel écrit à trois colonnes, pour être envoyé à M. d'Argental, à vous , et aux comédiens. Demoulin en est chargé. De plus , j'écris à chaque acteur en particulier. Enfin, s'il en est temps, il faut réparer ces fautes ; il y en a d'énormes. Croyez-moi ; j'ai mis mes raisons en marge. Je serai bien piqué si l'on ne se prête pas à la justice que je réclame , et je suis sûr que la pièce tombera , si elle n'est tombée. Je sais que toutes ces fautes ont été bien senties et bien relevées à la cour. Mon cher ami , il faut presser Sarrazin , Grandval, mademoiselle Gaussin, Legrand, de se rendre à mes remontrances. C'est là où j'ai besoin de votre éloquence persuasive. La dédicace à madame la marquise du Châtelet doit absolument paraître ; le prêtre et la déesse le veulent. 43.

CORRESPONDANCE. I :m> Pour l'épître que je vous adressais , je ne suis pas encore décidé. Je suis convaincu qu'il faut une apologie. Qu'on attaque mes ouvrages , je n'ai rien à répondre ; c'est à eux à se débattre bien ou mal : mais qu'on attaque publiquement ma personne , mon honneur, mes mœurs , dans vingt libelles dont la France et les pays étrangers sont inondés , c'est signer ma honte que de demeurer dans le silence. Il faut opposer des faits à la calomnie ; il faut imposer silence au mensonge. Je ne veux, il est vrai, d'aucune place ; mais quelle est celle où j'oserais prétendre si ces calomnies n'étaient pas réfutées? Je veux qu'on dise : Il n'est pas de l'académie , parce qu'il ne le desire pas ; et non pas qu'on dise : Il serait refusé. C'est ne me point aimer que de penser autrement , et je suis sûr que vous m'aimez. L'exemple de l'abbé Prévost ne me paraît pas fait pour moi. Je ne sais s'il a dû dire ou dû dire : Je suis honnête homme; mais je sais , moi , que je le dois dire , et que ce n'est pas une chose à laisser conclure comme une proposition délicate. Mes mœurs sont directement opposées aux infâmes imputations de mes ennemis. J'ai fait tout le bien que j'ai pu , et je n'ai jamais fait le mal que j'ai pu faire. Si ceux que j'ai accablés de bienfaits et de services sont demeurés dans le silence contre mes ennemis , le soin de mon honneur me doit faire parler, ou quelqu'un doit être assez juste , assez généreux pour parler pour moi. Pourquoi sera-t-il permis d'imprimer que j'ai trompé un libraire, que j'ai retenu des souscriptions , et ne me sera-t-il pas permis de démontrer la fausseté de cette accusation? Pourquoi ceux qui la savent la taissent-ils? L'innocence , et j'ose dire la vertu , doit-elle être opprimée, calomniée, par la seule raison que mes talents m'ont rendu un homme public? C'est cette raison-là même qui doit m'élever la voix , ou qui doit dénouer la langue de ceux qui me connaissent. Que m'importe que dom Prévost, qui n'a point d'ennemis , ait écrit quelque chose ou non sur son compte? que me fait son aventure d'une lettre-échange à Londres? Qu'il se disculpe devant les jurés ; mais , moi , je suis attaqué dans mon honneur par des ennemis , par des écrivains indignes ; je dois leur répondre hardiment , une fois dans ma vie, non pour eux, mais pour moi. Je ne crains point Rousseau, je le méprise ; et tout ce que j'ai dit dans mon épître est vrai ; reste à savoir s'il faut que ce soit moi ou un autre qui ferme la bouche au mensonge. Si dom Prévost voulait entrer dans ces détails , dans une feuille consacrée, en général , à venger la réputation des gens de lettres calomniés, il me rendrait un service

que je n'oublierais de ma vie. La matière d'ailleurs est belle et intéressante. Les persécutions faites aux auteurs de réputation ont mérité des volumes. Si donc je suis assuré que le Pour et Contre parlera aussi fortement qu'il est nécessaire, je me tairai, et ma cause sera mieux entre ses mains que dans les miennes; mais il faut que j'en sois sûr. Quel est le malheureux auteur de cet Observateur polygraphique? Ne serait-ce point l'abbé Desfontaines? C'est assurément quelque misérable écrivain de Paris. Il ne sait donc pas que vous êtes mon ami intime, mon plénipotentiaire, mon juge? voilà vos qualités sur le Parnasse. P. S. Madame la marquise du Châtelet veut absolument que mon apologie paraisse en mon nom; cela n'empêcherait pas les bons offices du Pour et Contre. A M. THIÉRIOT. 1er mari. Madame la marquise du Châtelet vient de vous écrire une lettre dans laquelle elle ne se trompe que sur la bonne opinion qu'elle a de moi; et mon plus grand tort, dans l'Épître dont elle approuve l'hommage, c'est de n'avoir pas dignement exprimé la juste opinion que j'ai d'elle. Il s'en fallait de beaucoup que je fusse content de mon Épître dédicatoire et du Discours que je vous adressais; je ne l'étais pas même d'Attire, malgré l'indulgence du public. Je corrige assidûment ces trois ouvrages; je vous prie de le dire aux deux respectables frères. Si j'étais La Fontaine, et si madame du Châtelet avait le malheur de n'être que madame de Montespan, je lui ferais une Épître en vers, où je dirais ce qu'on dit à tout le monde; mais le style de sa lettre doit vous faire voir qu'il faut raisonner avec elle, et payer à la supériorité de son esprit un tribut que les vers n'acquittent jamais bien. Ils ne sont ni le langage de la raison, ni de la véritable estime, ni du respect, ni de l'amitié, et ce sont tous ces sentiments que je veux lui peindre. C'est précisément parce que j'ai fait de petits vers pour mademoiselle de Villefranche, pour mademoiselle Gaussin, etc., que je dois une prose raisonnée et sage à madame la marquise du Châtelet. Faites-la donc digne d'elle, me direz-vous; c'est ce que je n'exécuterai pas, mais c'est à quoi je m'efforcerai. « Non possumus quantum condere Linceus, - Non laudem idcirco contempnas lippus inuigi; » KM quat. J'ai produit tenus, si non datur ultra. » Hou., lib. t, ep. t, v. 38. Je lâcherai, du moins, de m'éloigner autant

ANNÉE me. pensées de madame de Lambert, que le style vrai et ferme de madame du Châtelet s'éloigne de ces riens entortillés dans des phrases précieuses, et de ces billevesées énigmatiques. A l'égard de Y Apologétique de Tertullien , toutes choses mûrement considérées , il faut qu'il paraisse avec des changements , des additions , des retranchements ; mais , ne vous en déplaise , un Itonnéte homme doit dire très hardiment qu'il est honnête homme. Voilà qui est plaisant de me conseiller de faire de mon apologie une énigme dont le mot soit la vertu I On peut laisser conclure qu'on a les dents belles et la jambe bien tournée , mais l'honneur ne se traite pas ainsi ; il se prouve et il s'affiche. Il est d'autant plus hardi qu'il est attaqué; et de telles vérités ne sont pas faites pour porter un masque. Votre amitié y est intéressée. Les calomniateurs qui disent , qui impriment que j'ai trompé des libraires, vous outragent en m'insultant, puisque c'est vous qui avez (ait les éditions anglaises des Lettres , et qui avez reçu plusieurs souscriptions ; en un mot , c'est ici une des affaires les plus sérieuses de ma vie; et , croyez-moi , elle influe sur la vôtre. C'est une occasion où nous devrions nous réunir, fussionsnous ennemis. Que ne doit donc pas faire une amitié de vingt années ! Adieu , mou cher ami ; je vous embrasse avec tendresse. Continuez à m'aider et en particulier et en public, et à répandre sur vous et sur moi , par vos discours sages , polis , et mesurés , la considération que notre amitié et notre goût pour les arts méritent. Je suis bien étonné de ne pas recevoir des nouvelles de monsieur votre frère. Mais , mon Dieu , ai-je écrit à notre cher petit Bernard , qui le premier m'annonça la victoire d'Absirc ? Ma foi , je n'en sais rien ; demandez-le-lui. Buvez à ma santé avec Polliou. Adieu ; je vous aime de tout mon cœur. A H. THIERIOT. 4 mars. J'ai été malade ; madame du Châtelet l'est à son tour. Je vous écris à la hâte au chevet de son lit , et c'est pour vous dire qu'ou vous aime à Ciry autant que chez Plutus-Pollion ; puis vous saurez qu'Alzire, la dédicace, le Discours, la pièce, corrigés jour et nuit , viennent par la poste. Tout cela est changé , comme une chrysalide qui vient de devenir papillon en une nuit. Vous direz que je me pille ; car c'est ce que je viens d'écrire à M. d' Argentai ; mais , quand Émilie est malade , je n'ai point d'imagination. Je viens de voir la feuille de l'abbé Prévost ; je vous prie de l'assurer 197 de mon amitié pour le reste de ma vie. Je lui écrirai assurément. Comptez, mon cher ami, qu'il fallait une dédicace d'uuc honnête étendue. J'ose assurer que c'est la première chose adroite que j'aie

faite de ma vie. Toutes les femmes qui se piquent de science et d'esprit seront pour nous , les autres s'intéresseront au moins à la gloire de leur sexe. Les académiciens des sciences seront flattés , les amateurs de l'antiquité retrouveront avec plaisir des traits de Cicéron et de Lucrèce. Enfin , morbleu , Émilie ordonne , obéissons. Si la fin du Discours que je vous adresse ne vous plaît pas , je n'écris plus de ma vie. Allons, voyons si nous serons sûrs d'un censeur. Mon cher ami , je vous recommande cette affaire ; elle est sérieuse pour moi ; il s'agit d'Emilie cl de vous. Remerciez M. de Marivaux ; il fait un gros livre coolre moi qui lui vaudra cent pistoles. Je fais la fortune de mes ennemis. A M. THIERIOT. A Cirey , ce 6 mari. Je suis bien malade, mon ami ; mais cela u'empêche pas que je n'aie encore envoyé des changements à M. d'Argental , car il faut bien toujours corriger. On se moque de moi , quand on veut que je m'excuse sur mon goût pour les Anglais. Il n'est question , dans mon apologie , que de ce qui a été imprimé contre moi ; d'ailleurs je me donnerai bien de garde de me rendre coupable de celte bassesse envers une nation à qui j'îxi obligation , et qui peut encore me donner un asile. Je u'ai offensé ni voulu jamais offenser Marivaux , que je ne connais point , et dont je ne lis jamais les ouvrages. S'il fait un livre contre moi , ce n'est pas par vengeance , car il l'aurait déjà fait paraître ; ce n'est que par intérêt , puisque le libraire, qui ne lui offrait que cinq cents francs, lui en donne cent pistoles cette année. A la bonne heure , que ce misérable gagne de l'argent , comme tant d'autres , à me dire des injures; il est justo que l'auteur de la Voilure embourbée , du Télémaque travesti , et du Patjsan parvenu , écrive contre l'auteur de la Ilenriade ; mais il est aussi d'un trop malhonnête homme de vouloir réveiller la querelle des Lettres philosophiques, et de m'exposer à la colère du garde-dessceaux , en répandant que vous êtes intéressé à ces Lettres philosophiques , do toute façon. Madame la marquise du Châtelet a déjà écrit à M. le bailli de Froulai pour le prier d'on parler au gardc-des-scoaux. Suivez cela très sérieuse

498 CORRESPONDANCE. ment , je vous en prie. Parle* à M. le marquis de Froulai. Faites prévenir M. Rouille par M. d'Argental et par M. le president ücnaut. Ils m'épargneront la peine de couvrir ce zoïlc impertinent de l'opprobre et de la confusion qu'il mérite. Adieu ; votre amitié m'est plus précieuse que les outrages «le tous ces gens-fa ne me sont sensibles. A M. THIERIOT. A Clrey , eu to mars. La galanterie de mademoiselle Quoniam 1 est plus flatteuse que les battements de mains du parterre. Je ne sais plus quelle fille de l'antiquité voulut coucher avec un philosophe pour le récompenser de ses ouvrages. Mademoiselle Quoniam ne pousserait pas si loiu la générosité antique , mais aussi je ne suis pas si philosophe. Pour mademoiselle Gaussio, elle me devrait au moins quelques baisers. Je m'imagine que vous les recevez pour moi , et que ce n'est pas au théâtre que sa bouche vous fait le plus de plaisir. Il est vrai que dans la petite comédie * que nous avons jouée à Cirey il y aurait un rôle assez plaisant et assez neuf pour mademoiselle Dangeville. Madame du Châtelet l'a joué à étonner, si quelque chose pouvait étonner d'elle; mais la pièce n'est qu'une farce qui n'est pas digne du public. Thétis et Pelée me font trembler pour ma vieillesse. Il est triste que ce qui a été beau ne le soit plus; mais ce n'est point M. de Fontenelle qui est tombé , ce sont les acteurs de l'opéra. Ne pourrai-je point avoir VÉpitrc à Clio, de M. de La Chaussée? C'est celui-là qui fait bien des vers , et qui , par conséquent , ne sera pas loué par quelqu'un que vous connaissez , auquel il ne reste plus ni goût ni talent , mais seulement de l'envie. Je viens de voir une épigramme parfaite ; c'est celle de notre petit Bernard sur la Salle. Il n troqué son encensoir contre des verges ; il fouette sa coquine après avoir adoré sa déesse. On ne peut pas mieux punir ce faste de vertu ridicule qu'elle étalait si mal à propos. Pitteri , libraire à Venise , qui débite la traduction de Charles XII , n'a pu obtenir la permission pour la llenriadc , parce que j'ai l'honneur d'être à l'index. Formont vient de m'envoyer de jolis vers sur Alzire . Vous les aurez bientôt ; car tout ce qu'on fait pour moi vous appartient. Pour ma Métaphysique, il n'y a pas moyen de la faire voyager; j'y ai trop cherché la vérité. Adieu , héros de l'arai« Mademoiselle Quinaull. Cl. 4 l'Enfant prodigue. Cilié; adieu, ami de tous les arts; vos lettres sont le second plaisir de ma vie. DE MADAME DU CHATELET. Voltaire veut que je signe sa lettre; j'y mettrai avec grand plaisir le sceau de l'amitié ; je sens celle que vous aver marquée à votre atni, et je Ucsire que vous en ayex pour Emilie.

A M. THIERIOT. Clrey. Je reçois votre lettre. Je vous prie de me faire avoir les Nouvelles à la main , et de dire à M. Le franc tout ce que vous pourrez de mieux. On lui impute pourtant les Sauvages. Je vais corriger encore Alzire et les lîpircs. Je vous prie d'ajouter à toutes les marques d'amitié que vous devez à la niicune , et à vingt ans d'une tendresse réciproque , l'attention de faire respecter cette amitié. Nous no sommes plus ni I un ni l'autre dans un âge où les termes légers et sans égard puisscut convonir. Je ne parle jamais de M. Thieriot que comme d'un liommo que je considère autant que je l'aime. M. <lc Fontencllc n'avait point d'amitié pour La Moite , mais pour M. de La Motte. Celte politesse donne du relief à celui qui la met à la mode. Les pelitsmailres de la rue Saint-Denis disaient la Lecouvreur, et le cardinal de Fleuri disait mademoiselle Lccouvreur. Ou serait très mal venu à dire devant moi , Thieriot ; cela était bon à vingt ans. M. Marivaux ne sait pas à quoi il s'expose. On va imprimer un recueil nouveau do mes ouvrages où je mettrai scs ridicules dans un jour qui le couvrira d'opprobre. A M. DE LA MARE. A Clrey , le 19 nar*. Je me flatte, monsieur, quo, quand vous ferez imprimer quelques uns de vos ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous u'en avez eu dans l'édition de Jules César. Permettez que mon amitié se plaigne que vous avez hasardé , dans votre préface , des ebosos sur lesquelles vous deviez auparavant me consulter. Vous dites , par exemple , que , dans certaines circonstances , le parricide était regardé comme une action de courage , et même de vertu , chez les Romains : ce sont de ces propositions qui auraient graud besoin d'être prouvées. Il u'y a aucun exemplo de fils qui ait assassiné son père pour le salut de la patrie. Rrutus est le seul ; encore n'esl-il pas absolument sûr qu'il fût le fils de César.

ANNÉE me. 490 Je crois que vous deviez vous contenter de dire que Brutus était stoïcien et presque fanatique , féroce dans la vertu , et incapable d'écouter la nature quand il s'agissait de sa patrie , comme sa lettre b Cicéron le prouve. Il est assez vraisemblable qu'il savait que César était son père , et que cette considération ne le retint pas ; c'est même cette circonstance terrible et ce combat singulier entre la tendresse et la fureur de la liberté qui seuls pouvaient rendre la pièce intéressante : car de représenter des Romains nés libres, des sénateurs opprimés par leur égal, qui conspirent contre un tyran , et qui exécutent de leurs mains la vengeance publique , il n'y a rien de simple; et Aristote (qui, après tout, était un très grand génie) a remarqué , avec beaucoup de pénétration et de connaissance du cœur humain , que cette espèce de tragédie est languissante et insipide; H l'appelle la plus vicieuse de toutes : tant l'iusipidité est un poison qui tue tous les plaisirs I Vous auriez donc pu dire que César est un grand homme , ambitieux jusqu'à la tyrannie ; et Brutus, un héros d'un autre genre, qui poussa l'amour de la liberté jusqu'à la fureur. Vous pouviez remarquer qu'ils sont représentés tous condamnables, mais à plaindre , et que c'est en quoi consiste l'artifice de cette pièce. Vous paraissez surtout avoir d'autant plus tort de dire que les Romains approuvaient le parricide de Brutus , qu'à la fin de la pièce les Romains ne se soulèvent contre les conjurés que lorsqu'ils apprennent que Brutus a tué son père, fis s'écrient : O monstre que les dieux Devaient exterminer Acte ni , scene 8. Je vous avais dit , à la vérité , qu'il y avait , parmi les Lettres de Cicéron , une lettre de Brutus 1 par laquelle on peut inférer qu'il avait tué . son père pour la cause de la liberté. Il me semble que vous avez assuré la chose trop positivement. Celui qui a traduit la lettre italienne de M. le marquis Algarolli semble être tombé dans une méprise à l'endroit où il est dit que c'est uu de ceux qu'on appelle doctores umbralici qui a fait la première édition furtive de cette pièce. Je me souviens quo quand M. Algarolli me lut sa lettre en italien , il y désignait un précepteur qni , ayant volé cet ouvrage, le fit imprimer. Cet homme a même été puni; mais, par la Iradttci «8ed mihl prlua otnnia dit deirque eripuertnt, quam ■ illud judiclum, quo non modo haredt ejus quem ocrldi « non concoMCrim quod In tllo non tuli, ncd ne pnlri qul« dem inco, si revivisrat , ut , patiente me , plus Irgibut ac « «enatu possil. » [Bruit Fpist. ad Cic.) lion , il semble qu'on ail voulu désigner les professeurs de l'université. L'auteur de la brochure qu'on donne toutes les semaines sous le titrcd'Oûservations ,

eto., a pris occasion de cette méprise pour insinuer que M. le marquis Algarotti avait prétendu attaquer les professeurs de Paris ; mais cet étranger respectable , qui a fait tant d'honneur à l'université de Padoue , est bien loin de ne pas estimer celle de Paris , dans laquelle on peut dire qu'il n'y a jamais eu tant de probité et tant de goût qu'à présent. Si vous n'aviez envoyé votre préface, je vous aurais prié de corriger ces bagatelles ; mais vos fautes sont si peu de chose , en comparaison des miennes , que je ne songe qu'à ces dernières. J'en ferais une fort grande de ne vous point aimer, et vous pouvez compter toujours sur moi. A M. THIÉRIOT. 18 mars. Mon cher ami , vous avez bien gagné à mon silence. Emilie a entretenu la correspondance. N'admirez-vous pas sa lumière , Son style aisé, sublime, et net ; Sa plume , ou solide , ou légère , Traitant de science ou d'affaire. D'un madrigal ou d'un sonnet ? Elle écrit pourtant pour Voltaire. Louis quinze a-t-il , en effet , Quelque semblable secrétaire , Soit d'état , soit de cabinet ? Ces petits vers une fois passés , vous saurez que vos lettres m'ont fait autant de plaisir que les siennes ont dû vous en faire. Si j'étais un Descartes, vous seriez mon P. Mersenne. J'ai été accablé de maladies et d'occupations. Je m'étais donné (ont cela , et je m'en suis tiré. Êtes- vous content de la dédicace du temple d'Alzire à la déesse de Cirey, et de la post-face à M. Thieriot , et du petit grain d'avertissement ? Eh ! vite, que Demoulin transcrive, et que La Serre approuve, et que Prault imprime ; car je crois que Demoulin le surintendant a donné ses faveurs à Prault. Homme faible ! vous laisserez-vous persuader qu'il faut que Gusman interrompe Alzire, pour lui dire une quinauderie ? et ne sentez-vous pas combien ce vers : S'il en est , après tout , qui tiennent lieu d'amour , est pris dans le caractère de la personne , qui ne doit avoir aucune adresse , et rien que de la vérité ? Triumvirat très aimable , il y a des cas où je suis votre dictateur. Digitized by Google

CORRESPONDANCE. 200 Une Espagnole eût promis davantage; Je n'ai point leurs mœurs , Acte rv , scène 1 . est très français. Cette phrase est de toutes les langues. Lisez la grammaire , à l'article des pronoms collectifs. Compte à jamais au moins sur ma reconnaissance, est un vers faible et plat , s'il est seul , à peu près comme le sraicut beaucoup de vers de Racine. Mais , " Tantum séries juucturaque pollet ! « Tantum de media sumptis accedit honoris ! «* Hon., de art. poet., v. »4a. tjue ces vers plats se rebondissent du voisinage des autres ! Wompte à jamais au moins sur ma reconnaissance, Sur la foi, sur les vœux qui sont en ma puissance. Sur tous les sentiments du plus juste retour, S il en est, après tout , qui tienneut lieu d'amour. Voilà qui devient coulant et harmonieux , par les traits consécutifs et par la tigure ménagée jusqu'au bout de la phrase. Bauchc va réimprimer Z aire, je la corrige. Prault réimprimera la Henriade; je la corrige aussi. Je corrige tout, hors moi. Savez-vous bien que je retouche Adélaïde, et que ce sera une de mes moins mauvaises filles? J ai lu Jules César. Est-ce M. Algarolti qui a ^raduit 80,1 italien? Apprenez que ce Vénitien-là a fait des dialogues sur la lumière , «ù il y a malheureusement autant d'esprit que dans tes Mondes, et beaucoup plus de choses utiles et curieuses. J'ai lu la Zaïre anglaise : elle m'a enchanté plus qu'elle n'a flatté mon amour-propre. Comment! des Anglais tendres, naturels! without bombast! without similes at the end of acts! Quel est donc ce M. Hill ? quel est ce gentilhomme qui a joué Orosraane sur le théâtre des comédiens? Cet honneur fait aux arts ne sera-t-il pas consacré dans le Pour et Contre? Autrefois ce Pour cl Contre avait été contre Zaïre; ah ! il doit faire amende honorable. Rameau s'est marié avec Moncrif. Suis-je au vieux sérail? Samson est-il abandonné? Non; qu'il ne l'abandonne pas. Cette forme singulière d opéra fera sa fortune et sa gloire. A M. TI1IER10T. A Clrcy , le 18 mar». «faut, mon ami, vous rendre compte de YEpître à Clio. Les vers sont frappés sur l'enclume qu'avait Rousseau , quand il était encore bon ouvrier ; mais malheureusement le choix du sujet n'a pas ce piquant qu'il faut pour le monde. C'est le chef-d'œuvre d'un artiste fait pour des artistes seulement. Tout s'y trouve, hors le plaisir qu il faut des lecteurs oisifs. J'admirerai toujours cet écrit excepté la bataille; mais nos Français veulent en tout genre de l'intérêt et des grâces. Il en faut partout, sans quoi le beau n'est que beau. « Non salis est pulchra esse i>oemata ; dulcia sunt, « Et quocumque votent , animuin auditons agunto. » Hor., de Arte poet., v. 99.

Dites-lui combien j'estime sa précision , sa netteté, sa force, son tour heureux, naturel, son style châtié. Ajoutez à cela que je suis très fâché qu'il déshonore un si bon ouvrage par des éloges dont il rougit. S'il ne voulait qu'un asile heureux et fait pour un philosophe , au lieu d'une place inutile et qui n'a plus que du ridicule, je trouverais bien le secret de le mettre en état de ne plus louer indignement. Voici un petit quatrain en réponse à l'honneur qu'il m'a fait de m'envoyer son Épître ; Lorsque sa muse courroucée Quitta le coupable Rousseau , Elle te donna son pinceau , Sage et modeste La Chaussée. Il ne faut pas oublier ce jeune M. de Verrières ; car nous devons encourager la jeunesse. Elève heureux du dieu le plus aimable , Hls d'Apollon, digne de ses concerts, Voudriez-vous être encor plus louable? Ne me louez pas tant , travaillez plus vos vers. Le plus bel arbre a besoin de culture; Émondez-moi ces rameaux trop épars ; Rendez leur sève et plus forte et plus pure. Il faut toujours, en suivant la nature, La corriger ; c'est le secret des arts. C'est ce qui fait que je me corrige tous les jours, moi et mes ouvrages. Vous trouverez sur une dernière feuille une chose que je n'ayais faite de ma vie, un sonnet. Présentez-le au marquis , ou non marquis , Algarotti, et admirez avec moi son ouvrage sur la lumière. Ce sonnet est une galanterie italienne. Qu'il passe par vos mains , la galanterie sera complète.

204 ANNÉE 4756. A MADAME LA MARQUISE DU

DEFPAND. A Clrey , par Vassy en Champagne, 18 mars. Une assez longue maladie , madame , m'a empêché de répondre plus tôt h la lettre charmante dont vous m'avez honoré. Vous devez vous intéresser h celte maladie ; elle a été causée par trop de travail. Eh ! quel objet ai-je dans tous mes travaux que l'envie de vous plaire , do mériter votre suffrage? Celui que vous donnez h mes Américains , et , surtout , a la vertu tendre et simple d'Alzire , me console bien de toutes les critiques de la petite ville qui est à quatre lieues de Paris , à ciuq cents lieues du bon goût , et qu'on appelle la cour. Je ferai ce que je pourrai assurément pour rendre Gusman plus tolérable, le ne veux point me justifier sur un rôle qui vous déplaît; mais Grandval ne m'a-t-il pas fait aussi un peu de tort? n'a-t-il pas outré le caractère? n'a-t-il pas rendu féroce ce que je n'ai prétendu peindre que sévère? Vous pensâtes, dites-vous, dès les premiers vers , que ce Gusman ferait pendre son père. Eb ! madame , le premier vers qu'il dit est celui-ci : Quand vous priez un fils , seigneur, vous commandez. Attire , actei, scène i. N'a-t-il pas l'autorité de tous les vice-rois du Pérou ? et cette inflexibilité ne peut-elle pas s'accorder avec les sentiments d'un fils? Sylla et Marius aimaient leur père. Enfin la pièce est fondée sur le changement de son cœur ; et si le cœur était doux , tendre , compatissant au premier acte , qu'aurait-on fait au dernier? Permettez - moi do vous parler plus positivement sur Pope. Vous me dites que l'amour social fait que tout ce qui est est bien. Premièrement ce n'est point ce qu'il nomme amour social (très mal à propos) qui est, chez lui , le fondement et la preuve de l'ordre de l'univers. Tout ce qui est est bien , parce qu'un Être infiniment sage en est l'autcur ; et c'est l'objet de la première Épitre. Ensuite il appelle amour social , dans V Epitre dernière, cette Providence bienfesante par laquelle les animaux servent de subsistance les uns aux autres. Milord Shaftcsbury , qui, le premier, a établi une partie de cesyslème, prétendait avec raison que Dieu avait donné à l'homme l'amour de lui-même pour l'engager à conserver son être; et l'amour social, c'est-à-dire un instinct très subordonné à l'amour - propre , et qui se joint à ce grand ressort , est le fondement de la société. Mais il est bien étrange d'imputer à je ne sais quel amour social dans Dieu celle fureur irrésistible avec laquelle toutes les espèces d'animaux sont portées à s'entre-dévorer. U parait du dessein à cela , d'accord ; mais c'est un dessein qui assurément ne peut être appelé amour. Tout l'ouvrage de Pope fourmille

de pareilles obscurités. Il y acent éclairs admirables qui percent à tous moments cette nuit, et votre imagination brillante doit les aimer. Ce qui est beau et lumineux est votre élément. Ne craignez point de faire la disserteuse ; ne rougissez point de joindre aux grâces de votre personne la force de votre esprit ; faites des nœuds avec les autres femmes , mais parlez-moi raison. Je vous supplie , madame , de me ménager les bontés de M. le président Hénault; c'est l'esprit le plus droit et le plus aimable que j'aie jamais connu. Mille respects et un éternel attachement. A M. TILLERÏOT. Cirey , cc 20 mars. J'ai lu , mon cher plénipotentiaire , la critique que fait M. Prévost de nos Américains. Il ne la fait pas assurément en homme de l'autre monde, mais comme un Français très poli. Les Desfonlains doivent dire : Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares. Attire , acte I, scène I. Je suis encore plus obligé à M. Prévost de ses critiques que de ses louanges, il ne faut être que le Mercure galant , de Visé , pour louer ; mais , pour critiquer avec finesse et sans blesser , il faut avoir l'esprit bien délicat et bien poli. Je ne suis pas de son avis sur bien des choses , mais mon estime pour lui a redoublé par le même endroit qui rend d'ordinaire les auteurs irréconciliables. La plupart des critiques que vous m'avez envoyées m'ont paru fausses , et sont démontrées telles aux yeux d'Émilie , car il lui faut des démonstrations. Que feront les comédiens après Pâques ? Que fait Rameau? Voilà deux grands objets. Voyez vous, mon ami, les Américains et Samson? hoc est pour moi omnis homo. Avez-vous écrit à Tom Grignon pour nos estampes? Savez-vous des nouvelles de la Zaïre anglaise ? Uélas ! elle sera - elle déshonorée par une traduction d'Abensaid? C'est envoyer ma Zaïre laver la vaisselle , que de la mettre à côté de cet Aben. Quand est-ce donc que les élus et les réprouvés seront séparés? La pauvre pièce que cello Didon! Ne me décelez pas , cela serait horrible. Farique soutint est ma devise avec vous. Répondez à ma dernière. Je vous embrasse. Digitized by Google

202 CORRESPONDANCE. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT,
 TRBSORIBR 1)U CBAOTRB DR SAINT-MRRRI , A PARIS. Ciry , ce
 2T mars. Mon cher abbé , j'aime mille fois mieux votre coffre-fort que celui
 d'un notaire ; il n'y a personne à qui je me fiasse dans le monde autant qu'à
 vous: vous ôtes aussi intelligent que vertueux ; vous étiez fait pour être le
 procureur-général de Y ordre des jansénistes, car vous savez qu'ils appellent
 leur union Y ordre; c'est leur argot; chaque communauté , chaque société a
 le sieu. Voyez doue si vous voulez vous chargerde l'argent d'un indévot , et
 faire, par amitié pour cet indévot, ce que par devoir vous faites pour votre
 chapitre. Vous pourrez, dans l'occasion, en faire de bons marchés de
 tableaux ; vous m'emprunterez de l'argent dans votre coffre. Mes affaires ,
 comme vous savez , sont très aisées et très simples ; vous serez mon
 surintendant en quelque endroit que je sois ; vous parlerez pour moi , et en
 votre nom , aux Villars , aux Richelieu , aux d'Estaing , aux Guise , aux
 Guébriant , aux d'Aunouil , aux Lézcau , etautres illustres débiteurs de votre
 ami. Quand on parle pour son ami , on demande justice ; quand c'est moi
 qui réclame cette justice , j'ai l'air de demander grâce , et c'est ce que je
 voudrais éviter. Ce n'est pas tout ; vous agirez en plénipotentiaire , soit pour
 mes pensions auprès de M. Paris DuYernei , auprès de M. Tannevot * * ,
 premier commis des finances ; soit pour mes rentes sur l'Hotcl-de- Ville ,
 sur Arouet mon frère ; soit enfin pour les actions et pour l'argent que j'ai
 chez différents notaires. Vous aurez , mon cher abbé , carte blanche pour
 tout ce qui me regarde, et tout sera dans le plus grand secret. Mandez-moi
 6i celle charge vous plaît. En attendant votre réponse, je vous prio
 d'envoyer chercher par votre frotteur un jeune homme nommé Baculard
 d'Arnaud; c'est un étudiant en philosophio , au collège d'Harcourt ; il
 demeure rue Mouffetard. Donnez-lui , je vous on prie , ce petit manuscrit, cl
 faites-lui de ma part un petit présent do douze francs. Jo vous prie de ne pas
 négliger cette petite grâce , que jo vous demande ; ce manuscrit sora
 négocié à son profit. Je vous embrasse de tout mon cœur : aimez -moi
 toujours , et surtout resserrons les nœuds de notre amitié par la confiance et
 par les services réciproques. ■ Alexandre Tannevot, né en 1602, mort en
 1173, publia, en 1732, un recueil de Poi'sits diverses, dont une est adressée
 à l'auteur d'une EpUre A Uranie (Voltaire)- Cl. A M. JORE, ANC1BB
 LIBRAIRE. A Ciry , le 24 mari. Vous me mandez , monsieur , qu'on vous
 donnera des lettres de grâce qui vous rétabliront dans votre maîtrise , en cas

que vous disiez la vérité qu'on exige de vous sur le livre en question, ou plutôt dout il n'est plus question. Un de mes amis , très connu , ayant fait imprimer ce livre en Angleterre , uniquement pour son profit , suivant la permission que je lui en avais donnée, vous en fîtes, de concert avec moi , une édition en -1750. Un des hommes les plus respectables du royaume, savant en théologie comme dans les belles-lettres, m'avait dit, en présence de dix personnes , chez madame de Fontaines - Martel , qu'en changeant seulement vingt lignes dans l'ouvrage , il mettrait son approbation au bas. Sur cette confiance, je vous fis achever l'édition. Six mois après, j'appris qu'il se formait un parti pour me perdre , et que , d'ailleurs , monsieur le garde-des-sceaux ne voulait pas que l'ouvrage parût. Je priai alors un conseiller au parlement de Rouen de vous engager à lui remettre toute l'édition. Vous ne voulûtes pas la lui confier; vous lui dites que vous la déposeriez ailleurs , et qu'elle ne paraîtrait jamais sans la permission des supérieurs. Aies alarmes redoublèrent quelque temps après, surtout lorsque vous vîntes à Paris. Je vous fis venir chez M. le duede Richelieu ; je vous avertis que vous seriez perdu si l'édition paraissait , et je vous dis expressément quo je serais obligé de vous dénoncer moi-même. Vous me jurâtes qu'il ne paraîtrait aucun exemplaire , mais vous me dites quo vous aviez besoin de \ ,500 livres 1 ; je vous les fis prêter sur-le-champ par le sieur Pasquier , agent de change , rue Quincampoix , et vous renouvelâtes la promesse d'eusevelir l'édition. Vous me donnâtes seulement deux exemplaires, dont l'uu fut prêté à madame de*** , et l'autre , toutdécousu , fut donné'a François Josse , libraire, qui se chargea de le faire relier pour M. d'Argentai , à qui il devait être confié pour quelques jours. François Josse , par la plus lâcha des perfidies , copia le livre toute la nuit , avec René Josse , petit libraire de Paris , et tous deux le firent imprimer secrètement. Us attendirent que je fusse à la campagne , à soixante lieues de Paris , pour mettre au jour leur larcin. La première édition qu'ils en firent était presque débitée , et je ne savais pas que le livre parût. J'appris cette trislo nouvelle , • Rite* m'avaient été prêtées pour quatre moi6, cl je tes di acquittées au bout do deux (Kotc de iorc)

ANNEE 1756. 203 el l'indignation du gouvernement. Je vous écrivis sur-le-champ plusieurs lettres , pour vous dire de remettre toute votre édition à M. Rouillé, et pour vous en offrir le prix. Je ne reçus point de réponse: vous étiez à la Bastille. J'ignorais le crime de François Josse ; tout ce que je pus faire alors fut de me renfermer dans mon innocence et de me taire. Cependant René , ce petit libraire , üt en secret une uouvelle édition ; et François , jaloux du gain que son cousin allait faire , joignit à son premier crime celui de faire dénoncer son cousin René. Ce dernier fut arrêté , cassé de maîtrise , et son édition confisquée. Je n'appris ce détail que dans un séjour de quelques semaines que je vins faire, malgré moi , a Paris , pour mes affaires. J'eus la conviction du crime de François Josse; j'en dressai un mémoire pour M. Rouillé. Cependant cet homme a joui du fruit de sa méchanceté impunément. YoiFa tout ce que je sais de votre affaire ; voilà la vérité , devant Dieu el devant les hommes. Si vous en retranchiez la moindre chose, vous seriez coupable d'imposture. Vous y pouvez ajouter des faits que j'ignore , mais tous ceux que je viens d'articuler sont essentiels. Vous pouvez supplier votre protecteur de montrer ma lettre à monsieur le garde-des-sceaux ; mais surtout prenez bien garde à votre démarche , et songez qu'il faut dire la vérité à ce ministre. Pour moi , je suis si las de la méchanceté el de la perfidie dos hommes , que j'ai résolu de vivre désormais dans la retraite , et d'oublier leurs injustices et mes malheurs. A l'égard d'Atzirc , c'est au sieur Demouliu qu'il faut s'adresser. Je ne vends point mes ouvrages , je ne m'occupe que du soin de les corriger: ceux à qui j'en ai donné le profil s'accommoderont sansdouteavcc vous. Je suis entièrement à vous, etc. À M. DE C1DEVILLE. A Cirey , co 2S mars. Vous avez toutes les vertus , mon cher ami ; vous êtes aussi bon fils que bon ami ; votre cœur est fait pour toutes les différentes espèces de tendresses , et pour remplir tous les devoirs de l'humanité. Vous faites un trait d'homme bien sage de quitter votre chargo pour les plaisirs. Je me flatte que vous aurez vos lettres de vétéran. Il est doux d'avoir ce nom et de conserver sa jeunesse ; sans doute l'argent do votre charge, bien placé, augmentera votre fortune : vous aurez , comme Tibulle, « Et muiculum vktiim, non defuicnle »ramena. ■ Ilor.j liv. i , cj>. 4. Vous allez finir bientôt vos affaires ; car qui n'en passera pas par ce que vous ordonnerez , et quel autre arbitre que vous peut-on prendre dans les affaires qui vous concernent? Madame la marquise du Châtelet , qui vous écrit par cet

ordinaire, espère vous posséder, quelque jour , dans le château dont j'ai été le maçon, sous les ordres de cette Minerve ; elle travaille tous les jours à changer ce désert en un séjour délicieux, il n'y manquera rien quand vous y serez. Les affaires , les tracasseries , sont venues me chercher de Paris jusque dans le sein de cette solitude ; voilà ce qui fait que je vous écris si peu de choses , et que je n'écris point au philosophe aimable Formont. Je vous embrasse mille fois , mon cher ami , et l'espérance de vous voir à Cirey augmente tous mes plaisirs et adoucit toutes mes peines. Rouen porte donc aussi des monstres. L'abbé Desfontaines en est un qu'il faudrait étouffer. Adieu. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Cirey , par Vassy , ce 4 avril 1736. Mon cœur vous adresse cette ode 1 que je n'ose décorer de votre nom. Vous êtes fait pour partager des plaisirs , et non des querelles. Recevez donc ce témoignage de ma reconnaissance , et soyez sûr que je vous aime plus que je ne hais Desfontaines et Rousseau. Je vous avais mandé', par ma dernière , que je souscrivais à toutes vos critiques ; vous saurez , par celle-ci , que je les ai regardées comme des ordres , et que je les ai exécutés. Il est vrai que je n'ai pu remettre les cinq actes en trois; l'intérêt serait étranglé et perdu ; il faut que des connaissances soient filées pour toucher; mais j'ai retranché la Croupille, mais j'ai refondu la Croupillac , mais j'ai retouché le cinquième acte , mais j'ai refait des scènes et des vers partout. Il y a une seule chose dans laquelle je n'ai obéi qu'à demi aux deux aimables frères, c'est dans le caractère d'Euphémon , que je n'ai pu rendre implacable pendant la pièce , pour lui faire changer d'avis à la fin. Premièrement ce serait imiter Inès ; en second lieu ce n'est pas d'une conversation longue, ménagée et contradictoire , entre le père et le fils, que dépend l'intérêt , au cinquième acte. Cet intérêt est fondé sur la manière adroite et pathétique dont l'aimable Lise tourne l'esprit du père d'Euphémon; et dès qu'Euphémon fils paraît, la réconciliation n'est qu'un mensonge. En troisième lieu , si vous me condamnerez à une longue scène entre le père et le fils , si vous vouliez que le fils attendrit son père par degrés , ce ne serait qu'une répétition de la scène qu'il a déjà eue avec sa mère. A 11. de Richelieu, Ode sur l'insolence

204 CORRESPONDANCE. maîtresse. Peut-être même y a-t-il de l'art à avoir fait rouler tout le grand intérêt de ce cinquième acte sur Lise. Enfin je vous l'envoie telle qu'elle est, et telle qu'il me paraît difficile que j'y louche beaucoup encore. J'ai actuellement d'autres occupations qui ne me permettent guère de donner tout mon temps à une comédie. J'ose me flatter qu'elle réussira. Ce qui est sûr, c'est que le succès est dans le sujet et dans le total de l'ouvrage. Je peux la corriger pour les lecteurs; mais ce que j'y ferais est inutile pour le théâtre. Je vous demande donc en grâce qu'on la joue telle que je vous l'envoie, et, quand il s'agira de l'impression, vous serez aussi sévère qu'il vous plaira. Je ne vous pardonnerai de ma vie d'avoir, dans les représentations d'*Alzire*, ôté ce vers : Je n'ai point leurs traits, et je n'ai point leurs mœurs, Acte V, scène 1. et d'avoir laissé subsister cette réponse, Eludiez nos mœurs avant de les blâmer. Il fallait bien que le premier vers fondât le dernier; cela me met dans un courroux effroyable. Adieu, mon cher et aimable Aristarque; adieu > ami généreux. Emilie vous fait les compliments les plus tendres et les plus vrais. Elle veut absolument qu'elle paraisse avec la dédicace; et moi, je vous demande en grâce que le Discours soit imprimé, au moins avec permission tacite, et débité avec *Alzire*. A M. BERGER. A Paris, le 5 avril. Si je n'avais que la *Uenriade* à corriger, vous l'auriez déjà, mon cher plénipotentiaire. Mais j'ai bien des occupations, et peu de temps. Vous n'aurez la *Uenriade* que vers la fin du mois. Je confie avec plaisir aux soins du meilleur critique de Paris le moins mauvais de mes ouvrages. Vous serez le parrain de mon enfant gâté. M. Thicriot approuve mon choix et partage ma reconnaissance. Pour vous, mon cher correspondant, voulez-vous bien envoyer chez M. Demoulin les livres nouveaux dont vous croyez la lecture digne de la déesse de Circé? Vous n'en enverrez guère, et cela ne nous ennuiera pas. J'ai prié M. Thicriot de chercher le nouveau recueil fait par Saint-Hyacinthe. On parle d'une ode de Piron sur les Miracles. Le nom de Piron est heureux pour un sujet où il faut au moins douter. Si le Piron français est aussi bon poète que le Pyrrhon grec était sensé philosophe, son ode doit être brûlée par l'inquisition. Ayez, je vous prie, la bonté de me l'envoyer. On me mande que Bauche va imprimer *Alzire*. Je lui ai envoyé, il y a quinze jours, *Zaïre* corrigée, pour en faire une nouvelle édition. Ce sera peut-être lui que vous choisirez pour l'édition de la *Uenriade*; mais c'est à condition qu'il imprimera toujours Français par un a et non pas un o. Il n'y a que saint

François qu'on doive écrire par un o , et il n'y a que l'académie qui prononce le nom de notre nation comme celui du fondateur des capucins. J'ai trouvé l'opéra de M. La Bruère plein de grâce et d'esprit. Je lui souhaite un musicien aussi aimable que le poète. J'ai écrit à gentil Bernard , pour le prier de m'envoyer ce qu'il aura fait de nouveau. Adieu , l'ami des arts et le mien. P. S. La comédie du B... est de Cayus. Voulez-vous bien me la faire tenir? Envoyez- la chez Demoulin. Je ferai le bien que je pourrai au petit La Mare ; mais il faudrait qu'il fût plus sage et plus digne de votre amitié , s'il veut réussir dans le monde A M. L'ABBÉ MOUSSINOI . A Circy... Pour vous punir , mon cher ami , de n'avoir pas envoyé chercher le jeune Bacuiard d'Arnaud, étudiant en philosophie; pour vous punir, dis-je, de ne lui avoir pas donné Vêpître sur la Calomnie, et douze francs, je vous condamne à lui donner un louis d'or, et à l'exhorter de ma part à apprendre à écrire , ce qui peut contribuer à sa fortune. C'est une petite œuvre de charité, soit chrétienne , soit mondaine , qu'il ne faut pas négliger. J'attends de vos nouvelles avec impatience , et je vous embrasse de tout mon cœur. J'écris à ce jeune d'Arnaud. Au lieu de vingt-quatre francs , donnez-lui trente livres quand il viendra vous voir. Je vais vite cacheter ma lettre, de peur que je n'augmente la somme. A M. DE MAUPERTUIS. Paris, 16 avril Si vos liaisons , monsieur, avec Algarotti vous permettent de lui écrire un mot, pour le faire souvenir de ce qu'il doit à ses amis , il n'y a qu'à adresser votre lettre à M. Rucca , ministre de Florence à Londres. Je vous prie de ne point partir sans m'envoyer un mot pour madame du Châtelet. Vous devez celle reconnaissance à ses attentions ; une lettre

ANNÉE 1736. . 208 de vous lui sera plus précieuse que les choses qu'elle redemande à Algarolli. Si je puis sortir, ce ne sera que pour aller vous embrasser. Voulez-vous bien m'envoyer la lettre ? Le lendemain Voltaire lui adressa le billet suivant. Ce mardi, 14 avril N'écoutez point à Algarolli ; il a rendu la chose. Plus de plainte que de vous , qui allez porter chez les Lapons ce que la France doit regretter. Allez tous les deux , Lucida sideru. A M. DE LA CHAUSSÉE. A Paris , 2 mai. Il y a huit jours, monsieur, que je vais chercher votre demeure, pour présenter Alsire à l'homme de France qui sait et qui cultive le mieux cet art si difficile de faire de vers. Je pense bien comme vous , monsieur , sur cet art que tout le monde croit connaître, et qu'on connaît si peu. Je dirai de tout mon cœur avec vous : « L'unique objet que notre art se propose « Est d'être encore plus précis (que la prose ; « Et c'est pourquoi les vers ingénieux « Sont appelés le langage des dieux. » Il faut avouer que personne ne justifie mieux que vous ce que vous avancez. . On m'a parlé aujourd'hui d'une place à l'académie française ; mais ni les circonstances où je me trouve , ni ma santé , ni la liberté , que je préfère à tout, ne me permettent d'oser y penser. J'ai répondu que cette place devait vous être destinée, et que je me ferais un honneur de vous céder le peu de suffrages sur lesquels j'aurais pu compter si votre mérite ne vous assurait de toutes les voix. J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec toute l'estime que vous méritez, votre, etc. A M. LECOMTE D'ARGENTAL. A Paris, hôtel d'Orléans , mai. Il s'agit, mon aimable protecteur, d'assurer le bonheur de ma vie. M. le bailli de Froulai , qui me vint voir hier, m'apprit que tout l'aigreur du garde-des-sceaux contre moi venait de ce qu'il était persuadé que je l'avais trompé dans l'affaire des Lettres philosophiques, et que j'en avais fait faire l'édition. Je n'appris que dans mon voyage à Paris, de l'année passée, comment cette impression s'était faite : j'en donnai un mémoire. M. Rouillé , fatigué de toute cette affaire, qu'il n'a jamais bien su, demanda à M. le duc de Richelieu s'il lui conseillait de faire usage de ce mémoire. M. de Richelieu, plus fatigué encore, et las du déchaînement et du trouble que tout cela avait causé , persuadé d'ailleurs (parce qu'il trouvait cela plaisant) qu'en effet je m'étais fait un plaisir d'imprimer et de débiter le livre, malgré le garde-des-sceaux; M. de Richelieu, dis-je , me croyant trop heureux d'être libre, dit à M. Rouillé : « L'affaire est finie ; qu'importe que ce soit Jore ou « Josse qui ait imprimé ce... livre? que Voltaire « s'aïlle faire..., et qu'on n'en parle

plus. » Qu'arri va-t-il de cette manière légère de traiter les affaires sérieuses de son ami? que M. Rouillé crut que mes propres protecteurs étaient convaincus de mon tort, et même d'un tort très criminel. Le garde-des-sceaux fut confirmé dans sa mauvaise opinion ; et voilà ce qui, en dernier lieu , m'a attiré les soupçons cruels de l'impression de la Pucelle : c'est do là qu'est venu l'orage qui m'a fait quitter Cirey. M. le bailli de Frouiai, qui connaît le terrain, qui a un cœur et uu esprit digne du vôtre, m'a conseillé de poursuivre vivement l'éclaircissement de mou innocence ; l'affaire est simple. C'est Josse, François Josse, libraire, rue Saint-Jacques, à la Fleur-de-Lis , le seul qui n'ait point été mis en cause, le seul impuni, qui imprima le livre, qui le débita par la plus punissable de toutes les perfidies. Je lui avais confié l'original sous serment , uniquement afin qu'il le reliât pour vous le faire lire. Le principal colporteur, instruit de l'affaire , est greffier de Lagni : il se nomme Lionais. J'ai envoyé à Lagni avant-hier ; il a répondu que François Josse était en effet l'éditeur. On peut lui parler. Il est démontré que, pour supprimer le livre, j'avais donné quinze cents livres à Jore, de Rouen ; c'est Pasquier, banquier, rue Quincampoix , qui lui compta l'argent. Jore, do Rouen, fut fidèle, et ne songea à débiter son édition supprimée que quand il vit celle de Josse, de Paris. Voilà des faits vrais et inconnus. Échauffez M. Rouillé en faveur d'un honnête homme , de votre ami malheureux et calomnié. A M. DE CIDEVILLE. <Jo C mai , hôtel et rue d'Orléans. Mon cher ami, je suis accablé de maladies, d'affaires, de chagrins ; je suis à Paris depuis douze jours comme dans un exil, et je m'en retourne bien vile. Où est notre philosophe Formonl? Voici une Alzire pour vous et une pour lui ; je ne savais comment vous l'envoyer. Vous n'êtes pas gens à qui on ne doive donner

Digitized by Google

206 CORRESPONDANCE. que ce qu'on donne au public ; je joins donc a celle Attire une ode sur laquelle il faut que vous me donniez vos conseils. Avez-vous des procès , mon cher ami ? Hélas ! j'en ai à Paris ; mais je vais vile faire tout ce que je pourrai pour les perdre, et pour m'en retourner. On m'a assuré que Jore a fait faire à Rouen une édition en trois volumes de mes ouvrages , où les Lettres philosophiques sont insérées ; cela est d'autant plus vraisemblable, qu'il avait h moi un tome de mes tragédies qu'il ne m'a jamais rendu , quoiqu'il lui ait été payé; il lui aura été facile de joindre en peu de temps deux tomes h ce premier. Ce Jore est devenu un scélérat, depuis que votre présence ne le retient plus ; il Unira par se faire pendre à Paris. Je fais mettre mes Attires au coche , plutôt que d'avoir l'embarras d'une contresignature. • Parve (sed in video), sine me, liber, ibis ad iltum. » OvtD. , TriU.t liv. s, élég. i, ». i. Mon cher ami, celte lettre n'est qu'une lettre d'avis; le cœur n'a pas ici un moment à soi ; les affaires entraînent , on iie vit point. Je vous embrasse avec la plus grande tendresse. Vous voyez votre cher Forment sans doute ; c'est comme si je lui écrivais. Il y aune Attire dans le paquet pour Al. du Bourg Theroulde. Adieu ; il ost bien injuste que Rouen ne soit pas une rue de Paris. A M. DE CIDEVILLE. HOtel et me d'Orléans , ce 30 mai. Point de littérature cette fois-ci, mon cher ami ; point de fleurs, il s'agit d'une horreur dont je dois vous apprendre des nouvelles. Jore, que j'ai accablé de présents et de bienfaits, et qui oublie apparemment que j'ai en main ses lettres, par lesquelles il me remercie de mes bontés «t de mes gratifications ; Jore, conseillé par Launay, m'écrivit, il y a quelque temps, une lettre affectueuse par laquelle il me manda qu'il ne tenait qu'à moi de lui racheter la vie ; que monsieur le garde-des-sceaux lui proposait de le rétablir dans sa maîtrise , à condition qu'il dît toute la vérité de l'histoire du livre en question. Mais, ajoutait-il, je ne dirai jamais rien , monsieur, que ce que vous m'aurez permis de dire. Moi, qui suis bon, mon cher ami, moi, qui ne me défie point des hommes , malgré la funeste expérience que j'ai faite de leur perfidie, j'écris a Jore une longue.lettre * bien détaillée, bien circonstanciée, bien regorgeante de vérité ; et je l'a• Celle du 94 mar* 173Cverlis qu'il n'a autre chose à faire qu'à tout avouer naïvement. A peine a-t-il cette lettre entre les mains, qu'il sent qu'il a contre moi un avantage, et alors il me fait proposer doucement de lui donner mille écus, ou qu'il va me dénoncer comme auteur des Lettres philosophiques. M. d'Argentai et tous mes amis m'ont conseillé de ne point

acheter le silence d'un scélérat. Enfin il me fait assigner; il se déclare imprimeur des Lettres, pour m'en dénoncer l'auteur; mais cette iniquité est trop criante pour qu'elle ne soit point punie. C'est ce malheureux Demoulin, qui m'a volé enfin une partie de mon bien, qui me suscite cette affaire; c'est Launay, qui est de moitié avec Jore. Ah , mon ami ! les hommes sont trop méchants. Est-il possible que j'aie quitté Circy pour cela ! Il ne fallait sortir de Circy que pour venir vous embrasser. Adieu, mon cher ami ; l'ode sur la Superstition n'était que pour vous, pour Formont , et pour Emilie ; et tout ce que je fais est pour vous trois. Allez, allez, malgré mes tribulations, je travaille comme un diable à vous plaire. V. A M. DE CIDEVILLE. Ce 9i Juin. Malgré les ordres précisés monseigneur le garde des sceaux, malgré les soins empressés que M. Hérault a daigné prendre pour arrêter l'insolence , l'absurdité et la fourberie de Jore, ce misérable, aveuglé par Launay et par ceux qui le conduisent, a osé consommer son iniquité, et imprimer contre moi un factum ridicule. Pour toute réponse , M. Hérault le fait chercher pour le mettre dans un cul de basse-fosse ; mais comme le misérable, dans son libelle sous le nom de factum, a fait imprimer que je suis venu à Rouen , sous le nom d'un seigneur anglais, et que je ne l'ai pas payé, vous, M. de Lézeau, M. de Formont, et M. Desforges , vous êtes témoins que je ne me suis jamais donné pour autre que ce que j'étais. Quand vous ne seriez pas mon ami intime, vous me devriez un témoignage de la vérité ; je vous le demande donc instamment. Ainsi , mon cher ami, envoyez-moi sur-le-champ une attestation dont je ferai usage devant les juges , et qui servira à confondre la calomnie. A M. DE CIDEVILLE. Ce 97 jntn. Mon cher ami , Dieu me préserve de m'accommoder ; ce serait me déshonorer. Le ministère a été si indigné et si convaincu des crimes de Jore , qu'il l'a forcé de rendre la lettre dont une cabale,

ANNEE 173G. 20T qui conduit ce misérable, abusait pour me perdre, .le crois qu'il sera chassé de Paris. Voici uu petit mémoire qui était fait avant que l'autorité s'eu fût mêlée. H est bien cruel d'avoir troqué le Parnasse contre la grand'salle, et Apollon pour la chicane. Mais voilà qui est , je crois, fini. Où en étions-nous de nos vers et de nos belles-lettres? Reprenons le fil de nos goûts et de nos plaisirs ; legnmus, mi Cidcville , et amemus ; vale. Je n'ai guère de moments à moi ; mais je ne serai point toujours damné. A M. DE CIDEVILLE. Co t Juillet. Mon cher ami, le ministère a été si indigné de cette abominable intrigue de la cabale qui fcsait agir Jore, qu'on a forcé ce misérable de donner un désistement pur et simple, et de rendre cette lettre arrachée à ma bonne foi. Celte maudite lettre fcsait tout l'embarras : c'était une conviction que j'étais l'auteur des Lettres philosophiques. Rien n'était donc si dangereux que de gagner sa cause juridiquement contre Jore. Mais je vous avoue que , au milieu des remerciements que je dois à l'autorité, qui m'a si bien servi en cette occasion, j'ai un petit remords, comme citoyen, d'avoir obligation au pouvoir arbitraire : cependant il nTa fait tant de mal , qu'il faut bien permettre qu'il me fasse du bien, une fois en ma vie. Je retourne bientôt à Circy ; c'est là que mon cœur parlera au vôtre , et que je reprendrai ma forme naturelle. L'accablement des affaires a tué mon esprit pendant mon séjour à Paris. J'ai eu à essuyer des banqueroutes et des calomnies. Enfin, je n'ai perdu que de l'argent; et je pars dans deux ou trois jours, trop heureux , et ne connaissant plus de malheur que l'absence de mes amis. Madame de Bernières est-elle à Rouen? notre philosophe Formont y est-il? comment vont vos affaires domestiques, mon cher ami? ôtes -vous aussi content que vous méritez de l'être? avezvous le repos et le bien-être? Adieu ; je serai heureux si vous l'ôtes. V. A M. BERGER. A Cirey, te.... Juillet Vous êtes le plus aimable et le plus exact correspondant du monde. Voilà la Henriadc sous votre coulevrine. Je ne veux plus rien y changer, après que vous aurez dirigé cette édition. Je regarde la peine que vous prenez comme la bordure du tableau et le dernier sceau à la réputation de l'ouvrage, s'il en mérite quelqu'une. Prault n'ira pas plus vite ; ainsi je serai toujours à portée de corriger quelques vers , quand vous m'en indiquerez. J'attendais de bonnes remarques de notre ami Thierioi ; mais il est critique paresseux autant que juge éclairé. Réveillez un peu, je vous prie, son amitié et sa critique. Marquez-moi franchement les vers qui vous déplairont à vous et h vos amis

: c'est pour vous autres que j'écris ; c'est à vous que je veux plaire. Il est vrai que mes occupations me détournent un peu de la poésie. J'étudie la philosophie de Newton. Je compte même faire imprimer bientôt un petit ouvrage qui mettra tout le monde en état d'entendre cette philosophie dont le monde parle, et qui est si peu connue ; mais , dans les intervalles de ce travail , la Henriade aura quelques uns de mes regards. L'harmonie des vers me délassera de la fatigue des discussions. Rousseau peut écrire contre moi tout qu'il voudra ; je suis beaucoup plus sensible aux vérités que j'étudie , et qui me paraissent éternelles , qu'aux calomnies de ce pauvre homme , qui passeront bientôt. Malheur, surtout dans ce siècle, à un versificateur qui n'est que versificateur ! A-t-on imprimé les harangues des nouveaux récipiendaires à l'académie ? Adieu ; mille compliments à tous nos amis, à ceux qui font des opéra, à ceux qui les aiment. Je vous embrasse. Si vous voyez M. de Mairan , je vous prie de lui demander si M. La Marc lui a remis une brochure qu'il avait eu la bonté de me confier. C'est un philosophe bien aimable que ce M. de Mairan ; il semblo qu'il a raison dans tout ce qu'il écrit. J'ai reçu les lettres que M. Duclos a bien voulu me renvoyer ; je lui écrirai pour le remercier. A M. L'ABBÈ MOÛSSINOT. Juillet. Quand je demande , mon cher ami , des livres dont j'ai toujours un pressant besoin , il est triste d'attendre qu'on ait fait une caisse complète. Quatre envois sont aussi bons qu'un ; il n'en coûte que trois caisses de plus , et on est promptement servi ; c'est là l'essentiel pour moi, dont l'ignorance est grande, et dont les études sont continuelles et variées. Si Prault n'est pas exact à suivre mes intentions , je vous prierai d'en prendre un autre ; je suis las de n'avoir la moutarde qu'après dîner. Je vous prie aussi de donner cent trente francs au chevalier de Mouhi ; il m'est impossible de lui donner plus de deux cents livres par an. Si j'en croyais mes désirs et son mérite, je lui en donnerais bien davantage. Dites-lui que je suis charmé de l'avoir pour correspondant littéraire ; mais que je demande des nouvelles très courtes, des

208 CORRESPONDANCE. Tails sans réflexions, el plutôt rien que des faits hasardés. M. d'Estaing me doit, el cherche des chicanes pour ne me point payer ou pour différer le paiement. Il faut vite constituer un procureur et plaider. Les frais ne peuvent tomber que sur lui, et je suis assez au fait de sou bien pour avoir mes recours certains. Écrivez pour ma pension ; je compte sur M. Clément; ne laissons rien languir, s'il est possible, entre les mains des débiteurs. C'est veiller à leurs intérêts en se montrant exacts à demander. Vous voyez , mon cher ami , quelles peines on a , quand il faut arracher des arrérages accumulés. Je vous embrasse tendrement. A H. BERGER. Je ne peux assez remercier M. Gonai. Il faut que la deuxième Ilenriadc soit pour lui ; car la première doit être pour vous. Avez- vous semonce le paresseux Tbicriot, pour qu'il vous donne scs remarques? C'est un juge qui fait bien durer le procès qu'il a appointé. Il sera responsable de mes fautes. Prccsscz-lc , je vous en prie ; car ce procès est devenu le vôtre. Le plus grand service qu'on puisse me rendre est d'être sévère. Pourquoi n'aimez-vous pas les traits du tonnerre? Mettez , si vous voulez , les feux ou tes flammes; mais j'aime autant les traits. Vous trouverez ici quelques petites corrections. Si vous rencontrez, dans votre chemin, quelques expressions oiseuses , quelques redites , quelques pléonasmcs, ne manquez pas, je vous prie, de me dénoncer les coupables ; je les bannirai à perpétuité de la Ilenrinde. J'ai lu les trois ĨJpitrcs de l'auteur du Capricieux, des Aïeux chimériques , du Café, etc., qui donne des règles de théâtre , et de l'auteur des couplets , qui parle de morale. Il me semble que je vois Pradon enseigner Melpomènc , et Rolet endoctriner Thémis. Je vous envoie l'ode sur l'Ingratitude : j'ai dédaigné de parler de Desfontaines ; il n'a pas assez illustré ses vices. Je vous prie de donner à M. Saurin le jeune, et à M. Crébillon , des copies de cette ode; ils sont tous deux fils de personnes distinguées dans la littérature , que Rousseau a indignement attaquées. Ils doivent s'unir contre l'ennemi commun. Si Rousseau revenait , son hypocrisie serait dangereuse à M. Saurin le père , et le contre-coup eu retomberait sur le fils. Je sais sur cela bien des particularités. Faites, je vous prie, mille compliments pour moi h MM. Saurin et Crébillou. A l'égard de M. Hérault , s'il exige quelque chose de moi , je ferai ce que l'on exigera. Je vous prie de voir M. d'Argeutal et de lui parler. Adieu , mon cher correspondant ; je suis bien sensible aux soins dont vous m'honorez. Mille compliments au gentil La Bruère et à nos amis.

A M. BERGER. A Cirey... Il y a du malheur sur les paquets que vous m'envoyez , mon aimable correspondant. Je n'ai encore rien reçu de ce qu'on remit entre les mains de M. du Châtelet, à son départ de Paris. Ce petit ballot arriva trop tard pour être mis dans la chaise , déjà trop chargée , et fut envoyé au coche; Dieu sait quand jo l'aurai! L'aventure de M. Rasle ne peut être vraie. Je n'ai ni créancier qui puisse m'arrêter, ni rien par-devers moi qui doive me faire craindre le gouvernement sage sous lequel nous vivons. Je suis loin de penser que le magistrat en question soit mon ennemi ; mais , s'il l'était , il n'est pas en son pouvoir de nuire à un honnête homme. La Lettre dont vous me parlez , et qu'on doit mettre à la tête de la *Lienrinde* , est de M. Cocchi, homme de lettres très estimé. Elle fut écrite à M. Rinuccini , secrétaire et ministre d'état à Florence ; elle est traduite par le baron Elderchen. Je ne me souviens pas qu'il y ait un seul endroit où M. Cocchi me mette au-dessus de Virgile. Sa lettre m'a paru sage et instructive. Si c'était ici une première édition de la *Henriade*, j'exigerais qu'on n'imprimât pas cette Lettre ; trop d'éloges révolteraient les lecteurs français. Mais, après vingt éditions, on ne peut plus avoir ni orgueil ni modestie sur ses ouvrages; ils ne nous appartiennent plus , et l'auteur est hors de tout intérêt. Au reste , n'ayant point encore reçu les exemplaires du poème que j'avais demandés, je ne puis rien répondre sur ce qui concerne l'édition. Le petit poème que vous m'avez envoyé est d'un pâtissier ¹ ; il n'est pas le premier auteur de sa profession. Il y avait un pâtissier fameux qui enveloppait ses biscuits dans ses vers , du temps de maître Adam , menuisier de Nevers. Ce pâtissier disait que , si maître Adam travaillait avec plus de bruit, pour lui il travaillait avec plus de feu. Il paraît que le pâtissier d'aujourd'hui n'a pas mis tout le feu de son four dans ses vers. Je viens de recevoir une lettre de M. Sinetti ; mais il n'a point encore reçu les *Alzires*. | Famt. Google

ANNÉE 4750. 209 Le gentil Bernard devrait bien m'envoyer sa Claudine ; mais que fait le gentil La Bruère? Je ne vous dis rien sur l'Orosmane dont vous me parlez; apparemment que le mot de celte énigme est dans quelque lettre de vous que je n'ai point encore reçue. Quand Thieriot sera-t-il à Paris? Adieu. AM. DECIDEVILLE. A Cirey, ce 5 août. Mon cher ami , on vous a envoyé le Mondain ; j'envoie une ode h M. de Forraont. M. de Formont vous donnera l'ode, et vous lui donnerez le Mondain. Vous voyez , mon aimable Cideville , qu'on fait ce qu'on peut pour vous amuser ; tenezra'en compte , car je suis entre Newton et Emilie. Ce sont deux grands hommes , mais Emilie est bien au-dessus de l'autre. Newton ne savait pas plaire. Vous , qui entendez si bien ce mélicr-l'a , comptez que vous devriez venir à Cirey ; nous quitterions pour vous les triangles et les courbes, nous ferions des vers, nous parlerions d'Horace, de Tibulle et de vous. V. A M. THIERIOT. A Cirey, ce 6 août. Eh bien 1 vous souffrez qu'on imprime la Ilcnriade , et vous n'envoyez pas vos remarques? Ah , cochon I • Duels sollicita; jucunda oblivia vit*. » Hor., liv. if, sat. vi, v. 6a. Tenez , voici des réponses aux trois Epîtres du doyen des fripons , des cyniques , et des ignorants , qui s'avise de donner des règles de théâtre et de vertu , après avoir été sifflé pour ses comédies et banni pour ses mœurs. « Terlius c ccelo cecidit Cato. •• Jcva»,. «t. ii, v. 40. Mettez cela dans vos archives. Vous me devez un volume de réflexions , d'anecdotes , de confidences , d'amitics , etc. Adieu ; servez-vous de tout votre cœur et de tout votre esprit pour dire à Pollion combien je l'aime et je l'estime. Ne m'oubliez pas auprès de la muse Deshaycs , d'Orpbée-Rameau, et de l'imagination du petit B... Allons , paresseux , écrivez donc. Adieu ; je retourne à Newton , et je vous aime de tout mon cœur. M, ■ A M. LE DUC D'AREMBERG *. A Cirey, près Vassy en Champagne, ce 30 août. Monseigneur , je n'ai pas voulu , jusqu'à présent , vous importuner de mes plaintes contre un homme que vous honorez de votre protection ; mais enfin l'insolence qu'il a d'abuser de votre nom même pour m'inquiéter me force à vous demander justice. Il imprime, dans une lettre qu'il a fait insérer dans le journal de la bibliothèque française, page! 54 , année 4 736, que vous lui avez dit qu'à Marimont , je vous avais parlé de lui dans les termes les plus indignes et les plus révoltants. Il fait de cette prétendue conversation avec vous le sujet de tous ses déchaînements ; cependant vous savez , monseigneur , si jamais je vous ai dit de cet homme rien qui pût l'outrager ;

je respectais trop l'asile que vous lui donnez. Jugez de son caractère par cette calomnie et par la manière dont il vous commet. Il fait imprimer encore , dans le même libelle , que M. le comte de Lannoi se plaint publiquement que je n'avais pas entendu la messe dévotement dans l'église des Sablons. Vous sentez , monseigneur , ce que c'est qu'un tel reproche dans la bouche de Rousseau. Je ne vous parle point des calomnies atroces dont il me charge , je ne vous parle que de celles où il ose se servir de votre nom contre moi. Je demanderai justice au tribunal de Bruxelles des unes , et je vous la demande des autres. Quand je vous serais inconnu , je ne prendrais pas moins la liberté de vous adresser mes plaintes ; je suis persuadé que vous châtierez l'insolence d'un domestique qui compromet son maître par un mensonge , dont son maître peut si aisément le convaincre. Je suis , etc. A M. THIERIOT. Le 5 septembre. J'ai reçu , mon cher ami , le prologue et l'épilogue de Y Attire anglaise : j'attends la pièce pour me consoler ; car, franchement, ces prologues-là ne m'ont pas fait grand plaisir. Je vous avoue que , si j'étais capable de recevoir quelque chagrin dans la retraite délicieuse où je suis , j'en aurais de voir qu'on m'attribue cette longue épître de six cents vers dont vous me parlez toujours , et que vous ne m'envoyez jamais. Rendez-moi la justice de bien crier contre les gens qui m'en font l'auteur , et faites-moi le plaisir de me l'envoyer. •Vous aurez incessamment votre Chubb et votre Descartes. Vousmc prenez tout juslc dans le temps 1 Léopold-Philippe, prince et duc d'Aremberg, mort en 1754 ; bisaïeul du prince Proiper, aujourd'hui duc d'Arem* berg. Cl. 44 Digitized by Google

CORRESPONDANCE. 210 que j'écris contre les tourbillons , contre le plein, contre la transmission instantanée de la lumière, contre le prétendu tournoiement des globules imaginaires qui font les couleurs, scion Descartes; contre sa définition de la matière, etc. Vous voyez, mon ami , qu'on a besoin d'avoir devant ses yeux les gens que l'on contredit ; mais , quand cela sera fait, vous aurez votre sublime rCvasscnc René. Je ne conçois pas que les trois È pitres de Rousseau puissent avoir de la réputation. Les d' Argentai , les président Hénault , les Pallu , les duc de Richelieu, me disent que cela ne vaut pas le diable. Il me semble qu'il faut du temps pour asseoir le jugement du public : et , quand ce temps est arrivé , l'ouvrage est tombe dans le puits. Encouragez le divin Orphée-Rameau h imprimer son Samson. Je ne l'avais fait que pour lui ; il est juste qu'il en recueille le profit et la gloire. On me mande que la Hcnriadc est au dixième chant. Je ne connais point cette édition en quatre volumes dont vous parlez. Tout ce que je sais , c'est qu'on en prépare une magnifique en Hollande ; mais elle se fera assurément sans moi. Nous étudions le divin Newton à force. Vous autres serviteurs des plaisirs , vous n'aimez que des opéra. Eh ! pour Dieu , mon cher petit Mersenne, aimez les opéra et Newton. C'est ainsi qu'en use Émilie. Que ces objets sont beaux! que notre àmc épurée Vole à ces •vérités dont elle est éclaircc ! Oui , dans le sein de Dieu , loin de ce corps mortel , L'esprit semble écouter la voix de l'Éternel. Vous, à qui cette voix se fait si bien entendre, Comment avez-vous pu , dans un âge encor tendre , Malgré les vains plaisirs, cet écueil des beaux jours, Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours , Marcher apres Newton dans celte route obscure Du labyrinthe immense où se perd la nature? Voilà ce que je dis à Emilie dans des entresols vernis , dorés , tapissés de porcelaines , où il est bien doux de philosopher. Voilé de quoi l'on devrait être envieux plutôt que de la Hcnriadc ; mais on ne fera tort ni é la Uenriade ni à ma félicité. Algarotti n'est point à Venise , nous l'attendons h Cirey tous les jours. Adieu , père Mersenne ; si vous étiez homme à lire un petit traité de Newtonisme , de ma façon , vous l'entendriez plus aisément que Pemberton. Adieu ; je vous embrasse tendrement. Faites souvenir de moi les Pollion, les muses, les Orphée, les père d' Aglaure. Yale , te amo. A M. BERGER. A Cirey, le <0 septembre. Mon cher ami , vous êtes l'homme le plus exalté et le plus essentiel que je connaisse ; c'est une louange qu'il faut toujours vous donner. Je suis également sensible à vos soins et é votre

exactitude. J'ai reçu une lettre bien singulière du prince royal de Prusse. Je vous en enverrai une copie. Il m'écrit comme Julien écrivait à Libanius. C'est un prince philosophe , c'est un homme , et , par conséquent, une chose bien rare. Il n'a que vingtquatre ans ; il méprise le trône et les plaisirs , et n'aime que la science et la vertu. Il m'invite à le venir trouver ; mais je lui mande qu'on ne doit jamais quitter ses amis pour des princes , et je reste à Cirey. Si Gresset va à Berlin , apparemment qu'il aime moins ses amis que moi. J'ai envoyé à notre ami Tbieriot la réponse de Libanios à Julien ; il doit vous la communiquer. Vous aurez incessamment la préface , ou plutôt l'avertissement de Linant , puisque ni vous ni Tbieriot n'avez voulu faire la préface de la Henriade. Conlieuez, mon cher ami, à m'écrire ces lettres charmantes qui valent bien mieux que des préfaces. Embrassez pour moi les Crébillou , les Bernard , et les La Bruère. Adieu. A M. L'ABBÉ D'OLIVET. A Clrfe, ce 1^{er}. Il y a quelquefois , mon cher abbé , des puissances belligérantes qui se disent des injures. Rousseau et moi nous sommes du nombre, à la honte des lettres et de l'humanité. Mais que faire ? La guerre est commencée ; il la faut soutenir. La réponse est prête , mais avec pièces justificatives en main. Ce misérable a l'insolence de citer dans sa lettre M. le duc d'Ansbach, lequel vient de raconter que Rousseau est un faquin qui l'a compromis très fausement , et auquel il a lavé la tête. Mon cher abbé , Rousseau n'empêchera pas que la Henriade ne soit un bon ouvrage , et que Zaïre et Alzire n'aient fait verser des larmes. Il n'empêchera pas non plus que je ne sois le plus heureux homme du monde par ma fortune, par ma situation , et par mes amis ; je voudrais ajouter par ma santé et par le plaisir de vivre avec vous. Si tous m'aimez , si vous voulez m'instruire , envoyez-moi ce que vous voulez bien me promettre par M. d'Argental , votre voisin , qui fera contre-signer par M. Rouillé le tout , en cas que le paquet soit trop gros ; car , s'il ne contenait que quatre ou cinq feuilles , il faut l'envoyer par la

Digitized by Google

ANNÉE 4736. poste tout simplement. Je l'attends avec l'empressement d'un disciple et d'un ami. Si vous avez la réponse aux mauvaises Épîtres de Rousseau , je vous prie de me l'envoyer. A M. BERGER. \ A Cirey, le 15 septembre. Je ne sais, mon cher éditeur, ce que c'est que cette énorme Réponse de huit cents vers aux fastidieuses Epîtres de Rousseau. Si cela est passable, je la veux avoir. J'en parle a notre ami Thieriot. Voyez qui de vous deux me l'enverra ; car un exemplaire suffit. il est vrai que j'avais gâté mon ode , eu supprimant le nom de ce maraud d'abbé Desfontaines. Je peignais l'enfer, et j'oubliais Asmodée. On me mande que c'est La Chaussée qui est l'auteur de la Réponse à Rousseau. Si cela est , il y aura du bon ; et c'est pour cette raison-là même que je ne veux pas qu'on me l'attribue. Je neveux point voler La Chaussée. Franchement, et toutes réflexions faites , je prends peu de part à toutes ces petites querelles ; et quand je lis Newton , Rousseau , l'auteur des trois Epîtres et des Aïeux chimériques , me parait un bien pauvre borame. Je suis honteux de savoir qu'il existe. Mon paresseux de Thieriot ne vous a point fourni de remarques pour ta épiquade. S'il en avait seulement pour les trois derniers chants , il faudrait vite me les envoyer ; mais je vois bien que l'ouvrage sera imprimé avant que notre ami en ait seulement relu un chant. Envoyez-moi , je vous prie , les vers sur M. Colbert ; j'en ai un grand besoin. Vous savez sans doute le marché que j'ai fait avec Prault. Je lui donne l'épiquade, à condition qu'il m'en donnera soixante et douze exemplaires magnifiquement reliés et dorés sur tranche. Outre cela , je veux en avoir une centaine d'exemplaires au prix coûtant , en feuilles , que je ferai relire à mes frais. Il faudra un petit avertissement audevant de cette édition : je vous l'enverrai quand il en sera temps. Je ne sais ce que c'est que cette Ménagerie dont vous me parlez ; mais on dit que le petit La Mare parle d'une manière bien peu convenable à un homme que j'ai accablé de bienfaits. Je n'ai pas besoin de consolation avec un ami comme vous , et une retraite comme Cirey. Je veux que vous veniez quelque jour voir cette solitude que l'amitié et la philosophie embellissent.. Quand j'ai parlé d'acheter cent exemplaires au prix coûtant , je veux bien mettre quelque chose au-dessus, afin que le libraire y gagne. C'est comme cela que je l'entends. Le chevalier de Moubi m'écrit. Qu'est-ce que ce chevalier de Moubi? Adieu. A M. THIÉRIOT. A Cirey, ce 25 septembre. J'avais ôté ce monstre subalterne d'abbé Desfontaines de l'Ode sur l'Ingratitude ; mais les

transitions ne s'accommodaient pas de ce retrauchement , et il vaut mieux gâter Desfoutaiues que mon ode , d'autant plus qu'il n'y a rien de gâté eu relevant sa turpitude. Je vous envoie donc l'ode : chacun est content de son ouvrage : cependant je ne le suis pas de m'ôtre abaissé à cette guerre honteuse ; je retourne à ma philosophie ; je ne veux plus connaître qu'elle, le repos et l'amitié. J'avais deviné juste, vous étiez malade ; mon cœur me le disait ; mais si vous ne t'ôtes plus , écrivez-moi donc. M. Berger a pressé l'impression de la Ilenriade ; mais jo vais le prier d'aller bride en main , afin que les derniers chants se sentent aumoiusdevus remarques. Envoyez-moi celle pièce de la Ménagerie ; je ne sais ce que c'est. On dit qu'il paraît une Réponse de La Chaussée aux trois impertinentes Epîtres de Rousseau , et qu'elle court sous mon nom. Il faut encore m'envoyer cela ; car nous aimons les vers , tout philosophes que nous sommes à Cirey. Or, qu'est-ce que Pharatnondf A-t-on joué Attire à Londres? Écoutez, mon ami , gardezraoi , vous et les vôtres , le plus profond secret sur ce que vous avez lu chez moi , et qu'on veut représenter à toute force. J'ai grand'pcur que le petit La Mare , grand fureteur , grand étourdi , grand iudiscret , et super hoec omni/i ingralissimus , u'ait vu le manuscrit sur ma table; en ce cas , je le supprimerais tout à fait. Érailic vous fait mille compliments. Ne m'oubliez pas auprès do l'olliou et de vos amis. Adieu , mon ami , que j'aimerais toujours. Que devient le père d'Aglaure? Adieu, écrivez-moi sans soin , sans peine , sans effort , comme on parle à son ami , comme vous parlez , comme vous écrivez. C'est un plaisir de griffonner nos lettres ; une autre façon d'écrire serait insupportable. Je les trouve comme notre amitié , tendres, libres et vraies. A M. DE LA FAYE , • BCRITilRR DD CABINET DD ROI. Septembre. On vous attend à Cirey , mon cher ami ; venez voir la maison dont j'ai été l'architecte. J'imiie Apollon ; je garde des troupeaux , je bâtis , je fais 44. Digitized by Google

CORRESPONDANCE. 212 des vers , niais je ne suis pas chassé du ciel ; vous verrez sur la porte : « Ingens inccepta est , fit parvula casa ; sed teviini - Degitur hic felix et belle , magna sat est 1 . » Vous serez bien plus content de la maîtresse de la maison que de mou architecture. Une dame qui entend Newton , et qui aime les vers et le vin de Champagne comme vous, mérite de recevoir des visites des sages de toute espèce. Vous aurez peut-être vu , à Strasbourg , un assez gros libelle qui voudrait être diffamatoire , mais qui n'est pas à craindre, attendu qu'il est de Kousseau. Il dit gravement , dans ce beau libelle , que la source de sa haine contre moi vient de ce qu'il y a dix ans, en passant 'a Bruxelles , je scandalisai le monde à la messe , et que je lui récitai des vers satiriques ; et , ce qui est de plus incroyable , c'est qu'il ose citer sur cela M. le duc d'Aremberg et M. le comte de Lannoi. En vérité, être accusé d'indévolion et s'entendre reprocher la satire par Rousseau , c'est être accusé de vol par Cartouche , et de sodomie par des Chauffours. Je vous envoie la Crépinade , qui ne le corrigera pas , parce qu'il n'a pas été corrigé par monsieur votre père. Adieu , je vous attends ; il y a encore ici (Certain vin frais dont la mousse pressée, De la bouteille avec force élançée, Avec éclat fait voler le bouchon; Il part, on rit, il frappe le plafond. De ce nectar l'écume pétillante De nos Français est l'image brillante. A M. DE CIDEVILLE. A Cirey. ce 2e septembre. Je deviens bien paresseux , mon cher ami , mais cc n'est pas quand votre amitié ordonne quelque chose 'a la mienne. J'avais parole a peu près de placer la petite Linant chez madame la duchesse do Richelieu ; mais l'enfant qu'il fallait élever se meurt. Enfin j'ai obtenu de madame du Châtelet qu'elle la prendrait , quelque répugnance qu'elle y eût. Je ne doute pas que la petite n'ait , pour le moins , autant de répugnance à servir que madame du Châtelet en a à se faire servir par la sœur du gouverneur de son fils. Cc sont de petits désagréments qu'il faut sacrifier a la nécessité. Enfin , voilà toute la famille de Linant placée dans nos cantons. La mère , le fils , la fille , tout est devers Cirey , quia Cideville sic voluit. Comptez que Linant n'a désormais rien à faire • Os vers y sont encore, mais avec quelques changements dans le ptemier que de se tenir où il est. Son élève est d'un caractère doux et sage , et ce caractère excellent sera orné un jour de quarante mille livres de rente. Il y a donc de la fortune et des agréments à espérer pour Linant. S'il pouvait se rendre uu peu utile , savoir écrire , savoir que deux et trois font cinq , se rendre nécessaire en un mot , cela

vaudrait bien mieux que de croupir dans l'ignorance et dans le travail oisif d'une misérable tragédie qui , depuis quatre ans , est à peine commencée. Il n'est pas né poète ; il en avait l'oisiveté et l'orgueil. Vous l'avez , me semble , corrigé de cet orgueil si mal placé ; si vous le corrigez de son oisiveté , vous lui aurez tenu lieu de père. Newton est ici le dieu auquel je sacrifie ; mais j'ai des chapelles pour d'autres divinités subalternes. Voici ce Mondain qu'Émilie croyait vous avoir envoyé. Donnez -en, mon cher ami , copie au philosophe Formont , à qui je dois bien des lettres. Celte vie de Paris , dont vous verrez la description dans le Mondain , est assez selon le goût de votre philosophie. La vie que je mène à Cirey serait bien au-dessus , si j'avais plus de santé , et si je pouvais y embrasser mon cher Cideville. La sottise de guerre de Rousseau et de moi continue toujours; j'en suis fâché , cela déshonore les lettres. A M. L'ABBÉ. MOUSSINOT. Cirey, septembre. Vous allez donc , mon cher ami , dans le royaume deM. Oudri?Je voudrais bien qu'un jour il voulût faire exécuter/a Henriade en tapisserie ; j'en achèterais une tenture. Il me semble que le temple de l'Amour , l'assassinat de Guise, celui de Henri m par un moine , saint Louis montrant sa postérité à Henri iv , sont d'assez beaux sujets de dessin ; il ne tiendrait qu'au pinceau d'Oudri d'immortaliser la Henriade et votre ami. Il faut que vous fassiez encore cette affaire. Je suis fâché de la multitude des édits de Louis xv : la multitude des lois est , dans un état , ce qu'est le grand nombre des médecins, signe de maladie et de faiblesse. Je ferai dans peu un petit voyage à Paris , et je feuilleterai mon Prault : ce libraire en use très mal , selon la coutume des libraires ; qu'il ne m'échauffe pas les oreilles.' A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Cirey, septembre. Trente-cinq mille livres pour les tapisseries de la Henriade! c'est beaucoup, mon cher trésorier. Il faudrait , avant tout , savoir ce que la tapisserie de don Quichotte a été vendue ; il faudrait, surtout, Digitized b/ Google

ANNEE 1736. avant de commencer, que M. de Richelieu me payât mes cinquante mille francs. Suspendons donc tout projet de tapisserie , et que Oudri ne fasse rien sans un plus amplement informé. Faites-moi , mon cher abbé , l'emplette d'une petite table qui puisse servir à la fois d'écran et décritoire , et envoyez-la , de ma part , chez madame de Winlerfeld , rue Plâtrière. Encore un autre plaisir. Il y a un chevalier du Mouhiqui demeure à l'hôtel Dauphin , rue des Orties ; ce chevalier veut m'emprunter cent pistoles , et je veux bien les lui prêter. Soit qu'il vieunchez vous , soit que vous alliez chez lui , je vous prie de lui dire que mon plaisir est d'obliger les gens de lettres, quand je le peux , mais que je suis actuellement très mal dans mes affaires ; que cependant vous ferez vos efforts pour trouver cet argent , et que vous espérez que le remboursement en sera délégué de façon qu'il n'y ait rien à risquer ; après quoi vous aurez la bonté de me dire ce que c'est que ce chevalier , et le résultat de ces préliminaires. Dix-huit francs au petit d'Arnaud : dites -lui que je suis malade , et que je ne peux écrire. Par* don de toutes ces guenilles. Je suis un bavard bien importun , mais je vous aime de tout mon cœur. A M. BERGER. A Cléry , septembre. J'ai enûn reçu , mon cher monsieur , 'le paquet de M. du Châtelet, il y avait un Newton. Je me suis d'abord mis à genoux devant cet ouvrage , comme de raison; ensuite je suis venu au fretin. J'ai lu ma Henriade; j'envoie à Prault un errata. S'il veut décorer mon maigre poème de mon maigre visage , il faut qu'il s'adresse à M. l'abbé Moussinot, cloître Saint-Merri. Cet abbé Moussinot est un curieux , et il faut qu'il le soit bien pour qu'il s'avise de me faire graver. Je connaissais la Comtesse des Barres. Il n'y a que le tiers de l'ouvrage, mais ce tiers est conforme à l'original, qu'on me lût lire il y a quelques années. Le Dissipateur est comme vous le dites ; mais les comédiens ont reçu et joué des pièces fort audessous. Ils ont tort de s'être brouillés avec M. Destouches ; ils aiment leur intérêt et ne l'entendent pas. Le Mentor cavalier devrait être brûlé, s'il pouvait être lu. Comment peut-on souffrir une aussi calomnieuse , aussi abominable et aussi plate histoire que celle de madame la duchesse de Berri? Je n'ai point encore lu les autres brochures. Est-ce vous , mon cher ami , qui m'envoyez tout cela? Je suis bien fâché que vous ne puissiez pas venir vous-même. 213 A l'égard de la Lettre du signor Antonio Cocchi, il la faut imprimer; elle est pleine de choses instructives. Il y a autant de courage que de vérité à oser dire que les fictifs , dans les poèmes , sont ce

qui touche le moins. En effet , le voyage d'iris et de Mercure , et les assemblés des dieux, seraient bien ignorées sans les amours de Didon ; et Dieu et le diable ne seraient rien sans les amours d'Ève. Puisque M. Cocchi a l'esprit si juste et si hardi , il en faut profiter ; c'est toujours une vérité de plus qu'il apprend aux hommes. Il faudra seulement échanrer les louanges dont il m'affuble. Il commence par crier h la première phrase : Il n'y a rien de plus beau que la lieue. Adoucissons ce terme ; mettons : Il y a peu d'ouvrages plus beaux que , etc. Mais comptez qu'il est bon d'avoir , en fait de poème épique, le suffrage des Italiens. Le dévot Rousseau a fait imprimer un libelle diffamatoire contre moi, dans la Bibliothèque française, de concert avec ce malheureux Desfontaines , qui a été mon traducteur, et que j'ai tiré de Bicêtre. Ai-je tort , après cela , de faire des homélies contre l'ingratitude? J'ai été obligé de répondre et de me justifier ; car il s'agit de faits dont j'ai la preuve en main. J'ai envoyé la réponse h M. Saurin fils , parce que monsieur son père y est mêlé ; il doit vous la communiquer. J'ai lu enfin l'épître en vers qu'on m'imputait il faut être bien sot ou bien méchant pour m'accuser d'être l'auteur d'un ouvrage où l'on me loue. Comraeut est-ce que vous n'avez pas battu ces misérables , qui répandent de si plates calomnies ? La pièce est quatre fois trop longue au moins, et d'ailleurs extrêmement inégale. Il serait aisé d'en faire un bon ouvrage, en faisant trois cents ratures et en corrigeant deux cents vers; il en resterait une centaine de judicieux et de bien frappés. Si je connaissais l'auteur, je lui donnerais ce conseil. Quand vous aurez la réponse au libelle diffamatoire de Desfontaines et de Rousseau , je vous prie de la communiquer à M. l'abbé d'Olivet, rue de la Sourdière. Adieu , mon cher ami , je vous embrasse. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Cirey. Oudry , mon cher abbé , me paraît bien cher ; mais , en faisant deux tentures , ne pourrait-on pas les avoir h meilleur compte? Je pourrais même en faire travailler trois. Si M. de Richelieu me paie, il faudra bien mettre la monnaie. Le visage de Henri iv et celui de Gabrielle d'Estrées en tapisserie ne réussiront pas mal. Les bons Français voudront avoir des Gabrielle et des

CORRESPONDANCE. 244 Henri, sur l'Histoire des bons Français sont riches. Nous ne le sommes guère nous-mêmes ; mais le saint temps de Noël nous donnera, j'espère, quelque consolation. Chevalier ne pourrait-il pas venir à Cirey exécuter sous mes yeux les dessins de la Henriade ? En sait-il assez pour cela ? On dit du bien de lui , mais il n'a pas encore assez de réputation pour être indocile. On dit qu'il y a à Paris un homme qui fait les portraits en bague d'une manière parfaite. J'ai vu un visage de Louis xv , de sa façon , très ressemblant. Ayez , mon cher abbé , la bonté de déterrer cet homme. Vous trouverez impertinent que la même main poigne le roi et moi chétif ; mais l'amitié le veut, et j'obéis à l'amitié. Le chevalier de Mouchi enverra donc deux fois par semaine les petites nouvelles à Cirey. Recommandez-lui d'être infiniment secret ; donnez- lui cent écus , et promettez-lui un paiement tous les mois , ou tous les trois mois , à son gré. J'en use avec vous , mon cher ami , comme je vous prie d'en user avec moi ; je voudrais bien être assez heureux pour recevoir quelqu'un de vos ordres. A M. THIÉRIOT. Septembre. J'ai reçu enfin, mon cher ami, ce paquet du prince royal de Prusse. Vous verrez , par la lettre tout il m'honore , qu'il y a encore des princes philosophes, des Marc-Aurèle, et des Antonin. C'est dommage qu'ils soient au fond de la Germanie. C'est au moins , mon ami , une consolation pour moi que des têtes couronnées daignent me rechercher, tandis que Rousseau , La Serre , Launai et Desfontaines m'accablent de calomnies et de libelles diffamatoires. Vous savez qu'il y a déjà longtemps que Rousseau et Desfontaines firent imprimer un libelle contre moi dans la Bibliothèque française. Puissent mes ennemis m'attaquer toujours de même , et être toujours dans l'obligation de mentir pour me nuire ! Je suis persuadé que ce petit La Mare se mettra au nombre de mes ennemis. Je l'ai accablé d'assez de bienfaits pour souhaiter qu'il se joigne à mes ennemis , et qu'on voie que je n'ai pour adversaires que des ingrats et des envieux. C'est déjà se déclarer mon ennemi que d'en user mal avec vous. On ne peut pas me déclarer plus ouvertement la guerre. Il est triste pour nous d'avoir connu ce petit homme. Nous sommes bons, on abuse de notre bonté ; mais ne nous corrigeons pas. Au reste , ma bonté ne m'empêche point du tout de réfuter les calomnies de Rousseau. Ce ne serai plus bonté , ce serait sottise. Il y a une autre vertu dont je crois que j'aurai besoin bientôt ; c'est celle de la patience et de la résignation aux jugements de nosseigneurs du parterre ; mais je crois aussi que vous vous souviendrez de la belle vertu du secret. Je

vous en remercie déjà , vous, Pollion , et Polymnie. Dites , je vous prie , à cette belle muse combien je m'intéresse à sa santé , et ménagez - moi toujours la bienveillance de votre Parnasse. J'ai lu le Mentor cavalier. Quelle honte et quelle horreur ! Quoi ! cela est imprimé et lu I M. de La Popelinière ne doit point en être fâché. On y dit de lui qu'il est un sot. C'est dire de Bernard * et de Crozat qu'ils sont des gueux. A propos de Bernard , aurai-je la Claudine du vrai Bernard , du Bernard aimable ? Voici qui me paraît plaisant. Je voulais vous envoyer la lettre du prince royal de Prusse , et je ne vous envoie que ma réponse : il n'y a qu'Arlequin à qui cela soit arrivé ; mais on copie la lettre du prince, et vous ne pouvez l'avoir cet ordinaire. Vous aurez la pièce entière de la Philosophie émilienne , dont vous avez eu l'échantillon. Je vous embrasse. A M. THIERIOT. Octobre. Vous aurez incessamment , mon petit Mersenne, votre Descartes et votre Chubb. Il n'y a pas grand-chose à prendre ni dans l'un ni dans l'autre. Chubb dit longuement une petite partie des choses que sait tout honnête homme , et Descartes nie une vérité géométrique dans ses railleries mensonges physiques. On m'a envoyé les Discours à l'académie française ; mais je n'ai pas le temps de les lire. J'ai lu le Discours de Destouches. Je ne sais pas pourquoi il parle , dans sa préface, de l'Orgueil de Molière. Ce petit orgueil-là n'est ni adroit ni heureux. Je trouve que les comédiens ont très bien fait de le prier de corriger sa comédie , et lui très mal de n'en rien faire ; mais je lui pardonne à cause du plaisir que m'a fait son Glorieux. J'ai enfin reçu la Réponse aux trois détestables Épîtres de Rousseau. Cette réponse est quatre fois trop longue, il y a deux pages admirables ; mais c'est du drap d'or cousu avec des guenilles : l'ouvrage est de La Chaussée ou de Saurin. Il faut être possédé du malin ou imbécile pour me l'attribuer. Comment ! j'y ai Samuel Bernard et Antoine Crozat, tria riche financier* , mort* , le premier en Janvier 1759, le second en juin 1738. Cl.. Digitized by Google

ANNÉE 1736. suis loué depuis les pieds jusqu'à la tête , et on ose m'imputer d'en être l'auteur ! Suis-je donc assez fat pour me louer moi-même ? Je vous avoue que je suis bien indigne qu'on ait pu mettre une pareille sottise sur mon compte. Savez- vous que Rousseau et Desfontaines ont fait imprimer, dans la Bibliothèque française, un libelle contre moi ? U y a des faits ; il faut répondre ; j'ai répondu. Berger a le manuscrit. Je vous prie de le lui demander, et de le lire. Profond et éternel secret sur ce que vous savez. Tâchez aussi de m'en dire des nouvelles dans l'occasion. Je n'ai point entendu parler du paquet que vous avez donné pour moi à monsieur votre frère, dont j'enrage. Adieu , mon cher ami. A M. BERGER. A Cirey, le 10 octobre. A l'égard de l'Enfant prodigue , il faut, mon cher ami , soutenir à tout le monde que je n'en suis point l'auteur. C'est un secret uniquement entre M. d'Argental , mademoiselle Quinault , et moi. M. Tbieriot ne l'a su que par hasard; en un mot, j'ai été fidèle à M. d'Argental, et il faut que vous me le soyez. Mandez - moi ce que vous en pensez, et recueillez les jugements des connaisseurs, c'est-à-dire des gens d'esprit , qui ne viennent à la comédie que pour avoir du plaisir ; Iwc est enim ovis homo et le plaisir est le but universel : qui l'attrape a fait son salut. Trop ami des plaisirs et trop des nouveautés, Henriade , ch. vu, v. 443. restera jusqu'à ce qu'on ait trouvé micas. Je t'aimais inconstant: qu'aurais-je fait fidèle l'Andromaque , acte iv, scène 5. n'est pas plus grammatical , et c'est eu cela qu'est le mérite. Il de l'art même apprend à franchir les limites. ISArt.poit., ch. iv, v. 80. Linant n'est point Ici ; il est à six lieues, avec son pupille. Quand il sera revenu , H changera , s'il veut, la préface. Il est honteux qu'il faille la changer. M. Algarotti est allé en Italie. Nous l'avons possédé à Cirey. C'est un jeune homme en tout au-dessus de son âge, et qui sera tout ce qu'il voudra être. Ma santé s'en va au diable ; sans cela je vous écrirais des volumes ; mais il faut bien se porter * Ecclésiaste, xu , 13. 215 pour être bavard. Vous, qui vous portez à merveille, songez que vous ne pouvez m'écrire ni de trop longues ni de trop fréquentes lettres , et que votre commerce peut rendre heureux votre ami. A M. THIERIOT. 15 octobre. Si vous êtes à Saint - Vrain , tant mieux pour vous ; si vous êtes à Paris , tant mieux pour vos amis, qui vous voient. Ce bonheur n'est pas fait pour moi : maison ne saurait tout avoir : au moins ne tenez pas de celui de recevoir de vos nouvelles. Je demande le secret plus que jamais sur cet anonyme qu'on joue * : vous connaissez l'Europe , vous savez comme ce

vilain monstre est fait. S'il savait mon nom , il irait déchirer le même ouvrage qu'il approuve. Gardez-moi donc, vous, Polliou , et Polymnie , un secret inviolable. N'êtes-vous pas faits pour avoir toutes les vertus ? Je vous le demande avec (a dernière instaure. Je persiste à trouver les trois Epîtres de Rousseau mauvaises en tout sens, et je les jugerais telles si Rousseau était mon ami. La plus mauvaise est sans contredit celle qui regarde la comédie * ; elle est digne de l'auteur des Aïeux chimériques , et se ressent tout entière du ridicule qu'il y a , dans un très mauvais poète comique , de donner des règles d'un art qu'il n'entend point. Je crois que la meilleure manière de lui répondre est de donner une bonne comédie dans le genre qu'il condamne ; ce serait la seule manière dont tout artiste devrait répondre à la critique. Je vous envoie la lettre du prince de Prusse : ne la montrez qu'à quelques amis , ou m'y donne trop de louanges. La Lettre de M. Cocchi n'est pas, à la vérité, moins pleine d'éloges ; mais elle est instructive ; elle a déjà été imprimée dans plusieurs journaux , et il est bon d'opposer Je témoignage impartial d'un académicien de la Crusca aux invectives de Rousseau et de Desfontaines. J'ai adressé ma lettre au prince royal à monsieur votre frère, pour la remettre au ministre de Prusse, que je ne connais point. A l'égard de VL pitre en veys que j'adresse à ce prince , je l'ai envoyée à M. Berger pour vous la montrer ; mais je serais au désespoir qu'elle courût. L'ouvrage n'est pas fini. J'ai été deux heures à le faire , il faudrait être trois mois à le corriger; mais je n'ai pas de temps à perdre dans le travail misérable de compasser des mots. Un temps viendra où j'aurai plus de loisir , > L'Enfant prodigue. Cl. * Fpître Thalle. Cl.

2 -I G CORRESPONDANCE. et où je corrigerai mes petits ouvrages. Je touche à l'âge où l'on se corrige et où l'on cesse d'imaginer. Mille respects à votre petit Parnasse. A M. BERGER. A Clrey, le <8 octobre. Oui, je compte entièrement sur votre amitié et sur (ouïes les vertus sans lesquelles l'amitié est un être de raison. Je me fie à vous sans réserve. Premièrement il faut que le secret soit toujours gardé sur l'Enfant prodigue, il n'est point joué comme je l'ai composé , il s'en faut beaucoup. Je vous enverrai l'original ; vous le ferez imprimer, vous ferez marché avec Prault dans le temps ; mais surtout que l'ouvrage ne passe point pour être de moi ; j'ai mes raisons. Vous pouvez assurer MM. de La Roque et Prévost que je n'en suis point l'auteur. Engagez-les à le publier dans leurs ouvrages périodiques , en cas que cela soit nécessaire. Vous ne sauriez me rendre un plus grand service que de détourner les soupçons du public. Je veux vous devoir tout le plaisir de l'incognito , et tout le succès du théâtre et de l'impression. Embrassez pour moi l'aimable La Bruère. Peut-on ne pas s'intéresser tendrement aux gens que l'amour et les arts rendent heureux ? Si un opéra d'une femme réussit , j'en suis enchanté ; c'est une preuve de mon petit système que les femmes sont capables de tout ce que nous faisons , et que la seule différence qui est entre elles et nous , c'est qu'elles sont plus aimables. Comment appelez - vous , par son nom *, cette nouvelle muse qu'on appelle la Légende ? Grégoire vu n'a rien fait de mieux qu'un opéra. Si , par malheur, le secret de l'Enfant prodigue avait transpiré, jurez toujours que ce n'est pas moi qui en suis l'auteur. Mentir pour son ami est le premier, devoir de l'amitié. Voyez surtout de La Roque et Prévost, et récriez-vous sur Pin* justico des soupçons. Madame du Châtelet dit qu'il faut appeler l'Enfant prodigue, l'Orphelin. Ces Mascarades sont de Launai ; mais sa préface ne rendra pas sa pièce meilleure. Avez-vous lu le Mondain ? Je vous l'enverrai pour entretenir commerce. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. A Clrey , le 18 octobre. Vos sentiments, monsieur, et votre esprit m'ont déjà rendu votre ami ; et si , du fond de l'heureuse 'Mademoiselle Du val, de» chœur* de l'Opéra. retraite où je vis, je peux exécuter quelques uns de vos ordres, soit auprès de MM. de Richelieu et de Vaujour, soit auprès de votre famille , vous pouvez disposer de moi. Je ne doute pas, monsieur, que, avec l'esprit brillant et philosophe que vous avez , vous ne vous fassiez une grande réputation. Descartes a commencé comme vous par faire quelques campagnes ; il est vrai qu'il quitta la France par un

autre motif que vous ; mais enfin , quand il fut en Hollande, il en usa comme vous; il écrivit, il philosopha , et il fit l'amour. Je vous souhaite , dans toutes ces occupations, le bonheur dont vous semblez si digne. Je suis bien curieux de voir l'ouvrage nouveau dont vous me parlez. Je m'informerai s'il n'y a point quelque voiture de Hollande en Lorraine : en ce cas , je vous supplierais de m'adresser l'ouvrage à Nanci , sous le nom de madame la comtesse de Beauvau. Je vous garderai un profond secret sur votre demeure. U faut que Rousseau vous croie déjà parti de Hollande , puisqu'il a fait une épigramme sanglante contre vous. Elle commence ainsi : Cet écrivain plus errant que le juif Dont il arbore et le style et le masque. Voilà tout ce qu'on m'a écrit de cette épigramme ou plutôt de cette satire. Elle a , dit-on , dix-huit vers. Ce malheureux veut toujours mordre et n'a plus de dents. Voulez-vous bien me permettre de vous envoyer une réponse en forme que j'ai été obligé de faire à un libelle diffamatoire qu'il a fait insérer dans la j Bibliothèque française? J'aurais encore, monsieur, une autre grâce à vous demander, c'est de vouloir bien m'instruire quels journaux réussissent le plus en Hollande , et quels sont leurs auteurs. Si parmi eux il y a quelqu'un sur la probité de qui on puisse compter, je serai bien aise d'être en relation avec lui. Son commerce me consolerait de la perte du vôtre , que vous me faites envisager vers le mois d'avril. Mais, monsieur, en quelque pays que vous alliez , fut-co en pays d'inquisition , jo rechercherai toujours la correspondance d'un homme comme vous , qui sait penser et aimer. Supprimons dorénavant les inutiles formules , et reconnaissons-nous l'un et l'autre à notre estime réciproque et à l'envie de nous voir. Je me scus déjà attaché à vous par la lettre pleine de confiance et de franchise que vous m'avez écrite, et que je mérite. Digitized b y Google

ANNÉE 4736. 217 A M. L'ABBÉ D'OLIVET. A Cirey , ce 18 octobre. • Fiet Arislarchus • Ho*, de Art. poet ., v. 45o. Vous ôtes , mon très cher abbé , le meilleur ami et le meilleur critique qu'il y ait au monde. Que n'avez-vous eu la bonté de relire la Uennatle avec les mêmes yeux ! la nouvelle édition est achevée ; vous m'auriez corrigé bien des fautes, vous les auriez changées en beautés. Venons h notre ode. Aimez-vous mieux ce commencement : L'Etna renferme le tonnerre Dans ses épouvantables flancs; Il vomit le feu sur la terre , Il dévore ses habitants. Le tigre, acharné, sur sa proie , Sent d'une impitoyable joie Son âme horrible s'enflammer. Notre cœur n'est point né sauvage ; Grands dieux ! si l'homme est votre image , Il n'était fait que pour aimer. Colbert, ton heureuse industrie Sera plus chère à nos neveux Que la politique inflexible De Louvois, prudent et terrible. Qui brûlait le Palatinat , OU , De Louvois, dont la main terrible Embrasait le Palatinat. Avec ces changements et les autres que vous souhaitez, pensez-vous que l'ouvrage doive risquer le grand jour ? Pensez-vous que vous puissiez l'opposer à l'ode de M. Racine? Parlez - moi donc un peu du fond de la pièce, et parlez -moi toujours en ami. Si vous voulez , je vous enverrai de temps en temps quelques unes de mes folies. Je m'égaie encore à faire des vers , même en étudiant Newton. Je suis occupé actuellement à savoir ce que pèse le soleil. C'est bien Pd une autre folie. Qu'importe ce qu'il pèse , me direz - vous , pourvu que nous en jouissions ? Oh ! il importe fort pour nous autres songe-creux , car cela tient au grand principe de la gravitation. Mon cher ami, mon cher maître, Newton est le plus grand homme qui ait jamais été , mais le plus grand , de façon que les géants de l'antiquité sont auprès de lui des enfants qui jouent a la fossette. .* Et omnes « PntcrUit Stella* exortus uti trthreiiis sol. » Lee*, liv. m, v. 1056-5?. « Dicendum est Dcus ipse fuit , Deus... » Luc*, liv. v, v. 8. Cependant ne nous décourageons point ; cueillons quelques fleurs dans ce monde , qu'il a mesuré , qu'il a pesé , qu'il a seul connu. Jouons sous les bras de cet Atlas qui porte le ciel ; fessons des drames , des odes , des guenilles. Aimez-moi , consolez-moi d'être si petit. Adieu , mon cher ami , mou cher maître. A M. DE PONT DE VEYLE , LECTEUR DD ROI. A Cirey , le 19 octobre. J'apprends , monsieur, le détail des obligations que je vous ai ; vous n'êtes pas de ces gens qui souhaitent du bien h leurs amis , vous leur en faites. D'autres diraient : « Comment se tirera-t-on de « la? la chose est embarrassante ; » et, quand ils auraient plaint leur homme, le

laisseraient la , et iraient souper. Pour vous, vous raccommodez tout , et très vite , et très bien ; et vous servez vos amis de toutes façons, et vous leur faites des vers , et vous leur coupez des scènes , et les pièces sont jouées , et la police et les sifflets ont un pied de nez, et, malgré les mauvais plaisants, on réussit. Ajoutez vile à toutes vos boutés celle de me faire tenir cet enfant par la poste. Vous pouvez aisément me faire contre-signer cet enfant-là , ou vous, ou monsieur votre frère ; et puis, s'il vous plaît , diles-moi l'un et l'autre comment cela va ; s'il faut bien corriger, si cela peut devenir digne de paraître au grand jour de l'impression ; je vous croirai , par amabile fratrum. Pourquoi mesdemoiselles Fessard disent-elles que cela est de moi ? pourquoi madame de Saint-Pierre l'assure-t-elle ? Je ne l'ai point avoué , je ne l'avouerai pas. Je ne me vante que de votre amitié, de vos bontés, de mon tendre attachement pour vous, et point du tout de l'enfant. A M. LE COMTE DE TRESSAN. A Cirey , le 1^{er} octobre. Tandis qu'aux fanges du Parnasse, D'une main criminelle et basse , Rufus va cherchant des poisons, Ta main délicate et légère Cueille aux campagnes de Cythère Des fleurs dignes de tes chansons. Les Grâces accordent ta lyre ; Le Plaisir mollement t'inspire, Et tu l'inspires à ton tour.

218 CORRESPONDANCE. Que ta muse tendre et badine Se sent bien de son origine! Elle est la fille de l'Amour. Ij)in ce rimeur atrabilaire. Ce cynique, ce plagiaire, Qui t dans ses efforts odieux , Fait servir à la calomnie, A la rage, à l'ignominie, Le langage sacré des dieux ! Sans doute les premiers poètes, Inspirés, ainsi que vous l'êtes, Étaient des dieux ou des aînés ; Tout a changé , tout dégénère, Et dans l'art d'écrire et de plaire; Mais vous êtes des premiers temps. Ah , monsieur ! votre charmante épître , vos vers , qui, comme vous, respirent les grâces , méritaient une autre réponse. Mais , s'il fallait vous envoyer des vers dignes de vous , je ne vous répondrais jamais; vous me donnez en tout des exemples que je suis bien loin de suivre. Je fais mes efforts ; mais malheur à qui fait des efforts ! • Votre souvenir , votre amitié pour moi , enchantent mon cœur autant que vos vers éveilleraient mon imagination. J'ose compter sur votre amitié. Il n'y a point de bonheur qui n'augmente par votre commerce. Pourquoi faut-il que je sois privé de ce commerce délicieux ! Ah ! si votre muse daignait avoir pour moi autant de bienveillance que de coquetterie , si vous daigniez m'écrire quelquefois , me parler de vos plaisirs , de vos succès dans le monde, de tout ce qui vous intéresse , que je défierais les Rousseau et les Desfontaines de troubler ma félicité ! Je vous envoie le Mondain. C'était à vous à le faire. J'y décris une petite vie assez jolie ; mais que celle qu'on mène avec vous est au-dessus ! Comptez , monsieur , sur le tendre et respectueux attachement de Voltaire. A M. TWERIOT. 41 octobre. Le mensonge n'est un vice que quand il fait du mal ; c'est une très grande vertu quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable , non pas timidement , non pas pour un temps , mais hardiment et toujours. Qu'importe à ce malin de public qu'il sache qui il doit punir d'avoir produit une Croupillac ? qu'il la siffle si elle ne vaut rien , mais que l'auteur soit ignoré , je vous en conjure au nom de la tendre amitié qui nous unit depuis vingt ans. Engagez les Prévost et les La Roque à détourner le soupçon qu'on a du pauvre auteur. Écrivez! leur un petit mot tranchant et net. Consultez avec l'ami Berger. Si vous avez mis Sauveur du secret, mettez-le du mensonge. Mentez , mes amis , mentez ; je vous le rendrai dans l'occasion. Je suis sûr de Pollion et de Polymnie. Vous ne leur auriez pas dit mon secret , si vous n'étiez bien sûr qu'ils sont aussi discrets qu'aimables. Avoir parlé d'autre chose qu'eux eût été une infidélité impardonnable; mais leur en avoir parlé, c'est m'avoir lié à eux par une

nouvelle reconnaissance, et b vous par une nouvelle grâce que vous me faites. Comment va la santé de Pollion? Vous savez si je m'y iuteresse. 11 y a peu de gens comme lui. Je ferais une hécatombe de sots , pour sauver un rhumatisme b un homme aimable. Emilie a presque achevé ce dont vous parlez ; mais la lecture de Newton , des terrasses de cinquante pieds de large , des cours eu balustrade , des bains de porcelaine , des appariements jaune et argent, des niches en magots de la Chine , tout cela emporte bien du temps. Nons ressemblons bien au Mondain; mais l avez-vous ce Mondain ? Voici bien autre chose; c'est cette épître, que les beaux-esprits n'entendront peut-être pas , car ils sont peu philosophes ; et que les philosophes ne goûteront guère, car ils n'ont point d'oreilles. Mais vous savez assez de la philosophie de Newton , et vous avez de l'oreille ; ceci est doue fait pour vous , mon cher Mersenne. A M. BERGER. Cirey , te il octobre. Je reçois votre lettre du J I , mon aimable correspondant. Il faut absolument que vous me rendiez le service d'aller trouver le plus aimable philosophe qui soit en Europe, c'est M. do Mairan. Je lui demande pardon b genoux d'avoir confié son Mémoire au petit La Marc, qui me promet, a mon départ, de l'aller rendre stir-lc champ. Ce n'est pas la seule fois qu'il a trompé ma confiance. Je l'avais chargé de porter plusieurs Alzires; il en fit un autre usage. Je lui pardonne tout , hors sa négligence pour M. de Mairan. Je recevrai avec résignation toutes les critiques de M. d'Argental ; mais on ne peut pas toujours exéenter ce que nos amis nous conseillent. Il y a d'ailleurs des défauts nécessaires. Vous ne pouvez guérir un bossu de sa bosse qn'enlui ôtant la vie. Mon enfant est bossu; mais il se porte bien. Je ne sais si les clameurs de ce monstre de Desfontaines font impression ; mais je sais que sa conduite avec moi est bien plus horrible que ses critiques ne peuvent être justes. On m'assure que le Dcsfonlains des poètes , Rousseau , est chassé Digitized b/ Google

ANNEE H5Ô. 219 sans retour de chez l'educd'Aremberg. Je ne veux J point d'autre vengeance de son libelle diffamatoire. J'ai reçu une lettre de M. Pitot dont je suis très content. Je vous prie de le sonder pour savoir s'il serait d'humeur à revoir , à corriger un manuscrit de philosophie , à rectifier les figures mal faites, et à conduire l'impression. Je doute qu'il en ait le temps , et je n'ose le lui proposer. À l'égard de mon affaire, j'ai bien des choses à dire qui se réduisent à ceci. Je suis très mécontent , et n'ai nulle envie de revcui à Paris. Mes compliments aux Thieriot et aux Rameau. Songea surtout qu'il n'est pas vrai que j'aie fait l'Enfant prodigue. J'oubliais de vous dire que j'ai reçu les trois pièces de théâtre. Nous avons lu une scène de chacune, et nous avons jeté le tout au feu. Ne m'oubliez pas auprès de MM. Dubos et Melon. Nous ne jetons point au feu les Réflexions sur l'apeinture , ni la Ligue de Cambrai , ni l' Essai sur le commerce , libellant aurenm. Prault m'a écrit. C'est un négligent. J'attends les épreuves. Adieu, mou cher ami. A M. L'ABBÉ MOÛSSINOT. Cirey, ce 87 octobre. Je voudrais , mon cher et fidèle trésorier , avoir, sous le plus grand secret , quelque argent comptant chez un notaire discret et fidèle , qu'il pût placer pour un temps , et qu'en un besoin je pusse retrouver sur-le-champ. Le dépôt serait de cinquante mille francs , et peut-être davantage. N'au- j riez-vous pas quelque notaire à qui vous puissiez vous confier? Le tout serait sous votre nom. Je suis très mécontent du sieur Perret; il a deux excellentes qualités pour un homme public : il est brutal et indiscret. J'ai payé les frais d'un procès que je n'avais pas fait. Pour avoir mon ballot delivres, il a fallu faire ce sacrifice. J'accepte le marché que vous me proposez de la succession de La Verchère ; je m'en rapporte entièrement à vous. Ayez la bonté de donner encore un louis d'or h d'Arnaud. Dites-lui donc de se faire appeler d'Arnaud tout court; c'est un beau nom de janséniste; celui de Baculard est ridicule. A MADAME DE CHAMPBON1N. Do Cirey. Vous êtes trop bonne , adorable amie ; quelque snccès que Y Enfant prodigue puisse avoir , c'est un orphelin dont je ne m'avoue pas le père ; mais je suis bien plus flatté de l'iutorétque vous y prenez que de l'éloge du public. M. du Châtelet n'est point de retour. Les colonels sont contre-mandés , soit par les excessives précautions de M. de Belle-Ile , soit par crainte de quelque remuement des ennemis. On ne croit point la paix faite ; je n'en sais rien : tout ce que je sais , c'est que nous sommes des moutons , h (pii jamais le boucher ne dit quand il les tuera.

Puisque vous savez , charmante amie, que je préfère l'amitié à tous les rois de la terre , vous avez grand tort de n'être point à Cirey. Mais, partout où vous serez , vous serez avec l'amitié. Qui pourrait ne pas aimer votre caractère si vrai, si doux , et si égal ? Quand est-ce donc que vous verrez les entresols, amie charmante ? ' A M. DE MAILLETAN. A Cirey, le 9 novembre.

En parlant de Paris , monsieur , au mois de juin *, je chargeai un jeune homme, nommé de La Mare , de vous remettre le Mémoire sur les forces motrices , que vous aviez eu la bonté de me prêter : mais j'ignore encore si le jeune homme vous l'a rendu. Il serait heureux pour lui qu'il eût fait la petite infidélité de le garder pour s'instruire ; mais c'est un trésor qui n'est pas à son usage. La veille de mon départ , j'avais demandé à M. Pitot s'il avait lu ce Mémoire ; il m'avait répondu que non : sur quoi je conclus que , dans votre académie, il arrive quelquefois la même chose qu'aux assemblées des comédiens ; chacun ne songe qu'à son rôle , et la pièce n'en est pas mieux jouée. J'avais encore demandé à M. Pilot s'il croyait que la quantité du mouvement fût le produit de la masse par le carré de la vitesse ; il m'avait assuré qu'il était de ce sentiment, et que les raisons de MM. Leibnitz et Bernouilli lui avaient paru convaincantes : mais à peine fus-je arrivé à Cirey, qu'il m'écrivit qu'il venait de lire enfin votre Mémoire , qu'il était converti , que vous lui aviez ouvert les yeux , que votre dissertation était un chef-d'œuvre. Pour moi , monsieur , je n'avais point à changer de parti, il n'était pas question de me convertir , mais de m'apprendre mon catéchisme. Quel plaisir , monsieur, d'étudier sous un maître tel que vous ! J'ai trop tardé à vous remercier des lumières et du plaisir que je vous dois. Avec quelle netteté vous exposez les raisons de vos adversaires ! vous les mettez dans toute leur force , pour ne leur laisser aucune ressource lorsque ensuite vous les détruisez. Vous démêlez toutes les idées , vous « C'est-à-dire, dans le » premier* joui* de je vous prie.

Digitized by Google

220 CORRESPONDANCE. les rangez chacune à leur place , vous faites voir clairement le malentendu qu'il y avait à dire qu'il faut quatre fois plus de force pour porter un fardeau quatre lieues que pour une lieue , etc. , etc. J'admire comme vous distinguez les mouvements accélérés , qui sont comme le carré des vitesses et des temps , d'avec les forces , qui ne sont qu'en raison des vitesses et des temps. Quand vous avez fait voir , par le choc des corps mous et des corps à ressort (articles xxn , xxm , xxiv) , que la force est toujours en raison de la simple vitesse , on croirait que vous pouvez vous passer d'autres raisons, et vous en apportez une foule d'autres. Le n° xxvm est sans réplique. Je serais bien curieux de voir ce que peuvent répondre à ces preuves si claires les Wolf, les Bernouilli, et les Musschenbroeck. Serait-ce abuser de vos bontés , monsieur , de vous parler ici d'une difficulté d'un autre genre, qui m'occupe depuis quelques jours ? Il s'agit d'une expérience contraire aux premiers fondements de la caloptrique. Ce fondement est qu'on doit voir l'objet au point de concours du cathète et du rayon réfléchi. Cependant il y a bien des occasions où cette règle fondamentale se trouve fausse. Dans ce cas-ci, par exemple, je devrais, par les règles , voir l'objet A au point de concours D ; cependant je le vois en / . k. i. h. g. successivement à mesure que je recule mon œil du miroir concave, jusqu'à ce qu'enfin mon œil soit placé en un point où je ne vois plus rien du tout. Cela ne prouve-t-il pas manifestement que nous ne connaissons point , que nous n'apercevons point les distances par le moyen des angles qui se forment dans nos yeux ? Je vois souvent l'objet très près et très gros , quoique , l'angle soit très petit. Il paraît donc que la théorie de la vision n'est pas encore assez approfondie. Tacquet et Barrow n'ont pu résoudre la difficulté que je vous propose. Voulez-vous bien me mander ce que vous en pensez? Madame la marquise du Châtelet , qui est digne de vous lire (et c'est beaucoup) , trouve qu'il n'y a personne qui soit plus fait pour goûter la vérité que vous. Elle m'ordonne de vous assurer de son estime, et de vous faire ses compliments. Ses sentiments pour vous, monsieur, vous consoleront de l'ennui de ma lettre , et ne feront pardonner mon importunité. Je suis , avec la plus respectueuse estime, etc. A M.

L'ABBE MOUSSINOT. Clrey, le 18 novembre. Je remercio , mon cher abbé , le chevalier du Mouhi de ses nouvelles, et je n'en veux plus recevoir. En trois mois de temps il n'a pas écrit trois vérités. Je ne connais ce chevalier que parce qu'il m'emprunte : prêtez-lui cent écus , faites-lui en

espérer autant pour le mois prochain. Je ne veux plus être la dupe des ingrats, ni mettre des hommes à portée d'être injustes. Je consens de prêter , mais je ne veux plus perdre, il me propose des billets de Dupuis, libraire; prêtez -lui donc mon argent sur les billets de ce Dupuis. Je vous supplie instamment d'envoyer k mademoiselle Quinault, ruede'Anjou-Dauphine, ce joli petit secrétaire que je lui avais destiné. Il n'y a qu'à le faire laisser simplement chez elle, cl faire dire que c'est de ma part. Il faut tâcher que l'homme qui portera ce présent ne laisse pas k mademoiselle Quinault le temps de le refuser, et qu'il s'enfuie bien vite, dès qu'il l'aura donné k quelqu'un de la maison. Vous m'avez fait un grand plaisir de m'emprunter un peu d'argent. Tout ce que j'ai est h votre service; vous savez combien je vous aime, combien je vous estime , et k quel point vous pouvez compter en tout sur moi. A M. TIIEROT. Le 15 novembre. Eh bien ! quand on vous envoie des épîtres sur Newton, voilà donc comme vous traitez les gens! Je m'imagine que si vous ne répondez point, c'est que vous éludiez k présent Newton, et que la première lettre que je recevrai de vous sera un traité sur le carré des distances et sur les forces centripètes. En attendant, vous devriez bien vous égayer k m'envoyer la dispute d'Orphée-Rameau avec Euclide Castel. On dit qu'Orphéea battu Euclide. Je crois en effet notre musicien bien fort sur son terrain. On m'a envoyé L'Enfant prodigue tel qu'on le joue. Vraiment, j'ai bien raison de le désavouer, et je vous prie de jurer pour moi plus que jamais. On l'avait estropié chez les réviseurs, successeurs de l'abbé Chénier, mais estropié au point qu'il ne pouvait marcher. Les deux frères charmants , que vous connaissez , lui ont vile donné des jambes de bois. Mon ami , donnez-vous la peine de le rel D'Argental et Pont de Veurye.

Digitized by Google

ANNEE 1736. 221 lire entre les mains de notre Berger, qui va le faire imprimer, et vous m'endirez des nouvelles. Eh bien, bourreau! eh bien, marmotte en vie, paresseux Thieriot, vous laissez faire l'édition do Paris et l'édition hollandaise de la Henriade sans y mettre un petit mot , sans corriger un vers ! ah ! quel homme I que! homme ! Embrassez pour moi l'imagination de Sauveau ; si vous rencontrez Colbert- Melon et Varron - Dubos , bien des compliments. Menez-vous toujours une vie charmante chez Pollion? êtes-vous, après moi , un des plus heureux mortels de ce monde? digérez-vous? Savez - vous que le duc d'Aremberg a chassé Rousseau , pour ce beau libelle imprimé contre moi ? Voilà une assez bonne réponse , c'est une terrible phiiippique. Je dois avoir pitié de mes ennemis. Rousseau est chassé partout , Desfontaines est détesté, et vit seul comme un lézard ; moi , je vis au milieu des délices ; j'en suis honteux. Valc. Écrivez donc, loir, marmotte; dégourdissez votre indifférence. L'ambassadeur Falkeuer vous fait mille compliments. Adieu, mon aimable et paresseux et vieil ami ; adieu. Ilibe,vale, scribe. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. A Clrey , le 19 novembre. J'ai reçu , monsieur , votre lettre par la voie de Nauci ; mais , comme elle n'était point datée , je ne peux savoir si celte route est plus courte que l'autre , et si votre paquet est venu en droiture. J'ai écrit à M. Prévost , et j'ai recommandé à Ledetde le prendre pour réviseur de la Henriade , et surtout de la Philosophie de Newton , que j'ai mise à la portée du public , et que je ferai imprimer incessamment. Je verrai avec grand plaisir le soufflet imprimé que vous allez donnera ce misérable 1 de Bruxelles. Il faut envoyer des copies de tout cela aux conuassanccs qu'il a dans celte ville , où il est détesté comme ailleurs. Voici un petit rafraîchissement pour ce maraud et pour son associé l'abho Desfontaines. Cet abbé est un ex-jésuite à qui je sauvai la Grève en J 723 , et que je lirai de Bicêtre, où il était renfermé, pour avoir corrompu, ne vous en déplaie, des ramoneurs de cheminée, qu'il avait pris pour des Amours , à cause de leur fer eide leur bandeau; enfin il me dut la vie et l'honneur. C'est un fait public ; etjl est aussi public qu'au sortir de Bicêtre , s'étant retiré chez le président de Bernières , où je lui avais procuré un asile , il fit, pour remerciement , un méchant libellecontre moi. Il vint depuis m'eu demander pardon à ge•J.-B. Rousséau. noux ; et, pour pénitence, il traduisit un Essai Jur ta Poésie épique, que j'avais composé en anglais. Je corrigeai toutes les fautes de sa traduction ; je souffris qu'on imprimât son ouvrage à la suite de

la Henriade. Enfin, pour nouveau prix de mes bontés, il se ligue contre moi avec Rousseau. Voilà mes ennemis ; votre estime et votre amitié sont une réponse bien forte à leurs indignes attaques. Dans ma dernière lettre je vous demandais, monsieur , si vous êtes l'auteur du Mentor cavalier, qui se débite à Paris, sous votre nom. J'aurais sur cela plusieurs choses très importantes à vous dire. Vous pourriez envoyer à Nanci , à madame du Châtelet, vos ouvrages ; mais, si vous vouliez vous-même venir faire un petit voyage à Cirey, incognito, vous y trouveriez des personnes qui sont pleines d'estime pour vous, et qui feraient de leur mieux pour vous bien recevoir. Ne pourriez- vous pas faire insérer dans quelques gazettes que M. le duc d'Aremberg a chassé Rousseau , pour punir l'insolence que ce misérable a eue de le citer pour garant des impostures répandues dans son dernier libelle? Ce n'est pas tout; il sera poursuivi en justice à Bruxelles. C'est rendre service à tous les honnêtes gens que de contribuer à la punition d'un scélérat. Adieu, monsieur; je m'intéresserai toujours à votre gloire et à votre bonheur. Je vous suis attaché tendrement. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. *3 novembre. Je demande à M. de Brézé le secret qu'il exige de moi. Je ne suis pas difficile en affaires; mais je veux éviter toute discussion entre lui et moi. Il faut pour cela qu'il y ait un paiement certain d'année en année , ou de six mois en six mois , sans la moindre remise; qu'il consente à cela par un écrit entre vos mains ; qu'il affirme , par cet écrit, qu'il n'y a aucune saisie sur les maisons que j'ai choisies pour m'être hypothéquées ; qu'il renonce à toutes lettres d'état, de répit, paiement en billets, et à autres injustices royales. Ces précautions prises , je consens à tout. Faites une bonne œuvre, mon bon janséniste; envoyez chercher le jeune d'Arnaud ; c'est un jeune homme qu'il faut aider , mais à qui il ne faut pas donner de quoi se débaucher. Donnez-lui, cette fois-ci , dix-huit francs ; exhortez-le sérieusement à apprendre à écrire. Assurez-le de mon amitié , et qu'il compte sur mes secours , quand je serai plus riche. Il paraît avoir de bonnes

222 CORRESPONDANCE. mœurs : il mérite vos conseils ; voilà les gens qu'il faut aider : « Quo tuihi fortunam , si non conceditur uti ? » Hor., Hb. i, q». r , v. i a. Et uti , c'est faire du bieu , chacun selon son petit pouvoir. Je vous embrasse tendrement. A M. TI11ER1OT. Le 34 novembre. On m'a mandé que le Mondain avait été trouvé chez M. de Luçon , et que le président Dapuy en avait distribué beaucoup de copies. On m'en a envoyé une toute défigurée. Il est triste dépasser pour un hétérodoxe, et de se voir encore tronqué, estropié, mutilé comme un auteur ancien. Je trouve qu'on a grande raison de s'emporter contre l'auteur dangereux de cet abominable ouvrage, dans lequel on ose dire qu'Adara ne se faisait point la barbe , que ses ongles étaient un peu trop longs , et que son teint était bâlé ; cela mènerait tout droit à penser qu'il n'y avait ni ciseaux, ni rasoir , ni savonnette dans le paradis terrestre ; ce qui serait une hérésie aussi criante qu'il y en ait. De plus , on suppose , dans ce pernicieux libelle, qu'Adam caressait sa femme dans le paradis. Or, dans les anecdotes de la vie d'Adam, trouvées dans les archives de l'arche, sur le moût Ararat, par saint Cyprien, il est dit expressément que le bon homme ne b...ait point ,et qu'il ne b...da qu'après avoir été chassé ; et de là vient , à ce que disent tous les rabbins, le mot b...er de misère. Lit ut est, la hauteur et la bêtise avec laquelle un certain homme a parlé à un de nos amis m'aurait donné la plus extrême indignation , si elle ne m'avait pas fait pouffer de rire. Il n'est pas encore sûr que j'aïlle en Prusse. Recommandez à votre frère d'envoyer par le coche le paquet du prince philosophe ; demandez si ce prince a chez lui des comédiens français ; en ce cas , nous lui enverrions le Prodiges pour l'amuser. Je suppose que le ministère trouve très bon ce petit commerce littéraire. J'ai envoyé à Berlin , dans ce paquet (dont point de nouvelles), le Mondain, l'Ode à Emilie , la Neivlonique , une Lettre sur Locke , afin de lui faire ma cour in omni genere. De qui donc est ce beau poème didactique? de M. de La Chaussée sans doute. Il n'y a que lui dont j'attende ce chef-d'œuvre. Mandez-moi si j'ai deviné. Voici une copie plus exacte de la Neivtonique, vous pouvez la donner; mais il faut commencer par des gens un peu philosophes et poètes : « Pauci quos æqutis amavit • Jupiter » Eneid., liv. vi, v. iag. Mon copiste, qui n'est ni poète ni philosophe, avait mis, pour la période de vingt-six mille ans : Six cents siècles entiers par-delà vingt mille ans ; ce qui faisait quatre-vingt mille ans, au lieu de vingt-six mille : bagatelle. Mille compliments à vous, à votre Parnasse. Si vous

voyez l'aimable philosophe Mairan , dites-lui qu'il songe à moi , qu'il vous donne sa lettre. Dites que je vais à Berlin. N'écrivez plus jamais qu'à madame Faverolles, à Bar-sur-Aube ; retenez cela. Réponse sur tous les articles. Aimez-moi ; adieu, Mersenne. A M. THIERIOT. A Cirey, le 37 novembre. Assurément vous êtes le père Mersenne : ce n'est pas tout à fait, mon cher ami, en ce que mes ennemis vous font quelquefois tomber dans leurs sentiments , comme les ennemis de Descartes entraînaient Mersenne dans les leurs ; c'est parce que vous êtes le conciliateur des muses. Je vous permets très fort d'aimer d'autres vers que les miens; je suis une maîtresse assez indulgente pour souffrir les partages. Je suis de ces beautés qui aiment si fort le plaisir qu'elles ne peuvent haïr leurs rivales. J'aime tant les beaux vers que je les aime dans les autres; c'est beaucoup pour un poète. Je vous fais mon compliment sur votre beau portefeuille ; je voudrais bien que le Mondain y fût , et ne fût que là. Ce petit enfant tout nu n'était pas fait pour se montrer. Mais est-il possible qu'on ait pu prendre la chose sérieusement? Il faut avoir l'absurdité et la sottise de l'âge d'or pour trouver cela dangereux , et la cruauté du siècle de fer pour persécuter l'auteur d'un badinage si innocent , fait il y a long-temps. Ces persécutions d'un côté, et , de l'autre , une nouvelle invitation du prince de Prusse et du duc de Holstein , me forcent enfin à partir. Je serai bientôt à Berlin. Platon allait bien chez Denis , qui assurément ne valait pas le prince de Prusse. Cela vient comme de cire; vous serez l'agent du prince à Paris , et notre commerce en sera plus vif. Voilà un nouveau rapport entre Mersenne et vous : son pauvre ami allait errer dans les climats du Nord. Dieu veuille que quoique gelée ne tue pas à Berlin , comme le froid de Stockholm tua Descartes ! Dites à votre frère qu'il fasse partir sur-le-champ, par le coche de Bar-sur-Aube , à l'adresse de ma

ANNEE 4736. 223 dame du Châtelet, le nouveau paquet du prince royal pour moi. Ne manquez pas de dire à tous vos amis qu'il y a déjà long-temps que mon voyage était médité. Je serais très fâché qu'on crût qu'il entre du dégoût pour mon pays dans un voyage que je n'entreprends que pour satisfaire une si juste curiosité. Adieu ; je pars incessamment avec un officier du prince. Nous irons à petites journées. Écrivez-moi toujours , cela m'est important ; vous m'entendez. Une autre fois je vous parlerai de Newton et de l'Enfant prodigue. Je vous embrasse. A M. BERGER. A Cirey , le 97 novembre. Voici le Mondain pour ce qu'il vaut. La petite vie dont il y est parlé vaut beaucoup mieux que l'ouvrage. Je me môle aussi d'être voluptueux ; mais je ne suis pas tout à fait si paresseux que ces messieurs dont vous faites si bien la critique , qui vantent un souper agréable en mourant de faim , et qui se donnent la torture pour chanter l'oisiveté. Les comédiens comptaient qu'ils auraient une pièce de moi cet hiver ; mais ils ont très mal compté. Je ne fais point le fin avec vous ; je me casse la tête contre Newton , et je ne pourrais pas à présent trouver deux rimes. J'avais fait l'Enfant prodigue à Pâques dernier ; il était juste que dans ce saint temps je tirasse mes farces de l'Évangile. Dieu m'aide , et cela fut fait en quinze jours. Depuis ce temps je n'ai vu que des angles, des a, des b , des planètes, et des comètes. Mais Mercure n'est pas plus éloigné de Saturne que cette étude l'est d'une tragédie. Est-il vrai que ce monstre d'abbé Desfontaines a parlé de l'Enfant prodigue? Ce brutal ennemi des mœurs et de tout mérite saurait-il que cela est de moi? Mettez-moi un peu au fait, je vous en prie, et continuez d'écrire à votre véritable ami. Je vous supplie de déterrer M. Pitot, de l'académie des sciences ; il demeure cour du Palais , chez M. Arouet, trésorier de la chambre des comptes. Rendez - lui cette lettre ; et réponse. Valc, te amo. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Ce 10 décembre. Votre ministère à l'égard de Cirey , est un bon facteur in utroque jure , est le même que celui des protecteurs des couronnes , à Rome. Vous veillez sur ce petit coin de terre ; vous en détournez les orages ; vous êtes une bien aimable créature. Vous sentez tout ce que je vous dois , car votre cœur entend le mien, et vous avez mesure vos bontés à mes sentiments. Écoutez , nous sommes dans les horreurs de Newton ; mais l'Enfant prodigue n'est pas oublié. Mandez - moi vos avis , c'est-à-dire vos ordres définitivement. Faut-il le laisser reposer , et le reprendre à Pâques ? très volontiers ; en ce cas , nous attendrons à Pâques à le faire imprimer ; mais gare l'ami Minet

et les comédiens de campagne , qui en ont, dit-on , des copies ! Si vous voulez suivre le train ordinaire, et qu'on imprime à présent, renvoyez -nous la copie que vous avez , avec annotations ; il y a dans cette copie nouvelle du bon en petite quantité , qu'il faut conserver. Je crois la tournure des premiers actes meilleure de cette seconde cuvée. Je demande toujours un passe-port pour monsieur le président , car monsieur le sénéchal me paraît si provincial et si antiquaille, que je ne peux m'y faire. Si vous avez quelque chose à m'emander librement , vous savez le moyen , vous avez l'adresse. Au reste, je vous avertis que, quand vous voudrez avoir une tragédie , il faudra faire vos supplications à la divinité newtonienne , qui , à la vérité , souffre les vers , mais qui aime passionnément la règle de Kepler , et qui fait plus de cas d'une vérité que de Sophocle et d'Euripide. Qu'avez-vous ordonné du tort de ce petit écrit 1 sur les trois infâmes épîtres de mon ennemi? Vous sentez qu'on obtient aisément d'imprimer contre moi ; mais quiconque prend ma défense est sûr d'un refus. En vérité, méritai-je d'être ainsi traité dans ma patrie? Votre amitié et Cirey me soutiennent. Vous croyez bien que madame du Châtelet vous dit toutes les choses tendres que vous méritez. A M. DE MAIRAN. A Cirey , le décembre. J'abuse de vos bontés , monsieur ; mais vous êtes fait pour donner des lumières, et moi pour en profiter. Sur ce que vous me dites , dans votre lettre, que vous vous êtes bien trouvé de ne jamais admettre de merveilleux mathématiques , j'ai consulté le Mémoire de 4 71 5, que vous m'indiquez ; et j'y ai vu le prétendu merveilleux de la roue d'Aristote réduit aux lois mathématiques. Il est clair que vous avez très bien expliqué ce qui était échappé à Tacquet et aux autres. J'ose croire sur ce fondement que peut-être ne vous éloignerez-vous pas de mes idées , sur la question d'optique que j'ai pris la liberté de vous proposer. Ni Tacquet, ni Barrow, ni Griraaldi, ni Molineux , n'ont pu la résoudre. C'était une 1 L 'Utile examen.

224 CORRESPONDANCE. question du ressort du P.

Malebranchc , mais il ne l'a point traitée; et j'ai grand'pcur qu'il ne s'y fût trompé, comme il a fait , à mon avis , sur la raison pour laquelle nous voyons le soleil et la lune plus grands à l'horizon qu'au méridien. Je suis bien loin d'admettre du merveilleux dans ma difficulté ; ce sont les opticiens qui , en ne l'expliquant pas , en font une espèce de miracle. Il n'y a que l'obscur qui soit merveilleux ; et je ne cherche qu'à ôter l'obscurité qui enveloppe depuis long -temps cette question. Il me paraît quelle en vaut la peine , et qu'elle tient à une théorie assez sûre et assez curieuse. Voulez-vous vous donner la peine de voir Grimaldi, page 512, et Barrow, ad finem lectionum ? Vous trouverez la chose très obscurément énoncée dans Barrow , et très clairement dans Grimaldi ; mais, déraison, ni l'un ni l'autre n'en donnent. Voici le fait : Prenez un miroir concave ; tenez votre montre dans une main, à la distance d'un demi- pied du miroir ; reculez ensuite petit à petit le miroir de votre œil : plus vous le reculez, plus votre montre vous paraît près, jusqu'à ce qu'enfin elle semble être sur la surface du miroir d'une manière très confuse ; reculez encore un peu plus , vous ne voyez plus rien du tout. Or, lorsque vous voyez ainsi l'objet de très près, vous devriez le voir très loin, par la règle de catoptrique qui vous dit que vous verrez l'objet au point d'intersection de la perpendiculaire d'incidence et du rayon réfléchi. Ce point d'intersection est très loin derrière votre œil , et , malgré cela , l'objet vous semble très près. J'aurai bien de la peine à faire ma figure , car je suis très maladroit. Le rayon parti de l'objet A fait un angle d'incidence sur la droite infiniment petite de la courbe du miroir; l'angle de réflexion B lui est égal. Le rayon réfléchi est B, e; le calhète est la ligne pointillée; l'intersection de cette ligne et du rayon réfléchi est en D : donc je dois voir l'objet en D ; mais je le vois en f, en g , quand mon œil est placé à peu près en h. Voilà , encore un coup , ce que nul opticien n'a éclairci. L'évêque de Cloyne , savant anglais, est le seul. que je sache , qui ait porté la lumière dans ce petit coin de ténèbres. Il me semble qu'il prouve très bien que nous ne connaissons point les distances ni les grandeurs par les angles , c'est-à-dire que ces angles ne sont point une cause immédiate du jugement prompt que nous portons des distances et des grandeurs , connue les configurations des parties des corps sont une cause immédiate des saveurs que nous sentons , et la dureté , cause immédiate du sentiment de résistance que nous éprouvons , etc. Dans le cas présent , nous

jugeons l'objet très près , non à cause de ce point d'intersection qui n'en pourrait rendre raison , mais parce qu'en effet ce point d'intersection étant très éloigné, l'objet doit paraître confus. Mais comme nous sommes accoutumés à voir confusément un objet qui est trop près de nos yeux , l'objet, en cette expérience , devant paraître et paraissant confus, nous le jugeons à l'instaut très près. Mais un homme qui aurait la vue si mauvaise qu'il ne pourrait absolument voir qu'à un doigt de ses yeux , verrait très loin (dans cette même expérience) cet objet que le miroir concave représente très près aux yeux ordinaires. C'est donc en cela l'expérience qui fait tout. De là mon Anglais conclut que nous ne pouvons apercevoir en aucune façon les distances ; nous ne pouvons les apercevoir par elles-mêmes ; nous ne le pouvons par les angles optiques , puisque ces angles sont en défaut dans plusieurs cas. Et non seulement les distances, mais aussi les grandeurs, les situations des objets, ne sont point senties au moyen de ces angles ; car, si ces angles produisaient ces effets , ils les auraient produits dans l'aveuglenné à qui M. Cheselden abaissa les cataractes. Cet aveugle-né avait quinze ans quand Cheselden lui donna la vue; il fut long-temps sans pouvoir distinguer si les objets étaient à un pas ou à une lieue de lui , s'ils étaient grands ou petits , etc. Cet aveugle semble décider la question ; mais j'ai bien peur moi-même d'être ici l'aveugle. En ce cas , vous serez mon Cheselden , et je vous écris, Domine, ut videam (Luc, xvm, 41). Est-il vrai que le son se réfracte de l'air dans l'eau , et cela en même proportion que la lumière ? D'où l'a-t-on pu savoir ? Il n'y a que les poissons qui puissent nous le dire , et ils passent pour être sourds et muets. Je vous demande un petit mot sur cela. Il court , à ce que l'on me mande , une Epître sur la philosophie de Newton ; j'ai peur qu'elle ne soit très informe ; souffrez que je vous envoie une copie exacte. Je souhaiterais que ce petit ou

Digitized by Google

ANNÉE me. trage pût prouver que la physique et la poésie ne .sont point incompatibles. Je vous supplie de vouloir bien me dire , dans votre réponse, pourquoi la lumière est, selon Musschenbroeck , dix minutes à traverser le grand orbe annuel , et arrive cependant en sept minutes ou environ du soleil à nous. N'a-t-il pas pris dix minutes pour environ quatorze minutes? Ignosce et iloce. A M. L'ABBÉ Ü'OLIVhT. A Cirey. ... Mon cher maître , j'ai enfin reçu votre Prosodie, petit livre où il y a beaucoup à prendre, qui était très difficile a faire , et qui est fort bien fait. Je vous en remercie , et j'ai grande envie de voir le reste de l'ouvrage. Mandez-moi donc tout franchement si vous croyez que Y ode puisse tenir contre cette ode de M. Racine. Vous n'èles pas dans la nécessité de louer mon o.le , parce que je loue votre Prosodie. Vous ne me devez que la vérité , car c'est la seule chose que vous recevez de moi quand je vous loue ; et je vous aurai plus d'obligation de vos critiques , dont j'ai besoin , que vous ne m'eu aurez de mes éloges , dont vous n'avez que faire. Qu'est-ce que c'est , mon cher abbé , qu'une comédie intitulée l'Enfant prodigue , qu'il a pris en fantaisie à la moitié de Paris de m'attribuer? Je suis bien étonné que l'on parle encore de moi ; je voudrais être oublié du public, et jamais de vous. A M. DE C1DEVILLE. A Cirey , ce 8 décembre. Une comédie ; après une comédie, de la géométrie ; après la géométrie, la philosophie de Newton ; au milieu de tout cela, des maladies; et, avec les maladies, des persécutions plus cruelles que la fièvre, voilà, mon cher ami, semper amatc, sernper honorate , ce qui m'a empêché de vous écrire. Ou n'être point avec moi, ou travailler, ou souffrir, a été , sans discontinuer, ma destinée. Nous avons envoyé les vers sur Newton au philosophe Formont , et j'envoie au délicat , au charmant Cideville, i Enfant prodigue . Ce n'est pas que vous ne soyez philosophe, et que M . de Formont ne soit homme de belles-lettres ; il vous a fait part de notre Newlonique , et vous lui communiquerez notre Enfant. Je me fais un plaisir d'autant plus sensible de vous l'envoyer, que c'est encore un secret pour le public. On doute que cet enfant soit de moi , mais je n'ai point pour vous de secret de famille : vous jugerez s'il a un peu l'air de son père. U. 225 J ai fait cet enfant pour répondre à une partie des impertinentes épîlres de Rousseau , où cet auteur des Aïeux chimériques et des plus mauvaises pièces de théâtre que nous ayons ose donner des règles sur la comédie. J'ai voulu faire voir à ce docteur flamand que la comédie pouvait très bien réunir l'intéressant et le plaisant. Le pauvre homme n'a

jamais connu ni l'un ni l'autre, parce que les méchants ne sont jamais ni gais ni tendres. Ce petit essai m'a assez réussi. La pièce a été jouée vingt-deux fois, et n'a été interrompue que par la maladie d'une actrice ; mais je ne la ferai imprimer qu'après mûre délibération. J'ai envoyé à M. d'Argental le manuscrit ; il vous le fera tenir. Monsieur et mademoiselle Linant vous assurent de leurs respects, et ils auraient dû vous parler toujours sur ce ton ; je crois qu'ils sont l'un et l'autre dans la seule maison et dans la seule place où ils pussent être. L'extrême paresse de corps et d'esprit est l'apanage de cette famille. Avec cela on meurt partout de faim ; c'est un talent sûr pour manquer de tout. Vous riez apparemment quand vous lui conseillez de faire des tragédies. Il y a quatre ans que vous devez vous apercevoir qu'il n'est bon qu'à faire du chyle. Il a de l'esprit, mais un esprit inutile à lui et aux autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour le frère et la sœur ; mais je ne m'aveugle pas en leur lésant du bien ; et je vois Linant de trop près pour ne vous pas assurer qu'il ne fera jamais rien. Eh bien ! mon cher ami, vous coupez donc des forêts, vous abattez ces arbres que vous avez incrustés de C et de toutes les autres lettres de l'alphabet, car vous avez mêlé plus d'un chiffre avec le vôtre : tantôt c'est Chloé, tantôt c'est Lycoris ou Glycère qui a eu le cœur de l'Ilorace de Rouen. Vous songez donc maintenant à vous arrondir. Mais quand vous aurez fait tous vos contrats, et que vous serez las de votre maîtresse, il faut venir voir l'héroïne et le palais de Cirey ; nous cacherons les compas et les quarts de cercle, et nous vous offrirons de six fleurs. Je vous ai parlé de persécutions dans ma lettre. Savez-vous bien que le Mondain a été traité d'ouvrage scandaleux, et vous douteriez-vous qu'on eût osé prendre ce misérable prétexte pour m'accabler encore ? Dans quel siècle vivons-nous ! et après quel siècle ! Faire à un homme un crime d'avoir dit qu'Adam avait les ongles longs, traiter cela sérieusement d'hérésie * ! Je vous avoue que je suis outré, et qu'il faut que l'amitié soit bien puissante sur mon cœur, pour que je n'aie pas La police avait biffé les mots exorciser et patriarche, dans l'Enfant prodigue Ci.. M

CORRESPONDANCE. 220 (>as chercher plus loin une retraite , à l'exemple des Descartes et des Bayle. Jamais l'hypocrisie n'a plus infecté les Espagnols et les Italiens. Il s'est élevé contre moi une cabale qui a juré ma perte ; et pourquoi? parce que j'ai fait la Henriade , Charles XII , Alxire , etc.; parce que j'ai travaillé vingt ans à donner du plaisir à mes compatriotes. - Virtutem incolumem odimus, - Sublatam ex oculis quærimus invidi. » Hoa., lib. m, od. xxiv, v. 3i. Adieu , mon cher et respectable ami ; embrassez pour moi M. de Formont. Emilie vous fait mille sincères compliments. V. A M. LE COMTE DE TRESSAN. Ce 9 décembre. Il est certain que c'est M. le président Dupuy qui a distribué des copies du Mondain dans le monde , et, qui pis est, des copies très défigurées. La pièce, tout innocente quelle est, n'était pas faite assurément pour être publique. Vous savez d'ailleurs que je n'ai jamais fait imprimer aucun de ces petits ouvrages de société qui sont , comme les parades du prince Charles et du duc de Nevers , supportables à huis clos, fl y a dix ans que je refuse constamment de laisser prendre copie d'une seule page du poème de la Pucelle, poème cependant plus mesuré que l'Arioste, quoique peut-être aussi gai. Enfin , malgré le soin que j'ai toujours pris de renfermer mes enfants dans la maison , ils se sont mis quelquefois à courir les rues. Le Mondain a été plus libertin qu'un autre. Le président Dupuy dit qu'il le tenait de l'évêque de Luçon , lequel prélat , par parenthèse , n'était pas encore assez mondain, puisqu'il a eu le malheur d'amasser douze mille inutiles louis dont il eût pu, de son vivant, acheter douze mille plaisirs. Venons au fait, il est tout naturel et tout simple que vous ayez communiqué ce Mondain de Voltaire à cet autre mondain d'évêque. Je suis fâché seulement qu'on ait mis dans la copie : Les parfums les plus doux Rendent sa peau douce, fraîche, et polie; il fallait mettre : Rendent sa peau plus fraîche et plus polie. Voilà sans doute le plus grand grief. Rien ne peut arriver de pis à un poète qu'un vers estropié» Le second grief est qu'on ait pu avoir la mauvaise foi, et, j'ose dire, la lâche cruauté de chercher à m'inquiéter pour quelque chose d'aussi simple , pour un badinage plein de naïveté et d'innocence. Cet acharnement à troubler le repos de ma vie, sur des prétextes aussi misérables, ne peut venir que d'un dessein formé de m'accabler et de me chasser de ma patrie. J'avais déjà quitté Paris pour être à l'abri de la fureur de mes ennemis. L'amitié la plus respectable a conduit dans la retraite des personnes qui connaissent le fond de mon cœur, et qui

ont renoncé au monde, pour vivre en paix avec un honnête homme dont les mœurs leur ont paru dignes peut-être de tout autre prix que d'une persécution. S'il faut que je m'arrache encore à cette solitude , et que j'aie dans les pays étrangers , il m'en coûtera sans doute , mais il faudra bien s'y résoudre ; et les mêmes personnes qui daignent s'attacher h moi aiment beaucoup mieux me voir libre ailleurs que menacé ici. Monsieur le prince royal de Prusse m'a écrit depuis long-temps , en des termes qui me font rougir, pour m'engager h venir à sa cour. On m'a offert une place auprès de l'héritier d'une vaste monarchie , avec dix mille livres d'appointements ; on m'a offert des choses très flatteuses en Angleterre. Vous devinez aisément que je n'ai été tenté de rien, et que si je suis obligé de quitter la France, ce ne sera pas pour aller servir des princes. Je voudrais seulement savoir, une bonne fois pour toutes , quelle est l'intention du ministère, et si , parmi mes ennemis , il n'y en a point d'assez cruels pour avoir juré de me persécuter sans relâche. Ces ennemis , au reste , je ne les connais pas; je n'ai jamais offensé personne; ils m'accablent gratuitement. Plorivere suis non respondere favorem •< Spr.rntuin nierilis. » Ho*., lib. ii, cp. i, v. g. Je demande uniquement d'être au fait , de bien savoir ce qu'on veut , de n'être pas toujours dans la crainte, de pouvoir enfin prendre un parti. Vous êtes à portée , et par vous-même et par vos amis , de savoir précisément les intentions. AI. le bailli de Froulay, M. de Bissi , peuvent s'unir avec vous. Je vous devrai tout, si je vous dois au moins la connaissance de ce qu'on veut. Voilà la grâce que vous demande celui qui vous a aimé dès votre enfance, qui a vu un des premiers tout ce que vous deviez valoir un jour, et qui vous aime avec d'autant plus de tendresse , que vous avez passé toutes ses espérances. Soyez aussi heureux que vous méritez de l'être, et h la cour, et en amour. Vous êtes né pour plaire, même a vos rivaux. Je serai consolé de

Digitized by Google

ANNEE 4758. tout ce qu'on eue fait souffrir , si j'apprends au moins que la fortune continue a vous rendre justice. Comptez qu'il n'y a pas deux personnes que votre bonlicur intéresse plus que moi. Permettez-moi de présenter mes respects à mademoiselle de Trcssan et a madame de Geniis. Vous m'écriviez : « Fortnosam resonarc doces Àmaryllida süvas; ■» Viro., égl., t. v. 5. faudra-t-il que je réponde : « Nos patriam fugimus?... ■ Adieu , Polliou ; adieu , Tibulle. On me traite comme Bavius. t A M. LE MARQUIS D'ARGENS. A Cirey, le 10 décembre. J attends avec bien de l'impatience, monsieur, le nouvel ouvrage que vous m'avez annoncé. J'y trouverai sûrement ces vérités courageuses quo les autres hommes osent à peine penser. Vous êtes né pour faire bien de l'honneur aux lettres , et , j'ose dire, à la raison humaine. L'habitude que vous avez prise de si bonne heure de mettro vos pensées par écrit est excellente pour fortifier son jugement et ses connaissances. Quand on ne réfléchit que pour soi , et comme en passant , on accoutume son esprit à je ne sais quelle mollesse qui le fait languir à la longue ; mais , quand on ose , dans une si grande jeunesse, se recueillir assez pour écrire en philosophe et penser pour soi et pour le public, on acquiert bientôt une force de génie qui met audessus des autres hommes. Continuez à faire un si noble usage du loisir que peut vous laisser l'attachement respectable qui vous a conduit où vous êtes. Je crois que j'irai bientôt en Prusse voir un autre prodige. C'est le prince royal , qui est à peu près de votre âge , et qui pense comme vous. Je compte , à mon retour, passer par la Hollande , et avoir l'üonncur de vous y embrasser. Un de mes amis , qui va à Leyde , et qui doit y passer quelque temps , sera, en attendant , si vous le voulez bien, le lien de notre correspondance. H s'appelle de Kévol ; il est sage , discret , et bon ami . Ce sera lui qui vous fera tenir ma lettre; vous pourrez vous confier à lui en toute sûreté. Je ue lui ai point dit votre demeure, et vous resterez le maître do votre secret : je lui ai dit seulement qu'il pouvait vous écrire chez M. Prosper, a La Haye. Adieu , monsieur ; permellcz-moi de présenter 227 mes respects h la personne qui vous retient où vous êtes. A M. BERGER. A Cirey , le U décembre. Je reçois votre lettre du 8. Je fais partir, par cet ordinaire , la pièce et la préface , pour être imprimées par le libraire qui en offrira davantage ; car je ne veux faire plaisir a aucun de ces messieurs, qui sont , comme les comédiens , créés par les auteurs, et très ingrats envers leurs créateurs. Je suis indigné contre Prault de ce qu'il ne m'envoie point Je carton du portrait de M. le

duc d'Orléans , et de ce qu'il ne m'envoie point la préface imprimée , et de ce qu'il a l'impertinence de ne pas répondre exactement à mes lettres. Faites-lui sentir ses torts , et punissez-le en donnant la pièce à un autre. Vous aurez la Newlonade, ou plutôt l'Eucliaïle. Thieriot doit vous la faire voir ; mais il faut être un peu philosophe pour aimer cela. Je vous prie de passer chez l'abbé Moussinol ; il y a une très jolie pendule d'or moulu , dont je veux faire présent à mademoiselle Quinaut, pour ses peines. Voyez si vous voulez avoir la bonté de vous charger de faire ce présent. Vous n'avez pas besoin de cela pour être reçu à merveille ; mais ce sera un petit véhicule pour vous faire avoir vos entrées. Il faudra forcer mademoiselle Quinaut à accepter celle bagatelle. Voilà déjà une petite négociation , en attendant mieux A l'égard de l'Enfant prodigue, il faut qu'il soit mieux que la Henriade. Je suis honteux de la négligence de Prault ; mauvais papier, mauvais caractère , point de table; cela est honteux. Vous trouverez la pièce et la préface chez M. d'Argental , qui vous remettra l'une et l'autre; ainsi négociez avec le libraire le moins fripon et le moins ignorant que faire se pourra. Comment pourrait-on faire pour avoir par écrit le procès de Castel et de Rameau ? Vous êtes un correspondant à qui on peut demander de tout. Envoyez -moi ce procès; écrivez-raoi souvent; sachez comment va l'Enfant prodigue; aimez le père , qui vous aime de tout son cœur. Je défie M. le chevalier de Villefort d'avoir dit, et même d'avoir connu combien on est heureux à Cirey. Les nuages que les Rousseau et les Desfontaines veulent élever, du sein de la fange où ils rampent, ne vont pas jusqu'à moi. Je crache quelquefois sur eux , mais c'est sans y songer. Adieu. 45.

CORRESPONDANCE. A M. L'ABBE MOUSSINOT. CIREY ,
décembre. Que dites-vous , mon cher abbé , de ce petit La Mare , qui est
venu escroquer de l'argent chez vous par un mensonge , et qui ne m'a pas
écrit depuis que j'ai quitté Paris? L'ingratitude me paraît innée dans le genre
humain , bien plus que les idées métaphysiques dont parlent Descartes et
Malebranche. Vous avez raison d'être plus content du jeune Baculard , à qui
vous avez donné de l'argent , que du sieur La Mare , qui vous en a escamoté
; et je vois leurs caractères fort différents ; je crois dans l'un encourager la
vertu , je ne vois rien dans l'autre. Vous les connaissez ; c'est à vous d'en
juger. Si vous avez de l'argent , je vous prie de donner cent francs à M.
Berger ; et, si vous ne les avez pas , de vendre vite quelque'un de mes
meubles pour les lui donner, dussiez-vous lui donner cinquante francs une
fois, et cinquante livres une autre fois. Ayez la bonté de lui faire ce plaisir ;
je lui ai une grande obligation de vouloir bien s'adresser à moi. Le plus
grand regret que j'aie , dans le dérangement où Demoulin a mis ma fortune,
est d'être si peu utile à des amis tels que M. Berger. Enfin , il faut songer à
ce qui me reste , plus qu'à ce que j'ai perdu , et lâcher d'arranger mes petites
affaires de façon que je puisse passer ma vie à être un peu utile à moi-même
et à ceux que j'aime. Si le chevalier de Mouhi vient vous voir, dites-lui que
je suis prêt à lui faire tous les plaisirs qui dépendront de moi ; mais ne vous
engagez pas , et même ne lui donnez pas de parole trop positive. Depuis
huit jours je suis sur le point de partir pour aller voir le prince de Prusse ,
qui m'a fait l'honneur de m'écrire souvent pour m'inviter d'aller à sa cour
passer quelque temps. Je vous embrasse , mon cher chanoine , et vous
aimerai toujours bien sincèrement , même après avoir vu le prince royal de
Prusse. A M. BERGER. A CIREY , décembre. Vous vous moquez de moi,
mon cher ami, avec votre billet. Est-ce que les amis se font des billets? Je
suis très en colère, messieurs; vous ne trouvez pas la préface de M. Linant
bonne : faites-en une meilleure , et on l'imprimera ; mais tant que vous n'en
ferez point , on imprimera la sienne. Il serait très ridicule de demander
pardon au public de ce qu'on imprime si souvent la tienne. On la
réimprime quand les éditions sont épuisées. Il faudrait le demander, si on ne
la réimprimait pas. Les criailleries de quelques ennemis , que je ne dois
qu'à mes succès et à mes bienfaits , ne doivent point fermer la bouche à
mes amis ; et ils ne doivent pas être timides , parce que Rousseau est un
monstre de jalousie , et Desfontaines un monstre d'ingratitude. Je vous prie

, raon cher ami , de me mander si la lettre au prince royal de Prusse , envoyée cachetée le 8 de ce mois à Thieriot le marchand , pour être remise à l'envoyé de Prusse , a été en effet remise à ce ministre. A l'égard du paquet h cachet volant , contenant l'épltre en vers , vous l'avez sans doute remis à M. Cbambricr. Je serais très fâché que cette épilrc courût. Elle n'est pas finie. Elle trouvera grâce devant un prince favorablement disposé , et n'en trouverait pas devant des critiques sévères ; mais j'ai voulu payer, par un prompt hommage , les bontés de ce priuce. J'aurais attendu trop long-temps si j'avais limé mon ouvrage. Tâchez de trouver le Prussien Gresset. il va dans une cour où Rousseau est regardé comme un faquin de versificateur, dans une cour où l'on aime la philosophie et la liberté de penser, où l'on déteste le cagotisme, et où l'on m'aime comme homme et poète. Faites adroitement la leçon à son cœur et h son esprit. Vous êtes fait pour en conduire plus d'un. Je vous embrasse. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Le *0 décembre. J'ai reçu, monsieur, votre lettre du tO décembre, et, depuis ce temps, uue heureuse occasion a fait parvenir jusqu'à moi votre livre de philosophie. Mes louanges vous seront fort inutiles : je suis un juge bien corrompu. Je pense absolument comme vous presque sur tout. Si l'intérêt de mon opinion ne me rendait pas un peu suspect, je vous dirais : « Macte anima , gtnerose puer, mc itur ad astra. » Mais je ne veux pas vous louer, je ne veux que vous remercier. Oui , je vous rends grâce , au nom de tous les gens qui pensent, au nom de la nature humaine qui réside dans eux seuls, des vérités courageuses que vous dites : Vox exæquai Victoria cœlo. Je vous trouve l'esprit de Bayle et le style de Montaigne. Votre livre doit avoir un très grand succès, et les écrits de la superstition cl de l'hypocrisie ne serviront qu'à votre gloire. Mon Dieu , que votre indepair m'a réjoui ! et que cela donne un bon ridicule à l'indéfini ! Digitized by Google

ANNÉE 4756. mais qu'il y a de choses qui m'ont plu ! et que j'ai envie de vous voir pour vous le dire ! Vous devez mener une vie très heureuse; vous vivez avec les belles-lettres , la philosophie , tous les arts. Je vous fais bien mes compliments sur tout cela. Qu'il soit permis de profiter de votre exemple , et d'être un peu philosophe à mon tour. Je vous envoie une Épître à madame la marquise du Châtelet , épître qui est , ce me semble , dans un autre goût que celles de Rousseau. N'est-ce pas un peu rappeler l'art des vers à son origine , que de faire parler à Apollon le langage de la philosophie? Je voudrais bien n'avoir consacré mon temps qu'à des choses aussi dignes de la curiosité des hommes raisonnables. Je suis surtout très affligé d'être obligé quelquefois de perdre des heures précieuses à repousser les indignes attaques de Rousseau et de Desfontaines. La jalousie a fait le premier mon ennemi , l'autre ne l'est devenu que par excès d'ingratitude. Ce qui me console et me justifie, c'est que mes ennemis sont les vôtres. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Ce dimanche, à quatre heures* du matin , décembre. Votre amie 1 a été d'abord bien étonnée quand elle a appris qu'un ouvrage aussi innocent que le Mondain avait servi de prétexte à quelques uns de mes ennemis; mais son étonnement s'est tourné dans la plus grande confusion et dans l'horreur la plus vive, à la nouvelle qu'on voulait me persécuter sur ce misérable prétexte. Sa juste douleur l'a emporté sur la résolution de passer avec moi sa vie. Elle n'a pu souffrir que je restasse plus long-temps dans un pays où je suis traité si inhumainement. Nous venons de partir de Cirey ; nous sommes, à quatre heures du matin, à Vassy, où je dois prendre des chevaux de poste. Mais mon véritable , mon tendre et respectable ami , quand je vois arriver le moment où il faut se séparer pour jamais de quelqu'un qui a fait tout pour moi , qui a quitté pour moi Paris , tous ses amis , et tous les agréments de la vie, quelqu'un que j'adore et que je dois adorer, vous sentez bien ce que j'éprouve; l'état est horrible. Je partirais avec une joie inexprimable ; j'irais voir le prince de Prusse , qui m'écrit souvent pour me prier d'aller à sa cour; je mettrais entre l'envie et moi un assez grand espace pour n'en être plus troublé; je vivrais, dans les pays étrangers , en Français qui respectera toujours son pays ; je serais libre . et je 1 Madame la marquise du Châtelet K 229 n'abuserais point de ma liberté; je serais le plus heureux homme du monde : mais votre amie est devant moi , qui fond en larmes. Mon cœur est percé. Faudra-t-il la laisser retourner seule dans un château

qu'elle n'a bâti que pour moi , et me priver de ce qui est la consolation de ma vie parce que j'ai des ennemis à Paris? Jo suspens , dans mon désespoir, mes résolutions; j'attendrai encore que vous m'ayez instruit de l'excès de fureur où l'on peut se porter contre moi. C'est bien , assurément, réunir l'absurdité de l'âge d'or et la barbarie du siècle de fer, que de me menacer pour un tel ouvrage. Il faut donc qu'on l'ait falsifié. Enfin jo ne sais que croire. Tout ce que je sais , c'est que je voudrais être ignoré de toute la terre , et n'être connu que de vous et de votre amie. Elle était déterminée, à neuf heures du soir, à me laisser partir; mais, moi , je vous dis , à quatre heures du matin , à présent de concert avec elle: Faites tout ce que vous croyez convenable. Si vous jugez l'orage trop fort, mandez-le-nous à l'adresse ordinaire, et j'achèverai ma route; si vous le croyez calmé véritablement, je resterai. Maisquelle vie affreuse! Être éternellement bourrelé par la crainte de perdre, sans forme de procès, sa liberté sur le moindre rapport , j'aimerais mieux la mort. Enfin je m'en rapporte à vous; voyez ce que je dois faire. Je suis épuisé de lassitude , accablé de chagrin et de maladie. Adieu; je vous embrassa mille fois , vous et votre aimable frère. Pourquoi mademoiselle Quinault ne m'a-t-elle pas assez pour daigner recevoir un colifichet de ma part? A MADAME DE CHAMPBONIN. De Givet , décembre. M. de Champbonin , madame, a un cœur fait comme le vôtre ; il vient de m'en donner une preuve bien sensible. Je me flatte que vous rendrez encore un plus grand service 'a la plus adorable personne du monde; vous la consolerez, vous resterez auprès d'elle autant que vous le pourrez. J'ai plus besoin encore de consolations ; j'ai perdu mille fois davantage , vous le savez ; vous êtes témoin de tout ce que son cœur et son esprit valent ; c'est la plus belle âme qui soit jamais sortie des mains de la nature : voilà ce que je suis forcé de quitter. Parlez -lui de moi, je n'ai pas besoin de vous en conjurer. Vous auriez été le lien de nos cœurs , s'ils avaient pu ne s« pas unir eux-mêmes. Hélas I vous partagez nos douleurs ! non , ne les partagez pas , vous seriez trop à plaindre. Les larmes coulent de mes yeux en vous écrivant. Comptez sur moi coirm* sur

230 CORRESPONDANCE. vous-même. Je vous remercie encore «ne fois de la marque d'amitié que vient de me donner M. de Châmbonin. A MADAME LA MARQUISE DD CHATELET. Décembre. J'écris à madame de Richelieu ; mais je ne lui parle presque pas de mon malheur. Je ne veux pas avoir l'air de me plaindre *. A M. TIIERIOT. A Leyde, lo 17 janvier. Il est vrai , mon cher ami , que j'ai été très malade ; mais la vivacité de mon tempérament me tient lieu de force ; ce sont des ressorts délicats qui me mettent au tombeau, et qui m'en retirent bien vite. Je suis venu h Levde consulter le docteur Boerbaave sur ma santé, et s'Gravesande sur la philosophie de Newton. Le prince royal me remplit tons les jours d'admiration et de reconnaissance; il daigne m'écrire comme a son ami ; il fait pour moi des vers français tels qu'on en faisait *a Versailles dans le temps du bon goût et des plaisirs. C'est dommage qu'un pareil prince n'ait point de rivaux. Je ne manque pas de lui glisser quelques mots de vous dans toutes mes lettres. Si ma tendre amitié pour vous vous peut être utile, ne serai-je pas trop heureux ? Je ne vis que pour l'amitié, c'est elle qui m'a retenu 'a Ciry si long-temps ; c'est elle qui m'y ramènera , si je retourne en France. Le prince royal m'a envoyé le comte de Borck, ambassadeur du roi de Prusse en Angleterre , pour m'offrir sa maison à Londres, en cas que je voulusse y aller, comme le bruit en a couru : je suis d'ailleurs traité ici beaucoup mieux que je ne mérite. Le libraire Ledet , qui a gagné quelque chose h débiter mes faibles ouvrages, et qui en fait actuellement une magnifique édition , a plus de reconnaissance que les libraires de Paris n'ont d'ingratitude. Il m'a forcé de loger chez lui quand je viens h Amsterdam voir comment va la philosophie newtonienne. Il s'est * De la volumineuse correspondance de Voltaire avec madame du Châtelet il ne reste que ce fragment , que Al. Clogenson croit du SS au 30 décembre, et quelques lignes qui doivent être du mots d'août 1736 : « Voici , dll-il , de* fleur* et de* épine* que Je vou* envoie. a Je sui* comme saint Pacôme, qui récitant se* matines « sur sa chaise percée, disait au diable: Mon ami, ce qui « va en haut est pour Dieu , ce qui tom/>e en bas eu pour « loi. Le diable, c'est Rousseau; et pour Dieu, vous savez « bien que c'est vous- » Voyez , tome il , dans le* Pociiet mtUet , le madrigal: Tout Ml égal , et la nature ange , etc. cl l'épigramme CarUia emedu envieux. avisé de prendre pour enseigne la tête de votro ami Voltaire. La modestie qu'il faut avoir défend à ma sincérité de vous dire l'excès de considération qu'on a ici pour moi. Je

ne sais quelle gazette impertinente , misérable écho des misérables
Nouvelles à la main de Paris , s'était avisée de dire que je m'étais retiré
dans les pays étrangers pour écrire plus librement. Je démens cette
imposture en déclarant , dans la gazette d'Amsterdam , nue je désavoue tout
ce qu'on fait courir sous mon nom , soit en France, soit dans les pays
étrangers , et que je n'avoue rien que ce qui aura ou un privilège ou une
permission connue. Je confondrai mes ennemis en ne leur donnant aucune
prise, et j'aurai la consolation qu'il faudra toujours mentir pour me nuire.
J'ai trouve ici le gouvernement de France en très grande réputation , et ce
qui m'a charmé , c'est que les Hollandais sont plus jaloux de notre
compagnie des Indes que Rousseau ne l'est de moi. J'ai vu aujourd'hui des
négociants qui ont acheté, h la deruière vente de Nantes , ce qui leur
manquait à Amsterdam. Voilà de ces choses dont Pollion peut faire usage
auprès du ministre , dans l'occasion ; mais comme je fais plus de cas d'un
bon vers que du négoco et de la politique , lâchez donc de me marquer ce
que vous trouvez de si négligé dans les vers dont vous me parlez. Je suis
aussi sévère que vous pour le moins; et, dans les intervalles que me laisse la
philosophie , je corrige toutes les pièces de poésie que j'ai faites, depuis
Œdipe jusqu'au Temple de t' Amitié. H y eu aura quelques unes qui vous
seront adressées; ce seront celles dont j'aurai plus de soin. A M. LE
MARQDIS D'ARGENS. A Leyde, leSOJanvter. Si les Lettres juives me
plaisent , mon cher Isaac! si j'en suis charmé I ne vous l'ai-je pas écrit
trente fois? Elles sont agréables et instructives , elles respirent l'humaité et
la liberté. Je soutiens que c'est rendre un très grand service au public que de
lui donner, deux fois par semaine , de si excellents préservatifs. J 'aime
passiouuément les Lettres et l'auteur; je voudrais pouvoir contribuer à son
bonheur ; j'irai l'embrasser incessamment. Je suis bien fâché de l'avoir vu
si peu, et j« veux du mal à Newton, qui s'est fait mon tyran , cl qui
m'empêche d'aller jouir de la conversation aimable de M. Boyer *. J'irai ,
j'irai , sans doute. J'ai été obligé d'aller à Amsterdam pour l'impression
dénies guenilles; j'y ai vu M. Prévost , qui vous aime de tout son coeur : je
le crois bien, et j'eo fais autant. Je n ai 1 Nom de famille du marquis
d'Argcn».

251 ANNÉE 4757. osé avilir votre main à faire un dessin de vignette; mais vous ennobliriez la vignette , et votre main ne serait point avilie. Je vous enverrai YEpître du fils d'un bourymestre sur la Politesse hollandaise , et je vous prierai de lui donner une petite place dans vos juiveries. Adieu, monsieur; je vous embrasse tendrement. J'ospère, encore une fois, venir jouer quelque rôle dans vos pièces. Je présente mes respects a mademoiselle Le Couvreur 1 d'Utrecht ; vous faites tous deux une charmante synagogue, car synagogue signifie assemblage. P. S. Ma foi , je suis enchanté que vous ayez reçu dos nouvelles qui vous plaisent. Si j'avais un fils comme vous , et qu'il se fit turc , je me ferais turc, et j'irais vivre avec lui et servir sa maîtresse. Malheur aux Nazaréens qui ne pensent pas ainsi ! Je vous envoie la Politesse hollandaise ; faitesen usage lo plus tôt que vous pourrez. Voila le canevas; vous prendrez de vos couleurs, vous flattez la nation chez qui vous êtes, et vous punirez l'ennemi de toutes les nations. Je vous embrasse tendrement. K M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Amsterdam , ce *7 Janvier. Respectable ami , je vous dois compte de ma conduite; vous m'avez conseillé de partir, et je suis parti ; vous m'avez conseillé de ne point aller en Prusse , et je n'y ai point été ; voici le reste que vous ne savez pas. Rousseau apprit mon passage par Bruxelles , et se hâta de répandre et de faire insérer dans les gazettes que je me réfugiais en Prusse, que j'avais été condamné a Paris à une prison perpétuelle , etc. Celte belle calomnie n'ayant pas réussi , il s'avise d'écrire que je prêche l'athéisme à Leyde ; là-dessus il forge une histoire, et on envoie ces contes bleus à Paris, où sans doute la bonté du prochain ne les laissera pas tomber par terre. Ou m a renvoyé de Paris une des lettres circulaires qu'il a fait écrire par un moine défroqué, qui est son correspondant à Amsterdam. Ces calomnies si réitérées, si acharnées, et si absurdes, ne peuvent ici me porter coup, mais elles peuvent beaucoup me nuire à Paris; elles m'y ont déjà fait des blessures, elles rouvriront les cicatrices. Je sais , par expérience , combien le mal réussit dans une belle et grande ville comme Paris , où l'on n'a guère d'autre occupation que de médire. Je sais que le bien qu'ou dit d'un homme ne passe guère la porte de la chambre où on en parle , et que la calomnie va à tire' Mademoiselle Cochols ou Cauchois, comédienne que d'ArKcns épousa depuis. d'aile jusqu'aux ministres. Je suis persuadé que , si ces misérables bruits parviennent à vous , vous en verrez aisément la source et l'horreur, et que vous préviendrez l'effet qu'ils peuvent faire. Jo voudrais

être ignoré, mais il n'y a plus moyen. (Il faut se résoudre à payer toute ma vie quelques tributs à la calomnie. Il est vrai que je suis taxé un peu haut; mais c'est une sorte d'impôt fort mal réparti. Si l'abbé de Saint-Pierre a quelque projet pour arrêter la médisance, je le ferai volontiers imprimer à mes dépens. Du reste je vis assez en philosophe, j'étudie beaucoup, je vois peu de monde, je tâche d'entendre Newton, et de le faire entendre. Je me console, avec l'élude, de l'absence de mes amis. Il n'y a pas moyen de refondre à présent l'Enfant prodigé. Je pourrais bien travailler à une tragédie le matin, et à une comédie le soir; mais passer en un jour de Newton à Thalie, je ne m'en sens pas la force. Attendez le printemps, messieurs; la poésie servira son quartier; mais à présent c'est le tour de la physique. Si je ne réussis pas avec Newton, je me consolerais bien vite avec vous. Mille tendres respects, je vous en prie, à monsieur votre frère. Je suis bien tenté d'écrire à Thalie; je vous prie de lui dire combien je l'aime, combien je l'estime. Adieu: si je voulais dire à quel point je pousse ces sentiments-là pour vous, et y ajouter ceux de mon éternelle reconnaissance, je vous écrirais des in-folio de bénédictins. A M. THIERIOT. Le 25 janvier. Mon cher ami, il faut s'armer de patience dans cette vie, et tâcher d'être aussi insensible aux traverses que nos cœurs sont ouverts aux charmes de l'amitié. Ce bon dévot de Rousseau fut informé, il y a un mois, que j'avais passé par Bruxelles; aussitôt sa vertu se ranima pour faire mettre dans trois ou quatre gazettes que je m'en allais en Prusse, parce que j'étais chassé de France: sa probité a même été jusqu'à écrire et à faire écrire contre moi en Prusse. Voyant que Dieu ne bénissait pas ses pieuses intentions, et que j'étais tranquille à Leyde, où je travaillais à la Philosophie de Newton, il a recouru chrétiennement à une autre batterie. Il a semé le bruit que j'étais venu prêcher l'athéisme à Leyde, et que j'en serais chassé comme Descartes; que j'avais eu une dispute publique avec le professeur s'Gravesande sur l'existence de Dieu. etc. Il a fait écrire cette belle nouvelle à Paris, par un moine défrôqué qui faisait autrefois la Mademoiselle Unciault. Digitized by Google

CORRESPONDANCE. 252 un libelle hebdomadaire intitulé le Glaneur. Ce moine est chassé de La Haye , et est caché à Amsterdam. J'ai été bien vile informé de tout cela. Il se fait ici , parmi quelques malheureux réfugiés , un commerce de scandales et de mensonges à la main , qu'ils débitent chaque semaine dans tout le Nord pour de l'argent. On paie deux , trois cents, quatre cents florins par an à des nouvellistes obscurs de Paris, qui griffonnent toutes les iufamies imaginables , qui forgent des histoires auxquelles les regrattiers de Hollande ajoutent encore! et tout cela s'en va réjouir les cours de l'Allemagne et de la Russie. Ces messieurs-là sont une engeance à étouffer. Vous avez à Paris des personnes bien plus charitables qui composent pour rien des chansons sur leur prochain. On vient de m'en envoyer une où vous et Pollion , et le gentil Bernard , et tous vos amis , et moi indigne i ne sommes pas trop bien traités ; mais cela ne dérangerà ni ma philosophie ni la vôtre, et Newton ira son train. Tranquille au haut des cicux que Newton s'est soumis. Il ignore en effet s'il a des ennemis. Après les consolations de l'amitié et de la philosophie , la plus flatteuse que je reçoive est celle des bontés inexprimables du prince royal de Prusse. J'ai été très fâché que l'on ait inséré dans les gazettes que je devais aller en Prusse , que le prince m'avait envoyé son portrait , etc. Je regarde ses faveurs comme celles d'une belle femme ; il faut les goûter et les taire. Mandez-ltti, mon cher ami, que je suis discret , et que je ne me vante point des caresses de ma maîtresse. De mon côté, je tic vous oublie pas quand je lui parle de belles-lettres et de mérite. Mille respects , je vous prie , à votre Parnasse, à nos loyaux chevaliers. Parlez un peu à M.d'Argenial des saintes calomnies du béat Rousseau. Adieu , nous ne sommes qu'honnêtes gens, Dieu merci ; je vous embrasse. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Amsterdam, le 28 Janvier. Je n'ai pu achever la lecture de l'Almanach du Diable. Je suis persuade que Belzébuth sera très fâché qu'on lui impute un si plat ouvrage ; il est très inintelligible : je ne sais si vous y êtes fourré. On dit qu'il y en a deux éditions ; je vous les apporterai toutes deux. Il me paraît que ce titre, Almanach du Diable , peut fournir une lionne lettre juive. Mon cher Isaac dira des choses charmantes sur le ministre Rekker , qui a fait le Monde enchanté pour prouver qu'il n'y a point de diable ; sur l'origine du diable , dont il n'est pas dit un mot dans la très sainte Écriture ; sur son histoire faite en anglais. Ah ! mon cher îsaac , mon cher Isaac ! vous êtes selon mon cœur ! Que ne puis-je travailler auprès de vous! que ti'êtes-vous à Amsterdam !

Je n'attends que le moment d'être débarrassé de mes graveurs , de mes imprimeurs , pour venir vous embrasser. Mais quel tour les révérends ont-ils voulu vous jouer ! Ah ! tradilori ! Je vous prie de presser la publication de la lettre du petit bourgmestre. Embellissez , enflez cela ; le canevas doit plaire b ce pays-ci. Il est bon d'avoir les bourgmestres pour soi, si on a les jésuites contre. « Sæp«* preuiente deo, fert deus aller opem. » Ovin., Tris!., i , eleg. n , v. 4. Mon cher Isaac , je vous aime tendrement. Je viens de lire le numéro où il est parlé de Jacques Clément et des précepteurs de Ravaillac. Vous êtes plus hardi que Henri iv ; il craignait les jésuites. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. A I eyd* , ce 2 février. Je crois, mon cher Isaac, que vous ferez trente volumes de Lettres juives. Continuez; c'est uu ouvrage charmant ; plus vous irez en avant, plus il aura du débit et de la réputation. Si le Mondain paraissait dans ces lettres , il faudrait , au lieu de ce vers : En secouant madame Eve, ma mère, mettre : En tourmentant madame Eve, ma mère; mais je crois , toutes réflexions faites , qu'il vaut mieux que le Mondain ne paraisse pas. Pour la lettre sur la Politesse , je vous conseille toujours de venger les Suisses et les Hollandais des attaques de l'ennemi commun. En nous moquant un peu des Espagnols , il est bon d'avoir tout d'un coup deux nations dans son parti. Je vous exhorte à rendre celle lettre digne de vous. Vous avez terriblement malmené le don Quichotte de l'Espagne; vous êtes plus dangereux pour lui que des moulins à fonlon. Vous faites bien de lui apprendre b nous respecter. Je suis ici à Leyde; je reviens toujours h mon s'Gravesande ; mais si mon goût décidait de ma conduite, ce serait chez vous que j'irais. Je ne me hâte de finir mes affaires avec Newton que pour venir plus tôt vous embrasser. I Digitized by Google

233 ANNÉE 4737. Je ne sais rien de ce misérable Almanach. C'est un libelle généralement méprisé. A M. THIERIOT. A Leyde , le 4 février. J'ai fait ce que j'ai pu , mon cher ami , pour les mânes de ce M. de Lacreuse , qui s'est tue comme Brutus , Cassius , Caton, Olhon, pour avoir perdu une commission de tabac; mais je ne sais si mes représentations sourdines eu faveur de cette urne romaine ou anglaise réussiront. Vous n'avez pas relu apparemment le manuscrit <1 e l'Enfant prodigue ; vous y reprenez toutes les fautes qui n'y sont plus. Vous êtes le contraire des amants, qui trouvent toujours dans leurs maîtresses des beautés que personne n'y trouve plus qu'eux. Il est bon d'être sévère , mais il faut être exact , et ne plus voir ce que j'ai ôté. Je crois que le fond de cette comédie sera toujours intéressant. Si quelque plaisauterie vient se présenter a moi pour égayer le sujet, je la prendrai ; mais , pour les mœurs et la tendresse, mon âme en a un magasin tout plein. Mes récréations sont ici de corriger mes ouvrages de belles-lettres ; et mon occupation sérieuse , d'étudier Newton, et de tâcher de réduire ce géant-là à la mesure des nains , mes confrères. Je mets Briaréc en miniature. La grande affaire est que les traits soient ressemblants. J'ai entrepris une besogne bien difficile; ma santé n'en est pas meilleure ; il arrivera peut-être que je la perdrai entièrement , et que mon ouvrage ne réussira point ; mais il ne faut jamais se décourager. Je prétends que Polymnie entendra toute celte philosophie , comme elle exécute une sonate. Vous me direz si cela est clair. Je vous en ferai tenir quelques feuilles; vous les jetterez au fou , si vous avez trop soupé la veille, et si vous n'êtes pas en état de lire. Je suis enchanté que ma nièce lise Locke. Je suis comme un vieux bon homme de père qui pleure de joie de ce que ses enfants se tournent au bien. Dieu soit béni de ce que je fais des prosélytes dans ma famille I Je ne suis pas fâché des calomnies que saint Rousseau a débitées sur mon compte. Elles étaient si grossières qu' i I fa I lai l bien qu'el les relombassent sur lui. Ce bon dévot sera le patron des calomniateurs. Il avait publié partout que j'avais eu une belle querelle avec s'Gravesande , au sujet de l'existence de Dieu. Cela a indigné M. s'Gravesande et tout le monde. Oh ! pour le coup, je défie ici la calomnie. Je passe ma vie à voir des expériences de physique , à étudier. Je souffre tous mes maux patiemment , presque toujours dans la solitude. Pour peu que je veuille de société , je trouve ici plus d'accueil qu'on ne m'en a jamais fait en France; on m'y fait plus d'honneur que je ne mérite. Je

persiste dans le dessein de ne point répondre aux Desfontaines. Je lâche de mettre mes ouvrages hors de portée des griffes de la censure. Mon cher ami , je vous fais l'a un long détail de petites choses ; pardon. Faites mes compliments aux preux chevaliers , au Parnasse , à Pollion , à Polymnie, à Varron - Dubos , et à Colbert-Melon. Eh bien ! Castor et Potlux sont donc sous l'autre hémisphère jusqu'à l'année prochaine? Mais ceux que vous me dites qui ont payé d'ingratitude les bienfaits de Pollion devraient être dans les enfers à tout jamais. Votre âme tendre et reconnaissante doit trouver ce crime horrible. Écrivez à Emilie; elle est bien au- dessus encore de tout ce que vous méditez d'elle. Adieu ;que Berger m'écrive donc ; il m'oublie. A M. THIERIOT. A Leyde , le 14 février. Je reçois votre lettre du 7 février , mon cher ami. Je pars incessamment pour achever, à Cambridge «,nton petit cours de newtonisme ; j'en reviendrai au mois de juin , et je veux qu'au mois de septembre vous et les vôtres soyez newtoniens. Si mon ouvrage n'est pas aussi clair qu'une fable de La Fontaine, il faut le jeter au feu. A quoi bon être philosophe , si ou n'est pas entendu des gens d'esprit? J'ai vu l'odcde Rousseau ; elle n'est pas plus mauvaise que ses trois Êpîtres. - Solve senescentem mature sanus equum.... » Hou., lib. s, ép. i, v. 8. Apollon lui a ôté le talent de la poésie, comme on dégrade un prêtre* avant de le livrer au Lras séculier. J'ai appris dans ce pays-ci des traits de son hypocrisieà mettre dans le Tartufe. C elait un scélérat qui avait le vernis de l'esprit : le vernis s'en est allé , et le coquin est demeuré. M. d'Areraberg , convaincu de ses impostures , et, qui pis est, ennuyé de lui, ne veut plus le voir. Il est réduit à un juif nommé Médina , condamné en Hollande au dernier supplice. Il passe chez lui sa journée au sortir de la messe. 11 communie , il calomnie, il ennuie; n'en parlons plus. Le prince royal est plus Titus , pins Marc - Aurèle que jamais. • C'est-à-dire à Ciry, ou Voltaire , qui désirait qu'on le crût alors en Angleterre, retourna ver* la fin de février 1787. Ci.

CORRESPONDANCE. 23 i J'ai écrit aux deux aimables frères. Ce sont les plus aimables amis que j'aie après vous. Je n'ai point vu le nouveau rien de l'ex-jésuite. A M. DE CIDEVILLE. Amsterdam, ce 18 février Mon cher Cidevilie , j'ai reçu vos lettres , où vous faites parler votre cœur avec tant d'esprit. Pardon , mon cher ami , si j'ai tardé si long-temps à vous répondre. Je vais bien haïr la philosophie, qui m'a ôté l'exactitude que l'amitié m'avait donnée. Que gagnerai-je à connaître le chemin de la lumière et la gravitation de Saturne? Ce sont des vérités stériles; un sentiment est mille fois audessus. Comptez que celte étude, en m'absorbant pour quelque temps, n'a point pourtant desséché mon cœur ; comptez que le compas ne m'a point fait abandonner nos musettes. Il me serait bien plus doux de chanter avec vous , - T.enltis in timbra , « Formosam resonare doccns Amaryllida silvas , » Virg., egl. i, v. 4. que de voyager dans le pays des démonstrations ; mais , mon cher ami , il faut donner à son âme toutes les formes possibles. C'est un feu que Dieu nous a confié , nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux. Il fout faire entrer dans notre être tous les modes imaginables , ouvrir toutes les portes de son âme k toutes les sciences et à tous les sentiments; pourvu que tout cela n'entre pas pôle - mêle , il y a place pour tout le monde. Je veux m'instruire et vous aimer ; je veux que vous soyez newtonien , et que vous entendiez cette philosophie comme vous savez aimer. Je ne sais pas ce qu'on peuse à Rouen et à Paris, et j'ignore la raison pour laquelle vous me parlez de Rousseau. C'est un homme que je méprise infiniment comme homme, et que je n'ai jamais beaucoup estimé comme poète. Il n'a rien de grand ui de tendre ; il n'a qu'un talent de détail ; c'est un ouvrier, et je veux un génie. Il faut que vous vous soyez mépris quand vous m'avez conseillé do le louer , et même de caresser quelques personnes dont vous croyez qu'on doit meudier le suffrage. Je ne louerai jamais ce que je méprise , et je ne ferai jamais ma cour à personne. Prenez des sculiaienls plus hauts et plus honorables pour l'humanité. Ne croyez pas d'ailleurs qu'il n'y ait qjie la France où l'on puisse vivre : c'csl un pays fait pou r ies je unes femmes et pour les voluptueux , c'est le pays des madrigaux et des pompons; mais on trouve ailleurs de la raison , des talents , etc. Raric ne pouvait vivre que dans uu pays libre : la sève de cet arbre heureusement transplanté eût été étouffée dans sou pays natal. Je sais que partout la jalousie poursuit les arts; je connais celte rouille attachée à nos métaux. Le poison de Rousseau m'a

été lancé jusqu'ici. Il a écrit que j'avais en une dispute sur l'athéisme avec s'Gravesande. Sa calomnie a été confondue , et ainsi le seront tôt ou tard toutes celles dont on m'a noirci. Je ne crains personne , je ne demanderai de faveur à personne , et je ne déshonorerai jamais le peu de talent que la nature m'a donné par aucune flatterie. Un homme qui pense ainsi mérite votre amitié ; autrement j'en serais indigne. C est cette amitié seule qui me fera retourner en France , si j'y retourne. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur. Mille tendres compliments à M. de Forment, que vous voyez , ou à qui vous écrivez. J'ai lu la pauvre ode de Rousseau , sur la paix ; cela est presque aussi mauvais que tous ses derniers ouvrages. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Leyde, ce 25 février. Je ne sais rien de rien. Si vous savez de mes nouvelles , mon respectable et généreux ami , vous me ferez un sensible plaisir de m'en apprendre. Je ne compte point voir cet hiver le prince de Prusse. Ce sera pour cet été , si en effet je me résous d'y aller ; eu attendant , je m'occuperai à l'étude. J'aurai des secours où je suis, et je ne perdrai pas mon temps; on le perd toujours dans une cour. Je sacrifie à présent l'idée d'une tragédie à la physique , à laquelle je me suis remis. Newton l'oinporte sur ce prince royal ; il l'emportera bien sur des vers alexandrins ; mais je vous jure que j'y reviendrai , puisque vous les aimez. Le genre de vie que je mène est tout k fait de mon goût, et me rendrait heureux si je n'étais pas loin d'uno personne qui avait daigné faire dépendre son bonheur de vivre avec moi. Mandez-raoi , je vous prie , vos intentions sur notre Enfant. Je n'écris point à mademoiselle Quinault; je compte que vous joindrez à toutes vos bontés celle de l'assurer de ma tendre reconnaissance. Si cet Enfant a en effet gagné sa vie , je vous prie de faire en sorte que son pécule me soit envoyé, tous frais faits. C'est une bagatelle; mais il m'est arrivé encore de nouveaux désastres; j'ai fait des perles dans le chemin. Souffrez que je joigno ici une lettre pour Thieriot le marchand. Adieu; on ne peut être plus ' Wrope. Cl. Digitized by Google

ANNEE J757. 255 pénétré de vos bontés. Adieu , les deux frères que j'aimerai et que je respecterai toute ma vie. A MADAME DE CHAMPBONIN. D'Amsterdam , février. Rien ne peut me surprendre d'un cœur tel que le vôtre. Ce procédé-ci m'étonnerait de tout autre. Il n'y a plus de malheur pour moi que celui de n'avoir point d'ailes; j'arrange tout ; je mets ordre à tout, pour partir. Je fais en un jour ce que j'aurais fait en quinze. Je me tue pour aller vivre dans le spin de l'amitié; niais , malgré toutes mes diligences , je ne pourrai partir que vers le J 6 ou le J 7. J'en suis au désespoir; mais figurez-vous que j'avais commencé une besogne où j'employais sept ou huit personnes par jour ; que j'étais seul à les conduire ; qu'il faut leur laisser des instructions aisées , et apaiser une famille qui s'imagine perdre sa fortune par mon absence. Enfin je suis assez malheureux pour ne partir que le 16. Soyez bien sûre, tendre et charmante amie, que je ne reviendrais pas si des rois me demandaient; mais l'amitié me rappelle , je pars. Mandez donc bien vite à la plus respectable , à la plus belle âme qu'il y ait au monde, que je ne peux partir que le 16 ; qu'elle compte surtout que nous sommes en février, et qu'on fait par jour tout au plus douze lieues ; qu'elle ne compte point mes journées par mes désirs : en ce cas je serai le -16 à Cirey. Je finis de vous écrire pour hâter le moment de vous embrasser. Surtout ne dites à qui que ce soit que je viens en France. Je veux qu'on ignore , du moins autant qu'il sera possible, ma retraite et mon bonheur. A M. S'GRAVESANDE «. Clrcy. Vous vous souvenez , monsieur, de l'absurde calomnie qu'on a fait courir dans le monde , pendant mon séjour en Hollande. Vous savez si nos prétendues disputes sur le spiuosisme et sur des matières de religion ont le moindre fondement. Vous avez été si indigné de ce mensonge, que vous avez daigné le réfuter publiquement; mais la calomnie a pénétré jusqu'à la cour de France , et la réfutation n'y est pas parvenue. Le mal a des ailes, et * On voit plus haut, dans la leur* à Thlerlot du 17 Janvier, que Voltaire avait consulté s'Gravcsaudtt , à Leyde, sur les éléments de philosophie de y et tant , qu'il se proposait de publier ; mais, comme le dit M. de Gêrand (Biographie universelle), le savant Hollandais, tant en admirant la facilité et l'élégance avec lesquelles Voltaire avait traité ces matières, ne put lui prêter le secours que celui-ci désirait. Guillaume Jacob s'Gravesande est mort à la fin de février Cl• J. -B. Rousseau. le bien va bien pas de tortue. Vous ne sauriez croire avec quelle noirceur on a écrit et parlé au cardinal de Fleury. Vous connaissez par ouï-

dire ce que peut le pouvoir arbitraire. Tout mon bien est en France, et je suis dans la nécessité de détruire une imposture que dans votre pays je me contenterais de mépriser, à votre exemple. Souffrez donc, aimable et respectable philosophe, que je vous supplie très instamment de m'aider à faire connaître la vérité. Je n'ai point encore écrit au cardinal pour me justifier. C'est une posture trop humiliante que celle d'un homme qui fait son apologie; mais c'est un beau rôle que celui de prendre en main la défense d'un homme innocent. Ce rôle est digne de vous, et je vous le propose comme 'a un homme qui a un cœur digne de son esprit. Il y a deux partis b prendre, ou celui de faire parler M. votre beau-frère à M. de Fénélon, et d'exiger de M. de Fénélon qu'il écrive en conformité au cardinal, ou celui d'écrire vous-même. Je trouverais ce dernier parti plus prompt, plus efficace, et plus convenable a un homme comme vous. Deux mots et voire nom feraient beaucoup, je vous en réponds. Il ne s'agirait que de dire au cardinal que l'équité seule vous force h l'instruire que le bruit que mes ennemis ont fait courir est sans fondement, et que ma conduite en Hollande a confondu les calomniateurs. Soyez sûr que le cardinal vous répondra, et * qu'il en croira un homme accoutumé b démontrer la vérité. Je vous remercie, et je me souviendrai toujours de celles que vous m'avez enseignées. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'en plus apprendre sous vous. Je vous lis au moins, ne pouvant plus vous entendre. L'amour de la vérité m'avait conduit b Leyde, l'amitié seule m'en a arraché. En quelque lieu que je sois, je conserverai pour vous le plus tendre attachement et ta plus parfaito estime A M. LE COMTE DE SAXE. Voici, monsieur le comte, la Défense du Mondain; j'ai l'honneur de vous l'envoyer, non seulement comme à un mondain très aimable, mais comme b un guerrier très philosophe, qui sait coucher au bivouac aussi lestement que dans le lit magnifique de la pins belle de sesmallresses, et tantôt faire un souper de Lucullus, tautôt un souper de housard. « Omnis Axiſtippum decuit color et status et res. » Je vous cite Horace, qui vivait dans le siècle du plus grand luxcetdes plaisirs les plus raffinés; il se contentait de deux demoiselles ou de l'cqui

CORRESPONDANCE. 23C valent , et souvent il uese fesait servir a table que par trois laquais ; cœna viinistratur pucris tribus. Les poètes de ce temps-ci , sous un Mécène tel que le cardinal de Fleuri , sout encore plus modestes. Oui , je suis loin de m'en dédire, Le luxe a des charmes puissants ; Il encourage les talents, U est la gloire d'un empire. Il ressemble aux sans délicats, Il faut s'en permettre l'usage ; Le plaisir sied très bien au sage : Buvez , ne vous enivrez pas. Qui ne sait pas faire abstinence Sait mal goûter la volupté; Et qui craint trop la pauvreté N'est pas digne de l'opulence. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Cirey, mars. Je profite , mon cher et respectable ami , du voyage de M. le marquis du Châtelet , pour répandre mon cœur dans le vôtre avec liberté. Je n'ai osé vous écrire depuis que je suis à Cirey , et vous croyez bien que je n'ai écrit à personne. Vous sentez , sans doute , combien il en coûte de garder le silence avec quelqu'un à qui je voudrais parler toute ma vie de ma reconnaissance. Je n'ai pu reconnaître toutes vos bontés qu'en suivant vos ordres à la lettre , lorsque j'étais en Hollande. Je trouvai, en arrivant, une cabale établie par Rousseau contre moi , et une foule de libelles imprimés depuis long-temps pour me noircir ; de sorte que je me voyais k la fois persécuté en France et calomnié dans toute l'Europe. Je ne pris d'autre parti que de vivre assez retiré , et de chercher des consolations dans l'étude et dans la société de quelques amis, que je m'attirai malgré les efforts de tues ennemis. Le hasard me fil connaître une ou deux de ces personnes que Rousseau avait animées contre moi. J'eus le bonheur de les voir détrompées en peu de temps. Loin de vouloir continuer cette malheureuse guerre d'injures , je retranchai de l'édition qu'on fait de mes ouvrages tout ce qui se trouve contre Rousseau. Je vous envoie la lettre d'un homme de lettres d'Amsterdam , qui vous instruira mieux de tout cela que je ne pourrais faire , et qui vous fera voir en même temps ce que c'est que Rousseau. Je vous prie de lire cette lettre d'Amsterdam et la copie de l'écrit qu'elle contient. Je crois qu'il est bon que ce nouveau crime de Rousseau soit public. Peut-être ceux qu'il anime à me persécuter en France rougiront-ils de prendre son parti, cl imiteront ceux qu'il avait séduits en Hollande, qui sont tous revenus a moi , cl m'aiment autant qu'ils le détestent. Vous n'ignorez peut-être pas qu'en dernier lieu ce scélérat, croyant aplanir son retour en France, a fait imprimer contre le vieux Saurin les calomnies les plus atroces. Vous savez que c'est lui qui écrivait et qui fesait écrire que j'étais venu prêcher

l'athéisme en Hollande , que j'avais soutenu une thèse d'athéisme , a Leyde , contre M. s'Gravesande, qu'on m'avait chassé de l'université, etc. Vous êtes instruit de la lettre de M. s'Gravesande, dans laquelle celle indigne et absurde calomnie est si pleinement confondue ; l'original est entre les mains de M. de Richelieu ; je ne sais quel usage il en a fait, ni même s'il en doit faire usage. Je souhaiterais fort pourtant que M. de Maurepas en fût informé : ne pourrait-il pas , dans l'occasion , en parler au cardinal *, et ne dois-je pas le souhaiter? Je vous avoue que si l'amitié , plus forte que les autres sentiments , ne m'avait pas rappelé , j'aurais bien volontiers passé le reste de mes jours dans un pays où du moins mes ennemis ne peuvent me nuire, et où le caprice , la superstition , et l'autorité d'un ministre , ne sont point à craindre. Un homme de lettres doit vivre dans un pays libre, ou se résoudre à mener la vie d'un esclave craintif, que d'autres esclaves jaloux accusent sans cesse auprès du maître. Je n'ai à attendre en France que des persécutions ; ce sera là toute ma récompense. Je m'y verrais avec horreur, si la tendresse et toutes les grandes qualités de la personne qui m'y relie ne me fesaient oublier que j'y suis. Je sens que je serai toujours la victime du premier calomniateur. Hérault est celui qui m'a le plus nuï auprès du cardinal. Faut-il qu'un homme qui pense comme moi ait à craindre un homme comme Hérault ! L'h ! qui me répondra que, m'ayant desservi avec malice, il ne me poursuive pas avec acharnement ? J'ai beau me cacher dans l'obscurité , j'ai beau n'écrire à personne , on saura où je suis , et mon obstination à me cacher rendra peut-être encore ma retraite coupable. Enfin je vis dans une crainte continuelle , sans savoir comment je peux parer les coups qu'on me porte tous les jours. C'est une chose bien inouïe que la manière dont on en use avec moi ; mais enfin je la souffre, je me fais esclave volontiers, pour vivre auprès de la personne auprès de qui tout doit disparaître. Il n'y a pas d'apparence que je revienne jamais à Paris m'exposer encore aux fureurs de la superstition et de l'envie. Je vivrai à Cirey ou dans un pays libre. Je vous l'ai toujours dit, si mon père, mon frère, ou mon fils , était premier ministre dans un état ' Fleuri. Ct. Digitized by Google

ANNEE 1757. despotique , jVn sortirais demain ; jugez ce que je dois éprouver de répugnance en m'y trouvant aujourd'hui. Mais enün madame du Châtelet est |H)ur moi plus qu'un père , un frère et un fils. Je ne demande qu'à vivre enseveli dans les montagnes de Cirey, et je n'y désirerai jamais rien que vous y voir. Adieu, les deux frères aimables ; je vous embrasse tendrement. Voici une lettre pourM. de Maurepas , que vous donnerez si vous le jusez à propos ; mais il faut qu'il sache d'où viennent les deux chevreuils. Je ne peux vous rien dire des Eléments de In Philosophie de Newton. Je n'ai point reçu de nouvelles de mes libraires de Hollande. Ce sont de bonnes gens, mais très peu exacts. Je ne refuse point de la faire imprimer en France , quelque juste aversion que j'aie pour la douane des pensées. Au reste, c'est un ouvrage purement physique, où le plus imbécile fanatique et l'hypocrite le plus envenimé ne sauraient rien entendre ni rien trouvera redire. J'ai uu beau sujet de tragédie : je le travaillerai à loisir, et je ne donnerai l'ouvrage que quand les comédiens auront repris Zaïre et Brutus. Je n'ai point de termes pour vous dire à quel l*)int mon cceur est à vous. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Je suis très aise, mon cher correspondant, que M. Berger me croie en Angleterre. J'y suis pour tout le monde, excepté pour vous. Remettez , je vous prie, cent louis d'or à M. le marquis du Châtelet , qui me les rapportera. A présent, mon cher abbé, voulez-vous que je vous parle franchement? Il faudrait que vous me fissiez l'amitié de prendre par an un petit honoraire, une marque d'amitié. Agissons sans aucune façon. Vous aviez une petite rétribution de vos chanoines ; traitez-moi comme un chapitre ; prenez le double de votre ami le poète philosophe de ce que vous donnait votre cloître , sans préjudice du souvenir que j'aurai toujours pour vous. Réglez cela, et aimez-raoi. w A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Je vous réitère, mon tendre ami, la prière de ne parler de mes affaires a personne , et surtout de dire que je suis en Angleterre ; j'ai pour cela de très fortes raisons. Il y aurait à moi , dans le moment critique où je me trouve, beaucoup d'imprudence de mettre dans le commerce de Pinga une partie forte qui serait trop long-temps à rentrer. N'y mettons donc que quatre à cinq mille francs pour nous amuser ; pareille somme dans 257 les tableaux , cela vous amusera encore plus. l.e* billets des fermiers-généraux sont à six pour cent ; c'est l'emploi le plus sûr de l'argent. Amusez-vous encore là-dessus. Achetez des actions ; cette marchandise baissera dans peu, do moins je le pense : c'est encore là un

honnête délasserment pour un chanoine; ci je m'en rapporte entièrement à votre intelligence pour tous ces amusements. De plus , mettons entre les mains de M. Michel, dont vous connaissez la probité et la fortune , la moitié de notre argent comptant , à raison de cinq pour cent, et pas davantage : ne fût-ce que pour six mois , cela vaudra quelque chose ; en fait d'intérêt il ne faut rien négliger, et , dans le placement de son argent , se conformer toujours à la loi du prince. Que tout cela , comme mes autres affaires , soit dans un profond secret. Encore dix-huit francs à d'Arnaud , et deux ffenriades. Je m'aperçois que je vous donne plus d'embarras que tout votre chapitre; mais je ne serai pas si ingrat. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Mai. L'homme qui a le secret du tombac qui se file n'est pas le seul ; mais je crois qu'on n'en peut filer que très |>eu , et qu'il se casse. Sondez cet homme au tombac ; nous pourrions bien le prendre ici, et lui donner une chambre , un laboratoire , la table , et une pension de cent écus. Il serait à portée de faire des expériences , et d'essayer défaire de l'acier, ce qui est bien plus aisé assurément que de faire de l'or. S'il a le malheur de chercher la pierre philosophale, je ne suis pas surpris que de six mille livres de rente il soit réduit à rien. Un philosophe quia six mille livres de rente a la pierre philosophale. Cette pierre conduit tout naturellement à parler d'affaires d'intérêt. Voici le certificat que vous demandez. Je vous réitère mes prières pour qu'on écrive sans délai à M. de Guise , b M. de Lézeau, et autres; pour que vous voyiez M. Paris Duvernci , et que vous lui fassiez entendre qu'on me fera grand plaisir de me laisser jouir de la pension de la reine et de l'argent du trésor royal , dont j'ai un très grand besoin , et dont je serai très obligé. Veuillez encore , mon cher abbé , arranger à l'amiable ma rente, mon dû, et les arrérages, avec l'intendant de M. de Richelieu; le tout sans marquer une défiance injuste. Cela devrait être consommé depuis plus d'un mois. Une assurance d'un paiement régulier épargnerait à M. le duc des détails désagréables , délivrerait son intendant d'un grand embarras, vous épargnerait à vous, mon cher ami , beaucoup de pas perdus , des corvées fatigantes et infructueuses.

238 CORRESPONDANCE. Nous en dirons davantage là-dessus une autre fois, car je crains d'oublier de vous demander une très bonne machine pneumatique, ce qui est rare à trouver ; un bon télescope de réflexion , ce qui , pour le moins, est aussi rare ; les volumes des pièces qui ont été couronnées à l'Académie. Ce sont là des choses savantes dont mon esprit peu savant a un besoin très urgent. Je n'ai , mon cher abbé , ni le temps ni la force d'être plus long, ni même de vous remercier du chimiste que vous m'avez envoyé. Je ne l'ai encore guère vu qu'à la messe ; il aime la solitude ; il doit être content. Je ne pourrai travailler avec lui en chimie que quand un appartement < que je bâtis sera achevé ; en attendant, il faut que chacun étudie de son côté , et que vous m'aimiez toujours. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Il faut , mon cher ami , demander, redemander, presser, voir, importuner, et non persécuter mes débiteurs pour les rentes et pour les arrérages. Une lettre ne coûte rien ; deux sont un très petit embarras, et servent à ce qu'on ne puisse se plaindre , si je suis obligé de me servir des voies de la justice. Après deux lettres aux fermiers, à un mois l'une de l'autre, et un petit mot d'excuse aux maîtres, il faudra faire des commandements à ces fermiers des terres sur lesquelles mes rentes sont déléguées. Je vous en enverrai la liste. Pour le reste de ma vie , ce sera aux fermiers que j'aurai affaire. Cela vaudra beaucoup mieux. , Pingadit partout qu'il vend mes effets , et cela fait encore plus mauvais effet que tout ce que je vends. Je me flatte, mon cher ami, que vous gardez beaucoup mieux le secret sur toutes mes affaires. Vous avez, Dieu merci , toutes les bonnes qualités. A M. PITOT. Le 17 mai. Vous m'aviez flatté, monsieur, l'année passée, que vous voudriez bien donner quelque attention à des Eléments de la philosophie de Newton , que j'ai mis par écrit pour me rendre compte à moi-même de mes études, et pour fixer dans mon esprit les faibles connaissances que je peux avoir acquises. Si vous voulez le permettre , je vous ferai tenir mon manuscrit, qui n'est qu'un recueil de doutes, et je vous prierai de m'instruire. Si, après cela, vous trouvez que le public puisse tirer quelque utilité de l'ouvrage , et que vous ' CVialt la galerie ou le cabinet de physique dont Voltaire parle à Tblerlot , dans la lettre du 23 juin 1738. (,'t,. vouliez l'abandonner à l'impression, peut-être que la nouveauté et l'envie de voir de près quelques uns des mystères newtoniens cachés jusqu'ici au gros du monde , pourront procurer au livre un débit qu'il ne mériterait guère sans ce goût de la nouveauté , et surtout sans vos soins. Les libraires le

demandent déjà avec assez d'empressement. Je me flatte qu'un esprit philosophique comme le vôtre ne sera point effarouché de l'attraction. Elle me paraît une nouvelle propriété de la matière. Les effets en sont calculés ; et il est de toute impossibilité de reconnaître pour principes de ces effets l'impulsion telle que nous en avons l'idée. Enfin vous en jugerez. Je vous dirai, pour commencer mon commerce de questions avec vous, qu'ayant vu les expériences de l'U. s'Gravesand sur les chutes et les chocs des corps , j'ai été obligé d'abandonner le système qui fait la quantité de mouvement le produit de la masse par la vitesse, et, en gardant pour M. de Alairan et pour son Mémoire une estime infinie, je passe dans le camp opposé , ne pouvant juger d'une cause que par ses effets, et les effets étant toujours le produit de la masse par le carré de la vitesse, dans tous les cas possibles et à tous les moments. Il y a des idées bien nouvelles (et qui me paraissent vraies) d'un docteur Berkeley, évêque de Cloyne, sur la manière dont nous voyons. Vous en liiez une petite ébauche dans ces Éléments; mais je me repens de n'en avoir pas assez dit. Il me paraît surtout qu'il décide très bien une question d'optique que personne n'a jamais pu résoudre : c'est la raison pour laquelle nous voyons dans un miroir concave les objets tout autrement placés qu'ils ne devraient l'être suivant les lois ordinaires. Il décide aussi la question du différend entre Régis et Malebranche, au sujet du disque du soleil et de la lune, qu'on voit toujours plus grands à l'horizon qu'au méridien, quoiqu'ils soient vus à l'horizon sous un plus petit angle. Il me paraît qu'il prouve assez que Malebranche et Régis avaient également tort. , Pour moi, qui viens d'observer ces astres à leur lever et à leur coucher avec un large tuyau de carton qui me cachait tout l'horizon , je peux vous assurer que je les ai vus tout aussi grands que quand mes yeux les regardaient sans tube, tous les assistants en ont jugé comme moi. Ce n'est donc pas la longue étendue du ciel et de la terre qui me fait paraître ces astres plus grands à leur lever et à leur coucher qu'à au méridien , comme le dit Malebranche. J'ajouterai un article sur ce phénomène et sur celui des miroirs concaves dans mon livre. En Digitized by Google

239 ANNÉE attendant, permettez que je vous consulte sur un fait d'une autre nature qui me paraît très important. M. Godin , après le chevalier de Louville , assure enfin que l'obliquité de l'écliptique a diminué de près d'une minute depuis l'érection de la méridienne de Cassini à Saint-Pétron. Il est donc constant que voilà une nouvelle période, une révolution nouvelle qui va changer l'astronomie de face. Il faut ou que l'équateur s'approche de l'écliptique, ou l'écliptique de l'équateur. Dans les deux cas , tous les méridiens doivent changer peu , à peu. Celui de Saint-Pétron a donc changé; il est donc midi un peu plus tôt qu'il n'était. A-t-on fait sur cela quelques observations? Le système du changement de l'obliquité , qui entraîne une si grande révolution , pourrait-il subsister sans qu'on se fût aperçu d'une aberration sensible dans le mouvement apparent des astres ? Je vous prie de me mander quelle nouvelle on sait du ciel sur ce point-là. N'a-t-on point quelques nouvelles aussi sur les mesures des degrés vers le pôle? Je serais bien attrapé si la terre n'était pas un sphéroïde aplati aux deux extrémités de l'axe ; mais je crois encore que M. de Maupertuis trouvera la terre comme il l'a devinée. Il est fait pour s'être rencontré avec celui que Platon appelle l'éternel Géomètre. On ne peut être avec plus d'estime que moi, monsieur, votre, etc. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Grand merci , mon cher abbé , de la gratification faite à La Mare , d'autant plus que c'est la dernière que mes affaires me permettent de lui accorder. Si jamais il vient vous importuner, ne vous laissez pas entamer. Répondez que vous n'avez aucun commerce avec moi ; cela coupe court. Sachez s'il est vrai que ce petit monsieur, que j'ai accablé de bienfaits, se déchaîne aussi contre moi. Parlez à Demoulin avec bonté ; il doit bien rougir de son procédé envers moi ; il m'emporte vingt mille francs , et veut me déshonorer. En perdant vingt mille francs , il ne me faut pas acquérir un ennemi. Autre importunité, mon cher abbé. Un ami * , qui me demande un secret inviolable , me charge de savoir quel est le sujet du prix proposé cette année par l'académie des sciences. Je ne connais point d'homme plus secret que vous; ce sera « Cet ami était probablement Voltaire, qui concourut pour le prix proposé par l'académie des sciences en 1736, prix dont le sujet était : la nature du Feu et sa propagation 1737. donc vous , mon cher ami , qui nous rendrez ce service. Si j'écrivais à quelque académicien , il penserait peut-être que je veux composer pour les prix ; cela ne convient ni à mon âge , ni à mon peu d'érudition. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Itrjuin 1717. Il est impossible ,

mon cher ami , qu'il y ait trente-un volumes de pièces de l'académie des sciences, depuis qu'elle distribue des prix. Il faut que vous ayez pris la malheureuse académie française pour l'académie des sciences. On envoya un jour dix-huit singes à un homme qui avait demandé dix-huit cygnes pour mettre sur son canal. J'ai bien la raine d'avoir trente-un singes , au lieu de dix-huit cygnes qu'il me fallait. Si l'on a fait , mon cher abbé , ce quiproquo , comme je le présume, il faut vite acheter les volumes des pièces qui ont remporté le ,prix à la véritable académie, et je vous renverrai les ennuyeux compliments de la pauvre académie française. Franchement il serait dur d'avoir des compliments, que je ne lis pas, au lieu de bons ou- ' vrages, dont j'ai besoin. Vous vous moquez , mon cher ami , de me dire ce que vaut votre cachet, et d'où il vient. Passczle en ligne de compte pour dix louis. En outre , je vous remercie de m'avoir procuré le plaisir de faire une galanterie qui a été bien reçue. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Juin. Armez-vous de courage, mon cher et aimable facteur, car aujourd'hui je serai bien importun. Voici une négociation de savant où il faut, s'il vous plaît , que vous réussissiez , et que je ne sois point deviné. Visite à M. de Fontenelle , et longue explication sur ce qu'on entend par la propagation du feu. Les raisonneurs , au nombre desquels je m'avise quelquefois de me fourrer, disputent si le fou est pesant ou non. M. Lérneri, dont vous m'avez envoyé la Chimie , prétend, chapitre v, qu'après avoir calciné vingt livres de plomb , il les a trouvées , eu les pesant après la calcination, augmentées de cinq livres; il ne dit point s'il a pesé la terrine dans laquelle cette calcination a été faite, s'il est entré du charbon dans son plomb; il suppose tout simplement , ou plutôt tout hardiment, que le plomb s'est pénétré des particules de feu qui ont augmenté son poids. Cinq livres de feu ! cinq livres de lumière I cela est admirable, et si admirable que je ne le crois pas.

CORRESPONDANCE. 210 D'autres savants ont fait des expériences dans la vue de peser le feu ; Us ont mis de la limaille de cuivre et de la limaille d'étain dans des retortes de verre bouchées hermétiquement ; ils ont calciné celle limaille, et ils l'ont trouvée augmentée de poids ; une once de cuivre a acquis quarante-neuf grains , et une once d'étain quatre grains. L'antimoine , calciné aux rayons du soleil par le verre ardent , a aussi augmenté de poids entre les mains du chimiste Homberg. Je veui que toutes ces expériences soient vraies; je veux que les matières dans lesquelles on tenait les métaux en calcination n'aient pas contribué à augmenter le poids de ces métaux ; mais , moi , qui vous parle, j'ai pesé plus d'un millier de fer tout rouge et tout enflammé , et je l'ai ensuite pesé refroidi; je n'ai pas trouvé un grain de différence. Or il serait bien singulier que vingt livres de plomb calciné pesassent cinq livres de plus, et qu'un millier de fer ardent n'acquies pas un grain de pesanteur. Voila, mon cher abbé, des difficultés qui , depuis un mois, fatiguent la tête peu physique de votre ami , et le rendent incertain en chimie , comme d'autres difficultés d'un ordre différent le rendent chancelant sur quelques points peu importants de la théologie scolastique. Dans chaque science on cherche de bonne foi la vérité, et, quand on croit la tenir, on n'embrasse souvent qu'une erreur. Voici maintenant la grâce que je vous demande. Entrez chez votre voisin , le sieur Geoffroi , apothicaire, de l'académio des sciences; liez conversation avec lui, au moyen d'une demi-livre de quinquina que vous lui achèterez , et que vous m'enverrez. Interrogez-le sur les expériences de Léraeri et de Homberg, et sur les miennes. Vous êtes un négociateur très habile, vous saurez aisément ce que M. Geoffroi pense de tout cela , et vous m'en direz des nouvelles , le tout sans me commettre. Je suis , comme vous voyez , mon cher ami , fort occupé de physique; mais je n'oublie pas ce superflu qu'on nomme nécessaire. J'espère qu'Héberl ne tardera pas à le finir, et qu'il n'épargnera rien pour le goût et pour la magnificence. A M. P1TOT. Le 10 Juin. Vous devez avoir actuellement , monsieur, tout l'ouvrage sur lequel vous voulez bien donner votre avis. J'en ai commencé l'édition en Hollande , et j'ai appris depuis que le gouvernement desirait que le livre parût en France, d'une édition de Paris. M. d'Argenson sait de quoi il s'agit ; je n'ai osé lui écrire sur cette bagatelle. La retraite où je vis ne me permet guère d'avoir aucune correspondance à Paris, et surtout d'importuner les gens en place de mes affaires particulières. Sans cela , il y

a long-temps que j'aurais écrit à M. d'Argcuson , avec qui j'ai eu l'honneur d'être élevé , et qui , depuis vingt-cinq ans , m'a toujours honoré de scs bontés. Je compte qu'il m'a conservé la même bienveillance. Je vous supplie , monsieur, de lui montrer cet article de ma lettre, quand vous le trouverez dans quelque moment de loisir. Vous l'instruirez mieux que je ne le ferais touchant cet ouvrage. Vous lui direz qu'ayant commencé l'édition en Hollande, et en ayant fait présent au libraire qui l'imprime , je n'ai songé h le faire imprimer en France que depuis que j'ai su qu'on desirait qu'il y parût avec privilège et approbation. Ce livre est attendu ici avec plus de curiosité qu'il n'en mérite , parce que le public s'empresse de chercher à se moquer de l'auteur de la Uenriade devenu physicien. Mais celte curiosité maligne du public servira encore 'a procurer un prompt débit 'a l'ouvrage , bon ou mauvais. La première grâce que j'ai à vous demander, monsieur, est de me dire, en général, ce que vous pensez de celte philosophie , et de me marquer les fautes que vous y aurez trouvées. J'ai un instinct qui me fait aimer le vrai ; mais je n'ai que l'instinct, cl vos lumières le conduiront. Vous trouvez que je m'explique assez clairement; je suis comme les petits ruisseaux; ils sont transparents parce qu'ils sont peu profonds. J'ai tâché de présenter les idées de la manière dout elles sont entrées dans ma tête. Je me donne bien de la peine pour en épargnera nos Français, qui, généralement parlant, voudraient apprendre sans étudier. Vous trouverez dans mon manuscrit quelques anecdotes semées parmi les épines de la physique. Je fais l'histoire de la science dont je parle, et c'est peut-être ce qui sera lu avec le moins de dégoût. Mais le détail des calculs me fatigue et m'embarrasse encore plus qu'il ne rebutera les lecteurs ordinaires. C'est pour ces cruels détails surtout que j'ai recours 'a votre tête algébrique et infatigable ; la mienne , poétique et malade , est fort empêchée à peser le soleil. Si madame votre femme est accouchée d'un garçon , je vous en fais mon compliment. Ce sera un honnête homme et un philosophe de plus , car j'espère qu'il vous ressemblera *. Sans aucune cérémonie , je vous prie de compter sur ma reconnaissance autant que sur mon ' Le fils de M. Pilot est actuellrment (t"M) avocat-général à la rour des aides de Montpellier. K

ANNEE 1737. 2 il estime et mon amitié ; il serait indigne de la philosophie d'aller barbouiller nos lettres d'un votre très humble , etc. • P. S. Vous vous moquez du monde de me remercier , comme vous faites , et encore plus de parler d'acte par-devant notaire; je le déchirerais. Votre nom me suffit, et je ne voux point que le nom d'un philosophe soit déshonoré par des obligations en parchemin. S'il n'y avait que des gens comme nous , les gens de justice n'auraient pas U'au jeu. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Le 23 juin. J'ai reçu vos Lettres, mou cher Isaac, comme nos pères reçurent les cailles dans le désert ; mais je ne me lasserai pas de vos Lettres comme ils se lassèrent de leurs cailles. Souvenez -vous que je vous ai toujours assuré un succès invariable pour les lettres juives. Comptez que vous vous lasserez plus tôt d'en écrire , que le public de les lire et de les desirer. Je suis très aise que vous ayez exécuté ce petit projet ti' Anecdotes littéraires . Le goût que vous avez pour le bon et pour lo vrai ne vous permettra pas de passer sous silence les Visions de Marie Alacoquc; Les vers français que Jésus-Christ a faits pour cette sainto , vers qui feraient penser que noire divin Sauveur était un très mauvais poète, si on ne savait d'ailleurs que Languct, archevêque de Sens, a été le l'ellcgrin qui a fait ces vers de JésusChrist; I L'impertinence absurde des jésuites qui , dans leur misérable Journal , viennent d'assurer que l'Essai sur l'Homme , de Pope , est un ouvrage diabolique contre la religion chrétienne ; Le style d'un certain père Régnauld, auteur des Entretiens "physiques ; style digne de son ignorance. Ce bon père a la justice d'appeler les admirables découvertes et les - démonstrations de Newton sur la lumière, un système; et ensuite il a la modestie de proposer le sien. Il dit qu'Horcule était physicien , et qu'on ne pouvait résister h un physicien de cette force. U examine la question du vide , et il dit ingénieusement : Voyons s'il y a du vide ailleurs que dans la bouteille ou dans la bourse. C'est là le style de nos beaux esprits savants , qui ne peuvent imiter que les défauts de Voiture et de Fontcncllc. Pareilles impertineuccs dans le P. Castel , qui , dans un livre de mathématiques , pour faire comprendre que le cercle est un composé d'une inliU. nilé de lignes droites , introduit un ouvrier fesant un talon de soulier, qui dit qu'un cône n'est qu'un pain de sucre, etc. , etc. , et que ces notions suffisent pour être bon mathématicien; Les cabales et les intrigues pour faire réussir de mauvaises pièces , et pour faire croire qu'elles ont réussi , quand elles ont fait bâiller le peu d'auditeurs quelles ont eu ; témoin l'École des amis,

Chi/déric, et tant d'autres, qu'on ne peut lire ; Entendez-vous ne manquerez pas de matières. Vous aurez toujours de quoi venger et éclairer le public. Vous faites fort bien , tandis que vous êtes encore jeune , d'enrichir votre mémoire par la connaissance des langues ; et , puisque vous faites aux belles-lettres l'honneur de les cultiver , il est bon que vous vous fassiez un fonds d'érudition qui donnera toujours plus de poids à votre gloire et à vos ouvrages. Tout est également frivole en ce monde ; mais il y a des inutilités qui passent pour solides , et ces inutilités-là ne sont pas à négliger. Tôt ou tard vous en recueillerez le fruit , soit que vous restiez dans les pays étrangers , soit que vous rentriez dans votre patrie. Voici une lettre que j'ai reçue , laquelle doit vous confirmer dans l'idée que vous avez de Rousseau. Adieu ; je vous aime autant qu'il est méprisable. Je vous suis attaché pour toute ma vie. A M. L'ABBE MOUSSINOT. 29 Juin, Voudriez- vous, mon cher ami , faire une visite longue ou courte, à votre gré, à M. Boulduc, savant chimiste? On m'assure qu'il a fait des expériences qui tendent à prouver que le feu n'augmente pas la pesanteur des corps: il s'agit d'avoir sur cela une conversation avec lui. Il y a encore un M. Grosse qui demeure dans le même corps de logis ; c'est encore un chimiste très intelligent et très laborieux : je vous prie d'en demander à l'un et à l'autre ce qu'ils pensent des expériences du plomb calciné au feu ordinaire , et des matières calcinées au feu des rayons du soleil réunis par le verre ardent. Ils se feront un plaisir de vous parler , de vous instruire , et vous m'enverrez un précis de leurs instructions philosophiques. C'est là, mon cher correspondant, une commission plus amusante que de se mettre au marc la livre avec les créanciers du duc de Guise. Ce prince m'a toujours caché l'établissement d'une commission pour la liquidation de ses dettes. Une rente viagère doit être sacrée ; il m'en doit trois années. Jr>

CORRESPONDANCE. 252 lino commission établie par le roi n'est pas établie pour frustrer des créanciers. Les rentes viagères doivent certainement être exceptées des lois les plus favorables aux débiteurs de mauvaise volonté. Parlez-en, je vous prie, à M. de Machault, et, après lui avoir représenté mon droit et la lésion que je souffre, vous agirez comme il conviendra : il est essentiel d'en venir à des voies juridiques, et bienséant de mêler à cela toute la considération possible. Ne vous en reposez pas sur la parole positive du prince de Guise. Les paroles positives des princes sont des chansons, et les sieuucs sont pis. A M. L'ABBf: MOUSSINOT. 30 juin. Encore une petite visite, mon cher ami, au sieur Geoffroi. Remettez -le encore, moyennant quelques onces de quinquina, ou de séné, ou de manne, ou de tout ce qu'il vous plaira acheter pour votre santé ou pour la mienne, remettez-le, dis-je, sur le chapitre du plomb et du régule d'antimoine augmenté de poids après la calcination. Il vous a dit, et cela est très vrai, que ces matières perdent cette augmentation de poids après être refroidies ; mais ce n'est pas assez : il faut savoir si ce poids se perd quand le corps calciné s'est simplement refroidi, ou s'il se perd quand ce corps calciné a été ensuite fondu. L'émeri, qui rapporte que vingt livres de plomb calciné ont produit vingt-cinq livres pesant, ajoute que ce plomb refondu ensuite n'a pesé que dix-neuf livres. MM. Duclos et Homberg rapportent que le régule de mars et celui d'antimoine, calcinés au verre ardent, ont augmenté de poids ; mais que, fondus après à ce même verre, ils ont perdu et ce poids qui leur avait été ajouté, et un peu du leur propre. Ce n'est donc pas après avoir été refroidis que ces corps ont perdu le poids ajouté à leur substance par l'action du feu. Il faudrait encore savoir si M. Geoffroi pense que la matière ignée seule a produit ce poids surabondant ; si la cuiller de fer avec laquelle on remue pendant l'opération, si le vase qui contient le métal n'augmente pas le poids de ce métal, en passant en quelque quantité dans sa substance. Sachez, mon cher ami, le sentiment de monsieur l'apothicaire sur tous ces objets, et m'écrivez-moi vite. Vous êtes très capable de faire parler ce chimiste, et tous les chimistes de l'académie, et de les bien entendre. Je compte sur votre amitié et sur votre discrétion. A M. LABRE MOUSSINOT. 6 Juillet. Il y a plaisir, mon cher ami, à vous donner des commissions savantes, tant vous vous en acquittez bien. On ne peut rendre service ni mieux ni plus promptement. Je viens de faire sur-le-champ l'expérience que le savant charbonnier, M. Grosse, conseille sur le

fer. J'en ai pesé un morceau de deux livres , que j'ai fait rougir sur une tuile
h l'air ; je l'ai pesé rouge , je l'ai pesé froid , il a toujours été de même
poids. J'ai pesé tous ces jours-ci du fer et de la fonte enflammés ; j'en ai
pesé depuis deux livres jusqu'à mille livres. Loin de trouver le poids du fer
rouge plus grand , je l'ai trouvé plus petit de beaucoup , ce que j'attribue à
l'effet de la fournaise prodigieusement ardente , qui aura enlevé quelques
particules de fer ; c'est ce que je vous prie de dire au sieur Grosse quand
vous le verrez ; voyez donc promptement ce gnome , et , avec votre
incognito ordinaire, faites -lui une nouvelle consultation. C'est un homme
bien au fait. Sachez donc, s'il croit que le feu pèse; 2° si les expériences
faites par M. Homberg et autres doivent l'emporter à ce sujet sur celle du fer
rouge et refroidi , qui pèse toujours également. Nous sommes environnés ,
mon cher abbé , d'incertitudes dans tous les genres possibles. La moindre
vérité donne des peines infinies à trouver. 5° Demandez-lui si le miroir
ardent du PalaisRoyal fait le même effet sur les matières mises dans l'air
libre et dans le vide de la machine pneumatique. Il faudrait là-dessus le faire
jaser long-temps , lui demander les effets des rayons du soleil dans ce vide
sur la poudre à canon , sur le fer, sur les liqueurs , sur les métaux , et
prendre un petit note de toutes les réponses de ce savant ; 4° L'interroger si
le phosphore deBoyle, si le phosphore igné, s'allument dans le vide ; enfin
s'il a vu de bon naphte de Perse , et s'il est vrai que le naphte brûle dans
l'eau. Vous voilà, mon cher abbé, archi-physicien. Je vous lutine
furieusement, car j'ajoute encore que le temps me presse. J'abuse
excessivement de votre complaisance ; mais , en revanche , je vous aime
excessivement. A M. LE BARON DE KAÏSERLING. Favori d'un prince
adorable , Courtisan qui n'est point flatteur, Ancien qui n'est point buveur,
Voyageant sans être menteur. Souvent gentilhomme* , toujours aimable ;

Digitized by Google

ANNEE 4757. 213 I* caprice injuste du sort T'avait fait naître sur le liord De la pesante Moscovie : las ciel , pour réparer ce tort , Te donna le feu du génie Au milieu des glaces du Nord. Orné de grâces naturelles , Tu plairais à Rome , à Paris , Aux papistes , aux infidèles , Citoyen de tous les pays , Et chéri de toutes les belles. Voila, monsieur, un petit portrait de vous, plus fidèle encore que le plan que vous avez communiqué de Cirey. Nous avons reçu vos lettres dans lesquelles vous faites voir des sentiments qui ne sont point d'un voyageur. Les voyageurs oublient; vous ne nous oubliez point ; vous songez à nous consoler de votre absence. Madame du Châtelet et tout ce qui est à Cirey, et moi , monsieur, nous nous souviendrons toute notre vie que nous avons vu Alexandre de Rcausberg dans Epcslion Kaiserling. Je trouve déjà le prince royal un très grand politique; il choisit pour ambassadeurs ceux dont il connaît le caractère conforme à celui des puissances auprès desquelles il faut négocier. Il a envoyé à madame la marquise du Châtelet un homme sensible à la beauté, à l'esprit, à la vertu, et qui a tous les goûts, comme il parle toutes les langues : en un mot , son envoyé était chargé de plaire , et il a mieux rempli sa légation que le cardinal d'Ossatou Grotius n'auraient fait. Vous négociez sans doute sur ce pied-là auprès de madame de Nassau *. En quelque endroit du monde que vous soyez , souvenez-vous qu'il y a en France une petite vallée riante , entourée de Itois, où votre nom ne périra point tant que nous l'habiterons. Parlez quelquefois de nous à Frédéric-Marc-Aurèle quand vous aurez le bonheur de vous retrouver auprès de lui. Vous avez été témoin de cette tendresse plus forte que le respect dont nos cœurs sont pénétrés pour lui. Nous ne faisons guère de repas sans faire commémoration du prince et de l'ambassadeur ; nous ne passons point devant son portrait sans nous arrêter, sans dire : « Voilà donc celui à qui il est réservé de « rendre les hommes heureux! voilà le vrai « prince et le vrai philosophe ! d J'apprends encore que vous ne bornez point votre sensibilité pour Cirey au seul souvenir, vous songez à rendre service à M. Linant; vos bons offices pour lui sont un bienfait pour moi , souffrez que je partage la reconnaissance. Il y a donc deux terres de Cirey dans le monde 9, 1 INassau-Weilbourg. Cl. * Il y a au moins six endroits du nom de Cirey en France; savoir, deux dans les environs de Dijon et de Beaune (Côte-d'Or); un dans l'arrondissement de Vesoul, et un autre dans deux paradis terrestres ; mesdames de Nassau ont l'un . mais madame du Châtelet a l'autre. Ce que vous me dites de

Weitbourg augmente la respectueuse estime que j'avais déjà pour les princesses dont vous me parlez ; adieu , monsieur, nous ne perdrons jamais celle que nous avons pour vous. Ma malheureuse santé m'a empêché de vous écrire plus tôt, mais elle ne diminuera rien de mes tendres sentiments. Si dans votre chemin vous rencontrez des gens dignes de voir Emilie , et qui voyagent en France, envoyez-nous-les, ils seront reçus en votre nom comme vous-même. Madame du Châtelet sera comptée au rang des choses qu'il faut voir en France , parmi celles qu'on y regrette. Je suis avec l'estime la plus respectueuse et la plus tendre , etc. A M. L'ABBE MOUSSINOT. Octobre. M. de Brézé est-il bien solide? Qu'en pensez-vous, mon prudent ami? Cet article d'intérêt mûrement examiné, prenez vingt mille livres chez M. Michel , et donnez-les à M. de Brézé, en rentes viagères, au denier dix. Cet emploi sera d'autant plus agréable qu'on sera payé aisément et régulièrement sur ses maisons à Paris. Arrangez cette affaire pour le mieux ; et , une fois arrangée , si la terre de Spoix peut se donner pour cinquante mille livres , nous les trouverons vers le mois d'avril. Nous vendrons des actions, nous emprunterons au denier vingt, cela ne sera difficile ni à vous ni à moi. La vie est courte ; Salomon dit qu'il faut jouir. Je songe à jouir, et pour cela je me sens une grande vocation pour être jardinier, laboureur, et vigneron ; peut-être même réussirai-je mieux à planter des arbres , à cultiver la terre et à la faire fructifier, qu'à faire des tragédies, de la chimie, des poèmes épiques, et autres sublimes sottises, qui font des ennemis implacables. Donnez l'Enfant prodigue à Prault , moyennant cinquante louis d'or, six cents francs tout de suite, et un billet pour les autres six cents livres, payables quand ce malheureux Enfant verra le jour. Cet argent sera employé à quelque bonne œuvre. Je m'en tiens à mon lot, qui est un peu de gloire et quelques coups de sifflet. celui de Sarrebourg (Haute-Saône et Meurthe). Quant aux deux autres, Ils appartiennent à la Haute-Marne, arrondissements de Chaumont et de Vassy. Le vrai Cirey, habité par Voltaire , de 1734 à 1719, est situé à quatre lieues* de cette dernière ville, sur la Biaise, et la commune porte le nom de Clérey-sur-Blaise , ou Clérey-le-Château. Cl. t(..

CORKESPON DANCE. 244 A M. I.E COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, ce 1^{er} novembre. Toiil mon chagrin est donc à présent de ne pouvoir vous embrasser en vous félicitant du meilleur de mon cœur. Il ne me manque pour sentir un bonheur parfait que d'être témoin du vôtre. Que je suis enchanté , mon cher et respectable ami , de ce qnc vous venez de faire ! que je reconnais bieu la votre cœur tendre et votre esprit ferme ! On disait que l'Hymen a l'Intérêt pour père ; Qu'il est triste , sans choix , aveugle , mercenaire : Ce n'est |>oiut là l'Hymen ; on le connaît bien mal. Ce dieu des cœurs heureux est chez vous , d'Argeutal ; La Vertu le conduit, la Tendresse l'aniuic; Ixs bonheur sur ses pas est fixé sans retour; Le véritable Hymen est le fils de l'Estime , Et le frère du tendre Amour. Permettez-moi donc de vous faire ici à tous deux des complinics de la part de tous les honnêtes gens , de tous les gens qui pensent, de tous les gens aimables. Mon Dieu ! que vous avez lien fait l'un et l'autre ! Partagez , madame , les !>ntés de M. d'Argental pour moi. Ah ! s'il vous prenait fantaisie à tous deux de venir passer quelque temps a la campagne , pendant qn'on dorera votre cabinet , qu'on achèvera voire meuble ! madame du Châtelet va vous en écrire sur cela de bonnes. Enfin ne nous ôtez point l'espérance de vous revoir. Les heureux n'ont point besoin de Paris. Nous n'irons point ; il faut donc que vous veniez ici. Vivez heureux, couple aimable, couple estimable. Vendez vite votre vilaine charge de conseiller an parlement, qui vous prend un temps que vous devez aux charmes de la société; quittez co triste fardeau qui fait qu'on se lève matin. Il n'y a pas moyen que le plaisir dont votre bonheur me pénètre me permette de vous parler d'autre chose. Une antre fois je vous entretiendrai de Melpotnène , de Thalie ; mais aujourd'hui la divinité a qui vous sacrifiez atout mon encens. A M. TH1ERIOT. A Cirey , le 3 novembre. ■ N'osant vous écrire par la poste , je me sers «le ccl homme qui part de Cirey , et qui se charge de ma lettre. Croiriez- vous bien que la plus lâche et la plus infâme calomnie qu'un prêtre puisse inventer a été cause de mon voyage on Hollande? Vous avez clé , avec plusieurs honnêtes gens , enveloppé vous-même dans celle calomnie absurde dont vous ne vous doutez pas. Il ne m'est pas piTinis encore de vous dire ce que c'est. Je vous demande même en grâce, mon cher ami, au nom de la tendre amitié qui nous nuit depuis plus de vingt ans , et qui ne finira qu'avec ma vie, de ne paraître pas seulement soupçonner que vous sachiez qu'il y a eu une calomnie sur notre compte. Ne dites point surtout que vous ayez reçu

de lettre de moi ; cela est de très grande conséquence. Il vous paraîtra sans doute surprenant qu'il y ait une pareille inquisition secrète ; mais enfin elle existe, et il faut que les honnêtes gens, qui sont toujours les plus faibles, cèdent aux plus forts. J'avais voulu vous écrire par M. l'abbé du Kesnel , qui est venu passer un mois à Cirey , et je me suis privé de cette consolation que parce qu'il ne devait retourner à Paris qu'après la Saint-Martin. Mon cher Thieriot, quand vous saurez de quoi il a été question , vous serez indigné à l'excès de la méchanceté et du ridicule des hommes. J'ai bien fait de ne vivre que dans la cour d'Emilie , et vous faites très bien de ne vivre que dans celle de Pollion. Je lus , il y a un mois , le petit extrait que mademoiselle Deshayes avait fait de l'ouvrage de l'Euclid-Orphee , et je dis à madame du Châtelet : Je suis sûr qu'avant qu'il soit pour Pollion épousera cette muse-là. Il y avait dans ces trois ou quatre pages une sorte de mérite peu commun ; cela, joint à tant de talents et de grâces, fait en tout une personne si respectable , qu'il était impossible de ne pas mettre tout son bonheur et toute sa gloire à l'épouser. Que leur bonheur soit public , mon cher ami, et que mes compliments soient bien secrets , je vous en conjure. Je souhaite qu'on se souvienne de moi dans votre Temple des Muses, je veux être oublié partout ailleurs. Je viens de lire les paroles de Castor et Pollux. Ce poëme est plein de diamants brillants ; cela étincelle de pensées et d'expressions fortes, il y manque quelque petite chose que nous sentons bien tous , et que l'auteur sent aussi ; mais c'est un ouvrage qui doit faire grand honneur à son esprit. Je n'en sais pas le succès ; il dépend de la musique , et des fêtes , et des acteurs. Je souhaiterais de voir cet opéra avec vous , d'en embrasser les auteurs, de souper avec eux et avec vous , mon cher ami , si je pouvais souhaiter quelque chose ; mais mon petit paradis terrestre me retiendra jusqu'à ce que quelque diable ne l'en chasse. Vous savez peut-être que le seul vrai prince qu'il y ait en Europe nous a envoyé dans notre Écluse un petit ambassadeur, qu'il qualifie de son ami intime , et qui mérite ce titre. Les autres rois n'ont que des courtisans , mais notre prince n'a que des amis. Nous avons reçu celui-ci comme Adam et Eve reçoivent l'ange dans le Paradis de Millon ; à cela près qu'il a fait

meilleure Digitized by Google

ANNEE 4737. chcre, et qu'il a eu des fêles plus galantes. Noire prince devient tous les jours plus étonnant ; c'est un prodige de talents et de vraie vertu. Je crains qu'il ne meure. Les hommes ne sont pas faits pour être gouvernés par un tel homme; ils ne méritent pas d'être heureux. Il m'envoie quelquefois do gros paquets qui sont six mois en route, et qui probablement arriveraient plus tôt s'ils passaient par vos mains. Je voudrais bien que vous fussiez notre unique correspondant. Je me ûatte que dans peu il me sera permis d'écrire librement à mes amis. Le nombre ne sera pas grand, et vous serez toujours à la tête. Vous devriez bien aller voir mes nièces , qui ont j>erdu leur père. Vous me ferez grand plaisir de leur parler de leur oncle le solitaire (sans témoins s'entend). Il y a là une nièce afnéc qui est une élève de Rameau , et qui a l'esprit aimable. Je voudrais bien l'avoir auprès de moi , aussi bien que sa sœur. Vous pourriez leur en inspirer l'envie ; elles ne se repentiraient pas du voyage. Mandez-moi donc des nouvelles do votre santé, de vos plaisirs, de tout ce qui vous regarde , et de nos amis, que j'embrasse en bonne fortune. Adieu , mon très cher ami, que j'aimerai toujours. A M. THIERIOT. Novembre. Je n'ai reçu qu'aujourd'hui votre lettre du 22, mon cher ami. La roule est plus longue, mais plus sûre. Nos cœurs peuvent se parler, et voilà ce que je voulais. Premièrement je ne vous crois point instruit de la raison qui ni'a obligé à me priver si long-temps du commerce de mes amis; mais je crois colin l>ouvoir vous la dire. Savez-vous bien qu'on avait accusé plusieurs personnes d 'athéisme ? Savez-vous bien que vous étiez du nombre? Je n'en dirai pas plus. Ah ! mon ami, que nous sommes loin de mériter cette sotte et abominable accusation ! Il est au moins de notre intérêt qu'il y ait un Dieu, et qu'il punisse ces monstres de la société , ces scélérats qui se font un jeu de la plus damnable imposture. A l'égard de la nouvelle calomnie dont vous me parlez , j'ai cru devoir en écrire à son altesse royale. Je vous instruis de cette démarche , afin que vous vous y conformiez , et que vous m'éclairiez , en cas que cette impertinence continue. Le roi de Prusse, avec de grands états, beaucoup d'argent comptant , et une armée de géants, peut très bien se moquer d'un sol libelle ; mais Moi rhélif, <|tii no suis roi , ni I ien , Ci. Mvrot, ê|«i*re à Fi.w/és T'. 2\ü je tremble toujours de la calomnie, quelque absurde qu'elle soit , et je suis comme le lièvre , qui craignait qu'on ne prît ses oreilles pour des cornes. Tout cela m'attristerait bien; mais la vie douce dont je jouis me console ; la sagesse, l'esprit , la bonté extrême dont le prince royal

m'honore , me rassurent; et je ne crains rien avec votre amitié. A M.
L'ABBÉ MOISSINOT. • Novembre. Votre patience, mon cher abbé, va être
mise à une étrange question ; je tremble qu'elle n'en puisse soutenir
l'épreuve. J'espère tout de votre amitié. Affaires temporelles, affaires
spirituelles , ce sont là les deux grands sujets du long bavardage que je vais
vous faire. M. de Lézeau me doit trois ans ; il faut le presser sans trop
l'importuner. Une lettre au prince de Guise ; cela ne coûte rien et avance les
affaires. Les Villars et les d'Auneuil doivent deux années ; il faut poliment
et sagement remontrer à ces messieurs leurs devoirs à l'égard de leurs
créanciers. Il faut aussi terminer avec M. de Richelieu , et en passer par où
l'on voudra. J'aurais de grandes objections à faire sur ce qu'il me propose ;
mais j'aime encore mieux une conclusion qu'une objection. Concluez donc,
mon cher ami ; je m'en rapporte aveuglément à vos lumières , qui me sont
toujours très utiles. Prault doit donner cinquante francs à monsieur votre
frère. Je le veux; c'est un petit pot-de-vin, une petite bagatelle qui est entrée
dans mon marché ¹ ; et, quand celle bagatelle sera payée , monsieur votre
frère grondera de ma partie négligent Prault , qui , dans les envois des livres
que je veux , a toujours des retards qui m'impatientent cruellement ; rien
de tout ce qu'il m'expédie ne s'arrive à point nommé. Monsieur votre frère
demandera ensuite à ce libraire, ou à tel autre qu'il voudra, un Puffen(lorf ;
la Chimie de Boërhaave la plus complète; une Lettre sur la divisibilité de la
matière , chez Jombert ; la Table des trente premiers tomes de l'Histoire de
l'Académie des Sciences; Mariotte, de la Nature de l'Air; idem, du Froid et
du Chaud ; Boyle, De ratione inter ignem et flammutam, difficile à trouver;
c'est l'affaire de monsieur votre frère. Autres commissions. Deux rames de
papier de ministre , autant de papier à lettres ; le tout papier de Hollande ;
douze bâtons de cire d'Espagne ¹ Le marche relatif à VCNfitnl pro ligne Lu

24G CORRESPONDANCE. à l'esprit de vin , une sphère copernicienne , un verre ardent des plus grands , mes estampes du Luxembourg, deux globes avec leurs pieds, deux thermomètres , deux "baromètres (les plus longs sont les meilleurs); deux planches bien graduées, des terrines , des retories. En fait d'achat , mon ami , qu'on préfère toujours le l'eau et le bon un peu cher au médiocre moins coûteux. Voilà pour lo bel-esprit qui cherche à s'instruire à la suite des Fontenelle , des Boyle , des Boërhaave, et autres savants. Ce qui suit est pour l'homme matériel , qui digère fort mal ; qui a l>esoin de faire, à ce qu'on lui dit , de grands exercices , et qui , outre ce besoin do nécessité , a encore d'autres besoins de société. Je vous prie, en conséquence , de lui faire acheter un bon fusil , une jolie gibecière avec appartenances, marteaux d'armes , tire-bourre ; et grandes boucles de diamant pour souliers, autres boucles à diamant pour jarretières ; vingt livres de poudre à poudrer, dix livres de poudre de senteur, une bouteille d'essence au jasmin , deux énormes pots de pommade à la fleur d'orange, deux houppes à poudrer, un très bon couteau, trois éponges fines, trois balais pour secrétaire , quatre paquets de plumes , deux pinces de toilette très propres , une paire de ciseaux de poche très bons, deux brosses à froter, enfin trois paires de pantoufles bien fourrées : et puis , je ne me souviens de rien do plus. De tout cela on fera un ballot, deux s'il le faut, trois même s'ils sont nécessaires. Votre emballer est excellent. Envoyez le tout par Joinville, non à mon adresse , car je suis en Angleterre (jo vous prie de vous en souvenir) , mais à l'adresse de madame de Champbonin. Tout cela coûte, me direz-vous; et où prendre de l'argent? Où vous voudrez , mon cher abbé. On a des actions, on en fond. Il ne faut jamais rien négliger de son plaisir, parce que la vie est courte. Je serai tout à vous pendant celte courte vie. A MADAME DE CHAMPBONIN. De Clrcy, décembre. Aimable amie, je n'ai point été libre jusqu'à ce moment ; pardon ! mais sachez que c'est à moi et à ma nièce à vous remercier. Sachez que c'est faire son bonheur que de la mettre près de vous. Vous avez tout , hors l'amour-propre. Le mien est extrême de pouvoir être uni à vous par les liens du sang , que je me propose ; mais ne nous enivrons point des fumées d'un vin que nous n'avons point encore bu. Ne croyons jamais que ce qui est fait. Je crois l'affaire en train , mais qui peut répondre des événements? je ue répons que de mon cœur, qui est à vous pour toujours. Venez me voir, ma chère amie , quand vous passerez près de la ville des Entresols. A M.

L'ABBÉ MOUSSINOT. Décembre. Au lieu de l'argent que me doit l'rault, mon cher abbé, je lui ai demandé des livres. Vous dites qu'il est mécontent, j'en suis surpris; il doit savoir qu'on ne s'interdit jamais la liberté des éditions étrangères. Sitôt qu'un livre est imprimé à Paris, avec privilège, les libraires de Hollande s'en saisissent, et le premier qui l'imprime est celui qui a le privilège exclusif dans ce pays-là; et, pour avoir ce droit d'imprimer le premier, il suffit de faire annoncer l'ouvrage dans les gazettes. C'est un usage établi, et qui tient lieu de loi. Or, quand je veux favoriser un libraire de Hollande, je l'avertis de l'ouvrage que je fais imprimer en France, et je tâche qu'il en ait le premier exemplaire, afin qu'il prenne le devant sur ses confrères. J'ai donc promis à un libraire hollandais que je lui ferais avoir incessamment l'ouvrage en question, et je lui ai promis cette petite faveur pour l'indemniser de ce qu'on tarde à lui faire achever les *Eléments de la philosophie de Newton* qu'il a commencés depuis près d'un an. Il ne s'agit que de hâter Prault afin de hâter en même temps le petit avantage qui indemniserait le libraire hollandais que j'affectionne et qui est très honnête homme. Le sieur Prault sait très bien ce dont il s'agit. Son privilège est pour la France et non pour la Hollande; il n'a même transigé que sur ce pied-là, et à condition qu'on imprimerait à la fois à Paris et à Amsterdam. Pour prévenir toute difficulté, envoyez-lui ce billet, et qu'il y mette sa réponse. Vous voilà au fait, et je vous demande pardon de ce verbiage. Prault doit encore cinquante francs à M. votre frère; je veux qu'il les paie. C'est un nouveau pot-de-vin que je le prie d'accepter. Je le prie aussi de m'envoyer la vieille tragédie de *Circéphonie* et tous les bouquins que j'ai écrits sur le catalogue qu'il m'a fait parvenir. A M.

THIERIOT. A Clercy, le 6 décembre. Je vois par votre lettre, mon cher ami, que vous êtes très peu instruit de la raison qui m'a forcé de me priver, pour un temps, du commerce

ANNEE 17 37. 7 do mes amis ; mais votre commerce m'est si cher, que je ne veux pas hasarder de vous en parler dans une lettre qui peut fort bien être ouverte , malgré toutes mes précautions. J'ai cru devoir mander au prince royal la catomnie dont je vous remercie de m'avoir instruit. Vous croyez bien que je ne fais ni à lui ni à moi l'outrage de me justifier ; je lui dis seulement que votre zèle extrême pour sa personne ne vous a pas permis de me cacher cette horreur, et que les mêmes sentiments m'engagent à l'en avertir. Je crois que c'est un de ces altontals méprisables, un de ces crimes de la canaille , que les rois doivent ignorer. Nous autres philosophes , nous devons penser comme des rois ; mais malheureusement la calomnie nous fait plus de mal réel qu'à eux. Vous devriez bien m'envoyer les versiculels du prince et la réponse. Vous me direz que c'était à moi d'en faire , et que je suis bien impertinent de rester dans le silence quand les savants et les princes s'empressent à rendre hommage à madame «le La Popelinière. Mais quoi ! si ma iuim: échaudée Elit loué cet objet charmant , Qui réunit si noblement Les talents d'Euclide et d'Orphée , Ce serait un faible ornement Au piédestal de son trophée. La louer est un vain emploi ; EUe régnera bien sans moi Dans ce monde et dans la mémoire ; Et l'heureux maître de son cœur, Celui qui fait seul son bonheur, Pourrait seul augmenter sa gloire, A propos de vers, on imprime l'Enfant prodigue un peu différent de la détestable copie qu'ont les comédiens, et que vous avez envoyée (dont j'enrage) au prince royal. Je n'ai encore, fait que deux actes de ftféropé , car j'ai un cabinet de physique qui me tient au cœur. « Pluribus altentus, ininor est ad singula sensu» »• Je trouvodans Castor et Pollux des traits charmants; le tout ensemble n'est pas peut-être bien tissu. Il y manque le molle et amœnum , et même il y manque de l'iutcrét. Mais, après tout, je vous avoue que j'aimerais mieux avoir fait une demidouzaine de petits morceaux qui sont épars dans cette pièce qu'un de ces opéra insipides et uniformes. Je trouve encore que les vers n'en sont pas toujours bien lyriques , et je crois que le récitati a dû beaucoup coûter notre grand Rameau. Je ne songe point à sa musique que je n'aie de tous les retours pour Smnson. Est-ce qu'on n'entendra jamais à l'Opéra : Profonds abîme** de la terre. Enfer, ouvre-toi, etc.? Aci. v, sc. i. Mais ne pensons plus aux vanités du monde. Je vous remercie , mon ami , d'avoir consolé mes nièces. Je ne leur proposais un voyage à Cirey qu'en cas que leurs affaires et les bienséances s'accordassent avec ce voyage. Mais voici une autre

négociation qui est assez digne de la bonté de votre cœur, et du don de persuader dont Dieu a pourvu votre esprit accort et voire longue physionomie. Si madame Pagnon voulait se charger de marier la cadette à quelque bon gros robin , je me chargerais de marier l'ainé à un jeune homme de condition , dont la famille entière m'honore de la plus tendre et de la plus inviolable amitié. Assurément je ne veux pas hasarder de la rendre malheureuse ; elle aurait affaire à une famille qui serait h ses pieds ; elle serait maîtresse d'un château assez joli qu'on embellirait pour elle. Lu bien médiocre la ferait vivre avec beaucoup plus d'abondance que si elle avait quinze mille livres de rente à Paris. Elle passerait une partie de l'année avec madame du Châtelet ; elle viendrait à Paris avec nous dans l'occasion ; enfin je serais son père. C'est, mon cher ami, ce que je lui propose, en cas qu'elle ne trouve pas mieux. Dieu me préserve de prétendre gêner la moindre de ses inclinations ! attenter h la liberté de son prochain me paraît un crime contre l'humanité ; c'est le péché contre nature. C'est à votre prudence à sonder ses inclinations. Si , après que vous lui aurez présenté ce parti avec vos lèvres de persuasion, elle le trouve h son gré, alors qu'elle me laisse faire. Vous pourrez lui insinuer un peu de dégoût pour la vie médiocre qu'elle mènerait à Paris , et beaucoup d'envie de s'établir honnêtement. Ce serait ensuite à elle à ménager tout doucement l'esprit de ses oncles. Tout ceci , comme vous le voyez, est l'exposition de la pièce; mais le dernier acte n'est pas , je crois , près d'être joué. Je remets l'intrigue entre vos mains. Voici un petit mot de lettre pour l'ami Berger. Adieu ; je vous embrasse. Comment donc le gentil Bernard a-t-il quitté Pollion et Tucça ? Je reçois dans le moment une lettre de ma nièce , qui me fait beaucoup de plaisir. Elle n'est pas loin d'accepter ce que je lui propose , et elle a raison. Valc. Digitized by Google

248 A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Cambridge, décembre Je suis fort aise , mon cher physicien , que M. de Fonlenellc se soit explique sur la propagation du feu. Comme la lumière du soleil est le feu le plus puissant que nous connaissions , il était naturel d'avoir quelques idées un peu claires sur la propagation de ce feu élémentaire. C'était l'affaire d'un philosophe; le reste est l'affaire d'un forgeron. Je suis au milieu des forges , et la matière me convient assez. J'espère que Bronod s'expliquera aussi clairement sur les cinquante louis dont vous me parlez , que M. de Fonlenellc sur la lumière. Si Bronod ne donne pas cet argent, je crois qu'il faudra vendre une action. Je ne vois pas grand mal à cela ; on ne perd jamais son dividende, il est vrai que le prix varie vers les époques de leur paiement, c'est-à-dire de six en six mois , mais cela va à peu de chose ; et d'ailleurs il vaut mieux sacrifier quelques pistoles , que de vous donner la peine d'aller encore chez le sieur Bronod. Les trois louis que vous avez donnés , en dernier lieu, au sieur Robert, étaient sans doute pour ses avances. Je ne peux imaginer qu'un procureur se soit avisé de faire des frais , puisque je n'ai point eu d'affaires , à moins que je n'aie eu quelque procès sans le savoir. M. Michel veut donc garder mon argent jusqu'au 1^{er} mars? soit : laissez-le-lui donc; ce sera toujours deux mois d'intérêt de gagnés. Ne négligeons pas de pareilles broutilles. Faites, je vous prie , et si vous le jugez nécessaire , un petit présent à l'intendant de M. de Richelieu ; mais , au préalable , il faut qu'il y ait une bonne délégation sur Bouillé-Mcnaud, pour mes arrérages , et une délégation pour que dorénavant je reçoive régulièrement une rente de quatre mille livres. Un louis d'or à d'Arnaud, sans lui dire ni où je suis ni ce que je fais, ni à lui ni à personne. Je suis à Cirey pour vous seul, et dans la Cochinchine pour tous les Parisiens, ou, ce qui sera plus vraisemblable , confiné dans quelque province d'Angleterre. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. L'estampe tirée sur pastel, mon cher abbé, est horriblement misérable , n'en déplaise au graveur; peu m'en soucie. Je ne prendrai point le parti de mon visage, que je ne connais pas trop; mais, mon cher ami, ne pourrait-on pas me faire moins vilain? J'abandonne cela à vos soins ; surtout n'en parlez pas à madame du Châtelet. Venons au nécessaire de cette dame. Voyez au plus tôt Hébert , et recommandez-lui la plus prompte diligence. Vous lui avez donné cinquante louis ; donnez-lui-en cinquante autres , s'il les exige , et assurez-le que , à l'instant de la délivrance , le tout sera exactement payé. Si , suivant ma dernière lettre , vous avez fait vendre une action , vous avez

bien fait ; si vous ne l'avez pas vendue, vous avez encore bien fait. Je vous approuve en tout parce que tout ce que vous faites est toujours bien ; et vous méritez qu'on vous remercie et qu'on vous embrasse bien fort. A M.

L'ABBÉ MOUSSINOT. Décembre Vous me parlez , mon cher abbé , d'un bon homme de chimiste , et je vous écoute avec plaisir; vous me proposez ensuite de le prendre avec moi, je ne demande pas mieux. Il sera ici d'une liberté entière, pas mal logé, bien nourri, une' grande commodité pour cultiver à son aise son talent de chimiste ; mais il faudrait qu'il sût dire la messe, et qu'il voulût la dire les dimanches et les fêtes dans la chapelle du château. Celle messe est une condition sans laquelle je ne puis me charger de lui. Je lui donnerai cent écus par an , mais je ne peux rien faire de plus. Il faut encore l'instruire qu'on mange très rarement avec madame la marquise du Châtelet, dont les heures de repas ne sont pas trop réglées ; mais il y a la table de M. le comte du Châtelet son fils , et d'un précepteur, homme d'esprit, servie régulièrement à midi et à huit heures du soir. M. du Châtelet père y mange souvent, et quelquefois nous soupions tous ensemble.

D'ailleurs on jouit ici d'une grande liberté. On ne peut lui donner, pour le présent, qu'une chambre avec antichambre. S'il accepte mes propositions , il peut venir et apporter tous ses instruments de chimie. S'il a besoin d'argent , vous pourrez lui donner un quartier d'avance , à condition qu'il partira sur-le-champ. S'il tarde à partir, ne tardez pas, mon cher trésorier, à m'envoyer de l'argent par la voie du carrosse. Au lieu de deux cent cinquante louis , envoyez-en hardiment trois cents, avec les livres et les bagatelles que j'ai demandés. Au resto, mon cher ami, je suppose que votre chimiste est un homme sage, puisque vous le proposez : dites-moi son nom , car encore faut-il que je sache comment il s'appelle. S'il fait des thermomètres à la Fahrenheit , il en fera ici, et il

Digitized by Google

ANNEE 4737. 249 rendra service à la physique. Ces thermomètres cadrent-ils avec ceux de Réauraur? Ces instruments ne conviennent qu'autant qu'ils sonnent la même octave. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Décembre. Je vous prie, mon cher abbé, de faire chercher une montre à secondes chez Leroy. ou chez Lebon, ou chez Thiout; enfin la meilleure montre, soit d'or, soit d'argent, il n'importe; le prix n'importe pas davantage. Si vous pouvez charger l'honnête Savoyard, que vous nous avez déjà envoyé ici à cinquante sous par jour (et que nous récompenserons encore, outre le prix convenu), de cette montre à répétition, vous l'expédieriez tout de suite, et vous ferez l'affaire dont je serai bien satisfait. D'Hombre, que vous connaissez, a fait banqueroute; il me devait quinze cents francs; il vient de faire un contrat avec ses créanciers que je n'ai point signé. Tariez, je vous prie, d'un procureur, et qu'on m'exploite ce drôle, dont je suis très mécontent. J'ai lu l'épître d'Arnaud; je ne crois pas que cela soit imprimé, ni doive l'être. Dites-lui que ma santé ne me permet d'écrire à personne, mais que je l'aime beaucoup. Retenez-le à dîner quelquefois chez M. Dubreuil, je paierai les poulardes très volontiers; éprouvez son esprit et sa probité, afin que je puisse le placer. — Je vous le répète, mon cher ami, vous avez carte blanche sur tout, et je n'ai jamais que des remerciements à vous faire. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. .

Décembre. J'attends le pâté que vous m'annoncez, d'un pour douze à quinze francs de joujoux d'enfants. Nous voici bientôt aux étrennes; c'est le temps de leurs plaisirs et de ma petite moisson, à laquelle il faut penser. Si l'on ne voit pas distinctement les satellites de Jupiter, je ne veux point le télescope de Newton. Notre chimiste fait des difficultés! il faut payer son voyage et demeurer là. Au lieu de trois Henriades, j'en demande six bien reliées. Je suis honteux de vous importuner pour des bagatelles. L'affaire de M. de Guise n'est pas si bagatelle. Il m'écrit que les procédures qu'on a faites sont assez inutiles. C'est de quoi je ne conviens pas; joies crois très nécessaires. Savez-vous, mon cher ami, que vous ne feriez pas mal d'aller voir M. Chopin dans quelque intervalle de la grande messe et de vêpres? Il me semble qu'on fait plus de choses dans une conversation avec le chef de la commission qu'avec des rames de papier timbré. Je souhaiterais que ce M. Chopin eût quelques rentes viagères, il verrait ce que c'est que de n'avoir point à vivre de son vivant, et de laisser à ses héritiers trois ou quatre années à percevoir. Vous lui diriez que le sérénissime prince de Guise se moque de

moi , chétif citoyen ; qu'il fait bombance à Arcueil , et qu'il laisse mourir de faim ses créanciers ; vous lui feriez un beau discours sur le respect que l'on doit aux rentes viagères. Il est vrai que le roi a réduit les nôtres à moitié ; mais le prince de Guise n'est pas si modéré, il me retranche toute la mienne. Je vous avoue que je trouve ce procédé-là pire que les barricades de Guise-le-Balafré. Je vous embrasse de tout mon cœur , mon ami , et nous boirons à votre santé en mangeant le pâté. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Décembre. On m'avait mandé , mon cher ami , que tous les meubles d'Arouet 1 avaient été brûlés , et son logement consumé ; je vois avec plaisir que cela n'est pas. Ne négligez rien , je vous en conjure, tant auprès de M* Picart qu'auprès de scs connaissances , pour découvrir le mariage secret d'Arouet. Cela m'est important , car je suis sur le point de marier une de mes nièces. On le dit fort intrigué dans celle affaire des convulsions. Quel fanatisme ! Mon cher, ne donnez pas dans ces horribles folies. Tout bon Français applaudit à un bon janséniste , qui crie contre les formulaires et les excommunications , et qui se moque un peu de l'infailibilité du pape ; mais on méprise un insensé qui se fait crucifier , et un imbécile qui assiste à ces crucifiements de galetas. Je sais bien qu'il ne serait pas mal que je fusse à Paris ; mais je crois mes intérêts mieux entre vos mains qu'entre les miennes ; et l'ancien trésorier du chapitre de Saint-Merri a , pour conduire les affaires de ce bas monde , infiniment plus d'intelligence que son ami le philosophe , qui , dans sa solitude de Cirey , fait des vers , étudie Newton , le tout avec assez peu de succès , et qui , en outre, digère fort mal. A M. THIEBIOT. A Cirey , le 31 décembre Je réponds en hâte , mon cher ami , à votre 1 Armand Arouet , frère aîné de Voltaire , demeurait sous la Chambre des Comptes , au Palais. Il choisissait « sa maîtresse » parmi les plus jolies convulsionnaires, et on doit croire qu'il resta célibataire. Il est mort vers la fin de l'IS Cl.

250 CORRESPONDANCE. lettre du \ 8 , touchant l'article qui concerne nies nièces. Vous mandez à madame du Châtelet que vous pensez que je veux faire plus de bien à ce gentilhomme que je propose qu'à ma nièce même. Je crois en faire beaucoup à tous les deux ; et je crois en faire à moi-même , en vivant avec une personne à qui le sang et l'amitié m'unissent, qui a des talents , et dont l'esprit me plaît beaucoup. Je trouve de plus une charge très honnête, convenable à un gentilhomme , et , qui plus est , lucrative , que ma nièce pourrait acheter , et qui lui appartiendrait on propre. Je connais moins la cadette que l'aînée ; mais quand il s'agira d'établir cette cadette , je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir. Si ma nièce aînée était contente de sa campagne , et qu'elle vouliût avoir un jour sa sœur auprès d'elle ; si cette sœur aimait mieux être dame de château que citadine de Paris malaisée , je trouverais bien à la marier dans notre petit paradis terrestre. Au bout du compte, je n'ai réellement de famille qu'elles ; je serai très aise de me les attacher. Il faut songer qu'on devient vieux, infirme , et qu'ailleurs il est doux de retrouver des parents attachés par la reconnaissance. Si elles se marient à des bourgeois de Paris , serviteur très humble; elles sont perdues pour moi. Vieillir fille est un piètre état. Les princesses du sang ont bien de la peine à soutenir cet état contre nature. Nous sommes nés pour avoir des enfants. Il n'y a que quelques fous de philosophes , du nombre desquels nous sommes, à qui il soit décent de se sauver de la règle générale. Je peux vous assurer enün que je compte faire le bonheur de mademoiselle Miguol, mais il faut qu'elle le veuille; et vous, qui ôtes fait pour le bonheur des autres, c'est votre métier de contribuer au sien. Faites ma cour , mon cher ami , à Pollion , à Polymnie, à Orphée. Je vous embrasse tendrement. A M. TIIER10T. A Cirey, le il décembre. Mon cbei ami, je n'ai rien à ajouter ni à la peinture que la déesse de Cirey fait de notre vie philosophique , niaux souhaits de parlerquelque temps cette vie avec vous. Si certaine chose que j'ai entamée réussissait, il faudrait bien vous voir à toute force , au bout du compte. Pollion vous donnerait sa chaise de poste jusqu'à Troyes, et à Troyes vouslruvericz la mienne et des relais En un jour et demi vous feriez le voyage , et puis « (<) uoetes etrnaeque douin » llos., liv. h, sat. vi , v. <'»■>. On sait bien qu'on ne pourrait vous garder longtemps, mais enfin on vous verrait. Je suis d'autant plus fâché de la déconvenue des Linant , que le frère commençait à faire de bons vers, et que sa tragédie n'était pas en si mauvais train. Quand je vois

qu'un disciple d'Apollon pêche par le cœur, je ressens les douleurs d'un directeur qui apprend que sa pénitente est au b... Ma nièce n'a point voulu de mon campagnard ; je ne lui en sais aucun mauvais gré. J'aurais voulu trouver mieux pour elle. Cependant il est certain qu'elle aurait eu huit mille livres de rente , au moins ; mais enfin elle ne l'a pas voulu , et vous savez si je veux la gêner. Je ne veux que son bonheur , et je mettrais une partie du mien à pouvoir vivre quelquefois avec elle. Dieu veuille que quelque plat bourgeois de Paris ne l'ensevelisse pas dans un petit ménage avec des caillettes delà rue Tbibautodo I 11 me semble qu'elle était faite pour Cirey. Une tragédie nouvelle est actuellement le démon qui tourmente mon imagination. J'obéis au dieu ou au diable qui m'agite. Physique , géométrie, adieu jusqu'à Pâques ; sciences et arts , vous servez par quartier chez moi ; mais Thicriot est dans mon cœur toute l'année. Votre frère m'a envoyé des habits qui sont 6i beaux que j'en suis honteux. Portez-vous bien , aimez-raoi , écrivez-moi. A propos , j'ai corrigé les premiers actes d'CJKdipe , Zaïre , et tous mes petits ouvrages ; toujours enfantant, toujours léchant. Mais le monde est trop méchant. A M. DE CIDEVILLE. A Cirey , cc 33

décembreL'Amitié, ma déesse unique, Vient enfin de me réveiller De cette langueur léthargique Où je paraissais sommeiller , Et m'a dit d'un ton véridique : » N'as-tu pas assez barbouillé Ton système philosophique, Assez énoncé , détaillé De Louis l'histoire authentique? N'as-tu pas encor rimailé Récemment une iruvre tragique ? Seras-tu sans cesse embrouillé De verset de mathématique? Renonce plutôt à Newton, X Sophocle, aux vers de Virgile, A tous lis maîtres d'Hélicon; Mais sois lidèle à f.idcvillc. J'ai répondu du même ton : O ma palionuc !.ê ma déesse ! Digitized by Google

ANNÉE 1737. 254 Cideville est le plus lieu don Que je tiens de ta tendresse ; Il est lui seul uion Apollon , C'est lui dont je veux le suffrage ; Pour lui mon esprit tout entier S'occupait d'un trop long ouvrage; Et si j'ai paru l'oublier , C'est pour lui plaire davantage. Voilà une de mes excuses , mon citer Cideville, ei cette excuse vous arrivera incessamment par le coche. C'est une tragédie ; c'est Mérope , tragédie sans amour , et qui peut-être n'en est que plus tendre. Vous en jugerez , vous qui avez un coeur si bon et si sensible , vous qui seriez le plus tendre des pères, comme vous avez été le meilleur des fils , et comme vous êtes le plus fidèle ami , et le plus sensible des amants. Une autre excuse bien cruelle de mon long silence , c'est que la calomnie, qui m'a persécuté si indignement , m'a forcé enfin de rompre tout commerce avec mes meilleurs amis pendant une année. On ouvrait toutes mes lettres , on empoisonnait ce qu'elles avaient de plus innocent; et des personnes qui avaient apparemment juré ma perte en faisaient des extraits odieux qu'ils portaient jusqu'aux ministres , dans l'occasion. J'avais cru apaiser la rage de ces persécuteurs , en faisant un tour en Hollande ; ils m'y ont poursuivi. Rousseau , entre autres, ce monstre né pour calomnier , écrivit que j'étais venu en Hollande prêcher contre la religion , que j'avais tenu école de déisme chez M. s'Gravesandc, fameux philosophe de Hollande. Il fallut que M. s'Gravesande démentît ce bruit abominable dans les gazettes. Je ne m'occupai , dans mon séjour en Hollande , qu'à voir les expériences de la physique newtonienne que fait M. s'Gravesande, qu'à étudier et à mettre en ordre les Éléments de celte physique , commencés à Cirey. Je n'ai opposé à la rage de mes ennemis qu'une vie obscure, retirée, des études sérieuses auxquelles ils n'entendent rien. Bientôt l'amitié me fit revenir en France. Je retrouvai à Cirey madame du Châtelet et toute sa famille. Ils connaissent mon cœur , ils ne se sont jamais démentis un moment pour moi. J'y ai trouvé le repos et la douceur de la vie , que mes ennemis vou tiraient m'arracher, Pour montrer une docilité sans réserve à ceux dont je peux dépendre , j'ai, par le conseil de M. d'Argental , envoyé , il y a plus de six mois , mes Éléments de Newton à la censure à Paris. Ils y sont restés ; on ne me les rend point. J'en ai suspendu la publication en Hollande. Je la suspends encore. Les libraires (qui se sont trouvés par hasard d'honnêtes gens) ont bien voulu différer par amitié pour moi. J'attendais quelque décision en France de la part de ceux qui sont à la tête de la littérature. Je n'en ai aucune. Voilà quant à la philosophie ; car je

veux vous rendre un compte exact. Quant aux autres ouvrages , j'ai donc fait Mérope, dont vous jugerez incessamment. J'ai corrigé toutes mes tragédies , entre autres les trois premiers actes d 'OEdipe. J'ai retouché beaucoup jusqu'aux petites pièces détachées que vous avez entre les mains. J'ai poussé l'histoire de Louis xiv jusqu'à labatailliede Turin. Je m'amuse d'ailleurs 'a me faire un cabinet do physique assez complet. Madame du Châtelet est dans tout cela mon guide et mon oracle. On a imprimé V
Enfant prodigue , mais je ne l'ai point encore vu. Comme je suis en traiu de vous rendre compte de tout , il faut vous dire que ce Demoulin , qui voulait faire imprimer vos lettres, est celui qui me suscita l'infâme procès de Jore. Il m'avait dissipé vingt mille francs que je lui avais confiés ; et , pour m'empêcher de lui faire rendre compte , il m'embarrassa dans ce procès. Il vient aujourd'hui de me demander pardon , et de me tout avouer. O hommes I û monstres I qu'il y a peu de Cidevilles ! Continuons ; vous aurez tout le détail de mes peines. Une des plus grandes a été d'avoir donné à madame du Châtelet les Linant. Vous savez quel prix elle a reçu de scs bontés. Je crois la sœur plus coupable que le frère. Je suis d'autant plus affligé que Linant semblait vouloir travailler. Il reprenait sa tragédie à cœur , je m'y intéressais ; je le faisais travailler ; il me serait devenu cher à mesure qu'il eût cultivé son talent ; mais il ne m'est plus permis de conserver avec lui le moindre commerce. Mon cher ami , cette lettre est une jérémiade. Je pleure sur les hommes ; mais je me console , car il y a des Émilies et des Cidevilles. A M. DE FORMONT. À Cirey . !e 95 décembre. A n»un lres
cher ami Formont , Demeurant sur le double inouï « Au-dessus de Vincent Voiture , Vers la taverne où Karbau mont Kuvait et chantait sans mesure , Où le plaisir et la raison Kamcnaieul le temps d'Épicurc. Vous voulez donc que des filets De l'abstraite philosophie Je revoie au brillant palais De l'agréable poésie. Au pays ou régnerent Tlialie , Et le cothurne, cl les sifflets? Mon ami , je vous remercie D'un conseil si doux et si saiu.

252 CORRESPONDANCE. Vous le voulez; je cède enfui A ce conseil , à mon destiu ; Je vais de folie en folie , Ainsi qu'on voit une catin Passer du guerrier au robin , Au gras prieur d'une abbaye , Au courtisan , au citadin ; Ou bien , si vous voulez encore , Ainsi qu'une abeille au matin Va sucer les pleurs de l'Aurore Ou sur l'absinthe ou sur le thym , Toujours travaille, et toujours cause, Kl nous pétrit son miel divin Des gratte-culs et de la rose. J'ai donc , suivant votre conseil , abandonné pour uu temps la raison réciproque des carrés des distances , et la progression en nombres impairs dans laquelle tombent les corps graves , cl autres casse-tête, pour retourner a Melpomène. J'ai fait Mcropc , mon cher ami , arbiter elegantiarum et jiulcx noster. Ce n'est pas la Mcropc de Maflei , c'est la mienne. Je veux vous l'envoyer 'a vous et h notre aimable Cideville. Il y a si long-temps que je n'ai payé aucun tribut 'a notre amitié , qu'il faut bieu réparer le temps perdu. Ce u était pas la seule tragédie qu'on faisait à Cirey. Linant avait remis sur le métier cette intrigue égyptiatique * que je lui avais fait commencer il y a sept ans. Enfin il avait repris vigueur, et je me flattais que dans quatorze ans il aurait Uni le cinquième acte. Raillerie à part, s'il avait voulu un pou travailler, je crois que l'ouvrage aurait eu du succès ; mais vous savez que le démon d'écrire en prose avait tellement jiossédé la sœur , que madame du Châtelet a été dans la nécessité absolue de renvoyer lasouiret le frère. Ilsont grand tort l'un et l'autre; ils pouvaient sc faire un sort très doux , et se préparer un avenir très agréable, binant aurait passé sa vie dans la maison avec une pension. Son pupille en aurait eu soin toute sa vie. Il y a de la probité, de l'honneur dans celle maison du Châtelet. Celui qui avait élevé M. du Châtelet est mort dans leur famille assez a son aise. Que pouvait faire de mieux un paresseux comme binant , un homme qui , d'ailleurs , a si peu de ressources, un hommcqiii doit craindre h tout moment de perdre la vue; que pouvait-il , dis-je, faire de mieux que de s'attacher à celte niaisou? Je crois qu'il sc repentira plus d'un jour; mais il ne me convient pas de conserver avec lui le moindre commerce. Mon devoir a été de lui faire du bien quand vous et M. de Cideville me l'avez recommandé. Mon devoir est de l'oublier , puisqu'il a manqué à madame du Châtelet. Voulez- vous, en attendant Mcropc, une Ode * Ramcssèj. Cl. que j'ai faite sur la Pair? On a tant fait de ces drogues, que je n'ai pas voulu donner la mienne. Envoycz-la à notre ami Cideville , cl dites-m'en votre avis ; mais qu'elle n'ennuie que Cideville et vous, bes esprits sont h Paris

dans une petite guerre civile ; les jansénistes attaquent les jésuites, les cassinistes s'élèvent contre Maupertuis, et ne veulent pas que la terre soit plate aux pôles. Il faudrait lesy envoyer pour leur peine, bcsllullisles appellent les partisans de Rameau , les ramoneurs. Pour moi , sans parti , sans intriguo , retiré dans le paradis terrestre de Cirey, je suis si peu attaché à tout ce qui se passe à Paris, que je ne regrette pas même la diablerie de Rameau l ou les beaux airs de Perséc. Si je peux regretter quelque chose, c'est vous , mon cher Formont , que j'estimerai et que j'aimerai toute ma vie. Madame du Châtelet, qui partage mes sentiments |>our vous , vous fait les plus sincères compliments. On arrôleeu France l'impression de ma Philosophie de Newton. Sans doute il y a dans cet ouvrage des erreurs que je n'ai pas aperçues. A M. b'ABBÉ MOUSSINOT. 38 décembre. Voici , mon cher ami , une bonne œuvre que je vous prie de ne pas négliger. Il y a, rue SaintcMargnerite , une demoiselle d'Amfreville , fille de condition , qui a une espèce de terre à Cirey. Je ne la connais guère , mais elle est , me dit-on , dans un extrême besoin. Vite, mon citer abbé, prenei une voiture, allez trouver celle demoiselle ; dites-lui que je prends la liberté de lui prêter dix pislolcs, et que je suis à son service, si elle en a encore besoin. Après cette bonne œuvre , vous en ferez une autre d'honnêteté ; ce sera de porter à mademoiselle Mignot l'aînée un sac de mille livres, lui demandant bien pardon de ma grossièreté, et lui ajoutant que sur ces mille livres il y en a quatre cents pour sa cadette. Vous direz en particulier à cette ainée que je suis fâché qu'elle ait refusé le parti que je lui proposais; qu'elle aurait joui de plus de huit mille livres de rente , et qu'elle eût épousé uu homme de condition très aimable ; mais que j'ai tout rompu dès que j'ai su qu'elle faisait la moindre difficulté. Assurez -la de ma tendre amitié dans les termes les plus forts; vous me ferez plaisir de lui faire un peu sentir la différence de mon caractère avec celui d'Arouet , ma facilité en affaires , enfin tout ce que vous croirez qui pourra augmenter son amitié et sa confiance. Elle avait eu envie de vous charger de • Les enfers, ilan» Caria cl rolttuc. Digitized by Google

ANNEE 4738. 235 sa procuration , et de veuir s'établir auprès de moi ; faites-lui entendre qu'elle eût très bien fait. A M. THIERIOT. A Ciroy , le 25 janvier. Je comptais, mon cher ami , vous envoyer uu énorme paquet pour le prince, et j'aurais clé charmé que vous eussiez lu tout ce qu'il contient. Vous eussiez vu et peut-être approuve la manière dont je pense sur bien des choses , et surtout sur vous. Je lui parie de vous comme le doit faire un homme qui vous estime et qui vous aime depuis si long-temps. Il doit , par vfts lettres, vous aimer et vous estimer aussi ; cela est indubitable, mais ce n'est pas assez. Il faut que vous soyez regardé par lui comme un philosophe indépendant, comme uu homme qui s'attache à lui par goût, par estime, sans aucune vue d'intérêt. Il faut que vous ayez auprès de lui cette espèce de considération qui vaut mieux que mille écus d'appointements , et qui , à la longue , attire en effet des récompenses solides. C'est sur ce pied-la que je vous ai cru tout établi dans son esprit , et c'est de la que je suis parti toutes les fois qu'il s'est agi de vous. J'étais d'autant plus disposé h le croire que vous me mandâtes , il y a quelque temps, à propos de M. de kaiserling, que le prince envoya de Berlin h madame la marquise du Châtelet : Le prince nous a aussi envoyé un gentilhomme, de. Vous ajoutiezjenesais quoi de bruit dans le monde , à quoi je n'entendais rien; et tout ce que je comprenais, c'était que le prince vous donnait tous les agréments et toutes les récompenses que vous méritez, et que vous devez en attendre. Enfin je croyais ces récompenses si sûres, que M. de Kaiserling , qui est en effet son favori , et dont le princo ne me parle jamais que comme de son ami intime , me dit que l'intention de son altesse royale était de vous faire sentir de la manière la plus gracieuse les effets de sa bienveillance. Voici a peu près mot à mot ce qu'il médit : « Notre prince n'est pas riche à présent , et il ne « veut pas emprunter, parce qu'il dit qu'il est « mortel, et qu'il n'est pas sûr que le roi son père « payât ses dettes. Il aime mieux vivre en philo« sophe, attendant qu'il vive un jour en grand « roi , et il serait très fâché , alors , qu'il y eût a un prince sur la terre qui récompensât mieux « ses serviteurs que lui. Je vous avouerai même, « continua-t-il, que l'extrême envie qu'il a d'éta« blir sa réputation chez les étrangers l'engagera « toujours à prodiguer des récompenses d'éclat « sur ses serviteurs qui ne sont pas ses sujets. » Ce fut à cette occasion que je parlai de vous à M. de Kaiserling dans des termes qui lui firent une très grande impression. C'est uu homme de beaucoup de mérite, qui s'est conduit avec le roi en serviteur

vertueux, et, auprès du prince , en ami véritable. Le roi l'estime, et le prince l'aime comme son frère. Madame la marquise du Châtelet l'a si bien reçu , lui a donné des fêtes si agréables , avec un air si aisé , et qui sentait si peu l'empressement et la fatigue d'une fête , elle l'a forcé d'une manière si noble et si adroite à recevoir des présents extrêmement jolis , qu'il s'en est retourné enchanté de tout ce qu'il a vu , entendu , et reçu. Ses impressions ont passé dans l'âme du prince royal , qui en a conçu pour madame la marquise du Châtelet toute l'estime, et , j'ose dire, l'admiration qu'elle mérite. Je vous fais tout ce détail, mon cher ami, pour vous persuader que M. de Kaiserling doit être l'homme par qui les bienfaits du prince doivent tomber sur vous. Je vous répète que je suis bien content de la politique habile et noble que vous avez mise dans le refus adroit d'une petite pension ; et si , par hasard (car il faut prévoir tout) , il arrivait que son altesse royale prît votre refus pour un mécontentement secret , ce que je ne crois pas , je vous réponds qu'en ce cas M. de Kaiserling vous servirait avec autant de zèle que moi-même. Continuez sur ce ton ; que vos lettres insinuent toujours au prince le prix qu'il doit mettre à votre affection à son service , à vos soins , à votre sagesse , à votre désintéressement ; et je vous réponds, moi, que vous vous en trouverez très bien. J'ai été prophète une fois en ma vie , aussi n'était-ce pas dans mon pays ; c'était à Londres , avec notre cher Falkner. Il n'était que marchand, et je lui prédis qu'il serait ambassadeur à la Porte. Il se mit à rire et enfin le voilà ambassadeur. Je vous prédis que vous serez un jour chargé des affaires du prince devenu roi ; et, quoique je fasse cette prédiction dans mon pays, votre sagesse l'effectuera. Mais, d'une manière ou d'autre, soyez sûr d'une fortune. Je suis bien aise que Piron gagne quelque chose à me tourner en ridicule. L'aventure de la Malcrais-Maillard est assez plaisante. Elle prouve au moins que nous sommes très galants ; car, quand Maillard nous écrivait, nous ne lisions pas ses vers ; quand mademoiselle de Lavigne nous écrivit , nous lui fîmes des déclarations. Monsieur le chancelier n'a pas cru devoir m'accorder le privilège des Éléments de Newton ; peut-être dois-je lui en être très obligé. Je traitais la philosophie de Descartes comme Descartes a traité celle d'Aristote. M. Pilot , qui a examiné mon ouvrage avec soin, le trouvait assez exact ; Digitized by Google

251 CORRESPONDANCE. mais enfin je n'aurais eu que Je nouveaux ennemis, et je garderai pour moi les vérités que Newton et s'Gravesande m'ont apprises. Adieu , mon cher ami. A M. DE MAUPERTUIS. A Ciry , janvier. > Romulus , et Lil>er (tâter, et cumCastorc Pollux,... « Ploravere suis non respondere favomn « Speratum meritis. • Hor., lib. u, ep. i , v. 5. Je ne puis m'empêcher, monsieur, de vous rappeler à ce petit texte dont votre mérite , vos travaux , et le prix injuste que vous eu recevez, sont le commentaire. Vos huit triangles liés entre eux , et formant ce bel eptagone qui prouve tout d'un coup l'infailibilité de vos opérations ; enfin votre génie et vos connaissances, très fort au-dessus de cette opération même , doivent vous assurer, en France , et les plus belles récompenses et les éloges les plus unanimes. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que l'eu vie se déchaînait contre vous. Des personnes incapables de savoir même quel est votre mérite s'avaient à Paris de vous chansonner, quand vous travailliez sous le cercle polaire, pour l'honneur de la France et de la raison humaine. Je reçus à Amsterdam , l'hiver dernier, une chanson plate et misérable contre plusieurs de vos amis et contre vous ; elle était de la façon du petit Lcño, et je crus reconnaître son écriture. Le couplet qui vous regardait était très outrageant , et finissait par ; Des meules de moulin De ce calolin. C'est ainsi qu'un misérable bgufion traitait et votre personne et votre excellent livre , qui n'a d'autre défaut que d'être trop court. Mais aussi M. Musschcubroeck me disait, en parlant de ce petit livre , que c'était le meilleur ouvrage quo la France eût produit en fait de physique. S'Gravesande en parlait sur ce ton , et l'un et l'autre s'étonnaient fort que M. Cassini, et après lui Al. de Fontenelle, assurassent si hardiment le prétendu ovale de la terre sur les petites différences très peu décisives qui se trouvaient dans leurs degrés , tandis que les mesures de Norwood assuraient 'a la terre une forme toute semblable à celle que vos raisonnements lui ont donnée , et que vos mesures infailibles ont confirmée. Têt ou tard il faut bien que vous et la vérité vous l'emportiez. Souvenez-vous qu'on a soutenu des thèses contre la circulation du sang ; songez à Galilée, et consolez-vous. Je suis persuadé que . quand vous avez refusé les douze cents livres de pension que vous avez généreusement répandues sur vos compagnons de voyage, 'vous avez dû paraître au ministère un esprit plus noble que mécontent. Vous devez en être plus estimé ; et il vient un temps où l'estime arrache les récompenses *. J'avais osé, dans les intervalles que me laissent

mes maladies, écrire le peu que j'entendais de Newton , que mes chers compatriotes n'entendent point du tout. J'ai suspendu cette édition qui se fesait h Amsterdam, pour avoir l'attache du ministère de France; j'avais remis une partie de l'imprimé et le reste du manuscrit à M. Pilot , qui se chargeait de solliciter le privilège. Le livre est approuvé depuis huit mois ; mais M. le chancelier ne me le rend point. Apparemmentque de dire que l'attraction est possible et prouvée, que la terre doit être aplatie aux pôles , que le vide est démontré, que les tourbillons sont absurdes, etc., cela n'est pas permis h un pauvre Français. J'ai parlé de vous et de votre livre, dans mes petits Eléments , avec le respect que j'ai pour votre génie. Peut-être m'a-t-on rendu service en supprimant ces Eléments; vous n'auriez eu que lochagrin de voir votre éloge dans un mauvais ouvrage. M. Pitot m'avait pourtant flatté que ce petit catéchisme de la foi newtonienne était assez orthodoxe. Je vous prie de lui en parler. Il y a six mois que j'ai quitté toute sorte de philosophie. Je suis retombé dans mon ignorance et dans les vers; j'ai fait nne tragédie , mais je n'attends que des sifflets. J'ai une fois fait un poème épique ; il y en a plus de vingt éditions dans l'Europe : touto ma récompense a été d'être joué en personne , moi , mes amis , et ma Henriade , aux Italiens et à la Foire, avec approbation et privilège. Qui bene latuil bene vixil *. Je n'ai plus assez de santé pour travailler à rien, ni pour vous étudier ; mais je vous admirerai et vous aimerai toute ma vie , vous et le grand petit Clairaut. A M. L'ABBfi MOÜSSINOT. Février. On doit, mon cher abbé, vous aller voir, de la part d'un M. de Médine 5 , et vous demander trois cents florins de Flandre. Vous direz à l'envoyé : « J'ai reçu commission de les prêter , hoc « verum; mais de les prêter en l'air , hoc absur« dum. Qu'un bon banquier fasse son billet payable 1 Maupertuii avait été blessé de la modicité de la récompense; il voulait qu'on le regardât comme le chef de l'entreprise, et ses conOérce comme des élèves qui avaient travaillé sous lui. Ces confrères étaient cependant Clairaut, Camus, Lemonnicr. K. * Ovide, Tilsits, ni, élégie tv, v. 25. ' Cité sous le nom de Médina, dans la lettre du <4 février 1757, à Thieriol. Digitized b/ Google

ANN MC * dans un an, et vous aurez les (rois cents flo« rins. >
M. Le Ralz de Lanlhcnée est un homme do lettres ; il me demande cent écus à emprunter , et il faut les lui donner sur-le-champ ; mais que celui qui imprime son ouvrage signe un billet payable dans un an. Il faut prêter et non perdre , être l>on et non dupe. Je ne connais pas ce M. deLanlhcueo; il suflit donc de l'aider , et c'est l'aider que de lui prêter cent écus. A votre loisir , je vous prie de voir un avocat, et d avoir son avis sur ce point de jurisprudence. Un homme a des rentes viagères; il s'en va h Ltrecht pour jansénisme ou calvinisme, comme il vous plaira. Il doit cent raille florins; et, avant de partir , il délègue dix raille livresde rente pour dix ans. Cependanton confisque son bien. La confiscation a- 1- elle lieu? Ses créanciers seront -ils payés? Ses délégations sont-elles payables sa vie durant? Belles questions 1 Valc! A M. TILLEROT. Clrcy , ce 7 février. Je vous envoie, mon cher ami, une lettre pour le prince royal , en réponse à celle que vous m'avez dépêchée par l'autre voie. Sa lettre contenait une très bello émeraude accompagnée de diamants brillants, et je ne lui envoie que des paroles. Soyez sûr , mon cher Tbieriot , que mes remerciements pour lui seront bien plus tendres et bien plus énergiques, quand il aura fait pour vous ce que vous méritez et ce que j'attends. No soyez j>oint du tout en peine de la façon dont je m'exprime sur votre compte , quand je lui parle de vous ; je ne lui écris jamais rien qui vous regarde, qu'à l'occasion des lettres qu'il peut faire passer par vos mains, et que je le prie de vous confier. Je suis bien loin de paraître soupçonner qu'il soit seulement possible qu'il vous ait donné le moindre sujet d'être mécontent. Quand je serais capable de faire celte balourdise , l'amitié m'en empêcherait bien. Elle est toujours éclairée quand elle est si vraie et si tendre. Continuez donc 'a le servir dans le commerce aimable de littérature dont vous ôtes chargé , et soyez sûr , encore une fois , qu'il vous dira un jour : « Eugc , servo bonoct fidelis, « quia super pauca fuisti fidelis , etc. » Vous vous intéressez à mes nièces ; vous savez sans doute ce que c'est que M. de La Rochemondière , qui veut de notre aînée. Je le crois homme do mérite, puisqu'il cherche à vivre avec quelqu'un qui en a. Si je peux faciliter ce mariage en assurant vingt-cinq millo livres , je suis tout prêt; et, s'il en veut treu te , j'en assurerai trente ; mais, pour de l'argent comptant, il faut J738. 2.~>5 qu'il soft assez philosophe pour se contenter du sien, et de vingt mille écus que ma nièce lui apjMirtera. Je mo suis cru , en dernier lieu , dans la nécessité de prêter tout

ce dont je pouvais disposer. Le prêt est très assuré ; le temps du paiement ne l'est pas; ainsi je ne peux m'engager à rien donner actuellement par un contrat. Mais ma nièce doit regarder mes sentiments pour elle comme quelque chose d'aussi sûr qu'un contrai par-devant notaire. J'aurais bien mauvaise opinion de celui qui la recherche , si uu présent de noce de plus ou de moins (qu'il doit laisser à ma discrétion) pouvait empêcher le mariage. C'est une chose que je ne peux soupçonner. Je ferai à peu près pour la cadette ce que je fais pour l'aînée. Leur frère, correcteur des comptes, est bien pourvu. Le petit frère sera , quand il voudra , officier dans le régiment de M. du Châtelet. Voilà toute la nichée établie d'un trait déplumé. Votre cœur charmant , et qui s'intéresse si tendrement h ses amis, veut de ces détails. C'est un tribut que je lui paie. Mandez-moi si ce que l'on public louchant la cuirasse de François Ier est vrai. Je ne sais de qui est Maximien. On la dit de l'abbé Le Blanc. Mais quel qu'en soit l'auteur , je serais très fâchéqu'on m'en donnât la gloire , si elle est bonne ; et , en cas qu'elle ne vaille rien , je ronds les sifflets b qui ils appartiennent. J'achèterai sur votre parolo le livre de l'abbé Bernier ; je compte n'y point trouver que Cham est l'Ammon des Égyptiens , que Loth est l'Ericthée , qu'Hercule est copié de Samson , queBaucis et Philémon sont imités d'Abraham et de Sara. Je ne sais quel académicien des iielles-letlrcs avait décou >ert que les patriarches étaient les inventeurs du zodiaque ; que Rebecca était la Vierge , Esaü et Jacob les Gémeaux. Il est bon d'avoir quelques dissertations pareilles dans son cabinet , pour mettre à coté du poème de la Madelène; mais il n'en faut pas trop.' Empêchez donc M. d'Argenla! d'aller à SaintDomingue. Un homme de probité, un homme aimable comme lui , doit rester dans ce monde. A M. PRAULT, MBRaUIB a paris. A Clrcy , le U février. J'ai reçn votro lettre du 20. je ne me plains donc plus du correspondant. Je vous prie , mon cher paresseux f qui ne le serez plus , de prier , par un petit mol de lettre, M. Berger de passer chez vous pour affaire ; on a de ses nouvelles b l'hôtel de Soissons. Celte affaire sera que vous lui compterez dix pisolles ; vous lui demanderez de Digitized by Google

/ 2:>c CORRESPONDANCE. vous-même un billet, par lequel il reconnaîtra avoir reçu cent livres de mes deniers par vos mains. Je remets à votre prudence et à votre esprit le soin de lui faire sentir doucement que , quoique les plaisirs que je lui fais soient peu considérables , cependant vous ne laissez pas d'être surpris de la manière peu mesurée dont il parle de moi en votre présence , et qu'un cœur comme le mien méritait des amis plus attachés. Je vous prie de m'envoyer incessamment une demi-douzaine d'exemplaires de la nouvelle édition d'Edipe. Vous n'aurez Mcropc que dans un mois ; je ne crois pas que les approbateurs puissent vous inquiéter, quoiqu'elle soit sous mon nom. Je vous prie de bien déclarer qu'il est très faux que Maxhnien soit de moi. Je n'aime point h me charger des ouvrages des autres. A M. BERGER. A Ciry, février. Vousavez grande raison assurément , monsieur, de vouloir me développer l'histoire de Constantin; car c'est une énigme que je n'ai jamais pu comprendre, non plus qu'une infinité d'autres traite d'histoire. Je n'ai jamais bien concilié les louanges excessives que tous nos auteurs ecclésiastiques , toujours très justes et très modérés , ont prodiguées à ce prince , avec les vices et les crimes dont toute sa vie a été souillée. Meurtier de sa femme , de son beau-père , plongé dans la mollesse, entêté à l'excès du faste, soupçonneux, superstitieux ; voilà les traits sous lesquels je le conuais. L'histoire de sa femme Fausla et de son fils Crispus était un très beau sujet de tragédie ; mais c'était Phèdre sous d'autres noms. Ses démêlés avec Maximien-Hercule , et son extrême ingratitude envers lui , ont déjà fourni une tragédie à Thomas Corneille , qui a traite à sa manière la prétendue conspiration de Maximien-Iercule. Fausla se trouve , dans cette pièce , entre son mari et son père ; ce qui produit des situations fort touchantes. Le complot est très intrigué ; et c'est une de ces pièces dans le goût de Cammn et de Timocrate. Elle eut beaucoup do succès dans son temps; mais elle est tombée dans l'oubli , avec presque toutes les pièces de Thomas Corneille , parce que l'intrigue , trop compliquée , ne laisse pas aux passions le temps de paraître ; parce que les vers en sont fort faibles ; en un mot, parce qu'elle manque de cette éloquence qui seule fait passer à la postérité les ouvrages de prose et les vers. Je ne doute pas que M. de La Chaussée n'ait mis dans sa pièce tout ce qui manque à celle de Thomas Corneille. Personne n'entend mieux que lui l'art des vers ; il a l'esprit cultivé par de longues études , et plein dégoût et de ressources. Je crois qu'il se pliera aisément à tout ce qu'il voudra entreprendre. Je l'ai

toujours regardé comme un homme fort estimable, et je suis bien aise qu'il continue à confondre le misérable autour des Aïeux chimériques et des trois Kpîlres ludesques où ce cynique hypocrite prétendait donner des règles de théâtre, qu'il n'a jamais mieux entendues que celles de la probité. Je m'aperçois que je vous ai appelé monsieur ; mais dominus entre nous veut dire amicus. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Mars. Je reviens , mon cher abbé , à notre transfuge d'L'trecht. Peu importe qu'il soit calviniste , ou janséniste , ou musulman , ou païen ; ce qui importe, c'est desavoir si ses biens ayant été confisqués par justice , ses renies viagères y sont comprises , et si les billets antérieurs à cette confiscation sont valables au profit des créanciers. A en juger par les pauvres lumières de la raison , cela doit être ainsi. Voici le fait ; On a confisqué, en 1750, le bien de M. de Bonneval le musulman : ne dois-je pas être payé de ce qu'il me devait en 1729? Ce qu'il me devait était mon bien , et non le sien ; mais ce bien était une rente de M. de Bonneval, non échue alors , et confisquée depuis. La justice, on cocas, n'est-elle pas contraire à la raison? Voilà ce que je demande à votre raison très éclairée. Vous m'avez instruit en physique , instruisez-moi encore , mon ami , en jurisprudence. Si M. de Barassi ne me rend pas les deux mille francs dont il s'est emparé fort mal à propos , il ne faudra pas le ménager ; je vous le recommande auprès de monsieur le lieutenant civil. Je n'écirai point à M. de Gennes ; c'est monsieur votre frère qui doit s'acquitter de ce compliment , et l'avertir que l'échéance est arrivée. Refuse-t-il de donner de l'argent? un exploit , je vous prie ; c'est là toute la cérémonie. M. de Gennes est fermier -général des états de Bretagne ; s'il ne paie pas , c'est une très mauvaise volonté, à quoi la justice est le remède. Il n'est pas si radoteur que vous me le dites , il est cousu d'or ; et , s'il radote , c'est en Harpagon ; et ce serait radoter nous-mêmes que de ne le pas faire payer. Sa réponse doit être une lettre de change pour un paiement complet , ou c'est à un huissier à faire toutes les honnêtetés de cette affaire ; et je vous supplie de ne pas épargner cette politesse, dont l'utilité est très reconnue et toujours pardonnable envers un avare. Je vous recommande encore
mademoiselle d'AmDigitized b/ Google

ANNÉE 1738. 237 freviile pour cenl francs , et d'Arnaud pour ce que je lui ai promis. Je voudrais faire mieux , mais je trouve qu'cn présents , dans ce commencement d'anuée , il m'en a coûté mille écus. Lisez, et envoyez à M. de Guise la lettre que je lui écris. A M. LE PRLNCE DE GUISE. Hart. Monseigneur , je reçois en même temps une lettre de votre altesse, et une de M. l'abbé Moussinot, qui, depuis un an, et sous le uom de son frère , veut bien avoir la bonté de se mêler de mes affaires , lesquelles étaient dans le plus cruel dérangement. Je n'entends guère les affaires, encore moins les procédures. J'ai tout remis 'a votre bonté et h votre équité. Dans le projet de délégation que vous me faites l'honneur de m'envoyer, vous me dites que vous avez toujours exactement payé M. Crozat. La différence est cruelle pour moi. M. Crozat , qui a cenl mille écus de rente au moins , est payé à point nommé; et moi, parce que je ne suis pas riche , on me doit près de quatre années. Ce n'est pas la , en vérité , le sens du dabitur habenti de l'Evangile, et jamais le receveur saint Matthieu ni son camarade saint Marc n'ont préfendu que votre altesse dût payer M. Crozat de préférence 'a moi. Voyez, monseigneur , tous les commentaires des quatre évangélistes sur ce texte; il n'y est pas dit un mot, je vous le jure , de M. Crozat. Hélas! monseigneur , je ne vous demandais pas ce paiement régulier que vous avez fait a ce Crésus-Crozat; je vous demandais une assurance, une simple délégation pour Irus-Voltaire. J'avais prié M. l'abbé Moussinot de vous aller trouver; car, pour son frère, il ne sait que signer son nom ; mais , monseigneur , cet abbé est une espèce de philosophe peu accoutumé à parler aux princes, les respectant beaucoup, et les fuyant davantage. C'est un homme simple , doux , dont la simplicité s'effarouche à la vue d'un grand seigneur. Il m'abandonnerait sur-le-champ , s'il fallait qu'il fût obligé de parler contradictoirement à un homme de votre nom. Daignez condescendre h sa timidité, et souffrez que vos gens d'affaires confèrent avec lui , ou que M. Bronod lui donne un rendez-vous certain. C'est encore une chose très dure d'aller inutilement chez M. Bronod. Je suis bien plus fâché que vous, monseigneur, des procédures qu'on a faites. Les avocats au conseil ne sont pas à bon marché , et tout cela est infiniment désagréable. Je m'en console par un peu de philosophie , et , surtout , par l'espérance que vous me continuerez vos bontés. W. A M. THIERIOT. A C.irey , le 8 msn. J'étais bien étonné mon cher ami, que, quand j'avais la fièvre, vous vous portassiez bien ; mais je vois par votre lettre que notre ancienne sympathie

deux toujours. Vous avez dû être saigné du pied , car je le fus il y a cinq ou six jours , et probablement cela vous a fait grand bien. Voilà ma nièce h Landau. Je l'eusse mieux aimée h Paris ou dans mon voisinage. Elle épouse au moins un homme dont tout le monde m'écrit du bien. Elle sera heureuse partout où elle sera. Si vous avez un peu d'amitié pour la cadette, recominandez-lui de faire comme son aînée; je ne dis pas de s'en aller en province, mais de choisir un honnête homme qui surtout ne soit point bigot. Le fanatique Àrouct la déshériterait , si elle ne prend pas un convulsionnaire ; et moi je la déshérite , si elle prend un homme qui sache seulement ce que C'est que la Constitution. Raillerie à part , je voudrais qu'elle pût trouver quelque garçon de mérite avec qui je pusse un peu vivre. Je ne veux point laisser mon bien à un sot. Je lui donnerai à peu près autant qu'à son aînée. Tâchez, mon ami, de lui trouver son fait. Je ne suis point étonné que vous ayez deviné M. de La Chaussée ; vous êtes homo argutæ tiaris, et ses vers doivent frapper un odorat fin comme le vôtre. Je suis bien aise qu'il continue à confondre , par ses succès dans des genres opposés, les impertinentes Epîlres de l'auteur des Aïeux chimériques. Son Maximien sera sans doute autrement écrit que celui de Thomas Corneille. Il est vrai que ce Thomas intriguait ses pièces comme un Espagnol. On ne peut pas nier qu'il n'y ait beaucoup d'invention et d'art dans son Maximien, aussi bien que dans Camma, Siilicon, Timocrate. Le rôle de Maximien même n'est pas sans beauté ; et la manière dont il se tue eut autrefois un très grand succès. J'avais songé d'abord à te faire tomber : Voilà, pour me punir d'avoir manqué ta chute, F.t comme je prononce, et comme j'exécute. Ces vers et cette mort furent fort bien reçus , et la pièce eut plus de trente représentations ; mais cet effort d'intrigue , cet art recherché avec lequel la pièce est conduite , a servi ensuite à la faire tomber ; car, au milieu de tant de ressorts et d'incidents , les passions n'ont pas leurs coudées franches : il faut qu'elles soient à l'aise pour que les babillards puissent loucher. D'ailleurs le style de Thomas Corneille est si faible qu'il fait loucher

258 CORRESPONDANCE. languir, et une pièce mal écrite ne peut jamais être une bonne pièce. Vous donneriez, à mon gré, une louange médiocre au nouvel auteur, si sa tragédie n'était pas mieux écrite que YHéraclius de Pierre Corneille, dont vous me parlez. Je vous avoue que le style de cet ouvrage m'a toujours surpris par la dureté, le galimatias, et le familier qui y règne. Je ne connais guère de beau dans Héraclius que ce morceau qui vaut seul une pièce : O malheureux Phoeas! ô trop heureux Maurice! etc. Acte iv, scène 4. D'ailleurs, l'insipidité de la partie carrée entre Léonce et Pulchérie, Héraclius et Léontine, et les malheureux raisonnements d'amour en vers très bourgeois dont tout cela est farci, m'ont excédé toujours, et terriblement ennuyé. Je sais bien que Despréaux avait en vue Héraclius dans ces vers : VJ <|iii, débrouillant mal une pénible intrigue, D'un divertissement me fait une fatigue. L'Art poët., ch. m, v. 5i. Je n'ai point vu la Métromanie; mais on peut hardiment juger de l'ouvrage par l'auteur. Voici une lettre pour notre prince. Adieu; vous devriez bien venir nous voir avec ces Denis. A M. THIERIOT. A Clrey, le ta mars. Mon cher ami, allez vous faire... avec vos excuses et votre chagrin sur la petite inadvertance en question. Tous mes secrets assurément sont h vous comme mon cœur. Je dois à votre seigneur royal trois ou quatre réponses. Vous voyez qu'il égaie sa solitude par des vers et de la prose. La seule entreprise de flaire des vers français me paraît un prodige dans un Allemand qui u'a jamais vu la France. Il a raison de faire des vers français; car combien de Français font des vers allemands ! Mais je vous assure que si le seul projet d'être poète m'étonne dans un prince, sa philosophie me surprend bien davantage. C'est un terrible métaphysicien et un penseur bien intrépide. Mon cher Thieriot, voila notre homme, conservez la bienveillance decclie âme-là, et m'en croyez. J'ai vu la Piromanie 1 : cela n'est pas sans esprit ni sans beaux vers; mais ce n'est un ouvrage estimable en aucun sens. Il ne doit son succès passager qu'à Le Franc et à moi. On m'a envoyé aussi Lysimachus : j'ai lu la première page, et vite au feu. J'ai lu ce poème sur /' Amour-propre, et j'ai 1 La V(l» ornante K bâillé. Ah ! qu'il pleut de mauvais vers 1 Envoyez* moi donc ces Epitres qu'on m'attribue. Qu'est-ce que c'est que cette drogue sur le bonheur ? N'estcc point quelque misérable qui babille sur la félicité, comme les Gresset, et d'autres pauvres diables qui suent d'ahan dans leurs greniers pour chanter dans la volupté et la paresse ? Comment va le procès d'Orphée-Rameau et de Zoïle-Castcl ? Ce monstre

d'abbé Desfontaines continue-t-il de donner ses mal semaines? mais , ce qui m'intéresse le plus, viendrez-vous nous voir? savez-vous ce que Quesnel-Arouet a donné à mon aimable nièce? Dites-moi donc cela , car je veux lui disputer son droit d'aînesse. Mes compliments à ceux qui m'aiment ; de l'oubli aux autres. Valc; je vous aime de tout mon cœur. A M. RAMEAU. son lu p castci. rt sox clavrck ocolairr. Mars. Je vous félicite beaucoup , monsieur, d'avoir fait de nouvelles découvertes dans votre art, après nous avoir fait entendre de nouvelles beautés. Vous joignez aux applaudissements du parterre de l'Opéra les suffrages de l'académie des sciences; mais surtout vous avez joui d'un honneur que jamais , ce me semble , personne n'a eu avant vous. Les autres auteurs sont commentés d'ordinaire , des milliers d'années après leur mort, par quelque vilain pédant ennuyeux ; vous l'avez été de votre vivant, et on sait que votre commentateur * est quelque chose de très différent, en toute manière , de l'espèce de ces messieurs. Voilà bien de la gloire; mais le révérend P. Castel a considéré que vous pourriez en prendre trop de vanité , et il a voulu , en bon chrétien , vous procurer des humiliations salutaires. Le zèle de votre salut lui tient si fort au cœur que, sans trop considérer l'état de la question, il n'a songé qu'à vous abaisser, aimant mieux vous sanctifier que vous instruire. Le beau mot, sans raison, du P. Cauaye, l'a si fort touché qu'il est devenu la règle de toutes ses actions et de tous ses livres ; et il fait valoir si bien ce grand argument, que je m'étonne comment vous aviez pu l'éluder. Vous pouvez disputer contre nous, monsieur, qui avons la pauvre habitude de ne reconnaître que des principes évidents, et de nous traîner de conséquence en conséquence. Mais comment avez-vous pu disputer contre le révérend P. Castel ? En vérité , c'est combattre comme Bellérophon. Songez , monsieur, à votre 1 Madame de La Popelinière Digitized by Google

ANNEE 4758. léméraire entreprise ; vous vous êtes l>orné à calculer les sons, et à nous donner d'excellente musique pour nos oreilles, tandis que vous avez affaire h un homme qui fait de la musique pour les yeux. Il peint des menuets et de belles sarabandes. Tous les sourds de Paris sont iuvilés au concert qu'il leur annonce depuis douze ans ; et il n'y a point de teinturier qui ne se promette un plaisir inexprimable a l'Opéra des couleurs que doit représenter le révérend physicien avec son clavecin oculaire. Les aveugles même y sont invités • ; il les croit d'assez bons juges des couleurs. Il doit le penser, car ils en jugent à peu près comme lui de votre musique. Il a déjà mis les faibles mortels à portée de ses sublimes connaissances. Il nous prépare par degrés à l'intelligence de cet art admirable. Avec quelle bonté , avec quelle condescendance pour le genre humain , daigne-t-il démontrer dans ses lettres, dont les journaux de Trévoux sont dignement ornés , je dis démontrer par lemmes , théorèmes , scolies, 4° que les hommes aiment les plaisirs; 2° que la peinture est un plaisir; 3° que le jaune est différent du rouge , et ceut autres questions épineuses de celte nature ! No croyez pas, monsieur, que, pour s'être élevé à ces grandes vérités , il ait négligé la musique ordinaire ; au contraire, il veut que tout le monde l'apprenne facilement, et il propose , à la fin de sa Mathématique universelle , un plan de toutes les parties de la musique, en cent trentequatre traités , pour le soulagement de lamémoire ; division certainement digne de ce livre rare , dans lequel il emploie trois cent soixante pages avant de dire ce que c'est qu'un angle. Four apprendre à connaître votre maître , sachez encore , ce que vous avez ignoré jusqu'ici avec le public nonchalant, qu'il a fait un nouveau système de physique qui assurément ne ressemble à rien , et qui est unique comme lui. Ce système est en deux gros tomes. Je connais un homme intrépide qui a osé approcher de ces terribles mystères ; ce qu'il m'en a fait voir est incroyable. Il m'a montré (liv. v, chap. m, iv, et v) que ce sont « les hommes qui entretiennent le mouve« ment dans l'univers , et tout le mécanisme de « la nature; et que, s'il n'y avait point d'hom• mes , toute la machine se déconcerterait. » Il m'a fait voir de petits tourbillons , des roues engrenées les unes dans les autres , ce qui fait un effet charmant, et en quoi consiste tout le jeu des ressorts du monde. Quelles été mon admiration quand j'ai vu (p. 509, part, h) ce beau titre : 239 « Dieu a créé la nature , et la nature a créé le « monde ! » U ne pense jamais comme le vulgaire. Nous avons cru , jusqu'ici , sur le rapport

de nos sens trompeurs , que le feu tend toujours à s'élever dans l'air ; mais il emploie trois chapitres à prouver qu'il tend en bas. Il combat généreusement une des plus belles démonstrations de Newton •. Il avoue qu'en effet il y a quelque vérité dans cette démonstration ; mais , semblable à un Irlandais célèbre dans les écoles, il dit : Hoc fateor, verum contra sic artjumentor. Il est vrai qu'on lui a prouvé que son raisonnement contre la démonstration de Newton était un sophisme ; mais, comme dit M. de Fonlenelle, les hommes se trompent, et les grands hommes avouent qu'ils se sont trompés. Vous voyez bien , monsieur, qu'il ne manque rien au révérend père qu'un petit aveu pour être grand homme. Il porte partout la sagacité de son génie , sans jamais s'éloigner de sa sphère. Il parle de la folie (chap. vii, liv. v) , et il dit que les organes du cerveau d'un fou sont « une « ligne courbe et l'expression géométrique d'une « équation. # Quelle intelligence! Ne croirait-on pas voir un homme opulent qui calcule son bien? En effet, monsieur, ne reconnaît-on pas à ses idées , à son style, un homme extrêmement versé dans ces matières? Savez-vous bien que, dans sa Mathématique universelle , il dit que ce que l'on appelle le plus grand angle est réellement le plus petit, et que l'angle aigu, au contraire, est le plus grand ; c'est-à-dire, il prétend que le contenu est plus grand que le contenant; chose merveilleuse comme bien d'autres I Savez- vous encore qu'en parlant de l'évanouissement des quantités infiniment petites par la multiplication , il ajoute joliment « qu'on ne « s'élève souvent que pour donner du nez en a terre ? » Il faut bien , monsieur, que vous succombiez sous le géomètre et sous le bel esprit. Ce nouveau P. Garasse , qui attaque tout ce qui est bon , n'a pas dû vous épargner. Il est encore tout glorieux des combats qu'il a soutenus contre les Newton, les Leibnitz, les Réaumur, les Maupertuis. C'est le don Quichotte des mathématiques , à cela près que don Quichotte croyait toujours attaquer des géants, et que le révérend père se croit un géant lui-même. Ne le troublons point dans la bonne opinion qu'il a de lui ; laissons en paix les mânes de ses ouvrages, ensevelis dans le Journal de Trévoux , * C'est U proposition dans laquelle Newton démontré , par la méthode de » fluxion», que tout corps mû en une courbe quelconque, »'Il parcourt de » aire» égale» , dans » d< » temps égaux, tend vers* un centre, et vice versa. 1 7 » Le P. Ca » tel, dans *e* Lettres ou president de Moniesjuleu , dit que le » aveugle » même sauront juger de son clavecin. *

Digitized by Google

260 CORRESPONDANCE. qui, grâce à ses soins , s'est si bien soutenu dans la réputation que Boileau lui a donnée, quoique, depuis quelques années, les Mémoires modernes ne fassent point regretter les anciens. Il va écrire bientôt une nouvelle lettre pour rassurer l'univers sur votre musique ; car il a déjà écrit plusieurs brochures pour rassurer l'univers *, pour éclairer l'univers. Imitez l'univers , monsieur, et ne lui répondez point. A M. THIÉRIOT. Le 28 mars. Je vois , mon cher Thieriot , que Maximien a le sort de toutes les pièces trop intriguées. Ces ouvrages-là sont comme les gens accablés de trop d'affaires. Il n'y a point d'éloquence où il y a surcharge d'idées; et, sans éloquence , comment peut-on plaire long-temps? Or ça, je veux bientôt vous envoyer une pièce 1 * * aussi simple que Maximien est implexe. Il vous a donné un microscope à facette ; je vous donnerai une glace tout unie , et vous la casserez si elle ne vous plaît pas. On m'a fait cent chicanes, cent tracasseries pour mes Éléments de Newton ; ma foi , je les laisse là ; je ne veux pas perdre mon repos pour Newton même ; je me contente d'avoir raison pour moi. Je n'aurai pas l'honneur d'être apôtre , je ne serai que croyant. On m'a fait voir une lettre 5 à Hameau sur le révérend P. Castel , qui m'a paru plaisante , et qui vaut bien une réplique sérieuse ; mais je n'ose même l'envoyer, de peur qu'une tracasserie me passe par les mains. Si vous étiez homme à promettre, jurejurando , secret profond et inviolable , je pourrais vous envoyer cela; car si promettez , tiendrez. Ce que vous me dites de Le Franc m'étonne. De quoi diable s'avise-t-il d'aller parler du droit de remontrances à une cour des aides 4 de province? J'aime autant vanter les droits des ducs et pairs à mon bailliage. Je m'imagine qu'on l'a exilé à cause de la vanité qu'il a eue de faire de la cour des aides de Montauban un parlement de Paris. Cependant il a été dévoré du zèle de bon citoyen ; en cette qualité je lui fais mon compliment , et je vous prie de lui dire que, comme homme, comme Français , et comme poète, je m'intéresse fort à lui. il aurait dû savoir plus tôt que des personnes comme lui et moi devaient être unies contre les Piron ; mais sa Didon , toute médiocre 1 Allusion , entre autres , aux Lettres philosophiques sur la fin du monde , publiées par le Jcuite Castel en 1730. Cl. • MÉRJPE. Cl. » C'est la lettre précédente. Cl. » Le Franc (de Pompignan) était alors avocat-général de la cour des aides , à Montauban. Cl. qu'elle est, lui tourna la tête , et lui fit faire une préface impertinente au possible , qui mérite mieux l'exil que tout discours à une cour des aides. Vous avez vu ma

nichée de nices , et vous ne me mandez point ce que Quesnel- Arouel a douné. Il faudrait pourtant que Locke-Voltaire en sût deux mots. Je vous embrasse tendrement. Comment vont votre estomac , votre poitrine , vos entrailles ? tout cela ne vaut pas le diable chez moi. P. S. On me mande de Bruxelles que saint Rousseau , confessé par un carne , a déclaré n'avoir point de parents, quoiqu'il ait une sœur à Paris, et un cousin cordonnier, rue de La Harpe, il a fait dire trois messes pour sa guérison , et a fait un pèlerinage à une Madona : il s'en porte beaucoup mieux. Il a fait une ode sur le miraclo de la sainte Vierge en sa faveur. A M. BERGER. N Ciry , avril Madame la marquise du Châtelet a renvoyé le livre que vous lui avez prêté. Il doit être chez l'abbé Moussinot. Après la honte de barbouiller de tels ouvrages, la plus grande est de les lire : aussi madame du Châtelet l'a envoyé à Pacolet après en avoir vu deux pages. Je puis voqs dire, mon cher monsieur, que ces Épitres 1 dont vous me parlez ne sont pas de moi , et vous me feriez une vraie peine si vous ne fesiez pas tous vos efforts pour désabuser le public. Je ne veux ni usurper la gloire des autres, ni me charger de leurs querelles. Je suis assez fâché qu'on m'ait osé imputer l'ennuyeuse et dix fois trop longue Réponse aux Épitres de Rousseau. Il est bien lâche à celui qui l'a osé faire de n'avoir osé l'avouer. J'ai fait pis contre ce scélérat; je l'ai convaincu de calomnie par la lettre de M. le duc d'Aremberg et par vingt autres preuves. J'ai parlé de lui , comme un honnête homme doit parler d'un monstre ; mais , en prononçant sa sentence , je l'ai signée de mon nom. Je vous prie de me faire voir une ode * de l'exjésuite Gresset qu'on dit être très belle.? Je suis très fâché que les Éléments de Newton paraissent. Les libraires se sont trop précipités. Il est assez plaisant que j'achète mon ouvrage s. 1 Les tpttres sur le Bonheur. J. -B. Rousseau n'avait pas été oublié dans la troisième qui traite de l'envie. Cl. * Sur l'amour de la patrie. Cl. * Voltaire, dans sa lettre d'octobre à Thieriot (page 21 1) , parle de cent cinquante exemplaires achetés par lui. Ct.

261 ANNÉE 1738. Je crois qu'il sera utile aux personnes qui ont du goût pour les sciences , qui cherchent la vérité , et qui n'ont pas le temps de la retrouver dans les sources. Ce qui me fâche , c'est que , outre mes fautes, il y en aura beaucoup de la part des éditeurs. Mandez-moi des nouvelles de mon livre. Je vous prie de faire mes compliments à certain élève d'Apollon et de Minerve, nommé La Bruère. C'est un des jeunes gens de Paris dont j'ai la meilleure opinion. U devrait m'envoyer sa tragédie. Je lui garderais une fidélité inviolable. Je vous embrasse. A M. THIERIOT. Lu (0 avril. J'ai reçu , mon cher ami , le petit écrit imprimé ; je vous remercie bien de ces attentions. La littérature m'est plus chère que jamais. Newton ne m'a point rendu insensible, et vous pouvez me dire avec notre maître Horace : « Quæ circumvolitas agilis tlyma ? I.lib. i, ep. ut, v. ai. Vous devriez bien m'envoyer le discours populaire de Le Franc; je m'intéresse beaucoup à lui depuis qu'il a fait doublement cocu un intendant. En vérité, cela est fort à l'honneur des belles-lettres ; mais , mon cher ami , cela n'est point à l'honneur des lettres de cachet , et je trouve fort mauvais qu'on exile les gens pour avoir... madame***. Vous verrez ci-jointe la lettre 1 d'une lionne âme à Orphée-Rameau sur Zoïle-Caslel. - Secretum peliinusque dainusque viciv>im. Hor.,//« Art. poet., v. n. Ce Castel-la est un chien enragé ; c'est le fou des mathématiques , et le tracassier de la société. Je vous enverrai incessamment la Mérope ; mais , pour Dieu , n'en parlez pas ; n'allez pas aussi vous imaginer que cela soit écrit du ton de Briitux. • Tcleplus el Pclcus , ciiin patiper cl cxul uterque, - Projicit atnpullas ~ Hor., de Ait. poet., v. 96. Dieu garde Zaïre d'être autrcchose que tondre! Dieu garde Mérope do faire la Cornélic I Flebilis Ino. Vous 11e verrez là d'autre amour que celui | d'une mère , d'autre intrigue que la crainte et la j tendresse , trois personnages priucipaux , et voilà 1 La IrlIRC à Rameau , *ur le P. Cadet, à la daledr mars. . tout. La plus extrême simplicité est ce que j'aime; si elle dégénère en platitude , vous en avertirez votre amiJe serais bien étonné que mes Eléments de Newton parussent. La copie que j'avais laissée en Hollande était assez informe ; ce qu'ils avaient commencé de l'édition était encore plus vicieux. J'ai averti les libraires de ne se pas presser, de m'envoyer les feuilles , d'attendre les corrections; s'ils ne le font pas, tant pis pour eux. Deux personnes 1 de l'académie des sciences ont vu l'ouvrage, et l'ont approuvé. Je suis assez sûr d'avoir raison. Si les libraires ont tort , je les désavouerai hautement. Monsieur le chancelier a trouvé que

j'étais un peu hardi de soupçonner le monde d'être un peu plus vieux qu'on ne dit; cependant je n'ai fait que rapporter les observations astronomiques de MM. de Louville et Godin. Or, par ces observations, il apparaît que notre pôle pourrait bien avoir changé de place dans le sens de la latitude , et cela assez régulièrement. Or, si cela était, il pourrait à toute force y avoir une période d'environ deux millions d'années ; et si cette période existait , et quelle eût commencé à un point , comme, par exemple, au nord, il serait démontré que le monde aurait environ cent trente mille ans d'antiquité, et c'est le moins qu'on pourrait lui donner. Mais je ne veux me brouiller avec personne pour l'antiquité de la noblesse de ce globe ; eût-il vécu cent raillions de siècles , uia vie ni la vôtre n'en dureraient pas un jour de plus. Songeons à vivre et 'a vivre heureux. Pour moi , Que les dieux ne m'ôlent rien , C'est tout ce que je leur demande. 1 D'ailleurs, quand les hommes seraient encore plus sots qu'ils ne sont , je ne m'en mêlerai point. Votre petit Basque a bien fait ; mais on avait fait assez mal ici de ne pas le faire venir d'abord. On ne doit jamais manquer l'acquisition d'un homme de mérite. J'ai l'insolence d'en chercher un pour mon usage. Je voudrais quelque petit garçon philosophe qui fût adroit de la main , qui pût me faire mes expériences do physique ; je le ferais seigneur d'un cabinet de machines, et de quatre ou cinq cents livres de pension , et il aurait le plaisir d'entendre Emilie-Newton, qui , par parenthèse , entend mieux Y Optique de ce grand homme qu'aucun professeur , et que M. Costc , qui I a traduite. Adieu . père Mersenne. • MS! Pilot cl Montcanrillc. Ce dernier n'éUU p«t do t'arndlmle de» sciences. Cl.

262 CORRESPONDANCE. A M. THIERIOT. Cirey, jeudi 23 avril Je reçois, mon cher Thieriot, un paquet de noire prince philosophe qui m'en apprend de bonnes. Mais pourquoi, s'il vous plaît, n'accompagnez-vous pas vos paquets d'un petit mot de votre main ? Pensez-vous que le commerce de l'héritier d'une couronne me soit plus cher que celui d'un ami? « Urbis amatores Thuium salvere jubemus » Runs amatores » Hou., lib. x, cp. x, v. i. Madame la marquise du Châtelet a eu chez elle M. et madame Deuis. On a été extrêmement content, et je les ai vus partir avec regret. Si vous pouviez trouver un mari dans ce goût-là à la Serizi, vous lui rendriez un bon service. Je cherche à présent un Strabon, un garçon philosophe, qui puisse m'aider en physique mente manuke, un petit diminutif de la race des Vaucanson. Une bonne maison, de la liberté, de la tranquillité, quatre ou cinq cents livres bien payées par an, et la disposition d'une bibliothèque de physique complète, et d'un cabinet de mathématiques, feraient son sort. Au reste ce goût pour la physique n'éteint point celui de la littérature. Envoyez-moi donc ce qu'il y a de nouveau. On me parle d'une ode excellente de Gresset sur l'Amour de la Patrie, et d'une épître du P. Brumoi sur la Liberté. Peut-être sont-ce de vieilles nouvelles qui arrivent tout usées. Si vous venez à Cirey, j'ai quelque chose pour vous qui vous sera très agréable et très utile. Voie. A M. THIERIOT. Je reçois votre lettre du 23, et bien des nouvelles qui me chagrinent. Premièrement je suis assez lâché que Racine, que je n'ai jamais offensé, ait sollicité la permission d'imprimer une satire dévote de Rousseau contre moi. Je suis encore plus fâché qu'on m'attribue des épîtres sur la Liberté. Je ne veux point me trouver dans les catalogues de Molina ni de Jansdnius. On m'envoie un morceau d'une autre pièce de vers où je trouve un portrait assez ressemblant à celui du prêtre de Fécamp; mais, en vérité, il faut être bien peu fin pour ne pas s'apercevoir que cela est de la main d'un académicien, ou de quelqu'un qui aspire à l'être. Je n'ai ni cet honneur ni cette faiblesse, et si j'ai à reprocher quelque chose à ce lans, la comédie de l'Anacréon, de Récueil. (Note de M. Migei j monstre d'abbé Desfontaines, ce n'est pas de s'être moqué de quelques ouvrages des Quarante. Je suis bien aise que vous ayez gagné un louis à gentil Bernard; je voudrais que vous en gagnassiez cent mille à Crésus-Bernard. Je n'ai point vu l'Épître sur la liberté; je vais la faire venir avec les autres brochures du mois. C'est un amusement qui finit d'ordinaire par allumer mon feu. Autre sujet d'affliction. On me mande

que , malgré toutes mes prières, les libraires de Hollande débitent mes Éléments de la philosophie de Newton, quoique imparfaits; or, da mi consiglio. Les libraires hollandais avaient le manuscrit depuis un an , à quelques chapitres près. J'ai cru qu'étant en France je devais à monsieur le chancelier le respect de lui foire présenter le manuscrit entier. Il l'a lu , il l'a marginé de sa main ; il a trouvé surtout le dernier chapitre peu conforme aux opinions de ce pays-ci. Dès que j'ai été instruit par mes yeux des sentiments de monsieur le chancelier , j'ai cessé sur-le-champ d'envoyer en Hollande la suite du manuscrit ; le dernier chapitre surtout, qui regarde les sentiments thcologiques de M. Newton , n'est pas sorti de mes mains. Si donc il arrive que cet ouvrage tronqué paraisse en France par la précipitation des libraires , et si mousicur le chancelier m'en savait mauvais gré, il serait aisé, par l'inspection seule du livre, de le convaincre de ma soumission à ses volontés. Le manque des derniers chapitres est une démonstration que je me suis conformé à ses idées , dès que je les ai pu entrevoir ; je dis entrevoir, car il ne m'a jamais fait dire qu'il trouvât mauvais qu'on imprimât le livre en pays etranger. En un mot , soit respect pour monsieur le chancelier, soit aussi amour de mon repos , je ne veux point de querelle pour un livre ; je les brûlerais plutôt tous. Voulez-vous lire ce petit endroit de ma lettre à M. d'Argenson? est-il à propos que je lui en écrive? Conduisez -moi. M. le bailli de Froulai est venu ici , et a été , je crois , aussi content de Cirey que vous le serez. Les Denis en sont assez satisfaits. J'ai toujours Méropc sur le métier. Voie , te amo . A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 4 mal. Je ne puis , mon cherel respectable ami , laisser partir la lettre de madame la marquise du Châtelet , sans mêler encore mes regrets aux siens. Nous imaginions vous posséder , parce qu'au moins vous êtes à Paris. C'est une consolation de vous savoir dans notre hémisphère; mais cette consolation va

ANNÉE donc bientôt nous être ravie *. Madame du Châtelet , que l'amitié conduit toujours , vous parle de nos craintes au sujet de ces Éléments de Newton; pour moi , je n'ai d'autre crainte que d'être séparé d'elle , et d'autre malheur que d'être destiné à vivre loin de vous. Je serai privé de la douceur de vous embrasser avant votre départ. Je ne pourrai pas dire à madame d'Argental tout ce que je pense de son cœur et de vôtre. Vous serez tous deux heureux à Saint-Domingue ; il n'y aura que vos amis à plaindre. J'embrasse tendrement M. de Pont de Veyle, à qui je suis attaché comme à vous. A M. TIHERIOT. A Cirey , le 5 mai. Mon cher ami , je vous ai envoyé un chiffon pour vous et monsieur votre frère , et un gros paquet pour le Bis du roi des géants. Je ne sais si je pourrai prendre le jeune homme qui a appartenu à madame Dupin. On m'a , je crois , arrêté un jeune mathématicien très savant et très aimable. En ce cas , ce ne sera pas lui qui sera auprès de moi , mais bien moi auprès de lui ; je lui appartiendrai , et je le paierai. Vraiment j'ai bien d'autres affaires que d'imprimer des éplâtres en vers. « I nunc et versus tecum ineditare canoros. Hor., lib. 1, ep. 1, v. 76. Le débit précipité de mes Éléments de Newton m'occupe très désagréablement. Le titre charlatan que d'imbéciles libraires ont mis à l'ouvrage est ce qui m'inquiète le moins. Cependant je vous prie de détromper sur ce point ceux qui me soupçonneraient de cette affectation ridicule. Je vous avoue que je serais fort aise que l'ouvrage parût à Paris , purgé des fautes infinies que les éditeurs hollandais ont faites. Je suis persuadé que l'ouvrage peut être utile. Je serai auprès de M. de Maupertuis ce qu'est Despautère auprès de Cicéron ; mais je serai content si j'apprends à la raison humaine à bégayer les vérités que Maupertuis n'enseigne qu'aux sages. Il sera le précepteur des hommes, et moi des enfants; Algarotti le sera des dames , mais non pas de madame du Châtelet, qui en sait au moins autant que lui , et qui a corrigé bien des choses dans son livre. , Je vous réponds qu'avec un peu d'attention un esprit droit me comprendra. Tâchez de recueillir les sentiments , et d'informer le monde qu'on ne doit m'imputer ni le titre ni les fautes glissées dans cette édition. On dit d'ailleurs qu'elle est très belle; mais j'aime mieux une vérité que cent vignettes. Je voudrais bien savoir quel est le Sosie qui me fait honnir en vers , pendant qu'on m'inquiète ainsi en prose. Ce Sosie m'a bien la mine d'être l'auteur de l'Épître à Rousseau , si longue et si inégale.

Je sais quel il est, je connais ses manœuvres. Il doit haïr Rousseau et Desfontaines. Il veut se servir de moi pour tirer les marrons du feu. Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir fait tomber sur moi le soupçon d'être l'auteur de cette misérable épître. Qu'il jouisse de ses succès passagers, qu'il se fasse de la réputation h force d'intrigues , mais qu'il ne me donne point ses enfants k élever. Mon cher ami , on a bien de la peine dans ce monde. Ce monde méchant est jalonx du repos des solitaires ; il leur envie la paix qu'il n'a point. Adieu; je n'ai jamais moins regretté Paris. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Cirey , le 9 mai. Sans aucun délai , mon cher ami , courez chez Prault, chez le paresseux Prault; portez-lui ce Mémoire pour être inséré dans le Mercure , dans le Journal de Trévoux , dans tous les journaux de France , de Suisse , de Hollande , d'Allemagne , et de tous les pays du monde , s'il est possible. C'est au sujet du livre des Éléments de Newton , qu'on vend informe , tronqué , plein de fautes. Faites gourmander Prault par M. votre frère; gourmandez-le vous-même bien fort. Je n'ai point encore reçu les livres qu'il m'a annoncés. J'en demanda beaucoup d'autres. Qu'on les achète où l'on voudra, mais qu'on les achète promptement, et qu'on me les envoie sansaucun retard. Il me faut l'histoire des Vents par Dampier , l'histoire de la Mer de Delisle , la physique de Keill , Huygens de Horologio oscillatorio , tous les numéros des Observations , tous ceux du Pour et du Contre . les Transactions de Londres. Il me faut encore une prompte réponse k ce billet ci-inclus de la part de MM. de Fontenelle, Mairan et Réaumur; il faut surtout avec ces trois académiciens ce secret impénétrable que vous joignez k vos autres vertus. Je veux absolument quece soit Prault qui donne cinquante livres k Linant. J'ai mes raisons. Si je lui dois de l'argent, payez-le , afin qu'il n'ait aucune excuse pour ne pas donner ces cinquante francs. A l'égard des autres affaires d'argent, je n'ai pas le cou rage de vous en parler. Je suisaccablé du travail qu'il me faut faire pour les Eléments de Newton qu'on débite sous mon nom.

CORRESPONDANCE. 261 AM. DE PONT DE VEYLE. 10 mai.

Je fais mon l^e humble compliment à l'honnête homme , quel qu'il soit , qui a fait cette jolie comédie du Gascon de La Fontaine , dont on m'a dit tant de bien. 1 Puisque vous êtes coadjuteur de M. d'Argental , dans le pénible emploi de mon ange gardien, voici de quoi faire usage de vos boutés. Je vous envoie , ange gardien charmant , une petite addition à un mémoire que je suis obligé de publier au sujet des Éléments de Newton , débités trop précipitamment, etc. Cette petite addition vous mettra au fait. Vous connaissez mon caractère , vous savez combien je suis vrai. J'ai poussé la vertu jusque* à l'imprudence. Autre tracasserie : des F.pitres nouvelles , dont je ne veux certainement pas être l'auteur , des imputations que vous savez que je ne mérite pas , un vers qu'on applique à la fille d'un ministre ! Je suis au désespoir ! J'ai mille obligations à ce ministre. Il y a vingt-cinq ans que je suis attaché à la mère de la personne à qui l'on ose faire cette application malheureuse. J'aime personnellement cette personne ; son mari , que je pleure encore , est mort dans mes bras : par quelle rage , par quelle démence aurais-je pu l'offenser? sur quoi fonde-t-on cette interprétation si maligne? a-t-elle jamais fait des couplets contre quelqu'un ? Si on persiste à répandre un venin si affreux sur des choses si innocentes , il faut renoncer aux vers , à la prose , à la vie. J'ai fait la valeur de quatre nouveaux actes à Mérope , j'y travaille encore ; voilà pourquoi je ne l'ai point envoyée à madame de Richelieu. Si vous la voyez , dites-lui à l'oreille un mot de réponse. Je me recommande à Raphaël, lorsque Gabriel s'en va au diable. Madame du Châtelet, qui vous aime infiniment , vous fait les plus tendres compliments. Je vous suis attaché comme à monsieur votre frère ; que puis-je dire de mieux? Adieu , Castor et Pollux , mea sidéra, qui n'habitez bientôt plus le même hémisphère. Ordonnez ce qu'il faut faire pour réparer le malheur de cette horrible application. J'écris à Prant de tout supprimer ; j'écris à monsieur votre frère en conséquence. Je vous demande en grâce le secret sur les Épitres que je désavoue , et la plus vive protection sur l'abus qu'on en fait. Madame du Châtelet vous fait les plus tendres compliments, et partage ma reconnaissance. Vous devriez bien nous faire-avoir le Fui puni 1 ; on dit qu'il est . charmant. A M. BERGER. A Cirey , le 4 mai. Il y a long-temps, monsieur, qu'on m'impute des ouvrages que je n'ai jamais vus ; je viens enfin de voir ces Épilres en question. Je puis vous assurer que je ne suis point l'auteur de ces sermons. Je conçois fort bien que

le portrait de l'abbé Desfontaines est peint d'après nature ; mais , de bonne foi , suis-je le seul qui connaisse , qui déteste, et qui puisse peindre ce misérable? Y a-t-il un homme de lettres qui ne pense ainsi sur son compte? Je ne veux imputer ces Epitres à personne; mais, s'il était question d'en deviner l'auteur, je crois que je trouverais aisément le mot de cette énigme. Tout ce qui m'importe le plus est de ne pas passer pour l'auteur des ouvrages que je n'ai pas faits. Le peu de connaissance que j'ai depuis quatre ans dans le monde fait que je ne peux deviner les allusions dont vous me parlez ; mais il suffit qu'on fasse des applications malignes pour que je sois au désespoir qu'on m'attribue un écrit qui a donné lieu à ces applications. J'ai toujours détesté la satire ; et, si j'ai de l'horreur pour Rousseau et pour Desfontaines , c'est parce qu'ils sont satiriques , l'un en vers très souvent durs et forcés, l'autre en prose sans esprit et sans génie. Je vous prie , au nom de la vérité et de l'amitié , de détromper ceux qui penseraient que j'aurais la moindre part à ces Epitres. Il y a long-temps que je ne m'occupe uniquement que de physique. Je ne comptais pas que les Eléments de Newton parussent si tôt. Je ne les ai point encore ; mais ce que je peux dire , c'est qu'il n'y a point d'exemple d'une audace et d'une impertinence pareilles de la part des libraires de Hollande. Ils n'ont pas attendu la fin de mon manuscrit ; ils osent donner le livre imparfait , non corrigé , sans table , sans errata ; les quatre derniers chapitres manquent absolument. Je ne conçois pas comment ils en peuvent vendre deux exemplaires ; leur précipitation mériterait qu'ils fussent ruinés. Ils se sont empressés, grâce à Vanri sacra fumes, de vendre le livre; le public est riche et ignorant l'achète comme on va en foule à une pièce nouvelle. L'affiche de ces libraires est digne de leur sottise ; leur titre n'est point assurément celui que je destinais à cet ouvrage ; ce n'était pas même ainsi qu'était ce livre dans les premières feuilles imprimées que j'ai eues , et que ■Comédie de M. de Pont de Veyle, représentée tel» avril 1738. Elle est tirée du Gascon puni , conte de La Fontaine. K.

263 ANNÉE <758. j'ai envoyées à monsieur le chancelier ; il y avait simplement : Eléments de la philosophie de Newton. Il faut être un vendeur d'orviétan pour y ajouter : mis à la portée de tout le monde, et un imbécile pour penser que la philosophie de Newton puisse être à la portée de tout le monde. Je crois que quiconque aura fait des études passables , et aura exercé son esprit à réfléchir, comprendra aisément mon livre ; mais, si l'on s'imagine que cela peut se lire entre l'opéra et le souper, comme un conte de La Fontaine, on se trompe assez lourdement ; c'est un livre qu'il faut étudier. Quand M. Algarotti me lut ses Dialogues sur la lumière, je lui donnai l'éloge qu'il méritait d'avoir répandu infiniment d'esprit et de clarté sur cette belle partie de la physique; mais alors il avait peu approfondi cette matière. L'esprit et les agréments sont bons pour les vérités qu'on effleure; les Dialogues des mondes, qui n'apprennent pas grand'chose , et qui, d'ailleurs, sont trop remplis de la misérable hypothèse des tourbillons , sont pourtant un livre charmant , par cela même que le livre est d'une physique peu recherchée, et que rien n'y est traité à fond. Mais si M. Algarotti est entré , depuis notre dernière entrevue à Cirey , dans un plus grand examen des principes de Newton , son titre par le Dame ne convient point du tout, et sa marquise imaginaire devient assez déplacée. C'est ce que je lui ai dit, et voilà pourquoi j'ai commencé par ce trait qu'on me reproche , en parlant à une philosophe plus réelle. Je n'ai aucune intention de choquer l'auteur des Mondes, que j'estime comme un des hommes qui font le plus d'honneur à ce monde-ci. C'est ce que je déclare publiquement dans les mémoires envoyés à tous les journaux. Continuez , mon cher ami , à écrire à Cirey à votre ami. A M. THIERIOT. Ce 91 mai , à Cirey. Mon cher ami, quand Descartes était malade, il ne répondait pas régulièrement à son père Mersenne. -j» Non seulement aucune de ces Epîtres dont vous parlez n'est de moi, mais c'est être mon ennemi que de me les attribuer ; c'est vouloir me rendre responsable de certains traits qui y sont répandus, et dont on dit qu'on a fait un usage extrêmement odieux. Je vous prie instamment de représenter ou de faire représenter au gentil Bernard combien son acharnement à soutenir qu'elles sont de moi m'est préjudiciable. Je suis persuadé qu'il ne voudra pas me nuire , et c'est me nuire infiniment que de m'imputer ces ouvrages ; je remets cela à votre prudence. Je vous prie de remercier tendrement pour moi le protecteur des arts, M. de Caylus; il a trop de mérite pour avoir jamais pris aucune des impressions cruelles qu'a voulu

donner de moi le sieur De Launai. Je n'ai jamais mérité l'iniquité de De Launai ; mais je me flatte de n'être pas tout à fait indigne des bontés de M. de Caylus, dont je respecte les mœurs , le caractère , et les talents. 'En vérité , mon cher Thieriot , vous ne pouvez pas me rendre un plus grand service que de me ménager une place dans un cœur comme le sien. Je vous supplie de lui présenter un exemplaire de mon Newton. Je laisse à votre amitié le choix des personnes à qui vous en donnerez de ma part. Quant au Mémoire sur le feu , que madame du Châtelet a composé , il est plein de choses qui feraient honneur aux plus grands physiciens, et elle aurait eu un des prix, si l'absurde et ridicule chimère des tourbillons ne subsistait pas encore dans les têtes. Il n'y a que le temps qui puisse défaire les Français des idées romanesques. M. de Maupertuis , le plus grand géomètre de l'Europe, a mandé tout net que les deux mémoires français couronnés sont pitoyables; mais il ne faut pas le dire. Je vous envoie une lettre de M. de Pilot, qui vous mettra plus au fait que tout ce que je pourrais vous dire sur cette aventure très singulière dans le pays des lettres, et qui mérite place dans votre répertoire d'anecdotes. En voici une qui est moins intéressante , mais qui peut faire nombre. Rousseau m'a envoyé cette longue et mauvaise ode dont vous parlez. Il m'a fait dire qu'il me faisait ce présent par humilité chrétienne , et qu'il m'a toujours fort estimé. Je lui ai fait dire que je m'entendais mal en humilité chrétienne , mais que je me connais fort bien en probité et en odes ; que , s'il m'avait estimé , il n'aurait pas dû me calomnier, et que , puisqu'il m'avait calomnié, il aurait dû se rétracter ; que je ne pouvais pardonner qu'à ce prix ; qu'à la vérité il y a de l'humilité à faire de pareilles odes, mais qu'il faut être juste au lieu d'affecter d'être humble. Vous reconnaîtrez à cela mon caractère. Je pardonne toutes les faiblesses ; mais il est d'un esprit bas et lâche de pardonner aux méchants. Vous devriez, sur ce principe, mander à M. Le Franc qu'il est indigne de lui de ménager l'abbé Dosfontaines, qu'il méprise. Les éloges d'un scélérat ne doivent jamais flatter un honnête homme, et Desfontaines n'est pas un assez bon écrivain pour racheter ses vices par ses talents, et pour donner du prix à son suffrage. Je souscris au vers de la satire sur l'envie, c Méprisable en son orgueil , détestable en ses mœurs;

CORRESPONDANCE. et vous devez d'autant plus y souscrire , que ce i misérable vous a traité indignement dans la rapsodie de son Dictionnaire néologique , et dans les lettres qu'il osait m'écrire autrefois. Reuvoyez-nous vite madame de Champbonin , et venez vite après elle. Madame du Châtelet et moi nous serions cruellement mortifiés qu'on imputât à Cirey la lettre que vous nous avez envoyée sur le père Castel , et à laquelle nous n'avons d'autre part que de l'avoir lue. Il serait bien cruel qu'ou pût avoir sur cela le moindre soupçon. Vous savez, mou cher ami , ce que vous nous avez mandé , et votre probité et votre amitié sont mes garants. Je suis bien sûr que si les jésuites m'imputent cet ouvrage , vous ferez ce qu'il faudra pour leur faire sentir combien je suis sensible à cette calomnie. Envoyez-moi la Lettre contre les Éléments de Newton ; s'il y a du bon , j'en profiterai. Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse avec tendresse. Mandez-moi , je vous prie , a qui vous avez donné des Newtons , pour ne pas tomber dans les doubtesemplois. Comment va votre santé? La mienne s'en va au diable. Répondez à votre tour, article par article. Voici une lettre pour notre prince, -à l'adresse qu'il m'a donnée. A M. DE MAUPERTÜIS. A Ulrey-Klltis1 * *, U mat. Je viens de lire , monsieur, une histoire et un morceau de physique 4 plus intéressant que tous les romans. Madame du Châtelet va le lire ; elle en est plus digne que moi. Il faut au moins, pendant qu'elle aura le plaisir de s'instruire, avoir celui de vous remercier. Il me semble que votre préface est très adroite, qu'elle fait naître dans l'esprit du lecteur du respect pour l'importance de l'entreprise , qu'elle intéresse les navigateurs , à qui la figure de la terre était assez indifférente; qu'elle insinue sagement les erreurs des anciennes mesures cl l'infailibilité des vôtres ; qn'elle donne une impatience extrême de vous suivre en Laponie. Dès que le lecteur y est avec vous , il croit être dans un pays enchanté dont les philosophes sont les fées. Les Argonautes, qui s'en allèrent commercer dans la Crimée, et dont la bavarde Grèce a fait des demi-dieux, valaient-ils, je ne dis pas les Clairaut , les Camus, et les Lemonnier, mais les dessinateurs qui vous ont accompagné? On les 1 Allusion à l'Observatoire de Eltlls , sous le cercle polaire. K. * L'ouvrage de M. do Maupcriuis , sur la Figure de la terre, imprimé au Louvre en 1738. K. a divinisés; et vous! quelle est votre récompense^ je vais vous le dire : l'estime des connaisseurs , qui vous répond de celle de la postérité. Soyez sûr que les suffrages des êtres pensants du dix-huitième siècle sont fort au-

dessus des apothéoses de la Grèce. Je vous suis avec transport et avec crainte à travers vos cataractes, et sur vos montagnes de glace : • Quod talus mundi nebulæ , malusque « Jupiter urget. • Hor., lib. i, od. xxn, v. 19.

Certainement vous savez peindre ; il ne tenait qu'à vous d'être notre plus grand poète comme notre plus grand mathématicien. Si vos opérations sont d'Archimède, et votre courage de Christophe Colomb, votre description des neiges de Tornéo est de Michel-Ange, et celle des espèces d'aurores boréales est de l'Albanc. Tout ce qui m'étonne , c'est que vous n'ayez point voulu nous dire la raison pourquoi un ciel si charmant couvrait une terre si affreuse. Eh bien ! moi , qui la sais (et c'est la seule chose que je sache mieux que vous) , je vous la dirai : Lorsque la Vérité , sur les gouffres de l'onde , Dirigeait votre course aux limites du monde , Tout le Nord tressaillit, tout le conseil des dieux Descendit de l'Olympe, et vint sur l'hémisphère Contempler à quel point les enfants de la terre Oseraient pénétrer dans les secrets des cicux. Iris y déployait sa charmante parure Dans cet arc lumineux que nous peint la nature ; Prodige pour le peuple, et charme de nos yeux. Pour la seconde fois , oubliant sa carrière , Détournant ses chevaux et son char de rubis , Le père des Saisons franchissait sa batrière ; Il vint , il tempéra les traits de sa lumière; Il avança vers vous tel qu'il parut jadis , Lorsque dans son palais il embrassa son fils , Son fils , qui moins que vous lui parut téméraire. Atlas , par qui le ciel frit , dit-on , soutenu , Aux champs de Tornéo parut avec Hercule. On vante en vain leurs noms chez la Grèce crédule ; Ils ont porté le ciel , et vous l'avez connu. Hercule , en vous voyant , s'étonne que l'Envie Dans les glaces du Nord expirât sous vos coups , Lui qui ne put jamais terrasser dans sa vie Cet ennemi des dieux , des héros et de vous. Dans ce conseil divin Newton parut sans doute ; Descartes précédait , incertain dans sa route ; Tel qu'une faible aurore , après la triste nuit , Annonce les clartés du soleil qui la suit; Il cherchait vainement , dans le sein de l'espace % Ces mondes infinis qu'enfanta son audace , Ses tourbillons divers, et ses trois éléments, Chimériques appuis du plus beau des romans. .

ANNEE 1 758. 267 Mais le sage de Londres et celui de la France S'unissaient à vanter votre entreprise immense. Tous les temps à venir en parleront comme eux. Poursuivez, éclairez ce siècle et nos neveux ; Et que vos seuls travaux soient votre récompense. Il n'appartient qu'à vous , après de tels exploits , Ue ne point accepter les dons des plus grands rois. Est-ce à vous d'écouter l'ambition funeste , Et la soif des faux biens dont on est captivé ? Un instant les détruit, mais la vérité reste. "Voilà le seul trésor; et vous l'avez trouvé. Je laisse à madame du Cbâtelet , la plus digne amie assurément que vous ayez , le soin de vous dire combien de sortes de plaisirs votre excellent ouvrage nous cause. Ce qu'il y a de triste , c'est que son succès infailible vous arrêtera dans Paris, et nous privera de vous. Nous apprenons dans l'instant, par votre lettre, que vos succès ne vous retiennent point 'a Paris, mais que la sensibilité de votre cœur vous fait partir pour Saint-Malo. Comment faites-vous avec cet esprit sublime pour avoir aussi un cœur? Je ne vous ai point envoyé mon ouvrage, parce que je ne l'avais point ; il vient enfin de m'en venir un exemplaire de Paris. On ne peut pas imprimer un livre avec moins d'exactitude; cela fourmille de fautes. Les ignorants pour lesquels il était destiné ne pourront les corriger, et les savants me les attribueront. Je ne suis ni surpris ni fâché que l'abbé Desfontaines essaie de donner des ridicules h l'attraction. Un homme aussi entiché du péché antiphysique, et qui est d'ailleurs aussi peu physicien, doit toujours pécher contre nature. J'ai lu le livre de M. Algarotti *. Il y a , comme de raison , plus de tours et de pensées que de vérités. Je crois qu'il réussira en italien, mais je doute qu'en français a l'amour d'un amant qui a décroît en raison du cube de la distance de sa « maîtresse, et du carré de l'absence, » plaise aux esprits bien faits qui ont été choqués de « la beauté a blonde du soleil » et de o la beauté brune de la « lune » (fans le livre des Mondes. Ce livre a besoin d'un traducteur excellent. Mais celui qui est capable de bien traduire s'amuse rarement à traduire. J'apprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit ouvrage. Je vais sur-le-champ me mettre à le corriger. Il y a mille contre-sens dans l'impression. J'ai déjà corrigé les fautes de l'éditeur sur la lumière ; mais si vous vouliez consacrer deux heures 'a me corriger les miennes cl sur l II Newlonlanlsmo />ei le Dame K. la lumière ol sur la pesanteur, vous me rendriez un service dont je ne perdrai jamais le souvenir. Je suis si pressé par le temps , que j'en ai la vue éblouie ; le torrent de l'avidité des libraires m'entraîne ; je m'adresse à

vous pour n'être point noyé. La femme de l'Europe la plus digne , et la seule digne peut-être de votre société , joint ses prières aux miennes. On ne vous supplie point de perdre beaucoup de temps ; et d'ailleurs est-ce le perdre que decatéchiser son disciple? C'est 'a vousàdire, quand vous n'aurez pas instruitquelqu'un .Amici, diem perdidit. Comptez que Cirey sera à jamais le très humble serviteur de Kittis. Je crois que je viens de corriger assez exactement les fautes touchant la lumière. Je tremble de vous importuner ; mais , au nom de Newton et d'Emilie , un petit mot sur la pesanteur et sur la fin de l'ouvrage *. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Cirey, mal. Autres commissions , mon cher ami ; elles regardent monsieur votre frère. Je me loue infiniment de sa promptitude à m'obliger ; qu'il m'envoie donc un livre d'architecture bien dessiné, soit que le livre soitde Perrault, ou de Blondel, ou de Scamozzi, ou de Palladio, ou deVignole, Il n'im porto; qu'il coûte six francs ou dix écus, il n'importe encore. Mais ce qui m'importe fort, c'est de savoir s'il est vrai qu'on aitmis depuis peu à la Bastille un homme soupçonné d'être l'auteur de l'insolent libelle intitulé Almanach du Diable. Votre frère, qui m'a envoyé ce livre abominable, devrait bien faire tous ses efforts pour en savoir des nouvelles ; il pourrait compter sur une reconnaissance égale au chagrin que j'ai eu qu'il m'ait envoyé à Cirey un ouvrage indigne d'être lu par d'honnêtes gens. Je le prie aussi de passer rue de la Harpe , et de s'informer s'il n'y a pas un cordonnier nommé Rousseau , parent du scélérat qui est à Bruxelles, et qui veut me déshonorer. Qu'il me découvre au moins l'auteur * do Y Almanach du Diable; il ne sera point compromis. Co diable d 'Almanach me tient prodigieusement au cœur. Je voudrais, mon cher abbé, une petite montre jolie , bonno ou mauvaise , simple , d'argent seulement, mais surtout petite, avec un cordon soie et or. Trois louis doivent payer cela. Vous me l'enverrez subito , subito par le coche. C'est un • Ce* quatre dernière» ligne» étaient de U main de madame du Châtelet. * (Juc&ncl , mort à la Bastille ver» 1739. Ct. Digrtized by Google

20S CORRESPONDANCE. petit présent que je veux faire au fils de M. le marquis du Châtelet ; c'est un enfant de dix ans. Il la cassera , mais il en veut une et j'ai peur d'ôtre prévenu. Je vous embrasse. A M. DE MAÜPERTÜIS. Cirey , le 33 mai. - Voici , monsieur, une obligation que Cirey peut vous avoir, et une affaire digne de vous. ün Mémoire sur la nature du feu et sur sa propagation , avec la devise : ■ Ignca convexi vis et sine pondéré cceli - Emicuit, summaque locum sibi legit in arce. » Ovrn., àletam lib. i, v. a6. est de madame du Châtelet , et semble avoir eu votre approbation. Ne serait-il point de l'honneur de l'académie, autant que de celui d'un sexe à qui nous devons tous nos hommages , d'imprimer ce mémoire en avertissant qu'il est d'uue dame? Mais vous parlez pour Saint-Malo : qui pouvezvous charger, en votre absence , de cette négociation? et qu'en pensez-vous? Réponse h vos admirateurs , la plus prompte que vous pourrez. Peut-être croirez -vous que j'ai pu gâter le mémoire de madame du Châtelet, en y mêlant du mien ; mais tout est d'elle. Les fautes sont en petit nombre , et les beautés me paraissent grandes. Il faudrait qu'elle eût la liberté de le corriger *. Vos académiciens seraient des ours, s'ils négligeaient celte occasion de faire honneur aux sciences. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur, A M. TIIERIOT. Le S Juin. Mon cher ami , vous passez donc une partie de vos beaux jours b la campagne, et vous n'aurez pas plus daigné assister b une noce bourgeoise , que vous ne daignez aller voir jouer des pièces ennuyeuses b la comédie. Assemblées de parents, quolibets de noces , plates plaisanteries , contes lubriques , qui font rougir la mariée et pincer les lèvres aux bégueules , grand bruit , propos interrompus , grande et mauvaise chcre , ricanements sans avoir envie de rire, lourds baisers donnés lourdement , petites filles regardant tout du coin de l'œil ; voilà les noces de la rue des Deux-Boules , et la rue des Deux-Boules est partout. Cependant voilà ma nièce, votre amie, bien établie , et dans l'espérance de venir manger b Paris un bien honnête. Si elle ne vous aime pas 1 Ou lui permit de le faire, mai* seulement par erra la. * de tout son cœur je lui donne ma sainte malédiction. Quand aurai-je la démonstration de Rameau contre Newton? Lit-on le livre de Maupertuis ? C'est un chef-d'œuvre. Il a eu raison de ne rien vouloir des rois. Hegum æquabat opes meritis. Les Français ont-ilsja tête assez rassise pour lire ce livre excellent? Un de mes amis, qui n'est pas un sot, sachant que le sodomite Desfontaines avait osé blasphémer l'attraction , m'a envoyé ce

petit correctif : Pour l'amour anti-physique Desfontaines flagellé A , dit-on, fort mal parlé Du système new tonique. Il a pris tout à rebours La vérité la plus pure ; Et ses erreurs sont toujours Des péchés contre nature. Pour moi j'avoue que j'aime beaucoup mieux cet ancien conte que vous aviez , ce me semble , perdu à Paris , et que je viens de retrouver dans mes paperasses. Pour la consolation des gens de bien, mon cher ami, vous devriez faire tenir cela au sieur Cuyot *, afin qu'il en dise son avis dans quelques Observations. Je me recommande à vos charitables soins. Mais passons à d'autres articles de littérature honnête. J'ai été si mécontent de la fautive et absurde édition des Eléments de Neivton , et je crois vous avoir dit qu'elle fourmille de tant d'énormes fautes, que mon avertissement pour les journaux est devenu fort inutile. J'en ai écrit au Trnblet, que je connais un peu , et je lui ai dit que je le priais seulement qu'on décriât l'édition et non moi. Le petit journaliste ne m'a pas encore répondu ; vous devriez le relever un peu de sentinelle, et, sur ce , je vous embrasse tendrement. A M.

L'ABBÉ MOUSSINOT. Cirey , juin.' Parlons aujourd'hui , mon cher abbé , de ce diable de temporel , sans lequel on ne peut en ce monde faire son salut. Il faut , me dites-vous , il faut vingt pistoles au caissier de M. Michel. Point du tout, monsieur le trésorier. Un petit présent de trois à quatre louis , en argent ou en bijou, est tout ce que je destine à ce caissier. C'est ce qui est convenable pour lui et pour moi , et cela à la clôture de vos comptes avec M. Michel son maître. Toute peine mérite salaire , mais ce salaire doit être proportionné. Un notaire peut 1 Nom de famille de l'ex-jetuilc Dcifoniainw. Ce.

269 ANNÉE 4758. exiger uu demi pour cent de ceux qui empruntent ; mais un caissier ne peut l'exiger de moi qui prête mon argent. Si j'étais rceveur-gcnéral , et que mon caissier fit cette manœuvre, il ne la ferait pas long-temps. Votre il faut au caissier a l'air d'un droit exigé d'un demi pour cent, et ce droit ressemble au droit du notaire qui prête. Je n'entends pas cela. Je suis le prêteur, et en cette qualité je puis récompenser, mais je ne veux payer aucun droit. Mes débiteurs sont, je crois, fort endormis. Ils ne pensent point à moi. Le président d'Auneuil rend apparemment quelque arrêt au parlement, par lequel il me condamne à n'ôtre point payé de lui. M. d'Estaing met mon argent sur une carte. M. de Guise mène joyeuse vie , et ne songe ni à moi , ni au nom qu'il porte. M. de Richelieu m'oublie pour les affaires du Languedoc. Le marquis de Lézeau me croit certainement enterré. Ne pourrait-on pas rappeler à ces messieurs que je vis encore, et que, pour vivre, j'ai de petits moyens et de grands besoins? je laisse cela à vos soins , d'autant plus que , au premier jonr, il me faudra peut-être neuf à dix mille francs pour mon cabinet de physique. Nous sommes dans un siècle où on ne peut être savant sans argent: Savant ou non , je vous aimerai toujours , mon cher abbé. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 19 Juin. Madame de Richelieu a dû vous remettre , mon cher ange gardien , une Mérope dont les quatre derniers actes sout assez différents de ce que vous avez vu. Si vous avez le temps d'en être amusé , jetez les yeux sur ce rogaton comme sur le dernier des hommages de celte espèce que nous vous rendons ; et , si vous aviez même le temps de nous dire ce que vous pensez de cette pièce à la grecque , mandez-le-nous. On nous flatte que vous ne partez pas si tôt ; c'est ce qui nous enhardit a vous parler d'autre chose que de ce cruel départ. Le temps de noire condamnation nous laisse , en s'éloignant , la liberté de respirer ; mais , s'il arrive enfin que vous partiez , nous serons au désespoir , et nous n'en relèverons point. Sauriez-vous si madame deRuffec est apaisée, si celte tracasserie est finie? Madame du Châtelet vous fait les plus tendres amitiés. A M. TH1ER1OT. A Cire; , juin. Père Merseune , je reçois votre lettre du 9. Il faut d'abord parler de notre grande nièce , car son bonheur doit marcher avant toutes les discussions littéraires , et l'homme doit aller avant le philosophe et le poète. Ce sera donc du meilleur de mon cœur que je contribuerai à son établissement; et je vais lui assurer les vingt-cinq mille livres que vous demandez , bien fâché que vous ne vous appeliez pas M. de Fontaine , car ,

en ce cas , je lui assurerais bien davantage. Sans doute je vais travailler à une édition correcte des Eléments de Newton , qui ne seront ni pour les dames ni pour tout le monde , mais où l'on trouvera de la vérité et de la méthode. Ce n'est point là un livre à parcourir comme un recueil de vers nouveaux ; c'est un livre à méditer, et dont un Rousseau ou un Desfontaines ne sont pas plus juges que d'une action d'homme de bien. Voici la vraie table , telle que je l'ai pu faire pour ajouter les idées de Newton aux règles de la musique. Montrez cela à Orphée-Euclide. Si , à quelques comas près, cela n'est pas juste, c'est Newton qui a tort. Et pourquoi non? il était homme; il s'est trompé quelquefois. Vous êtes un père Merseune qu'on ne saurait trop aimer. Je vous ai bien des obligations , mais vous n'êtes pas au bout. On vient de débaler l'Algarotti.» Il est gravé au-devant de son livre avec madame du Châtelet. Elle est la véritable marquise. Il n'y en a point en Italie qui eût donné à l'auteur d'aussi bons conseils qu'elle. Le peu que je lis de son livre , en courant , me confirme dans mon opinion. C'est presque en italien ce que les Mondes sont en français. L'air de copie domine trop ; et le grand mal , c'est qu'il y a beaucoup d'esprit inutile. L'ouvrage n'est pas plus profond que celui des Mondes. Nota bene que , « que légat ipsa Lycoris » est très joli ; mais ce n'est pas pauca mco Gallo , c'est plurima Bernardo. Je crois qu'il y a plus de vérité dans dix pages de mon ouvrage que dans tout son livre ; et voilà peut-être ce qui me coulera à fond , et ce qui fera sa fortune. Il a pris les fleurs pour lui , et m'a laissé les épines. Voici encore un autre livre que je vais dévorer; c'est la réponse à feu Melon. Comment nommez-vous l'auteur? Je veux savoir son nom , car vous l'estimez. Montrez donc ma table et mon Mémoire à Pollion , puisqu'il lit mon livre , afin qu'il rectifie une partie des erreurs qu'il trouvera en son chemin. Je vois que mon Mémoire fera tomber le prix du livre ; les libraires le méritent bien ; Digitized by Google

270 CORRESPONDANCE. mais je ne veux pas me déshonorer pour les enrichir. Adieu , mon cher ami ; soyez donc de la noce de ma nièce , au moins. J'oubliais de vous dire combien je suis sensible à la justice que me rendent ceux qui ne m'imputent point ces trois sermons rimés , auxquels je n'ai jamais pensé. Encore un mot. Je suis charmé que vous soyez en avance avec le prince; il est bon qu'il vous ait obligation. Ce n'est point un illustre ingrat ; il n'est h présent qu'un illustre indigent. Je vous embrasse tendrement. Embrassez Serizi . A M. DE MAUPERTUIS. Cirey, le 18 juin. En vérité , M. le chevalier Isaac , quand on veut bien rassembler toutes les preuves contre les tourbillons , on doit être bien honteux d'être cartésien. Comment ose-t-on l'être encore ? Je vous avoue que j'avais cru que vous rompiez le charme; mais j'ai peur que nos Français n'en sachent pas assez pour être détrompés. Vous avez bien raison de me dire que ce zodiaque nouveau , et cette hypothèse de Fatio et de Cassini , ne s'accordent pas avec mes principes ; aussi ce morceau n'est point du tout de moi *. Voici le fait : j'étais malade ; je voulais changer beaucoup mon ouvrage , et gager du temps; les libraires , impatientes , ont fait achever les deux derniers chapitres par un mathématicien à gages qui leur a donné tout crus de vieux mémoires académiques. Cela produit nouvel embarras, nouvelles tracasseries , et la douceur de notre retraite en est troublée. • Autre anecdote. Il y a un an qu'ayant des doutes que j'ai encore sur l'exactitude des rapports des couleurs et des tons de la musique, ayant oui dire que le P. Castel travaillait sur cette matière , et imaginant que ce jésuite était newtonien , je lui écrivis. Je lui demandai des éclaircissements que je n'eus points Nous fumes quelque temps en commerce ; il me parla de son Clavecin des couleurs ; j'en dis un mot dans mes Éléments d'optique; je lui envoyai même le morceau. Vous 6crez peut-être surpris que , dans la quinzaine , ce bon homme imprima contre moi , dans le Mercure de Trévoux , les choses les plus insultantes et les plus cruelles. Cependant les libraires de Hollande , 6ans que • Il «'aglt du chapitre ajouté par le libraire hollandais dans les Mititions de 1T» des Éléments de la Philosophie de Neu'toa. je le sache , oui imprimé mon ouvrage et ses louanges ; et ce misérable fou se trouve loué par moi , après m'avoir instillé. Quand on est loin , qu'on imprime en Hollande , et qu'on a affaire h Paris , il n'en peut résulter que des contre-temps. J'ai su depuis que ce fou de la géométrie est votre ennemi déclaré. Autre anecdote littéraire. Un abbé étant venu demander à un des juges des

nouvelles du Mémoire sur le feu , n° vil, ce juge fit entendre qu'il approuvait fort ce mémoire, et que , si on l'avait cru , il eût été couronné ; cependant je sais très bien que c'était vous qui eûtes quelque bonté pour cet ouvrage. Je dois quelque chose aux discours polis de ce juge ; mais je dois tout à votre bonne volonté. Je vous avoue que je suis plus aise d'avoir eu votre suffrage que si j'avais eu toutes les voix, hors la vôtre. Madame du Châtelet veut bien consentir h se découvrir à l'académie , pourvu que l'académie , en imprimant son Essai , et en l'approuvant , n'en nomme pas l'auteur. Pour moi , je renonce à cette gloire ; je ne connais que celle de votre amitié. Vous m'avouerez que l'événement est singulier. U est bien cruel que de maudits tourbillons l'aient emporté sur votre élève. Nous nous flattons que vous informerez Cirey de votre santé et de vos occupations. On ne peut se porter plus mal que je ne fais ; je serai bientôt obligé de renoncer à toute étude , mais je ne renoncerai qu'avec la vie à mon amitié , h ma reconnaissance , à mon admiration pour vous. A M. L'ABBÉ

MOUSSINOT. Juin. De l'argent , mon cher trésorier , de l'argent ! A qui? h un homme d'un grand savoir, h M. Nollet. Cet argent est un à-compte pour des instruments de physique qu'il fournira à votre ordre. Portez-lui donc douze cents francs ; s'il exige cent louis, n'hésitez pas, donnez-les sur-le-champ, et davantage , s'il est nécessaire. M. Cousin , qui est à moi , et qui doit venir à Cirey , escortera la cargaison de ces instruments ; mais je ne les veux que dans un mois. Ma galerie n'est point encore prête. L'astronomie est très peu de chose pour M. Cousin , qui est déjà géomètre ; il l'apprendra bien vite. Présentez , je vous prie , au jeune d'Arnaud ce petit avertissement transcrit de votre main. Vous aurez la bonté de me renvoyer l'original. La petitejbesogne qu'on lui propose est l'affaire de trois minutes. Il sera bon qu'il signe ce petit écrit, afin qu'on ne puisse me reprocher d'avoir fait moi-même cet avertissement nécessaire. Quand ii Digitized b/ Google

274 ANNÉE «738. sera transcrit , et , s'il est possible , d'une manière lisible , vous donnerez cinquante francs à d'Arnaud; c'est, je crois, un bon garçon. Je l'aurais pris auprès de moi , s'il avait su écrire. J'ai de si prodigieuses dépenses à faire, et j'ai si prodigieusement dépensé , que je ne puis acheter un tableau. Je vous réserve , mou cher abbé, ce plaisir pour une autre circonstance. A M. R***. A Clrcy , ce aojqln ms. Quelques affaires indispensables m'empêchèrent de vous répondre, monsieur, le dernier ordinaire, au sujet de la démarche que le sieur Rousseau a faite h mon égard , et de l'ode qu'il m'envoie. Quant à son ode, je ne peux que vous répéter ce que je vous en ai déjà dit: les avances de réconciliation qu'il me fait ne me feront point trouver celle ode comparable à ses premières. Omnia tempus habent. L'état où il est u'est plus pour lui le temps des odes. « Solve senescntem mature satins equum, ne « Peccet ad extremum. • Ceux qui ont dit que les vers étaient , comme l'amour , le parlagede la jeunesse , ont eu raison. On peut étendre loin cette jeunesse. Je ne dirai pas avec M. Gresset que , passé trente ans, on ne doit plus faire de vers ; au contraire , ce n'est guère qu'à cet âge qu'on en fait ordinairement de bons. Voyez tous les exemples qu'en apporte M. l'abbé Dubos, dans son livre très instructif delà poésie et de la peinture. Racine avait environ trente ans quand il fit son Andromaque. Corneille fit le Cid à trente-cinq. Virgile entreprit l'Énéide à quarante ans. Je pense donc à peu près comme l'Arioste , qui parle ainsi aux dames pour lesquelles il composa ses admirables rêveries d 'Orlando furioso. Sol Ja prima lanugginc vi essorto, Tulta a fuggir, volubile c incostante E corre i frutli non acerbi e duri, Ma che non sien perô troppo maturi. U en est à peu prèsainsi des poètes, il faut qu'ils ne soient ne troppo duri, ne troppo maturi. J'ai commencé la Henriade à vingt ans. Elle vaudrait mieux si je ne l'avais commencée qu'à trentecinq. Mais si je fais un poème épique à soixante ans , je vous réponds qu'il sera pitoyable. On peut être pape et empereur dans la plus extrême vieillesse, mais non pas poète., Aussi , étant parvenu à l'âge de quarante-trois ans . je renonce déjà b la poésie. La vie est trop courte , et l'esprit de l'homme trop destiné à s'instruire sérieusement , pour consumer tout son temps à chercher des sons et des rimes. Virgile exprime ses regrets d'ignorer la physique. « Mc vero primum dulces ante omnia mtisœ l . « Accipiant, «clique vias et sidéra monstrent, « Defrctus solis varioj lunæque tabores; « Unde tremor terris ; qua vi maria altatomescant ; « Quid tantum Oceano properent se tingere soles » Hiberni ,

vel quæ tardis mora noctibus obatet, etc. » Notre La Fontaine a imité cet endroit de Virgile: Quand pourront les neuf soeurs, loin des cours et des villes. M'occuper tout entier, et m'apprendre des deux Les divers mouvements inconnus à nos yeux, Les noms et les vertus de ces clartés errantes? etc. Ce que Virgile et La Fontaine regrettaient, je l'étudie. La connaissance de la nature, l'étude de l'histoire, partagent mon temps. C'est assez d'avoir cultivé vingt-trois ans la poésie, et je conseillerais à tous ceux qui auront consacré leur printemps à cet art difficile et agréable, de donner leur automne et leur hiver à des choses plus faciles, non moins séduisantes, et qu'il est honteux d'ignorer. Il y a long-temps que j'ai été frappé de cette complication de fautes où tomba Boileau, lorsque, dans un trait de satire très injuste et très mal placé, il dit: Que, l'astrolabe en main, un autre aille chercher Si le soleil est fixe, ou tourne sur son axe. Le commentateur qui a voulu excuser cette faute devait se faire informer qu'en aucun sens l'astrolabe ne peut servir à faire voir si le soleil est fixe ou non. Et je répéterai ici que Despréaux eût mieux fait d'apprendre au moins la sphère, que de vouloir se moquer d'une dame respectable, qui savait ce qu'il ignorait. En, voilà beaucoup à propos de poésie, mais je suis comme un amant qui se plaît encore à parler de la maîtresse qu'il a quittée. Venons à un point plus important: car il s'agit de morale. La démarche du sieur Rousseau envers moi, et sa modération tardive, ne peuvent me satisfaire; il ne peut encore être content lui-même, s'il se repent en effet de sa conduite passée. On ne doit rien faire à demi. Il parle d'humilité chrétienne et de devoirs, à la vue du tombeau, dont sa dernière maladie l'a approché; nous sommes tous sur le bord du tombeau, il, v. 475 et suiv.

272 CORRESPONDANCE. beau ; un jour plus tôt , un jour plus tard , ce n'est pas grande différence. Ce n'est point d'ailleurs la crainte de la mort qui doit nous rendre justes , c'est l'amour de la justice même. S'il est vrai qu'en effet il veuille être vertueux , que sa première démarche soit de désavouer les choses calomnieuses qu'il a débitées contre moi dans le journal de la Bibliothèque française. Il sait en conscience qu'il est faux que j'aie jamais parlé de lui à M. le duc d'Aremberg , et la lettre et l'indignation de M. d'Aremberg en ont été des démonstrations assez convaincantes, il sait que la petite histoire d'un prétendu ami à qui j'ai récité, dit-il, une épître impie chez un ambassadeur, il y a vingt ans , est un conte entièrement imaginé. Il sait que jamais je ne lui ai récité cette prétendue épître dont il parle. Il sait que jamais il ne m'a dit les choses qu'il prétend m'avoir dites au sujet de la Henriade. S'il veut donc se réconcilier de bonne foi , il faut qu'il avoue que la chaleur de sa colère lui a grossi les objets , et a trompé sa mémoire ; qu'il a cru les brouillons qui ont réussi à nous rendre ennemis, et à nous faire le jouet des lecteurs. Il doit savoir , par soixante ans d'expérience , que le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal. En un mot , étant l'agresseur envers moi , comme il l'a été envers tant de personnes qui ont plus de mérite que moi , m'ayant publiquement attaqué , il doit publiquement me rendre justice. C'est moi qui lui ai donné l'exemple , il doit le suivre. J'ai recommandé, il y a un an , aux sieurs Ledet et Desbordes, de relancer de la belle édition qu'ils font de mes ouvrages les notes diffamantes qui se trouvaient contre mon ennemi; il ne reste qu'une épître sur la calomnie, où il est cruellement traité. Je suis prêt de changer ce qui le regarde dans cet ouvrage , s'il veut , par une réparation publique , réparer tout le passé. il dit dans la lettre que vous m'envoyez , que je lui ai fait faire depuis peu des compliments injurieux . Je puis l'assurer qu'il n'en est rien. Je ne suis pas accoutumé à me déguiser avec lui. il doit songer que plusieurs de ceux dont il s'est attiré justement la haine vivent encore; que d'autres ont laissé des enfants qui ne lui pardonneront jamais ; que tant qu'il respirera il aura des ennemis qu'il a rendus implacables ; il doit savoir que ces ennemis ont renversé toutes les batteries qu'on avait dressées pour le faire revenir en France, il m'impute souvent des choses qu'il ne doit attribuer qu'à leur animosité éternelle. Pour moi , je sais me venger , et je sais pardonner quand il le faut. Voilà mes sentiments , monsieur ; vous pouvez en instruire la personne qui vous a remis son ode et sa lettre. Vous

pouvez faire de ma lettre l'usage que vous croirez convenable au bien de la paix , etc. , etc. A M. THÉRIOT. Le 6 Juin. Mon cher ami , je suis depuis quinze jours si occupé d'un cabinet de physique que je prépare , si plongé dans le carré des distances et dans l'optique , que le Parnasse est un peu oublié. Je crois bien que les gens aimables ne parlent plus des Éléments de Newton. On ne s'entretient point à souper deux fois de suite de la même chose , et on a raison , quand le sujet de la conversation est un peu abstrait. Cela n'empêche pas qu'à la sourdine les gens qui veulent s'instruire ne lisent des ouvrages qu'il faut méditer ; et il faut bien qu'il y ait un peu de ces gens-là , puisqu'on réimprime les Éléments de Newton en deux endroits. M. de Maupertuis, qui est sans contredit l'homme de France qui entend le mieux ces matières , en est content ; et vous m'avouerez que son suffrage est quelque chose. Je sais bien que , malgré la foule des démonstrations que j'ai rassemblées contre les chimères des tourbillons, ce roman philosophique subsistera encore quelque temps dans les vieilles têtes : « Quæcunque didicere nolunt perire fati. » Hor., liv. ii, ep. i, v. 85. Je suis , après tout , le premier en France qui ait débrouillé ces matières , et j'ose dire le premier en Europe, car s'Gravesande n'a parlé qu'aux mathématiciens, et Pemberton a obscurci souvent Newton. Je ne suis point étonné qu'on s'entretienne à Paris plus volontiers de médisance, de calomnie , de vers satiriques , que d'un ouvrage utile ; cela doit être ainsi ; ce sont les bouteilles de savon du peuple d'enfants malins qui habitent votre grande ville. Bernard aurait grand tort de prendre votre louis d'or , et de ne pas vous en donner un. Aucune des éplâtres en question n'est de moi ; et si quelque libraire les a mises sous mon nom pour les accréditer , ce libraire est un scélérat. Il est impossible que M. d'Argenson, plein de probité et de bonté, et qui m'a toujours honoré d'une bienveillance pleine de tendresse , ait cru une telle calomnie ; il est impossible qu'il ait fait usage contre moi d'une lettre supposée, puisque assurément il n'en eût pas fait d'usage si elle eût été vraie. Je compte trop sur ses bontés, je lui suis trop tendrement attaché depuis mon enfance. Je vous demande en grâce de lui montrer cett*

Digitized by Google

image not available

*image
not
available*

274 CORRESPONDANCE. depuis dix degrés jusqu'il quatre-vingt-dix. Nous ne voyons ces couronnes que dans un air calme et épais ; ce qui ressemble assez aux brouillards des montagnes de Quito ; car je gagerais qu'il ne fesail point de vent quand ces messieurs voyaient dans les nues leur image entourée d'une auréole de saint. Les Espagnols qui auront vu cela prendront vos académiciens pour des gens à miracles. A l'égard de notre Europe , je vous supplie de bien remercier l'illustre M. de Réaumur de ses politesses. S'il avait su de quoi il était question , n'aurait-il pas poussé sa politesse jusqu'à donner le prix à madame du Châtelet? En vérité la philosophie n'eut eu rien à reprocher à la galanterie. Le Mémoire de cette dame singulière ne vaut-il pas bien des tourbillons? Elle lui a écrit , et lui a fait sa confession. Quant à mon Mémoire , ayez la bonté d'être persuadé que, si j'ai eu le malheur de m'exprimer assez obscurément pour faire croire que j'accordais au feu un mouvement essentiel non imprimé, je suis bien loin de penser ainsi. Personne n'est plus convaincu que moi que le mouvement est donné à la matière par celui qui l'a créée. Si messieurs de l'académie jugent qu'il faille imprimer mon Mémoire, pour constater que madame du Châtelet a fait le sien sans aucun secours, cette seule raison peut me déterminer à le faire imprimer. On y verra (par la différence des sentiments) que madame du Châtelet n'a pu rien prendre de moi. Je remets tout cela entre les mains de M. de Réaumur. J'ai fait tenir à bon compte vingt pistoles à JVf. Cousin. Je lui ai recommandé d'aller un peu à l'Observatoire apprendre à opérer. Il ne sait point, dit-on , d'astronomie ; qu'il ne s'en effarouche pas. L'astronomie est un jeu pour un mathématicien , et on peut tracer une méridienne sans être un Cassini. Le grand point est de se familiariser avec les instruments ; il faut ainsi mûrir ses mains ; les livres instruiront son esprit. A propos, j'oubliais la terrible expérience du mercure baissant si prodigieusement à la montagne de Quito. De combien baisse-t-il au pic de Ténériffe? J'ai bien peur que nous n'ayons pas , à beaucoup près , les quinze lieues d'atmosphère qu'on donnait libéralement à notre chétif globe. Comptez, monsieur, que vous êtes sur ce globe un des hommes que j'estime et que j'aime le plus. Mille amitiés à la compagne aimable du philosophe. P. S. Vous avez reçu une lettre d'une dame qui entend assez la philosophie newtonienne pour souhaiter que la gravitation pût rendre raison du mouvement journalier des planètes; mais les dames sont comme les rois , elles veulent quelquefois l'impossible. A M. LEDET ET COMPAGNIE,

MBRAIRE8 A AMSTERDAM. 7 joltlet ms. Vous avez , sans m'en avertir , donné au public l'édition des Éléments de Newton assez informe , et dont plusieurs choses ne sont point de moi ; vous auriez dû me laisser le temps de corriger cet ouvrage, et de me conformer aux sages remarques qu'a daigné faire monsieur le chancelier , qui seul a eu mon manuscrit entre les mains. L'unique moyen de réparer votre faute est de corriger promptement toutes les bévues de votre édition. Je vous les ai marquées , et vous devez y être très attentifs, si vous entendez vos intérêts. C'est à vous à consulter sur cela le savant mathématicien qui vous a procuré le chapitre sur la lumière zodiacale *. Au reste, si vous faites , comme vous le dites, nue nouvelle édition de mes ouvrages, je vous déclare que vous trahirez également votre intérêt et la probité, si vous y insérez, selon la coutume des libraires de Hollande, aucune pièce impie et licencieuse. Je n'en ai jamais fait, et je ne crois pas que la Henriade , qui a déjà été imprimée plus de vingt fois, ait besoin de ces infâmes accompagnements pour se faire vendre. Vous aurez peut-être imprimé de petites pièces telles que le Mondain, d'après les journaux hollandais; mais je vous déclare que les vers sur Adam, Mon cher Adam , mon vieux et triste père , Je crois te voir, en un recoin d'Éden, Grossièrement forger le genre humain, ne sont point de moi. Ces sottises sont de quelques jeunes gens qui ont voulu égayer l'ouvrage; et si vous imprimez ces vers sous mon nom , je vous regarderai comme des faussaires. Je ne suis point non plus l'auteur des jLcflr es philosophiques , telles qu'elles ont été débitées; elles sont pleines d'impertinences dont le moindre grimaud serait incapable. On y dit que le P. Malebranche a soutenu les idées innées de Desrartes, quoique le P. Malebranche les ait très fortement combattues. On y parle d'un catalogue de sept mille étoiles; jamais pareil catalogue n'a été fait , et celui de Flamslead, qui est le plus ample, ne va pas à plus de 2870 dont on connaît la position. 1 On voit par ceci que Voltaire n'avait point encore lu les chapitre! ajoutés par le mathématicien hollandais , sur la demande de Ledet. (Xole »le fen Dccroix.J Digitized b/ Google

ANNEE 1738. Enfin il y a des traits qui sont liés pour convenables à un homme qui a du respect pour la religion et pour les lois. Le libraire punissable, qui le premier imprima ces lettres, crut y donner cours par ces hardiesses; mais moi, je vous déclare que je n'y ai aucune part, et que si vous imprimez sous mon nom quelque chose que ce puisse être avec le titre de Lettres philosophiques, je serai en droit de me plaindre, même à vos magistrats, car il n'est permis nulle part d'imputer à un homme ce qu'il désavoue; et afin que vous ne doutiez pas de mes sentiments, je vous envoie deux duplicata de cette lettre, dont j'enverrai une copie signée de moi à la chancellerie et à plusieurs personnes en place. Voltaire. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Juillet. Voici, mon cher abbé, trois négociations littéraires dont je vous prie de vous charger. La première est de faire copier cette ode de M. de Cideville, conseiller au parlement de Rouen; il exige qu'elle paraisse dans le Mercure, et, malgré les louanges qu'il me donne, il faut lui obéir. Si vous prenez la peine de la porter vous-même à M. de La Roque, votre confrère en curiosités, vous verrez son beau et charmant cabinet. La seconde négociation est de faire porter ce manuscrit à M. l'abbé Prévost, pour être imprimé dans le Pour et Contre. Je serais fort aise que cet abbé, à qui j'ai déjà envoyé un de mes livres, fût de mes amis; le meilleur moyen pour cela serait de lui parler vous-même, de l'assurer de mon estime et de mon envie de l'obliger. Troisième négociation: c'est d'envoyer à d'Arnaud cet avertissement, qu'il recopiera d'une écriture lisible, avec ce mot d'avis à MM. Westcin et Smith, libraires à Amsterdam: « Ayant appris, messieurs, qu'on fait en Hollande une très belle édition des Œuvres de M. de Voltaire, je vous envoie cet avertissement pour être mis à la tête; je l'ai communiqué à M. de Voltaire, qui en est content. Je ne doute pas que d'aussi fameux libraires que vous n'aient part à cette édition, qu'on attend avec la dernière impatience. » D'Arnaud vous remettra le tout pour être envoyé en Hollande, et vous lui donnerez une Henriade reliée. Donnez encore cent francs à M. Thie. Cette lettre constate évidemment la cause et l'époque de la métamorphose des Lettres philosophiques en Mélanges de littérature, etc. Elle est ostensible, et probablement la suite d'une conférence de l'auteur avec le chancelier, à qui il avait été demandé un privilège pour imprimer les F. l. < *mer. ts de Neu ton; ce qu'il n'obtint pas. (Note de feu Oecrolix riot; mais, pour plus grosse somme, un mot d'avis. Point d'argent à Prault, à moins d'un nouvel ordre.

Ce libraire n'aura jamais d'exactitude. C'est vous, mon cher ami, qui Clos un correspondant aussi exact que généreux. Vous avez toutes les vertus d'un janséniste éclairé, et toutes les bonnes qualités d'un homme de société. A M. L'ABBÉ PRÉVOST, SUR LBS ÉLÉMENTS DU MBWTOft. Juillet. Je viens, monsieur, de recevoir par la poste une de vos feuilles périodiques *, dans laquelle vous rendez compte d'une nouvelle édition des Eléments de Newton. J'ai reçu aussi quelques imprimés sur le même sujet. Comme je crois avoir, b propos de cet ouvrage, quelque chose b dire qui ne sera pas inutile aux belles-lettres, souffrez que je vous prie de vouloir bien insérer dans votre feuille les réflexions suivantes. Il est vrai, comme vous le dites, monsieur, que j'ai envoyé b plusieurs journaux des Éclaircissements en forme de préface, pour servir de supplément b l'édition de Hollande, et j'apprends même que les auteurs du Journal de Trévoux ont eu la bonlé d'insérer, il y a un mois, ces Eclaircissements dans leur journal. Si les nouveaux éditeurs des Eléments de Newton ont mis cette préface b la tête de leur édition, ils ont en cela rempli mes vues. Je vois par votre feuille que les éditeurs ont imprimé, dans celte préface, cette phrase singulière, qu'une maladie a éclairé la fin démon ouvrage; et vous dites que vous ne concevez pas comment la fin de mon ouvrage peut être éclairée par une maladie; c'est ce que je ne conçois pas plus que vous; mais n'y aurait-il pas dans le manuscrit, retardé, au lieu d' éclairer? Ce qui peutêtre est plus difficile b concevoir, c'est comment les imprimeurs fout de pareilles fautes, et comment ils ue les corrigent pas. Ceux qui ont eu soin de celle seconde édition doivent être d'autant plus exacts, qu'ils reprochent beaucoup d'erreurs aux éditeurs d'Amsterdam, qui ont occasioné des méprises plus singulières. Comme je n'ai nul intérêt, quel qu'il puisse être, ni b aucune de ces éditions, ni b celle qui va, dit-on, paraître en Hollande de ce qu'on a pu recueillir de mes ouvrages, je suis uniquement dans le cas des autres lecteurs; j'achète mon livre comme les autres, et je ne donne la préférence qu'a l'édition qui me parait la meilleure. • Le Pour et Contre. 18. Digitized by Google

27 1) CORRESPONDANCE. .k* vois avec chagrin l'extrême négligence avec laquelle beaucoup de livres nouveaux sont imprimés. Il y a , par exemple , peu de pièces de théâtre où il n'y ait des vers entiers oubliés. J eu remarquais dernièrement quatre qui manquaient dans la comédie du Glorieux , ce qui rsld'autanl plus désagréable que peu de comédies méritent autant d'être bien imprimées. Je crois , monsieur , que vous rendrez un nouveau service h la littérature , en recommandant uue exactitude si nécessaire et si négligée. Je conseillerais en général à tous les éditeurs d'ouvrages instructifs de faire des cartons au lieu d'errata; car j'ai remarqué que peu de lecteurs vont consulter l errata ; et alors, ou ils reçoivent des erreurs pour des vérités, ou bien ils font des critiques précipitées ou injustes. En voici un exemple récent , et qui doit être public , afin que dorénavant les lecteurs qui veulent s'instruire et les critiques qui 'veulent nuire soient d'autaut plus sur leurs gardes. Il vient de paraître une petite brochure sans nom d'auteur ni d'imprimeur , dans laquelle il paraît qu'on en veut beaucoup plus encore à ma personne qu'à la Philosophie de Newton. Elle est intitulée Lettre d'un physicien sur la Philosophie de Newton , mise à la portée de tout le monde. L'auteur , qui probablement est mon ennemi sans me connaître, ce qui n'est que Irop commun dans la république des lettres , s'explique ainsi sur mou compte, page Î3 : « Il serait inutile de « faire des réflexions sur une méprise aussi con« sidérable ; tout le monde les aperçoit , et elles « seraieottropbumilianlespourM.de Voltaire. » Il sera curieux de voir ce que c'est que celte méprise considérable qui entraîne des réflexions si humiliantes. Voici ce que j'ai dit dans mon livre : « Il se forme dans l'œil un angle une fois « plus grand , quand je vois un homme h deux « pieds de moi , que quand je le vois à quatre « pieds ; cependant je vois toujours cet homme de « la même grandeur. Comment mon sentiment « contredit-il ainsi le mécanisme de mesorganes? » Soit inattention de copiste , soit erreur de chiffres , soit inadvertance d'imprimeur , il se trouve que l'éditeur d'Amsterdam a mis deux où il fallait quatre , et quatre où il fallait deux. Le réviseur hollandais , qui a vu la faute , n'a pas manqué de la corriger dans Yerrata à la fin du livre. Le censeur ne se donne pas la peine de consulter cet errata. Il ne me rend pas la justice de croire que je puis au moins savoir les premiers principes de l'optique; il aime mieux abuser d'une petite faute d'impression aisée à corriger, et se donner le triste plaisir de dire des injures. La fureur de vouloir outrager un

homme à qui l'on n'a rien à reprocher que la peine extrême qu'il a prise pour être utile est donc une maladie bien incurable ? Je voudrais bien savoir , par exemple , à quel propos uu homme qui s'annonce physicien , qui écrit , dit-il , sur la Philosophie de Newton , commence par dire que j'ai fait l'apologie du meurtre de Charles ier. Quel rapport, s'il vous plaît, de la fin tragique autant qu'injuste de ce roi avec la réfrangibilité et le carré des distances? Mais où aurais-je donc fait l'apologie de celte injustice exécrationnelle? est-ce dans un livre que ce critique me reproche , livre où j'ai démontré qu'on a inséré vingt pages entières qui n'étaient pas de moi, et où tout le reste est altéré et tronqué? Mais en quel endroit fait-on donc l'apologie prétendue de ce meurtre? Je viens de consulter le livre où l'on parle de cet assassinat , d'autant plus affreux qu'on emprunta le glaive de la législature pour le commettre. Je trouve qu'on y compare cet attentat avec celui de Ravallac , avec celui du jacobin Clément, avec le crime , plus énorme encore , du prêtre qui se servit du corps de Jésus-Christ même, dans la communion, pour empoisonner l'empereur Henri vu. Est-ce là justifier le meurtre de Charles ier ? N'est-ce pas au contraire le trop comparer h de plus grands crimes? C'est avec la même justice que ce critique , m'attaquant toujours au lieu de mon ouvrage , prétend que j'ai dit autrefois : « Malebranche non « seulement admit les idées innées , mais il pré« tendit que nous voyons tout en Dieu. » Je ne me souviens pas d'avoir jamais écrit cela; mais j'ai l'équité de croire que celui à qui on le fait dire a eu sans doute une intention toute contraire, et qu'il avait dit : « Malebranche non « seulement u'admit point les idées innées, mais o il prétendit que nous voyons tout en Dieu. » Eu effet , qui peut avoir lu la Recherche delà Vérité , sauss avoir principalement remarqué le chap. iv du livre iii , de l'Esprit pur, seconde partie? J'en ai sous les yeux un exemplaire marginé de ma main il y après de quinze ans. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question ; mon unique but est de faire voir l'injustice des critiques précipitées , de faire reulrer en lui-même un homme qui sans doute se repentira de scs torts quand il les connaîtra , et enfin de faire ressouvenir tous les critiques d'une ancicnuc vérité qu'ils oublient toujours: c'est qu'une injure n'est pas une raison. Je n'ai jamais répondu à ceux qui ont voulu , ce qui est très aisé, rabaisser les ouvrages de poésie que j'ai faits dans ma jeunesse. Qu'un lecteur critique Zaïre , ou Alsire , ou la Ilcnriade, je ne prendrai pas la plume pour lui prouver qu'il a tort de n'avoir pas eu de plaisir. On ne doit pas garder le même silence sur uu ouvrage de philoDigitized by Google

277 ANNÉE J758. sophic; tantôt on a des objections spécieuses à détruire , tantôt des vérités h éclaircir , souvent des erreurs h rétracter. Je puis me trouver ici à la fois dans ces trois circonstances ; cependant je ne crois pas devoir répondre en détail à la brochure dont il est question. Si ornne fait des objections plus raisonnables , j'y répondrai, soit en me corrigeant , soit en demandant de nouveaux éclaircissements ; car je n'ai et ne puis avoir d'autre but que la vérité. Je ne crois pas qu'excepté quatre ou cinq arguments, il y ait rien de mon propre fonds dans les Éléments de la Philosophie nouvelle. Elle m'a paru vraie , et j'ai voulu la mettre sous les yeux d'une nation ingénieuse, qui, ce me semble, ne la connaissait pas assez. Les noms de Galilée , de Kcpller, de Descaries, de Newton , de Huygens, me sont indifférents. J'ai examiné paisiblement les idées de ces grands hommes que j'ai pu entrevoir. Je les ai exposées selon ma manière de concevoir les choses , prêt à me rétracter quand on me fera apercevoir d'une erreur. Il faut seulement qu'on sache quo la plupart «les opinions qu'on me reproche se trouvent ou dans Newton , ou dans les livres de MM. Keill , G léger i, Pemberton , s'Gravesande, Musschenhroek , etc. , et que ce n'est pas dans une simple brochure , faite avec précipitation , qu'il faut combattre co qu'ils ont cru prouver dans des livres qui sont le fruit de taut de reflexious et de tant d'années. Je vois que ce qui fait toujours le plus de peine h mes compatriotes , c'est ce mot de gravitation , (l'attraction. Je répète encore qu'on n'a qu'à lire attentivement la dissertation dcM.Maupcrtuis sur ce sujet , dans son livre de la figure des astres, et on verra si on a plus d'idée de l'impulsion qu'on croit connaître que de l'attraction qu'on veut combattre. Après avoir lu ce livre, il faut examiner le quinzième , le seizième , et le dixsepticme chapitre des Éléments (le Newton, et voir si les preuves qu'on y a rassemblées contre le plein et contre les tourbillons paraissent assez fortes. Il faut que chacun en cherche encore de nouvelles. Les physiciens-géomètres sont invites, par exemple , à considérer si quinze pieds étant le sinus verse de l'arc que parcourt la terre en une seconde , il est possible qu'un fluide quelconque pût causer la chute de quinze pieds dans uue seconde. Je les prie d'examiner si les longueurs de pendules étant entre elles comme les carrés de leurs oscillations, un pendule de la longueur du rayon de la terre étant comparé avec notre pendule a secondes, la pesanteur qui fait seule les vibrations des pendules peut Cire l'effet d'un tourbillon circulant autour de la terre, etc. Quand on aura bien

balancé , d'un côté , toutes ces incompatibilités mathématiques , qui semblent anéantir sans retour les tourbillons , et , de l'autre , la seule hypothèse douteuse qui les admet , on verra mieux alors ce que l'on doit penser. De très grands philosophes , qui m'ont fait l'honneur de m'écrire sur ce sujet des lettres un peu plus polies que celle de l'anonyme, veulent s'en tenir au mécanisme que Descartes a introduit dans la physique. J'ai du respect pour la mémoire de Descartes ainsi que pour eux. Il faut sans doute rejeter les qualités occultes ; il faut examiner l'univers comme une horloge. Quand le mécanisme connu manque, quand toute la nature conspire a nous découvrir une nouvelle propriété de la matière , devons -nous la rejeter parce qu'elle ne s'explique pas par le mécanisme ordinaire? Où est donc la grande difficulté que Dieu ait donné la gravitation h la matière , comme il lui a donné l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité? Je crois que plus on y fera réflexion , plus on sera porté à croire que la pesanteur est , comme le mouvement, un attribut donné de Dieu seul h la matière. Il ne pouvait pas la créer sans élucider , mais il pouvait la créer sans pesanteur. Pour moi , je ne reconnais , dans cette propriété des corps, d'autre cause que la main toute puissante de l'Être suprême. J'ai osé dire , et je le dis encore , que , s'il se pouvait que les tourbillons existassent , il faudrait encore que la gravitation entrât pour beaucoup dans les forces qui les feraient circuler; il faudrait même, en supposant ces tourbillons, reconnaître cette gravitation comme une force primordiale résidant à leur centre. On me reproche de regarder , après tant de grands hommes , la gravitation comme une qualité de la matière ; et moi je me reproche , non pas de l'avoir regardée sous cet aspect , mais d'avoir été , en cela , plus loin que Newton , et d'avoir affirmé , ce qu'il n'a jamais fait , que la lumière, par exemple, a cette qualité. Elle est matière , ai-jedit ; donc elle pèse. J'aurais dû dire seulement : donc il est très vraisemblable qu'elle pèse. M. Newton , dans ses Principes , semble croire que la lumière n'a point cette propriété que Dieu a donnée aux autres corps de tendre vers un centre. J'ai poussé la hardiesse au point d'exposer un sentiment contraire. On voit au moins par-là que je ne suis point esclave de Newton , quoiqu'il fût bien pardonnable de l'être. Je finis , parce que j'ai trop de choses à dire ; c'est à ceux qui en savent plus que moi à rendre sensibles des vérités admirables dont je n'ai été que le faible interprète. J'ai l'honneur d'être , etc. P. S. On vient de m'avertir qu'on parle, dans

CORRESPONDANCE. le Journal île Trévoux , d'un problème sur la Trisection de l'angle, qu'on m'attribue. Je ne sais encore ce que c'est; je n'ai jamais rien écrit sur ce sujet. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Cirey , le 19 juillet. Venons à Jore, mon cher abbé ; c'est nn libraire qui s'est ruiné en fesant son commerce très maladroitement. Il a publié contre moi , sous le litre de Factum, un Mémoire infâme, ou plutôt un libelle diffamatoire. Il faut que le sieur Begon, procureur , demande et obtienne la suppression de ce mémoire mensonger et calomnieux : cela sera d'autant plus aisé , que je ne crois pas que le misérable Jore s'y oppose. Je soupçonne furieusement que ce Jore est mis eu jeu par quelqu'un de ces malheureux qui ne cherchent qu'à me tourmenter , malgré la profonde obscurité où je suis enseveli. Ce mémoire n'est point l'ouvrage d'un avocat; on le sent au style; il est certainement de quelque impudent insigne , exercé dès longtemps à barbouiller du papier. C'est à M. Hérault que le procureur doit s'adresser pour la suppression do ce libelle. Envoyez , je vous prie , à ce magistrat, avec la lettre ci-jointe, un Newton proprement habillé. I'raultdoit faire porter chez vous cent cinquante exemplaires des hléments de Newton ; je les ai achetés ; ils doivent être bien reliés. M. Cousin se donnera la peine de voir s'ils sont en bon élat, s'ils sont tous conformes à mes intentions , c'està-dire avec les quatre mots de corrections que j ai envoyés. Ces mots sont indispensables dans un ouvrage qui veut de l'exactitude. Voyez vousmême , mon cher abbé , si Prantl a fait son devoir. Vous prendrez le nombre des exemplaires que vous jugerez à proposât si vous avez des amis qui entendent ces matières philosophiques , je vous prie de leur en faire part , et de me croire pour la vie votre bon et sincère ami. M. BERGER. Cirey, Juillet. Je serais fort aise que vous fussiez auprès de M. Pallu , et je crois que celle place vaudrait mieux que la demi-place que vous avez. Uu intendant est plus utile qu'un prince. Je perdrais un aimable correspondant à Paris, mais j'aime mieux votre fortuneque des nouvelles. Madame du Châtelet ne peut s'avilir en souffrant qu'on imprime un écrit quelle a daigné composer, qui honore son sexe et l'académie, et qui fait peut-être honte aux juges qui ne lui ont pas donné le prix. Je me donnerai bien de grade de demander à aucun ministre la communication des recueils dont vous me parlez. Je ne leur demande jamais rien ; mais j'aurais clé fort aise que mon ami , en lisant, eût remarqué quelques faits singuliers et intéressanls, s'il y ena,etm'cn eût fait part. C'est là ce qui est très aisé, et ce dont je vous prie

encore. Vous n'envoyez jamais les nouveautés. Nous n'en avons pas un extrême besoin , mais elles amuseraient un moment ; et c'est beaucoup, me semble, de plaire un moment à la divinité de Cirev. Rousseau m'a envoyé l'ode apoplectique dont vous me faites mention. Il m'a fait dire que c'était par humilité chrétienne; qu'il m'avait toujours estimé, et que j'aurais été son ami si j'avais voulu , etc. Je lui ai fait dire qu'il y avait en effet de l'humilité à avoir composé cette ode , et beaucoup à me l'envoyer ; que , si c'était de l'humilité chrétienne, je n'en savais rien, que je ne m'y connaissais pas, mais que je méconnaissais fort en probité ; qu'il fallait être juste avant d'être humble; que, puisqu'il m'estimait, il n'avait pas dû me calomnier, et que puisqu'il m'avait calomnié, il devait se rétracter, et que je ne pouvais pardonner qu'à ce prix. Voilà mes sentiments, qui valent bien son ode. Je n'ai jamais eu la vanité d'être gravé ; mais , puisque Odièvre et les autres ont défiguré l'ouvrage de Latour, il y faut remédier. La planche doit être in-8°, parce que telle est la forme des livres où l'on imprime mes rêveries. L'abbé Moussinot s'était chargé d'un nouveau graveur, je lui écrirai ; je connais le mérite de celui que l'on propose. Un grand cabinet de physico et quelques achats de chevaux m'ont un peu épuisé , et m'ont rendu indigne de la pierre qui représente Newton. Je me contente de ses ouvrages pour une pistole. J'aimerais mieux , il est vrai , acheter cette tête, que de faire graver la mienne, et je suis honteux de la préférence que je me donne ; mais on m'y force. Mes amis, qui admirent Newton , mais qui m'aiment , veulent m'avoir ; ayez donc la bonté d'aller trouver M. Barrier avec M. de Latour. Je m'en rapporte à lui et à vous. Vous caeterex, s'il vous plaît, vos lettres avec mon visage. Il faut que la pierre soit un peu plus grande qu'à l'ordinaire , mais moindre que ce Newton , qui est une espèce de médaillon. On ne veut point envoyer mon portrait en pastel ; mais M. de Latour en a un double , il n'y a qu'à y faire mettre une bordure et une glace. Je demandai M. l'abbé Moussinot qu'il en fasse les frais. Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse. Digitized by Google

ANNÉE *738. A M. BERGER. Cirey. J'ai reçu votre lettre , mon cher monsieur. Non seulement j'ai souhaité que M. de Latour Tût le maître de faire graver mon portrait, mais j'ai écrit à l'abbé Moussinot eu conséquence ; ce u'est pas pour l'honneur de mon visage , mais pour l'honneur du pinceau de cev peintre aimable. A lui permis de m'exposer, son pinceau excuse tout. Il y a des personnes assez curieuses pour vouloir avoir ce petit visage-la grayé en pierre à cachet. Si M. de Latour veut encore se charger de cette besogne, il sera le maître du prix. Priez-le de m'instruire comment il faut s'y prendre, et dans quel temps on pourrait espérer une douzaine de pierres. Si vous pouviez me faire transcrire une douzaine ou deux des lettres les plus intéressantes écrites à M. de Louvois et de ses réponses, les plus propres à caractériser ces teraps-là, vous rendriez un grand service à l'auteur du Siècle de Louis XIV. Je vous supplie de ne rien épargner pour cela. J'ai de meilleurs mémoires sur le czar Pierre que n'en a l'auteur de sa Vie. On ne peut être plus au fait que je le suis de ce pays-la , et quelque jour je pourrai faire usage de ces matériaux ; mais on n'aime ici que la philosophie, et l'histoire n'y est regardée que comme des caquets. Pour moi je ne méprise rien. Tout ce qui est du ressort de l'esprit a mes hommages. M. d'Argental nous a mandé son départ pour ses terres. Nous espérons qu'il passera par Cirey. U y trouvera une espèce de Nouveau-Monde fort différent de celui de Paris. Vos lettres font toujours grand plaisir aux habitants de ce monde-là. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 14 Juillet. La route de Paris à Pont-de-Veyle est par Dijon; la route de Dijon est par Bar-sur-Aube , Chaumont, Langres, etc. De Bar-sur-Aube à Cirey il n'y a que quatre lieues ; et , si vous ne voulez pas faire quatre lieues pour voir vos amis , vous n'êtes plus d'Argentai , vous n'êtes plus ange gardien, vous êtes digne d'aller en Amérique. Ah ! charmant et respectable ami , vous ne vous démentirez pas à ce point, et vous ne nous donnerez pas pour excuse qu'il ne faut pas aller à Cirey , en passant ; il faut y aller, ne fut-ce que pour un jour ou pour une heure. Quoi ! vous ferez dix-huit cents lieues pour quitter vos amis , et vous n'en ferez pas quatre pour les voir ! Je vous avertis que , si vous prenez une autre route que celle de Bar-sur-Aube , Chaumont , Langres , si vous passez par Auxerre, nous vous ferons rougir, et nous aurons le bonheur de vous voir. Vos réflexions sur les Épilèrs et sur Mérope me paraissent fort justes; et, puisque j'ai pris tant de liberté avec le marquis Maffei dans les quatre premiers actes , je pourrai bien encore

changer son cinquième. En ce cas, la Mérope m'appartiendra tout entière. Si on ne permet pas de se moquer des convulsions , il ne sera doué plus permis de rire. Si le public , devenu plus dégoûté que délicat a force d'avoir du bon en tout genre , ne souffre pas qu'on égaie des sujets sérieux ; si le goût d' Horace et de Despréaux est proscrit , il ne faut donc plus écrire. Mais , si vous ne venez pas à Cirey , il ne faut plus rien aimer. Madame du Châtelet vous persuadera ; et moi je ne veux point perdre l'espérance de voir monsieur et madame d'Argental , et de les assurer qu'ils n'auront jamais un serviteur plus tendre , plus dévoué que Voltaire, et plus affligé de la barbare idée que vous avez de vous détourner de votre chemin pour ne nous point voir. A M. DE CIDEVILLE. A Cirey , le 14 juillet. Malgré mon silence coupable Et mes égarements divers, Cideville , toujours aimable , Toujours à lui-même semblable , Daigne encore m'envoyer des vers. Il est ma première maîtresse . Qui, prenant ses plus beaux atours, Vient rendre à ses premiers amours Un cœur formé pour la tendresse, Que je crus usé pour toujours. Croyez , mon cher Cideville , que je pourrai renoncer aux vers , mais jamais à votre tendre amitié. Cette philosophie de Newton a un peu pris sur notre commerce , mais rien sur mes sentiments. Périssent le carré des distances , périssent les lois de Kepler, plutôt qu'il me soit reproché que j'ai abandonné mon ami! Quelle science vaut l'amitié? Non , mon cher Cideville, non seulement je ne vous oublie point , mais je ne perds point l'espérance de vous revoir, il est bien vrai que les Éléments de Newton me font des ennemis. Il y a deux bonnes raisons pour cela : cette philosophie est vraie, et elle combat celle de Descartes, que les Français ont adoptée avec aussi peu de raison qu'ils l'avaient proscrite .

280 CORRESPONDANCE. Je ne suis point étonné que vous ayez entendu une philosophie raisonnable, et dégagée de toutes ces hypothèses qui ne présentent à l'esprit que des romans confus. Je ne suis point surpris non plus que vous l'ayez fait entendre à la personne aimable h qui sans doute vous avez fait entendre des vérités d'un usage plus réel , et qui par-la en est plus respectable pour moi. Il faut, quand on a un maître tel que vous, que le cœur et l'esprit aillent de compagnie. Permettez que je lui réponde en vers. Elle ne m'a point écrit dans sa langue ; sa langue est sans doute celle des dieux. Vous avez dû avoir quelque peine avec cette édition d'Amsterdam ; elle est très fautive. Il faut souvent suppléer le sens. Les libraires se sont bêtés de la débiter sans me consulter. Vous recevrez incessamment quelques exemplaires d'une édition qu'on dit plus correcte. Vous aurez Mênopce en même temps. Je vous paierai mes tributs en vers et en prose pour réparer le temps perdu. Nous n'avons point entendu parler de Formont depuis qu'il est à la suite de Plutus. Il est mort, le pauvre Formont J Il a quitté le double mont. Musique , vers, philosophie, Plutus lui fait tout renier. Pleurez, Érato, Polymnie ! Chapelle s'est fait sous-fermier. Nous recevons dans le moment une lettre de lui ; ainsi nous nous rétractons. Elle est datée de la campagne. Quand cette lettre fut écrite D'un style si vif et si doux , Sans doute il était près de vous; Il a repris tout son mérite. Il faut que je vous dise une singulière nouvelle. Rousseau vient de me faire envoyer une ode de sa façon , accompagnée d'un billet dans lequel il dit que c'est par humilité chrétienne qu'il m'adresse son ode; qu'il m'a toujours estimé , et que j'aurais été son ami si j'avais voulu. J'ai fait réponse que son ode n'est pas assez bonne pour me raccommode avec lui ; que, puisqu'il m'estimait, il ne fallait pas me calomnier ; et que , puisqu'il m'a calomnié, il fallait se rétracter; que j'entendais peu de chose à l'humilité chrétienne, mais que je me connaissais très bien en probité , et pas mal en odes ; qu'il fallait enfin corriger ses odes et ses procédés pour bien réparer tout. Je vous envoie son ode , vous jugerez si elle méritait que je me réconciliasse. Il est dur d'avoir un ennemi ; mais quand les sujets d'inimitié sont si publics et si justes, il est lâche de se raccommode, et un honnête homme doit haïr le malhonnête homme jusqu'au dernier moment. Celui qui m'a offensé par faiblesse retrouvera toujours une voie pour rentrer dans mon cœur ; un coquin n'en trouvera jamais. Je me croirais indigne de votre amitié si je pensais autrement. Adieu , mon cher ami , que j'ai tant de raisons d'aimer.

Madame du Châtelet ne vous connaît que comme les bons auteurs , par vos ouvrages ; vos lettres sont des ouvrages charmants. A M. DE MAÛPERTUIS. Juillet Voyez , notre maître à tous , si vous voulez permettre que je vous adresse cette drogue. Vous m'avouerez que j'ai quelque raison d'être pique contre le pédant de continuateur qui m'iusulte encore après avoir gâté mon œuvre. Que Newton vous tienne en sa sainte et digne garde ! Si vous trouvez quelque sottise dans mon bavardage, ayez la bonté de la corriger. Emilie vous en prie. Je suis toujours à vos genoux avec mou encens à la main , et mon ignorance dans la tête. A M. DE MAUPERTUIS. Clrey , le «6 juillet. Depuis feu saint Thomas , il n'y a personne de si incrédule que vous. Ne croyez point aux tourbillons , ni la terre élevée aux pôles ; confondez les erreurs des philosophes, mon grand philosophe; mais, pour Dieu , croyez les faits, quand votre ami et votre admirateur vous les articule. L'article de Saturne ne m'appartient pas plus qu'à vous dans ces Eléments de Newton , et je trouve cette graine de satellites formant un anneau tout aussi ridicule que cette pépinière de petites planètes dont on s'avise de composer la lumière zodiacale, en la comparant encore plus ridiculement, à mon gré , avec la voie lactée. J'ignore encore quel est le mathématicien qui s'est chargé de cette besogne ; tout ce que je sais , c'est que les libraires ont fait coudre, pour de l'argent, cette étoffe étrangère à l'étoffe dont je leur avais fait présent. Les libraires sont des faquins , et je ne sais que dire du savant mercenaire qui a copié, pour de l'argent, tant d'ouvrages d'anciens mémoires de l'académie. Je suis obligé de ne point me brouiller avec lui , 1° parce qu'il ne faut point se battre contre un masque , quand on est à visage découvert ; 2° parce que cela ferait une querelle indécente et ruineuse pour le parti de la vérité ; mais j'espère un jour réparer ses torts. Madame du Châtelet ne voulait pas m'en croire,

Digitized by Google

ANNÉE ms. 281 quand je lui disais que c'était une très grande erreur de ma part d'avoir voulu faire cadrer les proportions de la chute des corps , découvertes par Galilée , avec la raison inverse du carré des distances, de Newton. J'avais beau lui dire que ces deux vérités ne découlaient point l'une de l'autre , que je m'étais trompé ; il a fallu enfin que l'oracle parlât, pour qu'elle se soumit. J'entends toujours dire qu'un grand parti subsiste contre vous ; mais j'espère qu'il ne subsistera pas longtemps. Vous avez reçu une lettre du prince royal ; c'est le seul prince , je crois , digne de vous lire. On dit que l'empereur de la Chine en est fort digne aussi ; mais , je vous prie, n'allez point à la Chine. . Vous devriez bien d'un coup de votre massue d'Illercule écraser ces fantômes de tourbillons que je n'attaque qu'avec mes faibles roseaux. Voici , je crois, si vous voulez m'aider, un coup de fouet contre les tourbillons : Les longueurs des pendules sont entre elles comme les carrés des temps de leurs vibrations. Si , sur la surface de la terre , trois pieds huit lignes donnent une seconde , le diamètre de la terre donne une heure vingt-quatre minutes et plus , et la terre tourne à peu près en dix -sept heures et dix-sept fois vingt-quatre minutes , et ce plus; donc la pesanteur qui fait l'oscillation des pendules ne peut venir sur la surface de la terre d'un fluide circulant qui devrait faire aller nos pendules à secondes dix-sept fois plus vite qu'elles ne vont; donc, etc. Mettez-moi cela au clair, je vous prie ; dites-moi si j'ai raison , et ce qu'on peut répondre à ces arguments. Expliquez-moi comment des journaux peuvent louer des leçons de physique où l'on imagine de petits tourbillons avec un petit globule dur au milieu *. Dites-moi si cela ne couvre pas de honte notre nation aux yeux des étrangers. Dites-moi si je ne suis pas bien importun ; mais , si mes questions le sont , je vous prie, que mon amitié ne le soit pas. Vous voilà dans votre pays , où vous êtes prophète ; mais, si vous étiez à Cirey , vous seriez , comme dit l'autre, plus quam propheta. J'ai eu l'honneur de faire porter chez vous , rue Sainte-Anne, deux exemplaires de la nouvelle édition des Eléments de Newton. Madame du Châtelet reçoit dans le moment votre lettre. Il est bien triste que vous alliez ailleurs , quand votre personne est si nécessaire à Paris. Que deviendra la vérité? les hommes n'en sont pas dignes; mais vous êtes digne de la faire connaître. Si votre esprit sublime vous permet d'aimer, aimez-nous. 1 Voltaire parle de* leçons de Réaumur. K . A M. THIERIOT. A Cirey, le 5 août. Je vous remercie bien tendrement , mon cher ami , de tant de bons passe-ports que

vous avez donués à cette Philosophie de Newton. Vous ôtes accoutumé à faire valoir plus d'une vérité venue d'Angleterre. M. Cousin vous donnera tant d'exemplaires que vous voudrez. Voulez -vous vous charger d'un pour M. Pallu, d'un pour M. de Chauvelin , intendant d'Amiens , ou voulez-vous que je m'en charge? Je suis bien étonné que cette Lettre imprimée contre mes Éléments soit du P. Régnauld; elle n'est pas digne d'un écolier. Je crois que j'y répons de façon à forcer l'auteur à être fâché contre lui-même, et non contre moi. Nous avons ici un fermier-général qui me paraît avoir la passion des belles- lettres; c'est le jeune Helvétius, qui sera digne du temple de Cirey, s'il continue. Voilà MincrveréconciliéeavccPlulus. M. de La Popelinière avait déjà commencé cette grande négociation. Je doute qu'on y réussisse mieux que lui. Ce qui me fait le plus de plaisir, dans la copie de la lettre trop flatteuse pour moi que vous a écrite notre prince, c'est qu'il vous parle avec confiance. Plus il vous connaîtra, et plus son cœur s'ouvrira pour vous. Apparemment que cette lettre, où il prend mon parti avec tant de bonté, est en réponse à la satire injurieuse et absurde du P. Régnauld, et à d'autres ouvrages contre moi que vous lui avez envoyés. Si je ne craignais d'opposer trop d'amour-propre à ces injures, je vous dirais de lui envoyer les témoignages honorables, aussi bien que ceux qui peuvent me décrier ; je pourrais faire voir que je ne suis ni si haï ni si méprisé qu'on le fait accroire à ce prince, dont le goût et les bontés s'affermissent par ces infâmes injures. Mon cher ami, voici bientôt le temps où l'ou vous possédera à Cirey. J'ai beaucoup de choses à vous dire qui sont pour vous d'une extrême importance. Je vous embrasse tendrement. A M. THIERIOT. Le 7 août. t Je reçois, mon cher ami, votre lettre du , celle du 3, la lettre de son altesse royale, l'extrait du P. Castel, les vers attribués à Bernard, tiraud merci de tout cela, et surtout de vos lettres. Je vous ai mandé avant-hier que j'écrivais au prince par la même voie par laquelle j'avais reçu son paquet.

CORRESPONDANCE. 282 Le P. Caste! a peu de méthode dans l'esprit ; c'est le rebours de l'esprit de ce siècle. On ne peut guère faire un extrait plus confus et moins instructif. Les vers de Bernard, ou de qui il vous plaira , sont plus remplis de mollesse et de grâces que piquants de nouveauté. Je pourrais répondre à ceux qui pensent comme lui : Le bonheur de jouir, moins rare que charmant , Est-il donc l'ennemi du bonheur de connaître? Ne peut-on rapprocher le sage de l'amant ? N'est-ce que chez les sots que l'amour pourra naître? Vos vers et votre esprit nous font assez connaître Qu'on peut penser beaucoup, et sentir tendrement ; L'amour est des humains le plus cher avantage. C'est le premier des biens, c'est donc celui du sage. Que Vénus sache aimer, je n'en suis pas surpris ; Trop de dieux ont goûté les faveurs de Cypris. Mats au cœur de Pallas inspirer la tendresse , Couronner la Raison des mains de la Mollesse, Enchaîner la Vertu de guirlandes de fleurs, C'est la première des douceurs , Et le comble de la sagesse. Voilà des vers qui échappent à ma philosophie. On pourrait les réciter s'ils étaient limés , mais uon les donner. Oh quanti e quanti ne vedrete , w lien you are al Cirey ! Ceux qui reprochent à M . Algarotti le ton affirmatif ne l'ont pas lu. Ou n'aurait à lui reprocher que de n'avoir pas assez affirmé, je veux dire de n'avoir pas assez dit de choses , et d'avoir trop parlé. D'ailleurs, si le livre est traduit comme il le mérite , il doit réussir. A l'égard du mien , il est jusqu'à présent le premier en Enropc qui ait appelé parvulos ail régnant cœlorum , car regnum cœlorum, c'est Newton. Les Français, en général, sont assez parvuli. Il n'y a point, comme vous dites, d'opinions nouvelles dans Newton , il y a des expériences et des calculs, et, avec le temps, il faudra que tout le monde se soumette. Les Régnauld et les Castel n'em pêcheront pas, à la longue, le triomphe de la raison. Adieu, père Mersennc; vous vous apercevrez bientôt des sentiments du priuce royal pour vous. A M. HELVÉTIUS. Le 10 août Je reçois dans ce moment, mon aimable petitfils d'Apollon, nne lettre de monsieur votre père, et une de vous ; le père ne veut que me guérir , mais le fils veut faire mes plaisirs. Je suis pour le fils; que je languisse, que je souffre, j'y consens, pourvu que vos vers soient beaux. Cultivez votre génie, mon cher enfant. Je vous y exhorte hardiment , parce que je sais que jamais vos goûts ne vous feront oublier vos devoirs, et que chez vous l'homme, le poète et le philosophe, seront également estimables. Je vous aime trop pour vous tromper. « Macte animo, generote puer, sic itur ad astra. • Æneid ., ix , 641.

En allant ad astra, n'oubliez pas Cirey. Grâce au génie de madame du Châtelet, Cirey est sur la route ; elle fait grand cas de vous , et en conçoit beaucoup d'espérances. Elle vous fait ses compliments; et moi je vous assure, sans compliments et sans formule, de l'amitié la plus tendre et de la plus sincère estime. Ces sentiments si vrais ne souffrent point du très humble et très, etc. AU RÉDACTEUR DK LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE. Réponse de M. de Voltaire à un écrit intitulé : la Vérité découverte , et inséré dans les Mémoires historiques du mois de juillet 1738, imprimés à Amsterdam chez Étienne Lcdet et compagnie. A Cirey , en Champagne, le 30 août. J'ai reçu monsieur, le petit écrit que l'éditeur des KlémentsdeNewiona fait imprimer contre moi. Je suis beaucoup pins reconnaissant des deux beaux chapitres qu'il a bien voulu ajouter à la fin de mon ouvrage, que je ne suis fâché des choses désobligeantes qu'il peut me dire. Il est vrai que je ne suis pas de son avis sur quelques points de physique qu'il avance dans ces deux chapitres ; je prends la liberté d'embrasser contre lui l'opinion des Newton , des Grégory, des Pemberton et des s'Gravesande, sur les marées et sur la précession des équinoxes, qui me paraissent une suite évidente de la gravitation. Je suis encore très loin de croire avec lui que la lumière zodiacale soit composée de petites planètes, et que l'anneau de Saturne soit un assemblage de plusieurs lunes. Je ne connais surtout d'autre explication physique de l'anneau de Saturne que celle que M. de Mauperluis en a donnée dans son livre de la figure des Astres. Cette belle idée de M. de Maupertuis est toute fondée sur la physique newtonienne , et j'en aurais sûrement enrichi mes Eléments, si les libraires m'en avaient donné le temps , et s'ils n'avaient pas fait finir mon livre par une autre main, pendant la longue maladie qui m'a empêché d'y travailler. Mais , quoique je diffère sur tant de points avec le continuateur, je ne lui en ai pas témoigné moins d'estime dans mes nouveaux éclaircissements sur ce livre, persuadé que, pour être philosophe , on ne doit point être impoli , et qu'il n'est permis de parler durement qu'à un Digitized by Google

ANNEE 1738. malhonnête homme. Je te remercie donc de la
l>eiuc qu'il a Lien voulu prendre de corriger des Taules de copistes,
d'imprimeur et de graveurs, cl surtout les miennes, qui, comme on le dit très
bien, sont des excès d'inadvertance ou d'ignorance. Je ne sais comment il
est arrive qu'aucune de ces fautes ne se trouve dans le manuscrit de ma
main , que j'ai eu l'honneur de faire remettre a mouseigneur le chancelier de
France, qu'il a examiné lui-même avec attention, et dont toutes les pages
ont été lues, siguées, et approuvées, avec des éloges trop flatteurs, par M.
Pitot de l'académie des sciences, et par Itl. do Moncarville, examinateurs
des livres; mais, comme j'ai beaucoup plus d'envie de voir le public bien
servi que de soutenir ici une querelle personnelle , à mon gré fort inutile, je
supplie le continuateur do vouloir bien ajouter à tous les soins qu'il a pris
celui de faire corriger encore quelques fautes qui restent dans l'édition des
sieurs Ledet. Dès que l'édition des sieurs Ledet parut à Paris , les libraires
de Paris en firent une autre qui lui était entièrement conforme ; elle est
intitulée de Londres , parce qu'ils n'ont qu'une permission tacite. J'ai
obtenu qu'ils corrigeassent toutes les fautes de leur édition , et qu'ils
imprimassent des feuilles nouvelles. J'ai envoyé les mêmes additions et les
mêmes changements aux libraires de Hollande, à qui j'avais fait présent de
cet ouvrage : ils doivent avoir la même attention que ceux de Paris ; ils
doivent corriger les fautes d'impression qui sont dans leur livre et celles des
éditeurs de Paris, et rendre par là leur édition complète. Elle sera alors
infiniment au-dessus des autres éditions , tant par cette correction nécessaire
qui s'y trouvera que par la beauté du papier, et pour les ornements. Je
n'exige point ce nouveau travail de la part des sieurs Ledet, comme le prix
du présent que je leur ai fait de tous mes ouvrages ; je ne l'exige que pour
leur propre bien, et je paierai même très volontiers les frais des cartons qu'il
faudra faire. Qu'il me soit permis de proposer ici à tous les éditeurs de livres
une idée qui me paraît assez utile au bien de la littérature : c'est que, dans
les livres d'instruction, quand il se trouve des fautes soit de copiste, soit
d'imprimeur, qui peuvent aisément induire en erreur des lecteurs peu au fait,
on ne doit point se contenter d'indiquer les fautes dans un errata; mais alors
il faut absolument un carton. La raison est bien simple ; c'est que le lecteur
n'ira point certainement consulter un errata pour une faute qu'il n'aura point
aperçue. Toutes les fois encore qu'une faute n'ôte rien au sens et à la
construction d'une phrase , mais forme un sens contraire à l'intention de

l'auteur , ce qui arrive très souvent, un carton est indispensable. Il est rapporté qu'un célèbre avocat fut mis en prison pour avoir imprimé dans un factum cette phrase : le roi n'avait pas été sensible à la justice...

L'imprimeur avait mis sensible pour insensible; et cette syllabe de moins fut la cause des malheurs d'un honnête homme. Un errata, dans ce cas, eût été une faute presque aussi grande. Je crois même que les livres en vaudraient beaucoup mieux, si les libraires qui se chargent de les imprimer en pays étrangers envoyaient le premier exemplaire de leur édition aux auteurs avant de mettre le livre en vente, et s'ils leur donnaient par là le temps de les corriger. Car il est certain que, quand on voit son ouvrage imprimé et dans la forme dans laquelle le public doit le juger , on le voit avec des yeux plus éclairés; on y aperçoit des fautes qu'on n'avait pas vues dans le manuscrit ; et la crainte d'être indigne des juges devant lesquels on va paraître produit de nouveaux efforts et de nouvelles beautés. Pour moi, je ne répondrais que de mes nouveaux efforts; et, comme il n'est pas juste que les libraires en portent la dépense, je paierais très volontiers à mes libraires, à qui j'ai déjà fait présent de mes ouvrages , tous les changements que je voudrais y faire. Je suis si peu content de tout ce que j'ai écrit, que j'aurai très grande obligation à ceux qui m'impriment actuellement s'ils veulent entrer dans mes vues, et je ne croirai point d'argent mieux employé. Il y a beaucoup d'endroits de l'histoire, et surtout de mes tragédies, dont je ne suis point du tout content. A l'égard de l'Histoire de Charles XII , je suis actuellement occupé à la réformer. J'en ai déjà envoyé plus d'un tiers aux libraires; mais je leur conseillerais d'attendre, pour la réimprimer, que M. Norberg, chapelain de Charles XII, ait donné la sienne; elle doit être en quatre volumes in-4°. Il sera sans doute entré dans de très grands détails utiles et agréables pour des Suédois , mais peut-être moins intéressants pour les autres peuples. Il différerait sans doute de moi dans plusieurs faits ; car, quoique j'aie écrit sur les mémoires de messieurs de Villelongue , Fabrice, Fierville, tous témoins oculaires , M. Norberg aura pu très bien voir les mêmes choses avec un œil tout différent ; et mon devoir sera de profiter de ses lumières en rapportant naïvement son sentiment, comme j'ai rapporté celui des personnes qui m'ont confié leurs mémoires. Je n'ai et ne puis avoir d'autre but que l'amour de la vérité ; mais il y a plus d'une vérité que le temps seul peut découvrir. Si donc les libraires veulent attendre un peu, l'ouvrage n'en sera que meilleur; s'ils n'attendent pas, il faudra bien le corriger un jour. Un homme qui a eu la faiblesse d'être au

284 CORRESPONDANCE. teur doit, a mon sens , réparer cette faiblesse en reformant ses ouvrages jusqu'au dernier jour de sa vie. Je suis , etc. A M. DE MAUPERTUIS. Jeudi , 10 septembre. Si je n'étais pas presque toujours malade, je vous chercherais partout pour apprendre «le vous à penser, et pour jouir des charmes de votre commerce. Vous êtes le seul géomètre qui, depuis que M. Saurin n'est plus , ayez de l'imagination. Vous joignez la saine métaphysique aux mathématiques, et, par-dessus tout cela . vous avez de la santé. O homme extraordinaire et heureux ! miroir et invideo. Je vais lire avec avidité ce que vous me faites l'honneur de m'envoyer. Si l'ouvrage est de vous, je vais y prendre des leçons; s'il est d'un autre, je m'en rapporte à votre jugement. Adieu ; aimez un peu Voltaire. A M. DE MAIRAN. A Clrey , le 11 septembre. Monsieur, le livre que j'ai eu l'honneur de vous présenter m'a attiré de vous une lettre qui vaut bien mieux que tous mes livres. Elle est remplie de ces instructions et de ces agréments que j'aimais tant dans votre aimable conversation; aussi nous ne parlons ici de vous que sous le nom du philosophe aimable. Vous me reprochez , avec votre politesse charmante , des choses que je me reproche plus durement. Je conviens que j'ai trop peu ménagé Descartes et Malebranche, et que j'ai parlé trop affirmativement là où il ne fallait que mettre modestement le lecteur sur la voie. Peut-être se jetterait-il plus volontiers dans le pays de l'attraction , si je ne voulais pas le contraindre d'entrer. Je ne m'excuserai point à l'égard de Descartes et de Malebranche sur ce que je n'ai guère étudié la philosophie que dans des pays où l'on traite très mal ces philosophes , et où les dix tomes de Descartes sont vendus trois florins. Je ne vous dirai point que les lettres de l'alphabet qui composent les noms de Descartes et de Malebranche ne méritent aucun respect , que la réputation des hommes ne leur appartient point après leur mort, qu'il faut peser les esprits et non les hommes , etc. Quoique tout cela soit vrai , il est tout aussi vrai qu'il faut respecter les idées de sa nation. Si j'avais été le maître de l'édition précipitée que les libraires ou corsaires hollandais ont faite , on n'aurait certainement pas ces reproches à me faire , et mon livre en vaudrait mieux de toutes façons ; mais il vaut assez, puisqu'il m'a attiré vos sages instructions. Quant à l'attraction , voici très naïvement ce qui m'a déterminé à en parler avec tant d'outrecuidance. Il y a trente ans que tous les philosophes , forcés d'admettre les faits de la gravitation , se tuent à en chercher la cause sans pouvoir rien trouver;

Newton était bien persuadé que cette cause était dans le sein de Dieu ; et , quand le docteur Clarke dit à Leibnitz : <* Nous aurons grande obligation « a celui qui pourra expliquer tout cela par l'im« pulsion, o Clarke parlait ironiquement, et se croyait sûr de n'avoir jamais de pareils remerciements a faire. C'est ce que je lui ai entendu dire ; et le docteur Dcsaguliers , Pembcrton , Saundcrson , Slone , llradley , rient quand on prie de tourbillons ; autant eu font MM. s'Gravesande et Musscheubroeck ; et ce Musschenbroeck, qui est la naïveté même , et qui aime la vérité avec une candeur d'enfant , dit rondement qu'il croit démontré que l'impulsion ne peut causer la pesanteur. Je demande maintenant si , depuis le temps que tous ceux dont je parle ont écrit, on a rien imaginé qui pût réhabiliter ces pauvres tourbillons. Quelqu'un a-t-il répondu seulement h ce simple argument-ci : « La même force d'impulsion n'agit a pint également sur les corps en mouvement « et sur les corps en repos; mais la gravitation « agit également sur les corps en mouvement et a sur les corp en reps? » A-t-on répndu à une des objections pressantes que j'ai rassemblées dans mon seizième et dans mon dix-septième chapitre? Une seule de ces objections , si elle demeure victorieuse , n'anéantit-ellc ps les tourbillons , et toutes ensemble ne se prêtent-elles ps une force invincible? Vous avez très grande raison de me dire qu'autrefois on se trompait fort de croire i horreur du vide , et qu'il fallait au moins attendre, pur imaginer l'horreur du vide, qu'on sût bien positivement que l'air ne fesait pint monter l'eau dans les pmps , etc. J'aurai l'honneur de vous répndre que , si on avait eu des preuves que l'air ne pèse pint, et qu'aucun fluide ne pouvait faire monter l'eau , on aurait eu très grande raison alors de diro que l'eau moulait pr une loi primitive de la nature. Or voilà le cas où nous sommes. Nous voyons que l'impulsion, telle que nous la connaissons, ne peut agir sur la nature interne des corps; qu'elle n'agit pint en raison des masses , mais des snprflcies ; qu'un fluide quelconque , qui emporterait des planètes , ne pur rail faire marcher une comète plus rapidement que les planètes

285 ANNÉE ms. qui se trouveraient dans la couche du fluide, etc. Tout nous prouve , il le faut avouer , que les planètes qui pèsent sur le soleil n'y pèsent point par l'impulsion d'un tourbillon. Où est donc le mal de recourir , comme en bien d'autres choses , à la volonté libre , à la puissance infinie du Maître qui a daigné donner à la matière une qualité sans laquelle ce bel ordre de l'univers ne pourrait subsister? Si Newton avait dit seulement : Les pierres tombent sur la terre parce qu'elles ont une tendance au centre , et la terre tourne autour du soleil parce qu'elle a une tendance vers le soleil ; si , dis-je , il n'avait donné que de telles explications sans preuve, on aurait raison de crier aux qualités occultes. Mais, après avoir démontré que la lune est retenue dans son orbite par la même loi que tous les corps pèsent ici-bas , et que la terre et Saturne tendent vers le soleil par cette loi même ; après avoir , sans observation , calculé par ces seuls principes le chemin d'une comète , et l'avoir trouvé au même point où les observations la trouvaient ; après avoir enfin prouvé en tant de façons que les corps célestes se meuvent dans un espace non résistant; après que la progression de la lumière , démontrée par Bradley , est venue confirmer tout cela , et dire aux hommes qu'elle n'était retardée en son cours par aucune matière, comment peut-on ne pas se rendre? comment peut-on , contre tant d'observations , contre tant de faits, contre tant de raisons , soutenir une hypothèse des Mille et une Nuits, que Descartes a imaginée, dont on n'a ni la preuve ou ne peut avoir la plus légère preuve? L'impulsion , en général , est une idée claire , je l'avoue ; mais l'impulsion , dans le cas de la gravitation , est l'idée la plus obscure , la plus incompatible que je connaisse. Quel est donc le blasphème philosophique d'attribuer à la matière une propriété de plus? Quand cette propriété n'existerait que comme l'effet d'une cause inconnue , ne faudrait-il pas toujours l'admettre comme un principe dont on doit partir, en attendant qu'il plaise à Dieu de nous découvrir le premier principe? Ne faut-il pas bien, dans une montre, reconnaître le ressort pour la cause de tout le mécanisme, sans que nous sachions ce qui produit le ressort? L'univers est cette montre , l'attraction est ce ressort. C'est le grand agent de la nature , agent absolument inconnu avant Newton , agent dont il a découvert l'existence , dont il a calculé les phénomènes , agent qui a bien l'air d'être tout autre chose que l'élasticité , l'électricité , etc. ; car l'électricité , la force du ressort d'une montre , etc. , sont sans doute des effets des lois ordinaires du mouvement ; mais cette

gravitation ressemble fort à une qualité primordiale de la matière. Je viens de lire les beaux Mémoires de J 722 et 1725 , dont vous me parlez , sur la réflexion et la réfraction des corps; certainement vous êtes digne de croire , et vous n'êtes pas si loin du royaume de l'attraction. Une petite réflexion, s'il vous plaît, sur votre excellent mémoire : ni Descartes, ni Fermât, ni le marquis de L'Hôpital, ni Leibnitz, n'ont touché au but. Vous réfutez, comme de raison, ce tournoiement chimérique , cette tendance au tournoiement de Descartes , qui , par parenthèse , n'a guère fait en physique que des romans ; vous réfutez cet autre grand philosophe Leibnitz , mais aussi grand feseur d'hypothèses physiques et mathématiques, et vous faites très bien voir l'inconséquence qu'il y aurait à supposer que les corps réfractés s'approcheraient du côté où ils trouveraient le plus de résistance. Il est indubitable , et , en cela , Descartes mérite un coup d'encensoir, que le sinus d'incidence et celui de réfraction sont en raison réciproque de leurs vitesses dans les milieux qu'ils parcourent. Mais je demande maintenant à tout homme qui cherche la vérité de bonne foi par quel mécanisme , par quelle loi connue du choc des corps , ce rayon de lumière A B doit s'approcher , dans ce cristal , de la perpendiculaire ; par quelle loi il doit arriver de B en F plus tôt qu'il n'est venu de A en B. A B / v 1° Ce rayon peut-il être considéré dans ce verre comme un solide plongé dans un fluide qui lui sert de véhicule à travers le cristal ? Si cela était , ne faudrait-il pas que le fluide lui résistât proportionnellement au carré de la vitesse ? cette vitesse ne serait-elle pas considérablement retardée? Et cependant les découvertes de M. Bradley prouvent que la lumière ne souffre point de retardement , et se propage d'un mouvement uniforme des étoiles à nous. 2° Si nous considérons ce rayon passant de l'air dans l'eau, le voilà plongé d'un fluide dans un autre, il est certain qu'il entre moins de traits de ce rayon dans l'eau qu'il n'y en avait dans l'air , il est certain que l'eau est moins perméable , moins transparente que l'air ; or , le milieu moins perméable peut-il donner un passage plus facile à

286 CORRESPONDANCE. la lumière ? La maison dont la porte est la moins ouverte est-elle la plus accessible à la foule qui se presse pour entrer? 5° La vitesse de ce rayon est augmentée dans l'eau. Mais si le rayon , semblable aux autres solides , pénètre l'eau en choquant , en dérangeant les parties de l'eau dans lesquelles il se plonge , cette eau , cédant comme 'a un corps solide , doit lui résister huit cents ou neuf cents fois plus que l'air , bien loin d'accroître sa vitesse. L'eau , en ce cas , loin de favoriser la direction verticale , s'y opposera neuf cents fois plus que l'air. Quelle différence prodigieuse entre cet effet et celui d'approcher ce rayon du perpendiculaire ! Quelle distance énorme entre ce qui est et ce qui , suivant cette hypothèse , semblerait devoir être ! Il est donc que le rayon passe dans un pore , dans une espèce de tuyau non résistant ; or , en ce cas , pourquoi s'approchera-t-il du perpendiculaire? Je le considère alors comme un cylindre solide que je vois avancer plus rapidement dans un milieu que dans un autre. Mais quelle puissance brise ce cylindre? est-ce le plan solide réfringent? Mais les parties solides de ce plan ne touchent pas à ce cylindre; dès qu'elles y touchent il n'y a plus de transparence. N'est-on pas forcé de conclure qu'il y a un pouvoir , jusqu'ici inconnu , qui agit entre les corps et la lumière? Et que direz-vous de cette expérience par laquelle on voit rejaillir la lumière de la surface ultérieure d'un prisme, au lieu d'échapper dans l'air? Et, si vous mettez de l'eau à cette surface ultérieure, la lumière entre dans cette eau, et ne rejaillit plus. Que dites-vous de l'inflexion de la lumière auprès des corps? Vous avez déjà été assez touché de Dieu pour accorder que la lumière ne rejaillit pas des surfaces solides ; c'est un grand point. Osez-vous faire encore quelques actes de foi à la face des incrédules? Vous voyez le ciel et la terre pleins de tendances, de gravitations réciproques ; je n'ai plus qu'un mot à vous dire sur cela. Ou vous admettez le plein , et , en ce cas , je fais dire des messes ; ou vous admettez le vide , sans lequel il n'y a point de mouvement , et , en ce cas, il faut bien que Jupiter et Saturne agissent l'un sur l'autre , et à distance , tout au travers du vide. Pardon , deux paroles encore. Le magnétisme , l'électricité, peuvent-ils nuire à l'attraction? Ne sont-ce pas des choses très différentes? Toutes les apparences sont que l'électricité et le magnétisme agissent par des écoulements de matière. Voilà ce qui est dans le royaume de l'impulsion; mais l'empire de l'attraction non est il incertain. Une vague qui frappe contre un rivage peut ramener à soi tout corps qu'elle touche, et le

soleil peut graviter vers nous sans nous toucher. L'attraction ne ressemble b rien , de même qu'un de nos cinq sens ne ressemble point aux quatre autres. L'attraction est un nouveau sens que Newton adécouvert dans la nature. Mais, monsieur, jo m'aperçois que je joue le rôted'un nouveau converti très mal instruit, qui s'aviserait de prêcher Claude ou Dumoulin , ou plutôt d'un disciple qui se révolte contre un maître. Je vous demande très humblement pardon de ma sottise. La bonté extrême de votre caractère m'a fait oublier un moment mon respect pour vous. Je rentre maintenant dans ma coquille, et je me borne b attendre avec impatience le mémoire que vous nous promettez b la suite de celui de 1725. Je ne connais personne qui approfondisse plus et qui expose mieux. l'ermettez-moi de vous dire que j'aime l'homme en vous autant que j'aime le philosophe. Vous êtes si persuasif que vons me faites trembler pour le newtonisme, si vous le combattez. Heureux le parti que vous embrasserez ; plus heureuses les personnes qui vous voient et qui vous entendent f Il n'y en a point qui s'intéresse plus que moi a tout ce qui vous touche , aux hommages que l'on rend b votre mérite , aux récompenses «jue le gouvernement doit b vos talents et b vos travaux. J'ai respecté vos occupations ; je ne lésai point interrompues par mes lettres ; mais je n'en ai pas moins entretenu dans mon cœur tous les sentiments que je vous ai voués. Il n'y a guère de maison où l'on parle de vous plus que dans la solitude de Cirey. Madame du Châtelet pense sur vous comme moi , elle me charge de vous assurer de son estime parfaite et de son amitié. J'aurais répondu plus tôt b l'honneur de votre lettre, mais j'ai été tout près d'aller savoir qui a raison de Newton ou de ses adversaires , si pourtant on en peut apprendre quelque chose là bas ou là haut. Ma santé est bien misérable , et c'est nn terrible obstacle b la passion que j'ai pour l'étude, etc. Je suis, monsieur, avec les sentiments, etc. P. S. M. d'Argental m'ayant fait l'honneur de me mander, monsieur, que vous vouliez savoir en quel endroit Newton parle de la réflexion dans le vide , je lui ai mandé que c'est b la page 3, proposition 8e, partie ni, livre ii ; j'étais trop malade pour en dire davantage. Voici comme on fait l'expérience dans une chambre obscure : on prend un récipient fait exprès . percé en haut, cl laissant une ouverture d'environ trois pouces «le diamètre ; on garnit i cette ouverture d'une gorge en rainure de métal ; Digitized by Google

ANNEE ms. 587 on garnit encore cette rainure d'un cuir doux et onctueux ; on fait passer un prisme dans celle rainure , on l'assujettit bien ; ensuite on pompe l'air, et on expose le prisme à la lumière qui tombe de l'ouverture de la quatrième partie d'un pouce ; on lui ménage un angle de quarante-deux degrés ; alors on a le plaisir de voir le récipient noir comme un four, et toute la lumière rejaillir au plancher. A M. HELVÉTIUS. ' Il septembre. Mon aimable ami , qui ferez honneur à tous les arts, et que j'aime tendrement, courage, macleanimo. La sublime métaphysique peut fort bien parler le langage des vers ; elle est quelquefois poétique dans la prose du P. Malebranche. Pourquoi n'achèveriez-vous pas ce que Malebranche a ébauché? C'était un poète manqué, et vous êtes né poète. J'avoue que vous entreprenez une carrière difficile, mais vous me paraissez peu étonné du travail. Les obstacles vous feront faire de nouveaux efforts ; c'est à cette ardeur pour le travail qu'on reconnaît le vrai génie. Les paresseux ne sont jamais que des gens médiocres , en quelque genre que ce puisse être. J'aime d'autant plus ce genre métaphysique que c'est un champ tout nouveau que vous défricherez. - Otnnia jam vulgata : Georg ., in , v. 4. Vous dites avec Virgile : «... Tenlanda via est , qua me quoque possim « Tollere humo, victorque virum volitare per ora. » Georg , ni , v. 8. Oui , volitabis per ora ; mais vous serez toujours dans le cœur des habitants de Cirey. Vous avez raison assurément de trouver de grandes difficultés dans le chapitre de Locke De la puissance ou De la liberté. Il avouait lui-même qu'il était fait comme le diable de Milton pataugeant dans le chaos. Au reste , je ne vois pas que son sage système qu'il n'y a point d'idées innées soit plus contraire qu'un autre à cette liberté si désirable , si contestée, et peut-être si incompréhensible. Il me semble que , dans tous les systèmes, Dieu peut avoir accordé à l'homme la faculté de choisir quelquefois entre des idées, de quelque nature que soient ces idées. Je vous avouerai enfin qu'après avoir erré bien long-temps dans ce labyrinthe , après avoir cassé mille fois mon fil , j'en suis revenu à dire que le bien de la société exige que l'homme se croie libre. Nous nous conduisons tous suivant ce principe , et il me paraît un peu étrange d'admettre dans la pratique ce que nous rejetterions dans ta spéculation. Je commence, mon cher ami, à faire plus de cas du bonheur de la vie que d'une vérité ; et, si malheureusement le fatalisme était vrai , je n'en voudrais pas d'une vérité si cruelle. Pourquoi l'Être souverain , qui m'a donné un entendement qui ne peut se

comprendre, ne m'aura-t-il pas donné aussi un peu de liberté? Nous nous sentons libres. Dieu nous aurait-il trompés tous? Voilà des arguments de bonne femme. Je suis revenu au sentiment, après m'être égaré dans le raisonnement. Quant à ce que vous me dites , mon cher ami , de ces rapports infinis du monde , dont Locke tire une preuve de l'existence de Dieu , je ne trouve point l'endroit où il le dit. Mais à tout hasard je crois concevoir votre difficulté, et sur cela, sans plus de détail, voici mon idée, que je vous sou mets. Jecroisque la matière aurait, indépendamment de Dieu , des rapports nécessaires à l'infini : j'appelle ces rapports aveugles , comme rapports de lieu, de distance, de figure, etc.; mais pour des rapports de dessein , je vous demande pardon. Il me semble qu'un mâle et une femelle, un brin d'herbe et sa semence , sont dps démonstrations d'un Etre intelligent qui a présidé à l'ouvrage. Or de ces rapports de dessein il y en a à l'infini. Pour moi , je sens mille rapports qui me font aimer votre cœur et votre esprit , et ce ne sont point des rapports aveugles. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur. Je suis trop de vos amis pour vous faire des compliments. Madame du Châtelet a la même opinion de vous que moi ; mais vous n'en devez aucun remerciement ni à l'un ni à l'autre. A M.

L'ABBÉ MOUSSINOT. SeptembreEn conscienco , mon cher ami, vous ôlesobligé de me faire graver autrement. Je suis gravé à faire peur. Il faut que Odieuvre s'en mêle ; je lui donnerai cent francs ; j'aurai quelques estampes pour moi , et il gardera la planche. Un nommé Fessard vient de m'écrire pour medemander la préférence. J'aime autant que ce soit lui qu'un autre; il a une bonne volonté , et il peut bien travailler. Envoycz-le chez Prault; mettez-les aux mains. Mon ami Latour conduira le graveur, soit Fessard , soit Odieuvre. Nous ne comptons plus avec le chevalier de Moulu ; que vout-il donc par an pour les nouvelles qu'il fournil? c'est une chose qu'il faut abso

288 CORRESPONDANCE. Jument savoir ; je dirai ensuite ce qu'il faut donner à compte. Dorénavant je veux faire des marches pour tout , fût-ce pour des allumettes , car les hommes abusent toujours du peu de précautions qu'on a prises avec eux. De Mouhi pourrait aussi se charger de nous faire parvenir les pièces nouvelles. A propos de pièces nouvelles, je vous prie, mon cher ami, de m'envoyer une rescription de quatre mille francs. A M. LE BARON DE KAISERLING. Ciry , octobre. Très aimable Césarion , Par votre épître j'apprends comme Quelques vers griffonnées sur f Homme Ont eu votre approbation. J'ai peint cette absurde sagesse Des fous Sottement orgueilleux; C'est à vous à vous moquer d'eux; Vous n'êtes pas de leur espèce. M. Michelet nous a envoyé, monsieur, les plans du paradis terrestre de l'Allemagne , car celui de France est à Ciry. Je ne sais ce que j'aime le mieux en vous, ou la pTurae de l'écrivain qui écrit de si jolies choses , ou le crayon qui dessine une si aimable retraite. Vous nous fournissez tous les plaisirs qu'on peut goûter quand on n'a pas le Itonheur de vous voir. Madame la marquise du Châtelet va vous écrire ; elle est seule digne de vos présents; mais j'en sens le prix aussi vivement qu'elle Noussorames unis tous en Frédéric, comme les dévots le sont dans leur patron. Je serai, monsieur, toute ma vie, avec l'attachement le plus tendre , votre , etc. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Octobre. Vous aimez volontiers, mon cher ami, à courir chpz les gens quand il faut rendre service. Volez donc chez M. Pitot , puisque je trouve l'occasion de l'obliger. Je ne sais ce dont il peut avoir besoin ; mais je ne peux guère lui prêter que huit cents francs , à cause des dépenses que je fais ; car, outre les quatre mille livres que vous m'avez envoyées, il faut encore que vous donniez promptement cent pistoles à M. Cousin, qui doit être bientôt mon compagnon de retraite et d'étude. Prêtez donc ces huit cents francs à M. et à madame Pitot. ils me les rendront dans l'espace de cinq années; rien la première, deux cents francs la seconde , autant la troisième , ainsi du reste. Leur billet suffira sans contrat. Il ne faut point, me semble, de notaires avec un philosophe. Si, dans la suite, le philosophe ne pouvait remplir les conditions du prêt, je n'exigerais pas le paiement ; au contraire , ma bourse lui sera toujours ouverte. Donnez un Newton bien relié à M. Pitot, en lui remettant les huit cents francs ; vous en donnerez aussi un exemplaire à M. de Brémond , et m'enverrez scs Transactions philosophiques aussitôt qu'elles paraîtront. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Octobre. Un paquet plat, contenant une pièce

peut-être fort plate, partit hier par le carrosse de Joinville ; je l'adresse à M. l'abbé Moussinot, mon ami ; mais comme les jansénistes n'aiment point les pièces de théâtre, elle est destinée à un honnête jésuite, nommé le P. Brumoi. Il faut, s'il vous plaît , que ce manuscrit soit rendu en main propre au jésuite, avec serment, sans restriction mentale , qu'il n'en prendra point copie. Après le P. Brumoi , on en fera part au P. Porée , mon ancien régent , h qui je dois cette déférence ; et le manuscrit, en sortant du collège de Louis-le-Grand, sera remis au greffe janséniste de Saint-Merri. J'avertis mon chanoine qu'il peut h toute force lire la tragédie ; premièrement, parce qu'elle est sans amour ; la nature seule et sans aucun mélange de galanterie petit remuer un cœur dévot : Car, pour être dévot , on n'en est pas moins homme. Le Tartufe , act. ni, sc. 3. Secondement, cette Mcropc étant probablement ennuyeuse , pourra passer pour le huitième des psaumes pénileutiaux. Lisez-le donc ce huitième psaume ; il vous ennuiera peut-être , mais il vous édifiera ; c'est la nature de beaucoup de bonnes choses. Troisièmement , mon cher janséniste , si Mérope vous plaît , j'en serai plus flatté que du suffrage des jésuites. Le jugement de ces messieurs, trop accoutumés aux pièces de collège, m'est toujours un peu suspect. A M. HELVETIUS. Ctrey , le 17 octobre. Voici , mon cher élève des Muses , d'Archimède , et de Plutus, ces Éléments de Newton , qui ne vous apprendront rien autre chose, sinon que j'aime à vous soumettre tout ce que je pense, et ce que je fais. J'ai reçu une lettre de M. votre père ; il sait combien j'estime lui et ses ouvrages ; mais son meilleur ouvrage c'est vous.

Quand Digitized by Google

ANNÉE 4738. Vous voudrez travailler à celui que vous avez entrepris , l'ermitage de Cirey vous attend pour ôtre votre Parnasse ; chacun travaillera dans sa cellule. . Il y a un nommé Bourdon de Joinville qui a une affaire qui dépend de vous ; madame du Châtelet vous le recommande, autant que l'équité le permet , s'entend , votisque assucscœ voenri. Je vous embrasse tendrement , et je vous aime trop pour mettre ici les formules de très humble. A M. L'ABBÉ D OLIVET. A Cirey , ceSO octobre. Quoique je sois en commerce avec Newton-Maupertuis et avec Descartes-Mairan , cela n'empêche pas que Quintilien-d'Olivet ne soit toujours dans mon cœur, et que je ne le regarde comme mon maître et mon ami. In domo patris mei mansiones multæ sunt , et je peux encore dire, in domo mea. Je passe ma vie , mon cher abbé , avec une dame qui fait travailler trois cents ouvriers , qui entend Newton , Virgile et le Tasse, et qui ne dédaigne pas de jouer au piquet. Voilà l'exemple que je lâche de suivre , quoique do très loin. Je vous avoue , mon cher maître , que je ne vois pas pourquoi l'étude de la physique écraserait les fleurs de la poésie. La vérité est-elle si malheureuse qu'elle ne puisse souffrir les ornements? L'art de bien penser, de parler avec éloquence, de sentir vivement , et de s'exprimer de même , serait - il donc l'ennemi de la philosophie? Non , sans doute, ce serait penser en barbare. Malebranche, dit -on , et Pascal, avaient l'esprit bouché pour les vers; tant pis pour eux : je les regarde comme des hommes bien formés d'ailleurs , mais qui auraient le malheur de manquer d'un des cinq sens. Je sais qu'on s'est étonné , et qu'on m'a même fait l'honneur de me haïr , de ce qu'ayant commencé par la poésie , je m'étais ensuite attaché h l'histoire , et que je finissais par la philosophie. Mais , s'il vous plaît , que faisais-je au collège, quand vousaviez la bonté de former mon esprit? Que me fesciez-vous lire et apprendre par cœur à moi et aux autres? des poètes, des historiens, des philosophes. Il est plaisant qu'on n'ose pas exiger de nous dans le monde ce qu'on a exigé dans le collège ; et qu'on n'ose pas attendre d'un esprit fait les mêmes choses auxquelles on exerça son enfance. Je sais fort bien , et je sens encore mieux , que l'esprit de l'homme est très borné ; mais c'est par cette raison-là même qu'il faut lâcher d'étendre les frontières de ce petit état , en combattant contre l'oisiveté et l'ignorance naturelle avec laquelle nous sommes nés. Je n'irai pas un jour faire le plan H. 289 d'une tragédie et des expériences de physique ; sed omniu tempus habent; et , quand j'ai passé trois mois dans les épines des mathématiques , je suis fort aise de

retrouver des fleurs. Je trouve même fort mauvais que le P. Castel ait dit , dans un extrait des *Éléments* de Newton , que je passais du frivole au solide. S'il savait ce que c'est que le travail d'une tragédie et d'un poème épique , si sciret donum Dei , il n'aurait pas lâché cette parole. La *Henriade* m'a coûté dix ans ; les *Éléments* de Newton m'ont coûté six mois, et ce qu'il y a de pis c'est que la *Henriade* n'est pas encore faite; j'y travaille encore quand le dieu qui me l'a fait faire m'ordonne de la corriger; car, comme vous savez : • Est deus in nobis ; agitante caiescimus illo. »■ Ovin., *Fast.* y lib. vi, v. 5. Et, pour vous prouver que je sacrifie encore aux autels de ce dieu , c'est que M. Thieriot doit vous faire lire une *Méropé* de ma façon , une tragédie française , où , sans amour, sans le secours de la religion , une mère fournit cinq actes entiers. Je vous prie de m'en dire votre sentiment tout aussi naïvement que vous l'avez dit 'a Rousseau sur les *Aïeux* chimériques. Je sais que non seulement vous m'aimez , mais que vous aimez la gloire des lettres et celle de votre siècle. Vous êtes bien loin de ressembler à tant d'académiciens , soit de votre tripot , soit de celui des *Inscriptions* , qui , n'ayant jamais rien produit, sont les mortels ennemis de tout homme de génie et de talent , qui se donneront bien de garde d'avouer que, de leur vivant, la France a eu un poète épique, qui loueront jusqu'à Camoëns pour me rabaisser, et qui , me lisant en secret , affecteront en public de garder le silence sur ce qu'ils estiment malgré eux. Peut-être - *Exstinctus amabitur idem.* • Hob., lib. ii, cp. i , t. 14. Vous ôtes trop au-dessus de ces lâches cabales formées par les esprits médiocres; vous encouragez trop les arts par vos excellents préceptes , pour ne pas chérir un homme qui a été formé par eux. Je ne sais pourquoi vous m'appellez pauvre ermite ; si vous aviez vu mon ermitage , vous seriez bien loin de me plaindre. Gardez - vous de confondre le tonneau de Diogène avec le palais d'Aristippe. Notre première philosophie est ici de jouir de tous les agréments qu'on peut se procurer. Nous saurions très bien nous en passer; mais nous savons aussi en faire usage ; et peut-être , si vous veniez à Cirey, préféreriez-vous la douceur de ce séjour 'a toutes les iufâmes cabales des gens 19

CORRESPONDANCE. 299 de lettres , au brigaudago des journaux , aux jalousies, aux querelles , aux calomnies , qui infestent la littérature. Il y a des têtes couronnées , mon cher abbé, qui ont envoyédanscelermilage de madame du Châtelet leurs favoris pour venir l'admirer, et qui voudraient y venir eux-mêmes; et, si vous y veniez, nous en serions tout aussi flattés. La visite du sage vaut celle des priuces. Adieu ; je ne vous écris point de ma main , je suis malade! je vous embrasse tendrement. Adieu , mou ami et mon maître. A M. THIERIOT. Le 14 octobre. Je ne vous écris souvent que trois lignes, père Mersenne , parce que j'en griffonne trois ou quatre cents, et eu rature cinq cents, pour mériter uu jour votre suffrage. La correction de la Henriade entrain dans mes travaux ; lorsque vous m'apprenez lo dessein des libraires, il faut ra'y conformer; il faut rendre cet ouvrage digne de mes amis et de la postérité. Mais Prault se disposait â en faire une édition ; il me fesait graver ; il faudrait l'engager à entrer dans le projet des Gandouin. Dites-lui donc de ne plus m'envoyer, ou plutôt de ne me plus faire attendre inutilement les livres de physique , et que vous avez la bonté de vous en charger.

Les'Gravesande, deux volumes in-4°, est ce que je demande avec le plus d'instance. Je ne peux vivre sans ces'Gravesande et sans Desaguliers ; voilà l'essentiel. Je vous enverrai ma réponse k M. Le Franc : vous êtes le lien des cœurs. Je vous enverrai une lettre pour Plin-Dubos ; diles-lui que ma reconnaissance est égale k mon estime. Un petit mot touchant les Epitres. L'objection qu'on se fait interroger comme si ou était Dieu ou ange est, ce me semble , bien injuste. On interroge non un dieu , mais uu philosophe , sur des sujets traités par Platon , Leibnitz , et Pope. Dire que l'épître ne conclut rien , c'est ne la voulo r pas entendre. Elle no conclut que trop que non sunt omnia facta pro hominibus ; et , s'il y a quelque mérite à celte épître , c'est d'avoir tourne celte conclusion d'une manière qui n attire pas les conclusions du procureur-général, et d'avoir traité très sagement une matière très délicate. Autre petit mot. Où diable prend - on que ces E pitres ne vont pas au fait? Il n'y a pas uu vers dans la première qui ne montre Y égalité des conditions, pas un dan6 la seconde qui ne prouve la liberté, pas un dans la troisième où il soilquestiou d'autre chose quede Y envie; ainsi des autres. Ces impertinentes objections qu'on vous fait méritent k peine que vous y répondiez , et encore moins que vous vous laissiez séduire. Je reçois votre lettre du 42, avec une lettre du prince qui me comble de joie. Il

peut arriver très bien que je le voie en 1759, et que vous ayez un établissement aussi assuré qu'agréable. Gardez uu profond secret. Je vous embrasse , mon cher ami , et madame la marquise vous fait les plus sincères compliments. Elle vous écrit ; elle a pour vous autant d'amitié que moi. P. S. Envoyez-moi le coup de fouet qu'a donné l'abbé Leblanck cet âne incorrigible, nommé Guyot Desfontaines. A M. THIERIOÛ. A Cirey , le n octobre. Je ne peux encore écrire cet ordinaire ni eux Dubos ni aux Le Franc. Apollon m'a tiré par l'oreille : Deus , ecce Deus ; il a fallu obéir. Je vous recommande . mon cher ami , l'affaire de M. de Montmarlel. Ayez pitié de moi , envoyez-moi le s'Gravesande in-4°. L'abbé Moussinot n'a plus d'argent ; mais ne vous a-t-il pas donné vingt louis ? Pian , pian ; l'abbé Nollet me ruine. Je reçois ce gros paquet du prince. En voici un petit; vous verrez ce que c'est. Père Mersenne, lien des cœurs, vous verrez sans doute l'abbé Trublet. Ne dites point : Ce sont des misères. Tout ce qui regarde la réputation est sérieux , et il ne faut pas que la postérité dise : Tbieriot avait uu ami dont on pensait mal. Vale et me ama. J amyours for ever . A M. LÉVESQUE DE BURIGNL A Cirey , le S9 octobre. Je n'ai point reçu votre letlre , monsieur, comme un compliment ; je sais trop combien vous aimez la vérité. Si vous n'aviez pas trouvé quelques morceaux dignes de votre attention dans les Éléments de Newton , vous ne les auriez pas loués. Celte philosophie a plus d'un droit sur vous : elle est la seule vraie, elM. votre frère de pouillt ('si le premier en France qui l'ait connue. Je n'ai que le mérite d'avoir osé efflourcr le premier, eu public , ce qu't) eût approfondi , s'il eût voulu. Je ne sais si ma santé me permettra dorénavant de suivre ces études avec l'ardeur qu'elles méritent ; mais il s'eu faut bien qu'elles soient les seules qui doivent fixer uu être pensant. Il y a des livres sur les droits les plus sacrés des hommes , des livres écrits par des citoyens aussi hardis que vorlueux , où l'on apprend à donner des limites

aux Digitized b/ Google

ANNÉE 4758. 3^e abus, où l'on distingue continuellement la justice et l'usurpation, la religion et le fanatisme. Je lis ces livres avec un plaisir inexprimable ; je les étudie, et j'en remercie l'auteur, quoiqu'il soit. Il y a quelques années, monsieur, que j'ai commencé une espèce d'histoire philosophique du siècle de Louis XIV ; tout ce qui peut paraître important à la postérité doit y trouver sa place ; tout ce qui n'a été important qu'en passant y sera omis. Les progrès des arts et de l'esprit humain tiendront dans cet ouvrage la place la plus honorable. Tout ce qui regarde la religion y sera traité sans controverse, et ce que le droit public a de plus intéressant pour la société s'y trouvera. Une loi utile y sera préférée à des villes prises et rendues, à des batailles qui n'ont décidé de rien. On verra dans tout l'ouvrage le caractère d'un homme qui fait plus de cas d'un ministre qui fait croître deux épis de blé là où la terre n'en portait qu'un, que d'un roi qui achète ou saccage une province. Si vous aviez, monsieur, sur le règne de Louis XIV quelques anecdotes dignes des lecteurs philosophes, je vous supplierais de m'en faire part. Quand on travaille pour la vérité on doit hardiment s'adresser à vous, et compter sur vos secours. Je suis, monsieur, avec les sentiments d'estime les plus respectueux, etc. À M. LE FRANC. A Cirey, le 30 octobre. Tous les hommes ont de l'ambition, monsieur, et la mienne est de vous plaire, d'obtenir quelquefois vos suffrages, et toujours votre amitié. Je n'ai guère vu jusqu'ici que des gens de lettres occupés de flatter les idoles du monde, d'être protégés par les ignorants, d'éviter les connaisseurs, de chercher à perdre leurs rivaux, et non à les surpasser. Toutes les académies sont infectées de brigues et de haines personnelles. Quiconque montre du talent a sur-le-champ pour ennemis ceux-là même qui pourraient rendre justice à ses talents, et qui devraient être ses amis. M. Thieriot, dont vous connaissez l'esprit de justice et de candeur, et qui a lu dans le fond de mon cœur pendant vingt-cinq années, sait à quel point je déteste ce poison répandu sur la littérature. Il sait surtout quelle estime j'ai conçue pour vous dès que j'ai pu voir quelques uns de vos ouvrages ; il peut vous dire que, même à Cirey, auprès d'une personne qui fait tout l'honneur des sciences et tout celui de ma vie, je regrettais infiniment de n'être pas lié avec vous. Avec quel homme de lettres aurais-je donc voulu être uni, sinon avec vous, monsieur, qui joignez un goût si pur à un talent si marqué ? Je sais que vous êtes non seulement homme de lettres, mais un excellent citoyen, un ami tendre, il manque à mon bonheur d'être aimé d'un homme

comme vous. J'ai lu, avec une satisfaction très grande, votre dissertation sur le Pervigilium Vencris; c'est là ce qui s'appelle traiter la littérature. Madame la marquise du Châtelet, qui entend Virgile comme Milton, a été vivement frappée de la finesse avec laquelle vous avez trouvé dans les Géorgiques l'original du Pervigilium. Vous êtes comme ces connaisseurs nouvellement venus d'Italie, tout remplis de leur Raphaël, de leur Carrache, de leur Paul Véronèse, et qui démêlent tout d'un coup les pastiches de Boulogne. Vous avez donné un bel essai de traduction dans vos vers : C'est l'aimable printemps dont l'heureuse influence, etc. Votre dernier vers, Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour, me paraît beaucoup plus beau que « Ferre » progenie* duris caput extulit anrij. « Georg. lib. n, v. 341. Le sens de votre vers était, comme vous le dites très bien, renfermé dans celui de Virgile. Souffrez que je dise qu'il y était renfermé comme une perle dans des écailles. Je voudrais seulement que ce beau vers pût s'accorder avec ceux-ci, qui le précèdent : De l'univers naissant le printemps est l'image; il ne cessa jamais durant le premier âge. J'ai peur que ce ne soient là deux mérites incompatibles; si le printemps ne cessa point dans l'âge d'or, il y eut plus d'un beau jour. Vous pourriez donc sacrifier cet il ne cessa jamais, etc., à ce beau vers : Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour. Ce dernier vers mérite le sacrifice que j'ose vous demander. Vous voyez, monsieur, que je compte déjà sur votre amitié, et vous pardonnez sans doute à ma franchise. J'entre avec vous dans ces détails, parce qu'on m'a dit que vous traduisiez toutes les Géorgiques. L'entreprise est grande. Il est plus difficile de traduire cet ouvrage en vers français, qu'il ne l'a été de le faire en latin; mais je vous exhorte à continuer cette traduction, par une raison qui me paraît sans réplique, c'est que vous êtes le seul capable d'y réussir. IP,

CORRESPONDANCE. J'ai été voire partisan dans ce que vous avez dit de l'Enéide. Il n'apparlient qu'à ceux qui sentent comme vous les beautés, d'oser parler des défauts ; mais je demanderais grâce pour la sagesse avec laquelle Virgile a évité de ressembler à Homère dans cette foule de grands caractères qui embellissent l'Iliade. Homère avait vingt rois *a peindre, et Virgile n'avait qu'Énée et Turnus. Si vous avez trouvé des défauts dans Virgile, j'ai osé relever bien des bévues dans Descartes. Il est vrai que je n'ai pas parlé en mon propre et privé nom ; je me suis mis sous le bouclier de Newton. Je suis tout au plus le Patrocle couvert des armes d'Achille. Je ne doute pas qu'un esprit juste, éclairé comme le vôtre, ne compte la philosophie au rang de ses connaissances. La France est, jusqu'à présent, le seul pays où les théories de Newton en physique, et de Boërhaave en médecine, soient combattues. Nous n'avons pas encore de bons éléments de physique ; nous avons pour toute astronomie le livre de Bion, qui n'est qu'un ramas informe de quelques mémoires de l'académie. On est obligé, quand on veut s'instruire de ces sciences, de recourir aux étrangers, à Keill, à Wolff, à s'Gravesande. On va imprimer enfin des Institutions physiques, dont M. l'itot est l'examineur, et dont il dit beaucoup de bien. Je n'ai eu que le mérite d'être le premier qui ait osé bégayer la vérité ; mais, avant qu'il soit dix ans, vous verrez une révolution dans la physique, et se mirabitur Gallia newtoniunam. Et nous dirons avec vos Géorgiques : . Miraturque novas frondes et non sua jxnna. » Lit», h, v. 8a. U est vrai que la physique d'aujourd'hui est un peu contraire aux fables des Géorgiques, à la renaissance des abeilles, aux influences de la lune, etc. ; mais vous saurez, en maître de l'art, coudre les beautés de ces fictions, et sauver l'absurde de la physique. Voilà à quoi vous servira l'esprit philosophique qui est aujourd'hui le maître de tous les arts. Si vous avez quelque objection à faire sur Newton, quelque instruction à donner sur la littérature, ou quelque ouvrage à communiquer, songez, monsieur, je vous en prie, à un solitaire plein d'estime pour vous, et qui cherchera toute sa vie à être digne de votre commerce. C'est dans ces sentiments que je serai, etc. A M. L'ABBÉ DUBOS. A Cirey', le 30 octobre. H y a déjà longtemps, monsieur, que je vous suis attaché par la plus forte estime ; je vais l'être par la reconnaissance. Je ne vous répéterai point ici que vos livres doivent être le bréviaire des gens de lettres, que vous êtes l'écrivain le plus utile et le plus judicieux que je connaisse ; je suis si charmé de voir que

vous êtes le plus obligeant, que je suis tout occupé de cette dernière idée Il y a long-temps que j'ai assemblé quelques matériaux pour faire l'histoire du siècle de Louis xiv. Ce n'est point simplement la vie de ce prince que j'écris, ce ne sont point les annales de son règne, c'est plutôt l'histoire de l'esprit humain, puisée dans le siècle le plus glorieux à l'esprit humain. Cet ouvrage est divisé en chapitres ; il y en a vingt environ destinés à l'histoire générale ; ce sont vingt tableaux des grands événements du temps. Les principaux personnages sont sur le devant de la toile ; la foule est dans l'enfoncement. Malheur aux détails ! la postérité les néglige tous ; c'est une vermine qui tue les grands ouvrages. Ce qui caractérise le siècle , ce qui a causé des révolutions, ce qui sera important dans cent années, c'est là ce que je veux écrire aujourd'hui. Il y a un chapitre pour la vie privée de Louis xiv ; deux pour les grands changements faits dans la police du royaume, dans le commerce, dans les finances ; deux pour le gouvernement ecclésiastique, dans lequel la révocation de l'Édit de Nantes et l'affaire de la Régale sont comprises ; cinq ou six pour l'histoire des arts, à commencer par Descartes et à finir par Rameau. Je n'ai d'autres mémoires, pour l'histoire générale, qu'environ deux cents volumes de mémoires imprimés que tout le monde connaît ; il ne s'agit que de former un corps bien proportionné de tous ces membres épars , et de peindre avec des couleurs vraies, mais d'un trait, ce que Larrey, Limiers, Lamberti, Roussel, etc. , etc. , falsifient et délaient dans des volumes. J'ai pour la vie privée de Louis xiv les Mémoires du marquis de Dangeau , en quarante volumes , dont j'ai extrait quarante pages ; j'ai ce que j'ai entendu dire à de vieux courtisans , valets grands seigneurs , et autres , et je rapporte les faits dans lesquels ils s'accordent. J'ai abandonné le reste aux fiseurs de conversations et d'anecdotes. J'ai vu extrait de la fameuse lettre du roi au sujet de M. de Barbésieux, dont il marque tous les défauts auxquels il pardonne en faveur des services du père ; ce qui caractérise Louis xiv bien mieux que les flatteries de Péliisson. Je suis assez instruit de l'aventure de l'homme au masque de fer , mort à la Bastille. J'ai parlé à des gens qui l'ont servi. Il y a une espèce de mémorial , écrit de la

Digitized by Google

ANNEE J738. main de Louis xiv, qui doit cire dans le cabinet de Louis xv. M. Ilardion le connaît sans doute; mais je n'ose en demander communication. Sur les affaires de l'Église, j'ai tout le fatras des injures de parti, et je tâcherai d'extraire une once de miel de l'absinthe des Jurieu, des Quesnel, des Douciu, etc. Pour le dedans du royaume, j'examine les mémoires des intendants, et les bons livres qu'on a sur cette matière. M. l'abbé de Saint-Pierre a fait un journal politique de Louis xiv que je voudrais bien qu'il me confiât. Je ne sais s'il fera cet acte de bienfaisance pour gagner le paradis. A l'égard des arts et des sciences, il n'est question, je crois, que de tracer la marche de l'esprit humain en philosophie, en éloquence, en poésie, en critique; de marquer les progrès de la peinture, de la sculpture, de la musique, de l'orfèvrerie, des manufactures de tapisserie, de glaces, de toiles d'or, de l'horlogerie. Je ne veux que peindre, chemin faisant, les génies qui ont excellé dans ces parties. Dieu me préserve d'employer trois cents pages à l'histoire de Gassendi! L'ouvrage est trop court, le temps trop précieux, pour dire «les choses inutiles. En un mot, monsieur, vous voyez mon plan mieux que je ne pourrais vous le dessiner. Je ne me presse point d'élever mon bâtiment: «Pendent opéra interrupta, mina-que - Murorum ingeniis» Si vous daignez me conduire, je pourrai dire alors: «Ætjuaque machina ccelo.» *Æneid.*, lib. iv, v. 88. Voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un siècle qui vous compte parmi ses ornements. A qui daignerez-vous communiquer vos lumières, si ce n'est à un homme qui aime sa patrie et la vérité, et qui ne cherche à écrire l'histoire ni en flatteur, ni en panégyriste, ni en gazetier. mais en philosophe? Celui qui a si bien débrouillé le chaos de l'origine des Français m'aidera sans doute à répandre ta lumière sur les plus beaux jours de la France. Songez, monsieur, que vous rendrez service à votre disciple et à votre admirateur. Je serai toute ma vie, avec autant de reconnaissance que d'estime, etc. A M. THÉRIOT. A Cirey, le 31 octobre. Voici, mon cher père Mersenne, une lettre de J3 pour M. Dubos et pour M. Le Franc. Je vous envoie aussi la lettre de M. Le Franc. Si vous pouvez obtenir quelque bon renseignement de Varron-Dubos, le plus beau siècle de la France vous en sera très obligé. Pourriez-vous engager Aristide de Saint-Pierre à communiquer son mémoire politique sur Louis xiv, en forme de journal? Nous n'en tirerons point de copie, nous le renverrons bien cacheté, il n'aura point sorti de nos mains, et je tâcherai de faire de l'extrait de son

journal un usage dont aucun bon citoyen ne me saura mauvais gré. Je pense , comme M. l'abbé de Saint-Pierre, qu'il faut écrire l'histoire en philosophe; mais je me flatte qu'il pense , comme moi , qu'il ne faut pas l'écrire en précepteur, et qu'un historien doit instruire le genre humain sans faire le pédagogue. Je crois que vous pouvez faire un bon usage de mes précédentes lettres. Aurai-je le s Gravesande in- 4° avec figures? Mais cet ancien domestique de madame Dupin est-il encore à louer? Vous avez vu Cirey et le cabinet de physique. Tâchez de le séduire ou de rn'cn envoyer un autre. Cousin a une maladie qui ne lui permettra de long-temps de travailler. Mon cher ami , je suis un grand importun : mais je le sais bien. Je vous enverrai , si vous le voulez, la Vie de Molière et le catalogue raisonné de ses ouvrages ; mais il faudrait me faire tenir la dissertation de Luigi Riccoboni , dello Lelio. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Cirey, le 3 novembre. Aimable ange gardien , il faut que vous le soyez non seulement de Cirey, mais de tout le canton. Protégez , je vous en conjure , de la manière la plus efficace, M. l'abbé de Valdruchc, qui vous rendra celte lettre. C'est le fils de mon médecin , d'un de mes meilleurs amis. Vous vous sentirez bien disposé en sa faveur, quand vous saurez qu'il a pour tout bien un petit canonical de Joinville, que le chapitre lui a conféré légitimement, et que notre saint père le pape veut lui ôter. N'est-il pas bien odieux qu'un évêque étranger puisse disposer d'un bien qui est en France? qu'on ait des maîtres a trois cents lieues de chez soi ? et qu'on mette en question qui doit l'emporter des droits les plus sacrés des hommes, ou d'un rescrit du pape? Tout est subreptice, tout est abusif dans les procédés de l'ccclésiastique qui dispute le bénéfice à l'abbé de Valdruche ; mais il a pour lui le pape et les capucins de Chaumont. Figurez-vous que les juges de Chanmout

CORRESPONDANCE. 2a i ont osé donner la provision au papimane , et qu'à l'audience on a cité des jurisconsultes italiens qui disent : Papa omnia potest. Que votre zèle de bon citoyen s'allume. C'est un chaînon des fers ultramontains qu'il s'agit de briser. Vous êtes à portée de procurer au fils de mon ami une audience prompte ; c'est tout ce qu'il lui faut. Je crois que sa cause est celle de nos libertés , et la cause même du parlement. Dites-lui , mou cher ami , comment il faut qu'il se conduise ; adressez-le aux bons fcsseurs; c'est mon procès que vous me faites gagner. Je crois que je vous en aimerais davantage, si la chose était possible. Adieu; vous n'aurez jamais mieux récompensé le tendre et respectueux attachement que j'aurai pour vous toute ma vie. A M. DE CIDEVILLE. . . A Cirey , ce 10 novembre. Mon cher ami , je vous dois une Mérope, et je ne vous envoie qu'une épître. Je ne vous paie rien de ce que je vous dois : « Tarn rare scribimus , ut toto non quater anno. • Hor., lib. il, sat. tu, v, t. Vous m'avez envoyé une ode charmante. Je rougis de ma misère , quand je songe que je n'y ai répondu que par des applaudissements. Vos richesses , en me comblant de joie , me font sentir ma pauvreté. Ne croyez pas , mon cher ami , qu'en vous envoyant une épître, je prétende eluder la promesse de la Mérope. A qui donc donnerai-je les prémices de mes ouvrages , si ce n'est à mon cher Cideville , à celui qui joint le don de bien juger au talent d'écrire avec tant de facilité et de grâce ? Quel cœur dois-je songer à émouvoir, si ce n'est le vôtre? Je compte que mes ouvrages seront au moins reçus comme les tributs de l'amitié. Ils vous parleront de moi ; ils vous peindront mon âme. Ma retraite heureuse ne m'offre point de nouvelles à vous apprendre. Elle laisse un peu languir le commerce ; mais l'amitié ne languit point. Je ne m'occupe à aucune sorte de travail que je ne me dise à moi-même : Mon ami sera-t-il content? cette pensée sera-t-elle de son goût? Enün , sans vous écrire , je passe mes jours dans l'envie de vous plaire et dans le plaisir d'écrire pour vous. Madame du Châtelet , qui vous aime comme si elle vous avait vu, vous fait les plus sincères compliments. Nous avons entendu parler ici confusément d'une épître de Formont, contre les philosophes qui ont le malheur de n'être que philosophes. Dieu merci , l'épître n'est pas contre nous. Rousseau , après avoir long-temps offensé Dieu, s'est mis à l'ennuyer. Il sera damné pour ses sermons et pour ses couplets. Je vous embrasse tendrement, mon aimable Cideville. V. A M. DE FORMONT. A Cirey , le 11 novembre. Est-il vrai , cher Formont , que ta muse charmante , Du dieu

qui nous inspire interprète éclatante , Vient, par les sons hardis de tes nouveaux concerts , De confondre à jamais ces ennemis des vers , Qui , hérissés d'algèbre et bouffis de problèmes , Au monde épouvanté parlent par théorèmes; Observant , calculant , mais ne sentant jamais ? Ces Atlas , qui des cieux semblent porter le faix , Ne baissent point les yeux vers les fleurs de la terre. Aux douceurs de la vie ils déclarent la guerre. Jadis , en façonnant ce peuple raisonneur , Prométhée oublia de leur donner un cœur. On dit que de tes chants le pouvoir invincible Donne aujourd'hui la vie à leur masse insensible; Ils sentent le plaisir qui nail d'un vers heureux ; C'est un sens tout nouveau que tu produis en eux. Quand verrai-je ces vers , enfants de ton génie , Ces vers où la raison parle avec harmonie? Ils sont faits pour charmer les beaux lieux ou je suis. Du jardin d'Apollon nous cueillons tous les fruits ; Newton est notre maître, et Milton nous délasse; Nous combattons Malbranche , et relisons Horace. Ajoute un nouveau charme à nos plaisirs divers. Heureux le philosophe épris de l'art des vers ; Mais heureux le poete épris de la science ! Les mots ne bornent point sa vive intelligence ; Des mouvements du ciel il dévoile le cours , Il suit l'astre des nuits et lu flambeau des jours ; Loin des sentiers étroits de la Grèce aveuglée , Son esprit monte aux cieux qu'entrouvrit Galilée; Il connaît, il admire un univers nouveau. On ne te verra pointeur les pas de Boileau, Doubter si le soleil tourne autour de son axe. Et , l' astrolabe en main, chercher un parallaxe ; Il attaque, il détrône, il enchaîne en beaux vers Les affreux préjugés , tyrans de l'univers. Je connais le poète à ces marques sublimes, Non dans un alphabet de pédantesques rimes , Non dans ces vers forcés , surchargés d'un vieux mot (Où l'auteur nous ennuie en phrases de Marot. De ce style emprunté tu proscriis la bassesse. Qui pense hautement s'exprime avec noblesse ; Et le sage Formont laisse aux esprits mal faits L'art de moraliser du ton de Rabelais. • Nardi parvus onyx eliciet cadum. « Hor., lib. iv, od. xtt, v. 17, Envoyez -nous donc, mon citer philosophe

ANNÉE 4 738. poète , voir* belle éplre. A qui la dounerea-vous, si vous la refuseï à la divinité de Cirey ? Vous savez combien madame du Cbâtelet aime votre esprit ; vous savez si elle est digne de voir vos ouvrages ; pour moi , jo demande , au nom de l'amitié , ce qu'elle a droit d'exiger de l'estime que vous avez pour elle. Nous sommes bien loin d'abandonner ici la poésie pour les mathématiques; nous nous souvenons que c'est Virgile qui disait : • Nos vero dulces tentant ante omnia musa:; « Defectus solia varios.... et sidéra monslrent. » Georg lib. îx, v. 475 à 478. Ce n'est pas dans cette heureuse solitude qu'on est assez barbare pour mépriser aucun art ; c'est un étrange rétrécissement d'esprit que d'aimer une science pour haïr toutes les autres ; il faut laisser ce fanatisme h ceux qui croient qu'on ne peut plaire k Dieu que dans lenr secte ; on peut donner des préférences, mais pourquoi des exclusions? La nature nous a donné si peu de portes par où le plaisir et l'instruction peuvent entrer dans nos âmes ; faudra- l- il n'en ouvrir qu'une? Vous ôtes un bel exemple du contraire; car qui raisonne plus juste et qui écrit avec plus de grâce que vous? Vous trouvez encore du temps de reste pour passer du temple de la poésie et de la métaphysique k celui de Plutus , et je vous en fais mon compliment. Vous avez dit comme Horace : ■ Del vitam, detopes; æquum mi animum ipseparabo. Lib.,i,cp. xviii,v. na. Je vois que vos nouvelles occupations ne vous ont point enlevé à la littérature ; qu'elles ne vous enlèvent donc point k vos amis ; écrivez un petit mot, et envoyez l'épltrc. Vous voyez sans doute souvent madame du Doffand ; elle m'oublie , comme de raison , et moi je me souviens toujours d'elle ; j'en ferai une ingrate , je lui serai toujours attaché. Quand vous souperez avec le philosophe baylien , M. des Alleurs l'alné, et avec son frère le philosophe mondain , buvez a ma santé avec eux , je vous prie. Est-il vrai que votre éptire est adressée h M. l'abbé de Rothelin? il le mérite ; il a la critique très juste et très fine ; je voos prierais de lui présenter mes très humbles compliments, si je ne me regardais comme un peu trop profane. Adieu , mon cher ami , que j'aimerai toujours. Madame du Cbâtelet vous renouvelle les assurances de son estime cl de son amitié , et joint scs prièros aux miennes. 2«S A M. THIERIOT. Le 13 norembro. Vous me voyez , mon cher ami , dans an point de vue , et moi je mo vois dans un autre. Vous vous imaginez , a table avec madame de La Popelinière etM. des Alleurs, quo les calomnies de Rousseau ne me font point de tort , parce qu'elles ne gâtent point votre vin de Champagne ; mais moi qui sais qu'il a employé peadant

dix ans la plume de Roussel et de Varenne , h Amsterdam , pour me noircir dans toute l'Europe ; moi qui , par l'indignation du prince royal même contre tant de traits , reconnais très bien que ces traits portent coup , j'en pense tout différemment. Je ne sais pourquoi vous me citez l'exemple des grands auteurs du siècle de Louis xiv qui ont eu des ennemis. En premier lieu , ils ont confondu ces ennemis autant qu'ils l'ont pu ; en second lieu , Ils ont eu des protections qui me manquent ; et enfin ils avaient un mérite supérieur qui pouvait les consoler. Ce qui m'est arrivé à la On de 1756 doit me faire tenir sur mes gardes. Je sais très bieu que les journaux peuvent faire de très mauvaises impressions ; je sais qu'un homme qu'on outrage impunément est avili ; et je ne veux accoutumer personne à parler de moi d'une manière qui ne me convienne pas. Ma sensibilité doit vous plaire ; un ami s'intéresse à la réputation de son ami comme à la sienne propre. Je vois quo vous vous y intéressez efficacement, puisque vous m'envoyez des critiques sur les Kpitres. Je vous en remercie de tout mon coeur; soyez sûr que j'en profiterai. Continuez ; mais songez que ce frappant et ce vif que vous cherchez cesse d'être tel quand il revient trop souvent. - Non fumum ex fulgore , sed ex fumo dare luoem - Cogitât Hou., de Art. poet., v. 14). Je l1e suis pas de votre avis en tout. La censura de la boîte 1 de Pandore me paratt très injuste. Je prétends prouver que si tous les hommes étaient également heureux dans l'âge d'or, ils ont actuellement une égale portion de biens et de maux, et qu'ainsi l'égalité subsiste toujours. Au reste, qu'un hémistiche ou deux déplaisent, cela rend-il une pièce entière insupportable? Vous me reprochiez d'imiter Despréaux; a présent vous voulez que je lui ressemble. Trouvez-vous donc dans ses épltres tant devivacitéet tant de traits? Il me semble que leur grand mérite est d'être naturelles , correcI • Veyei le premier Dbcowrt mtr VUnnrnt. K .

296 CORRESPONDANCE. tes, et raisonnables ; mais de la sublimité, des grâces, du sentiment, est-ce la qu'il les faut chercher? Vous proscrivez la barque des rois ; cependant il ne s'agit ici que de la barque légère, de la barque du bonheur, de la petite barque que chaque individu gouverne , roi ou garçon de café. Mais comme le vulgaire ne veut voir un roi que dans un vaisseau de cent pièces de canon, et qu'il faut s'accommoder aux idées reçues , je sacrifie la barque. J'ôte le Bernard et le bien qu'il fait et le bien qu'il a. Ce mol de bien , pris en deux sens différents , est peut-être un jeu de mots : qu'en pensez-vous? Fertilisent la terre en déchirant son sein , est , ne vous déplaît , un très beau vers. J'aime Perricle. C'est dans son ennui précisément , et seulement dans son ennui , qu'on souhaite le destin d'autrui ; car » quand on se sent bien, ce n'est pas l'a le moment où l'on souhaite autre chose. Je donne des coups de pinceau à mesure que je vois des taches ; mais aidez-moi à les remarquer, car la multiplicité de mes occupations et le maudit amour-propre font voir bien trouble. ValCj te amo. A M. THIÉRIOT. Le 24 novembre. Ami , dont la vertu toujours égale et pure, etc. Cela vous plaît - il mieux que le cœur faut ' neuf d'Hermotimc? Au moins cette Épître aura un mérite, c'est d'être adressée à mon ami , non à un écolier supposé. Je vous en envoie une que je destine à l'héritier du trône ; mais la première sera pour vous. Je les corrige toutes , et avec opiniâtreté. Je veux qu'elles soient bonnes et dignes du lieu où elles ont été faites, et du dessein que j'ai eu en les faisant. Mais comment raboter à la fois la Iliade , mes tragédies , et toutes mes pièces? Col tempo e colC arte tutto si farà. Tâchez qu'on imprime YÉpître sur la nature du plaisir, afin que je puisse donner le recueil de mes six sermons bien réformé; ce sera mon carême, prêché par le P. Voltaire. La lettre de M. des Alleurs est d'un homme très supérieur. S'il y avait à Paris bien des gens de cette trempe, il faudrait acheter vite le palais Lambert. Aussi achèterons-nous, je crois, et nous pardonnerons 'a la multitude des sots , en faveur de quelques justes , c'est-à-dire de quelques gens d'esprit. Dès que j'aurai un entr'acte (car je suis entouré de mes tragédies que je relime) , j'écrirai à l'âme de Bayle , laquelle demeure à Paris , dans le corps de M. le comte des Alleurs, et qui est très bien logée. • Vous ferez comme il vous plaira à l'égard de ce monstre d'abbé Desfontaines ; mais vous pouvez assurer que je n'ai d'autre part au livre très fort qui vient de paraître contre lui que d'avoir écrit, il y a deux ans, à M. Maffei, la lettre qu'on vient d'imprimer.

Assurez-le d'ailleurs que j'ai en main de quoi le confondre et le faire mourir de bonte , et que je suis un ennemi plus redoutable qu'il ne pense. Je vous embrasse. Envoyez-moi des plumes d'or, si vous avez de la monnaie. Je suis las de ne vous écrire qu'avec une plume d'oison. A M. LE COMTE DES ALLEURS. A Cirey, le 96 novembre. Si vous n'aviez point signé, monsieur, la lettre ingénieuse et solide dont vous m'avez honoré , je vous aurais très bien deviné. Je sais que vous êtes le seul homme de votre espèce capable de faire un pareil honneur à la philosophie. J'ai reconnu cette âme de Bayle à qui le ciel, pour sa récompense , a permis de loger dans votre corps. H appartient à un génie cultivé comme le vôtre d'être sceptique. Beaucoup d'esprits légers et inappliqués décorent leur ignorance d'un air de pyrrhonisme; mais vous ne douiez beaucoup que parce que vous pensez beaucoup. . Je marcherai sous vos drapeaux une très grande partie du chemin , et je vous prierai de me donner la main pour le reste de la journée.

- Je crois qu'en métaphysique vous ne me trouverez guère hors des rangs que vous aurez marqués. Il y a deux points dans cette métaphysique; le premier est composé de trois ou quatre petites lueurs que tout le monde aperçoit également ; le second est un abîme immense où personne ne voit goutte. Quand , par exemple , nous serons convenus qu'une pensée n'est ni ronde ni carrée, que les sensations ne sont que dans nous et non dans les objets, que nos idées nous viennent toutes par les sens (quoi qu'en disent Descartes et Malebranche) , que l'âme , etc.; si nous voulons aller un pas plus avant , nous voilà dans le vaste royaume des choses possibles. Depuis l'éloquent Platon jusqu'au profond Leibnitz , tous les métaphysiciens ressemblent, à mon gré , à des voyageurs curieux qui seraient entrés dans les antichambres du sérail du grand-turc, Digitized by Google

29T ANNEE et qui , ayant vu (le loin passer un eunuque , prétendraient conjecturer de là combien de fois sa batusse a caressé cette nuit son odalisque. Un voyageur dit trois, un autre dit quatre, etc.; le fait est que le grand sultan a dormi toute la nuit. Vous avez assurément grande raison d'être révolté de ce ton décisif avec lequel Descartes donne ses mauvais contes de fées ; mais , je vous prie , ne lui reprochez pas l'algèbre et le calcul géométrique ; il ne l'a que trop abandonné dans tous ses ouvrages. Il a bâti son château enchanté sans daigner seulement prendre la moindre mesure. Il était un des plus grands géomètres de son temps ; mais il abandonna sa géométrie, et même son esprit géométrique , pour l'esprit d'invention , de système , et de roman. C'est là ce qui devait le décrier, et c'est, à notre honte, ce qui a fait son succès, il faut l'avouer, toute sa physique n'est qu'un tissu d'erreurs ; lois du mouvement fausses, tourbillons imaginaires démontrés impossibles dans son système, et accommodés en vain par Uuygens ; notions fausses de l'anatomie, théorie erronée de la lumière, matière magnétique cannelée impossible, trois éléments à mettre dans les Mille et une Nuits , nulle observation de la nature, nulle découverte : voilà pourtant ce que c'est que Descartes. Il y avait de son temps un Galilée qui était un véritable inventeur, qui combattait Aristote par la géométrie et par des expériences , tandis que Descartes n'opposait que de nouvelles chimères à d'anciennes rêveries ; mais ce Galilée ne s'était point avisé de créer un univers , comme Descartes ; il se contentait de l'examiner. Il n'y avait pas là de quoi en imposer au vulgaire grand et petit. Descartes fut un heureux charlatan ; mais Galilée était un grand philosophe. Que je suis bien de votre avis, monsieur, sur Gassendi ! Il relâche , comme vous dites énergiquement, la force de toutes ses raisons ; mais un plus grand malheur encore , c'est que les raisons lui manquent. Il a deviné bien des choses qu'on a prouvées après lui. Ce n'est pas assez, par exemple, de combattre le plein par des arguments plausibles; il fallait qu'un Newton , en examinant le cours des comètes, démontrât de quelle quantité elles vont nécessairement plus vite à la hauteur de nos planètes, et que par conséquent elles ne peuvent être portées par un prétendu tourbillon de matière , qui ne peut aller à la fois lentement avec une planète, et rapidement avec une comète , dans la même couche. Il a fallu que M. Bradley découvrit la progression de la lumière , et démontrât qu'elle n'est point retardée dans son chemin d'une étoile à nous , et que, par conséquent ,

il n'y a point là 1758. de matière. Voilà ce qui s'appelle être physicien. Gassendi est un homme qui vous dite» gros qu'il y a quelque part une mine d'or, et les autres vous apportent cet or qu'ils ont fouillé , épuré , et travaillé. Ce ne sera donc point , monsieur, sur la physique que je serai entièrement pyrrhonien; car comment douter de ce que l'expérience découvre, et de ce que la géométrie confirme? Parce que Anaxagore, Leucippe, Aristote, et tous les Grecs babillards, ont dit longuement des absurdités, cela empêche-t-il que Galilée, Cassini , Huygens, n'aient découvert de nouveaux cieux? La théorie des forces mouvantes en sera-t-elle moins vraie? Nous avons la longitude et la latitude de deux mille étoiles dont les anciens ne supposaient pas seulement l'existence , et nous avons découvert plus de vérités physiques sur la terre que Flamsteed ne compte d'étoiles dans son catalogue. Tout cela est peu de chose pour l'immensité de la nature, j'en conviens ; mais c'est beaucoup pour la faiblesse de l'homme. Le peu que nous savons étend réellement les forces de l'âme ; l'esprit y trouve autant de plaisirs que le corps en éprouve dans d'autres jouissances qui ne sont pas à mépriser. Je m'en rapporte à vous sur tout cela. Si le don de penser rend heureux, je vous tiens, monsieur, pour le plus fortuné des hommes. Vous savez jouir, vous savez douter , vous savez affirmer quand il le faut. Vous me donnez très poliment un conseil très sage , c'est de paraître douter des choses que je veux persuader, et de présenter comme probable ce qui est démontré. « Così all'egro fanciul porgiamo aspmi • Di soavc licor gli orli del vaso. » Tasso , Ger. lit»,. c. i , sir. 3. Je vous réponds bien que si j'avais faitquelque découverte , quand je la croirais inébranlable , je la donnerais sous les livrées modestes du doute. Il sied bien d'être un peu honteux quand on fait boire aux gens le vin du cru ; mais permettez-moi de m'excuser si j'ai un peu trop vanté Newton ; j'étais plein de ma divinité. Je ne suis pas sujet à l'enthousiasme , au moins en prose. Vous savez qu'en écrivant V Histoire de Charles XII, je n'ai trouvé qu'un homme où les autres voyaient un héros ; mais Newton m'a paru d'une tout autre espèce. Tout ce qu'il a dit m'a semblé si vrai que je n'ai pas eu le courage de faire la petite bouche. D'ailleurs vous connaissez les Français; parlez avec défiance de ce que vous leur donnez , ils vous prendront au mot. Enfin les ménagements ne feront point passer

298 CORRESPONDANCE. la fausse monnaie pour la bonne , chez la posté* rité ; et si Newton a trouvé la vérité, elle et loi méritent qu'on les présente avec assurance à son siècle. Je passe , monsieur, b un article de votre lettre qui n'est pas le moins essentiel ; c'est le goût épuré que vous y faites paraître. Vous voulez qu'on ne donne h la philosophie que les ornements qui lui sont propres, et qu'on n'affecte point de faire le plaisant ni l'homme de bonne compagnie, quand il ne s'agit que de méthode et de clarté. - Omari res ip» negat , coutenta doceri. A la bonne heure que M. de Fontenelle ait égayé ses Mondes; ce sujet riant pouvait admet* tre des (leurs et des pompons ; mais des vérités plus approfondies sont de ces beautés mêles auxquelles il faut les draperies du Poussin. Vous me paraissez un des meilleurs feseurs de draperie que j'aie jamais vus. Madame du Châtelet est entièrement de votre avis. Elle a un esprit qui , comme le dit La Fontaine de madame de La Sablière, A beauté d'homme avec grâces de fçmme. Liv. xh , fab. xv. Elle a lu et relu votre lettre avec une sorte de plaisir qu'elle goûte rarement. Elle avait déjà été bien contente d'une lance que vous avez rompue sur le nez de Crousaz , en faveur de Bayle. Elle voudrait bien voir un bâillon de votre façon mis dans la bouche bavarde de ce professeur dogmatique. Continuez, monsieur, b faire voir que les personnes d'un certain ordre en France ne passent point leur vie à ramper chez un ministre , ou à traîner leur ennui de maison en maison. Empêchez la prescription de la barbarie , et faites honneur h la France. Permettez-moi de présenter mes très humbles compliments b un autre philosophe mondain qu'on dit aujourd'hui beaucoup plus joufflu que vous, il lit moins que vous Bayle et Cicéron; mais il vit avec vous, et cela vaut bien de bonues lectures. Madame du Châtelet sera aussi transportée que moi , si vous lui faites part de vos idées. Elle en est bien plus digne , quoique je sente tout leur prix. Je suis , etc. A M. DE MAUPERTUIS. Clrey, la *T novembre. J'ai trop tardé à vous remercier, mon grand philosophe ; serez-vous homme b consacrer un quart d'heure b nous faire savoir comment l'enchanteur Dufal a coupé quatre membres b Newton ? Oter tout d'un coup quatre couleurs primitives auz gens l cela est-il vrai? On ne sait plus comment la miséricorde de Dieu est faite ; expliquez-nous le mystère. • Il y a quelque temps que la physique languit a Cirey. Si vous connaissiez quelque jeune indigent qui sût coller, brosser, tracasser de la main, avoir soin d'une machine , la monter, la démonter, envoyez-le-nous. Madame du Châtelet a toujours les mêmes

sentiments pour sir Jsuaç Maupertuis, et, quoique nous ayons perdu quatre couleurs, nous ne vous croyons pas obscurci. Vous savez avec quels sentiments je vous suis attaché pour la vie A M. THIERIOT. Le 22 novembre. Je viens de répondre au livre au beau volume de M. desAillcurs; voici encore une lettre que je devais à M. Clément. Votre paquet arrive dans l'instant que je Bois toutes ces besognes. Me voici avec vous comme un homme qui s'est épuisé avec ses maîtresses , mais qui revient à sa femme. Je n'ai point encore reçu le paquet du prince ; mais grand merci de Fépltre de M. Formont. Je suis bien aise de lui avoir envoyé la réponse avant d'avoir lu sa pièce , et de m'être justifié d'avance de ne plus aimer les vers ; mais dites-lui poliment que , si je ne les avais jamais aimés , je commencerais par les siens. Il est vrai qu'il m'enveloppe dans ses plaintes générales contre les déserteurs d'Apollon. Je ne suis point déserteur, mais je dirai toujours in domo patris mei mansiones multæ sunt ; ou bien avec Arlequin : Ognuno faccia secondo il suo cervello. Je vous avoue que je suis enchanté de l'action de M. de La Popelinière. Il y a là un caractère si vrai , quelque chose de si naturel , de si bon , à prendre intérêt à l'ouvrage d'un autre, à l'examiner, à le corriger, qu'il mérite plus que jamais le nom de Pollion « Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes; • Culpahit duos , etc. » Ho*., de Art. pott., v. 445. Il est l'homme d'Uraoe , et je crois qu'il a le mérite de l'être sans le savoir; car, entre nous, je pense qu'il ne lit guère, et qu'il doit son goût à la manière dont il a plu à Dieu de le former. Je serai à mon tour difficile. Vous allez croire que c'est sur mes vers ; point , c'est sur ceux de Pollion ; qu'il lise et qu'il juge. La modération est le trésor du

Mgr, Digitized by Google

ANNÉE <738. me paraît bien meilleur que l'at/riêut, 1° parce que le trésor est opposé à modération , et parce que attribut est un terme prosaïque..., etc., etc. En fesant ces critiques, qui me paraissent justes, je suis effrayé de la difficulté de faire des vers français ; et je De m'étonne plus que Despréaux employât deux ans à composer une épltre. Je m'en vais raboter plusque jamais, et ôtreaussi inflexible pour moi que je le suis pour Poliion. Votre grande critique que je ne parle pas toujours à Rermotime me parait la plus mauvaise de toutes. Parler toujours à la même personne est d'un ennui de prône. On s'adresse d'abord h son homme , et ensuite k toute la nature ; ainsi en uæ Horace , mille fois plus décousu que moi. Mais nous n'aurons plus de querelle sur cela ; Herraotime est devenu Tbieriot , et chaque épltre est détachée. Ah ! en voici d'une bonne l vous trouvez mauvais ce vers : Main* ce qu'on a pensé que ce qu'il faut savoir ; et vous osez dire que c'est du galimatias pour un bon dialecticien ! Eh bien I mon cher dialecticien , je vous dirai qu'un homme qui étudie la nature , qui fait des expériences , qui calcule , un Newton, un Mariotte, un Huygens , un Bradley, un Maupertuis, savent ce qu'il faut savoir , et que M. Legendre, marquis de Saint-Aubin , dans son Traité de l'opinion, sait ce qu'on a pensé. Je vous dirai que savoir ce qu'ont mal pensé les autres, ! c'est très mal savoir , et qu'un homme qui étudie la géométrie sait, non des opinions, mais des choses , et des choses indépendantes des hommes; voila le point. Je n'exclus pas l'histoire de l'esprit humain , mais je veux qu'on sache que l'eau pèse neuf cents fois plus que l'air, et non pas qu'on s'en tienne à savoir qu'Aristote a cru que l'eau ne pesait que dix fois davantage. Ce vers , ne vous en déplaise , est vrai et précis ; et il restera. Continuez cependant , dites-moi tout ce que l'on pensera et tout ce qu'il faudra savoir. Je suis comme Laflèche , je fais mon profit de tout. Adieu, mon cher Mersenne. Dimilte nobispec cuta nostra, sicut dimittimus criticis nostris. Je fais tant de cas de l'esprit et de l'amitié de Poliion., que je lui dis mon sentiment sans aucun ménagement. Son caractère est au-dessus des simagrées des compliments. Unevérité vaut mieux chez lui que cent fadeurs. Je vous embrasse , j'ai la tête cuite. A propos , j'oubliais encore une correction sans appel , dont j'appelle au bon sens, aa bon goût, et a vous ; att D'où vient qu'avec cent pieds qui lui août inutiiea , vous voudriez qu'on croirait inutiles. Eh l ventresaint-gris , ils sont très inutiles , car il traîne ses pas débiles. Il y a des espèces de reptiles qui ont une trentaine do pattes et qui

n'en vont pas plus vite, comme les autruches ont des ailes pour ne point voler. Dieu est le maître. h M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Novembre.

Pourquoi, mon cher ami, ne pas recevoir M. de Brezé? Pourquoi mettre à portée ce seigneur de penser qu'on n'aime pas à être payé? Puissent tous mes débiteurs me fatiguer de paiement tous les quartiers f j'accepterai cette corvée sans me plaindre. Quelques lettres d'avertissement aux Lézeau, d'Estaing, Richelieu, d'Auneuil, et autres; cela ne coûte rien; et quand on a rempli ses devoirs, on peut sans scrupule avoir recours aux lois. Vale. Le chevalier de Mouhi vous apportera un petit paquet pour moi. Je vous prie de l'assurer de ma tendre amitié, et de l'engager à faire du reste de mes lettres ce qu'il a déjà fait de quelques unes en votre présence; cela est encore d'une importance extrême pour ses intérêts et pour les miens. Vous devez aller à la campagne, et pourquoi ne pas venir à Cirey voir votre ami? Vale iterum. Et le bijou, mon cher abbé! j'oubliais de vous en parler. Prenons-le pour vingt louis; mais, pour le payer, attendez qu'il ait été présenté et trouvé joli. S'il avait le malheur de déplaire, il en faudrait un autre. Vous m'enverrez par le coche deux cent cinquante louis d'or bien empaquetés; cinquante viendront une autre fois. S'ils arrivent tous ensemble, ils seront reçus très favorablement; et on les recevra encore très poliment, s'ils arrivent par compagnies détachées. Procope vous remettra un paquet de friandises, qui seront les bienvenues à Cirey, où vous êtes et où vous serez toujours très aimé et très fêté, si vous y venez. Vale iterum. J'écris à bâtons rompus, mon cher ami. J'ai la tête tellement embrouillée de physique, de chimie, et même de poésie, que je ne sais ce que je fais. Je ne veux pourtant pas envoyer cette lettre sans vous dire que le portrait colorié de Van-Dick est attendu, mais sans impatience. Je voudrais une traduction des Institutions de Boëthius. Puis-je l'avoir bientôt? Vousdonnerai

CORRESPONDANCE. 300 cent francs à madame Le Brun. Vous devez en avoir donné trois cents à M. Thieriot/chczM. de La Popelinière , n'est-ce pas? C'est mon ami depuis plus de vingt ans. Encore douze livres k notre Bourguignon , s'il est toujours dans la pauvreté. La Mare, Linanl, a longe. Etiterumvale. A M. TMERIOT. Le décembre. Nous venons de recevoir le paquet du prince , lequel prince doit un jour vous acheter cent mille écus, s'il en donne sept mille pour un être non pensant, haut de six pieds. J'étais bien pressé, avant-hier, en vous écrivant toutes mes contrecritiques; pardonnez, Mais je lèche en criant la main qui me censure. A propos , nous avons demandé aux valets do chiens , si les chiens peuvent crier quand ils lèchent; ils disent que cela est aussi impossible que de siffler la bouche pleine. Comment va l'Enfant prodigue? Vos amis sontils revenus de la critique de Fierenfat? Un nom doit-il choquer? et ignore-t-on que . daus Ménandre , Plaute, et Térence, tous les noms annoncent les caractères, et qu' Harpagon signifie qui serre? Madame Croupillac n'est-elle pas nécessaire à l'intrigue , puisque c'est elle qui apprend h l'Enfant prodigue toutes les nouvelles? et n'estil pas plaisant et intéressant tout ensemble que cette Croupillac lui dise bonnement du mal de lui-même? Messieurs les critiques , j'en appelle au parterre. Adieu; laissez-moi lo droit de regimber, mais donnez-moi toujours cent coups d'aiguillon. Yale, le amo. A M. HELVETIUS. A Cirey, ce 4 décembre. Mon très cher enfant , pardonnez l'expression , la langue du cœur n'entend pas le cérémonial ; jamais vous n'éprouverez tant d'amitié et tant de sévérité : je vous renvoie votre Êpître apostillée, comme vous l'avez ordonné. Vous et votre ouvrage vous méritez d'être parfaits. Qui peut ne pas s'intéresser à l'un et à l'autre? Madame la marquise du Châtelet pense comme moi , elle aime la vérité et la candeur de votre caractère; elle fait un cas inGni de votre esprit; clic vous trouve une imagination féconde ; votre ouvrage lui paraît plein de diamants brillants; mais qu'il y a loin de tant de talents et de tant de grâces h un ouvrage correct ! La nature a tout fait pour vous; ne lui demandez plus rien ; demandez tout a l'art; il ne vous manque plus que de travailler avec difficulté. Vingt bous vers en quinze jours sont malaisés à faire; et, depuis nos grands maîtres , dites-moi , qui a fait vingt bons vers alexandrins de suite? Je ne connais personne dont ou puisse en citer un pareil nombre. Et voila pourquoi tout le monde s'est jeté dans ce misérable style marotique , daus ce style bigarré et grimaçant , où l'ou allie monstrueusement le trivial

et lo sublime , le sérieux et le comique , le langage de Rabelais , celui de Villon , et celui de nos jours. A la bonne heure , qu'un laid visage se couvre de ce masque. Rien n'est si rare que le beau naturel ; c'est uu don que vous avez ; tirez-cn donc , mon cher ami, tout le parti que vous pouvez ; il ne tient qu'à vous. Je vous jure que vous serez supérieur en tout ce que vous entreprendrez ; mais ne négligez rien. Je vous donne uu bon conseil , après vous avoir donné de bien mauvais exemples. Je mo suis mis trop lard k corriger mes ouvrages ; jo passe actuellement les jours et les nuits k réformer la Ilcnriade , Œdipe, Ilrutus, et tout ce que j'ai jamais fait. N'attendez pas cnmrno moi ; « Si nolis sanus , currcs liydropicus » Hor., lib. i, ep. ii, v. 34. Je songea guérir mes maladies ; mais vous , prévenez celles qui peuvent vous attaquer. Puisque vous chantez l'étude avec taut d'esprit et de courage , ayez aussi le courage de limer cette production vingt fois; renvoyez -la- moi , et que je vous la renvoie encore. La gloire, en ce métierci , est comme le royaume des cieux , et violenti rapiunt illud. Que je sois donc votre directeur pour ce royaume des belles-lettres ; vous êtes une belle âme k diriger. Çontinuez dans le bon chemin, travaillez; je veux que vous fassiez aux belles-lettres et k la France un honneur immortel. Plulus ne doit être que le valet de chambre d'Apollon; le tarif est bientôt connu, mais uncépitre en vers est un terrible ouvrage. Je défie vos quarante fermiers-généraux de le faire. Adieu; je vous embrasse tendrement ; je vous aime comme on aime son fils. Madame du Châtelet vous Tait les compliments les plus vrais ; elle vous écrira , elle vous remercie. Allons , qu'un ouvrage qui lui est adressé soit digne de vous et d'elle. Vous m'avez fait trop d'honneur dans cet ouvrage, et cependant je vous rends la vie bien dure. Adieu ; je vous souhaite la bonne année. Aimez toujours les arts et Cirey. Digitized by Google

ANNEE <738. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Cirey, ce 8 décembre. Aimable ange gardien , vous resterez donc dans votre ciel de Paris ! soyez donc l'a votre ange à vous-même. Angele , cuslodi te ipsum. Travaillez à y être aussi heureux que vous méritez de l'être , et mettez le comble au bonheur de Cirey par le vôtre. Vous n'avez à changer que votre fortune. J'en dis autant à l'aimable compagne de votre vie ; je fais raille vœux pour vous deux. Je ne savais pas que vous demeurassiez avec M. d'Ussé. Voulez -vous bien présenter mes plus tendres respects aux philosophes, père et fils, et à madame d'Ussé? Je devais avoir l'honneur de leur écrire ; mais un cabinet de physique , des vers , et une mauvaise santé , me font manquer à tous mes devoirs. Ne m'oubliez pas , je vous en supplie , auprès de votre frère. J'avais peu d'argent quand La Mare est venu chez madame du Châtelet ; je n'ai pu lui donner que cent livres ; mais pour lettres de change je lui donne la comédie de l'Envieux , qu'il vous apporte corrigée, en vers de six pieds, et bien cachetée. Il la donnera sous son nom , et il partagera le profit avec un jeune homme plus sage que lui et plus pauvre. Recommandez-lui le plus profond secret ; je crois qu'il le gardera , et que l'envie de vous plaire lui donnera toutes les vertus. Je ne lui donne pas cette comédie comme bonne pièce, mais comme bonne œuvre. Adieu ; quand j'aurai des termes pour vous dire combien la reconnaissance, la tendresse, et l'estime , m'attachent à vous , je m'en servirai. (DK LA M Ain DI SKADAMK DD ChATKLIT.) J'ai scellé cette comédie de cinq sceaux , mon cher ami ; voyez si La Marc ne les a pas rompus ; et , surtout , en cas quelle fût refusée , qu'il ne soit pas le maître de la faire imprimer ; cela pourrait attirer des affaires. Ne la lui confiez point ; déposez-la dans les très fidèles mains de mademoiselle Quinault , et qu'il soit à ses ordres et aux vôtres. Il faudra que mademoiselle Quinault la fasse copier et renvoie la copie envoyée , parce qu'il y a de l'écriture de votre ami. Si vous n'approuvez pas qu'on la joue, renvoyez-la; on donnera autre chose à La Marc. Taillez, monsieur d'Argental; rognez, nous sommes entre vos mains. M. de Voltaire vous envoie aussi deux épitres; la deuxième, sur la Liberté, et la quatrième, sur la Modération. Il ne donnera la cinquième que quand vous serez content, et corrigera les trois premières jusqu'à ce que vous lui disiez : C'est assez; mais je crois qu'il est nécessaire d'en faire un corps d'ouvrage suivi , et de les imprimer ensemble , surtout à cause de celle de l'Envie. Mérope COI peut réussir, surtout avec mademoiselle Dumcsuil ;

mais je ne sais si l'on doit la hasarder ; c'est à vous à décider. Il a beaucoup retouché les derniers actes; je ne sais si vous en serez plus content ; mais il y a bien des beautés et des choses prises dans la nature. Sa santé demande peu de travail , et je fais mon possible pour l'empêcher de s'appliquer. Je crois qu'il vaise remettre à l'Histoire de Louis XIV ; c'est l'ouvrage qui convient le plus à sa santé. Si vous venez jamais ici, je crois que vous la lirez avec grand plaisir. Je fais mon possible pour vous donner autant d'envie de venir, que j'en ai de vous dire moi-même combien je vous aime tendrement. Votre ami vous en dit autant. A M. TIUERIOT. Le 6 décembre. Mon très cher ami , mitonnez-moi le manipulateur tous aurez dans peu notre décision. Comrac on imprimait en Hollande les quatre Épîtres , je viens de les envoyer corrigées , très corrigées, surtout la première, et mon cher Thieriot est à la place d'Hermotime. Vous me fâilcs tourner la tête de me dire qu'il ne faut point de tours familiers. Ab ! mon ami , ce sont les ressorts de ce style. Quelque ton sublime qu'on prenne , si on ne mêle pas quelque repos à ces écarts, on est perdu. L'uniformité du sublime dégoûte. On ne doit pas couvrir son cul de diamants comme sa tête. Mon cher ami , sans variété, jamais de beauté. Être toujours admirable , c'est ennuyer. Qu'on me critique, mais qu'on me lise. Passons du grave au doux, du plaisant au sévère. Boileau , Art. poét., 1,76. Gare que le père Voltaire ne soit le père Savonarole! Envoyez le s'Gravesande chez l'abbé ; il ne faut jamais attendre d'occasion pour un bon livre; l'abbé le mettra au coche sur-le-champ. Il me faut le Boërhaave français; je le crois traduit. Il y a une infinité de drogues dont je ne sais pas le nom en latin. Ai-je souscrit pour le livre de M. Brémont ? Aurai-je quelque chose sur les marées parquelquo tête anglaise? Je crois que je verrai demain Wallis et l'Algarotti français *. J'avais proposé à M. Algarotti que la traduction se fit sous mes yeux ; je vous réponds qu'il eût été content de mon zèle. Je ne sache pas qu'on ait imprimé rien de mes lettres à Maffei ; mais ce que j'ai écrit , soit à lui, soit à d'autres , sur l'abbé Desfonlaines , a beaucoup couru. Si on m'avait cru , on aurait plus • La traduction du Newtonlanltmt , par Dupcrron do Caïtera.

302 CORRESPONDANCE. «•tendu , plus poli , et plus aiguisé celle critique. Il était sans doute nécessaire de réprimer l'insolente absurdité avec laquelle ce gazetier attaque tout ce qu'il n'entend point; mais je ne peux être partout , et je ne peux tout faire. Au reste , je ne crois pas que vous balanciez entre votre ami et un homme qui vous a traité avec le mépris le plus insultant dans le Dictionnaire néologique , dans un ouvrage souvent imprimé , ce qui redouble l'outrage, line m'a jamais écrit ni parlé de vous que pour nous brouiller ; jamais il n'a employé sur votre compte uu terme honnête. Si vous aviez la faiblesse honteuse de vous mettre entre un tel scélérat et votre ami, vous trahiriez également et ma tendresse et votre honneur. Il y a des occasions où il faut de la fermeté ; c'est s'avilir de ménager un coquin. U a trouvé en moi un homme qui le fera repentir jusqu'au dernier moment de sa vie ; j'ai de quoi le perdre ; vous pouvez l'en assurer. Adieu ; je suis fâché que la colère finisse une lettre dictée par l'amitié. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Ce 6 décembre. Le coche de Joinville part aujourd'hui chargé de quatre petites bouteilles de liqueurs qui , Dieu merci, seront bues en France *. Elles sont adressées à M. d'Argental , h la Grange-Batelière. Recevez , mon cher ange gardien , ces petites libations que vous fait le mortel dont vous prenez soin. Voici une autre sorte d'hommage ; c'est une cinquième Epître, en attendant que les autres soient dûment corrigées. Lisez-la , ne la donnez point } dites ce qu'il faut réformer. Je voudrais qu'elle fût catholique et raisonnable; c'est un carré rond , mais , en égrugeant les angles , ou peut l'arrondir. Je corrige actuellement la Ilenriade , Brutus , Œdipe, Y Histoire du roi de Suède. Puisque j'ai tant fait que d'être auteur , et que vous avez tant fait que de m'aimer, il faut au moins que vous aimiez en moi un auteur passable. Je crois que le mieux est que mademoiselle Quinault donne l'Envieux sans le mettre sous le nom de La Mare. La pièce est un peu sérieuse , mais on dit que les honnêtes gens réussissent à présent à la comédie mieux que les bouffons. C'est h vous à me le dire. J'ai peur que Thieriot n'ait vn l'Envieux autrefois; mais il est devenu discret ; nous avons étoupé sa trompette. ' M. le comte d'Argental, k la sollicitation de » ea amis, e'était enfla déterminé à ne point accepter l'intendance de SalnwDomlagne. K. J'ai écrit deux fois ù M Hérault , pour avoir le désaveu de Jore ; il m'est essentiel ; comment faire pour l'obtenir? Qu'il est aisé de nuire! que le mal se fait promptement l qu'on est lent ù faire le bien ! Chez vous , c'est tout le contraire. Non ; je ne

sais ce que je dis , car vous ne pouvez faire le mal , vous êtes Je bon principe , vous êtes Orosmade. Madame du Châtelet vous fait mille amitiés. Nous pourrions bien acheter l'hôtel Lambert à Paris , non comme palais , mais comme solitude, et solitude qui nous rapprocherait du plus aimable des hommes. Mes respects h votre adorable femme. Êtes-vous toujours sénateur de Paris? A M. THIERIOT. Cirey, le <0 décembre. Je me venge de vos critiques sur notre ami M. de La Bruère. Vous me donnez le fouet , et je le lui rends. Il est vrai que j'y vais plus doucement que vous ; mais c'est que je suis du métier, et je ne sais que douter quand vous savez affirmer. Je suis peut-être aussi exact que vous, mais je ne suis pas si sévère. Voici donc , mon cher ami , son opéra , que je lui renvoie avec mes apostilles et une petite lettre , le tout adressé à père Mersenne. Je me rends sur quelques unes de vos censures. UÉpître sur l'Homme est toute changée ; enfin je corrige tout avec soin. L'objet de ces six Discours en vers est peut-être plus grand que celui des satires et des épîtres de Boileau. Je suis bien loin de croire les personnes qui prétendent que mes vers sont d'un ton supérieur au sien. Je me contenterai d'aller immédiatement après lui. Comment ne vous êtes-vous pas aperçu que VÊpître surlana ture du Plaisir est précisément celle dont la fin est adressée au prince royal ? comment n'avezvous pas vu que le plaisir est le sujet de tout ce poème? comment enfin n'avez-vous pas reconnu les vers que je vous demandais? Grâce ù Apollon , je les ai retrouvés et refaits, pour vous épargner la peine de me les envoyer. Je ne crois pas que Pollion soit fâché de mes contre-critiques; mais je crois que vous voyez tous deux combien l'art des vers et l'art de juger sont difficiles. Plus on connaît l'art , plus on en sent les épines. ? Ne vous hâtez pas de juger M. Dufal ; cela est trop français ; attendez du moins que vous ayez lu son factura. Je dois souhaiter qu'il ait tort, mais je suis bien loin de le condamner *. ' Trompé par des expériences pea concluantes, M. Dufal avait eru trouver quekfoea erreurs dans VOprtqv* de Newton. K.

ANNÉE 4758 505 Je ne me rends point sur ie Desfontaines , et je
 tous soutiens que le pied-plat dont vous me parlez , qui vous a si
 indignement accoutré dans son libelle néologique , c'est lui-même ; mais je
 ne vous dis que ce que vous savez. Vous cherchez à ménager un monstre
 que vous détestez et que vous craignez. J'ai moins de prudence ; je le hais ,
 je le méprise , je ne le crains pas, et je ne perdrai aucune occasion de le
 punir. Je sais haïr , parce que je sais aimer. Sa lâche ingratitude , le plus
 grand de tous les vices, m'a rendu irréconciliable. Je vous enverrai bientôt la
 tragédie de Brulus entièrement réformée, et dé faite heureusement des
 églogues de Tullie. Je vous enverrai Œdipe tout corrigé , et vous aurez
 encore bien autre chose. Que Dieu me donne vie, et vous serez content de
 moi. Je brûle de vous faire voir les corrections sans fin de la Henriade. Si le
 royaume des cieux est pour les gens qui s'amendent , j'y aurai part ; s'il est
 pour ceux qui aiment tendrement leurs amis, je serai un saint. Platon mettait
 dans le ciel les amis à la première place; j'y serais encore en cette qualité.
 Adieu , mon cher ami ; je vous embrasse tendrement. L'élus Voltaire. A M.
 PRAULT, LIMAIM. A Clrejr, ce 13 décembre. J'ai reçu votre lettre , mon
 cher Prault ; si vous étiez toujours aussi exact , je vous aimerais beaucoup.
 Vous avez donc donné centvingt livres à M. de La Mare , et vous avez plus fait
 que je n'avais osé vous demander. Je me charge du paiement, s'il ne vous
 paie pas. Je vais vous rembourser les cinquante livres que vous avez
 données à M. Linant, et quelque argent que je vous dois. Prenez, à bon
 compte, ces quatre cents livres que je vous envoie en un billet sur mon ami
 l'abbé Moussinot. Vous m'enverrez votre mémoire dans le courant de
 janvier. Sitôt la présente reçue , faites un ballot d'un Bayle entier, bien
 complet, et envoyez- le à M. l'abbé de Breteuil , grand-vicaire à Sens, avec
 une feuille de papier , où vous mettrez , « A « M. l'abbé de Breteuil, de la
 part de son très « humble et très obéissant serviteur Voltaire; o le tout bien
 beau et bien emballé ; c'est un petit présent d'étrennes. Voici les vôtres ci-
 incluses. Tâchez d'imprimer, avec permission , cette nouvelle Épique morale
 , en attendant que je vous envoie le recueil complet et corrigé. La Henriade
 est bientôt prête. Vous prendrez votre parti ; je ne veux que vous faire
 plaisir. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Décembre. On vous apportera , mon
 cher abbé , un journal de la part d'un fripon de jésuite apostat, qui est
 présent libraire en Hollande , et qui se nomme du Sauzet. Vous donnerez
 cent francs pour ce coquin-là , attendu qu'il faut payer les services même

des méchants. Prault fils doit prendre quatre cents francs dans votre trésor. Il a donné de l'argent à Linant et à La Mare ; mais je ne le sais que par lui , et ces messieurs gardent , jusqu'ici, un silence qui n'eai pas , je crois , le silence respectueux , encore moins le silence reconnaissant ; h moins que les grandes passions ne soient muettes. Leurs besoins sont éloquents, mais leurs remerciements sont cachés. Si d'Arnaud est sage, il aura les petits secours dont je favorisais des ingrats. Quand il emprunte trois livres , il faut lui en donner douze; l'accoutumer insensiblement au travail, et, s'il se peut , h bien écrire. Recommandez-lui ce point; c'est le premier échelon , je ne dis pas de la fortune, mais d'un étal où l'on puisse ne pas mourir de faim. J'ai toujours l'affaire de Jore très k cœur; s'il ne se désiste, il sera poursuivi impitoyablement, A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Ciwy. Mon aimable ange gardien , si j'avais eu quelque chose de bon à dire, j'aurais écrit h MM. d'Ussé; mais écrire pour dire : J'ai reçu votre lettre , et j'ai l'honneur d'être , et des compliments, et du verbiage ; ce n'est pas la peine. Je ne saurais écrire en prose quand je ne suis pas animé par quelque dispute , quelque fait h éclaircir , quelque critique , etc. ; j'aime mieux cent fois écrire en vers ; cela est beaucoup plus aisé, comme vous le sentez bien. Voici donc des vers que je leur griffonne ; qu'ils les lisent , mais qu'ils les brûlent. Venons a i'ÊpUresur la preuve de l'existence de Dieu par le plaisir. Ne pourrait-on pas y faire une sauce , pour faire avaler le tout aux dévots? H est très vrai que le plaisir a quelque chose de divin, philosophiquement parlant; mais, théologiquement parlant, il sera divin d'y renoncer. Avec ce correctif , on pourrait faire passer l'épître; car tout passe. J'ai corrigé encore beaucoup les autres. Un petit mot , s'il vous plaît, sur la dernière , sur l'aventure de la Chine. J'aime vos critiques; elles sont fines, elles sont justes, elles m'encouragent ; poursuivez.

*04 CORRESPONDANCE. Je ne crois avoir fait qu'une action de bon chrétien , et non un bon ouvrage dans ce que vous savez ; et, comme il faut que les bonnes œuvres soient secrètes , je vous prie de recommander à La Mare le pins profond secret. D'ailleurs , qu'il fasse tout ce que vous lui prescrirez ; c'est ainsi que j'en userais , si j'étais à Paris. Madame du Châtelet fait mille compliments à l'ange gardien, et à cet autre ange , madame d'Argental. Ce Biaise, c'est, ne vous en déplaise, Biaise Pascal ; mais il faudrait un autre nom. Je vous prie d'engager M. d'Argenson à donner des ordres positifs pour que mes ouvrages n'entrent point en France. Jecraigns toujours qu'on y ait glissé quelque chose qui troublerait , je ne dis pas mon repos , mais celui d'une personne que je préfère à moi , comme de raison. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Décembre. Je vous parlerai , mon cher ami , une autre fois d'affaires temporelles ; il est question aujourd'hui d'affaires d'honneur. Mérimot et Chanbert vendent un libelle infernal contre moi. Desfontaines , le scélérat Desfontaines , passe pour en être l'auteur , et la voix publique ne se trompe pas. Ce libelle est sous le nom d'un avocat. On ne veut pas que j'aille à Paris demander vengeance et justice ; c'est à voire amitié à la demander pour moi. C'est un service essentiel que vous rendrez à moi et à tous les gens de bien. Mandez-moi que ma présence est absolument nécessaire à Paris; abouchez-vous avec le chevalier de Mouhi , et qu'il m'en écrive autant. En attendant , faites publier un monitoire pour connaître l'imprimeur et l'auteur de la Voltaire romane. Chargez de cette besogne un huissier adroit , . actif, et intelligent. Faites acheter ce libelle atroce chez Chaubert , en présence de deux témoins. Vous en ferez faire secrètement chez un commissaire un petit procès-verbal recordé de ces deux témoins, et nous poursuivrons en temps et lieu. Voilà l'essentiel pour le moment. Surtout , mon cher ami, n'épargnez pas l'argent; s'il doit être prodigué, c'est quand il s'agit de son honneur. A MADAME DEMOULIN. A Paris, décembre. Je vous rends à l'un et à l'autre mon amitié ; je vois par vos démarches qu'en effet vous ne m'avez point trahi , et que , quand vous m'avez dissipé vingt-quatre mille livres d'argent, il y a eu seulement du malheur , et non de mauvaise volonté. Je vous pardonne donc de tout mon cœur) et sans qu'il me reste la moindre amertume dans le cœur. Tout mon regret est de me voir moins en état d'assister les gens de lettres comme je faisais. Je n'ai plus d'argent; et, quand il a fallu, en dernier lieu, faire de petits plaisirs à M. Linant et à M. La Mare , j'ai été obligé de faire avancer

les deniers par le sieur Prault jeune , libraire fort audessus de sa profession. Je me flatte que M. Linant aura enfin heureusement fiui cette tragédie dont je lui ai donné le plan il y a si long-temps. Je lui souhaite un succès qui lui donne un peu de fortune et beaucoup de gloire. Ce serait avec bien du plaisir que je lui écrirais; mais vous savez que de malheureuses plaintes domestiques et une juste indignation de madame la marquise du Châtelet contre sa sœur me lient les mains. J'ai donné ma parole d'honneur de ne point lui écrire , je la tiens ; mais je ne l'ai point donnée de ne le point secourir , et je le secours. Passez donc chez M. Prault fils , et priez-le de donner encore cinquante livres a M. Linant. Surtout que M. Linant donne sa tragédie à imprimer à M. Prault ; c'est une justice que ce libraire aimable mérite. Faites le marché vous-même ; quand je dis vous, je dis votre mari ; cela est égal. Vous devriez engager M. Linant à écrire, sans griffonner, une lettre respectueuse , pleine d'onotion et d'attachement, à M. le marquis du Châtelet , et autant à madame. Ce devoir bien rempli pourrait opérer une réconciliation peut-être nécessaire à la fortune de M. Linant. Je voudrais qu'il pût dédier sa pièce à madame la marquise du Châtelet. Je me ferais fort de l'en faire récompenser. L'aimable Prault a encore donné cent vingt livres pour moi au sieur La Mare. Je n'ai point de nouvelles de ce petit hanneton ; il est allé sucer quelques fleurs a Versailles. A M. THIERIOT. A Cirey, le 80 décembre Mon cher Thieriot, vous avez dû recevoir une lettre pour le prince royal. En voici une assez singulière pour M. de Maupertuis. Je vous prie de la lui donner avec cent cinquante livres qu'il mettra dans le tronc des Laponnes , et de lire les petits versiculcts qui se trouvent dans cette lettre à sir Uaac; c'est une petite formule de quête pour les Laponnes , suivant les rites de l'abbé de SaintPierre d'Utopie, qui appellera cela, s'il veut, bienfesance; mais c'est une réparation que la France doit. Nous ne sommes point public spirited en Fraucc ; nous n'en avons pas même le mot . Digitized by Google

303 A N N £ E 4758 Nation légère et dure ! L'abbé Moussinot a cent écus tout prêts. Me voilà à sec pour quelque temps, mais mon cœur n'y est jamais. 'Je n'ai nul empressement pour le palais Lambert, car il est à Paris. Si madame du Châtelet veut l'acheter, il lui coûtera moins que vous ne dites. Je vivrai avec clic là comme à Cirey ; et, dans un Louvre ou dans une cabane, tout est gai. Je ne crois pas que cette acquisition dérange trop sa fortune, et je crois que je pourrai toujours la voir jouir d'un état très honorable, avec une sage économie qu'il faut recommander à sa générosité. Dites au très aimable M. Helvétius que je l'aime infiniment, et que je dis toujours, en parlant de lui : « Macte anima, generose puer; sic ilur ad aslra. » *Æ/ieiJ*., lib. ix, v. 641. Apparemment que le petit La Mare espère beaucoup de vous et peu de moi, car, depuis que je lui ai donné cent livres d'une part, et cent vingt de l'autre, je n'entends pas parler de lui. Il ne m'en a pas seulement accusé la réception. Comme j'en ai usé de même avec Linant, et que vous m'avez mandé, il y a quelque temps, qu'il avait tenu des discours fort insolents de Cirey, je vous prie de me mander quels sont ces discours. Rien n'est si triste qu'un soupçon vague. Il faut savoir sur quoi compter. Demi-confiance est torture. Il faut tout ou rien, en cela comme en amitié. Je vous souhaite la bonne année, et vous embrasse tendrement. A M. DE MAÛPERTUIS. A Cirey, le 20 décembre Sir Isaac, madame la marquise du Châtelet, et moi indigne, nous sommes si attachés à ce qui a du rapport à votre mesure de la terre et à votre voyage au pôle, nous sommes d'ailleurs si éloignés des mœurs de Paris, que nous regardons votre Lapone trompée comme notre compatriote. Nous proposerions bien qu'on mît, en faveur de cette tendre Ilyperborécenne, une taxe sur tous ceux qui l'en croient pas la terre aplatie; mais nous n'osons exiger de contributions de nos ennemis. Demandons seulement des secours à nos frères. Faisons une petite quête. Ne trouverons-nous point quelques cœurs généreux que votre exemple et celui de madame Clairaut auront touchés? Madame du Châtelet Cette Lapone avait une sœur avec elle, et leur nom était Plalscont. Voltaire, dans une lettre de mars 1734, à d'Arftens, parle de la quête faite par Mauperluis en faveur de ces deux habitantes » de la zone glaciale. H. telet, qui n'est pas riche, donne cinquante livres; moi, qui suis bien moins bon philosophe qu'elle, et pas si riche, mais qui n'ai point de grande maison à gouverner, je prends la liberté de donner cent francs. Voilà donc cinquante écus qu'on vous apporte; que quelqu'un de vous tienne la

Itourse, et je parie que vous faites mille écus en peu de jours. Cette petite collecte est digne d'être à la suite de vos observations ; et la morale des Français leur fera autant d'honneur , dans le Nord , que leur physique. Le Nord est fécond en infortunes amoureuses , depuis l'aventure de Calisto. Si Jupiter avait eu mille écus, je suis persuadé que Calisto n'eût point été changée en ourse. Pour encourager les âmes dévotes à réparer les torts de l'amour, je serais d'avis qu'on quêtât à peu près de cette façon : La voyageuse Académie Recommande à l'humanité, Comme à la tendre charité, Un gros tendron de Laponie. L'amour, qui fait tout son malheur, Des feux embrasa son cœur Parmi les glaces de Bothnie. Certain Français la séduisit ; Cette erreur est trop ordinaire , Et c'est la seule que l'on fit En allant au cercle polaire. Français, montrez- vous aujourd'hui Aussi généreux qu'infidèles; S'il est doux de tromper les belles, Il est doux d'être leur appui. Que les Lapons , sur leur rivage , Puissent dire dans tous les temps : Tous les Français sont bienfaisants; Nous n'en avons vu qu'un volage. Vous me direz que cela est trop long ; il n'y a qu'à l'exprimer en algèbre. Adieu ; je n'ai point d'expression pour vous dire combien mon cœur et mon esprit sont les très humbles serviteurs et admirateurs du vôtre. Madame du Châtelet, seule digne de vous écrire, ne vous écrit point, je crois, cet ordinaire. Voltaire. jY. B. Je vous supplie d'écrire toujours français par un a , car l'académie française l'écrit par un 0. A M. DE FORMONT. A Cirey, ce 10 décembre. J'ai lu, monsieur, la belle épître que vous avez bien voulu m'envoyer, avec autant de plaisir que si elle ne m'humiliait pas. Mon amitié pour vous l'emporte sur mon amour-propre. Vous faite* 20 Digitized by Google

CORRESPONDANCE. 50(» des vers alexandrins comme on en fesail il y a ! cinquante ans , et comme j'en voudrais faire. Il ! est vrai que vos derniers vers me font tristement J sentir que je ne peux me flatter que la Ilenriade 1 ait jamais une place à côté des l>ons ouvrages du siècle passé ; mais il faut bien que chacun soit à sa place. Je lâche au moins de rendre la mienne moins méprisable, en corrigeant chaque jour tous mes ouvrages. Je n'épargne aucune peine pour mériter un suffrage tel que le vôtre, et je viens encore d'ajouter et de réformer plus de deux cents vers pour la nouvelle édition de la Ilenriade qu'on prépare. Je me flatte du moins que le corn pas des mathématiques ne sera jamais la mesure de mes vers ; et, si vous avez versé quelques larmes a Zaïre ou a Alzire , vous n'avez pointtrouvé parmi les défauts de ces pièces-là l'esprit d'analyse , qui n'est bon que dans un traité de philosophie , et la sécheresse , qui n'est bonne nulle part. Il a couru quelques Épîtres très informes sous mon nom. Quand je les trouverai plus dignes de vous être présentées , je vous les enverrai. En attendant , voici un de mes sermons 1 que je vous envoie , avant qu'il soit prêché publiquement. Je vous prie , comme théologien du monde , et comme connaisseur, et comme poète ,de m'en dire votre avis. Vous y verrez un peu le système de Pope , mais vous verrez aussi que c'est aux Anglais plutôt qu'à nous qu'il faut reprocher le tou éternellement didactique, et les raisonnements abstraits soutenus de comparaisons forcées. Je vous supplie , que l'ouvrage ne sorte point de vos mains. Je compte sur votre critique autant que sur votre discrétion ; j'ai également bcsoin de l'uno et de l'autre. Le fond du sujet est délicat, et pourrait être pris do travers; je voudrais ne déplaire ni aux honnêtes gens ni aux superstitieux ; enseignez-moi ce secret-là. Vous ne me dites rien de madame du Deffand ni de M. l'abbé de Rolhelieu. Si pourtant vous voulez leur faire ma cour d'une lecture de mon ouvrage, vous me ferez un vrai plaisir. Avec vos critiques et Jes leurs , il faudra qu'il devienne très bon , ou que je le brûle. Je m'imagine que vous allez quelquefois chez madame de Bérenger , et que c'est là que vous voyez le plus souvent M. l'abbé de Rolhelin , qui m'a un peu renié devant les hommes ; mais je le forcerai à m'aimer et à m'estimer. Mandez-moi tout naïvement comment aura réussi mon Chinois chez madame de Bérenger, à qui je vous prie de présenter mes respects , si elle s'en soucie. Pour vous', mon cher Formont (et non Four• I 1 - , | » Le siiiime Discourt. 1 mont, Dieu merci), aimez-moi hardiment, par* ' lez-moi de même. Madame du Châtelet, pleine ! d'estime

pour vous et pour vos vers, vous fait les plus sincères compliments. Je suis à vous pour jamais. A M. THIERIOT. Clrey, le 24 décembre Ce scélérat d'abbé Desfontaines a donc enfin obtenu ce qu'il désirait ! Il m'a ôté votre amitié. Voilà la seule chose que je lui reproche. Je ne m'attendais pas que depuis le -M décembre que son libelle 1 a paru , je ne recevrais qu'une lettre de vous. Si vous m'aviez écrit avec amitié, et tout uniment comme à l'ordinaire, je n'aurais point eu à me plaindre. Personne no vous a jamais demandé de lettre ostensible; mais, moi, je demandais à votre cœur des marques de votre amitié , et j'ai eu la mortification de n'en recevoir aucune, pendant que les plus indifférents m'écrivaient les choses les plus fortes et les plus touchantes , et m'offraient les plus grands services. Madame et monsieur du Châtelet, madame de Champbonin , tout ce qui est ici, effrayés de votre silence. , ne savent à quoi l'attribuer. Pour moi , qui no pense pas seulement à Desfontaines, et qui ne pensais qu'à l'amitié, je ne me crois outragé que par l'inquiétude où vous me laissez. A M. L'ABBÉ D'OLIVET. Ce *) décembre. On m'apporte dans le moment le libelle do l'abbé Dcsfontaincs contre vous, mon cher maître. Je crois que le public eu pensera comme votre académie. En vérité, ce misérable n'a voulu que gaguer de l'argent ; car quel est le but de son livre, s'il vous plaît? De prouver qu'on pardonne en poésie des tours hardis , des phrases incorrectes , que la prose ne souffre pas? Eh I n'est-ce pas précisément ce que vous avez dit? à cela près que vous l'avez dit le premier, et en homme qui possède sa langue et qui est un des plus grands maîtres. Ou il vous combat mal à propos , ou il retourne vos idées. Était-ce la peine de faire un livre? Il la imprimé à Avignon; Mais je crois qu'il n'est pas sauvé , Quoiqu'il soit en terre papale. M. Tliieriol vous a sans doute fait voir le Mémoire que je suis obligé de publier contre cet ennemi de la probité et de la vérité. Je viens d'y ajouter un article qui vous regarde , c'est dans l'énumération des gens de mérite qu'il a attaqués. * l.a foltairomanie Digitized b/ Google

ANISEE 1739. 507 Voici les paroles : « Il s'honorait de l'amitié et « des instructions de M. l'abbé d'Olivet. Il fait • imprimer furtivement un livre contre lui ; il ose « l'adresser à l'académie française, et l'académie « flétrit à jamais dans ses registres le livre, la « dédicace, et l'auteur. » Je vous prie de vous souvenir de ce que je vous ai mandé au sujet de l'écrit que je vous communiquai; il y a quelques années , et duquel on a tiré les matériaux du Préservatif. Pour vous faire voir que l'abbé Desfontaines ne me prend pas tout mon temps, je vous envoie un des nouveaux morceaux qui entreront dans la belle édition qu'on prépare k Paris de lu Henriade. J'y joins le commencement de l'Histoire du Siècle de Louis xiv. Ne souffrez pas qu'on en prenne copie. Euvoyez-moi, en échange, votre préface sur Cicéron, car j'aime k gagner k mes marchés. Communiquez tout cela, je vous eu prie, k vos amis, et surtout k M. l'abbé Dubos, et tâchez de tirer do lui quelques boones instructions sur mon histoire, k laquelle je consacrerai les dernières années de ma vie. Je vous prie de me faire avoir le Coup d'état de Silhon ; vous avez cela dans votre bibliothèque de l'académie ; M. Tbieriot me l'enverra. Ditesraoi en quelle année le Testament prétendu du cardinal de Richelieu commença k paraître. J'ai de bonnes preuves que ce testament n'est pas plus «le lui que le Testament de Colbert, de Louvois, «lu duc de Lorraine Charles, et tant d'autres testaments, ne sont de ceux k qui on en fait honneur. Celui qu'on attribue a Richelieu est, comme tous les autres, plein de contradictions. Adieu; je vous embrasse. AU R. P. TOL'RNEMINE. (Décembre.) Mon très cher et très révérend père, est-il vrai que ma Mérope vous ait plu? Y avez-vous reconnu quelques uns de ces sentiments généreux que vous m'avez inspirés dans mon enfance ? Si placet » tuum est ; ce que je dis toujours en parlant de vous et du P. Poréc. Je vous souhaite la bonne année et une vie aussi longue que vous la méritez. Aimez-moi toujours un peu, malgré mou goût pour Locke et pour Newton. Ce goût n'est point un enthousiasme qui s'opiniâtre contre des vérités. « Nullius addictus jurare in verba magislri. » J'avoue que Locke m'avait bien séduit par cette idée que Dieu peut joindre quand il voudra le don le plus sublime de penser k la matière eu apparence la plus informe. Il me semblait qu'on ne pouvait trop étendre la toute-puissance du Créa leur. Qui sommes-nous, disais-je, pour la borner? Ce qui me conflrmait dans ce sentiment, c'est qu'il semblait s'accorder k merveille avec l'immortalité de nos âmes. Car, la matière ne périssant pas, qui pourrait empêcher la toute-puissance divine

do conserver le don éternel de la pensée k une portion de matière qu'il ferait subsister éternellement? Je n'apercevais pas l'incompatibilité , et c'est en cela probablement que je me trompais. Les lectures assidues que j'ai faites de Platon , de Descartes , de Malebranche, de Leibnitz, de Wolff et du modeste Locke, n'ont servi toutes qu'a me faire voir combien la nature de mon âme m'était incompréhensible, combien nous devons admirer la sagesse de cet Être suprême qui nous a fait tant de présents dont nous jouissons sans les connaître, et qui a daigné y ajouter encore la faculté d'oser parler de lui. Je me suis toujours tenu dans les bornes où Locke se renferme, n'assurant rien sur notre âme , mais croyant que Dieu peut tout. Si pourtant ce sentiment a des suites dangereuses , je l'abandonne k jamais de tout mon cœur. Vous savez si le poème de la Henriade , dont j'espère vous présenter bientôt une édition très corrigée, respire autre chose que l'amour des lois et l'obéissance au souverain. Ce poème enfin est la conversion d'un roi protestant k la religion catholique. Si dans quelques autres ouvrages qui sont échappés à ma jeunesse (ce temps de fautes) qui n'étaient pas faits pour être publics, que l'on a tronqués, que l'on a falsifiés, que je n'ai jamais approuvés, il se trouve des propositions dont on puisse se plaindre, ma réponse sera bien courte ; c'est que je suis prêt d'effacer sans miséricorde toute qui peut scandaliser , quelque innocent qu'il soit dans le fond. Il ne m'en coûte point de me corriger. Je réforme encore ma Henriade; je retouche toutes mes tragédies; je refonds Y Histoire de Charles XII. Pourquoi en prenant tant de peine pour corriger des mots, n'en prendrais-je pas pour corriger des choses essentielles , quand il suffit d'un trait de plume? Ce que je n'aurai jamais k corriger, ce sont les sentiments de mon cœur pour vous et pour ceux qui m'ont élevé ; les mêmes amis que j'avais dans votre collège, je les ai conservés tous. Ma respectueuse tendresse pour mes maîtres est la même. Adieu, mon révérend père- je suis pour toute ma vie , etc. A M. THIÉRIOT. Le i janvier. Il y a vingt ans, mon cher ami, que je suis (k20.

508 CORRESPONDANCE. venu liumuie public par mes ouvrages , el que , par une conséquence nécessaire, je dois repousser les calomnies publiques. Il y a vingt ans que je suis votre ami , el que tous les liens qui peuvent resserrer l'amitié nous unissent l'un à l'autre. Votre réputation m'intéresse, comme je suis persuadé que la mienne vous touche ; et tes lettres à son altesse royale font foi si j'ai bien rempli ce devoir sacré de l'amitié, de donner de la considération à ses amis. Aujourd'hui , un homme détesté universellement par ses méchancetés, un homme à qui on a justement reproché son ingratitude envers moi , ose me traiter de menteur impudent , quand on lui dit que, pour prix de mes services, il a fait un libelle contre moi. Il cite votre témoignage , il imprime que vous désavouez votre ami , el que vous êtes honteux de l'être encore. Je ne sais que de vous seul qu'en effet l'abbé Desfontaines, dans le temps de l'incendie, lit contre moi un libelle; je ne sais que de vous seul que ce libelle était une ironie sanglante, intitulée Apologie du sieur de Voltaire. Non seulement vous nous en avez parlé dans votre voyage à Cirey, en présence de madame la marquise du Châtelet , qui l'atteste; mais, en rassemblant vos lettres, voici ce que je trouve dans celle du 6 août 1729 : « Ce scélérat d'abbé Desfontaines veut toujours « me brouiller avec vous; il dit que vous ne lui « avez jamais parlé de moi qu'en termes outrageants, etc. « Il n'a que quatre cents livres de rente de chez » lui ; et il gagne par an plus de mille écus par * ses infidélités et par ses bassesses. Il avait fait « contre vous un ouvrage satirique, dans le temps « de Bicêtre , que je lui fis jeter dans le feu , el « c'est lui qui a fait faire une édition du poème « de la Ligue , dans lequel il a inséré des vers satiriques de sa façon, etc. » J'ai plusieurs lettres de vous, où vous me parlez de lui d'une manière aussi forte. Comment donc se peut-il faire qu'il ait l'impudence de dire que vous désavouez ce que vous m'avez dit, ce que vous m'avez écrit tant de fois? Qu'il démente une perfidie qu'il m'a avouée lui-même , dont il m'a demandé pardon , et dans laquelle il est retombé ensuite , cela est dans son caractère : mais qu'il atteste contre moi le témoignage authentique de mon ami , qu'il me fasse passer pour un calomniateur, qu'il me déshonore par votre bouche , le pouvez-vous souffrir? , Ceci est un procès où il s'agit de l'honneur ; vous y intervenez comme témoin, comme partie, comme moitié de moi-même. Le public est juge, et il faut produire les pièces. Vous ne direz pas, sans doute : « Je n'ai que faire de cette querelle , i « je suis un particulier qui veut vivre

paisiblement « et dans des plaisirs tranquilles; je ne me coin « mettrai pas pour un ami. » Ceux qui vous donneraient de tels conseils voudraient vous faire commettre une action dont votre âme est incapable. Non, il ne sera pas dit que vous me trahirez, que vous désavouerez votre parole, votre seing, et la notoriété publique; que vous abandonnerez l'honneur d'un ami de vingt ans, lié si étroitement avec le vôtre; et pour qui? pour un scélérat qui est chargé de l'horreur publique, pour votre ennemi même, pour celui qui vous a outragé cent fois, et dont les injures les plus avilissantes subsistent imprimées contre vous dans son Dictionnaire néologique. Quelles seraient la surprise et l'indignation du prince royal, qui m'honore d'une bonté si excessive, et qui m'a lui-même daigné témoigner par écrit l'horreur que l'abbé Üesfontaines lui inspire? quels seraient les sentiments de madame la marquise du Châtelet, de tous mes amis , j'ose dire de tout le monde? Consultez Al. d'Argental. Demandez enfin h votre siècle, et voyez , peut-être (si on le peut) , dans la postérité, voyez, dis-je , s'il serait glorieux pour vous d'avoir abandonné votre ami intime et la vérité pour Desfoulaincs , el d'avoir plus craint de nouvelles injures de co misérable , que la honte d'être publiquement infidèle à l'amitié, à la vérité, aux liens de la société les plus sacrés. Non, sans doute, vous n'aurez jamais ce reproche à vous faire. Vous montrerez In fermeté et la noblesse dame que je dois attendre de vous; l'honneur même do preudre publiquement le parti de l'amitié n'entrera pas dans vos motifs. L'amitié seule vous fera agir, j'en suis sûr, et mou coeur me le dit ; il me répond du vôtre. L'amitié seule, sans d'autre considération , remportera. Il faut que l'amitié et la vérité triomphent de la haine et de la perfidie. C'est dans ces sentiments et dans ces justes espérances que je vous embrasse avec plus de tendresse que jamais. 4 M. L'ABBÉ MOÛSSJNOT. A Cirey, le «janvier. Une compote de marrons glacés, de cachou, de pastilles, et de louis d'or, est arrivée a“rc tant do mélange de bruit et de sassements continuas, que la boîte a crevé. Tout ce qui n'est pas or est eu cannelle, et ciuq louis se sout échappés dans les l»atailles ; ils ont fui si loin qu'on ne sait où ils sont. Bon voyage h ces messieurs! Quand vous m'enverrez les cinquante suivants, mon cher ami, mettez- les à part bien cachetés , à l'abri des culbutes. Je vous recommande toujours les Lézcau , les d'Auucuil, Villars, d'Estaing, Clément , Arouet, Digitized by Google

ANNÉE 1737. J. et autres ; il est bon de les accoutumer à un paiement exact, et de ne pas leur laisser contracter de mauvaises habitudes. — Je vous demande pardon, mon cher ami ; mais ma délégation est un droit, et ce serait l'infirmier que de la soumettre au prince de Guise. Point de politesses dangereuses, même envers les altesses. Au chevalier de Mouhi, encore cent francs et mille excuses; encore deux cents et deux mille excuses à Prault fils. Un louis d'or et d'Arnaud sur-le-champ. J'ai pardonné à Üeraoulin, je pardonne encore à Jorc ; le premier est repentant, le second a donné son désistement à M. Hérault; il a avoué ce que j'avais deviné. Il est pauvre, je ferai quelque chose pour lui. Je suis un peu malade, mais je vous aime comme si je me portais bien. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Le 2 janvier. Je reçois votre paquet, mon cher ami, et je vous félicite de deux choses qui me paraissent importantes au bonheur de votre vie : de votre accommodement avec votre famille, et de votre ardeur pour l'étude. Mais songez à votre santé, modérez-vous, et n'étudiez dorénavant que pour votre plaisir. Tout ce qui sort de votre plume me fait grand plaisir ; mais je fais plus de cas encore d'une saine santé que d'une grande réputation. Je ne désespère pas que vous ne reveniez un jour en France. Vous verrez qu'à la fin on aime à revoir sa patrie, ses proches, ses amis. Votre séjour dans les pays étrangers aura servi à vous orner l'esprit. Vous auriez peut-être été, en France, un officier débauché ; vous serez un savant, et il lui tiendra qu'à vous d'être un savant respecté. Le temps fait oublier les fautes de jeunesse, et le mérite demeure. Écrivez-moi, je vous en prie, ce que vous savez des Lettres. Son excellence M. Van-lloey, ambassadeur des États, leur a écrit vivement. Si vous avez quelques lumières à me donner, je n'en abuserai pas. L'abbé Desfontaines, votre ennemi, le mien, et celui de tout le monde, vient de faire contre moi un libelle diffamatoire si horrible, qu'il a excité l'indignation publique contre l'auteur, et la bienveillance pour l'offensé, peine ordinaire de la calomnie. Rousseau est à Paris, sous le nom de Riclier, caché chez le comte du Luc. Le dévot Rousseau a débuté à Paris par des épigrammes qui sentent le vieillard apoplectique, mais non le dévot. Il a fait une Ode à la Postérité, mais la postérité ne saura rien; le siècle présent l'a déjà oubliée. Il n'en sera pas de même de vos Lettres. Je vous embrasse ; je suis à vous pour jamais. A M. LE COMTE D'ARLENT. Cirey, le 7 janvier. Mon cher ange gardien, faites tout ce qu'il vous plaira pour l'Envieux ; mais tâchez que Prault présente à l'examen avec adresse

VEpître sur l'Homme. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à un Français de dire d'une manière gaie, et sous l'enveloppe d'une fable, ce qu'un Anglais * a dit tristement et sèchement dans des vers métaphysiques traduits lâchement? Je ne suis point fâché que feu Rousseau soit à Paris, mais il est un peu étrange qu'il ose y être après ce qu'il a fait contre le parlement. Il n'y a qu'heur et malheur en ce inonde. Enfin vous l'avez emporté ; je fais une tragédie 2, et il n'y a que vous qui le sachiez. C'est un père trahi par une fille dont il est l'idole, et qui en est idolâtrée. C'est une fille malheureuse, sacrifiant tout à un amour effréné, sauvant la vie à son amant, quittant tout pour lui, et abandonnée par lui ; c'est un combat perpétuel de passions; c'est au père massacré par l'amant, qui abandonne cette fille infortunée ; ce sont des crimes presque involontaires, et des passions insurmontables. Figurez-vous un peu de Chimène, de Roxane, et d'Ariane ; ces trois situations s'y trouvent; la même personne les éprouve. Il y a de l'action théâtrale, et nul embarras. Je ne réponds pas du reste, mais j'ai une envie démesurée de vous faire pleurer. Je fais les vers. Adieu pour trois mois, Kuclyde ; adieu, physique. Revenez, sentiments tendres, vers harmonieux; revenez faire ma cour à monsieur et madame d'Argental, à qui je suis dévoué pour toute ma vie avec la tendresse la plus respectueuse. Madame du Châtelet reçoit dans le moment une nouvelle lettre de vous. Je suis touché aux larmes de vos bontés. Vous êtes le plus respectable, le plus charmant ami que j'aie jamais connu. Soit, plus à l'Enfer. Pour la tragédie, je veux la travailler si bien que vous ne l'aurez de longtemps; mais je vous en tracerai, si vous l'ordonnez, un petit plan. On dit qu'on va donner Mécènes; je souhaite qu'il ait du succès, et que ma pièce en ait aussi. Il est certain que c'est une chose bien cruelle qu'après vingt-cinq ans d'amitié, Thieriot désavoue ce qu'il m'a dit cent fois en présence de témoins, et, au dernier lieu, en présence de madame du 'Pope. ' Zulime. -1 Tragédie de De&cbamps. Digitized by Google

CORRESPONDANCE. 310 Châtelet. Je vous jure que je u'ai jamais su que de lui que l'abbé Desfontaines , pour prix de mes services, avait fait un libelle ironique et sanglant, intitulé Apologie de l'o/fflô'c. Tonlccqueje crains, c'est que Tbieriot u'ait envoyé le nouveau libelle au prince royal pour se donner de la considération. Si cela est vrai (comme on me le mande) , il hasarde plus qu'il ne pense. Madame du Châtelet peut vous dire que l'amitié dont ce prince honore Cirey est quelque chose de si vif et de si singulier , que Tbieriot serait 'a jamais perdu dans son esprit. Au reste, je crois encore que l'amitié et l'humanité l'ont empêché de faire à son altesse royale un présent si infâme. En souhaitant la bonne année à M. de Maurepas, je lui demande, en passant, justice contre l'abbé Desfontaines, qui, après avoir avoué pendant trois ans la traduction de mon Essai anglais, que j'ai eu la bonté de lui corriger, ose la mettre aujourd'hui sur le compte de feu M. de Plclo. Il sera nécessaire de faire une espèce de réponse au libelle diffamatoire ; il le faut pour les pays étrangers , et même pour beaucoup de Français. Je vous réponds que la réponse sera sage , attendrissante , appuyée sur des faits , sans autre injure que celle qui résulte de la conviction de la calomnie ; je vous la soumettrai. Je suis trop heureux qu'cnün tout ayant été vomi , il puisse s'ensuivre une guérison parfaite. A M. THIERIOT. 7 janvier. Pourquoi avez-vous écrit une lettre sèche et peu convenable à madame du Châtelet, dans les circonstances présentes? Au nom de notre amitié, écrivez-lui quelque chose de plus fait pour son cœur. Vous connaissez la fermeté et la hauteur de son caractère ; elle regarde l'amitié comme un nœud si sacré, que la moindre ombre de politique en amitié lui paraît un crime. Comment lui dites-vous que vous haïssez les libelles autant que vous aimez la critique , après lui avoir envoyé la lettre manuscrite contre Moncrif , les vers contre Bernard , contre mademoi«elle Salle ? Que voulez-vous qu'elle pense? Encore une fois, mandez-lui que vous ne balancez pas un moment entre Desfontaines et votre ami ; rendez gloire à la vérité. Non , vous n'avez point oublié le titre du libelle de Desfontaines ; il était intitulé Apologie du sieur de Voltaire. Elle '•n a ici la preuve dans deux de vos lettres ; nous en avons parlé dans votre dernier voyage. Paraître reculer, paraître se rétracter avec elle, c'est un outrage. Hélas ! c'en serait un de ne pas engager le combat pour son ami. Que sera-ce de fuir dans la bataille ! Des amis de deux jours brûlent de prendre ma défense, et vous m'abandonnere*, tendre ami de vingt-cinq ans

I vous donnerez h M. de Richelieu le sujet de dire encore que je suis décrié par vous-même l Que dira le prince royal? que diront ceux qui savent aimer? Peut-être qu'à souper, chez Lais ou Catulle , Cet examen profond passe pour ridicule. Mais , mon ami , n'est-on fait que pour souper? ne vit-on que pour soi? n'est-il pas beau de justifier son goût et son cœur , en justifiant son ami ? Dites-moi tout naturellement si vous avez envoyé le libelle au prince royal. Cela est d'une importance extrême. Parlez à M. d'Argenson , dites-lui les choses les plus tendres pour moi. Voyez M. d'Argenlal. Écrivez au prince que je suis malade, et comptez sur votre ami pour jamais. A M. BERGER. A Cirey, le 9 janvier. Mon cher ami, une nièce, que j'ai, mariée, a passé sept mois sans m'écrire , et au bout de ce temps elle me demande pardon. Je lui réponds en termes honnêtes, en l'envoyant faire... avec ses pardons ; car je ne suis point tyran , et si je suis aimé, je crois tous les devoirs remplis. Venons à l'application : il est vrai que vous ne m'avez point marié ; mais il y a long-temps que je ne vous ai écrit. Envoyez-moi faire..., et aimez-moi. Grand merci de vos anecdotes. Rassemblez tout ce que vous pourrez, et si vous voulez un jour conduire l'impression du beau Siècle de Louis XIV, ce sera pour vous fortune et gloire. Je remercie l'abbé Desfontaines de s'être si bien démasqué, et d'avoir aussi démasqué Rousseau. Quand je l'aurais payé pour me servir , il n'aurait pu mieux faire. Mais il y a un trait qui demande une trèsgrande attention , et qui me ferait un tort irréparable, si je laissais sur cela le moindre doute ; car le doute, en ce cas , est une honte certaine. Il ose avancer que mon ami Thieriot me désavoue sur l'article du libelle fait contre moi dans le temps de Bicclre. M. Thieriot est, je ne dis pas trop mon ami, je dis trop homme de bien , pour désavouer ses paroles et sa signature, pour démentir ce qu'il m'a écrit vingt fois , ce que j'ai entre les mains , et que je suis forcé de produire. La crainte que lui peut inspirer l'abbé Desfontaines ne sera pas assez forte pour qu'il abandonne la vérité et l'amitié , pour qu'il se déshonore, et pour qui? pour un scélérat Digitized by Google

ANNEE 475#. 3U qui a Tail à Fil. Thicriot même les plus sanglants outrages dans son Dictionnaire néologique. Je vous prie d'aller voiries jésuites , le P. Brumoi surtout. Il vous recevra bien , et comme vous le méritez : qu'il vous montre Mét ope. Assurez-le de mon estime , de mon amitié , et de ma reconnaissance ; dites-lui que je lui écrirai incessamment. Il aime Rousseau , mais il aime encore plus la vérité et la paix. Il me paraît un homme d'un grand mérite. Mettez au net, en sa présence, les procédés de Rousseau et les miens ; faites-lui sentir que, depuis cinquante ans, Rousseau a déchiré maîtres , bienfaiteurs , amis , tous les gens de lettres , et que je suis le dernier h qui il a fait la guerre. Je sais me venger , mais je sais pardonner. J'ai eu des occasions d'exercer ma juste vengeance ; qu'on m'en donne de montrer que je peux oublier l'injure. Assurez surtout les jésuites d'une vérité qu'ils doivent savoir , c'est qu'il n'est pas dans ma manière d'être d'oublier mes maîtres et ceux qui m'ont élevé. ' Dites, je vous prie , à M. Ortolani qu'il passe par Bar-sur-Aube , en allant à Turin; nous l'enverrons chercher. Il faut qu'il ait vu madame la marquise du Châtelet; il faut qu'il puisse dire qu'il a vu à Cirey l'honneur de son sexe et l'admiration du nôtre. Écrivez-moi tout ce que vous savez , tout ce que je dois savoir, et comptez sur une discrétion égale à mon amitié et à ma paresse. Adieu. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 9 janvier. Mon cher et respectable ami , je demanderais pardon à un autre cœur que le vôtre de mes importunités. Madame du Châtelet reçoit votre lettre du 28 ; vous n'aviez point reçu la pièce 1 , cependant elle était partie le 23 à minuit. Apparemment que messieurs des postes ont voulu se donner le plaisir de la lecture. L'effort singulier et peut-être malheureux que j'ai fait de la composer en huit jours n'est dû qu'aux conseils que vous me donniez de confondre Lmt de calomnies par quelque ouvrage intéressant. Je suis très aise d'avoir du temps jusqu'à Pâques. Dites-moi vos avis , et je corrigerai en huit semaines les fautes de huit jours. Il y a une ressemblance avec Bajazet, je le sais bien ; mais sans cela point de pièce. Je n'ai rien pris. J'ai trouvé masiluation dans mon sujet, j'ai été inspiré , je ne suis point plagiaire. • Intime. Je conçois bien que le libelle n'excite que le mépris et l'indignation des honnêtes gens , et , surtout , de ceux qui sont au fait de ces calomnies ; mais il y a mille gens de lettres, il y a des étrangers sur qui ce libelle fait impression. Il est plein de faits , et ces faits seront crus s'ils ne sont pas réfutés. Je suppose que je voulusse être d'une académie, fût-ce de celle de

Pélcrsbourg, il est sûr que ce libelle , laissé sans réponse , m'en fermerait l'entrée. Il est clair que le sieur Guyot de Merville et les autres partisans de Rousseau font et feront valoir ces impostures. On imprime actuellement en Hollande le libelle de ce misérable ; il s'en est vendu deux mille exemplaires en quinze jours. Encore un coup , il ne me déshonorera pas dans votre esprit ; mais , joint à vingt autres libelles de cotte espèce, il me flétrira dans la postérité , et fera une tache dans ma famille. J'ai appris, par un ami que j'ai en Hollande, que Desfontaines et Jore sont ceux qui suscitent mes libraires contre moi. Il arrivera que mes libraires mêmes imprimeront ce libelle à la tête de mes œuvres , pour se venger de co que je leur ai retiré mes bienfaits ; ainsi , tandis que je resterai tranquille, mes ennemis me diffameront dans l'Europe. N'est-ce donc pas pour moi le devoir le plus sacré de repousser et de confondre , quand je le peux , des calomnies si flétrissantes , et qui seraient accréditées par mon silence?; Non seulement j'ai besoin d'un mémoire sage . démonstratif et touchant , auprès des trois quarts des gens de lettres , mais il me faut , outre cela , un nombre considérable d'attestations par écrit qui démentent toutes ces impostures. Je les tiendrai prêtes comme une défense sûre , en cas d'attaque , et même comme des pièces qui peuvent servir au procès. Lé procès criminel , indépendant de ce mémoire, et de ces attestations , qui peuvent y servir et ne peuvent y nuire, m'est d'une nécessité absolue, et je veux et je dois m'y prendre par tous les sens pour atterrer cette hydre une bonne fois pour toutes. En un mot , il est toujours bon de commencer par mettre en cause ceux qui ont vendu le libelle , et c esi ce qu'on va faire. J'apprends que MM. Andri , Procope , Pitaval, etc. , présentent requête au chancelier. Il ne faut pas quema famille se taise quand les indifférents éclatent. Il faut , je crois , que mon neveu envoie ou donne son placet , qui ne peut que disposer favorablement, et qui n'empêche point les procédures juridiques que je vous supplie de lui conseiller fortement , car c'est un crime qui intéresse la société. « Pono inimicos meos scabellum pe« dum luorum , donec faciam tragœdiam. » Madame du Châtelet se moque de moi avec ses

512 CORRESPONDANCE générosités d'âme et ses bienfaits cachés. Elle m'a enfin avoué et lu ce qu'elle vous avait envoyé. Plût à Dieu que cela fût aussi montrable qu'admirable ! Quand je vous envoyai copie d'une de mes lettres à Thieriot, l'original était parti. Lavez la tête à Thieriot ; faites-lui présent, pour ses éternelles, du livre De Officiis et De Amicitia. Respects à l'autre ange. Adieu ; je baise vos ailes, et me mets dessous. A M. THIERIOT. A Cirey, le 9 janvier. Mon cher ami , depuis ma dernière lettre écrite, vingt paquets arrivant à Cirey augmentent ma douleur et celle de madame du Châtelet. Encore une fois, n'écoutez point quiconque vous donnera pour conseil de boire votre vin de Champagne gaiement et d'oublier tout le reste. Buvez , mais remplissez les devoirs sacrés et intéressants de l'amitié. Il n'y a pas de milieu , je suis déshonoré si l'écrit de Desfontaines subsiste sans réponse , si l'infâme calomnie n'est pas confondue. Ouvrez les quarante tomes de Nicéron , la vie des gens de lettres est écrite sur de pareils mémoires. Je serais indigne de la vie présente , si je ne songeais à la vie à venir, c'est-à-dire au jugement que la postérité fera de moi. Faudra-t-il que la crainte que vous inspire un scélérat vous force à un silence aussi cruel que son libelle ? et n'aurez-vous pas le courage d'avouer publiquement ce que vous m'avez tant de fois écrit , tant de fois dit devant tant de témoins ? Songez-vous que j'ai quatre lettres de vous dans lesquelles vous m'avouez que ce misérable Desfontaines avait fait un libelle sanglant, intitulé Apologie du sieur de Voltaire , l'avait imprimé à Rouen , vous l'avait montré à la Rivière-Bourdet ? Mon honneur, l'intérêt public , votre honneur enfin , vous pressent d'éclater. Que ne ferais-je point en votre place ! quel zèle ne m'inspirerait pas l'amitié ! quelle gloire j'acquerrais à défendre mon ami calomnié ! que je serais loin d'écouter quiconque me donnerait l'abominable conseil de me taire ! Ah ! mon ami, mon cher ami de vingt-cinq années, qu'avez-vous fait , quelle malheureuse lettre dictée par la politique avez-vous écrite à madame du Châtelet, à cette âme magnanime qui n'a pour politique que la vérité, l'amitié et le courage ? Réparez tout, il en est temps encore ; écrivez-lui ce que votre cœur et non d'indignes conseils vous auront dicté. Ne sacrifiez pas votre ami à un scélérat que vous abhorrer, et qui vous a outragé. Je n'écris point au prince royal. Je veux savoir auparavant si vous lui avez envoyé ce malheureux libelle ; c'est un point essentiel. Dites-nous franchement la vérité , et mettez le repos dans un cœur qui s'est donné à vous. Les larmes me coulent des

yeux en vous écrivant. Au nom de Dieu , courez chez le P. Brumoi; voyez quelques uns de ces pères , mes anciens maîtres , qui ne doivent jamais être mes ennemis. Parlez avec tendresse, avec force. P. Brumoi a lu Mérope, il en est content ; P. Tournemine en est enthousiasmé. Plut à Dieu que je méritasse leurs éloges ! Assurez-les de mon attachement inviolable pour eux ; je le leur dois , ils m'ont élevé ; c'est être un monstre que de ne pas aimer ceux qui ont cultivé notre âme. Parlez de Rousseau et de nos procédés avec la sagesse que vous mettez dans vos discours , et qui fera d'autant plus d'impression qu'elle sera appuyée par des faits incontestables. Ecrivez-moi , et comptez que notre cœur est encore plus rempli d'amitié pour vous que de douleur. Voici une lettre pour le protecteur véritable de plusieurs beaux-arts, pour M. deCaylus; donnez-la-lui ; accompagnez-la de ce zèle tendre qui donne l'âme à tout , et qui répand dans les cœurs le plus divin des sentiments , l'euvic de rendre service» Je vous embrasse. AM. LE COMTE DE CÀYLUS. Vous me comblez de joie et de reconnaissance , monsieur; je m'intéresse presque autant que vous aux progrès des arts, et particulièrement à la sculpture et à la peinture, dont je suis simple amateur. M. Bouchardon est notre Phidias. Il y a bien du génie dans son idée de l'Amour qui fait un arc de la massue d'Hercule ; mais alors cet Amour sera bien grand ; il sera nécessairement dans l'attitude d'un garçon charpentier ; il faudra que la massue et lui soient à peu près de même hauteur. Car Hercule avait , dit-on , neuf pieds de haut, et sa massue environ six. Si le sculpteur observe ces dimensions , comment reconnâtronsnous l'Amour enfant, tel qu'on- doit toujours le figurer? Pensez-vous que l'Amour fesant tomber des copeaux à ses pieds à coups de ciseau soit un objet bien agréable ? De plus , en voyant une partie de cet arc qui sort de la massue , devinera-t-on que c'est l'arc de l'Amour? L'épée aux pieds dirat-elle que c'est l'épée de Mars? et pourquoi de Mars plutôt que d'Hercule? Il y a longtemps qu'on a peint l'Amour jouant avec les armes de Mars , et cela est en effet pittoresque ; mais j'ai peur que la pensée de Bouchardon ne soit qu'ingéuici.se. Il en est, ce me semble, de la sculpture et de la peinture comme de la musique ; elles u'exprimcul point l'esprit. Un madrigal ingénieux Digilized by Google

ANNÉE 039. uc peut dire rendu par un musicien ; et une allégorie Que , et qui n'est que pour l'esprit , uc peut être exprimée ni par le sculpteur ni par le peintre. Il faut , je crois , pour rendre une pensée line , que celle pensée soit animée de quelque passion, quelle soit caractérisée d'une manière non équivoque , et, surtout, que l'expression de cette pensée soit aussi gracieuse h l'oeil que l'idée est riaute pour l'esprit. Sans cela on dira : Un sculpteur a voulu caractériser l'Amour , et il a fait l'Amour sculpteur. Si un pâtissier devenait peintre, il peindrait l'Amour tirant de son four des petits pâtés. Ce serait à mes yeux un mérite , si cela était gracieux ; mais la seule idée des calus que l'exercice de la sculpture donne souvent aux mains peut défigurer l'amant de Psyché. Enfin ma grande objection est que, si M. Bouchardon peut faire de son marbre deux figures , il est fort triste qu'une grande vilaine massue ou une petite massue sans proportion gâte son ouvrage. J'ai peutêtre tort ; je l'ai sûrement , si vous me condamnez; mais je vous demande , monsieur, ce qui fera la beauté de son ouvrage? C'est l'altitude de l'Amour, c'est la noblesse et le charme de sa figure; le reste n'est fait que pour les yeux. N'est-il pas vrai qu'une main bien faite, un oeil animé vaut mieux que toutes les allégories? je voudrais que noire grand sculpteur fit quelque chose de passionné. Puget a si bien exprimé la douleur ! un Apollon qui vient de tuer Hyacinthe; un Amour qui voit Psyché évanouie; une Vénus auprès d'Adonis expirant ; ce sont là , à mon gré , de ces sujets qui peuvent faire briller toutes les parties de la sculpture. Je suis bien hardi de parler ainsi devant vous ; je vous supplie , monsieur, d'excuser tant de témérité. Je n'ai rien à dire sur la belle fontaine qui va embellir notre capitale , sinon qu'il faudrait que M. Turgot fût notre édile et notre préteur perpétuel. Les Parisiens devraient contribuer davantage à embellir leur ville, a détruire les monuments de la barbarie gothique , et particulièrement ces ridicules fontaines de village qui défigurent notre ville. Je ne doute pas que Bouchardon ne fasse de celle fontaine un beau morceau d'architecture ; mais qu'est-ce qu'une fontaine adossée à uu mur, dans une rue , et cachée à moitié par une maison? Qu'est-ce qu'une fontaine qui n'aura que deux robinets, où les porteurs d'eau viendront remplir leurs seaux? Ce n'est pas ainsi qu'on a construit les fontaines dont Rome est embellie. Nous avons bien de la peine à nous tirer du goût mesquin et grossier. Il faut que les fontaines soient élevées daus les places publiques , et que les beaux monuments soient vus de toutes les portes. Il n'y a pas une

seule place publique dans le vaste faubourg Saint-Germain ; cela fait saigner le cœur. Paris est comme la statue de Nabuchodonosor , en partie or et en partie fange. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Janvier. Mettons à quartier, mon cher ami, toute affaire d'intérêt; ne songeons qu'au libelle diffamatoire. L'honneur va avant tout ; sans lui , l'homme en société est dans un état de mort. Agissez donc , sans perdre un moment , pour venger votre ami à qui un scélérat a voulu ravir l'honneur. M. Helvétius, fils du fermier-général, vous enverra un Mémoire au sujet de ce libelle. Remerciez bien ce généreux défenseur de mon innocence et de la vérité ; mais ne faites aucun usage de ce Mémoire; j'en fais un meilleur. Lisez l'ouvrage que j'envoie au chevalier de Mouhi; qu'il l'imprime , et qu'il n'y ait aucun retardement dans l'impression. L'écrit est sage , intéressant, et lui vaudra quelque argent. On en peut tirer au moins cinq cents exemplaires. Qu'on n'épargne rien , que l'impression soit belle , que le papier soit beau. Donnez-lui d'avance cinquante francs. Qu'il m'écrive régulièrement, amplement, et qu'il m'envoie les feuilles à corriger. A M. THIÉRIOT. A Cirey, le 10 janvier. Je suis bien étonné, mon cher ami, de ne point recevoir de vos nouvelles. Je voulais aller à Paris ; monsieur et madame du Châtelet m'en empêchent. Ecrivez donc ; maudissez-moi tout naturellement si vous avez envoyé au prince cet infâme libelle. Je ne peux le croire ; mais enfin si cela était , il faut le dire, afin que nous lui écrivions en conséquence, et sans commettre personne. Le libelle de ce monstre est une affaire du ressort du lieutenant-criminel , plutôt que des gens de lettres , et on prend toutes les mesures nécessaires pour avoir justice. Vingt personnes me mandent que ce scélérat et son libelle sont en exécution; je n'en suis point surpris, je ne le suis que de votre silence ; mais je ne doute pas que vous ne remplissiez tous les devoirs de l'amitié. Mon cœur ne peut jamais être content de vôtre. Je ne me persuaderai jamais que vous craigniez plus de déplaire à un coquin qui vous a tant outragé, qu'à votre ami, qui vous a toujours été si tendrement et si essentiellement uni. Aucune suite de cette affaire ne m'embarrasse. La vérité , l'innocence , la générosité, sont d'un côté ; la calomnie, le crime, et l'ingratitude, sont de l'autre. Si je ne songe qu'à mes amis , je suis le plus lieu

CORRESPONDANCE. 5H reux des hommes ; si jo jette les yeux sur le public et sur la postérité, l'honneur, qui est dans mon cœur, et qui préside b mes écrits , m'assure que le public de tous les temps sera pour moi , si pourtant mes ouvrages , que je travaille nuit et jour, peuvent jamais me survivre. M. le marquis du Châtelet , justement indigné , et qui prend en main ma cause avec des sentiments dignes de sa naissance et de son cœur, vous écrit, et à M. de La Popelinière. Il ne faut pas qu'il soit dit que vous m'avez démenti pour un scélérat , et que les souscriptions de la Henriade, dont vous savez que je n'ai jamais reçu l'argent , n'aient pas été remboursées de mon argent. S'il restait une seule souscription dans Paris ; s'il y avait un homme qui, ayant eu la négligence de ne pas envoyer sa souscription en Angleterre, ait encore eu celle de ne pas envoyer chez moi ou chez les libraires préposés , je vous prie instamment de le rembourser de mon argent , quoique, par toutes les règles, souscription non réclamée à temps ne soit jamais payable. Ces règles ne sont point faites pour moi , et voilà le seul cas où je suis au-dessus des règles. Madame du Châtelet , par parenthèse, a eu très grand tort de m'avoir caché tout cela pendant huit jours. C'est retarder de huit jours mon triomphe, quoique ce soit un triomphe bien triste qu'une victoire remportée sur le plus méprisable ennemi. La justification la plus ample est d'une nécessité indispensable, et je peux vous répondre que vous approuverez la modération extrême et la vérité «le mon Mémoire. Il doit loucher et convaincre. Encore une fois , et encore mille fois , vous vous imaginez que je dois penser comme M. de La Popelinière, qui, étant a la tête d'une famille, d'une grande maison , ayant un emploi sérieux , et pouvant prétendre à des places, ne doit répondre que par le silence b un libelle intitulé le Mentor cavalier , ou aux vers impertinents do ce malheureux Rousseau , qui outrage tous les hommes eu demandant pardon h Dieu, et qui s'avise d'offenser en lui un homme estimable qu'il n'a jamais connu. Ce silence convient très bien à Pollion , mais il me déshonorerait. Je suis un hommo de lettres, et l'envie a les yeux continuellement ouverts sur moi : je dois compte de tout au public éclairé ; et me taire , c'est trahir ma cause. J'ai tout lieu «l'espérer que ce sera pour la dernière fois, et que le reste de mes jours uc sera consacré qu'aux douceurs de l'amitié. J'aurais souhaité que vous n'eussiez point envoyé tous ces libelles au prince royal , et surtout que vous eussiez écrit une autre lettre à madame du Châtelet. C'est une âme si intrépide et si grande, qu'elle prend

pour le pluscrucilde tous les affronts ce que mon cœur pardonne aisément. Comptez que mon intérêt a moins de part b tout ce que j'ccris que mon amitié pour vous. M. LE DUC DE RICHELIEU. A Clrey, le ta Janvier Il a mille vertu» , et n'a point eu <k* vices ; Il était sous Louis de toutes ses délices , Et la Septimanic a vu ce même Othon Gouverner en César et juger en Caton. Courtisan dans Versaille , et monarque en province , De partait courtisan il s'est montré grand prince ; El goûtant le présent , prévoyant l'avenir , Sut faire également sa cour , et la tenir. Il y a peu de choses, monsieur le duc, a changer dans les vers de Corneille pour faire votre caractère; et c'était b son pinceau qu'il appartenait de vous peindre ; j'entends pour l'élévation de votre âme; car, pour tout le reste, prenez, s'il vous plaît , La Fontaine , et quelquefois même l'Arétin. Pour moi, chétif, je prends la liberté de vous envoyer pour vos étrennes un petit catéchisme qui convient fort 'a votre façon dépenser. La Dévotion aisée Au P. Lemoine m'a donné le sujet, et toute votre vio en fait l'application. L'ouvrage a été fait [tour un grand prince qui pense comme vous sur tout, et qui régnera un jour, comme vous régneriez si la fortune avait été pour vous aussi loin que la nature. La seule différence présente entre ce prince et vous, c'est qu'il m'écrit souvent, et cette différence est accablante ; mais point de reproches ; ne pensez pas , monsieur le duc , que je me plaigne , ni même que je veuille que , dans la rapidité des affaires, des devoirs et des plaisirs, vous perdiez du temps h m'écrire. Dites-mni une fois par an : Je vous aime et je vous aimerai ; cela suffira. Un mot de vous me reste dans le cœur une année pour le moins. Non , encore une fois, ne m'écrivez point, mais continuez b être Othon. Votre gloire m'enchante, et mon cœur se joint b tous ceux que vous charmez. Je vous en dis autant , princesse 1 adorable , née pour plaire aux grands comme aux petits , vous dont la passion dominante, après l'amour de votre mari , est celle de faire du bien. Il y a dans le paradis terrestre de Cirey une personne qni est un grand exemple des malheurs de ce monde et delà générosité de votre âme; c'est madame de Graftigni. Son sort me ferait verser des larmes si ello n'était pas aimée de vous. Mais, avec cela , qu'a-t-elle désormais b craindre? Elle ira , dit-on , h Paris; elle sera à portée de vous fairo 1 Madame de Richelieu, princesse de Guise. Digitized by Google

315 ANNÉE ma. sa cour; et , après Circey, il n'y a que ce bonheurlà. Régnéz en Languedoc , régnéz partout , madame , et daignez dire , en lisant cette lettre : J'ai, outre mes sujets, un esclave idolâtre qui s'appelle Voltaire. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Janvier. Je vous le redis encore , mon cher ami, n'épargnez point l'argent, prenez force fiacres; allez chez madame la présidente de Bernières , dont vous serez bien reçu ; parlez-lui fortement , non , mon cher, parlez-lui simplement , cela suffit. Elle m'aime , elle aime la vérité ; elle fera , sans même en être priée, ce que je demande. Engagez Demoulin à me servir selon les lettres qu'il a reçues, et d'agir selon vos ordres ; de voir Pitaval l'avocat , Andri le médecin , Procop le médecin ; ils sont tous outragés dans la Voltairomanie. C'est au chevalier de Mouhy à les ameuter. Chargez quelqu'un de vos amis les mieux entendus de faire tontes les commissions ; vous lui donnerez vos ordres et le paierez bien. Faites plus , mandez d'Arnaud qui est à Vincennes ; vous pouvez le loger quelque temps , et le faire servir, non seulement à courir partout , mais à écrire ; cela doit partir de vous-même. Assurez-le de mon amitié , et dites-lui que je dois écrire pour lui à M. Helvétius. Au collège de Montaigu il y a un jeune abbé nommé Dupré; il m'a écrit ; envoyez-lui six livres, une Henriade , et remerciez-le pour moi. J'ai un besoin extrême des Observations sur les Ecrits modernes , et de la Déification d'Aristarchus Masso; c'est à votre frère que je m'adresse pour avoir ces sottises; qu'on ne sache pas que c'est pour moi. Tout est perdu, mon cher abbé, santé et repos, si la calomnie reste impunie; et elle restera impunie si vous n'agissez pas avec zèle pour votre ami. A M. DE CIDEVILLE. A Cirey, ce 11 janvier. La Mcrope est partie par le coche' , mon charmant ami ; je n'ai que le temps de vous le dire. Qui croirait qu'à la campagne on n'a pas un quart d'heureàsoi? Mais cette campagne est Cirey. Lisez, amusez-vous avec le teudre philosophe Formont. S'il est à Rouen, qu'il vous montre mon É pitre sur [homme; montrez-lui la vôtre. Puissent mes écrits servir au moins à vos amusements 1 tout cela n'est point fait pour être public ; eh ! qu'importe ce malheureux public? les amis sont tout, il faudrait n'écrire que poureux. Ypus avez perdu un ami bien aimable; que ne puis-je vivre avec vous, et adoucir par mes soins les regrets de sa perte 1 Faut-il que nous soyons destinés à vivre loin l'un de l'autre ! il me semble que j'en vaudrais mille fois mieux si je vivais avec vous. J'ai peur d'avoir embrassé trop d'étude ; ma santé succombe, mes pas bronchent dans la

carrière ; soutenez-moi par vos avis, et par les marques d'une amitié qui fera toujours ma consolation la plus chère. Madame du Châtelet vous fait bien des compliments. Je vous embrasse , mou cher ami. AU P. PORÉE, inem. A Cirey, ce 18 janvier. Mon très cher et très révérend père, je n'avais pas besoin de tant de boutés , et j'avais prévu par mes lettres l'ample justification que vous faites , je ne dis pas de vous , mais de moi ; car si vous aviez pu dire un mot qui n'etlt pas été en ma faveur, je l'aurais mérité. J'ai toujours tâché de me rendre digne de votre amitié , et je n'ai jamais douté de vos bontés. Le morceau que vous voulez bien m'envoyer me donne bien de l'euvie de voir le reste. Le non plane ccvcus est , à la vérité , un bien mince salaire pour un homme qui a créé une nouvelle optique , toute fondée sur l'expérience et sur le calcul , et qui seule suffirait pour mettre Newton à la tête des physiciens. Je vous supplie de vouloir bien présenter mes hommages sincères à votro courageux confrère , qui a fait soutenir les rayons colorés. Il est bien étrange qu'il y ait quelqu'un qui soutienne autre chose. Je vous devais Mcrope, mon très cher père , comme un hommage à votre amour pour l'antiquité et pour la pureté du théâtre. Il s'en faut bieu que l'ouvrage soit d'ailleurs digne de vous être présenté ; je ne vous l'ai fait lire que pour le corriger. Messène n'est point une faute de copiste. Vous savez bien que le Péloponèse, aujourd'hui la Morée, se divisait en plusieurs provinces, l'Acbaïe ou Argolide, où était Mycènes; la Mcssénie , dont la capitale étajt Messène ; la Laconie, etc. il faudra sans difficulté retrancher tout ce qui vous choque dans le suicide; mais songez au quatrième livre de Virgile , et à tous les poètes de l'antiquité. Je ne peux m'erapêcher de vousdire ici ce que jo pense sur ces scènscsd'attendrissement réciproque que vous demandez entre Mérope cl son fils. C'est précisément ces sortes de scènes qu'il faut éviter avec un soin extrême ; car, comme vous savez Digitized by Google

356 CORRESPONDANCE mieux que moi, jamais une passion réciproque n'émeut le spectateur ; il n'y a que les passions contredites qui plaisent. Ce qu'on s'imagine dans son cabinet devoir toucher entre une mère et un fils devient de la plus grande insipidité aux spectacles. Toute scène doit être un combat ; une scène où deux personnages craignent, désirent, aiment la même chose , serait le dernier période de l'affadissement ; le grand art doit être d'éviter ces lieux communs, et il n'y a que l'usage du monde et du théâtre qui puisse rendre sensible cette vérité. Le marquis Maffei en est si pénétré, qu'il a joussé l'art jusqu'à ne jamais produire sur la scène la mère avec le fils que quand elle le veut tuer, ou pour le reconnaître a la dernière scène du cinquième acte ; et je l'aurais imité, si je n'avais trouvé la ressource de faire reconnaître le fils parla mère en présence du tyran même, ressource qui ne serait qu'un défaut si elle ne produisait un nouveau danger. En un mot , le plus grand écueil des arts dans le monde, c'est ce qu'on appelle les lieux communs. Je n'entre pas dans un plus long détail. Songez seulement, mon cher père, que ce n'est pas un lieu commun que la tendre vénération que j'aurai pour vous toute ma vie. Je vous supplie de conserver votre santé , d'être long-temps utile au monde , de former long-temps des esprits justes et des cœurs vertueux. Je vous conjure de dire à vos amis combien je suis attaché à votre société. Personne ne me la rend plus chère que vous. Je suis , avec la plus tendre estime et avec une éternelle reconnaissance, mon très cher et révérend père, votre, etc. A M. LE COMTE D'ARGENTAI.. Clrey, ce 18 janvier. Mon cher ange gardien, pourquoi faut-il que le chevalier de Mouhy, qui ne me connaît pas, agisse comme mon frère, et que Thicriot , qui me doit tout , se tienne les bras croisés dans sa lâche ingratitude? Quoi! Mouhy court déposer chez M. Hérault , et Thicriot se tait ! lui qui a été traité avec tant de mépris par Desfontaines , lui qui m'a écrit cette lettre de l'726 , et tant d'autres, où il avoue que Desfontaines (U un libelle contre moi au sortir de Bicêtre. Il a aujourd'hui l'insolence et la bassesse d'écrire , de publier une lettre à madame du Châtelet, dans laquelle il désavoue ses anciennes lettres ; il l'envoie au prince royal ; et, pour se justifier, il dit tranquillement que les Lettres philosophiques ne lui ont valu que cinquante guinées, et qu'il ne m'a mangé que quatre-vingts souscriptions Y a-t il une âme de boue aussi lâche, aussi méprisable? Ce malheureux dit froidement qu'il ne fera rien que vous ne lui ordonniez. Eh bien! ordonnez-lui donc sur-le-champ de courir chez M.

Hérault, et de confirmer sa lettre du 16 août 1726, et les autres, dont voici copie. Cela m'est de la dernière importance, mon cher ami; il y va du repos de ma vie. A M. BERGER. A Clrey, le 18 janvier. Mon cher ami, voulez-vous me rendre un signalé service? Il faut voir Saint-Hyacinthe. Je ne le connais pas, direz-vous. Il faut le connaître; on connaît tout le monde, quand il s'agit d'un ami. Mais Saint-Hyacinthe est un homme décrié; eh! qu'importe? Voici de quoi il s'agit. Il est cité dans le livre infâme de Desfontaines, pour avoir écrit contre moi un libelle intitulé Déification il' Aristarclius Musso. Or je ne l'ai jamais offensé, ce Saint-Hyacinthe. Pourquoi donc imprimer contre moi des impostures si affreuses? Veut-il les soutenir? Je ne le crois pas. Que lui coûtera-t-il de signer qu'il n'en est pas l'auteur, ou qu'il les déteste, ou qu'il ne m'a point eu en vue? Exigez de lui un mol qui lave cet outrage, et qui prévienne les suites d'une querelle cruelle. Faites-lui écrire un petit mot dont il résulte la paix et l'honneur, je vous en conjure. Courez, rendez-moi ce service. Je ne demande que le repos; procurez-le à votre ami. A M. THIÉRIOT. Le 18 janvier. Mon cher Thicriot, je reçois votre lettre du 1 S. Votre négligence à répondre, trois ou quatre ordinaires, a fait penser à madame du Châtelet et à madame de Champbonin que vous aviez envoyé à son altesse royale le libelle affreux d'un scélérat; et madame de Champlionin en était d'autant plus persuadée, que vous lui aviez avoué à Paris que vous régalez co priucc de tout ce qui se fait contre moi, qu'elle vous l'avait reproché, ctqu'elle en était encore émue. Votre silence, pendant que tout le monde m'écrivait, ne m'a point surpris, moi, qui suis accoutumé à des négligences souvent causées par votre peu de santé; mais il a indigné au dernier point tout ce petit coin de la Champagne, et vous devez à madame du Châtelet la réparaliou la plus tendre des idées cruelles que vous lui aviez données. Il est très sûr qu'un mot de vous dans le Pour et Contre, si vous n'êtes point brouillé avec Prévost, vous eût fait et vous ferait un honneur Digitized by Google

ANNÉE J739. infini ; car rien n'en fait plus qu'une amitié cou*
rageuse. Je ne sais pourquoi vous m'appellez malheureux et homme à
plaindre. Je ne le suis assurément point , si vous ôtes un ami aussi fidèle et
aussi tendre que je le crois. Je suis au contraire très heureux qu'un scélérat
que j'ai sauvé me mette en état de prouver, papiers originaux en main , mes
bienfaits et ses crimes; et je le remercie de m'avoir donné l'occasion de me
faire connaître , sans qu'on puisse m'imputer de la vanité. L'exemple de
l'abbé Prévost n'est fait pour moi d'aucune sorte. Je souhaite que ceux qui
répondront jamais à des libelles suivent mon exemple , et soient en état de
me ressembler. Madame du Châtelet et tous ceux , sans exception, qui ont
vu ici votre lettre, en sont si mécontents qu'elle vous la renvoie. C'est à elle
seule, à qui elle s'adresse, à savoir si elle doit être contente , et non à ceux
qui l'ont , dites-vous, approuvée sans qu'ils sussent ce que madame du
Châtelet , qui est au fait de toutes les branches d'une affaire qu'ils ignorent,
avait droit d'exiger de vous. Il n'y a que deux personnes à consulter en
telles affaires, soi-même et la personne à qui l'on écrit. Quanta
l'article des souscriptions que j'ai payées de mon argent , quoique la valeur
ne soit jamais venue entre mes mains (comme vous savez) , c'est une
chose dont vous pouvez et devez très bien vous charger ; car je ne crois pas
qu'il y ait deux souscripteurs qui n'aient eu ou le livre ou l'argent, et vous
pouvez les payer de celui que vous avez à moi ; cela est tout simple ; tout le
reste est inutile. Vos anciennes lettres où vous dites « que Dcs fontaines est
un monstre , qu'il a fait contre moi « un libelle intitulé Apologie du sieur de
Voltaire ; « qu'il a fait imprimer la Henriade à Évreux , « avec des vers
contre La Motte ; » celles où vous dites que « c'est un enragé qui, etc. ; »
tout cela a été vu , lu , relu ici , signé par vingt personnes, déposé chez un
notaire; ainsi nul besoin d'éclaircissement, mais j'avais besoin , moi , d'un
témoignage de votre amitié , de votre diligence , d'un zèle honorable pour
tous deux , égal à celui que madame de Bernières a fait paraître. Je
l'attendais non seulement de votre tendresse , mais de votre honneur outragé
par un malheureux qui vous a toujours traité avec le dernier mépris, et dont
les outrages sont imprimés. Je n'ai jamais soupçonné que vous balançassiez
entre l'ami tendre et solide de vingt-cinq années, et le scélérat dont vous ne
m'avez jamais parlé qu'avec horreur. Encore une fois , il ne s'agit que de
vous et non de moi. Vous irez à madame du Châtelet et au prince 347 en
termes qui leur persuadent votre amitié , autant que j'en suis persuadé ; c'est

tout ce que je veux. J'ai fait assez de bien h des ingrats ; j'ai fait d'assez bons ouvrages , et je les retouche avec assez d'assiduité pour ne rien craindre de la postérité, ni pour mon cœur , ni pour mon esprit , qu'on n'appellera ni l'un ni l'autre paresseux. J'ai assez d'amis et de fortune pour vivre heureux dans lo temps présent. J'ai assez d'orgueil pour mépriser d'un mépris souverain les discours de ceux qui ne me connaissent pas. En un mot, loin d'avoir eu un instant de chagrin de l'absurde cl sot libelle de Desfontaines , j'en ai été peut-être trop aise. Votre seul article m'a désespéré. Entendre dire par tout Paris que vous démentez votre ami, qui a preuve en main, en faveur de votre eunemi; entendre dire que vous ménagez Desfontaines, c'était un coup de poignard pour un cœur aussi sensible que le mien. Je n'ai donc plus qu'à remercier mon bon ange de deux choses , de la fermeté intrépide de votre amitié, qui ne doit pas être négligente; et de l'occasion admirable qu'on me donne de confondre mes ennemis. Écrivez , vous dis- je, à madame du Châtelet. Point de politique, point de ces lâches misères ; allez vous faire... avec vos qcus de cour qui voient votre lettre. Il est question de votre cœur ; il est question de vous attacher, pour le reste de votre vie , l'âme la plus noble qui existe au moude , et que vous adoreriez si vous saviez de quoi elle est capable. Madame de Champbonin vous a écrit une lettre trempée dans l'amertume de ses larmes. Elle m'aime si vivement qu'il faut que vous lui pardonniez. Mais , croyez -moi , parlez h madame du Châtelet du ton qui convient à sa sensibilité. Je vous embrasse ; j'oublie tout , hors votre amitié. Songez qu'en de telles circonstances , ne pas écrire à son ami sur-le-champ , c'est le trahir. Négligence est crime. I A M. TIHERIOT. Le 19 janvier. Je suis malade , je ne peux vous écrire moi-même. Je n'avais pas lo temps, hier, de vous dire tout ; mais je ne dois vous laisser rien ignorer , et un ami a bien des droits. Croyez-moi , mon cher Thieriot , croyez-moi ; je vous aime cl je ne vous trompe point. Madame du Châtelet ne peut qu'être irritée tant que vous ne réparerez point, par des choses qui partent du cœur, la politique , l'inutile , l'outrageante lettre que je vous ai renvoyée par son ordre. Tout ce que vous m'avez écrit du 14 pour mal justifier celte lettre ostensible , et ce long et injurieux silence qui

Digitized by Google

548 CORRESPONDANCE. l'avait suivie, l'a indignée bien davantage ; on n'écrit qu'à ses ennemis de ces lettres ostensibles où l'on craint de s'expliquer , où l'on parle à demi , où l'on élude , où l'on est froid. Examinez vous-même la chose , je vous en conjure, et voyez combien il est indécent que vous paraissiez faire le politique avec madame du Châtelet, quand elle vous écrit simplement et avec amitié. Vous me mettez en presse ; vous me réduisez à la nécessité de combattre ici pour vous contre ses ressentiments. Elle croit que vous me trahissez ; il faut que je lui jure le contraire. Elle se fâche , ses amis prennent son parti ; tout cela me rend malade , et un mot de vous eût prévenu tous ces combats. Est-il possible, encore une fois, que quand nous avons ici deux lettres anciennes de vous , qui expliquent , qui détaillent tout le fait , toute l'horreur connue de l'abbé Desfontaines , vous affectiez aujourd'hui du mystère ? Où diable avez-vous pris d'écrire une lettre ostensible *a madame du Châtelet? une lettre publique ? la compromettre à ce point! montrer , dites-vous , votre lettre 'a deux cents personnes ! à des gens de cour ! vous faire dire qu'il y a de la dignité dans votre lettre ! Vous, de la dignité ! à madame du Châtelet ! sentez-vous bien la force de ce terme ? Je vous parle vrai , parce que je suis votre ami. Votre lettre ostensible , dont on ne voulait point , votre long silence, vos excuses sont autant d'outrages à la bienséance, à l'amitié, et à madame du Châtelet. Est-il possible que, dans cette occasion, vous ayez pu consulter autre chose que votre cœur? Voyez que de malentendus votre silence a causés! Enfin tout ceci était bien simple. Vous avez été cité avec raison, et, comme j'en ai droit, dans une lettre publique; vous vous trouvez entre votre ami et un monstre qui vous a mordu. Voudrez-vous fuir à la fois votre ami et ce monstre, de peur d'être mordu encore? Je suis un homme de lettres, et vous un amateur ; j'ai de la réputation par mes travaux , et vous par votre goût; l'abbé Desfontaines nous a souvent attaqués l'un et l'autre; il est clair qu'il y aurait la plus extrême lâcheté à l'un de nous deux d'abandonner l'autre, de tergiverser, de craindre un scélérat qui offense un ami; il est clair qu'un silence de seize jours , en pareille occasion , est un outrage plus grand de la part d'un ami , qu'un libelle n'est offensant de la part d'un coquin méprisé. Voilà le point essentiel , voilà toute l'affaire , voilà ce qui a pensé faire prendre des résolutions extrêmes ; et enfin , quand au bout de seize jours vous m'écrivez, que voulez -vous qu'on pense , sinon que vous avez attendu que l'exécration publique contre Desfontaines vous

forçât enfin de revenir à l'amitié? C'est ce que je ne peux ôter de la tête de tout ce qui est ici , et il y a beaucoup de monde ; mais c'est ce que je ne pense point. Je vous l'ai dit , je vous l'ai redit , je vous aime , et je compte sur vous; et c'est parce que je vous aime tendrement que je vous gronde très sévèrement, et que je vous prie d'écrire comme par le passé, de rendre compte des petites commissions, de parler avec naïveté à madame du Châtelet , qui peut vous servir infiniment auprès du prince. L'affaire des souscriptions , si elle dure encore , est essentielle; et votre honneur , votre devoir , je dis le devoir le plus sacré , est de les payer de mon argent , s'il s'en trouve. Cela a paru si essentiel à monsieur et à madame du Châtelet , que vous les outrageriez en faisant sur cela la moindre représentation. Il ne faut rougir ni de faire son devoir, ni de promettre de le faire, surtout quand ce devoir est si aisé. A l'égard de la lettre que M. du Châtelet exige de vous , il sera très piqué si vous ne l'écrivez pas-, il la faut écrire ; pour moi , je la trouve inutile. Je vous la renverrai , et n'en ferai point usage ; mais il faut contenter monsieur et madame du Châtelet. Tout le monde est indigné ici de l'exemple de dom Prévost, que vous citez toujours. Quand quelque dom Prévost aura refusé dix mille livres de pension d'un prince souverain , quand il aura donné quelquefois et partagé souvent le profit de ses ouvrages, quand il aura donné des pensions à plusieurs gens de lettres , quand il aura fait des ingrats et la llenriade , alors vous pourrez me citer dom Prévost. N'en parlez plus, une lettre d'attachement à madame du Châtelet, de la vigueur, et des lettres fréquentes à votre intime ami Voltaire , et tout est effacé , tout est oublié. Mais plus de politique ; elle n'est faite ni pour vous ni pour moi , et je ne connais et n'aime que la franchise. Voilà tout ce que je veux , et comptez que mon cœur est à vous pour jamais. Il est vrai, il est tendre, vous le connaissez; adieu. 1 J'ai dicté tout cela bien à la hâte; j'ajoute qu'on nous écrit , dans ce moment , que votre malheureuse lettre à madame du Châtelet va être publique dans le Pour et Contre. Ah ! mon ami , serait-il vrai? Ce serait le plus cruel outrage à madame du Châtelet et à toute sa famille. De quoi vous êtes-vous avisé? quelle malheureuse lettre ! qui vous la demandait? pourquoi l'écrire? pourquoi la montrer? S'il en est temps, volez chez le Pour et Contre, brûlez la feuille , payez les frais; mais) Ces dernières lignes sont de la main de Volt tira. IC.

Digitized by Google

ANNÉE 1739. je ne crois pas que cela soit vrai. Voilà ce que c'est que de garder le silence dans de telles occasions. Il fallait écrire toutes les postes. Je vous embrasse. A M. L'ABBÉ D'OLIVET. A Cirey, ce 19 janvier. Vous me faites goûter un plaisir bien rare , mon ancien maître, mon cher ami toujours mon maître; vous devriez bien écrire plus souvent. Vous devriez plutôt venir prendre une cellule dans le couvent , ou plutôt dans le palais de Cirey. Celle que vient de quitter Archiraède-Maupertuis serait très bien occupée par Quintilien-d'Olivet. Vous verriez si la masse multipliée par le carré de la vitesse , ou si les cubes des distances des planètes font oublier les Tusculanes , et si Locke fait négliger Virgile ; vous verriez si l'histoire est méprisée. Vous passez volontiers vos hivers hors de Paris. Si vous alliez en Franche-Comté , souvenez-vous que Cirey est précisément sur la plus belle route. Ne vous imaginez pas que la vie occupée et délicieuse de Cirey , au milieu de la plus grande magnificence et de la meilleure chère, et des meilleurs livres, et, ce qui vaut mieux , au milieu de l'amitié, soit troublée au seul instant par le croassement d'un scélérat qui fait, avec la voix enrouée du vieux Rousseau, un concert d'injures méprisées de tous les esprits, et délestées de tous les cœurs. Pour punir l'abbé Desfontaines , je ne voudrais qu'une chose, lui démontrer que je n'ai pas plus de part que vous au Préservatif. L'auteur de cet écrit a fait usage de deux lettres que vous connaissez il y a long-temps, l'une sur l'évêque de Cloyne, Berkeley, auteur de Y Alciphron , l'autre sur l'affaire de Bicêtre. Une ou deux personnes ont aidé l'auteur à brocher ce Préservatif, qui n'est qu'une table des matières , et non point un ouvrage. J'en ai en main la preuve démonstrative, que je vous ferais voir si l'abbé Desfontaines, qui me doit la vie, qui, pour toute reconnaissance, m'a tant outragé, était capable de sentir son tort et de se corriger ; il ne faudrait pas d'autre réponse. Mais si j'en fais une , elle sera aussi modérée que son libelle est emporté, aussi fondée sur des faits que son écrit est bâti sur des calomnies , aussi touchante peut-être que ses ouvrages sont révoltants. Tout le mal de cette affaire , c'est que ce sont deux ou trois jours arrachés à l'étude ; amice, tres (lies perdidit. Je suis prêt à pleurer quand il faut consumer ainsi le temps destiné à l'amitié, à l'étude de la physique, aux corrections continues que je fais dans le poème de la Henriade , dans l'Histoire de Charles XII , dans mes tragédies , dans tout ce que j'ai jamais écrit. Que vous me seriez d'un grand secours , mon cher ami , si vous vouliez éclairer de votre sage

critique ce que fait votre ancien disciple! Je voudrais que ma plume et ma conduite eussent en vous un ami attentif, un juge continuel. Vous savez , par exemple, combien Rousseau m'a outragé depuis quinze ans ; avec quel acharnement il a poursuivi contre moi ses querelles commencées, il y a quarante ans , avec tant de gens de lettres. Il est à Paris, il demande grâce au parlement , aux Saurin, au public. Il ose s'adresser à Dieu même. J'ai de quoi le démasquer , j'ai de quoi le couvrir d'opprobre , de quoi remplir la mesure de ses crimes. Tenez, lisez; la pièce est authentique, je vous l'envoie : je pourrais la faire imprimer dans ma réponse ; cependant je ne le fais pas. Je vous conjure de voir le P. Brumoi et vos autres amis. Si l'auteur de la Henriade leur déplaît , s'ils préfèrent des odes à un poème épique , et des épigrammes à tous mes travaux , qu'ils préfèrent du moins ma modération à la rage éternelle de Rousseau, et ma franchise à son hypocrisie. Vous , mon cher ami , aimez toujours un homme qui vous sera éternellement attaché. Je ne sais pourquoi M. Thieriot ne vous a pas montré la Mérope. Adieu ; je vous embrasse tendrement ; écrivez-moi , mandez-moi si vous voulez que je vous envoie mes drogues. Je ne vous écris point de ma main , étant assez malade. A M. THIERIOT. A Cirey, le 10 janvier. Enfin madame de Champboniu est partie pour Paris. Elle vous rendra compte de toutes les inquiétudes que votre long silence et votre conduite avaient causées à Cirey ; mais tout est oublié , si vous savez aimer. Voici un paquet pour l'abbé d'Olivet. C'est une espèce d'apologie que j'ai adressée à M. d'Argenson. Il y a du littéraire; mais j'ai voulu faire un ouvrage pour la postérité , non un simple factum. Je ne sais abandonner ni mes amis ni mon honneur. Ainsi je reste à Cirey, je fais poursuivre l'abbé Desfontaines , et je ne quitterai jamais cette affaire de vue. Il y aurait trop de lâcheté à souffrir ce que l'on doit repousser. J'apprends que ce monstre se rend , sous main , dénonciateur contre les lettres philosophiques. Cela m'est confié dans le plus grand secret; mais je n'en suis point alarmé. Je me flatte que , ni dans cette occasion ni dans aucune autre , vous ne direz : « Eh morbleu ! qu'on me laisse souper, digérer, et ne rien

320 CORRESPONDANCE. « faire. » Je demande à voire amitié de la mémoire et de la vivacité. Soyez la dixième partie aussi vif pour moi que vous l'avez été pour mademoiselle Salle, qui vous aimait dix fois moins que moi. Soyez très persuadé que des amis comme madame du Châtelet et moi en vaut peut-être d'autres ; que tout change dans la vie , mais que vous nous retrouverez toujours. Je puis vous envoyer faire faire aussi , car je vous aime plus que vous ne m'aimez, et j'ai la fièvre aussi serr' que vous. Prenez du quinquina pour vous , et de la fermeté pour moi , et tout ira bien.

A H. LE COMTE D'ARGENTAL^{fc} 90 Janvier. Mon cher ange , vous avez été bien étonné du dernier paquet de Zulime; mais qui emploie sa journée fait bien des choses. Je travaille, mais guidez-moi. Je persiste dans l'idée de faire un procès criminel à l'abbé Desfontaines. Mon cher ange gardien , vous méconnaissiez. Les gens à poëme épique et à Eléments de Newton sont des gens opiniâtres. Je demanderai justice des calomnies de Desfontaines jusqu'au dernier soupir ; et ce même caractère d'esprit vous assure , je crois , de ma tendre et éternelle reconnaissance. J'ai envoyé mon dernier Mémoire à M. d'Argenson; mais je ne compte le faire imprimer qu'avec permission tacite, dans un recueil de quelques pièces. Il me semble qu'il sera alors très convenable de laisser dans mon mémoire justificatif tout ce qui est littéraire; car, si l'avidité du public malin ne désire actuellement que du personnel, les amateurs un jour préféreront beaucoup le littéraire. J'ai fait cet ouvrage dans le goût de Pélasson , et peut-être de Cicéron. Je serais confondu si ce style était mauvais. N'ayant rien à craindre d'aucune récrimination , cependant j'insiste qu'on commence le procès par une requête présentée au nom des gens de lettres , qu'ensuite mes parents en présentent une au nom de ma famille outragée , sauf à moi à m'y joindre , s'il est nécessaire. J'espérais que, sans forme de procès, et indépendamment du châtement que le magistrat de la police doit et peut infliger à l'abbé Desfontaines , je pourrais obtenir un désaveu des calomnies de ce scélérat, désaveu qui m'est nécessaire , désaveu qu'on ne peut refuser aux preuves que j'ai rapportées. Enfin j'en reviens toujours là ; point de preuves contre moi , sinon que j'ai écrit la lettre qui est dans le Préservatif. Or, cette lettre , que dit-elle? que Desfontaines a été tiré de Bicêtre par moi , et qu'il m'a payé d'ingratitude. Encore une fois , cette lettre doit être regardée comme ma première requête contre Desfontaines. D'ailleurs rien de prouvé contre moi , et tout démolé contre lui. Enfin j'insiste sur le désaveu de scs

calomnies, et j'attends tout des bontés de mon cher ange gardien . Je serais bien honteux de tant d'importunités, si vous n'étiez pas M. d'Argental. Adieu ; mon coeur ne peut suffire à mes sentiments pour vous, et à ma tendre reconnaissance. A M. HELVÉTIUS. A Cirey, 91 janvier. Ce que j'apprends est-il possible? Celle âme , née pour faire plaisir , et qui agissez comme vous pensez , vous êtes allé , et vous avez encore retourné chez ce Sainl-Ilyacinthc ! Gencrose puer, ue profanez pas votre vertu avec ce monstre. C'en est trop, mon cœur est pénétré de vos soins. Si vous saviez ce que c'est que Saint-Hyacinthe, vous auriez eu horreur de lui parler. Je ne l'ai connu qu'en Angleterre, où je lui ai fait l'aumône; il la recevait de qui voulait; il prenait jusqu'à un écu. Il s'était échappé de la Hollande , où il avait volé le libraire Catuffe , son beau-frère ; et il n'avait auprès do moi d'autre recommandation que de m'avoir déchiré dans plusieurs libelles. Il avait eu part au Journal littéraire , où il m'avait maltraité; mais je l'ignorais, et il se donnait pour l'auteur du Mathanas'ms ; ce qui faisait que je lui pardonnais ses anciens péchés. Se faire honneur du Mathanasius , qui était de MM. de Sallengre et s'Gravesande, etc., était la moindre de scs fourberies.il se servit à Londres de l'argent de mes charités, et de celui que je lui avais procuré, pour imprimer un libelle contre laHenriade; enfin mon laquais le surprit me volant des livres, et le chassa de chez moi avec quelques bourrades. Je ne l'ai jamais revu , jamais je n'ai proféré son nom. Je sais seulement qu'il a volé, en dernier lieu , feu madame de Lambert , et que ses héritiers en savent des nouvelles. Enfin voilà l'homme qui , dans un libelle impertinent et digne de la plus vile canaille , ose m'insulter avec tant d'horreur. C'est trop s'abaisser , mon cher ami , d'exiger une satisfaction d'un scélérat qui ne doit me satisfaire qu'une torche à la main , ou sous le bâton. Évitez ce malheureux , qui souillerait l'air que vous respirez. Je vous avoue que mon cœur est saisi quand je vois les belles-lettres déshonorées à ce point ; mais aussi que vous me consolez ! Venez donc à Cirey avant que nous partions pour la Flandre. J'espère qu'un jour nous nous verrons tous dans le beau palais digne d'Érailic. Il est voisin de votre bureau Digitized by Google

321 ANNÉE 4739. des fermes, mais nos coeurs seront bien plus près de vous. Dites doue quand vous viendrez, aimable enfant. A M. THIERIOT. Ce 23 Janvier. M. du Cbâtelet étant absent, et madame la marquise ayant ordre d'ouvrir ses lettres, elle a heureusement lu la vôtre, et elle vous donne la marque d'amitié de vous la renvoyer. Elle n'est ni française, ni décente, ni intelligible, et M. du Châtelet, qui est très Yif, en eût été fort piqué. Je vous la renvoie donc, mon cher Tbieriot ; corrigez-la comme je corrige mes Æpitres. il faut tout simplement lui dire que « vous aviez prévenu tous o ses désirs; que, si vous avez été si long-temps « sans écrire, c'est que vous avez été malade; « qu'il y a long-temps que vous savez qu'en effet « j'ai remboursé toutes les souscriptions que les « souscripteurs négligents n'avaient pas envoyées « eu Angleterre, et que vous ne croyez pas qu'il « en reste ; mais que, s'il en restait, vous vous en « chargeriez avec plaisir pour votre ami ; « Qu'à l'égard de l'abbé Desfontaines, vous <• pensez comme tout le public, qui le déteste et le « méprise, et que vous n'avez pas cessé un mo« ment d'être mon ami. • Au reste, songez bien qu'on ne vous demande point la lettre ostensible. Voilà comme on apaise tout sans se compromettre, et non pas en entrant dans un détail de lettre à écrire à M. de La Popelinière. Ne parlez point de M. de La Popelinière. C'est à lui à rendre ce qu'il doit à M. le marquis du Châtelet, et il n'y manquera pas ; il connaît trop les devoirs du monde. Pour la centième fois, si vous aviez écrit tout d'un coup comme à l'ordinaire, et si vous n'aviez pas voulu mettre dans l'amitié une politique fort étrangère, il n'y aurait pas eu le moindre malentendu. Oublions donc toute cette mésintelligence. Au reste, je poursuivrai Desfontaines à toute rigueur. Qui ne sait point confondre ses ennemis ne sait point aimer ses amis. (Le même Jour, on cette même nuit.) Madame du Châtelet est excessivement fâchée que vous ayez fait courir votre lettre à elle adressée ; cela est contre toutes les règles, et un nom aussi respectable doit être plus ménagé. Je suis encore à comprendre comment cela peut vous être venu dans la tête, et pourquoi vous lui avez écrit une prétendue lettre ostensible qu'elle ne demandait assurément pas, et pourquoi vous avez consulté tant de gens sur la manière de faire une 44. chose qu'il ne fallait pas faire du tout. Si jamais il arrivait que cette lettre compromit madame la marquise du Châtelet avec l'abbé Desfontaines, il n'y a peut-être point d'extrémités où sa famille et elle ne se portassent. Encore une fois, et encore cent fois, il fallait écrire tout

simplement comme à l'ordinaire, ne point faire attendre, mander si vous aviez envoyé ou non cette horreur au prince, instruire tout Cirey par vous-même de ce qui se passait , de ce qu'il convenait de faire , prier votre ami de prendre votre défense, et contre trente personnes qui disaient que vous le trahissiez , et contre l'abbé Desfontaines qui vous traite comme un colporteur et comme un faquin ; vous joindre à nous avec le zèle le plus intrépide pour délivrer la société d'un monstre, écrire lettre sur lettre , au lieu de vous en laisser écrire ; envoyer copie de votre lettre au prince , épargner tous les soupçons, et remplir tous les devoirs. Vos péchés sont grands ; que la pénitence le soit, et que je dise: « Remilluntur ei peccata milita, « quoniam dilexit multum. » (Luc, vu, 47.) A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 27i janvier. Mon cher ami, je travaille le jour à Zulimc , et le soir je revois mon procès avec l'honnête homme Desfontaines. Vous savez de quoi il est question à présent , vous avez vu ma lettre à M. Hérault. Il n'y a plus qu'un mot qui serve. M. de Meinières peut-il vous dire tout net ce que j'ai à espérer de M. Hérault? Un outrage pareil , toléré par la magistrature, est un affront éternel aux belles-lettres; une réparation convenable ferait honneur au ministère. Suivant vos sages avis, je réforme tout le Mémoire , qui est d'une nécessité indispensable. Point de numéro, de peur de ressembler au Préservatif ; plus de modération, encore plus d'ordre et de méthode ; c'est ce qu'il faut tâcher de faire. Puissé-je dire au public : - Et in ea factitia , si qua est , - Quæ nunc pro Domino , pro vobis* •• S^{re} locuta est ! » J'y ajoute un extrait de la lettre d'un prince destiné à gouverner une grande monarchie. Si cela pouvait faire quelque effet , a la bonne heure, sinon brûlez-le. Mais , après tout , point d'entreprise sans faveur, point de succès sans protection, et je crois qu'il faut avoir raison de ce scélérat. Je demande que M. Hérault fasse une petite réponse , ou la fasse faire en marge de mes questions. J'imagine qu'il serait lion que madame de

Ber 21

322 COU RESPONDANCE. nières m'écrivit un mot qui attestât , en général , l'horreur des calomnies du libelle. Je vous supplie d'en exiger autant de Thieriot. Sa conduite est insupportable ; il négocie avec Cirey ; il s'avise de faire le politique. Il doit savoir qu'en pareil cas la politique est un crime. Il a passé près d'un mois sans m'écrire ; enfin il a fait soupçonner qu'il me trahissait. S'il veut réparer tout cela par un écrit plein de tendresse et de force dans le Pour et Contre, à la bonne heure ; mais qu'il ne s'avise pas de parler du Préservatif ; on ne lui demande pas son avis ; et, s'il parle de moi, il faut qu'il en parle avec reconnaissance , attachement , estime , ou qu'il se taise , et , surtout , qu'il ne commette point madame du Châtelet. Qu'il imprime ou non cette lettre dans le Pour et Contre, il est essentiel qu'il m'envoie un mot conçu h peu près en ces termes : « Le sieur T. , ayant lu un libelle intitulé la Voltairomanie , dans lequel on avance « qu'il désavoue M. de V., et dans lequel on « trouve un tissu de calomnies atroces , est obligé « de déclarer , sur son honneur, que tout ce qui « y est avancé sur le compte de M. de V. et sur « le sien est la plus punissable imposture ; qu'il a « été témoin oculaire de tout le contraire pen* liant vingt-cinq ans, et qu'il rend ce témoignage « h l'estime , h l'amitié , et à la reconnaissance « qu'il doit à... Fait h... Thieriot. » S'il refuse cela, indigne de vivre ; s'il le fait, je pardonne. Je vous prie de recommander h mon neveu de faire un bon procès-verbal , si faire se peut. Cela peut servir et ne peut me nuire; cela tient le crime en respect, prévient la riposte, finit tout. Ah ! ma tragédie, ma tragédie ! quand te commencerai-je? Pardon de tant de misères, mais il y va du bonheur de ma vie et d'une vie qui vous est dévouée. Mon ange, criez-m'en , je n'ai recours qu'à vous. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 37 janvier. Je vous envoie , mon cher ange gardien . qui libéras nos amis , la correction pour l'Épître sur l'Envie. Je vous sacrifie le plus plaisant de tous mes vers : Tout fuit , jusqu'aux enfants , et l'on sait trop pourquoi. Je ne suis pas né fort plaisant , et ce vers me faisait rire quelquefois; mais qu'il périclisse, puisque vous ne croyez pas que je puisse rendre, comme dit Rabelais : Fèves pour pois , et pain blanc pour fouace. L'endroit du charlatan est un peu lourd chez notre cher d'Olivet , et son petit Scazon est liorridus. Figurez-vous ce que c'est qu'une indigestion de Cerbère ; et c'est du résultat de cette indigestion qu'on a formé le coeur de Desfontaines. On me mande que ce monstre est partout en exécution, et cependant, quoi qu'en dise d'Olivet, le traître a des amis. M. de Lezouet m'écrit qu'il veut

faire un accommodement entre Desfontaines et moi, et les jésuites aussi. Hélas ! qu'ai-je fait à M. de Lezonnet pour me proposer quelque chose de si infâme ? Il a lu, je le sais, sa Voltairomanie chez M. de Locmaria, en présence de MM. de La Chevaleraie, Algarotti, l'abbé Prévost. J'ai écrit à M. de Locmaria, et je n'ai point eu de réponse. Il y a encore un avocat du conseil qui est son confident ; mais j'ai oublié son nom. Ce que je n'oublie pas, c'est vos bontés. Cet ardent chevalier de Mouhy a vite imprimé mon Mémoire, quitte à le supprimer ; il faudra que j'en paie les frais. Je me console si on me fait quelque réparation. Je voulais faire imprimer ce Mémoire, avec les Epîtres, au commencement de l'Uisloire du Siècle de Louis XIV. Il y a près d'un mois que Thieriot, ou l'abbé d'Olivet, avaient dû vous remettre ce commencement d'histoire ; mais Thieriot ne se presse pas de remplir ses devoirs. Je suis, je vous l'avoue, très affligé de sa conduite. Il devait assurément prendre l'occasion du libelle de Desfontaines pour réjouir, par les démonstrations d'amitié les plus courageuses, tous les tours qu'il m'a joués, et que je lui ai pardonnés avec une bonté que vous pouvez appeler faiblesse. Non seulement il avait mangé tout l'argent des souscriptions qu'il avait en dépôt, non seulement j'avais payé du mien et remboursé tous les souscripteurs petit à petit, mais il me laissait tranquillement accuser d'infidélité sur cet article, et il jouissait du fruit de sa lâcheté et de mon silence. Le comble à cette infâme conduite est d'avoir méouagé Desfontaines, dont il avait été outragé, et qu'il craignait, afin de me laisser accabler, moi, qu'il ne craignait pas. Ce que j'ai éprouvé des hommes me met au désespoir, et j'en ai pleuré vingt fois, même en présence de celle qui doit arrêter toutes mes larmes. Mais enfin, mon respectable ami, vous qui me raccommodez avec la nature humaine, je cède au conseil sage que vous me donnez sur Thieriot. Il faut ne me plaindre qu'à vous, lui retirer insensiblement ma confiance, et ne jamais rompre avec éclat. Mais, mon cher ami, qu'y a-t-il donc encore dans ce morceau de Rome, et dans le comraen' Celles de la Itenrlade. Digitized by Google

ANNÉE 1739. cernent de cet Essai * qui ne soit pas plus mesuré raille fois que Fra-Paoto, que le Traité du Droit ecclésiastique , que Mézerai, que tant d'autres écrits? S'il y a encore quelques amputations à faire , vous n'avez qu'à dire ; ce morceau-là a déjà été bien tailladé , et le sera encore quand vous voudrez. Je ne perds pas Zulime de vue, et mon respectable et judicieux conseil aura bieuôt les écrits de son client. Emilie vous regarde toujours comme notre sauveur. A M. HELVÉTIUS. A Ciry, ce 25 janvier. Mon cherami, tandisque vous faites tant d'honneur aux belles-lettres, il faut aussi que vous leur fassiez du bien ; permettez-moi de recommander b vos bontés un jeune homme d'une bonne famille, d'une grande espérance, très bien né, capable d'attachement et de la plus tendre reconnaissance, qui est plein d'ardeur pour la poésie et pour les sciences , et à qui il ne manque peut-être que de vous connaître pour être heureux. Il est (ils d'un horaraeque des affaires , où d'aulress' enrichissent, ont ruiné ; il se nomme d'Arnaud ; beaucoup de mérite et de malheur fout sa recommandation auprès d'un coeur comme le vôtre. Si vous pou viez lui procurer quelque petite place, soit par vous, soit par M. de La Popelinière, vous le mettriez en état de cultiver ses talents, et vous rempliriez votre vocation, qui est de faire du bien. Vous m'en faites à moi , car vous avez réchauffé uno Ame tiède ; jamais votre illustre père n'a fait de si belle cure. Je lui ai envoyé un autre Mémoire où je sacrifie enfin le littéraire au personnel , mais M. d'Argental pense que c'est une nécessité ; vous le pensez aussi, et je me rends. Ma présence serait nécessaire à Paris ; mais je ne peux quitter mes amis pour mes propres affaires. Madame du Châtelet vous fait bien des compliments ; on ne peut avoir plus d'estime et d'amitié qu'elle en a pour vous. Nous attendons de vous des choses qui feront l'agrément de notre retraite , et qui nous oonsoleront, si cela se peut, de votre absence. Je vous embrasse avec les transports les plus vifs d'amitié, d'estime , et de reconnaissance. A M. THIERFOT. Ce 25 janvier, au malin. Je vous envoie mon Mémoire tel que je compte • L 'Etais sur le Siècle de Louis XIV. le présenter aux magistrats. J'en avais envoyé un exemplaire à M. d'Argonson; mais on dit que le littéraire occupait trop de place. J'ai retranché tout ce qui ne servirait qu'à justifier mon esprit, et j'ai laissé tout ce qui est nécessaire pour venger L honnête homme des attaques d'un scélérat. Je mande à M. Helvétius que je vous envoie cet écrit ; vous pourrez le lire avec lui , s'il n'en est pas fatigué. Mais je vous prie de le lire

avec l'abbé d Olivet, qui se connaît très bien à ces sortes d'ouvrages, et aux personnes que vous croirez les plus capables d'en juger. Après cela , vous en pourrez présenter une copie de ma part à M. de Maurepas. Cela fera honneur a notre amitié dans son esprit, lima écrit ; il est très bien disposé. Je suis servi dans cette affaire avec autant de vivacité et de zèle par mes amis que si j'étais à Paris. J'espère que le plus ancien de tous sera aussi le plus tendre, et qu'il réparera sa négligence et sa lettre ostensible a madame du Châtelet, par la vigilance quo donne l'amitié. Vous nous avez donné de terribles alarmes quand vous avez fait penser que cette malheureuse lettre allait être publique. Compromettre madame du Châtelet dans cette affaire! j'en tremble encore. Ce sont des gens bien peu instruits de l'état des choses qui ont pu vous conseiller une démarche si condamnable. Pardon ! j'en suis encore ému. Madame du Châtelet vous prie instamment de retirer toutes les copies que vous avez données de celte malheureuse lettre. Pourquoi l'avez-vous envoyée au prince royal? qu'y pouvait-il comprendre, s'il n'avait pas vu le libelle? que vouliez-vous lui faire savoir? vouliezvous lui faire entendre que je suis l'auteur du Préservatif, que vous êtes un médiateur, que madame du Châtelet est trop vive , que vous avez oublié votre lettre du 16 août 1726 ? Quel galimatias ! quelle conduite! A quoi vous exposez-vous? ne connaissez-vous point madame du Châtelet, et pensez-vous que vous puissiez jamais avoir une autre protection qu'elle auprès du prince ? Si ce prince, qui peut faire votre fortune, savait jamais que sur une lettre où je vous mandais qu'il avait envoyé exprès un de ses favoris à madame du Châtelet , vous récrivîtes : Il nous en a envoyé un aussi ; si madame du Châtelet , dans sa colère, l'avait fait savoir au prince , que seriezvous devenu ? Quel démon a pu vous conseiller d'envoyer à S. A. R. cette lettre ostensible <1 ont madame du Châtelet est furieuse? c'est donc un factum que vous écrivez au prince royal contre madame du Châtelet? Voilà ce que vous lui avez fait penser. Au nom de Dieu ! réparez cette conduite intolérable, si vous pouvez. Vous n'avez certainement de parti à prendre qu'à être très attaché b madame du Châtelet. 21.

CORRESPONDANCE. 324 Un jeune homme à qui je n'ai rendu que de faibles services , cl à qui je ne crois pas avoir donné, en ma vie , la valeur de cent écus , m'envoya , il y a trois semaines , une réponse à l'abbé Desfontaines , et me demanda la permission de l'imprimer ; je le refusai. La réponse était trop forte ; et , d'ailleurs , comme ce jeune homme n'avait point été cité dans le libelle, je oe voulus pas qu'il se mêlât de la querelle ; mais je lui en aurai obligation toute ma vie. - Un autre jeune homme , à qui j'ai rendu encore de moindres services, s'est proposé de me venger, et je l'ai refusé encore ; c'est le jeune d'Arnaud. Je vous l'adresserai, celui-là. Il viendra vous voir. Je lui ai donné une lettre de recommandation pour M. Helvétius. Il a du mérite, et il est malheureux ; il doit être protégé. Or ça, voilà qui est fait ; je compte sur vous; mon amitié est la même ; mais que votre négligence ne soit poiut la même. Je vous embrasse aussi tendrement que jamais. M. L'AB&E MOUSSLNOT. Cirey, Janvier. Allons notre train, mon cher ami ; nous aurons justice , je vous le jure. Pour préparer, pour assurer celte justice, voyez le bâtonnier des avocats et les anciens ; engagez-les à désavouer, au nom de leur corps , la Voltairomanie , qui est mise si impudemment sous le nom d'un avocat; c'est l'aune des choses les plus essentielles. Voyez aussi M. Pageau, qui était intime ami de mon père. Touchezle, et faites-lui part , en secret , de ma petite intelligence avec M. Hérault. Vous remettrez la procuration que je vous envoie à quelque bon praticien qui agira en mon nom ; mais il ne doit agir que, au préalable, vous n'ayez vu brûler tous les papiers que le chevalier de Mouhy conserve, et qui pourraient me nuire, comme mon premier mémoire justificatif dont je ne suis pas content , et l'original du Préservatif où il avait mis des choses très fortes dout je suis encore plus mécontent. Lorsque le tout sera brûlé , et qu'il aura juré qu'il ne reste entre ses mains ni lettres , ni papiers, le praticien commencera une procédure criminelle. Reste à savoir si c'est à la police ou 'a la chambre de l'Arenal qu'on poursuivra le Desfontaines. Le désaveu du corps des avocats est nécessaire ; ne négligez pas celte branche. Il faut , mon cher ahhé, sortir de là tout à fait à notre honneur; c'est le plus grand service que vous puissiez rendre à votre ami. A M. HELVÉTIUS Janvier. Mon cher ami , toutes lettres écrites , tous mémoires brochés , toute réflexion faite , voici à quoi je m'arrête : je vous prends pour avocat et pour juge. Thieriot avait oublié que l'abbé Desfontaines l'avait traité de colporteur et de faquin dans son Dictionnaire néologique; il avait peut-être

aussi oublié un peu les marques de mon amitié ; il avait surtout oublié que j'avais dix lettres de lui , par lesquelles il me mandait autrefois que Desfontaincs est un monstre; qu'à peine sauvé de Bicêtre par mon seconra , il fit un libelle contre moi , intitulé Apologie; qu'il le lui montra, etc. Thieriot ayant donc oublié tant de choses , et le vin de Champagne de La Popelinière lui ayant servi de fleuve Létbé , il se tenait coi et tranquille , fesait le petit important , le petit ministre avec madame du Châtelet, s'avisait d'écrire des lettres équivoques, ostensibles, 'qu'on ne lui demandait pas; et, au lieu de venger son ami et soi-même, desouteuir la vérité, de publier par écrit que la Voltairomanie est un tissu de calomnies ; enfin, au lieu de remplir les devoirs les plus sacrés, il buvait , se taisait, et ne m'écrivait point. Madame de Bernières , mon ancienne amie , outrée du libelle , m'écrit, il y a huit jours, une lettre pieuse de cette amitié vigoureuse dont votre coeur est si capable, une lettre où elle avoue hautement tout ce que j'ai fait , tout ce que j'ai payé entre ses mains par Thieriot même, tous les services que j'ai rendus à Desfontaines. La lettre est si forte , si terrible , que je la lui ai renvoyée, ne voulant pas la commettre; j'en attends une plus modérée, plus simple, un petit mot qui ne servira qu'à détruire, par son témoignage, les calomnies du libelle, sans nommer et sans offenser personne. Que Thieriot en fasse autant ; qu'il ait seulement le courage d'écrire dix lignes par lesquelles il avoue que , depuis vingt ans qu'il me connaît , il ne m'a connu qu'honnête homme et bienfaisant; que tout ce qui est dans le libelle, et en particulier ce qui le regarde, est faux et calomnieux; qu'il est très loiu d'avoir pu désavouer ce que j'ai jamais avancé, etc. Voilà tout ce que je veux ; je vous prie de l'engager à envoyer cet écrit à peu près dans cette forme. Quand même cela ne servirait pas , au moins cela ne pourrait nuire ; et, eu vérité, dans ces circonstances, Thieriot me doit dix lignes au moins ; s'il veut faire mieux, à lui permis. C'est une chose honteuse que son silence. Vous devriez en parler fortement à M. de La Popelinière, qui

5275 ANNEE 4759. a du pouvoir sur celte âme molle , el qui a quelque intérêt que la mollesse n'aille point jusqu'à l'ingratitude. De quoi Thieriot s'avise-t-il de négocier, de tergiverser, de parler du Préservatif? il n'est pas question de cela. Il est question de savoir si je suis un imposteur ou non ; si Thieriot m'a écrit ou non , en 4726 , que l'abbé Desfontaines avait fait , pour récompense de mes bienfaits , un libelle contre moi ; si monsieur et madame de Bernières m'ont logé par charité ; si je ne leur ai pas payé ma pension et celle de Thieriot , etc. Voilà des faits ; il faut les avouer, ou l'on est indigne de vivre. Belle âme, je vous embrasse. « Gralior et pulchro veniens in corpore virtui. » Vnic., Eneid., v, v. 344. Je suis à vous pour ma vie. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Janvier. Dès que M. d'Argental aura approuvé ce nouveau Mémoire , vous le donnerez , mon cher, au chevalier de Mouhy pour le faire imprimer surle-champ. C'est une troisième leçon qui a beaucoup gagné d'être retouchée. Il est meilleur que le premier, plus modéré el plus touchant que le second. Il n'y a ricu à craindre, et un tel mémoire peut être imprimé tête levée. On pourrait même demander un privilège ; mais cela retarderait trop. Rembarrez bien fort M. le chevalier de Mouhy, quand il parle d'imprimer à mon profit ; faiteslui sentir que c'est pour lui faire plaisir uniquement qu'on le charge de cela, et qu'assez d'autres demandent la préférence, il faut qu'il rendo l'ancien Mémoire ; n'oubliez pas cela. Je pense que la Voltairomanie est achetée, déposée chez un commissaire, en présence de deux témoins , et qu'il existe un procès-verbal de ces préliminaires absolument nécessaires pour une procédure criminelle. Cela supposé , voici le modèle d'un placet à M. le chancelier, à M. Hérault, lieutenant-général de police , à M. d'Argenson, à M. de Maurepas : « Moussinot, prêtre, docteur en théologie, etc. ; « Moussinot , bourgeois de Paris ; Germain Du« breuil *, aussi bourgeois de Paris, anciens amis « de M. de Voltaire, présentent à monseigneur le « chancelier une requête qu'il présenterait lui« même, s'il n'était pas trop malade, contre l'au« leur d'un libelle diffamatoire qui paraît sous le « titre de la Voltairomanie , dans lequel le sieur ' Beau-frère do Demoutin. « de Voltaire est traité de vol^r public ? à* a« thée, etc. Monseigneur le chancelier en connaît « l'auteur , quoiqu'il ne soit pas juridiquement a convaincu. Le public indigné attend justice , a et le sieur de Voltaire la demande humble« ment, s Je veux, mou ami, avoir raison de ce malheureux Desfontaines; mon honneur y est intéressé. Je ne crois pas qu'on me refuse justice. Adieu , mon

cher abbé ; je ressemble aux hommes véritablement dévots , qui pour le ciel oublient entièrement la terre ; moi, j'oublie mes rentes et mes rentiers pour mon honneur. C'est cet honneur qui est le véritable bien ; les autres ne viennent qu'après lui. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Voilà qui est fait, mon cher ami , et il faut mettre les fers au feu. Le procès sera bientôt en très bon train. M. d'Argental doit être content de mon mémoire. Vous ne m'en avez pas parlé. Ce mémoire a dû être envoyé aux ministres , aux principaux magistrats , au lieutenant criminel , pour demander permission d'informer. Il ne peut nuire en rien à la procédure; au contraire, il disposera les esprits en ma faveur. Avant de le faire imprimer, ayez ia bonté , à l'endroit où l'on fait le dénombrement des personnes que Desfontainesaoutragées, après ces mots: « Là « où les autres hommes cherchent à s'instruire, » d'ajouter : « Il s'honorait de l'amitié et des in« struclions de M. l'abbé d'Olivet, et il vient tout « récemment de faire un livre contre lui ; il ose « le dédier à l'académie française , et l'académie « a flétri à jamais , dans ses registres , et le livre , « et la dédicace, et l'auteur. » Je vous prie d'aller voir mon neveu Mignot, chez M. de Montigni, rue Cloche-Perche, près de votre loge , et de lui dire que des étrangers ayant présenté requête, il est indispensable qu'il en donne aussi une. Parlez-lui fortement et tendrement; remuez son cœur; c'est par là qu'il faut commencer. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Cirey, le 5 février

Mon respectable ami , je rougis , mais il faut que je vous importune. Les lettres se croisent, on prend des partis que l'événement imprévu fâii changer; on donne un ordre à Paris, il est mal exécuté ; on ne s'entend point , tout so confond. Deux jours de ma présence mettraient tout en règle, mais eufiu je suis à Cirey. Te rogamus , awli nos.

526 CORRESPONDANCE. Premièrement vous saurez que M. Deniau , 14tonnicr des avocats , a fait courir des billets dans tous les bancs des avocats, et est prêt à donner une espece de certificat par lettres , qu'aucun avocat n'est assez lâche et assez coquin pour avoir fait un tel libelle. Je vous prie de faire encourager ce M. Deniau. 2° J'insiste fortement sur le commencement d'un procès criminel , qu'on poursuivra si on a beau jeu. Qu'on n'intente d'abord que contre les distributeurs. J'ai des preuves assez fortes pour le commencer. Je ne crains rien d'aucune récrimination. On pourrait, sous main, réveiller l'affaire des Lettres philosophiques , mais il n'y a nulle preuve ; et, si Thioriol, qui connaît un substitut du procureur-général , veut faire une procédure en l'air par Ballot , le décret sera purge en quinze jours. 3° Indépendamment de tout cela , j'ai donc envoyé mon Mémoire manuscrit à monsieur le chancelier ; je lui fais présenter, et le placet signe par cinq gens de lettres , et celui de mon neveu , et la lettre de madame de Bernières. Comme il faut se servir de lotis les moyens qui peuvent s'entraider sans pouvoir s'entreuire, si monsieur le premier président pouvait, sur la requête à lui présentée , et sur le certificat du bâtonnier, faire brûler le libelle, ce serait une chose bien favorable. 5° Je ne sais si je dois faire paraître mon Mémoire ou isolé ou accompagné de quelques ouvrages fugitifs; mais je crois qu'il faut qu'il paraisse; car je ne peux sortir de ce principe que si l'on doit laisser tomber les injures , il faut relever les faits. Je voudrais les mettre à la suite de la préface et du premier chapitre de l'Histoire de Louis xiv , si cet ouvrage vous paraît sage. J'y ajouterais les Ë pi très bien corrigées , une Lettre h M. de Maupertuis, une dissertation sur les journaux. Je tâcherais que le recueil se fit lire. 6° Ce que j'ai infiniment h cœur, c'est le désaveu le plus authentique et le plus favorable de la part de Saint-Hyacinthe; jecrois'qu'il ne sera pas difficile k obtenir. 7° Madame du Châtelet vous prie très instamment de parler fermeàThieriot. Votre douceur et votre bonté le gâtent. Il s' imagine que vous l'approuvez, et il a l'insolence d écrire qu'il n'a rien fait que de votre aveu. Comptez que c'est une âme de boue, et que vous la tournerez en pressant fort. Madame du Châtelet ne lui pardonnera jamais d'avoir fait courir cette malheureuse lettre ostensible qu'elle n'avait jamais demandée , lettre ridicule en tout point , dans laquelle il dit qu'il ne se souvient pas du temps où l'abbé DesJontains lui montra le libelle ancien intitulé Apologie. Il devait pourtant se souvenir que c'était en -4 725, et qu'il me l'avait écrit

vingt fois dans les termes les plus Torts. Ce n'est pas tout ; il fait entendre que j'ai part au Préservatif; il fait le petit médiateur, le petit ministre , lui qui , m'ayant tant d'obligations , et attaché par mes bienfaits et par ses fautes , aurait dû s'élever contre Desfontaines avec plus de force quo moi-même. Il gardo avec moi le silence ; on lui écrit vingt lettres de Cirey, point de réponse ; on lui demande si, selon sa louable coulume d'envoyer au prince de Prusse tout ce qui se fait contre moi , il ne lui a point envoyé le Mémoire , il ne répond rien ; enfin il mande qu'il a envoyé au prince sa belle lettre à madame du Châtelet. Je vous avoue que ce procédé lâche m'est plus sensible que celui de Desfontaines. Encore une fois, madame du Châtelet vous demande en grâce de représenter à Thicriot ses torts; car, apres tout, il peut servir dans cette affaire. Nous le connaissons bien ; si on lui laisse entendre qu'il a raison, il demeurera dans son indolence ; si on le convainc «le ses fautes , il les réparera , et sûrement il fera ce que vous voudrez ; mais , encore une fois , nous vous supplions de lui parler ferme. Je suis bien assurément de cet avis ; nous n'avons de recours qu'en vous, mon cher ami ; donnez-nous vos conseils comme h Thieriol. J'espère que votre amitié m'épargnera une séparation qui me coûterait bien des larmes. Rangez Thieriol: a son devoir , aimez-nous toujours , et épargnez-nous le chagrin de nous quitter; votre amitié peut tout. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 6 février. Pardon de tant d'importunités. Je reçois votre lettre , mon respectable ami ; vous me liez les moins. Je suspends les procedures , je ne veux rien faire sans vos conseils; mais souffrez au moins que je sois toujours à portée de suivre ce procès. En quoi peut me nuire une plainte contre les distributeurs du libelle, par laquelle on pourra, quand on voudra, remonter k la source? Tout sera suspendu. Mon généreux ami , il est certain qu'il me faut uue réparation, ou que je meure déshonoré. Il s'agit de faits , il s'agit des plus horribles impostures. Vous ne savez pas à quel point l'abbé Desfontaines est l'oracle des provinces. On me crie à Paris que mou ennemi est méprisé, et moi je vois que scs Observations se vendent mieux qu'aucun livre. Mon silence le désespère, dites-vous ; ah! que vous ôtes loin de le connaître! il prendra mon silence pour un

ANNEE 4759. 327

aveu de sa supériorité, et, encore une fois, je resterai flétri par le plus méprisable des hommes, sans en pouvoir tirer la moindre vengeance, sans me justifier. Je suis bien loin de demander le certificat de madame de Dernières, pour en faire usage en justice; mais je voulais l'avoir par devers moi, comme j'en ai déjà sept ou huit autres, pour avoir en main de quoi opposer à tant de calomnies, un jour à venir. J'espère surtout avoir un désaveu authentique au nom des avocats. Le bâtonnier l'a promis. La lettre de madame de Dernières me servira de certificat, je la ferai lire à tous les honnêtes gens. A l'égard de mon Mémoire, je le refondrai encore, je le ferai imprimer dans un recueil intéressant de pièces de prose et de vers, dans lequel seront les Épitres que je crois enfin corrigées selon votre goût. De grâce, ne me citez point M. de Fontenelle; il n'a jamais été attaqué comme moi, et il s'est assez bien vengé de Rousseau, en sollicitant plus que personne contre lui. Encore une fois, j'arrête mon procès; mais, en le poursuivant, qu'ai-je à craindre? Quand il serait prouvé que j'ai reproché à l'abbé Desfontaines des crimes pour lesquels il a été repris de justice, n'est-il pas de droit que c'est une chose permise, surtout quand ce reproche est nécessaire à la réputation de l'offensé? Je lui reproche, quoi? des libelles; il a été condamné pour en avoir fait. Je lui reproche son ingratitude. Je ne l'ai point calomnié; je prouve, papiers en main, tout ce que j'avance. J'ai fait consulter des avocats; ils sont de mon avis, mais enfin tout cède au vôtre. Je ne veux me conduire que par vos ordres. A l'égard de Saint-Hyacinthe, je veux réparation; je ne souffrirai pas tant d'outrages à la fois. Où est donc la difficulté qu'on exige un désaveu d'un coquin tel que lui? Pourrait-on dire que cela n'est rien? Je suis donc un homme bien méprisable, je suis donc dans un état bien humiliant, s'il faut qu'on ne me considère que comme un bouffon du public, qui doit, déshonoré ou non, amuser le monde à bon compte, et se montrer sur le théâtre avec ses blessures! La mort est préférable à un état si ignominieux. Voilà une récompense bien horrible de tant de travail! et cependant Desfontaines jouira tranquillement du privilège de médire; et on insultera à ma douleur. Au nom de Dieu, que j'obtienne quelque satisfaction! Ne pourrais-je pas du moins obtenir qu'on brûlât le libelle? Ne pourrai-je pas présenter ma requête contre Chaubert, et obtenir qu'en attendant des preuves, justice soit faite de ce libelle infâme, sans nom d'auteur? Je vous réitère mes instantes prières sur Saint-Hyacinthe, si vous voulez que je reste

en France. Je suis honteux de vous faire voir tant de douleur, et désespéré de vous donner tant de soins ; mais vous me tenez lieu de tout à Paris. J'ai encore assez de liberté dans l'esprit pour corriger Zulime , puisqu'elle vous plaît. J'attends vos ordres. J'ai quelque chose de beau dans la tête, mais j'ai besoin de tranquillité , et mes ennemis me l'ôtent. AU CHANCELIER.

D'AGUESSEAU. Croyez, ce 11 février. Monseigneur, je commence par vous demander très humblement pardon de vous avoir envoyé un si gros mémoire ; mais je crois avoir rempli le devoir d'un citoyen , en m'adressant au chef de la justice et des belles-lettres, pour obtenir réparation des calomnies de l'abbé Desfontaines. Je ne dois parler ici que de celles dont j'ose vous présenter les réfutations authentiques que voici. Madame de Champbonin, ma cousine, a les originaux entre ses mains ; elle aura l'honneur de les présenter à monseigneur. 4° La copie d'une partie de la lettre de l'abbé Desfontaines , signée de lui , par laquelle il convient de mes services , et par laquelle il est démontré que M. le lieutenant de police, loin de lui demander pardon de l'avoir enfermé à Bicêtre , exécuta l'ordre mitigé du roi , par lequel il fut exilé , etc. ; 2° La lettre de madame de Darnières, qui prouve que tout ce que Desfontaines avance sur feu M. de Darnières et sur mes services est calomnieux ; 3° Extraits des lettres du sieur Thieriot , qui confirment que l'abbé Desfontaines fit , au sortir de Bicêtre , un libelle intitulé Apologie de V. 4° Une lettre de Prault fils , libraire , qui prouve que, loin d'être coupable des rapines dont l'abbé Desfontaines m'accuse , j'ai toujours eu une conduite opposée ; 5° L'attestation du sieur Demoulin, négociant, dont les registres prouvent que, loin de mériter les reproches de Desfontaines, j'ai fait au moins le bien qui a dépendu de moi ; 6° L'attestation d'un jeune homme de lettres , qui , ayant été du nombre de ceux que ma petite fortune m'a permis d'aider, s'est empressé de donner ce témoignage public , que jamais je ne produirais si je n'y étais forcé. Enfin, monseigneur, je suis traité , dans le libelle de Desfontaines , d'athée, de voleur, de calomniateur. Tout ce que je demande , c'est un désaveu authentique de sa part, désaveu qu'il ne peut refuser aux preuves ci-jointes.

«28 CORRESPONDANCE. A M. TILLEROT. A Cirey, le 12 février. M. de Maupertuis m'envoie aujourd'hui de Bâle votre lettre, que vous lui aviez donnée. Apparemment que, voyant à Cirey la douleur excessive et l'indignation de madame du Châtelet, jointe à l'effet que faisait la lettre de madame de Dernières, il n'osa donner la vôtre; cependant elle m'aurait fait grand plaisir, et, sachant alors de quoi il était question, je vous aurais empêché de faire la malheureuse démarche de rendre publique et d'envoyer au prince royal cette lettre dont madame du Châtelet est si cruellement outrée. Ce qui lui a fait plus de peine, c'est que vous avez cherché à faire valoir cette lettre, qui la compromet. Vous avez voulu vous vanter auprès d'elle des suffrages de personnes qui, n'étant point au fait, ne pouvaient savoir si cette lettre était convenable. Ne sentiez-vous pas qu'elle n'était qu'une espèce de factum contre madame du Châtelet; que vous essayiez de persuader que l'abbé Desfontaines ne vous avait point outragé; que j'étais auteur du Préservatif; que vous ne vous ressouveniez pas d'un fait important? enfin vous démentiez par ce malheureux écrit vos anciennes lettres; et certainement ceux que vous prétendez qui approuvaient cette lettre politique n'avaient pas vu ces anciennes lettres sincères où vous parliez si différemment. Que diraient-ils, s'ils les avaient vues? Et pourquoi mettre madame du Châtelet dans la nécessité douloureuse de montrer, papier sur table, que vous vous démentez vous-même pour l'outrager? A quoi bon vous faire de gaieté de cœur une ennemie respectable? pourquoi me forcer à me jeter à ses pieds pour l'apaiser? et comment l'apaiser, quand elle apprend que vous vous vantez d'avoir écrit à madame la marquise du Châtelet avec dignité, et qu'enfin vous envoyez un factum contre elle au prince? A quoi me réduisez-vous? pourquoi me mettre ainsi en presse entre elle et vous? Je me soucie bien de l'abbé Desfontaines! voilà un plaisant scélérat pour troubler mon repos! Si vous saviez à quel point les hommes de Paris les plus respectables pressent la vengeance publique contre ce monstre, vous seriez bien honteux d'avoir balancé, d'avoir cru des personnes qui vous ont inspiré la neutralité et la décence. Non, l'abbé Desfontaines n'est rien pour moi; mais j'avais le cœur percé que mon ami de vingt-cinq ans, mon ami outragé par ce monstre, ne fit pas au moins ce qu'a fait madame de Bernier. Il ne s'agit entre nous que de faits, et le fait est que vous avez alarmé tous mes amis. Madame de Champholin, qui a beaucoup d'esprit, qui écrit mieux que moi, et que vous connaissez bien peu

; madame de Champbonin vous écrivit avec effusion de cœur, et sans me consulter. M. du Châtelet vous écrivit, à ma prière, au sujet des souscriptions, non pas des souscriptions dont vous dissipâtes l'argent, chose que je n'ai jamais dite à personne, et que madame du Châtelet a avouée à un seul homme dans sa douleur, mais au sujet de quelques souscriptions à rembourser; je vous ai parlé sur cela assez à cœur ouvert. Jamais en ma vie, encore une fois, je n'ai parlé à qui que ce soit des souscriptions mangées. Il ne s'agissait que de rembourser une ou deux personnes que vous pourriez rencontrer. Voyez que de malentendus ! et tout cela pour avoir été un mois sans m'écrire, quand tout le monde m'écrivait ; tout cela pour avoir fait le politique, quand il fallait être ami ; pour avoir mis un art, qui vous est étranger, où il ne fallait mettre que votre naturel , qui est bon et vrai. Ne laissez point ainsi frelater votre cœur, et donnez-le-moi tel qu'il est. Vous me parlez d'une disgrâce auprès du prince que vous craignez que je ne vous attire. Eh ! morbleu, ne voyez-vous pas que je ne lui écris point sur tout cela , parce que je ne sais que lui mander après votre malheureuse lettre ? Encore une fois, et cent fois , vous me mettez entre madame du Châtelet et vous. Si vous me disiez : Voici ce que j'ai écrit au prince, je saurais alors que lui mander ; mais vous me liez les mains. . Vous m'écrivez mille choses vagues ; il faut des faits. Vous avez fait une faute presque irréparable dans tout ceci. Vous auriez tout prévenu d'un seul mot. Vous vous seriez fait un bonheur infini, en vous joignant à mes amis, en parlant vous-même à monsieur le chancelier, en confirmant vos lettres, qui déposent le fait de l'Apologie de Voltaire, en -1725; en ne craignant point un coquin qui vous a insulté publiquement , voilà ce qu'il fallait faire. Il est temps encore ; monsieur le chancelier décidera seul de tout cela. Mais que faut-il faire à présent ? ce que M. d'Argenson , l'aîné ou le cadet , ce que madame de Champbonin , ce que M. d'Argental, vous diront, ou plutôt ce que votre cœur vous dira. En un mot, il ne faut pas réduire votre ami à la nécessité de vous dire : Rendez-moi le service que des indifférents me rendent. Tout va très bien, malgré les dénonciations contre les fleurs philosophiques et contre l'Épître à Uranie , par lesquelles Desfontaines a consommé ses crimes. J'aurai, je crois, justice par monsieur le chancelier ; je l'ai déjà par le public. J'eusse été heureux si vous aviez paru le premier; mais je suis consolé, si vous

529 ANNÉE 1759. revenez de bonne foi , et si vous reprenez voire caractère. Mon Mémoire est infiniment approuvé ; mais je ne veux point qu'il paraisse sitôt. Je ne ferai rien sans l'aveu de monsieur le chancelier ,et sans les ordres secrets de M. d'Argenson. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 15 février. Au nom de Dieu , mon respectable^ mon cher ami , rendez-moi à mes études , à Emilie , et à Zulime. J'ai le cœur pénétré de douleur. Desfontaines m'a prévenu , et a obtenu du lieutenant criminel permission d'informer contre moi ; il m'a dénoncé comme auteur de YÈpître à Uranie et des Lettres philosophiques ; il a écrit au cardinal 1 ; il remue ciel et terre ; et moi, je n'ai , pas seulement la lettre de madame de Bcruières ni celle de M. Dulion, qui prouveraient au moins son ingratitude , et qui disposeraient le public et les magistrats en ma faveur ; et j'apprends, pour comble de malheur et d'humiliation, que le procureur du roi , auquel il s'est adressé , est mon ennemi déclaré, et cherche partout de quoi me perdre. Quelle protection puis-je avoir auprès de lui ? Hélas 1 faudrait-il de la protection contre un Desfontaines ? J'ai suspendu mes procédures, puisque vous me l'avez ordonné ; mais j'ai bien peur d'être obligé de me voir mis en justice par le scélérat même qui me persécute , et que j'épargne. Saint-Hyacinthe m'a donné un désaveu dont je ne suis pas encore content. Engagez , je vous en conjure , par un mot de lettre , le chevalier d'Aidie à arracher de lui le désaveu le plus authentique. Je demande aussi à mademoiselle Quinaut un certificat des comédiens qui détruise la calomnie de Saint-Hyacinthe , rapportée dans le libelle de Desfontaines. Tout cela est important à mon honneur. Je songe que l'abbé Desfontaines , qui a toute l'activité des scélérats et toute la chicane des Normands , a fait entendre à M. Hérault que ma lettre rapportée dans le Préservatif est un libelle. M. Hérault ne songera peut-être pas que c'est au contraire une très juste plainte contre un libelle. Je n'ai point le temps de vous parler de Zulime ; je suis tout entier à mon affaire ; j'ai le cœur percé. Quelle récompense ! Quoi ! ne pouvoir obtenir justice d'un Desfoulaiucs ! Regnum meum non est hinc. Enfin je n'ai d'espérance qu'en vous, mon cher ange gardien ; sub timbra alarum tuarum. 1 hier en U de Fleuri. A M. L'ABBÉ MOËSSINOT. Cirey. Volez , mon cher ami , rue Cloche-Perche ; remettez cette lettre à mon neveu. Son grand-père est attaqué ; sa plainte devient juste et nécessaire ; elle ne peut nuire, et elle peut servir beaucoup. Il ne risque rien ; proposez-lui la chose fortement , obtenez cela de son amitié. Je le prie d'ameuter

quelques uns de mes parents. Joignez-vous a eux et à madame de Champbonin. De votre côté agissez ; ameutez les Procope , les Andri , et même l'indolent Pitaval, les abbé Seran de La Tour, les Duperron deCastera ; qu'ils signent une nouvelle requête : la première a été inutile ; celle-ci est de nécessité absolue. Je vous fais h tous la même prière. OITrez-leur des carrosses , et , avec votre adresse et honnêteté ordinaires , le paiement de tous les faux frais. Trôlez de Mouhy ; promeltczlui de l'argent , mais ne loi en donnez pas. Il faut , mon cher ami , vous dire mon parent, comme madame de Champbonin. Allez tous eu corps h l'audience de monsieur lechanceiier. Rien ne fait un si grand effet sur l'esprit d'un juge bien disposé, que ces apparitions de famille. Cette démarche réussira ; je vous prie de la regarder comme essentielle. Remerciez-Ie en général de la justice qu'il me rendra. Je m'en remets entièrement h lui pour l'obtenir, et, s'il me la fait , cela finira tout et me rendra mon repos. N 'épargnons ni l'argent ni les promesses; il faut remuer les hommes pour les porter au bien , il faut les exciter puissamment. Je songe qu'il faut encore que mon ami Thieriot se joigne à mes parents et h mes défenseurs , et qu'il vienne avec eux chez le chancelier confirmer par son témoignage ses anciennes lettres par lesquelles il demeure constant que l'abbé Desfontaines fit au sortir de Bicêtre un libelle contre moi , qui avais, sur ses prières , travaillé à son élargissement de cette infâme maison. Ne négligeons rien , poussons le scélérat par tous les bouts. J'ai cette affaire en tête , et je veux en devoir le succès , mon cher abbé , à vos soins et à votre tendre amitié. A M. L'ÀBBÊ MOÛSSINOT. Clrey, févr or. Je ne m'endors pas , mon cher abbé , sur les outrages d'un gueux tel que Desfontaines , et j'agis aussi vivement que si j'étais à Paris. Il en est de la justice comme du ciel , et violcnli rapiunt illud . Je ne vous parlerai donc de mon temporel nue quand toute celle affaire , dont j aurai certainement raison , sera entièrement finie ; ne per

350 CORRESPONDANCE. dcz donc pas un instant. Dites et redites à mon neveu que cet abbé Ôcsfoutaines se plaint en vain de la lettre qu'on a imprimée dans le Préservatif, c'est comme si Cartouche se plaignait qu'on l'eût accusé d'avoir volé. Voila ce qu'il faut que mon neveu sache , et qu'il le représente fortement a monsieur le chancelier; n'en démordez pas. Si madame de Champboniu a besoin d'argent, dites-lui que nous en avons à son service, tout pauvres que nous sommes. Je compte toujours , mon cher abbé, sur l'activité de votre zèle : allez donc , courez , écrasez un monstre , servez votre ami. A M. BERGER. A Cirey, cc 16 terrier Je vous supplie , monsieur , sitôt la présente reçue, d'aller chez M. d' Argenta!. C'est l'ami le plus respectable et le plus tendre que j'aie jamais eu. H fait toute ma consolation et toute mon espérance dans cette affaire , et sa vertu prend le parti de l'innocence contre l'homme le plus scélérat , le plus décrié , mais le plus dangereux qui soit dans Paris. Comme il n'a pas toujours le temps de m'écrire, et que j'ai uu besoin pressant d'être instruit à temps, de peur de faire défaussés démarches, et que, d'ailleurs, il demeure trop loin de la grande poste, il pourra vous instruire des choses qu'il faudra que je sache. U connaît votre probité; parlez -lui, écrivez -moi , et tout ira bien. Il s'en faut bien que je sois content de SaintHyacinthe. Il n'a pas plus réparé l'infâmo outrage qu'il m'a fait, qu'il n'est l'auteur du Matlianasius. N'avcz-vous pas vu l'un et l'autre ouvrage? n'y reconnaissez- vous pas la différence des styles ? C'est Sallengre et s'Gravcsaude qui ont fait le Ma tlianasins. Saint - Hyacinthe n'y a fourni que la chanson. Il est bien loin, ce misérable, de faire de bonnes plaisanteries. Il a escroqué la réputation d'auteur de ce petit livre , comme il a volé madame Lambert. Infâme escroc et sot plagiaire , voilà l'histoire de ses mœurs cl de son esprit. U a été moine , soldai , libraire , marchand de cale, et il vit aujourd'hui du profit du biribi. Il y a vingt ans qu'il écrit contre moi des libelles ; et , depuis Œdipe, il m'a toujours suivi comme un roquet qui aboie après un homme qui passe «ms le regarder. Je ne lui ai jamais donné le moindre coup de fouet ; mais enfin je suis las de tant d'horreurs, et je me ferai justice d'une façon qui le mettra hors d'état d'écrire. Si vous voulez prévenir les suites funestes d'une affaire très sérieuse, parlez- lui de façon à obtenir qu'il signe au moins un désaveu |>ar lequel il proteste qu'il ne m'a jamais eu en vue, et que ce qui est rapporte dans l'abbé Desfontaiues est une calomnie horrible ; je ne l'ai jamais offensé , je le défie do citer un mot que j'aie jamais dit de lui. Faites-

lui parler par M. Rémoud de Saint-Mard. Il y a à Paris une madame de Chanipbonin qui demeure à l'hôtel de Modène ; c'est une femme serviable, active, capable de tout faire réussir; voulez-vous l'aller trouver j et agir de concert? Comptez sur moi , mon cher Berger, comme sur votre meilleur ami. A M. L'ABBÉ MOÛSSINOT. Cirey. Monsieur votre frère , mon bon ami , fait des pas très inutiles auprès de M. de Guébriant. Je vous ai déjà dit que ce n'est pas avec les pieds , mais avec la main qu'on fait des affaires. On ne trouve jamais M. de Guébriant. Une lettre est rendue sûrement , et cent voyages sont inutiles. On perd quatre heures de temps et toute sa journée à courir; on ne perd qu'un quart d'heure à écrire. Il peut donc écrire à cc seigneur, mais il ne doit jamais y aller. Il en faut user ainsi avec le président d'Auneuil , avec M. de Lézean , et , pour ne pas les importuner, leur demander la permission de s'adresser à leurs fermiers et à leurs locataires. Tout cela ne doit coûter qu'une demi -heure d'écriture. Quant à M. de Villars, on doit attendre son retour. Faites-moi l'amitié d'envoyer encore trois louis d'or au chevalier deMouhv ; mais c'est à condition que vous lui écrirez ces propres mots : « M. de « Voltaire , mon ami , me presse toutes les sc« maines de vous envoyer de l'argent; mais je « n'en toucherai pour lui peut-être de six mois. « Voici trois louis qui me restent, en attendant « mieux. » Cc de Monhv est insatiable, mais il m'est utile. A M. *** SUIt I.E MÉMOIRE OR DESFONTAÏNES. (KCRITR SOUS I.K *OM DK M. MAI.ICOL'ttT) Ferricr. Le hasard m'a fait tomber entre les mains un des scandales ridicules de ce siècle : c'est le Mémoire de Guyot Desfontaines. Je l'ai brûlé, en attendant mieux. Ce serait bien la chose la plus plaisante, si ce n'était la plus révoltante, qu'uu

531 ANNÉE 175D. Guyot Desfontaines se plaint qu'un lui a dit des injures. Quid tulerit Gracchos de seditione querentes ? Juvénal., sat. ii. J'admire la modestie de ce bon homme : il se compare à Despréaux , parce qu'il a fait un livre en vers , et les seconds Voyages de Gulliver , et Y Histoire de Pologne , et des observations sur les écrits modernes ; enfin , parce qu'il a écrit autant que l'abbé Boursier *. Il se dit homme de qualité , parce qu'il a un frère auditeur des comptes à Rouen. Il s'intitule homme de bonnes mœurs , parce qu'il n'a été , dit-il , que peu de jours au Châtelet et au Bicêtre. Il dit qu'il va toujours avec un laquais , mais il n'articule point si ce laquais hardi est devant ou derrière , et ce n'est pas le cas de prétendre qu'il n'importe guère. Enfin il pousse l'effronterie jusqu'à dire qu'il a des amis : c'est attaquer cruellement l'espèce humaine, à laquelle il a toujours joué de si vilains tours. Il se défend d'avoir jamais reçu de l'argent pour dire du bien ou du mal ; et moi je sais de science certaine qu'il a reçu une tabatière de trois louis du sieur Lavau pour louer un petit poème peu louable que ce Lavau avait malheureusement mis en lumière; et ce Lavau me l'a dit en présence de quatre personnes. Qui ne sait d'ailleurs que dans son bureau de médisance on vendait l'éloge et la satire à tant la phrase? Enfin Desfontaines, pour avoir le plaisir de dire des choses uniques , loue l'abbé Desfontaines et la traduction de Virgile; sur quoi il faudrait le renvoyer à cette petite épigramme qui a couru (et qui est , dit-on , d'un homme très célèbre) d'un aigle qui s'est amusé à donner des coups de bec à un hibou : Pour Corydon et pour Virgile Il fit des efforts assidus; Je ne sais s'il est fort habile : Il les a tous deux corrompus. Il faudrait encore qu'il se souvint de cette inscription pour mettre au bas de son effigie ; elle est de Piron , qui réussit mieux en inscriptions qu'en tragédies. Il fut auteur, dit-on sodomite , et prêtre, l'un ridicule et d'opprobre chargé. Au Châtelet , au Parnasse, à Bicêtre , Bien fesse fut , et jamais corrigé. Il prétend qu'il se raccommode avec le chancelier : cela sera long. Mais comment se raccommode-t-il ? L'auteur des Imaginations extravagantes de .V. Oufte , et de plusieurs autres ouvrages de même mérite. modifie-t-il avec le public, dont il est le mépris et l'exécration? Il doit bien servir d'exemple aux petits esprits qui ont un vilain cœur. Adieu. A M. HELVÉTIUS. Ce 19 février Mon cher ami , si vous faites des lettres métaphysiques , vous faites aussi de belles actions de morale. Madame du Châtelet vous regarde comme quelqu'un qui fera bien de l'honneur à l'humanité , si vous allez de ce train-là. Je suis pénétré de

reconnaissance et enchanté de vous. Il est bien triste que les misérables libelles viennent troubler le repos de ma vie et le cours de mes études. Je suis au désespoir , mais c'est de perdre trois ou quatre jours de ma vie ; je les aurais consacrés à apprendre et peut-être à faire des choses utiles. Si l'abbé Desfontaines savait que je ne suis pas plus l'auteur du Préservatif que vous , et s'il était capable de repentir , il devrait avoir bien des remords. Cependant la chose est très certaine , et j'en ai la preuve en main. L'auteur du Préservatif, piqué dès long-temps contre Desfontaines, a fait imprimer plusieurs choses que j'ai écrites, il y a plus d'un an , à diverses personnes ; encore une fois , j'en ai la preuve démonstrative ; et , sur cela , ce monstre vomit ce que la calomnie a de plus noir ; Et là-dessus on voit Oronte qui murmure, Qui tâche sourdement d'appuyer cette injure Lui qui d'un honnête homme ose chercher le rang. Tête-bleu ! ce me sont de mortelles blessures De voir qu'avec le vice on garde des mesures. Mais je ne veux pas me fâcher contre les hommes; et , tant qu'il y aura des cœurs comme le vôtre , comme celui de M. d'Argental, de madame du Châtelet , j'imiterai le bon Dieu , qui allait pardonner à Sodome, en faveur de quelques justes. Je suis presque tenté de pardonner à un sodomite en votre faveur. A propos de cœurs justes et tendres, je me flatte que mon ancien ami Thieriot est du nombre ; il a on peu une âme de cire, mais le cachet de l'amitié y est si bien gravé, que je ne crains rien des autres impressions , et d'ailleurs vous le remouleriez. Adieu ; je vous embrasse tendrement , et je vous quitte pour travailler. Non , je ne vous quitte pas ; madame du Châtelet reçoit votre charmante lettre. Pour réponse, je vous envoie le Mémoire corrigé ; il est indispensablement nécessaire , la calomnie laisse toujours des cicatrices quand on n'écrase pas le scorpion sur la plaie. Laissez-moi la lettre au P. do
ê

552 CORRESPONDANCE. Tournemine. Il la faut plus courte , mais il faut qu'elle paraisse ; vous ne savez pas l'état où je suis. Il n'es! pas question ici d'une intrépidité anglaise ; je suis Français , et Français persécuté. Je veux vivre et mourir dans ma patrie avec mes amis, et je jetterai plutôt dans le feu tes Lettres philosophiques que de faire encore un voyage h Amsterdam , au mois de janvier , avec un flux de sang, dans l'incertitude de retourner auprès de mes amis. Il faut, une boune fois pour toutes, me procurer du repos ; et mes amis devraient me forcer h tenir cette conduite, si je m'en écartais ; primum vivere. Comptez , belle âme , esprit charmant , comptez que c'est en partie pour vivre avec vous que je sacrifie h la bienséance. Je vous embrasse avec transport , et suis à vous pour jamais. Envoyez sur-le-champ , je vous en prie , Mémoire et lettre à M. d'Argental ; ranimez le tiède Tbieriot du beau feu que vous avez ; qu'il soit ferme, ardent , imperturbable dans l'amitié , et qu'il ne se mêle jamais de faire le politique , et de négocier quand il faut combattre. Adieu , encore une fois. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Ce 20 février. Cher ange , voici une troisième fournée ; j'ai presque prévenu ou suivi tous vos avis ; je vous demande en grâce de souffrir le Mémoire à peu près tel qu'il est ; je n'ai plus de temps ; je suis au désespoir de le consumer à ces horreurs nécessaires. Au nom de Dieu , présentez-le bien transcrit à monsieur l'avocat-général; je vais en envoyer un double à M. de Fresnes, un h M. d'Argenson , un à M de Maurepas , un à Thicriot , même à M. Hérault. S'il y a quelque chose à corriger pour l'impression. je le corrigerai. La lettre au P. Tournemine est essentielle. Helvétius raisonne en jeune philosophe hardi qui n'a point tâté du malheur, et moi en homme qui ai tout à craindre. Les esprits forts me protégeront à souper, mais les dévots me feront brûler. Mon cher et respectable ami , faites faire des copies du Mémoire. Je vous en conjure , n'épargnez aucuns frais ; l'abbé Moussinol a l'argent tout prêt, mon neveu est à vos ordres. Trouvezvous des longueurs? élaguez , disposez ; mais présenter le Mémoire est une chose indispensable. Que j'ai d'envie de me mettre tout de bon à ma tragédie , et de noyer dans les larmes du parterre le souvenir des crimes de Desfontaines I Faites un peu sentir à monsieur l'avocat-général V Allégorie de Plulon * et du juge Sizame , et du procureur-général des enfers. Adieu; je baise vos deux ailes , Et me mets à l'ombre d'icelles. A M. HELVÉTIUS. A Clrey, le as février. Mon cher ami , l'ami des Muses et do la vérité, votre Êpître 8 est pleine d'une hardiesse de

raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches et timides écrivains, qui riment pour leurs libraires, qui se resserrent sous le compas d'un censeur royal, envieux ou plus timide qu'eux. Misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, et qui retombent en se cassant les jambes ! Vous avez un génie mâle, et votre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques unes de vos sublimes fautes que les médiocres beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire, en général, ce que je pense pour les progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains, je vous dirai : Craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque ; n'offrez que des images vraies, et servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infaillible pour les vers ? la voici. Quand une pensée est juste et noble, il n'y a encore rien de fait ; il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers serait belle en prose ; et, si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paraît alors chargé d'un mot superflu ; s'il y a dans la construction le moindre défaut, si une conjonction est oubliée ; enfin, si le mot le plus propre n'est pas employé, ou s'il n'est pas à sa place, concluez alors que l'or de cette pensée n'est pas bien enchâssé. Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne se retiendront jamais par cœur, ne se feront point relire et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit et qu'on retient malgré soi. Il y en a beaucoup de cette espèce dans votre *Épître*, tels que personne n'en peut faire à votre âge, et tels qu'on en faisait il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnasse avec vos talents ; ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs ; et puis voilà de plaisants devoirs ! Les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une âme comme la vôtre ? Cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison et le livre de son maître d'hôtel. Quoi ! pour être fermier-général on n'aurait pas la liberté de penser ! Allégorie, liv. II, intitulée le Jugement de Brutus. par J.-B. Rousseau. * L'Épître de l'amour (le livre de l'étude) ■

ANNEE H39. 355 ser ! Eli , morbleu I AUicus était fermier-général , les chevaliers romains étaient fermiers-généraux, et pensaient en Romains. Continuez donc , Atticus. Je vous remercie tendrement de ce que vous avez fait pour d'Arnaud. J'ose vous recommander ce jeune homme comme mon ûls ; il a du mérite, il est pauvre et vertueux, il sent tout ce que vous valez, il vous sera attaché toute sa vie. Le plus beau partage de l'humanité, c'est de pouvoir faire du nien ; c'est ce que vous savez et ce que vous pratiquez mieux que moi. Madame du Châtelet vous remerciera des éloges qu'elle mérite , et moi je passerai ma vie à me rendre moins indigne de ceux que vous m'adressez. Pardon de vous écrire en vile prose , mais je n'ai pas un instant à moi. Les jours sont trop courts. Adieu ; quand pourrai-je en passer quelques uns avec vous I Buvez à ma santé avec xx Montigni. Est-il vrai que la Philosophie (le Newton gagne un peu ? A M. DE CIDEVILLE. Ce 25 février. Mon cher ami, eh quoi I malgré votre sagesse, vous tâtez aussi de l'amertume de cette vie ! Ne pourrais-je verser une goutte de miel dans ce calice? Nous sommes bien éloignés, mais l'amitié rapproche tout. M. de Lézeau me doit environ mille écus, accommodez-vous-en sans façon; je vous ferai le transport, envovez-moile modèle. Si j'avais plus, je vous offrirais plus. Méropc est trop heureuse. Puisse-t-elle vous amuser ! J'aime mieux qu'un ami en ait les prémices que de les donner au parterre. Je suis accablé de maladies , de calomnies , de chagrins; mais enfin je vis dans le scinde l'amitié, loin des hommes cruels , envieux et trompeurs. Cideville , mon cher Cideville m'aime toujours; je 6uis consolé. Pardon de vous dire si peu de chose ; mon cœur est plein , et je voudrais le répandre avec vous; je voudrais passer un jour entier à vous écrire; mais les affaires , les travaux, m'emportent; je n'ai pas un moment; et l'homme du monde qui vous aime le mieux est celui qui vous écrit le moins. L'adorable Emilie vous fait mille compliments. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Clrey, février. M. de Maurepas m'écrit, M. d'Argenson m'écrit, monsieur l'avocat-général, fils de M. d'Aguesseau, m'écrit et s'intéresse pour moi auprès de son père ; ce père, monsieur le chancelier, a déjà commencé d'agir. Ils me protègent tous ouvertement; ils prétendent qu'il faut assigner Guyot Desfontaines au tribunal de la commission de M. Hérault-. J'ai répondu qu'en mon particulier je ne souhaitais qu'un désaveu, mais en même temps qu'il fallait que son désaveu fût aussi authentique que ses calomnies; que je n'empêchais pas qu'une requête, signée de plusieurs gens de lettres, fût

présentée juridiquement; que, sur cette requête, M. Hérault déploierait sa justice, soit comme lieutenant-général de police, soit comme chef de la commission de l'Arsenal. Le tribunal de M. Hérault m'est plus avantageux que celui du Châtelet ; il est plus expéditif ; il n'y a point d'appel ; il n'y aura point de faclums ; je n'y aurai point à craindre de dénonciation étrangère au sujet ; il n'y a aucune preuve contre moi, et les preuves fourmillent contre Desfontaines, appuyées de l'horreur publique. Rassurez, je vous prie, M. d'Argental sur cette récrimination dont il a peur, et que je ne crains pas; représentez - lui aussi bien fortement qu'on ne peut ni qu'on ne doit agir par lettre de cachet , voie toujours infiniment odieuse, et que moi-même je déteste. Je sortirai certainement victorieux de cet odieux combat, mais, pour cela, j'ai besoin de votre zèle et de celui de tous mes amis. A M. LEVESQUE DE POUILLI. A Clrey, le 97 février. Mon cher Pouilli, je n'ai aucun droit sur monsieur votre frère que celui de l'eslime que je ne puis lui refuser; mais j'en ai peut-être sur vous , parce que je vous aime tendrement depuis vingt années. Les affaires deviennent quelquefois plus sérieuses et plus cruelles qu'on ne pense. M. de Saint-Hyacinthe m'outrage depuis vingt ans , sans que jamais je lui en aie donné le moindre sujet, ni même que j'aie proféré la moindre plainte. Depuis la satire qu'il fit contre moi , au sujet d'Œdipe, il n'a cessé de m'accabler d'injures dans le Journal littéraire et dans tous ceux où il a eu part. Étant à Londres, il publia une brochure contre moi. Je sais que tout cela est ignoré du public; mais un outrage sanglant, imprimé à la suite de la plaisanterie du Mathanasius (que s'Gravesande , Sallengre , et autres, ont fait de concert , avec tant de succès); un outrage, dis-je, de cette nature, attribué au sieur de Saint-Hyacinthe, est une injure d'autant plus cruelle qu'elle est plus durable. Encore une fois, je défie M. de Saint-Hyacinthe de citer un mot que j'aie jamais prononcé contre lui. On m'a envoyé de Hollande et d'Angleterre des mémoires aussi terribles qu'authentiques dont

Digitized by Google

554 COIUIESPON DANCE. je n'ai fait ni ne ferai aucun usage. Pour peu que vous soyez instruit de ses procédés publics dans ces pays, vous sentirez que j'ai en main ma vengeance. Les héritiers de madame Lambert ne se sont pas tus, et j'ai des lettres des personnes les plus respectables et de la plus haute considération qui, après avoir assisté souvent M. de Saint-Hyacinthe, l'ont reconnu, et ont fait succéder la plus violente indignation à leurs bontés. J'oppose donc, monsieur, la plus longue et la plus discrète patience aux affronts les plus répétés et les plus impardonnables. Malheureusement j'ai des parents qui prennent cette affaire à cœur, et je ne cherche qu'à prévenir un éclat ; c'est dans ce principe que je vous ai déjà écrit, et à monsieur votre frère, et même à M. de Saint-Hyacinthe. Je n'ai point obtenu, il s'en faut beaucoup, la satisfaction nécessaire à un honnête homme. Il est bien étrange et bien cruel que M. de Saint-Hyacinthe veuille partager l'opprobre et les fureurs de l'abbé Desfontaines, contre lequel la justice procède actuellement. Que lui coûterait-il de réparer tant d'injustices par un mot ? Je ne lui demande qu'un désaveu. Je suis content s'il dit qu'il ne m'a point eu en vue ; que tout ce qu'avance l'abbé Desfontaines est calomnieux ; qu'il pense de moi tout le contraire de ce qui est avancé dans le libelle en question : en un mot, je me tiens outragé de la manière la plus cruelle par Saint-Hyacinthe, que je n'ai jamais offensé, et je demande une juste réparation. Je vous conjure, monsieur, de lui procurer comme à moi un repos dont nous avons besoin l'un et l'autre. Je vous supplie instamment d'envoyer ma lettre à monsieur votre frère ; j'en vais faire une copie que j'enverrai à plusieurs personnes, afin que, s'il arrivait un malheur que je veux prévenir, on rende justice à ma conduite, et que rien ne puisse m'être imputé. Je connais trop, mon cher ami, la bonté et la générosité de votre cœur pour ne pas compter que vous ferez finir une affaire qui peut-être perdra deux hommes dont l'un a subsisté quelque temps de vos bienfaits, et dont l'autre vous est attaché par tant d'amitié. A M. THIERIOT. Si vous savez, à Paris, des choses que j'ignore, j'en sais peut-être, à Cirey, qui vous sont encore inconnues. Éclaircissez-les, et voyez si je suis bien informé. Il y a environ douze jours que Desfontaines rencontra Jore dans un café borgne, et qu'il l'excita à vous faire un procès sur une prétendue dette. Il lui donna le projet d'un factum contre vous, dont ce procès serait le prétexte. Huit pages entières contenaient ce projet de factum. Ils riaient en le lisant, et mon nom, comme

vous croyez bien, n'y était pas épargné. Ils nommèrent le procureur qui devait agir contre vous. Depuis ce temps Jore a revu deux fois Desfontaines, et probablement vous avez reçu une assignation devant le lieutenant civil. Je n'en sais pas davantage; c'est à vous à m'apprendre la suite de cette affaire. Desfontaines, qui n'est capable que de crimes, se servit, il y a quelques années, contre moi, d'un aussi lâche artifice, et Jore eut l'impudence de dire à M. d'Argental : « Je sais bien que M. de Voltaire ne me doit rien ; mais j'aurai le plaisir de regagner, par un factum contre lui, l'argent qu'il devait me faire gagner d'ailleurs. » M. d'Argental me conseilla de n'être pas assez faible pour acheter le silence d'un scélérat, et je vous conseille aujourd'hui la même chose. Il y a trop de honte à céder aux méchants. Vous n'êtes point surpris sans doute de la conduite de Desfontaines, et vous devez vous apercevoir qu'on ne peut réprimer ses iniquités que par l'autorité. Tous vos ménagements n'ont jamais servi qu'à nourrir ses poisons et son insolence. Vous savez que, depuis douze ans, il a mis au nombre de ses perfidies celle de vouloir nous diviser ; et ce qu'il y a eu d'horrible, c'est qu'il a réussi à le faire croire à quelques personnes, et presque à me le faire craindre. Je comptais vivre heureux. L'amitié inaltérable de la femme du monde la plus respectable et la plus éclairée m'assurait mon bonheur à Cirey ; et la sûreté d'avoir en vous un ami intime à Paris, un correspondant lait pour mon esprit et pour mon cœur, me consolait de la rage de l'envie et des taches dont l'imposture noircit toujours les talents. J'avoue que j'eus le cœur percé quand vous me mandâtes que les injures infâmes dont l'abbé Desfontaines vous avait autrefois harcelé n'étaient pas de lui ; moi qui sais aussi bien que vous qu'il en était l'auteur, je fus au désespoir de voir que vous ménagiez ce monstre. Je sus d'ailleurs qu'il vous avait montré ses mauvaises remarques contre l'abbé d'Olivet, et que vous l'aviez proposé à Algarotti pour traduire le Newtonianisme des Dames ; vous voilà bien payé. Vous auriez bien dû sentir qu'il y a certaines âmes féroces, incapables du moindre bien, et dont il faut se méfier. Je compte recevoir bientôt les livres pour madame du Châtelet, et celui que M. le prince Cantemir veut bien me prêter. Je vous renverrai exactement les Éptires de Pope, les Gravesandes de la Bibliothèque du roi, la petite bague que madame du Châtelet a voulu garder quelque temps, et je souhaite qu'elle vous rappelle le souvenir d'un ancien ami qui vous a toujours aimé. Digitized by Google

ANNEE 4759. 555 s'éloigner pour jamais avec horreur ; mais aussi il y en a d'autres qui méritent un attachement sans variation et sans faiblesse. Je vous prie de me mander comment vous vous portez, et de compter toujours sur des sentiments inébranlables de ma part. Le même caractère qui m'a rendu inflexible pour les cœurs mal faits me rend tendre pour les âmes sensibles auxquelles il ne manque qu'un peu de fermeté. Avez-vous enfin donné le commencement do mou Essaia M. d'Argeutal? Qu'est-ce que Mahomet * / quid novi .y AM. DE CIDEVILLE. A Cirey, ce 7 mars. Mon cher ami , vite un petit mot. Je reçois votre aimable lettre. Je vais vous envoyer le commencement de cet Essai sur le Siècle de Inouïs XIV. Votre suffrage est toujours le premier que j'ambitionne. Embrassez pour moi mon confrère de La Noue. On dit que sa pièce est excellente. J'y prends part de tout mon cœur , et par celle raison que la pièce est bonne , et par celte autre raison , si persuasive pour moi , que vous aimez l'auteur. Si vous pouviez l'engager à l'envoyer à l'abbé Moussinot , cloître Saint-Merri , par le coche je l'aurais au bout de sept jours. Ce sont des fêtes pour Cirey ; car , quoique entourés de sphères et de compas , nous aimons les beaux vers comme vous. Si la pièce ne vous était pas dédiée , je voudrais qu'elle pût l'être a madame du Châtelet. Cela pourrait nous lier avec M. de La Noce , quand nous habiterons Paris. Je sais que c'est un garçon très estimable. Madame du Châtelet ne sait pas un mot de ce que je vous écris; mais voici mou idée, mon cher ami. Vous savez peut-être que, quand je dédiai Alzirc à madame du Châtelet, quelques personnes murmurèrent, que des hommages publics déplurent à quelques yeux malins ; or, si un étrauger lui dédiait une pièce de théâtre, qu'aurait la malignité à dire? Je vous avoue que je serais enchanté , et que M.deLa Noue pourrait compter sur ma reconnaissance ; enfin , s'il est a Rouen , je mets cette négociation entre vos mains. Mes compliments , je vous prie , à ce jeune chirurgien. Je sais ses quatre prix , et je connais son mérite. J'attends son livre avec une impatience que j'ai pour tous les beaux arts. Ce que j'ai entre les mains a de l'illustre marquis est toujours au service de mon cher et tendre ami Cidevilie. Mes lettres sont courtes , mais mes ' Mahomet il , tragédie de La Noue. • Lu* mille écusdusi Voltaire par le marquis de Lèzeau. travaux sont longs, et c'est pour vous , ingrat public, que je travaille; vous verrez, vous verrez*. Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments. Adieu , mon très cher ami. V. AM. LE MARQUIS D'ARGENSON. A Cirey, le 7 mars. Que direz-vous

de moi, monsieur? Vous me faites sentir vos bontés de la manière la plus bienfaisante, .vous ne semblez me laisser de sentiments que ceux de la reconnaissance, et il faut, avec cela, que je vous importune encore. Non, ne me croyez pas assez hardi; mais voici le fait. Un grand garçon bien fait, aimant les vers, ayant de l'esprit, ne sachant que faire, s'avise de se faire présenter, je ne sais comment, à Circé. Il m'entend parler de vous comme de mon ange gardien. Oh! oh! dit-il, s'il vous fait du bien, il m'en fera donc, écrivez-lui en ma faveur. — Mais, monsieur, considérez que j'abuserais... — Eh bien! abusez, dit-il; je voudrais être à lui, s'il va en ambassade; je ne demande rien, je le servirai à tout ce qu'il voudra: je suis diligent, je suis bon garçon, je suis de fatigue; enfin donnez-moi une lettre pour lui. Moi, qui suis bon homme, je lui donne la lettre. Dès qu'il la tient, il se croit trop heureux. — Je verrai M. d'Argenson! — Et voilà mon grand garçon qui vole à Paris. J'ai donc, monsieur, l'honneur de vous en avertir. Il se présentera à vous avec une belle mine et une chétive recommandation. Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette importunité; ce n'est pas ma faute. Je n'ai pu résister au plaisir de me vanter de vos bontés, et un passant a dit: J'en retiens part. S'il arrivait, en effet, que ce jeune homme fût sage, serviable, instruit, et qu'allant en ambassade, vous eussiez par hasard besoin de lui, informez-vous-en au noviciat des jésuites, il a été deux ans novice, malgré lui. Son père, congréganiste de la congrégation des Messieurs* (vous connaissez cela), voulait en faire un saint de la compagnie de Jésus; mais il vaut mieux vivre à votre suite que dans cette compagnie. Pour moi, je vivrai pour vous être à jamais attaché avec la plus respectueuse et la plus tendre reconnaissance. • Voltaire travaillait en secret à sa tragédie de Mahomet. * Les Jésuites* avaient deux congrégations dans leur collège; celle des écoliers*, et celle des solitaires du quartier qu'on appelait Congrégation des Messieurs, h. Digitized by Google

556 CORRESPONDANCE, A M. L'ABBÉ D'OLIVET. Cirey, nonismartls. Elegans et sapiens Olivete , Tullius ille laudum amator nunc , opinor , gloriatur quod ingenio tuo clarior et diligentia tua accuratio prodcat. Tullia nostra, Æoiilia du Châtelet, in omni genere artium instructa et vera operum tuorum æstimatrix , novooperi tuo gratulatur , et commentarios tuos euixie desiderat. Sed tibi fateor, notæad lectum in ipsis paginis accommodatæ non illi displicerent. Arduum est et operosum notas ad finem libri rejectas quærere. Ut ut , vir doctissimæ , incumbere labori tuo , etCiceronem Olivetanura cum volu plate legemus. Hæc tibi scribunt Ærilia et Vollerius. Le scazon ne m'avait paru que plaisant et digne du personnage. Cerbère est sans doute le nom de baptême de ce misérable. C'est une unie infernale. Un jour Satan, pour égayer sa hile, Voulut créer un homme à sa façon : Il le forma des membres de Chausson Et le pétrit de l'Ame de Zoile. L'homme fut fait, et Guyot fut son nom. A. ses parents en tout il est semblable. Son fessier large , à Bicêtre étrillé , Devers Saint-Jean doit être en bref grillé. Mais ce qui plus lui semble insupportable, C'est que Paris de bon cœur donne au diable Chacun écrit par Guyot barbouillé. On me fait espérer qu'on arrachera quelque satisfaction de ce monstre , ennemi du genre humain. J'avais de quoi le perdre, mais il eût fallu venir h Paris, et quitter mes amis pour un coquin. Mon cœur en est incapable ; l'amitié m'est plus chère que la vengeance. Est-ce que vous n'avez point reçu mon nouveau morceau sur Rome? est-ce que vous ne l'avez point communiqué à l'abbé Dubos, après l'avoir reçu de Thieriot? Enfin n'avez-vous pas envoyé k M. d'Argeutal le petit Essai f J'ai de bonnes raisons pour penser que Silbon a fait le Testament du cardinal. L'abbé de Bourzeis n'y a pas plus de part que vous. Comment ! cet abbé de Bourzeis écrivait comme Péliçon I Sou Traité des Droits de la Reine est un chefd'œuvre ; son stylo d'ailleurs est moins antique que celui du cardinal. Les aucunement , d'autant que , si est-ce , etc. , ne se trouvent point chez Bourzeis. Enfin, j'attends mon Silhon pour confronter. J'ai idée qu'on a écrit quelque chose pour prouver que le cardinal de Richelieu n'a pas fait son Testament. Faites-moi la grâce, mon aimable mattre , de donner sur cela quelques instructions tuo addictissimo discipulo et amico Voltaire. A M. HELVÉTIUS, A PARIS A Cirey, ce 4 mars. Vous êtes une bien aimable créature ; voilà tout ce que je peux vous dire, mon cher ami. On me mando que vous venez bientôt k Cirey. Je remets k ce temps-là k vous parler des deux leçons de votre belle

Épître sur l'Étude. Vous pouvez de ces deux dessins faire un excellent tableau avec peu de peine. Continuez à remplir votre belle âme de toutes les vertus et de tous les arts. Les femmes pensent que vous devez tout à l'amour ; la poésie vous revendique, la géométrie vous offre des x .r, l'amitié veut tout votre cœur , et messieurs des fermes voudraient aussi que vous ne fussiez qu'h eux ; mais vous pouvez les satisfaire tous à la fois. Mettez- moi toujours, mon cher ami, au nombre des choses que vous aimez ; et, dans votre immensité, n'oubliez point Cirey, qui ne vous oubliera jamais. Est- il possible que vous ayez daigné aller chez Saint-Hyacinthe! Vous profanez vos bontés. Je ne sais comment vous remercier. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON. Le 4 mars. J'envoie, monsieur, sous le couvert de monsieur votre frère , le commencement de l'Histoire du Siècle de Louis XIV. Elle ne sera pas plus honorée de la cire d'un privilège que les deux Épîtres ; mais , si elle vous plaît, c'est là le plus beau des privilèges. Or, j'ai grande envie de vous plaire, et vous verrez que , si je n'en viens pas à bout, ce ne sera pas faute de travailler dans les genres que vous aimez. Laissez-moi faire, et vous serez au moins content de mes efforts. Hélas, monsieur, est-il possible que le prix de tant de travaux soit la persécution ? et quelle persécution encore ! la plus acharnée et la plus longue. Il paraît que mon affaire contre Desfontaines prend un fort méchant train. N'importe , j'ai la gloire que vous avez daigné vous y intéresser ; c'est la plus belle des réparations. Vous m'aimez, Desfontaines est assez puni. Voilà comme la vengeance est douce. Mon cœur est pénétré de vos bontés pour jamais. A M. THIERIOT. Le 5 mai. Un des meilleurs géomètres 1 de l'univers, et < Ctilram. Digitized by Google

ANNÜE 4759. sans contredit aussi un des plus aimables hommes, quitte Cirey pour Paris; Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme. La Mort de César, act. u, sc. 4. Il vous rapporte le s'Gravesattdé en maroquin, appartenant à Louis xv; les Satires de Pope, qui persécute ses ennemis autant que je suis persécuté des miens ; et le portrait d'un homme fort malheureux à Paris, mais fort heureux dans sa solitude, et qui compte toujours sur votre amitié, malgré les injustices qu'il essuie. Nous avons reçu tous les livres. Nous vous prions d'envoyer le Langage des bêtes *. Je ne sais si c'est un bon livre, mais c'est un sujet charmant. J'envie aux bêtes deux choses, leur ignorance du mal à venir, et de celui qu'on dit d'elles. Elles ont de plus de fort bonnes choses ; elles ont même des amis , cl par Ik je me console avec elles , car j'en ai aussi , et je compte sur vous. A M. BERGER. Clrcy, le 29 mars. Mon cher Berger, je viens d'écrire k M. Fallu ce que j'ai cru de plus engageant , en faveur de M. de Billi que je crois k Lyon. Continuez, je vous prie, k m'écrire. Vous savez que mes occupations et l'uniformité de ma vie me laissent peu de choses k vous mander. Il faut que votre fécondité supplée à ma disette. Le couplet contre M. est sanglant. N'est-ce pas Roi qui en est l'auteur? Comment va Mahomet? Comment va le monde? Est-il vrai que vous ayez vu Saint-Hyacinthe? ce malheureux n'en vaut pas h peine. C'est un de ceux qui déshonorent le plus les lettres et l'humanité. Il n'a guère vécu k Londres que de mes aumônes et de ses libelles. 11 m'a volé, et il a osé m'outrager. Escroc public, plagiaire qui s'est attribué le Matlianasius de Sallengre et de s'Gravesande ; fait pour mourir par le bâton ou par la corde , je ne dis rien de trop. Dieu merci , je n'ai des ennemis que de cette espèce , et des amis de la vôtre. Comptez sur moi pour jamais. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 2 arril. Mon respectable ami, j'aime mieux encore succomber sous le libelle de Desfonlaines que de signer un compromis qui me couvrirait de honte. Je suis ' L 'Amusement philosophique sur le langage des bêtes est da P. Bougeant, Jèiulte; sa Compagnie, pour le punir d'avoir publié cet ouvrage , le condamna à ne plus faire que des catéchismes. K. II. 337 plus indigné de la proposition que du libelle. Tout ce malentendu vient de ce que M. Hérault, qui a tant d'autres affaires plus importantes , u'a pas eu le temps de voir ce que c'est. que ce Préservatifqu'on veut que je désavoue comme un libelle, purement et simplement. Ce Préservatif, public par le cheval ier de Moult y , contient une lettre de moi qui fait l'unique fondement de tout le

procès. Celle lettre authentique articule tous les faits qui démontrent mes services et l'ingratitude du scélérat qui me persécute. Désavouer un écrit qui contient celte lettre, c'est signer mon déshonneur, c'est mentir lâchement et inutilement. L'affaire , ce me semble , consiste k savoir si Dcsfontaines m'a calomnié ou non. Si je désavoue ma lettre, dans laquelle je l'accuse, c'est moi qui me déclare calomniateur. Tout ceci ne peut-il finir qu'en me chargeant de l'infamie de ce malheureux ? Comment veut-on que je désavoue, que je condamne la seule chose qui me justifie, et que je mente pour me déshonorer ? M. de Meioières ne pourrait-il pas fairek M. Hérault ces justes représentations? Qu'il promette une obéissance entière a ses ordres , mais qu'il obtienne des ordres plus doux ; qu'il ait la bonté de faire considérer k M. Hérault que pendant dix années l'abbé Dcsfontaines m'a persécuté moi et tant de gens de lettres par mille libelles; que j'ai été plus sensible qu'un autre , parce qu'il a joint la plus noire ingratitude aux plus atroces calomnies envers moi. Il a fait entendre k M. Hérault que j'ai rendu outrage pour ouliage, que j'ai fait graver une estampe dans laquelle il est représenté k Bicêtre ; mais l'estampe a été dessinée k Vérone, gravée k Paris, et l'inscription est k peine française ; m'en accuser , c'est une nouvelle calomnie. Enfin , mon cher ange gardien, je suis persuadé qu'une représentation forte de M. de Meinières , jointe k la vivacité de M. d'Argenson, qui ne démord pas, emportera la place. C'est une réparation authentique , non un compromis. Si vous pouviez faire dire un petit mot k M. Hérault par M. de Maurepas, l'affaire n'en irait pas plus mal. Ah ! mon cher et respectable ami, que de persécutions, que de temps perdu I Eripc me a dentibus eorum. Mon autre ange , celui de Cirey , vous écrit ; ainsi je quitte la plume ; je m'en rapporte k tout ce qu'elle vous dit. L'auteur de Mahomet II m'a envoyé sa pièce; elle est pleine de vers étincelants; le sujet était bien difficile k traiter. Que diriezvous si je vous envoyais bientôt Mahomet Ier ? Paresseux que vous êtes ! j'ai plus tôt fait une tragédie que vous n'avez critiqué Zulimc. Ah I mettez mon âme en repos, et quo tous mes travaux vous soient consacrés. 22

338 CORRESPONDANCE. Faites lire à vos amis l'Essai sur Louis xiv ; je voudrais savoir si on le goûtera, s'il paraîtra vrai et sage. Adieu, mon cher ange gardien ; mille respects à madame d'Argental. A M. UELVfcTUJS. Ce i avril. Mon cher confrère en Apollon, mon moître en tout le reste, quand viendrez-vous voir la nymphe de Cirey et votre tendre ami? Ne manquez pas, je vous prie , d'apporter votre dernière Epitre. Madame du Châtelet dit que c'est moi qui l'ai perdue ; moi je dis que c'est elle. Nous cherchons depuis huit jours. Il faut que Bernouilli l'ait emportée pour en faire une équation. Je suis désespéré, mais vous en avez sans doute une copie. Je suis très sûr de ne l'avoir confiée â personne. Nous la retrouverons , mais consolez-nous. Ce grand garçon d'Arnaud veut vous suivre dans vos royaumes de Champagne ; il veut venir à Cirey. J'eu ai demandé la permission a madame la marquise , elle le veut bien ; présenté par vous, il ne peut Être que bienvenu. Je serai charmé qu'il s'attache h vous. Je suis le plus trompé du monde , s'il n'est né avec du génie et des mœurs aimables. Vous êtes un enfant bien charmant de cultiver les lettres â votre âge avec tant d'ardeur , et d'encourager encore les autres. Ou no peut trop vous aimer. Amenez donc ce grand garçon. Madame du Châtelet et madame de Champbouin vous font mille compliments. Adieu, jusqu'au plaisir de vous embrasser. A M. THIERIOT. A Cirey, le 3 avril. Plus de Langage des bêtes , je vous prie ; je viens de le lire, c'est un ouvrage dont le foud chimérique n'est pas assez orné par les détails. Il n'y a rien de ce qu'il fallait à un tel ouvrage, ni esprit, ni bonne plaisanterie. Si un autre qu'un jésuite en était l'auteur, on n'en parlerait pas. Au lieu de cela , Cirey vous demande un Démoslhène grec et latin , un Euclide grec et latin, et le Démosthène de Turreil. Je vous prie de me déterrer quelque ouvrage d'un vieil académicien nommé Silhon. J'ai envie d'avoir quelque chose de ce bavard qui a eu part, dit-on , au Testament prétendu du cardinal de Richelieu. Comment vous portez-vous? Je travaille toujours, mais je me meurs. A M. DE CIDEVILLE. A Cirey, ce S avril. Mon cher ami, je vous remercie d'un des plus grands plaisirs que j'aie goûtés depuis long-temps. Je viens de lire des morceaux admirables dans une tragédie pleine de génie, et où les ressources sont aussi grandes que le sujet était ingrat. Mon cher Pollion, ami des arts, qui vous connaissez si bien en vers, qui en faites de si aimables, je vous adresse mes sincères remerciements pour M. de La Noue. Si vous trouviez que mes petites idées valussent la peine de paraître à la

queue de sa pièce , je m'en tiendrais honoré. Dites , je vous prie, à l'auteur, que je suis à jamais son partisan et son ami. Vous savez , mon cher Cideville, si mon cœur est capable de jalousie , si les arts ne me sont pas plus chers que mes vers. Je ressens vivement les injures, mais je suis encore plus sensible à tout ce qui est bon. Les gens de lettres devraient être tous frères ; et ils ne sont presque tous que des faux frères. J'espère de la pièce de Linant. Elle n'est pas au point où je la voudrais, mais il y a des beautés. Elle peut être jouée, et il en a besoin. Adieu , mon très cher ami. Madame du Châtelet vous fait mille compliments ; vous lui êtes présent, quoiqu'elle ne vous ait jamais vu. Adieu. A M. DE LA NOUE , AUTRUR DR I.A Tn AGfiniB DR AIAUOURT II, A Cirey, le 3 avril. Votre belle tragédie , monsieur, est arrivée à Cirey, comme les Maupertuis et les Bernouilli en parlaient. Les grandes vérités nous quittent ; mais à leur place les grands sentiments et de très beaux vers , qui valent bien des vérités , nous arrivent. Madame la marquise du Châtelet a lu votre ouvrage avec autant de plaisir que le public l'a vu. Je joins mou suffrage au sien, quoiqu'il soit d'un bien moindre poids , et j'y ajoute mes remerciements du plaisir que vous me faites , et de la confiance que vous voulez bien avoir eu moi. Je crois que vous êtes le premier parmi les modernes qui ayez été a la fois acteur et auteur tragique ; car celui qui donna Hercule sous son nom n'en était pas l'auteur ; d'ailleurs cet Hercule est comme s'il n'avait point été. Ce double mérite n'a guère été connu que chez les anciens Grecs , chez cette nation heureuse de qui nous tenons tous les arts , qui savait récompenser et honorer tous les talents , et que nous u'eslimous et n'imitons pas assez. Je vous avoue, monsieur, que je sens un plaisir qjQitteadj^iooqle

ANNÉE my. incroyable quand je vois des vers de génie , des vers nobles , pleins d'hannonic et de pensées ; c'est un plaisir rare , mais je viens de le goûter avec transport. Tranquille maintenant , l'amour qui le séduit Suspend son caractère et ne l'a point détruit Sur les plus turbulents j'ai verse les faveurs; A la fidélité réservant la disgrâce , Mon adroite indulgence a caressé l'audace. Acte i, sc. i. Dans leurs sanglantes mains le tonnerre s'allume , Sous leurs pas embrasés la terre se consume. J'ai vaincu, j'ai conquis, je gouverne à présent. Acte « , scène 4 Parmi tant de dangers , ma jeunesse imprudente S'égarait, et marchait aveuglée et contente. Acte if , scène 4. La gloire et les grandeurs n'ont pu remplir mes vœux ; Un instant de vertu vient de me rendre heureux. Acte 11, scène 5. Tout autre bruit se tait lorsque la foudre grond^ Tonne sur ces cruels, et rends la paix au monde. Acte 111 , scène G. Cruel Aga ! pourquoi dessillais-tu mes yeux ? Pourquoi , dans les replis d'un cœur ambitieux , Avec des traits de flamme aiguillonnant la gloire , A l'amour triomphant arracher la victoire? Acte tv, scène 1. Il me semble que votre ouvrage étincelle partout de ces traits d'imagination; et lorsque vous aurez achevé de polir les autres vers qui enchâssent ces diamants brillants, il doit en résulter une versification très belle, et même d'un nouveau genre. Il ne faut sans doute rien de trop hardi dans les vers d'une tragédie ; mais aussi les français n'ontils pas souvent été un peu trop timides? A la bonne heure qu'un courtisan poli , qu'une jeune princesse, ne mettent dans leurs discours que de la simplicité et de la grâce ; mais il me semble que certains héros étrangers , des Asiatiques, des Américains , des Turcs , peuvent parler sur un ton plus fier, plus sublime : - Major c Longinquo. » J'aime un langage hardi , métaphorique , plein d'images, dans la bouche de Mahomet 11. Ces idées ôôJ superbes sont faites pour son caractère : c'est ainsi qu'il s'exprimait lui-même. Savez-vous bien qu'en entrant dans Sainte- Sophie, qu'il venait de changer en mosquée , il s'écria en vers persans qu'il composa sur-le-champ : « Le palais impérial « est tombé ; les oiseaux qui annoncent lo car« nage ont fait entendre leurs cris sur les tours « de Constantin? s On a beau dire que ces beautés de diction sont des beautés épiques ; ceux qui parlent ainsi ne savent pas que Sophocle et Euripide ont imité le style d'Homère. Ces morceaux épiques , entremêlés avec art parmi des beautés plus simples , sont comme des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer l'horizon , et se mêler à la lumière douce et égale d'une belle soirée. Toutes les autres

nations aiment , ce me semble , ces figures frappantes. Grecs, Latins, Arabes, Italiens, Anglais , Espagnols, tous nous reprochent une poésie uu peu trop prosaïque. Je ne demande pas qu'on outre la nature, je veux qu'on la fortifie et qu'ou l'embellisse. Qui aime mieux que moi les pièces de l'illustre Racine? qui les sait plus par cœur? Mais serais-je fâché que Rajazet, par exemple , eût quelquefois un peu plus de sublime? Elle veut , Acomat , que je l'épouse. — Eh bien ! Acte 11, scène 3. Tout cela finirait par une perfidie! J'épouserais ! et qui ? (s'il faut que je le die) Une esclave attachée à scs seuls intérêts. Si votre cœur était moins plein de son amour, Je vous verrais sans doute en rougir la première : Mais pour vous épargner une injuste prière , Adieu ; je vais trouver Roxane de ce pas , Et je vous quitte. — Et moi, je ne vous quitte pas. Acte 11, scène 5. Que parlez-vous, madame, et d'époux, et d'amant? O ciel ! de ce discours quel est le fondement ? Qui peut vous atoir fait ce récit infidèle ?... Je vois enfin , je vois qu'en ce même moment Tout ce que je vous dis vous touche faiblement. Madame, finissons et mon trouble et le vôtre ; Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre. Roxane n'est pas loin , etc. Acte ni , scène 4. Je vous demande, monsieur, si à ce style , dans lequel tout le rôle de ce Turc est écrit , vous reconnaissez autre chose qu'un Français qui s'exprime avec élégance et avec douceur ? Ne desirezvous rien de plus mâle, de plus fier, de plus animé dans les expressions de ce jeune Ottoman

22. % Digitized by Google

540 correspondance. qui se voit entre Roxane et l'empire, entre Atalide et la mort? C'est à peu près ce que Pierre Corneille «lisait, à la première représentation de Bajazet, à un vieillard qui me l'a raconté : « Cela est « tendre, touchant, bien écrit; mais c'est toujours « un Français qui parle. » Vous sentez bien, monsieur, que cette petite réflexion ne déroberait rien au respect que tout homme qui aime la langue française doit au nom de Racine. Ceux qui désirent un peu plus de coloris à Raphaël et au Poussin ne les admirent pas moins. Peut-être qu'en général cette maigreur, ordinaire à la versification française, ce vide de grandes idées, est un peu la suite de la gêne de nos phrases et de notre poésie. Nous avons besoin de hardiesse, et nous devrions ne rimer que pour les oreilles; il y a vingt ans que j'ose le dire. Si un vers finit par le mot terre, vous êtes sûr de voir la guerre à la fin de l'autre; cependant prononce-t-on terre autrement que père et mère? Prononce-t-on sang autrement que camp? Pourquoi donc craindre de faire rimer aux yeux ce qui rime aux oreilles? On doit songer, ce me semble, que l'oreille n'est juge que des sons, et non de la figure des caractères. Il ne faut point multiplier les obstacles sans nécessité, car alors c'est diminuer les beautés. Il faut des lois sévères, et non un vil esclavage. De peur d'être trop long, je ne vous en dirai pas davantage sur le style; j'ai d'ailleurs trop de choses à vous dire sur le sujet de votre pièce. Je n'en sais point qui fût plus difficile à manier; il n'était conforme, par lui-même, ni à l'histoire, ni à la nature. Il a fallu assurément bien du génie pour lutter contre ces obstacles. Un moine, nommé Bandelli, s'est avisé de défigurer l'histoire du grand Mahomet à par plusieurs contes incroyables; il y a mêlé la fable de la mort d'Irène, et vingt autres écrivains l'ont copiée. Cependant il est sûr que jamais Mahomet n'eut de maîtresse connue des chrétiens sous ce nom d'Irène; que jamais les janissaires ne se révoltèrent contre lui, ni pour une femme ni pour aucun autre sujet, et que ce prince, aussi prudent, aussi savant et aussi politique qu'il était intrépide, était incapable de commettre cette action d'un forcené, que nos historiens lui reprochent si ridiculement. Il faut mettre ce conte avec celui des quatorze iooglans auxquels on prétend qu'il fit ouvrir le veldre pour savoir qui d'eux avait mangé ses figues ou ses melons. Les nations subjuguées imputent toujours des choses horribles et absurdes à leurs vainqueurs: c'est la vengeance des sots et des esclaves. \

'Histoire de Charles XII m'a mis dans la nécessité de lire quelques ouvrages historiques concernant les Turcs. J'ai lu entre autres, depuis peu, Y

Histoire ottomane du prince Cantemir , vaivode de Moldavie, écrite à Constantinople. Il ne daigne, ni lui ni aucun auteur turc ou arabe, parler seulement de la fable d'Irène ; il se contente de représenter Mahomet comme le plus grand homme et le plus sage de son temps. Il fait voir que Mahomet, ayant pris d'assaut, par un malentendu , la moitié de Constantinople , et ayant reçu l'autre à composition, observa religieusement le traité , et conserva même la plupart des églises de cette autre partie de la ville, lesquelles subsistèrent trois générations après lui. Mais qu'il eût voulu épouser une chrétienne , qu'il l'eût égorgée, voilà ce qui n'a jamais été imaginé de son temps. Ce que je dis ici, je le dis en historien, non en poète. Je suis très loin de vous condamner ; vous avez suivi le préjugé reçu , et un préjugé suffit pour un peintre et pour un poète. Où en seraient Virgile et Horace , si on les avait chicanés sur les faits? Une fausseté qui produit au théâtre une belle situation est préférable , en ce cas, à toutes les archives de l'univers ; elle devient vraie pour moi , puisqu'elle a produit le rôle de votre aga des janissaires, et la situation aussi frappante que neuve et hardie de Mahomet levant le poignard sur une maîtresse dont il est aimé. Continuez, monsieur, d'être du petit nombre de ceux qui empêchent que les belles-lettres ne périssent en France. Il y a encore et de nouveaux sujets de tragédie , et même de nouveaux genres. Je crois les arts inépuisables : celui du théâtre est un des plus beaux comme des plus difficiles. Je serais bien à plaindre si je perdais le goût de ces beautés, parce que j'étudie un peu d'histoire et de physique. Je regarde un homme qui a aimé la poésie, et qui n'en est plus touché, comme un malade qui a perdu un de ses sens. Mais je n'ai rien à craindre avec vous, et , eussé-je entièrement renoncé aux vers, je dirais en voyant les vôtres : « Agnoseo veteris vestigia flamma*. » Virg., *Æn.* »v, a3. Je dois sans doute, monsieur, la faveur que je reçois de vous à M. de Cideville , mon ami de trente années; je n'en ai guère d'autres. C'est un des magistrats de France qui a le plus cultivé les lettres ; c'est un Pollion en poésie, et un Pylade en amitié. Je vous prie de lui présenter mes remerciements , et de recevoir les miens. Je suis , monsieur , avec une estime dont vous ne pouvez douter, votre , etc. A M. THIERIOT. A Cirey, le 13 avril. Ma santé est toujours bien mauvaise, quoi

ANNÉE *759. qu'eu dise madame du Châtelet ; mais ce n'est que demi-mal, puisque la vôtre va mieux. Madame la marquise vous a demandé le Coup (l'ctal , que je crois de Bourzeis , et l'Homme du Pape et du Roi, que je crois du bavard Silhon. Nous attendons aussi le Demosthène grec et VEuclide. Il est triste de quitter ces lectures et Circy , pour des procès et pour les Pays-Bas. Je vous demande instamment de remercier pour moi Korron-Dubos ; je voudrais être à portée de le consulter. Cet homme là a tous les petits événements présents à l'esprit comme les plus grands. Il faut avoir une mémoire bien vaste et bien exacte pour se souvenir que M. de Charnacé commandait un régiment français au service des États. La mémoire n'est pas son seul partage ; il y a long-temps que je le regarde comme un des écrivains les plus judicieux que la France ait produits. J'ai écrit à M. Le Franc. Il y a de très belles choses dans son Epître. et il paraît qu'il y en a de fort bonnes dans son cœur. Je vous prie de m'envoyer une Lettre qui paraît sur l'ouvrage du 1*. Bougeant, et une lettre sur le vide , dont vous m'avez déjà parlé. Mille respects, je vous prie, à tous ceux qui veulent bien se souvenir de moi. Vale. A M. LE FRANC. A Cirey, le 10 avril. Vous me faisiez des faveurs, monsieur, quand je vous payais des tributs. Votre Epître sur les gens qu'on respecte trop dans ce monde venait à Cirey quand mes rêveries sur l'Homme et sur le monde allaient vous trouver à Montauban. J'avoue sans peine que mon petit tribut ne vaut pas vos présents. - Quid verum atque decens curas , atque omnis in hoc er.» Hor., lib. i, ep. i, v. 1 1. Vous montrez avec plus de liberté encore qu'Horace « Quo tu Jem paclo deceat majoribus uli ; » Liv. i , ep. xvii, v. a. et c'est à vous, monsieur, qu'il faut dire : - Si bene te novi , inclues , liberrime Le Franc , - Scurrantis speciem præbere , professas amicum. • Liv. i, ep. xviii, v. a. J'ignore quel est le duc assez heureux pour mériter de si belles épîtres. Quel qu'il soit, je le félicite de ce qu'on lui adresse ce vers admirable : Vertueux «ans effort, et sage sans système V. ia. 5*1 Votre épître, écrite d'un style élégant et facile, a beaucoup de ces vers frappés sans lesquels l'élégance ne serait plus que de l'uniformité. Que je suis bien de votre avis, surtout quand vous dites : Malheureux les états où les honneurs des pères Sont de leurs lâches fils les biens héréditaires ! V. 48. J'ai été inspiré un peu de votre génie , il y a quelque temps, en corrigeant une vieille tragédie de Brutus, qu'on s'avise de réimprimer; car j' passe actuellement ma vie à corriger. Il faut que je cède à la vanité de vous dire que j'ai employé à peu près la même pensée

que vous. Je fais parler le vieux président Brutus comme vous l'allez voir :
 Non, non, le consulat n'est point fait pour son Age, etc. JJrntm , acte ii,
 scène 4. Plût à Dieu , monsieur, qu'on pensât comme Brutus et comme vous
 ! Il y a un pays, dit l'abbé de Saint-Pierre , où l'on achète le droit d'entrer au
 conseil ; et ce pays , c'est la France. Il y a un pays où certains honneurs
 sont héréditaires ; et ce pays, c'est encore la France. Vous voyez bien que
 nous réunissons les extrêmes. Que reste-t-il donc à ceux qui n'ont pas cent
 mille francs d'argent comptant pour être maître» des requêtes , ou qui n'ont
 pas l'honneur d'avoir un manteau ducal à leurs armes? Il leur reste d'être
 heureux , et de ne pas s'imaginer seulement que cent mille francs et un
 manteau ducal soient quelque chose. Vous dites en beaux vers, monsieur :
 Ce qu'on appelle un grand , pour le bien définir. Ne cherche , ne connaît ,
 n'aime que le plaisir. Mais , sauf votre respect , je connais force petits qui
 en usent ainsi. Ce serait alors , ma foi , que les grands auraient un terrible
 avantage s'ils avaient ce privilège exclusif. Je vous le dis du fond de mon
 cœur, monsieur, votre prose et vos vers m'attachent à vous pour jamais. Ce
 n'est pas des écussons de trois fleurs de lis qu'il me faut, ni des masses de
 chancelier, mais un homme comme vous à qui je puisse dire : « Le Franc ,
 nostrarum nugamm candidè judex... •< Quid voveat dulci nutricula majus
 alumno « Qui sapere et fari possit quæ senilis; et etii •< Gratia, fama,
 valetudo contingat abunde-i' » Hoa., liv. 1 , cp. iv, v. 1 et 8. Je rr.c flatte que
 nous ne serons pas toujours à

542 CORRESPONDANCE. six ou sept degrés l'un de l'autre , et qu'enfin je pourrai jouir d'une société que vos lettres me rendent déjà chère. J'espère aller , dans quelques années, à Paris. Madame la marquise du Châtelet vient de s'assurer une autre retraite délicieuse ; c'est la maison du président Lambert. Il faudra être philosophe pour venir l'a. Nos petitsmaîtres ne sont point gens à souper à la pointe de l'Ile, mais M. Le Franc y viendra. J'entends dire que Paris a besoin plus que jamais de votre présence. Le bon goût n'y est presque plus connu ; la mauvaise plaisanterie a pris sa place. Il y a pourtant de bien beaux vers dans la tragédie de Mahomet U. L'auteur a du génie ; il y a des étincelles d'imagination , mais cela n'est pas écrit avec l'élégance continue de votre Didon. Il corrige à présent le style. Je m'intéresse fort à son succès ; car , en vérité , tout homme de lettres qui n'est pas un fri pou est mon frère. J'ai la passion des beaux-arts , j'en suis fou. Voilà pourquoi j'ai été si affligé quand des gens de lettres m'ont persécuté ; c'est que je suis un citoyen qui déteste la guerre civile , et qui ne la fais qu'à mon corps défendant. Adieu , monsieur ; madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments. Elle pense comme moi sur vous , et c'est une dame d'un mérite unique. Les Bernouilli et les Maupertuis , qui sont venus à Ciry , en sont bien surpris. SI vous la connaissiez , vous verriez que je n'ai rien dit de trop dans ma préface d'Alzirc. C'est dans de tels lieux qu'il faudrait que des philosophes comme vous vécussent : pourquoi sommes-nous si éloignés t A M. LE MARQUIS D'ARGENSON. Le 16 avril. J'apprends avec bien du chagrin que le meilleur protecteur que j'aie à Paris , celui qui m'encourage davantage , et à qui je suis le plus redevable , va faire les affaires du roi très chrétien dans la triste cour du Portugal , et contreminer les Anglais, au lieu de me défendre contre l'abbé Desfontaines. Mon protecteur , mon ancien camarade de collège , monsieur l'ambassadeur , je suis au désespoir que vous partiez. Ma lettre , pour un homme dont je n'ai nul sujet de me louer, vous a donc paru bien ; et vous me croyez si politique que vous me proposez tout d'un coup pour aller amuser le futur roi de Prusse. Si j'étais homme à prétendre à l'une de ces places-là , ce serait sûrement auprès de ce prince que j'en briguerais une. Vous avez lu , monsieur , une de ses lettres ; vous avez clé sensiblement touché d'un mérite si rare. Connaissiez-le donc encore plus à fond ; en voici une autre que j'ai l'honneur de vous confier ; vous verrez à quel point ce prince est homme. Mais , malgré l'excès de ses bontés et de

son mérite, je ne quitterais pas un moment les personnes à qui je suis attaché pour l'aller trouver. J'aime bien mieux dire : Émilie ma souveraine , que le roi mon maître. Si jamais il est roi, et que M. du Châtelet puisse être envoyé auprès de lui avec un titre honorable et convenable , à la bonne heure. En ce cas , je verrai le modèle des rois ; mais en attendant, je resterai avec le modèle des femmes. Je n'osais vous envoyer le Mémoire que j'ai composé depuis peu , parce que je craignais de vous commettre; mais il me paraît si mesuré, que je crois que je vous l'enverrais , fussiez-vous M. Hérault. Enfin vous me l'ordonnez par votre lettre à M. du Châtelet, et j'obéis. Daignez en juger ; quidquid ligaveris et ego ligabo. Maintenant , monsieur , prenez , s'il vous plaît , des arrangements pour que je puisse vous amuser un peu à Lisbonne. Je veux payer vos boutés de ma petite monnaie. Je vous enverrai des chapitres de Louis XIV , des tragédies, etc. Je suis à vous en vers et en prose , et c'est à vous que je dois dire : O toi, mon support et ma gloire, Que j'aime à nourrir ma mémoire Des biens que ta vertu m'a faits , Lorsqu'en tout lieu l'ingratitude Se fait une farouche élude De l'oubli honteux des bienfaits 1 C'est le commencement d'une ode * ; mais peut-être u'aimez-You pas les odes. Aimez du moins les sentiments de reconnaissance qui m'attachent à vous depuis si long-temps, et dites à ce chancelier , qui devrait être le seul chancelier , qu'il doit bien m'aimer aussi un peu, quoiqu'il n'écrive guère , et qu'il n'aime pas tant les belles-lettres que son aîné. Madame du Châtelet vous fait les plus tendres compliments ; elle a brûlé les cartes géographiques qui lui ont prouvé que votre chemin n'est pas par Cirey. Adieu, monsieur; ne doutez pas de ma tendre et respectueuse reconnaissance. A M. THIERIOT. A Cirey. le « avril. Je reçois le 21 une lettre de vous du 12; cela n'est pas extraordinaire , si vous Ôtes négligent à * Au duc de Richelieu.'

545 ANNÉE 4739. rtivoyer a la poste , ou bien s'il y a des gens îi la poste très diligents à s'informer des secrets do leurs chers concitoyens. Je vous prie de faire une petite réflexion avec moi : qui pourrait faire des épigrammes contre Danchet et contre l'abbé d'Olivet, si ce n'est l'abbé Desfontaincs? Croyez-vous que, s'il y en a contre vous, elles partent d'une autre source? L'abbé Desfontaines fait plus de vers qu'on ne pense ; il en a fait incognito toute sa vie , et je sais qu'il est l'auteur de l'épigramme ancienne contre le cardinal de Fleuri , dans laquelle il y a un bou vers qu'on m'a fait le cruel honneur de m'imputer : Fourbe dans le petit , et dupe dans le grand. C'est un monstre comme le sphinx ; il joint la fureur a l'adresse ; mais il pourra enfiu succomber sous ses méchancetés. Envoyez à l'abbé Moussinot YEuclide seulement et le Brèmond ; mais envoyez vile , car nous partons. Jamais madame d'Aiguillon n'a eu VËpître sur l'Homme , dont je ne suis pas encore content. Pour celle du Plaisir , je l'avais envoyée en Languedoc , mais M. le duc de Richelieu l'avait trouvée extrêmement mauvaise. Au reste , vous tne ferez plaisir de me dire ce qu'on reprend dans celle de f Homme. Je crois savoir distinguer les bonnes critiques des mauvaises. Surtout ditesmoi si l'on n'a pas tâché d'empoisonner ces ouvrages innocents. Je crains toujours , comme le lièvre , qu'on ne prenne mes oreilles pour des cornes. A l'égard d'un opéra , il n'y a pas d'apparence qu'après l'enfant mort-né de Samson , je veuille en faire un autre ; les premières couches m'ont trop blessé. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Cirey, le 43 avril Ne parlons plus de Desfontaines; je suis mal vengé , mais je le suis 1 ; je regrette le temps (pic j'ai perdu h obtenir justice. Je dois oublier cet homme-là, et songer à réparer le temps perdu. ' L'abbé Deefontatnes avait donné à M. Hérault, lieutenant-général de police , ce désaveu : « Je déclare que Je ne • suis point l'auteur d'un libelle imprime qui a pour titre: « la Vollairomanie , et que je le désavoue en son entier, re« gardant comme calomnieux tous les faits qui sont imputés a à M. de Voltaire dans ce libelle; et que Je me croirais « déshonoré si j'avais eu la moindre part à cet écrit, ayant • pour lui tous les sentiments d'estime dus à ses talents, et « que le public, lui accorde si justement. Fait à Paris, ce é -i avril CJ39, signé netfontalgcs. » Cette déclaration fut imprimée dans les papiers publics a l'insu de Voltaire: voyei la lettre au marquis d'Argenson , du t Juin 17X9 K. Madame la marquise du Châtelet et moi irons bientôt en Flandre. Il nous faudra beaucoup d'argent ; eo avons-nous beaucoup? Je vous prie de donner

deux cents francs a madame deChampbo* nin , et cela avec la meilleure grâce du monde ; plus cent francs au chevalier de Mouhy , en lui disant que vous n'en avez pas davantage ; plus cent francs à ce même chevalier , pour une planche d'estampe qu'il promettra de livrer , et qu'il ne livrera peut-être pas ; plus au même dix écus pour les nouvelles par lui envoyées. Veut-il deux cents francs par au ? volontiers , promettez les-lui de nouveau , mais à condition d'être un correspondant véridique et infiniment secret. J'aurais mieux aimé mon d'Arnaud , mais il n'a pas voulu seulement apprendre à former ses lettres ; donnez-lui vingt-quatre livres ou dix écus , et nos amis. A M. BERCER. A Cirey. Mon cher Berger , quo ma négligence ne vous rebute point. Croyez que je sens le prix de vos lettres et de votre amitié, comme si je vous écrivais tous les jours. Je vous assure que mon Histoire du Siècle de Louis xiv serait plus intéressante, si Je trouvais des anecdotes aussi agréables que celles dont vos lettres sont remplies. Je suis toujours dans l'incertitude du chemin que nous prendrons pour aller en Flandre. Si je passe par Paris , vous croyez bien qu'un de mes plus grands plaisirs sera de vous embrasser. On me mande qu'on fait courir dans ce vilain Paris le commencement de mon Histoire de Louis xiv , et deux Epîtres morales très incorrectes. Je vous enverrais tout cela, et vous auriez la bonne leçon , si le port n'était pas effrayant. Je crois que vous verrez dans V Essai sur le Siècle de Louis XIV un bon citoyen plutôt qu'un bon écrivain. L'objet que je me propose a , me semble , un grand avantage; c'est qu'il ne fournit que des vérités honorables à la nation. Mon but n'est pas d'écrire tout ce qui s'est fait , mais seulement ce qu'on a fait de grand , d'utile , et d'agréable. C'est le progrès des arts et de l'esprit humain que je veux faire voir , et non l'histoire des intrigues de cour et des méchancetés des hommes. Toutes les cabales des courtisans et toutes les guerres se ressemblent assez , mais le siècle de Louis xiv ne ressemble à rien. On a fait courir une lettre de moi à l'abbé Dubos ; c'est une copie bien infidèle , mais il faut que je sois toujours ou calomnié ou mutilé, et

Ô44 CORRESPOND AN CE. qu'on persécute le père et les
 enfants. Je vous embrasse. A M. HELVÉTIUS. Ce #9 avril. Mon cher ami ,
 j'ai reçu de vous une lettre sans date, qui me vient par Bar-sur-Aube , au
 lieu qu'elle devait arriver par Vassy. Vous m'y parlez d'une nouvelle EpHre;
 vraiment vous me donnez de violents désirs ; mais songez h la correction ,
 aux liaisons , h l'élégance continue ; en un mot , évitez tous mes défauts.
 Vous me parlez de Milton ; votre imagination sera peut-être aussi féconde
 que la sienne , je n'en doute même pas ; mais elle sera aussi plus agréable et
 plus réglée. Je suis fâché que vous n'ayez lu ce que j'en dis que dans la
 malheureuse traduction de mon Essai anglais. La dernière édition de la
 Hcnriadc , qu'on trouve chez Prault , vaut bien mieux ; et je serais fort aise
 d'avoir votre avis sur ce que je dis de Milton dans l'Essai qui est à la suite
 du poôroe. « You learn english , for oughl I know. Go ou; « your lot is to be
 éloquent in every language , « and master of every science. I love , I esleem
 « you , I am yours for ever *. » Je vous ai écrit en faveur d'un jeune
 homme qui me paraît avoir envie de s'attacher h vous. J'ai mille
 remerciements à vous faire ; vous avez remis dans mon paradis les tièdes
 que j'avais de la peine à vomir de ma bouche... Cette tièdure m'était cent
 fois plus sensible que tout le reste. Il faut h un cœur comme le mien des
 sentiments vifs, ou rien du tout. Tout Cirey est à vous. A M. LE MARQUIS
 D'ARGENSON. Le s mai. Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours manqué ,
 monsieur , h vous appeler excellence , car vous «les assurément et un
 excellent négociateur, et un excellent consolateur des affligés, et un
 excellent juge ; mais j'étais si plein des choses que vous avez bien voulu
 faire pour moi, que j'ai oublié les titres, comme vous les oubliez vous-
 même. Quand j'ai parlé de chancelier, je n'ai fait que jouer sur le mot , car
 vous avez chez moi tous les droits d'aînesse. Vous êtes un homme
 admirable (chargé d'affaires comme vous l'êtes) de vouloir bien encore
 vous charger de mes misères. Vous êtes donc magnas in magnis et in
 minimis. 4 ' Traduction: a Vous apprenez l'anglais, à ce qu'il me paraît.
 Continuez; votre destin est d'être éloquent dans toutes les langues, et maître
 dans toutes les sciences. Je s'fous aime , je vous estime , et je suis à vous
 pour toujours, v Vous pouvez garder le manuscrit que j'ai eu l'honneur de
 vous faire tenir , et de soumettre à votre jugement ; car , si vous en êtes un
 peu content, il faut qu'il ait place au moins dans le sottisier. Je garde copie
 de tout , et s'il est imprimable , il paraîtra avec quelques autres guenilles

littéraires. Vous aimez donc aussi les odes , monsieur" Eb bien ! en voici une qui mo paraît convenable à un ministre de paix tel que vous êtes. A legard de M. de Valori , cet autre ministre fait pour dîner avec le roi de Prusse , et pour souper avec le prince royal , je vous prie de me recommander h lui auprès de cet aimable prince; et moi je me vanterai auprès de son altesse royale de devoir les bontés de M. de Valori à celles dont vous m'honorez. Ainsi toute justice sera accomplie. Il y a près d'un an que j'ai dit en vers an prince royal ce que vous me dites en prose , et que je lui ai cité la reine Jacques (regina JucoOus) , qui dédiait scs ouvrages 'a l'enfant Jésus, et qui n'osait secourir le Palatin, son gendre. Mon prince me paraît d'une autre espèce ; il ne tremble point à la vue d'une épée , comme Jacques , el il pense comme il le doit sur la théologie. Il est capable d'imiter Trajan dans ses conquêtes, comme il l'imite dans ses vertus. Si j'étais plus jeune, je lui conseillerais de songer h l'empire, et à le rendre au moins alternatif entre les protestants et les catholiques. Il se trouvera , h la mort de son père, le plus riche monarque de la chrétienté, en argent comptant; mais je suis trop vieux, ou trop raisonnable , pour lui conseiller de mettre son argent à autre chose qu'à rendre scs sujets el lui les plus heureux qu'il pourra , et à faire fleurir les arts. C'est , cerne semble , sa façon de penser. Il me paraît qu'il n'a point l'ambition d'être le roi le plus puissant, mais le plus humain et le plus aimé. Adieu , monsieur ; quand vous voudrez quelques amusements en prose ou en vers, j'ai un gros portefeuille à votre service. Je voudrais vous témoigner autrement ma respectueuse reconnaissance ; mais parvi , parva damus. A jamais à vous ex loto corde mco , etc. A M. LE PRÉSIDENT BOUHIER. Cirey, p ridie nouas (6 mai). Tibi gratias ago quam plurimas , vir doctissime etopiime , de tuo quemmihi promittis Pelronio. Jam in te miratus sum , priscorum, qui lilteras restituerunt cl bonas arles, senalorum Budæorum et Thuauoriira elcganlem et peritissimum æraulatorem , scientiæ pcnc oblitæ reslitutorem , et

Digitized by Google

ANNEE 4759. 545 ætatis tuæ ornamentum. Nunc iter ad Belgas facio , et cras proficiscor cura illustrissima muliere quæ , latinæ linguæ perita , nunc ad græcas litteras avidum doctrinæ animus applicare inchoat, et quæ , geometriæ et physicæ potissimum addicta , eloquentiæ et poesios lepores non dedignatur , quæque acuto judicio et summa cum voluptate Virgiliura , Miltonum et Tassum perlegit, Ciceronem et Addisonum. Si alicujus libri opus tibi est , qui in his tantum provinciis ad quas pergo reperiendus sit , jubere potes , et mandata tua exequar. Te veneror , et tuus esse velim. Mais si vous aviez quelques ordres à donner , quelques commissions pour la Hollande , mon adresse sera b Bruxelles , sous le couvert de madame la marquise du Châtelet , qui vous estime beaucoup. { A M. THIERIOT. A Cirey, le 7 mai Je pars demain, ou après-demain, pour les Pays-Bas , et je ne sais quand je reviendrai dans ma charmante solitude. Je pars malade , et je ne reviendrai peut-être point ; je compte sur voire amitié, quand je serais encore plus éloigné et plus malade. Je renvoie a M. Moussinot les livres de la Bibliothèque du roi. Je vous prie de vouloir bien présenter mes remerciements à l'abbé Sallier. Le Démosthène grec est venu , et je l'emporte, quoique je ne l'entende guère. J'entends Euclide plus couramment , parce qu'il n'y a guère que des présents et des participes , et que d'ailleurs le sens de la proposition est toujours un dictionnaire infallible. Pour égayer la tristesse de ces études , si cependant il y a quelque élude triste , je vous prie , mon cher ami , de m'envoyer le Janus de M. Le Franc ; il m'a donné avis qu'il doit arriver par votre canal. Je vous prie de me conserver dans les l>onnes grâces de MM. des Allcurs , Dubos , Mairan , et du petit nombre d'êtres pensants qui ne blasphèment point contre la philosophie , et qui veulent bien penser b moi. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON. A Cirey, cc 8 mai . en parlant. La Providence m'a fait rester , monsieur , un jour de plus que nous ne pensions , pour me faire recevoir la plus agréable lettre que j'aie reçue depuis que madame du Châtelet ne m'écrit plus. Je viens de lui lire l'extrait que vous voulez bien nous faire d'un ouvrage dont on doit dire , b plus juste titre que de Télémaque, que le bonheur du genre humain naîtrait de ce livre , si un livre pouvait le faire naître. En mon particulier jugez où vous poussez ma vauité ; je trouve toutes mes idées dans votre ouvrage. Ce no sont point ici seulement les rêves d'un homme de bien , comme les chimériques projets du bon abbé de Saint-Pierre , qui croit qu'on lui doit des statues parce qu'il a

proposé que l'empereur gardât Naples et qu'on lui ôiât le Manlouan , tandis qu'on lui a laissé le Mantouan et qu'on lui a ôté Naples. Ce n'est pas ici un projet de paix perpétuelle , que Henri iv n'a jamais eu ; ce n'est point un sermon contre Jules César , qui , selon le bon abbé , n'était qu'un sot , parce qu'il n'entendait pas assez la méthode de perfectionner le scrutin ; ce n'est pas non plus la colonie de Salente , où M. de Fénelon veut qu'il n'y ait point de pâtisseries , et qu'il y ait sept façons de s'habiller; c'est ici quelque chose de plus réel , et que l'expérience prouve de la manière la plus éclatante. Car , si vous en exceptez le pouvoir monarchique , auquel un homme de votre nom et de votre état ne peut souhaiter qu'un pouvoir immense, aux bornes près, dis-je, de ce pouvoir monarchique aimé et respecté par nous, l'Angleterre n'est-elle pas un témoignage subsistant de la sagesse de vos idées? Le roi avec son parlement est législateur, comme il l'est ici avec son conseil. Tout le reste de la nation se gouverne selon des lois municipales, aussi sacrées que celles du parlement même. L'amour de la loi est devenu une passion dans le peuple , parce que chacun est intéressé b l'observation de cette loi. Tous les grands chemins sont réparés , les hôpitaux fondés et entretenus, le commerce florissant, sans qu'il faille un arrêt du conseil. Cette idée est d'autant plus admirable dans vous , que vous êtes vous-même de ce conseil , et que l'amour du bien public l'emportedaus votreâme surl'amour de votre autorité. Madame du Châtelet , qui , en vérité , est la femme en qui j'ai vu l'esprit le plus universel et la plus belle âme , est enchantée de votre plan. Vous devriez nous le faire tenir a Bruxelles. Je vous avertis que nous sommes les plus honnêtes gens du monde , et que nous le renverrons incessamment b l'adresse que vous ordonnerez , sans en avoir copié un mot. Je vous étais attaché par les liens d'un dévouement de trente années, cl par ceux de la reconnaissance ; voici l'admiration qui s'y joint. Je reçois , cet ordinaire , une lettre d'un prince dont vous seriez le premier ministre , si vous étiez ué daus son pays. Il a pris tant de pitié des

CORRESPONDANCE. 346 vexationsque j'essuie , qu'il a écrit a M. de la Chétardic en ma faveur. Il l'a prié de parler fortement ; mais il ne me mande point k qui il le prie de parler. J'ignore donc les détails du bienfait , et je connais seulement qu'il y a des cœurs généreux. Vous ôtes du nombre , et in capite libri. Je vous supplie donc de vouloir bien parler à M. de la Cbétardie , et de lui dire ce qui conviendra, car vous le savez mieux que moi. A l'égard de M. Hérault , c'est M. deMeinières, son beau-frère, qui avait depuis long-temps la bonté de le presser pour moi , et il y était engagé par M. d'Argental , mon ancien ami de collègue ; car j'ai de nouveaux ennemis et d'anciens amis. Depuis dix jours je n'ai point de leurs nouvelles ; mais depuis votre dernière lettre , je n'ai plus besoin d'en recevoir de personne. _ Monsieur et madame du Châtelet vous font les plus tendres compliments. Je suis h vous pour jamais , avec la reconnaissance la plus respectueuse, avec tous les sentiments d'estime et d'amitié. A MADAME DE CHAMPBONIN. De Bcringhen, Juin, Mon aimable gros chat, j'ai reçu votre lettre à Bruxelles. Nous voici en 6n fond de Barbarie, dans l'empire de son altesse monseigneur le marquis de Trichâleau, qui , je vous juro, est un assez vilain empire. Si madame du Châtelet demeure longtemps dans ce pays-ci , elle pourra s'appeler la reine des sauvages. Nous sommes dans l'auguste ville de Beringheu ; et demain nous allons au superbe château de Ilam , où il n'est pas sûr qu'on trouve des lits , ni des fenêtres , ni des portes. On dit cependant qu'il y a ici une troupe de voleurs. En ce cas, ce sont des voleurs qui font pénitence; je ne connais que nous de gens volables. Le plénipotentiaire Montors avait assuré M. du Châtelet que les citoyens de son auguste ville lui prêteraient beaucoup d'argent ; mais je doute qu'ils pussent prêter de quoi envoyer au marché. Cependant Emilie fait de l'algèbre , ce qui lui sera d'un grand secours dans le cours de sa vie , et d'un grand agrément dans la société. Moi, chétif, je ne sais encore rien , sinon que je n'ai ni principauté ni procès, et que j'ai un serviteur fort utile. P- S. Il faut a présent , gros chat, que vous sachiez que nous revenons du château de Ilam , château moins orné que celui de Cirey, et où l'on trouve moins de baignoires et de cabinets bleu et or ; mais il est logeable , et il y a de belles avenues. C'est une assez agréable situation; mais fut-ce l'empire du Calai, rien ne vaut Cirey. Madame du Châtelet travaille à force k ses affaires. Si le succès dépend de son esprit et de son travail, elle sera fort riche ; mais malheureusement tout cela dépend de gens qui n'ont pas autant d'esprit

qu'elle. Mon cher gros chat, je baise mille fois vos pattes de velours. Adieu, ma chère amie. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON. A Bcringhen , re 4 juin. Je reçois la lettre dont votre excellence m'honore, du 28 mai. Je ne savais pas un mot de ce que vous avez vu l dans la gazette d'Amsterdam. Nous sommes ici , monsieur, dans un pays barbare , ou , du moiDs , qui l'a toujours été jusqu'k ce qu'Emilie en soit devenue la souveraine. La gazette de Hollande n'y est pas même connue. Si vous pouviez donc, monsieur, faire entendre k M. Hérault que je n'ai aucune part h la publication du désaveu, que je m'en suis toujours tenu k scs bontés, que j'ai supprimé meme tout ce que j'avais fait en ma défense, et que j'espère encore plus que jamais qu'il forcera l'abbé Desfontaines k publier son désaveu dans scs Observations , vous achèveriez bien dignement cetlo négociation. Il est vrai que Rousseau ayant fait, le 40 mai, un voyage k Amsterdam , exprès pour y faire imprimer le libelle de Desfontaines , le gazelier do Hollande m'a rendu un très grand service en donnant ce contre-poison ; mais , encore une fois , je n'ai appris ce service que par vous. Puisque vous aimez les odes , " O cl praesidium , et dulce decus rncum ! » lion., lib. i, od. i, v. a. vous en aurez donc. Mandez-moi seulement si vous avez l'ode sur la Superstition, celle sur C Ingratitude, celle sur le Voyage des Académiciens. Mais, je vous en prie , ' n'allez pas préférer une déclamation vague , d'une centaine de vers, k une tragédie dans laquelle il faut créer, conduire , intriguer, et dénouer une action intéressante ; ouvrago d autant plus difficile que les sujets sont plus rares, elqu il demande une plus grande connaissance du cœur humain. Il est vrai que, puisque ce spectacle est représenté et vu par des hommes et par des femmes , il faut absolument de l'amour. On peut s'en sauver tristement une ou deux fois , mais « Natur.im expcellax furca, tamen ipsa redibit. » lion., liv. i, cp. x, v. Que diront de jeunes actrices? qu'entendront de t.c désaveu de l'abbé Dcsfonlaines : vovez la lettre à l'abbé Mmissmot, du î*J avril 1739 K. Digitized by Google

ANNÉE *739. 347 N'allez pas vieillir en Portugal. Madame du Châtelet, entourée de barbares, va bientôt avoir la consolation de vous écrire ; et moi , je ne cesserai en aucun instant de ma vie de vous être attaché avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance. jeunes femmes, s'il n'est pas question d'amour? On joue souvent Zaire , parce qu'elle est tendre ; on ne joue point Brutus, parce que cette pièce n'est que forte. Ne croyez pas que ce soit Racine qui ait introduit cette passion au théâtre ; c'est lui qui l'a le mieux traitée , mais c'est Corneille qui en a toujours défiguré ses ouvrages, il n'a presque jamais parlé d'amour qu'en déclamateur, et Racine en a parlé en homme. Promettez-moi un secret de ministre, et j 'aurai l'honneur d'envoyer à Lisbonne plus d'une tragédie , à condition que vous leur donnerez la préférence sur les odes. Nous n'avons point encore reçu l'essai politique dont vous nous favorisez. Il faut le faire adresser à Bruxelles, et il nous sera fidèlement rendu chez vos Algonquins. Vous avez grande raison, monsieur, sur notre récitatif. On peut faire de la symphonie italienne, on le doit même ; mais on ne doit déclamer à Paris qu'en français , et le récitatif est une déclamation. C'est presque toujours, au reste, la faute du poète quand le récitatif ne vaut rien , car peut-on bien déclamer de mauvaises paroles? J'avais fait, il y a quelques années , des paroles pour Rameau , qui probablement n'étaient pas trop bonnes , et qui d'ailleurs parurent à de grands ministres avoir le défaut de mêler le sacré avec le profane. J'ose croire encore que , malgré le faible des paroles , cet opéra était le chef-d'œuvre de Rameau. Il y avait surtout un certain contraste de guerriers, qui venaient présenter des armes à Samson , et de p... qui le retenaient, lequel faisait un effet fort profane et fort agréable. Si vous voulez , je vous enverrai encore celle guenille. Quant aux autres misères que vous avez vues dans le portefeuille d'un de vos amis , je puis vous assurer qu'il n'y en a peut-être pas une qui soit de bon aloi ; et si vous voulez m'en envoyer copie, je les corrigerai, et j'y mettrai ce qui vous manque , afin que vous ayez mes impertinences complètes. Il y a trois mois que l'auteur de Mahomet U m'envoya son manuscrit. Je trouve qu'il faut beaucoup de génie pour faire porter une tragédie à un terrain si aride et si ingrat. La prétendue barbarie de Mahomet n , accusé d'avoir tué sa maîtresse, pour plaire à ses janissaires, est un conte des plus absurdes et des plus ridicules que les chrétiens aient inventés. Cette sottise , et toutes celles qu'on a débitées sur Mahomet II , sont le fruit de la cervelle d'un moine

nommé Bandelli. Ces gens-là ne sont bons qu'à tout gâter. Adieu, monsieur ; bon voyage. Puis-je avoir l'honneur de vous faire ma cour à votre retour?

A M. LE MARQUIS D'ÀRGENS. A Bruxelles , SI juin. Je reçois , mon cher ami, dans une ville voisine de votre habitation , une de vos très aimables et très rares lettres, adressée à Cirey. J'espère que je converserai avec vous incessamment autrement que par lettres. En attendant , voici , mon cher ami , de quoi vous confirmer dans la bonne opinion que vous avez de madame du Châtelet. Vous pouvez insérer sous mon nom ce petit Mémoire que je vous envoie : je n'y parle que de sa dissertation. Il faut que ma petite planète disparaisse entièrement devant son soleil. Nous avons travaillé tous deux pour les prix de l'académie des sciences ; les juges nous ont fait l'honneur au moins d'imprimer nos pièces , celle de madame du Châtelet est le n° vi , et la mienne était le n° vu. M. de Mauperluis , si fameux par sa mesure de la terre , et par son voyage au cercle polaire, était un des juges. Il adjugea le prix au n° vii; mais les autres académiciens, qui malheureusement ne sont pas du sentiment de s'Gra- > vesande et de Bocrhaave , ne furent pas de son avis. Au reste on ne soupçonna jamais que le n° vi fût d'une dame. Sans l'opinion trop hardie que le feu n'est point matière, celle dame méritait le prix. Mais le prix véritable , qui est l'estime de l'Europe savante , est bien dû à une personne de son sexe', de son âge et de son rang, qui a le courage , et la force , et le temps de faire de si bons et de si pénibles ouvrages , au milieu des plaisirs et des affaires. Savez- vous bien que, pendant quelques jours, nous avons séjourné dans une terre qui n'est qu'à huit lieues de Maastricht? mais la multitude prodigieuse des affaires qui accablaient notre héroïne nous a empêchés de profiter du voisinage. Son intention était bien de vous prier de la venir voir ; mais ce qui est différé est-il perdu? Parmi les fausses nouvelles dont on est inondé , il faut ranger la prétendue impression de ma prétendue histoire littéraire du siècle de Louis xiv. La vérité est que j'ai commencé, il y a plusieurs années , une histoire de ce siècle qui doit être le modèle des âges suivants; mais mon projet embrasse tout ce qui s'est fait de grand et d'utile ; c'est Digitized by Google

CORRESPONDANCE. 548 un tableau de tout le siècle, et non pas d'une partie. Je vous enverrai le commencement, et vous jugerez du plan de mon ouvrage ; mais il faut des années pour qu'il soit en état de paraître. Ne croyez pas que dans cette histoire, ni dans aucun autre ouvrage, je marque du mépris pour Bayle et Descartes ; je serais trop méprisable. J'avoue, à la vérité, avec tous les vrais physiciens sans exception, avec les Newton, les Halley, les Keill, les s'Gravesande, les Musschenbroeck, les Boerhaave, etc., que la véritable philosophie expérimentale et celle du calcul ont absolument manqué à Descartes. Lisez sur cela une petite Lettre que j'ai écrite à M. de Maupertuis, et que du Sauzet a imprimée. Il y a une grande différence entre le mérite d'un homme et celui de ses ouvrages. Descartes était infiniment supérieur à son siècle, j'entends au siècle de France ; car il n'était pas supérieur aux Galilée, aux Kepler. Ce siècle-ci, enrichi des plus belles découvertes inconnues à Descartes, laisse la faible aurore de ce grand homme absorbée dans le jour que les Newton et d'autres ont fait luire. En un mot, estimons la personne de Descartes, cela est juste, mais ne le lisons point ; il nous égalerait en tout. Tous ses calculs sont faux, tout est faux chez lui, hors la sublime application qu'il a faite le premier de l'algèbre à la géométrie. À l'égard de Bayle, ce serait une grande erreur dépenser que je voulusse le rabaisser. On sait assez en France comment je pense sur ce génie facile, sur ce savant universel, sur ce dialecticien aussi profond qu'ingénieux. Par le fougueux Jurieu Bayle persécuté. Sera des bons esprits à jamais respectés ; Et le nom de Jurieu, son rival fanatique, N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique. Voilà ce que j'en ai dit dans une Épître sur l'Envie, que je vous enverrai si vous voulez. Quel a donc été mon but en réduisant en un seul tome le bel esprit de Bayle ? De faire sentir ce qu'il pensait lui-même, ce qu'il a dit et écrit à M. Desmaisons, ce que j'ai vu de sa main ; qu'il aurait écrit moins s'il eût été le maître de son temps. En effet, quand il s'agit simplement de goût, il faut écarter tout ce qui est inutile, écrit lâchement et d'une manière vague. Il ne s'agit pas d'examiner si les articles de deux cents professeurs plaisent aux gens du monde ou non, mais de voir que Bayle, écrivant si rapidement sur tant d'objets différents, n'a jamais châlié son style. Il faut qu'un écrivain tel que lui garde du style étudié et trop peigné ; mais une négligence continuelle n'est pas tolérable dans des ouvrages sérieux. Il faut écrire dans le goût de Cicéron, qui n'aurait jamais dit qu'Abciard s'a musait à

tâtonner Héloïse, en lui apprenant le latin. De pareilles choses sont du ressort du goût , et Bayle est trop souvent répréhensible en cela , quoique admirable d'ailleurs. Nul homme n'est sans défaut; le dieudugout remarque jusqu'aux petites fautes échappées à Racine, et c'est cette attention même à les remarquer qui fait le plus d'honneur à ces grands hommes. Ce ne sont pas les grandes fautes des Boyer, des Danchet , des Pellegrin , ces fautes ignorées qu'il faut relever, mais les petites fautes des grands écrivains; car ils sont nos modèles , il faut craindre de ne leur ressembler que par leur mauvais côté. Je vais chercher ici vos Mémoires de la république des lettres , et tous vos ouvrages. Les cérémonies par lesquelles on passe en France , avant de pouvoir avoir dans \$a bibliothèque un livre de Hollande , sont terribles. Il est aussi difficile de faire venir certains bons livres que d'arrêter l'inondation des mauvais qu'on imprime à Paris, avec approbation et privilège. On m'a mandé qu'un jésuite, nommé Brumoi, a fait imprimer un certain Tamclan d'un certain jésuite nommé Margat. L'auteur est mort , et l'éditeur exilé , à ce qu'on dit , parce que ce Tamerlan est , .dit-on , plein des plus horribles calomnies qu'on ait jamais vomies contre feu M. le duc d'Orléans , régent du royaume. Je connais l'ouvrage fanatique du petit jésuite contre Bayle. Vous faites très bien de le réfuter et de confondre les bavards syllogismes d'un autre vieux pédant. Il est bon de faire voir que les honnêtes gens ne sont pas gouvernés par ces pédagogues raisonneurs, éternels ennemis de la raison. Mais je vous prie de bien distinguer entre les disciples d'un grand homme qui trouvent des fautes dans celui qu'ils aiment , et des ennemis jurés qui voudraient ruiner à la fois la réputation du philosophe et la bonne philosophie. Ne confondez donc pas celui qui trouve que Raphaël manque de coloris , et celui qui brûle ses tableaux. Ce mot brûler me rappelle toujours Desfontaines. Vous savez peut-être que , par surcroît de reconnaissance, il avait fait contre moi, ou plutôt contre lui , un libelle affreux , il y a quelques mois. Il niait dans ce libelle jusqu'à l'obligation qu'il m'a do n'avoir pas été brûlé vif, et il y ajoutait les plus infâmes calomnies. Tout le public , révolté contre ce misérable, voulait queje le poursuivisse en justice ; mais je n'ai pas voulu perdre mon repos, et quitter mes amis pour faire punir un coquin. M. Hérault a pris ma défense , que j'abandonnais, l'a fait comparaître à la police , et , après l'avoir menacé du cachot , lui a fait si

ANNÉE 1739. Riier la rétractation que vous avez pu voir dans les papiers publics. Adieu , mon cher ami ; je vous embrasse avec le plaisir d'un homme qui voit d'aussi beaux talents que les vôtres consacrés aux belles-lettres , et avec l'espérance que les petites Taules de la jeunesse ne vous empêcheront point de jouir du sort beureux que vous méritez. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON. A Bruxelles, ce 91 Juin. Je viens, monsieur, de lire un ouvrage qui m'a consolé de la foule des mauvais dont on nous inonde. Vous m'avez fait bien des plaisirs ; mais voici le plus grand de vos bienfaits. Il ne s'agit pas ici de vous louer ; je suis trop pénétré pour y songer. Je ne crains que d'être trop prévenu en faveur d'un ouvrage où je retrouve la plupart de mes idées. Vousm'avezdéfendude vous donner des louanges, mais vous ne m'avez pas défendu de m'en donner. Je vais donc me donner, à moi, de grands coups d'encensoir; je vais me féliciter d'avoir toujours penséque le gouvernement féodal était un gouvernementde barbares et de sauvages un peu à leur aise; encore les sauvages aiment-ils l'égalité. Il ne faut que des yeux pourvoir que les villes gouvernées rounicipalement sont riches, et que la Pologne n'a que des bourgades pauvres. Je suis fâché de ne pouvoir me louer sur les pensionnaires perpétuels; mais, en vérité, cette idée m'a charmé, comme si elle était de moi. Il me semble que vous avez éclairci , dans un système très bien suivi , les idées confuses et les souhaits sincères de tout bon citoyen. En mon particulier, je vous remercie des belles choses que vous dites sur la vénalité des charges ; malheureuse invention qui a ôté l'émulation aux citoyens, et qui a privé les rois de la plus belle prérogative du trône. Comme j'avais peu de bien quand j'entrai dans le monde, j'eus l'insolence de penser que j'aurais une charge comme un autre , s'il avait fallu l'acquérir par le travail et par la bonne volonté. Je me jetai du côté des beaux-arts, qui portent toujours avec eux un certain air d'avilissement , attendu qu'ils ne donnent point d'exemptions, et qu'ils ne font point un homme conseiller du roi en ses conseils. On est maître des requêtes avec de l'argent , mais avec de l'argent on ne fait pas un poème épique , et j'en Os un. Grand merci encore de ce que l'indigne éloge donnéà celte vénalité, dans le Testament politique attribué au cardinal de Richelieu, vous a fait penser que ce testament n'était point de ce ministre. Je crois , en dépit de toute l'académie fran319 çaise, que cet ouvrage fut fait par l'abbé de Bourzeis , dont j'ai cru reconnaître le style. Il y a de plus des contradictions évidentes dans ce livre , lesquelles ne

peuvent être attribuées au cardinal de Richelieu ; des idées , des projets , des expressions indignes, ce me semble, d'un ministre. Croira-t-on que le cardinal de Richelieu ait appelé la dame d'honneur de la reine la Dufargis , en parlant au roi? qu'il ait appelé le duc de Savoie ce pauvre prince? qu'il ait, dans un tel ouvrage , parlé a un roi de quarante-deux ans , comme on apprend le catéchisme à un enfant? qu'un ministre ait nommé les rentes à sept pour cent les rentes au denier sept? Tout l'écrit fourmille de ces manques de bienséance, ou de fautes grossières. On trouve, dans un chapitre , que le roi n'avait que trente-trois millions de revenu ; on trouve tout autre chose dans un autre. Je devais remarquer d'abord qu'il est question , dès le commencement , d'une paix générale qui n'a jamais été faite , et que le cardinal n'avait nulle envie ni nul intérêt de faire. C'est une preuve assez forte , à mon sens , que tout cela fut écrit par un homme savant et oisif, qui coraj>tait qu'on allait faire la paix. Songeons encore que ce Testament , autant qu'il m'en souvient, commence par faire ressouvenir le roi que le cardinal, en entrant au conseil , promit à Louis xii d'abaisser les grands , les huguenots , et la maison d'Autriche. Je soutiens, moi , qu'un tel projet , en entrant au conseil, est d'un fanfaron peu fait pour l'exécuter ; et j'ajoute qu'en 1 624 , quand Richelieu entra au conseil , par la faveur de la reine-mère, il était fort loin encore d'être premier ministre. Je me suis un peu étendu sur cet article ; le temps qui presse m'empêche de suivre en détail votre ouvrage d'Aristide ; madame du Châtelet le lit à présent. Nous vous en parlerons plus au long, si vous le permettez ; mais tout se réduira h regarder l'auteur comme un excellent serviteur du roi, et comme l'ami de tous les citoyens. Comment avez-vous eu de courage , vous qui êtes d'une aussi ancienne maison que M. de Boulainvi Iliers , de vous déclarer si généreusement contre lui et contre ses fiefs? J'en reviens toujours là ; vous vous êtes dépouillé du préjugé le plus cher aux hommes en faveur du public. Nous résistons b l'envie la plus forte de faire une copie de ce bel ouvrage ; nous sommes aussi honnêtes gens que vous, dignes de votre confiance, et nous ne ferons pas transcrire un mot sans votre permission. Nous vous demanderions celle d'envoyer l'ouvrage au prince royal de Prusse , si vous étiez disposé à l'accorder. Faire connaître cet ouvrage au prince , ce serait lui rendre un trc6 Digitized b/ Google

350 CORRESPONDANCE. grand service. Je m'imagine que je contribuerais par-là au bonheur de tout un peuple. On m'annonce une nouvelle qui ne contribuera pas à mon bonheur particulier. On m'écrit que l'abbé Desfontaines a eu la permission de désavouer son désaveu même; qu'il a assuré, dans une de ses feuilles, que ce prétendu désaveu était une pièce supposée. Cette nouvelle, qui me vient de la Hollande, m'a l'air d'être très fautive * ; du moins je le souhaite. Comment Desfontaines aurait-il eu l'insolence de nier un désaveu minuté de votre main, écrit et signé de la sienne, et déposé au greffe de la police? comment oserait-il s'avouer, dans ses feuilles, auteur d'un libelle infâme? et si, en effet, il est capable d'une pareille turpitude, comment pourrait-il désobéir aux ordres de M. Hérault, et nier dans ses feuilles un désaveu que M. Hérault lui ordonnait d'y insérer? Si vous êtes encore à Paris, monsieur, j'ose vous supplier d'en dire un mot. Je me sers de l'adresse que vous m'avez donnée, dans l'incertitude où je suis de votre départ. Madame du Châtelet, entourée de devoirs, de procès, et de tout ce qui accompagne un établissement a bien du regret de ne pouvoir vous écrire aujourd'hui, et vous marquer elle-même ce qu'elle pense de l'ouvrage et de l'auteur. Adieu, monsieur; allez faire aimer les Français en Portugal, et laissez-moi l'espérance de revoir un homme qui fait tant d'honneur à la France. Un Anglais veut mettre sur son tombeau : ci-gît l'ami de Philippe Sidney ; permettez-moi que mon épitaphe soit : ci-gît l'ami du marquis d'ARGENSON. Voilà une charge qu'on n'a point avec de la finance, et que je mérite par le plus respectueux attachement et la plus haute estime. A M. BERGER. A Bruxelles. Je reçois vos lettres du 25; vous ne pouvez ajouter, monsieur, au plaisir que me font vos lettres, qu'en détruisant le bruit qui se répand que j'ai envoyé mon Siècle de Louis XIV à Prault. Je sais qu'on n'en a que des copies très infidèles, et je serais fâché que les copies ou l'original fussent imprimés. Je n'aurai jamais d'aussi brillantes nouvelles à vous apprendre que celles que vous nous envoyez; c'est ici le pays de l'uniformité. Bruxelles est si peu bruyant que la plus grande nouvelle d'aujourd'hui < Cette nouvelle était fautive en effet ; son désaveu existe, et nous l'avons en original. K. aujourd'hui est une très petite fête que je donne à madame du Châtelet, à madame la princesse de Chimai, et à M. le duc d'Arenberg. Rousseau, je crois, n'en sera pas. C'est sûrement la première fête qu'un poète ait donnée à ses dépens, et où il n'y ait point de poésie. J'avais promis une devise fort galante pour le feu

d'artifice , mais j'ai fait faire de grandes lettres bien lumineuses qui disent Je suis du jeu, va tout; cela ne corrigera pas nos dames , qui aiment un peu trop le brelan : je n'ai pourtant fait cela que pour les corriger. Si vous voyez M. Bouchardon, qui élève des monuments un peu plus durables pour sa gloire et pour celle de sa nation , je vous prie de lui faire mes sincères compliments ; vous savez que les Phidias me sont aussi chers que les Homères. Continuez , mon cher ami , à m'écrire de très longues lettres qui me dédommagent de tout ce que je ne vois pas à Paris. Mille compliments à M. de Crébillon , à M. de La Bruère. N'oubliez pas de dire à l'abbé Dubos combien je l'estime et je l'aime. Adieu. A M. THIERIOT. Enghien , le 30 juin. Vous devriez bien me mander des nouvelles de votre santé et de la république des lettres. Avezvous encore un Smith ? Il y a un Gordien d'Afrique dans les médailles dont je vous ai parlé ; informez-en l'abbé de Rothelin, je vous en prie. Je vous écris d'une maison dont Rousseau a été chassé pour jamais, en juste punition de ses calomnies. Je vous dirais bien des choses , mais je suis encore tout malade d'un saisissement qui me Dtpresque évanouir, en voyant tomber a mes pieds du haut d'un troisième étage , deux charpentiers que je faisais travailler. Je m'avisai avant-hier, à Bruxelles , de donner une fête à madame du Châtelet , à madame la princesse de Chimai , et à M. le duc d'Arcmborg. Figurez-vous ce que c'est que de voir choir deux pauvres artisans, et d'être tout couvert de leur sang. Je vois bien que ce n'est pas à moi de donner des fêtes. Ce triste spectacle corrompt tout le plaisir de la plus agréable journée du monde. Je regrette beaucoup celles que je passais avec vous à Cirey, et je compte vous revoir à Paris l'hiver prochain. Mes compliments, je vous prie, aux êtres pensants qui pensent à moi , surtout à sir Isaac. A M. HELVÉTIUS. A Enghien , ce 6 juillet. Je vois , mon charmant ami , que je vous avais Digitized b/ Google

ANNEE 1739. 351 écrit d'assez mauvais vers, el qu'Apollou n'a pas voulu qu'ils vous parvinssent. Ma lettre était adressée à Clialeville , où vous deviez être , et j'avais eu soin d'y mettre une petite apostille, aGn que la lettre vous fût rendue , en quelque endroit de votre département que vous fussiez. Vous n'avez rien perdu , mais moi j'ai perdu l'idée que vous aviez de mon exactitude. Mon amitié n'est point du tout négligente. Jo vous aime trop pour être paresseux avec vous. J'attends, mou bel Apollon, votre ouvrage, avec autant de vivacité que vous le faites. Je comptais vous envoyer de Bruxelles ma nouvelle édition de Hollande, mais je n'en ai pas encore reçu un seul exemplaire de mes libraires. Il n'y en a point à Bruxelles, et j'apprends qu'il y en a à Paris. Les libraires de Hollande, qui sont des corsaires maladroits, ont sans doute fait beaucoup de fautes dans leur édition , et craignent que je ne la voie assez tôt pour m'en plaindre et pour la décrier. Je ne pourrai en être instruit que dans quinze jours. Je suis actuellement, avec madame du Châtelet, à Enghien, chez M. le duc d'Areroberg, à sept lieues de Bruxelles. Je joue beaucoup au brelan ; mais nos chères études n'y perdent rien. H faut allier le travail et le plaisir ; c'est ainsi que vous en usez , et c'est un petit mélange que je vous conseille de faire toute votre vie ; car, en vérité, vous êtes né pour l'un et pour l'autre. ' Je vous avoue, à ma honte, que je n'ai jamais lu YUlopie de Thomas Morus ; cependant je m'avisai de donner une fêle , il y a quelques jours, dans Bruxelles, sous le nom de l'envoyé d 'Utopie. La fête était pour madame du Châtelet , comme de raison ; mais croiriez-vous bien qu'il n'y avait personne dans la ville qui sût ce que veut dire Utopie ? Ce n'est pas ici le pays des belles-lettres. Les livres de Hollande y sont défendus , et je ne peux pas concevoir comment Rousseau a pu choisir un tel asile. Ce doyen des médisants , qui a perdu depuis long-temps l'art de médire, et qui n'en a conservé que la rage, est ici aussi inconnu que les belles-lettres. Je suis actuellement dans un château où il n'y a jamais eu de livres que ceux que madame du Châtelet et moi nons avons apportés ; mais en récompense , il y a des jardins plus beaux que ceux de Chantilli , et on y mène cette vie douce et libre qui fait l'agrément de la campagne. Le possesseur de ce beau séjour vaut mieux que beaucoup de livres ; je crois que nous allons y jouer la comédie ; on y lira du moins les rôles des acteurs. J'ai bien un autre projet en tête ; j'ai fini ce Mahomet dont je vousavais lu l'ébauche. J'aurais grande envie de savoir comment une pièce d'un genre si nouveau el si

hasardé réussirait chez nos galants Français ; je voudrais faire jouer la
 pièce, et laisser ignorer Fauteur. A qui puis-je mieux me confier qu'à vous?
 N'avez-vous pas en main cet ami de Paris, qui vous doit tout, et qui aime
 tant les vers? Ne pourriez-vous pas la lui envoyer? ne pourrait-il pas la lire
 aux comédiens ? mais lit-il bien? car une belle prononciation et une lecture
 pathétique sont une bordure nécessaire au tableau. Voyez , mon cher ami ;
 donnez-moi sur cela vos réflexions. Quelle est donc celle madame Lambert
 à qui je dois des compliments? Vous me faites des amis des gens qui vous
 aiment; je serai bientôt aimé de tout le monde. Adieu. Madame du Châtelet
 vous estime, vous aime, vous n'en doutez pas. Nos cœurs sont à vous pour
 jamais ; elle vous a écrit comme moi à Charleville. Adieu ; je vous
 embrasse du meilleur de mon âme. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. 'A
 Bruxelles, ce 16 Juillet. Êtes-vous parti? pour moi je pars dans la minute.
 Mes compliments , mon cher ami , au révérend P. Janssens *, jésuite de
 Bruxelles , lequel a persuadé à la pauvre madame Viana que son mari était
 mort hérétique et que par conséquent elle * ne pouvait en conscience garder
 de l'argent chez elle, et qu'il fallait remettre tout entre les mains de son
 confesseur. La dame Viana, pleine de componction , lui a confié tout son
 argent. Le cocher qui a aidé le révérend père à porter les sacs dépose
 juridiquement contre le révérend père. Le bon homme dit qu'il ne sait ce
 que c'est, et prie Dieu pour eux. Le peuple cependant veut lapider le saint.
 On va juger l'affaire *. Il faut ou le pendre ou le canoniser; et peut-être
 sera-t-il l'un et l'autre. Adieu , mon ami ; ne soyons ni l'un ni l'autre. A M.
 LE MARQUIS D'ARGENSON. A Bruxelles, 18 juillet Monsieur, un Suisse,
 passant par Bruxelles pour aller à Paris , était désigné pour être dépositaire
 du plus instructif et du meilleur ouvrage que j'aie lu depuis vingt ans ; mais
 la crainte de tous les accidents qui peuvent arriver à un étranger inconnu
 m'a déterminé à ne confier l'ouvrage qu'à l'abbé Moussinot , qui aura
 l'honneur de vous le rendre. On m'assure que Fauteur de cet ouvrage
 unique ' Ou Yancln. K. » Voyez, sur celle affaire , YEssai sur Us
 probabilités en fait de justice , Politique et Législation, tome *• K .
 Digitized by Google

532 correspondance. ne va point enterrer à Lisbonne les talents qu'il a pour coudaier les hommes et pour les rendre heureux. Puisse-t-il rester h Paris, et puisse-je le retrouver dans un de ces postes où l'on a fait , jusqu'ici, tant de mal et si peu de bien ! Si je suivais mon goût , je vous jure bien que je ne remettrais les pieds dans Paris que quand je verrais M. d'Argenson 'a la place de son père, et h la tête des belles-lettres. La décadence du bon goût , le brigandage de la littérature, me font sentir que je suis né citoyen; je suis au désespoir de voir une nation si aimable si prodigieusementgâlée. Figurez-vous , monsieur, queM. de Richelieu inspira au roi, il ya quatreans, l'envie de voir la comédie de l'Héritier ridicule , et sur cela une prétendue anecdote de la cour de Louis xiv. On préleudait que le roi et Monsieur avaient fait jouer cette pièce deux fois en un jour. Je suis bien éloigné de croire ce fait; mais ce que je sais bien , c'est que cette malheureuse comédie est un des plus plats et des plus impertinents ouvrages qu'on ait jamais barbouillés. Les comédiens français eurent tant de honte que Louis xv la leur demandât, qu'ils refusèrent de la jouer. Enfin Louis xv a obtenu cette belle représentation des bateleurs de Compiègne; lui et les siens s'y sont terriblement ennuyés. Qu'arrivera-t-il de là? Que le roi , sur la foi de M. de Richelieu, croira que cette pièce est le chef-d'œuvre du théâtre , et que , par conséquent , le théâtre est la chose la plus méprisable. Encore passe , si les gens qui se sont consacrés à l'étude n'étaient pas persécutés ; mais il est bien douloureux de se voir maîtrisé , foulé aux pieds par des hommes sans esprit , qui ne sont pas nés assurément pour commander , et qui se trouvent dans de très belles places qu'ils déshonorent. Heureusement il y a encore quelques âmes comme la vôtre ; mais c'est bien rarement dans ce petit nombre qu'on choisit les dispensateurs de l'autorité royale, et les chefs de la nation. Un fripon, de la lie du peuple et de la lie des êtres pensants, qui n'a d'esprit que ce qu'il en faut pour nouer des intrigues subalternes et pour obtenir des lettres de cachet, ignorant et haïssant les lois, patelin et fourbe , voilà celui qui réussit , parce qu'il entre par la chatière; et l'homme digne de gouverner vieillit dans des honneurs inutiles. Ce n'était pas à Bruxelles , c'était à Compiègne qu'il fallait que votre livre fût lu. Quand il n'y aurait que cette seule délinilion-ci . elle suffirait à un roi : « Un parfait gouvernement est celui où « toutes les parties sont également protégées. » Que j'aime cela I « Les savantes recherches sur le « droit public ne sont que l'histoire des anciens « abus. # Que cela est vrai ! Eh !

qu'importe à notre bonheur de savoir les Capitulaires de Charlemagne? Pour moi, Jce qui m'a dégoûté de la profession d'avocat, c'est la profusion de choses inutiles dont on voulut charger ma cervelle; Au fait est ma devise. Que ce que vous dites sur la Pologne me plaît encore < J'ai toujours regardé la Pologne comme un beau sujet de harangue, et comme un gouvernement misérable; car, avec tous ses beaux privilèges, qu'est-ce qu'un pays où les nobles sont sans discipline, le roi un zéro, le peuple abruti par l'esclavage, et où l'on n'a d'argent que celui qu'on gagne à vendre sa voix? Je vous ai déjà parlé, je crois, de la vieille barbarie du gouvernement féodal. Votre article sur la Toscane: Ils viennent de tomber entre les mains des Allemands, etc., est bien d'un homme amoureux du bonheur public; et je dirai avec vous: •• Barbams lias segelcs! » Viao., egl.t i, v. 7s. Je suis fâché de ne pouvoir relire tout le livre, pour marquer toutes les beautés de détail qui m'ont frappé, indépendamment de la sage économie et de l'enchaînement de principes qui en fait le mérite. Il y a une anecdote dont je ne puis encore convenir, c'est que les nouvelles renies ne furent pas proposées par M. Colbert. J'ai toujours ouï dire que ce fut lui-même qui les proposa, étant à bout de ses ressources, et je ne crois pas que Louis xiv consultât d'autres que lui. Avant de finir ma lettre, j'ai voulu avoir encore le plaisir de relire le chapitre vi et la fin du précédent: a Un monarque qui n'a plus à songer à qu'à gouverner, gouverne toujours bien. » Cette admirable maxime se trouve à la suite de choses très édifiantes. Mais, pour Dieu, que ce monarque songe donc à gouverner! Je ne sais si l'on songe assez à une chose dont j'ai cru m'apercevoir. J'ai manqué souvent d'ouvriers à la campagne; j'ai vu que les sujets manquaient pour la milice; je me suis informé en plusieurs endroits s'il en était de même; j'ai trouvé qu'on s'en plaignait presque partout, et j'ai conclu de là que les moines et les religieuses ne font pas tant d'enfants qu'on le dit, et que la France n'est pas si peuplée (proportion gardée) que l'Allemagne, la Hollande, la Suisse, l'Angleterre. Du temps de M. de Vauban nous étions dix-huit millions: combien sommes-nous à présent? C'est ce que je voudrais bien savoir. Voilà l'abbé Moussinot qui va monter en chaise, et moi je vais fermer votre livre; mais je ferai Digitized by Google

A N N E K m». 3. 3 avec lui comme avec vous» je l'aimerai toute
 ma vie. Ou tu me mande que Prault vient d'imprimer une petite Histoire de
 Molière et de ses ouvrages, de ma façon. Voici le fait : M. Fallu me pria d'y
 travailler , lorsqu'on imprimait le Molière in 4° ; j'y donnai mes petits soins ;
 et, quand j'eus fini , M. de Chauvclin donna la préférence à M. de la Serre : •
 Sic vos non vobis ! Vxko. Ce n'est pas d'aujourd'hui que Midas a des
 oreilles d'âne. Mon manuscrit est enfin tombé à Prault , qui l'a imprimé ,
 dit-on , et défiguré ; mais l'auteur vous est toujours attaché avec la plus
 respectueuse estime et le plus tendre dévouement. Madame du Châtelet ,
 aussi enchantée que moi, vous louera bien mieux. A M. THIERIOT.
 Bruxelles . 17-18 août. Enfin, nous parlons pour Paris; nous sommes des
 étrangers qui venons voir ce que c'est que cette ville dont on disait autrefois
 tant de bien. J'espère au moins y retrouver votre amitié, qui me
 dédommagera de ce que je n'y trouverai pas. On dit qu'on y reçoit assez
 bien les étrangers qui voyagent ; nous y serons un mois tout au plus , après
 quoi je retourne à la suite d'un procès triste et long , mais à la suite de
 l'amitié qui rend tout agréable. Je ne sais pas encore où je logerai ; mais ,
 quel que soit le baigneur ou le cabaret qui hébergera mon ambulante
 personne, j'ai lieu de croire qu'rien ne m'aura privé de la douceur d'être
 aimé de vous. A M. CÉSAR DU MISSY. j'ai lu avec un plaisir bien vif
 votre estimable lettre , et madame la marquise du Châtelet y a été aussi
 sensible que moi ; nous voudrions que tous les gens de votre robe vous
 ressemblassent. Vous êtes prêtre d'Apollon Autant que de la sainte Église :
 Sans doute votre main baptise Avec l'eau du sacré vallon . Les vers dont le
 dieu d'Hélicon Si pleinement vous favorise Sont bien au-dessus d'un
 sermon. La brillante inspiration , Dont l'esprit s'enivre au Parnasse , Est un
 des beaux coups de la grâce, Et voilà ma dévotion. Si on avait pensé à peu
 près dans ce goût- là , 11. monsieur, les hommes eussent vécu plus
 doucement ; il n'y eût eu ni concile de Constance , ni de Saint-Barthélemy.
 Ah! laissons le pape et Calvin Disputer, en mauvais latin , . A qui peut,
 d'homme plus sûre, Ouvrir et fermer la serrure Des portes du jardin
 d'Éden. Vivons sans crainte et sans chagrin Dans le jardin de la nature; En
 tout temps, sous d'égaux lois, Cette adorable souveraine Unit les peuples et
 les rois ; la religion, moins humaine, Les a divisés quelquefois. Je vais
 passer deux ou trois mois en France , après quoi je reviendrai à Bruxelles ;
 je mets à ce temps-là à vous parler de la littérature. Je vous prie,

monsieur, de iuc continuer votre amiiié; la dernière lettre que vous m'avez écrite me rend cette amitié si précieuse , que je me dispense déjà des cérémonies qui ne sont pas faites pour elle. A M. DE -CIDEVILLE. A Paris, le s septembre. Mon cher ami je suis bien coupable , mais comptez que quand on ne vous écrit point , et qu'on ne reçoit point de vos nouvelles, on est bien puni de sa faute. La première chose que je fais en arrivaulà Paris, c'est de vous dire combien j'ai tort. Cependant, si je voulais , je trouverais bien de quoi m'excuser; je vous dirais que j'ai mené une vie errante, et que, dans les moments de repos que j'ai eus , j'ai travaillé dans l'intention de vous plaire. Quoique l'air de Bruxelles n'ait pas la réputation d'inspirer de bons vers , je n'ai pas laisse de reprendre ma lime et mon rabot ; et , ne me sentant pas encore tout à fait apoplectique , j'ai voulu mettre à profit le temps que la nature veut bieu encore laisser à mon imagination. J'étais en beau train , quand un maudit cartésien . nommé Jeau Bannières , m'est venu harceler par un gros livre contre Newton. Adieu les vers ; il faut répondre aux hérétiques , et soutenir la cause de la vérité. J'ai donc remis ma lyre dans mon éluï , et j'ai tiré mon compas. A peine travaillais-je à ces tristes discussions, que la divine Emilie s'est trouvée dans la nécessité de partir pour Paris, et me voilà. J'ai appris, quelques jours avant mou arrivée en celte bruyante ville, que notre Linant avait gagné le prix de l'académie française. Je lui en ai fait mon compliment , et je m'en réjouis avec vous. CYst vous qui i avez fait poète, et la moitié du Digitized by Google

CORRESPONDANCE. 361 prix vous appartient. J'espère que cet honneur éveillera sa paresse et fortifiera son génie. Il m'a envoyé son discours, dans lequel j'ai trouvé de très bonnes choses, et, surtout, ce qui caractérise l'écrivain d'un esprit au-dessus du commun, images et précision. Je lui souhaite de la gloire et de la fortune. J'espère qu'on jouera sa tragédie ret hiver : on dit qu'il l'a beaucoup corrigée. Je n'en sais rien, je ne l'ai point encore vu ; je n'ai vu personne. Tout ce que je sais, c'est que s'il travaille et s'il est honnête homme, je lui rends toute mon amitié. Je vais chercher Formont dans le palais de Plutus ; je vais lui parler de vous. Il n'aura peut-être pas la tête tournée, comme tous les gens de ce pays-ci qui ne parlent que de feux d'artifice et de fusées volantes, et d'une Madame et d'un Infant qu'ils ne verront jamais. Les hommes sont de «grands imbéciles ! Tout le monde paraît occupé profondément d'une marmotte qui n'est point jolie ; mais il faut leur pardonner. Depuis que le père de la mariée est amoureux, on dit que tout le monde est gai, et qu'il y a du plaisir, même à Versailles. Cliiion aime, puis devint honnête homme. Bonjour, mon ancien ami ; je vais courir par cette grande ville, et chercher, pour un mois, quelque gîte tranquille où je puisse vous écrire quelquefois. Que dites-vous de Voltaire, qui a des meubles à Bruxelles, et qui loge en chambre garnie à Paris ? Si vous avez quelques ordres à lui donner, adressez-les à l'hôtel de Richelieu. Je vous embrasse tendrement. » A M. DE CIDEVILLE» MI CHATEAU DB TOURKBBU. BOUTS DB GAILLON. Ce 46 septembre • T Unifie de la Normandie, Vous qui, ne vivant qu'à la cour Du dieu des vers et de Lesbie, Ne voyageâtes de la vie Que sur les ailes de l'Amour, Venez à Paris, je vous prie, Sur les ailes de l'Amitié ; Voltaire et la reine Émitie, S'ils n'écoutaient que leur envie, Du chemin feraient la moitié. Adieu mon cher ami ! Par quel contre-temps cruel ne vous verrai-je qu'un moment ! Je pars mercredi pour Richelieu. Sera-t-il dit que nous ressemblerons aux deux héros du roman de Zola, qui se virent de loin une fois, et s'éloignèrent pour un temps si long ? Quand nous retrouverons-nous ? Quand passerai-je avec vous le soir tranquille • Mille de ce jour nébuleux qu'on nomme la vie ? A MADAME DE CHAMPBONIN. De Paris Ma chère amie, Paris est un gouffre où se perdent le repos et le recueillement de l'âme, sans quoi la vie n'est qu'un tumulte importun. Je ne vis point ; je suis porté, entraîné loin de moi dans des tourbillons. Je vais, je viens ; je soupe au bout de la ville, pour souper le lendemain à l'autre. D'une société de trois ou

quatre intimes amis il faut voler h l'opéra , à la comédie , voir des curiosités comme un étranger , embrasser cent personnes en un jour , faire et recevoir cent protestations ; pas un instant à soi, pas le temps d'écrire, de penser , ni de dormir. Je suis comme cet ancien qui mourut accablé sous les fleurs qu'on lui jetait. De cette tempête continuelle , de ce roulis de visites, de chaises éclatant, j'allais encore à Richelieu , avec madame du Châtelet ; je partais en poste , ou à peu près , et nous revenions de même, pour aller enterrer à Bruxelles toute cette dissipation. Madame la duchesse de Richelieu s'avisa de faire une fausse couche , et voilà un grand voyage de moins. Nous parlons probablement au commencement d'octobre , pour aller plaider tristement , après avoir été ballottés ici assez gaïement, mais trop fort. C'est avoir la goutte après avoir sauté. Voilà notre vie , mon cher gros chat ; et vous , tranquille dans votre gouttière , vous vous moquez de nos écarts ; et moi , je regrette ces moments pleins de douceur où j'ai joui à Cirey de ses amis et de soi-même. Qu'est-ce donc que ce ballot de livres arrivés à Cirey ? est-ce un paquet d'ouvrages contre moi ? Je vous dirai , en passant , qu'il n'est pas plus question ici des horreurs de l'abbé Desfontaines, que si lui ni les monstres ses enfants n'avaient jamais existé. Ce malheureux ne peut pas plus se fourrer dans la bonne compagnie à Paris, que Rousseau à Bruxelles. Ce sont des araignées qu'on ne trouve point dans les maisons bien tenues. Mon cher gros chat , je baise mille fois vos pattes de velours. A M. HELVETIÛS. A Paris , le 5 octobre. Mon jeune Apollon , j'ai reçu votre charmante lettre. Si je n'étais pas avec madame du Châtelet , je voudrais être à Monlbard. Je ne sais comment je m'y prendrai pour envoyer une courte et modeste réponse que j'ai faite aux anti-newtoniens, le suis l'enfant perdu d'un parti dont M. de Buffon est le chef, et je suis assez comme les soldats qui se battent de bon cœur , sans trop entendre

Digilized by Google

ANNEE 4740. 355 les intérêts de leur prince. J'avoue que j'aimerais infiniment mieux recevoir de vos ouvrages que vous envoyer les miens. N'aurai-je point le bonheur , mon cher ami , de voir arriver quelque gros paquet avant mon départ? Pour Dieu , donnez-moi au moins une épître. Je vous ai dédié ma quatrième Ê pitre sur la Modération ; cela m'a engagé à la retoucher avec soin. Vous me donnez de l'émulation; mais donnez-moi donc vos ouvrages. Votre métaphysique n'est pas l'ennemie de la poésie. Le P. Malebranche était quelquefois poète en prose; mais, vous , vous savez l'ôtre en vers. U n'avait de l'imagination qu'a contre-temps. Madame du Châtelet a amené avec elle à Paris son Koenig , qui n'a de l'imagination en aucun sens, mais qui , comme vous savez , est ce qu'on appelle grand métaphysicien. Il sait à point nommé de quoi la matière est composée , et il jure, d'après Leibnitz , qu'il est démontre que l'étendue est composée de monades non étendues , et la matière impénétrable composée de petites monades pénétrables. Il croit que chaque monade est un miroir de son univers. Quand on croit tout cela , on mérite de croire aux miracles de saint Paris. D'ailleurs il est très bon géomètre , comme vous savez ; et , ce qui vaut mieux , très bon garçon. Nous irons bientôt philosopher h Bruxelles ensemble , car on n'a point sa raison b Paris. Le tourbillon du monde est cent fois plus pernicieux que ceux de Descartes. Je n'ai encore eu ni le temps de penser , ni celui de vous écrire. Pour madame du Châtelet, elle est toute différente, elle pense toujours , elle a toujours son esprit ; et, si elle ne vous a pas écrit , elle a tort. Elle vous fait mille compliments, et en dit autant à M. de Buffon. Le d'Arnaud espère que vous ferez un jour quelque chose pour lui , après Montmirel s'entend; car il faut que chaque chose soit à sa place. Si je savais où loge votre aimable Montmirel , si j'avais achevé Mahomet, je me confierais à lui tn nomine tuo; mais je ne suis pas encore prêt , et je pourrai bien vous envoyer de Bruxelles mon Alcoran. Adieu , mon cher ami ; envoyez-moi donc de ces vers dont un seul dit tant de choses. Faites ma cour , je vous en prie , à M. de Buffon ; il me plaît tant, que je voudrais bien lui plaire. Adieu; je suis a vous pour le reste de ma vie.

A M. DE CIDEVILLE, «lit M. L'ARBÉ BIOS O!», 00 AU CHATBAU DR TOCRXRBU, BOCTB DR R0UB5. A Paris. Je U octobre. Mon cher ami , je tombai malade le jour même que je devais partir avec M. le duc de Richelieu , et me voici entre MM. Silva et Morand. On ne disait pas trop de bien d'abord de mon cul et de ma vessie ; mais, Dieu merci , ces deux

parties misérables ne sont pas offensées. On me saigne, on me baigne. Si vous êtes encore dans le voisinage de Paris , et dans le dessein d'y faire un tour, votre ancien ami gît rue Cloche- Perche, à l'hôtel de Bric, et Emilie plane à l'hôtel Richelieu. Je vous embrasse mille fois. RBPONSB DR CIDSVILLB AO BAS DE LA LETTRE. Le 1*. Oui, j'irai, cher ami, dans peu. Mais lard au gré de mon envie , Adorer Émilie A cet hôtel de Richelieu , Tous baiser à celui de Brie, Sans m'enivrer du vin du lieu. A M. DE PONT DE VEYLE. Ce 16 de novembre , en courant. « Hue quoque clara lui pervenit fama triumphi, » Languida quo fessi vix venit aura noti. * Ovid., epist., ex Ponto, il, i. J'apprends dans un village de Liège, en revenant à Bruxelles , que l'homme du monde le plus aimable va être aussi un des plus à son aise. Vous êtes, dit-on , monsieur , intendant des classes «le la marine. Il y a long-temps que je suis dans la classe des gens qui vous sont le plus tendrement attachés, et je vous jure qu'il n'y a personne qui sente plus de plaisir , quand il vous arrive des événements agréables, que les deux voyageurs flamands qui vous font ces compliments très sincères et très à la hâte. Madame du Châtelet va vous écrire ; mais je l'ai devancée, afin d'avoir un avantage sur elle, une fois en ma vie. Ce sont des hommes comme vous qu'il faut mettre en place, et non pas des animaux qui ne sont graves que par sottise , et qui ne savent ni donner ni recevoir du plaisir. Je vois que M. de Maurepas aime à placer les gens qui lui ressemblent, et qu'il est bon ami comme bon connaisseur. Adieu, monsieur l'intendant; il n'est doux de l'être qu'à Versailles et à Paris. Je vous suis attaché pour jamais avec la tendresse la plus respectueuse. A M. P1T0T DE LAUNAI. 5 Janvier 1740. Mon cher philosophe , je vous remercie tendrement de votre souvenir et de la fidélité avec laquelle vous avez soutenu la bonne cause, dans l'affaire de Prault. Il y a long-temps que je connais, que je défie, et que je méprise les caloin

Digitized by Google

CORRESPONDANCE. 3 S G niateurs. Los esprits malins et légers , qui commencent par oser condamner un homme dont ils n'imiteraient pas les procédés, n'ont garde de s'informer de quelle manière j'en ai usé. Ils le pourraient savoir de -Prault lui-même; mais il est plus aisé de débiter un mensonge au coin du feu que d'aller chez les parties intéressées s'informer de la vérité. Il y a peu d'âmes comme la vôtre qui aiment à rendre justice. Les vérités morales vous sont aussi chères que les vérités géométriques. Je vous prie de voir M. Arouet, et de demander l'état où il est. Dites-lui que j'y suis aussi sensible que je dois l'être, et que je prendrais la poste pour le venir voir , si je croyais lui faire plaisir. Je vous demande en grâce de m'ccrire des nouvelles de la disposition de son corps et de son âme. Adieu ; mille amitiés h madame l'itot sans cérémonie. A M. HELVÉTIUS. S janvier. Je vous salue au nom d'Apollon , et je vous embrasse au nom de l'amitié. Voici l'ode de la Suverstition, que vous demandez , et l'opéra * dont nous avons parlé. Quand vous aurez lu l'opéra , mon cher ami > envoyez-le 'a M. de Pont de Veyle, porte Saint-Honoré. Mais, pour Dieu , envoyezinoi de meilleures étrennes. Je n'ai jamais tant travaillé que ce dernier mois ; j'ai la tête fendue. Guérissez-moi par quelque belle épître. Adieu les vers cet hiver, je n'en ferai point; la physique est de quartier; mais vos lettres , votre souvenir, votre amitié, vos vers seront pour moi de service toute l'année. Avez vous ce Recueil 9 qu'avait fait Praull? Pourquoi le saisir? quelle barbarie ! suis-je né sous les Goths et sous les Vandales? Je méprise la tyrannie autant que la calomnie. Je suis heureux avec Émilio , votre amitié , et l'étude. Vous l'avez bien dit : l'élude console de tout. Je vous embrasse mille fois. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON. A Bruxelles , cc 8 janvier. Vous m'allez croire un paresseux, monsieur, et, qui pis est, un ingrat; mais je ne suis ni l'un ni l'autre. J'ai travaillé à vous amuser depuis que je suis b Bruxelles, et ce n'est pas une petitc peine que celle de donner du plaisir. Je n'ai jamais tant travaillé de ma vie; c'est que je n'ai jamais eu tant d'envie de vous plaire. • Pandore. ' Il fui défendu pur arrêtu du conseil comme eonlrairo an* bonne* ma-ura; le libraire fut condnmnê à soo fr. d'amende et a tenir m boutique fermée pendant 'rois motsVous savez , monsieur , que je vous avais promis de vous faire passer une heure ou deux assez doucement ; je devais avoir l'honneur de vous présenter cc petit Recueil qu'imprimait frault. Toutes ces pièces fugitives que vous avez de moi, fort informes et fort incorrectes , m'avaient fait

naître l'envie de vous les donner un peu plus dignes de vous. Prault les avait aussi manuscrites. Je me donnai la peine d'en faire un choix, et de corriger avec un très grand soin tout ce qui devait paraître. J'avais mis mes complaisances dans ce petit livre. Je ne croyais pas qu'on dût traiter des choses aussi innocentes plus sévèrement qu'on n'a traité les Chapelles, les Chaulieu, les La Fontaine, les Rabelais, et même les épigrammes de Rousseau. Il s'en faut beaucoup que le Recueil de Prault approchât de la liberté du moins hardi de tous les auteurs que je cite. Le principal objet même de ce Recueil était le commencement du Siècle de Louis XIV, ouvrage d'un bon citoyen et d'un homme très modéré. J'ose dire que, dans tout autre temps, une pareille entreprise serait encouragée par le gouvernement. Louis XIV donnait six mille livres de pension aux Valiucour, aux Polisson, aux Racine, et aux Despréaux, pour faire son histoire, qu'ils ne firent point; et moi je suis persécuté pour avoir fait ce qu'ils devaient faire. J'élevais un monument à la gloire de mon pays, et je suis écrasé sous les premières pierres que j'ai posées. Je suis en tout un exemple que les belles-lettres n'attirent guère que des malheurs. Si vous étiez à leur tête, je me flatte que les choses iraient un peu autrement, et plutôt à Dieu que vous fussiez dans les places que vous méritez ! Ce n'est pas pour moi, c'est pour le bonheur de l'état que je le desire. Vous savez comment Gower a gagné ici son procès tout d'une voix, comment tout le monde l'a félicité, et avec quelle vivacité les grands et les petits l'ont prié de ne point retourner en France. Je compte, pour moi, rester très longtemps dans ce pays-ci ; j'aime les Français, mais je hais la persécution. Je suis indigné d'être traité comme je le suis; et, d'ailleurs, j'ai de bonnes raisons pour rester ici. J'y suis entre l'étude et l'amitié, je n'y désire rien, je n'y regrette que de ne vous point voir. Peut-être viendra-t-il des temps plus favorables pour moi, où je pourrai joindre aux douceurs de la vie que je mène celle de profiter de votre commerce charmant, de m'instruire avec vous, et de jouir de vos bontés. Je ne désespère de rien. J'ai vu ici M. d'Argens; je suis infiniment content de ses procédés avec moi. Je vois bien que vous m'aviez un peu recommandé à lui. Madame du

Digitized by Google

ANNEE 4740. 337 Châtelet vous a écrit , ainsi je l1c vous dis rien pour elle. Conservez-moi vos bontés , je vous en conjure; vous savez si elles me sont précieuses. A M. DE CIDEVILLE. * A Bruxelles, ce 0 janvier. Mon très dier ami , depuis le moment où vous m'apparûtes à Paris, j'accompagnai madame de Richelieu jusqu'à Langres. Je retournai à Cirey, de Cirey j'allai à Bruxelles; j'y suis depuis plus d'un mois , et si ce mois n'a pas été employé à vous écrire , il l'a été à écrire pour vous , à mon ordinaire. Je n'ai jamais été si inspiré de mes dieux , ou si possédé de mes démons. Je ne sais si les derniers efforts que j'ai faits sont ceux d'un feu prêt à s'éteindre; je vous enverrai ma besogne, mon cher ami , et vous en jugerez. Vous y verrez du moins un homme que les persécutions ne découragent point, et qui aime assurément les belles-lettres pour elles -mêmes. Elles me seront éternellement chères , quelques ennemis qu'elles m'aient attirés. Cesserai-je d'aimer des fruits délicieux , parce que les serpents ont voulu les infecter de leur venin? On avait préparé à Paris un petit Recueil de la plupart de mes pièces fugitives, mais fort différentes de celles que vous avez ; et , en vérité , il fallait bien qu'il en parût enfin une bonne leçon , après toutes les copies informes qui avaient inondé le public dans tant de brochures qui paraissent tous les mois. J'avais donc corrigé le tout avec un très grand soin ; on avait mis à la tête de cette petite collection le commencement de mon Essai sur le Siècle de Louis XIV. Si vous ne l'avez pas vu, je vous l'enverrai. Vous jugerez si ce n'est pas l'ouvrage d'un bon citoyen , d'un bon Français , d'un amateur du genre humain , et d'un homme modéré. Je ne connais aucun auteur citramontain qui ait parlé de la cour de Rome avec plus de circonspection, et j'ose dire que le frontispice de cet ouvrage était l'entrée d'un temple bâti à l'honneur de la vertu et des arts. Les premières pierres de ce temple sont tombées sur moi ; la main des sots et des bigots a voulu apparemment m'écraser sous cet édifice ; mais ils n'y ont pas réussi , et l'ouvrage et moi nous subsisterons. Louis xiv donna deux mille écus de pension aux Pélisson , aux Racine, aux Despréaux, aux Valincour , pour écrire son histoire qu'ils ne firent point. J'ai embrassé, à moins de frais, un objet plus important, plus digne de l'attention des hommes; l'histoire d'un siècle plus grand que Louis-le-Grand. J'ai fait la chose gratis, ce qui devait plaire par le temps qui court ; mais le bon marché n'a pas empêché qu'on en ait agi avec moi comme si j'étais parmi des Vandales ou des Gépides. Cependant , mon cher ami , il y a encore,

d'honnêtes gens, il y a des êtres pensants, des Émilie, des Cideville, qui empêchent que la barbarie n'ait droit de prescription parmi nous. C'est avec eux que je me console; ce sont eux qui sont ma récompense. Que faites-vous, mon cher ami? Êtes-vous à Rouen ou à la campagne, avec les Thomson ou avec les Muses? Quand vivrons-nous ensemble? car vous savez bien que nous y vivrons. Il faut qu'à la fin le petit nombre, des adeptes se rassemble dans un petit coin de terre. Nous y serons comme les bons Israélites en Égypte, qui avaient la lumière pour eux tout seuls, à ce qu'on dit, pendant que la cour de Pharaon était dans les ténèbres. Madame du Châtelet vous fait les compliments les plus sincères et les plus vifs. Adieu, mon cher Cideville, adieu, jusqu'au premier envoi que je vous ferai de mes bagatelles. V. Il y a quatre jours que cette lettre est écrite; j'ai eu quatre accès de fièvre depuis. Je me porte mieux, madame du Châtelet vous fait ses compliments. A M. HELVÉTIUS. Bruxelles, 21 janvier. Ne les verrai-je point ces beaux vers que nous faites, Ami charmant, sublime auteur? Le ciel vous anima de ces flammes secrètes Que ne sentit jamais Boileau l'imitateur, Dans ses tristes beautés si froidement parfaites. Il est des lieux esprits, il est plus d'un riveur; Il est rarement des poètes, là: vrai poète est créateur; Peut-être je le fus, et maintenant vous l'êtes. Envoyez-moi donc un peu de votre création. Vous ne vous reposerez pas après le sixième jour; vous corrigerez, vous perfectionnerez voire ouvrage, mon cher ami. Votre dernière lettre m'a un peu affligé. Vous lâchez donc aussi des amertumes de ce monde, vous éprouvez des tracasseries, vous sentez combien le commerce des hommes est dangereux; mais vous aurez toujours des amis qui vous consoleront, et vous aurez, après le plaisir de l'amitié, celui de l'Étude; - Nam nil dulcius est bene quam raunit tenere « Edita doctrina sapientum lempla serena, » Despicere unde queas alios, passimque videre Errare nique viam palantes quaerere vi(*) » Lucr., ii, 7. Il y a bientôt huit ans que je demeure dans le temple de l'amitié et de l'étude. J'en suis plus heureux

5.VS CORRESPONDANCE. roux que le premier jour. J'y oublie les persécutions des ignorants en place , et la basse jalousie de certains animaux amphibies qui oseut se dire gens de lettres. J'y puise des cousolations contre l'ingratitude de ceux qui ont répondu a mes bienfaits par des outrages. Madame du Châtelet, qui a éprouvé à peu près la même ingratitude, l'oublie avec plus de philosophie que moi , parce que son âme est au-dessus de la mienne. Il y a peu de grands seigneurs de deux cent mille livres de rente qui fassent pour leurs parents ce que madame du Châtelet avait fait pour Koen:g. Elle avait soin de lui et de son frère, les logeait , les nourrissait , les accablait de présents, leur donnait des domestiques, leur fournissait à Paris des équipages. Je suis témoin qu'elle s'est incommodée pour eux ; cl , en vérité , c'était bien payer la métaphysique romanesque de Leibnitz , dont Koenig l'entretenait quelquefois les matins. Tout cela a fini par des procédés indignes que madame du Châtelet veuille encore avoir la grandeur d'âme d'ignorer. Vous trouverez , mon cher ami , dans votre vie, peu de personnes plus dignes qu'elle de votre estime et de votre attachement. Adieu , mon jeune Apollon ; je vous embrasse , je vous aime à jamais. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON. A Draxelles, le 36 janvier. Les infamies de tant de gens de lettres nera'empôchent point du tout d'aimer la littérature. Je suis comme les vrais dévots, qui aiment toujours la religion , malgré les crimes des hypocrites. Je vous avoue que , si je suivais entièrement mon goût , je me livrerais tout entier à l'Histoire du Siècle de Louis xiv , puisque le commencement ne vous en a pas déplu ; mais je o'y travaillerai point tant que je serai à Bruxelles ; il faut être à la source pour puiser ce dont j'ai besoin ; il faut vous consulter souvent. Je n'ai point assez de matériaux pour bâtir mon édifice hors de France. Je vais donc m'eufoncer dans les ténèbres de la métaphysique et dans les épines de la géométrie, tant que durera le malheureux procès de madame du Châtelet. J'ai fait cequej'ai pupourmettre M ahomei dans son cadre, avant de quitter la poésie; mais j'ai peur que , dans cette pièce , l'attention à ne pas dire tout ce qu'on pourrait dire n'ait uu peu éteint mon feu. La circonspection est une belle chose, mais en vers elle est bien triste. Être raisonnable cl froid , c'est presque tout uu ; cela n'est pas à l'honucur de la raison. SI j'avais de la santé, et si je pouvais me Haller de vivre , je voudrais écrire une histoire de France à ma mode. J'ai une drôle d'idée dans ma tête , c'est qu'il n'y a que des gens qui ont fait des

tragédies qui puissent jeter quelque intérêt dans notre histoire sèche et barbare. Mézerai et Daniel m'ennuient ; c'est qu'ils ne savent ni peindre ni remuer les passions. Il faut, dans une histoire comme dans une pièce de théâtre, exposition , nœud et dénouement. Encore une autre idée. On n'a fait que l'histoire des rois, mais on n'a point fait celle de la nation. Il semble que, pendant quatorze cents ans, il n'y ait eu dans les Gaules que des rois , des ministres, et des généraux ; mais nos mœurs , nos lois , nos coutumes, notre esprit, ne sont-ils donc rien? Adieu , monsieur ; respect et reconnaissance. • P. S. Pardon; il s'est trouvé une grande ligure d'optique sur l'autre feuillet ; je l'ai déchiré. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Ce 39 janvier. Je suis absolument de l'avis de l'ange gardien et de ses chérubins sur le retranchement de la scène d'Alide, au quatrième acte. Non seulement cette arrivée d'Alide ressemblait en quelque chose à l'Atalide de Bajazet, mais elle me paraît peu décente et très froide dans une circonstance si terrible , et à la vue du corps expirant d'un père , qui doit occuper toute l'attention de la malheureuse Zulime. Après avoir bien examiné les autres observations , et avoir plié mon esprit à suivre les routes qu'on me propose , je les trouve absolument impraticables. On veut que Zulime doute si son amant a assassiné son père ; on veut ensuite qu'elle puisse l'excuser sur ce qu'il l'a tué sans le savoir, et que cette idée de l'innocence de Ramire soit l'objet qui occupe principalement le cœur de Zulime. Je crois avoir ménagé assez le peu de doutes qu'elle doit avoir, et je crois que ce serait perdre toute la force du tragique que de vouloir rendre toujours son amant innocent. Le véritable tragique, le comble de la terreur et de la pitié est , à mon avis, qu'elle aime son amant criminel et parricide. Point de belles situations sans de grands combats, point de passions vraiment intéressantes sans de grands reproches. Ceux qui conseillèrent à Pradon de ne pas rendre Phèdre incestueuse lui concilièrent des bienséances bien malheureuses et bien mesquines au théâtre. Ah ! ne me traitez pas en Pradon ! Je condamne aussi sévèrement toute assemblée de peuple. Ce n'est pas d'une vaine pompe dont il s'agit; il faut que Zulime, en mourant , adore encore la cause de ses crimes et de ses mal-

Digitized by Google

ANNEE 4740. 35» heurs ; ii faut qu'elle le dise , et , si elle était devant le peuple , cette affreuse confidence serait déplacée ; c'est alors que les bienséances seraient violées. J'aime la pompe du spectacle , mais j'aime mieux un vers passionné. Voici donc les seuls changements que mon temps , mes occupations, et mon départ me permettent. Benigno anima legete; et publici juris in theatro fiant. Je vous supplie d'adresser vos ordres chez l'abbé Moussinot, qui aura mon adresse. Je me Oalle quo je vous adresserai bientôt mieux que Zulime. Permettez-moi de baiser respectueusement la belle main qui a écrit les remarques auxquelles j'ai obéi en partie. • Si quid novisii rectius isiis , - Candidus imperli ; si non , his utere niecuin. Hor., lib. i, ep. ti, v. 67. Voyez si vous ôtes h peu près content. Donnez cela à mademoiselle Quinault quand il vous plaira, sinon donnez-moi donc de nouveaux ordres. Mais je sens les limites de mon esprit ; je ne pourrai guère aller plus loin , comme je ne peux vous aimer ni vous respecter davantage. A M. Lli COMTE D AKGENTAL. s février. C'est moi qui me donne aujourd'hui à tous les diables, pour y avoir presque envoyé hier mes lions anges. Vous mandez par votre lettre à madame du Châtelet que vous avez une mauvaise santé. Vous ne pouviez mander une nouvelle plus affligeante pour nous. Je consens que mes ouvrages meurent, mais je veux que vous viviez. Ce qui est plus de votre goût sera plus du mien. Je ferai de Pandore ce qu'il vous plaira. (Jnescènede Mahomet vaut certainement mieux que tout Zulime ; je vous enverrai l'un et l'autre en deux paquets , sous le couvert de M. de Pont «le Veyle , ou sous celui de M. de Maurepas , selon les ordres que vous me donnerez. Vous exercerez votre empire absolu sur les deux pièces ; mais , si j'ose avoir mou avis, Mahomet , malgré son faible cinquième acte, qui sera toujours faible, est un morceau très singulier, et Zulime un peu in commuai nuirlyrum. Vous ne voulez donc pas qu'une femme soit aussi friponne que Tartufe? Il ne faut donc les représenter que faibles et point méchantes? Ditesmoi donc pourquoi on souffre Cléopâtre dans Hodoyune ; et dites-moi pourquoi on ne peut peindre une femme friponne. S'il ne tenait qu'à adoucir les teintes, età ne donner à M. Scrupulin d'autre crime que d'avoir épousé la maîtresse de sou ami, ce serait l'affaire d'une heure. Il me paraît que le personnage d'Adinc est bien intéressant, et je vous défie denier que madame Burnet ne soit une bonne diablesse. Je crois qu'avec des corrections cette pièce serait assez suivie ; mais la physiquo ne s'accommode pas de tout cela , et j'y retourne. Je vous supplie

de faire ma cour à M. de Solar , et de vouloir bien lui présenter mes très humbles remerciements. Je vous envoie le gros vin de Mahomet, et la crème fouettée de Zulime ; vous choisirez. Je baise les ailes de mes anges. La maison d'Ussé se souvient-elle de moi? Un petit mot ; c'est sur Pandore. Vous l'avez goûtée pas la scène de la friponnerie de Mercure , qui lui persuade d'ouvrir la cassette; mais Mercure fait là l'office du serpent qui persuade Eve. Si Eve eût mangé par pure gourmandise , cela eût été bien froid ; mais le discours avec le serpent réchauffe l'histoire. Je sais fort bien que l'aventure de Pandore n'est pas à l'honneur des dieux ; je n'ai pas prétendu justifier leur providence , surtout depuis que vous êtes malade. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Ce telles anges sont des dieux ; ils me commandent l'impossible. J'étais si dégoûté à Paris des deux derniers actes de Zulime , que je les laissai parmi mes paperasses inutiles, chez l'abbé Moussinot. Je n'en ai pas ici la moindre trace ; mais si vous êtes dans la résolution de hasarder cette pauvre Zulime, que je ne feiai jamais imprimer, qu'importent deux ou trois liaisons de plus ou de moins qui occasioneraient quelques critiques au coin du feu , mais qui glissent sur les spectateurs à la représentation ? La grande affaire n'est pas de savoir si le départ des Espagnols est bien assuré au cinquième acte , ni si le serment de fidélité a été dûment prêté au quatrième : De mini • mis non curai spectator. Le point est de savoir si le cœur ne sera pas à la glace , quand Zulime, pauvre géant tout d'un coup d'intérêt, élaborera pour la perte de son père le trouble-fête. Elle n'est point dans le cas de la jeune et innocente Chimène ; c'est une femme un peu effrontée qui a franchi toutes les barrières , et qui , après avoir résisté en face à monsieur son père , peut l'enterrer sans tant de remords. On sent bien que cet excès de douleur de Zulime, cette ardeur de venger un père très importun sur un amant qu'elle adore, est un sentiment plus humain que naturel , une passion de commande ; tuais malheur sur la scène à ces sentiments-là ! il ne faut que des passions

CORRESPONDANCE. ôf.O bien vraies; la plus effrontée réussira plus que la bienséante , si elle est naturelle : c'est là surtout ce qui m'a fait trembler pour Zulime. Peut-être aurez-vous une douzaine de représentations ; mais je ne veux jamais avoir fait cette pièce. Il n'y a que les trois premiers actes de supportables. Je demande en grâce qu'elle ne soit point imprimée , que mademoiselle Quinault vous en remette la copie , après les douze jours de vie que cette pauvre diablesse aura eus. Que Minet ne transcrive ni la pièce ni les rôles. Ayez la bouté, mes saints anges, d'envoyer chercher un écrivain qui fasse tout sous vos ordres, et que l'abbéMoussinot paiera. » Souffrez parles mêmes raisons que je ne me découvre point à la petite Gaussin ; elle est aussi iucapable de garder un secret que de conserver un amant. Bonne créature 1 Scd plena rimarum, hac illac diffluit. J'ai extrêmement à cœur de ne point passer pour l'auteur de cette pièce qui, me paraît sans génie. Il y aurait bien quelque chose de plus raisonnable peut-être à faire; ce serait de l'oublier, et déjouer Mahomet. Quand ce Mahomet ne serait joué que sept fois en carême , je le ferais imprimer parce qu'il y a plus de neuf, plus d'invention, plus de choses , dans une seule scène de ce drôlelà , que dans toutes les lamentations amoureuses de la faible Zulime. J'envoie à tout hasard aujourd'hui , par la poste , les deux derniers actes de Mahomet à l'adresse de monsieur l'intendant des classes. Après cela , jugez , faites à votre serviteur selon votre saïute volonté. Je suis résigné à vous pour ma vie. Si vous persistez à faire jeûner le public ce carême avec Zulime , vous pouvez aisément faire parler à Gaussin et lui donner le rôle d'Atide , reine de Valence , en grosses lettres ; elle n'est pas d'ailleurs difficile à séduire. Adieu , tous mes anges , je me mets sous vos ailes. Emilie l'archange vous fait des compliments célestes. A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT , I.B FAVORI DBS MUS RS. Bruxelles, cc 3 mars Quand à la ville un solitaire envoie Des fruits nouveaux , honneur de se* jardin* , Né* sous ses yeux , cl plantés par ses mains , Il les croit bons, et prétend qu'on le croie. Quand, par le don de son portrait flatte, La jeune Amintc à ses lois vous engage , Elle ressemble à la divinité Qui veut vous faire adorer son image. Quand un auteur, de son œuvre entêté, Modestement vous en fait une offrande Que veut de vous sa fausse humilité?' C'est de l'encens que son orgueil demande. Dis! je suis loin de tant de vanité. A tou* ces traits gardez de reconnaître Cc qui par moi vous sera préscuté; C'est un tribut , et je l'offre à mon maître. J'ose donc ,

monsieur , vous envoyer ce tribut très indigne ; j'aurais voulu faire encore plus de changements à ces faibles ouvrages ; mais Bruxelles est l'éteignoir de l'imagination. Les vers et les galants écrits Ne sont pas de celle province , Et dans les lieux où tout est prince Il est très peu de beaux esprits. Jean Rousseau , banni de Paris , Vit é mousser dans ce pays Le tranchant aigu de sa pince ; Et sa musc, qui toujours grince , Et qui fuit les jeux et les ris, Devint ici grossière et mince. Comment vouliez- vous que je tinsse Contre les frimas épaissis? Voudriez-vous que je devinsse Ce que j'étais , quand je suivis Les traces du pasteur du Mince , Et que je cltantnis les Henris? Apollon la tête me rince. Il s'aperçoit que je vieillis ; Il voulut qu'en lisaut Leilmilz De plus rimailler je m'abstinsse; Il le voulut , et j'obéis; Auriez-vous cru que j'y parvinsse? Il serait plus doux , monsieur , do parvenir ;i avoir l'honneur de vivre avec vous , et à jouir des délices de votre commerce. L'imagination de Virgile eût languï s'il avait vécu loin des Varius cl des Pollion. Que dois-je devenir loin de vous ? La France a très peu de philosophes; elle a encore moins d'hommes dégoût. C'est là où le nombre des élus est prodigieusement petit ; vous êtes un des saints de ce paradis , et Bruxelles est un purgatoire. il serait l'enfer et les limbes à la fois pour des êtres pensants , si madame du Châtelet n'était ici. J'ai lu le Parallèle des Ilomains , etc. , etc. , comme vous me l'avez ordonné. Il est vrai que la comparaison est un peu étonnante , mais le livre est plein d'esprit ; je le croirais fait par un bâtard de M. de Montesquieu , qui serait philosophe et bon citoyen. J'espère que nous aurons quelque chose de mieux sur Y Histoire de France, et vous savez bien pourquoi. Vous êtes une coquette qui m'avez montré une fois quelques unes de vos beautés ; je me flatte que , quand je serai à Paris , j'obtiendrai de plus grandes faveurs.

ANNEE 1740. 561 Adieu , monsieur; madame du Châtelet, qui est pleine d'estime et d'amitié pour vous , vous Tait les plus sincères compliments. Vous connaissez mon teudre et respectueux attachement pour vous. Le petit ballot de mes rêveries doit être à Taris , par la voilure de samedi , à l'inquisition de la chambre syndicale. Il a été mis au coche de Lille. A M. LE COMTE D'ÀRGENTAL. Le li mars. Mou très cher ange gardien , je fis partir hier , à l'adresse de votre frère , un petit paquet contenant à peu près toutes les corrections que mon grand conseil m'a demandées pour cette Zulime. Je m'étais refroidi sur cet ouvrage , et j'en avais presque perdu l'idée, aussi bien que la copie. Il a fallu que mademoiselle Quinault m'ait renvoyé les cinq actes , pour me mettre au fait de mon propre ouvrage. Il est bien difficile de rallumer un feu presque éteint, il n'y a que le souffle de mes anges qui puisse en venir à bout. Voyez si vous retrouverez encoro quelque chalour dans les changements que j'ai envoyés. Je commence à espérer beaucoup de succès de cet ouvrage aux représentations , parce que c'est une pièce dans laquelle les acteurs peuvent déployer tous les mouvements des passions; et une tragédie doit être des passious parlantes. Je ne crois pas qu'à la lecture elle fit le même effet , parce que la pièce a trop l'air d'un magasin dans lequel on a brodé les vieux habits de Iloxane , d'Alalide , de Chimène , de Callirhoé. J'en reviens à Mahomet, il est tout neuf. Tenlanda via est , qua nie quoque possim Tolleru liuiuo. •• Georg ., lib. m, v. 8. Mais Zulime sera la pièce des femmes , et Mahomet la pièce des hommes: je recommande l'une et l'autre à vos bontés. Avez-vous oublié Pandore? Vous m'aviez dit qu'on en pouvait faire quelque chose. Je crois qu'il me sera p*us aisé de vous satisfaire sur Pandore que sur Zulime. Je vous avoue que je serais fort aise d'avoir courtié avec succès , une fois en ma vie , la Muse de l'opéra ; je les aime toutes neuf , et il faut avoir le plus de bonnes fortunes qu'on peut , sans être pourtant trop coquet. Le prince royal m'a écrit une lettre touchante , au sujet de monsieur son père qui est à l'agonie. Il semble qu'il veuille m'avoir auprès de lui ; mais vous méconnaissiez trop pour penser que je puisse quitter madame du Châtelet pour un roi , et même pour un roi aimable. Permettez , à ce sujet , que je vous demande un petit plaisir. Vous ne pouvez passer dans la rue Saint-Honoré sans vous trouver auprès d'Hébert ; je vous supplie de passer chez lui , et de voir une écriloire de Martin que nous fesous faire pour la présenter au prince royal. Voyez si elle vous plaît. Le présent est assez

convenable à un prince comme lui ; c'est Soliman qui envoie un sabre à Scanderbeg ; mais ce maudit Hébert me fait attendre des siècles. Le roi de Prusse se meurt ; et, s'il est mort avant que ma petite écritoire arrive , ma galanterie sera perdue. Il n'y a pas trop de bonne grâce à donner à un roi qui peut rendre beaucoup. Cet air intéressé ôterait tout le mérite de l'écritoire » Vous devriez bien me dire quelques nouvelles des spectacles ; ils m'intéressent toujours , quoique je sois à présent tout hérissé des épines de la philosophie. Mais vous ne me mandez jamais rien de ce qui vous regarde , rien sur votre vessie ni sur vos plaisirs ; je m'intéresse à tout cela, plus qu'à tous les spectacles du monde. Allez-vous toujours les matins vous ennuyer en robe à juger des plaideurs? A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 2-2 mars. Ange de paix , eh bien ! comment trouvez-vous donc ce commencement de l'Histoire de Louis xiv? Je crois que j'en pourrais faire un ouvrage bien neuf, cl peut-être honorable à la nation. Mais , comme je suis traité dans cette nation , pour qui je travaille! : Et Zulime, Zulime! si le cinquième acte n'est pas à votre fantaisie, je n'ai qu'à me noyer, car j'y ai mis tout ce que je sais. J'ai vu de beaux yeux pleurer en le lisant ; mais je me défie toujours des beaux yeux ; celles qui les portent sont d'ordinaire séduites ou trompeuses. La personne dont je vous parle est peut-être trop séduite en ma faveur ; cependant elle n'a guère pleuré à A/éropé, et elle a pleuré beaucoup à Zulime Pour l'amour de Dieu , n'exigez pas que je commence par faire de Zulime un trouble-fête I Quelle cruelle idée mon conseil a-t-il eue ! Croyez-moi, il n'y aurait plus d'intérêt. Atide doit ne pas déplaire , mais Zulime doit déchirer le cœur. Prenez-y garde , tout serait perdu. Au reste, mon conseil est le seul conseil dans Paris qui soit instruit des affaires d'Afrique. Si cela pouvait être joué à Pâques , je bénirais Mahomet ; décidez. Il y a bien autre chose sur le tapis. Per incitez -vous que je vous adresse une de mes

image not available

*image
not
available*

ANNEE 4740, 365 de celte tracasserie. M. l'abbé de Valori , prévôt du chapitre de Lille , lui eu avait parlé. Je ue peux mieux faire, je crois , monsieur, que d'avoir l'honneur de vous envoyer la copie de la réponse à ma nièce. « Les tracasseries viennent donc , ma chère « enfant , jusque dans ma retraite , et prenneut « leur grand tour par Berlin. Je vois très claire« ment que quelque bonne âme a voulu me « nuire à la fois dans l'esprit du prince royal de « Prusse , et dans celui de M. de Valori ; et il « y a quelque apparence qu'une certaine personne « qui avait voulu desservir M. de Valori à la « cour do Berlin , a semé encore ce petit grain de • zizanie. « Je connais M. de Valori , en général , par l'cs■ time publique qu'il s'est acquise , et plus parti« cuiièrement par le cas inûni qu'en fait M. d'Aro genson, qui m'avait même flatté quej'aurais une « nouvelle protection dans M. de Valori auprès du « prince royal. « J'avais eu l'honneur d'écrire plusieurs fois à « ce prince que M. de Valori augmenterait le goût « que son altesse royale a pour les Français , et « que j'espérais que ce serait pour moi uu nou« veau moyen de me conserver dans ses bonnes « grâces. Je me flatte encore que le petit malen« tendu qu'on a fait naître ne détruira pas mes « espérances. a l l est tout naturel que M. de Valori , ayant vu , « danslesgazelinsinQdèles dont l'Europe est iuou« dée , une fausse nouvelle sur mon compte, l'ait « crue comme les autres ; qu'on en ait dit uu petit « mot en passant à la cour de Prusse , et que quel« qu'un , à qui cela est revenu h Paris , en ait fait a un commentaire. a l l ne résultera de celte petite malice , qu'on a a voulu faire h M. de Valori , rien autre a chose que des assurances de la plus respecatueuse estime , que je vous prie de faire passer « a M. de Valori , par le canal de monsieur son * frère. Si tous les tracassiers de Paris étaient ainsi « payés de leurs peines , le nombre en serait k moins grand. » Voilà , monsieur , mes véritables sentiments. Je fais toujours des vœux pour que vous soyez dans quelque place où vous puissiez donner un peu de carrière à vos grands talents , à votre bonne volonté pour le genre humain , et à votre goût pour les arts. En attendant , je vous conseille de ne pas négliger mademoiselle Lemaure ». C'était autrefois un beau pédantisme que celui qui tenait toujours les premiers magistrats en longue ja l Olebric de l'Opéra , née en 1704 , morte en 1783 quelle , et qui leur interdisait les spectacles. Je ne croirai les Français tout à fait revenus de l'ancienne barbarie que quand l'archevêque de Paris, le chancelier , elle premier président, auront chacun une loge à l'Opéraet'a la Comédie.

Madame du Châtelet vous fait bien des compliments ; et moi , monsieur, je vous suis dévoué pour ma vie avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance. A M. DE FORMONT. A Bruxelles, 1^{er} avril. Vous voilà dans l'heureux pays Des belles et des beaux esprits, Des bagatelles renaissantes , Des bons et des mauvais écrits. Vous entendez , les vendredis , Ces clameurs longues et touchantes Dont Lemaure enchante Paris. Des soupers avec gens choisis De vos jours filés par les Ris Finissent les heures charmantes ; Mais ce qui vaut assurément Bien mieux qu'une pièce nouvelle Et que le souper le plus grand , Vous vivez avec du DefTand ; Le reste est un amusement , Le vrai bonheur est auprès d'elle Pour la triste ville où je suis , C'est le séjour de l'ignorance , De la pesanteur, des ennuis , De la stupide indifférence ; Un vrai pays d'obéissance. Privé d'esprit, rempli de foi; Mais Emilie est avec moi; Seule , elle vaut toute la France. Eq vous remerciant , mon cher ami , des marques de votre souvenir. Vous avez donc lu ce fatras inutile sur la teinture, que M. le P. Castel appelle son Optique? Il est assez plaisant qu'il s'avise de dire que Newton s'est trompé , sans en donner la plus légère preuve, sans en avoir fait la moindre expérience sur les couleurs primitives. C'est à présent la physique qui se met à être plaisante , depuis que la comédie ne l'est plus. J'ai lu le quatrième tome des Leçons de Physique de Joseph Privât de Molières , de l'académie des sciences; cela est encore assez comique; mais j'aime mieux l'autre Molière que celui-ci. Joseph Privât ne peut réjouir que quelques philosophes malins qui aiment à rire des absurdités imprimées avec approbation et privilège. Lecher homme a une preuve toute nouvelle de l'existence de Dieu à faire pouffer de rire. C'est , dit-il , qu'il y a des cas où une boule de cinq livres en pèse sept , ce qui ne peut arriver que par permission divine ; or , vous pouvez être sûr que ni Privât de Mo

CORRESPONDANCE. SGI Itères, ni sa boule, ne pèseront jamais un grain , «le plus en aucun cas. Six vieux régents de l'Univcrsilé ont donné six approbations authentiques à celte belle découverte, à laquelle ils n'entendent rien ; mais au moins MM. de Mairan et de Bragelongue , députés de l'académie pour louer M. Privât, n'ont pas donné dans le traquet. Ils ont déclaré nettement qu'il y avait certaines hypothèses daus ce livre qu'ils ne pouvaient admettre. Quand il s'agit de prouver Dieu , Os messieurs de l'académie Tirent leur épingle du jeu Avec beaucoup de prud'homie. Pour moi , qui crois en Dieu autant et plus que personne , si je n'avais d'autres preuves que celle de ce Privai de Molièrcs, je sens bien qu'il me resterait encore quelques petits scrupules. J'ai lu la tragédie de Ver-Vert , <|u'tl tu'a fait l'honneur de m'envoyer ; aiusi il faut que j'en dise du bien. Il y a d'ailleurs un certain air anglais qui ne me déplaît pas. Ou dit que ces Anglais ont pillé Porto-Bello et Panama ; c'est bien l'a une vraie tragédie. Si le dénouement de cette pièce est tel qu'on le dit, il y aura beaucoup de négociants français et hollandais ruinés. Je ne sais quand finira cette guerre de pirates. Pour celle que fait ici madame du Châtelet , avec d'autres pirates nommés avocats et procureurs, elle sera peut-être plus longue que la querelle de l'Espagne et de l'Angleterre. J'ai l'air de rester du temps à Bruxelles; mais que m'importe? avec Emilie et des livres, je suis dans la capitale de l'univers , pourvu que je n'y végète pas comme Rousseau. Mille respects à madame du Deffand ; je vous embrasse du meilleur cœur du monde , etc. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Bruxelles, ce l*r avril. Plus ange gardien que jamais, je m'étais déjà avisé de travailler tout seul à ma Pandore , et je n'avais pas attendu la grâce d'en-baul ; j'allais l'envoyer, pour chercher un musicien , lorsque le paquet de tnon cher ange est arrivé. J'ai grande impatience de savoir si vous trouvez le Mahomet mieux lié , plus intéressant , mieux écrit , et enfin si, après le grand fracas du quatrième acte , le cinquième vous semble supportable. Vous pourriez , en attendant , mon respectable ami , couronner vos boutés pour Znlime, en promettant à mademoiselle Gaussin le premier rôle dans Mahomet. Vous voulez que j'espère de Zu~ , lime , j'espère donc ; in verbo tuo laxavi recte. Revenons à Pandore ; je n'ai point d'expressions pour vous remercier. Il faudra donc encore une fois rompre la chaîne des études philosophiques , et quitter le compas pour la lyre. Soit ; je suis le maître Jacques du Parnasse ; mais malheureusement maître Jacques n'était ni bon

cocher ni bon cuisinier. Vous ne laissez pas de m'embarrasser. Vous me foudroyez mes Titans au troisième acte. La pièce alors aurait l'air d'être finie, et on en recommencerait une autre, qui serait le Mariage et la Boîte de Pandore. Le grand point, me semble, est de refondre les deux actions en une; je veux dire la guerre des Titans et cette boîte fameuse. Je ne haïrais pas que le Destin lui-même parut au milieu du combat, et réglât les deux partis. Il n'y aura pas grand mal quand Jupiter aura un peu tort, il est accoutumé, sur la scène de l'Opéra, à ne pas jouer le beau rôle; et, sur la scène de ce monde, quels reproches ne lui fait-on pas! que de plaintes de la part des femmes qui n'ont pas les grâces de madame d'Argental, et de la part des hommes qui n'ont pas votre mérite! Dans ce monde chacun l'accuse, et sur le théâtre il reçoit des soufflets. Je trouvais assez bon que Mercure fit la besogne du tentateur. Au bout du compte, il faut bien que les dieux soient coupables du mal moral et du mal physique. D'ailleurs Pandore en était plus excusable; et qu'importe que cette Pandore-Eve soit séduite par Mercure ou par le diable? Dites-moi, je vous prie, si la boîte n'est pas un trait de la vengeance des dieux, quels rapports auront les trois premiers actes avec les deux derniers? Voilà, encore une fois, ce qui m'embarrasse. L'opéra pourrait commencer au quatrième acte; c'est, à mon sens, le plus grand des défauts. Donnez-moi une réponse à cette objection. Au reste, je profiterai de toutes vos bontés et de tous vos avis, et je me mettrai en besogne dès que vous m'aurez bien voulu répondre. J'invoquerai *augelum meum*, et je travaillerai. Hélas! j'ai peur que, parmi les maux sortis de la boîte de Pandore, la mort de madame de Richelieu ne soit bientôt un des plus certains, comme un des plus cruels. On dit qu'elle crache du pus, et qu'elle a la fièvre. Vous perdriez une amie qui vous avait goûté infiniment. Je ne sais si la poste en use avec les intendants «les classes comme avec moi. Les paquets ont beau être contre-signés, le contre-seing d'un ministre français est ici très peu considéré, et on paie ce beau seing neuf à dix florins; ainsi quand par busard vous aurez quelque gros paquet à envoyer, faites-le porter chez l'abbé Moussinol. Digitized by Google

ANNEE 1710. 365 Bonsoir, mon aimable , mon rcs|X?ctal>le ami , mon conseil, mon juge, qui souffrez lotîtes mes rébellions ; vous ne croyez donc pas qu'on puisse jamais réduire madame Prudise aux mœurs françaises?... Si pourtant... Adieu ; je vous embrasse mille fois. A MILORD IIERVEY «, G ARDU-DBS-SCRACX n'ANOt.KTRtUIK . Je fais compliment a votre nation , milord , sur la prise de Porlo-Bello, et sur votre place degardcdes-sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre; c'est une raison pour moi d'y voyager encore. Je vous réponds bien que si certain procès est gagné, vous verrez arriver à Londres une petite compagnie choisie de newtoniens à qui le pouvoir de votre attraction, et celui de milady Uervey, feront passer la mer. Ne jugez point , je vous prie, de mon Essai sur le Siècle de Louis XIV, par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes qui rendent mon ouvrage inintelligible. Si la traduction anglaise est faite sur celte copie informe, le traducteur est digne de faire une version de V Apocalypse ; mais , surtout , soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier le Siècle (le Louis XIV. Je sais bien que Louis xiv n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Bayle , d'un Newton , d'un Ilalley, d'un Addison , d'un Dryden ; mais dans le siècle qu'on nomme de Léon x, ce pape Léon x avait-il tout fait? N'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain? Cependant le nom de Léon x a prévalu , parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh ! quel roi a donc en cela rendu plus deservices'a l'humanité que Louis xiv? Quel roi a répandu plus de bienfaits , a marqué plus de goût , s'est signalé par de plus beaux établissements? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire , sans doute , parce qu'il était homme; mais il a fait plus qu'aucuu autre, parce qu'il était un grand homme : ina plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains; c'est que , malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime , et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques. Nommez-moidonc , milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite daus ses sujets. ' John Uervey (et non Harvey) naquit le 1» octobre 160G, et fut nommé garde-dcs-sccaux (toril prlvv «cal), en Angleterre, dans les premiers mois de 1710. Il cessa de remplir ces fonctions en 17 H , et 11 mourut le s auguste 17 ta. Ci. Soixante savants de l'Europe reçurent à la

fois des récompenses de lui , étonnés d'en être connus. « Quoique le roi ne soit pas votre souverain , « leur écrivait M. Colbert, il veut être votre bienfaiteur ; il m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son « estime. » Un Bohémien, un Danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. Guglielmini * bâtit une maison à Florence des bienfaits de Louis xiv ; il mit le nom de ce roi sur le frontispice ; et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle ! Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils les plus éloquents et les plus savants hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfants de Pierre Corneille, deux dans les troupes, et l'autre dans l'Eglise ; il excita le mérite naissant de Racine , par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien ; et , quand ce génie se fut perfectionné , ces talents , qui souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut la faveur, et quelquefois la familiarité d'un maître dont un regard était un bienfait ; il était , en 1688 et 1689 , de ces voyages de Marly tant brigués par les courtisans; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau règne. Cette faveur, accordée avec discernement, est ce qui produit de l'émulation et qui chauffe les grands génies ; c'est beaucoup de faire des fondations , c'est quelque chose de les soutenir ; mais s'en tenir à ces établissements , c'est souvent préparer les mêmes asiles pour l'homme inutile et pour le grand homme; c'est recevoir dans la même ruche l'abeille et le frelon. Louis xiv songeait à tout, il protégeait les académies , et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point ses faveurs à un genre de mérite, à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît ; la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe ; car, en bâtissant trois cents citadelles , en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'Observatoire, et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre , ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans ' Voltaire confond ici Dominique Guglielmini , mort à Padoue. en 1710, avec Vincent Viviani , géomètre, qu'il cite dans le chap. ixv du Siècle de Louis XIV, cl qui mourut à Florence en 1705 Cl- ■

306 CORRESPONDANCE. son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins ; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique chercher de nouvelles connaissances. Songez, milord, que, sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Calenne , en 1672, et sans les mesures de M. Picard , jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, uu Cassini et un Huygens , qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent , pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis xiv. Et pensez-vous que les Anglais mêmes ne lui aient pas d'obligation? Dites-moi, je vous prie , dans quelle cour Charles u puisa tant de l>olilcsse et tant de goût. Les bons auteurs de Louis xiv n'ont-ils pas été vos modèles? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques? L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles n, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions; tant la saine raison a partout d'empire ! Dites-moi si les Lions livres de ce temps n'ont pas servi h l'éducation de tous les princes de l'Empire. Dans quelles cours de l'Allemagne n'a-t-on pas vu des théâtres français? [Quel prince ne tâchait pas d'imiter Louis xiv? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France? Vous m'apportez , milord , l'exemple du czar Pierre-Ie-Grand , qui a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle; vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le Siècle du czar Pierre; vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé le Siècle de Louis XIV. Il me semble que la différence est bien palpable. Le czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples ; il a porté leurs arts chez lui ; mais Louis xiv a instruit les nations ; tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Des protestants, qni ont quitté ses états, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui fesait la richesse de la France. Comptez-vous jjour rien tant de manufactures de soie et de cristaux ? ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés , et nous avons perdu ce que vous avez acquis. Enfin la langue française, milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable? était-elle aussi étendue du temps de Henri iv ? Non , sans doute ; on ne connaissait que l'italien et .l'espagnol. Ce sont nos excellents écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé, ccs excellents écrivains? C'était M. Colbert, me direz-vous ; je

l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince, sous votre roi Guillaume, qui n'aimait rien ; sous le roi d'Espagne Charles n, sous tant d'autres souverains ? Croiriez-vous bien , milord , que Louis xiv a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre? il choisit Lulli pour son musicien , et ôta le privilège à Cambert, parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie; il donnait à Quinault les sujets de ses opéra ; il dirigeait les peintures de Lebrun ; il soutenait Boileau, Racine, et Molière, contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux-arts, et toujours en connaissance de cause; il prêtait de l'argent 'a van Robais pour établir ses manufactures ; il avançait des millions à la compagnie des Indes, qu'il avait formée ; il donnait des pensions aux savants et aux braves officiers. Non seulement il s'est fait de granles choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain. Je ne considère pas seulement Louis xiv parce qu'il a fait du bien aux Français, mais parce qu'il a fait du bien aux hommes; c'est comme homme, et non comme sujet, que j'écris; je veux peindre le dernier siècle, et non pas simplement un prince. Je suis las des histoires où il n'est question que des aventures d'un roi , comme s'il existait seul, ou que rien n'existât que par rapport a lui ; en un mot , c'est encore plus d'un grand siècle que d'un grand roi que j'écris l'histoire. Péliſson eût écrit plus éloquemment que moi ; mais il était courtisan, et il était payé. Je ne suis ni l'un ni l'autre ; c'est à moi qu'il appartient de dire la vérité. J'espère que, dans cet ouvrage, vous trouverez, milord , quelques uus de vos sentiments ; plus je penserai comme vous, plus j'aurai droit d'espérer l'approbation publique. A M. PITOT DE LAUNAI. A Bruxelles , ce 5 d'avril. Monsieur, je vous fais mon compliment sur ce que vous allez changer de vilaine eau en une terre fertile. Cela est moins brillant que de mesurer la terre et de déterminer sa figure , mais cela est plus utile; et il vaut mieux donner aux hommes quelques arpents de terre que de savoir si elle est plate aux pôles. Vous n'aurez besoin de personne auprès de votre confrère M. de Richelieu , mais je me vanterai à lui d'être votre ami ; et c'est moi qui vous prie de lui bien faire ma cour, et a un Digitized b y Google

ANNEE mo. 367 très aimable syndic avec qui j'ai fait la moitié du voyage jusqu'à Langres. Je vous prie, avant de partir, de me mander ce qu'on pense, ou plutôt ce que vous pensez sur le quatrième tome de la Physique de l'abbé de Molières. Entre autres opinions qui m'ont surpris dans ce livre, j'ai une preuve surabondante de l'existence de Dieu, qui, me semble, ferait des athées si on pouvait l'être. Me trompé-je? M. de Molières me paraît étrangement anti-mécanique. Je suis fâché que l'auteur des Institutions pliysiques abandonne quelquefois Newton pour Leibnitz; mais il faut aimer ses amis, de quelque parti qu'ils soient. Adieu; je vous prie de vous souvenir de moi avec tous vos amis. Vous savez que je vous aime et que je vous estime trop pour vous faire des compliments ordinaires. Ne m'oubliez pas auprès de madame Pitot. L'illustre netuloleibniucienne va vous écrire. A M. DE CIDEVILLE. A Bruxelles, ce 23 avril. Voulez-vous savoir, mon charmant ami, mon confrère en Apollon, mon maître dans l'art de penser délicatement, l'effet que m'a fait votre dernière lettre? Celui qu'un bon instrument de musique fait sur un autre. Il en fait résonner toutes les cordes qui sont à l'unisson. Vous m'avez remis sur-le-champ la lyre à la main; j'ai serré mes compas, je suis revenu à l'autel de Melpomène et au temple des Grâces. Vous me direz si j'ai été exaucé de vos trois déesses. Tout ce que vous soupçonniez que j'ébauchais est prêt à vous être envoyé. Donnez-moi donc l'adresse sûre que vous m'avez promise. J'ai plus de choses à vous faire tenir que vous ne pensez. Je peux avoir mal employé mon temps, mais je ne suis pas resté oisif; je sais qu'il y a long-temps que je ne vous ai écrit, mais aussi vous aurez deux tragédies pour excuse, et, si vous n'êtes pas content, j'ai encore autre chose à vous montrer. Je veux vous rendre un peu compte de mes études; il me semble que c'est un devoir que l'amitié m'impose. Outre toutes les bagatelles poétiques que vous recevrez de moi, vous en aurez aussi de philosophiques. Je crois avoir enfin mis les Eléments de Newton au point que l'homme le moins exercé dans ces matières, et le plus ennemi des sciences de calcul, pourra les lire avec quelque plaisir et avec fruit. J'ai mis au-devant de l'ouvrage un exposé de la Métaphysique de Newton, et de celle de Leibnitz dont tout homme de bon sens est juge-né. On va l'imprimer en Hollande, au commencement de mai; mais il va paraître, à Paris, un ouvrage plus intéressant et plus singulier en fait de physique; c'est une Physique que madame du Châtelet avait composée pour son usage, et que quelques membres de l'académie des

sciences se sont chargés de rendre publique pour l'honneur de son sexe et pour celui de la France. Vous avez lu sans doute la comédie des Dehors trompeurs. Quel dommage ! il y a des scènes charmantes et des morceaux frappés de main de maître. Pourquoi cela n'est-il pas plus étoffé, et pourquoi les derniers actes sont-ils si languissants 1 - . Amphora écrit « Institui ; currente rota , cur urceus exit ? Hor., de Art. poet., v. a i . 11 en est à peu près de même de la pièce 1 de Gresset, et, qui pis est, c'est une déclamation vide d'intérêt. Mon Dieu, pourquoi me parlezvous de la tragédie, soi-disant de Coligni? 9 11 semble que vous ayez soupçonné qu'elle est de moi. Le Du Sauzet , libraire de Hollande , et par conséquent doublement fripon , a eu l'insolence absurde de la débiter sous mon nom; mais, Dieu merci , le piège est grossier ; et , fût-il plus On , vous n'y seriez pas pris. Cette pitoyable rhapsodie est d'un bon enfant nommé d'Arnaud , qui s'est avisé de vouloir mettre le second chant de la Henriade en tragédie. Heureusement pour lui sa personne et sa pièce sont assez inconnues. Adieu , mon cher ami ; mon cœur et mon esprit sont h vous pour jamais. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. A M. BERGER. Le 26 aTril. Si vous êtes curieux d'avoir Pandore, elle est avec sa boîte chez l'abbé Moussinot, qui doit vous la remettre. Ce sera à vous à faire que de celle boîte il ne sorte pas des sifflets. Zulime est quelque chose de si commun au théâtre , qu'il faut bien que Pandore soit quelque chose de neuf. Madame d'Aiguillon , qui l'a lue , dit que c'est un opéra à la Milton. Voyez de Rameau ou de Mondonville qui vous voudrez choisir, ou qui voudra s'en charger ; mais voyez auparavant si cela mérite qu'on s'en charge. Il y a une lettre]de milord Hcrvey entre les mains de l'abbé Moussinot que je voudrais, eu qualité de bon Français , qui fût un peu connue. Il vous en donnera copie. Un peu de secret pour Pandore. Je vous embrasse de tout mon cœur. 1 Édouard tu. K. 'Tragédie en troii actes, de Du Sauiet, non représentée, imprimée en 17*0. Digitized by Google

CORRESPONDANCE. r»r.8 Je ne puis me mêler de proposer uti
intendant h M. le duc de Richelieu. Si je le pouvais, cela serait fait. Adieu
encore une fois. A M. DE CIDEVILLE, C05SBIU.BR HONORAIRE DU
PARLRMRNT. A Bruxelles, ce S mal. Un ballot est parti , mon cher ami ; il
est marqué d'un grand T. Signa Thau super caput dotentium. Ce paquet est
très honteux de ne contenir que quatre tomes de mes anciennes rêveries
imprimées h Amsterdam, et rien de mes nouvelles folies. On va jouer
Zulimc à Paris. Peut-être la jouera-t-on quand vous recevrez celte lettre ;
mais je l'ai tant corrigée que je n'ai pu encore la faire transcrire pour vous
l'envoyer. Il eût été mieux de vous l'envoyer d'abord, tout informe qu'elle
était; j'y aurais gagné de bons conseils, mais aussi je vous aurais fait un
mauvais présent. Voila ce que c'est que d'être condamné à vivre loin de
vous. Quel plaisir ce serait de vous consulter tous les jours , de vous
montrer le lendemain ce que vous auriez réformé la veille I Voilà comme les
belles-lettres font le charme de la vie; autrement elles n'en font que la faible
consolation. J'espère enfin vous envoyer bieulôt Zulimc et Mahomet. Ce
Mahomet n'est pas, comme vous croyez bien, le Mahomet u qui coupe la
tête à sa bien-aimée; c'est Mahomet le fanatique, le cruel, le fourbe , et , à
la honte des hommes , le grand , qui de garçon marchand devient prophète,
législateur, et monarque. Zulimi n'est que le danger de l'amour, et c'est un
sujet rebattu ; Mahomet est le danger du fanatisme, cela est tout nouveau.
Heureux celui qui trouve une veine nouvelle dans celte miniedn théâtre si
long-temps fouillée et retournée! mais je veux savoir si c'est de l'or que j'ai
tiré de cette veine ; c'est à votre pierre de touche , mon cher ami, que je
veux m'adresser. J'ai bien envie de mettre bientôt dans votre bibliothèque
un monument singulier de l'amour des beaux-arts , et des bontés d'un prince
unique en ce monde. Le prince royal de Prusse, à qui son ogre de père
permettait à peine de lire , n'attend pas que ce père soit mort pour oser faire
imprimer la Henriade. Il a fait fondre en Angleterre des caractères d'argent ,
et il compte établir dans sa capitale une imprimerie aussi belle que celle du
Louvre. Est-ce que ce premier pas d'un roi philosophe ue vous enchante
pas? Mais, en même temps, quel triste retour sur la France! C'est 'a Berlin
que les beaux-arts vont renaître. Eh ! que fait-on pour eux en France ? on les
persécute. Je me console, parce qu'il y a une Emilie et un Cideville, et que,
quand on a le bonheur de leur plaire, on n'a que faire de l'appui des sots.
Adieu , mon cher ami ; madame du Châtelet vous fait mille compliments. Je

suis à vous pour ma vie. V. A M. LE MARQUIJS D'ARGENSON , A
PARISA Bruxelles, le si mai. Les petits hommages que je vous dois ,
monsieur, depuis long-temps, sont partis par le coche, comme Scudéry ,
pour aller en cour; ce sont quatre volumes de mes rêveries imprimées à
Amsterdam. Les fautes deséditeurs se trouvaient en fort grand nombre avec
les miennes. J'ai corrigé tout ce que j'ai pu , et il s'en faut beaucoup que
j'en aie corrigé assez. Si je croyais que cela pût vous amuser quelques
momeuls , je me croirais bien payé de mes peines. Je ne connais et ne veux
d'autre récompense que de plaire au petit nombre qui pense comme vous.
Les faveurs des rois sont faites pour le courtisan le plus adroit ; les places
des gens de lettres sont pour ceux qui sont bien à la cour ; votre estime est
pour le mérite. Je vous avoue que je ne regrette qu'une chose , c'est que mes
ouvrages ne soient imprimés que chez les étrangers. Je suis fâché d'être de
contrebande dans ma patrie. Je ne sais par quelle fatalité , n'ayant jamais
parlé ni écrit qu'en honnête homme et en bon citoyen, je ne puis parvenir à
jouir des privilèges qu'on doit à ces deux titres. Peut-être , « Kxlinctus
amabitur idem. ■ Hor., lib. »r, ep. i, r. i\$. mais si c'est de vous qu'il est aimé
, il n'a pas besoin d'attendre , et il est heureux de sou vivant. Le procès de
madame du Châtelet n'avance guère. Il faut se préparer à rester ici long-
temps. J'y suis avec elle , j'y suis à l'abri de la persécution , et cependant je
vous regrette. Je ne sais , monsieur , si vous avez entendu parler du jésuite
Janssens à qui on redemande ici , en justice , un dépôt de deux cent mille
florins. Le procès se poursuit vivement ; le rapporteur m'a dit qu'il y avait
de terribles preuves contre ce jésuite. Il pourra être condamné; mais scs
confrères resteront tout puissants, car on ne peut ni les souffrir ni s'en
défaire. 11 y a des sociétés immortelles , comme des hommes immortels.
Adieu , monsieur; il y a ici deux cœurs qui vous sont dévoués pour jamais.
Digitized by Google

ANNEE 1740. A MADAME DE CHAMPBONIN. Oe Bruxelles.

Mon cher ami gros chat , vous vous divertissez à Paris, car vous n'écrivez point. Mais pourrai-je, moi , vous divertir à mon tour? On va jouer Zulime , qui pourtant ne vaut pas Mahomet. N'allez donc pas partir de Paris sans avoir vu Zulime. Mais ne pouvez-vous donc point voir un homme plus tendre , plus aimable , plus sûr de son succès que toutes les tragédies du monde? C'est mon ange gardien , cest M. d'Argental. C'est lui qui vous dira le sort de Zulime; car il sait bien ce que le public en doit penser.

Comme on a son bon ange, on a aussi son mauvais ange; malheureusement cest Thieriot qui fait cette fonction. Je sais qu'il m'a rendu de fort mauvais offices , mais je les veux ignorer. Il faut se respecter assez soimême pour ne se jamais brouiller ouvertement avec ses anciens amis; et il faut être assez sage pour ne point mettre ceux à qui on a rendu service à portée de nous nuire. Agissez doue avec ce Thieriot comme j'agis moi-même. Je ne fais point d'attention à son ingratitude ; mais, comme il est assez singulier que ce soit lui qui se plaigne de mon silence , faites-lui sentir , je vous prie , combien il est mal h lui de ne m'avoir point écrit , et de trouver mauvais que je ne lui écrive pas. Ne me compromettez point ; mais informez-moi uu peu , mon cher gros chat , de sa conduite et de ses sentiments. Je remets cette négociation à votre prudence, à laquelle je donne carte blanche. Adieu , ma chère amie , que j'aimerai toujours. J'embrasse votre pleine lune.

Quand nous reverrons-nous? quand causerons-nous ensemble dans la galerie de Cirey? A M. BERNARD. Bruxelles , le 97 mai. Le secrétaire de l'Amour est donc le secrétaire des dragons. Votre destinée , mon cher ami , est plus agréable que celle d'Ovide ; aussi votre Art «C aimer me paraît au-dessus du sien. Je fais mon compliment 'a M. de Coigni de ce qu'il joint h ses mérites celui de récompenser et d'aimer le vôtre. Vous me dites que sa fortune a des ailes ; voilà donc tous les dieux ailés qui se mettent à vous favoriser. Vous êtes formés tou» les deux Pour plaire aux héros comme aux belles ; Mais si la fortune a des ailes , Je vois que la vitre a des yeux. On ne l'appellera plus aveugle, puisqu'elle î. 36j prend tant de soin de vous. Vous serez toujours des trois Bernard celui pour qui j'aurai le plus d'attachement, quoique vous ne soyez encore ni un Crésus ni un saint. Je vous remercie pour les acteurs de Paris , à qui vous souhaitez de la santé. Pour moi , je leur souhaite une meilleure pièco que Zulime ; c'est de la pluie d'été. J'avais quelque chose de plus passable dans mon portefeuille; mais on dit

qu'il faut attendre l'hiver. Vous voyez que Newton ne me fait pas renoncer aux Muses ; que les dragons ne vous y fassent pas renoncer. Vous avez commencé , mon charmant Bernard , un ouvrage unique en notre langue , et qui sera aussi aimable que vous. Continuez , et souvenezvous de moi au milieu de vos lauriers et de vos myrtes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. VAN DUREN. A Bruxelles , rue de la Grosse-Tour, le 1^{er} Juin. Vous m'avez envoyé, monsieur , les vers latins de quelques gens de l'académie française, chose dont je suis peu curieux , et vous n'en avez point envoyé la chimie de Stahl , dont j'ai un très grand besoin. Je vous prie instamment de me la faire tenir par la même voie que vous avez prise pour le premier ballot. J'ai en main un manuscrit singulier, composé par un des hommes les plus considérables de l'Europe ; c'est une espèce de réfutation du Prince de Machiavel , chapitre par chapitre. L'ouvrage est nourri de faits intéressants et de réflexions hardies qui piquent la curiosité du lecteur , et qui font le profit du libraire. Je suis chargé d'y retoucher quelque petite chose , et de le faire imprimer. J'enverrais l'exemplaire que j'ai entre les mains , à condition que vous le ferez copier à Bruxelles, et que vous me renverrez mon manuscrit ; j'y joindrais une Préface , et je ne demanderais d'autre condition que de le bien imprimer, et d'en envoyer deux douzaines d'exemplaires , magnifiquement reliés en maroquin , à la cour d'Allemagne qui vous serait indiquée. Vous m'en feriez tenir aussi deux douzaines en veau. Mais je voudrais que le Machiavel, soit en italien, soit en français , fût imprimé à côté de la réfutation , le tout en beaux caractères , et avec grande marge. J'apprends, dans le moment, qu'il y a trois petits livres imprimés contre le Prince de Machiavel. Le premier est V Ant i- Machiavel ; le second , Discours d' état contre Machiavel ; le troisième , Fragment contre Machiavel. Il s'agirait à présent , monsieur , de chercher ces trois livres ; et , si vous pouvez les trouver , ayez la bonté de me les faire tenir. Vous pouvez

24

CORRESPONDANCE. 370 trouver des occasions ; en tout cas , la banque s'en chargera. Si ces brochures ne se trouvent point, on s'en passera aisément. Je ne crois pas que l'ouvrage dont je suis chargé ait besoin de ces petits secours. Je suis, etc... Voltaire. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Juin. Nous sommes enfin déterminés , mon cher abbé, à habiter le palais Lambert , et , pour cela , nous nous recommandons à vos bontés accoutumées. Madame du Châtelet a quelques meubles qui peuvent aider ; elle a surtout un fort beau lit sans matelas. Ces meubles sont chez mademoiselle Auger , qui se donnera tous les mouvements nécessaires pour vous seconder , qui sera à vos ordres, qui fera tout ce que vous commanderez. Aidez-nous, mon cher abbé , je vous en prie, dans ce petit projet qui nous rapprochera de vous. Meublez donc ce palais comme vous pourrez , au meilleur marché que vous pourrez , le plus tôt que vous pourrez , à payer de quinzaine en quinzaine comme vous pourrez. Remettez à M. Berger le manuscrit de Pandore et offrez-lui quelque argent , si vous sentez qu'il en ait besoin. J'ai fait , pour obéir à l'amitié, à Pandore , qui ne vaut pas celle de Vulcain ; aussi ne suis-je pas amoureux de mon ouvrage , comme il le fut du sien , qui en valait la peine ; mais je le suis beaucoup de la belle musique de Rameau. Je le prie d'embellir mes guenilles. Le roi de Prusse est mort ; on doit savoir cela dans votre chapitre. L'Europe et votre cloître pourront bien changer de face , mais les sentiments que je vous ai voués ne changeront jamais. Je ne larderai pas à voir face à face sa majesté prussienne ; ce sera pour moi un honneur que le Seigneur n'accorda pas à Moïse. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 1^{er} juin. Mon adorable ami , vous savez que je n'ai jamais espéré un succès brillant de Zulime. Je vous ai toujours mandé que la mort du père tuerait la pièce ; et la véritable raison , à mon gré , c'est qu'alors l'intérêt change ; cela fait une pièce double. Le cœur n'aime point à se voir dérouter ; et , quand une (bis il est plein d'un sentiment qu'on lui a inspiré, il rebute tout ce qui se présente à la traverse : d'ailleurs les passions qui rognent dans Zulime ne sont point assez neuves. Le public , qui a vu déjà les mêmes choses sous d'autres noms , n'y trouve point cet attrait invincible que la nouveauté porte avec soi. Que vous êtes charmants, vous et madame d'Argental que vous êtes au-dessus de mes ouvrages ! mais aussi je vous aime plus que tous mes vers. Je vous supplie de faire au plus tôt cesser pour jamais les représentations de Zulime sur quelque honnête prétexte. Je vous avoue que je n'ai jamais mis mes

complaisances que dans Mahomet et Mérope. J'aime les choses d'une espèce toute neuve. Je n'attends qu'une occasion de vous envoyer la dernière leçon de Mahomet ; et , si vous n'êtes pas content , vous me ferez recommencer. Vous m'enverrez vos idées , je lâcherai de les mettre en couvre. Je ne puis mieux faire que d'être inspiré par vous. Voulez- vous , avant votre départ, une seconde dose de Mérope fie suis comme les chercheurs de pierre philosophale ; ils n'accusent jamais que leurs opérations, et ils croient que l'art est infailible. Je crois Merope un très beau sujet, et jo n'accuse que moi. J'en ai fait trois nouveaux actes; cela vous amuserait-il ? En attendant , voici une façon d'ode que je viens de faire pour mon cher roi de Prusse. De quelle épithète je me sers l'a pour un roi 1 Un roi cher! cela ne s'était jamais dit. Enfin voilà l'ode, ou plutôt les stances ; c'est mon cœur qui les a dictées , bonnes ou mauvaises; c'est lui qui me dicte les plus tendres remerciements pour vous , la reconnaissance , l'amitié la plus respectueuse et la plus inviolable. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON. A Bruxelles, le iSjuln. Si j'avais l'honneur d'être auprès de mon cher monarque , savez-vous bien , monsieur , ce quo je ferais? je lui montrerais votre lettre, car je crois que ses ministres ne lui donneront jamais de si bons conseils. Mais il n'y a pas d'apparence que je voie , du moins sitôt, mon messie du Nord. Vous vous doutez bien que je ne sais point quitter mes amis pour des rois ; et je l'ai mandé tout net à ce charmant prince , que j'appello votre humanité , au lieu de l'appeler votre majette. A peine est-il monté sur le trône * , qu'il s'est souvenu de moi pour m'écrire la lettre la plus tendre , et pour m'ordonner , ce sont ses termes, de lui écrire toujours comme à un homme, et jamais comme à un roi. Savez-vous que tout le monde s'embrasse dans les rues de Berlin , en se félicitant sur les commencements de son règne? Tout Berlin pleure de joie; mais , pour son prédécesseur, personne ne l'a pleuré, que je sache. Belle leçon pour les < Le 3< mai 1740. K. Digitized by Google

511 ANNÉE 4740. rois ! Les gens en place sont pour la plupart de grands misérables; ils ne savent pas ce qu'on gagne à faire du bien. J'ai cru faire plaisir , monsieur , au roi , à vous, et à U. de Valori , en lui transcrivant les propres paroles de ce ministre dont vous m'avez fait part: « 11 commence son règne comme il y a apparence « qu'il le continuera ; partout des traits de bon« té , etc. b J'ai écrit aussi à M. de Valori ; j'ai fait plus encore, j'ai écrit à M. le baron de Kaiserling , favori du roi , et je lui ai transcrit les louanges non suspectes qui me reviennent de tous côtés de notre cher Marc-Aurèle prussien, et, surtout , les quatre lignes de votre lettre. Vous m'avouerez qu'on aime d'ordinaire ceux dont on a l'approbation , et que le roi ne saura pas mauvais gré à M. de Valori de mon petit rapport, ni fti . de Valori à moi. Des bagatelles établissent quelquefois la confiance ; cl la première des instructions d'un ministre , c'est de plaire. Les affaires me paraissent bien brouillées en Allemagne et partout; et je crois qu'il n'y a que le conseil de la Trinité qui sache ce qui arrivera dans la petite partie de notre petit las de boue qu'on appelle Europe. La maison d'Autriche voudrait bien attaquer les Borbomdes ; mais sa pragmatique la retient. La Saxe et la Bavière disputeront la succession; Berg et Juliers est une nouvelle pomme de discorde, sans compter les Golhs, Visigoths, et Gépides qui pourraient danser dans cette pyrrhique de barbares. • Suave, mari maguo lur liant Unis a.qiiora vcnlis , « E terra magnum alterius .spectare laborem. » Lvcr., lib. n, v. i. Débrouille qui voudra ces fusées ; moi je cultive en paix les arts , bien fâché que les comédiens aient voulu donner a toute force cette Z ulime, que je n'ai jamais regardée que comme de la crème fouettée, dans le temps que j'avais quelque chose de meilleur h leur donner. J'ai en l'honneur de vous en montrer les prémices. « Si me, Marce , luis valibus inscribis, « Sublimi feriam sidéra vert ire. •• Hoa., lib. i, od. i , v. 35. Madame du Châtelet vous fait mille compliments ; vous connaissez mon tendre et respectueux attachement. A M. DE MADPERTIJIS. A Bruxelles, le 33 juin. Les grands hommes sont mes rois , monsieur , mais la converse n'a pas lieu ici ; les rois ne sont pas mes grands hommes. Une tête a beau être couronnée , je ne fais cas que de celles qui pensent comme la vôtre ; et c'est votre estime et votre amitié, non la faveur des souverains, que j'ambitionne. Il n'y a que le roi de Prusse que je mets de niveau avec vous , parce que c'est de tous les rois le moins roi et le plus homme. Il est bienfaisant et éclairé , plein de grands talents et de grandes

vertus ; il m'étonnera et m'affligera sensiblement , s'il se dément jamais. Il ne lui manque que d'être géomètre; mais il est profond métaphysicien , et moins bavard que le grand Volflus. J'irais observer cet astre du Nord, si je pouvais quitter celui dont je suis depuis dix ans le satellite. Je ne suis pas comme les comètes de Descartes, qui voyagent de tourbillon en tourbillon. A propos de tourbillon , j'ai lu le quatrième tome de Joseph Privat de Molières, qui prouve l'existence de Dieu par un poids de cinq livres posé sur un 4 de chiffre *. Il paraît que vos confrères les examinateurs de son livre n'ont pas donné leurs suffrages à cette étrange preuve ; sur quoi j'avais pris la liberté de dire : Quand il s'agit de prouver Dieu , Vos messieurs de l'académie Turent leur épingle du jeu Avec beaucoup de prud'homie. J'ai lu quelque chose de M. de Gamaches 5 , mais je ne sais pas bien encore ce qu'il prétend. Il fait quelquefois le plaisant ; j'aimerais mieux clarté et méthode. J'apprends de bien funestes nouvelles de la santé de madame de Richelieu; vous perdrez une personne qui vous estimait et qui vous aimait, puisqu'elle vous avait connu ; c'était presque la seule protectrice qui me restait à Paris. Je lui étais attaché dès son enfance ; si elle meurt , je serai inconsolable. Adieu , monsieur ; je vous suis attaché pour jamais. Vous savez que je vous ai toujours aimé, quoique je vous admirasse ; ce qui est assez rare à concilier. A M. LE COMTE D ARGENTAL. Ce 34^e de juin. Zulime, mon respectable ami , est faite pour mon malheur. Vous savez que madame de Richelieu est à la mort ; peut-être en est-ce fait à l'heure où je vous écris. Vous n'ignorez pas la perte que je fais en elle ; j'avais droit de compter sur ses larmes huit ans. On appelle 4 de chiffre un piège à rais, sur lequel on met un poids. K. » V Astronomie physique «le l'abbé de Garaache*. &•

372 CORRESPONDANCE. boutés, cl , j'ose dire , sur l'amitié de M. de Richelieu. Il faut que je joigne h la douleur dont cette mort m'accable celle d'apprendre que M. de Richelieu me sait le plus mauvais gré du monde d'avoir laissé jouer Zulime dans ces cruelles circonstances. Vous pouvez me rendre justice. Cette malheureuse pièce devait être donnée longtemps avant que madamede Richelieu fût'a Paris. Elle fut représentée le 9 juin , quand madamede Richelieu donnait a souper, et se croyait très loin d'être en danger. J'ai fait depuis humainement ce que j'ai pu pour la retirer, sans en venir k bout. Elle était à la troisième représentation , lorsque j'eus le malheur de perdre mon neveu , qui était correcteur des comptes, et que j'aimais tendrement. Ma famille ne s'est point avisée de trouver mauvais qu'on représentât un de mes ouvrages pendant que mon pauvre neveu était à l'agonie, et que j'avais le cœur percé. Faudrait-il que ceux qui se disent protecteurs ou amis , et qui souvent ne sont ni l'un ni l'autre, affectassent de se fâcher d'un prétendu manque de bienséance dont je n'ai pas été le maître , quand ma famille n'a pas imaginé de s'en formaliser? Vous êtes peutêtre à portée , vous ou monsieur votre frère , de faire valoir à M. de Richelieu mon innocence ; il a grand tort assurément de m'affliger. Je sens aussi douloureusement que lui la perte de madame de Richelieu , et je suis bien loin de mériter son mécontentement ; il m'est très sensible dans une occasion si triste. Il est bien dur de paraître insensible quand on a le cœur déchiré. Mille tendres respects a madame d'Argenlal. Madame du Châtelet vous fait à tous deux bien des compliments , elle vous aime autant que je vous suis attaché. A M. L'ABBÉ PRÉVOST. Braxelles , juin. Arnould fit autrefois l'apologie de Boileau, et vous voulez, monsieur, faire la mienne. Je serais aussi sensible à cet honneur que le fut Boileau, non que je sois aussi vain que lui , mais parce que j'ai plus besoin d'apologie. La seule chose qui m'arrête tout court , est celle qui empêcha le grand Condé d'écrire des mémoires. Vous voyez que je ne prends pas d'exemples médiocres. Il dit qu'il ne pourrait se justifier sans accuser trop de monde. « Si parva licet componere magnis. • Georg., tt, 176. Je suis à peu près dans le même cas. Comment pourrais-je , par exemple , ou comment pourriez-vous parler des souscriptions de ma Henriade, sans avouer que M. Thieriot , alors fort jeune , dissipa malheureusement l'argent des souscriptions de France? J'ai été obligé de rembourser k mes frais tous les souscripteurs qui onl eu la négligence de ne point envoyer à Londres , et j'ai encore par-devers moi les

reçus de plus de cinquante personnes. Serait-il bien agréable pour ces personnes , qui , pour la plupart , sont des gens très riches, de voir publier qu'ils ont eu l'économie de recevoir à mes dépens l'argent de mon livre? Il est très vrai qu'il m'en a coûté beaucoup pour avoir fait la Henriade , et que j'ai donné autant d'argent en France que ce poème m'en a valu k Londres ; mais plus cette anecdote est désagréable pour notre nation, plus je craindrais qu'on ne la publiât. S'il fallait parler de quelques ingrats que j'ai faits, ne serait-ce pas me faire des ennemis irréconciliables? Pourrai-je enfin publier la lettre que m'écrivit l'abbé Desfontaines , de Bicêtre , sans commettre ceux qui y sont nommés ? J'ai sans doute de quoi prouver que l'abbé Desfontaines me doit la vie , je ne dirai point l'honneur ; mais y a-t-il quelqu'un qui l'ignore , et n'y a-t-il pas de la honte k se mesurer avec un homme aussi universellement ha! et méprisé que Desfontaines? Loin de chercher k publier l'opprobre des gens de lettres , je ne cherche qu'a le couvrir. Il y a un écrivain connu qui m'écrivit un jour : « Voici, « monsieur, un libelle que j'ai fait contre vous: « si vous voulez m'envoyer cent écus, il ne paa raîtra pas. » Je lui fis mander que cent écus étaient trop peu de chose ; que son libelle devait lui valoir au moins cent pistoles , et qu'il devait le publier. Je ne finirais point sur de pareilles anecdotes; mais elles me peignent l'humanité trop en laid , et j'aime mieux les oublier. Il y a un article dans votre lettre qui m'intéresse beaucoup davantage; c'est le besoin que vous avez de douze cents livres. M. le prince de Conti est k plaindre de ce que ses dépenses le mettent hors d'état de donner k un homme de votre mérite autre chose qu'un logement. Je voudrais être prince, ou fermier-général, pour avoir la satisfaction de vous marquer une estime solide. Mes affaires sont actuellement fort loin de ressembler k celles d'un fermier-général , et soûl presque aussi dérangées que celles d'un prince. J'ai même été obligé d'emprunter deux mille écus de M. Bronod, notaire ; et c'est de l'argent de madame la marquise du Châtelet que j'ai payé ce que jedevaiskPraullfils; mais, sitôt que je verrai jour k m'arranger, soyez très persuadé que je préviendrai l'occasion de vous servir avec plus de vivacité que vous ne pourriez la faire naître. Rien ne

ANNEE 4740. 373 me serait plus agréable et plus glorieux que de pouvoir n'être pas inutile h celui de nos écrivains que j'estime le plus. C'est avec ces sentiments très sincères que je sois , monsieur , etc. A M. DE C1DEVILLE. A Bruxelles, ce 38 de juin. Eh bien ! mon cher ami, avez-vous reçu le paquet T? C'est M. Helvétius , un de mes confrères en Apollon , quoique fermier-général , qui s'est chargé de le faire mettre au coche de Reiras , recommandé à Paris |>our Rouen. Si les soins d'un fermier-général et l'adresse d'un premier président ne suffisent pas , à qui faudra-t-il avoir recours? Vous devez trouver dans cette édition beaucoup de corrections k la main , deux cents vers nouveaux dans la Henriade, quelques pièces fugitives qui n'étaient pas dans les autres éditions ; mais, surtout, les fautes énormes de l'édition réformées tant que je l'ai pu. Je ne vous ai point envoyé Zulimc, que les comédiens de Paris ont représentée presque malgré moi , et qui n'est pas digne de vous. Si j'avais de la vanité , je vous dirais qu'elle n'est pas digne de moi ; du moins je crois pouvoir mieux faire, et qu'en efTet Mahomet vaut mieux. Vous jugerez si j'ai bien peint les fourbes et les fanatiques. - En attendant, voyez , mon cher ami, si vous êtes un peu content de la petite odelette pour notre souverain, le roi de Prusse. Je l'appelle notre souveraiu , parce qu'il aime , qu'il cultive, qu'il encourage les arts que nous aimons. Il écrit en français beaucoup mieux que plusieurs de nos académiciens , et quelquefois , dans scs lettres , il laisse échapper de petits sixains ou dizains que peut-être ne désavoueriez-vous pas. Sa passion dominante est de rendre les hommes heureux , et de faire fleurir chez lui les belles-lettres. Me serait-il permis de vous dire que , dès qu'il a été sur le trône , il m'a écrit ces propres paroles : « Pour Dieu , ne m'écrivez qu'en homme , et mé« prisez avec moi les noms , les litres , et tout « l'éclat extérieur? Eh bien! qu'en dites- vous? Votre cœur n'est-il pas ému ? N'est-on pas heureux d'ôtre né dans un siècle qui a produit un homme si singulier? Avec tout cela , je reste à Bruxelles , et le meilleur roi de la terre , son mérite et ses faveurs ne m'éloigneront pas un moment d'Emilie. Les rois (même celui-là) ne doivent marcher jamais qu'après les amis ; vous sentez bien que cela va sans dire. Ne pouvez-vous pas me rendre un très grand service , en en rendant un petit a M. le marquis du Châtelet? Il s'agit seulement d'épargner le voyage d'un maître des comptes ou d'un auditeur. M. du Châtelet a , comme vous savez , en Normandie, de petites terres relevant du roi, nommées Saint-Rémi, Heurlecmont et Feuilloi; il en a rendu

les aveux et dénombrements k la chambre des comptes de Rouen ; il s'agit actuellement d'obtenir la mainlevée de ces dénombrements , et , pour y parvenir, il faut faire, dit-on , information sur les lieux. C'est apparemment le droit de la chambre des comptes. Elle députe un ou deux commissaires , k ce qu'on dit , pour aller faire semblant de voir si l'on a accusé juste , et se faire payer grassement de leur voyage inutile. Or , on prétend qu'il n'est ni malaisé ni hors d'usage d'obtenir un arrêt de dispense de la chambre des comptes, et d'obtenir la mainlevée, sans avoir k payer les frais de cette surérogatoire information. Le père de M. du Châtelet obtint pareil arrêt < pour les mêmes terres. Voyez , pouvez-vous parler , faire parler , faire écrire k quelqu'un de la chambre des comptes , et nous dire ce qu'il faut faire pour obtenir cet arrêt de dispense? Adieu , mon aimable ami ; vous êtes fait pour plaire et pour rendre service. V. A M. BERGER. Uruxelles, le 39 juin. Je ne souhaite point du tout , monsieur , que M. Rameau travaille vile ; je desire , au contraire, qu'il prenne tout le temps nécessaire pour faire un ouvrage qui mette le comble k sa réputation. Je ne doute pasqu'il n'ait montré mou poème dans la maison de M. de La Popelinière, et qu'il n'en rapporte des idées désavantageuses. Je sais que je n'ai jamais eu l'honneur de plaire k M. de La Popelinière , et qu'il pense sur la poésie tout différemment de moi. Je ne blâme point son goût ; mais j'ai le malheur qu'il condamne le mien. Si vous en voulez une preuve, la voici. M. Thieriot m'envoya, il y a quelques années, des corrections qu'on avait faites, dans cette maison, k mon Épttre sur la Modération. J'avais dit : Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, ta panthère , N'ont jamais adouci leur cruel caractère , Et que , reconnaissant la main qui le nourrit , Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ? On voulait : Le chien lèche , en criant , le maître qui le bat . Les autres vers étaient corrigés dans ce goût. Cela me fait craindre qu'une manière de penser si différente de la mienne , jointe k peu de ltonnc volonté pour moi , ne dégoûte beaucoup M. Rameau. On m'assure qu'un homme qui demeure chez

CORRESPONDANCE. 374 M. de La Popelinière, et à l'amitié duquel j'avais droit, a mieux aimé se ranger du nombre de mes ennemis que de me conserver une amitié qui lui devenait inutile. Je ne crois point ce bruit. Je ne me plains ni de M. de La Popelinière ni de personne, mais je vous expose seulement mes doutes, afin que vous fassiez sentir au musicien qu'il ne doit pas tout h fait s'en rapporter à des personnes qui ne peuvent m'être favorables. Au reste , je compte faire des changements au cinquième acte, et je pense qu'il n'y a que ce qu'on appelle des coupures à exiger dans les premiers. U y a une affaire qui me tient plus au cœur, c'est celle dont vous me parlez. Vous ne me mandez point si monsieur votre frère est h Paris ou à Lyon , s'il fait commerce ou s'il est chargé d'autres affaires. J'espère que je verrai S. M. le roi de » Prusse , vers la fin de l'automne , dans les pays méridionaux de ses états , en cas que madame la marquise du Châtelet puisse faire le voyage. C'est là que je pourrais vous être utile , et c'est ce qui redouble mon envie d'admirer de plus près un prince né pour faire du bien. A M. DE MAUPERTUIS. Bruxelles, 90 juin. M.

s'Gravcsande , mon cher monsieur, voudrait bien savoir s'il est vrai que vous avez reconnu une assez grande erreur dans la détermination des hauteurs du pôle qui ont servi de fondement aux calculs de la méridienne de MM. de Cassini. Vous me feriez un sensible plaisir si vous vouliez m'envoyer sur cela un petit détail , tant pour mon instruction que pour satisfaire la curiosité de M. s'Gravcsandc. Il court des nouvelles bien tristes du Pérou ; il vaudrait mieux que les mines du Potosé fussent perdues que d'avoir seulement la crainte de perdre des gens qui ont été chercher la vérité dans le pays de l'or. Je ne crois pas qu'on ait besoin d'eux pour savoir comment la terre est faite; mais ils ont grand besoin de revenir. Est-il vrai que les Mémoires de M. Duguay sont rédigés par vous? Paraissent- ils? C'était un homme comme vous , unique en son genre. Mon genre à moi est d'être le très humble serviteur du vôtre, et de vous être attaché pour jamais. AM. DE MAUPERTUIS. Bruxelles , to t«r juillet. Le roi de Prusse me mande qu'il a fait acquisition de vous, monsieur, et de MM. Volff et Euler. Cela veut-il dire que vous allez à Berlin , ou que vous dirigerez , de Paris , les travaux académiques de la société que le plus aimable de tous les rois , le plus digne du trône , et le plus digne de vous , veut établir? Je vous prie de me mander quelles sont vos idées , et de croire que vous ne pouvez les communiquer h un homme qui soit plus votre admirateur et votre ami. Ayez

la bonté aussi de me répondre sur les articles de ma dernière lettre. Le roi de Prusse voudrait aussi avoir M. s'Gravesandc. Je croisqu'il fera cette conquête plus aisément que la vôtre. M. de Camas, adjudant-général du roi de Prusse, et homme plus instruit qu'un adjudant no l'est d'ordinaire, vient à Paris voir le roi et vous. Je m'imagine qu'il vous enlèvera s'il peut; vous voyez que le destin du père et du fils est d'avoir les grands hommes.

Comptez pour jamais sur la tendre et sincère amitié de V. A M. DE PONT DE VEYLE. Ce lundi, U do juillet. HUMBLES REMONTRANCES. 4° Je ne peux goûter le personnage qu'on veut que je fasse jouer 'a Hercule. Si Séide s'échappe du camp de Mahomet pour se rendre à La Mecque , et si Urcide en fait autant, ces deux évasions, pour faire rentrer dans un même lieu deux hommes dont on a besoin , seront alors un artifice du poêle peu vraisemblable , peu délié , et par là peu intéressant. De plus, il ne me paraît pas raisonnable que Mahomet eût fait mettre eu prison Hercide sur cette raison seule qu'Urcide a de l'amitié pour des enfants qu'il a élevés, et dont l'un est l'objet même de l'amour de Mahomet. Une troisième raison qui me détourne encore de faire ainsi revenir Hercide, c'est la nécessité où je serais d'iut interrompre le fil de l'action pour conter à plusieurs reprises

l'emprisonnement et l'évasion d'ilercide. Je ne suis déjà chargé que de trop de récits préliminaires. Eufin , il me paraît plus court et plus tragique qu'Hercide demeure comme il était. 2° Pour les changements qu'on peut faire dans le détail des scènes de Mahomet et de Palmire r je m'y livrerai sans aucune répugnance. 5° J'essaierai le cinquième acte tel qu'on le propose , et je le dégrossirai pour voir s'il n'y a point là une action double ; si , le père étant mort, le spectateur attend oncore quelque chose, et, surtout, si Mahomet ne porte pas le crime à un excès révoltant. Uue lettre empoisonnée me paraît une chose assez délicate ; mais ce qui mo fera le plus de peine c'est Palmire , qui doit être désarmée , et qui cependant doit se donner la mort. Je pourrais remédier à cet inconvénient , en la fesant tuer avec le poignard qui a frappé

375 ANNEE 1740. Zopire , et que son frère apporterait à la tête des habitants ; mais il faut l'a de la promptitude. Il sera bien difficile que la douleur et le désespoir aient lieu dans l'âme de Mahomet , surtout dans un moment où il s'agit de sa vie et de sa gloire. U ne sera guère vraisemblable qu'il déplore la perte de sa maîtresse dans une crise si violente. C'est un homme qui a fait l'amour en souverain et en politique; comment lui donner les regrets d'un amant désespéré? Cependant le moment où Mahomet se justifie aux yeux du peuple par ce faux miracle de la mort de Séide , et cet art étonnant de conserver sa réputation par un crime , est à mon gré une si belle horreur, que je vais tout sacrifier pour peindre ce sujet de Rembrandt de ses couleurs véritables. Ce 13 juillet, mardi. Je viens d'esquisser ce cinquième acte à peu près tel qu'on l'a voulu. C'est aux anges qui m'inspirent h voir si je dois continuer. J'attends leur ordre et la grâce d'en haut , que je ne dois qu'à eux. A M. LE COMTE D'ARGEÏNTAL. A Bruxelles , le 13 de Juillet. Mon adorable ami , jamais ange gardien n'a plus travaillé pour le mortel qui lui est confié. Vous avez fait une besogne vraiment angélique. J'ai d'abord mis par écrit quelques murmures qui me sont échappés , à moi profane , et que j'ai envoyés, sous le nom de Remontrances, h M. de Pont de Yeyle; mais aujourd'hui j'ai esquissé le cinquième acte , et je l'ai joint a mes murmures. Je tiens qu'il faut toujours voir les statues un peu dégrossies, pour juger de l'effet que feront les grands traits. Mandez-moi comment vous trouvez cette première ébauche de l'admirable idée que vous m'avez suggérée , et ce que vous pensez de mes petites objections. Je commence à entrevoir que Mahomet sera , sans aucune comparaison , ce que j'aurai fait de mieux , et ce sera à vous que j'en aurai l'obligation. Que le succès sera flatteur pour moi quand je vous le devrai 1 En vérité vous êtes bien aimable ; mais avouez qu'il n'y a personne que vous qui pût rendre de ces services d'ami. Si le roi de Prusse n'achète pas vos bustes , il faudra qu'il ait une haine décidée pour le cavalier Bernin et pour moi. J'ai tout lieu de croire qu'il fera ce que je lui proposerai incessamment snr cette petite acquisition , soit que j'aie le bonheur de le voir, soit que je lui écrive. Je no sais encore, entre nous , s'il joindra une magnificence royale à ses autres qualités ; c'est de quoi je ne peux encore répondre. Philosophie , simplicité, lendresse inaltérable pour ceux qu'il honore du nom de ses amis , extrême fermeté et douceur charmante , justice inébranlable, application laborieuse, amour des arts , talents singuliers ,

voilà certainement ce que je peux vous assurer qu'il possède. Soyez tout aussi sûr, mon respectable ami, que je le presserai avec la vivacité que vous me connaissez. Je suis heureusement à portée d'en user ainsi. Il ne m'a jamais écrit si souvent ni avec tant de confiance et de bonté que depuis qu'il est sur le trône, et qu'il fait jour et nuit son métier de roi avec une application infatigable. Quel bonheur pour moi si je peux engager ce roi, que j'idolâtre, à faire une chose qui puisse plaire à un ami qui est dans mon cœur fort au-dessus encore de ce roi ! A M. DE MAIPERTLIS. A La Haye, ce 11 juillet. Vous voilà, monsieur, comme le Messie ; trois rois courent après vous ; mais je vois bien que, puisque vous avez sept mille livres de la France, et que vous êtes Français, vous n'abandonnerez point Paris pour Berlin. Si vous aviez à vous plaindre de votre patrie, vous feriez très bien d'en accepter une autre ; et, en ce cas, je féliciterais mon adorable roi de Prusse ; mais c'est à vous à voir dans quelle position vous êtes. Au bout du compte, vous avez conquis la terre sur les Cassini, et vous êtes sur vos lauriers ; si vous y trouvez quelque épine, vous en émousserez bientôt la pointe. Cependant, si ces épines étaient telles que vous voulussiez abandonner le pays qui les porte, pour aller à la cour de Berlin, confiez-vous à moi en toute sûreté ; dites-moi si vous voulez que je mette un prix à votre acquisition ; je vous garderai le secret, comme je l'exige de vous, et je vous servirai aussi vivement que je vous aime et que je vous estime. Me voici pour quelques jours à La Haye ; je retournerai bientôt à Bruxelles ; me permettez-vous de vous parler ici d'une chose que j'ai sur le cœur depuis long-temps ? Je suis affligé de vous voir en froideur avec une dame qui, après tout, est la seule qui puisse vous entendre, et dont la façon de penser mérite votre amitié. Vous êtes faits pour vous aimer l'un et l'autre ; écrivez-lui (un homme a toujours raison quand il se donne le bon exemple). H. de Maupertuis venait d'avoir de la Prusse une nouvelle pension de 3000 livres ; la Russie lui en offrait une plus considérable, et le roi de Prusse l'appelait pour lui confier le soin de son académie. K.

576 CORRESPONDANCE. lort avec une femme), vous retrouverez son amitié , puisque vous avez toujours son estime. Je vous prie de me mander où je pourrais trouver la première bévée que l'on fit à votre académie , quand on jugea d'abord que la terre était aplatie aux pôles, surdes mesures qui la donnaient allongée *. Ne sait-on rien du Pérou? Adieu ; je suis un Juif errant à vous pour jamais. A M. DE MAUPERTUIS. A La Haye, le 10 Ulel. Comme je resterai à La Haye , mon cher monsieur, un peu plus que je ne comptais, vous pouvez adresser votre lettre en droiture chez l'envoyé de Prusse. M. s'Gravesande vous fait mille compliments; vous savez que lui et M. Musschenbroeck ont préféré leur patrie h Berlin. Pardon de cette épître laconique. Si je vous disais tout ce que je pense pour vous, j'écrirais plus que Vollius. A M. BERGER. En revenant de La Haye, monsieur , j'ai trouvé vos lettres à Bruxelles. Je pourrai bien probablement vous donner des nouvelles de l'affaire dont vous m'avez chargé. Si elle ne réussit pas, cela ne sera pas ma faute. Vous me ferez grand plaisir, en attendant , de me procurer par vos lettres une lecture plus agréable que celle de la plupart des livres nouveaux , sans en excepter l 'Institution d'un Prince , qui est un recueil de lieux communs , dans les deux premiers volumes , et de fort plats sermons , dans les deux derniers. La véritable institution (T un prince est l'exemple du roi de Prusse. Je vous embrasse de tout mon cœur. A M. DE MAUPERTUIS. A Bruxelles , le 9 août» w Je crois vous avoir mandé , monsieur , par un petit billet , combien votre lettre du 51 juillet > M. Jacques Cassinl , mort en 1786, avait trouvé ,en 170», par sa mesure des degrés du méridien de Paris à Collonre, qu'ils décroissaient en approchant du pôle ; il en conclut d'abord, mais faussement, que la terre était aplatie vers les pôles ; et M. de Fonlenelle, dans l'extrait qu'il donna du mémoire de Cassinl , parut adopter la fausse conclusion de cet astronome { Mémoires de l'académie pour l'année 1701). Cette erreur a été corrigée dans la nouvelle édition qu'on a faite des premières années de ces mémoires. Ce fut un ingénieur nommé de Roubaix qui s'en aperçut le premier, et qui donna un mémoire à ce sujet dans les journaux de Hollande. K. m'avait étonné et mortifié. Les détails que vou3 voulez bien me faire dans votre lettre du 4 m'affligent encore davantage. Je vois avec douleur ce que j'ai vu toujours depuis que je respire, que les plus petites choses produisent les plus violents chagrins. Un malentendu a produit , entre la personne dont vous me parlez et le Suisse l , une scène très désagréable.

Vous avez , permettez-moi de vous le dire , écrit un peu sèchement à une personne qui vous aimait et qui vous estimait. Vous lui avez fait sentir qu'elle avait un tort humiliant dans une affaire où elle croyait s'être conduite avec générosité ; elle en a été sensiblement affligée. Si j'avais pu vous écrire plus tôt ce que je vous écrivis en arrivant à La Haye , si j'avais été h portée d'obtenir de vous que vous fissiez quelques pas , toujours honorables à un homme , et que son amitié pour vous avait mérités , je n'aurais pas aujourd'hui le chagrin d'apprendre ce que vous m'apprenez. J'en ai le cœur percé ; mais, encore une fois , je ne crois pas que ce que vous me mandez puisse vous faire tort. On aura sans doute outré les rapports qu'on vous aura faits ; les termes que vous soulignez sont incroyables. N'y ajoutez point foi , je vous en conjure. Donnezmoi un exemple de philosophie ; croyez que je parlerai comme il faut , que je vous rendrai , que je vous ferai rendre la justice qui vous est due ; fiezvous à mon cœur. Je vous étonnerai peut-être quand je vous dirai que je n'ai pas su un mot de la querelle du Suisse à Paris. Soyez tout aussi convaincu que vous m'apprenez de tout point la première nouvelle d'une chose mille fois plus cruelle. Je vous conjure, encore une fois, de mêler un peu de douceur à la supériorité de votre esprit. Il est impossible que la personne dont vous me parlez ne se rende h la raison et à ma juste douleur. Soyez sûr que jeeonservo pour vous la plus tendre estime , que je n'y ai jamais manqué, et que vous pouvez disposer entièrement de moi. A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT. A Bruxelles , le 90 d'août. Rien nem'a tant flatté depuis long-temps, monsieur , que votre souvenir et vos ordres. Vous < Il s'agit ici d'une discussion entre madame du Châtelet et Kocnig, qui, dans un voyage en France, s'était chargé de lui expliquer la philosophie leibnitzienne M. de Maupertuis avait pris le parti de Koenlg. K. — C'est ce même Kocnig que Maupertuis fit condamner comme faussaire en 1759 , par l'académie de Berlin, érigée ridiculement en tribunal criminel. Digitized by Google

ANNEE 4740. 57T croyez bien que j'ai reçu M. Du Molard comme un homme qui m'est recommandé par vous. Je n'ai pu lui rendre encore que de petits soins , mais j'espère lui rendre bientôt de plus grands services. Il sera heureux si , n'étant pas auprès de vous , il peut être auprès d'un roi qui pense comme vous , qui sait qu'il faut plaire , et qui en prend tous les moyens. Sa passion dominante est de faire du bien , et ses autres passions sont tous les arts. C'est un philosophe sur le trône ; c'est quelque chose de plus , c'est un homme aimable. M. de Maupertuis est allé l'observer ; mais je ne l'envie point. Je passe ma vie avec un être supérieur , à mon gré , aux rois , et même à celui-là. J'ai été très aise que M. de Maupertuis ait vu madame du Châtelet. Ce sont deux astres (pour parler le langage newtonien) qui ne peuvent se rencontrer sans s'attirer. Il y avait de petits nuages qu'un moment de lumière a dissipés. Pour le livre de madame du Châtelet , dont vous me parlez , je crois que c'est ce qu'on a jamais écrit de mieux sur la philosophie de Leibnitz. Si les cœurs des philosophes allemands se prennent par la lecture, les Voifûs, les Hanscibus et les Thummingius seront tous amoureux d'elle sur son livre, et lui enverront, du fond delà Germanie , les lemmes et les théorèmes les plus galants ; mais je suis bien persuadé qu'il vaut mieux souper avec vous que d'enchanter le Nord ou de le mesurer. Je prends la liberté de vous envoyer une Epître au roi de Prusse , que mon cœur m'a dictée , il y a quelque temps , et que je souhaite que vous lisiez avec autant d'indulgence que lui. Si madame du Deffand, et les personnes avec lesquelles vous vivez, daignaient se souvenir que j'existe, je vous supplierais de leur présenter mes respects. Ne douiez pas des sentiments qui m'attachent à vous pour la vie. A M. DE LA NOUE , DIRECTEUR DE LA COMEDIE, A DOUAI. A Bruxelles , ce 90 août. Il y a long-temps, mon cher monsieur , qu'une parfaite estime m'a rendu votre ami. Cette amitié est bien fortifiée par votre lettre. Vous pensez aussi bien en prose qu'en vers , et je ferai certainement usage des réflexions que vous avez bien voulu me communiquer. J'espère toujours que quand le plus aimable roi de l'univers sera un peu fixé dans sa capitale , il mettra la tragédie et la comédie françaises au nombre des beaux-arts qu'il fera fleurir. Il n'en protège aucun qu'il ne connaisse ; il est juge éclairé du mérite en tout genre. Je crois que je ne pourrais jamais mieux le servir qu'en lui procurant un homme d'esprit et de talents , aussi estimable par son caractère que par ses ouvrages , et seul capable peut-être de rendre à son art l'honneur et la

considération que cet art mérite. Berlin va devenir Athènes ; je crois que le roi pensera comme les Périclès et les autres Athéniens, qui honoraient le théâtre et ceux qui s'y adonnaient, et qui n'étaient point assez sots pour ne pas attacher une juste estime à l'art de bien parler en public. Si je suis assez heureux pour procurer à sa majesté un homme tel que vous , je suis très sûr qu'il ne vous considérera pas seulement comme le chef d'une société destinée au plaisir , mais comme un auteur, et comme un homme digne de ses attentions. Si les choses prennent un autre tour , si l'amour de votre patrie vous empêche d'aller à la cour d'un roi que tous les gens de lettres veulent servir, ou si quelqu'un lui donne une autre idée , ou s'il n'a point de spectacle , je féliciterai la France de vous garder. Je me flatte que j'aurai bientôt le plaisir de vous entendre à Lille. Mandez-moi , je vous prie , si vous pourriez y être vers le 1^{er} septembre. J'ai mes raisons , et ces raisons sont principalement l'estime et l'amitié avec lesquelles je compte être toute ma vie , monsieur , votre , etc. A M. LE COMTE DE CAYLUS. Bruxelles, le 91 août J'ai reçu , monsieur , l'ambulant Bibliothèque orientale que vous avez eu la bonté de m'adresser. M. Du Molard saurait encore plus d'hébreu , de chaldéen , qu'il ne me ferait jamais autant de plaisir que m'en ont fait les assurances que vous m'avez données, en français , de la continuation de vos bontés. Soyez très sûr que j'emploierai mon petit crédit à faire connaître un homme que vous favorisez , et qui m'en paraît très digne. Il est aimable , comme s'il ne savait pas un mot de syriaque : je me suis bien douté que c'était un homme de mérite , dès qu'il m'a dit être porteur d'une lettre de vous. En vérité vous ôtez un homme charmant , vous protégez tous les arts , vous encouragez toute espèce de mérite ; il semble que vous soyez né à Berlin. Du moins il me semble qu'on ne suit guère votre exemple à la cour de France. Je vous avertis que, tant qu'on n'emploiera son argent qu'à bâtir ce monument de mauvais goût qu'on nomme Saint-Sulpice, tant qu'il n'y aura pas de belles salles de spectacle , des places , des marchés publics magnifiques à Paris , je dirai que nous tenons encore à la barbarie :

578 CORRESPONDANCE. « Hodieque waneit vestigia ruris. •
HoR., lib. ufep. i, v. 160. La campagne , en France , est abîmée , et les villes
peu embellies ; c'est h vous à représenter à qui il appartient ce que les
Français peuvent faire, et ce qu'ils ne font pas ; il semble que vous méritiez
de naître dans un plus beau siècle. Nous avons un Bouchardon , mais nous
n'avons guère que lui ; je me flatte que vous inspirerez le goût à ceux qui
ont le bonheur ou le malheur d'être en place ; car , sans cela, point de beaux-
arts en France. Pour moi , dans quelque pays que je sois, je vous serai
toujours, monsieur, bien tendrement attaché ; je vous regarderai comme
celui que les artistes en tout genre doivent aimer , et celui auquel il faut
plaire. Je vous remercie mille fois de ce que vous me dites au sujet d'un
ministre 1 dont j'ai toujours estimé la personne , sans autre but que celui de
lui plaire ; son suffrage et ses bontés me seront toujours chers. Il est vrai
qu'avec la bienveillance singulière , j'oserai dire avec l'amitié dont
m'honore un grand roi , je ne devrais pas rechercher d'autre protection ,
mais je ne vivrai jamais auprès de ce roi aimable ; un devoir sacré m'arrête
dans des liens que je ne comprends point. Telle est ma destinée que l'amitié
m'attache h un pays qui me persécute. J'aurai donc toujours besoin de
trouver dans votre ami un rempart contre les hypocrites et contre les sots,
que je bais autant que je vous aime. Madame du Châtelet vous fait bien des
compliments. Vous savez , monsieur, avec quelle estime respectueuse et
quel tendre attachement je serai toute ma vie , votre , etc. A M. THIERIOT.
A Bruxelles , le 6 d'août. Comme je ne connais aucun cérémonial , Dieu
merci , je n'ai jamais imaginé qu'il y en eût dans l'amitié , et je ne conçois
pas comment vous vous plaignez du silence d'un solitaire qui , retiré loin de
Paris et de la persécution, ne peut avoir rien à mander , tandis que vous , qui
êtes au centre des arts et des agréments , ne lui avez pas écrit une seule fois
dans le temps qu'il paraissait avoir besoin de la consolation de ses amis. Je
n'avais pas besoin de cette longue interruption de votre commerce pour en
sentir mieux le prix ; mais , si la première loi de l'amitié est de la cultiver ,
la seconde loi est de pardonner quand on a manqué à la première. Mon cœur
est toujours le même , quoique vos faveurs soient inégales. Je ne sais ni •
M. de Mauvca » vous oublier , ni m'accoutimer à votre oubli , ni vous le
trop reprocher. L'homme dont vous me parlez me sera cher par deux
raisons, parce qu'il est savant et qu'il vient de votre part ; mais j'ai peur de
l'avoir manqué en chemin. J'étais à La Haye pour une petite commission ;

j'en revins hier au soir ; je trouvai votre lettre du 20 juillet à Bruxelles ; j'appris qu'un Français , qui allait à Berlin , m'avait demandé ici en passant, et je juge que c'est ce M. Du Molard. Le roi aime toutes les sortes de littérature et de mérite , et les encourage toutes. Il sait qu'il y a d'autres talents dans le monde que celui de mesurer des courbes. Il est comme le Père céleste ; in domo ejus mansiones multæ sunt. Je ne sais si ma retraite me permettra d'être fort utile auprès de lui aux beaux-arts qu'il protège. L'amitié qui m'est sacrée me privera du bonheur de vivre à sa cour, et m'empêchera de le regretter. Plusses lettres me l'ont fait connaître, et plus je l'admire. Il est né pour être , je ne dis pas le modèle des rois , cela n'est pas bien difficile , mais le modèle des hommes. Il connaît l'amitié , et , soit dit sans reproche , il me donne de ses nouvelles plus souvent que vous. M. de Maupertuis va honorer sa cour; c'est quelque chose de mieux que Platon , qui va trouver un meilleur roi que Denis; il vient d'arriver à Bruxelles , et va de là à Wesel ou à Clèves ; il y trouvera bientôt le plus aimable roi de la terre, entouré de quelques serviteurs choisis qu'il appelle ses amis , et qui méritent ce titre. Ses sujets et les étrangers le comblent de bénédictions. Tout le monde s'embrassait à son retour dans les rues de Berlin ; tout le monde pleurait de joie. Plus de trente familles , que la rigueur du dernier gouvernement avait forcées d'aller en Hollande , ont tout vendu pour aller vivre sous le nouveau roi. Le petit-fils du premier ministre de Saxe , qui a cinquante mille florins de revenu , me disait ces jours passés : a Je n'aurai jamais d'autre maître que le roi de Prusse; je vais « m'établir dans ses états. » Il n'a encore perdu aucune journée , il fait des heureux ; il respecte même la mémoire de son père ; il l'a pleuré, non par ostentation de vertu , mais par l'excès de son bon naturel. Je bénis l'Auteur de la nature d'être né dans le siècle d'un si bon prince. Peut-être son exemple donnera de l'émulation aux autres souverains. Adieu , rougissons de n'être pas aussi vertueux que lui , et de ne pas cultiver assez l'amitié , la première des vertus dont un roi donne l'exemple aux hommes. Digitized by Google

ANNEE 4740. A M. DE MÀUPERTUIS. A Bruxelles, le 39 d'août; la troisième année depuis la terre aplatie. Comment diable vouliez-vous , mon grand philosophe, que je vous écrivisse à Wescl ? Je vous en croyais parti pour aller trouver le roi des sages sur sa route. J'ai appris qu'on était si charmé de vous avoir dans ce bouge fortifié, que vous devez vous y plaire ; car qui donne du plaisir en a. Vous avez déjà vu l'ambassadeur rebondi du v plus aimable monarque du monde. M. de Camas est sans doute avec vous. Pour moi, je crois que c'est après vous qu'il court. Mais vraiment , à l'heure que je vous parle , vous êtes auprès du roi. Le philosophe et le prince s'aperçoivent déjà qu'ils sont faits l'un pour l'autre. Vous direz avec M. Algarotti : *Faciamus hic tria tabernacula* ; pour moi, je ne puis faire que *duo tabernacula*. Sans doute je serais avec vous si je n'étais pas à Bruxelles , mais mon cœur n'en est pas moins à vous , et n'en est pas moins le sujet du roi qui est fait pour régner sur tout être pensant et sentant. Je ne désespère pas que madame du Châtelet ne se trouve quelque part sur votre chemin; ce sera une aventure de conte de fées ; elle arrivera avec raison suffisante , entourée de wonades *. Elle ne vous aime pourtant pas moins , quoiqu'elle croie aujourd'hui le monde plein, et qu'elle ait abandonné si hautement le vide. Vous avez sur elle un ascendant que vous ne perdrez jamais. Enfin , mon cher monsieur , je souhaite aussi vivement qu'elle de vous embrasser au plus tôt. Je me recommande à votre amitié dans la cour digne de vous , où vous êtes. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Bruxelles. Voici , mon cher ami , un secret que je vous confie. M. de Champbonin doit vous envoyer , de ma part, un paquet qui sera bientôt suivi d'un autre. Le tout est un manuscrit singulier, composé par un homme plus singulier encore. On ne pourra point avoir de privilège pour ma Philosophie, dont je vous prie de presser l'impression, et il n'en faudra pas demander ; mais on en obtiendra aisément pour le manuscrit que j'envoie. C'est , comme vous le verrez , la réfutation de Machiavel ; elle est d'un homme qui tient un des plus grands rangs dans l'Europe , et qui , par son nom seul , quand il sera connu , fera la fortune de la philosophie de Leibnitz que madame du Châtelet avait expliquée dans ses Institutions de physique. K. du libraire. Vous pouvez transiger avec Prault fils ; mais il ne faudra pas moins qu'un bon marché de mille écus , dont le dixième, s'il vous plaît, sera pour vous. Je n'ai nulle part ni au manuscrit ni au profit; je remplis seulement ma mission , et je charge votre amitié de cette petite

négociation typographique ; et si , après cela , il m'est permis de venir au temporel , je vous demanderai des nouvelles de ma pension , et vous observerai que M. deGuébriant me doit dix années entières. C'est beaucoup pour lui , et trop pour moi. Pensez à cela , mon cher abbé. A M. DE MAUPERTUIS. A La Haye , ce 18 de septembre. Je vous sers , monsieur, plus tôt que je ne vous Pavais promis; et voilà comme vous méritez qu'on vous serve. Je vous envoie la réponse de M. Smith; vous verrez de quoi il est question. Quand nous partîmes tous deux de Cleves, et que vous prîtes à droite, et moi à gauche , je crus être au jugement dernier, où le bon Dieu sépare ses élus des damnés. Divus Federicus vous dit : Asseyez-vous à ma droite, dans le paradis de Berlin ; et à moi : Allez, maudit, en Hollande. Je suis donc dans cet enfer flegmatique , loin du feu divin qui anime les Frédéric, les Maupertuis, les Algarotti. Pour Dieu, faites-moi la charité de quelques étincelles dans les eaux croupissantes où je suis morfondu. Instruisez-raoi de vos plaisirs , de vos desseins. Vous verrez sans doute M. de Valori ; présentez-lui , je vous en supplie , mes respects. Si je ne lui écris point , c'est que je n'ai nulle nouvelle à lui mander ; jo serais aussi exact que je lui suis dévoué , si mon commerce pouvait lui être utile ou agréable. Voulez-vous que je vous envoie quelques livres? Si je suis encore en Hollande, à la réception de vos ordres, je vous obéirai sur-le-champ. Je vous prie de ne me pas oublier auprès de M. deKai-r serling. Mandez-moi, je vous prie, si l'énorme monade de Volffius argumente à Marbourg, à Berlin , ou à Halle. Adieu, monsieur ; vous pouvez m'adresser vos ordres à La Haye. Ils me seront rendus partout où je serai, et je serai par toute terre à vous pour, jamais. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. A La Haye , le 3 d'octobre. Mon cher ami, dont l'imagination et la probité, font honneur aux lettres, vous m'avez bien prévenu ; j'allais vous écrire et vous dire combien

380 CORRESPONDANCE. j'ai été lâche de ne point vous trouver ici. On m'avait assuré que vous logiez chez celui 'que vous avez enrichi. J'y ai volé : on vous a dit h Stuttgart. Que ne puis-je y aller ! Je suis accablé d'affaires, je ne pourrai y être que quatre ou cinq jours encore ; il faudra que je retourne d'ailleurs incessamment à Bruxelles ; mais vous , pourquoi aller en Suisse? Quoi il y a un roi de Prusse dans le monde! quoi ! le plus aimable des hommes est sur le trône ! les Algarotti, les Wolff, les Maupertuis, tous les arts y courent en foule, et vous iriez en Suisse! Non, non, croyez-moi, établissez-vous à Berlin ; la raison, l'esprit, la vertu, y vont naître. C'est la patrie de quiconque pense ; c'est une belle ville , un climat sain ; il y a une bibliothèque publique que le plus sage des rois va rendre digne de lui. Où trouverez-vous ailleurs les mêmes secours en tout genre? Savez-vous bien que tout le monde s'empresse à aller vivre sous le Marc-Aurèle du Nord? J'ai vu aujourd'hui un gentilhomme de cinquante mille livres de rente , qui m'a dit : Je n'aurai point d'autre patrie que Berlin , je renonce à la mienne, je vais m'établir là , il n'y aura pas d'autre roi pour moi. Je connais un très grand seigneur de l'Empire qui veut quitter sa sacrée majesté pour V humanité du roi de Prusse. Mon cher ami , allez dans ce temple qu'il élève aux arts. Hélas ! je ne pourrai vous y suivre, un devoir sacré m'entraîne ailleurs. Je ne peux quitter madame du Châtelet, à qui j'ai voué ma vie , pour aucun prince, pas même pour celui-là ; mais je serai consolé si vous faites une vie douce dans le seul pays où je voudrais être , si je n'étais pas auprès d'elle, l'auprès m'a appris vos arrangements. Je vous en fais les plus tendres compliments ; que ne puis-je avoir l'honneur de vous embrasser ! Adieu , mon cher haac ; vis content et heureux. Si vous avez quelque chose à m'apprendre de votre destinée , écrivez à Bruxelles. Adieu , mon aimable et charmant ami. A M. TUIEROT. A La Haye, octobre. Mon cher ami, je reçois votre lettre. Vous serez content, au plus tard, au mois de juin. Vous avez affaire à un roi qui est réglé dans ses finances comme un géomètre , et qui a toutes les vertus. Ne vous mettez point dans la tête les choses dont vous me parlez. Continuez à bien servir le plus aimable monarque de la terre, et à aimer vos anciens amis d'une amitié ferme et courageuse , qui ne cède point aux insinuations de ceux qui cherchent à extirper dans le cœur des autres une ' Pan pie, son libraire. K. vertu qu'ils n'ont point connue dans le leur. Enfin le roi de Prusse a accepté le présent que je lui ai voulu faire de M. Du Molard. Annoncez lui cette bonne

nouvelle. M. Jordan vous mandera les détails , s'il ne les a déjà mandés. Voici de la graine des Périclès et des Laelius ; c'est un jeune républicain d'une famille distinguée dans sa patrie , et qui lui fera honneur par lui-même. Il desire de voirh Paris des hommes cl des livres ; vous pouvez lui procurer ce qu'il y a de mieux dans ces deux espèces. « Scribe tui gregi » hune , et fortem crode bouuntque. « Hor., liv. i, ep. rx, v. i3. Je vous embrasse , etc. A M. LE MARÉCHAL DE BROGLIE *. A La Haye, au palaU du roi de Prusse, ce <7 octobre. Monseigneur, il m'est venu trouver ici un jeune homme d'une figure assez aimable , quoique petite; portant ses cheveux , ayant l'air vif, une petite bouche, et paraissant âgé de vingt-trois à vingt-quatre ans. Il se nomme M. de Champflour, et se dit garçon-major et lieutenant dans le régiment de Luxembourg, actuellement en garnison dans votre citadelle de Strasbourg. Il sc flatte de n'être pas oublié de vous , monseigneur, et il dit que monsieur son père , qui a l'honneur d'ôlrc connu de vous, pourra être touché de son état , si vous voulez bien le protéger. Il me paraît daus la plus grande misère, chargé d'une femme grosse, et accablé de sa misère et de celle de sa femme. Il vient tous les jours ici tant d'aventuriers, que je ne peux lui rien donner, ni le recommander à personne , sans avoir auparavant votre agrément. S'il était vrai que son père, pour lequel je prends la liberté de joindre ici une lettre , voulût faire quelque chose en sa faveur, je lui ferais avancer ici de l'argent. Je ne le connais que par le malheur de son état, qui l'a forcé à se découvrir à moi. Je saisis cette occasion pour vous renouveler les assurances du profond respect avec lequel je serai toute ma vie , monseigneur , votre. . . Voltaire. Me serait-il permis de présenter mes respects a madame la maréchale? ' François-Marie de Broglie, né le if janvier <671, maréchal de France le <4 juin <734, nommé au commandement général de l'Alsace en <739, créé duc en juin <74i, mort au mois de mal <745. — Quand Frédéric 11 alla à Strasbourg , sous le nom du comle ou baron du Four, au mois d'auguste <740, ce fut chez le maréchal de Broglie qu'il dîna , et qu'il fut déllnitivcmnt reconnu, malgré ses précautions pour oc pas l'être. DjgitizedJj^Google

ANNEE A M. DE CAMAS , AMBASSADEUR DU ROI DR PRUSSB. A La Haye, ce 18 d'octobre. Monsieur, les jansénistes disent qu'il y a des commandements de Dieu qui sont impossibles. Si Dieu ordonnait ici que l'on supprimât VAnti-Mai ehiavel , les jansénistes auraient raison. Vous Terrez , monsieur, par la lettre ci-jointe , au dépositaire du manuscrit , la manière dont je me suis conduit. J'ai senti , dès le premier moment , que l'arfaire était très délicate , et je n'ai fait aucun pas sans être éclairé du secrétaire de la légation de Prusse h La Haye, et sans instrnre le roi de tout. J'ai toujours représenté ce qui était , et j'ai obéi à ce qu'on voulait. Il faut partir d'où l'on «st. Van Duren ayant imprimé , sous deux titres différents VAnti-Machiavcl, et le livre étant très défiguré, de la part du libraire, et assez dangereux en quelques pays , par le tour malin qu'on peut donner à plus d'une expression , j'ai cru qu'on ne ponvait y remédier qu'en donnant l'ouvrage tel que je l'ai déposé à La Haye , et tel qu'il ne peut déplaire , je crois , à personne. Avant même de faire cette démarche , j'ai envoyé à sa majesté une nouvelle copie manuscrite de son ouvrage, avec ces petits changements que j'ai cru que la bienséance exigeait. Je lui ai envoyé aussi un exemplaire de l'édition de van Duren. S'il veut encore y corriger quelque chose, ce sera pour une nouvelle édition ; car vous jugez bien qu'on s'arrache le livre dans toute l'Europe. En général , on en est charmé (je parle de l'édition de van Duren même) ; les maximes qui y sont répandues ont plu infiniment ici à tous les membres de l'état et à la plupart des ministres. Mais il faut avouer qu'il y a aussi quelques ministres qui en sont révoltés, et c'est pour eux et pour leurs cours que j'ai fait la nouvelle édition ; car ce livre, qui est le catéchisme de la vertu , doit plaire dans tous les étals et dans toutes les sectes, à Rome comme à Genève , aux jésuites comme aux jansénistes , à Madrid comme à Londres. Je vous dirai hardiment , monsieur, que je fais plus de cas de ce livre que des Césars de l'empereur Julien et des Maximes de Marc-Aurèle. Je trouve bien des gens de mon sentiment ; et tout le monde admire qu'un jeune prince de vingt-cinq ans aitemployé ainsi un loisir que les autres princes et les autres hommes n'occupent que d'amusements dangereux ou frivoles. Enfin, monsieur, la chose est faite ; il l'a voulu, il n'y a qu'à la soutenir. J'ai tout lieu d'espérer que la conduite du roi justifiera en tont YAntiMaehiavel du prince. J'en juge par ce qu'il me 1740. 581 fait l'honneur de m'écrire, du 7 octobre, au sujet d'nersfal : « Ceux qui ont cru que je voulais garder le «

comté de Horn, au lieu d'Herstal, ne m'ont pas « connu. Je n'aurais eu d'autres droits sur Horn « que ceux que le plus fort a sur les biens du « plus faible. » Un prince qui donne à la fois ces exemples de justice et de fermeté ne sera-t-il pas respecté dans toute l'Europe? que! prince ne recherchera pas son amitié? Enfin, monsieur, il vous aime, et vous l'aimez ; il connaît le prix de vos conseils , c'est assez pour me répondre de sa gloire. Je crois qu'il est né pour servir d'exemple à la nature humaine; et sûrement il sera toujours semblable à lui-même, s'il croit vos conseils. Je ne lui suis attaché par aucun intérêt; ainsi rien ne m'aveugle. Ce sera au temps à décider si j'ai eu raison ou non de lui donner les surnoms de Titus et de Trajan. Je me destine à passer mes jours dans une solitude , loin des rois et de toute affaire ; mais je ne cesserai jamais d'aimer le roi de Prusse et M. de Camas. Ces expressions sont un peu familières ; le roi les permet , permettez-les aussi , et souffrez que je ne distingue point ici le monarque du ministre. Je suis pour toute ma vie, monsieur, avec tous les sentiments que je vous dois , etc. A M. DE CIDEVILLE. A La Haye, au palais du roi de Prusse, le 18 d'octobre. Voici mon cas , mon très aimable Cideville. Quand vous m'envoyâtes, dans votre dernière lettre , ces vers parmi lesquels il y en a de charmants et d'inimitables pour notre Marc-Aurèle du Nord , je me proposais bien de lui en faire ma cour. Il devait alors venir à Bruxelles incognito ; nous l'y attendions ; mais la ûèvro quarte , qu'il a malheureusement encore, déranga tous ces projets. Il m'envoya un courrier à Bruxelles , et je partis pour l'aller trouver auprès de Clèves. . C'est là que je vis un des plus aimables hommes du monde , un homme qui serait le charme de la Société, qu'on rechercherait partout, s'il n'était pas roi ; un philosophe sans austérité , rempli de douceur, de complaisance , d'agréments , ne se souvenant plus qu'il est roi dès qu'il est avec ses amis, et l'oubliant si parfaitement qu'il me le faisait presque oublier aussi , et qu'il me fallait un effort de mémoire pour me souvenir que je voyais assis sur le pied de mon lit un souverain qui avait une armée de cent mille hommes. C'était bien là le moment de lui lire vos aimables vers ; madame du Châtelet , qui devait me les envoyer, ne l'a pas fait. J'étais bien fâché, et je te suis encore ; ils

582 CORRESPONDANCE. s'out à Biuxelles, el moi, depuis un mois, je suis à La Haye ; mais je vous jure bien fort que ia première chose que je ferai, eu revenant à Bruxelles , sera de les faire copier, et de les envoyer à celui qui eu est digne, et qui en sentira tout le prix. Soyez sûr que vous en aurez des nouvelles. Savez-vous bien ce que je fais à présent h La Haye? Je fais imprimer la réfutation de Machiavel, ouvrage fait pour rendre le genre humain heureux, s'il peut l'être, composé, il y a trois ans, par ce jeune prince, qui , dans un temps que les gens de son espece emploient à la chasse, se formait à la vertu et a l'art de régner. J'y ai joint une petite préface de ma façon , et cela était nécessaire pour prévenir deux éditions toutes tronquées, toutes défigurées, qui paraissent coup sur coup , l'une chez Meyer, à Londres , l'autre chez van Duren , a La Haye. Il faut que vous lisiez, mon cher ami, cet ouvrage digne d'un roi. Quelque Goth et quelque Vandale trouveront peut-être à redire qu'uu souverain ose si bien penser et si bien écrire ; ils regretteront les heureux temps où les rois signaient leur nom avec un monogramme, sans savoir épeler ; mais mon cher Cideville et tous les êtres pensants applaudiront. Je u'y sais autre chose que d'envoyer un exemplaire du livre à M. de Pontcarré , avec un autre pour vous dans le paquet. Et Mahomet; il est tout prêt. Quand, comment le faire tenir au meilleur de mes amis et de mes juges ? Je vous embrasse mille fois. \ A M. HELVÉTIUS, A PARIS. A La Haye , au palais du roi de Prusse, ce 47 d'octobre. Mon cher et jeune Apollon , mou poète philosophe, il y a six semaines que je suis plus errant que vous. Je comptais, de jour en jour, repasser par Bruxelles , et y relire deux pièces charmantes de poésie et de raison , sur lesquelles je vous dois beaucoup de points d'admiration , el aussi quelques points inlerrogants. Vous êtes le génie que j'aime , et qu'il fallait aux Français. 11 vous faut encore un peu de travail , et je vous réponds que vous irez au sommet du temple do la gloire par un chemin tout nouveau. Je voudrais bien, en attendant, trouver un chemin pour me rapprocher de vous. La Providence nous a tous dispersés ; madame du Châtelet est à Fontainebleau; je V9is peutêtre à Berlin ; vous voilà, je crois, en Champagne ; qui sait cependant si je ne passerai pas une partie de l'hiver h Cirey, et si je n'aurai pas le plaisir de voir celui qui est aujourd'hui nostri spes altéra Pindi. Ne 9eriez-vous pas à présent avec M . de BulTon? celui-là va encore à la gloire par d'autres chemins ; mais il va aussi au bonheur, il se porte à merveille. Le corps d'un athlète et l'ârae d'un sage , voilà ce qu'il

faut pour être heureux. A propos de sage, je compte vous envoyer incessamment un exemplaire de VAnti-Machiavel; l'auteur était fait pour vivre avec vous. Vous verrez une chose unique, un Allemaud qui écrit mieux que bien des Français qui se piquent de bien écrire ; un jeune homme qui pense en philosophe, et un roi qui pense en homme. Vous m'avez accoutumé, mon cher ami, aux choses extraordinaires. L'auteur de l'Anti-Machiavel et vous sont deux choses qui me réconcilient avec le siècle. Permettez-moi d'y mettre encore Emilie ; il ne la faut pas oublier dans la liste , et cette liste ne sera jamais bien longue. Je vous embrasse de tout mon cœur ; mon imagination et mon cœur courent après vous. A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT. La Haye , ce 51 octobre: Si le roi de Prusse était venu à Paris, monsieur, il n'aurait point démenti les charmes que vous trouvez dans les lettres qu'on vous a montrées, il parle comme il écrit. Je ne sais pas encore bien précisément s'il y a eu de plus grands rois , mais il n'y a guère eu d'hommes plus aimables. C'est un miracle de la nature que le fils d'un ogre couronné, élevé avec des bêtes, ait deviné, dans ses déserts , toute cette finesse et toutes ces grâces naturelles , qui ne sont à Paris que le partage d'un petit nombre de personnes, et qui font cependant la réputation de Paris. Je crois avoir déjà dit que ses passions dominantes sont d'être juste et de plaire. Il a été fait pour la société comme pour le trône ; il me demanda , quand j'eus l'honneur de le voir, des nouvelles de ce petit nombre d'élus qui méritaient qu'il fit le voyage de France ; je vous mis à la tête. Si jamais il peut venir en France, vous vous apercevrez que vous êtes connu de lui , et vous verrez quelque petite différence entre ses soupers et ceux que vous avez faits quelquefois , en France, avec des princes. Vous avez grande raison d'être surpris de ses lettres; vous le serez donc bien davantage de VAnti-Machiavel. Je ne suis pas pour que les rois soient auteurs; mais vous m'avouerez que, s'il y a un sujet digne d'être traité par un roi , c'est celui-là. Il est beau , à mon gré, qu'une main qui porte le sceptre compose l'antidote du venin qu'un scélérat d'Italien fait boire aux souverains depuis deux siècles ; cela peut faire un peu de bien à l'humanité , et certainement beaucoup d'honneur à la royauté. J'ai été presque seul d'avis qu'on imprime

Digitized by Google

ANNEE 1741. 385 mât cci ouvrage unique , car les préjugés ne me dominant en rien. J'ai été bien aise qu'un roi ait Tait ainsi , entre mes mains, serment à l'univers d'être bon et juste. Autant que je déteste et que je méprise la basse et infâme superstition, qui déshonore tant de détails, autant j'adore la vertu véritable ; je crois l'avoir trouvée et dans ce prince et dans son livre. S'il arrive jamais que ce roi trahisse des grands engagements, s'il n'est pas digne de lui-même, s'il n'est pas en tout temps un Marc-Aurèle , un Trajan , et un Titus , je pleurerai et je ne l'aimerai plus.

M. d'Argenson doit avoir reçu un Ami-Machiavel pour vous ; je vais en faire une belle édition ; j'ai été obligé de faire celle-ci à la hâte, pour prévenir toutes les mauvaises qu'on débite , et pour les étouffer. Je voudrais pouvoir en envoyer à tout le monde ; mais comment faire avec la poste? Reste à savoir si les censeurs approuvent ce livre, et s'il sera signé Passerat ou Chénier. J'aurais déjà pris mon parti de passer le reste de ma vie auprès de ce prince aimable, et d'oublier dans sa cour la manière indigne dont j'ai été traité dans un pays qui devait être l'asile des arts ; mais la personne qui vous a montré les lettres l'emporte sur celui qui les a écrites; et quoi que je puisse devoir à ce roi, jusqu'à présent le modèle des rois , je dois cent fois plus à l'amitié. Permettez-moi de vous compter toujours parmi ceux qui m'attachent à ma patrie, et que madame du Deffand ne pense pas que l'envie do lui plaire et d'avoir son suffrage sorte jamais de mon cœur. M. de Formont est-il à Paris? il est , comme vous le savez , du petit nombre des élus. Mes respects à quelli pochissimi signori, et surtout à vous , monsieur, qui ne m'avez jamais aimé qu'en passant, et à qui je suis attaché pour toujours. J'espère que Du Molard ne sera pas mal , et qu'il vous aura obligation toute sa vie. A M. LE CARDINAL DE FLEURI. A La Haye , le 4 novembre. Monseigneur, Je ne peux résister aux ordres réitérés de S. M. le roi de Prusse. Je vais pour quelques jours, faire ma cour à un monarque qui prend votre manière de penser pour son modèle. J'ai eu l'honneur de faire tenir à votre éminence un Ami-Machiavel, livre où l'on ne trouve que vos sentiments , et qui a, ainsi que votre conduite, le bonheur du monde pour objet. Quel que soit l'auteur de cet ouvrage, si votre éminence daignait me marquer qu'elle l'approuve, je suis sûr que l'auteur , qui est déjà plein d'estime pour votre personne, y joindrait l'amitié, et chérirait encore plus la nation dont vous faites la félicité. Je me flatte que votre éminence approuvera mon zèle , et qu'elle voudra bien me le témoigner par un mot

de lettre, sous le couvert de M. le marquis de Beauvau. Je suis , avec un profond respect , monseigneur , etc. Voltaire. A M. LE CARDINAL DE FLEURI. A Berlin , le 26 de novembre. J'ai reçu, monseigneur, voire lettre du J4, que M. le marquis de Reauvau m'a remise. J'ai obéi aux ordres que votre éminence ne m'a point donnés ; j'ai montré votre lettre au roi de Prusse. Il est d'autant plus sensible à vos éloges qu'il les mérite, et il me paraît qu'il se dispose à mériter ceux de toutes les nations de l'Europe. U est à souhaiter pour leur bonheur, ou , du moins , pour celui d'une grande partie , que le roi de France et le roi de Prusse soient amis. C'est votre affaire ; la mienne est de faire des vœux , et de vous être toujours dévoué avec le plus profond respect. A M. DE MAUPE.RTUIS. Potsdam , décembre. Etant obligé de quitter les rois et les philosophes, ou les philosophes et les rois, je vous recommande M. Du Molard comme Français et comme homme de mérite. Unissez-vous , je vous prie, avecM. Jordan, pour le présenter au roi par l'ordre duquel il est venu , et pour faire régler sa destinée ; la mienne sera de vous aimer toujours. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Bruxelles», ce 6 de janvier mi. Je suis arrivé à Bruxelles bien tard , mais le plus tôt que j'ai pu , mon cher ange gardien ; la Meuse , le Rhin et la mer m'ont tenu un mois en route. Ne pensez pas , je vous en prie , que le voyage de Silésie ait avancé mon retour ; quand on m'aurait offert la Silésie , je serais Ici. Il me semble qu'il y a une grande folio à préférer quelque chose au bonheur de l'amitié. Que peut avoir de plus celui à qui la Silésie demeurera? Je suis obligé de m'excuser de mon voyage à Berlin auprès d'un cœur comme le vôtre ; il était indispensable ; mais le retour l'était bien davantage. J'ai refusé au roi de Prusse deux jours de plus qu'il me demandait. Je ne vous dis pas cela

5-X4 CORRESPONDANCE. par vanité ; il n'y a pas de quoi se vanter ; mais il faut que mon ange gardien sache au moins que j'ai fait mon devoir. Jamais madame du Châtelet n'a été plus au-dessus des rois. A M. HELVÉTIUS, A PARIS. A Bruxelles, ce 7 de janvier. Mon cher rival , mon poète , mon philosophe , je reviens de Berlin, après avoir essuyé tout ce que les chemins de Vestphalie, les inondations de la Meuse, de l'Elbe et du Rhin , et les vents contraires sur la mer, ont d'insupportable pour un homme qui revoie dans le sein de l'amitié. J'ai montré au roi de Prusse votre épître corrigée ; j'ai eu le plaisir de voir qu'il a admiré les mêmes choses que moi, et qu'il a fait les mêmes critiques. Il manque peu de chose à cet ouvrage pour être parfait. Je ne cesserai de vous dire que, si vous continuez à cultiver un art qui semble si aisé , et qui est si difficile , vous vous ferez un honneur bien rare parmi les Quarante, je dis les quarante de l'académie comme ceux des fermes. Les Institutions de physique et l'Anti-Machiavel sont deux monuments bien singuliers. Se serait-on attendu qu'un roi du Nord et une dame de la cour de France eussent honoré à ce point les belles-lettres? Prault a dû vous remettre de ma part un Anti- Machiavel ; vous avez eu la Philosophie leibnizienne de la main de son aimable et illustre auteur. Si Leibnitz vivait encore , il mourrait de joie de se voir ainsi expliqué , ou de honte de se voir surpasser en clarté , en méthode , et en élégance. Je suis en peu de choses de l'avis de Leibnitz ; je l'ai même abandonné sur les forces vives ; mais , après avoir lu presque tout ce qu'on a fait en Allemagne sur la philosophie , je n'ai rien vu qui approche , à beaucoup près, du livre de madame du Châtelet. C'est une chose très honorable pour son sexe et pour la France. Il est peut-être aussi honorable pour l'amitié d'aimer tous les gens qui ne sont pas de notre avis , et même de quitter pour son adversaire un roi qui me comble de bontés , et qui veut me fixer h sa cour par tout ce qui peut flatter le goût, l'intérêt, et l'ambition. Vous savez , mon cher ami , que je n'ai pas eu gr mérite à cela , et qu'un tel sacrifice n'a pas me coûter. Vous la connaissez ; vous savez si on a jamais joint à plus de lumières un coeur plus généreux , plus constant , et plus courageux dans l'amitié. Je crois que vous me mépriseriez bien si j'étais resté h Berlin. M. Gresset , qui probablement a des engagements plus légers , rompra sans doute ses chaînes à Paris, pour aller prendre celles d'un roi à qui on ne peut préférer que madame du Châtelet. J'ai bien dit à sa majesté prussienne que Gresset lui plairait plus que moi , mais que je n'étais jaloux ni comme

auteur ni comme courtisan. Sa maison doit être comme celle d'Horace : « est locus uni- cuique suus. » Liv. i, sat. xx, r. 5i et 5a. Pour moi , il ne me manque à présent que mon cher Helvétius; ne reviendra-t-il point sur les frontières? n'aurai-je point encore le bonheur de le voir et de l'embrasser ?

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Bruxelles , le 8 janvier. J'arrive à Bruxelles, mon cher abbé; je vous souhaite la bonne année , et vous prie d'accepter un petit contrat de cent livres de rente foncière , que vous ferez remplir, ou de votre nom , ou de celui de la nièce que vous aimerez le mieux. Ce sera une petite rente dont vous la gratifierez , et qui lui sera affectée après ma mort. A monsieur votre frère , en attendant mieux , une gratification de cinquante pistoles. Ces articles passés , je vous prie de s'occuper un peu mes illustres débiteurs, tant Richelieu que Villars, d'Estaing , Guébriant, et autres seigneurs non payants. Je vais encore tirer sur vous, vous épuiser, et vous remercier du secret inviolable que vous gardez avec tout le monde , sans exception , sur la petite mense du philosophe que vous aimez , et qui vous aime infiniment.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, A PARIS. A Bruxelles, ce 8 de janvier. J'ai été un mois en route , monsieur, de Berlin à Bruxelles. J'ai appris , en arrivant , votre nouvel établissement et vos peines. Voilà comme tout est dans le monde. Les deux tonneaux de Jupiter ont toujours leur robinet ouvert ; mais enfin , monsieur, ces peines passent, parce qu'elles sont injustes , et l'établissement reste. J'en ai quitté un assez brillant et assez avantageux. On m'offrait tout ce qui peut flatter; on s'est fâché de ce que Je ne l'ai point accepté. Mais quels rois , quelles cours et quels bienfaits valent une amitié de plus de dix années ? A peine m'auraient-ils servi de consolation si cette amitié m'avait manqué. J'ai eu tout lieu , dans cette occasion , de me louer des bontés de M. le cardinal de Fleuri ;

Digitized by Google

383 ANNÉE 1741. mais il n'y a rien pour moi dans le monde que le devoir sacré qui m'arrête a Bruxelles. Plus je vis, plus tout ce qui n'est pas liberté et amitié me paraît un supplice. Que peut prétendre de plus le plus' grand roi de la terre? Voilà pourtant ce qui est inconnu des rois et de leurs esclaves dorés. Vos affaires vous auront-elles permis , monsieur, de lire un peu à tête reposée l'ouvrage du Salomon du Nord , et celui de la reine de Saba? Je ne doute pas du jugement que vous aurez porté sur les Institution s de physique; c'est assurément ce qu'on a écrit de meilleur sur la Philosophie de Leibnitz , et c'est une chose unique en son genre. Le livre du roi de Prusse est aussi singulier dans le sien ; mais je voudrais que vos occupations et vos bontés pour moi pussent vous permettre de m'en dire votre avis. J'oserais souhaiter encore que vous me marquassiez si on ne desire pas qu'après avoir écrit comme Antonin, l'auteur vive comme lui. Je voudrais enfin quelque chose que je pusse lui montrer. Il m'a parlé souvent de ceux qui font le plus d'honneur à la France; il a voulu connaître leur caractère et leur façon de penser; je vous ai mis à la tête de ceux dont on doit rechercher le suffrage. Il est passionné pour la gloire. Je l'ai quitté, il est vrai; je l'ai sacrifié, mais je l'aime; et, pour l'honneur de l'humanité , je voudrais qu'il fût à peu près parfait , comme un roi peut l'être. Le sentiment des hommes de mérite peut lui faire beaucoup d'impression. Je lui enverrais une page de votre lettre , si vous le permettiez. Son expédition de la Silésie redouble l'attention du public sur lui. Il peut faire de grandes choses et de grandes fautes. S'il se conduit mal , je briserai la trompette que j'ai entonnée. M. de Valori n'a pas à se plaindre de la façon dont le roi de Prusse pense sur lui ; il le regarde comme un homme sage et plein de droiture ; c'est sur quoi M. de Valori peut compter. Puisse-t-il rester longtemps dans cette cour! et puissent les couteaux qu'on aiguisé de tous côtés se remettre dans le fourreau 1 Mais qu'il y ait guerre ou paix , je ne songe qu'à l'amitié et à l'élude. Rien ne m'ôtera ces deux biens ; celui de vous être attaché sera pour moi le plus précieux. Il y a à Bruxelles deux cœurs qui sont à vous pour jamais. Mon respectueux dévouement ne finira qu'avec ma vie. A M. DE MAUPERTUIS. A Bruxelles, ce 19 «le janvier. M. Algarotti est comte; mais vous, vous êtes 41. marquis du cercle polaire , et vous avez a vous en propre un degré du méridien en France, et un en Laponie. Pour votre nom , il a une bonne partie du globe. Je vous trouve réellement un très grand seigneur. Souvenez-vous de moi dans votre gloire. Vous avez perdu ,

pour un temps , le plus aimable roi de ce monde; mais vous êtes entouré de reines , de margraves , de princesses , et de princes, qui composent une cour capable de faire oublier tout le reste. Je n'oublierai jamais cette cour; et je vous avoue que je ne m'attendais pas qu'il fallût aller à quatre cents lieues de Paris pour trouver la véritable politesse. Ne voyez-vous pas souvent M. de Kaiserling et M. de Poellnitz? Je vous prie de leur parler quelquefois de moi. Nous avons reçu des lettres de M. de Kaiserling qui nous apprennent le retour de sa santé. Peut-être est-il continuellement en Silésie ; n'irez-vous point là aussi ? Vous y seriez déjà, si la Silésie était un peu plus au nord. Adieu , monsieur ; quand vous retournerez au Midi , souvenez-vous qu'il y a dans Bruxelles deux personnes qui vous admireront et vous aimeront toujours. • A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Bruxelloi, ce 19 de janvier. Je reçois votre lettre, mon cher et respectable ami. Je veux absolument que vous soyez content de ma conduite et de Mahomet. Si vous saviez pourquoi j'ai été obligé d'aller à Berlin , vous approuveriez assurément mon voyage. Il s'agissait d'une affaire qui regardait la personne même qui s'est plainte. Elle était à Fontainebleau ; elle devait passer du temps à Paris , et j'avais pris mon temps si juste que, sans les accidents de mon voyage, les débordements des rivières, et les vents contraires , je serais retourné à Bruxelles avant elle. Ses plaintes étaient très injustes , mais leur injustice m'a fait plus de plaisir que les cours de tous les rois ne pourraient m'en faire. Si jamais je voyage, ce ne sera qu'avec elle et pour vous. J'ai reçu des lettres charmantes de Silésie. C'est assurément une chose unique qu'à la tête de son armée il trouve le temps d'écrire des lettres d'homme de bonne compagnie. Il est fort aimable, voilà ce qui me regarde ; pour tout le reste , cela ne regarde que les rois. Je vous avais écrit un petit billet jadis , dans lequel je vous disais - Il n'a qu'un défaut. Ce défaut pourra empêcher que les douze Césars n'aillent trouver le treizième. Le Knobelsdorf, qui les a vus à Paris, a soutenu qu'ils ne sont pas de Bernin ; et j'ai peur qu'on ne soit aisément de l'avis de celui qui ne veut 23

CORRESPONDANCE. pas qu'on les achète (ceci soit entre nous) ; Algarolli promet plus qu'il n'espère. Cependant , si on |H)uait prouver et bien prouver qu'ils sont de lier ni il , peut-être réussirait-on a vous en défaire dans celte cour. Mais quand sera-t-il chez lui? et qui peut prévoir le tour que prendront les affaires de l'Empire? Je songe , en attendant , à celles de Mahomet; et voici ma réponse 'a ce que vous avez la bonté de m'écrire. 1° Pour la scène du quatrième acte , il est aisé de supposer que les deux enfants entendent ce que dit Zopire ; cela même est plus théâtral et augmente la terreur. Je pousserais la hardiesse jusqu'à leur faire écouler attentivement Zopire; et, lorsqu'il dit : Si du lier Mahomet vous respectez le sort , je voudrais que Séide dît à Palmire : Tu l'eutends , il blasphème ; et que Zopire continuât : Accordez-moi la mort ; Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière. Il n'est pas douteux qu'il ne faille . dans le couplet de Zopire , supprimer le nom d'Hercide. Il dira : Hélas! si j'en croyais mes secrets sentiments, Si vous me conserviez mes malheureux entants, etc. Il me semble que par-la tout est sauvé. A l'égard du cinquième, aimeriez - vous que Mahomet tinit ainsi : Périssse mon empire , il est trop acheté ; Périssse Mahomet , son culte et sa mémoire ! A Omar : Ali! donne-moi la mort, mais sauve au moins ma gloire; Délivre-moi du jour ; mais cache à tous les yeux. Que Mahomet coupable est faible et malheureux. La critique du poison me parait très peu de chose. Il me semble que rieu n'est plus aisé que d'empoisonner l'eau d'un prisonnier. Il ne faut pas l'a de détails. Rien ne révolte plus que des personnages qui parlent h froid de leurs crimes. Il y a une scène qui m'embarrasse infiniment plus. C'est celle de Palmire et de Mahomet , au troisième acte. Vous sentez bien que Mahomet , après avoir envoyé Séide recevoir les derniers ordres pour un parricide , tout rempli d'un attentat et d'un intérêt si grand , peut avoir bien mau* 'aise grâce 'a parler long-temps d'amour avec une jeune innocente. Celle scène doit être très courte. Si Mahomet y joue trop le rôle de Tartufe cl d'amant, le ridicule est bien près. Il faut courir vite dans cet endroit-lk , c'est de la cendre brûlante. Voyez si vous êtes content de la scène telle que je vous l'envoie. Je suis fâché de n'avoir pu vous envoyer toute la pièce au net , avec les corrections ; les yeux seraient plus satisfaits, on verrait mieux le fil de l'ouvrage , on jugerait plus aisément. Ayez la bonté d'y suppléer; l'ouvrage est k vous plusqu'k moi. Voyez , jugez ; trouvez-vous enfin Mahomet jouable ? En ce cas , je crois qu'il faut le donner le lendemain des

Cendres ; c'est une vraie pièce de carême ; d'ailleurs , ce qui peut frapper dans cette pièce ira plus a l'esprit qu'au cœur. Il y a peu de larmes a espérer , k moins que Séide et Palmire ne se surpassent. L'impression que fait la terreur est plus passagère que celle de la pitié, le succès plus douteux ; ainsi j'aimerais bien mieux que Mahomet fût livré aux représentations du carême. On peut , après le petit nombre de représentations que ce temps permet , la retirer avec honneur ; mais , après Pâques , uous manquerons de prétexte. Il n'y a pas d'apparence que je vienne k Paris ni avant ni après Pâques. Après avoir quitté madame du Châtelet pour un roi , je ne la quitterai pas pour un prophète. Je in'en rapporterai a mon cher ange gardien. Il ne s'agira que de précipiter un peu les scènes de raisonnement , et de donner des larmes , de l'horreur et des attitudes k Grandval et k Gaussin. Mademoiselle Quinaultentend le jeu du théâtre comme tout le reste ; et , si vous vouliez honorer de votre présence une des répétitions , je n'aurais aucune inquiétude. Enfin , je remets tout entre vos mains , et je n'ai de volontés que les vôtres. Mésanges gardiens sont mes maîtres absolus. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Bruxelles, février Comptez sur mon amitié , mon cher abbé , quand il s'agira défaire valoir vos tableaux. Vous n'avez en ce genre que de la belle et bonne denrée. Le roi de Prusse aime fort les Watteau, les Lancretet les Patel *. J'ai vu tout cela chez lui; mais je soupçonne quatre petits Watteau qu'il avait dans son cabinet d'être d'excellentes copies. Je me souviens , entre autres , d'une noce de village où il y avait un vieillard en cheveux blancs très remarquable. Ne connaissez- vous point ce tableau? Tout fourmille eu Allemagne de copies qu'ou fait • Peintre» de paysage. Digitized by Google

5s7 ANNÉE «741. passer pour des originaux. Les princes sont trompés, et trompent quelquefois. ' Quand le roi de Prusse sera à Berlin , je pourrai lui procurer quelques morceaux de votre cahinet, et il ne sera pas trompé ; à présent il a d'autres choses en tête. Il m'a offert honneurs, fortune , agréments, mais j'ai tout refusé pour revoir mes anciens amis. Mettez-moi un peu , mon cher , au fil de mes affaires, que j'ai entièrement perdu, m'en rapportant toujours à vos hontes, et vous priant de donner à M. Berger une copie de ma lettre à milord Hervey. Je crois qu'il est bon que cette lettre soit connue; elle est d'un bon Français, et ce sont mes véritables sentiments sur Louis xiv et sur son siècle. Quelque chose qu'on dise à M. Berger sur le siècle et sur la lettre , dites-lui , vous , mon ami, de ne point perdre de temps pour l'imprimer. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Ce 90 février. Voilà, je crois, mon cher ange gardien, la seule occasion de ma vie où je pusse être fâché de recevoir une lettre de madame d'Argental! ; mais, puisque vous avez tous deux , au milieu de vos maux (car tout est commun) , la bonté de me dire où en est votre fluxion, ayez donc la charité angélique de continuer. Vous ôtez , en vérité, les seuls liens qui m'attachent à la France; j'oublie ici tout , hors vous , et je ne songe à Mahomet qu'à cause de vous. Que madame d'Argental daigne encore m'honorer d'un petit mot. Buvez-vous beaucoup d'eau ? Je me suis guéri avec les eaux du Weser, de l'Elbe, du Rhin et de la Meuse , de la plus abominable ophtalmie dont jamais deux yeux aient été affublés ; et cela , mon cher ange, en courant la poste au mois de décembre ; mais Je n'avais rien à redouter, Je revotais vers Emilie; Les saisons et la maladie Ont appris à me respecter. Elle s'intéresse à votre santé comme moi ; elle vous le dit par ma lettre , et vous le dira elle-même cent fois mieux. Je fais transcrire et retranscrire mon coquin de Prophète ; sachez que vous êtes le mien , et que tout ce que vous avez ordonné est accompli à la lettre, sans changer, comme dit l'autre , un iota à votre loi. Est-il vrai que le despotisme des premiers gentilshommes a dérangé la république des comédiens? La tribu Quinault quitte le théâtre ; c'est un grand événement que cela, et je crois qu'on ne parle à Paris d'autre chose. On dit ici les Prussiens battus par le général Brown; mais, pour battre une armée, il faut en avoir une , et le général Brown n'en a pas , que je sache. Et puis , qu'importe? quand Dufresne quitte, tout le reste n'est rien. Adieu , mon cher ami , mon conseil , mon appui , à qui je veux plaire. Que les rois s'échinent et s'entredaignent; mais portez-vous bien. A M. LE

COMTE D'ARGENTAL. Le 93 février. Vos yeux , mon cher et respectable ami , pourront-ils lire ce que vous écrivent deux personnes qui s'intéressent si tendrement à vous? Nous apprenons par monsieur votre frère le triste état où vous avez été; il nous flatte en même temps d'une prompte guérison. J'en félicite madame d'Argental, qui aura été sûrement plus alarmée que vous, et dont les soins auront contribué à vous guérir, autant, pour le moins, que ceux de M. Silva. Celle beauté" quo vous aimez, Et dont le souvenir m'est toujours plein de charmes, A sans doute éteint par ses larmes Le feu trop dangereux de vos yeux enflammés. Je vous renvoie, sur Mahomet et sur le reste , à la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à M. de Pont de Veyle. J'attendrai que vos yeux soient en meilleur état pour vous envoyer mon Prophète; mais j'ai peur qu'il ne soit pas prophète dans mon pays. Adieu ; je vous embrasse, songez à votre santé ; je sais mieux qu'un autre ce qu'il en coûte à la perdre. Adieu; jcsuisàvous pour jamais avec tous les sentiments que vous méconnaissez; je veut dire nous. Mille tendres respects à madame d'Argental. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Le 96 février. Comment se porte mon cher ange gardien? Je lui demande bien pardon de lui adresser, par monsieur son frère , un grimoire de physique ; heureusement vous ne fatiguerez pas vos yeux à le lire. Je vous prie de le donnera M. de Mairan; s'il en est content , il me fera plaisir de le lire à l'académie. Je suis absolument de son sentiment, et il faut que j'en sois bien pour combattre l'opinion de madame du Châtelet. Nous avons , elle et moi, de belles disputes dont M. de Mairan est la cause. Elle peut dire : Muita passa sum propter eum. Nous sommes ici tous deux une preuve qu'on peut fort bien se disputer sans se haïr. Le Prophète est tout prêt ; il ne demande qu'à partir pour être jugé par vous en dernier ressort. 25.

CORRESPONDANCE. 588 J'attends que vous ayez la bonté de m'ordonner par quelle voie vous voulez qu'il se rende à votre tribunal. Il n'est rien tel que de venir au monde à propos ; la pièce , toute faible qu'elle est , vaut certainement mieux que YAlcoran , et cependant elle n'aura pas le même succès. Il s'en faudra de beaucoup que je sois prophète dans mon pays ; mais , tant que vous aurez un peu d'amitié pour moi , je serai très content de ma destinée et de celle des miens. A M. DE CHAMPFLOUR, PERE. A Bruxelles , ce 5 mars, Vous êtes trop bon , mon cher monsieur ; j'ai reçu une lettre d'avis de M. Carrau qui m'aunonce l'arrivée de deux caisses de pâles d'Auvergne. M. du Châtelet n'est point ici ; mais madame du Châtelet, qui aime passionnément ces pâtes , vous remercie de tout son cœur. Je vous envoie un petit paquet qui ne contient pas des choses si agréables , mais qui vous prouvera quo je compte sur votre amitié, puisque je prends de telles libertés. C'est un recueil d'une partie de mes ouvrages , imprimé en Hollande. La beauté de l'édition est la seule chose qui puisse excuser la hardiesse de l'envoi : il est parti de Lille. Mon neveu, M. Denis, commissaire des guerres à Lille, a fait mettre le paquet au coche , adressé à Clermont en Auvergne. Si on faisait, h Paris, quelque difficulté , vous pourriez aisément la faire lever par un de vos amis. J'écris à monsieur votre fils; je partage , monsieur, avec vous et avec lui, la joie que je me flatte que sa bonne conduite vous donnera. Il vous aime , il est bien né , il a de l'esprit , il sent vivement ses torts et vos bontés ; voila de quoi faire son bonheur et le vôtre. Je remercie la Providence de m'avoir procuré l'occasion de rendre service h un père si digne d'être aimé, et à un honnête homme qui a pour amis tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. M. de La Granville, M. Carrau, ne parlent de vous qu'avec éloge et avec sensibilité. Je sais combien M. de Trudaine vous aime. Mettez-moi, monsieur, je vous en prie , au rang de vos amis , et comptez que je serai toute ma vie , avec une estime bien véritable , etc. Voltaire. A M. DE FORMOXT. A Bruxelles, le 3 mars. Furinont ! vous et les du Deffands , C'est-à-dire les agréments , L'esprit , les bons mois, l'éloquence ; Et vous, plaisirs qui valez tout. Plaisirs, je vous suivis par goût , Et les Newton par complaisance. Que m'ont servi tous ces efforts De notre incertaine science? Et ces carrés de la distance , Ces corpuscules , ces ressorts, Cet infini si peu traitable? Hélas ! tout ce qu'on dit des corps Rend-il le mien moins misérable? Mon esprit est-il plus heureux , Plus droit , plus éclairé, plus sage, Quand de René le songe-creux

J'ai lu le romanesque ouvrage ? Quand, avec l'oratorien , Je vois qu'en Dieu je ne vois rien? Ou qu'après quarante escalades Au château de la vérité , Sur le dos de Leibnitz monté, Je ne trouve que des monades? Ah! fuyez, songes imposteurs, Ennuyeuse et froide chimère ! Et puisqu'il nous faut des erreurs , Que nos mensonges sachent plaire. L'esprit méthodique et commun Qui calcule un par un donne un , S'il fait ce métier importun, C'est qu'il n'est pas né pour mieux faire. Du creux profond des antres sourds De la sombre philosophie Ne voyez-vous pas Émilie S'avancer avec les Amours? Sans ce cortège qui toujours Jusqu'à Bruxelles l'a suivie, Elle aurait perdu scs beaux jours Avec son Leibnitz, qui m'ennuie. Mon cher ami, voila comme je pense ; el', après avoir bien examiné s'il faut supputer la force motrice des corps par la simple vitesse, ou par le carré de cette vitesse , j'en reviens aux vers , parce que vous me les faites aimer. J'ose donc vous envoyer quatre volumes de rêveries poétiques. Je trouve qu'il est encore plus difficile d'avoir des songes heureux en poésie qu'en philosophie. Mahomet est un terrible problème à résoudre , et je ne crois pas que je sois prophète dans mon pays, comme il l'a été dans le sien. Mais si vous m'aimez toujours , je serai plus que prophète , comme dit l'autre. C'est l'opinion que j'ai de votre extrême indulgence qui me fait hasarder ces quatre volumes par le coche de Bruxelles. C'est h vous maintenant , mon cher ami , à vous servir de votre crédit, et à faire quelque brigue à la cour pour pouvoir retirer de la douane ce paquet qui pèse environ deux livres. Une de vos conversations avec madame du Deffand vaut mieux que tout ce qui est à la chambre syndicale des libraires. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Elle sait ce que vous valez , tout comme madame du Deffand Ce sont deux femmes bien Digitized b/ Google

ANNEE 4741. 389 «niables que ces deux femmes-là ! Adieu ,
mon cher ami. A M. WARMHOLTZ. A Bruxelles, il mars. Permettez-moi ,
monsieur , de vous faire ressouvenir de la promesse que vous avez bien
voulu me faire; ma reconnaissance sera aussi vive que vos bons offices me
sont précieux. Vous savez à quel point j'aime la vérité, et que je n'ai ni
d'autre but ni d'autre intérêt que de la connaître. Il ne vous en coûtera pas
quatre jours de travail de mettre quelques notes sur les pages blanches.
Cette histoire vous est présente; vous savez en quoi M. Nordberg diffère de
moi. Marquez -moi, je vous en conjure, les endroits où je me suis trompé ,
et procurez-moi le plaisir de me corriger. J'ai l'honneur d'être, etc. A M. DE
M AIRAIN. A Bruxelles, re 13 mon. Des savants digne secrétaire. Vous qui
savez instruire et plaire , Pardonnez à mes vains efforts. J'ai parlé des forces
des corps , Et je vous adresse l'ouvrage ; Et si j'avais , dans mon écrit ,
Parlé des forces de l'esprit , Je vous devrais le même hommage. Je vous
supplie , monsieur , quand vous aurez un moment de loisir , de me mander
si vous êtes de mon avis. Il se peut faire que vous n'en soyez point, quoique
je sois du vôtre, et que j'aie très mal soutenu une bonne cause. Madame du
Châtelet l'a mieux attaquée que je ne l'ai soutenue. Vous devriez troquer
d'adversaire et de défenseur. Mais nous sommes , elle et moi , très réunis
dans les sentiments de la plus parfaite estime avec laquelle je serai toute ma
vie, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. Voltaire A
MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL. A Bruxelles , le 13 mars. AU
TBB9 AUSABLB SBCBBTAIRB DK MOB ARGB GARDIEN. Près de
vous perdre la lumière. C'est doublement être accablé. Qui vous entend est
consolé; Mais celui qui, sachant vous plaire, Vous aime et vit auprès de
vous. Celui-là n'a plus rien à craindre ; Quoiqu'il perde, son sort rst doux,
Et les seuls absents sont à plaindre. Cependant il faut que mon cher et
respectable ami cesse d'être quinze-vingts , car encore faut-il voir ce quo
l'on aime. Quand il vous aura bien vue , madame , je vous ' demande en
grâce à tons deux de lire le nouveau Mahomet qui est tout prêt. Je l'ai
remanié , corrigé , repoli de mon mieux. Il est nécessaire qu'il soit entre vos
mains avant Pâques , si mon conseil ordonne qu'il soit joué cette année. Je
n'ai vu aucune des pauvretés qui courent dans Paris. Nous éludions de
vieilles vérités , et nous ne nous soucions guère des sottises nouvelles.
Madame du Châtelet a gagné , ces jours-ci, un incident très considérable de
son procès ; et elle l'a gagné à force de courage, d'esprit, et de fatigues.

Cela abrégera le procès de plus de deux ans; et toutes les apparences sont qu'elle gagnera le fond de l'affaire comme elle a gagné ce préliminaire. Alors, madame , nous irons vivre dans ce beau palais peint par Lebrun et Lesueur,et qui est fait pour être habité par des philosophes qui aient un peu de goût. Je ne sais pas encore si le roi de Prusse mérite l'intérêt que nous prenons à lui ; il est roi , cela fait trembler. Attendons tout du temps. Adieu ; je vous embrasse, mes chers anges gardiens. Madame du Châtelet vous aime plus que jamais. A M. DE CIDEVILLE. A Bruxelles, ce 13 mars.

Devers Pâque on doit pardonner Aux chrétiens qui font pénitence ; Je la fais ; un si long silence A de quoi me faire damner ; Donnez-moi plénière indulgence Après avoir, en grand courrier , Voyageé pour chercher un sage , J'ai regagné mon colombier, Je n'en veux sortir davantage; J'y trouve ce que j'ai cherché , J'y vis heureux , j'y suis caché. Le trône et son fier esclavage. Ces grandeurs dont on est touché , Ne valent pas notre ermitage. Vers les champs hyperboréen* J'ai vu des rois dans la retraite Qui se croyaient des Antouins ; J'ai vu s'enfuir leurs lions desseins Aux premiers sons de la trompette. Ils ne sont plus rien que des rois; Ils vont par de sanglants exploits Prendre ou ravager des provinces; L'ambition les a soumis.

500 CORRESPONDANCE. Moi , j'y renonce; adieu les princes; Il ne me faut que des amis. Ce sont surtout des amis tels que mon cher Cideville qui sont très au-dessus des rois. Vous me direz que j'ai donc grand tort de leur écrire si rarement ; mais aussi il faut m'écouter dans mes défenses. Malgré ces rois, ces voyages, malgré la physique, qui m'a encore tracassé ; malgré ma mauvaise santé , qui est fort étonnée de toute la peine que je donne à mon corps, j'ai voulu rendre Mahomet digne de vous être envoyé. Je l'ai remanié, refondu, repoli, depuis le mois de janvier. J'y suis encore. Je le quitte pour vous écrire. Enfin je veux que vous le lisiez tel qu'il est ; je veux que vous ayez mes prémices, et que vous méjugiez en premier et dernier ressort. La Noue vous aura mandé sans doute que nos deux Mahomet se sont embrassés à Lille. Je lui lus le mien ; il en parut assez content ; mais moi je ne le fus pas , et je ne léserai que quand vous l'aurez lu à tête reposée. Ce La Noue me paraît un très honnête garçon , et digne de l'amitié dont vous l'honorez. Il faut que mademoiselle Gautier ait récompensé en lui la vertu , car ce n'est pas à la figure qu'elle s'était donnée ; mais à la fin elle s'est lassée de rendre justice au mérite. Or , mandez-moi , mon cher ami , comment il faut s'y prendre pour vous faire tenir mon manuscrit. Je ne sais si vous avez reçu VAnti-Machiavel que j'envoyai pour vous à Prault le libraire , à Paris. Je le soupçonne d'être avec les autres dans la chambre infernale qu'on nomme syndicale. Il est plaisant que le Machiavel soit permis, et que l'antidote soit contrebande. Je ne sais pas pourquoi on veut cacher aux hommes qu'il y a un roi qui a donné aux hommes des leçons de vertu. Il est vrai que l'invasion de la Silésie est un héroïsme d'une autre espèce que celui de la modération tant prêchée dans l'Anti- Machiavel. La chatte, métamorphosée en femme, court aux souris , dès qu'elle en voit ; et le prince jette son manteau de philosophe et prend l'épée , dès qu'il voit une province hors de sa bienséance. Puis fiez-vous à la philosophie ! Il n'y a que la philosophe madame du Châtelet dont je ne me défie pas. Celle-là est constante dans ses principes, et plus fidèle encore à ses amis qu'à Leibnitz. A propos , monsieur le conseiller , vous saurez que ce philosophe a gagné un préliminaire de son procès, fort important, et qui paraissait désespéré. Son courage et son esprit l'ont bien aidée. Enfin je crois que nous sortirons heureusement du labyrinthe de la chicane où nous sommes. | Mais vous , que faites-vous ? où êtes-vous ? « Quæ circumvolitas agilis thyma ? » Hoa. , lib. x , ep- lu, v. a i . [Mandez un peu de vos

nouvelles au plus ancion et au meilleur de vos amis. Bonjour, mon très cher Cideville. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. j A M.

THIERIOT. Bruxcellej, 13 mari. J'allais vous écrire, lorsque jo reçois votro lettre du 9. Votre santé me parait toujours aussi faible que la mienne; mais avec ces deux mots ahstinc et sustinc , nous ne laissons pas de vivre. Après votre santé , c'est votre pension qui m'intéresse. Il est vrai qu'elle est de douze cents livres; mais comme j'ai toujours espéré que sa majesté l'augmenterait , je ne vous ai jamais accusé la somme. La Silésie fait grand tort à la reine de Hongrie et à vous ; mais vous aurez certainement votre pension, et je serai fort étonné si l'héritière des Césars reprend sa Silésie. 11 me semble que voici l'époque fatale de la maison d'Autriche , et super vestem suam miserunl sortem. M. de Mauperluis m'a mandé qu'il pourrait . faire un voyage. Jecroisque Du Molard reviendra aussi. Je ne doute pas que le roi de Prusse , en vous payant votre pension , ne vous paie les arrérages; et ma grande raison , c'est que la cliose est juste et digne de lui. J'aurai l'honneur d'écrire à M. des Alleurspour le remercier; je ne manquerai pas aussi de remercier M. de Poniatowski. Je vais écrire à l'abbé Moussinot pour qu'il fournisse un copiste ; mais , si vous en avez nn , vous pouvez l'employer, et faire prix. L'abbc Moussinot le paiera. Il n'y aura qu'à mettre les papiers dans un sac de procureur au coche de Bruxelles , le tout ficelé, non cacheté : cette voie est sure. On ne s'avise jamais de dérober ce qui n'est d'aucun usage. Je vous enverrai mon édition , moitié imprimée , moitié manuscrite , quand vous m'aurez dit comment il faut m'y prendre. Je n'ai que cet exemplaire-là. Je voudrais bien qu'on ne s'empressât point tant de m'imprimer. J'ai de quoi fournir une édition presque neuve. J'ai tout corrigé , tout refondu. Je vais travailler entièrement YHistoirc de Charles XII, non seulement sur les mémoires de M. de Poniatowski , mais sur V Histoire que M. Nordberg , chapelain de Chai les xu , va publier par ordre du sénat. Il faut donc me laisser un Digitized b/ Google

ANNÉE 4741. peu de temps. Je voudrais que lorsque j'aurai tout arrangé , et que je vous aurai mis en possession de ce que doit contenir l'édition nouvelle, vous vous en accommodassiez avecquelque libraire intelligent , afin que l'édition fût bien faite, et qu'elle pût vous être de quelque utilité. Je vous prie de demander k l'agent du roi de Prusse à qui je peux adresser à Hambourg une caisse pour madame la margrave de Bareulh , sœur du roi. Je ne veux pas l'envoyer par la poste, comme en usa une fois mousieur son frère, lequel m'envoya un jour je ne sais quoi , qui me coûta deux cents francs de port. Je suis fâché du départ de madame de Béranger. Je vous embrasse. Je vais faire réponse à Neauliue. A M. DE MAIRAN , A PARIS. Le U mars. Vous ôtes, mon cher monsieur, le premier ministre de la philosophie; il ne faut pas vous dérober un temps précieux. Je voudrais bien avoir fait en peu de paroles ; mais j'ai peur d'ôtre long, et j'en suis fâché pour nous deux , malgré tout le plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous. J'ai reçu votre présent ; je vous en remercie doublement , car j'y trouve amitié et instruction, les deux choses du monde que j'aime le mieux , et que vous me rendez cucorc plus chères. Parlons d'abord de madame du Châtelet , car cette adversaire-là vaut mieux que votre disciple. Vous lui dites , dans votre lettre imprimée , qu'elle n'a commencé sa rébellion qu'après avoir hanté les malintentionnés leibnitzieus. Non ; mon cher maître , pas un mot de cela , croyez-moi ; j'ai la preuve par écrit de ce que je vous dis. Elle commença à chanceler dans la foi un an avant de connaître l'apôtre des monades qui l'a pervertie, et avant d'avoir vu Jean Beruouilli, l'Us de Jean. La manière d'évaluer les forces motrices par ce quelles ne font point la révolta, liu très célèbre géomètre fut entièrement de son avis ; je n'en fus point , malgré toutes les raisons qui devaient me séduire. Tenez- m'en compte, si vous voulez; mais je regarde ma persévérance comme une li ès belle action. Madame du Châtelet vous répondra probablement. Je souhaite quelle ait une réplique , elle mérite que vous entriez un peu dans des détails instructifs avec elle. Je crois que le publie et elle y gagneront. Vous ferez comme les dieux d'Homère, qui, après s'ôtre battus, n'en reçoivent pas moins en commun l'encens des hommes. Voila 5f)| pour madame du Châtelet. Venons à votre serviteur. Premièrement, je vous déclare que je crois fermement a la simple vitesse multipliée par la masse. Mais , quand je dis qu'il faut l'appliquer au temps , je dis ce que le docteur Clarke dit le premier à Leibnitz ; et , quand je dis que deux pressions en deux temps

donnent deux de vitesse et quatre de force , je n'avouo rien dont les adversaires tirent avantage ; car je ne veux dire autre chose sinon que l'action est quadruple en deux temps. Je pourrais être mieux reçu qu'un autre a tenir ce langage, parce que je ne sais ce que c'est que cet être qu'on appelle force. Je ne connais qu' action, et je ne veux dire autre chose sinou que l'action est quadruple en un temps double , pour les raisons que vous savez. Mais , pour lever toute équivoque , je vous prierai de remettre mon Mémoire à M. l'abbé Moussinot , qui aura l'honneur de vous reudre cette lettre et qui bientôt aura celui de vous en présenter un autre plus court , dont vous ferez l'usage que votre discernement et vos bontés vous feront juger le plus convenable. J'ai relu votre Mémoire de \ 728 , et je le trouve, comme je l'ai toujours trouvé et comme il parait à madame du Châtelet , méthodique , clair , plein de finesse et de profondeur. J'y trouve de plus ce qu'elle n'y voit pas, que vous pouvez très bien évaluer la valeur des forces motrices par les espaces non parcourus. Votre supposition même paraît aussi recevable que toutes les suppositions qu'on accorde en géométrie. Je vieus de lire attentivement le Mémoire de M. l'abbé Deidier : il esldigne de paraître avec le vôtre. Je ne saurais trop vous remercier de me l'avoir envoyé , et je vous supplie , monsieur , de vouloir bien remercier pour moi l'auteur du profit que je tire de son ouvrage. Il y a , ce me semble, de l'invention dans la nouvelle démonstration qu'il donuc, fig. u. Je n'ose abuser de votre patience ; mais si vous, ou M. l'abbé Deidier, avez le temps , ayez la bonté de m'éclairer sur quelques doutes , je vous en serai bien obligé. M. Deidier, page 127 , dit que le corps A (on sait de quoi il est question) aura une force avant le choc qui sera comme le produit de la masse par la vitesse. Mais c'est de quoi les force-viviers ne conviendront point du tout ; ils vous diront hardiment que ce corps reuforme on soi une force qui est le produit du carré de sa vitesse , et que, s'il ne manifeste pas celle force en courant sur ce plan poli, c'est qu'il n'en a pas d'occasion. C'est un

592 CORRESPONDANCE. soldat qui marche armé ; dès qu'il trouvera l'ennemi , il se battra ; alors il déploiera sa force , et alors m X u. Ils soutiennent donc que le mobile a reçu celle force que nous nions , et ils tâchent de prouver qu'il l'a reçue a priori; ce qui est bien pis encore que des expériences. c Ne disent-ils pas que , dans ce triangle , la force reçue dans le corps A est le produit d'une infinité de pressions accumulées? ne disent-ils pas que A n'aurait pas en / la force qui résulte de ces pressions , si la ligne t s , par exemple , ne représentait deux pressions , si r d n'en représentait trois , etc. ? Mais , disent-ils, le triangle A / g est au triangle ABC comme le carré de / g au carré de B C , et ces deux triangles sont infiniment petits ; donc ils représentent, dans le premier triangle A Ig , les pressions qui donnent une force égale au carré de /q, et, dans le grand triangle, la somme des pressions qui donnent la force égale au carré B C. Maisn'y a-t-il pas là un artifice? et ne faut-il pas que toutes ces pressions, si on les distingue, agissent chacune l'une après l'autre? il y a donc dans cet instant autant d'instantes que de pressions. Cette figure même montre évidemment un mouvement uniformément accéléré; or, comment peut-on supposer qu'un mouvement accéléré s'opère en un instant indivisible? Je demande si cette seule réponse ne peut pas suffire à découvrir le sophisme. Je viens à conclure la conclusion très-spécieuse que les leibnitziens tirent de la percussion des corps à ressort et des corps inélastiques. Dans la collision des corps à ressort ils retrouvent toujours les mêmes forces avant et après le choc , quand ils supputent la force par le carré de la vitesse ; et , dans la collision d'un corps inélastique qui choque un corps dur, ils retrouvent encore leur compte. Par exemple , une boule de terre glaise , suspendue à un fil. rencontre un morceau de cuivre de même pesanteur qu'elle ; leur masse est 2 , leur vitesse 5 ; Le choc produit un enfoncement que j'appelle 2: que chaque masse soit 2 , et chaque vitesse 40 , l'enfoncement est 4. Mais que la masse de l'un soit 4 et la vitesse 5, la masse de l'autre 2 , et la vitesse 40 , l'enfoncement n'est que 3. C'est là que les force-viviers prétendent triompher; car, disent-ils, nous avons trouvé cavité 2 produite par 200 de force , et cavité 4 produite par 400 de force; nous trouvons ici cavité 3 produite par 500, selon notre calcul. Mais , si l'on compte , poursuivent-ils , selon l'ancienne méthode , on aura pour le troisième cas , non pas 300 de force ; mais 4X5 pour un des mobiles , 2X40 pour l'autre ; le tout = 40. Donc , selon l'ancien calcul , l'enfoncement devrait être 4 comme

dans le second cas , et non pas 3 ; donc il faut , concluent-ils , que l'ancienne façon de compter soit très mauvaise. Je sais bien qu'on peut dire que , dans la percussion de deux corps à ressort , lorsqu'un plus petit va choquer un plus grand , le ressort augmente les forces ; mais ici , lorsque ce mobile de cuivre et ce mobile inélastique de terre glaise se rencontrent, pourquoi se perd-il de la force? Nous n'avons plus , dans ce cas , la ressource des ressorts. Ne dois-je pas recourir à une raison primitive? et , si cette raison satisfait pleinement à ces deux difficultés qui paraissent opposées , pourrai-je me flatter d'avoir rencontré juste? Cette cause que je cherche n'est-elle pas la masse même des corps? Je remarque que, dans les corps à ressort, il n'y a accroissement de quantité de mouvement (que j'appelle force) que lorsque le corps à ressort choqué est plus pesant que celui qui l'attaque. Je vois , au contraire , que , quand le mobile inélastique souffre un enfoncement moins grand qu'il ne devrait le recevoir , le corps inélastique a moins de masse ; par exemple , quand la boule de terre glaise , qui est 2 , et qui a 40 de vitesse , rencontre le cuivre 2 , qui a aussi 40 de vitesse , l'enfoncement est 4. Mais si l'un des deux corps a 2 de masse et 40 de vitesse, et l'autre 4 de masse et 5 de vitesse , alors , quoique les causes paraissent égales , quoiqu'il y ait de part et d'autre égale quantité de mouvement , l'effet est cependant très différent. Pourquoi? n'est-ce pas que les corps réagissent moins quand ils ont moins de masse, et réagissent plus quand ils sont plus massifs? N'est-ce pas , toutes choses égales, parce qu'un corps est plus massif qu'il a plus de ressort , et qu'ainsi il réagit plus contre un petit corps à res? Digitized by Google

595 Année mu. sort qui le vient frapper ? comme dans l'expérience d'Hermann. Et n'est-ce pas par cette même raison qu'un corps quelconque , toutes choses égales , réagit moins , s'il est plus petit? Voila mou doute. Pardon de cette confession générale au temps de Pâques. Elle est trop longue ; mais , si je voulais vous dire combien je vous aime et vous estime , je serais bien plus prolix. Adieu ; je suis de toute mou âme votre, etc. A M. DE MAIRAN, A paris. A Bruxelles . le avril

Me voici , monsieur, tout à travers du schisme. Je suis toujours le confesseur de votre évangile , au milieu même des tentations. Je vous envoie mon petit grimoire ; vous verrez seulement , par la première partie , si je vous ai bien entendu ; et, en cas que vous trouviez quelques réflexions un peu neuves dans la seconde, vous pourrez montrer mes questions à votre aréopage. Je serai curieux de savoir si on croit que je suis dans le bon chemin. Voilà tout ce que je prétends. Je ne veux point une approbation , mais une dé* cision. Ai-je tort? ai-je raison? ai-je bien ou mal pris vos idées? Vous recevrez peut-être la réponse de madame la marquise du Châtelet imprimée , en recevant mon manuscrit. Puisque vous avez eu la patience de lire mon essai sur la métaphysique de Leibnitz , vous avez déjà vu que l'amitié ne me donne ni ne m'ôte mes opinions. Ce petit traité , mal imprimé en Hollande, fait partie d'une introduction aux Eléments de Newton qu'on réimprime ; et c'est à madame du Châtelet elle-même que j'adresse et que je dédie cet ouvrage dans lequel je prends la liberté de la combattre. Il me semble que c'est là, pour les gens de lettres , un bel exemple qu'on peut être tendrement et respectueusement attaché à ceux que l'on contredit. Je me flatte donc que votre petite guerre avec madame du Châtelet ne servira qu'à augmenter l'estime et l'amitié que vous avez l'un pour l'autre. Elle est un peu piquée que vous lui ayez reproché qu'elle n'a pas lu assez votre mémoire. Je voudrais qu'elle fût persuadée des choses que vous y dites autant qu'elle les a lues ; mais songeons , mon cher et aimable philosophe , combien il est difficile à l'esprit humain de renoncer à ses opinions. Il n'y a que l'auteur du Télémaque à qui cela soit arrivé. C'est qu'il aimait mieux sacrifier le quiétisme que son archevêché ; et madame du Châtelet ne peut point sacrifier les forces-vives, même à vous. Elle ne peut point convenir qu'il soit possible d'épuiser la force à former des ressorts, et de la reprendre ensuite. Elle trouve là une contradiction qui la frappe. J'ai beau faire ; nous disputons tout le jour, et nous n'avancons point. Voilà pourquoi je veux

savoir si son opiniâtreté ne vient pas en partie de ses lumières, et en partie de ce que je soutiens mal votre cause. Je ne sais par quelle fatalité les dames se sont déclarées pour Leibnitz. Madame la princesse de Columbrano a écrit aussi en faveur des forces vives. Je ne m'étonne plus que ce parti soit si considérable. Nous ne sommes guère galants ni vous ni moi. Mais vous êtes comme Hercule qui combattait contre les Amazones sans ménagement , et moi je ne suis dans votre armée qu'un volontaire peu dangereux. Si nous étions à Paris , la paix serait bientôt faite ; et je me flatte bien que nous dînerions ensemble un jour dans cette belle maison ¹ consacrée aux arts, peinte par Lesueur et par Lebrun, et digne de recevoir M. de Mairan. Adieu , cher ennemi de mes amis ; adieu , mon maître , digne d'être celui de votre illustre et aimable adversaire. P. S. Depuis cette lettre écrite , je reçois votre billet à l'abbé Moussinot. Ne me répondez point , mon cher philosophe ; le temps est à ménager , quoi qu'en disent les force-viviers ; mais , si vous croyez que vous me ferez plaisir en montrant à l'académie de quelle façon je pense ; si on peut voir par mon Mémoire que je ne suis pas absolument étranger dans Jérusalem , ayez la bonté de le communiquer ; sinon pereat. Je me tiens pour répondu ; je ne veux pas un mot. Je vous embrasse , je vous estime , je vous aime autant que vous le méritez. A M. HELVÉTIUS. A Bruxelles, le 3 avril. J'ai reçu aujourd'hui , mon cher ami , votre diamant , qui n'est pas encore parfaitement taillé, mais qui sera très brillant. Croyez-moi , commencez par achever la première Épître ; elle louche à la perfection , et il manque beaucoup à la seconde. Votre première Épître , je vous le répète , sera un morceau admirable ; sacrifiez tout pour la rendre digne de vous ; donnez-moi la joie de voir quelque chose de complet sorti de vos mains. Envoyez- la-moi dans un paquet un peu moins gros que celui d'aujourd'hui. Il n'est pas besoin de page blanche. D'ailleurs , quand vous en gardez un double , je puis aisément vous faire en L'hôtel Lambert.'

594 CORRESPONDANCE. tendre mes petites réflexions. J'ai autant d'impatience de voir cette épître arrondie que votre maîtresse en a de vous voir arriver au rendez-vous. Vous ne savez pas combien cette première épître sera belle, et moi je vous dis que les plus belles de Despréaux seront au-dessous; mais il faut travailler, il faut savoir sacrifier des vers; vous n'avez à craindre que votre abondance, vous avez trop de saug, trop de substance; il faut vous saigner et jeûner. Donnez de votre superflu aux petits esprits compassés, qui sont si méthodiques et si pauvres, et qui vont si droit dans un petit chemin sec et uni qui ne mène à rien. Vous devriez venir nous voir ce mois-ci; je vous donne rendez-vous à Lille; nous y ferons jouer Mahomet; La Noue le jouera, et vous en jugerez. Vous seriez bien aimable de vous arranger pour cette partie. J'ai peur que nous n'ayons pas raison contre Mairan, dans le fond; mais Mairan a un peu tort dans la forme, et madame du Châtelet méritait mieux. Bonsoir, mon cher poète philosophe; bonsoir, aimable Apollon. A M. LE COMTE D'AUGENTAL. A Bruxelles, le 7 avril O vous, qui cultivez les vertus du vrai sage, L'amour des arts et l'amitié, Vous dont la charmante moitié Augmente eucor vos goûts, puisqu'elle les partage! De mon esprit lassé qu'énervait sa langueur Vous avez ranimé la verve dégoûtée; Vous rallumez dans moi ce feu de Prométhée Dont la froide physique avait éteint l'ardeur. Ranimez donc Paris, où les beaux-arts gémissent Sans récompense et sans appui. Qu'on peuse comme vous, j'y reviens aujourd'hui. Mais de la France, hélas! les jours heureux finissent; Apollon négligé fuit en d'autres climats. De nos maîtres en vain j'avais suivi les pas, En vain par une heureuse et pénible industrie J'ai d'un poème épique enrichi ma patrie. Hélas! quand je courais la carrière des arts, Un détestable Envie, aux farouches regards, La Persécution m'accabla de ses armes. Sur mes lauriers flétris je répandis des larmes, Je maudis mes travaux, et mon siècle, et les arts. Je fuyais une gloire ou funeste ou frivole Qui trompe ses adorateurs. Mais vous m'engagez; un ami me console Des jaloux, des bigots, et des persécuteurs. C'est vous, mon cher ange gardien, qui m'encourageâtes à donner Alzirc; c'est vous qui avez corrigé Mahomet; et je ne veux que vos conseils et vos suffrages. Il n'y a plus moyen de le faire jouer à Paris, après le départ de Dufresne; mais j'ai voulu au moins essayer quel effet il ferait sur le théâtre. J'ai à Lille des parents, La Noue y a établi une troupe assez passable; il est bon acteur^ il ne lui manque que de la figure; je lui ai confié ma pièce

comme à un honnête homme dont je connais la probité. Il ne souffrira pas qu'on en tire une seule copie. Enfin c'est un plaisir que j'ai voulu donner à madame du Châtelet, et que je voudrais bien que vous pussiez partager. Mais commencez par guérir vos yeux et la fièvre de madame d'Argental. Soyez bien sûr que, quoi que auteur, j'aime mieux votre santé que mon ouvrage. On dira que je ne suis plus qu'un auteur de province; mais j'aime encore mieux juger moi-même de l'effet que fera cet ouvrage, dans une ville où je n'ai point de cabale à craindre, que d'essuyer encore les orages de Paris. J'ai corrigé la pièce avec beaucoup de soin, et j'ai suivi tous vos conseils. La représentation m'éclairera encore, et me rendra plus sévère. C'est une répétition que je fais faire en province, pour donner la pièce à Paris quand vous le jugerez à propos. Ce sont vos troupes que j'exerce sur la frontière. Je ne sais qui a pu faire courir le bruit que j'étais brouillé avec le roi de Prusse; ou l'a même imprimé; la chose n'en est pas moins fautive. S'il m'avait retiré ses bontés, il serait vraisemblable que le tort serait de son côté; car, quand on se brouille avec un roi, il est à croire que le roi a tort. Mais je ne veux pas laisser à mes ennemis le plaisir de croire que le roi de Prusse ait ce tort-là avec moi. Il méfait l'honneur de m'écrire aussi souvent qu'autrefois, et avec la même bonté. Il est vrai qu'il a été un peu piqué que je l'aie quitté trop tôt; mais le motif de mon départ de Berlin a dû augmenter son estime pour moi. Il n'a jamais compté que je pusse quitter madame du Châtelet. Il me connaît trop; il sait quels droits à l'amitié, et il les respecte. J'avoue que j'aurais à Berlin un peu plus de considération qu'à Paris; mais il n'y a pour moi ni Paris ni Berlin, il n'y a que les lieux qu'habite votre amie; et, si je pouvais vivre entre elle et vous, je n'aurais plus rien à désirer. Elle répond à M. de Mairan. Cette guerre n'est pas susceptible d'esprit; cependant elle y en a mis, en dépit du sujet. Elle y a joint de la politesse, car on porte son caractère partout. Elle fait mille compliments aux aïeux. A M. L. C. 13 avril 1741. Monsieur, si vous voulez vous appliquer sérieusement à l'étude de la nature, permettez-moi

Digitized by Google

ANNEE 4741. de vous dire qu'il faut commencer par ne faire : aucun système. Il faut se conduire comme les Boyle, les Galilée, les Newton ; examiner, peser, calculer et mesurer, mais jamais deviner. M. Newton n'a jamais fait de système, il a vu, et il a fait voir ; mais il n'a point mis ses imaginations à la place de la vérité. Ce que nos yeux et les mathématiques nous démontrent, il faut le tenir pour vrai. Dans tout le reste, il n'y a qu'à dire : J'ignore. Il est incontestable que les marées suivent exactement le cours du soleil et de la lune : il est mathématiquement démontré que ces deux astres pèsent sur notre globe, et en quelle portion ils pèsent ; de là Newton a non seulement calculé l'action du soleil et de la lune sur les marées de la terre, mais encore l'action de la terre et du soleil sur les eaux de la lune (supposé qu'il y en ait). Il est étrange, à la vérité, qu'un homme ait pu faire de telles découvertes : mais cet homme s'est servi de l'instrument des mathématiques, qui est la grande lumière des hommes. Gardez-vous donc bien, monsieur, de vous laisser séduire par l'imagination. Il faut la renvoyer à la poésie, et la bannir de la physique : imaginer un feu central pour expliquer le flux de la mer, c'est comme si on résolvait un problème avec un madrigal. Qu'il y ait du feu dans tous les corps, c'est une vérité dont il n'est pas permis de douter : il y en a dans la glace même, et l'expérience le démontre ; mais qu'il y ait une fournaise précisément dans le centre de la terre, c'est une chose que personne ne peut savoir, et que par conséquent on ne peut admettre en physique. Quand même ce feu existerait, il ne rendrait raison ni des grandes marées, ni pourquoi les marées retardent avec la lune des équinoxes et des solstices, ni de celles des pleines lunes, ni pourquoi les mers qui ne communiquent point à l'Océan n'ont aucune marée, etc. Donc il n'y aurait pas la moindre raison d'admettre ce prétendu foyer pour cause du gonflement des eaux. Vous demandez, monsieur, ce que deviennent les eaux des fleuves portées à la mer ? Ignorez-vous qu'on a calculé combien l'action du soleil, à un degré de chaleur donné, dans un temps donné, élève d'eau pour la résoudre ensuite en pluies par le secours des vents ? Vous dites, monsieur, que vous trouvez très mal imaginé ce que plusieurs auteurs avancent, que les neiges et les pluies suffisent à la formation des rivières ; comptez que cela n'est ni bien ni mal imaginé, mais que c'est une vérité reconnue par le calcul. Vous pouvez consulter sur cela Mariotte et les Transactions d'Angleterre. 5^e Jü En un mot, monsieur, s'il m'est permis de répondre à l'honneur de votre

lettre par des conseils , lisez les bons auteurs qui n'ont que l'expérience et le calcul pour guides ; et ne regardez tout le reste que comme des romans indignes d'occuper un homme qui veut s'instruire. J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. L'ABBÉ DE VALORI. Bruxelles , le 5 mai. Si quelque chose , monsieur , pouvait augmenter les regrets que vous me laissez , ce serait votre attention obligeante. Vous êtes né pour faire les charmes de la société. Vous ne vous contentez pas de plaire , vous cherchez toujours à obliger. A peine recevez-vous une relation intéressante, que vous voulez bien nous en faire part. Vous vous donnez la peine de transcrire tout l'article qui regarde le pauvre Maupertuis. Je viens de le lire à madame du Châtelet; nous en sommes touchés aux larmes. Mon Dieu ! quelle fatale destinée ! Qu'allait-il faire dans cette galère ? Je me souviens qu'il s'était fait faire un habit bleu ; il l'aura porté sans doute en Silésie, et ce maudit habit aura été la cause de sa mort. On l'aura pris pour un Prussien ; je reconnais bien les gens appartenant à un roi du Nord , de refuser place à Maupertuis dans le carrosse. Il y a là une complication d'accidents qui ressemble fort à ce que fait la destinée, quand elle veut perdre quelqu'un; mais il ne faut désespérer de rien ; peut-être est-il prisonnier, peut-être n'est-il que blessé. J'apprends dans le moment, monsieur, que Maupertuis est à Vienne, en bonne santé. Il fut dépouillé par les paysans dans cette maudite Forêt-Noire , où il était comme don Quichotte faisant pénitence. On le mit tout nu ; quelques hussards dont un parlait français, eurent pitié de lui; chose peu ordinaire aux hussards. On lui donna une chemise sale , et on le mena au comte Neuperg. Tout cela se passa deux jours avant la bataille. Le comte lui prêta cinquante louis, avec quoi il prit sur-le-champ le chemin de Vienne, comme prisonnier sur sa parole ; car on ne voulut pas qu'il retournât vers le roi , après avoir vu l'armée ennemie , et on craignit le compte qu'en pouvait rendre un géomètre. Il alla donc à Vienne trouver la princesse de Lichtenstein qu'il avait fort connue à Paris ; il en a été très bien reçu , et on le fête à Vienne comme on faisait à Berlin. Voilà un homme né pour les aventures. S'il avait eu celle de vivre avec vous , monsieur, pendant huit jours, il n'en chercherait point d'autres ; c'est bien ainsi que pense madame du Châtelet. Le nom de Valori lui est devenu cher,

596 CORRESPONDANCE. Elle vous failles plus sincères compliments, ainsi qu'à toute votre aimable famille. Permettez-moi d'y joindre mes respects , et de remercier les yeux à qui j'ai fait répandre des larmes. Voulez-vous bien encore , monsieur , que je fasse par vous les assurances de mon respectueux dévouement pour M. le duc de Bouffiers et pour madame de La Granville? C'est avec les mêmes sentiments que je serai toute ma vie , monsieur , etc. A M. DE MAUPERTUIS. A Bruxelles , le 4 mai. Madame du Châtelet , monsieur , m'a dérobé uue marche; elle a envoyé sa lettre avant la mienne ; mais je n'ai été ni moins touché ni moins inquiet, et je n'ai pas été moins satisfait qu'elle , quand j'ai appris votre heureuse arrivée à Vienne , après tant de fatigues et de dangers. Vous êtes fait pour plaire partout où vous êtes ; mais vous ne plairez jamais tant à personne qu'à vos compatriotes, quand vous les reverrez. Ils sont plus dignes que les Islandais de jouir de votre commerce. Si vous prenez le parti de repasser en France, et que vous preniez votre chemin par Bruxelles, vous porterez la consolation et la joie dans notre solitude. Vous savez , sans doute , combien tout le monde s'est intéressé à votre destinée. Croyez que ce n'est pas à Bruxelles qu'on vous aime le moins. Il y a deux personnes ici qui ne sont point du tout du même avis sur les imaginations do Leibnitz , mais qui se réunissent à vous estimer et à vous aimer de tout leur cœur. Conservez-raoi , je vous en prie , l'amitié que vous m'avez toujours témoignée , et surtout conservez-vous. A M. DE MAIRAN. A Bruxelles , le s mai. J'ai reçu , monsieur , votre certificat ; mais je vois que l'académie est neutre , et n'ose pas juger un procès qui me paraît pourtant assez éclairci par vous. Je crois que la Société royale serait plus hardie, et ne balancerait pas à prononcer qu'en temps égal deux font deux , et quatre font quatre ; car , en vérité , tout bien pesé , voilà à quoi se réduit la question. Franchement , Leibnitz n'est venu que pour embrouiller les sciences. Sa raison insuffisante , sa continuité, sou plein , ses monades , etc. , sont des germes de confusion dont M. Wolff a fait éclore méthodiquement quinze volumes ia- 1°, qui mettront plus que jamais les têtes allemandes dans le goût de lire beaucoup et d'entendre peu. Je trouve plus à profiter dans un de vos mémoires que dans tout ce verbiage qu'on nous donne more geometrico. Vous parlez more geomelrico et humano. Ce Koenig, élève de Bernouilli, qui nous apporta à Cirey la religion des monades , me fit trembler , il y a quelques années, avec sa longue démonstration qu'une force double communique en un seul

temps une force quadruple. Ce tour de passe-passe est un de ceux de Bernouilli, et se résout très facilement. Je suis fâché que mes amis se soient laissé prendre à ce piège , et encore plus de la querelle qui s'est élevée. Mais il ne faut pas gêner ses amis dans leur profession de foi ; et moi , qui ne prêche que la tolérance , je ne peux pas damner les hérétiques. J'ai beau regarder les monades avec leur perception et leur aperception comme une absurdité , je m'y accoutume comme je laisserais ma femme aller au prêche , si elle était protestante. La paix vaut encore mieux que la vérité. Je n'ai guère connu ni l'une ni l'autre en ce monde ; mais ce que je connais très bien , c'est l'estime et l'amitié avec laquelle je serai toute ma vie , mon très cher philosophe , votre , etc. La première fois qu'on disséquera un corps calleux , mes respects à l'âme qui y loge. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Bruxelles , ce 5 mai. Mes saints anges sauront que j'obéis de tout mon cœur à leurs ordres de ne point imprimer notre Prophète ; mes idées avaient prévenu sur cela leur volonté. J'attendrai qu'ils mettent Mahomet sur les tréteaux de Paris. Le roi de Prusse m'a fait l'honneur de me mander , deux jours après la bataille : t On dit les « Autrichien » battus, et je crois que c'est vrai. » Pour moi , je vous dois un peu plus de détail de la journée de Lille , car c'est à mes souverains que j'écris , et il faut leur rendre compte des opérations de la campagne. On n'a pas pu refuser quatre représentations aux empressements de la ville ; et , de ces quatre , il y en a eu une chez l'intendant, en faveur du clergé, qui a voulu absolument voir un fondateur de religion. Vous croirez peut-être que je blasphème quand je dis que La Noue , avec sa physionomie de singe , a joué le rôle de Mahomet bien mieux que n'eût fait Dufresne. Cela n'est pas vraisemblable , mais cela est très vrai. Le petit Baron s'est tellement perfectionné depuis la première représentation , a Digllized by Google

ANNEE 4741. 597 eu un jeu si naturel , des mouvements si passionnés, si vrais , et si tendres , qu'il fesait pleurer tout le raoude , comme on saigne du nez. C'est une chose bien singulière qu'une pièce nouvelle soit jouée en province de façon a me faire désespérer qu'elle puisse avoir le même succès à Paris. Mon sort d'ailleurs a toujours été d'être persécuté dans cette capitale , et de trouver ailleurs plus de justice. On dit que le goût des mauvaises pointes et des quolibets est la seule chose qui soit aujourd'hui de mode , et que , sans la voix de la Lemaure et le canard de Yaucanson , vous n'auriez rien qui fit ressouvenir de la gloire de la France. ic devrais dire : « Frange , miser, calamos , vigilataque pnrlia dele. * Jüvij*., sal. vit, v. 37. Cependant j'aime toujours les lettres comme si elles étaient honorées et récompensées ; vous seuls me les rendez toujours chères , et vous faites ma patrie. Madame du Châtelet a encore gagné aujourd'hui un incident considérable, et la justice est absolument bannie de ce monde, si elle ne gagne pas un jour le fond du procès ; mais ce jour est loin , et le peu qui reste de belles années se consume a Bruxelles. Nous n'en serons pas quittes avaut trois ans. N'importe , mon courage ne s'épuisera pas , et je ne regretterai ni Paris ni Berlin. Je souhaite seulement que nous puissions venir faire un tour, quand vous nous direz de venir. Adieu , nos anges ; je suis toujours sub umbra alarum veslrarum. P. S. Vous savez M. de Mauperluis à Vienne , chez le prince de Lichtenstein , après avoir été dépouillé par des paysans en raison directe de tout ce qu'il avait. A M. LE PRÉSIDENT HENAULT. A Bruxelles, ce 15 mal. J'ai reçu hier bien tard , monsieur , la lettre dont vous m'avez honoré le i 9 avril , et qui était adressée à Valenciennes. Je n'ai pas été assez heureux pour voir M. de Boufflers dans son ermitage , ni M. de Scchelles dans son royaume. Le procès de madame du Châtelet nous a rappelés h Bruxelles. Je voudrais bien que vous jugeassiez , en dernier ressort, celui de Mahomet, auquel vous avez la bonté de vous intéresser. Il y avait très long-temps que j'avais commencé cet ouvrage aussi bien que Méropc ; je les avais tous deux abandonnés , soit à cause de la difficulté du sujet, soit que d'autres études m'entraînassent , et que je fusse un peu honteux de faire toujours des vers entre Newton et Leibnitz. Mais , depuis que le roi de Prusse en fait après une victoire , il ne faut pas rougir d'être poète. N'aimez-vous pas le style de sa lettre ? On dit les Autrichiens battus , et je crois que c'est irai ; et de là , sans penser à sa bataille , il m'écrit une demi-douzaine de stances , dont

quelques unes ont l'air d'avoir été faites à Paris par des gens du métier. S'il peut y avoir quelque chose de mieux que de trouver le temps d'écrire dans de pareilles circonstances , c'est assurément d'avoir le temps de faire de jolis vers. Il ne manque à madame du Châtelet que des vers , après avoir vaincu le secrétaire-perpétuel de l'académie des sciences; mais elle fait mieux , elle daigne toujours avoir de l'amitié pour moi , quoique je ne sois point du tout de son avis. Elle me trouva , ces jours passés , écrivant au roi de Prusse. Il y avait dans ma lettre : Songez que les boulets ne vous épargnent guère; Que du plomb dans un tube entassé par des sots Peut casser aisément la tête d'un héros , Lorsque, multipliant son poids par sa vitesse. Il fend l'air qui résiste , et pousse autant qu'il presse. Elle mit de sa main , par le carré de sa vitesse. J'eus beau lui dire que le vers serait trop long ; elle répondit qu'il fallait toujours être de l'avis de Leibnitz, en vers et en prose; qu'il ne fallait point songer à la mesure des vers, mais à celle des forces-vives. Si vous ne sentez pas bien la plaisanterie de cette dispute, consultez l'abbé de Molières ou Pitot, gens fort plaisants, qui vous mettront au lit. N'allez-vous pas, monsieur, acheter bien des livres h l'inventaire de la bibliothèque de Lancelot? Le roi de Prusse a renvoyé votre bibliothécaire Du Molard. Il paraît qu'il ne paie pas les arts comme il les cultive, ou peut-être Du Molard s'est-il lassé d'attendre. Je lui rendrai toujours tous les services qui dépendront de moi ; vous ne doutez pas que je ne m'intéresse vivement h un homme que vous protégez. Je serais bien curieux de voir ce que vous avez rassemblé sur Y Histoire de France. Vous vous êtes fait une belle occupation , et bien digne de vous. Je vis toujours dans l'espérance de m'instruire un jour auprès de vous , et de profiter des agréments de votre commerce ; mais la vie se passe en projets , et on meurt avant d'avoir rien fait de ce qu'on voulait faire. Il est bien triste d'être à Bruxelles quand vous êtes h Paris. Madame du Châtelet, qui sent comme moi tout ce que vous valez , vous fait mille compliments. Quand vous passerez par la rue de Beaune, souvenez-vous de moi. Vous savez que le prince Charles de Lorraine vient à Bruxelles; que le prince royal deSaxe

CORRESPONDANCE. 398 n'épouse plus l'archiduchesse ; et que la chose du inonde dont on s'aperçoit qu'on peut se passer le plus aisément, c'est un empereur. A M. DE LA NOUE , ENTREPRENEUR DES SPECTACLES , A LILLE. Bruxelles, mal. Mon cher feseur et cmbellisseur de Mahomet*, j'apprends à l'instant que Paris vous desire, et que MM. les ducs de Rochechouart et d'Aumont doivent vous engager, s'ils ne l'ont déjà fait , à venir dans une capitale où les grands talents doivent se rendre. Ils veulent que vous veniez avec mademoiselle Gautier. Allez donc orner Paris l'un et l'autre, et puissé-jc vous y trouver bientôt ! Je me recommande vousquand vous serez dans votre royaume. Allons donc ! que mademoiselle Gautier travaille de toutes ses forces ; quelle mette plus de variété dans son récit; qu'elle joigne touteceque peut l'art à tout ce que la nature a fait pour elle; elle est faite pour être le charme du théâtre comme celui de la société. Je la remercie de l'honneur qu'elle a fait à une certaine Palmire. Je vous prie d'écrire à monsieur son père que vous le priez de rendre au plus tôt à l'abbé Moussinot les paquets dont il a bien voulu se charger ; cela m'est très important. Adieu, mon cher ami. A M. DE LA NOUE , ENTREPRENEUR DES SPECTACLES, A LILLE. Bruxelles. Eh bien, mon cher confrère, je ferai donc venir ce mauuscrit de l'Enfant prodigue , qui est entre les mains des comédiens de Paris ; il est fort différent de l'imprimé. Le moindre des changements est celui que mes amis furent obligés d'y faire, à la hâte, du président en sénéchal. La police ne voulut jamais permettre qu'on osât mettre sur le théâtre un président. Ou n'était pas si difficile du temps de Perrin-Dandin. En Angleterre, j'ai vu sur la scène un cardinal qui meurt en athée. Quant à la situation de la fin , je m'en rapporte à vous. Vous connaissez mieux le théâtre que moi; croiriez- vous bien que je n'ai jamais vu jouer ni répéter l'Enfant prodigue? Les effets du théâtre ne se devinent point dans le cabinet; mais je ne suis point tenté de quitter mon cabinet pour aller voir la décadence du théâtre de Paris , je ne veux y aller que quand vous ranimerez les très languissantes Muses dcce pays-là. Poésie, déclamation, tout y périt. Si nous pouvions, en attendant, faire un petit tour à Lille , je vous donnerais Mérope , en casque vous eussiez du loisir ; mais, en vérité. il n'y a pas moyen de travestir mademoiselle Gautier en reine douairière ; elle ne doit embellir que les rôles des jeunes princesses. Je reprends de temps eu temps mon coquin de Prophète en sous-œuvre. Tous les Mahomet s sont nés pour vous avoir obligation. Bonsoir, mon cher

confrère. Mille compliments, je vous prie , à mademoiselle Gautier. A M. WARMHOLTZ. A Bruxelles, mai. Monsieur, vous m'auriez fait un vrai plaisir , si vous aviez pu remplir les promesses que vous aviez eu la bonté de me faire; mais, puisque vous ne le pouvez pas, j'attendrai que votre grande et belle édition ait paru, pour corriger mon petit abrégé de l'Histoire de „ Charles XII, que je compte seulement faire imprimer à la suite de mes œuvres. Je ne manquerai pas alors de rendre la justice qui est due à la source où j'aurai puisé. Il est très naturel que M. Nordberg, Suédoise! témoin oculaire, ait été mieux instruit que moi étranger , et il est juste que sa grande histoire serve d'instruction pour mon petit abrégé. J'aurais renoncé entièrement à cette faible partie de mes.ouvrages, si celte histoire, que j'ai donnée, n'avait eu quelque succès, au moins par le style, et si le public n'avait paru souhaiter que ce morceau assez intéressant fût appuyé de faits authentiques. Au reste, il est très faux que je me sois adressé à aucun libraire , ni indirectement ni directement, pour faire imprimer cet abrégé nouveau qui n'est pas même commencé. Vous me ferez plaisir, monsieur, et vous me rendrez justice, si vous voulez bien avertir, dans la préface ou dans les notes de votre ouvrage, que je ne prétends point combattre M. Nordberg , mais me réformer sur ses mémoires *. Je crois même que ce serait la seule note qui me conviendrait; car il me paraît fort inutile de citer les endroits où j'aurai été trompé dans mes premières éditions , puisque tous ces endroits seront corrigés dans la nouvelle. C'est sur quoi je m'abandonne à votre discrétion , étant de tout mon coeur, monsieur, etc. A M. DE CIDEVILLE. „, A Bruxelles, le xi maiL Je n'apprends qu'aujourd'hui , mon cher ami, que ce manuscrit de Mahomet, dont je vous des• Voltaire se trompait ; Il trouva dans le chapelain plua d'injures et d'erreurs que de faits intéressants ou de remarques utiles. K. —

«fiigitizetHiy Google

399 ANNÉE 1741. tinais l'hommage depuis si long-temps , est enfin arrivé à Paris, malgré les saints inquisiteurs. Ce bon musulman est entre les mains d'un docteur de Sorbonne , nommé l'abbé Moussinot, cloître Saint-Merri , et cet abbé n'attend que vos ordres pour vous l'envoyer par la voie que vous voudrez. Je vous prie instamment de le lire avec des yeux de critique, et non pas avec ceux d'un ami. J'ai essayé, comme vous savez, la pièce à Lille. La Noue ne s'en est pas mal trouvé ; mais je ne regarde les jugements de Lille que comme une sentence de juges inférieurs qui pourrait bien être cassée à votre tribunal. Vous consulter de loin, mon cher Cideville , c'est une consolation d'une si longue absence ; si je vivais avec vous, je vous consulterais tous les jours. Pourquoi ne pouvez-vous pas faire comme le jeune Helvétius , qui est venu passer ici quelques jours? Nous avons parlé de belles-lettres , nous avons rempli toutes nos heures ; ce serait avec vous surtout qu'un pareil commerce serait délicieux; sed nos faia premunt. Où êtes -vous h présent , et que faites-vous ? Cueillez-vous les Heurs du Parnasse , ou arrachez-vous les chardons de la chicane? Il me semble que vous m'aviez écrit que quelquefois la malheureuse nécessité de plaider vous arrachait b l'étude et au plaisir ; I c'est le cas où est madame du Châtelet. « Nos pntriæ fines et tlulcin linquimus arva ; • Nos patriam fiigimus. » Vj«o., ecl. i, v. 3. Eh pourquoi? pour plaider six ou sept ans en Brabant. Personne ne mène la vie qu'il devrait mener. Voil'a-t-il pas le roi de Prusse , L'enragé qu'il était , né roi d'une province Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince , Boileau, sat. toi, v. io3. qui s'en va hasarder sa vie en Silésie contre des housards! Maupertuis, qui pouvait vivre heureux en France , cherche a Berlin le bonheur, qui n'y est pas, et se fait prendre par des paysans de Moravie , qui le mettent tout nu , et lui prennent plus de cinquante théorèmes qu'il avait dans ses poches. J'ai été plus sage ; j'ai revolé bien vite vers Emilie. Le roi de Prusse m'en a un peu boudé. Depuis les incivilités qu'il a faites à la reine de Hongrie , il souffre impatiemment qu'on lui préfère une femme. Il m'a fait des coquetteries immédiatement après la bataille de Molwitz , et actuellement que je vous écris , je lui dois deux lettres. Mais il faut que je vous préfère; Car , dût-il être mon appui, Vous faites des vers mieux que lui , Et votre amitié m'est plus chère. Il ne doit aller qu'après vous et madame du Châtelet; chacun doit être h sa place. Il n'est que roi , au bout du compte , et vous êtes le plus aimable des hommes. Adieu; je vous embrasse. A M. DE MAUPERTUIS. A Bruxelles ,

ce 38 mai. Vous n'avez pas sans doute reçu les lettres que madame du Châtelet et moi nous vous avons écrites b Vienne. Si vous aviez pu savoir la douleur dont nous fûmes pénétrés sur le faux bruit de votre mort , vous m'écrieriez avec un peu plus d'amitié, et vous ne vous borneriez point b me parler au nom de la reine-mère. Est- il possible que ce soit vous qui ayez des inégalités ! Je ne vous cacherai point qu'on m'a mandé que vous vous étiez plaint b Berlin d'expressions dont je m'étais servi en parlant de vous. Je ne me souviens pas d'en avoir jamais employé d'autres que celles de digne appui de Newton , de mon maître dans l'art de penser. Je l'ai dit en vers et en prose , et vous n'avez jamais eu de partisan plus attaché que moi. Si ce sont ces expressions qui vous ont choqué, je vous avertis que je ne m'en corrigerai pas, et que , si vous avez de l'inégalité dans l'humeur et de l'injustice dans le cœur, je ne vous en regarderai pas moins comme un homme qui fait honneur à sou siècle. Mais il m'en coûterait infiniment d'être réduit b n'avoir pour vous que les froids sentiments de l'estime. Je vous ai toujours aimé, et ne vous ai jamais manqué. Je suis en droit, par mon amitié, de vous gronder vivement, de vous reprocher votre humeur avec moi. J'use de mes droits , et je vous coujure de ne jamais croire que je ne puisse ni penser ni parler de vous d'une manière qui vous déplaie. C'est une vérité aussi incontestable que celle de l'aplatissement des pôles. Si vous écrivez au roi , je vous prie de lui dire qu'il y a près d'un mois que je suis malade; c'est ce qui m'empêche de répondre b la lettre charmante dont il m'a honoré. Vous pourrez aisément m'excuser envers sa majesté de la manière dont vous savez tout dire. Vous savez qu'on n'a pas été trop content dans le monde de la lettre de M. de Mairan , et qu'on l'a été beaucoup de celle de madame du Châtelet. L'académie est toujours partagée sur les forcesvives. J'ai pris la liberté d'entrer dans la querelle et d'envoyer un Mémoire a l'académie. Je voulais

CORRESPONDANCE. un jugement; mais MM. Camus et Pilot, nommés commissaires , se sont contentés de dire que je n'entendais pas mal la matière*, et M. Pitot prétend que le fond de la chose est aussi difficile que la quadrature du cercle. Je ne croyais pas que cette question fût si profonde. Savez- vous que M. de La Tiraouille est mort de la petite-vérole? Ce n'était pas un grand géomètre, mais c'était un homme infiniment aimable, h ce qu'on dit. Si vous faites un tour h Paris, prenez votre chemin par Bruxelles ; vous y verrez une dame plus digne que jamais de vous voir, et un homme qui mérite votre amitié , parce qu'il vous aime autant qu'il vous estime. Je reçois dans ce moment une lettre du roi, dans laquelle il me conte votre aventure de Molwitz avec tout l'esprit que vous lui connaissez. Je suis si malade que je ne peux répondre h ses jolis vers. Je vous prie, plus que jamais, de faire mes excuses en cas que vous lui écriviez. S'il pense comme moi , il doit préférer votre prose h mes vers Adieu, mon cher monsieur ; aimez-moi un peu, je vous en prie , et ne me tenez pas rigueur. Du très humble et très obéissant, vous n'en aurez pas de Voltaire. A M.

S'GRAVESANDE. A Clrey, le fôr jataJe vous remercie, monsieur, delà figure que vous avez bien voulu m'envoyer de la machine dont vous vous servez pour fixer l'image du soleil. J'en ferai faire une sur votre dessin , et je serai délivré d'un grand embarras : car moi, qui suis fort maladroit , j'ai toutes les peines du monde dans ma chambre obscure avec mes miroirs. A mesure que le soleil avance , les couleurs s'en vont, et ressemblent aux affaires de ce monde, qui ne soûl pas un moment de suite dans la même situation. J'appelle votre machine un sla, sol. Depuis Josué, personne, avant vous, n'avait arrêté le soleil. J'ai reçu , dans le même paquet , l'ouvrage que je vous avais demandé , dans lequel mon adversaire , et celui de tous les philosophes , emploie environ trois cents pages au sujet de quelques Pensées de Pascal , que j'avais examinées dans moins d'une feuille. Je suis toujours pour ce que j'ai dit. Le défaut de la plupart des livres est d'être longs. Si on avait la raison pour soi , on serait court; mais peu de raison et beaucoup d'injures ont fait les trois cents pages. J'ai toujours cru que Pascal n'avait jeté scs idées sur le papier que pour les revoir et en rejeter une partie. Le critique n'en veut rien croire. H soutient que Pascal aimait toutes ses idées, et qu'il n'en eût retranché aucune; mais, s'il savait que les éditeurs eux-mêmes en supprimèrent la moitié, il serait bien surpris. Il n'a qu'h voir celles que le P. Desmolets a recouvrées depuis quelques années, écrites de

la main de Pascal même, il sera bien plus surpris encore. Elles sont imprimées dans le Recueil de Littérature. Les hommes d'une imagination forte , comme Pascal , parlent avec une autorité despotique ; les ignorants et les faibles écoutent avec une admiration servile ; les bons esprits examinent. Pascal croyait toujours , pendant les dernières années de sa vie , voir un abîme à côté de sa chaise ; faudrait-il pour cela que nous en imaginassions autant? Pour moi je vois aussi un abîme, mais c'est dans les choses qu'il a cru expliquer. Vous trouverez dans les Mélanges de Leibnitz que la mélancolie égara sur la fin la raison de Pascal ; il le dit même un peu durement. Il n'est pas étonnant , après tout , qu'un homme d'un tempérament délicat , d'une imagination triste , comme Pascal , soit, h force de mauvais régime, parvenu à déranger les organes de son cerveau. Cette maladie n'est ni plus surprenante ni plus humiliante que la fièvre et la migraine. Si le grand Pascal en a été attaqué , c'est Samson qui perd sa force. Je ne sais de quelle maladie était affligé le docteur qui argumente si amèrement contre moi ; mais il prend le change en tout, et principalement sur l'état de la question. Le fond de mes petites Remarques sur les Pensées de Pascal; c'est qu'il faut croire sans doute au péché originel , puisque la foi l'ordonne , et qu'il faut y croire d'autant plus que la raison est absolument impuissante h nous montrer que la nature humaine est déchue. La révélation seule peut nous l'apprendre. Platon s'y était jadis cassé le nez. Comment pouvait-il savoir que les hommes avaient été autrefois plus beaux, plus grands, plus forts, plus heureux? qu'ils avaient eu de belles ailes, et qu'ils avaient fait des enfants sans femmes ? Tous ceux qui se sont servis de la physique pour prouver la décadence de ce petit globe de notre monde n'ont pas eu meilleure fortune que Platon. Voyez-vous ces vilaines montagnes , disaient-ils , ces mers qui entrent dans les terres , ces lacs sans issue ? ce sont des débris d'un globe maudit ; mais quand on y a regardé de plus près , on a vu que ces montagnes étaient nécessaires pour nous donner des rivières et des mines , et que ce sont les perfections d'un monde béni. De même mon censeur assure que notre vie est fort raccourcie, en comparaison de celle des corbeaux et des cerfs. U a entendu dire k sa nourrice que les cerfs vivent trois cents ans , et les corbeaux

ANNEE 1741. \tcuf cents. La nourrice d'Hésiode lui avait fait aussi apparemment le même conte; mais mon docteur n'a qu'à interroger quelque chasseur, il saura que les cerfs ne vont jamais à vingt ans. 11 a beau faire, l'homme est de tous les animaux celui à qui Dieu accorde la plus longue vie ; et quand mon critique me montrera un corbeau qui aura cent deux ans, comme M. de Saint-Aulaire et madame de Chanclos , il me fera plaisir. C'est une étrange rage que celle de quelques messieurs qui veulent absolument que nous soyons misérables. Je n'aime point un charlatan qui veut me faire accroire que je suis malade pour me veudre ses pilules. Garde ta drogue, mon ami , et laisse-moi ma santé. Mais pourquoi me dis-tu des injures parce que je me porte bien, et que je ne veux point de ton orviétan? Cet homme m'en dit de très grossières, selon la louable coutume des gens pour qui les rieurs ne sont pas. 11 a été déterrer dans je ne sais quel journal je ne sais quelles Lettres sur la nature de l'âme, que je n'ai jamais écrites, et qu'un libraire a toujours mises sous mon nom à bon compte, aussi bien que beaucoup d'autres choses que je ne lis point. Mais, puisque cet homme les lit, il devait voir qu'il est évident que ces Lettres sur la nature de l'âme ne sont point de moi , et qu'il y a des pages entières copiées mot à mot de ce que j'ai autrefois écrit sur Locke. Il est clair qu'elles sont de quelqu'un qui m'a volé; mais je ne vole point ainsi , quelque pauvre que je puisse être. Mon docteur se tue à prouver que l'âme est spirituelle. Je veux croire que la sienne l'est ; mais, en vérité, ses raisonnements le sont fort peu. Il veut donner des soufflets à Locke sur ma joue , parce que Locke a dit que Dieu était assez puissant pour faire penser un élément de la matière. Plus je relis ce Locke, et plus je voudrais que tous ces messieurs l'étréussent. Il me semble qu'il a fait comme Auguste , qui donna un édit de *coercendo intra fines imperio*. Locke a resserré l'empire de la science pour l'affermir. Qu'est-ce que l'âme? je n'en sais rien. Qu'est-ce que la matière? je n'en sais rien. Voilà Joseph-Godefrroi Leibnitz qui a découvert que la matière est un assemblage de monades. Soit ; je ne le comprends pas , ni lui non plus. Eh bien ! mon âme sera une monade; ne me voilà-t-il pas bien instruit? Je vais vous prouver que vous êtes immortel, me dit mon docteur. Mais vraiment il me fera plaisir ; j'ai tout aussi grande envie que lui d'être immor- 1 tel. Je n'ai fait la Henriade que pour cela ; mais mon homme se croit bien plus sûr de l'immortalité par ses arguments que moi par ma Henriade. Vanitas vanilalum, et metaphysica vanitas! Nous sommes faits pour compter,

mesurer, *1. 401 poser; voilà ce que fait Newton ; voilà ce que vous faites avec M. Musschenbroek ; mais pour les premier[^] principes des choses, nous n'en savons pas plus qu'Epistemon et maître Éditue. Les philosophes , qui font des systèmes sur la secrète construction de l'univers, sont comme nos voyageurs qui vont a Constantinople , et qui parlent du sérail. Ils n'en ont vu que le dehors , et ils préteudent savoir ce que fait le sultan avec Ses favorites. Adieu , monsieur ; si quelqu'un voit un peu , c est vous; mais je liens mon censeur avec glc. J ai l honneur de l'être aussi ; mais je suis un qidnze-vingt de Paris, et lui un aveugle de province. Je ne suis pas assez aveugle pourtant pour ne pas voir tout votre mérite, et vous savez combien mon cœur est sensible à votre amitié. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Bruxelles , ce 5 juin. Comment mes anges , qui sondent les cœurs , peuvent-ils s'imaginer que je fasse imprimer leur Mahomet? Je ne suis pas assez impie pour transgresser leurs ordres ; on ne l'imprimera , on ne le jouera à Paris que quand ils le voudront. Vous avez cru , je ne sais sur quel billet moitié vers et moitié prose , écrit à La Noue il y a quelques mois, que je lui envoyais ce Mahomet imprimé ; mais mes anges sauront qu'il y a deux points dans cette affaire. Le premier est que j'envoyais à ce La Noue la pièce manuscrite avec les rôles, et qu'il m'a rendu le tout fidèlement , car ce La Noue est un honnête garçon. Le second point est que ledit La Noue a été aussi indiscret qu'honnête homme, pour le moins ; qu'il a montré mes lettres, et que ces petits vers dont vous me parlez, très peu faits pour être montrés , ont couru Paris. C'est ce second point qui me fâche beaucoup. Il est défendu, dans la sainte Ecriture, de révéler la turpitude de son prochain ; et la plus grande des turpitudes, c'est une lettre écrite d'aboudauccdecœur à un ami, et qui devient publique. J'ai appris même qu'on a défiguré et fort envenimé ces petits vers, dont en vérité il ne me souvient plus. Enfin , j'ai tout lieu de croire que cette bagatelle est allée jusqu'aux oreilles de M. le cardinal. Ce qui me le persuade, c'est que, dans ce temps-là même, M. du Châtelet étant à Paris , et ayant retiré d'office mes ordonnances du trésor royal, M. le cardinal donna ordre qu'on ne les payât point. Madame du Châtelet , sans m'en rien dire, m'a joué le tour d'écrire à son éminence, qui a répondu qu'on me paierait, mais qui n'a pas mis dans sa lettre le même air de bonté pour moi que 2G

402 CORRESPONDANCE. celui dont il m'honorait quand j'étais en Hollande et en Prusse. Je vais avoir l'honneur de lui écrire pour le remercier ; mais je ne sais si je dois prendre la liberté de lui proposer de lire Mahomet; je ne ferai rien sans les ordres de mes anges gardiens. Je fais mon compliment à M. de La Chaussée. Je voudrais bien que quelque jour il pût me le rendre ; mais je doute fort qu'on trouve h la Comédie française quatre acteurs tels que ceux qui ont joué Mahomet à Lille. Je sais que La Noue a l'air d'un (ils rabougri de Baubourg, mais aussi il joue, à mon sens, d'une manière plus forte , plus vraie et plus tragique que Dufresne. Il y a un petit Baron qui n'a qu'un filet de voix, mais qui a fait verser des ruisseaux de larmes. J'en verserais moi de n'être pas auprès de vous, si je n'étais pas ici. Je me mets à l'ombre de vos ailes. A M. PITOT DE LAUNAI. J'ai reçu les, le 19 Juin. Je suis un paresseux, mon cher philosophe; je crois que c'est une mauvaise qualité attachée au peu de santé que j'ai. Je passe des six mois entiers sans écrire à mes amis. Il est vrai qu'il faut m'excuser un peu : j'ai fait des voyages au Nord, quand vous alliez au Midi ; mais ne jugez point , je vous prie , de mon amitié par mon silence ; personne ne s'intéresse plus vivement que moi h tout ce qui vous arrive ; il suffit d'ailleurs d'être bon citoyen pour être charmé que vous soyez employé en Languedoc. J'aimerais mieux encore que vous fussiez occupé h ouvrir de nouveaux canaux en France qu'à rajuster les anciens. Il me semble qu'il manque à l'industrie des Français et à la splendeur de l'état d'embellir le royaume, et de faciliter le commerce par ces rivières artificielles dont on a déjà de si beaux exemples. De tels ouvrages valent bien l'air d'une courbe , et la mesure leibnitzienne des forces-vives. Vous faites de la géométrie l'usage le plus honorable, puisque c'est le plus utile ; car je m'imagine qu'il en est de la physique comme de la politique des princes : où est le profit , là est l'honneur *. J'ai un peu abandonné cette physique pour d'autres occupations; il ne faut faire qu'une chose b la fois pour la bien faire. Madame du Châtelet est très heureuse pour n'avoir rien h présent qui la détourne de cette étude ; sa lettre à M. de Mairan a été fort bien reçue , mais j'aurais mieux aimé que cette dispute n'eût pas été publique. Le fond de la question n'a pas été entamé dans les lettres * Celle m'adressée de Louis 11. de M. de Mairan et de madame du Châtelet, et le fond de la question consistant b savoir si le temps doit entrer dans la mesure des forces, il me semble que tout le monde devrait être d'accord. M. de Bemouilli lui-même

ne nie plus qu'on doive admettre le temps. Ainsi , si on peut disputer encore , ce ne peut plu⁹ être que sur les termes dont on se sert. Il est triste pour des géomètres qu'on se soit si long-temps battu sans s'entendre ; on les aurait presque pris pour des théologiens. Je crois quo vous êtes bien content du séjour du Languedoc. Est-il vrai qu'on s'y porte toujours bien? Il n'en est pas de même en Flandre ; ma santé continue d'y être bien mauvaise. Les études en souffrent ; l'âme est toujours malade avec le corps , quoique ces deux choses soient , dit-on , de nature si hétérogène. Avez-vous auprès de vous madame votre femme, ou l'avez-vous laissée à Paris? et vivez-vous avec elle comme Cérèsavec Proserpine , six mois d'absence et six mois de séjour? M. de Maupertuis doit être arrive b Paris. On le dit mécontent; il n'a point fondé d'académie à Berlin , comme il l'espérait , a mangé beaucoup d'argent , a perdu son petit bagage 'a la bataille de Molwitz , et n'est pas récompensé comme on s'en flattait, il n'a point passé , à son retour, par Bruxelles, et il y a très long-temps que je n'ai reçu do ses nouvelles. On nous dit , dans le moment , qu'il y a une suspension d'armes en Silésie ; mais cette nouvelle mérite confirmation. Toute l'Europe se prépare b la guerre ; Dieu veuille que ce soit pour avoir la paix I Adieu, mon cher monsieur; je vous aime tout comme si je vous écrivais tous les jours. Mon cœur n'est pas paresseux. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Je vous embrasse sans cérémonie. A M. HELVÉTIUS. A Bruxelles, ce so juin. Je me gronde bien de ma paresse, mon cher et aimable ami; mais j'ai été si indignement occupé de proso depuis un mois , que j'osais à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appesantit dans des éludes qui sont b la poésie ce que des gardemeubles sombres et poudreux sont a une salle de bal bien éclairé. Il faut secouer la poussière pour vous répondre. Vous m'avez écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnais votre génie. Vous ne trouvez point Boileau assez fort ; il n'a rien de sublime , son imagination n'est point brillante , J'en conviens avec vous ; aussi il me semble qu'il ne passe point pour un poète sublime, mais il a bien fait ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire. Digitized by Google

405 ANNÉE 4741. il a mis la raison en vers harmonieux ; il est clair, conséquent , facile , heureux dans ses transitions ; il ne s'élève pas , mais il ne tombe guère. Ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles. Vous avez senti votre talent , comme il a senti le sien. Vous êtes philosophe , vous voyez tout en grand ; votre pinceau est fort et hardi. La nature en tout cela vous a mis , je vous le dis avec la plus grande sincérité, fort au-dessus de Despréaux ; mais ces talents-là , quelque grands qu'ils soient , ne seront rien sans les siens. Vous avez d'autant plus besoin de son exactitude , que la grandeur de vos idées souffre moins la gêne et l'esclavage. Il ne vous coûte point de penser , niais il coûte infiniment d'écrire. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Despréaux a si bien connu et si bien enseigné , ce respect pour la langue , cette liaison , cette suite d'idées , cet air aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit de l'art , et cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Un mot mis hors de sa place gâte la plus belle pensée. Les idées de Boileau, je l'avoue encore, ne sont jamais grandes, mais elles ne sont jamais défigurées ; enfin , pour être au-dessus de lui , il faut commencer par écrire aussi nettement et aussi correctement que lui. Votre danse haute ne doit pas se permettre un faux pas ; il n'en fait point dans ses petits menuets. Vous êtes brillant de pierreries ; son habit est simple , mais bien fait. Il faut que vos diamants soient bien mis en ordre , sans quoi vous auriez un air gêné avec le diadème en tête. En* voyez-moi donc , mon cher ami , quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement ; ne dédaignez point tout à la fois d'être possesseur de la mine et ouvrier de l'or qu'elle produit. Vous sentez combien, en vous parlant ainsi, je m'intéresse à votre gloire et à celle des arts. Mon amitié pour vous a redoublé encore à votre dernier voyage. J'ai bien la mine de ne plus faire de vers. Je ne veux plus aimer que les vôtres. Madame du Châtelet, qui vous a écrit , vous fait mille compliments. Adieu : je vous aimerai toute ma vie. * A M. THÉRIOT. A Bruxelles, le 31 juin. Je vous avoue que je suis étonné et embarrassé de l'affaire de votre pension. Je ne peux douter que vous ne la touchiez tôt ou tard. Si vous entendez parler d'ici à un mois des affaires de Hongrie , et point des vôtres , et si vous jugez à propos de m'employer, je prendrai la liberté de faire souvenir sa majesté prussienne de ses promesses ; si même vous croyez que je doive écrire à présent , je ne balancerai pas. Mon crédit , à la vérité , est aussi médiocre

que les bontés continuelles dont le roi m'honore sont flatteuses. Il pourrait très bien souffrir mes vers et ma prose, et faire très peu de cas de mes recommandations. Mais enfin j'ai quelque droit de lui écrire d'une chose dont j'ai osé lui parler, et sur laquelle j'ai sa parole. La dernière lettre que j'ai reçue est du 5 juin. Je pourrais , dans ma réponse , glisser une commémoration très convenable de vos services et de vos besoins. Vous me ferez plaisir de m'apprendre k quel point M. de Maupertuis est satisfait, et ce que sa majesté prussienne a ajouté k la manière distinguée dont elle l'a toujours traité. Vous pouvez me parler avec une liberté entière, et compter sur ma discrétion comme sur mon zèle. Les vers qui regardent le roi de Prusse , et qui sont en manuscrit k quelques exemplaires de la Henriade, ne sont plus convenables. Ils n'étaient faits que pour un prince philosophe et pacifique, et non pour un roi philosophe et conquérant. Il ne me siedrait plus de blâmer la guerre , en m'adressant k un jeune monarque qui la fait avec tant de gloire. Vous savez d'ailleurs qu'il avait fait commencer une édition gravée de la Henriade. Je ne sais si les affaires importantes qui l'occupent lui permettront de continuer k me faire cet honneur ; mais, soit qu'on la réimprime k Berlin, soit qu'on la grave en Angleterre , je ne pourrai me dispenser de changer cette dédicace d'une manière convenable au sujet et au temps. A l'égard de ces additions et de ces corrections en vers et en prose que je vous ai envoyées, vous sentez bien qu'il ne faut jamais que cela passe en des mains profanes. Ce qui est bon pour deux ou trois personnes sensées ne l'est point pour le grand nombre. Je vous prie donc de ne vous en point dessaisir. Ce n'est pas que je pense qu'il y ait rien de dangereux dans ces petites additions ; mais , quelque circonspection que j'apporte dans ce que j'écris, on en peut toujours abuser. Je passerais pour coupable des mauvaises interprétations que la malignité fait trop aisément ; enfin je ne dois donner aucune prise. Je me crois d'autant plus obligé k une extrême retenue , que les obligations que j'ai k monsieur le cardinal m'imposent un nouveau devoir de les justifier par la conduite la plus mesurée. Je dois particulièrement ses bontés k madame du Châtelet, dont il a senti tout le mérite dans les entretiens qu'il eut avec elle à Fontainebleau , et pour laquelle il a conservé la plus grande estime et les attentions les plus flatteuses. Tout cela redouble en moi l'envie de lui 26.

CORRESPONDANCE. 404 plaire ; el je vous avoue que quand on voit dans les pays étrangers comment on pense de lui , et avec quel respect on le regarde, cette envie-là ne diminue pas. M. d'Argenson m'a prévenu. Je voulais faire relier proprement ce recueil pour vous prier de lui en faire présent de ma part ; il s'est saisi d'un bien qui était à lui , et que j'aurais voulu lui offrir. Je vous prie de l'assurer de mes plus tendres respects. Je vous embrasse et vous souhaite tranquillité, santé et fortune. A M. DE MAUPERTIHS. A Bruxelles, le 1er juillet. Je sois très mortifié, monsieur, que vous soyez assez leibnitzien pour imaginer que vous avez une raison suffisante d'être en colère contre moi. Je crois, pour moi, que votre fâcherie est un de ces effets de la liberté de l'homme , dont il u'v a point de raison h rendre. En vérité, si on vous avait fait quelques rapports, n'était- ce pas à moi-même qu'il fallait vous adresser? Ne connaissez-vous pas mes sentiments et ma franchise? puis -je avoir quelque sujet et quelque envie de vous nuire? prétends-je être meilleur géomètre que vous? ai-je pris parti pour ceux qui n'ont pas été de votre sentiraeut ? ai-je manqué une occasion de vous rendre justice? n'ai-jo pas parlé de vous au roi de Prusse comme j'en ai parlé h toute la terre? Je vous avoue qu'il est bien dur d'avoir fait tant d'avances pour n'en recueillir qu'une tracasserie. Si vous aviez passé par Bruxelles, vous auriez bien connu votre injustice. Voilà, ce me semble, de ces cas où il est doux d'avouer qu'on a tort. Quand je vous priaï de m'excuser auprès du roi de Prusse de ce que je ne lui écrivais point , c'est qu'en effet je pensais que vous lui écririez en partant de Berlin , et que vous ne partiriez pas avant d'avoir reçu ma lettre. J'ai été fort occupé, et ensuite j'ai été malade ; cela m ôtait la liberté d'esprit nécessaire pour écrire ces lettres moitié prose et moitié vers, qui me coûtent beaucoup plus qu'au roi. Je n'ai point d'imagination quand je suis malade, el il faut que je demande quartier. Ce commerce épistolaire est plus vif que jamais. Je ne reviens point de mon étonnement de recevoir des lettres pleines de plaisanteries du camp de Molwitz et d'Ottmachau. Vous pensez bien que votre prise n'a pas été oubliée dans les lettres du roi ; mais il n'y a rien qui doive vous déplaire; et, s'il parle de votre aventure comme aurait fait i'abbé de Chaulieu, je me flatte qu'il en a usé ou en usera avec vous comme eût fait Louis xtv ; mais, encore une fois, il fallait passer par Bruxelles pour se dire sur cela tout ce qu'on peut se dire. Madame du Châtelet n'a point reçu une lettre qu'il me semble que vous dites lui avoir écrite de Francfort.

Mandez-lui, elle vous en prie, si c'est de Francfort que vous lui avez écrit cette lettre qui n'est point parvenue jusqu'à elle, et si vous avez été instruit qu'on imprimât dans cette ville les Institutions de physique. M. de Crousaz, le philosophe le moins philosophe, et le bavard le plus bavard des Allemands, a écrit une énorme lettre à madame du Châtelet, dont le résultat est qu'il n'est pas du sentiment de Leibnitz, parce qu'il est bon chrétien. Je vous prie d'embrasser pour moi M. Clairaut. Je pourrais lui écrire une lettre à la Crousaz sur les forces-vives; je l'avais déjà commencée, mais je la lui épargne. Il me semble que tout est dit sur cela, que ce n'est plus qu'une question de nom. Il n'en est pas ainsi de mes sentiments pour vous; c'est la chose la plus décidée. Ne soyez jamais injuste avec moi, et soyez sûr que je vous aimerai toute ma vie. A M. DE CIDEVILLE. Bruxelles ce 11 juillet.

•• Vir bonus et prudens versas reprehendit inertes; « Fiel Aristarchus Hor., de Jri poet., v. 445 et 450. Voilà comme il faut des amis. Dites-moi donc votre sentiment, mon cher Aristarque, et ayez la bonté de renvoyer bien cacheté à l'abbé Moussinot ce que j'ai soumis à vos lumières. Si Mahomet n'est pas votre prophète, soyez le mien. Il serait plus doux de se parler que de s'écrire; mais la destinée recule toujours le temps heureux où Paris doit nous réunir. Nous y habiterons un jour, je n'en veux pas douter; mais j'y arriverai vieilli par les maladies et par la faiblesse de mon tempérament. Le cœur ne vieillit point, je le sais bien; mais il est dur aux immortels de se trouver logés dans des ruines. Je rêvais, il n'y a pas long-temps, à cette décadence qui se fait sentir de jour en jour, et voici comme j'en parlais, car il faut que je vous fasse cette douloureuse confidence. Si vous voulez que j'aime encore, Remettez-moi l'âge des amours; Au crépuscule de mes jours Rejoignez, s'il se peut, l'aurore. Des beaux lieux où le dieu du vin Avec l'Amour tient son empire, Digitized by Google

ANNEE 4741. Le temps, qui me prend par la utai» , M'avertit que je me relire. Quoi ! pour toujours vous me fuyez , Tendresse, illusion, folie, Dons du ciel , qui me consoliez Des amertumes de la vie 1 Que le matin touche à la nuit ! Je n'eus qu'une heure; elle est finie. Nous passons; la race qui suit Déjà par une autre est suivie. Ou meurt deux fois, je le vois bien ; Cesser d'aimer et d'être aimable , C'est une mort insupportable ; (Cesser de vivre, ce n'est rien. Ainsi je déplorais la perte Des erreurs de mes premiers ans ; Et mon ame aux désirs ouverte Regrettait ses égarements. I Du ciel alors daignant descendre , L'Amitié vint à mon secours; File est plus égale, aussi tendre, F.t moins vive que les Amours. Touché de sa beauté nouvelle , Et de sa lumière éclairé, Je la suivis, mais je pleurai De ne pouvoir plus suivre quelle. Celte amitié est pourtant une charmante consolation. Eh ! qui m'en fait connaître le prix mieux que vous? L'amour à qui vous avez si bien sacrifié toute votre vie n'a servi qu'à vous rendre tendre pour vos amis , et à rendre voire société encore plus délicieuse. Cependant vous plaidez , et vous voilà près des degrés du palais. Quel métier pour vous et pour madame du Châtelet de passer son temps avec des exploits et des contredits ! Je défie votre chicane de Rouen d'ôlrc plus chicane que celle de Hruzelles. Un beau malin nous devrions laisser là toutes ces amertumes de la vie, et nous rassembler avec levia carmina cl faciles versus. N'ôtes-vous pas à présent avec votre procureur? Madame du Châtelet est avec le sien. Mais moi, je suis avec vous deux. Adieu, bonsoir, charmant ami. Je vais m'enfoncer dans le travail, qui, après l'amitié, est une grande consolation. A M. DE LOCMARIA. Bruxelles, le <7 juillet. J'ai reçu, monsieur, ie mémoire des vexations juridiques que vous avez essuyées. Je suis Irès sensible à votre souvenir et à vos peines. Du temps d'Anne de Bretagne, vous auriez gagné votre pro403 cès tout d'une voix. La jurisprudence a changé. Il est plaisant qu'on ait raison par-delà la Loire , et tort en-deçà ; mais les hommes ne savent pas mieux , cl ii faut que leur justice se ressente de leur misérable nature. Recevez aussi mes remerciements sur l'estampe de M. de Mauperluis. Il est beau à vous de songer, entre les griffes de la chicane , à la gloire de votre ami et de votre compatriote. L'estampe est digne de lui, et je me sens bien indigne de joindre mes crayons à ce burin-là. Une inscription latine me déplaît , parce que je suis bon Français. Je trouve ridicule que nos jetons, nos médailles, et nos louis, soient latins. En Allemagne , en Angleterre , la plupart des devises sont françaises ; il n'y a que nous qui

n'osions pas parler notre langue dans les occasions où les étrangers la parlent. Je sens très bien qu'il faudrait faire toutes les inscriptions en français , mais aussi cela est trop difficile. La marche de notre langue est trop gênée ; noire rime délaie en quatre vers ce qu'un vers latin. pourrait facilement exprimer. Ni vous ni moi ne serions contents du chétif quatrain que voici 1 : Ce globe mal connu , qu'il a su mesurer, Devient un monument où sa gloire se fonde ; Son sort est de fixer la figure du monde , De lui plaire et de l'éclairer. Si vous voulez mieux, comme de raison, faites les vers vous-même, ou, à votre refus, qu'il les fasse. Despréaux a bien eu le courage de faire son inscription; ii disait modestement de lui-même : Je rassemble en moi Perse, Horace, et Juvénal; mais c'est que Boileau n'était pas philosophe. J'ose vous prier d'ajouter à vos bontés celle de vouloir bien faire ma cour à madame la duchesse d'Aiguillon. Quand vous la ferez graver, tout le monde se battra à qui fera l'inscription. A M. DE CIDEVILLE. Druxelles , ce 19 juillet. Mon cher ami, celui qui a fait un examen si approfondi et si juste de Mahomet est le seul capable de faire la pièce. Vous avez développé et | éclairci beaucoup de doutes obscurs que j'avais; • vous m'avez déterminé tout d'un coup sur deux points très importants de cet ouvrage. Le premier, c'est la résolution que prenait ou semblait prendre Mahomet, dès le second acte, de faire assassiner Zopire par son propre fils, sans ■* Ce quatrain fut gravé au bas d'un portrait de !U. de •Maupertui». K.

406 CORRESPONDANCE. O être forcé à ce crime. C'était sans doute un raffinement d'horreur qui devait révolter, puisqu'il n'était pas nécessaire. Il y avait là deux grands défauts, celui d'être inutile, et celui de n'être pas assez expliqué. Voici à peu près comme je compte tourner cet endroit. Voyez si vous l'approuvez, car j'ai autant de confiance en vous que de défiance de moi-même. Le second point essentiel, c'est la disparate de Mahomet au cinquième acte, qui envoie chercher des filles dans son boudoir, quand le feu est à la maison. Je crois qu'il ne sera pas mal que Palmire vienne elle-même se présenter à lui pour lui demander la grâce de son frère; alors les bienséances sont observées, et cette action même de Palmire produit un coup de théâtre. J'aurais voulu pouvoir retrancher l'amour; mais l'exécution de ce projet a toujours été impraticable, et je me suis heureusement aperçu, à la représentation, que toutes les scènes de Palmire ont été très bien reçues, et que la naïveté tendre de son caractère posait un contraste très intéressant avec l'horreur du fond du sujet. La scène, au quatrième acte, avec Séide, qui la consulte, et leur innocence mutuelle concourant au plus cruel des crimes, la mort de leur père devenue le prix de leur amour, tout cela faisait au théâtre un effet que je ne peux vous exprimer; et il me semble que cette scène est aussi neuve qu'elle est touchante et terrible. Je dis plus, cette scène est nécessaire, et sans elle l'acte serait manqué. Je n'ai vu personne qui n'ait pensé ainsi, à la lecture et à la représentation. Il y a bien d'autres détails dont je vous remercie; mais, au lieu de les discuter, je vais les corriger. Je ne sais ce que vous voulez dire d'un à l'invincible Omar; il y a El l'invincible Omar, et ton amant peut-être. Ce peut-être me paraît un correctif nécessaire pour un jeune homme qui se fait de fête avec Mahomet et Omar. Je ne trouve point le mot de ciment de l'amitié bas, et j'avoue que j'aime fort haine invétérée; car encore à son père me paraît aussi, je vous l'avoue, bien supérieur à invoquer encore son père. L'un peint et donne une idée précise, l'autre est vague. La métaphore des flambeaux de la haine consumés des mains du Temps me paraît encore très exacte. Le temps consume un flambeau précisément et physiquement, comme il consume du marbre, en enlevant les parties insensibles. L'inecfe insensible n'est pas l'insecte qui ne sent pas, mais qui n'est pas senti. L'indigne partage moi paraît aussi mauvais qu'à vous; Des trônes renversés en sont la récompense; ils sont alors, dites-vous, de peu de valeur; non, non, les morceaux en sont bons. Mais je me laisse presque entraîner à un

petit air de dispute, lorsqu'il ne faut que travailler. Il faut que je vous dise encore pourtant que tout le monde a exigé absolument quelques petits remords à la fin de la pièce, pour l'édification publique. Au reste, mon cher ami, je suis bien loin de croire la pièce finie ; je ne l'ai fait jouer et je ne vous l'ai envoyée que pour savoir si je la finirais. Si le sujet était tout neuf, il était aussi bien épineux. C'est un nouveau monde à défricher. Je vais renoncer pour un temps à mes anciennes occupations, pour reprendre Mahomet en sous-œuvre. La peine que vous avez bien voulu prendre m'encourage à en prendre beaucoup. J'aurai sans cesse votre excellente critique devant les yeux. Adieu, cher ami, aussi utile qu'aimable ; renvoyez cette faible esquisse à l'abbé Moussinot, et prions, chacun de notre côté, les dieux qui président aux lettres et à la douceur de la vie qu'ils nous réunissent un jour. A M. L'ABBÉ MOUSSINOT. Juillet. Mon cher abbé, je reçois votre lettre, qui m'apprend la banqueroute générale de ce receveur général nommé Michel ; il m'emporte donc une assez bonne partie de mon bien. Deus dédit, Deus abstulit ; sit nomen Domini benedictum ! mais je suis assez résigné. Souffrir nos maux en patience Depuis quarante ans est mon loi ; Et l'on peut, sans être dévot, Se soumettre à la Providence. J'avoue que je ne m'attendais pas à cette banqueroute. Je ne conçois pas comment un receveur général des finances de sa majesté très chrétienne a pu tomber si lourdement, à moins qu'il n'ait voulu être encore plus riche. Eu ce cas, M. Michel a double tort, et je m'écrierais volontiers ; Michel, au nom de l'Eternel, Mit jadis le diable en déroute ; Mais, après cette banqueroute. Que le diable emporte Michel ! Mais ce serait une mauvaise plaisanterie, et je ne veux me moquer ni des pertes de M. Michel, ni de la mienne. Digitized by Google

407 ANNÉE 4741. Cependant, mon cher abbé, vous verrez que l'événement sera que les enfants de M. Michel resteront fort riches, fort bien établis. Le conseiller au Grand -Conseil me jugera, si j'ai un procès devant l'auguste tribunal dont on est membre a beaux deuïers comptants. Son frère, l'intendant des Menus plaisirs du roi, empêchera, s'il veut, qu'on ne joue mes pièces à Versailles ; et moi , moitié philosophe et moitié poêle , j'en serai pour mon argent; je ne jugerai personne, et n'aurai point de charge à la cour. Je voudrais bien savoir le nom que prend en cour cet intendant des Menus qui aura sans doute quitté celui de Michel pour le uom de quelque belle terre. Voyez M. deNicoIaî, et plaignez- vous à lui; voyez le caissier de Miche), demandez-lui la manière de nous y prendre pour ne pas tout perdre ; faites opposition au scellé, si cela se pratique, et si cela est utile. Bonsoir , mon cher abbé ; je vous embrasse de toute mon âme. Consolez-vous de la déroute de Michel ; votre amitié me console de ma perle. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON. A Bruxelles, ce 9 août. Madame dn Châtelet , monsieur, vousmande que je suis assez heureux pour soumetltreà vos lumières un certain Prophète dont j'avais déjà eu l'honneur de vous réciter quelques scènes. Je voudrais pousser ce bonheur-là jusqu'à vous le présenter moi-même à Paris; mais nous sommes encore loin d'une félicité si complète. J'aide plus à vous prévenir que vous n'en verrez qu'une copie très informe. Depuis que la personne qui doit vous prêter le manuscrit en est possesseur, j'y ai changé plus de deux cents vers , et , dans ces deux cents vers , il y a beaucoup de choses essentielles. Il n'y a pas moyen de vous envoyer la véritable leçon. Pardonnez-moi donc si vous n'avez qu'une ébauche informe. Je vous fais ma cour comme je peux , et certainement je voudrais mieux faire. Je voudrais pouvoir me vanter à moi-même de vous avoir amusé une heure ou deux , dussent ces deux heures m'avoir coûté deux ans de travail. Si vous aviez été jusqu'à Lille, je n'aurais pas manqué d'y retourner. Je vous aurais couru, comme les autres courent les princes. On dit que vous avez un Qls digne d'un autre siècle , mais non d'un autre père. Il fait de jolis vers. « Macle animo , generose puer ! * Je croyais qu'on ne faisait plus de vers français qu'en Prusse eten Silésie. Je reçois toujours quelques vers de Breslau et de Berlin ; voilà tout le commerce quo j'ai avec le Parnasse. Toute votre nation , à ce qu'on dit , veut passer le Rhin et la Meuse , sans trop savoir ce qu'ils y vont faire; mais ils partent, ils font des équipages, ils vont à la guerre, et cela leur sufüt. Ils chantent et dansent la

première campagne ; la seconde ils bâillent, et la troisième ils enragent. U n'y a pas d'apparence qu'ils fassent la troisième. Les choses semblent tournées de façon qu'on pourra faire bientôt frapper une nouvelle médaille de régna assignata. Il semble que la France , depuis Charlemagne , n'a jamais été dans une si belle situation ; mais de quoi tout cela servira-t-il aux particuliers? Ils paieront le dixième de leurs biens , et n'auront rien à gagner. Je reviens à Mahomet; l'abbé Monssinot aura ■ l'honneur de vous l'envoyer cacheté. Je vous prie instamment de me le renvoyer de même, sans permettre qu'il en soit tiré copie. Adieu , monsieur , aimez toujours beaucoup les belles - lettres , et daignez aussi aimer un peu l'homme du monde qui vous est attaché avec le respect le plus tendre. A M. DE MAUPERTUIS. A Bruxelles, 10 août. Je ne mettrai pas , mon cher aplaisseur de mondes et de Cassinis , de tels quatrains 1 au bas du portrait de Christianus Volfflus. Il y avait longtemps que j'avais vu , avec une stupeur de monade , quelle taille ce bavard germanique assigne aux habitants de Jupiter. Il en jugeait par la grandeur de nos yeux et par l'éloignement de la terre au soleil; mais jl n'a pas l'honneur d'être l'inventeur de cette sottise ; car un Volffius met en trente volumes les inventions des autres , et n'a pas le temps d'inventer. Cet homme - l'a ramène en Allemagne toutes les horreurs de la scolastique surchargée de raison» suffisantes, de monades, d'indiscernables , et de toutes les absurdités scientifiques que Leibnitz a mises au monde par vanité , et que les Allemands étudient parce qu'ils sont Allemands. C'est une chose déplorable qu'une Française telle que madame du Châtelet ait fait servir son esprit à broder ces toiles d'araignée. Vous en êtes coupable , vous , qui lui avez fourni cet enthousiaste de Koenig , chez qui elle puisa ces hérésies qu'elle rend si séduisantes. Si vous étiez assez généreux pour m'envoyer votre Cosmologie, je vous jurerais bien, par Newton et 1 Les ref* pour le portrait de M. de Maupertuis étaient joints à cette lettre ; on les a »us dans celle à M. Locmarla , du 10 juillet. K.

408 CORRESPONDANCE. par vous, de n'en pas tirer de copie , et de vous la renvoyer après l'avoir lue. Il ne faut pas que vous mettiez la chandelle sous le boisseau... ; et , en vérité , un homme qui a le malheur d'avoir lu la Cosmologie de Christian Wolff a besoin de la vôtre pour se dépiquer. Est-il vrai qu'Euler est à Berlin? vient-il faire une académie au rabais? Le comte Aigarotti vous a-t-il écrit ? Je m'imagine que la même âme charitable qui m'avait fait une tracasserie avec votre très .vive philosophie m'en a fait une avec sa politique. Leroi m'écrit toujours comme à l'ordinaire et dans le raCme style. Kaisèrling est toujours malade a Berlin , où je crois qu'il s'ennuie, et où probablement vous ne vous ennuierez plus. On dit . que vous allez' dans un lieu beaucoup plus agréable , et chez une dame * qui vaut mieux que tous les rois que vous avez vus. Il n'y a pas d'apparence que celle-là devienne wolffïcne. Plus on lit, plus on trouve que cesmélaphysiciens-là ne savent ce qu'ils disent ; et tous leurs ouvrages me font estimer Locke davantage. Il n'y a pas un mot de vérité , par exemple , dans tout ce que Malebranche a imaginé ; il n'y a pas jusqu'à son système sur l'apparente grandeur des astres à l'horizon qui ne soit un roman. M. Smith a fait voir, en dernier lieu , que c'est un effet très naturel des règles de l'opliquo Votre vieille académie sera encore bien fâchée de cette nouvelle vérité découverte en Angleterre. Cependant Privât de Molières (qui ne vaut pas Poqueline Molière) approfondit toujours le tourbillon , et les professeurs de l'université enseignent ces chimères ; tant les professeurs de toute cs|>èco sont faits pour tromper les hommes I Bonsoir ; madame du Châtelet , qui dans le fond de son cœur sent bien que vous valez mieux que Wolff, vous fait des compliments dans lesquels il y a plus de siucérité que dans scs idées leibuilziennes. Je suis à vous pour jamais. A M. DE FORMONT. A Bruxelles, le 10 août. Mon cher ami , il me semble que , si je vivais entre vous et mon aimable Cideville, j'en aimerais mieux les vers , et je les ferais meilleurs. Je suis charmé que vous ayez lu avec lui mon fripon de Prophète, et que vous soyez de même avis. Il ne faudrait jamais rien donner au public qu'après avoir consulté gens comme vous. Je ne regarde la tragédie que vous avez lue que comme une ébau' Madame la duchowe d'Aiguillon douairière. K. * La solution de Smith, bien examinée, se trouve être la même que celle de Alalebranche. K. che. Je sentais qu'il y avait dans cet embryon le germe de quelque chose d'assez neuf et d'assez tragique; et, en vérité, si vous l'avliez vu jouer à Lille , vous

auriez été ému. Vous avez grande raison de vouloir que mon illustre coquin ne se serve de la main du petit Séide pour tuer son bon homme de père que faute d'autre ; car les crimes au théâtre , comme en politique , ne sont passables . à ce qu'on dit, qu'autant qu'ils sont nécessaires. Il ne serait pas mal , par exemple , que le grand-vicaire Omar dût au prélat Mahomet : Pour ce grand attentat je réponds de Séide ; C'est le seul instrument d'un pareil homicide. Otage de Zopirc , il peut seul aujourd'hui L'approcher à toute heure, et 'le venger de lui. Tes autres favoris , pour remplir ta vengeance , Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience , la jeunesse imprudente a plus d'illusions ; Séide est enivré de superstitions, Jeune, ardent, dévoré du zèle qui l'inspire. Voilà à peu près comme je voudrais fonder cette action , en ajoutant à ces idées quelques autres préparations dont j'envoyai un cahier presque versifié à M. de Cideville, il y a quelques jours. Enfin j'y révérai un peu à loisir ; et, si vous pensez l'un et l'autre qu'on puisse faire quelque chose de cet ouvrage, je m'y mettrai tout de bon. C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits. „ Boileau, ép. vu, v. toi. J'ai lu cette justification de Thomas Corneille dont vous me parlez. L'esprit fin et délicat de Fontenelle ne pourra jamais faire que son oncle minor ait eu l'imagination d'un poète; et Boileau avait raison de dire que Thomas avait été partagé en cadet de Normandie. Il est plaisant de venir nous citer Camma et le Baron d'Albigrac; cela prouve seulement que M. de Fontenelle est un bon parent. C'est une grande erreur, ce me semble, de croire les pièces de ce Thomas bien conduites , parce qu'elles sont fort intriguées. Ce n'est pas assez d'une intrigue, il la faut intéressante , il la faut tragique, il ne la faut pas compliquée, sans quoi il n'y a plus de place pour les beaux vers , pour les orlraills, pour les sentiments, pour les passions; aussi ne peut-on retenir par cœur vingt vers de ce cadet , qui est partout un homme médiocre en poésie , aussi bien que son cher neveu , d'ailleurs homme d'un mérite très étendu. Il me tarde bien , mon cher confrère en Apollon , de raisonner avec vous de notre art dont tout le monde parle , que si peu de gens aiment , et que moins d'adeptes encore savent connaître. Nous sommes le petit nombre des élus , encore soimcs-nous dispersés. Il y a un jeune Helvétius

Digilized by Google

ANNEE 041. 40» qui a bien du génie; il Tait de temps en temps des vers admirables. En parlant de Locke , par exemple , il dit : D'un bras il abaissa l'orgueil du platonisme. De l'autre il rétrécit le champ du pyrrhonisme. Je le prêche continuellement d'écarter les torrents de fumée dont il offusque le beau feu qui l'anime. Il peut, s'il veut, devenir un grand homme. Il est déjà quelque chose de mieux ; bon enfant , vertueux , et simple. Embrassez pour moi mon cher Cideville , à qui j'écirai bientôt. Adieu ; aimez-moi, et cucouragez-moi à n'abandonner les vers pour rien au monde. Adieu , mon très aimable ami. I A M. HELVÉTIUS. A Bruxelles , ce 14 août. Mon cher confrère en Apollon , j'ai reçu de vous une lettre charmante, qui me fait regretter plus que jamais que les ordres de Plutus nous séparent , quand les Muses devraient nous rapprocher. Vous corrigez donc vos ouvrages , vous prenez donc la lime de Boileau pour polir des pensées à la Corneille? Voilà l'unique façon d'être un grand homme. Il est vrai que vous pourriez vous passer de cette ambition. Votre commerce est si aimable que vous n'avez pas besoin de talents; celui de plaire vaut bien celui d'être admire. Quelques beaux ouvrages que vous fassiez , vous serez toujours au-dessus d'eux par votre caractère. C'est , pour le dire en passant, un mérite que n'avait pas ce Boileau dont je vous ai tant vanté le stylo correct et exact. Il avait besoin d'être un grand artiste pour être quelque chose. Il n'avait que ses vers, et vous avez tous les charmes de la société. Je suis très aisequ'après avoir bien raboté en poésie , vous vous jetiez dans les profondeurs de la métaphysique. On se délasse d'un travail par un autre. Je sais bien que de tels délassements fatigueraient un peu bien des gens que je connais, mais vous ne serez jamais comme bien des gens , en aucun genre. Permettez-moi d'embrasser votre aimable ami , qui a remporté le prix de l'éloquence. Votre maison est le temple des Muscs. Je n'avais pas besoin du jugement de l'académie française , ou françoùc , pour sentir le mérite de votre ami. Jo l'avais vu , je l'avais entendu , et mon cœur partageait les obligations qu'il vous a. Je vous prie de lui dire combien je m'intéresse à ses succès. M. du Châtelet est arrivé ici. Il se pourrait bien faire que . dans un mois , madame du Châtelet fût ohligée d'aller à Cirey , où le théâtre de la guerre quelle soutient sera probablement transporté pour quelque temps. Je crois qu'il y aura une commission des juges de France , pour constater la validité du testament de M. dcTrichâteau. Jugez quelle joie ce sera pour nous , si nous pouvons vous enlever sur la route. Je me fais une idée

délicieuse de revoir Cirey avec vous. M. de Monlmircl ne pourrait-il pas être de la partie ? Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur ; il ne manque que vous à la douceur de ma vie. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Bruxelles , *9 août Je ne vous écris guère , mon cher et respectable ami, mais c'est que j'en suis fort indigne. J'ai eu le temps de mettre toute l'histoire des musulmans en tragédie ; cependant j'ai b peine mis un peu de réforme dans mon scélérat de Prophète. Toute l'Europe joue à présent une pièce plus intriguée que la mienne. Je suis honteux de faire si peu pour les héros du temps passé, dans le temps que tous ceux d'aujourd'hui s'efforcent de jouer un rôle. Jo compte en jouer un bien agréable , si je peux vous voir. Madame du Châtelet vous a mandé que le théâtre de sa petite guerre va être bientôt transporté à Cirey. Nous ne passerons à Paris que pour vous y voir. Sans vous , que faire à Paris ? Les arts , que j'aime , y sont méprisés. Jo ne suis pas destiné à ranimer leur langueur. La supériorité qu'une physique sèche et abstraite a usurpée sur les belles - lettres commence à m'indigner. Nous avons , il y a cinquante ans , de bien plus grands hommes en physique et en géométrie qu'aujourd'hui , et à peine parlait-on d'eux. Les choses ont bien changé. J'ai aimé la physique, tant qu'elle n'a point voulu dominer sur la poésie ; à présent qu'elle écrase tous les arts , je ne veux plus la regarder que comme un tyran de mauvaise compagnie. Je viendrai à Paris faire abjuration entre vos mains. Je ne veux plus d'autre étude que celle qui peut rendre la société plus agréable , et le déclin de la vie plus doux. On ne saurait parier physique un quart d'heure, et s'entendre. On peut parler poésie, musique, histoire, littérature, tout lo long du jour. En parler souvent avec vous serait le comble de mes plaisirs. Je vous apporterai une nouvelle leçon de Mahomet , dans laquelle vous ne trouverez pas assez de changements ; vous m'en ferez faire do nouveaux ; je serai plus inspiré auprès de vous. Tout ce que jo crains, c'est que vous ne soyez à la campagne quand nous arriverons. Jo connais ma destinée , elle est toute propre à m'envoyer à Paris pour ne vous y point trouver ; en ce cas , c'est être exilé à Paris. On dit que vous n'avez pas un comédien. On ne trouve plus ni qui récite des vers, ni qui les Digitized b/ Google

CORRESPONDANCE. ■ U U fasse, ni qui les écoule. Je serais venu au monde mal h propos , si je n'étais venu de votre temps et de celui de mes autres anges gardiens, madame d'Argental et M. de Pont de Veyle. Je leur baise très humblement le bout des ailes , et me recommande a vos saintes inspirations. A M. SEGÜ1. Bruxelles, le 59 septembre. J'ai reçu, monsieur , la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m 'écrire , avec votre projet de souscription pour les OEuvres du célèbre poète dont vous étiez l'ami. Je me mets très volontiers au rang des souscripteurs, quoique j'aie été malheureusement au rang de scs ennemis les plus déclarés. Je vous avouerai même que cette inimitié pesait beaucoup à mon cœur. J'ai toujours pensé, j'ai dit , j'ai écrit quo les gens de lettres devraient être tous frères. Ne les persécute-t-on pas assez? faut-il qu'ils se persécutent encore eux- mêmes les uns les autres? Pl&t h Dieu qu'ils pussent s'aider, se soutenir, se consoler mutuellement, surtout dans un temps où il paraît qu'on cherche h rabaisser un art qui a fait la principale gloire du siècle de Louis xiv ! 11 semblait que la destinée , en me conduisant 'a la ville où l'illustre et malheureux Rousseau a fini ses jours, me ménageât une réconciliation avec lui. L'espèce de maladie dont il était accablé m'a privé de celle consolation que nous avions tous deux également souhaitée. L'amour de la paix l'eût emporté sur tous les sujets d'aigreur qu'on avait semés entre nous. Ses talents , ses malheurs , et sa mort, ont banni de mon cœur tout ressentiment , et n'ont laissé mes yeux ouverts qu'à ce qu'il avait démérité. Votre amitié pour lui , monsieur , sert encore beaucoup à me faire regretter de n'avoir pu avoir la sienne. J'attends donc avec impatience une édition que votre sensibilité pour sa mémoire , votre goût et votre probité rendront sûrement digne du public à qui vous la préseutez. C'est avec ces sentiments , et ceux de la considération la plus distinguée, que j'ai l'honneur d'êtro, etc.

Voltaire. A M. DE MAIIPERTU1S. A Bruxelles , le 6 octobre. Vous devez , mon cher aplatisseur de ce globe, avoir reçu une invitation de vous rendre à Berlin. On compte que nous pourrons arriver ensemble; mais , pour mol , je n'irai , je pense , qu'à Cirey. Je pourrai bien passer par Paris avec madame du Châtelet; j'espère au moins que je vous y verrai. Si vous n'êtes pas assez philosophe pour préférer le séjour de l'amitié à la cour des rois , vous le serez peut-être assez pour ne pas vous déterminer sitôt à retourner en Prusse. Mandcz-moi, je vous prie, quellos sont vos résolutions, si vous en avez. Examinez-vous , et voyez ce que vous voulez. Ceci est une affaire de

calcul. Il y a une sorte de gloire et du repos dans le refus; il y a une autre gloire et des espérances dans le voyage. C'est un problème que vous pouvez trouver difficile à résoudre, et qui certainement est embarrassant. Je conçois très bien que ceux qui sont assez heureux pour vivre avec vous, décideront que vous devez rester; mais le problème ne doit être résolu que par vous. Ne montrez point ma lettre, je vous prie; n'en parlez point: et si vous faites quelque cas de moi, mandez-moi ce que vous pensez. Je vous promets le plus profond secret. Je vous renverrai même votre lettre si vous le voulez. Il me semble que c'est un assez beau siècle que celui où les gens de lettres balancent à se rendre à la cour des rois; mais s'ils ne balancent point, le siècle sera bien plus beau. Je suis toujours au rang de vos plus tendres et de vos plus fidèles serviteurs. A M. DE CIDEVILLE. A Bruxelles, ce 38 octobre. Vous, qu'à plus d'un doux mystère Les dieux ont associé, Dan* l'art des vers initié, Qui savez les juger aussi bien que les faire; Vous, Hercule en amour, Pylade en amitié, Vous seul manquez encore aux charmes de ma vie. Sous le ciel de Paris, grands dieux! prenez le soin De ramener ma Muse avec la sienne unie! C'est n'être point heureux que de l'être si loin. Je compte donc, mon cher ami, passer par Paris au commencement de novembre; je ne me flatte pas de vous y rencontrer; je me plains, par avance, de ce que probablement je ne vous y verrai pas. C'est le temps où tout le monde est à la campagne, et vous êtes un de ces héros qui passez votre temps dans des châteaux enchantés. De Paris où irons-nous? plaider à la plus voisine juridiction de Cirey, et de là replaider à Bruxelles. Ne voilà-t-il pas une vie bien digne d'une Émilie! Cependant elle fait tout cela avec allégresse, parce que c'est un devoir. Je compte, moi, parmi mes devoirs, de rendre mon Prophète un peu plus digne de mon cher Aristarque. Je l'ai laissé reposer depuis quelques mois, afin de tâcher de le revoir avec des yeux moins paternels et plus éclairés. Quelle obligation n'aurai-je point à vos critiques si jamais l'ouvrage vaut quelque chose!

1 Digitized by Google

ANNEE 4741. 4H Ce sont l'a de ces plaisirs que toutes sortes d'amis iic peuvent pas faire. Je doute que Pylade et PiriIhoûs eussent corrigé des tragédies. Il me manque de vous voir pour vous' en remercier. Je ne sais plus où vous me prendrez pour ajouter à vos faveurs celle de m'écire. Dès que je serai fixé pour quelque temps , je vous le manderai. J'ai lu le poème de Linant, que l'académie s'accoutume à couronner. Il y a du bon. Je souhaite qu'il tire de son talent plus de fortune qu'il n'en recueillera de réputation. Je ne suis plus guère en état de l'aider comme je l'aurais voulu. Un certain Michel , h qui j'avais confié une partie de ma fortune , s'est avisé de faire la plus horrible banqueroute que mortel financier puisse faire. C'était un receveur-général des finances de sa majesté. Or, je ne conçois que médiocrement comment un receveur-général des finances peut faire banqueroute sans être un fripon. Vous , qui êtes prêtre de Thémis comme d'Apollon, vous m'expliquerez ce mystère. Mon Dieu , mon cher ami , qu'il y a des gens malheureux dans ce monde ! Vous souvenez-vous de votre compatriote et de votre ancien camarade Lecoq ? Je viens de voir arriver chez moi une figure en linge sale, un menton de galoche, une barbe de quatre doigts ; c'était Lecoq qui traîne sa misère de ville en ville. Cela fait saigner le coeur. On m'a envoyé le Discourt * de votre autre compatriote Fontenelle , à l'académie. Cela n'est pas excellent ; mais heureux qui fait des choses médiocres a quatre-vingt-cinq ans passés I Adieu , mon cher ami. Si vous avez encore à Rouen le très aimable Formont , dites-lui , je vous en prie, combien il me serait doux de vivre entre vous deux. A LA REINE DE PRUSSE. Parit. Madame , sou altesse royale madame la margrave de Rareuth m'ayant fait l'honneur de m'avertir que votre majesté souhaitait de voir cette tragédie de Mahomet, dont le roi a une copie, je n'ai songé , depuis ce moment , qu'à la corriger, pour la rendre moins indigne des attentions de votre majesté ; et , après l'avoir travaillée avec tous les soins dont je suis capable , je l'ai adressée à M. de Raesfeld , envoyé de votre cour à La Haye, afin qu'elle parvint à votre majesté avec sûreté et promptitude. ' En 1741 Fontenelle était membre de l'académie française depuis nn deml-slécle. Le choix, et non le sort, l'ayant désigné comme directeur pour le trimestre de Juillet de la même année, il prononça, le SS auguste, un Discouru sur la circonstance même qui lui avait fait déférer celle rfî7 mit. Je cherche moins peut-être à obéir 'a uue reine, qu'à mériter, si je puis, le suffrage d'un excellent juge. 11 o'esl pas étonnant qu'on n'ait

pas d'autre envie que celle de plaire à votre majesté, dès qu'on a eu le bonheur de l'approcher. Mon zèle pour elle sera aussi durable que mes regrets. Berlin est le séjour de la politesse et des arts , comme la Silésie est celui de la gloire. Puisse votre majesté faire long- temps l'ornement de l'Allemagne, et puisse le roi, qui en fait le destin , jouir , auprès de vous , de tout le bonheur qu'il mérite I Jo suis avec un très profond respect, etc.

Voltaire. A M. BERGER. Ciray. Vous ne devez pas plus douter , mon cher monsieur , de mon amitié quo de ma paresse. Ce n'est pas que je sois de ces aimables paresseux de nouvelle date , qui se tourmentent à dire qu'ils ne font rien. Je suis d'une espèce toute contraire. J'ai tant travaillé que j'en ai presque renoncé au commerce des humains ; mais le vôtre m'est toujours bien précieux , et c'est un bel intermède , dans mes occupations , que la lecture de vos lettres. Le roi de Prusse me mande qu'il prend La Noue et Dupré. S'il enlève aussi Grcsset, nous n'aurons guère plus de danseurs , d'acteurs , ni de poètes. Nous acquérons de la gloire en Allemagne , et les talents périssent à Paris. Je vous embrasse , et suis toujours plein d'attachement pour vous. A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS. A Ciry, ce 35 décembre. Je ne rends pas à mes chers anges gardiens un compte bien exact de ma conduite ; je leur écris peu , et , en cela , je pêche grièvement ; mais ne lisent-ils pas dans mon cœur? ne savent-ils pas qu'on est occupé d'eux à Cirey , et qu'on les regrette partout? On a encore donné quelques coups de lime à leur Mahomet ; mais voici une triste nouvelle pour la Comédie et pour l'Opéra. Le roi de Prusse n'est pas content d'avoir pris la Silésie, il me mande qu'il prend Dupré et La Noue. Le héros tragique n'est pas si bien fait que le héros dansant , et c'est faire venir un singe de loio ; mais ce singe-là joue très bien ; et je ne connais guère que lui qui pût mettre dans notre Mahomet et la force et la terreur convenables. Ce qui me rassure un peu, c'est que La Noue aime fort mademoiselle Gautier , et que sûrement on ne peut

442 CORRESPONDANCE. quitter ce qu'on aime pour le roi de Prusse. La place de premier acteur à Paris vaut bien d'ailleurs une pension à Berlin , et notre parterre vaut un peu mieux qu'un parterre de Prussiens. Mandez-moi , je vous en prie , combien de temps l'ambassadeur turc sera à Paris, et ce qu'on fait à la Comédie. Madame du Châtelet va passer un jour à Commerci ; nous irons ensuite à Grai, et «le là nous reviendrons vous voir, mes très «bers anges , à qui je souhaite la santé et tous les plaisirs de ce monde. Me mettant toujours à l'ombre de vos ailes. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON , A PARIS. A Cirey, le 10 janvier. Frère Macairc et frère François se recomman«lent, monsieur ,à vos bontés. Frère Macairc est un petit ermite qui ne sait pas son catéchisme, mais qui est bon, doux, simple, qui gagne sa vie à nettoyer de vieux tableaux , à recoller de vieux châssis, à barbouiller des fenêtres et des portes. Il demeure dans les bois de Doulevant , l'un de vos domaines voisins de Cirey. Il passe dans le canton pour un bon religieux, attendu qu'il ne fait point de mal , et qu'il rend service. Son ermitage est nnc petite chapelle appartenante à M. le duc d'Orléans ; il voudrait bien une petite permission d'y demeurer et d'y être fixé. Il y a , je crois, à Toul une espèce de general <le^ ermites qui les fait voyager comme le diable «le Papefiguière , et frère Macaire ne veut point voyager. Madame du Châtelet, qui trouve cet ermite un bon diable, serait fort aise qu'il restât dans sa chapelle , d'où il viendrait quelquefois travailler de son métier à Cirey. Si donc, monsieur, vous pouvez donner à frère Macaire une patente d'ermite de Doulevant , ou une permission telle quelle de rester là comme il pourra, madame du Châtelet vous remerciera , et Dieu et saint Antoine vous béniront. Quant à frère Fraçois , c'est moi , monsieur , qui suis encore plus ermite que frère Macaire , et qui ne voudrais sortir de mon ermitage que pour vous faire ma cour. J'y vis entre l'étude et l'amitié , plus heureux encore que frère Macaire; et , si j'avais de la santé , jo n'envierais aucune destinée; mais la santé me manque, et m'ôte jusqu'au plaisir de vous écrire aussi souvent que je le voudrais. Au lieu d'aller à Paris, nous allons , sœur Émilie et frère François, en FrancheComté, au milieu des neiges et des glaces. On pourrait choisir un plus beau temps , mais madame d'Aulrcy est malade; on a logé chez elle à Paris. L'amitié et les bons procédés ne connaissent point les saisons. Je me flatte qu'après ce voyage vous voudrez bien , monsieur , me permettre de profiter quelquefois de vos moments de loisir , et que j'aurai encore l'honneur devons voir dans cette ancienne

maison de la baronne où l'on fesailsi gaiement de si mauvais soupers. Voulez-vous bien «|ue je présente mes respects à monsieur votre fils et à celui d'Apollon, qui va faire au Châtelet sou apprentissage de mailrc des requêtes, d'intendant, de conseiller d'état, et de ministre? Frère François priera toujours Dieu pour vous avec un très grand zèle et très efficace. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A (irai en Franche-Comté, ce 19 janvier. IS'ous avons passé par la Franche-Comté , mon cher et respectable ami, pour venir plus tôt vous revoir. Puisque l'amitié et la reconnaissance ont conduit madame du Châtelet à Grai, elles nous ramèneront bien vite auprès de vous. Je ne vous mandai point le succès entier de son affaire , parce que je croyais qu elle vous écrirait le même jour que moi. Je me contentai de vous parler des bagatelles intéressantes du théâtre. Je n'ai point écrit à La Noue. Entre les rois et les comédiens , il ne faut point mettre le doigt , non plusqu'entre l'arbre et l'écorce. Je ne veux me brouiller ni avec le roi de Prusse, ni avec un roi de théâtre; j'attendrai paisiblement que La Noue soit reçu à Paris , et je ne compte pas plus me mêler de cette élection quede celle de l'empereur. Je nemeraêle que de reprendre de temps en temps mon Mahomet en sous-œuvre. J'y ai fait ce que j'ai pu ; je le crois plus intéressant que lorsqu'il fit pleurer les Lillois. J'avoue que la pièce est très difficile à jouer; mais celte difficulté même peut causer son succès; car cela suppose que tout y est dans un goût nouveau , cl celte nouveauté suppléera du moins à ma faiblesse. Je ne regrette point Dufresne; il est trop formé pour Séide , et trop faible pour Mahomet. Il n'était nullement fait pour les rôles de dignité, ni de force ; je l'ai vu guindé dans Athalic, quand il fesait le grand-prêtre. La Noue est très supérieur à lui dans les rôles de ce caractère ; c'est dommage qu'il ait l'air d'un singe. J'ai lu enfin les Confessions du comte de *** ; car il faut toujours être comte ou donner les Mémoires d'un homme de qualité. J'aime mieux cesCon fessions que celles de saint Augustin ; mais, franchement , ce n'est pas là un bon livre , un livre à aller à la postérité ; ce n'est qu'un journal Digitized by Google

ANNEE 4742. de lionnes fortunes , une histoire sans suile , un roman sans intrigues , un ouvrage qui ne laisse rien dans l'esprit , et qu'on oublie comme le héros oublie ses anciennes maîtresses. Cependant je conçois que le naturel et la vivacité du style , et surtout le fond du sujet, aura réjoui les vieilles et les jeunes , et que ces portraits , qui conviennent à tout le monde , ont dû plaire aussi à tout le monde. Bonsoir , homme charmant , h qui je voudrais plaire. Mille tendres respects à l'autre ange. A M. DE CIDEVILLE. A Grai en Franche-Comté, co 19 janvier. Le plus ambulant de vos amis, le plus écrivain, et le moins écrivant , se jette au pied de l'autel de l'Amitié , et avoue d'un cœur contrit sa misérable paresse. J'aurais dû vous écrire de Paris et de Cirey , mon aimable Cideville ; fallait-il attendre que je fusse en Franche-Comté? Nous en partons d'aujourd'hui en huit , nous retournons à Cirey passer quelques jours , et de l'a nous faisons un petit tour à Paris. Nous y logerons dans la maison de madame la comtesse d'Autrey , près du PalaisHoyal, qui appartient à la dame de la ville de Crai , où nous sommes actuellement. Je ne sais si madame du Châtelet vous a fait tout ce détail dans sa lettre, mais je vous dois cette ample instruction de mes marches, pour avoir sûrement quelques lettres de vous, a mon arrivée a Paris. Ne serez-vous point homme h passer, dans cette grande capitale des bagatelles, une partie du saint temps de carême? N'ai-je pas entendu dire que le philosophe Forraont y doit venir? Il serait très doux , mon cher ami , de nous rassembler un petit nombre d'élus , serviteurs d'Apollon et du plaisir. Je ne sais pas trop comment vont les spectacles. Voilà ce qui m'intéresse; car , pour le spectacle de l'Europe , les armées d'Allemagne , et la comédie de Francfort , je n'y jette qu'un coup d'œil. Je paie mon dixième pour être un moment debout au parterre, et je n'y pense plus; mais nous manquons d'acteurs à la Comédie française, c'est là l'objet intéressant. J'ai plus besoin de voir Dufresne remplacé que de voir Maximilien de Bavière sur le trône de Charles vi. Un grand comédien d'Allemagne, nommé le roi de Prusse, m'a mandé qu'il aurait La Noue ; d'un autre côté on se flattait de l'avoir à Paris , et je voudrais bien que La Noue fit comme moi , qu'il quittât les rois pour ses amis. Je ferai jouer Mahomet, s'il vient dans la troupe , supposé, s'entend , que vous soyez content de cet illustre fripon que j'ai retailé, recoupé, relimé, raltoté , rebrodé, le tout pour vous plaire; car il faut 413 commencer par vous, et je serai sûr du public. J'aurai encore le temps d'attendre que l'ambassadeur

turc soit parti ; car , en vérité , il ne serait pas honnête de dénigrer le prophète pendant que l'on nourrit l'ambassadeur , et de se moquer de sa chapelle sur notre théâtre. Nous autres Français nous respectons le droit des gens , surtout avec les Turcs. Mon Dieu , mon cher ami , que je voudrais vous retrouver à Paris pendant notre ramazan! car, que je fasse jouer ou non mon fripon , je n'y resterai pas long-temps. Il faut encore aller boire à Bruxelles la lie du calice de la chicane , et végéter deux ans dans le pays de l'insipidité. Quelques étincelles de votre imagination, et quelques jours de votre présence , me serviront d'antidote. Je cours grand risque de rester encore deux ans au moins chez les barbares. Ne pourrai-je avoir la consolation de vous voir deux jours? Adieu , mon cher ami , à qui mon cœur est uni pour toute ma vie. Je vous embrasse bien tendrement. « A M. DE LA NOUE, DIRECTEUR PHS SPECTACLES , A LILLE. A Bruxelles, le *8 Janvier. Mon cher Mahomet , mon cher Thraséas , etc., j'ai envoyé votre lettre à celui * qui serait heureux s'il se bornait aux plaisirs que des hommes tels que vous peuvent lui donner. S'il vous connaissait , je sais bien ce qu'il ferait , ou du moins ce qu'il devrait faire. Je ne doute pas que vous n'obteniez les choses très justes que vous demandez ; mais , en même temps , je crois que vous devez entièrement vous conformer à ce que M. Algarolti vous a mandé , et ne faire aucuns préparatifs 'a compter du jour de la réception de sa lettre. Vous m'avez donné une grande envie de revenir à Lille. Je ne vous ai ni assez vu ni assez entendu. J'aime en vous l'auteur , l'acteur , et, surtout, l'homme de bonne compagnie. Comptez que vous avez fait en moi une conquête pour la vie. Ne me retrouverai-je jamais entre le cher Cidevillo el vous! » O noctes eœmeque Deum ! . . • Hor., liv. it , sat. vi, v. 65. Je vous aimerais bien mieux l'a qu'à Berlin. Adieu, mon ami. • Le roi de Pruw, qui désirait avoir La Noue en qualit* de directeur de sa troupe de comediena.

4U CORRESPONDANCE. A M. DE LA ROQUE. Mars.

Permettez, monsieur, que je m'adresse à vous pour détromper le public , au sujet de plusieurs éditions de mes ouvrages , que j'ai vues répandues dans les pays étrangers et dans les provinces de France. Depuis l'édition d'Amsterdam, faite par les Ledet , qui m'a paru très belle pour le papier, les caractères , et les gravures, on en a fait plusieurs dans lesquelles non seulement on a copié toutes les fautes de cette édition des Ledet , mais qu'on a défigurées par des négligences intolérables. Si on veut, par exemple, se donner la peine d'ouvrir la tragédie d'Œdipe, on trouve, dès la seconde page, trois versentiers oubliés, et presque partout des contre-sens intelligibles. Si on veut consulter , dans le tome que les éditeurs ont intitulé Mélanges de littérature et de philosophie , le chapitre qui regarde le gouvernement d'Angleterre , on y verra les fautes les plus révoltantes que l'inattention d'un éditeur puisse commettre. Il y avait dans la première édition de Londres ces paroles : a Ce qu'on reproche le plus aux Anglais, « et avec raison , c'est le supplice de Charles I^{er} , « monarque digne d'un meilleur sort, qui fut « traité par ses vainqueurs , etc. » Au lieu de ces paroles , on trouve celles-ci , qui sont également absurdes et odieuses : « Ce « qu'on reproche le plus aux Anglais, c'est le supplice de Charles I^{er} , qui fut, et avec raison, « traité par ses vainqueurs, etc. « Et , pour comble d'inattention , les éditeurs ont mis en marge, monarque digne d'un meilleur sort, comme si ces mots étaient ou une anecdote, ou quelque titre distinctif. Quand ces éditeurs ont trouvé le terme italien , il costume, consacré à la peinture, ils n'ont pas manqué de prendre ce mot pour une faute, et de mettre à la place la coutume. On y voit les arts engagés par Louis XIV, au lieu d'encouragés; la mère de Jm Bruyère , au lieu de l'amer La Bruyère; les toiles solaires, pour L'étoile polaire , etc. Je ne veux pas faire ici une énumération fatigante de tous les contre-sens dont toutes ces éditions fourmillent; mais je dois me plaindre surtout d'une édition de Rouen , en cinq volumes , sous le nom de la compagnie d'Amsterdam , qui est l'opprobre de la librairie. C'est peu qu'il n'y ait pas une page correcte ; on a mis sous mon nom des pièces qu'assurément personne ne mettra jamais sous le sien ; une apothéose infâme de la demoiselle Le Couvreur ; un fragment de roman qu'on dit impudemment avoir trouvé écrit de ma main dans tes papiers ; je ne sais quelles chansons faites pour la canaille, et plusieurs ouvrages dans ce goût. Attribuer ainsi à un auteur ce qui n'est point de lui ,

c'est tout h la fois outrager un citoyen et abuser le public ; c'est en quelque façon un acte de faussaire. Les libraires qui ont voulu imprimer mes ouvrages devaient au moins s'adresser à moi ; je ne leur aurais pas refusé mon secours ; ils n'auraient pas à se reprocher ces éditions indignes , qui ne doivent leur apporter aucun profit, et qui font dire aux étrangers que l'imprimerie tombe en France avec la littérature. j'avertis donc tous les particuliers qui auront ces éditions qu'ils n'auront qu'à voir si, dans le cinquième tome , ils trouveront les pièces dont je parle; en ce cas, je leur conseille de ne point se charger d'un livre si peu fait pour la bibliothèque des honnêtes gens. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Paris, mars. I/îs saints anges sont adorables ; que ne puis-je communier avec eux aujourd'hui

1 Cette cène serait charmante pour moi. Madame du Châtelet est priée pour aujourd'hui et demain , et a donné sa parole. Je viendrai faire ma cour à mes chers anges à l'issue de leur dîner. Madame du Châtelet est réellement affligée de ne pouvoir souper avec eux. Si elle pouvait se dégager elle le ferait. Ab , chevreuil I ah, perdrix I ce n'est que dans cette compagoio-là que je pourrais vous digérer. A M. DE CIDEVILLE. Ce Mtnedi. Mon cher ami , je mène une vie désordonnée, soupant quand je devrais me coucher , me couchant pour ne point dormir , me levant pour courir , ne travaillant pas, ne voyant point mon cher Cideville, privé du plaisir solide, entouré de plaisirs imaginaires ; et , sur ce , je sors pour aller tracasser ma vie jusqu'à deux heures après minuit. Je suis bien las de ma conduite. Bonjour, mon aimable ami ; plaignez-moi de vivre comme les autres. Vale. V. A M. DE LA NOUE. Fontainebleau , ce lundi 7 mai. Je comptais , mon cher ami , avoir un plaisir plus flatteur que celui de vous féliciter de loin sur vos succès. J'espérais que ma santé me permettrait de venir vous entendre et vous embrasser ; je ne sais pas encore quand je partirai pour la Flandre, il se pourra très bien que je reste assez

Digitized b/ Google

ANNEE 1742. de temps h Paris pour vous y voir ramener la foule au désert du théâtre. Je partirai content quand j'aurai vu l'honneur de notre nation rétabli par vous et par mademoiselle Gautier. Vous me ferez aimer plus que jamais un art qui commençait à me devenir indifférent. Vos talents ne sont pas le seul mérite que j'aime en vous. L'auteur et l'acteur n'ont que mes applaudissements; mais l'honnête homme , l'homme d'un commerce aimable , a mon cœur. Faites, je vous prie , mille compliments de ma part à mademoiselle Gautier, et, au nom de l'amitié , ne me traitez plus avec cérémonie. Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre succès m'est aussi cher qu'à vous ; mais j'en étais bien plus sûr que vous. A MESSIEURS***.

On publia, il y a deux ans, quatre volumes d'un journal très exact des campagnes de Charles xii depuis 1700 jusqu'à 1709; mais ces matériaux ne me suffisaient pas. J'attendis qu'on voulût bien me communiquer l'histoire complète, écrite en suédois par M. Nordberg, ci-devant chapelain du roi de Suède, histoire qui sera vraisemblablement la plus fidèle que nous ayons en ce genre. M. de Warmholtz, jeune Suédois, plein de mérite, qui sait fort bien notre langue , vient de traduire le livre de M. Nordberg. On l'imprime actuellement à La Haye, en quatre tomes , et le premier doit paraître incessamment. J'attendrai que tout le livre soit public, pour faire enfin, de tant de matériaux, un édifice qui puisse être un peu durable. Je ne doute pas que M. de Nordberg ne contredise souvent les mémoires que j'ai entre les mains ; j'ai d'autant plus lieu de le croire que ces mémoires mêmes diffèrent entre eux autant que les esprits de ceux qui me les ont communiqués, et sans doute le chapelain de Charles xii aura vu les choses d'un autre œil que les ministres du czar. Je crois qu'il faut désespérer de savoir jamais tons les détails au juste. Les juges qui interrogent des témoins ne connaissent jamais toutes les circonstances d'une affaire ; à plus forte raison un historien, quel qu'il soit, les ignore-t-il ; c'est bien assez qu'on puisse constater les grands événements, et se former une connaissance générale des mœurs des hommes. Voilà ce qu'il y a de plus important , et heureusement c'est ce qu'on peut le plus aisément connaître; pourvu que les grandes figures du tableau soient dessinées avec vérité, et fortement prononcées, il importe peu que les autres soient vues tout entières. Les règles de la perspective ne le permettent pas ; la perspec413 tive de l'histoire ne souffre guère non plus que nous connaissions les petits détails. Je n'en veux pour preuve que ces différentes raisons que chacun donne au sujet de celte abstinence de vin que

le roi de Suède s'imposa dès la première jeunesse. Un ambassadeur de France , auprès de lui , m'a assuré que cette austérité n'était dans le roi qu'une vertu de plus, et qu'il avait renoncé au vin comme à l'amour , sans avoir jamais été surpris ni par l'un ni par l'autre , seulement pour n'être pas à portée d'en être subjugué, et pour donner en tout de nouveaux exemples. Le seigneur polonais, dont on a imprimé les Remarques, dit, au contraire, que Charles xu se priva de vin pour se punir toute sa vie d'un excès. L'un et l'autre de ces motifs est glorieux, et peut-être le dernier l'est-il davantage, en ce qu'il suppose un penchant qu'on a surmonté. Une circonstance m'avait fait croire d'abord au récit de l'ambassadeur; c'est que Charles xn quitta depuis la bière, et qu'ainsi il était vraisemblable qu'il ne renonça à la bière et au vin que par un régime austère qui entraînait dans son héroïsme. Je sais qu'il peut paraître très puéril d'examiner scrupuleusement si un homme du Nord, qui vivait il y a près de treute ans , a bu du vin ou non , et par quelle raison il n'en a pas bu ; mais un si petit détail est ennobli par le héros ; d'ailleurs un historien qui pèse les plus petites vérités, en mérite plus de créance sur les grandes. J'ai rapporté sur beaucoup d'événements des sentiments contraires, afin de laisser au lecteur la liberté de juger : mou impartialité ne peut pas être douteuse, je ne suis qu'un peintre qui lâche d'appliquer des couleurs vraies sur les dessins qu'on lui a fournis. Tout m'est indifférent de Charles xn et de Pierre-le-Grand, excepté le bien que ce dernier a fait aux hommes ; il n'est pas en moi de les flatter ni d'en médire, j'en parle avec le respect qu'on doit aux rois qui sont morts de nos jours, et avec celui qu'on doit à la vérité. Ce désir de savoir et de dire la vérité m'oblige d'avertir les libraires qui voulaient donner une nouvelle édition de cette histoire , qu'ils doivent différer long-temps. Je voudrais qu'ils eussent aussi moins précipité quelques éditions de mes ouvrages. Permettez -moi surtout, messieurs, de protester ici plus particulièrement contre deux de ces éditions nouvelles, dans lesquelles on a inséré beaucoup de pièces qui ne sont point de moi , telles qu'un commencement de roman, une apothéose , et je ne sais quels autres écrits de cette nature ; il est juste qu'on n'ait à répondre que de ses fautes; mais les auteurs sont souvent réduits à répondre de celles des autres à force d'en avoir fait.

CORRESPONDANCE. AIG A MADAME LA COMTESSE DE MAILLI. 43 juillet. Madame , j'ai appris avec la plus vive douleur qu'il court de moi au roi de Prusse une lettre dont toutes les expressions sont falsifiées. Si je l'avais écrite telle que l'on a la cruauté de la publier, et telle qu'elle est parvenue, dit-on, entre vos ruains, je mériterais votre indignation. Mais, si vous saviez, madame, quelle est, depuis six ans, la nature de mon commerce avec le roi de Prusse, ce qu'il m'écrivit avant cette lettre, et dans quelles circonstances j'ai fait ma réponse , vous ne seriez véritablement indignée que de l'injustice que j'essuie; et je serais aussi sûr de votre protection que vous d'être aimée et estimée de tout le monde. Il ne m'appartient pas de vous fatiguer de détails au sujet de cette lettre , que je n'ai jamais montrée h personne, et au sujet de toutes celles du roi de Prusse, dont je n'ai jamais abusé. Si je pouvais un jour, madame, avoir l'honneur de vous entretenir un quart d'heure, vous verriez en moi un bon citoyen , un homme attaché à son roi et 'a sa patrie, qui a résisté h tout, dans l'espoir de vivre en France, un homme qui ne connaît que l'amitié, la société, et le repos. Il veut vous devoir ce rc|>os, madame ; la France lui est plus chère , depuis qu'il a eu l'honneur de vous (aire un moment. sa cour, et ses sentiments méritent votre protection. J'ai l'honneur... Voltaire. A M. DE MARVILLE, 4 UKOTBNAKT-GESÈRAL DK POMCR. Pari», le U août.

Monsieur, j'ai exécuté l'arrêt que vous avez prononcé malgré vous contre moi ; et tout se passera comme vous l'avez très sagement prescrit. Celui qui a le manuscrit signé de votre main est à la campagne ; il ne reviendra qu'à neuf heures, et, si je peux sortir, j'irai lui demander ce manuscrit moi-même ; sinon , j'enverrai chez lui, et j'aurai l'honneur de vous le remettre. Je n'ai jamais mieux senti la différence qui est entre la raison et le fanatisme , entre la connaissance du monde et la pédanterie, que lorsque j ai eu l'honneur de vous parler. Je suis avec beaucoup de respect, et j'ose dire avecattachement, votre, etc. A M. LE CARDINAL DE FLEURI. A Paris, ce 22 août.

Monseigneur , En partant pour Bruxelles, je reçois encore une lettre du roi de Prusse par laquelle il me réitère do lui aller faire ma cour incessamment. Je n'irai qu en cas que le roi me le permette, et que votre éminence ait la bonté de m'envoyer son agrément. Je vous supplie, monseigneur, de vouloir bien me l'envoyer 'a Bruxelles, sous le couvert de M. d'Agieu. Au reste, ce monarque aura la bonté de me rendre toutes les lettres que je lui ai écrites depuis le mois de juin , parafées de sa main ; et votre émineuce verra si j'ai

écrit celle qu'on m'a si cruellement imputée ; elle verra avec quelle malice noire elle est falsifiée, elle connaîtra mon innocence et l'infâme imposture sous laquelle j'ai été accablé. Je me flatte, monseigneur, que le roi, ayant été instruit de cette calomnie, le sera de ma justification. C'est une justice que j'ai droit d'attendre du plus équitable et du plus sage des hommes. Je suis attaché personnellement à votre éminence, et on ne peut avoir eu l'honneur de lui parler sans lui être dévoué. C'est une fatalité pour moi que les seuls hommes qui aient voulu troubler votre heureux ministère soient les seuls qui m'aient persécuté , jusque-là que la cabale des convulsionnaires , c'est-à-dire ce qu'il y a de plus abject dans le rebut du genre humain, a obtenu la suppression injurieuse d'un ouvrage public honoré de votre approbation, et représenté devant les premiers magistrats de Paris. Mais , monseigneur, je garde le silence sur cet article comme sur beaucoup d'autres, concernant le roi de Prusse ; je suis bien loin de chercher à me faire valoir. La seule chose que je désire passionnément, c'est que votre éminence soit convaincue de mes sentiments pour elle , et de mon amour extrême pour ma patrie. Si vous daignez en persuader sa majesté , ce sera le comble à vos bontés. Je vous souhaite, monseigneur, la longue prospérité qui doit être le fruit de tant de modération et de tant de sagesse. J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect , monseigneur, de votre éminence le très humble , etc. Voltaire,

Digilized b/ Google

417 ANNÉE 1742. A H. LE COMTE D'ARGENTAL. A Paris , te
 22 août , en parlant Tandis que vous ôtes à Lyon, mon cher et respectable
 ami, avec mon autre ange gardien, le diable, qui dispose de ma vie,
 m'envoie à Bruxelles; et songez, s'il vous plaît , qu'à Bruxelles il n'y a que
 des Flamands qui ne sauront pas même si, dans la tragédie d a Mahomet, il
 sera question de mahométisme. Madame du Châtelet va, tout armée de
 compulsoires , de requêtes , et de contredits , perdre son argent et son temps
 à gagner des incidents inutiles d'un procès qui sera jugé à la quatrième ou
 cinquième génération. • O varias hominum mentes! ô pectora cæca! » Lucr.,
 lib. ii, v. 14. Pour moi, je dirai : « O noctes cœnœque Deum ! » Mon., lib.
 U. sat. vi, v. 65. quand je vous reverrai à Paris. Je ne prétends pas vous
 regretter précisément autant que fait madame d'Argeutal; mais, après elle,
 je crois que je peux très hardiment le disputer à tout le monde. Je vois que
 M. Pallu et M. Perichon, et tous ceux qui font les honneurs de Lyon, vont
 donner des indigestions à mes deux anges. M. de La Marche n'est-il pas
 avec vous? n'avez- vous pas un opéra, et, par-dessus tout cela, un cardinal?
 Voilà assurément de quoi passer son temps. Que dit M. de La Marche de ses
 confrères de Paris, qui ont instrumenté si pédanlesquement contre mon
 prophète? que dira M. le cardinal de Tencin, que dira madame sa sœur de
 nos convulsionnaires en robe longue , qui ne veulent pas qu'on joue le
 Fanatisme , comme on dit qu'un premier président ne voulait pas qu'on
 jouât Tartufe? Puisque me voilà la victime des jansénistes , je dédierai
 Mahomet au pape , et je compte être évêque in parlibus infuldium, attendu
 que c'est là mon véritable diocèse. Bonjourimcssaintsanges; je me mets
 toujours à l'ombre de vos ailes. Voulez-vous des nouvelles? on joue jeudi
 ma comédie nouvelle; mademoiselle Gaussin a été saignée hier; M. le
 cardinal de Fleuri a eu une petite faiblesse : on répète Hippolyte et Aricie. A
 propos , vous avez mon Mahomet ; madame de Tencin le lira , M. le
 cardinal le lira ; qu'en auront-ils dit? et M. Pallu , on ne peut pas se
 dispenser de lui en accorder bnc lecture. Je vous prie de présenter mes
 respects à madame votre tante ; cl , si je n'étais pas aussi pro l l. fane, aussi
 irrévocablement damné que j'ai l'honneur de l'être, je demanderais la
 bénédiction de son éminence. A MADAME DE CHAMPBONIN. De
 Reims. On a retenu, ma chère amie, la vivacité de mes sentiments ; et l'on a
 réglé que celui des voyageurs qui ne vous est pas le moins attaché serait le
 dernier à vous écrire. Nous voilà dans la ville de la sainte ampoule! Je vous

jure que madame la marquise du Châtelet l'a jamais été plus aimable. Elle a enchanté toute la ville de Reims ; et, comme de raison , ceux à qui elle plaît tant lui ont donné un jour deux pièces en cinq actes , l'une avant souper, et l'autre après. La dernière a été suivie d'un bal qu'on n'attendait pas, et qui s'est formé tout seul. Jamais elle n'a mieux dansé au bal; jamais elle n'a mieux chanté à souper ; jamais tant mangé , ni plus veillé. Elle loge chez mon ami M. de l'ouilly, homme d'une vaste érudition , et cependant aimable, doux, facile, comme s'il n'était passavant, digne enfin de loger Emilie. Au lieu d'y coucher une nuit , elle en passe trois dans cette bonne ville. Nous partons demain sous l'étoile d'Emilie qui nous conduit. Vous, qui tenez sa place à Cirey, faites des vœux pour une prompte conclusion de nos affaires ; je dis nos affaires, car celles d'Emilie sont les nôtres , et nous avons certainement , vous et moi , un très gros procès contre M. Honsbrouck. Il y a au Champbonin et à Paris deux personnes qui me seront toujours bien chères , et auxquelles je vous prie de parler toujours de moi ; c'est M. de Champbonin et monsieur votre fils. Je vous aime, madame, dans tout ce qui vous appartient. Adieu, gros chat. Je vous embrasse si tendrement qu'Emilie m'en • grondera. A M. DE CIDEVÎLLE. A Bruxelles, le 1^{er} septembre. Allah , ilali , allali ; Mohammed re/oul , allah. Ce Mahomet , mon très aimable ami , m'a fait bien coupable envers vous ; il m'a rendu paresseux. Me voilà enfin tranquille à Bruxelles, et je profite de ce petit moment de loisir pour m'entretenir avec vous. Je pars demain pour aller trouver à Aix-la-Chapelle le roi qui a changé deux fois le système de l'Europe, et qui pourtant n'est pas puni de Dieu; car il est aux eaux sans avoir besoin de les prendre, et les médecins sont au nombre des puissances dont il se moque. Si notre 27

OOUHESPON DANCE. 418 Mahomet, mon cher ami, eût été représenté devant lui , il n'en eût pas été elTarouclié , comme l'ont été nos prétendus dévots. Il ne veut pas faire jouer Zaïre, parce qu'il y a trop de christianisme , à ce qu'il dit, dans la pièce. Vous jugez bien que le miracle dePolyeucle n'est pas de son goût, et que celui de Mahomet lui plait davantage. Nos jansénistes de Paris , et surtout nos jansénistes convulsionnaires , ne pensent point ainsi. I.os bonnes gens ont cru que l'on attaquait saint Me dard et M. saint Pâris. Il y a eu même de vos graves confrères, conseillers au parlement «le Paris, qui ont représenté à leur chambre que cette pièce était toute propre h faire des Jacques Clément et des Ravailac. Ne trouvez-vous pas que ce sont là de bonnes lûtes? Ils croient sans doute qo'Harpagon fait des avarés , et enseigne h prêter sur gages. Il y a une chose qui me fait de la peine, mon cher ami , et je vous la dirai : c'est que le gros de notre nation n'a point d'esprit. Le petit nombre d'illustres précepteurs que les Français ont eus dans le siècle (tassé n'a pu encore rendre la raison universelle. Corneille, Racine, Molière, La Bruyère, Bossuet, Fénelon, etc., etc., ont eu beau faire , le petit , le léger, sont le caractère dominant. Cependant il y a toujours le petit nombre dos élus , 'a la tête desquels je vous place. Ceux-là conduisent à la longue le troupeau : Dur régit agnien ; mais ce n'est qu'à la longue , et 1! faut des années avant que les gens d'esprit aient ropétri les sots. Le Tartufe essuya autrefois de plus violentes contradictions; il fut enfin vengé des hypocrites. J'espère l'être des fanatiques : car enfin Mahomet est Tartufe le grand. Nous en raisonnerons à Paris, c'est là ma plus .chère espérance; car vous y viendrez à ce Paris, et moi j'y serai dans deux ou trois mois. iO «cptembre. Tout ce griffonnage, mon cher ami , avait été écrit il y a huit jours. J'ai été voir le roi de Prusse avant de finir ma lettre. J'ai courageusement résisté aux belles propositions qu'il m'a faites, il m'offre une belle maison à Berlin , et une jolie terre ; mais je préfère mon second étage dans la maison de madame du Châtelet. Il m'assure de sa faveur et de la conservation de ma liberté , et je cours à Paris à mon esclavage et à In persécution. Je me crois un petit Athénien qui refuse les bontés du roi de Perse. Il y a pourtant une petite différence ; on était libre à Athènes, et je suis sûr qu'il y avait beaucoup de Cidevillcs ; sans cela , comment aurait-on pu aimer sa patrie? C'est beaucoup qu'il y en ail un en France , et que je puisse me flatter d'avoir bientôt la consolation de l'embrasser. Madame du Châtelet fait toujours ici

sa malheureuse guerre de chicane ; et on craint à tout moment d'en voir une véritable et universelle. Quel acharnement ! ne faudra-t-il pas faire la paix après la guerre? Eh I morbleu , que ne fait-on la paix tout d'un coup! Adieu ; madame du Châtelet vous fait ses compliments ; je vous regrette , je vous regrette je vous aime , je voudrais passer avec vous ma vie. A MADAME DE SOLAR, A PABISA Bruxelles , le 4 septembre. Ce fut , madame , le 25 du dernier mois , que les troupes enfermées dans Prague firent la plus vigoureuse sortie, lis comblèrent une partie de la tranchée; ils renversèrent des batteries, ils enclouèrent du canon. Le combat dura une heure; on se battit de part et d'autre en désespérés. On dit le prince de Deux-Ponts blessé à mort , le duc de Biron prisonnier, un nombre à peu près égal de morts des deux côbs ; mais beaucoup plus d'officiers français que d'autrichiens , par la raison qu'il y a toujours plus d'officiers dans nos troupes que chez les étrangers , et qu'ainsi nous jouons des pistoles contre de la monnaie. Après cette sanglante action, il eut une heure d'armistice pendant laquelle on agit et on se parla comme si tout le monde avait été du même parti. Les officiers français avouèrent aux Autrichiens qu'ils espéraient que l'armée de secours arriverait le 28 août. Leurs généraux leur avaient donné cette espérance. Les assiégeants les détrompèrent, et leur firent voir que cette armée ne pouvait arriver qu'à la fin de septembre; mais nos troupes , loin d'en être découragées, protestent qu'elles périront plutôt que de se rendre. Jamais on n'a vu tant de zèle et tant d'intrépidité ; chaque soldat semble être responsable de la gloire de la nation ; c'est une justice que leur rend le prince Charles. J'ai mandé cette nouvelle à M. le président de Meinières, pour en orner le grand livre de madame Doublet; mais j'ai oublié de lui dire que nous avons pris Monti, ingénieur en chef de l'armée autrichienne. Puisse tant de courage être suivi d'une paix aussi prompte qu'honorable ! Il paraît que les Hollandais temporisent. Il y a ici dix • huit mille Anglais avec du canon , vingt-deux mille nationaux ; et on attendait , il y a cinq jours , M. de Neuperg avec la déclaration de leurs hautes et lentes puissances. Seize mille

Digilized b/ Google

419 ANNÉE Ilanovriens devaient se joindre à toutes ces troupes, et commencer les opérations vers Thionville. Tous ces projets paraissent suspendus. Le roi de Prusse est à Aix-la-Chapelle, où il fait semblant de consulter des charlatans et de boire des eaux. Il traite les médecins comme les autres puissances. Je pars dans l'instant, avec la permission du roi, pour aller faire un moment ma cour à ce prince. J'aimerais bien mieux partir pour venir manger la poule au riz. Permettez-moi, madame, de présenter mes respects à M. de Solar. Madame du Châtelet va vous écrire. J'ai écrit aux anges. Le baccio à piedi. A M. LE CARDINAL DE FLEURI. Le 10 septembre. Monseigneur, je commence par envoyer à votre éminence la première lettre que le roi de Prusse m'écrivit le 26 août, qu'il date par mégarde du 26 septembre. Votre éminence verra au moins par cette lettre que je n'ai point écrit celle qui courut si malheureusement il y a un mois, et qui fut fabriquée à Paris par le secrétaire d'un ambassadeur, aussi bien qu'une prétendue réponse de sa majesté prussienne. J'ai donc quelque droit d'espérer que je serai justifié dans l'esprit du roi, comme dans celui de votre éminence, sur cette petite affaire. Je vais maintenant lui rendre compte, comme je le dois, de mon voyage à Aix-la-Chapelle. Je ne partis que le 2 de ce mois. Je rencontrai en chemin un courrier du roi de Prusse, qui venait me réitérer ses ordres. Le roi voulut que je logeasse près de son appartement, et passa, deux jours consécutifs, quatre heures de suite dans ma chambre, avec cette bonté et cette familiarité qui entrent, comme vous savez, dans son caractère, et qui n'abaissent point un roi, parce qu'on n'en abuse jamais. J'eus tout le temps de parler, avec beaucoup de liberté, sur ce que votre éminence m'avait prescrit, et le roi me parla avec une égale franchise. D'abord il me demanda s'il était vrai que la nation fût si piquée contre lui, si le roi l'était, si vous l'étiez*. Je répondis qu'en effet tous les Français avaient ressenti vivement une défection si inespérée; qu'il ne m'appartenait pas de savoir comment pensait le roi, que je connaissais la modération de votre éminence, etc. Il daigna me parler beaucoup des raisons qui l'ont engagé à précipiter sa paix. Elles ne roulent point sur les prétendues négociations secrètes à la cour de Vienne, et desquelles votre éminence a bien voulu se justifier. Elles sont si singulières que j'ose douter qu'on en soit instruit en France. Cependant je n'ose les confier à cette lettre, sentant combien il me sied peu de toucher à des affaires si délicates. Tout ce que j'ose dire, c'est qu'il m'a semblé très aisé de ramener l'esprit

de ce monarque , que la situation de ses états, son intérêt , et son goût , semblent rendre l'allié naturel de la France. Il m'a paru très affligé de l'opinion que cet événement a fait concevoir de lui aux Français ; il m'a dit qu'il avait commencé un manifeste , mais qu'il le supprimerait. Il ajouta qu'il souhaitait passionnément de voir la Bohême aux mains de l'empereur, qu'il renonçait de la meilleure foi du monde à Berg et à Juliers ; que , malgré les propositions avantageuses que lui faisait le comte de Stair, il ne songeait qu'à garder la Silésie ; qu'il savait bien qu'un jour la maison d'Autriche voudrait rentrer dans cette belle province, mais qu'il se flattait qu'il garderait sa conquête ; qu'il avait actuellement cent trente mille hommes de troupes; qu'il allait faire de Neiss, de Glogau, et de Brieg, des places aussi fortes que Wesel .; que d'ailleurs il était très bien informé que la reine d'Hongrie doit plus de quatre-vingts millions d'écus d'Allemagne, qui font environ trois cents millions de France ; que ces provinces épuisées et séparées les unes des autres ne pourront faire de longs efforts, et que de long-temps les Autrichiens ne seront redoutables par eux-mêmes. Il est indubitable qu'on avait donné à ce prince des idées aussi fausses sur la France qu'il en a de justes sur l'Autriche. Il me demanda s'il était vrai que la France fût épuisée d'hommes et d'argent, et entièrement découragée; je répondis qu'il doit y avoir encore plus de douze cents millions d'espèces circulant dans le royaume; que les recrues ne se sont jamais faites si aisément , et qu'il n'y a jamais eu tant de bonne volonté. Milord Hindfort lui avait parlé bien autrement, et milord Stair, dans ses lettres, lui représentait, il y a un mois , la France comme prête à succomber. Il n'a cessé de le presser encore pendant le voyage d'Aix. Malgré la déclaration que M. de Podewils avait faite à La Haye , il y avait même encore , le 30 d'août , à Aix , un Anglais , de la part de milord Stair, qui vint parler au roi de Prusse dans un petit village nommé Boschet, à un quart de lieue d'Aix. On m'a assuré que l'Anglais s'en est retourné très mécontent. Cependant le général Schmettau, qui était avec le roi, envoya dans ce temps-là même acheter à Bruxelles cinq exemplaires des cartes du cours de la Moselle et des Trois-Évêchés. Voilà les principales choses dont j'ai cru devoir rendre un compte succinct à votre éminence, sans me hasarder à faire aucune réflexion , croyant

27. Digitized by Google

420 CORRESPONDANCE. avoir rempli mon devoir de Français, sans manquer à la reconnaissance que je dois aux bontés extrêmes dont le roi de Prusse m'honore. Votre éminence verra d'un coup d'œil le fond des choses dont je n'ai vu et dont je ne peux rendre que la superticie. Si ma lettre est jugée digne de votre attention, je vous supplie, monseigneur, de ne la regarder que comme le simple témoignage de mou zèle pour le roi et pour ma patrie. La confiance avec laquelle le roi de Prussedaigne me parler memettrait peut-être quelquefois en état de rendre ce zèle moins inutile, et je croirais ne pouvoir jamais mieux répondre à ses bontés qu'en cultivant le goût naturel qu'il a pour la France. Je suis, etc. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, A PAR». A Bruxelles, le <0 septembre Je vous en fais mon compliment, monsieur, et je le ferais encore avec plus de plaisir s'il s'adressait à vous directement. J'ai vu ces jours-ci le roi de Prusse, et je l'ai vu comme on ne voit guère les rois , fort à mon aise , dans ma chambre , au coin de mon feu , où ce même homme , qui a gagné deux batailles , venait causer familièrement , comme Scipion avec Térence. Vous me direz que je ne suis | as Térence ; mais il n'est pas non plus tout à fait Scipion. J'ai appris des choses bien extraordinaires. Il y en a une qu'on débite sourdement, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire : on dit le siège de Prague levé ; mais Bruxelles est le pays des mauvaises nouvelles. M. de Neuperg est arrivé de Hollande ici; mais il n'amène point de troupes hollandaises, comme on s'en flattait, et nous pourrions bien avoir incessamment une paix utile et glorieuse , malgré milord Stair et malgré M. van llaren, qui est le poêle Tyrtéedes États-Généraux. L'un présente des mémoires, l'autre fait des odes; et, avec tant de prose et tant de vers, leurs grosses et lentes puissances pourraient bien rester tranquilles. Dieu le veuille , et nous préserve d'une guerre dans laquelle il n'y a rien h gagner, mais beaucoup à perdre I Les Anglais veulent nous attaquer chez nous , et nous ne pouvons leur en faire autant ; la partie , eu ce sens , ne serait pas égale. Si nous les tuons tous, nous envoyons vingt mille hérétiques en enfer, et nous ne gagnons pas un château sur la terre ; s'ils nous tuent, ils mangent encore à nos dépens. Il vaut bieirmieux n avoir de querelles que sur Locke et sur Newton. Celle que j'ai sur Mahomet .n'est heureusement que ridicule. On I croit ici les Français gais et légers ; qui croirait qu'il y en ait de si tristes et de si pédants ! Vous, qui êtes si loin d'être l'un et l'autre, cousevez-moi , monsieur, des bontés qui me seront toujours bien

précieuses , et protégez-moi un peu auprès de monsieur votre fils. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. A M. LE CARDINAL DE FLEURI. A Bruxelles, le 2t septembre .Monseigneur , Je regarde les lettres de votre éminence comme la faveur la plus flatteuse que puisse recevoir un citoyen , surtout dans un temps où la multiplicité de vos affaires semble devoir ne vous laisser aucun moment. Votre éminence se peint dans ses lettres; on ne peut les lire sans sentir redoubler son attachement. il n'y a que des Anglais que de tels charmes ne puissent pas apprivoiser. Je puis vous assurer que le roi de Prusse a été vivement touché de celles que vous lui avez écrites , et qu'il m'a parlé avec une extrême sensibilité de celle éloquence d'autant pins persuasive, que la modération lui donne un nouveau poids et un nouveau prix Son goût l'attache personnellement à vous; la manière dont ce monarque m'a fait l'honneur de me parler ne me permet pas d'en douter. Il ne croyait pas assurément que je dusse en rendre compte à votre éminence. Si je n'avais craint le sort que les lettres ont quelquefois sur les frontières , surtout dans un temps aussi orageux que celui-ci , j'aurais pris un peu plus de liberté, et je profiterais aujourd'hui de celle que votre éminence me donne de lui parler des raisons secrètes qui ont précipité la paix du roi de Prusse. Mais, supposé que ces allégations eussent quelque fondement , ce que je suis très éloigné de croire , et qu'il en fallût venir à quelques éclaircissements, le roi de Prusse pourrait penser alors que j'ai trahi sa confiance ; je perdrais sans fruit ses bonnes grâces , et les occasions de vous marquer mon zèle. Me sera-t-il permis, monseigneur, de vous représenter que si vous ordonnez 'a M. de Valori de vous instruire de ces motifs secrets , il peut aisément vous satisfaire sans aucun risque , ayant un caractère qui le met à l'abri de tout reproche, et un chiffre qui assure du secret? Je soupçonne que ce que votre éminence veut savoir est déjà connu de M. de Valori; mais s'il ne l'était pas , il peut aisément l'apprendre du baron de Poellnitz , chambellan du roi de Prusse. Je sais que ce chambellan est au fait , qu'il fut présent à un entretien que le roi de Prusse eut sur ce

Digitized by Google

421 ANNÉE 4742. sujet avec son ministre. Il sera très facile à M. de Yalori de faire parler M. de Pocllnitz sur ce chapitre. Oserai-je encore ajouter, monseigneur, en soumettant mes faibles conjectures à vos lumières, qu'il me paraît que le roi de Prusse allègue ces prétextes secrets, dont il est question, pour cacher la raison véritable, qu'il se repent peut-être d'avoir trop écoutée? Votre éminence sait à quel point le parti anglais avait persuadé à ce prince que la France était incapable de soutenir la guerre en Bohême; et, par tout ce qu'il m'a fait l'honneur de me dire, il est aisé de juger que, s'il vous eût cru plus puissant, il vous eût été plus fidèle. On l'assurait alors que le parti du stathoudérat aurait le dessus en Hollande, et que les Anglais, avec la nouvelle faction hollandaise, pouvaient lui faire de grands avantages. Voilà sa véritable raison. Je ne doute pas que les Anglais n'aient appuyé cette raison de quelque calomnie, pour l'engager à se détacher de la France avec moins de scrupule; et ces calomnies anglaises sont vraisemblablement les raisons secrètes dont il s'agit. Je souhaiterais bien qu'on put découvrir que les Anglais lui en ont imposé grossièrement, et que cette manœuvre inique de leur part pût servir à vous attacher davantage un prince que son goût et son intérêt véritable détermineront toujours de votre côté. Pour moi, monseigneur, quand je ne serais pas Français, je ne m'en sentirais pas moins de dévouement pour votre personne. Il me semble que vous devez faire des Français de tous ceux qui vous en sentent, ou à qui vous daignez écrire. J'ai été un peu Anglais avec Newton et avec Locke; je pourrais bien tenir à leurs systèmes, mais je suis infiniment partisan du vôtre, c'est celui de la grandeur de la France et de la tranquillité de l'Europe. Je me flatte qu'il sera mieux prouvé que tous ceux de philosophie. Il n'y a personne, monseigneur, à qui votre gloire soit plus précieuse qu'à moi. Je suis avec le plus profond respect et l'attachement le plus sincère, monseigneur, de votre éminence le très humble, etc. Voltaire. A M. THIERIOT. A Bruxelles, le 9 octobre. J'ai reçu votre lettre du 2 d'octobre; mais pour celle du 12 septembre, il était fort difficile qu'elle me parvînt, attendu que j'étais parti, le 40, d'Aix-la-Chapelle, où elle était adressée. Je n'avais pas besoin assurément d'être excité à prendre vos intérêts auprès d'un prince à qui je les ai toujours osé, et osé seul, représenter; car, quoi que vous en puissiez dire, soyez très persuadé qu'il n'y a jamais eu que moi seul qui lui ai parlé de votre pension. On ne paie actuellement aucun marchand. Vous savez que les tableaux de Lancrer ne sont point payés. Il

faudra bien pourtant qu'on s'arrangea la fin, et qu'on acquitte des dettes si pressantes ; alors j'ai tout lieu de croire que vous ne serez point oublié. J'avoue qu'il est très dur d'attendre. Cet homme-là s'empare d'une province plus vite qu'il ne paie un créancier ; mais comme il ne perd de vue aucun objet , chaque chose aura son temps. Il fait bâtir une salle de spectacle dont l'architecture sera ce qu'il y aura de plus beau dans l'Europe en ce genre. Il y aura une Comédie l'année prochaine. Il fonde une académie, pour l'éducation des jeunes gens , d'une manière bien plus utile que ce qu'il s'était proposé d'abord. Vous voyez que ce serait bien dommage si un prince qui fait de si grandes choses oubliait les petites , qui sont nécessaires ; je dis les petites par rapport à lui , car votre pension est pour moi une très grande affaire. Je ne doute pas qu'avant qu'il soit un an je ne réussisse à lui faire agréer M. de La Bruère, qui pourra avoir un emploi très agréable pour un homme de lettres. Ce sera une très bonne acquisition pour Berlin ; mais c'est , à mon gré , une perte pour Paris. Je ne connais guère d'esprit plus juste et plus délicat. Il est bien triste qu'avec ses talents il ait besoin de sortir de France. Vous me dites qu'il est venu d'étranges récits sur le compte du roi de Prusse d'Aix-la-Chapelle, mais que madame du Châtelet ni moi nous n'y sommes point mêlés. Cette restriction semble supposer que madame du Châtelet était à Aix-la-Chapelle ; c'est un voyage auquel elle n'a pas pensé. Si elle avait eu à le faire, ce n'est pas ce temps-là qu'elle eût pris. Je sais à peu près d'où parlent ces discours ; mais il faut savoir que les fscurs de tragédies , c'est-à-dire les rois et moi , nous sommes siffles quelquefois par un parterre qui n'est pas trop bon juge. Les auteurs en sont fâchés, de ces sifflets , mais les rois s'en moquent , et vont leur train. Songez à votre santé , et puissez-vous avoir incessamment une bonne pension assignée sur la Silésie, laquelle vaut par an à son vainqueur quatre millions sept cent mille écus d'Allemagne , toutes charges faites ! Je vous embrasse de tout mon cœur. A M. L'ABBÊ AUNILLON. Octobre Attali!

illah! allnli ; Mohammed rezoul , allait !

422 CORRESPONDANCE. Je baise les barbes de la plume du sage AuuilJon *, fils d'Auniiiion , respicudissant entre tous les imans de la loi du Christ. Votre lettre a été pour moi ce que la rosée est pour les tleurs , et Ira rayons du soleil pour le tournesol. Que Dieu vous couronne de prospérité comme vous lôtes de sagesse , et qu'il augmente la rondeur de votre face ! Mon cœur sera dilaté de joie, et la reconnaissance sera dans lui comme sur mes lèvres , quand mes yeux pourront lire les doctes pages du généreux iman qui fortifie la faiblesse de mon drame par la force de son éloquence. J'attends avec impatience sa docte dissertation. Mais comme la poste des infidèles est très chère , et que le plus petit paquet coûte un sultanin , je vous supplie de vouloir bien faire mettre promptement au coche de Bruxelles cet écrit bien ficelé et point cacheté, selon les usages delà peu sublime Porte de Bruxelles. Ce paquet arrivera en six ou sept jours , attendu qu'il n'y a que dix-septccnl vingt - huit stades de la ville impériale de Paris h celle où la divine Providence nous retient actuellement. Que Dieu vous accorde toutes les églantincs de Toulouse , et toutes les médailles des Quarante ! que le bordereau de la Fortune tombe de scs mains entre les vôtres 1 Écrit dans mon bouge , sur la place de Louvain , affligé d'une énorme colique , le 8 do la lune du neuvième mois , l'an de l'hégire J 1 22. Si la divine Providence permet que vous voyiez le plus généreux et le plus aimable des enfants des hommes, d'Argenlal, fils de Ferriol,dont Dieu croisse la chevance , nous vous prions de l'assurer que nous soupirons après l'honneur de le voir avec plus d'ardeur que les adjes ne soupirent après la vue de la pierre noire de Caaba, et qu'il sera toujours, ainsi que sa compagne ornée de grâces, l'objet des plus vives tendresses de notre «mur. A M. THIERIOT , A PARIS. A Druxelle», le 3 novemb re. Je vous avoue que je suis aussi fâché que vous du retard que vous éprouvez. Nous en raisonerims a loisir h Paris . où j'espère vous voir, avant la fin du mois , Satisfait sam fortune, et sage en vos plaisirs. Je voudrais bien voir celte sagesse un peu plus h sou aise. On ne m'écrit que lorsque je serai h Paris ; ainsi , jusque-fa , je n'ai rien de nouveau h 1 Il avait écrit à fauteur une lettre en style oriental, sur la trasédie de Mahomet. Voltaire lui répondit sur le même ton K. vous dire. J'attends pour cet hiver la paix et votre pension. J'ai vu les meurtriers anglais et les meurtriers hessois et hanovriens ; ce sont de très belles troupes à renvoyer dans leur pays. Dieu les y conduise , et moi à Paris , par le plus court ! Les maudits houssards ont pris tout le petit

équipage de mon neveu Denis , qui se tue le corps et l'âme en Bohème, et qui est malade à force de bien servir. Pour surcroît de disgrâce , on lui a saisi ici deux beaux chevaux qu'il envoyait h sa femme, et je n'ai jamais pu les retirer des mains des commis, gens maudits de Dieu dans l'Évangile , et plus daugereux que les houssards. Vous voyez que , dans ce monde , vous n'élra pas le seul à plaindre. Madame du Châtelet essuie tous les tours de la ahicanc , et moi tous ceux des imprimeurs. - Durum ! sed levius fit palientia, « Quidquid corriger* est nefas. » Hor., lib. t, odxxv, v. 19. Quiconque est au coiu de son feu , et qui songe en soupant qu'en Bohème on manque souvent do pain , doit se trouver heureux. Je vous embrasse ; comptez toujours sur mon amitié. A M. D'ARNAUD, A PARIS. A Bruxelles , 90 novembre. Mon cher enfant en Apollon, vous vous avisez donc enGn d'écrire en écriture lisible sur du papier honnête, de cacheter avec de la cire, et même d'entrer dans quelque détail en écrivant? Il faut qu'il se soit fait en vous une bien belle métamorphose ; mais apparemment votre conversion ne durera pas, et vous allez retomber dans votre péché de paresse. N'y retombez pas au moins, quand | il s'agira de travailler a votre Mauvais Riche, j car j'aime encore mieux votre gloire que vos attentions. J'espère beaucoup de votre plan , et surtout du temps que vous mettez à composer, car, depuis trois mois, vous ne m'avez pas fait voir uu vers. Sat cito si sat bene. Plusieurs personnes m'ont écrit que M. Thicriot répandait le bruit que j'avais part à votre * comédie ; je ne crois pas que M. Thieriot puisse ni veuille vous ravir uu honneur qui rat unique! ment h vous. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage ! que celle d'en avoir reçu de vous les prémices , et d'avoir été le premier è vous encourager à traiter un sujet susceptible d'intérêt , de comique et de morale, et où vous pourrez peindre les vertus 1 d'après nature , en les prenant dans votre cœur. A

ANNÉE 1745. 425 l'égard des vices , il faudra que vous sortie*
uo peu de cites vous ; mais les modèles ne seront pas diftiriles b rencontrer.
Faites-moi le plaisir deme donner souventde vos nouvelles si vous pouver.
Je vous embrasse de tout mon cœur. A M. LE COMTE D'ÀRGENTAL. A
Bruxelles , novembre. Votre gardiennerie m'a donc inspiré, mon cher et
respectable ami , car j'ai renoué bien des ûls à Mahomet et à Zulime, avant
que votre ordre angélique eût été signifié. Je ne pouvais pas me dispenser
de faire imprimer Mahomet, après les malheureuses éditions qu'on en avait
faites à Paris, et qu'on allait faire encore à Londres et en Hollande. J'ai été
obligé d'envoyer à ces deux endroits . le véritable manuscrit , après l'avoir
encore retouché selon mes petites forces. 11 n'y a point d'épître dédicatoire
au roi de Prusse , mais on imprime une lettre que je lui avais écrite, il y a
deux ans, en lui envoyant un exemplaire manuscrit de la pièce. Je crois que
vous ne serez pas mécontent de la lettre; vous y trouverez les objections que
le fanatisme a pu faire détruites sans que je prenne la peine d'y répondre. Je
me contente de faire sentir qu'il y a eu plus d'un Séide sous d'autres noms ,
et que la pièce n'est , au fond , qu'un sermon contre les maximes infernales
qui ont mis le couteau a la main des Poltrot, des Ravaillac, et des Cbâtel.
D'ailleurs, quoique je parle à un roi, la lettre est purement philosophique ;
elle n'est souillée d'aucune flatterie ; je suis aussi loin de flatter les rois, que
je le suis d'écrire au cardinal de Fleuri que je soupçonne Prault de l'édition
clandestine de Mahomet. Je supplie instamment mes anges d'étendre ici
leurs ailes; leur Mahomet, pour lequel ils ont eu tant de bontés, et qui m'a
coûté tant de soins, ne m'a donc produit que des peines! Mon sort serait
bien malheureux , si je n'avais pour consolation Émilic et mes anges. Je
compte que nous partirons dans cinq ou six jours , et que nous serons a
Paris vers le 20 du mois. Tous les lieux me seraient égaux sans vous. Nous
avons mené b Bruxelles une vie retirée qui est bien de mon goût ; j'y ai
trouvé peu d'hommes, mais beaucoup de livres : je n'ai pas laissé de
travailler ; mais ma mauvaise sauté me fait perdre bien du temps , elle se
dérange plus que jamais. Vous rendrez heureuse celte vie que la nature
s'obstine h tourmenter. Je retrouverai dans votre commerce et dans celui de
madame d'Argental de quoi braver tous les maux. Adieu. I.cs Autrichiens
disent qu'ils inonderont la France avec cent mille hommes, l'aûüéo qui
vient. Je n'en crois rien du tout. A MADAME DE CIIAMPBONIN. * De
Cambrai, janvier 1743. Mon cher gr os chat est dans sa gouttière, et nous

courons les champs. Nous voici à Cambrai , marchant à petites journées. Nous n'avons pas trouvé la moindre petite fête sur la route. Nous sommes traités en médecins de village, qu'on envoie chercher en carrosse, et qu'on laisse retourner a pied. Si vous me demandez pourquoi nous allons a Paris, je ne peux vous répondre que de moi. J'y vais parce que je suis Emilie. Mais pourquoi Emilie y va-t-elle, je ne le sais pas trop. Elle prétend que cela est nécessaire, et je suis destiné à la croire comme à la suivre. Vous jugez bien que la première chose que je ferai sera de voir monsieur votre fils ; mais pourquoi la mère n'y serait-elle pas? pourquoi n'aurions-nous pas le plaisir de nous voir rassemblés? Voici une belle occasion pour quitter sa gouttière. On ne vous soupçonnera point d'être venue à Paris pour les feux d'artifice. On sait assez que vous ne faites de ces voyages-fa que pour vos amis. Où êtes-vous à présent , cher gros chat? êtes- vous à La Neuville⁷ y renouez-vous les nœuds d'une ancienne amitié? et madame de La Neuville jouit - elle un peu de l'interrègne? Elle sera trop heureuse de vous avoir retrouvée; mais nous aurons notre tour, et nous espérons toujours revoir Cirey avant d'habiter le palais de la pointe de l'Ile. Nous les verrons bien tard, ce Cirey et ce Chaniphonin. Hélas! nous avons acheté des meubles à Bruxelles; c'est la transmigration de Bahylonc. Je ne suis pas trop content de mon séjour dans ce pays-fa. Je m'y suis ruiné ; et , pour dernier trait , les commis de la douane ont saisi des tableaux qui m'appartiennent. Il y a, comme vous savez, beaucoup de pripces à Bruxelles, et peu d'hommes. On entend à tout moment votre altesse , votre excellence. Madame du Châtelet ne sera princeçsc que quand sa généalogie sera imprimée ; mais, fût-elle bergère , elle vaut mieux que tout Bruxelles. Elle est plus savante que jamais ; et, si sa supériorité lui permet encore de baisser les yeux sur moi , ce sera une belle action à elle ; car elle est bien haute. Il faut qu'elle cligne les yeux en regardant en bas pour me voir. On va souper ; adieu , cher gros chat. J'embrasse vos pattes de velours. AM. DE MONCRIK. 1^{er} février. J'ai été enchanté, monsieur, de vous retrouver, et de retrouver l'ancienne amitié que vous ui'.«

424 CORRESPONDANCE. vcz témoignée. Je vous remercie encore de l'humanité que vous avez fait paraître, en examinant les ouvrages d'un homme ¹ qui était l'ennemi du genre humain. Si tous les gens de lettres pensaient comme vous, le métier serait bien agréable. Ce serait alors qu'on aurait raison de les appeler humaniores lilterœ. J'ai oublié d'écrire h M. d'Argenson que je le suppliais de me recommandera M. Maboul ; mais avec vous, monsieur, on a beau avoir oublié ce qu'on voulait, vous vous en souviendrez. Je vous prie donc de vouloir bien suppléer mes péchés d'omission, et de dire h M. d'Argenson qu'il ait la bonté de me recommander fortement et généralement. Ces deux adverbess joints font admirablement. Molikrs, Femmes savantes, acte tu, scène a. Le roi m'a donné son agrément pour être de l'académie , en cas qu'on veuille de moi. Reste à savoir si vous en voulez. Vous savez que , pour l'honneur des lettres, je veux qu'on fasse succéder un pauvre diable à un premier ministre a , je me présente pour être ce pauvre diable-Pa. J'écris 'a la plus aimable sainte ³ qui soit sur la terre.Elle nous convertira tous ; elle était faite pour mener au ciel ou en enfer qui elle aurait voulu. Je compte sur sa protection dans cette vie et dans l'autre. Je me flatte aussi , mon cher monsieur, que vous ne m'abandonnerez pas, et que, quand vous aurez fini la grande affaire du frère d'Alhalie et de Phèdre, vous donnerez des marques de votre amitié à votre ancien serviteur, qui vous sera tendrement obligé , et qui vous aimera toute sa vie. A M. DE VAUVENARGUES *. Le dimanche, 10 février. Tout ce que vous aimerez , monsieur, me sera cher, et j'aime déjà le sieur de Flécbelles. Vos rcl Moncrif devait donner une édition des Œuvres de J.- B. Rousseau. K. 4 Le cardinal de Fleuri , mort a Issy, le «janvier précédent. s Madame de Villars. • Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, l'un des dépendants du jurisconsulte François Clapiers, mort en t-vK-'i , naquit à Aixen Provence, le G auguste 1715, dernier mois du long rogne de Louis xiv, et mourut le 38 mai 1747. I)' Argentai , son ami , qui assistait à ses derniers moments, lui ayant demandé s'il s'était confessé à un théologien qu'on venait d'envoyer au moribond , pour le convertir, ou en faire semblant, Vauvenargues répondit par ces vers de Racine, dans Bajazet: * Cet esclave est venu ; « Il a montré ion ordre, et n'a rien obtenu.» Vauvenargues, promu au grade de capitaine à l'âge de vingt-six ans , avait montré beaucoup de courage dans la guerre de 1741,011 il perdit la santé. L'affaiblissement du corps influa peu en lui sur la vigueur de l'âme , et il

pensait, comme Voltaire, qu'« on peut adorer l'Être suprême sans se faire capucin. Cl. commandations sont pour moi les ordres les plus précis. Dès que je serai un peu débarrassé de Mérope, des imprimeurs, des Goths et Vaudois qui persécutent les lettres, je chercherai mes consolations dans votre charmante société, et votre prose éloquente ranimera ma poésie. J'ai eu le plaisir de dire à M. Amolot tout ce que je pense de vous. Il sait son Démocrite par cœur; il faudra qu'il sache son Vauvenargues. Comptez à jamais, monsieur, sur la tendre estime et sur le dévouement de Voltaire. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Mari. Vous avez bien raison, ange tutélaire; je vous ai cherché tous ces jours-ci, pour vous demander vos conseils angéliques. Il est vrai que je dois avoir peur que Satan, déguisé en ange de lumière, escorté de Mûrie Alacoque, ne se déchaîne contre moi. Oui, l'auteur de Marie Alacoque persécute et doit persécuter l'auteur de la Henriade; mais je ferai tout ce qu'il faudra pour apaiser, pour désarmer l'archevêque de Sens. Le roi m'a donné son agrément; je lâcherai de le mériter. Je me conduirai par vos avis. La place, comme vous savez, est peu ou rien, mais elle est beaucoup par les circonstances où je me trouve. La tranquillité de ma vie en dépend; mais le vrai bonheur, qui consiste à sentir vivement, se goûte chez vous. Adieu, mes adorables anges gardiens; ma vie est ambulante, mais mon cœur est fixe. Je vous recommande madame du Châtelet et César; ce sont deux grands hommes. A M^{rs} de DB i. l'académie FRANÇAISE. Mari J'ai l'honneur de vous envoyer les premières feuilles d'une seconde édition des Éléments de Newton, dans lesquelles j'ai donné un extrait de sa métaphysique. Je vous adresse cet hommage comme à un juge de la vérité. Vous verrez que Newton était de tous les philosophes le plus parfait Le prêtre-académicien auquel Voltaire crut devoir adresser cette espèce d'apologie était peut-être l'abbé de Uothelin. Cette lettre, au surplus, et selon ce qu'en disent les éditeurs de l'édition de Kelil, semble avoir été destinée à être répandue et à servir de réponse aux clameurs de la canaille littéraire, qui ne voulait pas que Voltaire fût de l'académie française.» Maurepas, Boyer, et Langue! de Gergy, tous trois fort indignes académiciens, faisaient-ils partie de la canaille littéraire? c'est ce que ne nous apprennent pas les éditeurs dont nous rappelons les expressions; mais les trois littérateurs prétendus s'entendirent à merveille avec la canaille littéraire. Cl.

ANNEE 4743. 423 suadé de l'existence d'un Dieu, et que j'ai eu raison de dire qu'un catéchiste annonce Dieu aux enfants, et qu'un Newton le démontre aux sages. Je compte, dans quelque temps, avoir l'honneur de vous présenter l'édition complète qu'on commence du peu d'ouvrages qui sont véritablement de moi. Vous verrez partout, monsieur, le caractère d'un Itou citoyen. C'est par là seulement que je mérite votre suffrage, et je soumetts le reste à votre critique éclairée. J'ai entendu de votre bouche, avec une grande consolation, que j'avais osé peindre, dans la Ilcnriade, la religion avec ses propres couleurs, et que j'avais même eu le bonheur d'exprimer le dogme avec autant de correction que j'avais fait avec Sbsibilitc l'éloge de la vertu. Vous avez daigné même approuver que j'osasse, après nos grands maîtres, transporter sur la scène profane l'héroïsme chrétien. Enfin, monsieur, vous verrez si, dans cette édition, il y a rien dont un homme qui fait comme vous tant d'honneur au monde et à l'Église puisse n'être pas content. Vous verrez à quel point la calomnie m'a noirci. Mes ouvrages, qui sont tous la peinture de mon cœur, seront mes apologistes. J'ai écrit contre le fanatisme, qui, dans la société, répand tant d'amertumes, et qui, dans l'état politique, a excité tant de troubles. Mais, plus je suis ennemi de cet esprit de faction, d'enthousiasme, de rébellion, plus je suis l'adeur d'une religion dont la morale fait du genre humain une famille, et dont la pratique est établie sur l'indulgence et sur les bienfaits. Comment ne l'aimerais-je pas, moi qui l'ai toujours célébrée? Vous, dans qui elle est si aimable, vous suffiriez à me la rendre chère. Le stoïcisme ne nous a donné qu'un Épictète, et la philosophie chrétienne forme des milliers d'Épiclètes qui ne savent pas qu'ils le sont, et dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer leur vertu même. Elle nous soutient surtout dans le malheur, dans l'oppression, et dans l'abandonnement qui la suit; et c'est peut-être la seule consolation que je doive implorer, après trente années de tribulations et de calomnies qui ont été le fruit de trente années de travaux. J'avoue que ce n'est pas ce respect véritable pour la religion chrétienne qui m'inspira de ne faire jamais aucun ouvrage contre la pudeur; il faut l'attribuer à l'éloignement naturel que j'ai eu, dès mon enfance, pour ces sottises faciles, pour ces indécences ornées de rimes qui plaisent par le sujet à une jeunesse effrénée. Je fis, à dix-neuf ans, une tragédie d'après Sophocle, dans laquelle il n'y a pas même d'amour. Je commençai, à vingt ans, un poème épique dont le sujet est la vertu qui

triomphe des hommes et qui se soumet à Dieu. J'ai passé mon temps dans l'obscurité à étudier un peu de physique, à rassembler des mémoires pour l'histoire de l'esprit humain, pour celle d'un siècle dans lequel l'esprit humain s'est perfectionné. J'y travaille tous les jours, sinon avec succès, au moins avec une assiduité que m'inspire l'amour de la patrie. Voilà peut-être, monsieur, ce qui a pu m'attirer, de la part de quelques uns de vos confrères, des politesses qui auraient pu m'encourager à demander d'être admis dans un corps qui fait la gloire de ce même siècle dont j'écris l'histoire. On m'a flatté que l'académie trouverait même quelque grandeur à remplacer un cardinal, qui fut un temps l'arbitre de l'Europe, par un simple citoyen qui n'a pour lui que ses études et son zèle. Mes sentiments véritables sur ce qui peut regarder l'état et la religion, tout inutiles qu'ils sont, étaient bien connus en dernier lieu de feu M. le cardinal de Fleuri. Il m'a fait l'honneur de m'écrire, dans les derniers temps de sa vie, vingt lettres qui prouvent assez que le fond de mon cœur ne lui déplaisait pas. Il a daigné faire passer jusqu'au roi même un peu de celle bonté dont il m'honorait. Ces raisons seraient mon excuse, si j'osais demander dans la république des lettres la place de ce sage ministre. Le désir de donner de justes louanges au père de la religion et de l'état m'aurait peut-être fermé les yeux sur mon incapacité; j'aurais fait voir, au moins, combien j'aime cette religion qu'il a soutenue, et quel est mon zèle pour le roi qu'il a élevé. Ce serait ma réponse aux accusations cruelles que j'ai essuyées; ce serait une barrière contre elles, un hommage solennel rendu à des vérités que j'adore, et un gage de ma soumission aux sentiments de ceux qui nous préparent dans le dauphin un prince digne de son père: A M. BOYER, ASCIBS KTÉQCB DB MIBBPOIX. Mars. Il y a long-temps, monseigneur, que je suis persécuté par la calomnie, et que je la pardonne. Je sais assez que, depuis les Socrate jusqu'aux Descartes, tous ceux qui ont eu un peu de succès ont eu à combattre les fureurs de l'envie. Quand on n'a pu attaquer leurs ouvrages ni leurs mœurs, on s'est vengé en attaquant leur religion. Grâce au ciel, la mienne m'apprend qu'il faut savoir souffrir; le Dieu qui l'a fondée fut, dès qu'il daigna être homme, le plus persécuté de tous les hommes. Après un tel exemple, c'est presque un crime de se plaindre; corrigeons nos fautes, et soumettons-nous à la tribulation comme à la mort. I Un honnête homme peut, à la vérité, se deDigitized by Google

426 CORRESPONDANCE. fendre, il le doit même , non pour la vaine satisfaction d'imposer silence, mais pour rendre gloire b la vérité. Je peux donc dire , devant Dieu qui m'écoute, que je suis bon citoyen et vrai catholique, et je le dis uniquement parce que je l'ai toujours été dans le cœur. Je n'ai pas écrit une page qui ne respire l'humanité, et j'eu ai écrit beaucoup qui sont sanctifiées par la religion. Le poème de la Henriade n'est, d'un bout à l'autre, que l'éloge de la vertu qui se soumet à la Providence ; j'espère qu'en cela ma vie ressemblera toujours à mes écrits. Je n'ai jamais surtout souillé ces éloges de la vertu par aucun espoir de récompense, et je n'en veux aucune que celle d'être connu pour ce que je suis. Mes eunemis me reprochent je ne sais quelles Lettres philosophiques. J'ai écrit plusieurs lettres à mes amis, mais jamais je ne les ai intitulées de ce titre fastueux. La plupart de celles qu'ou a imprimées sous mon nom no sout point de moi, et j'ai des preuves qui le démontrent. J'avais lu a M. le cardinal de Fleuri celles qu'on a si indignement falsifiées; il savait très bien distinguer ce qui était de moi d'avec ce qui n'en était pas. Il daignait m'estimer, et surtout dans les derniers temps de sa vie. Ayant reconnu une calomnie infâme dont on m'avait noirci, au sujet d'une prétendue lettre au roi de Prusse, il m'en aima davantage. Les calomniateurs baissent h mesure qu'ils persécutent; mais les gens de bien se croient obligés de chérir ceux dont iis ont reconnu l'innocence. A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS. Mars. Mou adorable ami , vous n'aurez pas aujourd'hui la moindre bouteille de ce vin que vous daignez aimer. En vous remerciant de celui de M. de Mairan. Je vais aujourd'hui à Versailles, je ne reviendrai que samedi. Mais , mon Dieu , je suis accusé bien injustement. Ce n'est qu'à la Noue même que j'ai parlé , et c'est avec la plus tendre amitié que je lui ai fait mes représentations ; il les a reçues avec un peu d'aigreur. Mais, mon cher et respectable ami , je ne m'opposais à voir le visage de La Noue couvert, 'a Versailles, du turban d'Orosmane, que parce que je croyais qu'après avoir joué le rôle dans celle petite ville , il aurait le droit et la volonté de le jouer à Paris. Vous m'apprenez qu'il veut bien le céder b Grandval , après l'avoir joué à Versailles, en province; c'est une nouvelle en tous sons très agréable pour moi. Il s'en faut beaucoup que mon goût pour la persounc et les talents de La Noue soit diminué. Je serais fâché que Grandval jouât le rôle de Titus dans Brûlas. Chacun a son talent et doit s'y renfermer. En vérité , vous devez avouer que La Noue n'est pas fait pour Orosmane. Vous aimiez Zaïre

avant d'aimer La Noue. C'est les trahir tous deux que de donner Orosmane à La Noue. Je vous conjure de lui faire entendre raison. N'appellez point acharnement ma juste fermeté. La Noue devrait me remercier ; je lui rends service en le suppliant instamment de ne point paraître sous une forme qui le dégrade. Joignez-vous b moi , faites-lui cou naître scs véritables intérêts, diteslui qu'ils me sont chers, il ne faut pas que je lui déplaise en lui rendant service. J'ai reçu hier une lettre de l'archevêque de Narbonne , par laquelle il me fait entendre qu'on l'a pressé de succéder b M. le cardinal de Fleuri, et qu'il accepte la place. Persécuté de tous côtés , que j'aie au moins le public pour moi. Il est de mon intérêt et de mon honneur de me présenter sous des faces différentes, et d'élever en ma faveur la voix publique , qui , jointe b la vôtre , me console de tout. Mille tendres respects b mes deux anges que j'adore. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Vénalités, vendredi, mars.

Voici , mon très cher ange , un fait comique. Je fais b M. le duc de Richelieu mes très humbles plaintes de ce qu'il m'a forcé b laisser jouer Rousselois dans mes pièces , et de ce que tout Versailles dit que c'est moi qui l'ai fait venir, que c'est moi qui lui ai écrit, de la part de monsieur le premier gentilhomme de la chambre. Je m'épuise en doux reproches ; je me lamente. M. de Richelieu me répond eu pouf Tant de rire. Eh bien I dit-il , après avoir bleu ricané, voulez-vous que je vous avoue celui qui a écrit b Rousselois, sans me consulter ? c'est Roi. — Quoi, Roi? — Oui, Roi; Roi, le chevalier de Saint - Michel ; Roi , le cheval ; Roi , l'ennuyeux; Roi, l'insupportable; Roi, qui fait assez bien des ballets. Il a gagné un homme b moi qui m'a recommandé Rousselois comme un Baron. Je l'ai fait jouer dans vos tragédies , croyant vous servir. Je vous avoue ma faute , et vous pouvez dire partout que c'est moi qui ai tort. Mes chers anges , cela désarme ; mais mademoiselle Dumesnil 1 et ce pauvre Paulin * sont au désespoir, et M. le duc d'Aumont va me croire le plus inepte des mortels ; mais enfin la vérité triomphe , et M. le duc de Richelieu confesse son erreur. Il ne reste que Roi b punir; mais il n'y a pas moyen ■ Célèbre actrice à qui est adressée la Lettre du 4juillcl 174.x. • Louis Paulin , fils d'un maître maçon. Il débuta au Théâtre-François en 1741, et mourut en 1770. Digitized b/

Google

427 ANNÉE 4743. de puuir un si sot homme. Justifiez • moi bien , mes chers anges; permettez que je vous diso que je suis enchanté des bontés de sa majesté. Le ministère n'a pas mis a cela la dernière main ; mais il le fera. Je vous confie ce petit secret comme à mes chers protecteurs , que j'adorerai toute ma vie. A M. DE CIDEVILLE. A Paris , ce 23 mars Mon cher ami, tâchons donc de nous rassembler , car ce n'est vivre qu'a demi que de vivre sans vous. Une place à table à côté de mon cher Cideville vaut mieux .qu'une place à l'académie; ce n'est pas beaucoup dire. Je solliciterai toujours la première place et jamais la seconde. Je vous embrasse tendrement. J'ai bien envie de connaître M. de Bélhencourt en prose; ses vers m'ont déjà charmé. < A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Mars. Quand les autres en ont gros comme un moucheron , j'en ai gros comme un* chameau. Quoique j'aie commencé long-temps avant mes auges , je ne crois pas que j'aie la force de sortir aujourd'hui de mon lit. Si je sortais , ce ne serait pas pour Métope. Je suis trop heureux que ces cahiers vous amusent; en voilà six autres. J'aurai soiu du quatrième acte d'Adélaïde, mais c'est sur Zulime que je compte le plus. Si j'étais plus jeune et moins persécuté , je travaillerais encore. Je suis venu dans le temps de barbarie. Je ne sais rien de celte académie ; tout ce que je sais , c'est qu'il est bien cruel que deux hommes puissants se soient réunis pour m'arracher un agrément frivole , la senlc récompense que je demandais, apres trente années de travail. Bonjour ; vous ôtes ma plus grande consolation ; mais portez-vous bien l'un et l'autre. A M. D'AIGUEBERRE. A Paris , le 4 avril. J'ai été bien malade , mon cher ami ; j'ai fait parler à M. de La Honssaie, comme vous me l'avez ordonné ; il me semble que c'est une chose assez aisée de faire retarder les affaires ; voilà de toutes les grâces la plus facile à obtenir. Je n'ai point vu M. l'abbé Berth, qui devait m'expliquer tant de choses ; je ne sais où le déterrer. Si vous me mandez sa demeure , j'irai chez lui. Vous savez si j'ai de l'empressement à vous obéir. Notre Mcropc n'est pas encore imprimée ; je doute qu'elle réussisse à la lecture autant qu'à la représentation ; ce n'est point moi qui ai fait la pièce, c'est mademoiselle Dumesnil. Que ditesvous d'une actrice qui fait pleurer le parterre pendant trois actes de suite ? Le public a pris un peu le change ; il a mis sur mon compte une partie du plaisir extrême que lui ont fait les acteurs, et la séduction a été au point que je n'ai pu paraître à la Comédie qu'on ne m'ait battu des maius ; celle faveur populaire m'a un peu consolé de la petite persécution que j'ai essayée de

M. l'évêque de Mirepoix. L'académie, le roi, et le public, m'avaient désigné pour avoir l'honneur de succéder à M. le cardinal de Fleuri , parmi les Quarante ; mais M. de Mirepoix n'a pas voulu , et il a enfin trouvé , après deux mois et demi , un évêque pour remplir la place qu'on me destinait. Je crois qu'il convient à un profane comme moi de renoncer pour jamais à l'académie , et de m'en tenir aux bontés du public ; mais il y a encore quelque chose de plus précieux que cette bienveillance , peut-être passagère, c'est l'amitié constante d'un cœur comme le vôtre. Les lettres sont ici plus persécutées que favorisées. On vient de mettre à la Bastille l'abbé Lenglet , pour avoir publié des Mémoires déjà connus , qui servent de supplément à l'Histoire de M. de Thon. Il a rendu un très grand service aux lions citoyens et aux amateurs de recherches sur l'histoire ; il méritait des récompenses, et on l'emprisonne, à l'âge de soixante-huit ans. « Insère nunc, Meliboeë, pios! pone online vîtes ! » Viro., ecl. i, v. 74. Madame du Châtelet vous fait mille compliments; elle marie sa fille , comme je crois vous l'avoir mandé , à M. le duc de Montenero , Napolitain , au grand nez, au visage maigre , à la poitrine enfoncée ; il est ici , et va vous enlever une Française aux joues rebondies. Voie , et me ama. A M. DE VÂUVENÂRGUES. Jeudi, 4avrU. Aimable créature, beau génie, j'ai lu votre premier manuscrit , et j'ai admiré cette hauteur d'une grande âme qui s'élève si fort au-dessus des petits brillants des Isocrales. Si vous étiez né quelques années plus tôt , mes ouvrages en vaudraient mieux ; mais , au moins , sur la fin de ma carrière , vous m'affermissez dans la route que vous suivez. Le grand, le pathétique , le sentiment , voilà mes premiers maîtres; vous êtes le dernier. Je vais vous lire encore. Je vous remercie tendre

428 COKRESPON DANCE. oient. Vous êtes la plus douce de mes consolations dans les maux qui m'accablent. Voltaire. AM DE VAUVENARGUES, A IUNCI. Paris , le 16 avril. J'eus l'honneur de dire hier à M. le duc de Duras que je venais de recevoir une lettre d'un philosophe plein d'esprit , qui d'ailleurs était capitaine au régiment du Roi. Il devina aussitôt M. de Vauvenargues. Il serait en effet fort difficile , monsieur , qu'il y eût deux personnes capables d'écrire une telle lettre ; et, depuis que j'entends raisonner sur le goût , je n'ai rien vu de si fin et de si approfondi que ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Il n'y avait pas quatre hommes dans le siècle passé qui osassent s'avouer à eux-mêmes que Corneille n'était souvent qu'un déclamateur ; vous sentez , monsieur , et vous exprimez cette vérité en un homme qui a des idées bien justes et bien lumineuses. Je ne m'étonne point qu'un esprit aussi sage et aussi fin donne la préférence à l'art de Racine, à cette sagesse toujours éloquente, toujours maîtresse du cœur , qui ne lui fait dire que ce qu'il faut , et de la manière dont il le faut ; mais , en même temps , je suis persuadé que ce même goût , qui vous a fait sentir si bien la supériorité de l'art de Racine , vous fait admirer le génie de Corneille , qui a créé la tragédie dans un siècle barbare. Les inventeurs ont le premier rang, le juste titre , dans la mémoire des hommes. Newton en savait assurément plus qu'Archimède ; cependant les Équipondérants d'Archimède seront à jamais un ouvrage admirable. La belle scène d'Horace et de Curiace , les deux charmantes scènes du Cid, une grande partie de Cinna, le rôle de Sévère , presque tout celui de Pauline , la moitié du dernier acte de Rodogune , se soutiendraient à côté d'Athalie , quand même ces morceaux seraient faits aujourd'hui. De quel œil devons-nous donc les regarder quand nous songeons au temps où Corneille a écrit ! J'ai toujours dit : In domo patris mei mansiones multae sunt. Molière ne m'a point empêché d'estimer fort Glorieux de M. Destouches, Rhadamiste m'a ému, même après Phèdre. Il appartient à un homme comme vous , monsieur , de donner des préférences , et point d'exclusions. Vous avez grande raison , je crois , de condamner le sage Despréaux d'avoir comparé Voiture à Horace. La réputation de Voiture a dû tomber , parce qu'il n'est presque jamais naturel , et que le peu d'agréments qu'il a sont d'un genre bien petit et bien frivole. Mais il y a des choses si sublimes dans Corneille , au milieu de ses froids raisonnements, et même des choses si touchantes, qu'il doit être respecté avec ses défauts. Ce sont des tableaux de Léonard de Vinci

qu'on aime encore à voir à côté des Paul Véronèse et des Titien. Je sais , monsieur , que le public ne connaît pas encore assez tous les défauts de Corneille ; il y en a que l'illusion confond encore avec le petit nombre de ses rares beautés. Il n'y a que le temps qui puisse fixer le prix de chaque chose ; le public commence toujours par être ébloui. On a d'abord été ivre des Lettres persanes dont vous me parlez. On a négligé le petit livre de la Décadence des Romains, du même auteur; cependant je vois que tous les bons esprits estiment le grand sens qui règne dans ce bon livre d'Alfieri méprisé , et font assez peu de cas de la frivole imagination des Lettres persanes , dont la hardiesse , en certains endroits , fait le plus grand mérite. Le grand nombre des juges décide, à la longue , d'après les voix du petit nombre éclairé; vous me paraissez , monsieur , fait pour être à la tête de ce petit nombre. Je suis fâché que le parti des armes , que vous avez pris , vous éloigne d'une ville où je serais à portée de m'éclairer de vos lumières ; mais ce même esprit de justesse qui vous fait préférer l'art de Racine à l'intempérance de Corneille , et la sagesse de Locke à la profusion de Bayle , vous servira dans votre métier. La justesse sert à tout. Je m'imagine que M. de Catinat aurait pensé comme vous. J'ai pris la liberté de remettre au coiffeur de Nancy un exemplaire que j'ai trouvé d'une des moins mauvaises éditions de mes faibles ouvrages ; l'envie de vous offrir ce petit témoignage de mon estime l'a emporté sur la crainte que votre goût me donne. J'ai l'honneur d'être , avec tous les sentiments que vous méritez, monsieur, votre , etc. Voltaire. A M. DE VAUVENARGUES. Ce lundi , 6 mai. En vous remerciant. Mais vous êtes trop sensible. Vous pardonnez trop aux faux raisonnements , en faveur de quelque éloquence. D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit , si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien ? Voilà un franc discours de Platon. Le rien n'est pas , parce qu'il est contradictoire que le rien soit; parce qu'on ne peut admettre la contradiction dans les termes. Il s'agit bien là du meilleur ! On est toujours , dans ces hauteurs, à côté d'un abîme. Digitized by Google

429 ANNÉE 4745. 3e vous embrasse , je vous aime autant que je vous admire. A M. DE CIDEVILLE , A PARIS, RUB NRUVR-DKS-PETITS-CIAMCS. Ce jeudi, 10 mai. Mon cher ami , qui me faites plus d'honneur que je n'en mérite, et qui me donnez autant de plaisir que j'en peux ressentir, la difficile Emilie a été très contente de votre épître, à quelques bagatelles près ; jugez si j'en dois être enchanté. Je passai hier au soir à votre porte pour vous remercier. Je ne pus d'abord vous écrire , parce que je souffrais beaucoup, mais votre épître m'a été un baume souverain. Si vous voyez Marivaux, appliquez votre baume consolant sur son esprit très injustement aigri. Vous savez s'il y a , dans la bagatelle en question, le moindre mot qui puisse le regarder ; et s'il y avait la moindre apparence à la plus légère application , je ne l'y laisserais pas un moment, il y a des gens bien méchants qui sèment toujours des poisons, tandis que vous faites naître des vœux. Guérissez Marivaux , je vous en prie , des soupçons très injustes que lui donnent des gens qui veulent nous tourmenter tous deux. Voie, et me ama. V. A M. DE VAUVENARGUES. A Paris , le 17 mai. J'ai tardé longtemps à vous remercier, monsieur , du portrait que vous avez bien voulu m'envoyer de Bossuet , de Fénelon , et de Pascal ; vous êtes animé de leur esprit quand vous parlez d'eux. Je vous avoue que je suis encore plus étonné que je ne l'étais que vous fassiez un métier, très noble à la vérité , mais un peu barbare , et aussi propre aux hommes communs et bornés qu'aux gens d'esprit. Je ne vous croyais que beaucoup de goût et de connaissances, mais je vois que vous avez encore plus de génie. Je ne sais si cette campagne vous permettra de le cultiver. Je crains même que ma lettre n'arrive au milieu de quelque marche , ou dans quelque occasion où les belleslettres sont très peu de saison. Je réprime mon envie de vous dire tout ce que je pense , et je me borne au plaisir de vous assurer de la singulière estime que vous m'inspirez. Je suis , monsieur, votre , etc. Voltaire. A M. THIERIOT. A Paris , le 10 juin. La persécution et le ridicule sont un peu outrés. J'ai une récompense bien singulière et bien triste de trente années de travail. Ce n'est pas tant Jules César que moi qu'on proscriit. Mais je songe encore plus à votre pension qu'aux tribulations que j'éprouve , et le plus grand de mes chagrins est de voir souffrir mon ami ; car enfin la pension du roi de Prusse vous est plus nécessaire que ne me l'était la justice que me refuse ma patrie. A M. DE PONT DE VEYLE. Juin. Il est bien dur de partir sans avoir la consolation d'embrasser M. de Pont de Veyle. Je ne mettrais

point de bornes à ma douleur, si , dans ma boîte de Pandore , il ne restait l'espérance de vous revoir un jour, et d'entendre avec vous Jules César. Les brutes qui me chicanent sont aussi sots que ceux qui assassinèrent mon héros furent cruels. ' A M. DE CIDEYILLE. A la Haye , ce 97 Juin. Il n'arrive que trop souvent Que tandis qu'on monte sa lyre , Et qu'on arrange un compliment Pour notre ami qui nous inspire , Notre ami , loué hautement, Prend ce temps-là tout justement Pour mériter une satire. Vous me prodiguez , mon cher ami , les plus beaux éloges sur cette noble philosophie avec laquelle je refuse les invitations des rois, et vous me louez de préférer ma petite retraite du faubourg Saint-Honoré au palais de Berlin et de Charlottenbourg. Savez-vous que j'ai reçu votre épître quand j'étais en chemin pour aller faire ma cour au roi de Prusse? Cependant ce n'est pas au prince , Au conquérant d'une province , Au politique , au grand guerrier, Que je vais porter mon hommage ; C'est au bel esprit, c'est au sage, Que je prétends sacrifier; Voilà l'excuse du voyage. Puisqu'il a daigné jouer lui-même Jules César , dans une de ses maisons de plaisance , avec quelques uns de ses courtisans , n'est-il pas bien juste que je .quitte pour lui les Yisigothsqui ne veulent pas qu'on joue Jules César en France ? et faut-il que je me prive du plaisir de voir un savant , un bel esprit, enfin un homme aimable, parce qu'il porte malheureusement des couronnes électorale», ducal et royales?'

450 CORRESPONDANCE. J'admire en lui l'esprit facile ,
Toujours vrai , mais toujours orné ; Et c'est un autre Cideville Qui, par
malheur, est couronné. Un Diogène insupportable , Moitié sophiste et
moitié chien , Croit placer le souverain bien A donner tous les rois au
diable. Pour moi , je suis plus sociable ; Je hais, il est vrai, tout lien; Mais
être roi ne gâte rien , Lorsque d'ailleurs on est aimable. Vous m'avouerez
encore que je dois au moins la préférence à sa majesté le roi de Prusse sur
l'ancien évêque de Mirepoix. Quand ce monarque singulier Daigne d'un
regard familier Échauffer ma muse légère , Me chérit et me considère , Mon
sort est toujours de déplaire Au révérend père Boyer, Lequel voudrait dans
son foyer Brûler et Racine et Molière, Et la Uenriade et Voltaire, Et ma
couronne de laurier; C'est là ce qui me désespère. Je veux , en partant de
Berlin , Demander justice au saint-père ; J'irai baiser son pied divin; Et
citez vous je viendrai soudain Avec indulgence plénière ; Car le sage
Lambertini N'est point cagot atrabilaire; Il est rempli de la lumière Di questi
grandi Romani. Admiré de la terre entière, Des beaux-arts il est défenseur,
Et le successeur de saint Pierre De Léon dix est successeur. * Je veux avoir
enfin Rome pour mon amie , Et, malgré quelques vers hardis , Je veux être
un élu dans le saint paradis , Si je suis réprouvé dans votre académie. Mais
c'est trop se flatter de chercher à la fois Et les agnus de Rome et les faveurs
des rois; Non ! terminons en paix mon obscure carrière ; Et du pape, et des
grands , et des rois oublié, Ne vivons que pour l'amitié , C'est mon trône et
mon sanctuaire. A MADEMOISELLE DUMESNIL ». A La Haye, ce \n
juillet. La divinité qui a eu les hommages de Paris , • Marie-Françoise
Damesnll, née à Paris en <713, reçue, le 8 octobre 1737, à la Comédie
française; retirée du théâtre sous le nom de Mérope , m'est toujours
présente à cent lieues de Paris , comme sur les autels où elle s'est fait
adorer. Je ne peux , mademoiselle , résister plus long-temps aux sentiments
qui m'ordonnent de vous écrire. Je regrette beaucoup plus le plaisir de vous
entendre que celui de voir jouer Jules César. Une pièce que vous ne pouvez
embellir devient dès lors pour moi d'un prix bien médiocre ; mais l'intérêt
que je prends à tout ce qui regarde vos camarades , et , j'ose dire encore,
l'intérêt des beaux-arts , me font voir avec beaucoup de douleur la
persécution injuste que cette tragédie essuie. J'entends dire que M. de
Crébillon fait des difficultés 1 que personne ne devait attendre de lui. Il
prétend que Brutus ne doit point assassiner César, et assurément il a raison ;

on ne doit assassiner personne. Mais il a fait autrefois boire sur le théâtre le sang d'un fils à son propre père ; il a fait paraître Sémiramis amoureuse de son fils , sans donner seulement on remords à Sémiramis ni à Atrée ; et les réviseurs de ce temps-là souffrirent que ces pièces fassent jouées. Il est vrai qu'ici Brutus laisse prévaloir l'amour de la patrie contre un tyran ; mais il faut songer, ce me semble , que cet assassinat est détesté à la fin de la pièce par les Romains; que les derniers vers même annoncent la vengeance de ce parricide, et qu'ainsi on n'a rien à se reprocher , puisque, si on se contentait de suivre cette histoire à la lettre jusqu'à la mort de César , et de ne pas blâmer l'action de Brutus , on n'aurait rien à se reprocher encore. Il paraît donc que M. de Crébillon doit cesser, pour son honneur, de faire des difficultés , et ne pas révolter le public contre lui; plus il travaille à son Catilina , dans lequel il fait paraître le sénat de Rome , plus il doit , ce me semble , prévenir les soupçons que forment trop de personnes, qu'il veut empêcher qu'on ne joue un ouvrage qui a un peu de rapport au sien , et qui lui ôterait la fleur de la nouveauté. Il est au-dessus de la jalousie, et il ne faut pas qu'il donne lieu de l'en soupçonner aux personnes qui le connaissent moins que moi. Je suis persuadé que vous et vos amis vous représenterez ces raisons , soit à M. de Marville , soit aux personnes qui peuvent avoir quelque crédit. Ne montrez point , je vous en prie , cette lettre ; je vous le demande en grâce ; mais faites usage des choses qu'elle contient , et des prières que je vous fais. Faites jouer César , ma reine; en 1775; morte le 10 février 1803. Cette célèbre actrice avait créé le rôle de Mérope; elle créa aussi celui de Sémiramis. ' Crébillon , comme censeur, avait déjà refusé d'approuver MahometDigitized by Google

ANNÉE 17 13. jouez Thérèse. Ecrivez-moi chez ma dame du Châtelet. Comptez que , partout où je serai , vous aurez sur moi un empire absolu. Permettez que je Tasse mes compliments a M. de Brémont , et comptez sur le tendre et respectueux attachement de V. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A La Haye, au palais du roi de Prusse , le 5 juillet. Eh bien ! mes adorables anges , ce petit hémisphère est plus fou et plus malheureux que jamais; et moi ne suis-je pas un des plus infortunes de la bande ? Les uns vont mourir de faim ou par l'épée des ennemis , vers le Danube , les autres sur le Mein, et moi où vais-je? où suis-je? j'ai bien peur de mourir de chagrin loin de vous. Est-on devenu assez déterminément ostrogoths pour ne pas jouer Jules César! Si on avait dit, il y a quelques années , qu'on parviendrait a cet excès d'impertinence, on ne l'aurait pas cru. Je ne vous déplairai pas en vous disant qu'il y a ici une comédie assez passable. Prin et Fierville en sont les principaux acteurs. Il y a une Bercaville qui vaut mieux , sans comparaison , que toutes les soubrettes qu'on a essayées , et qui est plus effrontée elleseule que toutes les autres ensemble. Les Anglais sont encore plus effrontés pourtant , et prennent un terrible ascendant sur ce théâtre-ci. Ils jouent le rôle de tyrans fort noblement; et les Hollandais celui d'assistants derrière leurs maîtres. Peut- on se réjouir a Paris dans ce malheur générerait hélas! il le faut bien ; et on tuerait cent mille hommes en Allemagne, que l'Opéra serait plein les vendredis. Mais pourquoi la Comédie ne le sera-t-elle pas? Le roi de Prusse est réellement indigné des persécutions que j'essuie , il veut absolument m'établir à Berlin ; j'ai sacrifié sa lettre à madame du Châtelet et 'a mes anges. Tout ce que je vous dis là , je le dis à M. de Pont de Veyle, baisant toujours vos ailes avec un pur amour. A M. LE COMTE D'ARGENTSON , à KUT&B DK LA GGBRRB. A La Haye , au palais du roi de Prusse , le 5 juillet. Dans ce fracas de dispositions pour tant d'armées , permettez , monseigneur , que je vous remercie tendrement de la grâce accordée à madame du Châtelet , et de la manière. Vous savez mieux que moi les desseins des Anglais , et l'effet qu'a fait ici l'idée où l'on est (suivant le billet de M. le duc d'Aremberg) d'avoir •131 remporté une victoire complète. Tout ceci vous prépare beaucoup d'ennemis et peu d'alliés. Les petits contre-temps que j'ai essuyés en France ne diminuent rien assurément de mon zèle pour le roi et ma patrie. Je ne vous cacherai point que sa majesté le roi de Prusse vient de m'écrire de Magdebourg , où il faisait des revues, qu'il me donne reudez-

vous , au commencement d'août, à Aix-la-Chapelle. Il veut absolument m'emmener de là à Berlin , et il me parle avec la plus vive indignation des persécutions que j'ai essuyées. Ces persécutions viennent d'un seul homme à qui vous avez déjà eu la bonté de parler. Il prend assurément un bien mauvais parti , et il fait plus de mal qu'il ne pense. Il devrait savoir que c'est un métier bien triste défaire des hypocrites. Vous devriez en vérité lui en parler fortement. Il ne sait pas à quel point il révolte les hommes ; dites-lui un petit mot , je vous en supplie , quand vous le verrez. Voulez-vous avoir la bonté de vous souvenir de Marchant, quand il s'agira des Invalides? Je pourrais avoir un peu mieux en Prusse; mais rien n'égale le bonheur de vous être attaché , et de vivre avec des amis qui vous aiment. C'est la seule chose où j'aspire. Je suis le plus ancien et le plus tendrement dévoué de vos courtisans; conservez-moi vos bontés, mon cœur les mérite. Voltaire. A M. LE COMTE D'ARGENSON, MI513TRB DB LA GUIRRB. A La Haye, ce 18 juillet. Voici, monseigneur, la seconde partie de l'état secret que j'ai l'honneur de vous envoyer. Ayez la bonté d'accuser la réception des deux paquets, en disant ou faisant dire , à la dame qui demeure au faubourg Saint-Honoré, que vous les avez reçus , sans quoi j'aurais ici beaucoup d'inquiétude. L'ordre de mettre les chevaux au vert est exécuté, et subsiste pour dix ou douze jours, au moins. Les gardes à pied partent le 24 ou le 23 , au plus tôt. Deux régiments sont en marche actuellement, aux environs de Maëstricht. On dit hier , en ma présence , au comte Maurice de Nassau , général de l'infanterie : « Vous ne serez pas « avant deux mois au rendez-vous. » Il en convint. Ne vous tuez pas de travail. La gloire et le destin de la France dépendent de la fermeté du ministère : j'attends tout de vous. Vous savez que les troupes de la République , Digitized by Google

CORRESPONDANCE. 4" 2 qui marchent, ne composent que quatorze mille six cents hommes *. A M. AMELOT, MINISTRE DBS AFFAIRES ÉTRANGÈRES. A La Haye , S aoù. Monseigneur , je dépêchai , le 21 du mois passé, un courrier jusqu'à Lille, avec un paquet qu'il devait rendre à madame Denis, ma nièce , femme du commissaire des guerres. Dans ce paquet il y en avait un pour M. le comte de Maurepas; et, sous l'enveloppe de M. de Maurepas , une lettre d'environ six pages, que j'avais l'honneur de vous adresser, sans signature. Cette lettre contenait, entre autres particularités, la petite découverte que j'avais faite que le roi de Prusse fait négocier secrètement un emprunt de quatre cent mille florins, à Amsterdam , à trois et demi pour cent. Je concluais de là , ou que ses trésors ne sont pas aussi considérables qu'on le dit, ou qu'il veut emprunter à un petit intérêt, pour rembourser des sommes qui en portent un plus grand. Je vous demandais la permission de me servir de cette connaissance pour tâcher de démêler s'il voudrait recevoir des subsides , et j'osais proposer une manière d'affamer les armées ennemies, laquelle ce prince pouvait mettre en usage avec adresse. Le même jour, 21 du mois passé, je fis proposer , par une voie très secrète , à ce monarque , de faire quelques difficultés aux Provinces-Unies , touchant le passage des munitions de guerre qui doivent remonter le Rhin sur son territoire. Il a approuvé le projet ; et , si les choses ne changent pas , sou ministre aura ordre de retarder le passage de ces munitions autant qu'il le pourra. On s'y prend avec beaucoup d'art. L'envoyé du roi de Prusse a ordre de nepoiut communiquer avec l'ambassadeur de Frauce , parce qu'on craint qu'il ne s'en prévale dans la chaleur des conjonctures présentes. Ou ne veut point du tout paraître lié l M. RcnA d'Argenson, qui publia ces lettres en 1823, donne le résumé que voici des états dont Il est question. « Il résulte des états joints à ces deux lettres que les forces «militaires de la Hollande se composaient de huit cent « quairo-vingi-slx compagnies ou quatre-vingt-quatre mille « hommes, dont environ sept rallie sept cents de cava« lerie, soixante-deux mille d'infanterie, trois mille cinq « cents dragons, neuf mille six cents Suisses, et douze cents • artilleurs. « La dépense ordinaire de la guerre monte à 10,098,136 « florins , à quoi Il faut ajouter 301,212 florins pour frais de " garde de la barrière des Pays-Bas. “ La dépense extraordinaire de guerre est de 5,774,361 « florins, ce qui forme, avec l'état ordinaire, un total • de 15,872,718 florins. « Enfin , la dette hollandaise se

montait , en l'année 1743, • é 32,852,665 florins, dont l'intérêt annuel , supporté par « les Provinces-Unies , était de 1,478,964 florins. » avec vous ; cl on veut vous servir sous raaiu , en ménageant la République. Je tâcherai de faire fermenter ce petit levain. Je peux vous assurer que le fond des sentiments du roi de Prusse est tel qu'il était en 1741, quand il écrivit la lettre ci-jointe , dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie. Je compte toujours lui faire ma cour à Aix-la-Chapelle, vers le 48 de ce mois. A M. AMELOT, MINISTRK DBS AFFA1BBS ÉTRANGÈRES. Ce 3 août. Monseigneur , hier , après le départ de ma lettre, j'en reçus une du roi de Prusse , datée du camp de Husfelt eu Silésie, place dans laquelle il va bâtir une ville taudis qu'il fortifie ses frontières. Il sera le 44 à Berlin, et le 4 8 ou 20 à Spa , et non plus à Aix-la-Cbapelle. Je suis toujours dans la même espérance touchant le petit service que le roi de Prusse doifi rendre ; mais je crains que cette démarche n'ai pas d'assez grandes suites , si ce prince reste dans les idées qu'il me témoigne. Tous scs correspondants lui ont persuadé que la France est trop affaiblie pour mettre actuellement un graud poids dans la balance. Je n'ai pu même empêcher un ami intime que j'ai ici de lui écrire des choses qui doivent le dégoûter do votre alliaucc. Cet ami est cependant entièrement dans vos intérêts, et le roi de Prusse sent parfaitement qu'au fond votre cause et la sienne sont commuucs. Mais cet ami ne peut écrire autrement, de peur d'être démenti par les autres correspondants , et le roi de Prusse ne peut , à présent , concevoir que des idées avantageuses sur tant de rapports. Je suis obligé de vous dire que , dans sa dernière lettre, il s'exprime dans les termes les plus durs sur la conduite passée ; mais il paraît en sentir autant d'affliction qu'il en parle avec violence. Soyez très persuadé que , dès l'année 4 74 4 , il a prévu tout ce qui est arrivé. Il pense à présent que , si sa majesté envoyait ou fesait croire qu'elle envoie un corps considérable vers la Meuse , cette démarche , bien ménagée , opérerait une très grande désunion entre le parti anglais , qui prédomine en Hollande , et le parti pacifique , q u'on ne doit pourtant pas appeler le parti français. Il ne m'appartient pas d'avoir une opinion sur ces matières ; j'en laisse le jugement ici à monsieur l'ambassadeur et à M. de La Ville, dont les lumières et l'expérience sont trop supérieures à mes faibles conjectures. Je n'ai ici d'autre avantage que celui de mettre les partis différents et les miDigitized by Google

ANNÉE 1743. mis très étrangers à portée de tne parler librement. Je me borne et me bornerai toujours à vous rendre un compte simple et fidèle. Mais , comme il parait nécessaire que le roi de Prusse ait une opinion très avantageuse des forces et des résolutions vigoureuses de la France , j'ose vous supplier de m'envoyer quelques couleurs avec lesquelles je puisse faire un tableau qui le frappe , quand je lui ferai ma cour à Spa ; et je vous en prie d'autant plus que je suis certain que le tableau lui plaira beaucoup. La France est une maîtresse qu'il a quittée , mais qu'il aime et qu'il souhaite passionnément de voir embellie. M. Trévor m'a demandé aujourd'hui , en confidence , si je croyais que la maison de Lorraine eût un grand parti en Lorraine. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, A PARIS. A La Baye, au palais du roi de Prusse , le 8 août. Soyez chancelier de Frauce , monsieur , si vous voulez que j'y revienne ; rendez-nous la gloire des lettres , quand nous perdons celle des armes. Les hommes sont faits originairement, ce me semble, pour penser, pour s'instruire, et non pour se tuer. Faut-il que la guerre ne soit pas encore la seule persécution que les arts essuient 1 Je gémiss de voir ce pauvre abbé Lenglet enfermé, à fohantc-dix ans, dans la Bastille, après nous avoir donné une bonne Méthode pour étudier l'histoire , et d'excellentes Tablescht otologiques. Qui sont donc les vandales qui se sont imaginé que l'impression du sixième volume des additions à l'histoire de ce bon citoyen le président de Thou était un crime d'étal? Quel comble de barbarie, cl quel excès de petitesse de ne pas permettre qu'ou imprime des livres où l'on explique Newton , et où l'on dit que les rêveries de Descartes sont des rêveries 1 J'aime encore mieux l'abus qu'on fait ici do la liberté d'imprimer ses pensées que cet esclavage dans lequel on veut chez vous ractlro l'esprit humain. Si l'on y va de ce train , que nous restera-t-il , que le souvenir de la gloire du beau siècle de Louis xiv? Celte décadence me ferait souhaiter de m'établir dans le pays où je suis à présent. N'ayant rien à y prétendre , je n'aurais point de plaintes à former. Je vivrais tranquille , et j'y souhaiterais à la France des temps plus brillants. 11 y a ici des hommes très estimables ; La Haye est un séjour délicieux l'été , et la liberté y rend le? hivers moins rudes. J'aime a voir les maîtres de l'état simples citoyeus. Il y a des partis, et il 41. faut bien qu'il y en ait dans une république ; mais I esprit de parti n'ôte rien à l'amour de la patrie, et je vois de grands hommes opposés à de grands hommes. Je suis bien aise, pour l'honneur de la poésie, que ce soit un poêle qui ait contribué ici h

procurer des secours à la reine de Hongrie , et que la trompette de la guerre ait été la très humble servante de la lyre d'Apollon. Je vois, d'un autre côté , avec non moins d'admiration , un des principaux membres de l'état, dont le système est tout pacifique , marcher h pied sans domestiques , habiter une maison faite pour ces consuls romains qui fesaient cuire leurs légumes , dépensera peine deux mille florins par an pour sa personne , et en donner plus de vingt railleà des familles indigentes. Ces grands exemples échappentala plupart des grands voyageurs ; mais ne vaut-il pas mieux voir de telles curiosités que les processions de Rome , les récollets au Capitole , et le miracle de saint Janvier? Des hommes de bien, des hommes de génie , voilà mes miracles. Ce gouvernement-ci vous plairait infiniment , même avec les défauts qui en sont inséparables. Il est tout municipal , et voilà ce que vous aimez. La Haye d'ailleurs est le pays des nouvelles et des livres; c'est proprement la ville des ambassadeurs; leur société est toujours très utile à qui veut s'instruire. On les voit tous en un jour. On sort , on rentre chez soi ; chaque rue est une promenade ; on pent se montrer , se retirer , tant qu'on veut. C'est Fontainebleau , et point de cour à faire. Adieu, monsieur ; plût à Dieu que je pusse vous faire la mienne ! Vous savez si je vous suis attaché pour jamais. A M. LE DUC DE RICHELIEU. A La Haye, ce 8 août. J'ai reçu, monsieur le duc , la lettre dont vous m'avez honoré , par la voie de Francfort ; mais il n'y a plus moyen de vous écrire par l'Allemagne , à moins que je ne veuille apprendre aux houssards autrichiens combien je vous aime. Daignez donc me donner vos ordres dans les paquets que vous adresserez à madame du Châtelet. Les troupes hollandaises ne pourront certainement joindre les alliés que le 1 5 ou le 1 6 septembre. Il parait cependant que le gouvernement anglais commence à faire réflexion que tout le fardeau de la guerre retombera sur lui, cl qu'il se ruine dans l'idée chimérique de faire avoir à la reine de Hongrie un dédommagement aux dépeusde la France. La moitié des Provinces-Unies a toujours des sentiments de paix, et je ne voudrais pas parier que les troupes de la République n'eussent bientôt des 28

434 CORRESPONDANCE. ordres de ne point agir, pour peu que la France témoigne de vigueur et de bonne conduite. Il y a grande apparence qu'on tirera de grands avantages de nos fautes passées. Dunkerque peut être rétabli pour n'être plus jamais détruit ; et la France , en deux ou trois mois de temps, peut devenir plus respectable que jamais. Il paraît que nous ne sommes pas extrêmement bien vus dans les pays étrangers ; quand je dis nous, je dis notre puissance, car on aime les particuliers , en haïssant la France. On nous traite comme nous traitons les jésuites ; on dit du mal du corps , et on est fort aise de vivre avec les membres ; on nous prie à souper , et on chante pouille a notre ministère ; on joue publiquement , par permission du magistrat , une comédie intitulée la Présomption punie, dans laquelle la reine de Hongrie est représentée sous le nom de Mimi; le cardinal de Fleuri , sous celui d'un vieux bailli impuissant qui , ne pouvant coucher avec Mimi , veut lui ôter toute la succession de son père ; le prince Charles , sous le nom de Chariot, chasse le bailli et ses consorts : et voilà la Présomption punie. On va voir de dix lieues cette mauvaise bouffonnerie , qui se joue à Amsterdam. J aime encore mieux cette farce que la tragédie de Dettingen , cela ne casse ni bras ni têtes. Conservez la vôtre, monsieur le duc, et permettez que je fasse aussi des souhaits pour un individu fort aimable qui a grande obligation au vôtre. Souffrez que je vous prie de daigner faire Souvenir de moi M. le duc de Duras , in quo bene complacui. Si vous pouvez m'apprendre de bonnes nouvelles, si vous avez la bonté de me faire un tableau bien brillant de votre position , comptez que vous me ferez bien du plaisir. Vous savez avec quel tendre respect je vous suis attaché pour toute ma vie. A M. AMELOT, .

■INUTIL DU ArpAIMS ÉTRANGÈRES , A VÊfISAB.RRS A La llayc, ce <6 août. Monseigneur, j'ai reçu les ordres et les sages instructions dont vous m'honorez , en date du 44 du mois; permettez qu'avant d'y répondre j'aie l'honneur de vous parler de quelques affaires présentes. Il y a près d'un mois que je vous informai qu'on pourrait réussir à mettre quelque obstacle au passage des munitions de guerre du corps de troupes hollandaises. Celui qui s'était chargé de cette petite négociation , à Berlin , l'a conduite heureusement par le moyen du ministère des finances. L'ordre vient d'arriver à la régence de la Gueldre prussienne de ne pas laisser passer les effets des Hollandais. M. de Podewils prépare exprès un mémoire très long, et de la discussion la pins ample, qu'il ne présentera que lundi, 49 du mois.

Il se passera bien du temps avant qu'on y ait répondu, et que cette affaire soit arrangée. Cet événement du moins fera voir que le roi de Prusse est bien loin d'entrer dans les mesures de la République et des Anglais, et qu'il est capable de les braver. Le moment serait bien favorable pour agir auprès de sa majesté prussienne ; mais j'apprends, par cet ordinaire de Berlin, que le roi n'ira point à Spa. On ne me mande point cette nouvelle comme absolument certaine. Dans le doute, je me tiens prêt à partir ; et si le roi de Prusse, contre toute attente, était encore en Silésie, j'irais lui faire ma cour à Breslau. Le premier usage que j'ai fait de vos instructions a été de dire, en confidence, à l'envoyé de Prusse que je savais, à n'en point douter, que la reine de Hongrie avait déclaré depuis peu aux Anglais qu'elle regarderait toujours le roi de Prusse comme son plus cruel ennemi. Il l'a mandé à sa cour dans le moment, sans me nommer, et il a accompagné ce discours de tout ce qui peut exciter le roi son maître à se lier aux intérêts de la France. Il a pris l'occasion du départ de M. le marquis de Eénelon pour faire valoir adroitement la vigueur du ministère français, les ressources de l'État, le courage de la nation. Je suis même convenu avec lui des termes. Il m'a assuré encore que le premier dessein du roi son maître avait été d'assembler à Magdebourg une armée de neutralité ; mais qu'il en avait été détourné par nos disgrâces arrivées coup sur coup en Bavière, et aussi par la politique circonspecte et même timide du comte de Podewils, oncle du ministre de La Haye, qui a d'autant plus d'influence sur l'esprit de sa majesté prussienne qu'il ne veut jamais en avoir. C'est bien dommage que ce jeune homme plein d'esprit, qui plaît beaucoup au roi et au ministre son oncle, ne voie point le roi de Prusse à Spa, comme je l'espérais. J'ose vous assurer, monseigneur, qu'il n'y a personne qui ait à présent le cœur plus français, et qui pût mieux vous seconder dans vos vues. Cependant je suis très loin de perdre l'espérance ; je vois même que, de jour en jour, le roi de Prusse se met dans la nécessité de n'avoir d'autre allié que sa majesté. J'apprends, par les lettres du ministre hollandais à Pétersbourg, que ce prince refuse toujours, sous différents prétextes, d'accéder à un traité défensif de la Russie et de l'Angleterre. Permettez-moi, monseigneur, devons rappeler, Digitized by Google

435 ANNÉE à cette occasion , ce que tous avez bien voulu me dire dans votre dépêche du 4 4 , touchant la cour de Russie. On vous la dépeint comme peu liée avec l'Angleterre et la Hongrie ; cependant vous verrez , par la copie ci-jointe de la lettre du résident Swart , que le ministère russe paraît entièrement autrichien. Voilà , monseigneur , tout ce qui est venu à ma connaissance. Les démarches récentes du roi de Prusse , auprès des États-Généraux , pour la paix de l'Empire, la hardiesse qu'il a de les mécontenter et de les braver , sa froideur avec les Anglais , ses longueurs avec les Russes , et , plus que tout cela, son intérêt visible, font espérer qu'on pourra le porter à quelque résolution éclatante et digne d'un grand roi. Je vous rendrai un compte fidèle de tout ce que j'aurai aperçu à sa cour, sans oser vous promettre qu'on puisse jamais rien attribuer aux efforts de mon zèle. J'aurai des lettres de recommandation de M. Trévot pour milord Hindfort, qui vous a tant fait de mal ; je tâcherai de me lier avec lui , et de tournera votre avantage l'heureuse obscurité à l'abri de laquelle je peux être reçu partout avec assez de familiarité. Comme il a été nécessaire que j'écrivisse quel- , quefois ici en chiffres, et que je consultasse M. le marquis de Fénelon et M. de La Villette , il pourra arriver que je sois à Berlin dans une pareille obligation. Je ne m'ouvrirai à M. de Valori , qui d'ailleurs m'honore de quelque amitié, qu'avec toute la réserve convenable aux intérêts présents. Encore une fois , je ne répons d'aucun succès, mais soyez sûr du zèle le plus ardent. La manière dont sa majesté prussienne me parlera réglera celle dont j'aurai l'honneur de lui parler. Je prendrai conseil de l'occasion et de l'envie extrême que j'ai de mériter l'approbation d'un esprit tel que le vôtre, et la protection d'un ministre tel que vous. A l'égard de M. van Haren , il faut le regarder comme un homme incorruptible ; mais il paraît aimer la gloire et les ambassades. Il voulait aller en Turquie ; c'est de là que j'ai pris occasion de lui représenter qu'il trouverait plus d'amis et d'approuvateurs à Paris qu'à Constantinople. Cette idée a paru le flatter. On pourrait en faire usage, en cas que les yeux des Hollandais commençassent à s'ouvrir sur la ridicule injustice d'attaquer la France sous prétexte d'un secours qu'ils ont refusé à la reine de Hongrie quand elle en avait besoin, et qu'ils lui donnent quand elle peut s'en passer. En ce cas , M. van Haren pouvant avec honneur employer à la conciliation les talents qu'il - a consacrés à la discorde , l'espérance d'être nommé ambassadeur en France, malgré l'usage qui l'en 1743. exclut comme Frison, pourrait le flatter, et le

déterminer à servir la cause de la justice et de la raison. A M. THIERIOT. A La Haye , ce 6 août. Je mène ici une vie délicieuse dont les agréments ne sont combattus que par le regret que m'inspirent mes amis, et, surtout, par le chagrin que j'ai de voir que vous ne vivez encore que de promesses. Je n'ai jamais douté de la pension , vous le savez ; mais je suis aussi surpris qu'affligé de ces prodigieux retards. Le roi de Prusse vous fera-t-il donc vieillir dans l'espérance ? et l'inscription de votre tombeau sera-t-elle un jour: Ci-gît qui attendit son paiement? En vérité cela perce le cœur. J'espère en parler bientôt fortement à sa majesté prussienne, soit aux eaux de Spa , soit à Berlin. Vous savez que je ne suis pas - D'Ussimulatores proprii* , mihi commodus uni. » Ho», lib. i, ep. ix, y. g. Je n'ai heureusement rien à demander à ce monarque pour moi-même. On est bien honteux quand on demande pour soi ; mais on est bien hardi quand on demande pour un ami. Le roi de Prusse m'a fait l'honneur , en dernier lieu , de m'écrire plusieurs lettres dans lesquelles il daigne m'offrir un établissement sûr et avantageux. Je lui ai répondu que le plus bel établissement pour moi était le bonheur de le voir et de l'entendre , que je n'en voulais point d'autre , et que, si je pouvais renoncer à ma patrie et à mes amis , à qui je dois tout , je passerais le reste de ma vie dans sa cour. Voilà où j'en suis , et voilà quels seront toujours mes sentiments. Je suis même assez heureux pour que le roi de Prusse les approuve. Tout roi qu'il est, il ne trouve pas mauvais que les grands devoirs de l'amitié aillent les premiers. Ne vous méprenez plus sur le nom d'un homme qui sera immortel dans ce pays-ci. Ce n'est point van Hyden , c'est van Haren qu'il s'appelle. Il lui est arrivé la même chose qu'à Homère ; on gagnait sa vie à réciter ses vers aux portes des temples et des villes ; la multitude court après lui quand il va à Amsterdam. On l'a gravé avec cette belle inscription : « Qu* canit ipse fecit. • Vous ne sauriez croire combien cette fadaise , par laquelle j'ai répondu à ses politesses et à ses amitiés, m'a concilié ici les esprits. On en a

CORRESPONDANCE. primé plus de vingt traductions. H n'est rien tel que l'k-propos. Bonsoir ; croyez qu'en tout temps et en tout lieu je songerai h vos intérêts. Je vous embrasse. A M. AMELOT, MINISTRE DBS aFPAIRBS ÉTRANGÈRES. A La Uaye, ce 17 août. Mous igneur , heureusement le courrier n est pas encore parti. Je profite de cet instant pour avoir l'honneur de vous informer qu'il vient d arriver un courrier du roi de Prusse 'a son ministre, avec une lettre portant eu substauce qu'il regarde comme une violation du droit des souverains , et comme une marque (le mépris pour sa personne , le passage des troupes hollandaises par son territoire , sans lui avoir demandé, à lui expressément , la permission. Il ordonne a son ministre , le jeune comte de Podewils, de prendre cette affaire avec hauteur , et d'exiger une satisfaction authentique. De plus, il ordonne à son ministre de partir , et de venir recevoir ses ordres a Berlin , après avoir fait ses plaintes et demandé réparation. Il lui ordonne en même temps donc partir qu'après avoir laissé h La Hâve un secrétaire , et l'avoir instruit du courant des affaires. La lettre est datée de Glalz. Le voyage du ministre à Berlin sera différé jusqu'au retour de ce secrétaire , qui est actuellement à Spa , et auquel on dépêche un courrier dans le moment. J'observe que le roi de Prusse n'a été instruit du passage des troupes que par les dépêches datées de La Haye du 30 juillet , et que la personne que j'avais engagées demander l'arrêt des munitions de guerre l'avait obtenu dès le commencement de juillet , et cela même malgré la permission que les États devaient demander pour ces munitions. Ces effets sont assez considérables , et j'aurai l'honneur de vous en adresser le mémoire par le premier ordinaire , après que je l'aurai traduit du hollandais en français. La mésintelligence que j'avais trouvé l heureuse occasion de préparer , touchant ces effets , est fondée sur l'intérêt. Celle qui naît du passage des troupes vient du juste maintien de la dignité de sa couronne. Je souhaiterais que ces deux grands motifs pussent servir h déterminer ce monarque au grand but où il faudrait l amener. J ai peur que son ministre à La Haye , qui a plus d'une raison d'aimer ce séjour , ne ménage , autant qu'il pourra , une conciliation. Je n attends pas une rupture ouverte , mais je tâcherai de faire en sorte que le ministre de sa majesté prussienne attende encore quelques jours pour faire sa déclaration aux États-Généraux. Plus il aura tardé k éclater , et plus tard la réconciliation se fera, et plus long-temps aussi les munitions de guerre seront arrêtées. Au reste je partirai pour Berlin avec ce

ministre , et vous êtes bien sûr que je n'omettrai rien pour le faire servir a vos intentions. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Sur l'eau , près d'Ulrecht , ce 55 août. La Haye en Touraine est donc une ville bien célèbre ! Savez-vous, mon cher et respectable ami, que votre lettre adressée 'a La Haye, n'est pas venue d'abord en Hollande? Je l'ai reçue avec ces belles paroles : « Inconnu a La Haye en Toute raine, renvoyée k La Haye en Hollande? t Oh bien! il n'y aura plus de quiproquo, me voici sur le chemin de Berlin. Le roi de Prusse devait aller k Spa, il devait aller a Aix-la-Chapelle ; il m'ordonne d'aller lui faire ma cour dans sa capitale , et peut-être apprendrai-je , en courant la poste , qu'il a changé d'avis , et il faudra courir en Franconie ou dans le llaut-Palatinat. Heureusement je ne crains point les houssards eu voyageant , comme je fais , avec les Allemands ; et d'ailleurs je leur réciterai des vers pour la reine de Hongrie. Le fameux colonel Mentzcl a commencé par être comédien. Je lui ferai jouer Jules César , puisqu'on ne le joue point k Paris Âht plût h Dieu que les dévots ne fussent pas plus k craindre que les houssards ! Ayez pitié de moi , saltem vos amici mei. Écrivez-moi un petit mot k Berlin. On dit que vous n'avez pas trop bien vendu votre charge. On n'achète chèrement dans ce temps-ci que des malheurs. Daignez me mander ce que devient ce pays fait pour être aimable: y est-on bien fou? y a-t-on de la crainte , de l'espérance ? ou plutôt Paris ne s'occupe-t-il pas plus d'une danseuse que de ce qui se passe sur le Rhin? Cela n'est peut-être pas si fou. Les véritables fous , en vérité , sont ceux qui font tuer les hommes , et je mets encore de ce nombre ceux qui voyagent eu Prusse, pouvant être k Paris; mais , puisque ces fous-lk sont les plus malheureux , dites-leur des choses bien consolantes ; daignez les égayer par des nouvelles. Avez la bonté de présenter leurs respects h vos parents et k vos amis. Bonsoir , mes anges; j'enrage du meilleur de mon cœur. Adieu, les plus aimables personnes du monde.

437 ANNEE 4743. À M. AMELOT, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. A Cbarlottenbourg , ce 3 septembre.

Aujourd'hui, après un diner plein de gaieté et d'agréments, le roi de Prusse est venu dans ma chambre ; il m'a dit qu'il avait été fort aise de prier hier monsieur l'envoyé de France , seul de tous les ministres, non seulement pour lui donner des marques de considération , mais pour inquiéter ceux qui seraient fâchés de la préférence. Je lui répondis que l'envoyé de France serait bien plus content si sa majesté envoyait quelques troupes à Wcsel et à Magdebourg. « Mais, dit-il, que voulez-vous que je fasse? le roi de France me pardonnera-t-il jamais une paix particulière ? Sire, lui dis-je , les grands rois ne connaissent point la vengeance; tout cède à l'intérêt de l'état; vous savez si l'intérêt de votre majesté et de la France n'est pas d'être à jamais unis. « Comment puis-je croire, dit alors le roi de Prusse , que la France soit dans l'intention de se lier fermement avec moi? Je sais que votre envoyé à Mayence fait des insinuations contre mes intérêts, et qu'on propose la paix avec la reine de Hongrie, le rétablissement de l'empereur, et un dédommagement à mes dépens. « J'ose croire , répliquai-je , que cette accusation est un arliOce des Autrichiens , qui leur est trop ordinaire. Ne vous ont-ils pas calomnié ainsi au mois de mai dernier? n'ont-ils pas écrit eu Hollande que vous aviez offert à la reine de Hongrie de vous joindre à elle contre la France? « Je vous jure , me dit-il , mais en baissant les yeux, que rien n'est plus faux. Que pourrais-je y gagner? Un tel mensonge se détruit de soimême. Eh bien ! sire, pourquoi donc ne vous pas réunir hautement avec la France et l'empereur contre l'ennemi commun, qui vous hait , et qui vous calomnie tous deux également? quel autre allié pouvez-vous avoir que la France? Vous avez raison, reprit-il : vous savez aussi que je cherche à la servir, vous connaissez ce que je fais en Hollande. Mais je ne peux agir hautement que quand je serai sûr d'être secondé de l'Empire; c'est à quoi je travaille 'a présent, et c'est le véritable but du voyage que je fais 'a Bareulh dans huit ou dix jours. Je veux être assuré au moins que quelques princes de l'Empire , comme Palatin , Hesse , Wurtemberg, Cologne, et Sletin , fournissent un contingent à l'empereur. Sire, lui dis-je, demandez-leur seulement leur signature, et commencez par faire paraître vos braves Prussiens. « Je ne veux point recommencer la guerre , dit-il ; mais j'avoue que je serais flatté d'être le pacificateur de l'Empire, et d'humilier un peu le roi d'Angleterre, qui veut donner la loi à l'Allemagne. Vous le pouvez , lui

dis-je ; il ne vous manque plus que cette gloire, et j'espère que la France tiendra la paix de son épée et de vos négociations ; la vigueur qu'elle fera paraître augmentera sans doute votre bonne volonté. Permettez-moi de vous demander ce que vous feriez si le roi de France requérait votre secours, en vertu de votre traité avec lui. « Je serais obligé, dit-il , de m'excuser, et de répondre que ce traité est annulé par celui que j'ai fait depuis avec la reine de Hongrie ; je ne peux à présent servir l'empereur et le roi de France qu'en négociant. Négociez donc, sire, aussi heureusement que vous avez combattu , et souffrez que je vous dise, avec toute la terre, que la reine de Hongrie n'attend que le moment favorable d'attaquer la Silésie. » Alors il parla ainsi : « Mes quatre places seront achevées avant que l'Autriche puisse envoyer contre moi deux régiments; j'ai centcinquantemillecombatlans, j'en aurai alors deux cent mille. Je me flatte que ma discipline militaire , que je tiens la meilleure de l'Europe , triomphera toujours des troupes hongroises. Si la reine de Hongrie veut reprendre la Silésie , elle me forcera de lui enlever la Bohême. Je ne crains rien de la Russie : la czarine m'est à jamais dévouée depuis la dernière conspiration fomentée par Botta et par les Anglais. Je lui conseille d'envoyer le jeune Ivan et -sa mère en Sibérie, aussi bien que mon beau-frère, dont j'ai toujours été mécontent, et qui n'a jamais été gouverné que par des Autrichiens. » Le roi allait poursuivre ; on est venu l'avertir que la musique était prête ; je l'y ai suivi , il m'a fait plus d'accueil que jamais. Je n'ajoute rien h ce détail simple et exact. J'omets, en faveur de la brièveté , les raisons que j'ai fait valoir. Je n'ai mis ici que la substance. Ce 6 septembre. Depuis cet entretien j'en ai eu plusieurs autres; j'ai même reçu des billets de son appartement au mieu. Le résultat est que je l'ai fait convenir que la cour de France ne peut avoir de part à cette proposition faite à Mayence contre lui. En effet vous n'avez pas voulu offenser un roi que vous avez tant d'intérêt de ménager. Étant instruit que le parti pacifique commençait h s'accréditer en Hollande , et sachant ce qui s'est passé d'un autre côté entre les régents , et d'un autre entre les principaux bourgmestres d'Amsterdam et l'abbé de La Ville , j'en ai rendu compte 'a sa majesté prussienne ; j'ai fait valoir

CORRESPONDANCE. 458 celle conjoncture , et j'ai obtenu au moins qu'elle donnât ordre h sou .ministre k 'La Haye de presser la paix et de parler avec vigueur. Allé*, lui a-t-il dit en propres termes, faites-moi respecter. Mais ce ministre en Hollande ue doit pas communiquer avec M. de Fénélon ; le roi de Prusse veut paraître impartial. Cependant il arrête toujours les munitions de guerre des Hollandais ; je vois qu'il formera k Barcutji le plan de sa conduite dans l'Empire. Je ne sais s'il me mettra du voyage ; ma situation pourra devenir très épineuse, on a donué des ombrages. Je vous écris peu de choses , mais j'en ai beaucoup k vous dire , et qui vous concernent. Vous verrez si je vous suis dévoué. A M. AMELOT, MINISTRE DU AFEAIRBS KTRANG&REJ. Ce S octobre. Monseigneur, en revenant de la Franconie , où j'ai resté quelques jours , après le départ de sa majesté prussienne , je reprends le fil de mon journal. Le roi de Prusse me dit a Bareutb , environ le 4 3 ou le \ 4 du mois passé, qu'il était bien content que le roi eût envoyé de l'argent k l'empereur, et qu'il était satisfait des explications données par M. le maréchal de Noailles, au sujet de l'électeur de Mayence ; mais, ajouta-t-il, il résulte de toutes vos démarches secrètes que vous demandez la paix k tout le monde, et il se pourrait très bien faire que votre cour eût fait des propositions contre moi , k Mayence, seulement pour entamer une négociation , et pour sonder le terrain. C'est donc ainsi , lui dis-je en riant, que vous en usez , vous autres rois ; et c'est ainsi , probablement , que vous fîtes , au mois de mai , des propositions a la reinede Hongrie contre la France. Êtes-vous toujours dans celte idée? me réponditil ; je vous jure sur mon honneur que je n'ai jamais pensé k faire celte démarche. Il me répéta deux fois ces paroles, en me frappant sur l'épaule ; et vous sentez bien que , quand un roi jure deux fois sur son honneur, il n'y a rien k répliquer. Il m'ajouta : Si j'avais fait la moindre offre à la reine de Hongrie , on l'eût acceptée k genoux ; et il n'y a pas longtemps que les Anglais m'ont offert la carte blanche , si je voulais envoyer seulement dix mille hommes k l'armée autrichienne. Ensuite il me dit qu'il allait voir k Anspach ce qu'on pourrait faire pour la cause commune, qu'il y attendait l'évêque de Wurtzbourg, et qu'il lâcherait de réunir les cercles de Souabe et de Franconie. Il promit , en partant , au margrave de Bareuth , sou beau-frère , qu'il reviendrait chez lui avec de grands desseins et même de grands succès. Ces succès so bornèrent k des promesses vagues du margrave d'Auspach de s'unir aux autres princes en faveur de l'empereur,

quand sa majesté prussienne donnerait l'exemple. L'évêque de Wurtzbourg no se trouva point k Anspach , et même n'envoya pas s'excuser. Le roi de Prusse alla voir l'armée de l'empereur, et n'entama rien d'essentiel avec le général Seckendorf. Tandis qu'il faisait cette tournée , le margrave me parla beaucoup des affaires présentes, il venait d'être déclaré feld-maréchal du cercle de Franconie. C'est un jeune prince plein de bonté et de courage , qui aime les Français , et qui liait la maison d'Autriche. Il voyait assez que le roi de Prusse n'était point dans l'intention de rien risquer et d'envoyer une armée de neutralité vers la Bavière. Je pris la liberté de dire au margrave , eu substance , que, s'il pouvait disposer de quelques troupes en Franconie , les joindre aux débris de l'armée impériale , obtenir du roi , son beaufrère , seulement dix mille hommes, je prévoyais, en ce cas , que la France pourrait lui donner en subside de quoi en lever encore dix mille, cet hiver, en Franconie, et que toute cette armée, sous le nom d'armée des cercles, pourrait arborer l'étendard de la liberté germanique , auquel d'autres princes auraient alors le courage de se rallier, et quo le roi de Prusse engagé pourrait encore aller plus loin. Le margrave et son ministre approuvent ce projet, et l'approuvent avec chaleur d'autant plus qu'il peut mettre ce prince en état de faire valoir plus d'une prétention dans l'Empire. Mais il fallait gagner l'évêque de Wurtzbourg et de Bamberg, do qui la tête est, dit-on, très affaiblie; et le ministre du margrave médit que, moyennant trente k quarante mille écus, on pourrait déterminer les ministres de cet évêque. Le roi de Prusse, k son retour a Barcuth , no parla pas de la moindre affaire k son beau-frère, et l'étonna beaucoup. Il l'étonna encore plus en paraissant vouloir retenir de force k Berlin le duc de Wurtemberg, sous prétexte que madame la duchesse de Wurtemberg, sa mère , voulait faire élever son fils à Vienne. Irriter ainsi le duc de Wurtemberg, et désespérer sa mère, n'était pas le moyen d'acquérir du crédit dans le cercle de Souabe, et de réunir tant de princes. La duchesse de Wurtemberg , qui était k Bareulh pour s'aboucher avec le roi de Prusse, m'envoya chercher. Je la trouvai fondant en larmes. Ah I me dit-elle, le roi de Prusse veut il être un tyrau, et veut-il , pour prix de lui avoir confié mes enfants, et donné deux régiments,

Digitized b/ Google

459 ANNÉE 4745. me forcer à demander justice contre lui à toute
< la terre? Je veux avoir mon fils ; je ne veux point qu'il aille à Vienne;
c'est dans ses états que je veux qu'il soit élevé auprès de moi. Le roi de
Prusse me calomnie et quand il dit que je veux mettre mon fils entre les
mains des Autrichiens. Vous savez si j'aime la France, et mon dessein
n'est pas d'y aller passer le reste de mes jours , quand mon fils sera majeur.
Enfin la querelle fut apaisée. Le roi de Prusse me dit qu'il ménagerait plus
la mère , qu'il rendrait le fils si on le voulait absolument, mais qu'il se
flattait que de lui-même le jeune prince aimerait à rester auprès de lui. Sa
majesté prussienne partit ensuite pour Leipsick et pour Gotha , où il n'a rien
déterminé. Aujourd'hui vous savez quelles propositions il vous fait; mais
toutes ses conversations et celles d'un de ses ministres, qui me parle assez
librement, me font voir évidemment qu'il ne se mettra jamais à découvert
que quand il verra l'armée autrichienne et anglaise presque détruite. Il
faudrait du temps, de l'adresse, et beaucoup plus de vigueur que le
margrave de Bareuth n'en a , pour faire réussir, cet hiver, le projet
d'assembler une armée de neutralité. Le roi de Prusse veut beaucoup de mal
au roi d'Angleterre , mais il ne lui en fera que quand il y trouvera sécurité et
profit. Il m'a toujours parlé de ce monarque avec un mépris mêlé de colère ,
. mais il me parle toujours du roi de France avec une estime respectueuse ;
et j'ai de sa main des preuves par écrit que tout ce que je lui ai dit de sa
majesté lui a fait beaucoup d'impression. Je pars vers le 42 ; j'aurai
l'honneur de vous rendre un compte beaucoup plus ample. Je me flatte que
vous et monsieur le contrôleur-général permettrez que je prenne ici trois
cents ducats , pour acheter un carrosse et m'en retourner, ayant dépensé
tout ce que j'avais pendant près de quatre mois de voyages. A M. LE
COMTE DE PODEWILS, mon ami E BV KOI DB PBUISB , A LA BAT*. Le
3 octobre. Lorsque d'un lieu charmant votre muse échauffée Chez les
Vestphaliens rimait des vers si beaux , Cher ami , j'ai cru voir Orphée Qui
chantait dans ta Thrace entouré d'animaux. Pour moi, mon adorable
ministre, j'ai suivi le Bareuth l'Orphée couronné; j'y ai vu une cour où tous
les plaisirs de la société et tous les goûts de l'esprit sont rassemblés. Nous y
avons eu des opéra, des comédies, des chasses, des soupers délicieux. Ne
faut-il pas être possédé du malin pour s'exterminer sur le Danube ou sur le
Rhin , au lieu de couler ainsi doucement sa vie? Je compte repasser
incessamment par le pays dont vous faites les délices : ce n'est pas mon

plus court , mais je ferais un détour de ciDq cents lieues pour venir vous embrasser, pour jouir encore quelques jours de votre aimable commerce , et pour vous jurer un attachement éternel. Votre monseigneur Crééseni a donc donné partout des bénédictions , au lieu d'argent , dans les auberges ? U ne faut pas que l'on s'étonne De ce beau tour italien ; Car dans tes cabarets où l'on ne trouve rien , Quel argent voulez- vous qu'on donne? J'ai eu l'honneur de souper hier avec le roi , et avec monsieur votre oncle. A M. AMELOT, MINISTRE DBS AFFAIRES ÉTRANGÈRES. Le S octobre. Monseigneur, ce que vous mande M. de Valori, touchant la conduite du roi de Prusse à mon égard, n'est que trop vrai. Vous savez de quel nom et de quel prétexte je m'étais servi auprès de lui pour colorer mon voyage. Il m'a écrit plusieurs lettres sur l'hommequi servait de prétexte, et je lui en ai adressé quelques unes qui sont écrites avec la même liberté. Il y a dans ses billets et dans les raieus quelques vers hardis qui ne peuvent faire aucun mal à un roi , et qui en peuvent faire à un particulier. Il a cru que , si j'étais brouillé sans ressource avec l'homme qui est le sujet de ces plaisanteries , je serais forcé alors d'accepter les offres que j'ai toujours refusées de vivre à la cour de Prusse. Ne pouvant me gagner autrement ,* il croit m'acquérir en me perdant eu France ; mais je vous jure que j'aimerais mieux vivre dans un village suisse que de jouir a ce prix de la faveur dangereuse d'un roi capable de mettre de la trahison dans l'amitié même ; ce serait en ce cas un trop grand malheur de lui plaire. Je ne veux point du palais d'Alcine, où l'on est esclave parce qu'on a été aimé , et je préfère surtout vos bontés vertueuses h une faveur si funeste. Daignez me conserver ces bontés, et ne parler de cette aventure curieuse qu'à M. de Maurepas. Je lui ai écrit de Bareulh , mais j'ai peur que la colonel Menlzcl n'ait ma lettre.

UQ CORRESPONDANCE. A M. ÀMELOT, MIN18TIIH DBS
AFFAIRES BTRAKGÈR SS. A Berlin , le 8 octobre Monseigneur, dans le
dernier entretien particulier que j'eus avec sa majesté prussienne, je Ini
parlai d'un imprimé qui courut, il y a six semaines , en Hollande , dans
lequel on proposait des moyens de pacifier l'Empire , en sécularisant des
principautés ecclésiastiques en faveur de l'empereur et de la reine de
Hongrie, suivant l'exemple qu'on en donna, le siècle passé, à la paix de
Vestphalie. Je lui dis que je voudrais de tout mon cœur voir le succès d'un
tel projet ; que c'était rendre à César ce qui appartient à César ; que l'Église
ne devait que prier Dieu pour les princes; que les bénédictins n'avaient pas
été institués pour être souverains, et que cette opinion, dans laquelle j'avais
toujours été , m'avait fait beaucoup d'ennemis dans le clergé. H m'avoua
que c'était lui qui avait fait imprimer ce projet. Il me fit entendre qu'il ne
serait pas fâché d'être compris dans ces restitutions que les prêtres doivent,
dit-il, en conscience aux rois, et qu'il embellirait volontiers Berlin du bien
de l'Église. Il est certain qu'il vent parvenir à ce but , et ne procurer la paix
que quand il y verra de tels avantages. C'est à votre prudence à profiter de
ce dessein secret, qu'il n'a confié qu'à moi. Peut-être si l'empereur lui faisait
, dans un temps convenable, des ouvertures conformes à cette idée , et
pressait une association de princes de l'Empire, le roi de Prusse se
déterminerait à se déclarer ; mais je ne crois pas qu'il voulût que la France
se mêlât de cette sécularisation , ni qu'il fasse aucune démarche éclatante, à
moins qu'il n'y voie très peu de péril et beaucoup d'utilité. Il me dit que ,
dans quelque temps , on verrait éclore des événements agréables à la
France. J'ai peur que ne ce soit une énigme qui n'a point de mot. Il veut
toujours me retenir. Il m'a fait encore parler aujourd'hui par la reine-mère;
mais je crois que je dois plutôt venir vous rendre compte que de jouir ici de
sa faveur. A M. TH1ERIOT. A Berlin , le 8 octobre. J'ai reçu vos deux
lettres , en revenant de la Franconie , à la suite d'un roi qui est la terreur des
postillons comme de l'Autriche, et qui fait tout en poste. Il traîne ma momie
après lui. Je n'ai que le temps de venir vous dire un mot. Jodelet Prince est
entouré de rois, de reines, de musiques , de bals. Le roi de Prusse daigne, et
quatre [jours de temps, faire ajuster sa magnifique salle des machines , et
faire mettre au théâtre le plus bel opéra de Metaslasio et de liasse ; le tout
parce que je suis curieux. Jodelet Prince s'en retourne, après ce rêve, être à
Paris Jodelet tout court, être berné et écrasé comme de coutume ; mais il ne

s'en retournera pas sans s'être jeté aux pieds du roi en faveur de son ami Thieriot, et sans avoir obtenu quelque chose. Cene sera pas assurément le fruit le moins flatteur du plus agréable voyage qu'on ait jamais fait.

L'amitié, qui me ramène à Paris , est toujours à Berlin la première divinité à qui je sacrifie. A M. LE BARON DE KAISERLING. Dans un f.... village près de Brunswick , ce 14 octobre, au malin. Que je me console un peu avec vous, mon très aimable ami. Je continuais mon voyage Dans la ville d'Otto Guérie , Rêvant à la divine Ulric , Baisant quelquefois son image , Et celle du grand Frédéric. Un heurt survient, nm glace casse. Mon bras en est ensanglanté ; Ce bras qui toujours a porté La lyre du bon homme Horace Pendante encore à mon côté. La portière à scs gonds par le choc arrachée Saute et vole en débris sur la terre couchée ; Je tombe dans sa chute ; un peuple de bourgeois, D'artisans, de soldats, s'empressent à la fois, M'offrent tous de leur main , grossièrement avide , Le dangereux appui, secourakle et perfide; On m ôte enfin le soin de porter avec moi La boîte de la reine et les portraits du roi. Ab ! fripons , envieux de mon bonheur suprême , L'autour vous fit commettre un tour si déloyal ; J adore Frédéric, et vous l'aimez de même; Il est tout naturel d'ôter à son rival Le portrait de ce que l'on aime. Pour comble d'horreur, mon cher ami , deux bouteilles de vin do Hongrie so cassent , et personne n en boit ; la liqueur jaunâtre inonde mes pieds ; mais ce n'est pas du pissat d'Ane de Lognier , c'est du nectar répandu sur mon sottisier. Deux bouteilles au moins de ce vin de Hongrie Me demeurent encor dans ce malheur cruel ; Dieux! vous avez pitié d'un désastreux mortel ! Dieux ! vous m'avez laissé de quoi souffrir la vie ! Je ne me suis aperçu de ma perte que fort tard. Je suis à présent comme Roland, qui a perdu le portrait d'Angélique ; je cherche et je jure. Eofiu j'arrive à minuit dans un village nommé SchaffenDigitized by Google

ANNÉE m3.' 4H Sladt ou F... Stadt. Je demande le bourgmestre , je fais chercher des chevaux, je veux entrer dans un cabaret ; on me répond que ebourgastre, les chevaux , le cabaret , l'église , tout a été brûlé. Je pense être à Sodorae. Je me conforte dans mes disgrAces en buvant de meilleur vin que le bon homme Loth : J'avais de meilleur vin que lui ; Mais taudis que le pays grille , Je n'ai pas eu dans mon ennui L'agrément de baiser ma tille. Enfin , aimable Ccsarion, me voilà dans la non magnifique villede Brunswick. Ce n'est pas Berlin, mais j'y suis reçu avec la même bonté. On s'est douté que j'avais une lettre du grand , ou plutôt de l'aimable Frédéric ; on me mène à un meilleur gîte que Schaffen-Stadt. Le duc et la duchesse étaient à table ; on m'apporte vingt plats et d'admirables vins. Bonjour; je n'écirai à notre héros que quand j'aurai eu l'honneur de saluer madame sa sœur. Mais dites un peu au grand homme qu'il faut absolument qu'il m'envoie à La Haye deux autres médailles, sans quoi je ne retournerai ni à Paris ni à Berlin. Je vous embrasse mille fois, mou charmant ami. A M. DE MAUPERTUIS. A Brunswick, le <0 octobre J'ai reçu dans mes courses la lettre où mou cher aplatisseur de ce globe daigne se souvenir de moi avec tant d'amitié. Est-il possible que je ne vous aie jamais vu que comme un météore toujours brillant et toujours fuyant de moi? n'aurai-je pas la* consolation de vous embrasser à Paris ? J'ai fait vos compliments à vos amis de Berlin , c'est-à-dire à toute la cour, et particulièrement à M. de Valori. Vous êtes là , comme ailleurs , aimé et regretté. On m'a mené à l'académie de Berlin, où le médecin Ellcr 1 a fait des expériences par lesquelles il croit faire croire qu'il change l'eau en air élastique ; mais j'ai été encore plus frappé de l'opéra de Titus, qui est un chef-d'œuvre de musique. C'est , sans vanité , une galanterie que le roi m'a faite , ou plutôt à lui ; il a voulu que je l'admirasse dans sa gloire. Sa salle d'opéra est la plus belle de l'Europe. Charlottenbourg est un séjour délicieux; Frédéric en fait les honneurs , et le roi n'en sait rien. Le » Jean-Théodore Ellcr, né en 1680, mort en 1760.11 était premier médecin dq roi dePraise, et l'an de* membres les plut laborieux de l'académie des science* de Berlinroi n'a pas encore fait tout ce qu'il voulait ; mais sa cour, quand il veut bien avoir uue cour, respire la magnificence et le plaisir. On vit à Potsdam comme dans le château d'un seigneur français qui a de l'esprit , en dépit du grand bataillon des gardes, qui me parait le plus terrible bataillon de ce monde. Jordan ressemble toujours à Ragolin ; mais c'est Ragotin bon garçon et discret , avec seize

cents écus d'Allemagne de pension. D'Argensemest chambellan , avec une clef d'or à sa poche et cent louis dedans payés par mois. Chazot , ce Cbazot que vous avez vu maudissant la destinée , doit la bénir; il est major, et a un gros escadron qui lui vaut environ seize raille livres au moins par an. Il l'a bien mérité , ayant sauvé le bagage du roi à la dernière bataille. Je pourrais, dans ma sphère pacifique, jouir aussi des bontés du roi de Prusse, mais vous savez qu'une pins grande souveraine, nommée madame du Châtelet, me rappelle à Paris. Je suis comme ces Grecs qui renonçaient à la cour du grand roi pour venir être honnis par lo peuple d'Athènes. J'ai passé quelques jours à Bareuth. Son altesse royale m'a bien parlé de vous. Bareuth est une retraite délicieuse où l'on jouit de tout ce qu'une cour a d'agréable , sans les incommodités de la grandeur. Brunswick, où je suis, a une autre espèce de charme ; c'est un voyage céleste où je passe de planète en planète , pour revoir enfin ce tumultueux Paris , où je serai très malheureux si je ne vois pas l'unique Mauperluis , que j'admire et que j'aime pour toute ma vie. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A La Haye , ce æ octobre. Il y a tant de gens , et de gens en place , qui n'ont point d'honneur, qu'il est bien juste que l'homme du monde qui en a le plus porte le nom de sa terre. Vous voilà donc conseiller d'honnenr, mon cher et respectable ami ; et avec l'honneur vous aurez encore le profit. Vous vendrez votre charge ; vous aurez le double avantage d'être plus riche et de ne rien faire , deux points assez importants pour l'agrément de cette vie. ileureux qui peut la passer avec vous , mon cher ange , et avec votre aimable moitié , et avec votre fortuné frère ! Vivez gais, sains, et contents ; souvenezvous tous trois d'un homme qui vous aime bien tendrement, et qui vous sera attaché toute sa vio avec les sentiments les plus vifs et les plus inaltérables.

442 CORRESPONDANCE. A M. AMELOT, M151STRB DBS
ATrAlUBS BTBASGkftBf. Le tt octobre. Monseigneur, en arrivant à La Haye , je coramence par vous rendre compte de plusieurs parti* cularités dont je n'ai pn encore avoir l'honneur de vous informer. Pour aller par ordre , je dirai d'abord que le roi de Prusse m'écrivit quelquefois de Potsdama Berlin , et même de petits billets de sou appartement h ma chambre , dans lesquels il paraissait évidemment qu'on lui avait donné de très sinistres impressions qui s'effaçaient tous les jours peu à peu. J'en ai entre autres un , du 7 septembre, qui commence ainsi : « Vous me dites tant de bien de « la France et de son roi , qu'il serait à souhai« ter , etc. , et qu'un roi digne de cette nation , « qui la gouverne sagement , peut lai rendre ai« sèment son ancienne splendeur.... Personne de « tous les souverains de l' Europe ne sera moins « jaloux que moi de ses succès. » J'ai conservé celte lettre , et lui en ai rendu plusieurs autres qui étaient écrites à deux marges, l'une de sa main , l'autre de la mienne, il me parut toujours jusque-là revenir de ses préjugés ; mais , lorsqu'il fut prêt a partir pour la Franconie, on lui manda de plus d'un endroit que j'étais envoyé pour épier sa conduite. Il me parut alors al téré , et peut-être écrivit-il à M. Chambrier quelque chose de ses soupçons. D'autres personnes charitables écrivirent à M. de Valori que j'étais chargé, à son préjudice, d'une négociation secrète , et je me vis exposé tout d'u coup de tous les côtés. Je fus assez heureux pour dissiper tous ces nuages. Je dis au roi qu'à mon départ de Paris vous aviez bien voulu seulement me recommander , en général, de cultiver par mes discours, autant qu'il serait en moi , les sentiments de l'estime réciproque, et l'intelligence qui subsiste entre les deux monarques. Je dis à M. de Valori que je ne serais que son secrétaire , et que je ne profiterais des bontés dont le roi do Prusse m'honore que pour faire valoir ce ministre ; c'est en effet h quoi je travaillai. L'un et l'autre me parurent satisfaits , et sa majesté prussienne me mena en Franconie avec des distinctions flatteuses. Immédiatement avant ce voyage , le ministre de l'empereur , à Berlin , m'avait parlé de la triste situation de son maître. Je lui conseillai d'engager sa majesté impériale h écrire de sa main une lettre touchante au roi de Prusse. Ce ministre déterminina l'empereur à celte démarche, et l'empereur envoya la lettre par M. de Seckendorf. Vous savez que le roi de Prusse m'a dit , depuis , qu'il y avait fait une réponse dont l'empereur doit être très satisfait. Vous savez qu'a sou retour de Franconie à Berlin il fit proposer par M. de Podewils à

M. de Valori de vous envoyer un courrier pour savoir quelles mesures vous vouliez prendre avec lui pour le maintien de l'empereur ; mais ce que le roi me disait de ces mesures me paraissait si vague, il paraissait si peu déterminé, que j'osai prier M. de Valori de ne pas envoyer un courrier extraordinaire pour apprendre que le roi de Prusse ne proposait rien. Je peux vous assurer que la réponse que fit M. de Valori au secrétaire d'état étonna beaucoup le roi , et lui donna une idée nouvelle de la fermeté de votre cour. Le roi me dit alors , à plusieurs reprises , qu'il aurait souhaité que j'eusse une lettre de créance. Je lui dis que je n'avais aucune commission particulière , et que tout ce que je lui disais était dicté par mon attachement pour lui. H daigna m'embrasser à mon départ , me fit quelques petits présents , h son ordinaire , et exigea que je revinsse bientôt. Il se justifia beaucoup sur la petite trahison dont M. de Valori et moi nous vous avons donné avis. lime dit qu'il ferait ce que je voudrais pour la réparer. Cependant je ne serais point surpris qu'il m'en eût fait encore une autre par le canal de Chambrier, tandis qu'il croyait que j'avais l'honneur d'êlre son espion . J'arrivai le 14 à Brunswick , où le duc voulut absolument me retenir cinq jours. Il me dit qu'il refusait constamment deux régiments que les Hollandais voulaient négocier dans ses états. Il m'assura que lui et beaucoup de princés n'attendaient que le signal du roi de Prusse , et que le sort de l'Empire était entre les mains de ce monarque. Il m'ajouta que le collège des princes était fort effarouché que l'électeur de Mayence eût , sans les consulter , admis à la dictature le mémoire présenté , il y a un mois , contre l'empereur par la reine de Hongrie; qu'il souhaitait que le collège des princes pût s'adresser à sa majesté prussienne (comme roi de Prusse), pour l'engager à soutenir leurs droits , et que cette union en amènerait bientôt une autre en faveur de sa majesté impériale. Plusieurs personnes m'ont confirmé dans l'idée où j'étais d'ailleurs que si l'empereur signifiait au roi de Prusse qu'il va être réduit à se jeter entre les bras de la cour de Vienne , et à concourir à faire le grand-duc roi des Romains , cette démarche précipiterait l'effet des bonnes intentions du roi de Prusse , et mettrait fin à cette politique qui lui a fait envisager son bien dans le mal d'autrui. Digitized by Google

ANNÉE On m'a encore assuré qu'on commence à redouter , en Allemagne , le caractère inflexible de la reine de Hongrie et la hauteur du grand-duc, et que vous pourrez profiter de cette disposition des esprits. Oserais-je , monseigneur , vous soumettre une idée qu'un zèle peut-être fort mal éclairé me suggère ? On m'a fait promettre d'aller faire un tour à Wurtemberg, à Anspach, à Brunswick, à Bareuth , à Berlin. S'il se pouvait faire que l'empereur me chargeât de lettres pressantes pour les princes de l'Empire dont il espère le plus, si je pouvais porter au roi de Prusse les copies des réponses faites à l'empereur , ne pourrait on pas pousser alors le roi de Prusse dans cette association tant désirée , qui se trouverait déjà signée en cTet par tous ces princes? on saurait du moins alors certainement 'a quoi s'en tenir sur le roi de Prusse; et , s'il abandonnait la cause commune , ne pourriez-vous pas , à ses dépens , faire la paix avec la reine de Hongrie ? vous ne manquerez de ressources ni pour négocier ni pour faire la guerre. Je vous demande pardon pour mes rêves , qui sont les très-humbles servilours de votre raison supérieure. A MADAME DE CUAMPBONIN. Ma chère amie , mon corps a voyagé , mon cœur est toujours resté auprès de madame du Châtelet et de vous. Des conjonctures qu'on ne pouvait prévoir m'ont entraîné à Berlin malgré moi. Mais rien de ce qui peut flatter l'amourpropre , l'intérêt , et l'ambition , ne m'a jamais tenté. Madame du Châtelet , Cirey , et le Champbonin , voilà mes rois et ma cour , surtout lorsque gros chat viendra serrer les nœuds d'une amitié qui ne finira qu'avec ma vie. Être libre et être aimé , c'est ce que les rois de la terre n'ont point. Je suis bien sûr que gros chat m'a rendu justice. Mon cœur lui a toujours été ouvert. Elle savait bien qu'il préférerait ses amis aux rois. J'ai essuyé un voyage bien pénible ; mais le retour a été le comble du bonheur. Je n'ai jamais retrouvé votre amie si aimable , ni si au-dessus du roi de Prusse. Nous comptons bien vous revoir cet été, gros chat ; je vous tiendrai des heures entières dans ma galerie , et madame du Châtelet le trouvera bon , s'il lui plaît. M. le marquis du Châtelet va à Paris , et de là à Cirey; madame du Châtelet et moi l'accompagnons jusqu'à Lille , où est ma nièce , cette nièce qui devait être votre fille. Adieu, gros chat. 4744. 445 A M. DE LA MARTINIÈRE, AUTEUR DU DICTI03NAIRB oèOOR APHIQCK. Ce 3 janvier 1744. J'ai attendu le temps des étrennes , monsieur , pour avoir l'honneur de vous répondre. J'ai cru que les usages du jour de l'an justifieraient l'insolence que j'ai de vous donner mon carrosse. Votre

histoire de Puffendorf , dans laquelle vous avez corrigé une partie de ses fautes , est un présent plus considérable que celui que j'ose vous faire. Si j'avais l'honneur de porter quelque couronne électorale , j'enverrais le carrosse chez vous, traîné par six chevaux gris-pommelés , avec un beau brevet de pension dans les bourses delà portière ; mais je n'ai qu'une stérile couronne de laurier ; et , si je pense en prince , mes étrennes ne sont que d'un homme de lettres. Ayez la bonté de les accepter , mousieur , comme celles d'un ami qui ne peut vous témoigner combien il vous estime. Voulez-vous bien vous charger de présenter mes profonds respects à monsieur l'ambassadeur et à madame l'ambassadrice d'Espagne, à monsieur et à madame de Fogliani , et à tous ceux qui daignent se souvenir de moi ? J'aurai l'honneur de vous envoyer le lome qui vous manque de ce mauvais recueil qu'on a fait de mes œuvres. Il est vrai que je donnai , il y a quelques années , à monsieur l'envoyé d'Angleterre , un exemplaire d'une autre édition , non moins mauvaise , que je trouvai à Amsterdam. Je ne manquerai pas d'obéir aux ordres de madame la marquise de Saint-Gilles , à la première occasion ; mais il faut qu'elle sache que je préfère un quart d'heure de sa vue et de sa conversation à tous les vers , à toute la prose de ce monde. Adieu, monsieur ; je suis pour toute ma vie avec la plus tendre estime , etc. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Bruxelles , le i février. Il me prend envie de mander des nouvelles à mes anges. M. de Stair , au nez haut , arrive ici dans ce moment ; on lui tire le canon. Je ne crois pas qu'il s'expose au nôtre. Les Hollandais ne se déclarent point. Le roi d'Angleterre portera tout le fardeau , qui est un peu pesant. Ses Ilanovriens , qui campent aux portes de Bruxelles , disent publiquement qu'on les mène à la boucherie, et sont assez fâchés du voyage. J'ai vu les troupes flamandes , troupes déguenillées et mal payées. Ou doit actuellement onze mois aux officiers. Allons, Français, réjouissez-vous !

CORRESPONDANCE. 444 Voici une lettre du sieur Rutan. Vous me direz : Pourquoi madame du Châtelet ne me l'envoie-t-elle pas elle-même ? Vraiment, elle avait grande envie d'accompagner la lettre de ce Rutan d'une longue épître ; mais elle est si fatiguée d'avoir conversé toute la journée avec Christianus Wolff et gens semblables, qu'elle n'a pas la force d'écrire. Vous n'aurez donc que ce billet de moi ; mais les tendres compliments qu'elle vous fait valent mieux que cent de mes lettres. Mille respects à mes anges. A M. PALLI, IKTSHDANT A LVOS. Le *) Terrier. Béni soit, monsieur, l'Ancien Testament, qui me fournit l'occasion de vous dire que de tous ceux qui adorent le Nouveau il n'y a personne qui vous soit plus attaché que moi. L'un des descendants de Jacob, honnête fripier, comme tous ces messieurs, en attendant le Messie très fermement, attend aussi votre protection, dont il a dans ce moment plus de besoin. Les gens du premier métier de saint Matthieu, qui fouillent les juifs et les chrétiens aux portes de votre ville, ont saisi je ne sais quoi, dans la culotte d'un page israélite, appartenant au circoncis 1 qui aura l'honneur de vous remettre ce billet en toute humilité. Permettez-moi de joindre mes Amen aux sicDs. Je n'ai fait que vous entrevoir à Paris, comme Moïse vit Dieu ; il me serait bien doux de vous voir face à face, si le mot de face est fait pour moi. Conservez, s'il vous plaît, vos bontés à votre ancien et éternel serviteur, qui vous aime de cette affection tendre, mais chaste, qu'avait le religieux Salomon pour les trois cents Sunamites. M. LE MARQUIS D'ARGENSON. A Cirey, ce 15 avril. Vanitas vanitatum, et metaphysica tamias. C'est ce que j'ai toujours pensé, monsieur ; et toute métaphysique ressemble assez à la coxigruë de Rabelais bombillant ou bombinant dans le vide. Je n'ai parlé de ces sublimes billevesées que pour faire savoir les opinions de Newton, et il me paraît Un Juif, habitant de Genève, informé par son commis qu'on lui avait saisi, à Lyon, les effets dont il était porteur, se rappela qu'il avait eu occasion de rendre un petit service Voltaire ; il parta de son affaire à celui-ci, et réclama sa protection. C'est ce qui provoqua cette lettre au moyen de laquelle l'Israélite obtint la restitution des objets saisis. On peut tirer quelque fruit de ce petit passage ; « Que savait donc sur l'âme et sur les idées cc » lui qui avait soumis l'infini au calcul, et qui avait découvert la nature de la lumière et la « gravitation ? Il savait douter. » Physiquement parlant, monsieur, je vous suis bien obligé de vos bontés, et, surtout, de celle que vous avez de vouloir bien réparer, par

mon petit contrat , avec un prince et avec un saint , les pertes que j'ai faites avec tant de profanes. J'ai l'honneur de courir ma cinquantième année. fêles-vous dans la cinquantième? J'y suis et je n'en vaud pas mieux ; C'est un assez f.... quantième, Tâchez un jour d'en compter deux. En vous remerciant mille fois, monsieur , et eu vous demandant le secret. J'ai donné à Doyen lo féal argent comptant , et billets qui valent argent comptant; mais on paie le plus tard qu'on peut, et un fesse-matthieu de fermier de M. le duc de Richelieu , nommé Duclos , qui devait , selon toutes les lois divines et humaines , me compter quatre mille livres le lendemain de Pâques, recule tant qu'il peut, toutcontraignablo qu'il est. Voulez-vous permettre que ce Doyen fasse toujours mon contrat à bon compte ? Sinon il n'y a qu'à le réduire à ce que Doyen a dans ses mains. Je mangerai le reste à mon retour très volontiers. Faites comme il vous plaira avec votre vieux serviteur. Je m'occupe à présent b faire un divertissement pour un dauphin et une dauphine que je ne divertirai point. Mais je veux faire quelque chose do joli , de gai , de tendre , de digne du duc de Richelieu , l'ordonnateur de la fête. Cirey est charmant , c'est un bijou ; venez-y , monsieur; lâchez d'avoir affaire à Joinville. Madame du Châtelet vous aime de tout sou cœur , vous désiré autant que moi , et vous recevra comme elle recevait Wolff et Leibnitz. Vous valez mieux que tous cesgens-lh. Portez-vous bien. Permettez que je présentemes respects à monsieur l'avocat du roi très chrétien. Je vous aime et vous respecte de tout mon cœur. Votre ancien et le plus ancien serviteur , etc. A M. LE DUC DE RICHELIEU. Ce M avril. Collelet envoie encore ce brimborion au cardinal-duc. Cette rapsodie le trouvera probablement dans un camp entouré d'officiers , et vis-à-vis de vilains Allemands qui, se soucient fort peu des «* Digitized_by Google

443 ANNÉE amours du duc de Foix et de la princesse de Navarre. Mais votre esprit agile , qui se plie h tout, trouvera du temps pour songer k votre fête. Vous serez comme Paul Émile, qui , après avoir vaincu Persée , donna une fête charmante , et dit à ceux qui s'étonnaient de la fêteetdu souper : Messieurs, c'est le même esprit qui a conduit la guerre et qui a ordonné la fête. Pour moi, monseigneur le duc, je crois, avec la dame de Cirey, que vous ne bairez pas ce duc de Foix qui fait la guerre , qui est amoureux , qui est fourré tout jeune dans les affaires , qui combat pour sa maîtresse , qui la gagne à la pointe de l'épée , qui a de l'esprit, et qui berne les Morilio. Si vous êtes content , voulez-Yous envoyer ce premier acte a Rameau? Il sera bon qu'il le lise , afin que sa musique soit convenable aux paroles et aux situations ; et , surtout , qu'il évite les longueurs dans la musique de ce premier acte, parce que ces longueurs, jointes aux miennes, feraient ce premier acte - éternel. J'attends vos ordres sur le divertissement du second acte que je vous ai envoyé , il y a huit jours. Madame du Châtelet vous fait ses plus tendres compliments. C'est à vous et h messieurs les géuéraux à me fournir a présent le prologue. Adieu , monseigneur ; revenez brillant de gloire et de santé. J'attendrai avec bien de l'impatience le plaisir de vous dire ce que je vous dis depuis près de trente ans , que je vous suis dévoué avec le plus tendre respect ; j'y ajoute la plus vive reconnaissance.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Cirey, en félicité , ce S8 avril. Je vousenvoie, mes anges tutélaires, un énorm e paquet , par la voie de M. de La Reynière. Dans ce paquet vous trouverez le premier acte et le premier divertissement qui doit faire bâiller le dauphin et madame la dauphine , mais qui pourra vous amuser , car il plaît h madame du Châtelet, et vous êtes dignes de penser comme elle. Quand vous aurez tant fait que de lire ce premier acte , je vous prie de le cacheter , avec la lettre cijointe , pour M. le duc de Richelieu , et de faire mettre le tout à la poste ; mais la prière la plus essentielle que je vous fais , c'est de me faire des critiques. Vous pensez bien que j'eu garde un exemplaire par-devers moi ; ainsi vous n'aurez seulement qu'a marquer sur un petit papier ce que vous désapprouverez. Il sc pourra bien faire que vous receviez aussi , par la même poste , le divertissement du second acte ; on le copie actuellement , et il y a apparence que vous aurez encore ce petit fardeau. J'ai mis aussi dans le paquet un cinquième 1744. acte de Pandore , avec une lettre pour l'abbé de Voiscnon , qui demeure rue Culture ou CoutureSainte-Catherine ; et je vous demande

les mêmes bontés pour ce paquet que pour celui qui est destiné k M. le duc de Richelieu. A l'égard de la pastorale qui sert de divertissement au second acte de la fôte dauphine, vous pouvez la garder ; M. de Richelieu en a déjà un exemplaire. Vous verrez , mes chers anges , que , si j'ai perdu mon temps a Cirey , ce n'est pas a ne rien faire ; aussi j'ai fait graver sur la porte de ma galerie : Asile des beaux-arts , solitude où mon cœur Est toujours occupe dans une paix profonde , (Test vous qui donnez le bonheur Que promettait en vain le monde. Cela veut dire que votre amie est presque toujours dans la galerie. Ne vous lassez point de moi , mes anges ; armez-vous de courage ; car, dès que j'aurai fini l'ambigu du dauphin , je vous sers d'une fausse Prude, revue et corrigée , qu'il faudra bien que vous aimiez. Quoi! faudra-t-il que l'opéra soit toujours fade, et la comédie toujours larmoyante? et l'histoire un chaos de faits mal digérés, une gazette de marches et de contre-marches? Je veux mettre ordre k tout cela avant de mourir. Les récompenses seront pour les autres, et le travail pour moi. Mais Cirey et votre amitié consolent de tout. Ce Cirey est un bijou, et n'a pas besoin de l'être; il n'g besoin que de vous posséder. Je me mets toujours k l'ombre de vos ailes , et vous suis tendrement attaché , k vous , mes deux anges, et k M. de Pont de Vcyle, quoiqu'il me mette moins sous ses ailes que vous. Valele. A M. DE CIDEVILLE. A Cirey, le 8 mai. Mon cher ami, vous m'avez envoyé le plus joli journal qu'on ait jamais fait. Pardonnez si je répons en prose k des vers si aimables ; je ne pourrais pas même vous payer en vers , je suis d'ailleurs presque glacé par mon ouvrage pour la cour Je me représente un dauphin et une dauphine ayant tout autre chose k faire qu'a écouter ma rhapsodie. Comment les amuser ^comment les faire rire? moi, travailler pour la courl j'ai peur de ne faire que des sottises. On. ne réussit bien que dans des sujets qu'on a choisis avçc complaisance. Cui tecta potenter erit res , - Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo. Hor., de art. poet., v. 40.

44t CORRESPONDANCE. MoHéro et tons ceux qui ont travaillé
do commande y ont échoué. J'espérais plus de l'opéra de Prométhée, parce
que je l'ai fait pour moi. M. de Richelieu l'a donné h mettre en musique il
[loyer, et le destine pour une des secondes fêtes qu'il veut donner. Or je
veux sur cela, mon cher ami, vous supplier de faire une petite négociation.
J'avais, il y a quelques mois, confié ce Prométhée à madame Dnpin , qui
voulait s'en amuser et l'orner de quelques croches , avec M. de
Franqueville et Jéliotte. Je crois qu'elle ne me saura pas mauvais gré si M.
de Richelieu y fait travailler Royer ; c'est un arrangement que je n'ai ni pu
ni dû empêcher. Je vous supplie d'en dire un petit mot à la déesse de la
beauté et de la musique , avec votre sagesse ordinaire. Mais , s'il vous plaît
, que faites-vous à Paris cet été? seriez- vous assez philosophe et assez ami
pour passer quelques jours h Cirey ? vous y trouveriez deux personnes qui
vous feraient peut-être supporter ta solitude. Quand vous aurez vu et revu
Dardanus et l'École des Mères , venez ici dans l'école de l'amitié. Cette
duchesse de Luxembourg , dont le nom de baptême est belle et bonne , avait
quelque velléité de venir voir comment on vil entre deux montagnes, dans
une pcile maison ornée de porcelaines et de magots. Afferraisiez-la dans
scs louables intentions , et soyez le digne écuyer de votre adorable
gouvernante. Je vous embrasse tendrement, mon cher et ancien ami , «
Noslrorum operum candide judex. » Ho*., lib. i, ep. iv, v, i. A M.
THIERIOT. A Cirey, le 8 mai. Je bénis Dieu et le roi de Prusse de ce
qu'enfio vous allez être du nombre des élus de cc monde , et qu'on songeà
vous payer; mais permettez -moi de réserver mon Te Deum pour le jour où
vous aurez touché votre argent. Cette petite somme payée à la fois vous
mettra fort à l'aise, et votre philosophie s'en trouvera très bien. Je vous
assure que c'est un des plus grands plaisirs que le roi de Prusse pût me
faire. Il m'écrit toujours des lettres charmantes ; mais la lettre de change
qu'il doit vous envoyer me paraîtra un chef-d'œuvre. J'ai lu les extraits de
Cicéron que j'ai trouvés très élégamment traduits. Je ne sais si ces Pensées
détachées feront une grande fortune ; ce sont des > Par l'obM d'Olivet.
choses sages, mais elles sont devenues lieux com-
muns, et elles n'ont pas
cette précision et cc brillant qui sont nécessaires pour faire retenir les
maximes. Cicéron était diffus , et il devait l'être parce qu'il parlait à la
multitude. On ne peut pas d'un orateur, avocat de Rome , faire un La
Rochefoucauld. Il faut dans les pensées détachées plus de sel , plus de

figures , plus de laconisme. Il me paraît que Cicéron n'est pas là à sa place. On m'a mandé que l'École des Mères * est tombée à la seconde et à la troisième représentation. Il n'y a guère d'ouvrage dont on m'ait dit plus de mal ; mais je me défie toujours des jugements précipités. Une pièce de théâtre n'est jamais bien jugée qu'avec le temps. Je n'ai point lu et je ne veux point lire l'ouvrage contre M. de Maupertuis ; c'est un grand mathématicien et un grand génie. Qu'a-t-on à lui reprocher ? Laissons là toutes ces brochures ridicules ; je n'ai le temps que de lire de bons livres ; je lirai sûrement celui de l'abbé Prévost. Je n'ai pu lire qu'à Cirey sa traduction libre et très libre de la Vie de Cicéron ; elle m'a fait un très grand plaisir. Je fais venir les Ixltres à Brutns, et surtout celles de Brutus, qui me paraissent bien plus nerveuses que celles de Marc-Tulle. Bonsoir ; écrivez à votre ancien ami , qui vous aime toujours. A M. L'ABBÉ D'OLIVET. A Cirey, le 8 mal. Si Marc-Tulle avait écrit en français, mon cher abbé, il aurait écrit comme vous. Je vous remercie de votre traduction, que je regarde comme un chef-d'œuvre. Il est vrai qu'il était fort difficile de donner Cicéron par pensées détachées ; on ne peut pas faire de jolies tabatières d'un grand morceau d'architecture dans lequel il n'y a point de petits ornements. Cependant vous avez trouvé le secret de faire lire par parcelles un homme qu'il faut lire tout entier. Je n'ai pas entendu ce que vous voulez dire dans votre préface par opulence mal distribuée, à moins que ce ne soit les cent mille écus de rente des moines de Clairvaux, mes voisins, tandis que l'abbé de Demis n'a pas huitcentlivresderevenu, et que l'auteur AeRhadamisle meurt de faim , et que le fils du grand Racine est obligé d'être , en province, directeur des fermes. Je comprends encore moins les plaintes que vous faites de notre luxe outré, tandis que nos prinées sont à peine logés , et qu'il n'y a pas une maison dans Paris comparable à celles de Gênes. Personne o'a de • Par H. de La Cliau*»ée. K.

Digitized by Google

ANNÉE 4744. pages ; il n'y a pas h Paris ce qui s'appelle un beau carrosse. Un homme qui marcherait avec trois laquais se ferait si ffler . La mode des grandes livrées est presque abolie. On vit très commodément, mais sans faste. Apparemment que vous songiez aux soupers de Lncuilus et aux voyages d'Antoine , quand vous nous avez dit ces injures; mais nous ne devons pas payer pour les Romains, dont nous n'avons ni les vertos ni les Yiees. J'aimerais mieux que vous voulussiez jouir des agréments de votre siècle que de les injurier. Un souper en bonne compagnie vaut mieux que des réflexions. A M. L'ABBÉ DE VALORI. Clrey en Champagne , le 8 mai. Je vois , monsieur, qu'il faut s'adresser à des rois pour que les commissions soient bien faites. Monsieur votre frère a reçu le paquet que je lui ai adressé très insolemment par les mains du roi de Prusse , et je vois que vous n'avez pas reçu celui que j'ai eu l'honneur de vous envoyer par le coche d'Étampes. Je croyais devoir être plus fâché contre les rois que contre les coches, et je vois que je me suis trompé. Je n'ai point écrit à monsieur votre frère, parce que les lettres sont ouvertes en trois ou quatre endroits avant d'arriver; mais je me flatte qu'il n'en compte pas moins sur mon tendre attachement. Vos bontés, monsieur, adoucissent bien la douleur que m'a causée la mort de mon cher Denis. Vous avez perdu un homme qui vous était dévoué. Et cette pauvre madame Denis n'aura plus la consolation de vous voir à Lille. Conservez-moi des bontés qui serviront toujours de baume h toutes les blessures que la nature et la fortune peuvent faire. Je resterai jusqu'au mois de septembre dans la charmante solitude de Cirey, tandis qu'on s'égorgera en Italie , en Flandre et en Allemagne. Ensuite je viendrai faire bâiller l'infante d'Espagne et son mari ; mais ce que je souhaite le plus ardemment, c'est de pouvoir vous dire , à mon tour, avec quel tendre et respectueux attachement je vous suis dévoué , à vous, monsieur, et à toute votre aimable famille, à laquelle je présente mes très humbles respects. Votre, etc. Voltaire. A M. LE DUC DE RICHELIEU. A Cirey, par Bar-sur- Aube , ce î8 mai. Vous, qui valez mieux mille fois Que cet aimable duc de Foix , Recevez d'un oeil favorable Ce croquis et ce rogaton ; Il faudrait vous le lire A table , Dans votre petite maison, Où Mars et la Galanterie 44? Ont fait une tapisserie De lauriers et de Vous avez dû recevoir, monseigneur de Foix , les trois informes esquisses du premier et du second acte. Lisez , si vous avez du loisir, ce troisième acte , et songez , je vous en supplie , qu'il m'est impossible de mettre en deux mois la

dernière main à un ouvrage très long, où vous voulez tout ce qui fera la matière de plusieurs ouvrages. J'ai bien peur d'être avec vous comme Arlequin avec ce prince qui lui disait : Fa mi ridere. Cependant, si le fond de cet acte, si les divertissements, si l'intérêt qui y règne, si le mélange du tendre, du plaisant, des fêtes, et de la comédie, ne trouvent pas grâce devant vous, si les couplets qui regardent la France et l'Espagne ne vous plaisent pas, je suis un homme perdu. Ah I monseigneur le duc de Foix, monseigneur le cardinal de Richelieu, M.de Candale, laissez-moi faire, donnez-moi du temps, permettez-raoi le petit feu d'artifice qui fera uu dénoûment délicieux. Voyez, voulez-vous que j'envoie h Rameau les divertissements, pendant que je travaillerai le reste du spectacle à tête reposée? car ou ne fait point bien quand on fait vite. Daignez me donner vos conseils et vos ordres, et soyez sûr qu'il ne manquera que du génie. Mon coeur, qui est à vos pieds, y suppléera comme il pourra. Madame du Châtelet, qui est en vérité la meilleure femme du monde, et qui vous aime de tout son cœur, vous fait mille compliments. Elle croit que je pourrai faire quelque chose de ma petite drôlerie; elle en trouve l'idée charmante. J'y travaillerai avec l'ardeur d'un homme qui veut vous plaire. A M.

THIERIOT. A Clrey, le 30 mai. Je vous suis très obligé de la sensibilité que vous me marquez h la perte que je viens de faire de ce pauvre Denis. Sa veuve est très â plaindre; elle a fait une perte unique; elle était adorée d'un mari honnête homme et aimable; elle perd des jours et des nuits, et de la fortune, qu'elle ne retrouvera plus. Je vous avais prié, par la réponse que je fis à votre première lettre, de dire h M. l'abbé de Rothelin combien je m'intéressais à sa santé. Vous avez prévenu mes prières; mais vous m'annoncez de fort tristes nouvelles. Il faudrait que des âmes comme la sienne vécussent dans de meilleurs corps et dans un meilleur siècle, et que la vertu ne fût point obligée de rendre hommage au fanatisme et à l'hypocrisie.

m CORRESPONDANCE. J'attends avec impatience la nouvelle du paiement qui s'est fait attendre si long-temps. Il faut bien qu'entin vous jouissiez de cette petite aisance qui ne dérangera pas votre philosophie, mais qui la rendra plus heureuse. Le bonheur que Je goûte dans une retraite délicieuse, dans un loisir toujours occupé des arts et de l'amitié, augmentera par les accroissements de votre fortune, si on peut appeler fortune ce nécessaire qu'on vous a promis. Je vous embrasse. A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT. A Cirey en Champagne , ce 1^{er} juin. Les gens de bonne compagnie, monsieur, et ceux qui prétendent en être, vont bien se rengorger quand ils verront que le livre le plus utile nous vient de l'homme du monde le plus aimable. Nous recevons dans ce moment votre présent charmant. Madame du Châtelet va quitter les Tables astronomiques de Bayer 1 pour vous en remercier; et moi je quitte très volontiers ma Fcte de Versailles pour vous dire combien votre livre m'enchanté. Nous le parcourons. Je le lis en vous écrivant. J'admire ces traits brillants et vrais dont vous caractérisez les rois et les siècles. Ce que vous dites de Louis xii , de Henri iv , de Louis xiii, de Louis xiv, doit être appris par cœur. N'allez pas croire, au moins, que la reconnaissance que je vous dois sur Henri iv me fascine les yeux. Je vois très clairement que votre ouvrage est un chef-d'œuvre d'esprit et de raison. Point de satire, point de prévention, point de faux raffinements. Vous avez enchâssé dans cette chronologie mille anecdotes intéressantes, qui toutes servent à faire connaître les temps dont vous parlez. Votre ouvrage vivra , je vous en réponds; faites donc comme lui , et n'ayez plus de coliques. Passez à Cirey en allant aux eaux , et employez votre loisir à nous donner votre grande Histoire, que cet Abrégé doit faire désirer à tous ceux qui veulent lire pour s'instruire et avoir du plaisir. Je viens de lire l'article du chancelier de L'Hospital ; grand merci ; c'est un chancelier que j'idolâtre; il était philosophe, vrai philosophe, excellent citoyen , et faisant de beaux vers latins. « Hic jacet à nullis potuit quare Gallia vinci, « Ipsa sui victrix , ipsa sui tumulus. » Que vous avez bien fait de donner tant d'éloges au grand Colbert ! La lettre à Vossius ! bon encore; cela peut fructifier en son temps, ce sont des gens Jean Bayer, d'Ausbourg, auteur d'une description de* constellation», tous le litre d'tranomeiria K. mes de vertu et de grandeur. Le public doit vous être très obligé ; il n'avait point encore vu de cette besogne. Je vous demande en grâce de vous souvenir de moi avec madame du Deffand. Conservez-moi vos bontés et les siennes. Elle

écrit à madame du Châtelet des lettres bien plaisantes. Tentât eam, quelquefois in ænigmatibus. On les devine sur-lechamp. Adieu , monsieur ; je vous aime , je vous respecte, je vous suis dévoué pour la vie. V. A propos, mais madame du Châtelet vous a aussi envoyé son livre, et vous ne lui en dites mot ; elle est fort piquée de ce que vous ne lui dites pas votre avis sur le carré de la vitesse. C'est cela qui est intéressant ! A M. JACOB

VERNET. A Cirey en Champagne, le 1^{er} Juin. Monsieur, Un des grands avantages de la littérature est de procurer des correspondances telles que la vôtre. J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré , et nous avons parlé de vous avec le P. Jacquier, que vous avez vu à Genève; et je lui ai bien envié cette satisfaction. Je ne décide point entre Genève et Rome , Henriade , ch. Il , v. 5. comme vous savez ; mais j'aimerais à voir l'une et l'autre, et, surtout, votre academie, dans laquelle il y a tant d'hommes illustres, et dont vous faites l'ornement. L'amitié , qui m'a fait refuser tous les établissements considérables dont le roi de Prusse voulait m'honorer a sa cour, me retient en France. C'est elle qui m'empêche de satisfaire le goût que j'ai toujours eu de voir votre république ; c'est elle qui fait que Cirey est mon royaume et mon académie. Je suis flatté que mes petites réflexions sur l'histoire ne vous aient pas déplu ; j'ai tâché de mettre ces idées en pratique dans un Essai, que j'ai assez avancé, sur l'Histoire universelle depuis Charlemagne. Il me semble qu'on n'a guère encore considéré l'histoire que comme des compilations chronologiques ; on ne l'a écrite ni en citoyen ni en philosophe. Que m'importe d'être bien sûr que Adaloaldus succéda au roi Agiluf en 616, et de quoiservent les anecdotes de leur cour? Il est bon que ces noms soient écrits une fois dans les registres poudreux des temps, pour les consulter peut-être une fois dans la vie ; mais quelle misère de faire une étude de ce qui ne peut ni instruire, ni plaire , ni rendre meilleur ! Je me suis attaché à faire , autant que j'ai pu , l'histoire des mœurs , Digitized by Google

449 ANNEE des sciences, des lois, des usages, des superstitions, ie ue vois presque que des histoires de rois; je veux celle des hommes. Permettez-moi de vous soumettre ce que je dis dans l'avant-propos de mon Essai. Voici comme je m'exprime : « Je regarde la « chronologie et les successions dos rois comme ■ mes guides , et non comme le but de mon trau vail. Ce travail serait bien ingrat, si jcmebor« nais à vouloir apprendre en quelle année un « prince, indigne de l'être, succéda à un prince « barbare, il me semble , en lisant les histoires, « que la terre n'ait été faite que pour quelques « souverains et pour ceux qui ont servi leurs > passions; presque tout le reste est abandonné. « Les historiens, en cela , ressemblent a quelques « tyrans dont ils parlent ; ils sacrifient le genre « humain h un seul homme. « Je voudrais , monsieur, être à portée de vous consulter sur cet Essai , que j'ai écrit dans cet esprit. Peut-être un jour le ferai-je imprimer dans votre ville. A l'égard de mes aulresouvrages de littérature, tous les recueils qu'on en a faits sont très mauvais et fort incorrects; j'ai toujours souhaité qu'on en fît une bonne édition ; et , puisque vous voulez bien m'en parler, je vous dirai que, si quelque libraire de votre ville voulait en faire une édition complète, je lui donnerais toutes les facilités et tous les encouragements qui dépendraient de moi; je lui assurerais même le débit de trois ou quatre cents exemplaires, que je lui paierais au prix coûtant, avec un bénéfice dontnousconviendrions; je lui en remettrais l'argent , «qui serait entre les mains d'un banquier , et lui serait délivré quand il livrerait les trois ou quatre cents exemplaires. Je suis extrêmement mécontent des libraires d'Amsterdam , et peut-être les vôtres me serviront-ils mieux. Mais c'est une entreprise que je voudrais très secrète , attendu les mesures que je dois garder en France. Vos libraires pourraient être sûrs qu'ils seraient seuls dépositaires des pièces que je leur ferais tenir , et que leur édition ferait infailliblement tomber toutes les autres. I.e marché même que je leur propose serait un bon garant. Si vous trouviez donc , monsieur, quelque libraire h qui celte entreprise convint , je vous aurais l'obligation de me voir enfin imprimé comme il faut. Vos réflexions sur le Poslquam nos Amaryllis et sur les rois de Naples me paraissent d'un homme qui connaît très bien les livres et le monde. Comptez, monsieur, que je suis avec la plus sincère estime , etc.. Voi.taibf.. 41. 1744. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Clrey, le 5 juin. Vous m'avez écrit , adorable ange , des choses pleines d'esprit , de goût, et de bon sens, auxquelles je n'ai pas répondu, parce que

j'ai toujours travaillé. Figurez-vous que, pendant ce teraps-lë, M. de Richelieu envoie au président Hénault, et à M. d'Argenson le ministre, l'informe esquisse de cet ouvrage. J'en suis très fiiché; car les hommes jugent rarement si l'or est bon quand ils le voient dans la mine tout chargé de terre et de marcassites. J'écris au président pour le prévenir. J'espère que, avec du temps et vos conseils, je pourrai venir à bout de faire quelque chose de cet essai; mais je vous demande en grâce de jeter dans le feu le manuscrit que vous avez. Pourquoi voulez-vous garder des litres contre moi? pourquoi conserver les langes de mon enfant, quand je lui donne une robe neuve? Je conviens avec vous que le plaisant et le tendre sont difficiles h allier. Cet amalgame est le grand œuvre; mais enfin cela n'est pas impossible, surtout dans une fête. Molière l'a tenté dans/o Princesse d'Élulc, dans les Amants magnifiques; Thomas Corneille, dans l'Inconnu; enfin cela est dans la nature. L'art peut donc le représenter, et l'art y a réussi admirablement dans Amphitryon. Je vous avertis d'ailleurs qu'on a voulu une Sanchette ou Sancette, et que jeta fais une enfant simple, naïve, et ayant autant de coquetterie que d'ignorance; c'est du fonds de ce caractère que je prétends tirer des situations agréables : ■■ Si quid novisti rectius istis, • Candidus imprrii; si non, liis utere mociim. » Hor., lib. i, ep. vi, v. (Î7. A M. LE DUC DE RICHELIEU., Cirey, ce B Juin. Vous êtes un grand critique, et on ne peut prendre son théavec plus d'esprit. Je vous admire, monseigneur, de raisonner si bien sur mon barbouillage quand on ouvre des tranchées. Il est vrai que vous écrivez comme un chat; mais aussi je me flatte que vous commandez les armées comme le maréchal de Villars; car, en vérité, votre écriture ressemble à la sienne, et cela va tous les jours en embellissant; bientôt je ne pourrai plus vous déchiffrer; passons. Vous avez grande raison, le tyran de Madrid, quoique ce soit don Pèdre, est malsonnant, et vous jugez bien que cela est corrigé sur-le-champ. H en sera de même du reste. Mais comment avei3!)

430 CORRESPONDANCE. vous pu donner rocs brouillons à M. d'Argenson et au président? Vous me faites périr k petit feu. Un malheureux croquis, informe, dont il ne subsistera peut-être pas cent vers , qui n'était que pour vous , une idée à peine jetée sur le papier, seulement pour vous obéir, et pour savoir de vous si vous approuviez l'esquisse du bâtiment ! iis prendront cela pour la maison toute faite, et ils me trouveront ridicule. Comment montrer un premier acte qui finit par A , V, G, R, C , G ? C'est se moquer du monde ; c'est me désespérer. L'ouvrage ne ressemble déjà plus à celui que je vous ai envoyé. A , V, O, R, C, G , cette énigme me gêne , Je veux la deviner avant la Gn du jour; Ali ! je n'aurai pas grande peine, Le mot de l'énigme est amour. Cela clôt un acte du moins ; cela peut se présenter. Et quand Léonor dit à la princesse : Mais un homme ridicule Vaut peut-être enror mieux que rien, la princesse répond : .Souvent , dans le loisir d'une heureuse fortune , I,o ridicule amuse, on su prèle à scs traits; Mais il fatigue, il importune T.es cœurs infortunes et les esprits bien faits. Et puis suit le portrait d'Alamir. El croyezvous encore que j'aie laissé subsister les plats compliments de Morillo , et les sottes réponses de la princesse, quand on lui donne la pomme? Elle disait : Mais il me siérait mal d'accepter ce présent. C'est répondre en bégueule sans esprit. Voici ce qu'elle dit ; Il me siérait bien mal d'accepter ce présent; Paris l'offrit moins galamment A l'objet dangereux qui de son cœur fut maître. Hélène fut séduite, et je ne veux pas l'être. C'est un peu plus tourné cela. Vous me demanderez, monseigneur, pourquoi je ne vous ai pas envoyé tout l'ouvrage dans ce goût. C'est , ne vous déplaie , que je ne trouve pas l'esprit en écrivant, aussi vite que vous en parlant; c'est que j'aimerais mieux faire deux tragédies qu'une pièce où il entre de tout , et où il «faut que les genres opposés ne se nuisent point. Vous avez ordotmé ce mélange, cela peut faire une fête charmante ; mais encore une fois il faut beaucoup de temps. Je vais à présent travailler avec un peu plus de confiance ce qui regarde la comédie ; et je me flatte que je remplirai vos vues autant que mes faibles talents le permettront. Il s'agit h présent des divertissements que j'ai tâché de faire do façon qu'ils puissent conveuir k tous les changements que je me réservais de faire daus la comédie. Voyez si vous voulez que j'envoie k Rameau ceux des premier et troisième actes ; j'attends sur cela vos ordres , et je vous avoue d'avance que je ne crois pas avoir dans mon magasin rien de plus convenable que ces deux divertissements. A l'égard du second acte , je ferai

, comme de raison , ce que vous voudrez ; mais ayez la bonté d'examiner si le duc de Foix, ayant intention de se cacher jusqu'au bout, peut donner une fête qui réponde mieux au dessein ? Songez que les divertissements du premier et du second acte sont des fêtes entrecoupées , et qu'il faut au milieu une espèce de petit opéra complet, d'autant plus que, pendant ce temps-là , il faut que la princesse soit supposée tout voir d'un bosquet dans lequel elle est cachée, et dans lequel elle change d'habits. Madame du Châtelet est fort sévère , et jusqu'à présent je ne l'ai jamais vue se tromper en fait d'ouvrages d'esprit. A M. LE DUC DE RICHELIEU. A Cirey, ce 8 juin. Je crains bien qu'en cherchant de l'esprit et des train , Le bâtard de Rochebrune * Ne fatigue et n'importune Le successeur d'Armand et les esprits, bien faits. Il faut pourtant s'évertuer pour que les idées de votre maçon ne soient pas absolument indignes de l'imagination de l'architecte. Vous voulez , monseigneur, un divertissement au second acte où il soit question du duc de Foix. Figurez-vous qu'à la fin du second acte , la princesse de Navarre est déjà reconnue, et qu'on lui apprend que le duc de Foix avance ; aussitôt arrive un député de ce duc de Foix, en présence du duc de Foix lui-même, qui est toujours Alamir. Ce député est suivi d'esclaves maures qu'il envoie à la princesse ; ils font une entrée, et chaulent. La princesse dit qu'elle ne veut rien du duc de Foix. Il y a dans le fond du théâtre un bassin d'eau , représenté par des toiles blanches. Les esclaves répondent qu'ils vont mourir, puisqu'on les rebute, et que leur maître en usera ainsi. Ils se précipitent dans l'eau , et il en reuait sur-le-champ. Rochebruno était un poète agréable, et auteur de plusieurs chansons. C'est lui qui (dit les paroles de la cantate A'OrpMe, qui devint le triomphe du musicien Clérambaalt Il mourut en 1731 K.

ANNEE 4744. champ autant d'Amours qui viennent avec des fleurs et des flambeaux, et qui disent à peu près à la dona : De nouveaux esclaves paraissent; Ne les rebutez pas , c'est pour vous qu'ils renaissent. Comme leur mère, ils sont sortis des eaux. Cest sous vos lois qu'ils sont à craindre; Vous avez le pouvoir d'allumer leurs flambeaux, Et vous n'aurez jamais celui de les éteindre. Cependant il s'élève au milieu de l'eau un groupe d'architecture représentant Jupiter qui enlève Europe ; Neptune qui enlève Calisto , et Plulon qui enlève Proserpine; et on chante tout ce qui peut justifier le duc de Foix par l'exemple de ces trois dieux. Alors les divertissements font place au reste de la pièce. Voudriez-vous qu'à la fin du troisième acte, le fond du théâtre représentât les Pyrénées? L'Amour leur ordonnerait de disparaître , afin de ne faire qu'un peuple delà France et de l'Espagne; et on verrait à leur place une salle de bal où le duc de Foix danserait avec sa dame , etc. Je chercherai tant qu'à la fin j'approcherai de vos idées. Encouragez-moi , je vous supplie ; soyez sûr que tous les divertissements seront faits avant le mois de juillet; qu'il ne faudra pas un mois à Rameau; que je travaillerai la pièce avec tout le soin possible , et que je n'aurai rien fait en n^a vie avec plus d'application ; mais , encore une fois , ne me jugez point sur cette misérable esquisse ; et, s'il y a quelques scènes qui vous plaisent, croyez que tout sera travaillé dans ce goût ; soyez sûr enfin que vous serez servi à point nommé, et que tout sera prêt pour votre retour. Madame du Châtelet regrette toujours la Petite Fête des bergers , et Du sort de Polémon l'intéressante histoire. Mais il me semble que cette nouvelle façon serait plus susceptible de spectacle. Je vous demande toujours la permission d'envoyer à Rameau les autres divertissements. Je vous supplie de dicter vos ordres en prenant votre thé , si vous prenez du thé devant Menin ou dans Menin. Tâchez d'aller à Bruxelles , car on nous y dénie justice. Madame du Châtelet vous aime véritablement ; je vous le dis , c'est une très bonne femme. Adieu, monseigneur, mon cher protecteur, adieu. A M. THIERIOT. A Clrey, le 11 juin. Souvenez-vous que j'avais dit à celui qui vous fait tant attendre : Tilus perdit un jour, et vous n'en perdrez paj. 451 Je n'ai point dit vous n'en perdez pas, puisque voilà neuf années perdues jusqu'à présent pour vous. Cependant je ne puis croire que , tout Vespasien qu'il est par son goût que vous lui reprochez pour l'argent, il ne vous paie , à la fio, en Titus. Il ne vous a pas demandé votre mémoire pour ne vous rien donner ; il exerce votre patience , mais il ne la confondra point.

Je vous réponds qu'on paie exactement toutes les pensions qu'il donne ; on les paie même tous les mois ; il ne s'agit que d'être mis sur l'état, et je vous assure qu'enfin vous y serez. Je vous plains beaucoup, l'épreuve est trop longue ; mais je serais bien trompé si , dans peu de temps , vous ne recevez une somme honnête. Malheureusement les nouvelles affaires que la succession d'OstFrisc va susciter pourraient être un prétexte d'un nouveau délai ; mais une affaire aussi petite que la vôtre ne doit pas être comptée pour une dépense; enfin j'espère encore qu'il ne fera pas une injustice si criante. Je vous prie de dire à M. l'abbé de Rotbelin qu'il doit me compter parmi ceux qui s'intéressent le plus à son état ; je lui suis sincèrement dévoué comme citoyen et comme homme de lettres. J'avoue qu'il est triste qu'il ait été forcé de sacrifier sa philosophie et sa manière de penser à des hypocrites et à des imbéciles. « Fari.. quie sentiat » Hor., lib. i.cp. iv, v. 9. est le plus beau privilège de l'humanité ; mais il faut être Anglais pour jouir de cette prérogative. Si on avait le malheur de le perdre , il quitterait un monde bien peu regrettable. Je suis plus détaché que jamais des tourbillons des sots dans la douce solitude qui fait ma consolation ; et , si la fête de monsieur le dauphin ne me rappelait pas à Paris , je ne crois pas que j'y revinsse jamais. Le paradis terrestre est où je suis. Si vous aviez vu mon appartement , vous me croiriez plus mondain que philosophe. Je me crois pourtant plus philosophe que mondain. Comptez que dans ma philosophie l'amitié tient toujours un grand chapitre ; je la regarde comme le baume qui guérit toutes les blessures que la fortune et la nature font continuellement aux hommes. Je vous embrasse de tout mon cœur. A M. LE DUC DE RICHELIEU. Clrey, ce 18 Juin. J'ai reçu, monsieur le duc, les opinions de 29.

452 CORRESPONDANCE. mes juges, qui , a peu de chose près , justifient ma manière de penser. Vous m'avez donne une terrible besogue. J'aurais mieux aimé faire une tragédie qu'un ouvrage dans le goût de celui-ci. La difficulté est presque insurmontable , mais je me flatte qu'à la fin mon zèlo me sauvera. Voici un prologue¹ que la prise de Meninm'a inspire. Il me parait qu'il embrasse assez naturellement le sujet de vos victoires et celui du mariage. Peutêtre l'envie de vous servir m'aveugle ; mais il me parait que Marset Véuusviennenlassez à propos, et que l'arbre chargé de trophées , dont les rameaux se réunissent , fournit un des heureux corps de devise qu'on ait jamais vus. Je n'ai qu'une certaine portion de talent , et je vous avoue que j'ai mis dans ce prologue tout ce que la nature du sujet fournit h ma faible capacité ; j'cu envoie un double a mes juges. Qu'ils prennent bien garde que souvent ilmeglioè'l uemico del bene. Les divertissements du premier acte ne peuvent devenir que plus mauvais sous ma main ; et, si le spectacle de ce premier acte , tel qu'il est , ne lait pas un grand effet , je suis l'homme du monde le plus trompé. Voyez donc, monsieur le duc , si vous voulez que j'envoie à Rameau ce prologue et ces fêtes du premier acte, tandis que je travaillerai au reste. Ce reste est extrêmement difficile , encore une fois , parce que vous avez ordonné l'alliagio des métaux. J'y travaille comme un homme qui veut vous plaire ; mais croyez-moi sur le prologue et sur les fêtes du premier acte ; ce ne sont pas des morceaux qui flattent assez mon amour-propre pour m'aveugler. Il n'y a ici d'autre gloire pour moi que celle de vous obéir. Le grand point est que je vous fournisse un spectacle brillant et plein d'agrément , qui fasse honneur a votre magnificence et h votre goût; et je vous réponds que tout cela se trouve dans le premier acte. Je ne parle que du tableau , il est aisé de se le représenter. Y a-t-il rien de plus contrasté et de plus magnifique, j'ose dire de plus neuf? Où trouvera-t-on une femme persécutée, arrêtée par des fêtes h toutes les portes par où elle veut sortir ? Songez bien que je ne prends le parti que de ce tableau , que je soutiens devoir faire un effet charmant ; croyez-en l'expérience que j'ai du théâtre. J'abandonne tout mon style , mes scènes, mes caractères ; j'insiste sur ces deux divertissements dont je peux parler sans faire l'auteur. Enfin je crois voir cela très clair , et enfin il faut prendre un parti ; Rameau presse. Je travaillerai nuit et jour pour vous ; mais encouragez-moi un i On n'a pas trouvé to prologue dont l'auteur parle ici. K. peu , et fiez-vous un peu «t qui

vous aime et vont respecte si tendrement. A M. MARTIN KAHLE.

Monsieur le doyen, je suis bien aise d'apprendre au public que vous avez écrit contre moi un petit livre. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur. Vous rejetez, page 17, la preuve de l'existence de Dieu tirée des causes finales. Si vous aviez raisonné ainsi à Rome, le révérend père jacobin maître du sacré palais vous aurait mis à l'inquisition ; si vous aviez écrit contre un théologien de Paris, il aurait fait censurer votre proposition par la sacrée faculté ; si contre un enthousiaste, il vous eût dit des injures, etc., etc. ; mais je n'ai l'honneur d'être ni jacobin, ni théologien, ni enthousiaste. Je vous laisse dans votre opinion et je demeure dans la mienne. Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un horloger, et que l'univers prouve un dieu. Je souhaite que vous vous entendiez vous-même sur ce que vous dites de l'espace et de la durée, et de la nécessité de la matière, et des monades, et de l'harmonie préétablie ; et je vous renvoie à ce que j'en ai dit en dernier lieu dans cette nouvelle édition, où je voudrais bien m'être entendu, ce qui n'est pas une petite affaire en métaphysique. Vous ecrivez, à propos de l'espace et de l'infini, la Médée de Sénèque, les Philippiques de Cicéron, les Métamorphoses d'Ovide, des vers du duc de Buckingham, de Corabaud, de Rognier, de Rapin, etc. J'ai à vous dire, monsieur, que je sais bien autant de vers que vous ; que je les aime autant que vous ; et que, s'il s'agissait de vers, nous verrions beau jeu : mais je les crois peu propres à éclaircir une question métaphysique, fussent-ils de Lucrèce ou du cardinal de Polignac. Au reste, si jamais vous comprenez quelque chose aux monades, à l'harmonie préétablie ; et, pour citer des vers, Si monsieur le doyen peut jamais concevoir Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir ; si vous découvrez aussi comment, tout étant nécessaire, l'homme est libre, vous me ferez plaisir de m'en avertir. Quand vous aurez aussi démontré en vers ou autrement pourquoi tant d'hommes s'égorgent dans le meilleur des mondes possibles, je vous serai très obligé. J'attends vos raisonnements, vos vers, vos invectives ; et je vous proteste du meilleur de mon cœur que ni vous ni moi ne savons rien de cette question. J'ai d'ailleurs l'honneur d'être, etc. Digitized by Google

455 ANNÉE 4744. A M. LE COMTE D'ARC, ENTA L. A Cirey, le ti juillet. Le convalescent fait partir aujourd'hui , sous l'enveloppe de M. de La Reyuière , le plus énorme paquet dont jamais vous ayez été excédé ; c'est , mes anges , toute la pièce avec les divertissements, telle a peu près que je suis capable de la faire. Je ne vous demande pas d'en être aussi contents que madame du Châtelet et M. le président Hénault, mais je vous demande de l'envoyer a M. le duc de Richelieu , et d'en paraître contents. Je souhaiterais , pour le bien de votre âme , que vous voulussiez faire grâce à Sanchetle , dont vous m'avez paru d'abord si mécontents. Tenezmoi quelque compte d'avoir mis au théâtre un personnage neuf dans l'année 4744 , et d'avoir , dans ce personnage comique , mis de l'intérêt et de la sensibilité. Comment avez-vous pu jamais imaginer que le bas pût se glisser dans ce rôle? comment est-ce que la naïveté d'une jeune personne ignorante , et h qui le nom seul de la cour tourne la tête, peut tomber dans le bas? ne voulez-VOUS pas distinguer le bas do familier , et le naïf de l'un et de l'autre ? Il n'y a de bas que les expressions populaires et les idées du peuple grossier. Un Jodelet est bas, parce que c'est un valet ou un vil bouffon à gages. Morillo est d'une nécessité absolue ; il est le père de sa fille encore une fois , et on ne peut se passer de lui. Or , s'il faut qu'il paraisse, je ne vois pas qu'il puisse se montrer sous un autre caractère , à moins de faire une pièce nouvelle. Je pourrai ajouter quelques airs aux divertissements, et, surtout, à la fin; mais dans le cours de la pièce , je me vois perdu , si on souffre des divertissements trop longs. Je maintiens que la pièce est intéressante ; et ces divertissements n'étant point des intermèdes , mais étant incorporés au sujet , et faisant partie des scènes . ne doivent être que d'une longueur qui ne refroidisse pas l'intérêt. Enfin vous pouvez , je crois , envoyer le tout à M. de Richelieu , et préparer son esprit à être content. S'il l'est , ne pourrait-on pas alors lui faire entendre que celle musique , continuellement entrelacée avec la déclamation des comédiens , est uu nouveau genre pour lequel le3 grands échafaudages de symphonie ne sont point du tout propres? ne pourrait-on pas lui faire entendre qu'on peut réserver Rameau pour un ouvrage tout en musique ? Vous me direz ce que vous en pensez , et je me conformerai a vos idées. Que de peines vous avez avec moi ! et que d'importunités de ma port! En voici bien d'un autre. Vous souvenez-vous avec quels serments réitérés ce fripon de Prault vous promit de ne pas débiter l'infâmo édition qu'il a fait faire à Trévoux? M. Pallu me

mande qu'elle est publique à Lyon. Je le supplie de la faire séquestrer ; mais je vous demande en grâce d'envoyer chercher ce misérable, et de lui dire que ma famille est très résolue à lui faire un procès criminel , s'il ne prend pas le parti de faire lui-même ses diligences pour supprimer cette œuvre d'iniquité. Il a assurément grand tort , et on ne peut se couduire avec plus d'imprudence et de mauvaise foi. Je travaillais à lui procurer une édition complète et purgée de toutes les sottises qu'il a mises sur mon compte, dans son indigne recueil; et c'est pendant que je travaille pour lui, qu'il me joue un si vilain tour! Il ne sent pas qu'il y perd , que son édition se vendrait mieux , et ne serait point étouffée par d'autres, si clic était bonne. Mais presque tous les libraires sont ignorants et fripons ; ils entendent leurs intérêts aussi mal qu'ils les aiment avec fureur. La mauvaise foi de Prault me fait d'autant plus de peine , que je me flattais que celte même édition , corrigée selon mes vues, serait celle dont je serais le plus content. Vous allez trouver ma douleur trop forte ; mais vous n'êtes pas père ; pardonnez aux entrailles paternelles , vous qui êtes le parrain et le protecteur de tous mes enfants. Adieu , mon cher et respectable ami ; madame du Châtelet vous dit toujours des choses bien tendres ; car comment ne vous pas aimer tendrement? Mille respects à tous les anges. P. S. Permettez que le bavard dise encore un petit mot de la Princesse de Navarre et du duc de Foix. Il m'est devenu important que cette droguo soit jouée bonne ou mauvaise. Elle n'est pas faite pour l'impression ; elle produira uu spectacle très brillant et très varié ; elle vaut bien In Princesse <f Élidé, et c'est tout ce qu'il faut pour le courtisan ; mais c'est aussi ce qu'il me faut. Cette bagatelle est la seule ressource qui me reste, ne vous déplaie , après la démission de M. Amelot , pour obtenir quelque marque de bonté qu'on me doit pour des bagatelles d'une autre espèce daus lesquelles je n'ai pas laissé de rendre service. Entrez donc un peu , mon cher ange , dans ma situation , et songez plutôt ici à votre ami qu'à l'auteur , et au solide qu'à la réputation. Je ferai pourlantde mon mieux pour ne pas perdre celle-ci. Voltaire. Autre bavarderie. Je suis pourtant toujours pour cet arbre chargé de trophées, dont les rameaux se réunissent. Est-ce encore ce coquin île M. le chevalier Roi qui m'a volé celte idée? Je viens de lire Nircc. Je ne sais si je me trompe , Digitized by Google

«» CORRESPONDANCE. 451 mais cela ne me paraît écrit ni naturellement ni correctement. Ces deux choses manquant font détestablement. J'en demande pardon à monsieur le chevalier. A M. CLÉMENT, RBCBYBUR DES TAILLES A DRBUX. A Clrey en Champagne , ce 1^{er} juillet. J'ai reçu , monsieur , à la campagne oh je suis depuis quelques mois , le joli conte , ou plutôt le conte joliment écrit dont vous avez bien voulu me faire part. J'aurais répondu plus tôt à cette marque aimable de votre souvenir , si ma très mauvaise santé et mes travaux de commande , qui l'affaiblissent encore , m'en avaient laissé le loisir. Vous avez échauffé la glace Qui me gelait dans les écrits De ce trop renommé Boccace ; Et vous mettez toute la grâce De votre brillant coloris Sur son vieux tableau , qui s'efface. Sans vous je n'aurais point aimé Ensalde et sa sorcellerie ; L'enchanteresse poésie Dont votre conte est animé Est la véritable magie , Et la seule qui m'ait charmé. Conservez-moi , monsieur , une amitié qui «n'est d'autant plus précieuse que je la dois au commerce des Muses. Je suis , etc. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Clrey, le 3^e juillet. J'avais déjà fait le divertissement du second acte, selon le projet que j'avais envoyé à M. de Richelieu. M. le président Hénault doit avoir à présent entre les mains ce nouveau divertissement. Le comité peut comparer mes Maures avec mon berger qui tue les monstres tout seul pendant que l'évêque bénit les drapeaux. Il peut choisir ou rejeter tout. Je vous avertis , mon cher ange gardien , que la comédie est à peu près faite selon les deux manières , c'est-à-dire que , avec le divertissement de la princesse Ésone , tiré d'Hygin , madame de Navarre n'est reconnue qu'au troisième acte , et que, avec mes Maures, mes Amours, mon bassin, mon groupe , tirés de ma tôle , madame de Navarre est reconnue au second acte. Vous devinez tout le reste. J'ai reçu voire projet du troisième acte , et je vous remercie d'aider la faiblesse de mon imagination ; mais je vous supplie de ne pas imiter les comédiens italiens , quand vous craignez d'imiter Roi. Or ce serait les imiter bien pauvrement que de donner un feu d'artifice , sans autre raison que l'envie de le donner ; mais que ce feu d'artifice serve à expliquer un secret, k' dénouer une intrigue, alors il me semble que c'est une invention très agréable. J'ai imaginé qu'on avait prédit à la princesse qu'elle aimerait un jour son ennemi , et l'accomplissement de cette prédiction se trouvera renfermé dans les lettres de feu qui paraîtront sur un ciel étoilé , comme un ordre des dieux écrit dans le ciel. Laissez-moi donc conserver mon

divertissement du premier acte , il ne ressemble point tant , ce me semble. Ce sont les trois déesses elles-mêmes qui font une galanterie de leur pomme à la princesse. Les guerriers sont nécessaires parce qu'ils la jettent dans l'embarras. Enfin il me semble que c'est si n'imiter personne que de faire arrêter les gens à chaque porte par des fêtes. C'est principalement dans cette invention que consiste toute la galanterie ; et, pour peu que la musique soit bonne , il me paraît que ce premier acte doit beaucoup réussir. A l'égard des autres, vous sentez bien qu'il y a deux tons qui dominent , celui de la tendresse et celui du comique ; je ne dis pas celui du bouffon. J'appelle comique le rôle de Sanchetie, qui est tout neuf au théâtre , et qui doit partager au moins l'attention. J'entends par comique la scène de Léonor avec sa maîtresse , où elle dit : Mais si j'étais fille d'un empereur , Si j'étais reine de la Fiance , etc. Je ne sais ce que vous aviez contre moi quand vous m'avez mandé que cette Léonor parlait en su i va u te de comédie. Je soutiens que quand madame de Villars n'avait pas le malheur d'être dévote , elle ne s'exprimait pas autrement. Je vous demande bien pardon , mais cette scène de la princesse et de sa confidente est, avec ce que j'y ai ajouté, une des moins mauvaises de l'ouvrage ; prenez garde que le reste ne retombe dans tous les combats ordinaires de la gloire et du devoir. Enfin il faut se résoudre à quelque chose dans cette besogne , où il y a peu d'honneur à acquérir, mais qui est très importante pour moi. Je crois que le tout formera un très beau spectacle ; mais , en conscience , il faut donner à Rameau le prologue , le premier divertissement , et celui des deux seconds qui vous déplaira le moins ; il aura bientôt le troisième. Je voudrais bien épargner à vos lions ces volumes d'écritures, et vous consulter de vive voix ; mais le moyen que vous veniez Digitized by Google

AN N EK 1744. à Cirey , ou que j'aïlle à Paris I Vous aurez donc d'énormes paquets , au lieu de fréquentes visites. Je baise mille fois le bout des ailes de mes anges gardiens , quoique je dispute contre eux. Je lutte comme Jacob , mais il adera l'ange après avoir lutté : aussi fais-je . A M. LE MARQUIS D'ARGENSON , A PARIS. A Cirey, ce 8 or 9 d'août. Dieu merci , je ne sais p&a comme je vis. A propos, je suis un infâme paresseux. Ah ! que j'ai tort 1 que je vous demande pardon , monsieur I Vous mariez un fils que j'aime presque autant que son père. Vous écrivez sans cesse aux fermiers-généraux , et moi je ne vous écris point. Je disais toujours : J'écrirai demain , et demain je faisais une plate comédie-ballet pour l'infante* daupbine , et je me grondais , et puis j'étais honteux. Je le suis bien encore , mais je passe pardessus tout cela. Pour Dieu! faites-en autant, et aimez-moi toujours. Mais y a-t-il tant de compliments k vous faire de ce que vous êtes du conseil des finances ! Je vous en ferai , ou plutôt à la France , quand vous serez chancelier ; car je veux que vous le soyez pour me dépiquer. N'y manquez pas, je vous en conjure; et le plus tôt sera le mieux. Je vous avertis que je viendrai chercher bientôt la réponse à mon chiffon ; et, quand vous serez soûl des fermes et gabelles, et dixièmes, et autres grosses besognes , je vous lirai ma petite drôlerie pour l'infante , en présence du nouveau marié. Nous partons vers le 20 de ce mois. Savez-vous bien , monsieur, que mon plus grand chagrin n'est pas de ne vous avoir point écrit, mais de passer ma vie sans vous faire ma cour? Je vous la ferai , je vous jure mais quand? Vous ne soupez point, je ne dine point ; vous allez entendre au conseil des choses assommantes , et j'en fais de frivoles. N'importe, il faut absolument que je reprenne mon habitude de vous soumettre mes rêveries : • Dum validus , dum lætus cris , dum denique posera. » Hor., lib. i, ep. xi n, v. 3. Mes respects, si vous le permettez , h monsieur votre fils tout comme à vous ; mais, malgré mon long et coupable silence , je vous suis dévoué avec l'attachement le plus tendre et le plus vieux. Il y a , ne vous déplaise , plus de quarante ans; cela fait frémir. Adieu , monsieur ; aimez-moi un peu , je vous en supplie; que j'aie cette consolation dans cette 4 bli courte vie. Il y a quarante ans , ô ciel ! que je vous aime, et je n'ai pas eu l'honneur de vivre avec vous la valeur de quarante jours I Ab ! ah ! A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Le 9 août. Adorable ami , je reçois votre lettre. Vous corrigez la Princesse de Navarre et Prault ; il faut que je vienne vous remercier de tous vos bienfaits.

Madame du Châtelet et Dieu me sont témoins que je rapetassais la scène manquée, quand votre lettre est venue. Songez qu'il n'y a pas encore trois mois que j'ai entrepris un ouvrage extrêmement difficile , qui demanderait plus de six mois d'un travail assidu pour être tolérable. Je n'ai jamais travaillé aux divertissements qu'à regret et à la hâte , ne pouvant les bien faire que quand la pièce achevée me laissera de la liberté dans l'esprit. Tout malade que je suis , je n'en ai pas moins d'envie de vous plaire. Une fille d'Eole , nommée Arné, avec qui Neptune eut une passade, viendra très bien à la place de Calisto. Il n'y a qu'à substituer aux quatre vers de Calisto ces quatre-ci : De l'empire inconstant des airs La fille d'tfofe Descend et revoie Près du dieu des niera. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Cirey, août. Eh bien ! mes chers anges , tandis que vous y ' êtes, crayonnez encore cette guenille, et ne me Je sens bien que M. de Richelieu voudrait une répétition des divertissements , avant son départ pour l'Espagne; mais, s'il veut tout précipiter, il gâtera tout. Il a déjà fait assez de tort à la pièce, en me forçant d'en faire le plan chez lui à Versailles, et d'y mettre une espèce de Jodelet dont vous l'avez dégoûté trop tard. Vous voyez , mon cher ange gardien , que votre empire est assez difficile à conduire , et qu'il faut donner le temps à vos sujets de semer et de cultiver leurs terres . qui ne peuvent pas produire en trois mois. Je crois enfin avoir, à peu de chose près , dé grossi la comédie. Je vais me mettre aux divertissements. Au nom de Dieu, ne m'en demandez pas trois dans un acte ; ter repetita nocent; cela serait insupportable. Il faut bien prendre garde que les ballets dans la pièce n'étoulTent l'intérêt. M. de Richelieu veut despotiquement que nous revenions à Paris, et je sens que mon cœur dit oui , puisque je vous reverrai.

Digitized by Google

436 CORRESPONDANCE. laissez faire rien de médiocre. Quand vous en serez contents , ne la lisez et ne l'envoyez qu'à vos amis. Je crois que M. de Chanvelin ne sera pas mécontent de la manière dont j'y traite messieurs des Alpes ; mais je voudrais qu'on fût aussi un peu satisfait à Metz. * S'il est bien vrai que le roi ait dit de lui-même que l'ode de madame Bienvenu était trop mauvaise pour être de moi, nous sommes trop heureux. Nous avons un roi qui a du goût. Il faut donc que ceci lui plaise ; mais j'ai peur d'avoir raison de lui dire : Que vous êtes heureux de ne nous jamais lire ! J'attends ma Princesse , et je me recommande à vos bontés. A M LE COMTE D'ARGENTAL. A Ctrey, le 25 août. Deux nouveaux divertissements, qui peut-être ne vous divertiront guère , mes anges gardiens , partent dans le moment, sous le couvert de M. le président ilénault. Eh bien ! je vous ai sacrifié Vénus , et la pomme , et Pâris, et les galanteries que tout cela produisait. Voyez , jugez , écrivez moi. Vous êtes d'étranges anges de ne pouvoir venir à Cirey, où on fait des drames et où l'on voit Jupiter et ses satellites tous les soirs. Vous passeriez tout le jour dans votre chambre , et , le soir , on vous lirait la besogne du jour ; mais vous êtes des mondains , mes anges . vous ne connaissez pas les charmes de la retraite. Je baise vos ailes. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Cirey, août. Je vous supplie , mes saints anges , de considérer que M. de Richelieu aurait voulu que l'ouvrage eût été fait avant son départ , et qu'en moins de quinze jours j'ai fait deux actes et ces deux divertissements. Il ne faut donc regarder tout ce que j'ai broché que comme une esquisse dessinée avec du charbon sur le mur d'une hôtellerie où on couche une nuit. Je n'ai jamais prétendu que la comédie restât comme elle est, je prétends seulement que les divertissements du premier acte demeurent. Ils me paraissent devoir faire un spectacle charmant. J'ai déjà fait tenir à M. le duc de Richelieu le second acte , mais je lui mande bien positivement que tout cela n'est qu'une ébauche. Il veut absolument du burlesque ; j'ai eu beaucoup de peine à obtenir qu'il n'y eût point d'Arlequin. A l'égard de Sanchette, elle n'est qu'une pierre d'attente. Il y faut mettre madame Morillo, parce qu'il faut une personne ridicule , qui occasionne des méprises et des jeux de théâtre ; mais, je vous en prie, prêtez-vous un peu plus au comique. Il est vrai qu'il est hors de mode ; mais ce n'est pas parce que le public n'en veut point , c'est qu'on ne peut lui en donner. Comptez que le comique qui fait rire dépend du jeu des acteurs , et ne se sent point quand on examine un

ouvrage, et qu'on le discute sérieusement. Je vais retoucher ce premier acte dont l'idée paraît toujours charmante à madame du Châtelet , et qui peut fournir un des plus agréables spectacles du monde, avec des danses et de la musique. A l'égard de ce qui était destiné à M. de Richelieu , il n'y a qu'à le brûler. Je vais le refondre. Je ne me rebute point ; je travaillerai jusqu'à ce que vous soyez contents. A M. LE PRESIDENT HÉNAULT. A Cirey, le septembre. O déesse de la santé, Fille de la sobriété , F.t mère des plaisirs du sage. Qui, sur le malin de notre Age, Fais briller ta vire clarté, F.t répands la sérénité Sur le soir d'un jour plein d'orage ! O déesse , exauce mes vœux ! Que ton étoile favorable Conduise ce mortel aimable: Il est si digne d'être heureux ! Sur Hénault tous les autres dieux Versent la source inépuisable De leurs dons les plus précieux. Toi, qui seule tiendrais lieu d'eux. Serais-tu seule inexorable? Ramène à ses amis charmants , Ramène à ses belles demeures Ce bel esprit de tous les temps , Cet homme de toutes les heures. Orne pour lui , pour lui suspends la course rapide du temps; Il en fait un si bel usage ! Nos devoirs et les agréments En font chez lui- l'heureux partage. Les femmes l'ont pris fort souvent Pour un ignorant agréable , Les gens en ont pris pour un savant , F.t le dieu joufflu de la table Pour un connaisseur très gourmand. Qu'il vive autant que son ouvrage 1 Qu'il vive autant que tous les rois Dont il nous décrit les exploits, Et la faiblesse , et le courage , Nos mœurs , les passions , les lois, Sans erreur et sans verbiage! Qu'un bon estomac soit le prix De son cœur, de son caractère, De ses chansons, de ses écrits !

ANNEE 4744. Il a tout : il a l'art de plaire , L'art de nous donner du plaisir , L'art si peu connu de jouir; Mais il n'a rien, s'il ne digère. Grand dieu ! je ne m'étonne pas Qu'un ennuyeux , un Desfontainc, Entouré, dans son galetas, De scs livres rongés des rats, Nous endormant , dorme sans peine , Et que le bouc soit gros et gras. Jamais Églé , jamais Silvie , Jamais Lise à souper ne prie Un pédant à citations. Sans goi\,t, sans grâce , et sans génie. Sa personne, en tous lieux honnie, Est réduite â ses noirs gitons. Hélas ! les indigestions Sont pour la bonne compagnie. Après cet hymne à la Santé, que je fais du meilleur de mon cœur, souffrez , monsieur , que j'y ajoute mentalement un petit Gloria Palri pour moi. J'ai autant besoin d'elle que vous ; mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ses faveurs, comme de raison. Buvez gaiement, si vous pouvez, vos eaux de Plombières, et revenez vite à Cirey, ayant que les houssards autrichiens ne viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx. Souvenez-vous que , dans la foule de ceux qui vous aiment, il y a deux cœurs ici qui méritent que vous vous arrêtiez sur la route. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Septembre. Mon cher et respectable ami , voilà ma petite drôlerie 1 ; si vous voulez avoir la bonté de souffrir qu'elle passe par vos aimables mains , pour aller ennuyer ou amuser un moment votre éminentissime oncle, cela sera mieux reçu ; et je vous supplie de vouloir bien ménager cette négociation. Il y a je ne sais quoi de bien insolent à envoyer ses vers soi-même ; c'est dire à un ministre : Quittez vos affaires pour me lire, admirez-moi, et donnez-vous la peine de me l'écrire. Il faut , en vérité , que les vers se fassent lire eux-mêmes; qu'ils courent d'eux-mêmes s'ils sont bons ; qu'ils tombent d'eux-mêmes s'ils ne valent rien , et que le pauvre auteur se cache tant qu'il peut. On doit être soûl de vers sur le roi. Hier je vis encore trois odes; c'est bien le cas de dire : et si peu de bons vers. Il faudrait être fou pour se fâcher quand on nous ' Le petit poflme sur les événements Je l'année 1744. 457 dit que, de trente mille vers faits pour nous , il y en a peu de bons. Si on avait l'esprit mal fait , on se fâcherait plutôt du début : Quoi! verrai -je toujours des sottises en France! • On se fâcherait de ce qu'on dit qu'il y a des railleurs; voilà qui est plus personnel ; mais j'espère qu'on ne se fâchera point , parce qu'on ne me lira point. Peut-être quatre vers de l'endroit de Germanicus , qui sont louchants, et que M. le cardinal de Tencin pourrait faire valoir dans un moment favorable, seraient vus avec indulgence, et puis c'est tout. En un

mot , que le roi sache que j'ai mis mes trois chandelles à ma fenêtre. Pardon si je suis un bavard en vers et en prose. Mille tendres respects à madame l'auge. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Champs, septembre. Je partis pour Champs, mon adorable ange, au lieu de dîner. Je me mis dans le trémoussoir de l'abbé de Saint-Pierre, et me voilà un peu mieux. Ayez donc la bonté de me renvoyer notre Princesse crayonnée de votre main ; ajoutez à toutes les peines que vous daignez prendre celle de me pardonner mon impuissance. Vous ordonnez que cette première scène , entre le duc de Foix et sa dame, soit des plus touchantes; je ne l'ai regardée que comme une scène de préparation qui excite la curiosité , qui laisse échapper des seutiments , mais qui ne les développe point, qui irrite le désir et qui n'entame point la passion. Si cette scène avait le malheur d'être passionnée, la scène suivante , qui me paraît bien plus piquante, deviendrait très insipide. Je sacrifierai pourtant, autant que je pourrai , mes idées à vos ordres, je lâcherai d'échauffer encore un peu celte scène des deux amants ; mais perraetlez-moi de ménager les teintes , et de ne pas prodiguer des sentiments qui doivent être ménagés et filés jusqu'à la fin. J'ôterai , si vous voulez , le mot d'outrageuse , quoiqu'il soit dans Boileau et dans Corneille. Vous vous intéressez tant aux arts , que vous ne souffrirez pas que mademoiselle Clairon joue d'une manière raisonnée et froide ce troisième acte , où elle doit faire éclater le pathétique et le désespoir le plus douloureux; ce serait un contressens du cœur, et ceux-là sont les plus impardonnables. Je sais bien que ces deux vers du Discours, Ennuyer son héros es! une triste chose; Nous l'accablons de vers, nous rendormons en pr*»c

458 CORRESPONDANCE. sont trop faibles, et ne répondent pas assez à l'idée que vous avez qu'il ne faut pas avoir l'air de se mettre au-dessus de son prochain. N'aimeriez-vous pas mieux : O ma prose, mes vers! gardez-vous de paraître; Il est dur d'ennuyer son héros et son maître? La pièce avec ces deux vers devient honnêtement modeste. Je vous prie de vouloir bien observer que ce petit ouvrage ne s'adresse point au roi, que ce n'est que par occasion qu'on ose y parler de lui, qu'il commence sur le ton familier, et qu'ainsi les vers héroïques gêneraient cet ouvrage s'ils donnaient l'exclusion aux autres. Le grand art, ce me semble, est de passer du familier à l'héroïque, et de descendre avec des nuances délicates. Malheur à tout ouvrage de ce genre qui sera toujours sérieux, toujours grand ! il ennuyera ; ce ne sera qu'une déclamation. Il faut des peintures naïves; il faut de la variété; il faut du simple, de l'élevé, de l'agréable. Je ne dis pas que j'aie tout cela, mais je voudrais bien l'avoir; et celui qui y parviendra sera mon ami et mon maître. Dites-moi seulement pourquoi madame du Châtelet et M. de La Vrillière savent par cœur ma petite drôlerie. Adieu, mes adorables anges. A M. LE PRESIDENT RENAULT, A VINCENNES A Champs, ce 10 U septembre. Le roi, pour chasser son ennui, Vous lit et voit votre personne ; La gloire a des charmes pour lui, Puisqu'il voit celui qui la donne. En qualité de bon citoyen et de votre serviteur, je dois être charmé que le roi vous lise, et je le serais plus encore s'il vous écoutait. Vous savez bien, très adorable président, que vous avez tiré madame du Châtelet du plus grand embarras du monde ; car cet embarras commençait à la Croix-des-Petits-Champs, et finissait à l'hôtel de Charost; c'était des reculades de deux mille carrosses en trois files, des cris de deux ou trois cent mille hommes semés auprès des carrosses, des ivrognes, des combats à coups de poing, des fontaines de vin et de suif qui coulaient sur le monde, le bruit du cheval qui augmentait l'imbroglio; et, pour comble d'agréments, son altesse royale revenant paisiblement au Palais-Royal avec ses grands carrosses, ses gardes, ses pages, et tout cela ne pouvant ni reculer ni avancer jusqu'à trois heures du matin. J'étais avec madame du Châtelet ; un cocher, qui n'était jamais venu à Paris, Pallait faire rouer intrépidement. Elle était couverte* de diamants ; elle met pied à terre, criant à l'aide, traverse la foule sans être ni volée ni bourrée, entre chez vous, envoie chercher la poularde chez le rôtiisseur du coin, et nous buvons à votre santé tout doucement dans cette maison où tout le monde voudrait vous voir revenir. « Suave, mari magno

turbantibus æq̃tinra remis, » E terra magnum alteriis spectare laborera. »
Luca., lib. rt, v. i. J'ai laissé la Princesse de Navarre entre les mains de M.
d'Argental , et le divertissement entre les mains de Rameau, Ce Rameau est
aussi grand original que grand musicien. U me mande « que j'aie à mettre
en quatre vers tout ce qui a est en huit, et en huit tout ce qui esteu quatre. »
Il est fou; mais je tieus toujours qu'il faut avoir pitié des talents. Permis
d'être fou h celui qui a fait l'acto des Incas. Cependant, si M. de Richelieu
ne lui fait pas parler sérieusement , je commence 'a craindre pour la fête. Je
suis le plus trompé du monde si Royer n'a pas fait de belles choses dans
Promclhéc; mais Royer n'a pas eu la plus grande part de ce monde au larcin
du feu céleste. Le génie est médiocre ; on eu peut cependant tirer parti. Je
voudrais bien, monsieur, quk votre retour nous fissions exécuter quelque
chose devant vous. Il est juste qu'on amuse celui qui passe sa vie h joindre
utile dolci. Adieu , monsieur ; vous êtes aimé où je suis , comme partout
ailleurs , et je crois toujours me distinguer un peu dans la fouie, car , en
vérité , je sens bien vivement tout ce que vous valez. Je le dis de même , et
je vous suis attaché de même. A MADAME LA COMTESSE
D'ARGENTAL. A Champs, lo <8 septembre. Vraiment , madame , votre
idée est très bonne; en vous remerciant de vos belles inspirations , je
lâcherai d'en faire usage. Ne croyez pourtant point qu'au temps de Pierre-le-
Cruel il n'y eût point de barons. Toute l'Europe en était pleine , et il y a
toujours eu des barons ridicules. Si la platitude des vers du janséniste
Racine a réussi à la cour , il est clair que des vers d'un Ion agréable doivent
y être mal reçus. En vain Boileau a recommandé de Passer du grave au
doux , du plaisant au sévère. Art poel., ch. r, v. 76. C'est , à la vérité , la
seule manière de se faire lire dans des ouvrages détachés, dans des épîtres,
dans des discours eu vers. Cc gonro de poésie a Digitized by Google

ANNEE 4744. 450 besoin de sel pour n'être pas fade ; c'est pourquoi je ne reviens pas d'étonnement que M. d'Argental condamne ces vers : Et le vieux nouvelliste, une can* à la main , Trace, au Palais-Royal , Ypres , Furne, et Menin. Evin, de 1744 , v. 3g. Si vous n'aimez pas ces peintures, vous ne pouvez aimer la poésie. Il n'y a que ces images qui la soutiennent. Boileau n'est lu que parce que ses ouvrages sont pleins de ces portraits vrais , plaisants, familiers, qui égalaient le ton sérieux, et en variaient l'insupportable monotonie. Prenez garde qu'un peu trop de goût pour l'uniformité du sentiment ne vous écarte des idées qui firent fleurir les lettres il y a quatre-vingts ans. Vous ne voulez point de comique dans les comédies , vous ne voulez point d'images gaies dans les épîtres ; gare l'ennui, gare le néant. Il faut jeter le Pastor Fido dans le feu , si ces vers-ci ne valent rien : J'en crois assez votre rougeur. C'est «le nos sentiments le premier témoignage. — C'est l'interprète de l'honneur. Cet honneur, attaque dans le fond de mon cœur, S'en indigne sur mon visage. La Princesse de Nav., acte ni , scène a. A l'égard des autres détails , il y en a une grande partie sur lesquels je passe condamnation ; mais , soit que je me soumette , soit que j'aie la témérité de demander une révision, je suis également plein de reconnaissance et de la plus respectueuse tendresse pour tous mes anges.

A M. BERGER. . A Paris, le 7 octobre J'ai bien peur, monsieur, de perdre l'imagination comme la mémoire. J'ai été si lutiné , depuis mon retour à Paris , et par mes maladies et par les fêtes que je prépare à notre dauphine ; il a fallu tant faire de vers , tant en refaire , parler à tant de musiciens , de comédiens , de décorateurs, tant courir, tant m'épuiser en bagatelles, que j'avoue que je ne sais plus si j'ai répondu à mie lettre que vous m'adressâtes, il y a quelque temps, au Champbonin. Vous me mandâtes que tout le foin de la cavalerie du roi très chrétien était soumis à votre juridiction. Je souhaite que vous en mettiez dans vos bottes , et que vous veniez à Paris, enrichi de nos triomphes. Il me semble que votre général a fait une campagne à la Turenne , toujours supérieur, par la conduite, à un ennemi supérieur en forces. Si tous les fourrages qu'on a pris aux Autrichiens vous appartenaient, vous seriez un Bernard ; mais, quand vous ne seriez qu'un homme très aimable un peu à son aise, ce sera toujours un rôle fort agréable. Je serai très charmé de vous embrasser à Paris. Je compte toujours sur votre amitié ; la mienne est , comme vous savez , ennemie des cérémonies.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON , MUUBTRB DBS

AFFAIRES ETRANGERES. 19 novembre. De quoi diable m'avisai-je, moi, d'écrire à M. le duc de Richelieu qu'il fallait sur-le-champ envoyer un courrier pour cette terre que vous deviez acheter? Il m'appartient bien de bourdonner, h moi, mouche du coche ! Or vous voilà cocher, monseigneur ; menez-nous à la paix tout droit par le chemin de la gloire; et, quand vous verrez, en passant, votre ancien attaché dans les broussailles, donnez-lui un coup d'œil. Vous allez embrasser, être embrassé, remercier, promettre, vous installer, travailler comme un chien; mais surtout portez-vous bien, et aimez toujours Voltaire. 'A M. NÉRICAUT DESTOUCHES. Le 3 décembre. J'ai toujours été, monsieur, au rang de vos amis; mais, en vérité, je ne me croyais pas dans celui de vos créanciers. Le premier titre m'est si cher que je ne pense point du tout à l'autre. Il y a eu une étrange fatalité sur ces souscriptions de la ténérade. Les quinze qui avaient échappé à votre mémoire sont en sûreté; et je sais, il y a long-temps, que vous conduisez une affaire aussi bien qu'une pièce de théâtre; mais il n'en alla pas de même de cent souscriptions dont mon pauvre Thieriot me perdit l'argent, sans aucune ressource. Il m'a offert depuis, fort souvent, de me rembourser, mais il serait ruiné; et moi je serais bien indigne d'être homme de lettres, si je n'aimais pas mieux perdre cent louis que de gêner mon ami. Jugez, monsieur, si, ayant remis à Thieriot cent louis qu'il me devait, j'aurai la mauvaise grâce de vous presser sur quinze louis que j'avais oubliés. J'aime mieux vos vers que votre argent, et j'attends avec bien plus d'impatience le recueil de vos ouvrages que les guinées dont vous me parlez. Je voudrais que le tourbillon de Paris pût seulement laisser assez de liberté pour aller philosopher avec vous dans votre retraite, et y jouir des charmes de votre amitié et de ceux de votre conversation; mais, quand vous viendrez à Paris, n'oubliez

480 CORRESPONDANCE. pas de faire avertir votre ancien ami , et comptez que vous le trouverez toujours comme vous l'avez laissé , attaché à votre gloire et à votre personne. C'est avec ces sentiments que je serai toute ma vie , etc. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON , ministre des affaires étrangères* Ce T décembre. TW. deSchraettau vient de me montrer un petit imprimé intitulé : Lettre d'un ami à votre ennemi Bartenstein. Il a grande raison de vouloir que cet écrit soit rendu public. Je soupçonne M. Spon , ministre de l'empereur auprès du roi de Prusse , d'en être l'auteur; mais, de quelque main qu'il parte , je vais le faire imprimer sur la parole qu* M. de Schmettau m'a donnée que vous le trouverez bon , et sur la confiance que j'ai , en le lisant , qu'il fera un très bon effet. Si vous pouviez me faire envoyer la Déduction en faveur des droits de C empereur à la succession des états héréditaires , je serais plus en état de travailler aux choses auxquelles vous permettez que je m'emploie. Adieu , monseigneur ; tôt ou tard on aura la paix , et votre ministère sera probablement bien glorieux. Vous savez si je m'y intéresse. A M. LE COMTE D'ARGENTAL Ce Jeudi. L'un et l'autre de mes anges, je vous prie de battre de vos ailes un très aimable homme nommé l'abbé de Bernis. Il faut absolument que vous lui fassiez changer un endroit de son Discours; il le faut, il le faut; vous allez en convenir, et lui aussi , ou tout est perdu. Les plus cruels ennemis de l'académie , et puis tous les talents de l'esprit de ces plus cruels ennemis. Ah ! les lâches , les ridicules ennemis , passe ! et du mérite , du mérite ! les grands talents ! Roy ? de grands talents ! quatre ou cinq scènes de ballet; des vers médiocres dans un genre très médiocre; voilà de plaisants talents ! Y a-t-il là de quoi racheter les horreurs de sa vie? Puisqu'il daigne désigner Roy , est-ce ainsi qu'on le doit désigner, lui , le plus cruel ennemi de l'académie? C'est ainsi qu'on eût parlé d'Antoine dans le sénat ; c'est mettre Roy dans la balance avec l'académie , c'est l'égaliser à elle , c'est la rabaisser à lui. Ah ! divins anges ! c'est trop d'honneur pour ce faquin ; ne le souffrez pas , élevezvous de toute votre force ; qu'il ne soit pas dit qu'un homme aussi aimable que l'abbé de Remis ait paru se plaindre tendrement de Roy , au nom de l'académie. Il n'en faut parler qu'avec mépris, avec horreur , ou s'en taire. C'est mon avis à jamais. Bonsoir, mes deux anges. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. Samedi au soir, 18 ou 19 décembre. J'ai l'honneur de vous renvoyer , monseigneur, les armes que vous m'avez mises en main , et qui

ne valent pas celles de vos trois cent mille hommes. J'y joins mon thème, que je vous supplie de corriger à votre loisir. Vous me faites un petit abbé de Saiul-Pierre. J'en ai les bouucs intentions; c'est tout ce quo vous trouverez , dans cette ébauche , qui puisse mériter votre suffrage. Pardonnez-moi si vous ne me trouvez que bon citoyen , et soyez sûr qu'il n'y en a point qui attende de vous de plus grandes choses , quand je vous en donne de si petites. Je suis pétri pour vous d'attachement , de respect , et de reconnaissance. Madame du Châtelet vous aime de tout son cœur. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON , MINISTRE DRS AFFAIRES ÉTRANGÈRES. Ce samedi, 3e décembre. Vous avez trop de bonté pour ce pauvre avocat, et vous empêcherez bien, monseigneur , qu'il ne soit l'avocat des causes perdues. Je vous remercie bien tendrement de ce que vous avez daigné dire un mol de mon griffonnage. Je m'occupe à présent à tâcher d'amuser par des fêtes celui que je voudrais servir par mes plaidoyers, mais j'ai bien peur d'en être ni amusant ni utile. Il est bien ridicule que je ne vous aie pas encore contemplé depuis votre nouvelle grandeur. Je suis toujours bien aise de vous dire que les ministres étrangers sont enchantés de vous. Il me paraît qu'ils aiment vos mœurs , et qu'ils respectent votre esprit. Ce que je vous dis là est à la lettre. Comptez sur la véracité de votre ancien et très ancien serviteur. Je me flatte d'accompagner votre amie dans votre château , à quatre lieues de Paris , et de vous y faire ma cour. A M. DE VAUVENARGUES. Décembre. L'état où vous m'apprenez que sont vos yeux a tiré, monsieur, des larmes des miens; et léDigitized by Google

464 ANNÉE 4743. loge funèbre que vous m'avez envoyé a augmenté mon amitié pour vous , en augmentant mon admiration pour cette belle éloquence avec laquelle vous ôtes né. Tout ce que vous dites n'est que trop vrai, en général. Vous en exceptez sans doute l'amitié. C'est elle qui vous a inspiré, et qui a rempli votre âme de ces sentiments qui condamnent le genre humain. Plus les hommes sont méchants, plus la vertu est précieuse; et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus , parce quelle est la première de nos consolations. Voilà la première oraison funèbre que le cœur ait dictée, toutes les autres sont l'ouvrage de la vanité. Vous craignez qu'il n'y ait un peu de déclamation. Il est bien difficile que ce genre d'écrire se garantisse de ce défaut; qui parle long-temps, parle trop sans doute. Je ne connais aucun discours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a son endroit faible; quelle tragédie est sans remplissage, quelle ode sans strophes inutiles? Mais, quand le bon domine, il faut être satisfait; d'ailleurs, ce n'est pas pour le public que vous avez écrit, c'est pour vous, c'est pour le soulagement de votre cœur; le mien est pénétré de l'état où vous êtes. Puissent les belles-lettres vous consoler! elles sont en effet le charme de la vie quand on les cultive pour elles-mêmes, comme elles le méritent; mais, quand on s'en sert comme d'un organe de la renommée, elles se vengent bien de ce qu'on ne leur a pas offert un culte assez pur; elles nous suscitent des ennemis qui persécutent jusqu'au tombeau. Zolle eût été capable de faire tort à Homère vivant. Je sais bien que les Zoïles sont détestés , qu'ils sont méprisés de toute la terre, et c'est là précisément ce qui les rend dangereux. On se trouve compromis, malgré qu'on en ait, avec un homme couvert d'opprobres. Je voudrais, malgré ce que je vous dis là , que votre ouvrage fût public; car, après tout, quel Zoïle pourrait médire de ce que l'amitié, la douleur, et l'éloquence, ont inspiré à un jeune officier; et qui ne serait étonné de voir le génie de M. Bossuet à Prague? Adieu, monsieur; soyez heureux, si les hommes peuvent l'être; je compterai parmi mes beaux jours celui où je pourrai vous revoir. Je suis avec les sentiments les plus tendres, etc. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON , MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. Le Jour de ta Circoncision ms. Monsieur Bon , premier président , Dans vos vers me paraît plaisant ; Mais les Anglais ne le sont guère. Ils descendent assurément De ces aragntt carnassières Dont vous parlez si sagement. Puissent ces méchants iusulairos , Selon leurs coutumes premières , Prendre le soin de s'égorger ! Mais ils

entendent leurs affaires, Et c'est nous qu'ils veulent manger. Vous les en empêcherez bien, monseigneur. Béni soit Apollon, qui vous a inspiré des choses si jolies dont je ne me doutais pas 1 » Pollio et ipse facit nova carmina; pascite laurum,...» Viro., ccl. m, v. 86. Il me semble que vos jolis vers, et encore moins ma chétive prose, ne produiront pas la paix cet hiver. Il vous faudra une bonne année pour accorder les araignées; mais il y a apparence qu'on ne nous gobera pas comme des mouches. Je vous remercie bien de votre confiance; c'est un secret d'état que des vers d'un ministre. Le cardinal de Richelieu en faisait davantage, mais pas si bien. Je vous souhaite la bonne année, monseigneur, et je prends la liberté de vous aimer de tout mon cœur, tout comme si vous n'étiez pas ministre. A M. DE LA CONDAMINE, A LA HATB. Versailles*, le 1 janvier. Votre style, monsieur, n'est point d'un homme de l'autre monde; votre cœur pourrait bien en être; vous vous souvenez de vos amis, et ce n'est pas la mode de cet hémisphère. Il est vrai que vous êtes fait pour être exilé. Il s'en faut bien qu'on vous ait oublié pendant vos dix ans d'absence; on parlait toujours de vous à Paris, tandis que vous étiez sur la montagne de Pichincha. Vous avez dû jouir du plaisir d'occuper de vous les deux* moitiés du globe. Revenez donc vite à Paris, et faites-vous peindre comme M. de Maupertuis, aplatissant la terre d'un côté, tandis qu'il la presse de l'autre; on ne dira plus que la figure du monde passe; vous l'aurez fixée pour jamais. Il est question de vous fixer aussi à la fin, et de venir jouir du fruit de vos travaux, et, surtout, qu'on ne puisse pas dire du succès de votre voyage: Tout leur bien du Pérou n'est que du caquet. Je vous ai écrit plusieurs fois, et, surtout, quand M. Dufay, votre ancien ami et le mien, vivait encore. Que vous trouverez ici d'honnêtes gens de moins et de sottises de plus! que vous trouverez de choses changées! Je me suis fait tant soit peu physicien, pour être plu*

462 CORRESPONDANCE. digne de vous revoir ; mais c'est madame du Châtelet qui mérite toute votre attention, en qualité de sublime géomètre. Elle s'est mise à éclaircir Leibnitz, ce qui était très difficile ; et moi, à embrouiller Newton, ce qui était très aisé ; mais elle a été mieux imprimée que moi ; et l'édition des Éléments de Newton, faite en Hollande, est entièrement ridicule. Gardez-vous bien d'en lire un mot ; j'aurai l'honneur de vous en présenter à Paris une moins mauvaise. Je conçois que vous devez être retenu à La Haye par les agréments de la société ; vous devez être surtout content de notre ministre, M. de La Ville. Vous aurez fait de grands dîners chez M. le général Debrosses ; vous aurez dit des galanteries espagnoles à madame de Saiul-Giilcs. Avez-vous vu mon cher et respectable ami, M. de Podewils, l'envoyé de Prusse ? il était bien malade quand il est arrivé à La Haye, et j'ai peur qu'il n'ait pu jouir du plaisir de vous entrevoir. La Haye est un des endroits de la terre où j'aurais le mieux aimé à vivre ; mais je donne encore la préférence à Paris, où je vous attends avec l'impatience de l'amitié, très indépendante de celle de la curiosité. Vous me trouverez aussi maigre et aussi malade que vous m'avez laissé, et aussi rempli d'attachement pour vous ; je ne vous traite point comme un ami de l'autre monde. Point de compliments. Je reprends avec vous mes anciens errements. Il n'y a point de mille lieues entre nous. Je vous embrasse de tout mon cœur, comme vous le permettiez autrefois. A M. DE VAUVENARGUES. Versatile*, le 7 janvier. Le dernier ouvrage* que vous avez bien voulu m'envoyer, monsieur, est une nouvelle preuve de votre grand goût, dans un siècle où tout me semble un peu petit, et où le faux bel esprit s'est mis à la place du génie. Je crois que si l'on s'est servi du terme d'instinct pour caractériser La Fontaine, ce mot instinct signifiait génie. Le caractère de ce bon homme était si simple, que dans la conversation il n'était guère au-dessus des animaux qu'il faisait parler ; mais, comme poète, il avait un instinct divin, et d'autant plus d'instinct qu'il n'avait que ce talent. L'abeille est admirable, mais c'est dans sa ruche ; hors de là l'abeille n'est qu'une mouche. J'aurais bien des choses à vous dire sur Boileau et sur Molière. Je conviendrais sans doute que les réflexions critiques sur quelques poètes. Molière est inégal dans ses vers, mais je ne conviendrais pas qu'il ait choisi des personnages et des sujets trop bas. Les ridicules fins et déliés dont vous parlez ne sont agréables que pour un petit nombre d'esprits déliés. Il faut au public des traits plus marqués. De

plus , ces ridicules si délicats ne peuvent guère fournir des personnages de théâtre. Un défaut presque imperceptible n'est guère plaisant. Il faut des ridicules forts, des impertinences dans lesquelles il entre de la passion, qui soient propres à l'intrigue. Il faut un joueur , un avare, un jaloux , etc. Je suis d'autant plus frappé de cette vérité , que je suis actuellement occupé d'une fête pour le mariage de M. le Dauphin , dans laquelle il entre une comédie , et je m'aperçois plus que jamais que ce délié , ce fin , ce délicat , qui font le charme de la conversation , ne conviennent guère au théâtre. C'est cette fêle qui m'empêche d'entrer avec vous , monsieur , dans un plus long détail , et de vous soumettre mes idées ; mais rien ne m'empêche de sentir le plaisir que me donnent les vôtres. Je ne prêterai à personne le dernier manuscrit que vous avez eu la bonté de me confier. Je ne * pus refuser le premier à une personne digne d'en être touchée. La singularité frappante de cet ouvrage, en fesant des admirateurs , a fait nécessairement des indiscrets. L'ouvrage a couru. Il est tombé entre les mains de M. de La Bruère , qui , n'en connaissant pas l'auteur , a voulu , diton, en enrichir son Mercure. Ce M. de La Bruère est un homme de mérite et de goût. Il faudra que vous lui pardonniez. Il n'aura pas toujours de pareils présents à faire au public. J'ai voulu en arrêter l'impression, mais on m'a dit qu'il n'en était plus temps. Avalez , je vous en prie , ce petit dégoût , si vous haïssez la gloire. Votre état me touche à mesure que je vois les productions de votre esprit si vrai , si naturel, si facile , et quelquefois si sublime. Qu'il serve à vous consoler , comme il servira à me charmer. Conservez - moi une amitié que vous devez à celle que vous m'avez inspirée. Adieu , monsieur ; je vous embrasse tendrement. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Parti , ce lundi. Voici un prologue, voici des mémoires justificatifs , voici des consultations ; ayez surtout la bonté de me répondre sur le feu d'artifice. Me suis-je trompé? cette idée ne fournit-elle pas ua spectacle plein de galanterie , de magnificence , et de nouveauté? Je ne vois plus qu'un étang; on m'a enfourné dans une bouffonnerie , dont j'ai Digitized by Google

463 ANNÉE 4743. peur de ne me pas lirer. Je travaille avec un dégoût extrême ; je ne suis soutenu que par vos bontés. Dites à M. de Solar que ni Virgile ni le Tasse n'ont été improvisatori ; on ne fait sur-le-champ que des choses médiocres tout au plus. Ce goût improvisarc est le sceau de la barbarie chez les Italiens. Voilà nos troubadours ressuscités. Vous buvez , mon adorable ange , la dernière bouteille de mon vin ; mais je me flatte que je ferai à Cirey une bonne cuvée , cet été et que je vous fournirai encore un petit tonneau pour l'hiver. Pardon , je comptais vous faire ma petite cour ce malin ; je ne sais si je serai assez heureux pour voir mes deux anges. Empêchez bien La Noue d'être fâché , car , en vérité , il ne doit pas l'être. La Noue Orosmane ! ah ! A propos , mon divin ange , je n'ai pas cru qu'il fût du respect de vous prier d'honorer de votre présence notre orgie d'histrions ; mais si vous étiez assez humain pour nous faire cet honneur , vous nous causeriez le plus grand plaisir. Nous nous réserverons toujours pour le beau jour. Mais si , par exemple , madame d'Argental voulait alors nous honorer de sa présence , avec quelqu'une de ses amies , j'en écrirais sur-le-champ au tyran duc de Richelieu , et je répondrais bien que ce sultan recevrait dans son sérail de telles odalisques. Si madame d'Argental veut venir entendre de très belle musique , il ne tient donc qu'à elle. Je vais à bon compte la mettre sur la liste ; et , quand elle se présentera , ou lui ouvrira les deux battants. Encore un mot. Si ces anges , qui tiennent une si bonne maison , veulent donner à souper mercredi à madame Newton-pompon du Châtelet , on attend leurs ordres pour s'arranger , et on baise le bout de leurs ailes. Je m'arrange très bien de les aimer à la fureur ; écoutez , chers anges , pourquoi donc êtes-vous si aimables ? A M. DE CIDEVILLE. A Versailles , le 31 janvier. Mon aimable ami, je suis un barbare qui n'écris point, ou qui n'écris qu'en vile proie ; vos vers font mon plaisir et ma confusion. Mais ne plaindrezvous pas un pauvre diable qui est bouffon du roi à cinquante ans, et qui est plus embarrassé avec les musiciens, les décorateurs, les comédiens, les comédiennes , les chanteurs , les danseurs , que ne le seront les huit ou neuf électeurs pour se faire un César allemand ? Je cours de Paris à Versailles, je fais des vers en chaise de poste. Il faut louer le roi hautement , madame la dauphine finement, la famille royale doucement, contenter la cour , ne pas déplaire à la ville. O qu'il est plus doux mille fois De consacrer son harmonie A la tendre amitié dont le saint nœud nous lie ! Qu'il vaut mieux obéir aux lois De son cœur et de son génie

, Que de travailler pour des rois! Bonjour , mon cher et ancien ami ; je cours à Paris pour une répétition , je reviens pour une décoration. Je vous attends pour me consoler et pour me juger. Que n'êles-vous venu pour m'aider ! Adieu ; je vous aime autant que j'écris peu . V . A M. LE MARQUIS D'ARGENSON. Le 8 février. Je vous renvoie , monseigneur , le manuscrit que vous avez bien voulu me confier. L'auteur n'a pas la courte baleine s'il prononce , sans respirer , ses périodes. C'est un peu se moquer du monde que de dire que ce duc co-régent » n'aurait pas où reposer son chef, s'il devenait veuf; il aurait l'administration des pays héréditaires de la maison d'Autriche , jusqu'à la majorité du doc, qui serait bientôt roi des Romains. Je suis sûr que vous direz de meilleures raisons aux électeurs. Je suis bien fâché contre la Princesse de Nut'arrrc. qui m'empêche de vous faire ma cour. M. Racine fut moins protégé par MM. Colbert et Seignelai que je ne le suis par vous. Si j'avais autant de mérite que de sensibilité, je serais en belle passe. La charge de gentilhomme ordinaire ne vaquant presque jamais , et cet agrément n'étant qu'un agrément , on y peut ajouter la petite place d'historiographe; et, au lieu de la pension attachée à cette historiographie , je ne demande qu'un rétablissement de quatre cents livres. Tout cela me paraît modeste , et M. Orry en juge de même. Il consent à toutes ces guenilles. Daignez achever votre ouvrage , monseigneur , et vous aboucher avec M. de Maurepas. Je compte avoir l'honneur de vous remercier incessamment, et de vous renouveler mes très tendres respects et ma vive reconnaissance. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Versailles, le *5 février. La cour de France ressemble à une ruche d'abeilles , ou y bourdonne autour du roi. Il y avait plus de bruit à la première représentation * qu'au ' François-Etienne de Lorraine, grand-duc de Toscane, depuis empereur d'Allemagne sous le nom de François i«, père de Joseph II * La Princesse de Navarre.

CORRESPONDANCE. 464 parterre de la Comédie ; cependant le roi a été très content. Je ne me suis mêlé que de lui plaire. Sa protection et l'amitié de M. et de madame d'Argental, voilà l'objet de mes désirs et de mes soins ; le reste m'est très indifférent, et on peut faire à l'Opéra toutes les sottises qu'on voudra, sans que je m'en mêle. Mon ouvrage est décent, il a plu sans être flatteur. Le roi m'en sait gré. Les Mirepoix ne peuvent me nuire. Que me faut-il de plus? Il y aurait cent tracasseries à essayer si je voulais empêcher qu'on rejouât l'opéra de Rameau. Je n'en veux aucune, je ne veux que revenir vous faire ma cour ; mais je vous avertis que madame du Châtelet veut être du voyage. Je suis comme les jésuites, je ne marche point seul. Vous sentez bien que n'étant qu'un accident, et madame du Châtelet étant en soi-même, je ne peux me séparer d'elle sans être anéanti.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Mon cher ange gardien, vous ne réussissez qu'à vous faire adorer et à me faire trembler; mais il sera bien difficile que vous puissiez empêcher qu'on ne hasarde la petite pièce avec Jules César. On ne ferait jamais rien dans ce monde, dans aucun genre, si on ne hasardait pas un peu. Pourvu que je ne risque point de perdre votre estime et votre amitié, et celle de madame d'Argental, je peux hasarder tout le reste; car qu'est-ce que le reste ? Le roi m'a accordé verbalement la première charge vacante de gentilhomme ordinaire de sa chambre, et, par brevet, la place d'historiographe, avec deux mille francs d'appointement. Me voilà engagé d'honneur à écrire des anecdotes ; mais je n'écirai rien, et je ne gagnerai pas mes gages. Adieu, ange de paix ; ne soyez pas un ange de mauvais augure ; vous n'êtes fait que pour annoncer le bonheur. Songez, je vous prie, à faire en sorte que je ne sois pas brouillé avec M. le duc d'Anmont parce que La Noue ressemble au petit singe de la cheminée de madame de Tencin. Sub umbra alarum tuarunt.

A M. DE CIDEVILLE. A Versailles, le 7 mars. Je compte, mon cher ami, vous apporter ces sottises de commande dès que je serai à Paris. Je m'en ferais à présent une grosse affaire avec vingt messieurs en charge, si je donnais le moindre intérêt à Oatlamis. K, ordre au sieur Raliard, imprimeur des ballets du roi très chrétien. Chacun a ici son droit ; il n'y a que les arts et les talents qui n'en ont point ; mais j'ai des droits qui valent mieux que tous ceux des premières charges de la couronne ; ce sont ceux que j'ai sur votre cœur. Vous ne sauriez croire l'impatience que j'ai de vous embrasser. Voltaire.

A M. DE VAUVENARGUES. A Versailles*, ce 5 avril Vous pourriez, monsieur, me

dire comme Horace : « Sic raro scribis , ut toto non quater anno. Ho»., lib. u, sat. m,v. t. Ce ne serait pas la seule ressemblance que vous auriez avec ce sage aimable. Il a pensé quelquefois comme vous dans ses vers ; mais il me semble que son cœur n'était pas si sensible que le vôtre. C'est cette extrême sensibilité que j'aime ; sans elle vous n'auriez point fait cette belle oraison funèbre dictée par l'éloquence et la tendre amitié. La première façon dont vous l'aviez commencée me paraît sans comparaison plus touchante , plus pathétique , que la seconde ; il n'y aurait seulement qu'à en adoucir quelques traits , et à ne pas comprendre tous les hommes dans le portrait funeste que vous en faites ; il y a sans doute de belles âmes , et qui pleurent leurs amis avec des larmes véritables. N'en êtes- vous pas une preuve bien frappante , et croyez-vous être assez malheureux pour être le seul qui soyez sensible ? Ne parlons plus de La Fontaine ; qu'importe qu'en plaisantant on ait donné le nom d'instinct au talent singulier d'un homme qui avait toujours vécu à l'aventure , qui pensait et parlait en enfant sur toutes les choses de la vie , et qui était si loin d'être philosophe ? Ce qui me charme surtout de vos réflexions , monsieur , et de tout ce que vous voulez bien me communiquer , c'est cet amour si vrai que vous témoignez pour les beaux-arts ; c'est ce goût vif et délicat qui se manifeste dans toutes vos expressions. Venez donc à Paris ; j'y profiterai avec assiduité de votre séjour. Vous serez peut-être étonné de recevoir une lettre de moi , datée de Versailles. La cour ne semblait guère faite pour moi ; mais les grâces que le roi m'a faites m'y arrêtent , et j'y suis à présent plus par reconnaissance que par intérêt. Le roi part , dit-on , les premiers jours du mois prochain , pour aller nous donner la paix , à force de victoires. Vous avez renoncé à ce raétier,qui Digitized b/ Google

ANNÉE *743. demande un corps plus robuste que le vôtre , et un esprit peu philosophique ; c'est bien assez d'y avoir consacré vos plus belles années. Employez , monsieur , le reste de votre vie à vous rendre heureux, et songez que vous contribuerez à mon bonheur quand vous m'honorerez de votre commerce , dont je sens tout le prix. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON , MIN13TR8 DSS AFFAIRES ÉTRANGÈRES. Le t6 avril. Je cours à Châlons avec madame du Châtelet pour assister à la petite- vérole de son fils , car c est tout ce qu on peut y faire ; on n'est que spectateur de la tyrannie ignorante des médecins. Guérissez la maladie épidémique de l'Europe ; empêchez les araignées de se manger, et conservez-moi vos bontés. J espère revenir avant que vous partiez pour aller faire la paix , k la tête des armées. Adieu , monseigneur ; personne ne s'intéressera jamais k votre gloire et k votre bonheur autant que votre très ancien serviteur. 465 Si cela contiue, le bel emploi que celui d'historiographe ! Mon tendre attachement pour vous fait ma consolation. P. 5. J apprends que tous ces écrits qui par parenthèse , sont de faibles armes quand on est battu , pour donner l'exclusion au grand-duc, ne font point un bon effet en Allemagne. On y sent trop que ce sont des Français qui parlent. Il me semble qu'un air plus impartial réussirait mieux, et qu'un bon Allemand , qui déplorerait de tout son cœur les calamités de sa pesante patrie , ferait une impression tout autre sur les esprits. Pardon ; je soumets mon petit doute k vos lumières , et je vous rends compte simplement de ce qu'on m'écrit. Il ne m'est rien revenu de mon correspondant, qu'une prière du roi de Prusse k la reine de Hongrie de ne point prendre ses vaisseaux sur Elbe. Ses vaisseaux sont des bateaux ; mais gare que le roi de Prusse ne fasse d'autres prières ! A M. LE MARQUIS DE VALORI. A M. DUCLOS. Avril. f t J en ai déjà lu cent cinquante pages « ; mais faut sortir pour souper ; je m'arrête k ces mots « Ce brave Huniade Corvin , surnommé le * reur des Turcs, avait été le défenseur de « Hongrie, dont Ladislas n'avait été que le roi. Courage; il n'appartient qu'aux philosophes d'incrimer l'histoire. En vous remerciant bien tendrement, monsieur, d'un présent qui m'est bien cher , et qui me le serait quand même vous n'en seriez pas. Je passe k votre porte pour vous dire combien je vous aime , combien je vous estime , et à quel point je vous suis obligé; et j'ai écrit dans la crainte de ne pas vous troubler. Bonsoir , Saliuste. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, m*UTRB DBS AFFAIRES ÉTRANGÈRES. A Paris » , ce » avril Je tremble

que nos tristes aventures en Bavière ne déterminent le roi de Prusse à faire une seconde paix. Vous êtes , monseigneur , dans des circonstances bien critiques, et nous aussi. 1 De l Histoire de Louis XI- K. 41. A Pari», le !«r mai tiu. Vous achevez mon bonheur, monsieur, par nnterôt que vous daignez y prendre; c'est le comble de la séduction de parler le langage de la poésie , pour me rendre encore plus sensible aux grâces que le roi m'a faites. Modeste et Généreux , Louis nous fait chérir Et sa personne et son empire. Que ne puis-je le peindre aux siècles à venir ! Mais il faudrait savoir écrire Comme vous savez le servir. Je sens tout le prix de la coquetterie que vous me faites en m'envoyant les vers de M. Darget ; ce doit être un grand agrément pour vous d avoir un homme qui écrit si 'joliment ; mais permettez que je le félicite aussi d'être auprès de vous. Ses vers et votre prose me donnent bien de la vanité. Apollon chez Admète autrefois fut berger ; Chez Valori je le vois secrétaire; Il peut se déguiser et ne saurait changer, On le connaît à l'art de plaire. J'ai reçu un peu tard votre charmante lettre; 1. d Argenson me l'avait envoyée k Cbàlons , où j'avais suivi madame du Châtelet, qui y avait gardé monsieur son fils malade de la petite-vérole. La lettre m'a été renvoyée aujourd'hui k Paris ; elle me flatte trop pour que je tarde k y repondre. Je vous suis fort obligé d'avoir bien 50

CORRESPONDANCE. 4C6 voulu parler de moi au roi de Prusse ; il doit «Mre d'autant plus sensible h ma petite fortune , que les bontés dont il m'honore n'ont pas peu servi à déterminer celles du roi notre maître. M. de Maupertuis quitte la France pour Berlin. On ne peut en effet quitter notre cour que pour celle où vous ôtes ; mais enün tout le monde ne peut pas quitter la France , et il faut bien que les beaux-arts se partagent. D'ailleurs M. de Maupertuis a de la santé , et je suis plus inGrme que jamais ; les grands voyages me sont interdits comme les grands plaisirs. Vous qui avez de la sauté , monsieur , vous allez probablement en Silésie , tandis que M. d'Argenson va en Flandre; chacun de vous sera auprès d'un héros. Puissent ces deux héros nous donner bientôt la paix dont l'Allemagne et l'Auglelcrre ont plus besoin que nous! Je n'aurai pas la consolation de revoir M. d'Argenson avant son départ; il faut s'immoler au préjugé qui m'exclut de Versailles pour quarante jours , parce que j'ai vu un malade à quarante lieues. Ce n'est pas le premier mal que les préjugés m'ont fait. Je vous supplie , monsieur , d'ajouter a vos bontés celle de me conserver dans le souvenir de la cour de Berlin , qui me sera toujours bien chère. Daignez ne me point oublier auprès de MM. de Podewils et de Borck : vous avez sans doute l'aimable M. de Kaiscrling ; comment se porte le philosophe mon cher Isaac , et comment suis-je avec lui? Il me semble que je serai toujours très bien auprès de ceux que vous aimez , et je compte sur votre protection : j'ose ici joindre mes vœux pour la santé des reines et de toute la famille royale. Adieu , monsieur , aimez un peu Voltaire. A M. L'ABBÉ DE VALOR¹. Parti , le 3 mai. Les faveurs des rois et des papes, monsieur, ne valent pas celles de l'amitié. Vous savez si la vôtre m'est chère. J'ai reçu , presque le même jour , votre lettre et celle de M. votre frère. Je suis bien glorieux de n'ôtre pas oublié de deux hommes à qui j'ai voué un si grand attachement ; mais vous m'avouerez , monsieur , que vous devez m'aimer un peu davantage depuis que le Saint-Père me donne des bénédictions. Sa sainteté a pensé comme vous sur Mahomet. C'est qu'elle n'a point été séduite par des convulsionnaires. On éprouve des injustices dans sa patrie ; mais les étrangers jugent sans passion , et un pape est au-dessus des passions. Je suis fort joliment avec sa sainteté. C'est à présent aux dévots à me demander ma protection pour ce monde-ci et pour l'autre. Vous allez voir, monsieur, grande compagnie à Lille. Le roi va délivrer les Hollandais du soin pénible de garder les places de la barrière. On prétend aussi qu'il

délivrera l'ancien évêque de Mirepoix de la tentation où il est tous les jours de mal choisir entre les serviteurs de Dieu , et qu'il ira achever l'œuvre de sa sanctification dans son abbaye de Corbic. Il y fera faire pénitence aux moines. C'est un homme fait, b ce qu'on dit, pour le ciel , car il déplaît souverainement au monde. J'ai répondu un peu plus tard , monsieur , b votre aimable lettre , mais elle m'a été rendue fort tard. Elle a été a Chatons, où j'avais suivi madame du Châtelet , qui a gardé M. son fils malade de la petite-vérole. Les préjugés de ce monde, qui ne font jamais que du mal , m'empêchent de voir votre ami M. d'Argenson. Vous aurez probablement , a Lille , le plaisir que je regrette. Puisse-t-il en revenir bien vite avec le rameau d'olivier ! Il n'y a jamais eu , de tous les côtés , moins de raison de faire la guerre. Tout le monde a besoin de la paix , et cependant on se bat. Je voudrais bien que l'historiographe pût dire : Les princes furent sages en 1743. Vous savez que le roi , en m'accordant cette place , m'a daigné promettre la première vacante de gentilhomme ordinaire. Je suis comblé de ses bontés. Adieu , monsieur ; madame du Châtelet vous fait mille compliments ; recevez , avec toute votre famille , mes plus tendres respects. Voltaire. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON , MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, A VERSAILLES A Paris, ce 3 mai. Eh bien! il faudra donc vous laisser partir sans avoir la consolation de vous voir. Partez donc ; mais revenez avec le rameau d'olivier , et que le roi vous donne le rameau d'or ; car, cri vérité , vous n'êtes pas payé pour la peine que vous prenez. Vous avez eu trop de scrupule en craignant d'écrire un petit mot b M. l'abbé de Canillac. Je vous avertis que je suis très bien avec le pape , et que M. l'abbé de Canillac fera sa cour , en disant au saint-père que je lis ses ouvrages , et que je suis au rang de ses admirateurs comme de ses brebis. Chargez-vous , je vous en supplie , de cette importante négociation. Je vous réponds que je serai un petit favori de Rome , sans que nos cardinaux y aient contribué. Que dites-vous , monseigneur , de la princesse

Digitized by Google

ANNÉE <1745. royale de Suède , qui me prie de faire uu petit voyage à Stockholm , comme on prie à souper à la campagne? H faut être Maupertuis pour aller ainsi courir dans le Nord. Je reste en France , où je me trouverais encore mieux si madame du Châtelet se mettait à dîner avec vous. J'ai une grâce à vous demander pour ce pays du Nord ; c'est de permettre que je vous adresse en Flandre un paquet pour M. d'Alion. Ce sont des livres que j'envoie à l'académie de Pétersbourg, et des flagorneries pour la czarine. Adieu, monseigneur; je vous souhaite de la santé et la paix ; et je vous suis attaché, comme vous savez, pour la vie. LETTRE DU ROI A LA CZARINE, POUR LE PROJET nE PAIX. (MINUTÉE ni LA MAIN DS VOLT AIR K ' .) Le dessein magnanime que votre majesté a conçu d'être la médiatrice des puissances qui sont en guerre est digne do votre grand cœur, et touche sensiblement le mien. C'est un nouveau sujet de vous admirer; tous les princes vous en doivent des remerclments , et j'en dois d'autant plus à votre majesté, que je vois mes désirs les plus chers secondés par les vôtres. Je peux vous jurer, madame , que je n'ai jamais eu les armes à la main que dans des vues de paix, et mes succès n'ont servi qu'à fortifier ces sentiments, que les revers seuls auraient pu rendre moins vifs peut-être. Je vois avec joie que la souveraine à qui je devais le plus d'estime veut être la bienfaitrice des nations. Les rois ne peuvent aspirer chez euxqu'à la gloire de faire la félicité de leurs sujets; vous ferez celle des rois et de leurs peuples. Les vôtres, madame, en voyant que vous travaillez au bonheur des autres, sentiront augmenter, s'il se peut, leur vénération pour leur souveraine ; et votre règne en sera plus heureux quand les acclamations de l'Europe redoubleront les bénédictions qu'on vous donne dans vœ états. Non seulement , madame , j'accepte avec une vive reconnaissance cette médiation glorieuse, mais plus la guerre est heureuse pour moi, plus je vous j conjure d'employer tous vos bons offices pour la terminer. Mes peuples, que j'aime, et dont je me flatte d'être aimé, vous devront la conservation ' d'Argenson, comme on te voit, mettait à profit rarafUtf de Voltaire. Lee gens de lettres Ignoraient ces particularités: quelques-uns d'eux auraient eu la sottise d'en être Jaloux ; et la haine secrète que l'on portait , moins A sa personne qu'à sa gloire, en efil redoublé- (firole de Pallssoi.) 467 du sang qu'ils sont toujours prêts à répandre pour ma cause. Commencez et achevez ce grand ouvrage , qui vous couvrira d une gloire immortelle. Ne vous bornez point, madame, aux simples propositions dictées par votre âme

généreuse ; aplanissez tous les obstacles, et soyez sûre de n'en trouver aucun dans moi. Tous les autres princes doivent concourir, sans doute, à ce noble projet. L'humanité , les malheurs de tant de provinces, le respect qu'ils ont pour vos vertus, les engagera à vous déférer avec empressement ce titre de médiatrice de l'Europe, le plus beau qu'une tête couronnée puisse obtenir et le seul qui pouvait manquer à votre gloire. Mais aucun d'eux ne sentira mieux que moi le prix que votre personne y ajoute , ni quel est le bonheur de vous devoir ce que tous les souverains doivent désirer le plus. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. Ce 9 mai. Que Dieu récompense la reine ou l'impératrice de toutes les Russies, et vous, ange de la paix ! Je n'ose écrire sans être sous vos yeux ; je crains de dire trop ou trop peu, et de ne pas m'ajuster. Je compte venir demain à Versailles me mettre au rang de vos secrétaires. En vous remerciant, monseigneur, de la bonté que vous avez pour le plus pacifique des humains, et celui qui vous est dévoué avec le plus de tendresse. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. Jeudi 13, à 11 heures du soir'. Ah ! le bel emploi pour votre historien ! il y a trois cents ans que les rois de France n'ont rien fait de si glorieux. Je suis fou de joie. Bonsoir, monseigneur. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. Le 10 de mai , au soir. Vous m'avez écrit, monseigneur, une lettre telle que madame de Sévigné l'eût faite , si elle s'était trouvée au milieu d'une bataille. Je viens de donner bataille aussi , et j'ai eu plus de peine à chanter la victoire *, que le roi à la remporter. * Cette lettre fut écrite à la première nouvelle de la victoire de Fontenoy. K. * Le Poëme de Fontenoy K.

CORRESPONDANCE. 4CS M. Bayard do Richelieu vous dira le reste. Vous verrez que le nom de d'Argenson n'est pas oublié. En vérité, vous me rendez ce nom bien cher; les deux frères le rendront bien glorieux. Adieu, monseigneur; j'ai la fièvre à force d'avoir embouché la trompette. Je vous adore. AM. LE MARQUIS D'ARGENSON, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. Ce sc mai. Tenez, monseigneur, je n'en peux plus; voilà tout ce que j'ai pu tirer de mon cerveau , en passant la journée à chercher des anecdotes , et la nuit à rimailleur. On en fera demain une quatrième édition. J'ai rendu justice ; et on a pour moi , cette fois-ci , quelque indulgence. Je vous remercie des faveurs du saint -père ; je me flatte qu'il n'y aura pas là-bas conflit de ministère; s'il y en avait, je demeurerais entre deux médailles le cul à terre. Le fait est qu'à Rome, comme ailleurs, ou est jaloux de sa besace. Je me recommande à Dieu et à vous , et j'attendrai les bénédictions paternelles sans me remuer. Le roi est-il content de ma petite drôlerie? Je suis à vos ordres à jamais. P. S. Autre paquet de Batailles de Fontenoi. Permettez, monseigneur, que tout cela soit sous vos auspices, et que j'aie encore l'honneur d'en envoyer beaucoup, par votre protection, dans les pays étrangers ; ce sont des réponses aux gazeliers et aux journalistes de Hollande. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. A Paris, le 10 mai. Malgré l'envie , ceci a du débit. Seriez-vous mal reçu, monseigneur, à dire au roi qu'en dix jours de temps, il y a eu cinq éditions de sa gloire? N'oubliez pas, je vous en prie, cette petite manœuvre de cour. Je croyais monsieur votre fils à Paris; point du tout, il instrumente avec vous. A-t-il vu la bataille ? il se serait mis avec son cousin à la tête des moutons de Berri. Je le supplie de lire cette cinquième édition, la plus correcte de toutes, la plus ample, et la plus honnête. J'en envoie de cette fournée à je ne sais combien de têtes couronnées. Vous permettez bien, suivant votre bonté ordinaire, que j'en mette quelques unes sous votre couvert, aux Valori, aux Aunillon, aux La Ville, à tous ceux qui auraient été honnis en pays étranger si nous avions été battus. J'en envoie à M. l'abbé de Canillac, et je le remercie de ses bontés , que je vous dois. Mais j'ai bien peur que M. l'abbé de Tolignan et le cardinal Aquaviva ne soient fâchés qu'on leur souffle une négociation ; je veux avoir mes médailles papales, et je vous supplie que M. l'abbé de Canillac traite cette grande affaire avec sa très grande prudence. Adieu, monseigneur; triomphez, et revenez avec le rameau d'olivier. A M. DE

C1DEVILLE. 30 mai. Vos vers sont charmants, mon très cher ami ; c'est à eux cl non aux miens que je devrai cette belle fumée après laquelle on court. Permettezmoi donc la vanité de les faire imprimer. Les encouragements que vous me donnez me font plus de plaisir que vos beaux vers n'humilient les miens. Bonjour; la tête me tourne; je ne sais comment faire avec les dames, qui veulent que je loue leurs cousins et leurs greluchons. On me traite comme un ministre ; je fais des mécontents. Quant au maréchal de Noailles , il a été très satisfait, et c'est lui qui a fait au roi la lecture de l'ouvrage. Il n'y a personne à l'armée qui n'ait senti combien il était délicat de parler de M. le maréchal de Noailles , l'ancien du maréchal de Saxe, et n'ayant pas le commandement. Les deux vers qui expriment qu'il n'est point jaloux, et qu'il ne regarde que l'intérêt de la France, sont un petit trait de politique, si ce n'en est pas un de poésie ; et ce sont précisément ces vérités qui donnent à penser à un lecteur judicieux. Ces traits si éloignés des lieux communs, et ces allusions aux faits qu'on ne doit pas dire hautement, mais qu'on doit faire entendre, ce sont là, dis-je, ces jietites finesses qui plaisent aux hommes comme vous, et qui échappent à ceux qui ne sont que gens de lettres. Bonsoir; je suis excédé. Je vous embrasse tendrement. V. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. Le 30 mai. Au milieu des énormes paquets dont je vous accable, pour la gloire du roi mon maître , ou pour son ennui, il faut, s'il vous plaît, monseigneur, que j'éclaircisse ma petite affaire avec le pape, l a voici : Digitized by Google

A MISEE 1745. . 469 Vous savez que les boules de mademoiselle du 1 bil m'ont valu les bons offices de l'abbé de Tolignan, cl que M. l'abbé de Tolignau m'a valu un j)ctit compliment de la part de sa sainteté, sans que cette sainte négociation passât par d'autres mains. Vous vous souvenez peut-être qu'il y a près de deux mois, l'envie me prit d'avoir quelque marque de la bienveillance papale qui pût me faire honneur eu ce monde-ci et dans l'autre. J'eus l'honneur de vous communiquer cette grande idée ; mais vous me dites qu'il n'était guère possible de mêler ainsi les choses célestes aux politiques. Sur-le-champ j'allai trouver mademoiselle du Thil, qui a été pour moi lurris ebumea, fœderis area etc., et elle médit qu'elle essaierait si l'abbé de Tolignan aurait assez de crédit encore pour obtenir de sa sainteté deux médailles qui vaudraient pour moi deux évêchés. Nouvelles coquetteries de ma part avec le pape; je lis ses livres, j'en fais un petit extrait; je versifie, et le pape devient mon protecteur in pctio. • Je vous mande tout cela il y a trois semaines, et je vous écris que M. l'abbé de Canillac ferait très bien sa cour eu parlant de moi à sa sainteté ; mais je ne parle point de médailles. Alors il vous revient en mémoire que j'avais eu grande envie du portrait du saint- père, et vous en écrivez à M. l'abbé de Canillac. Fendant ce tcmps-là qu'arrive-t-il? Le pape, le très saint, le très aimable, donne deux grosses médailles pour moi aM. l'abbé de Tolignan ; et le maître de la chambre m'écrit de la part de sa sainteté. L'abbé de Tolignan a en poche médailles et lettres, et les enverra quand et comine il pourra. A peine M. de Tolignan est-il muni de ces divins portraits, que M. de Canillac va en demander pour moi au saint-père. Il me paraît que sa sainteté a l'esprit présent et plaisant ; elle ne veut pas dire au ministre de France : Mon su, un altro a le medaglie ; mais elle lui dit qu'a la SaintPierre il en aura de plus grosses. Vous recevrez, monseigneur, la lettre de l'abbé de Canillac, qui vous mande cette pantalonnade du pape tout sérieusement ; et mademoiselle du Thil reçoit la lettre de M. l'abbé de Tolignan, qui lui mande la chose comme elle est. Est-ce assez parler de deux médailles ? Non vraiment, monseigneur; il faut que je réussisse dans ma négociation, car elle va plus loin que vous ne pensez, et vous n'êlcs pas au bout. Le grand point est donc que M. l'abbé de Canillac ne souffle pas la négociation 'a l'abbé de Tolignan , parce qu' alors il se pourrait faire que tout échouât. Je vous supplie donc d'écrire tout simplement 'a votre ministre romain que le poids de marc ne fait rien 'a ces médailles, qu'il vous fera plaisir de me protéger

dans l'occasion, que l'abbé de Tolignan étant mon ami depuis longtemps, il n'est pas étonnant qu'il m'ait servi, et que vous le priiez d'aider l'abbé de Tolignan dans cette affaire, etc. , etc. , etc. Moyennant ce tour très simple et très vrai, il n'y aura point de tracasserie ; j'aurai mes médailles ; tout le monde sera content, et je vous aurai la plus grande obligation du monde. Pardonnez-moi. Comment peut-on écrire quatre pages sur ces balivernes ! Cela est honteux. P. S. A force de bonté, vous devenez mon bureau d'adresse. Pardon, monseigneur ; mais la princesse de Suède est plus jolie que le pape ; elle m'a envoyé son portrait, et je n'ai pas encore celui du saint-père ; ainsi permettez que je mette sous votre protection cet énorme paquet , en attendant que j'aie l'honneur de vous en dépêcher d'autres pour la famille. Prenez la citadelle, prenez-en cent, et revenez l'arbitre de la paix.

A M. DE CIDEVILLE. Jeudi après minuit , 3 mai. Mon cher ami , j'apprends , en arrivant , que votre amitié vous a conduit ici pour avertir madame du Châtelet des belles critiques que l'on fait. Quant au maréchal de Saxe, voici ce qu'il écrit h madame du Châtelet : a Le roi en a été très « content, et même il m'a dit que l'ouvrage u'é« tait pas susceptible de critique. » Vous sentez bien qu'après cela je dois penser que le roi est le meilleur et le plus grand connaisseur de son royaume.

A M. LE COMTE ALGAROTTI, k BBRll*. PariRi , 4 glugno. Mi lusingava, caro mio ed illustrissimo amico , d'aver ricuperata la mia sanità , e gia ero tutto apparccchiato a seguire il mio rè in Fiandra. Forsc avrei avuto, o almen creduto avéré la forza di fare un più grau viaggio, e di vedervi ancora una volta nella corle dell' Augusto moderno , ed avrei detto : Quivi il famoso Egon di lauro adorno Vidi poi d'ostro , e di virtu pur setnpres ; Sicchè Febo sembrava; ond' iodevoto Al suo uonie sacrai la cetra e 'l core. Ma sono ricaduto, e cosi irapasso la mia mi

4T0 CORRESPONDANCE. sera vita Ira alcuni raggi di sanità, e più notti di dolori e di svogliatezza. Vivete pur felice voi, a cui la natura diede ciò che aveva concesso a Tibulio: « Gratis , fama , vale ludo contingit abunde. Hor., lib. x, ep. iv, v. 10. Vivete tra il gran Federigo , ed il filosofo Maupertuis; non sarete mai per dire come Marini : Tutto fei, nulla fui; per cangiar foco, Stalo, vila, pensier, costumi , e loco; Mai non cangio fortuna. La vostra fortuna è degna di voi , e la mia sarebbe mollo innalzata sopra il mio merito, e mi sarebbe troppo felice , se questa madrigna di natura non avesse mescolato il suo veleno con tante dolcezze. Farete voi , good sir. La marchesa Newton vous fait les plus sincères compliments; permettez-moi de vous supplier de faire les miens à ceux qui daignent se souvenir un peu de moi à Berlin. A M. DE CIDEVILLE. Mercredi matin , 9 juin. Après avoir travaillé toute la nuit, mon cher ami , à mériter vos éloges et votre amitié par les efforts que je fais, après avoir poussé notre Bataille jusqu'à près de trois cents vers, y avoir jeté un peu de poésie , fait un Discours préliminaire, et ayant surtout profité de vos avis, il faut prendre du café; et c'est en le prenant que je rends compte de tout ce que je fais. Je viens de recevoir du roi la permission de faire imprimer l'épître dédicatoire dont je lui avais envoyé le modèle. Il faut courir chez l'imprimeur; j'y serai jusqu'à une heure précise. Si vous étiez assez aimable pour vous y rendre, vous m'y donneriez de nouveaux conseils , et je vous aurais de nouvelles obligations. Je partirai ensuite pour Champs. Est-ce que je n'aurai jamais le plaisir de passer quelques jours tranquillement avec vous à la campagne ? Venez chez Prault, quai de Gèvres, je vous en prie ; j'ai beaucoup à vous parler. Je ne crois pas que la petite satire du chevalier de Saint-Michel, qui, en style d'huissier-priseur, prétend que j'adjuge les lauriers selon mon caprice, plaise beaucoup à M. de Richelieu, à MM. de Luxembourg , de Soubise , d'Aïen , etc. , etc. , et à tous ceux que j'ai mis dans mes caquets. Ils m'ont tous fait l'honneur de me remercier , mais je ne pense pas qu'ils le remercient. Sa majesté a entre les mains tout mon ouvrage; elle daigne en être contente. Je souhaite que vous le soyez. Je vous embrasse tendrement , et j'attends vos vers avec plus d'impatience que l'édition des miens. Votre éternel ami , etc. Voltaire. A M. LE PRESIDENT HENAÛLT. Ce 13, 14 et 15 juin. Rival heureux de Salluste et d'Horace , Vous savez peindre , orner la vérité. Je n'ai montré qu'une impuissante audace Dans ce combat que ma muse a chahuté. J'ai crayonné pour le moment qui passe, Et vous gravez

pour la postérité. Soyez comme le roi, soyez indulgent. J'avais mandé à M. le maréchal de Noailles que j'offrais un petit tribut, que c'était là un bien petit monument de la gloire du roi. Il m'a fait l'honneur de m'écrire que le roi avait dit que j'avais tort, que ce n'était pas un petit monument. Je souhaite que l'ouvrage ne soit pas médiocre, puisqu'il a été honoré de vos avis, et qu'il est consacré à la gloire de vos amis et de vos parents. Voilà la sixième édition de Paris, conforme à la septième de Lille. L'importance du sujet l'a emporté sur la faiblesse du poème. Il n'y a guère de ville du royaume où il n'en ait été fait une édition. Mais, mon respectable Pollion, mon cher Mécène, votre santé m'intéresse plus que les lauriers des héros et les presses des imprimeurs. Vous vivrez dans les siècles à venir : puissent les eaux de Plombières vous faire vivre long-temps pour ce grand nombre d'honnêtes gens qui vous chérissent, pour le public qui vous estime, mais surtout pour vous ! Que les eaux soient pour vous la fontaine de Jouvence ! Je vais passer de tout le tracassé que m'a donné cette belle victoire à celui d'une nouvelle fête ; mais je la ferai dans mon goût, dans le goût noble et convenable aux grandes choses qu'il faut exprimer ou faire entendre. On ne me forcera plus à m'abaisser au Morillo. Allons nous délasser à voir d'autres procès. Racine, les Plaideurs, acte v, scène 4. Tous les héros que j'ai chantés m'ont fait des remerciements. J'en ai reçu de M. le maréchal de Saxe et de M. de Xirac. Il n'y a que M. de Castelmoron qui ne m'a pas daigné écrire ni faire dire un mot. J'ajoute à M. de Castelmoron M. d'Aubeterre. Je ne vous mets pas là ce petit paragraphe pour me plaindre ; peut-être n'ont-ils pas reçu les exemplaires que je leur ai envoyés, et je suis trop heureux d'avoir rendu justice à des personnes qui Digitized by Google

ANNÉE vous sout chères, et qui méritaient une meilleure
 trompette que la mienne. Je n'ai point dédié l'ouvrage au roi au hasard ,
 comme vous le pensez bien. U a vu l'épître dédicatoire. A M. DE
 MONCRIF, A VERSAILLES. A Paris, le 16 Juin. Je n'avais, mon cher
 sylphe , supplié madame de Luines de présenter ma rapsodic à la reine que
 parce qu'il paraissait fort brutal d'en laisser paraître tant d'éditions, sans lui
 en faire uu petit hommage; mais je vous prie de lui dire très sérieusement
 que je lui demande pardon d'avoir xuis a ses pieds une pauvre esquisse que
 je n'avais jamais osé donner au roi. Enfin , sa majesté ayant bien voulu que
 je lui dédiasse sa bataille, j'ai mis mon grain d'encens dans un encensoir un
 peu plus propre , et le voici que je vous présente. C'est h présent que vous
 pouvez dire hardiment à la reine que cela vaut mieux que la maussaderie de
 notre ami le poète Roi. Je ne vois pas qu'aucun de ceux que j'ai si
 justement célébrés soit fort content que cet hounôte homme ait dit, en style
 d'huissier-priseur , que j'ai adjugé les lauriers selon mon caprice ; mais c'est
 une des moindres peccadilles de M. le chevalier de Saint-Michel. Mon
 aimable sylphe, cet animal-lh est un vilain gnome. Il a fait une petite satire
 dans laquelle il dit de moi : Il a loué depuis Noailles Jusqu'au moindre petit
 morveux Portant talon rouge à Versailles. On débite cette infamie avec les
 noms de MM. d'Àrgenson, Castelmoron, et d'Aubeterre, en notes. Vous
 êtes engagé d'honneur h faire connaître h la reine ce misérable. Si je n'étais
 pas malade, j'irais me jeter à scs pieds. Je vous supplie iuslammentde lui
 faire ma cour. Comptez que je vous aimerai toute ma vie. A M. LE COMTE
 DE TRESSAN. Le 17 juin. Je n'ose vous supplier de m'envoyer quelques
 belles anecdotes héroïques; cependant il serait bien beau à vous de
 contribuer à faire durer mon petit monument, vous qui en élevez de si
 beaux. On va faire une septième édition à Paris, et peutêtre la fera-t-on au
 Louvre ; elle est dédiée au roi, et la bonté qu'il a d'accepter cet hommage
 met lè sceau h l'authenticité de la pièce. Je vou*745. ATI draï en taire un
 ouvrage qui passât a la postérité, et dans lequel ceux qui seront nommés
 pussent , dès à présent, trouver quelque petit avantgoût d'immortalité. Je
 voudrais des notes plus instructives , pour les vivants et pour les morts. Ne
 pourrai-je point citer quelques services de M. de Lutteurs dans mon De
 profundis? N'y at-il rien à dire sur la poste d'Antoing ? Ne s'est-il pas fait
 de belles et inconnues prouesses qui sout perdues , * carciit quia vate sacro
 ? » Hoa., tib. n, od. ut, v. a8. Que Bellone, s'il vous plaît, iustruise un peu

les muses. Je vous serais tendrement obligé. Adieu, Pollion et Tibulle; je baise votre myrte et vos lauriers. « Ht quorum pars magna fuisti » Vibg., *Æ>*», u, v. 6. A M. LE DUC DE RICHELIEU. Le 90 Joln. Voici un petit morceau dans lequel il y a d'assez bonnes choses. Il y a surtout un vers admirable : Un roi plus craint que Charle et plus aimé qu'Henri. Vousdevriez bien, monseigneur, mettre le doigt là-dessus h notre adorable monarque. De héros à héros il n'y a que la main. Voici une mauvaise plaisanterie que j'ai envoyée au vainqueur de Friedberg. Je ne traite pas le roi de Prusse si sérieusement que le roi mon maître. 1 lorsque doux rois s'entendent bien , Que chacun d'eux , etc. On peut , je crois , égayer sa majesté de ces balivernes, qui ne courent point. J'eus l'honneur de vous envoyer hier de nouveaux essais de la fête ; mais il y en avait bien d'autres sur le métier. Il ne s'agit que de voir avec Rameau ce qui conviendra le plus aux fantaisies de son génie. Je serai son esclave pour vous faire voir que je suis le vôtre ; mais , en vérité , vous devriez bien mander à madame de Pompadour autre chose de moi que ces beaux mots : Je ne suis pas trop content de son acte. J'aimerais bien mieux qu'elle sût par vous combien ses bontés me pénètrent de reconnaissance , et à quel point je vous fais son éloge; car je vous parle d'elle comme je lui parle de vous; et, en vérité, je lui suis très tendrement attaché, et je crois

CORRESPONDANCE. •*72 devoir compter sur sa bienveillance autant que personne. Quand mes sentiments pour elle lui seraient revenus par vous , y aurait-il eu si grand mal? Ignorez-vous le prix de ce que vous dites et de ce que vous écrivez? Adieu, monseigneur, mon cœur est a vous pour jamais. Il n'y a qu'une voix sur la beauté et la grandeur du sujet, et je ne sais rien de si convenable et de si heureux. A M. DE MONCRIF, A TBRSAILLKS. A Champs, le « Juin. Je sens , mon très aimable Zélindor , tout le prix de vos bontés. Quoi! au milieu de vos succès vous songez h réparer mes fautes! J'avais déjà prévenu vos attentions charmantes. Je ne présentai point mon Poème sur les horreurs de la guerre à la vertu pacifique de la sainte duchesse 1 * , parce que je fus dévalisé par tout ce qui me rencontra chez la reine. Je vous remercie tendrement de iaire valoir mes Batailles auprès d'une princesse dont les vertus devraient inspirer la paix à tout l'univers. Il est vrai qu'on a pensé donner une fête au liéros de Fonlcnnoi. Je ne sais pas encore bien précisément ce que ce sera ; mais je sais très certainement qu'il la faut dans le genre le plus noble. Je n'ai qu'une ambition , c'est do mêler ma voix à la vôtre , et de faire voir aux ennemis des gens de lettres et des honnêtes gens , par exemple , à M. Roi , chevalier de Saint-Michel , et a l'abbé de Bicêtre 4, que les cœurs et les talents se réunissent pour louer notre monarque , sans connaître la jalousie. Je serais enchanté que votre prologue pût nous convenir, je tâcherais d'y conformer mon sujet. Mandez-moi, mon aimable génie, quand vous serez à Paris, alin que je puisse en raisonner avec vous. Conscrvez-moi votre amitié ; comptez que je vous suis dévoué pour ma vie avec la tendresse que votre caractère m'inspire , et avec l'estime que vos talents aimables doivent arracher au dragon de Saint-Michel et au gibier de Bicêtre. A. M. DE CIDEVILLE. A Champs , ce SS juin. Mon charmant ami, celui des Muses , celui de la vertu ,vous que je ne vois pas assez et avec qui je voudrais toujours vivre , vous me donnez là 1 Madame de Villari » Desfoniaine.'. un laurier dont je fais beaucoup plus de cas que de tout ce que Maupertuis va chercher à Berlin , et de tout ce qu'on cherche à Versailles. Le roi saura qu'il y a dans son royaume des âmes assez belles pour joindre hardiment son nom à celui d'un ami; il saura que mon cher Cideville atteste à la postérité que les bontés dont sa majesté m'honore ne sont pas un reproche à sa gloire. J'envoie a M. le duc de Richelieu ce beau monument que vous érigez au roi, h la nation , et h l'amitié. C'est un bel exemple que vous donnez à la littérature.

Madame du Châtelet , qui vous est tendrement obligée , donnera son exemplaire à madame la duchesse de La Vallière, et il restera dans la bibliothèque de Champs. Nous en prendrons d'autres lundi à Paris, où nous comptons arriver sur les trois heures. C'est là que j'embrasserai celui qui m'immortalise. V. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON. A Champs, le 28 juin. Je suis , comme l'Arélin , en commerce avec toutes les têtes couronnées ; mais il s'en faisait payer pour les mordre, et je ne leur demande rien pour les amadouer. Recevez donc , monseigneur , cet énorme paquet , que vous pourriez faire partir par la première flotte que vous enverrez à la pêche de la baleine. Que direz-vous de mon insolence? vous ai-je assez importuné de mes Batailles ? Tantôt c'est pour la princesse de Suède , tantôt c'est pour la Czarine. Vous êtes bien heureux que je vous sauve le roi de Prusse, cette fois-ci; et; si vous étiez à Paris, vous auriez vraiment un paquet pour le pape. Eh bien! il pleut donc des victoires! Le roi de Prusse bat nos ennemis, et fait des épigrammes contre eux. O la belle et glorieuse paix que vous ferez ! Je vous prépare une fête pour votre retour ; j'y couronnerai le roi de lauriers. En attendant, vous recevrez une septième édition de Lille , de ce petit monument que j'ai élevé à la gloire de notre monarchie. Dites-lui-en un peu de bien , et empêchez , si vous pouvez , les araignées de se manger. Voici une mauvaise plaisanterie que j'écris au roi de Prusse. Vous verrez , monseigneur , que je ne le traite pas si pompeusement que le vainqueur de Fontenoi : Lorsque deux rois s'entendent bien , etc. Cela n'est pas bon à courir , mais peut-être on peut-on amuser le roi preneur de villes et gagnant de batailles ; car encore faut-il amuser son héros. Où est monsieur votre fils? négocie-t-il avec le

473 ANNÉE *745. gros M. Berlin? Je u'ai pas vu votre belle-fille, à qui je voulais rendre mes respects. Je suis tantôt à Champs , tantôt à itliolles. Préparez pour la fête les oliviers que je voudrais qui ornassent le théâtre. LETTRE CRITIQUE D'UNE BELLE DAME A UN BEAU MONSIEUR DE PARIS , SUR LB POEME DE LA BATAILLE DE FOMTBHOI. 1745. Je ne sais pas , monsieur , pourquoi j'ai pu lire jusqu'au bout ce poème de la bataille de Fontenoi. C'est un ouvrage qui roule tout entier sur des faits vrais et récents : y a-t-il rien de plus insipide pour des esprits comme les nôtres , si solidement nourris de la lecture du Prince Titi et de Zcrl'inetle ? Vous vous souvenez que nous étions à l'Opéra le jour qu'on donna cette vilaine bataille , et que nous fîmes un souper délicieux qui dura quatre heures , après quoi nous gagnâmes cent louis au cavagnole , en nous plaignant furieusement et infiniment de la misère du temps. L'auteur du poème prétend que nous avons beaucoup d'obligation au roi de gagner des batailles en personne , et de prendre des villes , afin que nous jouissions tranquillement à Paris du fruit de ses travaux , et des dangers où il s'expose. Quelle sottise ! Je voudrais bien savoir si les dames de Londres se réjouissent moins , parce que le duc de Cumberland a été bien battu. Je ne sais qui a fait cette rapsodio , mais il connaît bien mal le monde. Que m'importe à moi que quatre ou cinq officiers de l'ctat-major aient été blessés ? J'ai bien affaire qu'on me les nomme ! lis ont versé, dit-on, leur sang pour nous sous les yeux de leur roi , et les louanges qu'on leur donne sont une juste récompense et un aiguillon de la gloire ; mais , si cela était , il aurait dû nous donner une liste des morts et des blessés. J'ai un parent , lieutenant de milice , qui a reçu un coup de fusil dans la manche. Pourquoi parle-t-il plutôt des autres que de mon parent ? J'aurais été fort aise de trouver la son nom | mais toutes les choses qui ne m'intéressent pas personnellement , ou qui ne sont pas des romans nouveaux , m'ennuient épouvantablement , horriblement. On dit que M. le maréchal de Saxe est fort content de l'endroit qui le regarde ; je le trouve bien indulgent. Maurice , qui , touchant à l'infemale rive, Rappelle pour son roi son ame fugitive , Et qui demande à Mars, dont il a la valeur, De vivre encore un jour, et de mourir vainqueur. (Vers »5-a8.) M. l'abbé de ***nous a fait remarquer judicieusement le ridicule de nommer un homme par son nom de baptême , et de le faire eusuite prier le dieu Mars. J'ai bien senti l'impertinence de dire qu'un maréchal de France est prêt à descendre sur l'infemale rive,

quand il est dangereusement malade. Je trouve fort mauvais , moi , lorsque j'ai la migraine après avoir joué toute la nuit, qu'on vienne me dire que j'ai mauvais visage. On prétend qu'en effet M. le maréchal de Saxe , après la victoire , dit au roi qu'il n'avait demandé au ciel que ce jour de vie , pour voir triompher sa majesté : permis à lui de penser de cette façon ; mais, en vérité, cela est bien déplacé dans un poème , qui ne doit donner que des idées douces et riantes. Pourquoi dit-il que le duc de Grammont dans l'Elysée emporte la douleur D'ignorer en mourant si son maître est vainqueur? (Vers 107-108.) Voilà un sentiment que je n'ai vu dans aucun des petits romans que je lis. Je voudrais bien savoir si ou a de ces idées-là quand on a la cuisse emportée d'un boulet de canon. Ôn me répond à cela que le duc de Grammont aimait véritablement le roi , et qu'il pouvait très bien avoir eu de pareils sentiments à sa mort : faible réponse, misérable évasion , dont vous sentez la petitesse. Je me soucie fort peu qu'il me nomme tous les lieutenants-généraux qui étaient chacun à leur poste. Ne voilà-t-il pas une chose bien extraordinaire d'être à son poste I Un frauc pédant , qui est tout plein de son Homère , nous a voulu persuader quo c'est ainsi que ce vieux Grec s'y prenait dans son roman de Y Iliade , et que Virgile l'avait imité ; vous savez comme nous l'avons reçu avec son Homère et son Virgile : je ne crois pas qu'on s'avise de les citer dorénavant devant Vous ni devant moi. J'entends dire à de fort habiles gens que ces rêveurs-là sont tout à fait passés de mode , et qu'un homme qui écrirait dans leur goûtne serait pas toléré aujourd'hui. On dit qu'ils poussaient le ridicule jusqu'à faire une description détaillée des blessures d'anciens héros imaginaires : si cela est , il est bien clair que rien n'est plus impertinent que de parler des blessures que nos officiers ont reçues réellement depuis peu , puisque Virgile ne parlait que de gens qui avaient été blessés deux mille ans auparavant. On m'a assuré qu'Homère employait un livre tout entier à faire l'énumération de toutes les

474 CORRESPONDANCE. troupes de la Grèce: pourquoi donc ne peindre qu'en peu de vers les grenadiers , les carabiniers , la maison du roi . les dragons? S'il y avait eu davantage de ces peintures , il est vrai que je n'aurais jamais lu cet ouvrage ; et c'est précisément ce que je voulais : car , en vérité , je l'ai lu malgré moi, et je ne sais pas pourquoi quelques personnes , h l'article de M. du Brocard , de M. de Craon , et du duc de Grammont , ont versé des larmes. On ne peut s'attendrir ainsi que par esprit de cabale : mais je vous réponds que nous en ferons une bien violente contre l'auteur et ses adhérents. Premièrement, nous dirons qu'il est Anglais ; et on le voit assez par l'épithète de brave qu'ii donne au duc de Cumberland , qui est venu attaquer sa majesté. Nous déchaînerons contre lui tout Paris , qu'il a si indignement attaqué par ces détestables vers : Ils tombent ces héros , ils tombent ces vengeurs : Ils meurent , et nos jours sont heureux et tranquilles : La molle volupté, le luxe de nos villes, Filent ces jours sereins , ces jours que nous devons Au sang de nos guerriers , au péril des Bourbons. (Vers 140, etc.) C'est moi , sans doute , et toute ma société , qu'il a eue en vue ; mais nous le perdrons à la cour de Hanovre. Nous ferons voir à toute la terre que son ouvrage est plein de mensonges. Il y a un jeune officier dont il dit dans scs notes (note 50) que le cheval a été tué sous lui , et nous savons de science certaine , par le gazetier de Cologne , que ce cheval n'a eu que trois balles dans le corps , et qu'un maréchal a promis , foi d'homme d'honneur , de le guérir. Il y a bien d'autres impostures pareilles, qu'on relèvera, aussi bien que l'insolence de faire cinq ou six éditions de cette pièce ridicule , pour faire plaisir h son libraire. Encore je lui pardonnerais s'il avait dit quelque petit mot de moi , et s'il avait parlé de ma beauté à propos de la bataille de Fonlenoi. Il pouvait très bien dire qu'un de ces jeunes officiers , dont il vante les grâces , a été amoureux deux jours d'une de mes cousines , et qu'il voulut meme lui faire une infidélité pour moi , le premier jour : et assurément on peut dire que ma cousine ne me valait pas ; elle a trois ans et demi de plus que moi , et elle est tout engoncée. C'est de quoi je veux vous entretenir ce soir à fond ; car , en vérité , je suis très fâchée contre ma cousine. Adieu , monsieur ; le cavagnole m'attend. A M. LE COMTE ALGAROTTI. Parigl, *7 glugno. SIGSOR MIO tUCSTRISSIMO , ■ PftXCIPB COL.BNDISSIONO , O l'esercito del duca di Lobkowitz , o l' ammiraglio Martin a intercettato le lettere che ho avuto l' onore di scrivere a vostra eccellenza. Le ho scritto

due volte , e le ho mandalo un esemplare del poema che ho composte sopra la vittoria di Fonlenoi ; ho indirizzato il piego come l'avevate prescritto. Potete dubitare ch'io fossi tardo nel ringraziarvi del sommo onore che m'avevate fatto? Mene ricorderò sempre; e quai barbaro potrebbe mai dimenticarsi di tanti vezzi e del vostro bell'ingegno? Avete guadagnato più d'un cuore in Francia , fra gli Alemanni , e sotto il polo. O che fate bene adesso di passare i vostri belli giorni a Venezia , quando tutta l'Europa è mossa da catena , e che la guerra fa un campo d'orrore di tanti mali ! Il vostro re di Prussia , che non è più il vostro , ha battuto alrocamente i vostri Sassoni. Il nostro re ha rintuzzato l'intrepido furore degli'ugliesi , e mentre che la tromba assorda tutte le orecchie , « Tu , Tityre, lent us in umbra , « Formosam resonare doces Amaryllida lacus. Ymo., eci. t. v. 4. Aspetto colla più viva impazienza la Vita di Giulio Cesare , la quale ho sentito che avevate scritta. Il soggetto è più grande , e più movente , che quello della Vita di Ciccone , che ha pigliato Middleton. Vi prego di dirmi quando la vostra bell'opera uscirà in pubblico. Enlilia è sempre interrata nei profondi e sacri orrori di Newton ; io sono costretto di fare corone di fiori pel mio re, ed vagheggiare le Muse. Mi parlate della sanità del gran conte di Sassonia ; i suoi allori sono stati il più salutare rimedio che potesse salvarlo ; va meglio dopo che ha battuto i nostri amici gl'Inglesi ; la vittoria l'ha invigorito. Maupertuis cambia di patria , si fa prussiano , ed abbandona affatto Parigi per Berlino. Il re di Prussia gli dà dodici mila franchi ogni anno ; acceda egli quel che io ho rifiutato ; i miei amici sono nel mio cuore avanti di tutti i monarchi e governatori del mondo. Addio , caro conte ; le rassegno iulando l'immuabilita della mia divozione nel baciarle riverentemente le mani , e nel dirmi di vostra eccellenza. Croilissirao ed affezionatissimo servitor.

Digitized by Google

ANNÉE *743. 473 A M. LE PRESIDENT HÉNAULT. Mardi 6 juillet D'un pinceau ferme et facile Voua nous avez, trait pour trait, Dessiné t homme inutile'. Ou ne dira jamais , grâces à votre style : - Le peintre a fait U son portrait. » On dira : « Ce mortel aimable Unissait Minerve et les Ris , Et dans tous les beaux-arts, comme avec ses amis , Mêlait l'utile à l'agréable. * Oui , monsieur , si vous avez assez de loisir pour vouloir bien retoucher cette pièce , dont le fond est si vrai et les détails si charmants ; si vous vous donnez la peine de l'embellir au point où elle mérite de l'être , vous en ferez un ouvrage d gne de Boileau ; mais il faut sa patience. C'est pour ne l'avoir pas eue que je ne suis point encore content de mes vers sur les événements présents ; c'est pour cela que je ne les imprime point. C'est bien assez que vous ayez aperçu , à travers les négligences , quelques beautés qui demandent grâce pour le reste. C'est un encouragement pour finir la pièce à loisir ; mais, en vérité, il y a trop de vers sur ce sujet. Je crois que le confesseur du roi lui a ordonné , pour pénitence , de les lire tous. Homme charmant , je reçois deux lettres de vous où je vois l'excès de vos bontés ; vous ne savez pas a quel point elles me sont chères. Mais où êtes-vous ? où ma lettre et mes tendres remerciements vous trouveront-ils ? Je parfis hier de Champs pour venir faire répéter la Princesse de Navarre. Rameau travaille ; je commence à espérer que je pourrai donner du plaisir à la cour de Franco. Mais vous avouerais-je' que je compterais plus sur l'opéra d eProméthée, pour former un beau spectacle , que sur une comédie-ballet ? Je ne sais si Royer n'est pas devenu bon musicien. J'attends avec impatience le retour de M. le président Hénault pour juger de tout cela. Je retourne à Champs dans l'instant ; j'y vais retrouver madame du Deffand , et disputer même avec elle a qui vous aime davantage. Mais savez-vous avec quelle impatience vous ôtes attendu ? Vous ôtes aimé comme Louis xv. Valc , vive, veni. On ne peut vous être attaché avec une tendresse plus respectueuse que Voltaire. ' président avait composé uno épître intitulée l'homme Inutile. K. A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR'Sincère et tendre Pompadour (Car je peux vous donner d'avance Ce nom qui rime avec l'amour. Et qui sera bientôt le plus beau nom de Franc*), Ce tokai dont votre excellence Dans Étioilles me régala Wa-t-il pas quelque ressemblance Avec le roi qui le donna ? Il est comme lui sans mélange ; Il unit comme lui la force et la douceur. Plaît aux yeux, enchante le cœur, Fait du bien, et jamais ne change. Le vin que m'apporta

l'ambassadeur mauebot du roi de Prusse (qui n'est pas manchot), derrière son tombereau d'Allemagne, qu'il appelait carrosse, n'approche pas du tokai que vous m'avez fait boire. Il n'est pas juste que le Yin d'un roi du Nord égale celui d'un roi de France, surtout depuis que le roi de Prusse a mis de l'eau dans son vin par sa paix de Breslau. Dufresni a dit, dans une chanson, que les rois ne se faisaient la guerre que parce qu'ils ne buvaient jamais ensemble; il se trompe; François Ier avait souper avec Charles-Quint, et vous savez ce qui s'ensuivit. Vous trouverez, en remontant plus haut, qu'Auguste avait fait cent soupers avec Antoine. Non, madame, ce n'est pas le souper qui fait l'amitié, etc. A M. DE MAUPERTUIS. Paris, samedi 31 Juillet. On dit que vous partez ce soir. Si cela est, je suis bien plus à plaindre d'être malade que je ne pensais. Je comptais venir vous embrasser, et je suis privé de cette consolation. J'avais beaucoup de choses à vous dire. S'il est possible que vous passiez dans la rue Traversière, où je suis actuellement souffrant, vous verrez un des hommes qui ont toujours eu le plus d'admiration pour vous, et à qui vous laissez les plus tendres regrets. Jeanne-Antoinette Poisson, fille d'un boucher et d'un paysan, naquit en 1669, et fut mariée au sous-fermier Le Normand, seigneur d'Étampes. Devenue maîtresse en titre de Louis XV, après la mort de la duchesse de Châteauroux, elle fut créée marquise de Pompadour, par lettres-patentes de 1743. Madame de Pompadour régna sur la France en régnant sur le faible Louis XV; aussi le malin Frédéric, connu par des goûts différents, appelait-il, vers le commencement de 1774, mesdames de Châteauroux, de Pompadour, et du Barri, Cotillon intr. Cotillon u, et Cotillon ti|.

476 CORRESPONDANCE. A M. LE MARQUIS

D'ARGENSON, MINISTRE DU AFFAIRES ÉTRANGÈRES. Le (0 août
Je viens , monseigneur , de recevoir le portrait du plus joufflu saint-père que
nous a^ons eu depuis long-temps. Il a l'air d'un bon diable et d'un homme
qui sait à peu près ce que tout cela vaut. Je vous remercie de ces deux faces
de pontife du meilleur de mon cœur ; je crois que , sans vous, ces deux
visages-là, qu'on m'envoyait, se seraient en allés en brouet d'andouille.
L'abbé de Tolignan , le cardinal Aquaviva , l'abbé de Canillac , ne se
seraient point entendus pour me faire avoir les bénédictions papales si vous
n'aviez eu la bonté d'écrire. Vous devriez bien dire au roi très chrétien
combien je suis un sujet très chrétien. Quand aurez-vous pris Oslende?
Quand aurez-vous fait un empereur? quand aurez-vous la paix ? Je n'en sais
rien ; mais j'espère vous faire ma cour en octobre , pénétré de vos bontés. A
BENOIT XIV , PAPE. Parigi , 17 agoslo. Beatissimo Padre , ho ricevuto coi
sensi d'èlia più profonda vncrazione , e d'èlia gralitudine la più viva , i sacra
medaglioni de' quali vostra Santità s'è degnata onorarmi. Sono degni del
bel secolo dei Trajani ed Antonini ; ed è ben giust'io clic un sovrano amatore
riverito al par di loro , abbia le sue medaglie perfettamente come le loro
lavorate. Teneva e riveriva io nel mio gabinetto una stampa di vostra
Beatitudine , sotto la quale ho preso l'an! ire di scrivere : •• Lambertinus
hic est, Rotna: dccus et pater orbis, •• Qui scriptis mundum doniit,
virtutibus ornaì. » Questa iscrizione , che almeno è giusta , fu il frutto d'èlia
lettura che avevo fatta del libro con cui vostra Beatitudine ha illustrata la
chiesa e la letteratura ; ed ammiravo come il nobil fiurne di tanta crudizione
non fosse stato turbato dal (auto turbine degli affari. Mi sia lecito,
Beatissimo Padre, di porgere i miei voti cou tutta la cristianità , e di
doroandare al cielo che vostra Santità sia tardissimamente ricevuta tra que'
sauli dei quali ella , con sì gran fatica e successo , ha investigato la canov
nizzazionc. Mi conceda di baciare umilissimamente i sacri suoi picci , e di
domandarle , col più profondo rispetto , la sua beuedizione. Di vostra
Beatitudine il divotissimo , urailissimo ed obbligatissimo scrvilore.
Voi.TAinE. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON , MINISTRE DBS
AFFAIRBS ÉTRANGÈRES. Le 17 ROUI J'ai envie de ne point jouir du
bénéfice d'historiographe sans le desservir; voici une belle occasion. Les
deux campagnes du roi méritent d'être chantées , mais encore plus d'être
écrites. Il y a d'ailleurs en Hollande tant de mauvais Français qui inondent

l'Allemagne d'écrits scandaleux , qui déguisent les faits avec tant d'impudence , qui , par leurs satires continuelles , aigrissent tellement les esprits , qu'il est nécessaire d'opposer à tous ces mensonges la vérité représentée avec cette simplicité et cette force qui triomphent tôt ou tard de l'imposture. Mon idée ne serait pas que vous demandassiez pour moi la permission d'écrire les campagnes du roi ; peut-être sa modestie en serait alarmée , et d'ailleurs je présume que cette permission est attachée à mon brevet ; mais j'imagine que si vous disiez au roi que les impostures qu'on débite en Hollande doivent être réfutées , que je travaille à écrire ses campagnes , et qu'en cela je remplis mon devoir ; que mon ouvrage sera achevé sous vos yeux et sous votre protection ; enfin , si vous lui représentez ce que j'ai l'honneur de vous dire , avec la persuasion que je vous connais , le roi m'en saura quelque gré , et je me procurerai une occupation qui me plaira , et qui vous amusera. Je remets le tout à votre bonté. Mes fêtes jwur le roi sont faites ; il ne tient qu'à vous d'employer mon loisir. Je n'entends point parler de la Russie. Oserai-je vous supplier de vouloir bien me recommander à M. d'Aliou? Vous me protégez au Midi, daignez me protéger au Nord ; et puisse la paix habiter les quatre points cardinaux du monde , et le milieu ! Madame du Châtelet vous fait mille compliments. AU CARDINAL QUERINI , ÉVÊQUE DE BRESCIA, BIBLIOTHECAIRE DU VATICAN. Parigl , 17 agosto. La perfetta conoscenza che vostra cmiienza ha di tutte le scienze , la protezione che corapartisce alle scienze sono i motivi che danno l'animo d'importunare vostra eminenza , benchè il suo gusto e la sua capacità siano per tormelo. Porgodunque ai piedi di vostra eminenza un piccolo tributo del mio rispetto , e della stima , nella quale è tenuta à Parigi , come in Italia. Ho sempre detto che i Francesi e gli altri popoli, sono obbligati Digitized by Google

image not available

*image
not
available*

478 CORRESPONDANCE. preraio di lutli i miei lavori.

Stimolato da un tanto iuotivo, la supplico di pigliarsi il faslidio d' inviarc uu cscrnplare del mio libretto a mousignor Riuuccini, ed un altro al signor Cocclii, la stima di cui ho sempre arabito, cd a cui restera scmpre obligato. Prego Iddio cho i vostri occlû siano iolicramente risanali , e cos'i buoui corne sono quelli deli' anima vostra. Le bacio di cuore le mani ; e sono con ogni maggiore ossequio, etc. Voltaire. A M. LE PRESIDENT HÉNAÜLT. Août. Vous devez avoir reçu, monsieur, les prémices de l'édition du Louvre *, telles que vous les voulez, simples et sans reliure ; voilà comme il vous les faut pour Plombières ; mais le roi en a fait relire un exemplaire pour votre bibliothèque de Paris , que je compte bien avoir l'honneur de vous présenter, à votre retour. Je vous ai fait une infidélité, en fait de livres. Je parlais , il y a quelques jours, à madame de Pompadour, de votre charmant, de votre immortel Abrégé de l' Histoire de France ; elle a plus lu à son âge qu'aucune vieille dame du pays où clic va régner, et où il est bien à desirer qu'elle règne. Elle avait lu presque tous les bons livres, hors le votre; elle craignait d'être obligée de l'apprendre par cœur. Je lui disquette en retiendrait bien des choses sans efforts, et surtout les caractères des rois, des ministres, et des siècles; qu'un coup d'œil lui rappellerait tout ce quelle sait de notre histoire, et lui apprendrait ce qu'elle ne sait point ; elle m'ordonna de lui apporter, à mon premier voyage, ce livre aussi aimable que son auteur. Je ne marche jamais sans cet ouvrage. Je lis semblant d'envoyer à Paris, et, après souper, on lui apporte votre livre en beau maroquin, et à la première page était écrit : Le voici ce livre vanté ; Les Grèce* daignèrent l'écrire Sous les yeux de la Vérité, Et c'est aux Grâces de le lire, etc., etc., etc. Il y en a davantage, mais je ne m'en souviens pas ; je ne me souviens que de vos vers aimables où Corneille déshabille Psyché. Nous ne déshabillons personne dans notre fôte. Cahusac pourrait bien n'être point joué , mais on donnera un magnifique ouvrage composé par M. Bonneval, des Menus, et mis en musique par Colin. Vous savez que le sylphe réussit. Cela fait, ce me semble, un très joli spectacle ; venez donc le voir. Peut-on prendre toujours des eaux ? Re* venez dans ces belles demeures, où je ucsouperai plus, mais où je vous ferai ma cour, si vous et moi sommes assez sages pour dluer. Tortone est pris, le château non ; mois tout le Canada est perdu pour nous; plus de morues, plus de castors. La paix, la paix 1 Je suis las de chanter les horreurs de la destruction. O que les hommes sont fous, et

que vous ôtes charmant ! Savez-vous que je vous idolâtre? A M. L'ABBÉ DE VOISENON. Vous êtes dans le beau pays Des amours et des perdrix. Tout cela vous convient ; quels beaux jours sont les vôtres ! Mais dans le triste état où le destin m'a mis , Puis-je suivre les uns , puis-je manger les autres ? Aux autels de Vénus on peut , dans son malheur, Quand on n'a rien de mieux , donner au moins son coeur ; Mais sans son estomac peut-on se mettre à table Chez ce héros de Champs, intrépide mangeur, Et non moins effronté buveur. Qui d'un ton toujours gai , brillant , inaltérable . Répand les agréments, les plaisirs , les bons mots. Les pointes quelquefois, mais toujours à propos P La tristesse attachée & ma langueur fatale Me chasse de ces lieux consacrés au bonheur ; Je suis un pauvre moine indigne du prieur. . La santé , la gaité , la vive et douce humeur, Sont la robe nuptiale Qu'il faut au festin du Seigneur. Je suis doué dans les ténèbres extérieures, malade, languissant , triste, presque philosophe. Je souffre chez moi patiemment, et je ne peux aller 'a Champs. Je vous prie de faire mes excuses à la beauté 1 et aux grâces. M. du Châtelet a reçu ma lettre d'avis, et m'a fait réponse. Toutes les autres affaires vont bien , mais ma santé va plus mal que jamais. Le corps est faible , et l'esprit n'est point prompt; c'est un lot de damné. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES Le 98 septembre. Je reçois, monseigneur, votre lettre à dix heures du soir, après avoir travaillé, toute la journée , à certain plan de l'Europe, pour en venir aux campagnes du roi. Le tout pourra vous amusera Fontainebleau. Je vais quitter les traités d'Hanovre et de Séville, pour la capitulation de Tournai. Les Hollandais deviennent des Carthaginois ; fidespunica Je tâcherai de remplir vos intentions, en suivant 1 Uu Pntme de Fontenol . ' La duchesse de La Vallière.

image not available

*image
not
available*

450 CORRESPONDANCE. désintéressées ; et s'il y en a une seule qui puisse admettre le moindre subterfuge à ces mots , aucun service militaire, de quelque nature qu'il puisse être , il est prêt à oublier tous ses droits. Mais une nation aussi éclairée et aussi équitable n'a besoin de consulter qu'elle-même. Vous manqueriez sans doute au droit des gens et au roi mon maître; et il espère encore que les séductions de ses ennemis ne vous détermineront point à violer., en leur faveur, des lois qu'il est de l'intérêt de toutes les nations de respecter. Vous ne souffrirez pas que ceux qui sont jaloux de votre heureuse situation vous entraînent dans une guerre contraire à la sagesse de votre gouvernement , en exigeant de vous une démarche plus contraire encore à votre équité. Ils voudraient rendre irréconciliables ceux qu'on a si long-temps regardés comme capables de concilier l'Europe, ils se bornent pas à exiger de vous un secours dont ils n'ont pas en effet besoin , et que les lois sacrées de la guerre défendent de leur donner, ils veulent (vous le savez trop bien) vous faire lever l'étendard contre un roi victorieux , dont les ménagements pour vous ont excité leur envie. Us veulent fermer tous les chemins à la paix que tant de nations désirent, et qu'elles ont attendue de votre prudence. Mais le roi mon maître , qui , dans tous les temps , vous a témoigné une estime et une affection si constantes , ne peut croire encore que vos hautes puissances , si renommées pour leur justice, immolent la justice même , pour retarder la tranquillité publique, l'objet de vos vœux et des siens. A M. LE COMTE

D'ARGENTAL. A Fontainebleau , ce 5 octobre. Vraiment les grâces célestes ne peuvent trop se répandre, et la lettre du saint-père est faite pour être publique. Il est bon, mon respectable ami, que les persécuteurs des gens de bien sachent que je suis couvert contre eux de l'étoile du vicaire de Dieu. Je me suis rencontré avec vous dans ma réponse, car je lui dis que je n'ai jamais cru si fermement à son infailibilité. Je resterai ici jusqu'à ce que j'aie recueilli toutes mes anecdotes sur les campagnes du roi, et que j'aie dépouillé les fatras des bureaux. J'y travaille, comme j'ai toujours travaillé, avec passion ; je ne m'en porte pas mieux. Je vous apporterai ce que j'aurai ébauché. Monsieur et madame d'Argental seront toujours les juges de mes pensées et les maîtres de mon cœur. Bonsoir, couple adorable ; je vous donne ma bénédiction, je vous remets les peines du purgatoire, je vous accorde des indulgences. C'est ainsi que doit parler votre saint serviteur, en vous envoyant la lettre du pape; mais, charmautes créatures, il serait plus

doux de vivre avec vous que d'avoir la colique en ce monde , et d'être sauvé dans l'autre. Hélas ! je ne vis point ; je souffre toujours, et je ne vous vois pas assez. Quel état pour moi, qui vous aime tous deux, comme les saints (au nombre desquels j'ai l'honneur d'être) aiment leur Dieu créateur ! A M. DE CIDEVILLE. Le 6 octobre. Lorsque tu t'as un si riche tableau Du fier vainqueur de l'issus et d'Arbelles , Tu veux encor que je sois un Apelles ! Il fallait donc me prêter ton pinceau. O loisir qui me manquez, quand pourrai-je , entre vos bras, répondre tranquillement, et à mon aise, aux bontés de mon cher Cideville ! O santé, quand écarterez-vous mes tourments, pour me laisser tout entier à lui ! Je suis accablé de mes maux d'entrailles, et il faut pourtant préparer des fêtes et écrire les campagnes du roi. Allons, courage; soutenez-moi , mon cher ami. Vous m'avez déjà encouragé dans le Poème de Fontenoi ; continuez. Je vous fais part ici d'une petite lettre du saint père, avec laquelle je vous donne ma bénédiction; mais j'aimerais mieux faire pour votre académie une inscription qui pût lui plaire , et n'être pas indigne d'elle. Elle réunit trois genres; si elle prenait pour devise une Diane, avec cette légende : Tria régna tenebul ; avec l'exergue : Académie des sciences , de littérature, et d'histoire, à Rouen, \ 745. Bonsoir; je vous embrasse. Je n'ai pas un moment. Mes respects à votre académie. N'oubliez pas M. l'abbé du Resnel, sur l'amitié de qui je * compte toujours. V. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES A Paris, ce 10 octobre. Monseigneur, il n'y a pas de soin que je ne prenne pour faire une Histoire complète des campagnes glorieuses du roi, et des années qui les ont précédées. Je demande des mémoires à ses ennemis mêmes. Ceux qui ont senti le pouvoir de ses armes m'aident à publier sa gloire. Le secrétaire de M. le duc de Cumberland (qui est mon intime ami) m'a écrit une longuelettre. Digilized by Google

4SI ANNÉE <745. clans laquelle je découvre des sentiments pacifiques que les succès de sa majesté peuvent inspirer. Si le roi jugeait que ce commerce pût être de quelque utilité, je pourrais aller en Flandre, sous le prétexte naturel de voir par mes yeux les choses dont je dois parler. Je pourrais ensuite aller voir ce secrétaire qui m'en a prié. M. le duc de Cumberland ne s'y opposerait assurément pas. Je suis connu de la plupart des anciens officiers qui l'entourent. Je parle l'anglais : j'ai des amis à Bruxelles , et ces amis sont attachés a la France. Je peux aisément, et en peu de temps , savoir bien des choses. Le secrétaire de M. le duc de Cumberland a fait naître 'a son maître l'envie de me voir; les cloges que j'ai donnés h ce prince , pour relever davantage la gloire de son vainqueur , lui ont donné quelque goût pour moi. Voilà ma situation. Si sa majesté croit que je puisse rendre un petit service , je suis prêt ; et vous connaissez mon zèle pour sa gloire et pour son service. Je suis avec respect, etc. (billet ajouté.) Voici, monseigneur, ce qui m'a passé par la tête , à la réception de la lettre anglaise du secrétaire dn duc de Cumberland. Il no tient qu'à vous de me procurer un voyage agréable, et peutêtre utile. Vous pouvez disposer les esprits du comité. Je crois que M. le maréchal de Noailles même me donnera sa voix. Vous liriez ensuite ma lettre en plein conseil ; chacun dirait oui, et le roi aussi. Tout ceci est dans le secret. Madame*** n'en sait rien. Faites ce que vous jugerez à propos ; mais j'ai plus d'envie encore de vous faire ma cour qn'au duc de Cumberland. iV. B. Ce secrétaire du duc de Cumberland est le chevalier Falkener, ci-devant ambassadeur à Constantinople, homme d'un très grand crédit, informé de tout mieux que personne , et, encore une fois, mon intime ami. Ne scrait-il pas mieux que cela fût entre le roi et vous ? Mais il y a encore un parti à prendre peut-être, c'est de vous moquer de moi. En tout cas, pardonnez au zèle, et brûlez mes rêveries. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON , MINISTRE DBS AFFAIRES ÉTRANGÈRES. A Champs, ce SX octobre. Vraiment, monseigneur, ce que je vous ai proposé n'est que dans la supposition que vous crussiez que je pusse apprendre, par le chevalier . M. Falkener, des circonstances que vous eussiez besoin de savoir. Je vous ai dit que ce digne chevalier a des sentiments pacifiques, mais je n'en conclus rien. Je me bornais seulement à vous demander si vous pensiez qu'on pût tirer quelque fruit de ses entretiens, et être plus au fait de ce qui se passe ; voilà tout. Si vous ne pensez pas que ce voyage puisse être utile, n'en parlez point. J'ai cru seulement devoir vous rendre compte de ma

liaison avec le secrétaire du duc de Cumberland. J'aimerais mieux d'ailleurs travailler paisiblement ici à mon Histoire, que de courir aux nouvelles. Il se peut faire de plus que le roi trouve en moi trop d'empressement. Je lui ai pourtant rendu quelque service en Prusse ; mais croyez que je ne prétends point me faire de fête. Encore une fois» ce voyage proposé n'est que dans l'idée que vous voulussiez avoir quelque notion par ce canal. Or, c'est une curiosité dont vous n'avez pas besoin. Ce que me dirait le chevalier Falkener n'empêchera pas le Prétendant d'être battant, ni d'être battu; par conséquent, voyage inutile; donc je crois qu'il n'en faut point effaroucher les oreilles du maître, sauf votre meilleur avis. J'aurai mille fois plus déplaisir à vous faire ma cour à Fontainebleau, qu'à voir des Anglais. Je compte y retourner quand M. de Richelieu aura disposé de moi pour ses (êtes. Est-il possible que ce soit madame de Pompadour qui , à vingt-deux ans, déteste le cavagnole, et que ce soit madame du Châtelet-Newton qui l'aime ! Madame du Châtelet a plus d'envie de vous voir que vous n'en avez de causer avec elle. Nous vous sommes attachés solidement. Je vous fais mon compliment sur le héros d'Ecosse. AU CARDINAL QUERINI. A Paris», ce 23 octobre. Il faudrait, monseigneur, vous écrire dans plus d'une langue , si on voulait mériter votre correspondance ; je me sers de la française , que vous parlez si bien , pour remercier votre éminence de sa belle prose et de ses vers charmants. Je revenais de Fontainebleau , quand je reçus le paquet dont elle m'a honoré ; je m'en retournais à Paris avec madame la marquise du Châtelet , qui entend Virgile et vous, aussi bien que Newton. Nous lûmes ensemble votre excellente préface et la traduction que vous avez bien voulu faire du Poème de Fontenoi. Je m'écriai : • Sic veneranda suis plaudebat Roma Quirinis; « Laus antiqua redit , Romaque surgit adhuc, 51

482 CO K UES PON DANCE. « Non jam Morte ferox, dirLstpic
superlia triumpltis ; « Plus iniilrcrc oi'lwin qtm m dnmuisss luit. » La fièvre
et les incommodités cruelles qui m'accablent ne m'ont pas permis d'aller
plus loin , et m'empêchent actuellement de direé votre éminence tout ce
qu'elle m'inspire. Elle me cause bien du chagrin en me comblant de ses
faveurs : elle redouble la douleur que j'ai de n'avoir point vu l'Italie. Je
ferais volontiers comme les Platon, qui allaient voir leurs maîtres en Égypte
; mais ecs Platon avaient de lisante , et je n'en ai point. Permettez-moi ,
monseigneur, de vous envoyer une Dissertation que j'ai faite pour
l'académie do Bologne , dont j'ai l'honneur d'être membre. Des que je serai
un peu rétabli .je lui ferai adres^scr cet hommage sous l'enveloppe de M. le
cardinal Valenti , si vous le trouvez bon ; car les dissertations de Paris à
Home ruinent quand on ne prend pas ces précautions. Ce sera le troc de
Sarpcedon ; vous me donnez de l'or et je vous rendrai du cuivre. Il y a long-
temps que tout homme qui cherche a enrichir son âme trouve bien h gagner
avec la vôtre. La mienne sent tout le prix d'un tel commerce. Je suis, avec
un profond respect, etc. AU CARDINAL QUERINI. Parigl , 7 di novembre.
Tutti li seguaci d'Ippocrate, i Bocravi, i Leprotli, non avrebbero maipotuto
somministrarc ai mici continui dolori un più dolce e più certo soUievo di
quello che ho provato nel leggere le leltre, e le belle opère, delle quali
vostra eminenza si e compiaeiuta d'onorarli. Ella mi ha destato dal
languido torpore nel quale le malattie mie rai avevano sepolto. Dica clla di
grazia , quai' ai le , quai' incanto ponc clla in uso per condire , cou tanti
vezzi , tanta o cosi varia dotlrina, e per adornarla di questa finitura di
composizione in cui non appare l' arte, ma sopra tutto la facilita dello stile,
c la vera e soda cloquenza? Si raddoppiù in cielo la félicité del cardinal Poli
, dai nuovi pregi che la penna di vostra eminenza gli ha confcriti. Ella d'aad
un traltoaqueslo célèbre Inglese ed a se stessa l' immortalité del monde
lelterato. Credo henc io, coll' erudito Vulpio, che quel bel giovanc scolpito
in avorio sia il genio del re Tolomcoedi Bérénice; ma mi pare più certo che
vostra eminenza sia il mio; e se gli antichi soleano porgere i loro voli ai
genj de' grand' uomini , ini fa d'uopo d'invocarc quelle del cardinal
Querini. C.li rondo uiuillissime grazic , e mi proteste con ogni ossequio il
suo zelante ammiratore. A M. MARMONTEL. Venez , et venez sans
inquiétude; M. Orri, à qui j'ai parlé , se charge de votre sort. Voltaïue. A M.
J. -J. ROUSSEAU. Le 15 décembre. Vous réunissez , monsieur , deux

talents qui ont toujours été séparés jusqu'à présent. Voilà déjà deux bonnes raisons pour moi de vous estimer et de chercher à vous aimer. Je suis fâché pour vous que vous employiez ces deux talents é un ouvrage qui n'en est pas trop digne. Il y a quelques mois que M. le duc de Richelieu m'ordonna absolument de faire en un clin d'œil une petite et mauvaise esquisse de qttelques scènes insipides et tronquées qui devaient s'ajuster à des divertissements qui ne sont point faits pour elles. J'obéis avec la plus grande exactitude ; je fis très vile et très mal. J'envoyai ce misérable croquis b M. le duc de Richelieu, comptant qu'il ne servirait pas, ou que je le corrigerais. Heureusement il est entre vos mains , vous en êtes le maître absolu ; j'ai perdu tout cela entièrement de vue. Je .ne doute pas que vous n'ayez rectifié toutes les fautes échappées nécessairement dans une composition si rapide d'une simple esquisse, que vous n'ayez rempli les vides et suppléé à tout. Je me souviens qu'entre autres balourdises , il n'est pas dit dans ces scènes , qui lient les divertissements , comment la princesse Grenadine passe _ tout d'un coup d'une prison dans un jardin ou dans un palais. Comme ce n'est point un magicien qui lui donne des fêtes, mais un seigneur espagnol, il me semble que rien ne doit se faire par enchantement. Je vous prie , monsieur , de vouloir bien revoir cet endroit, dont je n'ai qu'une idée confuse. Voyez s'il est nécessaire que la prison s'ouvre , et qu'on fasse passer notre princesse de cette prison dans un beau palais doré et verni, préparé pour elle. Je sais très bien que cela est fort misérable , et qu'il est au-dessous d'un être pensant de so faire une affaire sérieuse de ces bagatelles ; mais enfin , puisqu'il s'agit de déplaire le moins qu'on pourra , il faut mettre lo plus de raison qu'on peut, même dans un divertissement d'opéra. Je me rapporte de tout é vous cl à M. Ballot, et je compte avoir bientôt l'honneur de vous faire mes remerciements , et de vous assurer , monsieur , a quel point j'ai celui d'être , etc. Digitized by Google

iS5 AN N fi E 1746. A A!. LE COMTE D'ARGENTAL. % A
Versailles, et jamais à la cour, décembre. Je vous envoie, mes adorables
anges, une Tôle 1 que j'ai voulu rendre raisonnable, décente, et à qui j'ai
retranché exprès les fadeurs et les sornettes de l'opéra , qui ne conviennent
ni à mon fige, ni à mon goût , ni h mon sujet. Vraiment , mes chers anges ,
je crois bien que la vérité se trouvera chez vous , et que j'y trouverai plus de
secours qu'ailleurs ; aussi je compte bien venir profiter de vos volontés ,
des que j'aurai débrouillé ici le chaos des bureaux. Il est absolument
nécessaire que je commence par te travail , pour avoir des notions qui ne
soient point exposées à des contradictions devant le ministre et devant le
roi. Ce travail , joint aux tracasseries du pays , me retient ici plus long-
temps que je ne pensais. Il faut que mon ouvrage soit approuvé par M.
d'Argensou ; il est mon chancelier, et M. de Crémilles mon examinateur.
Vous jugez bien que c'est moi qui ai demandé M. de Crémilles , et que je
n'ai pas eu de peine de l'obtenir. Je me trouvais hier chez M. d'Argenson , et
je parlais du combat de Mesle. Je disais combien cette action faisait
d'honneur aux Français. Il y a surtout, disais-je, un diable de M.
d'Azincourt, uu jeune homme de vingt ans , qui a fait des choses
incroyables. Comme je bavardais, entre M. d'Azincourt , que je n'avais
jamais vu ; il ne fut pas fâché. Je crois que c'est un officier d'un très grand
mérite , car il écrit tout. Adieu , le plus adorable ménage de Paris. A M. DE
C1DEVILLE. Vernalllos , le 7 Janvier 1746. Mon cher ami , j'ai entendu
dire en effet, dans ma retraite de Versailles, qu'après le départ de M. le duc
de Richelieu, il était arrivé deux figures jouant de la flûte en parties. Ma
figure, dans ce tcmps-la, était fort embarrassée d'une espèce de dyssenterie
qui m'a retenu quinze jours dans ma chambre , et qui m'y retient encore.
L'air de la cour ne me vant peut-être rien; mais je n'étais pointa la cour, je
n'étais qu'a Versailles, où je travaillais à extraire, dans les bureaux de la
guerre , des mémoires qui peuvent servir à l'Histoire dont je suis chargé.
J'ai la bonté de faire pour rien ce que Boileau ne faisait pas étant bien payé;
mais le plaisir d'élever un monument à la gloire du roi et à celle de la nation
vaut toutes 1 U Temple de la Gloire. les pensions de Boileau. J'ai porté cet
ouvrage jusqu'a la fin de la campagne de 1745 ; mais ma détestable santé
m'oblige à présent de tout interrompre ; je suis si faible , qu'à peine je puis
tenir ma plume en vous écrivant ; je suis même trop mal pour me hasarder
de me transporter à Paris. Voilà comment je passe ma vie; mais les

beauxarts et votre amitié feront éternellement ma consolation. Adieu, mon cher ami. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, MINISTRE DBS AFFAIRES ÉTRANGÈRES. , Paris, le 8 janvier. Je ne décide point entre Genève et Rome» llenriade. , ch. n, v. 5. Mais , s'il vous plaît , monseigneur , mon paquet, s'il arrive, me vient de Rome, et celui qu'on m'a rendu vient de Genève , cl vous appartient. Voici le fait : Quand on m'apporta le ballot de votre part, je vis des livres en feuilles, et je ne doutai pas que co ne fussent des coglioneric ilnliane que m'envoyait le cardinal Passionei. Je dépêchai le tout chez Chcnut , relieur du roi , et de moi indigne. Il s'est trouvé , à fin de compte , qûc le ballot contient le Dictionnaire du Commerce, imprimé à Geuève. J'ai sur-le-champ ordonné expressément à Chenut de ne point passer outre, et j'attends vos ordres pour savoir par qui et comment et quand vous voulez faire relier votre Dictionnaire , qu'on ne lit point assez, et dont la langue est rarement entendueà Versailles. Je vous souhaite les bonucs fêtes. Je me flatte que, tôt ou tard , vous ferez quelque chose des araignées; mais si elles continuent à se détruire, ne soyez point détruit. Je le penserai toute ma vie , la paix de Turin était le plus beau projet, le plus utile, depuis cinq cents ans. Mille tendres respects. A M. LF. MARQUIS D'ARGENSON; MINISTRE DBS AFFAIRES ÉTRANGÈRES. A Paris, le U Janvier. Si le prince Edouard ne doit pas son rétablissement à M. le duc de Richelieu , on dit que nous devons la paix à M. le marquis d'Argenson. Les Italiens feront des sonnets pour vous; les Espagnols , des rcdondillas ; les Français , des odes ; et moi un poème épique pour le moins. Ah ! le beau jour que celui-là , monseigneur 1 En atendant , dites donc au roi, dites à madame de Pompa,lotir, que vous êtescontent de l'historiographe. Mettez cela, je vous en supplie , dans vos capi51.

CORRESPONDANCE. tulaïrcs. Que j'aurai de plaisir de finir coite histoire par la. signature du traité de paix ! Je viens d'envoyer à M. le cardinal de Toncin la suite de ce que vous avez eu la bouté de lire ; il lit plus vite que vous ; tant mieux , c'est une preuve que vous n'avez pas de temps, et que \ous remployez pour nous ; mais lisez , je vous en prie , l'article qui vous regarde (c'est à la tin de 4744). Le public ne me désavouera pas, et je vous défie de ne pas convenir de ce que je dis. Le pape a envie que j'aille h Home , et le roi de Prusse , «pie j'aille à Berlin. Mais comme un de vos confrères me trailcà Versailles ! On n'est point prophète chez soi. On vient de m'envoyer un livre fait par quelque pol tique allemand , où votre gouvernement est joliment traité. J'y ai trouvé la lettre du maréchal de Schmettau, où il dit que M. d'Alion est un ignorant et un paresseux ; mais vraiment pour paresseux , je le crois ; il y a un an que je lui ai envoyé un gros paquet que vous avez eu la bouté de lui recommander , et je n'en ai aucune nouvelle. Seriez- vous assez bon , monseigneur, pour daigner l'en faire ressouvenir , la première fois que vous écrirez au bout du monde? Il paraît tant de mauvais livres sur la guerre présente , qu'en vérité mon Histoire est nécessaire. Je vous demande en grâce de d're au roi un mot de cet ouvrage, auquel sa gloire est intéressée. J'ai peur que vous ne soyez indifférent , parce qu'il s'agit aussi de la vôtre ; mais il faut boire ce calice. Je ne crois pas avoir dit un seul mot dans celle histoire que les personnes sages, instruites , et justes , ne signent. Vous me direz qu'il y aura peu de signatures , mais c'est ce peu qui gouverne en tout le grand nombre , et qui dirige , à la longue , La mauïère de penser de tout le monde. Adieu , monseigneur , « Nostrorum serntonum candide juilex, » Hor., tib. i, ep. iv, v. i. Votre historiographe n'a pu vous faire sa cour, dimanche passé , comme il s'en flattait ; il passe son temps a souffrir et h historiographe ; il vous aime , il vous respecte bien personnellement. AU CARDINAL QUERIÎSI. Parigi , a febbrajo. Porgo a lei un nuovo rendimento di grazic per gli ultimi suoi favori. La letlera pastorale di vostra eminenza mi fa desiderare d' essere uno dei suoi diocesani. Non direi allora corne quelli d'Avrauches : Quand aurons-nous un évêque qui ail fait scs études? • Il dono délia sua libreria al suo popolo , c<l ai suoi suceessori, sarà un monumeuto eterno del suo grande e generoso spirito. La marmorea mole che la contiene non durera quanlo la vostra mémoria ; c le belle e savie opère di vostra eminenza , in ogni genere , saranno il più nobile ornamento di questo tesoro di lelteratura.

Non mi starebbo bcnc di voler porre in quel bel ternpio alcuni de' ntici imperfelti compouimenti ; sono io troppo profane. Nondimeno dimanderù a vostra eminenza , fra pochi mesi , la liceuza di presentarle un saggio d' istoria de' prescuti movimenti, e delle guerre che scuolono d' ogni lato , e distruggono l'Europa. Tocca al mio redi farla tremare , ai grandi personaggi di voslro carattcre di pacificarla , a me di scrivere , con verità croodestia, quel ch' è passato. Ben so io che , quando dovrô parlarc degl' ingegui cite sono il fregio e l' onore di nostra ela , incomincicro dal nome deir illustrissimo cardinale Qucrini. In tanto le bacio la sacra porpora , e mi rassegno con ogni maggiore ossequio e venerazione , etc. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON , MINISTRE DBS AFFAIRES

KTRANGÛRBS. A Paris , le 17 février. Je vous fais mon compliment de la belle chose que j'entends dire. Comptez que , quand vous serez au comble de la gloire , je serai à celui de la joie. Souvenez-vous , monseigneur , que vous ne pensiez pas à être ministre quand je vous disais qu'il fallait que vous le fussiez pour le bien public. Vous nous donnerez la paix en détail ; vous ferez de grandes et de bonnes choses, et vous les ferez durables , parce que vous avez justesse dans l'esprit et justice dans le cœur. Ce que vous faites m'enchante , et fait sur moi la même impression que le succès il'Armide sur les amateurs de Lulli. Il faut que j'aïlle passer une quinzaine de jours . ù Versailles ; je ne serai point surpris si , au bout de la quinzaine , j'y entends chanter uu petit bout de Te Deum pour la paix. En attendant , voulez-vous permettre que je fasse mettre un lit dans le grenier au-dessus de l'appartement que vous avez prêté à madame du Châtelet , sur le chemin de Saint-Cloud ? J'y serai un peu loin de la cour , tant mieux ; mais je me rapprocherai souvent de vous , car c'est à vous que mon cœur fait sa cour depuis bien long-temps , et pour toujours. Mille tendres respects . Digitized b/ Google

485 ANNÉE k MADAME LA DUCHESSE DE MONTENERO,
PILLB DE MADAME DU CHATELET. VerMglia. Perdoai l' eccellenza
vostra , se le scrivo cos'i di rado. Non a da rimproverarmi la mia
dimenticanza , ma da compatire il cattivo stato di mia salute , che fa di me
un uomo mezzo morto , c mi toglie la consolazione di pib spesso prestare a
vostra eccellenza il dovnto mio ossequio; ma la pertinace c noiosa mia
infermità , ed i miei conlinui dolori non hanno punto indebolili isentimenti
di rispetto , di stima c del più vivo affetto che nutriro sempre per Ici. Nè il
tempo , nè la lontananza potranno mai scancellarc quel cho il suo merilo ha
impresso nel miocuore. Il felicc parto dell' eccellenza vostra mi ha recato
un cosi sensibil piacere , che ha fatto svanire tutti i miei affanni. Il mio
animo non è ora capacc di rissentire altro che la gioja di vostra eccellenza ,
quella del signor duca suo sposo , e di lotta l' illustrissima sua casa. Vostra
eccellenza è si cortesc verso di me , che, nel tempo délia sua gravidanza, s è
degnata di pensare a mandarmi un bel regalo di cioccolata , che il signor
marchese de L'Hospital , già arrivato a Versaglia , mi fara pervenirc da
Marsiglia , fra poche settimane. Vorrei veramente prenderne alcune
chicchere nel gabinetto di vostra eccellenza in Napoli , e goderc il giubilo di
vederla colloata nel grado che a bramalo. Mi lusingo che quanto ella
desidera. sarh dall' eccellenza vostra consoguito senza fallo , imporocchè il
signor principe d'Ardorc essendo aggregato ail' ordiuc del re di Fraucia , è
ben giuslo che quello di Napoli concéda alcuni favori alla pnt
ragguardevole di lutte le dame francesi clic j>ossano fare l'ornamento d'
una corte. Le auguro l' adempimento di tutte le sue brame; ma non mi
consolerei mai di non vederc co' proprj occhi la sua felicità , di non poter
baciarc il suo bambino, nè profondamente inchinarc la di lui cara madré.
Qui si fanno feste ogni giorno. Le nostre comuni vittorie in Italia cd in
Fiandra hanno portato la casa di Borbone al coln>o délia sua gloria. Il duca
di Richelieu dcve esser ora sbarcato in Inghillerra , e.l avr'a forse scacciato
via il re Giorgio, quando nelle ntani dell' eccellenza vostra capiterà la mia
lettera. Eccellentissima mia signora, che ella sia sempre altrettanto felice,
quanto lo sono i nostri monarchi. Le auguro un felicissimo avanzamento ed
esito dell' affare nel quale l' affezionatissiraa madré dell' eccellenza vostra,
gli umilissimi sitoj servidori fervidauiante s'impiegano; cd io resterô 4746.
sempre colla viva ambizione d* ubbidirla , e con ogni maggiore rispetto e
venerazione, Di vostra eccellenza , etc. AU CARDINAL PASSIONE! , A

ROME. Mario. Steuto ad imparare la lingua ilaliana ; mentre sidiletta l' emineuza vostra nell* abbellire la lingua francce. ' Aspetto colla maggior premura , e colli più vivi sentimenti di gralitudine i libri , coi quali ella si degna d'ammaestrarmi. Ma , essendo privo dell' onore di venire ad inchinarla in Roma, voglioalmeno intiolararmi al suo patrocinio , c naturalizzarmi Romano in qualche maniera, nel sottoporre al suo sommo giudizio ed alla sua pregiatissima protezionc quest o Saggio che ho sbozzato in italiano. Prendo la liberia di pregarla di presentarlo a quelle accadcmic delle quali ella è proteltore (e credo che sia il piotetlore di lutte) ; riccroun nuovo vincoloche possa supplire alla mia lontananza , e che mirenda uno de' suoi clienti, corne se fossi uu abitante di Roma. Sarei ben fortunato di vedermi aggregato a quelli che godono l' onore d' esserc istrulti dalla sua dottrina . c di bere a quel sacro fonte , del quale si degna d' inviarmi alcune goccioline. Non voglio interrompere più lungamente i suoi grandi negozj , e, l>aciando la sua sacra porpora , mi confermo , etc. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, MINISTRE DBS AFFAIRES ÉTRANGÈRES. Mar». Je ne vous fais point ma cour, monseigneur, mais je fais mille vœux pour le succès de votre belle entreprise. On dit que vous avez besoin de tout votre courage, et de résister aux contradictions , en faisant le bien des hommes. Voilà où l'on en est réduit. Vous avez de la philosophie dans l'esprit et de la morale dans le cœur ; il y a peu de ministres dont on puisse en dire autant. Vous avez bien de la peine à rendre les hommes heureux, et ils ne le méritent guère. O que vous allez conclure divinement mon Histoire , et que je me sais bon gré d'avoir barbouillé votre portrait! il est vrai, du moins. M. le cardinal Passionei me mande qu'il envoie sous votre couvert, par M. l'archevêque de Bourges , un paquet de livres dont il veut bien me gratifier. Voici le saint temps de Pâques qui approche ; la reine de Hongrie et la reine d'Espagne dépouilleront toutes deux In vieille femme , et se reçoit

486 CORRESPONDANCE. cilicrout en bonnes chrétiennes ; cela est immanquable. Ali! maudites araignées, vous déchirerez-vous toujours, au lieu de faire de la soie! Grand et digne citoyen , ce moude-ci n'est pas digne de vous. A MONSIEUR ET MADAME D'ARGENTAL. Voltaire sait d'hier la mort du président Bouhier; mais il oublie tous les présidents vivants et morts quand il voit monsieur et madame d'Argental. On a déjà parlé à V. de la succession dans la partie de fumée qu'avait à Paris ledit président commentateur. V. est malade ; V. n'est guère en état de se donner du mouvement; V. grisonne , et ne peut pas honnêtement frapper aux portes , quoiqu'il compte sur l'agrément du roi. Il remercie tendrement scs adorables anges. Il sera très flatté d'être désiré, mais il craindra toujours de faire des démarches. Mes divins anges! être aimé de vous, voilà la plus belle de toutes les places. A M. LE COMTE DE TRESSAN. Le man. Je vous ai toujours cru ou parti ou partant , mon divin Pollion. Je vous ai cru portant la terreur et les grâces dans le pays des Marlborough et des Newton. Mais vous ôtes comme les Grecs en Aulide, à cela près que dans cette affaire il y aura plus de pucelles... que de pucelles immolées. Je n'ai point écrit à M. le duc de Richelieu; je l'ai cru trop occupé. Je prépare pour lui ma trompette et ma lyre. Partez , soyez l'Achille et riloraère, et conservez vos boutés pour votre ancieu. très tendre, et très attaché serviteur. A M. AMMAN, SECRÉTAIRE DB L'AMBASSADEUR DB NAPLES, A PARIS. A Versailles , ce *6 mars. Tu vatem vates laudatus Apolline laudas, Concedi&que tua decerptas fronte coronas. Carminibus nostram pelis ad certamiua inusam. O ulinam videar tibi respondere paratus! Sed quondatn dulcis vox déficit , atque laborc Nunc defessits , iners , ignava silentia servans , Scmper amans Phœbi , non exauditus ab illo, Te miror; victus, non invidus, arma repono. On m'a envoyé ici, monsieur, les vers charmants que vous avez bien voulu m'adresser ; je ne puis que les admirer , et non les imiter. C'est en remerciant celui qui me loue si bien, que j'ai l'honneur d'être, avec reconnaissance, etc. A M. DE MONCRIF, LECTEUR DB LA REINE, RTC. Mars. Mon cher sylphe , dont je n'ose encore m'appeler le confrère , mais dont je serai toute ma vie l'ami le plus tendre, je vous cherche partout pour Vous dire combien il me sera doux d'être lié avec vous par un titre uouveau. Je suis pénétré de tout ce que vous avez fait pour moi ; mais comment me conduirai-je au sujet du libelle diffamatoire dans lequel l'académie est outragée , et moi si horriblement déchiré? il u'est que trop

prouvé aux yeux de tout Paris que le siour Roi est l'auteur de ce libelle coupable. C'est la vingtième diffamatiou dont il est reconnu l'auteur, et il n'y a pas long-temps qu'il écrivit deux lettres anonymes à M. le duc de Richelieu. Il a comblé la mesure de ses crimes ; mais je dois respecter la protection qu'il se vante d'avoir surpriso auprès de la reine. Il a pris les apparences de la vertu pour être reçu chez la plus vertueuse princesse de la terre. C'est la seule manière de la tromper ; mais cette même vertu, dont sa majesté donne tant d'exemples , permettra sans doute que je me serve des voies de la justice pour faire connaître le crime. Je vous supplie d'exposer à la reine mes sentiments, et de lui demander pour moi la permission de suivre cette affaire. Je ne ferai rien sans le conseil du directeur de l'académie , et , surtout , sans que vous m'ayez mandé que la reine trouve bon que j'agisse. Vous pourriez même peut-être lui lire ma lettre ; elle y découvrirait un cœur plus touché des sentiments d'admiration que ses vertus inspirent, qu'il n'est pénétré du mal que le sieur Roi m'a voulu faire. Adieu , homme aimable et digne de servir celle que la France adore. A MONSIGNOR G. CERATI, A PIRENZA, O A PUA, Parigi , 6 avril.

Vossa signoria illustrissima o venula in questo paese, eci ha dato nuove istruzioni, mentre io non ho potuto acquistarle in Firenze nè in Pisa. Ella parla la nostra lingua colla più elegante finezza, ed io non posso senza grave fatica esprimermi in italiano. Sono infellicemente innamorato della vostra lingua e del vostro paese. Ho cercato d'alleviare un poco il dolore che io risento di non aver mai viaggiato di là del F Alpi , scrivendo almeno un qualche Saggio , in italiano; la prego di riceverlo colla sua solita benignità questi fogli , e mi lusingo ancora che avrà la bontà

187 ANNÉE 4746. di presentarne alcuni esemplari alle accademie (io online, dalle quali non spero già applauso, ma molto ambirei una favorevole indulgenza. Io godo l'onore d'essere suo compagno nell'Istituto di Bologna, e nella Société di Londra; ma se un nuovo grado d'onore, un nuovo vincolo potesse naturalizzarmi italiano, simile consolazione srainuirebbe il mio eterno rammarico di non aver veduto l'autica patria e la culla delle scienze; rimetto tutto alla sua cortesissima gentilezza. Vi è un altro piccolo affare, sopra il quale supplia) V. S. illustrissima di darmi il suo avviso, e di favorirmi delle sue istruzioni. Si tratta qui della scomunica fulminata da alcuni vescovi e curati contro i commedianti del re, che sono pagati e mantengono da sua maestà, e che non rappresentano mai tragedia né commedia se non approvata dai magistrati, emunita di tutti i contrassegni dell'autorità pubblica. Si dice qui comunemente che questa contraddizione fra il governo e la Chiesa non si trova in Roma, e che i virtuosi mantenuti a spese pubbliche non sono sottoposti a questa crudele infamia. La supplico, colla più viva premura, di dirmi come si usa in Roma ed in Firenze con questi tali; se siano scomunicati, o no; e quali siano insieme le regole e la tolleranza. Mi farete un pregiatissimo favore, se si compiacrà di darmi suoi insegnamenti intorno a questa materia. La prego d'indirizzare la sua risposta al signor de la Reimère, fermier-général des postes, à Paris. La supplico di scusarmi se questa lettera sia sentita d'un'altra mano, perché sono gravemente ammalato. Ma dalla mia malattia non vengono indeboliti i sentimenti coi quali sarò sempre... Voltaire. P. S. Sa bene che il signor de La Marea è morto. AU CARDINAL QUERINI. Parlai, il 4 aprile. Mi è stato detto che vostra eminenza non aveva ricevuto le lettere da me scritte. Se sono smarrite, sarò riputato appresso di vostra eminenza il più ingrato di tutti gli uomini. Si è degnata di darmi l'immortalité al Poema di Fontenoi; m'ha favorito della sua bella lettera pastorale, della stampa del magnifico monumento eretto da lei nel suo palazzo di Brescia; in somma è divenuta il mio Mecenate, e non riceve da me il menomo testimonio della mia gratitudine. Sono però più infelice che colpevole. Uoscrilto a vostra eminenza ieri o quattro volte; l'ho ringraziata, le ho spiegato il mio cuore; ho pensato che il suo nome sarebbe riverito anche da' barbari che possono svaligiare i corrieri; ho mandato le mie lettere alla posta senza altra diligenza. Dopo questo il signor ambasciadore di Venezia m'ha dato la

licenza di meltere nel suopiego tulle le lettere che avrci da oggi in avanti l' onore di scrivere a vostra eminenza. Userô di questa liberia , e mi lusingo che il signor Tron , essendo il suo nipote , saré un nuovo vincolo dal quale verranno raddoppiati quelli che mi ritengono solto il suo caro patrocínio, e che slringono la mia ossequiosa servitù. Mi perdoui se non ho potuio scrivere di proprio pugno ; sono gravemente ammalato. Ma benchè le mieforze siano molto indebolite, non sonosminuiti i vivi sentimenti del mio riverenle ossequio. Bacio la sua sacra porpora , e mi confermo, etc. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. Le 13 avril. Je suis bien malade , mais vous, me rendez la santé , et vous l'allez rendre a la patrie. Je viens de lire votre préambule ; il n'y a que des points et des virgules à y mettre. Je vous le renverrai , ou vous le rapporterai. Je vous garderai le plus profond secret, et la Franco vous gardera long-temps, monseigneur, la plus profonde reconnaissance. Je me flatte que votre petit préambule en fera faire bienlôt un autre plus géucral , et que les Hollandais ne feront pas comme le roi de Sardaigne. Ah ! que la sentence de Comines , qui est dans votre portefeuille , vous sied bieu I En vérité , vous êtes un homme adorable. Vous allez dormir avec des feuilles d'olive sous votre chevet. A M. DE MONCRIF. Avril. Mon céleste sylphe , mon ancien ami , je compte sur vos bontés. Je vous ai cherché a Versailles et à Paris. Je me mets entre vos mains , et aux pieds de sainte Villars. Je vous recommande M. Hardion. C'est peu de chose d'entrer dans une compagnie , il faut y être reçu comme on l'est chez ses amis. Voilà ce qui rend une telle place infiniment désirable. Un lien de plus , qui m'unira à vous , me sera bien cher et bien précieux ; cl , pour entrer avec agrément , je veux être couduit par vous. J'attends tout de la bonté de votre cœur et de l'ancienne amitié dont vous m'avez toujours donne des marques. Je vous prie de dire à la plus aimable sainte qui soit sur la terre , que, quoique la reconnaissance soit uue vertu mondaine , cependant j'en suis pétri pour elle. J'ose croire que M. l'abbé de Saint-Cyr ira à l'académie le jour de l'élection,

48\$ CORRESPONDANCE. et qu'il ne me refusera pas ce beau titre d'élus. Comptez sur le tendre et éternel attachement de Voltaire. A M. DE MAUPERTUIS. ParU, ce l»r mai. Mon illustre ami, je vous reconnais; vous ne m'oubliez point, quoiqu'il soit permis d'oublier tout le monde auprès du grand Frédéric et entre les bras de l'amour. Jouissez de tous les avantages qui vous sont dus ; pour moi , je n'ai que des consolations ; ma malheureuse santé me les rend bien nécessaires. Il est vrai, mon illustre ami, que le roi m'a fait présent de la première charge de gentilhomme de la chambre, qu'il a augmenté ma pension, qu'il m'accable de bontés; mais je me meurs , et n'ai plus de consolations que dans l'amitié. Me voici enfin votre confrère dans cette académie française où ils m'ont élu tout d'une voix, sans même quel'évêque de Mircpoixs'y soit opposé le moins du monde. J'ennuierai le public d'une longue harangue lundi prochain; ce sera le chaut du cygne. J'ai fait un petit brimborion italien pour l'Institut de Bologne, dans lequel j'ai l'honneur d'être votre confrère ; je ne vous en importune pas, parce que je ne sais si vous avez daigné mettre la langue italienne dans l'immensité de vos connaissances. Madame du Châtelet fait imprimer sa traduction de Newton ; vous devez l'en aimer davantage. Je vois quelquefois votre ami In Condamine, qui vient prendre chez nous son café au lait, en allant à l'académie. Nous parlons de vous, nous vous regrettons, nous espérons que vous ferez ici quelque voyage ; mais pressez-vous, si vous voulez voir en vie votre admirateur et votre aini V. M. de Valori, M. d'Argens, daignent-ils se souvenir de moi ? Voulez-vous bien leur présenter mes très humbles compliments? M. de Couville cst-il a Berlin? Daignez ne me pas oublier auprès de lui, ni auprès de ceux 'a qui j'ai fait ma cour, quand j'ai eu le bonheur trop court d'être où vous êtes pour long-temps. Mais il y a uue personne que je veux absolument qui ait un peu de boulé pour moi, c'est madame de Maupertuis. Adieu. Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments. A M. DE VAUVENARGUES. J'ai passé plusieurs fois chez vous pour vous remercier d'avoir donné au public des pensées a t-dessus de lui. l.c siècle qui a produit les Étreintes de ta Saint-Jean, les hcosseuscs, Misa pouf, ne vous méritait pas ; mais enfin il vous possède, et je bénis la nature. Il y a un an que je dis que vous êtes un grand homme, et vous avez révélé mon secret. Je n'ai lu encore que les deux tiers de votre livre ; je vais dévorer la troisième partie. Je l'ai porté aux antipodes, dont je reviendrai

incessamment pour embrasser l'auteur, pour lui dire combien je l'aime , et avec quels traûsj)orls je m'unis à la grandeur de son âme et a la sublimité de ses réflexions , comme a l'humanité de son caractère. Il y a des choses qui ont affligé ma philosophie ; ne peut-on pas adorer l'Être suprême sans se faire capucin? N'importe, tout le reste m'enchanté; vous ôtes l'homme que je ft'osais espérer, et je vous conjure de m'aimer. AU CARDINAL

QUERINI. Parigi , 8 maggio llo riccvulo il cumulode' suoi favori, la lcltca slampata c dcdicala al suo degno nipote, nella qualc mi fa couoscere quel grand' uomo barbare di nome , ma di coslumi cortese , e di opéré grande ; c nella quale ho trovato i belli versi italiaui c lalini che fauuo a me un tanlo onore, ed un si gran slimolo alla virlù. E mi sono pervenuti gii altri picghiche contengono la traduzione iatina cd ilaliana del priucipio délia Henriade. Non fu mai il grau lasso cosi rimunerato, ed il trionfo ehc gli fu preparalo nel Campidoglio non era d'un tanlo valorc. Mi concéda d'indirizzarc a vostra emineuza le dovule grazie al suo cccellentissimo nipole. Sarù domani pubblicamenle aggregato ail' accademia francese, nell'islesso tempo che l'accadeniia délia Crusca si procura il vantaggio d'acquistarc T eminenza vostra ; ma questa è la difierenza fra noi, che l'accademia délia Crusca riceve un onore insigne dal voslronome, laddoveione riccvo un grande da quella di Parigi. Ho l* incorabenza di pronunciarc un bingo e tedioso discorso ; ma, per quanto tedioso |M)ssa essere , non manchetù di mandarloa vostra eminenza, essendo costumato di mandarin tribuli, benchc indegni del suo merito. Non dubito che le sia a quest' ora capitato il piego che contiene cinque o sei csemplari del rnio piccolo S<U)()io italiano sopra una materia lisica, che io ho sottoposto al suo giudizio, e pel qualc richiodo il suo patrocinio. Saro sernpre col più profondo rispetlo, etc. A M. DE VAUVENARGUES. Versailles, mai. J'ai usé, mon très aimable philosophe, de Ja

489 ANNÉE 4746. permission que vous m'avez donnée. J'ai crayonné un des meilleurs livres que nous ayons en notre langue, après l'avoir relu avec un extrême recueillement. J'y ai admiré de nouveau cette belle âme si sublime, si éloquente, et si vraie, cette foule d'idées neuves ou rendues d'une manière si hardie, si précise, ces coups de pinceau si fiers et si tendres. Il ne tient qu'à vous de séparer cette profusion de diamants, de quelques pierres fausses ou enchâssées d'une manière étrangère à notre langue. Il faut que ce livre soit excellent d'un bout à l'autre. Je vous conjure de faire cet honneur à notre nation et à vous-même, et de rendre ce service à l'esprit humain. Je me garde bien d'insister sur mes critiques; je les soumetts à votre raison, à votre goût, et j'exclus l'amour-propre de notre tribunal. J'ai la plus grande impatience de vous embrasser. Je vous supplie de dire à notre ami Marmontel qu'il m'envoie sur-le-champ ce qu'il sait bien. Il n'a qu'à l'adresser, par la poste, chez M. d'Argenson, ministre des affaires étrangères, à Versailles. Il faut deux enveloppes, la première à moi, la dernière à M. d'Argenson. Adieu, belle âme et beau génie. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, MINISTRE DES AFFAIRES ETRANGERES. A Paris, le 16 mai. Voici, monseigneur, ma bavarderie académique. Je fourre partout mes vœux pour la paix. On dit que je suis bon citoyen; comment ne le serais-je pas? il y a quarante ans que je vous aime. Allez, si vous voulez, à Rotterdam, mais revenez à Paris avec des branches d'olivier, et vous entendrez des hosanna in excelsis. Permettez que je mette dans votre paquet un imprimé pour M. l'abbé de La Ville, et un pour M. Charlier votre hôte, et hôte très aimable. Je ne sais pas comment sont les actions d'Angleterre, mais je garde les miennes. Fais-je bien, mon maître? J'ai tant de confiance aux grandes actions du roi I Mon Dieu, que je vous aimerai, si vous faites tout ce que vous avez tant d'envie de faire! Voilà M. l'évêque de Bazas mort; cette place conviendrait-elle à M. l'abbé de La Ville? On en a déjà parlé dans l'académie; mais il faudrait écrire, et faire agir des amis. Gardez-moi le secret. A M. DE VAUVENARGUES. Mai. La plupart de vos pensées me paraissent dignes de votre âme et du petit nombre d'hommes de goût et de génie qui restent encore dans Paris, et qui méritent de vous lire. Mais, plus j'admire cet esprit de profondeur et de sentiment qui domine en vous, plus je suis affligé que vous me refusiez vos lumières. Vous avez lu superficiellement une tragédie pleine de fautes de copiste, sans daigner même vous informer de ce qui pouvait être à la place de vingt sottises

inintelligibles qui étaient dans le manuscrit. Vous ne m'avez fait aucune critique. J'en suis d'autant plus fâché contre vous, que je le suis contre moi-même, et que je crains d'avoir fait un ouvrage indigne d'être jugé par vous. Cependant je méritais vos avis, et par le cas infini que j'en fais, et par mon amour pour la vérité, et par une envie de me corriger que je crains jamais le travail, et enfin par ma tendre amitié pour vous. A MADAME LA COMTESSE DE VERTEILLAC. A Paris , ce 11 mai. Je n'ai entendu parler, madame, ni de M. le marquis Scipion Maffei, ni de sa Mérope. Je viendrai recevoir vos ordres dès que ma santé me permettra de sortir. Il y a longtemps que vous savez quelle est mon ambition de vous faire ma cour. Cette passion a été jusqu'ici malheureuse , mais je me flatte qu'enfin la persévérance sera récompensée. J'ai l'honneur, etc.' Voltaire. A M. DE VAUVENARGUES. Paris , samedi 96 mai. Nos amis , monsieur , peuvent continuer leurs feuilles. M. de Boze fermera les yeux, mais il faut les fermer aussi avec lui , et ignorer qu'il veut ignorer celle contrebande de journal. Le chevalier de Quinsonas a abandonné son Spectateur. Il ne s'agit plus, pour les Observateurs , que de trouver un libraire accommodant et honnête homme , ce qui est plus difficile que de faire un bon journal. Qu'ils se conduisent avec prudence , et tout ira bien. Je vous attends à deux heures et demie. A MADAME LA COMTESSE DE VERTEILLAC. A Paris , ce 30 mai. Il est très vrai , madame , que , si mon goût décidait de ma conduite , il y a long-temps que je vous aurais fait ma cour. Je n'ai reçu que des paquets de M. le cardinal Querini , et il y a plus de trois ans que je n'ai des nouvelles de M. Maffei. J'ai reçu une Mérope , mais c'est une traduction hollandaise de ma tragédie jouée à Amsterdam. Voilà , madame, toutes les nouvelles que

CO RUES POND AN CE. 4Ü0 j'ai drs Méropct. J'ai demandé aux gens de madame du Châtelet et aux miens s'ils Devaient point reçu de paquet ; ou ne m'a donne aucun éclaircissement. J'aurai l'honneur de venir vous assurer de mou profond respect. Voltaire. A M. DE VAUVENARGUES. Mai. Je vais lire vos portraits. Si jamais je veux faire celui du génie le plus naturel , de l'homme du plus grand goût, de l'âme la plus haute et la plus simple , je mettrai votre nom au bas. Je vous embrasse tendrement. AU CARDINAL QUERINI. I giugno. Emineuza , sono slrinlo ora, cou un forte e dolce nodo, a l' eminenza vostra. Montre che cita è aggregata ail' accadcmia délia Crusca, ricevo il raedesimo onore ; ed il discepolo viene introdoto solto il patrocínio de! maestro. L'accademia ha volulo , in una voila , acquisitare un compagno paesano, ed un servidore forestiero. il signore principe di Craon mi hafalto l'onore d'informanni délia singolare bontà dell' accadni ia verso di me , e ne ho riseulilo tante più di giuhilo e di riconoscenza , quanto più questa pregiatissima grazia m' intitola ai vostri nuovi favori. Spero che vostra eminenza avra riccvuto le mie letterc del passato mese , colla lellera di ringraziamento al suo degno nipote che misi nel di Ici piego. Se ben mi rammenlo , presi l' ardire , nlla mia ullima scritla , di richicderla d'un favore. La pregai , corne la prego ancora umilmente, e colle più vive premnre , di degnarsi darmi alcuni rischiarimenti sopra la difficollàmossa Ira noiiutoruoai nostri Commedianti, che rappresentano, in presenza del re o di lotta la corle , tragédie e commedie scritte con la più severa decenza, adornate di tutti i principj délia vera virliù , e soda morale. Non pare ne giusto ne convenevole che quelli che vengono pagati dal rc , per rappresentare tali onorevoli componimcnli , restino indegnamente confusi con quelli antichi istrioni barbari , che andavano sfaccialamente trattenendo la più iuüma plebe colle più vili brutlure. Eglino mérita vauo lascomunica délia Chiesa , et la severa corrczioue dei magistrati ; ma, esseudo i tempi ed i coslumi felicemente cambial! , sembra oggi convenevolc ai più savj personaggi che si faccia la giusta disünzionc tra quelli che meritano il iiomed' iufami , e quesli che sono degni d'csscre assunli nel numéro de' più degni cittadiui. Suppiico vostra eminenza di degnarsi dirmi corne s' usi con loro in Roma , e quai sia il di lei parère sopra lal caso. Aggiungerù queslo nuovo favore a lauli che si è compiacciuta di compartirmi. A MADAME LA COMTESSE DE VERTEILLAC. A Paris , ce 3 juin. Vous jugez bien, madame, que, si j'avais

reçu le paquet il y a cinq mois , il y aurait cinq mois que j'aurais eu
 l'honneur de vous le porter. J'ai eu celui d'aller chez vous et chez M.
 l'ambassadeur de Venise. Je fais toutes les diligences possibles pour savoir
 si le paquet n'aurait point été porté à Versailles où je demeurais pour lors ,
 chez M. le duc de Richelieu. Vous sentez, madame , combien je regretterais
 la perle d'un manuscrit de M. de Maffei , et combien je sentirais cette perle
 redoublée par celle que vous feriez. Madame du Châtelet a fait chercher ,
 ces jours-ci, dans son appartement de Versailles, et assurément on ne
 négligera rien pour retrouver une chose si intéressante. J'ai l'honneur d'être
 avec respect... Voltaire. A M. LE PRINCE DE CRAON. Giugno. Un
 cittadino avanzato al titolo di conte dell' inipero non sene tione lanto
 onoralo, quanto io 10 sono dalla mia aggregazione ail' accademia délia
 Crusca. I versi genilissimi , co' quali vostra cccellenza si è compiaciuta di
 accompagnarc verso di me ia polizza del favore conferitoini da questa
 celebratissima accademia , producono in me un nuovo riconoscimento
 accresciulo ancora dal ccelebrato nome Alamanni , di cui la gloria vieil'
 ancora avanzalada voi. Non m' è incognito 11 bel poema délia Coltivazione
 di quel nobH fiorentino Luigi Alamanni, emulo di Virgilio, e vostro
 antenalo , maestro di casa délia regina Caterinu de' Medici. Egli fu
 giustamenle protetto dal re Francesco primo,, quel gran principe che
 incominciù ad annessare i selvatici allori délie muse galliche nei verdi ed
 demi allori di Firenze. Fù queslo Luigi Alamanni le delizie délia corte di
 Francia , e mi pare oggi di ricevere , dal più degno de' suoi nipoti , un
 contrassegno di gratitudine verso la nostra nazione ; ma, mono ho meritato
 le sue cortcsissime espressioni , più risento ia sua bènignité ; ed esibisco la
 miaproutezza ariugraziarncia. Le porgo la supplica di prescnlare ail'
 accademia lalttera clic ho l'onore di riuielterle, nella quale vostra
 cccellenza vedra quali sia no i uiiei Digitized b/ Google

ANNEE 4746. 491 ardenli scusi <li rieouoscimento e di veuerazione. Piacesse a Dio che polcssi riugraziare l'accademia di viva voce ; rua , se la prcsuza di codesti valentissimi letlerati fosse per accrescere in me la graliludine e l'amiüirazione , sarebbc per sminuire la stima délia quale si sono degnati d' onorarmi. Non voglio péri» pcrdere la sporanz'adi rivcrirc un giorno i miei maestri e benefaltori , e dirvi , o mio signore , quaulo io sono desidroso di ricevere i voslri comaudi. Non ardirô iutilolarmi il vostro socio , ma mi chiamero seuipre , Di yoslra eccellenza , etc. ÀGLI ACCADEMICI DELIA CRUSCA, A FIRENZE. . Parlgl , 12 giuRiio. Eccclleutissirai signori, il favore che io ricevo dalla vostra somma benignità , mi fa giudicare l'Eccellenze vostre possono aggrecgare alla loro tanto pregiala accademia i menomi discepoli, corne gli antichi Romani concedevano alcune volte il titoio di Civis Romanus ai meno cospicui forestieri , ne' quali si era scoperla vera ammirazionc, e sinccra parzialilà delle viriù romane. È gia un pezzo cbe non fù collocata in nissuno Francese la grazia delta quale m' avcte ouorato , giaccüè io repulo il signer duca di Nevers non meno Toscan» cbe Francese ; il Chapelain , il Ménage , c l'abbate Regnier-Desraarais , cbe riceverono anticamente il medesimo onore , erano mollo più pralici di tutte le ûnezze délia vostra bellissima lingua, e più versati di me nella vostra eioquenza, benebè non più appassionati d'essa. Ebbcro eziandio il nobile ardire di scrivcre versi ilaliani , e questi loro tenta tivi servirono a comprovare quanto poetica sia la favella toscana , e cbe bel soccorso ella somministra ad un virtuoso, poichè succederono in comporre versi italiani, ma non poteltero mai riuscire nclia nostra poesia. Erano fanciulli cbe non polevano cammiuaro agevolmente senza la mano délia loro madré ; e , davvero, la lingua toscaua , questa figlia primogenita del lalino , è la madré di lutte le buone arti , c specialmcnte délia poesia ; o bevuto io troppo tardi le dolci acque del vostro bel sacro fonte ; non o letto i vostri divini poeli , cbe dopo aver faticato le Muse gallicbc coi miei compouimenli. Al fine mi sono rivolto ai vostri autori , e ne sono stato innamorato. Àvete moslrato pielà délia mia passionc , e F avete infiamroata. Mi pare che il mio gusto nel leggerli sia divcnuto già più vivace , c più affliualo dail' onore che i'Ecceilenze vostro m' banni) compartito ; mi sembra cbe io sia fatto maggiore di me ; c , se nou posso scrivcre oott cloganza iu toscan» , avro almeno la oonsolazione di leggere le belle opère delta vostra accademia., e non senza profitto. Vi sono dunque in debito ,

non solamented'un onore, ma ancora d'un piacere ; e non si puù mai conferire una più grande grazia. Mentre che amero la virlù , cioè fintantochè saro uomo , resterù cumulato di voslri favori , e mi dirù sempre coi più vivi scnlimenli di riconoscenza , e col più ossequioso rispeldo...
Voltaire. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, MINISTRE DBS AFFAIRB8 ÉRBAKGÜBEB Paris, le 19 juin. L'éternel malade , l'éternel persécuté , le plus ancien do vos courtisans , et le plus éclopé , vous demande , avec l'instance la plus importune , que vous ayez la bonté d'achever l'ouvrage que vous avez daigné commencer auprès de M. Le Bret , avocat-général. Il ne tient qu'à lui de s'élever et de parler seul dans mon affaire assez instruite, et dont je lui remettrai les pièces incessamment. Il empêchera que la dignité du parlement ne soit avilie par le batelagc indécent qu'un misérable tel que Maunori apporte au barreau. La bienséance exige qu'on ferme la bouche à un plat bouffon qui déshonore l'audience, méprisé de ses confrères , et qui porte la bassesse de son ingratitude jusqu'à plaider, de la manière la plus effrontée , contre un homme qui lui a fait l'aumône. Enfin je supplie mon protecteur de mettre dans cette affaire toute la vivacité de son âme bienfesaute. Je suis né pour être vexé par les Desfontaines, les Rigolei, lesMannori, et pour être protégé par les d'Argenson. Je vous suis attaché pour jamais , comme ceux qui voulaient que vous les employassiez vous disaient qu'ils vous étaient dévoués. Mille tendres respects. A M. BERGER, DIBBGTBCB DB L'OPBBA. Du 13 juin. Il me serait bien peu séant , monsieur , qu'ayant fait le Temple de la Gloire pour un roi qui en a tant acquis , et non pour l'Opéra , auquel cc genre de spectacle trop grave et trop peu voluptueux ne peut convenir , je prétendisse à la moindre rétribution et à la moindre partie de cc qu'on donne d'ordinaire à ceux qui travaillent pour io théâtre de l'Académie de musique. Le roi a trop daigné me récompenser, et ni scs bontés ni ma manière de penser ne me permettent de recevoir d'autre»

-(92 CORRESPONDANCE. avantages que ceux qu'il a bien voulu me faire. D'ailleurs la peine que demande la versification d'un ballet e-t si au-dessous de la peine et du mérite du musicien; M. Rameau est si supérieur eu son genre , et , de plus , sa fortune est si inférieure à ses talents ; qu'il est juste que la rétribution soit pour lui tout entière. Ainsi , monsieur , j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne prétends aucun honoraire; que vous pouvez donner à M. Rameau tout ce dont vous ôtes convenu , sans que je forme la plus légère prétention. L'amitié d'un aussi honnête homme que vous, monsieur, et d'un amateur aussi zélé des arts, m'est plus précieuse que tout l'or du monde. J'ai toujours pensé ainsi ; et , quand je ne l'aurais pas fait , je devrais commencer par vous et par M. Rameau. C'est avec ces sentiments , monsieur , et avec le plus tendre attachement que j'ai l'honneur d'êlre , etc. AM. J.- FR. MULLER. • Versailles , 98 Junii 1746Si longo et gravi morbo non laboravissem , citius tibi et venerandæ imperiali acaderaiaē quas debco reddidissem gratias. Semper miratus sum quantam orbi terrarum utilitatem afferent tôt nova virorum doctissimorum collegia , quæ quasi communem inter se rempublicam ercxcrunt a finibus Ilaliaē usque ad Finlandiaē terminos. Cum inter se dimiccnt reges , academiaē viuculo sapientiaē unitæ sunt , et cum vesana ambitio tôt régna perlurl»et, tôt devastet provincias, amor bonarum artium Anglos , Germanos , Gallos , Halos arcte conjungit, et, ut ita dicara , ex omnibus populis selectum unum populum cfficit. Sed præcipue mira semper veneratione prosequar vestram imperialem acadcmiam , quæ nata est cum Pétri magni imperio , et ædificata cum urbe Pelropoli in loco antea Europæ fore ignoto , ubi nec ullum civitatis vestigium , nec rusticorum mapalium erat. Dæc omnia de nihilo creavit magnus ille legislator , et nunc jam novem volumina veslra societate prodierunt in lucem in quibus roulta reperiuntur quæ cruditissimos etiam possint erudire , cum uihil de hoc generein publicum exierit in multis antiquorum et ûorenlibus imperiorum metropolibus. Exspectoardentissimedecimura voluracn , quod cœteris quæ jam tenco et in celeberrima domina: du Châtelet bibiiolhcca reposita sunt , cum summa voluptate adjungam. Si mea me valetudo patitur adhuc studiis quæamavi et coluioperam dare , in latinam linguam vertam dissertationem quam nuperrime misi anglicc scriptam ad regiam Londini socielatera, et italice ad instilutum Bolonianum ; quibus illuslribus academiis adhinc aliquot annis sum aggregatus. Agitur in bac dinlriba de antiquis petriûcationibus et

conjectis , ut aiunt , ubique stnpendarum , quas terrarum orbis dicitur
experlus fuisse mutationum monumentis. Hanc tibi, vir eruditissime et
celcberrime, mittam latine elaboratam , et meas academiæ judicio
submittam cogitationes. Cœterum nunquam honoris mihi ab academia
conferti immemor ero. Te rogo enixe ut velis sociis tuis animi
meisensus, gratitudinem , venerationem , curam, amorem testificari. Cura
essem Berelonini , decreveram usque ad urbem Pétri magni interfacere ,
etcuncta lanti hominis vestigia et opéra intueri , sed præcipuæ academiæ et
luarum spectator esse iaudum ; nec mea valetudo, nec temporum
opportunitas hac me permiserunt frui voluptate. Nunc magna me consolatio
récréât cum me unum e vestris civibus putem. Vale, et mihi academiæ
gratiam et tuam vitæ meæ ornamento conserva. TRADUCTION. Si je
n'avais pas été accablé par une maladie grave et longue, j'aurais exprimé
plus tôt les remerciements que je vous dois, ainsi qu'à la respectable
académie impériale J'ai toujours admiré la grande utilité qu'offrent au
monde toutes ces nouvelles associations de savants qui ont en quelque sorte
formé parmi elles une république depuis les frontières de l'Italie jusqu'aux
confins de la Finlande. Tandis que les rois se combattent , les académies
sont unies par le lien de la sagesse ; pendant qu'une cruelle ambition trouble
tant de royaumes et dévaste tant de provinces , l'amour des arts unit
intimement les Anglais , les Allemands , les Français et les Italiens , et en
forme pour ainsi dire un peuple choisi. Mais je suis pénétré de respect
surtout pour votre académie impériale, qui est née avec l'empire de Pierre-
le-Grand , et qui a été édifiée avec Saint-Pétersbourg, dans un lieu autrefois
presque ignoré de l'Europe , où il n'y avait ni le vestige d'une ville , ni
même un village. Ce grand législateur a créé tout cela de rien , et déjà votre
société a mis au jour neuf volumes dans lesquels se trouvent beaucoup de
choses qui peuvent instruire les plus instruits, attendu qu'en ce genre il n'a
été rien publié dans les métropoles florissantes de plusieurs états anciens.
J'attends avec la plus vive impatience le dixième volume, que j'aurai un
grand plaisir à réunir aux autres qui se trouvent dans la bibliothèque de
madame du Châtelet. Si ma santé me permet de me livrer de nouveau aux
études que j'aime et que j'ai cultivées , je traduirai de latin une % Digitized
by Google

495 ANNÉE 4740. dissertation que j'ai récemmeul envoyée en anglais à la société royale de Londres , en italien à l'institut de Bologne ; académies illustres , qui , depuis plusieurs années , m'ont admis au nombre de leurs membres. Dans ce mémoire il s'agit d'anciennes pétrifications ; monuments qui , comme on le dit, sont répandus sur toute la surface de la terre, dont ils attestent les changements. Je vous l'enverrai comme à uu homme célèbre et érudit, et je soumettrai mes idées au jugement de l'académie. Au reste , je n'oublierai jamais l'honneur que m'a fait l'académie ; je vous prie instamment d'informer vos confrères de mes sentiments de reconnaissance , de vénération , d'attachement , et d'amitié. Lorsque j'étais à Berlin , j'avais résolu de me rendre à la ville de Picrre-le-Grand , et d'v contempler les traces et les créations de ce grand homme, et surtout d'être témoin des éloges qui vous sont dus ainsi qu'à l'académie; mais ni ma santé ni le temps ne m'ont permis de jouir de ce plaisir. Maintenant j'éprouve une grande consolation en me considérant comme un de vos concitoyens. Adieu ; conscrvcz-moi votre bienveillance et celle de l'académie, qui embellissent mou existence. AL SIGNOR SEGRETARIO DELL' ACCADEMIA ETRÜSCA DI CORTONA. Versaglia, 3 luglio.

Signoro , mi pare che io sia aggregalo ad un collegio dei sacerdoti di MemQ, i quali ammettevano tra loro alcuni profauì alla cognizione delle antichità de] mondo. La vostra accademia è salila oltre, ed a superato i primi secoli di Roma ; ed, avendo scoperto alcuni vesligj dei primi ammaestramenli che gli antichi Romani riceverono dai Toscani, vavincolati insieme tutti i tempi, e radunati tutti i pregi dell' Italia antica e moderna. Poleva eila conferire il titolo d'accademico ad un soggello più deguo di me, ma non ad un più grande ammiratore di sì nobili studj. La ringrazio col più sincero rispetto, e colla più viva gratitudine. Pi ego vostra signoria illustrissima di porgere alla vostra celebratissima accademia i miei sensi dell' onore che ho ricevuto, e d'aggradire i' ossequio e la riverenza con cui mi protesto. D. V. S. Illustrissima... Voltaire. AL SIGNOR GUADAGM, SEGRKTARIO DBLLA SOCIBTa' BOTANICA , A P1RBNĬR. Versaglia, 3 luglio: Signore, tra i grandi favori che il signor principe di Craon mi a compartiti, quelle d'introdurmi nell' accademia dei Botauisti, è uno dei più segnalati ; e tanto mi riesce più grato, quantochè mi procurera frequenti occasioni di aver corrispondenza con vostra signoria illustrissima, e di riccvere i suoi comandi. Sono ora cittadino Borentino. La venerazione, anzi

l' amore che portai sempre a questa patria d' ogni virtù, m' aveva fatto uno dei suoi vassalli ; il nuovo vincolo che mi strigne colla celebratissima accademia vostra cumula i miei onori, corne pure le mie brame. Porgo all' accademia la più ossequiosa gratitudin, e mi protesto con ogni maggiore rispetto di vostra Signoria illustrissima, Voltaire. A M. DE MAUPERTUIS, A BERLIN. A Versailles , le 3 juillet. Mon cher philosophe, je compte que vous avez reçu d'Utrecht un petit paquet contenant ma bavarderie académique. J'ai été privé du plaisir que je me faisais de vous rendre publiquement la justice qui vous est due, et que je vous ai toujours rendue. Vous étiez dans le même cadre avec votre auguste monarque. Je n'avais point séparé le souverain et le philosophe, et vous étiez le Platon qui avait quitté Athènes pour un roi supérieur assurément à Denis. On m'a rayé ce petit article dans lequel j'avais mis toutes mes complaisances. Lorsque je lus mon Discours 'a l'académie, devant les officiers et devant plusieurs autres académiciens, avant de le prononcer, ils exigèrent absolument que je me renfermasse dans les objets de littérature qui sont du ressort de l'académie, et retranchèrent tout ce qui paraissait s'en écarter. Croyez que j'en ai été plus fâché que vous. Si Limiers a jugé à propos de mettre mon Discours dans la gazette, au lieu de l'imprimer à part, je ne crois pas que vous puissiez vous en plaindre. J'ai reçu les lettres les plus polies et les plus remplies de bonté de ceux qui président à l'académie de la Crusca, à celle de Cortone, à celle de Rome , et à plusieurs autres. J'ai droit d'attendre de vous les mêmes marques d'amitié , et la justice que je vous ai toujours rendue est un des motifs qui m'y faisaient prétendre. Je suis persuadé que vous serez toujours plus touché de mes sentiments pour vous, que de la conduite de M. Limiers et de la délicatesse de l'académie. Bonjour ; ma santé est pire que jamais : je suis étonné de vivre; mais, tant que je vivrai, ce sera pour vous admirer et pour vous aimer. Avez-vous détruit les monades, les harmonies

CORRESPONDANCE 40* prcruinées , et le graud art de dire des riens en trente-deux volumes in-4° 1 ? A M. BOLLIOUD MERMET. 13 juillet 1746. Je vous remercie, monsieur, du livre plein de goût et do raison que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Je me félicite d'avoir pour confrère l'auteur d'uu si agréable ouvrage. Je vois que Lyon sera bientôt plus connu dans l'Europe par ses académies que par ses manufactures. Vous redoublez, monseigneur, l'envie que j'ai d'aller me faire recevoir ; mais pour celle de voir votre aimable intendant , rien ne peut la redoubler. Pardonnez à mes occupations et h ma santé si je n'ai plus tôt répondu h l'honneur que vous m'avez fait ; je n'y ai pas été moins sensible. A M. DE CIDEVILLE. A Pari* , le 19 août. Mon cher ami, pardonnerez-vous h un homme qui a été accablé de maladies et d'une tragédie? Figurez-vous qu'on m'avait ordonné une grande pièce de théâtre pour les relevailles de madame la dauphine; que j'en étais au quatrième acte, quand madame la dauphine mourut, et que, moi chétif, j'ai été sur le point de mourir pour avoir voulu lui plaire. Voilà comme la destinée se joue des têtes couronnées, des premiers gentilshommes de la chambre, et de ceux qui font des vers pour la cour l Le poème de madame du Boccage, que vous m'avez envoyé, a eu une meilleure fortune. Je lui en ai fait, quoique très tard, les remerciements les plus sincères. C'est une belle époque pour les lettres et pour votre académie. J'ai trouve son poème écrit facilement et avec naturel ; ce n'est pas -là un petit mérite, puisque c'est avoir surmonté la plus grande des difficultés. Nous avons ici un jeune homme du pays de Pourceaugnac qui a remporté notre prix ; cela n'a pas l'air si galant que votre académie ; mais en vérité, sa pièce est une des meilleures qui se soient faites depuis trente ans. La littérature languit d'ailleurs. La terre se repose. Il ne faut pas faire des moissons tous les jours; la trop grande abondance dégoûterait. Il n'y a que la douceur de l'amitié et de la société qui ne lasse point. Et cependant, mon ancien ami, ai-je vécu avec vous? ai je eu cette consolation ? je n'ai fait que souffrir pendant tout le temps que vous avez été à Paris, et j'ai passé une vie douloureuse à espérer inutilement l'Œuvre* de Wolf». K ment de jouir des agréments et du commerce charmant de mon cher Cidevilie. Il y a deux mois que je ne vois personne, et que je n'ai pu répondre à une lettre. Mon âme était a Babylonc, mon corps dans mon lit ; et de là je dictais à mon valet de chambre de grands diables de vers tragiques qu'il estropiait. J'ai exécuté tous vos ordres sur le poème delà Sapho de Normandie. Adieu ,

vous qui en ôtes l'Anacréon ; aimez toujours ce pauvre malade. Je vous embrasse tendrement. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. V. A M. LE COMTE DE TRESSAN. A Paris, ce 31 août. Je dois passer, monsieur, dans votre esprit, pour un ingrat et pour un paresseux. Je ne suis pourtant ni l'un ni l'autre; je ne suis qu'un malade dont l'esprit est prompt et la chair très infirme. J'ai été, pendant un mois entier, accablé d'une maladie violente, et d'une tragédie qu'on me faisait faire pour les relevailles de madame la dauphine. C'était à moi naturellement de mourir, et c'est madame la dauphine qui est morte , lo jour que j'avais achevé ma pièce. Voilà comme on se trompe dans tous ses calculs ! Vous ne vous ôtes assurément pas trompé sur Montaigne. Je vous remercie bien, monsieur, d'avoir pris sa défense. Vous écrivez plus purement que lui, et vous pensez de même, il semble que votre portrait, par lequel vous commencez, soit le sien. C'est votre frère que vous défendez, c'est vous-même. Quelle injustice criante de dire que Montaigne n'a fait que commenter les anciens! Il les cite à propos , et c'est ce que les commentateurs ne font pas. Il pense, et ces messieurs ne pensent point. Il appuie ses pensées de celles des grands hommes de l'antiquité ; il les juge, il les combat, il converse avec eux, avec son lecteur, avec lui-même ; toujours original dans la manière dont il présente les objets , toujours plein d'imagination, toujours peintre, et, ce que j'aime, toujours sachant douter. Je voudrais bien savoir, d'ailleurs, s'il a pris chez les anciens tout ce qu'il dit sur nos modes, sur nos usages , sur le Nouveau-Monde découvert presque de son temps, sur les guerres civiles dont il était le témoin , sur le fanatisme des deux sectes qui désolaient la France. Je ne pardonne à ceux qui s'élèvent contre cet homme charmant, que parce qu'ils nous ont valu l'apologie que vous avez bien voulu en faire. Je suis bien édifié de savoir que celui qui veille sur nos côtes est entre Montaigne et Épictète. Il y a peu de nos officiers qui soient en pareille compagnie. Je m'imagine que vous avez aussi Digitized by Google

495 ANNÉE 171G. colle de voire ange gardien, que vous m'avez fail voir h Versailles. Cette Michelle et ce Michel Montaigne sont de bonnes ressources contre l'ennui. Je vous souhaite, monsieur, autant de plaisir que vous m'eu avez fait. Je ne sais si la personne à qui vous avez envoyé votre dissertation, également instructive et polie , osera imprimer sa condamnation. Pour moi , je conserverai chèrement l'exemplaire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Pardonnez-moi encore une fois, je vous en supplie, d'avoir tant tardé à vous en faire mes tendres remerciements. Je voudrais, en vérité, passer un • partie de ma vie à vous voir et h vous écrire ; mais qui fait dans ce monde ce qu'il voudrait ? Madame du Châtelet vous fail les plus sincères compliments ; elle a un esprit trop juste pour n'ôtre pas entièrement de votre avis ; elle est contente de votre petit ouvrage h proportion de ses lumières, et c'est dire beaucoup. Adieu, monsieur; conservez h ce pauvre malade des bontés qui font sa consolation, et croyez que l'espérance de vous voir quelquefois et de jouir des charmes de votre commerce me soutient dans mes longues infirmités. A M. DE CIDEVILLE. A Fontainebleau , ce 9 novembre. Je ne sais plus qui disait que les gens qui font des tragédies n'écrivent jamais à leurs amis. Cet homrac-là connaissait son monde. Un tragédien dit toujours : J'écirai demain. Il met proprement toutes les lettres qu'il reçoit dans un grand portefeuille, et versifie. Son cœur a beau lui dire : Écris donc h ton ami; vient un héros de Babylonc, ou une paillarde de princesse , qui prend tout le temps. • Voila comme je vis , mon très aimable Cideville; me voici à Fontainebleau, et je fais tous les soirs la ferme résolution d'aller au lever du roi ; mais tous les matins je reste en robe de chambre avec Sémiramis. Mais comptez que je me reproche bien plus de ne vous avoir point écrit . que de n'avoir point vu habiller Louis xv. Au moins je me console en disant : C'est pour eux que je travaille. Mon cher Cideville , si j'ai de la santé, j'irai h Paris à votre lever, je viendrai vous montrer ma besogne ; je réparerai ma paresse. Revenez, mon cher ami ; je ne sais pas ce qu'on fera sur nos frontières, mais tout sera a Paris en fêtes; et c'en est une bien grande pour moi de vous revoir. Bonjour ; je vous embrasse teudreraent. Y. \ A M. LE COMTE ALGAROTTI. « Parigi , 13 dl novembre. Non ho voluto ringraziar ladi tutti isuoi favori prima d' averli intcramenlc goduti , me ne sono veramcnte inebrialo. Uo lelto e riletto il Newtonianismoy e sempre con un nuovo piaccre. Sa bene non esservi chi abbia maggior iuteresse di me

nella sua gloria ; si degni ella di ricordarsi che la mia voce fu la prima tromba che fecc rimbombare tra leuostre zampogno francesi il merilodel vostro libro, prima che fosse uscito in pubblico. La vostra luce sellemplie abbarbaglio per un tempo gli occhi de' nostri cartesiani, e l' accademia delle scienze, ne' suoi vortici ancora involla, parve un poco ritroselta nel dare al vostro bello e mal tradotto libro i dovuti applausi. Ma vi sono delle cose al mondo, che soltomettono sempre i ribelli : la verità, e la beltà. Avete vinto con queste armi; ma mi lagnerà sempre che abbiale dedicato il Newtonianismo ad un vecchio cartesiano, che non intende punto le leggi della gravitazione. Ho letto col medesimo piacere la vostra dissertazione sopra i sette piccoli, e mal conosciuti re romani ; l' avete scritta nella vostra gioventù, ma eravate già molto maturo d' ingegno e di dottrina. Avete per avventura conoscenza d' un volume scritto in Germania, venti anni fa, da un Francese, sopra l' istessa materia? Vi sono acute investigazioni , ma non mi ricordodelP autore. Ho letto sei volte la vostra epistola al signor Zeno ; oh ! quanto s' innalza un tal mobile, ed egregio volo sopra tutti i sonnelli dell' infingarda Italia ! Ecco dunque tre opéré, tutte differenti di materia e di stile. Tria regni incens. Non v'è al mondo un' ingegno così versatile, e così universale. Pare a chi v'legge chesiate nato solamente per la cosa che trattate. Mi rincresce molto di non accompagnare il duca di Richelieu. Mi lusingava di vedere in Dresda la nostra delphina, la magnifica corte d' un re amato da suoi sudditi, un gran ministro, e 'l signor Algarotti ; ma la mia languida sanità distrugge tutte queste speranze incantiatrici. Non si scordi péri) dell' affare che le ho raccomandato; la prolezione d' una madre è la più efficace presso d' una figlia, e ne spero un felice esito col vostro patrocinio ; le bacio di gran cuore la mano che ha scritto tante belle cose. Adieu , le plus aimable de tous les hommes. Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments. Digitized by Google

496 CORRESPONDANCE. AM. D'ALEMBERT Le 15

décembre En vous remerciant, monsieur, de vos bontés et de votre ouvrage sur la cause générale des vents. Du temps de Voiture, on vous aurait dit que vous n'avez pas le vent contraire en allant à la gloire. Madame du Châtelet est trop newtonienne pour vous dire de telles balivernes. Nous étudierons votre livre, nous vous applaudirons, nous vous entendrons même. Il n'y a point de maison où vous soyez plus estimé. • Parlera aliquant'vnti, divum refendis ad aures. » Vxro., ecl. in, v. 73. J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments d'estime qui vous sont dus, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. Voltaire. A M. LE DUC DE RICHELIEU, AMBASSADEUR A DBBSDB. A Paris, le 24 décembre. Très magnifique ambassadeur, Vous avez quelque sympathie Pour ces catins dont la manie Est d'avoir du goût pour l'honneur, Et qui, sur la fin du bel Age, Savent terminer quelquefois Le cours de leurs galants exploits Par un honnête mariage. De votre petite maison, A tant de belles destinée, Vous allez chez le roi saxon Rendre hommage au dieu d'hyménée; Vous, cet aimable Richelieu, Qui, né pour un autre mystère, Avez toujours battu ce dieu Avec les armes de son frère. Revenez cher à tous les deux, Ramenez la paix avec eux, Ainsi que vous eûtes la gloire, Aux campagnes de Fontenoi, De ramener aux pieds du roi Les étendards de la victoire. Et cependant, monsieur le duc, vous voulez des scieurs de long sur le devant de votre tableau! U donc ! Vous aurez des nonnes et des moines, des bergers et des bergères, dont les attitudes seront aussi brillantes en mécanique. Une femme en bas et un homme en haut peuvent opérer de très beaux effets d'optique qui vaudront bien des scieurs de long. Il faut que tout soit saint dans un tableau d'autel. Que dites-vous d'une infâme Calotte qu'on a faite contre monsieur et madame de La Popelinière, pour prix des fêtes qu'ils ont données ? Ne faudrait-il pas pendre les coquins qui infectent le public de ces poisons ? Mais le poète Roi aura quelque pension, s'il ne meurt pas de la lèpre, dont son âme est plus attaquée que son corps. Vous savez que l'aventure de Gênes s'est terminée à l'amiable, par la pendaison de quelques citoyens et de quelques soldats ; que cependant le général Brown a fait faire à M. de Mirepoix d'énormes reculades, et qu'il marche à M. de Belle-Ile, lequel est obligé de se retrancher sous Toulon. « In tanto le bacioumilmenle le mani, e rive« risco nella sua persona l'onore di nostra città. » A M. THIERIOT. A Versailles, le 10 mars. Je vous renvoie vos livres

italiens. Je ne lis plus que la religion des anciens mages , mon cher ami. Je suis à Babylone, entre Sémiramis et Ninias. Il n'y a pas moyen de vous envoyer ce que je peux avoir de V Histoire de Louis XIV. Sémiramis dit qu'elle demande la préférence , que ses jardins valaient bien ceux de Versailles , et qu'elle croit égaler tous les modernes , excepté peut-être ceux qui gagnent trois batailles en un an , et qui donnent la paix dans la capitale de leur ennemi. Mon ami , une tragédie engloutit son homme ; il n'y aura pas de raison avec moi , tant que je serai sur les bords de l'Euphrate , avec l'ombre de Niuus , des incestes , et des parricides. Je mets sur la scène un grand-prêtre honnête homme , jugez si ma besogne est aisée 1 Adieu , bonsoir ; prenez patience à Berci ; c'est votre lot que la patience. A M. LE COMTE ALGAROTTI. i avril. Vous que le ciel , en sa bonté , Dans un pays libre a fait naître. Vous qui , dans la Saxe arrêté Par plus d'un doux lien peut-être , Avez su vous choisir un maitre Préférable à la liberté; così scrivo al mio Pollione veneto , al mio carissimo ed illustrissimo amico, e cosisaranno stampate queste bagalclluccie, se fateloro mai l'onore di mandarle ai torchi del Wallher , si aliquid pulas nostras tiugas esse. Veramente nè queste ciancie , nè Paudora , nè il volume a voi indirizzato , non vagliano otlo scudi , ma , rarissime signore , un cos't csorbitante prezzo e una violazione manifesta juris genlium. Il nostro intendente delle letlerc , e dei posliglioni , il signor di

ANNEE 4747. 407 La Reinière , fermier - général des postes de France , par le moyen duquel « one tualks al sight from a pôle to anolher , » aveva per certo munito di suo sigillo , ed onorato délia bella parola franco il tedioso e grave piego. E chi non sa quanto rispello si debba portare al nome di La Rcinière , ad un uomo che è il più ricco ed il più cortese de tous les fermiers-généraux? Ma giacchè , a dispettu délia sua cortesia , e délia stretta amicizia che corre fra le due corti , i signori délia posta di Dresda ci anno usati corne nemici , tocca al librajò Waltber di pagare gli otlo scudi , e gliene terrô conto. Per tutti i santi , non burlate , quando mi dite cbe le cose mie vi vengono molio care? Manderò quanto prima il tomo délia Henriade pel primo corriere. « Farewell , great and amiable man. They say « you go to Padua. You should take your way « through France. Emily should be very glad to « sec you , and I should be in eestasy , etc. <» A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR. Avril. Quand César, ce héros charmant , De qui Home était idolâtre, Battait le Belge ou l'Allemand , On en faisait son compliment A la divine Cléopâtre. Ce héros des amants ainsi que de* guerriers Unissait le myrte aux lauriers; Mais l'if est aujourd'hui l'arbre que je révère ; Et, depuis quelque temps , j'en fais bien plus de cas Que des lauriers sanglants du fier dieu des combats , Et que des myrtes de Cylhère. Je suis persuadé, madame, que, du temps de ce César , il n'y avait point de frondeur janséniste qui osât censurer ce qui doit faire le charme de tous les honnêtes gens , et que les aumôniers de Rome n'étaient pas des imbéciles fanatiques. C'est de quoi je voudrais avoir l'honneur de vous entretenir avant d'aller à la campagne. Je m'intéresse h votre bonheur plus que vous ne pensez, et peut-être n'y a-t-il personne à Paris qui y prenne un intérêt plus sensible. Ce n'est point comme vieux galant flatteur de belles que je vous parle , c'est comme bon citoyen ; et je vous demande la permission de venir vous dire un petit mot à Étiolles on à Brumoi , ce mois de mai. Ayez la bonté de me faire dire quand et où. Je suis avec respect , madame , de vos yeux , de votre figure , et de votre esprit , le très , etc. i, *4, A M. LE COMTE D'ARGENSON , Ml.MSTRB DE LA GI'BRRB. A Paris , le 4 de la pleine lune L'ange Jesrad a porté jusqu'à Memnon la nouvelle de vos brillants succès, et Bab\lone avoue qu'il n'y eut jamais d'itimadoulet dont le ministère ait été plus couvert de gloire. Vous êtes digne de conduire le cheval sacré du roi des rois, et la chienne favorite de la reine. Je brûlais du désir de baiser la crotte de votre sublime tente , et de

boire du vin de Chiras à vos divins bauquets. Orosmade n'a pas permis que j'aie joui de celle consolation , et je suis demeuré enseveli dans l'ombre , loin des rayons brillants de votre prospérité. Je lève les mains vers le puissant Orosmade ; je le prie de faire long-temps marcher devant vous l'Ange exterminateur, et de vous ramener par des chemins tout couverts de palmes. Cependant , très magnifique seigneur , permettriez-vous qu'on vous adressât , à votre sublime lente , un gros paquet que Memnon vous enverrait du séjour humide des Bataves? Je sais que vous pourriez bien l'aller chercher vous-même en personne ; mais , comme ce paquet pourrait bien arriver aux pieds de votre grandeur avant que vous fussiez à Amsterdam , je vous demanderai la permission de vous le faire adresser par M. Chiquet , dans la ville où vous aurez porté vos armes triomphantes ; et vous pourriez ordonner que ce paquet fût porté jusqu'à la ville impériale de Paris , parmi les immenses bagages de votre grandeur. Je lui demande très humblement pardon d'interrompre ses moments consacrés à la victoire, par des importunités si indignes d'elle; mais Memnon , n'ayant sur la terre de confident que vous , n'aura que vous pour protecteur , et il attend vos ordres très gracieux. V. A M. G.-C. WALTHER. ParU, 15 juin 1741. M. le comte Algarotli , monsieur , m'ayant mandé que vous vouliez faire une édition complète de mes ouvrages , non seulement je vous donne mon consentement , mais je vous aiderai et je vous achèterai beaucoup d'exemplaires ; bien entendu que vous vous conformerez aux directions que vous recevrez de ceux qui conduiront cette impression , et qui doivent vous fournir mes vrais ouvrages bien corrigés. Gardez-vous bien de suivre l'édition débité* sous le nom de Nourse , à Londres , celle qui est intitulée de Genève , celle de Rouen , et surtout 52.

CORRESPONDANCE. celles de Ledet , et d'Arksléc cl Merkus , a Amsterdam : ces dernières sont la honte de la librairie ; il n'y a guère de pages où le sens ne soit grossièrement altéré ; presque tout ce que j'ai fait y est défiguré , et ces ouvriers ont , pour comble d'impertinence , déshonoré leur édition par des pièces infâmes qui ne peuvent être écrites , débitées , et lues, que par les derniers des hommes, le me flatte que vous aurez autant de discernement qu'ils en ont eu peu. C'est dans cette espérance que je suis entièrement a vous. Voltaire. A M. LE MARQUIS DES ISSARTS.

Versailles , le 7 août Monsieur , la lettre aimable dont vous m'honorez me donne bien du plaisir et bien des regrets ; elle me fait sentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence signait le bonheur de la France ; j'ai pu voir la cour de Dresde , et je ne l'ai point vue. Je ne suis pas né heureux ; mais vous , monsieur , avouez que vous l'êtes aussi heureux que vous le méritez. Qu'il est doux d'être ambassadeur Dans le palais de la candeur ! On dit , et même avec justice , Que vos pareils ailleurs ont eu Tant soit peu besoin d'artifice ; Mais ils traitaient avec le vice , Vous traitez avec la vertu. Vous avez retrouvé à Dresde ce que vous avez quitté à Versailles , un roi aimé de ses sujets. Vous pourrez dire quelque jour Qui des deux rois tient mieux sa cour ; Quel est le plus doux, le plus juste. Et qui fait naître plus d'amour, Ou de Louis -Quinze ou d'Auguste : C'est un grand point très contesté. O problème pourrait confondre La plus fine sagacité, Et je donne à votre équité Dix ans entiers pour me répondre. Rien ne prouve mieux combien il est difficile de savoir au juste la vérité dans ce monde ; et puis, monsieur , les personnes qui la savent le mieux sont toujours celles qui la disent le moins. Par exemple, ceux qui ont l'honneur d'approcher des trois princesses que la reine de Pologne a données à la France, à Naples, et à Munich , pourront-ils jamais dire laquelle des trois nations est la plus heureuse ? Que même on demande à la reine Quel plus beau présent elle a fait , Et quel fut son plus grand bienfait. On la rendra fort incertaine. Mais si de moi l'on veut savoir Qui des trois peuples doit avoir La plus tendre reconnaissance, Et nourrir le plus doux espoir, Ne croyez pas que je balance. En voyant monseigneur le dauphin avec ma dame la dauphine, je me souviens de Psyché, et je songe que Psyché avait deux sœurs. Chacune des deux était belle , Tenait une brillante cour. Eut un mari jeune et vaillant ; Psyché seule épousa l'Ancien. Mais il y aurait peut-être , monsieur, un moyen de finir cette dispute , dans laquelle Paris aurait coupé sa pomme en

trois. Je suis d'avis que l'on préfère Celle qui le plus promptement Saura donner un bel enfant Semblable à leur auguste mère. Vous voyez, monsieur, que, sans être politique, j'ai l'esprit conciliant ; je compte bien vous faire ma cour avec de tels sentiments, et, de plus, vous pouvez être sûr qu'on est très disposé a Versailles à mériter cette préférence. Si ou travaille aussi efficacement à Bréda , nous aurons la paix du monde la plus honorable. Je serais très flatté, monsieur , si mes sentiments respectueux pour M. le comte de Brühl lui étaient transmis par votre bouche. Je n'ose vous supplier de daigner , si l'occasion s'en présentait , me mettre aux pieds de leurs majestés. Si vous avez quelques ordres k me donner pour Versailles ou pour Paris , vous serez obéi avec zèle. AM. LECOMTE D'ARGEN'TAL. Moi , être fâché contre vous ! je ne peux l'être que contre moi , qui 11e vois rien du tout de coque vous voulez que je voie. Mais exigez-vous une foi aveugle? clic est impossible; commencez par me convaincre. Adinc me paraît intéressante autant que neuve , et huit vers seulement répandus k propos dans son rôle en augmenteront l'intérêt. Sou voyage, son amour, sont fondés, et la curiosité me parait excitée depuis le commencement jusqu'à la fin. Darmin est lié tellement au sujet , que c'est lui qui amène Adinc , lui qui l'engage k parler , lui qui fait un contraste perpétuel , lui qui est soupçonné par Blauford de vouloir calomnier Dorlise, Digitized by Google

ANNEE 1748. 41)0 lui enfin à qui la mondaine est fidèle , tandis que la prude le trompe. Madame Burlet est encore plus nécessaire , puisque c'est sur elle que roule l'intrigue , et que c'est elle qui est accusée d'aimer Adine; et j'avoue qu'il est bien étrange qu'une chose aussi claire ne vous ait pas frappé. Tout ce qu'elle dit d'ailleurs me paraît écrit avec soin , et la morale me semble naître toujours de la gaieté. Si j'osais, je trouverais beaucoup d'art dans ce caractère. La prude est une femme qui est encore plus faible que fourbe ; elle en est plus plaisante et moins odieuse. Je ne conçois pas comment vous trouvez qu'elle manque d'art ; clic n'en a que trop , en faisant accroire qu'elle doit épouser le chevalier , en mettant par-là Blanford dans la nécessité de penser qu'on la calomnie. Ce tour d'adresse doit nécessairement opérer sa justification dans l'esprit de Blanford ; et , quand elle sera partie avec le jeune homme dont elle se croit aimée, elle ne doit plus se soucier de rien. Pouvez-vous trouver quelque obscurité dans une chose qu'elle explique si clairement? Enfin je l'ai pu m'empêcher de voir précisément tout le contraire de ce que vous apercevez. Si les friponneries de la prude ne révoltent pas (ce qui est le grand point), je pense être sûr d'un très grand succès. Tout le monde convient que la lecture tient l'auditeur en haleine, sans qu'il y ait un instant de langueur. J'espère que le théâtre y mettra toute la chaleur nécessaire, et qu'il y aura infiniment de comique , si la pièce est jouée. Plaignez ma folie , mais ne vous y opposez pas, et l'en dites pas , mon cher ange : a Curavi« mus Babylonem , et non cistsanala ; dcrelinqua« mus eam. n Mille tendres respects à l'autre ange. A M. DE CIDEVILLE. Le 2. janvier 1748. Les rois ne sont rien, mon bonheur ne se fonde que sur la relation d'amitié dont vous sentez le prix ; Mais , hélas! Cideville, il est dans ce bas monde beaucoup plus de rois que d'amis. Mon malheur veut que je ne voie guère plus mes amis que les rois. Je suis presque toujours malade. Je n'ai envisagé qu'une fois le roi mon maître depuis son retour, et il y a plus de six mois que je ne vous ai vu. il est bien vrai que nous avons joué à Sceaux des opéra , des comédies , des farces , et qu'ensuite, m'élevant par degrés au comble des honneurs , j'ai été admis au théâtre des petits cabinets, entre Moncrifet d'Arboulins. Mais , mon cher Cideville , tout l'éclat dont brille Moncrif ne m'a point séduit. Les talents ne rendent point heureux , surtout quand on est malade ; ils sont comme une jolie dame dont les galants s'amusent, et dont le mari est fort mécontent. Je ne vis point comme je voudrais vivre. Mais quel est l'homme qui fait son

destin? Nous sommes , dans cette vie, des marionnettes que Brioché mène
 et conduit sans qu'elles s'en doutent. O11 dit que vous revenez
 incessamment. Dien veuille que je profite de votre séjour à Paris un peu
 pins que l'année passée 1 En vérité , nous sommes faits pour vivre
 ensemble ; il est ridicule que nous ne fassions que nous rencontrer. Adieu ,
 mon cher et ancien ami ; madame duChâtelet-Newtonvousfaitmille
 compliments. V. A M. DE MAIRAN. A Versailles , co 10 janvier. Je vous
 remercie bien tendrement , monsieur , de votre livre d' Eloges ; et je
 souhaite que de très long-temps ou ue prononce le vtMrc . que tout le
 monde fait de votre vivant. Je n'ai qu'un regret , c'est que le tourbillon de
 ce monde, plus plein d'erreurs , s'il est possible , que ceux do Descartes ,
 m'empêche de jouir de votre société , qui est aussi aimable que vos lumières
 sont supérieures. C'est avec ces sentiments que j'ai l'honneur d'être ,
 monsieur , de tout mon cœur, votre , etc. A M. MARMONTEL. A
 Lunéville, à la cour, le 18 février. J'avais bien raison , mou cher ami , de
 vous dire que j'espérais beaucoup de ce Denis , et de ne vous point faire de
 critique. Comptez que jamais les petits détails n'ajouteront au succès d'une
 tragédie ; c'est pour l'impression qu'il fant être sévère. L'exactitude , la
 correction du style , l'élégance continue , voilà ce qu'il faut pour le lecteur;
 mais l'intérêt et les situations sont tout ce que demande le spectateur. Je
 vous fais mon compliment avec un plaisir extrême. Voilà volro succès
 assuré. C'est à présent qu'il fant corriger la pièce ; c'est un grand plaisir
 d'embellir un bon ouvrage. Adieu ; je m'intéresserai tonte ma vie , bien
 tendrement , à votre gloire et à tout ce qui vous regarde. A DOM CALMET,
 ABBÉ DR SÉNOSRS. De Lunéville, 13 février. Je préfère , monsieur , la
 retraite à la cour . et les grands hommes aux rois. J'aurais la plus 52. ■»

image not available

*image
not
available*

ANNÉE 1748 SOI l'exil serait doux. J'ai voulu savoir pourquoi j'étais exilé. Des nouvellistes de Paris, fort instruits, m'ont assuré que la reine était très fâchée contre moi. J'ai demandé pourquoi la reine était fâchée, on m'a répondu que c'était parce que j'avais écrit à madame la dauphine que le çavagnole est ennuyeux . Je conçois bien que , si j'avais commis un pareil crime, je mériterais le châtement le plus sévère ; mais , en vérité , je n'ai pas l'honneur d'ôtre en commerce de lettres avec madame la dauphine. Je me suis souvenu que j'avais envoyé, il y a plus d'un an , quelques méchants vers à une autre princesse très aimable qui tient sa cour à quelque quatre cents lieues d'ici , et qu'en lui parlant de l'ennui de l'étiquette , et de la nécessité de cultiver son esprit, je lui avais dit : On croirait que le jeu console; Mais l'Ennui vient à pas comptés S'asseoir entre des Majestés A la table d'un çavagnole. Car il faut savoir qu'on joue à ce beau cavagnole ailleurs qu'à Versailles. Au reste, monsieur, si la reine s'applique cette satire, je vous supplie de lui dire qu'elle a très grande raison. Un esprit fin , juste et solide, Un cœur où la vertu réside , Animé d'un céleste feu , Modèle du siècle où nous sommes. Occupé des grandeurs de Dieu , Et du soin du bonheur des hommes , • Peut fort bien s'ennuyer au jeu ; Et même son illustre père , Des Polonais tant regretté, Aux Lorrains ayant l'art de plaire , Et qui fiait ma félicité , Pourrait dire avec vérité Que le jeu ne l'amuse guère. Ainsi, dussé-je être coupable de lèse-majesté ou de lèse-cavagnole , je soutiendrai très hardiment qu'une reine de France peut très bien s'ennuyer au jeu, et que même toutes les pompes de ce monde ne lui plaisent point du tout. Il y a quelque bonne âme qui, depuis long-temps, m'a daigné servir auprès de la reine par des mensonges officieux ; mais vous , monsieur, qui ôtes malin et malfesant, je vous prie de lui dire les vérités dures que je ne puis dissimuler ; ce sont des esprits malfesants et méchants comme le vôtre qu'il faut employer, quand on veut faire des tracasseries à la cour ; j'oserais même proposer cette noirceur à M. le duc et à madame la duchesse de Luvies. A M. MARMONTEL. A Lunéville , 15 février. Je vous avais déjà écrit, mou cher ami, pour vous dire combien votre succès m'intéresse. J'avais adressé ma lettre chez un marchand de vin. Il doit avoir à présent pour enseigne du laurier au lieu de lierre, quoiqu'on ait dit, • hedera crescenlem ornatc poetam. Viao., ecl., vu, v. a5. Je reçois votre billet. L'honneur que vous voulez me faire en est un pour les belles-lettres. Vous faites renaître le temps où les auteurs adressaient leurs

ouvrages à leurs amis. Il eût été plus glorieux à Corneille de dédier Cinna h Rolrou qu'au trésorier de l'épargne Montauron. Je vous avoue que je suis bien flatté que notre amitié soit aussi publique qu'elle est solide , et je vous remercie tendrement de ce bel exemple que vous donnez aux geus de lettres. J'espère revenir h Paris assez à temps pour voir jouer votre pièce , quelque lard que j'y vienne. Comptez que tous les agréments de la cour de Pologne ne valent ni l'honneur que vous me faites, ni le plaisir que voire réussite m'a causé. Je vous mandais, dans ma dernière lettre, que c'est à présent qu'il faut corriger les détails ; c'est une besogne aisée et agréable, quand le succès est confirmé. Adieu , mon cher auui ; il faut songer à présent à ôtre de notre academie ; c'est alors que ma place me deviendra bien chère. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je compte à jamais sur votre amitié.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENT AL , A PARIS. A Lunéville , le 14 février. J'ai acquitté votre lettre de changon, madame , le lendemain ; mais je crains bien de ne vous avoir payée qu'en mauvaise monnaie. L'envie même de vous obéir ne m'a pu donner du génie. J'ai mon excuse dans le chagrin de savoir que votre saule va mal ; comptez que cela est bien capable de me glacer. Vous uc savez peut-être pas , M. d'Argenta! et vous, avec quelle passion je prends la liberté de vous aimer tous deux. Si j'avais été à Paris , vous auriez arrangé de vos mains la petite guirlande que vous m'aviez ordonnée pour le héros de la Flandre et des filles , et vous auriez donné à l'ouvrage la grâce convenable. Mais aussi pourquoi moi , quand vous avez la grosse et brillante Babel, dont les fleurs sont si fraîches ? les miennes sont fanées, nies divins anges,

502 CORRESPONDANCE. et je deviens, pour mon malheur, plus raisonneur et plus historiographe que jamais; mais enfin il y a remède à tout, et Babel est là pour mettre quelques roses à la place de mes vieux pavots. Vous n'avez qu'à ordonner. Mon prétendu exil serait bien doux ici, si je n'étais pas trop loin de mes anges. En vérité, ce séjour-ci est délicieux ; c'est un château enchanté dont le maître fait les honneurs. Madame du Châtelet a trouvé le secret d'y jouer Issac trois fois sur un très beau théâtre , et Issac a fort réussi. La troupe du roi m'a donné Mérope. Croiriez-vous, madame , qu'on y a pleuré tout comme à Paris? Et moi, qui vous parle, je me suis oublié au point d'y pleurer comme un autre. On va tous les jours dans un kiosque, ou d'un palais dans une cabane; et partout des fêtes et de la liberté. Je crois que madame du Châtelet passerait ici sa vie ; mais moi, qui préfère la vie unie et les charmes de l'amitié à toutes les fêtes , j'ai grande envie de revenir dans votre cour. Si M. d'Argental voit Marmontel, il me fera le plus sensible plaisir de lui dire combien je suis touché de l'honneur qu'il me fait. J'ai écrit à mon ami Mannontel, il y a plus de dix jours, pour le remercier ; j'ai accepté, tout franchement et sans aucune modestie, un honneur qui m'est très précieux, et qui, à mon sens, rejaillit sur les belles-lettres. Je trouve cent fois plus convenable et plus beau de dédier son ouvrage à son ami et à son confrère qu'à un prince- Il y a long-temps que j'aurais dédié une tragédie à Crébillon , s'il avait été un homme comme un autre. C'est un monument élevé aux lettres et à l'amitié. Je compte que M. d'Argental approuvera cette démarche de Marmoniel, et que même il l'y encouragera. Adieu , vous deux qui ôtez pour moi si respectables , et qui faites le charme de la société. Ne m'oubliez pas, je vous en conjure, auprès de monsieur votre frère, ni auprès de M. de Choiseul et de vos amis. A MADAME DE CHAMPBONIN. De Lunéville. Le désir d'aller vous surprendre au Champbonin, madame, du moins l'espérance que j'en avais, m'empêche depuis longtemps d'avoir l'honneur de vous écrire. J'ai toujours compté partir de jour en jour, et quitter la cour de Lorraine, pour aller goûter auprès de vous les charmes de l'amitié et de cette vie que vous m'avez fait aimer. Je n'attends plus qu'une lettre de votre amie madame du Châtelet , et de madame de Itoncières , pour partir. Permettez donc , madame , que je vous adresse celle-ci que j'écris à madame de Itoncières, et que je vous supplie de lui faire tenir par un exprès, afin qu'une réponse prompte me mette en état d'aller bientôt vous faire ma cour. Une des plus

agréables nouvelles que je puisse jamais recevoir serait que votre fortune fût un peu augmentée : il me semble que c'est la seule chose qu'on puisse vous desirer. Pardonnez ce petit mouvement, qui est peut-être d'indiscrétion, au tendre attachement que je vous ai voué pour jamais. Quand on aime véritablement , on se passe hardiment des choses dont on ne dit mot au reste du monde. Nous attendons tous les jours ici une bataille gagnée ou perdue. Il y a ordre aux portes de ne point laisser passer des courriers extraordinaires. Cet ordre fait penser qu'on veut donner le temps au courrier de l'armée de porter la nouvelle. D'ailleurs on sait ici très peu de chose de la façon dont les armées sont postées. Le lansquenet et l'amour occupent cette petite cour. Pour moi , quand la tendre amitié m'occupera au Champbion , je serai bien content de mon sort. Comptez, madame, pour toute ma vie, sur mon tendre et respectueux attachement A MADAME DE TRUCHIS DE LAGRANGE, RUE DE LA VISITATION DK SAINT-K-MARIK , A BBAUNB, A Paris, 7 jain 1746. PROLOGUE.

Osons-nous retracer de féroces vertus Devant des vertus si paisibles? Osons-nous présenter ces spectacles terribles A ces regards si doux , à nous plaire assidus? César, ce roi; Je Rome , et si digne de l'être , _ Tout héros qu'il était , fut un injuste maître ; Et vous réglez sur nous par le plus saint des droits. On détestait son joug, nous adorons vos lois. Pour vota et pour ces lieux quelle scène étrangère Que ces troubles, ces cris, ce sénat sanguinaire. Ce vainqueur de Pharsale, au temple assassiné , Ces meurtriers sanglants, ce peuple forcené ! Toutefois des Romains on aime encore l'histoire ; Leurs grandeurs , leurs forfaits vivent dans la mémoire La jeunesse s'instruit dans ces faits éclatants; Dieu lui-même a conduit ces grands événements. Adorons de sa main ces coups épouvantables , Et jouissons en paix de ces jours favorables Qu'il fait luire aujourd'hui sur des peuples soumis, Éclairés par sa grâce et sauvés par son fils. Voilà , madame, ce que vous m'avez ordonné. J'aurais plus tôt exécuté cet ordre, si ma santé et des occupations fort différentes de la poésie l'avaient permis. Je voudrais que ce prologue fût plus digne de vous, et répondît mieux à l'honneur que vous me faites ; mais que dire de Jules César dans un cimetière ? J'ai tâché au moins de rappeler, autant que j'ai pu , les idées de cette catastrophe

503 ANNÉE 4748. aux idées de religion et de soumission à Dieu, qui soûl les principes de voire vie et de votre relraite. Je vous prie, madame, de vouloir bien intercéder pour moi auprès du maître de toutes nos pensées. Vous me rendrez par là moins indigne de voir mes ouvrages représentés dans votre sainte maison. J'ai l'honneur d'être avec respect, madame, votre très humble et très obéissant serviteur, Voltame , gentilhomme ordinaire du roi. A M. LE COMTE D'AUGENTAL. Le 10 juin. Je n'ai point écrit à mes anges depuis qu'ils m'ont abandonné. Je suis livré aux mauvais génies. Buvez vos eaux tranquillement , charmants malades; pour moi , j'avale bien des calices. Il faut d'abord que vous sachiez que je ne sais plus où j'en suis, quand vous ne me tenez plus par la lisière. Il y a grande apparence qu'ou ne pourra venir à bout de Sémiramis que quand vous y serez. Comment voulez-vous que je fasse quelque chose de bien et que je réussisse sans vous? D'ailleurs me voilà, outre mes coliques, attaqué d'une édition en douze volumes qu'on vend à Paris sous mon nom, remplie de sottises à déshonorer, et d'impiétés à faire brûler son homme. Les Français me persécutent sur terre, les Anglais me pillent sur mer. Ah! pour Sémiramis quel temps choisissez-vous? Il y a plus que tout cela, mes adorables anges. Madame du Châtelet a essuyé mille contre-temps horribles sur ce commandement de Lorraine. Il a fallu livrer des combats, et j'ai fait cette campagne avec elle. Elle a gagné la bataille, mais la guerre dure encore. Il faut qu'elle aille , dans quelque temps, à Comraerci. Je vais donc aussi à Commerci ; et Sémiramis, que deviendra-t-elle? On ne peut rien faire sans vous. Buvez , mes anges ; buvez ; que madame d'Argental revienne aussi rebondie que l'abbé de Bernis ! que M. dcChoiseul rapporte le meilleur estomac du royaume I Pour vous , mon cher et respectable ami , qui dinez et soupez, et qui n'êles aux eaux que pour votre plaisir , revenez comme vous y êtes allé ; mais , mou Dieu , comment faites-vous dans un pays où ou ne peut pas toujours sortir de chez soi à quatre heures? comment vous passez-vous d'opéra et de comédie? Je ne sais nulle nouvelle. Tout est tranquille dans l'Europe , tout l'est encore plus à Versailles. le Grand-Prieur n'est pas mort. Les prières des agonisants lui ont fait beaucoup de bien. On vous aura sans doute mandé que le diable a paru dans la rue du Four, et qu'on l'a mis en prison. La rue du Four n'est pas philosophe. Pour moi, j'ai le diable daus les entrailles, et mes auges dans le coeurAdieu, madame; adieu , messieurs; quand pourrai-je avoir le bonheur de vous revoir? Mille tendres respects. A

M. CLÉMENT, RKCBVRCR DBS TAILLES, A DREUX. A Versailles, le 11 Juin. Vous m'avez toujours témoigné de l'amitié , monsieur ; voici une occasion de m'en donner des marques. Votre intérêt s'y trouve joint au mien. J'apprends qu'on vient d'imprimer en Normandie , les uns disent à Rouen, les autres à Dreux, douze volumes, sous le nom de mes Œuvres, remplis d'ouvrages scandaleux , de libelles diffamatoires, et de pièces impies qui méritent la plus sévère punition. L'édition est intitulée , d' Amsterdam , parla compagnie des Libraires; mais il est démontré qu'elle est faite en Normandie, puisque c'était de là que venait le premier volume , qui contient la Hcnriade , et que j'ai vu vendre publiquement à Versailles, au commencement de cette année. Ce premier volume est précisément le même , sans qu'il y ait une lettre de changée. C'est ce que je viens de vériüer à la bâte. Je n'ai point encore vu les autres tomes ; mais j'ai vu votre nom en plus d'un endroit de la table qui est à la tête. Vous voilà assurément en détestable compagnie ; on y annonce plusieurs pièces de vous. Il n'est pas douteux, monsieur, que le gouvernement ne procède avec rigueur contre les éditeurs de cette édition abominable , et il y va de mon plusgrand intérêt de la supprimer. Vous y êtes intéressé , comme j'ai eu l'honneur de vous le dire d'abord. Le nom d'un honnête homme, d'un père de famille, ne doit passe trouver avec des ouvrages qui attaquent la probité, la pudeur, et la religion. Je vous demande en grâce de faire tous vos efforts pour savoir où l'on a imprimé et où l'on vend ce scandaleux ouvrage. Vous pourrez être sur la voie par ceux que vous serez à portée de soupçonner d'avoir si indignement abusé de votre nom. Je peux vous assurer que madame la duchesse du Maine , et tous les honnêtes gens , vous sauront gré d'avoir arrêté cette iniquité. En mon particulier, monsieur, j'en conserverai une reconnaissance qui durera autant que ma vie. Je vous supplie de faire chercher le livre chez les libraires de la province , d'employer vos amis et votre crédit avec votre prudence ordinaire , et de vouloir bien me donner avis de ce que vous aurez

CORRESPONDANCE. 504 pu faire. Ceseraune grâce que je me croirai obligé de reconnaître par le plus tendre attachement et par l'empressement le plus vif à vous servir dans toutes les occasions où vous voudrez bien m'employer. J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec les sentiments de l'estime et de l'amitié que vous m'avez inspirés , votre très humble et très obéissant serviteur. A M. D'ARNAUD. Juin. Je vous fais mon compliment , mon cher ami , sur votre emploi, et sur YÊ pitre à Manon. Je souhaite que l'un fasse votre fortune, comme je suis sûr que l'autre doit [vous faire de la réputation. Il y a des vers charmants, et en grand nombre; mais vous êtes trop aimable pour n'être pas toujours un franc paresseux. Je vais partir avec un joli viatique ; vos vers égaieront mon imagination ; je suis vieux et malade , je n'ai plus d'autre plaisir que de m'intéresser à ceux de mes amis. Les Manon sont bien heureuses d'avoir des amants et des poètes comme vous. Je ne vous envie point Manon , mais je vous envie les princes de Wurtemberg. Je pars sans avoir pu leur faire ma cour ; peut-être , à leur retour, ils passeront chez le roi de Pologne, en Lorraine. Il me semble que c'est leur chemin ; en ce cas, je réparerais la sottise que j'ai eue d'être malade, au lieu de leur rendre mes respects. Je vous prie de me mettre à leurs pieds. Si M. de Montolieu est celui que j'ai vu à Berlin et à Bareuth , je pars désespéré de ne l'avoir point revu. Adieu , mon cher d'Arnaud ; entre les princes elles Manon, n'oubliez pas Voltaire. Adieu. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Le *7 juin. Je pars demain ; je me rapproche d'environ soixante lieues de mon cher et respectable ami. M. l'abbé de Chauvelin peut vous dire des nouvelles d'une répétition de Sémiramis , les rôles à la main. Tout ce que je desire , c'est que la première représentation aille aussi bien, ils ne répétèrent pas Mérope avec tant de chaleur. Ils m'ont fait pleurer; ils m'ont fait frissonner. Sarrasin a joué mieux que Baron ; mademoiselle Dumesnil s'est surpassée , etc. Si La Noue n'est pas froid , la pièce sera chaude. Elle demande un très grand appareil. J'ai écrit à M. le duc de Fleury , à madame de Pompadour. Il nous faut les secours du roi ; mais , mon ange , il nous faut le vôtre. Écrivez bien fortement à M. le duc d'Aumont ; mais surtout revenez au plus vite protéger votre ouvrage , et recevoir la fête que je vous donne. Les acteurs seront prêts avant quinze jours. Encore une fois, s'ils jouent comme ils ont répété, M. Romanin leur fera de bonnes recettes. J'ignore encore si je pourrai voir les premières représentations , mais vous les verrez. C'est pour

vous qu'on joue Sémiramis. Portez-vous donc bien , tous mes anges ; revenez gros et gras a Paris, et faites réussir votre fête. Vraiment j'ai bien suivi votre conseil pour cette infâme édition. Les magistrats s'en mêlent , et moi je ne songe qu'a vous plaire. Adieu , madame ; adieu, messieurs ; tâchez de me prendre en repassant. Mille tendres respects. K M. LE COMTE D'ARGENSON, MIMSTBB DS LA GUERRE. A Commercl , ce 19 juillet. Voulez -vous bien permettre , monsieur, que je prenne la liberté de vous adresser un gros paquet pour M. le comte de Maillebois ? Ceci est du ressort de l'historiographie. Il me paraît , par tous les mémoires qui me sont passés parles mains , que M. le maréchal de Maillebois s'est toujours très bien conduit , quoiqu'il n'ait pas été heureux. Je crois que le premier devoir d'un historien est de faire voir combien la fortune a souvent tort , combien les mesures les plus justes, les meilleures intentions, les services les plus réels , ont souvent une destinée désagréable. Bien d'honnêtes gens sont traités par la fortune comme je le suis par la nature ; je fais l'impossible pour avoir de la santé, et je ne puis en venir à bout. Me voici dans un beau palais, avec la plus grande liberté (et pourtant chez un roi), avec toutes mes paperasses d'historiographe, avec madame du Châtelet, et avec tout cela je suis un des plus malheureux êtres pensants qui soient dans la nature. Je vous trouve heureux si vous vous portez bien : Hoc est eni m omnis liomo . Est-il vraieque mon illustre confrère vainccssamment porter ses grâces chez les Suisses? Je n'ai fait que l'entrevoir depuis qu'il est marié et ambassadeur. Ma détestable santé m'a empêché de faire ma cour au père elauâls ; on m'a empaqueté pour Commerci, et j'y suis agonisant comme k Paris. M'y voici avec le regret d'être éloigné de vous , sans avoir pu profiter de votre commerce délicieux , et des bontés que vous avez pour moi. Laissez-moi toujours , je vous en prie , l'espérance de passer les dernières années de ma vie dans votre société. Il faut finir ses jours comme on les a comDigitized by Google

ANNEE 4748. mencés. Il y a tantôt quarante-cinq ans que je me compte parmi vos attachés ; il ne faut pas se séparer pour rien. Adieu , monsieur ; je voudrais être au - dessus des maux comme vous êtes au-dessus des places ; mais on peut être fort heureux sans tracasseries politiques, et on ne peut l'être sans estomac. Comptez qu'il n'y a point de malade qui vous soit plus tendrement et plus respectueusement dévoué que Voltaire. A M. DE LA NOUE, A L'nÔTKL DES COMÉDIES* DD 101, FAUBODBO SADCT-ttlMAIK. A Commercl, ce 97 Juillet. J'eus l'honneur, monsieur, en partant de Paris, de vous faire tenir le changement qui vous parut convenable dans le rôle d'Assur. Je me ûatle que vous avez bien voulu faire porter ce changement sur le rôle et sur la pièce. Permettez-moi de vous demander si vous n'aimeriez pas mieux Quand sa puissante main la ferma sous mes pas, Simiramis , acte il , scène 4. que Quand son adroite main. Il me semble que ce terme d'adroite n'est pas assez noble , et sent la comédie. Je vous prie d'y avoir égard , si vous êtes de mon avis. J'apprends que M. le duc d'Aumont nous fait donner une décoration digne des boutés dont il honore les arts , et digne de vos talents. Celte distinction, que les auteurs méritent, me rend encore plus timide et plus méfiant sur mon ouvrage. Il serait bien triste de faire dire que le roi a placé sa magnificence et ses bontés sur un ouvrage qui ne les méritait pas. C'est à vous, monsieur, et à vos camarades de réparer par votre art les défauts du mien ; vous êtes un grand juge de l'un et de l'autre. Il y a pourtant un point sur lequel j'aurais quelques représentations à vous faire; c'est sur l'idée où vous semblez être que le tragique doit être déclamé un peu uniment. Il y a beaucoup de cas où l'on doit, en effet, bannir toute pompe et tout tragique; mais je crois que, dans les pièces de la nature de celle - ci , la plus haute déclamation est la plus convenable. Cette tragédie tient un peu de l'épique , et je souhaite qu'on trouve que je n'ai point violé cette règle : « Nec Deuï intersit , niai dignus vindicc nodus. » Hor., de Art, poet., v, 191. Le cothurne est ici (haussé un peu plus haut que 305 dans les intrigues d'amour, et je pense que le ton de la simplicité ne convient point à la pièce. C'est une réflexion que je sou mets à vos lumières, comme je me repose du rôle uniquement sur vos talents. Je vous prie de croire que j'ai l'honneur d'être avec l'estime la plus sincère , etc. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Commercl , le 9 août. Plus de Cirey , mes chers anges ; madame du Châtelet joue le Double Veuvage et l'opéra. On ne peut se soustraire un

moment à ces importantes occupations. Nous avons représenté au roi de Pologne, comme de raison, qu'il faut tout quitter pour monsieur et madame d'Argental. lia bien été obligé d'en convenir ; mais il est jaloux , et il veut que vous préféreriez Commerci'a Cirey. Il m'ordonne de vous prier de sa part de venir le voir. Vous serez bien à votre aise ; il vous fera bonne chère; c'est le seigneur de château qui fait assurément le mieux les honneurs de chez lui. Vous verrez son pavillon avec des colonnes d'eau , vous aurez l'opéra ou la comédie, le jour que vous viendrez. Je vois déjà votre philosophie effarouchée ; mais si vous avez quelque idée du roi de Pologne , elle doit s'apprivoiser. Cela serait charmant ; c'est votre chemin le plus court ; et , si vous voulez m'avertir de votre arrivée , le roi vous enverra probablement un relais, et vous en donnera un autre pour le retour. Votre voyage ne sera pas retardé d'un seul jour. Vous serez les maîtres absolus du temps; vous arriverez à Paris le jour que vous aurez résolu d'y arriver. Voyez ce que vous pouvez faire pour nous. Je vais écrire à M. le duc d'Aumont pour lo remercier ; mais je vous remercierai bien davantage , si vous venez. A propos , on dit que la paix pourrait bien être publiée à la fin de ce mois ; cela pourrait fournir quelques spectateurs de plus à Sémiramis. Je commence à avoir grand'peur. Je ne serai rassuré que quand vous serez à Paris. Si elle était jouée sans vous , mon malheur serait sûr. Mes adorables anges , venez raisonner de tout cela à Commerci. Bonsoir. Madame du Châtelet joint ses prières aux miennes. Refuserez-vous les rois et l'amitié? Mille tendres respects à vous deux. A M. L'ABBÉ CHAUVELIN. A Commerci , ce 19 août. Je ne sais, monsieur, comment va votre santé; mais j'apprends que vous faites plus de bien à Sémiramis que les eaux ne vous en ont fait. Voici, je crois , mes deux anges gardiens de retour à Paris : vous avez donc la boule de faire le troisième .

506 CORRESPONDANCE. Je vous rends de très humbles actions de grâces ; cela est bien beau de protéger les orphelins. Le père de Sémiramis mourrait de peur sans vous. Je défie l'ombre de Ninus d'avoir l'air plus ombre que moi. Je crois que la peur m'a encore maigri. Je ne reprendrai des forces qu'en cas que j'apprenne que mon enfant se porte bien. Jevieudrai assurément vous remercier de la victoire ; mais je ne me hasarderai pas d'être présent h une défaite. Quoi qu'il arrive, je serai toute ma vie, monsieur, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance , etc. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Lunéville, le <5 août Souffrirez-vous, mon ange gardien, qu'on babille notre ombre de noir, et qu'on lui donne un crêpe comme dans le Double Veuvage ? Mon idée, a moi, c'est qu'elle soit toute blanche, portant cuirasse dorée, sceptre h la main, et couronne eu tête. En fait d'ombre, il m'en faut croire ; car j'ai l'honneur de l'être un peu, et je le suis plus que jamais. Je me flatte que madame d'Argcula! ne l'est pas, et qu'elle a rapporté des eaux celte santé brillante, ou du moins ce tour de santé que je lui ai connu. Nous voici actuellement h Lunéville; je pourrai bien venir vous faire ma cour à tous deux, et vous remercier, si vous faites la fortune de Sémiramis. Votre substitut, l'abbé de Chauvelin, me mande que le roi donne une décoration maguifique ; chargez-vous, s'il vous plaît, de la plus grande partie de la reconnaissance, car tout cela se fait pour vous; mais n'allons pas être siffles avec une dépense royale, et qu'on ne dise pas : Le faste de votre dépense N'a point su réparer l'extrême impertinence , etc. Cette petite distinction va mettre contre moi tout le peuple d'auteurs; et, si je suis sifflé, je n'oserai jamais me présenter devant M. et madame d'Argentai, ni devant le roi. Il n'y a que votre préseuce , a la première représentation, qui puisse me rassurer. Vous savez quo la fête est pour vous. Je n'y serai pas, mais vous y serez; cela vaut bien mieux. Adieu, adorables créatures. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Chûlons , ce <2 septembre. Je ne peux vous écrire de ma main, mes divins auges; j'ai la fièvre bien serré à Châlous; je ne sais plus quand je pourrai partir. On s'est bien plus pressé, ce me semble , de lir e Catilina que de le faire; mais faudra-t-il que mon ami Marraontcl pâtisse de mon impatience , et qu'on ne reprenne pas son pauvre Denis, dont il a besoin ? Ce serait une extrême injustice , et mes anges ne le souffriront pas. Prault n'est-il pas veuu la gueule enfarinée? n'a-t-il pas bien envie d'imprimer Sémiramis? mais ne faut-il pas tenir le bec de Prault dans l'eau ,

afin de prévenir les éditions subreptices dont on me menace
continuellement. Joue-t-on Sémiramis les mercredis et les samedis
seulement , dans l'effroyable disette de monde où l'on est à Paris? la laisse-
lon aller jusqu'à Fontainebleau? Au reste , vous parlez de Zadig comme si
j'y avais part ; mais pourquoi moi ? pourquoi me nomme-t-on? Je ne veux
avoir rien à démêler avec les romans J'ai bien l'air d'être ici malade
quelques jours. Vous veillez sur moi , mes anges, de loin comme de près. Je
vais mettre un V au bas de cette lettre; c'est tout ce que je puis faire, car je
n'en peux plus. V. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL. A la
Malgrange , le 4 octobre. J'ai écrit, madame mon ange, ce que c'est que la
jalousie. J'ai trouvé un M. de Verdun, qui m'a dit , du premier bond : J'ai
reçu une lettre de madame d'Argental. C'est donc un heureux homme que ce
M. de Verdun ? Eh bien! madame, si je n'ai pas eu le bonheur dont il se
vante , j'ai la consolation de vous écrire. Je vous soupçonne d'être à Paris.
M. d'Argental est, dit-il, à Guiscard ; mais où est Guiscard? Voici, madame,
une lettre pour cet ange-là , et je vous soumetts tout ce que je lui écris. Je ne
sais pas plus où adresser ma lettre pour l'abbé de Remis ; permettez que je
la mette dans votre (taquet. Je ne m'attendais pas à ce nouveau traille
de calomnie; mais qui plume a guerre a. Le loyer de nous autres pauvres
diabes de victimes publiques , c'est d'être honnis et persécutés. Je
pardonne à l'envie ; elle a raison de me croire heureux ; elle sait l'amitié
dont vous m'honorez. Si je m'avise de donner jamais une pièce qui ait du
succès, je serai infailliblement lapidé. On s'attend ici à une prompte
publication de la paix. Paris sera plus méchant et plus frivole que jamais. Si
deux ou trois personnes ne soutenaient le bon goût, nous dégringolerions
dans la barbarie. Songez à votre santé, madame ; je veux vous retrouver
avec un appétit désordonné. Je compte vous faire ma cour à Noël. C'est
bien tard; mon cœur me le dit. Je vous supplie de détruire dans l'esprit de
M. l'abbé de Remis la ridicule ca

ANNÉE 4748. 507 ioinnic que je Irouve encore plus désagréable que ridicule ; c'est l'homme du monde dont je crois mériter le mieux l'amitié , et il s'en faut bien que j'aie rien 'a me reprocher sur son compte. Perrnettez-moi, en vous renouvelant mes plus tendres respects, de les présenter h M. de Pont de Veyle elàM. de Choiseul. Madame du Châtelet, qui jouo ou l'opéra , ou la comédie , ou h la comète, vous Tait mille compliments. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A U Malgrange , le 4 octobre. Moucher et respectable ami, voici bien des points sur lesquels j'ai à vous remercier et a vous répondre. A l'égard des comédiens, Sarrasin m'a parlé avec beaucoup plus que de l'indécence , quand je l'ai prié au nom du public de mettre dans sou jeu plus d'âme et plus do dignité, il y en a quatre ou cinq qui me refusent le salut, pour les avoir fait paraître en qualité d'assistants. La Noue a déclamé contre la pièce beaucoup plus haut qu'il n'a déclamé son rôle. En un mot, je n'ai essuyé d'eux que de l'ingratitude et de l'insolence. Permettez, je vous en prie, que je ne sacrifie rien de mesdroits pour des gens qui ne ra'cn sauraient aucun gré, et qui en sont indignes do toutes façons. Je ne prétends pas hasarder d'offenser l'amour-propre de mademoiselle Dumesnil, de mademoiselle Clairon , et de Grandval. Quelques galanteries données à propos ne les fâcherout pas. Le chevalier de Mouhy et d'autres ne doivent pas être oubliés. Qui oblige un corps n'oblige personne. On ne peut s'adresser qu'aux particuliers qui le méritent. A l'égard de la pièce, je vous jure que je la travaillerai, pour la reprise, avec le peu de génie que je peux avoir, et avec beaucoup de soin. Il est triste qu'on la joue a Fontainebleau , parce que le théâtre est impraticable ; mais, si on la joue, je vous supplie d'engager M . le duc d'Aumont h ne pas faire mettre de lustre sur le théâtre. Nous avons ici l'expérience que le théâtre peut cire très bien éclairé avec des bougies en grand nombre , et des reflets dans les coulisses. Il ne s'agirait , pour exécuter la nuit absolument nécessaire au troisième acte , que d'avoir quatre hommes chargés d'éteindre les bougies dans les coulisses, tandis qu'ou abaisserait les lampions du devant du théâtre. J'en ai écrit a M. de Cindré; mais c'est de M. le duc d'Aumont que j'attends toute sorte de protection grande et petite , et c'est 'a vous que je la devrai , à vous à qui je dois tout , et dont l'amitié est si active , si indulgente , et si inaltérable. Je reviens à l'abominable calomnie par laquelle on m'a voulu brouiller avec M. l'abbé de Bernis ; elle vient d'un homme l qui m'a fait depuis longtemps l'honneur d'être jaloux de moi , je ne sais pas

pourquoi , et qui n'aime pas l'abbé de Bernis (je sais bien pourquoi), parce qu'il veut plaire , et que l'abbé de Bernis plaît. Je ne nomme personne , je ne veux me plaindre de personne ; je vis dans une cour charmante et tranquille , où toute tracasserie est ignorée; mais je serais pénétré de douleur que M. l'abbé de Bernis me crût capable d'avoir dit une parole indiscrete sur son compte. Je lui écris; mais, ne sachant où adresser ma lettre , je prends la liberté de la mettre dans votre paquet, que j'adresse à Paris, à madame d'Argentai. Adieu, divin ami, mon cher ange gardien ; je vous apporterai , à mon retour, de quoi vous amuser. A MARIE LECKZINSKA , REINE DE FRANCE. Le 10 octobre. Madame , je me jette aux pieds de votre majesté. Vous n'assistez aux spectacles que par condescendance pour votre auguste rang, et c'est un sacrifice que votre vertu fait aux bienséances du monde. J'implore cette vertu même, et je la conjure , avec la plus vive douleur, de ne pas souffrir que ces spectacles soient déshonorés par une satire odieuse qu'on veut faire contre moi , à Fontainebleau, sous vos yeux. La tragédie de Sémiramis est fondée, d'un bout à l'autre, sur la morale la plus pure; et par-là, du moins, elle peut s'attendre à votre protection. Daignez considérer, madame , que je suis domestique du roi , et, par conséquent, le vôtre; mes camarades, les gentilshommes du roi , dont plusieurs sont employés dans les cours étrangères , et d'autres dans des places très honorables, m'obligeront à me défaire de ma charge, si j'essuie devant eux et devant toute la famille royale un avilissement aussi cruel. Je conjure votre majesté, par la bonté et par la grandeur de son âme , et par sa piété , de ne pas me livrer ainsi à mes ennemis ouverts et cachés, qui, après m'avoir poursuivi par les calomnies les plus atroces , veulent me perdre par une flétrissure publique. Daignez envisager, madame , que ces parodies satiriques ont été défendues à Paris pendant plusieurs années. Faut-il qu'on les renouvelle pour moi seul , sous les yeux de votre majesté ! Elle ne souffre pas la médisance dans son cabinet; l'autorisera-t-elle l'iron K.

508 CORRESPONDANCE. vant toute la cour ? Non, madame; votre cœur * est trop juste pour ne pas se laisser toucher par mes prières et par ma douleur, et pour faire mourir de douleur et de honte un ancien serviteur, et le premier sur qui sont tombées vos bontés. Un mot de votre bouche, madame, à M. le duc de Fleuri et à M. de Maurepas , suffira pour empêcher un scandale dont les suites me perdraient. J'espère de votre humanité qu'elle sera touchée , et qu'après avoir peint la vertu , je serai protégé par elle. Je suis , etc. A M. LE COMTE D'ARGENTAL , A PARIS. A Commerci, le 10 octobre. Oui , respectable et divin ami ; oui , âme charmante, il faudrait que je partisse tout h l'heure, mais pour venir vous embrasser et vous remercier. Je suis ici assez malade, et très nécessaire aux affaires de madame du Châtelet. Voici ce que j'ai fait, sur votre lettre. J'étais dans ma chambre , malingre , et j'ai fait dire au roi de Pologne que je le suppliais de permettre que j'eusse rhonneur de lui parler en particulier. Il est monté sur-le-champ chez moi. Il permet que j'écrive a la reine sa fille une lettre: Elle est faite, et il la trouve très touchante. Il en écrit une très forte , et il se charge de la mienne. Ce n'est pas tout , j'écris à madame de Pompadour, et je lui fais parler par M. Montmartel. J'écris a madame d'Aiguillon, et j'offre une chandelle h M. de .Maurepas. J'intéresse la piété de la duchesse de Villars, la bonté de madame de Luines, la facilité bienfaisante du président üénault, que je vous prie d'encourager. Je presse M. le duc do Fleuri ; je représente fortement, et sans me commettre, à M. le duc de Gèvres, des raisons sans réplique , et je ne crains pas qu'il montre ma lettre , qu'il montrera ; je me sers de toutes les raisons, de tous les motifs, et je mets surtout ma confiance en vous. Je snis bien sûr que vous échaufferez M. le duc d'Aumont ; qu'il ne souffrira pas que les scandales qu'il a réprimés pendant six ans se renouvellent contre moi, et qu'il soutiendra son autorité dans une cause si juste; qu'il engagera M. le duc de Fleuri h ne pas abandonner la sienne , et à ne pas souffrir l'avilissement des beaux-arts et d'un officier du roi dans l'affront qu'on veut faire à un ouvrage honoré des bienfaits du roi même. Mes anges, engagez M. l'abbé de Remis à ne pas abandonner son confrère , à ne pas souffrir un opprobre qui avilit l'académie, à écrire fortement, de son côté, à madame de Pompadour; c'est ce que j'espère de son cœur et de son esprit; et ma reconnaissance sera aussi longue que ma vie. Au reste, je pense que peut-être une des meilleures réponses que je puisse employer est dans les amples corrections que je vous

envoie pour Sémiramis. J'en ai fait faire une copie générale pour mademoiselle Dumesnil, qu'elle donnera à Minet, et une copie particulière pour chaque acteur. Si vous êtes content, vous et votre aréopage, je me flatte que vous ajouterez à toutes vos bontés celle d'envoyer le paquet à mademoiselle Dumesnil, à Fontainebleau. J'attends votre arrêt. A l'égard de l'histoire de ma vie, dont on me menace en Hollande, je vais faire les démarches nécessaires. Je ne laisse pas d'avoir des amis auprès du stalhouder; mais, si je ne réussis pas, je mettrai ces deux beaux volumes h côté de Frétillon, et la canaille ne troublera pas mon bonheur. Des amis tels que vous sont une belle consolation. Le bénéfice l'emporte sur les charges. Mon cher ange, cultivons les lettres jusqu'au tombeau; méritons l'envie et méprisons-la, en faisant pourtant ce qu'il faut pour la réprimer. Adieu, maison charmaute où habitent la vertu, l'esprit, et la bonté du cœur. Adieu, vous tous qui soupez; moi, qui dîne, je suis bien indigne de vous. Ah! M. de Pont de Veyle, oubliez-vous mes moyeux? O auge! j'ajoute que je ne doute pas que M. le duc d'Aumont ne soit indigné qu'on vilipende un ouvrage que j'ai donné pour lui comme pour vous, que j'ai fait pour lui, pour le roi, et dans la sécurité d'être k l'abri de l'infâme parodie. Il faut qu'il combatte comme un lion, et qu'il l'emporte. Représentez-lui tout cela avec cette éloquence persuasive que vous avez. J'ai écrit k M. Berryer. Madame du Châtelet doit vous écrire; elle vous fait les plus tendres compliments. Commenotrecourestun peu voyageuse, je vous prie d'adresser vos ordres à la cour du roi de Pologne, en Lorraine. Ou no laissera pas de la trouver. P. S. Je serais très fâché de passer pour l'auteur de Zadig, qu'on veut décrier par les interprétations les plus odieuses, et qu'on ose accuser de contenir des dogmes téméraires contre uolro sainte religion. Voyez quelle apparence 1 Mademoiselle Quinault, Quinault-comique, ne cesse de dire que j'en suis l'auteur. Comme elle n'y voit rien de mal, elle le dit sans croire me nuire; mais les coquins, qui veulent y voir du niai, en abusent. Ne pourriez-vous pas étendre vos ailes d'ange gardien jusque sur le bout de la langue de mademoiselle Quinault, et lui dire ou lui faire dire que ces bruits sont capables de mo porter un très grand préjudice? Il faut que vous me défendiez k droite et k gauche. J'allcnds mille Digitlzed by Google

509 ANNÉE 1748. fois plus de vous et de vos amis que de tout ce que je pourrais faire à Fontainebleau. Ma présence, eticoreune fois, irriterait l'envie, qui aimerait bien mieux me blesser de près que de loin. Le mieux qu'on puisse faire , quand les hommes sont déchaînés, c'est de se tenir à l'écart. Je vous reverrai avant Noël, aimables soupeurs et preneurs de lait. Conservez-moi une amitié précieuse , qui console de tous les chagrins , et qui augmente tous les plaisirs. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Ce li octobre. Belles âmes , ces représentations si justes , jointes à la chaleur de yos bons offices et aux mesures que je prends , me donnent lieu d'espérer qu'on parviendrait prévenir l'infamie avec laquelle on veut déshonorer la scène française , la seule digne en Europe d'être protégée. Continuez , mon cher et respectable ami , à défendre ce que vous avez fait réussir ; triomphez de la plus lâche cabale que l'on ait suscitée depuis Phèdre. Vous ferez beaucoup plus que moi-même. Ma présence animerait mes ennemis , qui voudraient me rendre témoin de l'opprobre qu'ils ont machiné ; et , si je ne réussissais pas à faire défendre leur malheureuse satire, je ne serais veuu que pour réjouir leur malignité , et pour leur amener leur victime. Je me flatte toujours que M. l'abbé de Bernis ne vous refusera pas d'appuyer mes prières auprès de madame de Pompadour, et qu'il se déclarera avec force contre les misérables parodies , qu'il regarde comme la honte de notre nation. Encore une fois , le soin que je prends de rendre Sémiramis moins indigne du public éclairé est ma meilleure réponse , est ma meilleure manœuvre. Bien faire, et être secondé par vous, voilà mon évaugile. Adieu , mes chers anges, qui présidez 'a ma Babylone. L'envie a raison de vouloir naë perdre, votre amitié me rend trop heureux. Ce (S octobre. Je fais une réflexion. Si la fureur de la cabale , et le plaisir malin attaché à l'humiliation de son prochain , l'emportent sur tant de justes raisons ; si on s'obstine à jouer l'infamie h la cour, M. le duc d'Aumont , qui assurément doit en être mortifié , ne peut-il pas différer la représentation de Sémiramis? ne pouvez-vous pas même engager très aisément mademoiselle Dumcsnil à exiger de ses camarades un long délai fondé sur cent vers nouvellement corrigés, qu'il faut apprendre? la disposition nouvelle du théâtre de Fontainebleau n'est-elle pas encore un motif pour différer? ne peut-on pas pousser ce délai jusqu'au dernier jour, et, s'il le faut même, ne pas jouer la pièce? Alors ou ne pourrait donner la parodie ; et ce temps , que nous aurions, servirait non seulement à prendre de nouvelles mesures , mais

encore à faire de nouveaux changements pour l'hiver. Alors la pièce serait presque nouvelle , et les Slodtz , qui sont prêts à réparer leur honneur en rajustant leurs décorations , donneraient un nouveau cours et un nouveau prix à notre guenille, qui aurait uu plein triomphe, tandis que peut-être Catilina... Mandez-moi si vous jugez à propos que j'écrive à M. le duc d'Aumont en conséquence. Conduisez ma tête et ma main comme mon cœur. A M. LE COMTE D'ARGENTAL , A PARIS. Octobre. Madame de Pompadour a plus fait que la reine. Elle me fait dire , mon cher et respectable ami , que l'infamie ne sera certainement point jouée. Je me flatte qu'étant défendue à la cour, elle ne sera pas permise à la ville, et que M. le duc d'Aumont insistera sur une suppression de cinq ou six années, après laquelle il serait bien odieux de renouveler un scandale qu'on a eu tant de peine a déraciner. J'ai écrit deux fois à M. le duc d'Aumont ; il s'agirait de mettre M. de Mauropas dans nos intérêts. Empêchons la parodie à Paris comme à la cour. Il faut assurément ôter à la cabale ce misérable sujet d'un si honteux triomphe. Pour réponse à toutes ces tracasseries, je vous enverrai incessamment un nouveau cinquième acte *; c'est l'a le point principal. Quand mes anges parlent, l'auteur de Sémiramis doit se taire. Je reçois dans ce moment un très beau mémoire de M. le coadjuteur contre les parodies, appuyéd'unmot de M. d'Argeutal. Je ne peux répondre à présent que par les plus grands remerciements. Je n'épargnerai point assurément mes peines pour mériter des bontés si continues, si vives, et si encourageantes. J'avais encore, par la dernière poste , envoyé de la Malgrange quelques rogatons ; mais tenons tout cela pour non avenu , et attendons qu'après avoir travaillé à tête reposée , je vienne travailler sous vos yeux à Paris, vers le milieu de décembre. Les travaux les plus difficiles deviennent des plaisirs quand on a pour critiques des amis si tendres et si éclairés. Madame du Châtelet vous fait mille tendres compliments , et moi j'attends des moyeux ; cela est bien autrement intéressant que Sémiramis . Or, dites-moi, respectable ami, si vous êtes content de mon procédé avec M. l'abbé de Bemis. 1 De Sémiramis. K.

310 CORRESPONDANCE. Daignez-vous faire usage des mémoires dont je vous ai assassiné? Pardonnez-moi mes vers, mes mémoires, mes fatigantes importunités, je travaille à mériter d'être toujours gardé par vous ; je ne sais si j'en serai digne. Adieu, tous les chers anges gardiens. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Lunéville, ce 23 octobre. Voici, mon cher et respectable ami , un gros paquet de Babylone; mais, à présent, le point essentiel est d'empêcher la parodie à la ville comme h la cour. J'ai lieu de penser que M. Montmartel m'ayant écrit de la part de madame de Pompadour, et m'ayant redit ses propres paroles : « Que le roi était bien éloigné de vouloir me faire « la moindre peine , et que la parodie ne serait « certainement point jouée, e j'ai lieu, dis-je, de inc flatter que cette proscription d'un abus aussi pernicieux est pour Paris comme pour Versailles. Je vais écrire dans cet esprit à M. Berryer; et l'ordre du roi , b Fontainebleau, sera pour lui un nouveau motif de me marquer sa bienveillance, et une nouvelle facilité de se faire entendre aux personnes qui pourraient favoriser encore la cabale qui s'est élevée contre moi. Je suis fâché que 1U. le duc d'Aumont soit le seul qui ne réponde point h mes lettres, mais je n'en compte pas moins sur sa fermeté et sur la chaleur de ses bons offices, animé par votre amitié. Je vous prie de m'instruire sur tout ce qui se passe de celte affaire, qui m'est devenue très essentielle. La reine m'a fait écrire , par madame de Lnines, que les parodies étaient d'usage, ot qu'on avait travesti Virgile. Je réponds que ce n'est pas un compatriote de Virgile qui a fait VÉnéide travestie , que les Romains en étaient incapables ; que si on avait récité une Enéide burlesque b Auguste et b Octavie , Virgile en aurait été indigné; que cette sottise était réservée b notre nation longtemps grossière et toujours frivole; qu'on a trompé la reine quand on lui a dit que les parodies étaient encore d'usage ; qu'il y a cinq ans quelles sont défendues; que le théâtre français entre dans l'éducation de tous les princes de l'Europe , et que Gilles et Pierrot ne sont pas faits ponr former l'esprit des descendants de saint Louis. Au reslo , si j'ai écrit une capucinade , c'est h une capucine. Voici, mon divin ange, une autre grâce que je vous demande, c'est de savoir au juste et au plus vite de mademoiselle Quir.ault de quel remède elle s'est servie pour faire passer un énorme goitre dont elle s'est défaite. Il y a ici une dame beaucoup plus jolie qu'elle qui a un cou extrêmement affligé de cette maladie, et vous rendriez un grand service b elle et b ses amants de nous envoyer la joyeuse recette de la demoiselle

Quiuault. Ajoutez cette grâce tant d'autres bontés. Et mes moyeux? ah !
M. de Pont de Vcyle , mes moyeux I Ce 24. Le roi de Pologne , qui avait
envoyé ma lettre b la reine , et qui en était très content , a été fort piqué, que
nos adversaires aient prévalu auprès de la reine , et que ce ne soit pas elle b
qui j'aie l'obligation de la suppression de l'infamie. Les mêmes gens qui
avaient fait la calomnie sur Zadig ont continué sous main leurs bons offices,
et le roi de Pologne en est très instruit. Dites cela b l'abbé de Bernis, et qu'il
écrive b madame de Pompadour pour la suppression de l'infamie b la ville
comme b la cour. A M. D'ARNAID. A Lunéville , le 23 octobre. Mon cher
ami, votre lettre sans date me dit que vous m'aimez toujours, et cela ne
m'apprend rien ; j'ai toujours compté sur un cœur comme le vôtre. Elle
m'apprend que messeigneurs les princes de Wurtemberg m'honorent de leur
souvenir. Je vous prie de leur présenter mes profonds respects et mes
tendres remerciements , et de ne pas oublier M. de Montolieu. il est vrai que
je n'écris guère au roi de Prusse. J'attends que j'aie mis Scmiramis au point
d'être moins indigne de lui être envoyée; j'y ai fait plus de deux cents vers b
Lunéville. Il y a quelques années que j'envoyai b sa majesté l'esquisse de
cette pièce; j'en suis très honteux et très fâché. Ce n'est pas un homme b
qui on doit présenter des choses informes ; c'est un juge qui me fait
trembler. Personne sur la terre n'a plus d'esprit et plus de goût , et c'est
pour lui principalement que je travaille. Je ne croyais pas pouvoir passer ma
vie auprès d'un autre roi que lui, mais ma déplorable santé a encore plus
besoin des eaux de Plombières que de In cour de Lunéville. Je compte aller
b Paris au mois de décembre, et vous y embrasser. Si vous n'étiez pas aussi
paresseux qu'aimable , je vous prierais de me mander quelques nouvelles
de notre pauvre littérature française. Je vous exhorterai toujours b faire
usage de votre esprit pour établir votre fortune. Il n'y a rien que je ne fasse
pour vous prouver combien la douceur de vos mœurs, votre goût, et vos
premières productions, m'ont donné d'espérances sur vous. Je suis très
fâché de vous avoir été jusqu'ici bien inutile. Voltaire. Sans compliment et
sans cérémonie. Digitized b/ Google

ANNÉE A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Lunéville , le 30 octobre. Je reçois la lettre démon cher ango, du 18. Vous me dites, mon cher et respectable ami, que la prétention de M. deMaurepas est insoutenable ; mai«> savez - vous qu'en réponse à la lettre la plus respectueuse, la plus soumise, et la plus tendre , il m'a mandé sèchement et durement qu'on jouerait la parodie à Paris, et que tout ce qu'on pouvait faire pour moi était d'attendre la suite des premières représentations de nui pièce ? Or, cette suite de premières représentations pouvant être regardée comme finie , on peut conclure de la lettre de M. de Maurepas que les Italiens sont actuellement en droit de me bafouer ; et , s'ils ne le fout pas, c'est qu'ils infectent encore Fontainebleau de leurs misérables farces faites pour la cour et pour la canaille. M. le duc de Gèvres m'a mande que les premiers gentilshommes de la chambre ne se mêlaient pas «les pièces qu'on joue à Paris. En effet, la permission de représenter tel ou tel ouvrage a toujours été dévolue à la police; cl peut-être tout ce que peut faire un premier gentilhomme de la chambre, c'est de faire servir son autorité h intimider les faquins qui joueraient une pièce malgré eux , et à se faire obéir plutôt par mesure que par droit. ' Cependant ce que vous me mandez , et la confiance extrême que j'ai en vous , me font suspendre mes démarches. J'allais envoyer une lettre très forte h madame de Pompadour, et même un placct au roi, qui n'est pas assurément content à présent de celui qui me persécute. Je supprime tout cela , et je ne m'adresserai au maître que quand je serai abandonné d'ailleurs; mais j'ai besoin de savoir h quoi m'en tenir, et jusqu'à quel point s'étendent les bontés et l'autorité de M. le duc de Fleuri et de M. le duc d'Aumont. Je vous demande en grâco d'écrire sur cela promptement à M. le duc d'Aumont , et de me donner la réponse la plus positive sur laquelle je prendrai mes mesures. Je serais très aise de ne pas importuner le roi pour de pareilles sottises , et que la fermeté de M. d'Aumont m'épargnât cet embarras ; mais, s'il y a la moindre indécision du côté des premiers gentilshommes de la chambre, vous sentez bien que je ne dois rien épargner, et que je ne dois pas en avoir le démenti. Vous devez avoir reçu un gros paquet par M. de La Reinière. En voici un autre qui n'est pas de la même espèce. Je vous prie de donner au digne coadjuteur un Panégyrique; je devrais faire le sien. Il y en a un aussi pour l'abbé de Remis. Je n'ai point reçu la lettre dont vous m'aviez flatté de sa 1748. 31 1 part ; mais j'espère que , s'il est nécessaire , vous l'encouragerez à écrire bien pathétiquement à

madame de Pompadour contre les parodies en général , et contre celle de Sémiramis en particulier. Madame de Pompadour est très disposée à me favoriser, mais il ne faut rien négliger. Madame du Châtelet promet plus qu'elle ne peut , en parlant d'un voyage prochain. Je le voudrais , mais je prévois qu'il faudra attendre près d'un mois. Je travaille sous terre pour Mouhy ; je vous prie de le lui dire. Grand merci des moyeux. Adieu, mes très aimables anges. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Le 10 novembre. Mais mes anges sont donc au diable? Que deviendrai-je? Je n'ai point de leurs nouvelles. Il est trois heures après minuit ; je reprends Sémiramis en sous -œuvre ; je corrige partout , selon que le cœur m'en dit. Spiritus fiat ubi vult. J'ai été confondu d'une lettre par laquelle M. le duc de Fleuri me marque qu'il a donné ordre qu'on ne jouât la sottise italienne qu'après que Sémiramis aurait été jouée à Fontainebleau. C'est encore pis que la lettre de M. de Maurepas. J'en rends compte à M. le duc d'Aumont, et je lui demande qu'au moins , si on persiste à renouveler contre moi le scandale des parodies, on attende, pour jouer la farce des Italiens, que les premières représentations des Français soient épuisées; il me semble qu'on en usait ainsi quand les parodies avaient lieu , et il n'y a rien de plus juste. Les premières représentations de Sémiramis n'ont été interrompues que par le voyage de Fontainebleau , et ne doivent être censées finies qu'après la reprise. Je vous prie d'appuyer ma prière à M. le duc d'Aumont. Je vous prie aussi d'écrire à mademoiselle Dumcsnil qu'elle retire tous les rôles, afin que j'y corrige environ cent cinquante vers. Il faudra faire une nouvelle copie et de nouveaux rôles , et je me flatte qu'elle vous remettra les rôles et la pièce. Je vous promets bien que j'en rendrai pas avant le retour de M. de Richelieu, et que je donnerai aux Catilinistes tout le temps d'être siffles. Crébillon s'est conduit d'une manière indigne dans tout ceci, ou plutôt d'une manière très digne de sa mauvaise pièce de Sémiramis, qui n'a pu même être honorée d'une parodie. Au reste , mandez-moi , je vous en prie , si vous croyez que ce soit à présent le temps de présenter un placet au roi. L'établissement de madame du Châtelet à Lu

CORRESPONDANCE. SU Héville ne lui permettra guère de partir avant le mois de décembre. J'attends de vos nouvelles pour me décider. Adieu, mes chers auge; vous êtes mes consolateurs. A M. D'ARNAUD , A PARIS. A Lunéville, le 28 novembre. Comment! vous savez à qui l'on a donné un paquet , et que c'est M. de Montolieu qui l'a envoyé chez moi ! et vous me le mandez exactement! Courage, mon cher ami; vous deviendrez un homme essentiel, un homme d'importance. Voici quelque chose de peu important que vous pouvez envoyer au roi de Prusse , il aime ces guenilles-là. C'est une lettre au duc de Richelieu, qu'un homme de vos amis lui a écrite sur la statue qu'on lui élève à Cônes. Cela ne vaut pas le Cul de Manon , mais je ne suis plus dans l'ûgedes Manon. C'est votre affaire; mais je vous assure que je vous aime plus solidement que toutes les Manon de Paris. Vous êtes mal instruit de l'histoire des histrions; Crébillon a retiré tous scs rôles, les a corrigés , les a rendus , et Grandval attend encore son quatrième et cinquième acte. Il aurait dû retirer aussi l'approbation qu'il a donnée à une plate parodie de Sémiramis que le roi a défendue à Fontainebleau. Je me flatte qu'en récompense , Arlequin donnera son approbation à Catilina. Le bon homme aurait dû se souvenir qu'on ne peut pas seulement parodier sa Sémiramis. Je lui pardonne de ne pas aimer la mienne. Adieu , mon cher ami ; il y a dans ce monde très peu de bons vers et de bonnes gens. Je vous embrasse et je vous aime , parce que vous faites de bons vers , et que vous êtes un bon cœur. A M. MARMONTEL, A PARIS. A Lunéville, le 15 décembre. Mon cher ami , voici ce qui m'est arrivé ; vous verrez que je ne suis pas heureux. J etais à la suite du roi de Pologne , dans une de ses maisous de campagne ; un paquet , qui , dit-on , contenait des livres , arrive à Lunéville, et comme il y avait ordre de renvoyer tous les gros paquets qui n'étaient pas contresignés , on renvoie le paquet à Paris. Je soupçonne que c'était Denis, et je sens tout ce que j'ai perdu. Heureusement nous avons ici ce Denis si bien écrit , si rempli de belles choses , et si approuvé de tous les gens de goût. Mon cher ami , j'ai été attendri jusqu'aux larmes de votre charmante Epître. Elle me fait autant de plaisir que d'honneur ; c'est un monument que vous érigez à l'amitié ; c'est un exemple que vous donnez aux gens de lettres ; c'est le modèle ou la condamnation de leur conduite ; jamais le cœur n'a parlé avec plus d'éloquence ; c'est le chefd'œuvre de l'esprit et do la vertu. L'amitié d'uu cœur comme le vôtre console de toutes les fureurs de l'envie , et ajoute au

bonheur de mes jours. Ce que vous dites sur notre respectable ami Vauvengues doit bien faire souhaiter d'être de vos amis. Tout ce que je desire , c'est d'hériter des sentiments que vous aviez pour lui. Donnez-moi la part qu'il avait dans votre cœur, voilà ma fortune faite. Je compte vous revoir incessamment, vous embrasser, vous dire à quel point je suis pénétré de l'honneur que vous m'avez fait, et vous jurer une amitié qui durera autant que ma vie. Je parie que je trouverai votre nouvelle tragédie achevée. Je m'imaginais que les plaisirs font chez vous les entr'actes un peu longs , et que vous quittez souvent Melpomène pour quelque chose de mieux ; mais vous êtes comme les héros qui réunissent les plaisirs et la gloire. Adieu ; vous faites la mienne. Je vous embrasse mille fois. Madame du Châtelet est charmée de vos talents , et vous fait ses compliments. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 16 décembre. Enfin je ris aux anges en recevant leur lettre. Vos conseils sont suivis ou plutôt prévenus, et partout j'ai rendu raison de l'action forcée d'Assur. Il me semble que le point dont il s'agit, c'est la clarté. On voit bien nettement qu'Assur est entré dans ce mausolée (fait en labyrinthe , selon l'usage des anciens) par une issue secrète; et l'autre ange, M. de Pont de Yeuille, doit aimer cette idée-là. On voit par là pourquoi cet Assur n'est pas parvenu plus tôt à l'endroit du sacrifice. Ninias dit qu'il vient d'entendre quelqu'un qui précipitait ses pas derrière lui , dans ce tombeau ; autre degré de lumière. Azéma répond : C'est peut-être votre mère qui a été assez hardie pour envoyer à votre secours dans cet asile inabordable et sacré. Ces mots préparent , ce me semble , la terreur , et fortifient le tragique de la catastrophe , loin de le diminuer , puisqu'il se trouve enfin que c'est la reine elle-même qui est venue au secours de son fils. Assur est donc tout naturellement amené du tombeau sur la scène ; et Azéma , se jetant audevant du coup qu'Assur veut porter à Ninias , augmente la force de l'action , en rend le jeu

Digitized by Google

ANNÉE 474». noble et naturel. Il est absolument nécessaire que celte action se passe sous les yeux et non en récit , et que Ninias commence a apprendre son malheur de la bouche même d'Assur. Si vous êtes contents, madame et messieurs, je le suis aussi , et je me mets à l'ombre de vos ailes.

A M. DE CI DEVILLE. A Loisel , prêt de Bar, le 34 décembre • Je ue suis plus qu'un prosateur bien mince , Singe de Pline, orateur de province , Louant tout haut mon roi, qui n'en sait rien. Et négligeant , pour ennuyer un prince, • Un sage ami , qui s'en aperçoit bien. Vous casanier, dans un séjour champêtre , Pour des Pbilis vous me quittez peut-être; L'amour encor vous fait sentir ses coups. Heureux qui peut tromper des infidèles! C'est votre lot. Vous courtisez des belles , Et moi des rois; j'ai bien plus tort que von*. Il est vrai , mon cher Cideville , que ma main est devenue bien paresseuse d'écrire , mais assurément mon cœur ne l'est pas de vous aimer. Je suis devenu courtisan par hasard ; mais je n'ai pas cessé de travailler à Lunéville. J'y ai presque achevé YHisloirc de cette maudite guerre qui vient enfin de finir par une paix que je trouve très glorieuse , puisqu'elle assura la tranquillité publique. Fatigué , excédé de confronter et d'extraire des relations, je n'écrivais plus à mes amis ; mais soyez bien sûr qu'en compilant mes rapsodies historiques , je pensais toujours à vous. Je me disais : « Approuvera-t-il cet endroit? y trou« vera-t-il des vérités qui puissent être bien re« çues? n'en ai-je pas dit trop ou trop peu? ■ Je vous attends à Paris pour vous montrer tout cela. J'y serai au mois de janvier. Nous allons passer les fêtes de Noël à Ci rey , après quoi je compte rester presque tout l'hiver à Paris. J'ignore encore si j'y verrai Catilina. On dit qu'on l'a retiré ; en ce cas , il faudra bien redonner Sémiramis , que j'ai retouchée avec assez de soin , et dont je me flatte que les décorations seront plus magnifiques sous l'empire du maréchal de Richelieu que sous le consulat du duc de Fleuri. J'ai un peu de peine à transporter Athènes dans Paris. Nos jeunes gens De sont pas Grecs ; mais je les accoutumerai au grand tragique, ou je ne pourrai. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 545 pas avec une cabale , c'est avec des amis éclairés et sévères qu'on fait réussir un ouvrage. Ce que vous médités, mon cher et respectable ami , me persuade que Catilina ne durera pas long-temps. La cabale veut bien crier, mais elle ne veut pas s'ennuyer , et il n'y a personne qui aille bâiller deux heures , pour avoir le plaisir de me rabaisser. Sémiramis est entièrement a vos ordres; elle ne se remontrera que

quand vous l'ordonnerez. Je me conduis , je crois , un peu moins insolemment que Crébillon ; il méritait un peu sa chute par tous les petits indignes procédés qu'il a eus avec moi ; par la sottise qu'il a faite de mettre son nom au bas des brochures de la canaille qui le louait à mes dépens ; par l'approbation qu'il a donnée à la parodie ; par la mauvaise grâce avec laquelle il voulait retrancher démon ouvrage des vers que vous approuviez. On ne peut pas abuser davantage de la misérable place qu'il a de censeur de la police. Sa conduite est cent fois plus mauvaise que celle de sa pièce ; mais je ne dis cela qu'à vous, mes anges. Je suis bien fâché de l'état languissant où est encore madame d'Argental ; je compte lui écrire quand je vous écris. Le digDe coadjuteur devrait bien m'envoyer ses remarques sur Catilina. Un plan écrit de sa main , avec cette éloquence que je lui connais , amuserait bien madame du Châtelet dans sa solitude. Nous ne revenons qu'après les Rois ; nous aurons le temps de recevoir de vos nouvelles. Bonsoir , mes chers anges ; je soupire après le moment de vous revoir. M. de Belz ne marie-t-il pas incessamment sa seconde fille au fils du Bon Dieu ? A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS. A Cirey, le 31 Janvier. O anges ! j'aimerais mieux me jeter dans ce tombeau , que de faire tournoyer Assur alentour, que de faire donner de faux avis, que de replâtrer une conspiration et de la manquer , que de faire venir Assur enchaîné, que de prévenir la catastrophe et de la noyer dans un détail de faits , la plupart forcés, nullement intéressants, et dont l'exposé serait le comble de l'ennui. Un vraisemblable froid et glaçant ne vaut pas un colin-maillard vif et terrible. J'ai fait humainement tout ce que j'ai pu ; et , quand on est arrivé aux bornes de son talent, il faut s'en tenir là. Le public s'accoutumera bien vite au colm-raaillard du tombeau , quand il sera touché du reste. Voilà une très petite partie de mes raisons ; je remets fe 35 Le 31 décembre. Je ne suis point étonné de la chute de Catilina v l'auteur n'avait pas consulté mes anges. Ce n'est 44. Digitized b/ Google

CORRESPONDANCE. rosie au bienheureux moment où je serai dans votre ciel. Jo ne sais pas quelles sont les choses essentielles dont il faut que je ,parle a M. de Richelieu ; il nous mande qu'il a proscrit pour jamais les parodies. Je ne sais rien de plus essentiel pour le bon goût. Je voudrais bien Être arrivé avoc la petite caisse de Rar; mais il faut que madame du Châtelet règle scs affaires avec son fermier, et que scs forges passent devant Sêmiramis. A l'égard des Slodlz , il vaut mieux leur parler, le i*r février , que de leur envoyer des plans de décorations; et pour vous , mes auges , je voudrais déjà être à vos pieds. Madame du Châtelet vous fait les plus tendres compliments ; elle vient d'achever une préface de son Newton, qui est un chef-d'œuvre. U n'y a personne à l'académie des sciences qui eût pu faire mieux. Cela fait honneur à son sexe et à la France. Eu vérité , je suis saisi d'admiration. Valcte, antjeli. A M. LE PRÉSIDENT IIÉNAULT. Je vous avais déjà mandé , monsieur , que j'ctais très fâché qu'on se fût hâté d'envoyer malgré moi des copies informes de cette petite pièce , qui d'ailleurs a , ce me semble , l'approbation de tous les gens de goût et de bon sens. Je suis encore plus fâché et moins surpris qu'il y ait des hommes assez méchamment bûtes pour trouver à redire qu'on mette parmi les agréments de la vie de bons soupers qu'on donne à la bonne compagnie dont on est les délices et le modèle. La seconde leçon vaut certainement mieux ; mais , à votre place , j'aurais laissé subsister la première pour punir les sots. Les caillettes et les imbéciles du bel air , qu'il ne faut jamais écouter ni en fait d'ouvrages d'esprit , ni en autre chose , cherchent à mordre sur tout. Ces honnêtes gens-là ont fait tout co qu'ils ont pu pour quo M. de Richelieu trouvât mauvais que je lui écrivisse comme Voiture écrivait au prince de Coudé ; mais il n'a pas été leur dupe ; et , en vérité , plus je vais en avant, plus je vois qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de mépriser les sols discours qu'on ne peut jamais empêcher. Pour moi , je me console de toutes les plates critiques par l'honneur de votre approbation , et de la haine des demi-beaux esprits par l'honneur de votre amitié. Madame du Châtelet pense comme moi. Elle vous fait mille compliments. Elle vient d'achever une préface de Newton , qui est un chef-d'œuvre , et qui fait honneur à son sexe et à la France. Elle a résisté avec courage aux impertinences des caillettes , et passera, dans la postérité, pour un génie respectable. Si elle n'avait pas méprisé les mauvaises plaisanteries , elle n'aurait pas fait des choses admirables, que les ricaneurs n'entendront pas. A M. DARGET. A

Circy, ce 26 Janvier 1140. M. d'Arnaud a dû vous mander ce qui est arrivé à votre paquet. J'espère que si sa majesté daigne m'honorer de quelques nouveaux ordres, on prendra de meilleures précautions pour me les faire tenir ; au reste , d'Arnaud est uu garçon très aimable , fort attaché au roi votre maitre , et il n'y a nullement de sa faute dans le retardement qui m'a privé un mois entier de la lettre de sa majesté et de la vôtre. Je crois que notre président retourne cet hiver dans votre charmante cour. Un homme qui a été au pôle peut bien aller à Berlin au mois de janvier. Les aigles voyagent dans toutes les saisons; mais un pauvre petit pinson qui ne bat plus que d'une aile se niche dans un trou de muraille. Je suis si étonné d'être en vie , que cela me paraît quelquefois fort plaisant. Il est vrai que j'ai eu la force d'aller à la cour du roi Stanislas, qui s'est établi mon premier médecin , et qui est voisin des eaux de Plombières. Mais je ferai plutôt le voyage do saint Paul au troisième ciel , que celui do Berlin pendant l'hiver. Tout le feu du génie du grand Frédéric ne me réchaufferait pas , et je serais mort en arrivant, auquel cas je ne profiterais point du tout des agréments de ce voyage. Je dirai à bien plus juste titre qu'Horace : « Quamque dabasagro, daim agrotare liment i, « Mecenas, veniam. Et je dirai encore avec lui : cum zephyris et hiruiidinc prima ; encore Horace était gros et gras , et Rome était plus près de Tibur que Paris de Berlin. Il ne me reste qu'à Taire des vœux pour que sa majesté daigne me conserver en été les mêmes bontés qu'en hiver. Je vous assure , et vous le croirez aisément , que ce voyage ferait le charme de ma vie. Je donnerais assurément la préférence à votre cour sur les bains de Plora.^ bières. Vespasien guérit un aveugle en le touchant, comme chacun sait. Legrand Frédéric, qui vaut assurément mieux que Vespasien , mo guérirait une oreille très sourde eu daignant me parler , et remettrait un peu de feu dans mon âme. Je vais, en attendant, passer l'hiver à Paris, au coin du feu terrestre. Je vous supplie , monsieur , de vouloir bien rendre compte à sa majesté de mes désirs et de ma misère. J'ai vu cette

ANNÉE 1749. édition de Dresde : les libraires allemands ne sont pas des fripons comme ceux de Hollaude ; mais ils impriment bien incorrectement ; toutes ces éditions-là ne sont bouucs qu'à jeter au feu. 11 y a trop de livres ; de quoi me suis-je avisé d'en grossir lo nombre? Qui bcne latuit , Oene vixit. Je voudrais latere à Berlin. Adieu , monsieur ; conservez-moi , je vous en supplie, une amitié qui me console des libraires. Je vous prie de vouloir bien préseuter mes hommages aux personnes de votre cour qui daignent se souvenir de moi ; je compte toujours sur votre bieoveillance , et j'ai l'honneur d'être bien véritablement, etc. A M. L'ABBÉ D'OLIVET. Tuum tibi millo Ciceronem quem relegi ut barbari Crebillonit scelus expiarem. Te precor mibi Semiramidem mandare cum tuis animadversionibus. Timeoue lewpusmedeüciat. liane comœdi Semiramidem requirunt quod revereudi patris de Nivelles comœdia non placuerit. Sed die et nocle opérant dabo ut consiliis tuis possirn opus rueum perficere. A M. LE MARQUIS D'ÀRGENSON. A Paris , le 48 mars. Je vous envoie donc , monsieur , la copie de la lettre d'uu prince qui a autant d'esprit que vous, et dont je souhaite que le cœur vaille le vôtre. Je vous demande en grâce de me la renvoyer et de n'en laisser prendre aucune copie. Recommandez surtout le secret à M. de Vairi ; il ne faut publier ni les faveurs des femmes ni celles des rois. Permettez-moi seulement de me vanter des vôtres, et de m'honorer toute ma vie de vos boutés. Les personnes qui vous ont ôté le miuislcrc protègent Catilina , cela est juste. Brûlez ma lettre , et daiguez continuer à m'aimer. AU CARDINAL QOER1NI. Parigi , 25 aprlre. Ho ricevuto l'onore délia sua lettera , del 47 marzo , coi beilissimi versi che sono per me un nuovo cumulo di favore , di gloria , ed un nuovo stimolo che m'insligbercbbe a correre piùailegramenle nella strada délia virtù , se la mia debole salute non ritardasse il mio corso, e non fosse per iniiacchirc le mie piccoleforzo. Non posso credere che cotali versi sicno tutti compostida ungiovane suo parente , e mi vicne un piccolo dubbio , che vostra eminenza gli abbia dato un poco di ajuto. Dirù scriosamenle , e con rivereuza cd ammirazione ciô che dice Giunone da scherzo , o piuttosto con un amaro rimprovero : Egreghiam vero laudem , et spolia amp la rferlis , Tuque, puerque tuus. Æ/i., lib. iv, v. g3. E dire ancora al nipote : Avunculus excitel Hector. Æn., lib. ut, v. 343 . Spero di riccvere , fra pochi giorni , il piego accennalo nella di lei amabile lettera. In tanto le do avviso che ho presa la libertà di mandarle un piego per la via di Venezia , non sapendo allora che

vostra eminenza fosse per andarsene a Roma. Questo piego contiene una piccola Dissertazione intorno l'opinione volgare che prétende tutto il nostro globo esser stato spesso rovesciato e fracassato, e che asserisce le balene aver nuotato durante molli secoli sulla cima dell'Alpi. Credo io che la terra sia stata una volta prima creata (li 450 giorni del diluvio in fuori). Gli esemplari che ho mandati a vostra eminenza, le capiteranno in Roma, e le saranno rimandati da Brescia. O che commercio! Mi cumula ella di perle ed'oro, e gli mandoin contraccambio schioccherie; ma, se i miei tributi sono leggieri, non è così fra il mio ossequio, e la mia costante ammirazione. Sarò sempre col!'umiltà più rispettosa, e colle più ardenti brame del mio cuore, etc. A M. MARMONTEL. Mercredi au soir. Voici votre second triomphe, mon cher ami, dans un art bien difficile. Vous en avez deux autres par devers vous à l'académie. Je vous avertis que je quitte ma place, si je n'ai pas, à la première occasion, le bonheur de vous avoir pour confrère. Je suis arrivé à Paris trop tard pour être témoin de vos succès. La première chose que j'ai faite a été de m'en informer, et la seconde, de vous dire que j'y suis aussi sensible que vous-même. Quelle joie pour notre cher Vauvenargues, s'il vivait! J'ai relu son livre à Versailles; c'était bien là le germe d'un grand homme que les sots ne connaîtront pas. Vale. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL. Ce vendredi, mai. Cela n'est pas vrai, madame, vous ne pouvez 55<

CORRESPONDANCE. pas être malaJc. Ou n'écrit point de si jolis billets quand on souffre. J'ai bien pour pourtant que cela ne soit trop vrai , et j'en suis au désespoir. Je viendrai ce soir , mort ou vif, savoir de vos nouvelles. Je travaille, mes chers et adorables anges , à mériter uu peu tout ce que vous me dites de charmant • Z<wre-Aranme-Gaussin sort de chez le moribond , qu'elle n'a point rappelé à la vie , toute jolie qu'elle est. Elle jouera Zaïre et puis Bevilcra; point de Sémiramis. J'attendrai, et j'aurai plus de temps pour y mettre la dernière maiu , si jamais on peut mettre la dernière main a un ouvrage qu'on veut rendre digne des anges de ce monde. J'ai fait cent vers h Naninc, mais je me meurs. A M.

MARMONTEL. Vendredi au soir, mai. « Je suis très reconnaissant de l'honneur que « me veut faire M. Marmontel. Je ne crains que « le nom qu'il veut mettre a la tôle de son ou« vrage. On dit qu'il a eu le plus grand succès, o Je vous en fais mon compliment à tous deux. * Ces paroles sont tirées de l'épître de M. le maréchal de Richelieu , libérateur de Cônes , et grand trompeur de femmes, mais essentiel pour les hommes , écrite aujourd'hui , de Marli , à votre ami Voltaire. Ayez la bonté, mon cher et aimable ami, de lui écrire un petit mot de douceur que vous enverrez chez moi , et que je lui ferai tenir. Il n'y a point de plaisirs purs dans la vie. Je ne pourrai voir demain le second jour de votre triomphe. Je suis obligé d'accompagner madame du Châtelet , toute la journée , pour des affaires qui ne souffrent aucun délai. Si vous recevez ma lettre ce soir, vous pourrez m'envoycr votre poulet pour M. de Richelieu , que je ferai partir sur-le-champ. Te amo, tua tueor, le diligo, te plurimum , etc. A M. DIDEROT 1 . luin. Je vous remercie , monsieur , du livre a ingénieux et profond que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je vous en présente un 3 qui n'est ni • Dénis» Diderot , fil» d'un coutelier de Langre* , où il naquit en (713. On ne sait précisément à quelle époque il se lia avec Voltaire , et ce ne fut peut-être guère avant 1749. leurs relations durèrent jusqu'à la mort du plus âgé des deux ; et la lettre que Voltaire adressa à Diderot , le 14 auguste 1776 , ne fut sans douta pas la dernière. Cl. ' l-eltre sur les aveugles, A l'usage de ceux qtù voient , 1719, ln-13. Cet ouvrage fit mettre son auteur au donjon de Vincennes , le 34 juillet suivant. • Les Eléments de la philosophie de Newton (1718). l'un ni l'autre, mais dans lequel vous verrez l'aventure de l'aveugle-né plus détaillée dans cette nouvelle édition que dans les précédentes. Je suis entièrement de votre avis sur ce que vous dites des

jugements que formeraient , en pareil cas , des hommes ordinaires qui n'auraient que du bon sens , et des philosophes. Je suis fâché que , dans les exemples que vous citez , vous ayez oublié l'aveugle-ué , qui , en recevant le don de la vue , voyait les hommes comme des arbres. J'ai lu avec un extrême plaisir votre livre , qui dit beaucoup , et qui fait entendre davantage, il y a long-temps que je vous estime autant que je méprise les barbares stupides qui condamnent ce qu'ils n'entendent point, et les méchants qui se joignent aux imbéciles pour proscrire ce qui les éclaire. Mais je vous avoue que je ne suis point du tout de l'avis de Saunderson , qui nie un Dieu parce qu'il est né aveugle. Je me trompe peut-être, mais j'aurais , à sa place , reconnu un être très intelligent qui m'aurait donné tant de suppléments de la vue ; et , en apercevant par la pensée des rapports infinis dans toutes les choses , j'aurais soupçonné un ouvrier intiniment habile. Il est fort impertinent de prétendre deviner ce qu'il est, et pourquoi il a fait tout ce qui existe; mais il me paraît bien hardi de nier qu'il est. Je desirais passionnémeut de m'entretenir avec vous , soit que vous pensiez être un de ses ouvrages, soit que vous pensiez être une portion nécessairement organisée d'une matière éternelle et nécessaire. Quelque chose que vous soyez , vous êtes une partie bien estimable de ce grand tout <me je ne connais pas. Je voudrais bien , avant mon départ pour Lunéville , obtenir de vous , monsieur , que vous me tissiez l'honneur de faire un repas philosophique chez moi , avec quelques sages. Je n'ai pas l'honneur de l'être, mais j'ai une grande passion pour ceux qui le sont à la manière dont vous l'êtes. Comptez , monsieur , que je sens tout votre mérite , et c'est pour lui rendre encore plus de justice que je desirais de vous voir et de vous assurer à quel point j'ai l'honneur d'être , etc. A M. MARMONTEL. Le 16 Juit. Il neutre , Dieu merci , dans ma maison , mon xdièr ami, aucune brochure satirique; mais je n'ai pu empêcher qu'on fit ailleurs , devant moi , la lecture d'une feuille qu'on dit qui paraît toutes les semaines , dans laquelle votre tragédie à'Aristomène est déchirée d'un bout h l'autre. Je vous assure que cette feuille excita l'indignation de l'assemblée comme la mienne. Les critiques quo l'auteur fait par ses seules lumières ne valent

ANNEE W9. 517 rten ; te public avait fait les autres. S'il y a des défauts dans votre pièce, ils n'avaient pas échappé à et quel est celui de nos ouvrages qui soit sans défauts?) ; mais ce public, qui est toujours juste , avait senti encore mieux les beautés dont votre pièce est pleine , et les ressources de génie avec lesquelles vous avez vaincu la difficulté du sujet. Il y a bien de l'injustice et de la maladresse à n'en point parler. Tout homme qui s'érige en critique entend mal son métier, quand il ne découvre pas, dans un ouvrage qu'il examine , les raisons de son succès. L'abbé Desfontaines , de très odieuse mémoire , fit dix feuilles d'observations sur Y Inès de M. de La Motte ; mais , dans aucune , il ne s'aperçut du véritable et tendre intérêt qui règne dans cette pièce. La satire est sans yeux pour tout ce qui est bon. Qu'arrive-t-il? les satires passent, comme dit le grand Racine , et les bous écrits qu'elles attaquent demeurent ; mais il demeure aussi quelque chose de ces satires , c'est la haine et le mépris que leurs auteurs accumulent sur leurs personnes. Quel indigne métier , mon cher ami ! Il me semble que ce sont des malheureux condamnés aux mines qui rapportent de leur travail un peu de terre et de cailloux , sans découvrir l'or qu'il fallait chercher. N'y a-t-il pas d'ailleurs une cruauté révoltante à vouloir décourager un jeune homme qui consacre ses talents et de très grands talents au public , et qui n'attend sa fortune que d'un travail très pénible , et souvent très mal récompensé ? C'est vouloir lui ôter ses ressources , c'est vouloir le perdre ; c'est un procédé lâche et méchant que les magistrats devraient réprimer. Consolerez-vous avec les honnêtes gens qui vous estiment ; méprisons , vous et moi , ces mercenaires barbouilleurs de papier qui s'érigent en juges avec autant d'impudence que d'insuffisance , qui louent à tort et à travers quiconque passe pour avoir un peu de crédit, et qui aboient contre ceux qui passent pour n'en avoir point. Ils donnent au monde un spectacle déshonorant pour l'humanité ; mais il est un spectacle plus noble encore que le leur n'est avilissant , c'est celui des gens de lettres qui, en courant la même carrière , s'aiment et s'estiment réciproquement , qui sont rivaux et qui vivent en frères ; c'est ce que vous avez dit dans des vers admirables , et c'est un exemple que j'espère douter long-temps avec vous. Votre véritable ami , etc. A M. LE COMTE D'ARGENTAL , A PARIS Cirey, le 3 juin. Vous saurez , cher et respectable ami , que nous sommes à Cirey , et qu'il est fort triste de quitter des appartements délicieux , ses livres , sa liberté , pour aller jouer à la comète. Si je pouvais rester trois mois où je

suis, vous auriez de moi , au bout de ce temps-là , d'étranges nouvelles. Je vous prie d'ajouter à toutes vos bontés celle de me renvoyer une certaine JS aninc, quand on ne la jouera plus. Le sieur Minet, homme fort dangereux en fait de manuscrits , et à qui je ne donnerais jamais ni pièces de vin ni pièces de théâtre à garder , doit remettre cette pauvre Nanine entre les mains de mademoiselle Gaussin , après la représentation -, et mademoiselle Gaussin doit la serrer et vous la rendre après son enterrement. Cela fait, je vous supplie de me l'envoyer à la cour de Lorraine, sous l'enveloppe de M. Alliot , conseiller aulique de sa majesté , etc. Comment va la santé de madame d'Argental? Je crois qu'il fait assez chaud pour qu'elle soit à Auteuil. M. de Choiseul digère-t-il? M. de l'ont de Veyle est-il toujours gras a lard? M. l'abbé de Chauvclin prend-il son lait tous les soirs chez vous? J'aimerais mieux y être avec eux qu'a la cour des rois, où je vais aller avec madame du Châtelet. J'ai tant fait parler ces messieurs-là en ma vie ! Tout ce que jeteur fais dire et tout ce qu'ils disent ne vaut pas assurément le charme de votre société. Adieu, mes chers anges; le parfait bonheur serait d'être à la fois à Cirey et à Paris. A M. DARGET. Cirey, le » juin. O gens profonds et délicats, Lumières de l'Acadcmie , Chacun prend de vos almanachs. Vous donnez des certificats 1 Sur le beau temps et sur la pluie ; Mais il me faut un autre soin , Et ma figure aurait besoin D'un bon certificat de vie. Chez vous tout brille , tout fleurit ; Tout vous y plaît , je dois le croire : Je me doute bien qu'on chérit Les climats dont on fait la gloire. Vous et Frédéric , votre appui , Que j'appelle toujours grand homme Quand je ne parle pas à lui , Ce roi , ce Trajan d'aujourd'hui , Plus gai que le Trajan de Rome ; Ce roi dont je fus tant épris , Et vous , très graves personnages , Qui passez pour ses favoris , 1 M. Darget et plusieurs gens de lettre» avalent envoyé a Voltaire, par ordre du roi de Prusse, de* certificats en ver» el en prose sur la beauté du climat de Berlin.

CORRESPONDANCE. SIS Et pour heureux autant que sages ;
Vous, dis-je, et Frédéric-le-Grand , Vous, vos talents, et son génie , Vous
feriez un pays charmant Des glaces de la Laponie. Vous auriez beau certifier
Qu'on voit mûrir dans vos contrées De Bacchus les grappes dorées Tout
aussi bien que le laurier , De ma part je vous certifie Que le devoir et
l'amitié , Qui depuis vingt ans m'ont lié, Me retiennent près d'Émiiicette
Emilie incessamment Doit accoucher d'un gros enfant , Et d'un bien plus
gros commentaire; Je veux voir cette double affaire , Je les entends très
faiblement; Mais, messieurs, ne voit-on donc faire Que les choses que l'on
entend ? Vous m'avouerez, mon cher monsieur, que, si vous avez eu
quelques beaux jours au commencement de mai , vous avez payé depuis un
peu cher celle faveur passagère. Mes plus beaux jours seront en automne. Je
viendrai dans votre charmante cour , si je suis en vie; c'est un tour de force
dans l'état où je suis; mais que ne faisons pas pour voir Frédéric-le-
Grand les hommes qu'il rassemble auprès de lui ! Souvenez-vous de moi
dans votre royaume. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL. A
Lunéville, le 17 juillet 1749. Mais, d'anges! quel excès d'indifférence ! Je n
entends point parler de vous, je ne revois point ma Nanine. En vérité ,
madame , je suis confondu d'étonnement, et navré de douleur. Il y a un mois
que j'ai écrit à M. d'Argenta! , et point de réponse ! Je passe encore de ne me
pas envoyer ma pièce ; mais de ne me pas dire comment vous vous portez ,
cela est trop cruel. Vous ne sauriez croire dans quelles inquiétudes son
silence me jette. Madame du Châtelet, qui vous a fait ses compliments, com
pte accoucher d'un garçon, et moi, d'une tragédie ; mais je crois que son
enfant se portera mieux que le mien. Je vous conjure , mes anges , de ne pas
oublier Sémiraniis. Je vais écrire aux Slodtz , et leur recommander un beau
mausolée. Adam en fait ici un pour la reine de Po'ogne , qui est digne de
l'airardon. Pourquoi faut-il que Minus soit enterré comme un gredin ? Il
faudra que de Curis fasse de son mieux , et qu'il y mette au moins la
dixième partie de l'activité avec laquelle il habilla ce magnifique sénat de
Catilina. Écrivez-raoi donc, paresseux anges. A M. LE COMTE
D'ARGENTAL. Lunéville, le 34 Juillet. Enfin je respire; j'ai des nouvelles
de mes anges ; je tremblais pour la santé de madame d'Argental ; je
tremblais sur tout. Figurez-vous ce que c'est que d'être un mois entier sans
recevoir un seul mot de ceux qui sont notre consolation et nos guides sur la
terre ! La lettre adressée à Cirey ne m'est jamais parvenue. La santé de

madame d'Argental était languissante , et je craignais aussi que M. d'Argental ne fût malade; je craignais encore qu'il ne fût fâché contre moi pour quelque opiniâtreté que j'aurais eue sur Nanine , pour quelques mauvais vers A' Adélaïde. Je faisais mon examen de conscience ; j'étais au désespoir. J'ai écrit à mademoiselle Gaussin , j'avais écrit à ma nièce ; je les avais priées d'envoyer chez vous. Mon ange, ne me laissez jamais dans ces tourments-la , tant que la santé de madame d'Argental ne sera pas raffermie. Je reçois donc Nanine , et je la mets dans le fond d'une armoire , pour y travailler 'a loisir. Savez-vous bien que je pourrais en faire cinq actes? Le sujet le comporte. La Chaussée avait bien fait cinq actes de sa Paméla , dans laquelle il n'y avait pas une scène. Je n'interromprai point notre tragédie. Ce n'est pas une pièce tout h fait nouvelle ; ce n'est pas non plus Adélaïde ; c'est quelque chose qui tient des deux; c'est une maison rebâtie sur d'anciens fondements. Vous aurez dans un mois cette esquisse , et vous y donnerez cent coups de crayon à votre loisir. Savez-vous bien que vous avez donné une furieuse secousse à mes entrailles paternelles , en me faisant entrevoir qu'on pourrait jouer Mahomet? Je serais bien content , surtout si Roseili jouait Séide. Pourquoi permet-on que ce coquin de Fréron succède à ce maraud de Dosfontaines? Pourquoi souffrir Raffiat après Cartouche? Est-ce que Bieître est plein ? Adieu , divins anges ; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Je souhaite sa santé et son ventre à madame d'Argental. Je suis inconsolable que vous ne laissiez pas de votre race; mais que madame d'Argental se porte bien : il vaut mieux avoir de la santé que des enfants. Digitized by Google

ANNÉE 4749, 519 A M. LE COMTE D'ARGENTAL, a tuais. A Lunéville , te 99 juillet. Anges , voici le cas de déployer vos ailes. M. de La Rcinière doit vous envoyer une tragédie; ce n'est pas lai pourtant qui en est l'auteur, c'est moi. Cela pourra amuser madame d'Argental dans son superbe palais d'Auteuil. Je vous vois déjà assemblés , messieurs , et me jugeant en petit comité. Mais Nanine, mais Sémiramis, que deviendront-elles? On m'a mandé que cet honnête homme, cet illustre poète Roi, outré, comme de raison , de ce qu'à la comédie on avait préféré cette jVanine à une excellente pièce de sa façon, m'avait honoré de la lettre du monde la plus polie et la plus affectueuse. Il ne serait pas mal , pour mortifier ce scorpion qu'on ne peut écraser, de reprendre ISanitic avant Fontainebleau , d'autant plus qu'il la faudra jouer à la cour , et qu'il y aura là des personnes qui, dans le fond du cœur , n'en seront pas mécontentes. Mais Sémiramis! Sémiramis! c'est là l'objet de mon ambition. Ninus sera-t-il toujours si mesquinement enterré? J'écris à M. de Richelieu , premier gentilhomme de la chambre; j'envoie à M. de Cury , intendant des Menus - tombeaux , un petit mémoire pour avoir une grande diable de porte qui se brise avec fracas aux coups du tonnerre , et une trappe qui fasse sortir l'ombre du fond des abiiues. Notre ami Legrand avait trop l'air du portier du mausolée. Ce coquiù-là sera-t-il toujours gras comme un moine? On ne m'a pas dit que les Amazones aient fait une grande fortune. J'en suis fâché pour madame du Boccage, qui prenait lachose fort à cœur ; et j'en suis fâché pour ma nièce, qui veut vite réparer l'honneur du sexe ; mais , si elle se presse , cet honneur-là restera comme il est. Kilo devrait bien avoir pour vous autant de docilité que son oncle. Bonsoir, mes divins anges. Quel barbare persécute donc ce pauvre Diderot? Je hais bien un pays où les cagols fout coffrer un philosophe. P. S. Je vous avais parlé de mettre Natiincca ciuq actes ; mais ce projet me paraît souffrir bien des difficultés , et il ferait tort à d autres idées que j'ai dans ma pauvre tête. En attendant que je puisse l'exécuter , je vous supplie de faire donner , après les chaleurs , cinq ou six représentations de Nanine , quand ce no serait que pour faire faire la grimace à Roi , et enlaidir encore le vilain. A M. L'ABBÉ RAYNAL. Lunéville, le 50 juillet. Vous m'avez fait , monsieur, le plus sensible plaisir. Vos lettres sont, après votre conversation , l'une des choses que j'aime le mieux. Vous n'avez pas assurément diminué le goût que j'ai pour vous; j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez annoncé votre ouvrage , que la plupart des livres dont vous

me parlez. Je ne ferai venir que celui de M. de Buffon ; il pourra m'apprendre des vérités. Les Lettres de Rousseau , qui sont en chemin , ne me diront que des mensonges , et encore ce seront des mensonges mal écrits. Il y a loin, assurément, entre ce forger de rimes recherchées et un homme d'esprit , et encore plus loin entre lui et un honnête homme. Si c'est Racine le fils, ou Racine , fi ! comme disait l'abbé Gédoin , qui a fait imprimer ces Lettres , il a fait là une vilaine action ; mais je ne veux pas l'en soupçonner. Il doit être dégoûté de faire imprimer des lettres ; et , d'ailleurs , je lui crois trop de probité pour penser qu'il se soit avili à rendre publiques de plates et d'insipides calomnies. Il y a un autre homme que j'en soupçonne. Je ne désespère pas qu'on ne nous donne incessamment un recueil de lettres de l'abbé Desfontaines, do Chausson , et de Deschaufours. Au reste , je puis vous assurer quo, si je voulais publier des lettres originales que j'ai entre les mains , je ferais voir que Rousseau a vécu en méchant homme , et est mort en hypocrite. Mais à quoi lui ont servi ses méchancetés? à lui faire traîner une vie vagabonde et malheureuse , à le chasser de chez tous ses maîtres , à lui laisser pour toute ressource un Juif condamné b Paris à être roué. Les honnêtes gens doivent être affligés que ce coquin-l'a ait fait de beaux vers. L'homme dont vous parlez , qui fait de mauvaises épigrammes contre un corps dont il était exclu , est bien aussi méchant que Rousseau ; mais il n'a pas , comme lui , de quoi racheter un peu ses vices. Je connais de réputation Aaron Bill ; c'est un digne Anglais ; il nous pille , et il dit du mal de ceux qu'il vole. Madame du Châtelet a écrit au gouverneur de Vincennes, pour le prier d'adoucir, autant qu'il le pourra, la prison de Socrat e-Diderot. Il est honteux que Diderot soit en prison , et que Roi ail une pension. Ces contrastes-là font saigner le cœur. Adieu, monsieur; vous m'avez mis en goût, ne m'abandonnez pas , je vous eu prie ; écrivez quelquefois à votre zélé partisan , à votre ami , et ne faites pas plus de cérémonies que moi.

CORRESPONDANCE. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Lunéville, le 14 août. O anges ! j'oserai écrire pour ce brave meurtrier dont vous me parlez. Le service du roi de Prusse est un peu plus sévère que celui de nos partisans ; mais aussi il aura le plaisir d'appartenir à un grand homme. Ah ! vraiment, il est bien question de ce pauvre ouvrage, de cette tragédie dans le goût ordinaire ! je n'y veux pas assurément songer. Lisez , lisez seulement ce que je vous envoie ; vous allez être étonnés, et je le suis moi-même. Le 5 du présent mois, ne vous en déplaise, le diable s'empara de moi, et me dit : Venge Cicéron et la France, lave la honte de ton pays. Il m'éclaira, il me fit imaginer l'épouse de Catilina , etc. Ce diable est un bon diable , mes anges ; vous ne feriez pas mieux. Il me fit travailler jour et nuit. J'en ai pensé mourir ; mais qu'importe ? En huit jours, oui , en huit jours et non en neuf, Catilina a été fait , et tel à peu près que les premières scènes que je vous envoie. Il est tout griffonné , et moi tout épuisé. Je vous l'enverrai, comme vous croyez bien , dès que j'y aurai mis la dernière main. Vous n'y verrez point de Tullie amoureuse , point de Cicéron maquereau ; mais vous y verrez un tableau terrible de Rome , et j'en frémis encore. Fulvie vous déchirera le cœur ; vous adorerez Cicéron. Que vous aimerez César ! que vous direz : Voilà Caton ! Et Lucullus , Crassus , qu'en dirons-nous ? O mes chers anges ! Mérope est à peine une tragédie en comparaison ; mais mettons au moins huit semaines à corriger ce que nous avons fait en huit jours. Croyez-moi , croyez-moi, voilà la vraie tragédie. Nous en avons l'ombre , mais il s'agit qu'elle soit aussi bonne que le sujet est beau. J'ai fait à peu près ce que vous avez voulu pour Nanine ; c'est l'affaire de deux minutes. Adieu , adieu ; ma tendresse pour vous est l'affaire de ma vie. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Portez-vous comme elle , et perdez moins à la comète qu'elle et moi. P. S. Je suis peu de votre avis, messieurs, sur bien des points qui concernent Adélaïde ; mais c'est pour une autre fois. Réservons-la comme un pâté froid ; on le mangera quand on aura faim. A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT. A Lunéville , ce 14 août. Nous l'attendons avec impatience ce présent dont mon illustre confrère nous veut bien flatter ; ce livre qu'il faudra réimprimer tous les ans , celui de tous les livres où l'on a dit le plus de choses en moins de paroles , qui soulage la mémoire , qui éclaire l'esprit , où tout est peint d'un trait, et d'un trait profond , plein de recherches singulières , de vérités utiles , de réflexions qui en font faire ; ce livre enfin que j'aime à la folie. Je vous demande

pardon d'avoir oublié mon saint Paul , mais je lui aurais fait la même objection qu'à vous ; et je soupçonne qu'on l'a mal transcrit en cet endroit. C'est ce qu'assurément je ne vérifierai pas. Mais en attendant que j'aie sur cela une conversation profonde avec mon voisin dom Calmet , j'achèverai , s'il vous plaît , mon Catilina , que j'ai ébauché entièrement en huit jours. Ce tour de force me surprend et m'épouvante encore. Cela est plus incroyable que de l'avoir fait en trente ans. On dira que Crébillon a trop tardé , et que je me suis trop pressé ; on dira tout ce qu'on voudra. Les plus grands ouvrages ne sont, chez les Français, que l'occasion d'un bon mot. Cinq actes en huit jours, cela est très ridicule , je lésais bien ; mais si l'on savait ce que peut l'enthousiasme, et avec quelle facilité une tête malheureusement poétique , échauffée par les Catilinaires de Cicéron , et plus encore par l'envie de montrer ce grand homme tel qu'il est pour la liberté , le bien-être de son pays et de sa chère patrie, avec quelle facilité, dis-je , ou plutôt avec quelle fureur une tête ainsi préparée et toute pleine de Rome , idolâtre de son sujet, et dévorée par son génie , peut faire , en quelques jours , ce que , dans d'autres circonstances , elle ne ferait pas en une année ; enfin , si sciretis donum Dci ,, on serait moins étonné. Le grand point, c'est que la chose soit bonne ; et il ne suffit pas qu'elle soit bonne , il faut encore qu'elle soit frappée au coin de la vérité , et qu'elle plaise. Vous aimez Brutus , ceci est cent fois plus fort, plus grand, plus rempli d'action , plus terrible , et plus pathétique. Je voudrais que vous eussiez la bonté de vous en faire lire les premières scènes , dont j'ai envoyé la première ébauche à M. d'Argental. Cela n'est pas encore limé ; mais je me flatte que vous y reconnaîtrez Rome , comme je reconnais la France dans votre charmant ouvrage. Vous direz : Voilà le père de la patrie ! voici César , et voilà Caton ! voilà des hommes , et voici des Romains ! Je me meurs d'envie de vous plaire. Lisez ce commencement , je vous en prie , tout informe qu'il est ; et voyez si j'ai vengé Cicéron. Vous me ferez , mon cher confrère , un plaisir extrême de faire savoir à notre confrère l'abbé Le Blanc combien je m'intéresse à lui , et combien je desirais qu'il fût des nôtres. On me fait , je crois , des tracasses

Digilized by Google

52 f ANNÉE 4719. riez avec ses protecteurs , tandis que je ne suis occupé que des intrigues de Céthégus et de Lentulus. Voyez les méchantes gens ! et ceux qui ont fait imprimer les Lettres de Rousseau n'ont-ils pas encore fait là une belle action ? On m'impute aussi je ne sais quel livre dont le titre est si long que je ne m'en souviens pas ; mais qu'importe ? pourvu que vous aimiez une tragédie où le génie de Rome s'explique sans déclamation , où la terreur n'est pas fondée sur des aventures romanesques , où l'insipide galanterie ne déshonore point l'art des Sophocle et des Euripide. En voilà trop pour Rome ; je reviens à la France , à votre livre que vous avez la bonté de nous donner. Madame du Châtelet vous en fait les plus tendres remerciements. Vous pouvez l'envoyer à mon adresse à Lunéville , chez M. de la Reinière , qui est le grand-maître de mes postes , et le grand conlresigneur de tous mes paquets ; si mieux n'aimez vous servir de M. d'Argenson. Tout comme il vous plaira , mais envoyez-nous nos amours. Oh ! la paix n'est pas comme vous , monsieur, elle n'a pas l'approbation générale ; et , si vous poussiez votre charmant Abrégé de la chronologie jusque-là , vous pourriez dire que Louis xv voulut faire le bonheur du monde , à quelque prix que ce fût , et qu'on ne fut pas content. Four vous , monsieur , qui me paraissez un des plus heureux hommes de ce monde (en cas que vous digériez) , je vous jure que vous méritez bien votre bonheur. Le mien serait de vous plaire. Mon petit Panégyrique est d'un bon citoyen , et c'est déjà une grande avance pour être dans vos bonnes grâces ; je n'ai rien dit qui n'ait été dans mon cœur. Vous m'appellez le poète de M. de Richelieu , j'ai bien envie d'être le vôtre ; mais je voudrais faire pour vous une épître aussi bonne que celle que Marmontel a faite pour moi, et cela est difficile. Permettez-moi , en qualité de votre commis historiographe , de vous dire combien je suis affligé qu'un de nos héros , le prince Édouard , ait essuyé à Paris l'aventure de Charles xii à Bender. il est vrai qu'il n'a pas armé ses cuisiniers , mais il n'en avait point. Je suis un peu humilié que mes héros aillent aux Petites-Maisons. Pour M. de Richelieu , il n'ira qu'à celle des Porcherons ; celui-là est très sage, car il est guédé de gloire et de plaisir ; et je crois qu'à soixante ans il y aura encore des femmes à qui il fera donner des coups de pied dans le cul. Souffrez que je vous prie de me protéger toujours auprès de madame du Dcfffand. Elle ne sait pas le cas que je fais d'elle , et que j'ai dans la tête de lui faire ma cour très assidûment , quand je serai à Paris. Je trouve , comme dit Montaigne, que ses

imaginations élancent les miennes; et, quand mon feu s'éteindra , j'irai le rallumer au bien. Bonsoir , monsieur ; je vous aime comme les autres font , mais je vous aime encore à cause de mon siècle. Les siècles produisent en abondance des tyrans tels que les Caligula , les Néron , etc. , mais bien rarement des citoyens tels que vous. Conservez-moi vos bontés, qui font le bien de ma vie. Je vous recommande mon enfant ; Catilina , le traître , est le seul pour lequel je sente mes entrailles s'attendrir. A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE. Le 11 août. Madame , votre altesse sérénissime est obéie , non pas aussi bien , mais du moins aussi promptement qu'elle mérite de l'être. Vous m'avez ordonné Catilina, et il est fait. La petite-fille du grand Condé , la conservatrice du bon goût et du bon sens , avait raison d'être indignée de voir la farce monstrueuse du Catilina de Crébillon trouver des approbateurs. Jamais Rome n'avait été plus avilie , et jamais Paris plus ridicule. Votre belle âme voulait venger l'honneur de la France; mais j'ai bien peur qu'elle n'ait remis sa vengeance en d'indignes mains. Je ne réponds , madame , que de mon zèle ; il a été peut-être trop prompt. Je me suis tellement rempli l'esprit de la lecture de Cicéron, de Salluste, et de Plutarque, et mon cœur s'est si fort échauffé par le désir de vous plaire , que j'ai fait la pièce en huit jours. Vous aurez la bonté , madame , d'y compter aussi huit nuits. Enfin l'ouvrage est achevé ; je suis épouvanté de cet effort; il n'est pas croyable, mais il a été fait pour madame la duchesse du Maine. Madame du Châtelet , à qui j'apportais un acte tous les deux jours , était aussi étonnée que moi. Il y a ici trois ou quatre personnes qui ont le goût très cultivé , et même très difficile ; qui ne veulent point que l'amour avilisse un sujet si terrible; qui me croiraient perdu si la galanterie de Racine venait affaiblir entre mes mains la vraie tragédie , qu'il n'a connue que dans Athalie; qui me croiraient perdu encore , si je tombais dans les déclamations de Corneille; qui veulent une action continue, toujours vive , toujours intriguée, toujours terrible; un tableau fidèle et agissant du Rome entière ; Cicéron dans sa grandeur , César dans l'aurore de sa vie , et déjà au-dessus des autres hommes ; les Catilinaires en action, la vérité fidèlement observée, et , pour toute fin

CORRESPONDANCE. X22 lion, Catilina éperdûracnt épris de sa femme, avec qui il est marié en secret , femme vertueuse et qui aime véritablement son mari ; Catilina forcé de tuer le père de sa femme , dans l'instant que .ce Romain va révéler la conspiration. Voilà en gros , madame , ce que l'on desirait et ce que l'on a trouvé pour le fonds. Peut-être la longue habitude que j'ai de faire des vers, la sublimité du sujet, surtout l'ardeur de vous plaire, m'ont élevé au-dessus de moi-même. Madame du Châtelet me flatte que votre altesse trouvera Catilina le moins mauvais de mes ouvrages ; je n'ose m'en flatter. Je le souhaite pour l'honneur des lettres, si iudignement déshonorées ; et il faut , do plus , qu'un ouvrage fait par vos ordres soit bon. Mais enfin , que mou obéissance et mon zèle me tiennent lieu de quelque chose. Protégez donc , madame , ce que vous avez créé. On m'apprend que votre protection nous donne l'abbé Le Blanc pour confrère à l'académie. Il vous est plus aisé , madame , de donner une place au mérite , que de donner le talent nécessaire pour faire Catilina. H faut à présent revoir avec un flegme sévère ce quo j'ai fait avec le feu de l'enthousiasme ; il s'agit d'être correct et élégant ; voilà ce qui coûte plus qu'une tragédie. Je ne me console point do n'êlre point aux pieds de votre altesse dans Anet; c'est là que j'aurais dû travailler; mais votre royaume est partout. J'ai combattu pour vous sur la frontière contre les barbares; c'est votre étendard que je porte. Je suis avec un profond respect , etc. A M. LE COMTE D'AUGENTAL. A Lunéville, lo IG aoûtCet ordinaire doit apporter à mes divins anges une cargaison des deux premiers actes de Catilina. Mais pourquoi intituler l'ouvrage Catilina? C'est Cicéron qui est le héros ; c'est lui dont j'ai voulu venger la gloire , lui qui m'a inspiré , que j'ai lâché d'imiter , et qui occupe tout le cinquième acte. Je vous en prie, intitulons la pièce : Cicéron et Catilina. Voilà une plaisante guerre qui va s'allumer 1 J'aurai pour moi tous les collèges. Je devrais avoir tous ceui qui aiment les grands hommes ; Cicéron l'était. Je vous demande en grâce de lire le premier acte au président Renault. Voilà lo cas où il faut desaraïs. Il y a long- temps que je vous traite de conjurés; raeUcz-vous tous de la conspiration. Coite aventure est plus guerre civile que Sàmiramis. Courage , coadjuteur ! Aux armes , monsieur de Cboiscul! Animez-vous, monsieur de Pont de Veyle ! Soyez tous de vrais Romains ; battez les barbares. A MADAME DU BOCCAGE A Lunéville, le Si août. Madame du Châtelet , madame , a reçu votreprésent. Vous êtes deux amazones qui , dans des

genres différents, êtes au-dessus des hommes. Orilhye fait mille remerciements à Antiope. Pour moi , qui ne suis qu'un homme, et un assez pauvre homme , je suis lier de vos bontés , comme si j'étais un Thésée. Vous devez être excédée d'éloges, madame , et les miens sont bien faibles après tous ceux que vous avez reçus. Vous avez mis la fontaine d'Hippocrène au Thermodon. Vous vous êtes couronnée de roses, de myrtes , de lauriers; vous joignez l'empire de la beauté à celui de l'esprit et des talents. Les femmes n'osent pas être jalouses de vous , les hommes vous aiment et vous admirent. Vous devez entendre ce langage-là soir et matin ; et, si vous n'en ôtes pas excédée , si vous voulez que ma voix se mette de concert , vous essuieriez de moi quelque grande diable d'ode fort ennuyouse où je mettrai à vos pieds les Sapho , les Milton et les Amours. C'est une terrible affaire qu'une ode ; mais on m'avouera que le sujet est beau , et que ce sera bien ma faute si elle ne vaut rien. Je suis actuellement à courir comme un fou dans la carrière que vous venez d'embellir. Je me suis avisé, madame , de faire une tragédie de Catilina , et même de l'avoir faite prodigieusement vite ; ce qui m'obligera à la corriger longtemps. Ce n'est pas que j'aie voulu rien disputer à mon confrère et à mon maître , M. de Crébillon ; mais sa tragédie étant toute de fiction , j'ai fait la mienne en qualité d'historiographe. J'ai voulu peindre Cicéron toi qu'il était en effet. Figurezvous le François II de M. le président Henault ; voilà à peu près mon Catilina. J'ai suivi l'histoire autant que je l'ai pu , du moins quant aux mœurs. Je laisse à mon confrère les idées audacieuses , les jalousies de l'amour, l'heureuse invention de rendre la fille de Cicéron amoureuse de Catilina , enfin tout ce qui est en possession d'orner notre scène ; ainsi nous ne nous rencontrons en rien. Dès que j'aurai achevé de limer un peu cet ouvrage, et que j'aurai vaincu cette prodigieuse difficulté de parler français en vers , difficulté que vous avez si bien surmontée, je remonterai ma lyre pour vous , et je vous en consacrerai les fredons; mais je vous supplie , en attendant , de croire que je suis en prose un de vos plus sincères admirateurs. Je vous remercie très sérieusement de l'honneur que vous faites aux lettres. Permettez- moi

525 ANNÉE 4749. de faire mes compliments à M. du Boccage.

J'ai l'honneur d'être , madame , avec une reconnaissance respectueuse , etc.
A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Lunéville, le 31 août. Je reçus hier la consolation angélique , et j'envoie aujourd'hui le reste de mon grimoire. Je commence par vous supplier de le lire dans le même esprit que je l'ai fait. Dépouillez-moi le vieil homme , mes anges , et jetez jusqu'à la dernière goutte de l'eau rose qu'on a mise jusqu'à présent dans la tragédie française. C'est Rome ici qui est le principal personnage ; c'est elle qui est l'amoureuse , c'est pour elle que je veux qu'on s'intéresse, mémo b Paris. Point d'autre intrigue, s'il vous plaît , que son danger ; point d'autre nœud que les fureurs artificieuses de Catilina , la véhémence , la vertu agissante de Cicéron , la jalousie du sénat , le développement du caractère de César ; point d'autre femme qu'une infortunée d'autant plus naturellement séduite par Catiliua, qu'on dit dans l'histoire et dans la pièce que ce monstre était aimable. Je ne sais pas si vous frémirez au quatrième acte , mais moi j'y frémis. La pièce n'a aucun modèle ; ne lui en cherchez pas : • In nova fert aoimus. » Ovid., Metam., lib. x, y. x. Je sais que c'est un préjugé dangereux que la précipitation de mon travail. Il est vrai que j'ai fait l'ouvrage en huit jours , mais il y avait six mois que je roulais le plan dans- ma tête , et que toutes ces idées se présentaient en foule pour sortir. Quand j'ai ouvert le robinet , le bassin s'est rempli tout d'un coup. Ah ! que madame d'Argental a dit un beau mot ! qu'il faut ne songer qu'à bien faire , et ne pas craindre les cabales. Ce que je crains , ce sont les acteurs , et je prendrai plutôt le parti de faire imprimer l'ouvrage que de le faire estropier ; mais, avec vos bontés , les acteurs pourraient devenir Romains. Sarrasin Romain ! quel conte ! et César, où est-il ? Du secret ; vraiment oui ; c'est bien cela sur quoi il faut compter ! Une bonne pièce , bien neuve , bien forte , des vers pleins de grandeur d'âme d'un bout à l'autre , et point de secret. La première démarche que j'ai faite a été d'écrire à madame de Pompadour ; car il ne faut pas braver les Grâces , et c'est un point indispensable. Que de gens d'ailleurs qui aîraient Cicéron , et qui seront de mon parti ! Ah ! si Sarrasin jouait ce rôle comme Cicéron déclamaient ses Calilinairet/je vous répondrais bien d'une espèce de plaisir que nos Français musqués ne connaissent pas , et que Y amoureux et l'amoureuse ne connaissent point. Il est temps de tirer la tragédie de la fadeur. Je pétillie d'indignation, quand je vois une partie carrée dans Éleclre. Que diable est donc devenue la lettre du coadjuteur ? s'il

l'a adressée à Cirey , tout est perdu. Coadjuteur, voyez si j'ai peint les chambres assemblées. Bonsoir, vous tous que j'aime , que je respecte, a qui je veui plaire. Bonsoir, mon public. Madame du Châtelet est plus grosse que jamais. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Lunéville, le *3 août. Je reçois, ô anges, votre foudroyante lettre du \ 7 ; ne contristez pas votre créature , et no me demandez pas un secret qui m'aurait fait une affaire très sérieuse avec une personne trèsaimable et très puissante. Il était impossible de faire secrètement Catilina dans cette cour-ci , et il eût été fort mal à moi de u'en pas instruire madame de Pompadour. C'est un devoir indispensable que j'ai rempli avec l'approbatiou de tout ce qui est ici. Je sais bien tout ce que j'aurai à essuyer ; je , sais bieu que je fais la guerre , et je la veux faire ouvertement. Loin donc de me proposer des embuscades de nuit , armez-vous , je vous en prie , pour des batailles rangées , et faites-moi des troupes, enrôlez-moi des soldats, créez des officiers. Le président Hénault est l'homme de France qui m'est le plus nécessaire. Je vous prie très instamment de le mettre dans mon parti. Il est assurément bien disposé ; il est indigné de la monstrueuse farcedans laquelle Cicéron a été représenté comme le plus imbécile des hommes. Il m'en écrit encore avec émotion. Je lui ai promis un premier acte ; dégagez ma parole , mon respectable ami. Comptez que la scène de César et de Catilina fera plaisir à tout le monde , et surtout au président Hénault. Soyez sûr que tous ceux qui ont un peu de teinture de l'histoire romaine ne seront pas fâchés d'en voir un tableau Gdèle. J'avais oublié de vousdire que le sujet de cette tragédie est encore moins Catilina que Home sauvée. C'est là, je crois , son vrai nom , si on n'aime mieux l'appeler Cicéron et Catilina. Ces misérables comédiens aliaient jouer tranquillement l'Amant précepteur *,où il y avait cinquante vers contre moi , que ce bon Crébillon avait autorisés gracieusement du sceau de la pol Ou le Faux Savant et ensuite l'Amour précepteur, par Duvaure.

5*4 CORRESPONDANCE. lice. Ma nièce les a fait retrancher. C'est une obligation que j'ai aux attentions de mademoiselle Gaussin , malgré ses infâmes confrères, qui ne songeaient qu'à gagner de l'argent avec la boue qu'on me jette. Me voilà comme Cicéron, je combats la canaille; j'espère ne point trouver de Marc-Antoine , mais j'ai trouvé en vous un Atticus. Madame du Châtelet joue la comédie , et travaille à Newton , sur le point d'accoucher. Pas un mot de lettre de M. le coadjuteur. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Lunéville , le 38 août. J'attends la décision de mes oracles ; mais je les supplie de se rendre à mes justes raisons. Je viens de recevoir une lettre de madame de Pompadour pleine de bonté ; mais , dans ces bontés mêmes qui m'inspirent la reconnaissance , je vois que je lui dois écrire encore , et ne laisser aucune trace dans son esprit des fausses idées que des personnes qui ne cherchent qu'à me nuire ont pu lui donner. Soyez très convaincu , mon cher et respectable ami , que j'aurais commis la plus lourde faute et la plus irréparable , si je ne m'étais pas hâté d'informer madame de Pompadour de mon travail , et d'intéresser la justice et la candeur de son âme à tenir la balance égale, et à ne pas souffrir qu'une cabale envenimée, capable des plus noires calomnies , se vantât d'avoir à sa tête les grâces et la beauté. C'était , en un mot , une démarche dont dépendait entièrement la tranquillité de ma vie. M'étant ainsi mis à l'abri de l'orage qui me menaçait, et m'étant abandonné , avec une confiance nécessaire, à l'équité et à la protection de madame de Pompadour, vous sentez bien que je n'ai pu me dispenser d'instruire madame la duchesse du Maine que j'ai fait ce Catilina qu'elle m'avait tant recommandé. C'était elle qui m'en avait donné la première idée long-temps rejetée , et je lui dois au moins l'hommage de la confiance. J'aurai besoin de sa protection ; elle n'est pas à négliger. Madame la duchesse du Maine, tant qu'elle vivra , disposera de bien des voix , et fera retentir la sienne. Je vous recommande plus que jamais le président flénault. J'ai lieu de compter sur son amitié et sur ses bons offices. Des amis qui ont quelque poids, et qu'on met dans le secret , font autant de bien qu'une lecture publique chez une caillette fait de mal. Je ne sais pas si je me trompe , mais je trouve Rome sauvée fort au-dessus de Sémiramis. Tout le monde sans exception est ici de cet avis. J'attends le vôtre pour savoir ce que je dois penser. J'ai vu aujourd'hui une centaine de vers du poème des Saisons de M. de Saint-Lambert. U fait des vers aussi difficilement que Despréaux ; il les fait aussi bien , et, à mon gré ,

beaucoup plus agréables. J'ai là un terrible élève. J'espère que la postérité m'en remerciera; car, pour mon siècle , je n'en attends que des vessies de cochon par le nez. Saint-Lambert , par parenthèse , ne met pas de comparaison entre Rome sauvée et Sémiramis. Savez-vous que c'est un homme qui trouve Electre détestable? U pense comme Boileau, s'il écrit comme lui. Électre amoureuse 1 et une Iphianasse, et un plat tyran , et une Clytemnestre qui n'est bonne qu'à tuer I et des vers durs , et des vers d'églogue après de l'emphase ! et, pour tout mérite, un Palamède , homme inconnu dans la fable , et guère plus connu dans la pièce I Ma foi , Saint-Lambert a raison ; cela ne vaut rien du tout. Si je peux réussir à venger Cicéron, mordieu , je veugerais Sophocle. Madame du Châtelet n'accouche encore que de problèmes. Bonsoir, bonsoir, anges charmants! Comment se porte madame d'Argental? Ma nièce doit vous prier de lui faire lire Catilina ; ma nièce est du métier ; elle mérite vos bontés. A M. ALLIOT*,
COSSB1LI.BB auliqueLe 30 août , à neuf heures un quart du matin. Je vous supplie, monsieur , de vouloir bien donner des ordres en vertu desquels je sois traité sur le pied d'un étranger ; et ne me mettez pas dans la nécessité de vous importuner tous les jours. Je suis venu ici pour faire ma cour au roi. Ni mon travail ni ma santé ne me permettent d'aller piquer des tables. Le roi daigne entrer dans mon état ; je compte passer ici quelques mois. Sa majesté sait que le roi de Prusse m'a fait l'honneur de m'écrire quatre lettres pour m'inviter à aller chez lui. Je puis vous assurer qu'à Berlin je ne suis pas obligé à importuner pour avoir du pain , du vin , et de la chandelle. Permettez-moi de vous dire qu'il est de la dignité du roi et de l'honneur de votre administration, de ne pas refuser ces petites attentions à un officier de la cour du roi de France , qui a l'honneur de venir rendre ses respects au roi de Pologne. i Alliot «tait commissaire-général de la maison du roi Stanislas. Son économie allait un peu loin , car Voltaire dit, dans ses Mémoires , que madame de Soufflera a tirait à peine alors du roi de Pologne de quoi avoir des jupes.»

ANNÉE 4749. \ U. LE COMTE D'ARGENTAL. A Lunéville, le 1^r septembre. Il y a bien long-temps qu'on me fait attendre Je décret céleste ; je ne sais encore ce que je dois penser de Rome sauvée. J'attends vos ordres pour avoir une opinion. Madame du Châtelet n'est point encore accouchée , mais Fulvie l'est. Je lui ai donné un enfant tout venu , au lieu de la présenter avec un gros ventre qui ne serait qu'un sujet de plaisanterie pour nos petits-maîtres. En attendant , je vous envoie Nanine telle que vous avez voulu qu'elle fût. Je suis à l'ébauche du cinquième acte d 'Électre , et d 'Electre sans amour. Je tâche d'en faire une pièce dans le goût de Mérope; mais j'espère qu'elle sera d'un tragique supérieur. Je peux perdre mon temps, mais vous m'avouerez que je l'emploie. M. de Curism'a écrit qu'on avait ordonné un beau tombeau pour très haut et très puissant prince Ninus , roi d'Assyrie. Détachez , je vous en prie , M. de Bacbaumont aux sieurs Slodtz ; Slodlz signifie paresseux en anglais. ! y a quelques vers biscornus dans le commencement du Catilina ; mais croyez qu'ils sont tous corrigés, et, j'ose dire, embellis. Si j'avais des copistes , vous auriez déjà la suite. Je vous le répète, mes chers et respectables amis, Catilina est ce que j'ai fait de moins indigne de vos soins. J'ai Sémiramis à cœur. Quand jouera-t-on cette Sémiramis f quand viendra Catilina ? Vous ordonnerez de sa destinée. Je dois écrire à madame de Pompadour. il faut en être protégé , ou du moins souffert. Je lui rappellerai l'exemple de Madame qui fit travailler Racine et Corneille à Bérénice. Votre maudite grand'chambre vient de me faire perdre un procès de trente mille livres , malgré la loi précise; et cela parce que le rapporteur (je ne sais quel est ce bon homme) s'est imaginé que uion acquisition n'était pas sérieuse, et que je n'étais pas assez riche pour avoir fait un marché de trente mille livres. Je ne suis pas en train de dire du bien des sénats. Adieu , consolation de ma vie. A M. LE COMTE

D'ARGENTAL. A Lunéville ; le 4 septembre. Grâce vous soient rendues; mais je suis bien plus inquiet de la santé de madame d'Argental que du sort de Rome. Je vous prie , mon cher et respectable ami , de me mander de ses nouvelles , 525 car je ne travaillerai ni à Catilina ni à Electre que je n'aie l'esprit en repos. Madame du Châtelet , cette nuit , en griffonnant son Newton, s'est senti un petit besoin ; elle a appelé une femme de chambre qui n'a eu que le temps de tendre son tablier, et de recevoir une petite fille qu'on a portée dans son berceau. La mère a arrangé ses papiers , s'est remise au lit ; et tout cela dort comme un iiron , à l'heure que je vous parle.

J'accoucherai plus difficilement de mon Catilina. il faudra au moins quinze jours pour oublier cet ouvrage , et le revoir avec des yeux frais. Si madame d'Argental se porte bien , j'emploierai ce long espace de temps à achever l'esquisse A'Éleclre, avant d'achever de sauver Rome. Je vous demande en grâce de faire au président Hénault la galanterie de lui montrer le premier acte. Qu'importe que l'épée de Catilina soit mal placée sur une table? ôlez-la de la. Et qu'importe une lettre dont on fera avec le temps un autre usage? L'objet de ce premier acte est de donner une grande idée de Cicéron, et de poindre César. Voilà, entre nous , ce dont je me pique. Je suis sûr que le président Hénault en sera très content. Je veux qu'on sache que la pièce est faite, mais je veux que le public la desire , et je ne la donnerai que quand ou me la demandera. Je vous supplie de m'envoyer, par le moyen de M.de La Reinière, l'ouvrage du docteur Smith. C'est un excellent homme que ce Smith. Nous n'avons en France rien à mettre à côté, et j'en suis fâché pour mes chers compatriotes. Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami. Est-il bien vrai que les échevins vont devenir connaisseurs, et que la ville a l'Opéra? Est-il bien vrai que la façade de Perrault, tant bernée par Boileau , sera découverte? qu'on fait une belle place devers la Comédie? Dites-moi , je vous en prie , quel est l'architecte? On dit aussi qu'on doit loger le roi à Versailles, et lui ôter cet œil-de-bœuf. Comment le fastueux Louis xiv avait-il pu se loger si mal? Voilà bien des choses à la fois. On n'en saurait trop faire ; la vie est courte. Si on employait bien son temps, on en ferait cent fois davantage. Chers conjurés, mille tendres respects. A M. L'ABBÉ DE VOISENON. A Lunéville , le 4 septembre. Mon cher abbé grelucion saura que madame du Châtelet étant cette nuit à son secrétaire, selon sa louable coutume , a dit : Mais je sens quelque chose ! Ce quelque chose était une petite fille qui est venue au monde sur-le-champ. On Tamise

326 correspondance. sur un in-quarto qui s'est trouvé là , et la mère est allée se coucher. Moi qui, dans les derniers temps de sa grossesse , ne savais que faire , je me suis mis à faire un enfant tout seul ; j'ai accouché en huit jours de Catilina. C'est une plaisanterie de la nature qui a voulu que je fusse , en une semaine . ce que Crébillon avait été trente ans à faire. Je suis émerveillé des couches de madame du Châtelet , et épouvanté des miennes. Je ne sais si madame du Châtelet m'imitera , si elle sera grosse encore ; mais , pour moi , dès que j'ai été délivré de Catilina, j'ai eu une nouvelle grossesse , et j'ai fait sur-le - champ Electre. Me voilà avec la charge de raccommodeur de moules, dans la maison de Crébillon. Il y a vingt ans que je suis indigné de voir le plus beau sujet de l'antiquité avili par un misérable amour, par une partie carrée, et par des vers oslogolhs. L'injustice cruelle qu'on a faite à Cicéron ne m'a pas moins affligé. En un mot , j'ai cru que ma vocation m'appelait à venger Cicéron et Sophocle, Home et la Grèce, des attentats d'un barbare. Et vous , que faites-vous? Mille respects , je vous en prie , à madame de Voisenon. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON. A Lunéville, le 4 septembre. Madame du Châtelet vous mande , monsieur , que cette nuit , étant à son secrétaire, et griffonnant quelque paucart newtonienne , elle a eu un petit besoin. Ce petit besoin était une fille qui a paru sur-le-champ. On l'a étendu-* Mir un livre de géométrie in-4°. La mère est allée se coucher, parce qu'il faut bien se coucher ; et , si elle ne dormait pas , elle vous écrirait. Pour moi , qui ai accouché d'une tragédie de Catilina , je suis cent fois plus fatigué qu'elle. Elle n'a mis au monde qu'une petite fille qui ne dit mot, et moi il m'a fallu faire un Cicéron , un César; et il est plus difficile de faire parler ces gens-là que de faire des enfants , surtout quand on ne veut pas faire un second affront à l'ancienne Rome et au théâtre français. Couservez-moi vos bontés; aimez Cicéron de tout votre cœur ; il était bon citoyen comme vous , et n'était point m...' d'os fille, comme l'a dit Crébillon. Mille respects. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND. Le 10 septembre. Je viens de voir mourir, madame , une amie de vingt ans, qui vous aimait véritablement, et qui me parlait , deux jours avant cette mort funeste, du plaisir qu'elle aurait de vous voir à Paris à son premier voyage. J'avais prié M. le président Héuaut de vous instruire d'un accouchement qui avait paru si singulier et si heureux ; il y avait un grand article pour vous dans ma lettre ; madame du Châtelet m'avait recommandé de vous écrire, et j'avais

cru remplir mon devoir en écrivant à M. le président ilénault. Cette malheureuse petite fille dont clic était accouchée, et qui a causé sa mort , ne m'intéressait pas assez. Hélas ! madame , nous avons tourné cet événement en plaisanterie ; et c'est sur ce malheureux ton que j'avais écrit par sou ordre à ses amis. Si quelque chose pouvait augmenter l'état horrible où je suis, ce serait d'avoir pris avec gaieté une aventure dont la suite empoisonne le reste de ma vie misérable. Je ne vous ai point écrit pour ses couches , et je vous annonce sa mort. C'est à la sensibilité de votre cœur que j'ai recours dans le désespoir où je suis. On m'entraîne à Cirey, avec M. du Châtelet. De là je reviens à Paris , sans savoir ce que je deviendrai , et espérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aie la douloureuse consolation de vous parier d'elle , et de pleurer à vos pieds uue femme qui , avec ses faiblesses, avait une âme respectable. A M. L'ABBÉ DE VOISENON. Auprès de Bar, ce U septembre. Mon cher abbé, mon cher ami, que vous avais-je écrit I quelle joie malheureuse , quelle suite fueste I quelle complication de malheurs , qui rendraient encore mon état plus affreux , s'il pouvait l'ôtre I Conservez - vous , vivez ; et , si je suis en vie, je viendrai bientôt verser dans votre sein des larmes qui ne tariront jamais. Je n'abandonne pas M. du Châtelet, je vais à Cirey avec lui. Il faut y aller» il faut remplir ce cruel devoir. Je reverrai donc ce château que l'amitié avait embelli , et où j'espérais mourir dans les bras de votre amie I il faudra bien revenir à Paris ; je compte vous y voir. J'ai une répugnance horrible à être enterré à Paris; je vous en dirai les raisons. Ah 1 cher abbé , quelle perte ! A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Cirey, le 91 septembre. Je ne sais , mon adorable ami , combien de jours nous resterons encore dans cette raaisou que l'amitié avait embellie , et qui est devenue pour mn un objet d'horreur. Je remplis un devoir bie» triste, et j'ai vu des choses bien funestes. Je m trouverai ma consolation qu'auprès de vous. Voir* m'avez écrit des lettres qui , en me faisant fondre Digitized b y Google

527 ANNÉE 1749. en larmes , oui porte le soulagement dans mon cœur. Je part rai dans trois ou quatre jours , si ma malheureuse santé me le permet. Je meurs dans ce château ; une ancienue amie de celte infortunée femme y pleure avec moi; j'y remplis mon devoir avec le mari et avec le fils. Il n'y a rien de si douloureux que ce que j'ai vu depuis trois mois , et qui s'est terminé par la mort. Mon état est horrible ; vous en sentez toute l'amertume , et vos âmes charmantes l'adoucissent. Que deviendrai - je donc , mes chers anges gardiens? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je vous aime tous deux assurément autant que je l'aimais. Vous portez l'attention de votre amitié jusqu'à chercher à me loger. Pourriez-vous disposer de ce devant de maison? J'en donnerai aux locataires tout ce qu'ils voudront; je leur ferai un pont d'or. J'aimerais mieux cela que le palais Bourbon ou le palais Bacquencourt. Voyez si vous pouvez me procurer la plus chère des consolations, celle de m'approcher de vous. J'attends avec impatience le moment de vous embrasser; mais que je retrouve donc madame d'Argental en bonne santé ! Je me flatte que M. de Pont de Veyle et vos amis daignent prendre quelque part à mon cruel état. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Cirey, le 93 septembre. Mon adorable ami , je suis encore pour deux jours à Cirey. De là je vais passer encore deux jours chez une amie de ce grand homme et de cette malheureuse femme , et je reviens à petites journées , par la route de Saint - Dizier et de Meaux. Enfin je n'aurai la consolation de vous revoir que les premiers jours d'octobre. J'ai relu plus d'une fois votre dernière lettre , et celle de madame d'Argental. Vous faites ma consolation , mes chers anges ; vous me faites aimer les malheureux restes de ma vie. Il n'y a guère d'apparence que je puisse, en arrivant , jouir de ce petit bouge qui serait un {valais. Je prévois bien qu'on ne pourra faire déloger sur-le-champ des locataires , et que je serai obligé de loger chez moi. Je vous avouerai même qu'une maison quelle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'est point désagréable. Je ne crains point mon affliction , je ne fuis point ce qui me parle d'elle. J'aime Cirey ; je ne pourrais pas supporter Lunéville , où je l'ai perdue d'une manière plus funeste que vous ne pensez; mais les lieux qu'elle embellissait me sont chers. Je n'ai point perdu une maîtresse ; j'ai perdu la moitié de moi-même , une âme pour qui la mienne était faite , une amie de vingt ans que j'avais vue naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement sa fille unique. J'aime à en retrouver partout l'idée ; j'aime à parler à son mari , à son fils.

Enfin les douleurs ne se ressemblent point , et voilà comme la mienne est faite. Comptez que mon état est bien étrange. Enfin donc , mon adorable ami , je ne vous verrai que dans huit ou dix jours; c'est un surcroît d'affliction. Ayez la bonté , je vous en prie , de m'écrire à Saint-Dizier. Que je puisse, en arrivant, trouver madame d'Argental eu bonne santé, et je me croirai capable de quelque plaisir. Adieu , le plus aimable et le plus digne des hommes. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A C hâtons , le 3 octobre Je vous avais bien dit , mes adorables anges , que je voyagerais à petites journées. Me voici à Châlons ; j'irai passer deux ou trois jours à Reims, chez M.de Bouilli. C'est une âme comme la vôtre, et un esprit bien philosophique ; c'est la seule société qui puisse, me consoler quelque temps , et me tenir un peu lieu de la vôtre , s'il est possible. Je viens de relire des matériaux immenses de métaphysique que madame du Châtelet avait assemblés avec une patience et une sagacité qui m'effraient. Comment pouvait-elle pleurer avec cela à nos tragédies? C'était le génie de Leibnitz avec de la sensibilité. Ah I mon cher ami , on ne sait pas quelle perte on a faite. Madame Denis m'a mandé que vous aviez lu sa pièce, cl que vous en étiez plus content qu autrefois; mais ce n'est pas là mon compte. Si elle n'est que mieux, ce n'est pas assez. Je voudrais qu'elle fût bonne, ou qu'elle ne la donnât point. Le bel honneur d'avoir le succès de madame du Boccage ! Je l'ai conjurée d'avoir en vous autant de confiance que j'en ai , et je vous supplie de lui dire la vérité sur son ouvrage, comme vous me la dites sur les miens. Mandez-raoi du moins ce que vous en pensez. Il me semble qu'une femme no doit point sortir de sa sphère pour s'étaler en public, et hasarder une pièce médiocre. Ayez la bonté de m'écrire à Reims , chez M. de Pouilli. Les lettres arrivent en moins de deux jours, et je vous avertis que j'y attendrai la vôtre, et que je n'en partirai qu'après l'avoir reçue. Vous me direz comment sc portent madame d'Argental , M. votre frère, M. de Choiseul, et notre coadjuteur. Dans la longueur de mes journées solitaires, j'ai achevé une seconde leçon de ce Catilina dont je vous avais envoyé l'esquisse au milieu du mois d'août. Depuis le 15 août jusqu'au 1^{er} septembre, j'avais travaillé à Electre, et je l'avais même entièrement achevée, afin de perdre toutes les idées de Catilina, afin de revoir ce premier

CORRESPONDANCE. 028 ouvrage avec des yeux plus frais, et de le juger moi-même avec plus de sévérité. J'en avais usé de même avec Electre, que j'avais laissée là après l'avoir faite, et j'avais repris Catilina avec beaucoup d'ardeur, lorsque cet accident funeste abattit entièrement mon âme, et ne me laissa plus d'autre idée que celle du désespoir. J'ai revu enfin Catilina dans ma route; mais qu'il s'en faut que je puisse travailler avec cette ardeur que j'avais quand je lui apportais un acte tous les deux jours ! Les idées s'enfuient de moi. Je me surprends des heures entières sans pouvoir travailler, sans avoir d'idée de mon ouvrage. Il n'y en a qu'une qui m'occupe jour et nuit. Vous serez bien mécontent de moi, et sans doute vous me pardonnerez. Ali ! mon divin ami, je ne recommencerai à penser que quand je vous verrai. Adieu, la plus aimable et la plus respectable société qui soit au monde. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Retm», le S au soir, en arrivant. S'il n'y avait à Paris que votre maison, j'aurais volé, mon cher et respectable ami, et ma mauvaise santé ne m'aurait pas retenu ; mais je vous avoue que j'ai craint la curiosité de bien des personnes qui aiment à empoisonner les plaies des malheureux, et j'ai beaucoup redouté Paris. Il fallait absolument, mes chers anges, mettre un temps entre le coup qui m'a frappé et mon retour. Permettez-moi de ne partir que mercredi prochain, et d'arriver à très petites journées. Je ne peux guère faire autrement, parce que je voyage avec mon équipage. Mais, mon Dieu, que la santé de madame d'Argental m'inquiète ! cela est bien long ! J'admire son courage, mais son état me désespère. Me voici à Reims; mais mon cœur, qui va un autre train que moi, est avec vous, il est dans votre petite maison d'Auteuil. Je suis bien content que vous le soyez un peu plus de l'ouvrage de ma nièce ; mais je serais désolé qu'elle se mit dans le train de donner au public des pièces médiocres. C'est le dernier des métiers pour un homme, et le comble de l'avilissement pour une femme. Adieu, encore une fois, la consolation de ma vie. Mille tendres respects à toute votre société ; mais que madame d'Argental, qui en fait le charme, se porte donc mieux !

▲ M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Reims, le 8 octobre. J'ai cru pouvoir, mes chers anges, adoucir un peu mon état en songeant à vous plaire. J'ai fait copier à Reims Catilina, qui était trop plein de ratures pour pouvoir vous être montré à Paris. Je ne peux me refuser au petit plaisir de vous dire que j'ai trouvé dans Reims un copiste qui a voulu d'abord lire l'ouvrage avant de se hasarder à le transcrire; et voici ce que mon écrivain m'a envoyé

‘ après avoir lu la pièce. Ce n'est pas que je prétende captiver votre suffrage par le sien ; mais vous m'avouerez qu'il est singulier qu'un copiste ait senti si bien , et ait si bien écrit. M. de Pouilli pense comme le copiste ; mais je ne tiens rien sans vous. Ce M. de Pouilli, au reste, est peut-être l'homme de France qui a le plus lo vrai goût de l'antiquité. Il adore Cicéron , et il trouve que je ne l'ai pas mal peint. C'est un homme que vous aimeriez bien que ce Pouilli; il a votre candeur, et il aime les belles-lettres comme vous. Il y avait un chanoine qui , pour s'être connu en vin , avait gagné un million ; il a mis ce million en bienfaits, il vient de mourir. Mon Pouilli, qui est h Reims ce que vous devriez être à Paris , à la tête de la ville, a fait l'oraison funèbre de ce chanoine, qu'il doit prononcer. Je vous assure qu'il a raison d'aimer Cicéron , car il J'imite bien heureusement. Je pars , mes adorables anges ; car, quoique je déteste Paris , je vous aime beaucoup plus que je ne hais cette grande , vilaine, turbulente , frivole , et injuste ville. Je me flatte de retrouver madame d'Argental dans une meilleure santé. C'est là l'idée qui m'occupe, et je vous assure que j'ai des remords de n'être pas venu plus tôt. Adieu , vous tous qui composez une société si délicieuse. A MADAME DU BOCCAGE. A Pari» , ce 13 octobre. J'arrive à Paris, madame; l'excès de ma douleur et de ma mauvaise santé ne m'empêche pas de vous dire à quel point je suis sensible à vos bontés. Il est d'une âme aussi belle que la vôtre de regretter une femme telle que madame du Châtelet. Elle fesait , comme vous , la gloire de son sexe et de la France. Elle était eu philosophie ce 1 Oc sont les vers suivants, que nous imprimons sur le manuscrit original de M. Tinois : A U. DK VOLTAIRE, Sur sa tragédie de CxTiLnuF.nGn le vrai Catilina Sur notre scèoe va paraître ; Tout Pari» dira : Le voilà 1 Nul ne pourra !« méconnaître. Ce scélérat par sa Gerté , César par sa valaur altièrè , Cicéron par sa fermeté , Montreront leur vrai caractère ; Et , dans ce chef - d'oeuvre nouveau , Chacun reconnaîtra , par les coupa du pinceau , César. Catilina. Cicéron, et Voltaire. Par son très humble et très obéissnt sanriteor,' Ti. ou , de Reims. K.

829 ANNÉE 4749. que vous êtes dans les belles-lettres ; et cette même personne, qui venait de traduire et d'éclaircir Newton , c'est-à-dire défaire ce que trois ou quatre hommes au plus, en France, auraient pu entreprendre, cultivait sans cesse, par la lecture des ouvrages dégoût , cet esprit sublime que la nature lui avait donné. Hélas! madame, il n'y avait pas quatre jours que j'avais relu votre tragédie avec elle. Nous avons lu ensemble votre Milton avec l'anglais. Vous la regretteriez bien davantage si vous aviez été témoin de celte lecture. Elle vous rendait bien justice; vous n'aviez point de partisan plus sincère. Il a couru , après sa mort , quatre vers assez médiocres à sa louange. Des gens qui n'ont ni goût ni âme me les ont attribués. Il faut être bien indigne de l'amitié , et avoir un cœur bien frivole, pour penser que, dans l'état horrible où je suis , mon esprit eût la malheureuse liberté de faire des vers pour elle ; mais ce qu'il y a d'affreux et de punissable, c'est que ce monstre nommé Roi en a fait contre sa mémoire. Je ne vous connais, madame, qu'une tache dans votre vie, c'est d'avoir été louée par ce misérable que la société devrait exterminer à frais communs. Faut-il qu'une telle horreur soit ajoutée h mon affliction ! Adieu , madame; si je peux avoir quelque consolation sur la terre , ce sera de vous faire ma cour à Paris , et de vous dire il quel point je vous respecte et vous admire. Ce ne sont pas là les sentiments où l'on se borne quand on a l'honneur de vous connaître. Permettez mes compliments à M. du Boccage. A M. D'ARNAUD. Ce H octobre. Mon cher enfant , une femme qui a traduit et éclairci Newton, et qui avait fait une traduction de Virgile, sans laisser soupçonner dans la conversation qu'elle avait fait ces prodiges ; une femme qui n'a jamais dit du mal de personne , et qui n'a jamais proféré un mensonge ; une amie attentive et courageuse dans l'amitié ; en un mot , un très grand homme que les femmes ordinaires ne connaissaient que par ses diamants et le cavagnole , voilà ce que vous ne m'empêcherez pas de pleurer toute ma vie. Je suis fort loin d'aller en Prusse ; je peux à peine sortir de chez moi. Je suis très touché de votre sensibilité, vous avez uu cœur comme il me le faut ; aussi vous pouvez compter que je vous aime bien véritablement. Je vous prie de faire mes compliments à M. Morand. Adieu , mon cher d'Arnaud ; je vous embrasse. A M. D'AIGUEBERRE, CONSHIU.HH AU PABI.RMRNT DK TOCLOUSK. k Paris , le 26 octobre. Mon cher ami, c'était vous qui m'aviez fait renouveler connaissance , il y a plus de vingt ans , avec cette femme infortunée qui

vient de mourir de la manière la plus funeste, et qui me laisse seul dans le monde. Je l'avais vue naître. Vous savez tout ce qui m'attachait à elle. Peu de gens connaissent son extrême mérite, et on ne lui avait pas assez rendu justice; car, mon cher ami, à qui le rend-on? Il faut être mort pour que les hommes disent enfin de nous un peu de bien qui est très inutile à notre cendre. Elle a laissé des monuments qui forceront l'envie et la frivolité maligne de notre nation à reconnaître en elle ce génie supérieur que l'on confondait avec le goût des pompons, et des diamants, et du cavagnole. Les bons esprits l'admireront ; mais tous ceux qui connaissent le prix de l'amitié doivent la regretter. Elle était surtout moins paresseuse que vous, mon cher d'Aiguebierre , et son exemple devrait bien vous corriger. J'impute votre long silence à vos procès ; mais , 'a présent qu'ils sont finis , je me flatte que vous donnerez 'a l'amitié ce que vous avez donné à la chicane. Vous revenez , ditesvous, à Paris; Dieu le vouille! Si vous faites cas d'une vie douce, avec d'anciens amis et des philosophes, je pourrais bien faire votre affaire. J'ai été obligé de prendre à moi seul la maison 1 que je partageais avec madame du Châtelet. Les lieux qu'elle a habites nourrissent une douleur qui m'est chère, et me parleront continuellement d'elle. Je loge ma nièce , madame Denis, qui pense aussi philosophiquement que celle que nous regrettons, qui cultive les belles-lettres , qui a beaucoup de goût , et qui , par-dessus tout cela , a beaucoup d'amis, et est dans le monde sur un fort bon ton. Vous pourriez prendre le second appartement, où vous seriez fort à votre aise ; vous pourriez vivre avec nous, et vous seriez le maître des arrangements. Je vous avertis que nous tiendrons une assez bonne maison. Elle y entre à Noël ; et même, si vous voulez, nous nous chargerons de vous acheter des meubles pour votre appartement ; il me semble que vous êtes fait pour qu'on ait soin de vous. Je vous avoue que ce serait pour moi une consolation bien chère de passer avec vous le reste de mes jours. Songez-y, et faites-moi réponse ; je vous embrasse tendrement. ' Ru* Traver.<ière , prôa de celle de Richelieu. 1 1. 54

CORRESPONDANCE. >30 A MADAME LA COMTESSE DE MONTREVEL. Le 15 novembre Madame, permettez que je remette sous vos yeux le résultat de l'entretien que j'eus l'honneur d'avoir avec vous, il y a deux jours. M. le marquis du Châtelet se souvient que, de plus de quarante mille francs h lui prêtés pour bâtir Cirey et pour d'autres dépenses, je me restreignis à trente mille livres, en considération de sa fortune et de l'amitié dont il m'a toujours honoré; que, de celte somme réduite h trente mille livres , il me passa une promesse de deux mille livres de rente viagère que lui dicta Bronod, notaire. Vous savez, madame , si j'ai jamais touché un sou de cette rente, si j'en ai rien demandé, et si même je n'ai pas donné quittance, plusieurs années de suite, étant assurément très éloigné d'en exiger le paiement. Vous n'ignorez pas, madame, et M. du Châtelet se souvient toujours avec amitié , qu'après avoir eu le bonheur d'accommoder son procès de Bruxelles , et de lui procurer deux cent mille livres d'argent comptant , je le priai de trouver bon que je transigeasse avec lui pour cette somme de trente mille livres, et pour les arrérages dont je n'avais pas donné quittance, et que je touchasse seulement, pour Unir tout compte entre nous , une somme de quinze mille livres une fois payée. Il daigna accepter d'un ancien serviteur cet arrangement , qu'il u'eût pas accepté d'un homme moins attaché, et sa lettre est un témoignage de sa satisfaction et de sa reconnaissance. En conséquence, je reçus dix mille livres, savoir : deux mille livres qu'il me douuaa Lunéville, huit mille livres que me compta le sieur de Lacroix, à Pai is. Les cinq mille livres restant devaient être employées, par madame du Châtelet, h mon appartement d'Argcuteuil et à l'acquisition d'un terrain, et je remis une quittance générale a madame du Châtelet. L'emploi de ces cinq roillo livres n'ayant pu être fait , vous voulez que j'en agisse toujours avec M. du Châtelet comme j'en ai déjà usé. J'avais cédé trente mille livres pour quinze mille livres; eh bien, aujourd'hui, je céderai cinq rçille livres pour cent louis, et ces cent louis encore je demande qu'ils me soient rendus en meubles ; et en quels meubles ! danslesmômeseffelsqui viennentdcmoi, que j'ai achetés et payés, comme la commode de Boule, par moi achetée à l'inventaire de madame Dutort, mon portrait garni de diamants, et autres liagatelles. Je prendrai d'ailleurs d'autres effets que je paierai argent comptant. Vous n'avez pas été mécontente de cet arrangement, et je me flatte que M. le marquis dti Châtelet m'en saura quel' que gré , et qu'il me conserve des bontés qui me

sont aussi précieuses que les vôtres. Je fais plus de cas de son amitié que de cinq raille livres. J'ai l'honneur, etc. AU P. V10NNET. Part* , le 14 décembre. J'ai l'honneur, mon révérend père, de vous marquer ma très faible reconnaissance d'un fort beau présent. Vos manufactures de Lyon valent mieux que les nôtres; mais j'offre ce que j'ai. U me paraît que vous ôtes un plus grand ennemi de Crébillon que moi. Vous avez fait plus de tort k son Xerxèi que je n'en ai fait h sa Sémiramis. Vous et moi nous combattons contre lui. Il y a longtemps que je suis sous les étendards de votre Société. Vous n'avez guère de plus mince soldat, mais aussi il n'y eu a point de plus fidèle. Vous augmentez encore en moi oet attachement , par les sentiments particuliers que vous m'inspirez pour vous, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc. A M. DESTOUCHES. A Paris. Auteur solide, ingénieux, Qui du théâtre êtes le maître, Vous qui fîtes U Glorieux , Il ne tiendra qu'à vous de l'êtreJe le serai, j'en suis tenté , Si mardi ma table s'honore D'un convive si souhaité; Mais je sentirai pins encore De plaisir que de vanité. Venez donc, mon illustre ami, mardi à trois heures; vous trouverez quelques académiciens, nos confrères ; mais vous n'en trouverez poiulqui soit plus votre partisan et votre ami que moi. Madame Denis dispute avec moi, je l'avoue, h qui vous estime davantage ; venez juger celte querelle. Savez-vous bien que vous devriez apporter votre pièce nouvelle? Vous nous douueriez les prémices des plaisirs que le public attend. L'abbé du Resnel ne va point aux spectacles, et il est très bon juge ; ma nièce mérite celte faveur par le goût extrêqje qu'elle a pour tout ce qui vient de vous ; et moi, qui vous ai sacrifié Oresle de si bon cœur ; moi qui ,depuis si long-temps, suis votre enthousiaste déclaré, ne mérité-je rien? A mardi, à trois heures, mon cher Térance. A M. LE COMTE D'ARCENTAL. A Veriaillea, Janvier 1750. Vous saurez, mes anges, que votre créature s'est

531 ANNÉE H50. trouvée un peu mal a Versailles, Que dites-vous de madame Denis, qui l'a su, je ne sais comment, et qui est partie sur-le-champ pour venir me servir de garde? Je souhaite qu 'Oreste se porte mieux que moi; vous jugez bien que je n'ai guère pu travailler, pas même à Catilina. U n'y a point de vraie tragédie d 'Oreste sans les cris de Clyteranestre. Si cette viande grecque est trop dure pour les estomacs des petits maîtres de Paris, j'avoue qu'il ue faut pas d'abord la leur donner. Que Clylemneslre s'en aille, et laisse la son mari , l'urne, le meurtrier, et aille boudier chez elle, cela me paraît abominable. Il y a quelques longueurs, je l'avoue, entre les soeurs; surtout quand une Gaussin parle, il faut élaguer. Ce malheureux lieu commun des fureurs est une tâche rude. Vous en jugerez à l'heure qu'il vous plaira. Jo n'ai certainement pas donné d'étendue à la scène de l'urne ; elle est étranglée h la lecture. 11 semble que tous les personnages soient hâtés d'aller ; mais vous verrez les petites correo* lions que j'ai faites. Nous ne pourrons revenir quo vendredi. Je vous demande en grâce de me ménager les bontés de M. le duc d'Aumont. On répète Orale dimanche. Je veux vivre pour avoir le plaisir de venger Sophocle, mais surtout pour vous faire ma cour ; car ce n'est qu'à vous que je la veux faire , et je ne suis ici qu'en retraite. A MADEMOISELLE CLAIRON ». Le it janvier au toir •* Vous avez été admirable ; vous avez montré dans vingt morceaux ce que c'est que la perfection de l'art, et le rôle d'Électre est certainement votre triomphe ; mais je suis père , et , dans le plaisir extrême que je ressens des compliments que tout un public enchanté fait 'a ma iille , je lui ferai encore quelques petites observations pardonnables à l'amitié paternelle. Pressez , sans déclamer , quelques endroits comme : Sans trouble, sans remords, Égisthe renouvelle De son hymen affreux la pompe criminelle..» Vous vous trompiez , ma sœur, hélas ! tout nous trahit, etc. Vous ne sauriez croire combien celle adresse met do variété dans le jeu , et accroît l'intérêt. Dans votre imprécation contre le tyran : L'innocent doit périr, le crime est trop heureux , ' Claire-J osépbe Lelris de la Tude, si connue sous le nom de Clairon , naquit en 1783, débuta au Théâtre-Français le 19 septembre 1743, et quitta le théâtre en avril 1708. Mademoiselle Clairon est morte le 18 janvier 1803. • après la première représentation d 'Orute K vous n'appuyez pas assez. Vous dites l'innocent doit périr trop lentement, trop langoureusement. L'impétueuse Electre ne doit avoir, en cet endroit, qu'un désespoir furieux , précipité, et éclatant. Au dernier

hémistiche pesez sur cri, le cri me al trop heureux; c'est sur cri que doit être l'éclat. Mademoiselle Gaussin m'a remercié de lui. avoir mis le doigt sur fou ; la fou dre va partir. Alt! que ce /ouest favorable! m'a-t-clle dit. La nature en tout temps est funeste en ces lieux. ... Acte v, scène a. vous ave2 mis l'accent sur fu , comme mademoiselle Gaussin sur fou ; aussi a-t-on applaudi; mais vous n'avez pas encore assez fait résonner cette corde. Vous ne sauriez trop déployer les deux morceaux du quatrième et du cinquième acte. Ces Euménides demandent une voix plus qu'humaine, des éclats terribles. Encore une fois, débridez, avalez des détails, afin do n'être pas uniforme dans les récits donloureux. Il ne faut so négliger sur rien , et ce que je vous dis fa n'est pas un rien. Voilà bien des critiques. Il faut être bien dur pour s'apercevoir de ces nuances dans l'excès de mon admiration et de ma reconnaissance. Bonsoir, Melpomène; portez-vous bien. A

MADemoiselle CLAIRON. JtttvMr. Votre courage résiste-t-il à l'assaut que la nature vous livre à présent, comme il a résisté aux mauvaises critiques , à la cabale , et à la fatigue ? Comraont vous portez-vous, belle Électre? Gardezvous d'écrire jamais votre rôle si dru avec moi ; ce n'est pas là mon compte; il me faut des espaces terribles. Vous demandez qu'on accourcisse la scène desdeui sœurs, au second acte; cela est fait , sans qu'il vous en coûte rien. J'ai coupé les cotillons d'Iphise , et n'ai point touché à la jupe d'Electre. Je prie la divine Électre , dont je me confesse très indigne , de ne point trouver mauvais que j'aie chargé son rôle de quelques avis. Je n'ai point prétendu noter son rôle , mais j'ai prétendu indiquer la variété des sentiments qui doivent y régner, et les nuances des sentiments qu'elle doit exprimer. C'est l' allegro et le piano des musiciens. J'en use ainsi depni8 trente ans avec tous les acteurs, qui ne l'ont jamais trouvé mauvais ; et je n'en ai pas certainement moins de confiance dans ses grands talents, dont j'ai été toujours le partisan le plus zélé. J'oserai en aller raisonner vers les cinq heures 5A.

image not available

*image
not
available*

535 ' ANNÉE geraent très léger, mais qui esl très important. Je ue crois pas m'aveugler ; je vois que tous les véritables gens de lettres rendent justice à cet ouvrage , comme ou la rend à vos talents. Ce n'ost que par un examen continuel et sévère de moimême, ce n'est que par une extrême docilité pour de sages conseils , que je parviens chaque jour à rendre la pièce moins indigne des charmes que vous lui prêtez. Si vous aviez le quart de la docilité dont je fais gloire , vous ajouteriez des perfections bien singulières à celles dont vous ornez votre rôle. Vous vous diriez à vous-même quel effet prodigieux font les contrastes , les inflexions de voix , les passages du débit rapide h la déclamation douloureuse , les silences après la rapidité , l'abattement morne et s'exprimant d'une voix basse, après les éclats que donne l'espérance, ou qu'a fournis l'emportement. Vous auriez l'air abattu, consterné, les bras collés, la tête un peu baissée, la parole basse , sombre , entrecoupée. Quand Iphise vous dit : Pammène nous conjure De ne point approcher de » retraite obscure; Il y va de ses jours.... vous lui répondriez , non pas avec un ton ordinaire , mais avec tous ces symptômes du découragement , après un ah très douloureux, Ah!... que m'avez- vous dit? Vous vous êtes trompée.... Acte ix , scène 7. Eu observant ces petits artifices de l'art , en pariant quelquefois sans déclamer, en nuançant ainsi les belles couleurs que vous jetez sur le personnage d'Electre, vous arriveriez a cette perfection h laquelle vous touchez , et qui doit être l'objet d'une âme noble et sensible. La mienno se sent faite pour vous admirer et pour vous conseiller ; mais , si vous voulez être parfaite , songez que personne ne l'a jamais été sans écouter des avis , et qu'on doit être docile a proportion de ses grands talents *. A M. LE MARQUIS DES ISSARTS, AMBASSADEUR DB FRANCE A DBBSDB. A Paris, le 19 février. Je vous renvoie, monsieur, ce que je voudrais 1 Mademoiselle Clairon , en noos communiquant ce* lettres , nous dit qu'elle s'honorait dca leçons que Voltaire lui avait données aurson art, bien loin d'en rougir; tant il est vrai que la modestie est le partage des talents supérieurs, tandis que l'orgueil est si souvent celui des talents médiocres! Ce sont toujours ceux qui ont le moins besoin d'avis cl de conseils qui les reçoivent aiec le plut de docilité K. J 750. rapporter moi-même sur-le-champ aux pieds de celle qui fuit tant d'honneur à la France et à l'Italie. Je vous avoue que je suis bien étonné; H n'y a pas une faute de fiançais dans tout l'ouvrage *, il u'y en a pas deux contre les règles sévères de notre versification, et le style est beaucoup plus

clair que celui de bien de nos auteurs. Rien ne marque mieux un esprit juste et droit que de s'exprimer clairement. Les expressions ne sont confuses que quand les idées le sont. Cet ouvrage est le fruit d'une connaissance profonde et fine de la langue française et de l'italienne, et d'un génie facile et heureux. Un tel mérite est bien rare dans les conditions ordinaires; il est unique dans l'état où la personne respectable dont je tais le nom est née. Je lui dresse en secret des autels , et je voudrais pouvoir lui porter mou encens dans la partie du ciel quelle habite. Quels talents divers elle allie ! Comme elle charme tour à tour Tantôt les dieux de ce séjour, Et lanlôt ceux de l'Italie ! Rome, la première cité, Et Paris, au moins la seconde, Ont dit dans leur rivalité : Son esprit, comme sa beauté, Est de tous les pays du monde. On dit qu'autrefois de Saba Certaine reine un peu savante Devers Salomon voyagea , Et s'en retourna fort contente; Mais s'il était un Salomon , Je sais ce que ferait le Sage ; Il ferait à Dresde un voyage. Et viendrait y prendre leçon. Mais, retenu par tes merveilles Qui soumettent à leurs appas Le cœur, les yeux et les oreilles, Le Sage ne reviendrait pas. A M. LE MARQUIS D'ARGENSON. A Paris* , le 13 mars. J'arrive; je suis assurément tonte ma vie aux ordres de M. le marquis d'Argenson. Il y a bien long-temps que j'ai besoin de la consolation de passer quelques heures auprès de lui ; mais j'arrive malingre , je suis à pied ; s'il a beaucoup d'équipages , veut-il m'envoyer chercher après son dîner? ou aura-t-il le courage de venir dans la maison que j'ai le courage d habiter , et où je • Tragédie en vers français , que la princesse de Saxe , sœur de madame la dauphine, avait envoyée à Voltaire, pour t'examiner et lui en dire son sentiement. K. Digitized by Google

COKKESPON DANCE. S31 nourris aulaul de douleur et de regrets que de sentiments inviolables de respect et d'attachement pour le meilleur citoyen qui ait jamais tâté du ministère? A M. DARGET. A Paru , «t avril 1750. Je profite avec un extrême plaisir , monsieur , de cette occasion de me rappeler un peu à votre souvenir, et de vous renouveler mes sentiments. Voici une espèce d'essai de la manière dont le roi votre maître pourrait être servi eu fait de nouvelles littéraires. L'abbé Raynal , qui com. mence celte correspondance, a l'honneur de vous écrire et de vous demander vos instructions. C'est un homme d'un âge mûr , très sage , très instruit, d'une probité reconnue , et qui est bien venu partout. Personne, dans Paris , n'est plus au fait que lui de la littérature , depuis les in-folio des bénédictins jusqu'aux brochures du comte deCaylus ; il est capable de rendre un compte très exact de tout, et vous trouverez souvent ses extraits beaucoup meilleurs que les livres dont il parlera. Ce n'est pas d'ailleurs un homme à vous faire croire que les livres sont plus chers qu'ils ne le sont en effet; il les meta leur juste prix pour l'argent comme pour le mérite. Je peux vous assurer , monsieur , qu'il est de toutes façons digne d'une telle correspondance. Soyez persuadé qu'il était de l'honneur de ceux qui approebeut votre résiliable maître de ne pas être en liaison avec un homme aussi publiquement déshonoré que Frérou. Ses friponneries sont connues, ainsi que le châtement qu'il en a reçu ; et il n'y a pas encore long-temps que la police l'a obligé de reprendre une balle de livres qu'il avait envoyée en Allemagne , et qu'il avait vendue trois fois au-dessus de sa valeur. Vous seulez quel scandale c'eut élé de voir un tel homme honoré d'un emploi qui ne convient qu'à un homme qui ait de la sagesse cl de la probité. J'ai osé mander à samajostc coque j'en pensais. J'ai ajouté même que Fréron était mon ennemi déclaré ; et je n'ai pas craint que sa majesté pensât que mes mécontentements particuliers m'aveuglassent sur cet écrivain. Frérou n'a etc mon ennemi que parce que je lui ai refusé tout accès dans ma maison , et je ne lui ai fait fermer ma porte que par les raisons qui doivent l'exclure de votre correspondance. Quaut à l'abbé Raynal , je vous supplie , monsieur , do vouloir bien l'excuser si , pour celte première fois, il a manqué a quelque chose, ou s'il a rempli ses feuilles dianecdotes littéraires déjà connues. Vous voyez |*ar la rapidité de son style , cl par sa facilité , qu'il sera en état de sc plier à toutes les formes qui lai seront prescrites. Je vous donne ma paiolo d'honneur que je ne peux faire à sa majesté un meilleur présent. Non

seulement, monsieur, je vous prie de le protéger , mais je vous demande en grâce de ne mander à personne que c'est moi qui vous le présente. C'est une chose que j'ose attendre de votre ancienne amitié pour moi. Vous sentez combien de gens de lettres désirent un tel emploi. Le nom de Frédéric est devenu un terrible nom ; et quand il n'y aurait que de l'Itonneur à lui faire teuir des nouvelles et dos livres, on se disputerait cet emploi comme on se dispute ici un bénéfice ou une place de sous-fermier. Ne me commettez donc , je vous en conjure , avec personno, et laissez-moi vous servir paisiblement. Envoyez-moi un petit mot pour l'abbé Raynal , par lequel vous l'instruirez de la manière dont il faut s'y prendre ; il attend vos ordres et vos boutés. Quant à moi , monsieur , je compte être bientôt plus heureux que vos correspondants, j'espère vous voir, il faut , avant que je meure , que je me mette encore aux pieds de ce grand homme , si simple , de ce philosophe roi , si aimable. Je sais bien qu'il est ridicule que je voyage dans l'état où je suis , mais les passions (ont tout faire. Autant vaut, après tout, être malade à Berlin qu'à Taris. Et s'il fallait partir de ce monde , il me semble qu'ou prend congé dans ce pays-là avec des cérémonies moijs lugubres que dans le nôtre. En un mot, si j'ai seulement la force de me mettre dans un carrosse , vous verrez arriver le Scarron tragique de son siècle , et je prendrai sur fa route le titre de malade du roi de Prusse. Adieu , monsieur : si quelqu'un se souvient de moi , rcommandez-moi à lui ; surtout , conservez-moi votre amilic. A M. D'ARNAUD. A Pari* , le tu mai. Vous voilà donc , mon cher enfant , Dans votre gloire de nii/uée , Près du bel esprit triomphant Par qui Minerve heureusement Ainsi que Mars est invoquée, Et que l'Autriche provoquée Admire encore on enrageant l Quant à notre muse attaquée Par maint rimailleur indigent , Dont la cervelle est détraquée , Otte canaille assurément Du public est peu remarquée. Que le seul Frédéric-le-Crand Tienne votre vue appliquée ! Si l'Envie est uu peu piquée Contre votre bonheur présent ,

image not available

*image
not
available*

COKRESPON DANCE. 536 river. Lue méprise m'a retenu quinze jours h C lèves, et malticureusement ni la duchesse de Elèves ni le duc de Nemours n'étaient plus dans le château. Les ordres du roi pour les relais ont été arrêtés quinze jours entiers ; j'aurais dû consacrer ces quinze jours k Aurélie , et je ne les ai employés qu'a me donner des indigestions. Je vous fais ma confession , mes anges. Enfin me voici dans ce séjour autrefois sauvage , et qui est aujourd'hui aussi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille soldats victorieux , point de procureurs , opéra , comédie , philosophie, poésie, un héros philosophe et poète, grandeur et grâces , grenadiers et Muses, trompettes et violons , repas de Platon , société , et liberté! Qui le croirait? Tout cela pourtant est très vrai, et tout cela ne m'est pas plus précieux que nos petits soupers. Il faut avoir vu Salomon dans sa gloire ; mais il faut vivre auprèsde vous, avec M. de Choiseul et M. l'abbé de Chauvclin. Que celle lettre , je vous en prie, soit pour eux; qu'ils sachent à quel point je les regrette, même quand j'entends Krédéric-le-Grand. Je suis tout honteux d'avoir ici l'appartement de M. le maréchal de Saxe. On a voulu mettre l'historien dans la chambre du héros. A de pareils honneurs je n'ai point dit m'attendre ; Timide, embarrassé , j'ose à peine en jouir. Quiute-Curee lui-même aurait-il pu dormir , S'il eût osé coucher dans le lit d'Alexandre ? Mais dans quel lit couchez-vous , vous autres? Est ce auprès du bois de Boulogne? est-ce k Plombières? est-ce k Paris? Madame d'Argental a-t-elle eu besoin des eaux? 11 y a un mois que j'ignore ce que j'ai le plus envie de savoir. On m'a mandé que l'Esprit et le Sentiment de madame de Graffigni avait réussi. Ma troupe a joué chez moi Jules César. Mais je ne sais point ce que font mes anges ; j'ai attendu, pour leur écrire, que je fusse un peu stable , et que je pusse recevoir de leurs nouvelles. J'en attends avec la double impatience de l'absence et de l'amitié. Adieu, mes anges; mon Frédéric-le-Grand fait un peu de tort k Aurélie. Il prend mon temps cl mon âme. La caverne d'Euripide vaut mieux , pour faire une tragédie , que les agréments d'une cour. Les devoirs et les plaisirs sont les ennemis mortels d'un si grand ouvrage. Gonservez-moi toutes les bontés qui me feront adorer votre société, et chérir poematatragicael onmes has nugas, jusqu'au dernier moment de ma vie. A M. LE MARQUIS DE THIBOU VILLE. ✓ A Polidam, le t« août. Je mérite votre souvenir , monsieur , par mon tendre attachement ; mais Aurélie n'est pas encore digne de Catilina. Comment voulez -vous que je fasse? Trouver

tous les charmes de la société dans un roi qui a gagné cinq batailles; être au milieu des tambours , et entendre la lyre d'Apollon ; jouir d'une conversation délicieuse , k quatre cents lieues de Paris ; passer ses jours , moitié dans les fêtes , moitié dans les agréments d'une vie douce et occupée , tantôt avec Frédérick-Grand, tantôt avec Maupertuis; tout cela distrait un peu d'une tragédie. Nous aurons dans quelques jours k Berlin un carrousel digne en tout de celui de Louis .xiv ; on y accourt des bouts de l'Europe; il y a même des Espagnols. Qui aurait dit , il y a vingt ans , que Berlin deviendrait l'asile des arts , de la magnificence , et du goût ? Il ne faut qu'un homme pour changer la triste Sparte en la brillante Athènes. Tout cela doit exciter lo génie , mais tout cela dissipe et prend du temps. Il me faudrait un recueillement extrême. J'ai ici trop de plaisir. Je vous recommande Hérode et le Duc d'Alençon ; je les mets , avec mon petit théâtre , sous votre protection. Si vous voyez César , dites-lui , je vous en supplie , k quel point je loi suis dévoué. Je ne veux pas le fatiguer de lettres. Moins je lui écris , plus il doit être content de moi. Adieu , digne successeur de Baron, il n'y a que votre aimable commerce qui soit au-dessus de votrcdéelamalion. Conservez-moi votre amitié; je vous serai bieu tendrement attaché toute ma vie. A MADAME DE FONTAINE , A PARIS. PoUdam , le 7 août. Je vous jure , ma chère Atide K, que vous n'avez été oubliée ni dans mes lettres , ni dans mou cœur. J'ai souvent recommandé At'ulc k Zulime , et je suis aussi fâché que Ramire le serait d'être parti sans vous. Le hasard , dont je reconnais de plus en plus l'empire, nous a bieu soudainement dispersés. Je vous ai quittée dans le temps que je vous aimais le mieux ; vous êtes assurément aussi aimable dans la société que daus le rôle A' Atide ou de madame la comtesse de Pimbschc. Vous m'affligez de me dire que vos l>eaux yeux noirs ne sont pas accompagnés de joues rebondies , et que le lait ne vous a pas engraisée. Si un régime l Rôle que madame <le Fontaine avait joué plusieurs foi* dans Zulime. K.

557 ANNÉE 4750. aussi austère que le votre ne vous a pas rendu la santé, que faire donc? Nous sommes donc destinés , vous et moi , à souffrir? Je n'ai rien adiré à la Providence , quand elle fait naître des arbres rabougris , et qu'elle fait périr les boutons à fruit. Qu'elle traite comme elle voudra les êtres insensibles ; mais nous donner à nous , êtres seusibles, le sentiment de la douleur peudant toute notre vie, en vérité cela est trop fort. Le palais de Sans-Souci a beau être aussi joli que celui de Trianou , le héros de l'Allemagne a beau être aussi charmant que vous dans la société, me combler des attentions les plus touchantes, cultiver avec moi les beaux-arts, qu'il idolâtre , et descendre vers moi chétif d'un assez beau trône, en ai-je moins la colique tous les malins? J'ai passé ici des jours délicieux ; et l'on va donner a Berlin des fêtes qui pourront bien égaler les plus belles de Louis xiv ; mais il n'y a que les gens bien sains qui jouissent de tout cela. Nous aulres , ma chère nièce , nous n'avons que les ombres du plaisir. Mandez-moi , je vous en prie , si votre santé va un peu mieux a présent , et si d'ailleurs vous êtes heureuse autant qu'on peut l'être avec un mauvais estomac. Embrassez pour moi votre frère; je songe a lui plus qu'il ne pense. Mes compliments à M. de Fontaine, et ne m'oubliez pas "avec vos amis. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Polsdam , ce 7 août. Mes divins anges ! votre Sans-Souci est donc à Neuilly? vous avez moins de colonnes de marbre, moins de balustrades de cuivre doré ; votre salon , quelque beau qu'il soit , n'a pas une coupole magnifique ; le roi très-chrétien ne vous a pas envoyé des statues dignes d'Athènes, et voüs n'avez pas même encore pu réussir à vous défaire de vos bustes. Avec tout cela , je liens que Neuilly vaut encore Sans-Sonci ; mais je délesterai Neuilly et volic bois de Boulogne si madame d'Argental n'y retrouve pas la santé, si M. de Choiseul ne soupe pas h fond , si M. le Coadjuteur a mal à la |H>ilrine. Je vous passe a vous une indigestion. Heureux les gens qui ne sont malades que quand ils veulent I Tout ce que j'apprends des spectacles de Paris fait que je ne regrette que Neuilly et mon petit théâtre. Le mauvais goût a levé l'étendard dans Paris. Vous en avez encore pour quelques apnées ; c'est une maladie épidémique qui doit avoir son cours, et l'on ne reviendra au bon que quand vous serez fatigues du mauvais. La profusion vous a perdus ; l'excès de l'esprit a égaré , dans presque tous les genres , le talent et le génie ; et la protection données Catilina a achevé de tout perdre. J'avoue que les Prussiens ne font pas de meilleures tragédies que nous ; mais vous aurez

bien de la peine à donner pour les couches de madame la dauphine un spectacle aussi noble et aussi galant que celui qu'on prépare à Berlin. Un carrousel j'ai composé de quatre quadrilles nombreuses, carthaginoises, persanes, grecques et romaines, conduites par quatre princes qui y mettent l'émulation de la magnificence, le tout à la clarté de vingt mille lampions qui changeront la nuit en jour; les prix distribués par une belle princesse, une foule d'étrangers qui accourent à ce spectacle, tout cela n'est-il pas le temps brillant de Louis XIV qui renaît sur les bords de la Sprée? Joignez à cela une liberté entière que je goûte ici, les attentions et les bontés inexprimables du vainqueur de la Silésie, qui porte tout son fardeau de roi depuis cinq heures du matin jusqu'à dîner, qui donne absolument le reste de la journée aux belles-lettres, qui daigne travailler avec moi trois heures de suite, qui soumet à la critique son grand génie, et qui est à souper le plus aimable des hommes, le lien et le charme de la société. Après cela, mesanges, rendez-moi justice. Qu'ai-je à regretter que vous seuls? J'y mets aussi madame Denis. Vous seuls êtes pour moi au-dessus de ce que je vois ici. Je ne vous parlerai point aujourd'hui d'Aurélien, et des éditions de mes œuvres dont on me menace encore de tous côtés. J'apprends du roi de Prusse à corriger mes fautes. Le temps que je ne passe pas auprès de lui, je le mets à travailler sans relâche autant que ma santé le permet. O sages habitants de Neuilly, conservez-moi une amitié plus précieuse pour moi que toute la grandeur d'un roi plein de mérite! Mon âme se partage entre vous et Frédéric-le-Grand. A M. D'ARGET. A Sans-Souci, ce 9 ou 10 1768». Mon cher ami, vous êtes tout ébaubi de recevoir de moi une lettre datée de Sans-Souci. Madame la margrave a bien voulu permettre que j'eusse l'honneur de l'y suivre; mais, par malheur, elle y a eu un accès de fièvre. Si le maître de la maison eût été là, elle n'y serait pas tombée malade. J'ai apporté avec moi le troisième tome du philosophe de la vigne. Ma foi, plus je lis, plus j'admire le philosophe de ces lieux: Son sceptre peut briller aux yeux, Mais mon oreille aime encore mieux Les sons enchanteurs de sa lyre.

358 CORRESPONDANCE. Ce feu que (Lui* les ci* us vola Le demi-dieu qui modela Noire première mijaurée , Ce feu , celte essence sacrée Dont ailleurs assez peu Ton a , Est donc tout en cette contrée ! Ou bien , du haut de l'Empyrée L'esprit d'Horace s'en alla Sur le rivage de la Sprée, Et mu- le trône d'Attila ; Le feu roi , s'il voyait cela. En aurait l'Ame pénétrée. Le philosophe de Sans-Souci n'aura pas quinze jours à employer à mettre ce volume dans sa perfection; mais quand il y travaillerait trois mois , il n'aurait rien h regretter. H ne faut pas qu'il y ait un doigt trop long , ni un ongle mal fait h la Vénus de Médicis. Les statnes qui ornent les jardins ne vaudront pas les monuments de la bibliothèque. Que d'esprit, et de toutes sortes d'esprit I et où diable a-t-il péché tout cela? Et comment imaginer qu'il y ait tant de fleurs dam vos sables , et comment tant de grâces avec tant d'occupations profondes! Je crois que je rêve. J'ai écrit à du Veraagc : j'ai , Dieu merci , donué ma démission de font : je ne veux plus tenir qu'à Prédéric-le-Grand. Bonsoir l je ne sais pas trop les jours de p«te. Ce chiffon arrivera à Stettin quand il pourra. P. S. Il pleut des fièvres. J'ai deux domestiques sur fe grabat. Je me sauve par les pilules de Stahl. Je suis constant. A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR. A Pouduo , le to août. Dans ces lieux jadis peu connus , Beaux lieux aujourd'hui devenus Dignes d'éternelle mémoire, Au favori de la Victoire Vos compliments sont parvenus. Vos myrtes sont dans eet asile Avec les lauriers confondus ; J'ai l'honneur jde la part d' Achille , De rendre grâces à Vénus. S'il vous remerciait lui-même , madame , vous auriez de plus jolis vers , car il en fait aussi aisément qu'un autre roi et lui gagnent des batailles. De deux rois qu'il faut adorer Dans la guerre et dans les alarmes , L'un est digne de soupirer Pour vos vertus et jK>ur vos charmes , F.t l'nuire de les célébrer. A MADAME DENIS. Potsdam , te tt août Je ne suis point du tout de votre avis , ma chère enfant , ni de celui de MM. d'Argeutal et de Tbibouville. Rome sauvée ne me parait point faite pour les jeunes et belles dames qui viennent parer vos premières loges. Je crois que notre élève Lekain jouerait très bien ; mais la conjuration de Catilina n'est bonne que pour messieurs de FUniversilé , qui ont leur Cicéron daus la tête , et peu de galanterie dans le cœur. Contentons-nous de l'avoir vu jouer , à Paris , sur le théâtre de mon grenier , devant de graves professeurs , des meïues, et des jurisconsultes. D'ailleurs il faudrait que je fusse à Paris pour arranger tout ce sénat romain; et, si jetais là, l'envie y serait aussi avec scs sifflets. Le Catilina de

Crébillon a eu une vingtaine de représentations , dites-vous ; c'est précisément par cette raison que le mien n'en aurait guère. Votre parterre aime la nouveauté. On irait deux ou trois fois pour comparor et pour juger , et puis on serait las de Cicéron et de sa république romaine. Les vers bien faits ne sont guère sentis par le parterre. Mon enfant , croyez-moi , il s'en faut bieu que le gofft soit générai chez notre nation ; il y a toujours un petit reste de barbarie que le beau siècle de Louis xiv n'a po déraciner. On a souffert les vers énigmatiques et visigoths du CaliCina de Crébillon. Ils sont sifflés aujourd'hui, oui; mai» au théâtre ils ont passé. Les jours li'uuc première représentation sont de vraies assemblées de peuple , on ne sait jamais si on couronnera son homme on si on le lapidera. Dites au marquis d'Adhémar que je pense efficacement à lui et à scs desseins ; il aura bientôt de mes nouvelles. J'ai oublié do vous dire qae , quand je pris congé de madame de Pompadour à Compiègne, elle me chargea de présenter ses respects au roi de Prusse. On ne peut donner une commission plus 3gréablo et avec plus de grâce ; elle y mit toute la modestie, et des si j'osais, et des pardons au roi de Prusse, de prendre cette liberté. Il faut apparemment que je me sois mal acquitté de ma commission. Je croyais, en homme tout plein delà cour de France, que le compliment serait bien reçu ; il me répondit sèchement : Je ne la connais pas. Ce n'est pas ici le pays du Lignoir. Je n'en mande pas moins à madame de Pompadour que Mars a reçu , comme il le devait , les compliments de Vénus. Madame la margravo de Bareuth est ici, tout est en fêtes. On croirait presque , aux apparences, qu'on n'est ici que pour so réjouir. Digitized by Google

ANNEE 1730. 539 A MADAME DENIS. A ChArFotlenbourg. le 14 août. Voici le fait , ma cbère enfant. Lo roi de Prusse me fait son chambellan, me donne un de ses ordres, vingt mille francs de pension , et a vous quatre mille assurés pour toute votre vie , si vous voulez venir tenir ma maison à Berlin , comme vous la tenez à Paris. Vous avez bien vécu à Landau avec votre mari ; je vous jure que Berlin vaut mieux que Landau , et qu'il y a de meilleurs opéra. Voyez, consultez votre cœur. Vous me direz qu'il faut que le roi de Prusse aime bien les vers. Il est vrai que c'est un auteur français né a Berlin. Il a cru, toutes réflexions faites, que je lui serais plus utile que d'Arnaud. Je lui ai pardonné , comme h Heurtaud , les petits vers galants quo sa majesté prussienne avait faits pour mon jeune élève, dans lesquels il le traitait de soleil levant fort lumineux , et moi de soleil couchant assez pâle. Il égratigne encore quelquefois d'une main , quand il caresse de l'autre ; mais il n'y faut pas prendre garde de si près. Il aura le levant et le couchant auprès de lui , si vous y consentez ; et il sera , lui, dans sou midi , fesant de la prose et des vers tant qu'il voudra, puisqu'il n'a point de batailles à donner. J'ai peu de temps à vivre. Peut-être est-il plus doux de mourir à sa mode à Polsdam , que de la façon d'un habitué de paroisse , a Paris. Vous vous en retournerez après cela avec vos quatre mille livres de douaire. Si ces propositions vous convenaient, vous feriez vos paquets au printemps ; et moi j'irais , sur la Qn de cet automne , faire mon pèlerinage d'Italie, voir Saiul-Pierre de Rome, le pape, la Vénus de Médicis , et la ville souterraine. J'ai toujours sur le cœur de mourir sans voir l'Italie. Nous nous rejoindrons au mois de mai. J'ai quatre vers du roi de Prusse pour sa sainteté. Il serait plaisant d'apporter au pape quatre vers français d'un monarque allemand et hérétique , et de rapporter à Polsdam des indulgences. Vous voyez qu'il traite mieux les papes que les belles. Il ne fera point de vers pour vous ; mais vous trouverez ici bonne compagnie , vous y auriez une bonne maison. Il faut d'abord quo le roi, noire maître , y consente. Cela lui sera , je pense, fort indifférent. Il importe peu à un roi de France en quel lieu le plus inutile de ses vingt-deux ou vingt - trois millions de sujets passe sa vie ; mais il serait affreux de vivre sans vous. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A CbarloUcnbourg , la 90 août. Mes ehers auges , si je vous disais que nous avons eu ici un feu d'artifice dans le goût de celui du Pont-Neuf, que nous allons aujourd'hui à Berlin voir Phaéton , dont les décorations seront de glace, que tous les jours sont des fêtes, que d'Arnaud

a fait jouer son Mauvais riche , et qu'il a été juge ici, pour le fond et pour les détails, tout comme h Paris, vous ne vous en soucieriez peut-être que très médiocrement. J'ai d'ailleurs le cœur plus rempli et plus déchiré de ma résolution que je ne suis ébloui de nos fêtes ; et je sens bien que le reste de mes jours sera empoisonné, malgré la liberté, malgré la douceur d'une vie tranquille , malgré les excessives bontés d'un roi qui me paraît ressembler en tout à Marc-Aurèle, à cela presque Marc-Aurèle ne faisait point de vers , et que celui-ci en fait d'excellents, quand il se donne la peine de les corriger. Il a plus d'imagination que moi , mais j'ai plus de routine que lui. Je profite de la confiance qu'il a en moi pour lui dire la vérité plus hardiment que je ne la dirais à Manno» tel, ou h d'Arnaud, ou à ma nièce. Il ne m'envoie point aux carrières, pour avoir critiqué ses vers; il me remercie, il les corrige, et toujours en mieux. Il en a fait d'admirables. Sa prose vaut ses vers, pour le moins ; mais dans tout cela il allait trop vite. Il y avait de bons courtisans qui lui disaient que tout était parfait; mais ce qui est parfait, c'est qu'il me croit plus que ses flatteurs , c'est qu'il aime, c'est qu'il sent la vérité. Il faut qu'il soit parfait en tout. Il ne faut pas dire César est supragrammatical. César écrivait comme il combattait. Frédéric jouait de la flûte comme Blavet, pourquoi n'écrirait-il pas comme nos meilleurs auteurs? Cette occupation vaut bien le jeu et la chasse. Son Histoire de Brandebourg sera un chef-d'œuvre , quand il l'aura revue avec soin ; mais un roi a-t-il le temps de prendre ce soin? un roi qui gouverne seul une vaste monarchie ? oui ; voilà ce qui me confond ; je ne sors point de surprise. Sachez encore que c'est le meilleur de tous les hommes , ou bien je suis le plus sot. La philosophie a encore perfectionné son caractère. » s'est corrigé, comme il corrige ses ouvrages. Voilà précisément , mes anges , pourquoi j'ai le cœur déchiré; voilà pourquoi je ne vous reverrai qu'au mois de mars. Comptez qu'en suite , quand je reviendrai en France , je n'y reviendrai que pour vous seuls, pour vous, mes anges, qui faites toute ma patrie. Je vous demande en grâce d'encourager madame Denis 'à venir avec moi s'établir au mois de mars, à Berlin, dans une bonne maison

540 CORRESPONDANCE. où elle vivra dans la plus grande opulence. Le roi de Prusse lui assure, h Paris , une pension après ma mort, il m'a promis que les reines (qui ne savent encore rien de nos petits desseins) l'honoreront des distinctions et des bontés les plus flatteuses. Elle fera ma consolation dans ma vieillesse. Disposez-la a celte lionne œuvre. Il n'y a plus à reculer ; le roi de Prusse m'a fait demander au roi, et jo ne suis pas un objet assez important pour qu'on veuille me garder eu France. Je servirai le roi dans la personne du roi de Prusse , son allié et son ami. Ce sera une chose honorable pour notre patrie qu'on soit obligé do nous appeler quand on veut faire fleurir les arts. Enfin je ne crois pas qu'on refuse le roi de Prusse ; et si , par un hasard que je ne prévois pas, on le refusait, vous sentez bien que, la première démarche étant faite, il la faudrait soutenir, et ohteuir, par des sollicitations pressantes , ce qu'on n'aurait pas accordé d'abord à ses prières , et que je ne peux plus vivre en France , après avoir voulu la quitter. 11 y a un mois que je suis à la torture , j'en ai été malade ; un tel parti coûte sans doute. Vous êtes bien sûr que c'est vous qui déchirez mon âme ; mais, encore une fois, quand je vous parlerai, vous m'approuverez. Ne me condamnez poiul avant de m'entendre, conservez-moi des bontés qui me sont aussi précieuses pour le moins que celles du roi de Prusse. J'ai les yeux mouillés de larmes en vous écrivant. Adieu. A MADAME DENIS. A Berlin, le » août. Je reçois votre lettre du 8, en sortant de Pliaétort ; c'est un peu Pbaélon travesti. Le roi a un poêle italien, nommé Yillali, à quatre cenls écus de gages. Il lui donne des vers pour son argent , qui ne coûtent pas grand'chose ni au poêle ni au roi. Cet Orphée prend le matin un flacon d'eau-devie, au heu d'eau d'Ilippocrène , et, dès qu'il est un peu ivre, les mauvais vers coulent de source. Je n'ai jamais vu rien de si plat dans une si belle salle. Cela ressemble h un temple de la Grèce, et on y joue des ouvrages tarlarcs. Pour la musique , on dit qu'elle est bonne. Je ne m'y connais guère ; je n'ai jamais trop senti l'extrême mérite des doubles croches. Je sens seulement que la signora Aslrúa et i signori casimli ont de plus belles voix que vos actrices, et que les airs italiens ont plus de brillant que vos pontsneufs que vous nommez ariettes. J'ai toujours comparé la musique française au jeu de dames , et l'italienne au jeu des échecs. Le mérite de la difficulté surmontée est quelque chose. Votre dispute contre la musique italienne est comme la guerre de 1701 ; vous êtes seuls coudre toute T Europe-. Madame la margrave de Bareuth voudrait bien

attirer auprès d'elle madame de Graffigni , et je lui propose aussi le marquis d'Adhémar. Il n'y a point ici de place pour lui dans le militaire. Il faut, de plus, savoir bien l'allemand, et c'est le moindre des obstacles. Je crois que , pendant la paix , il n'a rien de mieux à faire qu'à se mettre à la cour de Bareuth. La plupart des cours d'Allemagne sont actuellement comme celles des anciens paladins , aux tournois près ; ce sont de vieux châteaux où l'on cherche l'amusement. Il y a là de belles filles d'honneur, de beaux bacheliers; on y fait venir des jongleurs. Il y a dans Bareuth opéra italien et comédie française, avec une jolie bibliothèque dont la princesse fait un très bon usage. Je crois, en vérité, que ce sera un excellent marché dont ils me remercieront tous deux. Pour madame la Péruvienne , elle est plus difficile à transplanter. La voilà établie à Paris, avec une considération et des amis qu'on ne quitte guère à son âge. Je me fais là mon procès ; mais , ma chère enfant, les mauvais auteurs ne poursuivent point une femme ; ils font pour elle de plats madrigaux ; mais ils feront éternellement la guerre à leur confrère l'auteur de la Henriade. Les inimitiés, les calomnies, les libelles de toute espèce, les persécutions , sont la sûre récompense d'un pauvre homme assez malavisé pour faire des poèmes épiques et des tragédies. Je veux essayer si je trouverai plus de repos auprès d'un poète couronné, qui a cent cinquante mille hommes, qu'avec les poètes des cafés de Paris. Je vais me coucher dans cette idée. A MADAME DENIS. A Berlin , le 5 août

Pardonnez-moi d'égayer un peu la noirceur que ma transplantation répand dans mon âme , et comptez que je ne suis pas le cœur moins déchiré, en vous parlant de l'aventure d'un cul, à laquelle j'ai part malgré moi. Ne vous scandalisez pas; il ne s'agit point ici de passions malhonnêtes. Un marquis de Montperni, attaché à madame la margrave de Bareuth , et qui est venu avec elle, tombe très dangereusement malade. Il est catholique ; car on est ici ce que l'on veut. Un domestique, encore meilleur catholique, a été cause d'un assez singulier quiproquo. Le malade, tourmenté d'une colique violente , envoie chercher l'apothicaire; le valet, occupé du salut de son maître, va chercher le viatique : un prêtre arrive ; Montperni, qui ne songe qu'à sa colique, et qui a la vue fort mauvaise, ne doute point que ce ne soit un lavement qu'on lui apporte; il tourne le der

541 ANNÉE 4730. rièrc; lo prêtre étonné veut une posture plus décente; il lui parle des quatre lins de l'homme; Montperni lui parle de seringue ; le prêtre se fâche; Moutperni l'appelle toujours monsieur l'apothicaire. Vous croyez bien que celle scène a été un peu commentée dans un pays où on respecte fort peu ce que M. de Montperni prenait pour un lavement. J'ai un secrétaire champenois qui est une espèce de poète d'antichambre ; il a mis l'aventure en vers d'autichambre ; mais on me les attribue, et ils passent dans tous les cabinets de l'Allemagne, et ils seront bientôt dans ceux de Paris. Mon destin me suit partout. D'Arnaud fait des stances a la glace , pour des beautés qu'on prétend être à la glace aussi, et aussitôt les gazettes les débitent sous môn nom. C'est bien pis ici que dans le fond d'une province de France. Les Berlinoïis veulent avoir de l'esprit , parce que le roi en a. Qui aurait dit qu'on se piquerait un jour de se connaître en vers dans le pays des Vaudales? On y prend pour du vin de Beaune le vinaigre que les marchands de Liège vendent fort cher ; et, en vérité , c'est ainsi qu'en général le gros du public juge de tout. Le goût est un don de Dieu fort rare. Si toutes ces sottises viennent à Paris , je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie , car il y en a toujours. Nous nous préparons à jouer Borne sauvée. Vous ne vous doubteriez pas que nous trouvassions ici des acteurs. Ce qui vous étonnera , c'est que le prince Henri , frère du roi , et la princesse Amélie , sa sœur, récitent très bien des vers , et sans le moindre accent. La langue qu'on parle le moins à la cour c'est l'allemand. Je n'en ai pas encore entendu prononcer un mot. Notre langue et nos belles-lettres ont fait plus de conquêtes que Charlemagne. Je fais, comme vous voyez , ce que je peux pour me justifier ; mais je n'ai pas moins de remords de vous avoir quittée. La destinée se joue de nous. Je cherche la gaieté aux soupers des reines, et , quand je suis rentré chez moi , je trouve la tristesse. Mon inquiétude m'ôte le sommeil. J'attends votre première lettre pour fixer mon âme, qui ne sait plus où elle en est. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Berlin , ce 98 août. ■ Jugez en partie , mes très chers anges, si je suis excusable. Jugez-en par la lettre que le roi de Prusse m'a écrite de son appartement au mien, lettre qui répond aux très sages , très éloquentes, et très fortes raisons que ma nièce alléguait , sur un simple pressentiment. Je lui envoie cette lettre; qu'elle vous la montre : lisez-la , je vous en prie. et vous croirez lire une lettre de Trajan ou de Marc-Aurèle. Je n'en ai pas moins le cœur déchiré. Je me livre à ma destinée , et je me jette ,

la tête la première , dans l'abîme de la fatalité qui nous couduit tous. Ah , mes chers anges I ayez pitié des combats que j'éprouve , et de la douleur mortelle avec laquelle je m'arrache à vous. J'en ai presque toujours vécu séparé ; mais autrefois c'était la persécution la plus injuste, la plus cruelle, la plus acharnée ; aujourd'hui c'est le premier homme de l'univers, c'est un philosophe couronné qui m'enlève. Comment voulez-vous que je résiste ? Comment voulez-vous que j'oublie la manière barbare dont j'ai été traité dans mon pays? Songez-vous bien qu'on a pris le prétexte du Mondain, c'est-à-dire du badinage le plus innocent (que je lirais a Rome au pape) ; que d'indignes ennemis et d'infâmes superstitieux ont pris, dis-je, ce prétexte pour me faire exiler? Il y a quinze ans , direz-vous , que cela est passé. Non , mes anges, il y a un jour, et ces injustices atroces sont toujours des blessures récentes. Je suis , je l'avoue , comblé des bienfaits de mon roi. Je lui demande-, le cœur pénétré , la permission de le servir en servant le roi de Prusse, son allié et son ami. Je serai toujours son sujet ; mais puis-je regretter les cabales d'un pays où j'ai été si maltraité? Tout cela ne m'empêcherait pas de songer à Zulime , à Adélaïde , à Aurélie; mais je n'ai point ici les deux premières. Je comptais , en partant , n'être auprès du roi de Prusse que six semaines ; je vois bien que je mourrai à ses pieds. Sans vous , que je serais heureux de passer dans le sein de la philosophie et de la liberté , auprès de mon MarcAurèle , le peu de jours qui me restent 1 Mais on ne peut être heureux. Adieu ; je ne vous parlerai ni de l'opéra , ni de Phaélon , ni du spectacle d'un combat de dix mille hommes , ni de tous les plaisirs qui ont succédé ici aux victoires. Je ne suis rempli que de la douleur de m'arracher 'a vous. Que madame d'Argental conserve sa santé ; que M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin , fassent 'a Ncuilly des soupers délicieux ; que M. de Pont de Veyle se souvienne de moi avec bonté. Adieu, divins anges, adieu. Il n'y a pas moyen de tenir au carrousel que je viens de voir ; c'était à la fois le carrousel do Louis xiv , et la fête des lanternes de la Chine. Quarante-six mille petites lanternes de verre éclairaient la place , et formaient , dans les carrières où l'on courait , une illumination bien dessinée. Trois mille soldats sous les armes bordaient toutes les avenues; quatre échafauds immenses fermaient de tous côtés la place. Pas la moindre confusion , nul bruit , tout le monde assis h l'aise, et attentif en silence , comme à Paris à une scène touchante * Digitized b/ Google

CORRESPONDANCE. 512 de ces tragédies que je ue verrai plus , grâce h... Quatre quadrilles, ou plutôt quatre petites armées de Romains , de Carthaginois , de Persans , et de Grecs, enlraut dans la lice, et en fesant le tourau bruit de la musique guerrière ; la princesse Amélie entourée des juges du camp , et donnant le prix. C'était Vénus qui donnait la pomme. Le prince royal a eu le premier prix. Il avait l'air d'un héros des Amadis. Ou ne peut pas se faire une juste idée de la beauté, de la singularité de ce spectacle; le tout terminé par uu souper à dii tables , et par un bal. C'est le pays des fées. Voilà ce que fait un seul homme. Ses cinq victoires , et la paix de Dresde, étaient un bel ornement a ce spectacle. Ajoutez à cela que noos allons avoir une compagnie des Indes. J'en sois bien aise pour nos bons amis les Hollandais. Je crois que M. de Pont de Veyle avouera sans peine que Frédérie-le-Grand est plus grand que Louis xiv. Il serait coût fois plus graud que je n'en aurais pos moins le cœur percé d'être loin de vous. A M. LE MARÉCHAL DOC DE RICHELÎEÛ. Août. Mon héros, cette loltro partira quand il plaira à Dieu ; mais il faut que je me livre au plaisir de vous dire combien mon cœur vous donne la préférence sur tous les rois de la terre. Je ne vous parlerai, celte fois-ci, ni de l'ancienne Rome, ni dé Cicéron , ni de Louis xiv ; mais puisque vous avez daigné entrer avec tant de bonté dans ma situation , je crois remplir on devoir en vous rendant un compte fidèle de tout. Votre élévation ne vous permet guère d'être instruit de tout ce qu'un homme qui s'est consacré aux lettres a à essuyer en France I mais vous savez , en général , que j'ai sonlTert des persécutions de toute espèce. Je fus poursuivi jusque dans la retraite de Cirej, et le théalin Boyer m'obligea , en J 736, de me réfugier en Hollande. Quel était le prétexte do celte tempête excitée par des prêtres , et à laquelle se prêtait la vieille mie qu'on appelait le cardinal de Fleuri? C'était la plaisanterie très innocente du Mondain, l'ouvrage du monde le moins digne d'attirer des persécutions b son auteur. Le garde-des-sceaux de Chauvelin me poarsuivit avec acharnement. Je pouvais alors trouver auprès du roi de Prasse un asile honorable; mais j'avais promis à madame dH Châtelet, votre amie , de ne l'abandonner jamais. Je lui tins parole ; je revins auprès d'elle, et la mort seule nous a séparés. Vos bontés me firent obtenir les places de gentilhomme ordinaire du roi et de son historiographe. Vous savez si j'en coosenre une juste reconnaissance. J'aurais voulu passer auprès de vous ma vie, et je vous proteste que , si quelque hasard heureux ou malheureux vous

avait fait prendre le parti de passer b Richelieu une partie de l'année , je vous aurais demandé la permission de vous y suivre toujours , et j'aurais voulu cultiver l'esprit de M. le duc de Fronsac. C'était la un de mes châteaux en Espagne; mais je me suis trouvé b Paris un objet de jalousie pour tous ceux qui se mêlent d'écrire, et un objet de persécution pour les dévots. lorsque j'étais b Lunéville, le roi Stanislas s'avisa de composer un assez médiocre ouvrage , intitulé le Philosophe chrétien. Il en fit corriger les fautes de français par son secrétaire Solignac , et envoya le manuscrit b la reine sa fille , la priant de lui en dire son avis. Je soupçonne fort celui que la reine consulta ; mais , n'ayant pas de certitude, je me contenterai de vous dire que la reine manda au roi son père que le manuscrit était Fourrage d'un athée ; qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur; et que madame du Châtelet et moi nous le pervertissions. La reine s'imagina que nous étions les confidents du goût du roi Stanislas pour madame de Boufflers ; que nous l'entraînions dans l'irrégion pour lui ôter ses remords. Jugez de là quelles impressions elle a données de moi b monsieur le dauphin et à ses filles. Le théatin Boyer a donné encore de moi b monsieur le dauphin et à madame la dauphine des idées plus funestes. Je n'avais donc de ressource que dans madame de Pompadour ; mais tous les gens de lettres faisaient ce qu'ils pouvaient pour l'éloigner de moi, et le roi ne me témoignait jamais la moindre bonté. Je songeai alors b me faire une espèce de rempart des académies contre les persécutions qu'un homme qui a écrit avec liberté doit toujours craindre en France. Je m'adressai b M. d'Argenson , lorsqu'il eut ce département. Je demandais qu'il fût pour son ancien camarade de collège ce que M. de Maurepas m'avait promis , avant qu'il lui plût de me persécuter : c'était de me faire entrer dans l'académie des sciences et dans celle des belleslettres , comme associé libre ou surnuméraire. La grâce était petite ; je devais l'attendre de lui , et je ne l'obtins point. Je restai en butte b des ennemis toujours acharnés. La place d'historiographe n'était qu'un vain titre; je voulus la rendre réelle , en travaillant b l'histoire de la guerre de 1741 ; mais , malgré mes travaux, Moncrif eut ses entrées chez le roi , et moi je ne les eus pas. Dans ces circonstances, le roi de Prusse , après une correspondance suivie de seize années, m'appelle b sa cour, me presse de le venir voir. Je me rends, j'arrive au milieu des fêtes, des carrousels, et des plaisirs. Je connaissais toute cette cour depuis longtemps. Le roi de Prusse me traite

ANNÉE <750. aussi bien qu'on me traitait mal chez moi. Il me promet de me faire passer le reste de ma vie heureusement. Il m'écrit même une lettre que ma nièce a entre les mains , lettre qui lui ferait tort dans la postérité, s'il manquait à sa parole. Ma nièce veut bien alors tenir passer auprès de moi une partie du temps qui me reste à vivre. Je lui fais assurer une pension de quatre mille livres , payable à Paris, après ma mort, par le roi. Mais m'apercevant que la vie de Potsdam, qui me plaît beaucoup, désespérerait une femme , je consens à me priver de ma nièce ; je lui laisse à Paris ma maison , ma vaisselle d'argent , mes chevaux ; j'augmente sa fortune. Il fallait bien que j'acceptasse une pension du roi , parce que les autres en ont , parce que les déplacements coûtent cher; parce que, lorsque je la rendrai, il y aura beaucoup plus de noblesse à la remettre que de bonté à la recevoir, s'il peut être honteux de recevoir une pension d'un grand roi qui en fait à tant de princes. Au reste , le roi de Prusse m'a tenu parole , et a été même au-delà de ce qu'il m'a promis. J'ai eu un petit moment de bouderie ; mais l'explication a bientôt tout raccommodé. Je jouis d'une liberté entière, je jouis surtout de mon temps; je ne suis gêné en rien. Croiriez-vous bien , monseigneur, que les reines m'ont dit de venir dîner ou souper chez elles quand je voudrais, et trouvent encore bon que j'y aille très rarement? Les soupers avec le roi sont très agréables ; je m'y amuse; cela tient l'esprit en haleine. La conversation est souvent très instructive, et nourrit l'Âme. Je m'en dispense quand ma très mauvaise santé l'ordonne. Si vous voyez milord Maréchal , il peut vous dire comment tout cela se passe, et vous avouerez que la vie philosophique de Potsdam est aussi heureuse que singulière. Elle convient surtout à une santé aussi délabrée que la mienne. Maupertuis est devenu, à l'extrême, insociable, mais Algarotti et d'autres sont des gens de la meilleure compagnie. Que faut-il de plus à mon Age? et quelle retraite plus honorable et plus douce peut-on imaginer sur la terre? Elle est au point que la considération nécessairement attachée à ceux qui vivent avec le souverain est comptée pour rien dans mon calcul. Je ne fais pas plus de cas des petits honneurs qu'il faut avoir , seulement afin que les sentinelles vous laissent passer. J'abandonnerais volontiers et les clefs d'or, et les croix , et les vingt mille francs que vous me reprochez, pension si rare en France ; j'abandonnerais tout pour avoir l'honneur de vivre avec vous, et pour retrouver ma nièce et mes amis. Il y a vingt ans que je vous ai dit que ma passion était d'achever auprès de vous ma vie. 545 Mais vous

m'avouerez qu'il faut au moins être moralement sûr d'être bien reçu dans sa patrie, pour faire un tel sacrifice. Je n'ai achevé le Siècle (le Louis XIV que pour me préparer les voies , en méritant l'estime des honnêtes gens. La matière est si délicate , que j'ai cru ne la devoir traiter que de loin. J'ai tâché d'écrire en sage ; je crains que des fous ne me jugent. L'histoire d'ailleurs exige une vérité si libre , qu'un historiographe de France ne peut écrire que hors de France. Au reste, rendez-moi la justice de croire que je n'ai point fait le parallèle de Louis xiv avec un électeur de Brandebourg; ce ne sont pas choses de même genre. Il faut pardonner au rot de Prusse cette petite complaisance pour son grandpère. J'ai corrigé son ouvrage , mais je me suis bien donné de garde de lui faire la moindre remontrance sur cet endroit, et d'ailleurs je n'ai pas pu tout corriger. Il a fait cet ouvrage pour lui , et moi j'ai fait le Siècle de Louis XIV pour la France. Vous me rendez sans doute assez de justice, vous êtes assez au fait de tout , pour ne pas trouver mauvais que je ne vienne en France que quand je saurai comment une histoire qui intéresse tous les ordres de l'état, la religion, le gouvernement, aura été reçue. Je vous avais promis , monseigneur, au commencement de ma lettre, de ne vous point parler de Louis xiv ; mais on va toujours un peu plus loin qu'on ne croyait d'abord, quand on ouvre son cœur ; j'abuse à l'excès de votre indulgence. Je vous ai exposé ma situation , mes raisons , ma fortune , et mes désirs. Ces désirs seront toujours de vous (aire ma cour, de vivre avec mes amis; mais, en vérité , serait-il prudent de revenir en France dans les circonstances où je suis, et de quitter une vie honorable et tranquille, pour m'exposer à des humiliations et à des orages ? Vous m'avez fait l'honneur de me mander que le roi et madame de Pompadour, qui ne me regardaient pas quand j'étais en France, ont été choqués que j'en fusse sorti. Comment serai-je donc traité si je reviens? Madame de Pompadour, en dernier lieu , semblait s'être éloignée de moi. Renoncerais-je à la faveur, à la familiarité d'un des plus grands rois de la terre, d'un homme qui ira à la postérité , pour aller briguer à une toilette un mot que je n'obtiendrai pas ? pour solliciter auprès de M. d'Argenson , dans ma vieillesse, la permission de passer une heure quelquefois «us assemblées de l'académie des sciences et des inscriptions, après qu'il aurait dû m'offrir lui-même cette consolation? Je sais qu'avec un peu de philosophie et une très mauvaise santé , on peut fort bien rester chez

CORRESPONDANCE. ÎSH soi à Paris ; et c'est le parti que probablement mes maladies et la caducité avancée où je touche me feront prendre. Mais alors quel triste rôle ! quelle condition équivoque ! quelle dépendance de ceux qui pourront me faire sentir que j'ai eu tort de m'en aller, et tort de revenir ! Ma vieillesse ne serait-elle pas empoisonnée et par les gens de lettres et par ceux qui ont donné de moi à monsieur le dauphin des impressions si dangereuses sur mon compte ? Daignez donc, monseigneur, je vous en conjure, peser toutes ces raisons ; puisque vous conservez pour moi tant de bontés, ayez celle de ne me point exposer. Serait-il mal à propos que vous pussiez vos bons offices jusqu'à montrer naturellement à madame de Pompadour ma situation et mes raisons ? ne pourriez-vous pas lui dire qu'en quittant la France, je n'ai fait que me soustraire à la mauvaise volonté des gens qui ne m'aiment pas ? L'ancien évêque de Mirepoix a éclaté contre moi au sujet d'un petit écrit qu'on m'imputait, intitulé : la Voix du sage et du peuple ; écrit qui en a fait éclore tant d'autres, comme la Voix du pape, la Voix du prêtre, la Voix du laïque, la Voix du capucin, etc. Celui qu'on m'imputait soutenait les droits du roi ; mais le roi ne se soucie guère qu'on soutienne ses droits ; et ceux qui les usurpent persécutent tant qu'ils peuvent ceux qui les défendent. Mais au moins madame de Pompadour et les ministres devraient m'en savoir quelque gré. Voici enfin, si vous n'êtes pas lassé de mes remontrances, voici, je crois, le point où tout se termine. Ne pourriez-vous pas avoir la bonté de représenter à madame de Pompadour que j'ai précisément les mêmes ennemis qu'elle ? Si elle est piquée de ma désertion, si elle ne me regarde que comme un transfuge, il faut rester où je suis bien ; mais, si elle croit que je puisse être compté parmi ceux qui, dans la littérature, peuvent être de quelque utilité ; si elle souhaite que je revienne, ne pourriez-vous pas lui dire que vous connaissez mon attachement pour elle ; qu'elle seule pourrait me faire quitter le roi de Prusse ; que je n'ai quitté la France que parce que j'y ai été persécuté par ceux qui la haïssent ? Il me semble que de telles insinuations, employées à propos, et avec cet ascendant que votre esprit doit avoir sur le sien, ne seraient pas sans effet ; et, si elle ne les goûtait pas, ce serait m'avertir que je dois me tenir auprès du roi de Prusse. Ce ne sont pas des conditions que je propose, ce sont seulement des essais que je vous supplie de faire sans vous compromettre, et sans préjudice du voyage que je prétends faire. Je ne suis

point un exilé qui demande son rappel ; je ne suis point un homme nécessaire qui veut se faire acheter ; je suis votre ancien serviteur, votre attaché, qui désire passionnément de vivre auprès de vous d'une manière convenable et également honorable, pour vous , qui me protégez, et pour moi , qui quitterais une cour où je n'ai besoin de personne, et où je n'ai rien à craindre ni des prêtres ni des ministres. Je ne suis point ici dans l'antichambre d'un secrétaire d'état, mais dans la chambre de son maître. Je renoncerai à tout, monseigneur, quand il le faudra. Je vous aime, j'aime ma patrie , j'aime les lettres plus que jamais , et je vais vous parler encore de Rome sauvée, malgré mes serments. J'ai fdit à celte Rome tout ce que j'ai pu ; je vous demande en grâce de la protéger, de la foire jouer. Vous avez été le parrain de cet enfant-là , ne l'abandonnez pas. Elle réussira , si elle est bien jouée , autant qu'un ouvrage un peu austère peut réussir chez des Français. Il est bon que vous fassiez voir à madame de Pompadour qu'il y a du moins quelque différence entre un ouvrage bien conduit et bien écrit, et la farce allobroge qu'elle a protégée. Enfin je mets ma destinée entre vos mains. Ma nièce viendra recevoir vos ordres ; elle a avec moi un petit chiffre d'autant plus indéchiffrable qu'il n'a point du tout l'air do mystère. Elle m'instruira avec sûreté de ses volontés. Elle vous fera tenir ce que je pourrai du Siècle de Louis XIV. Je suis enchanté que son caractère ait eu le bonheur de vous plaire. Je la regarde comme ma fille. Ma tendresse pour elle, et mon extrême attachement pour vous, sont les seules raisons qui puissent me rappeler en France. J'aurai sacrifié quelque temps, à la cour d'un grand roi, à la nécessité d'amortir l'envie; je donnerai le reste à l'amitié, si pourtant ce reste peut encore être quelque chose , si mes maux ne me jettent pas enfin dans un état absolument inutile à la société. Je suis menacé d'une vieillesse bien cruelle, ou d'une mort prompte. En ce cas, je souffrirai mes maux très patiemment, et je mourrai en vous aimant. Vivez, monseigneur; jouissez long - temps de votre réputation , de vos amis, de votre considération personnelle. Soyez père heureux et heureux grand - père. La philosophie et les belles - lettres amuseront les moments que vous ne donnerez pas aux affaires. Vous aurez long temps des plaisirs , et vous ferez toujours ceux de la société. Vous serez le seul hommo de France dont on parlera dans les pays étrangers. Vous avez des égaux dans les places, vous n'eu avez point dans l'estime du monde. Vous avez été à la gloire par tous les chemins. Alieu, monseigneur; je ne sais si je vaux Digitized by Google

815 ANNÉE mo. Sainl-Evremond; mais quel plaisant héros que sou comte deGramont! et que sont les d'Épernon et les Caudale au prix de vous ! Adieu , mon héros, pour qui je suis pénétré de la plus vive tendresse. P. 5. Je n'ai point h Potsdam les rogatons de La Mellrie ; j'aurai l'honneur de vous les envoyer avec Y Histoire de Brandebourg , non pas celle qui est imprimée eD Uollande, et où il manque la vie du feu roi, mais celle que le roi m'a donnée, et dont je crois qu'il n'y a plus d'exemplaires. Je vous demanderai le secret sur ce petit envoi. Le volume est trop gros pour en charger le courrier. Cela vaut un peu mieux que les folies incohérentes de La Métrie. Au reste, il demande s'il peut revenir en France , s'il peut y passer une année sans être recherché. Il prétend que quand on y a passé une année , on peut y rester toute sa vie. Je vous supplie , monseigneur, de vouloir bien me mander si le vin de Hongrie se gâte sur mer ; s'il ne se gâte pas , La Métrie partira ; s'il se gâte , La Métrie restera. Il no vous eu coûtera qu'un mot pour décider de sa fortune. Pardon de ce volume dont je vous ennuie ; que ne puis-je vous ennuyer tête à tête , et vous dire combien je vous suis attaché ! A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Berlin, ce 1er septembre. Ne m'écrivez jamais , mon divin ange, une lettre aussi cruelle que celle du 20 d'août. Vous me rendriez malade de chagrin , vous feriez mon malheur pour ma vie. Je vous écrivis , je vous rendis compte à peu près de tout, dans le temps que j'écrivis à ma nièce ; mais, dans le tumulte de tant de fêtes, dans un déplacement continuel , il arrive trop aisément qu'on vient vous enlever au milieu d'une lettre commencée et prêle k cacheter ; on remet k la poste suivante , et il n'y a ici que deux postes par semaine ; souvent même les lettres d'une poste attendent a Wesel celles de l'autre , afin de faire un paquet plus fort. Ainsi il ne faut pas s'étonner de recevoir des nouvelles tantôt de dix, tantôt de vingt jours. Vous devez k présent être au fait ; vous devez savoir tout ce que j'ai mandé k ma nièce pour vous, comme vous avez eu la bonté de lui communiquer ce que je vous ai écrit pour elle. Vous m'accusez de faiblesse; comptez qu'il a fallu ! une étrange force pour me résoudre k achever mes jours loin de vous , et que j'ai été plus long-temps que vous ne pensez k me déterminer. Il n'y a pas d'apparence qu'après la lettre du roi de Prusse , que vous avez vue , je puisse jamais me repentir de m'être attaché k lui ; mais certainement je me reppmirni toute ma vie de m'être arraché k vous i I. et k vos amis. Il est vrai que je n'aurai pas beaucoup d'autres regrets k dévorer. L'égarement et le

goût détestable où le public semble plongé aujourd'hui ne doivent pas avoir pour moi de grands charmes. Vous savez d'ailleurs tout ce que j'ai essuyé. Je trouve un port après trente ans d'orages. Je trouve la protection d'un roi , la conversation d'un philosophe, les agréments d'un homme aimable , tout cela réuni dans un homme qui veut , depuis seize ans, me consoler de mes malheurs . me mettre k l'abri de mes ennemis. Tout est k craindre pour moi dans Paris tant que je vivrai , malgré les protections que j'y ai , malgré mes places et la bonté même du roi. Ici je suis sûr d'un sort k jamais tranquille. Si l'on peut répondre de quelque chose , c'est du caractère du roi de Prusse. J'avais été autrefois fort fâché contre lui , au sujet d'un officier français condamné cruellement par son père, et dont j'avais demandé la grâce. Je ne savais pas que cette grâce avait été accordée. Le roi de Prusse fait de très belles actions sans en avertir son monde. Il vient d'envoyer cinquante mille francs, dans une petite cassette fort jolie, k une vieille dame de la cour que son père avait condamnée k l'amende autrefois d'une manière tout k fait turque. On reparla, il y a quelque temps , de celle ancienne injustice despotique du feu roi ; il ne voulut ni flétrir la mémoire de son père , ni laisser subsister le tort. Il choisit exprès une terre de cette dame pour y donner ce beau spectacle d'un combat de dix mille hommes, espèce de spectacle digne du vainqueur de l'Autriche ; il prétendit que, pendant la pièce, on avait coupé une haie dans la terre de la dame en question. Ou ne lui avait pas abattu une branche; mais il s'obstina k dire qu'il y avait eududégât, et envoya les cinquante mille francs pour le réparer. Mon cher et respectable ami, comment sont donc faits les grands hommes , si celui-lk n'en est pas un? Je ne vous en regrette pas moins , je ne suis pas moins affligé ; je ne viendrai en France que pour vous y voir. Mon cœur ne donnera jamais la préférence au roi de Prusse , et , si je suis obligé de vivre davantage auprès de lui, Vous serez toujours les premiers dans mon souvenir. Il part pour la Silésie ; je resterai chez lui pendant son absence, pour quelques arrangements littéraires. Je uc sais plus quand je contenterai ma fantaisie de voir VeI nisc , Herculaneum , Saint-Pierre, et le pape ; mais, si je vais voir ces raretés , ce sera en postillon ; rien n'est meilleur pour la santé. Je vous jure que vous accourrez mon voyage. Ecrivez - moi , je vous en prie , k Berlin , jusqu'à ce que je vous informe de mou départ. Je vous ai déjà mandé que je n'avais ici ni Zulime ni Adélaïde , mais j'ai Aurélie. Le roi de Prusse est de votre avis ; il 55

516 CORRESPONDANCE. trouve que Rome sauvée est ce que j'ai fait de plus fort. Ce serait une raison pour faire tomber, à Paris , cette pièce , et pour faire dire a la cour que cela n'approche pas de la belle pièce de Catilina, imprimée au Louvre. Mille tendres respects à madame d'Argental , à votre famille , à vos amis. Soit que je voie Rome ou non , je vous embrasserai sûrement , cet hiver, avant de repartir pour Berlin. Donnez - moi , je vous en conjure, des nouvelles de madame d'Argental. Adieu , encore une fois; quand je vous parlerai, vous me direz que j'ai raison. A propos , vous me reprochez de faire avecjoio des portraits flatteurs à ma nièce ; voudriez-vous que je la dégoûtasse , et que je me privasse de la consolation de vivre a Berlin avec elle , et d'y parler de vous? voudriez - vous que je fusse insensible aux fêtes de Lucullus et aux vertus de MaroAurèle? A MADAME DEMS. Berlin , le tâ septembre. Qui donc peut vous dire que Berlin est ce qu'était Paris du temps de Hugues Capct? Je vous prie seulement , ma chère enfant , d'aller voir votre ancienne paroisse, l'église de Saint - Barthélcmi, où vous n'avez , je crois, jamais été. C'était là fc palais de ce Hugues. Le portail subsiste encore dans toute sa barbarie. Venez , après cela , voir la salle d'Opéra de Berlin. Je voudrais que vous eussiez été au carrousel dont je vous ai déjà dit un petit mot; remarquez en passant qu'on ne donne plus de carrousels à présent ailleurs qu'ici. Si vous aviez vu le prince royal de Prusse , avec sa mine noble et douce , habillé eu consul romain, couper des têtes de .Maures et enfiler des bagues , vous l'auriez pris pour le jeune Scipiioo. H est sûr que les peintres qui s'avisent de peindre la continence de Scipiuii ne le prendront pas pour modèle; vous l'auriez peut-être prié de vous faire violence , si vous l'aviez vu daus ce bel équipage. Nous avons eu deux fois ce carrousel, une aux flambeaux, et l'autre en plein jour; ensuite nous avons vu jouer Rome sauvée sur un petit théâtre assez joli que j'ai fait construire dans l'antichambre de la princesse Amélie. Moi, qui vous parle, j'ai joué Cicéron. J'aurais bien voulu que le marquis d'Adhémar eût été là en César, et que M. de Thibou ville eût joué son rôle de Catilina ; mais on ne peut pas avoir tout. Nous avons eu l'opéra d' Iphigénie en Aulide. Quinault n'a plus à se plaindre ; Racine a été encore plus maltraité que lui. Je vous avouerai , si vous voulez , que les vers des opéras qu'on donne ici sont dignes du temps de Hugues Capel ; mais , en vérité, Berlin est un petit Paris. H y a de la médisance, de la tracasserie, des jalousies de femmes, des jalousies d'auteurs, et jusqu'à des brochures.

J'attends avec impatience ce que vous et Versailles vous déciderez sur ma destinée , et ce que vous direz de la lettre du roi de Prusse. J'ai écrit à notre cher d'Argental. J'ai dit à Algarotti que nous avions lu ensemble , b Paris , son Congresso di Citera ; il en est flatté. Vous savez que les Italiens ont été les premiers maîtres en amour, quand ils ont fait revivre les beauxarts; mais nous le leur avons bien rendu. Adieu ; je n'ai pas un moment , et je vous embrasse en courauf. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Berlin , ce 14 septembre. Vous devez, mon cher et respectable ami , avoir reçu plusieurs lettres de moi , et madame Denis doit vous en avoir rendu une ; elle doit vous avoir dit que je vous sacrifie le pape ; mais , pour le roi de Prusse , cela est impossible. Je u'irai point en Italie cet automne , comme je l'avais projeté. Je viendrai vous voir au mois de novembre ; j'aurai la consolation de passer l'hiver avec vous , et je reverrai souvent ma patrie, parce que vous y demeurez. J'ai remis mon voyage d'Italie à un an , et je vous embrasserai , par conséquent , dans un an. Ces points de vue-là sont bien agréables, et les voyages sont charmants quand on vous retrouve au bout. L'Italie et le roi de Prusse sont chez moi de vieilles passions qu'il faut satisfaire ; mais je ne peux traiter Frédéric-le-Grand comme le saint-père; je ne peux le voir en passant. Je vous répète encore que vous approuverez mes raisons; oui, vous me plaindrez de m'être séparé de vous , et vous ue pourrez me condamner. Je ne sais comment vont les tracasseries de Lekaiu. Pour nous , nous jouous ici Rome sauvée sans tracasserie; je gronde comme je le faisais à Paris, et tout va bien. Nous avons déjà fait trois répétitions; j'essaierai le rôle d'Aurélie, et au mois de novembre vous en jugerez. Je retrouverai mon petit théâtre ; nous lâcherons d'amuser madame d'Argental. Tout ce tracas-là fait du bien à la santé. Voyager et jouer la comédie vaut presque los pilules de Stahl. Qu'est-ce que troisou quatre cents lieues? bagatelles. Voyoz les Romains, cesanciens maîtres de nous autres barbares , ils couraient de Rome en Afrique , au fond des Gaules , dans l'Asie ; c'était uue promenade. Nous nous effrayons dallera dix lieues. Les Parisiens sont de francs sibaritos. Vive le roi de Prusse! il va à Kumisberg comme vous allez à Ncuilly ; mais , mes anges, do

ANNÉE mo. tous cos voyages, les plus gais seront ceux que je ferai pour vous. Messieurs de Neuilly, je suis h vous pour la vie. Mandez-rooi des nouvelles de la santé de madame d'Argental. Adien , adieu ; aimez-moi toujours , je vous en prie. A M. LE DUC D'UZfcSA Berlin , le 14 septembreJe dois à votre goût pour la littérature , monsieur le duc , la lettre dont vous m'honorez ; ce goût augmente encore ma sensibilité, et c'est pour moi un nouveau sujet de remerciements. Vous ne pouvez assurément mieux faire , dans le loisir que votre gloire, vos blessures et la paix vous ont donné, que de cultiver un esprit aussi solide que le vôtre. Il n'y a que du vide dans toutes les choses de ce monde ; mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs : elle est une grande ressource dans tous les temps , et nourrit l'âme jusqu'au dernieé moment. Je suis auprès d'on grand roi qui , tout roi qu'il est , s'ennuierait s'il ne pensait pas comme vous ; et je ne me suis rendu auprès de lui , après seize ans d'attachement, que parce qu'il joint à toutes ses grandes qualités celle d'aimer passionnément les arts. J'ai résisté à la tentation de vivre auprès de lui tant qu'a vécu madame du Châtelet, dont je vois avec consolation que vous n'avez pas perdu la mémoire. Je crois que madame la duchesse de La Vallière , votre sœur, et madame de Luxembourg, m'ont un peu abandonné depuis ma désertion ; mais je leur serai toujours fidèlement dévoué. Je ne suis guère à portée , h la cour du roi de Prusse , de lire des thèmes que des écoliers composent pour des prix de l'académie de Dijon ; mais , sur l'exposé que vous me faites, je suis bien de votre avis; il me parait même très indécent qu'une académie ait paru douter si les belles-lettres ont épuré les mœurs. Messieurs de Dijon vomiraient-ils qu'on les crût de malhonnêtes gens? Des gens de lettres ont quelquefois abusé de leurs talents ; mais de quoi n'abuse-t-on pasl J'aimerais autant qu'on dît qu'il ne faut pas manger, parce qu'on peut se donner des indigestions. Irai-je dire h ces Dijonnais que toutes les académies sont ridicules, parce qu'ils ont donné un sujet qui a l'air de l'être? Tout cela n'est autre chose qu'une méprise, et qu'une fausse conclusion du particulier au général. Je ne connais pas non plus les petites brochures contre M. de Montesquieu. J'aurais souhaité que son livre eût été aussi méthodique et aussi vrai qu'il est plein d'esprit et de grandes maximes ; tuais, tel qu'il est, il m'a paru utile. L'auteur 517 pense toujours , et fait penser ; c'est un roide joueur , comme dit Montaigne; scs imaginations élancent les miennes. Madame du Deffand a eu raison d'appeler son livre de l'Esprit sur les Lois;

on ne peut mieux , ce me semble , le décrire. Il faut avouer que peu de personnes ont autant d'esprit que lui , et sa noble hardiesse doit plaire à tous ceux qui pensent librement. On dit qu'il n'a été attaqué que par les esclaves des préjugés ; c'est un des mérites de notre siècle que ces esclaves ne soient pas dangereux. Ces misérables voudraient que le reste du monde fût garrotté des mêmes chaînes qu'eux. Vous ne paraissez pas fait pour partager ces chaînes avilissantes de l'esprit humain , et vous pensez surtout en magnanime pair de France. Vous m'annoncez une correspondance qui me flatte beaucoup. J'espère être à Paris dans quelques mois , et y recevoir les marques de confiance dont vous m'honorerez. Je m'en rendrai digne par ma discrétion , et par la vérité avec laquelle je vous parlerai. Je suis , avec beaucoup de respect , etc. A MADAME DE FONTAINE. A Berlin , le 35 septembre. Quand vous vous y mettez , ma chère nièce , vous écrivez des lettres charmantes , et vous êtes, en vérité , une des plus aimables femmes qui soient au monde. Vous augmentez mes regrets , vous me faites sentir toute l'étendue de mes pertes. J'aurais joui avec vous d'une société délicieuse ; mais enfin j'espère que malheur sera bon h quelque chose. Je pourrai être plus utile à votre frère ici qu'à Paris. Peut-être qu'un roi hérétique protégera un prédicateur catholique. Tous chemins mènent à Rome ; et , puisque Mahomet m'a si bien mis avec le pape , je ne désespère pas qu'un huguenot ne fasse du bien au prédicateur des carmélites. Quand je vous dis , mon aimable nièce , que tous chemins mènent h Rome , ce n'est pas qu'ils m'y mènent. J'avais la rage de voir cette Rome et ce bon pape que nous avons ; mais vous et votre sœur vous me rappelez en France ; je vous sacrifie le saint -père. Je voudrais de même pouvoir faire le sacrifice du roi de Prusse ; mais il n'y a pas moyen. Il est aussi aimable que vous ; il est roi , mais c'est une passion de seize ans ; il m'a tourné la tête. J'ai eu l'insolence de penser que la nature m'avait fait pour lui. J'ai trouvé une conformité si singulière entre tons ses goûts et les miens , que j'ai oublié qu'il était souverain delà moitié de l'Allemagne , que l'autre tremblait 55.

CORRESPONDANCE, a son nom; qu'il avait gagné cinq batailles ; qu'il était le plus grand général de l'Europe , qu'il était entouré de grands diables de héros hauts de six pieds. Tout cela m'aurait fait fuir mille lieues ; mais le philosophe m'a apprivoisé avec le monarque, et je u'ai vu en lui qu'un grand homme bon et sociable. Tout le monde me reproche qu'il a fait pour d'Arnaud des vers qui ne sont pas ce qu'd a fait de mieux ; mais songez qu'à quatre cents lieues de Paris , il est bien difficile de savoir si un homme qu'ou lui recommande a du mérite ou non ; de plus , c'est toujours des vers ; et , bien ou mal appliqués , ils prouvent que le vainqueur de l'Autriche aime les belles-lettres , que j'aime de tout mon cœur. D'ailleurs d'Arnaud est un bon diable qui, par-ci par-là, ne laisse pas de rencontrer de bonnes tirades. Il a du goût ; il se forme ; et , s'il arrive qu'il se déforme , il n'y a pas grand mal. En un mot , la petite méprise du roi de Prusse n'empêche pas qu'il ne soit le plus aimable et le plus singulier de tous les hommes. Le climat n'est point si dur qu'on se l'imagine. Vous autres Parisiennes vous pensez que je suis en Laponie ; sachez que nous avons eu un été aussi chaud que le vôtre , que nous avons mangé de bonnes pêches et de bons muscats ; et que , pour trois ou quatre degrés du soleil de plus ou de moins , il ne faut pas traiter les gens du haut en bas. Vous voyez jouer chez moi , à Paris , des Mahomet; mais moi je joue à Berlin des Home sauvée, et je suis le plus enroué Cicéron que vous ayez vu. D'ailleurs, mon aimable enfant , digérons ; voilà le grand point. Ma santé est à peu près comme elle était à Paris ; et , quand j'ai la colique , j'envoie promener tous les rois de l'univers. J'ai renoncé à ces divins soupers , et je m'en trouve un peu mieux. J'ai une grande obligation un roi de Prusse ; il m'a donné l'exemple de la sobriété. Quoi ! ai-je dit, voilà un roi né gourmand qui se met à table sans manger , et qui y est de bonne compagnie , et moi je me donnerais des indigestions comme un sol ! Que je vous plains , vous qui êtes nu lait , qui quittez votre ânesse pour Forges , qui mangez comme un moineau , et qui , avec cela , n'avez point de santé ! Dédommangez-vous donc ailleurs. On dit qu'il y a d'autres plaisirs. Adieu ; mes compliments à tout le monde. J'espere, au mois de novembre , vous embrasser très tendrement. J'écris à votre sœur; mais je veux que vous lui disiez que je l'aimerai toute ma vie, et même plus que mon nouveau maître. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Berlin , ce 23 septembre Mon cher et respectable ami , vous m'écritez* des lettres qui percent lame et qui l'éclairent. Vous dites tout ce qu'un sage peut

dire sur des rois ; mais je maintiens mon roi une espèce de sage. Il n'est pas un d'Argental , mais, après vous, il est ce que j'ai vu de plus aimable. Pourquoi donc, me dira-t-on, quittez-vous M.d'Argental [Kuir lui? Ah! mon cher ami, ce n'est pas vous que je quitte , ce sont les petites cabales et les grandes haines , les calomnies , les injustices , tout ce qui persécute un homme de lettres dans sa patrie. Je la regrette sans doute , cette patrie , cl je la reverrai bientôt. Vous me la ferez toujours aimer; et d'ailleurs je me regarderai toujours comme le sujet et comme le serviteur du roi. Si j'étais bon Français à Paris , à plus forte raison le suis-je dans les pays étrangers. Comptez que j'ai bien prévenu vos conseils , et que jamais je n'ai mieux mérité votre amitié; mais je suis un peu comme Cltie-en- pot-la- Perruque. Vous ne savez peut-être pas son histoire; c'était un homme qui quitta Paris parce que les petits garçons couraient après lui ; il alla à Lyon par la diligence ; et , en descendant , il fut salué par une huée de polissons. Voilà à peu près mon cas. D'Arnaud fait ici des chansons pour les filles , et on imprime dans les feuilles : Chanson de l'illustre Voltaire pour l'auguste princesse Amélie. Un chambellan de la princesse de Bareuth , bon catholique, ayant la fièvre et le transport au cerveau , croit demander un lavement , on lui apporte le viatique et l'extrême-onction ; il prend le prêtre pour un apothicaire, tourne le cul; et de rire. Une façon de secrétaire que j'ai amené avec moi , espèce de rimailleur , fait des vers sur cette aventure , et on imprime : Vers de l'illustre Voltaire sur le cul d'un chambellan de Bareuth , et sur son extrême-onction. Ainsi je porte glorieusement les péchés de d'Arnaud et de Tinois ; mais malheureusement j'ai peur que les mauvais vers de Tinois , portés par la beauté du sujet , ne parviennent à Paris , et ne causent du scandale. J'ai grondé vivement le poète ; et je vous prie , si celle sottise parvient dans le pays natal de ces fadaïses , de détruire la calomnie ; car , quoique les vers aient l'air à peu près d'être faits par un laquais , il y a d'honnêtes gens qui pourraient bien me les imputer , et cela n'est pas juste, il faut que chacun jouisse de son bien. Franchement il y aurait de la cruauté à m'imputer des vers scandaleux , h moi qui suis , à mon corps défendant , un exemple de sagesse dans ce pays-ci. Digitized by Google

ANNÉE 4750. Proteste* donc, je vous en prie, dans le grand livre de madame Doublet, contre les impertinents qui m'attribueraient ces impertinences. Je vous écris un peu moins sérieusement qu'à mon ordinaire ; c'est que je suis plus gai. Je vous reverrai bientôt, et je compte passer ma vie entre Frédéric, le modèle des rois , et vous , le modèle des hommes. On est à Paris en trois semaines , et on travaille chemin faisant; on ne perd point son temps. Qu'est-ce que trois semaines dans une année? Rien n'est plus sain que d'aller. Vous m'allez dire que c'est une chimère ; non , croyez tout d'un homme qui vous a sacrifié le pape. Nous jouâmes avant-hier Rome sauvée; le roi était encore en Silésie. Nous avions une compagnie choisie ; nous jouâmes pour nous réjouir. Il y a ici un ambassadeur anglais qui sait par cœur les Catilinaires. Ce n'est pas milord Tyrconnell , c'est l'envoyé d'Angleterre. Il m'a fait de très beaux vers anglais sur Rome sauvée ; il dit que c'est mon meilleur ouvrage. C'est une vraie pièce pour des ministres ; madame la chancelière en est fort contente. Nos d'Aguesseaux aimeut ici la comédie en réformant les lois. Adieu ; je suis un bavard ; je vous aime de tout mon cœur. A M. FORMEY. A Potsdara , le 3 octobre. Monsieur , Dieu vous bénira , puisque , étant philosophe, vous faites des vers. Je voudrais bien, moi qui ai fait trop de vers, être aussi philosophe. Mais depuisquelque temps je mets toute ma philosophie à croire que deux et deux font quatre, et que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. Je doute de tout ce qui n'est pas de cette évidence , et je le répète sans cesse : Knni/os vanilalum , et metaphysica vanitas. Si quelqu'un est capable de m'éclairer dans ces abîmes , c'est vous. Je vous remercie de votre livre ; il me paraît que vous défendez votre cause avec une grande sagacité , mais ce n'est pas à moi de la juger. Je me borne à tâcher de mériter les marques d'amitié que vous me donnez , et à vous assurer de la sensibilité avec laquelle je suis, etc... Voltaire. A MADAME DENIS. A Potsdam , le <3 octobre. Nous voilà dans la retraite de Potsdam ; le tumulte des fêtes est passé , mon âme en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai «pic Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadier ; mais , Dieu merci , je ne les vois point. Je travaille paisiblement dans mon appartement , au son du tambour. Je me suis retranché les dîners du roi ; il y a trop de généraux et de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je soupe avec lui en plus petite compagnie. Le souper est

plus court , plus gai et plus sain. Je mourrais au bout de trois mois , de chagrin et d'indigestion , s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public. On m'a cédé , ma chère enfant , en bonne forme , au roi de Prusse. Mon mariage est donc fait ; sera-t-il heureux? Je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire oui. Il fallait bien finir par ce mariage , après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet hiver prochain, vous rendre compte de tout , et peut-être vous enlever. Il n'est plus question de mon voyage d'Italie ; je vous ai sacrifié sans remords le saint-père et la ville souterraine ; j'aurais dû peut-être vous sacrifier Potsdam. Qui m'aurait dit , il y a sept ou huit mois, quand j'arrangeais ma maison avec vous à Paris, que je m'établirais à trois cents lieues , dans la maison d'un autre ? et cet autre est un maître ! Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas; il vous a comprise , ma chère enfant, dans une espèce de contrat qu'il a signé avec moi , et que je vous enverrai ; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres ? J'ai bien peur que vous ne fassiez comme madame de Rothembourg, qui a toujours préféré les opéra de Paris à ceux de Berlin. O destinée! comme vous arrangez les événements , et comme vous gouvernez les pauvres humains! Il est plaisant que les mêmes gens de lettres de Paris qui auraient voulu m'exterminer , il y a un an , crient actuellement contre mon éloignement, et l'appellent désertion. Il semble qu'on soit fâché d'avoir perdu sa victime. J'ai très mal fait de vous quitter , mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne pensez ; mais j'ai très bien fait de m'éloigner de ces messieurs-la. Je vous embrasse avec tendresse et avec douleur. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Potsdam , le 13 octobre. Mon cher ange , il faut que je fasse ici une petite réflexion. Vous me battez en ruine sur trois cents lieues , et je vous ai vu sur le point d'en faire deux mille ; et assurément vous n'auriez pas trouvé , au bout de vos deux mille , ce que je trouve au bout de mes trois cents. Vous ne seriez

CORRESPONDANCE. y>(\ pas revenu sur une de mes lettres comme je reviens sur les vôtres ; vous n'auriez pas voyagé de l'autre inonde à Paris, comme je voyagerai pour vous. Croyez , mes anges , qu'il me sera plus aisé de venir vous voir , qu'il ne me l'a été de me transplanter. Je me tiens en baleine pour vous. Je viens de jouer la Mort de César . Nous avons déterré un très bon acteur dans le prince Henri , l'un des frères du roi. Nous bâtissons ici des théâtres aussi aisément que leur frère aîné gagne des batailles et fait des vers. Chie-en~pot-la-Per nique est ici plus coûteux , plus fêté , plus accueilli, plus honoré, plus caressé qu'il ne le mérite : - Niii quod non simul esses, cetera la'lus. » Mon., lib. i , cp. x , v. 50. Il vous apportera bientôt des gouttes d'Hoffman, des pilules de Stahl. Si mon voyage contribuait à la santé de madame d'Argenta! et de vos amis , ne serais-je pas le plus heureux des hommes ? L'aventure de Lekain et des évêques ne contribue pas peu à me faire aimer la France. Je vous réponds que le roi mon maître approuve infiniment le roi mon maître. On ne sait guère , dans mon nouveau pays , ce que c'est que des évêques ; mais on y est charmé d'apprendre que , dans mon ancien pays , on met à la raison des personnes assez sacrées pour croire ne devoir rien à l'état dont elles ont tout reçu , et mon ancienne cour sait combien elle est approuvée de ma nouvelle cour. Je ne sais pas, mon cher et respectable ami , d'où peut venir le bruit qui s'est répandu qu'il était entré un peu de dépit dans ma transmigration. Il s'en faut bien que j'y aie donné le moindre sujet ; le contraire respire dans toutes les lettres que j'ai écrites à ceux qui pouvaient en abuser. J'ai cru avoir des raisons bien fortes de me transplanter. Je mène d'ailleurs ici une vie solitaire et occupée qui convient à la fois à ma santé et à mes études. De mon cabinet je n'ai que trois pas à faire pour souper avec un homme plein d'esprit , de grâces , d'imagination , qui est le lien de la société , et qui n'a d'autre malheur que d'être un très grand et très puissant roi. Je goûte le plaisir de lui être utile dans ses études , et j'en prends de nouvelles forces pour diriger les miennes. J'apprends, en le corrigeant, à me corriger moi-même. Il semble que la nature l'ait fait exprès pour moi ; enfin toutes mes heures sont délicieuses. Je n'ai pas trouvé ici le moindre bout d'épine dans mes roses. Eh bien ! mon cher ami, avec tout cela je ne suis point heureux, et je ne le serai point ; non , je ne le serai point, et vous en êtes cause. J'ai bien encore un autre chagrin , mais ce sera pour notre entrevue; le bonheur de vous revoir l'adoucir. Si je vous en parlais à présent , je m'attristerais

sans consolation. Je ne veux vous montrer mes blessures que quand vous y verserez du baume. Préparez-vous à voir encore Ruine sautée, sur notre petit théâtre du grenier ; je m'en soucie fort peu de celui du faubourg Saint-Germain. Adieu , vous qui me tenez lieu de public , vous que j'aimerai tendrement toute ma vie. Adieu , vous que je n'ai pu quitter que pour Frédéric-le-Grand. Mille tendres respects au bois de Boulogne. AU MARQUIS DE TRIBOUVILLE. A Potsdam , ce 34 octobre Non seulement je sois un transfuge , mon cher Catilina , mais j'ai encore tout l'air d'être un paresseux. Je m'excuserai d'abord sur ma paresse , en vous disant que j'ai travaillé à Rome sauvée , que je me suis avisé de faire un opéra italien de la tragédie de Sémiramis, que j'ai corrigé presque tous mes ouvrages , et tout cela sans compter le temps perdu à apprendre le peu d'allemand qu'il faut pour n'être pas bête en voyage, chose assez difficile à mon âge. Vous trouverez fort ridicule , et moi aussi , qu'un cinquante-six ans l'auteur de la Henriade s'avise de vouloir parler allemand à des servantes de cabaret ; mais vous me faites des reproches un peu plus vifs que je ne mérite assurément pas. Ma transmigration a coûté beaucoup à mon cœur ; mais elle a des motifs si raisonnables, si légitimes, et, j'ose le dire, si respectables , qu'en me plaignant de n'être plus en France, personne ne peut m'en blâmer. J'espère avoir le bonheur de vous embrasser vers la fin de novembre. Catilina et le Duc d'Alençon se recommanderont à vos bonnes grâces , dans mon grenier, et les nouveaux rôles de Rome sauvée arriveront à ma nièce dans peu de temps ; je n'attends qu'une occasion pour les lui faire parvenir. Comment puis-je mieux mériter ma grâce auprès de vous que par deux tragédies et un théâtre ? Nous étions faits pour courir les champs ensemble, comme les anciens troubadours. Je fonderai un théâtre, je fais jouer la comédie partout où je me trouve, à Berlin, à Potsdam. C'est une chose plaisante d'avoir trouvé un prince et une princesse de Prusse, tous deux de la famille de mademoiselle Gaussin, déclamant sans aucun accent et avec beaucoup de grâce. Mademoiselle Gaussin est, à la vérité, supérieure à la princesse ; mais celle-ci a de grands yeux bleus qui ne laissent pas d'avoir leur mérite. Je me trouve ici en France. On ne parle que notre langue. L'allemand est pour les soldats et pour les chevaux ; il n'est nécessaire que pour la route. En qualité de bon patriote je suis un peu flatté

Digitized by Google

ANNEE mo. i»51 de voir ce petit hommage qu'on rend b notre patrie, à trois cents lieues de Paris. Je trouve des gens élevés à Kœnigsberg qui savent mes vers par cœur, qui ne sont point jaloux, qui ne cherchent point à me faire des niches. A l'égard de la vie que je mène auprès du roi , je ne vous en ferai point le détail ; c'est le paradis des philosophes; cela est au-dessus de toute expression. C'est César, c'est Marc-Aurèle, c'est Julien, c'est quelquefois l'abbé de Chauvieu, avec qui on soupe ; c'est le charme de la retraite, c'est la liberté de la campagne , avec tous les petits agréments de la vie qu'un seigneur de château , qui est roi, peut procurer b ses très humbles convives. Pardonnez-moi donc, mon cher Catilina , et croyez que quand je vous aurai parlé, vous me pardonneriez bien davantage. Dites b César les choses les plus tendres. Gardez avec César un secret inviolable ; cela est de conséquence. Bonsoir ; je vous embrasse tendrement. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Potsdam , le 17 octobre. Mon historiographie est donnée , mes anges ; madame de Pompadour, qui me l'a écrit, me mande en même temps que le roi a la bonté de me conserver une ancienne pension de deux mille livres. Je n'ai que des grâces b rendre. Le bien que je dis de ma patrie en sera moins suspect ; n'étant plus historiographe , je n'en serai que meilleur historien. Les éloges que le chambellan du roi de Prusse donnera au roi de France ne seront que la voix de la vérité. Mon cher et respectable ami , voici le temps où il ne faut plus faire que de la prose. Un vieux poète, un vieil amant, un vieux chanteur, et un vieux cheval , ne valent rien, il vous reviendra Rome sauvée , Zulime , Adélaïde; cela est bien honnête ; et je viendrai prendre congé sur le théâtre de mon grenier. J'espère que madame d'Argental viendra nous entendre. Mes derniers travaux seront pour mes anges. Je voudrais déjà être auprès de vous , je voudrais me consoler avec vous de mon bonheur. Pourquoi faut-il que je sois si heureux b Potsdam, quand vous êtes b Paris ! Pourquoi tous les êtres pensants et bien pensants , les gens de goût , les bons cœurs , ne font-ils pas un petit peloton dans quelque coin de ce monde 1 Quand vous reverrez-ils ? il n'y a pas moyen de se mettre en route dans le terrain fangeux de l'Allemagne. On ne se lire pointées boues dans ce temps-ci , surtout dans les abominables campagnes de la Westphalie ; il faudra absolument attendre les gelées, alors on va comme le vent du Nord, et on n'a jamais froid ; car on est tout fourré dans son carrosse, et on ne descend que dans des étuves. Il ne fait froid qu'en France en hiver , parce qu'on y oublie, au mois de juin ,

qu'il y aura un mois de décembre. Je ne vous oublierai jamais , mes anges , dans aucun mois de l'année, dans aucun lieu de la terre ; mais , encore une fois , et cent fois , je n'ai pu ni dû refuser les bontés du roi de Prusse. Je vois tous les jours des gens qui s'en vont au diable, pour de bien moins fortes raisons. Non seulement on les approuve, mais on les regarde comme des gens favorisés de la fortune. Or je vous jure qu'il n'y a aucune comparaison b faire de mon état b celui de tous ceux qui s'expatrient pour aller dire: Leroi mon maître . Comptez que j'ai toutes sortes de raisons, et que je n'ai qu'un seul chagrin ; je n'ai aussi qu'un seul désir. Tout cela sera tiré au clair au mois de décembre; et, s'il gelait plus tôt , je partirais plus tôt. Moi , qui redoutais tant le vent du nord , je l'invoque b présent , comme les poètes grecs invoquaient le zéphyr. Que faitesvous cependant? avez-vous reçu Lekain? vat-il bien des tracasseries a la Comédie? applauditon toujours des sotlisos qui ont l'air de l'esprit ? jouc-t-on des opéra détestables? fait-on de mauvaises chansons? qui est-ce qui fait un plat discours b l'académie , en succédant b Gilles le philosophe? Duclos n'est -il pas historiographe? mademoiselle Dumesnil boit-elle toujours pinte? en perd-elle sa santé et son talent? mademoiselle Gaussin croit-elle toujours être grande tragique ? a-t-elle quelque notaire ou quelque prince? Adieu, adieu, mes anges; aimez-moi toujours un peu. A MADAME DENIS. A Potsdam , le 18 octobre. Je ne sais pas pourquoi le roi me prive de la place d'historiographe de France , et qu'il daigne me conserver le brevet de son gentilhomme ordinaire; c'est précisément parce que je suis en pays étranger que je suis plus propre b être historien ; j'aurais moins l'air de la flatterie ; la liberté dont je jouis donnerait plus de poids b la vérité. Ma chère enfant , pour écrire l'histoire de son pays , il faut être hors de son pays. Me voilà donc b présenté deux maîtres. Celui qui a dit qu'on ne peut servir deux maîtres b la fois avait assurément bien raison ; aussi , pour ne point le contredire , je n'en sers aucun. Jo vous jure que je m'enfuirais s'il me fallait remplir les fonctions de chambellan , comme dans les autres cours. Ma fonction est de ne rien faire. Je jouis de mon loisir. Je donne une heure par jour au roi de Prusse pour arrondir un peu ses ouvrages de prose et de vers ; je suis son grammairien , et point son chambellan. Le reste du jour est b moi ,

CORRESPONDANCE. 5.12 pt la soirée Cuit par un souper agréable. Il arrivera qu'en dépit des titres dont je ne fais nul cas , je n'exercerai point du tout la chambellanie , et que j'écirai l'histoire. J'ai apporté heureusement ici tous mes extraits sur Louis xiv. Je ferai venir de Leipsick les livres dont j'aurai besoin , et je finirai ici ce Siècle de Louis XIV , que peut-être je n'aurais jamais fini à Paris. Les pierres dont j'élevais ce monument, h l'honneur de ma patrie , auraient servi h m'écraser. Un mot hardi eût paru une licence effrénée; on aurait interprété les choses les plus innocentes avec cette charité qui empoisonne tout. Voyez ce qui est arrivé à Duclos , après son Histoire de Louis XL S'il est mon successeur en historiographie , comme on le dit, je lui conseille de n'écrire que quand il fera , comme moi , un petit voyage hors de France. Je corrige h présent la seconde édition que le roi de Prusse va faire de l'Histoire de son pays. Un auteur comme celui-l'a peut dire ce qu'il veut sans sortir de sa patrie. Il use de ce droit dans toute son étendue. Figurez-vous que , pour avoir l'air plus impartial , il tombe sur son grand-père de toutes ses forces. J'ai rabattu les coups tant que j'ai pu. J'aime un peu ce grand-père, parce qu'il était magnifique , et qu'il a laissé de beaux monuments. J'ai eu bien de la peine à faire adoucir les termes dans lesquels le petit-fils reproche à son aïeul la vanité de s'être fait roi ; c'est une vanité dont scs descendants retirent des avantages assez solides , et le titre n'en est point du tout désagréable. Enfin je lui ai dit : C'est votre grandpère, ce n'est point le mien, faites-en tout ce que vous voudrez ; et je me suis réduit h éplucher des phrases. Tout cela amuse et rend la journée pleine; mais, ma chère enfant, ces journées se passent loin de vous. Je ne vous écris jamais sans regrets, 6ans remords, et sans amertume/ A MADAME DENIS. A Potsdam, le 6 novembre. On sait donc à Paris , ma chère enfant , que nous avons joué a Potsdam la Mort de César, que le prince Henri est bon acteur , n'a point d'accent , et est lrès aimable , et qu'il y a ici du plaisir? Tout cela est vrai;... mais... les soupers du roi sont délicieux, on y parle raison, esprit, science; la liberté y règne; il est l ame de tout cela ; point de mauvaise humeur, pointde uuages, du moins point d'orages. Ma vie est libre et occupée ; mais... mais... opéra , comédies , carrousels , soupers à Sans-Souci , manœuvres de guerre , concerts , <*(udes , lectures; mais... mais... la ville de Berlin , grande , bien mieux percée que Paris, palais, salles de spectacle, reines affables, princesses charmantes, filles d'honneur belles et bien faites , la maison de madame de

Tyrconnell toujours pleine, et souvent trop; mais... mais..., ma chère enfant , le temps commence h se mettre à un beau froid. Je suis en train de dire des mais , et je vous dirai : Mais il est impossible que je parte avant le J 5 de décembre. Vous ne doutez pas que je no brûle d'envie de vous voir , de vous embrasser , de vous parler. Ma rage de voir l'Italie n'approche pas des sentiments qui me rappellent à vous ; mais, mon enfant, accordez-raoi encore un mois, demandez cette grâce pour moi à M. d'Argental ; car je dis toujours au roi de Prusse que, quoique je sois son chambellan , je n'eu appartiens pas moins h vous et à ce M. d'Argental. Mais est-il vrai que notre Isaac d'Argeus est allé se confiner à Monaco avec sa femme, qui est grande virtuose? Il y a la un petit grain de folie ou une grande dose de philosophie, il ferait bien de venir ici augmenter notre colonie. Maupertuis n'a pas les ressorts bien liants ; il prend mes dimensions durement avec son quart de cercle. On dit qu'il cutre un peu d'envie dans ses problèmes. Il y a ici, en récompense, un homme trop gai ; c'est La Métrie. Ses idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes. Ce fracas amuse un demi-quart d'heure , et fatiguo mortellement à la longue. H vient de faire , sans le savoir , un mauvais livre imprimé à Potsdam , daus lequel il proscrie la vertu et les remords , fait l'éloge des vices , invite 9on lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaises intention, il y a dans son ouvrage mille traits de feu , cl pas une demi-page de raison ; ce sont des éclairs dans une nuit. Des gens sensés se sont avisés de lui remontrer l'énormité de sa morale. H a été tout étonné ; il ne savait pas ce qu'il avait écrit ; il écrira demain le contraire , si on veut. Dieu me garde de le prendre pour mon médecin ! il mo donnerait du sublimé corrosif au lieu de rhubarbe , très innocemment, et puis se mettrait à rire. Cet étrange médecin est lecteur du roi ; et ce qu'il y a de l*on c'est qu'il lui lit à présent Y Histoire de l'Église. Il en passe des centaines de pages, et il y a des endroits où le monarque et le leüleur sont prêts à étouffer de rire. Adieu , ma chère enfant; on veut donc jouer à Paris Ilome sauvée? mais... mais... Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur. A M. LE COMTE D ARGENTAI. A Potsdam , ce 14 novembre. Chie-cn-pol-la-Verruque a été fidèle h sa des

555 ANNÉE 1750. tinée , et il est juste qu'il vous dise que les petits garçons courent toujours après lui. Vous saurez , mon cher ange , que j'ai eu le malheur d'inspirer à mon élève d'Arnaud la plus noble jalousie. Cet illustre rival était arrivé ici recommandé par le sage d'Argens, et attendu comme celui qui consolait Paris de ma décadence. Il arriva donc par le coche , tout seul de sa bande , et se donna pour un seigneur qui avait perdu sur les chemins ses titres de noblesse , ses poésies , et les portraits de ses maîtresses ; le tout enfermé dans un bonnet de nuit. Il fut un peu fâché de n'avoir que quatre mille huit cents livres d'appointements , de ne point souper avec le roi , de ne point coucher avec les filles d'honneur ; et enfin , quand il me vit arrivé, il fut désespéré , quoique en vérité je n'aie pas plus les bonnes grâces des filles d'honneur que lui ; mais le roi me traite avec des bontés distinguées ; mais Rome sauvée a été très bien reçue, et son Mauvais Riche assez mal. Il a fait de mauvais vers pour des filles ; et comme les gazetiers, qui ont du goût, les avaient imprimés comme de beaux vers de ma façon , adressés à la princesse Amélie, quel parti a pris mon Baculard d'Arnaud? mon Baculard a voulu aussi désavouer une mauvaise Préface qu'il avait voulu mettre au-devant d'une mauvaise édition qu'on a faite à Rouen de mes ouvrages. Il ne savait pas que j'avais expressément défendu qu'on fit usage de cette rapsodie, dont, par parenthèse, j'ai l'original écrit et signé de sa main. Il s'adresse donc à mon cher ami Fréron , il lui mande que je l'ai perdu à la cour ; que j'ai mis en usage une politique profonde pour le perdre dans l'esprit du roi ; que j'ai ajouté à sa Préface des choses horribles contre la France , et que , en un mot , il prie l'illustre Fréron d'annoncer au public , qui a les yeux sur Baculard , qu'il se lave les mains de cet ouvrage. Les rixes gratiers de nouvelles littéraires , qui écrivent ici les sottises de Paris , mandent ce beau désaveu. Par hasard le roi avait vu une ancienne épreuve de cette belle Préface. Il l'a relue , et il a vu qu'il n'y avait pas un seul mot contre la France; que, par conséquent, Baculard est un peu menteur. Il a été un peu courroucé de ce procédé , et il avait quelque envie de renvoyer ce beau fils comme il était venu. J'ai cru qu'il était des règles du théâtre de parler en sa faveur , et des règles de la prudence de ne faire aucun éclat. Baculard d'Arnaud ne sait pas que son petit crime est découvert; je le mets à son aise , je ne lui parle de rien. Cependant le roi veut être instruit; il veut savoir s'il est vrai que d'Arnaud ait écrit à Fréron que je l'avais desservi dans l'esprit de sa majesté. etc. Il est bien aise d'être

au fait. On m'a mandé cependant que celte affaire avait fait du bruit à Paris ; que M. Berryer avait voulu voir la lettre de d'Arnaud à Fréron ; que cette lettre était publique. Franchement vous me rendrez , mon cher ange , un service essentiel, en me mettant au fait de toute cette impertinence. Et savez-vous bien quel service vous me rendrez? celui de me procurer plus tôt le bonheur de vous embrasser ; car je ne puis partir d'ici que cette affaire ne soit éclaircie. Vous me direz : Voilà ces épines que j'avais prédites; pourquoi aller chercher des tracasseries à Berlin? n'en aviez-vous pas assez à Paris? que ne laissez- vous Baculard briller seul sur les bords de la Sprée? Mais , mon cher anti , pouvais-je deviner qu'un jeune homme que j'ai élevé , et qui me doit tout , me jouât un tour si perfide? Qu'on mette au bout du monde deux auteurs, deux femmes, ou deux dévots, il y en aura un qui fera quelque niche à l'autre. L'espèce humaine étant faite ainsi, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de se tirer d'affaire le plus prudemment et le plus honnêtement qu'il se pourra. Je vous supplie donc de me mander tout ce que vous savez. Ne pourrait-on pas avoir une copie de la lettre de d'Arnaud à Fréron? je ne dis pas de la lettre contenue dans les feuilles fréroniques, dans laquelle d'Arnaud désavoue la Préface en question ; je parle de la lettre particulière dans laquelle il se déchaîne , lettre que Fréron aura sans doute communiquée. A l'égard de celte Préface que j'ai proscrite il y a longtemps, j'ignore si le libraire de Rouen m'a tenu parole. J'ai fait ce que j'ai pu ; mais à trois cents lieues on court risque d'être mal servi. Je voudrais que la Préface , et l'édition , et d'Arnaud, fussent à tous les diables. Je vous demande très humblement pardon de vous entretenir de ces niaiseries; mais ne mo suis-je pas fait un devoir de vous rendre toujours compte de ma conduite et de mes petites peines? Chacun a les siennes, rois, bergers , et moutons. J'attends tout de votre amitié. Communiquez ma lettre au coadjuteur qui est si paresseux d'écrire , et qui ne l'est jamais d'être bienfaisant. P. S. J'écris à M. Berryer ; je lui envoie celte Préface, afin qu'il soit convaincu par ses yeux de l'imposture ; qu'il impose silence à Fréron , ou qu'il l'oblige à se rétracter. A MADAME DENIS. I'otsdam , le i7 novembre. Je sais, ma chère enfant , tout ce qu'on dit de l'olsdarn dans l'Europe. Les femmes surtout sont déchaînées, comme elles l'étaient, b
Montpellier, Digitized b/ Google

CORRESPONDANCE. contre M. d'Assouci ; mais tout cela ue me regarde pas. J'ai passé l'âge heureux des honnêtes amours, Et n'ai point l'honneur d'être page. Ce qu'on fait à Paplios et dans le voisinage M'est indifférent pour toujours. Je ue me mêle ici que de mon métier de raccommode la prose et les vers du maître de la maison. Algarotti me disait, il y a quelque temps, qu'il avait vu , à Dresde , un prêtre italien fort assidu à la cour. Vous noterez qu'à Dresde presque tout le monde est luthérien , hors le roi. On demandait à cet abbate ce qn'il faisait : /o sono, répondil~il, il ccdolico di sua maesta; pour moi, je suis il pedagogo di sua maesta. Je me flatte que, en me renfermant dans mes bornes, je vivrai tranquillement. J'ignore parfaitement tout ce qui se fait ici. Si j'avais été dans le palais de Pasiphaé , je l'aurais laissée faire avec son taureau, etj'auraisdit comme cet Anglais à peu près en pareil cas : « Je ne me « mêle pas de leurs amours. » Les mais, ccs éternels mais qui sont dans ma dernière lettre , ne tombent point du tout sur ce qu'on dit dans le inonde , ni sur les reproches qu'on me fait en France d'être ici. Je vous expliquerai mon énigme quand nous nous verrons. En attendant, je vous euvoic Rome par le courrier de milord Tyrconnell. Faites de la république romaine tout ce qui vous plaira. Je suis toujours d'avis que cela est bon à jouer dans la grand'sallc du palais, devant messieurs des enquêtes ou devaut l'Université. J'aime mieux, à la vérité, une 6cène de César et de Catilina, que tout Zaïre ; mais cette Zaïre fait pleurer les saintes âmes et les âmes tendres. Il y en a beaucoup, et à Paris il y a bien peu de Romains. Puisque le courrier me donne du temps, je ne |muix m'empêcher de vous donner la clef d'un de ces mais , de peur que votre imagination ne fasse de fausses clefs. J'ai bien peur de dire au roi de Prusse comme Jasmin : « Vous n'êlcs pas trop • corrigé , mon maître. » J'avais vu une lettre touchante , pathétique, et même fort chrétienne , que le roi avait daigné écrire à Darget, sur la mort de sa femme. J'ai appris que le même jour sa majesté avait fait une épigramme contre la défunte ; cela ne laisse pas de donner 'a penser. Nous sommes ici trois ou quatre étrangers comme des moines dans une abbaye. Dieu veuille quo le père abbé se contente de se moquer de nous! Cependant il y a ici une dose assez honnête di questa rabbia delta gclosia. Où l'envie ne se fourre-t-elle pas, puisqu'elle est ici ? Ab ! je vous jure qu'il n'y a rien à envier. Il n'y aurait qu'à vivre paisiblement ; mais les rois sont comme les coquettes , leurs regards font des jaloux, et Frédéric est une très grande coquette ; mais,

après tout, il y a cent sociétés dans Paris beaucoup plus iBfectées de tracasseries que la nôtre. Le plus cruel de tous les mais , cVst que je vois bien, ma chère eufaut, que ce pays-ci n'est pas fait pour vous. Je vois qu'on passe dix mois de l'année à Polsdam. Ce n'est point une cour, c'est une retraite dont les dames sont bannies. Nous ne sommes cependant pas dans un couvent d'bommes réguliers. Toutes choses mûrement considérées, atlendez-moi à Paris. Adieu : que votre amitié me soutienne. A MADAME DENIS. A Poudam , le 34 novembre. Le soleil levant s'est allé coucher. Ce pauvre d'Arnaud s'ennuyait ici mortellement de ne voir ni roi ni comédienne, et de n'avoir que des baïonnettes devant le nez. Il avait épuisé son crédit à faire jouer à Cbarlotlenbourg, il y a quelque temps, sa comédie du Mauvais Riche ; mais les pièces tirées du Nouveau Testament ne réussissent pas ici ; elle fut mal reçue. Il s'est regardé comme Ovide , dont on aurait sifflé une élégie chez les Gèles. Tout cela , joint à un peu de chagrin de voir moi, soleil couchant, passablement bien traité, l'a portéàdcmAnderson congé fort tristement. Le roi lui a ordonné très durement de partir dans vingtquatre heures; et, comme les rois sont accablés d'affaires , il a oublié de lui payer son voyage. Mon enfant, mon triomphe m'attriste. Cela fait faire de profondes réflexions sur les dangers de la grandeur. Ce d'Arnaud avait une des plus belles places du royaume. Il était garçon-poète du roi , et sa majesté prussienne avait fait pour lui des versiculels très galants. Nous n'avons point, depuis Bélisaire , de plus terrible chute. Comme le monarque traite uu de ses deux soleils I Je lui avais écrit sur la route, quand j'allais à sa cour : Quel diable de Marc-Anlonin ! Et quelle malice est la vôtre! Vous égratignez d'une tnain, Lorsque vous caressez de l'autre. On me fait plus que jamais patte de velours; mais... Adieu, adieu; je brûle de veur vous embrasser. A M. LE COMTE Ü ARGENTAL. A Polsdam , le 38 novembre. Mon cher ange, vous me rendrez bien la justice de croire que j'attends avec quelque impatience Digitized b/ Google

ANNEE -1750. le moment de vous revoir ; mais m les chemins d'Allemagne, ni les bontés de Frédéric-le-Grand, ni le palais enchanté où ma chevalerie errante est retenue, ni mes ouvrages, que je corrige tous les jours , ni l'aventure de d'Arnaud, ne me permettent de partir avant UH 5 ou le 20 de décembre. Croiriez-vousbien que votre chevalier' de Mouhy s'est amusé à écrire quelquefois des sottises contre moi, dans un petit écrit intitulé la Bigarrure? je vous l'avais dit, et vous n'avez pas Voulu le croire ; rien n'est plus vrai ni si public. Il n'y a aucun de ces animaux -là qui n'écrivit quelques pauvretés contre son ami pour gagner un écu , et point de libraire qui n'en imprimât autant contre son propre frère. On ne fait pas assurément d'attention à la Bigarrure du chevalier de Mouhy ; mais vous m'avouerez qu'il est fort plaisant que ce Mouhy me joue de ces tours-là. Il vient de m'écrire une longue lettre, et il se flatte que je le placerai à la cour de Berlin. Je veux ignorer ses petites impertinences qu'on ue peut attribuer qu'à de la folie ; il ne faut pas se fâcher contre ceux qui no peuvent pas nuire. J'ai mandé à ma nièce qu'elle fit réponse pour moi, et qu'elle l'assurât de tous mes sentiments pour lui et pour la chevalière. Votre Aménophis est de Linant ; c'est l'Ariaxercc de Metastasio. Ce pauvre diable a été sifflé de son vivant et après sa mort. Les sifflets et la faim l'avaient fait périr ; digne sort d'un auteur. Cependant vos badauds ne cessent de battre des mains à des pièces qui ne valent guère mieux que les siennes. Ma foi, mon cher auge, j'ai fort bien fait de quitter ce beau pays-là , et de jouir du repos auprès d'un héros , à l'abri de la canaille qui me persécutait , des graves pédants qui ne me défendaient pas, des dévots qui, tôt ou tard, m'auraient joué un mauvais tour, et de l'envie, qui ne cesse de sucer le sang que quand on n'en a plus. La nature a fait Frédéric-le-Grand pour moi. Il faudra que le diable s'en mêle , si les dernières années de ma vie ne sont pas heureuses auprès d'un prince qui pense en tout comme moi , et qui daigue in'aimcr autant qu'un roi en est capable. On croit que je suis dans une cour, et je suis dans une retraite philosophique ; mais tous me manquez , mes chers anges. Je me suis arraché la moitié du cceur pour mettre l'autre en sûreté, et j'ai toujours mon grand chagrin dont nous parlerons à mon retour. Eu attendant, je joins ici, pour vous amuser, une page d'une epitre que j'ai corrigée. Il mo semble que vous y êtes pour quelque chose ; il s'agit de la vertu et de l'amitié. Dits-moi si l'allemand a gâté mon français, et si je me suis rouillé comme Rousseau. N'allez pas

croire que j'apprenne sérieusement la langue ludesque ; je 553 me borne prudemment à savoir ce qu'il en faut pour parler à mes gens, à mes chevaux. Je ne suis pas d'un âge à entrer dans toutes les délicatesses de cette langue si douce et si harmonieuse ; mais il faut savoir se faire entendre d'un postillon. Je vous promets de dire des douceurs à ceux qui me mèneront vers mes chers anges. Je me flatte que madame d'Argentai, M. de Pont de Veyle, M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin, auront toujours pour moi les mêmes bontés ; et qui sait si un jour... car... Adieu ; je vous embrasse tendrement. Si vous m'écrivez, envoyez votre lettre à ma nièce. Je baise vos ailes de bien loin. A M. THIERIOT. PoUdam, novembre. Quoique vous paraissiez m'avoir entièrement oublié, je ne puis croire que vous m'ayez effacé de votre cœur ; vous ôtez toujours dans le mien. Vous devez être un peu consolé d'avoir été remplacé par un homme tel que d'Arnaud. La manière dont il s'acquittait, à Paris, de la commission dont il était honoré, devait servir à vous faire regretter ; et la manière dont il s'est conduit ici a achevé de le faire connaître. Je ne me repens point du bien que je lui ai fait, mais j'en suis honteux. S'il n'avait été qu'ingrat envers moi, je ne vous en parlerais pas ; je le laisserais dans la foule de ses semblables ; mais j'ai été obligé de vous apprendre que, par sa mauvaise conduite, il vient de forcer le roi à le chasser. Ses égarements ont commencé par la folie, et ont fini par la scélératesse. Il débuta, en arrivant en cour par le coche, par dire qu'il était un homme de grande condition ; qu'il avait perdu ses titres de noblesse et les portraits de ses maîtresses, avec son bonnet de nuit. On l'avait recommandé comme un homme à talent, et le roi lui donnait environ cinq mille livres de pension. Ce beau fils, tiré de la boue et de la misère, affectait de n'être pas content, et disait tout haut que le roi se faisait tort à lui-même en ne lui donnant que cinq mille écus de pension, et en ne le faisant pas souper avec lui. Il dit qu'il soupait tous les jours, à Paris, avec M. le duc de Chartres et M. le prince de Conti. Il crut qu'il était du bon air de parler avec mépris de la nation et des finances. A cet excès d'impertinence et de démence succédèrent les plus grandes bassesses. Il escroqua de l'argent à M. Darget et à bien d'autres ; il se répandit en calomnies ; et enfin, devenu l'exécration et le mépris de tout le monde, il a forcé sa majesté à le renvoyer. Il a eu encore la vanité de demander son congé, après l'avoir reçu, pour faire croire, à Paris, qu'un homme de sa naissance

556 CORRESPONDANCE. sauce et de son mérite n'avait pu s'accoutumer de la simplicité de mœurs qui régnerent dans cette cour. Vous savez peut-être que, quand il a vu l'orage prêt à fondre sur lui , le perfide a prétendu se ménager une ressource en Franco en écrivant à cet autre scélérat de Fréron , et en prétendant qu'on avait inséré des traits contre la France dans une Pré/ace qu'il avait faite , il y a environ dixhuit mois , pour une édition de mes ouvrages. Vous noterez que, ayant fait celte Préface pour obtenir de moi quelque argent, il me l'a laissée écrite etsignée de sa main ; qu'il n'y avait pas un mot donton pût tirer seulement la moindre induction maligne; mais qu'elle était si mal écrite que, il y a huit mois, je défendis qu'on en fit usage. Malgré tout cela, ce beau fils s'est donné le plaisir d'essayer jusqu'où l'on pouvait pousser l'ingratitude , la folie cl la noirceur. Les pervers sont d'étranges gens ; ils se liguent à trois cents lieues l'un de l'autre ; mais il arrivera tût ou tard à Fréron ce qui vient d'arriver au nommé Baculard ; il sera chassé, si mieux n'est; et peut-être» tout Prussien que je suis, je trouverai au moins lo secret de faire taire ce dogue. Voila , mon cher ami , ce que sont ces hommes qui prétendent à la littérature ; voilà de nos monstres! O inhumaniores liltcrcc! Je gémis sur les belles-lettres , si elles sont ainsi infectées ; et je gémis sur ma patrie , si elle souffre les serpents que les cendres des Desfontaines ont produits. Mais , après tout , en plaignant les méchants et ceux qui les tolèrent; en plaignant jusqu'à d'Arnaud même, tombé par l'opprobre dans la misère, je ne laisse pas de jouir d'un repos assez doux , de la faveur et de la société d'un des plus grands rois qui aient jamais été, d'un philosophe sur le trône , d'un héros qui méprise jusqu'à l'héroïsme, et qui vit dans Potsdam comme Platon vivait avec ses amis. Les dignités, les honneurs , les bienfaits dont il me comble , sont de trop. Sa conversation est le plus grand de ses bienfaits. Jamais on ne vit tant de grandeur et si peu de morgue ; jamais la raison la plus pure et la plus ferme ne fut ornée de tant de grâces. L'étude constante des belles-lettres , que tant de misérables déshonorent , fait son occupatiou et sa gloire. Quand il a gouverné, le matin, et gouverné seul , il est philosophe le reste du jour, et ses soupers sont ce qu'on croit que sont les soupers de Paris ; ils sont toujours délicieux ; mais on y parle toujours raison ; on y pense hardiment; on y est libre. Il a prodigieusement d'esprit , et il en donne. Ma foi , d'Arnaud avait raison de vouloir souper avec lui; mais il fallait en être un peu plus digne. Adieu; quand vous souperez avec

M. de L» Popelinière, songez aux soupers de Frédéric-le-Grand ; félicitez-moi de vivre de son temps , et pardonnez à l'envie si mon bonheur extrême et inouï lui fait griincer les dents. A MADAME LA COMTESSE

D'ARGENTAL. A Potsdam , le 8 décembre. Recevez , madame , mes hommages , mes regrets, mes souhaits, des gouttes d'UofTman , et des pilules de Stahl, par M. d'Illamon , mon camarade en chambellan , et mon très supérieur en négociations. Il est envoyé du roi de Prusse ; il vient resserrer les liens des deux nations, il aura bien de la peine à les rendre aussi forts et aussi durables que ceux qui m'attachent à vous. Que n'ai-je pu l'accompagner ! mais sa jeunesse et sa santé lui permettent d'affronter les glaces. J'avais trop présumé de moi ; mon cœur m'avait séduit , selon sa louable coutume; il m'avait fait accroire que je pourrais bientôt revoir mes chers anges ; mais l'archange Frédéric, et le froid, et ma poitrine serrée, me retiendront le mois de janvier. Je vous apporterai, madame , une autre cargaison un peu plus ample de gouttes et de pilules. Le médecin du roi , qui doit me les donner, est allé accompagner madame la margrave de Bareutb , et il est difficile de trouver à Potsdam , qui est à huit lieues de Berlin , de ces pilules de Stahl , dont personne ne fait ici usage, rien est de ces pilules comme de moi ; elles ne sont point prophètes dans leur pays. Il semble qu'il faille se transplanter pour réussir. On va chercher bien loin le bonheur et la santé; tout cela est présent chez vous. M. d'Argental m'a mandé que votre santé était raffermie ; ainsi me voilà un peu consolé. Si les ministres ont à cœur autre chose que les intérêts politiques, M. d'Illamon vous dira, madame, le tort extrême que vous faites ici à mon bonheur ; il vous dira que, sans vous, je serais un des plus heureux hommes de ce monde. Le ciel n'a pas voulu que le royaume de Frédéric-le-Grand et le vôtre fussent dans le même climat. Il y a loin de la rue Saint-Ilonoré à Potsdam ; mais vous étendez votre empire partout. Je suis à Potsdam votre sujet comme à Paris. J'ai crié , dans toutes mes lettres, après M. de Pont de Veyle, M. de Choiseul , M. l'abbé de Cbauvelin ; ils sont tous indifférents ; ils ne pensent à moi que quand il est question d'une tragédie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi ; Paris endure le cœur. Vous avez trop de plaisirs , vous autres , pour penser à un homme de l'autre monde que quarante ans de tracasseries , de cabales, d'injustices, et de méchancetés, ont forcé enfin de venir chercher le

55T ANNÉE mo. repos dans le séjour de la gloire. Adieu, madame; conservez -moi des bontés qu'en vérité mon cœur mérite. J'ai reçu une lettre de M. d'Argental, du 2 A novembre, loutecnBaculard. Vous savez que le roi Tachasse honteusement , comme il le méritait. Il s'est réfugié h Dresde, où il dit qu'il était le favori des rois et des reines , et qu'une grande passion d'une grande princesse pour ce Baculard Ta obligé de s'arracher aux plaisirs de Berlin , et de venir faire les délices de Dresde. Bonsoir, mes divins anges ; je vous recommande l'envoyé de Prusse , et j'espère lo suivre bientôt. Comptez qu'il m'a été absolument impossible d'avancer mon voyage, et que , quand je vous parlerai , vous ne me condamnerez sur rien.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A l'otsdam , ce 11 décembre. Me voilà toujours Sancho-Pança daus mon île, après avoir été Chic-cn-pot-la-Perrutue parfois. Mes divins anges , comment voulez-vous que je me mette en chemin avec une chétive santé , et que je sorte du coin du feu pour m'erobourber dans laWestphalie? Je m'étais cru capable de revenir au mois de janvier ; vous me fesiez oublier mon âge , ma faiblesse , et enfiu le roi de Prusse lui-même; mais, quand il s'agit de s'empaqueter par ce temps-ci pour faire trois cents lieues , quand on va avoir de beaux opéra italiens, quand ce grand roi a encore un peu besoin de moi, lorsqu'enfin la ridicule et désagréable aventure de ce maudit Baculard demande absolument ma présence, ne me pardonnerez -vous pas de rester encore un peu? Mes anges, pardon : je ne peux m'en dispenser, mille raisons m'y forcent ; mais, ô anges! Belzébulh aurait-il un plus damné projet que celui de faire jouer Rome sauvée b présent, et de me livrer b la rage de la malice et de l'envie? Le public a été pour moi, quand Boyer, l'ancien Ane de Mirepoix , me persécutait ; quand il avait, avec l'eunuque Bagoas, l'insolence et le crédit de m'exelurede l'académie; mais, h présent qu'on me croit heureux , tout est devenu Boyer. Mon éloignement ramènerait les esprits, si c'était un exil ; mais on m'a regardé comme un homme piqué, comblé d'honneurs et de biens, et on voudrait me faire entendre les sifflets de Paris dans le cabinet du roi de Prusse. Je suis né plus impatient que vous , et cependant j'ai ici plus de patience. Je sais attendre , et je vois évidemment que jamais je n'ai eu plus besoin d'être un petit Fabius cunclalor. Si on pouvait me rendre un vrai service , ce serait de faire jouer Sémiramis et Oreste. On va bien les représenter ici ; pourquoi leur préférerait-on, h Paris , le Comte (TEssex , et je ne sais combien de plats ouvrages qui sont en possession d'être joués et

méprisés? Cependant, dites-moi si M. Maboul, ce savant homme, est encore b la tête de la littérature. Quel fortuné mortel a les sceaux? quel autre est b la tête des lois, ou du moins de ce qu'on appelle de ce beau nom? U y a un an que je plaide par humeur, en France , contre un coquin qui s'est avisé de vouloir être jugé eu la prévôté du Louvre , sous prétexte que j'étais de la maison du roi. J'ai voulu le remettre dans les règles, le renvoyer b son juge naturel , et ce beau règlement de juges n'a pu encore être fait. Si pareille chose arrivait ici , le magistrat qui en serait coupable serait sévèrement puni ; car le roi a dit lui-même ; Tappris à distinguer l'homme du souverain , Et je fus roi sévère et citoyen humain. En effet , il est tout cela , et tout va bien , et on est heureux. Salomon était un pauvre homme en comparaison de lui. Il ne lui manque que de connaître un peu plus tôt ses Bacuiards. Je vous remercie , mon cher et respectable ami , de la lettre que vous m'avez écrite sur ce malheureux correspondant do Fréron. Et on souffre des Frérons ! et iis sont protégés l et on veut que ae revienne l « Virtutcm incolumcm odimus, • Sublatain ex oculis quærimus , invidi ! » Hon., lib. in, od. xxiv, v. 3i. On a tant fait, b force d'équité et de bonté, qu'on m'a chassé de mon pays. Les orages m'ont conduit dans un port tranquille et glorieux ; je ne le quitterai absolument que pour vous. A MADAME DENIS. A Berlin , au château, la SC décembre. Je vous écris b côté d'un poêle , la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière delà Sprée, parce que laSpréc tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine; et je dis : Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais , dans ce cabinet qui donne sur cette Sprcc, et non pas au coin de notre feu ? Rien n'est plus beau que la décoration du palais du soleil dans Pliaélon. Mademoiselle Astrua est la plus belle voix de l'Europe; mais fallait -il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi? Que j'ai de remords, ma chère enfant l que mon bonheur est empoisonné ! que la vie est courte I qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous! et que de remords si on le trouve l

CORRESPONDANCE. 553 Je suis à peine convalescent ; comment partir? Le char d'Apollon s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi , et ne me grondez pas. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome , de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie Rome en tragédie , par le courrier de Hambourg , telle que je l'ai retouchée; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'Aurélië. Vous autres femmes vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies , comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles , que vous ayez des rivales , que vous fassiez des rivaux ; il faut qu'on vous adore , qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se lue avec vous. Mais , mesdames , Cicéron et Caton ne sont pas galants ; César et Catilina couchaient avec vous, j'en conviens, mais assurément ils n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant , je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'Olivet de vous prêter son bonnet de nuit , sa robe de chambre , et son Cicéron, et lisez Rome sauvée dans cet équipage. Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en Caton et en Cicéron nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au Siècle de Louis XIV, et je donnerai à mon aise les batailles de Nérinde et d'Hochstedt. Variété , c'est ma devise. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois , ce sont les belles-lettres qui la donnent. A MADAME DENIS. 4 Berlin , le 3 janvier. Ma chère enfant , je vais vous confier ma douleur. Je ne veux plus garder de filles. Vous connaissez Jeanne , cette brave Pucelle d'Orléans , qui nous amusait tant , et que j'ai chantée dans un autre goût que celui de Chapelain. Cette Pucelle , faite pour être enfermée sous cent clefs , m'a été volée. Ce grand flandrin de Tinois n'a pas résisté aux prières et aux présents du prince Henri, qui mourait d'envie d'avoir Jeanne et Agnès en sa possession. Il a transcrit le poème, il a livré mon sérail au prince Henri pour quelques ducats. J'ai chassé Tinois ; je l'ai renvoyé dans son pays. J'ai été me plaindre au prince Henri ; il m'a juré qu'elle ne sortirait jamais de ses mains. Ce n'est, hélas la vérité , qu'un serment de prince , mais il est honnête homme. Enfin il est aimable , il m'a séduit ; je suis faible , je lui ai laissé Jeanne; mais s'il arrive jamais un malheur, si l'on fait une seconde copie , où me

caché? ma barbe devient fort grise, le poème de la Pucelle jure' avec mon âge et lo Siècle de Louis. XIV. Quand j'étais jeune, j'aurais volontiers souffert qu'on m'eût dit : Dovc avete pigliato tante coglionerie? mais aujourd'hui cela serait trop ridicule. Savez-vous bien que le roi de Prusse a fait un poème dans le goût de cette Pucelle , intitulé le Palladium ? Il s'y moque de plus d'une sorte de gens ; mais je n'ai point d'armée comme lui ; je n'ai point gagné de batailles; et vous savez que, » Selon ce qu'on peut dire , • Les choses changent de nom. » Enfin j'éprouve deux sentiments bien désagréables, la tristesse et la crainte ; ajoutez-y les regrets, c'est le pire état de l'âme. -Je vous ai priée , par ma dernière lettre , de faire préparer mon appartement pour un chambellan du roi de Prusse, qu'il envoie en France pour un beau traité concernant les toiles de Silésie. Puisqu'il me loge, il est juste que je loge son cuvoiyé; mais ayez surtout soin de notre petit théâtre. Je compte toujours le revoir. Ah ! faut-il vivre d'espérance ! Adieu ; je vous embrasse tristement. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Le Sjanrier.

Ce climat-ci me tue, mes anges; et vous me tuez encore par vos reproches , par vos rigueurs, par vos injustices. Vous me rcudez responsable des saisons , de ma mauvaise santé , des affaires qui me retiennent, d'une édition qu'il faut que je corrige tout entière , et qui demande un travail immense. J'ai été retenu de mois en mois de semaine en semaine. Une petite partie de mon âme est ici, l'autre est avec vous. Je n'ose plus, de peur de mentir, vous dire : Je partirai dans huit jours , dans quinze ; mais ne soyez point surpris de me revoir bientôt ; ne le soyez pas non plus , si je ne peux être dans votre paradis qu'au mois de mars. Mes anges, la destinée se joue des faibles mortels ; elle vous force , vous , monsieur d'Argental , à courir par la ville dès que quatre heures après midi sont sonnées ; elle fait rester madame d'Argental dans sa chaise longue; elle fait mourir le fade Roselly par l'insipide Ribou ; elle tue le maréchal de Saxe 'a Chambord , après l'avoir respecté k Lawfell ; elle a fait jouer des parades à votre frère; elle oblige le roi de Prusse d'aller tous les jours à la parade de ses soldats , et à faire des vers; elle m'a tiré de mon lit pour m'envoyer . de Paris 'a Potsdam en bonnet de nuit. Je sais bien P

ANNÉE 4751. 559 qu'il eût été plus doux de continuer notre petite vie douce et sibarite , de jouer de temps en temps la comédie dans mon grenier, de jouir de votre société charmante. Je sens mon tort, mon cher et respectable ami; je suis venu mourir à trois cents lieues. Un héros, un grand homme a beau faire, il ne remplace point un ami. J'ai tort ; ne croyez pas que je sois avec vous comme les pécheurs avec Dieu , qui se tournent vers lui quand Us sont malades. Au contraire, la maladie est presque la seule raison qui a retardé mon départ ; car, dès que j'ai un rayon de santé, je suis prêt à demander des chevaux de poste. Ou vous dira peut-être que , tout languissant que je sois , je ne laisse pas de jouer la comédie ; mais vous remarquerez que je suis le bon homme Lusignan ; je le représente d'après nature ; et tout le monde a avoué qu'on ne pouvait pas avoir l'air plus mooraut. On dit que Beilecour ne réussit pas si bien avec sa belle figure ; mais , mon cher ange , ne parlons des délices du théâtre que quand je serai à Paris. Puisque vous êtes toujours , comme le peuple romain , fou des spectacles , j'ai de quoi vous amuser. Il y avait, depuis un mois , une grande lettre pour madame d'Argental , avec un paquet , entra les mains d'un envoyé prussien qui devait loger chez moi à Paris. Cet envoyé ne part pas sitôt, et peut-être le devancerai-je. Bonsoir, mes divins anges. Non , non , vraiment ; notre Prussien partira avant moi, et comptez, mes anges, que j'en suis pénétré de douleur. A MADAME DENIS. A Berlin , le 13 janvier. Enfin voici notre chambellan d'Hamon. Il vous remettra mon gros paquet , il couchera dans mon Ut. J'aimerais mieux y être que dans celui où je suis; c'est pourtant le lit du grand-électeur. C'est le bisaïeul du roi régnant. Chaque pays a son grand homme. Il avait du moins un bon lit, chose assez rare de son temps. Le dernier roi ne connaissait pas ce luxe-là. Il serait bien étonné de me voir ici , et encore plus d'y voir un opéra italien. Il avait beaucoup d'argent et des chaises de bois. Les choses ont un peu changé. On a conservé l'argent, on a gagné des provinces , et on a rembourré les fauteuils. Ce n'est pas que je sois logé ici aussi bien que chez moi; mais je le suis beaucoup mieux que je ne mérite. Nous avons joué Zaïre . La princesse Amélie était Zaïre, et moi le bon homme Lusignan. Notre princesse joue bien mieux Hermioue ; aussi est-ce un plus beau rôle. Madame Tyrconnell s'est très honnêtement tirée d'Andromaque. Il n'y a guère d'actrices qui aient de plus beaux yeux. Pour milord Tyrconnell , c'est un digne Anglais. Son rôle est d'être à table. Il a le discours serré et caustique , je ne sais quoi

de franc que les Anglais ont , et que les gens de son métier n'ont guère. Le tout fait un composé qui plaît. Vous m'avouerez qu'un Anglais, envoyé de France en Prusse, des tragédies françaises jouées à la cour de Berlin , et moi transplanté* h cette cour, auprès d'un roi qui fait autant de vers que moi pour le moins, voilh des choses auxquelles on ne devait pas s'attendre. Lisez bien mon gros paquet qued'Hamon doit vous rendre, ctenvoyezmoi vos ordres par le courrier de Hambourg. D'flamon est un vrai nom de comédie; mais il ne joue que sa comédie do négociateur. Pour moi . je ne m'accoutume ni au rôle que je joue ni h votre absence , soyez-en bien convaincue. A M. DARGET. A Berlin , 18 janvier au loir, 1751. Mon cher ami , je reçois votre lettre aussi aimable que raisonnable. Le juif est condamné dans tous les points, et, de plus, il est coudamuéh une amende qui emporte infamie, s'il y avait infamie pour un juif. Mais tout cela ne me rend pas la santé. Je suis dans un état qui ferait pitié même a uu juif. Je n'ai voulu qu'une retraite commode; j'en ai besoin, et le voisinage me la rendra délicieuse. J'avoue qu'il me paraissait très impertinent que je prétendisse toucher uue pension du roi avec tant de bienfaits. Plus les bontés sont grandes, moins il faut en abuser. Il faut a présent faire priser les diamants. J'en ai perdu un de trois cent cinquante écus , je ne sais comment. Il n'y a pas grand mal , je gague assez en confondant la calomnie. Je voudrais seulement que le plus grand homme du monde voulût bien penser qu'un juif, l'instrument d'une cabale , ayant trompé la justice , peut bien aussi avoir trompé son roi. Je voudrais qu'il vît combien il est absurde que j'aie envoyé cet homme à Dresde; combien il est ridicule que je lui aie promis une charge do joaillier de la couronne, etc. Je voudrais qu'il sût combien de billets de la Slcuer ce malheureux a achetés à. Dresde et vendus à Berlin. Je voudrais qu'il sût que le 25 novembre j'allai consulter M. de Kirkcisen pour savoir ce que c'était que ces effets de Dresde, à moi proposés par le juif, et que le lendemain , 24 , je révoquai mes lettres de change. Tout cela est prouvéJe voudrais que le roi jugeât du rapport qu'on

CORRESPONDANCE. 560 lui fit , le 29 novembre au matin , que j'avais acheté pour quatre-vingt mille écus de billets de la Steucr. Je voudrais qu'il daignât juger des efforts que l'envie, irritée de ses bontés pour moi , a faits pour me perdre auprès de lui. Je voudrais enfin qu'il sût que je ne me suis plaint de personne, que je n'en plaindrai jamais, et que je passe le temps de ma tribulation et de ma maladie à travailler. Mais . mon cher ami, il s'agit de nous arranger. Je veux être à portée de ce grand homme et de vous. Solitude pour solitude, je préfère le Marquisat : neiges pour neiges, je préfère celles des environs de Potsdam. Puisque le roi veut absolument que je jouisse de ma pension , je renonce au projet d'être à ses frais au Marquisat. J'aurai aisément tout ce qu'il me faut ; et, s'il permet que j'y demeure jusqu'en mai , je m'y ferai un petit établissement fort honnête. Si M. Fedcrsdorf peut m'aider de quelque secours, avec la permission du roi, b la bonne heure. M»n ami, l'état où est ma santé demande absolument le régime et la retraite. Il faut savoir mourir; mais il faut savoir conserver sa vie. Ma nièce consent à vivre avec moi dans une campagne ; si nous n'avons pas le Marquisat, nous en chercherons une autre. Je vous écris longuement, quoiqu'il me coûte d'écrire dans l'état où je suis; mais l'amitié est bavarde. Le roi est étonné que j'aie eu un procès avec un juif ; mais n'ai-je pas tout tenté pour n'avoir point ce procès? N'ai-je pas proposé au juif, chez M. de Charat, quatre cents écus qu'il pouvait gagner, et qu'il a perdus en s'obstinant? N'ai-je pas conjuré le roi de faire terminer la chose b l'amiable par M. deKirkciscn? N^t-on pas mis de l'humeur dans cette affaire? Ne m'a-t-on pas calomnié auprès du roi? Ne l'at-on pas aigri? Aurais-je gagné mon procès dans tous les points, si je n'avais eu terriblement raison ? Le roi n'a-t-il pas ouvert les yeux ? Le prince Hadzevil u'a-t-il pas eu un procès ^avec le juif Èphraïm, sans qu'on y ait trouvé à redire? Que sa majesté pèse tout cela avec les balances de la raison supérieure, et qu'il agisse avec la bonté de son cœur envers un homme âgé, infirme, malheureux , qui lui a tout sacrifié, a qui on a prédit les tours qu'on lui ferait , et qui n'a d'espérance sur la terre que dans sa bienveillance, dans scs promesses, et daus sa belle âme. Adieu. A M. LE MARQUIS D'ARGENTAL. A Berlin , le dernier de janvier. Mon cher ange, mon cher ami , j'ai écrit b ma nièce que tout ce que je lui disais était pour vous, et je vous en dis autant pour elle. Ma santé est devenue bien déplorable. Je ne peux pas écrire long-temps. Je commencerai d'abord par vous dire qu'il

faut absolument attendre un temps plus doux pour revenir au colombier. J'ajouterai que je crains beaucoup de me trouver b Paris au milieu de toutes les tracasseries que vont causer vos éditions, d'essuyer les querelles des libraires, de compromettre les examinateurs des livres , d'essuyer les murmures des dévots , et d'être exposé aux Frérous. Il est impossible qu'un homme de lettres qui a pensé librement , et qui passe {tour être heureux , ne soit pas persécuté en France. La fureur publique poursuit toujours un homme public qu'on n'a pu rendre infortuné. Je n'ai jamais éprouvé de faveur que quand l'ancien évêque de Mirepoix me persécutait. Lambert a très mal fait d'entreprendre une édition de mes sottises en vers et en prose sans m'en avertir; il a mal fait, après l'avoir entreprise, de n'en pas précipiter l'exécution, et il a plus mal fait de demander des examinateurs. Pour peu que ces examinateurs craignent, malgré leur philosophie et leur bonne volonté, de se commettre avec des gens qui n'ont ni bonne volonté ni philosophie, il en naîtra uue hydre de tracasseries, et je n'aurai fait alors un voyage en France que pour essuyer des peines et des reproches. On dira que j'ai pris le parti de me retirer dans les pays étrangers pour y faire imprimer des choses trop libres qu'on ne peut mettre au jour en France, même avec une permission tacite. Je vous avoue , mon cher et respectable ami , que je voudrais bien ne reparaître que quand tous ces petits orages seront détournés. Je vous remercie tendrement des démarches que vous avez eu la bonté de faire. Votre amitié est b l'épreuve du temps et de l'absence. Vous ne me verrez plus jouer Cicéron. Je l'ai représenté sur le petit théâtre que j'ai créé dans le palais de Berlin , et je vous assuro que je l'ai bien mieux joué qu'a Paris ; mais, pour jouer Cicéron, il faut avoir des dents , et ma maladie me les a fait perdre en grande partie. Je ne suis plus qu'un vieux radoteur, Et je ne vis pas un numicnt Sans sentir quelque changement Qui m'avertit de la ruine. Il vient un temps où il ne faut plus se prodiguer au monde. J'aurais voulu passer avec vous les derniers jours de ma vie, vous n'en doutez pas ; mais je vous répète que, quand j'aurai la consolation de vous entretenir, vous serez forcé d'approuver le parti que j'ai pris. Il ma coûté bien cher, puisqu'il m'a séparé de vous. Madame d'Argental a dû recevoir

3G1 ANNÉE 475». paix. Pour moi , mon cher enfant , je pardonne tout , j'oublie tout , et je ne songe qu'à souffrir avec patience , et à travailler avec constance. L'émile est la seconde des consolations, l'amitié est la première. Je vous prie de dire à M. le comte de Podcwils l'Autrichien que je suis très podevilien ; il y a long-temps que je lui suis tendrement dévoué. Adieu , mon cher ami ; dites au docteur que je suis toujours à lui. P. S. Je rouvre ma lettre pour vous dire ce qui s'est passé après la condamnation du juif ; car il faut instruire son ami de tout. J'ai voulu tout finir généreusement, et prévenir la prisée juridique des diamants , qui prendra du temps , et qui retardera le bonheur de me jeter aux pieds du roi. M. le comte de Rolhembourg sait tout ce que je sacrifiais pour la paix , qui est préférable à des diamants. J'ignore par qui le juif est conseillé ; mais il est plus absurde que jamais. On lui a fait entendre qu'il devait s'adresser au roi , et que !o roi casserait lui-même l'arrêt donné par son grand chancelier. Concevez- vous cet excès? Adieu, mon cher ami ; on ne peut terminer cette affaire que par la plus exacte justice, conformément à l'arrêt rendu ; la discussion tiendra un peu de temps : c'est un malheur qu'il faut encore essuyer. Il faudra encore quinze jours pour accomplir toute justice. Mon Dieu . que j'ai d'envie de vous embrasser! une lettre de moi, avec quelques pilules de Stahl, que je lui adressai au commencement de décembre, quand le chambellan d'Hamon fut nommé pour aller à Paris conclure une petite affaire. Son départ a été long-temps retardé. Je le crois arrivé à présent. Un ministre qui se porte bien peut voyager au milieu des neiges; mais, dans l'état où je suis , il faut que j'attende une saison moins rude. Adieu; je ne ferai plus de compliments à aucun de vos amis, ils me croient trop un homme de l'autre monde. A M. DARGET. A Berlin, ce 30 janvier, à minuit , 1751. Mon cher ami, je vous avertis que j'ai du courage contre les neiges , et que j'en ferai des pelotes pour jeter au nez de la Nature et de la Fortune. D'ailleurs, le feu de Prométhée , qui brûle dans la chambre du roi , m'enverra des étincelles au Marquisat. Je ne fais plus de vers ; je suis dans la prose du Siècle de Louis XIV jusqu'au cou , et j'ai besoin des vers d'un grand homme pour me réchauffer. Vous m'avez mandé que je pouvais , avec la permission du roi , aller m'établir dans cette solitude. Il n'y a qu'une seule chose que je demanderai à votre amitié ; c'est d'envoyer un laquais chez la concierge du marquis de Menton. Ce n'est pas vraiment dans le corps du logis du jardin , sur la rivière , que je veux demeurer , c'est dans le

poulailler. Il ne s'agit que de savoir s'il y a une chambre à cheminée, et une avec un poêle; s'il y avait de quoi me faire rôtir une oie , et de quoi mettre de la viande dans un pot : la concierge me fera de bon potage. J'ai un peu de vaisselle d'argent, un peu de linge, des tables, des fauteuils , et des lits; avec cela on peut se mettre dans sa chartreuse. M. de Federsdorf pourra bien m'envoyer un carrosse pour venir à Polsdam; d'ailleurs j'aurai dans peu quatre chevaux. Ainsi ne blâmez plus mon goût, mais ayez la bonté de le favoriser. Je serai aux ordres du roi , s'il veut quelquefois d'un homme qui ne s'est expatrié que pour lui ; et si la maladie cruelle qui me ronge ne me permet pas des soupers, elle me pourra permettre de le voir et de l'entendre dans les moments où il voudra continuer à me confier les fruits de cette raison qu'il habille des livrées de l'imagination. Puisqu'il est le Sa!omonde du Nord, il est juste qu'on passe par-dessus les neiges pour l'aller entendre. Je lui ai écrit une lettre comme un disciple de la reine de Saba l'aurait écrite; car elle est pleine de pourquoi? Je lui demandais, comme à Salomon , les raisons de la petite malignité du cœur humain qui se glisse jusque dans le séjour de la II. A M. DARGET. 1731. Mon cher ami, ce n'est qu'après les affirmations 'a moi adjugées, et par moi faites, que j'ai eu la vanité de proposer au juif, au plus scélérat de tous les hommes , de reprendre pour deux mille écus ce qu'il m'a donné pour trois mille ; et j'irai encore plus loin, s'il le faut, pour pouvoir m'approcher de Polsdam. J'ai demandé seulement au roi qu'il daignât me laisser encore ici jusqu'au 4 ou 5 mars, lit temps est bien dur, et, en vérité , l'état de ma santé mérite de la compassion. Mon cher ami , en vous remerciant de la bonté que vous avez eue d'envoyer au Marquisat. Si je peux m'y transporter avant le 4 de mars, l'envie d'être votre voisin précipitera mon pèlerinage. Il faudra regarder cette aventure comme une maladie dont j'aurai guéri. Les petits désagréments passent , l'amitié reste. Voilà pourquoi il faut aimer la vie. Adieu, ami charmant. A M. LE MARQUIS DE TIHBOUVILLE. A Berlin, m 5 février. Je reçois à la fois vos deux lettres, mou cher 5C Digilized b y Google

562 CORRESPONDANCE. duc d'Alençon. Vous ignorez peut-être qu'il a plu à la divine Providence de me faire deux niches ; l'une par le moyen d'un échappé de X Ancien Testament, qui a voulu me voler a Berlin cinquante mille livres, et l'autre par un échappé du Système, nommé André, qui s'est avisé de faire saisir tout mon bien à Paris , pour une prétendue dette de billets de banque qu'il a la mauvaise foi et l'impudence de renouveler juste au bout de trente ans. Il a trouvé un torchc-cul du temps du visa; il a vendu, sans m'en dire un mot, ce torchc-cul à un procureur, et ce procureur me poursuit avec toutes les horreurs de son métier. Voilà le cas où je me trouve , et cette aventure imprévue ne me tourmenterait pas sans vous. Si je peux réussir à plâtrer une trêve avec ce maraud de procureur, je suis à vous sur-le-champ et dans tous les quarts d'heure de ma vie. Quand je dis que je suis h vous , c'est de ma bourse et de mon cœur que je parle ; car pour ma présence réelle , n'y comptez pas si tôt. Ni ma santé , ni d'autres raisons , ne peuvent me permettre d'aller à Paris dans le temps que je m'étais prescrit. Airacz-moi , dites aux anges et à ma nièce qu'il faut qu'ils m'aiment. Je n'écris à personne cet ordinaire , pas même h madame Denis. Ma santé est misérable. Adieu ; je vous embrasse tendrement, mon cher Catilina. A M. DARGET. Berlin , 15 février 1751. Mon cher ami , on a beau faire le plaisant , les maladies, telles que la diablesse qui me mine, sont comme les gens de mauvaise compagnie, qui n'entendent point raillerie. Milord Tyrconnel! est encore plus mal quo moi. Nous verrons à qui partira le premier. Je crois que cela se passera fort galamment de part et d'autre , et que nous ne mourrons point en imbéciles. Songez h vivre, vous qui êtes encore jeune, et qui avez des ressources , et qui trouverez a Paris des remèdes. Mais, entre nous , je crois qu'il n'y en a point pour M. deTyrconnell ni pour moi. Chaque être apporte eu naissant le principe de sa destruction, et il faut aller ranimer la nature sous une autre forme, quand le moment do la dissolution totale est venu : on meurt après avoir fait tout juste le nombre de folies, de sottises , après avoir eu le nombre d'illusions auxquelles on était destiné. J'ai rempli ma tâche assez complètement. J'ai peut-être encore cinq ou six mois à donner h la société; je lâcherai de les employer gaiement. Le roi fait fort bien de lire des Montecuculli et des Turennc ; il passe d'Horace et de Virgile à eux. Il a raison ; on aime ses semblables. Celui-l'a est d'une autre pâte que le reste des hommes. Il faudrait que les trois sœurs filandicres qu'ou appelle les Parques eussent un

fil pour lui , cinq ou six fois plus long que pour les autres humains. Il est ridicule qu'il n'ait qu'un corps quand il a plusieurs âmes. Je compte samedi venir mettre mon âme faible et misérable aux pieds des siennes. Il faut rentrer au bercail : je suis une brebis galeuse , mais il sera le bon pasteur. Adieu , mon cher ami ; je viendrai malgré Liberkuhn. Je vous embrasse de tout mon cœur d'avance. A MADAME DENIS. A Berlin , le 40 février. Je vous remercie tendrement de tout ce que vous m'envoyez. Je m'amuse, ma chère enfant, pendant les intervalles de ma maladie , à finir ce Siècle de Louis XIV. Il serait plus rempli de recherches, plus curieux, plus plein, s'il était achevé dans son pays natal , mais il ne serait pas écrit si librement. Je me trouverais le matin avec des janséuistes, le soir avec des molinistes, la préférence m'embarrasserait ; au lieu qu'ici je jouis de toute mon indifférence et de la plus parfaite impartialité. Votre intention est donc de redonner Mahomet avant Catilina ? Nous verrons si vous y réussirez. Franchement, je n'ai jamais trop conçu comment le prophète de la Mecque avait scandalisé les dévots de Paris. J'imagine bien qu'à Constantinople on trouverait mauvais que j'eusse ainsi traité le prophète des Osmanlis ; mais quel intérêt y prennent vos rigoristes? En vérité, c'est un plaisant exemple de ce que peuvent la cabale et l'envie. Qui pourra jamais croire qu'un homme tel que l'abbé Desfontaines eût persuadé à quelques gens de robe , mal instruits , que cette tragédie était dangereuse à la religion? Encore, si j'avais fait l'embrasement de Sodome , cet honnête abbé aurait eu quelque prétexte de se plaindre ; mais rien ne l'attachait à Mahomet. Enfin il parvint à exciter le zèle d'un homme en place , et quelquefois un homme en place est un sot. Le préjugé subsiste toujours, et je crois que votre négociation trouvera bien des obstacles. M. le maréchal de Richelieu aura beau faire, les Turcs ne s'endormiront pas. Quelle pitié ! Si cet ouvrage avait été d'un inconnu , on n'aurait rien dit ; mais il était de moi , et il fallait crier. La méchanceté et le ridicule de vos cabales me consolent souvent d'être ici. Ce n'est point de l'enthousiasme qu'il faut nous autres chétifs enfants d'Apollon , c'est de la patience , et ce n'est pas là d'ordinaire notre vertu. Faites tout ce qu'il vous plaira. Je vous remets Home et la Mecque entre les mains ; ce sont

Digitized by Google

ANNÉE 475» . «leux saintes villes. I'our moi , je ne sais plus b quel saint me vouer depuis que je me suis avisé si mal à propos de vivre loin de vous. Je suis bien malade et justement puni. A M. DARGET. Ce dimanche. Mon cher ami, voici une lettre pour le roi, que je vous prie de lui remettre. Ma foi , j'ai tort d'avoir voulu avoir publiquement raison contre un misérable ; et le roi a plus de bon sens que moi , comme il a plus de talent. Je ne sais pas comment diable il fait pour être si sage en fesant des vers. Il serait plaisant que je mourusse de cela. Je voudrais déjà être au Marquisat, mais ce ne sera que pour le 6 ou le 7 ; car l'humeur s'est un peu jetée sur la poitrine , et les gencives ne sont pas mieux. Malgré, le peu d'approbation qu'a eue la saignée de M. de Rolhembourg , j'ai très grande foi h La Métrie. Qu'on me montre un élève de Roérhaavc qui ait plus d'esprit et qui ait mieux écrit sur son métier? Mais qu'il guérisse vos yeux; voilh d'abord ce que je lui demande. J'étais fort en peine de M. d'Hamon et d'un gros paquet pour l'édition qu'on fait b Paris de mes rêveries, édition qui, par parenthèse, ne vaudra pas mieux que les autres, parce qu'elle a été faite sans me consulter , et pendant mon absence. Ce d'Hamon , en arrivant chez moi , a trouvé des Darais , des Érase , et des Angélique , et des Clarisse, qui l'attendaient b souper. On va le voir par curiosité, comme un homme venant de la part de Frédéric-le- Grand. Un certain marquis, un peu bavard , lui ayant fait une enfilade de questions fort longues , M. de Thibouville , qui n'avait encore rien dit, s'approcha de l'oreille de d'Hamon, et lui dit : « Monsieur , je prends acte o que tous les Français ne sont pas si pressants. » Il a été huit jours enferme chez moi, sans sortir, parce qu'il fallait qu'il ne fit point de visite avant d'avoir été présenté; et le roi de France est b Versailles tout le moins qu'il peut. M. de Boufflers , colonel des gardes du roi Stanislas , a été tué sans qu'on sache trop comment. Tout le monde en raisonne , et demain personne n'en parlera. Vanité des vanités! Adieu. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Dca neigea de Berlin , le 13 février. O destinée 1 destinée ! 6 neiges ! ô maladies ! ô absence ! Comment vous portez-vous , mes anges? Sans la santé tout est amertume. Le roi de Prusse 565 m'a donné la jouissance d'une maison charmante; mais, tout Salomon qu'il est , il ne me guérira pas. Tous les rois de la terre ne peuvent rendre un malingre heureux. Il faut que je vous parle d'une autre anicroche. André, cet échappé du Système, s'avise , au bout de trente ans, un jour avant la prescription , de faire revivre un billet que je lui fis en jeune homme , pour

des billets de banque qu'il me donna dans la décadence du Système , et que je voulus faire en vain passer pour un visa , en faveur de madame de Winterfeld , qui était alors dans le besoin. Ces billets de banque d'André étaient des feuilles de chêne. Il m'avait dit depuis qu'il avait brûlé mon billet avec toutes les paperasses de ce temps-là ; aujourd'hui il le retrouve pendant mon absence, il le vend à un procureur , et fait saisir tout mon bien. Ne trouvez-vous pas l'action honnête? J'ai trouvé ici une espèce d'André qui m'a voulu voler une somme un peu plus considérable; mais il n'y a pas réussi, et j'ai eu bonne justice. Mais, pour l'André de Paris , je crois que je serai obligé de le payer et de le déshonorer , attendu que mon billet est pur et simple, et qu'il n'y a pas moyen de plaider contre sa signature et contre un procureur. J'ai appris avec délices que M. de La Bourdonnais avait gagné son procès ; mais qui lui rendra ses dents , qu'il a perdues à la Bastille ? Mon cher ange , je perds ici les miennes. Une affection scorbutique m'a attaqué. Qui croirait qu'on eût les mêmes maux dans le palais du roi de Prusse et à la Bastille? Ma santé est bien déplorable, sans cela il me semble que j'aurais fait bien des choses qui vous auraient plu ; et vous auriez avoué que je n'ai pas perdu mon temps à Berlin , et que, dans les glaces de mon âge, il s'était glissé quelque étincelle du feu dont le Salomon du Nord est animé. Mon cher ami , la maladie avance ma caducité. Allons , courage. La nature est une souveraine despotique contre laquelle il ne faut pas murmurer. Portez-vous bien , encore une fois , tous tant que vous êtes , aimez mon ombre , qui vous aime de tout son cœur. A M. DARGET. A Berlin , ce 9 mars. Tout mon corps est en désarroi ; Cul, tête et ventre sont chez moi fort indignes de notre maître. Un cœur me reste, il est peut-être moins indigne de ce grand roi. C'est un tribut que je lui dois; Mais , hélas! il n'en a que faire. Fatigués de vœux empressés , 5G.

Digitized by Google

CÜHKESPONDANCE. Il peut croire que c'est assez I Vôte bienfesant cl de plaire. Né pour le grand art de clarmer, Pour la guerre et la politique, Il est trop grand , Trop héroïque , Et trop aimable pour aimer; Tant pis pour mes flammes secrètes , J'ose aimer le premier des rois : Je crains de vivre sous les lois De la première des coquettes. Du moins, pour prix de mes désirs, J'entendrai sa docte liarmonie, Ces vers qui feraient mon envie, S'ils ne Pesaient pas mes plaisirs. Adieu, monsieur son secrétaire; Soyez toujours mon tendre appui : •Si Frédéric ne m'aimait guère, Songez que vous paierez pour lui. Bonsoir ; pardon de ruer coquetteries : j'ai etc bien malade ; cela ne m'empêchera pas de vous revoir demain. Jo vous embrasse du meilleur de mon cœur. A M. LE MARQUIS DE XI MENES. A Potsdam , ce 13 mars. J'espère, monsieur, que je lirai l'ouvrage que vous voulez bien me confier, avec autant de plaisir que je l'attends avec impatience. Vous savez combien je m'intéresse à l'honneur que vous voulez faire aux lettres. Je conserve précieusement votre poème, qui méritait le prix; c'est le sort des Ximenès d'être vengés de l'académie par le public. Ma santé a été bien mauvaise depuis trois mois; mais les bontés extrêmes du grand homme auprès de qui j'ai l'honneur d'être m'ont bien consolé. Elles me consolent tous les jours des bruits ridicules de Paris. En vérité, il faut remonter jusqu'aux beaux temps de la Grèce pour trouver un prince victorieux qui fasse un tel usage de son loisir , et qui daigne avoir pour un particulier étranger des attentions si distinguées. Il faut me pardonner de n'avoir pu le quitter; il ne m'empêche pas de regretter mes amis , mais il me rend excusable auprès d'eux. Permettloz-moi , monsieur , de présenter mes respects à madame votre mère , et recevez les miens. A M. DARGET. 1761. Le saint diacre , mon cher ami , était conseiller-clerc, et un très grand imbécile. Si le stathouder n'était pas mort d'une inflammation à la gorge, je croirais qu'il serait mort de quelque dîner avec un bourgmestre. Durand se trouve là dans un beau moment. Voila de ces occasions où je voudrais un homme comme vous. Je n'ai point eu non plus de nouvelles de Paris. Peut-être aurons-nous nos lettres par Berlin. Portez-vous mieux que moi , et n'ayez jamais le scorbut. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Potsdam , le ts mars. Mon adorable ange , vous avez donc vu mon adorable Prussien. J'aurais assurément voulu être du voyage , et resouper avec madame d'Argental et avec vos amis , et vous embrasser cent fois , et vous dire cent choses , cl vous montrer cent vers recousus à Home sauvée, à Adélaïde, à

Znlime, et cent feuilles du Siècle de Louis XIV; car je serai historiographe de France , en dépit des jaloux ; et je n'ai jamais eu taal d'envie de faire bien ma charge que depuis que je ne l'ai plus. Cet immense tableau d'un beau siècle me tourne la tête. M. de Pont de Veyle avouera que si Louis xtv n'est pas grand, son siècle l'est. Je n'ai pu accompagner notre chambellan dans les fanges et dans les neiges, où j'aurais été enterré ; j'étais malade. D'Arnaud et compagnie, et les petits barbouilleurs, auraient été trop aises. D'Arnaud, auime du vrai désir de la gloire, u'ayant pu encore se faire un nom assez illustre par scs immortels ouvrages , s'en est fait un par son ingratitude envers moi , et par ses procédés. Il s'est noblement lié avec un Rozemberg , mauvais comédien souffert à Berlin , et avec les Frétons soufflerls à Paris; et que de belles nouvelles envoyées de canaille à canaille, et perçant chez les oisifs honnêtes gens du beau monde de Paris ! A entcudre ces beaux messieurs , j'avais perdu un grand procès , j'avais trompé un honnête bauquicr juif ; et le roi , qui sans doute prend contre moi le parti de l'ancien Testament , m'avait disgracié ; et j'étais perdu, et Fréroo liait, et Nivelles de La Chaussée racontait tout cela aussi froidement qu'il en est capable , et on imprimait ma Pucelle, et ensuite on me fesait mort. Je suis pourtant encore en vie ; et le roi a eu tant de bonté pour moi pendant ma maladie , que je serais le plus ingrat des hommes si je no passais pas encore quelques mois auprès de lui. J'étais le seul animal de mon espèce qu'il logeât dans son palais , à Berlin ; cl quand il partit pour Potsdam , et que je ne pus le suivre, il me laissa équipages, cuisiniers, cf coëtera; cl ses mulets et ses chevaux conduisaient mes meubles de passade 'a une maison délicieuse , dont il m'a laissé la jouissance, aux portes de Potsdam ; et il me conservait un appartement charmant dans son palais de Potsdam, où je couche une partie de la semaine ; et j'admire toujours de près ce génie unique , cl il

ANNEE mi. daigne se communiquer à moi ; et, enfin, si je n'étais pas à trois cents lieues de tous , si je ne vous aimais pas avec la plus vive tendresse, et si j'avais un peu de santé , je serais le plus heureux des hommes. J'en demande pardon aux successeurs des Desfontaines, et aux petits esprits, aux cuistres qui disent : Est-il possible qu'il ait vingt raille francs de pension, tandis que nous n'en avons point? qu'il ait une clef d'or à sa poche , tandis que nous n'y avons point de mouchoir? et une grande croix bleue à son cou , quand nous voudrions l'étrangler? Ils ne savent pas, les vilains, que ni ma croix, ni ma clef , ni ma pension , ne me louchent; que j'abandonnerais tout cela sans le moindre regret , si je n'étais pas uniquement attaché à la personne d'un grand homme qui fait mon bonheur. Ils ne savent pas que je vis heureux, et que je serai encore plus heureux quand je pourrai vous embrasser et vous consacrer les derniers moments de ma vie. Mille tendres respects à toute votre maison et à vos amis. A M. DARGET. Mon très aimable ami , le ciel confonde les marquis qui m'envoient des tragédies par la poste , et bénisse les rois pleins de génie et de bonté! J'ai reçu un petit mot consolant de la part d'un homme dont le génie m'épouvante, et dont le cœur me rassure. Puisse votre cul être aussi saui que votre âme! J'ai passé une nuit bien cruelle, dans la crainte de passer pour indiscret, et avoir révélé les mystères de Mars-Apollon. Je suis sensible comme vous , et ma tendre amitié compte sur la vôtre. A MADAME DENIS. A Polsdam , le 30 mars. Mo voici rencloîtré dans notre couvent moitié militaire moitié littéraire. Le mois de mars , l'air et l'eau de ce pays-ci no sont pas trop favorables à un convalescent. Je n'espère que dans le régime. J'ai repris mon petit train de vie , et je suis entre Louis xiv et Frédéric. Je ferais bien mieux de corriger assidûment mes ouvrages, que de corriger ceux d'un roi. C'est être dans le cas de l'abbé de Villiers , qui avait fait un livre intitulé Réflexions sur les défauts d'autrui. Il alla au sermon d'un capucin ; le moine dit en nasillant à son auditoire : « Mes très chers frères , « j'avais dessein aujourd'hui de vous parler de « l'enfer ; mais j'ai vu afficher à la porte de l'é« glise : Réflexions sur les défauts d'autrui; eh! « mon ami , que n'en fais-tu sur les tiens ! Je « vous parlerai donc de l'orgueil. » 56 a Envoyez-moi , ma chère enfant , cette édition de Paris sitôt qu'elle sera achevée; pour celle de Rouen , je no veux pas seulement en entendre parler. Voilà trop de bâtards. Je voudrais déshériter toute cette famille-là. Ne croyez pas que je sois plus content de la famille des autres.

On ne m'envoie de Paris que des plates niaiseries. Le bon n'a jamais été si rare. Il faut qu'il le soit, sans quoi il ne serait plus bon. Que de mauvais livres faits par des gens d'esprit ! Tout le monde a de l'esprit aujourd'hui , mon enfant, parce que le siècle passé a été le précepteur du nôtre ; mais le génie est un don de Dieu ; c'est la grâce, c'est le partage d'un très petit nombre des élus. Ne laissez pourtant pas de m'envoyer les rapsodies du jour ; elles amusent parce qu'elles sont nouvelles. Cela est honteux. Quelle pitié de quitter Virgile et Racine pour les feuilles volantes de nos jours ! Don Quichotte (it une infidélité d'un moment à Dulcinée-pour Maritorne. Adieu , adieu ; quand je songe aux infidélités, je suis si honteux que je me tais. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Polsdam . le 27 avril. Mon cher ange , j'apprends que vous avez perdu mademoiselle Guichard. Vous ne m'en dites rien; vous ne me confiez jamais vos plaisirs ni vos peines, comme si je ne les partageais pas , • connue si trois cents lieues étaient quelque chose pour le cœur , et pouvaient affaiblir les sentiments. Voilà donc cette pauvre petite fleur, si souvent battue par la grêle , à la fin coupée pour jamais ! Mou cher ange , conservez bien madame d'Argental; c'est une fleur d'une plus belle espèce, et plus forte ; mais elle a été exposée bien des années à un mauvais vent. Mandez -moi donc comment elle se porte. Avez-vous votre PorteMaillot cette année? Vous me direz que je devrais bien venir vous y voir ; sans doute , je le devrais et je le voudrais ; mais ma Porte-Maillot est à Polsdam et à Sans-Souci. J'ai toutes mes paperasses , il faut finir ce que l'on a commencé. J'ai regardé le caractère d'historiographe comme indélébile. Mon Siècle de Louis XIV avance. Je profite du peu de temps que ma mauvaise santé peut me laisser encore pour achever ce grand bâtiment dont j'ai tous les matériaux. Ne suis-je pas un bon Français ? n'est-il pas bien honnête à moi de faire ma charge quand je ne l'ai plus? Polsdam est plus que jamais un mélange de Sparte et d'Athènes. On y fait tous les jours des revues et des vers. Les Algarolli et les Maupertuis y sont. On travaille, on soupe ensuite gaiement avec un roi qui est un grand homme de

CORRESPONDANCE. 366 bonne compagnie. Tout cela serait charmant ; mais la santé ! Ah ! la santé, et vous, mon cher ange, vous me manquez absolument. Quel chien de train que celle-ci ! Les uns souffrent, les autres meurent à la fleur de leur âge ; et pour un Fonlèneille, cent Guichard. Allons toujours pourtant ; on ne laisse pas d'avoir quelques roses à cueillir dans ce champ d'épines. Monsieur sort tous les jours, sans doute, à quatre heures ; monsieur va aux spectacles, et porte ensuite à souper sa joie douce et son humeur égale ; et moi, tel j'étais, tel je suis, tenant mon ventre à deux mains, et ensuite ma plume ; souffrant, travaillant, soupant, espérant toujours un lendemain moins tourmenté de maux d'entrailles, et trompé dans mon lendemain. Je vous le dis encore, sans ces maux d'entrailles, sans votre absence, le pays où je suis serait mon paradis. Être dans le palais d'un roi, parfaitement libre du matin au soir ; avoir abjuré les dîners trop brillants, trop considérables, trop malsains ; souper, quand les entrailles le trouvent bon, avec ce roi philosophe ; aller travailler à son Siècle, dans une maison de campagne dont une belle rivière baigne les murs ; tout cela serait délicieux ; mais vous me gâtez tout. Ou dit que je n'ai pas grand'chose à regretter à Paris en fait de littérature, de beaux-arts, de spectacle, et de goût. Quand vous ne me croirez pas de trop à Paris, avertissez-moi, et j'y ferai un petit tour, mais après la clôture de mon Siècle, s'il vous plaît. C'est un préliminaire indispensable. Adieu ; je vous écris en souffrant comme un diable, et en vous aimant de tout mon cœur. Adieu ; mille tendres respects et autant de regrets pour tout ce qui vous entoure. A M. FORMBY. A Potsdam, le 30 avril (si je ne me trompe). Il me paraît, monsieur, qu'il y a dans l'ouvrage que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer beaucoup d'images qui caractérisent un homme de génie, et des beautés qui décèlent un homme de goût. Peut-être faudrait-il encore un peu de travail pour rendre la pièce digne de son auteur, qui me paraît avoir bien du mérite. Les vers exigent une correction et une précision dont la difficulté m'effraie toujours. M. Darget m'a dit que vous vous souvenez toujours de moi avec bonté ; pour moi, je me souviens de vous avec reconnaissance. — J'ai à vous un gros tome que je vous renverrai. Il s'agissait d'une pièce de poésie de H. Mallet qui allait à Copenhague pour succéder à I. Dcaumelle. (Vo/e de Vormty). J'ai à la première occasion, et que je voudrais bien vous apporter moi-même. J'ai grande envie de me trouver entre vous et M. de Jartige ; on apprend plus dans votre

conversation que dans les livres. Je vous supplie d'assurer M. de Jarrige des sentiments que je vous conserverai toujours pour lui. Intérim vole ; tuus sum. V. A M. LE COMTE D'ARGENŒAL. Le 4 mai. Mon cher ange , le roi de Prusse , tout roi et tout grand homme qu'il est , ne diminue point le regret que j'ai de vous avoir perdu. Chaque jour augmente ces regrets; ils sont bien justes. J'ai quitté la plus belle âme du monde, et le chef de mon conseil , mon ami , ma consolation. On a quatre jours à vivre ; est-ce auprès des rois qu'il faut les passer? J'ai fait un crime envers l'amitié. Jamais on n'a été plus coupable ; mais , mon cher ange , encore une fois, daignez entrer dans les raisons de votre esclave fugitif. Était-il bien doux d'être écrasé par ceux qui se disent dévots , d'être sans considération auprès de ceux qui se disent puissants , et d'avoir toujours des rivaux à craindre? ai-je fort à me louer de vos confrères du parlement? ai-je de grandes obligations aux ministres? et qu'est-ce qu'un public bizarre qui approuve et qui condamne tout de travers? et qu'est-ce qu'un courtisan qui préfère Belloc à Lekain, Coipel à Vanloo , Royer à Rameau? n'est-il pas bien permis de quitter tout cela pour un roi aimable, qui se bat comme César, qui pense comme Julien , et qui me donne vingt mille livres de rente et des honneurs pour souper avec lui? A Paris, je dépendrais d'un lieutenant de police; à Versailles , je serais dans l'antichambre de M. Mesnard. Malgré tout cela, mon cœur me ramènera toujours vers vous , mais il faut que vous ayez la bonté de me préparer les voies. J'avoue que, si je suis pour vous une maîtresse tendre et sensible , je suis une coquette pour le public, et je voudrais être un peu désiré. Je ne vous parlerai point d'une certaine tragédie d'Oreste , plus faite pour des Grecs que pour des Français ; mais il me semble qu'on pourrait reprendre cette Sémiramis que vous aimiez, et dont M. l'abbé de Cbauvclin était si content. Puisque j'ai tant fait que de courir la carrière épineuse du théâtre , n'est-il pas un peu pardonnable de chercher à y faire reparaître ce que vous avez approuvé ? Les spectacles contribuent plus que toute autre chose, et surtout plus que du mérite, à ramener le public, du moins la sorlo

567 mt. pas 'a souper qu'il ail exercé cinq ou six mille héros de six pieds ; ceci est Sparte et Athènes ; c'est un camp et le jardin d'tfpicure; des trompettes et des violons, de la guerre et de la philosophie. J'ai tout mon temps a moi ; je suis à la cour , je suis libre ; et , si je n'clais pas entièrement libre, ni une énorme pension , ni une clef d'or qui déchire la poche , ni un licou qu'on appelle cordon d'un ordre , ni même les soupers avec un philosophe qui a gagné cinq batailles , ne pourraient me douner un grain de bonheur. Je vieillis , je n'si guère de santé , et je préfère d'ûtre à mon aise avec mes paperasses , mon Catilina, mon Siècle de Louis XIV, cl mes pilules, aux soupers des rois , et à ce qu'on appelle honneur cl fortune. Il s'agit d'être content , d'ôlro tranquille ; le reste est chimère. Je regrette mes amis , je corrige mes ouvrages , et je prends médecine. Voila ma vie, mon cher Panpau. S'il y a quelqu'un par hasard dans Lunéville qui se souvienne du solitaire de Potsdara , présentez mes respects ii ce quelqu'un. il a été un temps où tout ce qui porte lo nom de Beauvau me prenait sous sa protection : ce temps est-il absolument passé? madame la marquise de Boufflers daigne-t-elle me conserver quelques bontés ? serait-elle bien aise de me revoir à sa cour? serait-elle assez bonne de dire au roi de Pologne , qui ne s'en souciera peut-être guère , que je serai toute ma vie pénétré des bontés et des vertus de sa majesté ? C'est le meilleur des rois , car il fait tout le bien qu'il peut faire. Adieu , mou très cher Panpan. Aimez toujours les vers , et n'aimez que les bons ; et conservez quelque bonne volonté pour un homme qui a toujours été enchanté de votre caractère. V ale ci me ama.

ANNÉE de public qui crie. J'espère que le Siècle de Louis XIV ramènera les gens sérieux , et néloignera pas de moi ceux qui aiment les arts et leur patrie. Je suis si occupe de ce Siècle , que j'ai renoncé aux vers et à tout commerce , excepté vous et madame Denis. Quand je dis que j'ai renoncé aux vers, ce n'est qu'après avoir refait une oreille a Zulime et à Adélaïde. Savez-vous bien que mon Siècle est presque fait , et que lorsque j'en aurai fait transcrire deux bonnes copies , je revolerais vers vous? C'est , ne vous déplaise , un ouvrage immense. Je le reverrai avec des yeux sévères ; je m'étudierai surtout b ne rendre jamais la vérité odieuse et dangereuse. Après mon Siècle , il me faut mon ange. Il me reverra plus digne de lui. Mes tendres respects à la Porte-Maillot. Voyezvous quelquefois M.dc Mairan? voulez-vous bien le Taire souvenir de moi? Son ennemi est un homme un peu dur , médiocrement sociable , et assez baissé; mais point de

vérité odieuse. Valetc , o cari / A M. DEVAUX. A Pointant , te 8 mat. Mon
 cher Panpan (car il n'y a pas moyen d'oublier le nom sous lequel vous étiez
 si aimable) le jour même que je reçus vos ordres de servir votre ami (prière
 est ordre en ce cas) , je courus chez un prince , et puis chez un autre , cl les
 places étaient prises. J'écrivis le lendemain à la sœur d'un héros , b la digne
 sœur du Marc-Aurèle du Nord , pour savoir si elle avait besoin de quelqu'un
 d'aimable , qui fût a la fois de bonne compagnie et de service. Point de
 décision encore. Je comptais ne vous écrire que pour vous envoyer quelque
 brevet signé Wilhelmine , pour votre ami ; mais, puisqu'on tarde tant, je ne
 peux pas tarder b vous remercier de vous être souvenu de moi. Quand vous
 recevrez une seconde lettre de moi , ce sera sûrement l'exécution de vos
 volontés, et M. de Liébaud pourra partir sur-le-champ. Si je ne vous écris
 point , c'est qu'il n'y aura rien de fait. Mon cher Panpan , mettez-moi , je
 vous prie , aux pieds de la plus aimable veuve des veuves. Je ne l'oublierai
 jamais , et quand je retournerai en France , elle sera cause assurément que je
 prendrai ma route par la Lorraine. Vous y aurez bien votre part , mon cher et
 ancien ami. Je viendrai vous prier de me présenter b votre académie. Notre
 séjour b Potsdam est une académie perpétuelle. Je laisse le roi faire le Mars
 tout le matin , mais le soir il fait l'Apollon , et il ne paraît A M. LE COMTE
 ALGAROTTI. Le. . . - Duriteaburbc domuni, mca rarniina.ducitc Daphuin.
 Vino., ecl. vm, v. 68. Se ella c amraalala , compiangio ; se sta bcnc , me ne
 ralh-gro ; se si traslùlla , lodo ; se si femp in Berlino, fa bene; se clia
 ritorna al noslro monastère , far'a gran piaccce ai frati , c mi porgerb una
 gran consolazionc. Ma comunque si sia del corne c del perche , la pregodi
 rimandarmi le Lagatellc istorichc, le quali ha portalc secoa Berlino. Intanto
 bacio le leggiadre mani che scrivouo, ehe toccano le più délicate cose.
 Adieu belle (leur d'Italie , Transplantée aux climat* des géants grenadiers;
 Res met, mêlez vous «ux forêts de lauriers Digitized b y Google

568 CORRESPONDANCE. Que fait croître eu ces lieux l'Apollon des guerriers ; Quelle terre par vous ne serait embellie ! Voulez-vous bien avoir la bonte de faire souvenir de moi l'estomac de milord et milady Tyrconucll , la poitrine de M. le maréchal Keith , les uretères de M. le comte de Rolhcmbourg ? Je me flatte que , par un si beau temps , il n'y aura plus de malade que moi. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Potsdam, le 29 mai. Mon très cher ange , si vous êtes h Lyon , j'irai h Lyon ; si vous êtes à Paris , j'irai h Paris ; mais quand ? je n'en sais rien. J'ai mon Siècle en tête , et c'est parce que je suis le meilleur Français du monde que je reste à Berlin et à Potsdam si longtemps. La retraite d'un archevêque dans son archevêché prouve que chacun doit être chez soi ; mais , mon ange , je commence par vous envoyer mes enfants. Rome sauvée, toute musquée, n'cslce rien ? et puis mon Siècle , que vous aurez dans trois mois ? Cela vous amusera du moins. Celte pauvre petite Guichard valait mieux ; la mort ravit tout sans pudeur. Tâchons de faire des choses qui ne meurent point. Je me flatte que ce Siècle vous plaira encore plus que les onze volumes pour lesquels j'avais tant d'aversion. Si j'ai eu le malheur de vous quitter , je me console par mes efforts pour vous plaire. Le roi de Prusse vient de donner trois ou quatre spectacles dignes du dieu Mars. J'ai vu trente mille hommes qui m'ont fait trembler. De là il court au fond de ses états voir si tout va bien , et faire que tout aille mieux ; et moi , son chétif admirateur , je reste chez lui avec mon Siècle. Quelle reconnaissance dois-je lui témoigner pour toutes ses bontés ? Je ne peux faire autre chose que de les publier, je lui dois mon bonheur et mon loisir. Personne n'est logé dans son palais plus commodément que moi. Je suis servi par ses cuisiniers. J'ai une reine à droite , une reine à gauche, et je les vois très rarement ; Louis XIV a la préférence. Point de gêne, point de devoir. Il faut que vous disiez tout cela , mon cher et respectable ami , afin que la bonne compagnie m'excuse , que les méchants soient un peu punis , et que l'on sache comment nos belles-lettres sont accueillies par un si grand monarque. Enfin voilà donc M. de Chauvclin en passe de faire tout le bien qu'il a la rage de vouloir faire ; car le bien public est sa passion dominante. Il est beau pour le roi que le nom do Chauvclin ne Ini ait pas nui , et que son mérite lui ait servi. Je crois que monsieur l'abbé , son frère , me garde toujours rancune ; je veux que mon Siècle me raccommode avec lui. Algarotti en est bien content ; ce serait un grau iriulilore , s'il me flattait ; il y aurait conscience , car je suis bien loin

d'être incorrigible. Je lui dis comme Dufresni : Faites-moi bien peur ; car il faut que, dans une histoire moderne , tout soit aussi sage que vrai , et je veux forcer la France à être contente de moi. Ma nièce est devenue bien respectable à mes yeux. Je n'avais presque songé qu'à l'aimer de tout mon cœur ; mais ce qu'elle a fait en dernier lieu me pénètre d'estime et de reconnaissance. Elle s'est conduite avec l'habileté d'un ministre et toutes les vertus de l'amitié. A quels fripons j'avais affaire ! Je détesterais les hommes s'il n'y avait pas des cœurs comme le vôtre et comme le sien. Comptez que mon cœur revoie vers mes amis , mais aussi soyez bien persuadé que je n'ai pas mal fait de mettre quelque temps et quelques lieues entre moi et l'Envie. Je me suis fait ancien pour qu'on me rendit un peu plus de justice. Peut-être actuellement on apercevra-t-on quelque petite différence entre Catilina et Rome sauvée. Je ne demande pas que, ma Rome soit imprimée au Louvre ; mais je me flatte qu'elle ne déplaira pas à ceux qui aiment une fidèle peinture des Romains, en vers français qui ne soient pas golphs. *Vit tute iucolumem odimus, Sublatani ex oculis quæiimus, invidi.* Hor. , lib. m , od. xxiv, v. 3 1 . Vous me donnez des espérances de retrouver madame d'Argental en bonne santé, donnez -moi aussi celle de retrouver son amitié. Dites-moi ce que c'est que des Mémoires qui ont paru sur mademoiselle de Lenclos. Je m'y intéresse en qualité de légataire. Il y a ici un ministre du saint Évangile qui m'a demandé des anecdotes sur cette célèbre fille ; je lui en ai envoyé d'un peu ordurières , pour apprivoiser les huguenots. Bonsoir ; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure, à tout ce qui partage les agréments de votre délicieux commerce. Je vous embrasse tendrement. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND. A l'otsdam, ce dernier de mai. Apparemment, madame, que mon camarade d'Hamon sert son roi aussi vile qu'il rend tard les lettres des particuliers. J'aurais bien voulu faire, dans ce mois de juin où nous sommes , ce voyage dont il parle ; et , en vérité , madame , vous en seriez un des principaux motifs. J'aurais pu même prendre l'occasion du voyage que fait le roi mon nouveau maître dans le pays qu'habitait autrefois la princesse de Clèves ; mais ce voyage sera fort court , car je lui ai permis de rester chez lui jusqu'à

569 ANNÉE qu'au mois de septembre. Il faut tenir sa parole aux rois , et surtout à celui-là ; d'ailleurs il m'inspire tant d'ardeur pour le travail , que, si je n'avais pas appris à m'occuper , je l'apprendrais auprès de lui. Je n'ai jamais vu d'homme si laborieux. Je rougirais d'être oisif, quand je vois un roi qui gouverne quatre cents lieues de pays tout le matin , et qui cultive les lettres toute l'après-dînée. Voilà le secret d'éviter l'ennui dont vous me parlez ; mais pour cela il faut avoir la rage de l'étude comme lui , et comme moi son serviteur chétif. Quand il vient de Paris quelques livres nouveaux , tout pleins d'esprit qu'on n'entend point , tout hérissés de vieilles maximes rebrochées et rebrodées avec du clinquant nouveau , savez-vous bien , madame , ce que nous faisons ? nous ne les lisons point. Tous les bons livres du siècle passe sont ici ; et cela est fort honnête ; on les relit pour se préserver de la contagion. Vous me parlez de deux éditions de mes sottises. Il est bien clair , madame , que la moins ample est la moins mauvaise. Je n'ai vu encore ni l'une ni l'autre. Je les condamne toutes , et je pense que , comme il ne faut point publier tout ce qu'ont fait les rois , mais seulement ce qu'ils ont fait de mémorable , il ne faut point imprimer tout ce qu'ont écrit de pauvres auteurs , mais seulement ce qui peut , à toute force , être digne de la postérité. On me mande que l'édition de Paris est incomparablement moins mauvaise que celle de Rouen , qu'elle est plus correcte ; j'aurais l'honneur de vous la présenter , si j'étais à Paris. On veut que j'en fasse une ici à ma fantaisie ; mais je ne sais comment m'y prendre. Je voudrais jeter dans le feu la moitié de ce que j'ai fait , et corriger l'autre. Avec ces beaux sentiments de pénitence , je ne prends aucun parti , et je continue à mettre en ordre le Siècle de Louis XIV. J'ai apporté tous mes matériaux ; ils sont d'or et de pierreries ; mais j'ai peur d'avoir la main lourde. Ce siècle était beau ; il a enseigné à penser et à parler à celui-ci ; mais gare que les disciples ne soient au-dessous de leurs maîtres, en voulant faire mieux ! Je lâche au moins de m'exprimer tout naturellement , et j'espère que quand je reverrai Paris, on ne m'entendra plus. M. le président Renault, pour qui je crois vous avoir dit des choses assez tendres , parce que je les pense, m'aurait-il tout à fait oublié ? Il ne faut pas que les saints dédaignent ainsi leurs dévots. J'ai d'autant plus de droits à ses bontés qu'il est du siècle de Louis xiv. Vous allez donc toujours à Sceaux , madame ? J'avais pris la liberté de donner une lettre à -1751 . d'Hamon pour madame la duchesse du Maine ; il la rendra dans quelques années. Vous avez fait

deux pertes à cette cour un peu différentes l'une de l'autre : madame de Staal et madame de Malause. Conservez-vous , ne mangez point trop ; je vous ai prédit , quand vous étiez si malade , que vous vivriez très longtemps. Surtout ne vous dégoûtez point de la vie , car , en vérité, après y avoir bien rêvé, on trouve qu'il n'y a rien de mieux. Je conserverai pendant toute la mienne les sentiments que je vous ai voués, et j'aimerai toujours Paris , à cause de vous et du petit nombre des élus. A M. DE MONCRIF. A PoUdam , le 17 jain. J'ai tardé long- temps à vous remercier, mon cher confrère, du beau présent que vous avez bien voulu me faire. Je me flattais de venir vous porter mes remerciements à Paris ; mais ma mauvaise santé ne m'a pas encore permis d'entreprendre ce voyage. Je vous aurais dit de bouche ce que je vous dirai dans cette lettre : que tous vos ouvrages respirent les agréments de votre société et la douceur bienfaisante de votre caractère. Je ferai plus ; ils m'enhardissent à m'ouvrir à vous, et à vous demander une marque d'amitié. Je sais qu'on m'a beaucoup condamné à la cour d'avoir accepté les bienfaits dont le roi de Prusse m'honore. J'avoue qu'on a raison, si on ne regarde ma démarche que comme celle d'un homme quia quitté son maître naturel pour un maître étranger. Mais vous savez mieux que personne la triste situation où j'étais en France. Vous savez que j'essuyais , depuis vingt ans , tout ce que l'envie acharnée de ceux qui déshonorent les lettres plus qu'ils ne les cultivent avait pu imaginer pour me décrier et pour me perdre. Vous savez que l'abbé Desfonlaines, qui vendait impunément des poisons dans sa boutique , avait des associés , et qu'il a laissé des successeurs. S'ils s'en étaient tenus aux grossièretés et aux libelles diffamatoires, j'aurais pu prendre encore patience : quoique à la longue cette foule de libelles avilisse, j'aurais supporté cet avilissement , trop attaché en France à la littérature. Mais je savais avec quel artifice et avec quelle fureur on m'avait noirci auprès des personnes les plus respectables du royaume. J'étais instruit que des gens à qui je n'ai jamais donné le moindre sujet de plainte m'avaient attaqué par des calomnies cruelles. La douleur et la crainte devenaient le seul fruit de quarante ans de travail ; et cela , pourquoi? pour avoir cultivé un faible talent, sans jamais nuire à personne. Madame la marquise de Pompadour, M. le comte d Argenson ,

CORRESPONDANCE. 570 et d'autres qui ont blâmé ma retraite , sont dans une trop grande élévation pour en avoir vu les causes. Ils ne savent pas ce que des hommes obscurs, mais dangereux , et infatigables dans leur acharnement à nuire , machinaient contre moi. Je suis sûr que la bonté de votre cœur serait effrayée, si j'entrais avec vous dans ces détails. Je veux bien qu'on sache que ces cabales indignes m'ont contraint de chercher ailleurs un honorable asile ; mais , en même temps , je vous avoue que la douceur de ma vie serait changée en amertume, si des personnes à qui j'ai obligation , et à qui je serai toujours attaché, croyaient avoir des reproches à me faire. Croyez, mon cher confrère, qu'il en a bien coûté à mon cœur pour prendre le parti que j'ai pris. Je n'ai point recherché de vains honneurs; mais à la cour toute militaire où je suis , il y a de certaines distinctions qu'il faut absolument avoir pour n'être pas arrêté à tout moment aux portes par des gardes. Je ne pouvais guère demeurer auprès du roi de Prusse qu'avec ces légères distinctions, qui ne tirent d'ailleurs à aucune conséquence. Je vous jure qu'à mon âge je ne suis attaché ni à une clef d'or, ni à une croix, ni à une pension de vingt mille livres dont j'ai su ne pas avoir besoin , ni à d'autres avantages flatteurs dont je jouis. Je n'ai voulu que le repos ; et, si j'avais pu alors espérer de le goûter en France , je ne l'aurais pas cherché ailleurs. Je vous demande en grâce d'exposer mes sentiments à M. le comte d'Argenson. Je serais au désespoir qu'il blâmât ma conduite. Je lui suis attaché dès ma plus tendre jeunesse , et il est l'homme du royaume dont j'ambitionne le plus les suffrages et les bontés. J'avoue encore que je ne me consolerais pas si madame de Porapadour, à qui je dois une éternelle reconnaissance , pouvait me soupçonner de la moindre ombre d'ingratitude. Je vous conjure donc , mon cher confrère, de faire valoir auprès de l'un et de l'autre mes raisons , mes regrets , mon attachement. Comptez que je ne vous oublie pas parmi ceux que je regrette souvent. Vous êtes tous les jours dans la maison de monsieur le duc et madame la duchesse de Laines ; ayez la bonté de présenter mes respects à toute cette maison , dont la vertu est respectée ici. Le roi de Prusse se souvient d'avoir vu M. le duc de Chevreuse , et en parle souvent avec éloge. Je n'ose vous prier de faire mention de moi à la reine. Je ne me flatte pas d'être dans son souvenir ; mais je suis auprès d'un roi qui est le meilleur ami du roi son père. Je n'ai que ce titre pour prétendre à sa protection ; mais peut-être que, si vous lui disiez un mot de moi, elle pourrait s'en

souvenir avec cette bonté indulgente qu'elle a pour tout le monde. Ne soyez point surpris de la confiance avec laquelle je me suis expliqué à vous ; c'est vous qui me l'avez donnée. L'usage que vous voudrez bien en faire augmentera la félicité dont je jouis auprès d'un roi philosophe, et rendra plus agréable le voyage que j'espère toujours faire à Paris, et qui sera hâté par le plaisir de venir vous faire les remerciements les plus sincères, et de vous renouveler les assurances d'un attachement et d'une estime que je conserverai toujours. A M. DE LA MÉTRIE. A Palsilair.? Aile*, courez, joyeux teetcur. Et le verre à ta niain , coiffé d'une serviette , De vos désirs brillants communiquer l'ardeur Au sein de Phyllis et d'Annette. Chaque Age a ses plaisirs; je suis sur mon déclin , Il me faut de la solitude ; A vous des amours et du vin. De mes jours trop usés j'attends ici la fin , Entre Frédéric et l'étude, Jouissant du présent , exempt d'inquiétude. Sans compter sur le lendemain. Mes compliments à la cousine. Partez donc avec le gai-mélancolique Darget, et aimez -moi en chemin. A M. DEVAUX. Mon cher Panpan, je vous assure que je ressens bien vivement la douleur de vous être inutile. Croyez que ce n'est pas le zèle qui m'a manqué. Vous ne doutez pas de la satisfaction extrême que j'aurais eue à faire réussir ce que vous m'avez recommandé ; mais ce qui est difficile en Lorraine est encore plus difficile en Prusse, où la quantité de surnuméraires est prodigieuse Je compte bien profiter des honneurs du roi Stanislas, et venir me mettre aux pieds de madame de Boufflers , au premier voyage que je ferai en France ; et assurément je postulerai fort et ferme une place dans votre académie. J'aurais le bonheur d'appartenir par quelque titre à un roi qu'on ne peut s'empêcher de prendre la liberté d'aimer de tout son cœur. Cette place , mon cher et ancien ami, vous serait encore plus précieuse, si je me comptais au nombre de vos confrères. Je ne me porte guère mieux que madame de Bassompierre , et c'est en partie ce qui m'a privé long-temps du plaisir de vous écrire. J'aurais bien de la vanité si je supportais mes maux avec cette douceur et cette égalité d'humeur qu'elle oppose à ses souffrances, et qu'ont si rarement les

Digitized by Google

ANNÉE 4751. 574 gens qui se portent bien. Je tous supplie de me conserver dans son souvenir, et de no me pas oublier auprès de madame de Itonfûcrs. Est-ce que M. le marquis du Châtelet est actuellement à Lunéville? Prescitez-lui, je vous prie, mes respects. J'ignore si son fils est à Commrci. Tout ce que je sais de votre cour , c'est que je la regrette , même dans la société du héros philosophe auprès de qui j'ai l'honneur de vivre. Je sais bien bon gré a M. de Saint-Lambert d'avoir exclu Roi , ce méchant homme. Voudra-t-il se souvenir de moi avec amitié? Je vous assure que j'en ressentirais une grande consolation. Quoique j'aie absolument renoncé h la comète, cependant je n'ai point oublié la maison de M. Alliot, et vous me ferez grand plaisir de me protéger un peu dans cette maison. Mon cher Panpan, vous ne sauriez croire combien je suis affligé de n'avoir pu faire ce que vous m'avez recommandé. Je serais inconsolable si vous pouviez penser que j'ai manqué de bonne volonté. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur. A M. LE MARQUIS DE XIMENES. A Polsdam. J'ai reçu assez lard, monsieur, à Potsdam un paquet qui a redoublé mon attachement pour vous, et qui a augmenté mon envie de faire un petit tour d'une des collines du Parnasse où je suis , à l'autre que vous habitez. Savez-vous bien qu'il y a des choses admirables dans ce que vous m'avez envoyé; et que, si le cœur vous en dit, vous pouvez faire de ces ouvrages quelque chose qui mettra le nom de Chimène aussi en vogup au théâtre qu'il y a jamais été? Je vis auprès d'un monarque qui fait tant d'bouneur aux lettres , que je ue m'étonne plus de voir qu'on fait, dans la maison du cardinal Ximenès, ce qu'on a fait dans cello de Witikind. Je voudrais pouvoir raisonner avec vous, papier sur table , comme je fais quelquefois avec ce grand homme, il faudrait un volume pour s'entendre de si loin, encore ue s'entendrait-on guère. Permettez donc que je réserve pour le mois d'octobre le plaisir de vous entretenir sur ce que vous m'avez confié. J'aurais voulu pouvoir profiter du voyage quo le roi de Prusse a fait à Clèves , pour venir faire iiu tour à Paris ; mais je suis accablé de travail ; je u'ai pas uu moment à perdre. Mon voyage aurait été trop court , et j'ai promis au roi do rester auprès de lui jusqu'au mois d'octobre. Je lui tiendrai parole, et je n'y aurai pas grand mérite : il daigne faire le bonheur de ma \ic. Si j'avais imaginé un plan pour arranger ma destinée et une manière de vivre conforme a mon humeur, à mes goûts, à mon Age, h ma mauvaiso santé , je n'en aurais pas choisi d'autre. S'il plaisait seulement à la nature de me traiter comme fait le

roi de Prusse , je me croirais en paradis; mais des maladies continuelles gâtent tout le bien que me fait un grand roi. Je lui ai sacrifié du meilleur de mon cœur l'envie que j'avais de voir l'Italie et de passer par la France ; mais ce qui est différé n'est pas perdu. Il faut qu'un être pensant ait vu Rome et le roi de Prusse, et ait vécu 'a Paris; après cela on peut mourir quand on veut. Comptez, monsieur, que je mets au nombre des choses qui me font aimer ce monde les belles choses que vous m'avez envoyées , et dout j'ai grande envie de vous parler à tête reposée. Mille respects à madame votre mère ; comptez sur les sentiments inaltérables de Voltaire. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Potsdam, le 13 juillet. Mon cher ange, vous avez donc suivi le conseil du meilleur général qu'il y ait à présent en Europe? Il n'y a point de poltronnerie à bien prendre son temps , et à attendre que le génie de Home suscite un autre César que Drouin pour la sauver. Je me flatte d'ailleurs que des oonjurés tels que vous en seront plus encouragés , quand je ferai des efforts pour leur fournir de meilleures armes. J'avais envoyé quelques légers changements ; mais ils étaient faits trop à la hâte, et trop insuffisants. Je crois toujours qu'il faut rendre Aurélie un peu plus complice de Catilina. Ce ne serait pas la peine de l'avoir épousé en secret pour ne pas prendre son parti, il me semble qu'il y aura quelque nouveauté, et peut-être quelque beauté, à représenter Aurélie comme une femme qui voit le précipice et qui s'y jette. D'ailleurs je ne peux rien changer au fond de son rôle et de ses situations. La tragédie ne s'appelle point Aurélie ; le sujet est Rome , Cicéron , Caton , César. C'est beaucoup qu'unno femme, parmi tous ces gens-fa , ne soit pas uno bégueule impertinente. Je sais bien, quand le parterre et les loges voient paraître une femme, qu'on s'attend a voir uue amoureuse et une confidente , des jalonsies, des ruptures, des raccommodements. Aussi je ne compte pas sur un grand succès au théâtre ; mais peut-être que l'appareil de la scène, le fracas du théâtre qui rogne dans cet ouvrage , les rôles de Cicéron, de Catilina, do César, pourront frapper pendant quelques représentations ; après quoi on jugera a l'impression entre cet ouvrage et les vers allobroges imprimés au Louvre. On m'a fait des objections dont quelques unes

572 CORRESPONDANCE. sont annoncées et réfutées par votre lettre. Je me rends avec plus de docilité que personne aux bonnes critiques ; mais les mauvaises ne m'épouvantent pas. Je crois qu'au quatrième acte , avant qu'Aurélien arrive, on peut augmenter encore la chaleur de la contestation , sans faire sortir César de son caractère , et donner une espèce de triomphe à Catilina, afin que l'arrivée d'Aurélien produise un plus grand coup de théâtre ; mais il faut que ce débat soit court et vif. On m'a cité bien mal à propos la délibération de la scène d'Auguste avec Cinna et Maxime. Les cas sont bien différents, et le goût consiste à mettre les choses à leur place. La première scène du cinquième acte est absolument nécessaire , cependant elle est froide ; ce n'est pas sa faute , c'est la mienne. Ce qui est nécessaire ne doit jamais refroidir. Il faut supposer , il faut dire que le danger est extrême dès le premier vers de cette scène, que Cicéron est aïlé combattre dans Rome avec une partie du sénat , tandis que l'autre reste pour sa défense. Il faut que les reproches de Caton et de Clodius soient plus vifs, et qu'on voie que Cicéron sera puni d'avoir sauvé la patrie ; c'est là un des objets de la pièce. Cicéron, sauvant le sénat malgré lui, est la principale figure du tableau ; il ne reste qu'à donner à ce tableau tout le coloris et toute la force dont il est susceptible. L'ouvrage d'ailleurs vous paraît raisonnablement conduit ; il est une peinture assez fidèle et assez vive des mœurs de Rome. J'ose espérer qu'il ne sera pas mal reçu de tous ceux qui connaissent un peu l'antiquité , et qui n'ont pas le goût gâté par les idées et par le style d'aujourd'hui. Je vais donc, mon cher et respectable ami, mettre tous mes soins à fortifier et à embellir , autant que ma faiblesse le permettra, tous les endroits de cet ouvrage qui me paraissent en avoir besoin. J'ai déjà fait bien des changements ; mais je ne suis pas encore content. J'enverrai la pièce avant qu'il soit un mois. Vous aurez tout le temps de dire votre dernier avis , et de disposer l'armée avec laquelle vous daigniez me soutenir. Vous ne m'avez point répondu sur une petite question que je vous ai faite , laquelle a peu de rapport avec la république romaine. Il s'agissait du nombre des cures de France, qui est très fautif dans tous les livres , et sur lequel le receveur du clergé doit avoir une notion sûre, notion qu'il peut très bien communiquer, sans nuire à l'arche du Seigneur. On parle d'un mandement de l'évêque de Marseille très singulier. Les remontrances du parlement n'ont pas fait plus de fortune ici qu'à votre cour ; mais je ne conçois pas comment le roi est réduit à emprunter. Nous n'empruntons point

, et toutes les charges du royaume sont payées le premier du mois. Adieu, société charmante, qui valez mieux que tous les royaumes. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND. . A PoUdam , le 10 juillet. Votre souvenir et vos bontés , madame, me donnent bien des regrets. Je suis comme ces chevaliers enchantés qu'on fait souvenir de leur patrie, dans le palais d'Alcine. Je peux vous assurer que, si tout le monde pensait comme vous à Paris, j'aurais eu bien de la peine à me laisser enlever. Mais, madame, quand on a le malheur, à Paris, d'être un homme public, dans le sens où je l'étais, savez-vous ce qu'il faut faire ? s'enfuir. J'ai choisi heureusement une assez agréable retraite ; mou pâté d'anguilles ne vaut pas assurément vos ragôts , mais il est fort bon. La vie est ici très douce , très libre, et son égalité contribue à la santé. Et puis , figurez-vous combien il est plaisant d'être libre chez un roi, de penser, d'écrire, de dire tout ce qu'on veut. La gêne de l'âme m'a toujours paru un supplice. Savez-vous que vous étiez des esclaves à Sceaux et à Anct ? oui , des esclaves, en comparaison de la vraie liberté que l'on goûte à Poldam , avec un roi qui a gagné cinq batailles ; et par-dessus cela, on mange des fraises, des pêches, des raisins, des ananas, au mois de janvier. Pour les honneurs elles biens, ils ne sont précisément bons à rien ici ; et c'est un superflu qui n'est pas chose très nécessaire. Avec tout cela, madame , je vous regrette très sincèrement, vous et M. le président Héuault , et M. Dalcmbert , pour qui j'ai une grande inclination, et que je regarde comme un des meilleurs esprits que la France ait jamais eus. Si je ne peux pas voir M. le président Hénault, je le lis, et je crois que je sais son livre à présent mieux que lui. Il m'a bien servi pour le Siècle de Louis XIV. Il y a un ou deux endroits où je lui demande la permission d'être pas desoDavis, mais c'est avec tout le respect qu'il mérite ; c'est un petit coin de terre que je dispute à un homme qui possède cent lieues de pays. Vous daignez me parler de Rome sauvée ! vous me prenez par mon faible, madame. Des gens malins expliqueront ce que je vous dis là , en disant que cette pièce est mon côté faible ; mais ce n'est pas tout à fait cela que j'entends. J'y ai travaillé avec tout le soin, toute l'ardeur et toute la patience dont je suis capable. J'aimerais bien mieux la faire lire à des personnes de votre espèce, que de l'exposer au public. Il me semble qu'il y a si loin de Paris à l'ancienne Rome, et de nos jeunes gens à Caton et à Cicéron , que c'est à peu près comme si je faisais jouer Confucius.

575 ANNÉE Vous me direz que le Catilina de Crébillon a réussi, mais l'auteur a clé plus adroit que moi : il s'est bien donné de garde de l'écrire en français. A propos, madame, ne montrez point ma lettre, à moins que ce ne soit au président indulgent, et au discret d'Argentai; si j'écris en français, c'est pour vous et pour eux. J'ai toujours compté de mois en mois venir vous faire ma cour, et mon enchantement m'a retenu; je craindrais de ne plus retourner a Potsdara. Je reste volontiers où je me trouve à mon aise; cependant je hasarderai cette infidélité , je ne sais pas quand ; je uc peux répondre que de mes sentiments; la destinée se joue de tout le reste. Nous aurons incessamment ici Y Encyclopédie, et peut-être mademoiselle Puvigné. Va-t-elle point eu quelques dégoûts de la part de l'ancien évêque de Mi repoix ou de la Sorbonne? On disait que celte Sorbonne voulait condamner le système de BufTon,el les saillies du présidentde Montesquieu. On prétend qu'ils ont mis les Èlrcnnes de la Saint -Jean sur le bureau, et messieurs du Cleryé... Adieu, madame; je suis si accoutumé à parler librement , que je suis toujours prêt à écrire une sottise. P. S. Vous voyez donc souvent M. l'abbé de f.hauvclin? Il me rend jaloux de mes ouvrages; il les aime, et il ne m'aime point. Vous daignez m'écrire , il me laisse là ; il s'imagine qu'il faut rompre avec les gens, parce qu'ils sont'aPotsdam; il met sa vertu à cela. J'ai le cœur meilleur que lui. Conservez-moi vos bontés, madame, et faitesmoi bien sentir combien il serait doux de passer auprès de vous les dernières années d'une vie philosophique. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Juillet. Je viens de lire Manlius. Il y a de grandes beautés , roaiseiles sont plus historiques que tragiques; et , à tout prendre, celte pièce ne me paraît que la Conjuraton de Venise de l'abbé de Saint-Réal, gâtée. Je n'y ai pas trouvé, à beaucoup près, autant d'intérêt que dans l'abbé de Saint-Réal ; et en voici , je crois , les raisons : •1° La conspiration n'est ni assez terrible, ni assez grande , ni assez détaillée. 2° Manlius est d'abord le premier personnage, ensuite Servilius lo devient. 5° Manlius, qui devrait être un homme d'une ambition respectable, propose à un nommé Rutile (qu'on ne connaît pas , et qui fait l'entendu sans avoir un intérêt marqué à tout cela) de recevoir Servilius dans la troupe , comme on reçoit un voleur chez les carlouchiens. Cela est intéressant 4751 . dans la conspiration de Venise, et nullement vraisemblable dans celle de Manlius, qui doit être uu chef impérieux et absolu. 4° La femme de Servilius devine , sans aucune raison , qu'on veut

assassiner son père ; et Servilius l'avoue par une faiblesse qui n'est nullement tragique. 5° Cette faiblesse de Servilius fait toute la pièce, et éclipse absolument Manlius , qui n'agit point, et qui n'est plus là que pour être pendu. 6° Valérie , qui pourrait deviner ou ignorer le secret, qui, après l'avoir su, pourrait le garder ou le révéler, prend le parti d'aller tout dire et de faire son traité , et vient ensuite en avertir son imbécile de mari, qui ne fait plus qu'un personnage aussi insipide que Manlius. 7° Autre événement qui pourrait arriver dans la pièce, ou n'arriver pas, et qui n'est pas plus prévu , pas plus contenu dans l'exposition que les autres ; le sénat manque honteusement de parole à Valérie. 8° Manlius une fois condamné , tout est fini , tout le reste n'est encore qu'un événement étranger qu'on ajoute à la pièce comme on peut. Il me semble que dans une tragédie il faut que le dénouement soit contenu dans l'exposition comme dans un germe. Rome sera-t-elle saccagée et soumise? ne le sera-t-elle pas ?(Catilina fera-t-il égorger Cicéron , ou Cicéron le fera-t-il pendre? quel parti prendra César? que feront Aurélie et son père, dont on prend la maison pour servir de retraite aux conjurés? Tout cela fait l'objet de la curiosité , dès le premier acte jusqu'à la dernière scène. Tout est en action , et l'on voit de moment en moment Rome, Catilina, Cicéron, dans le plus grand danger. Le père d'Aurélie arrive, Catilina prend le parti de le tuer, parti bien plus terrible, bien plus théâtral, bien plus décisif, que l'inutile proposition que fait un coupe-jarret subalterne, comme Rutile, de tuer un sénateur romain , sur ce qu'il a paru un peu rêveur : proposition d'ailleurs inutile à la pièce. Je ne sais si je me trompe, mais j'ose croire que la pièce de Home sauvée a beaucoup plus d'unité , est plus tragique, est plus frappante et plus attachante. Il me paraît plus dans la nature , et par conséquent plus intéressant , qu'Aurélie soit principalement occupée des dangers de son mari, que si elle lui disait des lieux communs pour le ramener à son devoir. Il me paraît qu'étant cause de la mort de son père , elle est un personnage assez tragique , et que sa situation dans le sénat peut faire un très grand effet. Je m'en rapporte aux juges du comité ; mais je les supplie encore très instamment de mettre un très long intervalle entre Manlius et Home sauvée ; on se

574 CORRESPONDANCE. rail las de conjurations et de fouines de conjurés. Cet article est un point capital. J'ajoute encore qu'un beau-fils corame Drouin ferait tomber César sur le nez; j'aimerais mieux que La Noue jouât Cicéron , et Grandval , César ; mais en ce cas , il faudrait mettre La Noue trois mois au soleil , en espalier; et s'il ne jouait pas aux répétitions avec la chaleur et la véhémence nécessaires . il faudrait retirer la pièce. Ce considéré, messeigneurs.il vous plaise avoir égard à la requête du suppliant.

A M. LE COMTE ALGAROTTI. A Poldam , 97. . . Ecco il vostro Duhos; quando potrù io dire in Poldam : Ecco il mio caro conte , ecco la consolazionc délia mia monastica vita? La riugrazio del suo libro , per tutti i suoi favori, e specialmente per la sua lettera sopra il Cartesio. Le gros abbé Dubos è un buon autore , e degno d'esser letlo attentamentc. Non dirè di lüi : « Mollo cgli oprô col senno , e collo ttiU. • J crus, déliv , ch. I. Il senno è grande, lo stile cattivo ; bisogna leggerlo, ma rileggerlosarebbetediioso. Qucsta bella prerogativa d' esser spesso riletto è il privilrgio dell' ingegno, e quello dell' Ariosto. lo lo rileggo ogni giorno, mercc aile vostro grazic. Addio , mio cigoo del canal grande ; vi amero sempre.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Potsdam, te 7 août. Mon adorable ami , je reçois votre lettre du 50 juillet ; et la poste , qui repart presque au même instant qu'elle arrive , me laisse un petit moment pour vous remercier de tant d'attentions et de bontés. Vraiment vous n'avez rien vu. Je vous enverrai une nouvelle Home avant qu'il soit peu , peut-être par M. le maréchal de Lowendahl, peut-être par une autre voie , mais vous aurez une Home. Je vous avertis que ce n'est plus Fulvius qu'on tue , c'est Nonnius. Ce M. Nonnius n'est connu dans le monde que pour avoir clé tué, et il ue faut pas le priver de son droit. Je me souviens même que Crébillon , dans sa belle tragédie de Catilina, avait fait « égorger Nonnius cette nuit , » Acte x , scène i . • sans trop en dire la raison. Je prétends , moi , avoir de fort bonnes raisons de le tuer. Vous serez encore plus content d'Aurélie; et je crois qu'il est absolument nécessaire que Catilina ail dans le sénat un si grand parti, qu'il puisse s'évader impunément , lors même que sa femme l'a convaincu. Le grand point encore est que Cicéron puisse un peu concentrer en lui l'intérêt de Rome. La pièce ne sera jamais Zaïre, ni Inès, ni Bérénice; mais j'ai la sottise de croire qu'une scène de Catilina et de César vaut mieux que tout cela. Je n'espère pas un succès suivi , je n'attends pas même d'être rejoue apres le premier cours de la pièce. Il faudrait trop de ressorts pour remonter

sur le théâtre une machine si compliquée ; mais vous m'avez autorisé à penser que les gens raisonnables ne verraient pas sans quelque plaisir une peinture assez fidèle des mœurs de l'ancienne Rome ; et , pourvu que je plaise à la saine partie de Paris, je serai fort content. Je corrigerai encore très volontiers tous les détails. Je ne plains pas ma peine , ou , pour mieux dire , je ne plains pas mon plaisir ; et c'en est uu grand de travailler pour vous. Savez- vous bien que je viens de refaire cent vers à la Henriadc ? Je repasse ainsi toutes mes anciennes erreurs. C'est ici une confession générale continuelle. Je me suis mis à être un peu sé vère avec des gens pour qui on l'est rarement ; mais je le suis encore plus pour moi-même. Enfin , quand vous aurez Hume , il faudra absolument la faire jouer, n'importe quand ; mais je veux en avoir le cœur net. Ce sera une belle négociation , et assez amusante pour vos conjurés. Vous déciderez entre un singe et un coq-d'Inde qui des deux représentera César. Il est bien douloureux de n'avoir è choisir qu'entre de tels héros ; mais nous avons du temps d'ici è notre condamnation. Je vous prie , si ma nièce a le bonheu* de vous voir, de lui dire que je ne lui écris point cette poste-ci. La raison est que je ne peux plus vous écrire, qu'il faut fermer ma lettre, qu'il n'y a pas un moment à perdre , et que je n'ai que celui de vous dire que je suis è vous pour jamais, sain, malade, triste , ou gai, Prussien, Français, bon ou mauvais poète, plat historien. Adieu, adorables anges. A MADAME DENIS. A Potsdam , le 84 août. Vous recevrez, ma chère plénipotentiaire, le paquet ci-joint par un héros danois , russe , polonais , et français. Je crois que ce sera le premier guerrier du Nord qui aura porté une liasse de vers alexandrins de Berlin à Paris. Jenc crois pas, quoi qu'on en dise, queM. le maréchal de Lowendahl soit chargé d'autres négociations. H est verni en Allemagne pour scs affaires, et , en qualité do Digitized by Google

575 ANNÉE 1751. penseur de Berg-op-Zoom, il est venu voir le preneur de la Silésie. Le roi lui montrera ses soldats, et ne lui montrera point ses ouvrages, qu'il fait imprimer. Vous prenez mal votre temps pour me faire des reproches. Il faudrait avoir plus de pitié des étrangers et des malades. Je perds ici les dents et les yeux. Je reviendrai à Paris, aveugle comme La Motte ; et messieurs les écumeurs littéraires n'en seront pas moins déchaînés contre moi. Ma santé déperit tous les jours; l'abbé de Bernis ne me louera jamais d'être devenu vieux comme il vient de louer Fontanelle d'avoir su parvenir à l'âge de quatre-vingt-seize ans; je suis plus près d'une épitaphe que de pareils éloges. Puisque le parlement fait actuellement si grand bruit pour un hôpital, et qu'il ne se mêle plus que des malades, j'ai envie de me venir mettre sous sa protection. Soyez bien sûre que je serais à Paris sans les imprimeurs de Berlin, qui ne me servent pas si vile que le roi. Je supporte Maupertuis, n'ayant pu l'adoucir. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des hommes insociables avec qui il faut vivre? Il n'a jamais pu me pardonner que le roi lui ait ordonné de mettre l'abbé Raynal de son académie. Qu'il y a de différence entre être philosophe et parler de philosophie ! Quand il eut bien mis le trouble dans l'académie des sciences de Paris, et qu'il s'y fut fait détester, il se mit en tête d'aller gouverner celle de Berlin. Le cardinal de Fleuri lui cita, quand il prit congé, un vers de Virgile qui revient à peu près à celui-ci : Ab! réprimez en vous cette ardeur de régner. On aurait pu en dire autant à son éminence ; mais le cardinal de Fleuri régnait doucement et poliment. Je vous jure que Maupertuis n'en use pas ainsi dans son tripot, où, Dieu merci, je ne vais jamais. Il a fait imprimer une petite brochure sur le bonheur ; elle est bien sèche et bien douloureuse. Cela ressemble aux affiches pour les choses perdues ; il ne rend heureux ni ceux qui le lisent ni ceux qui vivent avec lui ; il ne l'est pas, et serait fâché que les autres le fussent. Point du tout, ma chère enfant, mon paquet ne partira pas par M. le maréchal de Lowendahl. Il va à Hambourg, et ne retourne pas sitôt à Paris ; mais vous verrez un autre maréchal qui aura la bonté de s'en charger. C'est un Anglais qu'on appelle milord Maréchal tout court, parce qu'il était ci-devant grand-maréchal d'Écosse ; il est rebelle et philosophe, et attaché à la maison de Stuart, condamné dans son pays depuis longtemps, et retiré à Berlin après avoir servi en Espagne. Son frère, le maréchal Keith, alla à la tête des bons musulmans à la tête des Russes, et y a quelques années. Enfin les deux frères sont ici, et le milord

Maréchal est déclaré envoyé extraordinaire du roi de Prusse en France. Vous verrez une assez jolie petite Turquie qu'il emmène avec lui ; on la prit au siège d'Oczakow , et on en fit présent 'a notre Écossais , qui paraît n'en avoir pas trop besoin. C'est une fort bonne musulmane. Son maître lui laisse toute liberté de conscience. Il a dans son équipage une espèce de valet de chambre tartaro, qui a l'honneur d'être païen ; pour lui, il est, je crois, anglican, ou à peu près. Tout cela forme un assez plaisant assemblage qui prouve que les hommes pourraient très bien vivre ensemble, en pensant différemment. Que ditesvous de la destinée qui envoie un Irlandais ministre de France k Berlin, et un Écossais ministre de Berlin à Paris? Cela a l'air d'une plaisanterie. Milord Maréchal part incessamment. Vous verrez sa Turquie , et vous aurez mon paquet. Ne soyez doue point étonnée que je sois encore h Potsdam, quand vous verrez une mahométanc h Paris ; et concluez que la Providence se moque de nous. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Potsdam. Mon cher Isaac, soyez le bien revenu dans votre terre promise. Je viendrais y adorer le Dieu des armées avec vous , et me mettre aux pieds de votre Rebecca , si je me portais bien ; et même , sain ou malade , je viendrai vous voir, en cas que vous m'aimiez un peu; car, si mon cher Isaac me traite en Ismaélite , je ne ferai point de pèlerinage pour lui. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Berlin , le 28 août. Mon cher et respectable ami, milord Maréchal, qui est une espede d'ancien Romain , apporte Rome h madame Denis. Cicéron ne se doutait pas qu'un jour un Écossais apporterait de Prusse a Paris scs Catilinaires en vers français. C'est d'ailleurs une assez bonne épigramme contre le roi George que deux braves rebelles de chez lui ambassadeurs en France et en Prusse. Il est vrai que milord Maréchal a plus l'air d'un philosophe que d'un conjuré; cependant il a été conjuré. Cest peutêtre en cette qualité qu'il m'a paru assez content de Rome sauvée, quand j'ai eu l'honneur de jouer Cicéron. Enfin il apporte la pièce, et Nonnius est le père d'Aurélie ; ce qui est beaucoup mieux , parce que Nonnius est fort connu pour avoir été tué. Si j'avais reçu votre lettre plus tôt, j'aurais

Digitized by Google

576 CORRESPONDANCE. glisse quatre vers a Catilina pour accuser ce Nonnius d'être un perfide qui trompait Cicéron. Je vous jure que la scène est toujours dans le temple de Tellus, et que Caton , au cinquième acte , dit au reste des sénateurs qui sont là qu'il a marché avec Cicéron et l'autre partie du sénat. S'il faut encore des coups de ral>ot , ne m'épargnez pas. Mais milord Maréchal peut vous direqn'il m'est impossible de partir de quelques mois ; car non seulement j'ai encore quelques petites besognes littéraires avec mon roi philosophe, mais j'ai un Siècle sur les bras. Je suis dans les angoisses de l'impression et delà crainte. Je tremble toujours d'avoir dit trop ou trop peu. Il faut montrer la vérité avec hardiesse à la postérité, et avec circonspection à scs contemporains. Il est bien difficile de réunir les deux devoirs. Je vous enverrai l'ouvrage ; je vous prierai de le montrer à M. de Malesherbes , et je ferai tant de carions que l'on voudra. M. le maréchal de Richelieu doit un peu s'intéresser à l'histoire de ce siècle ; lui et M. le maréchal de Belle-Ile sont les deux seuls hommes vivants dont je parle ; mais , en même temps, il doit sentir l'impossibilité physique où je suis de venir faire un tour en Fi ance avant que ce Siècle soit imprimé, corrigé, et bien reçu. Figurez-vous ce que c'est que de faire imprimer à la fois son Siècle e t une nouvelle édition de scs pauvres œuvres; de se tuer du soir au matin à tâcher de plaire à ce public ingrat ; de courir après toutes ses fautes, et de travailler à droite et à gauche ; je n'ai jamais été si occupé. Laissezmoi bâtir ces deux maisons avant que je parte; les abandonner, ce serait les jeter par terre. Mon cher ange, représentez vivement à M. le maréchal de Richelieu la nécessité indispensable où je me trouve, de toutes façons, de rester encore quelques mois où je suis. Ma santé va mal ; elle n'a jamais été bien; je suis étouné de vivre. Il me semble quejc visde l'espérance de vous revoir. Je viens de lire Zarcs ; l'imprimera-t-on au Louvre? Adieu mille tendres respects à tous les anges. Vraiment j'oubliais le bon , et j'allais fermer ma lettre sans vous parler de ce prophète de la Mecque, pour lequel je vous remercie d'aussi bon cœur que j'ai remercié le pape. Nous verrons si je séduirai le parterre comme la cour de Rome. Il y a un malheur à ce Mahomet , c'est qu'il finit par une pantalonnade ; mais Lekain dit si bien : Il est donc des remords ! Acte v, scène 4. A propos de remords, j'en ai bien d'être si loin de vous, et si long-temps! Mais je ne peux plus faire de tragédies. Vous ne m'aimerez plus. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. J'ai reçu votre lettre et cellede madame Denis; je vous en

remercie. Ah ! ah ! vous m'appellez monsieur ; et moi , sur la parole du maréchal de Richelieu et de ma nièce , croyant que vous m'aimiez toujours, je vous disais bonnement, M011 cher haac ! Eh bien I monsieur, je vous aime de tout mon cœur, je grille de vous embrasser. Je vous prie de me mettre aux pieds de votre muse , madame la marquise d'Argens , et je vous prie surtout de tne conserver une amitié qui fera ici le bonheur de ma vie. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Berlin , SI août. Mon héros, un domestique de ma nièce m'apporta hier deux lettres de vous, qui m'ont fait tant de plaisir , qui m'ont pénétré de tant de reconnaissance, que moi, qui suis prime- saut ier, comme dit Montaigne , je partirais sur-le-champ pour venir vous remercier, si je pouvais partir. Vous avez les mêmes bontés pour mes musulmans que pour vos calvinistes des Cévennes. Dieu vous bénira d'avoir protégé la liberté de conscience. Faire jouer le prophète Mahomet à Paris , et laisser prier Dieu en français , dans vos montagnes du Languedoc , sont deux choses qui m'édifient merveilleusement; mais vous croyez bien que je suis plus sensible à la première. Je vous dois des cantiques d'actions de grâces. Je vous ai cent fois plus d'obligation qu'au pape, car enfin il n'a point fait jouer Mahomet publiquement à Rome; mais la pièce traduites été représentée dans d-s assemblées particulières. Elle a été jouée publiquement à Bologne , qui est , comme vous savez , terre papale. Vous voyez que vous pouvez , en sûreté de conscience, donner mon Prophète à Paris, Je vous remercie encore de 11'avoir poiul hasardé le 6'utilinu ; car, quoique celui de Crébillon ait réussi, on exige peut-être plus de moi que de mon confrère Crébillon , parce que je 11e suis pas si vieux. Si vous permettez que je raisonne ici littérature avec vous , j'aurai l'honneur de vous dire que ma pièce aurait été bien reçue, courue, mise aux nues du temps de la Fronde. Heureusement les conspirations sont passées de mode; heureusement, pour l'étal s'entend , et très malheureusement pour le théâtre, il 11'y a guère que des jeunes gens et de belles dames bien mises, très françaises et peu romaines, qui aillent à nos spectacles ; il faut leur parler de ce qu'elles font, et sans amour point de salut. Je ne peux pas réformer ma nation; mais il faut dire pourtant à son honneur qu'il y a

Digitized by Google

577 ANNÉE 1751 . (1rs ouvrages qui ont réussi sans être fondés sur une intrigue amoureuse. Je ne dis pas que ma Rome sauvée fût jouée aussi souvent que Zaïre ; mais je crois que , si elle était bien représentée , les Français pourraient se piquer d'aimer Cicéron et César ; et je vous avoue que j'ai la faiblesse de penser qu'il y a dans cet ouvrage je ne sais quoi qui ressent l'ancienne Rome. Je l'ai travaillé de mon mieux. Je n'entrerai ici dans aucune discussion , quoique j'en aie bien envie. J'ai envoyé ma Rome par milord Maréchal , ancien conjuré d'Écosse , tout propre a se charger de ma conspiration de Catilina ; vous en jugerez ; ainsi je laisse l'a tous les raisonnements que je voulais faire , et je m'en rapporte à vos lumières et à vos bontés. J'aimerais bien mieux vous amuser, en vous envoyant quelques petits morceaux du Siècle de Louis XIV. C'est ce Siècle qui me prive à présent du bonheur de vous faire ma cour. J'ai commencé l'édition ; je ne peux l'abandonner. Je travaille comme un bénédictin. Une édition du Siècle, une autre de mes anciennes sottises, qu'on réimprime et que je dirige, des Rome sauvée à la traverse , voyez si je peux quitter , et si j'ai un instant dont je puisse disposer. Vous me direz que je suis un franc pédant, et vous aurez raison ; mais il ne faut jamais abandonner ce qu'on a commencé , et peut-être ne serez- vous pas fâché de voir mon Siècle. Dites-moi , je vous en prie , monseigneur , si je me trompe. J'ai pensé qu'il était fort difficile de faire imprimer dans son pays l'histoire de son pays. M. d'Aguesseau tyrannisait la littérature quand je quittai Paris ; et vous sentez bien qu'il n'y avait pas un petit censeur de livres qui ne se fût fait un mérite et un devoir de mutiler mon ouvrage, ou de le supprimer. Vous ne savez pas la centième partie des tribulations que j'ai éprouvées de la part de mes chers confrères les gens de lettres , et de ceux qui se mettent à persécuter quand on n'implore pas leur protection. Je vous avouerai encore ingénuement que j'avais le malheur de déplaire beaucoup à ce théatin Boyer, très vénérable d'ailleurs , mais qui a très peu chrétiennement donné d'assez méchantes idées de mon style à monsieur le dauphin et à madame la dauphine. Je vous écrirais sur tout cela des volumes, si je voulais, ou plutôt si vous vouliez ; mais venons à mon Siècle. Je me suis constitué , de mon autorité privée, juge des rois, des généraux, des parlements , de l'Eglise, des sectes qui la partagent ; voilà ma charge. Tout barbouilleur de papier , qui se fait historien , en use ainsi. Ajoutez à ce fardeau celui d'être obligé de rapporter des anecdotes très délicates qu'on ne peut supprimer. n. Comment imprimer

à Paris tout ce qui regarde madame de Montespan , et madame de Maintenon , et son mariage ? Il faut pourtant ou renoncer à l'histoire , ou ne rien supprimer des faits. Il faut faire sentir ce que les suites très mal ménagées de la révocation de l'édit de Nantes ont coûté à la France ; il faut avouer la mauvaise conduite du ministère dans la guerre de -1 701 . J'ai dû et j'ai osé remplir tous ces devoirs , peut-être dangereux ; mais , en disant ainsi la vérité , j'ose me flatter jusqu'à présent (car je peux me tromper) que j'ai élevé à la gloire de Louis xiv un monument plus durable que toutes les flatteries dont il a été accablé pendant sa vie. On a fait beaucoup d'histoires de lui ; peut-être ne le trouvera-t-on véritablement grand que dans la mienne. Vous dirai-je encore que j'ai poussé l' Histoire du Siècle jusqu'au temps présent , dans un Tableau raccourci de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'en \ 750 ? Vous dirai-je que j'ai peint le cardinal de Fleuri comme je crois, en ma conscience , qu'il doit l'être? Vous sentez que tout cela est à vue d'oiseau , presque point de détails ; j'ai voulu seulement montrer comme on a ou suivi ou changé les vues de Louis xiv, perfectionné ce qu'il avait établi, ou réparé les malheurs qu'il avait essuyés sur la fin de sa vie ; et , comme j'ai commencé son siècle par un portrait de l'Europe , je le finis de même. Aucun contemporain vivant n'est nommé , excepté vous et M. le maréchal de Belle-Isle, mais sans aucune affectation. Encore une fois , je peux me tromper ; mais je me flatte que , si le roi avait le temps de lire cet ouvrage , il n'en serait pas mécontent. Je crois surtout que madame de Pompadour pourrait ne pas désapprouver la manière dont je parle de mesdames de La Vallière , de Monlespan , et de Maintenon , dont tant d'historiens ont parlé avec une grossièreté révoltante et avec des préjugés outrageants. Enfin , malgré tous mes soins et malgré celui de plaire , la nature de l'ouvrage est telle que , malgré mon zèle pour ma patrie , j'ai cru devoir imprimer cette histoire en pays étranger. Un historiographe de France ne vaudra jamais rien en France. J'ajouterai encore que peut-être les éloges que je donne à ma patrie acquerront plus de poids lorsque je serai loin d'elle , et que ce qui passerait pour adulation , s'il était d'abord imprimé à Paris, passera seulement pour vérité quand il sera dit ailleurs. S'il arrivait, après tous les ménagements et toutes les précautions possibles , que je parusse trop libre en France , jugez alors si ma retraite en Prusse n'aura pas été très heureuse ; mais je 57

578 CORRESPONDANCE. me dalle de ue point déplaire , surtout après avoir sondé les esprits et préparé l'opinion publique par le commencement de cet Essai sur Louis X IV, et par les anecdotes où je dis des choses très fortes , et où je n'ai nullement ménagé la conduite inexcusable du parlement dans la régence d'Anne d'Autriche. Je vais actuellement répondre à la question que vous me faites , pourquoi je suis en Prusse ; et jo répondrai avec la même vérité que j'écris l'histoire, dussent tous les commis de toutes les postes ouvrir ma lettre. J'étais parti pour aller faire ma cour au roi de Prusse , comptant ensuite voir l'Italie, et revenir après avoir fait imprimer le Siècle île Louis XIV en Hollande. J'arrive à Potsdam ; les grands yeux bleus du roi , cl son doux sourire , et sa voix de sirène, ses cinq batailles , son goût extrême pour la retraite et pour l'occupation , et pour les vers, et pour la prose , enün des bontés a tourner la tête , uue conversation délicieuse, de la liberté , l'oubli de la royauté dans le commerce , mille attentions qui seraient séduisantes dans un particulier, tout cela me renverse la cervelle. Je me donne à lui par passion , par aveuglement ,et sans raisonner. Je m'imagine que je suis dans une province de France. Il me demande au roi son frère, et jeeroisque le roi son frère le trouvera fort bon. Je vous le jure, comme si j'allais mourir, il ne m'est pas entré dans la tête que ni le roi ni madame de Pompadour prissent seulement garde h moi , et qu'ils pussent être piqués le moins du monde. Je médisais : Qu'importe h un roi de France un atome comme moi de plus ou de moins ? J'étais en France , harcelé , ballotté , persécuté depuis trente ans par des gens de lettres et par des bigots. Je me trouve ici tranquille; je mène une vie entièrement convenables ma mauvaise santé; j'ai tout mon temps à moi , nul devoir à rendre ; le roi me laisse dîner toujours dans ma chambre, etsouventy souper. Voilà comme je vis depuis uuan ; et je vous ayoue que, sans l'envie extrême de venir vous faire ma cour , qui me trouble sans cesse , et sans une nièce que j'aime de tout mon coeur, je serais trop betireux. il serait impertinent à moi de vous parler si longtemps de moi • même , si vous ne me l'aviez ordonné ; ainsi , encore un petit mot , je vous en prie. Vous me demandez pourquoi j'ai pris la clef de chambellan , la croix, et vingt mille francs de - pension : parce que je croyais alors que ma nièce viendrait s'établir avec moi ; elle y était toute préparée; mais la vie de Potsdam , qui est délicieuse pour moi, serait affreuse pour uue femme ; ainsi me voilà malheureux dans mon bonheur , chose fort ordinaire à nous

autres hommes. Mais ce qui augmente à la fois mon honneur , ma sensibilité , et mes regrets, ce qui me ravit et ce qui me déchire , c'est cette bonté avec laquelle vous daignez entrer dans mes erreurs et dans mes misères. Commentavez-vous eu le temps d'avoir tant de bonté? Quoi , vous avez du temps ! Ah ! si vous étiez un peu sédentaire, comme mon roi de Prusse!... mais.... Vous auriez mis le comble à vos grâces , si vous m'aviez dit un petit mot de mademoiselle de Richelieu et de M. le duc de Fronsac. Vous me dites que vous devenez vieux ; vous ne le serez jamais ; la nature vous a donné ce feu avec lequel on ne sent jamais la langueur de l'âge. Vous serez plus philosophe , mais vous ne serez jamais vieux ; c'est moi, indigne, qui le suis devenu terriblement , et j'ai bien peur d'être dans peu hors d'état de profiter des charmes des rois , et des maréchaux de Richelieu. Il faut au moins avoir des jambes pour marcher, et des dents pour parler. Le roi de Prusse m'assure qu'il me prouvera fort bien sans dents ; mais voyez la belle conversation quand on ne peut plus articuler ! On meurt ainsi en détail , après avoir vu mourir presque tous ses amis , et ce songe pénible de la Vie est bientôt fini. Je doute fort que vous puissiez avoir le volume qui a été envoyé au roi ; il me semble qu'il n'y en a plus. On en avait tiré un fort petit nombre d'exemplaires qui ont été, je crois, tous distribués. Le président Hénault , qui semblait y avoir quelque droit , comme cité dans la préface , s'y est pris trop tard pour en avoir un exemplaire. Au reste le roi de Prusse est à présent en Silésie , et ne revient que dans quinze jours. Je vous ferai tenir , par la première occasion , les incohérentes hardiesses de ce La Métrie. Cet homme est le contraire de don Quichotte , il est sage dans l'exercice de sa profession , et un peu fou dans tout le reste. Dieu l'a fait ainsi. Nous sommes comme la nature nous a pétris , automates pensants, faits pour aller un certain temps, et puis c'est tout. Je n'ai point vu encore mon cher Isaac d'Argens; il est à la campagne auprès de Potsdam , et moi à Berlin avec mon Siècle. Dès que j'aurai fini et fait parvenir cette besogne à Paris , pour y être examinée, je viendrai assurément me mettre à vos pieds moi et Borne. Soyez sûr que personne au monde ne sent plus vivement et tout ce que vous valez et toutes vos bontés. Je voudrais vivre pour avoir l'honneur de vivre auprès de vous. Vous êtes aussi respectable dans l'amitié que vous avez été charmant dans l'amour; vous êtes l'homme de tous les temps, plein d'agréments, comblé de gloire. Je n'aime pas excessivement votre oncle le cardinal , mais j'ai pour vous tous les sentiments que je lui

refuse. En vérité, vous devez sentir «pie si je ne suis pas parti à la
récepDigitized by Google

870 ANNÉE
tion de vos lettres , c'est que la chose est impossible. Laissez-moi finir mes travaux , mes éditions , sans quoi vous seriez aussi injuste qu'aimable. Recevez mes tendres respects et mon éternel dévouement. A M. D'ARGET. 175». Mon cher ami, il est bon de connaître la bonne Toi germanique. Il y a trois mois que , malgré ses protestations , Henning donna au docteur Houll , professeurs Francfort-sur-l'Oder, toutes les feuilles imprimées ; Houll en a fait la traduction. Dès ce temps-là un libraire de Breslau , nommé Korn , ami de Henning , fit mettre dans les gazettes allemandes qu'on devait s'adresser à lui pour avoir mon livre en français et en allemand. Ainsi on me perçait mon tonneau des deux côtés. Houll est arrivé à Berlin : Henning intimidé prétend que ce docteur lui remit hier l'exemplaire et la traduction. Mais, si cela est, il faut que Henning me rende en mains propres cet exemplaire et cette traduction , avec un certificat , par lequel il doit se rendre garant de l'événement : il faut aussi qu'il fasse ses diligences pour arrêter la vente de l'édition de Korn , auquel il a vendu le même livre. Il pleure à présent chez Francheville ; il dit que c'est un de ses garçons qui a fait toute cette manœuvre , et qu'il faut que je le fasse arrêter. Il n'est pas que je suis instruit de tout. Voilà un vrai tour de dévot. Croyez qu'il peut avoir usé de la même perfidie pour les ouvrages du roi. Mais pour moi , je me garderai bien de m'adresser à la justice dans un pays dont je n'entends point la langue , et où l'on opprime les étrangers. Le roi fera ce qu'il voudra. Je suis las de l'injustice des hommes. Bonjour, mon cher ami. A MADAME DENIS. A Berlin , le 1^{er} septembre. J'ai encore le temps , ma chère enfant, de vous envoyer un nouveau paquet. Vous y trouverez une lettre de La Métrie pour M. le maréchal de Richelieu ; il implore sa protection. Tout lecteur qu'il est du roi de Prusse , il brûle de retourner en France. Cet homme si gai , et qui passe pour rire de tout , pleure quelquefois comme un enfant d'être ici. Il me conjure d'engager M. de Richelieu à lui obtenir sa grâce. En vérité, il ne faut jurer de rien sur l'apparence. La Métrie , dans ses préfaces , vante son exil 1731. même félicité d'être auprès d'un grand roi qui lui lit quelquefois ses vers , et en secret il pleure avec moi. Il voudrait s'en retourner à pied; mais moi!... pourquoi suis-je ici ? Je vais bien vous étonner. Ce La Métrie est un homme sans conséquence, qui cause familièrement avec le roi , après la lecture. Il me parle avec confiance ; il m'a juré que , en parlant au roi , ces jours passés , de ma prétendue faveur et de la petite jalousie qu'elle excite , le roi lui avait

répondu : « J'aurai besoin « de lui encore un au , tout au plus ; ou presse « l'orange , et on en jdlte l'écorce. » Je me suis fait répéter ces douces paroles; j'ai redoublé mes interrogations , il a redoublé ses serments. Le croirez-vous ? dois-je le croire? cela est-il possible? Quoi ! après seize ans de bontés, d'offres , de promesses ; après la lettre qu'il a voulu que vous gardassiez comme un gige inviolable de sa parole ! et dans quel temps encore , s'il vous plaît ? dans le temps que je lui sacrifie tout pour le servir, que non seulement je corrige ses ouvrages , mais que je lui fais à la marge une rhétorique , une poétique suivie , composée de toutes les réflexions que je fais sur les propriétés de notre langue , à l'occasion des petites fautes que je peux remarquer ; ne cherchant qu'à aider son génie , qu'à l'éclairer , et qu'à le mettre en état de se passer en effet de mes soins ! Je me faisais assurément un plaisir et une gloire de cultiver son génie ; tout servait à mon illusion. Un roi qui a gagné des batailles et des provinces , un roi du Nord qui fait des vers en notre langue, un roi enfin que je n'avais pas cherché , et qui médissait qu'il m'aimait, pourquoi m'aurait-il fait tant d'avances? je m'y perds! je n'y conçois rien. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne point croire La Métrie. Je ne sais pourtant. En relisant ses vers , je suis tombé sur une épître à un peintre nommé Pesne , qui est à lui ; en voici les premiers vers ; Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux ! Cher Pesne, ton pinceau te place au rang des dieux. Ce Pesne est un homme qu'il ne regarde pas. Cependant c'est le cher Pesne , c'est un dieu. Il pourrait bien en être autant de moi ; c'est-à-dire pas grand'chose. Peut-être que, dans tout ce qu'il écrit, son esprit seul le conduit, et le cœur est bien loin. Peut-être que toutes ces lettres , où il me prodiguait des bontés si vives et si louchantes , ne voulaient rien dire du tout. Voilà de terribles armes que je vous donne contre moi. Je serai bien condamné d'avoir succombé à tant de caresses. Vous me prendrez pm r O i . «* Digitized b/ Google

580 CORRESPONDANCE. M. Jourdain , qui disait ; « Puis-je rien refuser à « un seigneur de la cour qui m'appelle son cher « ami ? » Mais je vous répondrai : C'est un roi aimable. Vous imaginez bien quelles réflexions , quel retour , quel embarras , et , pour tout dire , quel chagrin l'aveu de La Métrie fait naître. Vous m'allez dire : Partez ; mais moi je ne peux pas dire : Parlons. Quand on a commencé quelque chose, il faut le finir ; et j'ai deux éditions sur les bras , et des engagements pris pour quelques mois. Je suis en presse de tous les côtés. Que faire? ignorer que La Métrie m'ait parlé, *ne me confier qu'à vous, tout oublier , et attendre. Vous serez sûrement ma consolation. Je ne dirai point de vous: Elle m'a trompé en me jurant qu'elle m'aimait. Quand vous seriez reine , vous seriez sincère. Mandez-moi , je vous en prie , fort au long, tout ce que vous pensez par le premier courrier qu'on dépêchera à milord Tyrconnell. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Polsdam , le. . . septembre. Mon cher ange , parlons d'abord de Catilina et de Nonnius ; car , si je me mettais d'abord sur vos bontés , sur les regrets que vous , et ma nièce et mes amis , m'inspirent continuellement , je ne finirais jamais ; il n'y aurait plus de place pour Rome sauvée. Sans doute il y a beaucoup d'obscurité dans la manière dont on expédiait ce pauvre Nonnius; mais il est aisé d'éclaircir tout cela en deux mots. Je commence par faire dire à Aurélie, au troisième acte : Et je te donne au moins , quoi qu'on puisse entreprendre, Le temps de quitter Rome et d'oser t'y défendre; J'y vole et je reviens. Scène 3. Cette promesse de revenir fait déjà voir qu'elle ne sera pas long-temps avec son père , et donne à Catilina le loisir d'exécuter son projet, dès qu'Aurélie aura quitté Nonnius. Il faut qu'on sente aussi qu'il ne compte point du tout sur le pouvoir de sa femme auprès de Nonnius. Ainsi il dit à part : Ciel! quel nouveau danger! Écoutez... te sort chagrin, il me force à changer... Je me rends , je vous cède , il faut vous satisfaire... Mais songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père, etc. Scène 3. Ensuite , quand il a laissé sortir Aurélie , voici l'ordre précis qu'il donne à Marliou à Septime : Vous, fidèle affranchi , brave et prudent Septime , Et toi, cher Martien , qu'un même zèle anime, Observez Aurélie, observez Nonnius; Allez , et , dans l'instant qu'ils ne se verront plus » , Abordez-le en secret , parlez-lui de sa fille , Peignez-lui son danger, celui de sa famille; Attirez-le en parlant ver* ce détour obscur, etc. Scène 4. Il me semble qu'à présent tout est éclairci. Vous savez qu'il a dit, quelques vers auparavant , que l'entretien de Nonnius et d'Aurélie lui donnerait le

temps nécessaire à son dessein ; c'est donc cet entretien qui facilite évidemment la mort de Nonnius ; Aurélie a donc très grande raison de dire que c'est en demandant grâce à son père quelle l'a conduit à la mort; et alors ces deux vers : Et pour mieux l'égorger, le prenant dans mes bras , J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire ; Acte tv , scène 6. ces deux vers, dis-je, n'ont plus de sens équivoque, et en ont un très touchant. A l'égard du vers : Vous nous perdez tous trois; je vous en averti , qui rime à démenti , il rime très bien ; il est permis d'ôter l's aux verbes eu ir. Racine a usé de cette permission en pareil cas : Visir, je vous en averti , El sans compter sur moi, prenez votre parti. Bajatet, act. 11 , sc. 3. Il faut, dans une tragédie, certains vers qui semblent prosaïques , pour relever les autres , et pour conserver la nature du dialogue. Cependant j'aimerais infiniment mieux les vers suivants : Ne vous aveuglez point, vous nous perdez tous trois. Je sais qu'en vos conseils on compte peu ma voix , Qu'on y ménage à peine une épouse timide; Je sais, Catiliua, que ton ame intrépide Sacrifiera sans trouble et ta femme et ton fils A l'espoir incertain d'accabler ton pays , etc. Tu n'es plus qu'un tyran , tu ne vois plus en moi Qu'une épouse tremblante , indigne de ta foi , etc. Je vous supplie donc de communiquer à ma chère nièce toutes ces petites corrections , qu'elle aura la bonté de faire copier sur la pièce. Votre critique du vers , ont écrit dans l * sang , est très juste. Voici comme jo corrige en cet endroit : Achevez son naufrage ; allez, braves amis, Les destins du sénat en vos mains sont remis; Digitized by Google

ANNEE 1751. Songez que ces destins font celui de la terre. Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre ; C'est reprendre vos droits , et c'est vous ressaisir De l'univers dompté qu'on osait vous ravir, L'univers votre bien , le prix de votre épée ; ▲ u sein de vos tyrans je vais la voir trempée. Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi. trit CORJURK. Nous attestons Sylla , nous en jurons par toi. CR CORJDRÉ. Périssent le sénat ! TIR ACTRI. Périssent l'infidèle ! Acte ii , scène 6. El à l'égard du vers : L'ambition l'emporte , évanouissez-vous ; ce mot évanouisses - vous appartient à tout le monde. Dieu me garde de voler vains fantômes d'état\ je ne sais pas ce que c'est qu'un fantôme d'état. Plus je lis ce Corneille , plus je le trouve le père du galimatias , aussi bien que le père du théâtre. Mon cher ange , voilà à peu près tout ce que vous avez demandé ; mais , comme j'aime à vous uûêir en tout , j'sjoulerai encore un vers. Vous n'aimez pas : Voilà tout ton service, et voilà tous tes titres. Aimez-vous mieux : Ce sont là tes exploits , ton service et tes titres ? Acte rv , scène 4. Il ne s'agit plus que de copier ces rapetassages. Vous m'avouerez que vous devez vous intéresser un peu à un ouvrage qui est devenu le vôtre par les bons conseils que vous m'avez donnés. Vous sentez par combien de raisons il est essentiel que la pièce soit donnée au public , après avoir été promise. Il ne s'agit pas ici seulement d'une vaine réputation, toujours combattue par l'envie ; le succès de l'ouvrage est devenu un point capital pour moi , et un préalable nécessaire , sans lequel je ne pourrais faire à Paris le voyage que je projette. O Athéniens ! A M. LE COMTE ALGAROTTI. Le.... io sono un poco casalingo e pigro , mio caro signor conle ; voi sapete quai sia il cattivo stato della mia sanità. Non ho gran cura di fare otto miglia per ritornare alla roccella. Aspetterò dunque il mio gentil frate nel nostro monastero ; e, quando egli avrà disposto del porno in lavoro della polputa Vincere Astrua, quando avrà goduto obblasanza i favori della sua Elcua, quando avrà visto tutte le regie , tutti i principi , e tutti quanti , ritornerà piacevolmente a noi poveri rotti , ritornerà a suoi dotti e leggiadri lavori , a quelle iughegnose ed istruttive lettere che faranno l'onore della bella Italia , e le delizie di tutte le nazioni- Le bacio di cuore le mani. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Très cher frère, vous me faites un grand plaisir. Je lirai le tout avec avidité , et je voudrais avoir les autres tomes. En vérité , il faudrait abolir la sottise, une fois pour toutes; ce serait un petit amusement. Frère , j'ai corrigé les morceaux de la dernière partie qui vous avaient paru équivoques , ainsi que

j'ai corrigé le vers sur Despréaux , que le roi avait condamné avec raison. Mon frère, il faut passer sa vie à se corriger. Bonjour , digne ennemi du fanatisme et de la friponnerie. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Frère, vous avez un don de Dieu pour connaître les hommes. Je bénirai le Dieu de nos pères, si on découvre que ce saint de Marseille est un fripon d'Italie. N'est-il pas parent du révérend père Mecenati? Frère, il faut approfondir cette affaire, et ne point porter de jugements téméraires. Cet homme est prêtre ; il a son obédience en bonne forme , sa croix de mathurin ; il parle latin.... Un matelot piémontais ne parle point latin, invoquons le Saint-Esprit , et examinons cet homme, avant de le condamner. Vis content et heureux. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Frère , si loque/a sua manifestum hunc facile , s'il est Piémontais, matelot et fripon, Dieu soit loué , et les méchants confondus ! mais cette belle obédience ! mais cette croix ! mais ces lettres ! Frère, il y a de grandes présomptions contre ce saint. Cependant tremblons de condamner nos frères légèrement, examinons encore. Craignons les justes jugements de Dieu. Je me recommande à vos prières, et je m'anéantis devant le Tout-Puissant. La paix soit avec vous. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Vous voyez ce qu'il m'en coûte pour trouver grâce devant vous. J'ai déjà envoyé à madame Denis trois feuilles du Siècle de Louis XIV. Je ne crois pas qu'elles réussissent auprès d'un

ccc->>

582 COHUES POND ANGE. tain homme de beaucoup d'esprit, a qui j'ai grande envie de plaire. Louis XIV est sa hôte , et il ino semble que j'en ai Tait un bien grand homme, dans l'administration intérieure de son état. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse m'accuser d'avoir élevé le siècle passé aux dépens du siècle présent ; mais enfin quicouque écrit , et surtout sur des matières aussi délicates , a tout h craindre. Vous savez qu'on s'avisa de saisir le premier chapitre de cette histoire , quand je le donnai pour essayer le goût du public. Il n'y a peut-être jamais eu de persécution si injuste et si ridicule ; c'est aujourd'hui ce même chapitre qui a donné, j'ose le dire , a toute l'Europe l'envie de voir le reste. J'ai réfléchi trop tard sur l'acharnement de l'euvie'qui voulait exterminer un citoyen, parce qu'il est le seul qui ait donné h sa patrie uu poômc épique , et qu'il a réussi dans d'autres ouvrages qui ont plu à cette même patrie ; et cette lâche envie ne se borne pas aux gens de lettres , elle s'étend aux plus indifférents. Le Français est de tous les peuples celui qui se plaît le plus à écraser ceux qui le servent , en quelque genre que ce puisse être. Vous savez tout ce que j'ai essuyé. Si j'étais resté plus long-temps h Paris , on m'y aurait fait mourir de chagrin. Certainement il n'y avait pour moi d'antr parti à prendre que de m'enfuir au plus vite. Ce parti est cruel pour un cœur aussi sensible à l'amitié que le mien ; mais comptez que j'ai bien fait de le prendre. Dieu veuille que les cabales no subsistent plus , et qu'elles ne se déchaînent pas contre Rome sauvée et contre l'histoire du Siècle ! J'enverrai incessamment h madame Denis le premier tome tout entier : je vous donnerai encore Adélaïde toute refondue ; il n'était pas praticable de faire un parricide d'un prince du sang connu. - Quodcumqtie ostendis mihi tic , incredulus odi. » lion., dt Art. poet., v. 1X8. J'ai transporté la scène dans des temps plus reculés, qui laissent un champ plus libre a l'invention. La peinture des maires du palais, et des Maures qui ravageaient alors la France, vaudra bien Charles Vil et les Anglais. Du moins, mon cher ami , je répare autant que je peux mou absence par de fréquents hommages ; j'aurais moins travaillé a Paris. Adieu ; je vous recommande Rome et mou Siècle. Votre amitié , votre zèle , et mon éloignement, font beaucoup. Je me flatte que vous engagerez fortement M. de Hichelieu dans votre parti. Je n'ai plus le temps d'écrire a ma nièce , cet ordinaire ; la poste va partir ; tnonlrcz-lui ma lettre , qui est pour elle comme pour vous. .Ma santé est bien mauvaise ; mais je travaillerai jusqu'au dernier moment à mériter votre amitié et votre

suffrage. Je me recommande aux bontés de toute votre société. Je prie ma nièce de me faire réponse sur tous les petits articles qu'elle a peut-être oubliés en faveur de Rome et de la Mecque qui l'occupent. Adieu, comptez que vous n'avez jamais été aimé si tendrement à Paris que vous l'êtes à trois cents lieues. A MADAME DENIS. A Potsdam, le 20 septembre. Voici une douzaine de feuilles du Siècle de Louis XIV; il est juste que vous en ayez les prémices. Je voudrais bien que M. de Malesherbes eût le temps et la bonté de les lire. Il me semble que, dans cet abrégé, il y a des détails utiles, des traits de citoyen. La plupart des historiens s'appesantissent dans leur cabinet sur des détails de guerre qui ne conviennent qu'aux gens du métier, et qui, étant presque toujours très infidèles, ne sont bons pour personne. J'ai tâché de faire connaître Louis XIV et la nation. Je conçois bien que Paris est à présent ivre de joie de la naissance d'un duc de Bourgogne; mais que voulez-vous que j'en dise? Je ne verrai sûrement pas son règne, et je ne suis occupé que de celui de son trisaïeul. Son berceau sera couvert des odes de nos poètes. On lui prédira des victoires, on lui dira qu'il fera les délices du genre humain. Rejeton de cent rois, espoir fragile et tendre D'un héros adoré de nous, Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre Les mauvais vers qu'on fait pour vous! Depuis ma dernière lettre, je vais bride en main sur la louange. J'attends impatiemment votre réponse, et je prends patience sur le reste. A H. LE COMTE ALGAROTTI. A Potsdam, Si-
tembre. Non posso immaginarmi, caro mio conte, quali siano i comenti fatti in Roma intorno alla dannazione del nostro re più che eretico. Se io Y avessi posto in purgatorio, ben converrebbe alla corte romana di concedergli alcune indulgenze; ma, giacché l'ho dannato affatto senza misericordia, non veggo che i moderni romani abbiano a farne colui emulatore degli antichi. Vi ringrazio della vostra risposta a questo indefesso scrittore, ha questo valente cardinal Querini; egli finalmente ha favorito una lettera, ed alcune nuove stampe, dove la sua modestia è vigorosamente combattuta. Non gli ho ancora risposto, ma lo farò

585 ANNÉE H5». coll ajuto di Dio , e ili vui , mio aogelo di Padova c di Bcrliuo , Si.Miinnennus uli ctnset , sine auiore jocisque « Nil est jucundum , vivas in amore jocisque. * Hor., lib. i , cp. vi, v. 65. ma non vi scordate del voslro ammiratore ed amico. A M. LE COMTE D' ARGENTAI.. 16 octobre. Mon cher ami , je vous suis bien obligé de vos petites notes. Je ne puis concevoir comment le mot de dernière fille a pu échapper , puisque je dis précisément le contraire page 49 , tome u. Je crois que vous n'avez pas celle page 49. Je vous supplie d'ôter seulement ce mot de dernière , en attendant que je mette un carton. Figurez-vous qu'on imprime à huit lieues de moi , et qu'il se glisse bien des fautes. M. deCauraarlin (j'entends le vieux conseiller d'état) m'assura que le roi avait assisté deux fois au conseil des parties. C'est une anecdote qu'il faudrait approfondir , et dont vous êtes à portée de vous instruire. Croyez-vous qu'il faille absolument ôter de ce char le duc de Bretagne ? J'en suis fâché ; cela était touchant ; cependant il faudra bien s'y résoudre. Je n'écrirai point , cet ordinaire , à ma nièce ; j'ai un peu de fièvre , et je n'écris qu'avec peine. Je vous prie de lui dire qu'elle ne montre qu'à peu de personnes les feuilles imprimées que je lui ai envoyées ; mais que surtout elle raie ce mot de dernière. • Je suis persuadé qu'elle réussira dans la conspiration de Rome comme dans celle de la Mecque. Tout le monde dit que Dubois est devenu un grand acteur ; voilà une bonne aubaine pour notre Rome , que je recommande toujours à vos soins paternels. Je vous supplierai d'examiner un peu scrupuleusement le premier tome de Louis A IV , que vous aurez probablement bientôt. Je mettrai ici tant de cartons qu'on voudra. Vous savez que je ne plains pas ma peine, et que j'aime à me corriger. Adieu , mon cher ange ; dites bien à madame Denis combien elle est adorable. J'ai été tenté de partir sur le jument Borac de Mahomet pour venir l'embrasser ; mais je n'ai pas assez de santé pour voyager à présent. Je suis tout malingre , et ilulces nioriens reminiscitur Argoa. * •Viro., Æn., lib. x, v. 78a. Adieu ; mes respects aux anges ; vous êtes mon Argos. A MADAME DENIS. A PoUdara , le *) octobre. Vous êtes de mon avis ; cela me fait croire que j'ai raison ; sans cela je n'en croirais rien. Nous nous sommes entendus de bien loin. Je me conseillais tout ce que vous me conseillez ; mais vraiment, je dois plus que jamais admirer votre savoir-faire ; vous triomphez des cabales , et même des dévols ; vous faites jouer la religion mahométane, Il n'appartenait assurément qu'aux musulmans de se plaindre ; car j'ai fait

Mahomet un peu plus méchant qu'il n'était ; aussi milord Maréchal me mande-t-il que sa jeune Turque , qu'il amenée à Mahomet , a été très scandalisée. Elle prétend que je lui avais dit beaucoup de bien de son prophète , a Berlin. Cela peut être ; il faut être poli. Comment ne pas louer Mahomet devant les femmes , qui sont notre récompense dans son paradis ? Je me flatte que vous vous donnerez bien «le garde de passer sitôt de la Mecque^ Rome. Laissons dormir quelque temps Cicéron , et prions Dieu qu'il n'endorme point son monde. Ma chère plénipotentiaire, j'ai bien peur que mes lettres ne passent pas long-temps par milord Tyrconnell. Il s'est avisé de se rompre un gros vaisseau dans la poitrine. C'est la plus large et la plus forte poitrine du monde ; mais l'ennemi est dans la place, et il y a tout à craindre. Je rêve toujours à l'écorce d'orange ; je lâche de n'en rien croire , mais j'ai peur d'être comme les cocus, qui s'efforcent à penser que leurs femmes sont très fidèles. Les pauvres gens sentent au fond de leur cœur quelque chose qui les avertit de leur désastre. Ce dont je suis très sûr, c'est que mon gracieux maître m'a honoré d'un bon coup de dent , dans les mémoires qu'il a faits de son règne , depuis 4 740. Il y a , dans ses poésies , quelques épigrammes contre l'empereur et contre le roi de Pologne. A la bonne heure ; qu'un roi fasse des épigrammes contre les rois , cela peut même aller jusqu'aux ministres ; mais il ne devrait pas grêler sur le persil. Figurez-vous que sa majesté, dans ses goguettes, a affublé son secrétaire Darget d'un bon nombre de traits dont le secrétaire est très scandalisé, il lui fait jouer un plaisant rôle dans son poëme du Palladium , et le poëme est imprimé. Il y en a , à la vérité , peu d'exemplaires. Que voulez-vous que je vous dise ? Il faut se consoler , s'il est vrai que les grands aiment les petits, dont ils se moquent ; mais aussi, «ils s'en moquent et ne les aiment point , que faire ?

684 CORRESPONDANCE. i>e moquer d'eux à son tour tout doucement, et les quitter de même. Il me faudra un peu de temps pour retirer les fonds que j'avais fait venir dans ce pays-ci. Ce temps sera consacré b la patience et au travail ; le reste de ma vie doit vous l'être. Je suis très aise du retour de frère haac d'Argens. Il a d'abord été un peu ébouriffé , mais il s'est remis au ton de Porclieslre. Je l'ai rapatrié avec Algarotti. Nous vivons comme frères , ils viennent dans ma chambre, dont je ne sors guère; de là nous allons souper chez le roi , et quelquefois assez gaiement. Celui qui tombait du haut d'un clocher , et qui , se trouvant fort mollement dans l'air, disait: Bon, pourvu (fue cela dure, me ressemblait assez. Bonsoir, ma très chère plénipotentiaire ; j'ai grande envie de tomber à Paris , dans ma maison. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. À Poldam, le 13 novembreCe La Métrie, cet homme-machine , ce jeune médecin , cette vigoureuse santé , cette folle imagination , tout cela vient de mourir pour avoir mangé, par vanité, tout un pâtre de faisan aux truffes. Voilà, mon héros, une de nos farces achevée. La Métrie est mort précisément de la même maladie dont le roi réchappa si heureusement en 1744. Il laisse à Berlin une maîtresse eplorée , qui malheureusement n'est pas jolie , et à Paris des enfants qui meurent de faim. Il a prié milord Tyrconnell , par son testament , de le faire enterrer dans son jardiin. Vous avez peut-être reçu , monseigneur , une grande ennuyeuse lettre de moi , où j'avais l'honneur de vous parler de ce pauvre diable. Je vous importunais encore d'une certaine terre d'Assai qui est dans votre censive , et pour laquelle il y a un procès que vous pourriez , dit-on , avoir la bonté de terminer un jour par un doux accord. Ma nièce veut qu'on vende cette terre. Hélas I très volontiers. Vous êtes mon seigneur suzerain , et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez. Elle prétend aussi que vous ne voulez pas qu'Aurélis soit traitée en petite fille , et que Catilina et Céthégus la renvoient faire de la tapisserie, au premier acte. Vous la voulez plus nécessaire, plus résolue , plus respectée dans la maison. Je suis entièrement de votre avis. Les trois premiers actes sont absolument changés et envoyés. Je ne veux pas en avoir le démenti, Ce petit triomphe , si c'en est un , sera amusant. Nous vous fournirons d'autres batelages pour votre année. En attendant , je vous prie , à vos heures perdues, de parcourir ce que ma nièce doit avoir l'honneur de vous confier du Siècle de Louis XIV. J'aurais bien voulu en raisonner avec vous b Richelieu ; mais on ne peut pas être partout.

Il y a plus d'un ciel dans ce monde. Celui de Potsdara me plaît toujours beaucoup , sans me faire oublier le vôtre. La société est douce et délicieuse. Ma machine va fort mal , mais mon âme va bien , elle est tranquille ; et cette âme est tout à vous. Je serais bien fâché qu'elle quittât mon corps sans vous avoir fait sa cour. De près ou de loin , sain ou malade, philosophe ou faible , je vous suis bien tendrement dévoué jusqu'au dernier moment de ma drôle de vie. Adieu, monseigneur ; daignez m'aimer toujours un peu , et vous souvenir un peu de votre ancien serviteur , dans le chien de tourbillon où vous êtes. Jouissez , digérez tout le plus long-temps qu'il est possible , et goûtez ce songe de la vie. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Potsdam , le 13 novembre. Mon cher ange, j'ai pour principe qu'il faut croire ses amis. Vous ne me paraissez pas tout à fait du parti d'Aurélie ; elle vous a paru faible ; et, dans le fond , vous ne seriez pas fâché qu'elle eût le nez un peu plus à la romaine ; pour moi , j'avais du penchant à la faire douce et tendre. Si j'étais peintre , je peindrais Catilina les yeux égarés et l'air terrible, Cicéron faisant de grands gestes , Caton menaçant, César se moquant d'eux, et Aurélie craintive et éplorée ; mais on veut au théâtre de Paris , dans le royaume des femmes , que les femmes soient plus importantes. J'avais oublié cette loi de votre nation si contraire à la loi salique. Il n'est pas étonnant que je sois devenu si peu galant dans le couvent de frère Philippe , où il n'y a point d'oies ; mais enfin j'ai cédé ; la pluralité l'a emporté. J'ai repeint la femme de Catilina , et je lui ai donné des traits un peu plus mâles. Enfin j'ai refait trois actes. Les deux premiers surtout sont entièrement différents. Algarotti prétend que cela est beaucoup mieux ; vous en jugerez ; pour moi , je suis jusqu'à présent de son avis. Il y a près de quinze jours que ces trois premiers actes sont partis escortés d'un quatrième. J'ai fait tout ce que j'ai pu ; mes maladies ne m'ont point découragé ; les contradictions ne m'ont point rebuté. J'ai imaginé qu'il fallait que Catilina aimât sa femme; il ne l'aime, à la vérité, qu'en Catilina; mais, s'il ne la regardait que comme une personne indifférente, dont il se sert pour cacher des armes dans sa cave , cette femme serait trop peu de chose. Un personnage n'intéresse guère que quand un autre

image not available

*image
not
available*

5#6 CORRESPONDANCE. Ic-champ , mais ii y a quinze jours que je suis au lit, et je ne peux pas encore écrire. Ainsi vous permettrez que je dicte tout ce que l'estime la plus juste et le plaisir de trouver en vous un philosophe peuvent inspirer à un pauvre malade. Il paraît , monsieur le duc , que vous connaissez très bien les hommes et les livres, et les affaires de ce monde. Vous faites l'histoire de la cour, quand vous dites que, de quarante années , on eu passe souvent trente-neuf dans des inutilités. Rien n'est plus vrai , et la plupart des hommes meurent sans avoir vécu. Vous vivez beaucoup, puisque vous pensez beaucoup; c'est du moins une consolation pour une Âme bien faite. Il y en a peu qui soient capables de se supporter elles-mêmes dans la retraite. Le tourbillon du monde élonrdit toujours, et la solitude ennuie quelquefois. Je m'imagine que vous n'êtes pas solitaire à Uzès , que vous y avez quelque compagnie digne de vous, à qui vous pouvez communiquer vos idées. Il faut que les Âmes pensantes se frottent l'une contre l'autre , pour faïro jaillir de la lumière. Ne seriez-vous point à L'zès à peu près comme le roi de Prusse a Potsdam , soupant avec trois ou quatre philosophes , après avoir expédié les affaires de votre duihé? Cette vie serait assez douce. Il y a apparence que c'est la meilleure , puisque c'est celle qu'a choisie un homme qui pouvait vivre avec tout le fracas de la puissance et tout l'attirail de la vanité. Il me semble encore que vos idées philosophiques sont semblables aux siennes. Ce u'est pas une chose ordinaire qu'il y ait des rois cl des ducs et pairs philosophes. Pour rendre la ressemblauce plus complète, vous m'annoncez quelques poésies; en vérité, c'est tout comme ici, et je crois que la nature vous avait fait naître pour être duc et pair k Polsdam. Je complais passer l'hiver h Paris ; mais les bontés du roi , d'uu côté , et mes maladies ; de l'autre, m'ont retenti, et je suis partagé entre mon héros et mon apothicaire. Si vous vouiez ajouter à la félicité de mon âme , et diminuer les souffrances de mon corps , envoyezmoi les ouvrages dont vous me parlez. Je garderai le secret le plus inviolable. Joue les montrerai au roi qu'en cas que vous me l'ordonniez , et je vous dirai ce que je croirai la vérité. Ayez la bouté de recommander d'adresser les paquets par Nuremberg et par les chariots de poste , comme on envoie les marchandises ; car les gros paquets de lettres qui sont portés par les courriers sont toujours ouverts dans trois ou quatre bureaux de l'Empire. Chaque prince se donne ce petit plaisir ; ecs mcssiours-là sont fort curieux. Pardonnez , monsieur le duc , à un pauvre malade, et recevez les respects ,

etc. A M. FORMEY. Si votre fortune , monsieur, est aussi bonne que votre livre sur la fortune , j'ai un double compliment à vous faire. Le plaisir que me cause votre nouvel ouvrage m'a fait relire vos recherches sur les éléments de la matière ; votre antagoniste a bien de l'esprit , mais vous en avez eue encore plus. ■ Si Pergama dextra • Defendi passent , eliam bac defensa fuissent. » ViaG., Eneid., lib. II, v. 451. Je ne crois pas que les premiers principes , qui sont les secrets de l'éternel géomètre , soient faits pour être connus par des êtres finis ; mais « Non propius las est morali attingere divas. A l'égard des sottises des chétifs mortels , sous le nom de Siècle de Louis XIV , vous serez assurément un des premiers que j'en ennuierai. Je vous prie de faire souvenir de moi M. le président de Jarrige , dont je révère les lumières et l'équité, et pour qui j'ai autant d'amitié que d'estime. C'est avec les mêmes sentiments que je suis, de tout mon cœur , etc. VA M. LE COMTE D'ARGENTAL. Le 10 décembre. Mon cher ami , le nez à la romaine doit être allongé de quelques lignes, car notre Aurélie ne dit plus : Ne suis-je qu'une esclave au silence réduite. Par un maître absolu dans le piège conduite? ni Une esclave trop leude, encore trop soumise; mais elle dit : J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée ; S'ils étaient généreux , tu m'aurais consultée. Acte I , scène 3. Elle parle dans ce goût; elle est leude , mais clic est ferme. Elle s'anime par degrés ; elle aime, mais en femme vertueuse; et on sent que, dans le fond , elle impose un peu à Catilina , tout impitoyable qu'il est. J'ai tâché de en mettre , dans l'amour de Catilina pour elle, que ce respect secret qu'une vertu douce et ferme arrache des cœurs les plus corrompus; et, quoique Catilina aime en maître , on voit qu'il tremblait devant

ANNEE mi. «cite remue aimable et généreuse, s'il pouvait trembler. Ces nuances-l'a étaient délicates 'asaisir. Je ne sais si je les ai bien exprimées , mais je sais qu'il sera difficile à une actrice quelconque de les rendre. Ne me faites point de procès , mon cher ange, sur ce que Cicéron dit h Catilina : Je t'y protégerai , si tu n'cs point coupable ; Fuis Rome, si tu Tes... Acte i, scène 5. C'est précisément ce que Cicéron a dit de son vivant ; ce sont des mots consacrés , et assurément ils sont bien raisonnables. Quel est l'homme qui prononcera : Ch bien! ferme Caton . . Acte i , scène 6. comme on prononcerait. Allons, ferme , Caton ^ , On peut aisément prévenir le ridicule où un acteur pourrait tomber en récitant ce vers. Mais n'aurons-nous point de plus grand embarras? n'y a-t-il pas bien des tracasseries il la Comédie? Il me semble qu'à présent tout est cabale chez vous autres de tous les côtés. Je ne voudrais me trouver en concurrence avec personne ; je ne voudrais point combattre pour donner Catilina; je voudrais plutôt être désiré que d'entrer par la brèche. Il me semble qu'il faut laisser passer les plus pressés , et attendre que le public, soit rassasié de mauvais ouvrages. Je crains encore qu'au parti de Crébillon il ne se joigne un plaisir secret d'humilier à Paris on homme qu'on croit heureux à Berlin. Ou ne sait comment faire avec le public. Il n'y a qu'un seul secret pour lui plaire de son vivant , c'est d'ôtre souverainement malheureux. Il n'y aura qu'à faire afficher mon agonie avec la pièce ; encore le secret n'est-il pas sûr. Je tremble aussi pour ce Siècle de Louis XIV. On ne me passera pcut-ôtre pas ce que l'on a passé à Reboulct , et à Larrei , et à Limiers , et à La Martinière , et à tant d'autres. C'est donc assez d'avoir été ou d'ôtre historiographe de France, pour ne point écrire l'histoire? Duclos fait fort bieu d'écrire des romans ; voilà comme il faut faire sa charge pour réussir. Ses romans sont détestables, à ce qu'on dit; mais n'importe, l'auteur triomphe. Quels malentendus n'y a-t-il pas eus pour ces Siècles ! J'en avais envoyé deux paquets à madame Denis ; il y cil avait pour vous , pour votre société des anges. Un de ces paquets a été arrêté à la douane , sur la frontière ; l'autre , qui est arrivé , lui a été enlevé par ceux qui se sont jetés dessus; cl le livre court, et les mauvaises im387 pressions seront prises, ei je suis bien fiché, et je ne sais comment faire. Je vous demande en grâce de dira ou de faire dire au président Hénault qu'il y a plus d'un mois que je lui ai adressé aussi un gros paquet , avec une longue lettre. La malédiction est sur tout ce que j'envoie à Paris. Vous me direz qu'en désertant j'ai mérité

cette malédiction ; mais , mon cher ange , en restant , n'étais-je pas exposé à une suite éternelle de tribulations ? Après avoir été persécuté trente ans , devais-je expirer sous la haine implacable de ceux que l'envie armait contre moi ? Il faut que les blessures aient été bien profondes, puisque j'ai été forcé de m'arracher à des amis tels que vous , qui fesaient ma consolation et mon secours. Comptez que , quand je pense à tout cela (et j'y pense souvent) , je suis partagé entre l'horreur et la tendresse. Je vais écrire à M. le comte de Cboiseul, et lui envoyer des Siècles. Je ne peux prendre la voie de la poste, cela est impraticable à Berlin. Plût à Dieu que ma nièce eût rattrapé ceux qu'elle a donnés, ou qu'on lui a pris ! Louis XIV et Catilina me coûtent bien des tourments , mais à Paris ils m'auraient fait mourir. Mille tendres respects à tous les anges. Vous ne me parlez point de la santé de madame d'Argcotal. Je vous embrasse bien tendrement, A MADAME DENIS. A Potsdam , le 10 décembre. Je ne vous écris plus , ma chère enfant, que par des courriers extraordinaires , et pour cause. Celui-ci vous remettra six exemplaires complets du Siècle de Louis XIV , corrigés à la main. Point de privilège, s'il vous plaît; ou se moquerait de moi. Un privilège n'est qu'une permission de (Jatter , scellée en cire jaune. Il ne faudrait qu'un privilège et une approbation pour décrier mon ouvrage. Je n'ai fait ma cour qu'à la vérité , je ne dédie le livre qu'à elle. L'approbation qu'il me faut est celle des honnêtes gens et des lecteurs désintéressés. J'aurais voulu demander à La Métrie , à l'article de la mort , des nouvelles de l'écorce d'orange. Cette belle âme , sur le point de paraître devant Dieu , n'aurait pu mentir. Il y a grande apparence qu'il avait dit vrai. C'était le plus fou des hommes, mais c'était le plus ingénu. Le roi s'est fait informer très exactement de la manière, dont il était mort , s'il avait passé par toutes les formes catholiques, s'il y avait eu quelque édification; enfin il a été bien éclairci que ce gourmand était mort en philosophe : J'en suis bien aise , nous a dit le roi . pour le repos de son

Digitized by Google

388 CORRESPONDANCE. âme ; nous 'nous sommes mis a rire, et lui aussi. Il me disait hier , devant d'Argens , qu'il m'aurait donné une province pour m'avoir auprès de lui ; cela ne ressemble pas à t écorce d'orange. Apparemment qu'il n'a pas promis de province au chevalier de Chazot. Je suis très sûr qu'il ne reviendra point. Il est fort mécontent, et il a d'ailleurs des affaires plus agréables. Laissez-moi arranger les miennes. Est-il possible qu'on crie toujours contre moi dans Paris, et qu'on me prenne pour un déserteur qui est allé servir en Prusse ? Je vous répète que cette clef de chambellan, que je ne porte jamais, n'est qu'un bénéfice simple ; que je n'ai point fait de serment ; que ma croix est uu joujou auquel je préfère mon écritoire ; en un mot , je ne suis point naturalisé Vandale , et j'ose croire que ceux qui liront l'histoire de Louis XIV verront bien que je suis Français. Cela est étrange qu'on ne puisse avoir un titre inutile chez un roi de Prusse , qui aime les belles-lettres , sans soulever nos compatriotes ! Je desire plus mon retour que ceux qui me condamnent de m'être en allé , et vous savez que ce ne sera pas pour eux que je reviendrai. Le Meunier, son Fils, et l'Ane, n'ont pas essuyé plus de contradictions que moi. On voit de loin les objets bien autrement qu'ils ne sont. Je reçois des lettres de moines qui veulent quitter leur couvent pour venir auprès du roi de Prusse , parce qu'ils ont fait quatre vers français. Des gens que je n'ai jamais connus m'écrivent : « Comme vous êtes l'ami du roi de « Prusse , je vous prie de faire ma fortune. » Un autre m'envoie un paquet derêverics; il memande qu'il a trouvé la pierre philosophale , et qu'il ne veut dire son secret qu'au roi. Je lui renvoie son paquet , et je lui mande que c'est le roi qui a la pierre philosophale. D'autres, qui vivaient avec moi dans la plus parfaite indifférence , me reprochent tendrement d'avoir quitté* mes amis. Ma chère enfant, il n'y a que vos lettres qui me plaisent cl qui me consolent ; elles font le charme de ma vie. A M. WALTIER. 38 décembre nsi. J'examine avec soin votre édition. Il y a beaucoup do fautes. Jugez où nous en aurions été si je vous avais donné d'abord h imprimer l c Siècle de Louis XIV. Il a fallu l'imprimer chez l'imprimeur du roi de Prusse. C'est M. de Francheville , conseiller aulique , qui s'est chargé de l'édition , et il y a encore des carions à faire. Mon nom n'est point à la tête de l'édition. On sait assez , dans l'Europe , que j'en suis l'auteur ; mais je ne veux pas m'exposer à ce qu'on peut essuyer, en France,, de désagréable quand on dit la vérité. J'ai donc pris le parti de ne point envoyer d'exemplaire en France.

Ce n'est pas moi qui ai le privilège impérial ; et celui de Prusse est sous le nom de M. de Francheville. Il y a, comme je vous l'ai mandé, trois mille exemplaires de tirés , dont quatrevingts ou à peu près peuvent être ou gâtés ou incomplets ; j'en envoie cinq cents à un de mes amis à Londres. Ce débit ne passera point par les mains des libraires , c'est une affaire particulière. Reste donc deux mille cinq cents exemplaires dont j'ou puis disposer : j'en prends cent pour faire des présents , et je me déferai des deux mille quatre cents exemplaires restants avec un seul libraire auquel je transporterai le privilège , le droit de copie et de faire traduire. Les deux volumes contiennent chacun à peu près cinq cents pages , ou quatre cent quatre-vingts , ou approchant; c'est de quoi je serai plus parfaitement instruit quand la table des matières sera achevée. On peut vendre les deux mille quatre cents exemplaires deux rixdalers , ou au moins deux florins chacun. Je ne veux pas assurément y gagner , mais je ne veux pas y perdre. L'ouvrage m'a coûté , avec le secrétaire et M. de Francheville qu'il a fallu payer, environ deux mille écus, parce qu'il y a des feuilles que j'ai refaites trois fois. Je vous donnerai volontiers la préférence sur d'autres libraires qui m'en offrent davantage ; et encore je ne vous demanderai ces deux mille écus qu'au 1^{er} juillet , et vous donnerez un présent de cinquante écus à M. de Francheville. Si je vous abandonnais seulement cinq cents exemplaires , vous ne pourriez avoir ni le privilège , ni le droit de traduction , parce qu'il faudrait nécessairement donner ces droits à ceux qui prendraient la plus grosse partie ; mais si vous vous chargiez du total , alors le même homme qui a traduit les tragédies de Phèdre et d'Alcibiade, en allemand, avec beaucoup de succès, traduirait pour vous le Siècle de Louis XIV , et il ne vous en coûterait rien, et vous pourriez ensuite joindre cet ouvrage à mes OEuvres. Je me déterminerai suivant votre réponse. Il se présente une plus grande entreprise ; c'est d'imprimer et de débiter volume à volume les auteurs classiques de France , avec des notes très instructives sur la langue , sur le goût, et la quantité d'anecdotes au bas des pages ; on commencerait par La Fontaine , Corneille , Molière , Bossuet, Fléchier, etc. Rien ne serait plus utile pour donner aux étrangers l'intelligence parfaite du français , et pour former le goût. J'ose dire qu'une telle entreprise fera la fortune de celui qui en fera les frais. Nous commencerions à la Saint-Digilized by Google

ANNÉE 1752. Jean, pt cela irait sans interruption. Vous pouver voir que je ne songe qu'à rendre service. C'est à vous à voir si vous voulez joindre votre peine à ines soins. Je vous embrasse. Voltaire. A M. FORMEY. Le a janvier l'Si J'ai lu, toute la nuit, l' Histoire du Manichéisme. Voila ce qui s'appelle un bon livre ; voilà de la théologie réduite à la philosophie. M. Beausobre raisonne mieux que tous les Pères ; il est évident qu'il est déiste , du moins évident pour moi. Mandez -moi , je vous prie, quel était son nom de baptême , et l'année de sa mort. Je voudrais qu'il vécût encore. Vivez , vous I AU CARDINAL QUERJNI. Berlin, 7 gennajo I75i. La morte de! contedi Rotembourg, l'unode' Direttori di quesla Chiesa tanto favorita da V. E., ha cagionato qui uu grand ramarico ; io sarei molto sorpreso se egli non avesse lasciato nel suo testaraento unaconsiderabil somma di danari,percontribuire alla fabricadel vostro edificio. I continui assalti délia malalia che mi distrugge, mi fanno augurare anderè dove è gito il povero conte di Rotembourg , e dove non s'edificano case nè per Iddio , ne per gli uomini. L'ultime mie voglie saranno in favore délia Chiesa di Berlino ; ma darô poco , giacchè sono un uomo da poco. E bisogna pigliar cura de' suoi pareuti ed amici prima di peusare aile pielre d'un monumento. Tocca a un vescovo, a un gran cardinale, a un celebratissimo benefattore corne voi siele , di segnalare la sua beneficenza dovunque va la sua gloria. Rimango con ogni riverenza del suo imparegiabiie merito , si corne di sua Eminenza , Umilissimo e devotissimo servitore, Voltaire. A M. LE PRESIDENT IIÉNAULT. A Berlin . le 8 janvier. Une des plus grandes obligations qu'un homme puisse avoir à un homme , c'est d'être instruit ; j'ai donc pour vous , mon cher confrère , la plus tendre et la plus vive reconnaissance. Je profiterai sur-le-champ de la plupart de vos remarques ; mais il faut d'abord que je vous en remercie. Il y a quelques endroits sur lesquels je pourrais faire quelques représentations, comme sur le prince de Vaudemont ; il ne s'agit pas là du père, mais du fils, qui était dans le parti des Im589 périaux , et qu'on appelait alors le prince de Commerci. Si vous pouvez croire sérieusement que le vicomte de Turenne changea de religion , à cinquante ans , par persuasion , vous avez assurément une bonne âme. Cependant si , en faveur du préjugé , il faut adoucir ce trait , de tout mon cœur ; je ne veux point choquer d'aussi grands seigneurs que les préjugés. A l'égard du canon que Mademoiselle fit tirer, l'ordre ne fut signé qu'après coup , et vous reconnaissez bien là l'incertitude et la faiblesse de Gaston. Je pourrais, si je

voulais, me justifier du reproche que vous me faites d'avilir le grand Coudé ; il me semble que rien ne serait plus aisé. Si c'est du premier tome que vous parlez , sa retraite à Chautilli est celle de Scipion à Linterne , et de Marlborough à Blenheim ; si c'est du deuxième volume, il s'en faut bien que je dise qu'il mourut pour avoir été courtisan. Je réponds seulement à tous les historiens qui ont fausement avancé qu'il s'était opposé au mariage de son fils avec une fille de madame de Monlespan. C'est vous autres , messieurs, qui avez la tête pleine de la faiblesse qu'eut le prince de Condé , les dernières années de sa vie ; et vous croyez que j'ai dit ce que vous pensez. Mais, en vérité, je n'en dis rien , quoiqu'il fût très permis de l'écrire. Au reste , je jetterais mon ouvrage au feu , si je croyais qu'il fût regardé comme l'ouvrage d'un homme d'esprit. J'ai prétendu faire un grand tableau des événements qui méritent d'être peints, et tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition , un nœud et un dénouement dans une histoire , comme dans une tragédie; sans quoi on n'est qu'un Reboulet, ou un Limiers, ou un LaHode. Il y a d'ailleurs, dans ce vaste tableau, des anecdotes intéressantes. Je bais les petits faits; assez d'autres en ont chargé leurs énormes compilations. Je me suis piqué de mettre plus de grandes choses , dans un seul petit volume , qu'il n'y en a dans les vingt tomes de Lamberti. Je me suis surtout attaché à mettre de l'intérêt dans une histoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé, jusqu'à présent, le secret de rendre ennuyeuse. Voilà pourquoi j'ai vu des princes, qui ne lisent jamais et qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité, et ne pouvoir le quitter. Mon secret est de forcer le lecteur à se dire à lui-même : Philippe v sera-t-il roi? sera-t-il chassé d'Espagne? La Hollande sera -t- elle détruite?

500 COU RESPON DANCE. Louis xiv succombera-t-il? En un mot , j'ai voulu émouvoir, même dans l'histoire. Donner «le l'esprit 'a Duclos tant que vous voudrez , mais gardezvous bien de m'en soupçonner. Peut-être j'ai mérité davantage le reproche d'être un philosophe libre ; mais je ne crois pas qu'il me soit échappé un seul trait contre la religion. Les fureurs du calvinisme , les querelles du jansénisme , les illusions mystiques du quiétisme , ne sont pas la religion. J'ai cru que c'était rendre service à l'esprit humain de rendre le fanatisme exécration , et les disputes théologiques ridicules j j'ai cru même que c'était servir le roi et la patrie. Quelques jansénistes pourront se plaindre; les gens sages doivent m'approuver. La liste raisonnée des écrivains , etc. , que vous daignez approuver, serait plus ample et plus détaillée , si j'avais pu travailler a Paris ; je me serais plus étendu sur tous les arts ; c'était mon principal objet ; mais que puis-je a Berlin ? Savez-vous bien que j'ai écrit de mémoire une grande partie du second volume ? mais je ne crois pas que j'en eusse dit davantage sur le gouvernement intérieur. C'est l'a, ce me semble, que Louis xiv paraît bien grand , et que je donne à la nation une supériorité dont les étrangers sont forcés de convenir. Oserais -je vous supplier, monsieur, de m'excuser de vos remarques sur ce second volume? ce serait un nouveau bienfait. Vous qui avez bâti un si beau palais, mettez quelques pierres à ma maisonnette. Consolez-moi d'être si loin de vous ; vos bontés augmentent bien mes regrets. Jugez de la persécution de la canaille des gens de lettres , puisqu'ils m'ont forcé d'accepter, ailleurs que dans ma patrie , des biens et des honneurs , et qu'ils m'ont réduit 'a travailler pour cette patrie même , loin de vos yeux. A M. LE COMTE D'ÀRGENTAL. Berlin, ce 5 janvier.*

Article par article , mon cher ange : Je vois que madame Denis ou n'a point reçu mes paquets, ou ne vous a pas montré, ou que vous n'avez pas lu ce nouveau premier acte où Cicéron dit expressément, en parlant de Catilina à Caton : Je viens «le lui parler ; j'ai vu sur son visage, • J'ai vu dans ses discours son audace et sa rage, Et la sombre hauteur d'un esprit affermi , Qui se lasse de feindre et parle en ennemi. Scène 6. Non seulement cela doit être dans la copie de madame Denis, mais je vous en ai déjà importuné dans mes dernières lettres , ou je suis bien trompé. 2° Il y a aussi , au second acte , la correction que vous demandez. Ce coup prématuré Armerait le sénat , qui flotte et «jui s'arrête; l'orage, au même instant, doit fondre sur leur tête. 3° Si vous voulez que Catilina recommande son fils à sa femme , cela se

trouve dans les premières leçons : Que mon fils au berceau , mou fils né pour la guerre , Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre. Acte m, scène a. Ce sera un peu de peine pour madame Denis de rassembler tous les membres épars de ce pauvre Catilina , et d'en former un corps ; mais elle s'en donne tant d'autres pour moi , elle met dans toutes les choses qui me regardent une activité et une intelligence si singulières, et une amitié si éclairée et si courageuse, qu'elle me rendra bien encore ce service. Vous avez raison , mon cher ange , quand vous dites qu'il faut que Cicéron, au commencement du cinquième acte , instruisse ce public du décret qui lui donne par intérim la puissance de dictateur ; mais il faut qu'il le dise avec l'éloquence de Cicéron , et avec quelques mouvements passionnés qui conviennent à sa situation présente. Je demande pardon à l'orateur romain et à vous de le faire si mal parler; mais voici tout ce que je peux faire dans l'embarras horrible où me met ce Siècle de Louis XIV t dans l'épuisement de forces où mes maladies continuelles me laissent. Allez; de tous côtés poursuivez ces pervers , Et «|uc , malgré César, on les charge de fers. Sénat , tu m'as remis les rênes de l'empire; Je les liens pour un jour, ce jour peut me suffire. Je vengerai l'état ,jc vengerai la loi; Sénât ,tu seras libre, et même malgré toi. Rome , reçois ici mes premiers sacrifices , etc. Ma nièce aura la bonté de faire coudre tout cela à l'habit de Catilina. Je ne crois pas qu'elle ait absolument toutes les corrections ; par exemple , il y avait deux fois dans la pièce : Assis dans le rang des maîtres de la terre , ou quelque chose d'approchant qui paraît se répéter. Il faut qu'à la première scène du premier acte Catilina dise : Orateur insolent qu'un vil peuple seconde, Plébéien qui régis les souverains du monde. Si, avec tous cps changements , avec tout l'art Digitized b/ Google

ANNEE 4752. 591 que j'ai pu mettre dans le rôle ingrat et hasardé d'Aurélie , avec les traits dont j'ai lâché «le peindre les mœurs romaines , et les caractères des personnages , avec les peines continuelles et redoublées que j'ai prises pour faire tolérer un sujet si peu fait pour les têtes françaises de nos jours, on croit que Rome sauvée peut être jouée , je ne m'y oppose pas ; mais je tremble beaucoup. Je dois tomber , puisque la farce allobroge de Crébillon a réussi. Le même vertige qui a fait avoir vingt représentations à cet ouvrage, qui déshonore la nation dans toute l'Europe , doit faire siffler le mien. Les cabales, petites et grandes, sont plus fortes et plus insensées que jamais. Enfin je me remerciais de m'être échappé de ce temps de décadence et de ce séjour de folie dangereuse , si la douceur de ma retraite n'était empoisonnée par votre absence , et si je ne m'étais arraché à tout ce que j'aime; mais j'ai été long -temps traité avec bien de l'indignité, et j'ai cela furieusement sur le cœur. Il s'est certainement perdu un paquet qui contenait des exemplaires du Siècle de Louis XIV corrigés à la main. Ces corrections , avec les carions qu'il a fallu faire , tout cela prend du temps , et on n'a pas toutes ses aises où je suis. Des ouvriers allemands sont de terribles gens. Enfin vous recevrez ce Siècle. Je supplie instamment M. de Choiseul , M. de Chauvcliu, aussi bien que vous, mon cher ange, de m'envoyer force remarques ; on ne peut faire un bon ouvrage qu'avec le secours de ses amis , et surtout d'amis tels que vous. Je ne vous envoie point ce livre , messieurs , pour amuser votre loisir, mais pour exercer votre critique et votre amitié. Ce n'est point du tout un petit plaisir que je veux vous faire , un petit devoir que je veux remplir ; c'est un très grand service que je vous demande. Préparez-vous d'ailleurs à l'horrible combat qui va se donner pour Rome. Il y a une conspiration contre moi plus forte que celle de Catilina ; soyez mes Cicérous. Je ne sais comment va la santé de madame d'Argenlai. Je lui présente mes respects, et lui souhaite une meilleure santé que la mienne. A MADAME et DENIS. A Berlin, le 18 janvier. Nous avons perdu , au commencement de l'année, ce comte de Rothembourg, qui voulait que vous vinssiez faire un petit tour à Berlin avec madame sa femme; je ne sais si elle y viendra disputer son douaire. Il est mort à l'âge d'environ quarante ans. On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie est un songe; que les hommes ne sont que des ombres passagères ; qu'il ne faut pas compter sur un moment. On le dit; et puis on agit, on fait des projets comme si on était immortel. Je ne suis pas

sûr du lendemain ; pourquoi ne suis-je donc pas aujourd'hui auprès de vous? J'aurai retiré mes fonds avant que l'édition de Dresde soit finie , et alors je retirerai ma personne. Nous avons su , après la mort du comte de Rothembourg, qu'il ne nous épargnait pas toujours dans les petites conférences qu'il avait avec sa majesté. C'est l'a l'étiquette des cours; on y dit du mal de son prochain aux rois , quand ce ne serait que pour les amuser. Je vois que tout le monde est courtisan. Un valet de chambre du comte de Rothembourg a bien assuré le roi qu'il n'était point entré de prêtres chez son maître , et que ceux qui disaient le contraire étaient des calomniateurs qui voulaient faire tort à sa mémoire. Je me tâte pour savoir si je suis en vie; cet hiver m'est encore plus fatal que le précédent. On n'a pourtant chaud en hiver que dans les pays froids. Vos petites cheminées de Paris, où l'on se rôtit les jambes pour avoir le dos gelé , ne valent pas nos poêles. Il semble qu'on ne se doute pas en France, pendant l'été, qu'il y a quatre saisons, et que l'hiver en est une. On dit que c'est bien pis en Italie , les maisons n'y sont faites que pour respirer le frais; et, 'quand les gelées viennent , toute la nation grelotte. C'est une chose plaisante de voir ici les courtisans monter l'escalier avec un grand manteau doublé de peaux de loup ou de renard , et très souvent la fourrure en dehors. Cette procession fourrée m'étonne toujours, tandis que les dames vont les bras nus , la gorge découverte, et l'amplitude bouffante, du panier ouverte à tous les vents Je maintiens que les femmes ont plus de courage que les hommes, ou qu'elles ont plus de chaleur naturelle. Moi , qui en ai fort peu , je reste chez moi à mon ordinaire. Ce qu'on vous a dit contre l'orthographe du Siècle de Louis XIV ne me convertira pas. Je suis toujours pour qu'on écrive comme on parle ; cette méthode serait bien plus facile pour les étrangers. Comment est-ce qu'un palatin de Pologne distinguerait François ier, ou saint François, d'avec un Français ? ne se croira-t-il pas en droit de prononcer il voyoit , il croyoit , au lieu de dire il voyait, il croyait? Nous avons conservé l'habitude barbare d'écrire avec un o ce qu'on prononce avec un a; pourquoi? parce qu'on prononçait durement tous ces o autrefois ; parce que voyoit, li soit, rimait avec exploit. Nous avons adouci la prononciation , il faut donc adoucir aussi l'orthographe, afin que tout soit d'une même parure.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE. 592 Pardon de la dissertation. Je suis bien heureux qu'on ne me fasse que ces chicanes. Je vous embrasse de tout mon cœur. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. A Berlin , le *7 janvier. J'envoie à mon héros des folies qu'il m'a demandées , et qui orneront sa bibliothèque par la belle impression et les grandes marges. Il est vrai qu'il n'y a pas une bonne page dans tout cela; mais il y a quelques bonnes ligues. Au reste, ce n'est pas la meilleure morale du monde, et il est heureux que de tels livres soient mal faits. Il y a une grande différence entre combattre les superstitions des hommes , et rompre les liens de la société et les chaînes de la vertu. La Métrie aurait été trop dangereux s'il n'avait pas été tout à fait fou. Son livre contre les médecins est d'un enragé et d'un malhonnête homme ; avec cela c'était un assez bon diable dans la société. Comment concilier tout cela? c'est que la folie concilie tout. Elle a laissé une mémoire exécrationnelle à tous ceux qui se piquent de mœurs un peu austères. Elle est fort triste qu'on ait lu son Éloge à l'académie, écrit de main de maître. Tous ceux qui sont attachés à ce maître en gémissent. Il semble que la folie de La Métrie soit une maladie épidémique qui se soit communiquée. Cela fera grand tort à l'écrivain ; mais , avec cent cinquante mille hommes , on se moque de tout , et on brave les jugements des hommes. Madame de Pompadour m'a écrit que « mes amis avaient fait ce qu'ils avaient pu pour lui » faire croire que je n'avais quitté la France que parce que j'étais au désespoir qu'elle protégât Crébillon. * Ce serait bien la une autre folie , dont assurément je suis incapable. J'ai quitté la France parce que j'ai trouvé ailleurs plus de considération et de liberté , et que je me suis laissé enchanter par les empressements et les prières d'un roi qui a de la réputation dans le monde. Madame de Pompadour peut , tant qu'elle voudra , protéger de mauvais poètes, de mauvais musiciens, et de mauvais peintres, sans que je m'en mette en peine. D'ailleurs mes maladies , qui augmentent , me mettent dans un état où je ne puis guère m'embarrasser ni des faveurs des rois ni du goût des belles dames. Je fais plus de cas d'un rayon du soleil et d'un bon potage que de toutes les cours du monde. Je serais fâché seulement de mourir sans avoir vu Saint-Pierre de Rome , la ville souterraine , votre statue , et sans avoir encore eu l'honneur de vous embrasser. J'ai écrit à M. le maréchal de Noailles , et j'ai pris la liberté de le prier de m'aider un peu de ses lumières. Peut-être sera-t-il un peu mortifié que son nom ne se trouve pas dans l'histoire militaire du Siècle, et que le

vôtre s'y trouve. Le président Hénault est plus content du deuxième tome que du premier. Il est bien aisé de se corriger, et c'est b quoi je passe ma vie. Ma nièce, à qui j'avais donné le gouvernement de Liège sauvée, en use despotiquement ; elle fait jouer la pièce malgré mes craintes, et même malgré les vôtres ; cela doit faire un beau conflit de cabales 1 Je suis bien aise de ne pas me trouver Ib. Mais où je voudrais me trouver, c'est au coin de votre feu, monseigneur ; c'est auprès de votre belle âme et de votre charmante imagination. Je vous regrette tous les jours. Le temps Ya bien rapidement, et j'ai bien peur de ne paraître que quand la décrépitude avancée m'aura imposé la nécessité de ne me plus montrer. Je perds loin de vous ce qui me reste de vie. Quelquefois, quand je m'anime un peu à souper, je me dis tout bas : Ah ! si M. le maréchal de Richelieu était là ! Le roi de Prusse en pense autant ; mais il serait jaloux de vous ; car, il faut l'avouer, il n'est que le second des hommes séduisants. Adieu, monseigneur ; n'oubliez pas votre ancien courtisan. A M. LE PRESIDENT HÉNAULT. A Berlin, le 38 janvier. Je vous dois de nouveaux remerciements, mon cher et illustre confrère, et c'est à vous que je dois dédier le Siècle de Louis XIV, si on en fait en France une édition qui aille la tête levée. J'ai envoyé b Paris le premier tome corrigé selon vos vues. Je me flatte qu'on ne s'opposera pas b l'impression d'un ouvrage qui est, autant que je l'ai pu, l'éloge de la patrie, et qui va inonder l'Europe. Je suis bien étonné de l'apparence d'ironie que vous trouvez dans ce premier tome ; j'ai voulu n'y mettre que de la philosophie et de la vérité, j'ai voulu passer légèrement sur ce fatras de détails de guerres, qui, dans leur temps, causent tant de malheurs et tant d'attention, et qui, au bout d'un siècle, ne causent que de l'ennui. J'ai même fini ainsi ce premier tome : « Voilà le précis, peut-être encore trop long, des plus importants événements de ce siècle ; à ces grandes choses paraîtront petites un jour, quand elles seront confondues dans la multitude immense des révolutions qui bouleversent le monde ; et il n'en resterait alors qu'un faible souvenir, si les arts perfectionnés ne répandaient sur ce siècle une gloire unique qui ne périra jamais. » Vous voyez par Ib que mon second tome est minime ~ 'LII5lfIzK?'(î^ Google

ANNÉE 1752. 593 won principal objet ; et cet objet aurait été bien mieux rempli si j'avais travaillé eu France. Les boutés d'un grand roi et l'acbarncment de mes ennemis m'ont privé de cette ressource. Je vous supplie , monsieur , d'ajouter à toutes vos bontés celle de dire à M. d'Argenson que je compte sur les siennes. On m'a dit qu'il a été mécontent d'un parallèle entre Louis xiv et le roi Guillaume. Il est vrai que malheureusement on a omis dans l'impression le Irait principal qui donne tout l'avantage au roi de France. Le voici : « Ceux qui estiment plus un roi de France qui « sait donner l'Espagne a son petit-fils qu'un gendre « qui détrône son beau-pcrc; ceux qui admirent o davantage le protecteur que persécuteur du « roi Jacques, ceux-là donneront la préférence à « Louis xiv. # D'ailleurs, M. d'Argenson ne peut ignorer que Louis xiv et Guillaume ont toujours été deux objets de comparaison dans l'Europe. Il ignore encore moins que l'histoire ne doit point être un fade panégyrique ; et, s'il a eu le temps de lire le livre, il a pu s'apercevoir que , sans m'écarter do la vérité, j'ai loué, autant que je l'ai pu et autant que je l'ai dû, la nation et ceux qui l'ont bien servie. L'article de son père n'a pas dû lui déplaire. Enfin, monsieur, j'ai prétendu ériger un monument à la vérité et à la patrie, et j'espère qu'on ne prendra pas les pierres de cet édifice pour me lapider. Je me flatte encore que vous ne vous bornerez pas au service de m'avoir éclairé. Je voudrais que la postérité sût que l'homme du royaume le plus capable de me donner des lumières a été celui dont j'ai reçu le plus de marques de bonté . Je vous supplie de ne me pas oublier auprès de madame du Deffand, et de me conserver une amitié qui fait ma gloire et ma consolation. P. S. J'avais toujours ouï dire que le prince de Coudé était mort à Chantilii de sa maladie de courtisan prise à Fontainebleau. Je n'ai point ici de livres; si vous me trompez, je mets cela sur votre conscience. A propos, je suis bien malade; si je meurs, dites , je vous en prie, comme frère Jean : J'y perds uu bon ami. A M. LE PRÉSIDENT RENAULT. A Berlin , le !«» février. J'apprends que vous avez été malade, mon cher et illustre confrère ; je crains que vous ne le soyez encore. Qui connaît mieux que moi le prix de la santé? Je l'ai perdue sans ressource ; mais comptez que personne au monde ne s'intéresse comme moi à II. la vôtre ; car j'aime la France, je regrette la perte du bon goût, et je vous suis véritablement attaché. Je compte aller prendre les eaux dès que le soleil fondra un peu nos frimas ; mais quelles eaux? je n'en sais rien. Si vous en preniez , les vôtres seraient

les miennes. J'ai envoyé à ma nièce deux volumes où j'ai réformé, autant que je l'ai pu, tout ce que vous avez en la bonté de remarquer dans le Siècle de Louis XIV. Je vous avertis très sérieusement que, si on imprime cet ouvrage en France, corrigé selon vos vues, je vous le dédie, par la raison que, si Corneille vivait, je lui dédierais une tragédie. Permettez que je vous envoie deux petits morceaux que j'ajoute à ce Siècle; ils sont bien à la gloire de Louis xiv. Je vous supplie, quand vous les aurez lus, de les envoyer à ma nièce, afin qu'elle les joigne à l'imprimé corrigé quelle doit avoir entre les mains. Je vous avoue que j'ai peine à comprendre cet air d'ironie que vous me reprochez sur Louis xiv. Daignez relire seulement cette page imprimée, et voyez si on peut faire Louis xiv plus grand. J'ai traité, je crois, comme je le devais, l'article de la conversion du maréchal de Turenne. J'ai adouci les teintes, autant que le peut un homme aussi fermement persuadé que moi qu'un vieux général, un vieux politique, et un vieux galant, ne change point de religion par un coup de la grâce. Enfin j'ai tâché en tout de respecter la vérité, de rendre ma patrie respectable aux yeux de l'Europe, et de détruire une partie des impressions odieuses que tant de nations conservent encore contre Louis xiv et contre nous. Si j'en avais dit davantage, j'aurais révolté. On parle notre langue dans l'Europe, grâce à nos bons écrivains; nous avons enseigné les nations; mais on n'en hait pas moins votre gouvernement; croyez-en un homme qui a vu l'Angleterre, l'Allemagne, et la Hollande. Si vous pouvez, par votre suffrage et par vos bons offices, m'obtenir la permission tacite de laisser publier en France l'ouvrage tel que je l'ai réformé, vous empêcherez que l'édition imparfaite, qui commence à percer en Allemagne, ne paraisse en France. On ne pourra certainement empêcher que les libraires de Rouen et de Lyon ne contrefassent cette édition vicieuse, et il vaut mieux laisser paraître le livre bien fait que mal fait. Ces difficultés sont abominables. J'ai sans peine un privilège de l'empereur pour dire que Léopold était un poltron; j'en ai un en Hollande pour dire que les Hollandais sont des ingrats, et que leur commerce dépérit; je peux hardiment imprimer sous les yeux du roi de Prusse, que son aïeul, le grand-électeur, s'abaissa inutilement devant

55 Digitized by Google

CORRESPONDANCE. 594 Louis xiv , et lui résista aussi inutilement. Il n'y aurait donc qu'en France où il ne me serait pas permis de Taire paraître l'éloge de Louis xiv et de la France ! et cola, parce que je n'ai en ni la bassesse ni la sottise de défigurer cet éloge par de honteuses réticences et par de lâches déguisements. Si on pense ainsi parmi vous, ai-je eu tort de finir ailleurs ma vie? Mais, franchement, je crois que je la finirai dans un pays chaud ; car le climat où je suis me fait autant de mal que les désagréments attachés en France à la littérature me font de peine. Voyez , mon cher et illustre confrère , si vous roulez avoir le courage de me servir. En ce cas , vous me procurerez un très grand bonheur, celui d< vous voir. Permettez-raoi de vous prier d'assurer de mes respects M. d'Argenson et madame du Deffand. Bonsoir ; je me meurs, et vous aime. P. S. Que je vous demande pardon d'avoir dit qu'il y avait quarante a cinquante pas à nager au passage du Rhin ; il n'y en a que douze; Péliisson même le dit. J'ai vu une femme qui a passé viugt fois le Rhin sur son cheval, en cet endroit, pour frauder la douane de cet épouvantable fort du Tholus. Le fameux fort de Scheuck , dont parle Boileau, est une ancienne gentilhommière qui pouvait se défendre du temps du ducd'Albe. Croyezmoi, encore une fois, j'aime la vérité et ma patrie ; je vous prie de le dire à M. d'Argenson. •A M. LF. COMTE D'ARGENTAL. Berlin , le 6 février. Mon très cher ange , l'état où je suis ue me laisse guère de sensibilité que pour vos bontés et pour votre amitié. Ma santé est sans ressource. J'ai perdu mes dents, mes cinq sens, elcsixième s'en va au grand galop. Cette pauvre âme , qui vous aime de tout son cœur, ne tient plus a rien. Je me flatte encore, parce qu'on se flatte toujours, que j'aurai le temps d'aller prendre des eaux chaudes et des bains. Je ne veux pas perdre le fond de la boîte de Pandore ; mais l'biver est bien rude, et sera bien long. Je doute que Rome sauvée me sauve. Je mettrai dans ma confession générale, in articulo moriis, que j'ai affligé mademoiselle Gaussin ; je m'en accuse très sérieusement devant les anges. C'est une vraie peine pour moi de lui en faire ; ce n'est pas à moi de poignarder Zaïre. Je vous assure que, si j'étais en sa présence, je Détiendrais pas; mais, mon cher et respectable ami , pourquoi m'a-t-on forcé de changer le rôle tendre que j'avais fait pour cFe? Je suis aussi docile que des Crébilions sont opiniâtres. J'ai sacrifié m-s idées, mon goût , aux sentiments des autres. Je voulais un oontrasle de douceur , de naïveté, d'innocence, avec la férocité de Catilina. Il y * assez

de Romains dans cette pièce ; je ne voulais pas d'un Caton en cornettes, on m'y a forcé , et M. le maréchal de Richelieu a été tas, pour la première fois , des femmes tendres et complaisantes. J'aimais que la femme de Catilina se bornât à aimer , qu'elle dit : J'ai vécu pour vous seul , et ne suis point entrée Dans ces divisions dont Rome est déchirée. il me semble que sa mort eût été plus touchante. On ne plaint guère une grosse diablesse d'héroïne qui menace, qui dit je menace, qui est Itère, qui se mêle d'affaires , qui fait la républicaine. Il est clair que ce gros rôle d'Amazone n'est pas fait pour les grâces attendrissantes de mademoiselle Gaussin. Je l'aurais déparée; ce serait donner des bottes et des éperons à Yénus. Je vous prie de lui » montrer cet article de ma lettre. A l'égard du Siècle , on me fait des chicanes révoltantes, et vous me faites des remarques judicieuses. J'ai réformé tout ce que vous avez repris. Je crois qu'en ôtant l'épithète de petit an concile d'Euibrun , l'article peut passer. Je n'en dis ni bien ni mal , et cela est fort honnête. Voilà l'effet du népotisme *. Je remercie madame d'Argental de ses anecdotes, et surtout des deux filles d'honneur et de joie ; mais elle parle de l'établissement que le grand Duquesne (dont je vous fais mon compliment d'être l'allié) voulait faire en Amérique , et il s'agit d'une colonie établie par son neveu en Afrique , près du cap de Bonne-Espérance après la mort de l'oncle, et deux ans après la révocation de l'édit de Nantes. Je ne sais si les exemplaires qui vous sont enfin parvenus sont corrigés ou non ; mais il y en a un entre les mains de madame Denis, où il y a plus de corrections que de feuillets. C'est celui-là qui est destiné pour l'impression , en cas que le président Renault ait, comme je l'espère, la vertu et le courage de dire 'a M . d'Argenson qu'une histoire n'est point un panégyrique , et que , quand le mensonge paraît à Paris sous les noms de Limiers, de La Martinière, de Larrei , et de tant d'autres, la vérité peut paraître sous le mien. J'envoie aussi à ma nièce une préface pour Rome , en cas que La Noue ne fasse pas siffler cette pièce. La Noue, Cicéron ! cela est bien pis que de préférer mademoiselle Clairon à mademoiselle Gaussin. Je vous avoue que ce singe me fait trembler. Quoi! ni voix, ni visage, ni âme, et jouer Cicéron ! Cela seul serait capable d'augmenter mes maux; mais je ne veux pas aller à U . d'Argental est neveu du cardinal de Tencin , qui a présidé, en 1777, l'odieux et ridicule concile d'Embray. K. Digitized by Google

595 ANNÉE J752. des coups do l.a Noue. Je laisserai paisiblement le parterre de Paris tourner Cicéron en ridicule. Nos Français sont tous faits pour se moquer des grands hommes, surtout quand ils paraissent sous de si vilains masques. Mademoiselle Clairon ne fera certainement pas pleurer, et La Noue fera rire. Je suis bien aise d'être malade avant cette catastrophe; car on dirait que c'est la chute de Rome qui m'écrase. Bonsoir, portez-vous bien. Il est juste que le Catilina de Crébillon soit honore, et le mien honni; mais vous êtes mon public, mes chers auges.

A M. LE COMTE D'ABGENSON. A Berlin , le IB février. Votre très ancien courtisan a été bien souvent tenté d'écrire à son ancien protecteur ; mais, quand je songeais que vous receviez par jour cent lettres quelquefois importunes, que vous douniez autant d'audiences, qu'un travail assidu emportait tous vos autres moments, je n'osais me hasarder dans la foule. Il faut pourtant être un peu hardi ; et j'ai tant de remerciements h vous faire de la part des Musulmans etdesancicus Romains que vous protégez ; j'aurais même tant de choses flatteuses à vous dire de la part do Louis xiv, qu'il faut bien que vous me pardouniez de vous importuner. Je sais que Mahomet et Catilina sont peu de chose, mais Louis xiv est un objet important et digne de vos regards. Je mourrais content, si je pouvais me flatter d'avoir laissé 'a ma patrie un monument de sa gloire qui ne lui fût pas désagréable, et qui méritât votre suffrage et vos bontés. Mon premier soin a été de vous en soumettre un exemplaire , quoique la dernière main n'y fût pas mise. J'ai pris, depuis, tous les soins possibles pour que cet ouvrage pût porter tous les caractères de la vérité et de l'amour de la patrie. Personne ne contribue plus que vous à me rendre celte patrie chère et respectable, et je me flatte que vous me continuerez des bontés sur lesquelles j'ai toujours compté. Vous l le doutez pas du tendre et respectueux attachement que je vous conserverai toute ma vie. Permettriez- vous que M. de Paulmi trouvât ici l'assurance de mes respects? V. P. S. Je me flatte que votre régime vous a délivre de la goutte. Je vous souhaite une santé durable, et meilleure que la mienne ; car , par parenthèse, je me meurs. Milord Tyrconnell, que vous avez vu si gros, si gras, si frais, si robuste , est dans un état encore pire que le mien ; et, si on pariait h qui fera plus tôt le grand voyage, ceux qui parieraient pour lui auraient beau jeu. C'est dommage; mais qui peut s'assurer d'un jourdevie? Nous ne sommes que des ombres d'un moment, et cependant on se doune des peines , on fait des projets, comme si on était

immortel. Adieu, monseigneur ; daignez m'aimer encore un peu, pour le moment où nous avons h végéter sur ce petit tas de boue, où vous ne laissez pas de faire de grandes choses. A M. DE FORMONT. A Berlin, le 55 février. Je suis à peu près, monsieur, comme madame du Deffand; je 11e peux guère écrire, mais je dicte avec une grande consolation les expressions de ma reconnaissance pour votre souvenir. Comptez que vous et madame du Deffand vous êtes au premier rang des personnes que je regrette, comme decelles dont le suffrage m'est le plus précieux. Je vous aurais déjà envoyé le Siècle de Louis XIV , si je n'étais occupé à corriger quelques fautes dans lesquelles il u'est pas étonnant que je sois tombé , écrivant h quatre cents lieues de Paris , et n'ayant presque d'autre secours que mon portefeuille et ma mémoire. M. Le Bailli m'est venu voiraujourd'hui. Vous avez là un très aimable neveu, qui réussira dans la carrière qu'il a sagement entreprise. 11 dit que vous avez acheté une jolie terre auprès de Rouen ; j'en regretterai moins Paris , si vous habitez votre Normandie ; mais comment pouvez-vous quitter madame du Deffand , dans Vétat où elle est ? J'ai vu les Mémoires sur les Mœurs du dixhuitième siècle. Ils sont d'un homme qui est en place, et qui par là est supérieur 'a sa matière. Il laisse faire la grosse besogne aux pauvres diables qui ne sont plus eu charge , et qui n'ont d'autre ressource que celle de bien faire. Il faut que je lâche de me sauver par la prose , puisqu'il se pourrait bien faire , à l'heure que je vous parle , que j'aie été sifflé en vers à Paris. Il me semble que Cicéron était plus fait pour la tribune aux harangues que pour notre théâtre. Crébillon m'a d'ailleurs enlevé la fleur de la nouveauté. Je n'ai ui prêtre maq... , ni câlin déguisée en homme, ni ce style coulant et enchanteur qui fit réussir sa pièce ; je dois trembler. Je vous prie de ne pas m'en aimer moins , en cas que je sois sifflé. L'excommunication du parterre ne doit pas me priver de votre communion ; et , quand je serais condamné par la Sorbonne, avec l'abbé de Prades , je compterais encore sur vos bontés. Adieu, monsieur ; soyez persuadé que je ne vous oublierai jamais. Présentez à madame du Deffand mes plus tendres respects , je vous en prio. Vous me feriez grand plaisir , si vous vouliez me mander sincèrement ce que vous pensez de Rome sauvée. Je vous embrasse de tout mon cœur.

51)6 COH H ESI* ON DANCE. A MADAME DENIS. A

PoUdam , le 3 mars | J'ai réchappé de tous les maïix qui m'ont assiégé pendant deux mois, et milord Tyrconnell mourut hier. La mort fait de ces quiproquo-là à j tout moment. .Madame de Tyrconnell aura Tait un cruel voyage ; clic sera ruinée pour avoir tenu ici une table ouverte, et elle a perdu un mari j qu'elle aimait. La jeunesse la plus brillante n'est donc rien , puisque Madame est morte ! La stf- ; briélé ne sauve donc rien , puisque le duc d'Orléans est mort ! Mais les hommes sont insensibles à ces exemples frappants , ils étonnent le premier moment ; on se rassure bientôt , on les oublie , on reprend le train ordinaire ; et celui qui a dit qu'à la cour comme à l'armée, quand on voit tomber à droite et à gauche , on cric serre et on avance, n'a eu que trop raison. Darget part demain avec sa vessie; c'était à moi de partir. Il vous donnera un des plus fu- S rieux paquets que je vous aie encore envoyés. Il emmène avec lui uu excellent domestique français qui m'était bien nécessaire ; c'est un jeune Picard qui s' est mis à pleurer quand il a vu que je ne parlais pas. Il prétend qu'il n'y peut plus tenir , que les Prussiens se moquent de lui , parce qu'il est petit et qu'il u'est que Français. J'ai eu beau lui dire que le roi n'a pas sept pieds de haut , et qu'Alexandre était petit , il m'a répondu qu'Alexandre et le roi de Prusse n'étaient pas Picards. Enfin il ne me reste plus de domestique de Paris. Darget dit qu'il veut voir la première représentation de Rome; je ne sais si elle sera sauvée ou perdue. C'est un grand jour pour le beau monde oisif de Paris qu'une première représentation ; les cabales battent le tambour ; on se dispute les loges ; les valets de chambre vont à midi remplir le théâtre. La pièce est jugée avant qu'on l'ait vue. Femmes contre femmes , petitsmaîtres contre petits-maîtres , sociétés contre sociétés ; les cafés sont comblés de gens qui se disputent; la foule est dans la rue, en attendant qu'elle soit au parterre. Il y a des paris; on joue le succès de la pièce aux trois dés. Les comédiens tremblent , l'auteur aussi. Je suis bien aise d'être loin de celle guerre civile , au coin de mou feu , à Polsdam ,* mais toujours très affligé de u'ôtre plus au coin du vôtre. A M. DR CIDEVILLE. A PoUdam , le !0 mar*. Mon cher et ancien ami, ce n'est pas l'ivresse passagère du public , ce n'est pas un trépignement de pieds dans le parterre qui doit faire plaisir à un homme qui connaît son monde , et qui a vécu ; c'est votre approbation , c'est votre sensibilité, c'est votre amitié qui fait mon vrai succès et mon vrai bonheur. Je laisse le public faire sa petite amende honorable, en

attendant qu'il me lapide à la première occasion , et je jouis dans le foud de mon cœur de la consolation d'avoir un ami tel que vous. Savez-vous bien ce qui me remplit de la satisfaction la plus touchante et la plus pure ? ce u'est ni César ni Cicéron , c'est madame Denis; c'est elle qui est une Romaine. Quelle intrépidité et quelle patience , quelle chaleur et quelle raison elle a mises dans toutes les affaires dont sa respectable amitié s'est chargée ! Scs bonnes qualités doivent lui faire dans Paris une réputation plus grande et plus durable que celle de Rome sauvée. On se lassera bien vite d'une diable de tragédie sans amour, d'un consul en on , de conjurés en us, d'un sujet dans lequel le tendre Crébillon m'avait enlevé la fleur de la nouveauté. On peut applaudir, pendant quelques représentations , à quelques ressources de l'art, à la peine que j'ai eue de subjuguier un terrain ingrat; mais, à la fin , il ne restera que l'aridité du sol. Comptez qu'à Paris , point d'amour , point de premières loges , et fort peu de parterre. Le sujet de Catilina me paraît fait pour être traité devant le sénat de Venise, le parlement d'Angleterre, et messieurs de l'université. Comptez qu'on verra bientôt disparaître à la Comédie de Paris les talons rouges et les pompons. Si le procureur-général et la grand'chambre ne viennent en premières loges , Cicéron aura beau crier : O temporal o mores ! ou demandera Inès (le Castro et Turcarct. Mais c'est beaucoup d'avoir plu aux connaisseurs , aux gens sensés, et même aux cicéroniens. L'abbé d'Olivet me doit au moins un compliment en latiu , et je n'eu quitte pas M. le recteur des quatre facultés. Mou cherelancien ami, il me serait bien plus doux de venir vous embrasser en frauçais, de souper avec madame Denis et avec vous , dans ma maison , ou du moins de vous voir soujrer. Je demanderai assurément permission à l'enchanteur auprèsduquel je suis de venir faire un petit tour dans ma patrie. Ma santé en a grand besoin , mon coeur davantage. Je preudrai le temps qu'jl va voir ses armées et ses proviuces; et, pendant qu'il courra nuit et jour pour rendre heureux des Allemands, je viendrai l'être auprès de vous. Buvez à ma santé, i conservez -moi votre amitié , et soyez sûr que tous Digitized by Google

S97 ANNÉE 1752. tes rois de la (erre et tous les châteaux
enchantes ne me feraient pas oublier un ami tel que vous. Votre lettre est
charmante, mais je trouve bien moJestc de dater notre amitié de trente ans;
mon cher Gideville, il y en a plus de quarante. A M. LE COMTE
D'ARGENTAL. A Potsdam , le il mars. Mon divin ange , madame
d'Argcutal était donc Ta en grande loge? elle se porte donc bien? Voilà une
nouvelle pour moi qui vaut bien celle du succès passager de Home sauvée.
Je connais mon public; l'enthousiasme passe; il n'y a que l'amitié qui reste.
Aujourd'hui on bat des mains, demain on se refroidit, après-demain on
lapide. Cimon et Milliade n'ont pas plus essuyé l'inconstance d'Athènes que
moi celle de Paris. Je relisais hier Oreste , je le trouvais beaucoup plus
tragique que Cicéron ; et cependant quelle différence dans l'accueil! Si
j'avais été à Paris ce carême, on m'aurait sifflé à la ville, on se serait moqué
de moi à la cour , on aurait dénoncé le Siècle de Louis XIV , comme sentant
l'hérésie*, téméraire et malsouant. Il aurait fallu aller se justifier dans
l'antichambre du lieutenant de police.'Les exempts auraient dit en me
voyant passer : Voilà un homme qui nous appartient. Le poète Roi aurait
bégayé à Versailles queje suis un mauvais poète et un mauvais citoyen ; et
Hardion aurait dit en grec et en latin , chez monsieur le dauphin , qu'il faut
bien se donner de garde de me donner une chaire au Collège royal. Mon
cher ange, qui bene latuit bene vixit. Mais ma destinée était d'être je ne sais
quel homme public , coiffé de trois ou quatre petits bonnets do lauriers et
d'une trentaine de couronnes d'épiues. Il est doux de faire son entrée à Paris
sur son âne , mais au bout de huit jours on y est fessé, il faut qu'un
ménétrier qui joue dans cet empyrée-l'a ait pour lui Jupiter ou Vénus , sans
quoi il passe mal son temps. Je n'envie point assurément le nectar qu'on a
versé aux Duclos, aux Crébillon , ni le petit verre qu'on a donné aux
Moncrif ; mais je voudrais qu'ou ne me donnât pas une éponge avec du
vinaigre. Pourquoi diable arrêter l eSièclde Louis XI V, dans le temps
qu'on imprime chez Grangé les Lettres juives? Il est assez bizarre que
l'empereur, comme je l'ai dit, me donne un privilège pour dire que Léopold
était un poltron , et que je n'aie pas en France la permission tacite de
prouver que Louis xiv était un grand homme. Franchement cela est indigne.
Il faut donc faire V Histoire des mœurs du dix- huitième siècle? Est-ce qu'il
ne se trouvera pas quelque bonne âme qui fera rougir les pédants de la
pédanterie , et les sots de leur sottise ? est-ce qu'il n'y aura pas quelque

voix qui criera : Parate vins Domini ? Où est l'intrépide abbé de Chauvelin ? Tu dors , Brutus ! Vous ne me dites rien, mon ange, de ces deux Chauvelin ; ils sont pourtant de l'ancienne république , ils aiment les lettres, ils aiment et disent la vérité, ils sont courageux comme de petits lions. Lâchez-les sur les sots. Vous m'avez bien consolé , en me disant que mademoiselle Gaussin n'était plus fâchée contre moi. Dites-lui que cette nouvelle m'a fait plus de plaisir que le cinquième acte n'en a fait au parterre. J'aime tendrement mademoiselle Gaussin , malgré mes cheveux blancs et la turpitude «le mon état. Adieu , mon cher ange ; je ne croyais pas tant écrire ; je n'en peux plus. Mais qui eût dit que ce gros cochon de milord Tyrconnell , si frais , si fort, si vigoureux , serait à l'agonie avant moi ? C'est bien pis que d'avoir des tracasseries pour son Siècle. O vanité ! ô fumée ! Qu'est-ce que la vie ? Madame , morte à vingt-deux ans ! Adieu, mon ange ; portez-vous bien , et aimez-raoi , et écrivez-moi. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. A Potsdam , le (4 mars. Mon héros, je suis fort en peine d'un gros [taquet que j'eus l'honneur de vous envoyer par le courrier du cabinet, il y a environ deux mois. J'en chargeai Le Bailli , mon camarade , gentilhomme ordinaire du roi , qui a fait depuis six mois les affaires, pendant la maladie de milord Tyrconnell. Le ballot pesait environ dix livres, et contenait les volumes que vous m'aviez demandés. Il y avait une grande lettre pour vous , et un paquet pour ma nièce , que je vous suppliais d'ordonner qu'il lui fût rendu. Pardon de la liberté grande. Vous êtes informé sans doute , monseigneur, de la mort du comte Tyrconnell. Il était le second gourmand de ce monde , car La Métrie était le premier. Le médecin et le malade se sont tués , pour avoir cru que Dieu a fait l'homme pour manger et pour Ivoire ; ils pensaient encore que Dieu l'a fait pour médire. Ces deux hommes , d'ailleurs fort différents l'un de l'autre , n'épargnaient pas leur prochain. Ils avaient les plus belles dents du monde, et s'en servaient quelquefois pour dauber les gens , et trop souvent pour se donner des indigestions. Pour moi , qui n'ai plus de dents, je ne suis (ni gourmand , ni médisant , et je passe une vie fort douce avec voire ancien capitaine le marquis d'Argens et Algarotti. J'espère dans quelque temps avoir as

398 CORRESPONDANCE. scz de santé pour faire le voyage de France, et jouir du bonheur de voir mon héros. Si vous vouliez m'envoyer un petit précis , en deux pages , de ce que vous avez fait à Gênes de plus digne d'orner une histoire , vous me feriez grand plaisir; mais vous vous en garderez bien; vous n'en aurez ni le temps ni la volonté. Donnez-moi seulement un petit combat contre M. Brown, .le n'exige pas de grands détails , les détails ennui; il ne faut rien que d'intéressant et de piquant. Je dis hardiment qn'on vous doit en très grande partie le gain de la bataille de Fontenoi , et j'observe une chose singulière, c'est que Fontenoi et Mesle , qui ont valu la conquête de la Flandre , sont entièrement l'ouvrage des officiers français, sans que le général y ait eu part. Je ne prétends pas assurément diminuer la gloire du maréchal de Saxe, mais il me semble qu'il devait faire un peu plus decasde la nation. Vous voyez que je suis toujours bon citoyen. On m'a «lé la place d'historiographe de France, mais on devrait me donner celle de trompette des rois «le France. J'ai sonné pour Henri iv, pour Louis xiv, et pour Louis xv, h perdre les poumons.Si vous avez «lu crédit, vous devriez bien m'obtenir celle place de trompette ; mais franchement j'aimerais mieux quelque petite anecdote de Gênes qui m'aidât à vous mettre dans votre cadre. Vous savez que ma folie est de chanter les grands hommes. J'en vois un ici tous les jours, mais cclui-là va sur mes brisées. Il se mêle d'être Achille et Homère , et encore Thucydide. Il fait mon métier mieux que moi. Que no se contente-t-ildu sien? Si les héros se mettent à bien écrire, que restera- 1- il aux pauvres diables d'auteurs? Vous êtes plus aimable que le cardinal de Richelieu , et vous avez pardessus lui do nôtre point auteur. Vous feriez pourtant de bien jolis mémoires, si vous vouliez; et cela vaudrait mieux que les œuvres théologiques de voire terrible oncle. Pour Dieu , monseigneur , songez a vous faire rendre votre paquet. Bussi doit en avoir été chargé. Je me flatte que M. le duc de Fronsac et mademoiselle de Richelieu sont deux charmantes créatures. Je voudrais bien vous faire ma cour , et les voir auprès de vous. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL. Poldam , le I I mar«. .Bénie soit votre Rome , madame, qui m'a valu de vous cette lettre charmante! Je l'aime bien mieux que toutes celles à Atticus. Mongault, Bouhier , et d'Olivet , qui savaient plus de latin que vous , n'écrivent pas comme vous en français. H -y a plaisir à faire des Rome quand on a de pareilles Parisiennes pour protectrices. Je compte bien venir faire, cet été, un voyage auprès de mes

anges , dès que le monument de Louis XIV sera sur son piédestal. Il y a des gens «jui ont voulu renverser celte statue , et je ne veux pas me trouver là , de peur qu'elle ne tombe sur moi et qu'elle ne m'écrase. Il faut servir les Français de loiu ét malgré eux; c'est le peuple d'Athènes. Un ostracisme volontaire est presque la seule ressource qui reste h ceux qui ont essayé, dans leur genre, de bien mériter de la patrie; mais je défie Cimon et Miltiade d'avoir plus regretté leurs amis que moi les miens. Je parle tons les jours de vous , madame, avec le comte Algarotti. Il fait les délices de notre retraite de Potsdam. Nous avons souvent l'jionncur de souper ensemble avec un grand homme qui oublie avec nous sa grandeur et même sa gloire. Les soupers des sept sages ne valaient pas ceux qne nous faisons ; il n'y a que les vôtres qui soient au-dessus. Algarotti a fait des choses charmantes. Je ne sais rien de pins amusant et de plus instructif qu'un livre qu'il fera , je crois , imprimer à Venise sur la fiu do cette année. Vous qui entendez l'italien, madame , vous aurez un plaisir nouveau. On ne fait pas de ces choscs-lk en Italie , h présent ; le génie y est tombé plus qu'en France. Si vous avez à Paris des Catilina et des Histoires des mœurs du dix-huitième siècle , les Italiens n'ont que des sonnets. C'est une chose assez singulière que l'abbé Melastasio soit à Vienne , M. Algarotti à Potsdam. Permette* que César ne parle point de lui. Rome sauvée, acte V, scène 3. Mais enfin cela est plaisant. Notre vie est ici bien douce; elle le serait bien davantage si Mauperruis avait voulu. L'envie do plaire n'entre pas dans ses mesures géométriques , et les agréments de la société ne sont pas des problèmes qu'il aime à résoudre. Heureusement le roi n'est pas géomètre, et M. Algarotti ne l'est qu'aulant qn'il faut pour joindre la solidité aux grâces. Nous travaillons cbachn de notre côté , nous nous rassemblons le soir. Le roi daigne d'ailleurs avoir pour ma mauvaise santé une indulgence h laquelle je crois devoir la vie. J'ai toutes les commodités dout je peux jouir dans le palais d'un grand roi , sans aucun des désagréments ni même des devoirs d'une cour. Figurez-vous la vie de château, la vie de campagne la pins libre. J'ai tout mon temps h moi ; et je peux faire tant de Siècles qu'il me ploît. Digitized b/ Google

ANNÉE T7\$2. C'est dans celte retraite charmante , madame , que je vous regrette tous les jours. C'est de l'a que je volerai pour venir vous dire que je préfère votre société aux rois , et même aux rois philosophes. Je ne dis rien aux autres anges. J'ai écrit à M. d'Argental et à M. le comte de Choiseul ; j'ai dit des injures à M. le coadjuteur de Chauvelin. Je vous supplie do permettre que M. de Font de Veylc trouve ici les assurances de mon inviolable attachement. Conservez votre santé, conservezmoi vos bontés , comptez à jamais sur ma passion respectueuse. A M. LE MARQUIS DE TH1BOUVILLE. Potadam , ce U mar». Me trouvant un peu indisposé , monsieur , au départ de la poste , je suis privé de la satisfaction de vous écrire de ma main ; mais , quoique le caractère soit étranger , vous reconnaîtrez aisément les sentiments de mon cœur et ma tendre reconnaissance pour toutes vos bontés. Je ne sais pas trop si le cardinal de Fleury , les malheurs de la Bohême , ceux du prince Édouard , Fontenoi , Berg-op-Zoom , Cônes, et l'amiral Anson, me laisseront le temps de travailler à ce que vous savez. Cette complication et ce fracas de tant d'intérêts divers , de tant de desseins avortés, de tant de calamités et de succès; ce gros nuage et celle tempôto qui ont grondé huit ans sur l'Europe ; tout cela est au moins aussi difficile à éclaircir et à reudre intéressant qu'une scène de tragédie. Je m'occupe uniquement de la gloire de Louis xv , après avoir mis Louis xiv dans son cadre. Il me paraît que je mériterais assez nue charge de trompette des rois de France. J'ai sonné à m'épouraonner pour Henri iv, Louis xiv, et Louis xv, et je n'en ai qu'une fluxion de poitrine sur les bords de la Sprée. Il est assez plaisant que je fasse mon métier d'historiographe avec tant de constance , quand je n'ai plus l'honneur de l'être. Je me suis déjà comparé aux prêtres jansénistes qui no disent volontiers la messe que quand ils sont interdits. J'ai été tout étonné du reproche que vous me faites d'avoir oublié des pilules pour madame la maréchale de Villars ; vous ne m'avez jamais parlé de pilules, que je sache. Je n'oublierai pas plus madame la maréchale, quand il s'agit de sa santé, que je n'ai oublié son mari , lorsqu'il s'est agi de la gloire de la Frauce, dans le Siècle de Louis XIV. Je viens d'envoyer chez l'apothicaire du roi , qui m'a donné ieseeut dernières pilules faites par Stbal lui-même , et je les envoie à ma uièce par un secrétaire de sa majesté qui part pour Paris. 599 Si madame la maréchale en veut davantage, j'en ai laissé chez moi une boîte que le roi de Prusse m'avait envoyée il y a trois ans. Ma nièce

la trouvera aisément dans mon appartement, et on peut y prendre de quoi purger toute la rue de Grenelle; mais je vous avertis que ces pilules ne sont pas meilleures que celles de Gcoffroi. Elles ont d'ailleurs peu de réputation à la cour où je suis. Vous voyez, monsieur, par ce grand exemple de Sthal et par le mien, que personne n'est prophète dans son pays. Pour moi, ne pouvant être prophète, je me suis réduit à être simple historien. Je vous supplie de présenter mes respects à madame la maréchale et à M. le duc de Villars. Je n'oublierai jamais leurs bontés. Vous ne doutez pas de l'envie extrême que j'ai de vous revoir; mais il est bien difficile de quitter un roi philosophe qui pense on tout comme moi, et qui fait bonheur de ma vie. Les honneurs ne sont rien; c'est tout au plus un hochet avec lequel il est honteux de Jouer, surtout lorsqu'on se mêle de penser. Mais être libre auprès d'un grand roi, cultiver les lettres dans le plus grand repos, et avoir presque tous les jours le bonheur d'entendre un souverain qui se fait homme, c'est une félicité assez rare. Il ne me manque que la félicité de voir ma nièce et des amis tels que vous. Je vous embrasse tendrement, et vous aime de tout mon cœur. A MADAME DENIS. Le 6 mai au soir. Nous saurons, dans la vallée de Josaphat, pourquoi j'ai reçu si tard votre lettre du 25 février, par laquelle vous m'apprenez que Rome sauvée n'est pas perdue. Les bonnes nouvelles sont toujours retardées, et les mauvaises ont des ailes. Soyez enorgueilli d'avoir gagné cette bataille, malgré les officiers de nos troupes qui ne se sont pas, dit-on, trop bien comportés. Est-il vrai que Cicéron avait une extinction de voix, et que le sénat était fort gauche? Toutes les lettres confirment que César a joué parfaitement, et qu'il y a eu de l'enthousiasme dans la parterre. Savez-vous quel est mon avis? c'est de nous retirer sur notre gain. Une pièce si romaine et si peu parisienne ne peut long-temps attirer la foule. Les scènes fortes et vigoureuses, les sentiments de grandeur et de générosité ravissent d'abord; mais l'admiration s'épuise bien vite. On n'aime que les portraits où l'on se retrouve. Les dames des premières loges se retrouveront-elles dans le sénat romain? On ne joue plus le Sertorius de Pierre Corneille, et on donne souvent le très plat Comte (T) de son frère Thomas. Les gens instruits peuvent me savoir gré d'avoir

600 ' COKHESPONDANCE. lutté contre les difficultés d'un sujet si ingrat et si impraticable ; mais je suis toujours très persuadé que les loges se lasseront de voir des héros en us , des Lentulus, des Céthégus, des Clodius. Ils sont hier, heureux de n'avoir pas été renvoyés au collège. Je demande très instamment à notre petit conseil de ne point donner la pièce après Pâques. Si on l'imprime, je dois absolument la dédier à madame du Maine; c'est une dette d'honneur; je lui en ai fait mon billet. Elle exigea de moi , quand je partis pour Berlin, de lui signer une promesse en bonne forme. On n'a jamais fait une dédicace comme on acquitte une lettre de change. Vous m'avouerez que je suis fait pour les choses singulières. Adieu ; je vous embrasse, je vous remercie ; je vais répondre à tous nos amis. Dargct n'est point encore parti, mais il part. A MADAME DE FONTAINE , A PARIS. Berlin , le 18 mars. Pardon, ma chère nièce; je griffonne des tragédies et des Siècles , et je suis paresseux d'écrire des lettres. Tout homme a son coin de paresse, et vous avez bien le vôtre; mais mon cœur n'est point paresseux pour vous. Je vous aime comme si je vous voyais tous les jours , et je charge souvent votre sœur de vous le dire, et d'en dire autant à votre conseiller du Grand-Conseil. J'ai été bien malade cet hiver ; j'ai cru mourir, mais je n'ai fait que vieillir. J'espère reprendre, cet été, des forces pour venir jouir de la consolation de vous voir. J'aurai celle de sortir du château enchanté où je passe la vie la plus convenable à un philosophe et à un malade. Je suis un plaisant chambellan ; je n'ai d'autre fonction que celle de passer de ma chambre dans l'appartement d'un roi philosophe, pour aller souper avec lui ; et, quand je suis plus malingre qu'à l'ordinaire, je soupe chez moi. Mon appartement est de plain-pied à un magnifique jardin où j'ai fait quelques vers de Rome sauvée. Il n'y a pas d'exemple d'une vie plus douce et plus commode; et je ne sais rien au-dessus que le plaisir de venir vous voir. Vous me consolez beaucoup en me disant du bien de votre santé. Nous ne sommes de fer ni vous ni moi ; mais, avec du régime, nous existons; et je vois mourir à droite et à gauche de gros cochons à face large et rubiconde. Mille compliments à toute votre famille. Je vous embrasse loudrement, et je meurs d'envie de vous revoir. A M. FORMEY. De Potsdam, le 21 mars. Je vous remercie, monsieur, de tout mon cœur de votre Bibliothèque impartiale , et surtout d'avoir donné à madame du Châtelet, femme digne des respects et des regrets de tous ceux qui pensent. Il y a une étrange faute, page \ 44 : Elle se livrait au plus grand

nombre , au lieu de au plus grand monde. Vous sentez l'effet de celte méprise. Je vous demande en grâce de réparer celte faute dans votre autre journal , et de vouloir bien la corriger b la main dans votre Bibliothèque , qui cesserait d'être impartiale , si une pareille méprise favorisait les mauvaises plaisanteries de ceux qui respectent peu les sciences et les dames. M. de Samsøy s'est avisé de vouloir absolument me peindre. Que ne peint-il ceux qui ont des visages ! Je n'en ai point. Apparemment qu'il veut présenter un squelette b votre académie. Je vous embrasse. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Potsdam, le 1er avril. Plus ange que jamais, puisque vous m'envoyez des critiques; je vous remercie tend renient, mon cher et respectable ami , de votre lettre du J 9 de mars. Vous avez enterré Rome avec honneur. Ne croyez pas que je veuille la ressusciter par l'impression ; je la réserve pour l'année de M. le maréchal de Richelieu , avec deux scènes nouvelles et bien des changements. C'est en sc corrigeant qu'il faut profiter de sa victoire. Ce terrain de Rome était si ingrat qu'il faut le cultiver encore , après lui avoir fait porter, b force d'art , des fruits qui ont été goûtés. Le succès ne m'a rendu que plus sévère et plus laborieux. Il faut travailler jusqu'au dernier moment de sa vie, et ne point imiter Racine, qui fut assez sot pour aimer mieux être un courtisan qu'un grand homme. Imitons Corneille, qui travailla toujours , et tâchons de faire de meilleurs ouvrages que ceux de sa vieillesse. Adélaïde , ou le Bue de Foix, ou les Frères ennemis, comme vous voudrez l'appeler, est un ouvrage plus théâtral que Rome sauvée. Le rôle de Lisois est peut-être encore plus théâtral que celui de César. J'ai travaillé cette pièce avec soin, j'y retouche encore tous les jours ; mais ce sera, là qu'il faudra une conspiration bien secrète. Le public n'aime pas b applaudir deux fois de suite au même homme. Je ne veux pas donner cette pièce sous mon nom. Je sais trop que le public donne des soufflets après avoir donné des lauriers. Défions-nous de l'hydre a mille têtes. Digitized by Google

A N X LE J 752. Je suis bien loin , mon cher ange, de songer à faire imprimer si tôt la Guerre de MW ; mais je suis bien aise de ne perdre ni mon temps, ni ce travail , que j'avais presque achevé sur les mémoires du cabinet , ni le gré qu'on pourrait me savoir de faire valoir ma nation sans flatterie. J'avais demandé h ma nièce un plan de la bataille de Fontenoi, que j'ai laisse à Paris dans mes papiers afin de mettre tout en ordre, et que cctouvragé pût paraître dans l'occasion, ou pendant ma vie, ou après ma mort. Il m'a paru d'ailleurs assez nécessaire qu'on sût que j'avais rempli ce qui était autrefois du devoir de ma place et ce qui est toujours du devoir de mon cœur , de tâcher d'élever quelques petits monuments h la gloire de ma patrie. Je me hâte de travailler, de corriger, mais je ne me hâte point d'imprimer. Je voudrais que le Siècle de Louis X IV n'eût point encore vu le jour; et tout ce que je demande, c'est que l'édition imparfaite et fautive de Berlin n'entre point dans Paris. J'ai beaucoup reformé cctouvragé ; le Catalogue des écrivains est fort augmenté. Mais voyez comme les sentiments sont différents ! ce Catalogue est ce que le président Uénaul aime le mieux. Je vous snpplie de faire les plus tendres remerciements pour moi à M. le président de Meinicres et à M. de Foncemagne. Ce dernier me permettra de lui représenter, avec la déférence que je dois à ses lumières, et la reconnaissance que je dois h ses soins obligeants , que le Siècle de Louis XIV est un espace de plus de cent années, commençant au cardinal de Richelieu ; que , si je retranchais les écrivains qui ont commencé à fleurir sous Louis xm, il faudrait retrancher Corneille; que les écrivains font honneur à ce siècle , sans avoir été formés par Louis xiv; que Lebrun, Le Nôtre, n'ont pas commencé à travailler pour ce monarque ; que l'influence de ce beau siècle a tout préparé avant Louis xiv, et tout fini sous lui ; qu'il s'agit moins de la gloire de ce roi que de celle de la nation ; qu'à l'égard de Gacon et de Courlilz , etc. , je n'en ai parlé que pour faire honte au P. INicéron, et pour marquer la juste horreur que les Gacon, Roi, Desfonlaines. Fréron , etc. , doivent inspirer; qu' enfin , ce Catalogue raisonné est et sera très curieux ; mais il faut attendre une édition meilleure; celle-ci n'est qu'un essai. Hélas ! on passe sa vie à essayer ! J'essaierai cet été de venir embrasser mes anges. Mes tendres respects à tous. A M. DARGET. A Potsdam, 5 avril 17K3. Mon très cher ami , j'ai reçu votre lettre de G0t' Strasbourg, avec une consolation inexprimable; vous avez bien soutenu la fatigue du voyage , et je compte que ma lettre vous trouvera

à Paris ou je l'adresse. Vous me manquez bien à Poldara. Je m'étais fait une douce habitude de vous voir tous les jours ; je ne m'accoutume point à une telle privation. Votre vessie me fait encore plus de mal qu'à vous : elle vous mène à Paris , et elle m'ôte mon bonheur. Je me flatte que vous verrez ma nièce ; mais vous ne verrez pas mes enfants. Je ne veux pas qu'on reprenne Rome sauvée après Pâques : je la réserve pour l'année de M. le maréchal de Richelieu. Guérissez-vous vite à Paris , et revenez auprès du roi philosophe , qui rend la vie si douce ; revenez dans le séjour du repos et de la philosophie. Omitte niirari beatæ Fiimur et opes strepitumque Rom.r. Revenez dans la belle retraite où un roi , d'une humeur toujours égale , rend tous nos moments égaux ; revenez voir les orangers de Sans-souci ; il me semble qu'il n'y en a point aux Tuileries. Il est vrai que vous y verrez plus de femmes : voilà ce que vous aimez , traître , avec votre vessie. Eh bien, ramenez-nous-en une. Venez établir une madame Darget à Potsdam, chez laquelle nos philosophes se rassembleront , qui aura bien soin de vous , qui tiendra votre ménage, qui... cela sera charmant ; vous serez égayé tout le long du jour ; car L'uoitn senza moglie a lato Non puole in bontade esser perfetto. Vous allez cependant préparer vos armes à Paris ; vous allez tâter de tous les plaisirs, et moi je vous attends dans mon petit appartement avec de la prose et des vers, qui me tiennent lieu de femme. J'ai fait vos compliments au marquis, qui se plaint de ses c..., comme vous de votre vessie ; Per quæ quis peccat , per licet et punietur. Je les ai faits au comte Algarotti , qui est venu célébrer la Pâque dans notre couvent, et qui attend le dépucellement de madame la princesse de Hesse, pour aller demander la bénédiction à mon bon patron le saint père. Ils vous font tous les plus tendres remerciements : ce n'est pas le saint-père que je veux dire, c'est Algarotti et d'Argens. Pour Federsdorf, je n'ai pu encore m'acquitter de ma commission, je n'ai pu Rattraper depuis votre départ. Adieu , mon cher ami , vive memor nostri ; portez-vous bien. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur. Je connais Klinglin et son affaire , j'en augure mal ; il a de puissants ennemis , Il était trop puissant pour n'être point haï. La fuite de son secrétaire est un mauvais signe.

CORRESPONDANCE. A M. DE CIDEVILLE. PoUdam , le 3 avril. En tous remerciant , mon cher et ancien ami; l'annonce de ce libraire de Hollande est l'affiche d'un charlatan. Tous les libraires de l'Europe se disputent l'impression de ce Siècle ; pour comble d'embarras, on s'empresse de le traduire avant que je l'aie corrigé. Je laisse faire , et je m'occupe jour et nuit à préparer une édition plus ample et plus correcte. Une première édition n'est jamais qu'un essai. Ni le Siècle ni Rome sauvée ne sont ce qu'ils seront. Je demande seulement de la santé au ciel , comme Ajax demandait du jour. Mais je suis plus inquiet de la santé de ma nièce que de la mienne. Je suis accoutumé à mes maux, et je ne peux m'accoutumer aux vôtres. Il est très sûr que je ferai un voyage pour elle et pour mes amis. J'ai deux âmes, l'une est à Paris, l'autre auprès du roi de Prusse ; mais aussi je n'ai point de corps. Je vous embrasse, je vous remercie, je retourne vite à Louis XIV. Je veux m'expatrier pour vous retrouver et vous embrasser à Paris. V. A M. DE LA CONDAMINE. A PoUdam, le X avril. Grand merci , cher La Condaminé , Du beau présent de V équateur. Et de votre lettre badine Jointe à la profonde doctrine De votre esprit calculateur. Eh bien! vous avez vu l'Afrique, Constantinople, l'Amérique; Tous vos pas ont été perdus. Voulez- vous faire encore fortune? Hélas ! il ne vous reste plus Qu'à faire un voyage à la lune. On dit qu'on trouve en son pourpris Ce qu'on perd aux lieux où nous sommes : Les services rendus aux hommes , Et le bien fait à son pays. Votre paquet du 5 janvier m'a été rendu au saint temps de Pâques. Il aurait eu le temps de faire le voyage du Brésil. Je devais , mon cher arpenteur des astres, vous envoyer l'histoire terrestre de Louis XIV ; mais il y a trop de fautes de la part de l'éditeur, et de ma part trop d'omissions, et trop de péchés de commission. Je ne regarde cette esquisse que comme l'as, semblance de quelques études dont je pourrai faire un tableau , avec le secours des remarques qu'on m'a envoyées ; et alors je vous prierai de l'accepter et de me juger. C'est un petit monument que je tâche d'élever à la gloire de ma patrie ; mais il y a quelques pierres mal jointes qui pourraient me tomber sur le nez. Ce n'est pas dans la lune que j'ai voyagé , avec Astolphe et saint Jean , pour trouver le fruit de mes peines ; c'est dans le temple de la philosophie , de la gloire et du repos. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous aimerai toujours , fût-je dans la lune. A M. WALTHER. A Potsdam , 8 avril 1771. J'ai ouï dire que S. A. R. madame la Princesse royale n'avait pas été contente d'un passage du livre

que j'ai pris la liberté de lui envoyer. C'est a la page 48 A ; On vit bientôt combien il est difficile à un faible prince , etc. On sait assez que faible prince ne signifie pas prince faible. Un prince faible est tel par son caractère, et un faible prince l'est par la comparaison de ses forces avec celles de son ennemi. D'ailleurs, S. A. R. est trop juste et trop indulgente pour n'être pas persuadée de la pureté de mes intentions. Elle ne pense pas que j'aie voulu" lui déplaire dans un livre que j'ai mis à ses pieds. J'ai la même confiance dans les bontés de Son Excellence M. le comte de Wackerbarth, k qui j'ai présenté un exemplaire par vos mains. Si cependant ce passage déplait , je vous prie de le corriger au moyen d'un carton. Vous mettriez k la place: Il était bien difficile pour un prince dont les forces étaient si inférieures à celles de son ennemi , et qu'un empereur qui ne put jamais armer l'Empire en sa faveur , puisse conquérir des états par le secours de ses alliés souvent désunis. Je vous prie, mon cher Waltber, de communiquer cette lettre k M. le comte de Wackerbarth , et de prendre sur cela ses ordres. J'eus l'honneur d'envoyer mon livre k S. A. R. long-temps avant que vous le rendissiez public , afin que, s'il s'était glissé quelque chose qui pût lui déplaire , j'eusse le temps de le corriger ; et je croyais que vous ne mettriez votre livre en vente qu'après la foire de Francfort ; c'est dans le même esprit quo j'en envoyai des exemplaires k la cour de Bavière. En cas que vous fassiez ce carton , mon cher Waltber, je vous prie d'en mettre encore un autre au second tome, page 103, k la fin de la page. Voici ce qu'il faut substituer après ce mot parce que : Parce que la base de sa statue à la place (les Victoires est ornée de quatre esclaves enchaînés ; mais ce ne fut point lui qui fit ériger cette statue qui se voit à la place de

Digitized by Google

605 ANNÉE 1752. Vendôme; la statue de la place des Victoires est le monumeilt de la grondent d'âme, etc. Je vous demande pardon , mon cher Wallber, de la peine que je vous donne ; mais une première édition est un essai. Il échappe toujours à l'auteur beaucoup de fautes. Je me flatte que la seconde édition sera beaucoup plus ample, plus correcte, et meilleure en tousens. Je vous embrasa de tout mon cœur. Voltaire. A M. BAGIEU, CHIRURGIE* - MAJOR DBS GBNDARMBS DB LA GARDH, BTG. A Postdam , le 10 avril. Si jamais quelque chose, monsieur, m'a sensiblement touché , c'est la lettre par laquelle vous m'avez bien voulu prévenir; c'est l'intérêt que vous prenez à un état qui semblait devoir n'être pas parvenu jusqu'à vous; c'est le secours que vous m'offrez avec tant de bienveillance. Rien ne me rend ia vie plus chère, et ne redouble plus mon envie de faire un voyage à Paris, que l'espérance d'y trouver des âmes aussi compatissantes que la vôtre , et des hommes si dignes de leur profession , et, en même temps , si au-dessus d'elle. Que ne dois-je point à madame Denis, qui m'attire de votre part une attention si louchante 1 En vérité , ce n'est qu'en France qu'on trouve des cœurs si prévenants, comme ce n'est qu'en France qu'on trouve la perfection do votre art. Le mien est bien peu de chose ; je ne me suis jamais occupé qu'à amuser les hommes, et j'ai fait quelquefois des ingrats. Vous vous occupez à les secourir. J'ai toujours regardé votre profession comme une de celles qui ont fait le plus d'honneur au sièolc de Louis xiv, et c'est ainsi que j'en ai parlé dans l'histoire de ce siècle ; mais jamais je ne l'ai plus estimée. J'ai étudié la médecine comme madame de Pimbesche avait appris la Coutume en plaidant. J'ai lu Sydenham , Freind , Bocrhaave. Je sais que cet art ne peut être que conjectural, que peu de tempéraments se ressemblent, et qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus vrai que le premier aphorisme d'Hippocrate : Experientia fallax , judicium difficile. J'ai conclu qu'il fallait être son médecin soi-même, vivre avec régime, secourir de temps en temps la nature, et jamais la forcer; mais surtout savoir souffrir, vieillir, et mourir. Le roi de Prusse, qui, après avoir remporté cinq victoires , donné la paix , réformé les lois , embelli son pays, après en avoir écrit l'histoire, daigue eucore faire de très beaux vers , m'a adressé une ode sur cette nécessité à laquelle nous devons nous soumettre. Cet ouvrage et votre lettre valent mieux pour moi que toutes les facultés de la terre. Je ne dois pas me plaindre de mon sort. J'ai atteint l'âge de cinquante-huit ans avec le corps le pins faible, et j'ai vu mourir les plus

robustes à la fleur de leur âge. Si vous aviez vu nrlord Tyrconnetl et La Métrie , vous seriez bien étonné qn» ce ffit moi qui fût en vie ; le régime m'a sauvé. H est vrai que j'ai perdu presque toutes mes dents , par une maladie dont j'ai apporté le principe eu naissant ; chacun a dans soi-même, dès sa conception, la cause qui le détruit. H faut vivre avec cet ennemi jusqu'à ce qu'il nons tue. Le remède de Demouret ne me convient pas; il n'est bon que contre les scorbuts accidentels et déclarés, et non contre les affections d'un sang saumuré , et d'organes desséchés qui ont perdu leur ressort et leur mollesse. Les eaux de Baréges, de Padoue , d' Ischia , pourraient me faire du bien pour un temps; mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux savoir souffrir en paix , au coin de son feu, avec da régime, que d'aller chercher si loin une santé si incertaine et si courte. La vie que je mène auprès du roi de Prusse est précisément ce qui convient à un malade ; une liberté entière , pas le moindre assujettissement , un souper léger et gai : I - Dcus nobis btec otia fecit. » Voie., ecl. s, v. 6. Il me rend heureux autant qu'un malade peut l'être, et vous ajoutez à mes consolations par l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon état. Regardez-moi, je vous en supplie, monsieur, comme un ami que vous vous êtes fait à quatre cents lieues. Je me flatte que cet été je viendrai vous dire avec quelle tendre reconnaissance je serai toujours, etc. A M. LE MARQUIS DE THIB0UVILLE. A Potsdam , le 48 Avril. Le duc de Foix vous fait mille compliments , aussi bien que M. son frère; ils voudraient bien que je vinsse à Paris vous les présenter ; mais ils partent incessamment pour aller trouver madame Denis , dans la malle du premier courrier du Nord. Vous les trouverez à peu près tels que vous les vouliez ; mais on s'apercevra toujours un peu qu'ils sont les enfants d'uu vieillard. Si vous voulez les prendre sous votre protection , tels qu'ils sont, empêchez surtout qu'on ne connaisse jamais leur père. Il faut absolument les traiter en aventuriers. Si on se doute de leur famille , les pauvres gens sont perdus sans retour; mois , en passant pour les enfants de quelque jeune homme qui donne des espérances , ils feront fortune. Ce sera à vous et à madame Denis à vous charger en

604 CORRESPONDANCE. fièrement de leur conduite, et mademoiselle Clairon elle-même ne doit pas être de la confiance. On me mande que l'on va redonner au théâtre le Catilina de Crébillon. Il serait plaisant que ce rhinocéros eût du succès à la reprise. Ce serait la preuve la plus complète que les Français sont retombés dans la barbarie. Nos sibarites deviennent tous les jours Goths et Vandales. Je laisse reposer Rome, et j'abandonne volontiers le champ de bataille aux soldats de Corbulon f. Je m'occupe, dans mes moments de loisir, à rendre le style de Rome aussi pur que celui de Catilina est barbare, et je ne me borne pas au style. Puisque me voilà en train de faire ma confession générale, vous saurez que Louis XIV partage mon temps avec les Romains et le (lue de Foix. Je ne regarde que comme un essai l'édition qu'on a faite à Berlin du Siècle de Louis XIV; elle ne me sert qu'à me procurer de tous côtés des remarques et des instructions; je ne les aurais jamais eues si je n'avais publié le livre. Je profite de tout; ainsi je passe ma vie à me corriger en vers et en prose; mon loisir me permet tous ces travaux. Je n'ai rien à faire absolument auprès du roi de Prusse; mes journées, occupées par une étude agréable, finissent par des soupers qui le sont davantage, et qui me rendent des forces pour le lendemain; et ma santé se rétablit par le régime. Nos repas sont de la plus grande frugalité, nos entretiens de la plus grande liberté; et, avec tout cela, je regrette tous les jours madame Denis et mes amis, et je compte bien les revoir avant la fin de l'année. J'ai écrit à M. de Malesherbes que j'allois suppliais très instamment d'empêcher que l'édition du Siècle de Louis XIV n'entrât dans Paris, parce que je ne trouve point cet ouvrage encore digne du monarque ni de la nation qui en est l'objet. J'ai prié ma nièce de joindre ses sollicitations aux miennes, pour obtenir le contraire de ce que tous les auteurs désirent, la suppression de mon ouvrage. Vous me rendrez, mon cher monsieur, le plus grand service du monde en publiant, autant que vous le pourrez, mes sentiments. Je n'ai pas le temps d'écrire aujourd'hui à ma nièce. la poste va partir. Ayez la bonté d'y suppléer en lui montrant ma lettre. S'il y a quelque chose de nouveau, je vous prie de vouloir bien m'en faire part. Soyez persuadé de la tendre amitié et de la reconnaissance qui m'attachent à vous pour jamais. 1 Allusion à ces vers de Rhadamiste et Zenobie, acte II, scène 1 : De quel front oserais-je, unifié de Corbulon, M'apporter dans ma cour les ordres de Néron ? Voltaire appelait souvent soldais de Corindon les partisans de Ocbillon. (Sole de feu Auger.) A

MADAME DENIS. A Potsdam , le *2 avril. Voilà une plaisante idée qu'a Du Molard de faire jouer Pliiloctète, en grec, par des écoliers de l'université , sur le théâtre do mon grenier I La pièce réussira sûrement, car personne ne l'entendra. Les gens qui font les cabales à Paris n'entendent point le grec. Je vous apprendrai qu'une héroïne de votre sexe l'entendait ; ce n'est pas madame Daeicr que je veux dire ; elle n'avait l'air ni d'être héroïne , ni d'avoir un sexe ; c'est la reine Élisabeth. Elle avait traduit ce Pliiloctète de Sophocle en anglais. Vous savez que le sujet delà pièce est un homme qui a mal au pied. Il faudrait prendre un goutteux pour jouer le rôle de Pliiloctète ; le roi do Prusse serait bien votre affaire ; mais , au lieu de crier Aie laie! comme fait le héros grec, admiré en cela par M. de Fénelon , il voudrait monter à cheval et exercer les soldats de Pyrrhus. Il a actuellement la goutte bien serré. Imaginez ce qu'il a pris ; scs bottes l Son pied s'est enflé de plus belle. Dites à Du Molard qu'il prenne quoique goutteux du collège do Navarre. On commence actuellement à Dresde une seconde édition du Siècle de Louis XIV, et il faut la diriger ; nouvelle pcino , nouveau retardement. On m'a envoyé de nouveaux mémoires de tous les côtés; j'ai eu un trésor; ce sont deux morceaux de la main de Louis xiv, bien collationnés à l'original. Il n'y a pas moyen d'abandonner son édifice quand on trouve des matériaux si précieux. On me flatte que cette édition sera bientôt achevée. J'ai une autre affaire en tête, et que je vous communiquerai à la première occasion. A M. VANNUCCni \ A P1SB. Potsdam , le 25 avril. Dans le temps précisément que l'astre bienfesant , distributeur du jour, commence à reprendre quelque peu de vigueur, même dans ce climat glacé, je reçois de M. le baron Drummond votre lettre, jointe à divers ouvrages philosophiques et poétiques. J'ai lu avec avidité tant les uns que les autres , et toujours avec le plus grand transport. Vous écrivez avec une profondeur et une finesse de génie surprenantes. On trouve partout la plus ' Antoine-Marie Vannocehi , né le s février m» , professeur de législation féodale à l'itc, où il est mort le M février fi9â. Digitized b/ Google

ANNÉE fraude clarté , et vos principes sout portés a l'évidence géométrique , qui n'est propre qu'aux grands hommes. Je ne m'arrête point à parler de vos poésies , car en ce genre vous ôtes inimitable ; le seul Tasse peut se mettre en parallèle avec vous. J'assurerai , sansflatterie, que vos pièces littéraires seront autant de précieux monuments pour les siècles à venir. Le roi philosophe , avec qui j'ai l'honneur de vivre , et qui a lu aussi vos ouvrages , en porte le même jugement que moi, et m'ordonne de vous féliciter en son nom sur cet objet. Ne soyez pas si paresseux adonner de vos nouvelles à un homme qui vous respecte et vous estime, et qui sera , durant toute sa vie, avec le plus vif attachement , etc. Voltaire. A M. DE FORMONT. A Potsdara , le 25 avril. On croirait presque que je suis laborieux, mon cher Formont, en voyant l'énorme fatras dont j'ai inondé mes contemporains; mais je me trouve le plus paresseux des hommes, puisque j'ai tardé si long - temps à vous écrire, et à vous instruire des raisons qui m'ont empêché de vous envoyer , à vous et à madame du Deffand , ce Siècle de Louis XIV. J'y ai trouvé , quand je l'ai relu , une quantité de péchés d'omission et de commission qui m'a effrayé. Cette première édition n'est qu'un essai encore informe. Le fruit que j'en relire, c'est de recevoir de tous côtés des remarques, des instructions , de la part des Français et de quelques étrangers , qui m'aideront à faire une bonne histoire. Je n'aurais jamais obtenu ces secours, si je n'ayais pas donné mon ouvrage. Les mêmes personnes qui m'ont refusé long-temps des instructions , quand je travaillais, m'envoient à présent des critiques le plus volontiers du monde. Il faut tirer parti de tout. Je fais une nouvelle édition qui sera plus ample d'un quart , et plus curieuse de moitié; et je tâcherai d'empêcher, autant qu'il sera en moi , que la première édition , qui est trop fautive, n'entre en France. J'ai bien peur , mon cher ami , que ma lettre ne vous trouve point à Paris. Voila madame du Deffand en Bourgogne ; vous avez tout l'air d'être en Normandie. Votre parent, M. Le Bailli, fait son chemin de bonne heure , comme je vous l'avais dit. Le voilà ministre accrédité , en attendant que M. le chevalier de La Touche arrive ; et il ira probablement de cour en cour mener une vie douce , au nom du roi son maître. Mais je le délasse d'en mener une plus douce et plus tranquille que la vôtre ; je dirai encore , si on veut , la mienne ; car je vous assure qu'étant auprès d'un grand roi , il s'en faut beaucoup que je sois à la cour. Je n'ai jamais vécu dans une si profonde retraite. Ce serait bien là

l'occasion de faire encore des vers ; mais j'en ai trop fait. Il faut savoir se retirer à propos , et imposer silence à l'imagination, pour s'occuper un peu de la raison. Je m'occupe avec les ouvrages des autres , après en avoir assez donné. Je fais comme vous; je lis, je réfléchis, et j'attrape le bout de la journée. J'avoue qu'il serait doux de finir celle journée entre vous et madame du DefTand; c'est une espérance à laquelle je ne renonce point. Si ma lettre vous trouve encore tous deux à Paris , je vous supplie de lui dire qu'elle est à la tête du petit nombre des personnes que je regrette , et pour qui je ferai le voyage de Paris. Je lui souhaite un estomac , ce principe de tous les biens. Adieu, mon très cher Formont; faites quelquefois commémoration d'un homme qui vous aimera toute sa vie. A M. DE LA CONDAMINE. A Polsdam, le 39 avril. Eh! morbleu, c'est dans le pourpris Du brillant palais de la lune, Non dans le benoît paradis , Qu'un honnête homme fait fortune. Du moins c'est ce que dit l'Arioste, l'un des meilleurs théologiens que nous ayons. Est-ce qu'il y avait pays au lieu de pourpris dans ma lettre? Eh bien ! il n'y a pas grand mal. Le conseiller aulique Franchtevilie, mon éditeur, en a fait bien d'autres , et moi aussi ; mais , mon cher cosmopolite , ne me croyez pas assez ignare pour ne pas savoir où est Carthagène ; j'y envoie tous les ans plus d'un vaisseau , ou du moins je suis au nombre de ceux qui y en envoient, et je vous jure qu'il vaut mieux avoir ses facteurs dans ce pays-là que d'y aller. Mais , quoique M. de Pointis eut pris Carthagène , en-deçà de la ligue, cela n'empêche pas que nous n'ayons été fort souvent nous égorger au-delà. Je vous suis sensiblement obligé de vos remarques ; mais il y a bien plus de fautes que vous n'en avez observé. J'ai bien fait des péchés d'omission et de commission. Voilà pourquoi je voudrais que la première édition, qui n'est qu'un essai très informe , n'entrât point en France. Jugez dans quelles erreurs sont tombés les La Martinière, les Reboulet, et les tutti quanti, puisqm* moi , presque témoin oculaire , je me suis trompé si souvent. Ce n'est pas au moins sur le maréchal de La Feuillade. Je tiens l'anecdote de lui-même; mais je ne devais pas en parler. La seconde édition vaudra mieux , et surtout le Catalogue des

606 CORRESPONDANCE. écrivains , qui , beaucoup plus complet et beaucoup plus approfondi , pourra vous amuser. Je l'avais dicté pour grossir le second tome , qui était trop mince ; mais je le compose à présent pour le rendre utile. Puisque vous avez commencé , mon cher La Condamine, à me faire des observations, vous voilà engagé d'honneur à continuer. Avertissez-moi de tout , je vous en supplie ; je sais fort bien qu'il n'y a point d'esclaves à la place Vendôme , et je ne sais comment on y en trouve dans l'édition de mon conseiller aulique. Il y a plus d'une bécasse pareille. Je vous dirai : Et ignoranlias in eas ne memineris. Votre livre , qui vous doit faire beaucoup d'honneur, n'a pas besoin de pareils secours. Je souhaite que vous en tiriez autant d'avantage que de gloire ; je ne suis pas surpris de ce que vous me dites , et je ne suis surpris de rien. Soyez-le si je ne conserve pas toujours pour vous la plus parfaite estime et la plus tendre amitié. A M. DARGET. à Potsdam , le 9 avril 1751. Les mondains oublient volontiers les moines. Vous êtes dans les plaisirs , mon cher Darget , à Paris, à Plaisance, Versailles. Lontanodagliocchi, lontanodal cuore! Vous voilà comme une jeune religieuse qui a sauté les murs , et qui cherche un amant , tandis que les sœurs professes restent au chœur et prient Dieu pour elle. Je ne vous dirai pas : Omite mirari beatorum fumum et opes strepitemque Romæ ; je vous dirai au contraire : Carpe diem , jouissez. Je ne doute pas que vous n'ayez retrouvé dans II. Duverney la solide amitié qu'il a toujours eue pour vous , et que vous n'en goûtiez tous les fruits. Vous voilà dans le sein de votre famille qui vous aime ; mais n'oubliez pas que vous êtes aussi aimé ailleurs. J'ai répondu exactement à votre lettre de Strasbourg. J'ai adressé ma lettre chez M. du Marsin , rue Française , près de la Comédie Italienne. Je serais bien surpris et bien affligé si vous ne l'aviez pas reçue. M. de Fédersdorf vient de me rembourser cette bagatelle pour laquelle vous m'aviez donné une assignation sur lui. Notre vie est toujours la même. Vous nous retrouverez tels que vous nous avez laissés , dans la ■ tranquillité, dans la paix, dans l'union, dans l'uniformité. Le couvent est toujours sous la bénédiction du Seigneur : mais comptez que de tous . les moines, le plus chétif, qui est moi , est celui qui vous aime davantage , et qui desire le plus véritablement votre bonheur. Songez à votre vieillesse et à votre bien-être. Nous chanterons un Te Deum à votre retour. Pour moi , j'en chanterai toujours un à basse note et du «fond du cœur, quand je vous croirai aussi heureux que vous méritez de l'être. Je m'occupe à une seconde édition du

Siècle de Louis XIV, beaucoup plus ample et plus curieuse que la précédécule, et purgée de toutes les fautes qui défigureot celle que je voudrais bien qui n'entrât pas dans Paris. Hesternus erior , hodiernus magister. Adieu , mou cher ami : divertissez- vous, mais ne m'oubliez pas tout à fait. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. PoUdam , le 3 mai. Mon cher et respectable ami , il faulque je passe mon temps à corriger mes ouvrages et moi , et que je prévienne les années de décadence où l'on ne fait plus que languir avec tous ses défauts. Les Céthégus et les Lentulus sont de6 comparses qui m'ont toujours déplu , et j'ai bien de la peiue avec le reste; j'en ai avec Adélaïde, avec Zulime , et surtout avec Louis XIV. Je quêtes des critiques dans toute l'Europe. Je vous assure que j'ai déjà une bonne provision de faits singuliers etiutéressants ; mais j'attends mes plus grands secours de M. le maréchal de Noailles. Je vous prie d'engager M. de Foncemagnc à accélérer les bontés que M. de Noailles m'a promises ; mais je voudrais que M. de Foncemague ne s'eu tînt pas là ; je voudrais qu'il voulût bien employer quelques heures de son loisir à perfectionner ce Siècle de Inouïs XIV, ce siècle de la vraie littérature , qui doit lui être plus cher qu'à un autre. Quelques observations de sa part me foraient grand bien. Je les mérite par mou estime pour lui , et par mon amour pour la vérité. Je prépare une nouvelle édition ; mais j'ai bien peur que ma nièce irait point encore envoyé à M. le maréchal de Noailles l'exemplaire sur lequel il devait avoir la bonté de faire des remorques. Si malheureusement madame Denis n'avait plus d'exemplaires , je vous supplie de lui prêter le vôtre pour cette bonne œuvre ; je vous paierai avec usure. Mais je vous ai, je crois, déjà mandé que j'avais supplié M. de Malcs herbcs de ue laisser entrer en France aucun ballot de la première édition , et d'empêcher qu'on en fît une nouvelle sur un modèle si vicieux. Je vous le dis encore, mon cher ange, ce n'est l'a qu'un essai informe, et je ne ferai certainement mon voyage de Paris que quaud je serai parvenu à donner un ouvrage plus digne du monarque et de la nalioq qui en sont l'objet. Si on avait laissé à M. le maréchal de Noailles son exemplaire, que M. de Richelieu a repris, si on n'avait pas préféré le vain plaisir d'avoir un livre rare à celui de procurer les instructions nécessaires pour rendre ce livre meilleur, la meilleure édition serait déjà bien avancée, il

ANNÉK <752. fautrait que tout bon Français contribuât à la perfection d'un tel ouvrage. Vous me parlez , mon cher ange , de celte Histoire générale ; on m'a volé la partie historique de tout le seizième siècle et du commencement du dix-septième , sfvec l'hisioire entière des arts. Je m'étais donné la peine do traduire des morceaux de Pétrarque et du Dante, et jusqu'à des poètes arabes que je u'entends point ; toutes mes peines ont été perdues. Le Siècle de Louis XIV devait se renouer à celte Histoire générale ; c'est une perte que je ne réparerai jamais. Il y a grande appareneeque ce malheureux valet de chambre qu'on ! séduisit pour avoir tous mes manuscrits avait aussi volé celui que je regrette , et qu'il le brftla l quand ma nièce eut la bonté d'exiger de lui le sacrifice de tout ce qu'il avait copié. En un mot, le manuscrit est perdu. Je voudrais qu'on eût perdu de même bien des choses dont on a grossi le recueil de mes œuvres ; mais c'est encore un mal sans remède. Je me flatte que la pièce que madame Denis va donner ne sera point un mal , que ce sera au contraire un bien qu'elle mettra dans la famille pour réparer les prodigalités de son oncle. Je me souviens d'avoir vu dans cette pièce des scènes très jolies ; je ne doute pas qu'elle n'ait conduit cet ouvrage à sa perfection. Je ne lui voudrais pas de ces succès passagers dont on doit une partie à l'indulgence de la nation. Je ne sais si je me trompe , mais il semble qu'il y avait dans cette comédie telle scène qui valait mieux que toute la pièce de Cénie. Ces scènes ne suffisent pas , sans doute. Elle aura travaillé le tout avec soin ; elle a acquis tous les jours plus de connaissance du théâtre ; et ses amis , à la tête desquels vous êtes , ne lui laisseront pas hasarder une pièce dont le succès soit douteux. Il y a une certaine dignité attachée à ; l'état de fournie , qu'il ne faut pas avilir. Une femme d'esprit, dont on ambitionne les suffrages , joue un beau rôle; elle est bien dégradée quand ■elle se fait auteur comique, et qu'elle ne réussit pas. Un grand succès me comblerait de la plus grande joie ; elle me ferait cent fois plus de plaisir que celui de Mcropc. Un succès ordinaire me consolerait, un mauvais me mettrait au désespoir. Nous parlerons une autre fois de Home sauvée , A' Adélaïde, de Zulime; c'est à présent la Coquette punie qui va me donner des battements de cœur. Que faites-vous cet été, mes chers anges? j'ai peur qu'il n'y ait quelque voyage de Lyon. Je voudrais que vous vous bornassiez^ celui du bois de Boulogne , et y causer avec vous; mais il faut la permission de Louis XIV. J'ai deux grands rois qui me retiennent; je ne peux à présent abau607 donner ni l'un ni l'autre. Je

sens quel crime je commets contre l'amitié, en vous préférant deux rois; mais, quand on s'est imposé des devoirs, on est forcé de les remplir. J'espère vous embrasser avant la fin de l'année, et je vous aimerai bien tendrement toute ma vie. Mes respects à tous les vôtres. A M. FORMEY.

PoUdam. J'attendrai ici, monsieur, où je me trouve très bien, les ouvrages sublimes que vous voulez bien m'aimoiser. Ce ne sont pas tant des ouvrages de plagiat, comme la Henriade, Achille, Brutus et Catilina. Je ne doute pas qu'on ne prodigue dans les journaux 'pleins d' impartialité -et de goût les plus justes éloges à ces divins Recueils qui passeront à la dernière postérité. Je ne sais ce que c'est que cette Histoire des progrès, ou de la décadence, ou de l'impertinence de l'esprit humain. J'avais, pour mon instruction particulière, fait une Histoire universelle depuis Charlemagne; on en a imprimé des fragments dans des feuilles hebdomadaires ou dans des journaux; on m'a volé tout ce qui regarde les arts et les sciences, et la partie historique depuis François Ier jusqu'au siècle de Louis XIV, qui terminait ce tableau; c'est tout ce que je sais. Il y a deux ans que mon manuscrit est volé. Si vous avez quelque nouvelle de cet ouvrage, que vous dites annoncé depuis peu, vous me ferez plaisir, monsieur, de m'en instruire, et je prendrai les mesures que je pourrai pour rattraper mon manuscrit, si cependant cela en vaut la peine. Vanitas vanit et omnia vanitas! Tous ces recueils assommants de mémoires assommants pour l'esprit humain, d'histoires des sciences, de projets pour les arts, de compilations, de discours vagues, d'hypothèses absurdes, de disputes dignes des Petites Maisons. tout cela tombe dans le gouffre de l'oubli; il n'y a que les ouvrages de génie qui restent. V Orlando furioso a enterré plus de dix mille volumes de scolastique; aussi je lis l'Arioste, et point du tout Scott, saint Thomas, etc., etc. Portez-vous bien; il n'y a que cela de bon. Tunc sum; tu non tuor, quia nihil iteor; sed tibi addictus ero. A M. FORMEY.

PoUdam. Vous aviez si bien orthographié, monsieur, ou j'avais si mal lu, que j'avais lu dans votre lettre M. de Mouhi au lieu de Mongri; ce sont deux personnes fort différentes.

G 1)8 CORRESPONDANCE. Le manuscrit ultimenent repostum nie conviendrait mal. Je vous dirai ingénument le fait. On me montra avant-hier un passage extrait de votre Bibliothèque impartiale , où vous dites que je suis un plagiaire , quoique vous m'avez dit et écrit que vous n'avez jamais rien imprimé contre moi. Vous dites dans ce passage que , dans la Henriade , j'ai pillé un certain poème de Clovis d'un nommé Saint - Didier. Ceux qui savent que ce poème de Saint-Didier existe , savent aussi qu'il fut fait plusieurs années après la Henriade. Vous voyez, monsieur, que vous auriez quelque réparation à me faire, aussi bien qu'au public et à la vérité , et que j'aurais quelque droit de me plaindre d'un outrage que j'ai si peu mérité , et que ma conduite envers vous ne me faisait pas attendre. J'ignore eu quel endroit est le passage où vous m'avez outragé; lotit ce que je sais, c'est que je l'ai vu avant-hier au matin , et qu'il ne tiendra qu'à vous que je l'oublie pour jamais. A M. FORMEY. Potsdam , le 10 mai. Si vous avez quatre jours à vivre , j'en ai deux , et il faut passer ces deux jours doucement. Si vous êtes philosophe, je lâche de l'être; voilà d'où je pars , monsieur, pour achever notre petit éclaircissement. Je vous jure que jamais La Métrie ne m'avait dit que vous m'eussiez attaqué dans votre Bibliothèque impartiale ; il m'avait dit seulement, en géuéral , que vous aviez dit beaucoup de mal de moi ; à quoi j'avais répondu que vous ne me connaissiez pas , et que , quand vous me connaîtriez , vous n'en diriez plus. Dieu veuille avoir son âme 1 Je vous avouerai encore , pour le repos de la mienne , que la conversation étant tombée, ces jours-ci , sur l'amitié dont les gens de lettres doivent donner l'exemple, je me vantai d'avoir la vôtre ; et , pour rabaisser mon caquet, on me montra l'extrait d'un passage de votre Bibliothèque impartiale, où il était dit peu impartialement que je n'étais qu'un plagiaire , et que j'avais volé le Clovis de Saint- Didier, c'est-à-dire volé sur l'autel , et volé les pauvres , ce qui est le plus grand des péchés. Apparemment qu'on avait avec charité enflé ce passage. Je fus un peu confondu , et je me contentai de prouver que le grand SaintDidier n'a écrit qu'après moi , et qu'ainsi , s'il y a un gueur de volé, c'était moi-même. Je poursuis ma confession , en vous disant qu'ayant été honnêtement raillé sur la vanité que j'avais de compter sur vos bonnes grâces , recevant dans le même temps une lettre de vous , avec l'annonce de la Nécessité de plaire , de Moncrif, je ne pus m'empêcher de vous glisser un petit mot sur le malheur que j'avais de vous avoir déplu. J'ai surtout , eu qualité d'hôte , insisté sur la

chronologie du Clovis de Saint-Didier ; voilà à quoi se réduit cette bagatelle. Il est bon de s'entendre ; c'est principalement faute de s'éclaircir qu'il y a tant de querelles ; je vous jure , avec la même sincérité , que je n'ai point le moindre levaiu dans le cœur sur tout cela , et que j'aurais honte de moi-même si j'étais ulcéré , encore plus si j'avais la moindre pensée de vous nuire ; car soyez très sûr que je vous pardonne, que je vous estime , et que je vous aime. Les pirates qui ont imprimé la plaisanterie du Micromégas , avec l'histoire très sérieuse depuis Charlemagne, auraient bien dû me consulter ; ils n'auraient pas imprimé des fragments tronqués dont on a retranché tout ce qui regarde les papes et les moines. Voilà ce que j'ai sur le cœur. Nalales grate mimeras ; ignoscis amicis. V. A MADAME DENIS. l'otsdam , le *3 mal. Je vous écris par le jeune Beausobre , ma chèixi enfant, comme on écrit d'Amérique quand il part des vaisseaux pour l'Europe. Logez-lechez moi le mieux que vous pourrez. Jo vous réponds que je ne pourrai , ou je viendrai celte année de mou voyage de long cours. J'ai enfiu permis aux éditeurs de mes Œuvres, bonnes ou mauvaises , d'imprimer, au-devant de leur recueil , cette Lettre où je ne répouds (comme je le dois) qu'en me moquant de toute cette canaille des greniers de la littérature. On ne peut guère fermer la gueule à ces roquels-là, parce qu'ils jappent- pour gagner un écu. Ils ont plus aboyé contre Louis A/ K que contre son historien. Il faut les laisser faire. Les jioôlcset les écrivains du quatrième étage se vengent de leur misère et de leur honte eu clabaudant contre ceux qu'ils croient heureux et célèbres. Quand je ferais afficher que je ne suis poiut heureux , cela ne les apaiserait pas encore. Depuis l'abbé Desfontaines, à qui je sauvai la vie , jusqu'à des gredins à qui j'ai fait l'aumône , tous ont écrit contre moi des volumes d'injures ; ils ont imprimé ma Vie ; elle ressemble aux Amours du révérend P. de La Chaise , coufesseur de Louis xiv. Ces beaux libelles sont vendus aux foires d Allemagne , et les beaux esprits du Nord en ornent leurs bibliothèques. La calomnie passe les monts et les mers. Le même jésuite contre lequel les jansénistes auront écrit sur la grâce et sur les lettres de cachet, trouve à Pékin et à Macao dos dominicains qu'il faut combattre. Qui plume g,

Digitized by Google

ANNEE guerre a. Ce monde est un vaste temple dédié à la Discorde. Notre académie de Berlin est une chapelle tout h fait sous la protection de celte divinité. Maupertuis vient d'y faire un petit coup de tyrannie qui n'est pas d'un philosophe. Il a fait, de son autorité privée, déclarer faussaire, dans une assemblée de l'académie, un de ses membres, nommé Kœnig, grand géomètre , bibliothécaire de madame la princesse d'Orange, et professeur en droit public à La Haye. Ce Kœnig est un homme de mérite , un brave Suisse, qui est très incapable d'être faussaire. J'ai vécu pendant près de deux ans avec lui, chez feu madame la marquise du Châtelet, qu'il initia aux mystères de la secte leibnitzienne. Il ne sera pas homme à souffrir un pareil affront: Je ne suis pas encore bien informé des détails de ce commencement de guerre. Je ne sors point de Potsdam. Mauperluis est à Berlin , malade, pour avoir bu un peu trop d'eau-de-vie , que les gens de son pays no haî-sput pas. lime porte cependant tous les coups fourrés qu'il peut, et j'ai peur qu'il ne me fasse plus de tort qu'à Kœnig. Un faux rapport, un mot jeté à propos, qui circule, qui va à l'oreille du roi , et qui reste dans son cœur, est une arme contre laquelle il n'y a souvent point de bouclier. D'Argens n'avait pas si mal fait d'aller au bord de la Méditerranée ; je ferai encore bien mieux d'aller au bord de la Seine.

A M. DARGET. A Dcrlin , as mai 1732. Mon cher Dargct, je respecte les medecins, je révère la médecine, en qualité de vieux malade; mais je ne suis pas peu surpris que vos Esculapes prennent pour du scorbut des maux de vessie. Celle vessie n'a pas plus de rapport avec le scorbut qu avec la goutte. Chaque maladie a son département. La migraine attaque la tête; la goutte, les pieds et les mains; la v... s'adresse à la lymphe, et ensuite aux os : le scorbut gonfle les gencives, déboîte les articles, fait tomber les dents ; j'en parie par une funeste expérience, moi qui ai perdu toutes les miennes par cette peste cruelle. Dieu vous préserve, mon cher ami, des atteintes d'un mal si affreux 1 Croyez que vos belles dents sont un excellent témoignage contre le sentiment de M. Mallouin. Heureux les malades qui vont de Plaisance à Bellevue, et qui entendent les sirènes de ce beau rivage! Je vois bien que vous ne reviendrez pas si tôt dans notre couvent. Vous y trouverez le jardin du comte de Rothembourg vendu à madame Daun, la belle maison de d'Argens à M. Ekel, deux belles pièces de gazon dans la cour du château. Voilà ce qui s'appelle de grandes nouvelles ; voilà les révolutions de Potsdam. *1. <309 La douceur uniforme de notre vie n'a pas de. plus grands

objets à vous présenter. J'ai trouvé mon maître aux échecs dans le marquis de Va renne ; mon maître en éloquence abondante dans le marquis d'Argens, et mon maître en tout dans le roi. Mauperluis se rétablit difficilement, et va reprendre l'air natal. Pour moi , je suis trop malade pour voyager. Je suis tout accoutumé à mes souffrances; et j'aime autant mourir à Potsdam qu'ailleurs. Quoil petis est liir. Esl tTluhri«aniniiis si le non déficit .vqmis. Vous ne me dites rien de M. Du Verney ; je ne doute pas, mon cher ami, que vous ne l'ayez retrouvé avec la même santé , la même amitié pour vous, prenant toujours à vous le même intérêt. Je vous ai prié, et je vous prie encore de lui faire mes compliments, aussi bien qu'à M. le marquis de Valori. Adieu ; goûtez les charmes brillants de Paris , et n'oubliez pas les plaisirs tranquilles de Potsdam. H n'est point du tout question ici de l'abbé de Prades. A M. L'ABBÉ D OLIVET. Au château de Potsdam, le 25 mai. Vous souvenez-vous encore de moi , mon cher confrère? Voici un jeune homme que le roi de Prusse fait voyager pour étudier Cicéron et Démosthène. A qui dois-je mieux l'adresser qu'à vous? C'est le fils d'un homme illustre dans la littérature, de M. de Beausobre, philosophe, quoique ministre protestant, auteur de l'excellente Histoire du Manichéisme, et le plus tolérant de tous les chrétiens. Le roi de Prusse , qui avait de l'estime pour ce savant homme , daigne servir de père au fils qu'il a laissé, et à qui il n'a rien laissé. Je le loge chez moi , à Paris ; c'est un devoir que m'impose la reconnaissance que je dois à un roi qui fait plus pour moi qu'aucun monarque n'a jamais fait pour aucun homme de lettres. Je n'ai ici d'autre chagrin que celui de n'avoir pas besoin des honneurs et des bienfaits dont le roi me comble. Vous voyez que mes peines sont légères. Voilà comme il faut sortir de France, et non pas comme votre ami Rousseau. Si vous pouvez rendre quelque service au jeune M. de Beausobre, en grec, en latin, ou en français, vous obligerez votre véritable serviteur , qui vous aimera toujours. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Potsdam, le 6 juin. Mon cher ange, me voilà plus que jamais dans Phistrionage. J'envoie Amélie à Paris, et je reçois 59

Gl 0 CORRESPONDANCE. lu Coquette punie. Celle coquette me tient bien plus au cœur que l'autre. Je sens qu'on aime mieux quelquefois son petit-ûls que son propre enfant. Je n'ose donner de conseil 'a ma nièce , que je regarde comme ma fille ; je crains de la priver d'un succès , et d'affliger sa passion , si je lui conseille de ne pas donner un ouvrage sur lequel elle est piquée , et qui lui a tant coûté. Je crains encore plus de l'exposer à une chute ou à une réception froide, qui vaut une chute. Je ne sais point d'ailleurs quel est le goût de Paris, où tout est mode. Je me vois dans la nécessité de suspendre mon jugement. Peut-être j'entrevois ce qu'on pourrait faire pour rendre cet ouvrage soutenu, attachant, et comique; mais peut-être aussi que j'entrevois mal. D'ailleurs on ne fait point passer ses propres idées dans une autre tête. On part d'un principe; l'auteur est parti d'un autre auquel il se tient. De grands changements coûtent beaucoup , de petits servent a peu de chose ; ainsi je me vois tout aussi embarrassé dans ma critique que dans le conseil qu'on me demande pour donner la pièce ou lie la donner pas. Tout ce que je sais , c'est que des pièces qui ne valent pas une tirade de celle-ci ont eu de grands succès ; et cela même ne prouve rien encore. Un détestable ouvrage peut réussir , un bien moins mauvais peut tomber; la décision d'un procès et le gain d'une bataille ne sont pas plus incertains. Il n'y a pas grand mal qu'un vieux soldat comme moi soit battu ; mais je ne voudrais pas que ma nièce se fit battre. Je lui ai adressé , non pas Adélaïde , non pas le Duc d'Alençon, mais Amélie ; et pourquoi Amélie? pourquoi des maires du palais au lieu de Charles vu, et des Maures au lieu d'Anglais? Il costume , mon cher ange , il costume lo vuole cos'i. On s'est assez révolté qu'un prince du sang ait voulu assassiner son frère pour une Allé, et que j'aie donné un frère à ce prince qui n'en avait pas. L'histoire de Charles vu est trop connue. Jamais on ne se prêterait h une aventure si contraire aux faits et si éloignée de nos mœurs; on pensera comme on a pensé , et on dira : •• . . . ineredulus odi.» Hoa., de Art port., v. iSS. Peut-on combattre l'expérience? ce serait s'aveugler pour se jeter dans le précipice. Mais comment faire pour donner cet ouvrage? comme on voudra , comme on pourra ; surtout n'en point parler. La grande affaire est que l'ouvrage soit bon et bien joué; le reste est très indifférent. Mou cher auge, j'irai plutôt vous trouver à Lyon que de vous faire retourner de Lyon à Paris. Vous pénétrez mon cœur; mais à présent il u'y a ni Lyon ni Paris pour moi ; il n'y a que Potsdam ; c'est le rendez-vous de mes troupes ; c'est de là

que je dirige la nouvelle édition qu'on fait du Siècle; édition que je ne peux abandonner, et qui seule peut faire oublier les trois malheureuses éditions qui viennent de paraître, en trois mois de temps , dans le pays étranger. Ces irois-ia sont assez bonnes pour le reste de l'Europe , mais non pour la France. Je me suis trompé sur trop de faits, j'ai trop fait de péchés d'omission et de commission. Ma nouvelle édition est ma pénitence ; il faut me laisser faire. Je prends les eaux, je me baigne, je me meurs, et tout cela veut qu'on soit sédentaire. Comment va l'Iphigénie Héraclide? la Dumesni! est -elle guérie de son coup de pincelte? On dit que Graudval est devenu grand buveur et mauvais acteur , et que la Dumesnil aime passionnément le vin* et Grandval. L'un l'enivre, l'autre la bat; ses passions sont malheureuses. A propos , faut-il que j'envoie un billet de confession au curé de Sainl-Roch? Mon cher ange, notre curé de Potsdam c'est le roi ; il y a plaisir à mourir Ih. Il y a deux ans que je n'ai aperçu de prêtres ; ils n'entrent jamais dans le château. Pauvres gens du Midi ! apprenez à vivre. Pourquoi faut-il qu'il n'y ait de raison que dans le Nord ! Tous Ynes anges , je baise le bout de vos ailes. AU RÉDACTEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE . Fondant , le 5 juin 1784 Monsieur , On vient d'imprimer, je ne sais où, sous le titre de Londres , un certain Micromégas : passe que cette ancienne plaisanterie amuse qui voudra s'en amuser; mais on y a ajouté une Histoire des Croisades, et puis un Plan de l'histoire de l'esprit humain. Celui qui a imprimé ces rognures n'a pas apparemment grande part aux progrès que l'esprit humain a faits. Premièrement , les fautes d'impression sont sans nombre, et le sens est altéré h chaque page. Secondement , il y a plusieurs chapitres d'oubliés. Troisièmement, comment l'éditeur ne s'est-il pas aperçu que tout cela était le commencement d'une Histoire universelle depuis Charlemagne , et que le morceau des Croisades entraînait nécessairement dans cette histoire ? Il y a quinze ans que je formai ce plan d'histoire pour ma propre instruction , moins dans l'intention de me faire une chronologie, que de suivre l'esprit de chaque siècle. Je me proposais de m'instruire des mœurs des hommes , plutôt que des naissances , des mariages , et des pompes Digltlzed by Google

CM ANNÉE 4752. funèbres des rois. Le Siècle (le Louis XIV terminait l'ouvrage. J'ai perdu dans mes voyages tout ce qui regarde l'histoire générale depuis Philippe second et ses contemporains jusqu'à Louis x v, et toute la partie qui concernait le progrès des arts depuis Charlemagne et Aaron Raschild ; c'est surtout cette partie que je regrette. L'histoire moderne est assez connue; mais j'avais traduit en vers avec soin de grands passages du poète persan Sady, du Dante, de Pétrarque; et j'avais fait beaucoup de recherches assez curieuses dont je regrette beaucoup la perle. Vous me direz : Est-ce que vous entendez le persan pour traduire Sady? Je vous jure, monsieur, que je n'entends pas un mot de persan; mais j'ai traduit Sady, comme La Motte avait traduit Homère. Comme je n'ai jamais compté surcharger le public de cette histoire universelle, je la gardais dans mon cabinet. Les auteurs du Mercure de France me prièrent de leur en donner des morceaux pour figurer dans leur journal. Je leur abandonnai quelques chapitres, dont les examinateurs retranchèrent pieusement tout ce qui regardait l'Église et les papes; apparemment que ces examinateurs voulurent avoir des bénéfices en cour de Rome. Pour moi, qui suis très content de mes bénéfices en cour de Prusse, j'ai été un peu plus hardi que messieurs du Mercure. Enfin ils ont imprimé pièce à pièce beaucoup de morceaux tronqués de cette histoire. Un éditeur inconnu vient de les rassembler, il aurait mieux fait de me demander mon avis ; mais c'est ce qu'on ne fait jamais. On vous imprime sans vous consulter; et on se sert de votre nom pour gagner un peu d'argent, en vous ôtant un peu de réputation. On se presse, par exemple, de faire de nouvelles éditions du Siècle de Louis XIV, et de le traduire sans me demander si je n'ai rien à corriger, à ajouter. Je suis bien aise d'avertir que j'ai été obligé de corriger et d'augmenter beaucoup. J'avais apporté, à la vérité, à Potsdam de fort bons mémoires que j'avais amassés à Paris pendant vingt ans; mais j'en ai reçu de nouveaux depuis que l'ouvrage est public. Je m'étais trompé d'ailleurs sur quelques faits. Je n'étais pas entré dans d'assez grands détails dans le Catalogue raisonné des gens de lettres et des artistes. J'avais omis plus de quarante articles; je n'avais pas pensé à faire une liste raisonnée des généraux : enfin l'ouvrage est augmenté du tiers. Il ne faut jamais regarder la première édition d'une telle histoire que comme un essai. Voici ce qui arrive: le fils, le petit-fils d'un ambassadeur, d'un général, lisent votre livre. Ils vont consulter les mémoires manuscrits de leur grand-père ; ils y

trouvent des particularités intéressantes , iis vous en font part ; et vous n'auriez jamais connu ces anecdotes si vous n'aviez donné un essai qui se fait lire, et qui invite ceux qui sont instruits à vous donner des lumières. J'en ai reçu beaucoup, et j'en fais usage dans la seconde édition que je fais imprimer. Voilà, monsieur, ce qu'il est bon de faire connaître à ceux qui lisent. Le nombre en est assez grand ; et le nombre des auteurs, moi-même compris, beaucoup trop grand. Je vous prie de faire imprimer cette lettre dans votre journal, afin d'instruire les lecteurs , et afin que si quelque homme charitable a des nouvelles de la partie de V Histoire universelle que j'ai perdue, il m'en fasse au moins faire une copie. J'ai l'honneur d'être passionnément , monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur , Voltaire. A MADAME DENIS. A Polsdam, le 9 juin. Je suis fâché que cette plaisanterie si innocente dont j'ai affublé , le plus respectueusement et le plus poliment que j'ai pu, son éminence le cardinal Querini , soit si publique ; mais il est homme à l'avoir fait imprimer lui-même. Il imprime régulièrement à Brescia tout ce qu'il écrit et tout ce qu'on lui écrit. Dieu merci, nous lui avons obligation des lettres du cardinal de Fleury ; elles sont curieuses. On y voit le désespoir sincère de notre premier ministre de ce qu'il n'est plus dans sa petite ville de Fréjus. Il a presque répandu des larmes quand il a été nommé précepteur du roi ; il n'a accepté ce poste que malgré lui ; il s'en plaint amèrement ; c'est un beau monument de sincérité. Je ne suis pas éloigné de croire que, quand le cardinal Querini l'a rendu public, il était dans la bonne foi. Ce bon cardinal aime les louanges à la folie, il ressemble en cela à Cicéron. Le libraire de sa ville de Brescia a mis à la tête de son dernier recueil qu'il faut avouer que monseigneur est une étoile, de sa première grandeur. Ce cardinal persécutait mon feu follet pour avoir une ode en son honneur et en celui d'une église catholique qu'on bâtit d'aujourd'hui à Berlin , sans qu'il en coûte un sou à sa majesté. Le cardinal a donné à cette église, qui ne s'achève point, de l'argent et des statues. Le comte de Rothembourg était à la tête de cette bonne œuvre, et n'y a pas contribué d'un denier, de son vivant, ni par son testament. Un banquier calviniste a avancé en l'honneur du cardinal Querini. 59.

CORRESPONDANCE. fi I 2 viroit douze mille écus, et veut qu'on vende l'église pour le rembourser. Le cardinal, pour «on paiement, exigeait des odes. Il m'arracha enfin cette plaisanterie au lieu d'ode, au commencement de cette année. Cela a été jusqu'à notre saint-père le pape. Sa sainteté est un peu gausseuse; elle a dit : « Le cardinal Querini quête « des louanges; il a attrapé celles qu'il lui faut. # Avez-vous lu le sixième tome des Mémoires de l'abbé Monfgon ? Six tomes de l'histoire d'un abbé! et nous n'avons qu'un volume de l' Histoire Alexandre ! Comme les livres se multiplient! Il y a pourtant deux ou trois anecdotes bien curieuses dans ees Mémoires. Adieu, ma chère plénipotentiaire; je vous parlerai de nous deux à la première occasion. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. A Potsdam . le «P juin. Mon héros, vos bontés m'ont fait éprouver une espèce de plaisir que je n'avais pas goûté depuis long-temps. En lisant votre belle lettre de trentedeux pages , j'ai cru vous entendre, j'ai cru vous voir; je me suis imaginé être à votre chocolat , au milieu de vos pagodes, et goûter le plaisir délicieux do votre entretien. Je vous remercie tendrement do tous les éclaircissements que vous voulez bien me donner; cesont presque les seuls qui me manquaient. Vous savez que j'ai passé près d'un an à faire des extraits des lettres de tous les généraux et de beaucoup de ministres ; je doute qu'il y ait à présent un homme dans l'Europe aussi bien au fait que moi de l'histoire de la dernière guerre. C'est là qu'il est permis d'entrer dans les détails, parce qu'il s'agit d'une histoire particulière; mais ces détails demandent un très grand art. H est difficile de conserver un événement particulier dans la foule de tontes ces révolutions qui bouleversent la terre. Tant de projets, tant de ligue, tant de guerres , tant de batailles se succèdent les unes aux autres, qu'au bout d'un siècle ce qui paraissait dans son temps si grand , si important , si unique , fait place à des événements nouveaux qui occupent les hommes, et qui laissent les précédents dans l'oubli. Tout s'engloutit dans cette immensité; tout devient enfin un point sur la carte; et les opérations de la guerre causent à la longue autant d'ennui qu'elles ont donné d'inquiétude, quand la destinée d'un état dépendait d'elles. Si je croyais pouvoir jeter quelque intérêt sur cet amas et sur cette complication de faits , je me vanterais d'être venu à loul du plus difficile de mes ouvrages; mais ce qui me rend cette tâche plus agréable et plus aisée , c'est le plaisir de par ler souvent de vous. Mon monument de papier ne vaut pas le monument de marbre que vous savez. Nous verrons

cependant qui vo is aura fait le plus ressemblant du sculpteur ou de moi. Si M. le maréchal de Noailles était aussi complaisant et aussi laborieux que vous, s'il daignait achever ce qu'il entreprend d'abord avec vivacité, le Siècle de Louis XIV en vaudrait mieux. Je ne sais si vous savez que ce Siècle était une suite d'une Histoire générale que j'ai composée depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. On m'a volé une partie de cet ouvrage , et tout ce qui regardait les arts. Louis XIV m'est resté ; mais une première édition n'est qu'un essai. Quoiqu'il y ait dix fois plus de choses utiles et intéressantes dans ces deux petits volumes que dans toutes les histoires immenses et ennuyeuses de Louis xiv , cependant je sais bien qu'il manque beaucoup de traits à ce tableau. J'ai fait des péchés d'omission et de commission. Plusieurs personnes instruites ont bien voulu me communiquer des lumières ; j'en profite tous les jours. Voilà pourquoi je n'ai point voulu que l'édition faite à Berlin . ni celles qu'on a faites sur-le-champ, en conformité, en Hollande et à Londres , entrassent dans Paris. Je suis dans la nécessité d'en faire une nouvelle que mon libraire de Leipsick a déjà commencée. Si M. le maréchal de Noailles n'a pas la bonté de faire un petit effort , cette édition sera encore imparfaite. Je n'ose vous proposer , monseigneur , de vous enfermer une heure ou deux pour m'instruire des choses dont vous pourriez vous souvenir ; vous rendriez service à la patrie et à la vérité. Ce motif sera plus puissant que mes prières. Je ferais sur-le-champ usage de vos remarques. Ma nièce doit avoir à présent deux exemplaires chargés de corrections à la main ; je voudrais que vous eussiez le temps et la bonté d'en examiner un. Votre lettre de trente-deux pages me fait voir de quoi vous êtes capable , et m'enhardit auprès de vous. Il me semble que ce serait employer dignement une heure du loisir où vous êtes. S'il y avait quelque guerre , je ne vous ferais pas de pareilles propositions ; je me flatte bien qu'alors vous n'auriez pas de loisir , et que vous commanderiez nos armées. Dans ce siècle , que j'ai lâché de peindre , c'était un Français , dont vous fûtes l'élève , qui fit heureusement la guerre et la paix. Je suis très persuadé qu'avec vous la Franco n'a pas besoin d'étrangers pour faire l'une et l'autre. Qui donc a, dans un plus haut degré que vous , le talent de décider à propos, et défaire des manœuvres hardies, talent qui a fait la gloire du prince Eugène , que Digitized b/ Google

ANNEE 4752. 615 vous avez tant connu? qui ferait la guerre avec plus de vivacité , et la paix avec plus- de hauteur? quel officier , en France , a plus d'expérience que vous? et l'esprit, s'il vous plaît, nescrt-ilà rien? Mais il n'y a guère d'apparence que vos talents soient sitôt mis en œuvre; l'Europe est trop armée pour faire la guerre. S'il arrive pourtant que le diable brouille les cartes , et que le bon génie de la France conduise nos affaires par vous , il n'y a pas d'apparence que je sois alors votre historien. Je suis dans un état h ne pas pouvoir compter sur la vie. Vous serez peut-être surpris que , dans cet état , je fasse des Siècles , et des Histoire de la ijuerre de 4741 , et des Home sauvée , et autres bagatelles , et même, par-ci, par-là, quelques chants de la Pucelle; mais c'est que j'ai tout mon temps à moi ; c'est que , dans une cour, je n'ai pas la moindre cour à faire; et, auprès d'un roi , pas le moindre devoir à remplir. Je vis à Potsdam comme vous m'avez vu vivre à Cirey , à cela près que je n'ai point charge d'âmes dans mon !>énéfice. La vie de château est celle qui convient le mieux à un malade et à un griffonneur. H y a bien loin de ma tranquille cellule tlu château de Potsdam au voyage de Naples et de Home; cependant, s'il est vrai que vous vous donniez ce petit plaisir, je vous jure que je viendrai vous trouver. Il est vrai que mon extiêinc curiosité, que je n'ai jamais satisfaite sur l'Italie , et ma santé, me font continuellement penser à ce voyage , qui serait d'ailleurs très court; mais je vous jure, monseigneur, que j'ai beaucoup plus d'envie de vous fairo ma cour que de voir la ville souterraine. Je me suis cru quelquefois sur le point de mourir ; mon plus grand regret était de n'avoir point eu la consolation de vous revoir. Il me semble quaprès trente-cinq ans d'attachement , je ne devais pas être réservé à mourir si loin do vous. La destinée en a ordonné autrement. Nous sommes des ballons quo la main du sort pousse aveuglément et d'une manière irrésistible. Nous fessons deux ou trois bonds , les uns sur du marbre, les autres sur du fumier, et puis nous sommes anéantis pour jamais. Tout bien calculé , voilà notre lot. La consolation qui resterait à un certain âge , ce serait de faire encore un bond auprès des gêna à qui on a donné dès longtemps son cœur. Mais sais- je ce que je ferai demain? Occupons comme nous pourrons, de quart d'heure en quart d'heure, la vanité de notre vio. S'il est permis d'espérer quelque chose à un homme dont la machine se détruit tous les jours, j'espère venir vous voir, celte année, avant que l'exercice de votre charge vous dérobe à mes empressements, et vous fasse perdre un

temps précieux. Nous attendons ici le chevalier de la Touche ; je le verrai avec plaisir, mais je le verrai peu. Le goût de la retraite me domine actuellement. J'aime Potsdam quand le roi y est, j'aime Poldam quand il n'y est pas. Je trompe mes maladies par un travail assidu et agréable. J'ai deux gens de lettres auprès de moi qui sont mes lecteurs , mes copistes, et qui m'amuse, entièrement libre auprès d'un roi qui pense en tout comme moi. Algarotti et d'Argens viennent me voir tous les jours au château où je suis logé ; nous vivons tous trois en frères, comme de bons moines dans un couvent. Pardonnez à mon tendre attachement si je vous rends ce compte exact de ma vie ; elle devait vous être consacrée; souffrez au moins que je vous en soumette le tableau. Mon âme, toujours dépendante de la vôtre , vous devait ce compte de l'usage que je fais de mon existence. Vous ne m'avez point parlé de M. le duc de Fronsac ni de mademoiselle de Richelieu : je souhaite cependant que vous soyez un aussi heureux père que vous êtes un homme considérable par vous-même. Le bonheur domestique est, à la longue, le plus solide et le plus doux. Adieu, monseigneur; je fais mille vœux pour que vous soyez heureux long-temps , et que je puisse en être témoin quelques moments. Si mon camarade Le Bailli, chargé des affaires depuis la mort du caustique et ignorant Tyrconnell , m'avait averti , en me fusant tenir votre paquet, du temps où le courrier qui l'a apporté partirait, je ferais un paquet un peu plus gros, mais vous ne le recevriez qu'au bout de six semaines , parce que ce courrier va à Hambourg, et y attend long-temps les dépêches du Nord. J'ai mieux aimé me livrer au plaisir de vous écrire et de vous faire parvenir au plus tôt les tendres assurances de mon respectueux attachement, que de vous envoyer des livres que d'ailleurs vous recevriez beaucoup plus tard que ceux qui doivent être incessamment cuire les mains de ma nièce pour vous être rendus. On dit qu'une dame un peu plus belle que ma nièce a fait une comédie ; je ne crois pas que ce soit pour la faire jouer dans la rue Dauphine. Or, si une dame jeune et fraîche se contente de jouer ses pièces en société , pourquoi ma nièce , qui n'est ni fraîche ni jeune, veut-elle absolument se commettre avec les comédiens et le parterre, gens très dangereux ? Un grand succès me ferait assurément beaucoup de plaisir, mais une chute me mettrait au désespoir. J'ai couru une vaine carrière , je ne la conseille à personne. Jem'aperçois que j'ai encore beaucoup bavardé, après avoir cru finir ma lettre. Pardonnez cette prolixité à un homme qui compte parmi les dou

COIUt ES PON DANCE. fil 1 ceurs les plu» flatteuses tic sa vie
 celle <lc s'entretenir avec vous, et de vous ouvrir son cœur. Adieu encore
 une fois , mon héros; adieu, homme respectable, qui soutenez l'honneur de la
 patrie. Il me semble que je vous serais attaché par vanité, si je ne vous
 l'étais pas par le goût le plus vif. Conservez-moi des boutés que je préféré à
 tout. A M. FORMEY. J'avais en effetoul dire, monsieur, qu'on avait ôté à ce
 malheureux Fréron son gagne-pain. On m'a dit que ce pauvre diable est
 chargé de quatre enfants ; c'est une chose édifiante pour un homme sorti
 des jésuites. Cela me louche le cœur. J'ai écrit en sa faveur 'a M. le
 chancelier de France , sans vouloir, de la part d'un tel homme, ni prières ni
 remerciements. Si vous écrivez à M. de Moncrif , je vous prie de lui faire
 mes compliments. Je suis très touché de la mort de madame la comtesse de
 Rupelmonde. Je voudrais bien lui voler encore des pilules ; elle en prenait
 trop , et moi aussi : je la suivrai bientôt ; tout ceci n'est qu'un songe. Va/e.
 V. P. S. Le cardinal Querini est un singulier mortel. A M. LE CARDINAL
 QUERINI. Polsdam , 4 jugUo 1754. lo ho ricevuto i nuovi contrasegni délia
 benevolenza di Voslra Eminenza verso di me, e gliene porgo i più vivi
 ringraziamenti. La veggo sempre intenta a benolicare la Cliiesa e le huone
 letterc : insegna il mondo coi precetti ; lo sprona cogli esempi ; da de'
 ducati e de' marchesati aile raonache , de' denari e delle statue a un tempio
 caltolico eretto nella pagania. lo applaudo da lonlano , sempre ammalalo ,
 sempre stimolalo dal desiderio di riverirla , e ritenuto appresso d'un re
 eretico, ma pure amabile , colle catcne dell' ozio , délia liberté e del piacere
 , che sono di rado rosie catene. Vorrei canlarle laudidi Vostra Eminenza; ma
 chi pure sempre Colla febbre guarisce , e con Galeno , Vien rauco , e perde
 il canto e la favella. Ma non no sono mono ammiratore di Vostra Emiuenza.
 Servo umilissimo , Voltawe. A Mi LE COMTE D'ARGENTAL. Potsdam,
 le H Juillet Mon cher ange, nous autres- bons chrétiensnous pouvons très
 bien supposer un crime a Mahomet; mais le parterre n'aime pas trop qu'une
 tragédie finisse par un miracle du faubourg Saint-Médard. Amélie finit plus
 heureusement ; et, quoique cette pièce ne soit pas de la force de Mahomet,
 elle peut avoir un beaucoup plus grand succès, parce qu'il n'y est question
 que d'amour. Il y a des ouvrages dont la faiblesse a fait la fortune , témoin
 Inès. Il ne suffit pas de bien faire , il faut faire au goût du public. Il est
 indubitable que Lekain doit jouer le duc de Foix, et mademoiselle Clairon,
 Amélie; sans cela, point de salut. Je n'ai jamais compris qu'il y eût de la

difficulté dans l'annonce de cette pièce. Il me semble qu'on pourrait la donner sans bruit et sans scandale pendant le voyage de Fontainebleau, en ameutant ce qu'on appelle la petite troupe qui est plutôt la bonne troupe; en ne sonnant point l'alarme, et en ne prétendant point donner cet ouvrage comme une pièce nouvelle. Il y manque encore quelques vers que j'enverrai quand on voudra; mais pour l'extrait baptistaire de Lisois, et pour la généalogie d'Amélie, je crois qu'on peut très bien s'en passer. Mon cher ange, j'avoue qu'il ne sied guère à un historiographe de passer sous silence ces points d'histoire; mais je m'imagine que ces détails ne serviraient de rien à la tragédie. Je ne les aurais pu placer que dans des tirades qui sont déjà un peu longues, et j'ai cru qu'ils refroidiraient l'action, sans y porter une plus grande clarté. Amélio est une dame du voisinage, Lisois un paladin, le duc de Foix de la race de Clovis; le tout est un roman, line s'agit que d'exprimer des sentiments vrais sous des noms feints. C'est une pièce de caractères; c'est Orgou, c'est Damis, c'est Isabelle. Plus on entrerait dans des détails historiques, plus on contredirait l'histoire. Mon cher et respectable ami, je suis plus inquiet de l'entreprise de ma nièce que de notre Amélie. Je suis un vieux gladiateur accoutumé à être condamné aux bûtes dans l'arène; mais je tremble de voir une femme qui veut tâter de ce combat. Peut-être le public est-il las des Amazones et des Génie; peut-être ne sera-t-il pas toujours poli avec les dames. Ma nièce ne se trouve pas dans des circonstances aussi favorables que mesdames du Boccage et Graffigni. Elle a coulre elle des cabales, et, de plus, elle est ma nièce. Tout cela me fait trembler, et jo vous avoue que pour rien au monde je ne voudrais me trouver là. Digitized b/ Google

ANNEE *732. 61 :V ' La pièce peut réussir ; il y a d'heureux détails , et , si je ne m'aveugle pas , ces seuls détails valent mieux que Cénie et les Amazones; mais ils ne suffisent pas. Vous m'avez parlé à cœur ouvert, je vous parle de même. J'ai mandé à madame Denis que j'étais peu au fait du goût qui règne à présent qu'elle devait consulter ceux qui fréquentent assidûment les spectacles ; que c'était à eux de lui dire si la pièce était attachante ; si les caractères étaient bien décidés et bien soutenus ; si la Coquette était assez coquette, si elle faisait un rôle principal dans les derniers actes ; si Gérante , Cléon, Dorsan , étaient des personnages nécessaires; si chacun avait un but déterminé ; si la suivante n'était pas un caractère équivoque ; s'il y avait dans l'ouvrage de cette force comique nécessaire dans une comédie , et de cette espèce d'intérêt nécessaire dans toute pièce dramatique; si la froideur n'était pas à craindre ; que je n'étais pas juge, parce que je suis partie trop intéressée, et que j'ai peu d'habitude du théâtre comique, et nulle connaissance de ce qui est à la mode ; qu'elle devait consulter de vrais amis qui osassent dire la vérité. Voilà une partie de ce que je lui ai mandé : que pouvais-je de plus dans la crainte de l'affliger, dans celle d'un mauvais succès, et enfin dans celle de l'empêcher de se satisfaire et de donner un ouvrage qui peut réussir ? Elle me paraît entièrement déterminée à livrer bataille. Elle a une confiance entière en M. d'Alembert ; c'est un homme de beaucoup d'esprit, mais connaît-il assez le théâtre ? Vous voyez si je vous ouvre mon cœur. Je suis extrêmement content de ma nièce. Elle a agi pour mes intérêts avec une chaleur et une prudence qui me la rendent encore plus chère. Je souhaite qu'elle réussisse pour elle comme pour moi; et, en attendant , je reste à Potsdau en philosophe. Je presse la nouvelle édition du Siècle de Louis XIV. Je mène une vie conforme à mon état d'homme de lettres, et convenable à ma mauvaise santé , sans me mêler le moins du monde du métier de courtisan , n'ayant pas plus de devoir à remplir que dans la rue Traversière , et n'ayant, si je meurs ici , aucun billet de confession à présenter. Jamais ma vie n'a été plus douce et plus tranquille. Pour la rendre telle à Paris, il faudrait renoncer entièrement aux belles-lettres ; car, tant que je me mêlerai d'imprimer, j'aurai les sots , les dévots, les auteurs à craindre ; il y a tant d'épines, tant de dégoûts, d'humiliations, de chagrins attachés à ce misérable métier, qu'à tout prendre, il vaut mieux vivre tout doucement avec un roi. Mon cher ange, si je vivais à Paris, je voudrais n'y faire autre chose que donner à

souper. Je fera» certainement un voyage pour vous, ce ne sera pas pour l'évêque de Mircpoix ; mais il faut attendre que l'édition du Siècle soit achevée. Vous n'avez qu'une petite partie des changements; j'en fais tous les jours. Je ne veux revoir ma patrie qu'après avoir érigé un petit monument à sa gloire. J'espère qu'à la longue les honnêtes gens m'en sauront quelque gré. On pourra dire : C'était dommage de tant honnir un homme qui n'a travaillé que pour l'honneur de son pays. Et puis , quand quelque bonne âme aura dit cela, que m'en reviendra-t-il? Mon Cher ange, vous me tiendrez lieu , vous et votre aimable société , de toute une nation honnêtement ingrate. Vivre avec vous en bonne santé, ce serait le comble du bonheur. Ces deux biens-là me manquent , et ce sont les seuls véritables ; les rois ne sont que des palliatifs. Mille tendres respects à tous les anges. D'Argens me persécute pour vous dire qu'il vous fait mille compliments, il m'amuse beaucoup ici.. Vous sentez bien, mon cher et respectable ami, qu'il y a quelques passages dans cette épître qui ne sont absolument que pour vous, et que le tout est bon à brûler. A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE. - A Sans-Souci , le 15 Juillet. Sans-Souci est le contraire de la plupart des grands; il est fort au-dessus de son nom. C'est de ce séjour magnifique et délicieux , où je suis logé comme un sibarite, où je vis comme un philosophe, et où je souffre comme un damné la moitié du jour, selon ma triste coutume , que je vous écris , mon cher Catilina. Je voudrais bien que vous eussiez le duché de Foix pour deux ou trois heures seulement. Comptez que je n'étais point un perfide quand je promettais de trois mois en trois mois de venir revoir à Paris des amis que j'aimerai toute ma vie , et auxquels je pense toujours. Rome , Louis XIV, et le roi de Prusse , voilà trois grands noms que je cite , et voilà mes raisons. Je suis dans la nécessité de corriger les feuilles de la nouvelle édition qu'on fait à Leipsick du Siècle de Louis XIV. Il n'y a pas moyen de laisser cette entreprise imparfaite. Je ne pouvais imprimer à Paris un livre où je dis la vérité ; il fallait absolument ériger ce petit monument à la gloire de ma patrie , en me tenant éloigné d'elle. Je ne pouvais venir quand on jouait Rome sauvée ; comment m'exposer au ridicule d'être sifflé, ou à celui d'avoir l'air de venir pour être applaudi? Enfin comment quitter un roi qui me comble de bontés, un roi qui, beaucoup plus jeune que moi, m'apprend

616 CORRESPONDANCE. à être philosophe¹ et comment le quitter, surtout dans le temps quo la plupart des philosophes qu'il a rassemblés autour de lui demandaient des congés, les uns pour leur santé, les autres pour leur plaisir? La reconnaissance et la bienséance m'ont retenu. Vous dirai-je encore qu'il est assez sage de se tenir quelque temps éloigné de l'envie des gens de lettres et des persécutions de certains fanatiques ; qu'il y a des temps où une absence honorable est nécessaire , et que - *Virtutem incolumem odimus* , • *Sublatam ex oculis quærimus* , *invidi* ? Hor., lib. ni, od. xxiv, v. 3i-3a. Si vous voulez considérer ma situation , mes occupations, vous verrez, mon cher marquis, que je n'ai pas tort. Je viendrai vous voir sans doute; mais laissez-moi achever l'édition du Siècle de Louis XIV , à laquelle je fais chaque jour des changements considérables. La Coquette me tourne la tête; je suis entre la crainte et l'espérance. Les choses charmantes dont elle est pleine me remplissent d'admiration. Je suis tout glorieux d'avoir une nièce qui soit un génie. Mais le parterre, les cabales, les comédiens, et peut-être le peu d'unité , le manque d'un dessein arrêté , et , par conséquent , le défaut d'intérêt qui pourrait en résulter, me font trembler, et m'empêchent de dormir. Que deviendra madame Denis, et que fera-t-elle , si une pièce, dont deux pages valent mieux que beaucoup de comédies qui ont réussi , ne réussit pourtant pas? Les hommes sont-ils assez justes pour sentir tout le mérite d'un tel ouvrage , s'il n'avait qu'un succès médiocre? Pour moi , il me semble que j'aurais bien du respect pour l'auteur, quand même il aurait échoué. Est-ce que je m'aveugle? Comparez une scène de la Coquette avec des ouvrages que je ne nomme pas , qui ont été si applaudis , et que je n'ai jamais pu lire ; comparez, et jugez. Mais il y avait un faux intérêt dans ces pièces , un air d'intrigue qui les a soutenues , soit ; mais je soutiendrai toujours qu'il y a cent fois plus de mérite à avoir fait la Coquette. Je sais bien que le mérite ne suffit pas , qu'il faut un mérite de théâtre , un mérite à la mode ; aussi je tremble , et je me tais. Pour Amélie , cousine qui a le germai sur la Coquette, ci qui n'a que cette supériorité, vous en ferez, ce qui vous plaira , mes seigneurs et maîtres, et voici , en attendant , quelques légers changements que vous trouverez dans la page ci-joinle. Mais ne vous flattez pas que je puisse fourrer vingt vers de tendresse dans une scène où les deux amants sont d'accord ; cela n'est bon que quand on se querelle. Vous aurez beau me dire, comme, milord Peterlwrrough à mademoiselle Lecouvreur : «

Allons, qu'on me montre beaucoup d'amour et « beaucoup d'esprit; » il n'y aurait que de* l'amour et de l'esprit perdu dans une scène qui n'est que d'expression , qui n'est que préparatoire , et où les deux parties sont du même avis. Il ne faut jamais prétendre à mettre dans les choses ce que la nature n'y met pas. Voilà une étrange maxime; mais , en fait d'arts , elle est vraie. Ce serait encore du temps perdu de faire la généalogie d'Amélie ; elle descend de seigneurs du pays fidèles à leurs rois : elle le dit : c'en est assez. Le reste serait une longueur inutile. Il s'agit d'un temps où l'on ne connaît personne ; c'est là qu'il faut éviter tout détail étranger à l'action. En voilà trop sur ce pauvre ouvrage , qui ne vaudra qu'autant que vous le ferez valoir. Je vous en laisse absolument le maître, et je vous renouvelle les assurances du plus tendre attachement. A M. FORMEV. Sani-Soucl , le <5 Juillet. Recevez mes remerciements , monsieur. Il y a dans le dernier journal dont vous m'avez honoré un morceau de M. de Haller qui m'a paru d'un genre supérieur ; on ne peut mieux parler des choses qu'on ne peut comprendre. Les hommes ne savent point encore comme ils font des enfants et des idées. Vous qui avez si bien travaillé dans ces deux genres , vous devriez en savoir plus de nouvelles que personne. Vale. A M. LE MARQUIS D'ARC ENS. Mon cher frère, vousêtesplus beureuxque vous ne pensez. M. Delaleu , voyant que madame d'Argens n'est pas loin de sa trentième année , a présenté un mémoire pour la faire insérer dans la classe de ceux qui ont trente ans passés; il l'a obtenu. Mais, comme celte opération a pris du temps , vous y perdrez cinq mois d'arrérages que vous sacrifierez volontiers. Vous aurez votre contrat daus un mois. Mais, frère, dans le temps que je fais vos affaires temporelles , vous mettez mes affaires spirituelles, celles de mon cœur, dans un cruel état. Comment avez-vous pu vous fâcher d'une plaisanterie innocente sur Haller ? eu quoi celte plaisanterie pouvait-elle vous regarder? élail-ee de vous qu'on pouvait rire? peut-il vous entrer dans la tête que j'aie voulu vous déplaire ? Songez avec quelle dureté, quelle mauvaise humeur, et de quel ton , vous avez dit et répété qu'il y avait des

ANNKE 1752. gens qui craindraient de perdre raille écus ; songez que vous me reprochiez, b table , avec véhémence, d'aimer ma pension, dans lo temps même que j'offrais de sacrifier mille écus pour travailler avec vous. Le roi a bien senti la dureté et la hauteur avec laquelle vous parliez. Je vous jure que je n'en ai pas été blessé ; mais je vous conjure d'être plus juste, plus indulgent avec un homme qui vous aime, qui ne peut jamais avoir enviède vous déplaire, et dont vous faites la consolation. Au nom de l'amitié, soyez moins épineux dans la société ; c'est la douceur des mœurs , la facilité qui en fait le charme. N'attristez plus votre frère ; la vie a tant d'amertume , qu'il ne faut pas que ceux qui peuvent l'adoucir y versent du poison. L'humeur est de tous les poisons le plus amer. Les fripons sont emmiellés. Faut-il que les honnêtes gens soient difficiles? Pardonnez mes plaintes; elles partent d'un cœur tendre qui est h vous. A M. LE COMTE D'ÀRGENTAL. PoUdam , le Si juillet. Mon cher ange , on m'a mandé que vos volontés célestes étaient que l'on représentât incessamment celte Amélie que vous aimez , et qu'on m'exposât encore aux bêtes dans le cirque de Paris; votre volonté soit faite au parterre comme au ciel I J'ai envoyé sur-le-champ à M. de Thibouville , l'un des juges de votre comité , h qui madame Denis a remis la pièce, quelques petits vers à coudre au reste de l'étoffe. Il ne faut pas en demander beaucoup 'a un homme tout absorbé dans la prose de Louis XIV , et entouré d'édicions comme vos grands chambriers le sont de sacs. Je ne sais pas encore quel parti prend ma nièce sur sa Coqueue; apparemment qu'elle veut attendre. Vous ne doutez pas que je n'eusse la politesse de lui céder le pas. J'attends demain de ses nouvelles. Je tremble toujours pour elle et pour moi. Un oncle et une nièce qui donnent h la fois des pièces de théâtre donnent l'idée d'une étrange famille. Dancourt n'a-l-il pas fait la Famille extravagante? On la donnera probablement pour petite pièce. Heureusement vos prêtres sont plus fous quo nous , et leur folie n'est pas si agréable ; mais vos gredins du Parnasse sont de grands malheureux. On ôte à Fréron le droit qu'il s'était arrogé de vendre les poisons de la boutique de l'abbé Desfontaines ; je demande sa grâce à M.de Malesherbes; et le scélérat, pour récompense, fait contre moi des vers scandaleux qui ne valent rien. Mes anges , si Amélie réussissait après le petit succès de Rome sauvée , moi présent , les gens de lettres me lapideraient, ou bien ils medonueraient GIT à brûler aux dévots , cl allumeraient le bûcher avec les sifflets qu'ils n'auraient pu employer. H faut

vivre à Paris, riche et obscur, avec des amis; mais être à Paris en butte au public, j'aimerais mieux être une lanterne des rues exposée au vent et à la grêle. Pardon, mes anges; mais quelquefois je songe à tout ce que j'ai essuyé, et je conclus que, si j'avais un fils qui dût éprouver les mêmes traverses, je lui tordrais le cou par tendresse paternelle. Je vous ai parlé encore plus à cœur ouvert dans ma dernière lettre, mon cher et respectable ami. Je ne vous ai jamais donné une plus grande preuve d'une confiance sans bornes; je mérite que vous en ayez en moi. J'aurais bien affligé si la Coquette recevait un affront. Je me consolerais plus aisément de la disgrâce d'Amélie et du Duc de Foix. Il y a d'autres événements sur lesquels il faudrait prendre son parti. Voulez-vous voir toute ma situation et tous mes sentiments? j'aime passionnément mes amis, je crains Paris, et le repos est nécessaire à ma santé et à mon âge. Je voudrais vous embrasser; et je suis retenu par mille chaînes jusqu'au mois d'octobre. Ou m'assure positivement que le Siècle sera fini dans ce temps-là, et que je pourrai faire un petit voyage pour vous aller trouver; cette idée me console. La Vie est bien courte; tout est ou vanité ou peine; l'amitié seule remplit le cœur. Mon cher ange, conservez-moi cette amitié précieuse qui fait le charme de la vie. Quelque chose qu'on puisse penser de moi à la cour et à la ville, que les uns me blâment, que les autres regrettent leur victime échappée, que les gredins m'envient, que les fanatiques m'excommunient, aimez-moi, et je suis heureux. Je vous embrasse tendrement. A MADAME DENIS. A Poudam, le 4 Juillet. Vous avez la plus grande raison, vous à vos amis, de presser mon retour; mais vous ne m'en avez pas toujours pressé par des courriers extraordinaires, car ce qu'on mande par la poste est bientôt su. Quand il n'y aurait que ce malheur-là dans l'absence (et il y en a tant d'autres!), il faudrait ne jamais quitter sa famille et ses amis. L'établissement des postes est une belle chose, mais c'est pour les lettres de change. Le cœur n'y trouve pas son compte; il n'est plus permis de l'ouvrir dès qu'on est éloigné. La plus grande des consolations est interdite; je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des voies sûres qui sont rares. Voici mon clerc: Maupertuis a fait discrètement courir le bruit que je trouvais les ouvrages du roi fort mauvais; il n'a

CORRESPONDANCE. s cuse de conspirer contre une puissance dangereuse, qui est l'amour-propre ; il débile sourdement que le roi m'ayant envoyé de scs vers à corriger, j'avais répondu : « Nese lassera-t-il point « de m'envoyer son linge sale à blanchir? » Il tient cet étrange discours à l'oreille de dix ou douze personnes, en leur recommandant bien a toutes le secret. Enfin je crois m'apercevoir que le roi a été à la fin dans la confidence. Je ne fais que m'en douter ; je ne peux m'éclaircir. Ce u'esl pas l'a une situation bien agréable; mais ce n'est pas tout. Il arriva ici, sur la fin de l'année passée , un jeune homme , nommé La Deaumelle , qui est , je crois, de Genève, et qui est renvoyé de Copenhague , où il était moitié prédicateur, moitié bel esprit. Il est auteur d'un livre intitulé : Mes Pensées; livre où il dit librement son avis sur toutes les puissances de l'Europe. Mauperluis avec sa bonté ordinaire, et sans y entendre malice, alla persuadera ce jeune homme quej'avaisditau roi du mal de son livre et de sa personne , et que je l'avais empêché d'entrer au service de sa majesté. Aussitôt ce La Bcaumelle , pour réparer le tort prétendu que j'ai fait à sa fortune, a préparé des notes scandaleuses pour le Siècle de Louis XIV, qu'il va faire imprimer je ne sais où. Ceux qui ont vu ces belles notes disent qu'il y a autant de sotlisses que de mots. Quanta la querelle de Mauperluis et de Kocnig, en voici le sujet : Ce Koenig est amoureux d'un problème de géométrie , comme les anciens paladins de leurs dames. Il fit l'année passée le voyage de La Raye à Berlin, uniquement pour aller conférceavec Mauperluis sur une formule d'algèbre , et sur une loi de la nature dont vous ne vous souciez guère. Il lui montra deux lettres d'un vieux philosophe du siècle passé , nommé Leibnitz , dont vous ne vous souciez pas davantage, et lui fit voir que Leibnitz avait parlé de la même loi , et combattait son sentiment. Maupertuis, qui est plus occupé de ce qu'il croit intrigues de cour que de vérités géométriques, ne lut pas seulement les lettres de Leibnitz. Le professeur de La Haye lui demanda permission d'exposer son opinion dans les journaux de Leipsick ; et , avec cette permission , il réfuta , le plus poliment du monde , dans ces journaux , l'opinion de Mauperluis, et s'appuya de l'autorité de Leibnitz, dont il fit imprimer les fragments qui avaient rapport à cette dispute. Voici ce qui est étrange : Mauperluis, ayant parcouru et mal lu ce journal de Leipsick et ces fragments de Leibnitz, alla sc mettre dans la tête que Leibnitz était de son opinion, et que Kocnig avait forgé ces lettres pour lui ravir , a lui Maupertuis , la gloire d'avoir inventé

uno bévue. Sur ce beau fondement il fait assembler les académiciens pensionnaires dont il distribue les gages; il accuse formellement Koenig d'être un faussaire, et fait passer un jugement contre lui, sans que personneopine, et malgré les oppositions du seul géomètre qui fût à cette assemblée. il fit encore mieux ; il ne se trouva pas au jugement; mais il écrivit une lettre h l'académie, pour demander la grâce du coupable qui était a La Haye, et qui, ne pouvant être pendu à Berlin , fut seulement déclaré faussaire et fripon géomètre, avec toute la modération imaginable. Ce beau jugement est imprimé. Voici maintenant le comble : notre modéré président écrit deux lettres à madame la princesso d'Orange , dont Koenig est le bibliothécaire, pour la prier de lui imposer silénce , et pour ravir à son ennemi condamné et flétri la permission de défendre son honneur. * Je n'ai appris que d'hier tous oes détails dans ma solitude. On ne laisse pas de voir des choses nouvelles sous le soleil : on n'avait point encore vu de procès criminel dans une académie des sciences. C'est une vérité démontrée qu'il faut s'enfuir de ce pays-ci. Je mets ordre tout doucement à mes affaires. Je vous embrasse très tendrement. A M. LE PRESIDENT RENAULT. A Potsdam, le *3 juillet. Je suis aussi charmé de votre lettre, mon cher et illustre confrère , que je suis affligé de celle édition de Lyon. Je souhaitais qu'on imprimât le Siècle de Louis XIV, mais corrigé, mais digne de la nation et de vous. Tout le monde ne m'a pas fait attendre scs faveurs comme M. le maréchal de Noailles. J'ai reçu des instructions de toute espèce , et j'ai travaillé h les mettre en œuvre. Il fallait absolument montrer au public cette première esquisse faite à Berlin, pour réveiller l'assoupissement où sont la plupart de vos siborites de Paris, sur ce qui regarde la gloire de la France et leurs propres familles. J'ai lieu de me flatter que la nouvelle édition a laquelle on travaille méritera l'attention et les suffrages des esprits bien faits qui aiment la vérité. Mais je vous répéterai qu'il ne faut écrire l'histoire de France que quand on n'en est plus l'historiographe ; qu'il faut amasser ses matériaux à Paris , et bâtir l'édifice h Potsdam. J'espère en vos bontés quand mon édition sera faite. Avec le philosophe rui auprès duquel j'ai le bonheur de

ANNEE 1752. <ÎI9 vivre, et un ami tel que vous h Paris, je n'ai que des événements favorables à attendre. L'édition infidèle de Rome sauvée me fait encore plus de peine que celle du Siècle faite à Lyon. Je n'ai d'enfants que mes pauvres ouvrages , et je suis fâché de les voir mutiler si impitoyablement. C'est un des malheureux effets de mon absence, mais cette absence était indispensable. Le sort d'un homme de lettres et le triste honneur d'être célèbre a Paris sont environnés de trop de désagréments. Trop d'avilissement est attaché k cet état équivoque, qui n'est d'aucune condition, et qui, avili aux yeux de ceux qui ont un établissement, est exposé a l'envie de ceux qui n'en ont pas. J'ai été si fatigué des désagréments qui déshonorent les lettres, que, pour me dépiquer, je me suis avisé de faire ce que la canaille appelle une grande fortune. Je me suis procuré beaucoup de bien, tous les honneurs qui peuvent me convenir, le repos et la liberté ; le tout avec la société d'un roi qui est assurément un homme unique dans son espèce, au-dessus de tous les préjugés , même de ceux de la royauté. Voilà le port où m'ont conduit les orages qui m'ont désolé si long-temps. Mon bonheur durera autant qu'il plaira à Dieu. J'avoue que le vôtre est d'une espèce plus flatteuse. Vous réglez , et je suis auprès d'un roi ; aussi je vous mets dans le premier rang des heureux , et moi dans le second. Mais j'ai peur que la jeunesse et la santé ne soient un état infiniment au-dessus du nôtre. Comment faire? Consolons-nous comme nous pourrions dans nos royaumes de passage. Vous avez tort , mon cher et illustre confrère, de tant haïr les ouvrages médiocres ; vous n'en aurez guère d'autres k Paris. Le temps de la décadence est venu. Le seizième siècle était grossier, le dernier siècle a amené les talents , celui-ci a de l'esprit. Si par hasard il y avait quelqu'un aujourd'hui qui eût du génie , il faudrait le bien traiter. Je vous supplie de faire souvenir moi M.d'Argenson ; il ne doit pas oublier qu'il y a plus de quarante ans que je lui suis attaché. Le ministre peut l'oublier , mais l'homme doit s'en souvenir. Je dicte tout ce que j'écris la , parce que je ne me porte pas trop bien. Je pense tout ce que je vous dis , mais je ne vous dis pas la moitié de ce que je pense. Si je m'étendais sur mes sentiments pour vous, sur mon estime et sur mon attachement , je serais plus diffus que tous vos académiciens. Adieu, monsieur; si vous voyez M. le maréchal de Noailles, donnez-lui un petit coup d'aiguillon ; le Siècle et moi nous vous serons bien obligés. A M. LE MARÉCHAL DE NOAILLES. A Poudam , le 38 juillet. Monseigneur , vous me pardonnerez si je n'ai pas

l'honneur de vous écrire de ma main; je suis malade comme voos, et je souhaite bien sincèrement que votre maladio ait des suites moins fâcheuses que la mienne. Je reçois avec la plus vive reconnaissance les deux morceaux précieux dont vous avez bien voulu me faire part ; c'est un présent que vous faites k la nation , et c'est en partie la plus belle réponse qu'on puisse faire à la voix du préjugé qui s'est élevé si long-temps contre Louis xiv , dans toute l'Europe. J'oserai vous dire que le faible essai que j'ai donné n'a pas laissé , tout informe qu'il est , de détruire , même chez les Anglais , un peu de cette fausse opinion que celte nation, quelquefois aussi injuste que philosophe , avait conçue d'un roi respectable. Ce commencement doit vous encourager sans doute, monseigneur, k me secourir et h m'éclairer autant que vous le pourrez. Vous ôtes le seul homme en France qui soyez en état de me donner des lumières ; et mon travail , les matériaux que j'ai assemblés depuis si long-temps , la nature et le succès de cet ouvrage, me rendent k présent le seul homme capable de recevoir avec fruit ces bontés dont je vous demande instamment la continuation. Vous ne pouvez employer plus dignement votre loisir qu'en dictant des vérités utiles. Je vous garderai religieusement le secret. Mon dessein est d'insérer dans le chapitre de la vie privée de Louis xiv tout le morceau détaché où ce monarque se rend compte k lui-même de sa conduite. Cet écrit me paraît un des plus beaux monumentsde sa gloire; il est bien pensé, bien fait, et montre un esprit juste et une grande âme. Je vous avoue que je serais d'avis de ne donner au public qu'une partie des instructions de Louis xiv au roi d'Espagne. Je voudrais que le public ne vît que les conseils vraiment politiques , dignes d'un roi de Franco et d'un roi d'Espagne , et la situation critique où ils étaient l'un et l'autre. J'ose prendre la liberté de vous dire , en me soumettant k votre jugement , que le commencement de ce mémoire n'est rempli que de conseils vagues et de maximes d'un grand-père plutôt que d'un grand roi. « Déclarez- vous on toute occasion pour la vertu a et contre le vice. — Aimez votre femme ; vivez a bien avec elle ; demandez-en une k Dieu qui « vous convienne , etc. » Il y a beaucoup de lieux communs dansce goût. Je vous avouerai même ingénument que je n'o.*e

620 CORRESPONDANCE. rais pas les lire au roi de Prusse, dont je regarde l'estime pour tout ce qui peut contribuer à la gloire de notre nation comme le suffrage le plus précieux et le plus important. Le conseil d'aller à la chasse, et d'avoir une maison de campagne, paraîtrait petit et déplacé. Jedois songer que c'est à l'Europe que je parle, et h l'Europe prévenue. L'esprit philosophique qui règne aujourd'hui remarquerait peut-être un trop étrange contraste entre le conseil d'honorer Dieu, de ne manquer à aucun de ses devoirs envers Dieu, d'aimer sa femme, d'en demander une à Dieu qui convienne, etc., et la conduite d'un prince qui, entouré de maîtresses, avait mis le l'alatinaten cendres, et désolé la Hollande, plutôt par fierté que par intérêt. Je vous parle avec la liberté d'un historien, d'un homme instruit de la manière de penser des étrangers, et en même temps d'un homme docile, qui a une extrême confiance en vos bontés et dans vos lumières, pénétré de respect pour les unes et de reconnaissance pour les autres. Si vous aviez, monseigneur, quelques morceaux détachés, dans le goût de celui où Louis xiv rend compte du caractère de M. de Pomponne, rien ne jetterait un jour plus lumineux sur l'histoire intéressante de ce temps-Pa. il est à croire que ce monarque aura aussi bien reconnu l'incapacité de M. de Cbarailart que les faiblesses de M. de Pomponne, qui était d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit. J'ai vu des dépêches de M. de Chamillart qui, en vérité, étaient le comble du ridicule, et qui seraient capables de déshonorer absolument le ministère, depuis 1701 jusqu'h 1709. J'ai eu la discrétion de n'en faire aucun usage, plus occupé de ce qui peut être glorieux et utile à ma nation que de dire des vérités désagréables. Cicéron a beau enseigner qu'un historien doit dire tout ce qui est vrai, je ne pense point ainsi. Tout ce qu'on rapporte doit être vrai, sans doute; mais je crois qu'on doit supprimer beaucoup de détails inutiles et odieux. J'ai la hardiesse de combattre les opinions de Cicéron, mais je ne combattrai point les vôtres. Si j'ai quelques lettres originales à rapporter, dans Y Histoire de la Guerre de 1711, ce sera assurément celle que vous écrivîtes au roi, le 8 juillet! 745, après votre entrevue avec l'empereur. Je la regarde comme un chef-d'œuvre d'éloquence, de raison supérieure, de courage d'esprit, et de politique; et je crois que cela seul suffirait pour vous faire regarder comme un grand homme, si ou ne connaissait pas vos autres mérites. l'crmetlez-moi de vous dire que personne au inonde n'est plus attaché à votre gloire que moi. Toute mon ambition serait d'avoir l'honneur

de m'entretenir avec vous quelques heures ; et, si j« pouvais compter sur cet avantage , je vous promets que je ferais exprès le voyage de Paris, dans quelques mois. Je ne suis allé en Prusse que pour y entendre un homme dont la conversation est aussi singulière que ses actions sont héroïques, et j'irais chercher à Saint-Germain un homme aussi respectable que lui. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, etc. A M. FORMEY; Potsdam , lo 29 Juillet Je ne peux vous rendre trop de grâces , monsieur, de votre journal et de vos politesses. Vous me consolez un peu de cette première édition du Siècle de Louis XIV. Je suis fâché qu'elle ait paru avant les mémoires singuliers que j'ai reçus. On m'a envoyé des manuscrits de la main de Louis xiv même. Il faut bien regretter qu'un roi qui avait des sentiments si grands et des principes si sages n'ait pas consulté son propre cœur, au lieu d'écouter des prêtres cl Ixmvois , quami il s'agissait de perdre quatre ou cinq cent mille sujets utiles. Je suis très content de l'éloge de M. Cramer. Il me paraît qu'il y a à Genève des philosophes d'un grand mérite ; autrefois il n'y avait que des théologiens. Je suis fâché qu'on dise, page 426, que Rodolphe de Habsbourg acheta Lucques et Florence, etc.: il les vendit ; le pauvre seigneur n'avait pas de quoi acheter. La plupart des livres sont bien peu exacts ; on se pique d'écrire vite et beaucoup , et on nous surcharge d'inutilités et d'erreurs. Je vous erabrassp. Vous pouvez compter que je suis rempli pour vous d'estime et d'amitié. AU MARECHAL DE BELLE-ISLE. A Potadam , ce 4 août I7S2 Monseigneur, Je reconnais, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, votre caractère bienfaisant et qui étend ses soins à tout. Vous ue douiez pas queM. le marquis d'Argens et moi nous n'obéissions à vos ordres avec l'empressement qu'on doit avoir de vous plaire. L'intérêt que je prends à la personne que vous protégez redouble mon amitié pour elle. Mais nous doutons encore que la petite place dont il est question soit vacante. Si eu effet elle le devenait, votre protégé ferait très bien d'aller trouver lo sieur Darget qui a naturellement celte place dans son district , cl qui est à Taris chez le sieur Daran , chirurgien. Il regarderait

Digitized b/ Google

image not available

*image
not
available*

022 CORRESPONDANCE. VAMIA. C'en est trop ; vos douleurs épuisent ma constance , etc. Scène i. Nous avons ôté aussi les raines qu'on pouvait à toute foire faire jouer sous Charles vu , et qui ne laisseraient pas d'effaroucher les savants, sous Dagobert et Thierry de Chelles. Il y a , h la place de ces fougasses : Vous sortez d'un combat , un autre vous appelle ; Ayez la même audace avec le même zèle ; Imitiez votre maître, etc. Acte v, «cène i . Pour les parents d'Araélic , et l'extrait baptistaire de Lisois , mes chers anges , je n'ai pu les trouver. On ne counait personne de ces lemps-là. Je ne puis faire une généalogieà la Moréri. N'est-cc pas assez qu'on dise qu'Atuélie est d'une race qui a rendu des services à l'état? Ceci est une pièce de caractères , et non une tragédie historique. Si les caractères sont bien peints , s'ils sout bien rendus par les acteurs , vous pourrez vous tirer d'affaire. Il n'est point du tout décidé que l'auteur de Childéric vienne lire au roi de Prusse scs ouvrages immortels; mais , eu cas qu'il vienne apporter à Potsdam les lauriers dont il est couvert , et les grâces dont il est orué ; et en cas que la place de gazetier des chauffoirs , des cafés, et des boutiques de libraires , soit vacante , voici un petit mot pour le chevalier de Mouhy , que je vous prie de lui faire remettre. Vous ne doutez pas d'ailleurs que je ne sois très empressé à lui rendre service. Des postes de celte imporlancè sont capables de diviser une cour ; et je me suis fait un violent ennemi de ce philosophe modéré Maupertuis , pour une place inutile d'associé à l'académie de Berlin , donnée malgré lui par le roi à l'abbé Raynal. Vous jugez bien que de si grands coups de politique ne se pardonnent jamais , et que des dégoûts si horribles laissent dans le cœur un poison mortel , surtout dans un cœur prétendu philosophe. Voici un petit mémoire pour M. Secousse. Je vous prie , vous ou ma nièce , de le lui faire parvenir le plus tôt que vous pourrez. Il faut que M. Secousse me dise tout ce qu'il sait. J'ai bien plus d'obligation à M. le maréchal de Noailles que je n'espérais. M. le maréchal de Bellic-Isle me promet aussi des secours; mais probablement ils ne pourront venip qu'après la nouvelle édition à laquelle je fais travailler, sans relâche, à Leipsick. Je suis toujours émerveillé des progrès que notre langue a faits dans les pays étrangers ; on est en France de quelque côté que l'on se tourne. Vous avez acquis, messieurs , la monarchie universelle qu'on reprochait à Louis xiv , et qu'il était bien loin d'avoir. Tâchez donc de ne point avoir des sifflets universels pour vos querelles ridicules , qui vous couvrent de plus de honte aux yeux do tous vos voisins que les chefs-

d'œuvre du temps de Louis xiv ne vous ont acquis de gloire. O Athéniens ! on vous lit , et on se moque de vous I Mes anges , je me mets toujours à l'ombre de vos ailes. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Potsdam, août. Ou je me trompe, mon cher haac , ou M. de Prades , que je ne veux plus nommer abbé , est l'homme qu'il faut au roi cl à vous. Naïf , gai , instruit , et capable dcs'Instruire en peu de temps, intrépide dans la philosophie , dans la probité , et dans le mépris pour les fanatiques et les fripons ; voilà ce que j'ai pu juger à une première entrevue. Je vous en dirai davantage quand j'aurai le bonheur de vous voir. Jeu'ajamaisété si malade que je le suis aujourd'hui , sans cela j'irais chez vous. Venez me voir, il est nécessaire que je vous parle ; votre visite ne nuira point à vos projets de ce soir ; je sais taire les faveurs et les rigueurs. Veuez , ce sera une bonne fortune dont je ne me vanterai à personne. Comptez que vous trouverez uu moine de qui vous n'aurez jamais à vous plaindre , qui a dit cent antiennes pour vous , et qui veut vivre avec vous , non pas dans l'union la plus monacale , mais la plus fraternelle. Mille respects alla virtuosa marche ta. A MADAME DENIS. Poudam , le <9 août. L'abbé de Prades est enfin arrivé à Potsdam , du fond de la Hollande où il était réfugié. Nous l'avons bien servi , le marquis d'Argcus et moi , en préparant les voies. C'est , je crois , la seule fois que j'aie été habile. Je me remercie d'avoir servi un pareil mécréant. C'est , je vous jure , le plus drôle d'hérésiarque qui ait jamais été excommunié. Il est gai , il est aimable ; il supporte en riant sa mauvaise fortune. Si les Arius , lrs Jean iluss, les Luther, et les Calvin, avaient été de celle humeur-là , les Pères des conciles, au lieu de vouloir lesordre, se seraient pris par la main , et auraient dansé en rond avec eux. Je ne vois pas pourquoi on voulait le lapider à Paris; apparemment qu'on ne le connaissait pas. T.a condamnation de sa Thèse, et le déchaînement Digitized b/ Google

ANNEE 1752. C23 contre lui , sout au rang des absurdités scolastiques. On l'a condamné comme roulant soutenir le système de Hobbes, qu'il réfute en termes exprès. Sa Thèse était le précis d'un livre de piété qu'il voulait bonnement dédier à l'évêque de Mircpoix. Il a été tout ébahi d'être honni à la fois comme déiste et comme athée. Les consciences tendres qui l'ont persécuté nesont pas grandes logiciennes; elles auraient pu considérer qu'u/Aée est le contraire de déiste ; mais quand il s'agit de perdre un homme , les bonnes gens n'y regardent pas de si près. Il fait une Apologie, et veut l'envoyer au pape, qui est , dit-on , aussi gai que lui , et qui sûrement ne la lira pas. Je crois qu'il sera lecteur du roi de Prusse , et qu'il succédera , dans ce grave poste, au grave La Métrie. En attendant, je le loge comme je peux. Il est fort triste qu'on nous ail volé notre Rome sauvée, et qu'on l'ail si horriblement imprimée. Vous n'avez pas voulu me croire , ma chère enfant. Ne mariez pas votre fille ; elle se mariera sans vous. Mille remerciements , je vous en prie , à M. de Chauvelin , des bons avis qu'il m'a donnés pour la nouvelle édition du Siècle de Louis XIV; mais je vous demande très humblement pardon sur la Dîme rogale et chimérique du maréchal de Vauban ; elle n'est bonne que pour les curés dont parle M. de Chauvelin. Pourquoi? c'est queM. le curé peut faire aisément ramasser par sa servante les dîmes de blé et de pommes qu'on lui doit; et il boit son vin tranquillement avec sa nièce ; mais il faudrait que le roi eût des décimeurs à gages dans chaque village , qu'il fît bâtir des greniers dans chaque élection, et qu'ensuite il vendit son grain et sou vin. Il serait volé deux ou trois fois avant d'avoir vendu une mesure, et ressemblerait au diable de Papcfiguière , dont on se moqua quand il alla vendre ses fouilles de rave au marché. Proposez à M. de Chauvelin cette petite difficulté. Adieu ; vous n'en aurez pas davantage de moi aujourd'hui. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. En vous remerciant , cher frère ; j'aime votre exactitude , et je vous suis sensiblement obligé de vos secours. Je ne hais point du tout l'écuyer Coypel , mais il ne me paraît pas un Raphaël. Les petites brochures où il a été loué ne peuvent faire sa réputation, et votre livre contribuera à la réputation des bons artistes. Au reste , j'aurais été bien fâché d'acheter un tableau sur la parole de l'abbé Dubos. Il ne s'y connaissait point du tout , non plus qu'en musique et en poésie ; mais il réfléchissait beaucoup sur tout ce qu'il avait lu et entendu dire, et il a trouvé le secret de faire un livre très utile, où il n'y a de mauvais que ce qui est uniquement de lui. Mon cher Isaac , je crois que

je prendrai incessamment le parti que vous me proposez. En attendant, j'applaudis au digne homme qui aime mieux ennuyer son prochain que le pervertir. Je crois qu'il y réussit. Pour vous, vous vous bornez à plaire. Chacun fait son métier ; le mien est de vous aimer tant que je vivrai. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Très cher et révérend père en diable, j'avais autrefois un frère janséniste ; ses mœurs féroces me dégoûtèrent du parti ; d'ailleurs, « Tros Rutulusve fuat, nulle discrimine habeo. » > Vihg., Æneid., x, v. 108. Les jansénistes me pardonneront l'imbécile cardinal de Tournon, en faveur du détestable Le Tellier. N'est-il pas vrai que les disputes sur les rites chinois sont à faire mettre aux Petites-Maisons et les jésuites et les jansénistes ? Cher frère, mon histoire, à commencer au calvinisme, est l'histoire des fous. Bonjour ; je vous salue en Frédéric, et je me recommande à vos prières. Mes respects à la muse marche ta. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Je ne sais pourquoi, mon cher marquis, les éditeurs mettent parmi les satires ce voyage, qui n'est qu'un itinéraire du coche. Je serais encore plus étonné qu'on admirât ce plat ouvrage. Mais tout est précieux des anciens ; on aime à voir jusqu'à leurs fautes. Il y a d'ailleurs, dans cette méchante pièce, de petits traits qui ont fait fortune. • C. redat judæus Apella, - Non ego ; Voilà assez notre devise. J'ai toujours pensé comme vous sur saint Constantin et sur saint Clovis ; je les ai mis tous deux en enfer, dans la Pucelle. Je combats en vers, tandis que vous battez l'ennemi avec les armes de la raison. Je suis fort de votre avis sur Zosime, mais je ne peux, me persuader que Procope soit l'auteur des Anecdotes, il me semble que les hommes d'état ne disent point de certaines sottises. Je

024 CORRESPONDANCE. crois que les Frérons de ce temps-l'a ont pris le uom de Procope. « Vale , erudite veritatis assertor , superstio« nis destrucloer ; vale, et scribe. » A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Cher frèro , il me semble que je n'ai point dit ce que vous me faites dire. J'ai donné seulement des preuves de la persécution que le cardinal de Richelieu fesait à la reine , j'ai dit qu'elle devait être en garde contre un homme qui éloignait d'elle son mari, qui la fesait interroger par le chancelier , qui , enfin , dans le voyage de Tarascon , voulut se rendre maître de sa personne et de celle de ses enfants ; et que , si la reine avait eu un commerce secret avec Mazariu , cardinal ou non , il n'importe, elle aurait fait l'impossible pour le dérober k la vue du cardinal de Richelieu. Je viens d'apercevoir votre billet dans le livre, et je vous remercie toujours de votre zèle. Priez pour moi ; je suis bien malade. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Frère équitable , vous avez lu le libelle de Boindin ; lisez , je vous prie , la réponse , et jugez. Je n'entre point dans la discussion des interrogatoires d'un savetier et d'un décroleur ; je renvoie, sur cet article , au jugement prononcé par les juges qui ont examiné les variations des témoins subornés , et ont jugé en conséquence. Ces détails d'ailleurs allongeraient trop l'article , et seraient indignes du public et de l'ouvrage. Il est question, dans cette dernière partie , des gens de lettres célèbres , et non des savetiers célèbres. Enfin lisezmoi , et jugez-moi. Ayez la bonté de me rcuvoyor le livre , avec votre décision. Vale , cl incarna. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Vous avez raison , frère ; l'état de savetier n'y fait rien. Je vous remercie; mais vous avez lu ce que j'ai ajouté à l'article Rousseau , qui sert de confirmation à cè que j'ai dit dans l'article La Motte. Je crains bien de ne pas persuader tout le monde. Fréron dira toujours que La Motte est coupable , et que Rousseau est innocent , parce (juc j'ai fait la Henriade ; mais j'espère dans les honnêtes gens. Ah I frère , si vous vouliez écraser l'erreur 1 Frère , vous êtes bien tiède ! A M. LE MARQUIS DE XI MÈNES , A PARIS A Pol-datn , le SU août. Je vous aurais très bien reconnu h votre style , monsieur , et à vos bontés. Vous m'annoncez une nouvelle qui me fait grand plaisir ; vous allez croire que c'est du Duc deFoix que je veux parler; point du tout, c'est de Néron. Je suis bien plus flatté , pour l'honneur de Part , que vous vouliez bien être des nôtres, que je ne suis séduit par un de ces succès passagers dont le public ne rend pas plus raison que de ses caprices. Honorez notre confrérie de votre nom ; montrez que les Français

vont à la gloire par tous les chemins. Il y avait des vers extrêmement beaux dans votre ouvrage. Plus votre génie s'est développé , et plus vous vous êtes senti en état de bâtir un édifice régulier, avec les matériaux que vous avez amassés. Je souhaite me trouver à Paris quand vous gratifierez le public de votre tragédie. Vous me ferez oublier les cabales des gens de lettres , cl la persécution des fanatiques. Les sottises qu'on a faites à Paris , depuis un an ou deux , ont tellement décrié la nation dans l'Europe, qu'elle a besoin que les beaux-arts réhabilitent ce que les billets de confession , et cent autres impertinences de cette nature, ont avili. Je me flatte que vous y contribuerez , et que , si l'on siffle la Sorbonne, vous rendrez le Théâtre-Français respectable. Perraeltez-moi de présenter mes respects à madame la marquise et à vos amis. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. PoUdam , le 1er septembre. Mon cher ange , puisqu'il faut toujours de l'amour, je leur en ai donné une bonne dose avec ma barbe grise. J'en suis honteux ; mais j'avais ce reste de confitures, et je l'ai abandonné aux enfants de Paris. Je suis saisi d'horreur de voir que vous n'avez point reçu ma réponse à la lettre où vous me recommandiez le chevalier de Mouliy. Celte réponse, avec un petit billet pour ce Mouby, étaient dans un paquet adressé k madame Denis, et le paquet était sous le couvert d'un homme plus opulent que vous , nommé Thiroux de Mauregard , fermier-général des postes , ami , je ne sais comment , de ma nièce. Quand je l'appelle opulent, ce n'est pas qu'il ait huit cent mille livres de rente , comme son confrère La Reinière. Si ce paquet a clé égaré , il faut que ma nièce mette toute son activité et tout son esprit à le retrouver. Digilized by Google

ANNE Vous sentez bien , mon cher ange , combien mon cœur me rappelle vers vous. Jo ferai , si je suis en vie , un petit pèlerinage dans mon ancienne patrie. Ni vos ânes de Sorbonne, qui osent examiner BulTon et Montesquieu , ni le grand âne de Mirepoix, qui prétend juger des livres, ni votre avocat-général d'Ormesson , qui propose froidement au parlement d'examiner tout ce qui s'est imprimé depuis dix ans, ni une espèce d'inquisiliou , qu'on veut établir en France , ni vos billets de confession , ne m'empêcheront de venir vous embrasser ; mais , mon cher ange, laissez moi achever la nouvelle édition du Siècle, dont je suis obligé de corriger les feuilles. Je ne peux absolument interrompre cette éditou commencée. Il y avait dans mon paquet , qui me tient fort au cœur , une lettre à M. Secousse sur ce Siècle ; et j attends une réponse de M. Secousse pour un article important. Il est dur de travailler de si loin pour sa patrie à un ouvrage qui devrait être fait dans son sein ; mais tel est le sort de la vérité; il fautqu'elle se tienne à quatre cents lieues, quand elle veut parler. Plût à Dieu qu'on n'eût h craindre que la canaille des gens de lettres ! mais la canaille des dévots , celle de la Sorbonne , font plus de bruit et sont plus dangereuses. Le Siècle a réussi auprès du petit nombre d'honnêtes gens qui l'ont lu ; mais quand il sera dans les mains de Couturier , de Tamponel , et du barbier de Boyer de Mirepoix , ils y trouveront des propositions téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, etc. Je ne demanderais pas à Paris la considération d'un sous-fermier , sans doute , mais je souhaiterais y être à l'abri de la persécution. Je me flatte que des amis tels que vous ne contribueront pas peu à disposer les esprits. A force d'entendre répéter par des bouches respectables qu'un homme qui a travaillé quarante ans, qui a soutenu la scène tragique , qui a fait le seul poème épique qu ait la France , qui a tâché d'élever un monument à la gloire de son pays par le Siècle (le Louis XIV , mérite au moins de vivre tranquille comme Moncrifet Hardiou ; h force, dis-je , d'entendre cette voix de la justice et do l'amitié , la persécution s adoucit , et le fanatisme sc lasse. Ne pensons point encoro à Zulime; il ne faut pas surcharger le public. Le grand défaut de Zuhme est qu'elle sait trop tôt son malheur , et que le fade Ramire est au-dessous de Bajazet. Songeons h présent à donner Rome sauvée avec les changements. Il faudrait que Grandval prit le rôle «le Catilina , et que Le Kain jouât César ; cela donnerait quelques représentations. On aura peut-être besoin de terribles intrigues pour cette nouvelle distribution de charges. On pourra

s'aider du crédit de M. de Richelieu dans cette grande affaire <1. : 052.
62r> Je vous embrasse tendrement, mon très cher ange Pour les comédiens, je ne m'en mêlerai pas ; je ne suis qu'un animal tragique. Mes tendres respects à tous vos anges . Adieu , O et præsidium et dulce decus meurti !
Hoa., lib. i, od. i. A M. DA RG ET. A Potsdam dont je ne sors plus, a septembre 1751. Mon cher duc de Foix, une tragédie que Vous aviez si bien jouée ne pouvait guère tomber. Vous lui avez porté bonheur. C'était aussi une pièce favorite du roi. Voila de bonnes raisons pour être à l'abri des sifflets. Je voudrais que , de votre côté , vous fussiez sauvé des sondes et des bougies. Mais, franchement, il y a de la folie, il y a au moins peu de physique, à prendre des carnosités pour le scorbut. Les sondes et les bougies font enrager ; il est triste de donner cent louis pour faire suppurer sa vessie. Mais , mon cher malade , ces bougies ont un caustique ; ce caustique brûle le petit calus formé au col de la vessie; ce calus devient ulcère , il suppure ; le temps et le régime ferment la plaie : voila votre cas. N'allez pas vous fourrer des chimères dans la tête. Vous vous y en êtes mis de plus d'une sorte , et je vous jure que vous vous êtes trompé sur bien des choses comme sur votre vessie. Guérissez , et soyez heureux. On peut l'être à Potsdam , on peut l'être à Paris. Legrand point est de fixer son imagination, et de n'être pas toujours comme un vaisseau sans voile , tournant au gré du vent, il faut prendre une résolution ferme , et la tenir : « Si le putvis strepitusque rotaruni , « Si tædii caupona, Ferenlinum irejubebo. •• Mais il ne faut pas que nous puissions nous appliquer cet autre vers d'Horace : " Æstuat el vitre disconvenu ordinc loto. •* Si j'étais à Paris , j'y mènerais une vie délicieuse. Mon sort n'est pas moins heureux où je suis , et j'y reste , parce que je suis sûr que demain mon cabinet me sera aussi agréable qu'aujourd'hui. Si ce séjour m'était insupportable , je le quitterais; j'en ferais autant de la vie. Quand on a ces sentiments-là dans la tête , on n'a pas grand chose à craindre dans ce monde. Mais c'est une grande pitié de ressembler à des malades qui ne savent quelle posture prendre dans leur lit. Je vous parle à cœur ouvert comme vous voyez, •10

COR H ES TON DANCE. G2ô Je vais continuer sur ce ton.

Moranil ne s'est pas j contenté de faire relier ses anciens ouvrages , et de me les envoyer ; il y a deux endroits où je suis maltraité , b ce qu'on m'a dit ; vous croyez bien que je lui pardonne. Il envoie souvent dans ses feuilles de petits lardons contre moi ; je le lui pardonne encore, il en a glissé contre ma nièce ; cela n'est pas si pardonnable. Je ne vois pas ce qu'il peut gaguer à ces manœuvres. On n'aograenlera pas ses appointements , et il ne me perdra pas auprès du roi. Eh mon Dieu ! de quoi se niêlc-t-il? Que ne songe-t-il a vivre doucement comme nous? A qui en veut-il? Que lui a-t-on fait? Les auteurs sont d'étranges gens. Adieu; soyez très persuadé qtic je vous aime avec autant de cordialité que je vous parle. Vous me retrouverez tel que vous m'avez laissé , souffrant mes maux patiemment, restant tout le jour chez moi , n'étant ébloui de rien , ne désirant et ne craignant rien , fidèle b mes amis, et me moquant un peu de la Sorbounc avec sa majesté. Ucrum valc. A M. LE COMTE DE CIIOLSEUL «. Potsdam , le 5 septembre. Vos bontés constantes me sont bien plus précieuses , monsieur , que l'enthousiasme passager d'un public presque toujours égaré, qui condamne b tort et h travers , juge de tout et n'examine rien, dresse des statues, et les brise pour vous en casser la tête. C'est b vous plaire que je mets ma gloire. Je n'aime de signal que celui auquel je reviendrai voir mes amis. A l'égard de celui de Lisois , je pense qu'a la reprise on pourrait hasarder ce qu'il a été très prudent de ne pas risquer aux premières représentations. Ce n'est point le héros du Nord qui m'empêche b présent de venir vous faire ma conr, c'est Jmxùs XIV. Une nouvelle édition , qu'on ne peut faire que sous mes yeux , m'occupera encore six semaines , pour le moins. J'ai eu de bons matériaux que je mets en œuvre. J'ai tiré démon absence huit le parti que je pouvais. Je suis assez comme qui vous savez ; mou royaume n'est pas de ce monde. Si j'étais resté b Paris , on aurait sifflé Home cl te Duc de Foiv , la Sorbonne eut condamné le Siècle de Louis XIV; on m'aurait déféré au procureur-général , pour avoir dit que le parlement fil force sottises du temps de la Fronde. Hué et persécuté , je serais tombé malade, et on m'aurait demandé un billet de confession. J'ai pris le parti de renoncer b tous ces désagréments, de me contenter des bontés d'un grand roi, de la société d'un grand homme, ol de la plus gronde ' D'HiU duc de Pr.islln liberté dont on puisse jouir dans la plus belle retraite du monde. Pendant ce temps-lh , j'ai donné le loisir b ceux qui me

persécutaient b Paris de consumer leur mauvaise volonté , devenue impuissante, il y a des temps où il faut se soustraire b la multitude. Paris est fort bon pour un homme comme vous , monsieur , qui porte un grand nom , et qui le soutient ; mais il faut qu'un pauvre diable d'homme de lettres , qui a le malheur d'avoir de la réputation, succom! c ou s'enfuie. Si jamais ma mauvaise santé , qui me rendra bientôt inutile au roi de Prusse , me forçait de revenir m'établir en France , j'aimerais bien mieux y jouer le rôle d'un malade ignoré que d'un homme de lettres connu. Vos l>ontés et celles de vos amis y feraient ma principale consolation. Je me flatte que votre santé est rétablie. Pour moi je suis devenu bien vieux ; mon iniasination et moi nous sommes décrépits. Il n'en est pas ainsi du sentiment ; celui qui m'attache a vous et b vos amis n'a rien perdu de sa force, il est aussi vif qu'inviolable. J'envoie une nouvelle fournée de Home sauvée. Je ne sais si . b la reprise, In gravité romaine plaira b la galanterie parisienne. Mille tendres respects. A M. LE COMTE D'ARC ENTAL. PoUriara , le 8 septembre. Mon cher ange , le premier tome du Siècle et le tiers du second sont déjà faits ; cependant vous croyez bien que je ferai l'impossible pour insérer l'article dont vous desirez que je parle. Il n'y aura qu'a mettre un carton , sacrifier quelque verbiage inutile d'une demi-page, et mettre ce que vous desirez b la place. La vraie niche où je pourrais encadrer ce fait serait la querelle avec le pape sur les franchises ; on ferait figurer fort bien le grauJ-turc avec notre saint -père, et le roi les braverait tous deux par ses ambassadeurs. Il est vrai , malheureusement , que Louis xiv avait tort sur ces deux points , et qu'il céda b la fin sur l'un et sur l'autre. H n'était pas excusable de vouloir soutenir, b main armée, dans Rome, nn abus que toutes les têtes couronnées concouraient b déraciner ; il ne l'était pas davantage de vouloir s'opl>oser seul b un usage très raisonnable établi dans tout l'Orient. Vouloir qu'un ambassadeur entre chez le grand -turc , avec l'épée au côté, dans un pays où l'on n'en porte point , et où les janissaires de la garde n'ont que de longs bâtons , est une chose aussi déplacée que de dire la messe le fusil sur I epaole. Cependant ce fait servira au moins à faire voir Digitized by Google

ANNÉE la hauteur de Louis xiv. L'histoire raconte les 1 faiblesses comme les vertus. Si vous avez l'ordre de M. doTorci d'aller faire la révérence au grandseigneur avec une grande brette par-dessus une robe longue , ayez la bonté de m'en avertir. M. le cardinal de Tendu , avec votre permission , n'est guère plus raisonnable que Louis xiv, de se fâcher qu'on ait dit le petit concile d' Embrun. Yeut-il qu'un concile de sept évêques soit œcuménique? Vous savez que , dans la nouvelle édition , je vous ai sacrifié le petit concile d*Embrun. Entre nous il est fort injuste , et il devrait me remercier de n'avoir appelé ce concile que petit. Moucher ange, je vous demande pardon de la liberté grande. Autre délicatesse misérable de M. d'Héricourt. Je ne ferai pas certainement de Valincour un grand homme ; il était excessivement médiocre ; mais j'enjoliverai son article pour vous plaire. Mon Dieu , que j'ai eu raison de me tenir à quatre cents lieues pendant que le Siècle fait son premier effet à Paris ! Je n'aurais pas seulement à essuyer les plaintes de trente personnes , qui trouvent que je n'ai pas dit assez de bien de leurs arrière-cousins; mais que ne diraient point et les jésuites, et les sorbonniqueurs , e tutti quanti! Je vous ai déjà mandé que mon absence seule peut leur imposer silence. Ils respecteront alors la vérité , plus forte qu'eux , et craindront que je n'en dise davantage ; mais moi , habitant de Paris, je serais dénoncé à l'archevêque , au nonce , au Mirepoix , au procureur-général , et à Fréron. Je vous le dis encore : Regnum meum non est bine. Dieu me préserve d'être à Paris dans le temps que la seconde édition fera du bruit ! on me traiterait comme l'abbé de Prades; mais je connais mon cher pays , dans deux mois ou n'y pensera plus. L'ouvrage sera approuvé de tous les honnêtes gens , les autres se tairont , et alors je viendrai jouir de la plus douce consolation de ma vie , du bonheur de vous voir, après lequel je soupire, mais qu'une nécessité malheureuse m'a obligé de différer. Conservez-moi votre amitié, si vous voulez que je revoie Paris. Je vais revoir Amélie , et m'animer à suivre vos conseils et à rendre l'ouvrage meilleur; mais un bon conseil ne suffit pas, il faut un bon moment de génie, ou l'on est un juste à qui la grâce manque. Mille tendres respects aux anges. Je vous supplie de vouloir bieu m'écrire , ou de faire écrire par la prochaine poslo en quelle année est mort cet homme moitié philosophe moitié fou, nommé l'abbé de Saint-Pierre.

*752. f.27 A MADAME DENIS. A Potsdam , le 9 septembre. Je commence , ma chère enfant , à sentir que j'ai un pied hors du château d'Alcine. Je

remets entre les mains de M. le duc de Wurtemberg les fonds que j'avais fait venir à Berlin ; il nous en fera une rente viagère sur nos deux têtes. La mienne ne lui coûtera pas beaucoup d'années d'arrérages , mais je voudrais que la vôtre fût payer ses enfants et ses petits-enfants. Cet emploi de mon bien est d'autant meilleur que le paiement est assigné sur les tlbmaines que le duc de Wurtemberg a en France. Nous avons des souverainetés hypothéquées ; et nous ne serons point payés avec un car tel est notre bon plaisir. Ce qu'il y a de douloureux dans une si bonne affaire, c'est que je ne pourrai la consommer que dans quelques mois. Elle est sûre; les paroles sont données; paroles de prince , il est vrai ; mais ils les tiennent dans les petites occasions ; et puis nous aurons un beau et bon contrat Les princes ont de l'honneur ; Us ne trompent que les souverains , quand il s'agit du peuple , ou de ces respectables et héroïques friponneries d'ambition devant lesquelles l'honneur n'est qu'un conte de vieille. J'ai perdu quelquefois une partie de mon bien avec des financiers , avec des dévots, avec des gens de l'ancien Testament, qui auraient fait scrupule de manger d'un poulet bardé , qui auraient mieux aimé mourir que de n'être pas oisifs le jour du sabbat , et de ne pas voler le dimanche ; mais je n'ai jamais rien perdu avec les grands, excepté mon temps. Vous pouvez , en un mot , compter sur la solidité de cette affaire et sur mon départ. Je ferai voile de l'île de Calypso sitôt que ma cargaison sera prête, et je serai beaucoup plus aise de retrouver ma nièce que le vieil Ulysse ne le fut de retrouver sa vieille femme. A M. FORMEY. Potsdam, le 19 septembre. Je crois vous avoir mandé, monsieur, que j'attendais la nouvelle de l'admission de M. Mallet, votre ami , dans l'académie de Lyon , et je vous priais de l'en informer , ne sachant où il est. Puisqu'il veut être d'une académie , à la bonne heure; j'ai pensé que celle de Lyon serait plus convenable pour lui qu'une autre , attendu le voisinage de Genève , sa patrie. Je suis fâché pour notre académie de Berlin que vous vous soyez hâté de juger M. Kœuig 11 40.

t>28 CORRESPONDANCE. parait que ie public lui donne gain de cause ; cl , par malheur , le livre de Maupertuis a été bien mal reçu en France. Je vous prie de m'envoyer la feuille qui contient la liste des académiciens , afin que je puisse leur envoyer la nouvelle édition que je fais faire du Siècle de Louis XIV; il y en a sept de très mauvaises. Je voudrais en donner une bonne avant de mourir , car chacun a sa chimère. Vous me feriez plaisir de rétablir la lettre que j'écrivis, il y a près d'un an, au cardinal Querini, qu'on a imprimée dans votre journal , toute défigurée. Comment peut-on mettre deux fois puni dans deux ^rs? comment peut-on mettre : • Puisqu'il est comme eux dans ce inonde: * Cela est barbare. On altère notre style comme nos vins, en Allemagne et en Hollafide, et on y donne de l'Auvernats pour du Bourgogne. Je vous embrasse de tout mon cœur. V. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND. Polsdam . te 35 septembre. M. l'envoyé de Suède m'a dit , madame , que vous vous souvenez toujours de moi avec une bonté qui ne s'est pas démentie. Nous avons fait, au petit couvert du roi de la terre qui a le plus d'esprit , un souper où il ne manquait que vous. Il veut se charger des regrets que j'ai d'avoir perdu une société telle que la vôtre , et de vous envoyer ma lettre. Vous avez diminue mon envie de faire un tour à Paris, lorsque vous l'avez abandonné; mais j'espère toujours vous y retrouver quelque jour. La retraite a ses charmes , mais Paris a aussi les siens. Il vous paraît étonnant peut-être que jo me vante d'être dans la retraite , quand je suis h la cour d'un grand roi ; mais , madame , il ne faut pas s'imaginer que j'arrive le matin à une toilette, avec une perruque poudrée 'a blanc, que j'aille à la messe en cérémonie , que de l'a j'assiste à un diner , que je fasse mettre dans les gazettes que j'ai les grandes entrées, et qu'après diner je compose des cantiques et des romances. Ma vie n'a pas ce brillant -, je n'ai pas la moindre cour à faire , pas même au maître de la maison , et ce n'est pas à des cantiques que je travaille. Je suis logé commodément dans un beau palais ; j'ai auprès de moi deux ou trois impies avec lesquels je dîne régulièrement et plus sobrement qu'un dévot. Quand je me porte bien , je soupe avec le roi , cl la conversation ne roule ni sur les tracasseries particulières, ni sur les inutilités générales , mais sur le bon goût, sur tous les arts , sur la vraie philosophie, sur le moyen d'être heureux, sur celui de discerner lo vrai d'avec le faux , sur la liberté de penser, sur les vérités que Locke enseigne et que la Sorbonne ignore , sur le secret de mettre la paix hors d'un royaume par des

billets de confession. Enfin , depuis plus de deux ans que je suis dans ce qu'on croit une cour , et qui n'est eu effet qu'une retraite de philosophes , il n'y a point eu de jour où je n'aie trouvé à m'instruire. Jamais on n'a mené une vie plus convenable à un malade: car, n'ayant aucunes visites à faire, aucuns devoirs à rendre, j'ai tout mon temps à moi, et on ne peut pas souffrir plus à son aise. Je jouis de la tranquillité et de la liberté que vous goûtez où vous êtes. Cola vaut bien les orages ridicules que j'ai essuyés à Paris. M. le président Uéuault m'écrit quelquefois ; mais le comte d'Argenson, comme de raisou, m'a totalement oublié. S'il s'était un peu souvenu de moi , lorsqu'il eut le ministère de Paris, peut-être n'aurais-je pas l'espèce de bonheur qu'on m'a enfin procuré. Cependant on aime toujours sa patrie , malgré qu'on en ait; ou parle toujours de l'infidèle avec plaisir. Je vous rends un compte exact de mon âme , et vous pouvez me donner un billet de confession quand vous voudrez; mais il faudra aussi vous confesser à moi , me dire comment vous vous portez , ce que vous faites pour votre santé et pour votre bonheur , quand vous comptez retourner à Paris , et comment vous prenez les choses de la vie. Je compte vous envoyer incessamment une nouvelle édition du Siècle de Louis XIV , où vous trouverez un tiers de plus tout plein de vérités singulières. Je me suis un peu donné carrière sur les articles des écrivains. J'ai usé de toute la liberté que prenait Bayle ; j'ai tâché seulement de resserrer ce qu'il étendait trop. Vous verrez deux morceaux singuliers de la main de Louis xiv. C'était , avec ses défauts , un grand roi , et son siècle est un très grand siècle. Mais n'avons-nous pas aujourd'hui la Duchapt 1 ? Portez-vous bien , madame , et souvenez-vous du plus attaché et du plus sensible de vos serviteurs. A M. LE CARDINAL QUERINI. Potsdam , 99 di «eltembre. Che dira l'cminenza vostra , quando ella rice1 Marchande de modes, célèbre alorià Parle. K. Digitized by Google

ANNEE 4752. 620 ▼erà questa epislola dopo aver lello quella del Saloraonc del Settentrioue? Dira che si degna aggradire il tribato d'un paslorc , quando ella ha riccvuto l'oro , l'incenso e la mirra d'un che vale i trc re delP Epifania? Ella si diletta nell' edificar delle chicse , ma si érigé un tempio nella meraoria degli uomini. Bratno di aggiungere i miei gridi a quelli applausi che le bresciane stampe fanno risuonare ; ma la mia voce è rauca edebole ; il corpo langue , cos'i fa l aniroa. Oh ! quando vedrè ioqualche valentelibrajo raccogliere tutte le opéré di vostra eminenza , già troppo sparse ! F oliis lanlum ne carmina manda. Ma siano tutti i suoi scritti radunati ad ælernam memoriã. Auguro che la sua eminenza darà ancora ad multos annos benedizioni ai fedeli, ed esempi al mondo. Io intanto , picciola lucciola, m'inchino profondamente alla Stella di prima grandezza , e sono per sempre , con ogni maggiore ossequio e venerazione , etc. à MADAME DENIS. A Potsdam , ce 1er octobre. Je vous envoie hardiment P Appel au public , de Koenig. Vous lirez avec plaisir l'histoire du procédé. Cet ouvrage est parfaitement bien fait ; l'innocence et la raison y sont victorieuses. Paris pensera comme l'Allemagne et la Hollande. Maupertuis est regardé ici comme un tyran absurde ; mais j'ai peur que son abominable conduite n'ait des suites bien funestes. il avait agi , dans toute cette affaire . en homme plus consommé dans l'intrigue que dans la géométrie ; il avait secrètement irrité le roide Prusse contre Koenig , et s'était adroitement servi de son autorité pour faire chercher les originaux des lettres de Leibnitz dans un endroit où il savait bien qu'ils n'étaient pas ; il avait , par cette indigne manœuvre, mis le roi de moitié avec lui. Croiriez-vous que le roi , au lieu d'être indigné, comme il le devait être, d'avoir été compromis et trompé , prend avec chaleur le parti de ce tyran philosophe? Il ne veut pas seulement lire la réponse de Koenig. Personne ne peut lui ouvrir les yeux, qu'il veut fermer. Quand une fois la calomnie est entrée dans l'esprit d'un roi, elle est comme la goutte chez un prélat ; elle n'en déloge point. Au milieu de ces querelles , Mauperluis est devenu tout à fait fou. Vous n'ignorez pas qu'il avait été enchaîné à Montpellier , dans un de ses accès , il y a une vingtaine d'années. Son mal lui a repris violemment. Il vient d'imprimer un livre où il prétend qu'on ne peut prouver l'existence de Dieu que par une formule d'algèbre ; que chacun peut prédire l'avenir en exaltant son âme ; qu'il faut aller aux terres australes pour y disséquer des géants hauts de six pieds , si on veut connaître la nature de l'entendement humain. Tout le livre est dans

ce goût. Il l'a lu à des Berlinoises qui le trouvent admirable. Voilà pourtant l'homme qui s'était fait je ne sais quelle réputation , pour avoir été à Tornéo enlever deux Suédoises. Ce malheureux avait été mon ami. Il était venu à Cirey passer quelques mois avec ce même Koenig ; et il nous persécute aujourd'hui l'un et l'autre avec fureur. C'est bien aujourd'hui qu'il le faudrait enchaîner. J'avais eu le malheur de l'aimer, et même de le louer ; car j'ai toujours été dupe. Un des motifs de sa haine contre moi vient de ce qu'à ma réception à l'académie française je ne le comparai pas à Platon , et le roi de Prusse à Denis de Syracuse. Il a eu la démence de s'en plaindre à Berlin. Quel Platon ! quelle académie ! quel siècle ! et où suis-je ? Ah ! que M. le duc de Wurtemberg finisse bientôt notre marché , et que je revienne auprès de vous oublier les fous et les géomètres. A M. FORME Y. Le triste état de ma santé , monsieur , ne m'a pas permis de lire encore le livre que vous m'avez envoyé, et dont je vous remercie. Je souhaite que le principe mathématique dont il s'agit serve beaucoup à prouver l'existence d'un Dieu ; mais j'ai peur que ce procès ne ressemble à celui du Lapin et de la Belette, qui plaident pour un trou fort obscur. Mes compliments, s'il vous plaît, à M. de Jarrige. Tuussum. V. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. PoUdam , le 3 octobre Mon cher ange , le Siècle (c'est-à-dire la nouvelle édition , la seule qui soit passable) était déjà presque tout imprimé ; il m'est par conséquent impossible de parler, cette fois-ci, de la petite épée que cacha M. votre oncle sous son cafetan. J'ai rayé bien exactement cette épithète de petit attribuée au concile d'Embrun ; j'ai recommandé à ma nièce d'y avoir l'œil , et je vous prie de l'en faire souvenir. Je voudrais de tout mon cœur qu'il fût regardé comme le concile de Trente , et que toutes les disputes fussent assoupies en France ; mais il paraît que vous en êtes bien loin. Le siècle de la philosophie est aussi le siècle du fanatisme. Il me paraît que le roi a plus de peine à accor

63 a CORRESPONDANCE. der les fous de son royaume qu'il n'en a eu a pacifier l'Europe. Il y a en France un grand arbre , qui n'est pas l'arbre de la vie, qui étend ses branches de tous côtés , et qui produit d'étranges fruits. Je voudrais que le Siècle (le Louis A/l pût produire quelque bien. Ceux qui liroulattcnlivcmenl tout ce que j'y dis des disputes de l'Eglise pourront , malgré tous les ménagements que j'ai gardés , se faire une idée juste de ces querelles; ils les réduiront h leur juste valeur, et rougiront que, dans ce siècle-ci, il y ait encore des troubles pour de telles chimères. Un petit tour h Polsdam ne serait pas inutile à vas politiques ; ils y apprendraient à être philosophes Mon cher auge , les beaux-arts sont assurément plus agréables que ces matières ; une tragédie bien jouée est plus faite pour un honnête homme. Mais me demander que je songe à présent au Duc de Foix et h Borne sauvée, c'est demander à un figuier qu'il porte des figues en janvier ; car ce n'était pas le temps des fi(jues. Je me suis affublé d'occupations si différentes, tonte idée de poésie est tellement sortie de ma tête, que je ne pourrais pas actuellement faire un pauvre vers alexandrin.)l faut laisser reposer la terre ; l'imagiuation gourraandée ne fait rien qui vaille ; les ouvrages de génie sont aux compilations ce que l'amour est au mariage : - L'Hymen vienl quand on l'appelle ; • L'Amour tient quand il lui plaît. » Quirault, Àtys , acte iv, scène 5. Je compile h présent , et le dieu du génie est allé au diable. En vous remerciant de la note sur l'abbé de Saint-Pierre; j'avais deviné juste qu'il était mort en 43. Je lui ai fait un petit article assez plaisant. Il y en a un pour Valiucour , qui ne sera pas inutile aux gens de lettres , et qui plaira à la famille. Je n'ai point de réponse de M. Secousse; il est avec les vieilles et inutiles Ordonnances de nos vieux rois ; mais il a , pour rassembler ces monuments d'inconstance et de barbarie , six mille livres de pension. 11 n'y a qu'hour et malheur dans cc monde. Mes anges , ce monde est un naufrage ; sauve (fui peut est la devise de chaque individu. Je me suis sauvé à Polsdam, mais je voudrais bien que ma petite barque pût faire un petit trajet jusque chez vous. Je remets toujours de deux mois en deux mois à faire ce joli voyage. Il ne faut pas que je meure avant d'avoir eu cette consolation. Je ne sais pas trop cc que je deviendrai ; j'ai cent ans ; tous tues sens s'affaiblissent, il y en a d'enterrés. Depuis huit mois je ne suis sorti de mon appartement que pour aller dans celui du roi ou dans le jardin. J'ai perdu mes dents, je meors en détail. Je vous embrasse tendrement; je vous souhaite une santé constante et

une vieillesse heureuse. Je me regarderai comme très malheureux si je ne ,
passe pas mes derniers jours, ô anges ! auprès de vous et 'a l'ombre de vos
ailes. A M. LE COMTE D'ARGENSON. A Polsdam , l« 3 octobre.

Monsieur Le Bailli, mon camarade chez le roi, et non chez le roi de Prusse,
vous remettra, monseigneur, le tribut que je vous dois. L'Histoire de la
dernière guerre vous appartient. La plus grande partie a été faite dans vos
bureaux et par vos ordres. C'est votre bien que je vous rends ; j'y ai ajouté
des lettres du roi de Prusse au cardinal de Fleuri qui peut-être vous sont
inconnues, et qui pourront vous faire plaisir. Vous vous doutez bien que j'ai
été d'ailleurs h portée d'apprendre des singularités. J'en ai fait usage avec la
sobriété convenable , et la fidélité d'un historien qui n'est plus
historiographe. Si vous avez des moments de loisir, vous pourrez vous faire
lire quelques morceaux de cet ouvrage. J'ai mis en marge les titres des
événements principaux , afin que vous puissiez choisir. Vous honorerez ce
manuscrit d'une place dans votre bibliothèque , et je me flatte que vous le
regarderez comme un monument de votre gloire et de celle de la nation , en
attendant que le temps, qui doit laisser mûrir toutes les vérités, permette de
publier un jour celle que je vous présente aujourd'hui. Qui eût dit, dans le
temps que nous étions ensemble dans l'allée noire , qu'un jour je serais
votre historien, et que je le serais de si loin? Je sais bien que , dans le poste
où vous êtes , votre ancienne amitié ne pourrait guère se montrer dans la
foule de vos occupations et de vos dépendants ; que vous auriez bien peu de
moments h me donner ; mais je regrette ces moments , et je vous jure que
vous m'avez causé plus de remords que personne. Ce n'est peut-être pas un
hommage h dédaigner que ces remords d'un homme qui vit en philosophe
auprès d'un très grand roi ; qui est comblé de biens et d'honneurs auxquels
il n'aurait osé prétendre, et dont lame jouit d'une liberté sans bornes. Mais
on aime, malgré qu'on en ail , une patrie telle que la nôtre et un homme tel
que vous. Je me flatte que vous avez soin de votre santé. Porro untrn est
necessarium ; vous avez besoin de régime ; vous devez aimer la vie. Soyez
bien assuré qu'il y a dans le château de Polsdam un Digitized by Google

ANNÉE 4752. 654 malade heureux qui fait des vœux continuels
[M]ur votre conservation. Ce n'est pas qu'on prie Dieu ici pour vous; mais
le plus ancien de tous vos serviteurs s'intéresse a vous , a votre gloire, a
votre bonheur, a votre santé , avec la plus respectueuse et la plus vive
tendresse. Voltaire. A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE. A Polsdam ,
cc 7 octobre. Mon cher marquis , je souffre beaucoup aujourd'hui , et ma
main me refuse encore le service. La tête ne laisse pas de travailler toujours,
et mon cœur est plein pour vous de l'amitié la plus tendre. Vous savez que
je n'ai point donné le Siècle de Louis XIV. L'édition de Berlin, sur laquelle
malheureusement on eu a fait tant d'autres, était trop incomplète et trop
fautive. J eu ai envoyé seulement 'a madame Denis quelques exemplaires
corrigés a la main, pour être examinés par les fureteurs d'anecdotes , et pour
servir a une nouvelle édition. Si j'étais a Paris , vous sentez bien que vous
seriez le premier à qui je porterais mon tribut. Il sera bien difficile que je
jouisse avant le commencement du printemps prochain du bonheur de
revoir madame Denis et mes amis. Je suis actuellement si malingre, que , si
j'arrivais à Paris dans cet état , on me demanderait mon billet de confession
aux barrières ; et , comme les sons-fermiers ont traité de celte affaire, je
courrais risque de me brouiller a la fois avec le clergé et la finance. le serai
un peu consolé si je ne suis pas brouillé avec le parterre, si Grandval veut
devenir Catilina à Fontainebleau et à Paris , et si on peut faire de Lekain un
César. Je demande surtout qu'on ne change rien h la pièce que j'ai envoyée
à madame Denis. Qu'on la joue telle que je l'ai envoyée, et qu'on la joue
bien. Il est fort triste de n'en être pas le témoin ; mais c'est un malheur qui
disparaît devant celui d'être si loin des personnes auxquelles on est attaché.
Je n'ai pu faire autrement. Vous autres Parisiens, vous êtes les Athéniens
avec qui un peu d'ostracisme volontaire est quelquefois très convenable ; et
d'ailleurs qu'importe qu'un moribond végète dans un lieu ou dans nn autre?
Cela est très indifférent au public et à ceux qui le gouvernent. Il n'y a que
mon amitié qui en souffre. Mes amis, qui connaissent mon cœur, doivent
me plaindre, et non pas me gronder. Je vous embrasse de tout mon cœur. A
M. DEVAUX, A NAKCI. A Polsdam , le 7 octobre. Ce n'est point ma
paresse, monsieur, mais ma mauvaise santé, qui a retardé ma réponse , et
qui m'empêche même de vous écrire de ma main. Je crois que j'aurais grand
besoin d'aller faire un tour aux eaux de Plombières, dans votre voisinage.
Le désir de faire encore ma cour au roi de Pologne, et de vous revoir , fera

mon principal motif. Je voudrais bien , en attendant , pouvoir faire cc que vous me demandez pour votre ami ; mais les places sont ici bien rares. Il est vrai qu'il y a un petit nombre d élus ; mais il n'y a aussi qu'un petit nombre d'appelés. Ma mauvaise santé ne me permet guère d'être à portée de chercher ailleurs. Il y a huit mois entiers que je ne suis sorti de ma chambre que pour aller dans celle du roi. Je suis son malade, comme Scarron était celui de la reine. Je vous remercie , avec bien de la sensibilité, des offres obligeantes que vous me faites, au sujet du manuscrit que j'ai perdu. La copie qui est entre les mains du valet de chambre de monseigneur le prince Charles de Fخررائن n'est point ce que je cherche. Il n'a et ne peut avoir que la partie du manuscrit qui est entre les mains de plus de trente personnes. L'Histoire universelle, depuis Charlemagne jusqu'à Chrles-Quint , a été copiée plusieurs fois ; mais ce qui m'a été volé , ce sont des matériaux pour l'histoire des temps suivants, jusqu'au siècle de Louis xiv. Je regrette surtout cc que j'avais rassemblé sur les progrès des sciences et des arts dans différents pays, et les traductions on vers que j'avais faites de plusieurs poètes italiens, espagnols, et orientaux. Le manuscrit m'a été volé à Paris; c'est une perte que je ne puis réparer, et dont il faut que je me console. Il arrive de plus grands malheurs dans la vie. Adieu , mon cher et ancien ami , je vous embrasse du meilleur de mon cœur A M. DE LA CONDAMIÈRE, A PARIS. l'oudani , le 12 octobre. Je vous remercie, mon Hier philosophe errant, devenu sédentaire , des attentions que vous avez pour Louis XIV. On a fait malheureusement une douzaine d'éditions sans me consulter ; et ce n'est pas ma faute si les quatre esclaves qui s'étaient mis sous la statue de la place Vendôme, dans la première édition, et qu'on a fait déloger bien vite, ont subsisté dans quelques exemplaires. Ce n'est pas non plus ma faute si on a imprimé l'air maître pour l'air de maître. Je me flatte que ces sottises j ne se trouveront pas dans l'édition qu'on fait actuellement à Leipsick, et que je crois 'a présent l finie. J'ai eu, pour cette nouvelle fournée, des

Gô2 . . CORRESPONDANCE. secours que je n'attendais pas de si loin. On m'a envoyé de Paris ce qu'on envoie bien rarement, des vérités , et des vérités bien curieuses. Quand l'édition que je finis n'aurait d'autre avantage que celui de deux mémoires écrits de la main de Louis xiv , cela suffirait pour faire tomber toutes les autres. L'ouvrage deviendra nécessaire à la nation, ou du moins à ceux de la nation qui voudront connaître les plus beaux temps de la monarchie. Je conviens que la Foire aura toujours la préférence; mais il ne laissera pas de se trouver d'honnêtes gens qui liront quelque chose du Siècle île Louis XIV, les jours où il n'y aura point d'opéra-comique. On ne laisse pas d'avoir du temps pour tout. Je vous plains lieaucoup de passer le vôtre dans des discussions désagréables, dont il y a très peu de juges ; et, parmi ces juges-là , la plupart sont prévenus. Pour faire lo grand œuvre de rem prorsus substantialem , il faut avoir aisance, santé, et repos. Il ne tenait qu'à Maupertuis d'avoir tout cela, supposé qu'un homme soit libre ; mais il y a quelque apparence qu'il ne l'est pas. U a dérangé sa santé par l'usage des liqueurs fortes ; il a perdu quelques amis par un amourpropre plus fort encore, et qui ne souffre pas que les autres en aient leur dose ; il a perdu son repos par la manière trop vive dont il a poursuivi Kocnig, qui, au bout du compte, s'est trouvé avoir raison , et qui a eu le public pour lui. Je puis vous assurer que je ne me suis mêlé ni de son affaire ni de son livre , quoique je n'approuve ni l'un ni l'autre. Mauperluis a des ennemis à Paris , à Berlin , en Hollande ; et sa conduite dure et hautaine n'a pas ramené ces ennemis. J'ai d'autant plus sujet de me plaindre de lui , que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour adoucir la férocité de son caractère. Je n'eu suis pas venu à bout. Je l'abandonne à luimême; mais, encore une fois, je u'cnlre pour rien dans les querelles qu'il se fait , et dans les critiques qu'il essuie. Je suis plus malade que lui, et je reste tranquillement à Potsdara, tandis qu'il va chercher ailleurs la santé et le repos. Je voudrais de tout mon cœur être dans votre voisinage ; ce n'est pas sans regret que je goûte le bonheur de vivre auprès d'un roi philosophe. Je suis né si sensible à l'amitié, que je serais encore ami, quand même je serais courtisan. Vraiment je serais très obligé à M. Dcslandes s'il voulait bien me favoriser de quelques particularités qui servissent à caractériser les beaux temps du gouvernement de Louis xiv. M. Deslandes est citoyen et philosophe ; il faut absolument être philosophe, pour avoir de quoi se consoler, dès-là qu'on est citoyen. Je vous embrasse, et vous prie de ne

point cesser de m'aimer, r algré Mauperluis *. A M. ROQUE t. Si ceux qui font des critiques avaient votre politesse , votre érudition , et votre candeur, il n'y aurait jamais de guerres dans la république des lettres ; la vérité y gagnerait , et le public respecterait plus les sciences. Je vous remercie très sincèrement, monsieur, des remarques que vous avez bien voulu m'envoyer sur le Siècle de Louis XIV. Je pourrais bien m'être trompé sur le premier article touchant Phalk Constance , dont vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai ici aucun livre que je puisse consulter sur cette matière ; je n'ai que mes propres mémoires , que j'avais apportés de France, et qui m'ont servi de matériaux. Les autorités n'y sont point citées en marge. Je n'avais pas cru en avoir besoin pour un ouvrage qui n'est point une histoire détaillée, et que je ne regardais que comme un tableau général des mœurs des hommes , et de la révolution de l'esprit humain sous Louis xiv. Je me souviens bien que je n'ai pas toujours suivi l'abbé de Choisi, dans sa Relation de Siam; c'est un de mes parents, nommé Beauregard, qui avait défendu la citadelle de Bankok, sous M. de Farguc, autant qu'il m'en souvient, de qui je tiens l'aventure de la veuve de Constance. Quant au roi Jacques et à la reine sa femme , ils arrivèrent à Saint-Germain à trois ou quatre jours l'un de l'autre. Ce ne sont point de pareilles dates dont je me suis embarrassé. Je n'ai songé qu'à exposer les malheurs du roi Jacques, la manière dont il se les était attirés, et la magnificence de Louis xiv. Mon objet était de peindre en grand les principaux personuages de cesiccle, et de laisser tout le reste aux annalistes. Quand je suis entré dans les détails , comme aux chapitres des anecdotes et du gouvernement intérieur, je l'ai fait sur mes propres lumières et sur les témoignage» des plus anciens courtisans. Feu M. le cardinal de Fleuri me montra l'endroit où Louis xiv avait épousé madame de Maintenon ; il m'assura positivement que l'abbé de Choisi s'était trompé ; que ce n'était pas le chevalier de Forbin, mais Bontems et Monchevreuil, qui avaient assisté comme témoins. En effet , il était naturel que Louis xiv employât dans celle occasion ses domestiques les plus affidés ; et le chevalier de Forbin, chef d'escadre , n'était point domestique de ce monarque. Pour l'article de Descarles , permctlez-moi , je

- La Condamine n en fit rien , et prit le parti de Maupertuis qui s'etait moqué de lui. K. Digitized by Google

ANNEE 4752. vous prie, ce que j'en ai dit. Je n'ai pensé qu'à faire rentrer en eux-mêmes ceux dont le zèle imprudent traite trop souvent d'athées des philosophes qui ne sont pas de leur avis. Si l'article de feu M. de Beausobre vous intéresse, vous le trouverez, monsieur, dans une nouvelle édition qui va paraître, ces jours-ci, à Leipzig et à Dresde, et que je ne manquerai pas d'avoir l'honneur de vous envoyer. Vous y trouverez deux fragments bien curieux, copiés sur l'original de la main de Louis XIV même. On s'est trop pressé, en France et ailleurs, d'inonder le public d'éditions de cet ouvrage. Celle qu'on fait actuellement à Dresde est plus ample d'un tiers. Vous y verrez des articles bien singuliers, surtout le mariage de l'évêque de Meaux. Les offres obligeantes que vous me faites, monsieur, m'autorisent à vous prier de vouloir bien interposer vos bons offices pour arrêter l'édition furtive qui se fait à Francfort-sur-le-Mein. Elle ferait beaucoup de tort à mon libraire Conrad Waltber, qui a le privilège de l'empereur ; c'est un très honnête homme. Je ne manquerai pas de l'avertir de l'obligation qu'il vous aura. Je suis fâché que M. de La Beaumelle, qui m'a paru avoir beaucoup d'esprit et de talent, ne veuille s'en servir, à Francfort, que pour faire de la peine à mon libraire et à moi, qui ne lavons jamais offensé. Je l'avais connu par des lettres qu'il m'avait écrites de Danemarck, et je n'avais cherché qu'à l'obliger. Il m'avait mandé que le roi de Danemarck s'intéressait à un ouvrage qu'il projetait ; mais, étant obligé de quitter le Danemarck, il vint à Berlin, et il montra quelques exemplaires d'un ouvrage où quelques chambellans de sa majesté n'étaient pas trop bien traités. Je me plaignis à lui sans amertume, et j'aurais voulu lui rendre service. Il alla à Leipzig, de là à Gotha ; il est à présent à Francfort. Il n'y fera pas une grande fortune, en se bornant à écrire contre moi ; il devait tourner ses talents d'un côté plus utile et plus honorable. Il avait commencé par prêcher à Copenhague. Il a de l'éloquence, et je ne doute pas que les conseils d'un homme comme vous ne le ramènent dans le bon chemin. Je suis, avec tous les sentiments que je vous dois, etc. A MADAME DENIS. A Potsdam, ce 13 octobre. Voici qui n'a point d'exemple, et qui ne sera pas imité ; voici qui est unique. Le roi de Prusse, sans avoir lu un mot de la réponse de Kœnig, sans écouter, sans consulter personne, vient d'écrire, vient de faire imprimer une brochure contre Kœnig. contre moi, contre tous ceux qui ont voulu justifier l'innocence de ce professeur si cruellement condamné. M traite tous ses partisans

d'envieux , de sots , de malhonnêtes gens. La voici , celte brochure ' singulière, et c'est un roi qui l'a faite I Les journalistes d'Allemagne , qui ne se doutaient pas qu'un monarque qui a gagné des batailles fût l'auteur d'un tel ouvrage, en ont parlé librement comme de l'essai d'un écolier qui ne sait pas un mot de la question. Cependant on a réimprimé la brochure à Berlin , avec l'aigle de Prusse, une couronne , un sceptre , au-devant du titre. L'aigle, le sceptre , et la couronne, sont bien étonnés de se trouver là. Tout le monde hausse les épaules , baisse les yeux , et n'ose parler. Si la vérité est écartée du trône , c'est surtout lorsqu'un roi se fait auteur. Les coquettes, les rois , les poètes, sont accoutumés à être flattés. Frédéric réunit ces trois couronnes-là. Il n'y a pas moyen que la vérité perce ce triple mur de l'amourpropre. Maupertuis n'a pu parvenir à être Platon, mais il veut que son maître soit Denis de Syracuse. Ce qu'il y a de plus rare dans cette cruelle et ridicule affaire, c'est que le roi n'aime point du tout Maupertuis, en faveur duquel il emploie son sceptre et sa plume. Platon a pensé mourir de douleur de n'avoir point été de certains petits soupers où j'étais admis ; et le roi nous a avoué cent fois que la vanité féroce de ce Platon le rendait insociable. il a fait pour lui de la prose, cette fois-ci, comme il avait fait des vers pour d'Arnaud, pour le plaisir d'en faire ; mais il y entre un plaisir bien moins philosophe , celui de me mortifier : c'est être bien auteur ! Mais ce n'est encore que la moindre partie de ce qui s'est passé. Je me trouve malheureusement auteur aussi , et dans un parti contraire. Je n'ai point de sceptre , mais j'ai une plume ; et j'avais, je ne sais comment , taillé cette plume de façon qu'elle a tourné un peu Platon en ridicule sur ses géants, sur ses prédictions, sur ses dissections, sur son impertinente querelle avec Kœnig. La raillerie est innocente ; mais je ne savais pas alors que je tirais sur les plaisirs du roi. L'aventure est malheureuse. J'ai affaire à l'amourpropre et au pouvoir despotique, deux êtres bien dangereux. J'ai d'ailleurs tout lieu de présumer que mon marché avec M. le duc de Wurtemberg a déplu. On l'a su , et on m'a fait sentir qu'on le savait. Il me semble pourtant que Titus et Marc-Aurèle n'auraient point été fâchés contre Pline, si Pline avait placé une partie de son bien sur la tête de Plinia , dans le Montbéliard.

1 Elle était intitulée Lettre au public K i Digitized b/ Google

correspondance. 63 i Je suis actuellement très affligé et très malade, et, pour comble, je soupe avec le roi. C'est le festin de Damoclès. J'ai besoin d'être aussi philosophe que le vrai Platon l'était chez le vrai Denis. A M. FORMEY. Potsdam, le.... J'ai depuis quelque temps tons les journaux, et j'ai déjà lu celui que vous avez la bonté de m'envoyer. Je vous en remercie, monsieur; si vous en avez besoin, je vous le renvoie. Vous aurez incessamment l'édition de Dresde 1 * * ; il y a autant de fautes que de mots. On va en entreprendre une en Angleterre qui sera fort supérieure, et où il n'y aura plus de détails inutiles sur Rousseau. Je vous dirai, en passant, que quelquefois ceux qu'on avait pris pour des aigles ne sont que des coqs-d'Inde; qu'un orgueil despotique, avec un peu de science et beaucoup de ridicule, est bientôt reconnu et détesté de l'Europe savante, etc. Je suis très aise que vous me marquiez de l'amitié; et, si vous êtes plus philosophe que prêtre, je serai votre ami toute ma vie. Je suis d'un caractère que rien ne peut faire plier, inébranlable dans l'amitié et dans mes sentiments, et ne craignant rien ni dans ce monde-ci ni dans l'autre. Si vous voulez de moi à ces conditions, je suis à vous hardiment, et peut-être plus efficacement que vous ne pensez. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Potsdam, 28 octobre.

Mon cher ange, vous êtes le dieu des jansénistes, vous me donnez des commandements impossibles. Il y a des temps où la grâce manque tout net aux justes. Je me sens actuellement privé de la grâce des vers; spiribus fini ubi vult. Je ne ferais rien qui vaille si je voulais me forcer. » Tu nihil invita dices, faciesve Minerva. » Hou., de Art. poet., v. 385. L'esprit prend, malgré qu'il en ait, la teinture des choses auxquelles il s'applique. J'ai des besognes si différentes de la poésie qu'il n'y a pas moyen de remonter notre vieille lyre toute désaccordée: Valctc, mus(c,el valctc, cnrce, voilà ma devise pour le moment présent; et plutôt à Dieu que ce fût pour toute ma vie!

' D'ailleurs, comment voudriez-vous qu'on renvoyât à Paris une Rome sauvée toute changée, et 1 La seconde édition du Siècle de Louis XV. * Voltaire, le premier, avait pris Maupertuis, pendant long temps, pour un aigle. qu'on donnât aux acteurs de nouveaux rôles et pour la quatrième fois? ce serait un moyen sûr d'empêcher la reprise de la pièce, de la faire croire tombée, et de me faire grand tort; j'entends ce tort qu'on fait aux pauvres auteurs comme moi, le tort de les bernier tant qu'on peut; c'est un plaisir que le public se donne très volontiers. Mon cher ange, laissons là Catilina, César, et Cicéron, pour ce qu'ils valent. Si la pièce, telle quelle est, peut

encore souffrir trois ou quatre représentations , à la bonne heure ; si les amateurs de l'antiquité la lisent sans dégoût, tant mieux ; c'est là mon premier but ; non , ce n'est que le second ; mon premier désir est de venir vous embrasser. Je peux très bien renoncer à (ont ce train de théâtre, d'acteurs, d'actrices, de battements de mains , de sifflets, et d'épigrammes; mais je ne puis renoncer à vous. Je regarde les théâtres et les cours comme des illusions; l'amitié seule est réelle. Pardonnez -moi de n'être point encore venu vous voir. Il faut que je prenne encore patience cet hiver. Mon petit voyage , si je suis en vie , sera pour le printemps. Vous savez que, quand vous m'écrivîtes la première fois sur l'audience et sur l'épée de feu M. de Ferriol , le Siècle était déjà presque tout imprimé ; il doit être à présent achevé. Il n'y a pas moyen d'y revenir; tout ce que je peux faire c'est de veiller au petit concile; j'en parle dans toutes mes lettres à madame Denis. Joignez-vous à moi ; faites-l'en souvenir. Ce sera votre faute si ce petit subsiste dans la nouvelle édition de Paris. Il est malheureusement dans une douzaine d'autres dont la France est inondée, et surtout dans celle que l'abbé Pernetti a fait imprimer à Lyon , sous les yeux du Père du concile. Adieu , mon cher ange; vous êtes mon concile , et je voudrais bien être à vos genoux; mais laissons passer l'hiver. Je finis, la poste va partir, et je n'aurai pas le temps d'écrire à madame Denis.

A LEURS EXCELLENCES MM. LES AVOYERS DE BERNE. Au château de Potsdam ,■ près de Berlin, le 5 novembre. Quoique j'appartienne à deux rois, auxquels je suis attaché par le devoir, et par la reconnaissance que je dois à leurs bienfaits , j'ai cru pouvoir rendre un hommage solennel à votre gouvernement, que j'ai toujours admiré, et dont je n'ai cessé de faire l'éloge. Je demande à vos Excellences la permission de leur dédier une tragédie qui a été représentée avec succès sur le théâtre de Paris. J'ai cru

que Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.64% accurate

ANNEE 1752. 655 je ne pouvais choisir de plus dignes protecteurs d'un ouvrage où j'ai peint le sénat de Rome que vos Excellences. Ce n'est pas la grandeur des empires qui fait le mérite des hommes. Il y a eu dans l'aréopage d'Athènes des hommes aussi respectables que les sénateurs romains , et il y a dans le conseil de Berne des magistrats aussi vertueux que dans celui d'Athènes. J'attends vos ordres , messieurs , pour avoir l'honneur de vous présenter un tribut que j'ai cru ne devoir qu'à vous. Un ouvrage où l'amour de la liberté triomphe ne doit être dédié qu'aux plus vertueux protecteurs de cette liberté précieuse. Je suis , avec respect , messieurs , de vos Excellences le très humble et très obéissant serviteur , Voltaire , gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France , et chambellan du roi de Prusse. DE M. LERBER , AU NOM DES AVOTBBS DE BERNE. Voltaire , il est flatteur sans doute De voir son nom par vous cité ; Ct vos écrits font la grand'route Qui mène à l'immortalité. Sans flatterie et sans rancune , Ami de la simple équité , Vous osez , avec liberté , Juger l'homme et non la fortune. Chez vous on voit également Le roi , Taciturne et le marchand , Ne faire ensemble qu'un volume ; Et , pour prétendre au même rang , Il leur suffit de votre plume. Nous le savons ; mais, franchement , Ce même hommage qui nous flatte Nous paraît être en ce moment Matière un peu trop délicate. Bon Dieu ! que dirait à Paris Le corps nombreux des laux-csprils, Dont le bon goût est le partage , Si , dans le siècle où nous vivons , On voyait mis en étalage Le nom d'un des Treize-Cantons A la tête de votre ouvrage ! Ces gens-là ne croiraient jamais , Même en dépit de votre pièce, Que nous ressemblons traits pour traits Aux héros de Rome et de Grèce , Dont vous nous faites les portraits. D'ailleurs , en cette paix profonde Dont nous jouissons , grâce à Dieu , L'honneur de briller dans le monde , Nous l'avouons , nous louche peu. Malgré les oraisons funèbres On l'on nous dit qu'il est honteux Pe vivre ainsi dans le» ténèbres, Nous croyons , comme nos aïeux , Qu'au bout du compte il vaut bien mieux Etre tranquilles que célèbres. Soit sagesse , soit vanité, Voltaire, voilà nos scrupules ; Notre public s'est entêté A croire que les ridicules Sont pires que l'obscurité. Et , quand au temple de Mémoire , Comme vous paraissez le croire , On voudrait bien nous recevoir , Nous n'aurions pas trop bonne mine,. Si nous venions là nous asseoir. Avec nos habits de drap noir, Prés de vos rois fourrés d'hermine. C'est pour Frédéric et Louis

Qu'Apollon vous prêta sa lyre ; Mais pour les gens de mon pays , Stumpf , croyez-moi , peut leur suffire. Cependant , et n'en doutez pas , Nous n'en lirons pas moins Alzirc , Chartes -Douze , Micromégas, La Ligne , Sclernnon , et Zaïre. Moi-même , aux yeux de l'univers, Je voudrais bien pouvoir vous dire Que c'est à force de vous lire Que j'appris à taire des vers. A M.

ROQUES. * A Poudum , le 17. Je suis pénétré de reconnaissance de toutes les bontés que vous m'avez témoignées d'une manière si prévenante , sans me connaître ; il ne me reste qu'à les mériter. Je voudrais que la nouvelle édition du recueil de mes anciennes rêveries en prose et en vers , et celle du Siècle (le Louis XIV , que mon libraire doit vous envoyer de ma part, pussent au moins être regardées de vous comme un gage de ma sensibilité pour tous vos soins obligeants. Quant à M. de LaBeurnelle, je suis sûr que vous aurez la générosité de lui représenter le tort qu'il fait à ce pauvre Conrad Walther ; c'est assurément le plus honnête homme de tous les libraires que j'aie rencontrés. Il s'est mis en frais pour la nouvelle édition du Siècle de Louis XIV, il n'y a épargné aucun soin ; et voilà que, pour fruit de ses peines , M. de La Beurnelle fait imprimer sous main une édition subreptice à Francfort , ville impériale , malgré le privilège de l'empereur , dont Walther est en possession. Il est libraire du roi de Pologne , il est protégé; il est résolu à attaquer M. de La Beaumellu par les formes juridiques. Cela va faire un événement qui certainement causerait beaucoup de chagrin à M. de La Beaumelle , et qui serait fort triste pour la littérature.

«36 CORRESPONDANCE. 11 doit avoir gagné , par l'édition des lettres de madame de Mainlenon , de quoi pouvoir se passer du profit léger qu'il pourrait tirer d'une édition furtive. D'ailleurs il doit considérer que toute la librairie se réunira contre lui. Les gens de lettres se plaignent d'ordinaire que les libraires , contrefont leurs ouvrages ; et ici c'est un homme ! de lettres qui contrefait l'édition d'un libraire ; c'est un étranger qui, dans l'Empire, attaque un privilège de L'empereur. Que M. de La Beau-melle en pèse toutes les conséquences. Les re- ; marques critiques qu'il joint h son édition ne sont pas une excuse envers mon libraire, et sont envers moi un procédé dont j'aurais sujet de me plaindre. Je ne connais M. de La Beaumelle que par les services que j'ai tâché de lui rendre. Il m'écrivit , il y a un an , du palais de Copenhague , pour m'intéresser à des éditions des auteurs classiques français qu'on devait faire , disait-il , en Danemarck , et dont le roi de Danemark le chargeait, à l'imitation des éditions qu'on a nommées en France les Dauphins. Je crus M. de La Beaumelle, et mon zèle pour l'honneur de ma patrie me fit travailler en conséquence. Quelque temps après je fus étonné de le voir arriver h Potsdam. Il était renvoyé de Copenhague, où il avait d'abord prêché en qualité de professeur , et où il était, je crois , de l'académie. Il voulait s'attacher au roi de Prusse, et il me présenta , pour cet effet, un livre dans lequel il me traitait assez mal , moi et plusieurs des chambellans. Il y avait beaucoup de choses dont le roi de Danemarck et plusieurs autres puissances devaient s'offenser. Ce livre, imprimé à Copenhague, intitulé Mes Pensées, n'était pas encore trop public; il promit de le corriger, et je crois, en effet , qu'il en a fait une édition corrigée à Berlin. Il sait que , quoique j'eusse beaucoup à me plaindre d'une pareille conduite , je l'avertis cependant de plusieurs petites inadvertances dans lesquelles il était tombé sur ce qui regarde l'histoire ; par exemple sur la constitution d'Angleterre, sur M. Pàris Duveruei , et sur d'autres erreurs qui peuvent échapper à tout écrivain. Lorsqu'il fut mis en prison à Berlin , tout le monde sait que je m'intéressai pour lui , et que je parlai même vivement à milord Tyrconnell , qui avait , disait-on , contribué k son emprisonnement , et à le faire renvoyer de la ville. Milord Tyrconnell , h qui il écrivit pour se plaindre 'a lui de lui-même, lui répondit : « Il est vrai que je vous « ai fait conseiller de partir, me doutant bien que « vous vous feriez bientôt renvoyer. » Je priai milord Tyrconnell de ne pas montrer celle lettre, qui ferait trop de tort à un

jeune homme qui avait besoin de protection ; et il u'y a rien que je n'aie fait pour lui en cette occasion. De retour de Spandau à Berlin , il me dit qu'il était appelé à Copenhague avec une grosse pension ; mais il partit quelques jours après pour Leipsick. On prétend qu'il y fit imprimer une brochure intitulée, je crois, les Amours de Berlin, et les Dégoûts des plaisirs; les lettres initiales de son nom, par M. de Im B... , sont 'a la tête de ce libelle. Je suis très éloigné de l'en croire l'auteur, et j'ai soutenu publiquement que ce n'était pas lui. De Leipsick il s'arrêta k Gotha. On a écrit de ce pays-lk des choses sur son compte qui lui feraient plus de tort , si elles étaient vraies, que le libelle même qu'on lui a imputé. On m'a écrit de Leipsick , de Copenhague , de Gotha , des particularités qui ne lui feraient pas moins de préjudice , si je les rendais publiques. Comment peut-il donc , monsieur , dans de pareilles circonstances , non seulement contrefaire l'édition de mon libraire , mais charger cette édition de notes contre moi , qui ne l'ai jamais offensé , qui même lui ai rendu service? S'il est plus instruit que moi du règne de Louis xiv , ne devait-il pas me communiquer ses lumières , comme je lui communiquai , sur son livre intitulé Mes Pensées , des observations dont il a fait usage? Pourquoi d'ailleurs faire réimprimer la première édition du Siècle de Louis XIV , quand il sait que mon libraire Walther en donne une nouvelle, beaucoup plus exacte, et d'un tiers plus ample? Quoique j'aie passé trente années a m'instruire des faits principaux qui regardent ce règne ; quoiqu'on m'ait envoyé en dernier lieu les mémoires les plus instructifs, cependant je peux avoir fait, comme dit Bayle , bien des péchés de commission et d'omission. Tout homme de lettres qui s'intéresse k la vérité et k l'honneur de ce beau siècle doit m'honorer de ses lumières; mais quand on écrira contre moi , en faisant imprimer mon propre ouvrage pour ruiner mon libraire, un tel procédé aura-t-il désapprobateurs? une ancienne édition contrefaite aura-t-elle du crédit parmi les honnêtes gens? et l'auteur ne se ferme-t-il pas , par ce procédé , toutes les portes qui peuvent le mener k son avancement? J'ose vous prier, monsieur, de lui montrer cette lettre , et de rappeler dans son cœur les sentiments de probité que doit avoir un jeune homme qui a fait la fonction de prédicateur. Je me persuade qu'il fera celle d'honnête homme. S'il a fait quelques frais pour cetto édition , il peut m'en envoyer le compte ; je le communiquerai à mon libraire, et le mieux serait assurément de terminer celte affaire d'une manière qui ne causât du chagrin ni à ce jeune homme ni k moi.

637 ANNÉE H52. J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec l'attachement sincère que vos procédés obligeants m'inspirent, etc. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Potsdam , le 22 novembre. Mon cher ange , quoique les vers ne soient pas actuellement de quartier dans notre cour, vous m'avez fait relire Zulime. Je me suis repris de goût pour cette aventurière; et j'ose croire que, si vous la lisiez telle qu'elle est , vous l'aimeriez bien davantage. Ou je vous l'enverrai , mon cher et respectable ami , ou je vous l'apporterai en temps et lieu ; mais a présent ne me demandez pas une rime, je n'en peux plus, j'en ai par-dessus la tête. Je n'ai point demandé de préface en forme au Duc de Foix. J'ai recommandé seulement un mot d'avis au libraire ; j'ai exigé qu'on dit qu'on a pris le parti d'imprimer la pièce sur mon manuscrit, pour prévenir les éditions furtives et informes, telles que celle de Rouie sauvée. Voilà, en vérité, tout ce qu'il convient de mettre à la tête d'une faible intrigue amoureuse , qui n'est relevée que par le caractère de Lisois. Ce Duc de Foix a été très bien imprimé à Dresde, chez mon libraire ordinaire ; je lui avais envoyé la pièce sur la parole que madame Denis m'avait donnée qu'on l'imprimait à Paris. Je ne sais aucune nouvelle ni du Duc de Foix, ni de Rome sauvée, ni du Siècle de Louis XIV. J'ai vu les Lettres de madame de Maintenon; c'est l'histoire de sa vie, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à sa mort. C'est un monument bien précieux pour les gens qui aiment les petites choses dans les grands personnages. Heureusement ces lettres confirment tout ce que j'ai dit d'elle. Si elles m'avaient démenti, mon Siècle était perdu. Comment se peut-il faire qu'un nommé La Beaumelle , prédicateur à Copenhague , depuis académicien , bouffon , joueur, fripon , et d'ailleurs ayant malheureusement de l'esprit, ait été le possesseur de ce trésor? Il vient aussi d'écrire la vie de madame de Maintenon. On disait , il y a quelques années , qu'on avait volé à M. de Caylus ces lettres et ces mémoires sur sa tante. N'en sauriez-vous pas des nouvelles ? Je vous ai mandé aussi qu'il paraissait des mémoires de milord Bolyngbroke. Ils sont traduits en français. On dit que, dans cette traduction, on me reproche de m'être trompé sur madame de Bolyngbroke, que j'ai mise, dans le Siècle, au rang des nièces de madame de Maintenon ; me serais-je trompé? ne l'était-elle pas par son mari? ai-je rêvé ce que je lui ai entendu dire vingt fois ? Je suis toujours prêt à croire que j'ai tort ; mais ici il me semble que j'ai raison ; rassurez-moi , je vous en prie. Mon cher ange , croyez-moi , je me mourais d'envie de venir vous

embrasser cet hiver ; mais, en vérité, il n'y a pas moyen de se mettre en chemin au milieu des glaces, quand on est malade. Je ne suis pas deux heures de la journée sans souffrir. Je serais mort si je ne menais pas la vie la plus douce et la plus retirée, n'ayant que vingt marches à monter, tous les soirs, pour aller entendre à souper le Salomon du Nord, quand il veut bien m'admettre à son festin des septuagés. Cette vie de château est bien dans mon goût ; mais tout est empoisonné par les remords que j'ai de vous avoir quitté. Mille tendres respects à toute la hiérarchie. Répondez, je vous en prie, à mes questions comme à ma tendre amitié. J'ai oublié de mander à ma nièce qu'elle m'écrive désormais à Berlin où nous allons dans quelques jours. Je vous supplie de l'en avertir. A M. ROQUES. Pour répondre, monsieur, à vos bontés conciliantes, dont je suis très reconnaissant, et à la lettre de M. de La Beaumelle, dont je suis très surpris, j'aurai d'abord l'honneur de vous dire : 1° Qu'il est peu intéressant qu'il ait reçu trois ducats, comme vous l'avez marqué, ou davantage, pour l'ouvrage qu'il a écrit contre moi à Francfort ; 2° Que quand il m'écrivit de Copenhague, sans que j'eusse l'honneur de le connaître, il data sa lettre du château, et me fit entendre que le gouvernement l'avait chargé de l'édition des auteurs classiques français ; et que M. de Bernslorf, secrétaire d'état, m'a écrit le contraire ; 3° Que, quelques jours après, étant renvoyé de Copenhague, il m'envoya de Berlin à Potsdam, à ma réquisition, son livre intitulé Qu'en dirait-on ? dans lequel il dit que le roi de Prusse a des gens de lettres auprès de lui, par le même principe que les princes d'Allemagne ont des bouffons et des nains ; 4° Qu'il me promit de supprimer ce compliment, et qu'il ne l'a pas fait ; 5° Qu'il me reproche, dans ce livre, d'avoir sept mille écus de pension, et qu'il doit savoir, à présent, que j'y ai renoncé, aussi bien qu'à des honneurs que je crois inutiles à un homme de lettres ; et que, dans l'état où je suis, il y a peu de générosité à persécuter un homme dont il n'a jamais eu le moindre sujet de se plaindre ; 6° Qu'il est vrai que je lui donnai des conseils sur quelques méprises où il était tombé, et sur son étonnante hardiesse ; qu'à la vérité il a suivi mes avis sur des faits historiques, mais qu'il les a

CORRESPONDANCE. « 58 bien négligés dans quelques exemplaires imprimés à Francfort , où il dit qu'il a vu , à la cour de Dresde, un roi... et tout le reste, qui fait frémir d'horreur. Il ose parler contre le gouvernement et l'armée du roi de Prusse ; il s'élève presque contre toutes les puissances. L'Arétin gagnait autrefois des chaînes d'or à ce métier, mais aujourd'hui elles sont d'un autre métal. Je souhaite seulement qu'on pardonne à sa jeunesse , ou qu'il ait une armée de cent mille hommes. 7° Il est bien le maître d'écrire contre moi, ainsi que contre tous les princes ; il n'y gagnera pas davantage. 8° Il vous mande qu'il me poursuivra jusqu'aux enfers ; il peut me poursuivre tant qu'il lui plaira jusqu'à la mort; il n'attendra pas long-temps; il poursuivra un homme qui ne l'a jamais offensé. Milord Tyrconnell est mort ; mais ceux qui étaient auprès de lui sont témoins que je rendis service à M. de La Reaumelle, et que, seul, j'empêchai milord Tyrconnell d'envoyer directement au roi de Prusse une lettre dont la minute doit exister encore , et dans laquelle il demandait vengeance. Je ne m'oppose point à la reconnaissance dont il me menace. 9° Il peut se dispenser d'imprimer le procès du Juif Ilirschell , qui me contestait la restitution de douze mille écus qu'il avait à moi en dépôt. Ce procès est déjà imprimé. Le Juif a été condamné à double amende. M. de La Beaumelle put cependant faire une seconde édition avec des remarques, et me poursuivre jusqu'aux enfers , sans expliquer s'il entend que j'irai en enfer, ou s'il compte y aller. Voilà toute la réponse qu'il aura jamais de moi , dans ce monde-ci et dans l'autre. J'ai l'honneur d'être véritablement , etc.

A M. LE COMTE D'ARGENSON. A Potsdam , le 24 novembre. « Quand je revis ce que j'ai tant aimé, - Peu s'en fallut que mon feu rallumé » Ne fil l'air en mon ame renaître, « Et que mon cœur, autrefois son captif, » Ne ressemblât l'esclave fugitif ■ A qui le sort fait rencontrer son maître , etc. » C'est ce que disait autrefois le saint évêque Saint-Gelais , en rencontrant son ancienne maîtresse; et j'en ai dit davantage, en retrouvant vos anciennes bontés. Croyez, monseigneur, que vous n'êtes jamais sorti de mon cœur ; mais je craignais que vous ne vous souciassiez guère d'y régner, et que vous ne fussiez comme les grands souverains qui ne connaissent pas toutes leurs terres. Votre très aimable lettre m'a donné bien des désirs , mais elle n'a pu encore me donner des forces. Je vous rate tout net en vous aimant , parce que l'esprit est prompt et la chair infirme chez moi. Je suis si malingre que, voulant partir sur-le-champ, je suis obligé de remettre mon

voyage au printemps. Je ne suis pas comme le président Hénault, qui disait qu'il était quelquefois fort aise de manquer son rendez-vous. Soyez sûr que j'ai une vraie passion de venir être témoin de votre gloire et du bien que vous faites. J'ai bien peur que l'intérêt qui devrait animer ce que j'ai eu l'honneur de vous envoyer ne soit étouffé sous trop de détails. Cela me fait penser qu'il ne faut pas ennuyer, par une longue lettre inutile, un homme qui en reçoit tous les jours une centaine de nécessaires, qui quelquefois aussi sont ennuyeuses. Conservez, je vous en prie, votre bienveillance au plus ancien, au plus respectueux, au plus tendre de vos serviteurs. V. En voulant fermer cette lettre, j'ai coupé le papier ; vous me le pardonnerez. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. A Poudam, le 28 novembre Je fais partir, monseigneur, par la voie d'un correspondant de Strasbourg, le gros paquet qui peut servir quelques heures à votre amusement. Plût à Dieu qu'il pût un jour servir à votre gloire ! mais elle n'en a pas besoin. J'ai bien plus besoin, moi, de la consolation de vous faire encore ma cour, de vous voir et de vous entendre, que vous n'en avez d'être fourré dans mes gazettes. L'ouvrage est assez maussadement copié ; l'écriture pourtant est lisible. J'ai auprès de moi des gens de lettres qui ne sont pas des maîtres à écrire. Enfin, je mets à vos pieds le seul exemplaire qui me reste. Si je suis assez heureux pour être en état de venir passer quelque temps auprès de vous, je vous demanderai seulement permission d'en tirer une copie. Vous y trouverez la vérité, mais non pas toutes les vérités ; vous y verrez des détails qui seront encore chers quelques années à ceux qui s'y sont intéressés, et qui disparaîtront ensuite dans le fracas des événements qui, de dix ans en dix ans, varient la scène du monde, et qui arment puissamment les princes de l'Europe pour de petits intérêts. Il ne reste que les grandes choses dans la mémoire des hommes ; et j'oserai même vous dire que le règne de Louis XIV attirerait peu les regards de la postérité, sans la révolution qui s'est faite, de son temps, dans l'esprit humain. Il a résulté de son amour pour la gloire, de ses entreprises, de ses grandeurs, et de ses faiblesses, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.87% accurate

ANNEE ma. 630 pt de scs malheurs , mais surtout de celle foule d'hororiies éclatants en tout genre que la nature iit naître pour lui, un tout qui étonne l'imagination , et qui forme une époque mémorable. Si on pensait aussi hautement que vous; si bien des gens avaient la grandeur de votre caractère , on ajouterait encore une aile au bâtiment que la gloire a élevé dans le siècle de Louis xiv. Quel plaisir je me ferais de raisonner de tout cela avec vous dans vos moments de loisir I Si vous saviez que de choses j'ai à vous dire! Mais quand pourrai-je avoir ce bonheur? Je n'ai h présent qu'un érysipèle escorté d'une humeur scorbutique qui me dévore, et de rétrécissements dans les nerfs. Cet hiver-ci sera terrible à passer pour moi à Berlin : il faudrait que je fusse à Naples. Nous autres Français nous périssons tous. Vos colonies languedociennes n'ont pas prospéré dans les pays froids; an lieu d'augmenter, en 1686, elles ont diminué de moitié ; c'est le contraire de ce qui est arrivé aux peuples du Nord transportés en Italie. U n'y a que d'Àrgens qui est gros et gras. Mauperluis.à force de boire de l'eau-de-vie. s'est misa la mort; mais il en réchappe , parce qu'il est né avec un tempérament de Tarlare. Il n'est que fou. Il vient de faire un livre où il propose de faire des trous qui aillent jusqu'au centre de In terre , d'aller droit sous le pôle , de connaître le siège de Pâme en disséquant des tôles de géants , ou en examinant les rêves de ceux qui ont pris de l'opium. Il assure qu'il est aussi facile de voir l'avenir que de se représenter le passé, et nous nous attendous que , dans quelques jours , il débitera des prophéties. J'ai eu bien raison de dire, en parlant de Descartes , que la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Il propose sérieusement de faire vivre les hommes huit à neuf cents ans, en les conservant comme des œufs qu'on empêche d'éclore. Tout est dans ee goût dans son livre. La Métrie , en comparaison , a écrit en sage. L'abbé de Prades est ici avec une pension. Je l'ai fait venir le plus adroitement du monde. C'est, je crois, la seule fois de ma vie que j'aie été adroit et heureux. Il m'a confié que vous lui aviez offert une retraite à Bichelicu , avec des seco ;rs. Je reconnais bien là votre belle âme. Vous avez eu autant de générosité que la fille aînée des rois et de votre grand-oncle a eu de lâcheté et d'ignorance. Elle s'est déshonorée sans retour. Quel siècle que celui où un théatin imbécile force la Sorbonne à une démarche si humiliante , et où il imagine des billets de confession qui auraient opéré autant de mal que de ridicule , sans la prudence du roi I Que

serait aujourd'hui la France, aux yeux des étrangers, sans vous et sans M. le maréchal de Belle-Isle? Nommez-m'en un troisième qui ait de la réputation , je vous en défie. Vivez , monseigneur le maréchal ; ayez l'éclat de tous les âges, soyez heureux autant qu'honoré. Je ne puis vous dire encore quand je pourrai faire un voyage pour vous; mais mon cœur est à vous pour jamais. A M. ROQUES. Monsieur, j'ai lu enfin l'édition du Siècle de Louis XIV , que votre ami La Beaumelle a faite en trois volumes, avec des remarques et des lettres. Je vous dirai , monsieur , que cette édition n'a pas laissé d'avoir quelque cours à Berlin. J'y suis outragé ; cinq ou six officiers de la maison du roi prussien y sont maltraités; c'est une raison pour qu'on veuille au moins parcourir l'ouvrage. Personne ne lui pardonnera d'avoir outragé dans ses remarques les vivants et les morts, ainsi que la vérité. Mais moi , monsieur, je lui pardonnerais les injures scandaleuses qu'il me dit dans mon propre ouvrage, s'il était vrai qu'il eût à se plaindre de moi , et si j'en avais accusé auprès du roi de Prusse , dans son passage à Berlin , comme il le prétend. Je peux vous protester hautement , monsieur, non seulement à vous , mais à tout le monde , et attester le roi de Prusse lui-même, que jamais je n'ai dit à sa majesté ce qu'on m'impute. Ce fut le marquis d'Argenson qui l'avertit, à souper, de la manière dont La Beaumelle avait parlé de sa cour, ainsi que de plusieurs autres cours , dans son livre intitulé Qu'en dira-t-on ? Le marquis d'Argenson sait que, loin de vouloir porter ces misères aux oreilles du roi, je lui mis presque la main sur la bouche; que je lui dis en propres paroles : Taisez-vous donc , vous révélez le secret de l'Église. J'aurais pu user du droit que tout le monde a de parler d'un livre nouveau à table , mais je n'en usai point de ce droit ; et, loin de rendre aucun mauvais office à M. de La Beaumelle , je fis ce que je pus pour le servir dans l'aventure par laquelle il fut mis au corps-de-garde à Berlin , et envoyé à Spandau. Pour peu qu'il raisonne, il doit voir clairement que Maupertuis ne m'a calomnié ainsi auprès de lui que pour l'exciter à écrire contre moi; c'est un fait assez public dans Berlin. Il est bien étrange qu'un homme que le roi de Prusse a daigné mettre à la tête de son académie ait pu faire de pareilles manœuvres. Songez ce que c'est que d'aller révéler à un étranger, à un passant , le secret des soupers de son maître , et de joindre l'infidélité à la calomnie. Exciter ainsi contre moi un jeune auteur, lancer ses traits , et puis retirer sa main; accuser M. Kœnig, mon ami , d'être un faussaire, le faire condamner de

Digitized by Google

G10 CORRESPONDANCE. sa seule aulorilé , en pleine académie , cl se donner le mérite de demander sa grâce ; faire écrire contre lui , et avoir l'air de ne point écrire ; déchaîner La Beaumelle contre moi , et le désavouer; opprimer Kœnig et moi avec les mêmes artifices ; c'est ce que Maupcrtuis a fait , et c'est sur quoi l'Europe littéraire peut juger. Je me suis vu contraint à soutenir à la fois deux querelles fort tristes. Il faut combattre , et contre Maupertuis , qui a voulu me perdre , et contre La Beaumelle , qu'il a employé pour m'insulter. La vie des gens de lettres est une guerre perpétuelle , tantôt sourde et tantôt éclatante , comme entre les princes ; mais nous avons un avantage que les rois n'ont pas ; la force décide entre eux , et la raison décide entre nous. Le public est un juge incorruptible qui , avec le temps , prononce des arrêts irrévocables. Le public prononcera donc si j'ai eu tort de prendre le parti de M. Kœnig , cruellement opprimé , et de confondre les mensonges dont La Beaumelle , excité par l'oppresseur de Kœnig et le mien , a rempli le Siècle de Louis XIV. La Beaumelle vous a mandé , monsieur, qu'il me poursuivra jusqu'aux enfers. Il est bien le maître d'y aller ; et , pour mieux mériter son gîte, il vous dit qu'il fera imprimer, à la suite du Siècle de Louis XIV , un procès que j'eus, il y a près de trois ans, contre un banquier juif , et que je gagnai. Je suis prêt à lui en fournir toutes les pièces, et il pourra faire relier le tout ensemble, avec la Paix de Ximègue , celle de Riswick, et la Guerre de la succession ; rien ne contribuera plus au progrès des sciences. Tout cela, monsieur, est le comble de l'avilissement; mais je vous défie de me nommer un seul auteur célèbre, depuis le Tasse jusqu'à Pope, qui n'ait eu affaire à de pareils ennemis. Le moindre de mes chagrins est assurément le sacrifice des biens et des honneurs auxquels j'ai renoncé sans le plus léger regret ; mais la perte absolue de ma santé est un mal véritable. S'il y a quelque chose de nouveau à Francfort , concernant toutes ces misères , vous me ferez plaisir de m'en instruire. A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS. A PoUdatn , le 1^{er} décembre 1732. Les personnes qui ont l'honneur de vous connaître , monsieur, vous rendront la justice d'avouer que vous êtes plus fait pour traduire les amours fortunés d'Ovide que les amours malheureux. Si d'ailleurs quelque beauté avait à se plaindre de vous, elle serait discrète ; et vous pourriez vous vanter de vos exploits sans lui déplaire. Il y a de très galants hommes qui ont perdu partie, revanche, et le tout, sans en rien dire. Vous n'êtes pas de ces gens-là , et je vous crois très heureux au jeu. Pour moi , qui ne joue point , je vous

souhaite d'aussi bonnes parties que vous avez fait de bons vers. Goûtez les plaisirs, et chantez- les. J'ai l'honneur d'être , etc. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. A Berlin , le 16 décembre. Vous avez dû recevoir, monseigneur, par M. de La Reynière, une très grande lettre 1 et un très énorme paquet. Je ne vous demande point pardon de mes lettres, parce que le cœur les dicte ; mais je vous demande bien sérieusement pardon du paquet. Tout est trop long et trop détaillé ; c'est comme si on recueillait tous les bulletins d'une maladie qu'on a eue il y a dix ans. La postérité dédaigne tous les petits faits , et veut voir les grands ressorts. J'en suis honteux d'avoir barbouillé plus de papier sur huit ans d'une guerre inutile , que sur le siècle de Louis xiv. J'ai noyé la gloire du roi , celle de la nation , et la vôtre , dans des détails que je hais. Avec moins de minuties, il y aurait bien plus de grandeur. Malheur aux gros livres 1 Je m'occupe à rendre celui-ci plus petit et meilleur. Après cette petite préface que vous fait votre historiographe , voici une requête de votre historien. On a repris le Duc de Foix ; il ne s'agit plus que de jouer l'ont sauvée , suivant l'exemplaire envoyé de Berlin. < Je supplie monseigneur le maréchal duc de « Richelieu, premier gentilhomme de la chambre du roi , de vouloir bien interposer son autorité « pour qu'on reprenne au théâtre la tragédie de « Rome sauvée ; qu'on la représente suivant • l'exemplaire que j'ai envoyé , et que les acteurs « se chargent des rôles suivant la distribution « que j'en ai faite , approuvée par monseigneur « le maréchal de Richelieu. A Berlin, ce 15 décembre 1752. Voltaire. .» A M. ROQUES. Ce 6 décembre 1783. On ne peut être plus sensible que je le suis , monsieur, à tous vos soins obligeants. Je conviens que vous êtes dans une position délicate , et que vous vous acquittez de vos fonctions de médiateur on ne peut pas mieux. Vous savez tout ce que j'ai fait pour entrer dans vos vues pacifiques. Il » Celle du 23 novembre. K.

ANNEE 4752. est bien étrange que M. de La Beaumelle ait voulu, pour quelques ducats, s'attirer une affaire si désagréable et si peu digne d'un honnête homme. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que les libraires sont en possession de contrefaire les ouvrages des gens de lettres, et de leur ravir le fruit de leurs travaux : mais qu'un homme de lettres contrefasse un livre dont un libraire a le privilège, et ait encore l'imprudence absurde de contrefaire une mauvaise édition furtive, dans le temps que mon libraire en donne une bonne ; que sur cette mauvaise édition furtive, il se hâte de faire des remarques pour quelques ducats, sans savoir si les objets de ces remarques se trouveront dans la seule édition que j'approuve, et dont j'ai fait présent à mon libraire Conrad Walther, c'est un procédé, monsieur, dont je vous laisse le juge. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien me faire tenir, par le chariot de poste de Francfort à Berlin, le livre de La Beaumelle, intitulé Mes Pensées, que le magistrat de Francfort a fait à la vérité saisir, mais dont il reste, dites-vous, quelques exemplaires. Il n'y a qu'à marquer le prix du livre sur le paquet de toile cirée, je le paierai avec le port, selon l'usage, et le maître du chariot de poste vous en tiendra compte. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Berlin, je les exécuterai avec le même zèle et la même fidélité que je suis, monsieur, etc. P. S. J'oubliais de vous dire que les Lettres de madame de Maintenon ont été volées à M. de Margency, écuyer de M. le maréchal de Noailles, neveu de madame de Maintenon : cela fait beaucoup de bruit à Paris. A M. LE PRESIDENT HÉNAULT. A Berlin, le 18 décembre. Voici, mon cher et illustre confrère, une lettre de bonne année. Je ne suis pas accoutumé à faire de ces compliments-là ; mais j'aime à vous dire : Qu'il vive autant que son ouvrage, Qu'il vive autant que tous les rois ! Dont il parle sans verbiage. J'ai à vous avouer que j'ai été, moi, beaucoup trop verbiageur sur l'Histoire de la dernière guerre, dont j'ai envoyé le manuscrit à M. d'Argenson. Je devais faire de cette histoire un ouvrage aussi intéressant que le Siècle de Louis XIV. Je ne l'ai point fait ; j'ai trop étouffé l'intérêt sous des détails ; cela est ennuyeux pour les acteurs mêmes. C'est donc quelque chose de bien vilain que la guerre, puisque les particularités les plus boueuses des grandes actions font bâiller ceux qui les ont conduites. Je regarde ce que j'ai envoyé à M. d'Argenson comme des matériaux qu'il m'avait confiés, et qui lui appartiennent. J'en fais à présent un édifice plus régulier et plus agréable. Dites-lui, je vous en supplie, monsieur, que je lui demande très

sérieusement pardon de l'énormité de mon volume. J'ai sa gloire à cœur ; il n'y en a point dans de trop gros livres. Je lui réponds d'être court et vrai. Je veux que les belles années de Louis xv se fassent lire comme le Siècle de Louis XIV ; j'ai presque dit comme votre Chronologie ; et je souhaite qu'après ma mort mon nom puisse ne pas faire déshonneur à celui de M. d'Argenson, après l'avoir un peu ennuyé pendant ma vie. J'ai besoin à présent de votre indulgence et de la sienne ; je vous la demande instamment ; faites-lui parvenir mes remords. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Berlin , le 18 décembre. Mon cher et respectable ami , je ne peux pas plus à présent changer de climat que changer mes vers. Un érysipèle rentré m'enterrerait ; sur les bords de l'Elbe ou du Weser, et il serait fort ridicule d'aller mourir dans un mauvais cabaret de la Wexlphalie. Votre charmante lettre du 7 décembre, votre tendre amitié, me feront vivre jusqu'au printemps. Vous me faites plus de bien que les médecins ne pourraient me faire de mal. Vos lettres me ressuscitent , mais on dit que mademoiselle Gaussin tue le Duc de Foix. Cette Gaussin est actuellement un médecin d'eau douce. Ce que vous dites de La Motte me fait trembler. Quoi ! on l'a cru heureux étant aveugle et impotent ; et , parce qu'on a été assez sot pour le croire heureux , on est assez cruel pour persécuter sa mémoire ! Comment serais-je donc traité , moi qui ai les apparences du bonheur, qui ai l'air d'appartenir à deux rois à la fois , moi qui suis plus riche que La Motte , et qui ai été plus amoureux du roi de Prusse que la Motte ne croyait l'être de madame la duchesse du Maine ? Je m'en vais prier M. Berryer de permettre qu'on affiche à Paris : « Voltaire avertit tous les gens de lettres « qu'il n'est point heureux. » Si vous avez lu cet article de La Motte , lisez donc celui de Rousseau , et vous y verrez la réponse à la réflexion que vous faites que les heureux sont hais. Mon cher ange , je n'ai dit sur La Motte, et sur Rousseau, et sur Fontenelle, que ce que je crois la pure vérité. Je les ai traités comme Louis xiv. J'aurais ajouté quelques couleurs rembrunies au portrait de madame de Maintenon, s» 41

04*2 CORRESPONDANCE. j'avais vu plus loi ses Lettres. Lite
 esl toul ce <|ue | vous dites , cl loules les dévoies de cour sont j comme elle.
 De l'ignorance , de la faiblesse , de la fausseté , de l'ambition , du manège ,
 des messes, des sermons, des galanteries, des cabales, voilà ce qui compose
 une Eslher ; mais l'EslherMainteuon écrit bien , et j'aime à la voir
 s'ennuyer d'être reine. Je lui préfère Ninon , sans doute ; mais madame de
 Mainlenon vaut sou prix. Je m'étais toujours douté que ce La Beaumelle
 avait volé ces lettres. Il est donc avéré qu'il a fait ce vol chez Racine. Ce La
 Beaumelle est le plus hardi coquin que j'aie encore vu. Il m'écrivit de
 Copenhague, de la part du roi deDanemarck, pour une prétendue édition ,
 ad usum delplüni Danemarki , des auteurs classiques français. Il datait sa
 lettre du palais du roi. Je le pris pour un grave personnage, d'autant plus
 qu'il avait prêché; mais quinze jours apres, mon prédicateur arriva avec un
 plumet à Potsdam. Il me dit qu'il venait voir Frédéric et moi. Cette
 cordialité pour le roi me parut forte. Il me donna un petit livre intitulé Mes
 Pensées ou Qu'en dira-l-on ? dans lequel il me traitait comme un heureux,
 c'est-à-dire fort mal; et il voulait que je le présentasse au roi, lui et son
 livre. De là mou prédicateur alla au b , fut mis en prison , et se retira enfin
 dans Francfort, où il fit réimprimer ses Pensées. Il faut qu'il croie tous les
 rois fort heureux ; car, dans ce petit livret, il les nomme tous avec des
 épithètes qui ne méritent rien moins que la corde. On le décréta à Fiancfort
 de prise de corps, lui et ses Pensées ; il se sauva avec quelques exemplaires
 qu'il a portés à Paris. Il est vrai qu'il a pris la précaution d'appeler dans sou
 livre M. de Mackault, Pollion; et M. Berryer, Messula. Je ne sais si Pollion
 et Mcssaln feront. sa fortune ; mais le vol des lettres de madame de
 Maintenon pourrait bien le faire mettre au carcan. C'est un rare homme; il
 parle comme un sol, mais il écrit quelquefois ferme et serré ; et ce qu'il
 pille il l'appelle ses Pensées. Dieu merci, ce vaurien est de Genève , et
 calviniste ; je serais bien fâché qu'il fût Français et catholique; c'est bien
 assez que Fréron soit l'un et l'autre. Je vous dirai hardiment , mon cher
 ange , que jo ne suis pas étonné du succès du Siècle de Louis X IV. Les
 hommes sont nés curieux. Ce livre intéresse leur curiosité à chaque page. Il
 n'y a pas grand mérite à faire un tel ouvrage, mais il y a du bonheur à
 choisir un tel sujet. C'élaill mou devoir, en qualité d'historiographe , et vous
 savez que je n'ai jamais plus fait ma charge que depuis que je no l'ai plus. Il
 est plaisant qu'onm'ait ôté celte place , comme si une clef d'or du i' i de

Prusse empêchait ma plume d'être consacrée au roi mon maître. Je suis toujours gentilhomme ordinaire, pourquoi mêler la place d'historiographe? c'est une contradiction. Tout historien de son pays doit écrire hors de sou jwjvs : ce qu'il dit en a plus de vérité et plus de poids. Adieu , mes chers anges ; comptez que je pleure quelquefois d'être loin de vous. A MADAME DENIS. A Berlin , le 18 décembre. Je vous envoie , ma chère enfant, les deux oncles du duc de Wurtemberg ; c'est une petite fortune assurée pour votre vie. J'y joins mon testament. Ce n'est pas que je croie à votre ancienne prédiction que le roi de Prusse me ferait mourir de chagrin. Je ne me sens pas d'humeur à mourir d'une si sottise morte ; mais la nature me fait beaucoup plus de mal que lui, et il faut toujours avoir son paquet prêt et le pied à l'étrier, pour voyager dans cet autre monde où , quelque chose qui arrive , les rois n'auront pas grand crédit. Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cent cinquante mille moustaches à mon service , je ne prétends point du tout faire la guerre. Je ne songe qu'à désertir honnêtement , à prendre soin de ma santé, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années. Je vois bien qu'on a pressé l'orange; il faut penser à sauver l'écorce. Je vais me faire , pour mon instruction , un petit dictionnaire à l'usage des rois. Mon ami signifie mon esclave. Mon cher ami veut dire vous mêles plus qu'indifférent. Entendez par je vous rendrai heureux, je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous. Soupes avec moi ce soir , signifie je me moquerai de vous ce soir. Le dictionnaire peut être long , c'est un article à mettre dans l'Encyclopédie. Sérieusement , cela serre le cœur. Tout ce que j'ai vu est-il possible ? Se plaire à mettre mal ensemble ceux qui vivent ensemble avec lui Dire à un homme les choses les plus tendres , et écrire contre lui des brochures! et quelles brochures ! Arracher un homme à sa patrie par les promesses les plus sacrées , et le maltraiter avec la malice la plus noire qu'il peut. Et c'est là l'homme qui m'écrivait tant de choses philosophiques , et que j'ai cru philosophe! et je l'ai appelé le Salomon du Nord! Vous vous souvenez de cette belle lettre qui ne vous a jamais rassurée. Vous êtes philosophe , disait-il ; je le suis de même. Ma foi , sire, nous m'en sommes ni l'un ni l'autre. Digitized by Google

ANNEE 4732. fit 5 Machère eufant, je ne me croirai Ici que quand je serai avec mes pénates et avec vous. L'embarras est de sortir d'ici. Vous savez ce que je vous ai mandé dans ma lettre du premier novembre. Je ne peux demander de congé qu'en considération de ma santé. Il n'y a pas moyen de dire : Je vais à Plombières au mois de décembre. Il y a ici une espèce de ministre du saint Evangile, nommé Pérard, né comme moi en France ; il demandait permission d'aller à Paris pour ses affaires ; le roi lui fit répondre qu'il connaissait mieux ses affaires que lui-même, et qu'il n'avait nul besoin d'aller à Paris. Ma chère enfant, quand je considère un peu en détail tout ce qui se passe ici, je finis par conclure que cela n'est pas vrai, que cela est impossible, qu'on se trompe, que la chose est arrivée à Syracuse, il y a quelque trois mille ans. Ce qui est bien vrai, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que vous faites ma consolation. A M. LE MARQUIS DE TULBOUVILLE. A Berlin, le 8 décembre. Mon cher duc de Foix, il faut donc que Sceaux ait toujours des Baron ; mais le théâtre n'a pas toujours des Lécouvreur. C'est pour elle que le rôle d'Amélie avait été fait ; elle ne sera pas remplacée. La vieille enfant qui joue dans l'Oracle et dans Zaïre * ne peut que faire tomber mon Duc. Tranquille dans le crime, et fausse avec douceur, Zaïre, acte iv, scène 7. elle ne sera pas fâchée de faire des niches à l'oncle et à la nièce. Je suis très fâché que madame Denis se soit compromise avec ce tripot ; il eût été mieux d'attendre le retour de M. de Richelieu ; mais présent il ne faut plus qu'elle s'avilisse à postuler des désagréments. Cela n'est bon que pour moi, vieux pilier de théâtre, vieux Pellegrin qui ai toute honte bue. Je lui envoie lettres pour M. de Richelieu, requête en forme, et mes sentiments au tripot ; cela fait, je remets cette juste cause entre les mains de Dieu. J'ai fait à Zulime tout ce que m'ont permis Turgot XIV et Louis XV, auxquels j'ai donné presque tout mon temps, en bon et loyal sujet. Mettez-moi toujours aux pieds de madame la duchesse du Maine. C'est une âme prédestinée, elle aimera la comédie jusqu'au dernier moment ; et, quand elle sera malade, je vous conseille de lui à administrer quelque belle pièce, au lieu d'Extrême-Onction. On meurt comme on a vécu ; je meurs, moi qui vous parle, et je griffonne plus de vers que La Motte-Houdart, et plus de prose que La 1 Mademoiselle Gaimm. Molhéc-Vayer. Si je faisais des vers comme vous les récitez, je travaillerais pour vous du soir au matin. Aimez-moi, si vous pouvez, autant que vous êtes aimable. A M. FORMEY. En vérité, monsieur, je ne

vous croyais pas Suisse. Un illustre théologien de Bâle écrit que milord Bolingbroke a eu la cb , et de là il tire la conséquence évidente que Moïse est l'auteur du Pentateuque. On prétend que de bonnes lois et de bonnes troupes ne valent rien, si l'on n'a pas une foi vive pour les dogmes de Zwingli et de Calvin. Or, comme Titus, Marc-Aurèle, Trajan, Nerva, Julien, etc., etc., avaient le malheur de ne croire pas plus b Zwingli qu'au pape, et que cependant tout allait assez bien de leur temps , on a cru b Pologne ne devoir pas être tout à fait de l'avis du révérend docteur suisse. Le chapelain de milord Chesterfield a pris en bon chrétien la cause de milord Bolingbroke, il l'a défendue dans une lettre pieuse et modeste. La traduction est parvenue ici avec la permission des supérieurs. Le roi a beaucoup ri : faites-en de même. Il paie bien les docteurs , et se moque des disputes théologiques . métaphysiques , philosophiques , et dynamiques. Soyez très tranquille, vivez gaiement de l'Évangile et de la philosophie, et laissez les profanes douter de la chronologie de Moïse et des monades. Tâchez de conserver la vôtre ; faites-vous couvrir de poix- résine ; essayez de vous mettre de grandes épingles dans le cul , suivant l'avis de l'auteur des nouvelles Lettres. Tâchez des forces centrifuges, ou plutôt faites-vous embaumer tout vivant, afin de n'attraper que dans sept ou huit cents ans ce point de maturité qui est la mort. Pour moi , si je peux jamais rattraper ma jeunesse, je compte aller faire un tour aux terres australes avec Dalichamp, et disséquer des cervelles de géants hauts de douze pieds, et des hommes velus comme des ours, avec des queues de singe. Alors nous saurons des nouvelles positives de la nature de l'âme ; j'exalterai la mienne pour vous pré lire l'avenir; car vous savez qu'un peu d'exaltation fait voir le futur comme le passé. Je vous prédis donc que ceux qui tourneront les sottises de ce monde en raillerie seront toujours les plus heureux ; et, pour revenir du futur au passé , je vous jure que Démocrite avait raison , et qu'Héraclite avait tort. Croyez-moi, ne mettez aux choses qu'un prix , et ne prenez point de grosses balances pour peser des toiles d'araignée. Il y a mille occasions où un vaudeville vaut mieux qu'une lamentation de Jérémie. A propos de chanson, par quelle rage diabolique 4L

CORRESPONDANCE. 614 révoquez-vous en doute la chanson de l'archevêque de Cambrai? Savez-vous bien que vous êtes un impie d'armer l'incrédulité , qui triomphe tant dans ce siècle pervers , contre une chanson d'un successeur des apôtres? Je vous dis devant Dieu que le marquis de Fénelon me récita cette chanson à La Haye , en présence de sa femme et de l'abbé de La Ville. Eh I morbleu ! faites comme l'archevêque de Cambrai; détrompez - vous de tout. Adieu ; je ne me porte pas mieux que vous ; le moins malade ira voir l'autre. A M. BAGIEU. Berlin , le 19 décembre. Votre lettre, monsieur, vos offres touchantes , vos conseils, font sur moi la plus vive impression, et me pénètrent de reconnaissance. Je voudrais pouvoir partir tout à l'heure, et venir me mettre entre vos mains et dans les bras de ma famille. J'ai apporté à Berlin environ une vingtaine de dents, il m'en reste à peu près six; j'ai apporté deux yeux, j'en ai presque perdu un ; je n'avais point apporté d'érysipcle, et j'en ai gagné un que je ménage beaucoup. Je n'ai pas l'air d'un jeune homme h marier, mais je considère que j'ai vécu près de soixante ans, que cela est fort honnête ; que Pascal, Alexandre, et Jésus-Christ, n'ont vécu qu'environ la moitié , et que tout le monde n'est pas né pour aller dîner à l'autre bout de Paris à quatre-vingt-dix-huit ans, comme Fontcnelle. La nature a donné h ce qu'on appelle mon âme un étui des plus minces et des plus misérables. Cependant j'ai enterré presque tous mes médecins, et jusqu'à La Métrie. Il ne me manque plus que d'enterrer Codénus, médecin du roi de Prusse ; mais celui-là a la mine de vivre plus long-temps que moi ; du moins je ne mourrai pas de sa façon. Il me donne quelquefois de longues ordonnances en allemand ; je les jette au feu , et je n'en suis pas plus mal. C'est un fort bon homme, il en sait tout autant que les autres ; et quand il voit que mes dents tombent, et quo je suis attaqué du scorbut, il dit que j'ai une affection scorbutique. Il y a ici de grands philosophes qui prétendent qu'on peut vivre autant que Malhusalem, en se bouchant tous les pores, et en vivant comme un ver à soie dans sa coque ; car nous avons à Berlin des vers à soie et des beaux esprits transplantés. Je ne sais pas si ces manufactures-fa réussiront ; tout ce que je sais, c'est que je ne suis point du tout eu état de voyager cet hiver. Je me suis fait un printemps avec des poêles ; et , quand le vrai printemps sera revenu , je compte bien , si je suis en vie, vous apporter mon squelette. Vous le disséquerez si vous voulez. Vous y trouverez un cœur qui palpitait encore des sentiments de reconnaissance et d'attachement que vous lui

inspirez. Soyez persuadé, monsieur, que, tant que je vivrai, je vous regarderai comme un homme qui fait honneur au plus utile de tous les arts, et comme le plus obligeant et le plus aimable du monde. A M. FORMEY.

Le 23 décembre On dit, monsieur, que vous avez fait fourrer quatre mauvais vers contre moi dans l'Almanach de Bourdeaux, imprimé avec permission de votre académie. Vous pensez bien que je ne m'en soucie guère, et que je combats gaiement contre tout le monde ; mais je vous avertis que vous ne gagnerez rien à cette guerre, que les choses ne sont pas comme vous le pensez , et qu'il vaudrait mieux , comme je vous l'ai mandé , que le moins malade de nous deux allât voir l'autre. Savez-vous ce que je vous conseille ? de venir dîner tête à tête avec moi, aujourd'hui ou demain ; vous vous en trouverez mieux que de venir m'attaquer en vers ou en prose* Croyez-moi, la vie est courte ; il vaut mieux boire ensemble que de se houspiller . A M. FORMEY.

Le 23 décembre Puisque ainsi est, htdio sia lodato , je vous avouerai tout net que votre sortie sur certaines personnes , et un petit mot de la discipline militaire, et un petit coup de dent à ceux qui ont écrit après Newton , et une petite attaque portée à certaines gens qui ont fait certains livres, et un mépris trop marqué pour certains sentiments de certaines gens, qui n'en changeront pas, etc., etc. ; je vous avouerai, dis- je, que tout cela a été fort mal reçu. Vous devriez, ma foi, me remercier de l'apologie de Bolingbroke; car tout ce qui fait rire apaise. Je pourrais vous servir, et cela ne serait bien plus agréable que d'écrire sur le Pentaleuque. Quand on m'attaque , je me défends comme un diable, je ne cède à personne ; mais je suis un bon diable, et je finis par rire. Je suis très malade, et vous sortez, vous avez été chez le grave président *. Venir de chez vous chez moi , bien emmitouflé , n'est pas un voyage aux terres australes. Point de rancune , puisque je n'en ai point. Venez dîner amicalement demain ou aprèsdemain. Je vous enverrai un carrosse ou une chaise ; vous n'aurez point de froid dans la rue, et vous serez chez moi très chaudement. Il faut que l

M.iupcrtuis. Digitized by Google

ANNEE 1753. nous causions , et vous trouverez mixlum utile
dulci. A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON. Le 3 janvier nos. Je vous
remercie , monsieur , des éclaircisse* ments que vous avez bien voulu me
donner sur votre Traité de la Lumière. Je les reçois avec reconnaissance , et
j'avoue qu'ils m'étaient nécessaires pour le bien entendre; car, quoique je
me sois autrefois occupé de mathématiques , j'en ai actuellement perdu
l'habitude. Quand je reçus votre livre, je crus que c'était l'ouvrage d'un
savant ordinaire ; mais notre cher Clairaut m'apprend que vous êtes cet
officier général de l'état-major auquel le comte de Saxe écrivit avec cette
brevitatem imperatoriam des anciens, en accourant à Ellenbogen en
Bohême , où vous conteniez avec moins de six cents hommes, par le poste
que vous aviez pris devant le château de cette place , les quatre mille
Croates qu'il y fit capituler le lendemain : A homme de cœur , courtes
paroles; qu'on se balte , j'arrive. Mau«ick de Saxe. Billet auquel vous
répondîtes si énergiquement. Les sciences et les arts gagnent à être cultivés
par les mains qui ont cueilli des lauriers. Frédéric fait de bons vers , le
maréchal de Saxe des machines, et vous êtes mathématicien. Recevez ,
comme bien démontrées , les assurances des sentiments respectueux avec
lesquels j'ai l'honneur d'être, etc. A MADAME DENIS. A Berlin, le 13
janvier. J'ai renvoyé au Salomon du Nord , pour scs étrennes , les grelots et
la marotte qu'il m'avait donnés, et que vous m'avez tant reprochés. Je lui ai
écrit une lettre très respectueuse, car je lui ai demandé mon congé. Savez-
vous ce qu'il a fait? il m'a envoyé son grand factotum de Fédersdoff , qui
m'a rapporté mes brimborions. Il m'a écrit qu'il aimait mieux vivre avec
moi qu'avec Maupcrtuis. Ce qui est bien certain , c'est que je ne veux vivre
ni avec l'un ni avec l'autre. Je sais qu'il est difficile de sortir d'ici ; mais il y
a encore des hippogriffes pour s'échapper de chez madame Àlcine. Je veux
partir absolument ; c'est tout ce que je peux vous dire, ma chère enfant. Il
y a trois ans bientôt que je le dis, et que je devrais l'avoir fait. J'ai déclaré à
Fédersdoff que ma santé ne me permettait pas plus longtemps un climat si
dangereux. Adieu ; faites du paquet ci- joint l'usage que fil 5 votre 3traitié et
votre prudence vous dicteront. Le pauvre Dubordier doit être à présent chez
moi, h Paris. Sa destinée est bien cruelle. Il y a des gens devant qui on n'ose
pas se dire malheureux. Cet homme est demandé à Berlin ; il y arrive en
poste. Il embarque sur un vaisseau sa femme, son fils unique, et sa fortune.
Le vaisseau périt à la rade de Hambourg. Dubordier se trouve 'a Berlin sans

ressource. Ou se sert de ses dessins ; on ne l'emploie point, et on le renvoie sans même lui donner l'aumône. Logez- le, nourrissez-le. Qu'il raccommode mon cabinet de physique. Vous verrez dans le paquet qu'il vous apporte des choses qui font frémir. Faites comme moi , armez-vous de constance. A M. FORMEY. Le 17 janvier. Est-ce vous qui avez fait l'extrait des Lettres de madame de Maintenon? Vous dites qu'il faudrait savoir par quelles raisons ce dépôt a passé. M. le maréchal de Noailles, son neveu , avait ce dépôt ; son secrétaire le prêta à un écuyer du roi , et celui-ci au petit Racine. La Beaumelle le vola sur la cheminée de Racine, et s'enfuit à Copenhague ; c'est un fait public à Paris. La Beaumelle, de retour à Paris , devait être mis à la Bastille, il a obtenu la protection de madame la duchesse de Lauraguais, dame d'atour de madame la dauphine. Cette princesse a sauvé le cachot à La Beaumelle, ne sachant pas que ce galant homme, dans l'édition de ses belles Pensées , faite à Francfort, a dit du roi de Pologne et de sa cour : « J'ai vu à Dresde un roi imbécile , un ministre « fripon, un héritier qui a des enfants, et qui ne sait en faire, etc. » Apparemment qu'il aura aussi la protection de la Prusse, car il dit que l'armée est composée de mercenaires qu'on mène à coups de bâton , qui seront battus à la première occasion, et qui étrangleraient le roi si on les faisait caserner. Il n'a tiré que peu d'exemplaires dans ce goût, et j'en ai un. Il a substitué d'autres feuilles dans d'autres exemplaires. Cet homme-là ira loin. Ne manquez pas de le louer dans votre journal, car voilà des gens qu'il faut ménager. N'est-il pas de l'académie ? Maupertuis est fort lié avec lui; il l'alla voir à Berlin , et l'engagea à écrire au roi ; il corrigea même sa lettre. Pourquoi dites- vous que madame de Maintenon eut beaucoup de part à la révocation de l'édit de Nantes? Elle toléra cette persécution, comme elle toléra celle du cardinal de Noailles, celle de Racine; mais certainement elle n'y eut aucune part ; c'est un fait certain. Elle n'osait jamais contredire

Digilized by Google

CORRESPONDANCE. 646 Louis xiv. Madame de Pompadour n'oserait parler contre l'ancien évêque de Mirepoix, qu'elle déteste autant que je le méprise. Pourquoi dites-vous que Louis xiv était mille fois plus occupé de misères domestiques que du soin de son royaume? On ne peut avancer rien de plus faux et de plus révoltant, et il n'est pas permis de parler ainsi. Sachez que Louis xiv n'a jamais manqué d'assister au conseil, et qu'il a toujours travaillé au moins quatre heures par jour. Songez-vous bien que vous jugez dans Berustrass 1 un homme tel que Louis xiv ? vous ! Pourquoi dites- vous que madame de Montespan était la femme la plus bizarre et la plus folle qui fut jamais? Qui vous l'a dit? Avez-vous vécu avec elle? Tout Paris sait que c'était une femme très aimable ; elle fut indignée du goût du roi pour madame de Maintenon , qu'elle regardait comme une domestique ingrate. En quoi a-t-elle été la femme la plus bizarre et la plus folle qui fut jamais? Je vous parle net, comme vous voyez, parce que je veux être votre ami. A M. FORMEY. 17 janvier. Justifiées par les passages des Lettres de madame de Maintenon. Non , mordieu 1 c'est tout le contraire. Lisez la lettre où elle rapporte que Louis xiv lui a dit en riant : « Il est plus difficile d'accorder « deux femmes que les puissances de l'Eu« rope, etc. » Qui vous prie de tomber sur le corps de La flcaumelle? Voilà un plaisant corps 1 et qu'importe à la France ce qu'on dit dans un journal germanique ? Voulez-vous une autre anecdote? On a vendu à Paris six mille Akakia en un jour, et le plus orgueilleux de tous les hommes 9 est le plus bafoué. Il n'a que ce que son insolence et ses manœuvres méritent ; et il n'y a personne , sans exception , auprès de qui il ne soit démasqué. Il aurait dû ne pas rno pousser à bout. Je ne suis pas esclave ; soyez homme. A M. FORMEY. 1.e 17 janvier. Billets sont conversation. Où diable prenezvous celle jérémiade? Je vous dis que vous avez parlé de Louis xiv d'une manière peu convenable, et que vous avez tort ; comme j'ai dit au roi qu'il avait eu tort de faire une brochure , et moi tort d'en avoir fait une autre ; et je vous dis cela entre ' Rue de Berlin. ' Maui>erluis. nous; et je vous dis que je me.... , révérence parler, de touteela, et de la lettre sur Boliugbroke, et de toutes les sottises de ce monde, et qu'il faut que vous en fassiez de même. Qui songe à vous faire de la peine ? Ce n'est pas moi. Vous avez écrit contre les déistes , qui ne vous ont jamais fait de mal ; et le roi et moi , qui sommes déistes , nous avons pris le parti de notre religion. Je vous dis encore une fois qu'il n'y a qu'à rire de tout cela. Vous ne voyez les choses que par le trou d'une

bouteille. Ne vous affligez pas et ne pleurez point, parce que madame de Montespan était aimable. Encore une fois , soyez tranquille. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Mon cher Isaac, il est vrai que j'ai enfoncé des épingles dans le cul mais je ne mettrai point ma tête dans la gueule. Je vous prie de lire atienli vcmctil l'article ci- joint du Dictionnaire de Scribcrius audens , et de me le rendre , et de. m'en dire votre avis. Je suis fâché que vous ne vous appliquiez plus à ces bagatelles rabbiuïques , Ihéologiques , et diaboliques; j'aurais de quoi vous amuser ; mais vous aimez mieux à présent la basse de viole. Tout est égal dans ce monde, pourvu qu'on se porte bien et qu'on s'amuse. Si bcnc valcs , ego qu'idem non valeo... te amo, tua lueor. Avez-vous reçu votre contrat? Songez, je vous en prie, au livre de l'abbé de Prades, et à la religion naturelle ; c'est la bonne ; il faut l'avoir dans le cœur. AM. LE MARQUIS DE THIBOÛVILLE. Ce sw. j'ai reçu la lettre du 1 2 janvier de mon cher marquis. J'avais prévenu , il y a longtemps , ce qu'il a la bonté de mie mander, ayant renvoyé au roi de Prusse , par deux fois , mon cordon , ma clef de chambellan, et lui ayant remis tout ce qu'il me doit de mes pensions. Il m'a toujours tout renvoyé ; il m'a invité 'a aller avec lui le 50 du mois, à Polsdam. Je ne sais si ma santé me permettra de le suivre. Il pourrait dire avec moi : *« Nec possum lcruui vivere , nec sine le; » Martial, liv. xii, ip'igr. xlvii. et je ne dois dire que la première partie de ce vers. J'embrasse mon cher marquis ; je le remercie, et je suis un peu piqué de ce qu'il n'a pas deviné la seule conduite que je pusse tenir. Tout ce qu'il me conseille était fait il y a près d'un mois ; mais pouvoir revenir est une autre affaire. * Allusion aux rêverie* Je Maupcrtuis.

Digitized by Google

ANNÜE 4755. 6*7 A M. DE LA VIROTTE. Berlin, le î8 janvier.

Je fais trop de cas de votre jugement, monsieur, pour ne m'en pas rapporter a vous sur cet étrange procès criminel fait par l'amour-propre de Maupertuis h la sincérité de Kœnig , procès dans lequel j'ai été impliqué malgré moi , parce que Kœnig ayant vécu deux ans de suite avec moi à Cirey , il est mon ami ; parce que j'ai cru avec l'Europe littéraire qu'il avait raison, parce que je hais la tyrannie. Quand le roi de Prusse me demanda au roi.par son envoyé, quand j'acceptai sa croix, sa clef de chambellan , et ses pensions, je crus pouvoir recevoir les bienfaits d'un grand prince qui me promit de me traiter toujours comme son ami et comme son maître dans les arts qu'il cultive ;.ce sont ses propres paroles. Il ajouta que je n'aurais jamais aucune inconstance a craindre d'un cœur reconnaissant ; et il voulut que ma nièce fût la dépositaire de cette lettre, qui devait lui servir de reproche éternel , s'il démentait ses sentiments et ses promesses. Je n'ai jamais démenti mon attachement pour lui; j'avais eu un enthousiasme de seize années ; mais il m'a guéri do cette longue maladie. Je n'examine point si, dans une familiarité de deux ans et plus, un roi se dégoûto d'un courtisan ; si l'amourpropre d'un disciple qui a du génie s'irrite en secret contre son maître; si la jalousie et les faux rapports, qui empoisonnent les sociétés des particuliers, portent encore plus aisément leur venin dans les maisons des rois ; tout ce que je sais, c'est qu'en me donnant au roi de Prusse , je ne me suis P88 donné comme un courtisan , mais comme un homme de lettres, et qu'en fait de disputes littéraires, je ne connais point de rois. Je n'aimais que trop ce prince , et j'ai été tâché , pour sa gloire , qu'il ait pris parti contre Kœnig, sans être instruit «lu fond de la dispute ; qu'il ait écrit une brochure violente contre tous ceux qui ont défendu ce philosophe , c'est-à-dire contre tous les gens éclairés de l'Europe, et cela sans avoir lu son Appel. Il a été trompé par Maupertuis. Il n'est pas étonnant, il n'est pas honteux pour un roi d'être trompé ; mais ce qui serait bien glorieux, ce seraitd'avouer son erreur. Je lui ai renvoyé son cordon, sa clef d'or, ornements très peu convenables à un philosophe que je ne porte presque jamais. Je lui ai remis tout ce qu'il me doit de mes pensions. Il a eu la bonté de me rendre tout , cl de m'inviter à le suivre à Potsdaro, ou il me donne dans sa maison j le même appartement que j'ai toujours occupé. I J'ignore si ma santé, qui est plus déplorable que mon aventure, me permettra de suivre sa majesté. A M. G.-C. WALTHER Berlin , ftr février l"&3 L'ouvrage que je vous envoie,

mon cher Walther, vaudrait beaucoup mieux, si je ne vous avais pas renvoyé plus tôt tous les livres que vous m'avez redemandés : mais le sujet est assez intéressant pour que vous tiriez de ce Supplément autant d'exemplaires au moins que du Siècle. Je vous prie de me mander si je pourrais trouver à Dresde ou à Leipsick un appartement commode pour moi, un secrétaire, et deux domestiques. Je l'aimerais encore mieux 'a Leipsick qu'à Dresde, parce que j'y travaillerais plus à mon aise. Mais il faudrait que cela fût très secret. Vous n'auriez qu'à me mander : Il faudra s'adresser à Leipsick chez... Je ni'y rendrais dans quinze jours ou trois semaines, et alors je vous serais plus utile. Au rcslo, dans la maison où je serai, il faudra absolument que je fasse ma cuisine. Ma mauvaise santé ne me permet pas de vivre à l'auberge. Voici un avertissement que je vous prie très instamment de faire mettre dans toutes les gazettes. Je vous embrasse. Voltaire. -

AVERTISSEMENT. On apprend par plusieurs lettres de Berlin que M. de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France , ayant remis à sa majesté prussienne son cordon , sa clef de chambellan , et tout ce qui lui est dû de ses pensions , non seulement sa majesté prussienne lui a tout rendu, mais a voulu qu'il eût l'honneur de le suivre à Potsdam, et d'y occuper son appartement ordinaire dans le palais. A M. LE MARQUIS D'ARGEXS. Cher frère, je vous renvoie Locke. Maupertuis , dans ses belles Lettres, a beau dire du mal de ce grand homme, son nom sera aussi cher à tous les philosophes que celui de Mauperluis excitera de haine. Kœnig vient de lui donner le dernier coup, en lui démontrant qu'il est un plagiaire. On a imprimé à Leipsick une histoire complète de toute cette étrange aventure, qui ne fait pas d'honneur à ce pays-ci. Soyez très sûr que toute l'Europe littéraire est déchaînée contre lui ; et qu'excepté Euler et Mérian, qui sont malheureusement parties dans ce procès, tout le reste des académiciens lève les épaules. Je suis dans mon lit malade , malgré le quinquina du roi. Vous devriez bien venir dîner detnau comme frère Paul chez Antoine. Ce sera peut-être Digltized b/ Google

CORRESPONDANCE. la dernière fois de ma vie que je vous verrai. Donnez-moi cette consolation. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Le «0 février. J'ai été bien réconforté, mon cher et respectable ami ; je le suis encore. Le roi de Prusse m'a envoyé de l'extrait de quinquina. «... Tanquam bæcsinl noslri metlicina dotons, • Aut tiens Ulc malis homimim mitescere discal! « Viro., ecl. x , y. Go. Il devrait bien plutôt m'envoyer une permission de partir pour aller me guérir ou mourir ailleurs. Il n'a plus nul besoin de moi. Il sait à présent mieux que moi la langue française ; il écrit français par un a ; il fait de bonne prose et de lions vers. Il a écrit, sans me consulter, une philippique sur la querelle de Maupertuis; il l'a pris pour Auguste, et moi pour Marc- Antoine. Maupertuis l'a fait imprimer en allemand et en italien , avec les aigles prussiennes à la tête. Battu à Actium et à la tribune aux harangues , il ne me reste qu'à aller mourir dans cette terre que vous me proposez , et de vous embrasser avant ma mort. Voici une espèce de testament littéraire que je vous envoie. Mille tendres respects à tous les anges. Je vous prie de donner copie de mon testament. A M. LE MARQUIS D'ARGENS , A POTSDAM. Berlin , le 16 février. « Je me meurs, mon cher marquis, et j'ai la force de vous avouer ma faiblesse. Je ne vous nierai pas certainement que ma douleur est inexprimable. J'ai voulu me vaincre et venir à Potsdam ; mais je suis retombé, la veille de mon départ, dans un état dont il n'y a pas d'apparence que je relève. Mon érysipèle est rentré , la dysenterie est survenue, j'ai souvent la fièvre ; il y a quatorze jours que je suis dans mon lit. Je suis seul, sans aucune consolation, à quatre cents lieues d'une famille en larmes à qui je sers de père. Voilà mon état. Je compte sur votre amitié, qui fait presque ma seule consolation , et je vous embrasse tendrement. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Cher frère , vous êtes assurément le premier capitaine d'infanterie qui ait ainsi parlé de philosophie. Votre extrait de Gassendi est digne de Bayle. Je ne savais pas que Gassendi eût été le précurseur de Locke , dans le doute modeste et éclairé si la matière peut penser. Il y a dans de vieux magasins, où personne ne fouille, des épées rouillées, mais excellentes, dont un bon guerrier peut se servir pour percer les sols. Belzébuth vous ait en sa sainte garde ! mon cher marquis, je vous aime de tout mon cœur. Tâchez de venir aujourd'hui chez votre frère le damné , qui souffre plus que jamais. A MADAME***. Berlin . Je me sers, madame, des correspondants des négociants de Berlin , pour vous remercier de la lettre

que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Il y a long - temps que je compte votre nom , et celui d'un de vos amis , parmi ceux qui font le plus d'honneur à notre siècle. La liberté de penser est la vie de lame , et il paraît qu'il n'y a pas beaucoup d'âmes plus vivantes que la vôtre. C'est un grand malheur qu'il y ait si peu de gens en France qui imitent l'exemple des Anglais, nos voisins. On a été obligé d'adopter leur physique, d'imiter leur système de finance , de construire les vaisseaux selon leur méthode ; quand les imiterat-on dans la noble liberté de donner à l'esprit tout l'essor dont il est capable? Quand est-ce que les sols cesseront de poursuivre les sages? On marche continuellement 'à Paris entre les insectes littéraires qui bourdonnent contre quiconque s'élève, et des chats-huants qui voudraient dévorer quiconque les éclaire. Heureux qui peut cultiver en paix les lettres , loin des bourdons et chatshuants 1 Je suis sous la protection d'un aigle; mais une mauvaise santé , pire que tous les chagrins attachés en France 'à la littérature, m'ôte tout mon bonheur. Ainsi tout est compensé. Je serais trop heureux si la nature ne s'avisait pas de me persécuter autant que la fortune me favorise. Si l'état de ma santé, madame , me permet jamais de revoir la France, un de mes beaux jours serait celui où je pourrais vous assurer de mon respect , et dire à votre ami tout ce que la plus profonde estime m'inspirerait pour vous et pour lui. Permettez qu'en philosophe je finisse sans compliments ordinaires et sans signer. Vous me reconnaîtrez assez par ceux qui vous feront tenir ma lettre. A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère Paul , je vous attendais ; je comptais souper avec vous aujourd'hui , et nous nous fîmes hier une fête de vous promettre au révérend père abbé.

Frère , savez-vous bien que je viens de me coucher ? mais , puisque mon frère est toujours visité de Dieu , et affligé en son corps terrestre , je vais me lever , et mon âme va tâcher de con

ANNEE 1753. 619 soler la sienne. J'offre pour vous mes ferventes prières , et je vous donne le baiser de paix. Dans un quart d'heure je passerai de ma cellule dans votre ermitage. Frère Voltaire. A M. LE COMTE D'ARG ENTAI.. A Berlin, le 20 février. Mon cher ange , j'ai été très malade, et, en même temps , plus occupé qu'un homme en santé ; étonné de travailler dans l'état où je suis, étonné d'exister encore , et en me soutenant par l'amitié , c'est-à-dire par vous et par madame Denis. Je suis ici le meunier de La Fontaine. Ou m'écrit de tous côtés : Parlez , ■ Fugc crudeie* terras , fuge liltus imqitnm. • "Vx RO., Éncid liv. ut, v. 44. Mais partir quand on est depuis un mois dans son lit , et qu'on n'a point de congé ; se faire transporter couché , à travers cent raille baïonnettes , cela n'est pas tout à fait aussi aisé qu'on le pense. Les autres me disent : Allez-vous-en à Potsdam , le roi vous a fait chauffer votre appartement ; allez souper avec lui ; cela m'est encore plus difficile. S'il s'agissait d'aller faire une intrigue de cour , de parvenir à des honneurs et de la fortune , de repousser les traits de la calomnie , de faire ce qu'on fait tous les jours auprès des rois, j'irais jouer ce rôle-la tout comme un autre ; mais c'est un rôle que je déteste, et je n'ai rien à demander à aucun roi. Mauperluis , que vous avez si bien défini , est un homme que l'excès d'amour-propre a rendu très fou dans ses écrits , et très méchant dans sa conduite ; mais je ne me soucie point du tout d'aller dénoncer sa méchanceté au roi de Prusse. J'ai plus à reprocher au roi qu'à Maupertuis ; car j'étais venu pour sa majesté , et non pour ce président de Bedlam. J'avais tout quitté pour elle , et rien pour Mauperluis ; elle m'avait fait des serments d'une amitié à toute épreuve , et Maupertuis ne m'avait rien promis ; il a fait son métier de perfide , en intéressant sourdement l'amour-propre du roi contre moi. Maupertuis savait mieux qu'un autre à quel excès se porte l'orgueil littéraire. Il a su prendre le roi par son faible. La calomnie est entrée très aisément dans un cœur né jaloux et soupçonneux. Il s'en faut beaucoup que le cardinal de Richelieu ait porté autant d'envie à Corneille que le roi de Prusse m'en portait. Tout ce que j'ai fait, pendant deux ans, pour mettre ses ouvrages de prose et de vers en état de paraître , a été un service dangereux qui déplaisait dans le temps même qu'il affectait de m'en remercier avec effusion de coeur. Euûn son orgueil d'auteur piqué l'a porté à écrire une malheureuse brochure contre moi , en faveur de Maupertuis, qu'il n'aime point du tout, lia senti , avec le temps , que cette brochure le couvrirait de

honte et de ridicule dans toutes les cours de l'Europe , et cela l'aigrit encore. Pour achever le galimatias qui règne dans toute cette affaire , il veut avoir l'air d'avoir fait un acte de justice , et de le couronner par un acte de clémence. Il n'y a aucun de ses sujets , tout Prussiens qu'ils sont , qui ne le désapprouve ; mais vous jugez bien que personne ne le lui dit. Il faut qu'il se dise tout à lui-même ; et ce qu'il se dit en secret , c'est que j'ai la volonté et le droit de laisser à la postérité sa condamnation par écrit. Pour le droit , je crois l'avoir ; mais je n'ai d'autre volonté que de m'en aller, et d'achever dans la retraite le reste de ma carrière , entre les bras de l'amitié , et loin des griffes des rois qui font des vers et de la prose. Je lui ai mandé tout ce que j'ai sur le cœur ; je l'ai éclairci ; je lui ai dit tout. Je n'ai plus qu'à lui demander une seconde fois mon congé. Nous verrons s'il refusera à un moribond la permission d'aller prendre les eaux. Tout le monde me dit qu'il me la refusera ; je le voudrais pour la rareté du fait. Il n'aura qu'à ajouter à l'Ami- Machiavel un chapitre sur le droit de retenir les étrangers par force , et le dédier à Busiris. Quoi qu'on me dise , je ne le crois pas capable d'une si atroce injustice. Nous verrons. J'exige de vous et de madame Denis que vous brûliez tous deux les lettres que je vous écris parce! ordinaire , ou plutôt par cet extraordinaire. Adieu , mes chers anges. A M. KOENIG. 12 mars. Vous avez donc reçu , monsieur , mon paquet du mois de janvier, le 2 mars , et moi j'ai reçu le 4 mars, votre lettre du 2. Je vous écris naturellement par la poste , n'écrivant rien que je ne pense , et ne pensant rien que je n'avoue à la face du public. On se presse trop en Allemagne et en Angleterre de donner des recueils de vos campagnes contre Maupertuis. Votre victoire n'a pas besoin de tant de Te Deum ; et, puisque vous voulez bien que je vous dise mon avis, je trouve fort mauvais que les goujats de votre armée s'avisent de joindre aux pièces du procès, dans le recueil de Londres , les Éloges de La Métrie et de Jordan. Les Anglais se soucient fort peu de ces deux hommes , qui n'ont rien de commun avec votre affaire. De plus , pourquoi se plaindre qu'on ait suivi , eu faveur de ces

650 CO H K ESPON DANCE. académiciens , la coutume de (aire une petite oraison funèbre? Quel mal y a-t-ilàcela? J'avoue que La Métrie avait fait des imprudences et de méchants livres ; mais , dans scs fumées , il y avait des traits de flamme. D'ailleurs c'était un très bon médecin , en dépit de son imagination , et un très bon diable , en dépit de ses méchancetés. On n'a point loué ses défauts dans son Éloge. On a justifié sa liberté de penser , et en cela même on a rendu service à la philosophie ; mais , encore une fois , tout cela est étranger à la querelle présente, et la matière n'est point une pièce du procès. Je vous conjure de vous tenir dans les bornes de vos états, où vous serez toujours victorieux. Toute l'Europe littéraire , qui s'est déclarée pour vous , approuve que vous donniez une histoire de l'injustice qu'on vous a faite, que vous rapportiez tous les témoignages des académies et des universités en votre faveur. Vos propres raisons ne sont pas les témoignages les moins convaincants. Vous sentez que celle histoire , qui doit passer à la postérité , et servir d'époque et de leçon à tous les gens do lettres , doit être écrite très sérieusement , et avec autant de circonspection que de force. Il nes'agit pas ici de plaisanterie; il s'agit d'instruire; il s'agit de confondre par la raison l'erreur et la violence. Il me semble que chaque genre doit être traité dans le goût qui lui est propre. Les plaisanteries conviennent quand on répond h un ouvrage ridicule qui ne mérite pas d'être sérieusement réfuté. Enfin , monsieur, voici mon avis, que je soumets a vos lumières. Premièrement , la partie historique traitée avec sagesse et avec uue éloquence touchante , sans compromettre personne et sans rien mêler d'étranger à l'affaire ; secondement , vos démonstrations mathématiques et les témoignages des académies ; et enfin , puisqu'on ne peut s'eu empêcher, les pièces agréables et réjouissantes qui ont paru à cette occasion. Surtout, monsieur, comme ce recueil subsistera tant qu'il y aura au monde des académies , je vous demande en grâce qu'il n'y ait rien de personnel dans les plaisanteries. Le libraire Luzac avait promis plusieurs fois de retrancher de la Diatribe une raillerie concernant une maladie qu'on a eue à Montpellier. Il faut absolument qu'il tienne sa parole dans l'édition du recueil. Du impertinent ouvrage est livré au ridicule ; mais les personnes doivent être ménagées. Après ces précautions, vous aurez pour vous les contemporains et la postérité. Personne n'aura droit de sc plaindre. C'est ce que je peux vous prédire sans exalter mon âme, qui est toutà vous. A l'égard de mon corps, il est moribond , et je vais chercher à

Plombières la fin de mes maux , d'une manière ou d'une autre. Je viens de lire le dernier mémoire d'Euler ; il me paraît confus et absolument dénué de méthode. Je demeure jusqu'à présent dans l'idée que je vous ai exposée dans ma Lettre du 7 novembre dernier, que, lorsque la métaphysique entre dans la géométrie , c'est Ariuane qui entre dans le royaume d'Orosmade , et qui y apporte les ténèbres. On a trouvé le secret , depuis vingt ans , de rendre les mathématiques incertaines. Rien n'annonce plus la décadence de ce siècle , où tout s'est affaibli , parce qu'on a voulu tout outrer. A MADAME DENIS. A Berlin, le 15 mars. Je commence à me rétablir, ma chère enfant. J'espère que votre ancienne prédiction ne sera pas tout à fait accomplie. Le roi de Prusse m'a envoyé du quinquina pendant ma maladie ; ce n'est pas cela qu'il me faut ; c'est mon congé. Il voulait que je retournasse à Potsdam. Je lui ai demandé la permission d'aller à Plombières ; je vous donne en cent à deviner la réponse. Il m'a fait écrire par son factotum qu'il y avait des eaux excellentes à Glaz , vers la Moravie. Voilà qui est horriblement vandale, et bien peu Salomon ; c'est comme si on envoyait prendre les eaux en Sibérie. Que voulez-vous que je fasse? Il faut bien aller à Potsdam ; alors il ne pourra me refuser mon congé. Il ne soutiendra pas l'âne d'un homme qui l'a enseigné deux ans, et dont la vue lui donnera des remords. Voilà ma dernière résolution. Au bout du compte , quoique tout ceci ne soit pas de notre siècle , les taureaux de Phalaris et les lits de fer de Busiris ne sont plus en usage ; et Salomon ne voudra être ni Buris ni Phalaris. J'ai ce pays-ci en horreur ; mon paquet est tout fait. J'ai envoyé mes effets hors du Brandebourg ; il ne reste guère que ma personne. Tout ceci est unique assurément. Voici les deux Jellres au Public. Le roi a écrit et imprimé ces brochures; et tout Berlin dit que c'est pour faire voir qu'il peut très bien écrire sans mon petit secours. Il le peut , sans doute ; il a beaucoup d'esprit. Je l'ai mis en état de se passer de moi , et le marquis d'Argens lui suffit. Mais un roi devrait chercher d'autres sujets pour exercer son génie. Personne ne lui a dit à quel point cela le dégrade. O vérité ! vous n'avez point de charge dans la maison des rois auteurs ! Mais qu'il fasse des brochures tant qu'il voudra , et qu'il ne persécute point un homme qui lui a fait tant de sacrifices.

ANNEE 4755. 634 J'ai le cœur serré de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. Adieu ; j'ai tant de choses h vous dire que je ne vous dis rien. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Potsdam, le 30 mars. ■ Je m'imagine que je vous ferai un grand plaisir de vous faire lire les deux plus jolies plaisanteries qu'on ait faites depuis long- temps. Vous avez été ambassadeur , monseigneur le maréchal, et vous serez plus h portée que personne de goûter le sel de ces ouvrages; cela est d'ailleurs absolument dans votre goût. Il me semble que j'entends feu M. le maréchal de La Feuillade, ou l'abbé de Chaulieu , ou Périgni , ou vous ; il me semble que je lis le docteur Swift ou milord Chesterfield, quand je lis ces deux Lettres. Comment voulez-vous qu'on résiste aux charmes d'un homme qui fait , en se jouant , de si jolies bagatelles , et dont la conversation est entièrement dans le même goût? Je ne doute pas que vous et vos amis ne sentiez tout le prix de ce que je vous envoie. Enfin , songez que ces chefs-d'œuvre de grâce sont d'un homme qui serait dispensé , par sa place , de ces agréables amusements , et qui cependant daigne y descendre. J'étais encore à Uerlin quand il faisait h Potsdam ce que je vous envoie , je demandais obstinément mon congé ; je remettais a ses pieds tout ce qu'il m'a donné ; mais les grâces de ma maîtresse l'ont enfin rappelé son amant. Je lui ai tout pardonné ; je lui ai promis de l'aimer toujours ; et^ si je n'étais pas très malade , je ne la quitterais pas un seul jour ; mais l'état cruel de ma santé ne me permet pas de différer mon départ. Il faut que j'aille aux eaux de Plombières , qui m'ont déjà tant fait de bien quand j'ai eu le bonheur de les prendre avec vous. J'ai promis b ma maîtresse de revenir auprès d'elle dès que je serais guéri ; je lui ai dit : Ma belle dame , vous m'avez fait une terrible infidélité ; vous m'avez donné de pins un gros soufflet; mais je reviendrai baiser votre main charmante. J'ai repris son portrait que je lui avais rendu ; et je pars dans quelques jours. Vous sentez que je suis pénétré de douleur de quitter une personne qui m'enchantait de toutes façons. Je me flatte que vous aurez la bonté de me mander a Plombières l'effet que ces deux charmantes brochures auront fait sur vous. J'ai promis à ma maîtresse de ne point aller b Paris. Qu'y ferais-je? il n'y a que la vie douce et retirée de Potsdam qui me convienne. Y a-t-il d'ailleurs du goût a Paris? En vérité l'es• C'est ainsi que Voltaire nommait le royaume de Prusse. K. prit et les agréments ne sont qu'a Potsdam et dans votre appartement de Versailles. Cependant , si je retrouve b Plombières un peu de santé , je pourrai bien

faire b mon tour une infidélité de quelques semaines pour venir vous faire ma cour. Pourvu que je sois a Potsdam au mois d'octobre, j'aurai rempli ma promesse. Ainsi , en cas que je sois en vie, j'aurai tout le temps de faire le voyage. Je vous supplie de me mettre aux pieds de madame de Pompadour. Montrez-lui les deux Lettres au Public. Je connais son goût , elle en sera enchantée comme vous. Il n'y a qu'une voix sur ces ouvrages. Il en paraît aujourd'hui une troisième, je vous l'enverrai par la première poste. Adieu, monseigneur; vous connaissez mes tendres et respectueux sentiments. Adieu, généreux Alcibiade. Vous lisez dans mon cœur ; il est b vous 1 . A M. LE COMTE DE GOTTER *. Madame la duchesse de G. m'a instruit de ses bontés et des vôtres : je ne puis que marquer ma surprise et ma reconnaissance. Que puis-je vous dire? Il y avait autrefois une vieille p... amoureuse comme une folle d'Alcibiade, le plus éloquent des Grecs, comme le plus grand capitaine. Un sophiste⁵, plus dur qu'un Scythe, homme b idées creuses, brouilla cette pauvre diablesse avec ce beau Grec, qui la renvoya b coups de pied au cul en Arcadie. Elle passa chez une descendante d'Ilerculc, qui tâcha de la consoler, et qui la recommanda b un Grec, homme de beaucoup d'esprit. Cet homme Ut tout ce qu'il put pour toucher Alcibiade ; mais il ne savait pas que la catin en faveur de laquelle il s'intéressait était un peu ridée. Alcibiade répondit au Grec : « Je sais bien que cette pauvre femme m'aime de tout son cœur , mais elle n'est plus jolie ; il ne s'agit pas de m'aimer , il s'agit do me plaire. — Mais pourquoi lui donner des coups de pied .dans le derrière? lui dit le Grec. — Oh, parbleu 1 dit Alcibiade, la voila bien malade : je lui ai fait cent fois plus de plaisir en ma vio que do mal. » Sur ce, j'ai l'honneur, etc. ' Cette lettre a été envoyée par la poste , cl le roi de Prusse, tout philosophe qu'il était , avait la politesse do conserver dans scs états l'usage Infante d'ouvrir les lettres. K.

* Cette lettre dut être adressée au comte de Gotter, cité par Voltaire comme grand-maréchal de la maison du roi do Prusse, dans la lettre du ter octobre t757, à d'Argental. > Maupertuis , qui se vengea si durement des plaisanteries de Voltaire à Francfort-sur-le-Mein, au mois de juin 1753

652 CORRESPONDANCE. A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère, je prends congé de vous; je m'en sépare avec regret. Votre frère vous conjure , en partant , de repousser les assauts du démon , qui voudrait faire pendant mon absence ce qu'il n'a pu faire quand nous avons vécu-ensemble ; il n'a pu semer la zizanie. J'espère qu'avec la grâce du Seigneur, frère Gaillard ne la laissera pas approcher de son champ. Je inc recommande à vos prières et aux siennes. Élevez vos cœurs à Dieu , mes chers frères, et fermez vos oreilles aux discours des hommes; vivez recueillis, et aimez toujours votre frère. A M. ROQUES. Leipsick , avril. Je suis tombé malade à Leipsick, monsieur, et je ne sais pas encore quand je pourrai en partir. J'y ai reçu votre lettre du 22 mars. Elle m'étonnerait , si à mon âge quelque chose pouvait m'étonner. Comment a-t-on pu imaginer , monsieur , que j'ai pris des lettres de La Beaumelle pour des lettres de Maupertuis? Non , monsieur , chacun a ses lettres. Maupertuis a celles où il veut qu'on aille disséquer des géants aux antipodes ; et La Beaumelle a les siennes , qui sont l'antipode du bon sens. Dieu me garde d'attribuer jamais à un autre qu'à lui ces belles choses qui ne peuvent être que de lui , et qui lui font tant d'honneur et tant d'amis 1 On vous aurait accusé juste si on vous avait dit que je m'étais plaint du procédé de Maupertuis , qui alla trouver La Beaumelle à Berlin , pour l'envenimer contre moi , et qui se servit de lui comme un homme profondément artificieux et méchant peut se servir d'un jeune homme imprudent. Il me calomnia , vous le savez ; il lui dit que j'avais accusé l'auteur du Qu'en dira-t-on , auprès du roi , dans un souper. Je vous ai déclaré que ce n'était pas moi qui avais rendu compte à sa majesté du Qu'en dira-t-on; que ce fut M. le marquis d'Argens. J'en atteste encore le témoignage de d'Argens et du roi lui-même. C'est cette calomnie , d'après Maupertuis, qui a fait composer les trois volumes d'injures de La Beaumelle. 11 devrait sentir a quel point on a méchamment abuse de sa crédulité; il devrait sentir qu'il est le Raton dont Bertraud s'est servi pour tirer les marrons du feu ; il devrait s'apercevoir que Maupertuis , le persécuteur de Kœnig et le mien , s'est moqué de lui ; il devrait savoir que Maupertuis , pour récompense , le traite avec le dernier mépris; il devrait ne point menacer un homme à qui il a fait tant d'outrages avec tant d'injustice. Non , monsieur , il ne s'est jamais agi des quatre lettres de La Beaumelle, que jamais je n'ai entendu attribuer à Maupertuis ; il s'agit de la lettre que La Beaumelle vous écrivit , il y a six mois , retire dont vous

m'avez envoyé le contenu dans une des vôtres , lettre par laquelle La Beaumelle avoua que Maupertuis l'avait excité contre moi par une calomnie. J'ai fait connaître cette calomnie au roi de Prusse ; et cela me surfit. Ma destinée n'a rien de commun avec toutes ces tracasseries , ni avec cette infâme édition du Siècle de Louis XIV; je sais supporter les malheurs et les injures. Je pourrai faire un Supplément au Siècle de Louis XIV, dans lequel j'éclaircirai des faits dont La Beaumelle a parlé sans en avoir la moindre connaissance. Je pourrai, comme M. Kœnig , en appeler au public. J'en appelle déjà à vous-même. S'il vous reste quelque amitié pour La Beaumelle, cette amitié même doit lui faire sentir tous ses torts. Il doit être honteux d'avoir été l'instrument de la méchanceté de Maupertuis, instrument dont on se sert un moment , et qu'on jette ensuite avec dédain. Voilà , monsieur , tout ce que le triste état où je suis de toutes façons me permet à présent de répondre. Je vous embrasse sans cérémonie. A M.. ROQUES. Chez M- le duc de Gotha, 30 avril. Monsieur, j'écourais, en passant à Francfort, vous présenter moi -même le Supplément » au Siècle de Louis XIV , que je vous ai dédié. C'est un procès bien violent ; vous en êtes le juge par votre esprit et par votre probité , et vous êtes devenu un témoin nécessaire. Vous ne pouvez être informé pleinement du malheur que le passage de La Beaumelle à Berlin a causé. Vous en jugerez en partie par ma dernière lettre au roi de Prusse , dont je vous envoie copie pour vous seul. Vous savez que je vous ai toujours mandé que j'étais trop instruit des cruels procédés de M. de Maupertuis envers moi. Je savais que madame la comtesse de Bentinck avait obligé deux fois La Beaumelle de jeter dans le feu cet indigne ouvrage, où tant de souverains et sa majesté prussienne sont encore plus outragés que moi. Je savais que La Beaumelle, au sortir de chez Maupertuis, avait deux fois recommencé; mais je ne puis citer le 1^{er} Ce Supplément, divisé en trois parties, est la réfutation de* calomnies de La Beaumelle. Il est précédé d'une Lettre à M. Roques. K. Digitized by Google

« 635 ANNÉE 1753. témoignage de madame la comtesse de Bcnliuck , ni celui des autres personnes qui ont été témoins de la cruauté artificieuse avec laquelle Maupertuis m'a poursuivi près de deux années entières. Je ne peux citer que des témoignages par écrit, et je n'ai que la lettre de La Beaumelle. Vous n'ignorez pas avec quel nouvel artifice Maupertuis a voulu en dernier lieu déguiser et obscurcir l'affaire, en exigeant de La Beaumelle un désaveu ; mais ce désaveu ne porte que sur des choses étrangères à son procédé. Je n'ai jamais accusé Maupertuis d'avoir fait les quatre lettres scandaleuses dont La Beaumelle a chargé la coupable édition du Siècle de Louis XIV. Je me suis plaint seulement de ce qu'il m'a voulu perdre , et de ce qu'il a réussi. Je ne me suis défendu qu'en disant la vérité ; c'est une arme qui triomphe de tout à la longue. C'est au nom de cette vérité toujours respectable et souvent persécutée que je vous écris. Je suis très malade , et j'espère, jusqu'au dernier moment, que le roi de Prusse ouvrira enfin les yeux. Je mourrai avec cette consolation , qui sera probablement la seule que j'aurai. Je suis , etc. A M. ROQUES. A Gotha, tS mal. Je suis fâché à présent , monsieur , d'avoir répondu à La Beaumelle avec la sévérité qu'il méritait. On dit qu'il est à la Bastille ; le voilà malheureux, et ce n'est pas contre les malheureux qu'il faut écrire. Je ne pouvais deviner qu'il serait enfermé dans le temps même que ma réponse paraissait. Il est vrai qu'après tout ce qu'il a écrit avec une si furieuse démenche contre tant de citoyens et tant de princes , il n'y avait guère de pays dans le monde où il ne dût être puni tôt ou tard ; et je sais, de science certaine, qu'il y a deux cours où on lui aurait infligé un châtement plus capital que celui qu'il éprouve. Vous me parlez de votre amitié pour lui ; vous avez apparemment voulu dire pitié. il était de mon devoir de donner un préservatif contre sa scandaleuse édition du Siècle de Louis XI V, qui n'est que trop publique en Allemagne et en Hollande. J'ai dû faire voir par quel cruel artifice on a jeté ce malheureux auteur dans cet abîme. Je vous répète encore, monsieur, ce que j'ai mandé au roi de Prusse : c'est que si les choses dont vous m'avez bien voulu avertir, et que j'ai su par tant d'autres , ne sont pas vraies ; si Maupertuis n'a pas trompé La Beaumelle , tandis qu'il était à Berlin , pour l'exciter contre moi : si Maupertuis peut se laver des manœuvres criminelles dont la lettre de La Beaumelle le charge, je suis prêt à demander pardon publiquement à Maupertuis. Mais aussi , monsieur , si vous ne m'avez pas trompé , si tous les autres témoins sont

unanimement, s'il est vrai que Maupertuis, parmi les instruments qu'il a employés pour me perdre, n'ait pas dédaigné de me calomnier même auprès de La Beaumelle, et de l'exciter contre moi, il est évident que le roi de Prusse me doit rendre justice. Je ne demande rien, sinon que ce prince connaisse qu'après lui avoir été passionnément attaché pendant quinze ans, ayant enfin tout quitté pour lui dans ma vieillesse, ayant tout sacrifié, je n'ai pu certainement finir par trahir envers lui des devoirs que mon cœur m'imposait. Je n'ai d'autres ressources que dans les remords de son âme royale, que j'ai crue toujours philosophe et juste. Ma situation est très funeste; et quand la maladie se joint à l'infortune, c'est le comble de la misère humaine. Je me console par le travail et par les belles-lettres, et, surtout, par l'idée qu'il y a beaucoup d'hommes qui valaient cent fois mieux que moi, et qui ont été cent fois plus infortunés. Dans quelque situation cruelle que nous nous trouvions, que sommes-nous pour oser murmurer? Au reste, je ne vous ai rien écrit que je ne veuille bien que tout le monde sache, et je peux vous assurer que, dans toute cette affaire, je n'ai pas eu un sentiment que j'eusse voulu cacher. Je sois, monsieur, etc. A M. LE MARQUIS D'ARGENS. Le 96 mai. Mon cher révérend diable et bon diable, j'ai reçu avec une syndérèse cordiale votre correction fraternelle. J'ai un peu lieu d'être lapsus, et les damnés rigoristes pourraient bien me refuser place dans nos enfers; mais je compte sur votre indulgence. Vous comprendrez que c'en serait un peu trop d'être brûlé dans ce monde-ci et dans l'autre. Je me flatte que votre clémence diminuera un peu les peines que vous m'imposez. J'ai frémi au litre des livres que vous dites brûlés; mais sachez qu'il y a encore dans la province une édition des Lettres d'Isaac-Owitz, et que ce sera mon refuge. Je bois d'ailleurs des eaux du Léthé, et je vais incessamment boire celles de Plombières. Mon médecin m'avait conseillé de me faire enduire de poix-résine, selon la nouvelle méthode; mais il a fait réflexion que le feu y prendrait trop aisément, et que nous devons, vous et moi, nous défier des matières combustibles. Je crois, mon cher frère, que vous avez été bien fourré cet hiver \ il a été diabolique,

654 CORRESPONDANCE. comme disent les gens du monde.

Pour moi , j'ai fait un feu d'enfer, et jo me suis toujours tenu auprès , sans sortir de mon caveau. Encore une fois , pardonnez-moi mon péché ; songez que je suis un juste h qui la grâce de notre révérend père prieur a manqué. Je me vois immolé aux géants de la terre australe , à une ville latine , au grand secret de connaître la nature de l'âme avec une dose d'opium. Que sa sainte volonté soit faite sur la terre comme en enfer ! Jo vous souhaite , mon cher frère, toutes les prospérités de ce monde-ci et de l'autre. Surtout n'oubliez pas de vous affubler d'un bonnet a oreilles , au mois de juin , d'une triple camisole, et d'un manteau. Jouez de la basse de viole, et , si vous avez quelques ordres à donner a votre frère, envoyez-lcsa la môme adresse. A propos , je me meurs positivement. Bonsoir ; je vous embrasse de tout mon coeur. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Moo cher ange , j'ai espéré de jour en jour de venir vous embrasser. Je ne vous ai point écrit , mais toutes mes lettres à madame Denis ont été pour vous , et mon cœur vous écrivait toutes les postes. Il eût fallu faire des volumes pour vous instruire de tout, et ces volumes vous auraient paru les Mille et une Nuits. Mon cher ange , j'ai eu tant de choses â vous dire que je ne vous ai rien dit ; mais , dans tout ce tumulte , je vous ai envoyé Zulirne. Jugez si je vous aime; non que je croie que Zulime vaille Catilina , mais vous aimez cette femme ; je ne crois pas que vous ayez d'autre plaisir que celui de la lire. Il faut , pour jouer Zulime , une personne jeune et belle qui no s'enivre pas. J'espère vous embrasser bientôt. A mon départ de Syracuse , j'ai passé par d'autres cours de la Grèce, et je finirai par philosopher avec vous a Athènes. Depuis trois mois je u'al pas un moment à moi. Mon cœur sera à jamais h vous. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Francfort-mr-le-Mcin, au Llon-d'Or, le 4 Juin. Quand vous saurez , mon cher ange, toutes les persécutions cruelles que Maupertuis m'a attirées, vous ne serez pas surpris que j'aie été si longtemps sans vous écrire. Quand vous saurez que j'ai toujours été en roule ou malade , et que j'ai compté venir bientôt vous embrasser , vous me pardonneriez encore davantage ; et , quand vous saurez le reste , vous plaindrez bien votre vieil ami. Je vous adresse ma lettre a Paris, sachant bien qu'un conseiller d'honneur u'eutre point dans la querelle des conseillers ordinaires , cl est trop sage pour voyager. J'ai voyagé, mon cher et respectable ami , et le pigeon a eu l'aile cassée , avant de revenir au colombier. Je suis d'ailleurs forcé de rester encore quelque temps â

Francfort, où je suis tombé malade. J'ai appris, en passant par Cassel, que Maupertuis y avait séjourné quatre jours, sous le nom de Morel, et qu'il y avait fait imprimer un libelle de La Beaumelle, sous le titre de Francfort, revu et corrigé par lui. Vous remarquerez qu'il imprimait cet ouvrage au mois de mai, sous le nom de La Beaumelle, dans le temps que ce La Beaumelle était à la Bastille dès le mois d'avril. C'est bien mal calculer pour un géomètre. Il l'a envoyé à M. le duc de Saxe-Gotha, lorsque j'étais chez ce prince. C'est encore un mauvais calcul, * cela n'a fait que redoubler les bontés que M. le duc de Saxe-Gotha et toute sa maison avaient pour moi. Voilà une étrange conduite pour un président d'académie. Il est nécessaire, pour ma justification, qu'on en soit instruit. Ce sont là de ses artifices, et c'est ainsi, à peu près, qu'il en usait avec d'autres personnes lorsqu'il mettait le trouble dans l'académie des sciences. Cette vie-ci, -mon cher ange, me paraît orageuse; nous verrons si l'autre sera plus tranquille. On dit qu'autrefois il y eut une grande bataille dans ce pays-là, et vous savez que la Discorde habitait dans l'Olympe. On ne sait où se fourrer. Il fallait rester avec vous. Ne me grondez pas, je suis très bien puni, et je le suis surtout par mon cœur. Je m'imagine que vous, et madame d'Argental, et vos amis, vous me plaiguez autant que vous me condamnez. Madame Denis est à Strasbourg, et moi à Francfort. et je ne puis l'aller trouver. Je suis arrivé avec les jambes et les mains enflées. Cette petite addition à mes maux n'accommode point en voyage. Je resterai à Francfort, dans mon lit, tant qu'il plaira à Dieu. Adieu, mon cher ange; je baise, à tous tant que vous êtes, le bout de vos ailes avec tendresse et componction. Il est très cruellement probable que je pourrai rester ici assez de temps pour y recevoir la consolation d'une de vos lettres, au lieu d'avoir cello de venir vous embrasser. A M. KOENIG. Francfort, juin. Votre martyr est arrivé à Francfort, dans un état qui lui fait envisager de fort près le pays où l'on saura le principe des choses, et ce que c'est que cette force motrice sur laquelle on raisonne tant ici-bas, mais dont je suis presque privé. Digitized by Google

ANNEE J 755. f>55 J'ai été , comme je vous l'ai mandé , désabusé des idées fausses que vos adversaires avaient données sur la vitesse vraie et sur la vitesse propre. Il est plus difficile de se détromper des illusions de ce monde, et des sentiments qui nous y attachent jusqu'au dernier moment. J'en éprouve d'assez douloureux pour avoir pris votre parti , mais je ne m'en repens pas , et je mourrai dans ma créance. Il me paraît toujours absurde de faire dépendre l'existence de Dieu d'a plus b divisé par z. Où en serait le genre humain s'il fallait étudier la dynamique et l'astronomie pour connaître l'Être suprême? Celui qui nous a créés tous doit être manifeste à tous , et les preuves les plus communes sont les meilleures, par la raison qu'elles sont communes ; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour. Dieu a mis à notre portée tout ce qui est nécessaire pour nos moindres besoins ; la certitude de son existence est notre besoin le plus grand. Il vous a donné assez de secours pour le remplir ; mais comme il n'est point du tout nécessaire que nous sachions ce que c'est que la force , et si elle est une propriété essentielle ou non à la matière , nous l'ignorons , et nous en parlons. Mille principes se dérobent à nos recherches, parce que tous les secrets du Créateur ne sont pas faits pour nous. On a imaginé , il y a long-temps, que la nature agit toujours par le chemin le plus court, qu'elle emploie le moins de force et la plus grande économie possible: mais que répondraient les partisans de cette opinion à ceux qui leur feraient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une seule livre; que le cœur en exerce une immense pour exprimer une goutte de sang ; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands qui souvent ne font pas naître un seul chêne? Je crois toujours , comme je vous le mandais il y a long-temps , qu'il y a plus de profusion que d'économie dans la nature. Quant à votre dispute particulière avec votre adversaire , il me semble de plus en plus que la raison et la justice sont de votre côté. Vous savez que je ne me déclarai pour vous que quand vous m'envoyâtes votre Appel au Public. Je dis hautement alors ce que toutes les académies ont dit depuis , et je pris , de plus, la liberté de me moquer d'un livre très ridicule que votre persécuteur écrivit dans le même temps Tout cela a causé des malheurs qui ne devaient pas naître d'une si légère cause. C'est là encore une des profusions de la nature. Elle prodigue les maux ; ils germent en foule de la plus petite

semence. Je peux vous assurer que votre persécuteur et le mien n'a pas , en cette occasion , obéi à sa loi de l'épargne; il a ouvert le robinet du mauvais tonneau quand il s'est trouvé auprès de Jupiter. Quelle étrange misère d'avoir passé de Jupiter à La Beaumelle ! Peut-il se disculper de la cruauté qu'il eut de susciter contre moi un pareil homme ? Peut-il empêcher qu'on ne sache où il a fait imprimer depuis peu un mémoire de La Beaumelle revu et corrigé par lui ? Ne sait-on pas dans quelle ville il resta les quatre premiers jours du mois de mai dernier sous le nom de Morel, pour faire imprimer ce libelle? Ne connaît-on pas le libraire qui l'imprima sous le titre de Francfort? Quel emploi pour un président d'académie ! il en envoya , le 16-12 mai , un exemplaire à son altesse sérénissime monseigneur le duc de Saxe-Gotha , croyant par là m'arracher les bontés , la protection , et les soins , dont on m'honorait à Gotha, pendant ma maladie. C'était mal calculer , de toutes les façons , pour un géomètre. La Beaumelle était à la Bastille dès le 22 avril , pour avoir insulté des citoyens et des souverains dans deux mauvais livres ; il ne pouvait par conséquent alors envoyer à Gotha, et dans d'autres cours d'Allemagne , ce mémoire ridicule , imprimé sous son nom. Voilà un de ces arguments, monsieur, dont on ne peut se tirer. Il est , dans le genre de probabilités , ce que les vôtres sont dans le genre des démonstrations. Ce que je vous écrivais , il y a près d'un an , est bien vrai ; les artifices sont , pour les gens de lettres , la plus mauvaise des armes ; l'on se croit un politique , et on n'est qu'un méchant. Point de politique en littérature. Il faut avoir raison , dire la vérité, et s'immoler. Mais faire condamner son ami comme faussaire , et se parer de la modération de ne point assister au jugement; mais ne point répondre à des preuves évidentes , et payer de l'argent de l'académie la plume d'un autre ; mais s'unir avec le plus vil des écrivains , ne s'occuper que de cabales , et en accuser ceux mêmes qu'on opprime , c'est la honte éternelle de l'esprit humain. Les belles- lettres sont d'ordinaire un champ de dispute ; elles sont , dans cette occasion , un champ de bataille. Il ne s'agit plus d'une plaisanterie gaie et innocente sur les dissections des géants , et sur la manière d'exalter son âme pour lire dans l'avenir : « *Ludus enim genuit trepidum certamen et iram ; - Ira traces ininiicitias et funèbre hélium.* • Hor., lib. i, ep. xix, v. 4S .

Digitized by Google

656 CŪRKESPONDANCK. Je ne dispute point quand il s'agit de poésie et d'éloquenec, c'est une affaire de goût; chacun a le sien ; je ne peux prouver à un homme que c'est lui qui a tort quand je l'ennuie. Je réponds aux critiques quand il s'agit de philosophie ou d'histoire , parce qu'on peut , h toute force , dans ces matières , faire entendre raison à sept ou huit lecteurs qui prennent la peine de vous donner un quart d'heure d'attention. Je réponds quelquefois aux calomnies , parce qu'il y a plus de lecteurs des feuilles médisantes que des livres utiles. Par exemple, monsieur, lorsqu'on imprime que j'ai donné avis a un auteur illustre que vous vouliez écrire contre ses ouvrages, je réponds que vous êtes assez instruit par des preuves incontestables que non seulement cela est très faux, mais que j'ai fait précisément le contraire. Lorsqu'on ose insérer dans des feuilles périodiques que j'ai vendu mes ouvrages à trois ou quatre libraires d'Allemagne et de Hollande , je suis encore forcé de répondre qu'on a menti , et qu'il n'y a pas, dans ces pays , un seul libraire qui puisse dire que je lui aie jamais vendu le moindre manuscrit. Lorsqu'on imprime que je prends à tort le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France , ne suis-je pas encore forcé de dire que, sans me parer jamais d'aucun titre, j'ai pourtant l'honneur d'avoir cette place , que sa majesté le roi mon maître m'a conservée? Lorsqu'on m'attaque sur ma naissance, ne dois-je pas à ma famille de répondre que je suis né égal à ceux qui ont la même place que moi ; et que si j'ai parlé sur cet article avec la modestie convenable , c'est parce que cette même place a été occupée autrefois par les Montmorenci et par les Châtillon? Lorsqu'on imprime qu'un souverain m'a dit : « Je vous conserve votre pension , et je vous défends de paraître devant moi , » je réponds que celui qui a avancé cette sottise en a menti impudemment. Lorsqu'on voit dans les feuilles périodiques que c'est moi qui ai fait imprimer les Variétés de la Henriade sous le nom de M. Marmontel , n'est-il pas encore de mon devoir d'avertir que cela n'est pas vrai ; que M. Marmontel a fait une Préface à la tête d'une des éditions de la Henriade, et que c'est M. l'abbé Lenglet-Dufresnoi qui avait fait imprimer les Variantes auparavant , à Paris , chez Gandouin? Lorsqu'on imprime que je suis l'auteur de je ne sais quel livre intitulé Des beautés de la Langue française , je réponds que je ne l'ai jamais lu , et j'en dis autant sur toutes les impertinentes pièces que des écrivains inconnus font courir sous mon nom , qui est trop connu. Lorsqu'on imprime une prétendue lettre de feu

milord Tyrconnell , je suis obligé de donner un démenti formel au calomniateur ; et, puisqu'il débite ces pauvretés pour gagner quelque argent, je déclare , moi , que je suis prêt de lui faire l'aumône pour le reste de sa vie, en cas qu'il puisse prouver un seul des faits qu'il avance. lorsqu'on imprime que l'on doit s'attendre que j'écrirai contre les ouvrages d'un auteur respectable à qui je serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie , je réponds que, jusqu'ici , on n'a calomnié que pour le passé, et jamais pour l'avenir; que c'est trop exalter son âme, et que je ferai repentir le premier impudent qui oserait écrire contre l'homme vénérable dont il est question. Lorsqu'on imprime que je me suis vanté mal à propos d'avoir une édition de la Henriade honorée de la Préface d'un souverain , je répond* qu'il est faux que je m'en sois vanté, qu'il est faux que cette édition existe, et qu'il est faux que cette Préface qui existe réellement, ait été citée mal à propos; elle a toujours été citée dans les éditions de la Henriade , depuis celle de M. Marmontel. Elle avait été composée pour être mise à la tête de ce poème , que cet illustre souverain, dont il est parlé , voulait faire graver. C'était un double bonheur qu'il faisait de cet ouvrage. Lorsqu'on imprime que j'ai volé un madrigal à feu M. de La Motte , je réponds que je ne vole des vers à personne ; que je n'en ai que trop fait , quo j'en ai donné à beaucoup de jeunes gens , ainsi que de l'argent , sans que ni eux ni moi en aient jamais parlé. Voilà, monsieur, comment je serai obligé de réfuter les calomnies dont m'accablent tous les jours quelques auteurs , dont les uns me sont inconnus , et dont les autres me sont redevables. Je pourrais leur demander pourquoi ils s'acharnent à entrer dans une querelle qui n'est pas la leur , et à me persécuter sur le bord de mon tombeau ; mais je ne leur demande rien. Continuez à défendre votre cause comme je défends la mienne. Il y a des occasions où l'on doit dire avec Cicéron ; Seipsum deus crederetur turpissimum est. Il faut , en mourant , laisser des marques d'amitié à ses amis , le repentir à ses ennemis , et sa réputation entre les mains du public. Adieu.

657 ANNÉE J753. A FRANÇOIS I*', RMPBREüR

DALLIMAGNB. A Francfort , le S juin. Sire , C'est moins à l'empereur qu'au plus honnête homme de l'Europe que j'ose recourir dans une circonstance qui l'étonnera peut-être , et qui me fait espérer en secret sa protection. Sa sacrée majesté me permettra d'abord de lui faire voir comment le roi de Prusse me lit quitter ma patrie , ma famille , mes emplois , dans un âge avancé. La copie ci-jointe , que je prends la liberté de confier à la bonté compatissante de sa sacrée majesté , l'en instruira. Après la lecture de cette lettre du roi de Prusse, on pourrait être étonné de ce qui vient de se passer secrètement dans Francfort. J'arrive à peine dans cette ville le -Ier juin, que le sieur Freitag, résident de Brandebourg, vient dans ma chambre , escorté d'un officier prussien, et d'un avocat, qui est du sénat, nommé Bûker. Il me demande un livre imprimé, contenant les poésies du roi son maître, en vers français. C'est un livre où j'avais quelques droits , et que le roi de Prusse m'avait donné, quand il fit les présents de ses ouvrages. J'ai dit au résident de Brandebourg que je suis prêt de remettre au roi son maître les faveurs dont il m'a honoré , mais que ce volume est peut-être encore à Hambourg , dans une caisse de livres prête à être embarquée ; que je vais aux bains de Plombières, presque mourant , et que je le prie de me laisser la vie en me laissant continuer ma route. Il me répond qu'il va faire mettre une garde à ma porte ; il me force à signer un écrit par lequel je promets de ne point sortir jusqu'à ce que les poésies du roi son maître soient revenues; et il me donne un billet de sa main conçu en ces termes : « Aussitôt le grand ballot que vous dites d'être « à Leipsick ou à Hambourg sera arrivé, et que « vous aurez rendu l'œuvre de poésies à moi , « que le roi redemande , vous pourrez partir où « bon vous semblera. » J'écris sur-le-champ à Hambourg pour faire revenir l'œuvre de poésies pour lequel je me trouve prisonnier dans une ville impériale, sans aucune formalité, sans le moindre ordre du magistrat, sans la moindre apparence de justice. Je n'importunerai pas sa sacrée majesté s'il ne s'agissait que de rester prisonnier jusqu'à ce que l'œuvre de poésies, que M. Freitag redemande, fût arrivé à Francfort; mais on me fait craindre que Al. Freitag n'ait des desseins plus violents , en croyant faire sa cour à son maître, d'autant plus que toute cette aventure reste encore dans le plus profond secret. Je suis très loin de soupçonner un grand roi de se porter, pour un pareil sujet, à des extrémités que son rang et sa dignité désavoueraient , aussi bien que sa

justice, contre un vieillard moribond qui lui avait tout sacrifié, qui ne lui a jamais manqué, qui n'est point son sujet, qui n'est plus son chambellan , et qui est libre. Je me croirais criminel de le respecter assez peu pour craindre de lui une action odieuse... Mais il n'est que trop vraisemblable que son résident se portera à des violences funestes, dans l'ignorance où il est des sentiments nobles et généreux de son maître. • C'est dans ce cruel état qu'un malade mourant se jette aux pieds de votre sacrée majesté , pour la conjurer de daigner ordonner, avec la bonté et le secret qu'une telle situation me force d'implorer , qu'on ne fasse rien contre les lois , à mon égard, dans sa ville impériale de Francfort. Elle peut ordonner son ministre en cette ville de me prendre sous sa protection ; elle peut me faire recommander à quelque magistrat attaché à son auguste personne. Sa sacrée majesté a mille moyens de protéger les lois de l'Empire et de Francfort ; et je ne pense pas que nous vivions dans un temps si malheureux que M. Freitag puisse impunément se rendre maître de la personne et de la vie d'un étranger, dans la ville où sa sacrée majesté a été couronnée. Je voudrais, avant ma mort, pouvoir être assez heureux pour me mettre un moment à ses pieds. Son altesse royale madame la duchesse de Lorraine, sa mère, m'honorait de ses bontés. Peut-être d'ailleurs sa sacrée majesté pousserait l'indulgence jusqu'à n'être pas mécontente, si j'avais l'honneur de me présenter devant elle , et de lui parler. Je supplie sa majesté impériale de me pardonner la liberté que je prends de lui écrire, et surtout de la fatiguer d'une si longue lettre ; mais sa bonté et sa justice sont mon excuse. Je la supplie aussi de faire grâce à mon ignorance, si j'ai manqué à quelque devoir dans cette lettre, qui n'est qu'une requête secrète et soumise. Elle m'a déjà daigné donner une marque de ses bontés, et j'en espère une de sa justice. Je suis avec le plus profond respect , etc. Voltaire , gentilhomme ordinaire de sa majesté très chrétienne. 42

65S CORRESPONDANCE. A M'**. A Francfort , au Lton-d'Or, 7
tuhn 17S3. Monsieur , Ce malin , le résident de Mayence m'est venu avertir
que la plus grande violence était b craindre, et qu'il n'y a qu'un moyen de la
prévenir ; c'est de paraître appartenir à sa sacrée majesté impériale. Ce
moyen serait efficace, et ne compromettrait personne ; il ne s'agirait que
d'avoir la bonté de m'écrire une lettre par laquelle il fût dit que j'appartiens
à sa majesté ; et que le dessus de la lettre portât le titre qui serait ma
sauvegarde. Par exemple, à M. de... chambellan de sa sacrée majesté; et on
me manderait dans le corps de la lettre que je dois aller à Vienne sitôt que
ma santé le permettra. Votre excellence peut êtro persuadée que si on avait
la bonté do m'écrire une telle lettre, je n'en abuserais pas, et que je ne la
montrerais qu'à la dernière extrémité. Je n'ose prendre la liberté de
demander cette grâce ; mais si la compassion de votre excellence, si celle de
leurs majestés impériales daignait condescendre à cet expédient, ce serait le
seul moyen de prévenir un coup bien cruel. Ce serait me mettre en état de
marquer ma sincère reconnaissance, et, encore une fois, on ne serait pas
mécontent de m'enleudre. Mais, monsieur, s'il y a le moindre inconvénient
aux partis que je propose avec la plus profonde soumission , et avec toute la
défiance que je dois avoir de mes idées , s'il n'y a pas moyen de prévenir la
violence, je suis sûr au moins que votre excellence me gardera un secret
dont dépend ma vie ; je suis sûr que leurs sacrées majestés ne me perdront
pas, si elles ne sont pas dans le cas de me protéger. Eu un mot, monsieur, j'ai
une confiance entière dans l'humanité et dans les vertus de votre excellence,
et, quelque chose qui arrive, je serai toute nia vie, avec le plus profond
respect, Monsieur , De votre excellence Le très humble et très obéissant
serviteur, Voltaire. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Juin: Ma nièce me
mande de Strasbourg que j'ai fait un beau quiproquo ; pardonnez, mon cher
ange. Vous avez dû Cire un peu étonné des nouvelles dont vous aurez
deviné la moitié en lisant l'autre. Je ne doute pas que ma nièce ne vous ait
mis au fait, et ne vous ait renvoyé la lettre qui était pour vous. Vous verrez
ci-joint un petit échantillon des calculs de Maupertuis. Est-ce là sa moindre
act ion T Il n'est pas moins surprenant que, pour se faire rendre un livre
qu'on a donné, on arrête, à deux cents lieues, un homme mourant qui va aux
eaux. Tout cela est singulier. Maupertuis est un plaisant philosophe. Mon
cher ange, il faut savoir souffrir ; l'homme est né en partie pour cela. Je ne
crois pas que toute cette belle aventure soit bien publique ; il y a des gens

qu'elle couvre de honte ; elle n'en fera pas à ma mémoire. Adieu , mon cher ange ; adieu, tous les anges. La poste presse. Et le pauvre petit abbé, où diable fait-il pénitence de sa passion effrénée pour le bien public? Portez-vous bien. A Francfort-sur-le-Mein , sous l'enveloppe de M. James de Lacour ; ou si vous voulez , à moi chétif, au Lion-d'Or. A MADAME DENIS. A Mayence, le 9 de juillet. Il y avait trois ou quatre ans que je n'avais pleuré , et je comptais bien que mes vieilles prunelles ne connaîtraient plus cette faiblesse, jusqu'à ce qu'elles se fermassent pour jamais. Hier, le secrétaire du comte de Stadion me trouva fondant en larmes ; je pleurais votre départ et votre séjour ; l'atrocité de ce que vous avez souffert perdait de son horreur quand vous étiez avec moi; votre patience et votre courage m'en donnaient ; mais, après votre départ, je n'ai plus été soutenu. Je crois que c'est un rêve; je crois xjuc tout cela s'est passé du temps de Denis de Syracuse. Je me demandais s'il est bien vrai qu'une dame de Paris, voyageant avec un passe-port du roi son maître , ait été traînée dans les rues de Francfort par des soldats , conduite en prison sans aucune forme de procès , sans femme de chambre , sans domestique , ayant à sa porte quatre soldats la baïonnette au bout du fusil, et contrainte de souffrir qu'un commis de Freitag , un scélérat de la plus vile espèce , passât seul la nuit dans sa chambre. Quand on arrêta la Brinvilliers, le bourreau ne fut jamais seul avec elle; il n'y a point d'exemple d'une indécence si barbare. Et quel était votre crime ? d'avoir couru deux cents lieues pour conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant, que vous regardiez comme votre père. Il est bien triste , sans doute , pour le roi de Prusse, de n'avoir pas encore réparé cette iudiDigitized by Google

C59 ANNÉE gttlw commise eu son nom par un homme qui se dit son ministre. Passe encore pour moi ; il m'avait fait arrêter pour ravoir son livre imprimé de poésies, dont il m'avait gratifié, et au jucl j'avais quelque droit ; il me l'avait laissé comme le gage de ses bontés et comme la récompense de mes soins, il a voulu reprendre ce bienfait; il n'avait qu'à dire un mot, ce n'était pas la peine de faire emprisonner un vieillard qui va prendre les eaux. Il aurait pu se souvenir que, depuis plus de quinze ans, il m'avait prévenu par scs bontés séduisantes; qu'il m'avait, dans ma vieillesse, tiré de ma patrie; que j'avais travaillé avec lui deux ans de suite h perfectionner ses talents; que je l'ai bien servi, et ne lui ai manqué en rien ; qu'en lin il est bien au-dessous de son rang et de sa gloire de prendre parti dans une querelle académique , et de finir, pour toute récompense, en me fesant demander scs poésies par des soldats. J'espère qu'il connaîtra, tôt ou tard, qu'il a été trop loin ; que mon ennemi l'a trompé, et que ni l'auteur ni le roi ne devaient pas jeter tant d'amertume sur la Ou de ma vie. Il a pris conseil de sa colère , il le prendra de sa raison et de sa bonté. Mais que fera-t-il pour réparer l'outrage abominable qu'on vous a fait en son nom? Milord Maréchal sera sans doute chargé de vous faire oublier, s'il est possible, les horreurs où un Freitag vous a plongée. On vient de m'envoyor ici des lettres pour vous ; il y en a une de madame de Fontaine qui n'est pas consolante. On prétend toujours que j'ai été Prussien. Si on entend par-l'a que j'ai répondu par de l'attachement et de l'enthousiasme aux avances singulières que le roi de Prusse m'a faites pendant quinze années de suite, on a grande raison ; mais si on entend que j'ai été son sujet, et que j'ai cessé un moment d'être Français, on se trompe. Le roi de Prusse ne l'a jamais prétendu, et ne me l'a jamais proposé. Il ne m'a donné la clef de chambellan que comme une marque de bonté, que lui-mèrae appelle frivole dans les vers qu'il fit pour moi , en me donnant cette clef et celte croix que j'ai remises à ses pieds. Cela n'exigeait ni serments, ni fonctions, ni naturalisation. On n'est point sujet d'un roi pour porter son ordre. M. deCouvillè, qui est en Normandie, a encore la clef de chambellan du roi de Prusse , qu'il porte comme la croix de Saint-Louis. Il y aurait bien de l'injustice à ne pas me regarder comme Français, pendant que j'ai toujours conservé ma maison 'a Paris, et que j'y ai payé la capitation. Peut-on prétendre sérieusement que l'auteur da Siècle de Louis XIV n'est pas Français? Oserait-on dire cela devant les statues de Louis xiv et de Henri iv ; j'ajouterai même de 1753.

Louis xv, parce que je suis le seul académicien qui lis son Panégyrique quand il nous donna la paix? et lui-même a ce Panégyrique traduit en six langues. Il se peut faire que sa majesté prussienne, trompée par mon ennemi et par un mouvement de colère, ait irrité le roi mon maître contre moi; mais tout cédera à sa justice et à sa grandeur d'âme. Il sera le premier à demander au roi mon maître qu'on me laisse finir mes jours dans ma patrie: il se souviendra qu'il a été mon disciple, et que je n'emporte rien d'auprès de lui que l'honneur de l'avoir mis en état d'écrire mieux que moi. Il se contentera de cette supériorité, et ne voudra pas se servir de celle que lui donne sa place, pour accabler un élève qui l'a enseigné quelquefois, qui l'a chéri et respecté toujours. Je ne saurais lui imputer les lettres qui courent contre moi sous son nom ; il est trop grand et trop élevé pour outrager un particulier dans ses lettres; il sait trop comme un roi doit écrire , et il connaît le prix des bienséances; il est né surtout pour faire connaître celui de la bonté et de la clémence. C'était le caractère de notre bon roi Henri iv; il était prompt et colère, mais il revenait. L'humeur n'avait chez lui que des moments, et l'humanité l'inspira toute sa vie. Voilà, ma chère enfant, ce qu'un oncle, ou plutôt c'est qu'un père malade dicte pour sa fille. Je serai un peu consolé si vous arrivez en bonne santé. Mes compliments à votre frère et à votre sœur. Adieu ; puisse-je mourir dans vos bras , ignoré des hommes et des rois

I RÉPONSE DE MADAME DENIS. A Paris , le 6 août. J'ai à peine la force de vous écrire , mon cher oncle , je fais un effort que je ne peux faire que pour vous. L'indignation universelle, l'horreur, et la pitié que les atrocités de Francfort ont excitées, ne me guérissent pas. Dieu veuille que mon ancienne prédiction que le roi de Prusse rôti ferait mourir ne retombe que sur moi ! J'ai été saignée quatre fois en huit jours. La plupart des ministres étrangers ont envoyé savoir de mes nouvelles ; on dirait qu'ils veulent réparer la barbarie exercée à Francfort. Il n'y a personne en France, je dis personne sans aucune exception , qui n'ait condamné cette violence mêlée de tant de ridicule et de cruauté. Elle donne des impressions plus grandes que vous ne croyez. Milord Uarechal s'est tué de désavouer à Versailles, et dans toutes les maisons, tout ce qui s'est passé à Francfort. Il a assuré de la part de son maître qu'il n'y avait point de part. Mais voici ce que le sieur Fédersdoff m'écrit de Potsdam, le 10 de ce mois : « Je déclare que j'ai toujours honoré M. de » Voltaire comme un père, toujours prêt à lui servir. Tout " ce qui vous est arrivé à Francfort a été fait par ordre « du roi. Finalement je souhaite que vous jouissiez tou42.

CORRESPONDANCE. ('.<>0 « jours d'une prospérité sans pareille , étant avec res« pec.t , etc. « Ceux qui ont vu cette lettre ont été confondus. Tout le monde dit que vous n'avez de parti à prendre que celui que vous prenez , d'opposer de la philosophie à des choses si peu philosophes. Le public juge les hommes sans considérer leur état , et vous gagnez votre cause à ce tribunal. Nous faisons très bien tous deux de nous taire , le public parle assez. Tout ce que j'ai souffert augmente encore ma tendresse pour vous , et je viendrais vous trouver à Strasbourg ou à Plombières si je pouvais sortir de mon lit, etc., etc. A M**\ A Mayence, 14 juillet 1753. Son excellence permettra que, pour excuser auprès d'elle une démarche qui aura pu paraître indiscrete, on lui envoie le journal de ce qui s'est passé à Francfort et de ce qu'on avait prévu. La personne intéressée a pris la liberté de s'adresser à son excellence' sur la réputation de sa probité et de sa vertu compatissante. Elle est très en peine de savoir si ses lettres ont été reçues. Elle supplie son excellence de vouloir bien faire écrire si elle a reçu les paquets , et de faire adresser ce mot chez M. le comte de Bergen à Mayence. Voltaire présente ses profonds respects a son excellence.

JOURNAL DE CE QUI S'EST PASSÉ A FBAXCrORT-SDR-MF.I*.

François de Voltaire , Parisien, et Cosimo Colini , Florentin , arrivent à Francfort le dernier mai 1753, et logent à l'auberge du Lion-d'Or. Le i*r juin au matin, le sieur Freitag se fait annoncer chez le sieur de Voltaire, son Excellence de Prusse; il entre avec un officier prussien et l'avocat Prucker : il demande au sieur de Voltaire les lettres qu'il peut avoir de sa majesté et le livre imprimé des poésies françaises de sa majesté, dont elle lui avait fait présent. Le sieur de Voltaire rend toutes les lettres qu'il a avec toute la soumission possible : mais comme le livre des poésies de sa majesté prussienne est encore à Hambourg dans un ballot, il se constitue prisonnier sur son serment, jusqu'à ce que le ballot soit revenu. Il écrit pour faire adresser ce ballot au sieur Freitag lui-même. Freitag lui signe , au nom du roi son maître , deux billets, l'un valant pour l'autre , conçus en ces termes : « Monsieur, sitôt le grand ballot sera ici, où est l'œuvre de poésie du roi que sa majesté demande, et l'œuvre de . poésie rendu à moi , vous pourrez partir où bon vous . semblera. A Francfort, i" juin. Freitag, résident. Le 9 juin , madame Denis, nièce du sieur de Voltaire, fille d'un gentilhomme, et veuve d'un gentilhomme officier du roi de France, arrive à Francfort pour conduire aux eaux de Plombières son oncle qui est mourant. Le 17 juin, le

ballot où est l'œuvre de poésie de sa majesté prussienne arrive au sieur Freitag. Le ao , le sieur de Voltaire, en vertu des conventions, veut aller aux bains de Visbad, n'ayant pas la force de M transporter si loin que Plombières. Il laisse tous scs effets à Francfort, et sa nièce doit les faire emballer et le suivre. On arrête alors le sieur de Voltaire; on le mène chez le marchand Schmidt. Ce marchand lui prend tout son argent dans scs poches, sans aucune formalité, s'empare d'une cassette pleine d'effets précieux , et de scs papiers de famille, et le fait conduire par douze soldats dans une gargote qui sert de prison. Il fait saisir le sieur Cosimo Colini , lui prend aussi son argent dans scs poches, et le fait emprisonner de même. Colini s'écrie qu'il est sujet de sa majesté impériale. Schmith répond qu'on ne connaît point l'empereur à Francfort, et Freitag présent dit au sieur de Voltaire et au sieur Cosimo que s'ils avaient osé mettre le pied sur les terres de Mayence pour se mettre en sûreté , il leur aurait fait tirer un coup de pistolet dans le tête sur les terres de Mayence. Le même soir du ao juin , un nommé Dom, ci-devant notaire de Francfort, cassé par sentence de la ville, et qui n'a d'autre titre que celui de copiste de Freitag , va dans l'auberge du Lion-d'Or prendre la dame Denis avec des soldats , la conduit à pied , à travers toute la populace , la traîne évanouie dans un grenier de la prison où est enfermé son oncle, met quatre soldats à la porte de .cette dame , lui ôte sa femme de chambre et ses laquais, se fait apporter à souper dans sa chambre et y passe seul la nuit , et a l'insolence de vouloir abuser d'elle ; clic crie , et Dorn fut intimidé. Le ai juin, les prisonniers font présenter requête au magistrat de Francfort; le magistrat demande à Schmith le marchand de quel droit il traite ainsi des étrangers qui voyagent avec des passe-ports du roi de France. Il répond que' c'est au nom du roi de Prusse; qu'à la vérité ils n'ont point d'ordre , mais qu'ils en recevront incessamment. C'est sur cette seule attente de ces ordres que Schmith fonde de telles violences, et il s'en rend caution sur tous ses biens comme bourgeois de Francfort , par un acte qui doit être au greffe de la ville, et dont le sieur de Voltaire a demandé en vain copie. Madame Denis écrit au roi de Prusse, le a a , -un détail de ces violations atroces du droit des gens. Cependant Schmith, Freitag, et Dora , viennent dans la prison , signifient aux prisonniers qu'ils doivent payer ia8 écus d'Allemagne par jour pour leur détention, et leur présentent un écrit à signer, par lequel les prisonniers jureront de ne parler jamais de ce qui s'est passé. Dorn leur donne aussi une requête allemande à présenter à leurs excellences Freitag et Schmith;

moyennant quoi, dit-il, ils seront élargis. Il reçoit deux carolins ou environ pour celte requête; elle est déposée au greffe de la ville. •> Les prisonniers présentent requête au magistrat . La dame est élargie le a 5 ; le sieur de Voltaire reste prisonnier avec des soldats. Le 5 juillet , la dame Denis reçoit réponse au nom du roi de Prusse par l'abbé de Pradcs. La lettre contient * que la dame Denis n'a jamais dû être arrêtée , et que le sieur Freitag a seulement eu ordre de redemander au sieur de Voltaire Us poésies imprimées de sa majesté , et de le laisser partir. I.c 6 juillet , Freitag et Schmith , sans rendre aucune raison , consentent que le sieur de Voltaire soit élargi; et Digitized b/ Google

ANNEE 4755. le magistrat alors lui ôte ses soldats , avec la permission de Srlunitli. Le 7 au matin , le nommé Dom ose revenir cher la «lame Denis et le sieur de Voltaire , feignant de rapporter une partie de l'argent que le sieur Schmith avait volé dans les poches du sieur de Voltaire et du sieur Colini ; puis il va au conseil de la ville faire rapport qu'il a vu passer le sieur de Voltaire avec un pistolet , et prendre ce prétexte, pour que Schmith et lui gardent l'argent. Deux notaires jurés, qui étaient présents, ont beau déposer sous serment que ce pistolet n'avait ni poudre , ni plomb , ni pierre, qu'on le portait pour le faire raccommoder; en vain trois témoins déposent la même chose. Le sieur de Voltaire est forcé de sortir de Francfort avec sa nièce et le sieur Colini , tous trois volés et accablés de frais , obligés d'emprunter de l'argent pour continuer leur route. On a volé au sieur de Voltaire papiers, bagues, un sac de carolins, un sac de louis d'or, et jusqu'à une paire de ciseaux d'or et de boucles de souliers. la ville de Francfort n'a point été surprise de ces horreurs. Elle sait que le nommé Freitag , soi-disant ministre du roi de Prusse, est un fugitif de Hanau, condamné à la brouette à Dresde, et qui a reçu publiquement des coups de b&ton à Francfort par le comte de Wasco , colonel au service de sa majesté impériale , auquel il avait volé six cents ducats: il a eu vingt aventures publiques pareilles. Le nommé Schmith a été condamné à une amende de quarante mille francs par une commission de sa majesté impériale, pour avoir rogné des ducats; et son cotnniK, pendu à Bruxelles pour avoir payé en espèces rognées. Le nommé Dorn est actuellement cassé par sentence de la ville de Francfort. Voilà les faits dont il faut du moins qu'on soit instruit , avant qu'on puisse se mettre sous la protection des lois et agir eu justice. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Strasbourg , te tu août. Mon cher ange . j'ignore si madame Denis vous a donné un chiffon de lettre que je vous écrivis étant un peu attristé et très malade. J'ai été en France depuis h petits pas , m'arrêtant partout où je trouvais bon gîte , et , surlout , chez l'élecleur palatin. Vous me direz que je dois être rassasié d 'électeurs , mais celui-là est très consolant. •« Sæpe premente deo , fert deus aller opem. • Ovin., Trist.t lib. r,eleg. n, v. 4. Enfin , je m'en allais tout doucement a Plombières prendre les eaux , non par ordre du roi , mais par les ordonnances de Gervasi , qui est mo îlleur médecin que les plus grands rois; je reste quelque temps à Strasbourg. Je vise à l'hydro- ' pisie. Je n'en avais pas l'air ; mais vous savez qu'il • n'y a rien de plus sec qu'un hydropique. Gervasi a jugé

que des eaux n'étaient pas trop bonnes contre des eaux, et il m'a condamné aux cloportes. J'ai été plus d'une fois en ma vie condamné aux bêtes. 661 J'ai trouvé ici la fille de Mouime *, a qui vos bontés ont sauvé autrefois quelque bien. C'est une créature aujourd'hui bien à plaindre. J'ai peur même que le préteur, son père, qui n'était pas un préteur romain, ne lui ait fait perdre une partie de ce que vous lui aviez sauvé. J'ai cherché dans ses traits quelque ressemblance à votre ancienne amie, mais je n'en ai point trouvé. Je ne m'intéresse pas moins à son triste sort. L'abbé d'Aidic, qui a passé ici avec M. le cardinal de Soubise, m'est venu apparaître un moment. Vous le verrez probablement bientôt, et ce ne sera pas à Pontoise. Je incline bien que vous faites à Paris de fréquents voyages, mais que, si vous vous exilez par respect humain, vous revenez voir vos amis par goût. J'ignore parfaitement quand j'aurai la consolation de vous embrasser de mes mains potelées. Je crois que, si vous me voyez envie, vous me mettez à mal; cela veut dire que vous me feriez faire encore une tragédie. L'électeur palatin m'a fait la galanterie de faire jouer quatre de mes pièces. Cela a ranimé ma vieille verve; et je me suis mis, tout mourant que je suis, à dessiner le plan d'une pièce nouvelle, toute pleine d'amour. J'en suis honteux; c'est la rêverie d'un vieux fou. Tant que j'aurai les doigts enflés à Strasbourg, je ne serai pas tenté d'y travailler; mais, si je vous voyais, mon cher ange, je ne répondrais de rien. Comment se porte madame d'Argental? comment vont vos amis, vos plaisirs, votre Pontoise? avez-vous vu ma pauvre nièce, le martyr de l'amitié et la victime des Vandales? n'avez-vous pas été bien ébaubi? L'aventure est unique. Jamais Parisienne n'avait été encore mise en prison, chez les Bructères, pour l'œuvre de poésies d'un roi des Borussos. Certes le cas est rare. Mon ange, tout ce que vous voyez vous rendra plus philosophe que jamais. Si je vous disais que je le suis, me croiriez-vous? Je n'en crois rien, moi. Cependant, depuis Gotha jusqu'à Strasbourg, de princes en Yangois, et de palais en prison et cabarets, j'ai tranquillement travaillé cinq heures par jour au même ouvrage. J'y travaille encore avec mes doigts enflés, qui vous écrivent que je vous aime tendrement. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZKLBOURG. Auprès de Strasbourg, le 10 août. La destinée, madame, qui joue avec les pauvres humains comme avec des balles de paume, m'a amené dans votre voisinage. à la porte de ' Une Ülle naturelle de mademoiselle Lecouvreur.

CORRESPONDANCE. €62 Strasbourg. Je suis dans une petite maisonnette appartenante à madame Léon , condamné par M. Gervasi aux racines et aux cloportes , et , pour comble do malheur , privé de la consolation de vous revoir. J'apprends que vous êtes chez madame la comtesse de Rosen ; mon premier soin est de vous y adresser les venux qu'un ancien ami fait du fond de son cœur pour la fin de toutes vos peines. J'ai plus d'un titre pour vous faire agréer les sincères témoignages de ma sensibilité pour tout ce qui vous touche; je suis un de vos plus anciens serviteurs, et je ne suis pas mieux traite que vous par la méchanceté des hommes. Cette vie-ci n'est qu'un jour ; le soir devrait du moins être sans orages, et il faudrait pouvoir s'endormir paisiblement. Il est affreux de finir au milieu des tempêtes une si courte et si malheureuse carrière. Ce serait pour moi , madame , une satisfaction bien consolante de pouvoir vous entretenir, de vous parler de nos anciens amis (s'il est des amis), et de vous renouveler tous les sentiments qui m'ont toujours attaché k vous, malgré une si longue séparation. Que de choses nous avons vues, madame , et que de choses nous aurions à uous dire 1 Nous rappellerions tout ce que le temps a fait évanouir, et un peu de philosophie adoucirait les maux présents. Je ne connais guère de vos anciens amis que M. des AUeurs qui ait eu un bon lot, parce qu'il est chez les Turcs , chez qui jo ne crois pas qu'il y ait tant d'infidélité et tant de malice noire et raffinée que chez les chrétiens. Adieu , madame ; recevez avec vos premières bontés les assurances du respectueux et tendre attachement de votro ancien courtisan , qui désire passionnément l'honneur et la consolation de vous voir, et qui vous écrit, comme autrefois, sans cérémonie. A MADAME IS COMTESSE DE LUTZELBOURG. l.o 2 septembre. Je l'ai lu , madame , ce Mémoire touchant , dont vous me faites l'honneur de me parler. C'est par où j'ai commencé , en arrivant h Strasbourg. Je ne vois pas ce que la rage do nuire pourrait opposer à des raisons si fortes. Je suis encore un peu enthousiaste , malgré mon âge. L'innocence opprimée m'attendrit ; la persécution m'indigne et m'effarouche. Je prends le plus vif intérêt à celto affaire, même indépendamment des sentiments qui m'attachent h vous depuis si long-temps. J'ai entendu beaucoup parler, beaucoup raisonner dans mon ermitage, où il vient trop de monde, et où je ne voulais voir personne. Je conclus , moi , à faire élever un monument à la gloire de votre frère, et a recevoir monsieur son fils en triomphe k Strasbourg. Tout ce que je sais,

c'est que feu M. de Klinglin a rendu , pendant trente ans , Strasbourg respectable aux étrangers, et que la patrie ne lui doit que de la reconnaissance. On dit que l'affaire est jugée au moment que je vous écris, et j'attends avec impatience le moment de juger l'arrêt. Le tribunal des honnêtes gens et des esprits fermes est le dernier ressort pour les persécutés. Madame de Gayot est venue dans ma solitude. Dieu veuille que vous ayez la santé 1 je n'en ai point du tout , mais je porte partout un peu de stoïcisme. Croiriez-vous , madame , que cette destinée qui nous ballotte m'a presque fait Alsacien? Je me suis trouvé , sans le savoir, possesseur d'un bien sur des terres auprès de Colmar , et il se pourrait bien que j'y allasse. Je ne m'attendais pas à avoir une rente sur les vignes du duc de Wurtemberg ; mais la chose est ainsi. Je ferais certainement le voyage , si je croyais pouvoir vous faire ma cour dans le voisinage où vous êtes; mais si vous revenez dans votre solitude auprès de Strasbourg , je ne ferai pas le voyage de Colmar. Je me meurs d'envie de vous revoir, madame; il n'y aurait pas de plus grande consolation pour moi. Peut-être même le plaisir de vous entretenir de tout ce que nous avons vu , et de repasser sur nos premières années , pourrait adoucir les amertumes que votre sensibilité vous fait éprouver. Les matelots aiment, dans le port, à parler de leurs tempêtes. Mais y a-t-il un port dans ce monde ? On fait partout naufrage dans un ruisseau. Si vous êtes en commerce de lettres avec M. des Auteurs , je vous prie, madame , de le faire souvenir de moi. Je lui croisa présent une vraie face à turban. Pour moi, je suis plus maigre que jamais; j'en suis une ombre, mais une ombre très sensible, très touchée de tout ce qui vous regarde, et qui voudrait bien vous apparaître. Adieu , madame; je vous souhaite un soir serein, sur la fin de ce jour orageux qu'on appelle la vie. Comptez que je vous suis dévoué avec le plus tendre respect. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. A Strasbourg , ou tout auprès, le 7 septembre. Mais vraiment , monseigneur , cela est assez extraordinaire. Quoi ! pour l'œuvre de poussie ! Les vers sont donc une belle chose ! Je les ai toujours aimés à la folie , quand ils sont bons ; mais ma pauvre uèce ! qu'allait-elle faire dans cette galère? Les gens qui disent que tout cela s'est passé de nos jours ont grand tort; l'aventure est du temps de Denis de Syracuse. Je suis au désesDigitissd b/ Google

ANNEE 1753. 605

poir de ne vous point faire ma cour. Le temps se passe , et je ne me consolerais pas d'être mort sans avoir eu l'honneur de vous entretenir. Et le voyage d'Italie, et Saint-Pierre de Rome , et la ville souterraine , n'avez-vous pas quelque envie de les voir? et ne pourrait-on pas venir recevoir vos ordres dans le chemin , et n'iriez-vous pas faire un cours h Montpellier? Un beau soleil et vous, vous êtes mes dieux. Il serait doux de les voir de près. J'aime ceux qui échauffent et qui éclairent , et non pas ceux qui brûlent. Je joins les sentiments de la plus tendre reconnaissance à un attachement d'environ quarante années; mais j'ai des passions malheureuses, et la jonissancce de l'objet aimé m'est interdite par ordre du médecin. Si votre belle imagination trouve quelque tournure pour que je puisse baciarvi ta viano, quand vous irez h Montpellier, ce serait pour moi l'heure du berger. * E perché no? « Un gran re m'a baciato la mano, a me, si , la « bruttmano, per incitarmi a rimanere ucl suo « palazzo d'Alcina. Ed io baciero la vostra bella « manoconun più grande e saporito piaccro. Ah ! « signore amabite, signorc cortese e bravo, la h vita si perde , si consuma , e la speranza an« cora si distrugge. o Est-ce que vous seriez assez bon pour vouloir bien me mettre aux pieds de madame de Pompadour, quand vous n'aurez rien à lui dire? Pardon , monseigneur, de la liberté grande. Il y a dans Paris force vieilles et illustres câlins à qui vous avez fait passer de joyeux moments, mais il n'y en a point qui vous aime plus que moi. Je crois que la première conversation que j'aurais le bonheur d'avoir avec vous serait assez amusante. Non , ce serait la seconde ; car, a force de plaisir, je ne saurais ce que je dirais dans la première. A propos , je suis bien malade ; daignez vous en souvenir. Il n'y a que mes ennemis qui disent que je me porte bien. Inianto con otjni osscquio , etc. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. Auprès de vous , le 14 septembre: Je vous demande pardon , madame , de ne vous avoir pas parlé de votre digne et aimable fils; mais ce qui est dans le cœur n'est pas toujours au bout do la plume , surtout quand on écrit vite et qu'on est malade. J'ai eu l'honneur de lui faire ma cour quand il était k Lunéville, possesseur d'une femme qu'il doit avoir bien regrettée ; mais il lui reste une mère dont il fait la consolation , et qui doit faire la sienne. Peut-être aurai - je le bonheur de vous voir tous deux avant que je quitte ce paysci. Avouez donc, madame, que je suis prophète de mon métier, et que je ne suis pas prophète de malheur. Non seulement j'avais lu le Mémoire de M. de Kiinglin , mais

encore un autre qui est très secret , et vous voyez que je n'avais pas mal conclu. J'espère encore que M. de Kiinglin viendra exercer ici sa préture , malgré les tribuns du peuple , qui s'y opposent vivement. Ce serait une chose trop absurde qu'un homme perdît sa place pour avoir été déclaré innocent. Je suis bien aise que vous admettiez une divinité ; c'est ce que je tâchais de persuader à un roi qui n'y croit pas , et qui se conduit en conséquence, il lui arrivera malheur, mais il mourra impénitent. Je ne sais pas quand j'irai dans le voisinage de ces vignes sur lesquelles j'ai une bonne hypothèque. Elles appartiennent au duc de Wurtemberg. Il y a des gens qui veulent me persuader que ce sera la vigne de Nabolh , et que mon hypothèque est le beau billet qu'a la Châtre ; mais je n'en crois rien. Le duc de Wurtemberg est un honnête homme , Dieu merci ; il n'est pas roi , et je pense qu'il croit en Dieu, quoiqu'il n'ait jamais voulu baiser la mule du pape. Vous me donnez par le nez , madame , de !'/*loriographe. Vraiment, le roi m'ôla cette charge quand le roi de Prusse me prit à force , et je suis demeuré entre deux rois le cul à terre. Deux rois sont de très mauvaises selles. Il est vrai qu'on m'a laissé ma place de gentilhomme ordinaire de la chambre ; mais j'entrerai fort peu , je crois, dans cette chambre; j'aimerais mieux la vôtre raille fois. Ayez donc la bonté de m'instruire de vos marches. L'accident de votre neveu vous retient-il à Colmar? Il me souvient que M. de Richelieu eut la même maladie à vingt ans. C'eût été dommage que la région de la vessie fût demeurée paralytique chez lui. Sa maladie fit place à beaucoup de vigueur, et j'en espère autant pour monsieur votre neveu. Vous vous imaginez donc , madame , que je demeure toujours dans la rue des Charpentiers? Point du tout; je suis à la campagne , vis-à-vis votre maison , où par malheur vous n'êtes point. Je dépeuple le pays de cloportes , auxquels on m'a condamné. Je vis tout seul , je ne m'en trouve pas mal. J'ai pourtant un appartement chez M. le maréchal de Coigni, dont je ne sais si je ferai usage. Tout ce que je sais bien sûrement c'est que je meurs d'envie de vous voir, de causer avec vous , et de vous renouveler cent fois mes respectueux et tendres sentiments. Digitized by Google

664 CORRESPONDANCE. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Auprès de Colmar, 5 octobre. Mon cher ange , si madame la maréchale de Duras, qui a l'air si résolu, avait fait comme madame de Montaigu, et comme la feue reine d'Angleterre , si elle avait donné bravement la petitevérole a ses enfants, vous ne pfeureriez pas aujourd'hui madame la duchesse d'Auraont. Il y a trente ans que j'ai crié qu'on pouvait sauver la dixième partie de la nation. Il y a quelques gens qui, frappés delà mort des personnes considérables enlevées a la fleur de leur âge par la petitevérole, disent : Mais vraiment, il faudrait essayer l'inoculation. Et puis, au bout de quinze jours, on ne pense plus ni à ceux qui sont morts , ni h ceux que ce fléau de la nature menace encore de la mort. L'année passée l'évêque de Worcester prêcha dans Londres, devant le parlement , en faveur de l'iuoculation , et prouva qu'elle sauvait la vie tous les ans h deux mille personnes dans cette capitale. Voila des sermons qui valent bien mieux que les bavarderies de nos prédicateurs. Il y a dans le monde un homme plus dangereux que la petite vérole ; il s'abaisse jusqu'à la calomnie. Un sourdaud , qui est la trompette de Maupertuis, répand ses horreurs. Où so sauver ? Vous me direz que c'est au château de M. de SaintePalaie; mais le P. Goulou persécutait Balzac jusque sur les bords de la Charente. •« I nunc , et versus tecum meditare canoros. » . Hor., lib. ii, ep. ii, v. 76. Mais, mon cher ange , si vous me promettez , vous cl madame d'Argenta! , d'aller dans ce château , je signe le marché aveuglément. J'ai un (sien assez considérable en Alsace , et je voulais bâtir sur les ruines d'un vieux palais qui appartiennent à M. le duc de Wurtemberg. Toutes mes idées s'évanouissent dès qu'il s'agit de me rapprocher de vous. Je n'ose vous prier do présenter mes respects et ma sensibilité à M. le duc d'Auraont. Qui aurait dit que Fontenelle enterrerait madame d'Aumont ? mais cent ans et trente sont la même chose pour la faux de la mort. Tout est un point, et tout est un songe. Le songe de ma vie a été un cauchemar assez perpétuel ; il sera bien doux s'il peut finir en vous voyant ; ce sera ouvrir les yeux à une lumière bien agréable. On m'a envoyé la Querelle ; il vaudrait mieux point de querelle. Adieu, mon très aimable ange. Mille tendres respects à tous les vôtres. Je suis bien malade. Adieu les tragédies. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. A Colmar, ce 5 octobre. Je suis pénétré de regrets , madame ; vous et madame de Brumat vous me faites passer de mauvais quarts d'heure. J'écris peut-être fort mal le nom de votre amie ,

mais je ne me trompo pas sur son mérite, et sur le plaisir que j'avais de venir les soirs, de ma solitude dans la vôtre, jouir des charmes de votre société. Je suis arrivé si malade que je n'ai pu aller rendre moi-même votre lettre à monsieur le premier président. Que dites-vous de lui , madame? Il a eu la bonté de venir chez ce pauvre affligé. Il m'a amené son fils aîné, qui paraît fort aimable, et qui il n'a pas l'air d'être paralytique comme son cadet. Je passe une page, parce que mon papier boit, et qu'il n'y a pas moyen d'écrire sur ce vilain papier ; cela vous épargne une longue lettre. On dit que le ministère n'est pas disposé à rendre à M. de Kliuglin la justice que nous attendons. Je veux douter encore de cette triste nouvelle. On dit que monsieur votre fils revient; quand pourrai-je être assez heureux pour voir le fils et la mère? Il me semble que je voudrais passer le reste de mes jours avec vous dans la retraite. La destinée m'y avait conduit, et mon cœur ne veut pas la démentir. Adieu , madame; je suis pour toujours à vos ordres avec le plus leudre respect. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Au pied d'une montagne , le 10 octobre. Mon cher ange , il me semble que je suis bien coupable ; je ne vous écris point , et je ne fais point de tragédies. J'ai l'>cau être dans uu cas assez tragique , je ne peux parvenir à peindre les infortunes de ceux qu'on appelle les héros des siècles passés, à moins que je ne trouve quelque princesse mise en prison pour avoir été secourir un oncle malade. Cette aventure me lient plus au cœur que toutes celles de Denis et d'Hiéron. Il me semble qu'il faut avoir son âme bien à son aise pour faire une tragédie ; qu'il faut avoir uu sujet dont on soit vivement frappé , et devant les yeux un public , une cour, qui aiment véritablement les arts. Un petit article encore, c'est qu'il faut être jeune. Tout ce que je peux faire c'est de soutenir tout doucement mon état et ma mauvaise santé. Je ne me pique point d'avoir du courage , il me semble qu'il n'y a à cela que de la vanité. Souffrir patiemment sans se plaindre à personne, sans demander grâce à personne, cacher ses douleurs à tout le monde , les répandre dans

ANNEE 4755. CCS * le sein d'un ami comme vous ; voilà à quoi je me borne. Je n'ai pas surtout le courage de faire une tragédie pour le présent. Vous m'en aimerez moins; mais songez que votre amitié , qui a un empire si doux, n'est pas faite pour commander l'impossible. Je ne sais pas trop ce que je deviendrai et où je finirai mes jours. Que ne puis-je au moins , mou cher ange , vous revoir avant de sortir de cette vie 1 J'ai la mine de passer l'hiver dans une solitude des montagnes des Vosges. Si vous aviez quelque chose à me mander, vous n'auriez qu'à écrire à M. Schœpflin le jeune , à Colmar, sans mettre mon nom , sans autre adresse : et la lettre me serait rendue avec la plus grande fidélité. Vous passerez probablement l'hiver à Paris, et il n'y aura plus de Pontoise ; mais il y aura des Vosges pour moi. J'ai vu à Colmar M. de Voyer faisant son entrée en fils d'un secrétaire d'état. Vous vous doutez bien que je ne lui ai parlé de rien du tout ; je ne sais même si je parlerais à son père. Ce n'est pas trop la peine d'importuner son prochain de ses affections, surtout quand ce prochain est ministre, ou fils de ministre. J'ai vu quelquefois, dans ma solitude auprès de Strasbourg , la fille de Mortimer ; sa naissance est un roman, sa vie est obscure et triste; l'aventure du préteur n'a abouti qu'à faire une douzaine de malheureux, bien pleins de malheureux de tous côtés , mon cher ange , et des ennuyeux encore davantage ; c'est ce qui fait que j'aime mes montagnes , ne pouvant pas être au près de vous. Dieu veuille me donner quelque beau sujet bien tendre dans ma chartreuse 1 mais alors j'aurais peur que la montagne n'accouchât d'une souris. Mon - pauvre petit génie ne peut plus faire d'enfants. Il me semble que ce que vous savez m'a manqué. Ce qui ne me manquera jamais , c'est ma tendre amitié pour vous. Cette idée seule me console. Je me flatte que madame d'Argental et vos amis ne m'oublient pas tout à fait. Adieu , mon cher ange; pardonnez-moi d'avoir été si long-temps sans vous écrire; il faut enfin que je vous avoue que j'avais fait quatre plans bien arrangés scène par scène ; rien ne m'a paru assez tendre ; j'ai jeté tout au feu. Adieu , mon cher ange. A MADAME U COMTESSE DE LUTZELBOURG. Dan* le* Vosge* , le 14 octobre. J'ai été, madame , chercher dans les Vosges la santé , qui n'est pas là plus qu'ailleurs. J'aimerais bien mieux être encore dans votre voisinage ; cette petite maisonnette dont vous me parlez m'accommoderait bien. Je serais à portée de faire ma cour à vous et à votre amie , malgré tous les brouillards du Rhin. Je ne peux encore prendre de parti que je n'aie fini l'affaire qui

m'a amené à Colmar. Je reste tranquillement dans uncsolitude entre deux montagnes , en attendant que les papiers arrivent. Toutes les affaires sont longues ; vous en faites l'épreuve dans celle de monsieur votre neveu. Tout mal arrive avec des ailes , et s'en retourne en boitant. Prendre patience est assez insipide. Vivre aveeses amis, et laisser aller le monde comme il va , serait chose fort douce ; mais chacun est entraîné comme de la paille dans un tourbillon de vent. Je voudrais être à l'île Jard, et je suis entre deux montagnes. Le parlement voudrait être à Paris , et il est dispersé comme des perdreaux. La commission du conseil voudrait juger comme Pccrin-Dandin , et ne trouve pas seulement un Petit- Jean qui braille devant elle. Tout est plein à la cour de petites fac lions qui ne savent ce qu'elles veulent. Les gens qui ne sont pas payés au trésor royal savent bien ce qu'ils veulent ; mais ils trouvent les coffres fermés. Ce sont là de très petits malheurs. J'en ai vu de toutes les espèces, et j'ai toujours conclu que la perte de la santé était le pire. Les gens qui essuient des contradictions dans ce monde auraient-ils bonne grâce de se plaindre devant votre neveu paralytique? Et ce nevcu-là n'esl-ii pas dix mille fois plus malheureux que l'autre? Vous lui avez envoyé un médecin ; si , par hasard , ce médecin le guérit , il aura plus de réputation qu'Esculape. Portez-vous bien, madame, supportez la vie; car, lorsqu'on a passé le temps des illusions , on ne jouit plus de cette vie , on la traîne. Traînons donc. J'en jouirais délicieusement, madame, si j'étais dans votre voisinage. Mille tendres respects à vous deux , et mille remerciements. A MADAME LA COMTESSE DE LIJTZELBOURG.

Dan* me* montagnes , ce il octobre. Comment ! madame, est-ce que vous n'auriez pas reçu la lettre datée de mes montagnes , cl mes remerciements des belles nouvelles de la fermeté romaine du Grand-Châtelet de Paris? Tout ceci est le combat des rats et des grenouilles. On songe à Paris à de misérables biUel s de confession, et on ne songe ni à la petite-vérole ni à l'autre. Ces deux demoiselles font pourtant plus de ravage que le clergé et le parlement. On voit tranquillement nos voisins les Anglais se garantir au moins de la petite. Vous n'entendrez parler à Londres d'aucune dame morte de cette maladie; l'insertion les sauve , et l'on n'a pas eu eucore le courage

do Digitized by Google

666 CORRESPONDANCE. les imiter. >1. de Beaufremont est le seul qui ail fait inoculer un de ses enfants, et on s'est moqué de lui : voilà ce qu'on gague en France. Tout ce qui est au-dessus des forces de la nation est ridicule. Si j'avais un fils, je lui donnerais la petitevérole avant de lui donner un catéchisme. Je retournerai bientôt dans ma solitude dans la grande ville de Colmar. J'ai été voir les ruines du château de Ilorbourg, sur lesquelles j'avais quelque dessein de bâtir une jolie maison. Il s'y trouve quelque difficulté; le duc de Wurtemberg a un procès pour cette vénérable mesure au conseil privé , et je n'irai pas bâtir un hospice qui aurait un procès pour fondement. Mais, madame, on m'a dit un mot du beau château de feu monsieur votre frère. N'est-ce pas Oberherkeim, ou quelque nom de cette douceur? Il est, je crois, difficile de le vendre. N'appartient-il pas à des mineurs? Mais personne ne l'habile; et, si la maison et le fief ne sont pas compris dans le fief invendable, si on peut louer le château , avec les meubles qui y sont , en attendant que la famille s'arrange, ne serait-ce pas l'avantage de la famille? Je le louerai si on veut ; je ferai un bail ; je paierai un an d'avance pour faire plaisir à la famille; et , pour pot-de-vin , je vous ferai un petit quatrain pour votre tableau : mais à qui faut-il s'adresser, et comment faire? ma proposition n'est-elle pas indiscrete ? Je ne vous dis toutes ces rêveries que parce qu'on m'a déjà pressenti sur un accommodement concernant ce château. N'y viendrez-vous pas , madame , avec votre charmante amie? Vous seules bien que la maison serait à vous, et que je n'y serais que votre intendant. Mandez-moi , je vous prie , ce que vous en pensez ; si on veut vendre à vie , si on veut louer, si on peut s'arranger. J'ai la meilleure partie de mon bieu à la porte de Colmar. J'ai envie de me faire Alsacien pour vous ; la fin de ma vie en sera plus douce. Je n'ai vu qu'en passant l'abbé de Munster ; il est occupé à Colmar ; il m'a paru fort aimable. Il a tué du monde, il a fait l'amour, il est poli , il a de l'esprit, il est riche , il ne lui manque rien. Les processions de Rouen n'ont pas le sens commun ; ce n'est plus le temps des processions de la Ligue ; de petites cabales ont succédé aux grandes guerres civiles; il faut payer son vingtième , se chauffer, et se taire : le reste viendra. Mille tendres respects, etc. P. S. Je reçois dans ce moment votre lettre du 17. Votre magistrat n'avait donc pas du vin du Rhin? Est-ce que madame de Maintenon donne une S u nautille à son David ? A M. BORDES. Auprès de Colmar, le 10 octobre. J'ai trop différé , monsieur, à vous remercier des témoignages de

sensibilité que vous avez bien voulu me donner dans vos vers; ils partent du cœur et sont pleins de génie. Je ne peux vous répondre que dans une prose fort simple; c'est tout ce que me permet la maladie dont je suis accablé, et qui augmente tous les jours ; elle m'a arrêté en Alsace , où j'ai un petit bien , et probablement l'état où je suis ne me permettra pas d'en partir sitôt. J'aurais bien voulu passer par Lyon ; vous augmentez , monsieur, le désir que j'avais de faire ce voyage. Si vous voyez M. l'abbé Pernctti , qui est , je crois, votre confrère et le mien , vous me ferez un sensible plaisir de vouloir bien lui faire mes compliments. Pardonnez, je vous prie, à un pauvre malade qui ne peut vous écrire de sa main. J'ai l'honneur d'être, etc. A M. LE MARQUIS DE TBIBOUVILLE. Près de Colmar, le 9 novembre. Il y a quatre à cinq mois , mon cher marquis , que je n'ai reçu de vos nouvelles, et enfin vous me faites des reproches de mon silence. Vous avez raison. Comment voulez-vous que je me souviene de mes amis , quand je jouis de la santé la plus brillante , et que je nage dans les plaisirs ? L'éclat éblouissant de mon état fascie toujours un peu les yeux. Il faut pardonner à l'ivresse de la prospérité ; cependant je vous assure que, du sein de mon bonheur, qui est au-delà de toute expression, je suis très sensible à votre souvenir. Je vous suis plus attaché qu'à Zulime; je ne suis guère dans une situation à penser aux charmes de la poésie et aux orages du parterre, et je vous avoue qu'il me serait bien difficile de recueillir assez mon esprit pour penser à ce qui m'amuse tant autrefois. Vous proposez le bal à un homme perclus de ses membres. Cependant , mon cher marquis , il n'y a rien que je ne fasse pour vous quand j'aurai un peu repris mes sens ; mais à présent je suis absolument hors de combat ; attendons des temps plus favorables, s'il y en a. Franchement ma situation jure un peu avec ce que vous me proposez ; je suis plutôt un sujet de tragédie que je ne suis capable de travailler à des tragédies. Conservez-moi, mon cher marquis, une amitié qui m'est plus chère que les applaudissements du parterre. Un jour nous pourrions parler de Zulime , car il ne faut pas se décourager ; mais je suis en pleine mer, au milieu d'une tem

667 ANNÉE pôle. Le port où je pourrais vous embrasser me ferait tout oublier. A M. DE CIDEVILLE. A Colmar, le 11 novembre. Mon ancien ami, madame Denis m'apprit, il y a quelque temps , vos idées charmantes , et les obstacles qu'elles trouvent. Vous sentez* h quel point je dois être reconnaissant et affligé. Je comptais venir oublier Denis de Syracuse dans la retraite de Platon ; la destinée s'est acharnée à en ordonner autrement. Vous auriez tous deux ranimé mon goût , qui se rouille , et mon peu de génie, qui s'éteint. Vous auriez fait de jolis vers, et j'en aurais fait de tristes , que vous auriez égayés. Votre vallée de Tempé eût bien mieux valu que l'Olympe sablonneux où le diable m'avait transporté. Mais tout cela n'est qu'un agréable songe. Il faut se soumettre à son destin. Des maladies plus cruelles encore que les rois me persécutent, il ne me manque que des médecins pour m'achever ; mais , Dieu merci, je ne les vois que pour le plaisir de la conversation , quand ils ont de l'esprit ; précisément comme je vois les théologiens*, sans croire ni aux uns ni aux autres. On dit, mon ancien ami, que votre campagne est charmante; mais vous en faites le plus grand agrément. Je ne me console pas de n'y pouvoir aller. Ne viendrez-vous point à Paris cet hiver ? Probablement la querelle des billets de confession y sera assoupie. Ces maladies épidémiques ne durent guère qu'une année. Je ne sais ce qu'est devenu Pormont ; tout se disperse dans le grand loubiloi de ce monde. Si les êtres pensants étaient libres , ils se rassembleraient : mais, ô liberté , vous êtes de toutes façons une belle chimère ! Adieu , mon cher et ancien ami. • Durum! sed levius est patientia. » Hor., lib. x, od. xxiv, v. 19. Je mets , au lieu de ce mot , amicitia. V. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. Le 11 novembre. La goutte, qui s'est jointe à tous mes maux , m'a privé de la consolation d'écrire aux deux sœurs de l'île Jard. Je suis digne de ligurer avec M. le chevalier de Klinglin. Je profite vite d'un petit moment d'intervalle pour faire des coquetteries à l'île Jard , du fond d'une salle basse de Colmar. Que dit-on dans cette lie de la nouvelle 1753. recrutée que font les provinces , de vingt-cinq conseillers au Châtelet? Voilà environ deux cent quatre-vingt-dix personnes à qui le Bien-Aimé procure des retraites agréables. Il me paraît que les affaires de la préture vont plus lentement. Je vous supplie , madame , de me dire s'il t'y a rien d'arrangé , et de vouloir bien ne me pas oublier auprès de monsieur votre fils, quand vous lui écrirez. J'ignore encore quand mon ombre pourra venir vous faire sa cour. Portez-vous bien. Quand on a

tâté de tout, on voit qu'il n'y a que la santé de bonne dans ce monde. Permellez-moi d'y ajouter l'amitié. A MADAME DE FONTAINE, A PARIS. Le *3 novembre. Mon aimable nièce , j'étais bien malade quaud votre sœur avait l'bonnour d'être entre les mains du premier médecin du roi très chrétien. Je crois que nous avons encore, madame Denis et moi, un peu du poison de Francfort dans les veines ; mais je crois notre chère Denis un peu gourmande ; et l'on raccommode avec du régime ce que les soupers ont gâté. Mais , chez moi , on ne raccommode rien, parce qu'il a plu a la nature de me donner l'esprit prompt et la chair faible. Vous vous portez donc bien , ma chère niccc , puisque vous avez la main ferme et libre, et que vous êtes devenue un petit Callot , un petit Tempesta. Je me flatte que vos dessins ne sont pas faits pour un oratoire , et qu'ils me réjouiront la vue. Dieu bénisse une famille qui cultive tous les arts ! Je serai enchanté de vous embrasser ; mais où , et quand ? Peignez-vous d'après le nu, madame, et avezvous des modèles? Quand vous voudrez peindro un vieux malade emmitoufle , avec une plume dans une main et de la rhubarbe dans l'autre , entre un médecin et un secrétaire , avec des livres et une seringue , donnez-moi la préférence. Connaissez-vous MM. Corringius, Vitriarins , Struvius , Spencr, Goldast , et autres messieurs du bel air? ce sont ceux qui broient actuellement mes couleurs. Vous peigne* des choses agréables, d'une main légère, et moi des sottises graves, d'une main appesantie. Je baise vos belles mains, et je décrasserai les miennes quand je vous verrai. Vous ne me dites rien du conseiller ; faites - lui bien mes compliments.

668CORR ES PON DANCE. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 94 novembre. Mon cher ange , voire lettre vient bien à propos. Les consolations sont proportionnées aux souffrances. Mon état tourmentait mon corps , et la maladie de ma nièce déchirait mon âme ; la goutte est le moindre de mes maux. Vous me parlez de tragédie 1 Les malheurs qu'on représente au théâtre (car que pcul-on peindre que des malheurs?) sont au-dessous de tout ce que j'éprouve. Il faut un peu de stoïcisme ; mais le stoïcisme ne guérit de rien. Je tâche de rendre un petit service à la fille de Monime, quoique je sois à treize lieues d'elle. J'ignore quand j'aurai la force de me transplanter et d'aller jusqu'à Sainte -Palaie; mais où n'irai-je point dans rcspérauccde vous voir? Cependant quelle triste commission pour madame Denis d'ôire garde-malade à la campagne 1 Ne vous attendez pas , mon cher ange , que l'Histoire très abrégée de l'Empire vous amuse comme le Siècle de Louis XIV ; c'est un champ mille fois plus vaste, mais plein de bruyères et de ronces. Les âmes sensibles , et faites pour les choses de goût, frémissent au nom d'Albert -XOur\$ et de Wittelsbach; mais, dans l'oisiveté de mon séjour à Gotha , madame la duchesse de Saxe avait exigé de moi ce travail , que j'entrepris avec ardeur. Je ne savais pas alors que d'autres personnes, plus en état que moi de remplir cet objet , fesaient une histoire d'Allemagne dans le goût de celle du président llénault. Madame la duchesse de Saxe-Gotha se plaignait avec tant de grâce de ne pouvoir lire aucune histoire de son pays , qu'elle me fit entrer malgré moi dans une carrière qui m'était étrangère. L'affaire est faite ; c'est un temps de ma vie perdu ; heureux encore qui ne perd que son temps ! mais je suis privé de vous et do la santé. Ah ! mon adorable ami, est-ce que je pourrais espérer do vous voir à la campagne , avec madame d'Argcnlal ? Mille tendres respects à tous ceux qui soupent avec vous ; les soupers me sont interdits pour jamais. Je voudrais bien voir ce que M. de Mairan a écrit sur l'inoculation. A la fin , la nation y viendra peut-être comme à la gravitation ; elle arrive tard 'a tout. Toutes les grandes inventions nous viennent d'ailleurs; nous les combattons d'ordinaire pendant cinquante ans, et puis nous disons que nous les perfectionnons. Faites ressouvenir de moi, je vous en prie, MM. de Mairan et de Sainte-Palaic. En voilà beaucoup pour un malade. Mon cher ange, je vous embrasse avec celle inaltérable amitié dont vous me faites éprouver les charmes. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. , Colmar, le 4 décembre. J'ai vu M. le barou d'Hattsatt ,

madame. Tout ce qui vous appartient me paraît bien aimable , et redouble le tendre intérêt que j'ai pris si longtemps à tant de malheurs. Madame la première présidente daigna venir voir le pauvre goutteux avant de partir pour Paris. Je vous dois les bontés dont voire respectable famille m'honore. Mais pourquoi faut-il que je sois loin de vous? Les maux me clouent à Colmar, et la goutte est encore un surcroît de mes souffrances, sans en avoir diminué aucune. Il n'y a que les sentiments qui m'attachent à vous qui puissent me donner la force d'écrire. Remerciez bien , madame , la nature et votre sagesse , qui vous ont conservé la santé. Quand les maladies se joignent aux maux de l'âme, quelle ressource reste-t-il? La vie alors n'est qu'une longue mort. Et combien de gens sont dans cet état! On ne les voit point, parce que les malheureux se cachent. Ceux qui sont dans l'âge des illusions se montrent , et font la foule, en attendant que leur tour vienne de souffrir et de disparaître. Les moments heureux que j'ai passés dans votre solitude ne reviendront-ils point ? Conservez-moi du moins votre souvenir. Je présente le même place! à votre amie. Je ne sais aucune nouvelle. J'ai renoncé à tout , hors à vous être bien tendrement attaché. A MADAME DENIS. A Colmar, le 20 décembre. Je viens de mettre un peu en ordre , ma chère enfant , le fatras énorme de mes papiers que j'ai enfin reçus. Cette fatigue n'a pas peu coûté à un malade. Je vous assure que j'ai fait là une triste revue ; ce ne sont pas des monuments de la bonté des hommes. On dit que les rois sont ingrats , mais il y a des gens de lettres qui le sont un peu davantage. J'ai retrouvé la lettre originale de Desfontaines, par laquelle il me remercie de l'avoir tiré de Bicêtre ! Il m'appelle son bienfaiteur, il me jure une éternelle reconnaissance , il avoue que sans moi il était perdu , que je suis le seul qui ait eu le courage de le servir ; mais , dans la même liasse , j'ai trouvé les libelles qu'il fit contre moi deux mois après, selon sa vocation. Dans le même paquet étaient les comptes de ce que j'ai dépensé pour Digitized b/ Google

ANNEE 1753. C69 t)' Arnaud , homme que vous connaissez , que j'ai | nourri cl élevé pendant deux ans ; mais aussi la lettre qu'il écrivit contre moi , dès qu'il eut fait a Potsdaiu une petite fortune , fait la clôture du compte. Il faut avouer que Linant, La Mare, et Lefebvre, h qui j'ava s prodigue les mêmes services, ne m'ont donné aucun sujet de me plaindre. La raison en est , 'a ce que je crois , qu'ils sont morts tous (rois avant que leur amour-propre et leurs talents fussent assez développés pour qu'ils devinssent mes ennemis. Avez-vous affaire à l'amour-propre et à l'intérêt, vous avez beau avoir rendu les plus grands services , vous avez réchauffé dans votre sein des vipères. C'est là mon premier malheur ; et le second a été d'être trop touché de l'injustice des hommes , trop fièrement philosophe pour respecter l'ingratitude sur le trône , et trop sensible à celte ingratitude ; irrité de n'avoir recueilli de tous mes travaux que des amertumes et des persécutions; ne voyant, d'un côté, que des fanatiques détestables, et, de l'autre, des gens de lettres indignes de l'être ; n'aspirant plus enfin qu'à une retraite, seul parti convenable à un homme détrompé de tout. Je ne peux m'empêcher de continuer ma revue des mémoires de la bassesse et de la méchanceté des gens de lettres , et de vous en rendre compte. "Voici une lettre d'un bel esprit nommé Bonneval, dont vous n'avez jamais sans doute entendu parler (ce n'est pas le comte-bacha de Bonneval). Il me parle pathétiquement des qualités de l'esprit et du cœur, et finit par me demander dis louis d'or. Vous noterez que cet honnête homme m'en avait ci-devant escroqué dix autres , avec lesquels il avait fait imprimer un libelle abominable contre moi; cl il disait pour son excuse que c'était madame Paris de Montraartel qui l'avait engagé à cette , bonne œuvre. Il fut chassé de la maison. C'est, au demeurant, un homme d'honneur , loué dans les journaux, et à qui Rousseau a, je crois, adressé une épitre. En voici d'un nommé Ravoisier , qui se disait garçon athée de Boindin ; il m'appelle son protecteur, son père, mais , en avancement d'hoirie, il finit par me voler vingt-cinq louis dans mon tiroir. lin Demoulin , qui me dissipa trente mille francs de mon bien clair et net , m'en demanda très humblement pardon dans quatre ou cinq de scs lettres ; mais celui-là n'a point écrit contre moi ; il n'était pas bel esprit. Le bel esprit qui m'écrivit ce billet connu , par lequel il m'offre de me céder, moyennant six cents livres, tous les exemplaires d'une belle satire où il me déchirait pour gagner du pain .s'appelle La Jonchère. C'est l'auteur d'un système de finances ; et on l'a

pris , en Hollande, pour La Jonchère, le trésorier des guerres. Je ne peux m'empêcher de rire en relisant les lettres de Mannory. Voilà un plaisant avocat. C'est assurément l'avocat patelin ; il me demande un habit. « Je suis honnête en robe, dit-il, mais « je manque d'habit ; je n'ai mangé hier etavanl« hier que du pain. » Il fallut donc le nourrir et le vêtir. C'est le même qui, depuis , fit contre moi un factum ridicule , quand je voulus rendre au public le service de faire condamner les libelles de Roi et d'un nommé Travenol , son associé. Voici des lettres d'un pauvre libraire 1 qui me demande pardon ; il me remercie de mes bienfaits ; il m'avoue que l'abbé Desfontaines fit sous son nom un libelle contre moi. Celui-là est repentant; c'est du moins quelque chose. Il n'avait pas lu apparemment le livre de La Mélicrie contre les remords. Je trouve deux lettres d'un nommé Bellemare, qui s'est depuis réfugié en Hollande sous le nom de Liénier , et qui a fait contre la France un journal historique, dans la dernière guerre. Il me remercie de l'argent que je lui prête , c'est-à-dire que je lui donne ; mais il ne m'a payé que par quelques petits coups de dent dans son journal. On dit que depuis peu on l'a fait arrêter ; c'est dommage que le public soit privé de ses belles productions. Cet inventaire est d'une grosseur énorme. La canaille de la littérature est noblement composée. Mais il y a une espèce cent fois plus méchante , ce sont les dévots. Les premiers ne font que des libelles, les seconds font bien pis; et si Ici chiens aboient, les tigres dévorent. Un véritable homme de lettres est toujours en danger d'être mordu par ces chiens , et mangé par ces monstres. Demandez à Pope ; il a passé par les mêmes épreuves; et , s'il n'a pas été mangé , c'est qu'il avait bec et ongles. J'en aurais autant si je voulais. Ce monde-ci est une guerre continuelle ; il faut être armé, mais la paix vaut mieux. Malgré les funestes conditions auxquelles j'ai reçu la vie, je croirai pourtant, si je finis avec vous ma carrière , qu'il y a plus de bien encore que de mal sur la terre , sinon je serai de l'avis de ceux qui pensent qu'un génie malfaisant a fagoté ce bas monde. • Jore. K.

670 CORRESPONDANCE. A M^{*\} A Colmar, SI décembre.

Monsieur , madame la duchesse de Gotha a eu la bonté de m'envoyer le petij mot que vous m'adressez. Un mot suffit pour ranimer les passions. S. A. R. avait bien vu quelle était la mienne pour la personne respectable dont vous parlez. L'intérôt que vous voulez bien prendre à ma situation me fait un devoir de vous ouvrir mon cœur ; il est sensiblement pénétré , et il doit l'être. Ma seule consolation est que le souverain qui remplit la fin de ma vie d'amertume ne peut pas oublier entièrement des boutés si anciennes et si constantes, il est impossible que son humanité et sa philosophie ne parlent tôt ou larda sou cœur , quand il se représentera qu'il m'a daigné appeler son ami pendant seize années , et qu'il m'avait enfin fait tout quitter pour venir auprès de lui. il ne peut ignorer avec quels charmes je cultivais les belles-lettresauprès d'un grand homme qui me les rendait plus chères. C'est une chose si unique dans le monde de voir un prince né à trois cents lieues de Paris écrire en français mieux que nos académiciens ; c'était une chose si flatteuse pour moi d'en être le témoin assidu , qu'assurément je n'ai pu chercher a m'en priver. Il sait bien que je n'ai d'autre ambition que de vivre auprès de sa personne. Je suis très riche ; j'ai la même dignité dans la maison du roi de France que j'avais dans la sienne , et je ne regrettais pas la place d'historiographe de France, que j'avais sacrifiée. Quand il daignera se représenter tout ce que je vous dis la, monsieur, il verra sans doute que mon cœur seul me conduisait , et le sien sera peutêtre touché. C'est tout ce qücjç peux espérer, et tout ce que je peux vous dire , monsieur , surtout dans l'état où m'a jeté la goutte , qui s'est jointe h tous mes maux. Ils n'ôtent rien à la sensibilité que votre bienveillance m'inspire. Comptez que je suis, monsieur , avec la plus tendre reconnaissance, votre, etc. A M. LE COMTE 1)

ARGENTAL. - De la grande ville de Colmar, le «l décembre. Mon cher ange , vous vous mêlez donc aussi d'être malade. Nous étions inquiets de vous , la fille de Monime et moi , et nous nous écrivions des lettres tendres pour savoir si l'un de nous n'avait pas de vos nouvelles. Comment avez-vous fait pour ne plus sortir vers les quatre heures et demie'/ Je crois que vous avez été bien étonné de rester chez vous. Je n'ai ui de santé ni de chez moi, mon cher ange ; mais je suis accoutumé à ces maux-là , et je ne le suis point aux vôtres. Vous avez été attaqué dans votre fort , et vous avez eu mal à la tête. C'est une de vos meilleures pièces ; voire tête vaut bien mieux que la mienne ; la vôtre vous a rendu heureux ; la micune m'a fait très

malheureux , et les têtes des autres me retiennent encore vers les bords du Rhin. Les mains de Jean Néaulme , libraire de La Ilaye , viennent de me faire de nouvelles plaies , et c'est encore un surcroît de misère d'ôirc obliger de plaider devant le public. C'est un fardeau et uu avilissement. On ne peut se dérober à sa destinée. Qui aurait cru que mes dépouilles seraient prises à la bataille de Sohr, et seraient vendues daus Paris? On prit l'équipage du roi de Prusse daus cette bataille , au ijeu de prendre sa persoune ; on porta sa cassette au prince Charles, il y avait dans cette cassette grisc-rouge de l'avare force ducats, avec cette Histoire universelle et des fragments de la Pucelle. Un valet de chambre du prince Charles a vendu l'Histoire à Jean Néaulme , et les papillotes do la Puccllclsonl h Vienne. Tout cela compose une drôle de destinée. Je souffre autant que Scarron , et barbouille autant de papier que saint Augustin. J'avais fait une Histoire de l'Empire que madame la duchesse de Saxe-Gotha m'avait commandée comme on commaudc des petits pâtés; j'avais cousu, dans cette Histoire de l'Empire, quelques petits lambeaux de V universelle. J'étais en droit d'employer mes matériaux. Jean Néaulme me coupe la gorge ; comment voulez-vous que je songe à Jean Lekain ? Je ne songe à présent qu'à la cuisse de ma uiccc et à mon pied de Philoctète, mais surtout à vous , mon cher ange , à madame d'Argental , et à vos amis. Je vous embrasse bien tendrement. J'ai besoin d'une tête comme la vôtre pour supporter tous les chagrins dont je suis circouvnu , et malheureusement je n'ai que la mienne. Mon cœur, qui est plus sain , vous adore. A M. JEAN NÉAULME, MBIUIRB DB LA MAY B BT UK BBBLIK. A Colmar, 28 décembre 1733. J'ai lu avec attention et avec douleur le livre intitulé Abrégé de i Histoire universelle , dont vous dites avoir acheté le manuscrit à Bruxelles. Un libraire de Paris , h qui vous l'avez envoyé , en a fait sur-le-champ une édition aussi fautive que la vôtre. Vous auriez bien dû au moins me consulter avant de donner au public un ouvrage si défectueux. En vérité, c'est la honte de la littérature. Comment votréditcur a-t-il pu prendre le huitième siècle pour le quatrième , le treizième

Digitized by Google

ANNÉE 4755. pour le douzième , le pape Boni face vm pour Boniface vil? Presque chaque page est pleine de fautes absurdes. Tout ce que je peux vous dire , c'est que tous les manuscrits qui sont a Paris , ceux qui sont actuellement entre les mains du roi de Prusse , de mouseigneur l'électeur Palatin , de madame la duchesse de Gotha , sont très différents du vôtre. Une transposition , un mot oublié, suffisent pour former un sens absurde ou odieux. Il y a malheureusement beaucoup de ces fautes dans votre ouvrage. Il semble que vous ayez voulu me rendre ridicule et me perdre en imprimant cette informe rapsodic, et en y mettant mon nom. Votre éditeur a trouve le secret d'avilir un ouvrage qui aurait pu devenir très utile. Vous avez gagné de l'argent; je vous en félicite : mais je vis dans un pays où l'honneur des lettres et les bienséances me font un devoir d'avertir que je n'ai nulle part 'a la publication de ce livre , rempli d'erreurs et d'indécences ; que je le désavoue ; que je le condamne ; et que je vous sais très mauvais grc de votre édition. Voltaire. A MADAME DE POMPADOUR. A Colmar, 1753. L'étal horrible où je suis depuis un an ma fait renfermer dans le fond démon cœur la reconnaissance que je dois a vos bontés. Un nouvel événement, qui achève de me mettre au tombeau , me force b prouver du moins mon innocence au roi. Les pièces ci-jointes , répandues dans l'Europe , démontrent assez cette innocence. Quarante ans de travaux si pénibles ont une fin trop malheureuse. Le roi de Prusse était bien né pour mon infortune. Je ne parle pas des tendresses inouïes qu'il avait mises en usage pour m'arracher à ma patrie. 11 a fallu encore qu'un manuscrit informe, que je lui avais confié en 4739 , ait été pris , k ce qu'il dit , dans son bagage , 'a la bataille de Sohr , par les housards autrichiens ; qu'un valet de chambre l'ait vendu à un nomme Jean Néaulme, libraire de La Haye et de Berlin , qui imprime les ouvrages de sa majesté prussienne ; ctqu'enfin ce libraire l'ait imprimé et défiguré. Cependant, madame , le roi est très humblement supplié de considérer que ma nièce est mouranlcà Paris d'une maladie cruelle causée depuis long-temps par les violences qu'elle a essayées a Francfort, malgré le passe-port de sa majesté. Je suis dans le mémo état à Colmar , sans secours. Le roi est plein de clémence et de bonté ; il daignera peut-être songer que j'ai employé plusieurs années de ma vie à écrire l'histoire de son prédécesseur, et celle de ses campagnes glorieuses ; que seul des aeadémi«74 ciens j'ai fait son pauégryrique traduit en cinq langues. S'il m'était seulement permis , madame , de venir a Paris pour

arranger, pendant un court espace de temps , mes affaires bouleversées par quatre ans d'absence , et assurer du pain à ma famille, je mourrais consolé et pénétré pour vous, madame, de la plus respectueuse et la plus grande reconnaissance. C'est un sentiment qui est plus fort que celui de tous mes malheurs. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHIÈLLE. A Colmar, le 30 décembre. Avec des malheurs qui accablent , avec une maladie qui mène au tombeau , avec des Annales de l'Empire qui surchargent l'esprit, on n'écrit guère; cependant , monseigneur , je vous écrivais à l'agonie. J'apprends que M. le duc de Frouzac est réchappé d'une maladie dangereuse. Je vous en félicite , et je lui souhaite une carrière aussi brillante que la vôtre. Il est triste que je voie finir la mienne loin de vous. Un événement imprévu recule encore mes espérances. Voici des pièces qui peuvent démontrer mon innocence, et qui peut-être la laisseront opprimée. Je vous demande en grâce que la copie de ma lettre à madame de Pompadour ne soit pas vue de vos secrétaires. J'ai un petit malheur , c'est que je n'écris pas une ligne qui ne coure l'Europe. Il y a un lutin qui préside à ma destinée. Si ce farfadet pouvait s'entendre avec le génie qui préside à la vôtre, je bénirais ma dernière course. Je pourrais m'étonner qu'on m'eût accusé d'avoir fait imprimer cette Histoire informe , dans le temps que j'en ai , depuis dix ans, des manuscrits cent fois plus corrects, plus curieux, et plus amples; je pourrais m'étonner qu'on eût eu cette injustice dans le temps que je suis en France , dans le temps que j'ai supplié très instamment M. de Malesherbes de supprimer cette édition ; mais je ne m'étonne de rien , je ne me plains de rien , et je suis préparé à tout. Adieu , monseigneur; conservez-moi vos bontés. P. S. On m'assure que le prince Charles rendit au roi de Prusse sa cassette prise à la bataille de Sohr, dans laquelle sa majesté prussienne prétend qu'il avait mis mon manuscrit. Je sais qu'on lui rendit jusqu'à son chien. Il me demanda depuis un nouvel exemplaire ; je lui en donnai un plus correct et plus ample. Il a gardé celui-là ; son libraire, Jean Néaulme, a imprimé l'autre. Nous n'avons pas porté de santé , ma nièce ni moi , depuis un souper où nous nous trouvâmes tous deux un peu mal à Francfort. Voilà pourquoi

672 CORRESPONDANCE. ma santé, toujours languissante, ne m'a pas permis de vous écrire. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.
Colmar, le 15 janvier 1754. Mon cher auge, je dresserai un petit autel d'Esculape à M. Fourrier, puisqu'il vous a guéris vous et ma nièce. Vous ne me parlez point de la santé de madame d'Argental; je dois supposer qu'elle jouit enfin de ce bien inestimable qu'elle n'a jamais connu. Cet autre bien, que les Fournier ne donnent pas, m'est ravi trop long-temps; il est bien cruel de vivre loin de vous. Le séjour de Colmar m'est devenu nécessaire pour ces affaires de l'Empire que j'avais entreprises. J'aime à finir tout ce que j'ai commencé. J'ai trouvé à Colmar les secours que je n'aurais point eus ailleurs; et, dans la cruelle situation où je suis, accablé de maladies, et n'étant point sorti de ma chambre depuis trois mois, j'ai trouvé de la consolation dans la société de quelques personnes instruites. On en trouve toujours dans une ville où il y a un parlement, et vous m'avouerez que je n'aurais pu ni faire imprimer les Annales de l'Empire à Sainte-Palaie, ni trouver dans cette solitude beaucoup de secours dans l'état affreux où je suis. Si ma santé me permet d'aller à Sainte-Palaie au printemps, je ne prendrai ce parti qu'en cas que les maîtres du château veuillent bien le louer pour le temps que j'y demeurerai. J'y pourrai faire venir par eau mes livres et quelques meubles; je ne peux vivre sans livres; une campagne sans eux serait pour moi une prison. Il est vrai que Sainte-Palaie est un peu loin de Paris, et qu'il vaudrait mieux choisir quelque séjour moins éloigné, puisque vous me flattez, mon cher ange, d'y venir quelquefois; mais si je ne trouve rien de plus voisin de Paris, il faudra s'en tenir à Sainte-Palaie. Je compte vous envoyer le premier tome des Annales de l'Empire. Ce ne sont pas de vastes tableaux des sottises et des horreurs du genre humain, comme celle Histoire universelle; mais c'est un objet plus intéressant que l'Histoire de France, pour tout autre qu'un Français. Les gens instruits disent que ces Annales sont assez exactes, et ce n'est pas assez; je les aurais voulues moins sèches. Il faut plaire en France; dans le reste du monde il faut instruire. Ce livre sera bien moins couru à Paris que l'Abrégé tronqué de l'Histoire universelle; mais il vaudra beaucoup mieux. Pour qu'un livre réussisse à Paris, il faut qu'il soit hardi et ingénieux; pour qu'une tragédie ait du succès, il faut qu'elle soit tendre. Ce n'est pas le bon qui plaît, c'est ce qui flatte le goût dominant. Je ne me suis pas trop d'humeur à parler d'amour aux Parisiens sur le théâtre, et je hais un métier

dont les désagréments m'avaient fait quitter Paris. Il ne me faut à présent qu'une retraite et un ami tel que vous. Adieu, mon cher ange; vos lettres me consolent et me font supporter une vie bien cruelle. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. A Colmar, 23 janvier. On m'avait dit, madame, que vous étiez à Andlau, et on me dit à présent que vous êtes à l'île Jard. Je regrette toujours ce séjour, quoiqu'il soit en plein nord. Il y a bientôt trois mois que je ne suis sorti de ma chambre. J'en sortirais assurément si j'étais dans votre voisinage. Je préférerais surtout cette petite maison de campagne qui est près de votre île, à l'hôtel du maréchal de Coigni. N'y aurait-il pas moyen de conclure cette affaire, et de louer cette maison meublée? Il serait bien doux de venir jouir le soir de votre charmant entretien, et de celui de votre amie, après avoir souffert et travaillé tout le jour; car, de la manière dont ma vie solitaire est arrangée, vivre à l'hôtel du maréchal de Coigni, ce serait être à cent lieues de vous. Cet Abrégé de l'Histoire universelle, dont vous m'avez parlé, est un ouvrage ridiculement imprimé, où il y a autant de fautes que de lignes. Le roi de Prusse est bien destiné à me persécuter. Je lui avais donné, j'en ai plus de treize ans, ce manuscrit très informe. Il précéda l'avoir perdu à la bataille de Sohr, lorsque les hussards autrichiens pillèrent son bagage. Cependant on lui rendit tout, jusqu'à son chien, mais on trouve aujourd'hui que c'est son libraire qui débite ce manuscrit, tronqué, altéré, méconnaissable. Il prétend, ce libraire, qu'il l'a acheté d'un valet de chambre du prince Charles. Tout ce que je sais, c'est qu'on en a été très scandalisé à la cour, et que j'ai eu beaucoup de peine à apaiser les rumeurs qu'il a causées. Cette affaire particulière m'a beaucoup tourmenté dans le temps que la confusion des affaires générales me fait perdre mon bien. Je n'ai de consolation que dans le travail et dans la retraite; mais il me faudrait une retraite auprès de l'île Jard. Je ne peux jeûner et prier, comme le conseille M. de Beaufremont. J'ai pourtant autant de droit au paradis qu'aucun Français. Mais vous, madame, qui aviez tant de droit aux félicités de ce monde, comment gouvernez-vous votre santé, comment vont les affaires de votre famille? J'ai bien peur que vous ne soyez environnée de choses tristes. Je ne vois que des injustices et des malheurs. Conservez votre

Digitized by Google

ANNEE 4754. 675 sn.uô et votre courage. Vous mande-t-on quelque chose de Paris ? Y a-t-il quelque nouvelle sottise? Que le milieu du dise -huitième siècle est sot et petit! Je souhaite cependant que vous en puissiez voir la fin. Adieu, madame ; je voudrais être votre courtisan aussi assidu que respectueusement attaché. A M. DE CIDEVILLE. A Colmar, le 28 janvier. Mon cher et ancien ami, s'il est triste que les Français n'aient point de musique , il est encore plus triste qu'ils n'aient point de lois , et que les affaires publiques soient dans une confusion dont tous les particuliers se ressentent. Porro unum est necessarium, dit le P. Berruyer après l'autre. Mais ce necessarium , c'est la justice. Ce monde-ci est destiné à être bien malheureux , puisque , dans la plus profonde paix , on éprouve des désastres que la guerre même n'a jamais causés. Si je voulais me plaindre des petites choses, je me plaindrais de l'édition barbare et tronquée qu'on a faite d'un ouvrage qui pouvait être utile ; mais les coups d'épingle ne sont pas sentis par ceux qui ont la jambe emportée d'un coup de canon. Ce ratio ultima regum me déplaît beaucoup. Je regarde comme un des plus tristes effets de ma destinée de n'avoir pu passer avec vous le reste d'une vie que j'ai commencée avec vous ; mais les pauvres humains sont des balles de paume avec lesquelles la fortune joue. Je voudrais bien que ma balle fût poussée à L'aunai; mais elle fait tant de faux bonds que je ne peux savoir où elle tombera ; ce ne sera pas probablement au théâtre desostrogothsde Paris. Je n'irai plus me fourrer dans ce tripot de la décadence. Vous avez d'ailleurs tant de grands hommes à Paris , qu'on peut bieu négliger cette partie de la littérature ; vous avez de plus des navets, et moi je n'ai plus de fleurs. Mon cher Cideville, à notre âge il faut se moquer de tout, et vivre pour soi. Ce monde-ci est un vaste naufrage ; sauve qui peut ; mais je suis bien loin du rivage ! Mes compliments au grand abbé. Je vous embrasse, mon ancien ami, bien tendrement. V. A M. LE MARQUIS DE TFIIBOUVILLE. Colmar, le 6 février. Ma félicité, mon cher marquis , est montée à un tel excès , que la seule philosophie peut me donner la modération nécessaire dans la bonne fortune ; et la seule amitié peut obtenir enfin de moi que je vous réponde dans l'ivresse de mon I 44. bonheur. Cette belle et décente édition d'une prétendue Histoire universelle , mise si agréablement sous mon nom par un honnête libraire , a été reçue du clergé avec une extrême bonté et des marques d'attention qui me pénètrent de joie et de reconnaissance. Dans une situation si charmante, jeune , brillant de

santé, encouragé par la meilleure compagnie, vous croyez bien que je me fais un plaisir de travailler dans mes agréables moments de loisir à perfectionner une tragédie amoureuse, et que ce serait pour moi le comble des agréments de me commettre avec le discret et indulgent parterre, et avec les auteurs pleins de justice et d'impartialité. Je jouis de mes amis, de mes parents, de ma maison, de mes livres, de mon bien, de la faveur des rois ; tout cela anime, et il faudrait être d'un génie bien stérile pour ne pas cultiver les muses avec succès, au milieu de tant d'encouragements. Pardon de cette longue ironie. Je vous parle très sérieusement, mon cher marquis, quand je vous dis combien je vous aime. Votre amitié, votre suffrage, pourraient m'encourager ; mais je sais trop ce qui manque à Zulime. Elle est trop long-temps sur le même ton ; c'est un défaut capital. Il faut de l'uniformité dans la société, mais non pas au théâtre ; et d'ailleurs quel temps ! Adieu. A M. ROQUES. Colmar, le 6 février 1784. Oui, monsieur, je me souviendrai de vous toute ma vie, et je vous aimerai toujours, parce que vous m'avez paru juste et modéré. J'ai supporté avec beaucoup de patience et peu de mérite la persécution que j'ai essuyée. L'horreur et le mépris qu'elle m'a paru inspirer au public, pour leurs auteurs, me vengeaient assez. Je suis accoutumé aux libelles. Vous me ferez plaisir de m'envoyer la Gazette de Brunswick, dont vous me parlez. À l'égard de cette prétendue Histoire universelle, vous verrez, monsieur, ce que j'en pense par l'imprimé ci-joint. C'est une friponnerie de libraire. Les belles-lettres et la librairie ne sont plus qu'un brigandage. J'ai désavoué et condamné hautement cette indigne édition dans plusieurs écrits, et particulièrement dans la préface des Annales de l'Empire, que je vous enverrai par la voie que vous voudrez bien m'indiquer. J'avais commencé ces Annales à Gotha, je n'avais pu refuser cette obéissance aux ordres de madame la duchesse. J'ai continué mon ouvrage à Francfort ; je suis venu le finir à Colmar, où j'ai trouvé beaucoup de secours. Vous voyez que les plus horribles persécutions n'ont ni dérangé ma philosophie, ni diminué mon goût pour le travail, que j'ai toujours

45 1 Digitized by Google

674 CORRESPONDANCE. jours regardé comme la plus grande consolation pour les malheurs inséparables de la condition humaine. C'est chez soi , c'est dans son cabinet , qu'on doit trouver des armes contre les injustices des hommes. Les princes cherchent dans des chiens, des chevaux , et des piqueurs , une distraction à leurs chagrins et à leur ennui ; les philosophes doivent la trouver dans eux-mêmes. Mais une des plus grandes consolations , c'est l'amitié d'un homme comme vous ; conservez-la-moi, et comptez sur celle de votre , etc. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Colmar, le 7 février. Vraiment, mon cher ange , il est bien vrai que les impressions de cette malheureuse Histoire , prétendue universelle , ne sont pas effacées ; les plaies sont récentes , elles saignent , et sont bien profondes. Il est certain qu'on m'a voulu perdre en France, après m'avoir perdu en Prusse, et qu'on a engagé ces coquins de libraires de Berlin et de La Haye à imprimer un ancien manuscrit informe pour m'achever. Il est incontestable que ce manuscrit est très différent du mien. Je conjurai ma nièce d'exiger la suppression du livre , dès qu'il parut ; elle eut la faiblesse de croire ceux qui en étaient contents ; elle me manda que M. de Malesherbes le trouvait très bon; et aujourd'hui M. de Malesherbes croit ne me pas devoir le témoignage que je demande. Il m'est pourtant essentiel qu'on sache la vérité ; non que j'espère qu'on me rendra une entière justice, mais du moins la persécution en serait affaiblie ; elle est extrême, il ne s'agit plus probablement de Sainte-Palaye, et encore moins de tragédie ; il s'agit d'aller mourir loin des injustices et des persécutions. N'auriez-vous point, mon cher ange, quelque homme sage et discret, à la probité duquel je pusse confier le maniement de mes affaires et l'emballage de mes meubles? Vous aviez, ce me semble, un clerc de notaire dont vous étiez très content; il faudrait que vous eussiez la bonté d'arranger avec lui ses appointements ; je le chargerais de ma correspondance ; mais j'exigerai le plus profond secret, j'attends cette nouvelle preuve de votre généreuse amitié. Je ne peux songer à tout cela sans répandre des larmes. J'ai écrit à Lambert ; je lui ai recommandé des cartons que je lui ai envoyés pour ces Annales. Je vous prie, quand vous irez à la comédie, d'exciter de lui cette attention. La passion des esprits faibles ferait trop crier les esprits méchants. Adieu, mon adorable ange; mille compliments à madame d'Argental. A M. ROUSSET DE MISSY. Colmar, le 9 février. Lorsque je me plaignis à vous, monsieur, avec franchise des calomnies que vous avez adoptées sur mon compte dans

vos feuilles , vous me répondîtes que votre attachement à la mémoire de Rousseau , votre intime ami , était votre excuse. J'ai retrouvé, dans mes papiers, deux lettres de votre main qui doivent me faire espérer plus de justice. Je vous en envoie ici copie, et je vous laisse à penser quelle est votre excuse. Copie de la lettre de M. de Médine à M. Rousset de Missy , transcrite de ta main de M. Rousset. A Bruxelles , le 1^{er} février 1737 « Vous allez être étonné du malheur qui m'arrive. Il m'est revenu des lettres protestées : je « n'ai pu les rembourser. J'avais quelques autres « petites affaires dont l'objet n'était pas important. Enfin l'on m'enlève mercredi au soir , et l'on me met en prison , d'où je vous écris. Je compte tout payer ces jours-ci, et en être dehors. « Mais croiriez-vous que ce coquin, cet indigne , « ce monstre de Rousseau, qui, depuis six mois, n'a bu et mangé que chez moi, qui j'ai rendu les services les plus essentiels, et en nombre, a « été la cause qu'on m'a pris? que c'est lui qui en a donné le conseil? que c'est lui qui a irrité « contre moi le porteur de mes lettres, qui n'avait « nul dessein de me chagriner? et qu'enfin ce « monstre vomi des enfers, achevant de boire avec « moi à table, de me baiser, m'embrasser, a servi « d'espion pour me faire enlever à minuit dans ma chambre ? Non , jamais trait n'a été si noir, plus épouvantable : je n'y puis penser sans horreur. Si vous saviez tout ce que j'ai fait pour lui, toutes les obligations qu'il m'a, en un mot, « tout ce qu'il me doit, vous frémiriez d'en faire « un parallèle avec sa manœuvre. Enfin, patience ; « je compte que notre correspondance à vous et à moi ne sera pas altérée par cet événement. Je « serai toute ma vie de même, c'est-à-dire l'ami « le plus vrai et le plus tendre que vous puissiez avoir, et toujours tout à vous. * IjCltre de M. Rousset de Missy à M. de Voltaire, en lui envoyant à Cirey , en Champagne , la lettre de M. de Médine. 7 mars 1737. « Je joins , monsieur , mes tendres remerciements à ceux que M. de Médine , mon intime « ami , vous fait de votre générosité. Je partage Digitized by Google

ANNÉE 4754. « les services que vous avez la bonté de lui rendre , et j'admire votre procédé , qui est aussi grand et aussi noble que celui de ce scélérat de « Rousseau est abominable. Disposez de moi, « monsieur, dans ce pays-ci. Je suis à vos ordres. « Je publierai partout le mérite extrême de votre « cœur et de votre esprit. Ne m'épargnez pas : « je brûle d'envie de vous faire connaître à quel « point je suis, monsieur, votre, etc. » AU P. DE MENOU X, JKSCITB. A Colmar, le 17 février. Vous ne vous souvenez peut-être plus , mon révérend père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie. Cette vie est bientôt finie. J'étais venu à Colmar pour arranger un bien assez considérable que j'ai dans les environs de cette ville. Il y a trois mois que je suis dans mon lit Les personnes les plus considérables de la ville m'ont averti que je n'avais pas h me louer des procédés du P. Merat , que je crois envoyé ici par vous. S'il y avait quelqu'un au monde dont je pusse espérer de la consolation , ce serait d'un de vos pères et de vos amis que j'aurais dû l'attendre. Je l'espérais d'autant plus que vous savez combien j'ai toujours été attaché à votre société et à votre personne. U n'y a pas deux ans que je fis les plus grands efforts pour être utile aux jésuites de Breslau. Rien n'est donc plus sensible ici pour moi que d'apprendre , par les premières personnes de l'Église , de l'épée , de la robe , que la conduite du P. Merat n'a été ni selon la justice ni selon la prudence. Il aurait dû bien plutôt me venir voir dans ma maladie, et exercer envers moi un zèle charitable , convenable h son état et à son ministère , que d'oser se permettre des discours et des démarches qui ont révolté ici les plus honnêtes gens , et dont M. le comte d'Àrgenson , secrétaire d'état de la province , qui a de l'amitié pour moi depuis quarante ans , ne peut manquer d'être instruit. Je suis persuadé que vôtre prudence et votre esprit de conciliation préviendront les suites désagréables de celte petite affaire. Le P. Merat comprendra aisément qu'une bouche chargée d'annoncer la parole de Dieu ne doit pas être la trompette delà calomnie, qu'il doit apporter la paix et non le trouble , et que des démarches peu mesurées ne pourront inspirer ici que de l'aversion pour une société respectable qui m'est chère , et qui ne devrait point avoir d'ennemis. Je vous supplie de lui écrire ; vous pourrez même lui envoyer ma lettre , etc. 6 n A M. LE MARQUIS DE PAULMI. A Colmar, le 90 février. Votre bibliothèque souffrira-t-cllc ce rogaton ? Je vous supplie, monseigneur, de faire relier cette Préface avec cette belle Histoire. Voudriez-vous bien avoir la bonté de donner l'exemplaire ci-joint

h M. le président Flénault, comme à mon confrère à l'académie et mon maître en histoire? Pardon nez-moi cette liberté. Quoique je ne sois pas sorti de mon lit ou de ma chambre depuis trois mois , je ne suis pas moins enchaîné de votre Haute-Alsace; on y est pauvre , à la vérité , mais l'évêque de Porcntru a deux cent mille écus de rente , et cela est juste. Les jésuites allemands gouvernent son diocèse avec toute l'humilité dont ils sont capables. Ce sont des gens de beaucoup d'esprit. J'ai appris qu'ils firent brûler Rayle à Colmar , il y a quatre ans. Un avocat-général , nommé Muller, homme supérieur, porta son Baille dans la place publique, et le brûla lui-même ; plusieurs génies du pays en firent autant. Comme vous êtes secrétaire d'état de la province , je vous supplie de m'envoyer votre Bayle bien relié, afin que je le brûle dès que je pourrai sortir. Je vous avais supplié de m'honorer d'un petit mot de protection auprès du procureur-général , pour éviter un extrême ridicule, dont le scandale irait aux oreilles du roi; mais j'ai peut-être mal pris mon temps , et j'ai bien peur que , dans un accès de goutte, vous n'ayez eu pour moi un accès d'indifférence. Mais je consens h être excommunié, moi et mon Histoire prétendue universelle, si vous êtes quitte de votre goutte. Je suis fâché de dire 'a un grand ministre que j'ai un peu le scorbut et quelque atteinte d'hydropisie. Je vous supplie très humblement de croire que je suis obligé, pour ne point mourir, de voyager et de chercher quelque abri un pou chaud. Comme je n'ai reçu aucun ordre positif du roi et que je ne sais ce qu'on me veut , je me flatte qu'il me sera permis de porter mon corps mourant où bon me semblera. Le roi a dit à madame de Pompadour qu'il ne voulait pas que j'allasse à Paris : je pense comme sa majesté ; je ne veux point aller à Paris ; et je suis persuadé quelle trouvera bon que je me promène au loin. Je remets le tout à votre bonté et h votre prudence ; et, si vous jugez à propos d'en dire un mot au roi in tempore opportuno, et de lui en parler comme d'une chose simple qui n'exige point de permission , je vous aurai réellement obligation 4'5.

CTO CORRESPONDANCE. do la vie. Je suis persuadé que le roi ne veut pas que je meure dans l'hôpital de Colmar. Cn un mot , je vous supplie de sonder l'indulgence du roi. Il est bien affreux de souffrir tout ce que je souffre pour un mauvais livre qui n'csl pas de moi. Je suis dans votre département, ainsi ma prière et mon espérance sont daus les règles. Daignez me faire savoir si je puis voyager ; je vous aurai l'obligation d'exister, et je vivrai plein du plus tendre respect pour vous. Pardon de cette énorme lettre, etc. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Colmar, le 4) terrier. Je ne vous écris point de ma main , mon cher et respectable ami. On dit que vous êtes malade comme moi ; jugez de mes inquiétudes. Voici le temps de profiter des voies du salut (pic le clergé ouvre a tous les fidèles. Si vous avez un Bayle dans votre bibliothèque, je vous prie de me l'envoyer par la poste, afin que je le fasse brider, comme de raison, dans la place publique de la capitale des Hottentots, où j'ai l'honneur d'être. On fait ici de ces sacrifices assez communément ; mais on ne peut reprocher en cela h nos sauvages d'immoler leurs semblables, comme font les autres anthropophages. Des révérends pères jésuites fanatiques ont fa.t incendier ici sept exemplaires de Bayle; et un avocat-général de ce qu'on appelle le conseil souverain d'Alsuee a jeté le sien tout le premier dans les flammes , pour donner l'exemple, dans le temps que d'autres jésuites, plus adroits , font imprimer Bayle à Trévoux pour leur profit. Je cours risque d'être brûlé , moi qui vous parle, avec la belle Histoire de Jean Néaulme. Nous avons un évêque de Porentu (qui eût cru qu'un Porcntru fût évêque de Colmar ?); ce Poreutru est grand chasseur, est grand buveur de son métier, et gouverne son diocèse par des jésuites allemands qui sont aussi despotiques parmi nos sauvages des bords du Rhin qu'ils le sont au Paraguay. Vous voyez quels progrès la raison a faits dans les provinces. Il y a plus d'une ville gouvernée ainsi ; quelques justes haussent les épaules et se taisent. J'avais choisi cette ville comme un asile sûr , daus lequel je pourrais surtout trouver des secours pour les Annales de l'Empire , et j'en ai trouvé pour mon salut plus que je ne voulais. Je suis près d'être excommunié solidairement avec Jean Néaulme. Je suis dans mon lit . et je ne vois pas que je puisse être enseveli en terre sainte. J'aurai la destinée de votre cliere Adricnnc, mais vous ne m'en aimerez pas moijs Portez-vous bien, je vous eu prie, si vous voulez que j'aie du courage. J'en ai grand besoin. Jeau Néaulme m'a achevé \ J canne d' Arc viendra à son tour. Tout cela est un peu embarrassant avec des

cheveux blancs , des coliques , et un peu d'hydropisie et de scorbut. Deux personnes de ce pays-ci se sont tuées ces jours passés ; elles avaient pourtant moins de détresse que moi ; mais l'espérance de vous revoir un jour me fait encore supporter la vie. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Colmar, le 28 février. Vous n'êtes pas accoutumé , mon cher et respectable ami , à recevoir des lettres de moi qui ne soient pas de ma main; mais je n'en peux plus. Je viens d'écrire quatre pages à madame Denis , et de faire bien des paquets. Pardonnez-moi donc; conservez -moi votre tendre amitié ; écoutez ou devinez mes raisons , et jugez-moi. Si j'avais de la santé, et si je pouvais, comme auparavant , travailler tout le jour et me passer de secours , j'irais très volontiers dans la solitude de Sainte-Palaie ; mais il me faut des livres, une ou deux personnes qui puissent me consoler quelquefois , une garde-malade , un apothicaire, et tout ce qu'on peut trouver de secours dans une ville, excepté des jésuites allemands. Ne vous faites point d'ailleurs d'illusion , mon cher ami. Le petit abbé mourra dans le château où il est ; je ne vous en dis pas davantage , et vous devez me comprendre. Je ne vous ai demandé, non plus qu'à madame Denis, qu'un commissionnaire pour solliciter mes affaires chez M. Delaleu, pour aider madame Denis dans la vente de mes meubles , pour faire ses commissions comme les miennes , pour m'envoyer du café , du chocolat , les mauvaises brochures et les mauvaises nouvelles du temps , à l'adresse qu'on lui indiquerait. Je vous le demande encore instamment , en cas que vous puissiez connaître quelque homme de cette espèce. Je ne sais si un nommé Mairobert, qui trotte pour M. de Bachauroont , ne serait pas votre affaire. Vous devinez aisément par ma dernière lettre, mon cher ange, ce que je dois souffrir. Je n'ai autre chose à vous ajouter, sinon que je continuerai jusqu'à ma mort la pension que je fais à la personne que vous savez, et que je l'augmenterai dès que mes affaires auront pris un train sûr et réglé. Je lui en ai assuré d'ailleurs bien davantage ; et j'avais espéré , quand elle me força de revenir en France, la faire jouir d'un sort plus heureux. Je me flatte qu'elle aura du moins une fortune assez honnête ; c'est tout ce que je peux

Digitized by Google

ANNEE 4754. el que je dois, après ce que vous savez qu'elle m'a écrit. Ce dernier trait de mes infortunes a achevé de me déterminer. Je ne me plaindrai jamais d'elle ; je conserverai chèrement le souvenir de son amitié; je m'attendrirai sur ce qu'elle a souffert; et votre amitié, mon cher ange , restera ma seule consolation. Mon cher ange , je suis bien loin de verser des larmes sur mes malheurs, mais j'en verse en vous écrivant. A M. DE FORMONT. A Colmar, le 39 février. Mon ancien ami , quand on écrit d'un bout de l'univers à l'autre, il faut mander son adresse. Votre souvenir me console beaucoup; mais ce que vous me dites des yeux de madame du Deffand me fait une peine extrême. Ils étaient autrefois bien brillants et bien beaux. Pourquoi faut-il qu'on soit puni par où l'on a péché ! et quelle rage 'a la nature de gâter ses plus beaux ouvrages ! Du moins madame du Deffand conserve son esprit , qui est encore plus beau que ses yeux. La voilà donc à peu près comme ma lame de Staal , à cela près qu'elle a, ne vous déplaie, plus d'imagination que madame de Staal n'en a jamais eu. Je la prie de joindre à celle imagination un peu de mémoire , et de se souvenir d'un de ses plus passionnés courtisans, qui s'intéressera toute sa vie à elle. Je ne sais pas quelle est la paix dont vous me parlez. [Si mon cœur, ni ma bouche, ne firent de paix avec un homme qui m'avait trompé , et qui payait par une ingrate jalousie les soins que j'avais pris de l'enseigner, et les sacrifices que je lui avais faits. Les visions cornues des géants disséqués aux antipodes, et des malades guéris par des pirouettes , etc., n'ont été assurément que des prétextes. Je ne regrette d'ailleurs rien de ce que je méprise. Je ne regrette que mes amis; et ma sensibilité ne s'est portée douloureusement que sur les traitements barbares qu'un Denis de Syracuse a fait indignement souffrir à une Athénienne qui vaut beaucoup mieux que lui. Les nouvelles qu'on me mande de la littérature ne me donnent pas une grande envie de revoir Paris. Le siècle de Louis xm était encore grossier, celui de Louis xiv admirable , et le siècle présent n'est que ridicule. C'est une consolation qu'il y ait des gens qui pensent comme vous, mais vous ne ramènerez pas le goût qui est perdu. On a débité sous mon nom une édition barbare d'une prétendue Histoire universelle. Il faut être libraire hollandais pour imprimer tant de sottises, et abbé français pour me les imputer. C77 Adieu ; je vous embrasse philosophiquement et tendrement. A M. LE MARQUIS D'ÀRGENS. A Colmar, le 3 mars. Frère , mes entrailles fraternelles , qui s'émeuvent, me forcent à vous saluer en Belzébuth. Je suis donc une ville moitié allemande ,

moitié française , et entièrement iroquoisc, où l'on vous brûla, il y a quelque temps, en bonne compagnie. Un brave iroquis jésuite, nommé Aubert, prêcha si vivement contre Bayle et contre vous , que sept personnes chargées du sacrifice apportèrent chacune leur Bayle , et le brûlèrent dans la place publique avec les Lettres juives. Je vous prie de m'envoyer le Bayle qui est dans la bibliothèque de Sans-Souci , afin que je le brûle ; je ne doute pas que le roi n'y consente. Je me suis an été pour quelques mois dans celte ville , parce qu'il y a quelques avocats qui entendent assez bien le fatras du droit public d'Allemagne, et que j'en avais besoin ; d'ailleurs j'ai un bien assez honnête dans la province d'Alsace. Je vous prie de permettre que je fasse ici mes compliments à frère Gaillard; je me flatte qu'il vit du bien de l'Eglise , et assurément il l'a mérité. Je suis plus frère dolent que jamais. Il y a cinq mois que je ne suis sorti de ma chambre , et je serai frère mourant, si vous, ou frère Gaillard, ne faites parvenir au roi ce petit mémoire ci-joint. Sérieusement, frère, il me doit quelque justice cl quelque compassion. Adieu ; gardez-vous des langues de basilic , et songez que qui n'aime pas son frère n'est pas digne du royaume où nous serons tous réunis. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND. Colmar, le 3 mars. Votre lettre , madame , m'a attendri plus que vous ne pensez , et je vous assure que mes yeux ont été un peu humides , en lisant ce qui est arrivé aux vôtres. J'avais jugé , par la lettre de M. de Formont, que vous étiez entre chien et loup, et non pas tout à fait dans la nuit. Je pensais que vous étiez à peu près dans l'état de madame de Staal , ayant par-dessus clic le bonheur inestimable d'être libre de vivre chez vous, et de n'élrc point assujettie, chez une princesse, à une conduite gênante qui tenait de l'hypocrisie ; onlin d'avoir des amis qui pensent et qui parlent librement avec vous. Je ne regrettais donc, madame, dans vos yeux que la perte de leur beauté, et je vous savais

678 CORRESPONDANCE. même assez philosophe pour vous en consoler ; mais, si vous avez perdu la vue , je vous plains iuliniment ; je ne vous proposerai pas l'exemple de M. de S. aveugle à vingt ans , toujours gai, et même trop gai. Je conviens avec vous que la vie n'est pas bonne à grand'chose ; nous ne la supportons que parla force d'un instinct presque invincible que la nature nous a donné; elle a ajouté h cet instinct le fond de la boîte de Pandore , l'espérance. . C'est quand celte espérance nous manque absolument , ou lorsqu'une mélancolie insupportable uous saisit, que l'on triomphe alors de cet instinct qui nous fait aimer les chaînes de la vie , et qu'on a le courage de sortir d'une maison mal bâtie qu'on désespère de raccommoder. C'est le parti qu'ont pris, en dernier lieu , deux personnes du pays que j'habite. . L'un de ces deux philosophes est une fille de dix-huit ans , à qui les jésuites avaient tourné la tête, et qui, pour se défaire d'eux, est alléedans l'autre monde. C'est un parti que je no prendrai point, du moins sitôt, par la raison que je me suis fait des rentes viagères sur deux souverains, et que je serais inconsolable si ma mort enrichissait deux têtes couronnées. Si vous avez, madame, de^ rentes viagères sur le roi , ménagez-vous beaucoup , mangez peu , couchez-vous do bonne heure , et vivez cent ans. Il est vrai que le procédé de Denis de Syracuse est incompréhensible comme lui ; c'est un rare homme. H est bon d'avoir été h Syracuse , car je vous assure que cela ne ressemble en rien au reste de notre globe. Le Platon de Saint-Malo , au nez écrasé ot aux visions cornues, n'est guère moins étrange ; il est né avec beaucoup d'esprit et avec des talents ; mais l'exccs seul de son amour-propre en a fait à la fin un homme très ridicule et très méchant. N'est-ce pas une chose affreuse qu'il ait persécuté son bon médecin Akakia, qui avait voulu le guérir de la folie par des lénitifs ? Qui donc , madame , a pu vous dire que je me marie? Je suis un plaisant homme à marier I II y a six mois que je ne sors point de ma chambre, et que, de douze heures du jour, j'en souffre dix. Si quelque apothicaire avait une fille bien faite , qui sût donner promptement et agréablement des lavements, engraisserdes poulets, et faire la lecture , j'avoue que je serais tenté ; mais le plus vrai et le plus cher de mes désirs serait de passer avec vous le soir de cette journée orageuse qu'on appelle la vie. Je vous ai vue dans votre brillant matin , et ce serait une grande douceur pour moi W je pouvais aider à votre consolation, et m'entretenir avec vous librement, dans ces moments si courts qui nous restent, et qui ne sont suivis d'aucuns

moments. Je ne sais pas trop ce que je deviendrai , et je ne m'en soucie guère; mais comptez, madame, que vous êtes la personne du monde pour qui j'ai le plus tendre respect et l'amitié la plus inaltérable. Permettez que je fasse mille compliments à M. de Formont. Le président Hénault donne-t-il toujours la préférence h la reiue sur vous? Il est vrai que la reine a bien de l'esprit. Adieu , madame ; comptez que je sens bien vivement votre triste état, et que, du bord démon tombeau , je voudrais pouvoir contribuer à la douceur de votre vio. Restez-vous h Paris? passez-vous l'été à la campagne? les lieux elles hommes vous sont-ils indifférents? Votre sort ne mo le sera jamais. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Colmar, le 3 inara. Mon cher et respectable ami , j'applique h mes blessures cruelles la goutte de baume qui me reste; c'est la consolation de m'entretenir avec vous. Je ne pouvais pas deviner, quand je pris, en 1752, la résolution de revenir vivre avec vous et avec madame Denis , quand , pour cet effet , je faisais repasser une partie de mon bien en France avec autant de difficultés que de précautions , que lo roi de Prusse , qui ouvrait toutes les lettres de madame Denis , et qui en a un recueil , deviendrait mon plus cruel persécuteur. Je ne pouvais deviner qu'en revenant en France, surla parole de madame de Pompadour, sur celle de M. d'Argenson, j'y serais exilé; je ne pouvais assurément prévoir la barbarie iroquoise de Francfort. Vous m'avouerez encore que je ne devais pas m'attendre que Jean Néaulrae dût prendre ce temps pour imprimer ce malheureux Abrégé d'une prétendue Histoire universelle, et que ce coquin do libraire dût , sans m'en avertir, se servir de mon nom pour gagner quelques florins , et pour achever de me perdre; ni qu'il eût la friponnerie d'oser écrirehM. deMalesherbes, et de lui faire accroire que je n'étais pas fâché du tour qu'il me jouait. Il me semble encore que , quand je me retirai à Colmar pour y avoir les seconrs de deux avocats qui entendent le droit public d'Allemagne, et pour y achever les Annales de l'Empire, je ne pouvais savoir que j'allais dans une ville de Hottentots gouvernés par des jésuites allemands. Ce n'est que depuis peu que j'ai su que ces onrs à soutane noiro avaient fait brûler Baglc dans la place publique, il y a cinq ans ; et que l'avocal-général de ce parDigltlzed by Google

ANNÉE 4754. lenienl apporta humblement son Bcuje , et le brûla de ses mains. Je ne pouvais encore prévoir que ces jésuites exciteraient contre moi un évôque de Porentru, qu'ils voudraient faire agir le procureur-général. Vous sentez mon état, mon cher ange ; vous devez d'ailleurs ne vous pas dissimuler que ma douloureuse situation ne peut changer ; que je n'ai rien à espérer, rien k faire qu'a aller mourir daus quelque retraite paisible. Le sort de quiconque sert le public de sa plume n'est pas heureux. Le président De Thou fut persécuté , Corneille et La Fontaine moururent dans des greniers , Molière fut enterré k grand'peine , Racine mourut de chagrin, Rousseau dans le bannissement, moi dans l'exil ; mais Moncrif a réussi , et cela cousole. Mon cher auge, la vraie consolation est une amitié comme la vôtre, soutenue d'un peu de philosophie. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Colmar, lo <0 ma». Mon cher et respectable ami , je ne peux que vous montrer des blessures que la mort seule peut guérir. Me voila exilé pour jamais de Paris, pour un livre qui n'est pas certainement le micu, dans l'état où il paraît ; pour un livre que j'ai réprouvé et condamné si hautement. Le proca-verbal authentique de confrontation que j'ai fait faire , et dont j'ai envoyé sept exemplaires k madame Denis, ne parviendra pas jusqu'au roi , et je reste persécuté. Celle situation , aggravée par de longues maladies , ne devrait pas , je crois , être encore empoisonnée par l'abus cruel que ma nièce a fait de mes malheurs. Voici les propres mots de sa lettre du 20 février : « Le chagrin vous a peut-être tourné la tête; mais peut-il goûter lecteur? « L'avarice vous poignarde; vous n'avez qu'a « parler... Je n'ai pris de l'argent chez Laleu que « parce que j'ai imaginé k tout moment que vous « reveniez , et qu'il aurait paru trop singulier , a dans le public, que j'eusse tout quitté, suret tout ayant dit k la cour et à la ville que vous « me doubliez mon revenu. » Ensuite elle a rayé k demi, C avarice vous poignarde , et a mis , l'amour de l'argent vous tourmente. Elle continue : « Ne me force* pas k vous « haïr... Vous ôtes le dernier des hommes par n le cœur. Je cacherai autant que je pourrai les « vices de votre cœur. » Voilà les lettres que j'ai reçues d'une nièce pour qui j'ai fait tout ce que je pouvais faire, 679 pour qui je suis revenu en France autant que pour vous , et que je traite comme ma fille l Elle me marque, dans ses indignes lettres, que vous ôtes aussi en colère contre moi qu'eilemôme. Et quelle est ma faute ? De vous avoir supplié tous deux de me déterrer quelque commissionnaire 3age, intelligent, qui puisse servir pour elle et pour moi.

Pardonnez , je vous en conjure, si je répands dans votre sein généreux mes plaintes et mes larmes. Si j'ai tort, dites-le moi ; je vous sou mets ma conduite ; c'est a un ami tel que vous qu'il faut demaude r des reproches , quand on a fait des fautes. Que madame Denis vous montre toutes mes lettres ; vous n'y verrez- que l'excès de l'amitié , la crainte de ne pas faire assez pour elle , une confiance sans homes , l'envie d'arranger mon bien en sa faveur , en cas que je sois forcé de fuir et qu'on me confisque nies renies (comme ou le peut , et comme on me l'a fait appréhender) , un sacrifice entier de mon bonheur au sien,k sa santé, k ses goûts. Elle aime Paris ; elle est accoutumée k rassembler du monde chez elle ; sa santé lui a rendu Paris encore plus nécessaire. J'ai pour mou partage la solitude, le malheur, les souffrances ; et j'adoucis mes maux par l'idée qu'elle restera k Paris , dans une fortune assez honnête que je lui ai assurée, fortune très supérieure k ce que j'ai reçu de patrimoine. Enfin , mon adorable ami , coudaranezmoi si j'ai tort. Je vous avoue que j'ai besoin d'un peu de patience ; il est dur de se voir traiter ainsi par une personne qui m'a été si chère. Il ne me restait que vous et elle , et je souffrais mes malheurs avec courage , quand j'étais soutenu par ces deux appuis. Vous ne m'abandonnerez pas ; vous me conserverez une amitié dont vous m'honorez dès uotre enfance. Adieu, mou cher ange. J'ai fait évanouir entièrement la persécution que le fanatisme allait exciter contre moi jusque dans Colmar, au sujet do cette prélcudue Histoire universelle; mais j'aurais mieux aimé ôtre excommunié que d'essuyer les injustices qu'une nièce qui me tenait lien de fille a ajoutées k mes malheurs. Mille tendres respects k madame d'Argental. A M***. It mars 1734. J'ai eu 4250 livres de rentes pour patrimoine ; mes partages chez mes notaires en font foi. Le fonds de presque tout ce patrimoine a été assuré k mes nièces par leurs mariages. Tout ce que j'ai eu depuis est le fruit de mes soins. J'ai réussi dans les choses qui dépendaient de moi , dans l'accroissement nécessaire de ma fortune et dans quelques ouvrages. Ce qui dé

680 CORRESPONDANCE. pend de l'envie et de la méchanceté des hommes a fait mes malheurs. J'ai toujours eu la précaution de soustraire a cette méchanceté une partie démon bien. Voila pourquoi j'en ai à Cadix , a Leipzig , en Hollande , et dans les domaines du duc de Wurtemberg. Ce qui est à Cadix est un objet assez considérable, et pourrait seul suffire à mes héritiers. Je me prive jusqu'à présent des émoluments de cette partie, afin qu'elle produise de quoi remplacer en leur faveur ce que j'ai placé en rentes viagères. Ces rentes viagères sont un objet assez fort , et je comptais qu'elles serviraient à me faire vivre avec madame Denis d'une manière qui lui serait agréable , et qu'elle tiendrait avec moi dans Paris une maison un peu opulente. L'obstacle qui détruit cette espérance sur la fin de mes jours est au nombre des choses qui ne dépendaient pas de moi. On m'a fait craindre la persécution la plus violente au sujet de l'impression d'un livre à laquelle je n'ai nulle part. Menacé de tous côtés d'être traité comme l'abbé de Prades ; instruit qu'on me saisirait jusqu'à mes rentes viagères si je prenais le parti forcé de chercher dans les pays étrangers un asile ignoré ; sachant que je ne pourrais toucher mou revenu qu'avec des certificats que je n'aurais pu donner ; voyant combien les hommes abusent des malheurs qu'ils causent, et qu'on me doit plus de quatre années de plusieurs parties ; obligé de rassembler les débris de ma fortune ; ayant tout mis entre les mains d'un notaire très honnête homme , mais à qui ses affaires ne permettent pas de m'écrire une fois en six mois ; ayant enfin besoin d'un commissionnaire , j'en ai demandé un à ma nièce et à M. d'Argental. Ce commissionnaire, chargé d'envoyer à une adresse sûre tout ce que je lui ferais demander , épargnerait à ma nièce des détails fatigants. Il serait à ses ordres ; il servirait à faire vendre mes meubles ; il solliciterait les débiteurs que je lui indiquerais; il enverrait toutes les petites commodités dont on manque dans ma retraite. Cette retraite peut-elle être Saiute - Palaie? Non. Je ne puis achever le peu d'années qui me restent, seul daos un château qui n'est point à moi, sans secours, sans livres, sans aucune société. La santé de madame Deuis altérée , ne lui permet pas de se confiner à Sainte-Palaie : uu tel séjour n'est pas fait pour elle ; il y aurait eu de l'inhumanité a moi de l'en prier. Il faut qu'elle reste à Paris , et pour elle et pour moi : sa correspondance fera ma consolation. Je n'ai eu d'autre vue que de la rendre heureuse , de lui assurer du bien , et de me dérober aux injustices des hommes. Je n'ai ni pensé , ni écrit, ni agi que dans cette vue. A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. A Colmar, le 15 mars. Grand merci , madame , de votre consolante lettre ; j'en avais grand besoin ; comme malade et comme persécuté , ce sont des bombes qui tombent sur ma tête en pleine paix. Il n'y a que deux choses à faire dans ce monde , prendre patience ou mourir. Madame du Deffand me mande qu'il n'y a que les fous et les imbéciles qui puissent s'accommoder de la vie ; et moi je lui écris que , puisqu'elle a des rentes sur le roi , il faut qu'elle vive le plus long-temps qu'elle pourra , attendu qu'il est triste de laisser le roi son héritier , quelque bien-aimé qu'il puisse être. Comment trouvez-vous, madame, la lettre du garde-des-sceaux à monsieur l'évêque de Metz? Pour moi , je crois que l'évêque de Metz l'excommuniera. Le trésor royal est déjà en iuter.lit. Je me flatte de venir , au temps de Pâques, faire ma cour aux habitantes de l'île Jard , et de leur apporter mon billet de confession. On va plaider bientôt ici l'affaire de monsieur votre neveu , et de madame votre belle-sœur. Cela est bien triste , mais je ne vois guère de choses agréables. Supportons la vie , madame ; nous en jouissions autrefois. Recevez mes tendres respects. A M. DUPONT, AVOCAT. Eh bien donc , que les prêtres soient damnés pour être mariés , malgré ce concile de Tolède qui leur ordonne d'avoir femme ou putain , j'y consens ; mais que l'amitié soit la consolation des pauvres séculiers comme moi. Un ami comme vous vaut mieux que toutes les femmes; j'en excepte madame Dupont. J'excepte aussi madame la première présidente, à qui je vous supplie de présenter mes profonds respects , aussi bien qu'à monsieur le premier président. Je suis plus malade que je n'étais. Il faut du courage pour supporter la maladie et votre absence. V. A M. POLIER DE BOTTE.NS. Colmar, le 19 mars. En réponse à votre lettre du J 5 , je vous dirai , monsieur , que le sieur Philibert n'a pas encore osé m'envoyer son édition , mais qu'il a osé annoncer , dans la gazette de Bâle , cette édition corrigée et augmentée par moi. J'ai été justement indigné de ce mensonge , qui m'est très

Digilized by Google

ANNEE 1754. 081 préjudiciable dans le pays où je suis , et j'ai prié M. Yernet de lui en marquer mou ressentiment. Je viens de voir son livre , qu'on m'a prêté aujourd'hui. Il a copié fidèlement sur du vilain papier, et avec de mauvais caractères, toutes les bévues des éditions de La Haye et de Paris. Vous jugerez bien, monsieur, que ce n'est pas là un bon moyen pour avoir mes ouvrages. Le voyage à Lausanne , dont vous me parlez , n'est pas si aisé à entreprendre que vous le pensez. J'ai le malheur de ne pouvoir pas faire un pas sans que l'Europe le sache. Cette malheureuse célébrité est un de mes plus grands chagrins ; d'ailleurs , monsieur , me répondriez-vous que je fusse aussi libre à Lausanne qu'en Angleterre? Me répondriez-vous que ceux qui m'ont persécuté à Berlin ne me poursuivissent pas dans le canton de Berne? La seule manière peut-être qui me convint serait d'y être incognito , et je vous en serais plus utile; mais cette manière n'est guère praticable. Vous voyez que je ne suis pas le maître de ma destinée; si je l'étais , soyez sûr que je partirais demain , malgré mes maladies et malgré les neiges , et que je viendrais achever ma vie à Lausanne» Une lettre de M. de Brenles , que j'ai vu ces jours-ci , augmente bien mon desir de voir votre ville ; je ne peux vous offrir , dans le moment présent , que des désirs et des regrets très sincères. Je me flatte encore qu'il n'est pas impossible que je vienne vous voir ; mais il faut ne point déplaire à mon roi , il faut un voyage sans aucun éclat. Il y a six mois que je garde la chambre à Colmar ; mon âge et mon goût demandent la solitude. Je la voudrais profonde , je la voudrais ignorée ; heureux celui qui vit inconnu ! Je vous embrasse de tout mon cœur. Voltaire. A M. DUPONT, AVOCAT. Le 49 mari. Il est clair que le sonnet de Y Avorton fut composé par Hesnaut en 1670, puisqu'il se trouve dans son propre recueil, imprimé cette année, qui fut l'époque de la malheureuse aventure de cette fille d'honneur. Ce fut deux ans après qu'on subsistua douze dames du palais aux douze filles. Le savant Anglais ne sait ce qu'il dit , et le savant Bayle a ramassé bien des pauvretés indignes de lui. A M. ROYER. Le 20 mari. J'avais eu monsieur, l'honneur de vous écrire , non seulement pour vous marquer tout l'intérêt que je prends à votre mérite et à vos succès , mais pour vous faire voir aussi quelle est ma juste crainte que ces succès si bien mérités ne soient ruinés par le poème défectueux que vous avez vainement embelli. Je peux vous assurer que l'ouvrage sur lequel vous avez travaillé ne peut réussir au théâtre. Ce poème , tel qu'on l'a imprimé plus d'une fois,

est peut-être moins mauvais que celui dont vous vous êtes chargé ; mais l'un et l'autre ne sont faits ni pour le théâtre ni pour la musique. Souffrez donc que je vous renouvelle mon inquiétude sur votre entreprise , mes souhaits pour votre réussite , et ma douleur de voir exposer au théâtre un poème qui en est indigne de toutes façons , malgré les beautés étrangères dont votre ami, M. de Sireuil, en a couvert les défauts. Je vous ai prié , monsieur , de vouloir bien me faire tenir un exemplaire du poème tel que vous l'avez mis en musique , attendu que je ne le connais pas. Je me flatte , monsieur , que vous voudrez bien vous prêter à la condescendance de M. de Moncrif, examinateur de l'ouvrage , en mettant à la tête un avis nécessaire , conçu en ces termes : « Ce poème est imprimé tout différemment • dans le recueil des ouvrages de l'auteur ; les « usages du théâtre lyrique et les convenances de la musique ont obligé d'y faire des changements pendant son absence. » Il serait mieux , sans doute , de ne point hasarder les représentations de ce spectacle , qui n'était propre qu'à une fête donnée par le roi , et qui exige une quantité prodigieuse de machines singulières. Il faut une musique aussi belle que la vôtre, soutenue par la voix et par les agréments d'une actrice principale , pour faire pardonner le vice du sujet et l'embarras inévitable de l'exécution. Le combat des dieux et des géants est au rang de ces grandes choses qui deviennent ridicules, et qu'une dépense royale peut sauver à peine. Je suis persuadé que vous sentez comme moi tous ces dangers ; mais , si vous pensez que l'exécution puisse les surmonter , je n'ai auprès de vous que la voie de représentation. Je ne peux, encore une fois , que vous confier mes craintes ; elles sont aussi fortes que la véritable estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Colmar, le 21 mars. Mon cher et respectable ami , je reçois votre lettre du 47 mars. Elle fait ma consolation , et j'y ajoute celle de vous répondre. C'est bien vous

image not available

*image
not
available*

ANNÉE 4754. de velours, depuis la préférence que mo donna sur lui l'illustre diable dont vous me parlez , a toujours aiguisé scs griffes contre moi. Je conçois qu'un diable aille à la messe , quand il est en terre papale , comme Nanci ou Colmar ; mais vous devez gémir lorsqu'un enfant de Belzébutb va b la messe par hypocrisie ou par vanité. Chaque diable, mou très révérend père, a son caractère. Nous sommes de bons diables, vous et moi, francs et sincères ; mais, en qualité de damnés,nous prenons feu trop aisément. Le belzébuthien xx est plus cauteleux ; jugez-en par l'anecdote suivante. En l'an de disgrâce J 738, il prit dans ses griffes deux habitantes de la zone glaciale , et écrivit à tous ses amis, comme à moi, que c'était le chirurgien de la troupe mesurante qui avait enlevé ces deux pauvres diablesses ; et en conséquence, il fit d'abord faire une quête pour elles , comme réparateur des torts d'autrui. Je lui envoyai cinquante écus du faubourg d'enfer, nommé Cirey, où j etais pour lors. Le diablotin Thieriot porta lesdites cent cinquante livres tournois ; témoin la lettre du diablotin Thieriot , que j'ai retrouvée parmi mes papiers, en date du 24 décembre 4738, b Paris : « Mon chetami , je portai hier les cin« quanle écus au père xx, de l'académie des « sciences , et je lui étalai tout ce que me faisait « sentir votre générosité pour les deux créatures « du Nord. Je voudrais bien qu'une si bonne ac« lion fût suivie, etc. » Vous voyez, mon cher père et compère d'enfer, qu'il n'y a rien de si différent que diable et diable, et qu'il faut admettre le principe des indiscernables d'Asmodée-Leibnitz; mais surtout, mon cher réprouvé , gardez-vous des langues médisantes. Je n'ai jamais connu de damné plus crédule que vous. Souvenez-vous de la parole sacrée que nous nous sommes donnée , dans le caveau de Lucifer, de ne jamais croire un mot des tracasseries que pourraient nous faire des esprits immondes déguisés en anges de lumière. Si je n'étais pas assez près d'aller voir Satan , notre père commun, et si nous pouvions nous rencontrer dans quelque coin de cet autre enfer qu'on appelle la terre, je convaincrais votre révéreucc diabolique de ma sincère et inaltérable dévotion envers elle. Ce n'est pas qu'un damné ne puisse donner quelquefois un coup de qneue b son confrère, quand il se démène, et qu'il a un fer rouge dans le cul ; mais les véritables et bons damnés voient le cœur de leur prochain , et je crois que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre. Il eût été b souhaiter que le très révérend père, que j'ai tant aimé, eût eu plus d'indulgence pour un serviteur très attaché,- mais ce qui est fait est 683 fait, et ni Dieu ni tous les diables

ne peuvent empêcher le passé. Je trempe avec les eaux du Létbé le bon vin que je bois b votre santé dans ces quartiers. J'en bois peu , parce que je suis le damné le plus malingre de ce bas monde. Sur ce , je vous donne ma bénédiction , et vous demande la vôtre , vous exhortant b faire vos agapes.

A MADAME LA DUCHESSE DE LUTZELBOURG. A Colmar, le 26 man. On me dit , madame, que vous allez b Andlau, et que ma lettre ne vous trouverait pas b Strasbourg; je l'adresse b M. le baron d'Hattsatt. J'ai fort bonne opinion de son procès ; Dupont m'a lu son plaidoyer , il m'a paru contenir des raisons convaincantes ; il tourne l'affaire de tous les sens, et il n'y a pas un côté qui ne soit entièrement favorable. J'aurais bien mauvaise opinion de mon jugement, ou do celui du conseil d'Alsace, si monsieur votre neveu ne gagnait pas sa cause tout d'une voix. Je me flatte , madame, de vous retrouver b l'île Jard , quand je retournerai b Strasbourg. Il y a six mois que je ne suis sorti de ma chambre ; il est bon de s'accoutumer b se passer des hommes; vous savez que j'en ai éprouvé la méchanceté jusque dans ma solitude. Le père missionnaire est venu s'excuser chez moi, et j'ai reçu ses excuses, parce qu'il y a des feux qu'il ne faut pas attiser. Le père Meuoux a désavoué la lettre qui court sous son nom, et je me contente de son désaveu. Il faut sacrifier au repos dont on a grand besoin sur la fin de sa vie. Comme je m'occupe b l'histoire, je voudrais bien savoir s'il est vrai qu'il y ait eu autrefois un parlement b Taris. Le chef du parlement de cette province m'honore toujours d'une bonté que je vous dois ; il vient me voir quelquefois ; je me sens destiné b être attaché b tout ce qui vous appartient. Je présente mes respects aux deux ermites de l'île Jard ; je me recommande b leurs saintes prières.

L'ermite de Colmar. A M. L'ABBÉ D'OLIVET. A Colin ir. le K mars. Je vous remercie bien sincèrcmcut , mon cher et savant abbé , du petit livre très instraclif que vous m'avez envoyé. Il prouve que l'académie est plus utile au public qu'on no pense, et il fait voir en même temps combien vous ôtes utile b l'académie. Il me semble que la plupart des difficultés de notre grammaire viennent de ces e muets qui sont particuliers b notre langue. Cet embarras ne se rencontre ni dans l'italien, ni dans l'espagnol, ui dans l'anglais. Je connais un peu toutes les

684 CORRESPONDANCE. langues modernes de l'Europe, c'est-à-dire tous ces jargons qui se sont polis avec le temps, et qui sont tous aussi loin du latin et du grec qu'un bâtiment gothique l'est de l'architecture d'Athènes. Notre jargon , par lui-même, ne mérite pas , en vérité, la préférence sur celui des Espagnols, qui est bien plus sonore et plus majestueux ; ni sur celui des Italiens, qui a beaucoup plus de grâce. C'est la quantité de nos livres agréables, et des Français réfugiés , qui ont mis notre langue à la mode jusqu'au fond du Nord. L'italien était la langue courante du temps de l'Arioste et du Tasse. Le siècle de Louis xiva donné la vogue à la langue française, et nous vivons actuellement sur notre crédit. L'anglais commence à prendre une grande faveur , depuis Addison , Swift , et Pope. Il sera bien difficile que cette langue devienne une langue de commerce comme la nôtre ; mais je vois que, jusqu'aux princes, tout le monde veut l'entendre, parce que c'est de toutes les langues celle dans laquelle on a pensé le plus hardiment et le plus fortement. On ne demande , en Angleterre , permission de penser à personne. C'est cette heureuse liberté qui a produit l'Essai sur l'Homme , de Pope; et c'est, à mon gré, le premier des poèmes didactiques. Croiriez-vous que dans la ville de Colmar, où je suis , j'ai trouvé un ancien magistrat qui s'est avisé d'apprendre l'anglais à l'âge de soixante et dix ans, et qui en sait assez pour lire les bons auteurs avec plaisir ? Voyez si vous voulez en faire autant. Je vous avertis qu'il n'y a point de disputes en Angleterre sur les participes; mais je crois que vous vous en tiendrez à notre langue , que vous épousez , et que vous embellissez. Pardonnez-moi de ne pas vous écrire de ma main ; je suis bien malade. J'irai bientôt trouver La Chaussée. Je vous embrasse. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 16 avril Est-il vrai, mon cher ange, que votre santé s'altère? est-il vrai qu'on vous conseille les eaux de Plombières? est-il vrai que vous ferez le voyage? Vous êtes bien sûr qu'alors je viendrai à ce Plombières, qui serait mon paradis terrestre. La saison est encore bien rude dans ces quartiers-là. Nos Vosges sont couvertes de neige. Il n'y a pas un arbre dans nos campagnes qui ait poussé une feuille, et le vert manque encore pour les bestiaux. J'ai à vous avertir, mon cher ange , que les deux prétendues saisons qu'on a imaginées pour prendre les eaux de Plombières sont un charlatanisme des médecins du pays, pour faire venir deux fois les mêmes chalands. Ces eaux font du bien en tout temps, supposé qu'elles en fassent, quand elles ne sont pas infiltrées de la neige qui s'est fait un passage

jusqu'à elles. Le pays est si froid d'ailleurs , que le temps le plus chaud est le plus convenable ; mais, dans quelque temps que vous y veniez, soyez sûr de m'y voir. Je voudrais bien que votre ami l'abbé pût les venir prendre coupées avec du lait; mais je vous ai déjà dit, et je vous répète avec douleur, que je crains qu'il ne meure dans sa maison de campagne, et que la maladie dont il est attaqué ne dure beaucoup plus que vous ne le pensiez. Cette maladie m'alarme d'autant plus , que son médecin est fort ignorant et fort opiniâtre. Madame Denis me mande qu'elle pourrait bien aussi aller à Plombières. Elle prend du Vinache ; elle fait comme j'ai fait ; elle ruine sa santé par des remèdes et par de la gourmandise. Il est bien certain que , si vous venez à Plombières tous deux , je ne ferai aucune autre démarche que celle de veoir vous y aller. Madame d'Argental, qui en a déjà tâté, voudrait-elle recommencer? En ce cas, vive Plombières! Vous savez que le roi de Prusse m'a écrit une lettre remplie d'éloges flatteurs qui ne flattent point. Vous savez que tout est contradiction dans ce monde. C'en est une assez grande que la conduite du P. Mènoui , qui m'écrit lettre sur lettre pour se plaindre de la trahison qu'on nous a faite tous deux de publier et de falsifier ce que nous nous étions écrit dans le secret d'un commerce particulier, qui doit être une chose sacrée chez les honnêtes gens. On m'a parlé des Mémoires de milord Bolingbroke. Je m'imagine que les wighs n'inscrivent pas contents. Ce qu'il y a de plus hardi dans ses Lettres sur l'Histoire est ce qu'il y a de meilleur ; aussi est-ce la seule chose qu'on ait critiquée. Les Anglais paraissent faits pour nous apprendre à penser. Imagineriez-vous que les Suisses ont pris la méthode d'inoculer la petite-vérole , et que madame la duchesse d'Aumont vivrait encore, si M. le duc d'Aumont était né à Lausanne ? Ce Lausanne est devenu un singulier pays. Il est peuplé d'Anglais et de Français philosophes , qui sont venus y chercher de la tranquillité et du soleil. On y parle français , on y pense à l'anglaise. On me presse tous les jours d'y aller faire un tour. Madame la duchesse de Gotha demande à grands cris la préférence ; mais son pays n'est pas si beau, et on n'y est pas à couvert des vents du nord. Il n'y a à présent que les montagnes cornues de Plombières qui puissent me plaire si vous y venez. Nous verrons si je les changerai en eaux d'Iliade. Adieu , mon cher et respectable ami je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

Digitized by Google

ANNEE m4. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Colmar, !c 25 atrll. Je me sens très coupable , madame , de n'avoir point répondu a votre dernière lettre. Ma mauvaise sauté n'est point une excuse auprès de moi; et , quoique je ne puisse guère écrire de ma main, je pouvais du moins dicter des choses fort tristes , qui ne déplaisent pas aux personnes comme vous, qui connaissent toutes les misères de celte vie, et qui sont détrompées do toutes les illusions. Il me semble que je vous avais conseillé de vivre, uniquement pour faire enrager ceux qui vous paient des rentes viagères. Pour moi , c'est presque le seul plaisir qui me reste. Je me figure , dès que je sens les approches d'une indigestion , que deux ou trois princes hériteront de moi ; alors je prends courage par malice pure , et je conspire contre eux avec Je la rhubarbe et do la sobriété. Cependant, madame, malgré l'envie extrême de leur jouer le tour de vivre , j'ai été très malade. Joignez à cela de maudites Annales de l'Empire qui sont l'élcignoir de l'imagination , et qui ont emporté tout mon temps; voila la raison de ma paresse. J'ai travaillé a ces insipides ouvrages pour une princesse de Saxe, qui mérite qu'on fasse des choses plus agréables pour elle. C'est une princesse infiniment aimable, chez qui on fait meilleure chère que chez madame laduchessc du Maine. On vit dans sa cour avec une liberté beaucoup plus graude qu'à Sceaux ; mais malheureusement le climat est horrible , et je n'aime à présent que le soleil. Vous ne le voyez guère , madame , dans l'état où sont vos yeux ; mais il est bou du moins d'en être réchauffé. L'hiver horrible que nous avons eu donne de l'humeur , et les nouvelles que l'on apprend n'en donnent guère moins. Je voudrais pouvoir vous envoyer quelques bagatelles pour vous amuser , mais les ouvrages auxquels je travaille ne sont point du tout amusants. J'étais devenu Anglais à Londres ; je suis Allemand en Allemagne. Ma peau de caméléon prendrait des couleurs plus vives auprès de vous; votre imagination rallumerait la langueur de mon esprit. J'ai lu les Mémoires de milord Bolinybroke. Il me semble qu'il parlait mieux qu'il n'écrivait. Je vous avoue que je trouve autant d'obscurité dans son style que dans sa conduite. Il fait un portrait affreux du comte d'Oxford , sans alléguer contre lui la moindre preuve. C'est ce même Oxford que Pope appelle une âme sereine , audessus de la bonne et de la mauvaise fortune , de 685 la rage des partis , de la fureur du pouvoir , et de la crainte de la mort. Bolingbroke aurait bien dû employer son loisir à faire de bons mémoires sur la guerre de la succession, sur la

paix d'Utrecht, sur le caractère de la reine Anne , sur le duc et la duchesse de Marlborough , si r Louis xiv, sur le duc d'Orléans, sur les ministrs de France et d'Angleterre. H aurait mêlé adroitement son apologie à tous ces grands objets , et il l'eût immortalisée , au lieu qu'elle est anéantie dans le petit livre tronqué et confus qu'il nous a laissé. Je ne conçois pas comment un homme qui semblait avoir des vues si grandes a pu faire des choses si petites. Son traducteur a grand tort de dire que je veux proscrire l'étude des faits. Je reproche à M. de Bolingbroke de nous en avoir trop peu donné , et d'avoir encore étranglé le peu d'événements dont il parle. Cependant je crois que scs Mémoires vous auront fait quelque plaisir , et que vous vous êtes souvent trouvée , en le lisant, en pays de connaissance. Adieu , madame ; souffrons nos misères humaines patiemment. Le courage est bon 'a quelque chose; il (latte l'amour-propre , il diminue les maux , mais il ne rend pas la vue. Je vous plains toujours beaucoup ; je m'attendris sur votre sort. Mille compliments à M.deFormont. Si vous voyez M. le président llénault , je vous prie de ne me point oublier auprès de lui. Soyez bien persuadée de mon tendre respect. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, le 2 maL Mon cher ange, mon ombre sera à Plombières à l'instant que vous y serez. Bénis soient les préjugés du genre humain , puisqu'ils vous amènent , avec madame d'Àrgental , en Lorraine 1 Venez boire , venez vous baigner. J'en ferai autant , et je vous apporterai peut-être de quoi vous amuser , dans les moments où il est ordonné de ne rien faire. Que je serai enchanté de vous revoir , mon cher et respectable ami I N'allez pas vous aviser de vous bien porter ; n'allez pas changer d'avis. Croyez fermement que les eaux sont absolument nécessaires pour votre santé. Pour moi , je suis bien sûr qu'elles sont nécessaires à mou bonheur; mais ce sera à condition , s'il vous plaît , que vous ne vous moquerez point des délices de la Suisse. Je suis bien aise de vous dire qu'à Lausannoil y a des coteaux méridionaux où l'on jouit d'un printemps presque perpétuel , et que c'est le climat de Provence. J'avoue qu'au nord il y a de belles montagnes de glace ; mais Je ne compte plus tourner du côté du nord. Mon cher ange , le

C86 CORRESPONDANCE. petit abbé a donc permuté son bénéfice? L'avez vous vu dans sa nouvelle abbaye? Je vous prie de lui dire, si vous le voyez, combien je m'intéresse à sa santé, il est vrai que je n'ai nulle opinion de son médecin; c'est un borné entêté de préjugés en isme, qui ne veut pas qu'on change une drachme à ses ordonnances, et qui est tout propre à tuer ses malades par le régime ridicule où il les met. Je crois, pour moi, qu'il faut changer d'air et de médecin. Que je suis mécontent des Mémoires secrets de milord Bolingbroke! je voudrais qu'ils fussent si secrets que personne ne les eût jamais vus. Je ne trouve qu'obscurités dans son style comme dans sa conduite. On a rendu un mauvais service à sa mémoire d'imprimer cette rhapsodie; du moins c'est mon avis, et je le hasarde avec vous, parce que, si je m'abuse, vous me détromperez. Voilà donc M. de Céraste qui devient une nouvelle preuve combien les Anglais ont raison, et combien les Français ont tort. O lardi studiorum! Nous sommes venus les derniers presque en tout genre. Nous ne songeons pas même à la vie. Mon cher ami, je songe à la mort; je ne me suis jamais si mal porté; mais j'aurai un beau moment quand j'aurai l'occasion de vous embrasser. A M. ROQUES. A Colmar, 3 mai 115*. Je ne reçois qu'aujourd'hui votre lettre du 50 mars; apparemment qu'elle est écrite du 50 avril. Je charge le sieur Walther, libraire de Dresde, de vous faire parvenir les Annales de l'Empire, en droiture à Bamberg, où vous êtes. J'ai trouvé plus de secours que vous ne pensez pour finir cet ouvrage à Colmar. Il y a des hommes très savants, qui d'ailleurs ont des belles-lettres, et d'assez belles bibliothèques. Une grande partie de mon bien est située à une lieue de Colmar: ainsi je me trouve chez moi. Je pourrai faire quelque voyage chez des personnes qui m'honorent de leurs bontés. Il n'y a jamais que mon cœur qui me conduise. Je n'avais quitté ma patrie que sur les instances réitérées qu'on m'avait faites, et sur les promesses d'une amitié inviolable; maison ne s'expose pas deux fois au même danger. Je ne savais pas qu'il y eût encore une Bibliothèque raisonnée; vous me feriez plaisir, monsieur, de me dire où elle s'imprime, et dans quel mois se trouve l'article dont vous me faites l'honneur de me parler. Il me semble que le mot de persiOage, qui se met à la mode depuis quelque temps, pourrait servir de titre au livre du comte Cataneo. Il n'en est pas ainsi des lettres que vous m'écrivez. elles sont dictées par l'esprit et par le sentiment; j'y suis très sensible. J'ai l'honneur d'être avec bien du zèle, etc. A M. LE

PRÉSIDENT HÉNAULT. A Colmar, le 3 mai. Mes doigts enflés, monsieur, me refusent le plaisir de vous écrire de ma main. Je vous traite comme une cinquantaine d'empereurs ; car j'ai dicté toute cette histoire. Mais j'ai bien plus de satisfaction à dicter ici les sentiments qui m'attachent à vous. Je vous jure que vous me faites trop d'honneur de penser que vous trouverez, dans ces Annales , l'examen du droit public de l'Empire. Une partie de ce droit public consiste dans la Bulle-d'Or , dans la Paix de Westphalie , dans les Capitulaires des empereurs ; c'est ce qui se trouve imprimé partout , et qui ne pouvait être l'objet d'un abrégé. L'autre partie du droit public consiste dans les prétentions de tant de princes h la charge les uns des autres, dans celles des empereurs sur Rome , et des papes sur l'Empire, dans les droits de l'Empire sur l'Italie ; et c'est ce que je crois avoir assez indiqué , en réduisant tous ces droits douteux à celui du plus fort , que le temps seul rend légitime. Il n'y en a guère d'autres dans le monde. Si vous daignez jeter les yeux sur les Doutes, qui se trouvent à la fin du second tome , et qui pourraient être en beaucoup plus grand nombre, vous jugerez si l'original des donations de Pépin et de Charlemagne ne se trouve pas au dos de la donation de Constantin. Le Diurnal romain des septième et huitième siècles est un monument de l'histoire bien curieux , et qui fait voir évidemment ce qu'étaient les papes dans ce temps-là. On a eu grand soin , au Vatican , d'empêcher que le reste de ce Diurnal ne fût imprimé. La cour de Rome fait comme les grandes maisons, qui cachent , autant qu'elles le peuvent , leur première origine. Cependant, en dépit des Boulainvilliers, toute origine est petite , et le Capitole fut d'abord une chaumière. La grande partie du droit public , qui n'a été pendant six cents ans qu'un combat perpétuel entre l'Italie et l'Allemagne , est l'objet principal de ces Annales ; mais je me suis bien donné de garde de traiter cette matière dogmatiquement. J'ai fait encore moins le raisonneur sur les droits des empereurs et des états de l'Empire. Il est certain que Tibère était un prince un peu plus puissant que Charles vu et François Ier. Tout le pouvoir que les empereurs allemands ont

Digitized by Google

ANNÉE 1734.. 687 exercé sur Rome , depuis Charlemagne , a consisté h la saccager et à la rançonner dans l'occasion. Voilà ce que j'indique , et le lecteur bienveillant peut juger. J'aurais eu assurément, monsieur , des lecteurs plus bienveillants, si j'avais pu vous imiter comme j'ai tâché de vous suivre ; mais je n'ai fait ce petit abrégé que par pure obéissance pour madame la duchesse de Saxe-Gotha; et, quand on ne fait qu'obéir, on ne réussit que médiocrement. Cependant j'ose dire que , dans ce petit abrégé , il y a plus de choses essentielles que dans la grande Histoire du révérend père Barre. Je vous sou mets cet ouvrage , monsieur , comme à mon maître en fait d'histoire. Puisque me voilà en train de vous parler de cet objet de vos études et de votre gloire , permettez-moi de vous dire que je suis un peu fâché qu'on soit tombé depuis peu si rudement sur Rapin de Thoiras. Rien ne me paraît plus injuste et plus indécent. Je regarde cet historien comme le meilleur que nous ayons ; je ne sais si je me trompe. Je me Oatte au reste que vous me rendrez justice sur la prétendue Histoire universelle qu'on a imprimée sous mon nom. Celui qui a vendu un mauvais manuscrit tronqué et défiguré n'a pas fait l'action du plus honnête homme du monde. Les libraires qui l'ont imprimé ne sont ni des Robert Estienne ni des Plantin ; et ceux qui m'ont imputé cette rhapsodie ne sont pas des Bayle. J'espère faire voir (si je vis) que mon véritable ouvrage est un peu différent ; mais , pour achever une telle entreprise , il me faudrait plus de santé et de secours que je n'en ai. Adieu , monsieur ; conservez-moi vos bontés , et ne m'oubliez pas auprès de madame du Deffand. Soyez très persuadé de mon attachement et de ma tendre et respectueuse estime. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Colmar, le 16 mal. Mon cher ange , le 7 do juillet approche ; persistez bien , madame d'Argental et vous , dans la foi que vous avez aux eaux de Plombières. N'allez pas soupçonner que la santé puisse se trouver ailleurs. Venez boire avec moi , mon cher et respectable ami. Je vous prie, quand vous verrez cet abbé Caton , qui est malade à sa nouvelle campagne , de lui faire pour moi les plus tendres compliments. Je ne sais si son médecin a la vogue, mais il me semble que je n'entends point parler de ses guérisons. Je crois ses malades enterrés. Vous êtes fort heureux de n'avoir point été attaqué. Le nouveau régime ne vous convient pas. Je viendrai, mon cher ange, à Plombières, avec deux domestiques tout au plus , et je ne serai pas difficile à loger; peut être même y serai-je avant vous, et , en ce cas, je vous demanderai vos ordres. J'apporterai quelques paperasses de

prose et de vers pour vous endormir après le dîner. Comment pouvez-vous craindre que je manque un tel rendez-vous? Je voudrais que vous fussiez à Constantinople , à la place de votre oncle, et vous venir trouver dans le seiraï des franguis deGalala , sur le canal de la Propontide. Mon ange , Plombières est un vilain trou , le séjour est abominable , mais il sera pour moi le jardin d'Armide. Je vous ai envoyé le second tome des Annales de l'Empire , dans toute la plénitude de l'horreur historique. Dieu merci , il n'y a pas un mot à changer, non plus qu'au placet de Caritidès. Gardez-vous de lire ce fatras ; il est d'un ennui mortel ; rien n'est plus malsain. Que vous importe Albert d'Autriche? J'ai été entraîné dans ce précipice de ronces par ma malheureuse facilité ; on ne m'y rattrapera plus. C'est être trop ennemi de soi-même que de se consumer à ramasser des antiquités barbares. La duchesse de Gotha , qui est très aimable , m'a transformé en pédant en us , comme Circé changea les compagnons d'Ulysse en bêtes. Il faut que je revoie monsieur et madame d'Argental, pour reprendre ma première forme. Bonsoir; mille respects à madame d'Argental. Amenez-la pour sa santé et pour mon bonheur. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND. A Colmar, le 19 mai. Savez-vous le latin , madame ? Non ; voilà pourquoi vous me demandez si j'aime mieux Pope que Virgile. Ah ! madame, toutes vos langues modernes sont sèches , pauvres , et sans harmonie , en comparaison de celles qu'ont parlées nos premiers maîtres, les Grecs et les Romains. Nous ne sommes que des violons de village. Comment voulez-vous d'ailleurs que je compare des épîtres à un poème épique, aux amours de Didon , à l'embrasement de Troie, à la descente d'Énée aux enfers ? A Je crois l'essayai sur C Homme, de Pope, le premier des poèmes didactiques , des poèmes philosophiques ; mais ne mettons rien à côté de Virgile. Vous le connaissez par les traductions ; mais les poètes ne se traduisent point. Peut-on traduire de la musique? Je vous plains , madame , avec l'agout et la sensibilité éclairée que vous avez , de ne pouvoir lire Virgile. Je vous plaindrais bien davantage si vous lisiez des Annales , quelque courtes qu'elles soient. L'Allemagne en miniature n'est pas faite

CORRESPONDANCE. €88 pour plaire à une imagination française telle que la vôtre. J'aimerais bien mieux vous apporter la Pncelle, puisque vous aimez les poèmes épiques. Celui-là est un peu plus long que la Henriade , et le sujet en est un peu plus gai. L'imagination y trouve mieux son compte ; elle est trop rétrécie chez nous dans la sévérité des ouvrages sérieux. La vérité historique et l'austérité de la religion m'avaient rogné les ailes dans la Henriade , elles me sont revenues avec la Pncelle. Ces annales sont plus agréables que celles de l'Empire. Si vous avez encore M. de Forraont, je vous prie , madame , de le faire souvenir de moi ; et , s'il est parti , je vous prie de ne me point oublier eu lui écrivant. Je vais aux eaux de Plombières , non que j'espère y trouver la santé, à laquelle je renonce , mais parce que mes amis y vont. J'ai resté six mois eutiers à Colmar, sans sortir de ma chambre , et je crois que j'en ferai autant à Paris , si vous n'y ôtes pas. Je me suis aperçu , à la longue , que tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait ne vaut pas la peine de sortir de chez soi. La maladie ne laisse pas d'avoir de grands avantages ; elle délivre de la société. Pour vous, madame, ceu'esl pas de même; la société vous est nécessaire comme un violon à Guignon , parce qu'il est le roi du violon. M. Dalember est bien digne de vous , bien audessus de son siècle. Il m'a fait cent fois trop d'honneur ¹ , el il peut compter que, si je le regai de comme le premier de nos philosophes gens d'esprit, ce n'est point du tout par reconnaissance. Je vous écris rarement, madame, quoique, après le plaisir de lire vos lettres , celui d'y répondre soit le plus grand pour moi ; mais je suis enfoncé dans des travaux pénibles qui partagent mon tempsavec la colique. Je n'ai poiut de temps 'a moi , car je soufTreetje travaille sans cesse. Cela fait une vie pleine, pas tout à fait heureuse ; mais où est le bonheur? je n'en sais rien, madame; c'est un beau problème k résoudre. A M. DE BRENLES. Colmar, le si mal. Je me crois déjà votre ami , monsieur, et je supprime les cérémonies et les monsieur en sentinelle au haut d'une page. Je m'intéresse à votre bonheur comme si j'étais votre compatriote ; le bonheur est bien imparfait quand on vit seul. Messer Ludovico Ariosto dit que : Sema moejlie a lato , l'uom non puole esser di boutade perfetto. ' Dalember avait demandé à Voltaire l'article (Esprit, pour l' Encyclopédie) Il faut être deux , au moins , pour jouir de toutes les douceurs de la vie , et il faut nôtre que deux , quand on a une femme comme celle que vous avez trouvée. J'en ai bien parlé avec la bonne madame Goll. Elle sait combien madame de

Brenles a de mérite; vous avez épousé votre semblable. Si je faisais encore de petits vers, je dirais : Il faut trois dieux dans un ménage, L'Amitié , l'Estime , et l'Amour; On dit qu'on les vit l'autre jour Qui signaient votre mariage*. Pour moi , monsieur, je vais trouver les naïades ferrugineuses de Plombières. Le triste état où je suis m'empêche d'être témoin de votre félicité. Si je peux avoir une santé un peu tolérable, la passion de faire un petit voyage à Lausanne en deviendra plus forte; comptez que vos lettres la redoublent. La bonté dont vous dites que madame de Brenles m'honore est un nouvel encouragement. Je demanderai permission à toutes les maladies qui m'accablent; mais je ne peux répondre ni du temps où je viendrai , ni de mon séjour. Je sens seulement que , si mon goût décidait de ma conduite , je passerais volontiers ma vie dans le sein de la liberté, de l'amitié, et de la philosophie. Je me croirais , après vous deux , l'homme le plus heureux de Lausanne. J'aurais encore, monsieur, un autre compliment à vous faire sur la charge et sur la dignité que vous venez d'obtenir dans votre patrie; mais il en faut complimenter ceux qui auront affaire à vous , et je ne peux vous parler k présent que d'un bonheur qui est bien au-dessus des emplois. Permettez-moi de présenter mes respects k madame de Brenles , et de vous renouveler les sentiments avec lesquels je compte être toute ma vie , etc.

Voltaire. Je vous supplie de vouloir bien faire souvenir de moi M. Polier , qui , le premier , m'inspira l'envie de voir le pays que vous habitez. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Colmar, le 29 mai. Mon cher ange, j'ai oublié, dans ma dernière ' Voici la réponse que, sans se consulter, monsieur et madame de Brenles envoyèrent à Voltaire. De Sf. de Brenles. L'Estime et l'Amitié, malgré leur jeune frère, Voudraient étendre encor l'Amour qu'ils ont traces L'Amour dit : « lia sont deux, avec nous c'est trois. » Mais les autres ont dit : « Il y faudrait Voltaire. » De madame de Brenles. L'Estime et l'Amitié . eu dépit de leur frère , Disent que nombre trois fut toujours nombre heureux . L'Amour dit : ■ Avec moi c'est assez d'être deux, et les deux autres ont dit: « Il y faudrait Voltaire. • Digitized by Google

689 ANNÉE <754. lettre f de vous parler d'un vieux papier cacheté dont vous avez eu la bonté de vous charger. Le plaisir de m'occuper de votre voyage des eaux me tenait tout entier. • Posthabui lamcn illorutn mea serin ludo. Vino , ect. vu, v. 17. Ce papier est, ne vous déplaie, mon testament, qu'il faut que je corrige comme mes autres ouvrages, pour éviter la critique, attendu que mes affaires ayant changé de face , et moi aussi , depuis cinq ans , il faut que je conforme mes dispositions à mon état présent. Vous sou venez-vous encore que vous avez une Pucelle d'une vieille copie, et que cette Jeanne , négligée et ridée, doit faire place à une Jeanne un peu mieux atournée , que j'aurai l'honneur de vous apporter pour faire passer vos eaux plus allègrement? N'auriezvous pas le Faclum de M. de La Bourdonnais , que je n'ai jamais vu , et que j'ai une passion extrême de lire ? Si vous l'avez , je vous supplie de l'apporter avec vous. J'ai grande envie de voir comment il se peut faire qu'on nail pas pendu La Bourdonuais pour avoir fait la conquête de Madras. Et les grands et les petits Prophètes ? On dit que cela est fort plaisant. C'est dans ces choses sublimes qu'on excelle à présent dans ma chère patrie. Adieu , mon adorable ange ; souvenez-vous de mon ancien testament. Je suis errant comme un Juif, et je n'ai guère d'espérance dans la loi nouvelle; mais je vous embrasserai a la piscine de Plombières , et vous me direz : Surge et ambula. Il faut que madame d'Argeutal ne change point d'avis sur les eaux ; elles sont indispensables. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Senone* , le «juin. Mon cher ange , ceux qui disent que l'homme est libre ne disent que des sottises. Si on était libre , ne serais-je pas auprès de vous et de madame d'Argeutal? ma destinée serait - elle d'avoir des anges gardiens invisibles? Je pars le 8 de Colmar, dans le dessein de venir jouir enfin de votre présence réelle. Je reçois en partant une lettre de madame Denis, qui me mande que Mauper luis et La Condamine vont b Plombières; qu'i ne faut pas absolument que je m'y trouve dans le même temps ;quecela produirait une scène odieuse et ridicule; qu'il faut que je n'aille aux eaux que quand elle me le mandera. Elle ajoute que vous serez de cet avis, et que vous vous joindrez à elle pour m'empêcher de vous voir. Surpris, affligé, inquiet , embarrassé , me voilà donc ayant fait mes adieux à Colmar, et embarqué pour Plombières. 11. Je m'arrête à moitié chemin ; je me fais bénédictin dans l'abbaye de Senoncs , avec domCalmet , l'auteur des Commentaires sur la Bible , au milieu d'une bibliothèque de douze raille volumes , en

attendant que vous m'appeliez dans votre sphère. Donnez-moi donc vos ordres, mon cher ange; je quitterai le cloître dès que vous me l'ordonnerez ; mais je ne le quitterai pas pour le monde , auquel j'ai un peu renoncé; je ne le quitterai que pour vous. Je ne perds pas ici mon temps. Condamné à travailler sérieusement à cette Histoire générale, imprimée pour mon malheur , et dont les éditions se multiplient tous les jours , je ne pouvais guère trouver de grands secours que dans l'abbaye de Senones. Mais je vous sacrifierai bien gaiement le fatras d'erreurs imprimées dont je suis entouré , pour goûter enfin la douceur de vous revoir. Prenez-vous les eaux ? comment madame d' Argental s'en trouve-t-elle? Que je bénis le préjugé qui fait quitter Paris pour aller chercher la santé au milieu des montagnes , dans un très vilain climat! La médecine a le même pouvoir que la religion ; elle fait entreprendre des pèlerinages. Réglez le mien ; vous êtes tous deux les maîtres de ma marche comme de mon cœur. La poste va deux fois par semaine de Plombières à Senones , par Raon . Elle arrive un peu tard , parce qu'elle passe par Nancy ; mais enfin j'aurai le bonheur de recevoir de vos nouvelles. Adieu ; je vous embrasse. Le moine Voltaire. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Senone» par Ravon , ou Raon , le 10 juin Mon cher ange , je ne sais si madame Denis a raison ou non. J'attends votre décision. Je suis un moine soumis aux ordres de mon abbé , et je n'attends que voire obéissance. Je vous supplie de vouloir bien vous faire donner une ou deux lettres qui doivent m'être adressées à Plombières, vers le 20 du mois ; je me flatte que vous me manderez de les venir chercher moi-même. Savez-vous bien que je ne suis point en France, que Senones est terre d'Empire , et que je ne dépends que du pape pour le spirituel? Je lis ici , ne vous déplaît-il pas , les Pères et les Conciles. Vous me remettrez peut-être au régime de la tragédie , quand j'aurai le bonheur de vous voir. Comment trouvez-vous du régime des eaux , vous et madame d' Argental? Faites-vous une santé vigoureuse pour une cinquantaine d'années, et puissions-nous vivre à la Fontaine, avec un cœur un peu plus sensible que le sien ! Il serait beau de s'aimer à cent ans. Nous avons à peu près cinquante ans d'ajoutés sur la tête. Je me 44

CORRESPONDANCE. 690 meurs d'impalieuze de vous voir. Je n'ai jamais eu de désirs si vifs dans ma jeunesse. Donuezraoi donc un rendez-vous à Plombières, fûtce malgré madame Denis. Je tremble d'être né pour les passions malheureuses. Adieu , mon cher ange ; je volerai sous vos ailes , à vos ordres, et je me remettrai de tout à votre providence. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Senoncs par Raon, le 20 juin. Vous me laissez faire , mon cher et respectable ami , un long noviciat dans ma Tbébaïde. Voici la troisième lettre que je vous écris. Je n'ai de nouvelles ni de vous ni de madame Denis. Elle m'a mandé que vous m'avertiriez du temps où je dois venir vous trouver ; mon cœur n'avait pas besoin de ses avertissements pour être à vos ordres. Je ne suis parti que pour venir vous voir, et me voici à moitié chemin , sans savoir encore si je dois avancer. Je vous ai supplié de vouloir bien vous informer d'un paquet de lettres qu'on m'a adressé à Plombières , où je devrais être. J'écris au maître de la poste de Remiremont pour en avoir des nouvelles. Ce paquet m'est de la plus grande conséquence. Si vous avez eu la bonté de le retirer, ayez celle de me le renvoyer par la poste, à Senoncs, avec les ordres positifs de venir vous joindre. Il ne me faut qu'une chambre , un trou auprès de vous , et je suis très content. Mes gens logeront comme ils pourront. Votre grenier serait pour moi un palais. Je suis comme une fille passionnée qui s'est jetée dans un couvent , en attendant que son amant puisse l'enlever. C'est une étrange destinée que je sois si près de vous , et que je n'aie pu encore vous voir. Je vous embrasse avec autant d'empressement que de douleur. Mille tendres respects à madame d'Argental. Voici un autre de mes embarras : je crains que vous ne soyez pas à Plombières. J'ignore tout dans mon tombeau : ressuscitez -moi. Il faut malheureusement huit jours pour recevoir réponse , et nous ne sommes qu'à quinze lieues. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Senoncs , le 94 juin. O adorables anges , je compte ôtre incessamment dans votre ciel , c'est-à-dire dans votre grenier. Je n'ai reçu qu'aujourd'hui vos lettres du 9 et du 16. Comment m'accusez-vous de n'avoir joint écrit à madame d'Argental ? Je vous écris toujours, madame , vous ôtes consubstantiels. Je ne vous ai point écrit nommément et privativement , parce que moi , pauvre moine , je comptais venir, il y a quinze jours, réellement, dans votre vilain paradis de Plombières , où est mon âme, du jour où vous y ôtes arrivés. Daignez donc me conserver cet heureux trou que vous avez bien voulu me retenir. J'arriverai peut-être avant ma lettre ,

peut-être après ; mais il est très sûr que j'arriverai , tout malingre que je suis. Ma santé est au bout de vos ailes. Je veux me flatter que la vôtre va bien , puisque vous ne m'en parlez pas. Divins anges , je ne connais qu'un malheur , c'est d'avoir été si long-temps à quinze lieues de votre erapyrée, et de ne m'être point jeté dedans. Voilà qui est bien plaisant d'être en couvent, et de dire Bénédicité, au lieu d'être avec vous. Je m'occupe avec dom Mabillon , dom Marlène, dom Thuillier , dom Ruinart. Les antiquailles où je suis condamné , et les Capitulaires de Charlemagne , sont bien respectables ; mais cela ne console pas de votre absence. Je vais donc fermer mon cahier de remarques sur la seconde race , faire mon paquet , et m'embarquer. Lazare va se rendre à votre piscine . Il y a , ditou , un monde prodigieux à Plombières ; mais je ne le verrai certainement pas. Vous êtes tout le monde pour moi. Je suis devenu bien pédant; mais n'importe , je vous aime comme si j'étais un homme aimable. Adieu , vous deux, qui Tûtes tant ; adieu , vous avec qui je voudrais passer ma vie. Quelle pauvre vie ! Je n'ai plus qu'un souffle. Quel chien de temps il fait ! Des grêlons gros comme des œufs de poule d'Inde ont cassé mes vitres ; et les vôtres ? Adieu , adorables anges. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND. Entre deux montagnes, le 5 juillet. J'ai été malade , madame; j'ai été moine; j'ai passé un mois avec saint Augustin , Tertullien , Origène, et Raban. Le commerce des Pères de l'Eglise et des savants du temps de Charlemagne ne vaut pas le vôtre ; mais que vous mander des montagnes des Vosges ? et comment vous écrire , quand je n'étais occupé que des priscillianistes et des nestoriens ? Au milieu de ces beaux travaux dont j'ai gourmandé ma imagination , il a fallu encore obéir à des ordres que M. Dalember , "votre ami , m'a donnés de lui faire quelques articles pour son Encyclopédie ; et je les lui ai très mal faits. Les recherches historiques m'ont appesanti. Plus j'enfonce dans la connaissance des septième et huitième siècles , moins je suis fait pour le nôtre , et surtout pour vous. M. Dalember m'a demandé un article sur l'esprit ; c'est comme s'il l'avait demandé à P. Ma

Digitized by Google

69 J ANNEE 4754. billon ou au P. Monlfaucon. Il se repentira d'avoir demandé des gavottes h uu homme qui a cassé sou violon. El vous aussi , madame , vous vous repentirez d'avoir voulu que je vous écrive. Je ne suis plus de ce monde , et je me trouve assez bien de n'en plus être. Je ne m'intéresserai pas moins tendrement à vous ; mais , dans l'étal où nous sommes tous deux, que pouvons -nous faire l'an sans l'autre? Nous nous avouerons que tout ce que nous avons vu et tout ce que nous avons fait a passé comme un songe ; que les plaisirs se sont enfuis de nous ; qu'il ne faut pas trop compter sur les hommes. Nous nous consolerons aussi en nous disant combien peu ce monde est consolant. On ne peut y vivre qu'avec des illusions ; et , dès qu'on a un peuvécu , toutes les illusions s'envolent. J'ai conçu qu'il n'y avait rien de bon , pour la vieillesse , qu'une occupation dont on fût toujours sûr , et qui nous menât jusqu'au bout , en nous empêchant de nous ronger nous-mêmes. J'ai passé un mois avec un bénédictin de quatrevingt-quatre ans , qui travaille encore h l'histoire. On peut s'y amuser quand l'imagination baisse. Il ne faut point d'esprit pour s'occuper des vieux événements ; c'est le parti que j'ai pris. J'ai altoudtr que j'eusse repris un peu de santé pour m'aller guérir h Plombières. Je prendrai les eaux en n'y croyant pas, comme j'ai lu les Pères. J'exécuterai vos ordres auprès de M. Dalcmbert. Je vois les fortes raisons du prétendu éloignement dont vous parlez ; mais vous en avez oublié une , c'est que vous êtes éloignée do son quartier. Yoiia donc le grand motif sur lequel court le commerce de la vie 1 Savez-vous bien , vous autres , ce qu'il y a de plus difficile à Paris ? c'est d'attraper le bout de la journée . Puissent vos journées , madame , être tolérables ! c'est encore un beau lot ; car , de journées toujours agréables , il n'y en a que dans les Mille et une Nuits , et dans la Jérusalem céleste. Résignons-nous à la destinée , qui se moque de nous, et qui dous emporte. Vivons tant que nous pourrons, et comme nous pourrons. Nous ne serons jamais aussi heureux que tous les sots; mais tâchons de l'être a notre manière... Tâchons...; quel mot! Rien ne dépend de nous; nous sommes des horloges , des machines. Adieu , madame ; mon horloge voudrait sonner l'heure d'être auprès de vous. A M. DE CIDEVILLE. A Plombières, te 9 juillet. Mon cher et ancien ami , quoique chat échaudé • ail la réputation de craindre l'enu froide, cependant j'ai risqué l'eau chaude. Vous savez que j'aimerais bien mieux être auprès des naïades de Forges que de celles de Plombières ; vous savez où je voudrais

être , et combien il m'eût été doux de mourir dans la patrie de Corneille , et dans les bras de mon cher Cidville ; mais je ne peux ni passer ni finir ma vie selon mes désirs. J'ai au moins auprès de moi , à présent , une nièce qui me console en me parlant de vous. Nous ne faisons point de châteaux en Espagne , mais nous en faisons en Normandie. Nous imaginons que quelque jour nous pourrions bien vous venir voir. Elle m'a parlé , comme vous , du poème de V Agriculture. C'était h vous à le faire et 'a dire : « O fortunatos minium , sua nam bona noscunt ! • Virg., Geurg ., u, v. 458. Pour moi je dis : « Nos dulcia linquimus a rsa ; « Virq., ecl. i, v. 3. mais ne me dites point de mal des livres de dom Calmet. Ses antiques fatras ne sont point inutiles; Il faut des passe-temps de toutes les façons . Et l'on peut quelquefois supporter les Varrons, Quoiqu'on adore les Virgiles. D'ailleurs il y a cent personnes qui lisent l'histoire , pour une qui lit des vers. Le goût de la poésie est le partage du petit nombre des élus. Nous sommes un petit troupeau, et encore est-il dispersé. Et puis je ne sais si , à mon âge , il me siérait encore de chanter. U me semble que j'aurais la voix un peu rauque. Et pourquoi chanter ■ deserti ad Strymonis undam ? » Virg., Georg.,rv, v. 508. Enfin je me suis vü contraint de songer sérieusement h cette Histoire universelle dont on a imprimé des fragments si indignement défigurés. On m'a forcé a reprendre malgré moi un ouvrage que j'avais abandonné , et qui méritait tous mes soins. Ce n'était pas les sèches Annales de T Empire, c'était le tableau des siècles, c'était l'histoire do l'esprit humain. Il m'aurait fallu la patience d'un bénédictin, et la plume d'un Bossuet. J'aurai au moins la vérité d'un De Thou. Il n'importe guère où l'on vive, pourvu qu'on vive pouries beaux-arts ; et l'histoire est la partie des belleslettres qui ale plus de partisans dans tous les pays. Les fruits des rive* du Permcse Ne croissent que dans le printemps ; 41. Digitized by Google

692 CORRESPONDANCE. D'Apollon le* trésor* brillants Font
 le» charmes de la jeunesse , Et la froide et triste vieillesse N'est faite que
 pour le bon sens. Adieu , mon cher ami ; je vous aime bien plus que la
 poésie. Madame Denis vous fait mille compliments. V. A DOM CALMET,
 ABBB DB 5 E SON RS. A Plombières , le 1^{er} juillet. Monsieur , la lettre
 dont vous m'honorez augmente mon regret d'avoir quitté votre respectable
 et charmante solitude. Je trouvais chez vous bien plus de secours pour mon
 âme que je n'en trouve à Plombières pour mon corps. Vos ouvrages et votre
 bibliothèque m'instruisaient plus que les eaux de Plombières ne me
 soulagent. On mène d'ailleurs ici une vie un peu tumultueuse, qui • me fait
 chérir encore davantage cette heureuse tranquillité dont je jouissais avec
 vous. J'ai pris la liberté de faire mettre à part quelques livres des savants
 d'Angleterre pour votre bibliothèque; mais on n'a envoyé chez Debure que
 les livres écrits en langue anglaise. J'ai donné ordre qu'on y joignit les
 latins. Ce sont au moins des livres rares, qui seront bien mieux placés dans
 une bibliothèque comme la vôtre que chez un particulier. Il faut de tout dans
 la belle collection que vous avez. Je vous souhaite une santé meilleure que
 la mienne , et des jours aussi durables que votre gloire , et que les services
 que vous avez rendus à quiconque veut s'instruire. Je serai toute ma vie ,
 avec le plus respectueux et le plus tendre attachement , monsieur, votre, etc.
 V. A M. DEVAUX. A Plombières, le 9 juillet. Mon cher Panpan ,
 mademoiselle de l'ancinetli vient de mourir subitement, pendant qu'on
 dansait 'a deux pas de chez elle , et on n'a pas cessé de danser. Qui se flatte
 de laisser un vide dans le monde et d'être regretté a tort. Elle doit pourtant
 être regrettée de ses amis ; elle l'est beaucoup de moi , qui connaissais toute
 la bonté de son cœur. Elle m'avait montré une lettre de vous dont je vous
 dois des remerciements. J'ai vu que vous souhaitiez de revoir votre ancien
 ami. Vous parliez dans cette lettre des bontés que madame de Boufflers et
 M. de Croix veulent bien me conserver. Je .vous supplie de leur dire combien
 j'en suis touché , et à quel point je désirerais leur faire encore ma cour ;
 mais ma santé désespérée. et des affaires, me rappellent à Colmar , où j'ai
 quelque bien qu'il faut arranger. Madame Denis m'y accompagne. Mes
 deux nièces vous remercient des choses agréables qui étaient pour elles
 dans votre lettre à mademoiselle Francinetti. Adieu , mon ancien ami ; votre
 belle âme et votre esprit me seront toujours bien chers , et vous devez
 toujours me compter parmi vos vrais amis. V. A M. LE COMTE

D'ARGENTAL. Colmar, le 46 juillet. Angès , je ne peux me consoler de vous avoir quittés qu'en vous écrivant. Je suis parti de Plombières pour la Chine. Voyez tout ce que vous me faites entreprendre. O Grecs ! que de peine pour vous plaire ! Eh bien î me voilà Chinois, puisque vous l'avez voulu ; mais je ne suis ni mandarin ni jésuite, et je peux très bien être ridicule. Angès, scellez la bouche de tous ceux qui peuvent être instruits de ce voyage de long cours ; car, si l'on me sait embarqué, tous les vents se déchaîneront contre moi. Mon voyage à Colmar était plus nécessaire, et n'est pas si agréable. Il n'y a de plaisir qu'à vous obéir, à faire quelque chose qui pourra vous amuser. J'y vais mettre tous mes soins , et je ne vous écris que ce petit billet , parce que je suis assidu auprès du berceau de X'Orphelin. Il m'appelle, et je vais à lui en faisant la pagode. J'ignore si ce billet vous trouvera b Plombières. H n'y a que le président qui puisse y faire des vers. Moi je n'en fais que dans la plus profonde retraite, et quand c'est vous qui m'inspirez. Dieu vous donne la santé, et que le King-Tion me donne de l'enthousiasme et point de ridicule. Sur ce je baise le bout de vos ailes. A M. L'ABBÉ D OLIVET. A Colmar, le ffT Juillet. Mon cher Cicéron, le cardinal Ximcnès ne fosait point de tragédies, et M. de Ximenès, qui est de la maison, a fait une pièce de théâtre qni a eu du snccès. Vou9 savez qu'on le nomme le marquis deChimène, nom consacré, malgré le cardinal de Richelieu. On ne dira pas : L'académie en corps a beau le censurer ; Boileau, sat. rx , v. i33. c'est à l'académie à se déclarer pour les Chimène. U croit que j'ai quelque crédit auprès de vous ; il ambitionne votre voix , et encore plus votre suffrage. Je suis trop malade pour vous écrire une longue lettre. Je vous souhaite de la santé, et je DigitizêS b^^oo

695 ANNÉE m*. vous aime de (nul mon cœur. Madame Denis, qui est ma garde'malade, vous fait mille compliments. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Colmar, le 3 août. Mon divin ange, les eaux de Plombières ne sont pas si souveraines, puisqu'elles donnent des coliques à madame d'Argental, et qu'elles m'ont attaqué violemment la poitrine ; mais peut-être aussi que tout cela n'est point l'effet des eaux. Qui sait d'où vient nos maux et notre guérison ? Au moins les médecins n'en savent rien. Ce qui est sûr, c'est que Plombières a fait, pendant quinze jours , le bonheur de ma vie, et vous savez tous deux pourquoi. Cette année doit m'être heureuse. Je vous remercie pour Mariamne, et surtout pour Rome. Les comédiens sont de grands butors s'ils ne savent pas faire copier les rôles. Voulez-vous que je vous envoie l'imprimé ? Dites comment, et il partira. Nos magots de la Chine n'ont pas réussi. J'en ai fait cinq , cela est à la glace , allongé, ennuyeux. Il ne faut pas faire un Versailles de Trianon ; chaque chose a ses proportions. Nous avons trouvé, madame Denis et moi, les cinq pavillons réguliers ; mais il n'y a pas moyen d'y loger ; les appartements sont trop froids. Nous avons été confondus du ipauvais effet que fait l'art détestable de l'amplification ; alors je n'ai eu de ressource que d'embellir trois corps de logis ; j'y ai travaillé avec ce courage que donne l'envie de vous plaire ; enfin nous sommes très contents. Ce n'est pas peu que je le sois ; je vous réponds que je suis aussi difficile qu'un autre. J'ose vous assurer que c'est un ouvrage bien singulier, et qu'il produit un puissant intérêt depuis le premier vers jusqu'au dernier. Il vaut mieux certainement donner quelque chose de bon en trois actes que d'en donner cinq insipides, pour se conformer à l'usage. Il me semble qu'il serait très à propos de faire jouer cette nouveauté immédiatement avant le voyage de Fontainebleau , supposé que l'ouvrage vous paraisse aussi passable qu'à nous ; supposé que cela ne fasse aucun tort à Rome sauvée ; supposé encore qu'on ne trouve dans nos Chinois rien qui puisse donner lieu à des allusions malignes. J'ai eu grand soin d'écarter toute pierre de scandale. Le conquérant tartare serait à merveille entre les mains de Lekain ; La Noue a assez l'air d'un lettré chinois, ou plutôt d'un magot ; c'est grand dommage qu'il ne soit pas cocu. Idamé est coupée sur la taille de mademoiselle Clairon. Peut-être les circonstances présentes seraient favorables ; en tout cas, je vais faire transcrire l'ouvrage ; indiquez-moi la façon de vous l'envoyer par la poste. Ce que vous me mandez , mon cher ange, de mon troisième volume, me fait

un extrême plaisir ; plus il sera lu, et plus les gens raisonnables seront indignés contre le brigandage et l'imposture qui m'ont attribué les deux premiers; ils seront bientôt prêts à paraître de ma façon. Il ne me faut pas six mois pour que tout l'ouvrage soit fini , pour peu que j'aie, je ne dis pas une santé , mais une langueur tolérable. J'en demande, pour travailler beaucoup, qu'à ne pas souffrir beaucoup. Tout cela sera sans préjudice de Zul'tme , sur laquelle j'ai toujours de grands desseins. Voilà toute mon âme mise aux pieds de mes anges. Vous pouvez donc à présent aller à la comédie? Le ciel en soit béni ! Daignez donc faire mes compliments à Hérode quand vous le rencontrerez dans' le foyer. Pardon de la liberté grande. Madame Denis vous fait les siens très tendrement. Elle s'est faite garde-malade. Elle travaille dans ^ son iufirmerie, et moi dans la mienne. Nous * sommes deux reclus. Quand on ne peut vivre avec nous, il faut ne vivre avec personne. Adieu , mes anges ; mes magots chinois et moi , nous sommes à vos ordres. Je vous salue en Confucius, et je m'incline devant votre doctrine , m'en rapportant à votre tribunal des rites. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. A Colmar, le 6 août. Croyez fermement, monseigneur, que je vous mets immédiatement au-dessus du soleil et des bibliothèques. Je ne peux , en vérité, vous donner une plus belle place dans la distribution de mes goûts. Je suis assez content du soleil pour le moment; mais ne vous figurez pas que , dans votre belle province, vous ayez les livres qu'il faut à ma pédanterie. Je les ai trouvés au milieu des montagnes des Vosges. Où ne va-t-on pas chercher l'objet de sa passion ! H me fallait de vieilles chroniques du temps de Charlemagne et de Hugues Capet, et tout ce qui concerne l'histoire du moyen âge , qui est la chose du monde la plus obscure ; j'ai trouvé tout cela dans l'abbaye de dom Calmet. Il y a dans ce désert sauvage une bibliothèque presque aussi complète que celle de Saint- Germain-des-Prés de Paris. Je parle à un académicien ; ainsi il me permettra ces petits détails. Il saura donc que je me suis fait moine bénédictin pendant un mois entier. Vous souvenez-vous de M. le duc de Brancas, qui s'était fait dévot au Bec? Je me suis fait savant à Senones , et j'ai vécu délicieusement au réfectoire. Je me suis fait compiler par les moines des fatras horribles d'une érudition assommante. Pourquoi tout cela? pour pouvoir aller gaiement faire ma cour à mon héros, quand il sera dans son royaume. Pédant à Senones Digitized b/ Google

CORRESPONDANCE. et joyeux auprès de vous .je ferais tout doucement le voyage avec ma nièce. Je ne pouvais régler aucune marche avant d'avoir fait un grand acte de pédantisme que je viens de mettre b tin. J'ai donné moi-même un troisième volume de Y Histoire universelle , en attendant que je puisse publier h mon .aise les deux premiers , qui demandaient toutes les recherches que j'ai faites b Senoues ; et je public exprès ce troisième volume pour confondre l'imposture, qui m'a attribué ces deuï premiers tomes si défectueux. J'ai dédié exprès b l'électeur palatin ce tome troisième , parce qu'il a l'ancien manuscrit des deux premiers entre les maius , et je le prends hardiment b témoin que ces deux premiers ne sont point mon ouvrage. Cela est , je crois, sans réplique, et d'autant plus sans réplique que monseigneur l'électeur palatin me fait l'honneur de nie mander qu'il est bien aise de con* courir à la justice que le public me doit . Je rends compte de tout cela b mon héros. Mon excuse est dans la confiance que j'ai en ses bontés. Je le supplie de mander comment je peux faire pour lui envoyer ce troisième volume par la poste. Il aime l'histoire, il trouvera peut-être des choses assez curieuses, et même des choses dans lesquelles il ne sera point de mon avis. J'aurai de quoi l'amuser davantage quand je serai assez heureux pour venir me mettre quelque temps au nombre de ses courtisans, dans son royaume deThéodoric. Madame Denis, ma garde-malade, voulait avoir l'honneur de vous écrire. Elle joint ses respects aux miens. Nous disputons b qui vous est attaché davantage, a qui sent le mieux tout ce que vous valez, et nous vous donnons toujours la préférence sur tout ce que nous avons connu. Vous êtes le saint pour qui nous avons envie de faire un pèleriage. Je crois que six semaines de votre présence mo feraient plus de bien que Plombières. Adieu , monseigneur ; votre ancien courtisan sera toujours pénétré pour vous du plus tendre respecte! de l'attachement le plus inviolable. A M. LE MARQUIS DE PAULMI. A Colmar, le <3 août. Permettez, monseigneur, qu'on prenne la liberté d'ajouter un volume b votre bibliothèque. Voici un petit pavillon d'un bâtiment immense, dont les deux premières ailes, qu'on a données très indignement, ne sont certainement pas de mon architecture. Si je vis encore un au , jo compte bien avoir l'honneur de vous envoyer tout l'édifice de ma façon. On verra une énorme différence, et on me rendra justice. Votre suffrage , si vous avez le temps de le donner, sera la plus chère récompense de mes pénibles travaux. Madame Denis , ma garde-malade, et moi, nous vous présentons

les plus tendres respects. A M. DE BRENLES. A Colmar, le 13 août. Mon voyage de Plombières, monsieur, et l'état languissant où je suis toujours , m'ont empêché de vous dire plus tôt combien je vous sais gré de servir les trois dieux qui président à votre ménage. Madame de Brenles et vous, vous en ajoutez un quatrième qui embellit les trois autres , c'est l'esprit, et l'esprit éclairé. Que votre charmante compagne reçoive ici mes remerciements et mon admiration! Que ne puis-je venir voir tous vos dieux ! J'ai avec moi, à Colmar, une nièce qui est veuve d'un officier du régiment de Champagne ; elle aime les lettres , elle les cultive comme madame de Brenles. Son amitié pour moi l'a engagée à être ma garde-malade. Elle est assez philosophe pour ne pas refuser de se retirer avec moi dans quelque terre , et cette même philosophie ne lui ferait pas haïr un pays libre. Cette précieuse liberté et votre voisinage seraient deux belles consolations de ma vieillesse ; vous savez qu'il y a long-temps que j'y pense. On dit qu'il y a actuellement une assez belle terre à vendre, sur le bord du lac de Genève. Si le prix n'en passe pas deux cent mille livres de France, l'envie d'être votre voisin me déterminerait. Une moins chère conviendrait encore , pourvu que le logement et la situation surtout fussent agréables. Que ce soit à cinq ou six lieues de Lausanne, il n'importe ; tout serait bon, pourvu qu'on y fût le maître, et qu'on pût avoir l'honneur de vous y recevoir quelquefois. S'il y a , en effet, une terre agréable à vendre dans vos cantons, je vous prie, monsieur, d'avoir la bonté de me le mander ; mais il faudrait que la chose fût secrète. J'enverrais une procuration à quelqu'un qui l'achèterait d'abord en son nom. Vous n'ignorez pas les ménagements que j'ai à garder. Je ne veux rien ébruiter, rien afficher, et je ne dois me fermer aucune porte. Je compte avoir l'honneur, monsieur, de vous envoyer , par la première occasion , un nouveau tome de Y Histoire universelle , que je publie expressément pour condamner les deux premiers que l'on a si indignement défigurés, et que j'espère donner moi-même, quand il en sera temps. La vérité , quelque circonspecte qu'elle puisse être , a besoin de la liberté ; si je peux venir à bout de goûter les charmes de l'une et de l'autre avec ceux de votre société , je croirai ne pouvoir mieux finir ma carrière. Je supplie les deux nouveaux mariés de me conserver leurs bontés, et de compter sur mes respectueux sentiments. Voltaire. Digitized by Google

ANNEE 4754. C93 A MADAME DE FONTAINE, A PARIS. A Colmar, le 23 août. Je veux vous écrire , ma chère nièce , et je ne vous écris point de ma main, parce que je suis un peu malade ; et me voilà sur mon lit sans en rien dire à votre sœur. J'espère que vous trouverez ma lettre à votre arrivée à Paris. Nous saurons si les eaux vous ont fait du bien, si vous digérez ; si vous et votre fils vous faites toujours de grands progrès dans la peinture ; si l'abbé Mignot a obtenu enfin quelque bénéfice. Vous allez avoir le Triumvirat ; ainsi ce n'est pas la peine d'envoyer mes magots de la Chine. Je ne peux d'ailleurs avoir absolument que trois magots ; les cinq seraient sec? comme moi ; au lieu que les trois ont de gros ventres comme des Chinois. Votre sœur en est fort contente. Ils pourront un jour vous amuser ; mais a présent il ne faut rien précipiter. Ne bâtons pas plus nos affaires en France qu'à la Chine; ne faites nul usage, je vous en prie, du papier que vous savez ; nous avons quelque chose en vue , madame Denis et moi, du côté de Lyon. On dit que cela sera fort agréable. Nous vous en rendrons bientôt compte. Je me lève pour vous dire que nous sommes ici deux solitaires qui vous aimons de tout notre cœur. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Colmar, le 97 août. L'épuisement où je suis, mon cher et respectable ami, m'interdit les cinq actes, puisqu'il m'empêche de vous écrire de ma main. Vous m'avouerez qu'à mon âge trois fois sont bien honnêtes ; j'ai été jusqu'à cinq pour vous plaire; mais, en vérité, ce n'était que cinq langueurs. Comptez que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'échauffer le tempérament. Je vous conjure d'ailleurs de tâcher de croire que chaque sujet a son étendue ; que la Mort de César serait détestable en cinq actes, et que nos Chinois sont beaucoup plus intéressants et beaucoup plus faits pour le théâtre. J'aurai, je crois, le temps de les garder encore , puisqu'on va donner le Triumvirat. Le public aura, grâce à vos bontés; une suite de l'histoire romaine sur le théâtre. Vous ferez une action de Romain si vous parvenez à faire jouer Rome sauvée. Les sentiments de Lekain me plaisent autant que ses talents , mais il faut que je renonce au plaisir de l'entendre. C'est une injustice bien criante de me rendre responsable de deux volumes impertinents que l'imposture et l'ignorance ont publiés sous mon nom. Je ferai voir bientôt qu'il y a quelque différence entre mon style et celui de Jean Néaulme. On aurait dû me plaindre plutôt que de se fâcher contre moi ; mais je suis accoutumé à ces petites méprises de la sottise et de la méchanceté humaines. Vous m'en consolez, mon cher ange. Protégez

bien Rome et la Chine, pendant que je suis encore sur les bords du Rhin. Mille tendres respects à madame d'Argental. Je n'en peux plus, mais je vous aime de tout mon cœur. A M. LE MARQUIS DE TUIBOUVILLE. Colmar, le 97 août. Oui, je pense plus à vous que je ne vous écris, monsieur ; l'état où je suis ne me permet pas même de vous écrire aujourd'hui de ma main. Madame Denis a fait une action bien héroïque de vous quitter pour venir garder un malade. Il est assez étrange que deux personnes qui voulaient passer leur vie avec vous soient à Colmar. Si la friponnerie, l'ignorance, et l'imposture, n'avaient pas abusé de mon nom pour donner deux impertinents volumes d'une prétendue Histoire universelle, votre Zulime s'en trouverait mieux ; mais l'injustice odieuse que j'ai essuyée m'impose au moins le devoir de la confondre, en mettant en ordre mon véritable ouvrage. Votre Zulime ne peut venir qu'après les quatre parties du monde qui m'occupent à présent. Ce serait pour moi une grande consolation, dans mes travaux et dans mes souffrances, de voir l'ouvrage dont vous me parlez. Je vous en dirais mon avis avant les représentations ; c'est le seul temps où l'amitié puisse employer la critique ; elle n'a plus qu'à applaudir ou à se taire quand l'ouvrage a été livré au parterre. On avait fait courir un plaisant bruit ; on disait que j'avais fait aussi le Triumvirat. Je vous assure que je suis très loin d'exciter une pareille guerre civile au théâtre. La bagatelle dont vous a parlé M. d'Argental n'était d'abord qu'un ouvrage de fantaisie, dont j'avais voulu l'amuser aux eaux de Plombières. C'est lui qui m'a engagé à y travailler sérieusement ; j'en ai fait, je crois, une pièce très singulière. Mademoiselle Clairon y aura un beau rôle ; mais il est impossible d'en faire cinq actes. Il vaut bien mieux en donner trois bons que cinq languissants. J'allais presque vous dire que nous en parlerons un jour ; mais je sens bien que je me réduirai à vous en écrire. L'absence ne diminuera jamais dans mon cœur les sentiments que je vous ai voués pour toute ma vie. Le malade V.

696 CORRESPONDANCE. P. S. DE MADAME DEMS. Puisque l'oncle ne peut vous écrire de sa main, la nièce y suppléera tant bien que mal. Convenez que mon oncle a raison de ne vous point envoyer Zulime , puisqu'elle n'est pas encore à sa fantaisie, et qu'il n'a pas le temps d'y travailler actuellement. Celle dont M. d'Argenta) vous a parlé vous plaira d'autant plus qu'il y a deux très beaux rôles pour Lckain et mademoiselle Clairon. Cette pièce est très singulière, chaude, et écrite à merveille; mais vous n'aurez que trois actes. Nous espérons bien que, lorsqu'il sera question de la jouer, vous y donnerez tous vos soi us. L 'Histoire universelle l'occupe actuellement tout entier, cest un ouvrage fait pour lui faire infiniment d'honneur; dès qu'il sera fini , je ferai de mon mieux pour l'engager à reprendre ce théâtre que nous aimons , vous et moi , si constamment. Vous verrez encore des Alzire, des Zaïre, des lUéropole , etc., etc.f de sa façon. Son génie est aussi brillant que sa santé est misérable. Adressez-moi toujours vos lettres à Colmar; nous ne sommes pas encore déterminés sur le temps où nous irons à Strasbourg. Si mon oncle daigne me rendre une partie des sentiments que j'ai pour lui , tous les séjours me seront égaux ; l'amitié embellit les lieux les plus sauvages. Je ne doute pas que votre tragédie ne soit dans sa perfection; M. de Voltaire sera sûrement étonné delà façon dont elle est écrite. Pourriez- vous la lui faire lire? Pensez-y bien. Vous fourrerez-vous , cet hiver, dans la bagarre ? J'imagine que non ; vous êtes trop sage. Mon oncle veut aussi laisser passer les plus pressés. Je pense qu'il fera bien froid , cet hiver, au Triumvirat ; qu'en dites-vous ? Puisque vous voulez savoir ce que je fais , je barbouille aussi du papier; je travaille mal et lentement; mon ouvrage n'a pris, jusqu a présent, aucune forme, et j'en suis si mécontente que je n'ai pas encore eu le courage de le montrer à mon oncle. Je me console en pensant que l'occupation la plus ordinaire d'une femme est de faire des nœuds, et qu'il vaut autant gâter du papier que du fil. Dites-moi si Ximenès demande encore la place vacante à l'académie; j'en serais fâchée ; ce serait une seconde imprudence. Si j'étais à Paris, je ferais l'impossible pour l'en empêcher. Il se presse trop, et détruit la petite fortune d ' simalaiontc , par un amour-propre mal entendu qu'on veut humilier. Adieu; mandez-moi tout ce que vous savez ; vous ferez grand plaisir à une solitaire qui aime vos lettres, et qui a pour vous la plus inviolable amitié. Dites, je vous prie , monsieur, à madame Sonning, que j'ai souvent le plaisir de parler d'elle avec madame la comtesse de Lutzelbourg.

qui est ici, et faites-lui pour moi mille tendres compliments. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Colmar, le 8 septembre. C'est moi , mon cher ange , qui veux et qui fais tout ce que vous voulez , puisque je vous envoie, par pure obéissance , des Tartares et des Chinois dont je ne suis pas coutut. Il me paraît que c'est un ouvrage plus singulier qu'intéressant, et je dois craindre que la hardiesse de donner une tragédie en trois actes ne soit regardée comme l'impuissance d'en faire une en cinq. D'ailleurs , quand elle anrait un peu de succès , quel avantage me procurerait-elle? L'assiduité de mes travaux ne désarmera point ceux qui me veulent du mal. EnOn je vous obéis ; faites ce que vous croirez le plus convenable. Soyez sévère , et faites lire la pièce par des yeux encore plus sévères que les vôtres. Vous connaissez trop le théâtre et le coeur humain pour ne pas sentir que, dans un pareil sujet , cinq actes allongeraient une action qui n'en comporte que trois. Dès qu'un homme comme noire conquérant tartare a dit J'aime, il n'y a plus pour lui de nuances, il y en a encore moins pour Idamé . qui ne doit pas combattre un moment ; cl la situation d'un homme à qui on veut ôter sa femme a quelque chose de si avilissant pour lui , qu'il ne faut pas qu'il paraisse ; sa vue ne peut faire qu'un mauvais effet. La nature de cet ouvrage est telle qu'il faut plutôt supprimer des situations et des scènes , que songer à les multiplier ; je l'ai tenté, et je suis demeuré convaincu que je gâtais tout ce que je voulais étendre. C'est à vous maintenant a voir, mon cher et respectable ami , si cette nouveauté peut être hasardée , et si le temps est convenable. Je vous remercie de Home sauvée , dont je fais plus de cas que de mon Orjihelin. Je tâcherai de dérober quelques moments k mes maladies et à mes occupations pour faire ce que vous exigez. Vous montrerez sans doute mes trois magots à II. de Pont de Veyle et à M. l'abbé de Chauvetin. Vous assemblerez tous les anges. Je me fie beaucoup au goût de M. le comte de Choiseul. Si tout cet aréopage conclut h donner la pièce , je souscris a l'arrêt. V Histoire générale me donne toujours quelques alarmes. Le troisième volume ne pouvait révolter personne. Les objets de ce temps-là ne sont pas si délicats k traiter que ceux de la grande révolution qui s'est faite dans l'Église du temps de Léon x. Les siècles qui précédèrent Charlemagne , et dont il faut donner une idée , portent encore avec eux plus de danger, parce qu'ils sont moins connus , et que les ignorants seraient bien effarouchés d'apprendre que tant de faits , qu'on nous a débités comme certains , ne sont que des fables. Les donations de Pépin et de Charlemagne sont des chimères; cela me parait démootré. Croiriez-vous bien que les

prétendues persécutions des empereurs contre les premiers chrétiens ne sont pas plus véritables? Op nous a trompés sur tout ; et on est encore si attaché à des erreurs qui devraient Digitized by Google

ANNÉE 4754. être indifférentes , qu'on ne pardonnera pas a qui dira la vérité, quelque circonspection et quelque modestie qu'il emploie. Les deux premiers volumes , qu'on a si indignement tronqués et falsifiés , ne devraient m'être attribués par personne ; ce n'est pas l'a mon ouvrage. Cependant, si on a eu la cruauté de me condamner sur un ouvrage qui n'est pas le mien , que ne fera-t-on pas quand je m'exposerai moi-même 1 Puisque je suis en train de vous parler de mes craintes , je vous dirai que notre Jeanne me fait plus de peine que Léon x et Luther, et que toutes les querelles du sacerdoce et de l'Empire. Il n'y a que trop de copies de cette dangereuse plaisanterie. Je sais, à n'en pas douter, qu'il y en a à Paris et à Vienne, sans compter Berlin. C'est une bombe qui crèvera tôt ou tard pour m'écraser, et des tragédies ne me sauveront pas. Je vivrai et je mourrai la victime de mes travaux , mais toujours consolé par votre inébranlable amitié. Madame Denis est bien sensible à votre souvenir ; elle partage en paix ma solitude, et m'aide à supporter mes maux. Nous présentons tous deux nos respects à madame d' Argentai. J'envoie , sous l'enveloppe de M. de Cbauvelin , le paquet lartare et chinois. Non, mon cher ange, non. Je viens de relire la pièce. Il me paraît qu'on peut faire des applications dangereuses ; vous connaissez le sujet , et vous connaissez la nation. 11 n'est pas douteux que la conduite d'idamé ne fût regardée comme la condamnation d'une personne qui n'est point Chinoise. L'ouvrage, ayant passé par vos mains , vous ferait tort ainsi qu'à moi. Je suis vivement frappé de cette idée. L'application que je crains est si aisée à faire , que je n'oserais même envoyer l'ouvrage à la personne qui pourrait être l'objet de cette application. Je vais tâcher de supprimer quelques vers dont on pourrait tirer des interprétations malignes, ensuite je vous l'enverrai. Mais, encore une fois, la crainte des allusions, le désagrément de paraître lutter contre Crébillon , la stérilité des trois actes , voilà bien des raisons pour ne rien hasarder. J'attends vos ordres, et je m'y conformerai toute ma vie , mon cher ange. A MADAME DE FONTAINE, A PAB1S. A Colmar, ce t* septembre. Je fais les plus tendres compliments au frère et à la sœur. Je sens qu'il est très triste d'avoir une si aimable famille ,etd'en être séparé. Madame Denis fait ma consolation dans ma solitude et dans mes maladies. Plus elle est aimable, plus elle me 607 fait sentir combien le charme de sa société redoublerait par celui de la vôtre. La nouvelle la plus intéressante que le conseiller du grand conseil me mande est la démarche que son corps a faite.

Je vous en fais mon compliment , mon cher abbé ; il sera difficile que l'ancien des jours , Boyer , résiste à une sollicitation si pressante pour lui, et si honorable pour vous. L'homme du monde pour la conservation de qui je fais actuellement le plus de vœux est levêque de Mirepoix. Je suis bien aise que le parlement ait enregistré sa condamnation et sa grâce , sans demeurer d'accord des qualités. Le grand point est que l'état ait la paix , et que les particuliers aient justice. Votre sœur, à qui le fils Samuel Bernard s'est avisé de faire, en mourant, une petite banqueroute, est intéressée à voir le parlement reprendre ses fonctions. Il serait douloureux que la situation de mille familles demeurât incertaine, parce que quelques fanatiques exigent des billets de confession de quelques sots, il n'y a que les billets à ordre, ou au porteur, qui doivent être l'objet de la jurisprudence ; il faut se moquer de tous les autres, excepté des billets doux. Pour mon billet d'avoir une terre , ma chère nièce, j'espère l'acquitter si je vis. Il y a quelque apparence que nous passerons , votre sœur et moi , l'hiver à Colmar. Ce n'est pas la peine d'aller chercher une solitude ailleurs. Le printemps prochain décidera de ma marche. Jcsuis bien aise qu'on trouve au moins ce troisième tome , dont vous me parlez , passable et modéré c'est tout ce qu'il est. Je ne l'ai donné que pour confondre l'imposture et l'ignorance , qui m'ont attribué les deux premiers. Il y a une extrême injustice à me rendre responsable de cet avorton informe dont des imprimeurs avides avaient fait un monstre méconnaissable. Si jamais j'ai le temps de mettre en ordre tout ce grand ouvrage, on verra quelque chose de plus exact et de plus curieux. C'est un beau plan , mais l'exécution demande plus de santé et de secours que je n'en ai. Votre vie est plus agréable que celle des gens qui s'occupent de la grâce , et des anciennes révolutions de ce bas monde. Le mieux est de vivre pour soi , pour son plaisir , et pour ses amis ; mais tout le monde ne peut pas faire ce mieux , et chacun est dirigé par son instinct et par son destin. Vous ne me dites rien de votre fils ; je l'embrasse. Je fais mes compliments à tout ce que vous aimez. Adieu , la sœur et le frère ; vous êtes charmants

Digitized by Google

608 CORRESPONDANCE. do ne pas oublier ceux qui sont aux bords du Rhin. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Colmar, le il septembre. Je vous obéis avec douleur , mon cher ange , l'état de ma santé me rend bien indifférent sur une pièce de théâtre , et ne me laisse sensible qu'au chagrin d'envisager que peut-être je ne vous reverrai plus. Mais je vous avoue que je serais infiniment affligé, si j'étais exposé à la fois a des dégoûts à l'Opéra et à la Comédie , immédiatement après l'affliction que cette Ifistoire prétendue uni verselle m'a causée. Amusez-vous, mon cher ange, avec vos amis , de mes Tarlares et de mes Chinois, qui ont au moins le mérite d'avoir l'air étranger. Ils n'ont que ce mérite-l'a ; ils ne sont pas faits pour le théâtre ; ils ne causent pas assez d'émotion. Il y a de l'amour, et cet amour, ne déchirant pas le cœur, le laisse languir. Une action vertueuse peut être approuvée, sans faire un grand effet. Enfin je suis sûr que cela ne réussirait pas, que les circonstances seraient très peu favorables , et que les allusions de la malignité humaine seraient très dangereuses. Les personnes sur lesquelles on ferait ces applications injustes se garderaient bien , je l'avoue , de les prendre pour elles , de s'en fâcher , d'en parler même ; mais , dans le fond du cœur, elles seraient très piquées et contre moi et contre ceux qui auraient donné la pièce. Elles la feraient tomber à la cour ; c'est bien le moins qu'elles pussent faire. Qui jamais approuvera un ouvrage dont on fait des applications qui condamnent notre conduite? Je vous demande donc en grâce que cet avorton ne soit vu que de vous et de vos amis. J'ai donné mon consentement à la représentation de ce malheureux opéra de Prométhée, comme je donne mon consentement à mon absence , qui me tient éloigné de vous. Je souffre avec douleur ce que je ne peux empêcher. On m'a fait sentir que je n'ai aucun droit de m'opposer aux représentations d'un ouvrage imprimé depuis long-temps, dont la musique est approuvée des connaisseurs de l'Hôtel-de-Ville , et pour lequel on a déjà fait de la dépense. Je sais assez qu'il faudrait une dépense royale et une musique divine pour faire réussir cet ouvrage ; il n'est pas plus propre pour le théâtre lyrique que les Chinois pour le théâtre de la Comédie. Tout ce que je peux faire c'est d'exiger qu'on ne mette pas au moins sous mon nom les embellissements dont M. de Sireuil a honoré cette bagatelle. Je vois qu'on est toujours puni de ses anciens péchés. On me défigure une vieille Histoire générale; on me défigure un vieil opéra. Tout ce que je peux faire à présent , c'est de tâcher de n'être pas sifflé sur tous les théâtres à la fois. Vous

jugerez , mon cher ange , de la nature du consentement donné à Royer par la lettre cijoite. Je vous supplie de la faire passer dans les mains de Moncrif , si cela se peut sans vous gêner. J'ai encore pris la précaution d'exiger de Lambert qu'il fasse une petite édition de cette Pandore avant qu'on ait le malheur de la jouer, car la Pandore de Royer est toute différente de la mienne ; et je veux du moins que ces deux turpitudes soient bien distinctes. Je vous supplie d'encourager Lambert à cette bonne action , quand vous irez à la Comédie. Je vous remercie tendrement de Mahomet et de Rome. Vous consolez mon agonie. Madame Denis et moi , nous nous inclinons devant les anges. Adieu , mon cher et respectable ami. A MADAME LA COMTESSE DE LÜTZELBOURG. A Colmar, ce C3 septembre. Je ne guéris point , madame , mais je m'habitue à Colmar plus que la grand'chambre à Soissons. Les bontés de monsieur votre frère contribuent beaucoup à me rendre ce séjour moins désagréable. Je serais heureux dans l'île Jard , mais cette île Jard me suit partout. Vous avez deux neveux aussi à plaindre qu'ils sont aimables; l'un plaide, l'autre est paralytique. Je ne vois de tous côtés que désastres au monde. La langueur, la misère, et la consternation , régner à Paris. Il y a toujours quelques belles dames qui vont parer les loges , et des petits-maîtres qui font des pirouettes sur le théâtre ; mais le reste souffre et murmure. Il y a un an que j'ai de l'argent aux consignations du parlement ; le receveur jouit. Combien de familles sont dans le même cas, et dans une situation bien triste ! On exige , dans votre province, de nouvelles déclarations qui désolent les citoyens ; on fouille dans les secrets des familles ; on donne un effet rétroactif à cette nouvelle manière de payer le vingtième , et on fait payer pour les années précédentes. Voilà bien le cas de jeûner et de prier, et d'avoir des lettres consolantes de M. de Beaufremont. Il n'est pas plus question de la préture de Strasbourg que des prêteurs de l'ancienne Rome. Vivez tranquille, madame , avec votre respectable amie , à qui je présente mes respects. Faites bon feu ; continuez votre régime ; cette sorte de vie n'est pas bien animée , mais cela vaut toujours mieux que rien. Si vous avez quelques nouvelles, daignez en faire part à un pauvre malade enterré à Colmar. Permettez-moi de présenter mes

Digitized by Google

ANNEE 1754. 699 respects h monsieur votre fils , et «le vous souhaiter , comme à lui , des années heureuses , s'il y en a. A M. DE BRENLES. Colmar, le G octobre. Ce que vous me dites de votre santé, mon cher monsieur, ne contribue pas à me rendre la mienne. Vous m'affliges sensiblement. Madame Goll m'a consolé en m'apprenant que vous aviez fait à madame de Brenles un petit philosophe qui a quatre mois ou environ; mais un excellent ouvrier peut tomber malade après avoir fait uu bon ouvrage, et c'est l'ouvrier qu'il faut conserver. Songez que c'est vous', monsieur , qui m'avez inspiré le dessein de chercher une retraite philosophique dans votre voisinage. C'est pour vous que je veux acheter la terre d'Aliaman. J'ai besoin d'un tombeau agréable ; il faut mourir entre les bras des êtres pensants. Le séjour des villes ne convient guère à un homme que son état réduit h ne point rendre de visites. Je n'achèterai Ailaman qu'à condition que vous et madame de Brenles vous daignerez regarder ce château comme le vôtre, et, dans une espérance si consolante pour moi , je ferai un effort pour mettre tout ce que j'ai de bien libre h cette acquisition ; mais commencez par me rassurer sur votre santé, et vivez si vous voulez que je sois votre voisin. Je vous avouerai , monsieur , qu'il me serait assez difficile de payer 223,000 livres. J'aurais un château, et il ne me resterait pas de quoi le meubler ; je ressemblerais a Chapelle, qui avait un surplis et point de chemise , un bénitier et point de pot de chambre. Voici comment je m'arrangerais : Je donnerais sur-le-champ 1 50,000 livres, et le reste en billets , sur la meilleure maison de Cadix , payables h divers termes. Moyennant cet arrangement, je pourrais profiler incessamment de vos bontés. Je ne doute pas que vous n'ayez prévu toutes les difficultés ; vous savez que je n'ai pas l'honneur d'être de la religion de Zwingle et de Calvin ; ma nièce et moi nous sommes papistes. C'est sans doute une des prérogatives et un des avantages de votre gouvernement qu'un liommo puisse jouir chez vous des droits de citoyen , sans être de votre paroisse. Je me figure qu'un papiste peut posséder et hériter dans le territoire de Lausanne ; et aurais-je fait h vos loisun honneurqu'elles ne méritent pas? Je crois que je puis être seigneur d' Ailaman , puisque vous me proposez cette terre. J'attends sur cela vos derniers ordres, en vous demandant toujours le secret. Il ne faudrait pas acheter d'abord la terre sous mon nom , le moindre bruit nuirait à mon marché , et m'empêcherait peut -êlre de jouir du plaisir de voir mon acquisition. Je remets le tout h votre bonté et a votre prudence.

Ma nièce , qui est toujours ma garde-malade à Colmar , se joint à moi pour vous présenter ses remerciements ; c'est une amie sur laquelle madame de Brenles et vous , monsieur , pouvez déjà compter. Voyez si vous pouvez acquérir à Lausanne toute une famille de Paris, et si vous pouvez faire du château d'Allaman un temple dédié à la philosophie , dont vous serez le grandprêtre. Si on veut vendre Ailaman plus de 225,000 livres, je ne peux l'acheter ; mais , en ce cas , n'y a-t-il pas d'autres terres moins chères? Tout me sera bon, pourvu que je puisse finir mes jours dans un air doux , dans un pays libre, avec des livres, et un homme comme vous. Adieu, monsieur ; conservez votre santé , le premier des biens , celui sans lequel tout n'est rien. Vivez avec votre aimable épouse , et procurez-moi le plaisir d'être témoin de votre bonheur. Permet tez-moi de vous embrasser sans cérémonie. Voltaire. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 0 Colmar, le 6 octobre. Mon cher ange, j'ai assez de justice, et, dans cetto occasion - Ci , assez d'amour - propre pour croire que vous jugez bien mieux que moi. C'est déjà beaucoup , c'est tout pour moi , que vous , et madame d'Argental , et vos amis, vous soyez contents ; mais , en vérité , les personnes que vous savez ne le seront point du tout. Les partisans éclairés de Crébillon ne manqueront pas de crier que je veux attaquer impudemment, avec mes trois bataillons étrangers , les cinq gros corps d'armée romaine. Vous croyez bien qu'ils ne manqueront pas de dire que c'est une bravade faite à sa protectrice ; et Dieu sait si alors on ne lui fera pas entendre que c'est non seulement une bravade, mais une offense et une espèce de satire ! Commo vous jugez mieux que moi, vous voyez encore mieux que moi tout le danger; vous sentez si ma situation me permet de courir de pareils hasards. Vous m'avouerez que , pour se montrer dans de telles circonstances , il faudrait être sûr de la protection de la personne à qui jo dois craindre de déplaire. Si malheureusement les allusions, les interprétations malignes , fesaient l'effet que je redoute , on en saurait aussi mauvais gré à vos amis , et surtout à vous , qu'à moi. Je suis persuadé que vous avez tout examiné avec votre sagesse ordinaire ; mais l'événement trompe souvent la sagesse. Vous ne voyez point les allusions, parce que vous êtes juste; le grand nombre les verra très dairo

7ü0 CORRESPONDANCE. meut , parce qu'il est Irès injuste. En un mot, ce qui peut eu résulter d'agrément est bien peu de chose. Le danger est très grand , les dégoûts seraient affreux , et les suites bien cruelles. Peutêtre faudrait - il attendre que le grand succès du Triumvirat fût passé ; alors on aurait le temps de mettre quelques fleurs à notre étoffe de Pékin ; on pourrait même en faire sa cour à la personne qu'on craint , et on préviendrait ainsi toutes les mauvaises impressions qu'on pourrait lui donner. Vous me direz que je vois tout en noir, parce que je suis malade ; madame Denis, qui se porte bien, pense tout comme moi. Si vous croyez être absolument sûr que la pièce réussira auprès de tout le monde , et ne déplaira h personne , mes raisons , mes représentations ne valent rien ; rithis vous n'avez aucune sûreté , et le danger est évident. Vous seriez au désespoir d'avoir fait mon malheur, et de vous être compromis en ne cherchant qu'à me donner de nouvelles marques de vos bontés et de votre amitié. Songez donc à tout cela , mou cher et respectable ami. Je veux bien du mal à ma maudite Histoire générale , qui ne m'a pas fourni encore un sujet de cinq actes. Je u'en ai trouvé que trois à la Chine , il en faudra chercher cinq au Japon. Je crois y être, en étant à Colmar ; mais j'y suis avec une personne qui vous est aussi attachée que moi. Nous parlons tous les jours de vous ; c'est le seul plaisir qui me reste. Adieu ; mille tendres respects à toute la hiérarchie des anges. A MADAME DE FONTAINE, A PARIS. A Colmar, le 6 octobre. Ma chère nièce , je pense que c'est bien assez que mes trois magots vous aient plu ; mais ils pourraient déplaire à d'autres personnes ; et , quoique ni vous ni elles ne soyez pas absolument disposées à vous tuer avec vos maris, cependant il se pourrait trouver des gens qui feraient croire que, toutes les fois qu'on ne se tue pas en pareil cas, on a grand tort ; et on irait s'imaginer que les dames qui se tuent à six mille lieues d'ici font la satire de celles qui vivent à Paris. Cela serait très injuste; mais on fait des tracasseries mortelles , tous les jours, sur des prétextes encore plus déraisonnables. J'ai prié instamment M. d'Argental de ne me point exposer à de nouvelles peines. Ce qui pourrait résulter d'agrément d'un petit succès serait bien peu de chose , et les dégoûts qui en naîtraient seraient violents. Je vous remercie de vous être jointe à moi pour modérer l'ardeur de M. d'Argental , qui ne connaît point le danger, quand il s'agit de théâtre. C'en serait trop que d'être vilipendé à la fois à l'Opéra et à la Comédie : c'est bien assez que M. Royer m'immole à ses doubles croches.

Ne pourriez-vous point , quand vous irez à l'Opéra , parler à ce sublime Royer , et lui demander au moins une copie des paroles telles qu'il les a embellies par sa divine musique? Vous auriez au moins le premier avant-goût des sifflets ; c'est un droit de famille qu'il ne peut vous refuser. Vous ne me dites rien de monsieur l'abbé ; je le croyais déjà sur la liste des bénéfices. Votre sœur est religieuse dans son couvent ; cependant, si ma santé le permet, nous irons passer une partie de l'hiver à la cour de l'électeur palatin , qui veut bien m'en donner la permission ; après quoi nous irions habiter une terre assez belle du côté de Lyon , qu'on me propose actuellement. Mais la mauvaise santé est un grand obstacle au voyage de Manheim ; j'aimerais mieux sans doute faire celui de Plombières. Si votre estomac vous y ramène jamais , mon cœur m'y ramènera. Votre sœur aura un autre régime que vous ; elle n'est pas faite pour prendre les eaux avec votre régularité. Adieu , ma chère nièce ; il faut espérer que je vous reverrai encore. A M. LE PRESIDENT RENAULT. A Colmar, le (5 octobre.

J'apprends, monsieur, que vous avez été quelque temps comme je suis toujours. On me mande que vous avez été très malade. Soyez bien persuadé que personne ne prend plus d'intérêt que moi à votre santé. Si vous êtes actuellement , comme je m'en flatte, dans votre convalescence , permettez que je vous demande votre protection auprès de Royer et pour Royer. Il a fait précisément de la tragédie de Pandore ce que Néaulme a fait de V Histoire universelle. On me vole mon bien de tous côtés , et on le dénature pour le vendre. Si j'en crois tout ce qu'on m'écrit, le plus grand service qu'on puisse rendre à Royer est de l'empêcher de donner cet opéra. On assure que la musique est aussi mauvaise que son procédé. Je vous demande en grâce de l'envoyer chercher, et de vouloir bien lui représenter ce qui est de son intérêt et de son honneur. M. de Moncrif m'a envoyé la pièce telle qu'on la veut jouer, et telle que M. Royer l'a fait refaire par un nommé Sireuil, ancien porte-manteau du roi. Cette bigarrure serait l'opprobre de la littérature et de la nation. Vous faites trop d'honneur aux lettres , monsieur, pour souffrir cette indignité , si vous Digitized by Google

ANNEE -1734. 704 avez le crédit de l'empêcher. J'ai écrit une lettre de politesse h Royer, avant de savoir de quoi il était question ; mais h présent que je suis au fait, je suis bien loin de consentir k son déshonneur et au mien. Si on ne peut parvenir à supprimer cet opéra, ne pourrait-on pas, au moins, engager Royer k différer d'une année ? Et si on ne peut différer cet opprobre, je demande à M. le comte d'Argenson qu'on ne débite point l'ouvrage à l'Opéra sans y mettre un titre convenable , et qui soit dans la plus exacte vérité. Voici le titre que je propose : Prométhée , fragments de la tragédie de Pandore , déjàimprimée, à laquelle le musicien a fait substituer et ajouter ce qu'il a cru convenable au théâtre lyrique, pndrnt l'éloignement de i auteur. Je vous demande bien pardon, monsieur, de vous entretenir de ces bagatelles ; mais les bontés dont vous m'honorez me servent d'excuse. Je vous supplie de compter sur les sentiments d'estime , de tendresse , et de reconnaissance, qui m'attachent à vous. Je n'écris point h madame du Deffand, et j'en suis bien fâché; mais les maladies continuelles qui m'accablent m'interdisent tous les plaisirs. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Octobre. J'écris au président nénault , et je le prie d'engager Royer, qu'il protège , k supprimer son détestable opéra , ou du moins k différer. Vous connaissez, mon cher ange, cette Pandore imprimée dans mes œuvres. On en a fait une rapsodie de paroles du Pont-Neuf ; cela est vrai k la lettre. J'avais écrit k Royer une lettre de politesse , ignorant jusqu'à quel point il avait poussé son mauvais procédé et sa bêtise. lia pris cette lettre pour un consentement; mais h présent que M. de Moncrif m'a fait lire le manuscrit , je n'ai plus qu'k me plaindre. Je vous conjure de faire savoir au moins par tous vos amis la vérité. Faudra- t-il que je sois défiguré toujours impunément en prose et en vers , qu'on partage mes dépouilles , qu'on me dissèque de mon vivant I Cette dernière injustice aggrave tous mes malheurs. Rien n'est pire qu'une infortune ridicule. Je demande que, si on laisse Royer le maître de m'insulter et de me mutiler, on intitule au moins son Prométhée : Pièce tirée des fragments de Pandore , à laquelle te musicien a fait faire les changements et les additions qu ila crus convenables au théâtre lyrique. Il vaudrait mieux lui rendre le service de supprimer entièrement ce détestable ouvrage ; mais comment faire ? je n'en sais rien ; je ne sais que souffrir et vous aimer. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Colmar, le I» octobre. Mon cher ange , votre lettre du M a fait un miracle ; elle a guéri un mourant. Ce n'est pas un miracle du premier

ordre ; mais je vous assure que c'est beaucoup de suspendre comme vous faites toutes mes souffrances. Je ne suis pas sorti de ma chambre depuis que je vous ai quitté. Je crois qu'enfin je sortirai, et que je 'pourrai même aller jusqu'à Dijon voir M. de Richelieu sur son passage avec ma garde-malade. Je serai bien aise de retrouver M. de La Marche; et, quand le président Ruffei devrait encore m'assassiner de ses vers t je risquerai le voyage. Vous me mettez du baume dans le sang, en m'assurant tous que les allusions ne sont point k craindre dans mes magots de Chinois ; et vous m'en versez aussi quelques gouttes , en remettant a d'autres temps Rome sauvée et la Chine. Il me semble qu'il faut laisser passer le Triumvirat, et ne me point mettre au nombre des proscrits. Je ne le suis que trop , avec l'opéra de Royer. Je ne sais pas s'il sait faire des croches , mais je sais bien qu'il ne sait pas lire. M. de Sircuil est un digne portemanteau du roi ; mais il aurait mieux fait de garder les manteaux que de défigurer Pandore. Un des grands maux qui soient sortis de sa boîte est certainement cet opéra. On doit trouver au fond de cette boîte fatale plus de sifflets que d'espérance. Je fais ce que je peux pour n'avoir au moins que le tiers des sifflets; les deux tiers, pour le moins , appartiennent k Sircuil et h Royer. Je vous prie, au nom de tous les maux que Pandore a apportés dans ce monde , d'engager Lambert 'a donner une petite édition de mon véritable ouvrage , quelques jours avant que le chaos de Sireuil et de Royer soit représenté. Je me flatte que vous et vos amis ferez au moins retentir partout le nom de Sireuil. Il est juste qu'il ait sa part de la vergogne. Chacun pille mon bien, comme s'il était confisqué, et le dénature pour le vendre. L'un mutile {'Histoire générale, l'autre estropie Pandore, et, pour comble d'horreur, il y a grande apparence que la Pucelle va paraître. Un je ne sais quel Chévrier se vante d'avoir eu scs faveurs , de l'avoir tenuo dans ses vilaines mains, et prétend qu'elle sera bientôt prostituée au public. Il en est parlé dans les malsemaines de ce coquin de Fréron. Il est bon de prendre des précautions contre ce dépuclage cruel, qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard. Mon cher ange , cela est horrible ; c'est un piège que j'ai tendu , et où je serai pris dans ma vieillesse. Ah , maudite Jeanne ! ah , M. saint Denis , ayez pitié de moi ! Comment songer k Idamé, k Digitized by Google

702 CORRESPONDANCE. Gengis, quand on a une Pucelle en tête? I.e monde est bien méchant. Vous me pariez des deux premiers tomes de Y Histoire universelle, ou plutôt de l'Essai sur les sottises de ce globe; j'en ferais un gros des miennes ; mais je me console en parcourant les butorderics de cet univers. Vraiment j'en ai cinq à six volumes tout prêts. Les trois premiers sont entièrement différents ; cela est plein de recherches curieuses. Vous ne vous doutez pas du plaisir que cela vous ferait. J'ai pris les deux hémisphères en ridicule ; c'est un coup sûr. Adieu, tous les anges*, battez des ailes , puisque vous ne pouvez battre des mains aux trois magots.

• A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Colmar, le 17 octobre.

Madame Denis vous avait déjà demandé vos ordres , monseigneur, avant que je reçusse votre lettre charmante. Je suis dans la confiance que le plaisir donne de la force. J'aurai sûrement celle de venir vous faire ma cour. L'oncle et la nièce se mettront en chemin dès que vous l'ordonnerez, et iront où vous leur donnerez rendez-vous. J'accepte d'ailleurs la proposition que vous voulez bien me faire de vous être encore attaché une quarantaine d'années; mais je vous donne mesquarante ans, qui, joints avec les vôtres, feront quatre-vingts. Vous en ferez un bien meilleur usage que moi chétif, et vous trouverez le secret d'être encore très aimable au bout de ces quatre-vingts ans. Franchement c'est bien peu de chose. On n'a pas plus tôt vu de quoi il s'agit dans ce petit globe , qu'il faut le quitter. C'est à ceux qui l'embellissent comme vous , et qui y jouent de beaux rôles , d'y rester longtemps. Enfin, monseigneur, je vous apporterai ma figure malingre et ratatinée avec un cœur toujours neuf , toujours à vous , incapable de s'user comme le reste. J'ai pensé mourir, il y a quelques jours , mais cela n'empêchera rien. Le corps est un esclave qui doit obéir à lame , et, surtout, à une âme qui vous appartient. Mettez donc deux êtres qui vous sont tendrement attachés au fait de votre marche, et nous nous trouverons sur votre route, à l'endroit que vous indiquerez ; ville, village, grand chemin, il n'importe ; pourvu que nous puissions avoir l'honneur de vous voir, tout nous est absolument égal ; ce qui ne l'est pas, c'est d'être si longtemps sans vous faire sa cour. Donnez vos ordres aux deux personnes qui les recevront avec l'empressement le plus respectueux et le plus tendre. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. Colmar, le 33 octobre. H faut, madame, que je vous dise, à propos de notre inscription , une chose que j'aurais déjà dû vous dire ; c'est que toute inscription doit être courte et

simple , et que les grands vers d'imagination et de sentiments conviennent peu à ces sortes d'ouvrages. La brièveté et la précision en font le principal mérite. Voilà pourquoi on se sert presque toujours de la langue latine, qui dit plus de choses, et en moins de mots, que la nôtre. Je ne vous fais pas , madame , ces petites observations pédantesques pour vous proposer une inscription en latin , mais seulement pour vous demander si vous serez contente d'une grande simplicité en français. Voici à peu près ce que j'oserais vous proposer, en attendant que je sois mieux inspiré : Il eut un coeur sensible, une ame non commune; Il fut par ses bienfaits digne de son bonheur; Ce bonheur disparut ; il brava l'infortune. Pour l'homme de courage il n'est point de malheur. Je ne vous donne, madame, ce faible essai que comme une esquisse. Voyez si c'est là ce que vous voulez qu'on dise, et je tâcherai de le dire mieux. Je vous avoue que je ne m'attendais pas de passer huit heures de suite avec la sœur du roi de Prusse à Colmar. Elle m'a accablé de bontés , et m'a fait un très beau présent. Elle a voulu absolument voir ma nièce. Enfin elle n'a été occupée qu'à réparer le mal qu'on a fait au nom de son frère. Concluons que les femmes valent mieux que les hommes. M. de Richelieu fait ce qu'il peut pour que j'aie à passer l'hiver en Languedoc , et madame la margrave de Bareuth voulait m'emmener ; mais je doute fort que ma santé me permette le voyage. Si je pouvais quitter Colmar, ce serait pour Plie Jard ; ce serait pour vous , madame , et pour votre digne amie. Ma nièce se joint à moi pour vous souhaiter de la santé , et pour vous assurer du plus sincère attachement. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. A Colmar, le 37 octobre. C'est actuellement que je commence à me croire malheureux. Nous voilà malades en même temps, ma nièce et moi. Je me meurs, monseigneur ; je me meurs, mon héros, et j'en enrage. Pour ma nièce , elle n'est pas si mal ; mais sa maudite enflure de jambe et de cuisse lui a repris de plus belle. Digitized by Google

ANNEE 4754. Il faut des béquilles b la nièce , cl une bière b l'oncle. Comptez que je suspends l'agouie en vous écrivant ; et ce qui va vous étonner, c'est que , si je ne me meurs pas tout b fait , ma demi-mort ne m'empêchera point de venir vous voir sur votre passage. Je ne veux assurément pas m'en aller dans l'autre monde sans avoir encore fait ma cour b ce qu'il y a de plus aimable dans celui-ci. Savez- vous bien, monseigneur, que la sœur du roi de Prusse, madame la margrave de Bareuth, m'a voulu mener en Languedoc et eu terre papale ? Figurez-vous mon étonnement, quand on est venu dans ma solitude de Colmar pour me prier à souper de la part de madame de Bareuth , dans un cabaret borgne. Vraiment l'entrevue a été très touchante. Il faut qu'elle ait fait sur moi grande impression, car j'ai été b la mort le lendemain. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Colmar, le *9 octobre. Dieu est Dieu, et vous êtes son prophète, puisque vous avez fait réussir Mahomet ; et vous serez plus que prophète si vous venez b bout de faire jouer Sémiramis b mademoiselle Clairon. Les filles qui aiment réussissent bien mieux au théâtre que les ivrognes, et la Dumesnil n'est plus bonne que pour les bacchantes. Mais, mon adorable ange , Allah, qui ne veut pas que les fidèles s'enorgueillissent , me prépare des sifflets b l'Opéra, pendant que vous me soutenez b la Comédie. C'est une cruauté bien absurde, c'est une impertinence bien inouïe que celle de ce polisson de Royer. Faites en sorte du moins, mon cher ange, qu'on crie b l'injustice , et que le public plaigne un homme dont on confisque ainsi le bien, et dont on vend les effets détériorés. Je suis destiné b toutes les espèces de persécution. J'aurais fait une tragédie pour vous plaire, mais il a fallu me tuer b refaire entièrement cette Histoire gétérale. J'y ai travaillé avec une ardenr qui m'a mis b la mort. H me faut un tombeau , et non une terre. M. de Richelieu me donne rendez-vous b Lyon ; mais depuis quatre jours je suis au lit , et c'est de mon lit que je vous écris. Je ne suis pas en état de faire deux cents lieues de bond et de volée. Madame fa margrave de Bareuth voulait m'emmener en Languedoc. Savez-vous qn'elle y va , qu'elle a passé par Colmar, que j'y ai soupé avec elle le 23 , qu'elle m'a fait un présent magnifique, qu'elle a voulu voir madame Denis, qu'elle a excusé la conduite de son frère, en la condamnant? Tout cela m'a paru un rêve ; cependant je reste b Colmar, et j'y travaille b cette maudite Histoire générale qui me tue. Je me sacrifie b ce que j'ai cru un devoir indispensable. 765 Je vous remercie d'aimer Sémiramis. Madame de

Bareuth en a fait un opéra italien qu'on a joué b Bareuth et b Berlin. Tâchez qu'on vous donne la pièce française b Paris. Madame Denis se porte assez mal ; son enflure recommence. Nous voilà tous deux gisants au bord du Rhin , et probablement nous y passerons l'hiver. Je devais aller à Manheim , et je reste dans une vilaine maison d'une vilaine petite ville , où je souffre nuit et jour. Ce sont là des (ours de la destinée ; mais je me moque de ses tours avec un ami comme vous et un peu de courage. A propos , que deviendra ce courage prétendu, quand on me jouera le nouveau tour d'imprimer la Pucelle? Il est trop certain qu'il y en a des copies b Paris ; un Chévrier l'a lue. Un Chévrier, mon ange ! il faut s'enfuir je ne sais où. Il est bien cruel de ne pas achever auprès de vous les restes de sa vie. Mille tendres respects b tous les anges. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. A Colmar, le 7 novembre. m Qu'ai-je été chercher b Colmar? Je suis malade, mourant, ne pouvant ni sortir de ma chambre, ni la souffrir, ni capable de société, accablé, et n'ayant pour toute ressource que la résignation b la Providence. Que ne suis-je près des deux saintes de l'Ue Jard I Je remercie bien madame de Brumath dfe l'honneur de son souvenir , et du châtelet , et de la comédie de Marseille, et de la liberté grecque de cet échevin héroïque , qui a la tête assez forte pour se souvenir qu'on était libre il y a environ deux mille cinq cents ans. O le bon temps que c'était I Pour moi , je ne connais de bon temps que celui où l'on se porte bien. Je n'en peux plus. O fond de la boîte de Pandore ! ô espérance ! où êtes-vous ? Monsieur et madame de Klinglin me témoignent des bontés qui augmentent ma sensibilité pour l'état de monsieur leur fils. Il n'y a que la piscine de Siloë qui puisse le guérir ; il sied bien après cela b d'autres de se plaindre ! C'est auprès de lui qu'il faut apprendre b souffrir sans murmurer. Ah î mesdames , mesdames, qu'est-ce que la vie î quel songe , et quel funeste songe ! Je vous présente les plus tristes et les plus tendres respects... Voilà une lettre bien gaie ! A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Colmar, le 7 novembre. Je reçois deux lettres aujourd'hui, mon cher et respectable ami , par lesquelles on me mande qu'on imprime la Pucelle , que Thieriot en a vu des feuilles, qu'elle va paraître ; on écrit la même chose b madame Denis. Fréron semble avoir an

CORRESPONDANCE. 704 nonce celte édition. Un nommé Chévrieren parle. M. Pasquier l'a lac tout entière en manuscrit chez nn homme de considération avec lequel il est lié par son goût pour les tableaux. Ce qu'il y a d'affreui, c'est qu'on dit que le chant de l'âne s'imprime tel que vous l'avez vu d'abord , et non tel que je l'ai corrigé depuis. Je vous jure , par ma tendre amitié pour vous , que vous seul avez eu ce malheureux chant. Madame Denis a la copie corrigée ; auriez-vous eu quelque domestique infidèle ? Je ne Je crois pas. Vos bontés , votre amitié , votre prudence , sont à l'abri d'un pareil larcin , et vos papiers sont sous la clef. Le roi de Prusse n'a jamais eu ce maudit chant de l'âne de la première fournée. Tout cela me fait croire qu'il n'a point transpiré, et qu'on n'en parle qu'au hasard. Mais , si ce chant trop dangereux n'est pas dans la main des éditeurs , il y a trop d'apparence que le reste y est. Les nouvelles en viennent de trop d'endroits différents pour n'être pas alarmé. Je vous conjure, mon cher ange, de parler ou de faire parler h Thieriot. Lambert est au fait de la librairie , et peut vous instruire. Ayez la bonté de ne me pas laisser attendre un coup après lequel il n'y aurait plus de ressource, et qu'il faut prévenir sans délai. Je reconnais bien l'a ma destinée ; mais elle ne sera pas tout à fait malheureuse , si vous me conservez une amitié à laquelle je suis mille fois plus sensible qu'à mes infortunes. Je vous embrasse bien tendrement ; madame Denis en fait autant. Nous attendons de vos nouvelles avant de prendre un parti. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. A Colmar, le 7 novembre. Voici , monseigneur, une lettre que madame Denis reçoisUanjourd'hui. On m'en écrit quatre encore plus positives. Ce n'est pas là un rafraîchissement pour des malades. J'ai bien peur de mourir sans avoir la consolation de vous revoir. Nous sommes forcés et tout prêts à prendre un parti bien triste. Quelque chose que je dise à madame Denis , je ne peux la résoudre à séparer sa destinée de la mienne. Le comble de mon malheur , c'est que l'amitié la rend malheureuse. Si vous aviez quelque chose à me dire, quelque ordre à me donner , je vous supplie d'adresser toujours vos ordres à Colmar; vos lettres me seront très exactement rendues. Je ne crois pas que le cérémonial ait entré dans la tête de madame la margrave de Bareuth. Elle ne fait point difficulté d'aller affronter un vicelégat italien ; elle serait beaucoup plus aise de voir celui qui fait l'honneur et les honneurs de la France; elle voyage incognito. On n'est plus au temps ou le puntigho * fesait une grande affaire , et vous êtes le premier homme du monde pour

mettre les gens à leur aise. Je crois qu'elle ne m'a point trompé quand elle m'a dit qu'elle craignait la foule des états et l'embarras du logement. Elle n'est pas si malingre que moi, mais elle a une santé très chancelante, qui demande du repos sans contrainte. Elle trouverait toute la avec vous, avec les agréments qu'on ne trouve guère ailleurs. Reste à savoir si elle aura la force de faire le petit chemin d'Avignon à Montpellier; car on dit qu'elle est tombée malade en route. Elle a un logement retenu dans Avignon, et n'en a point à Montpellier. Pour moi, je voudrais être caché dans un des souterrains de Merdenson, et vous faire ma cour le soir, quand vous seriez las de la noble assemblée. Mais je suis, de toutes façons, dans un état à n'espérer plus dans ce monde d'autre plaisir que celui de vous être attaché avec le plus tendre respect, de vous regretter avec larmes, et de souffrir tout le reste patiemment.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Colmar, le 10 novembre. Nous partons pour Lyon, mon cher ange; M. de Richelieu nous y donne rendez-vous. Je ne sais comment nous ferons, madame Denis et moi; nous sommes malades, très embarrassés, et toujours dans la crainte de cette Pucelle. Nous vous écrirons dès que nous serons arrivés. Je dois à votre amitié compte de mes marches comme de mes pensées, et je n'ai que le temps de vous dire que je suis très attristé d'aller dans un pays où vous n'êtes pas. Que n'êtes-vous archevêque de Lyon, solidairement avec madame d'Argental! Mille tendres respects à tous les anges.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Lyon, au Palais-Royal, le 10 novembre. Voilà à Lyon, mon cher ange; M. de Richelieu a eu l'ascendant sur moi de me faire courir cent lieues; je ne sais où je vais ni où j'irai. J'ignore le destin de la Pucelle et le mien. Je voyage tandis que je devrais être au lit, et je soutiens des fatigues et des peines qui sont au-dessus de mes forces. Il n'y a pas d'apparence que je voie M. de Richelieu dans sa gloire aux états de Languedoc; je ne le verrai qu'à Lyon, en bonne fortune, et je pourrais bien aller passer l'hiver sur quelque coteau méridional de la Suisse. Je vous avouerai que je n'ai pas trouvé dans M. le cardinal de Tencin les bontés que j'espérais de votre oncle; j'ai été plus accueilli et mieux traité de la margrave de Bareuth, qui est encore à Lyon.

Il • Mol italien qui veut dire point

crit ■ Digitized by Google

703 ANNÉE me semble que tout cela est au rebours îles choses naturelles. Mon cher ange , ce qui est bien moins naturel encore . c'est que je commence h désespérer de vous revoir. Celte idée me fait verser des larmes. L'impression de celte maudite Pucelle me fait frémir , et je suis continuellement entre la crainte et la douleur. Consolez par un mot une âme qui en a besoin , et qui est à vous jusqu'au dernier soupir. Madame Denis devient une grande voyageuse ; elle vous fait les plus tendres compliments.

A M. LE COMTE D'ARC ENTAI.. Lyon , le 23 novembre. « Sirpc prenante deo ferl deus aller opein. » Ovin., Trist., i, eleg. n,v. 4. Mandez - moi doue , mon cher ange , s'il est vrai que je suis aussi malheureux qu'on le dit , et s'il y a une éditou à Paris de celte ancienne rapsodic qui ue devait jamais paraître. J'ai vu à Lyon , dans mon cabaret , M. le maréchal de Richelieu , qui craint comme moi celle nouvelle cruauté de ma destinée. Peut-être avons-nous pris trop d'alarmes sur un bruit qui s'est déjà renouvelé plusieurs fois ; mais , après l'aventure de la prétendue Histoire universelle, tout est à craindre. Ma situation est un peu pénible; j'ai fait sans aucun fruit un voyage précipité de cent lieues ; je suis tombé malade dans une ville où je ne puis guère rester avec décence, n'étant pas dans les bonnes grâces de votre oucle ; et ma mauvaise santé m'empêche d aller ailleurs. J'attends de vos nouvelles ; il me semble que vos lettres sont un remède à tout. Ma nièce et moi nous vous embrassons de tout notre cœur.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Lyon , S9 novembre. Mon héros , on vous appelait Thésée à la bataille de Fontenoi ; vous m'avez laissé à Lyon comme Thésée laissa son Ariane dans Naxos. Je ne suis ni aussi jeune ni aussi frais qu'elle , et je n'ai pas eu recours comme elle au vin pour me consoler. Je resterai à Lyon , si vous devez y repasser. Il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'on disait de la Pucelle; ainsi je vous supplie de n'en faire aucune mention dans vos capitulaires. Je n'ai , d'autre malheur que d'ôlrc privé de votre présence et de la faculté de digérer ; mais avec ces deux privations on est damné. Daignez vous souvenir , dans votre gloire , d'un oncle et d'une nièce qui ne sont que pour II. 1754. vous sur les bords du Rhône ; et tenez-moi compte des efforts que je fais pour l1e pas vous ennuyer de quatre pages. Mon respect pour vos occupations impose silence à la bavarderie de mon cœur, qui court après vous , qui vous adore , et qui so tait. Voltaihe. P. S. M. le marquis de Montpezat m'adonné, en passant, d'un élixir fort joli. Si jamais vous avez mal à la tête , à force de donner des audiences , il vous guérira.

Mais moi , rien ne me guérit , et je n'ai de consolation que dans l'espérance de vous revoir encore , et de vous renouveler mes tendres respects. A M. LE COMTE D'ARGENTAI.. Lyon , le 10 décembre. Est-il possible que je ne reçoive point de lettres de mon cher ange ! Les bontés qu'on a pour moi à Lyon , et l'empressement d'un public de province , beaucoup plus enthousiasmé que celui de Paris , le premier jour de Mérope , ne guérissent point les maladies dont je suis accablé , ne consolent point mes chagrins , et ne bannissent point mes craintes; c'est de vous seul que j'attends du soulagement. On me donne tous les jours des inquiétudes mortelles sur cette maudite Pucelle. Il est avéré que mademoiselle du Thil la possède ; elle l'a trouvée chez feu madame du Châtelet. Il n'est que trop vrai que Pasquier avait lu le chant de l'âne chez un homme qui tient son exemplaire de mademoiselle du Thil , et que Thicriot a eu une fois raison. Je me rassurais sur son habitude de parler au hasard , mais le fait est vrai. Un polisson nommé Chevrier a lu tout l'ouvrage , et enfin il y a lieu de croire qu'il est entre les mains d'un imprimeur , et qu'il paraîtra aussi incorrect et aussi funeste que je le craignais. Cependant je ne peux ni rester à Lyon , dans de si horribles circonstances, ni aller ailleurs, dans un état où je ne peux me remuer. Je suis accablé de tous côtés , dans une vieillesse que les maladies changent en décrépitude , et je n'attends de consolation que de vous seul. Je vous demande en grâce de vous informer , par vos amis et par le libraire Lambert, de ce qui se passe, afin que du moins je sois averti à temps, et que je ne finisse pas mes jours avec Talhouet. Je vous ai écrit trois fois de Lyon ; votre lettre me sera exactement rendue ; je l'attends avec la plus douloureuse impatience, et je vous embrasse avec larmes. Vous devez avoir pitié de mon état , mon cher ange. ».*» Digilized by Google

706 CORRESPONDANCE. A M. TniERlOT. A Lyon , le 3
déeombrc. Votre lettre , mon ancien ami , m'a fait plus de plaisir que tout
l'enthousiasme et toutes les bontés dont la ville de Lyon m'a honoré. Un
ami vaut mieux que le public. Ce que vous me dites d'une douce retraite
avec moi, dans le sein de l'amitié et de la littérature, me louche bien
sensiblement. Ce ne serait peut-être pas un mauvais parti pour deux
philosophes qui veulent passer tranquillement leurs derniers jours. J'ai avec
moi , outre ma nièce, un Florentin l qui a attaché sa destinée à la mienne. Je
compte m'établir dans une terre sur les lisières de la Bourgogne, dans un
climat plus chaud que Paris , et même que Lyon , cou\ niable à votre santé
et h la mienne. Je n'étais venu à Lyon uniquement que pour voir M. le
maréchal de Richelieu , qui m'y avait donné rendez-vous. C'est une action
de l'ancienne chevalerie. Dieu , qui éprouve les siens , ne l'a pas
récompensée. Il m'a affublé d'un rhumatisme goutteux qui me tient perclus.
On me conseille les eaux d'Aix eu Savoie, on les dit souveraines ; mais je
ne suis pas encore en état d'y aller, et je reste au lit en attendant. I.c hasard,
qui conduit les aventures de ce monde, m'a fait rencontrer au cabaret, à
Colmar et a Lyon , madame la margrave de Rareutb , sœur du roi de Prusse,
qui m'a accablé de bontés et de présents. Tout cela ne guérit pas les
rhumatismes. Ce que je redoute le plus, ce sont les sifflets dont on menace
la Pandore de Royer ; c'est un des fléaux de la boîte. Cet opéra , un tant soit
peu métaphysique, n'est point fait pour votre public. M. Royer a employé
M. de Sireuil, ancien porte-manteau du roi , pour changer ce poème , et le
rendre plus convenable au musicien. Il ne reste de moi que quelques
fragments; mais, malgré tous les soins qu'on a pu prendre sans me consulter,
je crains également pour le poème et pour la musique. Si on a quelque
justice, on ne me doit tout au plus que le tiers des sifflets. A l'égard de
Jeanne d'Arc, native de Domremi , je me flatte que la dame qui la possède ,
par une infidélité , ne fera pas celle de la rendre publique. Une fille ne
fournit point de pucelles. Je vous prie , mon ancien ami , de présenter mes
hommages h la chimiste , à la musicienne , à la philosophe chez qui vous
vivez. Elle me fait trembler; vous ne la quitterez pas pour moi. Madame
Denis vous fait ses compliments. Je vous embrasse de tout mon cœur.
Quand vous l Colin!. aurez un quart d'heure à perdre, écrive* h votre
ancien ami. Qu'est devenu HaWol-fmagifiation t comment se porte OrpAée-
Rameau ? Quid agis? quomodo valcs? Farexxvcli . A M. LE COMTE D

ARGENTAI.. De mon Ut , h Lyon , le 4 décembre. Mon cher ange, votre consolante lettre, adressée h Colmar, est venue enfin à Lyon calmer une partie de mes inquiétudes. Vous aurez tout ce que vous daignez demander, et je ferai tout transcrire pour vous, dès que je serai quitte d'une goutte sciatiquequi me retient au lit. J'éprouve tous les maux à la fois, et je perds dans les voyages et dans les souffrances un temps précieux que je voudrais employer à vous amuser. Il me semble que je suis las du public, et que vous êtes ma seule passion. Je n'ai plus le cœur au travail que pour vous plaire; mais comment faire, quand on court et quand on souffre toujours? On veut h présent que j'aille aux eaux d'Aix en Savoie, pour le rhumatisme goutteux qui me tient perclus. On m'a prêté une raafton charmante , à moitié chemin ; il faudrait être un peu plus sédentaire ; mais je suis une paille que le vent agite , et madame Denis s'est engouffrée dans mon malheureux tourbillon. J'attends toujours de vos nouvelles à Lyon. On dit qu'on va jouer enfin le Triumvirat d'un côté, et Pandore de l'autre; cesont deux grands fléaux de la boîte. Hélas ! mon cher et respectable ami , si j'avais trouvé au fond de la boîte l'espérance de vous revoir, je mourrais content. Madame Denis vous fait mille compliments. Je baise , en pleurant, les ailes de tous les anges. A M. DUPONT, AVOCAT A Lyon , le 6 décembre. En vérité , monsieur, je ne conçois pas comment un bomrae aussi éloquent que vons ne veut pas qu'on appelle Y autel d'Auguste l'autel de IVloquence ; vous y auriez remporté plus d'an prix, et vous auriez justifié le titre que je lui donne. Je vous passe de contester aux anciens préjugés de Lyon l'honneur d'avoir va naître Marc-Aurèle dans cette ville. Je suis plus indulgent avec les Lyonnais que vous ne l'êtes avec moi. Il est vrai que je dois aimer ce séjour, que je quitterai pourtant bientôt. Je n'y ai point encore trouvé de prédicateur qui ait prêché contre moi , et j'ai été reçu avec des acclamations, à l'académie et aux spectacles. Cependant soyez très convaincu que je regrette toujours votre conversation instructive, les char

707 ANNÉE 4754. nies üe voire amitié , el les bontés dont M. et madame de Kliugiin m'ont honoré. Je vous supplie de leur présenter mes sincères et tendres respects, aussi bien qu'à M. leur fils , et de ne me pas oublier auprès de M. de Bruges. Permettez-moi de vous dire que vous êtes aussi injuste pour ma santé que pour l'autel de Lyon. Il y aurait je ne sais quoi de méprisable à feindre des maladies quand on se porte bien , et un bomrae qui a épuisé les apothicaires de Colmar de rhubarbe et de pilules ne doit pas être suspect d'avoir de la santé. Elle u'est que trop déplorable, et vous ne devez avoir que de la compassion pour l'état douloureux où je suis réduit. Au reste, soyez très certain , mon cher monsieur, que je serai, l'année qui vient, dans votre voisinage, si je suis en vie , et que j'en profiterai. Je ne suis pas le seul contre qui des jésuites indiscrets aient osé abuser de la permission de parler en public. Un père Tolomas s'avisa, il y a quelques jours, de prononcer un discours aussi sot qu'insolent contre les auteurs de l'Encyclopédie ; il désigna Dalember par ces mots Ilomuncio , cui nec est paler nec res. Le même jour M. Dalember était élu à l'académie française. Le père Tolomas a excité ici l'indignation publique. Les jésuites sont ici moiüs craints qu'à Colmar. Le roi de Prusse vient de me reprocher le crucifix que j'avais dans ma chambre ; comment l'a-t-ii su? J'ai prié madame Coll de le faire encaisser, et de l'envoyer au roi de Prusse pour scs étrennes. Adieu, monsieur; mille respects à madame votre femme. Comptez que je vous suis tendrement attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. Madame Denis vous fait à tous deux les plus tendres compliments. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Lyon , le 9 décembre. Mon cher ange, votre lettre du 5 novembre, à l'adresse de madame Denis , nous a été rendue bien tard , el vous avez dû recevoir toutes celles que je vous ai écrites. Le seul parti que j'aie à prendre , dans le moment présent, c'est de songer à conserver une vie qui vous est consacrée. Je profite de quelques jours de beau temps pour aller dans le voisinage des eaux d'Aix en Savoie. On nous prête une maison très belle et très commode, vers le pays de Gex, entre la Savoie , el la Bourgogne , et le lac de Genève , dans un aspect sain et riant. J'y aurai , à ce que j'espère , un peu de tranquillité. On n'y ajoutera pas de nouvelles amertumes à mes malheurs, et peut-être que le loisir el l'envie de vous plaire tireront encore de mon esprit épuisé quelque tragédie qui vous amusera le n'ai à Lyon aucun papier ; je suis logé très mal à mon aise , dans un cabaret où je suis malade, il faut que je parte, mon adorable ami. Quand

je serai à moi , et un peu recueilli, je ferai tout ce que votre amitié me conseille. Je ne saisi on plaindra l'état où je suis; ce n'est pas la coutume des hommes , et je ne cherche pas leur pitié ; mais j'espère qu'on ne désapprouvera pas , à la conr, qu'un homme accablé de maladies aille chercher sa guérison. Nous avons prévenu madame de Pompadour et M. le comte d'Argeusou de ces tristes voyages. Dans quelque lieu que j'achève ma vie , vous savez que je serai toujours à vous, cl qu'il n'y a point d'absence pour le cœur; le mien sera toujours avec le vôtre. Adieu , mon cher et respectable ami ; je vais terminer mon séjour à Lyon en allant voir jouer Brulus. Si j'avais de l'amour-propre, je resterais à Lyon ; mais je n'ai que des maux , et je vais chercher la solitude et la santé , bien plus sûr de l'une que de l'autre, mais plus sûr encore de votre amitié. Ma nièce, qui vous fait les plus tendres compliments, ose croire qu'elle soutiendra avec moi la vie d'ermite. Elle a fait sou apprentissage à Colmar ; mais les beautés de Lyon , et l'accueil singulier qu'on nous y a fait, pourraient la dégoûter un peu des Alpes. Elle se croit assez forte pour les braver. Elle fera ma consolation tant que durera sa constance ; et, quand elle sera épuisée , je vivrai et je mourrai seul , et je ne conseillerai à personne ni de faire des poèmes épiques et des tragédies, ni d'écrire l'histoire; mais je dirai : Quiconque est aimé de M. d'Argental est heureux. Adieu , cher ange ; mille tendres respects à vous tous. Quand vous aurez la bonté de m'écrire, adressez votre lettre à Lyon , sous l'enveloppe de M. Tronchin , banquier ; c'est un homme sûr de toutes les manières. Je vous embrasse avec la plus vive tendresse. A M. TIUERIOT. Au château de Pranglins , pays de Vaud , le <9 décembre Me voilà si perclus, mon ancien ami , que je ne peux écrire de ma main. Vous avez donc aussi des rhumatismes , malgré votre régime du lait? Vous ne sauriez croire avec quelle sensibilité j'entre dans le petit détail que vous me faites de ce que vous appelez votre fortune. On ne s'ouvre ainsi qu'à ceux qu'on aime , et j'ai , depuis environ quarante ans, compté toujours sur votro amitié. Vous devez vivre à Paris gaiement, librement, et philosophiquement. Ces trois adverbes joints font admirablement. Momvrb, Femmes me,. acte m, scène a. 45.

708 CORRESPONDANCE. Mais, colles , vous me coulez des choses merveilleuses, en m'apprenant que votre ancien Pollion , el Y Orphée aux triples croches, et Ballotl' imagination, ne vivent plus ni avec Pollion ni avec vous. Le diable se met donc dans toutes les sociétés , depuis les rois jusqu'aux philosophes. Je ne savais pas (pie vous connussiez M. de Sireuil. Il me paraît , par ses lettres, un fort galant homme. Je suis persuadé que lorsqu'il s'arrangea avec Royer pour me disséquer, il m'en aurait instruit s'il avait su où me prendre. Il faut (pie ce soit le meilleur homme du monde ; il a eu la bonté de s'asservir au canevas de son ami Royer ; il fait dire à Jupiter: « Les Grâces • Sont sur vos traces ; « Un tendre amour « Veut du retour. » Comme le parterre n'est pas tout à fait si bon , il pourrait, pour retour, donner des sifflets. Royer est un profond génie; il joint l'esprit de Lulli à la science de Rameau, le tout relevé de beaucoup de modestie. C'est dommage que madame Denis, qui se connaît un peu en musique, n'ait pas entendu la sienne ; mais madame de la Popelinière l'avait entendue autrefois, et il me semble qu'elle n'en avait pas été édifiée. D'honnêtes gens m'ont mandé de Paris qu'on n'achèverait pas la pièce. J'en suis fâché pour messieurs de l'Hôtel-de-Ville, car voilà les décorations de la terre, du soleil , et des enfers, à tous les diables. M. de Sireuil en sera pour ses vers , Royer pour ses croches , et le prévôt des marchands pour son argent. Pour moi , en qualité de disséqué , j'ai présenté mon cahier de remontrances au musicien et au poète. Il me prend fantaisie de vous en envoyer copie, et de vous prier de faire sentir à M. de Sireuil l'énormité du danger, les parodies de la Foire , et les torches de Fréron. C'est bien malgré moi que je suis obligé de parler encore de vers et de musique : «■ Nunc ilaque el versus el cætera Inclina pono. » Hon., lib. i , ep. i, v. io. Je l'ois des eaux minérales de Prangins, en attendant que je puisse prendre les bains d'Aix en Savoie. Tout cela n'est pas l'eau d'ilippocrène. Je vous embrasse de tout mon cœur. Madame Denis vous est bien obligée de votre souvenir ; elle vous fait ses compliments. Quand vous voudrez écrire à votre ancien ami le paralytique, ayez la bonté d'adresser votre lettre à M. Tronchin , banquier à Lyon. A M. LE COMTE D'ARGENTAT. Au château de Prangins, le 19 décembre. J'apprends , mon cher ami , qu'on fait chez vous une nouvelle lecture des Chinois , et que les trois magots n'ont pas déplu ; cependant , s'il vous prend jamais fantaisie d'exposer en public ces étrangers , je vous prie de m'en avertir à l'avance, afin que je puisse encore donner quelques coups de

crayon a des figures si bizarres. Voici le temps funeste où Royer et Sireuil
 vont me disséquer. Figurez-vous que j'avais fait donner h Pandore une très
 honnête fête dans le ciel par le maître de la maison ; je vous en fais juge. Un
 musicien doit-il être embarrassé ;! mettre en musique ces paroles : Aimez ,
 aimez , et régnez avec nous ; Le dieu des dieux esl seul digne de vous. Sur
 la terre on poursuit avec peine Des plaisirs l'ombre légère et vaine ; l-'lle
 échappe, el le dcgoAt la suit. Si Zéphire un moment plaît à Flore, 11 flétrit
 les fleurs qu'il fait éclore; Un seul jour les forme et les détruit. Aimez,
 aimez, et régnez avec nous; Le dieu des dieux est seul digne de vous. Les
 fleurs immortelles Ne sont qu'en nos champs; I.'Àmour et le Temps Ici
 n'ont point d'ailes. Aimez, aimez , et régnez avec nous . Acte m. On a
 substitué a ces vers : « Ios Grâce» « Sont sur vos traces ; « Régnez , ■
 Triomphez; ••Un tendre amour - Veut du retour. <• C'est ainsi que tout
 l'opéra est défiguré. Je demande justice , et la justice consiste a faire savoir
 le fait. Tandis que Royer me mutile, la nature m'accable de maux , et la
 fortune me conduit dans un château solitaire, loin du genre humain, en
 attendant que je puisse aller chercher aux bains d'Aix en Savoie une
 guérison que je n'espère pas. Je vous rends compte de toutes les misères de
 nion existence. Ce ne sont ni les acteurs de Lyon , ni le parterre, ni le
 public, qui m'ont fait abandonner cette belle ville. Je vous dirai en passant
 qu'il est plaisant que vous ayez à Farts Drouin et Bel leçon r, tandis qu'il y
 a à Lyon trois acteurs lres bons, et qui deviendraient h Paris encore
 Digitized by Google

ANNÉE J734. 709 meilleurs; mais c'est ainsi que le momie va. Je le laisse aller, et je souffre patiemment. Je souhaite que ma nièce ail toujours assez de philosophie pour s'accoutumer a la solitude et à mon genre , de vie. Je ne suis point embarrassé de moi, mais je le suis de ceux qui veulent bien joindre leur destinée à la mienne ; ceux-là ont besoin de courage. Adieu ; je vous embrasse mille fois. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Frangins , pays de Vaud , 25 décembre. Mon cher ange , vous ne cessez de veiller , de votre sphère , sur la créature malheureuse dont votre providence s'est chargée. Je suis toujours très malade dans le château de Prangins , en attendant que mes forces revenues , et la saison plus douce , me permettent de prendre les bains d'Aix ; ou plutôt en attendant la fin d'une vie remplie de souffrances. Ma garde-malade vous fait les plus tendres compliments, et joint ses remerciements aux miens. Je n'ai ici encore aucun de mes papiers que j'ai laissés à Colmar ; ainsi je ne peux vous répondre ni sur les Chinois, ni sur les Tarlares , ni sur les Lettres que M. de Lorges veut avoir. Je crois au reste que ces lettres seraient assez inutiles. Je suis très persuadé des sentiments que l'on conserve , et des raisons que l'on croit avoir. Je sais trop quel mal cet indigne avorton d'uuc Histoire universelle, qui n'est certainement pas mon ouvrage, a dû me faire; et je n'ai qu'à supporter patiemment les injustices que j'essuie. Je n'ai de grâce à demander à personne, n'ayant rien à me reprocher. J'ai travaillé, pendant quarante ans. à rendre service aux lettres ; je n'ai recueilli que des persécutions; j'ai dû m'y attendre, et je dois les savoir souffrir. Je suis assez consolé par la constance de votre amitié courageuse. Permettez que j'insère ici un petit mot de lettre pour Lambert, dont je ne conçois pas trop les procédés. Je vous prie de lire la lettre, de la lui faire rendre; cl, si vous lui parliez, je vous prierais de le corriger; mais il est incorrigible, et c'est un libraire tout comme un autre. Je ne peux rien faire dans la saison où nous sommes, que de me tenir tranquille. Si les maux qui m'accablent , et la situation de mon esprit , pouvaient me laisser encore une étincelle de génie, j'emploierais mon loisir à faire une tragédie qui pût vous plaire ; mais jo regarde comme un premier devoir de me laver de l'opprobre de celle prétendue Histoire universelle , cl de rendre mon véritable ouvrage digne de vous et du public. Je suis la victime de l'infidélité et de la supposition la plus condamnable. Je tâcherai de tirer de ce malheur l'avantage de donner un bon livre qui sera utile et curieux. Je réponds assez des choses dont je

suis le maître , mais je ne réponds pas de , ce qui dépend du caprice et de l'injustice des hommes. Je ne suis sûr de rien que de votre cœur. Comptez , mon cher ange, qu'avec un ami comme vous on n'est point malheureux. Mille tendres respects à madame d' Argentai et à tous vos amis. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Prangins , pays de Vaud , 50 décembre. Je vous souhaite une bonne année , mon cher ange, à vous, à madame d'Argental , à M. de Pont de Veyle , à tous vos amis. Mes années seront bien loin d'être bonnes ; je les passerai loin de vous. Les bains d'Aix ne me rendront pas la santé ; je voudrais que l'envie de vous plaire me rendit assez de génie pour arranger les Chinois à votre goût; mais l'aventure du Triumvirat fait trembler les sexagénaires. - Solve seulescenteni • lion., lib. r, ep. i , v. 8. Il est vrai que le Triumvirat aurait réussi , si j'avais été à Paris ; l'auteur ne sait pas l'obligation qu'il avait à ma présence pour son Catilina. On continue à me regarder actuellement comme un homme mort ; c'est ce qui fait que Nanine a réussi, en dernier lieu. Le mot de Proscription , qu'on lisait sur les décorations du Triumvirat , était fait pour moi. Cela me donne un peu de faveur. Si les comédiens entendaient leurs intérêts , ils joueraient à présent toutes mes pièces, et je ne désespérerais pas si Oreste n'eût quelque succès; mais je ne dois plus me mêler des vanités de ce monde. Je vous demande pardon , mon cher et respectable ami, de vous importuner de mes plaintes contre Lambert. Je vous supplie de lui faire parvenir cette nouvelle lettre, et d'exiger de lui qu'il envoie chez madame Denis tous mes livres; c'est assurément un détestable correspondant. Je suis honteux de lui écrire une lettre plus longue qu'à vous; mais il faut épargner ce port, et j'ai tant à me plaindre de Lambert que je n'ai pu être court avec lui. Madame Denis, ma garde-malade , vous fait mille compliments. A M. DE BRENLES. Prangins* , 50 décembre. Puisque les hommes sont assez barbares pour punir de mort la faute d'une fille qui dérobe une petite masse de chair aux misères de la vie, il faut

Digitized by Google

710 CORRESPONDANCE. lait donc ne pas attribuer l'opprobre et les supplices à la façon de celle petite masse de chair. Je recommande cette malheureuse fille à votre philosophie généreuse. Nous espérons avoir l'honneur de vous voir à Prangins , quand vous aurez fini cette triste affaire. Il est vrai que nous sommes, ma nièce et moi, dans une maison d'emprunt, et qu'il s'en faut beaucoup que nous ayons un ménage monté ; mais le régisseur de la terre nous aide, et nous sommes d'ailleurs des philosophes ambulants qui , depuis quelque temps , ne sommes point accoutumés à nos aises. Nous resterons à Prangins jusqu'à ce que nous puissions nous orienter. Je vois qu'il est très difficile d'acquérir; qu'importe, après tout, pour quatre jours qu'on a à vivre , d'être locataire ou propriétaire? La chose vraiment importante est de passer ces quatre jours avec des êtres pensants. Je n'en connais point avec qui j'aimasse mieux achever ma vie que monsieur et madame de Brenles ; nous n'avons de compatriotes que les philosophes , le reste n'existe pas. Je reçois , dans le moment , une lettre de la pauvre madame Coll ; son sort est fort triste d'avoir été obligée d'épouser un Goll, et de l'avoir perdu. On la chicane 'sur tout ; on ne lui laissera rien. Le mieux qu'elle puisse faire serait devenir se retirer avec nous : auprès de Lausanne. Je lui ai offert la maison que je n'ai pas encore; j'espère qu'elle et moi nous serons logés l'un et l'autre des mains de l'amitié. Je m'unis à mon oncle , madame , pour vous prier de faire l'honneur à deux ermites de les venir voir, dès que M. de Breules sera libre. Il y a long-temps que j'ai celui de vous connaître de réputation, et, par conséquent, la plus grande envie de jouir de votre aimable société. Je vous jure que si je n'étais pas garde-malade , je serais demain à Lausanne, pour vous dire combien je suis sensible à toutes vos politesses , et le désir que j'ai de mériter votre amitié. DiMis. Venez donc l'un et l'autre quand vous pourrez dans ce vaste ermitage , où vous ne trouverez que bon visage d'hôte. Venez recevoir mes tendres remerciements ; venez ranimer un malade , et vous charmerez sa garde. Voltaire. A M. LE PRESIDENT RENAULT. Au château de Prangins , près Nyon , pays de Vaud , 3 janvier HM. Voici le fait , monsieur ; je prends la liberté d'écrire à M. le comte d'Argenson , en faveur d'un avocat de Colmar , et je suis comme le Suisse du chevalier de Grammont, je demande pardon de la liberté grande. Une recommandation d'un Suisse en faveur d'un Alsacien n'est pas d'un grand poids ; mais si vous connaissiez mon Alsacien , vous le protégeriez. C'est un homme qui sait par cœur notre

histoire de France; c'est le seul bommo de lettres du pays , c'est le meilleur avocat et le moins b son aise , chargé de six enfants. Il s'agit d'une place dans une petite ville affreuse, nommée Munster ; il s'agit de rendre heureux mon ami intime ; il s'appelle Dupont. Il demande d'être prévôt de Munster , et il est assurément très indifférent b M. d'Argenson que ce soit Dupont on un autre qui soit prévôt dans un village ou ville impériale. J'ose vous supplier, avec les plus vives instances, d'en parler b M. d'Argenson. Vous aurez le plaisir de donner du pain h toute une famille , et d*ôtre le protecteur d'un homme très estimable. Je vous jure que vous ferez une bonne action , et je vous conjure de la faire. Je suis presque perclus de tous mes membres, dans un assez beau château , en attendant la saison de prendre les eaux d'Aix en Savoie. L'état cruel où je suis ne me permet d'écrire que dans les grandes occasions , et c'en est une très grande pour moi de vous supplier de faire la fortune de Dupont mon ami. Si jamais j'ai de la santé et de l'imagination , j'écirai b madame du Deffand ; mais je suis impotent et rabêti ; je ne vous en suis pas moins tendrement attaché. Comptez que, dans toute la Suisse , il n'y a personne d'aussi pénétre que moi d'estime et de reconnaissance pour vous. V. J« me joins à mon onde , monsieur, en faveur de M. Dupont; c'est un homme qui a fait toute notre ressource à Colmar. Il joint à beaucoup d'esprit et de connaissances toutes les qualités du cœur; il a six enfants; il est bon père, bon mari, et bon ami; c'est un sujet digne d'être présenté par vous. Je vous le recommande de toutes mes forces, et nous nous croirions heureux s'il pouvait obtenir cette place. Nous ne sommes ici que pour attendre la saison des bains; je vous supplie de ne pas me croire en Suisse, car je ne m'y crois pas inoi-méroe; mais , dans quelque lieu que je sois , monsieur, ne doutes pas de mes sentiments pour vous. On ne peut vous connaître, quand ou sait sentir, sans vous être tendrement attaché pour la vie. Dams. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. Au château de frangins , près dé Nyon , au paya de Vaud , le s janvier. Je vous souhaite, monseigneur, la continuation durable de tout ce que la nature vous a prodigué ; je vous souhaite des jours aussi longs qu'ils sont brillants , et je ne souhaite b moi chétif que la consolation de vous revoir eucore. Il fallait , pour arriver ici, m'y prendre un pende bonne heure. Le mont Jura est couvert de neige au mois de janvier , et vous savez que je ne pouvais demeurer dans une ville où l'homme le plus considérable Digitized by Google

ANNÉE 4755. 74 4 n'avait pas seulement daigné me recevoir avec bonté , mais avait encore publié son peu de bienveillance. Je suis loin de me repentir d'un voyage qui m'a procuré le bonheur de vous retrouver; bonheur trop court pour moi , après lequel je soupirais depuis si long-temps. J'ose espérer qu'on nem'euviera pas la solitude que j'ai choisie , et qu'on trouvera bon que je ne la quitte que pour vous Taire encore ma cour , quand vous reviendrez dans votre royaume. Vous savez que j'ai toujours envisagé la retraite comme le port où il faut se réfugier après les orages de celle vie. Vous savez que je vous aurais demandé la permission de finir mes jours à Richelieu , s'il eût été dans la nature d'un grand seigneur de France de pouvoir vivre sans dégoût dans son propre palais ; mais votre destinée vous arrête à la cour pour toute votre vie. Un homme tel que vous jamais ne s'en détache ; Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache; Et , si du souverain la faveur n'est pour lui , Il faut ou qu'il trébuche , ou qu'il cherche un appui. Ce sont des vers de Corneille que vous me citiez autrefois , et que sans doute vous vous rappelez encore. Appelez-moi du fond de mon asile, quand il vous plaira; et, tant que j'aurai des forces , je viendrai encore jouir du plaisir de vous renouveler le tendre respect et l'inviolable attachement que j'ai pour vous. On ne dira pas que je n'aime point ma patrie, puisque celui qui lui fait le plus d'honneur est celui qui peut tout sur moi. Madame Denis partage mes sentiments et vous présente les mêmes hommages. Elle paraît bien ferme dans la résolution de supporter ma solitude. Les femmes ont plus de courage qu'on ne croit. A M. DE BRENLES. A Frangin* , le 7 Janvier. Vous faites très bien , monsieur , de ne point venir à Frangins, où il n'y a , à présent, que du froid et du vent. Je commence à vous être attaché de manière à préférer votre bien-être à mon plaisir. Je vais faire mes efforts , tout malade que je suis, pour me rapprocher de vous , et pour jouir de votre présence réelle. J'ai déjà conclu pour Monrion , sans l'avoir vu , et je me flatte que M. de Gicz ne signera de marché qu'avec moi. J'irai voir Monrion dès que je serai quitte de trois ou quatre rhumatismes qui m'empêchent de vous écrire de ma main. Il faut bien voir par bienséance la maison qu'on achète; mais vous sentez que vous et madame de Broulcs vous êtes le véritable objet de mon voyage. J'ai grande impatience de venir achever de vivre avec des philosophes. Je reçois dans ce moment une lettre de monseigneur l'électeur palatin , qui me paraît philosophe aussi. Il me mande qu'il a été sur le point de mourir ; il veut

que je vienne le voir incessamment, mais je vous jure que vous aurez la préférence. Je reçois aussi une lettre de notre ami Dupont , qui veut avoir la prévôté de la petite ville de Munster auprès de Colmar, et qui s'imagine que j'aurai le crédit de la lui faire obtenir. Je n'aurais pas celui d'obtenir une place de balayeur d'église; cependant il faut tout tenter pour ses amis , et l'amitié doit être téméraire. Madame Goll ne m'écrit point ; je voudrais qu'elle vint partager , a Monrion , la possession des prés , des vignes, des pigeons, et des poules , dont j'espère être propriétaire. Puis-je vous supplier , monsieur , de vouloir bien présenter mes respects à M. le bailli et à M. le bourgmestre? Ma garde-malade vous fait ainsi qu'à madame de Brenles les plus sincères compliments. J'ose me regarder comme votre ami; point de cérémonies pour les gens qui aiment. A M. DUPONT, AVOCAT. A Prangins , pav* de Vaud , près Nyon , 7 janvier. Sur votre lettre du 51 décembre, mon cher ami , j'écris à M. de La Marche une lettre à fendre les cœurs ; j'importunerai encore M. d'Argenson. J'écirais au confesseur du roi , et au diable , s'il le fallait , pour votre prévôté ; et , si j'étais à Versailles, je vous réponds qu'à force de crier, je ferais votre affaire. Mais je suis à Prangins , vis-à-vis Ripaille , et j'ai bien peur que des prières du lac de Genève ne soient point exaucées sur les bords de la Seine. Je vous aimerais mieux bailli de Lausanne que prévôt de Munster. Tâchez de vous faire huguenot , vous serez magistrat dans le bon pays Roman. Je tremble que les places d'Alsace ne dépendent des dames de Paris , et que deux cents louis ne l'emportent sur le zèle le plus vif, et sur la plus tendre amitié. Je ne vous écris point de ma main , parce que je souffre presque autant que vos Juifs. Il est vrai que j'ai la consolation de n'avoir point de P. Kroust à mes oreilles. J'ai les Mandrins à ma porte ; j'aime encore mieux un Mandrin qu'un Kroust. Adieu : si vous êtes prévôt , je serai le plus heureux des hommes. Mille tendres respects à madame Dupont. Que devient la douairière Goll ?

CORRESPONDANCE. 712 Je vous prie de vouloir bien envoyer chercher M. de Turckheim, de le remercier de ma part, et de lui demander ce qu'il lui faut pour ses déboursés et pour ses peines, moyennant quoi je lui enverrai un mandement sur son frère. Pardon. A M. DK BREMES. Frangins, le 22 janvier. J'envoie à Monrion, monsieur, étant trop malade pour y aller moi-même. Je fais visiter mon tombeau, « ut niolliter ossa qtiicscanl. » Virg., ecl, x, v. 33. Dieu vous préserve, vous et madame de Brenles, de venir voir un malade dans ce beau château qui n'est pas encore meublé, et où il n'y a presque d'appartements que ceux que nous occupons ! On travaille au reste; mais tout ne sera prêt qu'au printemps, et j'espère qu'alors ce sera à Monrion où j'aurai l'honneur de vous recevoir. Je n'ai jamais lu Machiavel en français; ainsi je ne peux vous en dire des nouvelles. Pour la cause de la disgrâce du surintendant Fouquet, je suis persuadé qu'elle ne vint que de ce qu'il n'était pas cardinal; s'il avait eu l'honneur de l'être, il aurait pu voler l'état aussi impunément que le cardinal Mazarin; mais n'étant que surintendant, et n'étant coupable que de la vingtième partie des déprédations de son éminence, il fut perdu. Je n'ai vu nulle part qu'il se fût flatté de devenir premier ministre. Colbert, qui avait été recommandé au roi par le cardinal, voulut perdre Fouquet pour avoir sa place, et il y réussit. Cette mauvaise manœuvre valut du moins à la France un bon ministre. Je ne sais pas si les ministres d'aujourd'hui seront aussi favorables à mon ami •Dupont que je le désire; j'ai fait tout ce que j'ai pu, et je serais fort étonné de réussir. Madame Denis et moi nous vous faisons, aussi bien qu'à madame de Brenles, les plus sincères compliments. Nous n'avons point eu encore le bonheur de vous voir, mais nous avons pour vous les mêmes sentiments que ceux qui vous voient tous les jours. Voilà un rude hiver pour un malade; mes beaux jours viendront quand je serai votre voisin. Voltaire. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Frangins, pays de Vaad, <9 janvier. Que j'abuse de vos bontés, mon cher et respectable ami ! mais pardonnez à un solitaire qui n'a que ses livres pour ressource, et qui les perd. Je vous supplie de vouloir bien faire donner cette nouvelle semonce à ce maudit Lambert. Mon ange, tout le monde, hors vous, se moque des malheureux. Encore si j'avais fait le Triumvirat ! mais je n'ai qu'un Orphelin, et voilà la boîte de Pandore qui va s'ouvrir. Pendant ce temps-là, nous sommes tout au beau milieu du mont Jura, per frigora dura scuta est. Si jamais vous voulez tâter des eaux de Plombières,

envoyez-moi chercher ; ce ne sera peut-être que là que je pourrai avoir encore une fois , avant de mourir, la consolation de vous voir. Au reste , notre mont Jura est mille fois plus beau que Plombières , et ce lac si fameux pour ses truites est admirable ; et puis doit-on compter pour rien d'être eu face de Ripaille ? Ma foi , oui. Mon cher ange , le malade et la courageuse garde-malade vous embrassent de tout leur cœur. A M. LE MARQUIS DE XI MENES. Au château de Prangins , pays de Vaud , tn janvier Vous voyez, monsieur, que tous les maux sont sortis pour moi de la boîte de Pandore avec les doubles croches de M. Royer. Il ne savait pas seulement que Pandore fût imprimée , et il lit faire, il y a un an , des canevas par M. de Sireuil son ami , qui crut que j'étais mort, comme les gazelles l'avaient annoncé. Royer , ne pouvant me tuer , a tué un de mes enfants ; je souhaite que le sien vive. Il m'écrivit , il y a trois mois , que son opéra était gravé. Il le sera sans doute dans la mémoire, mais il ne l'était pas encore en papier. Je lis les plus humbles remontrances ; je n'ai rien obtenu. On me regarde comme mort ; on vend mon bien, et on le dénature. M. de Sireuil m'a écrit; il me paraît un homme sage et modeste , très fâché de la peine qu'on l'a engagé à prendre et à me faire. Je ne crois pas qu'il soit possible d'empêcher celle nouvelle tribulation , qu'il faut bien que j'essuie. Je n'ai pas même l'espérance qu'on disait être au fond de la boîte. C'est un nouveau malheur , et , qui pis est, un malheur ridicule. Vous m'offrez généreusement votre secours ; vous voulez qu'un M. de La Salle , sous vos ordres , remédie autant qu'il pourra à cette déconvenue. J'accepte vos bontés ; il faudrait que tout se passât sans choquer personne ; il faut craindre un ridicule de plus. Royer dit qu'il ne veut rien changer à sa musique. Il a obtenu une approbation pour faire imprimer le poème sous le nom de F ragments de Prométhée , avec les changements et les additions que M. Roger a crus propres à sa musique ; c'est à peu près ce que porte le titre. Yoilàoù en est celle aventure. Si, dans de telles

ANNEE J755. 715 circonstances, vous croyez que je puisse être reçu à nie mêler de mon ouvrage , et que ma procuration à M. de La Salle soit valable , je suis prêt à vous l'envoyer signée d'un notaire suisse , et légalisée par un bailli. Adieu , monsieur ; je vous remercie bien tendrement , je suis très malade. Madame Denis , qui a eu le courage de me suivre et d'être ma garde , vous fait les plus sincères compliments. Vous savez par combien de titres je vous suis attaché. Permettez-moi de présenter mes respects a madame votre mère. A M. DE CIDEVILLE. A Prangins, le 33 Janvier. Mon cher et ancien ami , car , Dieu merci , il y a cinquante ans que vous l'êtes , vous avez sur inoi de terribles avantages. Vous ôtes a Paris; vous avez une santé et uu esprit a laFoutenelle; vous écrivez menu et avec plus d'agrément que jamais; et moi je peux rarement écrire de ma main , et je suis accablé de souffrances sur les bords du lac de Genève. La seule chose dont je puisse bénir Dieu est la mort de Royer. Dieu veuille avoir son âme et sa musique 1 Cette musique n'était point de ce monde. Le traître m'avait immolé à ses doubles croches , et avait choisi , pour m'égorger , un ancien portemanteau du roi , nommé Sireuil. Dieu est juste , il a retire Royer à lui , et je crains 'a présent beaucoup pour le porte-manteau. Si ou s'obstine à jouer ce funeste opéra de Promithée, que Sireuil et Royer ont défiguré h qui mieux mieux , il faudra me mettro dans la liste des proscrits de ce vieux fou de Crébillon. J'y serais bien sans cela. J'ai eu h craindre les sifflets sur les bords de la Seine , et les Mandrin sur les bords «lu lac Léman. Ils prenaient assez souvent leurs quartiers d'hiver dans une petite ville tout auprès du château où je suis ; et Mandrin vint , il y a un mois , se faire panser de ses blessures par le plus fameux chirurgien de la contrée. Du temps de Romulus et de Thésée , il eût été un grand homme ; mais de tels héros sont pendus aujourd'hui. Voila ce que c'est que d'être venu au monde lual h propos. Il faut prendre son temps en tout genre. Les géomètres qui viennent après Newton, et les poètes tragiques qui viennent après Racine, sont mal reçus dans ce monde. Je plains les Trotjennes et les Adieux d'Hector de sc présenter après la tragédie d 'Androma(Juc. J'iuagine que vous logez toujours avec votre digne compatriote le grand abbé. Je vous souhaite à tous deux des années longues et heureuses , exemptes de coliques , de sciatique , el de toutes les misères rassemblées sur mon pauvre individu. Je vous embrasse tendrement. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Prangins, pays de Vaud, 23 janvier. Toute adresse est bonne , mou cher et

respectable ami, et il n'y a que la poste qui soit diligente et sûre ; ainsi je puis compter sur ma consolation, soit que vous écriviez par M. Tronchin à Lyon, ou par M. Fleur 'a Besançon , ou par M. Chappuis à Genève, ou en droiture au château de Prangins , au pays de Vaud. Dieu a puni Royer ; il est mort. Je voudrais bien qu'on enterrât avec lui son opéra , avant de l'avoir exposé au théâtre sur son lit de parade L'Orphelin vivra peu de temps ; je ferai ce que je pourrai pour allonger sa vie de quelques jours , puisque vous voulez bien lui servir de père. Lambert m'embarrasse actuellement beaucoup plus que les conquérants tartares , et il me paraît aussi tartare qu'eux. Je vous demande mille pardons de vous importuner d'une affaire si désagréable; mais votre amitié constante et généreuse ne s'est jamais bornée au commerce de littérature , aux conseils dont vous avez soutenu mes faibles talents. Vous avez daigné toujours entrer dans toutes mes peines avec une tendresse qui les a soulagées. Tous les temps et tous les événements de ma vie vous ont été soumis. Les plus petites choses vous deviennent importantes , quand il s'agit d'un homme que vous aimez ; voilà mon excuse. Pardon , mon cher ange ; je n'ai que le temps de vous dire qu'on me fait courir , tout malade que je suis , pour voir des maisons et des terres. Est-il vrai que Duplécix s'est fait roi, et que Mandrin s'est fait héros à rouer ? Ou me mande que la Pucelle est imprimée, et qu'on la vend un louis à Paris. C'est apparemment Mandrin qui l'a fait imprimer ; cela me fait mourir de douleur. A M. TIIEROT. A Prangins, le 23 janvier. Le Grand-Turc, notre ambassadeur à la Porte ottomane , et Royer, sont donc morts d'une indigestion? Je suis très fâché pour M. des Alleurs , que j'aimais ; mais je me console de la perte de Royer et du Grand-Turc. Puissent les lois de la mécanique qui gouvernent ce monde faire durer *la machine de madame de Sandwich, et que son corps soit aussi vigoureux

CORRESPONDANCE. 714 que son âme , laquelle esl douée de la fermeté anglaise et de la douceur française ! Vous voyez, mou ami, que Dieu est juste; Royer est mort parce qu'il avait (ait accroire à Sircuil que c'était moi qui l'étais. Il faut enterrer avec lui son opéra , qui aurait été enterré sans lui. Royer avait engagé ce Sireuil dans la plus méchante action du monde , c'est-à-dire à faire de mauvais vers ; car assurément on n'en peut pas faire de bons sur des canevas de musiciens. C'est une méthode très impertinente qui ne sert qu'a rendre notre poésie ridicule , et à montrer la stérilité de nos ménétriers. Ce n'est point ainsi qu'en usent les Italiens nos maîtres. Metaslasioet Vinci ne se gênaient point ainsi l'un l'autre ; aussi , Dieu merci , on se moque de nous par toute l'Europe. Je vous prie, mon ancien ami , d'engager M. Sireuil à ne plus troubler son repos et le mien par un mauvais opéra. C'est un honnête homme , doux et modeste : de quoi s'avise-t-il d'aller se fourrer dans cette bagarre ? Donnez-lui un bon conseil , et inspirez-lui le courage de le suivre. Avez-vous sérieusement envie de venir à Frangins , mon ancien ami ? Arrangez-vous de bonne heure avec madame de Fontaine et le maître de la maison. Vous trouverez la plus belle situation de la terre, un château magniüque, des truites qui pèsent dix livres , et moi qui n'en pèse guère davantage , attendu que je suis plus squelette et plus moribond que jamais. J'ai passé ma vie 'a mourir ; mais ceci devient sérieux , je ne peux plus écrire de ma main. Celte main peut pourtant encore griffonner que mon cœur est h vous. A M. DE BREMES. A Pranglins, le *7 janvier. Un voyage que j'ai fait a Genève, monsieur, dans un temps très rude , a achevé de me tuer. Je suis dans mon lit depuis trois jours. U faudrait qu'il y eût sur votro lac de petits vaisseaux pour transporter les malades; mais , puisque vous n'avez point de vaisseaux sur votre mer, il faut que M. de Giez me fasse au moins avoir des chevaux et un cocher pour venir vous voir. Il est bien difficile de trouver un tombeau dans ce pays-ci. Il n'y a dans Monrion ni jardin pour l'été, ni cheminée ni poêle pour l'hiver. On me propose , auprès de Genève , des maisons délicieuses. J'aimerais mieux une chaumière près de vous ; mais j'ai avec moi une Parisienne qui n'a pas encore renoncé , comme moi , 'a toutes les vanités du monde. Il lui faut de jolies maisons et de beaux jardins. Heureusement on est toujours dans votre voisinage, quand on esl sur le bord du lac. Je n» suis encore déterminé à rien qu'à vous aimer et a vous voir ; j'attends des chevaux pour venir vous le dire. Je présente mes respects à madame de Brenles et à tous vos amis.

Madame Goll me mande qu'elle ne sait pas encore quand elle pourra quitter Colmar : ainsi , au lieu d'avoir une amie auprès de moi , je me trouverais réduit à prendre une femme de charge ; car il m'en faudra une pour la conduite d'une maison où il se trouvera , malgré ma philosophie , huit ou neuf domestiques. Notre ami Dupont n'a pas réussi. M. d'Argenson m'a assuré , foi de ministre , que ma lettre était venue trop tard ; et moi , foi de philosophe , je n'en crois rien. Foi de philosophe encore, je voudrais être auprès de vous. Messieurs de Genève me pressent ; le Conseil m'octroie toute permission , mais je ne tiens les affaires faites que quand elles sont signées, et toutes les conditions remplies. Mandez-moi ce que c'est que la solitude dont vous me parlez . Voilà bien de la peine pour avoir un tombeau. Je suis actuellement trop malade pour aller ; si vous vous portez bien , venez à Frangins ; venez voir un homme qui pense en tout comme vous, et qui vous aime. Vous trouverez toujours à Frangins de quoi loger. Madame de Brenles n'y serait pas si à son aise ; il faut être bien bon et bien robuste pour venir à la campagne dans cette saison. Je vous embrasse. V. AM. LE COMTE D'ARGENTAL. Prangins, près de Nyon , pays de Vaud , janvier. Mon cher et respectable ami , j'ai reçu votre lettre du 27 décembre , et toutes vos lettres en leur temps. Toute lettre arrive, et Lambert se moque du monde. Malgré les douleurs intolérables d'un rhumatisme goutteux qui me tient perclus, j'ai songé, dans les petits intervalles de mes maux , à cette tragédie en trois actes, que je n'ai pas l'esprit de faire en cinq. J'y ai retranché, j'y ai ajouté , j'y ai corrigé. J'ai tellement appuyé sur les raisons du parti que prend Idamé de préférer sa mort, et celle de son mari , à l'amour de Gengis-kan ; ces raisons sont si clairement fondées sur l'expiation qu'elle croit devoir faire de la faiblesse d'avoir accusé son mari ; ces raisons sont si justes et si naturelles, quelles éloignent absolument toutes les allusions ridicules que la malignité est toujours prête à trouver. Je ne crains donc que les trois actes; mais je craindrais les cinq bien davantage; ils seraient froids. Il ne faut demander ni d'un sujet, ni d'un auteur, que ce qu'ils peuvent donner. Digitized by Google

713 ANNÉE 475». J'aimerai jusqu'au dernier moment les arts que vous aimez ; mais comment les cultiver avec succès , au milieu de tous les maux que la nature et la fortune peuvent faire? Mandez-moi comment je dois vous adresser le troisième acte, que j'ai arrondi, et que j'ai tâché de rendre un peu moins indigne de vos bontés. Je vous demande pardon de vous avoir importuné de lettres pour Lambert ; mais , en vérité , cet homme est bien irrégulier dans ses procédés , et je vous demande en grâce de lui faire recommander la vertu de l'exactitude. Mille tendres respects à tous les anges. Madame Denis se voue au désert avec un grand courage ; elle vous fait les plus tendres compliments. A M. DE BRENLES. A Prangins, 31 janvier. Non, je ne vous échappe pas. Quand j'habiterais aux portes de Genève , ne viendrais - je pas quelquefois vous voir , et ne daigneriez-vous pas , vous et madame de Brenles, venir passer chez nous quelques jours? Tout est voisinage sur les bords du lac. Vous avez très bien deviné : la maison qu'on me vend 1 est d'un grand tiers au-dessous de sa valeur au moins ; mais elle est charmante, mais elle est toute mublée , mais les jardins sont délicieux , mais il n'y manque rien , et U faut savoir payer cher son plaisir et sa convenance. Le marché ne sera conclu cl signé par-devant notaire que quand toutes les difficultés résultant des lois du pays auront été parfaitement levées; ce qui n'est pas un petit objet. Le conseil d'état donne toutes les facilités qu'il peut donner, mais il faut encore bien d'autres formalités pour assurer la pleine possession d'une acquisition de 90,000 livres. Les paroles sont données entre le vendeur et moi ; j'ai promis les 90,000 livres , à condition qu'on se chargera de tous les frais, et de m'établir toutes les sûretés possibles. Avec tout cela, l'affaire peut manquer; mille négociations plus avancées ont échoué. Que fais-je donc ? Je me tourne de tous les côtés possibles pour ne pas rester sans maison dans un pays que vous m'avez fait aimer. J'aurai incessamment des réponses touchant les maisons de M. d'Hervart. Je préférerais Prélaz, vous n'en doutez point, puisqu'il est dans votre voisinage ; mais nous soupçonnons qu'il n'y a qu'un appartement d'habitable pour l'hiver, et il faut remarquer que nous sommes deux qui voulons être logés un peu à l'aise. Voilà la situation où nous sommes. Il faut absolument que je prévienne l'embarras où je me trouverais si l'on ne ' Celle que Voltaire appela le î Délices. pouvait m'assurer à Genève l'acquisition qu'on m'a proposée. Somme totale , il me faut les bords du lac ; il faut que je sois votre voisin , et que je vous

aime de tout mou cœur. Je n'achète des chevaux que pour venir vous voir , soit de Genève, soit de Vevai , dès que ma santé me permettra d'aller. Mille respects à madame de Brenles ; je vous embrasse et vous demande pardon. V. A M. LE COMTE D'ARGENTaL. P rang! ni , 6 février.» Mon cher ange , puisque Dieu vous bénit au point de vous faire aimer toujours le spectacle à la folie , je m'occupe à vous servir dans votre passion. Je vous enverrai les cinq actes de nos Chinois ; vous aurez ici les trois autres , et vous jugerez entre ces deux façons. Pour moi , je pense que la pièce en cinq actes étant la même , pour tout l'essentiel , que la pièce en trois , le danger est que les trois actes soient étranglés , et les cinq trop allongés ; et jo cours risque de tomber, soit en allant trop vile , soit en marchant trop doucement. Vous en jugerez quand vous aurez sous les yeux les deux pièces de comparaison. Ce n'est pas tout ; vous aurez euore quelque autre chose à quoi vous ne vous attendez pas. J'y joindrai encore les quatre derniers chants de cette Pucelle pour qui on m'a tant fait trembler. Je voudrais qu'on pût retirer des mains de mademoiselle du Thil ce dixneuvième chant de l'âne, qui est intolérable; ou lui donnerait cinq chants pour un. Elle y gagnerait, puisqu'elle aime à posséder des manuscrits, et je serais délivré de la crainte de voir paraître à sa mort l'ouvrage défiguré. Ne pourriez-vous pas lui proposer ce marché, quand je vous aurai fait tenir les derniers chants? Vous voyez que je ne suis pas médiocrement occupé dans ma retraite. Cette Histoire prétendue universelle est encore un fardeau qu'on m'a imposé. Il faut la rendre digne du public éclairé. Cette Histoire, telle qu'on l'a imprimée , n'est qu'une nouvelle calomnie contre moi. C'est un tissu de sottises publiées par l'ignorancoel par l'avidité. On m'a mutilé, et je veux paraître avec tous mes membres. Une apoplexie a puni Royer d'avoir défiguré mes vers ; c'est 'a moi à présent d'avoir soin de ma prose. Pour Dieu , ayez encore la bonté de parler à Lambert , quand vous irejt à ce théâtre aliobroge où l'on a cru jouer le Triumvirat. Nos Suisses parient français plus purement que Cicéron et Octave. Je vous supplie , en cas que Lambert réimprime le Siècle de Louis XIV, de lui bien recommander

Digilized by Google

716 CORRESPONDANCE. de retrancher le petit concile. J'ai promis a monsieur le cardinal votre oncle de faire toujours supprimer cette épithète de petit , quoique la plupart des écrivains ecclésiastiques donnent ce nom aux conciles provinciaux. Je voudrais donner à M. le cardinal de Tencin une marque plus forte de mon respect pour sa personne, et de mon attachement pour sa famille. Adieu. Il y a deux solitaires dans les Alpes qui vous aiment bien tendrement. Je reçois votre lettre du 30 janvier ; ce qu'on dit de Berlin est exagéré : mais en quoi on se trompe fort , c'est dans l'idée qu'on a que j'en serais mieux reçu a Paris. Pour moi , je ne songe qu'a la Chine , et un peu aux côtes de Coromandel ; car si Dupleix est roi, je suis presque ruiné. Le Gange et le fleuve Jaune m'occupent sur les bords du lac Léman , où je me meurs. Toute adresse est bonne , tout va. A M.

TI11ER10T. 7 février. Tâchez toujours, mon ancien ami, de venir avec madame de Fontaine et M. de Prangins; nous parlerons de vers et de prose , et nous philosopherons ensemble. Il est doux de se revoir, après cinq ans d'absence et quarante ans d'amitié. Je vous avertis d'ailleurs que ma machine , délabrée de tous côtés , va bientôt être entièrement détruite , et que je serais fort aise de vous confier bien des choses avant qu'on mette quelques pelletées de terre transjurane sur mon squelette parisien. Vous devriez apporter avec vous toutes les petites pièces fugitives que vous pouvez avoir de moi', et que je n'ai point. On pourrait choisir sur la quantité, et jeter au feu tout ce qui serait dans le goût des derniers vers de ***. Je m'imagine enfin que vous ne seriez pas mécontent de votre petit voyage, avant que votre ami fasse le grand voyage dont personne ne revient. Je vous embrasse très tendrement ; mes respects à MM. les abbés d'Aidic et de Sade. Puissent tous les prélats être faits comme eux ! Vous me parlez de cette llistohc universelle qui a paru sous mon nom ; c'est un monstre , c'est une calomnie atroce , inhumaniorinn litlerarum fœtus. Il faut être bien sot ou bien méchant pour m'imputer cette sottise ; je la confondrai , si je vis. A M. DE BRENLES. A Prangins , 9 février. Que de peines, monsieur , pour avoir ce tombeau que je cherche ! Je vois bien que la maison de M. d'Hervart est trop considérable pour moi ; j'ai très peu de bien libre , j'ai perdu le tiers de* mes rentes à Paris, et ma fortune est , comme ma réputation , un petit objet qui excite beaucoup d'envie. Si je peux parvenir à posséder très précairement Saint-Jean l'été, cl Mourion l'hiver, ou bien Prélaz , je me tiendrai heureux. Je n'aurai besoin l'hiver que

de vous et de bons poètes. Être chaudement avec un ami , c'est tout ce qu'il faut. Je redoute le monde , et les derniers jours de ma vie doivent être consacrés a la solitude et a l'amitié. Je vous avertis d'avance que mon commerce a besoin.de la plus grande indulgence. Des souffrances presque continuelles me réduisent a des assujettissements bien désagréables dans la société. Cette pauvre âme , ce sixième sens dépendant des cinq autres , se ressent de la décadence de la machine. Vous verrez un arbre qui a produit quelques fruits, et dont les branches sont desséchées. Votre philosophie n'en sera point rebutée ; elle connaît la misère humaine. Je vous jure que , si j'acquiers les beaux jardins de Saint - Jean , c'est pour ma nièce ; et , si je peux avoir Monrion , c'est pour vous. Il sera assez singulier que ce soient les environs de la sévère Genève qui soient voluptueux , et que la simplicité philosophique soit le partage des environs de Lausanne. Je vous serai très obligé si vous voulez toujours entretenir M. do Giez dans la disposition de me louer la maison et le jardin de Monrion , ou du moins ce qui passe pour être jardin ; je suis encore en l'air sur tout cela. Il y a de grandes difficultés sur l'acquisition de Saint-Jean. Le propriétaire de Monrion est un peu épineux. Si la maison de Prélaz est plus logeable pour l'hiver, et si l'on peut s'en accommoder avec moi, ce sera le meilleur parti ; mais il faut commencer par voir le local , et il n'y a que M. Panchaud au monde qui prétende que je doive acheter Monrion sans l'avoir vu. Enfin . mon cher monsieur , je prie Dieu qu'il m'accorde le bonheur d'être votre voisin. Je vous embrasse. Mille respects à madame de Brenles. V. J'apprends dans ce moment que le marché de Saint- Jean est entièrement coulé ; cela est très cher , mais très agréable et très commode. Il est plaisant que je sois propriétaire d'une terre précisément dans le pays où il ne m'est pas permis d'en avoir. Cette affaire m'encourage à finir celle de Monrion , si je peux. Il faut donner la préférence à Monrion sur Prélaz, si Prélaz n'est pas meublé ; mais, encore une fois , je veux absolument une solitude auprès de vous. C'est vous qui m'avez débauché ; comptez que j'aime mieux la tête du lac que la queue. J'appelle Saint-Jean les Déliées , et la maison ne portera ce nom que quand j'aurai eu l'honneur

Digitized by Google

717 ANNÉE de vous y recevoir. Les Délices seront pour l'été , Monrion pour l'hiver ; et vous pour toutes les saisons. Je ne voulais qu'un tombeau , j'en aurai deux. « Te Icneaiu moriens , déficiente manu. Tmcm.f. , liv. r,élég. i , v. Ci.'.,. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. A Frangin* , 13 février. Mon héros, j'apprends qucM. le duc de Fronsac est tiré d'affaire , et que vous ôtes revenu de Montpellier avec le soleil de ce pays-là sur le visage, enluminé d'un érysipèle. J'en ai eu un, moi indigne , et je m'en suis guéri avec de l'eau; c'est un cordial qui guérit tout. Il ne donne pas de force aux gens nés faibles comme moi ; mais vous êtes né fort , et votre corps est tout fait pour votre belle âme. Peut-être êtes-vous à présent quitte de vos boutons. J'eus l'honneur , en partant de Lyon, d'avoir une explication avec M. le cardinal de Tencin sur le concile d'Embrun. Je lui fournis des preuves que les écrivains ecclésiastiques appellent petits conciles les conciles provinciaux ; et grands conciles les conciles œcuméniques. Il sait d'ailleurs mon respect pour lui , et mon attachement pour sa famille , etc. Je n'ai qu'à me louer, à présent, des bontés du Toi de Prusse , etc. ; mais cela ne m'a pas empêché d'acquérir sur les bords du lac de Genève une maison charmante et un jardin délicieux. Je l'aimerais mieux dans la mouvance de Richelieu. J'ai choisi ce canton , séduit par la beauté inexprimable de la situation, et par le voisinage d'un fameux médecin , et par l'espérance de venir vous faire ma cour , quand vous irez dans votre royaume. Il est plaisant que je n'aie de terres que dans le seul pays où il ne m'est pas permis d'en acquérir. La belle loi fondamentale de Genève est qu'aucun catholique ne puisse respirer l'air de son territoire. La république a donné, en ma faveur , une petite entorse à la loi , avec tous les petits agréments possibles. On ne peut ni avoir une retraite plus agréable, ni être plus fâché d'être loin de vous. Vous avez vu des Suisses , vous n'en avez point vu qui aient pour vous un plus tendre respect que le Suisse Voltaire. A MADAME DE FONTAINE. A Prangin*, pays de Vaud, 13 février. Vous avez donc été sérieusement malade , ma chère nièce , et vous avez également à vous plaindre d'un souper cl d'une médecine? Il est bien cruel que la rhubarbe , qui me fait tant de 1753. bieu , vous ait fait tant de mal. Venez raccommo-der votre estomac avec les truites du lac de Genève ; il y en a qui pèsent plus que vous , et qui sout assurément plus grasses que vous et moi. Je n'ai pas un aussi beau château que M . de Frangins, cela est impossible, c'est la maison d'un prince ; mais j'ai certainement un plus

beau jardin , et une maison très jolie. Le palais de Frangins et ma maison sont dans la plus belle situation delà nature. Vous serez mieux logée à Frangins que chez moi ; mais j'espère que vous ne mépriserez pas absolument mes petits pénates , et que vous viendrez les embellir de votre présence et de vos dessins. Apportcz-moi surtout les plus immodestes pour me réjouir la vue. Les autres sens sont en pileux état ; je dégringole assez vile ; j'ai choisi un assez joli tombeau , et je veux vous y voir. Les environs du lac de Genève sont un peu plus beaux que Plombières; il y a tout juste dans Frangins même une eau minérale très bonne à boire, et encore meilleure pour l'estomac. Je la crois très supérieure à celle de Forges. Venez en boire avec nous . ma chère nièce ; tâchez d'amener Thieriot. Il veut venir par le coche ; il serait roué , et arriverait mort. Songez d'ailleurs qu'il faut être les plus forts à Prangins. Vous y trouverez des Suisses , amenez-y des Français. Four ma maisonnette , elle n'est point en Suisse; clleest à l'extrémité du lac , entre les territoires de France, de Genève, de Suisse, et de Savoie. Je suis de toutes les nations. On nous a très bien reçus partout ; mais le plus grand plaisir dont nous jouissions à présent est celui de la solitude. Nous y employons nos crayons à notre manière. Nous vous montrerons nos dessins en voyant les vôtres ; nous jouirons des charmes de votre amitié ; vous verrez des gens de mérite de toute espèce ; vous mangerez des pêches grosses comme votre tête , et on tâchera même de vous procurer des quadrilles ; mais nous avons plus de truites et de gelinottes que de joueurs. Enfin , venez, et restez le plus que vous pourrez. Mes compliments à l'abbé sans abbaye. Itellc Philis, on désespère Alors qu'on espère toujours. Molière, le Misanthrope , acte t. Je ne vous écris point de ma main. Excusez un malade , et croyez que c'est mon cœur qui vous écrit. A M. LE MARQUIS DE XIMENkS. A Prangins, le *3 février. Nous aurons donc Amalazontc , monsieur; nous l'attendons avec l'impatience de l'amitié qui

718 CORRESPONDANCE nous attache à vous. L'âme de Royer ne sera pas placée dans l'autre monde à côté des Vinci et des Pergolèze. Celle de l'auteur du Triumvirat pourrait bien aller trouver Chapelain. Quels diables de vers I que de dureté et de barbarismes I Si on se torchait le derrière avec eux , on aurait des hémorroïdes, comme dit Rabelais. Est-il possible qu'on soit tombé si vite du siècle de Louis xiv dans le siècle des Ostrogoths? Me voilà en Suisse, et presque tout ce qu'on m'envoie de Paris me paraît Tait dans les Treize-Cantons. Le malade et la garde-malade vous embrassent tendrement. Pardonnez à un moribond qui n'écrit guère de sa main. A M. LE DUC DE LA VALLIÈRE. Des bords du lac , 36 février.

Quelle lubie vous a pris , monsieur le duc I Je ne parle pas d'être philosophe à la cour, c'est un effort de sagesse dont votre esprit est très capable. Je ne parle pas d'embellir Montrouge comme Champs ; vous êtes très digne de bien uipper deux maîtresses à la fois. Je parle de la lubie de daigner relancer du sein de vos plaisirs un ermite des bords du lac de Genève , et de vous imaginer que Dans ma vieillesse languissante La lueur faible et tremblante D'un feu près de se consumer Pourrait encore se ranimer A la lumière étincelante De cette jeunesse brillante Qui peut toujours vous animer. C'est assurément par charité pure que vous me faites des propositions. Quel besoin pourriez-vous avoir des réflexions d'un Suisse, dans la vie charmante que vous menez? Les matins on vous voit paraître Dans la meute des chiens courants , Et dans celle des courtisans , Tous bons serviteurs de leur maître; Avec grand bruit vous le suivez Pour mieux vous éviter vous-même, Et le soir vous vous retrouvez. Votre bonheur doit être extrême Alors qu'avec vous vous vivez. A vos beaux festins vous avez Une troupe leste et choisie D'esprits comme vous cultivés , Gens dont les goûts non dépravés , En vins, en prose, en poésie , Sont des bons gourmets approuvés , Et par qui tout bas sont bravés Préjugés de théologie. Dans ce bonheur vous enclavez Une fille jeune et jolie , Par vos soins encore embellie , Qu'à votre gré vous captivez , Et qui dit, comme vous savez. Qu'elle vous aime à la folie. Quelle est donc votre fantaisie , Lorsque, dans le rapide cours D'une carrière si remplie , Vous prétendez avoir recours A quelque mienne rapsodie! N'allez pas mêler, je vous prie. Dans vos soupers, dans vos amours, Ma piquette à votre ambrosie ; Ah! toute ma philosophie Vaut-elle un soir de vos beaux jours ? Tout ce que je peux faire, c'est de vous imiter très humblement et de très loin ; non pas en rois, non pas en

filles, mais dans l'amour de la retraite. Je saluerai, de ma cabane des Alpes, vos palais de Champs et de Montrouge; je parlerai de vos bontés à ce grand lac de Genève que je vois de mes fenêtres ; à ce Rhône qui baigne les murs de mon jardin. Je dirai à nos grosses truites que j'ai été aimé de celui à qui on a donné le nom de Brochet, que portait le grand protecteur de Voiture. Comptez, monsieur le duc, que vous avez rappelé en moi un souvenir bien respectueux et bien tendre. La compagne de ma retraite partage les sentiments que je conserverai pour vous toute ma vie. Ne comptez pas qu'un pauvre malade comme moi soit toujours en état d'avoir l'honneur de vous écrire. J'enverrai mon billet de confession à M. l'abbé de Voisenon , érôque de Montrouge. A M. TBIERIOT. A Prangins , t7 février. Ainsi donc , mon ancien ami , vous viendrez par le coche, comme le gouverneur de Notre-Dame de La Garde. Vous n'irez point en cour , mais bien dans le pays de la tranquillité et de la liberté. Si je suis à Prangins , vous serez dans un grand château ; si je suis chez moi , vous ne serez que dans une maison jolie , mais dont les jardins sont dignes des plus beaux environs de Paris. Le lac de Genève , le Rhône, qui en baigne , et qui baigne ma terrasse , n'y font pas un mauvais effet. On dit que la Touraine ne produit pas de meilleurs fruits que les miens , et j'aime à le croire. Le grand malheur de cette maison , c'est qu'elle a été bâtie apparemment par un homme qui ne songeait qu'à lui , et qui a oublié tout net de petits appartements commodes pour les amis. Je vais remédier sur-le-champ à ce défaut abominable. Si vous n'êtes pas content de cette mai

ANNEE U55. son , je vous mènerai à une autre (pie j'ai auprès de Lausanne ; bien entendu qu'elle est aussi sur les bords du grand lac. J'ai acquis cet autre bouge par un esprit d'équité. Quelques amis que j'ai h Lausanne m'avaient engagé les premiers h venir rétablir ma santé dans ce bon pays roman ; ils se sont plaints avec raison de la préférence donnée a Genève; et , pour les accorder , j'ai pris encore uuc maison à leur porte. Rien n'est plus sain que de voyager un peu , et d'arriver toujours chez soi. Vous trouverez plus de bouillon que u'en avait le président de Montesquieu. Le hasard, qui m'a bien servi depuis quelque temps , m'a donné un bon cuisinier ; mais malheureusement je ne l'aurai plus aux Délices ; il reste à Frangins où il est établi. Je ne m'en soucie guère ; mais madame Denis , qui est très gourmaude , en fait son affaire capitale. Je n'aurai ni Castel , ni Neuville , ni Routh , pour m'entcudre en confession ; mais je me confesserai à vous, et vous me donnerez mon billet. Madame la duchesse d'Aiguillon , la sœur du pot des philosophes , ne me fournira ni bonnet de nuit ni seringue ; je suis très bien en seringues et en bonnets. Elle aurait bien dû fournir à l'auteur de l'Esprit des lois de la méthode et des citations justes. Ce livre n'a jamais été attaqué que par les côtés qui font sa force ; il prêche contre le despotisme, la superstition, et les traitants. Il faut être bien malavisé pour lui (aire son procès sur ces trois articles. Ce livre m'a toujours paru un cabinet mal rangé , avec de beaux lustres de cristal de roche. Je suis un peu partisan de la méthode , et je tiens que sans elle aucun grand ouvrage ne passe à la postérité. Venez, mon cher et ancien ami. Il est !>on de se retrouver le soir, après avoir couru dans cette journée de la vie. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délice» , pris de Genève , 8 mars Mes Délices sont un tombeau , mon cher et respectable ami. Nous voilà , ma garde-malade et moi, sur les bords du lac de Genève etdu Rhône; je mourrai du moins chez moi. Il est vrai qu'il serait assez agréable de vivre dans une maison charmante, commode, spacieuse, entourée de jardins délicieux; mais j'y vivrai saus vous, mou cher ange , et c'est être véritablement exilé. Notre établissement nous coûte beaucoup d'argent et beaucoup de peines. Je ne parle qu'à des maçons, à des charpentiers, à des jardiniers; je fais déjà tailler mes vignes et mes arbres. Je m'occupe à faire des basses-cours. Vous croirez , sur cet exl>osé , que j'ai abandonné votre Orphelin; ne me Tl 9 faites pas celle cruelle injustice. Vous aurez vos cinq magots chinois incessamment, et tout ce que je vous ai promis. J'ai travaillé

autant que l'a permis ma déplorable santé. Si vous l'ordonnez, le tout partira à l'adresse de M. de Chauvelin , l'intendant des finances , à votre premier ordre. Si vous voulez me donner jusqu'à Pâques , j'aurai encore peut-être le temps de limer, et l'envie de vous plaire pourra m'inspirer. Je ne vous parlerai plus de Lambert , quoique sa négligence m'embarrasse; je ne vous parlerai que de Genqû; c'est Arlequin poli par l'amour. C'est plutôt le Cimoto de Boccacc et de La Fontaine. Cimon aima, puis devint honnête homme. La Courtisane amoureuse, vers 04. Voilà le sujet de la pièce. Vous aviez raison de découvrir cinq actes dans mes trois. Le germe y était ; reste à savoir si cette tragédie aura la sève elle montant d'Alzirc; non assurément. J'y ai fait tout ce que le sujet et ma faiblesse comportent ; mais ce n'est pas assez de faire bien , il faut être au goût du public; il faut intéresser les passions de scs juges, remuer les cœurs, et les déchirer. Mes Tartares tuent tout, et j'ai peur qu'ils ne fassent pleurer personne. Laissons d'abord passer toutes les mauvaises pièces qui se présenteront ; ne nous pressons point, et lâchons que dans l'occasion on dise : Cela est bien ; et s'il était parmi nous , cela serait encore mieux. • In qua scribebat barbant terra fait. » Ovin., Trist., m , eleg, 1, v. 18. Consolez -moi, mon cher ange, en m'apprenant que vous êtes heureux , vous et les vôtres. Je baise toujours le bout des ailes de tous les anges. A M. THIERIOT. Aux Délices, le 10 mars. Je ne vous ai point écrit , mon ancien ami , depuis long-temps ; je me suis fait maçon , charpentier , jardinier ; toute ma maison est renversée ; et , malgré tous mes efforts , je n'aurai pas de quoi loger tous mes amis comme je voudrais. Rien ne sera prêt pour le mois de mai ; il faudra absolument que nous passions deux mois à Prangins avec madame de Fontaine, avant qu'on puisse habiter mes Délices. Ces Délices sont à présent mon tourment. Nous sommes occupés, madame Denis et moi , à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous faisons faire des carrosses et des brouettes ; nous plantons des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes; Digitized by Google

720 CORRESPONDANCE. nous manquons tout ; il faut fonder Carthage. Mon territoire n'est guère plus grand que celui de ce cuir de boeuf qu'on donna à la fugitive Didon. Mais je ne l'agrandirai pas de même. Ma maison est dans le territoire de Genève , et mon pré dans celui de France. Il est vrai que j'ai à l'autre bout du lac une maison qui est tout à fait en Suisse; elle est aussi un peu bâtie à la suisse. Je l'arrange en même temps que mes Délices : ce sera mon palais d'hiver , et la cabane où je suis à présent sera mon palais d'été. Prangins est un véritable palais ; mais l'architecte de Prangins a oublié d'y faire un jardin , et l'architecte des Délices a oublié d'y faire une maison. Ce n'est point un Anglais qui a habité mes Délices, c'est le prince de Saxe-Gotha. Vous me demanderez comment ce prince a pu s'accommoder de ce bouge ; c'est que ce prince était alors un écolier , et que , d'ailleurs, les princes n'ont guère à donner des chambres d'amis. Je n'ai trouvé ici que de petits salons, des galeries, et des greniers ; pas une garde-robe. Il est aussi difficile de faire quelque chose de cette maison que des livres et des pièces de théâtre qu'on nous donne aujourd'hui. J'espère cependant que, à force de soins, je me ferai un tombeau assez joli. Je voudrais vous engraisser dans ce tombeau , et que vous y fussiez mon vampire. Je conçois que la rage de bâtir ruine les princes aussi bien que les particuliers. Il est triste que le duc de Deux-Ponts ôte à son agent littéraire ce qu'il donne à ses maçons. Je vous conseillerais , pour vous remplumer, de passer un an sur notre lac ; vous y seriez alimenté, désaltéré, rasé, porté de Prangins aux Délices, des Délices à Genève, à Morges , qui ressemble à la situation de Constantinople, à Monrion , qui est ma maison près de Tausanne ; vous y trouveriez partout bon vin et bon visage d'hôte; et, si je meurs dans l'année, vous ferez mon épitaphe. Je liens toujours qu'il faudrait que M. de Prangins vous amenât avec madame de Fontaine, à la fin de mai. Je viendrais vous joindre à Prangins dès que vous y seriez, et je me chargerais de votre personne pour tout le temps que vous voudriez philosopher avec nous. Ne repoussez donc pas l'inspiration qui vous est venue de revoir votre ancien ami. On m'a envoyé quelques fragments de la Pucelle qui courent Paris; ils sont aussi défigurés que mon Histoire générale. On estropie tous mes enfants; cela fait saigner le cœur. J'attends Lekain ces jours-ci ; nous le coucherons dans une galerie, et il déclamera des vers aux enfants de Calvin. Leurs mœurs se sont fort adoucies ; ils ne brûleraient pas aujourd'hui Servet , et ils n'exigent point

de billets de confession. Je vous embrasse de tout mon cœur, et prends beaucoup plus d'intérêt à vous qu'à toutes les sottises de Paris, qui occupent si sérieusement la moitié du monde. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. Aux Délices, a* mars. Comment luttez-vous contre la queue de l'hiver, madame, avec votre maudite exposition au nord ? Vous êtes sur les bords du Rhin, et vous ne le voyez pas. Vous êtes à la campagne, et à peine y avez-vous un jardin. Vous avez une amie intime, et il faut qu'elle vous quitte. Ni la campagne ni Strasbourg ne doivent vous plaire. Monsieur votre fils n'est-il pas auprès de vous ? il vous consolerait de tout. Que ne puis-je vous avoir tous deux dans mes Délices ! c'est alors que mon ermitage mériterait ce nom. Nous sommes du moins au midi, et nous voyons le beau lac de Genève. Madame Denis n'a pas heureusement de prébende qui la rappelle. Nous oublions, dans notre ermitage, les rois, les cours, les sottises des hommes ; nous ne songeons qu'à nos jardins et à nos amis. Je finis enfin par mener une vie patriarcale ; c'est un don de Dieu qu'il ne nous fait que quand on a barbe grise ; c'est le hochet de la vieillesse. Si j'avais autant de santé que je me suis procuré de bonheur, je vous dirais plus souvent, madame, que je vous aimerai de tout mon cœur jusqu'au dernier moment de mon existence. Madame Denis et moi sommes à vous pour jamais ; ne nous oubliez pas près de la branche qui préside à Colmar. A M. DE BRENLES. Aux Délices, près de Genève, 37 mars. Je fais mes compliments, mon cher monsieur, à l'humanité en général, et à Lausanne en parti culier, si votre ouvrage vous ressemble. Je vous remercie de mettre au monde des philosophes. Il faudra bientôt que je quitte ce moude maudit ; où il y en a si peu ; je me consolerai en sachant que vous en conservez la graine. Vous devez être bien content, vous donnez la vie à un être pensant, et vous sauvez celle d'une pauvre fille ; cette dernière action est bien plus belle encore, car les sots font des enfants, mais ils ne font pas verser des larmes aux juges. Vous êtes le Cicéron de Lausanne. Je compte bien venir vous embrasser U Monrion, et y faire ma cour à madame de Breulcs dès que je serai quitte de mes ouvriers. Je suis assurément bien loin de vous oublier ; vous savez que je n'ai pris Monrion que pour vous et pour vos amis ; je n'en avais nul besoin. J'ai la plus jolie maison, e*. Digitized by Google

ANNÉE h: plus beau jardin dont on puisse jouir auprès de Genève; un peu d'utile s'y trouve joint même a l'agréable. Je suis occupé à augmenter l'un et] l'autre; je suis devenu maçon, charpentier , et jardinier. Votre métier assurément est plus beau de faire des garçons et de sauver des filles. Nous prenons , ma niccc et moi , la part la plus tendre b tous vos succès. Nous faisons mille compliments au père, à la mère, et au nouveau-né. Il faudra qu'il soit baptise par un homme d'esprit ; je me Halte que ce sera M. Polier de bottons qui fera celte cérémonie. Ne m'oubliez pas , je vous prie, auprès de ce digne ami. De belles terrasses et une belle galerie m'ont fait Genevois, mais c'est vous et madame de Brenles qui me faites Lausannois. Adieu , monsieur ; vivez heureux , et aimez un homme qui met son bonheur b être aimé de vous. Je vous embrasse et suis pour jamais, etc.

V. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices, près de Genève, * avril 1753. On me mande que mon héros a repris son visage. Il ne pouvait mieux faire que de garder tout ce que la nature lui a donné. Vous êtes donc quitte, monseigneur, au moins je m'en flatte, de votre maladie cutanée. Il était bien injuste que votre peau fût si maltraitée , après avoir donné tant de plaisir b la peau d'autrui; mais on est quelquefois puni par où l'on a péché. Je me mêlç aussi d'avoir une dartre. On dit que j'ai l'honneur de posséder une voix aussi belle que la vôtre ; si j'ai , avec cela . un érysipèle au visage, me voila votre petite copie en laid. Un grand acteur est venu me trouver dans ma retraite ; c'est Lekain , c'est votre protégé , c'est Orosmane ; c'est d'ailleurs le meilleur enfant du monde. Il a joué a Dijon, et il a enchanté les Bourguignons; il a joué chez moi , et il a fait pleurer les Genevois. Je lui ai conseillé d'aller gagner quelqueargentb Lyon, au moins pendant huit jours, en attendant les ordres de M. le duc de Gèvres. Il ne tire pas plus de deux mille livres par an de la comédie de Paris. On ne peut ni avoir plus de mérite , ni être plus pauvre. Je vous promets une tragédie nouvelle, si vous daignez le protéger dans son voyage de Lyon. Nous vous conjurons, madame Denis et moi , de lui procurer ce petit bénéfice dont il a besoin. Il vous est bien aisé de prendre sur vous cette bonne action. M. le duc de Gèvres se fera un plaisir d'être de votre avis et de vous obliger. Ayez la bonté de lui faire cette grâce. Vous ne sauriez croire à quel point nous vous serons obligés. Il attendra les ordres b Lyon. Ne me refusez pas , je vous en supplie. Laissez-moi me flatter d'obtenir cette faveur que je vous demande H. J 755. 72 i avec la plus vive instance. Il ne s'agit que d'un mol

b votre camarade. Les premiers gentilshommes j de la chambre ne font qu'un. Pardon de vous tant parler d'une chose si simple et si aisée; mais j'aime b vous prier, b vous parler, b vous dire combien je vous aime , b quel point vous serez toujours mon héros, et avec quelle tendresse respectueuse je serai toujours b vos ordres. A M. LE COMTE D ARGENTAL. Aux Délices , près de Genève , t avril. Lekain est parti, mon cher ange, avec un petit paquet pour vous. Ce paquet contient les quatre derniers magots; il vous sera aisé de juger du premier par les quatre; je vous l'enverrai incessamment ; il y a encore quelques ongles b terminer. Vous y trouverez encore quatre autres figures qui appartiennent b la chapelle de Jeanne, et je vous promets de temps eu temps quelque petite cargaison dans ce goût, si Dieu me permet de travailler de mon métier. Lekain a été, je crois, bien étonné ; il a cru retrouver en moi le père d'Orosmane et de Zamore . et il n'a trouvé qu'un maçon , un charpentier, et un jardinier. Cela n'a pas empêché pourtant que nous n'ayons fait pleurer presque tout le Conseil de Genève. La plupart de ces messieurs étaient venus à mes Délices; nous nous mimes b jouer Zaïre pour interrompre le cercle. Je n'ai jamais vu verser plus de larmes ; jamais les calvinistes n'ont été si tendres. Nos Chinois ne sont malheureusement pas dans ce goût ; on n'y pleurera guère, mais nous espérons que la pièce attachera beaucoup. Nous l'avons jouée Lekain et moi ; elle nous faisait un grand effet. Lekain réussira beaucoup dans le rôle de Gengis , aux derniers actes ; mais je doute que les premiers lui fassent honneur. Ce qui n'est que noble cl fier, ce qui ne demande qu'une voix sonore et assurée , péril absolument dans sa bouche. Ses organes ne se déploient que dans la passion. Il doit avoir joué fort mal Catilina. Quand il s'agira de Gengis, je me flatte que vous voudrez bien le faire souvenir que le premier mérite d'un acteur est de se faire entendre. Vous voyez, mon cher et respectable ami, que, malgré l'absence, vous me soutenez toujours dans mes goûts. Ma première passion sera toujours l'envie de vous plaire. Je ne vous écris point de ma main ; je suis un peu malade aujourd'hui , mais mon cœur vous écrit toujours. Je suis b vous pour jamais ; madame Denis vous en dit autant. Mille tendres respects b toute la famille des anges. 40

722 COU RESPON DANCE. A M. SENAC DK MEILRAN. Aux Délices*, s avril. Je n'ai guère reçu, monsieur, en ma vie, ni de lettres plus agréables que celle dont vous m'avez honoré, ni de plus jolis vers que les vôtres. Je ue suis point séduit par les louanges que vous nie donnez, je ne juge de vosvers que par eux-mêmes. Ils sont faciles , pleins d'images et d'harmonie ; et ce qu'il y a encore de bon, c'est que vous y joignez des plaisanteries du meilleur ton. Je vous assure qu'à votre âge je n'aurais point fait de pareilles lettres. Si monsieur votre père est le favori d'Esculape, vous Tôles d'Apollon. C'est une famille pour qui je me suis toujours senti un profond respect, en qualité de poète et de malade. Ma mauvaise santé, qui me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, m'ôte aussi la consolation de vous répondre dans votre langue. Permetlcz-moi de vous dire que vous faites si bien des vers, que je crains que vous ne vous attachiez trop au métier ; il est séduisant, cl il empêche quelquefois de s'appliquer à des choses plus utiles. Si vous continuez , je vous dirai bientôt par jalousie ce que je vous dis 'a présent par l'intérôt que vous m'inspirez pour vous. Vous me perlez, monsieur, de faire un petit voyage sur les bords de mon lac ; je vous en défie ; et, si jamais vous allez dans le pays que j'habite, je me ferai un plaisir de vous marquer tous les sentiments que j'ai depuis long-temps pour monsieur votre père, et tous ceux que je commence à avoir pour son fils. Comptez, monsieur, que c'est avec un cœur pénétré de reconnaissance et d'estime que j'ai l'honneur d'être , etc. A M. DE BRENLES. Aux Délices , 16 avril. Je partage votre douleur, monsieur, après avoir partagé votre joie; mais heureux ceux qui, comme vous, peuvent réparer leur perle au plus vite! je ne serais pas dans le même cas. Bien loin de faire d'autres individus, j'ai bien de la peine a conserver le mien, qui est toujours dans un état déplorable. En vérité je commence à craindre de n'avoir pas la force d'aller sitôt à Monrion. Soyez bien sûr, monsieur, que mes maux ne dérobent rien au tendre intérêt que je prends k tout ce qui vous touche. Je crois que madame de Brenles et vous aVez élé bien affligés ; mais vous avez deux grandes consolations, la philosophie et du tempérament. Pour moi, je n'ai que de la philosophie : il en fautassurément poursupporter dessouffrances continuelles qui me privent du bonheur de vous voir. Ma niccc s'intéresse k vous aulant que moi ; elle vous fait les plus sincères compliments , aussi bien qu'a madame de Brenles. Nous apprenons que vous avez un nouveau bailli ; ce sera un uou vel ami que

vous aurez. Adieu , mon cher monsieur ; je suis bien tendrement k vous pour jamais. V. A M. GUYOT DE MERVILLE. Avril. La vengeance, monsieur, fatigue l'âme, et la mienne a besoin d'un grand calme. Mou amitié est peu de chose, et ne vaut pas les grands sacrifices que vous m'offrez. Je profiterai de tout ce qui sera juste et raisonnable dans les quatre volumes de critiques que vous avez faites de mes ouvrages , et je vous remercie des peines infinies que vous avez généreusement prises pour me redresser. Si les deux satires que Rousseau et Desfontaines vous suggérèrent contre moi sont agréables, le public vous applaudira, il faut, si vous m'en croyez, le laisser juge. I.a dédicace de vos ouvrages, que vous me faites l'honneur de m'offrir , n'ajouterait rien k leur mérite , et vous compromettrait auprès du gentilhomme k qui cette dédicace est destinée. Je ne dédie les miens qu'a mes amis. Ainsi, monsieur, si vous le trouvez bon, nous eu resterons là. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. # Aux Délices* 1er mai. L'éternel malade , le solitaire , le planteur de choux et le barbouilleur de papier, qui croit être philosophe au pied des Alpes , a lardé bien indignement , monseigneur le maréchal , k vous remercier de vos boutés pour Lekain ; mais demandez k madame Denis si j'ai été en état d'écrire. J'ai bien peur de n'être plus en état d'avoir la consolation de vous faire ma cour. J'aurai pourtant l'honneur de vous envoyer ma petite drôlerie ; c'est le fruit des intervalles que mes maux me laissaient autrefois ; ils ne m'en laissent plus aujourd'hui, et j'aurai plus de peine k corriger ce misérable ouvrage que je n'en ai eu k le faire. J'ai grande envie de ne le donner que dans votre année. Cette idée me fait naître Tcspérance de vivre encore jusque-là. Il faut avoir un but dans la vie, et mon but est de faire quelque chose qui vous plaise, et qui soit bien reçu sous vos auspices. Vous voilà, Dieu merci, en bonne santé, monseigneur; et les affaires, et les devoirs de la cour, et les plaisirs qui étaient en arrière par votre maudit érysipèle , vous occupent a présent que vous avez la peau nette et fraîche.

ANNÉE -1 7 3 •> . 725 Je n'ose, dans la multitude de vos occupations, vous fatiguer d'une ancienne requête que je vous avais faite avant votre cruelle maladie : c'était de daigner me mander si certaines personnes approuvaient que je me fusse retiré auprès du fameux médecin Tronchin, et à portée des eaux d'Aix. Ce Tronclin - la a tellement établi sa réputation , qu'on vient le consulter de Lyon et de Dijon; et je crois qu'on y viendra bientôt de l'aris. On inocule, ce mois-ci, trente jeunes gens à Genève. Cette méthode a ici le même cours et le même succès qu'en Angleterre. Le tour des Français vient bien tard, mais il viendra. Heureusement la nature a servi M. le duc de Fronsac aussi bien que s'il avait été inoculé. Il me semble que ma lettre est bien médicale ; mais pardonnez à un malade qui parle à un convalescent. Si je pouvais faire jamais une petite course dans votre royaume de Calhai , vous et le soleil de Languedoc , mes deux divinités bieufesantes, vous me rendriez ma gaieté, et je ne vous écrirais plus de si sottes lettres. .Mais que pouvezvous attendre du mont Jura, et d'un homme abandonné a des jardiniers savoyards et à des maçons suisses? Madame Denis est toujours, comme moi, pénétrée pour vous del'attachementle plus tendre. Elle l'exprimerait bien mieux que moi ; elle a encore tout son esprit ; les Alpes ne l'ont point gâtée. Conservez vos bontés, monseigneur, à ces deux Allobroges qui vivent à la source du Rhône, et qui ne regrettent que les climats où ce fleuve coule sous votre commandement. Le Rhône n'est beau qu'en Languedoc. Je vous aimerai toujours avec bien du respect, mais avec bien de la vivacité; et je serai à vos ordres, si je vis. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Ans Délices, 4 mai. Chœur des anges , prenez patience ; je suis entre les mains des médecins et des ouvriers , et le peu de moments libres que mes maux et les arrangements de ma cabane me laissent sont nécessairement consacrés à cet Essai sur /' Histoire générale, qui est devenu pour moi un devoir indispensable et accablant, depuis le tort qu'on m'a fait d'imprimer une esquisse si informe d'un tableau qui sera peut-être un jour digne de la galerie de mes anges. Laissez-moi quelque temps à mes remèdes , à mes jardins , et à mon Histoire. Dès que je me sentirai une petite étincelle de génie, je me remettrai à mes magots de la Chine. Il ne faut fatiguer ni son imagination , ni le public. Uissons attendre le démon de la poésie et le démon du public, et prenons bien le temps de » l'un et de l'autre. Je veux chasser toute idée de la tragédie, pour y venir avec des yeux tout frais et un esprit tout neuf. On ne peut jamais bien

corriger son ouvrage qu'après l'avoir oublié. Quand je m'y remettrai, je vous parlerai alors de toutes vos critiques , auxquelles je me soumettrai autant que j'en aurai la force. Ce n'est pas assez de vouloir se corriger, il faut le pouvoir. Permettez-moi cependant , mon cher et respectable ami, de vous demander si M. de Ximenès était chez vous quand on lut ces quatre actes. Nous sommes bieu plus embarrassés , madame Denis et moi, de ce que nous mande M.de Ximenès que de Gengis-kanet d'Idamé. Si ce n'est pas chez vous qu'il a lu la pièce , c'est donc Lekain qui la lui a confiée; mais comment Lekain aurait -il pu lui faire cette confidence, puisque la pièce était dans un paquetà votre adresse , très bien cacheté? Si , par quelque accident que je ne prévois pas , M. de Ximenès avait eu , sans votre aveu , communication de cet ouvrage , il serait évident qu'on lui aurait aussi confié les quatre chants que je vous ai envoyés. Tirez - moi , je vous prie , de cet embarras. Je ne sais, mon cher ange, îv quoi appliquer ce quo vous me dites a propos de ces quatre derniers chants. Il n'y a , ce me semble, aucune personnalité , si ce n'est celle de l'âne. Je sais que , malheureusement, il se glissa dans les chants précédents quelques plaisanteries qui offenserait les intéressés. Je les ai bien soigneusement supprimées; mais puis-je empêcher qu'elles ne soient , depuis long-temps , entre les mains de mademoiselle du Thil? C'est l'a le plus cruel de mes chagrins ; c'est ce qui m'a déterminé à m'ensevelir dans la retraite où je suis. Je prévois que, tôt ou tard , l'infidélité qu'on m'a faite deviendra publi • que , et alors il vaudra mieux mourir dans ma solitude qu'a Paris. Je n'ai pu imaginer d'autre remède au malheur qui me menace que de faire proposer à mademoiselle du Thil le sacrifice de l'exemplaire imparfait qu'elle possède, et de lui en donner un plus correct et plus complet ; mais comment et par qui lui faire cette proposition ? Peut-être M. de La Motte , qui a pris ma maison , et qui est le plus officieux des hommes, voudrait bien se charger de cette négociation ; mais voilà de ces choses qui exigent qu'on soit h Paris. Ma tendre amitié pour vous l'exige bien davantage , et cependant je reste au bord de mon lac , et je ne me console que par les bontés de mes anges. Mou cœur en est pénétré. 4l».

724 COH RESPONDANCE. A M. THIÉRIOT. Aux Délires, le 9 mal. Je maudis bien mes ouvriers , mon cher et ancien ami , puisqu'ils vous empêchent de suivre ce beau projet si consolant que vous aviez de venir recueillir mes derniers ouvrages et mes dernières volontés. Je plante et je bâtis, sans espérer devoir croître mes arbres, ni de voir ma cabane Unie. Je construis h présent un petit appartement pour madame de Fontaine, qui ne sera prêt que l'année qui vient. C'est une de mes plus grandes peines de ne pouvoir la loger cette année; mais vous , qui pouvez vous passer d'un cabinet de toilette et d'une femme de chambre, vous pourriez encore, si le cœur vous en disait, venir habiter un petit grenier meublé de toile peinte, appartement digne d'un philosophe , et que votre amitié embellirait. Nous ne sommes pas loin de Genève ; vous verriez M. de Monlpéroux , le résident, que vous connaissez ; vous auriez assez de livres pour vous amuser, une très belle campagne pour vous promener; nous irions ensemble h Monrion ; nous nous arrêterions en chemin h Prangins ; vous verriez un très beau et très singulier pays; et, s'il venait faute de votre ancien ami , vous vous chargeriez de son héritage littéraire , et vous lui composeriez une honnête épitaphe; mais je ne compte point sur cette consolation. Paris a bien des charmes , le chemin est bien long , et vous n'êtes pas probablement désœuvré. Vous m'avez parlé de cet ancien poème , fait il y a vingt-cinq ans, dont il court des lambeaux très informes et très falsifiés ; c'est ma destinée d'être défiguré en vers et en prose, et d'essuyer de cruelles infidélités. J'aurais voulu pouvoir réparer au moins le tort qu'on m'a fait par cette infâme falsification de cette Histoire prétendue universelle ; c'était l'a un beau projet d'ouvrage , et je vous avoue que je serais bien fâché de mourir sans l'avoir achevé , mais encore plus sans vous avoir vu. Madame la duchesse d'Aigoillon m'a commandé quatre vers pour M.de Montesquieu , comme on commande des petits pâtés; mais mou four n'est point chaud , et je suis plutôt sujet d'épitaphes que feseur d'épitaphes*. D'ailleurs , notre langue , avec ses maudits verbes auxiliaires, est fort peu propre au style lapidaire. Enfin , V Esprit des Lois en vaudra- t-il mieux avec quatre mauvais vers à la tête? Il faut que je sois bien laissé, puisque l'envie de plaire a madame d'Aiguillon n'a pu encore m'inspirer. Adieu , mon ancien ami. Si madame la comtesse de Sandwich daigne se souvenir de moi, / prntj pou to présent hcr wilh un/ mont humble respect. Vous voyez que je dicte jusqu'à de l'anglais ; j'ai les doigts enflés, l'esprit aminci , et je ne peux

plus écrire. A M. LE MARQUIS DE TIIIBOUVILLE. Aux Délires, ai mal. Ce n'est pas dégoût, c'est désespoir et impuissance. Comment voulez-vous que je polisse des magots de la Chine quand on m'écorque, moi, quand on me déchire; quand cette maudite Pucelle passe toute défigurée de maison en maison, que quiconque se mêle de rimaiter remplit les lacunes à sa fantaisie, qu'on y insère des morceaux tout entiers qui sont la honte de la poésie et de l'humanité? Ma pauvre Pucelle devient une p infâme. à qui on fait dire des grossièretés insupportables. On y mêle encore de la satire; on glisse, pour la commodité de la rime, «les vers scandaleux contre les personnes à qui je suis le plus attaché. Cette persécution d'une espèce si nouvelle, que j'essuie dans ma retraite, m'accable d'une douleur contre laquelle je n'ai point de ressource. Je m'attends chaque jour à voir cet indigne ouvrage imprimé. On m'égorge, et on m'accuse de m'égorger moi-même. Cet avorton à Histoire universelle, tronqué et plein d'erreurs 'a chaque page, nem'a-t-il pas été imputé? et ne suis-je pas à la fois victime du larcin et de la calomnie? Je m'étais retiré dans une solitude profonde, et j'y travaillais en paix à réparer tant d'injustices et d'impostures. J'aurais pu, en conservant la lilerté d'esprit que donno la retraite, travailler à l'ouvrage que vous aimez, et auquel vous voulez bien donner quelque attention; mais celte liberté d'esprit est détruite par toutes les nouvelles affligeantes que je reçois. Je ne me sens pas le courage de travailler à une tragédie quand je succombe moi-même très tragiquement. Il faudrait, mon cher Catilina, me donner la sérénité de votre âme et celle de M. d'Argcnlal, pour me remettre a l'ouvrage. Soit que je sois en état d'achever mes Chinois et mes Tartares, soit que je sois forcé de les abandonner, je vous supplie de remercier pour moi M. Richelet de ses offres obligeantes. Plus je suis sensible à son attention, plus je le prie do ne pas manquer de donner au public l'Eroe cinesb, tli Metastasio. La circonstance sera favorable au débit de son ouvrage, et ce ne sera pas ce qui fera tort au mien. Je n'ai de commun avec Metastasio que le titre. On ne se douterait pas que la scène soit, chez lui, à la Chine; elle peut être où l'on veut; c'est une intrigue d'opéra ordinaire. Point de mœurs étrangères, point de caractères semblaDigitized by Google

ANNÉE ms. Mes aux miens; un loul autre sujet et un tout autre pinceau. Son ouvrage peut valoir infiniment mieux que le mien , mais il n'y a aucun rapport. J'ai encore à vous prier, aimable ami, de dire à M. Sonuing combien je le remercie d'avoir favorisé de ses grâces mon parterre et mon potager. Je lui épargne une lettre inutile ; mes remerciements ne peuvent être mieux présentés que par vous. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 24 mai. Comptez , mon cher ange, que , tant que. j'aurai des mains et un petit fourneau encore allumé , je les emploierai à recuire vos cinq magots de la Chine. Soyez bien sûr qu'il n'y a que vous et les vôtres qui me ranimiez ; mais je vous avoue que mes mains sont paralytiques, et que ma terre de la Chine est à la glace. Par tout ce que j'apprends des infidélités de ce monde , il y a un maudit âne qui me désespère. Vous l'avez , cet âne , et vous savez qu'il est bien plus poli et plus honnête que celui qui court. J'ai relu le chant onzième; il y a depuis long-temps : F.» fait de guerre, on peut bien se méprendre, Ainsi qu'aillent; mal voir et mal entendre l)c l'héroïne était souvent le cas, F.t saint Denis ne l'en corrigea pas. Vous auriez eu la vraie leçon, si vous aviez apporté la défectueuse à Plombières. Il y a dans le chant onzième : C.e que Ccsor sans pudeur soumettait A Nicomede, en sa belle jeunesse; (æ que jadis le héros de la Grèce Admira tant dans son Éphcstion ; Ce qu' Adrien mit dans le Panthéon : Que les héros, ô ciel , ont de faiblesse! Enfin je n'ai rien vu dans la bonne leçon que de fort poli et de fort honnête; mais il arrivera sans doute que quelqu'une des détestables copies qui courent sera imprimée. Vous ne sauriez croire à quel point je suis affligé. L'ouvrage , toi que je l'ai fait il y a plus de vingt ans, est aujourd'hui un contraste bien désagréable avec mon état et mon âge; et, tel qu'il court le monde , il est horrible à tout fige. Les lambeaux qu'ou m'a onvoyés sont pleins de sottises et d'impudence ; il y a de quoi faire frémir le bon goût et l'honnêteté; c'est le (omble de l'opprobre de voir mon nom à la tête d'un tel ouvrage. Madame Denis écrit à M. d'Argensou , et le supplie de se servir de son autorité pour empêcher l'impression de ce scandale. Elle écrit à M. de Malesherbcs ; et uous vous conjurons tous doux , mon cher et respectable ami , de lui en 72.'» parler fortement : c'est ma seule ressource. M. de Malesherhes est seul à portée d'y veiller. Enfin ayez la bonté de me mander ce qu'il y a à craindre , à espérer, et 'a faire. Veillez sur notre reti aile ; raettez-moi l'esprit en repos. Ne puis-je au moins savoir qui est ce possesseur du manuscrit, qui l'a lu à Vincennes tout entier? si je le

connaissais , ne pourrais - je pas lui écrire? ma démarche auprès de lui ne me justifierait-elle pas un jour? ne dois-je pas faire loul au monde pour prouver combien cet ouvrage est falsifié, et pour détruire les soupçons qu'on pourrait former un jour que j'ai eu part à sa publication ? Enfin il faut que je sois tranquille pour penser à la Chine ; et je ne songerai à Gcugis - kan que lorsque vous m'aurez éclairé au moins sur ce qui me trouble , et que je me serai résigné. Adieu , mon cher ange. Jamais pucelle n'a tant fait enrager un vieillard ; mais j'ai peur que nos Chinois ne soient un peu froids : ce serait bien pis. Parlez à M. de Malesherbcs; échauffez -moi', et aimez-moi. A M. GRASSET. Aux Délices, le 30 mai. On m'a renvoyé de Paris, monsieur, une lettre que vous avez écrite au sieur Corbi. Vous lui mandez que vous allez faire une édition d'un poème intitulé la Pucelle d'Orléans, dont vous me croyez l'auteur, et vous le priez de la débitera Paris. On ma envoyé, en même temps, des lambeaux du manuscrit que vous achetez. Je dois vous avertir que vous ne pouvez faire un plus mauvais marché; que ce manuscrit n'est point de moi; que c'est une infâme rapsodic aussi plate , aussi grossière qu'indécente ; qu'elle a été fabriquée sur l'ancien plan d'un ouvrage que j'avais ébauché il y a trente ans ; que c'est l'ouvrage d'un homme qui ne connaît ni la poésie , ni le bon sens , ni les mœurs ; que vous n'en vendriez jamais cent exemplaires; et qu'il ne vous resterait , après avoir perdu votre argent, que la honte et le danger d'avoir imprimé un ouvrage scandaleux. J'espère que vous profilerez de l'avis que je vous donne; je serai d'ailleurs aussi empressé b vous rendre service qu'à vous instruire du mauvais marché qu'on vous propose. Si vous voulez m'informer do ce que vous savez sur cette affaire , comme je vous informe de ce que je sais positivement, vous me ferez un plaisir que je reconnâtrai , étant tout à vous. Voltaire , gentilhomme ordinaire du roi

720 COR RESPON DANCE. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. * Aux Délices , iti mai. Est-il possible, monseigneur, que votre santé soit si long-temps h revenir ! Comment avez-vous pu soutenir tant de douleurs et tant de privations ? A quoi donc avez- vous passé le temps, dans ce désœuvrement si triste et si étranger pour vous? Une tragédie chinoise ne vaut pas la belle porcelaine de la Chine. Vous vous connaissez à merveille a ces deux curiosités - la , et vous avez dû bien sentir que la tragédie n'était pas encore digne de paraître sous vos auspices. Ces cinq magots de la Chine ne sont encore ni cuits ni peints comme je le voudrais. Il faut attendre l'année de votre compilât pour les présenter, et employer beaucoup de temps pour les finir. Mais je suis actuellement très incapable de cuire et de peindre. Ce maudit ouvrage d'une autre espèce , dont on vous a régala pendant votre maladie, me rend bien mala le. On m'en a envoyé des morceaux indignement falsifiés, qui font frémir le bon goût et la décence. Ces rapsodies courent ; on veut les imprimer sous mon nom. L'avidité et la malignité se joignent pour me tuer. Je vous conjure de parler à ceux qui vous ont fait lire ces misères, ilssont à portée d'empêcher qu'on ne les publie. J'aurai l'honneur de vous faire tenir le véritable manuscrit ; il vous amusera ; il n'en vaut que mieux pour être plus décent ; un peu de gaze sied bien, mémo a un âne. Un nommé Corbi est fort au fait de toute cette horreur. Si vous daignez l'envoyer chercher , il renoncera au projet d'imprimer quelque chose d'aussi détestable et de si dangereux , dans l'espérance de faire des profils plus honnêtes. Madame Denis et moi nous nous mettons entre vos mains, et nous espérons tout de vos bontés. A M. THIERIOT. Aux Dtilices , le SS mal. Vous me disiez dans votre dernière lettre, mon cher et ancien ami, que je devrais bien vous envoyer quelques chants de la Pucelle. Je vous assure que je vous ferai tenir , de grand cœur , tout ce que j'en ai fait. Ne m'en ayez pas d'obligation ; je suis intéressé à remettre le véritable ouvrage entre vos mains. Les lambeaux défigurés qui courent dans Paris achèvent de me désespérer. On s'est avisé de remplir les lacunes de toutes les grossièretés qui peuvent déshonorer un ouvrage. On y a ajouté des personnalités odieuses et ridicules contre moi , contre mes amis , et contre des personnes très respectables. C'est un nouveau brigandage introduit depuis peu dans la littérature , ou plutôt dans la librairie. La Beaumelle est le premier, je crois , qui ait osé faire imprimer l'ouvrage d'un homme, de son vivant, avec des commentaires chargés d'injures et de

calomnies. Ce malheureux Érosrate du Siècle de Louis XIV a trouvé le secret de changer, pour quinze ducats , eu un libelle abominable un livre entrepris pour la gloire de la nation. On en a fait à peu près autant des matériaux de [l'Histoire générale , et enfin ou traite de même ce petit poème fait il y a environ vingt-cinq ans. On fait une gueuse abomiuable de cette Pucelle qui n'avait qu'une gaieté innocente. Corbi prétend qu'un nommé Grasset a acheté mille écus un de ces détestables exemplaires. Je sais quel est ce Grasset ; il n'est point du tout en état de donner mille écus. Corbi ferait à la fois une très mauvaise action et un très mauvais marché d'imprimer cette détestable rapsodie. Les morceaux qu'on m'en a envoyés sont faits par la canaille et pour la canaille. Si vous rencontrez Corbi , dites-lui qu'on le trompe bien indignement. Songez que , quand on falsifie mes ouvrages , c'est votre bien qu'on vole , et que vous devriez venir ici arranger votre héritage. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices attristées, 4 juin. Mon divin ange , nos cinq actes , notre Idamé, notre Gengis , iront bien mal tant que je serai dans les angoisses de la crainte qu'on n'imprime ce malheureux vieux rogaton si défiguré , si imparfait , si tronqué , si désespérant. Je voudrais du moins que vous en eussiez un exemplaire au net, bien complet, bien corrigé, bien gai (puisqu'il fut autrefois si gai) , bien hounéle , ou moins malhonnête. Je voudrais que M.deThibouville l'eût de cette façon. Je voudrais vous l'envoyer , soit par M. de Chauvelin , soit par quelque autre voie , telle qu'il vous plairait. Il me semble que la seule ressource est de faire un peu connaître la véritable copie , pour étouffer l'autre. Encore une fois , de deux maux il faut éviter le pire ; et le plus grand des maux est la crainte. Non , il y en a un encore plus grand , c'est de voir mes amis offensés par des rapsodies qui courent sous mon nom. Votre dernière lettre à madame Denis , et toutes celles que nous recevons , nous confirment le danger. Je suis réduit à souhaiter que cette plaisanterie de trente années soit connue , tout opposée qu'elle est aujourd'hui à mon âge et à ma situation. Elle n'est guère que plaisanterie ; et , quand on rit , on ne trouve rien mauvais. Adieu , mon divin ange; je suis

entre Digitized by Google

ANNÉE 47ü'i. 727 l'enclume el le marteau , entre la Chiuc et Grisbourdon ; et je me mets en tremblant sous les ailes de mes anges. A M. DUPONT, AVOCAT. Aux Délices , près de GcnèTe , 6 juin. Mon cher ami , est-il bien vrai que vous pourrez venir , pendant vos vacances , dans co pays de la liberté , où vous trouverez plus de philosophes que dans le vôtre? vous y verrez du moins deux solitaires qui vous aiment de tout leur cœur. Soit que nous vous recevions dans la cabane de Monrion , soit que nous jouissions de votre charmant commerce dans notre habitation des Délices, vous contribuerez également à notre bonheur ; on s'accoutume bien vite à une belle vue , a une galerie , à des jardins. Ce sont des plaisirs muets qui deviennent bientôt insipides. Il n'y a que la société d'un ami , et d'un ami philosophe , qui donne des plaisirs toujours nouveaux. Je mène à peu près la même vie aux Délices qu'à Colmar, l'oint de visites , point de devoirs , nulle gêne , de quelque espèce quelle puisse être. On vient chez moi , on se promène , on boit , on lit , on est en liberté , et moi aussi ; on s' est accoutumé tout d'un coup à la vie que je mène. Plût à Dieu que vous pussiez la partager quelque temps , et que madame votre femme pût vous accompagner ! Vos enfants, votre fortune , vous fixent a Colmar, et nous en sommes bien fâchés. V. et D. A M. DE BRENLES. Aux Délices, 0 juin. Le plus triste effet de la perte de la santé, mon cher et aimable philosophe , n'est pas de prendre tous les jours de la casse , et de la manne délayée dans de l'huile , par ordre de M. Tronchin ; c'est de ne point voir scs amis , c'est de ne leur point écrire. Le découragement est venu combler mes maux. J'aurais dû être ranimé par des traverses que le bon pays de Paris m'a envoyées dans ma solitude; mais je ne sens plus que la privation de la santé el la vôtre. Je fais un peu ajuster cette maison, qui est trop loin de vous pour être appelée les Délices. Je fais aussi accommoder notre Monrion, et je ne jouis ni de l'un ni de l'autre. Il faudrait au moins être débarrassé des ouvriers qui m'accablent ici , pour venir dans votre voisinage , et j'ai bien peur d'en avoir encore pour long-temps. Notre ami Dupont m'a mandé qu'il viendrait nous voir en septembre ; c'est à Monrion qu'il faudra nous rassembler. Il y a actuellement un nommé Grasset à Lausanne ; il sc mêle de librairie , et est lié avec M. Bousquet. Cet homme vient de Paris, et je suis informé qu'on l'a pressé de faire imprimer des ouvrages qu'on m'impute. Je n'ose vous prier d'envoyer chercher le sieur Grasset ; mais si par hasard il vous tombait sous la main , vous me feriez plaisir de l'engager à

s'adresser directement à moi ; il trouverait probablement plus d'avantage à mériter ma reconnaissance par une conduite honnête, qu'il n'aurait de profit à imprimer de mauvais ouvrages. Il est vrai que je me suis amusé à faire quelques vers sur votre beau lac , et à chanter votre liberté. Ce sont deux beaux sujets ; mais je n'ai plus de voix, et je détonne. Quand j'aurai le bonheur de vous voir , je vous montrerai ce petit ouvrage ; je n'en suis pas encore content. Adieu , mon cher philosophe; vivez heureux avec celle qui partage votre philosophie ; augmentez votre famille, et conservez-la. Mille tendres compliments , je vous en prie , h M. Polier , quand vous le verrez. Adieu ; aimez toujours un peu ce solitaire qui vous aime tendrement. V. A M. DARGET. Aux Délices, près de Genève, H juin 175S. Premièrement je vous jure , mon ancien ami , que je n'ai point lu les réponses de La Beaumelle. En second lieu , vous devez le connaître pour le plus impudent et le plus sol menteur qui ait jamais écrit ; c'est un homme qui , sans avoir seulement un livre sous les yeux , s'avisa de faire des notes au Sicclde Louis XIV , et d'imprimer mon propre ouvrage en le défigurant , avançant à tort et à travers tous les faits qui lui venaient en tête , comme on calomnie dans la conversation. C'est un coquin qui , sans presque vous connaître , vous insulte , vous et M. d'Argens , et tout ce qui était auprès du roi de Prusse , pour gagner quinze dncats. C'est ainsi que la canaille de la littérature est faite. Encore une fois , je n'ai point lu sa réponse , et rien ne troublerait le repos de ma retraite sans le manuscrit dont vous me parlez. Il ne devait jamais sortir des mains de celui à qui on l'avait confié ; il me l'avait juré, et il m'a écrit encore qu'il ne l'avait jamais prêté à personne. C'est un grand bonheur qu'on se soit adressé à vous , et que cet ancien manuscrit soit entre des mains aussi fidèles que les vôtres. Vous savez d'ailleurs que ce Tinois qui transcrivit cet ouvrage, se mêlait de rimailier. Le frère de M. Clmmpaux m'avait donné Tinois comme un homme de lettres ; c'est un fou, il fait des vers aussi facilement que le poêle Mai , et aussi mal. Il faut qu'il en ait cousu plus de deux cents de sa façon b cet ouvrage, qui n'est plus par conséquent

728 CORRESPONDANCE. le mien. Dieu me préserve d'un copiste versificateur ! On m'a dit que La Beau molle , dans un de ses libelles , s'était vanté d'avoir le poème que vous avez , et qu'il a promis au public de le faire imprimer après ma mort. Je sais qu'il en a attrapé quelques lambeaux. S'il avait tout l'ouvrage qu'on m'impute, il y a longtemps qu'il l'eût imprimé, comme il imprime tout ce qui lui tombe sous la main. Il fait un métier de corsaire en trafiquant du bien d'autrui. Les Mandrins sont bien moins coupables que ces fripons de la littérature qui vivent des secrets de famille qu'ils ont volés , et qui font courir , d'un bout de l'Europe à l'autre, le scandale et la calomnie. Il y a aussi un nommé Chevrier qui s'est vanté, dans les feuilles de Fréron , de posséder tout le poème ; mais je doute fort qu'il en ait quelques morceaux. Il en court à Paris cinq ou six cents vers ; on me les a envoyés , je ne m'y suis pas reconnu. Cela est aussi défiguré que la prétendue Histoire universelle , que cet étourdi de Jean Néaulme acheta d'un fripon. Tout le monde se saisit de moi bien comme si j'étais déjà mort , et le dénature pour le vendre. Ma consolation est que les fragments de ce poème que j'avais entièrement oublié, et qui fut commencé il y a trente ans, soient entre vos mains. Mais soyez très sûr que vous ne pouvez en avoir qu'un exemplaire fort infidèle. Je suis affligé , je vous l'avoue , que vous en ayez fait une lecture publique. Vingt lettres de Paris m'apprirent que ce poème avait été lu tout entier à Vincennes : j'étais bien loin de croire que ce fût vous qui l'eussiez lu. Je fis part à M. le comte d'Argenson de mes alarmes ; je lui demandai aussi bien qu'à M. de Malesherbes les ordres les plus sévères pour en empêcher la publication. J'étais d'autant plus alarmé que , dans ce temps-là même , un nommé Grasset écrivit à Paris au sieur Corbi qu'il en avait acheté un exemplaire manuscrit mille écus. Enfin je suis rassuré par votre lettre, et vous voyez par la mienne que je ne vous cache rien de tout ce qui regarde cet ancien manuscrit. Après toutes ces explications je n'ai qu'une grâce à vous demander. Vous avez entre les mains un ouvrage tronqué, incorrect, et très indécent; faites une belle action ; jetez-le au feu ; vous ne ferez pas un grand sacrifice, et vous assurerez le repos de ma vie. Je suis vieux et infirme ; je voudrais mourir en paix , et vous en avoir l'obligation. Le roi de Prusse a voulu avoir pour son copiste le fils de ce Villame que j'avais emmené de Potsdam avec moi. Je le lui ai rendu , et j'ai payé son voyage ; je crois qu'il en sera content ; heureusement il ne fait point de vers. Adieu;

conservez moi votre amitié; écrivez-moi. Voulez-vous bien remercier pour moi M. de Croismare de sou souvenir , et permettre que je fasse mes compliments à M. Duverney? Je me flatte que votre sort est très agréable ; je m'y intéresserai toujours très tendrement , sovez-en bien sûr. Ma pauvre santé ne me permet plus guère d'ccrire de ma main. Pardonnez à un malade. Comptez que ce poème , et la vie de l'auteur, et tout au monde , sont bien peu de chose. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, par Genève, 13 juin. Je n'ai de termes ni en vers, ni en prose , ni en français , ni en chinois , mon cher et respectable ami , pour vous dire à quel point vos bontés tendres et attentives pénètrent mon cœur. Vous êtes le saint Denis qui vient au secours de Jeanne. J'ai reçu votre lettre par M. Mallet ; mais les choses sont pires que vous ne les croyez. M . le duc de La Vallière me mande qu'on lui a offert un exemplaire pour raille écus ; le beau-frère de Dargel en a donné une ou deux copies. Je ne sais pas ce que ceDargetafait , mais je sais que ,dans tous les pays où il y a des libraires , on cherche à imprimer cette détestable et scandaleuse copie. Il faut , de toute nécessité, que je fasse transcrire la véritable. Je suivrai votre conseil ; je l'enverrai à M. de La Vallière , et à la personne dont vous me parlez. Vous l'aurez sans doute; mais que de temps demande celte opération! Je me donnerai bien de la peine , et , pendant ce temps-là , l'ouvrage paraîtra tronqué, défiguré, et dans toute son abomination. Au reste, vous avez trop de goût pour ne pas penser que les grossièretés ne conviennent pas même aux ouvrages les plus libres; il y en a très peu dans l'Ariosle. Deux ou trois coups, dit-elle, est fort plat; et rien du tout , lui dit-elle, est plaisant. Tous les gros mots sont horribles dans un poème, de quelque nature qu'il soit. Il faut encore de l'art et de la conduite jusque dans l'ivresse de la plaisauteric , et la folie même doit être conduite par fa sagesse. Le résident de France et un magistrat sont venus chez moi lire la véritable leçon. Ils ont été intéressés en pouffant dp rire: ils ont dit qu'il faudrait être un sot pour être scandalisé. Voilà où j'en suis , c'est-à-dire au désespoir ; car , malgré l'indulgence de deux hommes graves , je suis plus grave qu'eux. Une vieille plaisanterie de trente ans jure trop avec mon âge et ma situation. Dieu veuille me rendre ma raison tragique , et ra'cmvoyer à Pékin ! On dit qu'il est venu à Paris un nouvel acteur Digitized by Google

720 ANNÉE 4733. égal à Lekain ; ce serait bien là nôtre affaire. Adieu, mon ange; je ferai ce que je pourrai. Dieu a donc béni Mahomet ! Est-il possible que Rome sauvée ait été mal jouée et plus mal imprimée, et qu'on ne puisse pas reprendre sa revanche ? Il faut bien du temps pour faire revenir les hommes. Les talents ne sont point faits pour rendre heureux ; il n'y a que votre amitié qui ait ce privilège. Adieu ; mille tendres respects à tous les anges. Madame Denis vous dit toutes les mêmes choses que moi. A M. DE FORMONT. Au* Délices , 13 de juin. Mon ancien ami et mon philosophe, je vous regretterai toute ma vie , vous et madame du Deffand. Elle s'est donc accoutumée à la perte de la vue. Il me reste des yeux, mais c'est presque tout ce qui me reste. Je ne lui écris pas : qu'aurais-je à lui mander de ma solitude? que je vois de mon lit le lac de Genève , le Rhône , l'Arve , des campagnes, une ville, et des montagnes. Cela n'est pas honnête à dire à quelqu'un qui a perdu deux yeux, et , qui pis est, deux beaux yeux ; mais je voudrais l'amuser, et vous aussi. Je voudrais vous envoyer certain poème dans le goût de messer Ariosto , qui court dans Paris, indignement défiguré, plein de grossièretés et de sottises. Je veux en faire pour vous une petite copie bien propre , et vous l'envoyer. Vous en connaissez déjà quelque chose; il est juste que vous l'ayez tout entier, et tel que je l'ai fait, puisque des gens sans goût l'ont tel que je ne l'ai pas fait. Mandez-moi comment et par qui je peux vous faire tenir cette ancienne plaisanterie que je m'amusai à corriger, il y a quelques années. Je ne veux pas perdre mes peines ; et c'est en être payé que de faire passer deux ou trois heures à me lire, les gens qui sont capables de bien juger. Notre ami Cideville est de ce petit nombre. S'il est encore à Paris quand vous aurez cet ancien rogaton, je vous prierai de lui en faire part ; car deux copies sont trop longues à faire. J'aimerais mieux vous envoyer cette espèce d'Histoire générale qu'on a autant défigurée que mon petit poème arioslin. C'est un ouvrage plus honnête, plus convenable à mon âge et à mon goût ; mais il faut un peu de temps pour achever le tableau des sottises humaines , depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. J'ai été indigné et ennuyé de la manière dont on a presque toujours écrit les grandes histoires chez nos modernes. Un homme qui ne saurait pas que Daniel est un jésuite , le prendrait pour un sergent de bataille. Cet homme ne vous parle jamais que d'aile droite et d'aile gauche. On retrouve enfin le jésuite quand il est à Henri iv, car c'est encore bien pis. Il semble qu'il ait voulu écrire la vie du révérend père Cotton , et qu'il parle

par occasion du meilleur roi qu'ait eu la France ; mais ce qu'il oublie toujours , c'est la nation. L'histoire des mœurs et de l'esprit humain a toujours été négligée. C'est un beau plan que cette histoire ; c'est dommage que la bibliothèque du Roi ne soit pas sur les bords de mon lac. Je n'ai pas laissé de trouver quelque secours ; je travaille quand je me porte tolérablement ; je bâtis , je plante , je sème, je cultive des fleurs , je meuble deux maisons aux deux bouts du lac , tout cela fort vite , parce que la vie est courte. Madame Denis a eu assez de philosophie et assez d'amitié pour quitter la vilaine maison que nous occupions à Paris , et pour se transporter dans le plus beau lieu de la nature. Il fallait sans doute cette philosophie et cette amitié , car on est assez porté à croire qu'un trou à Paris vaut mieux qu'un palais ailleurs. Pour moi , je n'aime ni les trous ni les palais ; mais je suis très content d'une maison riante et commode , encore plus content de mon indépendance, de ma vie libre et occupée ; et sans vous , sans madame du Deffand , sans quelques autres personnes que je n'oublierai jamais, je serais bien loin de connaître les regrets. Adieu , mon ancien ami ; continuez à tirer le meilleur parti que vous pourrez de ce songe de la vie. Je vous embrasse tendrement. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 15 Juin. Mon cher ange , je vous demande toujours en grâce de montrer ce dernier chant à M. de Thibouville , afin qu'il voie que les sottises qu'on y a insérées ne sont pas de moi. C'est un de mes plus violents chagrins qu'un homme que j'aime puisse avoir quelque chose à me reprocher ; et il n'y a certainement d'autre remède que de lui faire voir le manuscrit que vous avez. Tout cela est horrible. Comment puis-je, encore une fois, travailler à mes Chinois et à mes Tartares , dans cette crainte perpétuelle , dans les soins qu'il me faut prendre pour prévenir celle malheureuse édition , et dans la douleur de voir que mes soins seront inutiles ? La personne qui m'avait juré que la copie qu'elle avait ne sortirait jamais de ses mains l'a pourtant confiée à Dargel, dans le temps que j'étais en France, croyant que Dargetne manquerait pas de l'imprimer, et qu'alors je serais forcé de lui demander un asile ; voilà sa conduite, voilà le nœud de tout. Darget m'a avoué lui-même, dans la lettre qu'il vient de m'écrire , que cette personne lui avait donné ce malheureux manuscrit. Il l'a lu publiquement à Vincennes, et aurait fait tout aussi bien de ne le pas lire ; d'autant plus que, si Digitized by Google

750 CORRESPONDANCE. cct ouvrage osl jamais imprime, ou serait eu droit de se plaindre à lui. M. l'abbé deCbauvelin voit quelquefois Dargct ; je ne doute pas qu'il ne l'affermisse dans le dessein où il paraît être de n'en point donner de copie. Je vous supplie d'engager M. l'abbé de Chauvelin à faire cette bonne œuvre ; il est si accoutumé a en faire ! Mais, en prenant cette précaution , en défendant un côté de la place, empêcherons-nous qu'elle ne soit prise dans d'autres attaques ? Les copies se multiplient, les lettres de M. de Malesherbes et du président Hénault me font trembler ; tous les libraires de l'Europe sont aux aguets. Je vous jure que, si j'avais du temps et encore un peu de génie , je me remettrais b cct ouvrage ; j'en ferais quelque chose dans le goût de l'Arioste, quelque chose d'amusant , de gai , et d'assez innocent. J'empêcherais du moins par là le tort qu'on fera un jour b ma mémoire ; j'anéantirais les détestables copies qui courent , et un poème agréable résulterait de tout ce fracas. Mais je sens bien que vous demanderez la préférence pour nos cinq actes. Dieu veuille que je sois assez recueilli, assez tranquille pour vous bien obéir ! Nous verrons ce que je pourrai tirer d'une tôle un peuembarrasséc, etsijc pourrai conduire b la fois mes ouvriers, la Pucelle, l' Histoire générale, et mes Tartares. Je ne vous réponds que de ma sensibilité pour vos bontés. Vous aimer de tout mon cœur est la seule chose que je fasse bien. Adieu, mon cher et respectable ami. A MADAME DE FONTAINE, A PARIS. 18 juin. Vraiment, ma chère nièce, vos ouvrages me consoleront bien des miens ; nous les attendons avec impatience par M. Tronchin. Plût à Dieu que vous eussiez pu les apporter vous-même ! Vous ornez notre solitude, en attendant que vous nous y rendiez heureux. Nous avons béni Dieu , et fait notre compliment au digne bénéficiar. L'Église est sa vraie mère ; elle lui donne plus qu'il n'a de patrimoine; mais je ne serai point content qu'il ne soit évêque. Pour moi , je vois bien que je ne serai que damné. Cela est injuste , car je le suis un peu dans ce monde. Quelle étrange idée a passé dans la tête de notre ami ! Je suis bien loin du dessein qu'il m'attribue ; mais je voudrais vous envoyer la véritable copie. Il est vrai qu'il n'y a pas tant de draperie que dans vos portraits ; mais aussi ce ne sont pas les figures de l'Arétin. Darget ne devrait pas avoir cct ouvrage. Il n'en est possesseur que par une infidélité atroce. Les exemplaires qui courent ne viennent que de lui. On en a offert un pour mille éius a M. de La Vallière , et c'est M. le duc de La Vallière lui-même qui me l'a mandé. Tout cela est fort triste; mais ce qui l'est bien davantage,

c'est ce que vous me dites de votre santé, il est bien rare que le lait convienne b des tempéraments un peu desséchés comme les nôtres. Il arrive que nos estomacs font de mauvais fromages qui restent dans notre pauvre corps et qui y sout un poids insupportablo. Cela porte b la tête ; les maudites fonctions animales vont mal, et on est dans un état déplorable. Je connais tous les maux, je les ai éprouvés , je les éprouve tous les jours, et je sens tous les vôtres. Dieu vous préserve de joindre les tourments de l'esprit b ceux du corps! Si vous voyez notre ami , je vous supplie de le bien relancer sur la belle idée qu'il a eue ; c'est précisément le contraire qui m'occupe. Je cherches désarmer les mainsqui veulent me couper la gorge, et je n'ai nulle envie de me la couper moi-même. Darget m'écrit, b la vérité, que son exemplaire ne paraîtra pas ; mais peut-il empêcher que les copies qu'il a données ne se multiplient ? Adieu ; je tâcherai de ne pas mourir de douleur, malgré la belle occasion qui s'en présente. Je vous embrasse , vous et votre fils , de tout mon cœur. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 33 juin. Mon très cher auge, j'ai reçu toutes vos lettres b la Chine. Je suis enfonce dans le pays où vous m'avez envoyé. Je recuis vos magots , et vous les aurez incessamment. Soyez bien sûr que celle porcelaine-là est bien difficile b faire. La fin du quatrième acte et le commencement du cinquième étaient intolérables , et beaucoup de choses manquaient aux trois autres, il est bon d'avoir abandonné entièrement son ouvrage pendant quelques mois ; c'est la seule manière de dissiper celle malheureuse séduction , et ce nuage qui fait voir trouble quand on regarde les enfants qu'on vient de faire. Je ne vous réponds pas d'avoir substitué des beautés aux défauts qui m'ont frappé , je ne vous réponds que de mon envie de vous plaire , et de l'ardeur avec laquelle j'ai travaillé. Vous verrez si mes maçons d'un côté, et de sèches histoires de l'autre , m'ont encore laissé quelques faibles étincelles d'un talent que tout doit avoir détruit. Ce que vous me dites de Mahomet m'engage b vous parler d 'Orestc. Croiriez-vous que c'est la pièce dont les gens de lettres sont le plus contents dans les pays étrangers? Re!isez-la , je vous en prie , et voyez si on ne pourrait pas la faire rejouer. Votre crédit , mon cher ange , pourrait-il s'étendre jusque-là? Je sais que les corné

A NM LE -1 7 53. diens sont gens un peu difficiles ; mais enfin, s'ils veulent que je fasse quelque chose pour eux , ne feront-ils rien pour moi? J'ai chez moi actuellement le fils de Fierville. Il y a de quoi faire un excellent comédien; et, s'il ne veut pas jouer tous les mots, il jouera très bien Il a delà figure, de l'intelligence , du sentiment, surtout de la voix , et un amour prodigieux pour ce malheureux métier si méprisé et si difficile. Je vous prie, mon cher ange , de m'écrire par M. Tronchin , banquier à Lyon. Je vous conjure de ne pas imaginer que je songe à ce que vous savez ; on n'y songe que trop pour moi. Ce Grasset a apporté un exemplaire de Paris. Un magistrat de Lausanne l'a vu , l'a lu , et me l a mandé. L'Allemagne est pleine de copies. Vous savez qu'il y en a dans Paris. Vous n'ignorez pas que M. le duc de La Vallière en a marchandé une. Un'ya point, encore une fois , de libraire qui ne s'attende a l'imprimer , et peut-être actuellement ce coquin de Grasset fait-il mettre sous presse la copie infâme cl détestable qu'il a apportée. Je ne me fie point du tout h ses serments. J'ai sujet de tout craindre. En vérité, je me remercie de pouvoir travailler à notre Orphelin , dans des circonstances aussi cruelles ; mais vous m'aimez , vous me consolez ; il n'y a rien que vous ne fassiez de moi. Madame Denis vous fait mille tendres compliments. Elle mérite le petit mot par lequel j'ai terminé mon lac. Adieu , mon cher ange ; mes respects à toute la société angélique.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris. Aux Délices, a juillet. Je tous écris, ma très chère nièce , en faisant clouer au chevet de mon lit votre portrait et celui de votre fils. En vérité, voilh trois chefs-d'œuvre de votre façon qui me sont bien chers, vous, le petit d'Hornoy, et son pastel. Vous ne pouviez faire ni un plus joli enfant ni un plus joli portrait: Le vôtre est parfaitement ressemblant. Vous ôtes un excellent peintre, et vous me consolez bien du portrait détestable que nous avons de vous. Je vous remercie bien tendrement de tous vos beaux ouvrages. Quand viendrez-vous donc voir les lieux que vous avez déjk embellis? Dieu merci , les vaches vous sont plus favorables que les âncsscs. Pour moi, j'ai un âne qui me fait bien de la peine; car mon âne tient un grand rang dans l'ouvrage que vous savez, et on lui a fait de terribles oreilles dans les maudites copies qui courent. Je vous enverrai certainement la véritable leçon , et vous en ferez tout ce qu'il vous plaira. Je vous enverrai 734 aussi notre Orphelin delà Chine. Mais, ep vérité, nous n'avons guère le temps de nous reconnaître, et je ne sais pas trop comment je peux suffire a toutes les sottises que j'ai entreprises. Il s'en

faut bien que j'aie la santé que M. Tronchin me donne si libéralement, il s'imagine que quiconque a eu le bonheur de le voir et de lui parler doit se bien porter; il est comme les magiciens, qui croyaient guérir avec des paroles. Il a raison , car personne ne parle mieux que lui , et n'a plus d'esprit ; mais je ne m'en porte pas mieux . A propos, Thieriot a douze chants de ce que vous savez ; demandez-les-lui sur-le-champ. Faites-les copier ; cela vous amusera , vous et votre frère, quand il sera las de lire son bréviaire et de rapporter des procès. Je voudrais bien que mon abbaye fût aussi sur les bords de la Seine ; mais j'ai bien l'air d'avoir planté le piquet pour jamais sur les bords du lac de Genève. Les malades ne se transportent guère, 'a moins que ce ne soit aux eaux de Plombières, lorsque vous irez. Ma chère enfant, il fait bien chaud pour montrer cinq magots de la Chine à cinq cents Parisiens ; et la plupart des acteurs sont d'autres magots. Il est impossible que la pièce réussisse ; mais il est encore plus triste que tout le monde dispose de mon bien comme si j'étais mort. J'écris a M. d'Argenson et à madame de Pompadour, louchant le nommé Prieur, qui a imprimé un manuscrit volé chez l'un ou chez l'autre. Ce manuscrit ne contient que des Mémoires informes. Ce libraire est un sot , et le vendeur un fripon. Je n'ai à craindre que d'être défiguré ; cela est toujours fort désagréable. Adieu , ma chère nièce , votre sœur vous embrasse ; j'en fais autant. Nous vous aimons à la folie. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, 6 juillet. Mon cher ange , gardez-vous de penser que le quatrième et le cinquième magot soient supportables ; ils ne sont ni bien cuits ni bien peints. L'Orphelin était trop oublié. Zamti, qui avait joué un rôle principal dans les premiers actes, ne paraissait plus qu'h la tin de la pièce : on ne s'intéressait plus à lui , et alors la proposition que sa femme lui fait de deux coups de poignard , un pour lui et un autre pour elle , ne pouvant faire un effet tragique , en faisait un ridicule. En un mot , ces deux derniers actes n'étaient ni assez pleins , ni assez forts , ni assez bien écrits. Madame Denis et moi nous n'étions point du tout contents. Nous espérons enfin que vous le serez. Il Digitized by Google

image not available

*image
not
available*

755 ANNÉE 47 55. Plus la proposition du divorce est délicate, plus le spectateur desire un éclaircissement entre la femme et le mari. Cet éclaircissement produit une action et un nœud ; cette scène prépare celle du poignard , au cinquième acte. Si Zamti et Idarné ne s'étaient point vus au quatrième acte., ils ne feraient nul effet au cinquième; on oublie les gens qu'on a perdus de vue. Le parterre n'est pas comme vous , mon cher ange ; il ne fait nul cas des absents. Zamti , ne reparaissant qu'à la fin seulement, pour donnera Gengis occasion de faire une belle action , serait très insipide; il en résulterait du froid sur la scène du poignard , et ce froid la rendrait ridicule. Toutes ces raisons me font croire que la fin du quatrième acte est incomparablement moins mauvaise qu'elle n'était , et je crois la troisième façon préférable à la seconde, parce que celle troisième est plus approfondie. Après ce petit plaidoyer, je me soumetts à votre arrêt. Vous êtes le maître de l'ouvrage , du temps, et de la façon dont on le donnera. C'est vous qui avez commandé cinq actes, ils vous appartiennent. Notre ami Lckain doit avoir un habit. Il faudra aussi que Lambert ait le privilège , pour les injures que nous lui avons dites madame Denis et moi , et pour l'avoir appelé si souvent paresseux. Thieriot- Trompette me mande que M. Bouret ne lui a point encore fait remettre son paquet. Il soupçonne que les commis en prennent préalablement copie. J'en bénis Dieu, et je souhaite qu'il y ait beaucoup de ces copies moins malhonnêtes que l'original défiguré et tronqué qui court le monde. Je suis toujours réduit à la maxime qu'un petit mal vaut mieux qu'un grand. A propos de nouveaux maux, pourriez-vous me dire si un certain livre édité contre les Buffon , Pope, Diderot , moi indigne, et ejusdem farime hommes, a un grand succès , et s'il y a quelques profils à faire? Il serait bien doux de pouvoir se convertir sur cette lecture , et de devoir son salut à l'auteur. Adieu, mon cher et respectable ami, je vous dois ma consolation en ce inonde. Je dois vous mander que M de Paulmyet M. de La Valette , intendant de Bourgogne , ont pleuré tous deux à notre Orphelin. M. de Pautniy n'a pas mal lu le quatrième acte. Nous le jouerons dans ma cabane des Délices ; nous y bâtissons un petit théâtre de marionnettes. Genève aura la comédie , malgré Calvin. J'ai envoyé à M. le maréchal de Richelieu par M. de Paulmy, quinze chants honnêtes de ce grave poème épique. Je lui ai promis que vous lui communiqueriez L'Orphelin. Voilà un compte très exact des affaires de la province. Donnez-nous vos ordres, et aimez-nous. M. le maréchal de Richelieu nous apprend

le bruit cruel qui court que je fais imprimer à Genève cet ouvrage qu'on vend manuscrit à Paris à tout le monde, et que je le gâte. Il n'y a rien de plus faux , ni de plus dangereux , ni de plus funeste pour moi , qu'un pareil bruit. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, 11 Juillet. Mon cher ange , vous avez dû recevoir les cinq Chinois par M. de Chauvelin, et une petite correction au quatrième acte, par la poste. Il est juste que je vous rende compte des moindres particularités de la Chine. Celles qui regardent l'ouvrage que Darget et bien d'autres personnes ont entre les mains sont bien tristes. Il n'est que trop vrai que ce Grasset , dont vous aviez eu la bonté de me parler , en avait un exemplaire ; mais ce qu'il y a de plus cruel , c'est le bruit qui court , et dont M. le maréchal de Richelieu m'a instruit. Cette idée est aussi funeste qu'elle est mal fondée. Comment avez-vous pu croire que je songeasse à me priver de l'asile que j'ai choisi , et qui m'a tant coûté ? comment avez-vous pensé que je voulusse publier moi-même ce que j'ai envoyé à madame de Pompadour, et perdre ainsi tout d'un coup le mérite de ma petite confiance ? J'ai embelli assurément l'ouvrage , au lieu de le gâter ; et je suis d'autant plus en droit de condamner les éditions défigurées qui pourraient paraître de l'ancienne leçon. J'ai soigné cet ouvrage ; je l'ai regardé comme un pendant de l'Arioste ; j'ai songé à la postérité , et je fais l'impossible pour écarter les dangers du temps présent. Je vous conjure , mon cher et respectable ami , de détruire de toutes vos forces le bruit affreux qui n'est point du tout fondé , et qui m'achèverait. Vous avez confié vos craintes à M. de Richelieu et à madame de Fontaine. L'un et l'autre ont pris pour certain l'événement que votre amitié redoutait. Ils l'ont dit ; la chose est devenue publique ; mais c'est le contraire qui doit être public. Ma consolation sera à la Chine. Je ne vois plus que ce pays où l'on puisse me rendre un peu de justice. Adieu , mon cher ange. A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON. Aux délices , 39 juillet. Votre Traité W Optique, monsieur , ne peut devenir meilleur que par des augmentations , et ne peut l'être par des changements. Je vous renouvelle mes remerciements pour cet ouvrage , et je vous en dois de nouveaux pour la bonté que vous avez de vous intéresser aux

Digilized by Google

731 CORKESPUN DANCE. vérités historiques qui peuvent se trouver dans le Siècle de Ijouis XIV. Ces vérités ne sont pas du genre des démonstrations. Tout ce que je peux faire , c'est de croire ce que m'a assuré M. de Fénelon, neveu cl élève de l'açchevêque de Cambrai, que les vers imputés à madame Guyon étaient de l'auteur du Télémaque , et qu'il les lui avait vu faire ; ce peut être la matière d'une note. A l'égard de la poudre de diamant , comme cette question est du ressort de la physique expérimentale , elle peut mieux s'éclaircir. Le verre et le diamant n'étant que du sable, il redevient sable fin quand il est réduit en poudre impalpable , et celle poudre n'est pas plus nuisible que la poudre décorait. De la vient que tant d'ivrognes ont été dans l'habitude d'avaler leur verre après l'avoir vide. J'ai eu le malheur de souper quelquefois, dans ma jeunesse, avec ces messieurs; ils brisaient leurs verres sous leurs deuls , et ni le vin ni le verre ne leur faisaient mal. Si les fragments de verre ou de diamant n'étaient pas assez broyés , assez pilés, on ne pourrait les avaler, ou du moins on sentirait au passage un petit déchirement , une douleur qui avertirait. Je n'ai point sous les yeux l'article où Boërhaave parle des poisons ; j'ai celui d'Aileo, qui dit en effet que la poudre de diamant est un poison. Mais le docteur Mead disait : « Qu'on me donne deux gros dia« niants à condition que j'en avalerai un en « poudre , et je ferai le marché. » En un mot , il est très certain que la poudre de diamant impalpable^ peut faire de mal , et que , grossière , ou ne l'avalerait pas. Du verre pilé tue quelquefois des souris , et souvent les manque ; mais une princesse , dont le palais est délicat , n'avalerait point du verre mal pilé. Je viens de parler de tout cela à M. Tronchin , qui est entièrement de mon avis ; ce peut encore être l'objet d'une note. Je vous aurai obligation , monsieur, d'éclaircir ces deux faits dont vous me faites l'honneur de me parler. La prédiction des tremblements de terre sera an peu plus difficile à constater. Je me suis un peu mêlé du passé , mais j'avoue en général ma profonde ignorance sur l'avenir. Tout ce dont je suis bien sûr , pour le présent, c'est de la sensibilité que vos attentions obligeantes m'inspirent , et de l'estime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc. A M. TII11ER1OT. Genève, le M juillet. Les curieux, mon ancien ami, se sont saisis, à ce que je vois, de votre paquet, et ma toile cirée est perdue. J'apprends que l'ancicu manuscrit , tronqué et défiguré , court tout Paris. Qui m'aurait dit qu'au bout de trente ans cette pauvre madame du Châtelet me jouerait ce tour? Pour comble de bénédiction , on

dit que je vous envoyais l'ouvrage afin de l'imprimer ; c'est bien assurément tout le contraire. Je ne sais plus comment m'y prendre. Ce n'est pas l'affaire d'un jour de faire copier tout cela. Tous mes scribes sont occupés à l'Orphelin de la Chine. Je tâche de faire ma cour à sa majesté tartaro-chinoise ; on dit que c'est un très bon prince , et dont je serai fort content. Je voudrais vous écrire de longues lettres ; mais un pauvre malade , avec une Histoire générale sur les bras , et trente ouvriers qui lui rompent la tête , n'est guère en état de parler longtemps à ses amis. C'est aux gens tranquilles, et qui ont un heureux loisir, d'assister ceux qui n'en ont pas. Ecrivez-moi , et aimez-moi ; je vous embrasse. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.. 21 juillet. Voici encore , mon cher ange , une petite correction pour nos amis de la Chine. Vous savez que je suis sujet , depuis long-temps , à envoyer de petits papiers à coller. Les nouvelles de Jeanne ne sont pas bonnes ; on l'a offerte pour cinq louis à M. de Ximènes, et à deux autres personnes. Thicriot n'a point reçu l'exemplaire raisonnable que je lui avais adressé , et les détestables courent le monde ; la volonté du diable soit faite ! Je me recommande toujours à mes saints anges pour nos Chinois. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Je vous embrasse tristement et tendrement. A M. LEKAIN. Mon grand acteur , voici un de vos admirateurs que je vous dépêche. L'Orphelin de la Chine est depuis long-temps entre les mains de M. d'Argental. Si vous voulez jouer cette pièce dès à présent , vous êtes le maître. J'en donne la rétribution aux acteurs en cas que vous commenciez par vous faire payer d'un bel habit sur cette rétribution. J'en donne le privilège au sieur Lambert , en ce qu'il fasse un petit présent au porteur. J'espère que messieurs vos camarades voudront bien permettre qu'il vienne leur applaudir pendant qu'il sera à Paris. Je vous embrasse de tout mon cœur. Madame Denis vous fait bien ses compliments. Y. Digitized by Google

ANNÉE ms. A M. LE COMTE D'AIGENTAIL. Aux Délices, 58 juillet. Je ne suis pas excessivement dans les Délices, mon cher et respectable ami; toute cette aventure de Jeanne (l'Arc est bien cruelle. Le porteur vous remettra mon ancienne copie. Vous la trouverez assurément plus honnête, plus correcte, plus agréable, que les manuscrits qu'on vend publiquement. Je vous supplie d'en faire tirer une copie pour madame de Fontaine, d'en laisser prendre une à Thieriot, et de permettre à vos amis qu'ils la fassent aussi copier pour eux. C'est le seul moyen de prévenir le péril dont je suis menacé. On s'est avisé de remplir toutes les lacunes de cet ouvrage, commencé il y a plus de trente années. On y a ajouté des tirades affreuses. Il y en a une contre le roi; je l'ai vue. Cela est, à la vérité, composé par de la canaille, et fait pour être lu par la canaille. C'est : Dormir A la Bourbon, la grasse matinée; c'est : A nos Bourbons en pardonne bien d'autre. Les Richelieu le nomment maquereau. - Figurez-vous tout ce que les balles pourraient mettre en rimes. Enfin on y a fourré plus de cent vers contre la religion qui semblent faits par le laquais d'un athée. Ce coquin de Grasset, dont je vous dois la connaissance, a apporté ce manuscrit à Lausanne. J'ai profité de vos avis, mon cher ange, et les magistrats de Lausanne l'ont intimidé. Il est venu à Genève; et là, ne pouvant faire imprimer cet ouvrage, il est venu chez moi me proposer de me le donner pour cinquante louis d'or. Je savais qu'il en avait déjà vendu plus de six copies manuscrites. Il en a envoyé une à M. de Bemstorff, premier ministre en Danemarck. Il m'a présenté un échantillon, et c'était tout juste un de ces endroits abominables, une vingtaine de vers horribles contre Jésus-Christ, ils étaient écrits de sa main. Je les ai portés sur-le-champ au résident de France. Si le malheureux est encore à Genève, il sera mis en prison; mais cela n'empêchera pas qu'on ne débite ces infamies dans Paris, et qu'elles ne soient bientôt imprimées en Hollande. Ce Grasset m'a dit que cet exemplaire venait d'un homme qui avait été secrétaire ou copiste du roi de Prusse, et qui avait vendu le manuscrit cent ducats. Ma seule ressource à présent, mon cher ange, est qu'on connaisse le véritable manuscrit, 755 composé il y a plus de trente ans, tel que je l'ai donné à madame de Porapadour, à M. de Richelieu, à M. de La Vallière; tel que je vous l'envoie. Je vous demande en grâce ou de le faire copier, ou de le donner à madame de Fontaine pour le faire copier. Je vous prie qu'on n'épargne point la dépense. J'enverrai à madame de Fontaine de quoi payer les scribes.

Si vous avez cet infâme chant de Y Ane qu'on m'attribue, il n'y a qu'à le brûler. Cela est d'une grossièreté odieuse , et indigne de votre bibliothèque. En un mot , mon cher ange, le plus grand service que vous puissiez me rendre est de faire connaître l'ouvrage tel qu'il est , et de détruire les impressions que donne à tout le monde l'ouvrage supposé. Je vous embrasse tendrement , et je me recommande à vos bontés avec la plus vive instance. P. S. On vient de mettre ce coquin de Grasset en prison à Genève. On devrait traiter ainsi à Paris ceux qui vendent cet ouvrage abominable. A M. DE BRENLES. Aux Délices, 29 juillet. Vous m'aviez mandé, mon cher philosophe , que l'infâme manuscrit en question était à Lausanne ; vous aviez bien raison. Grasset est venu de Lausanne me proposer de l'acheter pour cinquante louis ; et , pour me mettre en goût , il m'en a montré une feuille. Je n'ai jamais rien vu de plus plat et de plus horrible; cela est fait par le laquais d'un allié. Mon indignation ne m'a pas permis de différer un moment à envoyer la feuille aux magistrats de Genève. On a mis sur-le-champ Grasset en prison ; il a dit qu'il tenait cette feuille d'un honnête homme, nommé Maubert, ci-devant capucin , et arrivé depuis peu à Lausanne. Ce capucin était apparemment l'aumônier de Mandrin. On l'a arrêté , on a visité ses papiers , on n'a rien trouvé ; mais on lui a dit que si l'ouvrage paraissait , en quelque lieu que ce fût , on s'en prendrait à lui. Le Conseil de Genève ne pouvait me marquer ni plus de bonté, ni plus de justice. Grasset a été chassé de la ville , en sortant de prison. il serait bon que M. Bousquet connût cet homme, qui est ici très connu , et absolument décrié. J'ai cru devoir, mon cher philosophe, ces détails à votre amitié. Cette affaire et ma mauvaise santé reculent encore mon voyage de Monrion. Vous voyez quels chagrins viennent encore m'assiéger dans ma retraite. il faut souffrir jusqu'à la fin de sa vie ; mais on souffre avec patience , quand on a des amis tels que vous. Madame Denis et moi , nous présentons nos obéissances aux deux philosophes. Je vous embrasse tendrement. Digilized by Google

73G CORRESPONDANCE. Madame Goll est 'a Colmar dans une situation bien triste. Je vous embrasse. V. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, 50 juillet. Mon très divin ange, J" celui qui a écrit les animaux sauvages est un animal ; il doit y avoir assassins sauvages. 2° Je crois avoir prévenu vos ordres dans le quatrième acte. Vous devez avoir reçu mes eliffons. 3° Je vous demande, avec la plus vive instance, qu'on ne retranche rien au couplet de mademoiselle Clairon au troisième , qui commence par ces mots : Eh bien ! mon fils l'emporte ; cl si , dans mon malheur, clc. Scène 3. Madame Denis , qui joue Idamé sur notre petit ihéâtre, serait bien fâchée que cette tirade fût plus courte. 4° M. de Paulrny qui est un peu du métier , et M. l'intendant de Dijon qui a bien de l'esprit et du goût, trouvent que la pièce finit par uu beau mot : J os vertus. Ils disent que tout serait froid après ce mot ; c'est le sentiment de madame Denis ; et , quand ils seraient tous contre moi , je ne céderais pas ; il m'est impossible de finir plus heureusement. Lekain aura assez d'esprit pour ne pas dire ce mot comme un compliment, il le dira après un temps ; il le dira avec un enthousiasme d'attendrissement , et il fera cent fois plus d'effet qu'avec une péroration inutile. Mon cher ange , il est bien important que mes magots soient montrés à Fontainebleau. Il en court d'autres qui sont bien vilains. Votre Grasset , dont vous aviez eu la bonté de me parler , est venu ces jours-ci à Genève, il m'a apporté une feuille manuscrite de la Pucelle d'Orlcans qu'on m'attribue , et il m'a offert de me vendre le manuscrit pour cinquante louis , après m'avoir dit qu'il en connaissait six autres copies. J'ai envoyé sur-le-champ sa feuille au résident de France. Le Conseil s'est assemblé. Ou a mis en prison mon Grasset , et on vient de le chasser de la ville. Il se vante de la protection de M. Berryer, et il m'en a montré des lettres. Je vous ai déjà dit un petit mot de cette aventure , dans une lettre que mon secrétaire doit vous apporter. Je compte avoir l'honneur d'envoyer , dans quelques jours , l'Orphelin de la Chine à madame de Pompadour. Je vous prie que ce soit là son titre. C'est sous ce nom qu'il y a déjà unetragédie chinoise. Le public y sera tout accoutumé. Mon cher ange , je ne m'accoutume guère b vivre loin de vous. Je me crois b la Chine. Adieu , homme adorable. V. P. S. Il faut vous dire que les copistes qui sont ici n'écrivent pas trop bien ; mon secrétaire Colini écrit très lisiblement ; son écriture est agréable. Il connaît la pièce ; il doit être las de l'avoir copiée ; mais si vous voulez avoir la bonté delà lui faire copier chez vous, il prendra volontiers celte peine ,

quoiqu'il soit fort occupé auprès d'une jolie italienne avec laquelle il fait le voyage de Paris. Alors nous enverrons cette copie bien musquée à madame de Pompadour, avec de la jolie nonparcille; et j'aurai l'honneur de lui écrire un petit mot dans le temps que vous choisirez pour lui envoyer la pièce. Votre amitié ne se rebute point de toutes les peines que je lui donne, et de toutes les libertés que je prends. Elle est constante et courageuse. Mille tendres respects à tous les anges. V. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. si Juillet. Je reçois, mon héros, votre lettre du 26 de juillet. Or voyez, mon héros, comme vous avez raison sur tous les points. Premièrement, ce qui court dans Paris et ailleurs est l'ouvrage de la plus vile canaille, aidée par des gens qui méritent un châtiment exemplaire. Voici ce qu'on y trouve : Et qu'à la ville, et surtout en province. Les Richelieu ont nommé maquereau. L'orl en Bourbon, la grasse matinée.... Et que l'œiis, ce saint et hon apôtre, A ses Bourbons en pardonne bien d'autre. Ce n'est pas là apparemment l'ouvrage que vous voulez. Les La Beaumelle, les Frérou, et les autres espèces qui vendent sous le manteau cette abominable rapsodie, sont prêts, dit-on, de la faire imprimer. Un nommé Grasset, qui en avait un exemplaire, est venu me proposer, à Genève, de me le vendre cinquante louis. Il m'en a montré des morceaux écrits de sa main; je les ai portés sur-le-champ au résident de France. J'ai fait mettre ce malheureux en prison, et enfin on n'a point trouvé son manuscrit. J'ai cru, dans ces circonstances, devoir vous envoyer, aussi bien qu'à madame de Pompadour et à M. le duc de La Vallière, mon véritable ouvrage, qui est à la vérité très libre, mais qui n'est ni ne peut être rempli de pareilles horreurs. Ils ont reçu leur paquet. Vous n'avez point le vôtre; apparemment que M. de Paulrny a voulu préalablement en prendre copie. Vous pourriez bien en demander des nouvelles b Digitized b/ Google

757 ANNÉE ms. M. Duroesnil , en présence de qui je donnai le paquet cacheté sans armes , pour être cacheté avec les armes de M. de Paulmy, contresigné par lui , et vous être dépêché le lendemain. Vous sentez , monseigneur , le désespoir où tout cela me réduit. La canaille de la littérature m'avait fait sortir de France, et me poursuit jusque dans mon asile. Le second point est le rôle de Gengis donné 'a Lekain. Je ne me suis mêlé de rien que de faire comme j'ai pu l'Orphelin de la Chine , et de le mettre sous votre protection. Zarati le Chinois et Gengis le Tartare sont deux beaux rôles. Que Crandval et Lekain prennent celui qui leur conviendra; que tous deux n'aient d'autre ambition que de vous plaire ; que M. d'Argental vous donne la pièce ; que vous donniez vos ordres ; voilà toute ma requête. Je me borne à vous amuser ; et , si par hasard l'ouvrage réussissait , si on le trouvait digne de paraître sous vos auspices, je vous demanderais la permission de vous le dédier à ma façon , c'est-à-dire avec un ennuyeux discours sur la littérature chinoise et sur la nôtre. Vous savez que je suis un bavard , et vous me passeriez mon rabâchage sur votre personne et sur les Chinois. Je vous supplierais , en ce cas, d'empêcher , en vertu de votre autorité , que monsieur le souffleur ne fît imprimer ma pièce et ne la défigurât, comme cela lui est arrivé souvent. Tout le monde me pille comme il peut. Adieu , monseigneur. Si vous commandez une armée, je veux aller vous voir dans votre gloire, au lieu d'aller aux eaux de Plombières. A M LE COMTE D'ARGENTAL. St juillet. Mon cher ange , votre lettre du 25 juillet m'apprend que vous avez reçu la petite correction du quatrième acte, conformément à vos désirs et à vos ordres. Je ne doute pas que vous n'ayez reçu aussi celle du deuxième acte. Le violent chagrin que me cause cet abominable ouvrage qu'on fait courir sous mon nom me met hors d'état d'embellir, comme je le voudrais , une tragédie que vous approuvez. Pourquoi M. de Richelieu imagine-t-il que je lui envoyais un exemplaire rapetassé? Je lui envoyais , comme à vous , quelque chose de bien meilleur que la rapsodie qui court. Il n'a point reçu son paquet. Apparemment que M. de Paulmy a voulu en prendre copie pour son droit de transit; à la bonne heure. M. de Richelieu me gronde sur la distribution des rôles ; je ne m'en mêle point ; c'est à vous , mon cher ange , à tout ordonner avec lui. Gengis et Zamti sont deux rôles que Granaval et Lekain peuvent jouer. • 4t. Faites tout comme il vous plaira ; mon unique occupation est de tâcher de vous plaire ; mais le pucelage de Jeanne me tue. Je vous embrasse

mille fois, mou ange. Je rouvre ma lettre. J'apprends dans l'instant qu'on a encore volé le manuscrit de la Guerre de \ 741 , qui était dans les mains de M. d'Argonson , de M. de Richelieu, et de madame de Pompadour. On a porté tout simplement le manuscrit à M. de Malesherbes, qui donne aussi tout simplement un privilège. Je vous conjure de lui en parler, et de l'engager à ne pas favoriser ce nouveau larcin. On dit que cela presse. Je n'ai d'espérance qu'en vous. Revenons aux Chinois. Crandval, à qui j'ai donné cinquante louis pour le Duc de Foix , refuserait-il de jouer dans l'Orphelin? Au nom du Tien , arrangez cela avec M. le maréchal . A M. LE PREMIER SYNDIC DU CONSEIL DB 08MVR. Le 2 août. * Monsieur, vos bontés et celles du maguifiqnn Conseil m'ayant déterminé à m'établir ici sous sa protection , il ne me reste , en vous renouvelant mes remerciements , que d'assurer mon repos en ayant recours à la justice et à la prudence du Conseil. Je suis obligé de l'informer que, le J 7 du mois de juin , un conseiller d'état de France m'écrivit qu'un nommé Grasset était parti de Paris, chargé d'un manuscrit abominable qu'il voulait imprimer sous mon nom , croyant mal à propos que mon nom servirait à le faire vendre ; on m'envoya de plus la teneur de la lettre écrite de Lausan ne parce Grasset à un facteur de librairie de Paris. J'écrivis incontinent à des magistrats de Lausanne, et je les suppliai d'éclaircir ce fait. On intimida Grasset à Lausanne. Le 22 juillet, une femme nommée Dubret, qui demeure à Genève , dans la même maison que le sieur Grasset, vint me proposer de me vendre cet ouvrage manuscrit quarante louis. Le 26 juillet, Grasset, arrive de Lausanne, vim lui-même me proposer ce manuscrit pour cinquante louis , en présence de madame Denis et de M. Cathala, et me dit que, si je ne l'achetais pas, il le vendrait à d'autres. Pour me faire connaître le prix de ce qu'il voulait me vendre , il m'en montra une feuille écrite de sa main ; il me pria de la faire transcrire, et de lui rendre son original. Je fus saisi d'horreur à la vue de cette feuille, qni insulte, avec autant d'insolence que de platitude , à font ce qu'il y a de plus sacré. Je lui dis, 47

CORRESPONDANCE. 758 en présence de M.Calbala, que ni rani, ni personne dénia maison, ne transcrivions jamais des choses si infâmes, et que si un de mes laquais eh copiait une ligne, je le chasserais sur-le-champ. Ma juste indignation m'a déterminé à faire remettre dans les mains d'un magistrat cette feuille punissable, qui ne peut avoir été composée que par un scélérat insensé et imbécile. J'ignore ce qui s'est passé depuis, j'ignore de qui Grasset tient ce manuscrit odieux ; mais ce que je sais certainement, c'est que ni vous, monsieur, ni le magnifique Conseil, ni aucun membre de cette république, ne permettra des ouvrages et des calomnies si horribles, et que, en quelque lieu que soit Grasset, j'informerai les magistrats de son entreprise, qui outrage également la religion et le repos des hommes. Mais il n'y a aucun lieu sur la terre où j'attende une justice plus éclairée qu'à Genève. Je vous supplie, monsieur, de communiquer ma lettre au magnifique Conseil, et de me croire avec un profond respect, etc. A M. LE MARQUIS DE ÎHIROIJVILLE. 3 août. Oui, vraiment, vous seriez un beau Gengis, et nous n'en aurons point comme vous. Je vous sais bien bon gré d'être du métier, mon très aimable marquis. Le travail console. Il paraît, par votre lettre à ma nièce, que vous avez besoin d'être consolé comme un autre. C'est un sort bien commun. On souffre même à Neuilli, même aux Délices. Qui croirait qu'à mon âge une Pucette fit mon malheur, et me persécutât au bout de trente ans? L'ouvrage court partout, accompagné de toutes les bêtises, de toutes les horreurs que de sots méchants ont pu imaginer, de vers abominables contre tous mes amis, à commencer par M. le maréchal de Richelieu. J'ai bien fait de ne songer qu'à des Chinois ; vos Français sont trop méchants, et, sans vous et sans M. d'Argental, ces Chinois ne seraient pas pour Paris. Je bénis ma retraite, je vous regrette, et je vous aime de tout mon cœur. A M. THIERIOT. Aux Délices, le 4 août. Ce que vous avez est presque aussi ancien que notre amitié. Il y a trente ans que cela est fait, et vous voyez combien cela est différent des piales grossièretés et des scandales odieux qui courent. Vous aurez le reste ; vous verrez que le bâtard «le l'Arioste n'est pas le bâtard de l'Arétin. Un scélérat, nommé Grasset, est venu dans ce pays-ci, dépêche par des coquins de Paris, pour faire imprimer sous mon nom, à Lausanne, les abominations qu'ils ont fabriquées. Je l'ai fait guetter à Lausanne; il est venu à Genève, j'en l'ai fait mettre en prison. J'ai ici quelques amis, et on n'y troublera point mon repos impunément. Adieu,

mon ancien ami ; vous auriez trouvé ma retraite charmante l'été , et l'hiver il ne faut pas quitter le coin de son feu. Tous les lieux sont égaux quand il gèle; mais dans les beaux jours je ne connais rien qui approche de ma situation. Jo ne connaissais ni ce nouveau plaisir, ni celui de semer , de planter , et de bâtir. Je vous aurais voulu dans ce petit coin de terre. J'y suis très heureux; et si les calomnies de Paris venaient m'y poursuivre, je serais heureux ailleurs. Je vous embrasse. Quid novif A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 4 août. Mon cher ange, je voudrais encore vernir nies Magots ; mais tout ce qui arrive à Jeanne gâte mes pinceaux chinois. C'est ma destinée que la calomnie me poursuive au bout du monde. Elle vient me tourmenter au pied des Alpes. Vous ai -je maudé que ce coquin de Grasset était venu dans ce pays-ci, chargé de cet impertinent ouvrage, avec des vers contre la France , contre la maison régnante, contre M. de Richelieu? Ceux qui l'ont envoyé , sachant que j'étais auprès de Genève , n'ont pas manqué de faire paraître Calvin dans celle rapsodie ; cela fait un bel effet du temps de Charles vu. Il est très certain que ce Chévrier, qui avait annoncé l'ouvrage dans les feuilles de Fréron, y a travaillé ; et il est très probable que Grasset s'entend toujours avec Corbi. Vous voyez combien il est nécessaire que les ciuq Magots soient joués vite et bien : mais comment Sarrasin peut-il se charger de Zamti? est-ce là le rôle d'un vieillard? On n'eulendra pas l.t kain. Sarrasin joue en capucin. Serai-je la victime de l'orgueil deGrandval, qui ne veut pas s'abaisser à jouer Zamti? Mon divin ange , je m'en remets à vous ; mais , si mes Magots tombent , je suis enterré. Je vois enfin que vous avez perdu ces malheureux soupçons que vous aviez de moi sur un pucelage; Dieu soit béni ! Thicriot- Trompette me mande qu'il y avait , dans le seul premier chaut qui court à Paris , cent vingt-quatre vers falsifiés. Tout ce qu'on m'en a envoyé est de la plus grande platitude. Gare que ces sottés horreurs ne paraissent sous mon nom I ce manant de Fréron en fera un bel extrait. Je vous demande en grâce, au moins, qu'on n« Digitized b/ Google

739 ANNÉE 4733. falsifie pas mon pauvre Orphelin, le vous conjure qu'on le joue tel que je l'ai fait. Nous venons d'en faire une répétition. Un Tronchin l, conseiller d'état de Genève, auteur d'une certaine Marie Stuart , a joué, ou plutôt lu, sur notre petit théâtre, le rôle de Gengis passablement ; U a fort bien dit rot vertus a; et tout le monde a conclu que c'était un solécisme épouvantable de dire quelque chose après ce mot. Ce serait tout gâter ; la seule idée m'en fait frémir. La scène du poignard a bien réussi ; des coeurs durs ont été attendris. Je vous embrasse ; je me recommande à vos boutés. A M. DARGET. Le 5 août <7tStL Je vous dois, mon ancien ami, un compte exact de ce qui s'est passé en dernier lieu au sujet de ce poème de la Pucelle (l'Orléans, dont on pourra dire comme de celle de Chapelain : Depuis trente ans on parle d'elle. Et bientôt on n'en dira rien. C'est peu qu'on ait déshonoré la littérature jusqu'à imprimer le Siècle de Louis XIV avec des notes aussi absurdes que calomnieuses , et qu'on se soit avisé de faire un libelle scandaleux d'un ouvrage approuvé de tous les honnêtes gens de l'Europe; c'est peu qu'on ait donné sous mon nom une prétendue Histoire universelle , dont il n'y avait pas dix chapitres qui fussent de moi et dont l'ignorance a rempli tous les vides : les mêmes gens qui me persécutent depuis si long-temps ont mis le comble à ces malversations inouïes jusqu'à nos jours parmi les gens de lettres. Us ont déterré quelques fragments de cet ancien poème de la Pu celle d'Orlcans , qui était assurément un badinage très innocent ; quand ils ont su que j'étais en France, ils ont ajouté à cet ouvrage des vers aussi plats qu'offensants contre les amis que j'ai eu France, et contre les personnes et les choses les plus respectables. Quand on a vu que j'avais choisi an petit asile auprès de Genève, où ma mauvaise santé m'a forcé de chercher des secours auprès d'un des plus célèbres médecins de l'Europe , ils ont glissé au plus vite dans l'ouvrage dos vers contre Calvin : ils vivent du fruit de leurs manoeuvres ; ils vendent chèrement leurs manuscrits ridicules aux dupes qui les achètent, et se font ainsi un revenu fondé sur la calomnie. En vérité , mon l François Tronchin , qui travaillait alors À une tragédie dont Nireplrore ni (ou Unioniste) était le principal personnage. — Marie Stuart avait été Imprimée k Paris en t755. * Derniers mots de l'Orphelin île ta Chine. cher ami, si ces malheureux pouvaient être appelés des gens de lettres, je serais presque de l'avis de ce citoyen de Genève, qui a soutenu avec tant d'esprit que les belles-lettres ont servi à corrompre les mœurs. On a député dans le

pays où je suis un homme qui se mêle de vendre des livres ; il se nomme Grasset; ii vint dans ma maison le 26 juillet, et me proposa de me vendre cinquante louis d'or un de ces manuscrits; il m'en fit voir un échantillon : c'était une page remplie de tout ce que la sottise et l'impudence peuvent rassembler de plus méprisable et de plus atroce ; voilà ce que cet homme vendait sous mon nom, et ce qu'il voulait me vendre à moi-même. Il médit, en présence de plusieurs personnes, que le manuscrit venait d'un Allemand qui l'avait vendu cent ducats ; ensuite il dit qu'il venait d'un ancien secrétaire de monseigneur le prince Henri : il entend sans doute le secrétaire à qui votre beau-frère a succédé, et qui était avec cet autre fripon de Tinois; mais ni le roi de Prusse, ni le prince Henri, n'ont jamais eu entre leurs mains des choses si indignes d'eux. Il nomma plusieurs personnes, il assura que La Beaumelle en avait un exemplaire à Amsterdam ; je pris le parti de porter sur-le-champ au résident de France la feuille scandaleuse que cet homme m'avait apportée écrite de sa main. On mit Grasset en prison ; il dit alors qu'il la tenait d'un nommé Maubert, ci-devant capucin, auteur de je ne sais quel Testament politique du cardinal Albéroni , dans lequel le ministère de France et M. le maréchal de Belle-Isle sont calomniés avec cette impudence qu'on punissait autrefois et qu'on méprise aujourd'hui ; enfin on a banni de Genève le nommé Grasset. On a interrogé le sieur Maubert, et on lui a signifié que, si l'ouvrage paraissait, on s'en prendrait à lui. Voilà tout ce que j'ai pu faire , dans un pays où la justice n'est pas rigoureuse; j'attends de votre amitié que vous voudrez bien m'instruire de ce que vous pourrez apprendre sur cette misère. Si vous voyez M. de Croismare et M. Duverney, je vous prie de leur faire mes très humbles compliments ; mes Délices me font souvenir de Plaisance. Je n'ose demander des oignons de tulipe à M. Duverney, c'est la seule chose qui me manque dans ma retraite, trop belle pour un philosophe ; il faut savoir jouir et savoir se passer; j'ai tâté de l'un et de l'autre. Je vous souhaite fortune, agréments ; et j'aurais voulu que ma maison eût été sur le chemin de Vesel. P. S. Pourrez- vous avoir la bonté de me dire le nom de ce Provençal qui était ci-devant secrétaire du prince Henri? Je vous embrasse, je suis bien malade. •17.

740 CORRESPONDANCE A M. DE BRENLES. Aux Délices , S août. Mais dites-moi donc , mon cher philosophe , comment les hommes peuvent être si méchants ; comment on a pu faire un tissu de tant de bêtises et de tant d'horreurs ; et comment Maubert a pu s'unir avec Grasset pour un aussi affreux scandale. Dès que Grasset vint me montrer l'échantillon de la pièce , tous mes amis me conseillèrent de déferer celle plate infamie a la justice. Grasset ne s'est tiré d'affaire qu'en disant qu'il tenait la feuille de Maubert , et Maubert a répondu qu'il la tenait de Lausanno. Si tout le reste est comme ce que j'ai vu, c'est l'ouvrage d'un laquais. J'ai rempli mon devoir en me plaignant juridiquement; mais je ne goûte de consolations qu'en déposant mes plaintes dans le sein de votre amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur. Quand pourrai-je vous voir à Monrion? V. A M. POLtER DE BOTTEN'S. Aux Délices, 12 août. Vous m'avez fait venir sur votre lac, mon cher monsieur, et, malgré toutes les horreurs qui m'environnent, je ne me jetterai pas dans le lac. Sachez les faits, et voyez mon cœur. 4° Quiconque viendra m'apporter un écrit tel que Grasset m'en a présenté un , je le mettrai entre les mains de la justice , parce que je veux bien qu'on rie de saint Denis, et que je ne veux pas qu'on insulte Dieu. 2° Corbi n'est point un être de raison ; c'est un homme très connu ; c'est un facteur de librairie à Paris. Grasset lui offrit, au mois de mai, quatre raille exemplaires d'un manuscrit qu'il devait acheter a Lausanne. 3° lin conseiller d'état de France m'envoya la lettre de Grasset a Corbi, et Grasset intimidé n'imprima rien à Lausanne. 4° Une femme nommée Dubret, qui demeure à Genève, dans la même maison que Grasset, vint, il y a un mois, me proposer de me vendre ledit manuscrit pour quarante louis d'or. 5° Grasset, le 26 juillet, vint me l'offrir pour cinquante louis ; et, pour m'engager, il me montra un échantillon fait par le laquais d'un athée, échantillon écrit de sa main, et dont il avait eu soin de faire trois copies. 6° Je le fis mettre en prison ; il est banni , et , s il revient a Genève, il sera pendu. 7° \ l'interrogatoire, il a décelé un capucin défroqué, nommé Maubert. 8° Le capuciu Maubert a répondu a la justice qu'il tenait le manuscrit de M. de Moutoieu ; et lui et Grasset ont dit que M. de Montoieu l'avait acheté ceut ducats , et voulait le vendre cent ducats , soit a moi , soit a madame de Pompadour, par le canal de M. de Cbavigni. 9° Il est faux que M. de Montoieu ait acheté ce manuscrit cent ducats , puisqu'il dit à Lausanne qu'il le tient de son fils, lequel le tient, dit-il, de madame la margrave de Bareuth. 10° J'instruis M.

de Montoiiieu de tout ce que dessus. 4 1° Je vais écrire au roi de Prusse , au prince Henri, 'a madame la margrave ; tous les trois savent bien que mon véritable ouvrage , fait il y a trente ans, et qu'ils ont depuis dix ans, ne contient rien de semblable, ni aux platitudes de laquais dont le manuscrit de M. de Montoiiieu est farci , ni aux horreurs punissables dont on vient de l'infecter. 4 2° Si on veut le vendre h madame de Pompadour, on s'y prend tard ; il y a long-temps que je le lui ai donné. 4 5° Ce n'est point madame la margrave de Bareuth qui a donné au fils de M. de Montoiiieu les fragments ridicules qu'il possède, c'est un fou nommé Tinois. 4 4° Tout le Conseil de Genève a approuvé unanimement ma conduite , et m'a fait l'honneur de m'écrire eu conséquence. 45° M. de Montoiiieu n'a autre chose h faire qua détester le jour où il a connu Maubert, lequel Maubert, tout savant qu'il est, s'est avisé de placer le portrait de Calvin dans un poème qui a pour époque le quatorzième siècle ; lequel Maubert , enfin, est le plus scélérat renégat que la Normandie ait produit. Que d'horreurs pour m'escroquer cinquante louis I En voilà beaucoup , mon cher monsieur ; je commence h croire que Rousseau pourrait avoir raison , et qu'il y a des gens que les belles-lettres rendent encore plus méchants qu'ils n'étaient: mais cela ne regarde que les ex -capucins. Maubert est ici aussi connu qu'à Lausanne ; mais la justice n'a pu le punir, puisqu'il a montré qu'il était l'agent d'un autre. Adieu, mon cher ami ; je suis las de dicter des choses si tristes. Somme totale, qu'y a-t-il à faire maintenant? Rien. Puisse M. de Montoiiieu jeter au feu son damnable manuscrit, faire pendre Maubert s'il le rencontre , l'oublier s'il ne le rencontre pas , et n'avoir jamais de commerce avec lui 1 Adieu ; madame Denis et moi , nous sommes malades ; nous viendrons à Monrion quand nous pourrons; nous vous embrassons tendrement. Digitized by Google

ANNEE 4755. 7(1 A M. LE COMTE D'ARGENTAL. «5 août
Mon cher ange , je ne suis pas en étal de songer à une tragédie ; je suis dans
les horreurs de la persécution quo la canaille littéraire me fait depuis
quarante ans. Vous m'aviez assurément donné un très bon avis. Ce Grasset
était venu de Paris tout exprès pour consommer son iniquité. Il n'est que
trop vrai que Chevrier était très instruit de ce maudit ouvrage et de toute
cette manœuvre. Fréron n'en avait parlé dans sa feuille que pour préparer
cette belle entreprise. Vous savez de quelles abominations on a farci ce
poème. On a voulu me perdre, et gagner de l'argent. Je n'y sais autre chose
quededéférer moi-même tout scandale qu'on voudra mettre sous mon nom,
en quelque lieu que je sois. Pour comble de douleurs, on m'apprend que
Lyon est infecté d'un premier chant aussi plat que criminel , dans lequel il
n'y a pas quarante vers de moi. Mon malheur veut que monsieur votre
oncle, que je n'ai jamais offensé, ait depuis un an écrit au roi plusieurs fois
contre moi, et ait même montré les réponses. Il a trop d'esprit et trop de
probité pour m'imputer les misères indignes qui courent; mais il peut , sans
les avoir vues , écouter la calomnie. L'abbé Perneti m'a écrit de Lyon
qu'on me forcerait a quitter mon asile, qui m'a déjà coûté plus de quarante
mille écus. Madame Denis se meurt de douleur , et moi de la colique. J'écris
un mot à madame de Porapadour au sujet des cinq pagodes que vous lui
faites tenir de ma part. Je me ûatte qu'elle uc trouvera rien dans la pièce qui
ne plaise aux honnêtes gens, et qui ne déplaie à Crébillon. Je me flatte que,
si elle l'approuve, elle sera jouée malgré le radoteur Lycophron. Adieu, mon
très cher ange , qui me consolez. A MADAME DE FONTAINE. 15 août.
Ma chère nièce, vous ôtes charmante. Vous courez, avec votre mauvaise
santé, aux Invalides pour des Chinois. Tout Pékin est à vos pieds. Je me
flatte qu'on jouera la pièce telle que je l'ai faite , et qu'on n'y changera pas
un mot. J'aime infiniineut mieux la savoir supprimée qu'altérée. Les
scélérats d'Europe me font plus de peine que les licros de la Chine. Du
fripon , nommé Grasset, que M. d'Argental m'avait heureusement indiqué ,
est venu ici pour imprimer un détestable ouvrage, sous le même titre que
celui auquel je travaillai il y a trente ans, et que vous avez entre les mains.
Vous savez que cet ouvrage de jeunesse n'est qu'une gaieté très innocente.
Deux fripons de Paris, qui en ont eu des fragments, ont rempli les vides
comme ils ont pu, contre tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus
sacré. Grasset, leur émissaire, est venu m'offrir le manuscrit pour cinquante

louis d'or , et m'en a donné un échantillon aussi absurde que scandaleux. Ce sont des sottises des halles, mais qui font dresser les cheveux sur la tête. Je courus sur-le-champ de ma campagne à la ville, et, aidé du résident de France, je déférai le coquin ; il fut mis en prison , et banni, son bel échantillon lacéré et brûlé, et le Conseil m'a écrit pour me remercier de ma dénonciation. Voilà comme il faudrait partout traiter les calomniateurs. Je ne les crains point ici; je ne les crains qu'en France. Ayez soin de votre santé , et aimez les deux solitaires qui vous aiment tendrement. Je vous embrasse , ma chère enfant , du fond de mon cœur. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. <5 août. Vraiment , mon cher ange , il ne manquait plus à mes peines que celle de vous voir affligé. Je ne m'embarrasse guère de vos gronderies , mais je souffre beaucoup de l'embarras que vous donnez aux bateleurs de Paris. Mon divin ange , grondez-moi tant qu'il vous plaira , mais ne vous affligez pas. M. de Richelieu me mande qu'il faut que Grandval joue dans la pièce : « Très volontiers , a-t-il dit, je ne me mêle de rien ; que Lekain et Grandval s'étudient à vous plaire, c'est leur devoir, car la Comédie est aussi mal conduite que les pièces qu'on y donne depuis si long-temps. Le siècle où nous vivons est , en tous sens , celui de la décadence ; il faut l'abandonner à son sens réprouvé. J'ai désiré , mon cher et respectable ami , qu'on donnât mes Magots à Fontainebleau , puisqu'on doit les donner; et je l'ai désiré afin de pouvoir détruire dans une préface les calomnies qui viennent m'assaillir au pied des Alpes. Vous savez une partie des horreurs que j'éprouve , et je dois à votre amitié le premier avis que j'en ai eu. La députation de Grasset est le résultat d'un complot formé de me perdre , partout où je serai. Jugez si je suis en état de chanter le dieu des jardins. J'en dirai pourtant un petit mot quand je pourrai être tranquille, mais je le dirai honnêtement. Toute grossièreté rebute, et vous devez vous en apercevoir par la différence qui est entre la copie que je vous ai envoyée et l'autre exemplaire. Je vous supplie de répandre cette copie le plus que

712 CORRESPONDANCE. trous pourrez , et surtout de la faire lire à M. de Thibouville ; je vous en conjure. Ah ! mon cher et respectable ami, quel temps avez- vous pris pour me gronder ! Celui que votre oncle prend pour m'achever. Je vous embrasse tendrement. Les hommes sont bien méchants; mais vous me raccommodez avec l'espèce humaine. A M. LE COMTE D'ARGENSON, MINISTRE DE LA COUR. Aux Délices , 20 août. Il m'est impossible , monseigneur , de vous envoyer votre contre-seing. Celui qui en a si indignement abusé est à Marseille. C'est un intrigant fort dangereux. Ce Grasset m'a montré des contre-seings chancelier et fierryer avec les vôtres. Il écrit souvent à M. Berryer , qui est fort poli , car il signe un grand votre très humble à ce valet de libraire. On dit qu'il fait imprimer des horreurs à Marseille. J'oubliais de vous dire qu'il est républicain , et qu'il est de moitié avec un capucin défrôqué , auteur du Testament politique du cardinal Albéroni. Ce capucin , appelé ici Maubert , est à Genève, avec des Anglais, et il outrage impudiquement , dans ses livres , le roi , le ministère , et la nation. Voilà de bons citoyens dans ce siècle philosophique et calculateur ! Le prince de Wurtemberg avait auprès de lui un philosophe de cette espèce , qu'il me vantait fort, et qu'il mettait au-dessus de Platon ; ce sage a fini par lui voler sa vaisselle d'argent. Je ne vis plus qu'avec des Chinois. Madame Denis, du fond de la Tarlarie, vous présente ses respects , et moi les miens. Je vous serai bien tendrement attaché tant que je vivrai. V. A M. THIERS. Le août. Mon ancien ami , amusez - vous tant que vous pourrez avec une Pucelle; cela est bien à votre âge. il y a trente ans que je fis cette folie. Je vous ai envoyé la copie que j'avais depuis dix ans. Je ne puis songer à tout cela que pour en rougir. Dites aux gens qui sont assez bons pour éplucher cet ouvrage, qu'ils commencent par critiquer sérieusement frère Jean des Entonneurs et Gargantua. Quant à mes cinq Magots de la Chine, je les crois très mal placés sur le théâtre de Paris , et je n'en attends pas plus de succès que je n'attends de reconnaissance des comédiens, à qui j'ai fait présent de la pièce. Il y a long-temps que j'ai affaire à l'ingratitude et à l'envie. Je fuis les hommes , et je m'en trouve bien ; j'aime mes amis , et je m'en trouve encore mieux. Je voudrais vous revoir avant d'aller voir Pascal et Rameau , e tutti quanti , dans l'autre monde. Puisque vous voyez M. d'Argenson le philosophe , présentez-lui , je vous prie , mes respects. A MADAME DE FONTAINE, A PARIS. Aux Délices , 23 août. Il faut casser mes Magots de

la Chine , ma chère enfant ; l'infidélité qu'on m'a faite sur cette ancienne plaisanterie de la Pucelle d'Orléans empoisonne la fin de mes jours. On m'a envoyé quelques morceaux de cet ouvrage ; tout est défiguré , tout est plein de sottises atroces. Il n'y a ni rime , ni raison , ni bienséance. Cependant on m'imputera cette indigne rapsodie , et il m'arrivera la même chose que dans l'aventure de l'Histoire générale; on imprimera ce que je n'ai pas fait , à la faveur de ce que j'ai fait. Le contraste de cet ouvrage avec mon âge et avec mes travaux méfait sentir la plus vive douleur. Je suis très incapable de songer à une tragédie; il faut la liberté d'esprit, et ce dernier coup m'étourdit. Si , par hasard, vous savez quelques nouvelles, si vous pouvez voir Darget et m'instruire , vous me ferez grand plaisir. J'aimerais mieux vous voir ici ; vous feriez ma consolation avec votre sœur. Comment vont les bénéfices de votre frère? Si Jeanne d'Arc avait fondé quelque 'bon prieuré , il serait juste qu'il le desservit ; je lui souhaite des pucelles et des abbayes. Les scélérats d'Europe me font plus de peine que les héros de la Chine. Un fripon nommé Grasset, que M. d'Argental m'avait heureusement indiqué , est venu ici pour imprimer un détestable ouvrage sous le même titre que celui auquel je travaillai il y a trente ans , et que vous avez entre les mains. Vous savez que cet ouvrage de jeunesse n'est qu'une gaieté très innocente. Deux fripons de Paris , qui en ont des fragments , ont rempli les vides , comme ils l'ont pu , contre tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré. Grasset, leur éditeur, est venu m'offrir le manuscrit pour cinquante louis d'or, et m'en a donné un échantillon aussi absurde que scandaleux ; ce sont des sottises des halles , mais qui font dresser les cheveux à la tête. Je courus sur-le-champ de ma campagne à la ville, et, aidé du résident de France , je déferai le coquin ; il fut mis en prison et banni, son bel échantillon lacéré! brûlé; et le Conseil m'a écrit pour me remercier de ma dénonciation. Voilà comme il faudrait partout traiter les calomnieux. Je ne les crains point ici ; je ne les crains qu'en France. Il en semble . ma chère nièce , que vous n'avez? Digitized by Google

ANNÉE 4755. 745 pas votre part entière , et M. d'Argewial a encore trois guenilles pour vous. Je vous dèoiande pardon d'avoir imaginé que vous eussiez pu adopter l'idée que M. d'Argenlal a eue uu moment ; j'espère qu'il ne l'a plus. Ayez soin de votre santé , et aimez deux solitaires qui vous aimcut tendrement. Je vous embrasse , ma chère enfant , du fond de mou cœur. À M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux irlsles Délices , 20 aoûtMon divin ange, je reçois votre lettre du 21 ; je commence par les pieds de madame d'Argental , et je les baise , avec votre permission , enflés ou non. J'espère même qu'ils pourront la conduire h la Chine, et qu'elle entendra Lckain ; ce qui est , dit-on , très difficile. On prétend qu'il a joué un beau rôle muet; mais, mon cher et respectable ami , je ne suis touché que de vos bontés ; je les sens mille fois plus vivement que je ne sentirais le succès le plus complet. Les Magots chinois iront comme ils pourront ; on les brisera , on les cassera, on les mettra sur la cheminée ou dans sa garde-robe , on en fera ce qu'on voudra ; mon cœur est flétri , mon esprit lassé , ma tête épuisée. Je ne puis , dans mes violents chagrins, que vous faire les plus tendres remerciements. C'est vous qui avez prevu le mal. Vous avez été k cent lieues mon véritable ange gardien. Ce Grasset, ce maudit Grasset , est un des plus insignes fripons qui infectent la littérature. J'ai essuyé un tissu d'horreurs. Enfin ce misérable , chassé d'ici , s'en est allé avec son manuscrit infâme , et on ne sait plus où le prendre. Je n'ai jamais vu de plus artificieux et de plus effronté coquin. A l'égard de cet autre animal de Prieur , qui dispose insolemment de mou bicu , sans daigner seulement m'en avertir, j'ai écrit à madame de Pompadour et à M. d'Argenson. L'un ou l'autre a été volé , et il leur doit importer de savoir par qui ; d'ailleurs il s'agit de la gloire du roi , et ni l'un ni l'autre ne seront indifférents. Enfin , mon cher ange , je suis vexé de tous côtés depuis un mois. La rapine et la calomnie me sont venues assaillir au pied des Alpes dans ma solitude. Où fuir? il faudra donc aller trouver l'empereur de la Chine. Encore trouverai-je la des jésuites qui me joueront quelque mauvais tour. Ma santé n'a pas résisté à toutes ces secousses. Il ne me reste de sentiment que pour vous aimer ; je suis abasourdi sur tout le reste. Adieu; pardon nez-moi , je ne sais plus où j'en suis. Adieu ; votre amitié sera toujours ma consolation la plus chère. Je baise très douloureusement les ailes de tous les nnges. A M. J. -J. ROUSSEAU, A PARIS. 30 août. J'ai reçu , monsieur, votre nouveau livre coutre le genre humain * ; je vous en remercie* . Vous plai1 Le Discours sur

l'origine de l'inégalité parmi les hommes K. • RÉPONSE DE J J
ROUSSEAU. Pâtit, le io wplcmbrc. C'est à moi , monsieur, de vous
remercier A tou» égard*. En vous offrant l'ébauche de me* tristes rêveries ,
jo n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un
devoir et vous rendre un hommage que nous vous devons tou* comme à
notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faite* à ma pairie , je
partage la reconnaissance de mes concitoyen* ; et j'espère qu'elle ne fera
qu'augmenter encore, lorsqu'ils auront profité des instructions que vous
pouvez leur donner. Embellissez l'asile que vous avez choisi ; éclairez un
peuple digne de vos leçons ; et, vous qui savez si bien peindre lesverluset la
liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits.
Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous lu cht'min de la gloire.
Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bétlse , quoique je
regrette beaucoup, pour ma part , le peu que j'en ai perdu. A votre égard ,
monsieur, ce retour serait un miracle si grand à la fol» et *1 nuisible , qu'il
n'appartiendrait qu'à Dieu de le faire , et qu'au diable de te vouloir. Ne
tentez donc pas de retomber à quatre pattes ; personne au niondo n'y
réussirait moins que vous- Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds
, pour cesser de vous tenir sur les vôtres. Je conviens de toutes les disgrâces
qui poursuivent les hommes célèbres dans les lettres; je conviens même de
tous les maux attachés à l'humanité, et qui semblent indépendants de nos
vaines connaissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de
sources de misères, que, quand le hasard en détourne quelqu'une, tl* n'en
sont guère moin* Inondés. D'ailleurs Il y a , dans les progrès des choses ,
des liaisons cachées que le vulgaire n'aperçoit pas, mats qui n'échapperont
point à l'œil du sage quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni
Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite; ce ne sont ni les savants ni les
poètes qui ont produit les malheurs de Rome et les crimes de* Romains ;
mais sans le poison lent et secret qui corrompt peu à peu le plus vigoureux
gouvernement dont l'histoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrèce, ni
Satlusle, n'eussent point existé, ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable
de Lélius et de Térence amenait de loin le slCcle brillant d'Auguste et
d'Horace, et enfin les siècles horribles de Sénèque et de Néron , de
Domltlen et de Marital. I.c goût des lettres et des arts naît chez un peuplo
d'un vice intérieur qu'il augmente; et s'il est vrai que tous les progrès
humains sont pernecieux à l'espèce, ceux de l'esprit et des connaissances
qui augmentent notre orgueil et multiplient nos égarements accélèrent

bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où le mal est tel, que les causes mêmes qui l'ont fait naître sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter; c'est le fer qu'il faut laisser dans ta plaie, de peur que le blessé n'expire en l'arrachant. Quant à moi, si j'avais suivi ma première vocation", eût-ce que Je n'eusse ni lu ni écrit, j'en aurais sans doute été plus heureux. Cependant, si les lettres étaient maintenant anéanties, je serais privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux; c'est parmi ceux qui les cultivent que Je goûte les douceurs de l'amitié, et que J'apprends à Jouir de la vie sans craindre la mort. Je leur dois le peu que je suis, je leur dois même l'honneur d'être connu de vous. Mais consultons l'Intérêt dans nos affaires, et la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des philosophes, des historiens, des savants, pour éclairer le monde et conduire ses aveugles habitants; si le sage Memnon m'a dit vrai, Je ne connais rien de si fou qu'un peuple de sages. Convenez-en, monsieur, s'il est bon que les grands gémissent.

CORRESPONDANCE. in rez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités , mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine , dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit a vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher a quatre pattes , quand on lit votre ouvrage. Cependant , comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude , je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre , et je laisse cette allure naturelle a ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada; premièrement , parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes secours" chez les Missouris; secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-la , et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie , où tous devriez être. Je conviens avec vous que les belles - lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; et ce qu'il y a de plus honteux , c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire encyclopédique , ceux qui osèrent être leurs, rivaux les traitèrent de déistes , d'athées , et même de jansénistes. instruisent les hommes , Il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? « Les boiteux, dit Montaigne, sont mal propres « aux exercices du corps; et aux exercices de l'esprit, ils sont des âmes boiteuses. » Mais, en ce siècle savant , on ne voit que des boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dandins : le théâtre en fourmille, les cafés retentissent de leurs sentences , lis les affligent dans les journaux, les quais sont couverts de leurs écrits; et j'entends critiquer l'Orphelin , parce qu'on l'applaudit , à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts , qu'à peine en sent-il les beautés. Recherchons la première source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance, et que ce que nous ne savons point nous nuit beaucoup moins que ce que nous

croyons savoir. Or quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de savoir tout? Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournait pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit quelle tournait. Si tes seuls philosophes en eussent réclamé le titre, V Encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. Si cent uiyrmidons n'aspiraient à la gloire, vous Jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous. Nu soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talents. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortège des triomphateurs ; c'est l'empressement Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdu le jour que je donnai la tragédie d'Œdipe; une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi ; un prêtre ex-jésuite, que j'avais sauvé du dernier supplice, me payant par des libelles diffamatoires du service que je lui avais rendu; un homme, plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du Siècle de Louis XIV avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infâmes impostures ; un autre, qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue Histoire universelle, sous mon nom ; le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits et de noms estropiés ; et enfin des hommes assez lâches et assez méchants pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, et sachant malheureusement lire et écrire, se font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent, et les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragments d'une plaisanterie faite, il y a près de trente ans, sur le même sujet que Chapelain eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité et l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de sottise que de malice, et qui enfin, au bout de trente ans, vendent partout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, et qui du public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez ; mais les falsifications* n'y sont pas faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous, le dire, par l'intérêt que Je prends à votre repos et à votre instruction, méprisez des vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus

on vous critiquera , plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées; et qui vous o-erait attribuer des écrits que vous n'aurez point faits , tant que vous n'en ferez que d'inimitables? Je suis sensible à votre invitation ; et si ccl hiver me laisse en état d'aller, au printemps, habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerais mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches ; et quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres que le lotos, qui n'est pan la pâture des bêtes, et le moly , qui empêche les hommes de le devenir *. Je 6Uis de tout mon coeur et avec respect , etc. * Le lotos croiw.sU dont une (le dont les habitants s'appelaient Lotopkngrt , parce qa'ils te nourrissaient de lotos. Homère eu fait uu mets si délicieux que tes dieux de l'Olympe en goûtaient arec plaisir: les compagnons d'Ulysse n'en roulaient plut d'autre. Le ai e/y préserva Ulysse de l'influence de Circé. Noa botanistes ont désenchanté cet plantes merveilleuses. La dernière est une espèce d'ail, le lotoi est moins déchu ; c'est un petit arbre vert d'un aspect agréable , usais il a perdu son rang et set propriétés. (Xolt dt W. y. D. Sdutttt-Ptlhty.)

ANNEE 4755. 745 n'est digne que d'eux . J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques pour servir à l'Histoire de la Guerre de 4744 , lorsque j'étais historiographe de France; qu'on a vendu à un libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on se saisit à l'envi de mon bien , comme si j'étais déjà mort, et qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture et la rapine, me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes , jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre; que Pope , Descartes , Bayle , le Camoens, et cent autres, ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits. Avouez en effet, monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles , le reste du monde on les ignore ou en rit. De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine , ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui , de tout temps , ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron , ni Varron , ni Lucrèce , ni Virgile , ni Horace , n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant ; le barbare Sylla , le crapuleux Antoine , l'imbécile Lépide , lisaient peu Platon et Sophocle ; et pour ce tyran sans courage , Octave Cépias , surnommé si lâchement Auguste , il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres. Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie ; avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemi , et que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes , c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Tharaas Koulikan , qui ne savait pas lire , jusqu'à un commis de la douane, qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme , la rectifient, la consolent ; elles vous servent , monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles ; vous êtes comme Achille , qui s'emporte contre la gloire, et comme le P. Malebranche , dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination. Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi , puisque ,

dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter ; mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait , comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchants corrompent la douceur ; comme il faut aimer sa patrie , quelques injustices qu'on y essuie; comme il faut aimer et servir l'Être suprême , malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte. M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal , jouir de la liberté , boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes. Je suis très philosophiquement et avec la plus tendre estime , etc. A M. J.-J.

ROUSSEAU *, A PARIS. Septembre. M. Rousseau a dû recevoir de moi une lettre de remerciement. Je lui ai parlé, dans cette lettre , des dangers attachés à la littérature ; je suis dans le cas d'essuyer ces dangers. On fait courir dans Paris des ouvrages sous mon nom. Je dois saisir l'occasion la plus favorable de les désavouer. On m'a conseillé de faire imprimer la lettre que j'ai écrite à M. Rousseau , et de m'étendre un peu sur l'injustice qu'on me fait , et qui peut m'être très préjudiciable. Je lui en demande la permission. Je ne peux mieux m'adresser , en parlant des injustices des hommes, qu'à celui qui les connaît si bien. A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE. Les Pucelles me font plus de mal , mon cher Catilina , que les Chinoises ne me font déplaisir. • RÉPONSE DE J.-J. ROUSSEAU. Paris*, 10 trpl.mkr. En arrivant, monsieur, de la campagne, où J'ai passé cinq ou six jours, Je trouve votre billet, qui me tire d'une grande perplexité ; car, ayant communiqué à M. de Gauffecourt, notre ami commun, votre lettre et ma réponse. J'apprends à l'instant qu'il les a lui-même communiquées à d'autres, et qu'elles sont tombées dans les mains de quelqu'un qui travaille & me réfuter, et qui se propose , ult-on . de les insérer à la fin de sa critique. M. Rouchaud , agrégé en droit , qui vient de m'apprendre cela, n'a pas voulu m'en dire davantage ; de sorte que je suis hors d'état de prévenir les suites d'une Indiscrétion que, vu le contenu de votre lettre, je n'en ai eue que pour une bonne fin. Heureusement, monsieur. Je vois par votre projet que le mal est moins grand que je n'avais craint. En approuvant une publication qui me fait honneur, et qui peut vous être utile, il me reste une excuse à vous faire sur ce qu'il peut y avoir eu de ma faute dans la promptitude avec laquelle ces lettres ont couru sans votre consentement ni le mien. Je suis avec les sentiments du plus sincère de vos admirateurs, monsieur, etc. Je suppose que vous avez reçu ma réponse du 10 de ce mois.

746 CORRESPONDANCE. Ma vie est celle d'Hercule; je n'en ai ni la taille ni la force , mais il me faut , comme lui , combattre des monstres jusqu'au dernier moment. Si on en croyait la calomnie, je finirais par être brillé comme lui. On applaudit mademoiselle Clairon, et on a grande raison ; mais ou me persécute jusqu'au tombeau et jusqu'au pied des Alpes, et, eu vérité , on a grand tort. Puisque nos Chinois ont été assez bien reçus à Paris , dites donc à M. d'Argental qu'il vous donne fa Puce de aide pour la petite pièce. Quand yerrops-üous votre tragédie , votre roman ? Ces amusements- là valent assurément mieux que les riens sérieux dans lesquels les oisifs de Paris passent leur vie. Ils oublient qu'ils ont une âme, et .vous cultivez la vôtre ; qu'elle ne perde jamais ses sentiments pour madame Deçis et pour moi. Vous n'avez point d'amis plus tendres. A M. THIERIOT. 1 Aux Délices, le tO septembre. | Nop , assurément , mou ancien ami , je ne peux ni ne veux retoucher a . une plaisanterie faite il y a trente ans , qui ne conviant ni à mon âge, ni à ma façon présente de penser, ni à mes études, le connais toutes les fautes de cet ouvrage ; il y ep a d'aussi grandes dans l'Arioste ; je l'abandonne à son sort. Tout qe que je peux faire, c'est de désavouer et de flétrir les vers infâmes que la canaille de la littérature a insérés dans cet ouvrage. INe vous ai-je pas fait part de quelques unes de ces belles interpolations? I Qui , de# Valois rompant la destinée, ▲ ta gard' Dieu laisse aller son armée , Chasse le jour, le soir est en festin, Toute la nuit fait encor pire train ; Car saint Louis, là haut, ce bon apôtre, A ses Bourbons eu pardonne bien d'autre! Eh Jhicp ! croiriez-vous que , dans le siècle où nous sommes , on m'impute de pareilles bêtises , qu'on appelle des vers ? On m'avertit que l'on imprime l'ouvrage en Hollande , avec toutes ces additions; cela est digne de la presse hollandaise, et du goût de la geul réfugiée. Je fais imprimer l'Orphelin de la Chine , avec une Lettre dans laquelle je traite les marauds qui débitent ces horreurs comme ils le méritent. Plût à Dieu qu'on eût saisi lu Pucelle , l'infâme prostituée de la Pucelle, à Paris, comme vous me l'écrivez , et comme je l'ai demandé I mais ce n'est point sur elle qu'est tombée l'équité du ministère ; c'est , à ma réquisition, sur une édition delà Guerre de 4 741. Un homme de condition avait , à ce qu'on prétend , vole chez madame Denis les minutes très informes des matériaux de cette Histoire , et les avait veudues vingt-cinq louis d'or à un libraire nommé Prieur , par les mains du chevalier de La Morlière , dont ce Prieur a la quittance. Je ne crois point du tout que le

jeune marquis qu'on accuse de s'être servi de ce chevalier soit capable d'une si infâme action. Je suis très loin de l'en soupçonner, et je suis persuadé qu'il se lavera, devant le public, d'une action si odieuse. Je me suis borné à empêcher qu'on imprimât malgré moi une Histoire du roi imparfaite, et qu'on abusât de mes manuscrits. Cette Histoire ne doit paraître que de mon aveu, et de celui du ministère, après le travail le plus assidu et l'examen le plus sévère. Vous me feriez un très grand plaisir de faire lire le manuscrit que vous avez à M. de Thibouville. Adieu, mon ancien ami. Le ministre philosophe aura bientôt les remerciements que mon cœur lui doit. À Paris. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, le 10 septembre. Voilà ce que causent, mon cher ange, les persécutions, les procédés infâmes, les injustices. Tout cela m'a empêché de donner la dernière main à mon ouvrage, et m'a forcé de le faire imprimer en hâte, afin de donner au moins quelque petit préservatif contre la crédulité qui adopte les calomnies dont je suis accablé depuis si long-temps. C'était une occasion de faire voir dans tout son jour ce que j'essuie, sans pourtant paraître trop me plaindre; car à quoi servent les plaintes? Ce n'est que dans votre sein, mon cher et respectable ami, qu'il faut déposer sa douleur. Je n'ai su que depuis quelques jours tout ce qui s'est passé entre madame Devis et M. de Malesherbes. Elle m'avait tout caché, pendant un assez violent accès de ma maladie. Il me paraît qu'elle s'est conduite avec le zèle et la fermeté de l'amitié. Elle devait dire la vérité à madame de Pompadour. Il était très dangereux que des minutes informées, des papiers de rebut, qui coulaient l'Histoire du roi, fussent imprimés sans l'aveu du roi. Il est indubitable que Ximènes les a volés, que La Morlière les a vendus, de sa part, au libraire Prieur, et que ce La Morlière est encore, en dernier lieu, allé à Rouen les vendre une seconde fois. C'est une chose dont Lambert peut vous instruire. J'ai dû moi-même écrire à madame de Pompadour, dès que j'ai été instruit. Elle m'a mandé sur-le-champ qu'elle saisisse l'édition. On l'a saisie, à Paris, chez Prieur; mais la pourra-t-on saisir à Rouen? c'est ce que j'ignore. Tout ce que je

Digitized by Google

747 ANNÉE 47S5. sais bien certainement , par la réponse de madame de Pompadour et par sa démarche , c'est qu'il ne (allait pas que l'ouvrage parût. Pour le procédé de Ximenès, qu'en dites-vous? Consoler-vous , pardonnez a la race humaine. il y a un homme de condition , dans ce pays-ci, qui en fe6ait autant , et qui fesait vendre un autre manuscrit par ce fripon de Grasset dont vos bontés pour moi avaient découvert les mauœuvres. Et que pensez -vous de la belle lettre de Ximenès a madame Denis , et de la manière dont ee misérable ose parler de vous ? Toutes ces horreurs , toutes ces bassesses, toutes ces insolences, sont-elles concevables ?Je ne conçois pas M. de Malesherbes; il est fâché contre ma nièce , pourquoi? parce qu'elle a fait son devoir. Il est trop juste pour lui en savoir long-temps mauvais gré. Je suis persuadé que vous lui ferez sentir la raison. Il s'y rendra , il verra que l'action infâme de Ximenès et de La Morlière exigeait un prompt remède. En quoi M. de Malesherbes est-il compromis? je ne le vois pas. Aurait-il voulu protéger une mauvaise action , pour me perdre? Mon cher ange , mon cher ange , la vie d'un homme de lettres u'est bonne qu'après sa mort. Voilà ce que je vous écrivais , mon cher ange , cl je devais vous envoyer cette lettre, dans quelques jours, avec la pièce imprimée, lorsque je reçois la vôtre du 3 du courant. Moi corriger cet Orphelin J moi y retravailler , mon cher ange , dans l'état où je suis l cela m'est impossible. Je suis anéanti. La douleur m'a tué. J'ai voulu absolument imprimer la pièce pour avoir une occa-| sion de confondre , à la face du public , tout ce i que la calomnie m'impute. Cent copies abominables de la Pucelle d'Orléans -se débitent en manuscrit , sous mes yeux , dans un pays qui se croit recommandable par la sévérité des mœurs. On farcit cet ouvrage de vers diffamatoires contre les puissances, de vers impies. Voulez-vous que je me taise ici , que je sois en exécration , que je laisse courir ces scandales sans les réfuter? J'ai pris l occasion de la célébrité de Y Orphelin , j'ai fait imprimer la pièce , avec une lettre où je vais audevant du mal qu'on veut me faire. Mon asile ine coûte assez cher pour que je cherche à y achever en paix des jours si malheureux. Que m'importe , dans cet étal cruel , qu'on rejoue ou non une tragédie? Je me vois dans une situation à n'être ni flatté du succès , ni sensible à la chute. Les grauds maux absorbent tout. J'ai envoyé à Lambert les trois premiers actes un peu corrigés. Il aura incessamment le reste avec VÉpttre à M. de Richelieu , et une à JeanJacques» Les Cramer ont la pièce pour les pays

étrangers , Lambert l'a pour Paris. Je leur en fais présent à ces conditions. Il ne me manque plus que de les avoir pour ennemis , parce que je les gratifie les uns et les autres. Je vous le répète , les talents sont damnés dans ce monde. Je vous conjure de faire entendre raison à M. de Malesherbes; il n'a ni bien agi ni bien parlé. Il a bien des torts , mais il est digne qu'on lui dise ses torts ; c'est ici plus grand éloge que je puisse faire de lui. Je vous embrasse mille fois. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices, le 11 septembre. Je vous envoie , monseigneur, à la bâte, et comme je peux , votre filleul l'Orphelin , dont vous voulez bien être le parrain ; ce sont les premiers exemplaires qui sortent de la presse Je crois que vous joindrez à toutes vos bontés celle de me pardonner la dissertation que je m'avise .toujours de coudre à mes dédicaces. J'aime un peu l'antique ; cette façon en a du moins quelque air. Les éplures dédicatoires des anciens n'étaient pas faites comme une lettre qu'on met à la poste , et qui se termine par une vaine formule ; on était des discours instructifs. Un simple compliment n'est guère lu, s'il n'est soutenu par des choses utiles. Il y a , à la fin de la pièce , une lettre à JeanJacques Rousseau , que j'ai cru nécessaire de publier dans la position où je me trouve. Je suis honteux de vous entretenir de ces bagatelles , lorsque je ne devrais vous parler que du chagrin sensible que m'a causé la perte de votre procès. Je ne sais pas si une pareille décision se trouve dans l'Esprit des Lois. J'ignore la matière des substitutions; j'avais seulement toujours entendu dire que les droits des mineurs étaient inviolables , et , à moins qu'il n'y ait une loi formelle qui déroge à ces droits , il me paraît qu'il y a eu beaucoup d'arbitraire dans ce jugement. Je ne puis croire surtout qu'on vous ait condamné aux dépens , et je regarde cette clause comme une fausse nouvelle. Je n'ose vous demander ce qui en est. Vous devez être surchargé d'affaires extrêmement désagréables. Il est bien triste de succomber , après tant d'années de peines et de frais, dans une cause qui, au sentiment de Cocbin , était indubitable , et ne faisait pas même de question. Vous êtes bien bon de me parler de tragédies et de dédicaces , quand vous êtes dans une crise si importante; c'est une nouvelle épreuve où l'on a mis votre courage. Vous soutenez cette perle comme une colonne anglaise ; mais les canons ne peuvent rien ici , et ce n'est que dans votre

I 7!8 CORRESPONDANCE. belle âme que vous trouvez des ressources. C'est k cette âme noble et tendre que je serai attaché toute ma vie avec les sentiments les plus inviolables et les plus respectueux. Vous savez que ma nièce pense comme moi. Permettez que je revienne à la pièce qui est sous votre protection. Je vous demande en grâce qu'on la joue h Fontainebleau , telle que je l'ai faite , telle que madame de Pompadour l'a lue et approuvée , telle que j'ai l'honneur de vous l'envoyer , et non telle qu'elle a été défigurée h Paris. En vérité , je ne puis concevoir comment elle a pu avoir quelque succès avec tant d'incongruités. Il faut que mademoiselle Clairon soit une grande enchanteresse. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, It septembre. Je vous ai déjà mandé , mon cher ange , que j'ai envoyé la pièce k Lambert ; que la seule chose importante pour moi , dans le triste état où je suis , c'est qu'elle paraisse avec les petits boucliers qui repoussent les coups qu'on me porte. J'ai pris y sur les occupations cruelles , sur les maux qui m'accablent , sur le sommeil que je ne connais guère , un peu de temps à la hâte , pour corriger , pour arrondir ce que j'ai pu. Si la pièce était malheureusement imprimée de la manière dont les comédiens la jouent , elle me ferait d'autant plus de peine que les copies en seraient très incorrectes, et c'est ce que j'ai craint; c'est ce qui est arrivé k Borne sauvée, transcrite aux représentations, il n'y a nulle liaison dans les choses qu'on a été obligé de substituer pour faire taire des critiques très injustes. Ces criliquesdisparaissent bientôt , et il ne faut pas qu'il reste de vestige de la précipitation avec laquelle on a été forcé d'adoucir les ennemis d'uouvrage passable, avec des vers nécessairement faibles , par lesquels on a cru les désarmer. S'il reste quelques longueurs , si l'impatience française ne veut pas que le dialogue ait sa juste étendue, on peut, aux représentations, sacrifier des vers; mais les yeux jugent autrement. Le lecteur exige que tout ait sa proportion , que rien ne soit tronqué , que le dialogue ait toute sa justesse. Je ne parle point de certains vers énergiques , tels que : Les lois vivent encore, et l'emportent sur vous, Acte iv, scène 4. versque madame de Pompadour a approuvés, vers qui donnent quelque prix a mon ouvrage. Mc les ôter sans aucune raison , c'est jeter une bouteille d'encre sur le tableau d'un peintre. Ne joignez pas , je vous en conjure , aux désagréments qui m'environnent, celui de laisser paraître mon ouvrage défiguré. Je serai peut-être dans la nécessité d'employer plus de soins k faire jouer ma pièce k Fontainebleau, comme elle doit l'être, qu'on n'en a

mis a satisfaire les murmures inévitables k une première représentation dans Paris, tyn peu de fermeté , quelques vers retranchés , suffiront pour faire passer la pièce au tribunal de ce parterre si indocile ; mais , au nom do Dieu, que mon ouvrage soit imprimé comme je l'ai fait. Mon cher ange , j'exige cette justice de votre amitié. Quant k M. de Malesherbes , il a tort , et il faut avoir le courage de lui faire sentir qu'il a tort ; il n'y a que votre esprit aimable et conciliant qui puisse réussir dans cette affaire. N'y êtes-vous pas intéressé ? Quoi 1 un Xiraenès vole des manuscrits, et ce lâche insulte 1 et il vous traite d'espèce/ et M. de Malcsherbes a protégé ce vol î Contre qui ? contre celui que ce vol pouvait perdre. Pariez , parlez avec le courage de votre probité , de votre honneur , de votre amitié. Les hommes sont bien méchants 1 Vous avez le droit de vous élever contre eux ; c'est a la vertu d'être intrépide. Je vous embrasse mille fois. Comment va le pied de madame d'Àrgental? Je vous envoie , par M. de Malesherbes même, l'édition de Genève. Prault n'aura rien, Lambert aura la France, les comédiens auront mon travail. 11 ne me resle que les tracasseries , mon cher ange ; vos bontés remportent sur tout. A M. LE COMTE D'ARGENSON. Aux Délices» , ou prétendues Délices , comme on dit prétendus réformés, 13 septembre. Les ministres n'ont guère le temps d'examiner les Magots de la Chine; mais si le plus aimable de tous les miuistres a le temps de voir , a Fontainebleau , la morale de Confucius, en cinq actes; si l'auteur chinois peut amuser une heure et demie celui qui , depuis quarante ans en ça , t'honore de ses bontés , il sera plus fier qu'un conquérant tartare. Est-il pcrmisdeglisserdans ce paquet cinquante Magots pour le président Héuault? A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 17 septembre. Je fais passer par vos mains , mon cher et respectable ami , ma réponse k M. le comte de Choiseul , 11c sachant pas son adresse. Colini vient d'arriver , et je reçois trop tard vos avis et ceux des anges. On vend déjà dans Paris , en manuDigitized b/ Google

ANNEE 1765. scrit , l'Orphelin comme la Pucelle, et tout aussi défiguré. L'état cruel où les nouvelles infidélités touchant l' Histoire de la guerre dernière avaient réduit ma santé, et les dangers où me mettaient les copies abominables de la Pucelle , ne me permettaient pas de travailler ; il s'en fallait beaucoup. Tout ce que j'ai pu faire a été de prévenir, par une prompte édition , le mal que m'allait faire une édition subreptice dont j'étais meué tous les jours. Tout le mal vient de donner des tragédies à Paris, quand on est au pied des Alpes; cela n'est arrivé qu'à moi. Je ne crois pas avoir mérité qu'on me forçât a fuir ma patrie. Je m'aperçois seulement qu'il faut être auprès de vous pour faire quelque chose de passable , et que , si on veut tirer parti des talents , il ne faut pas les persécuter. Je compte sur quelque souvenir de la part de madame de Pompadour et de monsieur d'Argensou ; mais je perdais absolument leurs (tonnes grâces , si on avait publié cette Guerre de 1741, que l'un et l'autre m'avaient recommandé de ne pas donner au public ; et le roi m'en aurait su très mauvais gré, malgré les justes louanges que je lui donne. Je risquais d'être écrasé par le monument même que j'érigeais à sa gloire. Jugez du chagrin que m'a causé la conduite de M. de Malesherbes, et son ressentiment injuste contre mes très justes démarches. Enfin voilà la pièce imprimée avec tous ses défauts , qui sont très grands. Il n'y a autre chose à faire qu'à la supprimer au théâtre, et attendre un temps favorable pour en redonner deux ou trois représentations. Comptez que je suis très affligé de ne m'être pas livré à tout ce qu'un tel sujet pouvait me fournir ; c'était une occasion de dompter l'esprit de préjugé , qui rend parmi nous Part dramatique encore bien faible. Nos mœurs sont trop molles. J'aurais dû peindre, avec des traits plus caractérisés , la fierté sauvage des Tartares , et la morale des Chinois. Il fallait que la scène fût dans une salle de Confucius, que Zamti fût un descendant de ce législateur, qu'il parlât comme Confucius même , que tout fût neuf et hardi , que rien ne se ressentit de ces misérables bienséances françaises , et de ces petites d'un peuple qui est assez ignorant et assez fou pour vouloir qu'on pense à Pékin comme à Paris. J'aurais accoutumé peut-être la nation à voir , sans s'étonner , des mœurs plus fortes que les siennes ; j'aurais préparé les esprits à un ouvrage plus fort que je médite , et que je ne pourrai probablement exécuter. Il faudra me réduire à planter des marronniers et des pêchers ; cela est plus aisé, et n'est pas sujet aux revers que les talents attirent. Il faut enfin vivre pour soi, et mourir pour soi,

puisque je ne peux vivre pour vous et avec vous. Je vous embrasse bien tendrement, mon très cher ange. A M. DEVAUX. Aux Délices, (S. Je peux, mon cher Panpan, vous prêter quelque triste élégie , quelque épître chagrine ; cela convient à un malade ; mais pour des comédies , faites-en , vous qui parlez bien , et qui êtes jeune et gai. Voyez si vous vous contenterez d'un billet aux comédiens , pour vous donner votre entrée. Il se peut faire qu'ils aient cette complaisance pour moi , et je risquerais volontiers ma requête pour vous obliger. Comme je leur ai donné quelques pièces gratis, et, en dernier lieu , des magots chinois, j'ai quelque droit de leur demander des faveurs , surtout quand ce sera pour un homme aussi aimable que vous. Mille respects , je vous prie , à madame de Boufflers , et à quiconque daigne se souvenir de moi à Lunéville. V. A M. DE CIDEVILLE. Aux Délices , 9 septembre. Oui, ma muse est trop libertine; Elle a trop cliangé d'horizon ; Elle a voyage sans raison Du Pérou jusques à la Chine. Je n'ai jamais pu limiter L'essor de cette vagabonde ; J'ai plus mal fait de l'imiter; J'ai , comme elle, couru le monde. Les girouettes ne tournent plus , Lorsque la rouille les arrête ; ▲près cent travaux superflus , Il en est ainsi de ma tête. Je suis fixe, je suis lié. Mais par la plus tendre amitié , Mais dans l'heureuse indépendance, Dans la tranquille jouissance De la fortune et de la paix , Ne pouvant regretter la France , Et vous regrettant à jamais. Voilà à peu près mon sort , mon cher et ancien ami ; je ne lui pardonne pas de nous avoir presque toujours séparés , et je suis très affligé si nous avons l'air d'être heureux si loin l'un de l'autre, vous sur les bords de la Seine , et moi sur ceux de mon lac. J'ai renoncé de grand cœur à toutes les illusions de la vie , mais non pas aux consolations solides , qu'on ne trouve qu'avec ses anciens amis. Madame Denis me fait bien sentir combien cette consolation est nécessaire. Elle s'est consacrée à me tenir compagnie dans ma retraite. Sans clin mon jardin serait pour moi un vilain

CORRESPONDANCE. n » désert , et l'aspect admirable de ma maison perdrait toute sa beauté. J'ai été absolument insensible à ce succès passager de la tragédie 1 dont vous me parlez. Peut-être cette insensibilité vient de l'éloignement des lieux. On n'est guère touché d'un applaudissement dont le bruit vient à peine jusqu'à nous ; et on voit seulement les défauts de son ouvrage , qu'on a sous les yeux. Je sens tout ce qui manque à la pièce , et je me dis : « Solve scnescentni. Hor., lib. i , cp. 1, v. S. Je me le dis aujourd'hui ; et peut-être demain je serai assez fou pour recommencer. Qui peut répondre de soi? Je ne réponds bien positivement que de la sincère et inviolable amitié qui m'attache a vous pour toute ma vie. V. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 20 septembre. Mon cher ange, tout malade que je suis, j'ai lu avec attention le grand Mémoire "sur l'Orphelin. J'en fais les plus sincères remerciements au chœur des anges ; mais les forces et le temps me manquent pour donner 'a cet ouvrage la perfection que vous croyez qu'il mérite, et, du moins, les soins que je lui dois après ceux que vous en avez daigné prendre. Je crois que le mieux serait de ne pas reprendre la pièce après Fontainebleau, de gagner du temps , de me laisser celui de me reconnaître. Songez que je n'ai ni santé ni recueillement d'esprit. Cette cruelle aventure de Y Histoire de 1741 , l'injustice de M. de Malcshorbes , ses discours offensants et si peu mérités, six mille copies répandues dans Paris d'un ouvrage tout falsifié et qui me fait grand tort , tant de tribulations jointes aux souffrances du corps; des ouvriers de toute espèce qu'il faut conduire , un voyage à mon autre ermitage qu'il faut faire; tout m'arrache k présent à f Orphelin , mais rien ne m'ôtera jamais à vous. Tâchez , je vous eu prie , que les comédiens oublient l'Orphelin cet hiver; mais ne m'oubliez pas. Vous ne m'aimez que comme feseurde tragédies , et je ne veux pas être aimé ainsi. Vous ne me parlez point de vous , de votre vie , de vos amusements ; vous ne me dites point si vous êtes aussi mécontent que moi de Cadix ; si vous avez été à la campagne cet été. Vous ne savez pas que vos minuties sont pour moi essentielles. Il faut que vous me parliez de vous davantage , si vous voulez que je sois mieux avec moi-même. Adieu ; je vous demande toujours en grâce de Taire lire à M. de Thibouville ce que vous savez. 1 L'Orphelin de la Chine. A M. BERTRAND. Aux Délice*, 28 septembre. De nouveaux contre -temps très tristes, mon cher monsieur, me privent , cette année , du plaisir que je me préparais de venir vous embrasser à Berne. Je partais pour

Monrion , lorsqu'un courrier, dépêché par madame de Giez, femme de mou banquier, vint m'apprendre que son mari était 'a la mort, dans ma maison que je lui ai prêtée , et où je veuais d'envoyer tout mon petit bagage. Ce M. de Giez est non seulement mon banquier, mais mon ami. Je n'ai senti que l'affliction que me cause son triste état. S'il en réchappe , sa convalescence sera longue , et je lui laisse de grand cœur ma maison , où il est avec toute sa famille. Si nous le perdons , ce seront encore de très grands embarras joints k ma douleur. La vie est remplie de ces traverses , jusqu'au dernier moment. Ma sauté est toujours très languissante; il n'y a de consolation que dans une résignation entière k la volonté d'un Être suprême. Quel cruel contraste entre ces réflexions et la gaieté un peu indécente de ces anciens fragments de la Pucelle, qu'on assure être imprimés ! Cette nouvelle achève de me désespérer. Je vous prie , monsieur , de vouloir bien présenter mes respects k M. le colonel Jenner, aussi bien qu'k M. le banderet de Freudenrcich. Vous ignorez peut-être que le Conseil de Genève a fait un réquisitoire à celui de Lausanne , pour se faire représenter le Mémoire scandaleux et calomnieux du nommé Grasset. Le libraire Bousquet a été obligé de donner l'original de ce Mémoire , sur la lecture duquel le Conseil de Genève a décerné un décret de prise de corps contre Grasset. Je ne pouvais , ce me semble , avoir une meilleure réfutation ; mais enfin celte affaire est toujours désagréable. Oserai-je vous supplier de faire parvenir cette nouvelle k monsieur le secrétaire de votre consistoire , qui m'a paru être informé du Mémoire de Grasset et de l'effet dangereux qu'il pouvait produire ? Madame Denis vous fait milccompliments. Je vous suis tendrement attaché , à la vie et k la mort. « A M. DE BREMES. Aux Délices, 26 septembre. J'allais k Monrion, mon cher philosophe; je venais vous embrasser , je jouissais par avance des consolations de votre commerce aussi sûr que délicieux ; j'étais déjà en route , j'avais couché k Prangins , lorsque madame de Giez m'apprend par un courrier le danger où est son mari. Digitized b/ Google

75! ANNÉE J'aime M. de Gicz véritablement; je lni ai confié une partie de mes affaires; il m'a paru avoir toute la bonne foi de votre pays ; je serais inconsolable de sa perte, il est dans ma maison avec toute sa famille ; je ne regrette point d'en être privé , s'il peut y retrouver sa santé ; je ne voudrais y être que pour lui donner mes secours ; mais je suis retombé dans mes maux ordinaires , et me voici malade auprès de Genève , tandis que tout mon petit bagage est auprès de Lausanne. La vie n'est qu'un contre-temps perpétuel : heureuse encore, quand elle n'est qu'un contre-temps. Vous avez* dû recevoir, mon cher ami, un exemplaire de Y Orphelin de la Chine par la voie de M. Gallatin , directeur des postes de Genève , qui s'est chargé de vous le faire parvenir. Il est bien triste que cette maudite Pucelle paraisse , après trente ans , dans le monde, à côté d'ouvrages sérieux et pleins de morale ; c'est un contraste qui afflige ma vieillesse. Vous savez que , sur le réquisitoire du Conseil de Genève , Bousquet a été obligé de donner l'original de ce Mémoire scandaleux et calomnieux de Grasset, qu'il avait répandu dans Lausanne. Le Conseil de Genève vient de donner un décret de prise de corps contre Grasset. C'est là une réfutation assez authentique ; mais il est triste d'en avoir eu besoin. Je me flatte que Bousquet sera assez sage pour ne plus se servir d'un pareil homme. Adieu , jusqu'au moment où je pourrai enfin jouir de Monrinn et de votre société.' Adieu , mon cher philosophe ; madame Denis et moi nous présentons nos obéissances à celle qui fait la douceur de votre vie , et à qui vous le rendez si bien. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Aox Délice*, 97 septembre. Vous devez, monseigneur, avoir reçu mes magots, depuis la lettre dont vous m'avez honoré. J'avais adressé le premier exemplaire sortant de la presse, à M. Pallu, sous l'enveloppe de M. Rouillé. Je ne crois pas qu'il y ait aucune négociation avec la Chine qui ait pu empêcher que le paquet vous ait été rendu. Tout a été fait un peu à la hâte de ma part, et je vous demande très sérieusement pardon de vous offrir une pièce que j'aurais pu rendre, avec le temps , moins indigne de vous ; mais on ne fait pas toujours tout ce qu'on voudrait. Je ne vous parlerai plus de votre procès, puisque vous l'avez oublié; mais vous ne m'empêcherez pas d'être surpris et affligé. Je voudrais que l'injustice opiniâtre des Anglais me donnât un sujet plus ample pour parler de vous selon mon cœur. Vous m'inspirez du goût pour l'histoire. L'histoire de la guerre de 1741 , où vous êtes tout du long ,

paraîtra un jour ; mais c'est un fruit qu'il faut laisser mûrir. Madame Denis jure toujours qu'elle vous remit l'exemplaire que je lui avais envoyé pour vous; mais voici ce qui est arrivé. Un libraire de Paris, nommé Prieur, acheta vingt-cinq louis, il y a quelque temps, une partie de ce manuscrit , qui n'allait que jusqu'à la bataille de Fonlenoi ; et , chose étrange , c'est que ce libraire dit l'avoir acheté de M. de Ximenès. Manger six cent mille francs , et vendre six cents francs un manuscrit dérobé , voilà uu singulier exemple de ce que la rumeur traîne après elle. M. de Malesherbes eut la faiblesse de permettre cette édition sans me consulter. J'en fus instruit ; j'ignorais ce qu'on avait imprimé; je savais seulement qu'une partie de ('Histoire du roi allait paraître sous mon nom , sans mon aveu , sans qu'on m'eût rien communiqué. J'écrivis à madame de Pompadour et à M. d'Argenson, et j'obtins sur-le-champ qu'on fit saisir l'ouvrage. Une des plus fortes raisons qui m'ont déterminé à prendre ce parti , c'est la crainte qu'on ne m'accusât de flatterie dans cette histoire. J'aurais passé pour l'avoir publiée moi-même , et pour avoir voulu m'attirer quelque grâce par des louanges. Ces louanges ne peuvent jamais être bien reçues que quand elles paraissent entièrement désintéressées. D'ailleurs je n'avais point revu cette histoire , et il y a toute apparence qu'on n'en avait publié que des fragments fort imparfaits. Madame de Pompadour et M. d'Argenson ont pensé comme moi , et madame de Pompadour m'a fait l'honneur de m'écrire, aussi bien que M. d'Argenson , qu'elle approuvait ma conduite. Je me flatte que vous daigniez lui donner la même approbation. Vous voyez combien ceux qui ont parlé de cette affaire ont été peu instruits ; mais l'est-on jamais bien sur les grandes choses et sur les petites ? A propos de petites , vous avez lu , sans doute, madame de Staël. Je m'aperçois que mon bavardage n'est pas petit. Recevez mon tendre respect . A M. BERTRAND. 30 septembre. Voici, mon cher monsieur, une petite anecdote littéraire assez singulière. M. le conseiller de Bonstetten et moi , nous sommes les seuls qui ayons eu l'idée de parler de Confucius dans l'Œphelin de la Chine , d'étonner et de confondre un Tartare (et il y a beaucoup de Tartares en ce monde) par l'exposition de la doctrine aussi simple qu'admirable de cet ancien législateur. Il était impossible de faire paraître Confucius lui-même , du temps Digitized by Google

733 CORRESPONDANCE. de Gengis-kau , puisque ce philosophe vivait six eents ans avant Jésus-Christ; mais ma première intention avait été de représenter Zamti comme un de ses descendants, et de faire parler Confucius en lui. On me fit craindre le ridicule que le parterre de Paris attache presque toujours aux choses extraordinaires , et surtout a la sagesse. Je me privai de cette source de vraies beautés dans une pièce qui , étant pleine de morale et dénuée de galanterie, courait grand risque de déplaire à ma uation. La faveur qu'elle a obtenue m'enhardit , mais m'enhardit trop tard. Je vis tout ce qui manquait à cet ouvrage quand il fut imprimé ; je repris mes anciennes idées , et j'y travaillais quand je reçus votre lettre du 26 septembre. J'ai déjà corrigé tant de choses à la pièce , que je ne craindrais point de la refondre pour professer hardiment la morale de Confucius dans mon sermon chinois. Tous ceux à qui j'ai fait part de celte entreprise l'ont approuvée avec transport. Mais M. de Bonstctten est le seul qui ait eu le mérite do l'invention. Je ne peux m'empêcher d'admirer la justesse et la force de l'esprit d'un homme qui , occupé de choses si différentes, trouve tout d'un coup, à la seule lecture d'une tragédie, la beauté essentielle qui devait caractériser la pièce. Voila bien un motif nouveau qui m'attache a Berne, et qui me donne de nouveaux regrets. Je ne peux aller à Monrion , que j'ai cédé pour long-temps à M. de Giez et à sa famille. Qu'il y rétablisse sa santé ; qu'il y demeure tant qu'il voudra , ma maison est a lui. Je suis d'ailleurs plus malade que jamais à mes prétendues Délices ; et , depuis quelques jours , je me trouve dans l'impuissance totale de travailler. Il est vrai, mon cher philosophe, que je badinais à trente ans; j'avais traduit le commencement de cet Hudibras , et peut-être cela est-il plus plaisant que celui dont vous me parlez. Pour cette Pucelle d'Orléans , je vous assure que je fais bien pénitence de ce péché de jeunesse. Je vous enverrais mon péché , si j'en avais une copie. Je n'en ai aucune ; mais j'en ferai venir de Paris incessamment, et uniquement pour vous. Vous la lirez à votre loisir , avec des amis philosophes. • Dnlce est desipere in loco. » Hon., lib. iv, od. xn, v. 28. Je vous remercie tendrement d'avoir fait connaître à M. de Tressan la vérité. Bousquet n'est pas digne d'avoir affaire à un homme comme vous , et d'imprimer vos ouvrages. Ne pourrais-je trouver à Genève un libraire qui me convint? N'avez-vous pas une imprimerie à Berne? Il faut du stoïcisme dans plus d'uue occurrence ; mais ic n'adopte des stoïques que les principes qui laissent i'àme sensible aux douceurs de l'amitié , et qui avouent que la

douleur est un mal. Passer sa vie entre la calomnie et la colique est un peu dur ; mais l'élude et l'amitié consolent. Adieu , monsieur ; vous faites une de mes plus grandes consolations. Conservez-moi les bontés que vous m'avez acquises de monsieur et de madame de Freudenberg ; vous sentez que je suis déjà bien attaché à M. de Bonstetten , par estime et par amour-propre. Mes respects , je vous en prie , à ces messieurs, à M. l'avoyer, à M. le colonel Jenner. Je suis à vous tendrement pour ma vie. A M. TFLIERLOT. Aux Délices , 1^{er} octobre. Je n'ai point répondu , mon cher et ancien ami , aux belles exhortations que vous me faites sur cette vieille folie de trente années , que vous voulez que je rajeunisse. J'attends que je sois à l'âge auquel Fontenelle a fait des comédies. Il n'est permis qu'à un jeune homme , ou à un radoteur , de s'occuper d'une Pucelle . Colonne , à l'âge de soixante et quinze ans , commenta l'Aloïsia ; mais il y a peu de ces grandes âmes qui conservent long-temps le feu sacré de Prométhée. Il y a d'ailleurs un petit obstacle à l'entreprise que vous me proposez , c'est que l'ouvrage n'est plus entre mes mains ; je m'en suis défait comme d'une tentation. Je me suis mis gravement à juger les nations , dans une espèce de tableau du genre humain , auquel je travaille depuis long-temps, et je ne me sens pas l'agilité de passer de la salle de Confucius à la maison de madame Pâris. J'ai lu les Mémoires de madame de Staal ; elle paraît plus occupée des événements de la femme de chambre que de la conspiration du prince de Cellamare. On dit que nous aurons bientôt les Mémoires de mademoiselle Rondet , fille suivante de madame de Staal. Vous ne pouviez vous défaire de vos Anglais et de vos Italiens en de meilleures mains qu'en celles de M. le comte de Lauragais. Le vieux Protagoras , ou Diagoras-Dumarsais , m'a répondu de lui. Je vous embrasse de tout mon cœur. A MADEMOISELLE CLAIRON. Aux Délices*, 5 octobre. J'ai beaucoup d'obligations , mademoiselle , à monsieur et à madame d'Argental ; mais la plus grande est la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. J'ai fait ce que j'ai pu pour mériter leur indulgence , et je voudrais bien ne pas tout à fait indigne de l'intérêt qu'ils ont daigné prendre

755 ANNÉE *755. à un faible ouvrage , el des beautés que vous lui avez prêtées; mais, h mon âge, on ne fait pas tout ce qu'on veut. Vous avez affaire , dans celte pièce , à un vieil auteur et à un vieux mari , et vous ne pouvez échauffer ni l'un ni l'autre. J'ai envoyé à M. d'Argental quelques mouches cantharides pour la dernière scène du quatrième acte , entre votre mari et vous ; et comme j'ai , selon l'usage de mes confrères les barbouilleurs de papier , autant d'amour-propre que d'impuissance, je suis persuadé que cette scène serait assez bien reçue , surtout si vous vouliez réchauffer le vieux mandarin par quelques caresses dont les gens de notre âge ont besoin, et l'engager à faire, dans celte occasion , un petit effort de mémoire et de poitrine. Au reste, mademoiselle , je vous supplie instamment de vouloir bien conserver , sans scrupule , ces deux vers au premier acte : Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus , Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus. Scène i. Vous pouvez être très sûre que les sanglots n'ont pas d'autre passage que celui de la voix ; et , si on n'est pas accoutumé h cette expression , il faudra bien qu'on s'y accoutume. Je vous demande grâce aussi pour ces vers : Le» femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser ; Je n'ai que trop connu leurs larmes infidèles. Acte ut , scène t. Le parterre ne hait pas ces petites excursions sur vous autres , mesdames. Je pricGengis de vouloir bien dire, quaud vous paraissez : Que vois-je ? est-il possible? O ciel ! ô destinée ! Ne me trompé-je point? est-cc un songe, une erreur? C'est Idamc , c'est elle ; et mes sens , etc. Acte m, scène i. Je suppose que vous ménagez votre entrée de façon que Gengis-kan a le temps de prononcer tout ce bavardage. Je demande instamment qu'on rétablisse la dernière scène du quatrième acte , telle que je l'ai envoyée k M. d'Argental ; elle doit faire quelque effet si elle est jouée avec chaleur; du moins elle en fesait lorsque je la récitais, quoique j'aie perdu mes dents au pied des Alpes. Je ue peux pas concevoir comment on a pu ôter de votre rôle ce vers au quatrième acte : I-es lois vivent encore, et l'emportent sur vous. C'est assurément un des moins mauvais de la fl. pièce, et un de ceux que votre art ferait le plus valoir. Il n'est pas possible de soutenir le vers qu'on a mis h sa place : Mon devoir et ma loi sont au-dessus de vous; Je vous l'ai déjà dit. Vous sentez qu'un devoir au-dessus de quelqu'un n'est pas une expression française , et ce malheureux Je vous l'ai déjà dit ne semble être l'a que pour avertir le public que vous ne devriez pas le redire encore. La dernière scène du quatrième acte est entre les mains de M. d'Argeutal , je vous l'ai déjà dit;

et , dans cette dernière scène que , par parenthèse , je trouve très bonne , je voudrais que Zamti eût l'honneur de vous dire : Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune, etc. Scène 6. Je voudrais que le cinquième acte fût joué tel qu'il est imprimé. J'aide fortes raisons pour croire que votre scène avec Octar ne doit point être tronquée , et que vous disiez : Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître. Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître. Scène a. Une de ces raisons , c'est qu'il me paraît très convenable qu'Idamé , qui a son projet de mourir avec son mari , veuille l'exécuter sans voir Gengis, et que, remplie de cette idée, elle hasarde sa prière à Octar. D'ailleurs j'aime fort ce brutal d'Octar , et je voudrais qu'il parlât encore davantage. Je vous demande pardon , mademoiselle , de tous ces détails. Maintenant, si M. de Crébillon ou M. de Châteaubrun , ou quelques autres jeunes têtes de mon âge , n'ont ni tragédies ni comédies nouvelles à vous donner pour votre Saint-Martin, et si votre malheur vous force à reproduire encore au théâtre les cinq magots chinois, je vous enverrais la pièce avec le plus de changement que je pourrais. J'attendrais sur cela vos ordres ; mais voici ce que je vous conseillerais , ce serait de jouer Mariamne à la rentrée de votre parlement. Ce rôle est trop long pour mademoiselle Gaussin , qui ne doit pas d'ailleurs en être jalouse. Vous feriez réussir cette pièce avec M. Lekain , qui joue , dit-on , très bien Hérode : vous joueriez après cela Idamé , si le public redemandait la pièce ; j'aurais le temps de la rendre moins indigne de vous. Je vous demande pardon d'une si longue lettre, que le triste état de ma santé m'a obligé de dicter. Je vous présente me» très sincères remerciements , etc. 48

TSI CORRESPONDANCE. A M. DUMARSAIS , A PAKI. Aux Délices, le 1^{er} octobre. Je bénis les Chinois , et je brûle des pastilles à Confucius , mon cher philosophe , puisque mon étoffe de Pékin vous a encore attiré dans le magasin d'Adrienne *. Nous l'avons vue mourir, et le comte de Saxe devenu depuis un héros, et presque tous ses amis. Tout a passé ; et nous restons encore quelques minutes sur ce tas de bouc , où la raison et le bon goût sont un peu rares. Si les Français n'étaient pas si Français , mes Chinois auraient été plus Chinois , et Gengis encore plus Tartare. Il a fallu appauvrir mes idées, et me gêner dans le costume, pour ne pas effaroucher une nation frivole , qui rit sottement , et qui croit rire gaiement de tout ce qui n'est pas dans ses mœurs, ou plutôt dans ses modes. M. le comte de Lauraguais me paraît au-dessus des préjugés , et c'est alors qu'on est bien. Il m'a écrit une lettre dont je tire presque autant de vanité que de la vôtre. Il a dû recevoir ma réponse adressée 'à l'hôtel de Brancas. Il pense , puisqu'il vous aime. Cultivez de cet esprit-là tout ce que vous pourrez ; c'est un service que vous rendez à la nation. Vivez, inspirez la philosophie. Nous ne nous verrons plus ; mais se voit-on dans Paris? Nous voilà morts l'un pour l'autre ; j'en suis bien fâché. Je trouve quelques philosophes au pied des Alpes ; toute la terre n'est pas corrompue. Vous vivez sans doute avec les encyclopédistes; ce ne sont pas des hôtes que ces gens-là ; faitesleur mes compliments , je vous en prie. Conservez-moi votre amitié jusqu'à ce que notre machine végétante et pensante retourne aux éléments dont elle est faite . Je vous embrasse en Confucius ; je m'unis à vos pensées ; je vous aime toujours au bord de mon lac, comme lorsque nous soupiions ensemble. Adieu. On n'écrivait ni à Platon ni à Socrate : Voire ! le humble serviteur. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 1^{er} octobre. Mon cher ange , vous commencez donc à être un peu content. Vous le seriez davantage sans trois terribles empêchements : la maladie , l'éloignement, et une Histoire générale qui me lue. Puisje songer au seul Gengis quand je me mêle du 1^{er} M. Damartai* à voir ? it enseigné la déclamation à mademoiselle Lecouvreur. K gouvernement de toute la terre? Les Japonais et les Anglais, les jésuites et les talapoins, les chrétiens et les musulmans, me demandent audience. J'ai la tête pleine du procès de tous ces gens-là. Vous avez beau me dire que la cause de Gengis doit passer la première, vous connaissez trop bien la faiblesse humaine pour ne pas savoir que nous ne sommes les maîtres de rien. Dites 'à vos fleurs de s'épanouir, à vos blés de germer , ils

vous répondront: Attendez ; cela dépend de la terre et du soleil. Mon cher ange , ma pauvre tête dépend de tout. Je fais ce que je peux, quand je peux ; plus je vais en avant , plus je me liens machine griffonnante. Pour vous , messieurs de Paris , faites suivant vos volontés : ordonnez , coupez , taillez, rognez , faites jouer mes magots devant les marionnettes de Fontainebleau , et qu'on y déchire l'auteur au sortir de la pièce ; tandis que je languis malade dans mou ermitage, entre de la casse et des livres ennuyeux. J'ai mandé à Lambert que je serais peut-être assez fou pour lui donner , en son temps , une nouvelle tragédie à imprimer ; mais ce n'est pas du pain cuit pour Lambert. Il faut que les nations soient jugées, et que le génie me dise : Travaille. En attendant, mon divin ange , j'ai recours à vous auprès de Lambert ; il s'avise d'imprimer un recueil de toutes mes sottises , et il n'a encore aucune des corrections , aucun des changements sans nombre que j'y ai faits. C'est encore un travail assez grand de mettre tout cela en ordre. Dites-lui , je vous en conjure , qu'il ne fasse rien avant que je lui aie fait tenir tous mes papiers. Ce paresseux est bien ardent quand il croit qu'il y va de son intérêt ; mais son intérêt véritable est de ne rien faire sans mes avis et sans mes secours. De quoi se mêle-t-il de commencer, sans me le dire, une édition de mes œuvres, lorsqu'il sait que j'en fais une à Genève , et lorsqu'il a passé une année entière sans vouloir profiter des dons que je lui offrais? Il m'envoya , il y a un an , une feuille de la Henriade , et s'en tint là ; et point de nouvelles. Je lui mandai enûu que je paierais la feuille, et qu'il s'allât promener. Je donnai mes guenilles à d'autres , et , à présent, le voilà qui travaille, et sans m'avoir averti. Je vous prie , mon cher ange , de lui laver la tête en passant , si vous le rencontrez en allant à la Comédie , si vous vous en souvenez , si vous voulez bien avoir cette l>onté. Je vous demande bien pardon de mon importunité ; mais encore faut-il être imprimé à sa fantaisie. Adieu ; je voudrais travailler à la vôtre, et réussir autant que j'ai envie de vous plaire. Digitized by Google

ANNEE 4755. 755 A M. DUPONT, AVOCAT. Octobre. Mon cher ami, les maladies découragent à latin; il y a trois mois que j'ai cessé tout commerce avec le genre humain. Mes amis de Paris ont fait jouer cet Orphelin, sans que je m'en sois mêlé. Je serais plus sensible au plaisir de vous revoir , que je ne l'ai été à ce petit succès passager. Je comptais aller à Monrion près de Lausanne ; je vous aurais envoyé un carrosse sur la route pour vous enlever; nous aurions philosophé quelque temps avec notre ami M. de Brenles; mais un homme de Lausanne , à qui j'avais prêté ma maison , s'est avisé d'y tomber malade, et d'y être h la mort six semaines; il y est encore, tandis que je languis dans mes prétendues Délices. J'ai ou! dire que des gens de Strasbourg , qui ont été un peu effarouchés d'un certain mémoire, vous ont plus nui que je n'ai pu vous servir. M. de Paulmy, en vous disant que je suis votre ami , vous a fait voir à quoi mon amitié est bonne; elle est eu vérité aussi sincère qu'inutile. Je compte celte inutilité parmi mes plus grands malheurs ; je vis toujours dans l'espérance de vous revoir. Madame Denis vous fait mille compliments , aussi bien qu'à madame Dupont. Je me joins à elle; je vous embrasse de tout mon cœur. Voulez- vous bien présenter mes respects à monsieur et à madame de Klinglin? V. Si vous voyez le conseiller de la maison de Linange , je vous supplie de lui recommander de faire honneur à ma lettre de change. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux prétendue* Délices , octobre. Tout va de travers dans ce monde , mon cher ange. Il m'est mort un petit Suisse charmant , qui m'avait fait avoir une maison assez agréable auprès de Lausanne, me l'avait meublée, ajustée, et qui m'y attendait avec sa femme. J'allais à cette maison , où j'avais fait porter mes livres ; je comptais y travaillera votre Orphelin. Mon Suisse est mort dans ma maison ; ses effets étaient confondus avec les miens. J'ai été très affligé, très dérange , je n'ai pas pu faire un vers. Vous ne savez pas , vous autres conseillers d'honneur, ce que c'est que de faire bâtir en Suisse en deux endroits à la fois, de planter et de changer des vignes en pré , et de faire venir de l'eau dans un terrain sec , pendant qu'on a une Histoire générale sur les bras , et une maudite Pucelle qui court le monde en dévergondée, cl un petit Suisse qui s'avise de mourir chez vous. Faites comme il vous plaira avec votre Orphelin , il n'a de père que vous ; il me faudrait un peu de temps pour le retoucher à ma fantaisie. Je suis toujours dans l'idée qu'il faut parler de Confucius dans uue pièce chinoise. Les petits changements que je ferais à présent ne

produiraient pas un grand effet. C'est mademoiselle Clairon qui établit tout le succès de la pièce. On dit que Lekain a joué à Fontainebleau plus en goujat qu'en Tartare ; qu'il n'est ni noble, ni amoureux, ni terrible, ni tendre, et que Sarrasin a l'air d'un vieux sacristain de pagode. J'aurais beau mettre dans leur bouche les vers de Cinna et d'Athalie , on ne s'en apercevrait pas. J'ai besoin d'une inspiration de quinze jours pour rapiécer ou rapiéceter mon drame; nos histrions seraient quinze autres jours à remettre le tout au théâtre , et je ne serais pas sûr du succès. Vous avez fait réussir mes magots avec tous leurs défauts , mon cher et respectable ami ; vous les lerez supporter de même. Je ne les ai imprimés que pour aller au-devant de la Pucelle , qu'on vend partout. Il fallait absolument désavouer ces abominables copies qui courent dans (Europe. J'ai besoin d'un peu de repos dans ma vieillesse , et dans une vieillesse infirme qui ne résisterait pas à des chagrins nouveaux. Ma Lettre à Jean-Jacques a fait un assez bon effet, du moins dans les pays étrangers ; mais je crains surtout les langues médisantes du vôtre. Comptez, mon divin ange , que le génie poétique ne s'accommode pas de toutes ces tribulations. Ce maudit Lambert parle toujours de réimprimer presto, presto , mes sottises non corrigées. Il ne veut point attendre ; il a grand tort de toutes façons ; c'est encore là une de mes peines. Encore si on pouvait bien digérer ! mais avoir toujours mal à l'estomac, craindre les rois, et les libraires, et les Pucelles ! on n'y résiste pas. Êtes-vous content de Cadix? Pour moi , j'en suis horriblement mécontent. Le roi de Prusse m'a fait mille compliments , et me demande de nouveaux chants de la Pucelle; il a le diable au corps. Comment va le pied de madame d'Argental? Je suis à ses pieds. Adieu, divin ange. A M. DE BRENLES. Aux Délices* , 84 octobre. Qu'est-ce que la vie , mon cher philosophe ? Voilà ce Giez si frais , si vigoureux , mort dans mon pauvre Monrion ; cela me rend cette maison bien désagréable. J'aimais Giez de tout mon cœur, je comptais sur lui ; il m'avait arrangé ma maison de son mieux ; j'espérais vous y voir incessamment.

750 CORRESPONDANCE. «animent. Sa pauvre veuve mourra peut-être de douleur. Giez était sur le point de faire une fortune considérable; sa famille sera probablement ruinée; voilà comme toutes les espérances sont confondues. Je n'ai que deux jours à vivre , en passerai-je un avec vous? Quand revenez-vous à Lausanne? Vous seul serez capable de me déterminer à habiter Monrion. Je suis bien incapable de répondre aux vers flatteurs de madame de Brenles; le chagrin étouffe le génie. On me mande de tous côtés que la Pucelle est imprimée , mais on ne me dit point où; tout ce que je sais , c'est que ce galant homme de capucin en a proposé treize chants à Francfort h un libraire nommé Esslinger ; mais il voulait les vendre si cher que le libraire a refusé le marché ; il est allé les faire imprimer ailleurs. Saint François d' Assise vous a envoyé là un bien vilain homme. Madame Denis et moi nous vous assurons de notre tendre attachement ; nous en disons autant à madame de Brenles. V. A M.

BERTRAND. 94 octobre. La mort de M. do Giez me pénètre de douleur ; me voilà banni pour quelque temps de ma maison, où il est mort. Ah ! mon cher monsieur, qui peut compter sur un moment de vie? Je n'ai jamais vu une santé plus brillante que celle de ce pauvre Giez ; il laisse une veuve désolée, un enfant de six ans, et peut-être une fortune délabrée , car il commençait. Il avait semé, et il meurt sans recueillir ; nous sommes environnés tous les jours de ces exemples. On dit : Il est mort, et puis, Serre la file ; et on est oublié pour jamais. Je n'oublierai point mon pauvre Giez, ni sa famille. Il m'était attaché ; il m'avait rendu mille petits services ; je ne retrouverai, à Lausanne, personne qui le remplace. Je vois qu'il faudra remettre au printemps mon voyage de Berne ; c'est être bien hardi que de compter sur un printemps. Ce capucin , digne ou indigne , a été proposer à Francfort son manuscrit de la Pucelle, à un libraire nommé Esslinger; mais il en a demandé un prix si exorbitant , que le libraire n'a point accepté le marche; il est allé faire imprimer sa drogue ailleurs. Je crois qn'il la dédiera à saint François. Une grande dame d'Allemagne m'a mandé qu'elle avait un exemplaire imprimé de cette ancienne rapsodie. Il faut que ce ne soit pas celle de Maubert, car elle prétend que l'ouvrage n'est pas trop malhonnête, et qu'il n'y a que les âmes dévotes à saint Denis, à saint George, et à saint Dominique, qui en puissent être scandalisées. Dieu le veuille! Cet ouvrage , quel qu'il soit, jure bien avec Fêlai présent de mon âme. > Singula de nobis anni prædanlur eunles. • Hur., lib. il, ep. ii, v. 55. Je ne connais plus que la

retraite et l'amitié. Que ne puis-je jouir avec vous de l'une et de l'autre ! Je vous embrasse bien tendrement. A MADEMOISELLE CLAIRON. Aux Délices , 93 octobre. On me mande qu'on rejoue à Paris cette pièce dont vous faites tout le succès. Le triste état de ma santé m'a empêché de travailler à rendre cet ou vrage moins indigne de vous. Je ne peux rien faire, mais vous pouvez retrancher. On m'a parlé de quatre vers que vous récitez à la fin du quatrième acte : Cependant de Gengi» j'irrite la furie; Je te laisse en ses mains, je lui livre ta vie; Mais, mon devoir rempli, je m'immole après toi ; Cher époux , en partant , je l'en donne ma foi. Je vous demande en grâce , mademoiselle , de supprimer ces vers. Ce n'est pas que je sois fâché qu'on ait inséré des vers étrangers dans mon ouvrage; au contraire, je suis très obligé à ceux qui ont bien voulu me donner leurs secours pendant mon absence; mais le public ne peut être content de ces vers ; ils ressemblent à ceux que dit Chimène à Rodrigue ; mais ils ne sont ni si heureux ni si bien placés. Rien n'est plus froid que des scènes où l'on répète qu'on mourra, et où un autre acteur conjure l'actrice de vivre. Ces lieux communs doivent être bannis ; il faut des choses plus neuves. Je vais écrire à M. d'Argental pour le supplier, avec la plus vive instance, de s'unir avec moi pour remettre les choses comme elles étaient. Je peux vous assurer que la scène ne sera pas mal reçue si vous la récitez comme je l'ai faite en dernier lieu. Je n'ai que le temps, mademoiselle, de vous demander pardon de ces minuties, et de vous assurer de tous les sentiments que je vous dois. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, 93 octobre. Sur des lettres que je reçois de Paris , je suis obligé, mon cher ange, de vous supplier très instamment de faire réciter la scène dernière du quatrième acte, comme je l'ai imprimée, en conservant les corrections que j'ai envoyées, et dont on a fait usage à Fontainebleau. Je sais bien, et je l'ai mandé plusieurs fois, qu'il faut dire :

Digitized by Google

ANNÉE ms. « Nous mourrons , je le sais » Acte tv, scène 6. au lieu de * Tu mourras, je le sais »> tuais ou me mande que les vers - Cependant du tyran j'irrite la furie ; * - Je te laisse en ses mains, je lui livre ta vie ; » et « Je m'immole après toi ; ■ Je t'en donne ma foi, etc., » jettent un froid mortel sur cette scèue. Je le donne ma foi de mourir après toi est pris de Chimène, est touchant dans Chimène, et à laglacedansIdamé. C'est bien cela dont il s'agit ! Il n'y a pas là d'amourette. Je veux mourir, cher époux; vis, ma chère femme ; tout cela est au-dessous d'Idaméet de Zamti. Au nom de Dieu, faites jouer cette scène comme je l'ai faite, en mettant seulement nous mourrons , au lieu de tu mourras. Point de lieux communs sur la promesse de mourir, sur des prières de vivre. « Non erat his locus » De Art poet., v. 19. La vie n'est rien pour ces gens-là. Je vous en supplie, mon cher ange, ayez la bonté de penser comme moi pour cette fin du quatrième acte. Otez-moi « Cependant du tyran j'irrite la furie. » Je vous écris en hâte, la poste part ; cette maudite Pucelle d'Orléans est imprimée , et je suis bien loin d'être en état de refaire mes Chinois. Ils iront comme ils pourront ; mais ne refroidissons point cette fin du quatrième acle. Pardon, pardon. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices , » octobre. Mon cher ange, je vous ai envoyé deux exemplaires de votre Orphelin. Je vous prie de pardonner à ma misère ; je devrais avoir mieux réponduauxsoins dont vous avez honoré mesChinois, vous et madame d'Argentai. J'ai rendu compte, autant que je l'ai pu , de ce qui s'est passé entre le quatrième et le cinquième acte; mais je ne sais si j'en ai rendu bon compte. Je vous demande en grâce de donner un exemplaire de cette nouvelle fabrique au négligent de Lambert, qui devient si impatient quand il s'agit de me faire enrager. Qu'il fasse au moins usage de cet exemplaire, si 757 je ne peux lui en procurer un meilleur. Je vous avoue que l'aventure de lu Pucelle m'a mis hors d'état de travailler. Je suis parfaitement instruit qu'elle est imprimée ; elle inondera bientôt tout Paris, et je serai à mon âge l'occasion d'un grand scandale. Me conseillez-vous de renouveler mes protestations dans quelque journal? Permettez que j'insère sous votre enveloppe un petit mot à M. le comte de Choiseul; je ne sais point sa demeure , et je crains que ma lettre 11'aille à quelqu'un de son nom qui n'aurait pas pour moi la même indulgence que lui. J'ai reçu de mon mieux les deux pèlerins que vous m'avez annoncés. Les deux exemplaires de l'Orphelin de la Chine sont partis à l'adrese de M. Dupin , secrétaire de M. d'Argenson ; mais j'ai bien

peur que Jeanne ne fasse plus de bruit qu'Idamé. Mon cher ange , priez Dieu pour moi. A M. LE COMTE DE CHOISEUL. Aux Délcct , ou soi-disant telles , » octobre. Je vous remercie, monsieur, de M. Palissot, et de toutes vos autres bontés. J'en suis un peu indigne. Je n'ai point verni mes cinq Magots chinois comme je l'aurais voulu. Je viens d'envoyer à M. d'Argental ce que j'ai pu ; quoique j'aie à présent l'esprit assez triste, je ne l'ai pourtant point tragique. Cette maudite Pucelle , qui m'a souvent fait rire, me rend trop sérieux. Je crains que les âmes dévotes ne m'imputent ce scandale , et la crainte glace la poésie. La Pucelle de Chapelain n'a jamais fait tant de bruit. Me voilà , avec mes quatre cheveux gris, chargé d'une fille qui embarrasserait un jeune homme. Il arrivera malheur. Vous ne sauriez croire quel tort Jeanne d'Arc a fait à l'Orphelin de la Chine. Je ne manquerai pas de vous envoyer, monsieur, le recueil de mes rêveries, dès qu'il sera imprimé. Je conviens que Lambert a négligé l'Orphelin autant que moi. N'aurait-il point aussi quelque Pucelleh craindre? Je ne sais plus à quel saint me vouer. Je trouverai toujours dans mon chemin saint Denis , qui me redemandera son oreille ; saint George, à qui j'ai coupé le bout du nez, et surtout saint Dominique ; cela est horrible. Les mahomélans ne me pardonneront pas ce que j'ai dit de Mahomet. Il me reste la cour de Pékin ; mais c'est encore la famille des conquérants tartares. Je vois qu'il faudra pousser jusqu'au Japon. En attendant , monsieur, conservez-moi à Paris des bontés qui me sont plus précieuses que les faveurs d'Agnès et le pucelage de Jeanne.

758 CORRESPONDANCE. A MADAME LA COMTESSE

D'EGMONT. Aui Délices , pris de Genève, 29 d'octobre 1758. On vous Ht des choses bien édifiantes, madame , dans le couvent des Carmélites. Je ne doute pas qu'elles ne servent à entretenir votre dévotion. Si vous n'êtes pas encore convaincue du pouvoir de la grâce, vous devez l'être de celui de la destinée. Elle m'a fait quitter Cirey après l'avoir embelli ; cllo vous a fait quitter votre terre lorsque vous en rendiez la demeure plus agréable que jamais. Elle a fait mourir madame du Châtelet en Lorraine. Elle m'a conduit sur les bords du lac de Genève ; elle vous a campée aux Carmélites. C'est ainsi qu'elle se joue des hommos, qui ne sont que des atomes en mouvement, soumis h la loi générale qui les éparille dans le graud choc des événements du inonde, qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni prévenir, ni comprendre, et dont ils croient quelquefois être les maîtres. Je bénis cette destinée de ce que messieurs vos enfants sont placés. Je vous souhaite, rnadamo, du bonheur, s'il y en a ; de la tranquillité au moins , tout insipide qu'elle est; de la santé, qui est le vrai bien, et qui, cependant, est un bien très peu senti. Conscrvez-moi de l'amitié. Les roues de la machine du monde sont engrenées de façon à ne me pas laisser l'espérance de vous revoir; mais mon tendre respect pour vous sera toujours dans mon cœur. A M. L'ABBE DE PRADES. Frère Rubarbe à frère Gaillard , salut. Je suis très lâché, frère en Belzébuth, que frère Isaac soit malingre et mélancolique, c'est la pire des damnations. Conservez votre santé et votre gaieté. J'enverrais de tout mon cœur au révérend père prieur le seizième chant du scandale qu'il demande , mais je n'en ai point fait. Une douzaine de jeunes Parisiens, plus gais que moi , s'amuseut tous les jours à remplir mon ancien canevas. Chacun y met du sien. On dit qu'on imprime l'ouvrage de deux ou trois façons différentes. Tout ce que je peux faire, c'est de protester en face de la sainte Église. Si le révérend père prieur voulait mettre dans son cabinet un exemplaire corrigé de l'Orphelin de la Chine , j'aurai l'honneur de le lui euvoyer en toute humilité; car, malgré l'excommunication que l'exaltation de l'ârac, les frictious de poix résine, et la dissection des cerveaux de géants m'ont attirée, je crois que la noble paternité a des entrailles de charité ; et elle doit savoir que j'étais un frère servant , très attaché au père prieur, pensant comme lui, et disant mon office en son honneur et gloire. J'ai un petit mo- • nastère près de Lausanne, sur le chemin de Ncu fchatel ; et si ma santé me l'avait permis , j'aurais été jusqu'à

Neufchatel pour voir milord Maréchal; mais j'aurais voulu pour cela des lettres d'obédience. Il est venu ici deux jeunes gens de Paris qui m'ont dit qu'il y a un nommé Poinsinel à qui on a fait accroire que le roi de Prusse l'avait choisi pour être précepteur de son fils ; mais que l'article du catholicisme étant embarrassant , il a signé qu'il serait de la religion que le roi voudrait. Il apprend actuellement à danser et à chanter pour donner une meilleure éducation au fils de sa majesté, et il n'attend que l'ordre du roi pour partir. Pour moi, j'attends tout doucement la fin de mes coliques, de mes rhumatismes, de mes ouvrages, et de toutes les misères de ce monde. Je vous embrasse. A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE. 11 novembre

Madame Denis vient de me communiquer votre lettre , mon cher marquis ; je suis plus affligé et plus indigné que vous. Je n'ignore pas absolument qui sont les misérables dont la fureur a mêlé le nom de mes amis et des hommes les plus respectables dans je ne sais quelle plaisanterie qu'on a fait revivre si cruellement depuis quelques années. On m'en a envoyé des fragments où j'ai trouvé M. le maréchal de Richelieu traité de maquereau ; M. d'Argental , de protecteur des mauvais poètes. Le succès de l'Orphelin de la Chine a ranimé la rage de ceux qui gagnent leur pain à écrire. Ils ont été fourrer Calvin dans cet ancien ouvrage dont il est question , parce que je suis dans un pays calviniste. Enfin ils ont poussé leur imbécile insolence jusqu'à oser profaner le nom du roi. Voyez, s'il vous plaît, les beaux vers dans lesquels ils ont exprimé ce panégyrique ; Lui , des Bourbons trompant la destinée, A la garde-Dieu laisse aller son armée, etc. Je n'ose poursuivre, tant le reste est exécration. J'ai vu, dans un de ces malheureux exemplaires, saint Louis en enfer. Il y a sept ou huit petits grimauds qui brochent continuellement des chants de ce prétendu poème. Ils les vendent six francs le chant, c'est un prix fait; il y en a déjà vingt-deux , et ils mettent mon nom hardiment à la tête de l'ouvrage. Je n'ai pas manqué d'avertir M. le maréchal de Richelieu. On m'avait écrit que vous étiez fourré dans cette rapsodie, avec M. d'Argental ; mais je n'avais point vu ce qui pouvait vous regarder ; c'est une abomination qu'il faut oublier; elle ne le ferait mourir de douleur.

Adieu ; madame Denis Digitized by Google

ANNÉE 1755. 759 est aussi affligée que moi. Oublions les horreurs de la société humaine. Amusez-vous dans de jolis ouvrages conformes à la douceur de vos mœurs et aux grâces de votre esprit. Nous attendons votre roman avec impatience; cela sera plus agréable que l'histoire de tout ce qui se fait aujourd'hui. Vous devriez venir prendre du lait ici, pour punir les scélérats qui abusent de votre nom et du mien d'une manière si misérable. Pardonnez à un pauvre malade obligé de dicter, et qui a dicté cette lettre très douloureusement. A M. G.-C. WALTHER. Aux Délices, près de Genève, 5 novembre 1765. Mandez-moi, mon cher Walther, si je peux vous envoyer par la poste cette tragédie de l'Orphelin de la Chine que vous me demandez. Je l'ai encore beaucoup changée depuis qu'elle est imprimée; c'est ainsi que j'en use avec tous mes ouvrages, parce que je ne suis content d'aucun. Cela dérouté un peu les libraires, et j'en suis très fâché; mais je ne puis m'empêcher de corriger des ouvrages qui me paraissent défectueux. C'est un malheur pour moi de connaître trop mes défauts, il n'y aura jamais de moi d'édition bien arrêtée qu'après ma mort. Le sieur Lambert à Paris, et les sieurs Cramer à Genève, ont voulu, chacun de leur côté, faire une nouvelle édition de mes œuvres. Je ne puis corriger celle de Lambert; mais je ne puis m'empêcher de corriger, dans celle des frères Cramer, toutes les pièces dont je suis mécontent; c'est un ouvrage auquel je ne puis travailler qu'à mesure qu'on imprime. Il y a à chaque page des corrections et des additions si considérables, que tout cela fait, en quelque façon, un nouvel ouvrage. Si vous pouviez trouver le moyen de mettre toutes ces nouveautés dans votre dernière édition, cela pourrait lui donner quelque cours à la longue; mais c'est une chose qui ne pourrait se faire que par le moyen de quelque éditeur habile; et encore je ne vois pas comment il pourrait s'y prendre. Je suis très fâché de toute cette concurrence d'éditions. Si j'avais pu trouver quelque séjour agréable dans votre pays, vous savez bien que je me serais fait un plaisir infini de vous aider et de tout diriger; mais ma santé ne m'a pas permis de m'établir dans votre climat. Partout où je serai, je vous rendrai tous les services dont je serai capable. Si je peux vous envoyer par la poste quelque chose qui m'est tombé entre les mains, et qui vous donnerait un grand profit, je vous ferai ce plaisir sur-le-champ; mais comme c'est un ouvrage qui n'est pas de moi, et de l'orthodoxie duquel je ne réponds pas, je ne vous le ferai parvenir qu'en cas que vous puissiez agir discrètement, sans imprimer cette pièce

sous votre nom. A M. THIERIOT. Aux Délices», le S novembre. Mon ancien ami, j'ai vu M. Patu ; il a de l'esprit, il est naturel, il est aimable. J'ai été très tâché que son séjour ait été si court, et encore (dus lâché qu'il ne soit pas venu avec vous ; mais la saison était encore rude, et ma cabane était pleine d'ouvriers. Il s'en allait , tous les soirs , coucher au couvent de Genève, avec M. Palissot , autre enfant d'Apollon. Ces deux pèlerins d'Eramaüs sont remplis du feu poétique ; ils sont venus me réchauffer un peu, mais je suis plus glacé que jamais par les nouvelles que j'apprends du pucelage (le Jeanne. Il est très sûr que des fripons l'ont violée, qu'elle en est toute défigurée, et qu*'on la vend en Hollande et en Allemagne, sans pudeur. Pour moi , je la renonce , et je la déshérite ; ce n'est point là ma fille; je ne veux pas entendre parler de câlins , quand je suis sérieusement occupé de l'Histoire du genre humain. Cependant je ne vois que câlins dans cette histoire ; elles se rencontrent partout, de quelque côté qu'on se tourne. Il faut bien prendre patience. Avez-vous toute V Histoire d'Oltieri? En ce cas, voulez-vous vous en défaire en ma faveur? Si vous avez quelques bons livres anglais et italiens, ayez la bonté de m'en faire un petit catalogue. Je vous demanderai la préférence pour les livres dont j'aurai besoin , et vous serez payé sur-le-champ. Adieu, mon ancien ami. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 8 novembre. Mon cher ange, je suis toujours pénétré de vos bontés pour les Chinois. Vous devez avoir reçu deux exemplaires un peu corrigés, mais non autant que vous et moi le voudrions. J'ai dérobé quelques moments âmes travaux historiques, à mes maladies , à mes chagrins, pour faire cette petite besogne. La malignité qu'on a eue de placer M. de Thibouville dans cet impertinent manuscrit qui court , et de lui montrer cette infamie , m'a mis au désespoir. U est vrai qu'on l'a mis en grande compagnie. Les polissons qui défigurent et qui vendent l'ouvrage n'épargnent personne; ils fourrent tout le monde dans leurs caquets. Je me flatte que vous ferez avec M. de Thibouville votre ministère d'ange consolateur. J'ai vu, pendant ueuf jours, vos deux pèlerius d'F.mmaüs. C'est véritablement une neuvainc qu'ils ont faite. Ils m'ont paru avoir beaucoup

700 CORRESPONDANCE. d'esprit et de goût, et je crois qu'ils feront de bonnes choses. Pour moi, mon cher ange, je suis réduit à planter. J'achève cette maudite Histoire générale, qui est un vaste tableau fesaut peu d'honneur au genre humain. Plus j'envisage tout ce qui s'est passé sur la terre, plus je serais content de ma retraite, si elle n'était pas si éloignée de vous. Si madame d'Argeulal a si long-temps mal au pied, il faut que M. de Châteaubrun lui dédie son Philoclète; mais ce pied m'alarme. Je reçois, dans ce moment, une Ode sur la Mort, intitulée : de main de maître; je lie m'arrive d'Allemagne, et il y a des vers pour moi. Tout cela est bien plaisant, et la vie est un drôle de songe. Je ne rêve pourtant pas en vous aimant de tout mon cœur. Mille tendres respects à tous les anges. A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇAISE. Novembre 1788.

Messieurs, je crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui sont, comme vous, à la tête de la littérature, d'adoucir les nouveaux désagréments auxquels les gens de lettres sont exposés depuis quelques années. Lorsqu'on donne une pièce de théâtre à Paris, si elle a un peu de succès, on la transcrit d'abord aux représentations, et on l'imprime souvent pleine de fautes. Des curieux sont-ils en possession de quelques fragments d'un ouvrage, on se hâte d'ajuster ces fragments comme on peut; on remplit les vides au hasard; on donne hardiment, sous le nom de l'auteur, un livre qui n'est pas le sien. C'est à la fois le voler et le défigurer. C'est ainsi qu'on s'avisa d'imprimer sous mon nom, il y a deux ans, sous le titre ridicule d'Histoire universelle, deux petits volumes sans suite et sans ordre, qui ne contenaient pas l'histoire d'une ville, et où chaque date était une erreur. Quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on est en possession, on le vend en manuscrit: et j'apprends qu'à présent on débite de cette manière quelques fragments, informes et falsifiés, des mémoires que j'avais amassés dans les archives publiques sur la guerre de -J 74 J. On en use encore ainsi à l'égard d'une plaisanterie faite, il y a plus de trente ans, sur le même sujet qui rendit Chapelain si fameux. Les copies manuscrites qu'on m'a envoyées de Paris sont de telle nature, qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrère, qui sait un peu sa langue, et qui a puisé quelque goût dans votre société et dans vos écrits, ne sera jamais soupçonné d'avoir composé cet ouvrage tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une manière non moins ridicule et non moins révoltante. Ce poème a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il soit annoncé de Louvain, et l'on vient d'en donner en

Hollande deux éditions qui ne sont pas plus exactes que la première ; cet abus de nous attribuer des ouvrages que nous n'avons pas faits, de falsifier ceux que nous avons faits , et de vendre ainsi notre nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres de ténèbres doivent tomber. C'est à vous , messieurs , et aux académies formées sur votre modèle, dont j'ai l'honneur d'être associé , que je dois m'adresser. Lorsque des hommes comme vous élèvent leurs voix pour réprover tous ces ouvrages que l'ignorance et l'avidité débitent, le public, que vous éclairez , est bientôt désabusé. Je suis avec beaucoup de respect, etc. *. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. U novembre. Mon cher ange , je prends la liberté de vous adresser une lettre pour l'académie française , et pour monsieur sou secrétaire , dont j'ignore le nom. J'envoie ma lettre sous l'enveloppe de M. Dupin , secrétaire de M. le comte d'Argenson. Je me suis déjà servi de celle voie pour vous faire tenir deux exemplaires corrigés de l'Orphelin de la Chine; et je me flatte que vous les avez reçus. La lettre pour l'académie et celle au secrétaire sont à cachet volant , dans la même enveloppe. Pardonnez encore , mon cher et respectable ami , à celte importunité. La démarche que je fais est nécessaire, et il faut qu'elle soit publique. Elle est mesurée, elle est décente , elle est bien consultée , bien approuvée, et j'ose croire que vous ne la condamnerez pas. C'est un très grand malheur que la publicité de ce manuscrit qui inonde l'Europe, sous le nom de la Pucelle d'Orléans. Un désaveu modeste est le seul palliatif que je puisse appliquer à un mal sans remède. Je vous supplie donc de vouloir bien faire rendre au secrétaire de l'académie le paquet que M. Dupin vous fera tenir, et qui part le même jour que cette lettre. Cette maudite Jeanne d'Arc a fait grand tort à notre Orphelin; il vaudrait bien mieux sans elle; mais vous pouvez compter que ma vie est empoi' REPONSE DE M. DCCLOS, ES QUALITÉ DB SECRETAIRE PERPETUEL DB L'aCADBEIR FRANÇAISE. L'académie est très sensible aux chagrins que tous causent les éditions fautives et défigurées dont vous vous plaignez ; c'est un malheur attaché à la célébrité. Ce qui doit vous consoler, monsieur, c'est du savoir que les lecteurs capables de sentir le mérite de vos écrits ne vous attribueront jamais les ouvrages que l'ignorance et la malice vous imputent , et que tous les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des sentiments de l'académie, je vous prie d'Otre persuade , etc. Duclos , secrétaire. Digitized b/ Google

ANNÉE ms. sonnée , el mon âme accablée depuis six mois. Je suis si honteux qu'à mon Age on réveille ces plaisanteries indécentes , que mes montagnes ne me paraissent pas avoir assez de cavernes pour me cacher. Aidez-moi, mon cher ange, et je vous promets encore une tragédie , quand j'aurai de la santé et de la liberté d'esprit. En attendant , laissez-moi pleurer sur Jeanne, qui cependant fait rire beaucoup d'honnêtes gens. Comment va le pied de madame d' Argentai? et pourquoi a-t-elle mal au pied ? Lekain m'a mandé que notre Orphelin n'allait pas mal. Vous êtes le père de i Orphelin ; je voudrais bien lui donner un frère , mais seulement pour vous plaire. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Je baise les ailes de tous les anges. A M. POLIER DE BOTTENS. Aux Délices* , 14 novembre. J'aurais bien voulu, mon cher monsieur, que vous eussiez repassé par Genève, au lieu de prendre la route des Petits-Cantons. Vous auriez trouvé un vieux malade qui vous aime de tout son coeur, et qui vous aurait fait les honneurs d'une cabane assez jolie, que je préfère assurément au palais de Turin, et à tous les palais. Dans la belle description que vous me faites de la Lombardie , je ne regrette que les îles Borromées, parce qu'elles sont solitaires et qu'on y a chaud. Il ne me faut que la retraite, du soleil , et un ami. J'en ai perdu un dans M. de Giez ; je le connaissais depuis fort peu de temps. La seule bonté de cœur m'avait procuré son amitié et ses services ; il s'était fait un plaisir d'arranger cette autre petite cabane de Monrion. J'ai été touché sensiblement de sa perte, et je suis tout étonné d'être toujours à moitié en vie, et de traîner mes maux et mes souffrances , quand je vois périr au milieu de leur carrière des hommes si robustes. Vraiment, monsieur, je ferai de grand cœur le même marché avec vous qu'avec lui ; il jouissait de Morion comme moi , il y avait passé une partie de l'été, il était le maître de la maison; daignez l'être , elle vous appartient à meilleur titre qu'a moi ; je ne l'ai acquise que pour vous et pour M. de Brenles. C'est vous qui, le premier, m'avez invité à venir me retirer sur les bords de votre lac. La maison auprès de Genève m'a séduit; il faut avouer que les jardins sont délicieux et l'aspect enchanteur ; je m'y suis ruiné ; mais je préférerai Monrion, si vous voulez bien regarder cet ermitage comme le vôtre. Venez-y quand je n'y serai pas; mais venez-y surtout quand j'y serai ; consolez-y un malade , et éclairez un être pensant. J'y ai actuellement deux domestiques qui arrangent mon petit ménage , ou plutôt le 76» vôtre. Comptez que celle retraite me tiendra lieu avec vous des lies

Borromées. Je compte m'y établir incessamment pour l'hiver, je n'en sortirai point. Il m'est impossible de quitter le coin de mon feu dès que le mauvais temps est venu. J'aurai une chambre pour vous , une pour notre ami M. de Brenles, de bon vin, un cuisinier assez passable, quelques livres qui n'en sortiront point, et qui pourront amuser mes hôtes; voilà mon petit établissement d'hiver, que je vous prie encore une fois de regarder comme votre maison toute l'année. Je ne sais pas si M. de Brenles est revenu de la campagne , mais je me flatte qu'il sera de retour quand ma santé me permettra de me transporter à Monrion. J'ai appris, depuis quelques jours, que la Pucelle est imprimée. Votre honnête capucin proposa dans Francfort à un nommé Esslinger, libraire, de faire cette édition ; il voulut vendre son manuscrit trop cher. Esslinger ne put conclure avec lui ; il faut que ce bon capucin l'ait vendu à un autre. Les magistrats de Genève m'ont promis qu'ils empêcheraient cette capucinade effrontée d'entrer dans leur petit district ; je ne sais comment faire pour en obtenir autant à Lausanne. On dit l'édition très mauvaise et pleine de fautes. Je ne ferai pas le moindre reproche à M^{me} de son goût pour les capucins , et je resterai tranquille. Savez-vous que le conseil de Genève s'est fait représenter la belle lettre de Grasset à Bousquet, et que Grasset est décrété de prise de corps? Le papier me manque, je finis; tuus in ætemum. A M. BERTRAND. Aux Délices , près Genève , *0 novembre. J'ai envoyé, mon cher monsieur , à M. de Morancour, une lettre que j'ai écrite à l'académie française, au sujet des rapsodies qu'on se plaît à imprimer sous mon nom. Celte lettre a déjà paru dans les feuilles littéraires de Genève , et je me flatte que votre gazette voudra bien s'en charger. C'est un nouveau préservatif que je suis obligé de donner contre cet ancien poème de la Pucelle , qu'on renouvelle si mal à propos, et qu'on a déjà défiguré dans trois éditions qui paraissent à la fois. Tout ce que je peux faire , c'est de désavouer cet ouvrage. J'empêche , autant que je peux , qu'il ne paraisse à Genève ; je sens bien que mes efforts seront inutiles. J'en connais une édition qui n'est pas sûrement faite par Mauberl ; car le libraire qui était en marché à Francfort a mandé que la copie de Maubert était en douze chants , et l'édition dont je vous parle est en quinze. Madame la duchesse de Saxe-Gotha , qui l'a lue, m'a fait

T62 CORRESPONDANCE. l'honneur de nie mander, comme je crois vous l'avoir déjà dit, que cet ouvrage l'avait beaucoup amusé , et que , tout libre qu'il est , il ne contient aucune de ces indécences qu'on m'avait fait craindre ; mais enfin c'est un ouvrage libre , et cela seul suffit pour qu'un homme de soixante ans passés , qui a l'esprit de son âge , soit très fâché de se voir ainsi compromis. Je suis aussi lâché que l'est le Grondeur, à qui on veut faire danser la courante. Si j'étais plus jeune, et si j'aimais encore la poésie , je serais tenté de faire un petit poème épique sur le roi Nicolas 1er. Vous savez sans doute qu'on prétend qu'un jésuite s'est enfin déclaré roi du Paraguay , et que ce roi s'appelle Nicolas. On m'a envoyé des vers à la louange de Nicolas ; les voici : Du bon Nicolas premier Que Dieu liénisse l'empire, Et qu'il lui daigne octroyer, Ainsi qu'à son ordre entier, La couronne du martyr ! J'ai reçu une Ode sur la Mort, qui m'est adressée. On la dit du roi de Prusse; elle est imprimée à La Haye , avec ce titre qu'on met ordinairement aux ouvrages du roi de Prusse rdc main de maître , et une couronne pour vignette. Je ne l'enverrai pourtant pas au conseil de Berne, comme Maupertuis a envoyé les lettres du roi de Prusse ; je me contenterai d'apprendre tout doucement à mourir, et je mourrai assurément plein d'estime et de tendresse pour vous. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous avertis que je veux vivre encore ce printemps, pour venir vous dire à Berne combien je vous aime. A M. BERTRAND. Aux Déliées, 28 novembre. J'envoie , mon cher patron , à M. de Morancour, la réponse de l'académie française. L'édition que j'ai vue est l'ouvrage de la canaille. On a , dans Paris , le plus profond mépris pour ces manœuvres dont je me suis trop inquiété ici. Je crois qu'il faut laisser tomber ces misères dans l'oubli qu'elles méritent. Voici la triste confirmation du désastre de Lisbonne et de vingt autres villes. C'est cela qui est sérieux. Si Pope avait été à Lisbonne, aurait-il osé dire tout est bien ? Matthieu Garo ne le disait que quand il ne lui tombait qu'un gland sur le nez. Adieu , encore une fois ; aimez un peu le pauvre malade , et tout sera bien pour lui. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices , près de Genève, décembre. Je dicte , mon cher ange , mes très humbles et très tendres remerciements , car il y a bien des jours que je ne peux pas écrire. Je vous avais envoyé le paquet pour l'académie avant d'avoir reçu la lettre par laquelle vous m'avertissiez de la noble et scrupuleuse attention de messieurs des postes; je profiterai dorénavant de votre avis. Je vous assure qu'on vous en a donné un bien

faux, quand on vous a dit que je faisais une nouvelle tragédie. Le fait est que madame Denis avait promis Zulime à messieurs de Lyon; mais, comme monsieur le cardinal votre oncle ne va pas au spectacle, la grosse madame Destouches se passera de Zulime. Ceux qui ont imprimé la rapsodie dont vous avez la bonté de me parler ont bien mal pris leur temps. L'Europe est dans la consternation du jugement dernier arrivé dans le Portugal. Genève, ma voisine, y a plus de part qu'aucune ville de France; elle avait à Lisbonne une grande partie de son commerce. Cette aventure est assurément plus tragique que les Orphelins et les Mèrepe. Le tout est bien de Matthieu Garo et de Pope est un peu dérangé. Je n'ose plus me plaindre de mes coliques depuis cet accident. Il n'est pas permis à un particulier de songer à soi dans une désolation si générale. Portez-vous bien, vous, madame d'Argental, et tous les anges, et tâchez de tirer parti, si vous pouvez, de cette courte et misérable vie; je suis bien fâché de passer les restes de la mienne loin de vous. S'il y a quelques nouvelles sur Jeanne, je vous supplie de ne me laisser rien ignorer. Je vous embrasse bien tendrement. A M. PICTET, PAOPBSSBUR EN DROIT. Oui, les Anglais prennent tout, la France souffre tout, les volcans engloutissent tout. Beaumont, qui a échappé, mande qu'il ne reste pas une maison dans Lisbonne; c'est l'Optimisme. Madame Denis vient demain au soir. Nous sommes, l'un et l'autre, très tendrement attachés à nos voisins. A M. PALISSOT. Aux Déliées, pré» de Genève, t» décembre. On ne peut vous connaître, monsieur, sans s'intéresser vivement à vous. J'ai appris votre maladie avec un véritable chagrin. Je n'ai pas besoin du Digitized b/ Google

ANNEE H55. Non ifjnara mali , ntiseris succurrere disco , Virg.,
Æneid., i, v. 630. pour être touché de ce que vous avez souffert. Je suis
beaucoup plus languissant que vous ne m'avez vu , et je n'ai pas même la
force de vous écrire de ma main. Si vous écrivez h madame la comtesse de
La Marck , je vous supplie de lui dire combien je suis touché de l'honneur
de son souvenir ; je le préfère h ma belle situation et à la vue du lac et du
Rhône. Ayez la bonté , je vous en prie, de lui présenter mon profond
respect. Ou ne sait que trop 'a Genève le désastre de Lisbonne et du
Portugal. Plusieurs familles de négociants y sont intéressées. Il ne reste pas
actuellement une maison dans Lisbonne : tout est en' l glouti , ou embrasé.
Vingt villes ont péri ; Cadix a été quelques moments submergé par la mer ;
la petite ville do Conil , b quelques lieues de Cadix , détruite do fond en
comble. C'est l c jugement dernier pour ce pays-lb ; il n'y a manqué que la
trompette. A l'égard des Anglais , ils y gagneront plus à la longue qu'ils n'y
perdront; ils vendront chèrement tout ce qui sera nécessaire pour le
rétablissement du Portugal. Jcn'ai pointdenouvellesdeM. Palu,
votrccompagnon de voyage. Il m'a paru fort aimable, etdigne d'être votre
ami. J'espère que vous ne m'oublierez pas quand vous le verrez, ou quand
vous lui écrirez. Madame Denis sera très sensible b votre souvenir. Elle est
actuellement a ma petite cabane de Monrion , auprès de Lausanne , où elle
fait tout ajuster pour m'y établir l'hiver, en cas que mes maladies m'en
laissent la force. Si jamais vous repassiez près de notre lac , j'aurais
l'honneur de vous recevoir un peu mieux que je n'ai fait. Nous
commençons 'a être arrangés. M. de Gauffecourt est ici depuis quelques
jours ; je crois que vous l'avez vu b Lyon. Il fait pour le sel b peu près ce
que vous faites pour le tabac ; mais il ne fait pas de beaux vers comme
vous. J'ai l'honneur, etc. A M. DE BRENLES. Aux Délices, 6 décembre
Mon cher ami, les pucelles , les tremblements de terre , et la colique, me
mettent aux a|yois. Les petits maux me persécutent, et je suis encore
sensible b ceux de la fourmilière sur laquelle nous végétons avec autant de
tristesse que de danger. On n'est pas sûr de coucher dans son lit, et quand
on y couche , on y est malade ; du moins c'est mon état, cl c'est ce qui
m'empêche de venir faire avec vous des jérémiades b Monrion. J'ai encore
, pour surcroît de malheur, un cheval cncloué dans le meilleur des mondes
possibles. Je suis prêt 763 b partir ; j'ai encore envoyé de petits bagages b
l'ermitage de Monrion, et, dès que mon cheval et moi nous serons purgés ,

je prendrai sûrement un parti; en attendant, je n'en peux plus. Si je suis confiné b mes prétendues Délices , il faudra que je vous envoie madame Denis , qui me paraît enchantée de vous et de Lausanno ; mais le mieux sera de l'accompagner, et, somme totale, je viendrai vif ou mort. Il y a un docteur Tissot qui dissèque proprement son monde, c'est une consolation; je ne me console point pourtant de mon ami Giez. Mille respects b madame de Brenles ; je vous embrasse du meilleur de mon cœur. V. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, 10 décembre. Je vous envoie , mon cher ange , une tragédie que vous recevrez par une occasion. Ne vous alarmez pas ; cette tragédie n'est pas de moi ; je ne suis pas un homme b combattre le lendemain d'une bataille. La pièce est d'un de mes amis , b qui je voudrais bien ressembler. Je crois qu'elle peut avoir du succès , et je crains que l'amitié de me fasse illusion. Je soumetts l'ouvrage b vos lumières ; l'auteur et moi nous nous en rapportons b vous avec confiance. Soyez le maître de cette tragédie comme des miennes ; vous pouvez la faire donner secrètement aux comédiens. Mon cher ange , pendant que vous vous amusez b faire jouer celle-là , je vous en mettrai une autre sur le métier, afin que vous ne chômez pas; car ce serait conscience. Est-il vrai qu'il paraît dans Paris deux ou trois éditions d'une pauvre héroïne nommée Jeanne, et qu'il y en a d'aussi indécentes que fautives et défigurées? C'est Thieriot qui me mande cette chienne de nouvelle. Mettez-moi au fait, je vous en supplie, de mes enfants bâtards qu'on expose ainsi dans les rues. Il faut que les gens aient le cœur bien dur pour s'occuper de ces bagatelles , pendant qu'une partie du continent est abîmée , et que nous sommes b la veille du jugement dernier. Je vais d'Alpe en Alpe passer une partie de l'hiver dans un petit ermitage appelé Monrion , au pied de Lausaune, b l'abri du cruel vent du nord. Adressez-moi toujours vos ordres à Lyon. Mille tendres respects b tous les anges. A MADAME DE FONTAINE. A Monrion , 16 décembre. Il faut que je dicte une lettre pour vous , ma chère nièce , en arrivant dans notre solitude de Monrion. Je ne vous ai point écrit depuis longtemps, mais je ne vous ai jamais oublié. Tantôt ma

CORRESPONDANCE. 764 laJe , tantôt profondément occupé de bagatelles , j'ai été trop paresseux d'écrire. Si je vous avais écrit autant que j'ai parlé de vous , vous auriez eu de mes lettres tous les jours. Je vais faire chercher les meilleurs pastels de Lausanne ; vous en faites un si bel usage , que j'irais vous en déterrer au bout du monde. Toutes nos petites Délices sont ornées de vos œuvres. Vous êtes déjà admirée h Genève , et vous l'emportez sur Liotard. Remerciez la nature, qui donne tout, de vous avoir donné le goût et le talent de faire des choses si agréables. C'est assurément un grand bonheur de s'être procuré pour toute sa vie un amusement qui satisfait h la fois l'amour-propre et le goût , et qui fait qu'on vit souvent avec soi-même , sans être obligé d'aller chercher h perdre son temps en assez mauvaise compagnie , comme font la plupart de tous les hommes, et même de vous autres dames. L'ennui et l'insipidité sont un poison froid contre lequel bien peu de gens trouvent un antidote. Votre sœur et moi nous cherchons aussi h peindre. On me reproche un peu de nudités dans notre pauvre Jeanne (TArc ; on dit que les éditeurs l'ont étrangement défigurée. J'ai tiré mon épingle du jeu du mieux que j'ai pu ; et , grâce h vos bontés, nous avons évité le grand scandale. Je me mets à présent au régime du repos ; mais j'ai peur qu'il ne me vaille rien , et que je ne sois obligé d'y renoncer. Madame Denis se donne actuellement le tourment d'arranger notre retraite de Monrion. Nous avons eu aujourd'hui presque tout Lausanne. Je me flatte que les autres jours seront un peu plus à moi ; je ne suis pas venu ici pour chercher du monde. La seule compagnie que je desire ici, c'est la vôtre. Peut-être que le docteur Tronchin ne sera pas inutile a votre santé ; vous êtes dans l'âge où les estomacs se raccommode , et moi dans celui où l'on ne raccommode rien. Sans doute vous trouverez bien le moyen d'amener votre enfant avec vous. Si ma pauvre santé me permettaitdelui servir de précepteur, je prendrais de bon cœur cet emploi ; mais la meilleure éducation qu'il puisse avoir, c'est d'être auprès de vous. Ma chère nièce , mille compliments k tout ce que vous aimez. A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇAISE. Le Si décembre. Messieurs , daignez recevoir mes très humbles remerciementsdeiasensibilité publique ' que vous î Voyez U lettre de M do Voltaire à l'académie française, et la réponae de l'académie (page 760). avez témoignée sur le vol et la publication odieuse de mes manuscrits, et permettez-moi d'ajouter que cet abus , introduit depuis quelques années dans la librairie, doit vous intéresser

personnellement ; vos ouvrages , qui excitent plus d'empressement que les miens , ne seront pas exempts d'une pareille rapacité. L'histoire prétendue de la guerre de 4744, qui paraît sous mon nom, est non seulement un outrage fait k la vérité défigurée en plusieurs endroits, mais un manque de respect à notre nation , dont la gloire qu'elle a acquise dans cette guerre méritait une histoire imprimée avec plus de soin. Mon véritable ouvrage, composé à Versailles sur les mémoires des ministres et des généraux , est , depuis plusieurs années, entre les mains de M. le comte d'Argenson, et n'en est pas sorti. Ce ministre sait à quel point l'histoire que j'ai écrite diffère de celle qu'on m'attribue. La mienne finit au traité d'Aix-la-Chapelle, et celle qu'on débite sous mon nom ne va que jusqu'k la bataille de Fontenoi. C'est un tissu informe de quelques unes de mes minutes dérobées et imprimées par des hommes également ignorants. Les interpolations, les omissions, les méprises , les mensonges, y sont sans nombre. L'éditeur ne sait seulement pas le nom des personnes et des pays dont il parle , et , pour remplir les vides du manuscrit , il a copié , presque mot à mot, près de trente pages du Siècle de Louis XIV. Je ne puis mieux comparer cet avorton qu'k cette Histoire universelle que Jean Néaulme imprima sous mon nom il y a quelques années. Je sais que tous les gens de lettres de Paris ont marqué leur juste indignation de ces procédés. Je sais avec quel mépris et avec quelle horreur on a vu les notes dont un éditeur a défiguré le Siècle de Louis XIV. Je dois m'adresser à vous, messieurs, dans ces occasions, avec d'autant plus de confiance, que je n'ai travaillé, comme vous, que pour la gloire de ma patrie , et qu'elle serait flétrie par ces édit* ns indignes, si elle pouvait l'être. Je ne vous parle point , messieurs, de je ne sais quel poème entièrement défiguré qui paraît aussi depuis peu. Ces œuvres de ténèbres ne méritent pas d'être relevées, et ce serait abuser des bontés dont vous m'honorez; je vous en demande la continuation. Je suis avec un profond respect, etc. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. A Monrion , près de Lausanne, ce 96 décembre. Est-il bien vrai , monseigneur, que je prends la liberté de vous demander vos bontés pour madame ou mademoiselle Gouct? Quel intérêt ai-je à Digitized by Google

765 ANNÉE J756. cela ? On dit qu'elle est jeune et bien faite ; c'est votre affaire et non la mienne. Elle veut chanter les Cantiques de Moncrif chez la reine ; elle demande à entrer dans la musique , et il faut que , du pied du mont Jura, je vous importune pour les plaisirs de Versailles I On s'imagine que vous avez toujours quelque bonté pour moi , et on me croit en droit de vous présenter des requêtes. Mais si mademoiselle Gouet est si bien faite , et si elle a une si belle voix, la liberté que je prends est très inutile ; et si elle n'avait , par malheur, ni voix ni figure, cette liberté serait plus inutile encore. Je dois donc me borner à vous demander pour moi tout seul la continuation de vos bontés. Je ne suis plus à mes Délices; je passe mon hiver dans une maison plus chaude, que j'ai auprès de Lausanne, à l'autre bout du lac. Le village a été abîmé, à quelques lieues de nous , par un tremblement de terre, le 9 du mois. En attendant que mon tour vienne, je vous renouvelle mon très tendre respect. Nous sommes ici deux Suisses , ma nièce et moi , qui regrettons de n'être pas nés en Guienne. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Monrion , 8 janvier 1788. Je reçois , mon cher ange, votre lettre du 29 décembre , dans ma cabane de Monrion , qui est mon palais d'hiver. Mon sermon sur Lisbonne n'a été fait que pour édifier votre troupeau , et je ne jette point le pain de vie aux chiens. Si vous voulez seulement régaler Thieriot d'une lettre, il viendra vous demander la permission de s'édifier chez vous. Je cherche toujours à vous faire ma cour par quelque nouvelle tragédie; mais j'ai une maudite Histoire générale qu'il faut finir, et une édition à terminer. Ma déplorable santé ne me permet guère de porter trois gros fardeaux à la fois. J'ai résolu d'abandonner toute idée de tragédie jusqu'au printemps. Je sens que je ne pourrai faire de vers que dans le jardin des Délices. Il faut à présent que ma vieille muse se promène un peu pour se dégourdir. Je ne crois pas qu'on ait beaucoup affaire de Mariamne, quand on a un Astyanax et une Coquette. On dit que cette demoiselle Rus , dont vous me parlez , ressemble plus à une Agnès qu'à une Saloraé. Cependant, si vous voulez qu'elle joue ce vilain rôle , je le lui donne de tout mon cœur, in quantum possum et in quantum indiget. Je suis gisant dans mon lit, ne pouvant guère écrire ; mais je vais donner les provisions de Salomé à ladite demoiselle. Quoique vous ne méritiez pas que je vous dise des nouvelles , vous saurez pourtant que la cour d'Espagne envoie quatre vaisseaux de guerre à Buénos-Aires contre le révérend P. Nicolas. Parmi les vaisseaux de transport il y en a un qui s'appelle le

Pascal. Peut-être y êtes-vous intéressé comme moi , car il appartient à MM. Gilli. Il est bien justo que Pascal aille combattre les jésuites ; mais ni vous ni moi ne paraissions faits pour être de la partie. Je vous embrasse , mon cher ange. A MADAME DE FONTAINE, A PA B 18. A Monrion , 8 janvier. J'envoie, ma chère nièce, la consultation do votre procès avec la nature au grand-juge Tronchin ; je le prierai d'envoyer sa décision par la poste en droiture , afin qu'elle vous arrive plus vite. Vous me paraissez à peu près dans le même cas que moi ; faiblesse et sécheresse , voilà nos deux principes. Cependant, malgré ces deux ennemies, je n'ai pas laissé de passer soixante ans ; et madame Ledosseur vient de mourir, avant quarante, d'une maladie toute contraire. Mesdemoiselles Bcssières avaient une vieille tante qui n'allait jamais à la garde-robe ; elle faisait seulement , tous les quinze jours , une crotte de chat que sa femme de chambre recevait dans sa main, et qu'elle portait dans la cheminée; elle mangeait, dans une semaine , deux ou trois biscuits , et vivait à peu près comme un perroquet; elle était sèche comme le bois d'un vieux violon , et vécut dans cet état près de quatre - vingls ans , sans presque souffrir. Au reste , je présume que M. Tronchin vous prescrira à peu près le môme remède qu'à moi; et, comme vous avez l'esprit plus tranquille que le mien , peut-être co remède vous réussira ; mais ce ne sera qu'à la longue. Le père putatif du maréchal de Richelieu , qui était le plus sec et le plus constipé des ducs et pairs , s'avisa de prendre du lait à la casse ; cela avait l'air du bouillon de Proserpine ; il s'en trouva très bien. Il mangeait du rôti à dîner, il prenait son lait à la casse à souper , et vécut ainsi jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Je vous en souhaite autant , ma chère nièce. Amusez-vous toujours à peindre de beaux corps tout nus , en attendant que le docteur Trouchin rétablisse et engraisse le vôtre. Adieu, ma chère nièce; tâchez de venir nous voir avec des tétons rebondis et un gros cul. Je vous embrasse tendrement , tout maigre que je suis. J'écris à Montigni sur la mort de madame Ledosseur. Sa perte m'afflige, et fait voir qu'on meurt

CORRESPONDANCE. 766 jeune avec de gros tétons. La vie n'est qu'un songe ; nous voudrions bien , votre sœur et moi , rêver avec vous. A M. LE COMTE DE TRESSAN. A Monrion . « 1 JanvierII me paraît, monsieur, que sa majesté polonaise n'est pas le seul homme bienfcsant en Lorraine , et que vous savez bien faire comme bien dire. Mon cœur est aussi pénétré de votre lettre , que mon esprit a été charmé de votre Discours. Je prends la liberté d'écrire au roi de Pologne , comme vous me le conseillez ! , et je me sers de votre nom pour autoriser cette liberté. J'ai l'honneur de vous adresser la lettre; mon cœur l'a dictée. Je me souviendrai toute ma vie que ce bon prince vint me consoler un quart d'heure dans ma chambre , 'a la Malgrange, a la mort de madame du Châtelet. Ses bontés me sont toujours présentes. J'ose compter sur celles de madame de Boufflers et de madame de Bassompierre. Je me (latte que M. de Lucé ne m'a pas oublié; mais c'est a vous que je dois leur souvenir. Comme il faut toujours espérer , j'espère que j'aurai la force d'aller à Plombières, puisque Toul est sur la route. Vous m'avez écrit à mon château do Monrion ; c'est Ragotiu qu'on appelle monseigneur ; je ne suis point homme à châteaux. Voici ma position : j'avais toujours imaginé que les environs du lac de Genève étaient un lieu très agréable pour un philosophe, et très sain pour un malade; je liens le lac par les deux bouts ; j'ai un ermitage fort joli aux portes de Genève , un autre aux portes de Lausanne; je passe do l'un à l'autre; je vis dans la tranquillité, l'indépendance, et l'aisance, avec une nièce qui a de l'esprit et des talents, et quia consacré sa vie aux restes de la mienne. Je ne me flatte pas que le gouverneur de Toul vienne jamais manger des truites de notre lac ; mais si jamais il avait cette fantaisie , nous le recevrons avec transport; nous compterions ce jour parmi les plus beaux jours de notre Yie. Vous avez l'air, messieurs les lieutenants-généraux , de passer le Rhin cette année plutôt que le mont Jura ; et j'ai peur que vous ne soyez è Hanovre quand je serai à Plombières. Devcnrz maréchal de France, passez dn gouvernement de Toul à celui de Metz ; soyez aussi heureux que vous méritez de l'être ; faites la guerre , et écrivez-la. L'histoire que vous en ferez vaudra certainement mieux que la rhapsodie de la Guerre de\ 74t , qu'on met impudemment sous mon nom. C'est un ramas informe et tout défiguré de mes manuscrits que j'ai laissés entre les mains de M. le comte d'Argensotl. Je vous préviens sur cela , parce que j'arnbitioune votre estime. J'ai autant d'envie de vous plaire , monsieur , que de vous voir , de

vous faire ma cour , de vous dire combien vos bontés me pénètrent. Il n'y a pas d'apparence que j'abandonne mes ermitages et un établissement tout fait dans deux maisons qui conviennent à mon âge et à mon goût pour la retraite. Je sens que si je pouvais les quitter, ce serait pour vous, après toutes les offres que vous me faites avec tant de bienveillance. Je crois avoir renoncé aux rois , mais non pas à un homme comme vous. Permettez - moi de présenter mes respects à madame la comtesse de Tressan , et recevez les tendres et respectueux remerciements du Suisse Voltaire. Je m'intéresse à Panpan comme malade et comme ami. A II. LE PRÉSIDENT HENAUT Monrion, près de Lausanne, ce 13 janvier. Vous me proposez , monsieur , les plus belles étrennes du monde; je les accepte d'un grand cœur. Il n'y a point de Suisse dans les treize cantons qui aime mieux l'histoire de France que moi ; et c'est vous qui me l'avez fait aimer. Vous avez la bonté de m'annoncer votre cinquième édition; soyez sûr que vous verrez la trentième. Vous avez rendu un très grand service au public, en augmentant d'un tiers un ouvrage si utile. Vous êtes d'ailleurs fort heureux qu'on ne vous vole point vos manuscrits, et qu'on ne vous les défigure pas. J'en connais de plus misérables. Vous me demandez comment on peut m'envoyer mes étrennes : très aisément, en les mettant à la poste avec le contre-seing d'un de vos amis , et en me les adressant en droiture à Genève. Il est vrai que je passe mon hiver dans mon ermitage auprès de Lausanne ; mais tout me vient par Genève , c'est la grande route. Après le don de votre excellent livre, le plus grand plaisir que vous puissiez me faire , c'est de dire à madame du Deffand combien je m'intéresse toujours à elle. Je ne lui écris point , parce que , dans ma solitude , je n'ai rien de commun avec le monde. Je suis devenu Suisse et jardinier. Je sème et plante. Je n'oublie point les personnes auxquelles j'ai été attaché , mais je ne les ennuie point de mes inutiles lettres. Je suis très aise pour l'académie des belles lettres que vous remplissiez et que vous honoriez

Digitized by Google

ANNÉE la place d'un théalin ; je n'en savais rien. Je ne Us ni gazettes ni Mercures. Je ne sais plus l'histoire de mon siècle; et je n'ai guère de correspondance qu'avec le jardinier des Chartreux , quoique l'apparition de la Pucelle puisse faire penser que je suis en commerce avec leur Portier. Madame Denis vous fait mille compliments. Je me flatte que votre ami n'a plus la goutte. Les circonstances présentes semblent demander un homme ingambe ; mais il sera toujours très alerte , quand même il aurait le pied emmaillotté. Recevez ma très sincère et très tendre reconnaissance , et mon inviolable attachement. J'ai eu l'honneur d'avoir un tremblement de terre dans mon ermitage des Délices. Si les lies Açores sont englouties, comme on l'assure, je me ronge du sentiment de M. de Buffon. A M. BERTRAND, PRBMIBR PASTEUR A BERNE* A Monrion, 34 janvier. Pour répondre à votre difficulté, mon cher monsieur , sur l'histoire de Jeanne d'Arc , je vous dirai que, quelques années après sa mort , il y eut une grosse créature fraîche, belle, et hardie, accompagnée d'un moine, qui alla s'établir à Toul, et se dit la Pucelle d'Orléans , échappée au bûcher. Le moine contait par quel miracle cette évasion s'était opérée; on leur fit un grand festin dans l'Hôtel-de-Ville , et les registres en font foi. L'illusion alla si loin , qu'un homme de la maison des Armoises épousa cette aventurière , croyant épouser la Pucelle d'Orléans ; et c'est de ce mariage que descend le marquis des Armoises d'aujourd'hui. Voilà pourquoi , monsieur , on a prétendu , en Lorraine , que la Sorbonne et les Anglais n'avaient point consommé leur crime , et que la Pucelle d'Orléans , pucelle ou non , n'avait point été brûlée. Cette aventure n'est point extraordinaire dans un temps où il n'y avait point de communication d'une province à une autre , et où l'on faisait son testament quand on entreprenait le voyage de Nancy à Paris. Je reçois dans le moment votre lettre , et celle de cet autre aventurier qui va chercher de nouveaux malheurs chez les Vandales. Sa conduite paraît d'un fou, et son billet est d'un Gascon. Mais ce n'est pas sa folie, c'est son malheur qu'il faut soulager. Je vous remercie de tout mon cœur des dix écus que vous avez eu la bonté de lui donner de ma part. Vous avez poussé trop loin la générosité, en l'aidant aussi vous-même de votre ' bourse. Mais enfin c'est votre métier de faire de ' bonnes actions. Comme vous ne me mandez point par quelle voie je dois vous rembourser les dix l me. 767 écus , permettez que je vous en adresse le billet inclus pour M. Panchaud. Êtes-vous informé que, le 21 décembre, il y a eu un nouveau tremblement de terre à Lisbonne ,

qui a fait périr soixante et dix-huit personnes? on compte cela pour rien. Les Français préparent une descente en Angleterre. Qu'allait-il faire dans cette galère? Quel optimisme que tout cela ! heureux les hommes ignorés qui vivent chez eux en paix ! plus heureux ceux qui vivent avec vous ! Je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous remercie; je vous supplie de présenter mes respects à M. le baron de Freudenberg. Tuus semper. A M. VERNES, PASTEUR DB I. KGMSB DB GENEVE. A Monrion, 39 janvier. Il est vrai, mon cher monsieur, que vous m'avez envoyé des vers ; mais j'aime bien mieux votre prose. Je n'ai point d'admirateurs, je n'en veux point; je veux des amis, et surtout des amis comme vous. On dit que vous avez prononcé un Discours admirable sur le malheur de Lisbonne, et qu'on ne voudrait pas que cette ville eût été sauvée, tant votre Discours a paru beau. Vous avez encore Méquinez, et quelque cent mille Arabes, qui ont été engloutis sous la terre. Cela peut servir merveilleusement votre éloquence chrétienne, d'autant plus que ces pauvres diables étaient des infidèles. Tous ces désastres ont privé Lausanne de la comédie. On a joué Nanine à Berne ; mais, pour expier ce crime affreux, on a indiqué un jour de jeûne. Madame Denis, qui ne jeûne point, a été très fâchée qu'on ne bâtît point un théâtre à Lausanne; mais cela ne l'a point brouillée avec les ministres. J'en vient quelques-uns dans mon petit ermitage à Monrion. Ils sont tous fort aimables et très instruits. Il faut avouer qu'il y a plus d'esprit et de connaissances dans cette profession que dans aucune autre. Il est vrai que je n'entends point leurs sermons; mais, quand leur conversation ressemble à la vôtre, je vous assure qu'ils me plaisent beaucoup plus. Mille compliments à toute votre famille, et à monsieur et madame de Labat. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur, et sans cérémonie. A M. DE GAUFFECOURT, A GRNÈVE. A Monrion, 1^{er} février 1774. Dans le temps, mon cher monsieur, que vous Digitized by Google

CORRESPONDANCE. m'envoyiez un reçu forl inutile , je vous en préparais un qui n'est pas plus nécessaire. Ces bagatelles se trouvent dans la grande Bible de M. Grand , à Lausanne, et de M. Cathala , 'a Genève; cependant prenez toujours ce chiffon de commentaire. il se pourrait bien faire que le traité du roi de Prusse le conduisit au comble de la gloire , et le rendît médiateur nécessaire entre l'Angleterre et la France. Je serais bien fâché qu'on perdît du monde à Cassel pour la religion ; cette mode devrait être passée. M. Liébaut m'a écrit; il a chargé sa mémoire d'un ouvrage fort incorrect, et fort différent de celui que vous avez eu . Il court a Paris une petite pièce d'environ trente vers sur le désastre de Lisbonne ; on la dit un peu vive ; on me t'attribue; je suis accoutumé â être calomnié. Bonsoir, mon cher philosophe ; je vou9 remercie d'avoir présenté mes respects à madame d'Epinay, puisqu'elle est philosophe aussi . V. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Février. Mon cher ange , si ceci n'est pas une tragédie , ce sont au moins des vers tragiques. Je vous demande en grâce de me mander s'ils sont orthodoxes ; je les crois tels ; mais j'ai peur d'être un mauvais théologien. H court sous mon nom je ne sais quelle pièce sur le même sujet. Il serait bon que mon vrai sermon fit tomber celui qu'on m'impute. Je vous demande en grâce d'éplucher mon prêche. Le tout est bien me paraît ridicule , quand le mal est sur terre et sur mer. Si vous voulez que tout soit bien pour moi , écrivez-moi. Je vous demande pardon , mon cher ange , de vous envoyer tant de vers , et point de nouvelle tragédie ; mais j'imagine que vous serez bien aise de voir les belles choses que fait le roi de Prusse, il m'a envoyé toute la tragédie do Mérope mise par lui en opéra. Permettez que je vous donne les prémices de son travail; je m'intéresse toujours à sa gloire. Vous pourriez confier ce morceau â Thieriot , qui en chargera sans doute sa mémoire , et qui sera une des trompettes de la renommée de ce grand homme. Je ne doute pas que le roi de Prusse n'ait fait de très beaux vers pour le duc de Nivernais; mais, jusqu'à présent, on ne connaît que son traité en prose avec les Anglais. Mille respects â tous les anges. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. A Monrton , 7 février. Je vous remercie bien fort , mon héros , de votre belle et instructive épîlrc. Il est vrai que vous écrivez comme un chat , et que , si vous n'y prenez garde, vous égalerez le maréchal de Villars. Je me flatte bien que vous l'égalerez tout de même, quand il ne sera pas question de plume ; mais il me semble que le nouveau traité dont le roi

de Prusse s'applaudit ne vous permettra pas la guerre de terre. Vous ne seriez pas le premier de votre nom qui eût gagné une bataille navale; mais jusqu'à présent vous n'avez pas tourné vos vues de ce côté. Vous allez pourtant vous montrer à la Méditerranée ; et je voudrais que les Anglais fissent une descente à Toulon , pour que vous les traitassiez comme on vient de les traiter à Philadelphie. Je reviens à Fontenoi. Je suis encore à comprendre comment ma nièce ne vous donna pas le manuscrit que je lui avais envoyé pour vous. Ce manuscrit ne contenait que des mémoires qu'il fallait rédiger et resserrer ; il y avait une grande marge qui attendait vos instructions dans vos moments de loisir. M. de Ximenès, qui allait souvent chez ma nièce , sait comment ces mémoires, informes et défigurés , ont été imprimés" en partie. Je fera» transcrire l'ouvrage entier dès que je serai de retour à mes petites Délices auprès de Genève. Il est bien certain que le nom de Reiss ou de Thésée est une chose fort indifférente; mais ce qui ne l'est point, c'est qu'on ose vous contester le service important que vous avez rendu au roi et à la France. Permettez - moi seulement de vous représenter qu'en vous tuant de dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la conversation rapportée , vous seriez donner un prétexte à vos envieux de dire que ce qui suit cette conversation n'est pas plus véritable. Je n'ai pas inventé le Thésée , et, par parenthèse , cela est assez dans le ton de M. le maréchal de Noailles. C'est , encore une fois , votre écuyer Féraulas qui me l'a conté ; c'est une circonstance inutile, sans doute ; mais ces bagatelles ont un air de vérité qui donne du crédit au reste ; et , si vous me contestez le Thésée publiquement, vous affaiblissez vous-même les vérités qui sont liées à cette conversation. On présumera que j'ai hasardé tout ce que je rapporte de celle journée si glorieuse pour vous. Au reste , toute cette histoire est fondée sur les lettres originales de tous les généraux ; et quelques petites circonstances qu'on m'a dites de bouche ne peuvent , je crois , faire aucun tort au reste de l'histoire , quand je rapporte mot pour mot les lettres qui sont dans le dépôt du ministre. Digitized by Google

769 ANNÉE Je souhaite que la guerre sur mer soit aussi glorieuse que la dcruière guerre en Flandre l'a été. Croirez-vous que le roi de Prusse vient de rn'envoyer une tragédie de Mérope mise par lui en opéra? Il m'avertit cependant qu'il n'est occupé qu'à des traités. Je voudrais que vous vissiez quelque chose de son ouvrage, cela est curieux. Faites vos réflexions sur ce contraste et sur tous ces contrastes. J'aurais pu donner quelques bons avis; mais je me renferme dans mon obscurité et dans ma solitude , comme de raison. Je ne doute pas que vous ne voyiez madame de Pompadour avant votre départ. Je n'ai qu'à vous renouveler mon éternel et respectueux attachement. A M. BRIASSON , LIBRAIRR A PARIS. A Monrion , 13 février

Avant de travailler à l'article Français ,il serait bon que quelque homme, zélé pour la gloire du Dictionnaire encyclopédique , voulût bien se donner la peine d'aller à la Bibliothèque royale, et d'y consulter les manuscritsdes dixième et onzième siècles , s'il y en a dans le jargon barbare qui est devenu depuis la langue française. On pourrait découvrir peut-être quel est le premier de ces manuscrits qui emploie le mot français, au lieu de celui de franc. Ce serait une chose curieuse de Axer le temps où nous fûmes débaptisés, et où nous devînmes sauvages français , après avoir été sauvages francs , sauvages gaulois , et sauvages celtes. Si le roman de Pliilomena , écrit au dixième siècle, en langue moitié romance, moitié française, se trouve à la Bibliothèque du roi, on y rencontrera peut-être ce que j'indique. L'histoire des ducs de Normandie , manuscrite, doit être de la fin du onzième siècle , aussi bien que celle de Guillaume au court nez. Ces livres ne peuvent manquer de donner des lumières sur ce point , qui, quoique frivole en lui* même, devient important dans un dictionnaire. On verra si ces premiers romans se servent encore du mot franc, ou s'ils adoptent celui de français. En vérité, il n'y a que les gens qui sont à Paris qui puissent travailler avec succès au Dictionnaire encyclopédique ; cependant, quand je serai de retour à ma maison de campagne , près de Genève, je travaillerai de toutes mes forces à Histoire. Je ne doute pas que M. de Montesquieu n'ait profité, à l'article Goût, de l'excellente dissertation qu'Addison a insérée dans le Spectateur , et qu'il n'ait fait voir que le goût consiste a discer41. 1756. ncr, par un sentiment prompt, l'excellent, le bon , le mauvais , le médiocre , souvent mis l'un auprès de l'autre dans une même page. On en trouve mille exemples dans les meilleurs auteurs , surtout dans les auteurs de génie , comme Corneille. A propos de goût et de

génie , Y Eloge de M. de Montesquieu, par M. d'Alembert , est un ouvrage admirable ; il y a confondu les ennemis du genre humain. Mille sincères et tendres compliments à M. d'Alembert, à M. Diderot, et à tous les encyclopédistes. A M. DE CIDEVILLE. A Monrion , près Lausanne, W février. L'oncle et la nièce font mille compliments aux deux philosophes de la rue Saint-Pierre; ils envoient à M. l'abbé du Resnel ce petit sermon qui leur est tombé entre les mains , et qui pourra les amuser en carême. On ne peut mieux prendre son temps pour être dévot. Mais M. l'abbé du Resnel et M. de Cideville seront encore plus persuadés de l'attachement des deux ermites que de leur dévotion. Prisons ma lyre et ma trompette ; laissons les héros et les rois; Je ne veux chanter qu'Henriette, Qu'elle seule anime ma voix. Muses, désormais, pour écrire. Je n'ai besoin que de mon cœur ; Mais vous justifierez l'auteur. Si l'indiscret ose en trop dire. F.h ! pourquoi craindre que l'altesse s'offense des plus tendres soins? Faut-il , parce qu'elle est princesse, Que qui la voit l'en aime moins ? F.lait-ee un crime volontaire Que de se rendre à tant d'appas ? Mon droit d'aimer ne vient-il pas D'où lui venait celui de plaire? Quand on voit l'aimable Henriette, L'indifférence disparaît ; Quelque respect qui nous en-ôte , Kst-on mailre de son secret ? Les égards que le rang impose N'étouffent point le sentiment ; Ils font qu'on l'exprime autrement , Et ne changent rien à la chose. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Monrion , 16 février. Moi , vous avoir oublié , mon cher ange ! ali , cela est bien impossible ! Il y a plus de trois semaines que j'envoyai à madame de Fontaine le 49 Digitized by Google

770 CORRESPONDANCE. petit ouvrage donl vous me parlez , pour vous être donne sur-le-champ. Si vous avez quelqu'un de la famille à grouder , c'est à madame de Fontaine qu'il faut vous adresser. Je n'ai point reçu cette lettre où vous me chantiez pouillos ; apparemment que vos gens , voyant que vous me grondiez , n'ont pas cru que la lettre fût pour moi. Je reçois très régulièrement toutes celles qu'on m'écrit par M. Tronehin. Ne craignez point , mon cher ange, de m'écrire par cctto voie. Il me semble qu'il faudrait faire à présent quelque tragédie maritime; on n'a encore représenté des héros que sur terre; je ne vois pas pourquoi la mer a été oubliée. La scène serait sur un vaisseau de cent pièces de canon. Vous m'avouerez que l'unité de lieu y serait exactement observée , à moins que les héros ne se jetassent dans la mer. Eu vérité , je ne trouve rien de neuf sur la terre; ce sont toujours les mêmes passions, et des aventures qui se ressemblent. Le théâtre est épuisé, et moi aussi; et puis, quand on s'est tué à travailler deux ans de suite 'a l'ouvrage le plus difficile que l'esprit humain puisse entreprendre, quelle en est la récompense? Les comédiens daignent-ils seulement remercier du présent qu'on leur a fait ? Ou amuse la cour deux heures; mais, de tous ceux qu'on a amusés, en est-il un seul qui daigne vous rendre le même service? La parodie nous tourne en ridicule; uu Fréron nous déchire; voilà tout le fruit d'un travail qui abrège la vie. C'est à ce coup que vous m'allez bien gronder. Vous auriez tort, mon cher ange ; ne voyez -vous pas que si mon sujet était arrangé à ma fantaisie , j'aurais déjà commencé les vers? Maisquelle est donc la maladie de madame d'Argental ? que veut donc dire son pied ? Si la comédie ne la guérit point , que pourra Fournier ? Son état m'afflige sensiblement. Quand vous irez à la Comédie, mon cher et respectable ami , faites , je vous prie, pour moi les remerciements les plus tendres à Gcngis-kan. Il est vrai que je ne pouvais mieux me venger de l'auteur do Mét ope , opéra, qu'en vous en envoyant un petit échantillon. Je crois qu'à présent on doit trouver ses vers fort mauvais à Versailles. Je suis toujours attaché à madame rie Pompadour ; je lui dois de la reconnaissance , et j'espère qu'elle sera long-temps en état de faire du bien. Adieu, mon cher ange; je vous embrasse tendrement. A M. THIERIOT. A Monrion , 99 février. Je reçois, mon ancieu ami, votre lettre du 21. Vous devez avoir à présent , par madame de Fontaine, le scrmoti que prêche le P. Liébaut, tel que je l'ai fait , et qui est fort différent de celui qu'on débite. Vous êtes mon plus ancien paroissien , et c'est pour vous que

la parole de vie est faite. Je n'ai guère à présent le loisir de penser à madame Jeanne, et je suis trop malade pour rire. Le tableau des sottises du genre humain , depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, est ce qui m'occupe , et je trempe mon pinceau dans la palette du Caravage, quand je suis mélancolique. Je ne sais s'il y a dans ce tableau beaucoup de traits plus honteux pour l'humanité que de voir deux nations éclairées se couper la gorge , en Europe , pour quelques arpents de glace et de neige dans l'Amérique. Je vous prie , mon ancien ami , de m'instruire de la demeure de ce petit Palu qui est si aimable. Il m'a écrit une très jolie lettre ; je ne sais où lui adresser ma réponse ; dites-moi où il demeure. Je vous embrasse bien tendrement. A M. DE GAIFFECOURT, A ÜENRVK. A Monrion , *9 février «736. Je vous renvoie , mon cher philosophe , la lettre d'un homme qui paraît aussi philosophe que vous , et dont le suffrage m'est bien précieux. J'espère encore vous trouver à Genève. J'y ferai un petit tour légèrement pour vous y embrasser, si ma déplorable santé me le permet. Nous parlerons de la dédicace, et de l'inscription. Vous savez que c'est rhôtel-de-ville qui fait bâtir, et qu'il faut que l'inscription soit non seulement de son goût, mais encore de son aveu , et en quelque façon de son ordre ; il en est de même de la dédicace. Je crois qu'il n'y a 'a Paris de secousse que dans les esprits. L'affaire d'un vieux conseiller au grand conseil qui ne voulait pas payer l'argent du jeu , est devenue une source de querelles publiques. Les pairs présentent des requêtes, tandis que les Anglais nous présentent leurs canons et bloquent nos ports : Et hæc omni a lento temperas risu. V. A M. DUPONT, AVOCAT. Aux Délices* , 10 mars. Mon cher ami , le séjour de Colmar n'a point été triste pour moi ; j'y travaillais , je vous voyais , et je vous regrette. J'ai passé l'hiver à Monrion avec notre ami de Brenles. Nous aurions bien voulu que le temps des vacances eût été en hiver, et que vous eussiez pu venir dans cet ermitage. Celui où je suis à présent vous plairait- davantage; j'ai trouvé , en arrivant , des fleurs épanouies dans mes parterres.

ANNEE 475C. 77» Comptez que les enviions du lac Léman ne sont , point barbares ; les habitants le sont encore moins. Il n'y a point de ville où il y ait plus de gens d'esprit et de philosophes qu'à Genève. Ma maison ne désemplit pas , et j'y suis libre. Je suis au désespoir que votre destinée vous fixe à Colmar ; car probablement je n'y retournerai pas, et vous ne viendrez point a mes Délices. Il faut que vous souteniez la cause de la veuve , de l'orphelin, et du Juif d'Alsace. Courage ! plaidez et aimez les deux Suisses qui vous aiment , et qui font mille complimcutsà madame Dupont. Nenousoubliezpasauprès de monsieur le premier et de madame , etc. A M. TIIIF.RIOT. Aux Ulices , li mars. Il faut, mon ancien ami , que l'âge ait dépravé mon goût. Je n'ai pu tâter des deux plats que vous m'avez envoyés par M. Bouret. Je vous remercie, et je ne peux guère remercier l'auteur. Si vous avez l'ancienne Religion naturelle , en quatre chants, je vous prie de me l'envoyer. Si vous avez à vous défaire d' un nombre de livres curieux , euvoyez-moi la liste et le prix. Si vous aimez les vers honnêtes et décents , voici ceux qui termineront le sermon sur Lisbonne; lâchez-les pour apaiser les cerbères. Quel est l'ignorant qui vcutqu'on mette Y ouvrier au lieu du potier? Cet ignorant-là n'a pas lu saint Paul. Il ne tient qu'à moi d'aller voir l'opéra de Mérope , de la composition du roi de Prusse, qu'il fait exécuter le 27 mars; mais je n'irai pas. En retrouvant votre dernière lettre , j'ai vu que vous m'y disiez de vous envoyer la nouvelle édition do mon Petit Carême par la poste , et que vous vouliez la faire réimprimer sur-le-champ , à l'usage des âmes dévotes. J'obéis donc à votre bonne intention , mon ancien ami. Si on ne veut pas se servir de la préface des éditeurs de Genève , il en faut une qui soit dans le même goût, et qui dise combien ces deux poèmes ont été tronqués et défigurés. Il est très triste assurément qu'on les ail imprimés sans avoir mon dernier mot ; mais le voici. Je fais aussi la guerre aux Anglais à ma façon. J'espère que M. le maréchal de Richelieu leur prouvera, à la sienne , qu'il y a pour eux du mal dans ce monde. Je vous embrasse. A MADAME DE FONTAINE. A Monrion , !7 mar*. Ma ebère enfant , je savais , il y a long-temps , <; u'Escu/ape-Tronchin était à Paris ; et j'ai été fil dèle à on secret qu'il ne m'avait pas dit. Je le déclare indigne de sa réputation , s'il ne vous donne pas uu cul et des tétons. Vous forez très bien de venir avec MM. Tronchiet Labat; une femme ne peut se damner en voyageant avec son directeur, ni mal se porter en courant la poste avec son médecin. Votre frère a donc quitté

son pot à beurre pour vous ; et il va soutenir la cause du grand - conseil contre les gens tenant la cour du parlement. Nous l'embrassons tendrement votre sœur et moi. Nous comptons aller faire un petit tour à Lyon , pour la dédicace du beau temple dédié à la comédie , que la ville a fait bâtir moyennant cent mille écus. C'est un bel exemple que Lyon donne à Paris , et qui ne sera pas suivi ; mais l'autel ne sera pas prêt, et on ne pourra y officier qu'à la Gu de juin. Nous viendrons ou vous recevoir à Lyon , ou nous vous y reconduirons des petites Délices du lac. Enfin nous nous verrons, et tout s'arrangera, et je dirai : Tout est bien. C'est Satan qui a fait imprimer l'ébauche de mon sermon. J'ai , dans un accès de dévotion , augmenté l'ouvrage de moitié, et j'ai pris la liberté de raisonner à fond contre Pope , et , de plus , très chrétiennement. Il y a sans doute beaucoup de mal sur la terre , et ce mal ne fait le bien de personne , à moins qu'on ne dise que votre constipation a été prévue de Dieu pour le bonheur des apothicaires. Je souffre depuis quarante ans, et je vous jure que cela ne fait de bien à personne. La maladie de M. de Séchelles ne fera aucun bien à l'état. Pour la comédie de La Noue, elle lui fera quelque bien , quoiqu'on dise qu'elle ne vaut pas grand'chose. Votre sœur se donne quelquefois des indigestions de truite, et fait toujours sa cour à Alceste et à Admète. Je fais de mon côté de mauvaise prose et de mauvais vers. Je griffonne quelques articles pour Y Encyclopédie ; je bâtis une écurie, je plante des arbres et des fleurs , et je lâche de rendre l'ermitage des Délices moins indigne de vous recevoir. Je vous embrasse tendrement , vous et les vôtres , et frère et fils , et vous recommande un cul et des tétons , ma chère nièce. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, W mars Mon cher ange , vous avez raison ; il vaudrait mieux faire des tragédies que des poèmes sur les malheurs de Lisbonne et sur la Loi naturelle. Ces deux ouvrages sont donc imprimés à Paris, pleins de lacunes et de fautes ridicules , et on est exposé à la crierie Madame de Fontaine a dû vous donner , il y a long-temps , le poème sur la 49. Digitized by Google

772 CORRESPONDANCE. Loi naturelle. On lui adonné le titre de Religion naturelle, à la bonne heure ; mais il fallait l'imprimer plus correct. C'est une faible esquisse que je crayonnai pour le roi de Prusse , il y a près de trois ans, précisément avant la brouillerie. La margrave de Bareuth en a donné des copies , et j'en suis fâché pour plus d'une raison. Que faire? il faudra le publier , après y avoir mis sagement la dernière main. J'en fais autant delà jérémiade sur Lisbonne. C'est actuellement un poème de deux cent cinquante vers. Il est raisonné , et je le crois très raisonnable. Je suis fâché d'attaquer mon ami Pope , mais c'est en l'admirant. Je n'ai peur que d'être trop orthodoxe, parce que cela ne me sied pas; mais la résignation à l'Être suprême sied toujours bien. Encore une fois une tragédie vaudrait mieux ; mais le génie poétique est libre et commande ; il faut attendre l'inspiration. J'apprends qu'on a imprimé la Religion naturelle à madame la duchesse de Gotha , aussi bien que celle au roi de Prusse. Je me vois comme l'âne de Buridan. A MADEMOISELLE PICTET. Quand vos yeux séduisent les coeurs. Vos mains daignent coiffer les li-tes ; Je ne chantais que vos conquêtes , Et je vais chanter vos faveurs. Voilà ce que c'est , ma belle voisine , de faire des galanteries à des jeunes gens comme moi ! ils vont s'en vanter partout. Vous me tournez la tête encore plus que vous ne la coiffez , mais vous en tournerez bien d'autres. Mille tendres respects 'a père et mère , etc. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices, SS mars. ^ Si je n'avais pas une nièce , mon héros , vous m'auriez déjà vu à Lyon. Je vous aurais suivi à Toulon , à Minorque. Vous auriez eu votre historien avec vous , comme Louis xiv. Que les vents et la fortune vous accompagnent ! Je ne peux répondre d'eux , mais je réponds que vous ferez tout ce que vous pourrez faire. Si jamais vous pouvez avoir la bonté de me faire parvenir un petit journal de votre expédition , je lâcherai d'en enchâsser les particularités les plus intéressantes pour le public , et les plus glorieuses pour vous , dans une espèce d' Histoire générale qui va depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. Je voudrais que mon greffe fût celui de l'immortalité. Vous m'aidez à l'empêcher de périr. Il est venu à mon ermitage des Délices des Anglais qui ont vu votre statue à Gênes ; ils disent qu'elle est belle et ressemblante. Je leur ai dit qu'il y avait dans Minorque un sculpteur bien supérieur. Réussissez, monseigneur ; votre gloire sera sur le marbre et dans tous les coeurs. Le mien en est rempli ; il vous est attaché avec la plus vive tendresse

et le plus profond respect. Je me flatte que vous serez bien content de M. le duc de Fronsac. On dit qu'il sera digne de vous ; il commence do bonne heure. Oserais -je vous demander uue grâce? Ce serait de daigner vous souvenir de moi , avec M. le prince de Wurtemberg , qui sert , je crois , sous vos ordres, et qui m'honore des bontés les plus constantes. Vous m'avez parlé de certaines rapsodies sur Lisbonne et sur la Religion naturelle. Vraiment vous avez bien autre chose à faire qu'à lire mes rêveries ; mais quand vous aurez quelque insomnie , elles sont bien à votre service. A MM. CRAMER FRERES. . Je ne peux que vous remercier, messieurs , de l'honneur que vous me faites d'imprimer mes ouvrages , mais je n'en ai pas moins de regret de les avoir faits. Plus on avance en âge et en connaissances , plus on doit se repentir d'avoir écrit. Il n'y a presque aucun de mes ouvrages dont je sois content , et il y en a quelques-uns que je voudrais n'avoir jamais faits. Toutes les pièces fugitives que vous avez recueilliesétaient des amusements de société qui ne méritaient pas d'être imprimés. J'ai toujours eu d'ailleurs un si grand respect pour le public, que, quand j'ai fait imprimer la Jlenriade et mes tragédies, je n'y ai jamais mis mou nom ; je dois , à plus forte raison , n'être point responsable de toutes ces pièces fugitives qui échappent à l'imagination , qui sont consacrées à l'amitié , et qui devaient rester dans les portefeuilles de ceux pour qui elles ont été faites. A l'égard de quelques écrits plus sérieux , tout ce que j'ai à vous dire, c'est que je suis né Français et catholique ; et c'est principalement dans un pays protestant que je dois vous marquer mon zèle pour ma patrie , et mon profond respect pour la religion dans laquelle je suis né , et pour ceux qui sont à la tête de celte religion. Je ne crois pas que dans aucun de mes ouvrages il y ait un seul mot qui démente ces sentiments. J'ai écrit l'histoire avec vérité ; j'ai abhorré les abus , les querelles , et les crimes ; mais toujours avec la vénération due aux choses sacrées, que les hommes ont si souvent fait servir de prétexte à ces querelles , à ces abus , et à ces crimes. Je n'ai jamais écrit en théologien ; je n'ai été qu'un citoyen zélé, et plus encore un citoyen de l'univers. L'humaDigitized by Google

773 ANNÉE I 756. ni lé , la candeur , la vérité, m'ont toujours conduit dans la morale et dans l'Itisloiro. S'il se trouvait dans ces écrits quelques expressions répréhensibles , je serais le premier à les condamner et à les réformer. Au reste , puisque vous avez rassemblé mes ouvrages , c'est-à-dire les fautes que j'ai pu faire, je vous déclare que je n'ai point commis d'autres fautes ; que toutes les pièces qui ne seront point dans votre édition sont supposées , et que c'est à cette seule édition que ceux qui me veulent du mal ou du bien doivent ajouter foi. S'il y a dans ce recueil quelques pièces pour lesquelles le public ait de l'indulgence , je voudrais avoir mérité encore plus cette indulgence par un plus grand travail. S'il y a des choses que le public désapprouve , je les désapprouve encore davantage. Si quelque chose peut me faire penser que mes faibles ouvrages ne sont pas indignes d'être lus des honnêtes gens , c'est que vous en êtes les éditeurs. L'esliinc que s'est acquise depuis long-temps votre famille dans une république où régner l'esprit, la philosophie, et les mœurs, celle dont vous jouissez personnellement, les soins que vous prenez , et votre amitié pour moi , combattent la défiance que j'ai de moi-même. Je suis , etc. A M. LE COMTE D'ARGENTAL Aux Délices, U' avril. Je reçois votre lettre du 24 mars, mon divin ange ; que de choses j'ai à vous dire ! Madame d'Argentai a toujours mal au pied ! et le messie Tronchin est à Paris 1 11 dit que je suis sage et que je me porte bien : ah I n'en croyez rien. Mon procureur dit qu'il m'avait envoyé une procuration; c'est ce qu'un procureur doit envoyer; mais il n'en était rien avant vos bontés, et avant que M. l'abbé de Chauvelin eut daigné employer auprès de lui son éloquence. J'écris à M. l'abbé de Chauvelin pour le remercier ; je ne sais point sa demeure ; je lui écris à Paris. Vous me parlez d'une mademoiselle Guéant ; voila ce que c'est que d'écrire trop tard ! les Bonneau sont plus alertes. Un Bonneau m'a écrit , il y a un mois , pour mademoiselle Ilus , et mou respect pour le métier ne m'a pas permis de refuser. J'ai signé; j'ai donné Nanine à cette Ilus ; ce n'est pas ma faute ; je ne suis qu'un pauvre Suisse mal instruit. On me défigure à Paris ; mon Petit Carême est imprimé d'une manière scandaleuse. La jérémiade sur Lisbonne et la Loi naturelle sont deux pièces dignes de la primitive Église ; Satan m a fait les éditions. A qui dois-je m'adresser pour vous faire tenir mes sermons avec les notes? Parlez donc , écrivez donc un petit mot. Quand vous n'auriez pas eu la bonté de mettre à la raison mon procureur, je n'laisscrais pas de songer pour vous à quelque drame bien

extraordinaire, bien tendre, bien touchant , si Dieu m'en dounc la force et la grâce: mais que faire? comment faire? et à quoi bon travailler pour des ingrats? Moi Suisse! moi fournir la cour et la ville ! Je prêche Dieu , et on dit au roi que je suis athée. Je prêche Confucius, et on lui dit que je ne vaux pas Crébillon. Le roi de Prusse ne m'a pas traité avec reconnaissance , et on imprime une Religion naturelle où je le loue à tour de bras. Comment soutenir tous ces contrastes? Heureusement j'ai une jolie maison et de beaux jardins ; je suis libre , indépendant ; mais je ne digère point , et je suis loin de vous , et je mourrai probablement sans vous revoir. On me mande que les Anglais sont à Port-Mahon. On me mande que nos affaires de Cadix sont désespérées , et vous ne me dites pas comment va votre petit fait ; vous me ferez prendre les tragédies en horreur. Madame Denis vous fait des compliments sans fin , et moi des remerciements et des reproches. Je vous embrasse. Je vous aime de tout mon cœur. A M. L'ABBÉ DE CONDILLAC, A PARIS. Vous serez peut-être étonné , monsieur , que je vous fasse si tard des remerciements que je vous dois depuis si long-temps ; plus je les ai différés , et plus ils vous sont dus. Il m'a fallu passer une année entière au milieu des ouvriers et des historiens. Les ajustements de ma campagne , les événements contingents de ce monde, et je ne sais quel Orphelin de la Chine qui s'est venu jeter à la traverse , ne m'avaient pas permis de rentrer dans le labyrinthe de la métaphysique. Enfin j'ai trouvé le temps de vous lire avec l'attention que vous méritez. Je trouve que vous avez raison dans tout ce que j'entends, et je suis sûr que vous auriez raison encoredans les choses quej'entends le moins, et sur lesquelles j'aurais quelques petites difficultés. Il me semble que personne ne pense ni avec tant de profondeur ni avec tant de justesse que vous. J'ose vous communiquer une idée que je crois utile au genre humain. Je connais de vous trois ouvrages : l'Essai sur l'origine des connaissances humaines, le Traité des Sensations, et celui des Animaux. Peut-être , quand vous fîtes le premier , ne songiez-vous pas à faire le second , et , quand vous travaillâtes au second , vous ne songiez pas au troisième. J'imagine que , depuis ce temps-là , il vous est venu quelquefois la pensée de rassembler en un corps les idées qui régnt dans ces trois volumes, et d'en faire un ouvrage

Digilized b y Google

771 * CORRESPONDANCE. méthodique cl suivi qui contiendrait tout ce qu'il est permis aux hommes de savoir en métaphysique. Tantôt vous iriez plus loin que Locke , tantôt vous le combattriez, et souvent vous seriez de son avis. Il me semble qu'un tel livre manque à notre nation ; vous la rendriez vraiment philosophe : elle cherche à l'ôtre , et vous ne pouvez mieux prendre votre temps. Jecrois que la campagne est plus propre pour le recueillement d'esprit que le tumulte de Paris. Je n'ose vous offrir la mienne , je crains que l'éloignement ne vous fasse peur; mais , après tout , il n'y a que quatre-vingts lieues en passant par Dijon. Je me chargerais d'arranger votre voyage ; vous seriez le maître chez moi comme chez vous ; je serais votre vieux disciple; vous en auriez un plus jeune daus madame Denis , et nous verrions tous trois ensemble ce que c'est que Pâme. S'il y a quelqu'un capable d'inventer des lunettes pour découvrir cet être imperceptible, c'est assurément vous. Je sais que vous avez, physiquement parlant , les yeux du corps aussi faibles que ceux de votre esprit sont perçants. Vous ne manqueriez point ici de gens qui écriraient sous votre dictée. Nous sommes d'ailleurs près d'une ville où l'on trouve de tout, jusqu'à de bons métaphysiciens. M. Tronchin n'est pas le seul homme rare qui soit dans Genève. Voilà bien des paroles pour un philosophe et pour un malade. Ma faiblesse m'empêche d'avoir l'honneur de vous écrire de ma main , mais elle n'ôte rien aux sentiments que vous m'inspires. En un mot, si vous pouviez venir travailler dans ma retraite à un ouvrage qui vous immortaliserait, si j'avais l'avantage de vous posséder , j'ajouterais à votre livre un chapitre du bonheur. Je vous suis déjà attaché par la plus haute estime, et j'aurai l'honneur d'être toute ma vie, monsieur, etc. A M. DE CIDEVfLLE. Aux Délices, pré* de Genève. 13 avril. J'ai tant fait de vers , mou digne et ancien ami, que je suis réduit à vous écrire en prose. J'ai différé à vous donner de mes nouvelles , comptant vous envoyer à la fois le Pocmc sur le Désastre de Lisbonne , sur le Tout est bien, et sur la Loi naturelle; ouvrages dont on a donné à Paris des éditions toutes défigurées. Obligé de faire imprimer moi-même ces deux poürnes , j'ai été dans la nécessité de les corriger.il a fallu dire ce que je pense , et le dire d'une manière qui ne révoltât ni les esprits trop philosophes ni les esprits trop crédules. J'ai vu la nécessité de bien faire connaître ma façon de penser , qui n'est ni d'un | superstitieux ni d'un athée; et j'ose croire que tous les honnêtes gens seront de mon avis. Genève n'est plus la Genève de Calvin ,

il s'en faut beaucoup ; c'est un pays rempli de vrais philosophes. Le christianisme raisonnable de Locke est la religion de presque tous les ministres ; et l'adoration d'un Être suprême , jointe à la morale , est la religion de presque tous les magistrats. Vous voyez , par l'exemple de Tronchin , que les Genevois peuvent apporter en France quelque chose d'utile. Vous avez eu , cette année, des bords de notre lac , l'insertion de la petite vérole , l'idamé et la Religion naturelle. Mes libraires se sont donné le plaisir d'assembler dans leur ville les chefs du Conseil et de l'Église, et de leur lire mes deux poèmes ; ils ont été universellement approuvés dans tous les points. Je ne sais si la Sorbonne en ferait autant. Comme je ne suis pas en tout de l'avis de Pope , malgré l'amitié que j'ai eue pour sa personne , et l'estime sincère que je conserverai toute ma vie pour ses ouvrages , j'ai cru devoir lui rendre justice dans ma Préface , aussi bien qu'à notre illustre ami M. l'abbé Du Resnel , qui lui a fait l'honneur de le traduire, et souvent lui a rendu le service d'adoucir les duretés de ses sentiments. Il a fallu encore faire des notes. J'ai tâché de fortifier toutes les avenues par lesquelles l'ennemi pouvait pénétrer. Tout ce travail a demandé du temps. Jugez , mon cher et ancien ami , si un malade chargé de cette besogne , et encore d'une Histoire universelle , qu'on imprime , et qui plante , et qui fait bâtir, et qui établit une espèce de petite colonie , a le temps d'écrire à ses amis. Pardonnez-moi donc si je paraissais si paresseux , dans le temps que je suis le plus occupé. Mandez-moi comment je peux vous adresser mon Tout n'est pas bien et ma Religion naturelle. J'ignore si vous êtes encore à Paris ; je ne sais où est M. l'abbé Du Resnel. Je vous écris presque au hasard , sans savoir si vous recevrez ma lettre. Madame Denis vous fait mille compliments. V. P. S. Il y a long-temps que je n'ai vu les paperasses dont les Cramers ont farci leur édition ; s'ils ont jugé une petite pièce en vers qui vous est adressée digne d'être imprimée , ils se sont trompés ; mais le plaisir de voir un petit monument de notre amitié m'a empêché de m'opposer à l'impression. A M. THIERIOT. Aux Délices, 1^{er} avril. Je dicte ma lettre, mon cher et ancien ami, parce que je ne me porte pas trop bien. C'est tout juste

le Digitized by Google

775 ANNÉE 1756. cas de combattre plus que jamais le système de Pope. Bonne ou mauvaise; santé Fait notre philosophie. Mandez-moi comment je peux envoyer quelques exemplaires de mes lamentations de Jérémie sur Lisbonne , et de mon testament en vers, où je parle de la religion naturelle d'une manière en vérité très édifiante. J'ai arrondi ces deux ouvrages autant que j'ai pu ; et , quoique j'y aie dit tout ce que je pense , je me flatte pourtant d'avoir trouvé le secret de ne pas offenser beaucoup de gens. Je rends compte de tout dans mes préfaces, et j'ai mis à la fin des poèmes des notes assez curieuses. Je ne sais si les théologiens de Paris me rendront autant de justice que ceux de Genève. Il y a plus de philosophie sur les bords de notre lac qu'au Sorbonne. Le nombre des gens qui pensent raisonnablement se multiplie tous les jours. Si cela continue, la raison rentrera un jour dans ses droits ; mais ni vous ni moi ne verrons ce beau miracle. Je suis fâché que vous ayez perdu l'idée de venir à mes Délices ; elles commencent à mériter leur nom ; elles sont bien plus jolies qu'elles ne l'étaient quand votre petit aimable Patu y fit un pèlerinage. Je vous assure que c'est une jolie retraite , bien convenable à mon âge et à ma façon de penser. Je ne fais pas de si beaux vers que Pope, mais ma maison est plus belle que la sienne ; et on y fait meilleure chère , grâce aux soins de madame Denis ; et je vous réponds que les jardins d'Épicure ne valaient pas les miens. Si jamais vous vous ennuyez des rues de Paris , et que vous vouliez faire un voyage philosophique, je me chargerai volontiers de votre équipage. Dites , je vous en prie , à Lambert , que je vais lui envoyer les poèmes de Lisbonne et de la Loi naturelle. Dites-lui, en même temps, qu'il aurait bien dû s'entendre avec les Cramer pour l'édition de mes rêveries. Il était impossible que cette édition ne se fit pas sous mes yeux ; vous savez que je ne suis jamais content de moi , que je corrige toujours, et il y a telle feuille que j'ai fait recommencer quatre fois. L'édition est finie depuis quelques jours. Puisque Lambert en veut faire une , il me fera grand plaisir de mettre votre nom à la tête du premier Discours sur l'Homme; le quatrième est pour un roi, et le premier sera pour un ami; cela est dans l'ordre. Bonsoir ; je vous embrasse. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG , A STRASBOURG Aux Délices , près de Genève, 12 avril. J'ai déchiffré votre lettre , madame , avec le plus grand plaisir, du monde. Ne jugez point, s'il vous plaît , de mon attachement pour vous par mon long silence. Ma mauvaise santé , ma profonde retraite , l'éloignement

où je suis de tout ce qm se passe dans le monde , le peu de part que j'y prends, tout cela fait que je n'ai rien à mander aux personnes dont le commerce m'est le plus cher. Je n'ai presque plus de correspondance à Paris. Le célèbre Tronchin , qui gouvernait ici ma malheureuse santé, m'a abandonné pour aller détruire des préjugés en France, et pour donner la petite-vérole h nos princes. Je ne doute pas qu'il ne réussisse , malgré les cris de la cour et des sots. Tout allait à merveille le 5 du mois. Madame de Villeroi attend la première place vacante pour être inoculée. Les enfants de M. de La Rochefoucauld et de M. le maréchal de Bellelle se disputent le pas. Il a plus de vogue que la Ducbapt , et il la mérite bien. C'est un homme haut de six pieds , savant comme un Esculapc . et beau comme Apollon. Il n'y a point do femme qui ne fût fort aise d'être inoculée par lui. Nous commençons à prendre les systèmes des Anglais ; mais il faudrait apprendre aussi à les battre sur mer. Je crois actuellement M. de Richelieu en chemin pour aller voir s'il y a d'aussi beau marbre h Port-Mahon qu'à Gênes, et si on y fait d'aussi belles statues. Il pourra bien rencontrer sur sa roule quelque brutal d'amiral anglais qu'il faudra écarter à coups de canon ; mais je me flatte que le gouvernement a bien pris ses mesures, et que les Français arriveront avant les Anglais. Ceux-ci ont plus de deux cents lieues de mer à traverser, et M. de Richelieu n'a qu'un trajet de soixante-dix lieues à faire; ce qui peut s'exécuter en quarante heures très aisément , jwr le beau temps que nous avons. Quoique je ne sois pas grand nouvelliste , il faut pourtant, madame, que je vous dise des nouvelles de l'Amérique. Il est vrai qu'il n'y a pas de roi Nicolas ; mais il n'en est pas moins vrai que les jésuites sont autant de rois au Paraguay. Le roi d Espagne envoie quatre vaisseaux de guerre, contre les révérends pères . Cola est si vrai , que moi , qui vous parle , je fournis ma part d'un de ces quatre vaisseaux. J 'étais , je ne sais comment, intéressé dans un navire considérable qui partait pour Buéncs-Aires ; nous l'avons fourni au gouvernement pour transporter des troupes; et, pour achever le plaisant de celte aventure, ce

CORRESPONDANCE. 776 vaisseau s'appelle le Pascal; ils'cn va combattre la morale relâchée. Cette petite anecdote ne déplaira pas b votre amie ; elle ne trouvera pas mauvais que je fasse la guerre aux jésuites, quand je suis en terre hérétique. Avouez , madame , que ma destinée est singulière. Je vous assure que nous regrettons tous les jours , madame Denis et moi , que mes Délices ne soient pas auprès de Pile Jard. Mais songez , s il vous plaît , que je vois le lac et deux rivières de ma fenêtre, que j'ai eu des fleurs au mois de février , et que je suis libre. Voilà bien des raisons , madame ; mais elles ne m'empêchent pas de regretter Pile Jard. Daignez faire souvenir de moi monsieur votre fils. Je vous renouvelle mon tendre respect. A M. LE DUC D'UZÈS. . Aux Délices* , pré» de GenCve, 16 avril. Vous voyez , monsieur le duc , l'excuse de mou long silence dans la liberté que je prends de ne pas écrire de ma main. Mes yeux ne valent pas mieux que le reste de mon corps. Il faut que vous ayez plus de courage que moi , puisque vous écrivez de si jolies lettres avec un rhumatisme ; mais c'est que vous avez autant d'esprit que de courage. Il est vrai, monsieur le duc, que je me suis avisé, il y a quelques années , d'argumenter en vers sur la religion naturelle avec l'empereur de Prusse. C'était tout juste immédiatement avant que lui et moi chétif nous fissious l'un et l'autre une petite brèche à celte religion naturelle , en nois fâchant très mal a propos. Mais il n'est pas rare à la nature humaine de voir le bien et de faire le mal. On a imprimé b Paris ce petit ouvrage depuis quelque temps , mais entièrement défiguré , et on y a joint des fragments d'une jérémiade sur le Désastre de Lisbonne, et d'un examen de cet axiome Tout est bien. Toutes ces rêveries viennent d'être recueillies a Genève ; on les a imprimées correctement avec des notes assez curieuses. Si cela peut amuser votre loisir , je donnerai le paquet b M. de Itbodon , qui sans doute trouvera des occasions de vous le faire tenir. Puisque vous me parlez des péchés de ma jeunesse , je vous assure que vous n'avez poiul la véritable Jeanne. Celle qu'on a imprimée et celles qui courent en manuscrit ressemblent b toutes les filles qui prennent le beau nom de pucelles sans avoir l'honneur de l'être. Bien des gens a qui le sujet plaisait se sont avisés de remplir les lacunes. Je peux vous assurer que ce mot de Bien- Aimé n'est pas dans mon original ; il n'est fait que pour le Cantique. des cantiques. Si mon âge, mes maladies, mes occupations, me permettaient de revoir ces anciennes plaisanteries, qui ne sont plus pour moi de saison , et si le goût vous en demeurerait, je me ferais un plaisir de mettre

entre vos mains l'ouvrage tel que je l'ai fait ; mais ce n'est pas la une
besogne de malade. Quant b la foule de mes autres sottises , les rères
Cramer en achèvent l'impression a Genève. Je n'en fais point les honneurs.
Ils ont entrepris celte édition a leurs risques et périls , et j'ai eu des raisons
pour ne pas vouloir en garder plusieurs exemplaires en ma possession. Ma
santé , d'ailleurs , est dans un état si déplorable, que j'évite avec soin tout
ce qui pourrait entraîner quelque discussion. Je fais des vœux , en qualité de
bon Français et de serviteur de M. le maréchal de Richelieu , pour qu'il
arrive dans l'ile de Minorque avant les Anglais ; et je crois qu'on a beau jeu
quand on part de Toulon , et qu'on joue contre des gens qui ne sont pas
encore partis de Portsmouth. J'oserais bien penser comme vous ,
monseigneur , sur Calais ; mais vous avez probablement b la cour quelque
Annibal qui croit qu'on ne peut vaincre les Domaines que dans Dôme.
Pardonnez, monseigneur, b un pauvre malade qui peut b peine écrire , et qui
vous assure de son tendre respect et de son entier dévouement. A M. LE
MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices* , 16 avril C'est un trait
digne de mon héros de daigner songer b son vieux petit Suisse , quand il
s'en va prendre ce Port-Mahon. Savez-vous bien, monseigneur, que Plie de
Minorque s'appelait autrefois l'île d'Aphrodisc , et qu'Aphrodisc, en grec,
c'est Vénus? Je me flatte que vous donnerez pour le mot : Venus victrix ;
cela vous siéra a merveille. Ce mot- 1b ne réussit pas mal à un de vos
devanciers , qui eut aussi affaire en son temps aux Anglais et aux dames. Je
ne conçois pas comment les Anglais pourraient s'opposer b votre
expédition. Ils ont quatre cent cinquante lienes b traverser avant d'être dans
la mer de vos îles Baléares ; et quand même ils arriveraient b temps ,
auront-ils assez de troupes? Vous n'avez pas cent lieues de traversée. Si le
sud-ouest vous est contraire, ne l'est-il pas aussi aux Anglais? Enfin j'ai la
meilleure opinion du monde de votre entreprise. Il vient tous les jours des
Anglais dans ma retraite. Ils me paraissent très fâchés d'avoir chez cûx des
Hanovriens, et ils ne croient pas qu'on puisse vous empêcher de prendre Port-
Mahon, fussiez-vous quinze jours aux îles d'Hières. Comme on peut avoir '
quelques moments de loisir sur le Foudroyant , Digitized by Google

ANNEE 1756. 77T dans le chemin , je prends la liberté grande de vous envoyer mes Sermons ; ils ne sont ni gais ni galants; ils conviennent au saint temps de Pâques. Ils sont bien sérieux , mais votre sphère d'activité s'étend à tous les objets. S'ils vous ennuiant , vous n'avez qu'à les jeter dans la mer. Je ne dirai tout est bien que quand vous aurez pris la garnison de Port-Mahon prisonnière de guerre. En attendant , je songe assez tristement aux choses de ce monde. J'ai reçu de BuénosAires le détail de la destruction de Quito ; c'est pis que Lisbonne. Notre globe est une mine , et c'est sur cette mine que vous allez vous battre. Vous savez que les jésuites du Paraguay s'opposent très saintement aux ordres du roi d'Espagne. Il envoie quatre vaisseaux chargés de troupes pour recevoir leur bénédiction. Le hasard a fait que je fournis , pour ma part , un de ces vaisseaux dont une petite partie m'appartenait. Ce vaisseau s'appelle le Pascal. Il est juste que Pascal combatte les jésuites; et cela est plaisant. Pardon de bavarder si longtemps avec mon héros. Madame Denis et moi nous lui présentons nos tendres respects , nos vœux , nos espérances , notre impatience. A MADAME DE FONTAINE, A PARIS. Aux Délices, !6 avril. Les Délices sont un hôpital , ma chère nièce ; nous sommes sur le côté votre sœur et moi ; notre Esculapc-Tronchin ne peut être partout. Songez à conserver la santé qu'il vous a rendue. Il arrive bien souvent, dans les maladies chroniques comme dans les nôtres , qu'un remède agit heureusement les quinze premiers jours , et cesse ensuite de faire son effet. C'est ce que j'ai éprouvé toute ma vie , et que je souhaite que vous n'éprouviez pas. Dès que votre sœur et moi nous aurons repris un peu de force , nous ferons un petit voyage indispensable. Ne manquez pas de nous écrire toujours aux Délices , et de nous informer de votre marche , aün que nous puissions aller au-devant de vous , et que nous ne soyons pas d'un côté tandis que vous arriverez de l'autre. Je crois qu'on ne s'embarrasse pas plus h Paris de nos flottes et de la vengeance qu'il faut prendre des Anglais , que du système de Pope et de la loi naturelle. Cependant je suis fâché qu'on ait imprimé mes petits Sermons; je les ai rendus beaucoup plus corrects et beaucoup plus édifiants, avec do belles notes fort instructives pour les curieux. Je vous enverrai tout cela comme je pourrai. Vous voyez que je suis bon Français ; je combats les Anglais a ma façon. Je suis comme Diogène , qui remuait son tonneau pendant que tout le monde se préparait h laguerre dans Athènes. Je pourrai bien écrire quelque petite flagornerie à notre docteur , si

j'ai quelques moments heureux ; mais à présent h peine puis-je dicter une mauvaise lettre en prose , et vous dire combien je vous aime. Bonsoir, ma chère nièce; j'embrasse votre frère, et fils, et mari, et tout ce que vous aimez. A M. TRONCHIN, HÉOICIS. Aux Délices* , 18 avril. Depuis que vous m'avez quitté, Je retomlio dans ma souffrance ; Mais je m'immole avec gaité , Quand vous assurez la santé Aux petits-fils des rois de France. Votre absence, mon cher F.sculapc, ne me coule que la perle d'une sauté faible et inutile au monde. Les Français sont accoutumés à sacrifier de tout leur cœur quelque chose de plus à leurs princes. Monseigneur le duc d'Orléans et vous , vous serez tous deux bénis dans la postérité. Il est des préjugés utiles, Il en est de bien dangereux ; Il fallait, pour triompher d'eux, Un père , un héros courageux , Seconde de vos mains habiles. Autrefois à ma nation J'osai parler dans mon jeune âge De cette inoculation Dont , grâce à vous , on fait usage. On la traita de vision; On la reçut avec outrage , Tout ainsi que l'attraction. J'étais un trop faible interprète De ce vrai qu'on prit pour erreur, Et je n'ai jamais eu l'honneur De passer chez moi pour prophète. Comment recevoir, disait-on , Des vérités de l'Angleterre? Peut-il se trouver rieu de bon Chez les gens qui nous font la guerre? Français, il fallait consulter Ces Anglais qu'il vous faut combattre : Rougit-on de les imiter, Quand on a si bien su les battre? Également à tous les yeux Le dieu du jour doit sa carrière; La vérité doit sa lumière A tous les temps , à tous les lieux. Recevons sa clarté chérie, Et , sans songer quelle est la main Digitized b/ Google

778 CORRESPONDANCE. Qui la pîTMUilcau genre humain,
Que l'univers soit sa patrie. Une vieille duchesse anglaise aima mieux
autrefois mourir de la fièvre que de guérir avec le quinquina , parce qu'on
appelait alors ce remède la poudre des jésuites. Beaucoup de dames
jansénistes seraient très fâchées d'avoir un médecin raoliniste. Mais, Dieu
merci, messieurs vos confrères n'enlreut guère dans ces querelles. Ils
guérissent et tuent indifféremment les gens de toute secte. On dit que vous
prendrez votre chemin par Lunéville. Faites vivre cent ans le bienfaiteur de
ce pays-là , et revenez ensuite dans le vôtre. Imitez Hippocrate , qui préféra
sa patrie à la cour des rois. Vos deux enfants me sont venus voir aujourd'hui
, je les ai reçus comme les fils d'un grand homme. Mille compliments à M.
de Labat, si vous avez le temps de lui parler. Je vous embrasse tendrement.
A M. BORDES. Aux Délices , avril. Soyez bien sur , monsieur , que votre
lettre me fait plus de plaisir que tout ce que vous auriez pu m'envoyer
d'Italie, soit opéra, soit agnus Dei. Nous sommes très fâchés , madame
Denis et moi , que vous n'ayez pas pu prendre votre roule par Genève.
Après avoir vu des palais et des cascades , et après avoir entendu des
Miserere à quatre chœurs , vous auriez vu , dans une retraite paisible , deux
espèces de philosophes pénétrés de votre mérite. J'ai eu long-temps un
extrême désir de faire le voyage dont vous revenez; mais à présent je n'ai
plus d'autre passion que celle de rester tranquille chez moi , et d'y pouvoir
recevoir un homme comme vous. Je fais bien plus de cas d'un être pensant
que de Saint-Pierre de Rome ; et ce n'est pas trop la peine , à mon âge ,
d'aller dans un pays où il faut demander la permission de penser k un
dominicain. M. l'abbé Perneti m'a mandé qu'il fallait deux vers pour
l'inscription de votre salle de spectacle , et qu'il ne fallait que deux vers. La
langue françois , qui , par malheur, est très ingrate pour le style lapidaire ,
rend cette besogne assez malaisée. Quatre vers en ce genre sont plus aisés h
faire que deux. Cependant je vous prie de dire à M. l'abbé Perneti que
j'essaierai de lui obéir et de lui plaire. J'ai encore heureusement du temps
devant moi; ou dit que votre salle ne sera prête que pour l'autorane. Je me
flatte qu'avant ce temps-lk il faudra faire des inscriptions pour la statue de
M. le maréchal de Richelieu, à M inorque. Adieu, monsieur ; conservez -
moi une amitié dont je sens vivement tout le prix. A M. PARIS-
Bl'VERNEY. Aux Délice» , le 96 avril. Il y a un mois , monsieur , que je
devais vous renouveler mes remerciements ; car l l y a un mois que je jouis

du plaisir de voir s'épanouir sous mes fenêtres les belles fleurs que vous eûtes la bonté de m'envoyer l'an passé. Je fais d'autant plus de cas des plaisirs de cette espèce, que malheureusement je n'en ai plus guère d'autres. Pour vous, monsieur, vous jouissez d'un bonheur plus précieux, de la santé, de la considération, et de la gloire que vous avez acquise. Ce sont lk de belles fleurs qui valent mieux que des jacinthes, des renoncules, et des tulipes. Je crois que ni vous ni moi ne serons fâchés d'apprendre la prise de Minorque par M. le maréchal de Richelieu. Vous vous êtes toujours intéressé k sa gloire, comme je l'ai vu prendre k cœur tout ce qui vous regardait. S'il venge la France des pirateries anglaises, il lui faudra une nouvelle statue k Port-Mahon ; cl si les Anglais ont été assez malavisés pour ne pas prendre de justes mesures, ils auront la réputation d'avoir été de bons pirates, et de très mauvais politiques. Adieu, monsieur ; conservez-moi un souvenir qui me sera infiniment précieux. Vous voulez bien que je présente ici mes très humbles obéissances à monsieur votre frère. Je le crois k présent k Brunoï, comme vous k Plaisance, n'ayant plus l'un et l'autre que des occupations douces qui exercent l'esprit sans le fatiguer. Vivez l'un et l'autre plus que le eardual de Fleuri, avec le plaisir et la gloire d'avoir fait plus de bien k vos amis que jamais ce ministre n'en a fait aux siens, supposé qu'il en ait eu. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Aai Délices, près de Genève, avril. Prenez Port-Mahon, mon héros; c'est mon affaire. Vous savez qu'un fou d'Anglais parie vingt contre un, 'a bureau ouvert dans Londres, qu'on vons mènera prisonnier en Angleterre avant quatre mois. J'envoie commission k Londres de déposer vingt guinées contre cet extravagant, et j'espère bien gagner quatre cents livres sterling, avec qnoijc donnerai un beau feu de joie le jour que j'apprendrai que vous avez fait la garnison de Saint-Philippe prisonnière de guerre. Je ne suis pas le seul qui parie pour vous. Vous vengerez

Digitized b/ Google

ANNÉE m>. 7 7!) la Franc* , et vous enrichirez plus d'un Français. Je me flatte que, malgré la fatigue et les chaleurs , la gloire vous donne de la santé h vous et à monsieur le duc de Fronsac. Vous avez auprès de vous toute votre famille. Permettez-moi de souhaiter que vous buviez tous h la glace dans ce maudit fort de Saint-Philippe , couronnés de lauriers , comme des Romains triomphant des Carthaginois. Je n'ose pas vous supplier d'ordonner à un de vos secrétaires de m'envoyer les bulletins; mais, si vous pouvez me faire cette faveur, vous ne pouvez assurément en honorer personne plus intéressé à vos succès. Permettez que les deux Suisses vous présentent leur tendre respect. A. M. THIERIOT. Aux Délices». 30 avril. Je viens de lire la gazette , et , en conséquence, je vous prie , mon ancien ami , de faire corriger la note sur Bayle , s'il en est temps. Je ne veux point me brouiller avec des gens qui traitent si durement Pierre Bayle. Le parlement de Toulouse honora un peu plus sa mémoire , mais allri tempi , allre cure. L'auteur des Notes sur le Sermon de Lisbonne ne pouvait prévoir qu'on ferait une Saint-Barthélemi de Bayle , du pauvre jésuite Berruyer , de l'évêque de Troyes, et de je ne sais quelle Christiade. Il faut retrancher tout ce passage : « Je crois devoir adoucir ici , etc. (page 20) , » et mettre tout simplement : s Tout sceptique « qu'est le philosophe Bayle , il n'a jamais nié la « Providence , etc. ; » et, h la fin de la note , il faut retrancher ces mots : « C'est que les hommes a sont inconséquents, c'est qu'ils sont injustes. # Ces mots étaient une prophétie; supprimons-la. Les prophètes n'ont jamais eu beau jeu dans ce monde. Mettons a la place : « C'est apparemment « pour d'autres raisons qui n'intéressent point « ces principes fondamentaux, mais qui regardent « d'autres dogmes non moins respectables. » Je vous prie , mon ancien ami , de ne pas négliger celte besogne ; elle est nécessaire. Il se trouve, par un malheureux hasard , que la noie , telle qu'elle est , deviendrait la satire du discours d'un avocat -général et d'un arrêt du Parlement ; on pourrait inquiéter le libraire , et savoir mauvais grc à l'éditeur; le pauvre P. Berruyer sera de mon avis. Tâchez donc , mon ancien ami , de raccommoier par votre prudence la sottise du hasard. Je crois actuellement !\i. de Richelieu dans Port-Mahon ; il n'est pas allé l'a par la cheminée. Je vous embrasse de tout mon cœur. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Dcliceg, 3 mai. Thieriot me mande , mou divin ange , que vous avez été content de l'édition de mes sermons, que ma morale vous a plu, que les Notes out eu votre approbatiou ; mais vous

saviez l'affront qu'on venait de faire au père de l'Église des sages , à Bayle. On venait de le traiter comme le P. Berruyeret comme la Christiade; on l'associait à l'évêque de Troyes. On brûlait tout , et Ancien et Nouveau Testament , et Mandements , et philosophie. Cette capilotade est assez singulière , et le Discours de M. Joly peu courtois pour le philosophe de Rotterdam. Mon mauvais ange voulut que, précisément dans ce teraps-la, il se soit glissé au bout de mon Petit Carême une note sur Bayle qui devient tout juste la satire d'un jugement que j'ignorais , et du Discours éloquent de M. Joly de Fleury , que je n'avais pu deviner. Je n'ai été informé que par les gazettes de l'arrêt contre l'Écriture sainte et contre Bayle. J'ai écrit aussitôt h Thieriot , l'éditeur; je l'ai prié de réformer ma scandaleuse note faite si innocemment. Je ne veux pas être brûlé avec la Bible ; à moi n'appartient tant d'honneur. Il est certain qu'il y a deux ou trois petits mots qui doivent déplaire beaucoup à M. Joly de Fleury : o Que ceux qui se « déchaînent contre Bayle apprennent de lui à raia sonner et à être modérés ; o et , à la fin de la note : « C'est qu'ils sont injustes. » Encoie une fois, je ne pouvais deviner que des hommes qui raisonnent , qui sont modérés et justes , traitassent Bayle comme ils l'ont fait ; mais je ne dois pas le leur dire. Vous venez toujours à mon secours , mon ange ; mais en est-il temps? et Thieriot n'a-t-il pas déjà fait imprimer ma bévue? Jo vous supplie aussi de ne pas permettre qu'on gâte ce vers : L'empereur ne jKnit rien sans ses chers électeurs. Le mot de cher est celui dont il se sert en leur écrivant. Ce sont ces mots propres et caractéristiques qui font le mérite d'un vers. Qu'avec ses électeurs est dur et faible. Je voudrais bien u'êlre ni brûlé ni mutilé. Je mérite ces grâces de vous, puisque je vous fais faire deux tragédies à la fois sous mes yeux. La première est ce Botionale , ce Nicéphore, quo le conseiller genevois raccommode ; la seconde est Alceste, à laquelle votre très humble servante, ma nièce, travaille tout doucement. Il ne reste plus que moi ; mais je vous ai déjà dit qu'il n»o fallait du temps, de la santé, et flatus divinus. J'attends le moment de la grâce. Si mon état conti

780 CORRESPONDANCE. nue, je serai un juste à qui la grâce aura manqué. Je ne peux d'ailleurs songer à présent qu'à PortMahon. Je me flatte que vous apprendrez bientôt la réduction de toute l'île. Ce sera là un beau coup de théâtre, un beau dénouement; mais, en vérité, il est plus aisé de prendre Minorque que de faire une bonne tragédie à mon âge. Je ne connais plus les acteurs ; je suis loin de vous. Les sujets sont épuisés , et moi aussi. Il n'y a que le cœur qui soit inépuisable. Je voudrais bien que les talents fussent comme l'amitié, qu'ils augmentassent avec les années. Adieu ; mille tendres respects à tous les anges. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices* , 3 mai. Mon héros, recevez mon petit compliment ; il aura du moins le mérite d'être le premier. Je n'attends pas que les courriers soient arrivés. Il n'y aurait pas grand mérite à vous envoyer de mauvais vers quand tout le monde vous chantera. Je m'y prends à l'avance; c'est mon droit de vous deviner. Je vous crois à présent dans Port-Mahon ; je crois la garnison prisonnière de guerre ; et si la chose n'est pas faite quand j'ai l'honneur de vous écrire, elle le sera à la réception de mon petit compliment *. Une flotte anglaise peut arriver. Eh bien ! elle sera le témoin de votre triomphe. Enfin pardonnez-moi si je me presse. Vous vous pressez encore plus d'achever votre expédition. Il y a long-temps que je vous ai entendu dire que vous étiez prime-sautier. Pardon , monseigneur, d'un si énorme bavardage; vous avez bien autre chose à faire. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAN'D. Aux Délices, 8 mai. Madame, j'ai été rempli d'étonnement et de reconnaissance ; à la lecture de votre lettre, et j'ai, de plus, bien des remords. Comment ai-je pu être si long-temps sans vous écrire, moi qui ai encore des yeux? et comment avez-vous fait, vous qui n'en avez plus? Vous avez donc de petites parallèles que vous appliquez sur le papier, et qui conduisent votre main? Vous n'avez plus besoin de secrétaire avec ce secours ; il ne vous faut qu'un lecteur. Je ne lui ai donné guère d'occupation depuis long-temps ; mais je n'en ai pas été moins occupé de vous, moins touché de votre état. Je m'étais interdit presque tout commerce, n'écrivant que de loin en loin des lettres. Vos réponses indispensables . Accablé une année entière, sans relâche, de travaux sous lesquels ma santé succombait, et ayant de plus l'occupation d'une maison et d'un jardin, et même de l'agriculture ; enseveli dans les Alpes, dans les livres , et dans les ouvrages de la campagne, je me sentais incapable de vous amuser, et encore plus de

vous consoler ; car , après avoir dit autrefois assez de bieu des plaisirs de ce monde, je me suis mis à chanter ses peines. J'ai fait comme Salomon , sans être sage ; j'ai vu que tout était à peu près vanité et affliction, et qu'il y a certainement du mal sur la terre. Vous devez être de mon avis, madame, dans l'état où vous êtes ; et je crois qu'il n'y a personne qui n'ait senti quelquefois que j'ai raison. Des deux tonneaux de Jupiter , le plus gros est celui du mal ; or, pourquoi Jupiter a-t-il fait ce tonneau aussi énorme que celui de Cîteaux ? ou comment ce tonneau s'est-il fait tout seul ? cela vaut bien la peine d'être examiné. J'ai eu cette charité pour le genre humain ; car pour moi , si j'osais, je serais assez content de mon partage. Le plus grand bien auquel on puisse prétendre est de mener une vie conforme à son état et à son goût. Quand on en est venu là , on n'a point à se plaindre ; et il faut souffrir ses coliques patiemment. Je présume , madame , que vous tirez un bien meilleur parti encore de votre situation que moi de la mienne. Vous êtes faite pour la société ; la vôtre doit être recherchée par tous ceux qui sont dignes de vivre avec vous. La privation de la vue vous rend le commerce de vos amis plus nécessaire, et par conséquent plus agréable ; car les plaisirs ne naissent que des besoins. Il vous fallait absolument Paris , vous auriez péri de chagrin à la campagne ; et moi je ne peux plus vivre que dans la retraite où je suis. Nos maux sont différents , et il nous faut de différents remèdes. Il est vrai qu'il est triste d'achever sa vie loin de vous , et c'est une des choses qui me font conclure que tout n'est pas bien. Tout doit être bien pour Al. le président Hénault. S'il y a quelqu'un pour qui le bon tonneau soit ouvert, c'est lui. M. le maréchal de Richelieu en boira sa bonne part, s'il prend les forts de Port-Mahon. Cette Ile de Minorque s'appelait autrefois l'île de Vénus ; il est juste que ce soit à Al. de Richelieu qu'elle se rende. Adieu, madame ; soyez sûre que le bord du lac Léman n'est pas l'endroit de la terre où vous êtes le moins chérie et respectée. Digitized by Google

ANNÉE 1736. A M. TILLEROT. A Monrion , le 57 mai. Je crois, mon ancien ami, que le braiement de l'âne de Montmartre est aux Délices. Je verrai ce que c'est , h mon retour dans cet ermitage. Ma nièce de Fontaine y arrive incessamment. J'aurais bien voulu qu'elle vous eût amené, et que vous aimassiez la campagne comme moi. Il y en a de plus belles que la mienne , mais il n'y en a guère d'aussi agréables. Je suis redevenu sybarite, et je me suis fait un séjour délicieux ; mais je vivrais aussi aisément comme Diogène que comme Aristippe. Je préfère un ami à des rois; mais, en préférant une très jolie maison à une chaumière , je serais très bien dans la chaumière. Ce n'est que pour les autres que je vis avec opulence; ainsi je délire la fortune, et je jouis d'un étal très doux et très libre que je ne dois qu'à moi. Quand j'ai parlé en vers des malheurs des humains mes confrères, c'est par pure générosité; car, à la faiblesse de ma santé près , je suis si heureux que j'en ai honte. Je vous aimerais bien mieux encore compagnon de ma retraite qu'éditeur de mes rêveries. Les faquins qui poursuivent la mémoire de Bayle méritent le mépris et le silence. Je vous remercie de supprimer la petite remarque qui leur donne sur les oreilles. Tout le reste aura son passe-port chez les honnêtes gens. Il est vrai que cette seconde édition paraît bien tard, et qu'on a donné trop de temps aux sots pour répandre leurs préjugés sur la première. Celle-ci est aussi forte ; mais elle est mesurée et accompagnée de correctifs qui ferment la bouche à la superstition, tandis qu'ils laissent triompher la philosophie. Je vous ai déjà mandé que je ne suis pas partisan de ce vers : Tandis que de la grâce mais que j'aime mieux un vers hasardé qu'un vers plat. Je ne sais pas ce qu'on veut dire par les prétendues dissensions des Cramer ; il n'y en a jamais eu l'ombre. Ce sont des gens d'une très bonne famille de Genève, qui ont de l'éducation et beaucoup d'esprit; ils sont pénétrés de mes bienfaits, tout minces qu'ils sont, et ont fait un magnifique présent 'a mon secrétaire. Ce secrétaire , par parenthèse, est un Florentin très aimable, très bien né, et qui mérite mieux que moi d'être de l'académie delia Crusca. Vous voilà donc tnoine de Saint-Victor; je l'ai 784 été de Seuones. J'ai travaillé avec dom Calmet pendant un mois. Jo travaille actuellement avec des * calvinistes, et je m'en trouve bien , excommunication à part. Mandez-moi où il faut vous écrire. Intcrea valc, et me ama. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices , A juin. Je vous ai envoyé, mon cher ange, mes sermon s sous l'enveloppe de M. Bouret; mais, comme je me suis avisé de voyager un

mois dans la Suisse, il se peut faire qu'il y ait eu quelque retardement dans l'envoi. Vous voyez que la famille des Tronchin est dévouée aux arts; mais l'auteur aura des succès moins brillants que l'inoculateur. Il vaut mieux suivre Esculape qu'Apollon. On a corrigé le *Viccphore* et *V Alexis* selon vos vues, mais non selon vos désirs. *V Alceste* est très bien entre les mains de madame Denis, puisque cela l'amuse, et que de plus c'est le triomphe des femmes. Pour moi, je vous avoue que je n'aurais jamais osé traiter un pareil sujet. Je doute fort que Racine en ait eu l'idée. *Alceste* peut faire à l'Opéra le plus grand effet. Il eût été à souhaiter que Quinault eût fait *Alceste* après *Annide*, dans le temps de la force de son génie, et qu'il eût eu Rameau pour musicien. Je ne protesterai point votre lettre de change pour une tragédie, mais je demanderai du temps pour vous payer. Les éditions de mes anciennes rêveries prennent le peu de temps que ma misérable santé me laisse. Il faut joindre le *Siècle de Louis XIV* à un tableau du monde entier depuis Charlemagne. Vous m'avouerez qu'il est difficile qu'un malade puisse d'une main arranger le monde, et de l'autre faire une tragédie. Au reste, quand j'en ferai une, je sens bien que je travaillerai pour des ingrats; mais je travaillerai pour vous, mon cher ange, et vous me tiendrez lieu du public. Je suis assez animé quand c'est à vous que je veux plaire; mais quand vous aurez une pièce du pays des *Allobroges*, songez que l'on fait souvent des pièces *allobroges* à Paris; alors vous me jugerez avec indulgence. Auriez-vous lu ce recueil de *Lettres de madame de Maintenon*, de *Louis XIV*, etc. ? y a-t-il quelque chose dont un historien puisse faire usage? Je ne vous parle que d'histoire; je vous en demande pardon. Madame Denis vous dit les choses les plus tendres. Elles seront bien reçues, puisqu'elle fait une tragédie. Madame de Fontaine, qui n'en fait point, arrivera dans quelques jours dans mon cr

782 CORRESPONDANCE. mitage ; il est bieu joli. J'en suis fâché, car je iu'y j attache, cl U est trop loin de vous, mon cher ange. Mille tendres respects a madame d'Argcnlal et à tous vos amis. A M. THIERIOT. Aux Délices , 4 juin Je reviens dans mon ermitage vers Genève, mon ancien ami, sans savoir si mes petits sermons ont été imprimés à Paris comme je les ai faits et comme je vous les ai envoyés ; mais je reçois une lettre de M. d'Argntal, qui met presque en colère ma dévotion, il me fait part d'uu scrupule que vous avez eu, quand je vous ai mandé que la condamnation un peu dure des ennemis de Bayle ferait tort à l'editiou et à l'éditeur. Vous avez fait comme tous les commentateurs; vous n'avez pas pris le sens de l'auteur. Quel galimatias , ne vous en déplaie , de regarder ce danger de l'éditeur autrement que comme le danger d'imprimer un reproche fait a un corps respectable! Comment avez-vous pu imaginer que je pusse avoir un autre sentiment? Vous avez la bonté de faire imprimer un ouvrage qui vous plait , et je ne veux point qu'il y ait dans cet ouvrage la moiudre chose qui puisse vous compromettre, il faut que vous ayez le diable au corps, le diable des Bentley, des Burraann , des variorum , pour expliquer ce passage comme vous avez fait. J'attends des exemplaires reliés de mon recueil de rêveries pour vous en envoyer. Je ne sais pas quel parti prend Lambert ; je voudrais bien ne pas désobliger Lambert. Je voudrais aussi que les Cramer pussent profiter de mes dons. Il est difficile de contenter tout le monde. Je viens de parcourir une partie du citoyen (le Montmartre ; c'est un âne qui affiche sa patrie. J'apprends, par une voie très sure, que Fréron et La Beaumelle ont composé cet infâme et ridicule libelle. On me mande qu'il n'a excité que l'horreur et le mépris. Cela n'empêche pas que I a Beaumelle ne puisse avoir imprimé des Lettres originales de Louis xiv et de madamede Maintenon, dont on pourra faire quelque usage dans la nouvelle édition du Siècle de Louis XIV. Un scélérat et un sot peut avoir eu par hasard de bons manuscrits. Je vous prie de mo mander s'il y a quelque chose d'utile dans ce recueil. Êtes-vous h présent moine de SaintVictor ? Que n'êles-vous venu faire vos vœux dans l'abbaye des Délices avec madame de Fontaine ! Croyez que mon abbaye en vaut bien une autre ; c'est celle de Thélème. On m'en a voulu tirer en dernier Ijeu pour aller dans des palais , mais je u'ai garde. Je vous embrasse tendrement. /■*. S. Je vous envoie une nouvelle édition de mes sermons, et vous prie de vouloir bien en distribuer à .MM. d'Alcrabrt, Diderot, et Rousseau. Ils m'entendront assez; ils verront que je

n'ai pu m'exprimer autrement, et ils seront édifiés de quelques uotes ; ils ne dénonceront point ces sermons. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices, près de Genève, 14 Juin. J'ai quelque orgueil , mon héros , de voir une partie de ma desliuée unie à la vôtre. Il est assez plaisant que je sois après vous l'homme le plus réellement intéressé à la prise de Port-Mahon. Je me suis avisé de faire le prophète. Vous accomplirez sans doute mo prophétie ; elle est très claire; il y en a eu jusqu'ici peu dans ce goût-lè. Votre panégyriste est devenu votre astrologue. Par quel hasard faut-il que ma prédiction coure Paris, avant que le maudit rocher de M. Blakeney se soit rendu ? Le même jour que j'ai reçu la lettre dont vous honorez votre petit prophète, j'ai appris que mon petit compliment était répandu dans Paris. C'est Thicriot -la-Trompette qui me dit l'avoir vu et tenu, et même l'avoir désapprouvé. H y a longtemps que je vous avertis que vous aviez probablement quelque secrétaire bel esprit qui rendait publiques les galanteries que je vousécrivais quelquefois. Je suis bien sûr que ce n'est pas moi qui ai divulgué ma prophétie. Je ne l'ai certainement envoyée à personne qu'à mon héros; celait un secret entre le ciel et lui. Tbieriot fait quelquefois sa cour à madame la duchesse d'Aiguillon ; si c'est chez elle qu'il a yu ma lettre , peut-être madame d'Aiguillon n'en aura pas laissé preudre de copie; et , en ce cas , il n'y a que quelques lambeaux de publiés. Voyez , monseigneur, comment notre secret a pu transpirer. Je vous envoyai celle saillie par M. le duc de Villars, et je ne lui en fis pas confidence. Nul autre que vous au monde n'a vu la prédiction. Si vous l'avez fait lire à quelque profanateur de ces mystères , il n'y a pas grand mal. Vous me justifierez bientôt; vous confondrez les incrédules comme les envieux; on verra bien que vous êtes un héros, et que je ne suis pas un prophète de Baal. Au milieu des coups de canon , vous soucieriezvous de savoir que La Beaumelle , qui s'est fait , je ne sais comment , héritier des papiers de madame de Maintenon , a fait imprimer quinze volumes , soit de lettres , soit de Mémoires ? Ce ramas d'inutilités est relevé par un tas d'impudences et de mensonges qui est fait tout juste

Digitized by Google

ANNEE 1750. pour l'avide curiosité du public. Il y a quatre-vingts ou cent familles outragées ; voilà ce qu'il faut au gros des hommes. Il y a parmi les Lettres de madame de Maintenon une lettre de M. le duc de Richelieu volro père qui certainement n'était pas faite pour être publique. Les termes qui vous regardent sont bien peu mesurés, et il est désagréable que monsieur votre fils soit à portée de les voir. Il me paraît bien indécent de révéler ainsi des secrets de famille du vivant des intéressés. Mais, après tout , qu'importe qu'on attaque la conduite de M. le duc de Fronsac en 1715 , pourvu qu'on rende justice à M. le maréchal de Richelieu en 1756 ?

Prenez votre Mahon, triomphez des Anglais et des mauvais discours. Je lève les mains au ciel sur mes montagnes , et je chanterai le Te Deum en terre hérétique. Madame Denis et moi nous sommes les deux Suisses qui aiment le plus votre gloire et votre personne. A M. DE BRENLES. Aux Délices* ,

ISjuln On dit le colonel Constant mort *. Si cela est, j'en suis très affligé , et je suis étonné de vivre. Voilà donc, mon cher ami , ce que c'est que ce fantôme de la vie. On s'en plaint , on la maudit , on la prodigue, on l'aime, et elle s'évanouit comme une ombre. Puisse madame votre femme avoir fait un heureux! je suis bien sûr au moins qu'elle aura fait un honnête homme et un homme d'esprit. Toutes vos nouvelles sont aussi fausses que le beau conte qu'on faisait des catholiques qui ne voulaient point d'un catholique à Échallens. Je voudrais bien que la nouvelle touchant le colonel Constant fût aussi fausse. Mille tendres respects à raccouchée et à tous nos amis. A M.

LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Orléans, 15 juin. Mon cher ange, nos amours sont furieusement traversés. Je ne pourrai, de plus de trois mois , travailler à cette tragédie que vous voulez avec tant d'obstination, et que j'ai déjà esquissée pour vous plaire. Vous savez que Villars ne peut être partout. On va imprimer une nouvelle édition du Siècle de Louis XIV, } à la suite d'une espèce d' Histoire universelle. Je crois vous l'avoir déjà mandé. ‘

CXicle de Benjamin Constant⁷⁸³ Je lis cette compilation des Mémoires de madame de Maintenon , et j'admire comment un homme a l'audace de publier tant de sottises , tant de mensonges et de contradictions , d'insulter tant de familles , de parler si insolemment de tout ce qu'il ignore, et comment on a la bonté de le souffrir. Il est assez singulier que cet homme soit à Paris , et que je n'y sois pas. Ha eu quelques bons mémoires, et il a noyé le peu de vérités inutiles que contiennent les Mémoires de Dangeau , de Hébert , de mademoiselle d' Aumale, dans un fatras d'impostures de sa

façon. Il a trouvé le vrai secret d'être lu et d'être méprisé. Il avance hardiment que le premier dauphin épousa mademoiselle Choin. J'ai toujours entendu dire à ceux qui ont vécu avec elle , et surtout à madame de Villefranche et à madame de Bolingbroke, que c'était un conte ridicule. Si vous avez pu, mon cher et respectable ami, déterrer un peu de vérité parmi les anecdotes d'erreur dont le monde est plein , daignez , à vos heures perdues , vous amuser à m'instruire , afin que je sorte au plus tôt du borbier désagréable de l'histoire , pour me donner tout entier aux choses que vous ; aimez. Vous n'aurez de moi que ce feuillet , une bouteille d'encre est tombée sur l'autre. Madame Denis et madame de Fontaine vous embrassent. Cette Fontaine, la ressuscitée, est tout étonnée de ma maison et de mes jardins. Elle dit que cela serait bien beau auprès de Paris; mais je ne le crois pas. A M. THÉRIOT. Aux Délices, 18 juin. Je ne suis pas étonné qu'on dévore ce ramas d'anecdotes où , parmi quelques vérités indifférentes, tirées des Mémoires de Dangeau, de Huber , etc., tout fourmille de faussetés , de contradictions , et d'impostures. Le mensonge n'a jamais parlé avec tant d'impudence. Cela est fait pour être lu des ignorants oisifs, méprisé des sages, et pour indigner les gens en place. De quel front ce malheureux ose-t-il assurer que Monseigneur épousa mademoiselle Choin , et que madame de Berri se maria au comte de Riom? Quand on avance de tels faits , il faut avoir ses garants. Il était réservé à ce siècle qu'un gredin parlât de la cour comme s'il y avait joué un rôle. Il prend la peine de combattre de temps en temps le Siècle de Louis XIV, et il porte la démence jusqu'à citer des passages qui n'y ont jamais été. Je suis bien aise que ce soit un pareil coquin qui ait écrit contre vous. Il se dit citoyen de Mont

image not available

*image
not
available*

ANNEE J756. 7 85 Je n'ai point vu le? feuilles de Freron; je savais seulement que Catilina était l'ouvrage d'un fou, versifié par Pradon ; et Fréron n'en dira pas davantage. C'est cependant à ce détestable ouvrage qu'on m'immola pendant trois mois; c'est cette pièce absurde et gothique à laquelle on donna la plus haute faveur. L'ouvrage de La Beaumelle est bien plus mauvais et bien plus coupable qu'on ne croit ; car qui veut se donner la peine de lire avec examen ? c'est un tissu d'impostures et d'outrages faits à toute la maison royale et à cent familles. Il est juste que ce malheureux soit accueilli à Paris, et que je sois au pied des Alpes Dieu me préserve de répondre à ses personnalités ! mais c'est un devoir de relever dans les notes du Siècle de Louis XIV les mensonges qui déshonoreraient ce beau siècle. J'ai reçu une grande et éloquente lettre de la Dnmesnil ; elle n'était pas tout à fait ivre quand elle me l'a écrite. Je vois que Clairon lui donne de l'émulation ; mais , si elle veut conserver son talent, il faut qu'elle cesse de boire. Mademoiselle Clairon a des inclinations plus convenables h son sexe et à son état. Je vous avoue une de mes faiblesses. Je suis persuadé , et je le serai jusqu'à ce que l'événement me détrompe , qu 'Oreste réussirait beaucoup à présent ; chaque chose a son temps , et je crois le temps venu. Je ne vous dirai pas que ce succès me serait agréable, je vous dirai qu'il me serait avantageux ; il ouvrirait des yeux qu'on a toujours voulu fermer sur le peu que je vaux. Si vous pouviez , mon cher ange , faire jouer Oreste quelque temps après Sémiramis , vous me rendriez un plus grand service que vous ne pensez. Vous pourriez faire dire aux acteurs qu'ils n'auront jamais rien de moi avant d'avoir joué cette pièce. Je vous remercie de vos anecdotes. Le discours de Louis xiv, qu'on prétend tenu au maréchal de Boufflers , passe pour avoir été débité aux maréchaux de Villars et d'Harcourt. La plaine de SaintDenis est bien loin du Quesnoi. Il eût été bien triste de dire qu'on se ferait tuer aux portes de Paris, quand les anciennes frontières n'étaient pas encore entamées. Quoique je sois plongé dans le siècle passé , je voudrais pourtant savoir si , dans le temps présent, l'abbé de Bernis est déclaré contre moi. Je ne le crois pas ; je l'ai toujours aimé et estimé , et j'applaudis à sa fortune. Insluisez-moi. Je vous embrasse tendrement. dl. A JWADAME LA COMTESSE DE LUTZHLBOURG. Aux Délices, S juillet. Vos lettres, madame, sont bien aimables; mais ce n'est pas sans peine qu'on jouit du plaisir de les lire. Il n'y a point de chat qui n'avoue que vous le surpassez beaucoup. Nous avons enfin au gîte ce célèbre

Tronchin, qui vous était, je crois, très inutile. Votre régime vaut encore mieux que lui. Ce sera à vous seule que vous devrez une longue vie. Jouissez-en dans le sein de l'amitié avec madame deBroumalh. Si je n'étais pas retenu dans mes Délices par ma famille , j'aurais pu avoir encore la consolation de vous voir à Strasbourg. L'électeur palatin avait bien voulu m'inviter à venir lui faire ma cour à Manheim. Je sens que j'aurais donné volontiers la préférence à File Jard. Vous savez d'ailleurs que j'ai renoncé aux cours. Je ne sais pourquoi les parents du maréchal de Richelieu , qui sont avec lui devant Port-Mahon , ont fait courir le fragment d'une lettre que je lui écrivis il y a plus de six semaines. Ils comptaient apparemment prendre le fort Saint-Philippe plus tôt qu'ils ne le prendront. M. le duc de Villars me mande qu'il vient d'envoyer encore un renfort de six cents hommes et de deux cent cinquante artilleurs. On ne dit point qu'on ait pris un seul ouvrage avaucé. Cependant il me paraît qu'on ne doute pas qu'on ne vienne enfin à bout de cette difficile entreprise. Elle deviendra glorieuse par les obstacles. Vous ne vous attendiez pas, madame, qu'un jour la France et l'Autriche seraient amies. Il ne faut que vivre pour voir des choses nouvelles. Tout solitaire , tout mort au monde que je suis , j'ai l'impertinence d'être bien aise de ce traité. J'ai quelquefois des lettres de Vienne ; la reine de Hongrie est adorée. Il était juste que le BienAimé et la bien-aimée fussent bons amis. Le roi de Prusse prétend à une autre gloire ; il a fait un opéra de ma tragédie de Mérope ; niais il a toujours cent cinquante mille hommes et la Silésie. Adieu, madame; recevez mes respects pour vous, pour toute votre famille , et pour madame de Broumath. A M. LE COMTE D'ARGKNTAL. Aux Délices, * juillet. Avez-vous reçu enfin , mon cher ange , celle 50

Djgitized b y Google

786 CORRESPONDANCE. édition qui est "en chemin depuis plus d'un mois? C est une pièce complexe, à ce que je vois, que celle de Port-Mahon. Nous ne touchons pas en- . core au dénouïncnt, et bien des gens commencent ii siffler. Ma petite lettre , non trop tôt écrite , mais trop tôt envoyée par M. d Egmont à madame d'Egmont, donne assez beau jeu aux rieurs. On en a supprimé la prose , et on n'a fait courir que les vers , qui ont un peu l'air de vendre la peau de l'ours avant qu'on l'ait mis par terre. Si M. de Richelieu ne prend pas ce maudit rocher, il retrouvera à Versailles et a Paris beaucoup plus d'ennemis qu'il u'y en a dans le fort Saint-Philippe. Il faut pour mon honneur, et pour le sien surtout, qu'il prenne iuccessamment la ville. Il se trouverait , en cas de malheur, que mes compliments n'auraient étéqu'un ridicule. Jevouspriedc bien dire, mon cher ange, que je n'ai pas eu celui de répandre des éloges si prématurés. Si M. d Egmont avait été un grand politique , il ne les aurait fait courir qu'à la veille de prendre la garnison prisonnière. La Beaumelle m'embarrasse un peu davantage ; il est triste d'être obligé de lui répondre ; cependant il le faut. Son livre a trop de cours pour que je laisse subsister tant d'erreurs et tant d'impostures. U attaque cent familles , il prodigue le scandale et l'injure sans la moindre preuve ; il parle de tout au hasard ; et plus il est audacieux dans le mensonge , plus il est lu avec avidité. Je peux vous répondre qu'il y a peu de pages où l'on ne trouve des mensonges très aisés à confondre. Tl faut les relever, la preuve en main, dans des notes au bas des pages du Siècle de Louis XI V, sans aucune affectation , et par le seul intérêt de la vérité. Si vous et vos amis vous aviez remarqué quelque chose d'important , je vous serais bien obligé d'avoir la bonté de m'en avertir ; peut-être même les yeux du public commencent- ils à s'ouvrir sur cette insolente rapsodie. On me mande que les gens un peu instruits en pensent comme moi ; à la longue ils dirigent le sentiment du public. Nous voilà bien loin delà tragédie , mon cher ange; j'ai besoin pour ce travail de n'en avoir aucun autre sur les bras , de quelque nature que ce soit. Tronchin est revenu; je lui donne ma santé à gouverner , et mon âme à vous. Mille tendres respects à tous les anges. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. (* TOCS SHVL.) Aux Délices , S juillet. Pardonnez à mes importunités, mon héros. Je me flatte que vous prendrez , ce mois-ci, le rocher et les Anglais. Tant mieux que la besogne soit difficile , vous en aurez plus de gloire. Vous connaissez Paris et Versailles ; vous savez comme on a murmuré que la ville de

l'Europe la plus forte , après Gibraltar, n'ait pas été prise en quatre jours ; et , si vous aviez pu l'emporter d'emblée , on aurait dit : Cela était bien aisé. Vous triompherez des difficultés, des Anglais, des sots, et des jaloux. .. w Tronchin est revenu de Paris; il en a été l'idole, et jamais idole n'a reçu plus d'ofTrandes. Il a tout vu, tout entendu ; il connaît tous ceux qui osent vous porter envie. Une certaine personne lui a parlé avec une confiance étonnante. Je n'ai qu'un reproche à me faire, lui a-t-elle dit, c'est d'avoir fait du mal à M. de M.... ; mais j'ai été trompée, etc. , etc. , etc. On a parodié la petite lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire; tant mieux encore. Je vais préparer des fusées, et je compte donner un feu le jour que j'apprendrai que vous êtes entré dans la place. En vérité, vous devriez bien me faire savoir par un do vos secrétaires dans quel temps à peu près vous souperez dans le fort Saint-Philippe; vous feriez là une bonne œuvre. Élève du maréchal de Villars et son successeur , battez les ennemis de la France et les vôtres. Il y a dans le monde un petit coin de terre où vous êtes adoré. Le lac de Genève retentit de votre nom. Recevez mes vœux, mon encens, mon attachement , mon tendre respect. A M. LE COMTE ALGAROTTI. Aux Délices , V juillet. Ho ricevulo colla più viva gratitudine , caro signor mio , ciò che ho letlo col più gran piacere. Sielc giudice d' ogni arte , e maestro d' ogni stile , et dodus sermonis cujuscumque lingue. On m'assure que vous êtes parti de Venise après l'avoir instruite; que vous allez à Rome et à Naples. On me fait espérer que vous pourrez faire encore un voyage en France, et repasser par Genève; je le desire pins que je ne l'espère. Vous trouveriez les environs de Genève bien changés ; ils sont dignes des regards d'un homme qui a tout vu. Je n'habite que la moindre maison de ce pays-là ; mais la situation en est si agréable , que peutêtre, en voyant de votre fenêtre le lac de Genève , la ville, deux rivières, et cent jardins, vous ne regretteriez pas absolument Polsdam. Ma destinée a été de vous voir à la campagne , ne pourrais-je vous y revoir encore? Ella trover'a difûcilmente un pittore tal quale lo Digiñiz3S bÿ"Google

ANNÉE 1750. vuole, e più diffieilmente ancora un imprésario , o un Swerts , che possa farrappresentare un opéra conforme alie vostre belle regolc; ma trovera nel mio ritiro des Délices , un dilettante appassionato di tutto cio che scrivete, e non meno innamorato délia vostragentilissima conversazione. Je suis trop vieux , trop malade , et trop bien posté pour aller ailleurs. Si je voyageais , ce serait pour venir vous voir à Venise ; mais si vous êtes en train de courir, per Dio venite a Ginevra. Farewcll, farewcll; I love you sincerely, and for ever. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, 16 juillet. Mon cher ange, ou voit bien que vous ne m'écrivez pas les secrets de l'état, car vous m'envoyez vos lettres sans les cacheter. M. Tronchin, le conseiller de Genève , voit que vous attendez toujours avec impatience une tragédie; il y a grande apparence que la sienne sera la première que vous aurez. Je vous servirai un peu plus tard. Il est permis d'être lent à mon âge. Vous me pardonnerez bien de préférer quelque temps Louis xiv aux héros de l'antiquité. Je ne pourrai être absolument à leurs ordres et aux vôtres que quand j'aurai rais le Siècle de Louis XIV dans son nouveau cadre. Souffrez que je me défie un peu de toutes les anecdotes ; celle des campements du prince Eugène, depuis le Quesnoi jusqu'à Montmartre, est plus que suspecte. Comment veut-on qu'on ail pris à Denain ce projet de campagne? Le prince Eugène n'avait pas son portefeuille dans les retranchements de Denain , où il n'était pas. Je ne veux pas ressembler à ce La Beaumelle , qui répète tous les bruits de ville à tort et à travers , qui paraît avoir été le confident de Monseigneur et de mademoiselle Choin, et qui parle du duc d'Orléans comme s'il avait souvent soupé avec lui. Si jamais on imprime les Mémoires du marquis de Dangcau, on verra que j'ai eu raison de dire qu'il fesait écrire les nouvelles par son valet de chambre. Le pauvre homme était si ivre de la cour, qu'il croyait qu'il était digne de la postérité de marquer à quelle heure un ministre était entré dans la chambre du roi. Quatorze volumes sont remplis de oes détails. Un huissier y trouverait beaucoup à apprendre , un historien n'y aurait pas grand profit à faire. Je ne veux que des vérités utiles. J'ai cherché à en dire depuis le temps de Charlemagne jusqu'à nos jours. C'est peut-être l'emploi d'un homme qui n'est plus historiographe , car ceux qui l'ont été ont rarement dit la 7*7 vérité. Il j eu a à présent de bien agréables à dire à M. le maréchal de Richelieu. J'étais fâche que ma prophétie courût, parce qu'on pouvait me soupçonner d'en avoir fait les honneurs; mais

j'étais fort aise d'être le premier à lui rendre justice. Il eut la bonté de me mander, le 29 du mois passé, l'accomplissement de ma prophétie. Nous autres voisins du Rhône nous savons toujours les nouvelles quelques jours avant vous autres Parisiens. M. le duc de Villars avait encore mademoiselle Clairou il y a trois jours. Je lui ai écrit , à cette Idamé ; et si ma santé le permettait , j'irais l'entendre à Lyon; mais je sens que je ne me transplanterais que pour venir vous voir , mon cher ange. Je pourrais bien faire cette partie l'année prochaine , avec quelques héros à cothurne et quelques héroïnes. Il n'est pas mal de se tenir quelque temps à l'écart ; c'est presque le seul préservatif contre l'envie et contre la calomnie, encore n'est-il pas toujours bien sûr. Je ne sais pas comment Scmiramis aura réussi sans mademoiselle Clairon. Si la demoiselle Dumesnil continue à boire, adieu le tragique. Il n'y a jamais eu de talents durables avec l'ivrognerie. Il faut être sobre pour faire des tragédies et pouvoir jouer. On me paraît de tous côtés très indigné contre La Beaumelle. Plusieurs personnes même trouvent assez étrange que cet homme soit tranquille à Paris , et que je n'y sois pas ; mais ces gens-là ne voient pas que tout cela est dans l'ordre. Adieu , mon divin ange ; mes nièces vous embrassent. Madame de Fontaine est un miracle de Tronchin; si cela continue , vous la reverrez avec des tétons. Il fait bien chaud pour jouer Sémiramis ; mais Crébillon ne fera-t-il pas jouer la sienne? c'est un de ses ouvrages qu'il estime le plus. Adieu; mille respects à tous les anges. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices , 16 juillet. Mon héros et celui de la France , en vertu du petit billet dont vous daignâtes m'honorer après votre bel assaut , j'eus l'honneur de vous dire tout ce que j'en pense , et de vous écrire à Compiègne. Vous allez être assassiné de poèmes et d'odes. Un jésuite de Mâcon, un abbé de Dijon, un bel esprit de Toulouse , m'en ont déjà envoyé. Je suis le bureau d'adresse de vos triomphes. On s'adresse à moi comme au vieux secrétaire de votre gloire. Ce qui me fait le plus de plaisir , c'est une Histoire de la révolution de Gènes , très sagement 50.

CORRESPONDANCE. 7 «S écrite et très exacte , qui parait depuis peu en italien. On m'en a apporté la traduction en français ; on vous y rend toute la justice qui vous est due. Je vais incessamment la faire imprimer. J'avoue qu'il y a un peu d'amour - propre a moi de voir que l'Europe vous regarde des mêmes yeux que je vous ai vu depuis plus de vingt ans; mais , en vérité, il y a cent fois plus d'attachement que de vanité dans mon fait. On dit que M . le duc de Fronsac était fait comme un homme qui vient d'un assaut , quand il a porté la nouvelle. Il était , avec les grâces qu'il tient de vous, orné de toutes celles d'un brûleur de maisons. Il tient cela de vous encore. Demandez à votre écuyer si vous n'aviez pas votre chapeau en clabaud , et si vous n'étiez pas noir comme un diable et poudreux comme un courrier, à la bataille de Fonlenoi. Je vous importune; pardonnez au bavard. A M. TH1ER10T. Atfx Délices , 41 juilletLe succès fait la renommée. Vous le voyez bien , mon ancien ami , une lettre anonyme que je reçois, selon ma coutume , m'apprend qu'on imprime une critique dévote conlie mes ouvrages; mais ces gens - là soûl forcés d'avouer que je suis prophète. M. le maréchal de Richelieu a bien voulu témoigner h son Habacuc le gré qu'il lui savait de scs prédictions , en daignant me mander ses succès le jour de la capitulation. J'ai su sa gloire aux Délices avant qu'on la sût à Compiègne. Vous n'imaginerez pas ce que c'était que ce fort Saint-Philippe ; c'était la place de l'Europe la plus forte. Je suis encore h comprendre comment on en est venu à bout. Dieu merci , vous autres Parisiens, vous ne regretterez plus M. de Lowendahl. Votre damué vous a-t-il dit tout ce qui se passe en Allemagne? Je regarde les affaires publiques a peu près du meme œil dont jeliTitcLive elPolybe. - Non me agitant popuh fascas, a ut purpura regutn , - Aut conjurato descendens Dacus ab Histro. » Vise., Georg., lib. n, v. 495-97» J'attends , avec quelque impatience , le brillant philosophe d'Alembert; peut-être va-t-il plus loin qne Genève, mais il y a apparence qu'il prendrait mal son temps. A l'égard du philosophe un peu plus dur, dont vous me parlez, je crois qu'il ne sera heureux ni sur les liords de la Sprée, ni sur les bonis de la Seine. On dit que ce n'est pas chose aisée d'être heureux : - Hic est , - Est l'Iiibri», rtc » Hor., lib. t , ep. xi , v. 29. Je ne reçois que des lettres remplies d'indignation et de mépris pour ces insolents Mémoires de madame de Maintenon. Je vous avoue que c'est une espèce de livre toute neuve. Le faquin parle de tous les grands hommes, de tous les princes, comme s'il avait vécu familièrement avec eux , et débile

ses impostures avec un air de confiance , de hauteur, de familiarité, de plaisanterie, qui en imposera aux barons allemands et aux lecteurs du Nord. On me conseille de le confondre dans quelques notes, au bas des pages du Siècle de Louis XIV, qu'on réimprime avec Y Histoire générale. Si les Mémoires de ce Cosnac sont imprimés , je vous prie de me les envoyer. Vous avez la voie sûre de M. Bouret. Puis-je m'adresser h vous , mon ancien ami, pour les livres que vous jugerez dignes d'être lus ? Vous m'aviez promis les deux sermons de Lambert. Je ne vous ai point envoyé l'énorme édition des Cramer , parce que j'ai jugé que vous auriez presque en même temps celle de Paris ; cependant , si vous en êtes curieux , je vous la ferai tenir. H y a bien des fautes ; je suis aussi mauvais correcteur d'imprimerie que mauvais auteur. Interea vale et scribe , amice , amio veteri. A M. L'ABBÉ DE VOISENON. Aux Délices , 24 juillet. Vraiment, notre grand-aumônier, c'est bien à un vieux Suisse de faire des épithalamcs

1 Vous êtes prêtre de Cythcre ; Consacrez , bénissez , chantez Tous tes nœuds, toutes les beautés De la maison de La Vallière. Mais, tapi dans vos voluptés , Vous ne songez qu'à votre affaire. Vous passez les nuits cl les jour» Avec votre grosse bergère; Et les légitimes amours Ne sont pas voire ministère. Madame Denis l'helvétique se souvient toujours de vous avec grand plaisir , comme elle le doit. J'ai ici une paire de nièces fort aimables, qui égaient ma retraite. Mon lac n'a point de vapeurs , quoi que vous en disiez. J'en ai quelquefois, mon cher abbé; mais si vous étiez jamais capable de venir consulter M. Tronchin quand vous serez bien épuisé , ce ne serait pas à lui , ce serait 'a vous que je devrais ma santé ; car gaieté vaut mieux

7*9 ANNÉE 4756. que médecine. Il esl doux d'être retiré du monde , mais encore plus doux de vous voir. Vous avez fait , mon cher abbé , une action de bon citoyen , de recommander au prône d'un avocat - général les infamies de La Beaumelle. Mais ce parlement a tant grêlé sur le persil qu'il ne faut plus qu'il grêle. Une censure de ces messieurs fait seulement acbeler un livre. Les libraires devraient les payer pour faire brûler tout ce qu'on imprime. Le public a plus de besoin de gens éclairés , qui fassent voiries grossières impostures dont le livre de La Beaumelle est plein ; mais il esl bien honteux qu'un tel homme ait trouvé de la protection. Adieu , très aimable et très indigne prêtre. Ayez toujours assez de vertu pour aimer de pauvres Suisses qui vous aiment de tout leur cœur. A M.

DESMAHJS. Aux Délices, *4 Juillet. Mon cher élève, qui valez mieux que moi, le grand Troncbin vous a donc tiré d'affaire. lia fait revenir de plus loin une de mes nièces qui est actuellement dans mon ermitage, où je voudrais bien vous tenir ; mais les vieux oncles sont un peu plus difficiles à traiter. S'il ne m'a pas encore donné la sauté , il ui'a donné un grand plaisir en m'apportant votre jolie Épitre ; et voici ma triste réponse : Vous ne comptez pas trente hivers, Les grâces sont votre partage; Elles out dicté vos beaux vers. Mais je ne sais par quel travers Vous vous proposez d'être sage. C'est un mal qui prend à mon âge. Quand le ressort des passions, Quand de l'Amour la main divine , Quand les belles tentations Ne soutiennent plus la machine. Trop tôt vous vous désespérez ; Croyez-moi , la raison sévère Qui trompe vos sens égarés N'est qu'une attaque passagère. Vous êtes jeune et fait pour plaire; Soyez sûr que vous guérirez. Je vous en dirais davantage Contre ce mal de la raison , Que je hais d'un si bon courage ; Mais je médite un gros ouvrage Pour le vainqueur de Port-Mahon. Je veux peindre à ma nation Ce jour d'éternelle mémoire. Je dirai, moi qui sais l'histoire, Qu'un géant nommé Géryon , Put pris autrefois par Alcide Dans la même lie , au même lieu Où notre brillant Richelieu A vaincu l'Anglais intrépide. Je dirai qu'aiusi que Paphos Minorque à Vénus fut soumise; Vous voyez bien que mon héros Avait double droit à la prise. Je suis prophète quelquefois ; Malgré l'envie et la critique , J'ai prédit scs heureux exploits; Et l'on prétend que je lui dois Encore une ode pindarique. Mais les odes ont peu d'appas Pour les guerriers et pour moi-même, El je conçois qu'il ne faut pas Ennuyer les héros qu'on amie. Je conçois aussi qu'il ne faut pas ennuyer ses amis. Je finis au plus vite , en vous assurant que je vous aime

de tout mon cœur. Volt. A M. PARIS-DUYERNEY. Aux Délices , SC
Juillet. Votre lettre, monsieur, augmente la joie que les succès de M. le
maréchal de Richelieu m'ont causée. Votre amitié pour lui, qui ne s'est
jamais démentie, justifie bien mon attachement. Une si belle action fait sur
vous d'autant plus d'effet , que vous formez au roi des sujets qui
apprendront à l'imiter. Vous vous êtes fait une carrière nouvelle de gloire
par cette belle institution à laquelle on doit à vos soins, et qui sera une grande
époque dans l'histoire du siècle présent. Le nom de M. le maréchal de
Richelieu ira à la postérité , et le vôtre ne sera jamais oublié. Les
événements présents fourniront probablement une ample matière aux
historiens. L'union des maisons de France et d'Autriche , après deux cent
cinquante ans d'inimitiés ; l'Angleterre , qui croyait tenir la balance de
l'Europe , abaissée en six mois de temps ; une marine formidable créée avec
rapidité ; la plus grande fermeté déployée avec la plus grande modération ;
tout cela forme un bien magnifique tableau. Les étrangers voient avec
admiration une vigueur et un esprit de suite dans le ministère que leurs
préjugés ne voulaient pas croire. Si cela continue, je regretterai bien de
n'être plus historiographe de France. Mais la France, qui ne manquera
jamais d'hommes d'état ni d'hommes de guerre , aura toujours aussi de
bons écrivains , dignes de célébrer leur patrie. Je ne suis plus bon à rien ;
ma santé m'a rendu la retraite nécessaire. J'eût été plus doux pour moi de
cultiver des fleurs auprès de Plaisance qu'auprès de Genève ; mais j'ai pris
ce que j'ai trouvé. ' L'Ecole royale militaire. K.

790 CORRESPONDANCE. J'aurais eu bien difficilement un séjour plus agréable et plus convenable. Le fameux docteur Tronchin vient souvent chez moi. J'ai presque toute ma famille dans ma maison. La meilleure compagnie, composée de gens sages et éclairés, s'y rend presque tous les jours, sans jamais me gêner. Il y vient beaucoup d'Anglais, et je peux vous dire qu'ils font plus de cas de votre gouvernement que du leur. Vous souffrez sans doute, monsieur, avec plaisir ce compte que je vous rends de ma situation. Je vous dois, en grande partie, la douceur de ma fortune; je ne l'oublierai point. Je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. Je vous prie, quand vous verrez monsieur votre frère, de vouloir bien l'assurer de mes sentiments, et de compter sur ceux avec lesquels j'ai l'honneur d'être si véritablement, etc. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. *7 juillet Mon héros, je vais aussi brûler de la poudre; mais je tirerai moins de fusées que vous n'avez tiré de coups de canon. Ma prophétie a été accomplie encore plus tôt que je ne croyais, en dépit des malins qui niaient que je connusse l'avenir et que vous en disposassiez si bien. Je vous vois d'ici tout rayonnant de gloire. Ce n'est plus aux Anacréons de chanter avec vous à table; la mollesse de leurs chansons n'aurait plus rien de convenable à vos illustres actions. Il n'appartient plus qu'aux Pindares de suivre vos fiers compagnons Aux assauts de ces bastions, Devers les îles Baléares. J'attends leurs sublimes écrits; Et s'il est vrai, comme il peut l'être, Qu'il soit parmi vos beaux esprits Peu de Pindares dans Paris, Vos succès en feront naître. Ils diront qu'un roi modéré Vit long-temps avec patience L'attentat inconsideré D'un peuple un peu trop enivré De sa maritime puissance; Qu'on a sagement préparé La plus légitime vengeance: Et qu'enfin l'honneur de la France Par vos exploits est assuré. Mais pour moi, dans ma décadence, Faible et sans voix je me tairai; Jamais je ne me mêlerai De ces querelles passagères. Je sais qu'aux marins d'Albion Vous reprochez, avec raison. Quelques procédés de corsaires; Ce ne sont pas là mes affaires. Milton, Pope, Swift, Addison, Ce sage Locke, ce grand Newton, Sont toujours mes dieux tutélaires. Deux peuples en valeur égaux Dans tous les temps seront rivaux, Mais les philosophes sont frères. Vos ministres, par leurs traités, Ont assujéti la fortune; Vos vaisseaux, de héros montés, Ont battu les fils de Neptune; Une prudence peu commune A conduit vos prospérités; Mais la politique et les armes. Ne font pas mes félicités. Croyez qu'il est encore des

charmes Sous les berceaux que j'ai plantés. Je vis en paix , peut-être en sage , Entre ma vigne et mes figuiers ; Pour embellir mon ermitage , Envoyez-moi de vos lauriers ; Je dormirai sous leur ombrage. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, 4 août Mon cher ange, je suis bien malingre ; mais, puisqu'on a ressuscité Sémiramis, il faut bien que je ressuscite aussi. On dit que Lekain s'est avisé de paraître, au sortir du tombeau de sa mère, avec des bras qui avaient l'air d'être ensanglantés ; cela est un tant soit peu anglais, et il ne faudrait pas prodiguer de pareils ornements. Voilà de ces occasions où l'on se trouve tout juste entre le sublime et le ridicule, entre le terrible et le dégoûtant. Mon absence n'a pas nui au succès ; de mon temps les choses n'auraient pas été si bien. J'ai gagné quelque chose à être mort, car c'est l'être que de vivre sans digérer au pied des Alpes. Je sens que les Tronchin n'y font rien. Le miracle de madame de Fontaine subsiste, mais je ne sais pas homme à miracles. Il faut être jeune pour faire honneur à son médecin : mais , mon auge consolateur, aurai-je encore la force de faire quelque chose qui vous plaise? J'ai bien peur que le talent des tragédies ne passe plus vite que le goût de les voir jouer. Vous n'êtes pas épuisé ; mais , par malheur, ne le serais-je pas ? Il se présente en Suède un sujet de tragédie ; s'il y avait quelque épisode de Prusse, on pourrait trouver de quoi faire cinq actes. On aura dorénavant à Paris de l'indulgence pour moi, depuis qu'on me tient pour trépassé. Je ne conseillerais pas à La Beaumelle de donner une pièce ; il en a pourtant fait une ; mais il est si protégé et si heureux qu'on pourrait le siffler. Il faut qu'il soit disgracié de quelques rois, et alors

ANNEE 1756. 791 le parterre le prendra en amitié. Madame de Graffigni a une comédie toute prête; son succès me paraît sûr. Elle est femme, le sujet sera un roman ; il y aura de l'intérêt, et on aimera toujours l'auteur de Cénie. Pour madame du Boccage, elle s'est livrée au poème épique. On m'a envoyé trois tragédies de Paris et de province. Il en pleut de tous côtés: sans compter l'opéra de Mérope du roi de Prusse. Vous voyez que les arts sont toujours en honneur. Bonsoir, mon cher et respectable ami ; mille respects à tous les anges. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices, 4 août. H me semble, monseigneur, que toutes les lettres adressées à mon héros doivent lui être rendues, et que messieurs de la poste de Compiègne auraient pu vous renvoyer à Marseille la lettre que je vous adressai à la cour quand vous eûtes donné ce bel assaut ; mais apparemment que l'on n'aime pas les mauvais vers dans ce pays-là. Il se peut aussi que les directeurs de la poste vous aient attendu à Compiègne de jour en jour , et vous attendent encore. Je ne ressemble point au général Blakeuey, je ne peux sortir de ma place. La raison en est que je suis assiégé par une file de médecines dont le docteur Tronchin m'a circonvenu. Que n'ai-je un moment de force et de santé ! je partirais sur-le-champ , je viendrais vous voir dans votre gloire ; je laisserais là toute ma famille, qui se passerait bien de moi dans mon ermitage. Vous croyez bien que j'ai un peu interrogé le voyageur dont vous me parlez, et vous devez vous en être aperçu quand je vous mandais que ce n'était pas des seuls Anglais que vous triomphiez. Vous avez , comme tous les généraux , essuyé les propos de l'envie et de l'ignorance. Souvenez-vous comme on traitait le maréchal de Yillars avant la journée de Denain. Vous avez fait comme lui , et on se tait, et on admire, et l'enthousiasme que vous inspirez est général. On a mal attaqué, disait-on ; il fallait absolument envoyer M. de Vallière pour tirer juste. Au milieu de tous ces beaux raisonnements arrive la nouvelle de la prise ; voilà jusqu'à présent le plus beau moment de votre vie. Qu'est-il arrivé de là ? qu'on ne vous conteste plus le service que vous avez rendu à Foutcuoi. PortMahon confirme tout , et met le sceau à votre gloire. Il se pourra bien faire que vous ne soyez pas le premier dans le cœur de la belle personne que vous savez ; mais vous serez toujours considéré, honoré, et je vous regarde comme le premier homme du royaume. C'est une place que vous vous êtes donnée, et que rien ne vous ôtera. Il me pleut de tous côtés de mauvais vers pour vous ; vous devez en être eicédé. Pour vous achever ,

il faut que je prenne aussi la liberté de vous envoyer ce que j'écrivais ces jours-ci à mon petit Desmahis. Ce Desmahis est fort aimable ; vous ne vous en souciez guère, vous avez bien autre chose à faire. Nous sommes tous ici aux pieds de notre héros. A M. LE COMTE D'ARGENTAL 7 août. Mon divin ange, voici le Batoniate achevé et réparé, à peu près comme vous l'avez voulu. L'auteur est un homme très aimable, et porte un nom qui doit réussir à Paris. Je ne doute pas que les comédiens n'acceptent une pièce qui vaut beaucoup mieux que tant d'autres qu'ils ont jouées , et je doute encore moins du succès quand elle sera bien mise au théâtre. Je vous demande vos bontés, et nous sommes deux qui serons pénétrés de reconnaissance. Mon cher ange, les bras ensanglantés sont bien anglais ; mais , si on les souffre , je les souffre aussi. Si cet honnête La Beaumelle est enfermé , je u'en suis pas surpris; il avait dit dans ses Mémoires , en parlant de la maison royale : « Ou « s'allie plaisamment dans cette maison-là. » On dit qu'il avait fait imprimer une Pucelle eu dix-huit chants, pleine d'horreurs. Je ne savais pas que ce fût M. de Sainte-Palaie qui m'eût honoré du Glossaire; voulez-vous bieu lui donner le chiffon ci-joiut? La poste part ; je n'ai que le temps de vous dire que vous êtes le plus aimable et le plus regretté des hommes. A M. TUIEROT. Aux Délices», 9 août. Mon cher et ancien ami, je ne sais ce que c'ost que cette critique dévoie dont vous me parlez. Est-ce une critique imprimée? est-ce seulement un cri des âmes tendres et timorées? vous me feriez plaisir de me mettre au fait. Je m'unis, à tout hasard, aux sentiments des saints, sans savoir ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils pensent. On me mande qu'on a défendu à l'évêque de Troyes d'imprimer des mandements; c'est défendre à la comtesse de Pimbsche de plaider. Est-il vrai qu'on joue Sémiramit ? que l'ombre n'est pas ridicule? et que les bras de Lekain ne sont pas mal ensanglantés? Vous ne savez rien de ces bagatelles ; vous négligez le théâtre ; vous n'aimez que les anecdotes, et vous ne m'en dites jioint. Je ne sais guère de nouvelles de Suède. J'ai peu

Digitized by Google

7i)2 CORRESPONDANCE. que ma divine Urique ne suit traitée par son sé- i j'oublie tous les rois dans ma retraite où je me nat avec moins de respect et de sentiment qu'on souviens toujours de vous n'en doit à sou rang, à son esprit, et à ses grâces. J'ai chez moi une de mes nièces qui se meurt. Vous saurez que l'impératrice -reine m'a fait 1 1 - * dire des choses très obligeantes. Je suis pénétré d'une respectueuse reconnaissance .J'adore de loin ; je n'irai point à Vienne; je me trouve trop bieu de ma retraite des Délices. Heureux qui vit chez soi avec ses nièces, ses livres, ses jardins, ses vignes, ses chevaux, ses vaches , son aigle, son re- i * cuiuius messieurs vos parents , nard, et ses lapins, qui se passent la patte sur le <l,e j'a* eu l'honneur deconnaître très gourmands ; Il O 7 Y l oi ilo Ont» nt Iaa i I J • I l'AIIC nn Of/v* Ai A .l I _ • t # Je me meurs toujours aussi ; mais je vous aime de tout mon cœur. A M. LE COMTE DE TRESSAX. Aux Délices , <8 aoùL 1 ous êtes donc comme messieurs vos parents , nez ! J ai de tout cela, et les Alpes par-dessus, qui fout un effet admirable. J'aime mieux gronder mes jardiniers que de faire ma cour aux rois. J attends l'encyclopède d'Alembert , avec son imagination et sa philosophie. Je voudrais bien que vous en fissiez autant, mais vous en êtes inca pable. Est-il vrai que Plutus-/tpo/fon-Popelinière a doublé la pensiou de madame son épouse? Tron«hin prétend qu'elle a toujours quelque chose au sein ; je crois aussi qu elle a quelque chose sur le cœur. Je vous prie de lui présenter mes hommages, si elle est femme à les recevoir. C'est grand dommage qu'on n'imprime pas les mémoires de ce fou d'évêque Cosnac I Pour Dieu, envoyez-moi , signé Jannel ou Bou- " CSI bon?u* P°ur ks 8e> *t, tout ce qu'on aura écrit oour on contre p£*. . l,,en> ou P°,r les demi-malades ret, tout ce qu'on aura écrit pour ou contre les Mémoires de Scarron-Maintcnon. Intérim vale et scribe. Æger sum , sed tutu. vous en avez été malade. Je suis pénétre, monsieur, de votre souvenir ; je m'intéresse à votre santé, à vos plaisirs, à votre gloire, à tout ce qui vous touche. Je prends la liberté de vous ennuyer de tout mou cœur. Vous avez vraiment fait une œuvre pie de continuer les aventures de Jeanne, et je serais charme de voir un si saint ouvrage de votre façon. Pour moi, qui suis dans un état h ne plus toucher aux pucelles, je serai enchanté qu'un homme aussi fait pour elles que vous l'êlc> daigne faire ce que je ne veux plus tenter. Tâchez de me faire tenir, comme vous pourrez, celte honnête besogne, qui adoucira ma cacochyme v ieillesse. Je n ai pas eu la force d'aller <t Plombières; cela n'est bon que pour les gens qui

sc J'ai actuellement chez moi M. d'Alembert, votre ami, et très digne de
 l'être. Je voudrais bien que vous fissiez quelque jour le même honneur à
 mes a Mini 1 1 I I*1'108 délices. Vous êtes assez philosophe pour A
 MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. ne pas dédaigner mon
 ermitage. Aux Délices, 13 août. Je vous crois plus que jamais sur les
 Anglais; mais je ne peux comprendre comment ces doguesDn- .. _ . , j r'u*
 vuutpicuure tummcni ces dogues* 5 e DîeU' madarae> avcc votre chère là,
 qui, dites-vous, sebatlirent si bien à Ettingen 1 ThATd7= 110 Brou,"alh .
 P°ur notre Marie- vinrent pourtant à bout do voua battre. Il es* vrai Thérfce,
 et, s. voua avez dea nouvelle, d'AHcma- que dopuia ce tempa-là voua le
 leur avez bien «wISITl" .Ü'LTÎÎ i'.ïï ia ■ , <!0d"- 11 fent que chacun ail ao,,
 tour daoa ce Nord vient de faire un tour de maître Gonin ; nous verrons
 quelles en seront les suites. On dit que la France envoie vingt-quatre mille
 hommes 'a cette belle Thérèse, sous le commandement du comte d'Estrées,
 et que cette noble impératrice confie trois de ses places en Flandre à la
 bonne foi du roi. Les Hollandais n'auront plus l>our barrière que leurs
 canaux et leurs fromages. monde. Pour l académie frauçoise ou française ,
 et les autres académies, je ne sais quand ce sera leur tour. Vous ferez
 toujours bien de l'honneur à celles dont vous serez. Quelle est la société qui
 ne cherchera pas 'a posséder celui qui fait le charme de la société? Dieu
 donne longue vie au roi de Pologne I Dieu vous le conserve, ce bon prince
 qui V ~ o wuau u; . Wî AHJI1 lu illte UUI Je seriez-vous pas bien aise
 de voir Salomon h ! passe sa journée à faire du bien, et qui. Dieu . 8 CfUr
 ,a.reiue de Saba? Jc suis j merci, n'a que cela à faire ! Je vous supplie de me
 bien étonné qu on m attribue le compliment à la mettre à ses pieds. Je veux
 faire mou petit bâliL/mwc; c est une pièce faite du temps du cardi- j ment
 chinois à son honneur, dans un petit jardin • ... dc R,chel,eu- ^ ne suis point
 au fond de mon ; je ferai un bois, un petit ChauUeu, graud comme vdlage,
 comme le dit le compliment ; et il s'en j la main , et je le lui dédierai. <ïue
 i'ai* à mc plaindre dc celte i Mademoiselle Clairon est à Lyon ; elle joue Je
 n ai à me plaindre que de Salomon ; mais 1 I — — "JWU J Vliv JWUL i
 comme un ange des Idamé , des Mérope, des Zaïre, ' Deltingon , le n juin
 1740

ANNEE 4756. 7fl5 des Alzire. Cependant je ne vais point la voir. Si je faisais des voyages , ce serait pour vous, pour avoir encore la consolation de rendre mes respects à madame de Boufflers, et à ceux qui daignent se souvenir de moi. Vous jugez bien que si je renonce'a la Lorraine, je renonce aussi à Paris, où je pourrais aller comme à Genève, mais qui n'est pas fait pour un vieux malade planteur de choux. • Comptez toujours sur les regrets et le très tendre attachement de V. AH. DUPONT, AVOCAT. Aux Délices , près de Genève, 90 août 17S6. Je vous avais envoyé , mon cher ami , deux petits ouvrages assez tristes, et assez conformes à l'état où doit être votre âme après la perte d'un jeune homme de si grande espérance , à qui vous étiez tendrement attaché. Vous devez avoir reçu mes jérémiades , et vous devez sentir que le Tout est bien de Pope n'est qu'une plaisanterie qu'il n'est pas bon de faire aux malheureux. Or, sur cent hommes, il y en a quatre-vingt-dix qui sont à plaindre. Tont est bien n'est donc pas fait pour le genre humain. Je suis honteux de dater ma lettre des Délices en écrivant à M. de Klinglin. Mais enfin il faut bien que j'aie un port après avoir essuyé tant d'orages. Je suis très aise d'être ioiu des jésuites et des médecins de Colmar. Ces charlatans-là nuisent au corps et à l'âme. Nous avons à présent un vrai médecin , qui est allé de Genève à Paris apprendre aux Français à préserver leurs enfants de la petite-vérole en la leur donnant. Ce ne sont pas là des exemples à remettre devant les yeux de M. le premier président. Ils redoubleraient trop sa douleur. Si le Port-Mahon n'est pas pris quand vous recevrez ma lettre, il ne le sera jamais. Madame Denis et moi nous vous assurons, vous et madame Dupont, de la plus tendre amitié. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. Aux Délices, 93 août. Dites-moi donc , madame , vous qui ôtes sur les bords du Rhin , si notre chère Marie-Thérèse , impératrice-reine , dont la tôle me tourne , prépare des efforts réels pour reprendre sa Silésie. Voilà un beau moment; et si elle le manque , elle n'y reviendra plus. Ne seriez-vous pas bien aise de voir deui femmes , deux impératrices , peloter un peu noire grand roi de Prusse, notre Salomon (lu Nord? Pour moi , dans ma douce retraite , au bord de mon lac, je ne sais aucune nouvelle; je n'apprends rien que par les gazettes. Elles me disent qu'on coupe des têtes en Suède ; mais elles ne me disent rien de cette reine Ulrique que j'ai vue si belle, pour qui j'ai fait autrefois des vers , et qui , sans vanité, en a fait aussi pour moi. Je suis très fâché qu'elle se soit brouillée si sérieusement avec son parlement. Le nôtre

fait , dit-on , des remontrances pour une taxe sur les caries , et brûle des mandements d'évêque. On vous envoie dans votre Alsace un confesseur, un martyr de la constitution , que j'ai vu quelque temps fort amoureux , et dont sa maîtresse était aussi mécontente que ses créanciers. Les saints sont d'étranges gens. Portez-vous bien , madame; faites du feu dès le mois de septembre. Traitez le climat du Rhin comme je traite celui du lac. Vivez avec une amie charmante. Souvenez - vous quelquefois de moi. Madame Denis et moi nous vous présentons nos respects. Il est triste pour nous que ce soit de si loin. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices», 6 septembre. Mon divin ange , vous n'avez point encore répondu au Bottoniate; je vous crois un peu embarrassé avec la cour de Constantinople et avec l'auteur. Il s'est senti animé par les réflexions que vous aviez eu la bonté de faire sur son ouvrage; il a corrigé sa pièce plus facilement que je n'en puis faire une ; il vous l'a envoyée , tirez - vous de là comme vous pourrez. Mon cher ange, j'aime à voir des conseillers faire des tragédies. Je ne peux pas vous faire la même galanterie que ce bon M. Tronchin; je vous écris au chevet du lit de madame de Fontaine , qui est très malade, et que l'autre Tronchin aura bien de la peine à tirer d'affaire. Je ne me porte guère mieux qu'elle. C'aurait été un beau coup d'aller à Lyon voir le maréchal de Richelieu, et entendre mademoiselle Clairon ; mais nous donnons la préférence à Tronchin sur les autres grands personnages du siècle. C'est bien dommage d'être malade dans une si belle saison et dans un aussi beau séjour ; la seule situation de mon petit ermitage devrait rendre la santé. Je ne peux guère , mon cher ange , vous parler de mes amusements de théâtre, au milieu des inquiétudes que madame de Fontaine me donne , et des continuelles souffrances qui me persécutent ; allri tempi , altrc cure. Je m'intéresse encore moins à tout ce qui se passe sur ce pauvre globe, depuis Stockholm ,où l'on coupe des tôles* jusqu'à Paris, où l'on fait des remontrances et de très mauvais vers, le ne m'intéresse qu'à vous et

794 CORRESPONDANCE. 4 vos anges. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Adieu , mon cher et respectable ami; je serais bien affligé de mourir sans vous embrasser. Vous êtes tout ce que je regrette. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices, 6 septembre. Je ne conçois pas trop comment mon héros , environné , tout du long de la route , d'affaires , de feux de joie, de fusées, de bals, de comédies, de cris de joie , de battements de mains , de femmes , de filles , daigne encore trouver le temps de donner une lettre à Florian pour moi. Je vous remercie tendrement, monseigneur. Soyez bien persuadé que je serais venu vous faire ma cour à Lyon ; mais je crains pour la vie d'une de mes nièces. Tronchin sera un grand médecin , s'il la tire d'affaire. Quand vous pourrez m'envoyer quelque petit détail de votre belle expédition de Mahon , je vous serai vraiment très obligé ; mais à présent je ne fais qu'un tableau général des grands événements, et je ne peins qu'à coups de brosse. Puisque j'avais commencé une Histoire générale, il a fallu la finir; et, dans celle histoire, ce qui fait le plus d'honneur à la nation , y est marqué en peu de mots. Je dis que vous avez sauvé Gênes , que vous avez contribué plus que personne au gain de la bataille de Fontenoi. Je parle de l'assaut de Bergop-Zoom , pour mettre au - dessus de cette entreprise l'assaut général que vous avez donné à des ouvrages bien moins entamés que ceux de Bergop-Zoom; tout cela sans affectation , sans avoir l'air de vouloir parler de vous , et comme conduit par la force des événements. J'aurai eu du moins le plaisir de lire une Histoire générale par vous Il est venu , dans mon trou des Délices , un petit garçon haut comme Ragotin , nommé Dufour, qui a fait un petit divertissement à Lyon en votre honneur et gloire. Il dit que c'est vous qui me l'avez adressé, qu'il va à Paris, qu'il veut être votre secrétaire, qu'il faut que je lui donne une lettre pour vous. Je lui donnerai donc cette lettre, qui contiendra que le porteur est le petit Dufour, et vous ferez du petit Dufour tout ce qu'il vous plaira ; mais je serai fort surpris si le petit Dufour peut vous aborder. On dit qu'un abbé va à Vienne. J'espère qu'il bénira l'aigle à deux têtes, et qu'il maudira celui qui n'en a qu'une. Les ermites suisses vous présentent leurs tendres respects. A M. THIERIOT. Aux Délices , 10 septembre. Mon ancien ami , je vous assure que Tronchin est un grand homme ; il vient encore de ressusciter madame de Fontaine. Esculape ne ressuscitait les gens qu'une fois ; et ceux qui se sont mêlés de rendre la vie aux morts ne se sont jamais avisés de donner une seconde

représentation sur le même sujet. Tronchin en sait plus qu'eux; je voudrais qu'il pût un peu gouverner madame de La Popelinière , car je sais qu'elle a besoin de lui , et plus qu'elle ne pense ; mais je ne voudrais pas qu'elle nous enlevât notre Esculape ; je voudrais qu'elle le vint trouver. Vous seriez du voyage ; comptez que c'est une chose à faire. Vous devez savoir à présent , vous autres Parisiens , quo le Salomon du Nord s'est emparé de Leipsick. Je ne sais si c'est là un chapitre de Machiavel ou de l' Anti-Machiavel , si c'est d'accord avec la cour de Dresde, ou malgré elle; « Non me sollicitât ea cura quæ/um Vibo., *Æn.*, lib. iv, v. 379. Je songe à faire mûrir des muscats et des pêches ; je me promène dans des allées de fleurs de mon invention , et je prends peu d'intérêt aux affaires des Vandales et des Misniens. Je vous suis très obligé des rogatons du PontNeuf, et des belles pièces suédoises. Il y a un mois que j'avais ce monument suédois de liberté et de fermeté. Ce n'est pas là une brochure ordinaire. Seriezvous homme à procurer à ma très petite bibliothèque quelques livres dont je vous enverrai la note? vous seriez bien aimable. Je crois que Lamiert se mordra les pouces de m'avoir réimprimé; dix volumes sont durs à la vente. Dieu le bénisse , et ceux qui liront mes sottises pour moi je voudrais les oublier. FareweU , my old friend ; I am sick. A M. J.-J. ROUSSEAU. Aux Délices* , 19 septembre. Mon cher philosophe , nous pouvons , vous et moi , dans les intervalles de nos maux , raisonner en vers et prose ; mais , dans le moment présent , vous me pardonnerez de laisser là toutes ces discussions philosophiques , qui ne sont que des amusements. Votre lettre est très belle ; mais j'ai chez moi une de mes nièces qui, depuis trois semaines, est dans un assez grand danger ; je suis garde-malade, et très malade moi - même. J'attendrai que Digitized by Google

795 ANNÉE *756. je me porte mieux , et que ma nièce soit guérie , pour oser penser avec vous. M. Tronchin m'a dit que vous viendriez enfin dans votre patrie. M. d'Alembert vous dira quelle vie philosophique on mène dans ma petite retraite. Elle mériterait le nom qu'elle porte , si elle pouvait vous posséder quelquefois. On dit que vous haïssez le séjour des villes ; j'ai cela de commun avec vous. Je voudrais vous ressembler en tant de choses , quo cette conformité pût vous déterminer à venir nous voir. L'état où je suis ne me permet pas de vous en dire davantage. Comptez que , de tous ceux qui vous ont lu , personne ne vous estime plus que moi , malgré mes mauvaises plaisanteries 1 ; et que, de tous ceux qui vous verront , personne n'est plus disposé à vous aimer tendrement. Je commence par supprimer toute cérémonie. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Au* Délices, 13 septembre. Mon cher ange , vous vous êtes tiré d'affaire très courageusement avec notre conseiller d'état. Cet Apollon- Tronchin n'aurait pas réussi à Paris comme l'Esculape-Tronchin. Notre Esculape nous gouverne à présent; il y a un mois que la pauvre madame de Fontaine est entre ses mains. Je ne sais qui est le plus malade d'elle ou de moi ; nous avons besoin l'un et l'autre de patience et de courage. Madame Denis espère que vingt-quatre mille Français passeront bientôt par Francfort ; elle leur recommandera un certain M. Freitag, agent du&zlomon du Nord, , lequel s'avise quelquefois de faire mettre des soldats, avec la baïonnette au bout du fusil , dans la chambre des dames. Je voudrais que M. le maréchal de Richelieu commandât cette armée. Puisque les Français ont battu les Anglais , ils pourront bien déranger les rangs des Vandales. Avez-vous vu le vainqueur de Mahon dans sa gloire? s'est-il montré aux spectacles? a-t-il été claqué comme mademoiselle Clairon? On dit que madame de Graffigni va donner une comédie grecque, où l'on pleurera beaucoup plus qu'à Cénie. Je m'intéresse de tout mon cœur à son succès ; mais des tragédies bourgeoises , en prose , annoncent un peu le complément de la décadence. On dit que Marie-Thérèse est actuellement l'idole de Paris, et que toute la jeunesse veut actuellement s'aller battre pour elle en Bohême. Il peut résulter de là quelque sujet de tragédie. Je ne me soucie pas que la scène soit bien ensanglantée , pourvu que le bon M. Freitag soit perdu. On a dit Leltie dit 30 août 1756. K tend , dans peu de jours , la décision de cette grande affaire. On ne sait encore s'il y aura paix ou guerre, le Salomon du Nord a couru si vite, que la reine de Saba pourrait

bien s'arrêter. La paix vaut encore mieux que la vengeance. Adieu, mon cher et respectable ami ; portez-vous mieux que moi , et aimez-moi. AM. P1CTET, MIOPBSSKDft. J'ai lu ce morceau du jésuite Castel , descendant de Garasse en droite ligne ; disant des injures d'un ton assez comique. Il est le cynique des jésuites , comme ce pauvre citoyen est le cynique des philosophes. Mais Rousseau n'a jamais dit d'injures à personne , et il écrit beaucoup mieux que Castel ; voilà deux grands avantages. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices» , ao septembre. Mon divin ange , après des Chinoises vous voulez des Africaines ; mais il y aurait beaucoup à travailler pour rendre les côtes de Tunis et d'Alger dignes du pays de Confucius. Vous vous imaginez peut-être que , dans mes Délices , je jouis de tout le loisir nécessaire pour recueillir ma pauvre âme ; je n'ai pas un moment à moi. La longue maladie de madame de Fontaine et mes souffrances prennent au moins la moitié de la journée ; le reste du jour est nécessairement donné aux processions de curieux qui viennent de Lyon , de Genève , de Savoie , de Suisse , et même de Paris. U vient presque tous les jours sept ou huit personnes dîner chez moi ; voyez le temps qui me reste pour des tragédies. Cependant si vous voulez avoir Y Africaine telle qu'elle est à peu près, en changeant les noms , je pourrais bien vous l'envoyer, et vous jugeriez si elle est plus présentable que le Boloniate. Il faudrait, je crois, changer les noms, pour ne pas révolter les Dumesni! et les Gaussin ; mais il faudrait encore plus changer les choses. Le roi de Prusse est plus expéditif que moi. Il se propose de tout finir au mois d'octobre , de forcer l'auguste Marie-Thérèse de retirer ses troupes , de faire signe à l'autocratrice de toutes les Russies de ne pas faire avancer ses Russes , et de retourner faire jouer à Berlin un opéra qu'il a déjà commencé. Ses soldats, en ce cas, reviendront gros et gras de la Saxe , où ils ont bu et mangé comme des affamés. Mon cher auge , quelle est donc votre idée avec le vainqueur de Mahon? Il faut d'abord que ces frères Cramer impriment les sottises de l'uuiyers

CORRESPONDANCE. 71)6 on sept volumes ; et ces sottises pourront encore scandaliser bien des sots. Il faut, en attendant , que je reste dans ma très jolie, très paisible, et très libre retraite. M. le comte de Gramont, qui est ici à la suite de Trouchin, disait hier, en voyant ma terrasse, mes jardins, mes entours, qu'il ne concevait pas comment on en pouvait sortir. Je n'en sortirais, mon divin ange, que pour venir passer quelques mois d'hiver auprès de vous. Je n'ai pas un pouce de terre en France ; j'ai fait des dépenses immenses à mes ermitages sur les bords de mon lac ; je suis dans un âge et d'une santé à ne me plus transplanter. Je vous répète que je ne regrette que vous, mou cher et respectable ami. Les deux nièces vous font les plus tendres compliments. A M. LE COMTE D'AHGENTAL. Aux Délices* , 4» octobre. Mon très aimable ange , tout mon corps se partage entre les douleurs de madame de Fontaine et les miennes. Je n'en ai pas pour rendre uolrc Africaine digne de vos bontés. Songez que, Pour ce changement Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment! Racine, AnJromaque , acte iv, scène 3. Il me faut une année. Vous briseriez le roseau fêlé , si vous donniez actuellement un ouvrage si imparfait. Le succès des magots de la Chine est encore une raison pour ne rien hasarder de médiocre. Promettez à mademoiselle Clairon pour l'année prochaine , et soyez sûr, mon cher ange , que je tienJrai votre parole. Je no sais si je me trompe, mais je crois que le vainqueur de Mahon gouvernera les comédiens en 1757 ; alors vous aurez beau jeu. Attendez, je vous en conjure , ce temps favorable. J'espère que notre Zulime paraîtra alors avec tous ses appas , cl n'en parlera point. Il y a des choses essentielles h faire. C'est une maison dans laquelle il n'y a encore qu'un assez bel appartement. J'avoue que mademoiselle Clairon serait honnêtement logée, mais le reste serait au galetas. Laissez-moi , je vous en supplie, travaillera rendre la maison supportable. Je serai bientôt débarrassé de celte Histoire générales laquelle je ne peux suffire. Un fardeau de plus me tuerait, dans le triste étal où je suis. Enfin je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi , et qui fait la consolation de ma vie , de ne rien précipiter. Je vous aurai autant d'obligation de cette précaution nécessaire, que je vous en ai de vos démarches auprès de mon héros. Je reconnais bien la bonté de votre cœur à tout ce que vous faites ; mais vous pouvez compter beaucoup pins sur Zulime que je ne dois me flatter sur les choses dont vous me parlez à la fin de votre lettre. Il n'y a pas d'apparence , mon cher et respectable ami , que

les rancuniers perdent leur rancune. Je ne prévois pas d'ailleurs que je puisse, à mon âge, quitter une retraite dont je ne peux me défaire, et qui est devenue nécessaire à ma situation et à ma santé ; mais je ne veux avoir d'autre idée que celle de pouvoir encore vous embrasser, avant de finir ma vie douloureuse. Madame de Fontaine est mieux aujourd'hui. Les deux sœurs et l'oncle se disputent à qui vous aimera davantage ; mais il faut qu'on me cède. Il court un nouveau manifeste du Salomon du Nord ; il est fort long ; vous en jugerez. Il paraît qu'on ne peut guère se conduire plus hardiment dans des circonstances plus délicates. On me mande que votre archevêque fait un tour dans le pays d'Astrée et de Céladon ; il en reviendra avec les mœurs douces du grand druide Adamas. Adieu ; on ne peut être plus pénétré que je le suis de la constance générale de votre amitié. Vous sentez qu'il est nécessaire à mon être de vous revoir encore ; mais je le souhaite bien plus que je ne l'espère. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices, 6 octobre. Je ne vous écris pas si souvent, monseigneur, que quand vous preniez Minorque. J'imagine toujours, jours qu'on a encore plus d'affaires à la cour qu'à l'armée. Les riens prennent quelquefois plus de temps que des assauts ; et d'ailleurs il ne faut pas vexer d'ennui les héros qu'on aime. Un Anglais me mande qu'on veut dresser dans Londres une statue à Blakeney. J'ai répondu qu'apparemment on mettrait cette statue dans votre temple. Vous avez vu sans doute le dernier manifeste du Salomon du Nord. Ce Salomon est prolix ; mais on peut se donner carrière à la tête de cent mille hommes. La reine de Saba ne répond point, mais elle agit. Je voudrais que vous commandassiez une armée dans ces circonstances, et que Salomon apprit par vous à connaître une nation qu'il ne connaît point du tout. Voici les nouvelles que je reçus hier ; si elles sont vraies, mon Salomon sera un peu embarrassé. Il m'a proposé, il y a quatre mois, de le venir voir ; il m'a offert biens et dignités ; je sais quelles sont transitoires ; je les ai refusées. Le roi ne s'en soucie guère ; mais je voudrais qu'il pût en être informé. Le Suisse Voltaire et la Suissesse

DeDigitized by Google

79T ANNÉE 4756. nissent toujours pénétrés pour vous d'amour et de respect. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. Anx Délices, 6 octobre. Si je n'aurais pas d'un vilain rhumatisme, madame, je crois que je mourrais de joie des nouvelles que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Mais sont-elles bien vraies? Si vous en avez la confirmation, achevez mes plaisirs. Vous avez bien raison de délester le style d'un polisson qui veut faire le plaisant, et parler en homme de cour des princes et des femmes dont il n'a jamais vu l'antichambre. Il y a encore une raison de mépriser son livre; c'est que, d'un bout à l'autre, il contient un tissu de mensonges, ou de contes traînés dans les rues. Il est très bien à la Bastille, pour quelques impostures punissables; notre chère Marie-Thérèse y est pour quelque chose. Si Marie-Thérèse est victorieuse, comme je l'espère, et si je suis en vie, ce que je n'espère guère, vous pourriez bien encore revoir à l'île d'Ardeur votre ancien courtisan, qui vous sera attaché jusqu'au dernier soupir de sa vie. Mille respects à votre digne amie. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. Anx Délices, 10 octobre.

Souvenez-vous, mon héros, que, dans votre ambassade à Vienne, vous fûtes le premier qui assurâtes que l'union des maisons de France et d'Autriche était nécessaire, et que c'était un moyen infaillible de renfermer les Anglais dans leur île, les Hollandais dans leurs canaux, le duc de Savoie dans ses montagnes, et de tenir enfin la balance de l'Europe. L'événement doit enfin vous justifier. C'est une belle époque pour un historien que cette union, si elle est durable. Voici ce que m'écrit une grande princesse, plus intéressée qu'une autre aux affaires présentes, par son nom et par ses états: « La manière dont le roi de Prusse on use avec ses voisins excite l'indignation générale. Il n'y aura plus de sûreté depuis le Weser jusqu'à la mer Baltique. Le corps germanique a intérêt que cette puissance soit très réprimée. Un empereur serait moins à craindre, car nous espérons que la France maintiendra toujours les droits des princes. • On me mande de Vienne qu'on y est très embarrassé; apparemment qu'on ne compte pas trop sur la promptitude et l'affection des Russes. Il ne m'appartient pas de fourrer mon nez dans toutes ces grandes affaires; mais je pourrais bien vous certifier que l'homme dont on se plaint n'a jamais été attaché à la France, et vous pourriez assurer madame de Pompadour qu'en son particulier elle n'a pas sujet de se louer de lui. Je sais que l'impératrice a parlé, il y a un mois, avec beaucoup d'éloge de

madame de Pompadour; elle ne serait peut-être pas fâchée d'en être instruite par vous , et , comme vous aimez à dire des choses agréables , vous ne manquerez peut-être pas cette occasion. Si j'osais un moment parler de moi , je vous dirais que je n'ai jamais conçu comment on avait de l'humeur contre moi de mes coquetteries avec le roi de Prusse. Si on savait qu'il m'a baisé un jour la main , toute maigre qu'elle est , pour me faire rester chez lui , on me pardonnerait de m'être laissé faire; et si on savait que, cette année , on m'a offert carte blanche , on avouerait que je suis un philosophe guéri de ma passion. J'ai , je vous l'avoue , la petite vanité de désirer que deux personnes le sachent ; et ce n'est pas une vanité, mais une délicatesse de mon cœur, de désirer que ces deux personnes le sachent par vous. Qui connaît mieux que vous le temps et la manière de placer les choses? Mais j'abuse de vos bontés et de votre patience. Agréez le tendre respect du Suisse. Je vous demande pardon du mauvais bulletin de Cologne que je vous envoyai dernièrement ; on forge des nouvelles dans ce pays-là.

A M. THIERIOT. Aux Délices , 14 octobre. Si madame de La Popelinière n'est pas guérie cet hiver, il faut que son mari lui donne un beau viatique pour aller trouver Escu/ape-Tronchin au printemps. Dieu lit dans les cœurs, et Tronchin dans les corps. Il a ressuscité deux fois ma nièce de Fontaine ; il a guéri une gangrène de vieillard. Madame de Muy, qui est arrivée mourante à Genève , il y a trois mois , a des joues , et vient chez moi coiffée en pyramide. Il me fait vivre. *Fenite ad me , omnes qui laboratis.* Ce sont là de vrais miracles , mais ils sont aussi rares que les faux ont été communs. Je me flatte que madame de La Popelinière sera du petit nombre des élus. Pendant que Tronchin conserve la vie à trois ou quatre personnes , on en tue vingt mille en Bohême. Je ne sais pas encore le détail de la grande bataille. Les relations sont différentes. Il paraît vraisemblablement que notre Salomon est vainqueur. Heureux qui vit tranquille sur les bords de son lac, loin du trône et loin de l'envie! Digitized by Google

798 CORRESPONDANCE. Mettez-moi h part , je vous prie , un
 Dcrlam et les Mémoires de Philippe v. Je vous demanderai d'autres livres b
 mesure que les besoins viendront , et vous enverrez la cargaison par la
 diligence , afin de n'en pas faire à deux fois. Je suis très sensible au soin
 que vous avez la bonté de prendre. Vous me parlez de vers qu'on
 m'attribuait ; n'est-ce pas une petite pièce qui finit ainsi : Votre bonheur
 serait égal au mien ? Ils ont plus de cent ans, et ils ont été faits pour le
 cardinal de Richelieu. Je ne suis pas fâché d'être loin du centre des faux
 bruits et des tracasseries. J'ose encore espérer qu'il y a des hommes plus
 puissants que moi qui seront moins heureux que moi. En vous remerciant,
 mon ancien ami , de m'avoir procuré le plaisir de pouvoir être auprès de
 notre docteur le commissionnaire d'une personne dont je voudrais rendre la
 vie longue et heureuse. Si vous avez des nouvelles , « Candidtis imperti »
 Hor., tib. i, cp. vx, v. 08. Yak , amice. A MADAME LA COMTESSE DE
 LUTZELBOURG. Aux Délices , as octobre. J'ai toujours mon rhumatisme,
 madame, et, de plus , j'ai été mordu par mon singe le jour de la nouvelle ,
 vraie ou fausse , de la défaite de votre armée. Je suis au lit comme un des
 blessés. Pardonnez-moi de ne vous pas écrire de ma main. Je me porterai
 certainement rtieux quand vous m'apprendrez que vos amis les serviteurs
 de Marie ont fait un petit tour vers Berlin. Nous nous flattons au moins que
 le roi de Pologne est hors de danger et hors de chez lui. Il est bien triste que
 ce qui pût lui arriver de mieux fût de sortir de scs états. Il y a des gens qui
 prétendent qu'il va en Pologne armer la Pospolite en sa faveur ; mais la
 Pospolite fait rarement des efforts pour ses souverains , et leur fournit aussi
 peu de troupes que d'argent. Si vous avez quelques nouvelles , madame,
 daignez en faire part aux solitaires des Délices. Vous savez que les bords du
 Rhin sont plus près du théâtre des événements que les paisibles bords de
 notre lac ; nous ne sommes encore bien informés d'aucun détail. Cela est
 triste pour ceux qui s'intéressent b Marie, et assurément personne ne lui est
 plus attaché que moi depuis trois ans. Mais je vous le suis bien davantage ,
 madame , et depuis plus long-temps. Mille tendres respects aux deux dignes
 amies. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices,
 novembre. Je n'ai point eu de cesse, mon héros , que je n'aie fait venir dans
 mon ermitage M. le duc de Villars, de son trône de Provence, pour le faire
 guérir par Tronchin d'un léger rhumatisme ; et moi j'en ai un goutteux,
 horrible, universel, que Tronchin ne guérit point, et qui m'a empêché de

vous écrire. Quel plaisir m'a fait ce gouverneur des oliviers , quand il m'a parlé de vos lauriers et de l'idolâtrie qu'on a pour vous sur toutes les côtes ! Je vous avais envoyé de très fausses nouvelles que je venais de recevoir de Strasbourg. J'en reçois de Vienne qui ne sont que trop vraies. On y est dans un chagrin de dépit et de consternation extrême. Il est certain que l'impératrice hasardait tout pour délivrer le roi de Pologne. M. de Brown avait fait passer douze mille hommes par des chemins qui n'ont jamais été pratiqués que par des chèvres ; il avait envoyé son fils au roi de Pologne. Ce prince n'avait qu'à jeter un pont sur l'Elbe, et venir à lui. Il promit pour le 9, puis pour le 10, le 12, le 13, et enfin il a fait son malheureux traité des Fourches Caudines. Les Anglais et les Prussiens ont persuadé, dit-on, ses ministres. On mande de Fontainebleau qu'on a prié le ministre du roi de Prusse de s'en retourner. Je n'ose le croire ; je ne crois rien, et j'espère peu. On prétend que le roi de Prusse mêle actuellement les piques de la phalange macédonienne à sa cavalerie. Ce sont les mêmes piques dont mes compatriotes les Suisses se sont servis long-temps. Je ne suis pas du métier, mais je crois qu'il y a une arme, une machine bien plus sûre, bien plus redoutable; elle faisait autrefois gagner sûrement des batailles. J'ai dit mon secret à un officier, ne croyant pas lui dire une chose importante, et n'imaginant pas qu'il pût sortir de ma tête un avis dont on pût faire usage dans ce beau métier de détruire l'espèce humaine. Il a pris la chose sérieusement. Il m'a demandé un modèle ; il l'a porté à M. d'Argenson. On l'exécute à présent en petit; ce sera un fort joli engin. On le montrera au roi. Si cela réussit, il y aura de quoi étouffer de rire que ce soit moi qui sois l'auteur de cette machine destructive. Je voudrais que vous commandassiez l'armée, et que vous tuassiez force Prussiens avec mon petit secret. J'ai eu la vanité de souhaiter qu'on sût mes nobles refus h votre cour. J'aurais celle d'aller h Vienne, si j'étais jeune et ingambe, et si je n'étais

Digitized by Google

ANNÉE 4756. tais pas dans mes Délices avec votre servante ; mais je sois un rêveur paralytique, et je mourrai de douleur de ne pouvoir vous faire ma cour avant de mourir. Je n'ai de libre que la main droite ; je m'en sers comme je peux pour renouveler mon très tendre respect à mon héros, qui daignera me conserver son souvenir. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délice* . Ut novembre Mon très cher ange, il y a long-temps que je ne vous ai parlé du tripot. M. le duc de Villars est venu de Provence dans mon ermitage, et il a insisté sur ZuUmc comme vous-même. Je l'avais engagé à venir se faire guérir, par le grand Tronchin, d'un petit rhumatisme que le soleil de Marseille et d'Aix n'avait pu fondre. A peine est-il arrivé que j'ai été pris d'un rhumatisme général sur tout mon pauvre corps, et notre Tronchin n'y peut rien. Il me reste une main pour vous écrire ; mais il n'y a pas chez moi une goutte de sang poétique qui ne soit Ggée. Heureusement nous avons du temps devant nous. Vous savez comment s'est terminée la pièce de Pirna, par des sifflets. Il a rendu enfin le livre de Poésie ; le voilà libre , sans armée , et sans argent. On est désespéré à Vienne. Le diable de Salomon l'emporte et l'emportera. S'il est toujours heureux et plein de gloire , je serai justifié de mon ancien goût pour lui ; s'il est battu , je serai vengé. J'espère que vous verrez bientôt madame de Fontaine , qui a été sur le point de mourir aux Délices pour avoir abusé de la santé que Tronchin lui avait rendue, et pour avoir été gourmande. M. le maréchal de Richelieu me mande que ce qui paraît favorable à votre amitié et à la bonté de votre cœur ne l'est guère à la prévention. Je m'en suis toujours douté, et je crois connaître le terrain. Il faut que votre archevêque reste à Conflans, et moi aux Délices ; chacun doit remplir sa vocation. La mienne sera de vous aimer et de vous regretter jusqu'à mon dernier moment. On me mande qu'il y a une édition infâme de la Pucelle que cet honnête homme de La Beaumelle avait fait imprimer, et qu'on débite dans Paris ; mais heureusement les mandements font plus de bruit que les Pucelles. Vous ne m'avez jamais parlé de l'état de M. de La Marche. Je voulais qu'il vint se mettre entre les mains de Tronchin, mais on dit qu'il est dans un étal à ne se mettre entre les mains de personne. O pauvre nature humaine ! à quoi tiennent nos cervelles, notre vie, notre bonheur ! Portez-vous bien , vous , madame d'Argental , et tous les anges ; et conservez -moi une amitié qui embellit 799 mes Délices , qui me console de tout, et qui seule peut me rendre quelque génie. A MADAME LA COMTESSE DE

LUTZELBOÜRG. Aux Délices , 0 novembre. Eli bien î madame , est-il vrai que ces Russes , ces Tartares marchent? Pourquoi donc les Francs, les Gaulois, ne marchent-ils pas? Est-il vrai que le primat de Pologne a dit à la diète que son roi était empêché, et que la diète s'est séparée surle-champ ? Il faut avoir la tête tournée pour vouloir régner sur ces gens-là. On bafoue leur roi , on pille sa maison , on le toit prisonnier, on lui donne à manger par une chatière, et les Polonais vont boire chacun chez soi. M . le comte d'Estrées vous a-t-il donné quelques espérances de redresser tant de torts? Mou Dieul que je m'intéresse à cette bagarre ! Votre cœur et le mien ont pris parti Je suis fâché d'être si loin du théâtre où cette grande tragédie se joue. On s'écoute en attendant des nouvelles. M. deBroglieetM. deValori reviennent-ils? Le roi de Pologne est-il en sûreté? a-t-il m'écrit? est-il à Kœnigslein? est-il à Varsovie? Le comte de Brühl s' est-il sauvé? M. de Brown a-t-il livré un nouveau combat ? Tâchez donc, madame, d'avoir des nouvelles d'Allemagne. Daignez m'en faire part. Il me paraît que Salomon - Mandrin est le maître en Saxe comme à Berlin. L'Angleterre fera des efforts pour lui. Le nord de l'Allemagne lui fournira des soldats. Il y aura deux cent mille hommes de part et d'autre. Cette belle affaire n'est pas prête à flair. Que dites-vous de Salomon , qui , étant à Dresde, dans le palais du roi de Pologne, se montrait à la fenêtre , ayant à ses côtés deux gros ministres luthériens? Le peuple criait : Vivat! Ah ! le saint roi ! On m'a promis une singulière pièce; mais oserai-je vous l'envoyer? On craint son ombre en pareil cas. Il toite un vent du nord qui me tue. Calfeutrons-nous bien, madame; point de vent coulis. Mille tendres respects à vous, madame, et à votre «mie. A M. THIERIOT. Aux Délices* , 10 novembre. La vie est un songe, mon ancien ami ; madame de La Popelinière vient donc de finir le sien ; je rêve encore un peu , mais je suis bientôt à bout. Notre grand Tronchin aurait guéri votre amie ; il a rendu la santé à madame de Fontaine , mais il n'en a pas fait autant à son oncle ; je sais perclus,

800 CORRESPONDANCE. pour le présentée la moitié du corps. J'ai engagé M. le duc de Villars à venir se faire guérir ici d'un petit rhumatisme ; nous l'avons crevé de truites et de gelinottes ; il s'en est retourné dans sa province avec la santé d'un athlète : il n'en est pas de même de votre ancien ami ; je ne suis plus qu'une ombre paralytique. Il est triste de s'en aller pour jamais chacun de son côté , sans se revoir. Si l'envie vous prend de faire un pèlerinage pour votre santé , et de venir prendre des lettres de vie signées Tronchin , je vous hébergerai dans mon château de Gaillardin , aux Délices , ou à Monriou ; je vous voiturerais , je vous crèverais. Qu'alliez-vous devenir à présent ? logeriez-vous chez la fille du comte de Rochester, ou chez M. de La Popelinière, ou chez les moines de SaintVictor ? Envoyez-moi toujours Philippe V et le bon homme Derham ; joignez-y ce qu'il vous plaira de curieux. Je ne sais actuellement quels livres vous demander. Je suis si malade que je ne peux plus guère lire , et je fais plus de cas d'une prise de rhubarbe que de l'Enéide. Je ne crois pas même avoir la force de lire les excommunications de votre archevêque , ni les solécismes de la Sorbonne ; on dit qu'elle a mis supplicaturi pour supplicaturos ; mais qu'ils soient ridiculi ou ridiculos , cela ne m'importe guère. Mandez-moi quels beaux legs madame de La Popelinière vous a laissés , et quelle belle nouvelle action son mari a faite. Si vous m'envoyez une cargaison de livres, adressez-la par la diligence à M. Robert Tronchin, banquier à Lyon. Adieu , bonsoir ; je n'en peux plus. En vérité, il faudrait revoir ses vieux amis. N'avez-vous pas par hasard soixante ans , et moi soixante-deux ? Allons, allons. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. Aux Délices, 33 novembre. Ah ! madame, je ne compte pas sur les Russes ; qui les paierait ? Mais s'ils veulent se payer par leurs mains , ce seront de chers barbares. Dieu aide et bénisse Marie-Thérèse ! mais je vois contre elle , au printemps, cent cinquante mille courtvêtus de Prussiens, traînant après eux les Saxons pour leur faire la cuisine, je vois les Hanovriens , les Hessois, et des guinées. Il fallait avoir mieux pris ses mesures ; toutefois j'espère encore en la Providence. Le dernier mémoire de Salomon, avec pièces justificatives, en impose beaucoup ; il faut lui opposer des succès ; les raisons ne donnent pas un pouce de terrain. On m'a envoyé bien des papiers ; tous sont inutiles. Vivons doucement. Prions Dieu pour Marie, vous, votre amie, et moi. Si vous savez quelque chose , souvenez-vous de l'ermite qui vous est attaché jusqu'au tombeau. A M. THIERIOT.

Aux Délices, 98 novembre. Je suis persuadé , mon ancien ami , que vous , ne serez pas privé du petit legs que vous a fait madame de La Popelinière. Son mari, qui en avait usé si généreusement avec elle, en usera de même avec vous. Il aime à faire des choses nobles. Je compterais autant sur son caractère que sur son billet. Je n'ose vous prier d'ajouter au petit paquet de livres que vous m'envoyez cette infâme édition de la Pucelle qu'on dit faite par La Beaumelle et par d'Arnaud. Je ne devrais pas infecter mon cabinet de ces horreurs; mais il faut tout voir. Je me flatte que les honnêtes gens ne m'imputeront pas de telles indignités. En vérité il faudrait faire un exemple de ceux qui en imposent ainsi au public , et qui répandent le scandale sous le nom d'autrui. On me parle encore de je ne sais quels vers qui courent contre le roi de Prusse. Ceux qui me soupçonnent me connaissent bien mal. C'est le comble de la lâcheté d'écrire contre un prince à qui on a appartenu. Je vous fais mon compliment de quitter vos moines. Il n'y a que leur bibliothèque de bonne ; et vous avez à deux pas celle du roi, qui est meilleure. Mes respects à madame de Sandwich ; je crois qu'elle n'est pas fâchée des humiliations que les wighs essuient. La France joue h présent un beau rôle dans l'Europe. On sent encore mieux cette gloire dans les pays étrangers qu'à Paris. On entend la voix libre des nations ; elles parlent toutes avec respect, jusqu'aux Anglais mêmes.; il leur manquait d'être humbles. Adieu; la goutte et la calomnie me tracassent. Je vous embrasse. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délice*, 98 novembre. Comment voulez-vous, mon cher ange, que je fasse des Zulime et des chevaleries, quand les calomnies de Paris viennent me glacer dans mes Alpes ? Cette infâme édition que La Beaumelle et d'Arnaud avaient , dit-on , faite de concert , n'a que trop de cours. Je vois les personnes à qui je suis le plus attaché attaquées indignement sous mon nom. Madame de Pompadour y est outragée d'une manière infâme : et comment encore se justifier de ces horreurs? comment écrire a madame de

Digitized by Google

ANNEE me. 801 Je fais mes compliments à M. de Caussade, et j'ai l'honneur d'être , etc. rompadour une lettre qui ferait rougir et celui qui l'écrirait et celle qui la recevrait? On parle aussi de vers sanglants contre le roi de Prusse, que la même malignité m'impute. Je vous avoue que je succombo sous taut de coups redoublés. Le corps ne s'en porte pas mieux , et l'esprit se flétrit par la douleur. S'il me restait quelque génie , pourrais-je mettre à travailler un temps qu'il faut employer continuellement a détruire l'imposture? je n'ai plus ni santé, ni consolation, ni espérance; et je n'éprouve, au bout de ma carrière, que le repentir d'avoir consacré aux belles-lettres une vie qu'elles ont rendue malheureuse. Si je m'étais contenté de les aimer en secret, si j'avais toujours vécu avec vous, j'aurais été heureux ; mais je me suis livré au public , et je suis loin de vous : cela est horrible. A M. P. ROUSSEAU, A L'IRGBAux Délice» , sa novembre. J'ai vu, dans votre journal de novembre, monsieur, des vers qu'on m'attribue; ils commencent ainsi : C'est par ces vers , enfants de mon loisir, Que j'égayais les soucis du vieil âge ; () don du ciel , etc. Sans examiner si ces vers sont bons ou mauvais, je peux vous jurer, monsieur, que non seulement je n'en suis pas l'auteur , mais que je regarderais comme une démence bien condamnable à mon âge des plaisanteries qui ont pu m'amuser il y a trente ans. Ceux qui achèvent ainsi sous mon nom des ouvrages si peu décents sont assurément plus coupables que je ne le serais d'en faire mon occupation. Je ne me reconnais dans aucune des éditions qui ont paru du petit poème dont vous me parlez. J'ai encore vu dans vos précédents journaux une prétendue lettre de moi à M. le maréchal de Richelieu , où il est dit qu'on a perdu le Pinde : je n'ai jamais écrit cette lettre. Plus j'estime votre journal, qui ne me parait fait que pour la vérité, et plus je crois de mon devoir de vous la faire connaître. Je reçois dans ce moment une lettre de M. de Caussade, datée de Liège. Il me parle d'un projet d'abrèger et de rectifier les Mémoires de madame de Maintenon. Tout ce que je peux répondre, c'est qu'il n'y a dans ces Mémoires que des choses triviales , entièrement défigurées , ou des anecdotes entièrement fausses. On peut s'en convaincre par les dates seules des événements. Ces sortes d'ouvrages excitent d'abord la curiosité . et tombent ensuite dans un éternel oubli. 1». A M. PALISSOT. 30 novembre. Votre lettre, monsieur, est venue très à propos pour me consoler du départ de M. d'Alcmbertctde M. Patu. Ils ont passé quelques jours dans mon ermitage, qui est un peu plus

agréable que vous ne l'avez vu. Il mériterait le nom qu'il porte , si j'y jouissais d'un peu de santé. Pardonnez à l'état où je suis, si je ne vous écris pas de ma main. Je dois sans doute à votre amitié les bontés dont M. le duc d'Aïcn et madame la comtesse de La Marck * veulent bien m'honorer; je me flatte que vous voudrez bien leur présenter mes très humbles remerciements. Je suis si sensible à leur souvenir, que je prendrais la liberté de leur écrire, si je n'étais pas tenu au lit par mes souffrances, qui ont beaucoup redoublé. Mon dessein était d'accompagner M. Patu jusqu'à Lyon, et d'y entendre mademoiselle Clairon sur le plus beau théâtre de France. Il est triste pour la capitale qu'elle n'ait pas assez d'émulation pour imiter au moins la province. Adieu, monsieur; conservez-moi les sentiments d'amitié que vous me témoignez. Je vous assure qu'ils me sont bien chers. M. Vernes, qui vient de m'envoyer votre adresse, que vous ne m'aviez pas donnée, vous fait ses compliments. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices», 8 décembre. je vous souhaite de bonnes et de belles années, t'est-à-dire celles auxquelles vous êtes accoutumé, monseigneur ; et je m'y prends tout exprès un peu à l'avance, car vous allez être accablé de lettres dans ce temps-là. Je me trompe encore , ou vous entrez en exercice de premier gentilhomme de la chambre , ou vous installerez M. le duc de Fronsac , ce qui ne vous occupera pas moins. Et qui sait si, au printemps, vous n'irez pas encore commander quelque armée? qui sait si vous ne ferez pas gagner des batailles à l'impératrice? Vous n'aviez pas déplu à sa mère, vous seriez le vengeur de la fille. Les grenadiers français ne seraient pas fâchés de vous suivre, et d'opposer leur impétuosité aux pas mesurés des Prussiens. Milord Maréchal, qui m'est venu voir dans mon trou ces jours passés, dit des choses bien étonnantes. Il prétend qu'à la dernière bataille ce sont huit bataillons seulement qui ont soutenu tout l'effort de l'armée autrichienne. Je m'imagine que contre vous il en aurait fallu un peu davantage. Je vouât Digitized by Google

802 CORRESPONDANCE. tirais vous y voir, tout paralytique que je suis. Il me semble que vous Otes l'Yit pour notre ualiou , et elle pour vous. Nous avous ici le frère d'un nouveau secrétaire d'état d'Angleterre; il chante vos louanges, cl non pas celles de son pays. Il vient chez moi beaucoup d'Anglais; jamais je ne les ai vus si polis; je pense qu'ils vous en ont l'obligation. Commandez des armées ou donnez des fêtes ; quelque chose que vous fassiez , vous serez toujours le premier des Français a mes yeux, et le plus cher à mon cœur, qui vous appartient avec le plus profond respect. Ma uicce partage mes sentiments. J'écris rarement ; mais que voulezvous que dise un solitaire, un Suisse, un malingre? A M. DE CHENE VIERES. Grand merci, mon cher confrère, de votre petite pastorale *. Vous possédez la langue de Cylhèrc; Si vos beaux faits égalent votre voix , Vous êtes maître en l'art divin de plaire. En fait d'amour il faut parler et faire; Ce dieu fripon ressemble assez aux rois ; Le bien servir n'est pas petite affaire. Hélas! il est plus aisé mille fois De les chanter que de les satisfaire. Il se peut pourtant que vous ayez autant de talents pour le service de Mysis que vous en avez pour faire de jolis vers ; en ce cas, jevous fais réparation d'honneur. Si vous avez quelque nouvelle inlérccssante, je vous prie, de m'en faire part , quoique en prose. Je vais faire lire Mysis a madame Denis la paresseuse, qui n'écrit point, mais qui vous aime vé* ritableraeut. A M. THIER10T. 19 décembre. Ou m'a enlin envoyé de Paris une de ces abominables éditions delà Pucelle. Ceux qui m'avaient mandé, mon ancien ami , que La Beaumelle et d'Arnaud avaient fabriqué cetle œuvre d'iniquité se sont trompés, du moins à legard de d'Arnaud. Il n'est pas possible qu'un homme qui sait faire des vers ait pu en griffonner de si plats et de si ridicules. Je ne parle point des horreurs dont celte rapsodie est farcie ; elles font frémir l'honnôiclé comme le bon sens.; je ne sais rieu de si scandaleux ni de si punissable. On dit qu'on a découvert que La Beaumelle en était l'auteur , et qu'on l'a * il avait envoyé son ballet de slyxis et Glauci a Voltaire. *. transféré de la Bastille pour le mettre a Vincunes dans un cachot ; mais c'est un bruit populaire qui me paraît sans fondement. Tout ce que je sais, c'est qu'un tel éditeur mérite mieux. Voila assurément une manœuvre bien criminelle. Les hommes sont trop méchants. Heureusement il y a toujours d'honuûles geus parmi les monstres , cl des gens de goût parmi les sots. -Quiconque aura de l'houncur et de l'esprit me plaindra qu'on se soit servi de mon nom pour débiter ces détestables misères. Si

vous savez quelque chose sur ce sujet aussi triste qu'imperlinent, faites-moi l'amitié de m'en instruire. Mandez-moi surtout si vous avez votre diamant . Je m'intéresse beaucoup plus à vos avantages qu'à ces ordures, dont je vous parle avec autant de dégoût que d'indignation. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices, pris de Genève, 30 décembre. ' Je suis honteux , monseigneur , d'importuner mon héros, qui a bien autre chose à faire qu'à lire mes lettres ; mais je ne demande qu'un mot de réponse pour le fatras ci-dessous. 1° Un Anglais vint chez moi, ces jours passés, se lamenter du sort de l'amiral Byng, dont il est ami . Je lui dis que vous m'aviez fait l'honneur de me mander que ce marin n'était point dans son tort, et qu'il avait fait ce qu'il avait pu. Il me répondit que ce seul mot de vous pourrait le justifier; que vous aviez fait la fortune de Blakeney par l'estime dont vous l'avez publiquement honoré; et que, si je voulais transcrire les paroles favorables que vous m'avez écrites pour Byng, il les enverrait en Angleterre. Je vous en demande la permission ; je ne veux et je ne dois rien faire sans votre aveu. Voilà pour le vainqueur de Mahon. 2° Voici une autre requête pour le premier gentilhomme de la chambre; c'est qu'il ait la bonté d'ordonner qu'on joue Botnr sauvée à la cour cet hiver, sous sa dictature. La Noue quitte à Pâques, clM. d'Argental prétend que cette faveur de votre part est de la dernière importance. Ce tendre d'Argental me mande qu'il a poussé bien plus loin ses sollicitations; mais ce serait étrangement abuser de vos bontés , qu'il ne faut certainement pas hasarder en ce temps-ci. J'apprends que La Beaumelle, avant de faire pénitence, avait apporté une édition de la Pucelle, où il a fourré un millier de vers de sa façon ; qu'on la vend publiquement, qu'elle est remplie d'atrocités contre les personnes les plus respectables, et que c'est l'ouvrage le plus criminel qu'on ait

ANNEE 4756. jamais fait en aucune langue. On donne cette horreur sous mon nom. Elle est si maladroite qu'il y a dans l'ouvrage deux endroits assez piquants contre moi-même. Il y a bien des choses dignes des halles, mais il suflira d'un dévot pour m'attribuer cette infamie. Je crois que c'est un torrent qu'il faut laisser passer. La vérité perce à la longue, mais il faut du temps et de la patience. Vous en avez beaucoup de lire mes lettres au milieu de vos occupations. Votre uou vel bétel , la Guieune, l'année d'exercice ! vous ne devez pas avoir du temps de reste. J'en abuse; je vous en demande pardon. J'ose attendre deux petits mots. Je vous renouvelle mon tendre respect, et madame Denis se joint à moi. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices , 20 décembre. Mon cher ange , j'ai vu cette infamie que l'on impute à La Beaumelle , et que je n'impute qu'à un diable et à un sot diable. Il y a deux endroits assez piquants contre moi dans cette rapsodic digne des halles , qu'on a osé imprimer sous mon nom. Je n'ai jamais vu d'ailleurs d'ouvrage plus digne à la fois do mépris et de châtiment ; mais je crois à présent le Parlement et le public occupés desoius plus pressants que celui déjuger un petit libelle. Je me console par la juste espérance que les honnêtes gens et les gens de goût me rendront justice. Vous y contribuez plus que personne, vos amis vous secondent ; il serait bien étrange que la vérité uc triomphât pas, quand c'est vous qui l'annoncez. Si cette affreuse calomnie a des suites , je suis très sûr que vous serez le premier à m'en instruire. Je crois qu'à présent je n'ai rien à faire qu'à déplorer trauquillcmcnl la méchanceté des hommes. M. le duc do La Vallicre m'a mandé les mêmes choses que vous; il veut bien sc charger d'assurer madame de Pompadour de mou attachement et de ma reconnaissance pour ses bontés, et il répond qu'elle ne prêtera point l'oreille à la calomnie. Ce n'est pas assurément le temps que M. le maréchal de Richelieu entame ce que votre amitié généreuse lui a suggéré, et je suis bien loin de lui laisser seulement envisager que je veuille mettre scs bontés à l'épreuve. Pour Home sauvée , et les autres pièces, ce sont là dos choses qu'on peut demander hardiment. Je n'y ai pas manqué, et j'espère que vous vous joindrez à moi. Zulime ne sera plus Zulime , elle changera de nom sans changer de caractère. Le lieu de la scène ne sera plus le même. Il y aura quelques scènes nouvelles; et, comme les deux derniers actes sont absolument différents de ceux qui furent joués , Soi la pièce sera en effet toute neuve. le reste viendra quand il pourra, quand j'aurai de la santé, de la

force, de la tranquillité ; quand la calomnie ne viendra plus assiéger mon ermitage, désoler mon cœur, et éteindre mou pauvre génie. Je vous embrasse avec larmes, mon respectable ami. Il n'est pas douteux que La Beaumelle n'ait été l'auteur et l'éditeur, avec ses associés, de cet abominable ouvrage; je le reconnais à cent traits. Voilà pour la seconde fois qu'il fait imprimer mes propres ouvrages farcis de tout ce que sa rage pouvait lui dicter. Il y a des horreurs contre le roi même. Leur platitudo ne les rend pas moins criminelles. Ce libelle est un crime de lèse-majesté, et il se vend impunément dans Paris. A M. P. ROUSSEAU. Supposée écrite de Paris , le... Parmi les nouvelles affligeantes pour les bons citoyens, dans plusieurs parties de l'Europe , il y en a de bien désagréables dans la littérature. On se contentait autrefois de critiquer les auteurs , on a fait succéder à cette critique permise un brigandage inouï ; on fait imprimer leurs ouvrages falsifiés et infectés de tout ce qu'on croit pouvoir nourrir la malignité, pour favoriser le débit. Voici comme s'explique , sur ce criminel abus , M. l'abbé Trublet , dans sa préface des Lettres de feu M. de La Motte : « On donne de nouvelles éditions des ouvrages « des gens célèbres , pour avoir occasion d'y ré« pandre les notes les plus scandaleuses et les « traits les plus satiriques contre leurs auteurs. « Il était réservé à notre siècle de voir pratiquer « dans les lettres ce brigandage. # Le sage auteur de cette remarque parlait ainsi en J 754 , à l'occasion du Siècle de Louis XIV , dont M. La Beaumelle s'avisa de faire et de vendre une édition chargée de tout ce que l'ignorance a de plus hardi , et de ce que l'imposture a de plus odieux. La même aventure se renouvelle depuis cinq ou six mois. Le même éditeur a falsifié plusieurs lettres de madame de Maintenon , et en a supposé quelques unes de M. le maréchal de Villars, de M. le duc de Richelieu , qu'ils n'ont jamais écrites ; et c'est encore là le moindre abus dont on doit se plaindre dans la publication scandaleuse des prétendus Mémoires de madame de Maintenon. Le comble de ces manœuvres infâmes est une édition d'un poème intitulé la Pucelle d'Orléans. L'éditeur a le front d'attribuer cet ouvrage à l'auteur de la Henriade , de Zaïre, de Mérope, d'Attire, du Siècle de Louis XIV; et, tandis que nous attendons de lui une Histoire générale , et qu'il 51.

804 COR.KESPÜN DANCE. travaille encore au Dictionnaire encyclopédique, on ose mettre sur son compte le poème le plus plat, le plus bas et le plus grossier qui puisse sortir de la presse. En voici quelques vers pris au hasard : !.ouis s'en vint du fond des Pays-Bas Pour cogner Ciarle et heurter le trépas.... La Pucellr , Variantes du ch. n. Là , les lépreux , les femmes bien apprises , Devaieut changer de robe et de chemises.... L'heureux Villars, bon Français plein de cœur, Gagna le quitte ou double avec Eugène.... Pour les idiots ce fut une trompette ; I.e drôle avait étudié sa bête. Il dit que Dieu , roulé dans un buisson , A lui chétif avait donné leçon ... Var. du ch. ut. il les pria , de la part de madame , A manger caille , oie et Ixtuf au gros lard.... Var. du ch. iv. Sous le foyer d'un grand feu de eliarlmn , I-i tête hors d un énorme chaudron.... Pendez , pendez lie vilain semblait dire : Baiser soubrette est péché dont b loi, etc... Var. du ch. v. Agnèi baisait , Agnès était saillie.... A ses baisers il veut que l'on riposte,... Et qu'on l'invite à courir chaque |>oste.... Var. du ch. x. r.handos, suant et soufflant comme un boeuf, laie du doigl si l'autre est une fille; Au diable soit, dit-il, ma sotte aiguille.... Var. du ch. xiu. Lecteur, ma Jeanne aura son pucelage Jusqu'à ce que le» vierges du Seigneur, Malgré leurs vœux , sachent garder le leur. Var. du ch. xxi. La plume se refuse à transcrire le tissu des sottes et abominables obscénités de cet ouvrage de ténèbres. Tout ce qu'on respecte le plus y est outragé autant que la rime , la raison, la poésie, et la langue. On n'a jamais vu d'écrit ni si plat, ni si criminel ; et c'est ce langage des halles qu'on a le front d'attribuer à l'auteur de la llenriadc , contre lequel même on trouve dans le poème deux ou trois traits parmi tant d'autres qui alla.|iicnt grossièrement les plus honnêtes gens du monde. Ceux qui , trompés par le litre, ont acheté celle misérable rapsodic, ont conçu l'indignation qu'elle mérite. Si une telle horreur parvient jusqu'à vous , monsieur , elle excitera en vous les mêmes sentiments, el vous n'aurez pas de peine à les inspirer au public. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. Aux Délices *7 décembre. Je ne conçois rien , madame , à l'aventure de la lettre du 5 novembre dont vous me faites l'honneur de me parler ; mais aussi je n'entends pas davantage toutes les aventures de ce bas monde. Évêques , parlements , Saxons , Prussiens , Autrichiens, Russes, tout cela me confond. Il y a douze mille ouvriers à Lyon qui mendieut leur pain parce que le roi de Prusse a dérangé le commerce de Leipsick ; et ce monarque prétend que Leipsick lui a beaucoup d'obligation. I.a famine menace la Saxe el la

Bohême. Laissons les hommes faire leur commun malheur ,et jouissons de notre heureuse tranquillité, vousà l'île Jard, et moi aux Délices. Je ne me plains que d'être trop loin de vous. Ne croyons rien de tout ce qu'on nous dit. Il est vrai qu'un misérable s'est avisé de faire une édition infâme d'une Pucelle; mais il n'est pas vrai que je dusse retourner en France. Dieu me préserve de quitter la retraite charmante que je me suis faite, et qui mérite son nom de Délices ! Quand on s'est fait , à notre âge , madame, une retraite agréable , il faut en jouir ; c'est le parti sage que vous avez pris , et dans lequel il faut persister. Permettez-moi de présenter mes respects à M. le premier président d'Alsace et à madame de Klinglin , et surtout à monsieur votre fils. Attendons patiemment l'issue des troubles d'Allemagne. Laissons les gens oisifs écrire au nom du cardinal de Richelieu. Ce monde est un orage; sauve qui peut. Madame Denis vous souhaite des années* de santé et de tranquillité en nombre ; nous en fusons autant pour madame de Bronmath. Nous n'oublions pas Marie ; mais nous craignons que les Prussiens ne troublent la maison archiducalc. Adieu , madame; conservez vos bontés au km Suisse. V. A MADAME DD BOCCAGK. Aux Délices» , route de Genève, 30 décembre. Comment faites-vous, madame, pour nous donner à la fois tant de plaisir et tant de jalousie? Nous avons reçu , madame Denis et moi , votre présent avec transport; nous le lisons avec le même sentiment. C'est après la lecture du second chant que nous interrompons notre plaisir {pour avoir celui de vous remercier. Ce second chant surtout nous paraît un effort et un chef-d'œuvre de l'art. Nous ne pouvons différer un moment à Digitized by Google

image not available

*image
not
available*

CORRESPONDANCE. A M. YERNES , A GBNHV8. A Monrion , ts janvier. C'est une chose bien honorable pour Genève, mon cher et aimable ministre , qu'on imprime dans cette ville que Servet était un sot , et Calvin un barbare ; vous n'êtes point calvinistes, vous êtes hommes. En France, on est fou; et vous voyez qu'il y a des fous furieux *. Ravailiac a laissé des bâtards : j'ai bien peur que celui-ci ne soit un prêtre janséniste. Les jésuites ont à se plaindre qu'il ait été sur leur marché. Je uesais eucore aucun détail de celte horrible aventure. Si vous apprenez quelque chose dans votre ville, où l'on apprend tout, faites-en part aux solitaires de Monrion. Je suis bien fâché que vous ne soyez venu dans cet ermitage que quand je n'y étais pas. Madame Denis et moi , nous vous fessons les plus sincères et les plus tendres compliments. A M. DE CIDEVILI.E. A Monrion, le <6 janvier. Nous vous sommes très obligés, monsieur, de nous avoir rassurés sur l'état du roi , après nos justes alarmes. Toutes les nouvelles s'accordent à dire qu'il est très bien , et que cette affreuse catastrophe ne peut avoir aucune suite fâcheuse. Il est fort à desirer qu'on puisse faire parler ce monstre. C'est certainement un fou fanatique; mais, s'il a des complices, il est bien essentiel de les connaître. Maudez-moi tout ce que vous saurez. Nous sommes fort étonnés que vous naiez pas encor l'cdition de mon oncle et Y Histoire générale. Il écrit positivement à M. Cramer pour qu'elle vous soit envoyée sur le chant. Nous sommes à Monrion depuis huit* jours, et nous ne nous y portons pas trop bien iun et lautre. Écrivez nous toujours aux Délices, car peut être y retournerons nous bientôt. J'espcre qu'après tant d'alarmes tout sera tranquille dans Paris avant quinze jours. Si l'on avait fait des PetitesMaisons pour le clergé et le parlement, et qu'on eût jeté sur leurs querelles tout le ridicule qu'elles méritent , il y aurait eu moins de têtes échauffées, et par conséquent moins de fanatiques. Le public a mis trop d'importanre â res misères; de bons ridicules cl de grands seaux d'eau, c'est la seule façon d'apaiser tout. Mon oncle a fait à notre siècle plus d'honneur qu'il ne mérite, quand il a dit que la philosophie avait assez gagné en Franco, et que nos mœurs étaient trop douces actuellement pour craindre que les Frauçais pussent dorénavant assassiner leur roi. Il est désespéré de s'être trompé, car il aime véritablement et la France et son roi ; mais tin fou ne fait pas la nation. Le roi est aimé , et mérite de l'être, à tous égards. ' On venait d'apprendre l'attentat de Damiens. K. * Les quatre premiers alinéa de celte lettre sont de

la main de madame Denis; les trois derniers sont de l'écriture de son oncle. Adieu, monsieur; songez quelquefois à vos amis des Délices, et soyez persuadé qu'ils ont pour vous la plus tendre et la plus inviolable amitié. Il faut, mon cher et ancien ami, que la tête ait tourné à ce huguenot de Cramer, qui m'avait tant promis de vous apporter mes guenilles. Les étrangers me reprochent d'avoir insinué, dans plus d'un endroit, que, vous autres Français, vous êtes doux et philosophes. Ils disent qu'on assassine trop de rois en France par des querelles de prêtres. Mais un chien enragé d'Arras, un malheureux convulsionnaire de Saint-Médard, qui croit tuer un roi de France avec un canif à tailler des plumes, un forcené idiot, un si sot monstre a-t-il quelque chose de commun avec la nation? Ce qu'il y a de déplorable, c'est que l'esprit convulsionnaire a pénétré dans l'âme de cet exécrationnable coquin. Les miracles de ce fou de l'âris, l'imbécile Monlgrou, ont commencé, et Robert-François Damiens a fini. Si Louis XIV n'avait pas donné trop de poids à un plat livre de Quesnel, et trop de confiance aux fureurs du fripon Le Tellicr, son confesseur, jamais Louis XV n'eût reçu de coup de canif. Il me paraît impossible qu'il y ait eu un complot; en ce cas, je suis justifié des éloges de ma patrie: s'il y a un complot, je n'ai rien à dire. Je vous embrasse tendrement, vous est le grand abbé. N'oubliez jamais voire vieux et très attaché camarade. V. A MADAME DE FONTAINE, A PARIS, A Monrion, le 6 janvier. Ceci est pour ma nièce, ma compagne en maladies; pour mon neveu le juge et le prédicateur, pour mon petit-neveu, pour M. de Florian, que j'embrasse tous du meilleur de mon cœur. Nous sommes un peu malades, madame Dcuisset moi, à Monrion. Les bons Suisses me reprochent d'avoir trop loué une nation et un siècle qui produisent encore des Ravaillac. Je ne m'attendais pas que des querelles ridicules produiraient de tels monstres. Je crois bien que Robert-François Damiens n'a point de complices; mais c'est un chien qui a gagné la rage avec les chiens (le Saint-Médard; c'est un reste de convulsions. On ne doit pas me reprocher du moins d'avoir tant écrit contre le fanatisme; je n'en ai pas encore assez dit. S'il y a quelque chose de nouveau, nous prions instamment M. de Florian, qui n'épargne pas ses peines, de se souvenir de nous. Songez à votre santé, ma chère nièce; j'ai fait

fi 07 ANNÉE <757. un fort beau présent au grand Tronchio le guérisseur : il en est très content. Voici ce Testament que vous me demandez . ma chère enfant ; je vous prie d'en donner copie sur-le-champ à M. d'Argental et à Thieriot. Ce nouveau Testament est meilleur que l'ancien qui court sous mon nom. A M. P1CTET, PBOFBSSBUR BR DROIT. Monrlon , 10 janvier. Mon très aimable voisin , les Délices ne sont plus Délices quand vous n'êtes plus dans le voisinage; il faut alors être à Monrion. Votre souvenir me console ; et l'espérance de vous revoir , au printemps, me donne un peu de force. Je suis bien honteux pour ma nation qu'il y ait encore des Ravaillac; mais Pierre Damiens n'est heureusement qu'un bâtard de la maison Ravaillac , qui a cru pouvoir tuer un roi avec un méchant petit canif à tailler des plumes. C'est un monstre, mais c'est un fou. Cet horrible accident ne servira qu'à rendre le roi plus cher à la nation , le parlement moins rétif, et les évêques plus sages. Réjouissez-vous à Lyon, avec la meilleure des femmes et la plus aimable des tilles , et comptez sur l'iuviolable attachement des deux solitaires suisses. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Monrlon . 20 ianvier. Mon cher ange , je sens tout le prix de votre souvenir dans un temps où vous êtes si consterné de l'horrible aventure , et si occupé 'a remplir le vide immense laissé dans le parlement. Votre assiduité à des devoirs nouveaux dont vous êtes dispensé est un méritedonl le parlement , le public, et la cour , doivent vous tenir compte. Je me flatte, pour l'honneur de la nation et du siècle , cl pour le mien , qui ai tant célébré cette nation et ce siècle , qu'on ne trouvera nulle ombre de complicité , nulle apparence de complot dans l'attentat aussi abominable qu'absurde de ce polisson d'assassin , de ce misérable bâtard de Ravaillac. J'espère qu'on n'y trouvera que l'excès de la démence: il est vrai que celte démence aura été inspirée par quelques discours fanatiques de la canaille ; c'est un chien mordu par quelques chiens de la rue , qui sera devenu enragé. Il paraît que le monstre n'avait pas un dessein bien arrêté , puisque , après tout , on ne tue point des rois avec un canif à tailler des plumes. Mais pourquoi le scélérat avait-il trente louis dans sa poche? Ravaillac et Jacques Clément n'avaient pas un sou. Je n'ose importuner votre amitié sur les détails de cet exécrationnel attentat. Mais comment me justifierai-je d'avoir tant assuré que ces horreurs n'arriveraient plus , que le temps du fanatisme était passé , que fa raison et la douceur des mœurs régnaient en France? Je voudrais que dans quelque temps on rejouât Mahomet. Je n'ose vous parler

à présent de cette Histoire générale , ou plutôt de cette peinture des misères humaines , de ce tableau des horreurs de dix siècles ; mais , si vous avez le loisir de recueillir les opinions de ceux qui auront eu le courage d'en lire quelque chose , vous me rendrez un vrai service de m'apprendre ce qu'on en pense et ce que je dois corriger en général ; car c'est toujours à me corriger que je m'étudie. Que fais-je autre chose avec l'ancienne Zulimef Le travail a fait toujours ma consolation : le rabot et la lime sont toujours mes instruments. Est-il vrai que M. de Sainte-Palaie succédera à Fontcnelle dans l'académie? Je lui souhaite sa place et sa longue vie. Adieu , mon cher et respectable ami. Mille tendres respects à tous lesaoges. Les deux Suisses vous embrassent. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. A Monrion, 30 janvier. J'ai eu cinquante relations , madame , de cette abominable entreprise d'un monstre qui , heureusement , n'était qu'un insensé. Si l'excès de son crime ne lui avait pas ôté l'usage de la raison , il n'aurait pas imaginé qu'on pouvait tuer un roi avec un méchant petit canif à tailler des plumes. Ce qu'il y a de plus frappant , c'est que ce bâtard de Ravailac avait trente louis d'or en poche. Ravailac n'était pas si riche. Vous savez qu'il avait été laquais chez je ne sais quel homme de robe nommé Maridor , et que son frère servait actuellement chez un conseiller des enquêtes. Ce conseiller a dénoncé ce frère de l'assassin , et ce frère est probablement Irès innocent. Le monstre est un chien qui aura entendu aboyer quelques chiens des enquêtes, et qui aura pris la rage. C'est ainsi que le fanatisme est fait. A peine le roi a-t-il été blessé. Cette abominable aventure n'aura servi qu'à le rendre plus cher à la nation , et pourra apaiser toutes les querelles. C'est un grand bien qui sera produit par un grand crime. Fontenelle est mort à cent ans. Je vous souhaite une vie encore plus longue. Je passe mon hiver à Monrion près de Lausanne. Cela me (ail retrouver mes Délices beaucoup plus délices au printemps. Où pourrais-je être mieux (pie dans le repos , la liberté ; cl l'alnindance ? Digitized by Google

808 COH H ESPONDANCE. A M. LE DUC DUZES. A

Monrion, près de Lausanne, 38 janvier. J'ai reçu, monsieur le duc, une lettre à un évêque , qui vaut beaucoup mieux que le bref du pape. Elle est digne à la fois du premier pair de France et d'un philosophe. Il y a des pairs parmi les évêques, mais de philosophes , il y en a bien peu. Le plus détestable fanatisme lève hardiment la tête , tandis que la raison demeure à Uzès et dans quelques petits cantons. Les sages gémissent, et les insensés agissent. Il y a un certain grand arbre qui ne porte que des fruits d'amertume et de mort : il couvre encore de ses branches pourries une partie de l'Europe. Les pays où l'on a coupé ses rameaux empoisonnés sont les moins malheureux. Je vous remercie du fond de mon cœur , monsieur le duc , de l'antidote excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Qu'on parcoure l'histoire des assassins chrétiens , et elle est bien longue , on verra qu'ils ont eu tous la Bible dans leur poche avec leur poignard , et jamais Cicéron , Platon ni Virgile. Plus j'entrevois ce qui se passe dans ce vilain monde, plus j'aime mes retraites allobroges et helvétiques. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. A Monrion , 4 février. Je ne sais si mon héros aura déjà reçu un fatras d'histoire qui commence à Charlemagne , et même plus haut , et qui finit par le vainqueur de Mahon. Vous n'aurez guère , monseigneur , le temps de lire dans votre année d'exercice : cet exercice a été violent dans ces dernières horreurs. Vous voyez des choses bien extraordinaires, mais vous en verrez des exemples dans le fatras que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il est en feuilles. Je n'ai point de relieur à Monrion , et je crois que vos livres ont une reliure particulière. Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre tendre ; il faut que ses affaires aillent mal. L'autocratrice de toutes les Russies veut que j'aille à Pétersbourg. Si j'avais vingt-cinq ans , je ferais le voyage. Lekain veut en faire un ; et il se flatte que vous lui donnerez permission d'aller prêcher à Marseille h Pâques. Je n'ose vous en supplier. Il n'appartient point à un Suisse de parler des acteurs de Paris. Ce n'est pas assurément le temps de parler de comédie ; il y a des tragédies bien abominables en France , qui prennent toute l'attention. Ce pauvre marquis d'Argenson , que vous appeliez le secrétaire d'état de la république de Platon , est donc mort ? il était mon contemporain : Il faut que je fasse mon paquet. Jouissez , mon héros, de votre gloire et d'une vie heureuse et longue. Les héros vivent plus long-temps que les philosophes ; j'en excepte Fonlencle dont je vous souhaite l'estomac et les cent années. Vous voilà

doyen de l'académie : c'est une bien belle place , mais il la faut conserver. Conservez-moi aussi vos bontés. Les deux Suisses vous adorent. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Monrion , 6 février. Moi , aller à Pétersbourg , mon cher ange ! savez-vous bien que ma petite retraite des Délices est plus agréable que le palais d'été de l'autocratrice ? Si Dosraort t joue la comédie , je la joue aussi; et je fais le bon homme Lusignan dans huit jours. Cela me convient fort ; Car k revoir Paris je ne dois plus prétendre; Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre. / .aire, acte i< , scène .A. Nous avons un bel Orosmane , un fils du général Constant, qui a soupe avec vous à Argenteuil avec mademoiselle du Bouchet. Votre tragédie de Robert-François Damiens , et de tant de fous , n'est donc pas encore finie ! Je ne sais pas pourquoi les comédiens ne hasardent pas Mahomet dans ces circonstances. Vous avez une belle âme d'aimer toujours le tripot au milieu de toutes les atrocités qui vous entourent. Les plus sages sont assurément ceux qui cultivent les arts et qui aiment le plaisir , tandis que les autres se tourmentent. Le roi de Prusse m'a écrit de Dresde une lettre très touchante. Je ne crois pourtant pas que j'aie à Berlin plus qu'à Pétersbourg : je m'accommode fort de mes Suisses et de mes Genevois. On me traite mieux que je ne mérite. Je suis bien logé dans mes deux retraites. On vient chez moi ; on trouve bon qu'en qualité de malade je n'aie chez personne. Je leur donne à dîner et à souper , et quelquefois à coucher. Madame Denis gouverne ma maison. J'ai tout mon temps à moi : je griffonne des histoires , je songe à des tragédies ; et, quand je ne souffre point, je suis heureux. Vous m'avouerez que ce Dosmont a tort de vouloir que je quitte tout cela pour l'aller entendre à Pétersbourg. S'il avait vu mes plates-bandes de tulipes au mois de février , il ne me proposerait pas ses glaces. On dit que mademoiselle Dumesnil et Lekain se sont en effet surpassés dans Sémiramis. L'abbé * ' L'abbé Chauvelin , alors exilé , pour avoir donné sa démission déconseiller de la Itolsième chambre des enquêtes. Digitized by Google

ANNEE 1757. 809 coadjuteur de Relz n'aurait-il pas mieux fait d'aller là qu'à son abbaye ? Adieu , mon cher et respectable ami. Il n'y a que vous de sage , j'y compte aussi les anges. Le Suisse Voltaire. A M. VERNES, A OBNKVR. Ce dimanche , A Monrlon , février. Je crois qu'on ne jouera l'Enfant prodigue que samedi , J 2 du mois. Vous pourriez , mon cher monsieur, en qualité de ministre du saint Évangile , assister à une pièce tirée de l'Évangile même, et entendre la parole de Dieu dans la bouche de madame la marquisede Gentil , de madame d'Aubonne , et de madame d'Hermenches , qui valent mieux que les trois Madclèncs , et qui sont plus respectables. Vous devriez , vous et M. Claparède, quitter votre habit de prêtre , et venir à Monrion en habit d'homme. Nous vous garderons le secret; on ne scandalise point à Lausanne ; on y respire les plaisirs honnêtes , et les douceurs delà société. Bonsoir ; vous avez en moi uu ami pour la vie. Je suis bien en peine de mon petit Patu. Je l'aime de tout mon cœur. A M. DE CIDEVILLE. A Monrion , 9 février. Mon cher et ancien ami , je souhaite que le Tairas dont je vous ai surchargé vous amuse. J'ai vu un temps où vous n'aimiez guère l'histoire. Ce n'est , après tout , qu'un ramas de tracasseries qu'on fait aux morts. Mais , à propos de Pierre Damiens , lisez le chapitre de Henri IV. On peut prendre et laisser le livre quand ou veut; les titres courants sont au haut des pages ; cela soulage le lecteur ; il lit ce qui l'intéresse , et laisse le reste. Notre ami le grand abbé a-t-il reçu son exemplaire? Mais a-t-on le temps de lire au milieu des belles choses dont Paris retentit chaque jour? Pierre Damiens, bâtard de Ravaillac , et scs consorts , et les lettres au dauphin , et les poisons , et les exils , et le remueménage , et la guerre , et les vaisseaux de la compagnie des Indes qu'on nous gobe : tout cela absorbe l'attention. Les horreurs présentes ne donnent pas le temps de lire les horreurs passées. J'ai tendrement regretté le marquis d'Argenson , notre vieux camarade. Il était philosophe , et on l'appelait à Versailles d'Argenson la bête. Je plains davantage la chevre , s'il est vrai qu'on l'envoie brouter en Poitou. Les (leurs et les fruits de la cour étaient faits pour elle. Qui m'aurait dit , mon ami , que je serais dans une retraite plus agréable que ce ministre? Ma situation des Délices est fort au-dessus de celle des Ormes. Je passe l'hiver dans une autre retraite, auprès d'une ville où il y a de l'esprit etdu plaisir. Nous jouons Zaïre : madame Denis fait Zaïre, et mieux que Gaussin. Je fais Lusignan : le rôle me convient , et l'on pleure. Ensuite on soupe chez moi ; nous avons un excellent cuisinier.

Personne n'exige que je fasse de visites ; ou a pitié de ma mauvaise santé ; j'ai tout mon temps à moi ; je suis aussi heureux qu'on peut l'être quand on digère mal. En vérité, cela vaut bien le sort d'un secrétaire d'état qu'on renvoie. « Beatus ille qui procui necotiis > HoR.,F.pod., ir, v. i. La liberté, la tranquillité, l'abondance de tout, et madame Denis, voilà de quoi ne regretter que vous. Leroi de Prusse m'a écrit unclcttretrès tendre; l'impératrice de Russie veut que j'aille à Pétersbourg écrire l'histoire de Pierre , son père ; mais je resterai aux Délices et à Monrion : je ne veux ni roi ni autocratrice ; j'en ai tâté; cela suffit. Los amis et la philosophie valent mieux ; mais il est triste d'être si loin de vous. Voilà Fontenelle mort ; c'est une place vacante dans votre cœur ; il me la faut. Vale , et me ama. Le Suisse V. A MADAME LA COMTÈSSE DE LUTZELBOURG. A Monrion , 9 février. Est-il vrai ce qu'on m'écrit , que le garde des sceaux et M. d'Argenson sont exilés? que l'abbé de Bernis a les affaires étrangères? Si cela est, celui qui a fait le traité de Vienne mettra sa gloire à le soutenir. Le roi de Prusse m'a écrit une lettre assez tendre de Dresde , le J 9 janvier. La czarine veut que j'aille à Pétersbourg. Je me tiendrai dans la Suisse. J'ai tâté des cours. Portez-vous bien , madame , vous et votre aimable amie. À M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. 13 février. Le fragment de votre lettre sur l'amiral Byng , monseigneur , fut rendu à cet infortuné par le secrétaire d'état, afin qu'elle pût servir à sa justification. Le conseil de guerre l'a déclaré brave homme et fidèle. Mais en même temps, par une de ces contradictions qui entrent dans tons les événements, il l'a condamné à la mort, en vertu de je ne sais quelle vieille loi . en le recomman

K-IO CORRESPONDANCE. danl au pouvoir de pardonner, qui est dans la main du souverain. Le parti acharné contre Byng crie à présent que c'est un traître qui a fait valoir votre lettre, comme celle d'un homme par qui il avait été gagné. Voilà comme raisonne la haine; mais les clameurs des dogues n'empêchent pas les honnêtes gens de regarder cette lettre comme celle d'un vainqueur généreux et juste, qui n'écoute que la magnanimité de son cœur. Je crois que vous avez été un peu occupé, depuis un mois, de la foule des événements, ou horribles, ou embarrassants, ou désagréables, qui se sont succédé si rapidement. Les gens qui vivent philosophiquement dans la retraite ne sont pas les plus à plaindre. Je crains d'abuser de vos moments et de vos bontés par une plus longue lettre: il faut un peu de laconisme avec un premier gentilhomme de la chambre, qui a le roi et le dauphin à servir, et avec celui qui est fait pour être dans les conseils et à la tête des armées. Madame Denis vous idolâtre toujours, et il n'y a point de Suisse qui vous soit attaché avec un plus tendre respect que le Suisse Voltaire. A M. LEVESQUE DE BURIGNY. A Monrion, 11 février.

L'esprit dans lequel j'ai écrit » monsieur, ce faillie Essai sur l'Histoire générale, a pu trouver grâce devant vous et devant quelques philosophes de vos amis. Non seulement vous pardonnez aux fautes de cet ouvrage, mais vous avez la bonté de m'avertir de celles qui vous ont frappé. Je reconnais dans ce bon office les sentiments de votre cœur, et le frère de ceux qui m'ont toujours honoré de leur amitié. Recevez, monsieur, mes sincères et tendres remerciements. Je passe l'hiver auprès de Lausanne, où je n'ai point mes livres: le peu que j'en ai pu conserver est à mon petit ermitage des Délices; ainsi je n'ai aucun secours pour vérifier les dates. Il se peut que l'impératrice Constance fût fille du roi de Sicile Roger; mais il me semble que ce Roger vivait en 1101, et Henri VI, mari de Constance, en 1195. Il l'épousa, je crois, en 1186. Cette Constance avait des amants long-temps après cette époque. Il est bien difficile qu'elle soit fille de Roger; je crois me souvenir que plusieurs annalistes la font fille de Guillaume: je consulterai mes Capitulaires, et surtout Giannone, quoiqu'il ne soit pas toujours exact. Le cardinal Polus pourrait bien avoir écrit la lettre à Léon X, long-temps avant d'être cardinal. C'est de milord Bolingbroke que je tiens l'anecdote de cette lettre; il en a parlé souvent à M. de Pouilli votre frère, et à moi. Adrien IV, au lieu d'Alexandre III, est une inadvertance: dans le cours de l'ouvrage, je dis toujours que c'est Alexandre III qui imposa une

pénitence à Henri h , roi d'Angleterre , pour le meurtre de Thomas Becket. Je ne manquerai pas de rectifier ces erreurs , et j'oublierai encore moins l'obligation que je vous ai. Il y en a quelques autres encore que je corrige dans la nouvelle édition que font actuellement les frères Cramer. Ils m'ont arraché cet ouvrage, que j'aurais dû garder longtemps avant de le laisser exposer aux yeux du public; mais, puisqu'il a trouvé grâce devant les vôtres , je ne peux me repentir. J'ai l'honneur d'être , avec toute l'estime et la reconnaissance que je vous dois, monsieur, votre , etc. A MADAME DE FONTAINE, A PARIS. . A Monrion , 10 février. Qu'est -ce que c'est donc, ma chère nièce, qu'une petite secte de la canaille, nommée la secte des margouillistes , nom qu'on devrait donner à toutes les sectes? On dit que ces misérables fanatiques , nés des convulsionnaires , et petits-fils des jansénistes , sont ceux qui ont mis , non pas le couteau , mais le canif à la main de ce monstre insensé de Damiens ; que ce sont eux qui envoient du poison au dauphin dans une lettre , et qui affichent des placards; le tout pour la plus grande gloire de Dieu. Les honnêtes gens , par parenthèse, devraient me remercier d'avoir tant crié toute ma vie contre le fanatisme ; mais les cours sont quelquefois ingrates.' Vous savez les coquetteries que me fait le roi de Prusse , et que la czarine m'appelle à Pétersbourg. Vous savez aussi qu'aucune cour ne me tente plus, et que je dois préférer la solidité de mon bonheur dans ma retraite, à toutes les illusions. Si j'en voulais sortir, ce ne serait que pour vous; ma santé exige de la solitude ; je m'affaiblis tous les jours. J'ai fait un effort pour jouer Lusignan; votre sœur a été admirable dans Zaïre ; nous avons un très beau et très bon Orosmane, un Nérestan excellent , un joli théâtre , une assemblée qui fondait en larmes ; et c'est en Suisse que tout cela se trouve , tandis que vous avez à Paris des margouillistes. Je vous ai bien regrettée : mais c'est ce qui m'arrive tous les jours. Ayez grand soin de votre malheureuse santé ; conservez -vous , aimez -moi. Mille tendres compliments à fils, à frère, à secrétaire. Adieu, ma très chère nièce : votre sœur ne vous écrit point aujourd'hui ; elle apprend un rôle. Nous ne vous

image not available

*image
not
available*

8)2 CORRESPONDANCE. Si M. le comte de Schowalow a la bonté, monsieur, comme vous m'en flattez, de me faire parvenir des mémoires sur ces deux objets, c'est-à-dire sur l'état présent de l'empire, sur tout ce qu'a fait Pierre-le-Grand, avec une carte géographique de Pétersbourg, une de l'empire, l'histoire de la découverte du Kamtschatka, et enfin des renseignements sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre pays, je ne perdrai pas un instant, et je regarderai ce travail comme la consolation et la gloire de ma vieillesse. La suite des médailles est inutile; elles se trouvent dans plusieurs recueils, et la matière de ces médailles est d'un prix que je ne puis accepter. Je souhaiterais seulement que M. le comte de Schowalow voulût bien m'assurer que sa majesté l'impératrice desire que ce monument soit élevé à la gloire de l'empereur son père, et qu'elle agréât mes soins. Voilà, monsieur, quelles sont mes dispositions. Je me tiendrai très honoré et très heureux si elles s'accordent avec les vôtres: j'attendrai vos ordres et ceux de M. le comte de Schowalow, à qui vous me permettrez de présenter ici mes respects en recevant les miens. J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec tous les sentiments que je vous dois, etc. A M. THIERIOT.

A Monfron, 3 mai. Je n'entends point parler de vous, mon ancien ami, depuis que vous lisez l'histoire des sottises humaines depuis Charlemagne. Je voudrais bien savoir aussi ce que c'est qu'un Portefeuille trouvé. On me met en pièces, on se divise mes vêtements, et on jette le sort sur ma robe. Je voudrais que vous eussiez passé l'hiver avec moi à Lausanne. Si vous n'aviez été enchaîné, selon voire louable coutume, au char des jeunes et belles dames, vous auriez vu jouer Zaïre en Suisse mieux qu'on ne la joue à Paris; vous auriez entendu la Serva padrona sur un joli théâtre; vous y verriez des pièces nouvelles exécutées par des acteurs excellents; les étrangers accourir de trente lieues à la ronde, et mon pays romain, mes beaux rivages du lac Léman, devenus l'asile des arts, des plaisirs, et d'usage; tandis qu'à Paris la secte des margouillistes occupe les esprits, que le parlement et l'archevêque bataillent pour une place à l'hôpital et pour des billets de confession, qu'on ne rend point la justice, et qu'enfin on assassine un roi. Jouissez de tant de charmes et tirez tant de gloire, messieurs les Parisiens, et applaudissez encore au Catilina de Crébillon. A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

t A Monfron, 3 mai Mon cher ange, on peut mal servir mademoiselle Clairon sans la rater absolument. On peut être de commuaité, sans être de frigidité et de maleficialité. Ce sera à peu près

le rôle que je jouerai avec elle. Je lui donnerai , quand vous voudrez, cette Zulime bien changée et sous un autre nom. Vous déciderez du temps le plus favorable quand vous serez quitte de la mauvaise tragédie de Robert - François Damiens , quand les querelles qui anéantissent le goût des arts serout apaisées , quand Paris respirera. Pour l'autre pièce , ce n'est pas une affaire prête ; il ne faut pas d'ailleurs être toujours ce Voltaire qui, Si on ne souhaite pas ma personne, je veux au moins qu'on souhaite mes ouvrages. Béni soit Dieu qui vous donne la persévérance dans le goût des beaux-arts , et surtout du tripot de la comédie , tandis qu'on n'entend parler que des querelles des parlements et des prêtres , qu'on ne rend point la justice , que la secte des margouillistes fait de petits progrès, et qu'on assassine des rois

1 Vous m'approuverez de passer mes hivers dans un petit pays où on ne vit que pour son plaisir, et où Zaïre a été mieux jouée, à tout prendre , qu'à Paris. J'ai fait couler des larmes de tous les yeux suisses. Madame Denis n'a pas les beaux yeux de Gaussin , mais elle joue infiniment mieux qu'elle. On vient de trente lieues pour nous entendre. Nous mangeons des gelinottes , des coqs de bruyère, des truites de vingt livres; et, dès que les arbres auront remis leur livrée verte , nous allons à cet ermitage des Délices , qui mérite son nom. Ne sommes-nous pas fort à plaindre? Oui , mon cher et respectable ami , nous le sommes , puisque nous vivons loin de vous. J'ai une extrême curiosité de savoir si on envoie cent mille hommes en Allemagne ; mais vous ne vous en souciez guère, et vous ne m'en direz rien. J'aimerais encore mieux que votre parlement se mit à rendre enfin la justice , et me fit payer de cinquante mille francs dont ce fat de Bernard , fils de Samuel Bernard , et fat de dix millions , m'a fait banqueroute en mourant. Adieu, mon divin ange ; jugez Damiens , et portez - vous bien.

Volume sur volume incessamment desserre. Digitized by Google

image not available

*image
not
available*

image not available

*image
not
available*

ANNEE 1757. .Si. Y meut renouvelées, en cherchant la vérité. Le douie par lequel je finis l'article de La Molle n'est point une accusation contre feu monsieur votre père-, au contraire , je dis expressément qu i! ne fut jamais soupçonné de la plus légère satire , pendant plus de trente années écoulées depuis ce funeste procès. J'aurais dû dire qu'il n'en fut jamais soupçonné dans le public , car je vous avouerai , avec celle fraucüisc qui règne dans mon Histoire , et je vous confierai h vous seul , qu'il me récita des couplets contre La Motte. Voici la fin d'un de cos couplets dont je me souviens : IJe tous les vers du froid La Motte , Que le fado de Bousset note , Il n'eu est qu'un seul de mon goût ■ Quel ? qui sait ftre heureux sait tout. Je ne ferai jamais usage de celle anecdote , mais vous devez sentir que mon doute est sincère ; et il faut bien qu'il le soit , puisque je l'expose a vous-même. Vous devez sentir encore de quel poids est le testament de mort du malheureux Rousseau. Il faut vous ouvrir mon cœur; je ne voudrais pas, moi, à ma mort, avoir h me reprocher d'avoir accusé un innocent; et, soit que tout périsse avec nous, soit que notre âme se réunisse à l'Être des êtres , après cette malheureuse vie, je mourrais avec bien de l'amertume, si je m'étais joint, malgré ma conscicucc , aux cris de la calomnie. Il y a ici une autre considération importante. On m'avait assuré votre mort , il y a quelques années, et je vous avais regretté bien sincèrement. J'ai peu de correspondance à Paris, que je n'ai jamais aimé, et où j'ai très peu vécu. Je n'ai appris que par votre lettre que vous étiez encore en vie. Je me trouve dans la même ville où monsieur votre pere habita long-temps; car je passe mes étés dans une petite terre auprès de Gcuève, et mes hivers a Lausanne. Je vois de quelle conséquence il est pour vous que les accusations consignéesconltre la mémoire de monsieur votre père, daus le Supplément au Bayle , dans le Supplément au Moréri,ct dans les journaux, soient pleinement réfutées. Le temps est venu où je peux tâcher de rendre ce service, et peut-être n'y at-il point d'ouvrage plus propre a justifier sa mémoire qu'une Histoire générale aussi impartiale que la mienne. On en fait actuellement une seconde édition ; et, quoique le septième volume . soit imprimé , je me bâterai de faire réformer la feuille qui renferme l'article de AI. Joseph Sanrin. Il y a encore , à la vérité , quelques vieillards a Lausanne qui sont bien rétifs, mais jVspère les faire taire ; el le témoignage d'un historien qui est sur les lieux sera de quelque poids. Il ne s'agit ici d'accuser personne ; il s'agit de justifier un homme dont la famille subsiste , et dont le

filis mérite les plus grands égards ; mais je ne ferai rien sans savoir si vous le voulez, et si les mêmes considérations qui ont retenu votre plume ne vous portent pas à arrêter la mienne. Parlez-moi avec la même liberté que je vous parle. Si vous avez quelque chose de particulier à me faire connaître sur l'affaire des couplets, instruisez-moi , clairez-moi , et mettez mon cœur à son aise. Boindin était un fou atrabilaire. Le complot qu'il suppose entre un poète , un géomètre , et un joaillier, est absurde; mais la déclaration de Rousseau, on mourant, est quelque chose. Je voudrais savoir si monsieur votre père n'en a pas fait une de son côté. En ce cas, il n'y aurait pas à balancer entre son testament soutenu d'une sentence juridique , et le testament d'un homme condamné par la même sentence. Enfin tous deux sont morts, et vous vivez ; c'est votre repos , c'est votre honneur qui m'intéresse. On me mande que le libraire Lambert travaille à une édition de l'Essai sur l'Histoire générale ; vous pourriez vous informer de ce qui en est. J'enverrais à Lambort un article sur monsieur votre père. Comptez que ce sera une très grande satisfaction pour moi de pouvoir vous marquer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc. A M. THIERIOT. A Monrion , 3^t mars. Mon cher et ancien ami , de tous les éloges dont vous comblez ce faible Essai sur l'Histoire générale , je n'adopte que celui de l'impartialité, de l'amour extrême pour la vérité, du zèle pour le bien public, qui ont dicté cet ouvrage. J'ai fait tout ce que j'ai pu, toute ma vie, pour contribuer à étendre cet esprit de philosophie et de tolérance qui semble aujourd'hui caractériser le siècle. Cet esprit qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe a jeté de heureuses racines dans ce pays où d'abord le soin de ma mauvaise santé m'avait conduit, et où la reconnaissance et la douceur d'une vie tranquille m'arrêtent. Ce n'est pas un petit exemple du progrès de la raison humaine , qu'on ait imprimé à Genève , dans cet Essai sur l'Histoire , avec l'approbation publique, que Calvin avait une âme atroce aussi bien qu'un esprit éclairé. Le meurtre de Servet paraît aujourd'hui abominable; les Hollandais rougissent de celui de Barneveldt.

The text on this page is estimated to be only 29.89% accurate

816- CORRESPONDANCE. Je ne sais encore si les Anglais auront à se reprocher celui de l'amiral Byng*. Mais savez-vous que vos querelles absurdes, et enfin l'attentat de ce monstre Damiens, m'attirent des reproches de toute l'Europe littéraire? Est-ce là, me dit-on, cette nation que vous avez peinte si aimable, et ce siècle que vous avez peint si sage? A cela Je réponds, comme je peux, qu'il y a des hommes qui ne sont ni de leur siècle ni de leur pays. Je soutiens que le crime d'un scélérat et d'un iusensé de la lie du peuple n'a point l'effet de l'esprit du temps. Châtel et Ravallac furent enivrés des fureurs épidémiques qui régnaient en France : ce fut l'esprit du fanatisme public qui les inspira ; et cela est si vrai, que j'ai lu une Apologie pour Jean Châtel et ses auteurs, imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui : le dernier attentat a saisi d'étonnement et d'horreur la France et l'Europe, Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays roman, appelé autrement le pays de Vaud, le long des bords du beau lac Léman; nous y faisons ce qu'on devrait faire à Paris, nous y vivons tranquilles; nous y cultivons les lettres sans cabale. Tavernier disait que la vue de Lausanne sur le lac de Genève ressemble à celle de Constantinople; mais ce qui me plaît davantage, c'est l'amour des arts qui anime tous les honnêtes gens de Lausanne. On ne vous a point trompé quand on vous a dit qu'on y avait joué Zaïre, l'Enfant prodigue, et d'autres pièces, aussi bien qu'on pourrait les représenter à Paris ; n'en soyez point surpris, on ne parle, on ne connaît ici d'autre langue que la nôtre ; presque toutes les familles y sont françaises, et il y a ici autant d'esprit et de goût qu'en aucun lieu du monde. On ne connaît ici ni cette plate et ridicule Histoire de la guerre de 1741, qu'on a imprimée à Paris sous mon nom, ni ce prétendu Portefeuille trouvé, où il n'y a pas trois morceaux de moi, ni cette infâme rapsodie, intitulée la Pucelle d'Orléans, remplie des vers les plus plats et les plus grossiers que l'ignorance et la stupidité aient jamais fabriqués, et des insolences les plus atroces que l'effronterie puisse mettre sur le papier. il faut avouer que depuis quelque temps on a fait à Paris des choses bien terribles avec la plume et le canif. Je suis consolé d'être loin de mes amis, en me voyant loin de toutes ces énormités ; et je plains une nation aimable qui produit des monstres. A M. DE MONCRIF. A Monrion, 27 mai. Mon cher confrère, j'ai été enchanté de votre souvenir, et affligé de la bienséance qui empêche

le maître du château d'écrire un petit mot ; mais je conçois qu'il aura été excédé de la multitude des lettres inutiles et embarrassantes auxquelles on n'a que des choses vagues à répondre. Il est toujours bon qu'il sache qu'il y a deux espèces de Suisses qui l'aiment de tout leur cœur. Taverrier , qui avait acheté la terre d'Aubonne , à quelques lieues de mon ermitage , interrogé par Louis xiv pourquoi il avait choisi une terre en Suisse , répondit comme vous savez : Sire , j'ai été bien aise d'avoir quelque chose qui ne fût qu'à moi. Je n'ai pas tant voyagé que Tavernier , mais je l'insultais lui. Vous avez donc soixante-neuf ans , mon cher confrère : qui est-ce qui ne les a pas à peu près ? Voici le temps d'être à soi , et d'achever tranquillement sa carrière. C'est une belle chose que la tranquillité ! Oui , mais l'ennui est de sa connaissance et de sa famille. Pour chasser ce vilain parent, j'ai établi un théâtre à Lausanne, où nous jouons Zaïre , Alzire , l'Enfant prodigue , et même des pièces nouvelles. N'allez pas croire que ce soient des pièces et des acteurs suisses : j'ai fait pleurer , moi bon homme Lusignan , un parterre très bien choisi ; et je souhaite que les Clairon et les Gaussin jouent comme madame Denis. Il n'y a dans Lausanne que des familles françaises, des mœurs françaises , du goût français , beau- * coup de noblesse , de très bonnes maisons dans une très vilaine ville. Nous n'avons de Suisse que la cordialité ; c'est l'âge d'or avec les agréments du siècle de fer. Je suis histrion les hivers à Lausanne , et je réussis dans les rôles de vieillard : je suis jardinier au printemps , à mes Délices , près de Genève, dans un climat plus méridional que le vôtre. Je vois de mon lit le lac , le Rhône , et une autre rivière. Avez-vous, mon cher confrère, un plus bel aspect ? avez-vous des tulipes au mois de mars ? Ayant cela , on barbouille de la philosophie et de l'histoire : on se moque des sottises du genre humain et de l'acharlatanerie de vos physiciens qui croient avoir mesuré la terre , et de ceux qui passent pour des hommes profonds, parce qu'ils ont dit qu'on fait des anguilles avec de la pâte aigre. On plaint ce pauvre genre humain qui s'égorge dans notre continent à propos de quelques arpents de glace au Canada. On est libre connue l'air depuis le matin jusqu'au soir. Mes vergers , Digitized by Google

ANNÉE rtmes vignes, et moi, nous ne devons rien à personne. C'est encore là ce que je voulais , mais je voudrais aussi être moins éloigné de vous; c'est dommage que le pays de Vaud ne touche pas à la Touraine. Adieu , Tithon et l'Aurore. Avez-vous gagné vos soixante et neuf ans au métier de Tithon? Je vous embrasse tendrement. Le Suisse Voltaire. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. 6 avril. Vous savez , il y a du temps , mon héros , la glorieuse victoire que l'ancien ministère anglais a remportée sur l'amiral Byng à Portsmouth; mais vous ne savez peut-être pas avec quelle hauteur la plus saine partie de la nation joint les cris de l'indignation et de la pitié à ceux de toute l'Europe. On cite votre témoignage comme la preuve la plus authentique de l'innocence de Byng ; et vous avez la gloire d'avoir vaincu les Anglais et de les faire rougir. Je m'attendais que vous ne vous en tiendriez pas là ; et, quoique l'exercice d'année de premier gentilhomme de la chambre soit une très belle chose , j'espérais que les bords de l'Elbe pourraient être aussi glorieux pour vous que la Méditerranée. Le roi de Prusse paraît toujours fort gai ; il disait que les Français lui envoyaient vingt-quatre mille perruquiers: il se trouve qu'on lui en dépêche cent mille. Il y a là de quoi se peigner , à ce que disent les polissons. Pour moi , je ne me mêle que des héros de théâtre : nous avons fait à Lausanne une troupe excellente, et je vous souhaite d'aussi bons acteurs. M. d'Argental prétend toujours que la comédie est un des premiers devoirs d'un honnête homme. Le maréchal de Villars aima les spectacles jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans : faites-en autant, monseigneur; et que l'héroïsme que vous voyez à Versailles, de quelque côté que vous tourniez les yeux , ne vous fasse pas négliger les grands hommes de l'antiquité. Les deux Suisses, plus Suisses que jamais, vous renouvellent leurs hommages. Vous connaissez le très tendre respect du Suisse. V. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. Prè* de Laaianne , 6 avril. Quand je sais quelque chose, madame, j'écris; quand je ne sais rien, je me tais. Hors la maladie dont est mort monsieur Damiens , il n'est rien parvenu à ma connaissance. Si vous savez quelques bagatelles du Rhin , de l'Elbe , du Niémen , ayez la bonté d'en faire part aux solitaires des Délices. Il faut regarder tous ces événements comme U. 4757. M? une tragédie que nous voyous d'une bonne logo où nous sommes très à notre aise. Restez longtemps dans la vôtre avec votre digne amie. Conservez-moi vos bontés , et priez toutes deux pour Marie. A M. LE MARECHAL DUC DE

RICHELIEU. Aux Délices», *0 avril Mon héros ,il y a long-temps que j'ai l'honneur d'être de votre avis sur bien des choses , et j'en serai sans doute encore sur tous vos acteurs tragiques. Je les crois très médiocres ; mais Lekain leur est fort supérieur, à ce que dit le public. Il y a , sur de plus grands et de plus nobles théâtres , des acteurs qui ne valent pas mieux, et qui sont employés et récompensés. Ce siècle-ci est plus fécond en loteries qu'en grands hommes : il y aura toujours des jeunes gens qui rempliront les grandes places , il n'y en aura pas qui aient votre gloire. C'est surtout chez les étrangers que cette gloire est mise à son prix : la cabale et l'envie ne peuvent séduire ceux qui sont sans intérêt , et qui n'en croient que les faits et la renommée. Je voudrais que vous entendissiez les voyageurs que je vois quelquefois dans mes ermitages allobroges et suisses, vous seriez content d'eux et de vous; mais' quoique vous puissiez avoir quelques jaloux en France, vous devez y avoir bien peu de rivaux . et je doute qu'il y ail beaucoup d'hommes que le public ose placer à vos côtés. Vous prétendez qu'il n'y a de bon que la santé ; je sens mieux que vous , mon héros, de quel prix elle est, puisque je l'ai perdue; mais, de grâce, comptez la gloire dont vous jouissez pour quelque chose. Achille , dans Homère , dit que la gloire est une chimère quand il est en colère ; mais , dans le fond de son cœur, il l'aime à la folie. Le Salomon du Nord en aura beaucoup (je parle de gloire et non de folie) s'il se tire du précipice sur le bord duquel il s'est mis ; il y est avec plus de deux cent mille hommes, et c'en est assez pour attendre les événements. Les Russes ne paraissent point : il semble fort difficile aux Autrichiens de pénétrer dans les défilés de la Silésie , de la Lusace, et de la Saxe. Je crois que vos troupes pourront aller sans obstacles jusqu'au fond de la Westphalie, et c'est assurément une grande perte pour lui. Il vous attend peut-être à Magdebourg : s'il vous donne bataille dans les plaines, auprès de cette ville , il paraît qu'alors il joue un jeu avantageux ; car, s'il est battu, il couvre tout son pays par-delà Magdebourg; et, s'il vous arrive un malheur, où sera votre retraite? Il faut que j'aie une terrible confiance en vos bontés , pour oser vous dire les rêveries qui me 52

CORRESPONDANCE. S48 passent par la lête. Pardon, monseigneur, si, moi qui ne connais que les événements passés , et encore assez mal , j'ose parler ainsi du présent devant vous. C'est à celui qui a fait de grandes choses'a juger de la grande scène qui s'ouvre. La pièce est belle et bien intriguée; si vous étiez acteur, je répondrais du cinquième acte. Madame Deuisset moi nous sommes réunis toujours dans nos transports pour vous : recevez les tendres respects du Suisse, etc. A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE. Aux Délices, 8 mai. Votre roman , mon cher Catilina , fait les délices des Délices. Nous l'avons reçu contre-signé Trinlaine, et nous l'avons dévoré. Madame Denis serait bien plus propre que moi à vous détailler tout ce qui nous a fait plaisir. Les nièces entendent mieux que les oncles à rendre compte des sentiments; elles ont des délicatesses que les vieux oncles n'ont pas; elle vous écrirait vingt pages, si elle n'était pas un peu malade. Pour moi , je m'imagine que vous viendriez faire un second roman aux Délices, si vous n'étiez pas enchaîné h Neuilly: vous verriez si les bords du lac Léman , tout Léanan qu'il est, ne valent pas bien ceux de la Seine. Au reste , croyez que je n'ai pas plus d'envie de me mêler des affaires de vôtre théâtre que de celles de la Bohême, et j'espère que M. d'Argcnlal secondera, par sa sagesse, mon goût pour le repos. Je n'ai que trop été livré au public , et j'aime mieux m'amuser sans regret avec mes Suisses , que de m'exposer à votre parterre. Il faut avoir l'esprit de son âge , cl Gnir tranquillement sa cari ière. Jouissez des plaisirs de la vôtre , et tandis qu'on se bat en Amérique cl en Europe, sur l'Océau et sur la Méditerrauée , vivez gaiement à Neuilly ; continuez à mettre dans vos ouvrages les agréments de votre vie. Les deux ermites des Délices s'intéressent à vos plaisirs, mais ma compagne vous le dira mieux que moi. A M. LEVESQUE DE BURIGNY. Aux Délices, 10 mai. Je ne puis trop vous remercier , monsieur , de votre présent. Vous vous associez h la gloire d'tf rasme et de Grotius , en écrivant si bien leur histoire. On lira plus ce que vous dites d'eux que leurs ouvrages. Il y a mille anecdotes dans ces deux Tics , qui sont bien précieuses pour les gens de lettres. Ces deux hommes sont heureux d'être venus avant ce siècle; il nous faut aujourd'hui quelque chose d'un peu plus fort; ils sont venus au commencement du repas ; nous sommes ivres h présent , nous demandons du vin du Cap et de l'eau des Barbades. J'espère vous présenter dans un an , si je vis , celte Histoire générale dont vous avez souffert l'esquisse. Je n'ai pas peint les docteurs

assez ridicules , les hommes d'état assez méchants , et la nature assez folle. Je me corrigerai, je dirai moins de vérités triviales, et plus de vérités intéressantes. Je m'amuse à parcourir les Petites- Maisons de l'univers ; il y a peut-être de la folie à cela, mais elle est instructive. L'histoire des dates, des généalogies, des villes prises et reprises, a son mérite ; mais l'histoire des mœurs vaut mieux, à mon gré ; en tout cas, j'écrirai sur les hommes moins qu'on n'a écrit sur les insectes. Je finis pour reprendre l'histoire des Grotius , et pour avoir un nouveau plaisir. Conservez-moi vos boutés , monsieur, et soyez persuadé de la tendre estime de votre, etc. A M. DE CIDEVILLE. Aux Délices, 18 mai. J'ai admiré, mon cher et ancien ami , la bonté de votre âme, dans le compte que vous avez daigné me rendre des aventures de mademoiselle de Ponthicu ; mais je n'ai pas été moins surpris de la netteté de votre exposé dans un sujet si embrouillé. On ne peut mieux rapporter un mauvais procès ; vous auriez été un excellent avocat-général. J'ai tardé trop long-temps à vous remercier.

J'en ai vu peu de ceux qui donnent des pièces au public : il est inutile d'envoyer son plat à ceux qu'on crève de bonne chère. Je ne veux présenter mes oiseaux du lac Léman que dans des temps de jeûne. Vous savez d'ailleurs qu'on n'est pas oisif pour être un campagnard ; il vaut bien autant planter des arbres , que faire des vers. Je n'adresse point d'invitation à mon jardinier Antoine ; mais j'ai assurément une plus jolie campagne que Boileau , et ce n'est point la fermière qui ordonne nos soupers. J'ai eu la curiosité autrefois de voir cette maison de Boileau ; cela avait l'air d'un fort vilain petit cabaret borgne : aussi Despréaux s'en défendait , et je me flatte que je garderai toujours mes Délices. J'en suis plus amoureux , plus la raison m'éclaire. Je n'ai guère vu ni un plus beau plain-pied ni des jardins plus agréables , et je ne crois pas que la vue du Bosphore soit si variée. J'aime à vous parler campagne ; car, ou vous êtes actuellement à la vôtre , ou vous y allez. On dit que vous en Digitized by Google

ANNEE <757. 8< 9 avez fait un très joli séjour , c'est dommage qu'il soit si éloigné de mon lac. Je me flatte que la santé de M. l'abbé du Resnel est raffermie, et que la vôtre n'a pas besoin de l'être. C'est là le point important , c'est le fondement de tout , et l'empire de la terre ne vaut pas un bon estomac. Je souffre ici bien moins qu'ailleurs, mais je digère presque aussi mal que si j'étais dans une cour : sans cela, je serais trop heureux ; mais madame Denis digère, et cela suffit : vous m'avouerez qu'elle en est bien digne , après avoir quitté Paris pour moi. Bonsoir, mon cher et ancien ami. J'ai toujours oublié de vous demander si les trois académies , dont Fonlenelte était le doyen , ont assisté à son convoi. Si elles n'ont pas fait cet honneur aux lettres et à elles-mêmes , je les déclare barbares. A M.

DARGET. t Aux Délices, 30 mai 1757. On gâte ses yeux , mon cher et ancien ami, en lisant , en buvant , et en faisant mieux : voyez si vous n'êtes pas coupable de quelque excès dans ces trois belles opérations. Se frotter les yeux d'eau tiède en hiver, et d'eau fraîche en été , est tout ce qu'il y a de mieux : frotter n'est pas le mot, c'est bassiner que je voulais dire; les remèdes les plus simples sont les meilleurs en tout genre. Je vous assure que je suis bien fâché que ce ne soit pas vous qui achetiez la terre de M. de Boisi. Elle n'est qu'à une lieue de chez moi. Le château n'est pas si agréable que ma maison , il s'en faut beaucoup ; mais c'est une terre très vivante , et mon petit domaine est très ruinant; j'ai préféré dulce ulili. Eh bien , voilà donc comme on traite ce cher frère , à qui on dit des choses si tendres dans l'épître dédicatoire ! Je ne sais plus où j'en suis sur tout cela. Il peut encore arriver malheur : on peut avancer trop loin : des Cyrus peuvent trouver des Tomiris : il ne faut qu'un coupe-gorge pour ruiner un grand joueur. J'enfile des proverbes comme Sancho-Pança , mais c'est que je suis accoutumé aux Don Quichottes : voyez comme a fini Charles xn.

Bienheureux qui vit fort loin de tous ces illustres et dangereux mortels ! Figurez-vous que Patkul a demeuré deux ans à quatre pas de chez moi ; donc il ne faut pas en sortir. Ce monde est un grand naufrage ; sauve qui peut , c'est ce que je dis souvent. Faites souvenir de moi madame Dupin.

Adieu , mon cher et ancien ami. Le Suisse Voltaïbe. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. A Monrion , 36 mai. Feu l'amiral Byng vous assure de ses respects , de sa reconnaissance , et de sa parfaite estime; il est très sensible à votre procédé, et meurt consolé par la justice que lui rend un si généreux soldat, je gémirais à soldier; ce sont les propres mots dont il a

chargé son exécuteur testamentaire; je les reçois dans le moment, en arrivant à Monrion, avec les pièces inutilement justificatives de cet infortuné. C'est là , mon héros , tout ce que je puis vous dire de l'Angleterre, où les amis et les ennemis de l'amiral Byng rendent justice à votre mérite. Je crois qu'on ne se doutait pas en France de la campagne à la Turenne que fait le roi de Prusse. Faire accroire aux Autrichiens qu'il demande des palissades, sous peine de l'honneur et de la vie , pour mettre Dresde hors d'insulte ; entrer en Bohême par quatre côtés, à la même heure ; disperser les troupes ennemies, s'emparer de leurs magasins ; gagner une victoire signalée , sans laisser aux Autrichiens le temps de respirer l vous avouerez , monseigneur, vous qui êtes du métier, que la belle campagne du maréchal de Turenne ne fut pas si belle. Je ne sais jusqu'à quel point de si rapides progrès pourront être poussés ; mais on prétend qu'il envoie vingt mille hommes au duc de Cumberland, et que bientôt on verra les Prussiens se mesurer contre les Français. Tout ce que je sais , c'est qu'il en a toujours eu la plus forte envie. S'il y a une bataille , il est à croire qu'elle sera bien meurtrière. Parmi tant de fracas, conservez votre bonne santé et votre humeur. Daigoez , monseigneur , ne pas oublier les paisibles Suisses , et recevez avec votre bonté ordinaire les assurances de mon tendre et profond respect. V. A MADAME DE FONTAINE. Aux Délices, St mai. Je vous dirai d'abord , ma chère nièce , que vous avez une santé d'athlète, dont je vous fais de très sincères compliments ; et que si jamais votre vieux malingre d'oucle se porte aussi bien que vous , il viendra vous trouver à Homoy : ensuite vous saurez que madame Denis était chargée d'envoyer trois cents livres à Daumart, dans sa province du Maine , quand il a débarqué chez vous, lui , son fils, et deux bidets. Je vous prie de lui dire que je lui donnerai trois cents livres tous les ans , à commencer à la Saint-Jean prochaine. Je vous enverrai un mandat à cet effet sur 32.

830 CORRESPONDANCE. 11. Delaleu , ou vous pourrez avancer cet argent sur les revenus du pupille, et sur la rente qu'il me fait : cela est a votre choix. J'ignore ce qui convient au jeune Daumart ; je sais seulement que cent écus lui conviendront. Trouvez bou que je jn'en tienne a cette disposition que j'avais déjà faite. Madame Denis embellit tellement le lac de Genève, qu'il reste peu de chose pour les arrièrecousins. Quant à ma bâtarde de F anime , son protecteur, M. d'Argenlal , vous dira que je ne prétends pas que cette amoureuse créature se produise sitôt dans le monde. Mademoiselle de Ponthieuy fait un si grand rôle, et ses compagnes se présentent avec tant d'empressement, qu'il faut ne se pas prodiguer. Quand même la pièce vaudrait quelque chose , ce ne serait pas assez de donner du boo , il faut le donner dans le bon temps. A vous maintenant , monsieur le capitaine des chariots de guerre de Cyrus. Vous pouvez être sûr que je n'ai jamais écrit de ma vie à M. le maréchal d'Étrées, et que, s'il a été instruit de notre invention guerrière , ce ne peut être que par le ministère. J'aurais souhaité , pour vous et pour la France , que mon petit char eut été employé : cela ne coûte presque point de frais; il faut peu d'hommes, peu de chevaux ; le mauvais succès ne peut mettre le désordre dans une ligne; quand le canon ennemi fracasserait tous vos chariots , ce qui est bien difficile, qu'arriverait-il? ils vous serviraient de rempart, ils embarrasseraient la marche de l'ennemi qui viendrait à vous. En un mot, cette machine peut faire beaucoup de bien , et ne peut faire aucuu mal : je la regarde , après l'invention de la poudre , comme l'instrument le plus sûr de la victoire. Mais , pour saisir ce projet , il faut des hommes actifs , ingénieux , qui n'aient pas le préjugé grossier et dangereux du train ordinaire. C'est en s'éloignant de la route commune , c'est en fesant porter le dîner et le souper de la cavalerie sur des chariots, avant qu'il y eût de l'herbe sur la terre, que le roi de Prusse a pénétré en Bohême par quatre endroits, et qu'il inspire la terreur. Soyez sûr que le maréchal de Saxe se serait servi de nos chars de guerre. Mais c'est trop parler d'engins destructeurs, pour un pédant tel que j'ai l'honneur de l'être. On a imprimé dans Paris une thèse de médecine où l'on traite notre Esculape-Tronchin de charlatan eide coupeur de bourses. Il y a répondu par une lettre au doyen de la faculté, digne d'un grand homme comme lui. Il y répond encore mieux par les cures surprenantes qu'il fait tous les jours. Une jeune fille fort riche a été inoculée ici par des ignorants, et est morte. Le lendemain vingt femmes se sont fait inoculer sous la direction de Tronchin ,

et se portent bien. Je vous embrasse tous du meilleur de mon cœur. A M.
TIIEROT. A Monrlon , S juin Je reçois, mou ancien ami, votre très
agréable lettre du 25 de mai dans mou petit ermitage de Monriou, auquel je
suis venu dire adieu. On joue si bien la comédie à Lausanne, il y a si l>onne
compagnie, que j'ai fait enfin l'acquisition d'une belle maison au l>out de
la ville ; elle a quinze croisées de face, et je verrai de mon lit le beau lac
Léman et toute la Savoie , sans compter les Alpes. Je retourne demain à mes
Délices, qui sont aussi gaies en été que ma maison de Lausanne le sera en
hiver. Madame Denis a le talent de meubler des maisons et d'y faire bonne
chère , ce qui , joint à ses talents de la musique et de la déclamation ,
compose uue nièce qui fait le bonheur de ma vie. Je ne vous dirai pas «
Omille mirai i beat» - Fumum et opes strepituroque Rom»; » Hou., üb. m,
od. xxix, v. n-ia. car vous ê'cs trop admirator Romœ et præslantissimœ
Montmorenciœ . Ne manquez pas, je vous prie, à présenter mes très
sensibles remerciements à madame la comtesse de Sandwich. Il faut qu'elle
sache que j'avais connu ce pauvre amiral Byng à Londres dans sa jeunesse ;
j imaginai que le témoignage de M. le maréchal de Richelieu en sa faveur
pourrait être de quelque poids. Ce témoignage lui a fait honneur, et n'a pu
lui sauver la vie. Il a chargé son exécuteur testamentaire de me remercier ,
et de inc dire qu'il mourait mon obligé, et qu'il me priait de présenter à M.
de Richelieu, qu'il appelle a (jencruus soldier, ses respects et sa
reconnaissance. J'ai reçu aussi un mémoire justificatif très ample, qu'il a
donné ordre en mourant de me faire parvenir. Il est mort avec un courage
qui achève de couvrir ses ennemis de honte. Si j'osais m'adresser à madame
la duchesse d'Aiguillon , je la prierais de venger la mémoire du cardinal de
Richelieu du tort qu'on lui fait en lui attribuant le Testament politique. Si
elle voulait faire (aire sa belle imagination , et écouter sa raison, qui est
encore plus belle, elle verrait combien ce livre est indigne d'un grand
ministre. Qu'elle daigne seulement faire attention à l'étal où est aujourd'hui
l'Europe; qu'elle juge si un homme d'état, qui laisserait un testament polit!
Digitized by Google

ANNÉE K57. * *21 que à son roi , oublierait de lui parler du roi de Prusse, de Marie-Thérèse, et du duc de Hanovre. Voilà pourtant ce qu'on ose imputer au cardinal de Richelieu. On avait alors la guerre contre l'empereur, et l'armée du duc de Weimar était l'objet le plus important. L'auteur du Testament politique n'en dit pas un mot , et il parle du revenu de la Sainte-Chapelle, et il propose de faire payer la taille au parlement. Tous les calculs , tous les faits, sont faux dans ce livre. Qu'on voie avec quel mépris en parle Auberi , dans son Histoire du cardinal Mazarin. Je sais qu'Auberi est un écrivain médiocre et un lâche flatteur ; mais il était fort instruit , et il savait bien que le Testament politique n'était pas du grand et méchant homme à qui on l'attribue. Présentez, je vous prie , mes applaudissements et mes remerciements à Gamaclie le riche , qui fait de si belles uoces. Il donne de grands exemples, qui serout peu imités peut-être par ses cinquante-neuf confrères. Je suis très flatte que mon fatras historique ne lui ait pas déplu. Il est bon juge en prose comme en vers, par la raison qu'il est bon feseur. Son suffrage m'encouragera beaucoup à fortifier cet Essai de bien des choses qui tui manquent. Les Cramer se sont trop pressés de l'imprimer. On ne sait pas à quel point le genre humain est sot, méchant, et fou; on le verra, s'il plaît à Dieu, dans une seconde édition. Vous me dites que cet Essai a trouvé grâce devant mesdames d'Aiguillon et de Sandwich. La dernière est sans aucun préjugé, la première n'en a que sur le grand-oncle de son oncle ; elle devrait bien m'en croire sur ce maudit Testament. J'ai examiné tous les testaments, j'y ai passé ma vie; je sais ce qu'il en faut penser. Ce qu'on m'avait dit de Yatroce est une mauvaise plaisanterie qu'on a voulu faire à deux bonnes gens à qui on prétendait faire accroire qu'ils devaient pleurer sur leur patriarche ; mais ils l'ont abandonné comme les autres. Nos calvinistes ne sont point du tout attachés à Calvin. Il y a ici plus de philosophes qu'ailleurs. La raison fait, depuis quelque temps, des progrès qui doivent faire trembler les ennemis du genre humain. Plût à Dieu que celte raison pût parvenir jusqu'à faire épargner le sang dont on inonde l'Allemagne ma voisine ! P. S. J'arrive aux Délices. Il faut que je vous dise un mot de Jeanne. Je vous répète que celte bonne créature n'est connue de personne; elle nous amusera sur nos vieux jours. Je n'y pense guère à présent. Il faut songer à son jardin et au temporel. Malheureusement, cela prend un temps bien précieux. Je vous embrasse de tout mon cœur. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. Aux

Délices, i juin. Ma conscience m'oblige, monseigneur, de vous présenter les remontrances de mon parlement : ce parlement est le parterre. Je suis assassiné de lettres qui disent que Lekain est le seul acteur qui fasse plaisir , le seul qui se donne de la peine , et le seul qui ne soit pas payé. On se plaint de voir des moocheurs de chandelles qui ont part entière, dans le temps que celui qui soutient le théâtre de Paris n'a qu'une demi-part. On s'en prend à moi ; on dit que vous ne faites rien en ma faveur, et on croit que je ne vous demande rien ; cependant , je demande avec instance. Je conviens que Baron avait un plus bel organe que Lekain , et de plus beaux yeux ; mais Baron avait deux parts ; et faut-il que Lekain meure de faim , parce qu'il a les yeux petits et la voix quelquefois étouffée? Il fait ce qu'il peut ; il fait mieux que les autres : les amateurs font des vers à sa louange ; mais il faut que son métier lui procure des chausses ; il n'a que la moitié d'un cothurne, je vous conjure de lui donner un cothurne tout entier. J'aimerais mieux vous écrire en faveur de quelque Prussien quo vous auriez fait prisonnier de guerre vers Magdebourg ; mais puisqu'à présent vous êtes occupé d'emplois pacifiques, souffrez que je vous parle en faveur d'Orosmane, de Mahomet, et de Gengis-kan. Les héros doivent-ils laisser mourir de faim les héros? On dit que vos chevaux manquent de fourrage en Veslphalie, et qu'on leur donne du jambon. Pour Dieu, faites donner à dîner à Lekain, tout laid qu'il est. Vous avez dû recevoir les dernières volontés de l'amiral Byng : les miennes sont que je vous serai attaché toute ma vie avec le plus tendre respect. A MADAME LA COMTESSE DE LU TZELBOURG. Aax Débets, près de Genève, * Juin. Que Dieu protège Marie et qu'il vous rende sœur Broumalh ! Ne soyez pas surprise, madame , que Frédéric ait eu tant d'avantage sur l'Irlandais Brown et sur le prince Charles. Le Conseil de» Rats est détruit par le chat Raminagrobis. Si le maréchal d'Étrées ne prévient pas le doc de Cumberland, soyez sûre que le Raminagrobis enverra vingt mille de ces grands coquins qui tirent sept coups par minute, et qui étant plus grands, plus robustes, mieux exercés que nos petits soldats . et de plus ayant des fusils d'une plus grande longueur, auront autant d'avantage avec la baïonnette qu'avec la tirailerie. Que faire à tout cela . madame? Cultiver son

8*22 CORRESPONDANCE. champ et sa vigne, se promener sous les berceaux qu'on a plantés, être bien logé, bien meublé, bien voiture, faire très bonne chère, lire de bons livres, vivre avec d'honnêtes gens au jour la journée, ne penser ni à la mort, ni aux méchancetés des vivants. Les fous servent les rois, et les sages jouissent d'un repos précieux. Mille tendres respects. Voltaire. A DOM FANGE, A SKXONBJ. Aux Délices, 14 juin. J'admire la force du tempérament de monsieur votre oncle; elle est égale à celle de son esprit. Il a résisté en dernier lieu à une maladie à laquelle toute autre constitution eût succombé. Personne au monde n'est plus digne d'une longue vie. Il a employé la sienne à nous fournir les meilleurs secours pour la connaissance de l'antiquité. La plupart de ses ouvrages ne sont pas seulement de bons livres, ce sont des livres dont on ne peut se passer. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien lui dire qu'il n'y a personne au monde qui ait pour lui plus d'estime que moi. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices, 18 juin. Il est bien vrai que mon cher d'Argeulal, Je grand amateur du tripot, devait montrer à mon héros certain histrionage; mais vraiment, monseigneur, vous avez d'autres troupes à gouverner que celles de Paris, et ce n'est pas le temps de vous parler de niaiseries. Je voudrais bien pouvoir faire incessamment un petit voyage vers l'Alsace ou dans le Palatinat. Je n'aime plus à voyager que (>our avoir la consolation de voir mon héros; mais vous ne sauriez croire combien je suis devenu vieux. Toutes mes misères ont augmenté, et un apothicaire est beaucoup plus nécessaire à mon être qu'un général d'armée. J'espère cependant que les grandes passions, qui font faire de grands efforts, me donneront du courage. Donnez-vous le plaisir, je vous en prie, de vous faire rendre compte par Florian de la machine dont je lui ai confié le dessin. Il l'a exécutée; il est convaincu qu'avec six cents hommes et six cents chevaux on détruirait en plaine une armée de dix mille hommes. Je lui dis mon secret au voyage qu'il fit aux Délices l'année passée. Il en parla à M. d'Argenson, qui fit sur-le-champ exécuter le modèle. Si cette invention est utile, comme je le crois, à qui peut-on la confier qu'à vous? Un homme à routine, un homme à vieux préjugés, accoutumé à la tirailerie et au train ordinaire, n'est pas notre fait. Il nous faut un homme d'imagination et de génie, et le voilà tout trouvé. Je sens très bien que ce n'est pas à moi de me mêler de la manière la plus commode de tuer des hommes. Je me confesse ridicule; mais enfin, si un moine, avec du charbon, du soufre, et du salpêtre

, a changé l'art de la guerre dans tout ce vilain globe , pourquoi un barbouilleur de papier comme moi ne pourrait-il pas rendre quelque petit service incognito ? Je m'imagine que Florian vous a déjà communiqué cette nouvelle cuisine. J'en ai parlé à un excellent officier qui se meurt, et qui ne sera pas par conséquent *a portée d'en faire usage. Il ne doute pas du succès ; il dit qu'il n'y a que cinquante canons, tirés bien juste , qui puissent empêcher l'effet de ma petite drôlerie, et qu'on n'a pas toujours cinquante canons à la fois sous sa main dans une bataille. Enfin, j'ai dans la tête que cent mille Romains et cent mille Prussiens ne résisteraient pas. Le malheur est que ma machine n'est bonne que pour une campagne, et que le secret connu devient inutile ; mais quel plaisir de renverser à coup sûr ce qu'on rencontre dans une campagne ! Sérieusement, je crois que c'est la seule ressource contre les Vandales victorieux. Essayez, pour voir, seulement deux de ces machines contre un bataillon ou un escadron. J'engage ma vie qu'ils ne tiendront pas. Le papier me manque ; ne vous moquez point de moi ; ne voyez que mon tendre respect et mon zèle pour votre gloire, et non mon outrecuidance, et que mon héros pardonne à ma folie. A MADAME DE FONTAINE, A PARIS. Le... juin. Votre idée, ma chère nièce, de faire peindre de belles nudités d'après Natoire et Boucher, pour ragaillardir ma vieillesse , est d'une âme compatissante , et je suis reconnaissant de cette belle invention. On peut aisément, en effet, faire copier à peu de frais ; on peut aussi faire copier, au Palais-Royal , ce qu'on trouvera de plus beau et de plus immodeste. M. le duc d'Orléans accorde cette liberté. On peut prendre deux copistes au lieu d'un. Si par hasard quelque brocanteur de vos amis avait deux tableaux , je vous prierais de les prendre, ce serait autant d'assuré. Vous ornerez ma maison du Chêne comme vous avez orné celle des Délices. La maison du Chêne est plus grande, plus régulière, elle a même un plus bel aspect; mais c'est le palais d'hiver, c'est pour le temps de nos spectacles ; les Délices sont Digitized by Google

825 ANNÉE J757. pour le temps des Heurs et des fruits. Ce u'est pas mal partager sa vie pour uu malingre. M. Tronchiu dit que vous êtes fort couleut de votre sauté , et se vante toujours de la mienne ; mais c'est une gasconuade. Votre sœur est actuellement tout occupée des meubles pour la maison du Chêne. Elle insiste beaucoup sur une boule de lustre qu'elle préleud vous avoir demandée. Elle sera occupée en hiver de ses habits de théâtre. Nous espérons que vous viendrez voir encore nos douces retraites; elles valent bien la vie de Paris , quand on a passé le temps des premières illusions; et, eu vérité, Paris n'a jamais été moins regrettable qu'aujourd'hui. Je suis toujours en pciuc des succès du char assyrien. Il y a certaines plaines daus le monde où il ferait un effet merveilleux. Je m'y intéresse plus qu'a Fanimc. Si vous voulez vous amuser, conduisez cette Fanimc avec le lidèle d'Argental. Encore une fois, tout ce que je souhaite , c'est que mademoiselle Clairon soit aussi tcuchante dans ce rôle que l'a été madame Denis. Si la pièce est bien jouée, elle pourra amuser votre Paris, tout autant que l'histoire de M. Damiens, que le parlement va donner au public en trois volumes in-4°. Vous ferez comme il vous plaira avec Lekain et Clairon pour l'impression, si on imprime celte élégie amoureuse en dialogues; car, après tout, F anime n'est que cela ; mais de l'amour est quelque chose. Il y a donc un Pagnou de moins sur le globe. Ces gros petits trapoussins-fa s'imaginent qu'il n'y a qu'à boire et manger ; ils crèvent comme des mouches, et nous,maigrch ts , nous vivons Vivez , aimez-moi. Mille compliments à frère , àtils, au conducteur du c har d'Assyrie. Bonjour.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW , CHAMBELLAN DK
L'iMPBRATBICK UK RUSSIE , A MOSCOU. Aux Delices, *4 juin

Monsieur, j'ai reçu les cartes que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer. Vous préveuez mes désirs , en me facilitant les moyens d écrire une Histoire de Pierre- le- Grand et de faire connaître l'empire russe. La lettre dont vous m'honorez redouble mon zèle. La manière dont vous parlez notre langue me fait croire que je travaillerai pour mes compatriotes , en travaillant pour vous et pour votre cour. Je ne doute pas que sa majesté l'impératrice u'agrée et n'encourage le dessein que vous avez formé pour la gloire de son père. Je vois avec satisfaction , monsieur, que vous jugez comme moi que ce n'est pas assez d'ccrir les actions et les entreprises en tout genre de Pierrc-le-Grand, lesquelles (tour la plupart, sont connues : l'esprit éclairé, qui règue aujourd'hui dans les principales nations de

l'Europe demande qu'on approfondisse ce que les historiens effleuraient autrefois à peine. On veut savoir de combien une nation s'est accrue ; quelle était sa population avant l'époque dont on parle ; quel est, depuis cette époque, le nombre de troupes régulières qu'elle entretenait, et celui qu'elle entretient ; quel a été son commerce, et comment il s'est étendu ; quels arts sont nés dans le pays ; quels arts y ont été appelés d'ailleurs , et s'y sont perfectionnés ; quel était à peu près le revenu ordinaire de l'état , et à quoi il monte aujourd'hui ; quelle a été la naissance et le progrès de la marine ; quelle est la proportion du nombre des nobles avec celui des ecclésiastiques et des moines, et quelle est celle de ceux-ci avec les cultivateurs, etc. On a des notions assez exactes de toutes ces parties qui composent l'état, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne ; mais un tel tableau de la Russie serait bien plus intéressant, parce qu'il serait plus nouveau , parce qu'il ferait connaître une monarchie dont les autres Nations n'ont pas des idées bien justes , parce que enfin ces détails pourraient servir à rendre Picrrele-Grand, l'impératrice sa fille, et votre nation , et votre gouvernement , plus respectables. U réputation a toujours été comptée parmi les forces véritables des royaumes. Je suis bien loin de me flatter d'ajouter à cette réputation : ce sera vous, monsieur, qui ferez tout en m'euYoyant les mémoires que vous voulez bien me faire espérer, et je ne serai que l'instrument dont vous vous servirez pour travailler à la gloire d'un grand homme et d'un grand empire. Je vous avoue, monsieur, que les médailles sont de trop. Je suis confus de votre générosité, et je ne sais comment m'y prendre pour vous en témoigner ma reconnaissance. Je sens tout le prix de votre présent ; mais un présent non moins cher sera celui des mémoires qui me mettront nécessairement en état de travailler à un ouvrage qui sera le vôtre. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices , 22 juin. Mon cher ange , je serais bien homme à courir à Plombières pour y faire ma cour à la moitié de mon ange ; mais pourquoi madame d'Argental met-elle son salut dans des eaux ? Le grand Tronchh prétend qu'elles ne valent rien, et que la liaDigitized b/ Google

CORRESPONDANCE. S24 ture n'a point fait nos corps pour s'iuonder d'eaux minérales. Madame de Mui, qui était mourante , est venue dans notre temple d'Épidaure, et s'en est retournée jeune et fraîche. C'est le lac qui est la fountaine de Jouvence ; ce n'est pas le précipice . de Plombières. Vous n'allez donc point aux eaux! Vous jugez à Paris, vous y voyez des Iphigénie et des Astarbé; niais , je vous en conjure, mettez au cabinet les F anime , ou du moins ne donnez cette nourriture légère qu'en temps de disette. Je doute fort que mon héros passe par Plombières pour aller se battre en Allemagne; cela n'aurait pas bon air pour un général d'armée. Il faut qu'un héros se porte bien , et ne prenne ni ne fasse semblant de prendre les eaux ; mais, s'il y va , il sera le second objet de mon voyage. Ce sera apparemment sur la tin d'août, h la seconde saison , que madame d'Argental ira boire. Je me flatte que ma santé, toute faible qu'elle est, mes travaux qui ne sont que petits , et les soins de la campagne , me permettront cette excursion hors de ma douce retraite. Je n'ai point encore reçu la Vie de M. Damiens dont vous m'aviez flatté , mais je viens d'en lire un exemplaire qu'on m'a prêté L'ouvrage est bien ennuyeux ; mais il y a une douzaine de traits singuliers qui sont assez curieux : au bout du compte, cet abominable homme n'était qu'un fou. Vous n'êtes pas trop curieux, je crois, de nouvelles allemandes ; et comme vous ne m'en dites jamais de françaises, je devrais vous épargner mes rogatons tudesques. Cependant je veux bien que vous sachiez que, dans la pauvre armée du comte de Daun, il y a treize mille hommes qui n'ont ni culottes ni fusils, et que l'impératrice leur en fait faire à Vienne. En attendant, ils montrent leur cul au roi de Prusse ; mais il y a cul et cul. A l'égard de ceux qui sont dans Prague , mal nourris de chair de cheval , je ne sais ce qu'on en fera, il n'y a pas d'apparence que le prince Charles imite la retraite des dix mille du maréchal de Belle-Ile. Le pain n'est pas a bon marché dans votre armée de Ycstphalie. Vous me croyiez un auteur tragique. et je ne suis qu'un gazetier. Mon très cher auge , je vous aime de tout mon coeur , et je me dépîte bien souvent d'être si loin de vous.

• A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices, S juillet.

Qui! moi, que je me donne avec mon héros le ridicule de parler de ce qui n'est pas de mon métier? non assurément, je n'en ferai rien. Si vous avez envie d'avoir le modèle en question, envoyez vos ordres. Faites prier de votre part, ou Florian, ou Montigni de l'académie des sciences, de venir chez vous. Tous deux ont travaillé 'a cette machine. Elle est toute prête.

C'est h mon héros a en juger, et ce n'est pas à moi chétif à l'ennuyer par des explications qui ne donnent jamais une idée nette, il n'y a que les yeux qui puissent bien comprendre les machines. Vous avez sans doute , monseigneur , tous les détails de la bataille donnée le 18 en Bohême, et de la sortie exécutée le 21 par le prince Charles. Il paraît qu'on peut battre les Prussiens sans le secours d'une nouvelle machine. Mais, malgré les vingt-deux postillons sonnant du cor k Vienne, et malgré les cent bouches de la Renommco , on ne voit pas encore que les Prussiens aient évacué la Bohême. Ils paraissent encore être en force au camp de Kollin et auprès de Prague. Je voudrais, pour bien des raisons, que ce fût mon héros qui les battît complètement. Ah I quelle consolation charmante ce serait pour votre ancien courtisan, pour votre vieux idolâtre , de vous voir avant et après vos triomphes ! Je ne sais pas trop ce que pourra mon corps malingre ; mais je réponds bien de mon âme. Où ne me conduira-t-elle pas pour vous faire ma cour? J'irais partout , hors k Paris. J'imagine que vous ferez plus d'un tour au-delà du Rhin, que vous verrez l'électeur palatin ; que vous passerez quelquefois dans la maison de campagne qu'il achève. Il m'honore de beaucoup de bontés. Ce ne sont pas les caresses du roi de Prusse : il ne me baise pas la main, et il ne met pas de soldats, la baïonnette au bout du fusil, au chevet du lit de ma nièce : mais il daigne me témoigner quelque confiance. Je ne sais s'il ne serait pas mieux que j'allasse vous faire ma cour dans ce pays-lk que dans Strasbourg , où vous n'aurez pas un raouement k vous. J'aimerais mieux vous tenir un jour k la campagne, que quatre dans une ville bruyante. Mais où ne voudrais-je pas vous voir, vous entendre, vous renouveler mon tendre et profond respect ! A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON. Aux Délices, 1* juillet. Monsieur, vous savez qu'il faut pardonner aux malades ; ils ne remplissent t pas leurs devoirs comme ils voudraient. Il y a longtemps que je vous dois les plus sincères remerciements de votre lettre obligeante et instructive. Je commence par vous prier de vouloir bien faire souvenir de moi M. le comte de Lauraguais ; je ne savais pas qu'il fût aussi chimiste. Le sujet de ses deux Mémoires est bien curieux. Non seulement il est physicien , mais il est inventeur. On lui devra une opération nouvelle. Digitized b/ Google

825 ANNÉE 1757. A l'égard de Constantin , je vous répondrai que , si je ne m'étais pas imposé une autre tâche , cellelà me plairait beaucoup ; mais on serait obligé de dire des vérités bien hardies , et de montrer la honte d'une révolution qu'on a consacrée par les plus révoltants éloges. Il est vrai que , dans les états - généraux , les députés de la noblesse mettaient un moment un genou en terre ; il est vrai aussi que les usages ont toujours varié en France : ce sont des fantômes que le pouvoir absolu a fait disparaître. Ce que vous me dites des chapitres de Bourgogne, de Lorraine, et de Lyon, fait voir que les usages de l'Empire ont plus long -temps subsisté que ceux de France. La Lorraine , la Comté , et tout ce qui borde le Rhône, étaient terre d'Empire. A l'égard de la petite anecdote sur le premier président de Mesmes , il est très vrai que l'abbé de Chaulieu le régala de ce petit couplet : Juge qui te déplaces , Courtisan berné, Des grands que tu lasses Jouet obstiné, Sur notre Parnasse Le laurier d'Horace Test donc destiné ? Mais cela n'a rien de commun avec l'affaire de Rousseau , qui est un chaos d'iniquités et de misères , et l'opprobre de la littérature. Le dernier maréchal de Tessé est en effet un terme impropre, c'est un anglicisme, f/te taie marshall. J'étais Anglais alors , je ne le suis plus depuis qu'ils assassinent nos officiers en Amérique , et qu'ils sont pirates sur mer ; et je souhaite un juste châtiment à ceux qui troublent le repos du monde. Ce que je souhaite encore plus, monsieur, c'est la continuation de vos bontés pour votre très humble, etc. A M. DE CIDEVILLE. Aux Délices, près du lac de Genève, 15 juillet. Mon cher et ancien ami, j'ai l'air bien paresseux ; je ne vous ai point remercié de la belle exposition de la tragédie d 'Iphigénie en Tauride, que vous m'avez envoyée. De maudites occupations que je me suis faites emportent tout le temps. On sort fatigué de son travail ; on dit , J'écrirai demain : la mauvaise santé vient encore affaiblir les bonnes résolutions , et on croupit long-temps dans son péché. C'est là la confession de l'ermite des Délices. Je vous crois à présent dans vos Délices de Normandie, vers les bords de votre Seine. Vous y jugerez la famille d'Agamemnon à la lecture , vous verrez si les vers sont bien faits , si on les retient aisément , si l'ouvrage se fait relire : car c'est là le grand point , sans lequel il n'y a pas de salut. La tragédie qu'on joue en Bohême n'est pas encore à son dernier acte. La pièce devient très implexe. J'espère que le vainqueur de Mahon y jouera un beau rôle épisodique. Celui des peuples , qui représentent le chœur, sera toujours le même ; il paiera toujours la

guerre et la paix , les belles actions et les sottises. On a cru d'abord le roi de Prusse perdu par la victoire du comte de Daun , et par la délivrance de Prague ; mais il est encore au milieu de la Bohême, et maître du cours de l'Elbe jusqu'en Saxe. On croit qu'enfin il succombera. Tous les chasseurs s'assemblent pour faire une Saint-Hubert a ses dépens. Français, Suédois, Russes, se mêlent aux Autrichiens; quand on a tant d'ennemis, et tant d'efforts h soutenir, on ne peut succomber qu'avec gloire. C'est une nouveauté dans l'histoire que les plus grandes puissances de l'Europe aient été obligées de se liguier contre un marquis de Brandebourg; mais avec cette gloire , il aura un grand malheur ; c'est qu'il ne sera plaint de personne. Il ne savait pas , lorsque je le quittai , que mon sort serait préférable au sien. Je lui pardonne tout, hors la barbarie vandale dont on usa avec madame Denis. Adieu , mon cher ami. V. A MADAME DE FONTAINE, A PARIS. Aux Délices, 18 Juillet. Ma chère nièce , mille amitiés à vous et aux vôtres. Que faites-vous à présent? Il y a un an que vous étiez bien malade à mes Délices , mais il paraît aujourd'hui que vous vous passez à merveille du docteur. Etes-vous à Paris? êles-vous h la campagne? allez- vous h Hornoi? vous amusez-vous avec le philosophe du grand'- conseil? votre fils n'a-t-il pas six pieds de haut? Mettez-moi au fait , je vous en prie , de votre petit royaume. Quant h celui de France , il me paraît qu'il fait grande chère et beau feu. Il jette l'argent par les fenêtres ; il emprunte a droite et à gauche, à sept , k huit pour cent; il arme sur terre et sur mer. Tant de magnificence rend nos Normands de Genève circonspects ; ils ne veulent pas prêter h de si grands seigneurs ; et ils disent que le dernier emprunt de quarante millions n'étrenne pas. Pour vous , monsieur le grand-écuyer de Cyrus , je crois que vous avez montré la curiosité, la rareté de la lactique assyrienne et persane a un

826 CORRESPONDANCE. moderne qui se moque quelquefois du temps présent et du temps passé. Je m'imagine qu'à présent on croit n'avoir pas besoin de machines pour achever la ruine de Luc. Mais quand j'écrivis au hé; os de Mahon qu'il fallait qu'il vit notre char d'Assyrie , on avait alors besoin de tout. Les choses ont changé du 6 de juin au 18 ; et on croit tout gagné , parce qu'on a repoussé Luc à la septième attaque. Les cltoscs peuvent encore éprouver uu nouveau changement dans huit jours, et alors le char paraîtra nécessaire; mais jamais aucun général n'osera s'en servir, de peur du ridicule en cas de mauvais succès. Il faudrait un homme absolu, qui ne craignit point les ridicules, qui fût un peu machinale, et qui aimât l'histoire ancienne. Mandez-moi , je vous prie, quelque chose de l'histoire moderne de vos amusements. Je vous embrasse de tout mou cœur. Valeté. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU; Aux Dellcea, \9 juillet Mon héros, c'est à vous à juger des engins meurtriers , et ce n'est pas à moi d'en parler. Je n'avais proposé ma petite drôlerie que pour les endroits où la cavalerie peut avoir scs coudées frauebes , et j'imaginai que partout où un escadron peut aller de front , de petits chars peuvent aller aussi. Mais puisque le vainqueur de Malion renvoie ma machine aux anciens rois d'Assyrie , il n'y a qu'à la mettre avec la colonne de Folard dans les archives de Babylone. J'allais partir, monseigneur, j'allais voir mon hérw ; et je m'arrangeais avec votre médecin La Yiolto, que vous avez très bien choisi autant pour vous amuser que pour vous médicamenter dans l'occasion. Madame Denis tombe malade, et même assez dangereusement. Il n'y a pas moyen de laisser toute seule une femme qui n'a que moi , au pied des Alpes, pour un héros qui a trente mille hommes de bonne compagnie auprès de lui. Je suis homme à vous aller trouver on Saxe, car j'imagine que vous allez daus ces quartiers-là. Faites , je vous en prie , le moins de mal que vous pourrez à ma très adorée madame la duchesse de Gotha , si votre armée dîne sur sou territoire. Si vous passiez par Francfort, madame Denis vous supplierait très instamment d'avoir la bonté de lui faire envoyer les quatre oreilles de deux coquins, l'uu nommé Freitag , résident sans gages du roi de Prusse, à Francfort, et qui n'a jamais eu d'autres gages que ce qu'il nous a volé ; l'autre est uu fripon de marchand , conseiller du mi de Prusse. Tous deux eurent l'impudence d'arrêter la veuve d'un officier du roi , voyageant avec un pa6se-port du roi. Ces deux scélérats lui tirent mettre des baïonnettes dans le ventre , et fouillèrent dans ses poclies. Quatre

oreilles , en vérité , ne sont pas trop pour leurs mérites. Je crois que le roi de Prusse se défendra jusqu'à la dernière extrémité. Je souhaite que vous le preniez prisonnier, et je le souhaite pour vous et pour lui , pour son bien et pour le vôtre. Son grand défaut est de n'avoir jamais rendu justice ni aux rois qui peuvent l'accabler , ni aux généraux qui peuvent le battre. Il regardait tous les Français comme des marquis de comédie , et se donnait le ridicule de les mépriser, en se donnant celui de les copier, il a cru avoir formé une cavalerie invincible, que son père avait négligée, et avoir perfectionné encore l'infanterie de son père , disciplinée pendant trente ans par le prince d'Anhalt. Ces avantages , avec beaucoup d'argent comptant, ont tenté un cœur ambitieux ; et il a pensé que son alliance avec le roi d'Angleterre le mettrait au-dessus de tout. Souvenez-vous que , quand il fit son traité , et qu'il se moqua de la France , vous n'étiez point parti pour Mahon. Les Français se laissaient prendre tous leurs vaisseaux, et le gouvernement semblait se borner à la plainte. Il crut la France incapable même de ressentiment ; et je vous réponds qu'il a été bien étonné quand vous avez pris Minorque. Il faut à présent qu'il avoue qu'il s'est trompé sur bien des choses. S'il succombe , il est également capable de se tuer et de vivre en philosophe. Mais je vous assure qu'il disputera le terrain jusqu'au dernier moment. Pardonnez-moi , monseigneur, ce long verbiage. Plaiguez - moi de n'être pas auprès de vous. Madame Denis , qui est à son troisième accès d'une fièvre violente , vous renouvelle ses sentiments . Comptez que nos deux cœurs vous appartiennent. A M. LE MARQUIS D'ADHÈMAR. Il n'est chère que de vilain , monsieur le grand maître. Vous écrivez rarement ; mais aussi , quand vous vous y mettez, vous écrivez des lettres charmantes. Vous n'avez pas perdu le talent de faire de jolis vers ; les talents ne se rouillent point auprès de votre adorable princesse. Pour moi, dans la retraite où la raison m'attire. Je joute en paix la Liberté. Cette sage divinité , Que tout mortel ou regrette ou désire. Fait ici ma félicité. Indépendant , heureux , au sein de l'abondance , Et dans les bras de l'amitié , Je ne puis regretter ni Berlin ni la France; Et je regarde avec pitié Les traités frauduleux, la sourde inimitié , Et les fureurs de la vengeance. Digitized by Google

827 ANNÉE 1757. Mes vins, mes fruits, mes fleurs, ces campagnes, ces eau*, Mes fertiles vergers, et mes rians berceaux ; l'Yois fleuves, que de loin mon œil charmé contemple; Mes pénates brillants , fermés aux envieux; Voilà mes rois , voilà mes dieux. J* n'ai point d'autre cour, je n'ai point d'autre temple. Loin des courtisans dangereux , Loin des fanatiques affreux , L'étude me soutient la raison m'illumine ; Je dis ce que je pense , et fais ce que je veux ; Mais vous êtes bien plus heureux , Vous vivez près de Wilhelmine. Vous devez revoir incessamment un chambellan de son altesse royale, qui est presque aussi malade que moi , mais qui est presque aussi aimable que vous. J'ai eu quelquefois le bonheur de le posséder dans mon ermitage des Délices , où nous avons bu k votre santé. Madame Denis , la compagne de ma retraite et de ma vie heureuse , vous aime toujours , et vous fait les plus tendres compliments ; je vous fais les miens sur votre dignité de grand-maître. Souvenez-vous que j'ai été assez heureux pour poser la première pierre de cet édifice : ne m'oubliez jamais auprès de monseigneur et de son altesse royale ; je voudrais pouvoir leur faire ma cour encore une fois , avant de mourir. Ils ont un frère qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme , quoi qu'il en arrive , et dont j'ambitionnerai toujours les bontés , quoi qu'il soit arrivé. Comptez , monsieur, sur ma tendre amitié , et sur tous les sentiments qui m'attacheront h vous pour jamais. Le Suisse V. A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL. Aux Délices , 1er août. J'aurais bien voulu , madame , être le porteur de ma lettre ; quelque arrêt qu'ait rendu notre grand docteur Tronchin contre les eaux de Plombières , je serais venu au moins vous les voir prendre. Vous savez quel serait rempressemont de vous faire ma cour ; mais je ne suis pas comme vous , madame , je ne me porte pas assez bien pour faire cent lieues. Madame Denis , que je comptais vous amener, s'est trouvée aussi malade, et n'a pu s'éloigner de notre docteur en qui est notre salut. J'ai un double regret , celui de n'avoir point fait le voyage de Plombières , et celui de voir que vous n'avez pas donné la préférence à Tronchin qui engraisse les dames, sur des eaux chaudes qui les amaigrissent. Ah ! madame, que n'êtes-vous venue à Genève ! que n'ai-je pu vous recevoir dans mon petit ermitage! Vous auriez passé par Lyon , vous auriez vu (illustre et saint oncle* ,qui vous aurait donné raille préservatifs contre les poisons ' Le cardinal de Tencin. K. du pays hérétique où je suis ; et plut à Dieu que M. d'Argental vous eût accompagnée I mais je

ne suis pas heureux. Je ne sais pas positivement quel est votre mal, mais je crois très positivement que M. Tronchin vous aurait guérie ; enfin , je suis réduit à souhaiter que Plombières fît ce que Tronchin aurait fait. Nous avons presque tous les jours , dans notre ermitage , des nouvelles des succès qu'on obtient du Dieu des armées en Bohême contre mon ancien et étrange Salomon du Nord. On lui prend toujours quelque chose. Cependant il reste en Bohême , il y est cantonné, il est toujours maître de la Saxe et de la Silésie. Que m'importe tout cela , madame , pourvu que vous vous portiez bien ? Soyez heureuse , et ne vous embarrassez pas qui est roi et qui est ministre. Pour moi J'oublie tous ces messieurs aussi parfaitement que je me souviendrai toujours de vous. Retournez à Paris bien saine et bien gaie ; ayez beaucoup de plaisir, si vous pouvez , et jamais d'ennui. Amusez-vous de la vie , il faut jouer avec elle ; et quoique le jeu ne vaille pas la chandelle , il n'y a pourtant pas d'autre parti à prendre. Vous avez encore un des meilleurs lots dans ce monde. Je ne sais de triste dans mon lot que d'être éloigné de vous. Daignez m'en consoler en conservant vos boutés au Suisse.

V. A MADAME LA COMTESSE DE LITZELBOURG. Aux Délices, 6 août. Madame , vous avez eu la consolation de voir monsieur votre fils : mais où va-t-il ? où est-il ? Pardonnez à mes questions, et souffrez l'intérêt que j'y prends. On dit à Paris que le maréchal de Richelieu va prendre le commandement de l'armée du maréchal d'Ihrce, et j'en doute. On dit que ce maréchal d'Étrées a gagné une bataille le 26 juillet, et j'en doute encore. Les affaires du roi de Prusse paraissent bien mauvaises. On ne parle que de postes emportés par les Autrichiens, de convois coupés , de magasins pris. On ajoute que les officiers prussiens désertent , et que le roi de Prusse en a fait arquebuser quarante pour Rattacher les autres davantage; on dit qu'il a fait mettre en prison un prince d'Auhalt. On me mande de l'armée autrichienne que le roi de Prusse est sans ressource. Voici bientôt le temps où madame Denis pourrait demander les oreilles de ce coquin de Francfort qui eut l'insolence de faire arrêter dans la rue, la baïonnette dans le ventre, la femme d'un officier du roi de France , voyageant avec le (tasse-port du roi son maître. . On croit à Vienne que si le roi de Prusse suc

Digitized by Google

828 CORRESPONDANCE. combe, il sera mis au ban de l'Empire, et que ceux qui ont abusé de son pouvoir seront punis. Les Russes avancent dans la Prusse. L'ennemi public sera pris de tous côtés. Vive Marie-Thérèse ! Portez-vous bien, madame, pour voir le dénouement de tout ceci. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW. Aux Délices , près de Genève . 7 août. Avant d'avoir reçu les mémoires dont votre excellence m'a flatté , j'ai voulu vous faire voir du moins , par mon empressement , que je cherche à n'en être pas indigne. J'ai l'honneur de vous envoyer huit chapitres de l'Histoire de Pierre I^{er} : c'est une légère esquisse que j'ai faite sur des Mémoires manuscrits du général Le Fort , sur des Relations de la Chine, et sur les Mémoires de Stralemborg et de Perry. Je n'ai point fait usage d'une Vie de Pierre-le-Grand, faussement attribuée au prétendu boïard Nestesuranoy, et compilée par un nommé Rousset en Hollande. Ce n'est qu'un recueil de gazettes et d'erreurs très mal digéré ; et d'ailleurs un homme sans aveu , qui écrit sous un faux nom , ne mérite aucune créance. J'ai voulu savoir d'abord si vous approuveriez mon plan , et si vous trouvez que j'accorde la vérité de l'histoire avec les bienséances. Je ne crois pas , monsieur , qu'il faille toujours s'étendre sur les détails de guerres , bien moins que ces détails ne servent à caractériser quelque chose de grand et d'utile. Les anecdotes de la vie privée ne me paraissent mériter d'attention qu'autant qu'elles font connaître les mœurs générales. On peut encore parler de quelques faiblesses d'un grand homme , surtout quand il s'en est corrigé. Par exemple , l'emportement du czar avec le général Le Fort peut être rapporté, parce que son repentir doit servir d'un bel exemple; cependant, si vous jugez que cette anecdote doive être supprimée , je la sacrifierai très aisément. Vous savez , monsieur, que mon principal objet est de raconter tout ce que Pierre I^{er} a fait d'avantageux pour sa patrie, et de peindre ses heureux commencements qui se perfectionnent tous les jours sous le règne de son auguste fille. Je me flatte que vous voudrez bien rendre compte de mon zèle à sa majesté, et que je continuerai avec son agrément. Je sens bien qu'il doit se passer un peu de temps avant que je reçoive les Mémoires que vous avez eu la bonté de me destiner. Plus j'attendrai , plus ils seront amples. Soyez sûr, monsieur, que je ne négligerai rien pour rendre à votre empire la justice qui lui est due. Je serai conduit à la fois par la fidélité de l'histoire et par l'envie de vous plaire. Vous pouviez choisir un meilleur historien , mais vous ne pouviez vous confier à un homme plus

zélé. Si ce monument devient digne de la postérité , il sera tout entier à votre gloire, et j'ose dire à celle de sa majesté l'impératrice , ayant été composé sous ses auspices. J'ai l'honneur, etc. P. S. M. de Wetslof m'a dit que votre excellence voulait envoyer quatre jeunes Russes étudier dans le pays que j'habite. Lausanne est bien moins chère que Genève , et je me chargerai de les établir à Genève avec tout le zèle et toute l'attention que méritent vos ordres. Nota. Il paraît important de ne point intituler cet ouvrage Vie ou Histoire de Pierre 1^{er} ; un tel titre engage nécessairement l'historien à ne rien supprimer. Il est forcé alors de dire des vérités odieuses; et s'il ne les dit pas, il est déshonoré sans faire honneur à ceux qui l'emploient. Il faudrait donc prendre pour titre, ainsi que pour sujet, La Russie sous Pierre 1^{er} ; une telle annonce écarte toutes les anecdotes de la vie privée du czar qui pourraient diminuer sa gloire , et n'admet que celles qui sont liées aux grandes choses qu'il a commencées et qu'on a continuées depuis lui. Les faiblesses ou les emportements de son caractère n'ont rien de commun avec ces objets importants , et l'ouvrage alors concourt également à la gloire de Pierre-le-Grand, de l'impératrice sa fille , et de sa nation. On travaillera sur ce plan avec l'agrément de sa majesté, qui est nécessaire. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW. Des Delices, il août. Monsieur, celle-ci est pour informer votre excellence que je lui ai envoyé une esquisse de l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand , depuis Michel Romanof jusqu'à la bataille de Narva. Il y a des fautes que vous reconnaîtrez aisément. Le nom du troisième ambassadeur qui accompagna l'empereur dans ses voyages est erroné. Il n'était point chancelier comme le disent les Mémoires de Le Fort , qui sont fautifs en cet endroit. Je ne vous ai envoyé, monsieur, ce léger crayon, qu'afin d'obtenir de vous des instructions sur les erreurs où je serais tombé. C'est une peine que vous n'aurez pas sans doute le temps de prendre; mais il vous sera bien aisé de me faire parvenir les corrections nécessaires. Le manuscrit que j'ai eu l'honneur de vous adresser n'est qu'une tentative pour être instruit par vos ordres. Le paquet a été envoyé à Paris , le 8 (nouveau style) , à M. de Liecktefc , et , en son absence , à monsieur l'ambassadeur. Je me suis muni , monsieur, de tout ce qu'on

SÏ9 ANNÉE 4757. a écrit sur Pierre-le-Grand, et je vous avoue que je n'ai rien trouvé qui puisse me donner les lumières que j'aurais désirées. Pas un mot sur l'établissement des manufactures, rien sur les communications des fleuves, sur les travaux publics, sur les monnaies, sur la jurisprudence, sur les armées de terre et de mer. Ce ne sont que des compilations très défectueuses de quelques manifestes, de quelques écrits publics, qui n'ont aucun rapport avec ce qu'a fait Pierre le grand, de nouveau, et d'utile. En un mot, monsieur, ce qui mérite le mieux d'être connu de toutes les nations ne l'est en effet de personne. J'ose vous répéter que rien ne vous fera plus d'honneur, rien ne sera plus digne du règne de l'impératrice, que d'ériger ainsi, dans toute la terre, un monument à la gloire de son père. Je ne ferai qu'arranger les pierres de ce grand édifice. Il est vrai que l'histoire de ce grand homme doit être écrite d'une manière intéressante ; c'est à quoi je consacrerai tous mes soins. J'observerai d'ailleurs avec la plus grande exactitude tout ce que la vérité et la bienséance exigent. Je vous enverrai tout le manuscrit dès qu'il sera achevé. Je me flatte que ma conduite et mon zèle ne déplairont pas à votre auguste souveraine, sous les auspices de laquelle je travaillerai sans discontinuer, dès que les mémoires nécessaires me seront parvenus. A M. PALISSOT. Aix Délices, 15 août. Je hasarde, monsieur, ce petit mot de réponse rue du Dauphin, où vous demeuriez l'année passée, et où je suppose que vous êtes encore. Votre jugement sur la pièce nouvelle confirme ce qu'on m'en a déjà mandé. Je sens combien le métier est difficile, et je vous jure que je ne voudrais pas le recommencer. J'ai été long-temps en peine de votre ami M. Palu. Je desire de tout mon cœur qu'il repasse par mon petit ermitage à son retour ; mais il sera triste qu'il y revienne seul. Il avait un compagnon de voyage que je regretterai toujours, et à qui je souhaiterais un emploi auprès de mon lac hérétique, plutôt qu'en terre papale. C'est une chose bien flatteuse pour moi, que madame la princesse de Robecq ait bien voulu ne pas m'oublier. J'ambitionnais son suffrage, quand elle ornait les premières loges de sa présence ; je desirais son souvenir ; je l'en remercie bien respectueusement, et je vous prie de me mettre à ses pieds. Soyez sur, monsieur, que votre souvenir n'est pas moins précieux pour moi que celui des belles princesses. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices*, 19 août. Je commence, mon cher ange, par vous dire que Tronchin s'est trompé sur les eaux de Plombières, et que j'en suis très aise. J'avais pris la

liberté d'écrire à madame d'Argental contre les eaux , et je me rétracte; mais à l'égard des eaux d'Aix-la-Chapelle , je trouve que ce serait au duc de Cumberland h les prendre, et non pas au maréchal d'Étrées. Il vient de gagner une bataille ; il faut que M. de Richelieu en gagne deux , s'il veut qu'on lui pardonne d'avoir envoyé aux eaux un général heureux. A l'égard du roi de Prusse , l'affaire n'est pas finie, il s'en faut beaucoup. Il est encore maître absolu de la Saxe ; et si les Anglais envoient quinze mille hommes à Stade , l'armée de France peut se trouver dans une position embarrassante. Je me hâte de quitter cet article pour venir à celui de F anime. Je vousavouc que je ne suis guère en train a présent de rapetasser une tragédie amoureuse, et que le czar Pierre a un peu la préférence. Comment voulezvous que je résiste a sa fille? Il ne s'agit pas ici de redire ce qui s'est passé aux batailles deNarva et de Pultava; il s'agit de faire connaître un empire de deux mille lieues d'étendue, dont 'a peine on avait entendu parler il y a cinquante ans. Il me semble que ce n'est pas une entreprise désagréable de crayonner cette création nouvelle; c'est un beau spectacle de voir Pélersbourg naître au milieu d'une guerre ruineuse, et devenir une des plus belles et des plus grandes villes du monde; de voir des flottes où il n'y avait pas une barque de pêcheur, des mers se joindre , des manufactures se former, les mœurs se polir, et l'esprit humain s'étendre. J'ai au bord de mon lac un Russe qui a été un des ministres de Pierre-Ie-Grand dans les cours étrangères. 11 a beaucoup d'esprit ; il sait toutes les langues, et m'apprend bien des choses utiles. J'ai vu chez moi des jeunes gens nés eu Sibérie : il y en a un que j'ai pris pour un petit-maître do Paris. C'est donc , mon cher ange , ce vaste tableau de la réforme du plus grand empire de la terre qui est l'objet de mon travail. Il n'importe pas que le czar se soit enivré, et qu'il ait coupé quelques têtes au fruit; il importe de connaître un paysqui a vaincu les Suédois et les Turcs, donné un roi à la Pologne, et qui venge la maison d'Autriche. On me fait copier les archives , on me les envoie. Cette marque de confiance mérite que j'y soissensible. Je n'ai à craindre d'être ni satirique ni flatteur, et je ferai bien tout mon possible pour ne déplaire ni à la fille de Picrre-lc-Grand ni au Digitized by Google

8⁰⁰ CORRESPONDANCE. public. Je me suis laissé ontrainer à me justifier auprès de vous sur cet ouvrage, que j'entreprends, qui convient à mon âge, à mon goût, aux circonstances où je me trouve. Une autre fois je vous parlerai au long de cette pauvre F anime; mais je crois qu'il faut laisser oublier le grand succès de V Iphigénie en Tauride. Mes Russes prirent la Tauride il y a dix-huit ans. Adieu , mon divin ange ; je vous embrasse mille fois. A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices , 31 août. Mon héros, c'est en tremblant que je vous écris. Je n'aurais pas été peut-être importun à Strasbourg , mes lettres peuvent l'être quand vous êtes à la tête de votre armée. Je vous jure que , sans la maladie de ma nièce, j'aurais assurément fait le voyage. Je voudrais vous suivre à Magdebourg, car je m'imagine que vous l'assiégerez. Il y a plus de quatre mois que j'eus l'honneur de vous mander qu'on en viendrait là. Je ne prévoyais pas alors que ce serait vous qui vous mesureriez contre le roi de Prusse ; mais vous savez avec quelle ardeur je le souhaitais. Vous irez peut-être à Berlin , et d'Argens viendra au devant de vous. Sérieusement vous voilà chargé d'une opération aussi brillante qu'en ait jamais fait le maréchal deVillars. Je vous connais, vous ne traiterez pas mollement cette affaire-la ; et , soit que vous ayez en tête le duc de Cumberland, soit que vous vous adressiez au roi de Prusse, il est certain que vous agirez avec la plus grande vigueur. Je ne sais pas ce que c'est que la dernière victoire remportée sur le duc de Cumberland ; j'ignore si c'est une grande bataille , si les ennemis avaient assez de forces, si les Anglais viennent ajouter quinze mille hommes aux Hanovriens; mais ce que je sais, c'est que vous êtes dans la nécessité de faire quelque chose d'éclatant , et que vous le ferez. Permettez que je vous parle du commissaire du roi pour les domaines des pays conquis ; c'est un M. de Laporte, qui sera sans doute chargé plus d'une fois de vos ordres. J'espère que vous en serez très content. Vous le trouverez très empressé à vous obéir. Je fais, dans ma retraite, mille vœux pour vos succès, pour votre gloire, pour votre retour triomphant. Favori de Vénus, de Minerve, et de Mars, soyez aussi heureux que le souhaitent votre, ancien courtisan le Suisse Voltaire et sa nièce. A M. L'ABBÉ D'OU VET. v Aux Délices , 33 août. Un Cramer, mon cher maître , m'a dit de vos nouvelles , que vous vous portiez mieux que jamais, que vous vous souvenez encore de moi , et que vous voulez que j'envoie mon maigre visage pour mettre à côté de votre grosse face. Tout cela est-il vrai ? et ma physionomie ne sera-t-elle

point de contrebande? Que faites-vous de tant de portraits? bientôt le Louvre ne les contiendra pas. Portez-vous bien et conservez -vous, voilà le grand point ; c'est peu de chose d'exister en peinture. Si j'avais un portrait de Cicéron , je l'encadrerais avec le vôtre. Mais pour moi , je ne serai tout au plus qu'avec Campistron ou Crébillon. Dites-moi , je vous prie , si , révérence parler, vous n'êtes pas notre doyen? Il me semble que cette sublime dignité roule entre M. le maréchal de Richelieu et vous. J'ai bien une autre question h vous faire. Olivet n'est-il pas dans mon voisinage près de SaintClaude? N'allez-vous jamais chez vous? ne pourrait-on pas espérer de vous voir dans mon ermitage des Délices? Je mourrais content. Intérim, vale, et tuum discipulum ama. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. (A VOUS SEUL.) Mon héros , vous avez vu et vous avez fait des choses extraordinaires. En voici une qui ne l'est pas moins , et qui ne vous surprendra pas. Je la confie h vos bontés pour moi, k vos intérêts, à votre prudence , à votre gloire. Le roi de Prusse s'est remis à m'écrire avec quelque confiance. Il me mande qu'il est résolu de se tuer, s'il est sans ressource ; et madame la margrave sa sœur m'écrit qu'elle finira sa vie , si le roi son frère finit la sienne. Il y a grande apparence qu'au moment où j'ai l'honneur de vous écrire , le corps d'armée de M. le prince de Soubise est aux mains avec les Prussiens. Quelque chose qui arrive , il y a encore plus d'apparence que ce sera vous qui terminerez les aventures de la Saxe et du Brandebourg , comme vous avez terminé celles de Hanovre et de la Hesse. Vous courez la plus belle carrière où on puisse entrer en Europe , et j'imagine que vous jouirez de la gloire d'avoir fait la guerre et la paix. Il ne m'appartient pas de me mêler de politique, et j'y renonce comme aux chars des Assyriens ; mais je dois vous dire que , dans ma dernière lettre 'a madame la margrave de Bareuth , je n'ai pu m'empêcher de lui laisser entrevoir combien

Digitized by Google

ANNÉE *757. \ 85* je souhaite que vous joigniez la qualité d'arbitre à celle de général. Je me suis imaginé que , si l'on voulait tout remettre a la bonté et à la magnanimité du roi , il vaudrait mieux qu'on s'adressât à vous qu'à tout autre ; en un mot, j'ai hasardé cette idée sans la donner comme conjecture ni comme conseil , mais simplement comme un souhait qui ne peut compromettre ni ceux à qui on écrit , ni ceux dont on parle 1 ; et je vous en rends compte sans autre motif que celui de vous marquer mon ' L'idée de Voltaire fut adoptée, comme on le voit par ses lettres suivantes; et elle aurait épargné de très grands malheurs a la France, si elle eut produit à la cour l'effet qu'on pouvait raisonnablement en attendre. Lettre de S. H. le roi de Prusse à Jf. le maréchal de Richelieu. A Hôte, I* 6 septembre 1717. Je sens, monsieur le duc, que l'on ne vous a pas mis dans le poste ou vous êtes pour négocier; je suis cependant très persuadé que le neveu du grand cardinal de Richelieu est fait pour signer des traités comme pour gagner des batailles. Je m'adresse à vous par un effet de l'estime que vous inspirez h ceux qui ne vous connaissent pas même particulièrement. Il s'agit d'une bagatelle, monsieur, de faire la paix, si on le veut bien. J'ignore quelles sont vos instructions ; mais , dans la supposition qu'assuré de la rapidité de vos progrès , le roi votre maître vous aura mis en état de travailler à la pacification de l'Allemagne, Je vous adresse M. Dclcheict dans lequel vous pouvez prendre une confiance entière. Quoique les événements de cette année ne devraient pas me faire espérer que votre cour conserve encore quelque disposition favorable pour mes intérêts, je ne puis cependant me persuader qu'une liaison , qui a duré seize années , n'ait pas laissé quelque trace dans les esprits ; peut-être que je Juge des autres par moi-même. Quoi qu'il en soit enfin , Je préfère de confier mes Intérêts au roi votre maître plutôt qu'à tout autre. Si vous n'avez , monsieur, aucune instruction relative aux propositions que je vous fais, je vous prie de demander, et de m'informer de leur teneur- Celui qui a mérité des statues a Gènes, celui qui a conquis l'île de Minorque malgré des obstacles immenses , celui qui est sur le point de subjuguier la Prusse-Saxe , ne peut rien faire de plus glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe. Ce sera , sans contredit , le plus beau de vos lauriers. Travaillez-y, monsieur, avec cette activité qui vous fait faire des progrès si rapides, et soyez persuadé que personne ne vous en aura plus de reconnaissance, monsieur le duc, que votre fidèle ami , Frédéric Réponse de U. le maréchal de Richelieu

au Roi de Prusse. 6iab , Quelque supériorité que votre majesté ait en tout genro , il y aurait peut-être beaucoup à gagner pour mol de négociier, plutôt qu'à combattre vis-à-vis un héros tel que votre majesté. Je crois que Je servirais le roi mon maître d'une façon qu'il préférerait à des victoires, si je pouvais contribuer au bien d'une paix générale. Mais j assure votre majesté que je n'al ni instructions ni notions sur les moyens d'y pouvoir parvenir. Je vais envoyer un courrier pour rendre compte des ouvertures que votre majesté veut bien me faire, et j'aurai l'honneur de lui rendre la réponse de l'affaire dont |e suis convenu avec M. Delchetet. Je sens, comme je le dois, tout le prix des choses flatteuses que Je reçois d'un prince qui fait l'admiration de l'Europe, et qui, j'ose le dire, a fait encore plus la mienne particulière. Je voudrais bien nu moins pouvoir mériter ses bontés en le servant dans le grand ouvrage qu'il |>arait désirer, et auquel il croit que je peux contribuer; je voudrais surtout pouvoir lui donner des preuves du profond respect avec lequel je suis, etc. K. zèle pour votre personne et pour votre gloire. Vous n'ignorez pas que madame de Bareuth a voulu déjà entamer une négociation qui n'a eu aucun succès ; mais ce qui n'a pas réussi dans un temps peut réussir dans un antre , et chaque chose a son point de maturité. Je n'ajoute aucune réflexion; je crois seulement devoir vous dire que, dans le cas où l'on puisse résoudre le roi de Prusse à remettre tout entre vos mains, ce ne sera que par madame la margrave sa sœur qu'on pourra y réussir. J'espère que ma lettre ne sera pas prise par des housards prussiens ou autrichiens ; je ne signo ni ne date. Vous connaissez mon ermitage ; j'oso vous supplier de m'écrire seulement qualro mots qui m'instruisent que vous avez reçu ma lettre. J'ai eu l'honneur de mettre sous votre protection une lettre pour madame la duchesse de SaxeGotha. Plus d'une armée mange son pauvre pays, et, toutgalantque vous êtes, vous y avez quelque part. Vous ne pouvez toujours contenter toutes les dames. Permettez que j'ajoute que vous avez parmi vos aidcs-dc-camp un comte de Divonno , mon voisin, qu'on dit très aimable, et très oni pressé à vous bien servir. Vous ôtes très bien en médecins et en aides-de-camp. Us sont bien heuteux. Que ne puis-je, comme eux , être à portée de voir mon héros! A MADAME DE FONTAINE. Aux Déliera, *7 aoûu Ma chère, enfant, je vous avoue que je suis fâché de faire venir des tableaux et des glaces pour Lausanne ; j'aimerais mieux les placer à Uornoï ; mais me voilà Suisse pour le reste de ma viè. Madame Denis a voulu une belle maison à Lausanne; les Délice8s'emhellissent tous les jours. Nous jouons la comédie à Lausanne ;

on nous la donne aux portes de Genève. On représenta hier Alzire, et, quand j'arrivai, tous les Gcoevois me reçurent avec des battements de maius. Il n'y a pas moyen de quitter ces hérétiques-là. Quand, avec une mauvaise santé, on est parvenu à la septième dizaine de son âge , il ne faut plus soDger qu'à mourir tranquille, et tous les lieux doivent être égaux. Je n'ai point de messe en musique, comme La Popeliuière ; je n'ai point un friode complaisantes, mais je m'accommode assez de ma médiocrité; on peut ôtro heureux sans être roi ni fermier-général. Le bruit court , dans notre Suisse , que M. le

832 CORRESPONDANCE. prince de Conti 1 veut faire revivre ses droits sur le comté de Neuchâtel. En effet, il était le légitime héritier; et c'est une province que le roi de Prusse pourrait perdre. Vos Français sont dans Hanovre; j'espère qu'ils souperont à Berlin en 1758, au plus tard. A M. THIERIOT. Aux Délices. Je suis vir desideriorum}; premièrement, parce que te desidero in Deliciis meis; secondement, parce que desidero les paperasses de Hubert. M. de La Popelinière m'a flatté que le compère compilait. Je vous prie, mon ancien ami, de bien remercier Pollioncm deses faveurs; et je vous avertis que si vous n'avez pas la bonté de hâter un peu votre besogne moscovite, ma maison russe sera bâtie avant que vous m'ayez envoyé votre brique. J'ai reçu de Pétersbourg des cartes et des plans qui m'étonnent. Le pays n'a que cinquante ans de création, et la magnificence égale déjà l'étendue de l'empire. Pierre était un ivrogne, un brutal parfois; je le sais bien; mais les Romulus et les Thésée ne sont que de petits garçons devant lui. Vous en voyez les effets. Élisabeth expédie le même matin des ordres pour les frontières de la Chine, et pour envoyer cent mille hommes contre mon disciple Frédéric, roi de Prusse. Ce sont là ces soldats qui n'avaient que des bâtons brûlés par le bout à Narva, qui ont ensuite vaincu Charles xii, qui ont fait fuir les janissaires, et fait passer les Suédois sous les Fourches Caudines. Joignez à ces miracles un opéra italien, une comédie, des sciences, et vous verrez que le sujet est beau. Je suis fâché de la mort de madame de Rochester-Sandwich. C'est une bonne tête qui est rongée de vers. La cervelle de Newton et celle d'un capucin sont de même nature; cela est bien cruel, mais qu'y faire? « Ipse Epicurus obit decurso luminae >ilæ. » Si j'avais eu de la santé, et point de niece, j'aurais pu faire un petit tour avec le vainqueur de Mahon; mais je ne quitte plus ce que j'aime pour des héros. On ne croit pas que mon disciple puisse résister; il faudra qu'il meure à la romaine, ou qu'il s'en console à la grecque, qu'il se tue, ou qu'il soit philosophe. Voilà un grand exemple; mais nous n'en sommes encore qu'aux premiers actes de la pièce; il faut voir le dénouement. Il arrive 1 Louis-François de Bourbon, prince de Conti, mort en 1776. toujours dans les affaires quelque chose à quoi on ne s'attend point. Intérim, vale; et memento de l'abbé Hnler et du Suisse V. A M. LE COMTE D'AGENTAL. Aux Délices, 9 septembre. Mon divin ange, moi qui n'ai point pris les eaux de Plombières, je suis bien malade, et je suis puni de n'avoir point été faire ma cour à madame d'Argental. Je

voudrais qu'on eût brûlé, avec la fausse Jeanne , le détestable auteur «le cette infâme rapsodie. Elle est incontestablement de La Beaumelle; mais s'il n'est pas ors, il est en lieu où il doit se repentir. On dit que c'est l'abbé de Remis qui a ménagé le rétablissement du parlement; si cela est, il joue un bien beau rôle dans l'Europe et en France. Je ne lui ai jamais écrit depuis mon absence ; j'ai toujours craint que mes lettres ne parussent intéressées , et je me suis contenté d'applaudir h sa fortune, sans l'en féliciter. Qui eût cru, quand le roi de Prusse faisait autrefois des vers contre lui , que ce serait lui qu'il aurait un jour le plus h craindre ? Les affaires de ce roi , mon ancien disciple et mon ancien persécuteur, vont de mal en pis. Je ne sais si je vous ai fait part de la lettre qu'il m'a écrite il y a environ trois semaines : J'ai appris , dit-il, que vous vous éliez intéressé à mes succès et à mes malheurs ; il ne me reste qu'à vendre cher ma vie , etc., etc. Sa sœur, la margrave de Bareuth, m'en écrit une beaucoup plus lamentable. Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine. Mon cher ange, j'écirai pour Brizard tout ce que vous ordonnerez. Ayez la bonté de m'instruire de son admission dans le rang des héros , dès qu'on l'aura reçu. J'espère que l'autre héros de Mahon gouvernera mieux son armée que le tripot de la Comédie. A propos de Mahon, savez-vous que l'amiral Bvng m'a fait remettre , en mourant , sa justification? Me voilà occupé à juger Pierre-leGrand et l'amiral Byng; cela n'empêchera pas que je u'obéisse à vos ordres tragiques , « Si qua « Numina lseva sinunt , auditque vocalus Apollo. » Georg., rv , v. 6. En voilà beaucoup pour un malade. Madame Denis et le Suisse Voltaire vous em-* brassent tendrement. Digitized by Google

ANNEE A MADAME LA COMTESSE DE LUTZF.LBOURG.

Aux Délier», <9 septembre. Voilà de grandes révolutions , madame, et nous ne sommes pas encore au bout. On dit que dixhuit raille Hanovriens viennent de débarquer à Stade. Ce n'est pas une petite affaire. Je souhaite que M. de Richelieu par sa tête des lauriers qu'on a fourrés dans sa poche. Je souhaite à monsieur votre fils honneur et gloire sans blessure, et 'a vous , madame, une santé inaltérable. Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre très touchante; mais j'ai toujours l'aventure de madame Denis sur le coeur. Si je me portais bien , j'irais faire un tour à Francfort dans l'occasion. On dit que , malgré les belles et bonnes paroles du roi , messieurs des plaids font encore les difficiles. Je ne puis le croire. Mais tout cela importe fort peu a un philosophe qui vit dans la retraite , et qui n'a ni rois, ni parlements , ni prêtres. J'en souhaite autant à tout le genre humain. Adieu, madame. L'oncle et la nièce vous seront toujours bien attachés. A M. THIERIOT.

Aux Délices», i3 septembre. J'ai reçu un gros paquet des Mémoires de l'abbé Hubert, une lettre de M. de La Popelinière, et rien de son compère. Le compère est-il malade? méprise-t-il ses anciens amis parce qu'ils sont des Suisses? est-il à la campagne? dans quelque terre des Montmorency? S'il n'était pas occupé auprès des grandes et belles dames , je lui dirais : Venez passer l'hiver à Lausanne , dans une très belle maison que je viens d'ajuster , et puis venez passer l'été aux Délices ; on vous donnera des spectacles l'hiver, et vous verrez , l'été , le plus beau pays de la terre ; et vous apprendrez , messieurs les Parisiens , qu'il y a des plaisirs ailleurs que chez vous. De plus , vous mangerez des gelinottes dont vous ne tâtez guère dans votre ville ; mais vous êtes des casaniers. Écrivez-moi donc ; morbleu, quel paresseux ! Adieu. Valc , nxxicc. Cette lettre des Délices vous viendra peut-être par Versailles. A M. DE LA MICI10D1KRE , INTENDANT

D'At'VBBGNR Monsieur , c'est à Breslau , a Londres , et à Dordrecht, qu'on commença, il y a environ trente ans, à supputer le nombre des habitants par celui des baptêmes. On multiplia, dans Londres , le nombre des baptêmes par 55, à Brcs44. 1757. 853 lau, par 53. M. deKerschbom, magistrat de Dordrecht , prit un milieu. Son calcul se trouva très juste ; car s'étant donné la peine de compter un par un tous les habitants de celte petite ville , il vérifia que sa règle de 51 était la plus sûre. Cependant elle ne l'est ni dans les villes dont il part beaucoup d'émigranls , ni dans celles ob viennent s'établir beaucoup d'étrangers ; et , dans ce dernier cas , on ajoute

pour les étrangers un supplément qu'il n'est pas malaisé de faire. Toutes ces règles ne sont pas d'une justesse mathématique ; vous savez mieux que moi , monsieur , qu'il faut toujours se contenter de la peu près. La fameuse méridienne de France n'est certainement pas tirée en ligne droite ; le roi n'a pas le même revenu tous 'es ans , et le complet n'est jamais dons les troupes.il n'y a que Dieu qui ait fait au juste le dénombrement des combattants du peuple d' Israël , qui se trouva de six cent mille hommes au bout de deux cent quinze ans, tous descendants de Jacob, sans compter les femmes, les vieillards et les enfants. Les habitants de Clermont en Auvergne ne peuvent avoir augmenté dans cette miraculeuse progression. Ceux qui ont attribué quarante- cinq mille citoyens à cette ville ont presque autant exagéré que l'historien Josèphe , qui comptait douze cent mille âmes dans Jérusalem pendant le siège. Jérusalem n'en a jamais pu contenir trente mille. Lorsque j'étais à Bruxelles , on me disait que la ville avait cinquante mille habitants : le pensionnaire , après avoir pris toutes les instructions qu'il pouvait, m'avoua qu'il n'en avait pas trouvé dix-sept mille. J'ai fait usage de la règle de 54 à Genève; elle s'est trouvée un peu trop forte. On compte dans Genève environ vingt -cinq mille habitants; il y naît environ sept cent soixante -quinze enfants , année commune : or 775 multiplié par 54 donne 20,550. La règle de 53 donnerait 25,575 têtes à Genève. Cela posé, monsieur, il paraît évident. qu'il y a tout au plus vingt mille personnes à Clermont, et ce nombre ne doit pas vous paraître extraordinaire ; les hommes ne peuplent pas comme le prétendent ceux qui nous disent froidement qu'après le déluge il y avait des millions d'hommes sur la terre. Les enfants ne se font pas à coups de plume, et il faut des circonstances fort heureuses pour que la population augmente d'un vingtième en cent années. En dénombrement fait en 4748, probablement très fautif, ne donne à Clermont que 4324 feux; si on comptait (en exagérant) dix personnes par feu, ce ne serait que 45,240 têtes ; et si, depuis ce temps, le nombre en était monté à vingt mille, ce serait un progrès dont il n'y a 53 Digitized by Google

851 CO K K ES POND AN GE. filière d'exemples. Il vaut mieux croire que l'auteur du dénombrement des feux s'est trompé ; mais quand même il se serait trompé de moitié , ; quand même il y aurait eu le double de feux qu'il suppose, c'est-à-dire 2,0 #8, jamais on ne compte que cinq à six habitants par feu ; metlons-en six , il y aurait eu alors 3,888 habitants à Clermont ; et, depuis ce temps, le nombre se serait accru jusqu'à vingt mille par une administration heureuse, et par des événements que j' ignore. Tout concourt donc, monsieur, à persuader que Clermont ne contient en effet que vingt mille habitants ; s'il s'en trouvait quarante mille sur environ 588 baptêmes par an , ce serait un prodige unique dont je ne pourrais demander la raison qu'à vos lumières. Voilà, monsieur, ce que mes faibles connaissances me permettent de répondre à la lettre dont vous m'avez honoré. Cette lettre me fait voir quelle est votre exactitude et votre sage application dans votre gouvernement; elle me remplit d'estime pour vous, monsieur; et ce n'est que par pure obéissance à vos ordres que je vous ai exposé mes idées, que je dois en tout soumettre aux vôtres. Vous êtes bien portée de faire une opération beaucoup plus juste que ma règle. On vient, dans toute l'étendue de la domination de Berne, d'envoyer dans chaque maison compter le nombre des maîtres , des domestiques, et même des chevaux. Il est vrai qu'on s'en rapporte à la bonne foi de chaque particulier, dans le seul pays de l'Europe où l'on ne paie pas la moindre taxe au souverain, et où cependant le souverain est très riche. Mais, sous une administration telle que la vôtre, quel particulier pourrait déranger, par sa réticence , une opération utile qui ne tend qu'à faire connaître le nombre des habitants, et à leur procurer des secours dans le besoin ? J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse estime , etc. A M. LE COMTE D ARGENTAL. ; ■ ; . * T--V- .. f' , . ■.i 'XVIIV'.-I v An* Délire*, le 10 octobre. Je ne vous ai point encore parlé, mon divin ange , de monsieur et de madame de Montferrat, qui sont venus bravement faire inoculer leur fils unique à Genève. Ils viennent souvent dîner dans mon petit ermitage, où ils voient des gens de toutes les nations , sans excepter le pays d'Alzire. Nous avons aux portes de Genève une troupe dans laquelle il y a quelques acteurs passables. J'ai eu le plaisir de voir jouer l'Orphelin de Chine , pour la première fois de ma vie. J'ai , dans plus d'un endroit, souhaité des Clairons et des Lekain ; mais on ne peut tout avoir. C'est vous, mon cher et respectable ami, que je souhaite toujours, et que je ne vois jamais. Vous m'allez dire

qu'après avoir vu des comédies, je devrais être encouragé à en donner ; que je devrais vous envoyer *Famine* dans son cadre pour le mois de novembre ; mais je vous conjure de vous rendre aux raisons que j'ai de différer. Empêchez , je vous en supplie , qu'on ne me prodigue à Paris. Ce serait actuellement un très grand chagrin pour moi d'être livré au public. Il viendra un temps plus favorable ; et alors vous gratifierez les comédiens de cette *Fanime*, quand vous la jugerez digne de paraître. Nous nous amuserons à donner des essais sur notre petit théâtre de Lausanne, et nous vous enverrons ces essais ; mais point de Paris b présent. Comptez que ce n'est point dégoût , c'est sagesse ; car, en vérité , rien n'est si sage que de s'amuser paisiblement de ses travaux, sans les exposer aux critiques de votre parterre. Je vous supplie instamment de me mander s'il est vrai que vous ayez à Paris ou à la cour un comte de Gotter , grandmaréchal de la maison du roi de Prusse, tout fraîchement débarqué , pour demander quelque accommodement qui sera , je crois , plus difficile à négocier que ne l'a été l'union de la France et de l'Autriche. Je reçois assez souvent des lettres du roi de Prusse , beaucoup plus singulières, beaucoup plus étranges que toute sa conduite avec moi depuis vingt années. Je vous jure que la chose est curieuse. Je vois tout à présent avec Iran juillité. Je suis heureux au pied des Alpes ; mais je n'y serais pas, si l'envie et le brigandage qui régnaient à Paris dans la littérature ne m'avaient arraché à ma patrie et à vous. Je me flatte que madame d' Argentai continue à jouir d'une bonne santé. Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami. A M. TUIERLOT. Aux Délire* , le 10 octobre. Vraiment , je n'ai point eu cette lettre que vous m'écrivîtes huit jours après m'avoir envoyé les *Mémoires* de Hubert. Il se perdit, dans ce temps-là, un paquet du courrier de Lyon, sans qu'on ait pu jamais savoir ce qu'il est devenu. Les amants et les banquiers sont ceux qui perdent le plus à ces aventures. Je ne suis ni l'un ni l'autre , mais je regrette fort votre lettre. Nous avons depuis long-temps, mon ancien ami, celle de Frédéric au très aimable et très humain conjuré anglais réfugié, gouverneur de Nuchâtel. Je vous assure que j'en reçois de beaucoup plus singulières encore, et de lui et de sa famille. J'ai vu bien des choses extraordinaires en ma vie ; je n'en ai point vu qui approchassent de certaines choses qui se passent

Digitized by Google

ANNÉE *757. et que je ne peux dire. Ma philosophie s'affermir et se nourrit de toutes ces vicissitudes. Vous ai-je mandé que monsieur et madame de Montferrat sont venus ici bravement faire inoculer le fils unique qu'ils aiment autant que leur propre vie? Mesdames de Paris, voilà de beaux exemples. Madame la comtesse de Toulouse ne pleurerait pas aujourd'hui M. le duc d'Anjou, si on avait eu du courage. Un fils du gouverneur du Pérou, qui sort de mon ermitage, me dit qu'on inocule dans le pays d'Alzire. Les Parisiens sont vifs et tardifs. Ce ne sont pas les auteurs de l'Encyclopédie qui sont tardifs; je crois le septième tome imprimé, et je l'attends avec impatience. La cour de Pétersbourg n'est pas si prompt; elle m'envoie toutes les archives de Pierre-le-Grand. Je n'ai reçu que le recueil de tous les plans, et un des médaillons d'or grands comme des patènes. Je vous assure que je suis bien flatté que les descendants des Lisois soient conteurs de ce qui m'est échappé, par-ci par-là, sur leur respectable maison. Nous autres badauds de Paris, nous devons chérir les Montmorency par-dessus toutes les maisons du royaume. Ils ont été nos défenseurs; ils étaient les premiers seigneurs, sans contredit, de notre Ile-de-France, les premiers officiers de nos rois, et, presque en tout temps, les chefs de la gendarmerie royale. Ils sont aux autres maisons ce qu'une belle dame de Paris est à une belle dame de province; et, en qualité de Parisien et de barbouilleur de papier, j'ai toujours eu ce nom en vénération. Ce serait bien autre chose, si je voyais la beauté près de laquelle vous avez le bonheur de vivre. Quel est donc ce paquet que vous m'envoyez contre-signé Bouret? Je voudrais bien que ce fut un paquet russe; car j'ai actuellement plus de correspondance avec la grande Permie et Archangel, qu'avec Paris. Est-il vrai que M. Bouret n'a plus le portefeuille des fermes-générales, et qu'il est réduit à ne plus songer qu'à son plaisir? Bonsoir; je vous quitte pour aller piauler. Mais planter à cet âge! Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage; Assurément il radotait. Au moins, je radote heureusement; et je suis bien plus tranquillement que je n'ai commencé. T'aie, amie. Le Suisse V. A M. DARGET. Aux Délices, 5 octobre 1757. Bénis soient les Russes qui m'ont procuré une de vos lettres, mon cher monsieur! Vous êtes un si bon homme charmant; on voit bien que vous n'abandonnez pas vos amis au besoin. Mais comment l'écrit que vous avez la bonté de m'envoyer vous est-il parvenu? Savez-vous bien que c'est pour moi que le roi de Prusse avait bien voulu faire rédiger ce mémoire? Il est parmi mes papiers

depuis 1758, et j'en ai même fait usage dans les dernières éditions de la Vie de Charles XII. Je l'ai négligé depuis comme un échafaudage dont on n'a plus besoin. J'en avais même égaré une partie, et vous avez la bonté de m'en faire parvenir une copie entière dans le temps qu'il peut m'être plus utile que jamais. Il est vrai que l'impératrice de Russie a paru souhaiter que je travaillasse à l'histoire du règne de son père, et que je donnasse au public un détail de cette création nouvelle. La plupart des choses que M. de Vokcnrodt a dites étaient vraies autrefois, et ne le sont plus. Pétersbourg n'était autrefois qu'un amas irrégulier de maisons de bois ; c'est à présent une ville plus belle que Berlin, peuplée de trois cent mille hommes ; tout s'est perfectionné à peu près dans cette proportion. Le czar a créé, et ses successeurs ont achevé. On m'envoie toutes les archives de Pierre-le-Grand. Mon intention n'est pas de dire combien il y avait de vessies de cochon à la fête des cardinaux qu'il célébrait tous les ans, ni combien de verres d'eau-de-vie il faisait boire aux filles d'honneur à leur déjeuner ; mais tout ce qu'il a fait pour le bien du genre humain dans l'étendue de deux mille lieues de pays. Nous ne vous attendions pas, mon cher ami, quand nous étions à Potsdam, que les Russes viendraient à Kœnisberg avec cent pièces de gros canon, et que M. de Richelieu serait dans le même temps aux portes de Magdebourg. Ce qui pourra peut-être encore vous étonner, c'est que le roi de Prusse m'écrive aujourd'hui, et que je sois occupé à le consoler. Nous voilà tous éparpillés. Vous souvenez-vous qu'entre vous et Algarotti c'était à qui décamperait le premier ? Mais que devient votre fils ? est-il toujours là ? ou bien avez-vous la consolation de le voir auprès de vous ? je vous serais très obligé de m'en instruire. J'ai encore mieux des mémoires sur ce qui vous regarde que sur l'empire de Russie ; cependant, puisque vous avez encore quelques anecdotes sur ce pays-là, je vous serai aussi fort obligé de vouloir bien m'en faire part. J'ai reçu votre paquet contresigné Bouret : cette voie est prompte et sûre. Je m'amuserai dans ma douce retraite avec l'empire de Russie, et je verrai en philosophe les révolutions de l'Allemagne, tandis que vous formerez de bons officiers dans l'école militaire. M. Puvrney doit être déjà bien satisfait des succès de cet établissement, par lequel il s'immortalise. Il faut qu'il travaille et qu'il soit utile jusqu'au dernier mo

S.IG CORRESPONDANCE. muni de sa vio. Je me dalle que la vôtre est heureuse , que votre emploi vous laisse du loisir, et ((lie vous ne vous repentez pas d'avoir quille les bords de la Sprcc. Il no reste plus laque ce pauvre d'Aryens; je le plains, mais je plains encore plus son maître. Mon jardin est beaucoup plusagréable que celui de Potsdam, et heureusement on n'y (ait point de parade. Je inc laisse aller , connue je peux , au plaisir de m'entretenir avec vous sans beaucoup de suite, mais avec le plaisir qu'on sent à causer avec son compatriote et son ami. Il me semble que nous nous retrouvons ; je crois vous voir et vous entendre. Conservez votre amitié au Suisse Voltaire. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délire», s octobre. Voilà qui est plaisant, mon cher ange ! M. Darget m'envoie un manuscrit que le roi de Prusse Qt rédiger pour moi, il y a près de vingt ans, et dont j'ai déjà fait usage dans les dernières éditions de Charles XU. Je ne lui en suis pas moins obligé. Il me promet quelques autres anecdotes que je ue connais pas. C'est donc vous qui vous mettez à favoriser l'histoire, et qui faites des infidélités au tripot ? Je vous renouvelle la prière que je vous ai faite par ma précédente ; et celle prière est d'attendre. Laissons Iphigénie en Crimée reparaître avec tous ses avantages; ne nous présentons que dans les temps de disette: ne nous prodiguons point, il faut qu'on nous desire un peu. Eh bien ! ce M. de Golter est-il à Paris, comme on ledit? Personne ne m'en parle, et je suis bien curieux. Je voudrais vous écrire quatre pages , et je finis parce que la poste part. Nous fessons ici des mariages ; nous rendons service , madame Denis et moi, à notre petit pays roman, et nous allons jouer en trois actes la Femme qui a raison. Mille tendres respects. A M. BERTRAND. Lausanne, 2i octobre. Il y a , mon très cher philosophe , force méchants cl force fous en ce bas monde, comme vous le remarquez très à propos; mais vous ôtes la preuve qu'il y a aussi des gens vertueux et sages. Les La Beaumelle et les insectes de celte espèce pourraient nous faire prendre le genre humain en haine ; mais des cœurs tels que monsieur et madame de Kreudenreich nous raccommoient avec lui. Il s'en trouve de cette trempe à Genève. Les brouillons qui ont répondu avec amertume à vos sages insinuations sont désapprouvés de leurs confrères , et ont excité l'indignation des magistrats. Pour moi , j'ai leuu la parole que j'ai donnée de ne rien lire des pauvretés que dus gens de très mauvaise foi se sont avisés d'écrire. Toute celte basse querelle est venue dcce que j'ai donné V Histoire générale aux Cramer , au lieu d'en gratifier un autre. Le chef de la cabale

est celui-là même qui avait fait imprimer V Histoire générale en deux volumes , lorsqu'elle était imparfaite , tronquée, et très licencieuse. Il s'élève contre elle lorsqu'elle est complète , vraie , et sage. Je n'ai fait que produire les lettres de ce tartufe , par lesquelles il me priaît de lui donner mon manuscrit. Elles l'ont couvert de confusion, lise meurt de chagrin : je le plains , et je me lais. Il demanda , il y a six semaines , au conseil , communication du procès de Servet. On le refusa tout net. Hélas! il aurait vu peut-être qu'on brûla ce pauvre diable avec des bourrées vertes où les feuilles étaient encore ; il fit prier maître Jehan Calvin , ou Chauvin , de demander au moins des fagots secs ; et maître Jehan répondit qu'il ne pouvait en conscience se mêler de celte affaire. En vérité, si un Chinois lisait ces horreurs, ne prendrait-il pas nos disputeurs d'Europe pour des monstres? Ajoutons, pour couronner l'œuvre , que c'est un anli-trinitaire qui veut aujourd'hui justifier la mort de Servet. Quant tenicre in nosmet Irgcni sanrimus iniquain ! Hor., Iil>. i,sat. ni, v. 67. Je vais écrire pour avoir des nouvelles de Syracuse. Il n'est pas juste qu'elle perde l'honneur de son tremblement ; il faut qu'il soit enregistré dans le greffe de mon philosophe. Je n'ai point encore déballé mes livres. La maison est pleine de charpentiers, de maçons, de bruit , de poussière , et de fumée. Je l'aime , malgré le tourment qu'elle me donne , à cause du plaisir quelle me donnera. Bonsoir, mon vertueux ami. Dieu nous donne la paix cet hiver , ou au plus tard le printemps I Si j'osais, je lui demanderais un pende santé; mais je n'irai pas le prier de dérauger l'ordre des choses pour donner un meilleur estomac à un squelette de cinq pieds trois pouces de haut sur un pied et demi de circonférence. Tout malingre que je suis , je ne me plains guère , et je vous aime de tout mon cœur. A M. TIIIEIUOT. - Au Chêne, 2S octobre Je vous envoie , mon cher ami , la réponse que je devais à M. d'Héguerti : elle a traîné quelques jours sur mon bureau. Si vous le voyez, je vous Digilized b/ Google

ANNÉE 17j7. prie de lui dire combien je suis satisfait de son ouvrage et reconnaissant de son présent. J'aime le commerce pour le bien public ; car, pour le mien , je ne devrais pas trop l'aimer. Je m'étais avisé , il y a quelques années , de mettre une partie de mon avoir entre les mains des commerçants de Cadix. Je trouvais qu'il était beau de recevoir des lettres de la Vera-Crux et de Lima. Messieurs de Gadcs et des Colonnes d'Hercule peuvent y avoir gagné; et j'y ai beaucoup perdu. Je n'en suis pas moins persuadé que le commerce est l'âme d'un état. C'est ainsi que j'aime les beaux-arts et que je les crois toujours utiles , malgré tout le mal que l'envie attachée aux arts m'a pu faire. Dites-moi , je vous prie , a propos de ces arts que tant de coquins déshonorent, s'il est vrai que le misérable LaBoaumelle soit sorti de sa Bastille en même temps que votre archevêque est revenu de Conflans, et l'abbé Chauvelin de son exil. Puisque le roi est en train de donner la paix à ses sujets , j'espère qu'il la donnera h l'Europe. Si . dans les circonstances présentes , il en est le pacificateur , il jouera un plus beau rôle que Louis xiv. Vous ne m'avez point parlé de madame de Sandwich ; ne vous a-t-elle pas laissé par son testament quelque marque de son souvenir? Qu'est devenu le diamant que vous avait laissé celle pauvre madame de La Popclinière ? Êtesvous encore puni de vous être attaché à elle ? Je n'ai rien reçu encore de Pétersbourg. Pendant opéra interrupta, minæque Murorum ingeniés Vjrc., Æncitl., lib. iv, v. 88. J'ai grand'peur que l'hydropisie d'Elisabeth ne nuise à l'Histoire de Pierre. Ce qui se passe à présent mérite un petit morceau curieux. Il fournira, si je vis, un ou deux chapitres à V Histoire générale que vous aimez. Il ne sera pas inutile de faire voir comment le pays sablonneux de Brandebourg avait formé une puissance contre laquelle il a fallu de plus grands efforts qu'on n'en a jamais fait contre Louis xiv. J'ai sur ces événements des anecdotes uniques ; mais c'est à présentie temps de se taire. Quant à cette pauvre Jeanne , je vous réitère que personne ne connaît la véritable. Si jamais vous venez sur les bords de mon lac , nous la lirons au pied de la statue de messer Ludovico Ariosto. Intérim, valc. Sed quidnovi ? A M. PALISSOT. Au Chêne , à Lausanne , 29 octobre La mort de ce pauvre petit Palu me touche bien 877 sensiblement, monsieur. Son goût pour les arts et la candeur de ses mœurs me l'avaient rendu très cher. Je ne vois point mourir de jeune homme sans accuser la nature ; mais , jeunes ou vieux , nous n'avons presque qu'un moment ; et ce moment si court , à quoi est-il employé ? J'ai perdu le temps de mon

existence a composer un énorme fatras , dont la moitié n'aurait jamais dû voir le jour. Si, dans l'autre moitié, il y a quelque chose qui vous amuse, c'est au moins une consolation pour moi. Mais croyez-moi, tout cela est bien vain, bien inutile pour le bonheur. Ma santé n'est pas trop bonne : vous vous en apercevrez a la tristesse de mes réflexions. Cependant je m'occupe avec madame Dents à embellir mes retraites auprès de Genève et de Lausanne. Si jamais vous faites un nouveau voyage vers le Rhône , vous savez que sa source est sous mes fenêtres. Je serais charmé de vous voir encore , et de philosopher avec vous. Conservez votre souvenir au Suisse V. A M. DUPONT, AVOCAT. Au Chêne, à Lausanne, 5 novembre. C'est grand dommage que vous soyez à Colmar, lue femme , des enfants et des plaideurs vous Croyez-moi , je renonce à toutes les chimères Qui m'ont pu séduire autrefois; Les faveurs du public et les faveurs des rois Aujourd'hui ne me touchent gueres. Le fantôme brillant de l'immortalité Ne se présente plus à ma vue éblouie. Je jouis du présent , j'achève en paix ma vie Dans le sein de la liberté. Je l'adorai toujours , et lui fus infidèle ; J'ai bien réparé mon erreur; Je ne connais de vrai bonheur Que du jour que je vis pour elle. Mon bonheur serait encore plus grand , mon cher Dupont , si vous pouviez le partager. Libre dans ma retraite auprès de Genève , libre auprès de Lausanne, sans rois, sans intendant, sans jésuites ; n'ayant d'autres devoirs que mes volontés ; ne voyant que des souverains qui vont h pied , et qui viennent dîner chez moi ; aussi agréablement logé qu'on puisse l'être; tenant, avec ma nièce , une fort bonne maison , sans aucun embarras , il ne me manque que vous. Nos spectacles de Lausanne ne commenceront qu'en janvier. C'est malheureusement le temps où vous plaidez : F.i pi o snlicitis non tacitus reis, F.t cent uni puerartium. lion . , lib. iv , od. i. Digitized by Google

838 CORRESPONDANCE. f arrêtent dans votre Haute-Alsace. Vous seriez bien content de la vue de Lausanne et des agréments de ma petite terre des Délices ; mais votre destinée vous retient où vous êtes. Quand je vous dis que j'ai renoncé aux rois , cela ne m'empêche pas de recevoir souvent des lettres du roi de Prusse. Je suis occupé depuis trois mois à le consoler ; c'est une belle et douce vengeance. Il avoue que je suis plus heureux que lui, et cela me suffit. J'ai fait depuis peu, avec électeur palatin , une affaire aussi bonne qu'avec le duc de Wurtemberg. Voilà comme il faut en user avec les souverains , et ne jamais dépendre d'eux. J'embrasse madame Dupont et vos enfants aimables. Voie, vive felix , et me ama. Mes respects à monsieur et madame de Klingliu. Voltaire. A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU. Aux Délices, 5 novembre. Je sais bien que quand on fait des marches savantes , quand on a quatre-vingt mille hommes et de grandes affaires , un héros ne répond guère à un pauvre diable de Suisse. Mais, en vérité, monseigneur , je vous ai mandé une anecdote assez singulière , assez intéressante , assez importante pour devoir me flatter que vous voudrez bien ne me pas laisser dans l'incertitude inquiétante si vous avez reçu ou non ma lettre. Les choses sont toujours dans le même état. On persiste dans la première résolution qu'on avait prise , on dit qu'on l'exécutera , si l'on est poussé à bout. Je vous ai mandé que j'avais pris la liberté de conseiller qu'on s'adressât à vous préférablement à tout autre. Je vous demande en grâce au moins de mander , par un secrétaire , à votre ancien courtisan le Suisse Voltaire , si vous avez reçu la lettre dans laquelle je vous faisais part d'une chose aussi singulière. Madame Denis se porte toujours fort mal , et vous présente ses hommages , aussi bien que le solitaire votre admirateur, affligé de votre silence. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices , 8 novembre. Cela est d'une belle âme , mon cher ange , de m'envoyer de quoi vous faire des infidélités. Je veux avoir des procédés aussi nobles que vous ; vous trouverez le premier acte assez changé. C'est toujours beaucoup que je vous donne des vers quand je suis abîmé dans la prose , dans les bâtiments , et dans les jardins. J'ai bien moins de temps à moi que je ne croyais; on s'est mis à venir dans mes retraites; il faut recevoir son monde, dîner, se tuer, et, qui pis est, perdre son temps. J'en ai trouvé pourtant pour votre Fanime; mais je vous avertis que je la veux un peu coupable ; c'est-à-dire coupable d'aimer comme une folle, sans avoir d'autres motifs de sa fuite que les craintes que l'amour lui a inspirées

pour son amant. Je serai d'ailleurs honteux pour le public s'il reçoit cette tragédie amoureuse plus favorablement que Rome sauvée et qu'Urcste; cela n'est pas juste. Une scène de Cicéron, une scène de César, sont plus difficiles à faire, et ont plus de mérite que tous les emportements d'une femme trompée et délaissée. Le sujet de Fanime est bien trivial, bien usé; mais enfin vos premières loges sont composées de personnes qui commissent mieux l'amour que l'histoire romaine. Elles veulent s'attendrir, elles veulent pleurer, et avec le mot d'amour on a cause gagnée avec elles. Allons donc, mettons-nous à l'eau rose pour leur plaire. Oublions mon âge. Jo ne devrais ni planter mes jardins, ni faire des vers tendres; cependant j'ai ces deux torts, et j'en demaude pardon à la raison. Je ne décide pas plus entre Ilrizard et Blainville, qu'entre Genève et Rome. Je vous envoie, selon vos ordres, mon compliment à l'un et à l'autre, et vous choisirez. Vraiment, on m'a demandé déjà la charpente de mon visage pour l'académie. Il y a un ancien portrait d'après Latour, chez ma nièce de Fontaine; il faut qu'elle fasse une copie de ce hareng saurel: mais elle est actuellement avec son ami et ses dirt dans sa terre, et ne reviendra que cet hiver. Vous aurez alors ma maigre figure. D'Alembert s'était chargé auprès d'elle de cette importante négociation. Je ne suis pas fâché que mon Salomon du Nord ait quelques partisans dans Paris, et qu'on voie que je n'ai pas loué un sot. Je m'intéresse à sa gloire par amour-propre, et je suis bien aise en même temps, par raisou et par équité, qu'il soit un peu puni. Je veux voir si l'adversité le ramènera à la philosophie. Je vous jure qu'il y a un mois qu'il n'était guère philosophe; le désespoir l'emportait; ce n'est pas un rôle désagréable pour moi de lui avoir donné dans cette occasion des conseils très paternels. L'anecdote est curieuse. Sa vie et, révérence parler, la mienne sont de plaisants contrastes; mais enfin il avoue que je suis plus heureux que lui, c'est un grand point et une belle leçon. Mille respects à tous les anges. Digitized by Google

ANNEE 4757. 859 A M. DARGET. Aux Délices, 9 de novembre 1757. Vous aurez votre part , mon cher et ancien ami, à l'histoire de Russie, si ina mauvaise santé me permet d'achever cet ouvrage. Je vous remercie de votre nouveau présent. Ce gros Mauslein est, je pense, celui qui a été massacré par des pandours. Il est plaisant que lui , qui était aussi pandour qu'eux , se soit avisé d'être auteur. Je lui avais conseillé de retrancher au moins le récit de son bel exploit de recors , quand il alla saisir le maréchal de Munich , et qu'il l'emmena garrotté avec son écharpe. Je me souviens que le maréchal Keith était de mon avis , et qu'il trouvait fort mauvais qu'un lieutenant-colonel se vantât de cette action d'huissier à verge. Mais je vois, par votre manuscrit , qu'il n'a pu résister au plaisir que donne la gloire; son nouveau maître l'a toujours aimée , et ne l'a pas toujours bien connue. Ce Pyrrhus n'a pas toujours écouté ses Cinéas. Je ne suis pas surpris qu'il vous ait rendu votre (ils; mais pourquoi n'a-t-il pas permis que tout le bien de cet enfant sortît avec lui ? Apparemment qu'en cas d'un malheur (qui n'arrivera pas , h ce qu<^ j'espère) , ce bien devrait revenir aux parents de sa mère; mais les parents de sa mère n'étaient pas , ce me semble , scs sujets.' Enfin vous voilà fixé. Votre fils fait votre consolation , vous êtes tranquille ; et il parait que vous avez borné vos désirs , car , si je ne me trompe , vous étiez h portée de faire une fortune assez considérable dans bien des emplois dont vos anciens amis ont disposé. Je vous prie de ne me pas oublier auprès de M. de Croismarc , et de vouloir bien recevoir en échange de vos manuscrits (je vous les renverrai dans quelques semaines) le fatras de mes rêveries imprimées, que les Cramer de Genève sont chargés de vous remettre. Si on m'avait consulté pour l'impression , il y en aurait quatre fois moins ; mais la manie des gens à bibliothèque est aussi grande que cello des auteurs. Pocoe bette, devrait être la devise des barltouillcnrs de papier et des lecteurs; c'est justement tout le contraire. Je joins à mes anciennes folies celle de bâtir près de Lausanne , et de planter de? jardins près de Genève. Chacun a son Saus-Souci ; mais les housards ne viendront pas dans le mien. Je voudrais que vous pussiez voir mes retraites : nous avons tous les jours du monde de Paris , et vous êtes l'homme que je désirerais le plus de posséder. Mais il faut y renoncer , et me contenter de vous aimer de loin. Adieu, conservez-moi un souvenir qui m'est bien cher. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. Aux Delice*. 19 novembre. Je n'ai que le temps et à peine la force , madame , do vous dire

en deux mots combien je suis affligé du dernier malheur*. On doit le sentir plus vivement à Strasbourg qu'ailleurs. Je ne sais si monsieur votre fils était dans cette armée. En ce cas, je tremble pour lui. Si vous avez une relation, je vous supplie de vouloir bien me l'envoyer. Madame Denis est très malade. Je la garde. Pardon d'écrire si peu. Je répare cela en aimant beaucoup. Vous connaissez mon tendre respect. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, 19 novembre. Vous avez un cœur plus tendre que le mien, mon cher ange; vous aimez mieux mes tragédies que moi. Vous voulez qu'on parle d'amour, et je suis honteux de nommer ce beau mot avec ma barbe grise. Toutes mes bouteilles d'eau rose sont à l'autre bout du grand lac, à Lausanne. J'y ai laissé Fanhne et la Femme qui a raison, et tout l'attirail de Melpomène et de Thalie; c'est à Lausanne qu'est le théâtre. Nous plantons aux Délices, et actuellement je ne pourrais que traduire les Géorifiques. Cependant je vous envoie à tout hasard le petit billet que vous demandez. Je croyais l'avoir mis dans ma dernière lettre; j'ai encore des distractions de poêle, quoique je ne sois plus guère. Je serais bien fâché, mon divin ange, de donner des spectacles nouveaux à votre bonne ville de Paris, dans un temps où vous ne devez être occupé qu'à réparer vos malheurs et votre humiliation; il faut qu'on ait fait ou d'étranges fautes, ou que les Français soient des lévriers qui se soient battus contre des loups. Luc n'avait pas vingt-cinq mille hommes. encore étaient-ils harassés de marches et de contre-marches. Il se croyait perdu sans ressource, il y a un mois; et si bien, si complètement perdu, qu'il me l'avait écrit; et c'est dans ces circonstances qu'il détruit une armée de cinquante mille hommes. Quelle honte pour notre nation! Elle n'osera plus se montrer dans les pays étrangers. Ce serait là le temps de les quitter, si malheureusement je n'avais fait des établissements fort chers que je ne peux plus abandonner. Ces correspondances, dont on vous a parlé, mon cher ange, sont précisément ce qui devrait l'être. Celui du 1^{er} novembre, à Rosliab, où le prince* de Suresbourg et Hohntn-Soubi'c perdirent tout, fin \ In vie. Digitized by Google

KJft (JUUKESPÜNDANct. engager a faire ce que vous avez eu la bonté de proposer, et ce que je n'ai pas demandé. Je trouve la raison qu'on vous a donnée aussi étrange que je trouve vos marques d'amitié naturelles dans un cœur comme le vôtre. Si madame de Pompadour avait encore la lettre que je lui écrivis quand le roi de Prusse m'enquinnuda à Berlin , elle y verrait que je lui disais qu'il viendrait un temps où l'on ne serait pas fâché d'a voir des Français dans cette cour. On pourrait encore se souvenir que j'y fusenvoyéen J 745, et que je rendis un assez grand service ; mais M. Amclot, par qui l'affaire avait passé, ayant clé renvoyé immédiatement après , je n'eus aucune récompense. Enfin je vois beaucoup de raisons d'ôtre bien traité , et aucune d'ôlrc exilé de ma patrie ; cela n'est fait que pour des coupables, et je ne le suis en rien. Le roi m'avait conservé une espèce de peusion que j'ai depuis quarante ans, à titre de dédommagement ; ainsi ce n'était pas un bienfait , c'était une dette comme des rentes sur l'Hôlel-deVille. Il y a sept ans que je n'en ai demandé le paiement ; vous voyez que je n'importune pas la cour. Le portrait que vous daignez demander , mon cher ange, est celui d'un homme qui vous est bien tendrement uni , et qui ne regrette que vous et votre société dans tout Paris. L'académie aura la copie du portrait peint par Latour. Il faut que je vous aime autant que je fais, pour songer à me faire peindre il présent. Quant au roman que vous m'envoyez , il faudrait en aimer Fauteur autant que je vous aime , pour le lire ; et vous savez que je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Il faut que je démôle dans l'histoire du monde, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, ce qui est roman et ce qui est vrai. Cette petite occupatiou ne laisse guère le loisir de lire les Ancctlotés syriennes et égyptiennes. Puisque vous avez un avocat nommé Doutremont, je changerai ce nom dans la Femme quia raison ; j'avais un Doutremont dans celte pièce. Je me suis déjà brouillé avec un avocat qui se trouva par hasard nommé Gripon : il prétendit que j'avais parlé de lui , je ne sais où. M. le maréchal de Richelieu me boude et ne m'écrit point. Il trouve mauyais que je n'aie pas fait cent lieues pour l'aller voir. A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE. Au* Délice*, novembre. Madame Denis est malade , mon cher ami ; je lui lis , d'uno voix un peu cassée , vos histoires amoureuses d'Égypte et de Syrie. Vous faites nos plaisirs dans notre retraite. Madame Denis est , à la vérité, un peu paresseuse; mais vous savez qu'une femme qui souffre sur sa chaise longue , au pied des Alpes , a peu de choses à mander ; c'est a vous , qui

ôtes au milieu du fracas de Paris, au centre des nouvelles et des tracasseries , à consoler les malades solitaires par vos lettres. Nous avons renoncé au monde ; mais nous l'aimerions si vous nous en parliez. Nous pensons qu'un homme qui écrit si bien les aventures syriaques et égyptiennes , pourrait nous égayer beaucoup avec les parisiennes ; mais vous ne nous en dites jamais un mot. Cela refroidit le zèle de madame Denis; elle dit qu'elle s'intéresse presque autant à ce qui se passe entre Mersboarget Weissenfeld qu'à ce qui s'est fait à Memphis. Nous sommes consternés de la dernière aventure. Ma uieèce croyait que cinquante mille Français pourraient la venger des quatre baïonnettes de Francfort. Elle s'est trompée. Elle vous fait mille tendres compliments ; et je vous renouvelle , du fond de mon cœur, les sentiments qui m'attachent à vous depuis si longtemps. Nous avons une comédie nouvelle , que nous jouerons à Lausanne ; y voulez-vous un rôle? A DOM FANGE, ABBÉ DÉ SÉHONBS, 10 novembre. Il serait difficile, monsieur, de faire une inscription digne de l'oncle et du neveu; à défaut de talent , je vous offre ce que me dicte mon zèle : Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre , Son travail assidu perça l'obscurité ; Il fit plus , il les crut avec simplicité , Et fut , par ses vertus , digne de les entendre. Il me semble , au moins , que je rends justice à la science , à la foi , à la modestie , à la vertu de feu dom Calmet ; mais je ne pourrai jamais célébrer , ainsi que je le voudrais, sa mémoire, qui roc sera infiniment chère, etc. A M. THIERIOT. Ab* Délices, 10 novembre. Je vois par vos lettres , mon ancien ami , que la rivière d'Ain en a englouti une vers le temps de la mort de madame de Sandwich ; car je n'ai jamais reçu celle par laquelle vous me parliez de la mort et du testament de cette philosophe anglaise . de votre pension remise . etc. Je vous ré

ann: e \m. 84 l pèle qu'il se uoya dans ce temps-là un courrier , I
quelques objections spécieuses. Ou vous a envoyé et que jamais on n'a
retrouvé sa malle. des pétrifications. Eh bienl y en a-t-il de plus Je crois
qu'on serait moins affligé à Paris et à singulières que le concha Veneris et la
langue du Versailles, si les courriers qui ont apporté la nouvelle de la
dernière bataille s'étaient noyés en chemin. Je n'ai point encore de détails ,
mais on dit le désastre fort grand , et la terreur plus grande encore. Le roi de
Prusse se croyait perdu , anéanti 6ans ressource , quinze jours auparavant ,
et le Yoilà triomphant aujourd'hui; c'est un de ces événements qui doivent
confondre toute la politique. La postérité s'étonnera toujours qu'un électeur
de Brandebourg , après une grande bataille perdue contre les Autrichiens ,
après la ruine totale de ses alliés , poursuivi en Prusse par cent mille Russes
vainqueurs , resserré par deux armées françaises qui pouvaient tomber sur
lui à la fois, ait pu résister à tout, conserver ses conquêtes, et gagner une des
plus mémorables batailles qu'on ait données dans ce siècle. Je vous réponds
qu'il va substituer les épigrammes aux épltres chagrines. Il ne fait pas bou a
présent pour les Français dans les pays étrangers. On nous rit au nez ,
comme si nous avions été les aides-de-camp de M. de Soubise. Que faire?
Ce n'est pas ma faute. Je sais un pauvre philosophe qui n'y prends ni n'y
mets ; et cela ne m'empêchera pas de passer mon hiver à Lausanne , dans
une maison charmante, où il faudra bien que ceux qui se moquent de nous
viennent dîner. Tros Rutulusve fuat , nullo discrimine habeo. Æncid.' x , t.
108, Ce qui me console , c'est que nous avons pris dans la Méditerranée un
vaisseau anglais charge de tapis de Turquie , et que j'en aurai à fort bon
compte. Cela tient les pieds chauds , et il est doux de voir de sa chambre
vingt lieues de pays , et de n'avoir pas froid. S'il y a quelque chose de
nouveau h Paris , mandez-le-moi , je vous en prie; mais vous n'écrivez que
par boutade. Ayez vite la boutade d'écrire à votre ancien ami , qui vous
aime. A M. BERTRAND. M novembre. Mon cher et humain philosophe ,
l'atné Cramer est en Portugal , le cadet court et fait l'amour ; je lui parlerai
de souscrire , el je crois qu'il le fera. César disait que les Français étaient
quelquefois plus qn'hommes , et quelquefois moins que femmes. Ils n'ont
pas été hommes avec le roi de Prusse. Il ne faut pas renoncer sitôt à sa
religion pour chien mariu? Cependant ni les chiens marins ne sont venus
déposer leur langue en Calabre , ni Vénus n'y a laissé son bijou. On vous a
montré des coquilles. Éh bien l y avait-il de meilleures huîtres que dans le

lac Lucrin? et tous les lacs n'ont-ils pas pu fournir des huîtres et des poissons? Que la mer soit venue à cinquante lieues dans les terres , qu'elle forme et qu'elle absorbe des îles , cela est commun ; mais qu'elle ait formé la chaîne des montagnes du globe , cela me paraît physiquement impossible. Tout est arrangé , tout est d'une pièce.. Si quid novisti rectius istis, Candidus iniperti. Hoa., iib. i , cp. vi , v. 67. Intérim, raie, et me ama. Je fais un beau jardin que la mer n'engloutira pas. V. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices , S décembre. Mon cher et respectable ami , dès que vous m'eûtes écrit que celui Qui miscuit utile dulci , Hoa., de Art. poet., v. 343. voulait bien se souvenir de moi, je lui écrivis pour l'en remercier. Je crus devoir lui communiquer quelques rogatons très singuliers qui auront pu au moins l'amuser. J'ai pris la liberté de lui écrire avec ma naïveté ordinaire, sans aucune vue quelle qu'elle puisse être. Il est vrai que j'ai une fort singulière correspondance , mais assurément elle ne change pas mes sentiments ; et , dans lage où je suis , solitaire , infirme , je n'ai et ne dois avoir d'autre idée que de finir tranquillement ma vie dans une très douce retraite. Quand j'aurais vingt-cinq ans et de la santé, je me garderais bien de fonder l'espérance la plus légère sur un prince qui , après m'avoir arraché à ma patrie , après m'avoir forcé, par des séductions inouïes, à m'attacher auprès de lui , en a usé avec moi et avec ma nièce d'une manière si cruelle. Toutes les correspondances que j'ai ne sont d'ues qu'à mon barbouillage d'historien. Od m'écrit de Vienne et de Pétersbourg aussi bien que des pays où le roi de Prusse perd et gagne des batailles. Jo ne m'intéresse à aucun événement que comme Français. Je n'ai d'autre intérêt et d'autre sentiment que ceux que la France m'inspire ; j'ai en France mon bien et mon cœur. Digilized b/ Google

842 CORRESPONDANCE. Tout ce que je souhaite, comme citoyen et comme homme, c'est qu'à la fin une paix glorieuse venge la France des pirateries anglaises, et des infidélités qu'elle a essuyées; c'est que le roi soit pacificateur et arbitre, comme on le fut aux traités de Vestphalie. Je desire de n'avoir pas le temps de faire l'Histoire du czar Pierre, et quelque mauvaise tragédie, avant ce grand événement. Si vous pouvez rencontrer, mon divin ange, la personne qui a bien voulu vous parler de moi, dites-lui, je vous prie, que j'aurais été bien consolé de recevoir deux lignes de sa main, par lesquelles il eût seulement assuré ce vieux Suisse des sentiments qu'il vous a témoignés pour moi. Savez-vous que le roi de Prusse a marché, le 4 0 de novembre, au général Marschall, qui allait entrer avec quinze mille hommes en Rrandebourg, et quia reculé en Lusace? Vous pourriez bien entendre parler encore d'une bataille. Ne cesscrat-on point de s'égorger? Nous craignons la famine dans notre petit canton. Un tremblement de terre vient d'engloutir la moitié des îles Açores, dont on m'avait envoyé le meilleur vin du monde; la reine do Poiogno vient de mourir de chagrin; on se massacre en Amérique; les Anglais nous ont pris vingt-cinq vaisseaux marchands. Que faire? gémir en paix dans sa tanière, et vous aimer de tout son cœur. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 2 décembre. Ne pourriez-vous point, mon cher ange, faire tenir à M. I. de B. 1 la lettre que je vous écris? vous me feriez grand plaisir. Serait-il possible qu'on eût imaginé que je m'intéresse au roi de Prusse? J'en suis pardieu bien loin. 11 n'y a mortel au monde qui fasse plus de vœux pour le succès des mesures présentes. J'ai goûté la vengeance de consoler un roi qui m'avait maltraité; il n'a tenu qu'à M. de Soubise que je le consolasse davantage. Si on s'était emparé des hauteurs que le diligent Prussien garnit d'artillerie et de cavalerie, tout était Qui. Le général Marschall entraît de 6on côté dans le Brandebourg. Nous voilà renvoyés bien loin, avec une honte qui n'est pas courte. Figurez - vous que, le soir de la bataille, le roi de Prusse, soupant dans un château voisin chez une bonne dame, prit tous sos vieux draps ponr faire des bandages à nos blessés. Quel plaisir pour lui! que de générosités adroites, qui ne coûtent rien et qui rendent beaucoup! et que de bons mots, et que de plaisanteries! Cependant je le tiens perdu, si on veut le perdre et se bien con' L'abbé de Bernis K duire. Mais qu'en revieudra-l-il à la France? de rendre l'Autriche plus puissante que du temps de Ferdinand h, et de se ruiner pour l'agrandir T Le cas est embarrassant. Point de Fanime quand on

nous bat et qu'on se moque de nous : attendons des hivers plus agréables. Bonsoir, mon divin ange. Nota bene que ce que j'ai confié à M. 1. de B. prouve que le roi de Prusse était perdu , si on s'était bien conduit. Ce n'est pas là chercher à déplaire à Marie -Thérèse, et ce que j'ai mandé méritait un mot de réponse vague , un mot d'amitié. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 3 décembre. Je vous écrivis par le dernier ordinaire , mon cher et respectable ami , un petit barbouillage assez indéchiffrable , avec une lettre ostensible pour une personne qui a été de vos amis, et que vous pouvez voir quelquefois. J'ai bien des choses à y ajouter ; mais l'état de la santé de madame d'Argental doit passer devant. Je voudrais que vous fussiez tous ici comme madame d'Épinai , madame de Monlferrat , et tant d'autres. Notre docteur Tronchin fortifie les femmes ; il ne les saigne point, il ne les purge guère; il ne fait point la médecine comme un autre. Voyez comme il a traité ma nièce de Fontaine ; il l'a tirée de la mort. Vous ne m'avez jamais parlé de madame de Monlferrat ; c'est pourtant un joli salmigondis de dévotion et de coquetterie. Je ne sais où prendre madame de Fontaine à présent , pour avoir ses portraits. L'affaire commence à m'intéresser, depuis que vous voulez bien avoir la triste ressemblance de celui qui probablement n'aura jamais le bonheur de vous revoir. Mais moi, pourquoi n'aurai-je pas, dans mes Alpes, la consolation de vous regarder sur toile , et de dire : Voilà celui pour qui seul je regrette Paris ? C'est «à moi à demander votre portrait , c'est moi qui ai besoin de consolation. Je reviens à ma dernière lettre. Il est certain qu'on a pris ou donné furieusement le change , quand on vous a parlé. Que pourrait-on attribuer à mes correspondances? quel ombrage pourrait en prendre la cour de Vienne ? Quel prétexte singulier ! Je voudrais qu'on fût aussi persuadé de mes sentiments à la cour de France qu'on l'est à la cour de l'impératrice. Mais, quels que soient les sentiments d'un particulier obscur, ils doivent être comptés pour rien ; s'ils l'étaient pour quelque chose , la personne en question devrait me sa

Digitized by Google

ANNEE 4757. 845 voir un assez grand gré des choses que je lui ai con6ées. S'il a pensé que cette contidence était la soile de l'intérêt que je prenais eucorc au roi de Prusse , et si une autre personne a eu la même idée , tous deux se sont bien trompés ; je les ai instruits d'une chose qu'il fallait qu'ils sussent. Madame de Pompadour, h qui j'en écrivis d'abord , m'eu parut satisfaite par sa réponse. L'autre , à qui vous m'avez conseillé d'écrire, et à qui je devais nécessairement confier les mêmes choses qu'à madame de Pompadour, ne m'a pas répondu. Vous sentez combien son silence est désagréable pour moi , après la démarche que vous m'avez conseillée , et 8près la manière dont je lui ai écrit. Ne pourriez-vous point le voir? ne pourriez - vous point, mon cherange , lui dire à quel point je dois être sensiblo à un tel oubli? S'il parlait encore de mes correspondances , s'il mettait en avant ce vain prétexte , il serait bien aisé de détruire ce prétexte en lui faisant connaître que , depuis deux ans , le roi de Prusse me proposa , par l'abbé de Prades, de me rendre tout ce qu'il m'avait ôté. Je refusai tout sans déplaire, et je laissai voir seulement que je ne voulais qu'une marque d'attention pour ma nièce , qui pût réparer, en quelque sorte , la manière indigne dont on en avait usé envers elle. Le roi de Prusse . dans toutes ses lettres , ne m'a jamais parlé d'elle. Madame la margrave de Bareulh a été beaucoup plus attentive. Vous voilà bien au fait de toute ma conduite, mon divin ange , et vous savez tous les efforts que le roi de Prusse avait faits autrefois pour me retenir auprès de lui. Vous n'ignorez pas qu'il me demanda tui-même au roi. Cette malheureuse clef de chambellan était indispensablement nécessaire à sa cour. On ne pouvait entrer au spectacle sans être bourré par ses soldats, à moins qu'on n'eût quelque pauvre marque qui mît à l'abri. Demandez à Darget comme il fut un jour repoussé et houspillé. Il avait beau crier : Je suis secrétaire Ion le bourrait toujours. Au reste le roi de Prusse savait bien que je ne voulais pas rester là toute ma vie ; et ce fut la source secrète des noises. Si vous pouviez avoir une conversation avec l'homme en question , il me semble que la bonté de votre cœur donnerait un grand poids à toutes ces raisons ; vous détruiriez surtout le soupçon qu'on paraît avoir conçu que je m'intéresse encore à celui dont j'ai tant à me plaindre. Enfin à quoi se borne ma demande ? à rien autre chose qu'à une simple politesse, à un mot d'honnêteté qu'on me doit d'autant plus que c'est vous qui m'avez encouragé à écrire. Ne point répondre à une lettre dont on a pu tirer des lumières , c'est un outrage qu'on

ne doit point faire à un homme avec qui on a vécu , et qu'on n'a connu que par vous. Encore un mot ; c'est que si on vous disait : « J'ai montré la lettre ; on ne veut pas que je réponde à un homme qui a conseillé, il y a six semaines , au roi de Prusse de s'accommoder, » vous pourriez répondre que je lui ai conseillé aussi d'abdiquer plutôt que de se tuer comme il voulait, et qu'il me répondit , cinq jours avant la bataille : Je dois , en affrontant l'orage , Penser, vivre et mourir en roi . Tout cela est fort étrange. Je confie tout à votre amitié et à votre sagesse. Ma conduite est pure, vous la trouverez même assez noble. Le résultat de tout ceci , c'est que mon procédé avec votre ancien ami , ma lettre , et ma confiance , méritent ou qu'il m'écrive un mot , ou , s'il ne le peut pas , qu'il soit convaincu de mes sentiments , et qu'il les fasse valoir; voilà ce que je veux devoir à un cœur comme le vôtre. A M. BERTRAND. Aux Délices , 6 décembre. Je crois que les Prussiens seraient bien plus capables de venir en France , moi très cher philosophe , que les huîtres à l'écaille du Malabar d'être venues, comme vous le prétendez , sur l'Apennin ou les Alpes. Chaque science a son roman , et voilà celui de la physique. Si les poissons des Indes étaient arrivés chez nous , comme nos missionnaires vont chez eux, ils y auraient peuplé, et on les trouverait ailleurs que sur nos montagnes. J'avoue qu'il y a quelquefois des vérités bien peu vraisemblables ; par exemple , que vingt mille Prussiens aient battu quarante-cinq mille hommes, et n'aient eu que quatre-vingt-douze morts. La honte des Français et des Cercles devient encore plus humiliante , depuis que les Autrichiens viennent d'escalader, en treize endroits , les retranchements des Prussiens , sous les murs de Breslau , et de remporter une victoire complète. Le comte de Dauh nous veuge et nous avilit. Le roi de Prusse m'avait écrit une lettre toute farcie de vers, trois jours avant la bataille de Mersbourg ; il me disait : Quand je suis voisin du naufrage , Il faut , en affrontant l'orage. Penser, vivre et mourir en roi. Nous verrons comment il soutiendra le revers de Breslau ; on pourra donner encore une ou deux batailles avant la fin de l'année. Je vous envoie la lettre d'une folle que je ne connais pas ; il faut que quelqu'un se soit diverti

814 CORRESPONDANCE. à lui écrire sous mou nom. Comme il est question de vous a la lin de la lettre, et de M. de Valtel votre ami , vous saurez peut-être quelle est cette extravagante. Mille tendres respects, je vous prie, à monsieur et a madame de Freudenreich. Bonsoir, mon cher philosophe. La folle a mis son portrait dans la lettre. Le voici ; elle est jolie. La connaissez-vous? V. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. Aux Délices* , 5 décembre. Le petit Gayot , madame, nousapprend rien ; mais pourquoi ne m'apprenez-vous pas que , le 22, les serviteurs de Marie-Thérèse ont attaqué , en treize endroits , les retranchements des Prussiens sous Breslau , les ont tous emportés , et ont gagné une bataille meurtrière et décisive qui nous venge et qui redouble notre honte? Les Français sont heureux d'avoir de tels alliés. Si le roi de Prusse avait les mains libres , je plaindrais fort de pauvres troupes éloignées de leur pays, n'ayant point de maréchal de Saxe à leur tête, et ayant appris à faire très mal le pas prussien , tout étourdis et tout sols de paraître devant leurs maîtres, qui leur enseignent le pas redoublé en arrière. Le roi de Prusse m'avait écrit trois jours avant la bataille du 5 : Quand je suis voisiu du naufrage , Je dois , en affrontant forage , Penser, vivre et mourir en roi. Nous n'avons pas voulu qu'il mourût ; mais les généraux autrichiens le veulent. Portez-vous bien, madame , vous et votre digne amie. Madame Denis, qui se porte mieux , vous présente ses obéissances très humbles. A M. THIERIOT. Aux Délices , 7 décembre. * Vous avez su, mon ancien ami, comment les Français ont été vengés par les Autrichiens. Dixsept ponts jetés en un moment sur l'Oder, des retranchements attaqués en treize endroits a la fois, une victoire aussi complète que sanglante , l'artillerie prussienne prise , Breslau bloquée , ce sont là des consolations et des encouragements. Il faut espérer que M. le duc de Richelieu réparera de son côté le malheur de M. de Soubisc.#Lc roi de Prusse m'écrit toujours des vers en donnant des batailles ; mais soyez sûr que j'aime encore mieux ma patrie que ses vers , et que j'ai tous les sentiments que je dois avoir. Je n'ai point lu les rogatons pédantesques de je ne sais quel malheureux quT a voulu justifier le meurtre de Servet. Je sais seulement que ces écrits sont ici regardés avec mépris et avec horreur de tous les honnêtes gens sans exception. Comptez qu'il est heureux de vivre avec des magistrats qui vous disent : Nous délestons l'injustice de uos pères , et nous regardons avec exécration ceux qui veulent la justifier. Vous voyez , mon ancien ami , quels

progrès a faits la raison. C'est à ces progrès qu'on doit le peu d'effet des billets de confession et de vos dernières querelles. En d'autres temps elles auraient bouleversé le royaume. J'ai lu et relu l'Eloge de Dumarsais , et je bénis la noble hardiesse de M. d'Alembert; j'attends le septième volume de Y Encyclopédie. Tous les artic'es ne peuvent être égaux , mais il y en a d'admirables dans chaque volume. Je suis bien aise que les poètes fassent fortune quaud leurs ouvrages ne le font pas , et qu'un poète succède à un fermier-général. J'ai aussi quelquefois chez moi une fermière - générale ; c'est madame d'Epinai ; mais je ne l'épouserai pas : elle a un mari jeune et aimable. Pour clic , c'est 'a mon gré une des femmes qui ont le meilleur esprit. Si ses nerfs étaient comme sou âme et en avaient la force , elle ne serait pas à Genève entre les mains de M. Tronchin. Nous ne sommes jamais sans quelque belle dame de Paris. On ira bientôt à Genève comme on va aux eaux , et on s'en trouvera mieux. Fcrchault Réaumur avait, je crois, dix-sept mille francs de pension pour avoir gâté du fer et de la porcelaine, et pour avoir disséqué des mouches. Il a été bien payé. Vous avez , messieurs , autant de charlatanisme en physique qu'en médecine ; mais enfin il est toujours beau d'eucouragcr des arts utiles. « Si quid novi , scribe veteri amico. ■ A M. LE COMTE D'ABGENTAL. Aux Délices, iO décembre. Mou cher et respectable ami , je reçois une lettre de j Babct , qui a troqué son panier de fleurs contre le portefeuille de ministre. J'eu suis enchanté. M. Amelot ni même M. de Saint-Contes! n 'écrivaient pas de ce style. Je vous remercie de m'avoir procuré un bouquet de fleurs de la grosse Babct . Rengainez mes inquiétudes ; mais si, dans l'occasion, on vous parlait encore de mes correspondances, assurez bien que ma première correspondance est celle de mon cœur avec la France. J'ai goûté la vengeance de consoler le roi de Prusse , et cela inc suffit. Il est ballant d'un côté et battu de l'autre ; à moins d'un nouveau miracle, il sera Digitized by Google

84 5 ANNÉE 4757. perdu. Il valait mieux être |*hilosoplie, comme il se vantait de l'être. A MADAME DE FONTAINE. Aux Délices, 10 décembre. Que faites-vous, ma paresseuse nièce ? comment vous portez-vous ? aurez-vous le temps de faire copier le portrait de votre oncle pour l'académie française ? D'Alembert se chargera de le donner , puisqu'on le demande. Je l'ai promis, et je vous prie de dégager ma parole. J'aime mieux les tableaux que vous m'avez envoyés pour Lausanne ; cela est plus gai que le squelette d'un vieil académicien. Je n'ai point eu de vos nouvelles depuis longtemps. Il s'est passé d'étranges choses. J'ai consolé Luc ; je lui ai donné des conseils de philosophe, et il a été trop roi pour les suivre. Il nous a battus indignement. Il valait mieux , dira votre ami , faire courir des chariots d'Assyrie en rase campagne que de se faire assommer entre deux collines, et d'être obligés de s'enfuir avec honte devant six bataillons prussiens, sans avoir combattu. Quand M. de Custine est mort de ses blessures, le roi de Prusse a dit : « Je plains les Français, « je regrette leur vie et leur gloire. # 11 a fait déchirer les draps d'une dame auprès de Mersbourg pour faire des bandages à nos blessés , et il nous accable de bons mots. Les Autrichiens n'en disent point, mais ils battent ses troupes ; ils nous vengent et nous humilient. Vous savez que le prince de Bevern, son meilleur général, est prisonnier ; que Breslau appartient du 25 de novembre à l'impératrice ; que les Autrichiens vont marcher vers Berlin ; que peut-être à présent M. de Richelieu a donné bataille aux troupes du roi d'Angleterre, qui ne sont pas plus honnêtes sur terre que sur mer : le droit des gens est devenu une chimère , mais le droit du plus fort n'en est point une. Voilà probablement le système de l'Europe qui va entièrement changer. Mais que nous importe ? nous n'avons que notre maigre individu à conserver. Ayez soin de votre santé. Nous avons toujours ici de belles dames de Paris : une madame de Montferrat est venue faire inoculer son (ils ; madame d'Epinaï vient demander des nerfs à Troughin ; que ne venez vous en demander aussi ! J'embrasse toute votre famille , et vous surtout et de tout mon cœur. A M. DARGET. 10 décembre 1757. Mon cher et ancien ami , j'ai lu le projet de l'hôpital ; il en faudrait un bien grand pour y mettre nos pauvres* soldats de l'armée de Soubise, qui ont manqué bien long-temps de pain. Heureusement les Autrichiens nous vengent ; ils gagnent une bataille longue et meurtrière sous les murs de Breslau, ils prennent le prince Bevern prisonnier, ils sont dans Breslau. L'impératrice reprend sa chère Silésie,

excepté Neis, et la Barbariui, qu'elle n'a pas encore, mais qu'elle aura sûrement à moins d'un miracle ; et Dieu n'en fait point pour notre mécréant. Je lui donne des conseils de Cinéas , et j'ai peur qu'il ne finisse bientôt comme Pyrrhus. Vous souvenez-vous de quel air je prenais la liberté de corriger ses vers et sa prose ? Je lui parle de même sur son état. C'est la seule vengeance que je puisse prendre, et elle est fort honnête. Sa gloire est en sûreté : après nous avoir bien battus, et nous avoir accablés de bons mots et de caresses, il ne devrait plus songer qu'à vivre tranquille , à ne pas s'exposer à la cérémonie du ban de l'Empire , et à devenir philosophe. Il devrait aussi quelque honnêteté à ma nièce, mais il n'est pas galant. Je me flatte que M. de Richelieu fera décimer les Hanovriens. Je ne sais comment les sujets du roi d'Angleterre se sont mis à mériter la barbe sur terre et sur mer. Je reviens à l'hôpital dont j'étais parti; il est clair que cette maison ne sera pas sitôt fondée ; mais je vous prie d'assurer M. de Cbarausset de ma sincère et stérile estime ; je voudrais qu'on le fit prévôt des marchands. Il est honteux qu'un homme qui a des intentions si nobles, et qui paraît si exact et si laborieux, ne soit pas en place : c'est un malheur public qu'il ne soit pas employé. Mais vous! quand le serez-vous? Vous ôtes une preuve que les talents ne sont pas tous mis en œuvre. Je bénis Dieu que vous ayez quitté Berlin, mais je suis fâché que vous n'ayez pas trouvé mieux à Paris, où vous deviez trouver tout. Mes compliments, je vous prie , au laborieux mortel à qui je dois de belles tulipes. V. diener Voltaire. A MADAME D'EPINAI. C'est grand dommage, madame, que vous n'existiez pas ; car , lorsque vous êtes , personne assurément n'est mieux. Je n'existe guère, mais je souhaite passionnément de vivre pour vous faire ma cour. Si vous craignez les escalades , daignez venir jouir de la tranquillité dans notre cabane , lorsque nous aurons battu les Savoyards. Honorez-nous de votre présence ; nous la préférons à tout. Nous sommes à vos ordres et à vos pieds. Les Hanovriens ont trente-huit mille hommes, et M. de Richelieu n'en avait pu encore rassembler que trente mille le 28 novembre. Si les Autrichiens n'étaient pas aussi bien conduits que nous

Digitized by Google

84C COKHESPON liANCK. sommes mal dirigés, il ne reviendrait de Français que ceux qui déserteraient. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, i7 décembre. Il faut que vous me pardonniez, mon cher ange ; je suis un bon Suisse qui avais trop pris les choses à la lettre. Vous me mandiez qu'on a plus de ménagements et plus de jalousies qu'un amant et une maîtresse, et que mes correspondances mettaient obstacle a un retour qu'on pourrait attribuer à ces correspondances mêmes. Daignez considérer que le temps où vous me parliez ainsi était précisément celui où le bon Suisse n'avait fait aucune difficulté d'avouer à madame de Pompadour ces liaisons que je crus un peu dangereuses, sur votre lettre. Rien n'est assurément plus innocent que ces liaisons ; elles se sont bornées , comme je vous l'ai dit, à consoler un roi qui m'avait fait beaucoup de mal , cl a recevoir les confidences du désespoir dans lequel il était plongé alors. Je vous avertis que le roi de Prusse et l'impératrice pourraient voir les lettres que j'ai écrites à Versailles , sans que ni l'un ni l'autre pût m'en savoir le moindre mauvais gré. J'avais cru seulement que le désespoir où je voyais Je roi de Prusse pouvait être un acheminement à une paix générale, si nécessaire à tout le monde, et qu'il faudra bien faire à la fin. Je ne m'attendais pas alors que nos chers compatriotes se couvriraient d'opprobre, et qu'une armée de cinquante mille hommes fuirait comme des lièvres devant six bataillons dont les justaucorps viennent à la moitié des fesses ; je ne prévoyais pas que les Hanovriens assiégeraient Ilarbourg, et qu'ils seraient plus forts que M. de Richelieu. Nous avons grand besoin d'être heureux dans ce pays-là, car nous y sommes en horreur pour nos brigandages , et méprisés pour notre lâcheté du 5 de novembre. Les Autrichiens disent qu'ils n'ont pris Breslau, et gagné la bataille, que parce qu'ils n'avaient pas de Français avec eux. Enfin , nous n'avons d'appui en Allemagne que ces mêmes Autrichiens qui se moquent de nous. Il faut espérer que M. de Richelieu rétablira notre crédit et notre gloire, et que les succès de Marie-Thérèse nous piqueront d'honneur. Si le roi de Prusse était tombé sur nous après la victoire, nos armées découragées se seraient trouvées entre les Hanovriens enragés contre nous , et les Prussiens vainqueurs ; il ne revonait peut-être pas uu Français d'Allemagne. Je me flatte enfin que tout sera réparé. Vous voyez que je suis aussi bon Français que bon Suisse. Tout bon que je suis , j'ai toujours sur le cœur les quatre baïonnettes que ma nièce eut dans le ventre. J'aurais voulu que le roi de

Prusse eût réparé ‘celte infamie; mais je vois qu'il est difficile de venir à bout de lui, même en lui prenant Breslau. Au moment où je griffonne , la nouvelle vient de Francfort que nous avons été malmenés devant Ilarbourg ; je n'en veux rien croire ; ce sont des hérétiques qui le mandent ; passons vite. Ou a joué à Vienne l'Orphelin de la Chine; l'impératrice l'a redemandé pour le lendemain ; voila des nouvelles du tripot assez agréables. Le tripot de la guerre n'est pas si plaisant. Venons à l'article du portrait; donnez-moi des dents et des joues, et je me fais peindre par Vanloo. En attendant, mon cher ange, envoyez aux charniers SaintsInnocents: mon effigie est là trait pour trait. J'ai actuellement étiez moi madame d'Épinai , qui vient demander des nerfs à Tronchin. Il n'y a point l'a de salmigondis ; cela est philosophe , bien net , bien décidé , bien ferme. Je la quitte pourtant, et je vais au palais-Lausanne. Vous verrez, mon cher ange, des Écossais francisés, des Douglas qui ont des terres dans mon voisinage , qui ont un procès au Couseil , au rapport de M. do Courtcilles. Je baise pour eux le bout de vos ailes ; je vous demande votre protection. Mais vous! vous! vous avez une affaire et point d'audience ; cela est drôle. Pour Dieu, expliquez - moi cela, et valc, et anui nos. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Lnuunne , 20 décembre , au soir. Quand les Prussiens tuent tant de monde , il faut bien aussi que je vous assassine de lettres , mon cher ange. Il est difficile que vous ayez su plus tôt que nous autres Suisses la nouvelle victoire du roi de Prusse , près de Neumarck en Silésie. Ce diable de Salomon est un terrible Philistin. La renommée le dit déjà dans Breslau ; mais il ne faut pas croire toujours la renommée. Elle parle d'une bataille entre M. de Richelieu et les Ilanovrieus ; elle prétend que nous avons été très malmenés, et je n'en veux rien croire; car, si cela était vrai , nous perdriions encore cent mille hommes et deux cents millions , comme dans la guerre de 1741 , dont Dieu nous préserve I Peuton songer à des Fanime à l'eau rose , quand on joue des tragédies si sanglantes ? Dites-moi donc , je vous en prie, si vous êtes content, si vous avez eu ce que vous appelez votre audience. Écrivez-moi un mot pour consoler le Suisse. Digitized by Google

847 ANNÉE 4757. A M. VERNES. A Lausanne , S4 décembre.

Voici , monsieur, ce que me mande M. d'Alembert : a J'écris a voire aaii M. Verues ; il pourra « vous communiquer ma lettre. Il me paraît que « ces messieurs n'ont pas lu l'article Genève , ou a qu'ils se plaiguent de ce qui n'y est pas. » Or, puisque vous voilà mon ami déclare a Paris, communiquez-moi donc , mon cher ami , cete lettre do M. d'Alembert. Je n'ai point encore le nouveau tome de P Encyclopédie, et j'ignore absolument de quoi il s'agit. Je sais seulement , en général, que M. d'Alcmbert a voulu donner à votre ville des témoignages de son estime. Il dit que le clergé de France l'accuse de vous avoir trop loués, tandis que vous autres vous vous plaignez de n'être pas loués comme il faut. Que vous êtes heureux, dans votre petit coin de ce monde, de n'avoir que de pareilles plaintes à faire, tandis qu'on s'égorge ailleurs ! Puissent tous vos coufrères perpétuer cette heureuse paix , cette humanité , cette tolérance qui console le genre humain de tous les maux auxquels il est condamné ! Qu'ils délestent le meurtre abominable de Servet, et les mœurs atroces qui ont conduit à ce meurtre, comme le parlement de Paris doit détester l'assassinat infâme dont on tit périr Anne du bourg , et comme les Jdollaudais doivent pleurer sur la cendre des Barncveldt et des de Witt, Chaque nation a des horreurs h expier, et la pénitence qu'on en doit faire est d'être humain et tolérant. Ne soyons ni calvinistes, ni papistes, mais frères, mais adorateurs d'un Dieu clément et juste. Ce n'est point . Calvin qui lit votre religion. Il eut l'honneur d'y être reçu ; et vous avez parmi vous des esprits plus philosophes et plus modérés que lui, qui font l'honneur de votre république. Bonsoir. Quand il s'agit de paix et de tolérance , je suis trop babillard. Mes compliments à notre Arabe. A M. BERTRAND. A Lausanne, U décembre. Mon cher philosophe , si votre thermomètre à l'air est si au-dessous de la glace, je m'imagine que le thermomètre de votre appartement est comme le mien, tout près de l'eau bouillante. Je compte (tasser mon hiver dans le climat doux que je me suis fait au milieu des glaces, et que la liberté me rend encore plus doux. Je plains le roi de Prusse d'acquérir tant de gloire aux dépens de tant de sang. Je plains les Français qui vont se faire tuer a cent lieues de leur pays, et les Suisses qui les accompagnent, et les peuples qu'ils pillent , et les ministres de Genève qui , lassés de leur vie douce , veulent l'eiupoisonner en excitant contre eux -mêmes une tempête dont M. d'Alembert ne fera que rire. Je n'ai point vu l'article ; je sais seulement que

d'Alembert n'a eu d'autre intention que de faire leur éloge. Il faut qu'ils le méritent par leur circonspection. J'avais vu les petits vers de l'horloger de Genève; on les a un peu rajustés, mais il est toujours singulier qu'un horloger fasse de si jolies choses. Sa pendule va juste, et il paraît qu'il pense comme vous. C'est aussi le sentiment de tous les magistrats de Genève sans exception. Vous voyez que les mœurs se sont perfectionnées ; on déteste les atrocités de ses pères. Les misérables qui voudraient justifier l'assassinat de Servet, ou de du Bourg , ou de Barueveldt , et de tant d'autres , sont indignes de leur siècle. Quoi qu'en dise l'horloger , un historien n'a point tort de regarder la conduite de Calvin envers Servet comme très criminelle. Un ministre de Genève a chargé depuis peu un de ses amis de consulter des manuscrits de Calvin qui sont à Paris dans la Bibliothèque royale. Il croyait y trouver sa justification ; son ami y a trouvé tant de choses atroces , qu'il en est honteux. Malheur à quiconque est encore calviniste ou papiste ! ne se contenlera-t-on jamais d'être chrétien ? hélas ! Jésus-Christ n'a fait brûler personne; il aurait fait souper avec lui Jean Hus et Servet. J'ai acheté auprès de Genève une maison qui me coûte plus de cent mille livres ; voilà ce que je brûlerais demain , si la tolérance et la liberté que j'ai cherchées étaient proscrites. J'ai quitté des rois pour cette liberté, et je serai encore libre auprès d'eux quand je le voudrai. Mais il vaut mieux être à soi-même qu'à un roi ; et c'est ce qui me retient sur les bords du lac Léman, où je voudrais bien vous embrasser. Mille respects à monsieur et madame de Freudenreich. V. A MADAME D'EPINA! A Lausanne , 10 décembre. Des préjugés sage ennemie , Vous de qui la philosophie , L'esprit, le cœur et les beaux yeux, Donnent également envie A quiconque veut vivre heureux De passer près de vous sa vie; Vous ôtez , dit-on , tendre amour; Et vous seriez encore bien mieux. Si votre santé raffermie

«18 C OH respondance. Kl voire beau genre nerveux Vous en donnaient la fantaisie. Heureux ceux qui vous font la cour, malheureux ceux qui vous ont connue et qui sont condamnés aux regrets ! Le hibou des Délices est à présent le hibou de Lausanne ; il ne sort pas de son trou ; mais il s'occupe avec sa nièce de toutes vos bontés. Il se Halle qu'il y aura de beaux jours cet hiver ; car après vous, madame, c'est le soleil qui lui plaît davantage, il a dans sa mesure un petit nid bien indigne de vous recevoir ; mais quand nous aurons de beaux jours et des spectacles , peut-être, madame , ne dédaignerez-vous point de faire un petit voyage le long de notre lac. Vous aurez des nerfs; M. Tronchin vous en donnera; j'espère qu'il vous accompagnera. Tous nos acteurs s'efforceront de vous plaire; nous savons que l'indulgence est au nombre de vos bonnes qualités. Je vous demande votre protection auprès du premier des médecins et du plus aimable des hommes, et je lui demande la sienne auprès de vous. Mais si vous voyez la tribu Tronchin , et des Jaliabert , et des Crommelius , etc., comme on le dit, vous ne sortirez point de Genève, vous ne viendrez point à Lausanne. L'oncle et la nièce en meurent de peur. Recevez, madame, avec votre bonté ordinaire, le respect et le sincère attachement du hibou suisse. Me permettez-vous , madame , de présenter mes respects à M. l'abbé de Nicolaï? Je voudrais bien que monsieur votre Ois , qui est si au-dessus de son âge et si digne de vous , et son aimable gouverneur , voulussent bien se souvenir du Suisse de Lausanne. A M. BERTRAND. A Lausanne, *7 décembre. Je vous souhaite une saine et tranquille année, mon cher philosophe , car rien de bon sans tranquillité. J'épargne une lettre inutile à monsieur le banneret et à madame ; mais je m'adresse à vous pour leur présenter mes tendres respects , et mes vœux bien sincères pour leur conservation et pour leur félicité, dont ils sont si dignes. Ma nièce se joint à moi et partage tout mon attachement. Que nous serions flattés s'ils pouvaient honorer de leur présence ce séjour tranquille , cette petite retraite de Lausanne que nous avons ornée dans l'espérance de les y recevoir un jour avec vous! Iste angulus mihi semper ridet. Je ne crois pas que j'aie jamais ailleurs , malgré les sollicitations qu'on me fait. Quand on est aussi agréablement établi , il ne faut pas changer. Plurim ubi bene doit être ma devise. J'ai lu enfin l'article Genève de l' Encyclopédie, qui fait tant de bruit. Non otium inter vos tantas componere lites. Virg., ecl. i, v. 108. Je trouve seulement les Genevois très heureux de n'avoir que de ces petites

querelles paisibles, tandis qu'on s'égorge depuis le lac des Puants jusqu'à l'Oder, et qu'on teint de sang la terre et les mers. Il faut que ceux qui sont destinés à prêcher la paix soient aux moins pacifiques. Le grand mal , messieurs , qu'on vous accuse un peu de variation! Eh ! qui n'a pas varié? Le premier siècle ressemble-t-il au quatrième Pet milord Pierre n'a-t-il pas couvert de rubans et de franges l'habit simple et uni qu'il avait reçu d'un père très uni ? Les dogmes ne se sont-ils pas accumulés d'âge en âge? On dit que vous revenez à la simplicité des premiers temps, que vous abandonnez l'architecture gothique, chargée de vains ornements, pour la noble architecture des Grecs. Vous faitez si grand tort? M. d'Alembert, à ce que vous dites, serait très fâché que des inquisiteurs le louassent d'être tout prêt à laire brûler des hérétiques. Sans doute il recevrait fort mal ce bel éloge , qu'il n'a jamais mérité ; mais en est-il de même de ceux qu'il loue de vouloir embrasser la simplicité des premiers temps? il ne dit que ce qu'il leur a entendu dire vingt fois. Il révèle leur secret, je l'avoue ; mais ce secret est celui de la comédie ; rien n'est plus public parmi vous autres que ce secret. S'ils désavouent leurs sentiments, ils seferont peu d'honneur ; s'ils les publient, ils s'attireront des disputes. Que faut-il donc faire? rien; se taire, vivre en paix, et maugerson pain à l'ombre de son lignier; laisser aller le monde comme il va, recommander la morale et la bienfésance , et regarder tous les hommes comme nos frères. C'est ce que je leur souhaite. Je vous embrasse tendrement, mon cher théologien , humain et philosophe. A M. VERNES. A Lausanne, 29 décembre. Oui , je vous tiens , mon ami , et, tout jeune que vous êtes , je vous fais mon prêtre. Je signe votre profession de foi , à condition que ni vous ni votre aimable Arabe vous n'y changerez jamais rien , et que vous ne mettez jamais , comme milord Pierre, ni nœud d'épaule ni ruban sur votre bel habit uni. Ayez la bonté de me garder les grands hommes lyonnais jusqu'à mon retour. Le grand homme

du Digitized b/ Google

8-49 ANNÉE 1738. jsnir m'a fait faire des compliments, et va peut-être donner une nouvelle bataille pour ses élrcuncs. il est vrai qu'il a fait conduire a Spandau le théologien de Frades , qu'il a soupçonné d'avoir eu quelque commerce avec la pauvre reine de Pologne. Je ne sais si de Pradcs l'a confessée et communiee; mais avouez que c'est une singulière destiuée pour un gentilhomme bordelais d'être excommunié a Paris , chanoine en Silésie, et prisonnier à Spandau. Que ne venait-il sur les bords de mon lac! il aurait signé votre Catéchisme, et aurait vécu paisiblement. Or çà , carissime f rater in Deo et in Servclo, êtes-vous bien fâché, dans le fond du coeur, qu'on dise dans Y Encyclopédie que vous pensez comme Origène , et comme deux raille prêtres qui signèrent leur protestation contre le pétulant Athanase? le bon homme Abauzit ne rit-il pas dans sa barbe? Vous voila bien malade que quelques gros Hollandais vous traitent d'hétérodoxes I Serez -vous bien lésés quand on vous reprochera d'être des infâmes, des monstres, qui ne croient qu'un seul Dieu plein de miséricorde? Allez, allez, vous n'êtes pas si fâchés. Soyez comme Dorinequi aimait Lycas , comme vous devez le savoir. Lycas s'en vanta, et Dorine , qui en fut bien aise , dit : Lycas est peu discret D'avoir dit mon secret. D'Alcmbert est Lycas, vous autres êtes Dorine, et moi je suis tout à vous , très tendrement. Au reste , si quelque orthodoxe ou hétérodoxe m'accusait d'avoir la moindre part a l'article Genève, je vous supplie instamment de rendre gloire à la vérité. J'ai appris le dernier toute cette affaire. Je ne veux que le repos , et je le souhaite 'a tous mes confrères , moines , curés , ministres , séculiers, réguliers, trinitaires, unitaires , quakers, moraves, Turcs, Juifs, Chinois, etc. , etc. , etc., etc., etc., etc. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOÛRG. A Lausanne, où je serai tout l'hiver, 5 janvier. Eh bien ! madame , monsieur votre fils n'a donc perdu qu'un cheval , et a gagné de la gloire ! Je lui en fais comme à vous , madame , mon très tendre compliment. Je me flatte qu'il n'a pas été moins heureux dans la bataille qu'on dit que M. le maréchal de Richelieu a gagnée le 26 décembre contre M. le prince de Brunswick. J'ai gagné k Potsdam plus de cinquante louis \ ce prince aux échecs ; mais il vaut mieux gagner au beau jeu que M. de Richelieu joue. Je n'ai aucun détail de cette grande journée qui venge l'honneur de 4f. nos armes , et qui lave dans le sang hanovrien la perfidie dont on les accuse, et la honte de l'armée de Sou bise/ Vous abandonnez donc Marie-Thérèse , depuis que le roi de Prusse bat ses troupes , reprend Breslau, et a quarante mille

prisonniers? Ah! madame , ne changez pas avec la fortune. Je vous ai vue si bonne Autrichienne ! Mais surtout ayez soin de votre santé. Faites comme moi ; mon appartement est si chaud que j'y suis incommodé des mouches en voyant quarante lieues de neiges Je me suis arrangé une maison à Lausanne qu'on appellerait palais en Italie ; quinze croiséesdc face en cintre donnent sur le lac à droite , h gauche, et par-devant. Cent jardins sont au-dessous de mon jardin. Le grand miroir du lac les baigne. Je vois toute la Savoie au-delà de celle petite mer, et , par-delà la Savoie , les Alpes qui s'élèvent en amphithéâtre , et sur lesquelles les rayons du soleil forment mille accidents de lumière. AI. des Alleurs n'avait pas une plus belle vue à Constantinople. Dans celte douce retraite , on ne regrette point Potsdam. Avez-vous toujours madame de Broumath dans votre île? Vivez -y longtemps heureuse avec elle. Je ne laisse pas de déchiffrer votre écriture, et j'attends vos lettres avec impatience à Lausanne. Le Suisse V. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. , A Lausanne, S janvier. Le roi de Prusse , en parlant à M. Mitchell , ministre d'Angleterre , de la belle entreprise do la flotte anglaise sur nos côtes , lui dit : « Eh « bien! que faites-vous à présent? Nous laissons • faire Dieu , répondit Mitchell. Je ne vous con« naissais pas cet allié , dit le roi. C'est le seul à « qui nous ne payons pas de subsides , répliqua « Mitchell. Aussi , dit le roi , c'est le seul qui ne « vous assiste pas. » Voilà , mon cher ange , les dernières nouvelles après la prise de Breslau . Le roi de Prusse a quarante mille prisonniers à présent, en nous comptant. Je fais des vœux et je crains pour M. de Richelieu. Quoiqu'il ait refusé un malheureux quart de part à Lekain , je l'aime toujours. Mais que diable allait-il faire dans cette galère? et vous , pourquoi avez-vous une maison dans une maudite lie? C'est l'affaire de M. deBoullongue de vous la payer. Son père l'aurait peinte ; il a peint le plafond de la Comédie. Mais daignez donc me dire ce qu'on fait en faveur des pauvres auteurs qui viennent se faire siffler sous ce plafond. De mon temps , on ne cherchait pas à les consoler. Nous allons , nous autres 34

The text on this page is estimated to be only 26.86% accurate

850 CORRESPONDANCE. Suisses , donner nos comédies gratis ; nous ne payons ni auteurs , ni acteurs ; mais aussi nous ne sommes point siffles. Nous n'ayons point de premier gentilhomme , et nous ne jouons point a la cour. Lechain m'a fait faire des habits pour Zamti et pour Narbas. Nous jouerons la Femme quia raison; et, si cette femme et Fanime fout plaisir, nous vous les enverrons. Pour comble de bénédiction , il nous vient un peintre assez bon. U ne peint qu'en pastel : il travaillera sur ma maigre effigie , pour vous et pour les Quarante, il faudra une copie à l'huile pour mes confrères qui ne veulent pas de crayons. Vous aurez l'original , mon cher et respectable ami ; cela est bien juste. Il y a une comédie du roi de Prusse, intitulée le Singe de la mode; nous pourrions bien la jouer, tandis qu'il fait de si terribles tragédies eu Allemagne. La catastrophe était peu attendue: vous n'auriez pas dit, au -Ier d'octobre, qu'il écraserait tout quand vous autres le teniez pour écrasé , et qu i] m'écrivait qu'il était perdu et qu'il voulait mourir , et que j'essuyais de loin ses larmes que je ne veux plus essuyer de près. Il n'y a qu'à vivre pour voir des prodiges. Adieu , mon divin ange. Ah I si vous pouviez voir ma maison qui forme un cintre sur mon jardin, et qui voit d'un côté quinze lieues de lac, et sept de l'autre , et qui a le lac en miroir au bout du jardin , et la Savoie par-delà ce lac , cl les Alpes au-delà de cette Savoie, vous médiriez : Tenez-vous là. Mais je suis trop loin de vous. I A M. IÏÏEROT. Lausanne, 5 Janvier. L eeacouac de Lausanne vous souhaite santé et prospérité. Je ne sais pas comment les supérieurs des jésuites , qui d'ordinaire réparent par la prudence la folie qu'ils ont faite de s'enrôler à quinze ans , peuvent souffrir de telles impertinences dans leurs bas-officiers. Ils se font des ennemis irréconciliables ; ils se rendent l'horreur et le mépris de tons les honnêtes gens. Voilà de plaisants marauds de croire soutenir la religion par des libelles diffamatoires , et de mériter le pilori en prêchant les bonnes mœurs I Les prédicants de Genève seront plus sages , et je crois qu'ils se garderont bion de s'exposer au ridicule en attaquant V Encyclopédie. J'attends avec impatience la tragédie de l'homme à talent qui a eu le bon esprit de quitter les jésuites , et le courage de donner à vos dames une belle pièce 6ans amour. J'espère qu'il n'en sera pas de cette pièce comme de tant d'autres qui ont paru avec éclat pour être plongées ensuite daos uu éternel oubli. Il y a en effet , mon cher et ancien ami , de beaux articles dans le septième tome

de VEncyclo pédie ; mais ce ne sont pas les miens. Ce ne sont pas non plus les déclamations vagues et plates qui se trouvent là en trop grand nombre , mais les articles vraiment utiles concernant les sciences et les arts. Ce sera un ouvrage immortel ; et si les entrepreneurs avaient mieux choisi leurs ouvriers, ce serait un ouvrage parfait. Us me donnent quelquefois des articles peu intéressants à faire; mais tout m'est bon; et je me tiens trop heureux et trop honoré de mettre quelques cailloux à ce magnifique édifice. Je ne suis pourtant pas sans occupations dans ma douce retraite ; j'y passerai tout j'biver. On n'a point une plus belle vue à Gmstanfinople, et on n'y est pas si bien logé. J'irai ensuite revoir mes lulipcsaux Délices. J'attends toujours le gros tonneau d'archives qu'on m'emballa de Pétersbourg ; mais il ne partira qu'après le dégel des Russes, c'est-à-dire au mois de mai. En attendant , j'ajoute à Y Histoire générale les chapitres de la religion mahomélaoe, des possessions françaises et anglaises en Amérique , des anthropophages, des jésuites du Paraguay des duels , des tournois , du commerce , du concile de Trente, et bien d'autres. C'est à M. de Richelieu et au roi de Prusse à terminer cette histoire. Je uesais à présent où est mon disciple. Il disait, il y a quelque temps, à Mitchell, le ministre d'Angleterre, à propos de la cacata de la flotte d'Albion : « Eh bien 1 quo faites-vous à présent? — Sire , a uous laissons faire Dieu. — Ah I je ne savais pas # qu'il fût votre allié. — Sire , c'est le seul à qui < nous ne payons pas de subsides. — C'est aussi < le seul qui ne vous assiste pas. » Voilà une plaisante conversation. Vale, scribe , et me ama A M. DARGET. A Lausanne, 8 janrifr. Vous me demandez , moucher et ancien compagnon de Potsdam, comment Cinéas s'est raccommoé avec Pyrrhus. C'est , premièrement , que Pyrrhus fit uu opéra de ma tragédie de Métope, et me l'envoya ; c'est qu'ensui te il eut la bonté de m'offrir sa cieff qui n'est pas celle du paradis , et toutes ses faveurs qui ne conviennent plus à mon âge ; c'est qu'une de ses sœurs, qui m'a toujours conservé scs bontés , a été le lien de ce petit commerce qui se renouvelle quelquefois entre le héros-poêle-philosophe-guerrier-malin -singulierbriüant-fier-raodesle , etc. , et le Suisse Cinéas retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, soit de Lausanne, soit des Délices ; nos conversations pourraient être Digitized by Google

ANNÉE <758. 851 amusantes. 11 n'y a point de plus bel aspect dans le monde que celui de ma maison de Lausanne. Figurez-vous quinze croisées de face en cintre, un canal de douze grandes lieues de long que l'œil enfle d'un côté, et un autre de quatre ou cinq lieues, une terrasse qui domine sur cent jardins, ce même lac qui présente un vaste miroir au bout de ces jardins, les campagnes de la Savoie au-delà du lac, couronnées des Alpes qui s'élèvent jusqu'au ciel en amphithéâtre ; enfin une maison où je ne suis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame Denis la ornée avec le goût d'une Parisienne. Nous y faisons beaucoup meilleure chère que Pyrrhus ; mais il faudrait un estomac ; c'est un point sans lequel il est difficile aux Pyrrhus et aux Cinéas d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie ; si vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'est ainsi que nous oublions les querelles des rois et celles des gens de lettres, les unes affreuses, les autres ridicules. On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le maréchal de Richelieu et M. le prince de Brunswick. U est vrai que j'ai gagné aux échecs une cinquantaine de pistoles à ce prince ; mais on peut perdre aux échecs, et gagner au jeu où l'on a pour seconds trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Prusse a la vue basse et la tête vive ; mais il a le premier des talents au jeu qu'il joue, la célérité. Le fond de son armée a été discipliné pendant plus de quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines régulières, vigoureuses, aguerries, qui voient leur roi tous les jours, qui sont connues de lui, et qu'il exhorte, chapeau bas, à faire leur devoir. Souvenez-vous comme ces drôles-là font le pas de côté et le pas redoublé, comme ils escamotent les cartouches en chargeant, comme ils tirent six à sept coups par minute. Enfin, leur maître croyait tout perdu, il y a trois mois ; il voulait mourir ; il me fessit ses adieux en vers et en prose ; et le voilà qui, par sa célérité et par la discipline de ses soldats, gagne deux grandes batailles en un mois, court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breslau, a plus de quarante mille prisonniers, et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie, si vive et si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille tous ces grands événements du meilleur des mondes possibles ! Je n'ai point encore tiré au clair l'aventure de l'abbé de Prades. On l'a dit pendu ; mais la renommée ne sait souvent ce qu'elle dit. Je serais fâché que le roi de Prusse fit pendre ses lecteurs. Vous ne me dites rien de M. Dnverney ; vous ne me

dites rien de vous. Je vous embrasse bien tendrement , et j'ai une terrible envie de vous voir. Le Suisse. V. À MADAME DE FONTAINE, A PARIS. A Lausanne, 10 Janvier. Si vous veniez, ma chère nièce, passer l'hiver à Lausanne, et l'été aux Délices, vous pourriez vous vanter d'être dans les deux plus belles situations de l'Europe, et vous auriez la comédie partout. Nous la jouons à Lausanne , nous la voyons auprès de Genève ; et si les prédicants en croient M. d'Alembert leur bon ami , ils l'auront bientôt dans leur ville : cela est plus honnête que d'aller s'égorger en Allemagne, comme font tant de gens, parce qu'ils n'ont pas mieux à faire. Si on était sensé, on ne songerait qu'à passer une vie douce. Je crois votre santé à présent raffermie. Tronchin a commencé, le régime et l'exercice ont achevé l'ouvrage. Vous vous êtes fait un plan de vie agréable; vous avez un fils qui fait votre consolation ; vous avez des amis, vous êtes libre, et enfin vous êtes aimable ; vous devez être heureuse. J'ai reçu une lettre de monsieur votre fils dont je suis très content. Il me paraît s'être formé en peu de temps ; voilà ce que c'est que d'avoir une mère qui est de bonne compagnie. Il m'apprend que vous avez chez vous M. de LaBlancric, qui veut bien quelquefois encourager ses études : il est trop heureux d'être à portée de recevoir des avis d'un homme de ce mérite. Vous aurez, je crois, ma maigre effigie que vous demandez pour l'académie et pour vous. Il y a dans Lausanne un peintre de passage, qui peint en pastel presque aussi bien que vous. Quelque répugnance que j'aie à faire crayonner ma vieille mine, il faut bien s'y résoudre , et être complaisant : c'est bien l'être que de jouer la comédie à mon âge, et de souffrir qu'on m'envoie de Paris des habits de Zamti et de Narbas. C'est une fantaisie de votre sœur : elle en a bien d'autres qui deviennent les miennes. Elle fait ajuster la maison de Lausanne comme si elle était située sur le Palais-Royal. Il est vrai que la position en vaut la peine. La pointe du sérail de Constantinople n'a pas une si belle vue; je ne suis d'ailleurs incommodé que des mouches au milieu de l'hiver. Je voudrais vous tenir dans cette maison délicieuse ; je n'en suis point sorti depuis que je suis à Lausanne. Je ne peux me lasser de la vue de vingt lieues de ce beau lac, de cent jardins , des campagnes de la Savoie , et des Alpes qui les couronnent dans le lointain ; mais il faudrait avoir un 54.

CORRESPONDANCE. Si»2 estomac , ma chère nièce ; cela vaut mieux que l'aspect de Constantinople. Si Vous savez quelque chose du procès de M. d'Àlembert avec les prédicants de Calvin , et de sa prétendue renonciation à Y Encyclopédie , je vous prie de m'en faire part. Avez-vous lu la tragédie d' Iphigénie en Tauride? l'auteur me l'a envoyée, mais je ne l'ai pas encore reçue. Pour moi , je ne travaille plus que pour notre petit théâtre de Lausanne. Il vaut mieux se réjouir avec scs amis , que de s'exposer à un public toujours dangereux. Je suis très loin de regretter le parterre de Paris ; je ne regrette que vous. Mille compliments au grand écuyer de Cyrus *. Quoi qu'on en dise , on aurait eu grand besoin de nos chars contre la cavalerie de Luc *. Il voulait mourir il y a trois mois , et à présent le voilà au comble de la gloire. Il ne m'écrit plus ; les honneurs changent les moeurs. Adieu, ma chère enfant. A M. DIDEROT. Est-il bien vrai, monsieur, que tandis que vous rendez service au genre humain, et que vous l'éclairez , ceux qui se croient nés pour l'aveugler aient la permission de faire un libelle périodique contre vous et contre ceux qui pensent comme vous ? Quoi ! on permet aux Garasses d'insulter les Varrons et les Plines ! Quelques ministres de Genève ont eu la rage , en dernier lieu , de vouloir justifier l'assassinat juridique de Servet : le magistral leur a imposé silence ; les plus sages ministres ont rougi pour leurs confrères bafoués; et il sera permis à je ne sais quels pédants jésuites d'insulter leurs maîtres ! N'êtes-vous pas tenté de déclarer que vous suspendrez Y Encyclopédie jusqu'à ce qu'on vous ait fait justice? Les Guignards ont été pendus, et les nouveaux Garasses devraient être mis au pilori. Mandez-moi, je vous prie, les noms de ces malheureux. Je les traiterai selon leur mérite dans la nouvelle édition qui se prépare de V Histoire générale. Que je vous plains de ne pas faire YEncyclopédic dans un pays libre ! Faut-il que ce dictionnaire, cent fois plus utile que celui de Bayle, soit gêné par la superstition, qu'il devrait anéantir ; qu'on ménage encore des coquins qui ne ménagent rien; que les ennemis de la raison, les persécuteurs des philosophes, les assassins de nos rois , osent encore parler dans un siècle tel que le nôtre ! On dit que ces monstres veulent faire les plai' M. de Florian. K. 1 Lo roi de Pru»»e. K. sants, et qu'ils prétendent venger la religion, qu'on n'attaque point, par des libelles diffamatoires, qui devraient servir à allumer les bûchers de leurs sodomites préires , si on n'avait pas autant d'indulgence qu'ils ont de fureur. Votre admirateur et votre partisan jusqu'au tombeau. Le Suisse libre.

A M. SENAC DE MEILHAN. A Laaienne, H Janvier. Mes yeux ne vont pas trop bien , monsieur , . mais ils ont un grand plaisir à lire vos lettres. Vous jugez très bien ; il y a des vers un peu durs dans l'ouvrage que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Quand vous vous amusez à en faire , les vôtres ont plus de facilité , de douceur , et de grâce. Mais je sens aussi l'horrible difficulté de faire une pièce telle que celle-ci ; et cette difficulté me rend bien indulgent. D'ailleurs on ne doit sentir que les beautés d'un auteur qui commence ; le public même a besoin de l'encourager. Probablement l'auteur est sans fortune ; c'est encore une raison de plus pour disposer en sa faveur. On peut même dire de lui : . . . *Spiral tragicum satis* , et féliciter audet. HoR., lib. ii, ep. i, v. 166. Il m'a toujours paru qu'au théâtre le public était moins flatté de l'élégance continue d'une belle poésie , qu'il n'était flatté de la beauté des situations. Enfin je me fais un plaisir de chercher toutes les raisons qui peuvent justifier le succès d'un jeune homme qui a besoin d'encouragement. Nous allons jouer des pièces de théâtre dans ma retraite de Lausanne , où je passe mes hivers , et nous sentons tout le prix de l'indulgence. Je me vanterai à madame la marquise de Gentil , qui est une de nos actrices , que vous voulez bien me conserver un peu de souvenir. Pour moi , je ne vous oublierai jamais. Je vous prie de vouloir bien présenter mesobéissances à monsieur votre père et à monsieur votre frère, et d'être persuadé de mes sentiments, qui vous attachent pour jamais le Suisse V. A M. DIDEROT. Voilà deux lettres de suite, monsieur; mais il faut que je me confie à votre discrétion , à votre probité , à votre zèle pour la philosophie. On vous engage à demander une rétractation à M. d'Alemhert. Il se déshonorerait à jamais, lui et le dictionnaire. S'il avait révélé un secret, il aurait eu tort ; mais il a imprimé publiquement ce qui est très public. Le livre où le professeur Veruet, Digitized by Google

ANNÉE 4758. professeur de la science absurde , dit que la révélation est de quelque utilité . et ne dit pas un mot de l'enfer, ni de la très sainte et individuelle Trinité, ce livre est imprimé à Genève. On ne le lit point, je l'avoue; mais il existe. De quoi s'avisent aujourd'hui les prédicants de Genève de renier leur foi? Craignent-ils de manquer de soutiens? No pense-l-on pas comme eux dans toute l'Angleterre, dans la moitié de la Hollande , dans tous les états du roi de Prusse? On touche à une grande révolution dans l'esprit humain , et on vous en a , monsieur, la principale obligation. L'article dont on fait semblant de se plaindre est un coup important dont il ne faut pas perdre le fruit. 1! démasque les ennemis de l'église , et c'est beaucoup ; il les force , ou a s'avilir en reniant leur créance , ou a convenir tacitement qu'on ne les a pas calomniés. En un mot, il serait infâme que le Dictionnaire encyclopédique se rétractât d'une assertion avancée en connaissance de cause par un témoin oculaire. Il est de la dernière importance que M. d'Alembert continue h. vous aider, et qu'on ne souffre dans le dictionnaire rien de ce qu'on a dit dans l'article en question. Ne vous laissez entamer par personne , et songez qn'il faut faire justice des Garasses. A M. THIERIOT. Lausanne , St Janvier. Eh bien , mou ancien et tranquille ami , comment traite-t-on les cacouacs? La guerre est donc partout ; et tandis qu'on s'extermine en Allemagne au milieu des neiges , on attaque de tous côtés les pauvres encyclopédistes à Paris. Je crois que je leur ai porté malheur en travaillant pour eux. Messieurs les prêtres de Genève se plaignent que M. d'Alembert leur fasse l'honneur de les ranger parmi les philosophes. Ils disent que ce nom n'a jamais convenu à des gens de leur espèce , et ils demandent réparation. M. d'Alembert, de son côté, fatigué de toutes les criailleries de ses adversaires, et persécuté sourdement par les enfants d'Ignace , sans pouvoir plaire aux enfants de Calvin , renonce à l' Encyclopédie ; mais il faut espérer qu'il ne persistera pas dans son dépit. 11 ne faut pas que le maréchal de Saxe quitte le commandement de l'armée parce qu'il a des tracasseries h la cour. J'ai reçu Y Iphigénie que M. de La Touche a eu la bonté de m'envoyer. Nous pourrions bien la jouer cet hiver dans notre tripot de Lausanne. M. d'Alembert conseille h messieurs de Genève d'avoir dans leur ville une troupe de comédiens de bounes mœurs : c'est ce que nous nous flattons d'être à Lausanne. Ma nièce et moi nous avons de très bonnes mœurs, dont j'enrage ; mais il faut bien 853 à mon Age avoir ce petit mérite. Nous avons une Allé du général

Constant , cl une belle-fille de ce fameux marquis de Langalerie , qui ont aussi les meilleures mœurs du monde, quoiqu'elles soient assez belles pour en avoir de très mauvaises. Enfin notre troupe est fort édifiante , et , de plus , elle est quelquefois fort bonne. On ne peut guère passer plus doucement sa vie , loin des horreurs delà guerre etdes tracasseries littéraires de Paris. Ah! mon ami, que lesgrosses gelinottes sont bonnes, mais qu'elles sont difficiles à digérer ! mon cuisinier et mon apothicaire me tuent. Adieu , je suis fâché de ne vous poiut revoir. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Lausanne, M janvier. J'ai reçu votre lettre du 15 , mon cher et respectable ami , mais rien de M. de Choiseul. J'ai présumé, par ce que vous me dites , qu'il s'agissait d'obtenir un congé pour monsieur son fils blessé et prisonnier. Je doute fort que le roi de Prusse voulût, à ma chétive recommandation, s'écarter des idées qu'il s'est prescrites , et je suis d'autant moins à portée de lui demander une pareille grâce pour M. de Choiseul , que je lui écrivis , il y a huit jours , en faveur d'un Genevois qui est dans le mémo cas , et qui probablement restera estropié à Mersbourg. Mais le roi de Prusse a une sœur qui doit avoir quelque crédit auprès de lui , et à qui je puis tout demander. Je lui ai écrit de la manière la plus pressante , et je lui ai recommandé M. le marquis de Choiseul comme je le dois. Ne douiez pas qu'elle n'en écrive au roi son frère : il ne doit lui rien refuser. Je crois que le roi de Prusse peut s'amuser actuellement a faire des grâces ; H n'y a pas moyen de se battre avec six pieds de neige ; aussi Schwcidnilz n'est pas pris ; mais j'ai toujours grand'peur que M. de Richelieu ne se trouve entre les Hanovriens et les Prussiens. On se moque de tout cela dans votre Paris, et pourvu que les rentes d« l'Hôtel-de-Ville soient payées , et qu'on ait quelques spectacles , on se soucie fort peu que les armées périssent. La chose peut pourtant devenir sérieuse , et vos sibarites peuvent un jour gémir. Pour moi , mon cher ange , qni ne m'occupo que des siècles passés , je ne crois pas devoir cette année m'exposer au refus de la médaille. Qui diable a imaginé cette médaille? On ne l'aurait pas donnéebrauteurdefin/anniciisqui n'eutqc cinq représentations , et on l'aurait donnée à l'auteur de Régulus! Fi donc! il n'y a de médailles que celleâque la postérité donne. Il faut un auii comme vous pour le temps présent , et de beaux vers pour l'avenir: mais je suis plus sensible à votre amitié qu'aux vains app<audissement\$ de quel

CORRESPONDANCE. 854
ques connaisseurs obscurs , qui
pourront dire dans cent ans : Vraiment ce drôle-là avait quelques talents.
Mille respects à madame d'Argental et à tout auge. A M. GROSLEY.
Lausanne, M janvier. Je ue reçus qu'bier, monsieur, les deux dissertations
dont vous avez bien voulu m'honorer. Je les ai lues avec beaucoup de
plaisir, et je ne perds pas un moment pour vous en faire mes remerciements.
Je vois que non seulement vous avez beaucoup lu , mais que vous avez bien
lu , et que vous réfléchissez encore mieux. Je crois comme vous , monsieur,
que l'abbé de Saint-Réal (homme qu'il ne faut pas regarder comme un
historien) a fait un roman de la conspiration de Venise; maison ne peut
douter que le fond ne soit vrai. Le procureur ISani le dit positivement ; et
je me souviens que l'abbé Conti , noble vénitien très instruit , et qui est
mort dans une extrême vieillesse , regardait la conspiration du marquis de
Redrnar comme une chose très avérée. Comment ne le serait-elle pas ,
puisque le sénat renvoya cet ambassadeur sur-le-champ , et qu'il fit mourir
tant do complices? Eût-on fait cet outrage au roi d'Espagne? se fût-on joué
ainsi de la vie de tant de malheureux , pour supposer à l'Espagne une
entreprise criminelle ? On craignait alors beaucoup les Espagnols en Italie.
Venise, qui n'était point en guerre avec eux, voulait les ménager. Eût-ceélé
les ménager que leur imputer une pareille trahison? On l'ensevelit autant
qu'on put dans le silence , et le sénat avait en cela très grande raison.
Comment vouliez-vous que ce même sénat empêchât ensuite la promotion
de Bcdmar au cardinalat? Les Vénitiens ont-ils jamais eu de crédita Rome?
L'entreprise de Bedmar contre Venise était une raison de plus pour lui
procurer le chapeau , plutôt qu'une raison pour l'exclure. Ne rangez pas non
plus la cospiralion des poudres parmi les suppositious; elle n'est que trop
véritable. Personne en Angleterre ne forme le moindre doute aujourd'hui
sur cette entreprise infernale. La lettre de Piercy qui existe , la mort qu'il
reçut à la tête de cent cavaliers , le supplice de dix conjurés , le discours de
Jacques ier au parlement , sont des preuves contre lesquelles les jésuites
n'ont jamais opposé que des objections méprisées. C'est en respectant vos
lumières que je vous lais ces observations; et c'est avec bien de l'estime que
j'ai l'honneur d'être, monsieur , votre , etc. A M. COLINI. A Lausanne , 23
janvier. Je suis très sensible a votre souvenir, mon cher Colini , et je vous
souhaite un état assuré et tranquille , qui puisse vous faire oublier les
agréments do votre beau pays. Je me trouve mieux que jamais de celui que

j'ai choisi pour ma retraite. J'ai beaucoup embelli les Délices , et j'ai pris euſſi une maison à Lausanne , que j'ai très ornée , et dans laquelle on est entièrement à l'abri des rigueurs de la saison. Je vois , de mon lit , quinze lieues de ce beau lac que vous connaissez. C'est le plus bel aspect que j'aie jamais vu ; c'est la que je m'inquiète assez peu de tous les bouleversements de l'Allemagne. Vous devez vous intéresser a l'Autriche , puisque vous gouvernez un Autrichien, et que vous êtes né sous la domination de l'empereur. Plus heureux qui est né libre 1 Jo vous embrasse. A MADAME DE FONTAINE, A PARIS* Lausanne, 26 janvier. Je reçois votre lettre du 19, ma chère nièce , cl je me flatte que vous aurez la bonté de m'accuser la réception de celles que je vous ai envoyées par M. d'Aleiubert. Il faut d'abord que je justifie M. Constant que vous appelez gros Suisse. Il n'est ni Suisse , ni gros. Nous autres Lansannais , qui jouons la comédie , nous sommes du pays roman , et point Suisses. Il envoya , avant de partir, chercher la boîte chez madame de Fontaine. On alla chez la fermière-générale, qui envoya promener le courrier, et qui dit qn'elle n'envoyait jamais rien a Lausanne. On peint, il ost vrai , la charpente de mon visage; mais c'est à condition que vous le copierez. Votre sœur attend l'habit d'idaméavec plus d'impatience que je n'attends ceux de Narbas et do Zamti. Si elle avait bien fait, elle se serait habillée à sa fantaisie , sans suivre la fantaisie des autres, et sans vous doouer tant de peines. Pour moi, avec sept ou huit aunes d'étoffes de Lyon , j'aurais très bien arrangé mes guenilles de vieux bou homme. Je n'aime à imiter ni le jeu , ni le style , ni la manière de se mettre ; chacun a son goût , bon ou mauvais. Madame Denis a cru qu'on ue pouvait avoir une jarretière bien faite, sans la faire venir de Paris à grands frais ; elle voulait que je fisse faire mon jardin des Délices h Paris ; mais comme ce jardin est pour moi , j'ai été mou jardinier, et je m'eu trouve très bien. Vous en jugerez , s'il vous plaît. J'aurais tout aussi bien

ANNEE *758. été mon tailleur, et je voudrais que vous pussiez en juger. Toutes ces dépenses répétées ruinent quand on a acheté, réparé, raccommodé, meublé une maison spacieuse, et qu'on l'embellit; mais il ne faut pas y prendre garde: il ne faut songer qu'à la bouté que vous avez d'entrer dans ces misères. Je ne crois pas que l'abbé de Prades soit à Breslau, et je crois encore moins qu'on le fouette avec un écriteau au dos; car, s'il avait au dos cette belle devise, ce serait sur l'écriteau qu'on frapperait. Peut-être le fouette-t-on sur le cul; mais cela est sujet à des inconvénients. Les théologiens disent que cette façon peut occasionner ce qu'ils appellent des pollutions. Je crois encore moins qu'on ait exigé à Paris des cartons pour l'article Genève; la cour se soucie peu de nos hérétiques, et d'ailleurs il n'est pas possible d'aller proposer un carton à tous les souscripteurs qui ont reçu le livre. Il n'y a pas quatre lecteurs qui l'achètent sans avoir souscrit. Je ne crois pas non plus que M. le maréchal de Richelieu soit disgracié; il n'a point perdu la bataille de Rosbach; il a passé l'Aller, il a fait reculer les Hanooviens, il a fait de son mieux: on ne doit punir que la mauvaise volonté, et le roi est toujours juste. Je ne crois point encore qu'il faille vingt ans pour détromper le public sur une très mauvaise pièce; mais je crois fermement que le public d'aujourd'hui ne vaut pas la peine qu'on travaille pour lui, en quelque genre que ce puisse être. Voilà, ma chère nièce, tout ce que je crois, et tout ce que je ne crois pas. Je vous ai ouvert le fond de mon cœur. Si vous avez quelque chose à croire dans ce monde, croyez que ce cœur est à vous. Vous ne me dites point si vous continuez à vous frotter circulairement avec de l'arthanite *, si vous mangez, si vous digérez, si vous êtes agréablement logée. Il faut, s'il vous plaît, que vous m'instruisiez de votre manière d'exister, car mon être s'intéresse tendrement au vôtre. Savez-vous si c'est à Paris qu'on élève le prince de Parme, ou si l'abbé de Condillac va à Parme lui apprendre à raisonner? savez-vous quand il part? seriez-vous femme à lui persuader de prendre sa route par Genève et par Turin? S'il fait ce voyage cet hiver, nous le recevrons à Lausanne, nous le mènerons aux Délices, et de là nous le guinderons par le mont Cénis à Turin, de Turin dans le Milanais, et du Milanais dans le Parmesan. Portez-vous bien, et aimez-nous. 1 L'arhanite psi te nom ancien du cyclamen europæum, L., que Ton appelle vulgairement pain de pourceau. 855 A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. « février Je suis bien touché du souvenir de M. le comte

de Lutzelbourg. Je lui souhaite des campagnes heureuses pendant l'été, et de bons quartiers d'hiver ; point de coups de fusil , de grosses pensions et des honneurs, et quelquefois une douce retraite à l'île Jard avec la plus aimable et la plus respectable femme du monde , qui est madame sa mère. La conversation du roi de Prusse et de l'Anglais Mitchell est imprimée, et n'en est guère plus vraie. Il se peut faire à toute force qu'un ministre anglais ait parlé de Dieu ; mais il ne se peut qu'il ait dit au marquis de Brandebourg que Dieu était le seul à qui l'Angleterre ne donnât pas de subsides , attendu que le marquis n'en a jamais reçu , et que le Danemarck est actuellement le seul état qui reçoive des guiuées.¹ Je vous sopplic , madame , de vous tenir bien chaudement. Je n'ai plus de mouches; mais j'ai de la neige, et autant qu'il y en a sur l'Aller. Portezvous bien , et moquezvous du monde. Mille respects. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. J A Lausanne, S février. Je me flatte , mon divin ange , que M. le comte de Cboiseul a reçu ma lettre ; je lui fais mon compliment , et surtout au prince Henri qui a prévenu sa sœur : c'était à qui des deux ferait une action honnête. Ce Henri est très aimable ; ce n'est pas Henri iv, mais il a des grâces, des talents, de la douceur, et c'est lui qui était à la tête de cinq bataillons devant qui toute votre armée prit la poudre d'escampette le 5 novembre , journée qui a changé la destinée de l'Allemagne. Je reconnais bien mes chers compatriotes à l'enthousiasme où ils soûl à présent pour le roi de Prusse , qu'ils regardaient comme Mandrin il y a cinq ou six mois. Les Parisiens passent leur temps à élever des statués et à les briser; ils se divertissent à siffler et à battre des mains ; et, avec bien moins d'esprit que les Athéniens, ils en ont tous les défauts , et sout encore plus excessifs. Je m'afTermis tous les jours daus l'opinion qu'il ne faut pas perdre un demi-quart d'heure de sommeil pour leur plaire. La persécution excitée contre l'Encyclopédie achève de me rendre mon lac délicieux ; je goûte le ptaisir d'être mieux logé que les trois quarts de vos importants , et d'être entièrement libre. Si j'avais été à la tête de YEnajDigitized by Google

CORRESPONDANCE. 836 clopédie , je serais veuu où je suis; jugez si j'y dois rester. La littérature est un brigandage ; le théâtre est une arène où on est livré aux bêtes ; cl une médaille pour deux succès, qui d'ordinaire sont deux exemples de mauvais goût , n'est qu'une sottise de plus. Les fous de la cour portaient autrefois des médailles ; c'est apparemment celles-là qu'on donnera. Nos médailles sont ici d'excellents soupers ; nous n'avons point de cabales : on regarde comme très grande faveur d'être admis à nos spectacles. Les babils sont magnifiques , nos acteurs ne sont pas mauvais. Madame Denis est devenue supérieure dans les rôles de mère ; je nesuis pas mauvais pour les vieux fous : nous ne pouvons commencer que dansquinze jours, parce que nousavons eu des malades : voilà l'état des choses. Je suis très touché de l'état de madame d'Àrgental ; il faut qu'elle vienne à Epidaure consulter Esculapc. Madame d'Épinai a obtenu des nerfs, madame de Mui a été guérie, ma nièce Fontaine a été tirée de la mort. Il faut aller à Lyon voir son oncle ; de là, dans une terre qui est à M. de Mondorge ou à son frère ; et, de cette terre , aux Délices. Je vous prie de dire à M. le chevalier de Chauvelin que je lui souhaite quelque étisie , quelque marasme , quelque atrophie , afin qu'il prenne son chemin par Genève , quand il retournera à Turin. Mais qu'est devenue la maison de votre île? Que ne demandez-vous un remboursement sur Hanovre ou sur Clèves? Comment vont vos affaires de Cadix ? ne recevez-vous pas quelque débris de temps en temps? Vivez heureux, mon cher ange; ce sont les vœux du plus maigre Suisse des Treize-Cantons. A M. LE COMTE

D'ARGENTAL. A Lausanne , 9 février. Avez -vous, lisez-vous l'Encyclopédie, mon cher ange ? savez-vous les tracasseries , les tribulations qu'elle essuie? J'ai retiré mes enjeux, et j'ai mandé à M. Diderot de me renvoyer les articles et les papiers concernant cet ouvrage, et j'ai pris la liberté de stipuler qu'il renverrait chez vous les papiers cachetés ; vous me Je permettez, sans doute : ce n'est plus la peine de travailler pour une entreprise qui va cesser d'être utile, et qui est traversée de tous côtés. Si Diderot , qui est entouré de sacs comme Perrin Dandiu , et qui est accablé du fardeau, oubliait mes paperasses, j'ose vous supplier de vouloir bien envoyer chez lui , rue Taranne , quand vous serez à la Comédie. Nous allons, nous autres Suisses, jouer Famine et la Femme qui a raison. Je pense qu'il faut diflérer long -temps pour le tripot de Paris , et laisser dégorger Iphigénie en Crimée. Par ma foi , vous autres Parisiens , vous n'avez pas le

sens commun ; Luc n'en a pas davantage d'avoir commencé cette horrible guerre qui lui a donné , à la vérité, de la gloire , mais qui le rend très malheureux , lui et onze ou douze cent mille hommes ses semblables , s'il y a quelque chose de semblable à Luc. Je ne vois que folie et bêtise. Intérim , vale. Heureux qui digère tranquillement ! Comment va la santé de madame d'Argentai ? A M. D'ARGET. A Lausanne, 10 février 1758; Je vois avec douleur, mon cher et ancien ami , que, dans le meilleur des mondes possibles de Leibnitz , vous paraissez n'avoir pas le meilleur lot ; et que lorsque tout est bien , votre vessie est toujours un peu mal. Vous ne sembler guère plus content de votre fortune que de votre vessie. Durum, sed levius sit patienlia. J'ai toujours été fort surpris que les personnes qui vous aiment et qui connaissent vos talents , ne vous aient pas utilement employé comme ils le pouvaient. Il se fait actuellement des fortunes immenses dans des entreprises auxquelles vous aviez travaillé autrefois. Il me semble qu'il y avait de la justice à ne vous pas exclure. Le moindre intérêt dans ces affaires est une chose très considérable. Si vous avez perdu toute espérance de ce côté, vous goûterez *iauream mediocritatem* d'Horace. Mais il faut songer à votre santé , qui est le véritable bien. J'éprouve qu'on peut très bien prendre patience dans un état de langueur et de faiblesse; mais on la perd dans la souffrance continuelle. Vous êtes à portée des soulagements : que seriez-vous devenu en Prusse loin des secours? Vous me paraissez bien informé de ce pays-là. Je crois celui qui en est le maître encore , plus malheureux cent fois que vous. Sa santé est très dérangée ; il n'a ni plaisirs ni amis ; et il est embarrassé dans un labyrinthe , dont on ne peut sortir qu'à travers des flots de sang. Quelque chose qui arrive , il est à plaindre, il est difficile que la France et l'Autriche lui pardonnent , et qu'à la longue il ne succombe pas. J'ai oublié le nom du premier écuyer du prince de Prusse , qui me venait voir quelquefois : ne vous en ressouvenez - vous point? Il me semble qu'il était originaire de Saxe. Le général Kiow l'était aussi ; mais je ne le crois point arquebuse , comme on l'a dit. Je ne crois point non plus au carcan de l'abbé de Prades. Comment, et en quoi Digitized b/ Google

«57 . ANNÉE aurait-il trahi le roi de Prusse? U u'était certainement auprès du roi , en campagne , que pour lui faire la lecture. Du moins le roi me l'a mandé ainsi, quatre jours après la bataille de Roshach. il ne lui faisait point part de ses desseins militaires , qu'il ne confie pas même h ses officiers généraux ; il ne le chargeait pas de négociations. L'abbé de Prades n'avait pas plus de crédit à Breslau que vous et moi ; il n'y connaît personne. Je maintiens qu'il n'a pu trahir le roi de Prusse. Il aura écrit quelque lettre indiscrete ; et ce qui n'est point un crime ailleurs , en est un daus ce paysl'a , vu les circonstances présentes. Voilà ce que je pense : je crois l'abbé de Prades aussi mauvais chrétien que La Métrie ; mais ce n'est point un traître. Je peux me tromper, j'attendrai que le temps me désabuse.1 Le prince Henri m'a fait l'honneur de m'écrire de Dresde, où il est adoré. La princesse Amélie est allée à Breslau, ce qui m'étonne beaucoup. Madame la margrave de Barcuth a une santé pire que la vôtre. Elle est enchantée des victoires de son frère ; mais elle craint les revers , et elle est lasse de tant de dévastations. Comptez qu'on doit se trouver très heureux dans une douce retraite. Ce M. Coste , dont vous me parlez , n' est-il pas parent du traducteur de Locke? Le papier me manque. Voie , et me amu. V. A M. LE COMTE DE TRESSAN. Lausanne , 19 février. J'ai pris l'énorme liberté, monsieur, de vous envoyer une bibliothèque complète de fatras imprimés à Genève, chez les frères Cramer ; je vous en demande bien pardon. J'aimerais mieux un quart d'heure de votre conversation quelesdix-sept volumes qu'on doit avoir l'honneur de vous adresser de ma part. J'ai reçu une lettre assez singulière, et des vers plus étranges d'un séminariste de Toul , nommé M. Légier. Il se renomme de vous. Je n'ai pu lui faire réponse, parce que je suis très malade. C'est tout ce que je peux faire que de vous écrire ces quatre lignes. Voici la copie de ce qu'on lui répond pour moi. • M. de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la « chambre du roi , et ancien chambellan du roi « de Prusse, n'a jamais demeuré à Ripaille en Sa« voie. Il a une terre sur la route de Genève et • celle de France. Il ne connaît pas plus l'ode dont i on lui parle que la maison de Ripaille, il est ac< tuellement malade. Sa famille a ouvert le pa« quet, qui, sûrement, n'est pas pour M. de Voltaire, « puisqu'on y parle de choses dont il n'a aucune • connaissance. Il y a des vers dans ce paquet qui 4758 . « sont sans doute pour quelque autre. Au reste , « la famille et les amis do M. de Voltaire averlis• sent M. Légier que la religion , l'honneur , les < bienséances les

plus communes , et le savoir« vivre, ne permettent d'écrire de pareilles choses « ni à des personnes qu'on connaît, ni à des per« sonnes qu'on ne connaît pas. » Je vous présente mon respect et mou regret de mourir sans vous voir. A M. LE COMTE DE TRESSAN. A Lausanne, 14 février. Je reçois, monsieur, une réponse à la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire hier. Votre bonté m'avait prévenu. Je ne savais pas que vous eussiez déjà reçu le fatras énorme dont vous voulez bien charger les tablettes de votre bibliothèque. Il y a là bien des inutilités ; mais, si on se réduisait à l'utile , Y Encyclopédie même n'aurait pas tant de volumes. Il y a d'excellents articles ; et celui de Génie n'est pas le moindre. Si vous étiez encore dans les gardes, n'est-il pas vrai que vous auriez arrêté ce P. Chapelain qui prêche comme l'autre Chapelain faisait des vers , et qui a l'insolence de condamner, devant le roi, un livre muni du sceau du roi? Ces marauds-là ont peut-être raison de crier contre la vérité , et de sonner l'alarme quand leur ennemi est aux portes ; mais on n'a pas raison de souffrir leurs impertinentes et punissables clameurs. Voilà le temps où tous les philosophes devraient se réunir. Les fanatiques et les fripons forment de gros bataillons, et les philosophes dispersés so laissent battre en détail : on les égorge un à uu ; et pendant qu'ils sont sous le couteau, ils se brouillent ensemble , et prêtent des armes à l'ennemi commun. D'Alembert fait bien do quitter, et les autres font lâchement de continuer. Si vous avez du crédit sur Diderot et consorts , vous ferez une action de grand général de les engager à se joindre tous , à marcher serré , à demander justice , et à ne reprendre l'ouvrage que quand ils auront obtenu ce qu'on leur doit, justice et liberté honnête. Il est infime de travailler à un tel ouvrage commo on rame aux galères. Il me semble que les exhortations d'un homme commo vous doivent avoir du poids : c'est à vous de donner du cœur aux lâches. Vous pensez comme il faut d 'Iphigénie en Crimée; mais ce n'est pas la première fois que les badauds de Paris se sont trompés, et ce ne sera pas la dernière. Vous persistes donc dans le goût de la physique ; c'est un amusement pour toute la vie. Vous êtesvous fait un cabinet d'histoire naturelle? Si vous

The text on this page is estimated to be only 24.80% accurate

COKE ESPO N DANCE. 858 avez commencé, vous ne finirez jamais. Pour moi, j'y ai renoncé, et en voici la raison : un jour, en soufflant mon feu , je me mis à songer pourquoi le bois faisait de la flamme; personne ne me l'a pu dire, et j'ai trouvé qu'il n'y a point d'expérience de physique qui approche de celle-là. J'ai planté des arbres, et je veux mourir si je sais comment ils croissent. Vous avez eu la bonté de faire des enfants, et vous ne savez pas comment. Je me le tiens pour dit , je renonce à être scrutateur : d'ailleurs je ne vois guère que charlatanisme ; et, excepté les découvertes de Newton et de deux ou trois autres, tout est système absurde; l'histoire de Gargantua vaut mieux. Ma physique est réduite à planter des pêchers à l'abri du vent du nord. C'est encore une belle invention que les poêles dans les antichambres ; j'ai eu des mouches dans mon cabinet tout l'hiver. Un bon cuisinier est encore un brave physicien ; cela est rare à Lausanne. Plût à Dieu que le mien pût vous servir de grosses truites, et que je fusse assez heureux pour philosopher avec vous, le long de mon beau lac, de Lausanne à Genève ! Recevez les tendres respects du vieux Suisse Voltaire. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Lausanne, 18 février. il ne s'agit point, mon cher et respectable ami, des articles qu'on m'avait demandés pour le huitième tome de l'Encyclopédie ; ils sont à présent entre les mains de d'Alembert : il s'agit de papiers que Diderot a entre ses mains , au sujet de l'article Genève , et des Cacouacs. il faut que mon âme soit bien à son aise pour travailler à l'Encyclopédie, dans la multiplicité de mes occupations et de mes maladies. Nous la jouâmes hier, et avec un nouveau succès. Je jouais Mohadar ; nous étions tous habillés comme les maîtres de l'univers. Je vous avertis que je jouai le bon homme de père mieux que Sarrasin : ce n'est point vanité, c'est vérité. Quand je dis mieux, j'entends si bien que je ne voudrais pas de Sarrazin pour mon sacristain. J'avais de la colère et des larmes, et une voix tantôt forte, tantôt tremblante; et des attitudes ! et un bonnet ! non, jamais il n'y eut de si beau bonnet. Mais je veux encore donner quelques coups de rabot , à mon loisir , si Dieu me prête vie. Oui , vous êtes des sybarites , fort au-dessous des Athéniens, dans le siècle présent. La décadence est arrivée chez vous beaucoup plus tôt que chez eux; mais vous leur ressemblez dans votre inconstance. Vous traitiez le roi de Prusse de Mandrin, il y a six mois; aujourd'hui c'était Aicxandre. Dieu vous bénisse ! Alexandre n'a point fui dix lieues à Molwilx, et n'a point

crocheté les armoires de Darius, pour avoir un prétexte de prendre l'argent du pays. Peut-être Alexandre aurait récompensé Y Iphigénie en Crimée, comme il récompensa Chéri le. Je vous remercie , mon divin ange , de ce que vous faites pour ces Douglas. C'est vous qui ne démentez jamais votre caractère, et qui êtes toujours bienfaisant. Voulez-vous bien faire mes compliments 'a M. de Chauvelin? Je suis toujours fâché qu'il s'en retourne par Lyon ; M. l'abbé de Remis trouverait fort bon qu'il passât par les Délices. J'ai reçu trois lettres de lui , dans lesquelles il me marque toujours la même amitié. Madame de Pompadour a toujours la même bonté pour moi. Il est vrai qu'il y a toujours quelques bigots qui me voient de travers, et que le roi a toujours sur le cœur ma charabellanie; mais je n'en suis pas moins content dans la retraite que j'ai choisie. Je n'aime point votre pays, dans lequel on n'a de considération qu'autant qu'on a acheté un office , et où il faut être janséniste ou moliniste pour avoir des appuis. J'aime un pays où les souverains viennent souper chez moi. Si vous aviez vu hier Fanime, vous auriez cabalé pour me faire avoir la médaille. Mais qui donc jouera Énide? Si c'est la Gaussin, elle a les fesses trop avalées, et elle est trop monotone. Madame d'üermenches l'a très bien jouée. Et que dirons-nous de la belle-fille du marquis de Langalerie , belle comme le jour? et elle devient actrice, son mari se forme , tout le monde joue avec chaleur. Vos acteurs de Paris sont à la glace. Nous eûmes après Fanime des rafraîchissements pour toute ta salle; ensuite le très joli opéra des Troquours , et puis un grand souper. C'est ainsi que l'hiver se passe et cela vaut bien l'empire de madame Geoffrin, etc. il faut ajouter à ma lettre que la déclaration des prêtres de Genève justifie entièrement d'Alernbert. ils ne disent point que l'enfer soit éternel , mais qu'il y a dans l'Écriture des menaces de peines éternelles : ils ne disent point Jésus égal à Dieu le père; ils ne l'adorent point; ils disent qu'ils ont pour lui plus que du respect; ils veulent apparemment dire du goût. Us &c déclarent, en un mot, chrétiens-déistes. A MADAME D'ÉPINAL. Lausanne, * février. Vous, la goutte , madame ! je n'en crois rien ; cela ne vous appartient pas. C'est le lot d'un gros prélat, d'un vieux débauché, et point du tout d'une philosophe dont le corps ne pèse pas quatrevingts livres , poids de Paris. Pour de petits rhuDigitized by Google

ANNEE 4758. 859 malismes, de petites fluxions, de petits trémoussements de nerfs , passe ; mais si j'étais comme vous , madame , auprès de M. Tronchin , je me moquerais de mes nerfs. C'est un bonheur dont je ne jouirai qu'après le retour du printemps; car je ne crois pas que le secrétaire et le chef des orthodoxes veuille jamais venir voir nos divertissements profanes et suisses. Cependant , madame , j'espère qu'il vous accompagnera quand nous serons uu peu en train , qu'il y aura moins de neige le long du lac , et que vos nerfs vous permettront d' honorer notre ermitage snisse de votre présence. Il fera pour vous , madame , ce qu'il ne ferait par pour un vieux papiste comme moi ; et il sera reçu comme s'il ne venait que pour nous. Je vous remercie , madame , de vos gros gobets ; j'en aurai le soin qu'on doit avoir de ce qui vient de vous. Permettez que je remercie ici M. Linant ; il n'a pas besoin île son nom pour avoir droit à mon estime et h mon amitié , et j'ai connu son mérite avant de savoir qu'il portait le nom d'un de mes anciens amis. Je conviens avec lui que tout nous vient du Levant , et j'accepte avec grand plaisir la proposition qu'il veut bien me faire pour une douzaine de pruniers originaires de Damas , et autant de cerisiers de Cérasontc. lis s'accommoderont mal de mon terrain de terre à pot, maudit de Dieu ; mais j'y mettrai tant de gravier et de pierraille que j'en ferai un petit Montmorency. Je présente mes respects à l'élève de M. Linant , à M.de ISicolaf, qui fait ses caravanes de Malte près du lac de Genève. Enfin je présente ma jalousie à tous ceux qui font leur cour a madame d'Épinai. Au reste, je serais fâché qu'on fouettât, comme on ledit, l'abbé de Prades tons les jours de marché a Breslan ; car , après tout , je n'aime pas qu'on fouette les prêtres. Madame Denis se joint à moi, et présente ses obéissances a madame d'Épinai. M. de Richelieu est donc rcuvoyé après M. de Lucé. La cour est une belle chose ! A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Lauwnne , *6 février. Quand j'écris au roi de Prusse et à M. l'abbé de Beruis sur des choses peu importantes , ils m'honorent d'une réponse dans la huitaine. J'écrivis à M. Diderot, il y a deux mois, sur une affaire très grave qui le regarde, et il ne me donna pas signe de vie. Je demandai réponse par quatre ou cinq ordinaires , et je n'en obtins point. Je fis redemander mes lettres; j'étais /m droit de regarder ce procédé comme un outrage; il a dû me blesser d'autant plus que j'ai été le partisan le plus déclaré de l 'Encyclopédie ; j'ai même travaillé k une cinquantaine d'articles qu'on a bien voulu me confier; je ne me suis point rebuté de la

futilité des sujets qu'on m'abandonnait , ni du dégoût mortel que m'ont donné plusieurs articles de cette espèce, traités avec la même ineptie qu'on écrivait autrefois le Mercure galant, et qui déshonorent un monument élevé à la gloire de la nation. Personne ne s'est intéressé plus vivement que moi à M. Diderot et à son entreprise. Plus cet intérêt est ardent, plus j'ai dû être outré de son procédé. Je ne suis pas moins affligé de ce qu'il m'a écrit enfin au bout de deux mois. Deseugageraens avec des libraires I Est-ce bien à un grand homme tel que lui à dépendre des libraires? C'est aux libraires à attendre ses ordres dans son antichambre. Cette entreprise immense vaudra donc à M. Diderot environ 30,000 livres 1 Ello devait lui en valoir 200,000 (j'cnlcuds à lui et à M. d'Alembert , et à une ou deux personnes qui les secondent); et, s'ils avaient voulu seulement honorer le petit trou de Lausanne de leurs travaux, je leur aurais fait mon billet de 200,000 livres; et , s'ils étaient assez persécutés et assez déterminés pour prendre ce parti , en s'arrangeant avec les libraires de Paris , on trouverait bien encore moyen de finir l'ouvrage avec une honnête liberté et dans le sein du repos , et avec sûreté pour les libraires de Paris et pour les souscripteurs. Mais il n'est pas question de prendre un parti si extrême , qui cependant n'est pas impraticable , et qui ferait honneur à la philosophie. Il est question de ne se pas prostituer à de vils ennemis , de ne pas travailler en esclaves des libraires et en esclaves des persécuteurs; il s'agit d'attirer pour soi-même et pour son ouvrage la considération qu'on mérite. Pour parvenir à ce but essentiel , que faut-il faire? Rien; oui, ne rien faire , ou paraître ne rien faire pendant six mois , pendant un an. Il y a trois mille souscripteurs ; ce sont trois mille voix qui crieront : a Laissez travailler avec honneur ceux qui nous instruisent et qui honorent la nation. » Le cri public rondra les persécuteurs exécrables. Vous me mandez , mon cher et respectable ami , que M. le procureur-général a été très content du septième volume; c'est déjà une bonne sûreté. L'ouvrage est imprimé avec approbation et le privilège du roi; il ne faut donc pas souffrir qu'un misérable ose prêcher devant le roi contre la raison imprimée une fois avec privilège ; il ne faut donc pas souffrir que l'auteur de la Gazelle

The text on this page is estimated to be only 28.08% accurate

CORRESPONDANCE. 8*50 dise dans les Affiches de province que les précepteurs de la nation veulent anéantir la religion et corrompre les mœurs ; il ne faut donc pas souffrir qu'un écrivain mercenaire débite impunément le libelle des Cacouacs. Ces deux misérables dépendent des bureaux du ministère; mais sûrement ce n'est pas M. l'abbé de Berois qui les encourage, ce n'est pas madame de Pompadour. Je suis persuadé , au contraire, que madame de Pompadour obtiendrait une pension pour M. Diderot; elle y mettrait sa gloire , et j'ose croire que cela ne serait pas bien difficile. C'est «i quoi il faudrait s'occuper pendant six mois. Que M. Diderot, M. d'Alembert, M. de Jaucourt , et l'auteur de l'excellent article de la Génération, déclarent qu'ils ne travailleront plus, si on ne leur rend justice, si on leur donne des réviseurs malintentionnés ; et je vois évidemment que la voix du public , qui est la plus puissante des protections , mettra ceux qui enseignent la nation sur le trône des lettres où ils doivent être. Alors M. d'Alcrobot devra travailler plus que jamais ; alors il travaillera : mais il faut avoir et la sagesse d'être tous unis, et le courage de persister quelques mois à déclarer qu'on ne veut point travailler sub gladio. Ce n'est pas certainement un grand mal de faire attendre le public ; c'est , au contraire, un très grand bien. On amasse pendant ce temps-là des matériaux, on grave des planches, on se ménage des protections , et ensuite on donne un huitième volume dans lequel on n'insère plus les plates déclamations et les trivialités dont les précédents ont été infectés ; on met à la tête de ce volume une préface dans laquelle on écrase les détracteurs avec cette noblesse et cet air de supériorité dont Hercule écrase un monstre dans un tableau de Lebrun. En un mot , je demande instamment qu'on soit uni, qu'on paraisse renoncer à tout, qu'on s'assure protection et liberté , qu'on se donne tout le public pour associé , en lui faisant craindre de voir tomber son ouvrage nécessaire. Tout le malheur vient de ce que M. Diderot n'a pas fait d'abord la même déclaration que M. d'Alembert. Il en est encore temps : on viendra à bout de tout , avec l'air de ne plus vouloir travailler à rien. Du temps et des amis , et le succès est infaillible. Je suis en droit d'écrire à madame de Pompadour les lettres les plus fortes, et je ferai écrire des personnes de poids, si on trouve ce parti convenable. Mais un homme qui est capable de passer deux mois sans répondre sur des choses si essentielles , est-il capable de se remuer comme il faut dans une telle affaire ? Je prie

instamment M. Diderot de brûler devant M. d'Argental mon billet sur les Cacouacs , dans lequel je me méprenais sur l'auteur. J'aime M. Diderot , je le respecte , et je suis fâché. A MADAME DU BOCCAGE. Nouvelle muse, aimable Grâce, Allez au Capitole; allez, rapportez -nous Le* myrtes de Pétrarque et les lauriers du Tasse. Si tous deux revivaient , ils chanteraient pour vous; Et , voyant vos beaux yeux et votre poésie , Tous deux mourraient à vos genoux Ou d'amour ou de jalousie. Dunquc , o signera , dopo ch' elta avrà veduto il cornulo sposo del mare Adrialico , vedrà il padre délia chiesa , sar'a coronala ucl Campicïoglio dalle mani del buon Benedello. Ella dovrebbe ritornare per la via di Ginevrq , e irionfare tra gli eretici , quando avrà ricevulo la corona poeliea dei santi cattolici. Ma il suo viaggio c lutlo per la gloria , e , nel suo gran volo , e' .la trascurerà i nostri iicli benebè umiii tetti. 1! zio e la nipole baciano affeltuosamente ta mano cbe ha scritto tante belle cose , c si raccomandano alla sua bénignité cou ogni ossequio. Good journey, Milton's daugbter, Camocus's sisler. Comptez , madame , que nous ne vous pardonnerons pas de n'avoir point pris la route de Genève ; mille tendres respects. i A M. LE COMTE DE TRESSAN. A Lausanne, 3. Mon adorable gouverneur , béni soit le sieur Légier et ses consorts , et scs mauvais vers , et sa sottise , puisque tout cela m'attire fant de bontés de votre parti Soyez bien sûr que je ne suis sensible qu'aux marques généreuses de votre amitié, et point du tout à ces platitudes moitié franccomtoises et moitié lolharingiennes. La nation des pelils collets et des petits beaux esprits de province a été oubliée par M. de Réaumur dans Y Histoire des insectes ; ainsi ne prenons pas garde à leur existence. J'étais fort malade quand on me régala de ces beaux vers dignes d'une académie de... Madame Denis les renvoya à Tou! , bien cachetés ; elle est aussi sensible que moi à la mention que vous voulez bien faire d'elle. Vous l'aimeriez davantage si vous l'aviez vue jouer avant-hier dans une tragédie nouvelle, sur un très joli théâtre, avec de très bons acteurs dont j'étais le plus médiocre. Je ne me tirai pourtant pas mal du rôle de vieillard , attendu que malhenreuseuicnl je le joue Digitizeü by Google

ANNÉE 058. d'après nature. J'aurais bien voulu que monsieur le gouverneur de Toul nous eût honorés de sa présence réelle. Les infamies et les persécutions dont on a affublé nos philosophes Diderot et d'Alembert me tiennent plus au cœur que les beaux vers de M. l'abbé Légiér. Je persiste toujours dans mon idée qu'il faut déclarer qu'on renonce unanimement à l'Encyclopédie jusqu'à ce qu'on soit assuré d'une honnête liberté, et d'un peu de protection. Trois mille souscripteurs se joindront à eux ; ils crieront comme des aveugles , et le cri public est la plus infaillible des intrigues et la meilleure des protections. Vous avez vu , sans doute, que notre ami d'Alembert appelé O, a , dans l'article Genève, loué beaucoup cette Église calviniste de n'être pas chrétienne ; vous savez que ces prêtres en ont été très ébaubis, et qu'ils ont fait une belle profession de foi dans laquelle ils résument, pour somme totale, qu'ils ont de la vénération pour Jésus, et qu'ils croient en Dieu. Leurs voisins leur reprochent au présent d'avoir autrefois brûlé Servet, et d'aller aujourd'hui plus loin que Servet : c'est un bon article pour l'histoire des contradictions de ce monde. Voici le champ de l'histoire des meurtres qui va se rouvrir. M. le comte de Clermont aura une armée terriblement délabrée; son bisaïeul y eût été bien empêché. Qu'aurait dit Louis xiv , s'il avait vu un marquis de Brandebourg résister mieux que lui aux trois quarts de l'Europe? Heureux qui voit du port tous ces orages ! Je vais planter aux Délices ; de là je reviens à Lausanne pour nos spectacles ; cela est plus sensé que d'aller en Allemagne. Je ne regrette aucun roi , aucun prince ; mais je regrette fort le gouverneur de Toul, pour qui je suis pénétré de la plus tendre et de la plus respectueuse reconnaissance, et à qui je serai attaché toute ma vie. A M. DE CIDEVILLE. A Lausanne, 3 mars. Je reçois de vous , mon cher et ancien ami , deux lettres charmantes ; vers et prose , tout me rappelle la bonté de votre cœur et les grâces de votre esprit. J'aimo mieux vous dire bien vite, et tout simplement, combien j'en suis touché , que d'attendre l'inspiration et le moment heureux de faire des vers , pour vous remercier dignement. D'ailleurs je suis plongé dans les détails de l'histoire , attendu qu'on va réimprimer cette Histoire générale, ce portrait des sottises et des horreurs du genre humain pendant huit à neuf siècles. ' * Un peu d'bisrionage partage encore mon temps. Nous avons joué une pièce nouvelle sur un très joli théâtre ; madame Denis a été applaudie comme mademoiselle Clairon, et elle l'aurait été de même à Paris. Je vous avertis , sans vanité , que je suis le

meilleur vieux fou qu'il y ait dans aucune troupe. Croyez que vous auriez été bien surpris , si vous aviez vu, sur le bord de notre lac, une tragédie nouvelle très bien jouée, très bien sentie, très bien jugée, suivie de danses exécutées à merveille , et d'un opéra-buffa encore mieux exécuté; le tout par de belles femmes , par des jeunes gens bien faits, qui ont de l'esprit, et devant une assemblée qui a du goût. Les acteurs se sont formés en un an ; ce sont des fruits que les Alpes et le mont Jura n'avaient point encore portés. César ne prévoyait pas , quand il vint ravager ce petit coin de terre , qu'il y aurait un jour plus d'esprit qu'à Rome. Comptez que les Iphigénie et les Astarbé ne nous épouvantent pas , et que notre pays roman n'est pas 'a dédaigner. Je suis malheureusement obligé de quitter tout cela , pour aller faire quelques jours le métier de jardinier aux Délices. Chacun a son Launai. Je cours du théâtre à mes plants, à mes vignes, à mes tulipes; et de là je reviens au théâtre, du théâtre à l'histoire , etdo tout cela à votre amitié , qui est la première dos consolations. Les vers du roi de Prusse , dont vous me parlez , étaient fourrés dans une lettre qu'il m'écrivit trois jours avant la journée de Rosbach. La date rend les vers très beaux. Je lui avais gardé le secret ; mais il a donné lui-même des copies; et vous savez que les rois, qui sont les mailres du bien d'autrui , sont aussi les maîtres du leur. Ce diable d'homme est, sans contredit , celui de tous les rois qui fait le plus de vers , et qui gagne le plus de batailles. Nous verrons comment le tout finira. La canaille de vos convulsionnaires est , sans doute, digne des Petites-Maisons; mais il y a eu des corps , des ordres qui méritaient d'y être admis. Il faut toujours qu'il y ait en France quelque maladie épidémique , et très souvent elle tombe sur les cervelles ; si la guerre continue , ello tombera sur les bourses, j'entends supra loculos. Vous ne me dites rien du grand abbé; on parlait d'un voyage qu'il devait faire au pays roman; mais il n'osera , ni vous non plus. Je vous embrasse avec bien de la tendresse et des regrets. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. A Lausanne, 7 mara. Mon cher ange , êtes-vous couché sur le testament de M. le cardinal de Tencin? a-t-il laissé quelque chose à son Goussaut? viendrez- vous à

image not available

*image
not
available*

863 ANNÉE *73*. rai, pour faire ma cour a madame d'Epinaï. Ne m'oubliez pas auprès du grand philosophe , votre pupille, etc. A M. LE BARON DE ZÜRLALIBEN. A Lausanne, «4 mars. Monsieur, il y a longtemps que je respectais votre nom, et votre Histoire militaire des Suisses, en France , m'a inspiré pour votre personne l'estime qu'on ne peut lui refuser. Je conviens avec vous que Benjamin de] Rohan était un grand et digne chef de parti. Il prenait de l'argent des Espagnols , superstitieux catholiques , pour faire révolter les calvinistes fougueux de France ; il en prenait ensuite du roi de France , pour faire la paix. Il fesait toujours étaler une grande Bible sur une table dans tous les cabarets où il couchait ; d'ailleurs entendant mieux que personne la manière dont on fesait la guerre dans ce tempslà. J'ai fait mention de lui dans une Histoire générale , au chapitre du ministère du cardinal de Richelieu ; mais je n'en ai parlé , dans ce tableau des malheurs de l'univers , qu'autant qu'on le peut d'un ambitieux subalterne qui n'a troublé qu'une petite province dans un coin du monde , et qui n'a pas réussi, il aurait fait de plus grandes choses sur un plus grand théâtre, surtout s'il eût employé contre les ennemis de l'état le génie qu'il employa contre sa patrie. Les hommes qui n'ont pas changé le destin des états n'ont aujourd'hui qu'une place bien médiocre dans les niches du temple de la Gloire , où l'on trouve une foule prodigieuse de guerriers. On a tant célébré de grands hommes, qu'il n'y a presque plus de grands hommes. Cependant , monsieur, si un homme de votre mérite gratifie le public d'une partie des Mémoires du duc de Rohan sur la guerre de la Valteline, je me ferai un plaisir et un honneur d'obéir à vos ordres, supposé que je trouve par hasard quelque idée qui ne soit pas tout à fait indigne de vos peines et du service que vous rendez aux amateurs de l'histoire. A M. L'ABBÉ DE VOISENON. Mars. Mon cher évêque , j'ai été enchanté de votre souvenir et de votre beau mandement israélite : on ne peut pas mieux demander à boire : c'est dommage que Moïse n'ait donné à boire que de l'eau à ces pauvres gens ; mais je me flatte que vous ferez , pour Pâques prochain , au moins une noce de Cana. Ce miracle est au-dessus de l'autre , et rien ne vous manquera plus , quand vous aurez apaisé la soif des buveurs de Y Ancien et du Nouveau Testament. Franchement , votre petit ouvrage est très bien fait et très lyrique. Mondonville doit vous avoir beaucoup d'obligation ; et j'ai plus de soif de vous revoir que vous n'en avez de venir à mes petites Délices ; mais ce n'est pas aux Délices qu'il fallait venir, c'est à

Lausanne. Madame Denis y a la même réputation que mademoiselle Clairon a dans voire pays. Vous seriez assez étonné de voir des pièces nouvelles en Suisse, et mieux jouées, eu général , qu'elles ne le seraient à Paris : c'est à quoi nous avons passé notre hiver , pour nous dépiquer du malheur de nos armées. Nous vous aurions très bien logé ; nous vous aurions fait manger force gelinottes et de grosses truites ; nous vous aurions crevé, et M. Tronchin vous aurait guéri. Mais vous n'êtes pas un prêtre à faire une mission chez uous autres hérétiques; jamais votre zèle no sera assez grand pour venir sur notre beau lac de Genève. Je vous avertis | ourlant qu'il y a de très jolies femmes à convertir dans Lausanne. Madame Denis se souvient toujours de vous avec bien de Lamifié , et n'en compte, pas sur vous davantage. Vous nous écrivez une fois en cinq ans; nous reconnaissons là les mœurs de Paris : encore est-ce beaucoup que , dans vos dissipations, vous vous soyez ressouvenu de vos amis, qui ne vous oublient jamais , et qui savent , autant que vos Parisiennes , combien vous êtes aimable. Nous ne regrettons pas beaucoup de choses, mais nous regrettons toujours le très aimable ot très volage évêque de Montrouge. A M. LE COMTE DE TRESSAN. Aux Délices, 12 mars. Mon adorable gouverneur, je suis toujours très fâché que les auteurs de Y Encyclopédie n'aient pas formé une société de frères ; qu'ils ne so soient pas rendus libres ; qu'ils travaillent comme on rameaux galères ; qu'un livre qui devrait être l'instruction des hommes devienne un ramas do déclamations puériles qui tient la moitié des volumes. Tout cela fait saigner le cœur ; mais depuis cinquante ans c'est le sort delà France d'avoir des livres où il y a de bonnes choses , et pas un bon livre. Nous sommes dans la décadence des talents, dans ce temps où l'esprit s'est perfectionné. Au reste , s'il y a de l'esprit en France, ce n'est pas parmi les gredins qui ont osé abuser de votre nom , et qui m'ont écrit sous celui du petit séminariste do Toul. Ces misérables sont encore plus méchants et plus brouillons qu'ils ne sont bêtes. Cette première lettre qu'ils m'avaient écrite était datée de Toul , et ce fut à Toul qu'ou la renvoya , comme vous le s*ves. il est clair que le maître de

CORRESPONDANCE. 864 la poste est du complot, puisque le petit séminariste n'a point reçu le paquet renvoyé, et que je viens de recevoir une seconde lettre relative à toute cette aventure, dont l'enveloppe est précisément de la même main qui avait écrit la première. Cette seconde, que je reçois, est d'une main contrefaite; rien n'est plus bas et plus méprisabla que le style et les choses qu'elle contient. On y parle de vous d'une manière indécente. Il y a des vers dignes du cocher de M. de Vertamont. On m'y dit des injures atroces qui me choquent moins que la manière insolente dont on y parle de vous. Elle est signée Roquentin. Tout cela est un ouvrage de canaille. J'ai jeté la lettre au feu; mais je vous envoie l'enveloppe. Vous pourrez savoir du maître de poste de quel endroit elle est venue; le timbre, que je ne connais pas, peut servir d'indice. Il y a certainement dans toute cette aventure un manège qui doit être découvert et réprimé. Il y a de grands fous dans le monde; heureusement cette pauvre espèce-là n'est pas fort dangereuse. Celle qui inonde l'Allemagne de sang, et qui met tant de familles à la mendicité, est un peu plus à craindre. Si vous vous mettez à voyager autour de votre province, mon cher gouverneur, tâchez de prendre le temps où nous jouons des comédies à Lausanne: nous vous en donnerons de nouvelles, recreali praesentia. Vous vous imaginez donc que j'ai un château près de Lausanne? vous me faites trop d'honneur; j'ai une maison commode et bien bâtie dans un faubourg; elle sera château quand vous y serez. Je fais actuellement le métier de jardinier dans ma petite retraite des Délices, qui seraient encore plus délices, si on avait le bonheur de vous y posséder. Conservez vos bontés au Suisse Voltaire. A M. L'ABBÉ AUBERT, A PARIS. Aux Délices, 17 mars. Je n'ai reçu, monsieur, que depuis très peu de jours, dans ma campagne où je suis de retour, la lettre pleine d'esprit et de grâces dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre livre, qui me rend encore votre lettre plus précieuse. Je ne sais quel contre-temps a pu retarder un présent si flatteur pour moi. J'ai lu vos fables avec tout le plaisir qu'on doit sentir quand on voit la raison ornée des charmes de l'esprit. Il y en a quelques unes qui respirent la philosophie la plus digne de l'homme. Celles du Merle, du Patriarche, des Fourmis, sont de ce nombre. De telles fables sont du sublime écrit avec naïveté. Vous avez le mérite du style, celui de l'invention, dans un genre où tout paraissait avoir été dit. Je vous remercie et je vous félicite. Je donnerais ici plus d'étendue à tous les sentiments que vous m'inspirez, si le mauvais état de

ma santé me permettait les longues lettres ; je peux 'a peine dicter, mais je ne suis pas moins sensible à votre mérite et à votre présent. J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que je vous dois , etc. A MADAME DE GRAFFIGNY. Aox Délice* , ta mari Dieu conserve votre santé , madame I Je vous tiens ce propos , parce que je suis revenu malade à ma retraite des Délices ; et je sens que , sans la santé , on n'a ni plaisir, ni philosophie , ni idées. Si j'étais capable de regretter Paris , je regretterais surtout de ne me pas trouver h la naissance de la Fille d'Aristide * , et de ne pas faire ma cour k madame sa mère. Melpomène et Thalie sont donc logées dans la même maison? Vous dites que M. do La Touche connaît les livres , et très peu le monde ; mais c'est le très bien connaître que de vivre avec vous. Vous lui apprendrez comme le monde est fait, et il verra en vous ce que le monde a de meilleur. Vous le peiudrez tous deux ; vous , madame, avec le pinceau de Ménandre, et lui, avec ceux d'Euripide ; car vous voilà tous deux Grecs. Vous avez voulu mettre un homme juste sur le théâtre; il a fallu chercher dans l'aDCienne Grèce : nous n'avons eu que Louis xm qui ait eu ce beau surnom ; Dieu sait comme il le méritait. Ce titre de Juste fut la définition d'Aristide , et le sobriquet de Louis xm. Quant au très estimable et très brillant petitneveu du ministre plus grand que juste de Louisle-Juste , je vous félicite tous deux de ce qu'il vient oublier avec vous les tracasseries de la cour et de l'armée. Je ne puis pas me vanter k vous de recevoir de scs lettres, comme vous vous vantez de jouir des charmes de sa conversation ; il m'a abandonné : c'est depuis qu'il est allé guerroyer chez les Cimbres. Il m'avait donné rendezvous k Strasbourg; mais précisément dans ce ' temps-là une des cuisses de ma nièce s'avisa de devenir aussi grosse que son corps. Elle avait déjà été k la mort de cette maladie : c'était une suite de la belle peur que le roi de Prusse lui avait faite k Francfort. Si tous ceux k qui il fait peur avaient la cuisse enflée, il faudrait élargir bien des chausses. <

Comédie de madame de GrafBgny, représentée le ta avril im K. Digitized b/ Google

ANNEE 4758. le ne sais si M. le maréchal de Richelieu m'a trouvé un oncle trop tendre de ne lui pas sacrifier une cuisse pour le voyage de Strasbourg; mais, depuis ce temps-l'a , il a eu la barbarie de ne me plus écrire. Je me suis dépiqué avec le roi de Prusse, qui est beaucoup plus régulier que lui ; mais je sens cependant que je ferais plus volontiers un voyage pour revoir mon héros français , que mon héros prussien. Je voudrais bien , madame , me trouver entre vous deux ; ma destinée ne le veut pas ; elle m'a fait Suisse et jardiuier. Je m'accommode très bien de ces deux qualités. Heureux qui sait vivre dans la retraite ! cela n'est pas aisé aux grands de ce monde, mais cela est très facile pour les petits. Je me trouve fort bien, et je suis toujours, madame, votre très fidèle Suisse. A M. LE BARON DE ZURLAUBEN. Aux Délices , près de Genève. Vous me donnez, monsieur, une extrême envie de vous obéir, mais vous ne pouvez me donner le talent de faire quelque chose d'heureux qui remplisse votre idée , et qui plaise au public et à vous. La langue française n'est guère propre aux inscriptions et aux épigraphes ; cependant , si vous en voulez souffrir une médiocre à la tête d'un bon livre, et au bas do portrait du duc de Rohan, en voici une que je hasarde, uniquement pour obéir à vos ordres. Puisqu'il s'agit du petit pays et de la petite guerre de la Vallengline, ne trouvez pas mauvais que je trouve le théâtre petit; c'est assez que votre héros ne le soit pas. Sur un plus grand théâtre il aurait dû paraître ; Il agit en héros, en sage il écrit; Il fut même un grand homme en combattant son maître, Et plus grand lorsqu'il le servit. Vous voudriez, sans doute, de meilleurs vers, monsieur , et moi aussi ; mais il y a long-temps que j'ai renoncé à rimer. Une chose à laquelle je sens que je ne renoncerai jamais, c'est aux sentiments d'estime que je vous dois, et à l'envie de vous plaire. Pardonnez cette courte prose et ces plats vers à un pauvre malade. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 1 Aux Délices , 4 avril. Mon cher et respectable ami, je ne devrais être étonné de rien à mon âge. Je le suis pourtant de ce testament. Je sais , à n'en pouvoir douter, que 41.. 865 le testateur * était l'homme du sacré collège qui avait le plus d'argent comptant. 11 y a sept ou huit ans que l'homme de confiance dont vous me parlez lui sauva cinq cent mille livres qui étaient en dépôt chez un homme d'affaires dont le nom ne me revient pas ; c'est celui qui se coupa la gorge pour faire banqueroute, ou qui fit croire qu'il se l'était coupée. On eut le temps de retirer les cinq cent mille livres avant celte belle aventure. Certainement, si madame de Gro4ée ne se

reliera pas à Grenoble , si elle reste à Lyon, l'homme de confiance sera l'homme le plus propre à vous servir ; et vous croyez bien , mon cher ange, que je ne manquerai pas à l'encourager, quoiqu'un homme qui vous a vu et qui vous connaît n'ait assurément nul besoin d'aiguillon pour s'intéresser à vous. Je suis charmé que M. le maréchal de Richelieu ait exigé du cardinal, votre oncle, l'action honnête qu'il fit quand il vous assura une partie de sa pension ; mais s'il faut toujours envoyer de nouvelles armées se fondre en Allemagne , il est à craindre qu'à la fin les pensions ne soient mal payées. Heureux ceux dont la fortune est indépendante ! Je ne reviens point de votre singulière aventure de cette maison dans une île à que les Anglais ont brûlée. Il faut au moins que, par un dédommagement très légitime, la pension vous soit payée exactement. Je ne sais si M. le maréchal de Richelieu a beaucoup de crédit à la cour ; je crois que vous le voyez souvent. Je ne suis pas trop content de lui. Je vous ai déjà dit qu'il s'était figuré que je devais courir à Strasbourg pour le voir à son passage , lorsqu'il alla commander cette malheureuse armée. Madame Denis était alors très malade ; elle avait la fièvre. Vous vous souvenez que le roi de Prusse lui avait fait enfler une cuisse il y a cinq ans ; cette cuisse renflait encore ; les maux que les rois causent n'ont point de fin. M. de Richelieu a trouvé mauvais apparemment que je ne lui aie pas sacrifié une cuisse de nièce. Il ne m'a point écrit, et le bon de l'affaire est que le roi de Prusse m'écrit souvent. Cependant je veux toujours plus compter sur M. de Richelieu que sur un roi. il est vrai que, dans ma agréable retraite, ni les ministres ni les généraux d'armée ne troublent guère mon repos. Je suis toujours affligé que Diderot, d'Alembert, et autres, ne soient pas réunis, n'aient pas donné des lois, n'aient pas été libres; et je suis toujours indigné que l'Encyclopédie soit avilie et défigurée 1 Le cardinal de Tencin. K. * Les îles de Rhé et d'Aix, qui appartenaient alors à M d'Argental , avaient été ravagées par les Anglais. Le roi en a fait dix putz l'aristocratie. K. 55

image not available

*image
not
available*

867 ANNÉE H58. mieux. Ce sérail une façon bien simple, bien honnête, de vous faire prier par madame de Grolée de venir la voir. Je suis persuadé que le confident n'aura pas de peine à lui faire dire qu'elle en meurt d'envie, quoique, à son âge, on n'ait peut-être d'autre envie que celle de vivre; mais s'il lui reste quelque étincelle de bon goût, comment ne souhaitera-t-elle pas très ardemment de vous avoir quelque temps auprès d'elle? Je vous crois bien gauche, mon cher et respectable ami, quand il s'agit de mitonner un héritage; mais le confident travaillera pour vous. Votre unique besogne est de plaire, et c'est à quoi vous réussissez mieux que personne au monde, sans même y songer. Le confident sera à Lyon au mois de mai; plutôt à Dieu que vous y fussiez au mois d'août! Voilà peut-être une belle chimère; mais je ne connais point de vérité qui me fasse autant de plaisir qu'une si chère illusion. Et pourquoi serait-ce une chimère? Vous sentez bien qu'il n'y a pas de temps à perdre; les visites qu'on doit à des dames de quatre-vingts ans ne peuvent guère être différées. C'est à madame de Grolée à vous payer de votre maison de l'île d'Aix, puisque le gouvernement ne peut vous indemniser. Madame de Crèvecœur a eu vingt mille francs de pension pour épouser le fils de madame de Lutzelbourg. Si on fait beaucoup de pareils arguments, il ne reste pas de quoi payer les maisons brûlées; il ne restera pas même de quoi empêcher qu'on en brûle d'autres, s'il est vrai qu'on ait pris les vaisseaux de M. Du Quesne, et si les affaires de terre sont aussi délabrées qu'on le dit. Cependant a-t-on joué la Fille d'Aristide? a-t-on donné quelque tragédie nouvelle? recommence-t-on le travail de l'encyclopédie? L'Alémbert se laisse-t-il fléchir? Je voudrais bien savoir où l'on en est, afin de m'arranger pour mes petits articles. Mes respects à madame d'Argental et à tous les anges. A M. THIERIOT. Aux Délices, 6 mai. Mon cher et ancien ami, il me paraît qu'on n'est pas plus instruit du secret de l'historiographe de toutes les Russies que de celui de la Pucelle. Ce sont les mystères de mon gouvernement. Si vous voulez y être initié, vous n'avez qu'à venir dans ma chancellerie; mais je suis bien sûr qu'on ne quitte point de jeunes, belles et brillantes baronnes chrétiennes pour des Suisses hérétiques. Le euigrae de madame la duchesse d'Orléans est une attrape-Foncemagne. Ce n'est pas la première fois que les belles se sont moquées des savants. # t a Voici comme on pourrait lui répondre, en assez mauvais vers: Votre énigme n'a point de mot; Expliquer chose inexplicable. Est-ou d'un docteur ou d'un sot: L'un et l'autre est assez

semblable. Mais si l'on donne à deviner Quelle est la princesse adorable
Qui sur les cœurs sait dominer Sans chercher cet empire aimable, Pleine de
goût sans raisonner, Et d'esprit sans faire l'habile , Cette énigme peut
étonner, Mais le mot n'est pas difficile. Je serai fort aise que Marmontel ,
qui a certainement de l'esprit et du talent, et qu'on a dégoûté fort mal à
propos, ait au moins le bénéfice du Mercure. Ce sera un antidote contre les
poisons de Fréron. Je doute fort que ceux qui vous ont dit que Fréret a mis
Newton en poudre soient des connaisseurs. J'ai lu autrefois le manuscrit de
Fréret ; il fut composé avant que le système de Newton fût imprimé. Fréret
et le jésuite Souciet , autre savantasse, écrivirent tous deux contre Newton ,
sur un faux exposé de son système, qui parut alors dans un des journaux
dont l'Europe est accablée. Fréret ne savait ce qu'il disait ; j'ignore s'il l'a
mieux su depuis. Je ferai venir ce livre pour le joindre à tout ce que j'ai sur
cette matière. Il y a une excellente histoire des finances, depuis 4595
jusqu'en 1721 . Si vous rencontrez l'auteur, qui est un M. de Forbonnais,
directeur des monnaies, dites-lui que je le fais contrôleur-général des
finances. Pourriez-vous à votre loisir me faire un petit catalogue des bons
livres qui ont paru depuis dix ans? Je crois qu'il sera court ; mais je veux
avoir tout ce qui peut être utile, et même les livres médiocres dans lesquels
il y a du bon : car on peut toujours tirer aurum ex stercore Ennii. Intérim
vale, et mihi scribe. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices*, 8 mai.
Mon cher ange, il doit y avoir une petite caisse plate, qui contient quelque
chose d'assez plat, à votre adresse, au bureau des coches de Dijon. Cette
platitudo est mon portrait. Un gros et gras Suisse, barbouilleur en pastel,
qu'on m'avait vanté comme un Raphaël, me vint peindre à Lausanne, il y a
six semaines, en bonnet de nuit et en robe de chambre. Je fis partir ma
maigre effigie par le 55.

CORRESPONDANCE. bf8 eociic de Dijon, ou par les voituriers. Une madame Rameau , commissionnaire de Dijon , s'est chargée de vous faire tenir ce barbouillage. Je vous demande pardon pour ma face de carême ; mais non seulement vous l'avez permis, vous l'avez ordonné , et j'obéis toujours tôt ou tard à mon clicrange. Est-il vrai que la Fille d'Aristide le Juste ait été aussi maltraitée par le parterre parisien que son père le fut par les Athéniens? Cela n'est pas poli ; heureusement vous aurez bientôt madame du Boccage, qui revient , dit-on , avec une tragédie. Madame Geoffrin ne nous donnra-t-elle rien? J'ignore ce qu'on fait sur mer et sur terre. Il paraît que les chiens de la guerre , comme dit Shakespeare, cessent de mordreetmôme d'aboyer; les Anglais admirent cette expression. Je suis toujours émerveillé de ce qui se passe ; celui que vous appeliez tous Mandrin, il y a deux ans, il y a un an, devient un homme supérieur h GustaveAdolphe et a Charles xii, par les événements. On sera réduit à faire la paix. Dieu nous doit celte douce humiliation I Cependant nous avons une assez bonne troupe aux portes de Genève. La nièce et l'oncle vous baisent les ailes. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, 18 mal Je suis chargé, mon cher ange, de vous supplier enoore de vouloir bien donner un petit coup d'aiguillon au rapporteur de MM . de Douglas. Je plains plus que jamais les plaideurs que les rapporteurs négligent. Il y a huit ans que madame Denis et moi nous sommes très négligés dans une affaire plus grave que celle de MM. de Douglas. Mon émerveillement dure toujours que le fils de Samuel nous ait fait banqueroute six mois après avoir pris notre argent , et qu'il ait trouvé le secret de fricasser huit millions, obscurément ctsaus plaisir. Votre premier président , son beau-frère , ne serait-il pas , entre nous , un peu engagé, par son honneur et par celui de sa place , h faire finir une affaire si odieuse ? Le fiffe d'un banqueroutier, dans notre Suisse, ne peut jamais parvenir à aucun emploi , à moins d'avoir payé les dettes de son père . mais c'est que nous sommes des barbares , et vous autres, gens polis, vous donnez vite une belle charge d'avocat-général au fils d'un banqueroutier frauduleux. Cependant une partie de la successiou entre dans les coffres du receveur des consignations, qui prend d'abord cinq pour cent par an pour garder l'argent, et qui gagne six pour cent h le faire valoir, le tout pendant vingt années. Est-ce là faire droit ? est-ce là comme on juge? Racime , tes Plaideurs , acte t , scène 7. Pardon ; je suis un peu en colère , parce que j'ai perdu environ le quart de mon bien en opérations de cette

espèce ; mais je ne dois pas me plaindre devant celui dont les Aaglaisont brûlé la maison. Mon divin ange , je songe à une chose. Si Babel vous procurait une ambassade 1 Vous me direz que vous êtes trop honnête homme pour négocier; mais il y a des honnêtes gens partout. Je voudrais que vous relevassiez M. de Cbavigni. Comptez que tous nos Suisses seraient enchantés. Que sait-on ? Ce que je vous dis l'a n'est point si sot ; pensez-y. Ma nièce Fontaine est à Lyon ; j'espère qu'elle m'apportera mes paperasses encyclopédiques. Savez-vous des nouvelles de cette Encyclopédie T Je les aime mieux que les nouvelles publiques, qui sont presque toujours affligeantes. Mille respects à tous les auges. Je baise toujours le bout de vos ailes. Le Suisse V. A MADAME DE GRAFFIGNI. Aux Délices , <G mai. Je suis bien sensible , madame , à la marque de confiance que vous me donnez. Nous pouvons nous dire l'un h l'autre ce que nous pensons du public , de cette mer orageuse que tons les vents agitent, et qui tantôt vous conduit au port , tantôt vous brise contre un écueil ; de cette multitude qui juge de tout au hasard, qui élève une statue pour lui casser le nez , qui fait tout à tort et à travers; de ces voix discordantes qui crient hosanna le matin, et crucifige le soir ; de ces gens qui font du bien et du mal sans savoir ce qu'ils font. Les hommes ne méritent certainement pas qu'on se livre leur jugement, et qu'on fasse dépendre son bonheur de leur manière de penser. J'ai tâté de cet abominable esclavage, et j'ai heureusement fini par fuir tous les esclavages possibles. Quand j'ai quelques rogatons tragiques ou comiques dans mon portefeuille , je me garde de les envoyer à votre parterre. C'est mon vin du cru ; je le bois avec mes amis. J'histrionne pour mon plaisir, sans avoir ni cabale à craindre, ni caprice à essuyer. Il faut vivre un peu pour soi , pour sa société ; alors on est en paix. Qui se donne au monde est en guerre ; et , pour faire la guerre , il faut qu'il y ail prodigieusement h gagner, sans quoi on la fait en dupe ; ce qui est arrivé quelquefois à quelques puissances de ce monde. Digitized b/ Google

869 ANNÉE mu. Au reste, les cabales n'empêcheront jamais que vous ne soyez la personne du monde qui a l'esprit le plus aimable et le meilleur goût. Je n'ose vous prier de m'envoyer votre Grecque ; mais je vous avoue pourtant que les lettres de la mère me donnent une grande envie de voir la Fille. Comptez , madame, sur la tendre et respectueuse amitié du Suisse V. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, 19 mal. Mon cher et respectable ami , je bénis actuellement les Anglais qui ont brûlé votre maison. Puissiez- vous être payé, et eux confondus ! Pardon de vous importuner de V Encyclopédie. Vous aimeriez mieux une tragédie ; mais il faut que je m'adresse à vous pour ne pas perdre mon temps. J'ai fait des recherches très pénibles pour Tendre les articles Histoire et Idolâtrie intéressants et instructifs; je travaille à tous les autres. Mon temps m'est très précieux. Ce serait me faire perdre une chose irréparable , m'outrager sensiblement, et donner beau jeu aux ennemis de P Encyclopédie , d'avoir avec moi un mauvais procédé, tandis que je me tue à faire valoir cet ouvrage, et à procurer des travailleurs. Je vous demande en grâce d'exiger de Diderot une réponse catégorique et prompte. Je ne sais s'il entend les arts, et s'il a le temps d'entendre le monde. Mon cher ange , vous qui entendez si bien l'amitié , vous pardonneriez mes importunités. A M. MARMOINTEL. Aux Délices , 19 mai. Digne Cacouac, fils de Cacouac, fili mi dilecte, in quo bene complacui , grâces vous soient rendues pour vous être souvenu de moi dans votre planète de Mercure l Quoique je ne sois plus de ce monde, j'apprends que votre bénéfice , qui n'est pas simple, est pourtant chargé de grosses pensions. Il y a plus de quinze ans que je n'ai lu aucun Mercure; mais je vais lire tous ceux qui paraîtront. Je vous prie de me faire inscrire parmi les souscrivants. Quand vous n'aurez rien de nouveau, je pourrai vous fournir quelque sottise qui ne paraîtra pas sous mou nom, et qui servira à remplir le volume. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je me réjouis avec le public de ce qu'un ouvrage si long-temps décrié est enfin tombé entre les mains d'un véritable homme d'esprit, et d'un philosophe capable de le relever et d'en faire un très bon journal. Adieu; nos Délices vous font mille compliments. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Dclices, 9t mai. Mou divin auge , je vous envoie de la prose . Vous aimeriez mieux une tragédie, je le sais bien; et j'aimerais mieux travailler pour vous que pour l'Encyclopédie ; mais, entre nous, il est plus aisé do faire le métier de Diderotque celui de Racine. Jo vous demande

en grâce de lire cet article Histoire ; il me semble qu'il y a quelque chose d'assez neuf et d'assez utile ; mais si vous n'en jugez pas ainsi , j'en jugerai comme vous. J'ai plus de foi h votre goût que je u'ai d'amour-propre. Je n'en ai point sur mon portrait , c'est d'a* mour-propre dont je parle. Vous dites que le portrait ne me ressemble pas ; vous êtes la belle JaYOtte , et moi le beau Cléon. Vous croyez donc qu'après huit ans la charpente de mon visage n'a point changé. Je vous jure, en toute humilité, que le portrait ressemble Je le trouve encore bien honnête a mon âge de soixante-quatre ans ; et si vous vouliez vous entendre avec mon patron d'Olivet pour en faire tirer une copie et la nicher dans l'académie , au-dessous de la grosse et rubiconde face deM. l'abbé de Remis, vous empêcheriez nos amis les dévots de dire qu'on n'a pas osé mettre la mine d'un profane comme moi au-dessous du plus gras des abbés. J'aurais plus de raison , mon cher et respectable ami , de vous demander votre effigie que vous de demander la mienne ; mais j'espère vous voir en personne. Je ne peux pas concevoir que madame de Grolée ne vous prie pas à mains jointes de venir la voir, et alors je serai un homme heureux. J'aurais bien des choses à vous dire à présent scrclo; et surtout sur le ridicule dont je suis affublé de uc pouvoir venir qu'après la paix. Celte aventure est d'un très bon comique. Il est vrai, mon cher ange , que, dans les horreurs et les vicissitudes de cette guerre , il y a eu des scènes bouffonnes comme dans les tragédies de Shakespeare. Premièrement, le roi de Prusse , qui a un petit grain dans la tête , fait un opéra en vers français de ma tragédie de Mcropc', en faisant son traité avec l'Angleterre , et m'envoie ce beau chef-d'œuvre; ensuite, quand il est battu, et que les Hanovriens sont chassés d'Hanovre , il veut se tuer ; il fait son paquet , il prend congé on vefs et en prose; moi , qui suis bon dans le fond , je lui mande qu'il faut vivre. Je le conseille comme Cinéas conseillait Pyrrhus. J'aurais voulu même qu'il se fût adressé à M. le maréchal de Richelieu , pour finir, tout eu cédant quelque chose. Arrive alors l'inconcevable affaire de Rosbach ; et voilà que mou homme , qui voulait se

CORRESPONDANCE. 870 taer, tue en un mois Français, Autrichiens, et est le maître des affaires. Celte situation peut changer demain , mais ello est très affermie aujourd'hni. Or, maintenant je suppose que les Antrichicns ont intercepté mes lettres, y a-t-il l'a de quoi leur donner la moindre inquiétude? n'est-ce pas le lion qui craint une souris? qu'ai-je afaireà tout cela, s'il vous plaît? Tout le monde, je crois, souhaite la paix. Si on empêche de venir dans votre ville tous ceux qui désirent la fin de tant de maux, il ne viendra chez vous personne. J'avoue que je voudrais queM. de Staremborg fût bien persuadé que personne n'a plus applaudi que moi au traité de Versailles , en qualité de spectateur de la pièce ; j'ai battu des mains dans un coin du parterre. C'est une chose rare quo le roi de Prusse m'ayant tant fait de mal, les Autrichiens m'en fassent encore. Patience; Dieu est juste. Mais, en attendant que je sois récompensé dans l'autre monde , votre ami le chevalier de Chauvelin , l'ambassadeur, ne pourrait-il pas , à votre instigation , d re un petit mot de moi à cet ambassadeur impérial et royal? ne pourrait-il pas lui glisser qu'il y a un barbouilleur de papier qui a trouvé son traité admirable, et qui desire d'en écrire un jour les suites heureuses 1 ? Ce serait la uue belle négociation ; M. de Chauvelin verrait ce que M. de Staremborg pense. Pour moi, je pense que ce monde est fou , et que vous ôtes le plus aimable des hommes. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW. Ferney , i«r de Juin. J'ai l'honneur d'envoyer h votre excellence un second cahier, c'est-à-dire un second essai qui a besoin de vos lumières et de vos bontés. Ce sont plutôt des matériaux qu'un édifice commencé, et c'est h vous à daigner me dire si ces matériaux doivent être employés , et a m'indiquer les nouveaux qui pourraient me servir. Il y a un an que je fais des recherches dans toute l'Europe. La matière est bien belle, mais les secours sont bien rares. Presque tous ceux qui pouvaient me servir de bouche sont morts, et il est difficile de démêler la vérité dans la foule des mémoires contradictoires qui me sont parvenus. On m'a communiqué beaucoup de petits détails indignes de la majesté de l'histoire et du héros dont j'écris la vio. Je marche toujours à travers des broussailles et des épines , pour arriver jusqu'à la personne de « Ce» suite» étaient déjà très malheureuses. Pierre-le-Grand. C'est lui que je cherche à rendre toujours grand, jusque dans les petites choses; et il me semble que cette grandeur rejaillit sur son épouse, l'impératrice Catherine. J'ai pensé qu'il fallait un peu adoucir quelquefois le style sévère qu'imposent les grands objets de la

politique et de la guerre, varier son sujet, l'égayer même avec discrétion et avec mesure, lui ôter l'air insipide d'annales, l'air rebutant de la compilation, l'air sec que donnent les petits faits rangés scrupuleusement suivant leurs dates. Il faut plaire au grand nombre des lecteurs ; et ce n'est qu'en sachant jeter de l'intérêt et de la variété dans son ouvrage qu'on peut se faire lire, ou plutôt, monsieur, ce n'est qu'en vous consultant. Il y aura des défauts qu'il faudra imputer à la faiblesse de ma santé, à mon âge avancé, et non au défaut de mon zèle. Je reprendrais de nouvelles forces, si je pouvais me flatter de satisfaire votre cour par mon travail, et surtout l'auguste fille du héros dont j'écris l'histoire. Peut-être, en lisant les deux essais que je vous soumetts, il vous viendra quelque nouvelle idée. Vous pouvez, monsieur, me faire fournir quelques pièces utiles ; disposez de moi et du peu de temps qui me reste à travailler et à vivre. J'ai l'honneur d'être, avec le zèle le plus empressé, etc. A M. LE COMTE DE TRESSAN. 7

JunM. de Florian ne sera pas assurément le seul, mon très cher gouverneur, qui vous écrira du petit ermitage des Délices, c'est un plaisir dont j'aurai aussi ma part. Il y a bien long-temps que je n'ai joui de cette consolation. Ma déplorable santé rend ma main aussi paresseuse que mon cœur est actif, et puis on a tant de choses à dire, qu'on ne dit rien. Il s'est passé des aventures si singulières dans ce monde, qu'on est tout ébahi, et qu'on se tait ; et, comme cette lettre passera par la France, c'est encore une raison pour ne rien dire. Quand je lis les Lettres de Cicéron, et que je vois avec quelle liberté il s'explique au milieu des guerres civiles, et sous la domination de César, je conclus qu'on disait plus librement sa pensée du temps des Romains que du temps des postes. Cette belle facilité d'écrire d'un bout de l'Europe à l'autre traîne avec elle un inconvénient assez triste ; c'est qu'on ne reçoit pas un mot de vérité pour son argent. Ce n'est que quand les lettres passent par le territoire de nos bons Suisses qu'on peut ouvrir son cœur. Par quelque poste que ce billet passe, je peux au moins vous assurer que

Digitized by Google

871 ANNÉE 4738. vous u'avez oi de plus vieux serviteur ni de plus tendrement attaché que moi. Peut-être, quand vous aurez la bonté de m'écrire par la Suisse , me direz- vous ce que vous pensez sur bico des choses ; par exemple , sur Y Encyclopédie , sur la Fille d'Aristide , sur l'académie française. N'aurai-je jamais le bonheur de m'entretenir avec vous? n'irai-je jamais à Plombières? pourquoi. Tronchin ne m'ordonne-t-ii point les eaux ? pourquoi ma retraite est-elle si loin de votre gouvernement, quand mon coeur en est si près? Mille leudres respects. Le Suisse V. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. 18 juin. Mon divin ange , ce paquet contient de plats articles pour ce Dictionnaire encyclopédique. L'article Heureux a pourtant quelque chose d'intéressant, ne fut-ce que par le sujet. 11 n'appartient guère a un homme éloigné de vous de traiter cette matière. Si vous avez la bonté de donner ces paperasses avec Histoire, on commence à présent le huitième volume, et votre présent sera bien reçu. Diderot ne m'a point écrit ; c'est un homme dont il est plus aisé d'avoir un livre qu'une lettre. Il est vrai qu'il n'a pas trop de temps, et qu'on peut lui pardonner. Ce n'est qu'a la campagne qu'ou a du temps , encore n'en ai-je guère. il est toujours l>on , mon cher ange , do dire aux auteurs que leur pièce est bonne. Il n'y a que moi à qui on puisse dire franchement la vérité; d'ailleurs la pièce en question est si intriguée , si chargée , que je n'y comprends plus rien. On dit que les places du parlement ont été mises au double, et que cela iudispose le public contre l'auteur; il n'y a que le temps qui décide du mérite des ouvrages. U faut donc attendre. Je rends mille grâces à votre aimable ami , au plus aimable des ambassadeurs. Je suis pénétré «le reconnaissance pour vous et pour lui. Sa médiation sera d'autant mieux placée, qu'elle sera seulement l'effet de la bonté de son cœur, qu'elle ne paraîtra point mendrée, qu'elle ne pourra embarrasser en rien la personne h qui cette médiation s'adressera, et que probablement elle sera très bien reçue. Rien ne presse ; et on peut attendre très patiemment le Tempora. moltia fond! Virc., Æncid.y lib. iv. v a<j3. Ce qui me tient beaucoup plus au cœur, c'est que vous veniez à Lyon , mon cher ange. Il faut i absolument que Tronchin , qui va partir, fasse cette négociation , et qu'il la fasse de lui-même , et qu'il y réussisse. Comptez qu'il entend ces affaires-là comme ceilos du change. Mon Dieu , le joli coup que ce serait ! On est riche comme uii puits ; ou radote. J'aurais le bonheur de vous voir. J'ai toujours peur de radoter moi-même en me livrant trop 'a mes idées ; mais pardonnez-

moi la plus douce illusion du monde. Madame de Fontaine vous rapportera Fanime et la Femme qui a raison. Si ces misères vous amusent , elles en amuseront bien d'autres. Je me flatte que madame d'Argeulal est en bonne santé. Je baise les ailes de tous les anges. Je fais mille tendres compliments à AI. de Sainte-Palaic ; je suis aussi honoré qu'enchanté de l'avoir pour confrère. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. Aux Délicesi, IG juin. Vous avez dû, madame, avoir M. le prince de Soubisc, qui probablement a passé par Strasbourg pour aller preudre sa revanche. M. le comte de Clermont joue peut-être sa première partie au moment où je vous écris. En attendant, nous payons les cartes. Permettez-moi de vous demander où est monsieur votre fils peudaut toutes ces aventures. Ne sert-il pas toujours? n'a-t-il pas été de son lit de mariage à son lit de camp? était-il dans l'armée de Hanau? est-il dans l'armée du Rhin? Je fais toujours dos vœux pour sa conservation , pour son avancement, et pour la tranquillité de votre vie. J'ai été sur le point , madame , de venir vous faire une visite, je promets tous les ans à monseigneur l'électeur palatin de lui aller faire ma cour. Je viendrais vous demander un lit , et jouir de la consolation de causer avec vous , si je pouvais faire le voyage ; mais ma mauvaise santé cl ma famille , que j'ai auprès de moi , me retiennent. Daignez au moins m'apprendre quelques bonucs nouvelles des bords de votre Rhin. Notre lac de Genève est plus tranquille; on n'y exterminé que des truites qui pèsent trente livres ; et on y est presque dégouté de la félicité paisible qu'on y goûte. Nous sommes trop heureux, cl les Allemands et les Français sont trop 'a plaindre. Vousn'awz vu dans votre vie que des malheurs. Vivez heureuse au milieu de tant de désolations , s il est possible. Pourquoi donc votre pauvre neveu a-t il choisi le voisinage de Lyon pour sa maison de campagne? Que de misère générale cl particulière dans le monde! Consolez- vous avec voire très aimable Digitized b/ Google

872 CORRESPONDANCE. chanoinesse, et conservez vos bontés pour les ennemis du lac. V. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, <6 Juin. Mon cher ange, je cours grand risque de vous déplaire , en ne vous envoyant que de la prose pour l' Encyclopédie , au lieu de vous dépêcher des ca rgaïsons de vers pour Clairon et pour Lekain. Je fais partir , sous l'enveloppe de M. de Chauvelin , Imagination et Idolâtrie; ce sont deux morceaux qui m'ont coûté bien de la peine. C'est une entreprise hardie de prouver qu'il n'y a point eu d'idolâtres. Je crois la chose prouvée, et je crains de l'avoir trop démontrée. C'est à vous h protéger les vérités délicates que j'ai dites dans les articles Idolâtrie et Imagination. Elles pourront passer au tribunal des examinateurs , si elles ne sont pas annoncées sous mon nom. Ce nom est dangereux , et met tout bon théologien en garde. Enfin, Noslrorum sennonnm candide judex , Hor., lib. i , ep. iv. voyez si vous pouvez avoir la bonté de donner ces articles à Diderot. Je vous ai déjà envoyé celui d'Histoire par M. de Chauvelin ; tout cela composerait un livre. J'ai sacrifié mon temps à YEncgclopédie ; je ne plaindrai pas mes peines si le livre devient meilleur de jour en jour, et je souhaite que mes articles soient les moins bons. Peut-être est-ce prendre bien mal son temps de vous parler de ce qui ne peut occuper que des philosophes , tandis qu'il se passe tant de choses qui doivent intéresser tout le monde. Je me flatte au moins que vous n'avez de maison ni à Saint-Malo , ni sur les bords du Rhin. Puisse M. le comte de Clermont battre les Hunovriens! puissent les Anglais, qui sont descendus près de Saint-Malo , ne pas retourner chez eux 1 et puissiez - vous approuver et faire approuver Histoire , Idolâtrie, imagination! Je n'en ai plus de cette imagination ; mais les sentiments qui m'attachent à vous sont plus vifs que jamais. J'ajoute encore un petit mot sur ma triste figure. Je vous jure que je suis aussi laid que mon portrait ; croyez-moi. Le peiutro n'est pas bon , je l'avoue ; mais il n'est pas flatteur. Faites-en faire , mon cher ange , une copie pour l'académie. Qu'importe , après tout , que l'image d'un pauvre diable , qui sera bientôt poussière , soit ressemblante ou non ? Les portraits sont une chimère comme tout le reste. L'original vous aimera bien tendrement tant qu'il vivra. . A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, si juin. Premièrement , mon divin ange , le confident Tronchin fera sa principale occupation de ménager mon bonheur , c'est-à-dire de vous attirer à Lyon , et je veux absolument croire qu'il en viendra à bout. Quant à la négociation d'un très aimable ambassadeur, je

n'en connais pas de plus facile , et je vous aurai la plus grande obligation , à
\pus et à lui, du petit mot, en général, qu'il veut bien avoir la bonté de dire
de lui - même. Il peut très aisément , et sans se compromettre , encourager
les sentiments favorables qu'on me conserve ; il peut faire regarder comme
une chose honnête , et même honorable , de recevoir un ancien cama^rade
en poésie , en académie , et non pas en visage. Il y a du mérite , il y a de la
gloire à faire certaines actions , et tout cela peut être représenté sans être
mendié , et sans autre dessein que de vouloir échauffer, dans le cœur d'un
homme qui se pique de sentiments , les bontés dont votre aimable
ambassadeur lui donne l'exemple. C'est d'ailleurs un plaisir de dire à un
auteur que je suis un des plus ardents partisans de sa pièce , et que je la
prône partout. Je ne veux point qu'on me donne un éloge. Je ne veux rien ,
mais je desiro ardemment que votre ancien ami parle à votre ancien ami
comme vous parleriez vous-même , et je vous prie de remercier d'avance
votre ambassadeur. Il faut que je vous confie, mon cher ange , que je vais
passer quelques jours à la campagne , chez monseigneur l'électeur palatin.
Je laisserai mes nièces se réjouir et apprendre des rôles de comédie pendant
ma petite absence. Je ne peux remettre ce voyage ; il faut que , pour mon
excuse , vous sachiez que ce prince m'a donné les marques les plus
essentielles de sa bonté; qu'il a daigné faire un arrangement pour ma petite
fortune et pour celle de ma nièce ; que je dois au moins l'aller voir et le
remercier. M. l'abbé de Remis a bien voulu m'envoyer, de la part du roi, un
passe-port dans lequel sa majesté me conserve le titre de son gentilhomme
ordinaire, de façon que mon petit voyage se fera avec tous les agréments
possibles. J'aimerais mieux , je vous en réponds , en faire un pour venir
remercier madame la princesse de Kobecq de la bonté qu'elle a de
m'accorder son suffrage. Elle a bien senti que rien ne devait être plus
glorieux et plus consolant pour moi. C'est à vous que je dois l'honneur de
son souvenir, et c'est par vous que mes remerciements doivent passer.
Adieu ,

873 ANNÉE 4758. mon cher et respectable ami ; je pars dans quelques jours , et , a mon retour , je ne manquerai pas de vous écrire. A MM. DESMAIHS ET DE MARGENC1. Ainsi Rachaumont et Chapelle Écrivirent dans le bon temps ; Et leurs simples amusements Ont rendu leur gloire immortelle. Occupés d'un heureux loisir, éloignés de s'en faire accroire. Ils n'ont cherché que le plaisir. Et sont Su temple de Mémoire. Vous avez leur art enchanteur D'embellir une bagatelle * ; Ils vous ont servi de modèle , Et vous auriez été le leur. Mais ils écrivaient au gros gourmand , au buveur Broussiu , avec lequel ils soupaient; et vous n'écrivez, messieurs, qu'à un vieux philosophe qui cultive la terre. Je finis comme Virgile commença , par les Géorgiques. Voilà tout ce que j'avais de commun avec lui ; j'y ajoute encore que les Iloraces de nos jours m'écrivent de très jolis vers. Souvenez-vous qu'Horace fit un voyage vers Naples , où il rencontra ce Virgile, qui était , disaitil , un très bon homme. Je suis bon homme aussi ; mais ce u'est pas assez pour de beaux esprits de Paris , et il faudrait quelque chose de mieux pour vous faire entreprendre le voyage des Alpes , qui n'est pas si plaisant que celui d'Horace votre devancier. Je crois que , malgré les mauvais vers qui pieuvent , il y a encore dans Paris assez de goût pour que les commis de la poste n'ignorent pas la demeure des gens de votre espèce. Vous ne m'avez point donné d'adresse ; je présente, à tout hasard , mes obéissances très humbles à mes deux confrères. Le gentilhomme ordiuaire de la chambre du roi est doublement mon camarade , car le roi m'a conservé mon brevet , mais le dieu des vers m'a été le sien. Rien n'est si triste qu'un poète vétéran. • Nunc itaque et versus et calera ludicra pono. « Hor., lib. i, ep. i, v. 10. Mais j'aime les vers passionnément, quand on en fait comme vous. Je me borne à vous lire , et à vous dire combien je vous estime tous deux. ' Le Voyage à Saint-Germain , que les deux auteurs de celte Jolie bagatelle avaient envoyé à Voltaire avec une lettre en prose et en vers. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. (A VOUS SEUL.) u juin. Mon cher ange , encore un mot avant que je parte pour le Palalinat. il paraît, par le compte que me rend le confident , que la tante prétend que la santé de la nièce ne lui permettra pas de faire un voyage a Lyon. Cette extraordinaire tante dit qu'elle n'a à présent qu'un appartement , et qu'elle n'en aura deux qu'en 4759, à la Saint-Jean. Elle ajoute qu'alors M. de Pont-de-Veyle viendra; et moi j'ajoute qu'il serait bien peu convenable que les deux frères ne vinssent point. Nous les logerions aux

Délices ; nous leur donnerions la comédie ; enfin je ne peux me défaire de l'idée charmante de vous revoir. Je reçois dans ce moment la lettre de Diderot. Vous avez dû voir Imagination et Idolâtrie. Je crois que ce dernier article , tout neuf qu'il est , est si vrai , qu'il passera chez l'examineur théologien , pourvu qu'il ne lui soit pas donné sous mon nom. Donnez-moi , mon cher ange, la consolation de recevoir une lettre de vous , dans un mois, aux Délices, à mon retour de Mauheim. Adieu , mon cher et respectable ami. P. S. J'ai oublié de vous dire que Tronchin a été chargé de l'emprunt des six millions que la ville de Lyon fournit au roi. Puisse-t-il réussir auprès de la tante, comme auprès du contrôleur général! A M. DIDEROT. Aux Délices, «Juin. Vous ne doutez pas , monsieur, de l'honneur et du plaisir que je me fais de mettre quelquefois une ou deux briques à votre grande pyramide. C'est bien dommage que , dans tout ce qui regarde la métaphysique et même l'histoire , on ne puisse pas dire la vérité. Les articles qui devraient le plus éclairer les hommes sont précisément ceux dans lesquels on redouble l'erreur et l'ignorance du public! On est obligé de mentir , et encore est - on persécuté pour n'avoir pas menti assez. Pour moi , j'ai dit si insolemment la vérité dans les articles Histoire , Imagination , Idolâtrie , que je vous prie de ne les pas donner sous mon nom à l'examen. Us pourront passer , si on ne nomme pas l'auteur ; et , s'ils passent , tant mieux pour le petit nombre de lecteurs qui aiment le vrai. Je vais faire un petit voyage à la cour palatine. Cette diversion m'empêche d'ajouter de nouveaux articles à ceux que M. d'Argental veut bien se

CORRESPONDANCE. f 7 4 charger de vous rendre. J'enverrai seulement Humeur (moral), et je l'adresserai a Briasson. Je vous avais trouvé deux aides-maçons, dont l'un est un savant dans les langues orientales , et l'autre un amateur de l'histoire naturelle , qui connaît toutes les curiosités des Alpes , et qui peut donner de bons mémoires sur les Fossiles et sur les changements arrivés h ce globe , ou globule , qu'on nomme la terre. Ces deux messieurs ne demandaient qu'un exemplaire, afin de se régler par ce qui a déjà été imprimé. L'un d'eux a fourni quelques articles, mais il ne parait pas que les libraires veuillent leur faire ce petit présent. Il y a grande apparence qu'on peut se passer do leurs secours. Je souhaite que vos peines vous procurent autant d'avantages que de gloire. Comptez qu'il n'y a personne au monde qui Fasse plus de voeux pour votre bonheur, et qui soit plus pénétré d'estime et d'aUachemenI pour vous que le petit Suisse. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. Aux DéUeea , «juin. Je fais , madame , ce voyage que je croyais ne pouvoir pas faire. Je vais à la cour palatine. Ce qui m'a déterminé , c'est que vous êtes sur la route. Je voyage à très petites journées , en qualité de malade. Je vous demande un lit dans votre Ile Jard. Je me fais une idée charmante et la plus douce des consolations de vous faire ma cour , de causer avec vous sur le passé , sur le présent , et même sur l'avenir. Mon voyage sera très court , mais il sera très agréable, puisque j'aurai le bonheur de vous revoir. Le Suisse Voltaire. P. S. Je reçois dans le moment la lettre de M. l'abbé de Klinglin ; je compte l'en venir remercier incessamment. A M. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux Délices, 30 juin. Mon cher ange, quand j'allais partir pour Manheim , madame du Boccage est venue juger entre Genève et Borne , et j'ai retardé mon voyage. On a donné pour elle une représentation de la Femme qui a raison; elle en a été si contente, qu'elle a voulu absolument vous l'apporter. J'ai obéi dès qu'elle m'a prononcé votre nom. Il est vrai que nous n'espérons ni elle ni moi que cette pièce soit aussi bien jouée à Paris qu'elle l'a été à Genève , à moins que ce ne soit Préville qui fasse le principal rôle. Vous avez un La Thorilliére et un Bonneval qui sont l'antipode du comique. Je suis toujours émerveillé de la disette où vous êtes de gens à talent. Je ne sais si la Femme quia raison vaut quelque chose, et si l'on n'est pas plus difficile à Paris qu'à Genève. J'ignore surtout si on peut être plaisant à mon âge; c'est à vous à en décider , à donner la pièce , si vous la jugez passable, et à la jeter au feu , si vous la croyez mauvaise. Pour

F anime , nous la jouerons encore à Lausanne , s'il vous plaît ; après quoi vous en serez le maître absolu, comme vous l'êtes de l'auteur. Je vais faire un voyage dont je n'ai pu me dispenser ; et le seul voyage que je voudrais faire m'est interdit. Il est triste de courir chez des princes, et de ne pas voir son ami. J'ai vu enfin les Sept Péchés mortels de M. de Chauvelin ; c'est le plus aimable damné du monde. Je le remercie du huitième péché mortel qu'il veut faire , en disant à qui vous savez combien je lui suis attaché , etc. Je me flatte que madame d'Argental est en bonne santé. Mes respects à tous les anges. Adieu , mon cher et respectable ami. Je me console toujours de mon voyage, en espérant une lettre de vous à mon retour. A M. DE SAINT-LAMBERT. Le 9 juillet ns». Mon cher Tibulle, votre lettre a ragaillardé le vieux Lucrèce. Je ne me pendrai absolument pas comme fit le bon philosophe , et j'ai la plus grande envie de vivre avec tous. Je suis pénétré des bontés de M. de Boufflers, et je voudrais l'en venir remercier. Voici mon cas : je suis depuis quelques jours chez l'électeur palatin ; par reconnaissance , je lui suis attaché , tout souverain qu'il est , parce qu'il m'a fait un très grand plaisir, et j'ai fait cent quarante lieues pour lui dire que je lui suis obligé. J'en ferais davantage pour votre cour, pour madame de Boufflers et pour vous. . J'ai toute ma famille dans un de mes ermitages nommé les Délices , auprès de Genève. Je suis devenu jardinier, vigneron, et laboureur. Il faut que je fasse en petit ce que le roi de Pologne fait en grand , que je plante , dé plante , et bâtisse des nids à rats , quand il rêve des { valais. Je déteste les villes , je ne puis vivre qu'à la campagne ; et , étant vieux et malingre , je ne peux vivre que chez moi ; il est fort insolent d'avoir deux chez moi , et d'en vouloir un troisième ; mais ce troisième m'approcherait de vous. J'ai très bonne compagnie à Lausanne et à Genève; mais vous ôtes meilleure compagnie. Mes Délices n'ont que soixante arpents , coûtent fort cher , et ne me rapportent rien du tout : c'est d'ailleurs terre héDigitized by Google

ANNEE 4758. 875 rétique dans laquelle je me damne visiblement ; et j'ai voulu me sauver avec la protection du roi de Pologne. Fontenoy m'a paru tout propre à faire mon salut, attendu qu'il me rapporte dix mille livres de rente , et que j'enrage d'avoir des terres qui ne me rapportent rien. Je ne peux abandonner absolument mes Délices , qui sont , révérence parler , ce qu'il y a de plus joli au monde pour la situation. Craon est un beau nom , Fontenoy aussi , à cause de la bataille. Craon n'est-il pas une maison de plaisance , et puis c'est tout? il n'y a rien là à cultiver, à labourer, et planter. J'ai une nièce qui joue Mérope et Alzire à merveille , toute grosse et courte qu'elle est, et qui, malgré le droit des gens de Puffendorf et de Grotius , a été traînée dans les boues à Francfort-sur-le-Mein , en prison , au nom de sa gracieuse majesté le roi de Prusse ; et comme ce monarque ne fait rien pour elle , du moins jusqu'à présent , je me crois obligé, eu conscience , de lui laisser une bonne terre , un bon fonds , un bien assuré : voilà ce qui m'a fait penser à Fontenoy. Il n'y a plus qu'une petite difficulté, c'est de savoir si on vend cette terre. Quoi qu'il en soit , la tête me tourne de l'envie de vous revoir. Ma reconnaissance à madame de Boufflers. Si vous voyez l'évêque de Toul , dites-lui que le bruit de ses sermons est venu jusque dans le pays de Calvin , et que ce bruit-là m'a converti tout net. Avez - vous à Commercy M. de Tressan? C'est bien le meilleur et le plus aimable esprit qui soit en France; et M. Devaux, jadis Panpan, est -il aussi à Commercy ? Conservez-moi un peu d'amitié. Comment va votre machine, jadis si frêle? Je suis un squelette de soixante - quatre ans , mais avec des sentiments vifs , tels que vous les inspirez. Mandez-moi aux Délices près de Genève de quoi il est question, et ranimez un peu le Suisse. Voltaire. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW. A SchweUingen , maison de plaisance de monseigneur l'électeur palatin , 17 juillet. Monsieur , j'ai reçu , en passant à Strasbourg , le paquet dont vous m'avez honoré , par le courrier de Vienne. J'ai lu toutes vos remarques et toutes vos instructions. Je suis confirmé dans l'opinion que vous étiez plus capable que personne au monde d'écrire l'histoire de Pierre-le-Grand. Je ne serai que votre secrétaire , et c'est ce que je voulaUôlre. La plus grande difficulté de ce travail consistera « le rendre intéressant pour toutes les nations; c'est là le grand point. Pourquoi tout le monde lit-il l'histoire d'Alexandre, et pourquoi celle de Gengis-kan , qui fut un plus grand conquérant, trouve-t-elle si peu de lecteurs? J'ai toujours pensé que l'histoire demande le même art que la tragédie , une exposition ,

un nœud , un dénoûment , et qu'il est nécessaire de présenter tellement toutes les figures du tableau , qu'elles fassent valoir le principal personnage , sans afTecler jamais l'envie de le faire valoir. C'est dans ce principe que j'écrirai et que vous dicterez. Si ma mauvaise santé et les circonstances présentes le permettaient, j'entreprendrais le voyage de Pétersbourg , je travaillerais sous vos yeux , et j'avancerais plus en trois mois que je ne ferai en une année , loin de vous ; mais les peines que vous voulez bien prendre suppléeront à ce voyage. Ce que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre excellence n'est qu'une première et légère esquisse du grand tableau dont vous me fournissez l'ordonnance. Je vois , par vos Mémoires , que le baron de Stralemheim, qui nous a donné de meilleures notions de la Russie qu'aucun étranger, s'est pourtant trompé dans plusieurs endroits. Je vois que vous relevez aussi quelques méprises dans lesquelles est tombé M. le général Le Fort lui-même, dont la famille m'a communiqué les Mémoires manuscrits. Vous contredites surtout un manuscrit très précieux, que j'ai depuis plusieurs années, de la main d'un ministre public qui résida longtemps à la cour de Pierre-le-Grand. Il dit bien des choses que je dois omettre , parce qu'elles ne sont pas à la gloire de ce monarque , et qu'heureusement elles sont inutiles pour le grand objet que nous nous proposons. Cet objet est de peindre la création des arts , des mœurs , des lois, de la discipline militaire, du commerce , de la marine , de la police , etc. , et non de divulguer ou des faiblesses ou des duretés qui ne sont que trop vraies. Il ne faut pas avoir la lâcheté de les désavouer , mais la prudence de n'en point parler, parce que je dois , ce me semble, imiter Tite-Live, qui traite les grands objets, et non Suétone, qui ne raconte que la vie privée. J'ajouterai qu'il y a des opinions publiques qu'il est bien difficile de combattre. Par exemple , Charles xii avait en effet une valeur personnelle dont aucun prince n'approche. Cette valeur, qui aurait été admirable dans un grenadier , était peut-être un défaut dans un roi. M. le maréchal de Schwerin , et d'autres généraux qui servirent sous lui , m'ont dit que, quand il avait arrangé le plan général d'un combat , il

Digitized by Google

876 CORRESPONDANCE. leur laissait tous les details; qu'il leur disait: « Faites doue vile; toutes ces minuties dureront« elles encore longtemps? » et il parlait le premier, à la tête de ses drabans, se fesait un plaisir de frapper et de tuer, et paraissait ensuite , après la bataille, d'un aussi grand sang froid-que s'il fût sorti de table. Voilà , monsieur, ce que les hommes de tous les temps et de tous les pays appellent un héros ;mais c'est le vulgaire de tous les temps et de tous les pays qui donne ce nom à la soif du carnage. Un roi soldat est appelé un héros ; un monarque dont la valeur est plus réglée et moins éblouissante , un monarque législateur , fondateur et guerrier , est le véritable grand homme , et le grand homme est au-dessus du héros. Je crois donc que vous serez conteut quand je ferai cette distinction. Permellez-moi de soumettre à vos lumières une observation plus importante. Olearius , et, depuis , le comte de Carlisle , ambassadeur à Moscou , regardent la Russie comme un pays où presque tout était encore à faire. Leurs témoignages sont respectables, et, si on les contredisait en assurant que la Russie connaissait dès lors les commodités de la vie , on diminuerait la gloire de Pierre i«r, à qui on doit presque tous les arts; il n'y aurait plus alors de création. Il se peut que quelques seigneurs aient vécu avec splendeur, du temps du comte de Carlisle ; mais il s'agit d'une nation entière , et non de quelques boïards. Il faut que l'opulence soit générale , il faut que les commodités de la vie se trouvent dans tous les ordres de l'état , sans quoi une nation n'est point encore formée , et la société n'a point reçu son dernier degré de perfection. Il est peu important que l'on ait porté un manteau par-dessus une soutane; cependant, par pure curiosité , je desire savoir pourquoi , dans toutes les estampes de la relation d'Olcarius, les habits de cérémonie sont toujours un manteau par-dessus la soutane, retroussé avec une agrafe. Je ne peux m'empêcher de regarder cet habillement ancien comme très noble. Quant an mot tsar , je désirerais savoir dans quelle année fut écrite la Bible slavone , où il est question du tsar David et du tsar Salomon. J'ai plus de penchant à croire que tsar ou thsar vient de sha que de César ; mais tout cela n'est d'aucune conséquence. Le grand objet est de donner une idée précise et imposante de tous les établissements faits par Pierre i*r , et des obstacles qu'il a surmontés ; car il n'y a jamais eu de grandes choses sans de grandes difficultés. J'avoue que je ne vois dans sa guerre contre Charles xu d'autre cause que celle de sa convenance , et que je ne conçois pas pourquoi il voulait attaquer la Suède

vers la mer Baltique , dans le temps que son premier dessein était de s'établir sur la mer Noire. Il y a souvent dans l'histoire des problèmes bien difficiles à résoudre. J'attendrai , monsieur , les nouvelles instructions dont vous voudrez bien m'honorer , sur les campagnes de Pierre-le-Grand , sur la paix avec la Suède , sur le procès de son Gis , sur sa mort , sur la manière dont on a soutenu les grands établissements qu'il a commencés , et sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre empire. Le gouvernement de l'impératrice régnante est ce qui me paraît le plus glorieux, puisque c'est de tous les gouvernements le plus humain. Un grand avantage dans l'Histoire de Russie est qu'il n'y a point de querelles avec les papes. Ces misérables disputes , qui ont avili l'Occident, ont été inconnues chez les Russes. A M. LE COMTE DE SCHOWALOW. A Schwetzingen , 1er août. Monsieur , les agréments de la cour palatine ne m'empêchent pas de songer à la gloire de Pierre-le-Grand , et au soin que vous prenez de l'immortaliser. Les Mémoires que votre excellence a bien voulu m'envoyer seront mes guides . Je ne vous avais envoyé la première esquisse que pour savoir de vous si l'ordre dans lequel j'ai travaillé est , en général , conforme à vos vues. Les faits , les dates , s'arrangeront aisément ; et , pour peu que j'aie de santé, le bâtiment dont vous aurez fourni les matériaux sera bientôt achevé. ^ Permettez-moi , monsieur , de joindre ici un petit Mémoire des nouvelles instructions que je demande, au sujet des remarques sur la première esquisse. Au reste , je regarde les médailles de l'impératrice comme la marque la plus flatteuse de votre bienveillance , et comme un témoignage de la perfection où les arts sont parvenus dans votre empire. J'ai eu l'honneur de voir à la cour de l'électeur palatin le jeune M. de Woronzow. Il est une preuve que l'esprit est formé de bonne heure dans votre pays ; mais vous, monsieur, vous en êtes une preuve plus frappante. J'apprends que vous n'avez que vingt-cinq ans, et je suis étonné de la profondeur et de la multiplicité de vos connaissances. De tels exemples redoublent la reconnaissance qu'on doit à Pierre-le-Grand , d'avoir amené tous les arts dans un pays où les hommes naissent avec tant de génie. Mon attachement redouble pour vous, mon

Digitized by Google

877 ANNÉE 4758. sieur , aussi bien que la reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc. MÉMOIRE d'INSTRUCTIONS JOINT * LA LETTRE. Le baron «le Stralemborg n'eût-il pas , en général , un homme bien instruit ? Il dit, en effet, qu'il y avait seize gouvernements , mais que de son temps ils furent réduits à quatorze. Apparemment, depuis lui, on a fait un nouveau partage. .. La Livonie n'est-elle pas la province la plus fertile du Nord? Si vous remontez en droite ligne, quelle province produit autant de blé qu'elle ? ; brème étant plus éloignée de la Livonie que Lubeck , et étant bien moins puissante , est-il vraisemblable qu'elle ait commercé avec la Livonie avant Lubeck ? En 1514 , l'ordre Teutonique n'était-il pas suzerain de la Livonie ? Albert de Brandebourg ne céda-t-il pas ses droits à Gautier de Plettenberg , en 1514 ? et le grandprieur de Livonie ne fut-il pas déclaré prince de l'empire germanique en 1530? Ces faits sont constatés dans la plupart des annalistes allemands. Il est dit. dans le petit essai envoyé ci-devant, que le capitaine Chancellor remonta la rivière de la Dvina ; mais il n'est point dit qu'il arriva à Moscou par eau , ce qui eût été absurde. On lit dans l'Histoire du commerce de Venise que les Vénitiens avaient bâti le petit bourg qu'ils appelaient Rana , vers la mer Noire ; et de là vient le proverbe vénitien , ire a la Rana. Les Génois s'en emparèrent depuis ; cependant les remarques envoyées par M. de Stralemborg m'apprennent que les Génois bâtirent Rana. Pour ce qui regarde les Lapons , il y a grande apparence que , s'étant mêlés avec quelques natifs du nord de la Finlande , leur sang a pu être altéré; mais j'ai vu, il y a vingt ans , chez le roi Stanislas , deux Lapons dont le roi Charles xu lui avait fait présent. Ils étaient probablement d'une race pure ; leur beauté naturelle s'était parfaitement conservée ; leur taille était de trois pieds et demi, leur visage plus large que long, des yeux très petits, des oreilles immenses. Ils ressemblaient à des hommes à peu près comme les singes. Il est vraisemblable que les Samoïèdes ont conservé toutes leurs grâces , parce qu'ils n'ont pas eu l'occasion de se mêler aux autres nations , comme les Lapons ont fait. L'un et l'autre peuple paraît une production de la nature faite pour leur climat , comme leurs rangifères ou rennes. Un vrai Lapon, un vrai Samoïède, un rangifère, ont bien l'air de ne point venir d'ailleurs. Si, du temps de ce Cosaque qui, selon le baron de Stralemborg , découvrit et conquit la Sibérie avec six cents hommes, les chefs des Sibériens s'appelaient tsars, comment ce titre peut-il venir de César? Est-il probable

qu'on se fût modelé en Sibérie sur l'empire romain ? Knis signifie-t-il originairement duc ? Ce mot duc, aux dixième et onzième siècles , était absolument ignoré dans tout le Nord. Knis ne signifie-t-il pas seigneur ? ne répond-il pas originairement au moléaro/i ? n'appelait-on pas knis un possesseur d'une terre considérable ? ne signifiet-il pas chef , comme mirza ou kan le signifie ? Les noms des dignités ne se rapportent exactement les uns aux autres en anninc langue. Je suis bien aise que l'agriculture n'ait jamais été négligée en Russie ; elle l'a beaucoup été en Angleterre, et encore plus en France ; et ce n'est que depuis environ quatre-vingts ans que les Anglais ont su tirer de la terre tout ce qu'ils en pouvaient tirer. Leur terre est très fertile en froment , et cependant ce n'est que depuis peu de temps qu'ils sont parvenus à s'enrichir par l'agriculture. Il a fallu que le gouvernement donnât des encouragements à cet art , qui paraît très aisé et qui est très difficile. Je suis fort surpris d'apprendre qu'il était permis de sortir de Russie , et que c'était uniquement par préjugé qu'on ne voyageait pas. Mais un vassal pouvait-il sortir sans la permission de son boïard ? un boïard pouvait-il s'absenter sans la permission du czar ? Je voudrais savoir quel nom on donnait à l'assemblée des boïards qui élut Michel Fédérowitz. J'ai nommé cette assemblée sénat, en attendant que je sachie quelle était sa vraie dénomination. Pourrait-on l'appeler diète ? convocation ? eufin était-elle conforme ou contraire aux lois ? Quand une fois la coutume s'introduisit de tenir la bride du cheval du patriarche , cette coutume ne devintelle pas une obligation , ainsi que l'usage de baiser la pantoufle du pape ? et tout usage dans l'Église ne se tourne-t-il pas en devoir ? la question la plus importante est de savoir s'il ne faudra pas glisser légèrement sur les événements qui précèdent le règne de Pierre-le-Grand , afin de ne pas épuiser l'attention du lecteur qui est impatient de voir tout ce que ce grand homme a fait. On suivra exactement les Mémoires envoyés. A l'égard de l'orthographe, on demande la permission de se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit ; de ne point écrire Alosktva , mais Alosca ; d'écrire Véronise, Moscou, Alexiovis, etc. On mettra au bas des pages les noms propres tels qu'on les prononce dans la langue russe. N. B. Il serait nécessaire que je fusse instruit du temps où les diverses manufactures ont été établies , de la manière dont on s'y est pris , et des encouragements qu'on leur a donnés. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZEL-, BOURG. J'ai vu les van der Meulen , après bien des peines. Ils sont , comme je l'avais prévu , des répétitions , des seconds originaux de la main

de maître , et sont très beaux. Il y en a six surtout qui méritent d'orner un palais ; un septième est assez peu de chose. J'ai vu aussi un van Dyck qui vaut tous les van der Meulen. Son seul défaut est sa grandeur. Je voudrais que l'impératrice achetât cette belle collection. Je pars , madame , avec une douleur très vive. Vous m'avez donné la plus grande envie du monde de troquer la Suisse contre la Lorraine. Il faut absolument être votre voisin. Mon cœur est à vous , madame , avec le plus tendre respect.

878 CORRESPONDANCE. A M. L'ABBÉ, COMTE DE BERNIS. A Soleurc , 19 août. Le vieux Suisse , monseigneur , apprend dans scs tournées que celle tôle qualifiée carrée par M. de Cbavigni est ornée d'uu bonnet qui lui sied très bien. Votre éminence doit être excédée des compliments qu'on lui a faits sur la couleur de son habit, que j'ai vue autrefois sur ses joues rebondies , et qui , je crois , y doit être encore. Mes trente-huit confrères ont pu vous ennuyer, et c'est un devoir h quoi , moi trente-neuvième , je ne dois pas manquer. Je dois prendre plus de part qu'un autre a cette nouvelle agréable , puisque vous avez daigné honorer mon métier avant d'être de celui du cardinal de Richelieu. Je me souviendrai toujours et je m'enorgueillirai que notre Mécène ait été Tibulle. Gentil Bernard doit en être bien fier aussi. J'imagine que votre éminence n'a eu ni le temps ni la volonté peut-être de répondre à la proposition qu'on lui a faite sur l'Angleterre. Si vous ne vous en souciez pas , je vous jure que je ne ih'cn soucie guère , et que tous mes vœux se bornent a vos succès. Je n'imagiue pas comment quelques personnes ont pu soupçonner que mon coeur avait la faiblesse de pencher un peu pour qui vous savez , pour mon ancien ingrat. On ne laisse pas d'avoir de la politesse , mais on a de la mémoire , et on est attachéaussi vivement qu'inutilement a la bonne cause , qu'il n'apppartient qu'à vous de défendre. Je ne suis pas , en vérité , comme les trois quarts des Allemands. J'ai vu partout des éventails où l'on a peint l'aigle de Prusse mangeant une fleur de lis ; le cheval d'Hanovre donnant un coup de pied au cul h M. de Richelieu ; un courrier portant une bouteille d'eau de la reine de Hongrie , de la part de l'impératrice, b madame de Pompadour. Mes nièces n'auront pas assurément de tels éventails à mes petites Délices, où je retourne. On est Prussien h Genève comme ailleurs, et plus qu'ailleurs ; mais, quand vous aurez gagné quelque bonne bataille , ou l'équivalent , tout le monde sera Français ou François. Je ne sais si je me trompe, mais je suis convaincu qu'à la longuo votre ministère sera heureux et grand , car vous avez deux choses qui avaient auparavant pas9éde mode, génie et conslanoe. Pardonnez au vieux Suisse ses bavarderies. Que votre éminence lui conserve les bontés dont la belle Babet l'honorait. Misce consiliis jocos. Agréez le profond et tendre respect d'un Suisse qui aime la France , et qui attend la gloire de la France de vous. AM. P. ROUSSEAU, A LIÉQB A Lausanne, 34 août. En revenant de Schwelzingen , château de monsieur l'électeur palatin , j'ai reçu à mon passage les deux lettres que

vous avez bien voulu m'écrire. Il est vrai que les choses écrites à M. Darget avec la liberté de l'amitié ne devaient pas être publiques , et que ma lettre n'a pas été imprimée bien fidèlement ; mais c'est là un des plus légers chagrins qu'on puisse avoir dans ce monde. Ces bagatelles sont confondues dans la foule des malheurs publics. Je desirer fort que la nécessité où l'on est de chercher des diversions à tant de désastres ramène un peu les hommes aux belles-lettres, qui sont toujours consolantes. Votre Journal, monsieur, sera continuellement une des plus agréables lectures qui puissent amuser les gens de goût. Je n'aurais guère que des fleurs très fanées à vous offrir pour votre parterre ; et d'ailleurs on dit qu'il y a des épines qui blessaient certains lecteurs délicats. Si jamais je fais des psaumes , je vous prierai d'en inonder votre livre ; mais je le ferais tomber. En attendant , je le lis avec un très grand plaisir. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOÛRG.

Une lettre de vous , madame , que j'ouvre en arrivant à ma cabane des Délices , me rend mon séjour plus agréable ; mais aussi elle me fait regretter l'île d'Orléans. Puissiez-vous , madame , n'être pas noyée une seconde fois dans votre île ! puissiez-vous n'y recevoir que d'agréables nouvelles de l'armée où est M. votre fils ! Je plains fort ceux qui ont des maisons de campagne à Louisbourg. Ils s'en sont défaits, comme vous savez, en faveur des Anglais, qui sont maîtres de l'île , de la ville , de la garnison , de nos vaisseaux, etc. Il ne nous restera bientôt plus rien dans l'Amérique septentrionale. Mais afin de ne point faire de jaloux , ils vont caresser toutes nos côtes de France les unes après les autres. Vous savez que la désolation de Paris est grande , non parce que Louisbourg est pris, non 'parce que nous sommes battus partout , et que nous allons l'être encore , mais parce qu'on manque d'argent, et qu'on craint de nouveaux impôts. On a du moins le plaisir de se plaindre. et de crier contre Digitized by Google

ANNÉE ous ceux qui conduisent noire mauvaise barque. Je ne dois plus penser à Champignelle, madame; j'apprends que la terre est substituée. La maison du prince Esterhazy ou comte Esterhazy est , je pense , une maison de fille, un petit pavillon pour souper et pour ne point dormir. Ce n'est pas là mon fait ; il me faut une belle et l>onne terre, bien vivante. Mais on passe sa vie en projets , et on meurt au milieu de ses rêves. Je vous remercie bien vivement, madame , de la bonté que vous avez eue de faire mention de moi dans votre lettre à votre amie de Versailles ; j'en suis d'autant plus aise, que je ne lui demande rien , et je me bornais à souhaiter qu'elle sût que je conserverai toute ma vie de la reconnaissance pour elle. Un tel sentiment est toujours assez bien reçu ; mais il doit l'être encore mieux quand il passe par vos mains , il en a l'air plus vrai. C'est un véritable service que vous m'avez rendu et auquel je suis très sensible. J'ai envoyé au margrave de Bade - Dourlach la note des tableaux de van der Meulen et du beau van Dyck. L'immensité de ces tableaux ne leur permet de place que dans une galerie de prince. Les -galeries genevoises ne sont pas faites pour eux. Adieu , madame ; je serai toujours fâché que Genève soit si loin de Strasbourg. Madame Denis vous assure de son attachement. Vous connaissez les sentiments de l'oncle, qui vous est dévoué pour la vie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. An z Délices, S8 août. Me voilà rendu à mon ermitage des Délices , mon divin ange , après un voyage à la cour palatine , aussi agréable qu'il était nécessaire. Votre lettre, qui m'attendait, redouble le seul chagrin que je puisse avoir, en m'ôtant l'espérance de vous embrasser. Les tantes et les débarbouillées sont donc d'étranges personnes I II ne faut pas songer à réformer des têtesaussimal faites. D'ailleurs , mes établissements et les dépenses considérables que j'y ai faites ne me permettent pas de me transplanter. J'avais voulu acheter une terre , uniquement dans la vue d'avoir un bien solide que je pusse laisser à mes héritiers , comptant fort peu sur la nature des autres biens qui peuvent périr en un jour; mais cela est encore aussi difficile que de faire entendre raison à des dévotes. Je me flatte que voire ami a parlé de lui-même; je serais fâché qu'on crût que je l'ai prié de faire cette démarché ; mais je n'en aurais pas moins *758. . \$79 d'obligation à vos bontés et aux siennes. Vous avez donc des coliques? , mon respectable ami 1 Ce serait bien le cas de venir consulter Tronchin, en dépit des tantes; mais ces mêmes coliques vous empêchent de veur dans le temple d'Épi daure , et c'est ce qui me désespere. Je vous

conjure de me mander des nouvelles de votre santé ; ne me laissez pas sans consolation. , Madame du Boccage vous a donc montré notre Femme qui a raison. Elle nous a amusés en Savoie; mais il se pourrait, à toute force, que le goût des Parisiens fût un peu différent de celui des Savoyards. Madame Denis ne m'a point encore fait voir vos commentaires critiques. Je ne crois pas , en général , que Fanime et madame Duru soient des personnes bien merveilleuses ; elles peuvent avoir quelque succès par le mérite des actrices ; mais entre le succès et la gloire la différence est grande. Je connais des armées et des généraux qui n'ont eu ni l'un ni l'autre. Toutes les pièces des Français sont aujourd'hui sifflées de l'Europe. On dit que nous n'avons ni auteurs, ni acteurs, ni argent pour payer les places. Nous voilà in fece Romuli. Où est le temps où l'on donnait Iphigénie, au retour de la campagne de *672? Il ne faut songer qu'à vivre dans la retraite ; et, si les choses continuent à aller du même train , on n'aura plus même de quoi y vivre. Comment se porte madame d'Argental? Mille tendres respects à tous les anges. Madame Denis et madame de Fontaine vous font mille compliments ; et moi je suis pénétré de reconnaissance. A M. DE CIDEVILLE.
Aux Délices, 1er septembre. Mon cher et ancien ami , je reviens dans mes chères Délices , après un assez long voyage à la cour palatine. Je trouve , en arrivant , vos jolis vers , dans lesquels vous ne paraissez pas trop content de Paris; et je crois fermement que vous avez raison. Mais avez- vous, dans votre Launai , uu peu de société ? Il me semble que la retraite n'est bonne qu'avec bonne compagnie. Vous savez , mon cher C.ideville , Que ce fanlAme ailé qu'on nomme le bonheur N'habite ni les champs, ni la cour, ni la ville. Il faudrait , nous dit -on , le trouver dans son cœur; C'est un fort beau secret qu'on chercha d'âge en âge. Le sage fuit des grands le dangereux appui , Il court à la campagne, il y sèche d'ennui ; J'en suis bien fâche pour le sage.

880 CORRESPONDANCE. Ce n'est par des sages comme vous et moi que je parle ; je suis bien sûr que l'ennui n'approche pas plus de votre Launai que de mes Délices. Je prends acte surtout que je n'ai pas quitté mes pénates champêtres par inquiétude, pour aller chez l'électeur palatin par vanité. Je vous avouerai que j'ai mis dans cette cour, et entre les mains de l'électeur , une partie de mon bien , qu'on pille presque partout ailleurs. Il a bien voulu avoir la bonté de faire avec moi un petit traité qui me met en sûreté, moi et les miens, pour le reste de ma vie. Le bon Horace dit : « Det vitam, det opes; awjuum mi animum ipseparabo. » Lib. i, ep. xvm, v.na. Il aurait dû ajouter det amicos ; mais vous me dire* que c'est notre affaire et non celle du ciel. C'est l'amitié de mes nièces qui fait de près le bonheur de ma vie, c'est la vôtre qui le fait de loin : » Exccpto quod non simul esse m , caetera lætus. » Hoa., lib. t, ep. x, v. 5o. Je vous ai souvent regretté , et votre souvenir m'a consolé. Vous n'êtes pas homme à franchir les Alpes, et à me venir voir sur les bords démon lac, comme madame du Boccage; vous vous contentez de cueillir les fleurs d'Anacréon dans vos jardins; vous n'allez pas chercher comme elle la couronne du Tasse au Capitole , « Salis bcatus unicis Sabinis. » Hoa., lib. it, od. xvtu , v. 14. Adieu, mon cher et ancien ami; mes deux nièces, toute ma famille, vous fout les plus tendres compliments. V. Eh bien , les Anglais ont donc quitté vos côtes normandes , nonobstant clameur de haro ! Est-il vrai qu'ils ont pris beaucoup de canons, de vaches, de filles , et d'argent ? Le Canada va donc être entièrement perdu , le commerce ruiné , la marine auéantie, tout notre argent enterré eu Allemagne? Je vous trouve très heureux, mon cher Cideville, de posséder la terre de Launai. Je n'ai aux Dé^ lices que l'agréable , et vous possédez l'agréable et l'utile. - Beatus ille qui , procul ridieulis , « Pacunda rtira bobus cxercet suis ! » Hor., Kpod. 11, 1. A M. LE COMTE ALGAROTTI. Aux Délices, 1 septembre. Ritorno dalle sponde del Reno aile mie Delizie; qui vedo la signora errante ed amabile ; qui leggo , mio caro cigno di Padova , la vostra vezzosa lettera. Siete dunque adessoa Bologna la grassa, ed avete lasciato Venezia la ricca. E , per tutti i sauti , perché non venire al noslro paese libero? voi che vi dilettrate nel viaggiare , voi che godete d amici , d' applausi , di novi amori , dovunquc andate. Vi è più facile di venire Ira i pappafighi , che non è a me di andare fra i papimani. Ov'è laraccolta delle vostre leggiadre opéré? dove la potrô io trovare? dove I' avete mandata? per quai via ? non lo so. Aspetlo li figliuoli per consolanni

dell' assenza del padre. Voi passate i vostri begli anni Ira l' amore e la virtù. Orazio vi direbbe : « Quum tu , inter scabiem tantam , et contagia lucri , ■ Nil parvum sapias, et adhuc subi imia cures. • Lib. 1, epist. xu, 14. Ed il Petrarca soggiugnerebbe : • Non lasciar la maguanima tua impresa. » P. 1 , son. 7. La signora di Bentinck è , corne il re di Prussia , condannata dal consiglio aulico , e questa povera Marfisa non è seguita da un esercito per difendersi. Cette pauvre raylady Blakaker , ou comtesse de Pimbesche, va encore plaider à Vienne. C'est bien dommage qu'une femme si aimable soit si malheureuse ; mais je ne vois partout que des gens à plaindre , à commencer par le roi de France , l'impératrice, le roi de Prusse, ceux qui meurent à leur service , ceux qui s'y ruinent , et à finir par d'Argens. « Félix qui potuit rerum eognoscere causas! ■ Fortunatus et ille deos qui no*il agrestes ! » Vi*o., Georg., u, v. 490, 493. Le premier vers est pour vous , le second pour moi. Pour mylady Montague, je doute que son âme soit à son aise. Si vous la voyez, je vous supplie de lui présenter mes respects. • Farewell , fies h ali te , farewell , wise man • Whose sagneity has found the secret - To part froin Argaleon without being • Molcsted hy bim. « Digitized b/ Google

ANNEE 1758. 881 Si jamais vous repassez les Alpes, souvenezvous de votre ancien ami , de votre ancien partisan le Suisse Voltaire. A M. COLINI. ‘ Aux DéUce», * septembre. Mon cher Colini , je n’ai que le temps de vous dire , en partant pour Lausaune , que ma lettre 5 Pierron a été lue par l’électeur ; que la première place qui vaquera sera pour vous ; mais vous savez qu’on attend quelquefois long-temps. Je vous assure que je ne négligerai aucune occasion de vous trouver quelque place qui vous convienne. Je vous prie de faire pour moi les plus tendres remerciements à M. Vammeister Langhans, dont je n’oublierai jamais les procédés charmants. Souvenez - vous de moi auprès de M. Schœpflin et de M. de Gervasi. Si Marie-Thérèse et mes Russes ont quelques succès , ne me les laissez pas ignorer : il faut avoir de quoi se consoler de tout le mal qui nous arrive. Quel est donc l’aimable Italien qui m’envoie des choses si agréables ? Quel qu’il soit , je le remercie de tout mon coeur , et je lui dois autant d’estime que de reconnaissance. A MADAME DU BOCCAGE. Aux Délice* , 3 septembre. En revoyant , madame , mon petit ermitage , mon premier devoir est de vous remercier , vous et M. du Boccage , de l’honneur que vous avez bien voulu faire aux ermites. Je pourrais en concevoir bien de la vanité , je pourrais vous redire ici tout ce que vous avez entendu de Paris jusqu’à Rome ; mais vous devez être lasse de compliments. Perraclez-moi seulement de vous dire que , malgré tous vos talents et tout votre mérite, je vous ai trouvée la femme du monde la plus simple , la plus aisée à vivre , la plus digne d’avoir des amis , quoique vous soyez très faite pour avoir mieux. Si l’intérêt que j’ai toujours pris , madame , à vos succès et à votre gloire , pouvait me donner quelques droits à votre amitié , j’oserais vous la demander instamment. Il y a grande apparence que je finirai dans la retraite une vieillesse infirme ; mais ce sera pour moi une grande consolation de pouvoir compter sur la bienveillance d’une personne qui fait tant d’honneur à son siècle et à son sexe. Quel triste siècle , madame 1 et que la disette des talents en tous genres est effrayante ! Je ne vois que des livres sur la guerre, et nous sommes battus partout; que des 11. brochures sur l’a marine et sur le commerce , et notre commerce et notre marine s’anéantissent; que de fades raisonneurs qui ont un peu d’esprit , et il n’y a pas un homme de génie. Notre siècle vit sur le crédit du siècle de Louis xiv. On parle, il est vrai , dans les pays étrangers , la langue que les Pascal, les Despréaux, les Bossuet, les Racine, les Molière ont rendue

universelle ; et c'est dans notre propre langue qu'on dit aujourd'hui dans l'Europe que les Français dégénèrent. S'il y a quelque homme de mérite en France , il est persécuté : Diderot , d'Alembert , n'y trouvent que des ennemis. Helvétius a fait , dit-on , un excellent ouvrage , et on s'efforce de le rendre criminel. Il faut, madame, que le petit nombre des sages ne s'expose pas à la méchanceté des fous ; il faut qu'ils vivent ensemble , et qu'ils fuient le public. J'ai eu la faiblesse, madame , de laisser sortir de notre petit coin des Alpes cette Femme qui a raison. Si elle avait raison, elle n'aurait pas fait le voyage de Paris ; c'est un amusement de société ; mais vous avez voulu la porter à M. d'Argental. J'ai été trop flatté de vos bontés pour résister à vos ordres ; mais il faudra que cette bagatelle , quia servi à nous amuser , reste dans les mains de nos amis. Je suis las du triste métier de paraître en public ; cela est pardonnable dans le temps des illusions, et ce temps est passé pour moi. J'aime les Muses pour elles-mêmes, comme Fénelon voulait qu'on aimât Dieu ; mais je redoute le public. Que revient-il de se commettre avec lui ? de l'embarras, des tracasseries de comédiens, des jalousies d'auteurs , des critiques , des calomnies. On n'entend point , à cent lieues , le petit bruit des louanges ; celui des sifflets est perçant , et porte au bout du monde. Pourquoi troubler mon repos, que j'ai cherché, et que j'ai trouvé après tant d'orages ? Vos bontés pour moi sont plus précieuses sans doute que toute la petite fumée de la vaine gloire dont il n'arrive pas un atome dans mon ermitage ; j'y ai vu la vraie gloire , quand je vous y ai possédée ; je n'en veux pas d'autre. Tous les habitants de notre retraite se joignent à moi , madame , pour vous dire combien vous êtes aimable. Conservez quelque bonté , je vous en conjure , pour le vieux Suisse Voltaire , à qui vous faites encore aimer la France , et qui est plein pour vous de respect , d'estime , et de tous les sentiments que vous méritez.

882 CORRESPONDANCE. A M. THIERIOT. Aux Délices, 17 septembre. Il faut reprendre où nous en étions, mon ancien ami. J'ai été un peu de temps par monts et par vaux ; me voilà rendu à ma famille et à mes amis , dans mes chères Délices. Que faites- vous? où êtes-vous? avez-vous reçu un manuscrit concernant la Russie , que M. l'abbé Menet doit vous avoir remis? Il y a un domestique de madame de Fontaine qui partira bientôt pour notre lac ; je vous serai très obligé d'envoyer le manuscrit chez elle. Je suppose que vous êtes toujours chez madame de Montmorency, et que votre vie est douce et tranquille ; j'en connais qui ne le sont pas. Je n'ai pas été précisément aux champs de Mars; mais j'étais assez près de ces vilains champs , quand les Ilanovriens battaient une aile de notre armée , prenaient Dusseldorf, et repassaient le Rhin à leur aise. Mes chers Russes sont venus depuis d'Archangel et d'Astracan pour se faire égorger à Custrin. Nous sommes malheureux sur terre et sur mer ; et on dit que l'artillerie prussienne porte jusqu'à Paris, où elle estropie la main droite de nos payeurs des rentes. Je suis honteux d'être chez moi , en paix et aise , et d'avoir quelquefois vingt personnes à dîner, quand les trois quarts de l'Europe souffrent. J'avais lu dans un journal que M. Helvétius a fait un livre sur Y Esprit, comme un seigneur qui chasse sur ses terres ; un livre très bon, plein de littérature et de philosophie , approuvé par un premier commis des affaires étrangères; et j'apprends aujourd'hui qu'on a condamné ce livre , et qu'il le désavoue , comme un ouvrage dicté par le diable. Je voudrais bien lire ce livre, pour le condamner aussi ; tâchez de me le procurer. Vous voyez , sans doute , quelquefois cet infernal Helvétius; demandez- lui son livre pour moi. Mais vous êtes un paresseux , un perdigiomo ; vous n'en ferez rien. Je vous connais; allons, courage; remuez-vous un peu. Je suis aussi paresseux que vous , et je viens de faire trois cents lieues. On dit que cela est fort sain ; cependant je ne m'en porte pas mieux. Une de vos lettres me fera probablement beaucoup de bien. Je suis toujours tout ébaubi d'être venu à mon âge avec une santé si maudite. Vous qui êtes , à peu de chose près, mon contemporain, et qui êtes gras comme un moine , n'oubliez pas le plus maigre des Suisses , qui vous aime de tout son cœur. P. S. Qu'est-ce qu'un livre de Jean- Jacques contre la comédie ? Jean-Jacques est-il devenu Père de l'église? A MADAME LA COMTESSE DE LUTZEL» BOURG. Aux Délices, 20 septembre. On ne sait plus que croire et penser, madame. Hier , tout le monde avouait que les Russes ont été détruits ; aujourd'hui , tout

le monde avoue que les Russes sont ressuscités pour battre le roi de Prusse. La nouvelle vous sera venue de Paris sur la défaite des Anglais auprès de SaintMalo. C'est du baume sur la blessure que la perte de Louisbourg nous a faite. Je voudrais bieu , en qualité de curieux , et encore plus d'homme pacifique, savoir ce que c'est que cet armistice entre M. le maréchal de Conlades et M. le prince de Brunswick ; je voudrais un armistice éternel entre les hommes. Je vous remercie de tout mon cœur, madame , des petites coquetteries que vous faites en ma faveur en Lorraine. Vous savez combien j'aimerais une terre qui me rapprocherait de vous ; mais M. de Fontenoi veut à présent vendre trois ceut mille livres son Cbampignelle , qui ne rapporte pas plus de six mille livres de rente. Madame de Mirepoix et madame de BoufOers veulent me vendre Craon ; mais il est substitué , et ce marché est difficile à conclure. Puisque Colini a l'honneur de vous faire quelquefois sa cour , je vous prie instamment , madame , de lui faire dire que je lui ai écrit deux fois par M. Turckheim, le banquier, et que j'ignore s'il a reçu mes lettres. Madame Denis vous présente ses respects : autant en fait son oncle le Suisse. Il est plein de reconnaissance pour le petit mot dont vous l'avez honoré dans certaine lettre. Portez-vous bien surtout. A M. PILAVOINE, A SI'RATB. Aux Délices, près de Genève, le 25 septembre. Je suis très flatté , monsieur , que vous ayez bien voulu , au tond de l'Asie , vous son venir d'un aucien camarade. Vous me faites trop d'bonneur de me qualifier de bourgeois de Genève. Tout amoureux que je suis de ma liberté, cette maîtresse ne m'a pas assez tourné la tête pour me faire renoncer à ma patrie. D'ailleurs , il faut être huguenot pour être citoyen de Genève; et oe n'est pas un si beau titre, pour qu'on doive y sacrifier sa religion. Cela est bon pour Henri iv , quand il s'agit du royaume de France , et peut-être pour un électeur de Saxe , quand il veut être roi do Digitized b/ Google

885 ANNÉE 1758. Pologne ; mais il n'est pas permis aux particuliers d'imiter les rois. Il est vrai qu'étant fort malade , je me suis mis entre les mains du plus grand médecin de l'Europe , M. Tronchin , qui réside à Genève ; je lui dois la vie. J'ai acheté dans son voisinage , moitié sur le territoire de France, moitié sur celui de Genève , un domaine assez agréable , dans le plus bel aspect de la nature. J'y loge ma famille , j'y reçois mes amis , j'y vis dans l'abondance et dans la liberté. J'imagine que vous en faites h peu près autant h Surate ; du moins je le souhaite. Vous auriez bien dû , en m'écrivant de si loin , m'apprendre si vous êtes content de votre sort, si vous avez une nombreuse famille, si votre santé est toujours ferme. Nous sommes à peu près du même âge , et nous ne devons plus songer l'un et l'autre qu'à passer doucement le reste de nos jours. Le climat où je suis n'est pas si beau que celui de Surate ; les bords de l'Inde doivent être plus fertiles que ceux du lac Léman. Vous devez avoir des ananas, et je n'ai que des pêches; mais il faut que chacun fasse son propre bonheur dans le climat où le ciel l'a placé. Adieu, mon ancien camarade; je vous souhaite des jours longs et heureux , et suis , de tout mon cœur , votre , etc. A MADAME LA COMTESSE DE LÜTZELBOÜRG. Aux Délices, 9 octobre. Vos nouvelles de Choisi , madame, ne sont pas les plus fidèles. On a imaginé à la cour de bien fausses consolations. Il est bien triste d'être réduit à feindre des victoires. Les combats du 26 et du 27 sont bons à mettre dans les Mille et une Nuits. Il est très certain que les Russes n'ont point paru après leur défaite du 25, et il est bien clair que le roi de Prusse les a mis hors d'état de lui nuire de long-temps, puisqu'il est allé paisiblement secourir son frère et faire reculer l'armée autrichienne. Croiriez-vous que j'ai reçu deux lettres de lui depuis sa victoire? Je vous assure que son style est celui d'un vainqueur. Je doute fort qu'on ait tué trois mille hommes aux Anglais , auprès de Saint-Malo; mais j'avoue que je le souhaite. Cela n'est pas humain ; mais peut-on avoir pitié des pirates? La paix n'est pas assurément prête à se faire. A combien Strasbourg est- il taxé? Pour nous, nous ne connaissons ni guerre , ni impôts. Nos Suisses sont sages et heureux. J'ai bien la mine de ne les pas quitter, quoique la terre de Craon soit bien tentante. Adieu , madame ; je vous présente mes respects à vous et à votre amie, et vous suis attaché pour ma vie. V. A M. TIUERIOT. Aux Délice* , s octobre. ■ li ibis amator credule Galle , » Vous êtes donc tous fous avec votre bataille du 26 1 Le fait est que les Russes ont perdu environ

quinze mille hommes le 25, et n'avaient nulle envie de se battre le 26 ; que Frédéric, après les avoir vaincus, et les avoir mis hors d'état de pénétrer plus avant, a couru dégager son frère ; qu'il a fait repasser les montagnes au comte de Daun, et qu'on est à peu près au même état où l'on était avant cette funeste guerre. Maupertuis crèverait s'il savait que le roi son maître m'a écrit deux lettres depuis sa bataille de Custrin ; mais je n'en suis ni enorgueilli ni séduit. Les deux couplets sur le livre d'Helvétius sont assez jolis ; mais il me paraît qu'en général il y a beaucoup d'injustice et bien peu de philosophie à taxer de matérialisme l'opiniou que les sens sont les seules portes des idées. L'apôtre de la raison, le sage Locke, n'a pas dit autre chose ; et Aristote l'avait dit avant lui. Le gros de votre nation ne sera jamais philosophe, quelque peine qu'on prenne à l'instruire. J'ai reçu les manuscrits concernant la Russie ; ce sont des anecdotes de médisance, et par conséquent cela n'eulre pas dans mon plan. Pour Jean-Jacques, il a eu beau écrire contre la comédie, tout Genève y court en foule. La ville de Calvin devient la ville des plaisirs et de la tolérance. Il est vrai que je ne vais presque jamais à Genève ; mais on vient chez moi, ou plutôt chez mes nièces. Mon ermitage est charmant dans la belle saison. Je vous suis très obligé, mon cher et ancien ami, du livre que vous me destinez. Le bruit qu'a fait ce livre m'a engagé à relire Locke. J'avoue qu'il est un peu diffus ; mais il parlait à des esprits prévenus et ignorants, auxquels il fallait présenter la raison sous tous les aspects et sous toutes les formes. Je trouve que ce grand homme n'a pas encore la réputation qu'il mérite. C'est le seul métaphysicien raisonnable que je connaisse ; et, après lui, je mets Hume. Bonsoir ; il est vrai que je me suis amusé avec la Femme qui a raison ; mais c'est pour notre troupe, et non pas pour la vôtre : Scurror mihi, non populo. Madras pris I quel conte ! il n'y a que des La Bourdonnais qui le prennent. Ils en ont été bien payés ! 56. Digilized by Google

CORRESPONDANCE. S84 A M. DE FORMONT. 3 octobre.

Mon cher philosophe, votre souvenir m'enchanté ; vous ôtes un gros et gras épicurien de Paris, et moi un maigre épicurien du lac de Genève ; il est bon que les frères se donnent quelquefois signe de vie. Madame du Deffand est plus philosophe que nous deux puisqu'elle supporte si constamment la privation de la vue , et qu'elle prend la vie en patience. Je m'intéresse tendrement , non pas à son bonheur , car ce fantôme n'existe pas , mais à toutes les consolations dont elle jouit, à tous les agréments de son esprit, aux charmes de sa société délicieuse. Je voudrais bien en jouir, sans doute , de cette société délicieuse , j'entends de la vôtre et de la sienne ; mais allez vous faire avec votre Paris ; je ne l'aime point, je ne l'ai jamais aimé. Je suis cacochyme ; il me faut des jardins, il me faut une maison agréable dont je ne sorte guère , et où l'on vienne. J'ai trouvé tout cela, j'ai trouvé les plaisirs de la ville et de la campagne réunis , et surtout la plus grande indépendance. Je ne connais pas d'état préférable au mien ; il y aurait de la folie à vouloir en changer. Je ne sais si j'aurai cette folie ; mais, au moins, c'est un mal dont je ne suis pas attaqué en présent, malgré toutes vos grâces. Je ne regrette ni Iphigénie en Crimée , ni Ilypermmesire , je crains seulement plus encore pour la perte des fonds publics que pour celle des talents. La compagnie des Indes, le commerce, la marine, me paraissent encore plus en décadence que le bon goût. Jamais on n'a tant fait de livres sur la guerre, et jamais nos armes n'ont été plus malheureuses. J'ai trente volumes sur le commerce , et il dépérit. Ni les livres sur l'esprit et sur la matière , ni les arrêts du Conseil sur ces livres, ne remédieront à tant de maux. Que dites - vous de la défaite de mes Russes ? C'est bien pis qu'à Narva ; tout est mort, ou blessé , ou pris. Il y a eu trois batailles consécutives. Les Prussiens n'ont eu que trois mille hommes de tués ; mais ils ont dix mille blessés, au moins. Si le comte de Daun tombait sur eux dans ces circonstances , peut-être ferait-il aux Prussiens ce que ceux-ci ont fait aux Russes. Il y a une tragédie anglaise dans laquelle le souffleur vient annoncer à la fin « que tous les acteurs de la pièce ont été tués ; cette cruelle guerre pourra bien finir de même. ISola qu'il n'est pas vrai qu'on ait battu trois fois les Russes, comme on le dit ; c'est bien assez d'une. Présentez , je vous en prie , mes très tendres respects à madame du Deffand, et souvenez-vous quelquefois du vieux Suisse Voltaire , qui vous aimera toujours. A M. DARGET. Aux
l>ellcu.<1 4 octobre tVftd. Je vous remercie , mon cher et ancien

compagnon de Potsdam , d'avoir renvoyé la pancarte. Elle ne m'a pas paru si terrible : mais il est bou de prendre ses précautions dans un temps où l'on pend les gens pour des paroles. Est -il permis du moins de vous écrire que , tous tant que vous êtes à Paris, vous ne savez ce que vous dites avec votre prétendue seconde bataille des Russes, et leur prétendue victoire? Chimères toutes pures , messieurs ; je vous ai comparés aux petites filles qui s'imaginent que les hommes sont toujours debout. Vous pensez qu'on donne des batailles tous les jours. Cette cruelle guerre n'est pas prête à finir. Je m'unis à votre Te Deum pour la déconfiture des pirates anglais près de Saint-Malo; c'est toujours une consolation. Vous souvenez-vous du petit Franchville, qui avait passé de mon taudis au palais du prince de Prusse? Le prince Henri lui conserve ses appointements ; il m'a promis de me venir voir. Le roi de Prusse m'a écrit deux lettres depuis son affaire avec les Russes. Je vous assure qu'il n'a pas le style d'un homme vaincu. Je n'abandonne point du tout Pierre-le-Grand , quoiqu'on ait battu les troupes de sa fille ; je suis trop fidèle à mes engagements. Je n'ai jamais reçu le paquet du 25 de juillet dont vous parlez ; mais je recevrai avec la plus grande satisfaction les lettres que vous voudrez bien écrire à votre ancien ami le campagnard , et heureux campagnard. A M. DE C1DEVILLE. Aux Délices, 4 octobre. Que les Russes soient battus , que Louisbourg soit pris, qu'Illelveli ait demandé pardon de son livre, qu'on débile à Paris de fausses nouvelles et de mauvais vers, que le parlement de Paris ait fait pendre un huissier pour avoir dit des sottises, ce n'est pas ce dont je m'inquiète ; mais M. Ango de Lézeau, et quatre années qu'il me doit, sont le grave sujet de ma lettre. Peut-être M. Augo me croit-il mort; peut-être l'est-il lui-même. S'il est en vie, où est-il ? s'il est mort, où sont ses héritiers? Daus l'un et l'autre cas , à qui dois-je m'adresser pour vivre? x

Digitized by Google

ANNEE 4758. SSa Pardonnez, mon ancien ami, a tant de questions. Je me Ironvc un peu embarrassé ; j'ai essuyé coup sur coup plus d'une banqueroute. Notre ami Horace dit tranquillement ; • I)ct vitam , det opes ; æqtiuin mi animunt ipse parabo.» Lib. i, epist. xviii, na. Vraiment je le crois bien ; voilà un grand effort ! Il n'avait pas affaire à ta famille de Samuel Bernard et à M. Ango de Lézeau. Ce petit babouin crut faire un bon marché avec moi, parce que j'étais fluet cl maigre ; vivimus tamen , et peut-être Ango occidit dans son marquisat. Qu'il soit mort ou vivant, il me semble que j'ai besoin d'un honnête procureur normand. En connaîtriez-vous quelqu'un dont je pusse employer la prose? ■Mais vous, que faites-vous dans votre jolie terre de Launai? bâtissez-vous? plantez-vous? avezvous la faiblesse de regretter Paris? ne méprisezvous pas la frivolité qui est l'âme do cette grande ville? Vous n'êtes pas de ceux qui out besoin qu'on leur dise : « Oniitte mirai i bcatae « Fumum et opes strepitumque Rom». » Hor., lib. m, od- xxtx, ▼. n. Cependant on dit que vous ôtes encore à Paris ; j'adresse ma lettre rue Saint-Pierre , pour vous être renvoyée à Launai , si vous avez le bonheur d'y être. Adiou ; je vous embrasse. - Nisi quod non simul esso/n , cætra lætus. » Hor., lib. i,cp. x, v. 5o. A M. FABRY, 3A1RB DB OBt. Fernex, 15 octobre. Je vous écris en hâte , monsieur, et sans cérémonie, chez M. de Boisi, où je ne suis que pour un moment. C'est, monsieur, pour avoir l'honneur de vous dire que ma confiance en vos bontés m'a déterminé h entrer en marché de la terre de Fernex avec M. de Boisi. Le Lonheur d'être en relation avec vous donnerait un nouveau prix à cc petit domaine. Je compte l'avoir à peu près à quatrevingt mille livres sans les effets mobiliers qui forment un objet à part. On m'avait assuré que les lods et ventes allaient à huit mille livres. J'oi demandé à S. A. S. une diminution de moitié, diminution que tous les seigneurs accordent. Ainsi, je me suis flatté que je ne paierais que quatre mille livres ; c'est sur ce pied que j'ai donné ma parole à A1. de Boisi. La nature de mon bien,' monsieur, ne me met pas en état de trouver surle-champ quatre-vingt mille livres pour payer M. de Boisi ; il faut que j'emprunte. Vous savez , monsieur, combien il en coûte de faux frais avant qu'on soit en possession d'une terre ; il ne me serait guère possible de faire celle acquisition, si je ne trouvais des facilités auprès de M. le comte de La Marche. J'ai écrit à son intendant , et supposant toujours que les droits étaient de huit mille livres, j'ai demandé une diminution de moitié. Oserai -

je vous supplier, monsieur, de vouloir bien spécifier, lorsque vous écrirez, que c'est la somme de quatre mille livres que je propose de donner? On me dit que S. A. S. s'est réservé les deux tiers de ce droit. A l'égard de votre tiers, j'en passerai par ce que vous voudrez bien me prescrire, et j'attendrai vos ordres pour conclure ma négociation entamée. Elle me procure l'honneur de vous assurer de mes sentiments ; et soit que je sois possesseur de cette terre, soit que le marché n'ait pas lieu, je serai toujours, monsieur, avec respect , votre très humble et très obéissant serviteur, Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. Aux Délices, 17 octobre. Et monsieur votre fils, madame, que devient-il j'ai toujours peur ; je vous prie de m'en dire de nouvelles. On parle de je ne sais quelles croquignoles que MM. de Hanovre nous ont données près de Lillbourg. Monsieur votre fils est tout propre à s'être présenté là des premiers, et avoir fourré son nez plus avant qu'un autre. Je vous supplie, madame, de dissiper mes inquiétudes. Je vais à Lausanne dans le moment. Je voudrais bien que l'île Jard fût dans mon lac. C'est avec une douleur extrême que j'envisage cette éternelle séparation. Avez-vous toujours la consolation de madame de Broumath? Je vous présente à toutes deux mes respects et mes regrets. A M. THIERIOT. 18 octobre. M. Helvétius tu a envoyé son Esprit , mon ancien ami ; ainsi vous voilà délivré du soin de me le faire parvenir ; je ne veux pas avoir double esprit comme Elisée. Je suis peu au fait des cabales de votre Paris et de votre Versailles ; j'ignore ce qui a excité un si grand soulèvement contre un philosophe estimable qui (à l'exemple de saint Matthieu) a quitté la France pour suivre la vérité.

88G CORRESPONDANCE. II «e s'agit, daus son livre , que de ces pauvres et inutiles vérités philosophiques qui ne font tort h personne , qui sont lues par très pou de gens, et jugées par un plus petit nombre encore, en connaissance de cause. Il y a tel homme dont la signature, mise au bas d'une pancarte mal écrite , fait plus de mal 'a une province que tous les livres des philosophes n'en pourront jamais causer. Cependant ce sont ces philosophes , incapables de nuire, qu'on persécute. Je ne suis pas de son avis en bien des choses, il s'en faut beaucoup ; et s'il m'avait consulté , je lui aurais conseillé de faire son livre autrement ; mais, tel qu'il est, il y a beaucoup de bon, et je n'y vois rien de dangereux. On dira peut-être que j'ai les yeux gâtés. Il faut quTlelvélius ait quelques ennemis secrets qui aient dénoncé son livre aux sots , et qui aient animé les fanatiques. Dites-moi donc ce qui lui a attiré un tel orage ; il y a cent choses beaucoup plus fortes dans Y Esprit des Lois , et surtout daus les Lettres persanes. Le proverbe est donc bien vrai qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Au lieu de me faire avoir cet Esprit , pourriez-vous avoir la charité de m'indiquer quelque bon atlas nouveau , bien fait, bien net, oh mes vieux yeux vissent commodément le théâtre de la guerre et des misères humaines? Je n'ai que d'anciennes cartes de géographie; c'est peut-être le seul art dans lequel les derniers ouvrages sont toujours les meilleurs. Il n'en est pas de même , à ce que je vois, des pièces de théâtre, des romans, des vers, des ouvrages de morale, etc. Je dicte ce rogaton , mon cher ami , parce que je suis un peu malado aujourd'hui ; mais j'ai toujours assez de force pour vous assurer de ma main que je vous aime de tout mon cœur. A M. DE CIDEVILLE. Aux Oéltces, SS octobre Mon cher et ancien ami , j'ai peur que vons n'ayez pas reçu un billet adressé dans la rue SaintPierre à Paris, et, par renvoi , h votre terro de Launai, si vous n 'étiez pas dans la grande vilaine ville. Il s'agirait de savoir si votre marquis Ango de Lézeau est mort ou en vie ; s'il a un domicile à Rouen ; s'il faut écrire au château de Lézeau ; où est ce beau château ; en on mot , comment ii faut faire pour se faire payer d'une dette de quatre années d'arrérages, de laquelle Ango ne me donne aucunes nouvelles. Licet miscere serin cumjocis. Il ne faut pas abandonner le demeurant ; Rem suant descrere turpissimum est, dit Cicéron. Si Frédéric est aussi bien frotté qu'on le dit , je forai relier ensemble l'histoire de Pyrrhus, de Picrocholc, la sienne, et la fable du Pot au lait. Écrivez -moi, je vous en prie, mou cher et ancien ami , des nouvelles

d'Ango de Lézeau , mais surtout des vôtres. Que dites -vous de Y Esprit d'Helvétius? Je vous embrasse tendrement. V. A M. BERTRAND. Aux Délices*, 38 octobre. Mon cher ami, je ne lis ni journal partial ni journal impartial, et rarement les gazettes, qui cumpteut pourtant que le Pyrrhus du Nord a été totalement défait. Cette nouvelle est plus importante que les livres nouveaux sur YEsprit , sur la comédie de Genève , et sur l'autre comédie des pasteurs franco-suisse. Madame de Bentinck, qui croit être grande Autrichienne , parce qu'elle plaide à Vienne, est fort contente de Berno, et peu de votre Helvélie ; moi, je suis content de tout, et si content, que je suis eu effet en marché de la seigneurie de Fer n ex. Mais il y a tant de droits à payer, tant de choses à discuter, les affaires sont si longues et la vie est si courte , que je pourrais bien me tenir dans mon petit ermitage des Délices. « Di nielius fccere; bene est , nihil antplius ojito. » Mou grand désir est de vous revoir vous et monsieur et madame de Freudenreich , à qui je von* prie de présenter mes respects. V. A M. PESSÉLIER. Aux Délices, 30 octobre. Enfin, monsieur, à force de recherches, j'ai découvert tout ce que je vous dois. Ce rouleau, dont vous m'avez favorisé, était à Lausanne depuis long-temps, avec des cartes géographiques et des estampes qu'on m'avait envoyées de Pétersbourg. J'ai fait tout revenir, et je me hâte de vous faire mes remerciements. Je savais déjà , par les vers agréables qu'on a imprimés de vous , avec quel succès vous cultivez les belles-lettres , et j'avais vu dans Y Encyclopédie quelles sont vos profondes connaissances sur beaucoup d'objets utiles. ■ Omne tulit punctum , qui rnûcuit utile duici. » Hox., de Art. poet., v. 343, Voila votre devise ; la mienne est : Si placco , luttm est. Mérope ne s'attendait pas à être traitée aussi honorablement que la finance. Le Parnasse et le trésor royal vous ont bien de l'obligation. Vous

Digitized by Google

ANNÉE m8. avoi un double droit b mon estime et à ma reconnaissance. Si j'étais contrôleur-général , vous auriez une pension ; et si je faisais encore des vers , je vous chanterais. Recevez, monsieur, les assurances de l'attachement sincère du vieux Suisse V. A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG. Aux Délices», i« novembre. Il me paraît , madame , qu'on passe sa vie à voir des révolutions. L'année passée , au mois d'octobre , le roi de Prusse voulait se tuer ; il nous tua au mois de novembre. Il est détruit , cette année, en octobre; nous verrons si nous serons battus le mois prochain. On appelle victoires complètes des actions qui sont des avantages médiocres. On chante dos Te Deum , quand à peine il y a de quoi entonner un De profurulis. On nous exagère de petits succès, et on nous accable de grands impôts. On dit le monarque portugais blessé à l'épaule, le monarque espagnol blessé au cerveau , le roi , ou soi-disant tel, de Suède, gardé à vue, et celui de Pologne buvant et mangeant à nos dépens , tandis que les Prussiens boivent et mangent encore aux dépeus des Saxons. Des autres rois je n'en parle pas. Portez-vous bien , madame , et voyez toujours d'un œil tranquille la sanglante tragédie et la ridicule comédie de ce monde. Je tremble toujours que quelque balle de fusil ne vienne balafrer le beau visage do monsieur votre fils, à qui je présente mes respects. Avezvous le bonheur de posséder madame de Broumath ? Voulez-vous bien permettre, madame , qt c je mette dans ce paquet un petit billet pourColini , qui vous est attaché ? Pardonnez cette libei'tc grande. En voici encore une autre. Je vous demande en grâce , quand vous irez à Strasbourg , de vouloir bien dire au coureur qu'il aille , chemin faisant , laver la tête au banquier Turckeiin, et lui signifier que je meurs de faim , s'il ne songe pas k moi. Pardon , madame ; mais , dans l'occasion , on a recours k ce qu'on aime. Mille tendres respects. V. A M. DE C1DEVILLE, A SOU CHATRAI; DB LACHAI. A ux notices, 10 novembre. Mon affaire avec le marquis Ango est fort sérieuse, mon cher et ancien ami ; mais vous l'avez rendue si plaisante par votre aimable lellrc, que 887 je ne peux plus m'affliger. Le constat de cadavere me fait encore pouffer de rire. Je crois ce puaut marquis bien en colère que je vive encore, et que j'aie douté de sou existence. Ce petit gnome ne vous a donc pas répondu ; je le ferai ester à droit, de pardieu , fut-ce dans Argentan en Basse-Normandie. Je vous suis doublement obligé de vos bons conseils et de vos bonnes plaisanteries. Je vois qu'il n'est pas aisé de trouver un procureur honnête homme, encore moins un marquis qui paie

ses dettes. Cet Ango doit être furieusement grand seigneur ; car non seulement il ne paie point ses créanciers , mais il ne daigne pas leur faire civilité. Cel Ango n'est point du tout poli. Vous allez donc a Paris, mon cher ami , chercher le plaisir, et ne le point trouver ; jouir de la ville, et ne l'aimer ni ne l'estimer, et y attendre le moment de retourner a votre charmante terre. Pour moi j'ai renoncé aux villes ; j'ai acheté une assez bonne terre à deux lieues de mes Délices ; je ne voyage que de l'une k l'autre ; et , si j'entreprenais de plus grandes courses, ce serait pour vous. Le roi de Prusse m'écrit souvent qu'il voudrait être à ma place : je le crois bien ; la vie des philosophes est bien au-dessus de celle des rois. Le maréchal de Daun et le greffier de l'Empire instrumentent toujours contre Frédéric. Les uns l'ont vanté, les autres l'abhorrent ; il n'a qu'un plaisir , c'est de faire parler de lui. J'ai cru autrefois que ce plaisir était quelque chose , mais je m'aperçois que c'est une sottise; il n'y a de bon que de vivre tranquille dans le sein de l'amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur. Madame Denis en fait autant. V. A M. BERTRAND. Aox Délices» , U novembre. Je n'ai point connu de comte de Manstein , mon cher philosophe, a moins que le roi de Prusse ne l'ait fait comte pour le consoler d'avoir été massacré par des pandours. C'était un Poméranien devenu Russe, qui avait pris le comte de Mutinich bras-le-corps, l'avait colleté, secoué et mis di sotto, puis le garrotta, et l'envoya dans une charrette en Sibérie. Ensuite , ayant peut-être quelque peur d'y aller k son tour, il quitte le service d'Alexandre pour celui de Frédéric ; il se mit k faire des Mémoires. J'en mis une partie en français; mais il y a encore quelques fautes; je n'eus pas le temps de tout corriger. Je crois que les Cramer donneront volontiers k la veuve vingt-cinq louis d'or ; mais je n'ai pu réussir a en faire donner davantage. Digitized by Google

CORRESPONDANCE 888 Je crois la veuve mal 'a son aise , et le roi , son nouveau maître , pourra bien être hors d'état de faire des pensions aux veuves. Je ne lirai pas plus , mon cher ami , les libelles du Mercure germanique que ceux de Neuchâtel ; tontes ces pauvretés tombent dans un éternel oubli , après avoir vécu un jour Il est toujours question de tremblements ; celui de Syracuse n'a pas été si considérable qu'on le disait. 11 y en a eu un au Havre-de-Grâco , qui a renversé des maisons. Je n'ai pas sur ces phénomènes des notions bien détaillées ; je sais seulement que la terre tremble depuis deux ans, et que les hommes ensanglantent sa surface depuis longtemps. Je plante en paix des jardins , et quand j'aurai planté , je reviendrai a Lausanne, où je voudrais bien vous tenir. Je vous prie , mon cher théologien raisonnable, d'assurer monsieur et madame de Freudcnreich de mes respects. Valcas. V. A M. DIDEROT. Aux Délices, 16 novembre. Je vous remercie du fond de mon coeur, monsieur, de votre attention et de votre nouvel ouvrage ». Il y a des choses tendres , vertueuses , et d'un goût nouveau, comme dans tout ce que vous faites ; mais permettez-moi de vous dire que je suis affligé de vous voir faire des pièces de théâtre qu'on ne met point au théâtre, autantqueje suis fâché que Rousseau écrive contre la comédie , après avoir fait des comédies. J'alleuds avec impatience votre nouveau tome de l' Encyclopédie ; je m'intéresse bien vivement à ce grand ouvrage et h son auteur ; vous méritiez d'avoir été mieux secoudé. J'aurai la hardiesse de vouloir que l'article Idolâtrie soit de moi, s'il a passé , et j'aurais désiré quo d'autres articles importants eussent été écrits avec la même passion pour la vérité. Nous étions indignés, l'autre jour, au mot Enfer, de lire que Moïse en a parlé ; une fausseté si évidente révolte. Vingt articles de métaphysique , et , en particulier, celui d 'Ame, sont traités d'une manière qui doit bien déplaire à votre cœur naïf et à votre esprit juste. Je me flatte que vous ue souffrirez plus des articles tels que celui de Femme, de F at, etc. , ni tant de vains déclamations , ni tant de puérités et de lieux communs sans principes , sans définitions, sans instructions. Jugez, à ma franchise , de l'inlérôt que votre grande entreprise m'a inspiré. 14 Vèrc de famille, imprime en nss,ct représenté en 1701. K Je n'ai pu, malgré cet intérêt, travailler beaucoup à votre nouveau tome. J'ai acheté, à deux lieues de mes Délices, une terre encore plus retirée , où je compte finir mes jours dans la tranquillité , mais où je me vois obligé de me donner beaucoup de soins les premières années. Ces soins sont amusants, et les travaux de la

campagne me paraissent tenir à la philosophie; les bonnes expériences de physique sont celles de la culture de la terre. Dans cet heureux oubli d'un monde pervers et frivole , j'interromprai mes travaux avec joie , quand vous me demanderez des articles intéressants dont d'autres personnes ne se seront point chargées. Adieu , monsieur ; honorez de quelque amitié un homme qui vous est attaché comme il voudrait que tous les philosophes le fussent , et qui est extrêmement sensible à tous vos talents. A M. DE CIDEVILLE. A Ferney, 28 novembre ; mal» écrivez toujours aux Délices. Votre amitié pour moi a donc la malice , mon cher ami , de tarabuster le marquis Ango , et de lui faire sentir que quelquefois les plus grands seigneurs ne laissent pas d'être obligés à payer leurs dettes, malgré les grands services qu'ils rendent à l'état. Il ne veut pas m'écrire ; vous verrez qu'il s'est rouillé en province. Cependant un Bas-Normand peut hardiment écrire à un Suisse. Le petit bon homme de marquis veut donc me donner une assignation sur son trésor royal , et, dans quatre années, m'en payer une à cause des dépenses qu'il fait à la guerre ! Je ferai signifier à monseigneur que je ne l'entends pas ainsi, et que, lui ayant joué le tour de vivre jusqu'à la fin de cette présente année , je veux être payé de mon dû ou deu. On écrivait autrefois deu ou dub , parce que dû est toujours dubium ; mais dû , ou deu , ou dub , il faut qu'il paie ; et , point d'argent, point de Suisse. Et M. le surintendant Indoux aura beau faire, je ferai brèche à son trésor, car je bâtis une terre ; non pas un marquisat comme La Motte , non un palais comme le palais d'Ango , mais une maison commode et rustique , où j'entre , il est vrai , par deux tours entre lesquelles il ne tient qu'à moi d'avoir un pont-levis, car j'ai des mâchicoulis et des meurtrières; et mes vassaux feront la guerre à La Motte-Ango. Le fait est que j'ai acheté , à une lieue des Délices, une terre qui donne beaucoup de foin , de blé , de paille , et d'avoine ; et je suis à présent «• Roslious , almormis sapiens , rrasaque Minerva. • lion., lib. il , «at. u , v. 3. Digitized b/ Google

ANNEE ms. J'ai des chênes droits comme des pins , qui touchent le ciel , et qui rendraient grand service à notre'marine , si nous en avions une. Ma seigneurie a d'aussi beaux droits que La Motte ; et nous verrons , qtiand nous nous battons , qui l'emportera. «Nunc itaque et^ versus , et estera tudicrâ pono. » Hoa., lib. i , ep. i, v. to. Je sème avec lo semoir ; je fais des expériences de physique sur notre mère commune; mais j'ai bien de la peine à réduire madame Denis au rôle de Cérès, dePomone, et de Flore. Elle aimerait mieux, je crois, être Thalie à Paris ; et moi, non ; je suis idolâtre de la campagne , même en hiver. Allez à Paris; allez, vous qui ne pouvez encore vous défaire do vos passions. - Urbis amatorem Fuscum salverc jubemus - Ruris amatores. » . Hoa., lib. i, ep. x, v. i. L'ami des hommes, ce M. de Mirabeau, qui parle, qui parlo, qui parle, qui décide, qui tranche , qui aime tant le gouvernement féodal , qui fait tant d'écarts, qui se blouse si souvent, ce prétendu ami du genre humain, n'est mon fait que quand il dit : Aimez l'agriculture. Je rends grâces a Dieu , et non b ce Mirabeau , qui m'a donné cette dernière passion. Eh bien ! quittez donc votre aimable Launai pour Paris ; mais retournez à Launai , et regrettez, comme moi, que Launai soit si loin de Ferncy. Écrivez-nous quand vous serez à Paris ; parlez-nous des sottises que vous y aurez vues , et aimez toujours vos deux amis du lac de Genève, qui vous aiment de tout leur cœur. y. A M. BERTRAND. Aux Délices, 37 novembre. Vous vous y prenez un peu lard, mon cher ami. M. de Boisi et M. de Monlpérourx m'ont desséché, l'un en me vendant sa terre, l'autre en m'empruntant ce qui me restait. Cependant il ne faut pas abandonner son ami , qui veut faire une bonne œuvre. Jo vole donc à mes charpentiers et h mes maçons cinquante louis d'or que je vous envoie en une lettre de change que Panchaud tirera sur Lyon. Je suis très affligé de ne pouvoir faire mieux; je suis fâché aussi de ne pouvoir faire mieux pour le cuistre qui a imprime ce libelle dans le Mercure suisse. Il mérite une correction plus sévère, et 6cs insolences doivent être réprimées. Tout le monde sait ici , aussi bien que lui , que le père 889 des Sauriu de France avait fait quelques fredaines il y a soixantedix ans. Mais par quelle frénésie les réveille-t-il? Pourquoi attaquer les morts cl les vivants? de quel droit taxer d'irréligion un homme qui fait un acte très religieux, en sauvant l'honneur d'uno famille? Vos ministres de Lausanne , qui en veulent un peu b notre ami Polier, se sont conduits avec lui , dans cette affaire, très indécemment, et il a eu trop de mollesse. C'était

la une occasion où il devait montrer de la fermeté. Je vous prie de présenter mes très humbles et très tendres remerciements à M. le banneret de Freudenreich , qui a bien voulu m'honorer de scs bons offices, au sujet des droits des seigneuries du pays de Gex. Je ne lui écris point, de peur de le fatiguer d'une lettre inutile; mais il agréera, avec sa bonté ordinaire, les sentiments de reconnaissance que j'aurai pour lui toute ma vie , et qui en auront plus de prix en passant par votre bouche. Ne m'oubliez pas auprès de madame de Freudenreich. On est très content des sept articles que vous avez envoyés pour Y Encyclopédie ; je m'y attendais bien. Adieu , mon cher ami ; quand vous viendrez me voir dans mon ermitage de Ferney , vous y trouverez des jésuites qui sont plus riches que vous, mais qui ne sont pas si savants. Jo vous embrasse. V. A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI. Aux Délices, 4 décembre. Monsieur, benedeltosia ileielo che v' ha inspirato il gusto del più divino trastullo, che e i valenti uomini o lo virtuose donne possano godere , quando sono più di duo insieme. Vous vous adressez tout juste à un homme qui ne rougit point, à son âge , de jouer encore la comédie avec scs amis. Nous avons b Lausanne un très joli théâtre ; j'cu fais bâtir un à une terre que j'ai en France, a quelques lieues de la campagne où je suis h présent. Les femmes se mettent comme elles veulent , sans beaucoup de dépense ; surtout point de cornettes ; un petit diadème de perles fausses , quelques rubans , des boucles . ou un petit bonnet. Une femme , quand clic est jolie , est mieux coiffée pour un ccu , qu'une laide pour mille pisolles. Qucsto sia detto per i vivenli ; vengo adesso ai morti. Quand j'ai fait jouer Sémiramis , j'ai fait placer l'ombre dans un coin , au fond du théâtre; elle montait par une estrade , sans qu'on la vit mouler ; elle était entourée d'une gaze noire ;

CORRESPONDANCE. 896 tout dépend de la manière dont sont placées les lumières. Cela fait un terrible effet , quand tout est bien disposé ; car « Segnius irritant animos demis » per aurem , ■ Quant « pus sunt oculis subjecta fiitilibus... ■ Hou., de Art poei., v. i8ü. Vous me demandez , monsieur, si on doit entendre, au premier acte, les gémissements de l'ombre de Ninus ; je vous répondrai que , sans doute , on les entendrait sur un théâtre grec ou romain ; mais je n'ai pas osé le risquer sur la scène de Paris, qui est plus remplie de petits-maîtres français, à talons rouges , que de héros antiques. Je ne conseillerais pas non plus qu'on hasardât cette nouveauté sur un petit théâtre resserré , qui ne laisse pas de place à l'illusion. Le grand-prêtre Oroès ne donne point l'épée de Nions à Arsace, dans le premier acte; il la lui donne dans le quatrième. Je sauvai l'embarras de ceindre une épée et d'utiliser la sienne , en le faisant venir sans épée sur le théâtre. Le tonnerre est aisément imité par le bruit d'une ou deux roues dentelées qu'on fait mouvoir derrière la scène sur des planches ; les éclairs se forment avec un peu d'orcansoa. Voilà, monsieur, tout ce que je peux répondre aux questions que vous avez bien voulu me faire ; mais je ne pourrais jamais répondre dignement à l'honneur que je reçois de vous , ni vous exprimer assez les sentiments que je vous dois. A M TIERROT. A Ferney, « décembre. Ce Ferney dont je vous écris , mon ancien ami, est une terre au bord de ce lac que je ne puis abandonner ; c'est le supplément des Délices. Ex nitido fit rusticus ; mais , au milieu de vingt maçons qui me rebâtissent un château , et parmi les laboureurs à qui je donne de nouvelles charrues à semer, je n'oublie point mon allas. Je veux avoir la terre entière présente à mes yeux dans ma petite retraite; et, tandis que je me promène des Délices à Ferney et à Lausanne , je veux que mes yeux se promènent sur la Lusace et sur la Bohême , sur Louisbourg et sur Pondichéry. Di grazia , amusez-vous à me faire un bel atlas , bien complet , bien relié ; ayez la bonté de me l'envoyer , par le carrosse de Lyon , à mon ami Tronchin , non pas Tronchin l'opérateur, mais Tronchin le banquier , qui m'est aussi utile que l'autre. Madame de Fontaine vous paiera les déboursés que vous aurez eu la bonté de faire. Vous aimez les livres et vos amis ; ainsi je compte vous servir à votre goût , en vous faisant exercer votre double métier d'obliger et de bouquiner. Je suis un peu mécontent des bouquins nouveaux ; mais je me console cum veterum libris. Dites de moi : Félix nimium ! sua nam bona novit. Quelle nouvelle sottise avez-vous dans votre pays? Intérim , vale. A

M. COLINI. Aux Délices, 14 décembre. Mon cher Coüni, j'ai encore écrit a monseigneur l'électeur patatin. Point de place vacante; M faut attendre, j'ai envoyé un ballot qui doit parvenir bientôt à M. Turckeîm. Vous pouvez lui dire que ce ballot est pour vous ; je le prie d'en payer les frais. C'est Cramer qui l'a dépêche par les voitures embourbées de Suisse. Il contient trois exemplaires , un pour M. Langhans , etdenx ponr vous. Si les Français, les Autrichiens , les Russes, et les Suédois , ne piquent pas mieux leurs chiens , ils ne forceront point la proie qu'ils chassent ; Frcitag aura raison , et la peine de M. Langhans sera perdue. Addio , mio Colini. J'ai acquis deux belles terres en France , dans le pays de Gex qui est un jardin continoel. Si ja- . mais vous êtes las du Rhin , j'habite toujours près du lac. V. A M.

HELVÉTIUS. n décembre. Vos vers semblent écrits par ta main «l'Apollon ; Vous n'en aurez pour fruit tpic nia reconnaissance. Votre livre est dicté par la saine raison ; Partez vite , et quittez U France. J'aurais pourtant , monsieur , quelques petits reproches à vous faire ; mais le plus sensible, et qu'on vous a déjà fait sans donle , c'est d'avoir mis l'amitié parmi les vilaines passions; elle n'était pas faite pour si mauvaise compagnie. Je suis plus affligé qu'un autre de votre tort. L'amitié , qui m'a accompagné au pied des Alpes , fait tout mon bonheur , et je désire passionnément la vôtre. Je vous avoue que le sort de votre livre dégoûte d'en (aire. Je m'on tiens actuellement à être seigneur de paroisse , laboureur, maçon et jardinier ; cela ne fait point d'ennemis. Les poèmes épiques , les tragédies , et les livres philosophiques , reudent trop malheureux. Je vous embrasse, je vous estime infiniment; je vous aime de même , et je présente mes respects à la digne épouse d'un philosophe aimable. Digitized by Google

ANNÉE 4758. 804 A H. LE COMTE D'ARGENTAL. Aux
Délices, 19 décembre. Mon cher ange , vous étendez les deux bonis de vos
ailes sur tous mes* intérêts. Vous voulez que je vous voie e! qu'Oresfe
réussisse; ce seraient là deux résurrections dont la première me serait bien
plus chère que l'autre. Je sois un peu Lazare dans mon tombeau des Alpes.
Je vous ai envoyé mon visage de Latare il y a un an , cl si vous tardez h le
faire placer h l'académie , sous la face grasse de Babet , bientôt je n'et»
aurai plus du tout à vous offrir. Je deviens plus que jamais, pomme lapée.
Ne comptez jamais de ma part sur un visage, mais sur le cœur le plus
tendre, toujours vif, toujours neuf, toujours plein de vous Oui, sans doute, la
scène de l'urno est très changée et très grecque ; et , croyez-moi , les Fran*
çais, tout Français qu'ils sont, y reviendront comme les Italiens et les
Anglais. Ce n'est qu'a la longue que les suffrages se réunissent sur certains
ouvrages et sur certaines gens. Il n'y avait, à mon sens, autre chose A
reprendre que l'instinct trop violent de la nature , dans la scène de
reconnaissance ; et pour rendre cet instinct plus vraisemblable et plus
attendrissant, il n'y a qu'un versa changer. Electre dit: D'où vient qu'il
s'attendrit ? je l'entends qui soupire. Voici ce qu'il faut mettre a la place :
ouest*. O malheureuse Electre ! Alictab. Il me nomme, il soupire: les
remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ? etc. Orale , acte iv ,
scène 5. A l'égard de la fln , plus j'y pense , plus je crois qa'il Tant la laisser
comme elle est; et je suis très persuadé , étant hors de l'ivressc de la
composition , de l'amour-propre , et de la guerre du parterre , que cette
pièce bien jouée serait reçue comme Sémiramis, qui manqua d'abord son
coup, et qui fait aujourd'hui soç effet. Ce serait une consolation pour moi ,
et de la gloire pour vous , si vous forciez le public à être juste. Pour Fanimc,
il y a long-temps que j'y ai donné les coups de pinceau que vous vouliez , et
je vous l'enverrais sur-lc-charap , si vous me promettiez que les comédiens
n'auraient pas l'insolence d'y rien changer. Ils furent sur le point de fairo
tomber Y Orphelin de In Chine , eu retranchât une scène nécessaire qu'ils
ont clé obligés de remettre. Ils allèrent jusqu'à donner à un con•fident un
nom qui est hébreu ; vous sentez combien cela irrite et décourage. La
femme qui a raison est dans le même cas ; mais je vous avoue que j'aime
mieux cent fois labourer mes terres, comme je fais , que de me voir exposé
à l'humiliation d'être corrigé et gâté par des comédiens. Quand je parle de
labourer la terre , je parle très à la lettre. Je me sers du nouveau semoir avec

succès , et je force notre mère commune à donner moitié plus qu'elle ne donnait. Vous souvenez-vous que , quand je me (is Suisse , le président de Brosses vous parla de me loger dans un château qa'il a entre la France et Genève? Son château était une mesure faite pour des hiboux ; un comté , mais à faire rire ; un jardin, mais où il n'y avait que des colimaçons et des taupes ; des vignes sans raisin , des campagnes sans blé . et des étables sans vaches. Il y a de tout actuellement , parce que j'ai acheté sou pauvre comté par bail emphytéotique , ce qui , joint à Ferney , compose une grande étendue de pays qu'on peut rendre aisément fertile et agréable. Ces deux terres touchent presque à mes Délices. Je me sais lait un assez joli royaume dans une république. Je quitterai mon royaume pour venir vous embrasser , mon cher et respectable ami ; mais je ne le quitterais pas assurément pour aucun autre avantage, quel qu'il pût être. Ne pensez-vous pas que , vu le temps qui court , il vaut mieux avoir de beaux blés, des vignes, des bois , des taureaux , et des vaches , et lire les Géorgiques , que d'avoir des billets de la qnaticme loterie, des annuités premières et secondes, des billets sur les fermes , et même des comptes à faire à Cadix? Qu'en dites-vous? Et de Babela , quid? et quid de rege hispano ? et des nouvelles destructions qu'on nous promet pour l'année prochaine ? Prenez du tait , madame , engraissez , dorrnrx , et que tous les anges se portent bien. Je fais tout ce que M. le comte de La Marcho exige , j'écriraia Mooin. J'écris en droiture à 845, qui a daigné m'écrire. Je vous remercie tendrement. A M. LE COMTE DE SCII0WAL0W, A MOSCOU. S4 décembreMonsieur , j'eus l'honneur de vous écrire il y a quatre ou cinq jours ; j'ai reçu , le 24 de décembre , la lettre dont vous m'honorez , du 23 d'octobre , et je ne sais à quoi attribuer un si long retardement, Je vous réitère mes prières , et je vous fais

COIIII ESTON DANCE. 892 mes très humbles remerciements sur vos nouveaux Mémoires. Vous les intitulez : Réponses a ' mes objections ; permettez-moi d'abord de dire à votre excellence que je n'ai jamais d'objections a faire aux instructions qu'elle veut bien me donner ; que je fais simplement des questions , et que je demando des éclaircissements à l'homme du monde qui me paraît le plus savant dans l'histoire. Nous ne sommes encore qu'a l'avenue du grand palais que vous voulez bâtir par mes mains , et dont vous me tracez l'ordonnance. Il y a dans cette avenue quelques terres incultes , quelques déserts qu'il faut passer vite. Il est moins question de savoir d'où vient le mot de tsar que de faire voir que Pierre 1er a été le plus grand des tsars. Je me garderai bien de mettre en question si le blé de la Livonie vaut mieux que celui de la Carélie ; j'observerai seulement ici , monsieur , que l'agriculture a été très négligée dans toute l'Europe jusqu'à nos jours. L'Angleterre, dont vous me parlez , est un des pays les plus fertiles en blé ; cependant ce n'est que depuis quelques années que les Anglais ont su en faire un objet de commerce immense. La nouvelle charrue et le semoir sont d'une utilité qui semble devoir désormais prévenir toutes les disettes. J'en ai vu beaucoup d'expériences, et je m'en sers avec succès dans deux de mes terres en France, dans le voisinage de Genève. Vous voyez par là que les arts ne se perfectionnent qu'à la longue ; et je vois aussi quelles obligations votre empire doit avoir à Pierre- le-Graud , qui lui a donné plusieurs arts, et en a perfectionné quelques-uns. Je me servirai du mot russe , si vous le voulez ; mais je vous supplie de considérer qu'il ressemble trop à prussien, et qu'il en paraît un diminutif ; ce qui ne s'accorde pas avec la diguité de votre empire. Les Prussiens s'appelaient autrefois Dorusscs, comme vous le savez , et , par celte dénomination , ils paraissaient subordonnés aux Russes. Lo mot de russe a d'ailleurs quelque chose de plus ferme , de plus noble , de plus original , que celui de russe > ajoutez que russe ressemble trop à un terme très désagréablo dans notre langue , qui est celui do ruffien : et , la plupart de nos dames prononçant les deux ss comme les ff, il en résulte une équivoque indécente qu'il faut éviter. Après toutes ces représentations , j'en passerai par ce que vous voudrez ; mais le grand point , monsieur, l'objet important et indispensable , devant lequel presque tous les autres disparaissent, est lo détail de tout ce qu'a fait Pierre- le-Grand d'utile et d'héroïque. Vous ne pouvez me donner trop d'instructions sur le bien qu'il a fait au genrs humain. La plupart des gens

de lettres de l'Europe me reprochent déjà que je vais faire un panégyrique, et jouer le rôle d'un flatteur ; il faut leur fermer la bouche en leur faisant voir que je n'écris que des vérités utiles aux hommes. J'espère aussi, monsieur, que vous voudrez bien me faire parvenir des mémoires fidèles sur les guerres entreprises par Pierre Ier, sur ses belles actions, sur celles de vos compatriotes, en un mot, sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de l'empire et à la vôtre. A M. TILLEROT. Aux Délices*, 34 décembre. Vous vous trompez, mon ancien ami, j'ai quatre pattes au lieu de deux ; un pied à Lausanne, dans une très belle maison pour l'hiver ; un pied aux Délices près de Genève, où la bonne compagnie vient me voir : voilà pour les pieds de devant. Ceux de derrière sont à Ferney et dans le comté de Tournay, que j'ai acheté, par bail emphytéotique, du président de Brosses. M. Cromwell se trompe beaucoup davantage sur tous les points. La terre de Ferney est aussi bonne qu'elle a été négligée ; j'y bâtis un assez beau château ; j'ai chez moi la terre et le bois ; le marbre me vient par le lac de Genève. Je me suis fait, dans le plus joli pays de la terre, trois domaines qui se touchent. J'ai arrondi tout d'un coup la terre de Ferney par des acquisitions utiles. Le tout monte à la valeur de plus de dix mille livres de rente, et m'en épargne plus de vingt, puisque ces trois terres défraient presque une maison où j'ai plus de trente personnes, et plus de douze chevaux à nourrir. » Nave ferar magna an parva, ferar unus et idem. * Hon., lib. II, ep. II, v. 100. Je vivrais très bien comme vous, mon ancien ami, avec cent écus par mois ; mais madame Denis, l'héroïne de l'amitié et la victime de Francfort, mérite des palais, des cuisiniers, des équipages, grande chère, et beau feu. Vous faites très sagement d'appuyer votre philosophie de deux cents écus de rente de plus. - Traclari niollius .via» Imbecilia volet. » Hort, lib. I, sal. II, v. 85. Et il vous faut : ■< . . . Mundus vieti*, nuti déficiente rruinctut. » lib. I, ep. IV, v. 12, Digitized by Google

893 ANNÉE 4758. Nous serons plus heureux , vous et moi , dans notre sphère , que des ministres exilés , peut-être même que des ministres en place. Jouissez de voiredoux loisir ; mais je jouirai de mes très douces occupations , de mes charrues 'a semoir , de mes taureaux , de mes vaches. « . . . liane vilauï in terris Saturnus agcbal. ■ V i rg.j Gcorg., lib. u , v. 538. Quel fracas pour le livre de M. Helvétius ! voilà bien ilu bruit pour une omelette! quelle pitié ! Quel mal peut faire un livre lu par quelques philosophes ? J'aurais pu me plaindre de ce livre, et je sais a qui je dois certaine affectation dente mettre à côte de certaines gens ; mais je ne me plains que de la manière dout l'auteur traite l'amitié , la plus consolante de toutes les vertus. Euvoycz-moi , je vous prie , cette abominable justification de la Saint-Barthélemi ; j'ai acheté un ours , je mettrai ce livre dans sa cage. Quoi l on persécute M. Helvétius, et on souffre des monstres I Je ne connais point Jeanne , je ne sais ce que c'est ; mais je me prépare à mettre en ordre les matériaux qu'on m'envoie de Russie pour bâtir le monument de Pierre le créateur , et j'aime encore mieux bâtir mon château. Je vous remercie tendrement des cartes de ce malheureux univers. Tuus Y. A M. SAURIN. Aux Délices, 17 décembre. Ab l ah ! vous êtes donc de notre tripot , et vous faites de beaux vers, monsieur le philosophe? je vous en félicite , et vous en remercie. Les prêtres d'Isis n'ont pas beau jeu avec vous ; l'archevêque de Memphis vous lâchera un mandement , et les jésuites do Tanis vous demanderont une rétractation. Quelle est donc celte Adèle dont vous parlez? est-ce qu'il y a eu une Adèle ? Dites-moi, je vous prie, ce que devient M. Helvétius. J'aurais un peu h me plaindre de son livre , si j'avais plus d'amour-propre que d'amitié. Je suis indigné de la persécution qu'il éprouve. Non scuicmentl'article en question est imprimé dans la seconde édition des Cramer, mais il a excité la bile des vieux pasteurs de Lausanne. Un prêtre , plus prêtre que ceux de Memphis , a écrit un libelle à cette occasion.' Les ministres se sont assemblés ; ils ont censuré les trois bons et honnêtes pasteurs que j'avais fait signer en votre faveur; je les ai tous fait taire. Les avoyers de Berne ont fait sentir leur indignation à l'auteur du libelle contre la mémoire de votre illustre père , et nous sommes demeurés , votre honneur et moi , maîtres du champ de bataille. Au reste , je suis devenu laboureur , vigneron , et berger ; cela vaut cent fois mieux que d'être à Paris homme de lettres. Je vous embrasse du fond de mon tombeau et de mon bonheur. A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND. Aux Délices

, *7 décembre. J'apprends , madame , que votre ami et votre philosophe Formont a quitté ce vilain monde. Je ne le plains pas ; je vous plains d'être privée d'une consolation qui vous était nécessaire. Vous ne manquerez jamais d'amis , à moins que vous ne deveniez muette ; mais les anciens amis sont les seuls qui tiennent au fond de notre être , les autres ne les remplacent qu'à moitié. Je ne vous écris presque jamais, madame , parce que je suis mort et enterré entre les Alpes et le mont Jura ; mais , du fond de mon tombeau , je m'intéresse à vous comme si je vous voyais tous les jours. Je m'aperçois bien qu'il n'y a que les morts d'heureux. J'entends parler quelquefois des révolutions de la cour , et de tant de ministres qui passent en revue rapidement , comme dans une lanterne magique. Mille murmures viennent jusqu'à moi , et me confirment dans l'idée que le repos est le vrai bien , et que la campagne est le vrai séjour de l'homme. Le roi de Prusse me mande quelquefois que je suis plus heureux que lui ; il a vraiment grande raison ; c'est même la seule manière dont j'ai voulu me venger de son procédé avec ma nièce et avec moi. La douceur de ma retraite , madame , sera augmentée, en recevant une lettre que vous aurez dictée ; vous m'apprendrez si vous daignez toujours vous souvenir d'un des plus anciens serviteurs qui vous restent. Vous voyez , sans doute , souvent M. le président Hénault ; l'estime véritable et tendre que j'ai toujours eue pour lui m'a fait souhaiter passionnément qu'il ne m'oublie pas. Je ne vous reverrai jamais', madame; j'ai acheté des terres considérables autour de ma retraite ; j'ai agrandi mon sépulcre. Vivez aussi heureusement qu'il est possible ; ayez la bonté de m'en dire des nouvelles. Vous êtes-vous fait lire le Père de Famille? cela n'est-il pas bien comique? Par ma foi , notre siècle est un pauvre siècle auprès de celui de Louis xiv ; mille raisonneurs , et pas un seul homme de génie ; plus de grâces , plus de gaieté ; la disette d'hommes en tout genre fait pitié. La France subsistera ; mais sa gloire , mais sou

Djgitized b/ Google

COKRESPONDANCE. 894 bon Leur , son ancienne supériorité... , qu'est-ce que tout cela deviendra? Digères , madame , conversez , prenez patience, et recevez , avec votre ancienne amitié , les assurances tendres et respectueuses de rattachement du Suisse Voltaire. A M. DE .BRENLES. Aux Délices , 87 décembre. Êtes-vous k Lausanne ? êtes-vous k Ussièrcs , mon cher philosophe? je vois que cette année vous vous passerez de comédies ; il faudra vous en tenir aux sermons; mais, franchement, je crois que nos acteurs valent mieux que vos prédicateurs. Dites-moi par quel hasard malheureux vous vous avisez d'avoir un beau-frère catéchiste k Vevay? Comment diable peut-on avoir un beaufrère catéchiste ? Le pis est qu'on dit que ce beaufrère ne sait point son catéchisme. C'est loi qui est l'auteur d'un libelle contre les vivants et les morts, inséré dans le délicat Mercure suisse. Eu ce cas , vous devez lui faire signifier que vous n'êtes plus son beau-frère , attendu que vous laissez les morts pour ce qu'ils sont , et que vous êtes très aimable avec les vivants. On dit encore qu'un de vos libraires de Lausanne a imprimé des Lettres sous mon nom , et qu'il les a envoyées vendre à Paris. Il me paraît qu'on fait argent de tout : ne serait-ce point M. Grasset , k qui le feu pape donna ses divins ouvrages , qui serait l'auteur de cette nouvelle friponnerie? Il ne me reste que de le prier k dîner dans un de mes petits castels , et de le faire pendre au fruit. J'ai heureusement haute justice chez moi ; je ne l'ai pas moyenne chez vous ; et si M. Grasset veut être pendu , il faut qu'il ait la bonté de faire chez moi un petit voyage. Franchement je vois que j'ai fait k merveille d'avoir des créneaux et des mâchicoulis; j'étais trop exposé aux prêtres et aux libraires. Cependant; malgré les beaux-frères et les Grasset , je viendrai vous voir le plus tôt que je pourrai , vous et votre philosophe de femme , k qui je présente mes hommages. V. Je crois qu'on a payé k M. Steiger les bavards anglais, qu'il a eu la bonté de faire venir pour moi. A MADAME DU BOCCAGE. Anx Délices , J7 décembre. H est vrai , madame , qu'un jour , en me promenant dans les tristes campagnes de Berne avec un illustrissime et excellentissime avoyer de la république , on avait aposté le graveur de celte république , qui me dessina. Mais , comme les armes de nosseigneurs sont un ours , il ne crut pas pouvoir mieux faire que de me donner la figure de cet animal. Il me dessina ours , me grava ours. Comment ce beau chef-d'œuvre est-il tombé entre vos belles mains? Pour vous , madame, quand on vous grave , c'est sur les Grâces , c'est sur Minerve qu'on prend modèle.

Dans ce charmant assemblage , L'ignorant, le connaisseur, L'ami, l'amant, l'amateur, Reconnaissent du Roccage. Je suis très touché de la mort de Formont, car je ne me suis point endurci le cœur entre les Alpes et le mont Jura. Je l'aimais , tout paresseux qu'il était. Pour moi , j'achève le peu de jours qui me restent dans une retraite heureuse. Je rends le pain bénit dans mes paroisses ; je laboure mes champs avec la nouvelle charrue ; je bâtis nel gusto italiano ; je plante sans espérer de voir l'ombrage de mes arbres , et je n'ai trouvé de félicité que dans ce train de vie. Je vous avoue que je trouve l'acharnement contre Helvétins aussi ridicule que celui avec lequel on poursuit le Peuple de Dieu de ce P. Berruyer. Il n'y a qu'à ne rien dire ; les livres ne font ni bien ni mal. Cinq ou six ceuts oisifs , parmi vingt millions d'hommes , les lisent et les oublient. Vanité des vanités , et tout n'est que fani/é. Quand on a le sang un peu allumé , et qu'on est de loisir, on a la rage d'écrire. Quelques prêtres atrabilaires , quelques clercs , ont la rage de censurer. On se moque de tout cela dans la vieillesse , et on vit pour soi. J'avoue que les fatras de ce siècle sont bien lourds. Tout nous dit que le siècle de Louis xiv était un étrange siècle. Vous , madame, qui êtes l'honneur du nôtre , conservez vos bontés pour l'habitant des Alpes , qui connaît tout votre mérite , et qui est au nombre des étrangers vos admirateurs. Mille amitiés, je vous en prie, h M. duBoccsge. Mes nièces et moi nous baisons humblement les feuilles de vos lauriers A M. DE BRENLES. Aux Délices , décembre. Agréable colère! Digne ressentiment à votre ami bien doux ! Corbeille , U Ci ci, acte i, scène 8. Je suis enchanté, mon cher ami ,de savoir que tous vos beaux-frères sont dignes de l'être. Quoi ! vous avez trois beaux-frères prêtres , et tous trois honnêtes gens ! vous êtes un homme unique. Le

895 ANNÉE *758. prêtre qui m'avait dit que le catéchiste de Vevay ue savait pas son catéchisme est tombé là dans une grande erreur, mais il n'est pas coupable de malice : « Errare humanum est , sed perseverare diabolicum , aut sacerdotale, d On m'a mandé aussi qu'il y avait une cabale sacerdotale contre notre ami Polier, et qu'on avait pris pour le mortifier la main de l'auteur du libelle. Il paraît qu'à Lausanne l'oisiveté est un peu la mère du vice; je ne parle pas des laïques ; les gens du monde sont honnêtes gens. Nota bene que parmi eux je ne compte point les libraires. Oui , les Anglais sont des bavards ; leurs livres sont trop longs. Bolingbroke, Shaftesbury , auraient éclairé le genre humain, s'ils n'avaient pas noyé la vérité dans des livres qui lassent la patience des gens les mieux intentionnés ; cependant il y a beaucoup de profit à faire avec eux. Après tout, mon cher ami , ils ne nous disent que ce que nous savons , et encore n'osent-ils pas écrire aussi librement que nous parlons , vous et moi , quand j'ai le bonheur de jouir de votre entretien. Je vous regrette beaucoup cet hiver ; je suis homme à venir faire un tour à Lausanne pour vous embrasser. Mille tendres respects à votre chère philosophe. FIN DU TOME ONZIEME.

The text on this page is estimated to be only 18.57% accurate

V I ; Digitized by Google V

TABLE MS PERSONNAGES AUXQUELS SONT ADRESSÉES
LES LETTRES CONTENUES DANS CB VOLUME. Académie

FRANÇAIS!! (messieurs de l'). Année 1753 : pages 750 , 764. A on km a
r { le marquis d'). Année 1737 : page 82«. Aguesseau (le chancelier d').
Année 1739: page 327. Aiguuhbbrrre (d'). Année 1743 : page 427. — 1749 :
p. 529. Aiguillon (la duchesse d'). Année 1734 : pages 126, 133. Ai.bergati-
Capacklli (le marquis). Année 1758 : page 889 Alihsroni(le cardinal).
Année 1735: page 162. Algarotti (le comte). Année 1745 : pages 4G9, 474-
— 1746: p. 495. — 1747 : p. 496. - 1751 : p. 567 , 574 , 581 , 582. 1756 : p.
786. — 1758 : p. 880. Alliot. Année 1749: page 524 Amrlot. Année 1743:
pages 432 , 4SI, 436 , 457, 138 , 439, 440, 412. Amman. Année 1746: page
486. Anonymbs. Année 1714: pages 10, 16. — 1726 : p. 50. — 1727 : p. 53.
— 1734 : p 141. — 1736: p 193. — 1738 : p. 271. — 1,39: p 330. — 1741 :
p. 394.— 1742 : p. 415. — 1743 : p 424. — 1745: p. 473. — 1753 : p 648,
658, 660, 670. — 1734 : p. 679. — 1736. p. 784 AnK.UBKRG (le duc d')
Année 1736 : page 209 Argkns (le marquis d*). Année 1736 : pages 2i6 ,
221 , 227 , 228 , - 1737 : p. 230 , 232 , 241. — 1739 : p. 309 , 347 , 351. -
1740 : p. 379. — 1751 : p. 575 , 576 , 581- - 1752 : p. 616 , 622, 623 , 6*4.
— 1753 : p «10,647 , 648 , 652, 653. — 1754 : p. 677 , 682. Abgrnson (le
marquis d' i. Année 1739 : pages 335 , 336, 342 , 3-41 , 343, 346. 319. 351 .
- 1740 : p. 356, 358 , 362, 568 , 370. — 1741 : p. 381, 407. — 1742 : p.
412, 420. — 1743: p. 433.- 1744 : p. 444, 455, 459, 460. — 1745: p. 461,
463, 465, 466,467,468,472,476.477, 478, 479,480,481.— 1746: p.483, 484,
485, 487, 489, 491 . — 1749 : p. 526. — 1750 : p. 533. Argbnson i le comie
d'). Année 1743: page 431. — 1747 : p. 497. — 1748 : p. 504. — 1752 : p.
595 , 63Ô, 638. — 1755 : p. 742 , 748. Argntal (le comte d'). Année 1731:
pages 130, 133, 141 , 142, 143, 145, 146. - 1735: p. 148. - 1736: p. 191.
203,205, 2*3. 229. - 1737 : p. 231, 234, 236. 244. — 1738 : p. 262, 269,
279, 293, 301,302, 30.3 —1739: p 309, 311, 316, 320, 321,322, 325, 326,
329. 332, 337. — 1740 : p. 358, 359, 361, 364, 370, 371, 375.— 1741 : p.
383, 385, 387, 394, 306,401, 409, 411. — 1742: p. 412. 414, 417, 42.7. -
1743 : p. 424, 426, 427 , 431 , 436, 441. — 1744 : p. 443, 445, 449, 437,
454 . 455 , 436, 457, .68, 460. — 1745 : p. 462, 463, 464, 480, 483. - 1716 :
p. 486, - 1747 : p. 498 — 17 18 : p. 500, 503,505, 506, 507, 508, 509, 510 ,
511, 512, 513.— 1749 : p. 513, 517,618, 519, 519, 520, 523, 523. 524, 525,
526, 527, 528. — 1750 : p. 530, 534, 537,539, 541, 545, 5-46, 548. 540,

551, 552. 554, 557. - 1754 : p 558, 660, 563, 564. 465, .V.6, 568, 571, 573,
 574, 575, 580, 581, 583, 584, 586.— 1752 : p. 500 , 594, 597, 598, 600,
 606, 609, 614, 617, Otl, 624, 626, 629, «34. 637, 641. - 1753 : p. 648, 619,
 654, 658, 661, 664, 668, 670. — 1754: p. 672, 674, 676, 678, 679, 681, 684,
 «85, 687, 688, 689, 690, 692, 603, 695, 696, 608, «99, 761, 703, 704, 705,
 70G, 707 , 708, 700. — 1755: p. 712, 713, 714, 715, 71», 721, 723, 725,
 726, 728, 729,730,731, 732, 41. 733, 734, 755, 737, 738, 741, 743, 746,
 748, 750, 754, 755,756, 757, 759, 760, 763. — 1756 : p. 763, 768, 769, 771,
 773, 77» 781, 783, 784, 785, 787, 790, 791, 7»3, 795, 796, 799, 800, 803. -
 1757 : p. 807,808. 812, 823, 827 , 829, 832, 834, 836, 838, 830, 841, 842,
 844, 816. — 1758 : p. 819, 853, 855. 856. 858, 859, 861, 862, 865, 866,
 867, 868, 869, 871, 872, 873, 874, 870. 891. Argrntal (la comtesse d*).
 Année 1741 : page 389. — 1748 : p. 501. - 1740 : p. 515, 518. - 1750 : p.
 556. Arnaud (Uaculard d'). Année 1742 : page 122. — 1748 : p. 50». BLO.
 ôta. — 1749 : p. 529. — 1750 : p. 534. assrlin (l'abbé). Année 1735: pages
 157, 172, 174. — !73o : p. 188. Aubrrt (l'abbé). Année 1758 : page 864.
 Aunillon (l'abbé). Année 1742 : page 421 Ayoyrrs de Bkrne (Leurs
 Excellences les). Année 1752 page 634. Ragibu. Année 1752 : page* Gffi,
 644. Rainant. Année 1733 : page 108. Brllb-Islb (le maréchal de). Année
 1752: page bSo Brnoit XIV (pape). Année 1745 : page 476. Berger. Année
 1733: pages 118, 120. — 1734 : p. 144. n.v - 1735: p. 149, 153, 163, 104,
 169, 178, 180.-1736 : p. 1K3. 187, 188, 204, 207, 208, 210, 2H, 213, 215,
 216, 218, 223. 227. 228. - 1738 : p. 256, *60, 264,278, 279 — 1739 : p.
 310,316, 330,337, 343, 350, 367, 373, 376 -1741 : p. 411. - 1744 : p. 459.
 Berger (directeur de l'Opéra). Année 1746 : page 491 Bernard. Année 1740
 : page 369. Dernières (la présidente de). Année 1722 : page 24.- 1723: p.
 27, 28, 29. - 1724 : p. 32, 34, 36. 37. 39, 41. - 1725: p. 43, 44, 45, 46, 47,
 48, 40. - 1726 : p. 51. Bbrnis (l'abbé , comte de). Année 1758 : page 878.1
 Bertrand- Année 1755 : pages 750, 751, 756, 761, 764. — 1756 : p. 767 -
 1757 : p. 836, 841, 843, 847, 848. — 1758 : p. 886,887,889 Bbssièrbs
 (mademoiselle). Année 1720: pagesn. Bbstuchbff (le comte de). Annee
 1757 : page 811. BiBLfOTUBQUE FRANÇAISE (au rédacteur). Année
 IT'S : page 282. Bibliothèque impartiale (le rédacteur de la). Aiitt.e 1752 :
 page 610. Bollioud Mbrmbt. Année 1746: page 494. Bordes. Année 1753 :
 page C66. — 1756 : p- 778. Bouhibr (le président). Annee 1739 : page 344.
 Botbr. Amtfe 1743 : page 425. Brancas (le duc de). Année 1716 : page 12.
 Brnrlbs (de)• Année 1754 : pages 688. 691, 69», 709.— nvt : p 711, 712,

714,715, 716, 720. 722, 727 , 732 , 735, 740, 750, 755, 763. - 1756 : p. 783.
- 1757 : p. 813. - 1758 : p. 866 , OQI Breteuii. { le baron de). Année 1723 :
page 30. Briasson. Année 1756 : page 769. Drogue (le maréchal de). Année
1740 : page 380. 57

TABLE DES PERSONNAGES tt'JS Rrossette. Année 1732 :
page 73. — 1733 : p. 133, liLbsi { l'abbé de). Année I71G : page 14.
r.iLJirr-(dotn). Année «748: page 499. — «754 : p. 692, Camas (de). Année
«740: page 381, Cunon (le marquis de). Année «733 : pages «17, 419. —
1735: p. 155. 165. Cayi.us (le comte de). Année 1733 : page 100, — 1739:
p.3ü — I740 :p.373. Cerati (G.). Année «745 : page HL - «746 : p. 4M. <
iiampbonin (madame). Année «73« : pages 136, ltl, «43, t U. — 173G : p.
919,939. - 1737 : p. 335, 216. - «739 : p. m 334. — 1740 : p. 369. — 1743 :
p. 411 — «"43 : p. 433, 443. — 1748 : p. 502. C umpflour (de), père. Année
174« : page 388. (uai uru(l'abbé de). Année 1716: page il. l'Hst'VBLrs (l'
l'abbé). Année 1748: page 505. (iiEiKviÈHES (de). Annce 1736 : page 803.
Cuoisbul (le comte de). Année 1753 : page 026 — «755 : p. 757. Cidevillb
(de). Année «735: pages:», 32, — 1734 : p. 35,41. — 1731 : p. 58, 59, 60,
63, üi, 65, 66, 68, 69, 70. - 1733 : p 7 1 , 73, 73. 74, 75. 70. 78, 79, M. 84.
88. 89, 90, 91, 93, 01. _ 1733 : p. 95,96, 97, 98, 99, 101, 103, 104, 105, 106,
107, IIP. 113, 113. 116. «17. «18. Il», 130. 131, 133, 134, 135. 1731 : p.
«37, «38, 139, «31, 133, 134, «36, 139, «43, 147. trv» : p. 150, 153, 154,
156, 159, 103, 167, «73, «76- — «736 : p. 183, «86, 193, 903, 305, 306,
307, 309, 913, 335. — «737 : p. 334, 350. — 1738 : p. 379, 394. — 1739 :
p. 315, 333, 335, 338, 3^,354,355.- 1710: p 357. 367. 368, 373, 381.-174I :
p. 389, 398, 404, 405, 410. — 1743. p. 413, 414, 413. — «743: p. 437.439.
— 1744 : p. 415. — 1745 : p. 465, 464, 468, 469, 470, 473. 4M — 1746 : p.
183. 494, 493. — 1748 : p. 109, 513. — 1753 : p. 596, 603. — 1753 : p.
667. — 1754 : p 673, 691. — 1753 : p. 713. 749. — 1756 : p. 769, 774. —
«757 : p. 806 , 809, 818, 835. - 1758 : p. 861, 879. 884. 886, 887, 888. (i.
airon (mademoiselle). Année 1750 : p. 531, K2. — 1755 : p. 753, 756.
CI.É.MKNT. Année 1733 : p. 90, 93. — 1733: p. 136. — 1734: p. 137. -
1741 : p. 454. - 1748 : p. 503. (.mai. Année 1758: p. 854. 881. «KL
Comédiens français (les). Année 1735 : p. 178. Condillac (l'abbé de).
Année 1756: p. 333. Conseil de Genève (le premier syndic du). Anuée
1755 : page 737. Cortona (Il secretarlo dell' accademla elrusca de). Annéo
1746 : page 493. Courtivron (le marquis de). Année 1753 : page 643.—
1755: p. 733. - 1757 : p. 834. Cramer (MM.) . frères. Année 1756 : page
773. Craon (le prince de). Année 1746 : page 490. CrusCa (gli accademlci
délia). Année 1746 : page 401. D'Albmbkrt. Année 1746 : page 496.
Darûbt. Année 1749 : page 5U, 517. - «750 : p. »4, 537. - 1751 : p. 559,

561, 663. 563, 564, 565, 579. - «753 : p.601, 606. 609. 635. — 1755 : p 737, 139. - 1757 : p. 819, 835,839, 843. — 1758 : p. 850, 855. 881.

Pbmouun (madame). Année 1738 : page 304. Denis (madame). Année 1750: pages 538. 539. 510. sio. 549, 551, 552, 5KS, 554, 557, — 1751 : p. 558, 559, 563, 565, 574, 579, 583, 583, M5, 587. — «733 : p. 591, 596, 599, 604, 608, 611. 017. 635. 637. 630, 635. 643. — 1753 : p. 645, 650, 658, 668. D'Epinaï (madame). Année 1757 : pages 845, 847. — 1758 : p. 858. Dis Alleurr (le comte). Année 1738: page 396. Dbspontaixbs (l'abbé)• Année 1735 : page 49. — 1735: p. 166. 175. Ur>foruks-Maililard. Année 1733: pages 151, 156, 157, Des Issarts (le marqui*). Année 1747 : page 499, — 1749 : p. 533. Drsmahis. Année 1756 : page 789, - 1758: p. 813, Dsstoucues (Néricault). Année 1744 : page 45ÎL — 1749: p. 530. Devaux. Année 1751 : pages ML 570.— 1753 : p.631.-1754: p. 692. - 1756 : p. 749. Diderot. Annie 1749 : page 516. - 1758 : p. 853, 875, 888. Do'Boccagb. Année 1749 : pages 5M, m - 1736 : p <r9. — 1758 : p. 860, 881, 891.

Dubois (le cardinal). Année 1793 '.page 33. Dubos (l'abbé). Année 1738 : pageZK. Du Châtelet (la marquise). Année 1736 : page 230, Dcclos. Année 1765 : page 465. Du Df.ffmpeg (la marquise). Année 1733 : page 83. — 1754 : p. 134. - 1735 : p. 151. — 1736 : p. 301. — 1749 : p. 596. — 1751 : p. 568, 573. - 1753 : p. 638- — 1754 : p. 677, 685, 687. 690. - «756 : p. 780. - 1757 : p. 830. - 1758: p. 803. Dcmabsais. Année 1755 : page 354.

Dcsjksnil (mademoiselle). Année «743: page 430. Do Missy (César). Année 1739 : pageSÎSL Dunotbr (mademoiselle). Année 1713 : pagos 1, 9, 5, 4. 5, 6,3.-1714: p. 8. 9. Dupont. Année 1754: pages 680. 681, 706. - 1755: p. 711. 737. 355. — 1356 : p. 770, 393. - 1357 : p. 813, 837. Egjbont (la comtesse d'). Année 1753 : page 358. Elisabbth-Chri8tine (la reine de Prusse). Année 1341 : page 411. Fabry. Année 1358 : page 885, Panoé (dom'. Année 1353 : page 833,840. Favières. Année 1731 : page 61, Fleuri (le cardinal de). Année 1740 : page 383. — 1749 : p. 416, 419, 430. Fontaine (madame de). Année 1750 : pages .336, 517.— 1753 : p. 600. — 1753 : p. 667. - 1754 : p. 695, 697, 700, — 1755 : p. 717. 730, 331, 741. 749, 363. - 1756 : p. 765, 371, 733. — «757 : p. 806, 810, 813, 819, 8*3, 835, KM, 845, - «758 : p. 851.854. Fontrnellb (de). Année 1731 : page 19!, Formrt. Année 1750 : page 519.- 1751 : p. 566, 586.— 1759: p. 589, 600, 607, 608, 614, 616, 690, 627, G29, 634, 643, 644. — 1753: p. 613,646.

FoRMONT(de). Année 1731 : pages üi, 63, 63, 66, 68, 70. 1733 : p. 74, 77, 78, 79, 84, 89, 92, 93. — 1733 : p. 95, 100, «05. 111. — 1734 : p. 129. 135.

138, 140 —1735: p. 133, 155. 156. 159. 176. — 1736 : p. «85. — 1737 : p. 95t. — 1738 : p. 391, 305. - 1740 : p. 313. - 1741 : p. 388, 408. - 1752 : p. 595, 005. — 1754 : p. 671. — 1755 : p. 739. - 175H : p. 884. François i, empereur d'Allemagne. Année 1753: page 651. Galtfecourt. Année 1756 : page 167, 77a Gagssin (mademoiselle). Annee 1730 : page 57. Gava (le chevalier). Année 1750 : page 535. Génonvili.b (de). Année 1719 : page 18, Gottbr (le comte de). Année 1753 : page 651, Graffiont (madame de). Année 1758 : pages 864, 868. Grasset. Année 1755 : page 795. S'Gbavesasde- Année 1737 : page 935. — 1741 : p. 400. Groslibt. Année 1758 : page 854, Guadagxi (JJ slgnor). Année 1746 : page 493, Guise (la princesse de). Année 1733 : page 79. Guise (le prince de). Année 1738 : page 357. Gctot de Mervillb. Année 1755 : page 739, Helvétius. Année 1738: pages 882, 987. 388. 300. — 1739: p. 330, 333, 334, 351, 333, 33G, 338, 344, 350, 354. — 1710: p. 356, 357, 363, 382.— 1741 : p. 384, 393, 409, 409. — 1758 : p. 890. Ubnault (le président). Année 1739 : page 55. — 1740 : p. 360. 576. 382. — 1741 : p. 397. - 1744 : p. 448, 456, 458, — 1745 : p. 470, 473. 478. - 1748 : p. 50a — 1749 : p. 514, 53a — 1759 : p. 389, 592, 593, 618, 641. — 1754 : p. 686, 709. — 1755 : p. 710. — 1756 : p. 76a Uervby (milord). Annee 1740 : page 365. Jobb. Année 1736 : page 292, Josse. Année 1733 : page 95. Kablb (Martin). Année 1744 : page 459. Kaisbrlino (le baron de). Année 1737 : page 912. -- 1778 : i p. 988. — «743 : p. 440. Kosnig. Année 1753 : pages 649, 654. La Chaussée f de). Année 1736 : page 205. Digitized by Google

AUXQUELS SONT ADRESSÉES LES LETTRES. La

l'ondaminb { de). Année 1734 : page 437. — 1748 : p. 461, — 175S : p. 60S, 603, su. La Fatb (de). Année 1716 : page KL — 1736 : p. AU. La Mark (de). Année 1736 : page 198. La .Martinikrk (de). Année 1744 : page 443. La Mkttrib (de). Année 1751 : p. 570. i.a Michodibrk (de). Année 1757 : page SS. La Nbuwillb (la comtesse de). Année 1734: pages 139, 140. 143, 141. — 1735 : p. 148, 162. La Nour (de). Année 1739 : page H8, — 1740 : p. SU. — 1741 : p. 398. — 1749 : p. 413, 414. — 1748 : p. 505. La Roqub. Année 1739 : page 80. — 1736 : p. 192. — 1749 : p. 414. La Vallibrb (le duc de). Année 1755 : page 718. I.r Blarc (l'abbé). Année 1736 : page 193. Lrckzrssea (Marie), reine de France. Année 1748: page 307. Lrdbt (et compagnie). Année 1738 : page 974. Lb Franc. Année 1738 : pages 991. 341. Lbkain. Année 1755 : page 735. Lbvbsqcr db Burigm. Année 1738: page 990. — 1737 : p. 810. 814, 818, Lbvesouk nu Pol'illi. Année 1739 : page 333. Lirast. Année 1758 : page 869. Locmaria (de). Année 1741 : page 405, Li'bbrt (mademoiselle de). Année 1739 : page 85. Lutzblbourg (la comtes» de). Année 1753: pages 661. 669, 663, 664, 665, 667, 668, - 1754 : p. 679, 680, 683, 698, 709, — 1755: p. 790.— 1756: p. 775. 785. 799, 793, 797, 798,799. 800, 804. — 1757 : p. 807, 809, 813, 811, 821, 897, 833, 839, 844 - 1758 : p. 849, 855, 866, 871, 874, 877, 878, 889, 883, 885,881. M aghnci. Année 1758 : page 873. Maii.li (la comtesse de \ Année 1749 : page 416, Mainr (la duchesse du). Année 1797 : page 59. — 1749 : p. 591 — 1750 : p. 539. Maiha* (de). Année 1734 : page 127. — 1736 : p. 919, 993.1738 : p. 284 — 1741 : p. 389, 391. 393. 396.— 1748 : p. 499. Marmoktbl. Année 1745 : p. 489. — 1748 : p 499, 801, 519.1749 : p. 515, 516. — 1758 : p. 8tSL Marti m.b (de). Année 1749 : page 416. Mauprrtu(del. Année 1739 : pages 86. 87. 91. 94.-1733:a- 196. — 1734: p. 199, 142- - 1736 : p. 904. - 1738 : p. 254, 966. 968, 170, 980, 284, 998, 305. — 1740 : p. 371, 374, 375, 376,379, 383.— 1741 : p. 385, 396, 399, 404, 407, 410 — 1743 : p. 441 — 1745 : p. 475.- 1746 : p. 488, 493. Mrnoux (le P.). Année 1754 : page 675. Mimrubh (la marquise de). Année 1715 : pages 10, 13, 18, 19. Moncrip (de). Année 1739 : pages 73. 94. — 1733 : p. 98.99. — 1734 : p. 198, 131. - 1743 : p. 423. — 1745 : p. 471, .179. — 1746 : p. 486, 487. — 1751 : p. 560. — 1757 : p. 816. Montbnrro (la duchesse de). Année 1746 -.page 485. Mortrrtbl(la comtesse de). Année 1749: page 550. Mùussinot (l'abbé Année 1736 :

pages 909. 904. 907. 919. 913. 919. 990. Kl. 228. — 1737 : p. 937, 938, 239, 941, 942, 943. 945. 946. 948. 949, 259. - 1738 : p. 254, 256, 263, 967, 968. 970, 973. 975, 978, 287, 288, 299, 303, 304. - 1739 : p. 308, 313, 315, 394, 325, 399, 330, 333, 343. — 1740 : p. 370. 379. - 1741 : p. 384, 386, 406. Muu.br (Fr.). Année 1746 : page 499. !7ai>al (l'abbé). Année 1795 : page 42, Nhaui.mr (Jean). Année 1753 : page 670. Moaillhs (le maréchal de). Année 1759 : page 619, Oi.itrt (l'abbé d'). Année 1739 : page 93. — 1734 : p. 199.— 1735 : p. 160. 164. 171, 177. — 1736 : p. 189, 19*, 910, 217, 2*5. - 1738 : p. 989, 306. — 1739 : p. 319, 336. — 1744 : p. 416. - 1749 : p. 515. — 1759 : p. 609, — 1754 : p. 683, 692. Oui. bans (le duc d*). Année 1718 . page LL Palissot. Année 1755 : page 764. 1736 : p. SQL. — 1757: p 814.829. 837.848. Pallo. Année 1736 : page 19L — 1744 : p. 444. PaRIS-Duyrbnby. Année 1756: pages 778. 789. Passionbi (le cardinal). Année 1746 : page 485 PjH i.Mi(le marquis de). A nnée 1754 : pages 675. 094. 899 Pbssrlirr. Année 1758 : page 886. Pictet. Année 1755 : page ifii, - 1756 : p. 195. - rm : p. 807. Pictbt (mademoiselle). Année 1756 : page 122. Pilavoinh. Année 1758 : page 889. Pitot db Launai. Année 1737 : pages 938. gio. — 1734 p. 273. - 1740 : p. 355, 366. - 1741 : p. 40-2. Podbwils (le comte de). Année 1743 : page 439, POLIER DB Botthns. Année 1754 : page 680, — 1755 : p. 740, 761. Pompadour (la marquise de). Année 1745 : page 475 — 1747 : p. ifii, — 1750 : p. 538, — 1753 : p. 671. Pont db Vbtlb (de). Année 1736: page 317. — 1738 : p. 964. 223. — 1739 : p. 355. — 1740 : p. 374. — 1743 : p. j.v) J Porkb (le P.). Année 1728 : page 54. — 1730 : p. 56, — 1730 : p. 315. Pradbs (l'abbé de). Année 1755 : page 158. Praclt. Année 1738 : pag. 955, 303. Prbtost (l'abbé). Année 1738 : page SS, — 1740 : p. 372, vJukrini (le cardinal ^ Année 1745 : pages 476. 481. 489 1746 : p. 484, 487, 488. 490. - 1749 : p. 515.- 1759 : p. sot 614. 628Ramkau. Année 1738 : page 258, Ratnal (l'abbé). Année 1749 : page 519. Ricbblibu (le maréchal duc de). Année 1735 : page 169, 1739 : p. 314. — 1743 : p. 433. — 1744 : p. 414, 447, 449, 450, 43L - 1745 : p. 471. — 1746 : p. 496. — 1750 : p. 542. 1751 : p. 576. 584 — 1759 : p. 592. 597. 619. 658, 640— 17.53 : p. 651, 662, 671. — 1754 : p. 693, 702, 704, 705. — 1755: p.710. 717,721.799.796.736. 747.751.762.-17S6:p. 768.779. 776, 778, 780. 789. 786. 787. 790. 791. 794. 796. 797. 798. 801 . 802. — 1757 : p. 805 . 808. 809. 811. 817. 819. 891. 899. 894 896, 830.858. Ruussbad (J. -B.). Année 1792 : page2L Rousseau (J.-J.). Année 1745 : page 482, — 1755: p. 743, 745. — 1756 : p. 794.

Rousseau (P.). Année 1756 : pages 801, 803. — 1757 : p. 81L - 1758 : p. 838. Roqurs. Année 1752 : pages 632, 635, 637, 639, 640, - 1753 p. 652, 653. — 1764 : p. 673, 686. Roussbt db Misst. Année 1754: page 674. Rotbr. Année 1754 : page 68L Sadb (MM. de). Année 1733: page 104. Sadb (l'abbé de). Année 1733 : pages 114, 121, 124. Sa pb (le comte de). Année 1733 : page 119, Saint-Lambbrt (de). Année 1758: page 874. Saint-Pibrbb (la duchesse de). Année 1733 : pages KM, 122. Saubln. Année 1757 : page 814. — 1758 : p. KH. Saxe (le cotnle de). Année 1737 : page 235. Scuowalow. Année 1757 : pages 823. 828. — 1758 : p. 868. 870. 875, 876. 891. Sboui. Année 1741 : page 410. Srsac db Mbilban. Année 1755 : page 322. - 1358 : p. 852. Soi.ar (madame de). Année 1342 : page 418. Thibouvii.i.b (le marquis de). Année 1350 : pages 556, 550. — 1351 : p. 561. — 1352 : 599, 603. 615. 631. 643. — 1353 : p. 616,666.- 1754 : p. 673, 695.- 1355 : p. 724, 738, 745, 358. - 1757 : p. 814.818.840. Thirr iot. Année 1721 : page 20.— 1722 : p. 21, 23, 25, 26.— 1723 : p. 27, 1724: p. 35. 34.35.36,38,39 40.— 1725: p.43. 48. 49.-1796 :p. 50.- 1727: p. 51. - 1798 : p. 53, 54, 55.- 1730: p. 57, 58. -1731 :p. 61,62.69. — 1733: p. 96. 101 , 102, 108, HO, 111, 113. - 1735 : p. 157, 158, ICO. 161. 163. ICS, 166. 168. 170, 171, 173, 176. 179. 180, 181. - 1736 : 184, 186 187. 188. 189, 120. 195, 196.197, 198, 199, 200. 201, 209. 911.211, 215, 218, 220, 22*. — 1737: p. 230, 231, 233, 244, 915. 216. 219, 250. - 1738 : p. *53, 258. 257, 258, 260, 261. 562. 263, 265, 268. 269.271,281.290.293, 295. 296, 298,300,301,302, 304. 306.- 1739: p. 307. 310. 312. 313, 316.317,319. 321,3g, 328, 331.356. 338, 340, 342, 345, 350, 353. - 1740 : p. 378, 380. - 1741 : p. 390, 403, - 1749 : p. 421, 429, - 1743: p. 429, 435, *10. - 1744 : p. 446, 447, 451. - 1747 : p. 496. 1750 : p. 555, — 1754 : p. 706, 707. — 1758 : p.713. 716. 71». 719.791.726.734.738. 742.746. 752.759.-1756 : p. 770, 771. 774, 779, 781, 782, 7 «3, 788, 794, 794, 797, 709, 800, 802.

900 TABLE DES PERSONNAGES, ETC. ' 1757 : p. 805, 81S, 815, 820, 83*, 833, 834, «36, 840, 844. 1758 : p. 830, 853, 867, 882, 8X3, 885, «90, 89*. Tocrnbmixb (le H.). Année 1738 : page 307. Tressa* (le comte de). Année 1732 : page 80. - 1736 : p. *17, «6.- 1745: p. 471.-1616: p. 486, 494.— 1*.5Ü : p. 766, 79* — 1758 : p. 857, 860, 803, 870. Troxcbix. Année 1736 : page 777. Tftuctm de la Graxgb(madame). Année 1748 : page MH. Ü5SÉ (le marquis d*). Année 1716 : page 13. — 1734 : p. 1 43. Gzés (le duc d'). Année 1730 : page 347. — 1751 : p. 585. — 1736 : p. 776. - 1757 : p. 6808. Valori (raDtié do). Année 1741 : page 305. — 17U; p. 447. — 1743 : p. 466. Valori (le marquis de). Année 1745 : page 463 Vax Dires. Année 1740: page 36». Vamiucchi. Année 173* : page 6 01. Vaovrrargues (de). Année 1743 : pages 4*4. 437. 428, 4?» — 1743 : p. 400, 463, 464. - 1746 : p. 488, 489, 490. VRxnoMB (le prince de). Année 1716 : page 15. Ver-shs. Année 1756 : page 767. — 1757 : p. 806, 809, 847. Vrrxet (Jacob;. Année 1733 : page 115. — 1744 : p. 418. Vbrtbillac (la comtesse de). Année <746 : pages 489, 490 Vioxnbt (le P.) Année 1748: page 530. Virottb (de la). Année 1753 : page 647. Voisbhox (l'abbé de). Année 1745 : page 478. — 1749 : p. 5i>. 526. - 1756 : p. 788. - 1758 : p. 863. W altiibr (G.-C.). Année 1747 : pace 497.— 1751 : p 588 1732 : p. 602. - 1733 : p. 647. - 1755 : p. 739. Warmholtz. Année 1741 : pages 389, 398. Ximbxès (le marq.de). Année 1751 : pages 561, 571. - 1752 . p. 624, 640. - 1735 : p. 712, 717. ZiRi.ALBHft (le baron do). Année <758 : pages 863, 86% F1H DK LA TABLEA f) V « I*. O " 1 ü D 0 1/ £ nJ ^lOHCA ^ ROMA J'Ittm. .

The text on this page is estimated to be only 17.67% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 7.50% accurate

% * # _^^Djgitized by GooCileJ

« Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 12.33% accurate

Dlgftlzed by Google

